Schweizerisches

Künstler-Lexikon

Dritter Band

Schweizerisches
Künstler-Lexikon

Herausgegeben mit Unterstützung des Bundes und kunstfreundlicher Privater

vom

Schweizerischen Kunstverein

Redigiert unter Mitwirkung von Fachgenossen

von

Carl Brun

III. Band: S—Z

FRAUENFELD
VERLAG VON HUBER & CO.
1913

Druck von Huber & Co. in Frauenfeld

Redaktionskommission:

F. O. Pestalozzi in Zürich.
Dr. **E. Major** in Basel.
Prof. Dr. **J. R. Rahn** † in Zürich.
Prof. Dr. **H. Türler** in Bern.
Ch. Vuillermet, Maler, in Lausanne.

Prof. Dr. **Carl Brun** in Zürich.

Verzeichnis der Mitarbeiter

am III. Band des Schweizerischen Künstler-Lexikons.

1. **Amberg**, J., a. Stadtpfarrer, Luzern.
2. **Amberger**, Fritz, Buchdrucker, Zürich.
3. **Appenzeller**, Heinrich, Zürich.
4. **Aschwanden**, A., Lehrer, Zug.
5. **Béha-Castagnola**, Johanna, Lugano.
6. **Borgeaud**, Dr. E., Lausanne.
7. **Bovy**, Adr., Genf.
8. **Brun**, Prof. Dr. C., Zürich.
9. **Burckhardt**, Prof. Dr. Daniel, Basel.
10. **Buß**, Dr. Ernst, a. Pfarrer, Glarus.
11. **Butticaz-Cornaz**, Émile, Lausanne.
12. **Calame**, Prof. L., Winterthur.
13. **Caro**, Frau Dr. Emmy, Zürich.
14. **Choisy**, Alb., Notar, Genf.
15. **Christ-Iselin**, W., Basel.
16. **Coulin**, Dr. Jules, Basel.
17. **Crosnier**, Jules, Maler, Genf.
18. **David**, Dr. C., Municipal, Lausanne.
19. **Dettling**, M., Gemeindeschreiber, Schwyz.
20. **Dierauer**, Prof. Dr. Joh., St. Gallen.
21. **Diesbach**, Max de, Villars-les-Joncs bei Freiburg.
22. **Dufour**, Théophile, Genf.
23. **Dutoit**, E., Lausanne.
24. † **Ernst**, Alfred, Konservator, Winterthur.
25. **Escher**, Dr. Konrad, Privatdozent, Basel.
26. **Fankhauser**, Dr. Max, Burgdorf.
27. **Fluri**, Dr. Adolf, Bern.
28. **Gerster**, L., Pfarrer, Kappelen bei Aarberg.
29. **Geßler**, Prof. Dr. Albert, Arlesheim.
30. **Guye**, Francis, Maler, Genf.
31. **Haffter**, C., alt Schulrat, Frauenfeld.
32. **Hantz**, Georges, Directeur, Musée des Arts décoratifs, Genf.
33. **Hegi**, Dr. Friedrich, Staatsarchivar, Zürich.
34. **Heinemann**, Dr. Franz, Bibliothekar, Luzern.
35. **Jecklin**, Prof. Dr. C., Chur.
36. **Imesch**, Prof. Dionys, Kollegium Brig (Wallis).
37. **Keiser**, H. Al., Rektor, Zug.
38. **Keller-Escher**, Dr. C., Zürich.
39. **Koëlla**, Charles-A., Lausanne.
40. † **Küchler**, Ant., Pfarrhelfer, Kerns.
41. † **Kunkler**, J. C., Architekt, St. Gallen.
42. **Landry**, John, Yverdon.
43. **Lechner**, Dr. A., Staatskanzlei, Solothurn.
44. **Lehmann**, Dr. Hans, Direktor des Landesmuseums, Zürich.
45. **Major**, Dr Emil, Basel.
46. **Martin**, Dr. phil. Camille, Genf.
47. **Mayor**, A.-Jacques, Paris.
48. **Meier**, P. Gabriel, Stiftsbiblioth., Einsiedeln.
49. **Merz**, Dr. Walter, Oberrichter, Aarau.
50. **Miéville**, Léopold, Lausanne.
51. **Molin**, Prof. Dr. A. de, Lausanne.
52. **Morel**, M[lle] Marie, Neuenburg.
53. **Müller**, P. Placidus, Stift Disentis.
54. **Nägeli**, Dr. phil. Albert, Trogen.
55. **Oberhänsli**, Ernst, Schulsekretär, Zürich.
56. **Ochsenbein**, K. Rud., Oberlehrer, Burgdorf.
57. **Perrot**, F. L.
58. **Pestalozzi**, F. O., Zürich.
59. **Plan**, M[lle] Danielle, Genf.
60. **Raemy**, Tobie de, Archiviste, Freiburg.

61. † **Rahn,** Prof. Dr. Joh. Rud., Zürich.
62. **Reinhart,** Frl. Dr. phil. Emma, Zürich.
63. **Reymond,** M., Lausanne.
64. † **Robert,** William, Jongny sur Vevey.
65. **Rothenhäusler,** Dr. Erwin, Mels (St. Gallen).
66. † **Salis-Soglio,** Pierre de, Neuenburg.
67. † **Saussure,** Théodore de, Genf.
68. **Schieß,** Dr. Traugott, Stadtbiblioth., St. Gallen.
69. **Schlumberger-Vischer,** Frau E., Basel.
70. **Schmidtz,** Carl von, Ascona.
71. † **Schneuwly,** Jos., Archiviste d'État, Freiburg.
72. **Semper,** Prof. Dr. Hans, Innsbruck.
73. **Stumm,** Frau Dr. L., Basel.
74. † **Sutermeister,** Moriz, Zürich.
75. **Techtermann,** Max de, Freiburg.
76. **Thévenaz,** Louis, Sous-Archiviste d'État, Neuenburg.
77. † **Tobler-Meyer,** Wilhelm, Zürich.
78. **Trog,** Dr. Hans, Zürich.
79. **Türler,** Prof. Dr. H., Staatsarchivar, Bern.
80. † **Vallette,** Gaspard, Genf.
81. **Vetter,** Prof. Dr. Ferd., Bern.
82. **Vogler,** Dr. med. H. C., Schaffhausen.
83. **Vuillermet,** Charles, Maler, Lausanne.
84. **Vulliemin,** Ch., Lausanne.
85. **Walser,** Friedrich, Architekt, Basel.
86. **Waser-Krebs,** Dr. Maria, Zürich.
87. **Waser-Krebs,** Dr. Otto, Zürich.
88. **Weber,** A., a. Landammann, Zug.
89. **Weber,** Dr. phil. Siegfried, Pivatdozent, Zürich.
90. **Widmer,** Dr. Johannes, Privatdozent, Genf.
91. **Wind,** Alois, Pfarrer, Jonen (Aargau).
92. **Zardetti,** Eugenio, cand. jur., Bregenz.
93. **Zesiger,** Dr. A., Bern.

Saarbruck, s. Sarburgh.

Saathaas, Laurenz, Wachsbossierer und Goldschmied, aus Schaffhausen, geb. am 29. März 1721. Er zog mit seinen Wachsarbeiten in der Welt herum und verschwand für die Heimat; vermutlich ist er in England gestorben. Weiteres ist nicht bekannt.

Geneal. Reg. *Vogler.*

Sablet, François (Jean). dit „le Romain", naquit à Morges le 23 nov. 1745, fils de Jacob S. et de Suzanne Dupuis, sa femme, frère de Jacques-Henry. Il eut dès son jeune âge un goût décidé pour la peinture; ses premiers essais datent de Berne, où son père habitait alors. Les montagnes de la Suisse, les paysages pittoresques du canton de Vaud inspirèrent son imagination et l'entraînèrent à l'étude du paysage à ses débuts. En 1767, il se rendit à Paris; grâce à de puissantes recommandations, il fut admis dans l'atelier de Joseph-Marie Vien, le précurseur de Jacques-Louis David. De là, il partit pour Rome; il y résida longtemps, travaillant avec courage et persévérance. Dans cette ville, quelques succès lui valurent le surnom de „le Romain", qu'il conserva toujours.

En 1777, S. était de retour à Paris et demeurait Enclos et paroisse des Quinze-vingt. Il obtint à cette époque un subside des autorités de la ville de Berne pour continuer ses études. Cette même année, le 20 nov., S. épousa Marie-Madeleine Borel, née le 1er avril 1747. Une expédition sur parchemin du contrat de mariage est déposée aux archives de la Société archéologique de Nantes.

La réputation de l'artiste grandissait comme portraitiste, les commandes affluaient. Avec Mme Vigée-Lebrun, il travailla pour la cour de Louis XVI, lui, peignant les figures, elle, se chargeant des draperies; il gagna ainsi beaucoup d'argent. A la suite de revers de fortune amenés par la Révolution, le Romain retourna en Suisse. Il y demeura peu de temps, et déjà en août 1793, nous le retrouvons à Paris, où il exposa aux Salons, en l'an VII quatre tableaux, en 1804 quatre tableaux, en 1817 la vue du port de Nantes, au musée de cette ville, enfin au Salon de 1819, exposition posthume, trois tableaux appartenant à la famille de l'auteur.

En 1805, S. s'installa à Nantes, où il ne tarda pas à conquérir une belle situation. En 1809, l'administration municipale, pour rappeler le souvenir du passage de l'empereur dans cette ville, décida que six tableaux de 26 pieds de longueur, sur 8 de hauteur chacun, en représentant les épisodes les plus saillants, seraient demandés à l'artiste pour être placés dans la grande salle de la Bourse. Ces toiles peintes à l'huile en grisaille représentaient: 1) L'entrée de l'Empereur à Nantes; 2) L'Audience donnée aux magistrats; 3) La visite de l'Empereur au lycée; 4) L'Empereur visitant la ville; 5) L'Empereur s'embarquant sur le yacht de commerce; 6) L'Empereur approuvant le plan de la Bourse. S. reçut une somme de quinze mille francs pour prix de ces six tableaux, qui réunirent les suffrages de tous les connaisseurs et lui valurent de grands éloges. Lors de la seconde Restauration, ces documents historiques furent enlevés du monument pour lequel ils avaient été peints, puis, dit-on, embarqués pour l'Amérique.

Parmi les nombreux ouvrages du peintre, on remarque des vues de Lausanne, d'Italie, des tableaux d'intérieur, de religion, d'histoire, dénotant le génie de l'artiste qui a longtemps étudié son art. Beaucoup de ses toiles, portraits et dessins sont conservés au Musée ou dans des collections particulières de Nantes; plusieurs ont été reproduits par la gravure. Naturalisé en France, S. s'attacha vivement à sa nouvelle patrie. Peu après 1812, date de l'inauguration de la Bourse, „le Romain" fut atteint de la maladie qui devait le conduire au tombeau. Il s'éteignit doucement à Nantes, entouré de nombreux amis, le 24 févr. 1819.

Nagler, K.-Lex. XIV, p. 127. — Reg. des naissances de Morges, nº V, fol. 50, an 1745. — Journ. f. Litt. u. Kst., 3. Heft, Zürich 1805, p. 206—212. — *Meyer,* Winckelmann und sein Jahrh., p. 346. — *Müller,* K.-Lex. III, p. 385/86. — *Fiorillo,* Gesch. d. zeichn. Kste. III, p. 520. — *Füßli,* K.-Lex. II, p. 1408/09. — *Seubert,*

K.-Lex. III, p. 190 (rens. erronés). — *Montet*, Dict. II, p. 433. — Kath. Schweizerbl. II, p. 171 (rens. erronés). — *Singer*, K.-Lex. IV, p. 145. — *Ch. Le Blanc*, Man. de l'amat. d'estampes, p. 394 (rens. faux). — *Weigels* Kst.-Kat. — Arch. de la Soc. archéol. de Nantes. — Table topogr. des artistes de l'école franç. par *Louis Auvray*, p. 77. — Notices biogr., les Sablet, par le marquis de Granges de Surgères, p. 11—46, avec le cat. de ses œuvres. Paris, Rapilly 1888. — *Clément de Ris*, Musées de Province, Paris 1872, p. 329. *E. Borgeaud.*

Sablet, Jacob-Henri, peintre et graveur, plus connu sous le nom de Jacques S., le jeune, „le peintre du soleil", naquit à Morges le 28 janv. 1749, frère de François S. Il fit ses premières études à Lausanne, sous la direction de son père. Il entra ensuite chez Dubois et Cochet, peintres-décorateurs à Lyon. L'artiste peignait de préférence de la main gauche à la suite d'une blessure de la main droite faite dans son enfance. De Lyon, il se rendit à Paris auprès de son frère François. Reçu dans l'atelier de Joseph-Marie Vien, ce dernier, chargé par le gouvernement d'une mission à Rome, s'adjoignit son jeune élève. A Rome, S., enhardi par quelques succès, offrit un tableau à la ville de Berne, qui ne crut pas devoir l'accepter, mais lui alloua une somme de cent écus destinée à la continuation de ses études. Ce refus ne découragea pas le jeune artiste; il continua à travailler avec une nouvelle ardeur récompensée plus tard, en 1781, par l'acceptation par Berne d'un tableau allégorique. Cette œuvre décore actuellement la bibliothèque de la ville; elle représente la ville de Berne par une femme, donnant la main à Minerve, protégeant la peinture et la sculpture. Le peintre reçut une somme de cent écus comme gratification à cette occasion.

En 1790, S. s'était déjà acquis une personnalité à Rome. Fiorillo cite parmi ses chefs-d'œuvre: „Le Colin Maillard", „Une danse napolitaine", „Une fête de paysans." En 1791, il concourut pour le grand prix de Rome, en envoyant un tableau dont le sujet représente Enée voulant tuer Hélène dans le palais de Priam, ce dont il est empêché par Vénus. L'artiste remporta le second prix. C'est en réalité de ce concours que datent ses plus grands succès. Peu après, il donna à la ville de Berne un second tableau représentant la Justice, pour lequel le Conseil de la ville lui remit une épée d'honneur, accompagnée d'une somme d'argent. Ce tableau a disparu, mais l'épée aux armes de Berne, avec le chiffre de S., gravé sur un écusson de nacre, figure au Musée du vieux Lausanne, don de M. l'architecte Regamey à Lausanne, lequel possède un paysage d'Italie du même peintre. Dans la salle de la Municipalité de la ville de Morges, on remarque une belle Justice de S., sous les traits d'une femme aux formes opulentes, tenant une épée d'une main, de l'autre une balance. Au dessus du tableau on lit: „Jus suum cuique tribuens." Cette toile mesure 1 m sur 1 m 40; elle est très craquelée, déchirée en deux endroits; elle mériterait une meilleure conservation.

Parmi les œuvres de cet artiste conservées dans les collections publiques, on peut citer: „La famille de l'artiste"; l'artiste coiffé d'un chapeau à bord relevé d'un côté, est debout dans son atelier, dont les parois sont ornées des accessoires habituels, faisant le portrait de son père et de sa mère en costumes de l'époque. Ce tableau figure au Musée Arlaud à Lausanne. C'est une copie de l'original, faite par le peintre, signée J. Sablet, 1781. „Personnages divers", vêtus de costumes anciens. Sujet allégorique, dont le fond montre un ancien édifice, avec l'inscription suivante: Esquisse par Sablet, peintre vaudois, donné par M. Audéoud, directeur du Musée Rath à Genève. (Musée de Lausanne.) „Paysage orné de figures et de frascatanes", autrefois au Musée du Louvre, actuellement en dépôt dans les bureaux de l'administration, vu son mauvais état de conservation. „Un vieillard assis et lisant"; ce tableau fut acquis à la vente Cacault par le Musée de Nantes, au prix de 77 francs. „Laveuses italiennes", au Musée de Nantes. „Les vendanges en Italie", au Musée de Nantes. „L'Intérieur de la salle des Cinq-Cents à St-Cloud" dans la soirée du 18 brumaire an VIII. Pochade historique où S. s'est représenté dans un groupe, à gauche dans le coin, donnant le bras à la sœur du général Bonaparte, la belle Pauline, mariée alors au général Leclerc. (Musée de Nantes). „C'est, dit Mr L. Clément de Ris, une pochade brossée en deux heures, d'une touche fiévreuse et qui n'hésite pas, d'une couleur chaude, harmonieuse et soutenue, mais c'est surtout un document historique d'un grand intérêt." S. fit aussi son portrait comme princesse Borghèse; la princesse se promène dans le jardin de sa villa italienne avec ses deux fils. „Portrait de François Cacault" (Musée de Nantes).

En 1794, S. quitta Rome, il y avait résidé près de vingt ans, pour se fixer à Paris, où il se maria. Onze mois après il rompait son union de laquelle était née une fille qui épousa dans la suite le docteur Lafond, médecin en chef de l'hospice des femmes incurables à Paris. Vers la même époque, il obtint une pension du gouvernement français avec logement au Louvre, faveur très recherchée.

Dès 1791, l'artiste exposa à tous les Salons, 1793, 1795, 1796, 1798, 1799, 1800, 1802, 1804. Il accompagna Lucien Bonaparte en ambassade en Espagne; il lui avait été recommandé par le cardinal Fesch, grand amateur des œuvres

du peintre, dont il avait réuni toute une collection dans sa galerie de tableaux. Après le Salon de 1795, le peintre obtint un prix de quatre mille francs.

S. a gravé de nombreuses pièces remarquables par leur pointe vigoureuse, entre autres son portrait en 1786. Quelques-uns de ses tableaux ont été reproduits en gravures par divers artistes, parmi lesquels C. Ducroz. Il mourut à Paris d'une attaque d'apoplexie le 4 avril 1803.

Ce peintre peut être compté parmi les meilleurs de son temps. Très personnel, grand dessinateur, S. étudia les maîtres, mais surtout la nature qu'il rendit avec sincérité. Il s'exerça dans la peinture historique, dans le genre, puis dans le portrait. La composition simple de ses œuvres principales, l'expression des physionomies, la vigueur de son pinceau, son coloris chaud, agréable, n'excluant pas une touche délicate, ses effets de lumière lui valurent de ses contemporains le surnom flatteur de „peintre du soleil." Le catalogue de ses nombreux travaux, trop considérable pour être reproduit ici en détail, figure dans la notice „Les Sablet", par le marquis de Granges de Surgères. Malheureusement pour la réputation de l'artiste, presque toutes ses toiles sont craquelées, les bitumes des dessous ressortent de la couleur et passent à la surface.

Revue univ. des arts, XVIII, p. 80/81. — *Montet*, Dict., II, p. 432/33. — Feuille du cant. de Vaud, 1821. — Journ. litt. de Lausanne, déc. 1796, p. 393/94. — *Ch. Le Blanc*, Manuel de l'amat. d'estampes, p. 394 (erroné). — *Nagler*, K.-Lex., XIV, p. 127/28 (confond père et fils). — Cat. du Musée Arlaud de Lausanne, 1846. — *Fiorillo*, Gesch. d. Kste., VIII, p. 520. — Les Sablet, not. biogr. par le marquis de Granges de Surgères. — *Levade*, Dict. géogr. et stat. du cant. de Vaud, p. 174. — *Olivier*, Le cant. de Vaud, II, p. 1242. — Conservateur suisse, II, p. 368—373. — Journ. des arts, des sciences et de la litt. n° 232, 11 oct. 1793, p. 125. — Description topogr. et hist. de Berne, par *Rod. Walthard*, p. 99. — *Singer*, K.-Lex., IV, p. 145. — Kath. Schweizerbl., N. F. II, p. 171 (font naître l'artiste à Morgarten!). — Rens. donnés par la famille. — *Weigels* Kst.-Kat. — *Füßli*, K.-Lex., II, p. 1408. — Reg. des naissances de Morges, fol. 70, an 1749. — Cat. du Musée de peinture de Nantes. — *Clément de Ris*, Musées de Province, Paris 1872, p. 329/30. *E. Borgeaud.*

Sablet, Jacques, père, s'appelait en réalité „Jacob." Il était fils de maître Jean-François S., et de Marie Gréber, né le 4 avril 1720 à Morges. Marié trois fois, il eut de Suzanne Dupuis, sa première femme, onze enfants, parmi lesquels furent François et Jacques, et deux de sa dernière. D'abord peintre en bâtiments, sa vie fut très laborieuse, puis, poussé par le goût des arts et par sa troisième femme, Lizette Maschei, artiste elle-même, il étudia la peinture et finit par obtenir quelques succès dans son entourage. Il s'établit enfin marchand de tableaux à Lausanne, où il mourut le 29 avril 1798, à l'âge de 78 ans.

Reg. des naiss. de Morges, n° IV, fol. 94, an 1720. — Les Sablet, par le Marquis de Granges de Surgères. — *Nagler*, K.-Lex., XIV, p. 128. — Cat. du Mus. Arlaud, 1846. *E. Borgeaud.*

Sabon, Laurent, Genevois, né à Nîmes en 1852, alla se fixer de bonne heure à Paris. Il fut élève de Lavastre et travailla pendant ce séjour aux décors de l'Opéra. A l'âge de 24 ans, il fut appelé comme peintre-décorateur du théâtre par la ville de Genève; nombreux sont les décors que cet artiste a brossés pour la scène genevoise: Deuxième acte de Guillaume Tell; Werther; Winkelried; Tannhäuser; Les Armaillis; La Walküre; Siberia; Le Nain du Hasli, etc. Cet artiste fut médaillé au Salon de Paris. On lui doit de nombreuses aquarelles et peintures à l'huile des environs de Genève. Le Musée Rath a fait l'acquisition d'une toile de ce peintre: „Paysage des bords de l'Aire au printemps."

Cat. d'exp. loc. 1885 à 1887, 1889 à 1891, 1893, 1900, 1901, 1903, 1906 à 1908. — Cat. du Mus. Rath, Genève, 1906, p. 82, 176. *F. Guye.*

Sabon, Louis, orfèvre, né à Taulignan en Dauphiné, fut reçu habitant de Genève le 22 févr. et admis à la maîtrise le 19 mars 1735, ayant fait pour chef-d'œuvre une tabatière. *A. Choisy.*

Sabon, Pierre, orfèvre-bijoutier, né à Taulignan vers 1710, mort à Genève le 3 août 1782, fut reçu habitant le 7 févr. et admis à la maîtrise le 25 juillet 1738, ayant fait pour chef-d'œuvre une tabatière d'argent. En 1744, il s'associa pour six ans avec David Lossier. En 1764, il fut confirmé dans sa maîtrise, sans chef-d'œuvre, vu son âge, afin de pouvoir tenir apprenti et compagnon, ce que lui interdisait sa qualité de simple habitant et à condition de ne pas faire autre chose que de la bijouterie. *A. Choisy.*

Sachs, s. Sax.

Sägisser (Segesser?), Hans Arnold, s. Segisser.

Säng (oder Seng), Rudolf, Kupferschmied (?), in Zürich. Er erhielt 1509, laut Rechnung des Fraumünsterstifts, 13 Pfd. 19 Sch. „umb den Eimer im Brunnen und um ein Handbecken under miner Frowen Gießfaß." Wahrscheinlich ist es derselbe Rudolf S., der 1515 bei Marignano fiel.

Mitt. der Antiq. Gesellsch. Zürich, Bd. 64, p. 33. — *Leu*, Lex. XVII, p. 68. *F. O. Pestalozzi.*

Safoy, Michel von, Werkmeister, in Salmansweiler, wurde im April 1418 kurz vor dem großen Stadtbrande vom städtischen Baumeister nach St. Gallen berufen, um wegen eines Turms

für den Neubau der St. Laurenzenkirche und wegen anderer Kirchenbauten Rat zu erteilen. Bei dem Brande (20. April) blieb die Kirche verschont, und der Baumeister, der wenige Tage nachher seinen Sohn nach St. Gallen sandte, wurde beauftragt, den Bau zu Ende zu führen, bat aber schon am 9. Aug. um seine Entlassung, weil der Rat an seinem Plan Aenderungen vornehmen und S. für allfällig entstehenden Schaden nicht die Verantwortung tragen wollte.

St. Gall. Urk.-Buch V, Nr. 2715, Beil. *g* u. *h*. — Anz. A.-K. v. 1886, p. 384. — *Wegelin*, Die Pfarrkirche St. Laurenz., p. 4. — *Rahn*, Bild. Kst., p. 526, 816, 817. — *Nüscheler*, Gotteshäuser II, p. 104. *T. Schieß.*

Sager, Heinrich, Glasmaler, von Bremgarten, lieferte im Auftrage des Frauenklosters Hermetschwil (Kt. Aargau) in den Jahren 1597/98 ein Fenster nach Bünzen.

Meyer, Fenster-Schenk., p. 37. *E. Reinhart.*

Saget, David, orfèvre, né à Genève le 29 mai 1680, mort le 20 juin 1753, fut reçu à la maîtrise le 21 févr. 1701. *A. Choisy.*

Saget, Nicolas, orfèvre, né à Langres vers 1552, fut reçu habitant de Genève le 8 nov. 1585 et mourut le 18 avril 1612. *A. Choisy.*

Sagne, Abraham, ein Ebenist, von Vallengin, aus Les Brenets im Kanton Neuenburg. Er lebte noch um 1780 und fertigte, nach Füßli, einen Tisch mit dem eingelegten Bilde seines Heimatsorts. Am 8. April 1728 erhielt er von der Burgerkammer die Erlaubnis, in Bern zu wohnen. Er zog indessen nach einem Jahre wieder fort.

Füßli, K.-Lex. II, p. 1418. — Mitt. des Hrn. Prof. Dr. *Türler*. *C. Brun.*

Sagnier, Jacques, orfèvre, né à Genève le 8 déc. 1702, mort à Fernex le 16 mai 1779, fut reçu à la maîtrise le 20 mars 1730, ayant fait pour chef-d'œuvre „une bague de parterre à 13 brillants." *A. Choisy.*

Sahut, Jean, orfèvre, né à Genève le 28 août 1719, fut reçu à la maîtrise le 22 déc. 1746, ayant fait pour chef-d'œuvre „une paire de boucles d'oreilles d'éclatantes." *A. Choisy.*

Sahut, Moïse, orfèvre, né à Genève le 6 oct. 1756, fut reçu à la maîtrise le 14 août 1778, ayant fait pour chef-d'œuvre „une chaîne de montre pour homme en or." *A. Choisy.*

Sailer, s. Seiller.

Saint-Ours, Jacques, peintre sur émail, graveur et ciseleur, petit-fils de David, tanneur, de Saint-Ours en Dauphiné, réfugié en Suisse pour cause de religion et reçu habitant perpétuel de Nyon le 22 févr. 1701 sous le nom de Desaintoux. Jacques naquit à Genève le 22 nov. 1708 et fut reçu bourgeois de cette ville en 1759. Depuis 1746, il avait ouvert, à l'instigation du conseiller Burlamaqui, une école de dessin, où il initiait les jeunes Genevois aux métiers d'art. Il compta parmi ses meilleurs élèves J.-F. Favre, le peintre sur émail, les frères Chalon qui devaient s'illustrer en Angleterre comme peintre de paysages et peintre de portraits, et son fils Jean-Pierre (voir art. ci-dessous). Jacques S. était un très habile dessinateur qui, d'après son fils, inspirait à ses élèves „l'habitude d'un beau fini." Il mourut en 1773. Voir dans „Peintres Genevois", vol. I, son portrait à la sanguine fait par son fils.

Rigaud, Notice sur J.-F. Favre par *J.-P. Saint-Ours*. — *D. Baud-Bovy*, Peintres Genev., I, p. 79, 80. *D. Plan.*

Saint-Ours, Jean-Pierre, fils du précédent, qui fait partie avec J.-E. Liotard, J. Huber et J. P. de la Rive de la première école genevoise de peinture, est un peintre d'histoire et de portraits. Il naît à Genève le 4 avril 1752 et jusqu'à 17 ans suit l'enseignement du dessin dans l'atelier paternel où Jacques S. se plaît à développer son talent. Le moment venu où le père n'a plus rien à apprendre à son fils, il l'envoie à Paris pour travailler auprès du peintre Joseph-Marie Vien. Dans l'atelier du „Restaurateur de l'art en France" comme disent les contemporains, S. se lie avec Jacques-Louis David qui peu à peu l'initiera aux choses et aux idées de l'antiquité. Quand Vien, nommé directeur de l'Académie de peinture, quitte Paris pour Rome, S. continue à suivre l'École des Beaux-Arts et travaille avec zèle. Il a retrouvé à Paris des compatriotes: Löhr, le miniaturiste, J.-F. Favre et Thouron, les peintres émailleurs, dont il partage la vie difficile et laborieuse. Son père, avant de mourir, a la joie de le voir récompensé d'une médaille pour un groupe d'après nature. En 1774, nouveau succès, le jeune peintre reçoit le prix d'expression; en 1770, le second prix de peinture pour un tableau représentant „David condamnant l'Amalécite qui lui apporte le diadème de Saül"; enfin, en 1780, il est admis au concours du grand prix avec le sujet „L'enlèvement des Sabines" et sort vainqueur. Malheureusement pour S., le fait d'être étranger et protestant le prive de la pension allouée au prix de Rome. Ne voulant dépendre de personne, il refuse les offres généreuses de Suvée et du conseiller F. Tronchin et part pour Rome avec son petit patrimoine. Il y jouit du reste, la pension exceptée, de tous les avantages accordés aux élèves couronnés. Le peintre Vien a déjà quitté l'Italie, mais S., devant les merveilles qui l'entourent, se sent capable de travailler par lui-même. Tout d'abord, il copie „La cène", du Dominiquin; „La communion de Saint Jérôme", du même (au Musée de Genève), puis de plus

en plus gagné par les merveilles de la ville et de la campagne romaines, il ne se lasse pas de retracer les belles lignes qu'il a sous les yeux, en même temps qu'il lit les auteurs latins dont il s'entretient avec son ami David. Il esquisse les „Jeux Olympiques“, M. de Bernis, l'ambassadeur de France, qui l'a distingué l'attire dans ses salons et le fait connaître. Bientôt, S. voit son atelier visité par toute la haute société en séjour à Rome, qui vient y admirer ses grandes compositions d'histoire: „Le départ des Athéniens pour Salamine“, „La pompe des funérailles de Philopœmen“, „Un père relevant son fils vainqueur de la lutte.“ Deux peintres genevois ont rejoint S. à Rome: J.-P. de la Rive, son ami, et G. C. Vaucher, son cousin et élève; avec eux il parcourt la campagne et fait de nombreuses et belles études d'arbres et de monuments au crayon, à la sépia, à la sanguine.

Cependant, S. qui a fait la connaissance du sculpteur Canova, avec lequel lui et De la Rive se lient d'une étroite amitié, se met à peindre sous son influence une œuvre d'imagination: „L'Amour conduisant Psyché au lit nuptial“ (à M. le Dr Goudet), composition pleine de grâce. Le peintre David s'occupe activement de fouilles et S. se plaît à copier des urnes, des emblèmes, des scènes et des ornements qui décorent les vases pompéiens, documents pour ses prochains tableaux d'histoire. Il conçoit à cette époque l'idée d'une suite de toiles représentant les traits de mœurs de l'antiquité et les quatre âges de l'homme; la première (1785) sera le „Choix des enfants de Sparte“, d'après Plutarque, dont une esquisse se trouve à la Société des Arts de Genève et une sépia au Musée de Genève. „Les mariages germains“ (d'après la description de Tacite) y font suite. Il travaille à sa grande toile des „Jeux Olympiques.“ M. de Créqui, gentilhomme de Monsieur frère du Roi en ayant vu l'esquisse, en a commandé le tableau pour l'offrir à son maître, mais les troubles de la Révolution l'empêcheront d'en faire l'acquisition et ce tableau sera acheté plus tard par le conseiller Tronchin, le mécène genevois qui le donnera à la Société des Arts (au Musée de Genève). Mais tant de travaux ont altéré la santé du peintre; il revient à Genève où il fait un séjour de trois mois et reçoit la bourgeoisie (1785). En retournant à Rome, il visite les grandes villes du nord de l'Italie et étudie les maîtres; il achève les „Jeux Olympiques“, fait pour la princesse Alfieri une réplique de „L'amour et Psyché.“ Sa réputation s'est étendue et les commandes arrivent, mais la fièvre le terrasse pour avoir travaillé trop assidûment au soleil dans des endroits malsains. Presque mourant, il est transporté à Tivoli où les soins d'amis dévoués le ramènent à la vie. Après avoir dû pendant cinq mois abandonner tout travail, il se résout à rentrer au pays. Un accueil enthousiaste l'y attend (1792). Bientôt il se remet au travail et termine une grande toile commencée en Italie: „Le tremblement de terre“ (au Musée de Genève). Il peint „Homère chantant ses poèmes à l'entrée d'une bourgade de la Grèce“, et „Un laboureur accusé de magie.“

Mais Genève est en pleine agitation politique intérieure après avoir manqué d'être prise d'assaut. S., tout acquis aux idées de la Révolution, siège en janv. 1793 à l'Assemblée Nationale et fait ensuite partie du Comité des Quarante. Mais s'il est partisan de la démocratie, il en abhorre les excès, il voudrait voir revivre la république des beaux temps de l'antiquité. Ce qui l'occupe, c'est moins la politique militante que le besoin de faire pénétrer partout la douceur bienfaisante des arts. Il s'intéresse aux monuments qu'on élève à Rousseau, à Bonnet; il peint une grande figure de la République qui doit orner la cathédrale de Saint-Pierre transformée en temple des Lois (Musée archéologique de Genève); il dessine des costumes pour les magistrats et des emblèmes patriotiques (voir albums Rigaud, Bibl. Publ.) et dans la Commune des Eaux-Vives dont il est l'agent municipal (maire), de messidor an VI à vendémiaire an IX, il mène une active campagne pour préserver les beaux ombrages du Pré l'Évêque, dit alors Pré National. A la Société pour l'avancement des arts, où il s'efforce de faire pénétrer les souffles nouveaux, il donne tous ses soins à l'école de dessin, préconisant, comme David, les travaux d'architecture et l'étude d'après le modèle vivant et l'antique. Cependant, sans délaisser complètement le genre historique, S. qui a le don de la ressemblance va s'acquérir une nouvelle renommée comme peintre de portraits. De 1792 à 1809, époque de sa mort, il en fait un nombre considérable; les uns, ceux de ses amis, des membres de sa famille, *les non-payés*, comme il les appelle, sont empreints d'un grand charme de vérité et de simplicité, par exemple les portraits de Simone Simard (au Musée de Genève), du conseiller Tronchin, étude (id.), de son ami Bourrit, de sa femme, de sa belle-mère, etc.; les autres, portraits de commande, ont une pose un peu théâtrale: portrait de M. Du Pan-Sarrasin, de Mme Du Pan et de ses enfants, du chimiste Tingry et de sa femme, de de Saussure, etc. Voici parmi beaucoup d'autres une liste des portraits faits par S. qu'on a pu voir lors de l'exposition rétrospective de Genève 1901: Portrait du peintre par lui-même, dont il existe plusieurs répliques (Société des Arts; Musée de Genève, copie par F. Ferrière); portrait de J.-P. de la Rive, reproduit en lithographie par A. Bouvier pour la Société des Amis des Beaux-Arts

de Genève, 1865; portrait du conseiller Tronchin (Société des Arts), réplique du portrait de Bessinge à M. H. Tronchin; portrait de G. Vanière, directeur de l'École de dessin (Société des Arts); portrait de J. Jaquet, sculpteur (Société des Arts); portrait d'Ami-François Rey, Commandeur de la Navigation; portrait de Jacques Trembley-Jaquet, auditeur-châtelain de Peney (à M. Ar. Achard).

En 1803, S. fut nommé membre correspondant de l'Institut de France. Il avait concouru pour le tableau du Concordat: „Le Génie de la France ramenant la Religion aux autels“, et son tableau avait, sur 72 concurrents, mérité une mention.

Marié en 1793 avec sa parente, M^lle^ Hélène Bois de Chesne, dont on retrouve le beau profil classique dans plus d'une de ses compositions (c. „La leçon de lecture“, au Musée de Genève), S. eut trois filles, dont la seconde, *Catherine* (1797—1881), hérita du goût de son père pour les beaux-arts et vécut longtemps à Florence. Le portrait des filles de l'artiste sous la forme de trois têtes d'anges se trouve aussi au Musée de Genève. Il mourut le 6 avril 1809 et fut enseveli à Chêne-Bougeries où la Société des Arts lui fit élever un tombeau.

Note des tableaux et des portraits exposés dans le Salon de la Soc. des Arts dès le premier jour complémentaire an 6 au 9 vendémiaire an 7. — *Rigaud*, Rens. sur les beaux-arts à Genève, p. 197—206, 382. — *J.-P. de la Rive*, Éloge hist. de Saint-Ours. — *Coindet*, La peinture en Italie. — *Petit-Senn*, Saint-Ours, peintre genev. — Magasin pittoresque. — Biogr. univers. — Cat. du Musée du Louvre, éd. de 1857, notice; de 1872, 3^e^ partie, p. 322/23 (*F. Villot*). — *D. Baud-Bovy*, Peintres Genev., I. — Nos anc., VII^e^ année. — Cat. du Mus. Rath, Genève 1906, p. 82—84, 176. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 391. *D. Plan.*

Saint-Thomas, Jean de, de l'ordre des frères Mineurs, soit des Cordeliers, qui, avec le frère Hermann de Mayence, *aurait été* l'architecte du couvent des Cordeliers à Fribourg. Ce couvent a été construit entre 1256 et 1281.

Le couvent des Cordeliers de Fribourg, notice hist. par *Raedlé*, p. 9. — Revue de la Suisse cathol., XIII, p. 660 et 666. — Anz. A.-K. 1883, p. 416. — Pages d'hist. dédiées à la Soc. gén. d'hist. suisse 1903, p. 330. — Fontes R. Bern., VII, n° 692, p. 746/47 et surtout Indicateur d'antiq. suisses, p. 2/3, 1905/06. *Tobie de Raemy.*

Sala, Maestro Ambrogio und Maestro Francesco di maestro Domenico da, vielleicht von Sala-Capriasca im tessin. Bez. Lugano gebürtig, werden am 5. Dez. 1473 in Siena in einer Uebereinkunft zwischen sienesischen und lombardischen Kunstarbeitern betreffend Steuerabgaben erwähnt.

Merzario, Maestri comac. I. p. 219. *E. Reinhart.*

Sala, Bartholomeo da, Ingenieur, aus Sala-Capriasca im tessin. Bez. Lugano (?). Er wurde 1477 mit Maffeo da Como zur Wiederherstellung der Festungswerke nach Bellinzona gesandt. Am 18. März wurde ihm nahegelegt, „Tag und Nacht arbeiten und keine Stunde versäumen zu lassen.“

Boll. stor. XII, p. 83 f. — *Rahn*, Stat. schw. Kstdkm., Tessin. Anz. A.-K. v. 1890, p. 406. *C. Brun.*

Sala, Maestro Francesco, s. Sala, Maestro Ambrogio.

Sala, Jacopo de, Architekt. Er stand im Dienste des Grafen Franchino Rusca, der im März 1466 starb. Unter Rusca fand 1457 durch ihn ein Ausbau des Schlosses von Locarno statt, der es fast uneinnehmbar machte. Die Façade San Francesco in Locarno, die 1538 aus den Trümmern des abgebrochenen Schlosses gebaut wurde, trägt eine auf den Ausbau des Castello sich beziehende und bei Rahn abgebildete Inschrift in Minuskeln, die folgendermaßen lautet: „Magnifico conto franchino Roscha | conto de val de lugano de locarno | segniore fe fare quest overe. Conmesa | fu quest overe in Mcccclvij. Magister | Jacō de Sala etc.“

Rahn, Stat. schw. Kstdkm., Tessin. Anz. A.-K. v. 1891, p. 544/45, Fig. 71. *C. Brun.*

Salathe, Friedrich, Landschaftsmaler, entstammte einer vermöglichen Bauernfamilie aus Seltisberg (Baselland) und wurde in Binningen bei Basel 1793 geboren. Seine künstlerische Ausbildung erhielt er im Atelier des Peter Birmann, an dessen Sohn Samuel er einen treuen Freund gewann. Im Verein mit ihm zog er 1815 nach Rom; seine Armut nötigte ihn indes bald, päpstliches Handgeld zu nehmen und einem auf dem Monte Cavallo kasernierten kombattanten Korps beizutreten. Zu Beginn des Jahres 1819 konnte er sich loskaufen, um seinen einstigen Künstlerberuf wieder aufzunehmen; malend und skizzierend verbrachte er nun viele Monate in der römischen Campagna. Hier war es auch, wo er dem in einem Casino bei Olevano wohnhaften Dichter und Kunstforscher Karl Friedr. von Rumohr näher trat. Am 16. Mai 1819 weilte er eben in Rumohrs Villa, als das Haus von einer Räuberbande überfallen wurde. Rumohr gelang es zu entfliehen; S. wurde geknebelt und von den Banditen nach einer Felseneinöde geschleppt, wo er mit einem jungen Bürger aus Olevano längere Zeit gefangen gehalten wurde. Seine seltsamen, im Räuberhorst erlebten Abenteuer hat er einem seiner baslerischen Gönner in einem packend geschriebenen Briefe geschildert. Dieser von Zschokke, Washington Irving und andern Romanschriftstellern weiter erzählte und mit vielen fremden Zügen ausgeschmückte Originalbericht ist vom Schreiber dieser Zeilen vor einigen Jahren wieder aufgefunden worden; er ist das Vorbild einer großen Zahl von mehr oder minder gelungenen Banditennovellen.

In den 1820er Jahren kehrte S. nach Basel zurück und trat in die Dienste der Kunsthandlung Falkeisen & Huber. Seine auf Bestellung dieses Hauses gefertigten — meist in Aquarell ausgeführten — Schweizerprospekte sind teilweise, wie das große Panorama von Interlaken, in Aquatintamanier (von J. J. Falkeisen u. a.) nachgestochen worden. Später ließ sich S., der sich inzwischen verheiratet hatte, in Paris nieder; er starb dort um das Jahr 1860. Die Schweiz. Kunstausstellungen der 1840er und 1850er Jahre beschickte er regelmäßig mit Aquarellveduten von schweizerischen und italienischen Gegenden, flott gezeichneten, breit hingesetzten und in einem warmen bräunlichen Tone gehaltenen Gemälden. Die Werke seiner Spätzeit stehen schon unter dem Zeichen des Calame-Stils. Das Museum und die Kunstvereinssammlung von Basel besitzen Aquarelle seiner Hand. Seine besten Stücke befinden sich in baslerischem Privatbesitze.

D. Burckhardt, Das Abenteuer eines Basler Malers (Basl. Jahrb. 1905, p. 175 ff.). — *Zschokke*, Ueberlieferungen z. Geschichte unserer Zeit, Aprilheft 1820. — *W. Irving*, Tales of a traveller. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 392/93. *D. Burckhardt.*

Salchli, Christian, Werkmeister, in Bern, errichtete 1568 die hölzerne Aarebrücke in Aarberg, wie die Aufschrift auf der Brücke sagt. Am 12. April 1568 genehmigte der Rat von Bern das Verding mit S., dem Zimmermann, um dieses Werk. S. wurde 1570 Mitglied des Großen Rats und blieb in dieser Behörde bis zu seinem 1607 erfolgten Tode. 1580 wurde er Bauherr, 1588 Schaffner im Frienisbergerhaus und 1590 wieder Bauherr. Am 24. März 1584 erhielt er vom Rate den Auftrag, „Chillion zu besichtigen und zu berichten, wie das Schloß wieder zu erbuwen sye, es sye, das man die zerpaltenen Muren wiederumb verbessere oder das Schloß uff ein nüwes erbuwe."

Am 14. Dez. 1575 ertrank beim Bau einer hölzernen Aarebrücke in Wangen *Bendicht S.*, „miner Herren von Bern Werkmeister."

Leu, Lex. XVI. — Ratsman. Bern. — Chronik von *Haller* u. *Müsli*. *H. Türler.*

Salebacher, Moriz, der jüngere, Steinmetz, der Sohn des ältern Steinmetzen *Moriz S.*, welche beide sich um 1651 resp. 1621 am Bau der Kirche (Lorettokapelle?) von Hergiswald bei Luzern bethätigt haben.

Zemp, Wallfahrtskirchen des Kantons Luzern, p. 45. *Franz Heinemann.*

Salemitani, Fratres conversi, Laienbrüder, von Salmansweiler, waren von 1642—1644 im Kloster St. Gallen als Maler und Bildhauer thätig. Abt Pius ließ Ende Okt. 1641 zwei von ihnen, einen Maler und einen Bildhauer, wegen der Altäre für den Neubau von Neu-St. Johann kommen. Sie machten Entwürfe, verreisten im Jan. 1642, kehrten aber, weil die Mönche in Salmansweiler infolge des Krieges aus dem Kloster weichen mußten, bald wieder zurück mit einem dritten Bruder. Dadurch wurde der Konvent des Klosters St. Gallen veranlaßt, auch die Erstellung eines Choraltars für die eigene Klosterkirche ins Auge zu fassen, und mit Zustimmung des Abts wurden hiefür neben den Brüdern von Salem noch zwei Bildhauer, *Johann* und *Christoph Schenk*, und mehrere Maler eingestellt. Von den Brüdern war einer ein trefflicher Maler, *Georg Buck* mit Namen; er malte nicht nur für den größern Altar eine Geburt Christi (nach anderer Angabe sogar drei Bilder: „Christi domini nascentis", „Virginis matris annunciatae" ac „Dei patris supremam"), sondern auch eine Altartafel für den Hochaltar von Neu-St. Johann; die andern zwei Brüder waren Bildhauer und hießen *Leonhard Welliman* und *Desiderius Nusbom;* an Stelle des letztern, der noch im Herbst 1642 in St. Gallen starb, trat Bruder *Aegidius Rebsom*, ein geschickter Dreher; er soll noch länger als die andern im Kloster geblieben sein. Ueber die Bildhauerarbeiten fehlen nähere Angaben. Im Jan. 1644 wurde der alte Choraltar abgebrochen, im Febr. mit der Aufrichtung des neuen begonnen und am Palmsonntag (20. März) auf ihm die erste Messe celebriert. Die Gesamtkosten für den Altar sollen 8996 Gld. 4 Kr. 10 Pfg. betragen haben. Ende Mai verließen die Laienbrüder St. Gallen mit einem Zeugnis über treue und fleißige Arbeit; den Bruder Aegidius sandte Abt Pius zur Erholung nach Pfävers ins Bad.

Stiftsarch. St. Gallen: Diarium des Abts Pius, p. 419, 426 f., 534, 538, 543, 549 f.; Bd. 222, p. 376 f., 392 f.; Bd. 439. — Stiftsbibl., Bd. 1241, p. 139; Bd. 1720, p. 13 ff. — Anz. A.-K. v. 1886, p. 376. *T. Schieß.*

Salis-Soglio, comte Pierre de, est né à Neuchâtel le 22 nov. 1827. Il fut, à partir de l'âge de dix ans, élevé en Angleterre. Il aimait à dessiner et collectionnait des gravures. En 1847, il passa quelques mois chez le Rev. Henry Syer Trimmer, qui s'occupait de peinture et d'eau-forte, en amateur, et qui lui en enseigna les procédés. De 1848 à 1850, il fut au service d'Autriche. En 1852 et 1853, il étudia à Dusseldorf sous Friedrich Happel et passa plus tard quelques années à Paris et aux environs, où il travailla d'après nature. Revenu à Neuchâtel, il y exposa quelques toiles et dessins. En 1885, il y fut nommé conservateur du Musée des Beaux-Arts et s'est occupé depuis lors principalement des galeries et collections de gravures de ce Musée. On y voit de lui un paysage, „Fin

d'hiver", donné par des souscripteurs, une étude, „Fin d'automne", et deux dessins; un autre paysage est au château et un troisième au Musée de Coire. Il a fait quelques petites eaux-fortes. Le professeur F. Landry a fait de lui un médaillon, dont la commission du Musée commanda un exemplaire en bronce et le fit placer dans la galerie.

Cat. du Mus. des Bx.-Arts de Neuchâtel, 1903, p. 50, 72. Auto-biographie.

Salle, Étienne, orfèvre, né à Genève le 6 févr. 1739, mort le 2 nov. 1765, fut reçu à la maîtrise le 3 avril 1762, ayant présenté pour chef-d'œuvre „une paire de busquières serties en pierres de cristal très bien faites." *A. Choisy.*

Salmenswyler, Otto von, Baumeister (?), wird als „kunstricher" Mann geschildert im Zusammenhange mit seiner Leitung des um 1197 erbauten neuen Cisterzienserklosters von St. Urban (Kt. Luzern).

Anz. A.-K. v. 1885, p. 224. *Franz Heinemann.*

Salmson, Jean-*Jules,* sculpteur français, né à Paris le 9 janv. 1822, mort à Coupvray (Seine et Oise) le 6 mai 1902, élève de Ramey, Dumont et Toussaint. Il obtint une deuxième médaille au Salon de Paris en 1863 et à l'Exposition universelle en 1867, une médaille en 1865 et fut décoré de la Légion d'honneur en 1867. En 1876, il fut appelé par le gouvernement genevois comme directeur de l'École des Arts industriels, récemment fondée, qu'il organisa et pour laquelle il recruta un choix de professeurs de mérite. Installée l'année suivante dans un local provisoire, cette école ne comprit d'abord que deux enseignements, celui du modelage de la figure et de l'ornement, donné par S. et Huguet, et celui de la ciselure et monture en bronze et orfèvrerie; elle conquit rapidement une place distinguée qui lui valut de nombreuses récompenses à des expositions, notamment un grand prix à l'Exposition universelle de Paris en 1889. Elle occupe actuellement un vaste bâtiment et s'est complétée par les enseignements suivants: peinture décorative et céramique, sculpture sur pierre et sur bois, serrurerie artistique, peinture sur émail, histoire de l'art et des styles, dessin d'architecture, dessin d'ornement, gravure sur métaux, dessin de la figure, moulage en plâtre.

S. fut élu membre correspondant de l'Institut de France le 20 juin 1891; il avait pris sa retraite plusieurs années avant sa mort. Ses principales œuvres sont: „La Prudence", statue en pierre pour le Tribunal de commerce (1865); „La Sensitive", plâtre; „Le jugement de Pâris" et „Phryné devant l'Aréopage" (1869), „Laïs et Démosthènes" (1870), „Henri IV", buste pour l'Hôtel de ville de La Rochelle (1876); „Haendel", statue en marbre pour l'Opéra de Paris; „Monument d'H.-B. de Saussure", à Chamonix (1887); „Chûte des Titans", bouclier en bronze (1891); cariatides du Théâtre du Vaudeville, représentant „La Folie", „La Comédie", „La Satire", „La Musique." Une de ses œuvres les plus connues est „La Dévideuse", statue en bronze, acquise par le Musée du Luxembourg et dont la maquette en plâtre appartient au Musée Rath. La ville de Genève possède encore de cet artiste une maquette en plâtre au 1/5 d'une statue de J.-J. Rousseau, qui fut exposée sur la plaine de Plainpalais à l'occasion du centenaire du philosophe genevois en 1878. S. avait concouru pour la statue du général Dufour; on lui doit aussi la grande cheminée du foyer du Théâtre de Genève. Il a publié, en 1892, un volume avec portrait et illustrations: „Entre deux coups de ciseau, souvenirs d'un sculpteur."

Vapereau, Dict. des contemp., 1893. — *Bellier et Auvray,* Dict. des artistes de l'Éc. franç. — Illustr. nat. suisse, 1890, p. 258, avec portrait d'après A. Rapin. — Chron. des arts et de la curiosité (suppl. de la Gaz. des Bx.-Arts), 1902, p. 159. *F. Guye.*

Salomé, Émile, peintre, né à Lille en 1834, mort en 1881, fut en relation avec plusieurs peintres suisses qu'il rencontra en Italie; il fit aussi deux séjours en Suisse, à Randa et à Kandersteg et en rapporta des études qui sont, en partie, la propriété de M. Auguste de Pourtalès. Le Musée de Neuchâtel possède de lui la „Tête d'une dentellière du département du Nord."

Cat. du Mus. de Neuchâtel, 1903, p. 50. *M. Morel.*

Salomo, Abt von St. Gallen und als der dritte dieses Namens Bischof von Konstanz, Kalligraph des 9./10. Jahrh.s. Vornehmer Abkunft und Großneffe Bischof Salomos I., wurde er unter Notker Balbulus Leitung in der äußern Schule von St. Gallen erzogen. Reich begabt, aber herrschsüchtig, kam er, nachdem er sie verlassen, an den Hof Karls des Dicken, wo er bald die Würde eines kaiserlichen Notars und noch selbigen Jahres 885 die des Kanzlers erlangte. Seine Verbindung mit dem Kloster St. Gallen behielt er bei, in der Absicht, dereinst dessen Abt zu werden. Abt Bernhards Sturz 890 brachte die Erfüllung dieses Wunsches, und gleich darauf erfolgte die Erhebung des erst etwa Dreißigjährigen zum Bischof von Konstanz. Von nun an vertrat er mit weitem Blick die Interessen des Stifts, dem er durch nahe Beziehungen zu vier Monarchen und seine einflußreiche Stellung in den Reichsgeschäften reiche Vergünstigungen und Vergabungen verschaffte. Ein Zerwürfnis führten 914–917 die Kämpfe in Schwaben herbei, zu dessen Herzogshause St. Gallen nahe Beziehungen hatte. Erst in Salomos letzten Lebensjahren

scheint sich das Verhältnis wieder gebessert zu haben. Er ist, etwa 60jährig, am 5. Jan. 919 gestorben.

Die Berichte über S.s vielseitige Begabungen faßt Ekkehart im 28. Kapitel der „Casus" zusammen. Er nennt ihn u. a. einen „Künstler im Malen der Handschriften und vor Allen dessen kundig, in gehöriger Weise die Hauptbuchstaben hervorzubringen, wie in den Zügen L und C des langen Evangeliums ... zu sehen ist, welche der Bischof, wie gesagt wird, als er glaublich machte, was er in solchem noch könnte, ausmalend vergoldete." Diese Handschrift ist der Codex Nr. 53 der Stiftsbibliothek in St. Gallen, dessen Einband Tutilos Diptychon bildet (über den Charakter der Initialen vide den Artikel Sindram). Daß die Meldung von den beiden Initialen aber nur eine sagenhafte ist, gibt Ekkehart selber durch den Beisatz „ut ajunt" zu. Im übrigen liegen auch sichere Nachrichten vor, die S.s Bemühungen um die Hebung der Schreibkunst bestätigen. Ein Psalterium (Cod. A I, 14) mit ziemlich unbedeutenden mennigrot gezeichneten Initialen, das 909 auf S.s Befehl, also wohl in St. Gallen geschrieben worden ist, besitzt die kgl. Bibliothek in Bamberg. Auch später pflegte man in St. Gallen hervorragende Leistungen auf S. zurückzuführen.

Ekkeharti (IV) Casus S. Galli ed. Meyer von Knonau (Mitt. d. hist. Vereins in St. Gallen, N. F., Heft 5 u. 6, bes. die Anm. zu p. 109 u. 110). — *Wartmann*, N.-Bl. d. hist. Ver. St. Gallen 1864, mit Abbild. d. beiden Initialen. — *P. Ladewig*, A. D. B. XXX, p. 277. — Ueber das Bamberger Psalter: *Schönfelder* in Naumanns Serapeum 1865, p. 321—327, u. *Rahn*, Psalterium aureum, p. 50. *Rahn.*

Salomon, dit Pasta, Claude, orfèvre, mort à Genève le 28 janv. 1536, avait été reçu bourgeois de cette ville en 1523. Roi des Archers en 1529, il fut élu membre du Conseil des CC, puis de celui des Soixante en 1534. Après la sortie des sœurs de Ste-Claire, le Conseil décida d'ériger dans leur couvent un Hôpital général, auquel seraient affectés les biens devenus vacants par le départ des prêtres ainsi que ceux des sept anciens hôpitaux. S. qui avait été l'un des premiers adeptes de la réforme, offrit de se consacrer lui, sa femme (No. Valentine N.) et ses biens au service de cet Hôpital et en fut nommé le premier gouverneur le 14 nov. 1535. Il l'institua comme son héritier substitué après la mort de sa femme, par son testament du 25 janv. 1536.

Covelle, Liv. des Bourg., p. 196. — *Froment*, Actes et gestes de la cité de Genève, p. 236, VII, XVII, XX, XXII, XXIX, CXI, CLV, CLXX. — *Grenus*, Fragmens hist. sur Genève avant la Réform., p. 185, 215 ss. — *Odier-Cazenove*, L'Hôpital de Genève, 1882, p. 8, 12 et 90. *A. Choisy.*

Salterio, Carlo, Architekt und Ingenieur, wurde 1605 zu Castel San Pietro im tessin. Bez. Mendrisio geboren. Er studierte die Architektur in Bologna und Rom. Nach vollendeten Studien baute er in verschiedenen Städten Italiens, besonders in Genua, wo er die Kirchen Sta. Maria Maddalena und del Arcangelo ausführte. Daneben war er auch als Ingenieur thätig. Er starb 1670.

Oldelli, Dizionario, p. 172. — *Nagler*, K.-Lex. XIV, p. 223. — *Füßli*, K.-Lex. I, p. 592. — *Füßli*, Best. Kstler IV, p. 41. — *Bertolotti*, Art. svizz. in Roma, p. XIV, 63. — *Bianchi*, Art. tic., p. 177. *E. Reinhart.*

Saltrio, Bartolomeo da, Mosaikarbeiter oder Steinschneider (intagliatore), von Saltrio, in der zweiten Hälfte des 16. Jahrh.s in Rom. 1563 verkaufte er Papst Pius IV. „l'opera dell'oratorio di Pietre mischie", welches Werk nach Pesaro gesandt wurde.

Bertolotti, Boll. stor. v. 1885, p. 75. — *Ders.*, Art. svizz. in Roma, p. XIV, 20. *C. Brun.*

Saltrio, Battista di Filippo da, Steinhauer, von Saltrio, gegen 1510 in Rom. Er gehörte zu den Zeugen des Meisters Andrea di Maso da Settignano, als dieser am 20. April 1507 sein Testament machte.

Bertolotti, Boll. stor. v. 1885, p. 74. — *Ders.*, Art. svizz. in Roma, p. XIV, 18. *C. Brun.*

Saltrio, Francesco di Cristoforo da, Steinhauer, von Saltrio. Er war am 20. April 1507 in Rom Zeuge bei der Aufsetzung des Testaments des Maestro Andrea di Maso da Settignano.

Bertolotti, Boll. stor. v. 1885, p. 74. — *Ders.*, Art. svizz. in Roma, p. XIV, 18. — *Ders.*, Art. lomb. II. p. 299, 356. *C. Brun.*

Saltrio, Giovanni da (= *Marchesi*, Giovanni da Saltrio?), Architekt, von Saltrio. Er legte der Congregazione delle Acque in Rom am 29. Nov. 1567 ein Projekt vor, das den Ueberschwemmungen des Tiber Einhalt gebieten sollte.

Bertolotti, Boll. stor. v. 1885, p. 35. — *Ders.*, Art. svizz. in Roma, p. XIV, 10, 19. *C. Brun.*

Saltzmann, Henri-*Gustave*, peintre français, né à Colmar en 1830, mort à Nyon le 28 nov. 1872. Élève de Renoux et de Calame, il envoya un grand nombre de paysages, vues de France et d'Italie, aux Salons de Paris et aux expositions de Genève, de 1846 à 1865. Il se maria à Genève en 1856 et s'établit à Lancy où il acquit une propriété. Le Musée de Colmar possède de lui „Vue prise en Savoie", „Souvenir de Corse", „Les aqueducs de la campagne de Rome."

Bellier et Auvray, Dict. des artistes de l'Éc. franç. — Cat. d'exp. loc. — *Cust*, Index brit. Mus., II, p. 233. — *Singer*, K.-Lex. IV, p. 156. — Cat. du Mus. Rath, Genève 1906, p. 84 („Environs de Rome"), 176. *A. Choisy.*

Salvi, Bernardino de', s. Salvi, Filippo de.

Salvi, Maestro Filippo de', auch Philippo architectore genannt, stammte aus Melide im tessin. Bez. Lugano oder aus Como. 1544—1547 arbeitete er an der Kathedrale S. Feliciano in Foligno in Umbrien. Er wurde für Entwürfe zu Bildhauerarbeiten sowie für selbst ausgeführten Skulpturenschmuck am großen Kuppelgesimse, an Säulenkapitälen und andere Arbeiten bezahlt. Ihm und seinen Mitarbeitern am Dombau, unter denen auch ein Maestro *Bernardino de' Salvi* erwähnt wird, darf ferner der elegant gebaute Palazzo de' Priori in Foligno zugewiesen werden.

Merzario, Maestri comac. II, p. 306. *E. Reinhart.*

Salvi, Gius., s. Sardi, Gius.

Salvisberg, Friedrich, geb. am 15. Sept. 1820 zu Murten, wandte sich, der Volksschule entwachsen, der Baukunst zu und zog als wandernder Steinmetzgeselle nach Basel und ins Elsaß. 1842 besorgte er im Schwarzwalde die ihm von der badischen Regierung übertragenen Generaleinschätzungen für die Feuerversicherung. 1843—1846 absolvierte er die Polytechnische Schule in Karlsruhe und setzte 1847—1849 seine allgemeinen sowie architekturwissenschaftlichen Studien an der Universität Heidelberg fort. 1851—1859 war er Stadtbaumeister in Zofingen; im Juni 1859 wurde er Kantonsbaumeister von Bern. Arbeiten: die Umgestaltung und der Neubau von Gefängnissen, der Neubau der Kaserne auf dem Beundenfeld, des kantonalen Frauenspitals, des botanischen Gartens, verschiedener Schulhäuser, des Rathauses (über dessen Restauration, 1866—1868, z. B. auch von Rahn indessen abfällig geurteilt worden ist) etc.

Eifrig wirkte S. für die Verbesserung der hygieinischen Verhältnisse der bernischen Schulhäuser und der übrigen Staatsgebäude, ebenso für Erstellung gesunder Arbeiterwohnungen und die Gründung des Lorrainequartiers. Politische Gegnerschaft brachte ihn 1881 aus dem Amte, worauf er jahrelang ein Baugeschäft in Basel leitete und sich z. B. am Umbau des Gefängnisses in Pruntrut beteiligte. Nach einigen Jahren der Zurückgezogenheit starb er am 18. Aug. 1903 in Grünen bei Sumiswald.

Als bernischer Kantonsbaumeister veröffentlichte er u. a. die zwei Broschüren „Die Holzschnitzlerei des Berner Oberlands und ihre Entwickelung", 1868, und „Meiringen. Einführung der Möbel-Fabrikation . . ., mit besonderer Rücksicht auf die Holzschnitzlerei des Berner Oberlands", 1878.

Schweiz. Bauztg., 42. Bd., 1903, p. 121 (nach den bern. Tageszeitungen). — Anz. A.-K. 1881, p. 207. — *Rahn*, Bild. Kst., p. 427. *A. Lechner.*

Salzenberg, Wilhelm, architecte, né le 10 janv. 1803, mort à Montreux en oct. 1887, élève de Carl Friedrich Schinkel, fut surtout connu pour ses travaux de décoraton artistique. Il fut l'un des auteurs de l'Album d'Architecture, Potsdam 1838, et publia en 1854 un ouvrage très remarquable sur les monuments chrétiens anciens de Constantinople du V^e au XII^e siècle: „Altchristliche Baudenkmale von Konstantinopel."

Müller, K.-Lex. III, p. 400. — Deutsch. Kstbl. v. 1855. — *Singer*, K.-Lex. IV, p. 158. *C. David.*

Salzmann, Joseph Alois, Buchdrucker, eröffnete 1779 bis 1805 eine Offizin in Luzern, aus der eine Reihe von Zeitschriften hervorging, zumeist noch durch die Zensur beeinträchtigt und ohne jeden künstlerischen Beischmuck. Die 1781 gedruckten „Fragmente zur Geschichte der Denkungsart und Sitten der alten Schweizer" wurden indessen 1889 als Druckprobe an der Jubiläumsausstellung der Kunstgesellschaft in Luzern ausgestellt (vgl. Kat., p. 19).

(v. Liebenau), Ueberblick über die Gesch. der Buchdruckerei in Luzern, 1900, p. 51/52. *Franz Heinemann.*

Samême, *Abraham*-Jacob, peintre et faiseur de cadrans d'émail, né à Genève le 19 mars 1723, mort le 16 avril 1755, avait été l'élève de François Picot. *A. Choisy.*

Samson, Johann Ulrich, Medailleur und Stempelschneider, wurde 1729 zu Basel in bescheidenen Verhältnissen geboren. Von seinem Vater zur Erlernung der Kupferstecherkunst bestimmt, bestand er erst in Basel eine kurze Lehrzeit bei einem geringen Meister des Fachs; dann gelangte er nach Chaux-de-Fonds zu Daniel Courvoisier, in dessen Atelier er drei Jahre weilte. Seine Arbeit bestand zumeist in der handwerklichen Ausführung kartographischer Werke. Während zwei weiteren Jahren war er in Chaux-de-Fonds mit dem Gravieren von Uhrschalen beschäftigt. Als Meister dieser Technik ließ er sich dann für längere Zeit in Genf nieder und sah damals zum erstenmal die Werke seines berühmten Landsmannes, des Schwyzer Medailleurs Johann Karl Hedlinger. Er war bald entschlossen, den bisher recht handwerklich betriebenen Stecherberuf aufzugeben und sich der Kunst des Medailleurs und Petschaftsstechers zu widmen. Durch einen Aufenthalt in Turin und in andern oberitalienischen Städten lernte er seinen Horizont weiten. 1754 kehrte er nach seiner Vaterstadt Basel zurück und trat der Zunft zum Himmel bei. Durch Vermittlung des kunstsinnigen Pfarrers seiner Gemeinde (St. Theodor; S. bewohnte den hübschen, noch heute als „Samson-Haus" bezeichneten Barockbau an der äußern Hammerstraße), Johann August Buxtorf, durfte er

als schon gereifter Mann eine kurze Studienzeit im Atelier Hedlingers durchmachen. Hier erhielt seine Kunst ihre Richtung, sein Stil sein besonderes Gepräge. Nach Hedlingers Tod (1771) galt S. allgemein als der erste Medailleur der Schweiz. Durch geschickte und unermüdliche Reklame (Dedikation seiner Werke an Fürsten etc.) wußte er seinen Namen auch im Auslande weithin bekannt zu machen. Von seinen Medaillen genossen vornehmlich die der Professoren Joh. Bernoulli und J. J. Spreng, des Bürgermeisters Wettstein und des Kaisers Joseph II. einst eines bedeutenden Rufs.

S. war der typische klassizistische Vertreter seines Fachs; seine zierlichen, mehrfach in Halbedelstein, meist aber in Stahl geschnittenen Arbeiten sind in ihrer ungeheuren Mehrzahl Wappendarstellungen, die er nach dem Geschmacke der Zeit von Festons umrankt oder von Genien gehalten sein ließ. Stets fand sein unermüdlich sprudelndes Kompositionstalent neue, reizvolle Motive. Auch ganze Historien (Daniel in der Löwengrube; Elias am Bache Krith; Diogenes, etc.) hat er in Stahl geschnitten; diese Arbeiten gelten als seine Meisterwerke, mit Unrecht, wie mir scheinen will, da sich S. mit größter Nonchalance über alle Gesetze der Reliefkunst hinwegsetzte und sich bestrebte, Raumwirkungen im malerischen Sinne zu schaffen. Weit höher ist der künstlerische Wert seiner kleinern Figurengruppen, der Emblemata und der Allegorien, die sich in schwachem Relief, aber in scharfer Silhouette vom Grund abheben und zumeist ein flott erfundenes, prägnantes Bewegungsmotiv zeigen. S. zeichnete seine Werke mit dem Anfangsbuchstaben seines Familiennamens. Seine Wappen hat er in der großen Mehrzahl für Basler und Berner Liebhaber geschnitten.

1781 wurde S. Großrat (Sechser) der Himmelzunft von Basel. Er starb in seiner Vaterstadt im März 1806 (nicht 1807, wie oft zu lesen ist).

Füßlin, Best. Kstler IV, p. 197. — *Füßli*, K.-Lex. (1779), p. 580; (1813), T. II, p. 1429. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 401. — *Bolzenthal*, Skizzen z. Kstgesch. d. modern. Medaillenarbeit. — *Lutz*, Nekrol. denkwürdig. Schweizer, p. 458. — *L. A. Burckhardt*, Kst. u. Kstler in Basel, p. 76.
D. Burckhardt.

Samuele da Tradate, s. Tradate, Samuele da.

Sandol (ou Sandoz), Ulysse, fils de Charles-Louis et petit-fils de Abram-Louis S.-Gendre, de la Chaux-de-Fonds, allié des Jaquet-Droz, montra dès son enfance un goût prononcé pour le dessin. Avec l'aide financière d'un ami, il put réaliser, vers 1812 à l'âge d'environ 24 ans, son désir d'étudier à Paris dans l'atelier de Jacques-Louis David. Une maladie de poitrine l'enleva en 1815 avant qu'il eût pu laisser d'œuvres importantes. Un portrait à l'huile de sa cousine Cécile Perrot-Jaquet-Droz et un autoportrait à la craie noire (ce dernier au Musée de Neuchâtel) sont les deux seules productions de S. à nous connues; mais elles lui font un certain honneur. Sa figure expressive a tenté deux fois le pinceau de son ami et camarade d'atelier Léopold Robert. Il existe au Musée de Neuchâtel un portrait de S., peint en 1814, par Léopold Robert qui l'a représenté dessinant sur une toile les traits de sa cousine. Au Musée Calvet, à Avignon, il y a un autoportrait de S., catalogué comme portrait d'un inconnu, et qui fut donné par M. A. Imer en 1839 avec une attestation de laquelle il résulte que cette peinture fut faite en 1813 par Léopold Robert et que ce fut „son second essai de peinture à l'huile, qui l'a déterminé à abandonner la gravure en faveur de la peinture.“ Le même artiste a reproduit ce dernier portrait sur une bonbonnière qui appartient à M[me] Boy de la Tour à Neuchâtel.

Cat. du Mus. de Neuchâtel, 1908, p. 47. *F. L. Perrot.*

Sandoz, Eugène, orfèvre, à Fribourg. Cet orfèvre, probablement d'origine neuchâteloise, exerçait son métier à Fribourg, dans la première moitié du 19[e] siècle. On le trouve mentionné, comme expert, dans une enquête pénale, en 1839.
Max de Techtermann.

Sandoz, s. auch Sandol.

Sandreuter, Hans, geb. zu Basel den 11. Mai 1850 als ältester Sohn der Eheleute Emanuel S. und Sophie, geb. Oser. Er besuchte das Realgymnasium und die Zeichenschule; schon hier zeigte sich seine Begabung für das Zeichnen. Er erhielt in jeder Klasse die höchsten Auszeichnungen. Ein Bild Arnold Böcklins, die „Jagd der Diana“, welches 1862 in die öffentliche Kunstsammlung gelangte, und das der Knabe dort sah, wirkte mächtig auf ihn. Er wäre nach Absolvierung der Schule und nach der Heimkehr aus dem Welschland (Orbe) am liebsten gleich Maler geworden. Auf Wunsch der Eltern sollte er indessen zuerst den Lithographenberuf erlernen. Er machte in Basel die dreijährige lithographische Lehre und begab sich hierauf auf die Wanderschaft. Nach kurzen Aufenthalten in Würzburg, München, Verona fand er endlich in Neapel in der lithographischen Anstalt Richter & Co. eine recht ehrenvolle und einträgliche Anstellung. In seinen Freistunden besuchte er den Unterricht des Akademie-Professors Carillo (in der Landschaftsmalerei) und bestand im Frühjahr 1872 ein Examen. 1873 hatte er soviel erspart, daß er über Rom und Florenz nach der Heimat reisen und endlich seinen heißen Wunsch erfüllen und nach München zur Akademie konnte. Auf Grund seiner mitgebrachten Arbeiten fand er im Herbst desselben Jahrs Aufnahme in die Elitenklasse von Prof. Barth

(Figurenmalerei). Auf persönliche Empfehlung Arnold Böcklins bei Direktor Wilhelm von Kaulbach wurde er ferner in die Abteilung für Aktzeichnen aufgenommen.

Böcklin siedelte inzwischen von München nach Florenz über, und 1874 folgte S. seinem verehrten Landsmanne nach. Er bezog ein eigenes Atelier, stand in regem Verkehr mit Böcklin und blieb in Florenz bis 1877. Die Bilder aus dieser frühsten Zeit sind: „Felsengrab", „Fischender Pan", „Trinkender Pan", „Badende Nymphe." Von 1877—1880 finden wir S. in Paris, selbständig, in eigenem Atelier. Wie in Florenz, studierte er auch hier fleißig die Kunstsammlungen. Es entstanden außer einigen Porträts von Freunden die Bilder „Elias in der Wüste", „Die Grotte" (Landschaft, ausgestellt im Salon der Champs Élysées), „Schäferin im Talgrund", „Herbstreigen", das erste Figurenbild und das erste Bild auf Bestellung. Fast alle diese Bilder sind in einem dunklen Ton gehalten, desgleichen einige Landschaftsskizzen nach der Natur aus der Umgebung von Paris.

S. schwärmte damals für die Stimmung nach Sonnenuntergang, wenn die Natur im Erdschatten ruht. Wir finden diesen dunklen Ton auch bei den Bildern Böcklins aus den ersten Florentiner Jahren. Es ist also nicht unwahrscheinlich, daß er bei S. auf Böcklins Einfluß zurückzuführen ist. Böcklins Einfluß ist überhaupt an diesen Arbeiten noch deutlich zu erkennen; daneben verraten sie entschieden schon genug Eigenes, das zu großen Hoffnungen berechtigte.

1880 kehrte S. für kurze Zeit nach Basel zurück, machte Studienreisen in die Kantone Appenzell und Waadt und arbeitete den Winter über in Basel. Die Bilder verlieren das Düstere; der Ton wird heller, natürlicher. Aus dieser Zeit sind die Bilder „Sommerlandschaft mit Putten", „Ostermorgen aus Faust", „Kinderlehre." Doch wiederum zieht es S. nach Italien, und wir finden ihn bis 1884 in Florenz, Rom und Neapel. Charakteristische Werke aus dieser Periode sind: „Griechische Idylle", „Maskenfest in einer italienischen Villa", „Der verspottete Pan", „Daphnis und Chloë", „Selbstporträt", „Der Sensenmann" (dieser sowie „Der verspottete Pan" im Besitze des Basler Kunstvereins). Ein kurzer Besuch in Basel 1882 wurde dazu benutzt, das Porträt seines Vaters und seiner Mutter zu malen. 1885 kehrte er nach Basel zurück, um nun in seiner Vaterstadt bleibenden Aufenthalt zu nehmen. Obwohl S. in der Vollkraft der Jahre, und seine Arbeiten von fremden Einflüssen freier, subjektiver, in Komposition, Farbe und Ausführung reicher wurden, so wollte der äußere Erfolg, die Anerkennung sich nicht recht einstellen. Die Schuld hiefür trifft zum Teil jedenfalls die damalige Basler Presse, welche jahrelang von einer in der Mißachtung Böcklins und seiner Schule erzogenen Kritik schlecht genug bedient war. Ein kleiner Kreis von Freunden sammelte sich um S. und bemühte sich mit Erfolg, ihm Aufträge zu verschaffen und Verkäufe zu vermitteln. Unter S.s Arbeiten aus dieser Zeit wären zu nennen die Bilder „Tivoli" (1884), „Flucht nach Egypten" (1885), „Der verlorne Sohn" (1885), „Landsknechte im Winter" (1886), „Landsknechte mit Botenwagen" (1886), ferner einige Kinder- und Damenporträts, das „Selbstporträt mit Pflügendem" (im Besitze des Basler Kunstvereins), „Eremit im Buchenwald" (1888) und die Ausschmückung zweier Häuser in Sgraffitomanier (Sevogelstraße 69 und Metzgerei Fritz Weitnauer, Freie Straße, jetzt abgerissen). Das nächste Jahr, 1889, erhielt er den willkommenen Auftrag, den neu restaurierten gotischen Saal der Schmiedenzunft, nun Eigentum der Gesellschaft zur Beförderung des Guten und Gemeinnützigen, mit acht großen farbigen Wandgemälden (Figurenbildern) auszuschmücken. Im selben Jahre zieht es ihn wieder hinaus ins Freie, und es entstehen mehr studienartige landschaftliche Bilder nach der Natur, wie „Aus dem Botanischen Garten", „Landschaft mit Bach", „Fuchsjagd im Tannenwald." Diese in ziemlich großem Format gehaltenen Studien sind gewissermaßen die Einleitung zu einer ununterbrochenen Serie von Landschaftsbildern, welche S. nun auf seinen Streifzügen durch die ganze Schweiz und den nahen Schwarzwald im Freien fertig gemalt hat und die zum guten Teil seinen Ruhm begründeten. Von diesen Studienreisen brachte S. jeweilen eine reiche Ausbeute an Aquarellen mit, farbenprächtige, mit sicherer Hand hingeworfene Momentaufnahmen malerischer Motive oder Gegenden. Manch größeres Landschaftsbild mit Staffage ist, durch ein solches Aquarell angeregt, in trüben Wintertagen im Atelier gemalt worden, so z. B. die „Römische Hochwacht" (1891; Museum Basel), die „Sommerlandschaft mit badenden Frauen" (1892; Sammlung des Basl. Kunstvereins), die „Waldwiese mit Rehen" (1894; Zürcher Kunstgesellschaft). Von den Bildern von 1890 nennen wir nur „Charmey" (Eigentum des Bundes, deponiert bei der Zürcher Kunstgesellschaft), „Buchenwald mit Holzhauer" (Museum Basel), „Walthari und Hildegunde" (1891).

S. pflegte von nun an nicht mehr nur in Basel, sondern regelmäßig, oft an mehreren Orten zugleich, auswärts auszustellen, in der übrigen Schweiz sowohl als auch im Ausland, in München (Glaspalast oder Sezession), in Berlin, Bremen, Dresden, Wien, Paris u.s.w. Ueberall fanden seine Bilder die beste Aufnahme. Sie wurden, nach seinen eigenen Aufzeichnungen, z. B. in München

im Ehrensaal oder doch immer an bester Stelle gehängt und des öftern unter einer kleinen Auswahl der besten in den Katalogen reproduziert. 1892 malte S. im Kunsthallehof, vor seinem Atelier, nach der Natur das flotte, koloristisch feine Bild „Kavallerie-Offizier mit Pferd", welches ihm zwei Jahre später die Bestellung des „Viererzug" eintrug (jetzt durch Schenkung im Museum zu Basel). Im selben Herbste (Nov.) entstand das Bild „Herbstlandschaft im Birsigtal" sowie bald darauf, 1893, „Frühlingsstimmung bei Muttenz" und im Sommer desselben Jahrs entstanden in Champex im Wallis zwei Landschaften, worunter „Lac de Champex avec Grand Combin", an einigen strahlend schönen Sommermorgen vor Sonnenaufgang gemalt, das Stimmungsvollste, Vollendetste, was S. bis dahin auf diesem Gebiete gemacht hat. In demselben Jahr entstanden noch die Bilder „Frauenschönheit" (durch Geschenk im Besitze des Museums in Basel), „Malerei und Inspiration" (im Museum in Winterthur).

Im Jahre darauf, 1894, verehelichte sich S. mit Frl. Marguerite Siegmund aus Basel. Nun ist er jederzeit, sei es zu Hause, sei es auf Reisen, auf den Bergen oder in den abgelegensten Tälern, umgeben von einer intelligenten, für sein Wohlergehen treu besorgten Gefährtin. Nun scheint das Arbeiten für ihn erst recht eine Lust. Nicht nur ist er produktiver als zuvor, er stellt sich auch größere Aufgaben in seinen Figurenbildern. Beispiele: „An der Himmelspforte" (1894; Kunstmuseum in Bern), „Jungbrunnen" (1895; Museum in Basel. Eine Abbild. bei *P. Seippel,* Schweiz im 19. Jahrh. II, p. 532). Seine Landschaften werden farbiger, räumlich wirkungsvoller, realistischer, locker und leicht hingeworfen: „Seealpsee" (1894; Musée Rath, Genf), „Fruttalp mit Titlis" (1895), „Blausee bei der Frutt" (1895; Eigentum der Gottfr. Keller-Stiftung, deponiert im Kunstmuseum in Solothurn), „Uferlandschaft Stein a. Rh." (1895; Museum in Neuenburg) sowie eine ganze Anzahl einzig schöner anderer Rheinlandschaften aus der Umgebung von Stein a. Rh. In das Jahr 1895 fällt ferner die Vollendung einer schon im Vorjahre begonnenen dekorativen Arbeit, die Ausschmückung des Abtzimmers im Kloster St. Georgen zu Stein a. Rh. mit Wandbildern, grau in grau. Des fernern wurde im selben Jahre die Façade des Hauses zur Bärenzunft in Basel mit Dekorationen in Sgraffito geschmückt. Das Jahr 1896 war ebenfalls ein arbeitsreiches. In den ersten Wintermonaten, wenn es draußen stürmte und schneite, malte S. die beiden Bilder „Dolce far niente" und „Gebirgsluft." Im Monat Mai finden wir ihn schon im Freien im nahen Badischen, wo er die „Frühlingswiese bei Efringen" malt. Im Juni, Juli, Aug., Sept. hielt er sich im Tessin auf und brachte als Frucht außer Aquarellen und Zeichnungen acht der schönsten Landschaften, aus denen uns der ganze Zauber und die Farbenglut des Südens entgegenleuchten. Es mag durch die Sujets bedingt sein; entschieden ist in diesen Bildern S.s Palette bereichert, noch leuchtender und sonniger als zuvor. Wir nennen unter den Tessiner Landschaften die „Morgenstimmung im Maggiatal" und den „Kastanienwald mit Häusern", beide im Besitze der Gottfr. Keller-Stiftung, die „Morgenstimmung" deponiert bei der Kunstgesellschaft Zürich, der „Kastanienwald" im Museum zu Basel. Ferner sei erwähnt die „Ziegenweide im Bavonatal."

In das Jahr 1897 fällt der 70. Geburtstag Arnold Böcklins. Basel rüstete sich, diesen Tag würdig zu feiern durch eine große Böcklinausstellung, Festlichkeiten u. a. m., und S. erhielt den Auftrag, eine Medaille mit Böcklins Porträt zu modellieren. Er begab sich zu diesem Zwecke zu seinem Meister nach Florenz und zeichnete das Porträt Böcklins im Profil (jetzt im Besitze des Basler Kunstvereins). Die Medaille fand allgemeinen Beifall und machte Böcklin selber große Freude.

S. beteiligte sich an der Konkurrenz zu dem Mosaikfries am Schweiz. Landesmuseum in Zürich und erhielt den ersten Preis und damit den Auftrag, sieben Kartons auszuführen. Nun reifte in ihm der Gedanke, sich ein eigenes Heim in schöner Lage der Umgebung Basels zu bauen, und er vertreibt sich die Zeit durch Entwerfen von Zeichnungen für Möbel, Oefen, Decken und andere innere Ausschmückungen aller Art, von denen er dann später, als das Haus gebaut war, einen guten Teil eigenhändig ausführte. Ein heiteres Figurenbild, „Ländliches römisches Fest", das in den ersten Monaten des Jahrs 1897 entstand, wurde im Glaspalast in München ausgestellt und dort verkauft. Die Sommermonate 1897 finden wir S. in einem Jagdhäuschen in Egerten im Schwarzwald. Bei diesem Aufenthalt entstehen außer Aquarellen und Zeichnungen zwei vortreffliche Landschaftsbilder: „Waldinneres" und „Landschaft mit Rehbock" (im Museum zu Lausanne). Wahrer als in dem letztern Bild ist der reizvolle, frische Charakter einer Schwarzwald landschaft wohl kaum je geschildert worden. Die folgenden Jahre finden wir S. mit der Ausführung der Kartons zu den Mosaikbildern für das Schweiz. Landesmuseum beschäftigt. Zwei kamen zur Ausführung: die „Gründung der Stadt Bern" und „Tells Gefangennahme." Der dritte und schönste Karton, „Manesse und Hadlaub" ist nicht mehr in Mosaik ausgeführt worden. Die übrigen geplanten Bilder sind nicht über das Stadium kleiner Farbenskizzen hinaus gediehen. Eine fernere große Aufgabe der Eidgenossenschaft, welche S. in

seinen letzten Jahren beschäftigte, ist die Ausschmückung des Kuppelraums des Parlamentsgebäudes in Bern mit großen Glasgemälden. Zahllos sind die Ideen und Farbenskizzen, welche S. entworfen; indessen auch hier sollte nur ein Bild, „Landwirtschaft" durch ihn zur Ausführung kommen.

Der Tod trat an S. heran gerade zu der Zeit, wo große, monumentale Aufgaben der Vollendung harrten. Im Sommer 1899 hatte sich bei S. eine tückische Krankheit eingestellt. Zum Glück hatte dieselbe auf seine Schaffenskraft nicht den mindesten Einfluß. Sein Bild „Blick von der Mohrhalde" aus dem Sommer 1899 war in Paris und Dresden ausgestellt, wurde für die kgl. Gemäldegalerie in Dresden erworben und hat ihm die höchste Auszeichnung, die goldene Medaille, eingebracht. Eines seiner letzten Bilder endlich, der „Blick in die Rheinebene", von 1900, ziert heute die öffentliche Kunstsammlung in Basel. Im April 1901 zog sich S., wahrscheinlich infolge einer Erkältung, eine Lungenentzündung zu und erlag derselben in seiner Villa „Zur Mohrhalde" in Riehen bei Basel am 1. Juni 1901. Am 4. Juni wurde er in Riehen begraben. Im Frühjahr 1902 veranstaltete der Basler Kunstverein eine Ausstellung einer Auswahl von Werken aus S.s Nachlaß, zirka 140 Nummern, worunter Bilder, Farbenskizzen und Kartons zu seinen monumentalen Arbeiten, einige dekorative Bilder wie „Das Bad" und „Die Quelle" aus Baden (in der Schweiz), „Die Progressivsteuer", dann Handzeichnungen, Aquarelle, Radierungen, Plakate, Militärcroquis, Flachschnitzereien u. a. m. Kurz darauf fand in Zürich eine Sandreuter-Ausstellung und im darauffolgenden Jahr, 1903, eine solche, zirka 100 Nummern umfassende, in der Münchener Jahresausstellung im Glaspalast in München statt. Alle diese Ausstellungen hatten einen großen künstlerischen Erfolg.

Le musée du Foyer, Nr. 47, 23. Nov. 1895 (*William Ritter*). — Bulletin de l'Art, Paris, Nr. 103, 137, 188 (*William Ritter* und *Marcel Montandon*). — Art et Décoration, Paris, April 1899, Hans Sandreuter, von *William Ritter*. — Die Kst. für Alle, München, XVI. Jahrg., 1900/01, Heft 20. — Deutsch. Kst. u. Dekorat., Darmstadt, IV. Jahrg., Heft X, mit 11 Illustrat. (*Marcel Montandon*); V. Jahrg., Heft 5, mit 48 Illustrat. (*W. Christ-Iselin*). — Cat. der Sandreuter-Ausst., Mitte März bis Mitte Mai 1902 (Basl. Kstverein), mit Vorwort von *H. A. Schmid*). — The Studio, London, vol. XXVI, 1902. — Die Schweiz, 6. Jahrg., 1902, 17. Heft, mit 8 Reprod., Text von *H. Kesser*. — Gaz. des Beaux-Arts, Paris, 3e période, t. XXVIIIe, 1. Nov. 1902 (*William Ritter*). — Nos anc. et leurs œuvres, 1902, H. S., von *Gustave de Beaumont*. — Basl. Jahrb. 1903, Rede, gehalten bei der Eröffnung der Sandreuter-Ausst. im März 1902 von *Heinr. Alfr. Schmid*. — N.-Bl. der Kstgesellsch. Zürich 1904, H. S., von *Hans Trog*. — Die Kst. unserer Zeit, 15. Jahrg., Liefg. 3 u. 4, mit zahlreichen Illustrat. Text von *Alex. Heilmeyer*. — Kat. des Mus. Rath, Genf 1906, p. 84 („Lac de la Seealp", „Bords du Rhin"); 113 („Paysage", dessin); 115 („Lac de Partnunen", „Inzlingen", aquarelles); 176. — *Wörmann*, Kat. der kgl. Gal. zu Dresden, 1902, p. 800 („Baseler Landschaft", 1899); 914. — *Ernst*, Kat. derKsthalle in Winterthur, 1905, p. 16 („Malerei und Inspiration", 1893), 45. — Cat. Exp. nat. suisse, Genève 1896, p. 25/26 („Un équipage à quatre chevaux", „Marais près de Stein sur le Rhin", „Coucher de soleil, bords du Rhin", „Les trois philatélistes", „La beauté de la femme"); 42/43 („Les bords du Rhin", „Bateaux", „Melchsee, Fruttalp", aquarelles, „Caron", groupe de peupliers, „Verger", eaux-fortes). — *Brun*, Verz. d. Kstwerke, 4. Aufl., p. 60 („Charmey", „Morgenstimmung an der Maggia"). — *Ders.*, Jahresber. G. Keller-Stiftg. 1902, p. 7/8, 17 („Morgenstimmung etc.", Kastanienwald bei Bignasco); 1906, p. 9/10 „Blausee auf der Frutt"). — *Ders.*, Kat. d. Ausst. Gal. Henneberg 1904, p. 39. *W. Christ-Iselin.*

Sangaud, Georges, orfèvre, fut reçu bourgeois de Genève en 1484.

Covelle, Liv. des Bourg., p. 92. *A. Choisy.*

Santini, Carlo, Landschaftsmaler, in der ersten Hälfte des 19. Jahrh.s, offenbar Italiener. Er bereiste Frankreich, Holland und die Schweiz, die ihm nicht selten die Motive zu seinen Bildern darbot.

Nagler, K.-Lex. XV, p. 3. *C. Brun.*

Santoux, Jean-*François*, orfèvre-joaillier, né à Genève le 17 févr. 1753, mort le 21 mai 1831, fut reçu à la maîtrise le 17 avril 1789, ayant présenté pour chef-d'œuvre „un entourage en perles fines sur une tabatière d'or très bien fait."

A. Choisy.

Sanvito, s. Sonvico.

Sapientis, Conradus de (Weise?), s. Witz, Conr.

Saran, Émilie, s. Lafontaine-Saran.

Sarasin. Un peintre de ce nom vivait à Genève au milieu du XVIIIe siècle. J.-J. Rigaud semble avoir vu des petits paysages à l'huile qui étaient de sa main. Il les qualifie „d'œuvres d'imagination qui n'ont pas grand mérite." Nous n'avons pas obtenu des renseignements plus précis sur la vie de cet artiste.

Rigaud, Rens., p. 130. *Cam. Martin.*

Sarasin, s. auch Sarrazin.

Sarbach, Jakob (genannt Labalsürlin), Steinmetz von Basel, gehörte einem Baumeistergeschlecht an, das seit 1420 in Klein-Basel (Rheingasse) niedergelassen war. 1460 trat er als „Maurer" der Himmelzunft bei. Sein Hauptwerk, der Fischmarktbrunnen zu Basel, stammt aus dem Jahre 1468. Die Aufgabe, drei von einem ältern Brunnen herrührende Standbilder (der Madonna, Johannes des Ev. und Petrus) auf geeignete Art wieder zu verwenden, hat S. in fast genialer Weise gelöst, indem er auf dreiseitigem Grund-

riß eine schlanke, den örtlichen Verhältnissen mit großer Feinheit angepaßte Fiale entwickelte. Die figürlichen Reliefs und Statuetten, die zum Schmucke der Fiale dienen, zeigen S. als tüchtigen Vertreter einer realistischen Richtung der oberrheinischen Plastik. 1473/74 schuf S. die malerische Anlage des Vortores am Spalentor; ob die drei am Turm angebrachten Statuen der Madonna und zweier Propheten von seiner Hand stammen, ist fraglich; sie zeigen den prägnanten Stil der am Münster zu Thann thätigen Bildhauerschule. Köstliche Arbeiten aus seiner Werkstatt sind dagegen die Konsolfiguren am Vortor. 1480 baute er die gewölbten Wechselgaden am Basler Kaufhaus; 1488 wurde er Mitglied des Baugerichts, 1490 Ratsherr; er starb 1492. Ob der Neubau der eleganten Kapelle auf der mittlern Rheinbrücke zu Basel (1478) S.s Werk sei, ist fraglich.

C. Stehlin im Basl. Festbuch 1901, p. 317 ff., 324 ff. — *Rahn*, Bild. Kst., p. 645, 817. *D. Burckhardt.*

Sarburg, s. Sarburgh.

Sarburgh (Sarburg, Saarbruck), Bartholomäus (Bartlome), Bildnismaler, wurde 1590 zu Trier geboren und entstammte wahrscheinlich einer niederländischen Familie. Sein Bildungsgang ist ganz unbekannt. Der Stil seiner Werke deutet indes darauf hin, daß er seine Ausbildung im Haag, im Atelier des damals bei der vornehmen Gesellschaft beliebten Porträtmalers Jan Antonisz van Ravesteyn (1572—1657) erhalten habe. Einzelne seiner Basler Bildnisse stimmen im Umriß der Komposition auf das genauste mit Arbeiten Ravesteyns überein. Ende des zweiten Jahrzehnts finden wir S. in Bern, wo er einige seiner Hauptwerke schuf, wie das imposante Bild des in kriegerischer Paradetracht dargestellten Herrn von Diesbach (1620; 1896 im Berner Kunstmuseum ausgestellt) und das vorzügliche lebensgroße Brustbild des Schultheißen Niklaus Sager (1597—1623 Schultheiß) im Hist. Museum in Bern. Das Bild ist auf Holz gemalt und zeigt Sagers markige Züge etwas jünger als im Bilde des Schultheißen in der Stadtbibliothek. Der Autor ist auf dem Rücken des Bildes genannt. Drei Jahre soll sich der Künstler in Bern aufgehalten haben, wie die handschriftliche Chronik des Basler Pfarrers Richard meldet; dann trat er ein unstätes Wanderleben an, das ihn in mehrere Schweizerstädte (welche, gibt Richard nicht an) führte und viel Geld verdienen ließ. Er scheint zu wiederholten Malen in Basel geweilt zu haben, da dem Verfasser Werke bekannt sind, die innert der Jahre 1621 bis 1628 von S. in Basel gemalt wurden, und der gut orientierte Richard daneben meldet, daß S. „nur etlich Monat in Basel gewohnt“ habe. Seine Bildnisse sind zumeist nach einem festen Schema breit hingesetzte Kniestücke; man darf annehmen, daß öfters nur die Köpfe von S. eigenhändig gemalt wurden und die Ausführung des Uebrigen durch Gesellenhand geschah. Das Basler Museum besitzt verschiedene vorzügliche Werke von S.; viele befinden sich in Privatbesitz (Reproduktionen enthalten u. a. das Burckhardt'sche Familienalbum von 1890, der Jahresbericht der öffentl. Kunstsammlung von 1907, die „Blätter der Erinnerung an die Basler Kunstvereinsausstellung von 1885“ etc.). Richards Notiz, daß S. „den Holbein sehr wohl gelobet“, findet ihre Bestätigung in neun Leinwandbildern mit je zwei Gestalten von Propheten des alten Bundes, deren Originale, um 1520 von Holbein gemalt, hundert Jahre später durch S. kopiert und darauf durch ihn an einen belgischen Kunstfreund verkauft wurden. Die Kopien dieser längst verschollenen Holbeinwerke werden im Depot des Basler Museums aufbewahrt. Jean Patin, der diese Nachricht bringt, erzählt des weitern, daß S. später nach Belgien verzogen sei, wo seine Spur völlig verloren ist. Einen in Basel gewonnenen Schüler, Johannes Lüdin, hatte er mitgenommen; diesem übrigens recht unbedeutenden Maler verdankt man zwei für die Geschichte der Holbein'schen Darmstädter (bezw. Dresdner) Madonna wichtige Aktenstücke: die Kopien von zwei auf dem berühmten Werk angebrachten Stifterbildnissen.

Patin, Stultitiae laus, 1676, Einleit. (unpaginiert). — *Buxtorf*, Basl. Stadt- u. Landgesch. d. 17. Jahrh.s, I, p. 131. — Jahresber. d. hist. Museums in Bern pro 1904, p. 12. — Mitt. *H. Türlers* in Bern. *D. Burckhardt.*

Sarde, Daniel I, père d'Étienne, aïeul de Daniel II, maître orfèvre, né vers 1590, mort à Genève le 13 déc. 1672, s'associa avec David Delieret; il fut confirmé en 1633 dans la bourgeoisie qui avait été accordée à Jean S., son aïeul. De 1641 à 1643, il fut maître de la Monnaie avec Ami Dénéria II. Monogrammes: D. S., S. D., AD.

Eug. Demole, Hist. monét. de Genève, p. 15. — *Tobler-Meyer*, Münzsamml. Wunderly - v. Muralt in Zürich, I, 4, p. 216, nos 2956, 3001, 3053, 3054. — Rens. de M. *A. Choisy.* *E. Reinhart.*

Sarde, Daniel II, fils d'Étienne, petit-fils de Daniel I, orfèvre, né à Genève le 20 oct. 1646, apprenti chez Daniel Frarin, fut reçu à la maîtrise en 1671 et s'associa avec Étienne Chouan. *A. Choisy.*

Sarde, Étienne, fils de Daniel I, père de Daniel II, maître orfèvre, naquit à Genève le 27 juillet 1626, où il mourut le 15 août 1653. *A. Choisy.*

Sardi, Giuseppe, Architekt, Ingenieur und Bildhauer, wurde um 1630 zu Morcote im Tessin, Bez. Lugano, geboren. Er lernte bei dem gleichen

Meister wie sein Landsgenosse Baldassare Longhena, bei Scamozzi. S. war sehr begabt und auch in den technischen Wissenschaften wohl bewandert. Seine ersten Bauten, wie die Façade von San Lazzaro in Venedig, zeigen noch Anklänge an den klassischen Stil Palladios; doch auch er entging der Zeitströmung nicht, und seine spätern Werke offenbaren alle die Formen des Barocks. Er führte in Venedig eine Reihe bedeutender Gebäude auf, so die prächtige Marmorfaçade der Kirche der Carmelitani Scalzi am großen Kanal, die 1680 erbaute überreiche Barockfront von Sta. Maria del Giglio vulgo Zobenigo, die Selvatico „una detestabile facciata" nennt. Ferner den Spital und die Kirche der Mendicanti mit dem großen marmornen Grabdenkmale des berühmten Admirals Alvise Mocenigo. S.s Werke sind die Paläste Surian und Savorgnan (Galvagna) und eine große Anzahl Altäre mit Skulpturenschmuck in verschiedenen Kirchen in und um Venedig. Seine vornehmste Arbeit aber, die ihm großen Ruhm eintrug, war die Wiederherstellung des Turms von Sta. Maria del Carmine. Dieser, einer der höchsten Glockentürme Venedigs, hatte sich 1688 gesenkt und drohte umzustürzen; es gelang S., den Turm, ohne ihn abzubrechen, durch kunstvolle Restaurierungsarbeiten wieder ins völlige Gleichgewicht zu bringen. Als der Meister 1699 starb, wurde er in der Carmeliterkirche begraben, wo ihm die dankbaren Mönche vor dem Altare von Sta. Maria Maddalena de Pazzi eine Familiengruft geschenkt hatten. Außerdem haben die Väter Sardi noch ein Denkmal in dem von ihm geretteten Turme setzen lassen.

Oldelli, Diz., p. 172/73. — *Nagler,* K.-Lex. XV, p. 15. — *Füßli,* K.-Lex. I, p. 598. — *Füßli,* Best. Kstler IV, p. 52. — Boll. stor. v. 1883, p. 248. — *Bertolotti,* Art. svizz. in Roma, p. XIV, 63. — *Merzario,* Maestri comac. II, p. 65. — *Bianchi,* Art. tic., p. 178. — *Franscini,* Svizz. ital. — *Selvatico,* Archit. e scult. in Venezia, 1847, p. 427—429, 526, 528 (S. sagt wegwerfend von diesem Künstler: „Mi dispenso dal commentar tutti questi informi accumulamenti di errori." Die Redaktion stimmt ihm aus eigener Anschauung bei). — *Singer,* K.-Lex. IV, p. 171. — *Seubert,* K.-Lex. III, p. 213. *E. Reinhart.*

Sariga, Giuseppe, Historienmaler, offenbar aus dem Tessin. Er malte in Turin und Chieri geschichtliche Kompositionen für Kirchen. Bartoli nennt ihn.

Nagler, K.-Lex. XIV, p. 16. — *Bartoli,* Opuscoli morali. *C. Brun.*

Sarkissoff, née Gillet (Mme Denise), née à Genève en 1856, professeur à l'École des Beaux-Arts de Genève. Mme S. a fait ses études d'art sous la direction de son père Frédéric Gillet et de Barthélemy Menn, à l'école où elle professe elle-même aujourd'hui. Ses études terminées, elle partit pour Tiflis où elle habita pendant sept ans; elle y fut appelée par le Conseil municipal à créer une école professionnelle pour jeunes filles, école qu'elle dirigea de façon remarquable et où elle enseigna le dessin. Revenue à Genève, Mme S. fut nommée, en 1888, professeur de figure à l'École des Beaux-Arts. Vouée ainsi, dès sa jeunesse, à l'enseignement, elle n'a jamais exposé, sans cependant qu'elle ait cessé de produire. *J. Crosnier.*

Sarrazin, Jean. C'est par erreur que Rigaud cite un peintre de ce nom comme reçu bourgeois de Genève en 1487. Ce personnage est qualifié de spintrerius, c'est-à-dire épinglier, et non de pictor.

Rigaud, Rens., p. 42. — *Covelle,* Liv. des Bourg., p. 101. *A. Choisy.*

Sarrazin, s. auch Sarasin, Serraceni.

Sasso, Silvestro del, der Sohn des Mastro Martino, Maler, von Lugano, im 16. Jahrh. Von ihm rühren die noch vorhandenen Wandmalereien der Sakramentskapelle des hl. Rochus und des Eingangs zur Sakristei von San Pietro in Pambio im tessin. Bez. Lugano her. Der Vertrag ist vom 2. Jan. 1546 datiert. Der Künstler verpflichtete sich, „a farla (die Kapelle nämlich) di color boni et durabile, et tutte le figure quali si disciarara qui di soto, sieno ben fatte et abiano bono disegnio et ben colorite al judicio di boni maestri." Es werden im Vertrage aufgeführt ein Crucifixus, die Heiligen Rochus und Sebastian, die Madonna, Sankt Christophorus etc. Im Madonnenbilde sollte der Künstler als Betende die Porträts des Donatoren und seiner Gattin anbringen.

Emilio Mazzetti, Corriere del Ticino v. 27. Juli 1898. — Anz. A.-K. v. 1898, p. 98/99 (Miscellen). — Boll. stor. v. 1903, p. 60, 61. *C. Brun.*

Satler, Johannes, Presbyter, Kalligraph und Miniaturmaler (?), im 15. Jahrh. Von ihm rührt das deutsche Gebetbuch Nr. 283 in der Stiftsbibliothek zu Einsiedeln von 1482 her. Es finden sich in ihm Federzeichnungen zur Jugend- und Passionsgeschichte Jesu. Rahn urteilt: „Ueber der Frische und Unmittelbarkeit des Entwurfes werden oft die Verhältnisse und ein richtiges Maß der Bewegungen vernachlässigt; auch manches Manierierte läuft mit unter; dennoch sind die Vorzüge einer abgekürzten Technik auch in diesen flüchtigen und dilettantischen Werken nicht zu verkennen."

Rahn, Bild. Kst., p. 707, 817. *C. Brun.*

Saubert, *Daniel*-Michel, orfèvre, né à Genève le 27 mai 1735, mort à Jussy le 25 juin 1804, fut reçu à la maîtrise le 19 avril 1759, ayant présenté pour chef-d'œuvre „une paire de tables de bracelets bien faites", et bourgeois de Genève

en 1792. A sa mort, il était faiseur d'aiguilles de montres.

Covelle, Liv. des Bourg., p. 483. *A. Choisy.*

Sauerländer, *Charles*-Jacques-Antoine, peintre, né à Genève le 8 oct. 1824, mort le 17 mars 1866, a exposé de 1852 à 1864 des peintures de genre, paysages, portraits; il a aussi et peut-être principalement fait de la peinture sur émail pour la „fabrique", broches ou plaques de bracelets. Le Musée des Arts décoratifs possède une tête de madone nimbée peinte par S.

Cat. d'exp. locales. — Rens. de M. *G. Hantz.* *A. Choisy.*

Saugy, Louis, Maler, von Rougemont im Kanton Waadt, der Sohn des Nähmaschinenfabrikanten Louis S. in Paris. Er wurde dort am 7. Febr. 1863 geboren; seine Mutter war eine geborne Pariserin. Er studierte zuerst 1882 an der Akademie in Lausanne, dann 1886—1892 am k. k. östreichischen Museum für Kunst und Industrie in Wien, kopierte dort viel nach alten Meistern und fand thatkräftige Unterstützung an dem russischen Prinzen Grégoire Cantacuzène, Botschaftsrat. 1895 kehrte er nach der Schweiz zurück, malte meist Straßeninterieurs alter Städte in Tuschmanier und stellte deren an schweizerischen Ausstellungen sowohl, als solchen in Dresden, München und London aus. 1900—1903 wohnte er in Zürich, bis 1905 in Basel und seitdem wieder in Zürich. Im Selbstverlage des Künstlers, der in der Eidg. Kupferstichsammlung des Polytechnikums in Zürich vertreten ist, erschienen folgende Ansichten nach seinen Tuschzeichnungen als

Photogravüren:

1) Zürich im Jahre 1507. 30/40.
2) Die alte Schipfe in Zürich. 27/50.
3) Regensberg im Kanton Zürich. 27/55.
4) Das Löwendenkmal in Luzern. 45/65.
5) Die alte Rheinbrücke in Basel mit Großbasel. 30/55.
6) Die alte Rheinbrücke in Basel mit Kleinbasel. 30/55.

Nach Mitt. des Künstlers. *H. Appenzeller.*

Saussure, Horace de, genevois, peintre et graveur à l'eau-forte, né le 15 mai 1859, fils de Henri de S. (connu par ses ouvrages de zoologie et ses comptes-rendus d'un voyage au Mexique) et de Louise de Pourtalès, sa femme, arrière-petit-fils de l'auteur des „Voyages dans les Alpes", Horace-Bénédict de S. Il fit ses études classiques à Genève, mais manifesta de bonne heure du goût pour l'art. Il alla d'abord suivre les écoles d'art à Munich, puis à Dusseldorf. Il avait à peine achevé ses études qu'on le chargea de peindre le plafond du Théâtre de cette ville. Il exécuta cette peinture avec un collaborateur, mais on peut lui attribuer le rôle principal dans la composition et l'exécution de l'œuvre. Il travailla plus tard à Florence, quelque temps aussi à Paris où un portrait en pied exécuté par lui fut admis au Salon des Champs Élysées. Il passa aussi une saison en Amérique, en Virginie, s'occupant de dessins d'architecture pour son frère qui exerçait là la profession d'architecte. Revenu en Europe, il se fixa d'abord à Munich, puis à Genève. On voit rarement des œuvres de lui figurer dans les expositions. A l'Exposition nationale de Genève en 1896, il n'avait exposé que deux petits paysages. Il s'est d'avantage fait connaître dans les concours. Il remporta entre autres à Genève le premier prix (de 1500 francs) au concours Calame. Le sujet à traiter était „Voyageurs dans les Alpes." S. avait représenté un „Accident de montagne" d'un aspect très dramatique et saisissant. Il remporta un premier prix aussi pour l'affiche du Tir fédéral à Genève en 1887. Son dessin ne fut cependant pas exécuté. Au concours pour la décoration de l'extérieur du Musée national au mois d'août 1897, il obtint un deuxième prix. Un „Portrait de jeune fille", acquis par la Confédération en 1904, est déposé au Musée Rath. S. a exposé aux expositions de la Société suisse des Beaux-Arts (1880) et de l'Athénée.

Zeitschr. f. bild. Kst., Beibl. XXI, p. 246; XVI, p. 106 (*C. Brun*). — N. Z. Ztg. du 12 juillet 1898, 2. Abdbl., Nr. 191. — Cat. du Mus. Rath, Genève 1906, p. 84 („La jeune dame au violon", déposé par la Confédération); 176. — Cat. Expos. nat. Suisse, Genève 1896, p. 26 („Coin de parc", „Soleil d'automne").

† Théodore de Saussure.

Saussure, Théodore de, né à Genève le 3 juillet 1824, mort le 4 août 1903. D'une ancienne famille de noblesse lorraine devenue genevoise en 1635, Th. de S. était le petit-fils du célèbre botaniste et ascensioniste Horace-Bénédict S. Il commença par prendre sa licence en droit, s'occupa beaucoup des affaires politiques de son pays, fut maire de sa commune d'origine, Genthod près Genève et, très porté vers les choses militaires, parvint dans l'artillerie fédérale au grade de colonel-brigadier. Mais, au fond, ses préférences allaient à la littérature et surtout à l'art.

Tout jeune, S. dessinait et, sans qu'il ait eu le loisir de pratiquer assez la peinture, on connaît cependant de lui quelques œuvres intéressantes, entre autres un tableau „Le reître racontant ses campagnes", exposé en 1896 à l'Exposition nationale à Genève, puis, dans la maison de son neveu, au Creux de Genthod, une décoration de salon, formée de huit panneaux où figurent des portraits de jeunes gens de sa famille.

On doit à S. la fondation, en 1880, avec quelques amis, de la Société suisse des monuments historiques, dont il fut président. En 1883, il présidait à l'Exposition de Zurich le groupe de

l'Art moderne; il a fait partie de la Commission du Musée national; il a administré le Musée Rath à Genève, a joué un rôle important dans la Société suisse des Beaux-Arts; il était de tous les jurys et de toutes les commissions artistiques. Cependant, la plus grande part de son activité a été donnée à la Société des Arts de Genève, fondée par son grand-père et l'horloger Faizan, et il l'a présidée de 1871 à 1899. Ces nombreuses fonctions de pur dévouement, remplies avec conscience, ont absorbé sa vie.

S. a écrit deux drames tirés de l'histoire des Grisons: Georges Jenatsch et Le siége de Musso. Le premier a été joué à Coire avec un certain succès.

Comptes-rendus de la Soc. des Arts de 1903, p. 370. — Journ. de Genève du 5 août 1903. — Cat. Exp. nat. Suisse, Genève 1896, p. 26 („Le reître en cantonnement racontant ses campagnes", „A Subiaco", „Au service de Venise"). — *H. A.*, Jahresber. Landesmus. 1903, p. 11—13. — Anz. A.-K. N. F. V, p. 226. — Patrie Suisse du 12 août 1903. — Zürch. Post du 8 août 1903. *J. Crosnier.*

Sauter, Heinrich, Porträtmaler, von Zürich, wurde dort als der Sohn des Kaufmanns Konrad S. 1827 geboren. 1848 studierte er in München, 1851 in Antwerpen, kopierte viel nach alten Meistern und ließ sich 1855 dauernd in seiner Vaterstadt nieder, wo er sich bis 1860 des öftern mit Studienköpfen und Porträts an den Lokalausstellungen der Künstlergesellschaft beteiligte. 1868—1878 bekleidete er die Stelle eines Zeichenlehrers an der Knabensekundarschule und starb 1891.

Zürch. Bürgeretats. *H. Appenzeller.*

Sauter, Ulrich, Goldschmied, in Basel, wurde am 5. Mai 1854 zu Horgen geboren. Er besuchte die Basler Schulen und wurde im Atelier seines Vaters sowie später zu Schaffhausen zum Goldschmied herangebildet; 1878 ließ er sich in Basel nieder. In den aus seiner Werkstatt hervorgegangenen Werken tritt namentlich sein feines Verständnis für die Kunstformen der schweizerischen Spätgotik und Renaissance, seine glänzende Technik und sein feiner koloristischer Sinn hervor. Als Arbeiten seines Ateliers verdienen besondere Erwähnung: die silbernen, zum Teil vergoldeten Trinkgeschirre der Basler Zünfte zu Weinleuten, Spinnwettern, Brotbecken, Kürschnern, Schmieden, Schlüssel, Gerbern, Safran, der drei Ehrengesellschaften von Klein-Basel sowie der Zunft zu Zimmerleuten in Zürich. Für die Basler Zunft zu Metzgern fertigte er die Deckel eines Wappenbuchs und für die Regierungen von Basel-Stadt und Basel-Land die silbernen Weibelschilde. Zahlreiche Arbeiten seiner Hand befinden sich in Basler Privatbesitz; ich nenne nur die prächtigen Tafelaufsätze mit dem Ritter St. Georg, St. Hubertus und dem Tanz der Klein-Basler Ehrenzeichen als Hauptgruppen. *D. Burckhardt.*

Sautier, François-Louis, fils de Sébastien, frère du suivant, orfèvre, né vers 1700, mort à Genève le 12 mai 1756, fut reçu à la maîtrise le 26 mars 1732, ayant fait pour chef-d'œuvre „une paire de boutons en pierres fausses." Il remplit les fonctions de clerc de sa corporation. *A. Choisy.*

Sautier, Jean, frère du précédent, orfèvre, né à Genève le 10 mai 1710, fut reçu à la maîtrise le 4 août 1734, ayant fait pour chef-d'œuvre une „bague d'or à pierre fausse montée à l'anglaise." *A. Choisy.*

Sautier, Pierre, orfèvre, né à Genève le 8 sept. 1588, filleul du syndic Jean Canal, mourut le 15 déc. 1650 „des suites d'un grand froid pris lors de sa dernière garde."

Rens. de M. *H. Deonna.* *A. Choisy.*

Sautier, Sébastien, orfèvre, père de François-Louis, né à Genève le 1er avril 1675, fut reçu à la maîtrise le 15 mars 1706. *A. Choisy.*

Sautter, J., von Appenzell, Maler, nur gelegentlich als solcher erwähnt, ohne alle nähern Angaben.

Hartmann, Kstgesch., p. 102. *T. Schieß.*

Sautter, Johann Georg, Kupferstecher, von Arbon, wurde dort am 15. März 1754 geboren und starb um 1812. Man kennt von ihm eine lavierte Federzeichnung vom Schloß Arbon, bezeichnet „J. G. Sautter jgr. del. 1783."

Rahn, Stat. des Kts. Thurgau, p. 438. — *W. Hartmann*, Kstgesch. St. Gallen, p. 145. *H. Appenzeller.*

Sautter, s. auch Soutter, Sutter.

Savoie (Savoye), Jean, Glockengießer, von Romain-en-Barrois, goß in der Zeit von 1405 bis 1521 Glocken in Locle.

Otte, Glockenkde., p. 208. — *Blavignac*, La cloche. p. 362. *Moriz Sutermeister.*

Savoye, s. Savoie.

Sax, Hans, orfèvre, à Fribourg. Cet artiste ne nous est connu que par une décision prise à son égard par le petit conseil de Fribourg, à la date du 25 janv. 1548. Par cette décision, S. est autorisé à revenir habiter cette ville, à la condition de s'y mieux conduire que par le passé et de ne plus fréquenter les auberges. Cette recommandation ne fut probablement pas sérieusement observée, car le même conseil de Fribourg lui délivra une lettre de congé le 4 sept. de la même année. *Max de Techtermann.*

Sax, Heinrich von, s. Heinrich, Bd. II, p. 39, wo den Litteraturangaben noch Anz. A.-K. v. 1886, p. 368 f. u. 374 beizufügen ist. *T. Schieß.*

Sax (Sachs), Jost, war gleichzeitig mit seinem Bruder (Sohne?) Fridli um 1515 als Goldschmied in Luzern thätig und dort Bürger und Mitglied der Lukasgesellschaft. *Franz Heinemann.*

Saxer, Hans, Maler, war 1591, 1596, in welchem Jahr er die große Schützenfahne für das Schießen malte, und 1598 im Dienste der Stadt Aarau thätig.

Anz. A.-K. v. 1905/06, p. 160/61. *E. Reinhart.*

Saxo, Antonius del, Architekt des 15. Jahrh.s. Er wird in einem Dokumente vom 31. Dez. 1486 auf der Liste der Architekten genannt, die unter der Herrschaft des Hauses Sforza an den Festungsarbeiten von Bellinzona („oppidi nostri Belinzone") beschäftigt waren.

Boll. stor. v. 1891, p. 50. *C. Brun.*

Scala, Bernardino, der Sohn des „maestro" Pietro della S., Bildhauer, aus Carona im tessin. Bez. Lugano. Am 25. April 1496 hielt er sich in Sinigaglia auf und empfing dort laut Vertrag „27 ducati d'oro veneziani." Von ihm sowie von den Gebrüdern Antonio, Giorgio und Michele Lombardo rühren die schönen skulpierten Türpfosten an der „Rocca" von Sinigaglia her.

Boll. stor. v. 1896, p. 9/10. *C. Brun.*

Scala, Gaspare della, Architekt, aus Carona im tessin. Bez. Lugano. 1504 hatte er den Auftrag, in Genua das Portal des Palazzo Cattaneo und dasjenige des Palazzo Sacchi zu errichten.

Bianchi, Art. tic., p. 178. *C. Brun.*

Scala, Giov. Maria, Glaser, von Carona im tessin. Bez. Lugano. Er fertigte 1578 für den Herzog von Savoyen und andere Fürsten feine Vasen aus Kristall.

Eidg. Absch. IV, 2, p. 1219. — Boll. stor. v. 1884, p. 178. *C. Brun.*

Scala, Pier-Angelo della, Bildhauer und Architekt, im 16. Jahrh., aus Carona im tessin. Bez. Lugano. Von ihm rührt in der Kirche der Universität in Sevilla das Grabmonument des Don Pedro-Henriquez de Ribera her. Gemeinsam mit Giovanni Aprile aus Carona (s. d.) schuf er das Denkmal des Bischofs Francesco di Ruiz (gest. 1525) in der Kirche von S. Juan de la Penitencia in Toledo. An ihm bewundert man die drei Statuen des Glaubens, der Liebe und der Hoffnung. 1525 arbeitete er in Carrara mit Pietro, Andrea, Gian-Antonio und Battista Aprile (1504—1558) zusammen.

Bertolotti, Boll. stor. v. 1885, p. 107. — *Ders.,* Art. svizz. in Roma, p. XIV, 30. — Kalender des Popolo Ticinese 1899, p. 1301. — *Bianchi,* Art. tic., p. 178/79. *C. Brun.*

Scala, Pietro della, der Vater des Bernardino S., Bildhauer, im 15. Jahrh., aus Carona im tessin. Bez. Lugano. Er wird in einem Vertrage vom 25. April 1496, in dem es sich um Geldinteressen handelte, „maestro" genannt und damals als gestorben angeführt.

Boll. stor. v. 1896, p. 10. *C. Brun.*

Scaria, maestro Bartholomeo Cumascho vallis Intelvi de, Architekt des 16. Jahrh.s. Nach einer Mitteilung des Dr. Diego Sant'Ambrogio rührt von ihm der 1509 gebaute Kreuzgang (chiostro) der Certosa di Farneta bei Lucca her, „con ben sessanta capitelli di svariato disegno."

Il Politecnico, Mai 1905. — Boll. stor. v. 1906, p. 15. *C. Brun.*

Scarono, Andrea de, „mastro", von Lugano de Mediovico. Am 28. Juni 1561 befahl, auf Wunsch des Alessandro Laghi, der Consiglio comunale von Lugano, diesem Meister, der sich bei dem „illustr. et altissimum Ducem Sabaudie" aufhielt, „litteras favorabiles" (Empfehlungsbriefe) auszustellen. Der Grund ist unbekannt.

Boll. stor. v. 1906, p. 16. *C. Brun.*

Sceti, Gaudentius, Bildhauer, aus dem Sesiatal. Er arbeitete, nach Füßli, für drei Kapellen in Varallo.

Füßli, K.-Lex. 1779, p. 589. *C. Brun.*

Schad, Hans Heinr., Glaser und Glasmaler, geb. zu Zürich um 1560, gest. 1598. Er arbeitete für den Rat 1582 und 1590 (7 Standeswappen ins Depot). 1595 für ein Jahr exiliert, lieferte er 1597/98 neuerdings 7 Wappen ins Depot. In den Bauamtsrechnungen von 1593—1597 findet er sich mit gewöhnlichen Glaserarbeiten und Verbessern von Wappen erwähnt.

Meyer, Fenster-Schenk., p. 225. — *H. Meyer,* Coll. Stadtbibl. Zürich III, p. 19; V, p. 239; XXI, p. 66. *F. O. Pestalozzi.*

Schadel (Schader, Schadler), Hans, Schlosser, Glockenhenker, in Sursee, mußte 1584 die große Glocke im Münster in Bern aufhängen. Am 10. Sept. 1585 wurde er wieder hergeschickt, um den zerbrochenen Glockenschwengel der großen Glocke neu zu machen, ebenso einen zweiten.

Ratsman. v. Bern 1583—1585. — *Stantz,* Münsterbuch, p. 286 f. — *Haendcke u. Müller,* Münster in Bern, p. 167. *H. Türler.*

Schader, s. Schadel.

Schadler, s. Schadel.

Schädel, Peter, Stückgießer und Büchsenmeister, in Bern. 1559 wurde dort ein fremder Büchsenmeister, Meister Peter, in den Dienst der Stadt genommen, welcher in der Folge viele Geschütze goß. So wurden am 12. Juli 1563 neue Stuckbüchsen und auch ein Stück mit vielen Rohren (Orgelstück) probiert. Am 19. April 1563 erhielt Meister Peter die Erlaubnis, für einen Monat nach Straßburg zu gehen. Für drei Feuerspritzen (Handspritzen) erhielt er am 7. Jan.

1564 12 Pfd., und in der zweiten Hälfte desselben Jahrs wurden bei Peter, dem Büchsenmeister, „von der nüwgegoßnen Büchsen, ouch wegen der Tafel, so er gan Murten an das Beinhus gemacht hat“, 271²/₃ Pfd. entrichtet. Eine der von Sch. gemachten Feuerspritzen dürfte noch im Berner historischen Museum erhalten sein, nämlich das mit P. S. und einem Hufeisen bezeichnete Stück. 1561 wurde der Meister verleumdet, er habe sieben Teufel zu Hause. Am 4. Sept. 1566 verheiratete er sich mit Verena N. Sch. wirkte in Bern bis 1567, in welchem Jahr er am 19. Juli den Abschied erhielt.

v. Rodt, Gesch. d. bern. Kriegswesens II, p. 109. — *Haller*, Bern in s. Ratsman. II, p. 73. — Turmbuch 1561. — Ob. Spruchb. WW 1019. — Seckelmeisterrechnung 1564 I u. II. — *A. Fluri* im Anz. A.-K. N. F. IX, p. 344. *H. Türler.*

Schädeli, Jochem, Glaser (Glasmaler?), in Biel, erhielt von der Stadt 1563 eine Zahlung für ein verschenktes Fenster. 1565 und 1569 machte er „Glaswerk“ für die Stadt.

Stadtrechn. v. Biel. *H. Türler.*

Schaedler, s. Schedler.

Schäfer (Schaeffer), Friedrich, Vater, Bildschnitzer und Bildhauer, von Nagler, K.-Lex. VI, p. 522 irrtümlich „Schäferle“ genannt, geb. 1709 im Tirol; „aber sein Ruhm als virtuoser Bildschnetzler tollerierte ihn zu einem Luzerner,“ wie das Luzern. Wochenblatt von 1787 in seinem Nachrufe schreibt. Sch. war mit einer gebornen Theresia Frank (gest. am 18. Aug. 1810) verehelicht, mit der er gemeinsam der Kunst oblag, in der er es aus eigener Kraft zu einer beachtenswerten Höhe brachte. Sch. ließ sich im letzten Drittel des 18. Jahrh.s in Littau bei Luzern nieder. Hier, im Kunstkreise von Vater, Mutter und Sohn, die alle das Bildschneiden und Modellieren ausübten, bildete sich eine kleine Sch.sche Kunstschule, in welcher sich u. a. auch Bildhauer Joseph Anton Maria Christen aus Unterwalden, der Zürcher Heinrich Keller und nachmalige Schüler Thorwaldsens, sowie Xaver Haas von Kriens den ersten Unterricht holten. Die Motive dieses Kunstschaffens waren zumeist und mit Vorliebe zerlumpte Vaganten- und Bettlerscenen, die mit realistischem Geschicke behandelt wurden. Daneben auch idealere Entwürfe, wie Niklaus von der Flüe, wovon eine gut erhaltene Statuette, fein aus Holz geschnitzt (im Besitze des Hrn. Haas-Fleury in Luzern) Zeugnis ablegt. Ein beliebter Gegenstand war sodann die Darstellung Wilhelm Tells. Von Sch. stammt das 1780 — nach andern 1785 — auf der Westseite des Lindenhofs in Zürich aufgestellte große plastische Standbild des Wilhelm Tell, das in der Nacht vom 30. Nov. 1800 einer vandalischen Hand zum Opfer fiel. Eine realistisch geschnittene farbige Holzstatuette „Wilhelm Tell mit dem Knaben“ verzeichnet der Katalog der Jubiläumsausstellung der Kunstgesellschaft Luzern 1889, p. 13 (zurzeit neben andern Statuetten Sch.s im Besitze der Familien Curti-Meyer-Amrhyn in Luzern. Ein Glanzstück Sch.'scher Kunst ist das in Holz geschnitzte halb lebensgroße Bild des sterbenden Heilands auf dem Friedhof im Hofe St. Leodegar (Luzern), das an Stelle des von Meister Kaspar Roth (s. d.) verfertigten Stein-Kruzifixes trat. Von Sch. wurden auch die beiden überaus charakteristischen Holzmasken des „Fritschi“ und der „Fritschin“ geschnitzt, die seit der zweiten Hälfte des 18. Jahrh.s alljährlich am Fastnacht-Donnerstag herumgeführt und angestaunt werden (Abbildung derselben in meiner Schrift: „Alt-Luzern“, 1909). Es war daher nicht zu viel gesagt, wenn es im genannten Nekrolog über sein Kunstkönnen heißt: „Der Selige lieferte den Freystaaten Zürich, Bern und Luzern erhabene Zeugen seiner Kunst: wie, zum Beyspiele, den großen Brunnen in Zürich, welchen jeder Passagier mit Sehnsucht zu sehen verlangt (wahrscheinlich handelt es sich um den monumentalen Brunnen auf dem Münsterhof, der 1811 — wegen Wassermangels und mehrfacher Beschädigung durch den umgehauenen Freiheitsbaum — wieder abgebrochen wurde), in Luzern den sterbenden Christus auf dem Stiftskirchhof; in Bern aber soll er, wie an vielen anderen Orten, sehenswerthe Statuen in Lebensgröße gemeistert haben. Ueberall finden sich einzelne Figuren von einer Bettlerbande, die er mit besonderer Stärke in Kleidung und Affekten von einem französischen Schuhe hoch, gleich Chlodowiky (Dan. Chodowiecki), charakterisierte.“ „Wunderbar“, so schließt der genannte Nekrolog von 1787, „klingt die Sage, daß unser Künstler seit zwey Jahren sein Talent ganz verloren habe, so wie er von sich selbst ebenso schnell zu seiner Größe gekommen sein soll. In seiner letzten Zeit lag er wie verrückt, vergessen — arm.“ Sch. starb am 11. (27.?) Dez. 1786 in Luzern (Littau?), 77 Jahre alt.

Vaterland (Luz.) 1889, p. 124 (Feuill.). — Kat. der Ausst. der Kstgesellsch. Luzern 1889, p. 13. — *v. Liebenau*, Das alte Luzern, p. 242, 316. — *Heinemann*, Tell-Ikonographie, p. 61, 70. — Memor. Tigurina. — Mitt. von *F. O. Pestalozzi*. *Franz Heinemann.*

Schäfer, Friedrich, Sohn, und dessen Mutter, geb. *Theresia Frank*. Beide arbeiteten gemeinsam mit Friedrich Sch., Vater; doch wurden im Kataloge der Jubiläumsausstellung der Kunstgesellschaft Luzern 1889 jenen folgende Skulpturstücke eigens zugeteilt: „Wilhelm Tell“, „Ratsweibel“, „Standesläufer“, „Kuhmelkerin.“ Näheres siehe unter Friedrich Sch., Vater, und oben I, p. 479: Theresia Frank.

An der Schweiz. Landesausstellung in Genf von 1896 waren in der I. Abteilung der V. Sektion aus dem Besitze des Hrn. Albert de Gingins im waadtländischen Schlosse gleichen Namens zwei polychrome Holzgruppen von ihm zu sehen: eine „Frau mit ihrem Kinde auf dem Rücken" und ein „blinder Bettler, der sich von einem Knaben führen läßt."

Sch. schnitzte auch die alten hölzernen Fritschimasken der Luzerner Safranzunft.

Cat. art. anc., p. 173 (Nr. 1801). — Illustr. Luz. Chron. 1903, p. 66. *C. Brun. Franz Heinemann.*

Schäferle, Schaeffer, s. Schäfer, Friedrich, Vater.

Schäffli (aussi Scheffly), Jost, l'ancien, orfèvre, à Fribourg. Il était originaire de Strasbourg, ainsi que le démontre son inscription dans le Livre des Bourgeois de Fribourg, à la date du 3 sept. 1471. On ne sait depuis combien de temps il habitait Fribourg. Sch. avait épousé la veuve de l'orfèvre Guichard Reynaud. Après avoir siégé au Conseil des CC, il entra aux Soixante en 1485 et y figura jusqu'à sa mort, survenue en 1503. On connaît quelques-unes de ses œuvres, qui le désignent parmi les orfèvres de valeur; il faut citer parmi ces travaux un grand sceau d'argent de la ville de Fribourg, actuellement conservé dans notre Musée cantonal; il est signé du poinçon ioos en minuscules gothiques, poinçon qui se retrouve également sur ses autres œuvres. Or on sait positivement, par les comptes de l'État de Fribourg de 1483, que le sceau précité qui porte la même date de 1483, a été fait par Jost Scheffly et que, par conséquent, il n'y a aucun doute sur l'attribution de ce poinçon.

Max de Techtermann.

Schäffli (aussi Scheffli), Jost, le jeune, orfèvre, à Fribourg. Il était fils ou neveu de Jost Sch. l'ancien qui précède. On sait qu'il a pratiqué la profession d'orfèvre, car on le trouve mentionné comme tel dans les comptes des trésoriers de Fribourg de 1543. Mais il semble avoir un peu négligé l'atelier pour s'occuper de divers emplois publics, tels que maître du poids public (1529—1532), etc. Il parvint même au Petit Conseil en 1534 et 1547, après avoir débuté aux CC en 1521 et aux Soixante en 1525. Il mourut en 1562. *Max de Techtermann.*

Schäll, s. Schell.

Schännis, Hans von, Glasmaler, von Zürich, geb. 1601, gest. dort im Spital 1683. Das Glaserhandwerk lernte er drei Jahre lang bei Hs. Casp. Hottinger und die Glasmalerei in weitern drei Jahren bei Sal. Keller. 1622 wurde er Meister nach Vorzeigung „beider Meisterstücke", erneuerte 1625 mit der Berufsangabe „Glasmaler" die Zunftgerechtigkeit zur Meise und heiratete 1626 Küngolt Breitinger, mit der er im Hause zum Irrgarten auf der Petershofstatt wohnte. Für den Rat finden wir ihn erst 1647/48 (Seckelamtsrechnungen) und außerdem noch 1651/52 beschäftigt. Im ganzen lieferte er 27 Standeswappen und zwar alle ins Depot. In der Zeit von 1647 erscheint er nur als mit Glaserarbeit, bezw. Wappenreparaturen erwähnt; 1632—1646 ist sein Name in den Rechnungen der Weggenzunft genannt, 1652—1659 in denjenigen der Meise und 1676—1678 in den Kirchenrechnungen St. Peter.

Meyer, Fenster-Schenk., p. 148, 247/48, 375. — Mitt. des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *F. O. Pestalozzi.*

Schännis, s. auch Schennis.

Schäppi, Josephine *Sophie*, Porträt- und Fayencemalerin, von Winterthur, wurde dort am 21. Juli 1852 geboren, besuchte die Schulen ihrer Vaterstadt, nahm Zeichenunterricht bei Aug. Corrodi und Privatstunden bei Maler J. H. Möller. 1871 kam sie nach München in die Privat-Kunstschule der Frau Staatsrat Weber, bildete sich dort weiter unter den Professoren Seeberger, Stockbauer, Stelzner und Kronberger und wurde dann Schülerin von Maler J. Flüggen. 1874 kehrte sie in die Heimat zurück, arbeitete kurze Zeit im Atelier von Maler Rudolf Koller und reiste dann auf dessen Anraten im gleichen Jahre nach Paris. Hier studierte sie zuerst im Institut Julian unter Tony Robert-Fleury und wurde dann 1877 Schülerin der Maler Bonnat, Gérôme und Bastien Lepage. Sie malte während ihres Pariser Aufenthalts neben vielen Studien eine größere Anzahl Porträts, worunter z. B. diejenigen der Russin Marie Bashkirtseff und des Violoncellisten Gaëtano Braga; ferner lieferte sie eine große Zahl Federzeichnungen und in den Jahren 1880—1893 ungefähr 300 Platten und Teller in „Faïence Deck, grand feu", alle mit Originalkompositionen.

An der Schweiz. Landesausstellung in Zürich 1883 stellte Sch. fünf Oelgemälde aus: das „Porträt des Hrn. Dr. Felix Vogt", ein „Männliches Porträt", ein „Weibliches Porträt", das „Porträt eines fünfjährigen Knaben" und „Frühlingsblumen"; an der lokalen Kunstausstellung in Basel 1884 die drei Bilder „Das Kind im Gemüsegarten", „Ein Winkel in meinem Garten" (jetzt in der Kunsthalle in Winterthur, die außerdem ein weibliches Brustbild und das Bildnis Weckessers von Sch. besitzt) sowie „Kinder mit Puppe." Ferner beteiligte sie sich des öftern an den Turnusausstellungen des Schweiz. Kunstvereins. Auch im Illustrationsfache war sie thätig. 1883 erschien im Verlage von M. Kitschke in Winterthur „Der Tante Sophie Bilderbuch" mit 22 Blättern in

Autotypie nach ihren Kinderbildern, mit Versen von Luise Ziegler, der Schwester der Künstlerin, und zehn Jahre später, 1893, bei Huber & Co. in Frauenfeld „Der Tante Sophie ABC“, mit 25 Lichtdruckbildern. Seit dem Tode ihrer Mutter, 1893, hält sich Sch. wieder in Winterthur auf, wo sie gelegentlich Porträts in Oel und Pastell malt und Unterricht erteilt.

Manuskript *A. Ernst*, Winterthur. — Zeitschr. f. bild. Kst. XIX, Beibl., p. 233. — Schw. Bauztg. v. 15. Sept. 1883, p. 65 (*Brun*). — *Ernst*, Kat. d. Ksthalle W'thur 1905, Nr. 124, 125, 246. — Mitt. des Hrn. *J. Meyer-Merhart* in Zürich. *H. Appenzeller.*

Schär, Fr., Wappenmaler, nur mit einem Wappen in dem Schlößchen Ruchen bei Grünegg in der politischen Gemeinde Tübach bekannt.

Hartmann, Kstgesch., p. 123. *T. Schieß.*

Schär, Hans Rudolf, Goldschmied, von und in Bern, wurde dort am 20. Mai 1668 als der Sohn des David Sch., Schaffners des St. Johannserhauses, getauft. Er wurde 1706 Weibel.

Burgerl. Stammreg. v. Bern. — Osterbücher im Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Schärer, Hans Felix, Glasmaler, von Zürich, geb. im Febr. 1586, gest. am 9. Nov. 1636. Nach Vorweisung seines Meisterstücks ist er 1608 Meister geworden und hat den Beruf bis Anfang der 1630er Jahre getrieben. Für den Rat seiner Vaterstadt war er von 1608—1620 beschäftigt; doch ist nur bei einem der gelieferten Wappen der Bestimmungsort angegeben: „1619 in H. Bodmer's des Müllers Behusung zu Küsnacht.“ Für die Weggenzunft war Sch. 1615 thätig, und nach auswärts hat er dem Rat von St. Gallen eine Anzahl St. Galler Stadtwappen geliefert. In der Vincent'schen Sammlung hat sich eine mit Felix Schärer bezeichnete und mit der Inschrift „Ludwig Edlibach, Vogt zu Hegi 1630“ versehene Wappenscheibe befunden.

In seinen späteren Jahren hat sich Sch., wie viele andere seiner nicht genügend beschäftigten Kollegen, vom Beruf ab- und den bürgerlichen Beamtungen zugewandt. Von 1626—1631 bekleidete er das Amt eines Stiftskammerers am Großmünster; später ward er Großweibel. 1612 hat er sich mit Katharina Körner verehelicht und vor dem Augustinertor im Hause zum Brunnen gewohnt.

Meyer, Fenster-Schenk., p. 248, 289. — Mitt. des Hrn. Dr. *C. Keller-Escher*. *F. O. Pestalozzi.*

Schärer (Schärrer), Hans Heinrich, Goldschmied. Er stammte aus Zürich. Er wurde dort am 19. Jan. 1632 Meister, d. h. eingeschrieben „wie ein Lehrknab der dieß Handwerk allhie gelernt“, und heiratete im gleichen Jahr, am 16. Sept., Ursula Wyß. 1637 war er noch Meister in Zürich; später zog er nach Thun, wo er am 24. Juni 1647 zum Burger aufgenommen wurde. In den Jahren 1658 und 1659 war er Münzmeister in Bern und prägte im erstgenannten Jahre Dukaten und im folgenden doppelte und vierfache Dukaten. Die Gesellschaft zu Mittelleuen in Bern besitzt einen von ihm gefertigten Becher mit dem Thuner Beschauzeichen und der Marke HS. 1662 machte er das Trinkgeschirr, das die Stadt Thun dem Dekan Herzog zum Abschied gab. Es kostete 73 Pd. 14 Sch. 8 Pfg. Am 28. Nov. 1663 ließen Sch. und seine Frau Fronek (Veronica) Güntisperger in Bern ein Kind Namens Maria Magdalena taufen.

Bd. 504, p. 159 u. Seckelmeisterrechn. v. 1662 im Stadtarch. Thun. — N. Bern. T'buch 1904, p. 111. — Ausburger-Taufrodel von Bern. — Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller durch *C. Brun*. — *H. Meyer*, Coll. VI, p. 325. *H. Türler.*

Schärer, Hans Jakob, Goldschmied, von Zürich, geb. 1580, wurde 1609 Meister. Er war zweimal verheiratet, 1604 mit Elisabeth Dietschi, der Tochter des Goldschmieds Ludwig D., 1610 mit Dorothea Goßwiler. Er starb vor 1627, in welchem Jahre sein Bruder den Schild zum Schneggen übernahm und die Witwe sich wieder verheiratete.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher*. — *H. Meyer*, Coll. VI, p. 323/24. *C. Brun.*

Schärer (Scherrer), Hans Jakob, Stuccator, Architekt und Maler, von Schaffhausen. Der Lebenslauf des vielseitig begabten Künstlers ist nur ganz ungenügend bekannt. Geb. am 9. Mai 1676, ward er anfänglich für das Maurerhandwerk bestimmt, fand dabei Gelegenheit, sich bei herumziehenden italienischen Arbeitern in der Gipsplastik zu üben, und übertraf hierin bald seine Lehrmeister. Gleichzeitig soll er sich auf die Baukunst verlegt haben und durch das Studium von Büchern und eigenes Nachdenken bald soweit gekommen sein, daß nach seinen Rissen größere Gebäude ausgeführt werden konnten, die er dann mit Gipsarbeiten ausschmückte. Mit Erspartem in der Tasche zog er hierauf nach München, wo er zunächst die erworbenen Fertigkeiten und Kenntnisse verwertete, im Winter aber sich auf das Malen verlegte. Ein wenig bedeutender Maler, Curland, führte ihn in den handwerklichen Teil der Kunst ein und empfahl ihm im übrigen das Studium der Natur und das Kopieren guter Meister. Der Plan zu einer Reise nach Italien scheiterte an einer schweren Erkrankung Sch.s, der sich nun zur Rückkehr in die Heimat entschließen mußte. Von hier aus entfaltete er bald eine mannigfaltige Thätigkeit, indem er an süddeutschen Höfen, ferner in Zürich, Bern und Solothurn, bald als Architekt, bald als Stuccator oder Porträtmaler thätig war. „Er führte ein Gebäude auf,“ sagt J. C. Füßlin; „er

schmückte es auch inwendig mit Gipsarbeit und Gemälden." In Solothurn, wo er sich (nach J. C. Füßlin) um 1722 eines Klosterbaus wegen aufhielt, dürfte er mit Hyacinthe Rigaud zusammengetroffen sein, der so oder anders Einfluß auf ihn geübt zu haben scheint.

Sch. war zweimal verheiratet; durch seine erste Frau, die eine Schwester der Frau des Goldschmieds J. J. Läublin war, wurde er diesem eng befreundeten Künstler auch verwandtschaftlich näher gebracht. Mit 60 Jahren ging er eine zweite Ehe ein, „und von da an war sein Leben eine beständige Kette von Mühseligkeiten, welchen endlich der Tod ein Ende machte" (J. C. Füßlin). Er starb am 9. Okt. 1746. Sein Neffe, der nachmals berühmte Plastiker *Melchior Kambli* aus Zürich, war sein Schüler.

In Schaffhausen sind noch ein paar bemerkenswerte Proben von Sch.s Gipsplastiken erhalten, beide mit den in wechselnder Anordnung angebrachten Buchstaben H und S bezeichnet, zwei Zimmerdecken im „Großen Haus" (eine datiert 1721), und eine große Saaldecke in der „Sonnenburg." Dort ist in dem größern Raume in einem von schlanken Blattornamenten umgebenen Oval der mit dem Engel ringende Erzvater Jakob dargestellt, im Hintergrunde die als Karawane vorüberziehende Familie; in den Ecken kleinere sinnbildliche Darstellungen. Im Mittelbilde der andern Decke wandelt ein Mann, vom Höchsten beschirmt, zwischen Schlangen (die Jahrzahl 1687 auf dem Spruchbande weist wohl auf ein bestimmtes Geschehnis hin, das diese Darstellung veranlaßt hat). Die Decke in der „Sonnenburg" hat besonders reiche, aber etwas schwere Ornamente; dazwischen sind zwei große und vier kleinere Darstellungen meist symbolischen Inhalts verteilt; eine siebente, die „imago civitatis coelestis", ist über der Türe angebracht. Auf den Darstellungen aber spielt die Landschaft eine hervorragende Rolle: gebirgiges Gelände mit einzelnen Häusern oder burgartigen Städtchen, stilisierten Bäumen und wolkigem Himmel. Etwas anders die ideale Hügellandschaft auf dem Jakobs-Bilde mit dem Hochgebirge in der Ferne und einem sauber beblätterten Baum im Vordergrunde. Gleichfalls von Sch. stammt der Evangelist Johannes, die Deckenfigur des Mittelschiffs der St. Johannskirche und so wohl noch manche derartige Arbeit, auf der er sich nicht nennt. Sch.s Stuccaturen im Zürcher Rathaus beschränken sich, wie es scheint, auf die Fensterleibungen des Regierungsratssaales und den Vorsaal des ersten Obergeschosses.

Gar nichts Positives wissen wir über Sch.s Architekturen; sicher ist, daß er das Zürcher Rathaus nicht erbaut hat — entgegen der verwirrenden Angabe J. C. Füßlins; auch mit dem Schaffhauser Rathaus ist es nichts, und ebenso wenig kann ich die Sage von einem Klosterbau in oder um Solothurn bestätigen; es handelt sich wohl auch hier nur um Stuccaturarbeiten.

Von Sch.s Bildnismalerei, meist prächtigen Köpfen, ist nur weniges auf uns gekommen, das meiste zudem in üblem Zustande. Recht gut erhalten ist das 1896 aufgefundene Porträt eines Solothurner Patriziers von 1722, das auf den Entdecker, F. A. Zetter, ganz den Eindruck Rigaud'scher Malerei machte. In Schaffhausen kennt man von Sch. die Brustbilder des Bürgermeisters Hs. Konr. Wepfer und der Theologen Joh. Ott und Eberhard Köchlin. Die nicht bezeichneten Bilder sind durch Stiche von J. G. und D. Seiler gut beglaubigt. Nach J. J. Mezger, dem noch eine alte Liste des städtischen Bilderbesitzes zur Verfügung stand, rühren gleichfalls von Sch. her die Brustbilder der Bürgermeister Tob. Holländer, Johann Köchlin und Nikolaus Wüscher. Diese Schaffhauser Bilder sind teils im Stadthaus, teils in der Stadtbibliothek aufbewahrt. Nur durch den Stich (J. G. Seilers) bekannt sind die Bildnisse des Arztes Joh. Konr. Brunner und des Theologen Joh. Kirchhofer. Joh. Ott ist auch von Jos. Klausner gestochen. Eine Deckenmalerei, eine allegorische Darstellung mit Frauen und Kindern, ist erhalten im Hause zum Korallenbaum; sie ist bezeichnet „J. Jac. Schärer pinx. 1719" und bildet das kreisrunde Mittelfeld einer Gipsdecke mit menschlichen Halbfiguren, Engelsköpfen und Laubwerk.

Geneal. Reg. — *Füßlin*, Best. Kstler III, p. 1. — *Füßli*, K.-Lex. I, p. 603. — *Nagler*, K.-Lex. XV, p. 106, 195. — *Schalch*, Erinnerungen II, 2, p. 156. — Gemälde der Schweiz, Schaffh., p. 95. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 443. — *Seubert*, K.-Lex. III, p. 284. — *Singer*, K.-Lex. IV, p. 192. — *Cust*, Index brit. Mus. I, p. 301. — *Harder*, Beitr. z. Schaffh. Gesch., 2. Heft, p. 115. — *J. H. Bäschlin* in Beitr. z. vaterländ. Gesch., 7. Heft, p. 63, 65. — *Rahn* in „Die Schweiz" 1901, p. 314. — *C. H. Baer* in Festschr. d. Eidg. Polytechn. II, p. 64. — *F. A. Zetter*, briefl. Mitt.; ebensolche von *J. Eggenschwiler*, Domprobst in Solothurn. *Vogler*.

Schärer, Heinrich, Goldschmied, geb. in Zürich oder Bern. Er wurde 1667 Meister und starb vor dem Monat Juni 1675. Er war der Sohn des noch 1637 in Bern und Thun ansässigen Zürcher Goldschmieds Heinrich Sch. und wohnte 1637 in Zürich 26jährig mit seiner Gattin Ursula Wyß und drei Kindern (Heinrich, damals dreijährig; Hans Joggeli, zweijährig; Anneli, einjährig) an der Augustinergasse. Rudolf von Leer, der Sohn des Goldschmieds Hans Rudolf von L. (s. d.) war sein Lehrbub; Thomas Näf von Chur und Gabriel Strub von Nürnberg waren seine Gesellen. Sch. ist wohl identisch mit Hans Heinr. Sch. (s. d.).

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer*, Coll. 1a, p. 14 (Stadtbibl. Zürich). *C. Brun*.

Schärer, Johann Friedrich, Maler und Kupferstecher, „geb. zu Schaffhausen 1741, war um 1778 Zeichenmeister der Universität Helmstädt, seit 1791 aber Hofmaler zu Braunschweig; malte hauptsächlich Blumen und Landschaften in Oel. Dann kannte man schon 1778 von ihm Blätter zu du Roi's Harbkischen wilden Baumzucht. Er lebte noch um 1809. Meusel, I, II und N. K.-L.“ (Füßli). Die Schaffhauser Register wissen nichts von ihm.

Füßli, K.-Lex. II. p. 1487 u. Suppl., p. 778. — *Nagler*, K.-Lex. XV, p. 195. *Vogler.*

Schärer (Scherrer), Johann Kaspar, Maler, von Schaffhausen, geb. am 31. Mai 1739, lebte als „Kunstmaler“ in Braunschweig, wo er am 17. Nov. 1806 starb. Weiteres ist nicht zu erfahren.

Geneal. Reg. *Vogler.*

Schärer, Johannes, Goldschmied, von Bern (?), der Sohn des Goldschmieds Heinrich S. in Bern und der Bruder des vor 1675 gestorbenen Goldschmieds gleichen Namens ebendaselbst. Er war 1664 Lehrling bei Hs. Konrad Waser in Zürich und wurde 1673 Meister.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. *C. Brun.*

Schärer, s. auch Scherer, Scherrer.

Schärli, Joseph, Goldschmied, von Willisau, um 1850 thätig.

Verzeichnis der ... 1. luzern. Industrie- u. Gewerbeausst. in Sursee 1852, Nr. 940—944. *Franz Heinemann.*

Schärrer, s. Schärer, Scherer, Scherrer.

Schaffnauwer, Hans, Glasmaler, arbeitete in den Jahren 1629, 1630 und 1634 für die Stadt Zofingen.

Anz. A.-K. 1898, p. 97 u. 98. *E. Reinhart.*

Schaffnauwer, Niklaus, Glasmaler, lieferte 1602 ein Fenster für die Stadt Zofingen.

Anz. A.-K. v. 1898, p. 95. *E. Reinhart.*

Schaffner, Glasmaler; ihm wurden laut Seckelamtsrechnungen der Stadt Zofingen 1570 3 Kronen für ein Fenster gezahlt.

Anz. A.-K. v. 1897, p. 135. *E. Reinhart.*

Schalch, Andreas, Glocken-(Stück-)gießer aus Schaffhausen, geb. am 28. März 1692. Er lernte die Kunst bei seinem Oheim Tobias Sch. I. Später arbeitete er in London und rettete hier, wie erzählt wird, den König Georg I. aus großer Lebensgefahr. Dieser war mit Gefolge erschienen, um den Guß einer Statue mitanzusehen. Der in untergeordneter Stellung beschäftigte, aber einsichtige Sch., der der Anordnung nicht traute, hatte den Mut, den König zu warnen, und nachdem der Hof sich entfernt, erfolgte die befürchtete Explosion. Zum Dank dafür erhielt Sch. die Stelle eines königlichen Stückgießers in Woolwich, wo er mit seiner Familie (er war seit 1719 verheiratet) zu hohem Ansehen gelangte. Weiteres, auch sein Todesjahr, ist in Schaffhausen nicht bekannt.

Geneal. Reg. — (*J. J. Schalch*), Erinnerungen II, p. 2, 163. — *J. H. Bäschlin* in Nüscheler-Usteri, Die Glocken im Kant. Schaffh., p. 53. *Vogler.*

Schalch, Elias, Kupferstecher des 18. Jahrh.s, nach Nagler ein Schweizer von Geburt (somit wohl ein Schaffhauser?), arbeitete eine Zeitlang in Wien. Man kennt von ihm u. a. das Bildnis des Theologen Zwinger nach F. Wettstein.

Nagler, K.-Lex. XV, p. 129. — *Füßli*, K.-Lex. I, p. 590; II, p. 1468. *Vogler.*

Schalch, Hans Jakob, Glockengießer, von Schaffhausen, geb. am 13. April 1703. Er ging, wahrscheinlich durch Andreas Sch. veranlaßt, nach England, wo er als Stückgießer in Woolwich sein Glück machte.

Geneal. Reg. — *J. H. Bäschlin* in Nüscheler-Usteri, Glocken im Kant. Schaffh., p. 53. *Vogler.*

Schalch, Johann Friedrich, Zeichner, Porzellanmaler und Kupferstecher, aus Schaffhausen, geb. am 5. Jan. 1814. Ueber seine Studien ist nichts bekannt; man möchte auch meinen, daß er eher aus autodidaktischem Drange als durch ernstliche Schulung zur Kunstübung geführt worden sei. Um die Mitte des vorigen Jahrhunderts wanderte er nach Amerika aus und blieb fortan verschollen. Als Porzellanmaler scheint er wenig anderes als Pfeifenköpfe bemalt zu haben, die den meisten Absatz fanden, wenn die Helden des Tages darauf figurierten: Steiger und seine Befreier, Ochsenbein, General Dufour, oder Hecker, Blum, Bem u. a. Auch politische Karikaturen, deren Spitze mit Vorliebe gegen die Jesuiten gerichtet war, fanden hier Platz. Solche Spottbilder ließ er auch lithographiert als Flugblätter erscheinen, z. B. Antistes Hurter, der Convertit, mit seinem Gefolge. Nicht minder populär machte er sich durch zwei Stadtansichten, das „Schwarze Tor“, eine ganz vortreffliche Darstellung des frühern Zustands, und der „Freie Platz“ mit der Rheinbrücke, jene durch Theophil Beck, diese durch Weber in Aquatinta vervielfältigt, beide besonders beliebt und oft als Zimmerschmuck verwendet wegen der Staffage, den etwas karikierten Porträtfiguren stadtbekannter Persönlichkeiten. Einmal nur, wie es scheint, hat sich Sch. selbst als Aquatintist versucht in einer kleinen Darstellung des frühern Engelbrechtors. Der Kunstverein besitzt sein Bildnis, ganze Figur in der Uniform eines Freischärlers oder dergleichen, gezeichnet von dem Bildhauer Oechslin

Geneal. Reg. — Eigene Erinnerungen. *Vogler.*

Schalch, Johann Heinrich, „Kunstmaler", Zeichner, Stecher und Wachsbossierer, aus Schaffhausen, geb. am 9. Jan. 1623. J. C. Füßlin weiß von ihm, daß er um den Anfang des 18. Jahrh.s nach der Natur lebensgroße Figuren vornehmer und berühmter Personen verfertigte, die er in Deutschland ums Geld sehen ließ. J. H. Füßli hat selbst einen seiner Ankündigungszettel von 1704 gesehen. Sch. hatte damals schon Holland und England durchwandert und befand sich zu Dresden, wo er „in Lebensgröße die (englische) Königin Maria auf ihrem Sterbebett, umringt von mehreren Personen, und sodann die vornehmsten Personen des königl. dänischen Hofes in Wachs sehen" ließ. 1703 hatte er diese schon einmal für die Kopenhagener Kunstkammer verfertigen müssen. Auf dem Zettel nennt er sich selbst Glas- und Wachskünstler und seine Arbeiten das achte Weltwunder. Einen vortrefflichen Kopf eines bärtigen Mannes, Hochrelief in Wachs, besitzt die historisch-antiquarische Sammlung in Schaffhausen. Ebenda befinden sich die einzigen graphischen Leistungen, die wir von ihm kennen, ein paar geschickt gemachte Handzeichnungen, Skalen für ein meteorologisches Instrument, zwischen denen in Rechtecken zierliche Fruchtgehänge und Putten dargestellt sind, welche die vier Jahreszeiten versinnbildlichen. Sie sind mit dem vollen Namen unterzeichnet, und ein früherer Besitzer gibt dazu die Belehrung, daß dies der von J. C. Füßlin erwähnte Wachsbossierer Sch. sei. Eine nach den Zeichnungen ausgeführte Radierung ist noch ausführlicher bezeichnet: „Joh. Heinrich Schalch von Schaffhausen fecit." Sch. bewohnte das Haus zum Walfisch in der Münstergasse, war St. Johannser Amtmann und mit einer Elisabeth Bürkli von Zürich verheiratet; er starb nach 1670. (Es klingt etwas unwahrscheinlich, daß der 1623 geborne „Kunstmaler" des genealogischen Registers und der Wachsbossierer, der noch 1704 große Arbeiten in Wachs ausführte und mit ihnen herumreiste, eine und dieselbe Person gewesen sein sollen; aber auf jener Zeichnung steht es geschrieben und das genealogische Register widerspricht nicht.)

Geneal. Reg. — *Füßlin*, Best. Kstler IV, p. 227. — *Füßli*, K.-Lex. I, p. 590; II, p. 1468. — *Nagler*, K.-Lex. XV, p. 129. — Stadtbibl. Zürich, Signat. XXV, 1396, 42.

Vogler.

Schalch, Johann Jakob, Maler und Radierer, von Schaffhausen, geb. am 23. Jan. 1723. Da ihn seine Neigung zur Malerei führte, kam er in die Lehre zu Joh. Ulrich Schnetzler und später zu Hamilton, dem Kabinettsmaler des Fürstbischofs Sigismund zu Augsburg. Nach einer Reise durch Frankreich und Deutschland, die ihn beinahe dem Soldatenstand zugeführt hätte, kehrte er 1747 wieder in die Vaterstadt zurück, verheiratete sich 1750 und führte 1754 das längst gehegte Vorhaben einer Reise nach England aus, wohin ihn seine Gattin begleitete. In London hatte er das Glück, zu gefallen und von dem König und der Königin sowie den Großen des Hofs reichlich beschäftigt zu werden; doch soll er hier seine feurige und geistvollere Art gegen die peinlich fleißige und glatte vertauscht haben, die ihn nun ganz besonders beliebt machte. Nach neunjährigem Aufenthalte siedelte er, mit Aufträgen beladen, nach dem Haag über, wo er wieder gut aufgenommen ward und durch ein Reiterbild des englischen Gesandten York „alle Kenner in Erstaunen setzte." In Holland scheint er auch das Radieren begonnen zu haben. 1770 kehrte er in die Heimat zurück, arbeitete hier fleißig weiter und starb am 21. Aug. 1789 erblindet, wie es heißt, in seinem Landhause Durstgraben unweit des Rheinfalls.

Sch.s Gebiet waren Landschaften und Tiere, wofür ihm ein gutes Farbengefühl zu statten kam und das zeichnerische Können ausreichte. Der Darstellung der menschlichen Gestalt war er nicht gewachsen. J. C. Füßlin nennt von ihm den Rheinfall bei Schaffhausen „in verschiedenen Situationen", sowohl in Oel als in Wasserfarben; verschiedene schöne Landschaften, darunter eine, in der das Weichen des Nebels vor der Sonne dargestellt ist; das Bildnis eines armenischen Philosophen; drei Faune mit einem Ziegenbock; eine Geburt Christi. Die Zeichnung tadelt er oft, aber „Farbe und Pinsel sind unverbesserlich schön." J. H. Füßli rühmt einen nach dem Leben gemalten schwarzen spanischen Hengst, der von einem Edelknaben geführt wird. Veith besaß: „Kuh und zwei Schafe in der Nähe eines Wasserfalls" und „Hirsch im Walde", beides in Oel; in Aquarell: eine Landschaft mit großem und kleinem Vieh samt zwei Hirten; „Ein Pferd am Brunnen", „Die Pferdeweide"; ein großes Viehstück in einer Landschaft am Wasser; eine Tuschzeichnung, Landschaft mit ruhendem und stehendem großen Vieh. Von den 1876 in Schaffhausen ausgestellten Bildern ist das meiste und einiges mehr noch vorhanden, ein angebliches Selbstporträt verloren. Oelbilder: „Reiter zu Pferd" und „Pferd vom Reiter geführt", Gegenstücke (Kunstverein); Rinder auf der Weide mit ruhendem Hirten (Privatbesitz, wie alle folgenden); zwei Reiterinnen, Gegenstücke; felsige Landschaft mit wenig Staffage, diese drei von kleinstem Formate, 22 und 16 cm hoch. Aquarelle: Zwei große Viehstücke mit Bauern und Bäuerinnen, 35/50; zwei kleinere, 15/50; zwei Tuschzeichnungen: „Pferd vom Reiter geführt." Einen der Rheinfälle hat W. F. Gmelin 1783 gestochen, 51,2/39. Die Original-Radierungen Sch.s, nicht

mehr als fünf Blätter, sind bekannt durch ihre feine Technik und meist recht mangelhafte Zeichnung. Es sind dies: die Ruhe auf der Flucht, die hl. Familie in einer Höhle, 26/21,5; Pascha, ein bärtiger Mann in Turban, angeblich der Graf Bonneval, 34/26,5; die waldige Landschaft mit dem Pferd im Vordergrunde, das von einem sitzenden Mann am Zügel gehalten wird, links hinten ein Wanderer mit Hund (von diesem Blatte besitzt der Kunstverein eine Variation, in der die Roulette mitgearbeitet hat und einiges abgeändert ist, z. B. hinter dem sitzenden Mann noch ein stehender auftaucht), 24/33,5; die Landschaft mit der Windmühle, im Vordergrund ein sitzender Hirte mit Hund, links davon Esel und Kühe, 18,2/29,2; das Pferd mit übergeworfener Decke, rechts davon zwei Männer mit Hund, 9,3/15,6.

Geneal. Reg. — *Füßlin*, Best. Kstler IV, p. 154. — *Füßli*, K.-Lex. I, p. 604; II, p. 1468. — *Schalch*, Erinnerungen II, 2, p. 162. — *Nagler*, K.-Lex. XV, p. 129. — Krit. Verz. d. Samml. Veith, Schaffh. 1835. — *Cust*, Index brit. Mus. I, p. 302. — Verz. d. Ausst. etc., Schaffh. 1876. — Kath. Schweizerbl. N. F. 1902, p. 312. — *Singer*, K.-Lex. IV, p. 184. — Jahresber. Basl. Kstverein 1901, p. 31; 1902, p. 78. *Vogler.*

Schalch (Schalck, Schalk), Johann Konrad, Silber- und Goldschmied, von Schaffhausen, geb. am 15. Sept. 1692, verfertigte 1720 für Rheinau einen (dort noch vorhandenen) Kelch mit den gegossenen Bildern der Heiligen Deodat und Theodora und dem Wappen des P. Deodat Müller. Er ist vermutlich der nämliche „Schalch (Schalck) von Schaffhausen“, der 1737 für Muri sechs silberne Leuchter pro summa altari und um 1742 nochmals für Rheinau einen kupfervergoldeten Muttergottesbaldachin zum Marienaltar und zwei „fratzen Gesichter“ zu den Mündungsröhren des Hofbrunnens gemacht hat. Jene Leuchter wurden mit 2927 Gld. bezahlt; der Baldachin kostete 1450, die Fratzen 14 Gld. Vier weitere Fratzen „von möß getriben“ wurden mit 8 Gld. verrechnet.

Anz. A.-K. v. 1885, p. 170. — *Rothenhäusler*, Zur Baugesch. d. Klosters Rheinau, p. 131, 133, 134. — Argovia XXX, p. 126. *Vogler.*

Schalch, Johann Rudolf I., Glockengießer, in Schaffhausen, der jüngere Sohn von Tobias Sch. I., der Bruder von Johann Ulrich Sch., geb. am 25. Sept. 1697. Er widmete sich zuerst dem Studium, war aber ausgelassen und ging nach Innsbruck, wo er sich als Page engagieren ließ. Er wurde jedoch ausgelöst und begab sich hierauf nach Woolwich in England zu seinem Vetter Andreas Sch., bei dem er $7^1/_2$ Jahre blieb. In seine Vaterstadt zurückgekehrt, nahm er am 20. Nov. 1721 Sabine Ammon zur Gattin und kaufte 1726 von seinem Vater einen Teil des Hauses zur untern Gießerei. 1737 hatte er einen Prozeß mit Hans Ludwig Schmid, welcher 1735 von Tobias Sch. II. das Haus zur obern Gießerei gekauft hatte. Er war 1739 Urteilssprecher und starb am 19. März 1760.

Sch. goß: *a.* Allein: 1731 für Hemishofen 1 Glocke; 1732 für Hüttlingen, 1736 für Speicher 1; 1737 für Pfungen 1; 1743 für Hauptwil 1; 1748 für Schleitheim (Gemeindehaus) 1; 1749 für Hemmenthal 1; 1750 für Benken 1; 1751 für Schlattingen 1. *b.* Mit seinem Bruder Johann Ulrich Sch.: Siehe diesen.

Nüscheler, Glockeninschr. i. Kt. Schaffhausen, p. 49/50, 72/73. — *Ders.*, Glocken d. Kts. Appenzell, p. 22, 24, 49. *Moriz Sutermeister.*

Schalch, Johann Rudolf II., Glockengießer, in Schaffhausen, der Sohn von Tobias II., geb. am 28. Juli 1750. Seine Gattin war Maria Elisabeth Schelling, kopuliert 1776. Er starb am 11. Okt. 1791. Von seinen Werken ist nichts bekannt.

Nüscheler, Glockeninschr. i. Kt. Schaffhausen, p. 52/53. *Moriz Sutermeister.*

Schalch, Johann Ulrich, Glockengießer, in Schaffhausen, der ältere Sohn von Tobias Sch. I., der Bruder von Johann Rudolf Sch. I., geb. am 19. Jan. 1693, 1723 verehelicht mit Anna Barbara Oswald. Er widmete sich mehr dem öffentlichen Dienst als der Glockengießerkunst. 1719 war er Urteilssprecher; 1720 reiste er über Holland nach England. 1731 wurde er Mitglied des Großen Rats, 1739 Vogtrichter, 1744 Zunftmeister, 1748 Obervogt zu Thayngen; 1756 Zeugherr. Er ward beim Vogteiamte beschuldigt, falsche Maße gebraucht zu haben, und infolgedessen am 1. Febr. 1768 aller Ehren entsetzt und für immer verbannt. Er ging hierauf nach Benken, wurde 1778 zu Beggingen verpfründet und starb 1795.

Von Glocken, welche Sch. goß, kennen wir nur noch folgende: *a.* Er goß mit seinem Vater (s. diesen): 1721—1724 zwei Glocken für Dießenhofen und eine für Schaffhausen. *b.* Mit seinem Bruder Johann Rudolf I.: 1736 für Montlingen, Speicher (Appenzell) 2; 1746 für Mühlrüti.

Nüscheler, Glockeninschr. i. Kt. Schaffhausen, p. 48/49, 72/73. — *Ders.*, Glocken d. Kts. Appenzell, p. 22, 24, 49. — *J. H. Bäschlin* in *Nüscheler-Usteri*, Glocken im Kt. Schaffhausen. — Mitt. von Dr. *Vogler* in Schaffhausen. *Moriz Sutermeister.*

Schalch, Johannes, Glockengießer, in Schaffhausen, der Sohn von Johann Rudolf Sch. I., der Bruder von Tobias Sch. II., geb. am 1. Aug. 1726, gest. 1795. Seine Gattin: Maria Barbara Wieser, kopuliert 1761. Er goß mit dem Bruder Tobias II. Siehe diesen. Allein: 1765 für Schlattingen und 1766 für Oberuzwil.

Nüscheler, Glockeninschr. im Kt. Schaffhausen, p. 52. — *Ders.*, Glockenb., Msc. — *Ders.*, Glocken des Kts. Appenzell, p. 49. *Moriz Sutermeister.*

Schalch, Philipp, Glasmaler, aus Schaffhausen, geb. am 9. Jan. 1584, wurde schon 1603 als Meister ins Handwerk aufgenommen und verehelichte sich im gleichen Jahre mit Ursula Kummer von Thayngen. Er wird in den Schriften des Handwerks später nicht mehr genannt, scheint also weggezogen oder früh gestorben zu sein.

J. H. Bäschlin, Schaffh. Glasmal. II, p. 2. *Vogler.*

Schalch, Tobias I., Glockengießer und Stückgießer, in Schaffhausen, der Stammvater einer fast 90 Jahre blühenden Glockengießerfamilie. Geboren am 19. Mai 1661, verehelichte er sich 1687 mit Maria Kleophea Stockar und wurde der Vater von Johann Ulrich und Johann Rudolf Sch. Im Dez. 1696 kam er nach Bern, wo der Kriegsrat mit ihm über die Erstellung von Geschützrohren unterhandelte. Auch 1697 wurden die Unterhandlungen fortgesetzt; sie führten aber zu keinem Resultate. Sch. hatte schon für Baden ein Stück gegossen und für Solothurn Stücke, Haubitzen und Mörser und zwar alle zur Zufriedenheit der Auftraggeber. 1703 wurde ihm im Steinbruch ein Platz für einen Schmelzofen angewiesen. Am 16. März 1726 verkaufte er seinem jüngern Sohn, Johann Rudolf I., den untern an die Himmelsleiter stoßenden Teil seines Hauses, setzte sich zur Ruhe und starb am 15. März 1738.

Sch. goß Glocken für folgende Orte: *a.* Allein: 1688 für Reute (Appenzell) 3; 1705 für Fischingen 2, Gachnang (kath.) 1, Klingenzell 1; 1706 für Buchthalen 1; 1709 für Schlattingen 1; 1712 für Andelfingen 1; 1713 für Wiesendangen; 1720 für Neuhausen 1; 1721 für Maienfeld 1. 1699 goß er Kanonen für den Stand Luzern. *b.* Mit seinem Sohne Johann Ulrich: 1721 und 1723 für Dießenhofen je 1; 1724 für Schaffhausen (St. Johann) das Hochzeitglöcklein.

Nüscheler, Glockeninschr. i. Kt. Schaffhausen, p. 47/48, 72. — *Ders.*, Glocken des Kts. Appenzell, p. 16, 20, 49. — Kriegsratsmanual 26, Staatsarch. Bern.

H. Türler. Moriz Sutermeister.

Schalch, Tobias II., Glockengießer, in Schaffhausen, der ältere Sohn des Johann Rudolf I., geb. am 27. Mai 1725. Seine Gattin war Anna Barbara Meier, kopuliert 1748. 1761 wurde er Mitglied des Großen Rats. Die Gebrüder Tobias und Johann Sch. besaßen neben der Werkstätte im Hause zur untern Gießerei in der Neustadt noch ein besonderes Gießhaus im Steinbruch vor dem Mühlentor, hinter dem Landgütchen zur Flora, welches die vordere Gießerei genannt wurde. Jenes gehörte dem Tobias, dieses dem Johann Sch. Mit Tobias erlosch der letzte Glockengießer aus dem Geschlechte Sch., da sein Sohn Johann Rudolf II. ihm bereits 1791 im Tode vorangegangen war. Er goß allein und mit seinem Bruder Johann, sowohl unter der Firma Tobias und Johann Sch., als unter der Firma Tobias Sch. & Comp. Er starb am 4. Nov. 1802.

Sch. goß allein: 1749 für Oberhallau 1 Glocke. Mit seinem Bruder Johann: 1762 für Teufen (Appenzell) 1. (Der Guß dieser Glocke mißriet im erstenmal, indem aus Mangel an Metall die Krone fehlte. Erst beim zweiten Guß gelang das Werk. Die Glocke wurde auf dem Wasserwege nach Horn transportiert, von da auf einer „Schleipfen" und mit einem „Vorzug" von Leuten glücklich in anderthalb Tagen nach Teufen gebracht. Sie zersprang im Frühjahr 1779.) 1766 goß Sch. für Wädenswil 2 Glocken (die größte Glocke in Wädenswil war dünn, wie alle Glocken von Sch., daher von schwirrendem Tone. Sie hatte Gußfehler, auch einen Riß und wurde nicht heiß genug gegossen; sie war übrigens schwarz angestrichen). 1712 goß er für Neunkirch (Stadtkirche) 1; 1773 für Wiesendangen 1; 1778 für Seuzach 1; 1779 für Herblingen 1; 1788 für Rafz 2.

Nüscheler, Glockeninschr. i. Kt. Schaffh., p. 50—52. — *Ders.*, Glocken des Kts. Appenzell, p. 49.

Moriz Sutermeister.

Schalck, Schalk, s. Schalch.

Schallbretter, Beat Felix, Buchdrucker, aus Luzern, bildete sich seit 1775 in der kgl. kaiserl. Hofbuchdruckerei in Wien aus. Von seinen typographischen Erzeugnissen war an der Ausstellung der Kunstgesellschaft Luzern 1889 ein „Feyerlicher Neujahrswunsch" (Kat. p. 19) zu sehen. *Franz Heinemann.*

Schaller, Frédéric de, artiste peintre, de Fribourg, né à Augsbourg (en Bavière) le 19 déc. 1853, fils de Henri de Sch., conseiller d'État, étudia à l'École de peinture à Stoutgard 1872/73, puis à l'Académie de Munich 1874/75 et ensuite à Paris, à l'atelier de Léon Bonnat 1876/77. Il suivit, pendant trois ans, les cours donnés à Fribourg par Ferdinand Hodler, sous les auspices de la direction du Musée industriel. Il a pris part aux expositions suivantes: Exposition cantonale de Fribourg 1892: un portrait et des lilas; exposition cantonale fribourgeoise des beaux-arts 1900: „Portrait de jeune fille", „Le pont de Grandfey", „Les tours de la Maigrauge" et „Remparts de Fribourg"; idem 1904: sept paysages; exposition nationale suisse des beaux-arts 1904: trois paysages; exposition de la Société des peintres, sculpteurs et architectes 1906: trois paysages d'été et d'automne, environs de Fribourg; exposition de la section fribourgoise des peintres, sculpteurs et architectes 1907: groupes d'arbres, intérieur de forêt et autres paysages, sept tableaux.

Rens. fournis. *Max de Diesbach.*

Schaller, Jonas, Glasmaler, war um 1597 als Geselle des Franz Fallenter (s. d.) in Luzern

thätig und beteiligte sich an der Ausschmückung des Kreuzgangs von Rathausen mit Glasgemälden.

Geschichtsfrd., Bd. 37, p. 210. *Franz Heinemann.*

Schaller, Romain de, architecte et aquarelliste, de Fribourg, où il est né le 8 déc. 1848, fils de Philippe de Sch., colonel en retraite, et de Hélène de Chollet-Wild, élève de l'École polytechnique fédérale (section d'architecture) de 1868 à 1871, sous la direction de Gottfried Semper. Il séjourne ensuite à Vienne (Autriche) où il suit les cours de l'Académie des Beaux-Arts et où il est attaché successivement aux ateliers de divers architectes, en particulier à celui du nouveau parlement, de Maître Théophile Hansen. En 1885, il est rappelé à Fribourg pour occuper les postes de professeur de dessin technique au collège S^t-Michel et à l'École secondaire professionnelle; postes qu'il occupe encore aujourd'hui.

Comme architecte, Sch. obtint: en 1869, pour un projet présenté en collaboration avec M. Fr.-Ls. Perrier, de Neuchâtel, un second prix au concours pour la construction du temple réformé de Fribourg; en 1875, avec le concours de M. Emmanuel de Tscharner, de Coire, la première mention honorable, avec achat du projet, dans le concours pour la construction du Musée des Beaux-Arts de Berne. Depuis 1885, il exécute diverses restaurations importantes, telles que celles du vieux château de Villars-les-Moines, propriété du baron de Graffenried, de la belle maison de la comtesse Eugène de Diesbach à Fribourg, etc.; enfin, en 1907, il réédifie, en la transformant, la vieille maison de sa famille à la nouvelle route des Alpes à Fribourg.

Comme aquarelliste, Sch. est élève de François Bonnet. Ses sujets sont choisis tant en Autriche qu'en Suisse, mais surtout dans le canton de Fribourg. Il a exposé au Salon fribourgeois de 1900, aux Salons de la Société des peintres et sculpteurs suisses à Bâle en 1905 et 1906, puis dans les expositions de la Société fribourgeoise des Amis des Beaux-Arts, dont il est président depuis 1890 (sauf un intervalle de trois années) et de la section fribourgeoise des peintres et sculpteurs suisses, dont il est président depuis 1904. Le Musée cantonal fribourgeois possède de lui une aquarelle, la collection des Amis des Beaux-Arts deux aquarelles.

Cat. du Salon frib. — Cat. exp. de la Soc. des peintres et sculpteurs suisses à Bâle 1905 et 1906. — La Liberté du 30 mars 1906. *Tobie de Raemy.*

Schaller, Théobald, s. Schaller, Walther.

Schaller, Thérèse de, née de Maillardoz de Rue, née à Mâcon (en France) le 15 août 1858, morte à Fribourg le 2 mars 1908, femme du précédent, fille du marquis Jules de Maillardoz et de Laure de Chiseuil. Elle se voua avec passion à la peinture. Elle a exposé au Salon fribourgeois de 1900 et dans les expositions de la Société fribourgeoise des Amis des Beaux-Arts.

Cat. du Salon frib., 1900. — La Liberté du 30 mars 1906. *Tobie de Raemy.*

Schaller, Walther, serrurier officiel de l'État de Fribourg de 1761 à 1768. Il a laissé de beaux ouvrages de serrurerie, notamment des grilles de fenêtres qui se voient encore à Fribourg. Peut-être était-il le fils de *Théobald Sch.*, serrurier, de Rebévelier, bailliage de Delémont, qui fut reçu bourgeois de Fribourg le 9 déc. 1704.

Frib. art. 1891, texte de la pl. XVII. — Besatzungsbuch 1761—1768. — Burgerbuch Nr. 7, p. 113. *Tobie de Raemy.*

Schaltenbrand, Anton, Glockengießer, aus Freiburg, goß 1420 mit Hans Haspel in Freiburg und Otto Kupferschmid eine Glocke in Freiburg und 1446 mit Klaus Kupferschmid zwei Glocken für Thun.

Nüscheler, Glockeninschr. im Kt. Bern, p. 137. — *Ders.,* Glockenb., Msc. — Frib. art., janv. 1899. *Moriz Sutermeister.*

Schaltenbrand, Hans, Goldschmied, wurde am 20. Nov. 1508 von der Stadt Biel für vier Jahre zum Goldschmied aufgenommen; er sollte der Stadt den Hauszins bezahlen und zehn Jahre lang steuerfrei sein. 1509 kaufte er ein Haus im Ring in Biel neben dem Gesellschaftshause zum Pfauen. 1520 war er in Neuenburg und 1536 anerkannte er, der Stadt Biel von seinem Haus einen Zins schuldig zu sein.

Dokumentenb. v. Seriant, p. 306, im Stadtarch. Biel. *H. Türler.*

Schan, Oswald, Glasmaler (oder Glaser?), in Zürich. In den Rechnungen des Fraumünsterstifts von 1522 findet sich der Eintrag: „15 Pfd. 19 Sch. dem O. Sch. um 5 Fenster der Habersaat und 4 Fenster der von Zimmern und ein der Schwester Margreth und überall im Gottshuus."

Mitt. Antiq. Gesellsch. Zürich, Bd. 25, Heft 1, p. 34. *F. O. Pestalozzi.*

Scharff, Augustin, Goldschmied, zu Zürich, aus Brunn. Er wurde Bürger „donstag nach Laurentii anno 1491, von des zugs wegen gen St. Gallen und Appenzell."

P. Schweizer im Anz. A.-K. 1885, p. 117. — *H. Meyer,* Coll. VI, p. 320. *C. Brun.*

Scharff, Heinrich, Steinmetz, in Solothurn, wird 1634 mit *Claus Altermatt* als Verfertiger des „mit Bildwerk zierlich von Stein gehawnen Camin" in dem (nicht mehr existierenden) St. Ursensaal des Rathauses zu Solothurn genannt.

Rahn, Die mittelalt. Denkm. d. Kts. Solothurn, p. 185. — Soloth. Volksztg. 1882, Nr. 80 (*W. Reist*). *F. O. Pestalozzi.*

Schauenberg, Samuel, Kunsthafner, lebte um die Mitte des 17. Jahrh.s in Zofingen, wo er der Stammvater einer Hafnerfamilie wurde, die noch bis in das fünfte Glied den Beruf ausübte.

Schauenberg-Ott, Stammreg. d. Stadt Zofingen, p. 297 ff.
E. Reinhart.

Schaufelberger, Johann Jakob, Maler und Kupferstecher, von Zürich, der Sohn des Rittmeisters Hans Jakob Sch., wurde in Zürich am 21. Mai 1702 geboren. Er lernte den Glasmalerberuf, kaufte 1723 die Zunft zur Meisen und starb 1763 ledig im Pfrundhause St. Jakob. Füßli erwähnt von ihm folgende Bildnisse: Joh. Heinrich Fäsi, Theol.; Joh. Jakob Ulrich, Ludimoderator; Joh. Jakob Ulrich, Prof. Ethic. und Benedikt Pictet, Theol., von Genf.

Füßli, K.-Lex. II, p. 1473. — *Nagler*, K.-Lex. XV, p. 153. — *H. Meyer*, Coll. Meisenetat 1073 (Msc. Stadtbibl. Zürich). — *Leu*, Zürch. Geschlechterbuch XII, p. 221 (Msc. Stadtbibl. Zürich). — Mitt. von Hrn. Dr. *C. Keller-Escher.* *H. Appenzeller.*

Schaumann (Schawmen), Christoph, Maler, von Mindelheim, ward 1514 Burger zu Zürich.

H. Meyer, Coll. Stadtbibl. Zürich IVa, p. 114.
F. O. Pestalozzi.

Schaupp, Richard, Maler, geb. am 17. Nov. 1871 in St. Gallen. Er besuchte nach Absolvierung des dortigen Gymnasiums die Akademie in München, wo Raupp, Wilhelm von Lindenschmit und Wilhelm von Diez seine Lehrer waren. 1894/95 hielt er sich in Paris auf und kehrte darauf wieder nach München zurück, um seine Studien unter der Leitung von Diez abzuschließen. Dann lebte er 1900—1902 in Brienzwiler (im Berner Oberland), verheiratete sich 1903, brachte die beiden folgenden Jahre in Innertkirchen zu und lebt seither in München. Aus der Studienzeit stammt sein erstes größeres Bild: „Ulrich von Hutten, Apotheose", für die Genfer Ausstellung 1896 bestimmt (Besitzer: Dr. Mayor in Stettin). Ein anderes Gemälde aus dieser Zeit, „Der letzte Batzen", ist abgebildet in der Zeitschrift „Die Schweiz", 1898. Für diese entwarf Sch. eine große Zahl von Titelblättern zu den folgenden Jahrgängen und lieferte mehrere Illustrationen, darunter 1901 das Kunstblatt „Es geht bei gedämpfter Trommel Klang" (auch der Zürcher Schützenfestzeitung 1907 beigegeben) und 1904 eine Bildnisskizze als Illustration zu dem auch von Sch. verfaßten Artikel „Zu Konrad Grobs Gedächtnis." Andere Titelblätter zeichnete er für die Münchner „Jugend"; den Entwurf zu einem derselben, „Wieland der Schmied", besitzt der St. Galler Kunstverein. Außerdem entstanden Festkarten verschiedener Art (für den Kostümball des Künstler-Sängervereins München vom 28. Jan. 1897, für das St. Galler und das Zürcher Schützenfest von 1904 und 1907); Plakate, bei Wolfensberger in Zürich gedruckt (das Plakat für die Aufführungen in Wiedikon-Zürich 1905: „Karl der Kühne und die Eidgenossen"); Entwürfe zu Monobildern (Melchthalserie der Schokoladefabrik Klaus), etc. Für den Kunstverein St. Gallen zeichnete Sch. 1907 ein „Gedenkblatt zur Feier des 80jährigen Bestandes" (farbige Lithographie). Ein größeres Gemälde, „Erntetrunk", ist 1908 an der Basler Ausstellung vom Bund angekauft worden. Der Vorliebe des Künstlers für die dekorative Kunst, die schon in den genannten Arbeiten teilweise zum Ausdruck kommt, entsprach vollends seine neuste Arbeit, das große Gemälde „Jagdzug", womit die Façade eines Landhauses in Füssen geschmückt ist; eine andere, ähnliche Arbeit ist im Entstehen begriffen.

Notizen des Künstlers. — Die Schweiz 1898, kleinere Illustr. p. 94 ff., Umschlag zu Nr. 6, Beil. p. 38, Kstbeil. p. 577; 1900: Titelbl. zu Nrn. 1, 3, 7, 11, 17, 19, 21, 22/23; 1901: alle (23) Titelbl., Kstbeil. p. 80/81; 1902: Titelbl., kl. Illustr. p. 160, 184, 208; 1904: p. 81 ff.; 1905: Illustr. p. 112. — Der Kanton St. Gallen 1803 bis 1903, Illustr. p. 1, 150, 531, 535, 539, 543; Kstbeil. p. 537. — Schützenfestztg. St. Gallen 1904, Festkarte p. 1, Titelbl. Nr. 8 u. 11 etc. — Die Kunst 1906, p. 201. — Cat. Exp. nat. Suisse, Genève 1896, p. 26.
T. Schieß.

Schawmen, s. Schaumann.

Schedler (Schaedler), Johann Georg, Maler und Radierer, von Konstanz, geb. 1777. Er machte erst eine harte Lehre bei einem Maler Herrmann durch, fand dann Aufnahme bei dem ältern Heinrich Bleuler, für dessen Kunstverlag im Schlosse Laufen am Rheinfall er Kupferstiche in Aberlis Manier kolorierte und in Gouache malte. Später war er sechs Jahre bei dem Landschaftsmaler Huber in Zürich beschäftigt und ging darauf nach kurzem Aufenthalt in Konstanz an die Akademie in Augsburg über, wo er sechs Jahre blieb. Dann ließ er sich in Innsbruck nieder, fand hier reichliche Beschäftigung in Miniaturbildnissen, radierte auch in Umrissen malerische Ansichten aus Tirol, die er koloriert herausgab und die so gleichfalls Anklang fanden. Derartige Handzeichnungen gelangten in den Besitz der Kaiserin von Rußland. Sch. hat auch einiges in Oel gemalt und lithographiert. Er zeichnete ferner in 28 Blättern die Erzstandbilder am Grabmale Maximilians in der Hofkirche, die, von Schleich u. a. gestochen, in zwei verschiedenen Ausgaben veröffentlicht, auch lithographisch vervielfältigt wurden. In gleicher Weise zeichnete er 23 kleinere Statuen von der silbernen Kapelle der Hofkirche, die ebenso durch den Stich vervielfältigt worden sind. Sch. starb in Innsbruck 1845. In Konstanz scheint der Mann und seine Kunst nicht gekannt zu sein; auch Laible weiß nichts von ihm.

Nagler, K.-Lex. XV, p. 156. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 435. — *Seubert*, K.-Lex. III, p. 228. — *Singer*, K.-Lex. IV p. 187. — *Cust*, Index brit. Mus. I, p. 302.

Vogler.

Scheffer, Jean-*Gabriel,* peintre de genre et de portraits et dessinateur lithographe, né à Genève le 12 déc. 1797, mort le 25 sept. 1876. Il fit presque toute son éducation à Paris, où il fut l'élève de Henri Regnault, puis passa une partie de sa jeunesse en Italie, où il se lia avec Léopold Robert, Aligny et Camille Corot. Il fut reçu au Salon de Paris dès 1822 avec un tableau représentant le „Bon samaritain." De retour à Genève, il y vécut très retiré, ne sortant guère de son atelier. Il accepta cependant, en 1842, les fonctions de membre du Conseil municipal de la ville de Genève et en cette qualité donna ses soins au Musée Rath. Sch. ne se consacrait cependant pas exclusivement à la peinture; il avait un esprit très cultivé, goûtait beaucoup la poésie, en faisait lui-même, jouait de l'alto avec passion et avait un remarquable talent de comédien.

Sch. avait fondé, rue de Chantepoulet nº 7, une école de peinture pour dames, qui eut une grande vogue et où il forma un nombre considérable d'élèves; il dut même ouvrir une succursale à la cour S^t-Pierre. Consciencieux, doux et modeste, il n'était jamais entièrement satisfait de ses œuvres, qu'il recommençait à plusieurs reprises; il a cependant laissé quelques bons tableaux et portraits caractérisés par la distinction et la finesse. Celui intitulé „Famille de Proscrits en fuite" lui valut une médaille au Salon de Paris (1838) et fut acheté par Elleviou. Beaucoup de ses tableaux à l'huile ou au pastel appartiennent au genre actuellement bien démodé de l'anecdote, comme la conjugaison du verbe „aimer", suite en dix petits tableaux, qui a été lithographiée par Régnier et les Bétanier. Comme dessinateur-lithographe, S. a publié: „Lithographies humoristiques", petits sujets à deux par feuille (Delpech): „Eh bien! adieu!", „A qui êtes-vous, Monsieur?", „Tu t'ennuies avec moi?", etc., pièces signées J. S. 1824. „Monologue du cachemire, dans la silhouette", „Grisettiana", 12 pièces signées J.-G. S. (Osterwald); une suite de 12 pièces intitulées: „Simplicité", „Constance", „Indécision", „Satisfaction", „Timidité", „Tristesse", „Gaîté", „Candeur", „Coquetterie", „Pruderie", „Soins maternels", „Le diable boîteux à Paris" (Osterwald et Piéri-Bénard, 1830); „Tableaux de Paris"; „Ce qu'on dit et ce qu'on pense", petites scènes du monde, par Sch., titre et 60 lithographies coloriées (Gihaut). „Le dessin de Sch., dit Béraldi, n'a pas le piquant de celui de l'autre peintre des grisettes, Henry Monnier; il est à remarquer, d'ailleurs, qu'il ne lithographie pas à la plume, mais au crayon, et que le coloriage sur le crayon donne un résultat peu satisfaisant et mou. Sch. est intermédiaire entre les dessinateurs du monde élégant, comme Lamy et ceux qui font rire le populaire, comme Pigal; c'est le dessinateur petit-bourgeois de 1830."

Des „Souvenirs de Nice et des environs", dessinés d'après nature par Sch., ont été lithographiés par divers artistes (Chaillou-Potrelle). Le Musée Ariana possède de ce peintre une „Jeune femme italienne", le Conservatoire de Musique de Genève un „portrait de Liszt."

Proc.-verb. des séances gén. de la Soc. des Arts, XI, p. 297. — *de Tscharner*, Beaux-Arts en Suisse en 1877, p. 38. — *Nagler*, K.-Lex., XV, p. 166. — *Müller*, K.-Lex., III, p. 437. — *Singer*, K.-Lex., IV, p. 188. — *Bellier et Auvray*, Dict. des artistes de l'Éc. franç. — *Béraldi*, Les graveurs du XIX^e s., XII, p. 17. — *Gabet*, p. 626. — Alb. de la Suisse romande, V, p. 47. — Cotta'sches Kstbl., 1844, p. 194. — Cat. d'exp. genev., 1832 à 1875. — Rens. de M^lle *E. Lagier*, MM. *A. Darier* et *A.-J. M.*

A. Choisy.

Scheffli, Scheffly, s. Schäffli.

Scheffolt, Bruder Benedikt, Glaser, in Einsiedeln, von Oberstadion, Württemberg, geb. 1682, ward 1713 in das Kloster Einsiedeln aufgenommen, gest. 1743. Er wird als beim Stiftsbau thätig erwähnt.

Kuhn, Stiftsbau M.-Einsiedeln, p. 62.

P. Gabriel Meier.

Scheibler, Niklaus Friedrich, Maler, in Bern, wurde dort am 4. Juli 1741 getauft als der Sohn des Buchdruckers Joh. Georg Sch., aus Gmünd in Hessen, der sich 1772 in Nidau einbürgerte. Am 24. Jan. 1794 starb die Frau des „Zeichnungsmeisters" Sch. Dieser selbst starb am 19. Juli 1801.

Burgerkammerrechngn. u. Zivilstandsreg. von Bern.

H. Türler.

Scheidegger, Johann, Maler, wurde am 9. März 1777 in Trachselwald getauft. Er lebte in Vorderholz bei Trachselwald, wo seine Eltern, einfache Landleute, wohnten. Er war Bürger von Sumiswald, woher die Vorfahren nach Vorderholz gezogen waren. Sch. galt als Original; er lebte nur seiner Kunst und machte öfters Reisen in die Berge, namentlich auch in den Jura. In den letzten Jahren war er fast erblindet und starb am 3. Febr. 1858. An der Kunstausstellung in Bern von 1818 stellte Sch. ein Aquarell, „Die Ansicht des Napfs", aus und 1836 eine „Ansicht von der Bächimatt gegen Thun."

Kat. v. 1818 u. 1836. — Mitt. des Gmdeschreibers, Notar *Schneider* in Trachselwald. *H. Türler.*

Scheidegger, Johann, Kupferdrucker, von Sumiswald, lebte als solcher 1795 in Bern; er starb dort am 30. Okt. 1822 als Buchdruckergeselle im Alter von 46 Jahren.

Helv. Nationalreg. v. Bern. *H. Türler.*

Scheirman, s. Scheirmann.

Scheirmann (Scheirman), Franz, Kunstschlosser (von Konstanz?), hat sich laut Inschrift neben Hans (Joh.) Georg Allweiler am Chorgitter der Klosterkirche zu Rheinau bethätigt.

Rothenhäusler, Baugesch. des Klosters Rheinau, Diss., p. 124. *Rothenhäusler.*

Scheiterberg, Hans, Glockengießer, in St. Gallen, um 1514 in den Bauamtsrechnungen erwähnt.

Hartmann, St. gall. Kstgesch., p. 224. *T. Schieß.*

Scheitlin, Othmar, Maler, 1631 in St. Gallen geboren, lernte bei Georg Schenk, wurde aber infolge von Streitigkeiten 1646 von seinem Meister durch Vergleich entlassen, worauf er mehrere Jahre in Rudolstadt, später als gräflich reußischer Hof- und Kunstmaler in Schleiz im Voigtlande lebte. 1680 stellten ihm Graf Heinrich Reuß und Markgraf Christian Ernst zu Baireuth in einer Erbschaftssache eine Empfehlung an die Vaterstadt aus. Von Gemälden in Rudolstadt war schon 1822 nichts mehr bekannt.

Hartmann, St. gall. Kstgesch., p. 88, und Materialien z. Kstgesch. *T. Schieß.*

Schell (Schäll), Franz Heinrich Anton, von Zug, geb. am 24. Juli 1695, gest. am 5. Jan. 1778, der älteste Sohn des Buchdruckers Franz Leonz Sch. Er betrieb schon zu Lebzeiten des Vaters die Buchdruckerkunst selbständig im Hause „zum Schwert“ in Zug (1726—1754). Schon vorher (1722) waren er und seine Frau M. A. geb. Weiß Mitglieder der St. Lukasbruderschaft. Aus seiner Offizin gingen die üblichen Erzeugnisse des Buchdrucks an Gebet- und Erbauungsbüchern, Haus- und Wandkalendern u. dgl. hervor. Der technisch guten Ausführung wegen verdient namhaft gemacht zu werden die von Sch. 1743 gedruckte Schrift „Ordnung des Peinlichen Gerichts Kaiser Carl V., insgemein genannt die Carolina.“

B. Staub, Die Buchdruckerkunst, besonders in Zug. Jahresber. d. Ind.-Schule Zug 1869/70. *A. Weber.*

Schell (Schäll), Franz Leonz, von Zug, geb. am 9. Okt. 1664, gest. am 31. Juli 1736, der Sohn des Hieronymus Sch. und der Katharina Wikart, war als Buchdrucker seit 1695 in seiner Vaterstadt thätig, auch der erste Buchdrucker, der (1696) Aufnahme in die Zuger St. Lukasbruderschaft fand. Aus seiner Offizin gingen — neben Gebetbüchern, Predigten u. dgl. — erwähnenswerte Drucke hervor: Abraham à St. Klara, Judas der Erzschelm 1695; Eidgenössischer Jahrkalender 1696; C. K. Weißenbach, Eidgenössisches Contrafeth der Auf- und Abnehmenden Jungfrawen Helvetia 1720 (in 3. Aufl.).

B. Staub, Die Buchdruckerkunst, namentlich in Zug. Beil. z. Jahresber. d. Ind.-Schule Zug 1869/70. *A. Weber.*

Schell, Hans, Maler, 1504 in Dagmersellen thätig. *Franz Heinemann.*

Schell, Jos. Maria, Goldschmied, geb. am 18. März 1786 in Zug, 1821 Mitglied der Lukasbruderschaft und Ratsherr, vermählt am 26. Febr. 1810 mit Kath. Verena Roos und am 23. Nov. 1839 mit M. A. Hürlimann, gest. am 6. Dez. 1845.

Bürgerreg. v. Zug, Nr. 68 u. 77. — Prot. d. Lukasbrudersch. Zug. *H. Al. Keiser.*

Schell (Schäll), Karl, Holzschnitzer, in Zug, blühte nach Bertolotti um 1650, nach Füßli in der zweiten Hälfte des 17. Jahrh.s. Das Bürgerregister weist um diese Zeit mehrere Männer gleichen Namens auf. Sch. schnitzte um 28 Gld. die hölzerne Muttergottesstatue an dem 1686 errichteten Liebfrauenbrunnen in Einsiedeln. „Hatt nit alliglich belieben wollen, jedoch ist es nit gar schlecht gewesen.“

Kuhn, Stiftsbau M.-Einsiedeln, p. 116. — *Nagler*, K.-Lex. XV, p. 104. — *Füßli*, K.-Lex. I, p. 589. — *Bertolotti*, Art. svizz., p. 64. *H. Al. Keiser.*

Schell (Schäll), Karl Anton, von Zug, dort am 21. Jan. 1707 als der jüngere Bruder des Fr. Heinrich Ant. Sch. geboren und wie dieser (vermutlich im väterlichen Hause) zum Buchdrucker herangebildet, zog von Zug weg und ließ sich in Rastatt im Großherzogtum Baden zur Berufsausübung nieder, wo er auch starb. Der Todestag ist unbekannt. *A. Weber.*

Schell, Karl Caspar, Goldschmied, in Zug, geb. am 22. Jan. 1811, vermählt am 28. Jan. 1851 mit Constantia Rudegier von Häusern im Großh. Baden. Neben seinem Berufe widmete er sich schriftstellerischer Thätigkeit und besaß eine eigene Presse, aus welcher mehrere Schriftchen freisinniger Richtung hervorgingen. Er starb am 23. Aug. 1869.

Werke: Für die Pfarrkirche in Menzingen: ein Kelch, mehrere silberne Altarleuchter im Barockstil, Meßkännchen nebst einer dazu gehörigen Platte in getriebener Arbeit. Ferner viele Schmucksachen. Marke: C. Sch.

Bürgerreg. v. Zug, Nr. 77 u. 89. *H. Al. Keiser.*

Schellenberg, Johann Rudolf, Maler und Kupferstecher, von Winterthur, wurde am 4. Jan. 1740 in Basel geboren, wo damals sein Vater, der Maler Johann Ulrich Sch. (s. d.) lebte. Schon als kleiner Knabe zeigte er Freude und Talent für die Kunst; auf den Knien seines Großvaters, des Malers Rudolf Huber, sitzend, zeichnete er die ihm vorskizzierten Tiere nach, und kaum achtjährig kleckste er mit der Feder die Kämpfe seines Lehrers mit den Knaben in seine Schulhefte. Um diese Zeit starb der Großvater, und der Vater zog mit seiner Familie nach Winterthur, wobei das Unglück passierte, daß ein Teil

des künstlerischen Nachlasses Hubers infolge Umwerfens des Wagens in die Brüche ging. Neben den Schularbeiten übte sich nun der junge Rudolf mit großem Eifer im Kopieren von Handzeichnungen aus des Großvaters Nachlaß und eignete sich dabei auch dessen Manier, besonders im Rotstift, an. Als er der Schule entronnen, übte er sich bei seinem Vater, zeichnete und malte nach der Natur, und nachdem er sich mit Porträtieren schon einigermaßen durchbringen konnte, sollte er seine Wanderzeit beginnen. Bevor er aber aufbrach, fiel er von einer Schaukel und blieb monatelang bewußtlos; eine mehrjährige Unfähigkeit des Gebrauchs der rechten Hand und eine lebenslängliche Schwäche des Gedächtnisses waren die Folgen dieses Unfalls.

Sobald es seine Genesung erlaubte, begab sich Sch. nach Basel, wo nun sein eigentliches Kunstleben anfing. Geübt für alles, zeichnete und malte er auch alles, was ihm in den Wurf kam: Porträts, historische Kompositionen, Landschaften; von den erstern waren diejenigen unter halber Lebensgröße die besten. Dem Geschmacke der damaligen Zeit entsprechend versuchte er sich auch in sogen. idyllischen Darstellungen, kleinen Bildern von Herren und Damen als Hirten und Schäferinnen; allein seine Studien von Bauern und Bauernmädchen dortiger Gegend, deren er in großer Menge anfertigte, gelangen ihm besser und wurden auch gegen sein Erwarten häufig von Fremden, welche die Schweiz bereisten, gekauft. Ein reisender Engländer fand so großes Wohlgefallen an dem jungen Künstler, daß er ihm den Vorschlag machte, ihn als Zeichner nach Italien zu begleiten. Sch. ging bereitwillig darauf ein; aber wieder legte sich das Schicksal ihm hindernd in den Weg. Am Abend vor der Abreise überfiel ihn eine Krankheit; er mußte zurückbleiben und zog bald darauf dauernd in seine Vaterstadt.

Zu Hause fand Sch. von allem, was ihn im Lande der Kunst erwartet hätte, nichts; es fehlten ihm tüchtige Vorbilder und der Umgang mit gleichgesinnten Freunden, so daß er sich vereinsamt fühlte. Dennoch arbeitete er fleißig, zeichnete und malte besonders Nachtstücke, spielende Kinder und ländliche Scenen, die meist ins Ausland verkauft wurden; es darf gerade diese Zeit als seine beste Kunstperiode gelten. Damals wurde der gelehrte Kanonikus Johannes Geßner auf ihn aufmerksam, und Sch. verfügte sich für mehrere Monate zu ihm nach Zürich zur Anfertigung naturhistorischer Zeichnungen. Das Studium der Naturgeschichte, besonders die Kenntnis der Insekten war Mode geworden, und Sch. wurde so sehr von dieser Liebhaberei eingenommen, daß sie ihm sein ganzes Leben blieb. J. H. Sulzers „Kennzeichen der Insekten" (Nr. 41) war das erste Werk, in welchem der Künstler 1761 mit 25 vorzüglichen Radierungen als Insektenzeichner auftrat. Der Erfolg war groß und machte weitere Kreise, auch im Ausland auf ihn aufmerksam. Der Hannoveraner Andreae, der 1763 seine „Briefe aus der Schweiz" (Nr. 25) veröffentlichte, wandte sich für die Herstellung der Illustrationen an Sch. So hatte sich für ihn das Feld gefunden, welches er unermüdlich bearbeitete. Er legte sich eine große Sammlung von Aquarellen aus dem Gebiete der Entomologie an, zirka 3800 Blätter, welche später an den Kurfürsten Maximilian von Bayern verkauft wurden.

Genug verdienend für seinen Unterhalt, stets reichlich für Verlagshandlungen beschäftigt, führte Sch. ein stilles und zufriedenes Leben. 1766 verheiratete er sich mit Maria Magdalena Hegner; nach und nach stellte sich ein reicher Kindersegen, zwei Knaben und vier Mädchen, ein und damit auch die Notwendigkeit, seinen Erwerb zu vermehren. Darum wurde nun die Kupferstecherei seine Hauptbeschäftigung. Die 120 biblischen Geschichtsbilder (Nr. 20) verschafften ihm die Bekanntschaft Joh. Casp. Lavaters, der ihn für seine verschiedenen Erbauungsschriften und dann besonders für die Physiognomik arbeiten ließ. Die Platten für Basedows Elementarwerk (Nr. 26) veranlaßten einen freundschaftlichen und für den Künstler höchst wichtigen Briefwechsel mit Daniel Chodowiecki. Eine eigentümliche Seite Sch.s ist seine satirisch-humoristische Ader, wovon die kleinen Radierungen „Railleries" (Nr. 15), dann die 25 Blätter „Freund Heins Erscheinungen" (Nr. 24), eine Art Totentanz, und vor allem das „Winterthurer Stammbuch" reichlich Zeugnis ablegen. Dieses letztere ist in den Besitz des Kunstvereins Winterthur übergegangen. Im ganzen hat Sch. über 2000 Platten radiert und daneben eine Menge Zeichnungen aller Art angefertigt. Von den zirka 8000 in Aquarell gemalten Insektenbildern befinden sich heute noch nahezu 4000 in der Bürgerbibliothek Winterthur; er hat davon auch, 1802 und 1804, eine Anzahl an den Zürcher Lokalausstellungen ausgestellt.

Auch als Dichter und Schriftsteller hat sich Sch. bethätigt; er hinterließ sieben Bände Gedichte und Rhapsodien und schrieb eine „Abhandlung über die Aetzkunst" (Nr. 16). In seiner Arbeit unermüdlich, war er daneben ein liebenswürdiger und bescheidener Mensch, in hohem Grad uneigennützig, gleichgültig in Geldangelegenheiten und geduldig in allen Wechselfällen des Lebens. Das Verzeichnis seiner unglaublich zahlreichen Werke hat er mit den Worten geschlossen: „Von diesem allem habe ich nichts als das Bewußtsein, gearbeitet zu haben!" Er starb in Töß bei Winterthur den 6. Aug. 1806.

Seine beiden Söhne *Joh. Ulrich Sch.*, geb. am 15. Juni 1773, gest. am 22. Dez. 1838, und *Joh. Rudolf Sch.*, geb. am 14. Febr. 1775, gest. am 10. Mai 1851, malten und zeichneten in ähnlicher Weise wie ihr Vater, doch mehr als Dilettanten. Jener hat ebenfalls 26 Tafeln Insekten gestochen (Nr. 27), zum zweiten Bande der „Helvetischen Entomologie“ von Clairville und Schellenberg (laut Vorrede p. XXXV).

Ein Teil des Nachlasses Sch.s an Zeichnungen, Aquarellen und Radierungen gelangte an der Auktion Messikommer 1907 in Zürich zum Verkauf; ein anderer Teil befindet sich in Winterthur, sowohl in den öffentlichen Sammlungen der Bürgerbibliothek und des Kunstvereins als auch in Privatbesitz; dabei befinden sich auch zwei Porträts des Meisters, gemalt von Anton Graff, von denen das eine als Tafel 16 in dem Werke von Otto Waser „Anton Graff“, Winterthur 1903, reproduziert ist. Auch die Zürcher Sammlungen der Kunstgesellschaft und des Eidg. Kupferstichkabinetts des Polytechnikums enthalten zahlreiche Handzeichnungen und Stiche des Meisters und die Stadtbibliothek fast alle Werke mit Kupfern desselben.

Verzeichnis der bedeutendsten Kupferstiche und Werke mit Kupfern.

1) „Schellenbergius Observator Naturae“, Selbstporträt des Künstlers. Offen: 10,5/8,2.
2) Des Künstlers Gattin, Medaillon. Rund: 7,3.
3) 6 Bl. Ansichten aus den Kantonen Zürich und Glarus. 9/12,5.
4) Ansicht von Winterthur. 15,5/37.
5) „La chute du Rhin auprès de Schaffhouse.“ 14,6/19,5.
6) „Soglio, Ein Dorf im Pergel in Bündten.“ 14,8/24,5.
7) 9 Bl. „Alpes Helveticae“, nach Dunker und Wolf. 22/15.
8) 12 Bl. „Ein Dutzend Schweizerprospekten.“ Winterthur 1779. 16/12.
9) 2 Bl. Saline Reichenhall und Saline Traunstein. 10,5/18,5.
10) „Grotta Matrimonio, in der Insel Capri“, nach Rebberg. 27/37.
11) 3 Bl. Ansichten von Ischia und Trapani nach B. Nicolovius. 19,2/25.
12) 10 Bl. „Schweizer-Trachten Zürichgebiets.“ Winterthur 1779. 15/12,5.
13) 10 Bl. Ex-libris.
14) 12 Bl. „Studien für geübtere Anfänger.“ Winterthur 1781. 12/9.
15) 8 Bl. „Pour Raillerie“, Karikaturen. Winterthur 1779. 16/12.
16) 2 Bl. zu „Kurze Abhandlung über die Aetzkunst.“ Winterthur 1795. 8°. Titelvignetten und 1 Tafel.
17) 42 Bl. zu „Gattungen der Fliegen.“ Zch. 1803. 8°.
18) 14 Bl. zu „Das Geschlecht der Land- und Wasserwanzen.“ Zch. 1800. 8°.
19) 10 Bl. zu „Entomologische Beiträge“, Heft 1, Winterthur 1802, 4°.
20) 120 Bl. „Biblische Geschichte des Alten und Neuen Testamentes.“ 2 Bde. Winterthur 1774 und 1779. Ca. 10/10.
21) 17 Bl. Porträts zur Geschichte der Familie Ott von Zürich. 1790. 8°.
22) 13 Bl. zur „Sittenlehre in Fabeln und Erzählungen für die Jugend.“ Winterthur 1794. 9,5/6.
23) 4 Bl. zur „Sittenlehre der Liebe und Ehe für meine Freundin.“ Winterthur 1779. 12°.
24) 25 Bl. zu „Freund Heins Erscheinungen“, in Holbeins Manier. Winterthur 1785. 10,5/7.
25) 24 Bl. zu Andreäs „Briefe aus der Schweiz.“ Winterthur 1776. 4°. 16 Tafeln und 8 Vignetten.
26) 52 Bl. zu Basedows „Elementarwerk.“ 3 Bde. Leipzig 1785. 4°.
27) 17 Bl. zu (Clairville u. Schellenbergs) „Helvetische Entomologie“, Bd. I, Zch. 1798. 8°. Titelvignette und 16 Tafeln. (Von den 32 Bl. in Bd. II, Zürich 1806, 8°, sind die Tafeln I—IV, VIII und XII von Franz Hegi, die übrigen 26 von Joh. Ulrich Schellenberg dem Sohne [s. oben] gestochen.)
28) 75 Bl. zu J. C. Füßlis „Geschichte der besten Künstler in der Schweiz“, 5 Bde., Zürich 1769 bis 1779. 8°. 5 Titelvignetten, 5 Titelkupfer und 65 Porträts.
29) 2 Bl. zu J. C. Füßlis „Verzeichnis der ihm bekannten schweiz. Insekten“, Zürich und Winterthur 1775. 4°. 1 Vignette und 1 Tafel.
30) 53 Bl. zu J. C. Füßlis „Archiv für Insektengeschichte.“ Zürich und Winterthur 1781 4°.
31) 5 Bl. zu J. C. Füßlis „Magazin für die Liebhaber der Entomologie.“ 2 Bde. Zürich und Winterthur 1778/79. 8°.
32) 21 Bl. zu Hagedorn, Gleim und Lichtwers „Fabeln.“ Winterthur 1778. 8°. Titel und 20 Kupfer.
33) 14 Bl. zu Herbsts „Naturgeschichte der Krabben-Krebse.“ 2 Teile.
34) 98 Bl. zu Joh. Casp. Lavaters „Physiognomische Fragmente.“ 4 Bde. Leipzig und Winterthur 1775 und 1778. 8°.
35) 91 Bl. zu Joh. Casp. Lavaters „Essai sur la Physiognomie.“ 4 Bde. La Haye 1781—1803. 4°.
36) 2 Bl. zu L. Meisters „Sittenlehre der Liebe und Ehe.“ Winterthur 1785. 8°. Titelkupfer und Titelvignette.
37) 25 Bl. zu L. Meisters „Helvetische Galerie großer Männer und Thaten.“ Zürich 1786. 8°. Vignetten.
38) 5 Bl. zu J. J. Römers „Genera Insectorum Linne et Fabricii.“ Zürich 1789. 4°.
39) 23 Bl. zu J. J. Römer und P. Usteris „Magazin für die Botanik.“ 12 Teile. Zürich 1787—1790. 8°.
40) 4 Bl. zu J. J. Römers „Neues Magazin für die Botanik.“ 6 Teile. Zürich 1791—1793. 8°.
41) 25 Bl. zu J. H. Sulzer, „Die Kennzeichen der Insekten.“ Zürich 1761. 4°. Titel und 24 Tafeln.
42) 46 Bl. zu J. H. Sulzers „Abgekürzte Geschichte der Insekten.“ 2 Teile. Winterthur 1776. 4°. 2 Titel, 12 Vignetten und 32 Tafeln.
43) 14 Bl. zu Paul Usteris „Annalen der Botanik.“ 6 Teile. Zürich 1791—1793. 8°.
44) 32 Bl. zu Paul Usteris „Neue Annalen der Botanik.“ 18 Teile. Zürich 1794—1797. 8°.
45) 12 Bl. zu C. L. Willdenows „Historia Amaranthorum.“ Zürich 1790. Fol.
46) 20 Bl. zu C. L. Willdenows „Plantes et Arbustes d'Agrément.“ Winterthur 1791—1794. 8°.

47) 27 Bl. zu C. L. Willdenows „Collection choisie de Plantes et Arbustes." Zürich 1797. 4°.
48) 8 Bl. zu den N.-Bl. der Stadtbibliothek Zürich. 1792—1799. Fol.
49) 10 Bl. zu den N.-Bl. der Constaffel Zürich. 1787 bis 1796. 4°.
50) 14 Bl. zu den N.-Bl. der Chorherren Zürich. 1779, 1784—1793, 1795, 1797, 1800. 4°.
51) 4 Bl. zu den N.-Bl. der Naturforschenden Gesellschaft Zürich. 1799, 1800, 1804. 4°.
52) 10 Bl. zu den N.-Bl. vom Schwarzen Garten in Zürich. 1786, 1788, 1789, 1792—1798. 4°.
53) 17 Bl. zu den N.-Bl. vom Musiksaal in Zürich. 1780—1788, 1790—1794, 1797—1799. 4°.
54) 5 Bl. zu den N.-Bl. der Musikgesellschaft deutsche Schule in Zürich. 1784, 1786—1789. Vignetten.
55) 42 Bl. zu den N.-Bl. von Winterthur. 1762, 1763, 1765—1806. 4°.
56) 2 Bl. zu den N.-Bl. von St. Gallen. 1805, 1806. 4°.

Mitt. der HH. Konservator *Alfred Ernst* in Winterthur u. Dr. med. *Friedrich Horner* in Zürich. — N.-Bl. Kstlerges. Zürich 1807. — N.-Bl. Stadtbibl. W'thur 1873, p. 37; 1902. — *Nagler*, K.-Lex. XV, p. 175–178. — *Nagler*, Monogr. IV, p. 119, 1063, 1107. – *Füßli*, K.-Lex. I, p. 605; II, p. 1481. — *Füßli*, Best. Kstler III, p. 255. — *Huber & Roost* II, p. 245. — *Seubert*, K.-Lex. III, p. 232. — *Singer*, K.-Lex. IV, p. 190. — *C. Brun*, A. D. B. XXX, p. 762—765. — *Grand-Carteret*, Hist. de la caricature, p. 481. — *Gerster*, Schweiz. Ex-libris, p. 324. — Schweiz. Blätter f. Ex-libris-Samml. I, p. 33. — Wegweiser Kstsamml. W'thur, p. 10, 26.
H. Appenzeller.

Schellenberg, Johann (Hans) Ulrich, der Vater Johann Rudolf Sch.s, Landschaftsmaler und Kupferstecher, von Winterthur, geb. dort am 8. Nov. 1709, war anfangs Schüler eines Flachmalers, der ihm nur dürftige Anweisung geben konnte, zog dann nach Basel, heiratete hier die Tochter des berühmten Malers Joh. Rud. Huber und fand in seinem Schwiegervater einen Meister, der ihn mit den Grundsätzen und der Technik der Malerei besser bekannt machte. Auf dieser Bahn wurde er zuletzt ein Universalkünstler, der alles trieb, was die Kunst umfaßt, ohne es darin aber über die Mittelmäßigkeit zu bringen. Am 29. Nov. 1731 erhielt er die Erlaubnis, in Bern zu wohnen; es wurde ihm indessen dabei eingeschärft, sich der Flachmalerei zu enthalten. Sch. blieb in Bern bis 1735. Nach dem Tode Hubers (1748) zog er mit seiner Familie nach der Vaterstadt Winterthur und gründete hier eine Zeichen- und Malschule. Drei Jahre lang, von 1753—1756, war auch Anton Graff sein Schüler und behielt die einmal von seinem ersten Lehrer erlernte Manier der Malerei zeitlebens bei. Vater Sch. malte besonders Landschaften und Bildnisse, deren einige durch den Stich vervielfältigt wurden, wie z. B. von J. J. Haid die Porträts der beiden Zürcher, des Bürgermeisters J. R. Wettstein und des Malers Felix Meyer. Seinen Sohn *Joh. Rudolf* zeichnete Sch. in ganzer Figur, mit Papier und einer Büste in den Händen. Er starb in Winterthur am 1. Nov. 1795.

Von den Werken Sch.s befindet sich eine große Anzahl in Winterthur, teils in den Sammlungen der Bürgerbibliothek und des Kunstvereins, teils in Privatbesitz, so u. a. 95 Bleistift- und Tuschzeichnungen schweizerischer Schlösser und Ansichten, ein Skizzenbuch mit Zeichnungen von 50 „Porträt-Stellungen", von denen 8 Stück in dem Werke von Otto Waser „Anton Graff", Winterthur 1903, p. 4 und 5 reproduziert sind, sowie als Tafel 15 das Porträt U. Sch.s nach dem Oelgemälde von Anton Graff. Von seinen Kupferstichen sind dort nahezu alle vorhanden; eine kleinere Anzahl weisen auch die Sammlungen des Eidg. Kupferstichkabinetts im Polytechnikum und der Kunstgesellschaft in Zürich auf. Darnach folgt hier das Verzeichnis der

Kupferstiche:

1) Joh. Ulrich Schellenberg, aet. 62. Se ipse pinx. et fec. 14/13.
2) Basler Dame, nach Joh. Rud. Huber. 17/25.
3) Basler Dame, nach Hans Holbein. 10,5/5.
4) „Hellebardier." 10,5/5.
5) „Prospect der Stadt Winterthur 1752." 27,5/57.
6) „Prospect der Stadt Winterthur." 20/39,5.
7) „Winterthur." 12,3/30,5.
8) „Prospekt an der Straße bei Wölflingen." 17/23,5.
9) 2 Bl. „Nefftenbach" und „Gyribad." 27/39.
10) „Ein lustiger Wasserfall bei Erlenbach", nach Felix Meyer. 22,5/16.
11) „Ein schöner Wasserfall bei Erlenbach", nach Felix Meyer. 18/13.
12) „Die Stadt Luzern." 34/58.
13) „Aussicht nahe bej Lucern." 19,5/28.
14) „Rudera von Habsburg im Ct. Lucern." 19,5/28.
15) 14 Bl. Wasserfälle und Ansichten von Wassen und dem Gotthardweg, teilweise nach R. Schellenberg. 13/16 bis 32/18.
16) „Prospect auf der Höhe an dem Aetzelberg." 13,5/17.
17) „Die Stadt Basel." 5,5/63.
18) „Prospect des Rheinfalls von der ganzen Breite." 15,5/30,5.
19) „Prospect des Rheinfalls von der Schaffhauser Seiten." 17,5/24.
20) „Prospect von Trogen", nach David Herrliberger, 1757. 15,5/27.
21) 3 Bl. „Prospecte des Bades zu Pfefferz", 1775. 13,5/17.

Mitt. des Hrn. Konservator *Alfred Ernst* in Winterthur. — *Nagler*, K.-Lex. XV, p. 175. — *Füßli*, K.-Lex. I, p. 591; II, p. 1482. — N.-Bl. Winterthur, 1873, p. 37. — *Singer*, K.-Lex. IV, p. 190. — Burgerkammermanual 14 und Rechnungen in der Burgerratskanzlei Bern. — Mitt. v. Prof. *Türler*. *H. Appenzeller*.

Scheller, Hans Rudolf, Hafner, aus Pfäffikon (Kt. Zürich), ist im Schweiz. Landesmuseum durch einen deckellosen Henkelkrug vertreten, der inwendig dunkelgrün ist, außen schmutzigweiß glasiert. Unter dem Ausgießer ist der schräg geteilte

Zürcherschild auf einem hügelartigen Ornament gemalt und die Jahrzahl 1748 darüber. Auf der Rückseite des Kruges ist in einem Medaillon, das von einem Strahlenkranz umschlossen ist, die Inschrift „1748 den 15 Tag Brachmonat ist der Krug geben worden von Meister hanss rudolf Scheller Haffner von Pfäffiken."

Die Hafner *Scheller* zu *Pfäffikon* waren Bürger zu Zürich. Der erste, der sich zu Pfäffikon setzte, war *Adam Sch.*, geb. 1672, Zünfter zur Zimmerleuten 1696. Den Hafnerberuf betrieben seine Söhne *Rudolf Sch.*, 170.—1760, Zünfter 1724, *Hans Jakob Sch. I.*, 1700—1770, Zünfter 1736, dann Rudolfs Sohn *Hans Caspar Sch.* und Hans Jakobs Söhne *Hans Jakob II.*, geb. 1736, und *Wilhelm Sch.*, 1740—1799, des letztern Sohn *Hans Rudolf Sch*, geb. 1775, und dessen drei Söhne *Marx Sch.*, geb. 1804, gest. 1870, *Hans Rudolf Sch.*, 1807—1871, und *Heinrich Sch.*, geb. 1815, gest. 1887. Noch lebt und betreibt den Hafnerberuf der Sohn Hans Rudolfs, *Hermann Sch.*, geb. 1848 in Zürich.

Es waren vielleicht Nachkommen von Hans Rudolf Sch., welche im 19. Jahrh. die Fabrik Scheller im Schoren bei Bendlikon (Kt. Zürich) hatten. Eine Rasierschüssel mit Blumendekor, ein kleines Schreibzeug, datiert 1831, und ein Fayencegießfaß aus dieser Fabrik sind im Schweiz. Landesmuseum in Zürich.

Die *Scheller* im *Schoren* stammten von Kirchberg, woher auch die Hafner Scheller nach Zürich gekommen sind. Ihr Stammvater, der Rotgerber *Hans Rudolf Sch.*, wurde 1586 Bürger.

Anz. A.-K. 1893, p. 197. — Bürgeretats. — Prompt. Genealog. *Keller-Escher. E. Reinhart.*

Scheller, Theophil Arsatius, Maler, von Wädenswil, wurde dort am 7. Sept. 1817 als der Sohn des Lieutenants Johannes Sch. und der Anna Elisabetha von Buol geboren, verheiratete sich in erster Ehe mit Charlotte Maria Emma Fehlbaum von Schüpfen und in zweiter mit Katharina Britt von Kerenzen im Kanton Glarus. Um 1852 hielt er sich in Bern auf und stellte im gleichen Jahr an der Turnusausstellung des Schweizerischen Kunstvereins in Zürich sein „Selbstporträt" aus. Ueber seinen Studiengang und die weitern Lebensschicksale ist nichts bekannt. Er starb am 13. Dez. 1878 in San Franzisco.

Mitt. des Zivilstandsamts Wädenswil und Prof. Dr. *H. Türlers* in Bern. *H. Appenzeller.*

Schellhammer, Abraham, Kartenzeichner und Notar, in Bern, erhielt von der Obrigkeit 1713 und 1714 „wegen seiner mit der Feder gemachten Bern. Landkarte" 120 und 60 Pfd. Für die Vollendung seines topographischen Werks, das zwar nur Kopistenarbeit sei, unterstützte ihn die Regierung am 24. Aug. 1719 mit 20 Talern und verbat sich die Dedikation. Am 9. März 1724 untersagte sie auf das Gutachten des Prof. Lauffer hin den Druck des Werks, gab aber Sch. doch 30 Kronen für seine Mühe. Sch. wurde in Bern im Jan. 1675 getauft, erhielt am 29. Nov. 1706 das Notarpatent, verlor es wieder am 2. Febr. 1732 wegen Beschneidung von Münzen und starb am 3. April 1755.

Graf, Gesch. d. Mathematik in bern. Landen II, p. 67. — *Haller,* Bibl. d. Schweizergesch. I, p. 384. — *Tobler* im N. Berner T'buch 1896. *H. Türler.*

Schelling, Heinrich, Zeichner, von Rorschach, wurde am 22. Aug. 1867 als der Sohn des Hoteliers Jakob Sch. in St. Gallen geboren. Er besuchte dort die Primarschulen, 1883—1887 die Zeichenschule unter Prof. Fischbach, 1888 unter Stauffacher und studierte dann 1889—1893 in Paris weiter. 1894 kam er nach Zürich, wo er für die Seidenindustrie thätig war. Seit 1897 besitzt er dort ein eigenes Atelier für industrielle und kunstgewerbliche Entwürfe und liefert auch Federzeichnungen für Illustrationszwecke.

Nach Mitt. des Künstlers. *H. Appenzeller.*

Schemmer, Joseph, orfèvre, à Fribourg. Cet orfèvre habitait Fribourg en 1809, date d'une tolérance d'habitation qui lui fut accordée; mais cette tolérance avait déjà été précédée d'une autre, plus ancienne, que nous ne connaissons pas. Il est indiqué, dans l'une d'elles, comme exerçant les professions d'orfèvre et de mécanicien. Le recensement de la ville de Fribourg, de 1811, nous apprend qu'il était originaire de Kirchhoffen, en Brisgau, et lui attribue l'âge de 57 ans. Il était alors marié et père d'un fils, *Aloys Sch.*, âgé de 18 ans. On conserve quelques-unes de ses œuvres, marqués du poinçon |I.O.S.|

Max de Techtermann.

Schenck, Hans, Bildhauer, aus Konstanz, schuf laut Verding von 1642 den Hochaltar der Klosterkirche zu Neu-St. Johann im Thurtal.

Hardegger, St. Johann im Thurtal, N.-Bl. St. Gallen 1896, p. 21. — Anz. A.-K. 1900, p. 274 (*Rothenhäusler*). — Stiftsarch. St. Gallen T. 296. *Rothenhäusler.*

Schenck, s. auch Schenk.

Schenckenhofer, Christoph, Maler und Bildhauer, wurde 1830 in Augsburg geboren, wo er die Gewerbeschule und die Kunstabteilung der polytechnischen Schule absolvierte. 1849 trat er in die Akademie der bildenden Künste in München ein, an der er vier Jahre blieb. 1853 kehrte Sch. in seine Vaterstadt zurück, um eine Anzahl plastischer Arbeiten auszuführen. Von 1857—1862 nahm er seine Studien in München wieder auf, diesmal im Atelier von Prof. Karl Piloty, unter dessen Leitung er mehrere größere Bilder ausführte. In diesen Jahren bestand er auch das Staatsexamen am Polytechnikum in München,

das ihn befähigte, in Bayern als Kunstlehrer thätig zu sein. 1871—1875 lehrte er als Professor des Kunstzeichnens an der aargauischen Kantonsschule (Gymnasium und Gewerbeschule) zu Aarau. Im Frühjahr 1876 verließ er Aarau, um sich in München ausschließlich der Malerei zu widmen. Sch. hat sich auch an der Schweizerischen Turnusausstellung von 1873 beteiligt.

Schulprogramm der aarg. Kantonsschule von 1875.

E. Reinhart.

Schencker, née Massot, Jeanne-Pernette, s. Massot.

Schencker (ensuite Schenker), Nicolas, graveur, né à Paris vers 1760, mort à Genève le 17 févr. 1848, était fils de Jean S., d'Hermannstadt en Transylvanie. Il fut élevé à Genève et suivit les cours de l'École de dessin, puis se rendit à Paris; il y travailla avec Saint-Ours et étudia sous Macret la gravure en taille-douce, pour laquelle il montrait de remarquables dispositions. Pendant plusieurs années, il travailla pour Bartolozzi en France et en Angleterre. Il revint à Genève vers 1788, y épousa en 1794 Jeanne-Pernette Massot, sœur du peintre et habile artiste elle-même, mais ne fut admis au rang de domicilié que trois ans plus tard. Membre de la Société des Arts dès 1811, il fut, sur la proposition de celle-ci, reçu citoyen de Genève en 1817 et en devint membre émérite en 1824. Cette société le chargea de diriger une école de gravure, qui fut ouverte le 1er mai 1817 et dura jusqu'au 30 avril 1822. Les élèves n'étaient pas nombreux (4 ou 5 à la fois), mais ils ont fait honneur à leur maître, car on trouve dans leur nombre les noms d'Anspach, A. Bouvier, Élie Bovet, Deville, Millenet, Verre, etc. Lorsqu'il se fut retiré de la vie active, Sch., qui survécut longtemps à sa femme, partagea sa résidence entre Genève et Allaman dans le canton de Vaud. Son portrait par Jean-Léonard Lugardon se trouve au Musée Rath; un autre, peint par Mme Sch., a été gravé par A. Bouvier.

L'œuvre de Sch. comprend un bon nombre de portraits et de sujets de genre gravés généralement au pointillé. Il n'a laissé aucune note en permettant le classement chronologique, aussi l'ordre adopté ci-dessous, n'a-t-il qu'une valeur approximative.

1) „La frayeur maternelle", d'après F. Schall, 1788, en bistre et en couleurs.
2) „L'irrésolution", „Le mécontentement", 1788.
3) „Fanchon la vielleuse", d'après Jacques Delaplace.
4) „La brodeuse", „La vielleuse", d'après Carle Vernet.
5) 20 petites pièces coloriées représentant des jeux d'enfants.
6) „Ménade sortant des Bacchanales", d'après Barthélemy.
7) „Les oubliés", „Le cache-cache", d'après D.-S. Bosio.
8) Études d'après le tableau de Rébecca et Éliézer dans „Recueils de têtes et de figures choisies dans les plus beaux tableaux de Nicolas Poussin, gravées dans le goût du crayon." Paris 1795.
9) „Humanité", d'après Le Barbier l'aîné.
10) „La charité romaine."
11) „L'amabilité", „La candeur", „Le printemps", „L'été", d'après Lemire.
12) [Écorché] d'après Lafitte.
13) „Études de cheveaux peint d'après nature par Agasse et gravé par N. Schenker. Prix 3 Francs. A Paris, chez Jean, éditeur, marchand d'estampes, rue St-Jean de Beauvais, n° 10." 1800. Titre et 6 planches.
14) „Jn-Fs Martin, pasteur à Genève" (1745—1800), d'après Firmin Massot.
15) „Tête flamande", d'après Govaert Flinck.
16) „Forge de Lausanne en Suisse", d'après Agasse.
17) „André, frère de Fanchon", d'après Schall.
18) „Fanchon dans son enfance", d'après Firmin Massot. Paris, an XI.
19) „La liseuse" (Mlle Mégevand), d'après Firmin Massot. Paris, an XI. En noir et en couleurs.
20) „La naïveté" (Mlle Mégevand), d'après Mme Schenker, née Massot. En noir et en couleurs.
21) „Psyché", d'après Gérard.
22) „St-Protais", „Gentil déchirant ses livres", „Sainte Femme, descente de croix", „Ste-Scholastique, vision de St-Bruno", d'après Eustache Le Sueur, „Jésus endormi", d'après Raphaël; 5 pièces dessinées par Roger.
23) „Le petit marchand de plaisirs", „L'amour fait son chemin", „La fidelité le ramène", d'après Mallet.
24) Planches du „Cours complet d'études pour la figure, dessinées d'après les plus beaux modèles de l'antiquité et les tableaux de grands maîtres", par G. Reverdin.
25) „Euterpe", statue antique du Musée du Louvre, dans „Les neuf Muses et Apollon Musagète du Vatican, dessinés d'après les statues antiques par G. Reverdin. Paris, Genève et Londres", dont les plaques sont conservées au Musée des Arts décoratifs de Genève.
26) „La Vierge au donataire", d'après Raphaël.
27) „Le marquis de Lullin de Châteauvieux, lieutenant-général des armées de Sa Majesté Très Chrétienne", d'après Mlle Romilly.
28) Planches d'après Dutailly pour „Le bon genre", recueil publié par La Mésangère, Paris 1817, album gr.-fol. de 115 caricatures.
29) „L'élégance", „La modestie", „La précieuse", „La jeune épouse", „L'accordée", „La mariée", „L'apprêt du bal."
30) „Jacob Vernet", d'après Ferrière.
31) „Louis Odier, professeur de médecine", d'après Firmin Massot.
32) „Joseph Desarts, ancien syndic", d'après Massot.
33) „C. M. Wieland", d'après G. von Kügelgen.
34) „Jeanne d'Albret, mère d'Henri IV, d'après le portrait original donné par la Reine de Navarre à à la République de Genève, 1822."
35) „Henri IV à l'âge de 15 ans, d'après le portrait donné par Jeanne d'Albret, sa mère, à la République de Genève, 1822."
36) „Passage et hospice du Grand St-Bernard", d'après Ph. Revilliod.

37) „Maximilian Joseph I., König von Bayern", d'après Stieler.
38) „La bonne lecture," d'après M^me Munier-Romilly.
39) [J.-J. Cellérier, pasteur de Satigny, d'après M^me Munier-Romilly.]
40) M^me Revilliod-de la Rive. — M^me Revilliod à l'âge de dix ans. — Deux personnages de la famille de la Rive.

Rigaud, Rens., p. 277. — *de Montet*, Dict., II, p. 501. — *Nagler*, K.-Lex., XV, p. 194. — *Müller*, K.-Lex., III, p. 442. — *Seubert*, K.-Lex., III, p. 233. — *Singer*, K.-Lex., IV, p. 190. — *Bellier et Auvray*, Dict. des artistes de l'Éc. franç., II, p. 477. — Proc.-verb. des séances ann. de la Soc. des Arts, I, p. 11, 21; II, p. 16; III, p. 11; IV, p. 74; 1848, p. 325. — *Cust*, Index brit. Mus., II, p. 235. — Kath. Schweizerbl., N. F. II, p. 219. — *Millin*, Magasin encycloped., 1809, I, p. 239. — *Gust. Bourcard*, Les estampes du XVIII^e s., Éc. franç., Paris 1885, p. 67. — *Béraldi*, Graveurs du XIX^e s., VI, p. 226. — Nos Anc. et leurs œuvres, 1901, p. 66, 67; 1904, p. 140; 1905, p. 13. *A. Choisy.*

Schencker, s. auch Schenker.

Schenk, Ludwig *Albrecht* Emanuel, Graveur, in Bern, wurde dort am 21. Febr. 1778 als der Sohn des Schuhmachers Gabriel Sch. von Eggiwil getauft und starb am 28. Okt. 1818 am Nervenfieber. Als Graveur bei dem Münzmeister Fueter in der obrigkeitlichen Münze stellte Sch. an der Berner Kunstausstellung von 1804 „ein Cadre mit Abgüssen von Petschaften in Siegellack" aus, gewiß alles Petschaften, die er selbst graviert hatte. 1810 ist er an der Ausstellung vertreten mit dem „Avers und zwei verschiedenen Reversen der von ihm gravierten Preis-Medaille für die Kunstausstellung Bern in Gold", mit einem Cadre mit Abgüssen in bronziertem Zinn und in Gips von ihm selbst gravierter Medaillen und Münzen, einem Cadre mit Abdrücken von allerhand Wappen und Insiegeln, welche von ihm selbst in den drei letzten Jahren gestochen worden. Die Kunstausstellung von 1818 enthielt „Zwei Rahmen mit Abdrücken in Siegellack von allerhand Wappen, Chiffern und Insiegeln, welche von ihm seit der Kunstausstellung von 1810 sind gestochen worden." An der Ausstellung von 1810 erhielt Sch. einen Preis. Von ihm sind u. a. die Stempel zu der größern und der kleinern Verdienstmedaille des Kantons Aargau von 1814, zur Berner akademischen Preismedaille von 1815 und zur Medaille der ökonomischen Gesellschaft des Kantons Bern gestochen worden.

Der Sohn, *Karl Friedrich Albert Sch.*, getauft am 19. Juni 1811, war auch Graveur und Goldarbeiter.

Ausst.-Kat. v. Bern. — *Nagler*, K.-Lex. XV, p. 194. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 1485. — *Tobler-Meyer*, Münzsamml. Wunderly I, Teil 4, p. 114/15; Teil 5, Nr. 3611. *H. Türler.*

Schenk, Christoph, Bildhauer, aus Konstanz, erstellte um 1642 gemeinsam mit den Laienbrüdern *Georg Buckli* (s. d.) und *Leonhard Willimann* den Hochaltar für die Klosterkirche zu St. Gallen.

Hardegger, St. Johann im Thurtal, N.-Bl. St. Gallen 1896, p. 21. *Rothenhäusler.*

Schenk, Georg, Maler, in St. Gallen, von 1606—1652, war nach den wenigen erhaltenen Angaben nicht bloß Flachmaler (als solcher hatte er 1644 das Wappen am Eingang zum St. Katharinenkloster auszubessern und 1651 für zwei Sonnenuhren an der St. Laurenzenkirche 100 Gulden erhalten), sondern verfertigte auch Gemälde und zwar im Vorrat für den Verkauf.

Hartmann, St. Gall. Kstgesch., p. 29, 33, und Materialien zur Kstgesch. *T. Schieß.*

Schenk, s. auch Schenck.

Schenkel, Heinrich, Holzschneider, geb. 1856 in Zürich. Er war Schüler des xylographischen Instituts H. Bachmanns und erhielt eine Anstellung an der Petersburger Staatsdruckerei. Man kennt von ihm einen Farbenholzschnitt nach A. Benois „Juninacht in Finnland", ferner Arbeiten nach Th. Horschelt, Ilja Rjepin u. a.

Singer, K.-Lex. IV, p. 191. *H. Appenzeller.*

Schenker, Hans, Maler, von unbekannter Herkunft, hat 1568 die Kirche von Schönenwerd (Solothurn) mit Fresken ausgemalt, die 1889 wieder zum Vorschein kamen, nachdem sie wahrscheinlich nach dem Brande der Kirche im Bauernkrieg weiß übertüncht worden waren.

Rahn, Mittelalt. Kstdenkm. d. Kts. Solothurn, p. 130. *F. O. Pestalozzi.*

Schenker, Jacques Matthias (Aloys Jacques?), Marinemaler, geb. am 24. Febr. 1854 in Luzern. Er bildete sich 1871 und 1872 in Düsseldorf und Weimar aus, lebte seit 1850 (?) in Dresden und Weimar, beteiligte sich an schweizerischen Turnusausstellungen, stellte 1872 in Weimar ein dort vom Kunstverein erworbenes Bild aus. Seine „Frühlingslandschaft" wurde 1892 als Kunstbeilage zum Bericht des Berner Kantonal-Kunstvereins herausgegeben.

Zeitschr. f. bild. Kst., Beibl. XX, p. 635; XXI, p. 737; XXII, p. 296; XXIII, p. 23 (?); XVI, p. 685; XVII, p. 491; XVIII, p. 366. — Das geist. Deutschld. I, p. 596. — *Singer*, K.-Lex. IV, p. 191. — *Bötticher*, Malerwerke II, p. 539. — Luz. Tagbl. 1872, Nr. 24. *Franz Heinemann.*

Schenker, s. auch Schencker.

Schennis, Hans *Friedrich* Emanuel von, von Zürich, wurde am 17. Juni 1852 als der Sohn des Kaufmanns Friedrich Emanuel von Sch. in Elberfeld geboren, studierte zuerst 1872 an der Akademie zu Weimar und unter Theodor Hagen, dann 1892—1904 an der Akademie zu Düsseldorf. Hierauf bildete er sich auf Reisen in Paris und Italien weiter und ließ sich später in Berlin

nieder. Die dortige Nationalgalerie besitzt von ihm das Oelbild „Park von Versailles.“ Die Schweizerische Landesausstellung 1883 in Zürich beschickte er mit einem Gemälde „Erinnerung, Herbst“ und eine Ausstellung im Künstlerhause Zürich 1898 mit drei Radierungen: „Die Ruinen des Kolosseums in Rom“, „Opferhain“ und „Leda mit dem Schwan.“ In der Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft befindet sich eine Radierung „Mondscheinlandschaft.“ 1886 wurde dem Künstler an der Kunstausstellung in Berlin eine Ehrenerwähnung zu teil.

Bötticher, Malerwerke II, p. 540. — *Singer*, K.-Lex., Nachtr. 1906, p. 250. — *Cust*, Index brit. Mus. I, p. 303. *H. Appenzeller*.

Schennis, Hans von, Goldarbeiter und Goldschmied, von Zürich, der Sohn des Goldschmieds Hans Heinrich von Sch. Er war 1619 Lehrling bei seinem Vater, wurde 1634 Meister und Zünfter zur Meisen und starb am 20. Sept. 1667. 1653 bekleidete er das Amt eines Zwölfers zur Meisen, 1654 das eines Obmanns am Almosenamt. Seine erste Gattin war Regula Heidegger, die zweite Cleophea Wirz, mit der er im Grundstein in der Neustadt wohnte, laut Volkszählung in der Stadt Zürich von 1637.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher*. — *H. Meyer*, Coll. VI, p. 321; Ia, p. 4. *C. Brun*.

Schennis, Hans Heinrich von, Goldschmied, geb. in Zürich im Febr. 1580. Er war 1590 Lehrling bei Hans Röuchli. Seine Frau hieß Regula Keller. Er wurde 1605 Zünfter zur Meisen, hernach Zunftmeister, Ratsherr, Landvogt zu Grüningen und starb am 27. Nov. 1643.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher*. *C. Brun*.

Schennis, Hans Heinrich von, Goldschmied, der Sohn des Goldschmieds Hans von Sch., geb. am 12. Sept. 1649 in Zürich, gest. am 21. Okt. 1683. Er war 1663 Lehrling bei seinem Vater und wurde 1674 Meister. Er bekleidete das Amt eines Schreibers am Oetenbach.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. *C. Brun*.

Schennis, s. auch Schännis.

Scherer, Franz Joseph, Illustrator, lebte um die Mitte des 18. Jahrh.s in Luzern, zeichnete Illustrationen zu Maur. Ant. Cappelers (s. d.) Pilati Montis Historia, Basil. 1767. Er versah das Amt eines Brunnenmeisters und ist der Verfasser des sog. Brunnenbuchs. *Franz Heinemann*.

Scherer, Jakob, Glaser, gebürtig von Willisau, 1641 Mitglied der Lukasbruderschaft.

Franz Heinemann.

Scherer, Jakob Christoph, Maler, von St. Gallen, 1616—1649. Er soll Kunst- und Flachmaler gewesen sein und sich mit *Christoph Locher* associert haben.

Hartmann, Notizen z. Kstgesch. — Stemmatol. Sangall. *T. Schieß*.

Scherer, Jost, Zimmermeister, war 1513 beim Klosterbau von St. Urban (Kt. Luzern) beschäftigt.

Liebenau, Anz. A.-K. 1890, p. 324. *F. Heinemann*.

Scherer, Philipp, Kupferschmied und Schützenhauptmann, daneben, nach Amiet, auch noch Stadtbuchdrucker (seinen bürgerlichen Würden nach Statthalter) zu Solothurn. Er fertigte 1767 nach dem Modell Pisonis die Kupferrinnen an der St. Ursuskirche und erhielt auch die übrige Kupferarbeit an diesem Bau.

N.-Bl. Solothurn 1856, p. 16. *F. O. Pestalozzi*.

Scherer, Rudolf, Goldschmied, war um 1500 in Luzern thätig und Mitglied der Lukasbruderschaft.

Franz Heinemann.

Scherer, Urs, Glockengießer, in Solothurn. Er goß gemeinsam mit Marti Keiser, Gabriel Murer 1630 eine Glocke für Renan.

Nüscheler, Glockeninschr. i. Kt. Bern, p. 146. — N.-Bl. Soloth. 1855, p. 22. *Moriz Sutermeister*.

Scherer, s. auch Schärer, Schärrer, Scherrer.

Scherrer, Hedwig, Malerin, von Kirchberg im Kt. St. Gallen, 1878 in Bad Sulgen geboren, wohnhaft in St. Gallen. Sie genoß von 1896 an zeitweise Zeichenunterricht bei J. Stauffacher, besuchte im Winter 1896/97 und ebenso 1897/98 die Damenakademie in München als Schülerin von Becker-Gundahl und Schuster-Woldau und brachte im Winter 1900 drei Monate in Paris zu, die hauptsächlich dem Zeichnen nach lebenden Modellen gewidmet waren. Schon vorher hatte sie einige Porträts gemalt und sich auch in Landschaften versucht, denen sie neuerdings sich wieder zuwendet; im übrigen hat sie bisher hauptsächlich als Illustratorin sich bethätigt, so im Zentenarbuch „Der Kanton St. Gallen, 1803 bis 1903“, und in verschiedenen Publikationen des Zahn'schen Verlags in Neuenburg: Curtis „Geschichte der Schweiz im 19. Jahrh.“ (1902), „Männer eigner Kraft (Fils de leurs œuvres)“, (1905), und „Schweizer Frauencharaktere“ (1909), ferner in „Lauter Freunde“, Erzählungen für kleine Leute von Dora Schlatter (1905) und endlich in der „Schweiz.“

Angaben der Kstlerin. — Der Kt. St. Gallen, 1803 bis 1903, p. 566—569. — *Th. Curti*, Gesch. d. Schweiz, p. 3, 55, 57, 137; Kstbl., p. 56, 135, 192, 272. — Männer eigener Kraft, Art. Heinrich Moser und Joh. Jak. Sulzer-Hirzel. — Die Schweiz 1901, p. 541; 1907, p. 505—508; 1908, p. 337, 339, 385, 388—391. *T. Schieß*.

Scherrer, Johann Baptist, von Mosnang (im Kt. St. Gallen), als Graveur und Kupferdrucker 1828 erwähnt.

Hartmann, St. Gall. Kstgesch., p. 196. *T. Schieß*.

Scherrer von Scherburg, Maria Barbara Dorothea, Malerin, geb. in St. Gallen am 9. Mai 1744, in Frankreich ausgebildet. Sie war zwar nur Dilettantin, soll aber sehr tüchtig gewesen sein und namentlich nach niederländischen Meistern treffliche Kopien angefertigt haben. Sie starb 1823 in St. Gallen.

Hartmann, St. Gall. Kstgesch., p. 65. *T. Schieß.*

Scherrer, s. auch Schärer, Schärrer, Scherer.

Schertzinger, Melchior, Steinmetz des 16. Jahrh.s, angeblich von Schaffhausen. Er gehörte (um 1563) der Zürcher Bauhütte an. In den Schaffhauser Registern ist er nicht zu finden.

Anz. A.-K. 1886, p. 269. *Vogler.*

Scheu, Heinrich, Zeichner und Holzschneider, seit 1896 in Zürich eingebürgert, ursprünglich von Wien, wurde dort am 19. Okt. 1845 als der Sohn des Schreinermeisters Joseph Sch. geboren, machte 1859—1863 seine Lehrzeit als Holzschneider im Atelier R. v. Waldheims in Wien, war von 1863—1865 Schüler an der dortigen Akademie der bildenden Künste und bildete sich in den folgenden Jahren auf Reisen in Deutschland, Belgien, Italien und England weiter aus. 1885 wurde er Lehrer für Xylographie an der Scuola professionale delle Arti decorative in Florenz, kam dann 1891 in die Schweiz und 1893 nach Zürich, wo er von 1899—1906 das Amt eines Sekretärs der städtischen Kunstgewerbeschule bekleidete.

Sch. hat zahlreiche Holzschnitte in Fascimile- und Tonmanier als Illustrationen von Büchern, Zeitschriften und Prachtwerken angefertigt, worunter viele Reproduktionen von Gemälden für „Ueber Land und Meer", die „Illustrierte Zeitung" in Leipzig und „The Graphic" in London. Von einzelnen größern Holzschnitten mögen noch die Porträts von Heinrich Pestalozzi, Gottfried Keller und Karl Bürkli erwähnt werden und vor allem sein größtes Werk, der für England angefertigte Holzschnitt nach Walter Crane: „Triumph of Labour", 34/80 cm. Einen guten Abdruck besitzt die Kupferstichsammlung des Eidg. Polytechnikums in Zürich.

Nach Mitt. des Kstlers. *H. Appenzeller.*

Scheuber, Peter, Marmorarbeiter, gebürtig aus Bamberg, als Ortsbürger zu Längendorf bei Solothurn eingekauft. Er hat 1771 nach Rissen Pisonis die Marmoraltäre in den Kreuzkapellen der neuen St. Ursuskirche in Solothurn angefertigt und diejenigen in den mittlern Nebenkapellen durch Marmorsäulen und andern Schmuck nach den Plänen des gleichen Architekten bereichert. Die Regierung hatte schon vorher dem geschickten Manne das Landrecht geschenkt.

N.-Bl. Soloth. 1856, p. 28. *F. O. Pestalozzi.*

Scheublin, P. Georg, von Kaiserstuhl, war seit 1580 Profeß im Kloster Muri, wo er am 14. Jan. 1624 starb. 1593 malte er den hl. Georg als Drachentöter und zwei kleine Bilder. Im Kloster Gries befindet sich eine Sammlung von Zeichnungen und Bildern von P. Georg, ferner eine Holztafel mit der Madonna, dem Christuskinde, den Heiligen Benedikt und Katharina, Barbara und Elisabeth, 1597 datiert, aber unbezeichnet, die ebenfalls seine Arbeit sein möchte. Neben seiner künstlerischen Thätigkeit stellte er eine Chronik vom Anfang der Welt bis auf seine Zeit zusammen. Er dürfte auch der Lehrer des talentvollen P. Johann Kaspar Winterlin gewesen sein.

Kiem, Gesch. d. Benediktinerabtei Muri-Gries I, p. 355 u. 389; II, p. 107. — Argovia XXX, p. 192. *E. Reinhart.*

Scheuchzer, August Heinr., Dilettant, von Zürich, wurde dort 1812 als der Sohn des Majors Hans Heinrich Sch. auf dem Rietli geboren. Er bekleidete während einer längern Reihe von Jahren das Amt eines Stadtrats und zeichnete und malte zu seinem Vergnügen. Um 1840 wohnte er einige Zeit in Glattfelden und starb in Zürich um 1876. Im Eidg. Kupferstichkabinett des Polytechnikums in Zürich befindet sich eine Kreidezeichnung seiner Hand, eine „Baumschlagstudie", bezeichnet: A. Scheuchzer fecit.

Zürch. Bürgeretats. — Mitt. d. Hrn. Dr. *C. Keller-Escher.* *H. Appenzeller.*

Scheuchzer, Joh. *Caspar,* Maler, Zeichner und Lithograph, von Zürich, der Bruder des folgenden, Wilhelm Rudolf Sch.s, wurde als der Sohn des Joh. Caspar Sch., nachmaligen Pfarrers zu Bassersdorf, 1808 in Zürich geboren, studierte 1827 in Karlsruhe und stellte 1825—1830 an den Lokalausstellungen in Zürich und Bern, außer einem Oelbilde „Aus Freiburg im Breisgau", eine Anzahl meist in Kreide gezeichnete Porträts aus. Nach Zürich zurückgekehrt, verlegte er sich ganz auf die Lithographie und fertigte eine große Zahl von Porträts, teilweise nach eigener Zeichnung nach der Natur an; in spätern Jahren befaßte er sich dann mehr mit merkantilen Arbeiten und starb 1874.

In den Zürcher Sammlungen des Eidg. Kupferstichkabinetts des Polytechnikums und der Kunstgesellschaft befinden sich folgende

Lithographien:

1) „Joseph mit dem Kinde Jesus", nach Marie Ellenrieder. 25/16,5.
2) Mädchen mit Buch, „Kann es wohl etwas verstehn" etc., nach ders. 36/29.
3) Mädchen mit Kranz, „Leser, dich wundert" etc., nach ders. 32/25,7.
4) 2 Bl. Kinderköpfe nach ders., „Lieblicher! seh' ich dich an" etc. und „Sage doch, Freundlicher!" etc. 29/23,5.

5) „Heinrich Bullinger, Antistes“, nach Hans Asper. 30,5/25.
6) „J. J. Bullinger, Pfarrer“, nach Hans Jakob Oeri. Offen: 17,5/17,5.
7) „Calvin“, nach Lukas Cranach. 26,5/20.
8) „Dr. Joh. Hegetschweiler“, nach J. J. Schultheß. Offen: 17/17,5.
9) „J. J. Heß, Verwalter“, nach eigener Zeichnung. Offen: 17/16.
10) „Hermann Krüsi, Seminardirektor“, nach D. Sulzer. 31/26.
11) „Napoléon I[er]“, nach Muneret. Offen: 14/14.
12) „Salomon Pestalozzi“, nach Hans Jakob Oeri. 26/22,5.
13) 6 Bl. zu den N.-Bl. des Waisenhauses Zürich 1838, 1843, 1855, 1871, 1872.
14) 6 Bl. zu den N.-Bl. der Künstlergesellschaft Zürich 1838, 1839, 1843, 1867, 1869.
15) 11 Bl. zu den N.-Bl. der Musikgesellschaft Zürich 1843, 1847, 1849—1851, 1853—1857, 1869.

Nagler, K.-Lex. XV, p. 200. — Zürch. Bürgeretats. *H. Appenzeller.*

Scheuchzer, David, Kupferstecher, von Zürich, wurde dort 1704 als der Sohn des berühmten Naturforschers Prof. Dr. med. Jakob Sch. geboren und starb ledigen Standes 1739 in Thalwil. Er ist nur bekannt durch folgende vier radierte und mit seinem Namen bezeichnete Kupfer für Zürcher Neujahrsblätter:

1 Bl. der Konstaffel und Feuerwerker 1738: „Anfang der Fünfften Belagerung der Stadt Zürich 1444“, 16,5/27,5.
3 Bl. der Burger- oder Stadtbibliothek:
1736: „Gefangen-Nehmung des Ammann Friesen auf dem Züricher-See 1447.“ 17/28,5.
1737: „Einholung Herzog Siegmunds auf dem Zürcher-See 1474“, 17/27,5.
1738: „Die Willkommene Züricher zu Bern 1476“, 16,5/27.

Mitt. d. Hrn. Dr. *C. Keller-Escher.* *H. Appenzeller.*

Scheuchzer (Schüchzer), Hans I., Goldschmied, geb. in Zürich am 25. Juli 1582, gest. 1636. 1595 war er Lehrling bei Hans Röuchli, 1597 bei Hs. Jacob Aaberli; 1607 wurde er Meister. 1615 bekleidete er das Amt eines Zwölfers bei den Schuhmachern; 1617 war er des Rats, 1620–1632 Münzmeister, 1626 Bauherr, 1633 Landvogt im Rheinthal. 1609 verheiratete er sich mit Regula Meyer.

Von Sch. befindet sich ein Spitzbecher, eine Stiftung Joh. Casp. Murers und R. Simmlers auf die Chorherrenstube in Zürich, heute als Depositum der Stadtbibliothek im Schweiz. Landesmuseum.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer*, Coll. VI, p. 327. — Anz. A.-K. 1899, p. 34. *C. Brun.*

Scheuchzer, Hans II., der Sohn des Münzmeisters Hans Sch. I., wie sein Vater Goldschmied, geb. in Zürich am 5. Jan. 1622, gest. am 20. Nov. 1686 oder 1687. Er war 1636 Lehrling bei Melchior Trüb und wurde 1646 Meister. Er bekleidete 1660 das Amt eines Zwölfers zur Schuhmachern, 1663 das des Vogts zu Eglisau. 1669 war er des Rats, 1678 Bauherr, 1681 Landvogt zu Baden. Seine Frau hieß Anna Hirzel.

Von Hans Sch. II. besitzt das Schweiz. Landesmuseum als Depositum der Bogenschützengesellschaft Zürich einen silbernen Kelchbecher mit den Wappen von Schönau und Bürkli aus dem Jahre 1656.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — Anz. A.-K. 1899, p. 34. — *H. Meyer*, Coll. VI, p. 329. *C. Brun.*

Scheuchzer, Hans Jakob, Goldschmied, der Sohn des Goldschmieds Hs. Kaspar Sch. zu Wattwil, geb. in Wattwil 1720, gest. im Mai 1801. Er war Lehrling bei seinem Vater und wurde 1746 Meister. 1796 ist er Totengräber am Großmünster gewesen. Er war zweimal verheiratet: 1746 mit Elisabetha Kambli und 1763 mit Margaretha Ziegler.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *C. Brun.*

Scheuchzer, Hans Kaspar, Goldschmied, der Sohn des Kornhausmeisters Heinrich Sch., geb. in Zürich am 9. April 1691. Er war 1704 Lehrling bei Hans Jakob Geßner. Später Goldschmied zu Wattwil im Toggenburg, erneuerte er sein Bürgerrecht 1742 und starb 1780 in sehr hohem Alter. In erster Ehe war er 1713 mit Anna Ulinger, in zweiter 1736 (?) mit Magdalena Schmid von Stein, in dritter Ehe mit Magdalena Klauser aus dem Toggenburg verheiratet. Wegen allzu naher Verwandtschaft mit seiner ersten Frau hatte er Zürich verlassen müssen. Sein Stiefsohn, Hans Jakob Meylin, lernte 1722 bei ihm.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *C. Brun.*

Scheuchzer, Hans Kaspar, Goldschmied, der Sohn des Pfarrers Heinrich Sch. zu Müllheim, geb. dort oder in Zürich 1722, gest. 1767. Er lernte in St. Gallen und wurde 1747 Meister. Er war Hauptmann und heiratete 1748 Regula Ott zum Schwert.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. *C. Brun.*

Scheuchzer, Johannes, Goldschmied und Goldarbeiter, der Sohn des Hans Kaspar Sch. zu Thalwil, geb. in Zürich 1721, gest. 1771. Er war 1738 Lehrling bei Hans Kaspar Ulrich und wurde 1741 Meister. Er war zweimal verheiratet: 1747 mit Anna Katharina Bürkli und 1755 mit Anna Dorothea Holzhalb.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *C. Brun.*

Scheuchzer, Johannes, Goldschmied, von Zürich, der Sohn des Goldschmieds Hans Jakob Sch. Er wurde 1767 als Meisterssohn geledigt

und 1785 Meister. Im selben Jahre verheiratete er sich mit A. Dorothea Ammann. Er starb 1824.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher*. *C. Brun.*

Scheuchzer, Kaspar, Goldschmied, der jüngste Sohn des Goldschmieds Kaspar Sch. zu Wattwil, geb. dort 1733. Er lernte bei seinem Vater zu Wattwil und wurde 1763 Meister. Im selben Jahre heiratete er Elisabeth Giezentanner von Wattwil. Er wohnte im Niederdorf und starb 1769.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher*. *C. Brun.*

Scheuchzer, Rudolf, Goldschmied, der Sohn des Goldschmieds Hans Sch., geb. in Zürich 1630. Er wurde 1656 Meister und starb ledigen Standes 1671.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher*. *C. Brun.*

Scheuchzer, *Wilhelm* Rud., Landschaftsmaler, von Zürich, wurde am 24. März 1803 in Hausen am Albis geboren, wo sein Vater, Joh. Caspar Sch., ein Nachkomme des berühmten Naturforschers Hans Jakob Sch., Pfarrer war; 1810 siedelte die Familie nach Bassersdorf über. Da der junge Wilhelm schon früh eine ausgesprochene Neigung zum Zeichnen bekundete, thaten ihn die Eltern mit 16 Jahren zu dem Landschaftsmaler Heinrich Maurer nach Zürich in die Lehre. Dieser betrieb neben der Kunst das Handwerk der Flachmalerei, und obwohl der Schüler meist mit diesem und dem Farbenreiben beschäftigt wurde, fand er während der vier Jahre doch reichlich Gelegenheit für seine künstlerische Ausbildung. Nach beendigter Lehrzeit blieb Sch. zuerst bei seinen Eltern in Bassersdorf und malte Ansichten für die Kunsthandlung Trachsler in Zürich, ohne aber Befriedigung bei dieser Arbeit zu finden. Weit größern Genuß verschaffte ihm 1824 eine Studienreise ins Berner Oberland, die er gemeinsam mit seinem Freunde Heinrich Reutlinger unternahm. Im folgenden Jahre durchreiste er zeichnend und malend die welsche Schweiz und Norditalien bis Mailand. Eine ganze Reihe hübscher und fleißig ausgeführter Aquarelle waren die Früchte dieser beiden Reisen und legten den Grundstein zu seinem Rufe. 1826 engagierte ihn der Kunsthändler Velten in Karlsruhe für eine Reise durch das Fürstenbergische Ländchen, um eine Serie von Landschaften nach der Natur aufzunehmen und in Aquarell auszuführen. Diese 12 Ansichten hat denn auch Sch. nebst zirka 40 Ansichten von Karlsruhe, Baden-Baden etc. und einigen Tierbildern nach Kunz für die genannte Firma auf Stein gezeichnet.

Indessen trieb es Sch. zu weiterer selbständiger Ausbildung; er schlug seine Werkstätte 1830 in München auf, gab sich mit Eifer dem einmal gewählten Fache, der Landschaftsmalerei hin und machte daneben zahlreiche Wanderungen in das bayrische Hochland. 1837 dehnte er dieselben auf das Salzkammergut, 1839, 1840 und 1841 auf Tirol und Graubünden aus. Seine Bilder fanden guten Absatz, und manch ehrenvoller Auftrag ward ihm zu teil. Für den Prinzen Karl von Bayern malte er 12 Aquarelle von Tegernsee, und für das Schloß Hohenschwangau führte er, im Auftrage des Königs Max II., sechs große enkaustische Wandgemälde, orientalische Landschaften nach Widmer aus. Die in Aquarell kopierten italienischen Landschaften Karl Rottmanns in den Arkaden des Münchener Hofgartens wurden erst nach Sch.s Tode von der bayrischen Staatsregierung erworben und dem kgl. Kupferstichkabinett einverleibt.

1846 verheiratete sich Sch. mit Frl. Ursula Deggeler aus Schaffhausen, welche er schon 1825 bei einem Ausfluge an den Zürchersee kennen lernte. Sie begleitete ihn nunmehr auf seinen fernern Wanderungen als treue Genossin, und 1860 frischten sie ihre Erinnerungen nochmals durch eine Reise in die Heimat auf. In den 1850er Jahren fertigte Sch. für den Verleger Franz in München zu dessen Werk „Das malerische Bayern“ eine größere Zahl Originale an, welche von verschiedenen Künstlern in Stahlstich reproduziert wurden. Er erteilte auch Unterricht und zählte sogar die Gemahlin des damaligen Prinzen Luitpold zu seinen Schülerinnen. König Ludwig I. von Bayern erwarb 1861 das Gemälde der „Insel Ufenau“ und Ludwig II. später ein Bild der „Tellskapelle.“ Die schweizerischen Lokalausstellungen von 1822 bis 1853 und die Turnusausstellungen von 1840 bis 1863 brachten fortwährend eine größere oder kleinere Anzahl Oelbilder und Aquarelle zum Verkauf. Sch. starb an einer Lungenentzündung nach kurzem Krankenlager am 28. März 1866 in München.

In schweizerischen Sammlungen befinden sich folgende Oelgemälde des Künstlers: in Zürich (im Künstlergut): „Partie im Fulschertal in Tirol“ (sein letztes Bild, bez. 1866. H. 0,64; Br. 0,85); in Winterthur: „In der Schwendi, Kt. Appenzell“; in St. Gallen: die „Eisenschmelze im Ferreratal“ und der „Eingang ins Vilsalpertal, Tirol.“ Mehrere seiner Gemälde sind auch in deutsche Galerien übergegangen, und von der enormen Fülle von Aquarellen und Handzeichnungen gingen die bedeutendsten in den Besitz der Königin Theresa von Bayern und anderer fürstlicher Personen über. Bei Anlaß der durch die Zürcher Künstlergesellschaft 1866 veranstalteten Ausstellung des Nachlasses des Künstlers

schenkte dessen Gattin der Sammlung 220 Blätter seiner Studien von 1820—1825, und mit der damit verbundenen Verlosung fielen ihr noch weitere 72 Blätter der spätern Periode zu. Sie besitzt deshalb in vier Bänden geordnet die reichste Kollektion Handzeichnungen von Sch.

N.-Bl. Kstlergesellsch. Zürich 1867. — *Nagler*, K.-Lex. XV, p. 199. — *Bötticher*, Malerwerke II, p. 544. — *Seubert*, K.-Lex. III, p. 235. — *Singer*, K.-Lex. IV, p. 193. — Bern. Jahresber. Kstver. 1866, p. 3. — *Brun*, Verz. d. Kstwerke, 4. Aufl., p. 61. *H. Appenzeller.*

Scheuermann, Daniel und Emanuel, s. Scheuermann, Samuel Joh. Jak.

Scheuermann (Scheurmann), Samuel Johann Jakob, Kupferstecher, in Aarau, wurde am 20. April 1770 in Bern als der Sohn des Kupferschmieds *Daniel Sch.* von Aarburg und dessen Gattin Maria, einer gebornen Schmid, geboren und am 28. April im Münster getauft. Nach Absolvierung seiner Lehrzeit in Bern gründete er 1796 in Aarau ein eigenes Atelier. Er verheiratete sich am 31. Jan. 1798 mit einer dortigen Bürgerstochter und erwarb 1806 durch Ankauf eines Hauses vor dem St. Laurenztor das Bürgerrecht von Aarau. Er versah von 1802—1810 neben seinem Berufe noch die Stelle eines Zeichenlehrers an der aargauischen Kantonsschule. Seine Teilnahme an dem von Joh. Rud. Meyer, Vater, veranstalteten und von dem Straßburger Geometer J. H. Weiß aufgenommenen großen Atlas der Schweiz (1796—1802), dessen Stich er mit C. Guérin und G. Eichler ausführte, erwarb ihm mit einem Male weite Anerkennung und Ruf. Mit erstaunlichem, durch eine feste Gesundheit begünstigtem Fleiße vollendete er seitdem eine Reihe geschätzter Arbeiten seines Fachs, welche A. Schumann vollzählig im 31. Bande, p. 142 f., der Allg. Deutschen Biographie anfgezählt hat. Sch. stach außer sechs Blättern des genannten Atlasses die von J. H. Weiß aufgenommene Carte générale de l'Atlas suisse (ebenfalls mit Guérin); die Karte von Bern und Umgebung von Bollin; Stapfers und Thellung von Courtlarys Karte des Erguel; David Breitingers Plan der Stadt Zürich (1824); die Karten der Schweizerkantone zum Helvetischen Almanach; eine Karte des Kantons Aargau (von ihm selbst auch gezeichnet); eine Karte der Gegend von Vindonissa (nach eigener geometrischer Aufnahme); einen Plan von Aarau; Bilder für die „Alpenrosen"; die erste und zweite von H. Kellers Reisekarten der Schweiz; Kellers Wegekarten des Kantons Zürich, wovon die größere mit Darstellung der Kirchen und Schlösser in Ansicht; Kellers Grundrisse Zürcherischer Ortschaften, mit Ansichten der Kirchen und Schlösser; sein Panorama vom Rigi (das größere), vom Weißenstein, vom Heiligenberg, vom Freudenberg, von der Röthifluh, vom Dome zu Mailand, von Chiavenna u. s. w. Das von K. Bolliger lithographierte Panorama von der Habsburg (1821) wurde von Sch. aufgenommen. In den letzten Lebensjahren trat als Folge der sitzenden Lebensweise eine Lähmung der untern Körperteile ein, welche ihn an selbständiger Fortbewegung hinderte, so daß man ihn täglich zum Arbeitstische tragen mußte. Der Tod erfolgte am 27. Jan. 1844. Von seiner Gattin Magdalena Hässig hinterließ er einen Sohn und zwei Töchter.

Der Sohn, Jakob *Emanuel Sch.*, geb. am 25. Juni 1807 zu Aarau, bildete sich bei seinem Vater zum Kupferstecher aus, arbeitete längere Zeit mit diesem gemeinsam, dann für sich in Aarau und von Ende 1859 an in Zürich, wo er am 13. Aug. 1862 starb. Auch er arbeitete wie der Vater für den Panoramenzeichner Heinrich Keller. Er stach auch eine Reihe von Karten, so ein Blatt mit sieben historischen Karten der Schweiz (1840); den Kleinen Atlas zur Schweizergeschichte (1844, 10 Blatt); Keller, „Die Schweiz, mit den Entfernungen in Wegestunden" (1844) und „Schulwandkarte der Erde."

A. Schumann, A. D. B. XXXI, p. 142. — Kat. Zofing. Kstlerbuch 1876, p. 31. *H. Türler.*

Scheurmann, s. Scheuermann.

Scheuß, s. Schieß.

Schiber, s. Schyber.

Schider, Fritz, Maler und Zeichenlehrer, geb. am 13. Febr. 1846 in Salzburg, gest. am 15. März 1907 in Basel. Er gehörte lange Zeit zu den hervorragendsten Gestalten der Basler Künstlerwelt. Einer ganzen Generation ist er Lehrer, Berater und Anreger gewesen, und mancher junge Basler Maler verdankt nur gerade ihm die entscheidende Forthülfe. (Wie manchem er abgeraten hat, das bleibt im Dunkeln; jedenfalls aber hat er auch da viel Gutes gewirkt, bezw. Schlimmes verhindert.)

Sch. stammte aus einer alten Salzburger Familie, besuchte das Gymnasium in Linz und zeigte schon da bedeutendes Zeichen- und Maltalent; als Schüler der obersten Klasse erteilte er bereits privatim Zeichenunterricht. Aber der Vater wollte nichts von Künstlerwerden wissen, und der Sohn bezog die Bergakademie zu Leoben. Als er dort im Examen durchgefallen war, gab der Vater endlich seinem Drängen nach der Kunst Gehör, und Sch. ging nach Wien, 1868 mit seinem Freunde Hans Makart nach München. Dort wurde er (1868—1873) Schüler Alexander v. Wagners und Arthur v. Rambergs, denen er zeitlebens ein dankbares Andenken bewahrt hat. Er erwarb sich Medaillen und verkaufte Bilder. Dennoch haben nicht die genannten Lehrer den wirklich entscheidenden

Einfluß auf Sch. ausgeübt; dieser kam vielmehr 1869 von der ersten internationalen Ausstellung in München, wo Bilder wie Gustav Courbets „Steinklopfer“ und Werke von Leibl ihm plötzlich die Augen über sich und seine Kunst öffneten. Die neuen „Lehrer“, d. h. ihre Bilder, wiesen ihn in die Natur; so entstand ein Liebespaar „Im Grünen“ und jenes helle, dekorative, lebendige Bild „Am chinesischen Turm in München“, das noch 1901 in München Aufsehen machte und das heute eine Zierde des Basler Museums ist. Wilhelm Leibl, der um zwei Jahre ältere, wurde dann sein Freund, sein treuester fürs Leben, und der Stolz und das Glück dieser Freundschaft leuchteten aus Sch.s Blick, so oft man mit ihm zusammentraf. Nachdem er sich mit Leibls Schwestertochter verheiratet hatte, folgte er nach drei Jahren erfolgreichen selbständigen Schaffens 1876 einem Ruf an die von der Gemeinnützigen Gesellschaft geführte Zeichen- und Modellierschule in Basel. Er hatte sich dieses Institut wohl großartiger vorgestellt, als es war, und sah bald ein, daß er da einen gewissen Verzicht auf eigenes Künstlertum leisten und harte, nicht immer erfreuliche Arbeit thun mußte. Aber er blieb! Zum Segen dieser Schule, die dann 1886 vom Staat übernommen wurde und an der er wirklich künstlerischen Geist gepflegt hat; zum Segen auch der vielen, die dort, in den Jahren 1881—1901, ebenfalls an der Obern Realschule, seine Schüler gewesen sind.

Auch die eigene Kunst Sch.s setzte damals wieder ein, auf neuen Wegen zunächst; er zeichnete und malte Anatomie und zwar für Künstler, im Vereine mit dem Basler Anatomen Prof. Jul. Kollmann, an dessen „Plastischer Anatomie für Künstler“ er mitgearbeitet hat. Er ging dann selbständig weiter mit einem großen Atlas „Plastisch-anatomische Studien für Akademien, Kunstgewerbeschulen und zum Selbstunterricht“ (Leipzig 1893; 56 Tafeln); eine kleinere Ausgabe davon fand als „Plastisch-anatomischer Handatlas“ besonders weite Verbreitung (2. Aufl., Leipzig 1903; 116 Tafeln). In Anerkennung dieser Arbeiten ernannte ihn die Universität Basel 1896 zum Ehrendoktor der Medizin. Aber neben dieser streng wissenschaftlichen Thätigkeit und dem seine Zeit stark in Anspruch nehmenden Unterricht fand Sch. immer noch Gelegenheit zu freier künstlerischer Arbeit. Er malte Porträts und Genrebilder in Oel, sodann besonders viel in Wasserfarben. Da hat er nun vornehmlich Landschaften geschaffen, breit und flüssig in der Technik, von großer Sicherheit in den Formen: Bilder, die, wo sie auf Ausstellungen erschienen, immer als ganz vorzüglich, frisch und lebendig gepriesen wurden. Solche Aquarelle zu malen gaben ihm besonders zwei wohlverdiente Urlaube (1886/87 ein halbes, 1898 ein Vierteljahr) Gelegenheit; er bereiste damals, emsig und mit altem Glück arbeitend, Italien und Südtirol. Kleinere Ferienaufenthalte machte er in der frühern Heimat, zum Teil in Leibls Nähe, oder in Graubünden und in andern Teilen der Schweiz; von überall her hat er Aquarelle, wohl auch frische Oelstudien, heimgebracht. Zu Hause pflegte er, in Oel und Aquarell, mit Liebe das Stillleben. Er war auch da von ausgezeichneter Klarheit, dazu von herzerfreuender Sachlichkeit und Kraft; kein konventioneller Atelierton, wie er namentlich bei Stillleben beliebt ist, stört, sondern die Sachen leuchten in ihrer natürlichen Farbe, im Lichte des lieben Tages.

Als Mensch war Sch. eine sonnige Natur; wo er hinkam, herrschte Frohmut und Humor. Darum war er auch als Lehrer so ausgezeichnet: streng in seinen Anforderungen, dafür aber ein liebenswürdiger Charakter und Führer. Die Stadt Basel hat ihm das Bürgerrecht geschenkt; der unvergeßliche Bildhauer Max Leu (s. d.) hat eine außerordentlich lebensvolle Büste Sch.s geschaffen.

Von Sch.s Werken sind öffentlich ausgestellt: in der Oeffentlichen Kunstsammlung in Basel „Der chinesische Turm in München“ und „Stillleben“ („Blumenkohl)“; in der Galerie des Basler Kunstvereins „Der Zahnarzt“, „Marktkarren“ und „Selbstporträt.“

Ad. Vögtlin in der „Schweiz“ 1904, p. 441—447 u. 482 ff. (mit 33 Abbild., worunter p. 441 diejenige der Büste von Leu). — *X. Wetterwald* in der Schweiz. Lehrerztg. 1907, p. 204 f. — Ferner Kritiken des Verfassers dieser Skizze in der Nationalztg. (Basel), passim (bes. bei Gelegenheit der Nachlaßausstellung, 5. Mai 1907.)

Geßler.

Schiel, Johann Niklaus, Maler, aus Frankfurt a. M., kam 1783 nach Bern und war dort als Zeichner und Illuminist thätig. Im Aug. 1798 ließ er sich auf das Nationalregister der helvetischen Bürger setzen. Er starb in Bern am 7. März 1803 im Alter von 52 Jahren. Man hat von ihm einige kolorierte Kupferätzungen: „Die Stadt Thun von Westen“; „Das Schloß Thun von Osten“; „Die Gegend des Marzili bis zum Gurten von Albrecht Hallers Wohnhaus aus.“

Burgerkammermanual von 1783. — Falkeisensche Samml. in der Oeffentl. Kstsamml. in Basel. *H. Türler.*

Schieß (Scheuß), Johannes, Zeichner, Aquarellist und Kupferstecher, geb. am 28. Febr. 1799 in Herisau. Er erhielt dort im Zeichnen Unterricht durch Maler Tanner aus Richterswil, begab sich 1818 zu weiterer Ausbildung nach Zürich, hielt sich darauf in Bern, Neuenburg, Basel und Schaffhausen auf und nahm schließlich seinen

Wohnsitz in St. Gallen, wo er am 28. Febr. 1844 mit Hinterlassung seiner Frau (Dorothea Sulzer von Schaffhausen) und zweier Kinder starb. Entscheidend für seine Richtung wurde der Aufenthalt in Neuenburg, wo er Schüler des jüngern (Gabriel) Lory war und sich eng an dessen Vorbild anschloß. Sch. stellte seit 1825 wiederholt in St. Gallen aus, beteiligte sich auch an schweizerischen Ausstellungen und galt als ein tüchtiger Künstler. Neben Landschaften (Ansichten) hat er in manchen seiner Bilder das häusliche Leben und Gewerbe zur Darstellung gebracht und malte auch Porträts. Die Kupferstichsammlung des Eidg. Polytechnikums in Zürich besitzt von ihm folgende Blätter:

a) Bleistiftzeichnungen:

1) „Weinlese im st. gallischen Rheintal." Fol.
2) „Bauerntypen." Fol.

b) Aquarelle.

3) „Der Weber in seiner Webstube." Fol.
4) „Am Schollberg." Fol.

c) Aquatintablätter:

5/6) Ansicht von Herisau von der Mittagseite und von der Abendseite (in zwei Tönen). Fol.
7/8) Heinrichsbad (bei Herisau) von der Abend- und von der Mitternachtseite, 4°, nach J. Weiß.
9) „Ansicht des Heinrichsbades bei Herisau." 4°.
10) „Maison de paysan auprès de Meyringen." 8°.
11/12) „Maison de paysan à Stein" und „Vue du Grand-Scheideck", nach Henry Baumann. 4°. (Bei Dickenmann in Zürich erschienen.)
13) „Tschamot" (Chiamutt), Ansicht von der Talsohle aus. Aetzdruck. 4°.
14/15) „Vue de la Joungfrau et du Château d'Unspunnen" und „Maison de paysan et Vue du Grand-Scheidegg", nach Henry Baumann. Aquat. kolor.

Außerdem nennen die Verzeichnisse der Ausstellungen in St. Gallen von 1825—1841: Drei „Ansichten von der Schollbergstraße"; zwei „Ansichten nach der Natur", Aquarelle, 1825; „Webkeller, Pendant zur Appenzeller Bauernstube"; „Sennenküche"; „Die neue Teufelsbrücke"; „Das Urner Loch gegen Andermatt"; „Bauernhaus bei Schwyz"; „Baumpartie"; „Vordergrundstudien", alles Aquarelle (1832). „Ansicht vom Säntis" (vom Roßfall hinter Urnäsch); „Bauernhaus bei Willigen im Oberhasli"; „Bauernhaus im Kanton Unterwalden"; „Flüelen im Kanton Uri"; „Christus am Kreuz" (nach Würsch), alles Aquarelle 1835. „Tote Vögel"; „Die neue und die alte Teufelsbrücke"; „Ansicht von Bund", gegen Lichtensteig und gegen Wattwil, und die „Kurfürsten", alles Aquarelle, 1838. „Landschaft" (eigene Komposition); „Pferde und Maultiere", Kopien; „Kopie nach Belange"; drei „Bildnisse"; „Gegend bei St. Gallen"; „Neues Schulhaus in St. Gallen", 1841.

Appenz. Monatsbl. XX (1844), p. 47 f. — *Nagler,* K.-Lex. XV, p. 203. — *Hartmann,* Kstgesch., p. 368. — Verz. d. Gegenst. d. Kstausst. in St. Gallen 1825, 1832, 1835, 1838, 1841, 1844. — Die Schweiz im 19. Jahrh. III, p. 123. *T. Schieß.*

Schieß, Klaus, Maler, von Rapperswil, malte 1567 in Iberg (im Kt. Schwyz) einen sog. Oelberg, d. h. eine Gefangennahme Christi am Oelberg und erhielt dafür sieben französische Dicken. Fraglich bleibt dabei, ob es sich um ein reines Gemälde handelt oder ob (was wahrscheinlicher ist) der Maler nur die plastischen Figuren des Vordergrunds zu bemalen hatte und dazu einen Hintergrund malte.

E. A. S.(tückelberg), N. Z. Ztg. 1900, Nr. 55, Morgenbl., Feuill. *T. Schieß.*

Schieß, Traugott, Maler, am 9. Febr. 1834 in St. Gallen geboren als der Sohn des Pfarrers Johann Heinrich Schieß von Herisau und der Margareta Bernet von St. Gallen. Er brachte seine Jugend größtenteils im st. gallischen Rheintale zu, wo der Vater seit 1839 Pfarrer in Grabs war. Nachdem er die Dorf- und die Realschule in Buchs besucht hatte, trat er mit 14 Jahren als Lehrling in die lithographische Anstalt von Tribelhorn in St. Gallen ein, um die von der Mutter ererbte Anlage zum Zeichnen auszubilden, und siedelte 1851 nach Basel über, wo er Schüler von Horner wurde und daneben an Knaben Zeichenunterricht erteilte. Ferienaufenthalte in Grabs, namentlich während des Sommers 1853, wurden zu fleißigem Naturstudium und Aquarellieren benutzt. Zu weiterer Ausbildung gedachte er 1854 nach Düsseldorf oder Paris zu gehen, entschied sich aber zuletzt für München und fand da im Herbst durch die Vermittlung der St. Galler Kupferstecher Merz und Gonzenbach Aufnahme im Atelier von Joh. Gottfr. Steffan, besuchte außerdem Abendkurse an der Akademie und zeichnete nach Modellen. Er hatte bis dahin nur Aquarelle gemalt und in dieser Kunst große Fertigkeit erlangt, wandte sich aber jetzt ganz der Oelmalerei zu, deren Technik er sich unter Steffans Leitung in kurzer Zeit aneignete.

Im Frühjahr und Sommer 1855 und von da an Jahr für Jahr unternahm Sch. mit seinem Lehrer oder mit andern Freunden, wie dem Kupferstecher Friedrich Zimmermann, dem Zeichenlehrer Bion von St. Gallen etc., kleinere und größere Studienreisen in die bayrischen Vorberge und besonders in die Schweiz, die er in ihren landschaftlich schönsten Teilen wohl fast vollständig kennen lernte, bald freilich nur auf flüchtiger Wanderung, wie die Westschweiz, bald auch während wochen-, ja monatelangen und selbst wiederholten Aufenthalts. Ganz besonders bevorzugte er dabei neben dem Rheintal, in das ihn immer wieder Besuche bei den Eltern führten, die Gegend des Walensees, sowohl das rechte

wie das linke Ufer und die Höhen oberhalb Murg, hielt sich aber auch öfters wochenweise in Richisau auf, zeichnete und malte etwa einen Monat lang im Linthtal und im Schächental, dann am Vierwaldstättersee und ähnlich später am Brienzersee, in Iseltwald etc., und jedesmal kehrte er im Herbst mit reicher Ausbeute heim nach München, das er zum ständigen Wohnsitz erwählt hatte. Kurze Zeit teilte er (1858/59) seine Wohnung mit dem Luzerner Maler Schiffmann, später mit Theodor Schüz, trat dann 1862 in die Ehe mit Emilie Steffan, der ältesten Tochter seines Lehrers und Freundes, konnte sich aber des Familienglücks nur wenige Jahre erfreuen, da er im Febr. 1869 von einer heftigen Lungenentzündung erfaßt und, nachdem er vergeblich in Davos Heilung gesucht, am 14. Nov., noch nicht 36 Jahre alt, den Seinen entrissen wurde.

Schon in der Zeit, wo Sch. noch in Steffans Atelier arbeitete, beteiligte er sich mit Erfolg an schweizerischen und deutschen Kunstausstellungen und wurde 1857 in Bern mit der Medaille ausgezeichnet. Wenn Adolf Frey in seinem Buche über Koller ihn gewissermaßen nur als geschickten Nachahmer Steffans gelten läßt, so kann dies für die ersten Jahre in beschränktem Maße als berechtigt anerkannt werden und ist auch durchaus natürlich, da sie im gleichen Atelier arbeiteten, gemeinsame Studienreisen machten und dabei oft selbst die gleichen Objekte für ihre Studien wählten, was die große Verwandtschaft ihrer Bilder bewirken mußte. Für die spätern Jahre aber ist diese Einschätzung ganz unzutreffend. Schon früh hatte Sch. in München unter der Anleitung des bekannten Tiermalers Friedrich Volz sich auch mit dem Tierstudium befaßt, und wiederholtes Zusammentreffen mit Koller in der Richisau führte zu Einladungen von dessen Seite, denen Sch. im Herbst 1858 und 1859 Folge leistete. Er kopierte und malte in Zürich unter Kollers Leitung mit bestem Erfolge, schwächte aber dadurch, daß er nach dem Vorgange jenes angestrengt mit dem Feldstecher arbeitete (er war wie Koller kurzsichtig), seine Augen dauernd, so daß er sie namentlich bei Licht schonen mußte. Mit Vorliebe brachte er von da an auf seinen Bildern Tiere als Staffage an und bevorzugte besonders die Schafe, die er in Murg eifrig studierte. Für seine Bilder entnahm er in den 1850er und noch anfangs der 60er Jahre die Anregung meist den Skizzenbüchern und Studien, die er aus der Schweiz nach Hause gebracht hatte, malte die heimatlichen Berge, Seen und Bäche, auf die ihn sowohl die Eindrücke der Jugend wie Steffans Vorbild hinwiesen. Aber wie dieser keineswegs ausschließlich Bäche und Berge gemalt hat, so fühlte Sch. sich in den spätern Jahren mehr und mehr von dem Hügelland und der Ebene mit ihren nicht gleich erhabenen, aber mannigfaltigeren, stimmungsvolleren und malerisch ihn mehr ansprechenden Erscheinungen angezogen; er ging von der Vedute zum Stimmungsbild über und fand seine höchste Befriedigung in der idealen Landschaft. Im Zusammenhange damit zeichnete und malte er jetzt (ohne der Heimat ganz untreu zu werden) viel in Münchens engerer und weiterer Umgebung, an der Isar auf- und abwärts, im Buchenwalde bei Großhesselohe, in Blutenburg und in Menzing (nördlich von München), wo die Landschaft in ihrem Charakter sich schon der später so bevorzugten Dachauer Gegend nähert.

Auch in der Technik war Sch. bemüht, sich von dem braunen Atelierton zu befreien, hell zu malen und auch die Schatten klar zu halten. Kurze Notizen, die er, schon krank, über seine Auffassung der Landschaftsmalerei und ihrer Technik 1869 während eines Aufenthalts bei seinem Bruder in Basel niederschrieb, zeigen, daß er sich dabei des Gegensatzes zur herrschenden Richtung wohl bewußt war. Die Bekanntschaft mit Koller mochte dazu beigetragen haben, ihn auf diese Bahnen zu führen. Unrichtig aber ist es, wenn behauptet wird, er sei unter Arnold Böcklins Einfluß gestanden. Er war mit Böcklin wohl bekannt, wie auch mit Lenbach und so vielen andern (Böcklin malte auch vorübergehend in Steffans Atelier), und Zeugnis von dieser Bekanntschaft gibt noch jene Bleistiftzeichnung von Sch. im Besitze der Basler Kunstsammlung, die Böcklin in der Zeit des Münchner Aufenthalts darstellt; eine tiefer gehende Beeinflussung aber ist nicht nachzuweisen. Weit eher dürfte eine Studienreise nach Köln und Antwerpen, die 1861 (?, mit Schüz?) unternommen worden war, nachhaltigen Eindruck ausgeübt haben.

Welche Erfolge Sch. erzielte, ist heute kaum mehr richtig zu beurteilen, da von seinen zahlreichen Bildern die meisten in Privatbesitz (viele nach England und Amerika) übergingen und nur ganz wenige sich in öffentlichen Sammlungen finden. Doch zeigen auch diese wenigen die Vorzüge, die ihm den Beifall seiner Zeit gewannen: sichere Zeichnung und namentlich in der Farbengebung außerordentliche Naturtreue, die spätern tiefen poetischen Stimmungsgehalt und großzügige Form. Der reichhaltige Nachlaß aber im Besitze der Familie (wenige Bilder, dagegen zahlreiche Studien und Zeichnungen, sowie die Skizzenbücher) gibt Zeugnis nicht nur von außerordentlichem Fleiß im Naturstudium bis in alle Details, sondern auch von einem hervorragenden Können und von einer andachtsvollen Versenkung in die Natur, die seinem tiefreligiösen

Sinn entsprach. Wäre ihm ein längeres Wirken beschieden gewesen, so hätte er zweifellos unter den schweizerischen Landschaftern des 19. Jahrh.s einen Ehrenplatz erhalten.

Die wenigen Arbeiten von Sch., die aus öffentlichen Sammlungen oder Privatbesitz angeführt werden können, sind die folgenden:

1) „Wasserfall im Aversertal" (Kt. Graubünden).
2) „Studie aus dem Glarner Gebirge."
3) „Ruhende Schafe". (1—3 Eigentum des Kunstvereins St. Gallen.)
4) „Wasserfall im Aversertal" (verschieden von Nr. 1), 1867 (Oeffentliche Kunstsammlung in Basel).
5 „Schächental", mit Ziegen (Bes. Altorgan. Claus in Basel).
6) „Waldrand am Walensee."
7) „Ideale Landschaft", mit einem Schafhirten.
8) „Brienzersee bei Iseltwald."
9) „Am Walensee", mit Kuhherde.
10) „Frühlingsbild", mit Bächlein.
11) „Walensee im Sommer."
12) „Am Hinterrhein."
13) „Im Klöntal."
14) „Aus der Umgebung von München", mit Kühen.
15) Drei kleinere Bilder aus der Umgebung von Grabs. (6—15 Bes. Prof. Dr. H. Schieß in Basel.)
16) „Am Walensee" (Kasino in Herisau).
17) „Im Alpsteingebirge."
18) „Am Waldesrand."
19) „Pfarrhaus in Reute" (Kt. Appenzell A.-Rh.).
20) „Elias" (nicht ganz vollendet).
21) Erster Entwurf zu Nr. 7 (nicht ganz vollendet).
22) „An der Würm" (Weidengruppe).
23) „Bei Menzing." 22/23 große Studien.
24) „Kuh."
25) „Kalb im Krautacker."
26) „Schaf." 24–26 große Kopien nach Koller.
27) „Große rote Kuh."
28) „Rind" (Kopf).
29) „Schafgruppe."
30) „Reichenbachfall." (Letztes Bild, nicht ganz vollendet.) 17—30 Nachlaß.
31) Radierung: „Am Waldesrand."
32) Bleistiftzeichnung: „Arnold Böcklin." (Bes. Kunstsammlung in Basel.)

Biogr. Aufzeichnungen der Mutter. — Mitt. von *J. G. Steffan* u. Prof. Dr. *H. Schieß.* — Angaben in den Skizzenbüchern. — *J. G. Steffan* im N.-Bl. d. Zürch. Kstgesellsch. 1876. — Jahresber. d. Bern. kant. Kstver. 1861, p. 9; 1868, p. 10, 36; 1869, p. 4. — *Müller,* K.-Lex. III, p. 453; IV, p. 382. — Dioskuren 1860, 1865. — Schwäb. Merkur 1865–1867. — Zeitschr. f. bild. Kst., Beibl. III, p. 190 (*S-t.* Aus München). — *Seubert,* K.-Lex. III, p. 240 f. — *Kinkel,* Schweiz. Kstleralb. Nr. 9. — *Müller,* Biogr. K.-Lex., p. 466. — *Singer,* K.-Lex. IV, p. 196. — *Bötticher,* Malerwerke II, p. 554. — Bericht Gr. 37 (Art contemporain) Schweiz. Landesausst. Zürich 1883, p. 6. — *Ad. Frey,* Der Tiermaler R. Koller, p. 66, 72, 76. — „Fils de leurs œuvres", p. 507. — Böcklinwerk von Bruckmann (dort soll die Zeichnung [Porträt Böcklins] aufgenommen sein). — Tagbl. der Stadt St. Gallen 1907, Nr. 150, 5. Bl., Feuill. — N. Z. Ztg. 1905, Nr. 334, 2. Beil., Feuill.; 1907, Nr. 186, 3. Bl., Feuill. — Der Kanton St. Gallen 1803—1903, p. 538, 542, 560. — Kat. d. schweiz. Kstausstellungen in St. Gallen 1856 bis 1869. — Kat. d. deutsch. Jahrh.-Ausst. v. 1906, p. 203, Nr. 1501/02. *T. Schieß.*

Schiffmann, Anton, Glockengießer, von Luzern. 1708 goß er sechs Kanonen für die Stadt Zug. 1719 wurde er vom Rat in Luzern angefragt, ob er die Gießhütte seiner Schwester Luise übernehmen wolle; wäre dies nicht der Fall, so solle sie befugt sein, einen Fremden darein zu setzen. Er fand sich jedoch nicht mit ihr ab; deshalb wurde die Gießhütte von Amtes wegen geschlossen und die Schlüssel der Eigentümerin abgeliefert, mit der Weisung, sie könne darüber verfügen; nur dürfe sie keinen Nichtkatholiken dareinsetzen.

Nüscheler, Glockeninschr. in den V Orten. Geschichtsfrd. XXX, p. 148. — *Stadlin,* Gesch. von Zug, Bd. IV, p. 634. — Mitt. von *F. Heinemann.* *Moriz Sutermeister.*

Schiffmann, Barbara, um 1850 als „Haarmalerin" in Altishofen (Kt. Luzern) thätig. *Franz Heinemann.*

Schiffmann, Hans, Maler, um 1630 Mitglied der Luzerner Lukasbruderschaft, gest. in Breslau 1679 (?). *Franz Heinemann.*

Schiffmann, Johann (Anton) Jost I., Wappenmaler, von Luzern, war von 1700—1706 Kaplan in Blatten (im Kt. Luzern), lebte von 1711—1723 als Pfarrer in Malters, starb am 9. Dez. 1723 als Kaplan in Hergiswald bei Luzern. Sein Lieblingsthema war die heraldische Malerei. So verfaßte er 1698 ein Fahnen- und Wappenbuch „österreichischer Ritterschaft", vormals im Besitze von Schöpflin, das Manuskript jetzt in Zürich (Stadtbibl. Vgl. Haller, Bibliothek II, Nr. 1859), 116 S. in Fol., illuminiert, u. a.: Abbildung der Burg Habsburg, Grabstätte Königsfelden, Porträts von Herzog Leopold u. a. m., Treffen von Sempach; das Fahnenbuch des Schwabenkriegs. Neben jenem Sempacher „Wappen- und Fahnenbuch" ist sein Hauptwerk die 1718 für das Stift Beromünster um 159 Gld. hergestellte wappenreiche Kopie des „Liber vitae" von Ludwig Bircher.

Leu, Lex., Suppl. V, p. 361. — *Th. von Liebenau,* Schlacht bei Sempach (Gedenkbuch), 1886, p. 433 (mit vollständigem Titel des Wappenbuchs). — *Estermann,* Sehenswürdigkeiten von Beromünster, p. 76. — *(Balthasar),* Materialien zur Lebensbeschreibung III, p. 325 u. 400 (Msc.). — Geschichtsfrd. XXXI, p. 177. *Franz Heinemann.*

Schiffmann, Jost II. (Jodok), Joseph Niklaus, Landschaftsmaler, wurde am 30. Aug. 1822 in Luzern geboren, der Bruder des bekannten, 1897 verstorbenen Buchhändlers und Bibliothekars Franz Joseph Sch. Er nahm den ersten Kunstunterricht bei Jakob Schwegler (s. d.), betrieb daneben aber noch das Metzgerhandwerk seines

Vaters. Dieses entsprach für die Dauer dem poetisch-romantischen Zuge des zwanzigjährigen Künstlers nicht, der mit reicher Phantasie schon früh skizzierte und erfand und 1842 auf der Turnusausstellung in Luzern bereits mit einem „Stillleben“ und einer „Gegend bei Neuhabsburg“ vertreten war. 1843 zog es ihn nach Rom. Jener Aufenthalt wurde entscheidend für seine Kunstrichtung. Als Gardist deckte er seine materiellen Bedürfnisse, als Künstler aber zog es ihn aus der Kaserne in die Ateliers der Schweizer Freunde Sal. Corrodi, Rudolf Bühlmann und Vinzenz Pfyffer (s. d.) u. a. und zu den alten Kunstschätzen der Galerien und der römischen freien Natur. 1846 stellte er als Frucht dieses Strebens in Rom aus: „Tiber bei Rom“ und „Villa Borghese“; 1848 in Luzern: eine „Abendlandschaft am Teverone“ und „Villa Pamfili in Rom.“ Die Revolution von 1847 in Rom trieb ihn nach Hause; 1849/50 gab er in Luzern Unterricht im Zeichnen und Malen. Hier entstanden u. a. „Geßlers Burg bei Küßnach“, im ganzen sieben Gemälde (dortige Ausstellung von 1850).

1850 setzte der arbeitsreiche Aufenthalt Sch.s in München ein. Aber auch jetzt wirkten heimatliche und selbst südlich-italienische Erinnerungen in seinem Künstlerschaffen immer wieder nach (1851: „Pilatus“, „Rigi“, „Abend am See“; 1853: „Morgen am Vierwaldstättersee“; 1854: „Walensee“ u. s. f.). Sein phantasiereicher Sinn trieb ihn gelegentlich auch dem Genrebilde und selbst der historischen Komposition zu. 1857 erhielt er für sein geschichtliches Episodenbild „Graf von Habsburg und der Priester“ in Bern die bronzene Medaille. Sein historischer Sinn ließ ihn auch zu einem warmen, verständnisvollen Freunde der Altertümer und des alten Kunstgewerbes werden. 1864 förderte er die verhältnismäßig schon frühe Bewegung, sich dieser alten verstoßenen Kunst wieder anzunehmen, und half in München einen Altertumsverein gründen. Sein eigenes Heim verstand er nach feinem, abgeklärtem Geschmacke bereits damals „antik“ zu möblieren, verlor aber ob dieser intim-antiquarischen Kunstpflege etwas von seinem frühern originellen Naturschaffen. Es kehren daher meist frühere Kompositionen in Varianten wieder. Daneben fiel indessen noch die eine und andere neue Schöpfung ab; so stellte er 1863 in Prag die Bilder aus: „Winternacht in einer Abtei“, „Mondnacht in einem bayrischen Gebirgsdorf“; 1864 in Luzern: die „Mondnacht in Partenkirchen“, eine „Sommernacht in der Villa Doria bei Genua“ und die „Herbstnacht bei Heidelberg.“ 1864 in München: „Marienplatz in München.“ 1867 dort: „Das Klausentor in Salzburg“ u.s.f. In Salzburg hatte Sch. von 1861—1881 sich niedergelassen, nachdem der frühe Tod von Gattin und Kind ihm München verdüstert hatte. 1870 wurde er Kustos und 1872 Direktor des Salzburger Stadtmuseums und fühlte sich so in seinem Element als Regenerator des alten Kunstgewerbes. Bahnbrechend wirkte er 1871 mit seinem Vorschlage, stil- und stimmungsvolle abgerundete Zimmer und Säle als Zeit- und Kulturbilder einzurichten an Stelle der frühern rein systematischen Aufstellung. Auch die Restauration der Mariensäule in Salzburg (1876) und des Florianibrunnens (1878) führte Sch. mit Erfolg durch.

Wie immer, erregten Sch.s Verdienste Neid; eine Preßpolemik griff seine neuen Ideen der Museumsorganisation an. Zum Bedauern von Salzburg vertauschte Sch. diese Stätte seines erfolgreichen Wirkens 1881 wieder mit München, wo er aber schon am 11. Mai 1883 starb. Nochmals hatte er zum Pinsel gegriffen und einen seinem antiquarischen Sinn entsprechenden Stil von „Stillleben“ geschaffen.

Durch den Druck wurden vervielfältigt: „Lastschiffe auf dem Bodensee“, „Kloster im Gebirge“, „Stadttor einer alten Reichsstadt“ (in Kinkels Album Nr. 19, 24, 25); ferner „Marktplatz mit Nachtwächter“, „Sommernacht mit Totengräber“ und ein als Kunstbeilage des Neujahrsblatts der Künstlergesellschaft Zürich 1886 mit Biographie aus der Feder von Prof. Heinrich Reinhard herausgegebenes Phototypie-Bildnis des Künstlers.

Pecht, Kstler des 19. Jahrh.s II, p. 344. — A. D. B. XXXI, p. 193. — Allg. Ztg. 1883, Nr. 2651. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 454. — Deutsch. Kstbl. 1853, p. 107, 356, 434; 1854, p. 362; 1857, p. 79; 1858, p. 224. — Dioskuren 1861, 1866. — Zeitschr. f. bild. Kst., Beibl. III, p. 190 (*S—t*. Aus München); XVIII, p. 562 (Nekrolog von *Carl Albert Regnet*); XXI, p. 508 (Versteigerung des Nachlasses in Köln im Mai 1886). — *Seubert*, K.-Lex. III, p. 241. — *Singer*, K.-Lex. IV, p. 197. — *Kinkel*, Schweiz. Kstler-Alb., Nr. 19, 24, 25 u. p. 50 (Text). — *Müller*, Biogr. K.-Lex., p. 466. — *Bötticher*, Malerwerke II, p. 555. — Kat. d. Ausst. d. Kstgesellsch. Luzern, 1869, p. 21; 1889, p. 31. — Bund 1857, Nr. 245, p. 1023. — Ber. über die Beteiligung des Kts. Luzern an der Ausst. in Bern 1857. — *Hirth*, Zimmer der Renaiss. (darin Abbild. 151, 57, 102, 214 Zimmerarrangements Sch.s im Salzburger Museum). — *Mich. Schnyder*, N.-Bl. Zürch. Kstgesellsch. v. 1886.

Franz Heinemann.

Schild, Eduard, Maler, in Brienz (von Schwanden bei Brienz), wurde am 18. Jan. 1878 geboren. Er bildete sich, von 1898—1900, an der Kunstgewerbeschule in München aus. Seither widmet sich Sch. in Brienz der Landschaftsmalerei und beschickt die schweizerischen Turnusausstellungen sowie die Berner Weihnachtsausstellungen.

Pers. Erkund. *H. Türler.*

Schild, Mathäus, Maler, in Brienz, wurde dort am 22. Okt. 1872 geboren. Er bildete sich, von 1891—1896, während 6 Wintersemester, an der

Kunstschule in Bern im Zeichnen und Malen aus und widmete sich hierauf bis zu seiner Erkrankung 1902 der Landschaftsmalerei. Dann wandte er sich der Photographie zu, nahm aber nach seiner völligen Gesundung 1908 die Malerei wieder auf. An der Berner Weihnachtsausstellung von 1908 stellte M. Sch.-Bichsel ein gefälliges Landschaftsbild aus. Sch. erteilt auch Unterricht im Freihandzeichnen an der Gewerbeschule in Ringgenberg.

Pers. Erkund. *H. Türler.*

Schild, Peter, Holzschnitzer, wurde am 23. Okt. 1852 in Brienz geboren und bildete sich dort zum Holzschnitzer aus. Später war er Schüler des Tessiner Bildhauers Caroni an der Kunstschule in Florenz, wo er 1873 bei den Prüfungen die silberne Preismedaille mit dem Diplom für vorzügliche Holzschnitzerei erhielt. Nach Hause zurückgekehrt, war er hier in seinem Fache thätig, starb aber nach längerer Krankheit schon am 9. Febr. 1878.

Mitt. des Zivilstandsamts Brienz. — Bern. Jahresber. Kstverein 1873, p. 7. *H. Türler.*

Schildknecht, Niklaus, Architekt, in Bern, wurde am 16. Dez. 1687 in Rüeggisberg als der Sohn des dortigen Pfarrers und spätern Dekans zu Sigriswil Johann Sch. getauft. Er lernte das Zimmerhandwerk und wurde Werkmeister des Holzwerks. Wie Dekan Gruner in seiner Chronik sagt, „hat er sich auf Verfertigung schöner Pläne gelegt und auf das Steinwerk appliziert", so daß er vom 2. Mai 1718 Steinwerkmeister der Stadt war. 1728 wurde er zum Werkmeister der „großen Kirche" befördert, welches Amt er bis zu seinem Tode versah. Sch., der auf der väterlichen Gesellschaft zum Mohren zünftig war, bewarb sich 1723 um die Aufnahme in die Zunft zum Affen, zu welcher die Steinhauer gehörten. Weil er sich seinerzeit nur „als Zimmerknab habe aufdingen, niemals aber sich als Steinhauer auf- oder abdingen lassen", und weil die Architekten nicht an eine bestimmte Zunft gebunden seien, wurde er abgewiesen. Sch. ist der Architekt der schönen Heiliggeistkirche, eines Musters einer protestantischen Kirche im Barockstil. Seine Pläne wurden am 20. Febr. 1726 vom Rate zur Ausführung bestimmt. Der Bau dauerte von 1726—1729. 1726 erstellte Sch. den Orgellettner im Münster, 1728 und 1729 das in seiner vornehmen Einfachheit bemerkenswerte Rathaus des Aeußern Standes an der Zeughausgasse (jetzt Alpines Museum), 1732 den südlichen Treppenturm am Münster. 1728—1730 nahm er Umbauten im Kommerzienhause vor. Am 29. Juni 1734 übertrug ihm der Rat die Ausführung des Burgerspitals, zu dem der Pariser Architekt Abeille die Pläne gemacht hatte. Mitten in der Arbeit starb Sch. schon am 17. Jan. 1735. Er war seit 1720 mit Anna Katharina Vulpius von Bern verheiratet.

Notizen des †Notars *Howald.* — *Haendcke u. Müller,* Münster in Bern, p. 46, 86. *H. Türler.*

Schilerter, R., Maler, Wappenmaler, Badenser, im 5. Jahrzehnt des 17. Jahrh. in Luzern thätig. Von Sch. stammt die kleine Tafel mit den Wappen Sonnenberg und Zimmermann oberhalb des Taufsteins der Hofkirche in Luzern.

Handschr. Notiz von *J. Schneller* (1844). *Franz Heinemann.*

Schill, Emil, Maler, wurde am 3. Febr. 1870 zu Basel geboren. Er durchlief die Schulen seiner Vaterstadt, erhielt den ersten Kunstunterricht bei dem geschätzten Lehrer der Zeichenschule, Fritz Schider, und hörte daneben die Vorlesungen Jakob Burckhardts. Vier Jahre brachte er sodann an der Kunstschule zu Karlsruhe zu (Prof. Caspar Ritter), ein Jahr in München (Prof. Paul Höcker) und zwei Jahre in Paris (Académie Julian, Jules Lefebvre und Tony Robert-Fleury). Um seinen Horizont zu weiten, unternahm er außerdem Reisen nach England, Holland und Italien und ließ sich endlich dauernd in seiner Vaterstadt nieder.

Sch. ist namentlich als Landschaftsmaler mit großem Glück hervorgetreten; besonders hat er die eigenartigen Reize des baslerischen Jura in feiner, stimmungsvoller Art wiederzugeben verstanden; seine stillen, oft leise an Hans Thoma erinnernden Jura-Veduten gehören zu den Perlen der modernen schweizerischen Landschaftskunst. Als Figuren- und Porträtmaler ist Sch. vornehmlich im Basler Rathaus zu studieren, für dessen Großratssaal er 1904 fünf Monumentalgemälde in Tempera ausführte: „Bundesschwur bei Basels Eintritt in den Schweizerbund", „Ein- und Abzug der eidgenössischen Gesandten", Allegorien auf Basels Handel und Universität; die zwölf Figurenfelder an der Decke des Saals (Monatsbilder) sind ebenfalls Sch.s Werk. Für die Safranzunft zu Basel malte er 1902 zwei Wandbilder, „den Safrankrieg", und für das Lokal der Basler Künstlergesellschaft 1899 die Komposition „Kunst und Kritik." *Landschaftsbilder* seiner Hand besitzen die Museen von Basel („Bilstein", 1900), Lausanne („Le soir", 1896), Chur („Gilgenberg", 1901), Zürich („Sommertag", 1903) sowie die Galerie des Basler Kunstvereins („Juralandschaft", 1906); sechs hervorragende Werke besitzt Hr. L. LaRoche-Ringwaldt in Basel. Von *Bildnissen* verdienen genannt zu werden die Porträts von des Künstlers Gattin, der Herren Bernoulli-von der Tann und F. Baur in Basel. Unter den wertvollen *graphischen* Werken Sch.s treten hervor die drei köstlichen Farbenholzschnitte im großen Festbuch zur Basler Bundes-

feier (1901) sowie die Lithographien „St. Ursanne“ und „Städtebild im Schnee.“
D. Burckhardt.

Schillig, Anton, Goldschmied und Architekt, von 1432—1436 nachweisbar in Luzern.
Franz Heinemann.

Schillig (Schilling), Fräulein Josephine, Malerin, geb. in Altdorf am 19. Juli 1846, seit 1850 in Luzern und Ebikon ansässig. Sie bildete sich unter Xaver Schwegler (Luzern), Alt (Interlaken), Walch und Benteli (Bern) als Blumenmalerin aus, war dann in Paris thätig, lieferte über 20 Bilder nach Amerika und lebt seit 1894 in Ebikon (im Kt. Luzern). An der Jubiläumsausstellung in Luzern 1889 waren von ihren Arbeiten zu sehen: zwei Porträts und ein Stillleben. Außerdem hat sie 1890 in Lausanne im Schweiz. Turnus ausgestellt. *Franz Heinemann.*

Schilliger (Schillinger), Joseph Anton, Glasmaler (und?) Maler sowie Goldschmied, ist von 1595—1644 in Luzern nachweisbar. Er starb am 29. April 1644. 1595 stiftete er als hablicher Mann die heute zerstörten Apostelbilder im Kreuzgange des Barfüßerklosters in Luzern, wobei er sich in Lebensgröße als Judas Thaddäus malen ließ. Nach 1602 trat Sch. als Münzmeister in den Dienst der Spinola in Genua, war 1608 wieder in Luzern, wurde 1609 von den beiden Luzerner Goldschmieden Stünzi (s. d.) vor dem Rat eingeklagt, aber freigesprochen, wurde 1619 Großrat, 1622 Landvogt von Kriens und Mitglied des Stadtgerichts.

Anz. A.-K. 1878, p. 861; 1900, p. 45. — Geschichtsfrd. III, p. 169. — Bull. suisse Numism. 1890, p. 66, 71.
Franz Heinemann.

Schilling, Sebastian, Maler, gebürtig aus Villingen (Baden), malte 1747 in Luzern um 100 Gld. ein neues Altarblatt für die Antoniuskapelle der Barfüßerkirche, das aber in der Folge durch Ratsbeschluß links über der Kirchenpforte seinen Platz fand.

Geschichtsfrd. III, p. 158. — *Estermann,* Die Stiftsschule von Beromünster, p. 179. *Franz Heinemann.*

Schilling, s. auch Schillig.

Schillinger, s. Schilliger.

Schilpli (Schilt, Schülple, Schülpli), Simon, „der Glasmaler von Brugg“, wird in einer Urkunde im Stadtarchive von Brugg 1595 zum erstenmal erwähnt wegen eines Anlehens, das er auf ein Haus aufnahm. 1610 und in den folgenden Jahren wohnte er in Steinibach bei Zollikofen und ließ in Bremgarten bei Bern 1610—1613 vier Kinder taufen. Seine Frau hieß Madlen Steinhüslin. Von 1614 an finden wir ihn wieder in den Brugger Ratsprotokollen. 1620 beschuldigte er die Magdalena Irchin der Hexerei. 1621 verlangte er ein Interzessionsschreiben wegen eines Sohns, der in der Fremde zum Katholizismus übergetreten sei; 1623 kaufte er ein Haus für 300 Gld. und einen Weinberg für 115 Gld. 1626 werden mehrere Söhne und Tochtermänner von ihm genannt, wovon einer in Bern.

In den Königsfelder Jahrrechnungen wird Sch. erwähnt: 1597 wie ihm 43 bemalte Eimer und 1598 eine Anzahl Wappen bezahlt werden. Wahrscheinlich darf Simon Sch. ebenfalls mit dem „Glasmaler zu Brugg“ oder „Meister Simon zu Brugg“ identifiziert werden, der 1600 die sechs Wappenscheiben: Stettler, Schmeltzer, Willading, Grafenried, Gasser und Dachselhofer für die Verwaltungsgebäude des Klosters Königsfelden ausführte, wo sie jetzt ein Fenster des Sitzungssaales im Hauptgebäude der Heilanstalt zieren; sowie 1601 und 1602 Fenster in die Kirchen von Glarus und Windisch lieferte.

Anz. A.-K. 1896, p. 23; 1899, p. 147; 1907, p. 244 bis 246. — Argovia XXX, p. 237 u. 245. — Taufrodel von Bremgarten. — Mitt. des Prof. *Türler* in Bern.
E. Reinhart.

Schilt, Hans, Maler, aus Freiburg im Uechtlande, ward laut Bürgerbuch 1551 unentgeltlich als Bürger von Solothurn angenommen. Als Mitbegründer der Lukasbruderschaft mag er hier genannt werden, wiewohl ihn der Stiftungsbrief von 1559 ausdrücklich nur als „Flachmaler“ aufführt.

Soloth. N.-Bl. 1859, p. 15/16. *F. O. Pestalozzi.*

Schilt, s. auch Schilpli.

Schilter, Joseph, Maler, geb. in Steinen (im Kt. Schwyz) am 18. Mai 1871, studierte am Gymnasium in Schwyz, an den Akademien in München und Düsseldorf. Er malte 1899 das Altarbild, die unbefleckte Empfängnis, und drei Deckengemälde für die Kapelle in Dallenwil (Nidwalden), 1902 für die gleiche Kapelle die Entwürfe für 14 Glasgemälde, ausgeführt von Karl Wehrli in Zürich; ein Wandgemälde („Jesus der Kinderfreund“) im Lehrerseminar in Zug; Deckengemälde und Fahnen für verschiedene Kirchen der Urschweiz. *P. Gabriel Meier.*

Schimpf, Andreas, ein bescheidener Basler Porträt- und Genremaler, wurde 1809 im Elsaß geboren und ließ sich mit seinen Eltern in Basel nieder. Er malte vorwiegend Militärbilder mit bis auf den Gamaschenknopf exakten Uniformen, dann Bildnisse in Oel und Aquarell. Eine gute Tuschzeichnung seiner Hand „Zerstörung des Basler Totentanzes“ besitzt das Historische Museum von Basel. *D. Burckhardt.*

Schindler, Zeichner, hat ein Andachtsbildchen des hl. Findan mit einer Ansicht des Klosters

Rheinau gezeichnet, das Carolus de Mallery zu Antwerpen 1615 in Kupfer stach.

Rothenhäusler, Baugeschichte des Klosters Rheinau, Diss., p. IX. *Rothenhäusler.*

Schindler, Alexander, Porträtmaler, von Breslau, ein Münchener Sezessionist, wohnte 1897/98 in Zürich und stellte 1898 im dortigen Künstlerhaus ein Bildnis des Schriftstellers J. C. Heer aus und an der Turnusausstellung ein Damenporträt in Pastell.

N. Z. Ztg. v. 12. März 1897, Morgenbl., Feuill., u. v. 23. April 1898, Morgenbl., Beil., Feuill. *H. Appenzeller.*

Schindler, Alois, Maler, wurde am 26. Sept. 1783 in Luzern geboren und starb am 20. April 1856. Er war Oberst in neapolitanischen Diensten und lag daneben der Kunst ob. Der Katalog der Jubiläumsausstellung 1889 in Luzern, p. 31, verzeichnet von ihm das Bild „Luzernische Soldaten." *Franz Heinemann.*

Schindler, Jakob (Niklaus?), Maler, geboren in Luzern. Er bekleidete um 1629 die Würde eines Großrats und starb am 5. Jan. 1654. Der „Katalog der Jubiläumsausstellung der Kunstgesellschaft Luzern 1889" verzeichnet von ihm das Bild „Kloster Eschenbach." (Siehe den folgenden Artikel.) *Franz Heinemann.*

Schindler, Jakob, Kupferstecher, wird in Naglers Künstler-Lexikon als „Maler und Chorherr oder vielmehr nur Kunstliebhaber von Luzern" angeführt, der 1670 das Bildnis des Schultheißen Christoph Pfyffer geätzt habe. Es scheint aber hier eine Verwechslung mit Johann Melchior Sch. vorzuliegen (s. unten). Ein anderer Jakob Sch. war zwischen 1670 und 1690 Mitglied der Luzerner Lukasgilde. Ein dritter Jakob Sch. ist im Ausstellungskataloge der Kunstgesellschaft Luzern (p. 31) 1889 als Autor des Bildes „Kloster Eschenbach" angeführt, nebst der Notiz, daß er 1629 Großrat gewesen und am 5. Jan. 1654 gestorben sei. Er könnte also der Vater des Johann Melchior Sch. gewesen sein.

Ein Jakob Sch. stach 1652 das von S. A. Wolfgang gezeichnete Kupfer „S. Simphorosa V. et M. Romå translata in Monast. Eschenbach 2. Sept. 1652" — vielleicht eben jenes obengenannte 1889 ausgestellte Bild.

Nagler, K.-Lex. XV, p. 236. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 1497. — Kat. der Jubil.-Ausst. Luzern 1889, p. 31. — *Schneller*, Lukasbrudersch. Luzern, p. 10. *Franz Heinemann.*

Schindler, Johann, Maler, aus Zug, lebte von 1698—1736 (?), malte 1736 in Luzern vier der fünf neuen Seitenaltäre im Schiffe der Barfüßerkirche und bezog dafür 136 Gld.; darunter der „hl. Johannes von Nepomuk", die „Ablösung Christi vom Kreuze", das hl. Franziskus-Altarbild und die sog. Gräfin Guta für 53 Gld., dieses als Nachbildung aus der gotischen Zeit.

Anz. A.-K. 1885, p. 186. — Geschichtsfrd. III, p. 156, 163. — Christl. Hauskal. (Luz.) 1886. — Kath. Schweizerbl. 1867, p. 135. *Franz Heinemann.*

Schindler, Johann Melchior (Niklaus?), Kupferstecher, mit dem Monogramm J M S, geb. in Luzern 1638, 1670 Großrat und Vogt von Ebikon, 1687 und 1697 Vogt von Malters. Er starb — vielleicht als Chorherr — in Luzern am 4. April 1704. Von seinem nicht durchweg einwandfreien Stifte stammen die Stiche „Sitzende Madonna mit Kind und Johannes mit Lamm", „S. Fintanus nebst Kloster Rheinau", „Beros Tod" (Folio, nicht signiert); dasselbe, kleiner, mit Beromünster im Hintergrunde (der 1803 in München erschienenen Schrift „Bero, Graf von Lenzburg ... 1720" beigedruckt); das Bildnis „Christoph Pfyffer, Schultheiß und Stadtvenner von Lucern" und die „Schlacht von Villmergen", in 4° (Kupferplatte auf der dortigen Bürgerbibliothek); desgleichen ein Stich und eine Wiedergabe als Églomisé. In letzterer findet sich (dem Msc. M 45 in Folio beigebunden) die „Entwerffung des blutigen Treffens ... zu Villmergen ... 1656 ..." von 1658 als weiteres Kupferbild Sch.s (in Folio). Ferner zeichnete und stach er das Kupfer-Folioblatt zu der wunderlichen Broschüre des Conrad von Sonnenberg: „Bericht eines ... wunderbarlichen Steins" (gefunden 1660 im Kanton Uri, mit dem Bildnisse der Madonna)", Luzern 1661. Daß er auch sonst ein „frommer Meister" war, bewies er 1675 durch die Stiftung von 50 hl. Messen jährlich im Kloster Muotatal.

Geschichtsfrd. VI, p. 122. — Kat. der Kstgesellsch. Luzern 1869, p. 15. — *(Balthasars)* Materialien, Msc. 94 in fol. der Bürgerbibl. Luzern III, p. 41ᵃ, 391ᵃ. — Kath. Schweizerbl. 1902, p. 41. *Franz Heinemann.*

Schinz, Caspar, Goldschmied, der Sohn des Goldschmieds Bernhard Sch., geb. in Zürich 1678. Er war 1692 Lehrling bei seinem Vater und wurde 1706 Meister. Er verheiratete sich 1708 mit Barbara Brunner und 1730 in zweiter Ehe mit Anna Regula Vögeli.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. *C. Brun.*

Schinz, Johann *Caspar*, Historienmaler und Radierer, von Zürich, wurde dort (laut Bürgeretats etc. offenbar richtig, da eine Schwester im Okt. 1798 geboren wurde) am 16. April 1797 als der Sohn des Banquiers Hans Rudolf Sch. zur Gloggen geboren und von seinen Eltern zuerst zum Pfarrer bestimmt. Trotz seinem Fleiße blieb er aber stets einer der ungeschicktesten Schüler, und Freude machten ihm nur die Zeichenstunden unter Prof. Meyer. Der Vater schenkte endlich seinen Bitten Gehör und gab ihn dem Kupferstecher Heinrich Lips in die Lehre, bei dem er

fleißig nach Gips zeichnete und 1814 und 1815 etwa 47 radierte und mit dem Grabstichel gearbeitete Blätter verfertigte, worunter das Porträt seines Arztes, des Ratsherrn Dr. med. Lavater; auch einige Versuche im Lithographieren fallen in diese Zeit. Eine Augenkrankheit hinderte ihn an der weitern Ausbildung in der Kupferstecherei, und er ging zur Oelmalerei über. Bei dem Landschaftsmaler Johann Caspar Huber erhielt er den ersten Unterricht und vollendete unter ihm bereits zwei größere Bilder, eine „Madonna mit dem Kinde" und eine Kopie nach Samuel Hoffmann: „Der Zinsgroschen." 1816 kam er zur weitern Ausbildung an die Akademie nach München, kopierte dort eine Reihe Bilder alter Meister und schloß sich besonders an Heinrich Heß an.

Gegen Ende eines zweijährigen Aufenthalts in München machte Sch. die Bekanntschaft der Künstlerin Louise Seidler, die mit ihrem reinen und religiösen Sinn großen Einfluß auf den jungen Maler hatte. Sie machten zusammen eine Reise nach Italien und blieben einige Zeit in Rom, wo Sch. mit Joh. Friedrich Overbeck und den Brüdern Johann und Philipp Veit in freundschaftlichen Verkehr trat. Im Sommer 1821 machte er auf Wunsch der Eltern einen Besuch in der Heimat, wo er eine Bestellung auf das Bild „Jesus bei Maria und Martha" bekam. Nach Rom zurückgekehrt, erhielt er vom Grafen Holstein den Auftrag, das Altarbild Francesco Francias in der Galerie von Bologna für ihn zu kopieren, wozu er sich mehrere Monate dort aufhielt. Im Sommer 1823 begleitete er seine Freundin Seidler, welche jetzt Italien verließ, bis an die Schweizergrenze, wo er sich mit schwerem Herzen von ihr trennte; er reiste dann zu seinem Bruder nach Triest, blieb dort bis zum Herbst und kehrte nach Rom zurück. Sein Augenleiden stellte sich wieder ein, und 1824 zog er bleibend nach der Heimat. Er fertigte Porträts an und komponierte mehrere Bilder, die jedoch meistens sein Eigentum blieben. Im folgenden Jahre machte er Frl. Seidler einen Besuch in Weimar, erhielt dort verschiedene Aufträge, erfreute sich an den Kunstschätzen der Galerie zu Dresden und hatte sogar Aussicht, in Jena akademischer Lehrer zu werden; doch zog es ihn mächtig nach Zürich zurück. In der Nähe des väterlichen Hauses wohnte in stiller Einsamkeit eine neue Freundin, die er vor seiner Abreise kennen lernte, und er verheiratete sich mit Emerentia Dorothea Hirzel bald nach seiner Rückkehr 1826. Die Malerei biblischer oder religiöser Darstellungen blieb sein Lieblingsfach; doch fertigte er auch Kompositionen aus der Schweizergeschichte und Genrebilder an. Auch wurde er Zeichenlehrer am Technischen Institut. Unter den Gemälden, welche er an den lokalen Ausstellungen der Zürcher Künstlergesellschaft 1816–1832 zur Ausstellung brachte, mögen erwähnt sein: „Das Scherflein der Witwe", „Die Rückkehr des Tobias", „Improvisator auf dem Molo bei Neapel", „Die Auffindung des Moses", „Glaube, Liebe, Hoffnung", „Jesus und die Samariterin", „Rudolf von Habsburg und seine Wache", „Eislaufen auf dem Zürichsee." Kurz vor seinem Ende erhielt er noch den Auftrag, eine „Auferweckung des Lazarus" in fast lebensgroßen Figuren zu malen. Kaum war das Bild vollendet, fingen seine Kräfte zu schwinden an, und eine schnelle Abzehrung machte seinem Leben am 9. Aug. 1832 ein frühes Ende.

In der Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft finden sich außer dem Oelgemälde „Madonna mit Jesus und Johannes" (H. 0,42; Br. 0,33) zirka 200 Blätter Kompositionen, Studien und Skizzen des Künstlers in Oel, Aquarell, Pastell, Tusch, Feder und Bleistift sowie — das Porträt Lavaters ausgenommen — folgende

Kupferstiche:

1) „Engel der Sixtina", nach Raffael. 22/25.
2) Porträt von Dr. med. Lavater. (Fehlt.)
3) „Der Gemsjäger", nach Ludwig Vogel, 1815. 19/14.
4) Orientale mit Mütze und brodiertem Mantel, nach Govaert Flinck. 15,8/13.
5) 2 Bl. zu den N.-Bl. der Zürcher Hülfsgesellschaft, 1816 und 1817.
6) 20 Bl. Verschiedene kleinere Studienblätter.

N.-Bl. Kstlergesellsch. Zch. 1834. — *Nagler*, K.-Lex. XV, p. 262. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 459. — *Bötticher*, Malerwerke II, p. 564. — *Füßli*, Zürich u. die wicht. Städte a. Rhein I, p. 187. — *Kuhn*, M. P. v. Deschwanden, Einsiedeln 1882, p. 21. — *Uhde*, Louise Seidler, Berlin 1874, p. 180, 181, 198, 199, 202, 216, 230, 237, 242, 330, 335, 341, 348, 352, 355, 371, 377, 381, 386, 389, 390, 398, 442, 451, 456, 460, 477. — *Brun*, Verz. d. Kstwerke, 4. Aufl., p. 61. — Mitt. des Hrn. Dr. *Keller-Escher*. *H. Appenzeller.*

Schinz, Caspar, Lithograph und Steindrucker, von Zürich, wurde dort 1804 als der Sohn des Landwirts Salomon Sch. in Oetlishausen (im Kt. Thurgau) geboren und hielt sich längere Zeit in der Fremde auf. 1836 lebte er in Bern, wo er sich mit Margaretha Elisabetha Aeschlimann verheiratete, welche aber schon 1838 starb. Dann zog er nach Freiburg und 1839 nach Winterthur, wo er sich mit Henriette Rieter vermählte, von welcher er 1846 geschieden wurde. Er zog darauf wieder ins Ausland und ist 1848 gestorben. Wir kennen von ihm die wenigen

Lithographien:

1) „Fribourg en Suisse", Hauptansicht mit 16 Randbildern ringsum. Bez.: „Gaspard Schinz." 38/49,5. (Eidg. Kupferstichsamml. d. Polytechnikums in Zürich.)
2) 2 Bl. zu den N.-Bl. Schaffhausen 1835 u. 1838.

Zürch. Bürgeretats. *H. Appenzeller.*

Schinz, Johann *Georg,* Landschafts- und Tiermaler, von Zürich, genannt „Räuberschinz." Er wurde am 17. März 1794 in Zürich als der Sohn des Kaufmanns Johannes Sch. geboren. Er war zuerst Schüler Conrad Geßners, bediente sich aber der Pferdemalerei mehr als Staffage für seine Landschaften, die er mit Vorliebe in romantisch-grotesker Weise mit Militär- und Räuberscenen ausschmückte. 1825 hielt er sich in Dresden auf und 1829 in Konstanz, wo er sich mit Maria Bochler von dort verheiratete. 1830 wohnte er auf Schloß Wyden bei Ossingen, 1836 in Schaffhausen und 1840 wieder in Zürich, wo er 1845 gestorben ist. Die Lokalausstellungen der Zürcher Künstlergesellschaft von 1812—1847 und die Schweiz. Turnusausstellungen von 1840 und 1842 brachten eine große Anzahl seiner Oelbilder, z. B. „Waldlandschaft mit Pferden", „Einbruch in das Nonnenkloster (Schillers Räuber)", „Streifende Kosaken", „Einzug der Oesterreicher in Rom", „Oesterreichische Kürassiere verfolgen französische Husaren", „Vorpostengefecht", „Wartturm bei Heilbronn, dem Wohnsitze des Götz von Berlichingen", „Aufenthalt eines Postwagens im Badischen", „Abreise bei Sturm", „Schlittenfahrt", „Schillers Räuber." In der Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft befinden sich das Oelgemälde „Komponierte Landschaft mit Gewitter" (H. 0,90; Br. 1,28) und ferner acht Aquarelle und kolorierte Federzeichnungen sowie die von Jos. Brodtmann herausgegebene Sammlung „Lithographische Originalzeichnungen von J. G. Schinz", Zürich 1822, Fol.

Zürch. Bürgeretats. — *Nagler,* K.-Lex. XV, p. 261/62. — *C. Brun,* A. D. B. XXXI, p. 305. — *Füßli,* Zch. u. die wicht. Städte a. Rhein I, p. 156, 214. — *Bötticher,* Malerwerke II, p. 565. — *Brun,* Verz. d. Kstwerke, 4. Aufl., p. 61/62. — Cotta'sches Kstbl. v. 1832. — Mitt. des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *H. Appenzeller.*

Schinz, Hans Bernhard, Goldschmied, der Sohn des Bäckers Wilhelm Sch. zum Glotz auf Dorf, geb. in Zürich 1649. Er war 1663 Lehrling bei Hs. Heinrich Denzler und wurde 1673 Meister. 1671 ging er in die Fremde; bis 1674 war er bevormundet. Im selben Jahre heiratete er Marie Körner. Sein Sohn, *Hans Caspar Sch.,* war 1692 Lehrling.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* — *H. Meyer,* Coll. VI, p. 333/34. *C. Brun.*

Schinz, Johann Heinrich, Maler, von Zürich, wurde dort um 1740 geboren. Man weiß von ihm nur, daß er die alten Malereien in der Toggenburgerkapelle im Kloster Rüti, welche 1771 beim Niederreißen der Kirche zerstört wurden, mit aller Sorgfalt kopiert hat.

Mitt. der Antiq. Gesellsch. Zürich XIV, p. 56. *H. Appenzeller.*

Schinz, Kaspar, Goldschmied, geb. in Zürich 1576, gest. 1632. Er wurde 1600 Meister. 1614 war er Zwölfer zur Waag, 1618 Spitalmeister, 1625 Vogt zu Eglisau, seit 1601 mit Magdalena Heidegger verheiratet.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer,* Coll. VI, p. 331. *C. Brun.*

Schirmer, war Münzmeister der Stadt St. Gallen in den 30er Jahren des 18. Jahrh.s. Sein Wappen, eine aufgerollte, nach rechts gewendete gekrönte Schlange findet sich auf allen unter ihm geprägten Münzen.

Tobler, Münzsamml. Wunderly I, 4, p. 13 Nr. 2619, p. 23 Nr. 2644 u. 2645, p. 35 Nr. 2678. *E. Reinhart.*

Schirmer, Achille, Dessinateur, à Porrentruy, naquit le 9 juillet 1826 à Commercy (Meuse). Il sortait d'une famille qui devait avoir eu une éducation artistique, car l'un de ses frères notamment traitait l'aquarelle avec un grand talent. Grâce à ses dispositions naturelles pour le dessin et les relations qu'il eut avec des artistes, soit à Commercy, soit à Paris, qu'il habita à partir de 1848 pendant environ dix ans, Sch. parvint à acquérir une certaine dextérité comme dessinateur. Bien que médiocre, son talent ne manquait pourtant pas d'une bizarrerie très plaisante et embrassait tous les genres, la caricature surtout. Il modelait facilement, moulait, faisait de la monnaie antique en galvanoplastie, tournait des urnes funéraires romaines, étrusques et égyptiennes, en gypse, en albâtre, en bois, faisait par temps de la menuiserie, comme aussi de la géologie et, en collectionneur ardent, était parvenu à se créer un petit musée dans lequel on trouvait des antiquités de toute sorte, à côté de minéraux et de pétrifications dont les stries étaient dûes en partie à son burin. Sch. mourut le 29 mars 1888 à Porrentruy où il avait passé les trente dernières années de sa vie.

Berne Rapport 1886/87, p. 51/52. *H. Türler.*

Schirmer, Chr., wurde 1853 zu Reichenburg im Kanton Schwyz geboren. Nach vollendeter Schulzeit wurde er erst Dekorationsmaler und war als solcher in verschiedenen Schweizerstädten thätig. Seine natürliche Veranlagung trieb ihn dazu, nach der Natur zu malen, was er auch später beim Militär als Oberlieutenant fortsetzte. Obwohl er niemals eine künstlerische Ausbildung genoß, brachte er es allmählich zu einer großen Gewandtheit und Fertigkeit, die nicht nur in Laien-, sondern auch in Künstlerkreisen anerkannt wurde. Seit 1895 lebt er als Stationsvorstand in Locarno, wo er neben seinem Amte sich fleißig der Malerei widmet. *C. v. Schmidtz.*

Schirmer, Felix, lebte von 1683—1757, war Zinngießer, Geldwechsler und Münzmeister in St. Gallen und der Sohn des folgenden. *T. Schieß.*

Schirmer, Hans Jakob, der Vater des vorigen und der Sohn von Joachim dem ältern (s. d.), lebte von 1657–1727, war Zinngießer in St. Gallen und 1699 Zinngießerprobierer. Er bekleidete verschiedene Ehrenämter. *T. Schieß.*

Schirmer, Jakob, der Neffe des folgenden, lebte von 1644—1689 und war Zinngießer in St. Gallen. *T. Schieß.*

Schirmer, Joachim d. ält., der Vater Joachims d. jüng. und des Hans Jakob Sch., der Oheim des vorigen, lebte von 1613—1697, war Zinngießer in St. Gallen, 1682 Zinngießerprobierer. Er bekleidete noch andere untergeordnete Aemter. *T. Schieß.*

Schirmer, Joachim d. jüng., der Sohn des vorigen, der Bruder von Hans Jakob, lebte von 1659—1694 und war Zinngießer in St. Gallen.

Stadtarch. St. Gallen, Ratsprot. u. Stemmatologia Sangallensis. *T. Schieß.*

Schirmer, Johann, (Flach-) Maler, von St. Gallen, von 1690—1735.

Hartmann, Notizen z. Kstgesch. — Stemmatol. Sangall. *T. Schieß.*

Schiterberg, Anton, Maler und Glasmaler, mit dem Monogramm A. S., Bürger von Luzern, wo er am Rathause 1578 eine Wappenkomposition malte. Ohne Zweifel ist er auch der Maler des Sempacher Wappenbuchs, das Renward Cysat 1580 herstellen ließ (Msc. der Bürgerbibl. Luzern). Dessen Pergament-Miniatur-Doppelblatt der Sempacher Schlacht, eine Kopie nach dem bekannten Holzschnitte des Rudolf Manuel, trägt obiges Monogramm. 1571 gab Sch. dem Landvogt Fleckenstein nebst 205 andern Luzernern das Geleite nach Baden. 1588 starb er in dürftigen Verhältnissen.

Schweiz. herald. Arch. 1900, p. 86, 127. *Franz Heinemann.*

Schlachter, Hans, Glasmaler, von 1607—1635 in Luzern thätig, Pfleger der Lukasbruderschaft. 1610 lieferte er ein Wappenfenster an das Stift St. Leodegar in Luzern; 1607 restaurierte er dort die durch Hagel geschädigten Glasgemälde und Wappenscheiben der Wesemlin-Kirche.

Anz. A.-K. 1878, p. 860; 1897, p. 76. — *Schneller,* Lukasbrudersch. Luzern, p. 10. — *H. Meyer,* Coll. I, p. 70 (Msc. der Stadtbibl. Zürich). *Franz Heinemann.*

Schlachter, Niklaus, Glasmaler, um 1610 bis 1641 in Luzern thätig, 1641 Mitglied (Pfleger) der Lukasbruderschaft.

Quellen wie bei Hans Sch. *Franz Heinemann.*

Schläfli, Eugen, Maler, von und in Burgdorf, wurde am 7. März 1855 dort geboren als der Sohn eines Kaufmanns und als der Neffe des berühmten Mathematikers Prof. L. Schläfli in Bern. Während eines einjährigen Aufenthalts in Lausanne erhielt er bei Joseph Geißer einigen Unterricht im Malen. Er widmete sich sodann dem Handel und kam nach der dreijährigen Lehrzeit in Burgdorf 1875 in das Geschäft seines Onkels nach Zürich. Dort malte er ein weibliches Bildnis in Oel, das für die Verhältnisse eine bemerkenswerte Leistung war. Er hatte sich übrigens schon früher im Porträtmalen versucht. Nachdem er noch ein Jahr in England zugebracht, verließ er den Kaufmannsstand und bezog 1878 für ein Jahr die Kunstschule in Bern, in welcher ihn hauptsächlich P. Volmar unterrichtete. Den Winter 1879/80 verbrachte er in Paris, wo er alte und neue Landschaften sowie Stillleben kopierte. Dies wiederholte sich später noch zweimal; kurze Zeit war er im Atelier des Landschaftsmalers Dardoize. Im Sommer machte er Studienreisen ins Lauterbrunnental, an den Thuner-, Vierwaldstätter-, Walenstadter- und Genfersee sowie an die oberitalienischen Seen. Manchen Sommer brachte er in der Gegend von Leuk und Leukerbad zu, besonders auf den dortigen hochgelegenen Alpen, einen in der Gegend von Visp. Wiederholt malte er auch in Zürich und Umgebung und im Toggenburg. Im übrigen entnahm er seine Motive der landschaftlich ziemlich reichen Umgebung von Burgdorf. Leider vermag sie ihm zwei Dinge nicht zu bieten, für die er besonders befähigt ist: einen See und nahes Hochgebirge. Manche Bilder malt er direkt im Freien; sie zeichnen sich durch besondere Naturwahrheit aus.

Sch. ist hauptsächlich Landschaftsmaler und hat, trotzdem er sich schon lange nie ganz der Kunst widmen konnte und in den letzten Jahren sie noch mehr vernachlässigen mußte, stets an seiner Vervollkommnung gearbeitet. Die Werke seiner frühern Jahre stehen denn auch gegen die spätern zurück, besonders in der Farbengebung. Seine Bilder zeichnen sich durch ein duftiges, oft zartes Kolorit aus. Dieses kommt besonders bei der Darstellung des Wassers, des Himmels und des Hochgebirgs zur Geltung. Sch. versteht es auch, das Innere malerischer Dörfer und altertümlicher Städtchen charakteristisch wiederzugeben. Auch Stillleben gelingen ihm gut. Das Porträtfach hat er trotz dem ermutigenden Anfang längst verlassen. Er malt nur in Oel. An Ausstellungen war er einige Male vertreten, aber schon lange nicht mehr. Er ist auch sonst, wegen seiner großen Bescheidenheit, nicht so bekannt, wie er es verdienen würde. Denn nach seinen Leistungen gehört er zu den bessern bernischen Landschaftsmalern. Die meisten seiner Bilder sind bei Verwandten in der Ostschweiz und in Burgdorf, eine Anzahl in einigen andern bernischen Städten und im Auslande.

Mitt. des Künstlers. *Fankhauser.*

Schläpfer, Häni, Glasmaler, von Herisau, soll 1624 in Augsburg gearbeitet haben.

Hartmann, St. Gall. Kstgesch., p. 128. *T. Schieß.*

Schlapp, Franz und Jeremias (Brüder), Bildhauer und Vergolder, kamen zur Zeit des Baus der St. Ursenkathedrale aus dem Vorarlbergischen nach Solothurn, erhielten das Landbürgerrecht und verfertigten von 1770—1772 die Schnitzarbeit an den Chorstühlen, die 16 Füllungen an den Sakristeitüren, die 56 Doggen zu den Ratsherrnstühlen, die Rahmen zu 8 Altären mit Engeln, Verzierungen und Vergoldungen und die Alabasterhautreliefs an der Kanzel. Später nahmen die Brüder ihren Wohnsitz in Balsthal.

Soloth. N.-Bl. 1856, p. 21; 1859, p. 23. *F. O. Pestalozzi.*

Schlapp, Jeremias, s. Schlapp, Franz.

Schlappritzi, Kaspar, Maler, von St. Gallen, 1790—1835, Schüler von J. H. Kunkler, dann (1807) von Hofmaler Johann Baptist Seele in Stuttgart. Er besuchte auch die Akademie in Wien, malte Porträts in Oel und empfahl sich für Zeichenunterricht. Er war ein unstäter Charakter. Sch. soll im Kopieren alter Gemälde Tüchtiges geleistet haben.

Hartmann, St. Gall. Kstgesch. — St. Gall. Jahrb. 1835—1841, p. 590 f. — Stemmat. Sangall. *T. Schieß.*

Schlappritzi, s. auch Schappriz.

Schlappriz (Schlappritzi), Maler, wohl der Sohn von Friedrich Sch., ursprünglich Schwäderle, Schlosser, von Grafenstädt im Elsaß, 1818 in St. Gallen eingebürgert, erhielt 1825 die Erlaubnis, den Gechlechtsnamen seiner Mutter anzunehmen, und wanderte in den 1840er Jahren nach Amerika aus. Ueber den Sohn ist einzig bekannt, daß er 1867 in Pernambuco seßhaft war und an der Schweiz. Turnusausstellung ein Bild „Marktscene in Pernambuco" ausstellte.

Kat. d. Schweiz. Kstausst. in St. Gallen 1867, Nr. 304. *T. Schieß.*

Schlatt, Franz, Bildhauer, Zeichner und Bossierer, geb. am 16. Sept. 1765, gest. am 28. Dez. 1843 in Luzern. Er legte als Lehrer des Zeichenunterrichts bei Joseph Schwegler und andern den Grund zur spätern Künstlerschaft. Von seiner tüchtigen Hand zeugen u. a. die Kopf-Standbilder an der Façade des Stadttheaters, die Pietà aus gebranntem Ton, im Besitze der Kunstgesellschaft Luzern. 1889 verzeichnete der Katalog der Jubiläumsausstellung in Luzern von ihm sein „Selbstporträt" in Wachs und das Porträt seines Vetters.

Kat. der Ausst. Luzern 1869, p. 15. *Franz Heinemann.*

Schlatter, Edgar, Architekt, geb. in Solothurn am 12. April 1857. Er besuchte die Primar- und Kantonsschule seiner Vaterstadt und bestand 1876 das Maturitätsexamen. Hierauf wandte er sich nach Zürich, wo er bis 1877 an der Bauschule des Eidg. Polytechnikums weilte und mit Vorliebe den Unterricht Julius Stadlers und Gottfried Kinkels genoß. Von 1878—1879 war er Schüler des Polytechnikums in Stuttgart. Im Herbst 1879 ging er nach Paris, um sich 1880 als Schüler J. L. Pascals in die École des Beaux-Arts aufnehmen zu lassen, in welchem Institut er als Schüler der II. und I. Klasse den vollständigen Studiengang durchmachte. Daneben ist er auf dem Privatbureau Pascals praktisch thätig gewesen, indem er an den Arbeiten für die Académie de Médecine in Bordeaux teilnahm. Auch bei Toudoire, dem er bei den Arbeiten für die Stadthäuser in Beaune und Constantine half, stand er in Dienst. In der freien Zeit gab das Studium der Pariser Kunstsammlungen und Ausstellungen sowie eine Reise nach Nordfrankreich ihm die mannigfaltigsten Anregungen.

Nachdem Sch. 1886 in sein Vaterland zurückgekehrt war, wo er vorübergehend in Bern und Biel Arbeit fand, wurde er im Frühjahr 1888 als Stadtbaumeister von Solothurn gewählt, welches Amt er bis 1907 inne hatte. In seiner neuen Stellung galt es vor allem, der Stadt ihr altertümliches Gepräge zu erhalten und hiefür die Bürgerschaft zu interessieren. So kamen der Ankauf der Bastion St. Urs durch die Stadt und deren Restauration zu stande, dann aber hauptsächlich die Anlagen auf dem nördlichen ehemaligen Schanzenareal mit dem städtischen Museum und Saalbau. Als Privatarchitekt hat Sch. 1907/08 die Villa Munzinger und die Privatklinik von Dr. Pfähler gebaut. Sch. verfaßte den baugeschichtlichen Teil der Denkschrift zur Eröffnung von Museum und Saalbau der Stadt Solothurn im Jahre 1902.

Curric. vitae. *C. Brun.*

Schlatter, Georg, Goldschmied, von Zürich. Er war 1562 Lehrling bei Stoffel Klauser und wurde 1570 Meister.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer*, Coll. VI. p. 335. *C. Brun.*

Schlatter, Hermann, Kaufmann, von Herisau und St. Gallen, geb. 1845, Kantonsrat, Oberst, Mitglied des Kaufmännischen Direktoriums in St. Gallen, bearbeitete für die Schweizerische Landesausstellung 1883 eine Industriekarte der Schweiz und veröffentlichte, teils selbständig, teils mit andern, mehrere Arbeiten über Statistik der schweizerischen, speziell der st. gallischen Maschinenstickerei, teilweise mit von ihm bearbeiteten Karten versehen.

Landesausst. Zürich 1883, Ber. über Gr. 36, p. 16. — Zeitschr. f. schw. Stat. 1895 (Stat. des Kts. St. Gallen I). — Stat. der Maschinenstickerei in Plattstich für die

Kant. St. Gallen, Appenzell u. Thurgau 1876, 1880. — Industriestatistik dieser drei Kantone 1890 u. 1900.
T. Schieß.

Schlatter, Johannes, Dessinateur, von Buchs im Kt. Zürich, wurde dort am 6. Mai 1822 geboren. Er machte seine Lehrzeit als Musterzeichner in Mülhausen, hielt sich hierauf längere Zeit als solcher in Paris und Wien auf und widmete sich neben seinem Beruf auch kunstgewerblichen Studien. Dann ließ er sich dauernd in St. Gallen nieder, gründete die dortige Zeichenschule des Kaufmännischen Direktoriums und wurde deren Vorsteher. Für seine ausgestellten Arbeiten erhielt er an der Kunstgewerbeausstellung in München 1867 die Verdienstmedaille, an der Weltausstellung in Paris 1878 die silberne Medaille, an der Landesausstellung in Graz 1880 die Mitarbeiter-Medaille, von der Union centrale des Arts décoratifs in Paris 1882 die silberne Medaille und ebenso an der Weltausstellung in Paris 1889 die silberne Medaille. Er starb in St. Gallen um 1900.

Curr. vitae. — *Stauffacher*, Studienreisen.
H. Appenzeller.

Schlatter, Kaspar, Lehrmeister, Maler, in Bern, verehelichte sich dort am 2. Nov. 1568. Er ist 1571 als Schuhmacher bezeichnet, und 1573 heißt er 4. Lehrmeister. Am 16. Juli 1576 wurde er als Nachfolger des H. Ougenweid von der Stadt zum Lehrmeister bestellt, zog indessen zu Ende des Jahres 1577 nach Thun. 1580 war er wieder in Bern und erhielt am 8. Okt. den Auftrag, die Sprüche des Manuel'schen Totentanzes zu erneuern. Der Seckelmeister gab ihm zu diesem Zwecke 10 Pfd., „sich mit Gold und Rubric zu versehen." Am 21. Jan. 1581 zum deutschen Lehrmeister ernannt, wurde er im Herbst 1582 wegen Nachlässigkeit entlassen, hielt aber 1583 wieder Schule. 1583—1586 war er Vorleser auf dem Lettner und starb 1587. Sch. war auch Rechenmeister. Ganz willkürlich und, wie man aus dem Vorstehenden sieht, mit Unrecht hat Haendcke den Monogrammisten C. S. mit C. Schlatter identifiziert. Andere sehen vielmehr in C. S. *Christoph Schwytzer.*

Fluri im Arch. des Hist. Vereins Bern XVI, p. 568 und im N. Bern. T'buch 1901, p. 154. — *Haendcke,* Schw. Mal., p. 259. — *Singer,* K.-Lex. IV, p. 201.
H. Türler.

Schlatter, Louise, Blumenmalerin, als die Tochter des Maurer- und Steinmetzmeisters Ambrosius Sch. am 5. Febr. 1825 in St. Gallen geboren, am 17. Mai 1880 dort gestorben. Die erste Anregung zum Malen erhielt sie wahrscheinlich durch ihren jüngern Bruder *Friedrich Theodor Sch.* (1828—1851), der sich zum Architekten ausbildete und fleißig nach der Natur zeichnete und aquarellierte. Als er nach Abschluß seiner Studien, an der Schwindsucht erkrankt, im Winter 1850/51 Italien (Pisa) aufsuchte, begleitete ihn die Schwester dorthin und pflegte ihn auf dem Sterbebett. Wieder heimgekehrt, führte sie mit dem Vater, der kurz nachher auch die Gattin verlor, ein stilles Leben, malte kleine und größere Blumenstücke in Aquarell mit außerordentlicher Sorgfalt in der Ausführung des Details und führte viele junge St. Gallerinnen aus den bessern Ständen in ihre Kunst ein. In vorgerücktem Alter scheint sie eine Zeitlang bei Frau Vouga gemalt zu haben; einige Gouacheblätter in deren Manier haben sich in ihrem Nachlaß erhalten; doch war diese Episode im übrigen ohne Einfluß auf ihr eigenes Schaffen. Dagegen wandte sie sich in spätern Jahren, infolge eines Augenübels, der Oelmalerei zu. An öffentlichen Ausstellungen beteiligte sie sich nur selten (die Verzeichnisse der schweizerischen Kunstausstellungen in St. Gallen aus den Jahren 1850—1879, soweit zugänglich, führen keine einzige Arbeit von ihr auf; doch soll sie in der permanenten Ausstellung im Athénée in Genf öfters vertreten gewesen sein), wie sie überhaupt nicht des Verdienstes wegen malte, sondern ihre Arbeiten für Zwecke der Wohlthätigkeit und zu Geschenken verwendete, weshalb sie auch nur schwer nachzuweisen sind. Zwei derselben (Blumensträuße in Oel) besitzt der Kunstverein St. Gallen, den übrigen Nachlaß verschiedene Glieder der Familie Schlatter in St. Gallen.

Mitt. von Hrn. *Sal. Schlatter.* — Jahresber. d. Kstver. Bern 1880, p. 60.
T. Schieß.

Schlatter, Salomon, Architekt in St. Gallen, geb. am 4. Juni 1858 als der Sohn des Zimmermeisters Theodor Sch., machte nach dem Besuche der Realschule die Zimmermannslehre durch, besuchte nach mehreren Krankheitsjahren die Baugewerkschule und das Polytechnikum in Stuttgart und trat dann als Zeichner in das väterliche Geschäft an der Wassergasse in St. Gallen ein, das im Laufe der Jahre einen beträchtlichen Umfang gewann und auch zahlreiche Bauten in St. Gallen und Umgebung selbständig nach Sch.s Entwürfen ausführte, darunter die Rettungsanstalt Feldli, die Taubstummenanstalt, das Asyl für schutzbedürftige Mädchen, das Blaukreuzhaus, das Töchterheim Friedheim sowie eine Reihe von Privathäusern in der Bitzi und an der Bernegg. Daneben versuchte sich Sch., durch schwache Gesundheit viel an das Haus gefesselt, in mancherlei Künsten, entwarf Zeichnungen zu Dichtungen und Schriften seiner poetisch veranlagten Frau, *Dora Sch.*, die auch als Verfasserin religiöser Volks- und Jugendschriften bekannt ist, und war von jungen Jahren an vor allem bemüht, charakteristische Typen des untergehenden alten Bauern- und Bürgerhauses in der engern und weitern

Heimat mit Stift, Feder und Pinsel festzuhalten, woraus im Laufe der Zeit eine umfangreiche, wertvolle Sammlung solcher mit künstlerischem Verständnis ausgeführter Bilder entstand. Das Resultat dieser Forschungen faßte Sch. kurz zusammen in dem neusten Neujahrsblatt des Historischen Vereins des Kantons St. Gallen: „Unsere Heimstätten, wie sie waren und wurden", das mit einer Reihe von Reproduktionen nach Zeichnungen und Aquarellen Sch.s illustriert ist, wie solche sich auch in dem frühern Neujahrsblatt von Gottl. Felder „Die Burgen der Kantone St. Gallen und Appenzell", I. Teil (1907) und in der Schrift „Der Kanton St. Gallen 1803 bis 1903" finden.

Persönl. Mitt. — *Sal. u. Dora Sch.*: „Heimweh" (1889), „Mein Wanderbuch" (1891), „Bild und Gleichnis" (1892). — *Dora Sch.*: „Zeitlosen" (1905). — N.-Bl. Hist. Ver. d. Kts. St. Gallen 1907 u. 1909. — Heimatschutz II (1907), Heft 9. — „Das Schweizer Bauernhaus" und *Neumeister-Häberli*, Die Holzarchitektur. *T. Schieß.*

Schlee, Caspar, Goldschmied, gebürtig von Beromünster (Sursee?), wo er von zirka 1640 bis 1680 thätig war. 1642 lieferte er für St. Urban eine 307 Lot schwere Monstranz mit der Darstellung der „Wurzel Jesse."

Anz. A.-K. 1890, p. 327 (*Th. v. Liebenau*). *Franz Heinemann.*

Schlee, Caspar Joh. Michael, Bildhauer und Wachsmodelleur, geb. in Beromünster (Kt. Luzern) am 14. Juni 1799 als der Sohn des Franz Joseph Sch. Er betrieb schon als talentierter Knabe die Zeichenkunst und lernte bei Schlatt in Luzern das Modellieren. Seit 1825 bis zu seinem am 12. Dez. 1874 erfolgten Tode lebte Sch. in Beromünster, verfertigte Porträtbüsten in Gips und Terra cotta (darunter „Baggesen", „Oberst Kurz)." Ferner nennt das Verzeichnis der Kunstgegenstände des Berner Kunstmuseums 1866: die Büste des eidg. Obersten A. Kurz, das Brustbild des Schuldirektors Rickli (gest. 1843), die Büste V. Troxlers (in gebranntem Ton). Sch. modellierte auch Reliefs in Gips (z. B. das „Abendmahl") und bildete anatomische Präparate in Wachs nach. 1850 beschickte er die Turnusausstellung in Bern. Sein erfinderischer, aber nicht praktisch-spekulativer Geist ließ ihn verschiedene neue Kompositionsmassen (Holzguß, Ledermasse, Pflanzenhorn) ausklügeln; so verfertigte er aus Rüben hornartige Gebilde von Kelchen, Löffeln, Gabeln, Tassen sowie Kämme. Vermittelst Holzguß formte er naturgetreue Früchte, Medaillen, selbst Schuhe und andere wasserdichte Gegenstände, die sich polieren ließen. Sch., der immer mit Nahrungssorgen zu kämpfen hatte, dachte alle diese Erfindungen an der Pariser Weltausstellung 1867 vorzuführen. Allein die dazu nötige Summe von 300 Fr. floß ihm von keiner Seite zu. So nahm Sch. seine Erfindergeheimnisse mit sich ins Grab.

Sammlg. bern. Biogr. I, p. 150/51. — *Tscharner*, Kstberichte (Bern. Jahresber.) 1874, p. 15; 1875, p. 29. — Ueber die Erfindungen siehe: Luz. Tagbl. 1865, Nr. 324, u. 1866, Nr. 75. *Franz Heinemann.*

Schlee, Ferdinand (nicht Franz Joseph), Goldschmied, der Sohn des Hans Caspar Sch., mit dem Monogramm M♧ (und der Beschaumarke „Münster" und Kleeblatt, wie sein Vater), geboren (zirka 1636?) in Augsburg (?), von wo sein Vater 1641 nach Beromünster kam. 1681 wurde er dort Bürger und verehrte der Bürgerstube einen 53 Lot schweren Becher, der später von Chorherr-Sekretär Zur Gilgen um 120 Gld. gekauft wurde und heute verschollen ist. Nach Balthasar und andern Forschern wäre Sch. in Augsburg ausgebildet und erst seit 1666 in Münster ansässig worden. Hier entwickelte er ein reiches kunstbegnadigtes Schaffen; seine schönsten für das Stift gearbeiteten Werke (zwei große Sanktusleuchter von 1780 Lot Gewicht, Prunklampen u. a.) sind jedoch ein Opfer der Kontribution geworden; dasselbe Schicksal ward den Arbeiten im Kloster Muri zu teil. Neben mehreren reich gezierten Meßkelchen (Aufzählung bei Estermann) sind seine getriebenen Arbeiten von Lavaboplatten und reich verzierten Früchteplatten zu nennen, wie auch die 1680 für das Stift hergestellte 32 Pfund schwere Kirchenlampe, die jetzt im Stifte Hof in Luzern sich befinden soll. Sch. starb am 21. Febr. 1717 (1719?).

J. Bucher, Luz. Walhalla 1896, Tagbl. Nr. 200. — *Estermann*, Sehenswürdigk. v. Beromünster, p. 50. — Geneal. v. Münster (Msc.). — *Estermann*, Stiftsschule v. Beromünster, p. 184, 203. — *Ders.*, Gesch. d. alten Pfarrei Hochdorf, p. 49. — Kath. Schweizerbl. N. F. XIV, p. 286—288, 292—296, 403 ff. (*Estermann*). — Anz. A.-K. N. F. V, p. 36, 45. — Inventar d. Hofkirche, Msc. d. Bürgerbibl. Luzern, p. 24 (lies dort: Schlee, nicht Klee). *Franz Heinemann.*

Schlee, Franz Joseph, Goldschmied, geb. am 25. Dez. 1725 in Beromünster, gest. am 12. Nov. 1812.

K. Pfyffer, Kant. Luzern I, p. 291. — *Balthasar*, Hist. Aufschriften, p. 195. — *H. Meyer*, Coll. I, Beil., p. 30. *Franz Heinemann.*

Schlee, Franz Ludwig, Goldschmied, der Sohn von Ferdinand Sch., geb. am 14. Febr. 1675 in Beromünster, gest. am 27. März 1744.

Estermann, Sehenswürdigk. v. Beromünster, p. 50. — Geneal. v. Münster, Msc. *Franz Heinemann.*

Schlee, Hans Caspar, Goldschmied, der Vater des Ferdinand Sch. (mit dem Monogramm C.S. und der Kleeblatt-Marke sowie dem Beschauzeichen M). Er kam um 1641, wahrscheinlich infolge des 30jährigen Kriegs, aus Deutschland

(Augsburg?) nach Beromünster (im Kt. Luzern), wurde dort Hintersäß, Mitglied der Luzerner Lukasgilde, heiratete eine Margaretha Schibenegger, war von 1641—1673 dort für das Stift thätig und verfertigte eine Anzahl gut gearbeiteter Meßkelche (für Sursee, Gormund, Hochdorf, Rickenbach). 1660 lieferte er das silberne Brustbild des hl. Benedikt für die Kirche im Hof in Luzern, 1663 einen Kelch nach Merenschwand, 1670 eine silberne Ampel nach St. Urban. 1673 zog Sch. nach Olten, wo er am 20. Febr. 1674 starb.

1889 waren an der Luzerner Jubiläumsausstellung von Sch.s Arbeiten zu sehen: ein Weihrauchschiffchen und -Faß, ein Kelch mit den Wappen Cysat und Pfyffer von Altishofen und Apostellöffel.

Anz. A.-K. 1890, p. 327. — Argovia XXX, p. 136, 173. — *Estermann*, Sehenswürdigk. von Beromünster, p. 49. — Kat. Jubil.-Ausst. Luzern 1889, p. 8.

Franz Heinemann.

Schlee, Johann Rudolf, Goldschmied, der Sohn des Ferdinand Sch. und der Bruder des Franz Ludwig Sch., geb. am 19. Mai 1672 in Beromünster. Er setzte, wenn auch mit weniger Erfolg, die ererbte Kunst fort.

Estermann, Sehenswürdigk. v. Beromünster, p. 50. — Geneal. v. Münster, Msc. *Franz Heinemann.*

Schlegel, Anton Georg, Bildhauer, Zeichner, Stuccator, war von 1730—1768 nachweisbar in Luzern thätig, wo er die 1719 von Gerwin Schniepper (s. d.) verfertigte Statue des hl. Leodegar für den Kirchenplatz Brunnen abzuändern hatte. 1744 schnitzte er den hölzernen Sebastianaltar und erstellte 1750 nach dem alten Modell einen neuen Hochaltar in der Peterskapelle. 1771 erhielt er vom Rat eine Gratifikation ausbezahlt (Rechnungsbuch Nr. 33 des Staatsarchivs Luzern). 1743 schnitzte er die Kronen für die Madonnastatue mit Kind im Spital. Im Stiftsarchiv Engelberg findet sich folgende Notiz: „1738, 5. Okt. dem Bildhaur Schlegel für Cantzel arbeit 40 Gld. 30 Sch.“ (Wahrscheinlich die Lesekanzel im Refektorium).

v. Liebenau, Das alte Luzern, p. 185. — Spitalrechn. 1743/44 (im Staatsarch. Luzern). — *Mohrsche* Sammlg. (Msc.) der Bürgerbibl. Luzern, Mappe Kirchen (Peterskapelle). *Franz Heinemann.*

Schlegel, Heinrich, war als Bildhauer im 17. Jahrh. in Luzern thätig. *Franz Heinemann.*

Schlenrit, Sigmund. Der Name dieses sonst ganz verschollenen Künstlers figuriert als derjenige des Stechers auf einem Plane der „uralten weit berüehmten Statt Solothurn 1653“ in Vogelperspektive (gezeichnet von dem Solothurner Urs Küng), mit der nächsten Umgebung und den Wappen der Mitglieder des Rats. Das einzige bekannte Exemplar befindet sich im Gemeindehause der Stadt Solothurn. Bei Rahn wird der Name p. 139 auch *Schlewit* geschrieben; doch ist obige Schreibart nach Amiet die richtige.

Rahn, Mittelalt. Kstdenkm. d. Kts. Solothurn, p. 139, 156, 157. — Soloth. N.-Bl. 1856, p. 20.

F. O. Pestalozzi.

Schlesinger, Charles, peintre, né à Lausanne en 1828. Il étudia d'abord à Prague, puis à l'Académie d'Anvers sous Dyckman. Depuis 1852, il s'établit à Dusseldorf comme peintre de genre et de paysages. Il exécuta une série de tableaux représentant des scènes de la Réformation: „Luther brûlant la Bulle du Pape“, „La vente des indulgences par Tetzel“, „Gustave-Adolphe abordant à l'île Rugen.“ Puis des paysages des bords de la Moselle, paysans, vignerons, moines, dont plusieurs figurent dans les Musées de Hambourg et de Hanovre, ainsi qu'en Amérique.

E. Dutoit.

Schlewit, Schlewrit, s. Schlenrit.

Schlöth, Achilles, s. Schlöth, Lukas *Ferdinand.*

Schlöth, Lukas *Ferdinand,* Bildhauer, geb. zu Basel am 25. Jan. 1818, gest. in Thal im Kanton St. Gallen am 2. Aug. 1891. Sch.s Vater stammte aus Deutschland, war in Basel eingebürgert und Schlosser von Beruf. Zu Basel erhielt Sch. den ersten Unterricht im Zeichnen und Modellieren, wofür er schon in frühster Jugend große Liebe und angeborene Talente zeigte, besuchte die Realschule (jetzt Sekundarschule) und kam dann, ganz gegen seine Neigung, auf des Vaters Wunsch in eine Schlosserlehre, wo er oft von fünf Uhr früh bis nachts zwölf Uhr arbeiten mußte. Nachdem er auf seiner Wanderschaft verschiedene Schweizerstädte sowie Paris, Lyon, Marseille berührt hatte, kehrte er nach Basel zurück und mußte dann mit seinem Bruder Ludwig nach des Vaters Tode dessen Schlosserei und Ofenfabrikation übernehmen. Immer stärker fühlte er sich zur Kunst hingezogen; er nahm Zeichenunterricht bei Hieronymus Heß, und mit 26 Jahren, 1844, siedelte er nach Rom über, wo er als Lehrling in einer Bildhauerwerkstätte Aufnahme fand. In Rom stand damals bereits ein anderer Schweizer Bildhauer in hohem Ansehen, der Urner Heinrich Max Im Hof (1795—1869), der schon 1824 mit dem Schaffhauser Oechslin über den Gotthard und zu Fuß über Mailand, Bologna und Florenz nach Rom gewandert war, und ungeachtet vieler Schwierigkeiten, die der junge Sch. mit seltener Ausdauer überwand, gelang es schließlich auch ihm, sich in der ewigen Stadt als Bildhauer einen Namen zu machen. Herzliche Freundschaft verband ihn zumal mit dem wenig jüngern Winterthurer Maler August Weckesser, der 1858 nach dem

Süden kam und sich dann gleichfalls Rom zur zweiten Heimat gemacht hat. Es war ein Freundschaftsbund für das ganze Leben, der in einem warmen Briefwechsel ausklang, und wie das von Dies gefertigte Medaillonrelief mit Weckessers Bildnis, das heute im Caffè Greco in Rom hängt, zurückgeht auf ein älteres von der Hand Sch.s, so hat seinerseits Weckesser in seine figurenreichste Komposition „Gertrud von Wart fleht für ihren Gatten um Gnade", 1878 vollendet, auch des Freundes Bildnis eingeschmuggelt; unschwer erkennt man Sch.s Kopf neben dem des Bestellers, des Ratsherrn Im Hof-Rüsch, unter den Zuschauern am meisten links.

Sch.s Schüler ward der junge Richard Kißling, der im Frühjahr 1870 in Rom eintraf; auch der Zürcher Baptist Hoerbst (s. d.) arbeitete einige Zeit bei Sch. (1873/74), und eine Basler Korrespondenz von 1878 nennt noch als Sch.s begabten Schüler Eduard Meyer aus Muttenz. Bis 1874 blieb Sch. an der Seite Weckessers und anderer Künstler in der ewigen Stadt, wo er Via Quattro Fontane Nr. 71 sein Atelier aufgeschlagen hatte; nach seiner Vermählung mit einer Baslerin, Emma Claudine Gengenbach, verwitweten Müller, kehrte er in die Heimat zurück, wo er fortan im Winter zu Basel wohnte, im Sommer dagegen auf seinem schönen Landsitz am Bodensee, in Thal bei Rheineck im Kanton St. Gallen, wo er sich in reizender Lage sein Atelier baute.

Es unterliegt keinem Zweifel, daß sich Sch. in Rom in künstlerischer Hinsicht enge an den um eine Generation ältern Landsmann Max Im Hof angeschlossen hat, den erfolgreichen Schüler Danneckers und Thorwaldsens, jedenfalls durchaus dieser Richtung huldigte, der sog. klassizistischen, die das Studium der Antike über das der Natur gestellt, die den Künstler die Natur gleichsam durch eine Brille schauen ließ statt mit eigenen Augen, indem man eben annahm, der alten Griechen Schöpfungen auf dem Gebiete der bildenden Kunst seien schlechterdings nicht zu übertreffen, vermöchten also direkt dem Künstler die Gebilde der Natur zu ersetzen. „Eine edle Reinheit und klassische Schönheit der Linien" rühmte der Zeitgenosse Sch.s Werken nach, wogegen bezeichnenderweise schon der gleiche zeitgenössische Bewunderer „das Kraftvolle und die tiefe, seelische Empfindung" an ihnen vermißte. Schon in der Wahl der Vorwürfe verrät sich der klassizistische Künstler: es sind fast lauter antike oder biblische Stoffe. Da sind zunächst zwei Marmorstatuen, eine Psyche von 1850 und ein Jason mit dem goldenen Vließ von 1852, dann ein Christuskopf in Marmor von 1862 und Sch.s Lieblingswerk, die Marmorgruppe „Adam und Eva" von 1873 (am Sockel in Reliefdarstellung die „Vertreibung aus dem Paradies" und „Die ersten Menschen bei der Arbeit"). Außer diesen vier Werken aber weist Basels Oeffentliche Kunstsammlung von Sch. noch zwei römische Marmorvasen auf mit Medaillondarstellung, das eine Mal Meleagros und Atalante, das andere Mal Bacchus, Amor und Apoll, sowie eine Marmorkopie des sog. Scipio Africanus, der Basaltbüste im Palazzo Rospigliosi zu Rom. Die Psyche war das Geschenk einer Anzahl Basler Bürger; die Marmorgruppe „Adam und Eva" ward erst 1892 nach des Meisters Tod auf der zweiten nationalen Kunstausstellung in Bern für Basel aus dem Birmann-Fonds erworben mit Unterstützung des Bundes, der Regierung des Kantons Baselstadt, des Museumsvereins und verschiedener Kunstfreunde. Noch eine zweite Psyche hat Sch. geschaffen, eine Reliefdarstellung des Ganymed, eine „Leda mit dem Schwan", ferner den „Ballspieler" in einem Basler Privathause, Tonfiguren der Ruth, des Merkur u. s. w., sowie eine stattliche Reihe von Bildnisbüsten. Mit der zweiten Psyche, diese aufgefaßt im Augenblick, da sie, durch Neugier getrieben, sich leise von Amors Lager erhebt und zum erstenmal die Züge ihres göttlichen Gemahls wahrnimmt, und mit dem Marmorrelief, das Ganymed darstellt, wie er vom Adler des Zeus zum Olympos entführt wird, beteiligte sich Sch. an der Schweizerischen Landesausstellung in Zürich von 1883. Das Marmorrelief bildet ein Oval, ist 1,15 m hoch und 1,445 m breit und wird von einem viereckigen verzierten Rahmen eingefaßt; es ist 1903 in den Besitz der Gottfried Keller-Stiftung übergegangen und ward dem Museum in Aarau als Depositum übergeben. Der Präsidialbericht über die Thätigkeit der Eidg. Kommission der Stiftung für 1903 erinnert p. 5 daran, daß u. a. auch Correggio, Rembrandt, Thorwaldsen Ganymed-Darstellungen geliefert, und bemerkt dann: „Daß Thorwaldsen Sch. beeinflußte, ist augenscheinlich, ebenso sichtbar allerdings, daß der Schweizer den berühmten Dänen nicht erreicht" (C. Brun).

Von Bildnisbüsten sind zu nennen diejenigen in Marmor von Maximilien de Meuron und Louis Paul Coulon, jene als Geschenk der Familie de Meuron seit 1869 im Musée des Beaux-Arts zu Neuenburg, ferner die in Gips modellierte Büste von Rudolf Bühlmann, dem Vedutenmaler und eifrigen Sammler von Handzeichnungen und Kupferstichen, 1891 von Sch.s Witwe und Neffen dem Schweiz. Landesmuseum in Zürich geschenkt und dann in der Kupferstichsammlung des Eidg. Polytechnikums aufgestellt auf dem Schrank mit dem Bühlmann'schen Nachlaß. Bald nach seiner Rückkehr aus Rom ward Sch. der Auftrag, für die Basler Universität die Bildnisbüsten in Marmor von zehn berühmten Basler

Professoren und Koryphäen der Wissenschaft zu liefern. Was indessen des Künstlers Ruhm ausmachte, ihm zu eigentlicher Popularität verhalf, das sind nicht die vorgenannten, zumeist klassizistischen Werke, vielmehr die zwei großen nationalen Denkmäler, das Winkelrieddenkmal für Stans und das St. Jakobmonument in Basel, in denen er sein Bestes und zugleich etwas Eigenartiges geschaffen hat.

Auf einen Aufruf hin, den das Winkelried-Komitee zu Stans im Anfange der Fünfzigerjahre des letzten Jahrh.s an die schweizerischen Bildhauer erlassen, Skizzen zu einem Winkelrieddenkmal nach dem Geburtsorte des Helden zu senden, fanden sich im Rathaussaale zu Stans eine Anzahl Entwürfe zusammen, unter denen die drei von Ludwig Keiser in Zürich, Sch. von Basel, in Rom, und Robert Dorer von Baden, in Dresden, die Aufmerksamkeit der Besucher der Ausstellung besonders auf sich zogen. Aber noch Jahre gingen dahin, bis die Sache abgeklärt war und Sch. wirklich den Auftrag erhielt, das Denkmal für Stans auszuführen. Immerhin zeigt bereits der Schützentaler vom Eidg. Schützenfest in Stans von 1861, graviert von Antoine Bovy, auf seinem Revers das Sch.sche Winkelrieddenkmal, und in einem Kunstbericht über das Jahr 1862, unterzeichnet L. T.(obler), in der Zeitschrift „Die Schweiz“ VI, 1863, p. 125 lesen wir: „Von einzelnen Schweizer Künstlern im Ausland ist zu berichten, daß in Rom drei Bildhauer arbeiten, Sch. bekanntlich am Winkelried, Im Hof an einer Statue der Eva, Moritz v. Meyenburg (gemeint ist Viktor v. M.) an einer Helvetia, die ihm von dem kunstliebenden, freigebigen Hrn. Moser von Charlottenfels bei Schaffhausen bestellt worden ist; auch der gegenwärtig in Rom weilende Maler Weckesser arbeitet an einem großen Bild im Auftrage desselben Herrn, der überdies noch die Herren Koller und Calame mit Aufträgen beschäftigt.“ 1865 kam das Winkelrieddenkmal von Sch. in Stans zur Aufstellung in der Nähe der Pfarrkirche, auf einer Erhöhung am obern Ende des Dorfplatzes. Ueber einem tot am Boden liegenden Eidgenossen bricht Winkelried, die feindlichen Lanzen in der Brust mit den Armen umfassend, zusammen; tödlich getroffen richtet der Held sein edles Haupt empor nach dem an ihm vorbeistürmenden Hirten, der mit mächtig geschwungenem Morgenstern in die im Feinde geschaffene Gasse eindringt. Die schwierige Aufgabe hat eine geniale Lösung gefunden: die auf drei Krieger beschränkte Gruppe veranschaulicht sehr eindrucksvoll in drei Momenten den Verlauf der ganzen Schlacht: die Not der Eidgenossen und ihr ohnmächtig Unterliegen, den Opfertod Winkelrieds und endlich das stürmische Nachdrängen der Sieger, den glorreichen Erfolg der edeln That, und diese drei Momente sind geschickt in eins zusammengefaßt. Und so ist auch in formaler Hinsicht das Denkmal ein glücklicher Wurf zu nennen: bei großer Lebendigkeit wirkt die Gruppe in der Geschlossenheit des streng pyramidalen Aufbaus und in ihrer Klarsichtigkeit ruhig und wahrhaft monumental. Die durch den hochgeschwungenen Morgenstern geschaffene Linie, die heraustritt aus dem Pyramidendreieck, findet ihr Gegenstück in den abgebrochenen Speeren in Winkelrieds Armen, die ebenfalls über die Linien des Dreiecks hinausgehen; zugleich wird durch diese Ausladung die Starrheit der Pyramide gemildert.

Im Jahre nach der Aufstellung des Winkelrieddenkmals, 1866, ward Sch. mit der Ausführung des Monuments betraut, das die Stadt Basel schon einige Jahre zuvor zu errichten beschlossen hatte, zum Andenken an die schweizerische Thermopylenschlacht, den Heldentod der Streiter bei St. Jakob an der Birs am 26. Aug. 1444. Schon im Anfang der 1860er Jahre hatte Sch. zwei Entwürfe aus Rom eingesandt, die indes als ungenügend befunden wurden. Besser befriedigte eine Komposition von Ernst Stückelberg, die zurückging auf eine Anregung Jakob Burckhardts und auch dessen Beifall fand. Stückelberg hat sie mit folgenden erklärenden Worten an Burckhardt begleitet: „An den Mauern des Siechenhauses lehnen die letzten Gefallenen. Sie haben Ehre und Vaterland gerettet. Trauernd erscheint über den Trümmern die jungfräuliche Helvetia, das Kreuz auf der Brust, im gelösten Haar den Alpenrosenkranz. Sie neigt sich mitleidig, das treu verteidigte Banner zu empfangen, welches ein Jüngling, den Todespfeil im Herzen, emporhält. Erschlagen liegt ein Sohn; dessen Leiche verteidigend sank der Vater. Im Todeskampf blickt der Vierte heiter auf nach der Geliebten. Heldenlohn, Eichenkränze blinken aus Helvetias Hand. Burkhard Mönch kennt die am Tag von St. Jakob gepflückten Rosen.“ Es waren zwei Entwürfe, der eine mit nackten, der zweite mit bekleideten Kriegern; aber die Formen im zweiten waren nur durch Hirtenhemd und Leibrock leicht verhüllt, „unbeschadet der Zusammenstellung mit der antik gedachten Helvetia.“ „Harnische und Zeughausplunder“, fügte Stückelberg bei, „halte ich in der höhern Plastik, deren edelster Vorwurf die schöne Körperform ist, für unmöglich.“ Die Figuren waren überlebensgroß und zur Ausführung in Bronze gedacht. Die eingegangenen Entwürfe wurden vom 22.—31. Aug. 1861 ausgestellt. Neben Stückelbergs Zeichnungen trat ein neues Modell von Sch., und am 23. langte noch ein Entwurf von Arnold Böcklin ein: eine abgestumpfte Pyramide mit vier gigantischen Grabeswächtern. Sch.s

Werk war eine Art Wiederholung seiner Stanser Winkelriedgruppe. Man versuchte nun, Sch. für die Ausführung des Stückelberg'schen Projekts zu gewinnen; er lehnte jedoch rundweg ab. Schließlich empfahl die Kommission den mit dem zweiten Preis bedachten Entwurf des Architekturzeichners Franz Heinrich Baldinger aus Zurzach (einen gotischen Pfeiler mit Figuren), worauf Jakob Burckhardt aus der Kommission ausschied (16. Dez. 1861). Auch dieses Projekt kam nicht zur Ausführung. Sch. lieferte einen neuen Entwurf, nämlich den zum 1872 wirklich aufgestellten Denkmal. „Inwiefern", bemerkt Albert Geßler, dem wir hier eine Strecke weit gefolgt sind, in seinem Buch über Ernst Stückelberg (Basel 1904), p. 48, „in diesem neuen Entwurfe von Sch. die Zeichnung Stückelbergs, vielleicht auch das Modell Böcklins verwertet sind, soll hier nicht untersucht werden; aber interessant ist der Wandel von Sch.s verwundetem Fahnenträger über fünf toten Feinden, wie er ihn ins Dreieck komponiert hatte, zur kranzspendenden Helvetia mit den vier Kriegern seines endgültigen Monumentes jedenfalls!" Seit 1872 erhebt sich das Denkmal im Südosten der Stadt, wenige hundert Schritte von der Stelle, da ehemals das Aeschentor gestanden, in bevorzugter Lage über einem niedern Hügel, der die Gebeine der Gefallenen deckt. Der Sockel aus gelblichem Solothurner Kalkstein (zum Leidwesen des Künstlers reichte es nicht zu schwarzem Marmor) hat die Form eines Kreuzes, über dessen mittlerem Felde sich die Helvetia erhebt und dessen vier Seitenfelder geschmückt sind mit vier sterbenden Kriegern; die Figuren sind sämtlich in carrarischem Marmor gearbeitet. Da das Monument ja nicht eine einzelne Persönlichkeit verherrlichen soll, sondern der ganzen Heldenschar gilt, so hat also der Bildner es versucht, in den vier Kriegergestalten in verschiedener Weise den Kampf bis zum letzten Atemzug, die Treue bis in den Tod zu verkörpern. In einem Ritter mit zerbrochenem Schwert in der Rechten schauen wir einen der Führer, der selbst im Tode nicht das Banner aus den Händen läßt; ein alter, gleichfalls bärtiger Krieger, in die Knie gesunken, stemmt dem Feinde die Hellebarde entgegen; ein bärtiger Armbrustschütze reißt sich den Pfeil aus der wunden Brust, um ihn auf die feindlichen Scharen zurückzusenden, und endlich ein Hirtenjunge mit krausem Haar schleudert mit Anstrengung der letzten Kräfte einen Feldstein wider den Gegner: „Da friß eine der Rosen!" Das sind die Sockelfiguren des sterbenden Feldherrn, des Landsknechts, des sterbenden Armbrustschützen und des Steinschleuderers, wie sie z. B. auch die Titelblätter von vier Heften der „Schweiz" schmücken (vgl. II, 1898, Heft 9 und 23; III, 1899, Heft 3 und 15). Ueber ihnen erhebt sich in leichter, fast schwebender Bewegung die Helvetia, eine weibliche Heldengestalt, zu der eine junge Unterwaldnerin Modell gestanden; in der Rechten hält sie den Lorbeerkranz, mit dem sie den sterbenden Helden den Dank des gesamten Schweizervolks, die Anerkennung der spätesten Nachwelt ausdrückt; die Linke aber, die zum Himmel weist, und die strahlenden Augen unter der hellen Stirn bezeugen des Schweizertums Zuversicht gegenüber allen Stürmen und das göttliche Recht der so teuer erkauften Freiheit. Die Helvetia hat eine Höhe von über 3 m; die Krieger sind in entsprechender Größe gehalten. Auf dem Postament unter der Helvetia liest man: „Unsre Seelen Gott, unsre Leiber den Feinden!" Kühnheit, Männerwürde, wilder Trotz und Todesschmerz beseelen den Marmor, kommen in diesen Gestalten zum beredten Ausdruck. Reichlich zehn Jahre seines Lebens hat Sch. dem Werke gewidmet; es ist grandioser zu nennen als das Winkelrieddenkmal; aber daß es gegenüber jenem in künstlerischer Beziehung wirklich einen weitern Fortschritt des Meisters bedeute, möchte doch fraglich erscheinen. Die Kosten beliefen sich auf etwas über 100000 Franken; 30000 Fr. spendete die Regierung des Kantons Baselstadt; im übrigen wurden sie zum großen Teil durch freiwillige Beiträge gedeckt. Das ganze Unternehmen leitete und vollendete der Basler Kunstverein unter dem Präsidium des um die Kunst so viel verdienten alt Ratsherrn J. J. ImHof-Rüsch (1815–1900; vgl. „Die Schweiz" IV, 1900, p. 359). Seiner Anregung soll überhaupt die Errichtung des St. Jakobdenkmals zu danken sein; in seinem Heim zum Kirschgarten an der Elisabethenstraße, einem wahren Palazzo, sah ich seinerzeit, kurz vor dem Hinschied des edeln Greises, im hohen Flur die Gipsmodelle der vier ernsten Kriegergestalten.

Wiederum gleich im folgenden Jahre, nach Vollendung des St. Jakobmonuments, 1873, hatte Sch. den neuen Erfolg, daß das Komitee für das Tegetthoffdenkmal in Wien ihm den ersten Preis, 3000 Gld. ö. W., zuerkannte; auch den Franz Joseph-Orden hat dem Schweizer Künstler sein Entwurf eingetragen. Der zweite und der dritte Preis fielen den Bildhauern Leopold Rau und Martin Paul Otto in Berlin zu. Freilich hatten die drei künstlerischen Mitglieder der Jury, Eisenmenger, Hansen und Kundmann, den ersten Preis Martin Paul Otto, einem der talentvollsten Schüler von Reinhold Begas, zuerteilen wollen; sie wurden jedoch von den Laien überstimmt, und diese entschieden sich, wie es hieß, wegen der Aehnlichkeit, die man der Statuette Sch.s nachrühmte, für dessen Entwurf. Noch eine Basler Korrespondenz vom Juni 1876 weiß

zu melden, daß Sch. zurzeit am Tegetthoffdenkmal für Wien arbeite; allein die Sache hat sich doch zerschlagen. Das 1886 auf dem sog. Praterstern aufgestellte Denkmal, die mächtige, mit drei Paaren von bronzenen Schiffsschnäbeln gezierte Granitsäule mit dem Bronzestandbild des Siegers von Lissa, unten Kampf und Sieg auf Seepferdgespannen, diese Duiliussäule der Neuzeit rührt im architektonischen Teil von Hasenauer her, in den Bronzefiguren von Karl Kundmann (1838 zu Wien geboren). Wiederum nicht zur Ausführung kam Sch.s Entwurf für das Zwinglidenkmal in Zürich. Auch diesmal war es ein Oestreicher, bekanntlich der Tiroler Heinrich Natter, dem der endgültige Auftrag zu teil ward, wogegen Sch.s Entwurf bei der Beurteilung vom 12. und 13. Juni 1882 im dritten Range noch mit einer ehrenvollen Erwähnung bedacht wurde (mehr hierüber unter Natter, Bd. II, p. 468). In einem Brief an Weckesser vom 16. Jan. 1883 kritisiert Sch. Natters Entwurf und fährt dann fort: „Nun sind wir beide noch in Konkurrenz. Da ich keine neue Skizze mehr machen wollte, indem meine letztere mit dem aufgedrungenen Schwert zu der Bibel keinen Anklang fand, so modelliere ich nun ein Hülfsmodell von 4 Fuß Höhe im Sinne meiner ersten Skizze mit zwei Reliefs in das Postament. Den Entwurf zum Gespräch von Marburg habe ich drittel Maßstab modelliert ... Das zweite Relief wird den Tod Zwinglis darstellen. Wird das durchgeführte Hülfsmodell zur Statue Gefallen finden, so ist es mir dann möglich, die 12 Fuß hohe Kolossalstatue mit Hülfe meines Neffen, der nun auch nach dem Mannequin am Hülfsmodell arbeitet, in Thal durch den Sommer zu modellieren; wo nicht, so lasse ich die ganze Geschichte fahren. Denn Orthodoxe und Reformer in diesem Punkte zu befriedigen, ist unmöglich. Dieses ist auch der Grund, warum mein Neffe noch nicht dieses Spätjahr nach Rom gekommen ist, da ich mich hauptsächlich ihm zulieb so mit diesem Concours herumbalge, damit er noch ein tüchtiges Studium an dieser Arbeit gewinne ..." Gleich noch eine Briefstelle, aus einem Briefe Sch.s an Weckesser vom 10. Dez. 1883, möge hier stehen: „... Da meine Frau zu keinem bestimmten Entschluß für unsere Römerreise kommen konnte und mir das Leben ohne künstlerische Beschäftigung langweilig und lax vorkommt, so habe ich, um meine freie Zeit auszufüllen, einen Jux zu modellieren angefangen, wozu ich eines von den aus Rom mitgebrachten Hörnern benutze, das ein Faun aufgerichtet in seinen Armen hält, dessen Weinfülle mit grinsendem Wohlgefallen betrachtend. Ich dachte mir das Horn als einen antediluvianischen Fund von kolossaler Größe, das der Faun mit einem Schlauch Wein gefüllt hat ..." Der Neffe, der junge Bildhauer *Achilles Schlöth*, geb. zu Basel am 7. Nov. 1858, ist inzwischen nach Rom abgegangen. „Von meinem Neffen habe ich seit seinem Reisebericht nichts Neues erfahren; hoffentlich wird er sich bei Euch wohl befinden und Eure guten Räte dankbar annehmen ..." Auch der Neffe stand nun in den 1880er Jahren mit Weckesser, Jakob Zürcher und den andern Schweizer Künstlern in Rom in freundschaftlichem Verkehr, fand herzliche Aufnahme auch in der damals einen gesellschaftlichen Mittelpunkt bildenden, hochangesehenen Schweizer Künstlerfamilie Corrodi. Des jungen Sch. erstes Meisterwerk war die Marmorstatue eines Fischerknaben, der sein Netz flickt. Er schickte den nicht übel ausgefallenen Erstling 1886 zur Ausstellung nach Basel, ferner an die erste nationale Kunstausstellung, die am 1. Mai 1890 zu Bern eröffnet ward, und endlich in Gesellschaft der Gipsstatue eines Ringers zur Genfer Landesausstellung von 1896 (vgl. den Cat. illustré, p. 28 f., Nr. 1051 f.). Gestorben ist Achilles Sch. zu Basel den 5. Juli 1904.

Zu den letzten Arbeiten des ältern Sch. gehört das Modell zu einem Holbeinbrunnen für Basel, und auf der zweiten nationalen Kunstausstellung zu Bern von 1892 fand noch zahlreiche Bewunderer des inzwischen verstorbenen Meisters Marmorgruppe „Adam und Eva", die bei seinem Tode noch immer in seinem Atelier stand. An demselben Morgen, da die Schweiz das Jubelfest der ersten Eidgenossenschaft feierte, an demselben Morgen, da die festfeiernden Basler zu Füßen des Denkmals an der St. Jakobstraße einen Lorbeerkranz niederlegten, hat Sch. im Alter von 73 Jahren auf seinem Landsitz am Bodensee für immer die Augen geschlossen. „Als vormittags um 9 Uhr im Rheintal die Glocken zur kirchlichen Bundesfeier erklangen, ließ sich der Kranke vor das Haus tragen, und im Lehnstuhl hörte er die Glocken heraufklingen aus dem Tal. Wie sie verklungen hatten, war auch sein Leben dahingegangen wie Glockenklang."

Das Andenken seines Ehrenmitglieds ehrte der Basler Kunstverein im Jahre darauf durch Veranstaltung der Ausstellung von 25 seiner Werke, die, zum größten Teil aus Privatbesitz, ein nahezu vollständiges Bild des Schaffens des Meisters darboten. Es waren 16 Marmorskulpturen, zum Teil in Lebensgröße („Adam und Eva", „Psyche", „Ganymed", „Leda mit dem Schwan", Porträtbüsten u. s. w.), 6 Gipsmodelle (der erste Entwurf zum St. Jakobdenkmal, ein Grabmonument und Büsten) und 3 Tonfiguren (Ruth, Merkur etc.).

Nach seinem Kunstcharakter war Sch. noch ein typischer Vertreter des Klassizismus, allerdings mit dem Bestreben, modern-realistisch zu

wirken, so namentlich in den vier Kriegergestalten des St. Jakobmonuments. Der Mensch Sch. wird geschildert als „schlicht und einfach, von edelm, liebreichem Charakter und beseelt von echter Frömmigkeit"; „edel, wie er in der Kunst war, war er auch im Leben." Sein Bildnis von Emil Beurmann ward 1892 für die Sammlung des Basler Kunstvereins erworben (vgl. auch die Schweiz. Porträtgalerie, Bd. III, 1891, Heft 33, Nr. 260).

Egger, Deutsch. Kstbl. VI, 1855, p. 385 ff.; VII, 1856, p. 251 ff., 274. — *Lützow*, Zeitschr. f. bild. Kst., Beibl. I, 1866, p. 16; VIII, 1873, p. 353; XI, 1876, p. 625; XIII, 1878, p. 422; XVII, 1882, p. 579; N. F. II, 1891, p. 303; Beibl. I, 1890, p. 452. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 465. — *Singer*, K.-Lex.[3] IV, p. 205. — *W. Tobler-Meyer*, Münz- u. Medaillensammlg. Wunderly-v. Muralt, I. Abt., Bd. V, p. 148 f. — Lpz. Illustr. Ztg. LX, 1873, Nr. 1546, p. 118, 120 (*Rud. Kelterborn*). — *v. Tscharner*, Bild. Kste. d. Schweiz 1887, p. 19 ff.; 1891, p. 36, 94 f. (fast wörtlich abgedruckt in Schweiz. Rundschau I, 1891, 3. Bd., p. 411); 1892, p. 12, 15, 36. — Schweiz. Bauztg. II, 1883, p. 84; XVIII, 1891, p. 38. — Basl. Nachr. 47, Nr. 209 u. 210, v. 4. u. 5. Aug. 1891. — N. Z. Ztg. vom 4. Aug. 1891, Nr. 216, 2. Bl., und vom 6. Aug. 1891, Nr. 218, 1. Bl. — N. Winterth. Tagbl. vom 22. Febr. 1901. — *N. Riggenbach*, Erinnerungen eines alten Mechanikers[3], p. 143. — *O. Waser*, August Weckesser (N.-Bl. d. Kstgesellsch. Zürich 1900), p. 38, 44, 52, 86 A., 94. — *Albert Geßler*, Ernst Stückelberg (Basl. Jahrb. 1903), p. 46 ff., 62. — *C. Brun*, Jahresber. der G. Keller-Stift. v. 1903, p. 4 f. — *Ders.*, Kat. der Erwerb. der G. Keller-Stift. 1891–1904, p. 39 f., Nr. 161. — *P. Ganz*, Kat. der Oeffentl. Kstsammlg. in Basel (1908), p. 154 f., Nr. 16—22. — Mitt. von Dr. *Aug. Huber* (Staatsarchiv Basel). *Otto Waser.*

Schloß, Hans vom, Maler, in Bern, wurde am 14. März 1474 vom Rate beauftragt, für die Witwe des Malers Diebold Heß eine Forderung beim Meister Peter, dem Organisten in Freiburg, einzutreiben.

Trächsel, Bern. Festschr. 1879, p. 25 (aus dem Ratsman. v. 1474). *H. Türler.*

Schlosser, Jörg, Maurer oder Steinmetz, in Zug. Geburts- und Todesjahr sind unbekannt. Er erstellte 1548 den schönen Brunnen vor dem Hause des Seckelmeisters Wulflin in Luzern.

Anz. A.-K. 1885, p. 121. *H. Al. Keiser.*

Schlotterbeck, Wilhelm Friedrich, Zeichner und Kupferstecher, wurde 1777 zu Härkingen im Kanton Solothurn geboren und lernte mit C. Haldenwang die Kupferstecherei bei Chr. von Mechel in Basel. Beide Künstler fanden große Vorliebe für die damals noch neue Aquatintamanier und hatten damit großen Erfolg. Sch. erhielt schon 1798 einen Ruf nach Dessau, wo er für das Chalkographische Institut arbeitete und seine Technik in Deutschland bekannt machte. Hier entstanden seine vier großen Landschaften nach Claude Lorrain, „Das brennende Dorf" nach Egbert van der Poel und die Landschaften nach Both und Hackert. Infolge der Kriegsunruhen zog er bleibend nach Wien, fand sofort Beschäftigung, besonders durch die Kunsthandlung Mollo, und reiste für diese nach Berchtesgaden, Salzburg, Tirol und später nach Ungarn, um die Gegenden zu zeichnen und nachher in Aquatinta zu stechen; auch aus Wien und dessen Umgebung hat er viele Platten angefertigt. Er starb dort 1819. Das Verzeichnis seiner Kupferstiche findet sich bei Nagler.

Nagler, K.-Lex. XV, p. 280. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 1904. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 466. — *Seubert*, K.-Lex. III, p. 250. — *Singer*, K.-Lex. IV, p. 205. — Kath. Schweizerbl. N. F. II, 1903, p. 38. *H. Appenzeller.*

Schluep, Jac., Kupferstecher, von ?, nennt sich als der Autor eines um 1670 angefertigten, nur in einem einzigen Exemplare bekannten Prospektes der Stadt Solothurn.

Rahn, Mittelalt. Denkm. d. Kts. Solothurn, p. 140. *F. O. Pestalozzi.*

Schlütter, *Vasco*-Laurent, graveur en médailles et en cachets, né à Zella en Thuringe le 12 août 1841; après avoir commencé son apprentissage chez son père, il le continua à Dresde et à Leipzig et le termina à Genève où il s'établit à son compte en 1870. Il a obtenu la nationalité genevoise en 1881. Outre des revers de médailles de Bovy et autres, S. a entièrement gravé les suivantes: Gustave Badollet; prix de l'Académie de Savoie; Montreux golf links; Fêtes nautiques de Thonon; prix de Chêne-Bougeries; Compagnie d'assurances La Bâloise; tirs de Davos et de Rosario de Santa-Fé; Institut électro-homéopathique (1891); Bourkard Reber (1893); Tunnel de l'Albis (1894), ces deux dernières d'après H. Bovy; prix de la Société nautique (3 modules); noces d'argent Tardy-Mogna (1894); congrégation des Saints Anges du Collège S[t]-Michel à Fribourg (1896); Union cycliste suisse (1897); Exposition de photographie (1900); Fête communale des Eaux-Vives (1903); jeton de la Société de numismatique (buste de Soret, 1903), prix du Mousqueton (1909) et d'après Lossier: Prix de la Société veveysanne de protection pour les animaux et Vogue de S[t]-Gervais (1899).

Rens. de l'artiste. — Revue suisse Numism. VII, p. 199, 204, 207, 208, 210; IX, p. 197; X, p. 353, 354; XI, p. 256, 437. — Journal des collectionneurs, III[e] ann., p. 478. *A. Choisy.*

Schlumberger, Cam. Gottlieb, Zeichner, lebte von 1896—1900 in Zürich, wo er als Illustrator für „Die Schweiz" thätig war. Wir finden von ihm kleine Vignetten und ein Vollbild „Heilige Weihnacht" im Jahrgange I, 1897/98.

H. Appenzeller.

Schlumberger, Georg, Dessinateur und Blumenmaler, von Mülhausen im Elsaß, wurde dort 1807 geboren, kam 1830 nach Zürich, wo er sich 1831 mit Katharina Locher vermählte, Unterricht im Zeichnen und Malen erteilte und 1862 starb. Von seinen fein ausgeführten Blumenstudien in Aquarell stellte er mehrere an den schweizerischen Turnusausstellungen von 1850 bis 1856 aus.

Zürch. Bürgeretats. *H. Appenzeller.*

Schlumpf, Hans Konrad, Münzmeister, in St. Gallen, geb. am 20. März 1665, gest. am 28. Dez. 1735; er war von Beruf Goldschmied und wurde mit Abraham Hiller, der ebenfalls Goldschmied war, 1701 zum Münzmeister bestellt. Er wird als solcher auch 1710 und 1714 erwähnt (1726 sein in der Münze liegendes Werkzeug, das allerdings gar nicht ihm, sondern den Erben eines *Daniel Sch.* gehöre).

Hartmann, St.Gall. Kstgesch., p. 201. — Stemmatolog. Sangallensis. — Ratsprotokolle. *T. Schieß.*

Schlumpf, Ulrich, Baumeister, von St. Gallen, war von 1517—1528 Baumeister im Münster unter Abt Franz von Geisberg und wird von 1521—1524 sowie 1528 auch als Stadtrichter erwähnt. Er mußte 1521 bei Errichtung des kostbaren Presbyteriums Güter des Kirchenbaus für ein vom Abt aufgenommenes Darlehen verschreiben.

Anz. A.-K. 1886, p. 370 f. — *Joach. v. Watt,* Deutsche Schriften III, p. 356. — Stemmatolog. Sangallensis. *T. Schieß.*

Schlup, Elisabeth, Malerin, in Balm im Bucheggberg (Kt. Solothurn), wurde dort am 4. Okt. 1860 geboren. Erst 1890 war es ihr gestattet, sich der Malerei zu widmen, indem sie den Unterricht des Prof. Caspar Ritter in Karlsruhe genoß. Später arbeitete sie noch mehrmals kürzere Zeit in Paris und in München. Sie beteiligte sich mit Darstellungen von Landschaften, Früchten und Blumen an der Ausstellung bernischer Malerinnen 1905 und an der Sezessionsausstellung in Bern 1908 mit einem Porträt in Oel und einer Porträtbüste.

Pers. Erkund. *H. Türler.*

Schlutter, s. Schlütter.

Schmalen, Hans, s. Schmaltz.

Schmaltz, Hans, orfèvre, à Fribourg. On le trouve mentionné pour la première fois en 1566 dans les comptes de l'État, mais là sous le nom de *Hans Schmalen;* puis, dans d'autres documents, de 1566, 1569, 1573—1576 et 1601 sous le nom de Hans Schmaltz. *Max de Techtermann.*

Schmalz, Antoine, orfèvre, à Fribourg. On le trouve mentionné dans divers documents, depuis 1587 jusqu'à 1608; mais nous ne connaissons ni son poinçon, ni aucune de ses œuvres. Il ne figure pas davantage dans le registre des bourgeois de Fribourg; cette lacune ne permet pas de savoir positivement quels étaient les liens de parenté qui le rattachaient à l'orfèvre Hans Sch. On peut supposer toutefois, en raison de l'époque où il vivait, qu'Antoine devait être un fils ou neveu de Hans. *Max de Techtermann.*

Schmalz, Anton I., Maler, Dilettant, in Bern, wohl der Vater des folgenden, entlief im März 1632 einem Cisterzienserkloster (Hauterive?) in Freiburg, dessen Konventual er gewesen war, und trat, auf Kosten der Regierung im Theologenkonvikt im ehemaligen Franziskanerkloster in Bern verpflegt, zum reformierten Glauben über. Da er weder für Kirche noch Schule sich eignete, mit Wehr und Waffen dagegen gut umzugehen verstand, wurde er mit dem militärischen Exerzitium der bernischen Jugend betraut. Im Frühjahr 1637 und 1638 ließ Sch. durch Schüler auf dem Münsterplatze geistliche Spiele aufführen und gebrauchte zum zweiten Spiele Totenmasken und Kleider, die er selbst bemalte. Sie sind noch im Historischen Museum aufbewahrt. 1635 widmete er dem Rat ein größeres, unbeholfen gemaltes Bild des Berner Münsters von der Südseite, das aber nur antiquarischen Wert hat. Sch. starb im Nov. 1638.

Anz. A.-K. N. F. V, p. 175—186. — Das Bild vom Münster ist z. T. reproduziert in „Bern, Bilder aus Vergangenheit und Gegenwart." *H. Türler.*

Schmalz, Anton II., Maler, in Bern, erhielt 1665 6 Pfd., „das Schiff, so die Statt Zürich machen lassen, abzemalen, welches folgends nacher Genf versandt worden." In demselben Jahre bemalte er ein Fähnchen für den Turm zu Oesch. 1670 verrichtete er eine Malerarbeit in der Stube zu Mittelleuen. 1677 mußten er und Jac. Wäber die 17 Stadtbrunnen ausputzen und einölen. 1686 verrichtete Sch. mit dem Bildhauer Langhans Arbeit am Zeitglockenturm, und 1687 malte er einen Bären auf ein Geleit. Sch. war Burger von Bern; sein Wappen wurde am 16. Dez. 1685 von der Burgerkammer genehmigt. Er war wohl der nachgeborne Sohn des vorangehenden. Am 26. Okt. 1688 verheiratete er sich mit Marg. Frey.

Stadtrechn. v. Bern. — Burgerkammermanual. *H. Türler.*

Schmalz, Daniel, Goldschmied, in Bern, wurde dort am 22. Mai 1685 als der Sohn des Notars Niklaus Sch. getauft. 1715 wurde er Stubengeselle zu Mittelleuen. Für diese Gesellschaft verfertigte er 1714 zwei neue silberne Gabeln und 1727 ein neues Silbergeschirr. Sch. starb am 6. Dez. 1738.

A. Zesiger, Die Stube zu Mittelleuen. *H. Türler.*

Schmalz, David, Glasmaler, in Bern, der Vater des Samuel Sch. (s. d.), wurde dort am 30. Jan. 1540 als der Sohn des Niklaus Sch. (s. d.) getauft und starb 1577. 1570 wurde er Mitglied des Großen Rats und war 1574—1577 Schaffner des Interlakenhauses in Bern. Seine Frau hieß Barbara Zurlinden. Sch. wurde vom Rate viel beschäftigt; er lieferte der Stadt für Fensterschenkungen 1568 I ein Fenster nach Nidau (der Stadt); 1569 II nach Thun und Schnottwil; 1570 I dem Ammann von Balm; 1570 II dem Wolfg. Steiner in Langenthal; 1571 I für N. N.; 1571 II drei für N. N.; 1572 I in das Haus der Fischer in Neuenstadt und dem Ammann von Rüeggisberg; 1572 II zwei an N. N.; 1573 I an Hans Koli, den Wirt in Aarberg, und an Andreas Schär in Landshut; 1573 II an Hans Wasem im Baumgarten und an Heini Bock zu Gerlafingen; 1573 zwei in die Kirche von Bussigny. 1574 verfertigte er 12 „Rondeln" mit dem Bären in das Schloß Morges und 1577 ein Fenster mit den Wappen der deutschen und welschen Aemter. 1573 war Sch. Stubenmeister zu Mittelleuen in Bern.

Anz. A.-K. N. F. V, p. 194 ff. — Bern. Festschrift 1879, p. 64. — Welschseckelmeisterrechn., Taufbücher u. Osterbücher im Staatsarch. Bern. — *A. Zesiger*, Die Stube zu Mittelleuen in Bern. *H. Türler.*

Schmalz, Niklaus I., Glasmaler, in Bern, der Vater des David Sch. (s. d.), erhielt 1534 vom Seckelmeister „umb allerley glaswerch gan Arch und furlon von venstern 69 Pfd. 8 Sch."; ferner für ein dem Ulrich Klenk in Biel verschenktes Fenster 8 Pfd. 5 Sch. 1539 wurden ihm für ein Fenster in die Stube zum Affen in Bern 13 Pfd. 12 Sch. bezahlt. Sch. wurde 1537 Mitglied des Großen Rats, war 1543—1548 Stiftsschaffner in Bern, 1551—1556 Landvogt von Biberstein. Er starb 1556.

Bern. T'buch f. 1878, p. 189. — *Thormann u. v. Mülinen*, Glasgemälde, p. 55. *H. Türler.*

Schmalz, Samuel, Glaser (Glasmaler?), in Bern, wurde dort am 6. Aug. 1577 als der nachgeborne Sohn des David Sch. (s. d.) getauft. 1601, 1603, 1612—1614 machte er auf Mittelleuen, wo er zünftig war, Flickarbeit. 1610 wurde er Mitglied des Großen Rats, 1615 Deutschweinschenk, 1626 Zollherr; 1620—1627 war er Vogt von Aarburg und starb 1628.

A. Zesiger, Die Schule zu Mittelleuen. — Osterbücher im Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Schmid (Schmidt), Augustin, landschaftlicher und architektonischer Zeichner, Aquarellist, Zeichenlehrer und Kupferstecher, geb. am 21. Jan. 1770 in Schussenried (Schwaben), gest. am 2. April 1837 in Luzern. Er verriet schon als Novize des Klosters Schussenried Zeichentalent, studierte dann die Feldmeßkunst, kam 1794 in das Kloster St. Urban (Luzern). Der Abt übertrug ihm die topographische Vermessung der thurgauischen Kirchengüter. Drei Jahre später kam der inzwischen in Wien ausgebildete Sch. als Zeichenlehrer und Professor der Geometrie nach Luzern, stand der früher durch Melchior Wyrsch gegründeten Kunstschule vor, bürgerte sich 1804 in Adligenschwil (im Kt. Luzern) ein und heiratete 1811 eine geborne Ludovica Am Rhyn. Sch. entfaltete auch nach der rein künstlerischen Seite eine reiche Thätigkeit, deren Zeugen, was die Originale und Aquarelle betrifft, zum Teil im Archive der Kunstgesellschaft Luzern noch beisammen liegen, teils aber sehr zerstreut sind. Im genannten Archive finden sich vor:

1) „Vue de la ville de Lucerne et de ses environs, prise ... du Gütsch. Dessiné d'après nature par A. Schmid." Vervielfältigt und verlegt bei Xav. Meyer als zum Kolorieren berechneter Kupferdruck. Gravé par H. Beli. Doppel-Quer-Folio-Blatt.
2) Als Seitenstück: „Vue de ... Lucerne, prise derrière la cathédrale." (Gleicher Verlag.)
3) „Ansicht der Stadt Luzern gezeichnet auf dem Gütsch. Gezeichnet von Aug. Schmid. Geätzt von F. Hegi." Fol. Zu J. Businger, „Die Stadt Luzern und ihre Umgebungen." (Gleicher Verlag.) 1811.
4) „Vue de Rorschach, Ct. de St. Gall, gravé par Ch. G. Oberkogler." Kupfer in Fol. (zum Kolorieren).
5) Geometrische Aufgaben. Msc. in 4°.
6) 14 Paar Theater-Schlußscenen, erfunden und skizzenartig gezeichnet von A. Schmid, 1820.
7) Entwurf zum Panorama von Thun, do. Theater in Besançon sowie weitere Architekturpläne (in der Mappe Ca dort), Skizzenbuch etc. Dort ein von Huser gezeichnetes Porträt (im Album Huser).

Aus der Sammlung Mahler (in Luzern) notierte ich seinerzeit eine „Ansicht von Como" (Aquarell in Kl.-Fol.). Neben seinem Bauriß von Luzern (1811, neu aufgelegt 1848) ist als eine Glanzleistung der landschaftlichen und architektonischen Feinzeichenkunst, zumal in den architektonischen Partien, das 3,40 m lange und 0,60 m breite Originalaquarell eines Panoramas der Stadt Luzern zu bezeichnen, das von einem Museggturm aus aufgenommen wurde (undatiert und unsigniert, im Besitze der Bürgerbibliothek Luzern). Mehr als seine Landschaften in Oel fanden seine Aquarelle Beifall, besonders in Paris. Den praktisch-architektonischen Sinn verrät sein luzern. Projekt von 1790, das, seiner Zeit vorauseilend, bereits die Hofbrücke wegdachte und an deren Stelle die heutige Schweizerhofquaianlage voraussah. Die Zeitverhältnisse waren damals nicht angethan, den Künstler und seine Verdienste um die Baukunst in Luzern vollständig zu würdigen.

Die Kunstgesellschaft Luzern besitzt ein Skizzenbuch, ein Planalbum und ein von Huser gezeichnetes Porträt von Sch. Ein Aquarell „Lucerne et vue du Pilate" ist im Besitze der

Bürgerbibliothek Luzern. Sch. entwarf schon früh, vor 1796, einen Baurifs des Wiener Theaters. In der Lokalausstellung der Zürcher Künstlergesellschaft 1805 stellte er ein Aquarell aus „Loretto-Kapelle bei Bürglen (im Kt. Uri)." 1869 war seine Kunst an der kantonalen Ausstellung in Luzern mit drei Blättern (Baurisse eines Theaters) vertreten.

Nagler, K.-Lex. XV, p. 293. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 1506. — Kat. Zofing. Kstlerbuch 1876, p. 32. — Kat. Ausst. d. Kstgesellsch. Luzern 1869, p. 15; 1889, p. 21. — *Ostertag*, Materialien z. Lebensgesch. ber. Luzerner IV, p. 567 (Msc.). — *Troxlers* Gymnasium, p. 73. — (*Schwyzer*), Kstgesellsch. v. Luzern, p. 6/7. — Festschr. des Schweiz. Ingenieur- u. Arch.-Vereins, Luzern 1893, p. 46 u. 63. *Franz Heinemann.*

Schmid, Balthasar, Schreinermeister, zu Rheinau, verfertigte 1721 mit seinem Bruder *Moriz Sch.* den Altar und das Getäfel an der westlichen Sakristeiwand der dortigen Klosterkirche.

Rothenhäusler, Baugesch. d. Klosters Rheinau, Diss., p. 122. *Rothenhäusler.*

Schmid, Daniel, Goldschmied, von Bern, wurde am 8. Mai 1692 in Hamburg als der Sohn des Bereiters Daniel Sch. von Bern getauft. Er ließ sich 1729 in Bern in die väterliche Zunft zu Schmieden aufnehmen und erhielt 1730 vom Rat in Bern ein Zeugnis über seine Herkunft für eine Reise nach Frankreich.

Burgerl. Stammreg. v. Bern. *H. Türler.*

Schmid, David Alois, Aquarellmaler, Panoramazeichner und Kupferstecher, von Schwyz, wurde dort als der zweite Sohn des Kürschners gleichen Namens am 9. Febr. 1791 geboren und widmete sich wie seine Brüder *Martin* und *Franz* Sch. der Kunst. Vorerst aber mußte er sich bei Maler Ulrich in Luzern mit Flachmalerei abgeben und lernte dann bei Maler H. Hauser zeichnen, Gouache malen und das Kolorieren von Trachten. 1810 kam er zu Maler Meyer-Eßlinger nach Zürich, wo er für die Tapetenfabrik im Zeltweg dutzendweise Landschaften lieferte und daneben für die Kunsthandlungen Ansichten und Kostümbilder kolorierte. Bald darauf fand er Aufnahme in der Malerkolonie Bleuler in Feuerthalen bei Schaffhausen und vervollkommnete sich besonders in der Gouachemalerei. Hier traf er seinen Bruder Martin, der ihn bewog, mit ihm nach Hause zurückzukehren, ihn dann aber bald wieder verließ. 1819 verehelichte er sich mit Regina Tschümperlin. Von seinen zehn Kindern starben sieben schon früh, und der einzige Sohn, *Melchior Sch.*, mit siebzehn Jahren als angehender Künstler 1848 in München.

Sch. machte viele Reisen in die schönsten Gegenden der Schweiz. 1842 weilte er in Italien, besuchte Genua, Florenz, Bologna und zeichnete in Rom das Panorama vom Monte Pincio, das sein Bruder Franz in Umrißstich vervielfältigte. In Neapel traf er mit diesem zusammen, reiste mit ihm bis Gantavara, begleitete ihn nach Rom und zog dann allein weiter, während der Bruder nach Neapel zurückkehrte. In der Klosterkirche von Piacenza wurde er von Unwohlsein befallen, verweilte noch einige Tage in Mailand und kam krank nach Hause, wo er sich aber wieder erholte. 1852 starb seine Gattin; er verheiratete sich im folgenden Jahre wieder mit Rosa Elisabetha Schuler und starb am 2. April 1861 in Schwyz.

Von Sch. sollen am Züricher See, in St. Gallen und an andern Orten mit Gouachelandschaften bemalte Zimmer sich befinden. Weit verbreitet sind auch seine Aquarelle von Schweizertrachten. Ferner zeichnete und aquarellierte er Ansichten in großer Zahl, auch Panoramen (Rapperswil, Luzern, Mailand, Como) und führte solche ebenfalls in Radierung, Aquatinta und Lithographie aus. Eine seiner besten Arbeiten ist ein großes Aquarell „Schwyz und seine Umgebung", welches 1858 von d'Aujourd'hui lithographiert wurde (herausgegeben bei Gebr. C. und N. Benziger in Einsiedeln). Die Ansichten und Trachtenbilder von Sch. waren seinerzeit ein Fremdenartikel wie gegenwärtig Photochrome und Ansichtspostkarten. Das Geschick, mit dem er die Kunst und das Geschäft zu verbinden wußte, machte ihn im Gegensatz zu seinen Brüdern zum wohlhabenden Manne.

An den Lokalausstellungen der Zürcher Künstlergesellschaft von 1813—1821 stellte er folgende Bilder aus: 2 Bisterzeichnungen: „Die Ruinen von Zwing-Uri" und „Die Ruinen von Silenen im Kanton Uri"; 22 Blätter: „Die Hauptorte der Schweiz, in Aquatintablättern von J. J. Meyer"; „Verschiedene nach der Natur gezeichnete Landschaften"; „Verschiedene Schweizertrachten in Aquarell"; „Bauernhaus im Kanton Uri."

Franz Hegi stach in Aquatinta nach Sch.s Zeichnungen eine große Ansicht von Zürich vom Beckenhof aus und die Ansicht von Rapperswil, mit 12 Randbildern ringsum, ferner eine Anzahl Schweizer Ansichten in Stammbuchblättchen-Format. Auch J. Häsli, Lukas Weber u. a. haben Ansichten in Aquatinta nach ihm angefertigt.

In der Stiftsbibliothek Einsiedeln ist Sch. mit einer reichhaltigen Sammlung von Prospekten vertreten, ebenso im Staatsarchive Schwyz und bei einigen schweizerischen Privatsammlern. In der Kupferstichsammlung des Eidg. Polytechnikums in Zürich befinden sich 12 Blätter Handzeichnungen, worunter eine Tuschzeichnung „Prozession zur Kirche in Schwyz" und die Aquarelle „Kapelle Maria auf Sonnenberg am Seelisberg", „Rigi-Staffel", „Das Wirthaus auf dem

Rigi-Kulm", „Hütte auf dem Rigiberg", „Schloß Reichenau im Kanton Graubünden", die beiden „Ansichten vom Schlosse Castell gegen Konstanz und gegen Gottlieben", ferner folgende

Kupferstiche:

1) „Vue de la ville de Lucerne, prise de la campagne d'Allenwinden." In Umriß radiert und koloriert. 30,5/46.
2) „Panorama bei Flüelen, Kt. Uri." Aquat. Kol. 8/54.
3) „Panorama von Solothurn." Aquat. Kol. 8,8/55.
4) „Panorama de la chute du Rhin." Aquat. Kol. 6,7/52.
(Nr. 2—4 von R. Bühlmann dem D. A. Sch. zugeteilt.)
5) „Vue de la ville de Lugano." Aquat. 14/20.
6) Verschiedene Schweizer Ansichten von und nach Schmid. Aquat. 14/20 und 12/16.
7) „Vues des iles Boromées au lac majeur." Aquat. 14/20.

Lithographien:

8) „Panorama vom Faulhorn im Berner Oberland", in 2 Blättern, in Umriß radiert. Zus. 13,5/92.
9) „Gais im Kt. Appenzell." Kol. 18,5/26,5.

M. Dettling, Schwyz. Chron., p. 254. — *F. D. Kyd*, Kollekt. V, p. 813 (Staatsarchiv Schwyz). — *Cust*, Index brit. Mus. I, p. 305. — *Kuhn*, Stiftsbau M.-Einsiedeln, p. 193. — *Nagler*, K.-Lex. XV, p. 297.
H. Appenzeller. M. Dettling.

Schmid-Kerez, Emil, Architekt, geb. 1843 in Eglisau, zurzeit in Zürich. Er besuchte zunächst die Schulen seines Heimatsorts, dann die Industrieschule in Zürich und bezog 1860 das dortige Eidg. Polytechnikum. Nach dreijährigem Studium unter Prof. Gottfried Semper erhielt er 1863 das Diplom an der Abteilung für Architektur, arbeitete hierauf zwei Jahre in auswärtigen Architekturbureaux, vertauschte aber 1866 die Praxis wieder mit der Schule, indem er sich für drei Jahre in die École des Beaux-Arts in Paris aufnehmen ließ, wo er im Atelier Questel die Konkurrenzarbeiten des Instituts mitmachte. Daneben beschäftigte ihn sein Lehrer, der Architekt des Palais von Versailles war, teils auf seinem Pariser Bureau, teils auf demjenigen in Versailles für seine auswärtigen Privatbauten.

1872 nach Zürich zurückgekehrt, etablierte sich Sch. dort und hatte mehrfache Erfolge bei Konkurrenzen, so für ein Primarschulhaus am Linthescherplatz, für die projektierte Quaianlage in Zürich und das eidg. Verwaltungsgebäude in Bern. Von öffentlichen Gebäuden hat Sch. das Bürgerasyl für die Stadt Zürich (1874—1877) und das dortige eidg. Post- und Telegraphengebäude (1895—1898) im Stile der toskanischen Frührenaissance, daneben verschiedene städtische Wohnhäuser und Villen in Zürich, Winterthur u. a. O. erbaut, worunter namentlich das stattliche Palais G. Hennebergs mit dem zu einer Gemäldegalerie bestimmten Obergeschoß am Zürcher Alpenquai zu nennen ist (1896—1900).

Nach Mitt. des Künstlers. — Eidg. Polytechn., Festschr. II, *Alb. Müller*, p. 349/50 (Ansicht u. Erdgeschoß des Eidg. Post- u. Telegraphengebäudes Zürich); *E. Usteri*, p. 375/76 (Ansicht u. Grundriß vom 1. Stock des Bürgerasyls Zürich); *P. Ulrich*, p. 428—430 (Erdgeschoß, 1. Stock u. Ansicht vom Palais Henneberg in Zürich).
F. O. Pestalozzi.

Schmid, F. (?) A., s. Schmid, David Alois.

Schmid, Felix, Baumeister des 16. Jahrh.s, von Stein a. Rh., unter dessen Leitung „die Beinhauskapelle auf dem Friedhofe neu erbaut, St. Agatha Hab und Gut dahin verordnet, ihr Bildniß auf den Altar gestellt und dieser in deren Ehren unter Bischof von Constanz, Hugo von Landenberg, geweiht worden." Er war der Großvater des Joh. Rudolf Sch.

Anz. A.-K. 1889, p. 251. — *Nüscheler*, Gotteshäuser, Bistum Konstanz I, p. 26. *Vogler.*

Schmid, Franz, Aquarellmaler, Panoramazeichner und Kupferstecher, von Schwyz, wurde dort als der dritte und letzte Sohn des Kürschners David Alois Sch. am 4. Okt. 1796 geboren. Auch ihn zog es, wie seine Brüder *Martin* und *David Alois Sch.*, zur Kunst hin, und er zeigte sich bald als der talentvollste von den dreien. Von seinem Bruder David Alois erhielt er den ersten Unterricht im Zeichnen und Kolorieren, kam dann zur weitern Ausbildung 1816 zu dem Landschaftsmaler F.W. Moritz nach Neuenburg, wo er schon eine so große Geschicklichkeit und Genauigkeit in seinen Zeichnungen nach der Natur entwickelte, daß man ihn „das lebendige Daguerreotyp" nannte. Nach Hause zurückgekehrt, zeichnete und malte er fleißig weiter und begann mit Hülfe seines Bruders die erste größere Arbeit, das vorzüglich ausgeführte runde Rigi-Panorama, das er nach einer Zeichnung von L. Pfyffer v. Wyher in Aquatinta stach. Dann folgte ein Panorama vom Kirchturm in Schwyz (Lithographie), eines vom Baugarten in Zürich, ferner weitere Panoramen und Ansichten, von denen er einzelne wiederum teils in Umriß, teils in Aquatinta gestochen hat. 1828 reiste er nach Paris, fand sofort Beschäftigung und fertigte für einen Kunsthändler, entsprechend der Manier seines Rigi-Panoramas, ein solches in kleinem Formate von Paris an, vom Turme der Notre-Dame-Kirche aus, das erste, das dort in dieser Art auf den Markt kam. Dann zeichnete er ein Panorama vom Pavillon de Flore aus und ein solches von den Tuilerien, welche beide, wahrscheinlich von F. Martens, gestochen wurden. Auch Ansichten der Stadt sowie einzelne Plätze und Gebäude hat er gezeichnet und teilweise radiert. Hierauf folgten seine Panoramen von Wien vom Stephansturm und vom Kahlenberg aus, vom Schafberg bei Salzburg, weiter von Straßburg, vom Rathausturm in Karlsruhe, von Freiburg

i. Br.; dann in der Schweiz vom Säntis, Kamor, Jakobshügel bei Thun, Faulhorn, Moléson und Salève bei Genf. So kam der Künstler, der sich für seine Spezialität bereits einen bedeutenden Ruf erworben hatte, weit herum in der Welt. 1842 machte er seine Reise nach Italien, arbeitete in Genua und Rom und traf in Neapel mit seinem Bruder David Alois zusammen. Vereint kolorierten die Brüder für einen gewissen Hauptmann Heilmann ein von diesem aufgenommenes Panorama von Neapel von St. Elmo aus in sechs großen Blättern. Diese Riesenarbeit zeigte sich aber als eine verfehlte Spekulation. Franz Sch. hat es überhaupt nie verstanden, materiellen Nutzen aus seiner Kunst zu ziehen.

Nach der Heimat zurückgekehrt, zeichnete Sch. das große Panorama von Zürich vom Großmünsterturm aus, das in vier Blättern von J. Häsli in Aquatinta gestochen wurde, und bald darauf das große Panorama von Luzern, von der Musegg aus, welches Franz Hegi in vier Blättern ebenfalls in Aquatinta vervielfältigte. Beide Panoramen sind Meisterwerke ihrer Art. Ein jedes hat zusammengesetzt die respektable Bildgröße von 29/172 cm, ohne den weißen Rand gemessen. Dies waren seine letzten größern Arbeiten. Schon während derselben zeigten sich bei ihm Zeichen einer Gemütskrankheit, die allmählich fortschritt und der er schließlich erliegen sollte. Er lebte fortan teils in Schwyz, teils in Sisikon, zurückgezogen, abwechselnd bei seinem Bruder David Alois, seinen Verwandten und Freunden und malte dabei noch eine Serie von über 200 Familienwappen, eine große Zahl Schwyzer Ansichten und ein Panorama vom Gütsch in Brunnen für Posthalter Kyd dort. Völlig geistesumnachtet starb er zu Ried ob Schwyz am 1. Sept. 1851.

Franz Sch. darf mit Recht als der größte Panoramen- und Städtezeichner seiner Zeit angesehen werden. Ausgestattet mit einem vorzüglichen Auge für die Wahl der Standpunkte und die richtige Durchführung der Perspektive, verband er damit eine bewundernswerte Geduld und Ausdauer. Seine Zeichnung ist immer korrekt, die Behandlung des Aquarells kräftig und flott. Als Stecher hat er weniger Bedeutung. Er überließ diese Arbeiten auch lieber andern Künstlern, und so hat eine große Anzahl in- wie ausländischer Stecher nach ihm gearbeitet. Wir erwähnen von Schweizern R. Bodmer, J. Häsli, F. Hegi, J. Hürlimann, M. Kälin, C. Rordorf, J. Ruff, J. J. Sperli, J. Suter und Lukas Weber. Von einzelnen Stechern, hauptsächlich ausländischen, ist Sch.s Name wahrscheinlich gar nicht auf die Platte graviert worden, wie man auch Abdrücke mit unrichtigem oder gar keinem Vornamen trifft.

Sch. lieferte auch Zeichnungen für kleinere Werke mit Schweizer Ansichten, so z. B. für G. v. Eschers „Zürich und seine Umgebungen", 3 Bde., Trachsler, 1839—1841, und Kellers und Füßlis „Promenades par les lieux les plus intéressants de la Suisse", Zürich 1830.

An den Lokalausstellungen der Zürcher Künstlergesellschaft von 1821–1835 stellte Sch. folgende Aquarelle aus: „6 Ansichten aus der Stadt Bern", „Panorama von Konstanz", „Das Engelbergtal", „Aussicht von der Hackenalp gegen den Vierwaldstättersee", „Aussicht von der Fronalp gegen Seelisberg", „Die Notre-Dame-Kirche und die Kirche Ste. Geneviève in Paris", „Aussicht vom Belvedere gegen die Stadt Wien", ferner das bereits erwähnte Panorama in Aquatinta „Zürich vom Großmünster" und dasjenige von Karlsruhe.

An der Lokalausstellung anläßlich des schweizerischen Alpenklubfestes 1871 in Zürich waren ausgestellt: Ein Heft Handzeichnungen „Aussicht vom Salève", ein Heft Handzeichnungen „Aussicht vom Känzeli", ein Panorama vom Rigi und Ansichten von Bern, Schwyz, Brunnen, Engelberg und vom Kalfeuser- und Weißtannental. Hr. Kantonsschreiber M. Styger in Schwyz besitzt von der Hand des Künstlers zwei große Panoramen von Paris, das eine in Federzeichnung, das andere in Aquarell. Weitere Panoramen von Franz Sch. befinden sich in der Stiftsbibliothek in Einsiedeln. Sonst sind seine Panoramen in den schweizerischen Sammlungen leider wenig vertreten.

In der Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft befinden sich folgende Aquarelle: „Die Münsterbrücke in Zürich" (Malerbuch 16), „Das Engelbergertal mit dem Titlis", „Heidelberg aus dem Gasthaus zum Hörnchen", „Das Münster in Straßburg", „Der Palast des Königs von Frankreich in Straßburg", „Der Stephansdom in Wien", ferner zwei fein ausgeführte kleine Tuschzeichnungen „Die Notre-Dame-Kirche" und der „Pont neuf" in Paris, außerdem noch eine Reihe von Naturskizzen in Aquarell etc. Sodann enthält die Handzeichnungensammlung in der Kupferstichsammlung des Eidg. Polytechnikums in Zürich 40 Blätter des Meisters; davon seien erwähnt: Ein ganz großes Aquarell „Ansicht vom Flecken Schwyz mit den Mythen" und ein ganz kleines Aquarell „Ansicht von Schwyz mit Alpaufzug"; ferner in Aquarell die Ansichten von Zürich, Bern und Luzern, die „Insel Schwanau", die „Treib", sechs aquarellierte Naturstudien aus Bern und sechs aus Baden, zwei Aquarelle „Mödling bei Wien" und „Die Börse in Paris" sowie eine große Zahl Feder- und Bleistiftzeichnungen. In den beiden genannten Sammlungen befinden sich außerdem folgende

Kupferstiche:

1) „Zürich von Hottingen aus." Im Umriß radiert und getuscht. 18/26,5.
2) „La Cathédrale et l'École des filles à Zurich." Aquat. Kol. 13/18.
3) „Hotel Baur in Zürich." Aquat. Kol. 13/18.
4) „Panorama oder Zirkel-Aussicht vom Rigiberg, auf dem Kulm gezeichnet von L. Pfyffer v. Wyher." Aquatinta von Gebr. Schmid, Luzern, X. Meyer 1818. Rund: 50 cm, mit radierten ovalen Eckvignetten, Rigiansichten nach H. Hauser, und ovalem Titel.
5) Dasselbe Blatt, 2. Aufl., 1830, mit drei andern radierten ovalen Eckvignetten, Rigiansichten nach David Alois und Franz Sch., von Franz Hegi gestochen, und ovalem Kärtchen vom Vierwaldstättersee von J. J. Scheuermann.
6) „Schwyz." In Umriß radiert und getuscht. 18/26,5.
7) „Au Ranft, Ermitage de Nic. de Flüe", nach D. A. Schmid. Aquat. 18,5/27.
8) „Neuchâtel" Aquat. 10/6.
9) 5 Bl. „Maisons de paysan", Zurich, Berne, Lucerne, Unterwalden et Argovie, nach R. H. Füßli. 8/12.
10) 8 Bl. Verschiedene Schweizer Ansichten von und nach Schmid. Aquatinta. 12/16,5.
11) 4 Bl. Ansichten von Zürich in Stammbuchblättchen-Format. Aquatinta. 8/11.
12) 4 Bl. Ansichten von Paris: „Dôme des Invalides", „Chambre des Députés", „Porte S^t.Martin", „Porte S^t-Denis." In Umriß radiert. 7,2/10.
13) „Panorama de Paris, pris des Tours Notre-Dame." Aquatinta. Rund: 18.
14) „Panorama di Roma, preso dal Monte Pincio", nach David Alois Sch. In Umriß radiert und koloriert. 16/89.

M. Dettling, Schwyz. Chron., p. 253. — *F. D. Kyd,* Kollekt. V, p. 813 (Staatsarchiv Schwyz). — Gemälde der Schweiz, Kt. Schwyz, p. 170. — *Nagler,* K.-Lex. XV, p. 297 u. 357. *H. Appenzeller. M. Dettling.*

Schmid, Franz Joseph, Schnitzler und Schreiner, aus Luzern, schnitzte 1856 für die dortige Gewerbeausstellung aus Lindenholz einen Christus am Kreuze (Kat., p. 25). *Franz Heinemann.*

Schmid, Friedrich, Heiligenmaler, gebürtig von Root (im Kt. Luzern), dort von zirka 1830—1850 thätig. 1835 und 1836 malte er für die neue Kirche von Hellbühl (im Kt. Luzern) die Altarbilder. Als Dichter und Künstler zugleich zeigt er sich in seinem Druckerzeugnis „Der meuchlerische Ueberfall der Freischaaren an der Emmenbrücke... 1844" (Luzern, Gebr. Räber), mit lithographiertem Titelblatt, Text und Bilde von zweifelhafter Güte.

Geschichtsfrd. XXI, p. 95. — *Ostertag,* Biogr. Kat. II. *Franz Heinemann.*

Schmid, Georg, wohl eine und dieselbe Person mit dem Werkmeister *Jörg Schmitt,* Steinhauer und Baumeister (Werkmeister) des 16. Jahrh.s, von Schaffhausen. Er scheint sich meist auswärts aufgehalten zu haben; von Leistungen in der Vaterstadt ist nichts bekannt. 1582—1585 (und schon 1580?) leitete er gemeinsam mit Paul Maurer von Zürich den Neubau des Rathauses, jetzigen Hôtels du Commerce in Straßburg und war zwischenhinein auch in Freiburg i. B. thätig. 1595 befand er sich wieder in Schaffhausen und starb 1596 in Straßburg. Ein gleichnamiger Sohn, geb. 1575, zog 1600 nach Magdeburg.

Zeitschr. f. Gesch. d. Oberrheins, Bd. 49, p. 144. — N. Z. Ztg. v. Mai 1895. — Schweiz. Frauenheim 1903, p. 596. — Geneal. Reg. *Vogler.*

Schmid, Georg, Bildhauer, von Ueberlingen, erhielt am 6. Juni 1599 vom Rate von Bern den Auftrag, aus Holz ein Denkmal an den Stadtgründer Herzog Berchtold V. von Zähringen zu schneiden. Sch. führte hierauf die große, mit vielen Wappen, allegorischen Figuren, Säulen und Giebel versehene Tafel auf der südöstlichen Wand des südlichen Seitenschiffs im Münster aus. 1601 bemalte *Hans Ror,* der Maler, das Ganze, wofür der Venner Zurlinden im Herbst 1601 Gold kaufen mußte.

Stantz, Münsterbuch, p. 152 f. — *Haendcke u. Müller,* Bern. Münster, Abbild. p. 127. *H. Türler.*

Schmid, Georges-Paul, natif de Wurzbourg, serrurier et mécanicien, toléré et naturalisé Fribourgeois le 23 avril 1789 moyennant le paiement de 6 louis d'or; en 1790, pour satisfaire la maîtrise des serruriers, il fit comme chef-d'œuvre une serrure qui „par son caractère artistique et sa rareté trouverait difficilement sa pareille"; il l'offrit à Messeigneurs de Fribourg qui décidèrent de la faire placer à la porte de la salle des CC (où elle est encore aujourd'hui) et lui firent donner 30 louis d'or (1008 Pfd.) de gratification; en 1795, il confectionna une pompe à incendie qu'il offrit au gouvernement comme ayant un caractère artistique aussi.

Manuaux du Conseil 1789, p. 175; 1790, p. 136 et 191; 1795, p. 333 et 408; 1796, p. 198 et 199. *Tobie de Raemy.*

Schmid, Hans, Glasmaler unbekannter Herkunft, im Anfang des 17. Jahrh.s, im Kanton Luzern. Sein Name kommt im Manualrodel von 1601 der Stiftsbauherrn von Beromünster vor.

Estermann, Anz. A.-K. v. 1880, p. 85. *C. Brun.*

Schmid, Hans Jakob, Glasmaler (Glaser), in Luzern. Er war um 1550 dort Mitglied der Lukasbruderschaft. *Franz Heinemann.*

Schmid, Hans Toder (Theodor), Glasmaler und Glaser, geb. 1508 in Zürich, 1578 noch dort thätig. Er war der Sohn des Erasmus Sch., des Pfarrers am Großmünster, und sein Pathe war Theodor Buchmann (Bibliander). Mit Glasmalereien für den Rat scheint Sch. 1566 zum erstenmal beschäftigt worden zu sein, und in das Depot

lieferte er im ganzen 11 Standeswappen. Zuletzt wird er, wie oben erwähnt, 1578/79 genannt.

Meyer, Fenster-Schenk., p. 225. — *H. Meyer*, Coll. III, p. 18; V, p. 245. *F. O. Pestalozzi.*

Schmid, Jakob, Lithograph, von Walkringen, wurde am 9. Aug. 1807 in Wil (im Kt. Bern) getauft, verheiratete sich 1836 mit der Schwester des Lithographen Karl Ludwig Wehrlin aus Bischofszell und starb in Bern am 28. Febr. 1844. Er führte in Bern ein Lithographie-Atelier unter der Firma Schmid & Comp. *H. Türler.*

Schmid, Jean, d'Aarberg (de Wurtemberg, suivant une autre indication; de Sensburg, suivant Blavignac), soldat suisse de la compagnie de M. le capitaine Marquis, était établi à Genève dès 1694 et fut reçu habitant de cette ville. Il sculpta les armoiries intérieures de la porte de Rive, dont l'écusson a dû être martelé lors de l'occupation française et dont les supports, un trophée de canons, se voient sur une lithographie de J. Hébert. Il fut reçu maître maçon en 1699, ayant fait pour chef-d'œuvre une voûte en cul de four carré.

Blavignac, Armorial genev. dans Mém. de la Soc. d'hist. de Genève, VI, p. 225. — Nos Anc. et leurs œuvres, 1905, p. 111. *A. Choisy.*

Schmid, Johann Jakob, Bildhauer, von Schaffhausen, geb. am 9. Nov. 1759. Er sollte Maurer werden und kam bei einem Verwandten, dem Ratsherrn Spengler, in die Lehre, strebte aber weiter und hatte sich im Zeichnen und Bossieren schon geübt, als Alexander Trippel bei einem Besuch in der Vaterstadt auf ihn aufmerksam gemacht wurde, seine Fähigkeiten prüfte und ihm daraufhin den Besuch der Akademie in Kopenhagen empfahl. Dort traf er im Frühjahr 1779 auch wirklich ein, zunächst als Maurer, um dann, auf Anraten von Johannes Wiedewelt und Kunstkammerverwalter Lorenz Spengler und wohl mit Unterstützung des letztern, auf die Akademie überzugehen, wo er über drei Jahre blieb, sich den Unterhalt zum Teil durch figürliche Arbeiten in der Porzellanfabrik erwerbend. Im Modellieren erhielt er von der Akademie zwei silberne Medaillen. Später hatte er bei den Bildhauern Grassi, Carl Friedrich Stanley und Dajon Gelegenheit, sich im Marmor zu üben, und führte nebenbei selbständig ein größeres Medaillon-Bildnis Spenglers in Marmor und eine Menge größerer und kleinerer Bildnisse in Gips und Wachs aus, ein bescheidener Broterwerb, den er von 1786 an in Schaffhausen fortsetzte. Hier widmete er eine Rundfigur in Gips, „Prometheus mit dem Adler", der Obrigkeit, die ihn dafür mit $27^1/_2$ Gld. honorierte. Auf seiner Liste von Schaffhauser Arbeiten erwähnt Sch. ferner zwei größere, nicht näher bezeichnete Reliefs, Kopien nach Trippels „Amazone" und „Tell", das Bildnis von Jean Calas (wiederholt), ein Stück in Wachs, „Die Vertreibung aus dem Paradies" und etwa dreißig Porträts in Wachs, die von 2—6 Gld. kosteten. Auch zwei Bettstatten bemalte er. 1787 nahm ihn auf sein Gesuch Trippel in Rom bei sich als Gehilfen auf. Auf dem Wege dorthin modellierte er in Zürich das lebensgroße Medaillon-Bildnis Lavaters in Thon. In Rom verharrte er, wenn gleich als der beste Arbeiter, neben dem überlegenen Trippel in untergeordneter Stellung; zu selbständigen Arbeiten brachte er es kaum. Er galt, nach Füßli, als vorzüglicher Kopist antiker Büsten; daneben war er der Korrespondent des Geschäfts. Nach des Meisters Tode, 1793, übernahm er dessen „Studio" und vollendete das Schwarzenberg-Denkmal; schon 1798 starb auch er.

In Schaffhausen sind noch vorhanden: der „Prometheus" in Gips, 52 cm hoch (Stadtbibliothek); das kleine, figurenreiche Gipsmodell zu einem Denkmal für „Keller", wahrscheinlich einen Statthalter Keller, der wiederholt in der Liste erscheint, gegen 50 cm hoch; ferner die Vertreibung aus dem Paradies in Wachs, fälschlich mit J. J. Schärer bezeichnet; und zwei kleine Medaillon-Porträts in Gips und Wachs, die letztgenannten vier Stücke in der historisch-antiquarischen Sammlung.

Geneal. Reg. — Trippelpapiere d. Zürch. Kstgesellsch. — J. Georg Müller an den Bruder Joh. v. Müller, 29. Jan. 1794. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 1517 (wo Sch. als Däne aufgeführt ist). — *C. H. Vogler*, Der Bildhauer Alex. Trippel, Schaffh. N.-Bl. 1892/93, p. 30, 86. — *Ders.* in der städt. Festschr. 1901, p. 31. *Vogler.*

Schmid, Johann Jakob, Maler, von Schlattingen im Kanton Thurgau, geb. am 4. Nov. 1808, gest. 1844 in Florenz. Er zeigte schon als Knabe leidenschaftliche Liebe zum Zeichnen und lief von der Feldarbeit oft nach Hause um zu zeichnen. Er kam dann zu einem Maler nach Schaffhausen in die Lehre (Oberst Bleuler in Feuerthalen?) und logierte während dieser Zeit bei seinem Paten, J. Jakob Häberlin in Flurlingen. Von seiner spätern Laufbahn ist wenig bekannt. Sch. arbeitete hauptsächlich in Rom und Florenz und soll u. a. auch den Papst porträtiert haben. Im Besitze der Familie Häberlin in Flurlingen befindet sich ein Porträt von Sch., gezeichnet von dem Maler Weinmann.

J. A. Pupikofer, Der Kant. Thurg., hist., geogr. u. stat. geschildert, p. 137. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 470. — Cotta'sches Kstbl. 1844—1846. — Zeitschr. f. bild. Kst., Beibl., XIX, p. 39 (?). — *Seubert*, K.-Lex. III, p. 254. *Haffter.*

Schmid, Johann Rudolf, Freiherr von Schwarzenhorn, Maler und Zeichner von Stein a. Rh., geb. im April 1590 als der Sohn des Ratsherrn,

Seckelmeisters und Stadthauptmanns Felix Sch. Die angesehene Familie kam in Bedrängnis, als der Vater frühzeitig starb und aus vier Ehen vierzehn Kinder hinterließ. So wurde der junge Sch., der in der Schule besondere Begabung für das Zeichnen an den Tag gelegt hatte und zum Goldschmied oder Maler bestimmt war, mit zwölf Jahren bereitwillig einem vornehmen östreichischen Offizier anvertraut, der ihn mit sich nach Verona nahm und dort in der Malerei und in den schönen Wissenschaften unterrichten ließ. Nach vier Jahren zogen beide in den Krieg gegen die Türken, wo der Offizier fiel, sein Schützling aber in Gefangenschaft geriet und als Sklave nach Konstantinopel geführt wurde. Dort konnte sich Sch. durch seine Kenntnisse bald seine Lage verbessern; er fand Verwendung als Dolmetscher und lernte dabei 1624 die kaiserlichen Botschafter Gallen und Freiherr von Kurz kennen, die sich um seine Befreiung bemühten und den Losgekauften nach Wien brachten, wo er sich wiederum durch seine Einsicht und Sprachkenntnisse unentbehrlich zu machen wußte.

In Wien begann unter Kaiser Ferdinand II. Sch.s erfolgreiche politische Thätigkeit als ständiger Vermittler zwischen dem Wiener Hof und der Pforte. Nach wiederholten Sendungen an die türkischen Botschaften in Ofen und Temeswar erfolgte 1627 eine besondere Mission an den Sultan Murad, und 1629 die Ernennung zum kaiserlichen Rat und Residenten bei der ottomanischen Pforte. Nachdem er diese Stelle 15 Jahre bekleidet, kehrte er wieder nach Wien zurück und erhielt 1647 von Ferdinand III. Adel und Wappen. Doch noch gab es keine Ruhe. Als Sultan Mohamed IV. den Thron bestiegen, war es 1649 wiederum Sch., der auf Verlängerung des Friedens hinzuarbeiten bestimmt war. Auf die wichtige und erfolgreiche Sendung folgte ein glänzender Einzug in Wien und darauf 1650/51 eine nochmalige Reise nach Konstantinopel, um dem Sultan die prächtigen Geschenke des Kaisers zu überbringen. 1660 beschenkte Sch. seine Vaterstadt mit dem mächtigen silbervergoldeten Pokal und dem lebensgroßen „künstlerischen Ebenbild“, ganze Figur, in der Tracht des Gesandten beim Sultan, in Oel gemalt von Hoye. Der Ueberbringer der beiden Geschenke, die noch im Rathause zu Stein aufbewahrt werden, war ein Schwiegersohn Sch.s, der Freiherr von Rehling. 1663, als wieder Feindseligkeiten mit der Türkei drohten und Sch. in die Schweiz gesandt wurde, um von der in Baden tagenden Tagsatzung Unterstützung durch Hülfstruppen zu erwirken, besuchte er selbst die Vaterstadt, wo er festlich empfangen und geziemend gefeiert wurde. Er starb in Wien am 12. April 1667 und fand, da er im Verlaufe katholisch geworden war, seine Ruhestätte in der Schottenkirche.

Ohne Zweifel hat die politische Thätigkeit Sch.s seine künstlerische bald gründlich überwuchert, und wir würden von dem Maler wohl kaum etwas wissen, wenn sich der Mann nicht auf ganz anderm Gebiete verdient gemacht hätte und von daher, in der Heimat wenigstens, berühmt wäre. In Wien, wo sich noch am ehesten ein künstlerischer Nachlaß erwarten ließe, scheint der einst so unentbehrliche und hochangesehene Staatsdiener vergessen zu sein, und ist es der Künstler wohl auch. J. C. Füßlin sah noch von ihm „ohngefähr 50 Stücke von seltenen Prospecten in und außer Constantinopel, alte, zerfallene Gebäude, aller Gattung Türkischer Kleider-Trachten, alles mit der Feder gezeichnet und getuscht, etliche sehr fleißig ausgeführt, andere nur entworfen, alles aber mit einem Feuer, Verstand und Keckheit ausgeführt, die dem größten Mahler Ehre machen würden.“ Eine dem Künstler zugeschriebene Rötelzeichnung, ein hochgewachsener Mann mit kurzem dunkeln Bart, in Talar und hoher Mütze, etwas flüchtig, aber gut gemalt, ist in der Sammlung des historisch-antiquarischen Vereins in Schaffhausen.

Füßli, Best. Kstler I, p. 82. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 1507. — *L. Meister*, Helv. ber. Männer III, Heft 5, p. 47—52. — *Nagler*, K.-Lex. XV, p. 346. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 468. — A. D. B. XXXI, p. 695. — *Th. Vetter*, Joh. Rud. Schmid, Freih. v. Schwarzenh., Frauenfeld 1890. *Vogler.*

Schmid, Joseph, maître à l'institut Pestalozzi de 1807 à 1824 en deux reprises. Il a été mêlé à toutes les intrigues qui ont amené la chute de l'Institut. Il était maître de mathématique et utilisait le dessin pour son enseignement. Ce n'était pas un artiste proprement dit.

Le baron de Guimp en parle abondamment dans son *Histoire de Pestalozzi*. Un arrêté du Conseil d'État du 6 oct. 1824 l'a expulsé pour affaires de mœurs. Il était, croit-on, du Tyrol, mais n'avait pas de papiers.

De Guimp, Hist. de Pestalozzi. — Archives d'Yverdon. *John Landry.*

Schmid, Julie, s. Jütz-Schmid, J. Frl. Sch. erhielt im Nov. 1811 als Schülerin der akademischen Zeichenanstalt in Bern eine silberne Medaille für Fleiß und Leistungen.

Manual der Curatel IV, p. 39. *H. Türler.*

Schmid, Lorenz, Holzbildhauer und Stuccator, gebürtig von Mörsburg bei Winterthur (wahrscheinlicher aber aus Meersburg bei Konstanz). Er war von 1745—1785 in der Mittelschweiz thätig. 1745 verfertigte er für die Kapelle Flüeli-Ranft die barocken Figuren des hl. Joseph und Bruders Klaus. 1774—1776 vollführte er als Akkordarbeit die gesamten Stuccaturen beim Bau

der Stiftskirche von Beromünster (Choraltar, sieben Nebenaltäre, Kanzel u. a. m.), darunter die beiden Statuen Bero und Ulrich. 1785 entwarf Sch. einen Plan zur Restauration der Plafonddecke des Rathaussaals in Luzern, der die Genehmigung zur Ausführung erhielt. 1788 machte er ein Modell für den Plafond des neuen Bibliotheksaals in Bern und erhielt dafür 100 Kronen. Er führte dann 1790–1792 die Stuccaturarbeiten in diesem Gebäude aus. Am 6. Dez. 1799 starb er im Alter von 56 Jahren in Bern. An der bernischen Kunst- und Industrieausstellung von 1804 waren folgende Arbeiten von Sch. zu sehen: das Modell der Bibliothekgalerie, das Modell des Eingangs in das Bibliothekmuseum, das Modell der sich selbst tragenden Stiege in der Bibliothek, alles in Gips ausgeführt.

Anz. A.-K. 1883, p. 373; 1885, p. 127. — Kath. Schweizerbl. N. F. XIV, p. 214. — *Durrer*, Stat., Unterwalden, p. 290. — Geschichtsfrd. XXIX, p. 284. — *Estermann*, Sehenswürdigk. v. Beromünster, p. 18. — *Riedweg*, Gesch. d. Kolleg. Beromünster, 1881, p. 363. — *Mohrs* Notizen, 2. Bd. (Rathaus; Msc. d. Bürgerbibl. Luzern). — Staatsarch. Bern. — Ausst.-Kat. v. 1804.
H. Türler. Franz Heinemann.

Schmid, Joseph *Martin,* Porträtmaler, von Schwyz, wurde dort am 26. Mai 1786 geboren, als der älteste Sohn des Kürschnermeisters David Alois Sch. und der Maria Elisabetha Geißer und als der Bruder der beiden Künstler David Alois und Franz Sch. Mit 15 Jahren kam Martin zu dem Bildhauer J. A. Janser, um das Zeichnen zu erlernen, wurde dann in das Haus Zeerleder in Bern aufgenommen und besuchte die dortige Zeichenschule unter Prof. J. V. Sonnenschein. 1804 kehrte er nach Hause zurück, fing hier und in Altdorf an, Miniaturbildnisse zu malen, und übte sich unter Maler Weber noch in der Oelmalerei und im Vergolden. Nachdem er eine Reihe Porträts in Oel angefertigt hatte, worunter mehrfach Landammann Alois Reding und General Auf der Maur, arbeitete er längere Zeit in Luzern und ließ sich dort in einer verdrießlichen Stimmung in die Schweizerregimenter in Frankreich anwerben. Er machte den Krieg in Spanien mit und wurde bei Valladolid verwundet. Nach seiner Genesung wurde er wieder frei, malte Porträts und benutzte die Gelegenheit, mit einer spanischen Familie nach Genf zu reisen. Nach der Heimat zurückgekehrt, arbeitete er einige Zeit mit seinem Bruder David Alois zusammen und reiste dann, Porträts malend, durch verschiedene Städte der Schweiz und Deutschlands. Anläßlich eines Brandausbruchs im Gasthof zum Hirschen in Arth wurde er geisteskrank und starb, ledigen Standes, am 30. Okt. 1842 zu Ried ob Schwyz.

Martin Sch. war ein geschickter Porträtmaler; man trifft Bildnisse von ihm, namentlich feine Miniaturporträts in Aquarell, noch in verschiedenen Familien in Schwyz. Auch existieren von ihm vortreffliche Trachtenbilder.

M. Dettling, Schwyz. Chron., p. 253. — *F. D. Kyd,* Kollekt. V, p. 813 (Staatsarchiv Schwyz).
H. Appenzeller. M. Dettling.

Schmid, Melchior, s. Schmid, David Alois.

Schmid, Moritz, Schreinermeister, zu Rheinau, verfertigte 1721 mit seinem Bruder Balthasar den Altar und das Getäfel an der westlichen Sakristeiwand der dortigen Klosterkirche.

Rothenhäusler, Baugesch. d. Klosters Rheinau, Diss., p. 122. *Rothenhäusler.*

Schmid, Niklaus, Baumeister, führte 1509, 1517 und 1518 die „Abseiten" (Nebenschiffe) der Kirche von Brugg samt dem „Getäfel" (Holzdecke) aus.

Anz. A.-K. 1884, p. 46. — Argovia XXX, p. 45.
E. Reinhart.

Schmid, Oswald, Glasmaler (oder bloß Glaser?), in Zürich, des Großen Rats von der Meisen und 1517 als hier thätig nachgewiesen. Er kam im Gefecht am Gubel, den 24. Okt. 1531, um.

Bullinger, Ref.-Gesch. III, p. 203. — Mitt. von Dr. *Keller-Escher.* *F. O. Pestalozzi.*

Schmid, Paulus I., Holzwerkmeister, in Bern, kam etwa 1660 als ein Fremder, das Handwerk eines Zimmermanns ausübend, nach Bern. Am 19. Juli 1670 wurde er als Holzwerkmeister der Stadt für ein Jahr bestellt und blieb in dieser Stellung bis zu seinem zu Anfang des Jahres 1698 erfolgten Tode. Sein Porträt ist im Gemälde „Zahltag des Bauamts am 28. Mai 1687" erhalten; es weist eine intelligente, männlich schöne Physiognomie auf.

Paulus Sch. II., der Sohn, war ebenfalls Zimmermann. 1726 machte er einen Plan und ein Modell für den Bau der Heiliggeistkirche in Bern, bei dem der alte Turm erhalten worden wäre. Er starb am 19. Sept. 1735.

Ratsman. v. Bern. — *E. v. Rodt,* Bern im 17. Jahrh. — Notizen des † Notar *Howald.* *H. Türler.*

Schmid, Thomas, Maler (Glasmaler), von Schaffhausen, erscheint von 1510—1527 wiederholt im Steuerregister, bald als Maler, bald als „Glaser." Er erhielt 1522/23 den Auftrag zum Malen eines Widders am Brunnen auf dem Rindermarkt und bat laut Ratsprotokoll 1527 um das Amt eines Gerichtsknechts; 1529 wurde er bestraft. 1510 und 1515 wird er als Bewohner des „obern Habicht" genannt.

Auskunft von *J. H. Bäschlin.* — *Haendcke,* Gesch. d. schw. Mal., p. 197. *Vogler.*

Schmid, Ulrich, Holzschnitzer, verfertigte 1521 die Holzdiele des Schiffs der Kirche von Dürnten (im Kt. Zürich). Die Inschrift daran lautet: DISE

KILK IST . VERTEVER DVR . DEN MEISTER . VRICH . SCHMID . DISER . HERSCHAF . DVRTN BI . LEB . APT . FELIX ZV . RVTY . IN ZVRCH PIET . GRVEN . AMPT . GLEGEN . DES . VOGT . JORG . BERGR . DER . ZIT . 15 . 21 .

Rahn, Gesch. d. bild. Kst., p. 517, 817. — *Nüscheler-Usteri,* Gotteshäuser der Schweiz, Dek. Konstanz II, p. 280. — *Rahn,* Anz. A.-K. 1898, p. 93. *E. Reinhart.*

Schmid, Ulrich, Maurermeister, von Solothurn, wird 1544 mit Conrad Gibelin und Urs Gipser als Unternehmer des „newen chors" an der alten St. Ursenkirche und 1550 mit dem gleichen Urs Gipser als Erbauer des Riedholzturms („ein schön stark, herrlich Werk") der Solothurner Stadtbefestigung genannt.

Rahn, Die mittelalt. Kstdenkm. des Kts. Solothurn, p. 155, 200. *F. O. Pestalozzi.*

Schmid, Wolf Adam, Goldschmied, der Sohn des Junkers Hans Felix Sch., von Zürich. Er wurde, laut Ratsurkunden im Staatsarchive Zürich (Bd. 45), 1616 zu Meister Hans Felix Brunner I. (s. d.) als Goldschmiedlehrling verdingt. Er trat aber in niederländische Militärdienste und starb schon 1622 im Alter von 20 Jahren.

Mitt. des † Hrn. *Tobler-Meyer* und des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *C. Brun.*

Schmid, Xaver = Schmid, Franz, s. d.

Schmid, s. auch Schmidt, Schmied, Schmiedt.

Schmider, s. Wolfgang, Meister.

Schmidt, Christian, sen., Maler und Dekorationsmaler, von Kiel in Holstein, wurde dort am 31. März 1835 als der Sohn des Kürschners Friedr. Sch. geboren und studierte im Winter 1855/56 an der Akademie in München. 1861 kam er nach der Schweiz und gründete in Wädenswil ein Atelier für Dekorationsmalerei unter der Firma Fleckenstein & Schmidt, das sich dann 1882 in Zürich unter der Firma Schmidt & Söhne weiter entwickelte. Nebenbei malte er Stillleben und Landschaften und widmete sich seit 1894 gänzlich der Kunst. Von seinen Oelbildern finden wir seit 1869 fast alljährlich einige an den Turnusausstellungen des Schweiz. Kunstvereins, so z. B. eine „Katze mit Geflügel", „Die verlornen Rosen", „Seealpsee", „Abend am Zürichsee", „Morgen bei Chur", „Herbst in Reichenhall", „Birken im Herbst", „Auf stürmischer Höhe."

Nach Mitt. des Künstlers. *H. Appenzeller.*

Schmidt, Christian, jun., Maler und Restaurator, wurde am 24. Juli 1862 als der Sohn des obigen Christian Sch. sen. in Wädenswil geboren. Er erhielt seine erste Ausbildung an der Kunstgewerbeschule in Zürich, besuchte dann, während er als Dekorationsmaler praktisch thätig war, die École des Arts décoratifs in Paris und die Kunstgewerbeschule in Berlin. Nach einer Studienreise durch Italien trat er in das väterliche Geschäft in Zürich ein und widmete sich dann speziell der Restauration alter Wand- und Deckenmalereien. Schon 1885 restaurierte er die Façadenmalereien am Hause zum weißen Adler in Stein a. Rh., die infolge eines Brandausbruchs gelitten hatten. Für die Schweiz. Gesellschaft für Erhaltung historischer Kunstdenkmäler besorgte er außerdem das Bloßlegen und Restaurieren der Wandmalereien in der St. Katharinenkapelle zu Wiedlisbach, der Deckenmalereien der Kirche in Lutry und des Chors der Kathedrale auf Valeria in Sitten etc. Für das Schweiz. Landesmuseum in Zürich fertigte er eine Kopie der romanischen Deckenmalereien aus der Kirche von Zillis an.

Nach Mitt. des Künstlers. — Anz. A.-K. 1886, p. 251, 262; 1893, p. 194, 292, 293; 1895, p. 475. — Zeitschr. f. bild. Kst., Beibl. XVIII, p. 742. *H. Appenzeller.*

Schmidt, *Hugues*-Charles, peintre genevois, né à Genève le 10 août 1856, élève des écoles de Genève. Il a suivi les cours de J.-P. Laurent et de l'École des Beaux-Arts de Paris. Il peint de petites toiles sujets de genre, paysages, natures mortes finement exécutées avec un grand souci de la minutie dans les détails à la manière de certains hollandais; il affectionne les petites compositions où sur un coin de table de cuisine il réunit légumes, ustensiles de cuivre et d'étain, œufs cassés, etc., qu'il peint en miniaturiste. Il a une toile au Musée de Lyon: „Groupe de Martins-pêcheurs."

Sch. a fait de la lithographie, une série de portraits-charges d'hommes politiques genevois; une amusante et humoristique série de cartes postales „Les Coquemars." *Georges Hantz.*

Schmidt, *Louis*-Joseph, fils du libraire François-Joseph Sch. et de Caroline-Marianne Python, né en 1803, de Wünnenwil, canton de Fribourg (son père était originaire d'Alsace), fut autorisé le 17 nov. 1826 par le gouvernement de Fribourg à exercer l'art d'imprimeur. *Tobie de Raemy.*

Schmidt, W., Goldschmied, in Rapperswil, im 18. Jahrh. Von ihm besitzt die Bürgergemeinde Rapperswil mehrere Arbeiten: Zwei ovale Teller mit Henkel, in Silber getrieben und ziseliert, mit den Wappen und Initialen der Schenker (Daumeisen und Kunz), der Jahrzahl 1748, dem Stempel von Rapperswil und dem Goldschmiedzeichen W. Schmidt, sowie einen Fußbecher mit Deckel in Silber, ziseliert, graviert und vergoldet, auf dem Deckel die emaillierten Wappen der Stadt Rapperswil und der Familie Müller, von zwei Engeln gehalten, mit dem Stempel von Rapperswil und dem Goldschmiedzeichen Schmidts (?).

Cat. art anc. Exp. Genève 1896, p. 213. *T. Schieß.*

Schmidt, s. auch Schmid, Schmied, Schmiedt.

Schmidtz-Hofmann, Lilly von, als Künstlerin mehr unter dem Mädchennamen Lilly Hofmann bekannt, geb. am 5. Nov. 1865 zu Nagybánya in Ungarn, die Tochter des kgl. Bergrats und Geologen Raphael Hofmann. Sie machte ihre Studien in Wien und München, war Schülerin von Prof. F. Fehr in München (jetzt in Karlsruhe) und Bernhard Buttersack in Haimhausen. Von ihren Gemälden ist die „Sommerlandschaft", welche auf der Budapester Ausstellung 1901 preisgekrönt und an die ungarische Kunstkommission verkauft wurde, eines der besten. Seit März 1903 hat sie ihren ständigen Aufenthalt in Ascona.

The Studio, Bd. 23, Nr. 101, p. 214. *C. v. Schmidtz.*

Schmied (Schmid, Schmidt), D. (P.?) A., s. Schmid, David Alois und Franz.

Schmied, Hans Jakob, Maler und Bürgermeister, in Solothurn, ward 1690 Mitglied der dortigen Lukasbruderschaft.

Soloth. N.-Bl. 1859, p. 17. *F. O. Pestalozzi.*

Schmied, s. auch Schmid, Schmidt, Schmiedt.

Schmiedt, Daniel, né à Genève le 5 déc. 1765, fut peintre en émail et s'associa avec Daniel Desouslecrès. *A. Choisy.*

Schmiedt, s. auch Schmid, Schmidt, Schmied.

Schmitt, Conrad, s. Schnitt.

Schmitt, Jörg, s. Schmid, Georg.

Schmoll, Ferdinand, Maler und Zeichner, geb. zu Köln a. Rh. am 10. März 1879, studierte zu Düsseldorf und war Schüler von Prof. P. Jansen. Seine Spezialität sind Figuren und Landschaftsstimmungsbilder. Auf der internationalen Ausstellung für illustrierte Postkarten und graphische Künste in Paris erhielt er 1900 die goldene Medaille nebst dem Gutenbergkreuz für ausgestellte Zeichnungen. Im Frühjahr 1902 ist er nach der Schweiz übergesiedelt und lebt auf dem Monte Trinità bei Locarno, wo er mit dem Maler Folgentreu und seiner Frau, die ebenfalls Malerin ist, gemeinsam ein Atelier erbaut hat.

C. v. Schmidtz.

Schmoll, Georg Ludwig, von Ludwigsburg, Zeichner, Radierer und Miniaturmaler, geb. 17.., gest. in Urdorf bei Zürich am 25. April 1785. Ueber diesen Künstler, der es zwar in seinem Fache nicht besonders weit gebracht zu haben scheint, aber doch immerhin in Zürichs Nähe viel gearbeitet hat und durch seine Heirat mit Anna Lavater, verwitweten Schinz, der Schwester Joh. Casp. Lavaters, mit den geistig angeregtesten Kreisen Zürichs in Familienbeziehungen getreten ist, schweigt sich das sonst über zürcherische Mittelmäßigkeiten so redselige Füßli'sche Künstlerlexikon völlig aus, und da mir mit dem Autornamen bezeichnete Miniaturen Sch.s nie zu Gesicht gekommen sind, lassen sich über seine Leistungen nur wenige Notizen beibringen. Sch. hat viel für Lavaters „Physiognomik" gezeichnet und wird im Texte derselben anläßlich einer Besprechung seines Selbstporträts ein „herzguter, feingebildeter, furchtsamer, zärtlicher, äußerst fleißiger und reinlicher Miniaturmaler genannt, der vielen Anteil an den besten Zeichnungen und Tafeln dieses Werkes hat." Nach den bezeichneten Blättern zu schließen, kann man hierüber allerdings zweierlei Meinung sein. Lavater hat Sch., bevor er (1776) sein Schwager wurde, 1774 auf die Reise nach Ems mitgenommen, als er sich bereits mit dem Plane zu seinen physiognomischen Fragmenten trug, „um von jedem intressanten Gesichte, das ihm aufstoßen würde, sogleich eine Zeichnung nehmen zu lassen." Lavaters Biograph und Sch.s Neffe, Georg Geßner, nennt ihn „einen gewissen, ziemlich fertigen, schnellen und glücklichen Porträtzeichner."

Eine zweite Notiz findet sich in dem Bruchstück einer Selbstbiographie von David Heß (im Zürcher Taschenbuch für 1882, p. 104), wo dieser erzählt, wie sein Vater die ganze Familie „von dem bekannten G. L. Schmoll, der so viele Porträts in die Physiognomik geliefert hat", in Miniatur hatte malen lassen. Dort heißt es: „Ich sträubte mich wie eine wilde Katze und mußte mit Gewalt ins Haus hineingetragen werden. Ob ich mich dann ergab und stille hielt, ist mir nicht bekannt. Die Porträts waren reinlich, in Schmolls bekannter punktierter Manier ausgeführt. Das meinige war ein duldsamer Schafskopf." Diese Bilder wurden 1799 von den Franzosen aus einem schlecht gesicherten Schlupfwinkel gestohlen und können also auch nicht mehr als Belege für die Arbeit des Künstlers aus dem seltsamen Kunstzentrum Urdorf dienen.

Von Sch.s Radierungen in der Physiognomik seien die Umrißzeichnungen nach Hogarth, „Der ungläubige Thomas" nach Raphael und ein „Ecce homo" nach Rembrandt genannt. Nach seinen Zeichnungen haben u. a. Lips und Schellenberg gestochen.

Nagler, K.-Lex. XV, p. 374. — Die übrigen Quellen im Texte genannt. *F. O. Pestalozzi.*

Schmotzer, s. Schmutzer.

Schmucker, Andreas, Glasmaler (Glaser) und Maler, geb. um 1575 zu Stein a. Rh., erlernte die Kunst 1589—1592 bei Marx Grimm in Schaffhausen, scheint um 1613 in Aarau gelebt zu haben, woher seine Frau, Margaretha Buesin, stammte. Später hielt er sich wieder in der Vaterstadt auf, wurde hier Knabenschulmeister und starb am 23. Nov. 1650. Eine mit A. S. 1607

bezeichnete, in Zeichnung und Farbe recht mittelmäßige Scheibe im Rathause zu Stein wird ihm zugeschrieben, ebenso die in der Zeichnung an die Scheibe erinnernde Façadenmalerei am Hause zum roten Ochsen, wo eine frühere Inschrift die gleichen Initialen aufwies, und die Wandmalerei „Arche Noahs" im zweiten Stock dieses Hauses, die noch heute mit A S 1615 bezeichnet ist. Auf Andreas Sch. bezieht sich auch wohl die Angabe, daß 1643 die E. E. Gesellschaft (der Herrenstube) „durch H. Schulmeister Schmucker auf der Laube 34 Schilt erneuern lassen, welches, zu 4 Batzen, (*F* 14 6 *ß*) gekostet."

Amtl. Reg. — *J. H. Bäschlin*, Schaffh. Glasmal. II, p. 2. — Anz. A.-K. 1889, p. 280; 1899, p. 147, 196/97. — *H. Meyer*, Coll. V, p. 389. *Vogler.*

Schmucker, Joseph, Glasmaler (Glaser), von Stein a. Rh., vermutlich vor 1559 geboren, wird als Verfertiger der Fenster in der 1583 und später erweiterten Kirche erwähnt. Er war verehelicht mit Regina Sulger und starb am 26. Aug. 1623.

Amtl. Reg. — Anz. A.-K. 1889, p. 152. *Vogler.*

Schmutz, Johann Rudolf, Porträtmaler, geb. 1670 zu Regensberg im Kanton Zürich, wo sein Vater Pfarrer war, gest. 1715 in London. Er lernte bei Mathäus Füßli jun., begab sich dann auf Reisen und ließ sich schließlich in London nieder, „wo er den beliebten Geschmack des berühmten (Sir Geoffrey) Kneller (Hofmaler Karls II.) wohl nachzuahmen wußte. Mit besonderem Geschmack malte er Damen, denen er Grazie zu erteilen wußte (!)." J. Smith (Bildnis des englischen Schauspielers William Penketham (1709, Fol.), G. Vertue (Dr. Hankwitz) und Faber haben nach ihm gestochen.

Die Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft besitzt von Sch. ein Porträt des Dr. Rudolf Lavater in Oel (H. 1,22 m, Br. 0,98 m) mit der Bibliothek des Gelehrten im Hintergrund, auf der Rückseite bezeichnet: „Rodolphus Lavaterus med. et chir. doctor pictus a R. Schmutz Tigurino Londini, nat. 1681, denat. 1716."

Füßli, Best. Kstler II, p. 272. — *Füßli*, K.-Lex. I, p. 608; II, p. 1519. — *Nagler*, K.-Lex. XV, p. 375; XVI, p. 512. — Nach den vorstehenden die übrigen Lexika. — *C. Brun*, A. D. B., Bd. 32, p. 65. — Biographie universelle. *F. O. Pestalozzi.*

Schmutzer (Schmotzer?), Michael, Stuccator, aus Weißenbrunn (oder Wiesenthal?), in Tirol, führte 1673 (nicht 1658!) in Luzern für den Chor der Antoniuskapelle die Barockverzierungen um 100 Reichstaler in Gips aus, zu denen der Tiroler Jesuitenfrater Heinrich Meyer (s. d.) die Zeichnungen lieferte.

Abbild. in der Festschr. d. Schweiz. Ingen.- u. Arch.-Vereins, Luzern 1893, p. 36/37. — Geschichtsfrd. III, p. 158. — Christl. Hauskal., Luzern 1895, p. 41. *Franz Heinemann.*

Schmutzer, s. auch Schmuzer.

Schmuzer (Schmutzer), Franz, Stuccator, von Wessobrunn, der Bruder des Joseph Sch., schuf, laut Akkord vom 29. Okt. 1707, die 1710 vollendeten Stuccaturen der Klosterkirche von Rheinau und hat 1717 dort noch ein Epitaph stukkiert. Von seiner Hand sind wahrscheinlich auch die Stuccaturen der Klosterkirchen von Muri und St. Urban.

Rothenhäusler, Baugesch. des Klosters Rheinau, Diss., p. 110—112, 119. — Ueber die Familie Sch. vergl. *Hager*, Bauthätigk. u. Kstpflege im Kloster Wessobrunn u. die Wessobrunner Stuccatoren. — *Pfeiffer*, Kultur u. Kst. in Oberschwaben im Barock- u. Rokokozeitalter, p. 27—30. *Rothenhäusler.*

Schmuzer, Joseph, Stuccator, von Wessobrunn, bürgte 1707 dem Kloster Rheinau für seinen Bruder Franz Sch.

Rothenhäusler, Baugesch. des Klosters Rheinau, Diss., p. 111. — Ueber die Familie Sch. vergl. *Hager*, Bauthätigk. u. Kstpflege im Kloster Wessobrunn u. die Wessobrunner Stuccatoren. *Rothenhäusler.*

Schmuzer, s. auch Schmutzer.

Schnabelburger, Hans, der Sohn des Ulrich Sch. I. und der Vater von Ulrich Sch. II., Glockengießer, in St. Gallen, wo er um 1422 und 1426 arbeitete. Er goß um 1422 zwei Glocken für die katholische Kirche in Schönholzerswilen.

Sulzberger, Thurg. Beiträge 1872, p. 96. — *Nüscheler*, Glockenb., Msc. — *Nüscheler*, Gotteshäuser der Schweiz, Bistum Konstanz I, p. 105. — Notiz in *W. Hartmann*, St. gall. Kstgesch., p. 223 (Msc.). *Moriz Sutermeister.*

Schnabelburger, Ulrich I., der Vater des Hans Sch., Glockengießer, in St. Gallen, wo er 1410, 1418 und 1419 erscheint. Er goß 1418 für die St. Galler St. Lorenzkirche 1 und ohne Datum für Ueberlingen 1 Glocke.

Nüscheler, Glockenb. (Msc.). — *W. Hartmann*, Kstgesch., p. 222/23 (Msc.). — *Nüscheler*, Gotteshäuser der Schweiz, Bistum Konstanz I, p. 105. *Moriz Sutermeister.*

Schnabelburger, Ulrich II., der Sohn des Hans Sch., Glockengießer und Zunftmeister der Schmieden, in St. Gallen. Er wird 1453—1478 als Glockengießer genannt; allein von seinen Werken ist nichts mehr bekannt.

Nüscheler, Glockenb. (Msc.). — *W. Hartmann*, St. Gall. Kstgesch., p. 223 (Msc.). *Moriz Sutermeister.*

Schnätzler, s. Schnetzler.

Schneebeli, *William* Alexis, Zeichenlehrer und Maler, in St. Gallen, wurde dort in seiner Heimatstadt am 10. Okt. 1874 geboren. Er besuchte die Kantonsschule (das Realgymnasium) und die Kunstgewerbeschule in St. Gallen sowie die Kunstgewerbeschule in Zürich, wo er die Prüfung als Zeichenlehrer bestand. Kurze Zeit war er in Paris und widmete sich dort dem Zeichnen

von Figur und Akt. Von 1899—1907 war Sch. Zeichenlehrer am Gymnasium in Biel; seither ist er in der nämlichen Eigenschaft an der Stadtrealschule in St. Gallen angestellt. Seine freie Zeit widmet er dem Landschafts- und Tierstudium. Er hat schweizerische Turnus- und Sezessionsausstellungen mit Bildern beschickt.

Curric. vitae. *H. Türler.*

Schneeberger, Caspar, Goldschmied, der Vater des Gotthard Sch., von Zürich, geb. im Okt. 1559, gest. am 31. Jan. 1615. Er wurde 1582 Meister und verheiratete sich im selben Jahre mit Anna Benner, hierauf 1595 mit Margaretha Glarner und drittens 1609 mit Anna Weber. Lehrlinge hatte er keine.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *C. Brun.*

Schneeberger, Gotthard, Goldschmied, der Sohn des Caspar Sch., der bei Kappel fiel, geb. in Zürich im Okt. 1531, gest. am 15. Juli 1609. Er wurde 1556 Meister und war von 1576—1596 Zwölfer zur Meisen. Auch er war dreimal verheiratet, 1555 mit Margaretha Tanner, 1577 mit Anna Körner und 1579 mit Margaretha Müller.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* — *H. Meyer,* Coll. IV, p. 161. *C. Brun.*

Schneeberger, Hans Heinr., Maler, geb. im Nov. 1587. Er erneuerte die Zunft zur Meisen am 26. Dez. 1614; es heißt dann aber später im Zunftrodel „kam hinweg 1616.“ Er soll 1630 ledigen Standes gestorben sein.

H. Meyer, Coll. Zürch. Stadtbibl. M. E. 597. — Mitt. des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *F. O. Pestalozzi.*

Schneider, Friedrich, Architekt, in Bern, wurde dort am 24. Juli 1848 als der Sohn des Regierungsrats Dr. Joh. Rud. Schneider von Nidau und Brügg geboren. Er verlebte die Jugend- und Schuljahre in Bern. Nach Absolvierung der Realschule und bestandener Maturität machte er vom Herbst 1866 bis Sommer 1868 bei dem Architekten Karl Haller eine Lehrzeit durch und leistete Mithülfe bei Aufnahmen der Münsterrenovation. Nachdem er noch bei dem Ingenieur Joh. Lauterburg die Pläne für die Wasserreservoirs bei Köniz ausgearbeitet hatte, war er vom Herbst 1868 bis 1870 bei den Architekten Nicati und Burnat in Vivis an den Bauten des Grand Hôtel des Salines in Bex, den Villen Hottinger in La Tour de Peilz, Blumenthal bei Sonzier etc., dann bis zum Herbst 1871 bei Architekt Ed. Vischer in Basel beschäftigt. Im Herbst 1871 machte Sch. das Aufnahmeexamen an der École Nationale des Beaux-Arts in Paris, wo er bis 1875 der Schüler von Questel und Pascal war. Während der freien Zeit und der Ferien war er bei dem Architekten Fr. Jäger aus Brugg thätig, vorübergehend auch dessen Bauführer in Frankfurt a. M. und Offenbach. Nach einer Anstellung bei dem Architekten Mauer-Loffer in Lausanne 1876 und nach einem Jahre selbständiger praktischer Thätigkeit in Bern 1877, studierte er 1877—1880 im Auftrage der städtischen Baukommission Vorprojekte für das städtische Gymnasium und Entwürfe für die Schlachthausanlagen und arbeitete Entwürfe für den Umbau des Kornhauses und der Kasernen I und II aus. Nachdem er schon 1878 mit Prof. Dr. Kocher eine Studienreise nach Deutschland gemacht und einen ersten Entwurf für das neue Inselspital aufgestellt hatte, führte er, mit Architekt Alfred Hodler vereinigt, von 1881—1885 das neue Inselspital aus (14 Gebäude mit einem Kostenaufwande von 2350000 Fr.). Gleichzeitig führten die beiden Architekten verschiedene andere Bauten, Terrassen und Gartenanlagen des Prof. Kocher, ferner das Restaurant Weibel an der Zeughausgasse aus. Von 1886 bis 1889 erstellte Sch. nach Auflösung der Assoziation verschiedene Privatbauten, so die Villa Cardinaux, die Buchdruckerei Collin, und von 1889—1891 erfolgte der Bau des Außerkrankenhauses bei der Insel und zugleich derjenige der Buchdruckerei des „Emmenthalerblatts“ in Langnau. 1892—1894 führte Sch. die Oekonomiegebäude der kantonalen Irrenanstalt in Münsingen aus, ferner den Bau des Imhoof-Pavillons in der Insel. Von 1894—1898 war er für die städtische Baudirektion mit Entwürfen für Verwaltungsgebäude, Badanstalten, Schlachthofanlagen und mit der Leitung der Arbeiten im Kornhauskeller bis zu seiner Erkrankung beschäftigt. Von 1899 an ist er im Architekturbureau von O. Lutstorf thätig und hat Entwürfe und Ausführungspläne für städtisch gebaute Wohnhäuser, Schulhäuser, Spitäler, Gasthäuser, Einfamilienhäuser etc. bearbeitet.

Mit Erfolg hat sich Sch. an verschiedenen Wettbewerben beteiligt, so für das Schulhaus in St. Immer, die École supérieure de jeunes filles in Lausanne, das Grauholzdenkmal, das Spital in Locle, die kantonale Gewerbeausstellung in Thun etc. Er wurde an der Schweiz. Landesausstellung in Zürich 1883 mit einem Diplom und an der Pariser Weltausstellung von 1889 mit einer silbernen Medaille ausgezeichnet. Von 1882—1886 und von 1888—1895 gehörte er dem Stadtrate, von 1886 bis März 1888 dem Gemeinderat an.

Curric. vitae. *H. Türler.*

Schneider, Johann Jakob, aus Diegten (Baselland), wurde 1822 geboren und war zu Basel erst als Dessinateur einer Bandfabrik und dann als Tapetenhändler thätig. Schon in jungen Jahren begann er architektonische Veduten von Basel

auszuführen; es sind künstlerisch recht anspruchslose Aquarellbilder, die aber ihrer großen Treue und Zuverlässigkeit wegen einen erheblichen sachlichen Wert besitzen. Einzelne Werke sind in vielen Basler Häusern erhalten; größere Serien besitzen das Staatsarchiv und zwei Privatsammlungen in Basel. Als Figurenzeichner war Sch. sehr schwach. Eine Auswahl seiner Werke wurde Ende der 1880er Jahre unter dem Titel „Das alte Basel, eine Sammlung früherer städtischer Ansichten" in Lichtdruckreproduktion herausgegeben. Mit Einzelblättern dieser Publikation, die von Hand koloriert wurden und fälschlicherweise als Originalwerke Sch.s ausgegeben werden, wird neuerdings ein lebhafter Handel getrieben. Sch. starb zu Basel 1889. *D. Burckhardt.*

Schneider, Joseph, Lithograph und Zeichner, von Zürich. Er war bis 1848 in Luzern, seit 1848 wieder in Zürich. *Franz Heinemann.*

Schneider, Kaspar, Goldschmied, der Sohn des Strumpfwebers Gregor Sch., geb. in Zürich am 10. Juni 1713. Er war 1728 Lehrling bei Johann Tobler und wurde 1742 Meister. Seine Frau, mit der er sich 1743 verheiratete, hieß Susanna Rütschi. Sch. starb 1749.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* — Repert. Kstwiss. X, p. 410.
C. Brun.

Schneider, Ludwig, Goldschmied, Bürger von Augsburg, wurde 1720 mit Hülfe der dortigen Ratsbehörde in Luzern vorstellig, weil er den Betrag für einen 1712 bestellten und den Franziskanern in Luzern abgelieferten vergoldeten Silberkelch noch nicht erhalten hatte. Sch. hatte noch zwei andere Kelche geliefert.

Akten im Staatsarch. Luzern, Fasc. Goldschmiede.
Franz Heinemann.

Schneider, Viktor, Maler und Zeichenlehrer, von St. Fiden bei St. Gallen, geb. dort am 12. Aug. 1819. Er machte seine Studien an der Kunstakademie in Bologna (drei Jahre) und München (ein Jahr), arbeitete hier auch in Privatateliers, übernahm nach seiner Rückkehr in die Heimat und erfolgter Verheiratung eine Zeichenlehrerstelle an der katholischen Kantonsschule in St. Gallen, die ihm den Titel eines Professors verschaffte, und wirkte nach Niederlegung derselben seit den 1850er Jahren erst in St. Gallen und dann in Näfels (im Kt. Glarus) als Porträt- und Kirchenmaler. Hier errichtete er, nachdem er die damals neu aufgetretene Photographie zuerst als Studienmittel benutzt hatte, ein photographisches Atelier und widmete sich eine Reihe von Jahren reproduktiven Arbeiten, bis er das Atelier seinem Schwiegersohne Fridolin Hauser (s. d.) übergeben konnte. Dann kehrte er zu seiner Kunst zurück, beschäftigte sich mit Vorliebe mit der Herstellung von Theaterscenerien, speziell im Fache der perspektivischen Architektur, und erteilte den Zeichenunterricht an der gewerblichen Fortbildungsschule von Näfels. Porträts von ihm befinden sich in St. Gallen, im Kanton Glarus und anderwärts, von Altargemälden einige im Kanton Solothurn, eines in einer Kapelle in Rapperswil, eines in der Totenkapelle zu Näfels, verschiedene Gemälde biblischen Genres in Privatbesitz. Er fertigte auch sog. Heiliggrabgrotten an; verschiedene solche in den Kantonen St. Gallen, Schwyz und Glarus stammen aus seiner Hand. Ausgestellt hat er wenig zahlreiche Porträts und Genrebilder bei kantonalen Ausstellungen in St. Gallen und Glarus, 1850 auch beim schweizerischen Turnus.

Prof. Sch. ist auch Dichter und hat außer zahlreichen patriotischen Gelegenheitsgedichten eine Anzahl Volksschauspiele verfaßt, die mit großem Erfolge zur Aufführung gelangten, wobei er sowohl die Coulissen malte und die Kostüme zeichnete, als auch selbst die Regie besorgte. 1907 schenkte die Gemeinde Näfels dem verdienten, bald 90jährigen, aber körperlich und geistig immer noch frischen Greise das Ehrenbürgerrecht.

Häufige Erwähnungen in den Glarner Zeitungen.
Ernst Buß.

Schneider, s. auch Schnider, Schnyder.

Schneit, Hans von, Büchsenmeister, in Bern, wurde am 26. Dez. 1435 als solcher bestellt um ein Jahrgeld von 40 Pfd., 12 Fuder Holz und einen Rock. Sein Taglohn sollte 5 Sch. betragen. Sch. war bis zu seinem 1447 erfolgten Tode Mitglied des Großen Rats.

Polizei-, Eid- u. Spruchbuch im Staatsarch. Bern. — Burgerrödel im Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Schneit (Schneiter), Vinzenz von, Glasmaler, in Bern, wurde dort am 12. Jan. 1537 als der Sohn des Lienhard Sch. getauft. Er wurde 1573 Mitglied des Großen Rats und 1580 Landvogt zu Frienisberg, wo er am 1. Mai 1586 starb. 1567 hatte er das Pfrundhaus zu Walperswil zu verglasen und 1572 für die Stadt ein an Hans Hechler in Schwarzenburg verschenktes Wappenfenster.

Anz. A.-K. V, N. F., p. 196. — Bern. Festschr. 1879, p. 64. — Tauf- u. Osterbücher im Staatsarch. Bern.
H. Türler.

Schneiter, s. Schneit.

Schnell, Anton, Werkmeister, in Bern, wurde zu Ostern 1568 Mitglied des Großen Rats, war 1581—1590 als Nachfolger des Christian Salchli Werkmeister des Holzwerks der Stadt und von 1590—1596 Schaffner des Interlakenhauses in Bern. Er starb 1606.

Sein Sohn *Niklaus Sch.* (getauft am 29. Mai

1564) war Werkmeister des Holzwerks von 1599 bis 1604, dann Bauherr von Burgern. Mitglied des Großen Rats war er 1597 geworden. Er starb 1625.

Osterbücher des Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Schnell, Bartholomäus, von Hohenems, Buchdrucker, in Rorschach, zu Anfang des 17. Jahrh.s, druckte 1606 die von Melchior Tschudi herausgegebene „Reyß vnd Bilgerfahrt zum Heyligen Grab deß Edlen vnd Gestrengen Herren Ludwigen Tschudis von Glarus, Herren zu Greplong etc. Ritters“ (1519 unternommen). 1610 soll er nach Hohenems übergesiedelt sein.

Falkenstein, Gesch. d. Buchdruckerkst., p. 276. — Journ. f. Buchdruckerkst. etc. 1840, p. 4. — *(P. Wegelin),* Gesch. d. Buchdruckereien im Kt. St. Gallen (1840), p. 77 f. *T. Schieß.*

Schnell, *Emilie* Maria Marg., Blumenmalerin und Stickerin, von Bern, wurde dort am 4. Nov. 1802 als die Tochter des Buchbinders Jak. Dan. Sch. getauft. Sie beteiligte sich an der Berner Kunstausstellung von 1824 mit einigen Blumen in Aquarell und ferner mit Stickereien und Haararbeiten, Blumen darstellend. Sie muß später ausgewandert sein.

Ausst.-Kat. von 1824. — Burgerbücher von Bern. *H. Türler.*

Schnell, Johann, Bildnismaler, von Basel, wurde 1694 in die Zunft zum Himmel als Meister aufgenommen. Seine Lehrzeit hatte er bei Gregorius Brandmüller bestanden. Um 1720 begab er sich nach England (Bristol) und starb dort. Zeitgenössische Nachrichten melden, daß er vor allem die Werke von Ant. van Dyck studiert habe. In Basel sind keine Arbeiten seiner Hand mehr nachweisbar, außer dem Thurneysen'schen Nachstich eines Bildnisses des Basler Professors Johann Zwinger (1696).

Füßlin, Best. Kstler IV, p. 227. *D. Burckhardt.*

Schnell, Michael, Stuccator, von Wessobrunn, 1723 im Kloster Rheinau thätig.

Rothenhäusler, Baugesch. des Klosters Rheinau, Diss., p. 123. *Rothenhäusler.*

Schneller, Heini, Maurermeister, in Solothurn, hat 1534 mit Ulli Murer und Hans Ulli Haffner den Bau des Pflugerturms der Solothurner Stadtbefestigung ausgeführt.

Rahn, Die mittelalt. Kstdenkm. des Kts. Solothurn, p. 154. *F. O. Pestalozzi.*

Schneller, Oswald, Maurermeister, 1701 in Tänikon bei Aadorf im Kanton Thurgau, wo er im ehemaligen Zisterzienserinnenkloster unter Aebtissin Maria Elisabeth Dietrich in jenem Jahre mit seinen Gesellen das *„obere und under Dorment* nebent allen Cellen auf dem Undern“ baute. In der Chronik heißt es: „Dis ist woll Ein schön und Ruohmwürdige sach, In sunders in denjenigen Augen, die da sich wüssen zuo Erineren, wie schlecht Es vor disem dorten gewesen.“

Rahn, Stat. schw. Kstdenkm., Thurg., p. 365/66. *C. Brun.*

Schnetz, Klaus, Steinmetz, von Rütinen bei Solothurn, war einer der tüchtigsten Arbeiter bei dem 1762 begonnenen Neubau der St. Ursuskirche in Solothurn. Unter seiner Leitung wurde das Frontispiz und der Turm aufgeführt, und ebenso bearbeitete er die Brunnenstöcke zu den monumentalen Brunnen zur Seite der Freitreppe.

Soloth. N.-Bl. 1856, p. 9, 19. *F. O. Pestalozzi.*

Schnetz, Urs Viktor, Steinmetz in Solothurn, war um die Mitte des 17. Jahrh. am dortigen Rathausbau beschäftigt.

Rahn, Die mittelalt. Kstdenkm. des Kts. Solothurn, p. 191. *F. O. Pestalozzi.*

Schnetz, Jean *Viktor,* Historienmaler, geb. zu Versailles am 15. Mai 1787, gest. zu Paris am 15. März 1870. Er ist solothurnischer Herkunft, als Großneffe von Pisonis Gehülfen Nikl. Sch. (s. d.), und soll daher hier erwähnt werden, wenn auch betreffend das Nähere seiner Laufbahn auf die allgemeinen Künstler-Lexika zu verweisen ist, von denen er nur als Franzose genannt wird. Von irgend welchen Beziehungen zu seiner alten Heimat ist auch nirgends eine Spur zu finden. Sch. bildete sich unter Jacques-Louis David, Regnault, Gros und Gérard aus, erhielt 1819 für zwei Bilder biblischen Inhalts die große Verdienstmedaille und erfreute sich dann während langer Zeit der Regierungsgunst, die ihm viele Aufträge für Versailles u.s.w. verschaffte. 1824 ging er nach Italien, malte dort geschätzte Bilder aus dem italienischen Volksleben (die bisweilen für Bilder Léopold Roberts ausgegeben werden; die Redaktion) und kehrte 1840, nach einem besonders der kirchlichen Malerei gewidmeten Aufenthalt in Paris, als Direktor der französischen Akademie neuerdings nach Rom zurück. Von 1847—1852 weilte er in Paris; von 1852—1866 ward ihm nochmals die Akademieleitung übertragen, und die letzten Jahre seines Lebens verbrachte er wiederum in Paris. Eine Menge Ehrungen sind ihm zu teil geworden, von denen hier nur die Mitgliedschaft der Akademie als Gérards Nachfolger erwähnt sei.

H. Heine, Kstber. aus Paris, Gemäldeausst. v. 1831. Werke, Bd. XI, p. 46—48 (Hoffm. & Campe, 1868). — *Nagler,* K.-Lex. XV, p. 393. — *Singer,* K.-Lex. IV, p. 215. — *Müller,* K.-Lex. III, p. 475/76 (dort weitere Lit.-Angaben). — *Bötticher,* Malerwerke II, p. 606. — Bern. Jahresber. d. Kstver. 1871, p. 4. *F. O. Pestalozzi.*

Schnetzler (Schnätzler), Johann Ulrich, Maler und Stuccator, aus Schaffhausen, geb. am 27. Aug. 1704. Nachdem er schon früh eine ungewöhnliche

zeichnerische Begabung an den Tag gelegt hatte, kam er in die Lehre zu J. J. Schärer, wo er im Malen und Bossieren rasche Fortschritte machte. Nach fünfjähriger Lehrzeit besuchte er die Wiener Akademie und verstand es, sich dort die Gewogenheit des Direktors Jakob van Schuppen zu erwerben. Sechs Jahre trieb er hier erfolgreiche Studien. 1747 kam er nach Bern und war hier bis 1750 thätig. Dann kehrte er wieder in die Vaterstadt zurück und schloß die Ehe mit der vorsorglich für ihn bestimmten Blumenmalerin Ursula Pfau. „Alles vereinigte sich nun, ihn glücklich zu machen. Er malte sehr schöne Porträts; er machte in Kirchen und Sälen die schätzbarste Stuccaturarbeit und zierte sie nicht selten mit sehenswürdigen Plafonds. Dabei hatte er allgemeinen Beifall; man liebte und ehrte ihn.“ Aber ein leichtsinniges Leben scheint das winkende Glück vereitelt zu haben. Er starb plötzlich am 30. Mai 1763. Als sein Schüler wird der Basler Emanuel Handmann genannt.

Sch. war ein sehr begabter Porträtmaler; seine mühelos hingemalten lebensgroßen Bildnisse haben Kraft und Leben. Es sind zurzeit noch folgende bekannt: Der Künstler selbst mit seiner Frau, die als Tafelbild figuriert, und der Kantor J. C. Deggeler, der auf seine glücklich entfernten Blasensteine hinweist (Kunstverein); das Selbstbildnis (Hist.-Antiq. Verein) und ein ebensolches in Zürcher Privatbesitz; General J. von Rietmann (Stadtbibliothek); die Bürgermeister Balth. Pfister und Christof Schalch (Stadthaus); der Bäcker und Kriegskommissär J. Konrad Schenkel (Privatbesitz; hier auch ein angebliches Selbstbildnis in 1/3 Lebensgröße). Rietmann und Pfister sind in Schwarzkunst, beide durch J. J. Haid vervielfältigt; außerdem kennt man nur durch den Stich die Porträts des Arztes Georg Mich. Wepfer (gestochen von J. E. Haid) und des Spitalmeisters J. J. Mezger (gestochen von J. Rud. Mezger).

Weniger sicher als im Bildnis bewegt sich Sch. in einem Zyklus von Historien, die in friesartiger Anordnung ein Zimmer im Hause „zum Otter“ schmücken. Zwei kleinere Bilder beschäftigen sich mit Isaak und Jakob, neun größere von etwa 60 cm Höhe mit der Geschichte Josefs. Auf einem der auf Holz gemalten Bilder nennt sich der Maler: „V. Schnetzler 1747.“ Ob eine unerfreuliche Darstellung des Einsturzes der Rheinbrücke (3. Mai 1754) von Sch. stammt, ist trotz der Bezeichnung zweifelhaft. Von Plafondmalereien wie von Stuccaturen ist nichts Sicheres bekannt.

Füßlin, Best. Kstler III, p. 172, 212. — *Füßli*, K.-Lex. I, p. 608. — *Fiorillo*, Zeichn. Kste., Deutschl. u. Niederl. III, p. 333. — *Nagler*, K.-Lex. XV, p. 382, 396. — *Singer*, K.-Lex. IV. p. 214. — Burgerkammerman. u. Rechn. in der Burgerratskanzlei Bern. — Mitt. von Prof. *H. Türler* in Bern. *Vogler.*

Schnetzler, Johannes, Orgelbauer, von Schaffhausen, geb. am 6. April 1710, der Bruder des Leonhard Sch. Er begab sich nach England, wo er reichliche Beschäftigung fand. Noch 1756 war er in London, scheint aber in der Heimat gestorben zu sein, am 28. Sept. 1785.

Geneal. Reg. — *C. H. Vogler*, Lorenz Spengler, Schaffh. N.-Bl. 1898/99, p. 7. *Vogler.*

Schnetzler, Leonhard, Maler und Stuccator, von Schaffhausen, geb. am 19. Mai 1714. Er wanderte, wohl seinem ältern Bruder, dem Orgelbauer folgend, nach England aus. Um 1743 lebte er in London, wo er dem frisch angekommenen Lorenz Spengler sich nützlich erweisen konnte und außerhalb der Stadt gerade mit Stuccaturarbeiten beschäftigt war. Er starb im April 1772 zu Oxford.

Geneal. Reg. — *C. H. Vogler*, Lorenz Spengler, Schaffh. N.-Bl. 1898/99, p. 7. *Vogler.*

Schnetzler, Ursula, geb. *Pfau*, Blumenmalerin, von Schaffhausen, geb. am 22. Okt. 1708. Von ihren Malereien, die sie in Wasserfarben ausgeführt haben soll, ist nichts Sicheres bekannt. Sie lebte in unglücklicher Ehe mit Joh. Ulrich Sch. und starb, „der Vernunft beraubt“, am 8. Jan. 1772. Sie figuriert auf dem unter J. Ulr. Sch. angeführten Doppelporträt.

Geneal. Reg. *Vogler.*

Schnider, Heinrich, Schreinermeister, aus Thiengen (Baden), war vor 1631 am Konventbau im Kloster Rheinau thätig (Kassettendecken).

Rothenhäusler, Baugesch. des Klosters Rheinau, Diss., p. 78 u. 79. *Rothenhäusler.*

Schnider, P. Jodokus, Orgelbauer, Konventual des Klosters Muri, 1661 im Kloster Rheinau beschäftigt.

Rothenhäusler, Baugesch. des Klosters Rheinau, Diss., p. 84. — Argovia XX, p. 52. — Anz. A.-K. v. 1880, p. 39/40. *Rothenhäusler.*

Schnider, Wolfgang, Bildhauer, von unbekannter Herkunft. Das Zürcher Burgerbuch erwähnt seinen Namen wie folgt: „W. Sch. der bildhower ist um siner kunst willen zu burger gratis angnomen und gschworn uf den 27. tag januarii anno 1519.“

Anz. A.-K. 1885, p. 117. — *H. Meyer*, Coll. I, p. 139; IVa, p. 124. *F. O. Pestalozzi.*

Schnider, s. auch Schneider, Schnyder.

Schnieper, Gerwin, Skulptor, verfertigte 1719 in Luzern ein Bild des hl. Leodegar für den Brunnen auf dem Hirschenplatz, das aber nicht gut geraten war. (S. auch unter Anton Schlegel.)

v. Liebenau, Das alte Luzern, p. 185.

Franz Heinemann.

Schniter, s. Schneider, Schnider, Schnyder.

Schnitt, Konrad, Maler, in Basel, stammte aus Konstanz und wurde 1519 in die Himmelzunft zu Basel aufgenommen. Er kam in seiner Adoptivvaterstadt bald zu Ehren, wurde 1528 Schaffner zu Augustinern und bekleidete 1531—1533 und 1538 die Stelle eines Deputaten. Er starb zu Basel 1541. Wiewohl seines Zeichens offenbar nur Flachmaler, hat Sch. in der letzten Zeit seines Lebens (1530—1539) ein gut gezeichnetes und flott in Farben ausgeführtes Wappenbuch angelegt, das sich heute im Basler Staatsarchive befindet und 3750 Wappen (baslerische, oberrheinische und Schweizer Geschlechter) enthält.

R. Wackernagel in „Deutscher Herold" 1891.
D. Burckhardt.

Schnorf, Bastian, Goldschmied, von Zürich. Er wurde 1565 Meister.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer,* Coll. I, p. 144; VI, p. 341; IVa, p. 162. *C. Brun.*

Schnyder, P. Andreas, Maler, von Mellingen, ward 1589 Profeß, 1594 Diakon und Priester; er starb am 5. Nov. 1649. P. Andreas war der Malgehülfe des P. Georg Scheublin im Kloster Muri.

Mart. Kiem, Gesch. der Benediktinerabtei Muri-Gries I, p. 390; II, p. 107. — Argovia XXX, p. 192.
E. Reinhart.

Schnyder, Anton, Goldschmied und Graveur, geb. am 30. Mai 1823, entstammte einer altluzern. Goldschmiedefamilie, die u. a. 1813 auch Präger im Dienste der dortigen Münze hatte. Eine Treibarbeit Sch.s in Silber, die hl. Maria Magdalena darstellend, war an der I. luzern. Industrie-Ausstellung von 1852 zu sehen. Er starb am 17. Jan. 1897 in Luzern. *Franz Heinemann.*

Schnyder, Georg Joseph, Goldschmied, wurde 1775 in Sursee geboren. Er war 1814/15 Münzmeister in Luzern und starb 1857.

v. Liebenau, Die Münzmeister von Luzern. — Bull. suisse Numism. IX, p. 8. *Franz Heinemann.*

Schnyder (Schnider), Heinrich, Glaser und Maler des 16./17. Jahrh.s, von Schaffhausen, ließ sich, nachdem er, von 1589—1592, Schüler des Tobias Schryber gewesen, in Schaffhausen als Meister nieder; er wohnte in der Münstergasse und besaß Baumgarten und Reben bei der Holzwiese im Hohlenbaum. 1606, unter Abt Jak. Bened. Sigrist zu Engelberg, „wurde dem Heinrich Schnider Glasmaller gäben 7 gl." Um 1615 starb er. Seine Witwe setzte das Geschäft fort, bis der älteste Sohn erwachsen war, und hatte 1615 und 1618 Fenster mit dem Stadtwappen zu liefern für Ludw. Ith, Messerschmied, und Adam Stierlin zum Einhorn.

J. H. Bäschlin, Schaffh. Glasmal. II, p. 2. — Obwald. Geschichtsbl., Heft 2, p. 121. *Vogler.*

Schnyder (Schneider), Ludwig Friedrich, Architekt, in Bern, wurde dort als der Sohn des Operators Emanuel Sch. am 5. März 1768 getauft. Er trat 1795 in die väterliche Zunft zu Kaufleuten und starb am 6. Aug. 1823 in Bern. Er baute mit dem Architekten Haller den geschmackvollen ehemaligen Pavillon „Sommerleist" vor dem obern Tor in Bern. Er errichtete auch „künstliche Radwerke an der Schutzmühle", und man rühmte „die neue Einrichtung an der Arkade" vor seinem Wohnhause Nr. 74 an der Gerechtigkeitsgasse.

Sein Sohn, *Albr. Ludwig Sch.* (getauft am 10. Dez. 1806, gest. am 12. April 1879 in Wachern), war ebenfalls Architekt.

Füßli, K.-Lex. II, p. 1525. — N. Bern. T'buch für 1900, p. 109. *H. Türler.*

Schnyder, Othmar, Zeichner und Architekt, von Kriens, wurde am 28. Juni 1849 in Luzern geboren. Er bildete sich am Polytechnikum in Stuttgart aus und war in Wiesbaden am Bau des Kurhauses beschäftigt. Zurzeit lebt er als städtischer Baudirektor in Luzern, wo er früher als Lehrer des Zeichenunterrichts an der Kantonsschule thätig war. Er erstellte u. a. die Christuskirche (in Luzern) und die dortige Friedhofanlage im Friedental. *Franz Heinemann.*

Schnyder, Zacharias, Goldschmied, geb. im 17. Jahrh. in Sursee, bethätigte sich 1641 in Luzern. Er war Mitglied der dortigen Lukasbruderschaft. *Franz Heinemann.*

Schnyder von Wartensee, Jost, Maler, geb. in Luzern am 16. Juni 1822, gestorben dort am 11. Juli 1894. Er erhielt während weniger Monate Unterricht bei dem Maler Dr. Robert Zünd (s. d.) und bei Jakob Schwegler (s. d.), bildete aber sein ererbtes Talent sonst selbständig aus. Die meisten seiner Studienskizzen sind nie zu Bildern geworden. Sein bestes Erzeugnis: „Kirchbühl bei Sempach" war 1857 in Bern ausgestellt; 1859 in Luzern: „Die Stadt Luzern in Abendbeleuchtung", „Die Halde bei Luzern", „Morgenlandschaft"; 1862 am Schweiz. Turnus: „Weg nach Seelisberg"; 1869 an der Kunstausstellung in Luzern: „Unterschächen", „Am Vierwaldstättersee" (Katalog p. 21). Beachtenswert sind seine Aquarelle von 1849 und 1853 im Besitze der Luzerner Kunstgesellschaft.

Vaterland 1894, Nr. 158. — Ber. über die Beteiligung des Kts. Luzern an der Ausst. in Bern 1857, p. 38. — Ksthalle 1875, p. 22. — Verz. d. Kstausst. Basel 1860, p. 89, 101, 138, 181. — „Die Schweiz" 1862, p. 296. — Jahresber. Bern. Kstver. 1875, p. 8. *Franz Heinemann.*

Schnyder von Wartensee, Ludwig, Bildner in Eisen und Ciseleur; Chef der Kunstschlossereifirma der Gebr. Schnyder in Luzern sowie Professor an der dortigen Kunstgewerbeschule, geb.

in Luzern am 25. Febr. 1858. Er erhielt die erste künstlerische Bildung an der Kunst- und Gewerbeschule seiner Vaterstadt, sodann in München und Salzburg und war daneben in Wien und Paris bereits praktisch thätig. Gemeinsam mit seinem Bruder Wilhelm Sch. vollendete er folgende Arbeiten: Aushängeschilde für den „Wilden Mann" und den „Goldenen Löwen" in Luzern, Laternen für die Jesuitenkirche in Luzern, das monumentale Portal für die Villa Aurelia in Bern u. a. m. Nach dem Tode Wilhelm Sch.s: Salonstücke für Vanderbilt in New York, den großen Kronleuchter für das Bundespalais. Monumentale Portalgitter lieferte Sch. nach Beziers (in Südfrankreich), für das Schloß Lenzburg; reiche Treppengeländer in die Luzerner Hotels „Schweizerhof" und „National", für verschiedene Schlösser (Vicovaro auf Dreilinden, Luzern, nach Südfrankreich, Rom etc.), Tabernakelgitter in die Jesuitenkirche in Luzern, Altarleuchter, Kommuniongitter, Kronleuchter in viele Kirchen; Grabgitter für die Familien Prinzessin Polignac, von Hettlingen (Schwyz), Muheim (Altdorf), Benziger (Einsiedeln), Jost Schnyder von Wartensee u. a. Sämtliche Arbeiten wurden nach eigenen Entwürfen Sch.s ausgeführt.

An der Luzerner Jubiläumsausstellung von 1889 in Luzern war Sch. u. a. vertreten mit Statuetten und Reliefs in Wachs, Anatomie- und Aktstudien in Wachs und Gips und verschiedenen getriebenen Eisenarbeiten (Katalog Nr. 190—194).

Erstklassige Auszeichnungen erhielt Sch. an der Gewerbeausstellung in Luzern 1893, die goldene Medaille an der Schweiz. Landesausstellung in Genf 1896 (Abbildung der betreffenden Abteilung in „Ueber Land und Meer", Jahrg. 1893).

N. Z. Ztg. 1893, Nr. 239. — Luz. Volksbl. 1893, Nr. 97. — Vaterland 1893, Nr. 187. — Mitt. d. Kstlers.
Franz Heinemann.

Schnyder von Wartensee, Frl. Marie, Stillleben- und Landschaftsmalerin, geb. in Luzern. Sie stellte 1889 an der Jubiläumsausstellung aus: „Stillleben", „Altes Kloster in Luzern" und beteiligte sich 1883 in Zürich am Schweiz. Turnus.

Tscharner, Kstber. (Bild. Kste) 1883, p. 11.
Franz Heinemann.

Schnyder von Wartensee, Wilhelm, der Bruder des Ludwig Sch., Kunstschlosser, geb. am 26. Okt. 1859 in Luzern, gest. dort am 7. Sept. 1894. Er bildete sich an der Luzerner Kunstgewerbeschule und in dreijährigem Aufenthalt in Paris. Näheres über seine Arbeiten siehe unter Ludwig Sch. *Franz Heinemann.*

Schnyder, s. auch Schneider, Schnider.

Schobinger-Burdon, Hanna Dorothea, von New-Castle, lebte von 1800—1877, die Witwe des Malers Joh. Jak. Wolfensberger von Rümlikon (im Kt. Zürich), später verheiratet mit Dan. Hieron. Sch., einem Kaufmann von St. Gallen, wohnhaft in Belsito bei Rapperswil. Sie beteiligte sich 1867 an der schweizerischen Turnusausstellung mit einem Gemälde „Der Frühling."

Ausst.-Kat. — Bürgerbuch der Stadt St. Gallen 1878, p. 292. *T. Schieß.*

Schoch, Hans, Baumeister des 16. Jahrh.s, nach E. v. Czihak der Erbauer des Straßburger Rathauses (von Lübke noch *Daniel Speckle* zugeschrieben) und des Friedrichsbaus des Heidelberger Schlosses. Der genannte Forscher vermutet, daß Sch. schweizerischen Ursprungs gewesen sei; ein Nachweis hat aber bis jetzt nicht geleistet werden können.

Anz. A.-K. 1889, p. 244. — Repert. Kstwiss. XII, p. 360. — Zeitschr. f. bild. Kst., Beibl. XIX, p. 280.
F. O. Pestalozzi.

Schoch, Karl, wurde am 8. Sept. 1848 in seiner Vaterstadt Burgdorf geboren. Anfänglich zum Kaufmann bestimmt, trat er später in das Lithographie-Atelier von Lips in Bern (s. d.) und besuchte auch die dortige Kunstschule. Hierauf war er einige Zeit als Porzellanmaler in Thun thätig, widmete sich dann der Landschaftsmalerei und beteiligte sich 1876 an der Schweiz. Turnusausstellung in Genf. Anfangs der 1880er Jahre ließ er sich dauernd in München nieder und beschäftigte sich wieder mit Porzellanmalerei. Er starb am 28. März 1903 in München.

Mitt. seines Bruders. *R. Ochsenbein.*

Schöchlin-Römer, Frau Bertha, Malerin und Zeichenlehrerin, in Biel, wurde dort am 22. Sept. 1860 geboren. Sie erhielt den ersten Unterricht im Zeichnen und Malen bei dem Maler Aug. Bachelin in Marin (s. d.) und besuchte hierauf die Kunstschule in Bern unter P. Volmar und W. Benteli. Nach ihrer Verheiratung begab sie sich nach Amerika, zunächst nach Panama und dann nach Chile. Im Salon in Santiago und in Valparaiso erhielt sie 1890 für ausgestellte Blumengemälde Prämien. Nach Biel zurückgekehrt, besuchte sie 1905—1907 die Kunstgewerbeschule in Bern und erwarb sich 1907 das Patent als Zeichenlehrerin. Seit 1906 ist sie als solche an der Mädchensekundarschule in Biel thätig. Seit mehreren Jahren beteiligte sich Frau Sch. an den Bieler Weihnachtsausstellungen; ihr Genre sind Landschaft, Blumen und Stillleben.

Pers. Erkund. *H. Türler.*

Schoeck, Alfred, Landschaftsmaler, wurde am 4. Dez. 1841 zu Basel als der Sohn eines Kaufmanns geboren. Er durchlief die Basler Schulen, besuchte Institute zu St. Gallen und Lausanne und erhielt seinen künstlerischen Unterricht in der Vaterstadt und in Paris durch F. Horner und François Diday. Nachdem er sich durch

weite Reisen (in Norwegen, Ungarn, den Balkanländern und in Canada) als Maler selbständig weitergebildet hatte, ließ er sich 1876 in Brunnen am Vierwaldstättersee nieder. Seine Hauptwerke befinden sich zumeist in englischem und amerikanischem Privatbesitz; eine nordische Landschaft „Schneesturm" besitzt das Museum von St. Gallen. *D. Burckhardt.*

Schödel, Peter, fondeur et armurier. En 1564, les États de Berne et de Fribourg firent réparer l'Ossuaire situé sur le champ de bataille de Morat. Une plaque de bronze, avec une inscription commémorative, fut placée sur la façade de la chapelle. Elle porte au bas la signature: „Meister Peter von Beren gos mich 1564." Cette plaque, enlevée par les troupes françaises lors de la destruction de l'ossuaire en 1798, est conservée à la bibliothèque nationale à Paris; il en existe une reproduction galvanoplastique au Musée cantonal de Fribourg. On trouve les mentions suivantes dans les comptes des trésoriers de cet État:

Denne Meister Peter Schödel, von Bern uff Macherlon der kupfrinen Blatten so zum Cäppelin zu Murten gemacht soll werden 150 Pfd.

Denne Meister Pettern Schödel, dem Büchsenmeister von Bern, uff Macherlon der Schilten von Murten 100 Pfd.

Arch. cant. frib. Comptes trés., n° 323, 325. — Cat. art anc. Exp. Genève 1896, p. 372. *Max de Diesbach.*

Schœffer, Jean-*Étienne,* né à Genève le 3 sept. 1768, apprenti chez Antoine Veyrassat, fut reçu maître orfèvre le 19 mars 1796, ayant fait pour chef-d'œuvre une breloque. *A. Choisy.*

Schöll, Heinrich August, Bildhauer, der Sohn von Karl August Sch., geb. am 7. Febr. 1842, gest. noch vor der Vollendung des 20. Jahres, am 3. Febr. 1862, in München, wo er sich zum Bildhauer ausbilden wollte. Das Museum in St. Gallen besitzt von ihm einen „Dionysos, einen Genius labend", nach Bertel Thorwaldsen.

Bürgerb. der Stadt St. Gallen. — Tagbl. der Stadt St. Gallen v. 7. Febr. 1862. — Jahresber. Bern. Kstver. 1862, p. 21. *T. Schieß.*

Schöll, Karl August, Modellierkünstler, von Steinmaur im Kanton Zürich, 1861 in St. Gallen eingebürgert, geb. am 5. Sept. 1810, gest. am 15. März 1878, von 1856—1877 Lehrer für Modellieren und Turnen an der Kantonsschule zu St. Gallen. Er befaßte sich (als Autodidakt) hauptsächlich mit Anfertigung von Reliefs, stellte schon 1846 in der Turnusausstellung solche vom Alpsteingebirge und Rigi aus, verfertigte 1853 ein großes Relief des Kantons St. Gallen, aufgestellt im St. Galler Regierungsgebäude, sowie später eine Reihe von Reliefs der Schweiz und einzelner Landesteile. So verdienstlich Sch.s Leistungen für seine Zeit waren, sind sie heute überholt, und namentlich wird die von ihm angewandte Ueberhöhung als verfehlt betrachtet. In früheren Zeiten scheint Sch. auch Bildhauerarbeiten modelliert zu haben; so waren 1846 ein Tonmodell „Die Geburt Christi" und 1850 zwei Modelle zu einem Denkmal für Prof. Peter Scheitlin nach Entwürfen der Architekten Kubli und Kunkler ausgestellt. Außerdem sind von Sch. die Modelle st. gallischer Burgen in der Sammlung des Historischen Vereins des Kantons St. Gallen (im St. Galler Museum) ausgeführt worden.

Bürgerb. der Stadt St. Gallen. — Kat. der Turnusausst. 1846, 1850. — Bibliogr. der Schweiz. Landeskde., Fasc. II, p. 409 ff. — Tagbl. der Stadt St. Gallen v. 18. März 1878. — Jahresber. Bern. Kstver. 1878, p. 53. *T. Schieß.*

Schön, Joh. *Bernhard,* Porträtmaler, wurde am 19. Febr. 1854 in Mülhausen geboren und bürgerte sich, am 29. März 1873 als Berner naturalisiert, in diesem Jahr in Walterswil ein. Er beteiligte sich 1882 an der Schweizerischen Turnusausstellung in Lausanne.

Mitt. des Gemeindeschreibers von Walterswil. *H. Türler.*

Schön, Caspar, Holzschnitzer, schwang sich vom wandernden Gesellen zum selbständigen, vielbewunderten Meister in Zürich empor. Er arbeitete auch viel für das Kloster Wettingen, entwarf dem Abte Christoph Silbereysen sogar den Plan zu dem Umbau des Wettingerhofs in Zürich, neben welchem er sich ein eigenes Heim erworben hatte. Der vielseitige Mann starb 1585.

Lehmann, Das Wettinger Chorgestühl, p. 46. *E. Reinhart.*

Schön, Hans, Glasmaler, von Zürich, geb. 1546. Das Todesjahr ist unbekannt (1581 wird er noch erwähnt). 1566 hat er die Zunftgerechtigkeit zur Meise erneuert; später wurde er bevogtet und im Spitale versorgt. Arbeiten sind keine bekannt.

Meyer, Fenster-Schenk., p. 225. *F. O. Pestalozzi.*

Schön, Seraphin, von Menzingen, Franziskanerbruder, gilt traditionell als der Maler des — in neuerer Zeit übermalten — Bildes „Die Taufe Christi im Jordan" des Hochaltars der Pfarrkirche von Menzingen. Er starb 1644. Näheres ist weder über Sch. noch über das Gemälde selbst bekannt. Die erste, 1477—1480 gebaute Kirche erfuhr 1624 eine totale Umbaute; die Weihe der neuen Kirche erfolgte am 15. Juli 1625; der Ausbau des Chors geschah aber erst zwischen 1629 und 1632; es ist anzunehmen, daß um diese Zeit der Hochaltar mit seinem Gemälde entstand. Die Annahme (vgl. Bd. II, p. 247), der erst am 11. Aug. 1637 geborene Kaspar Letter aus Zug habe gemeinsam mit dem 1621 gebornen Franz Letter die „Taufe

Christi" des Hochaltars in Menzingen gemalt, kann daher kaum richtig sein.

B. Staub, Kanton Zug, p. 60. — Zuger Kal. 1895, p. 3. *A. Weber.*

Schön, Wilhelm, Goldschmied, geb. in Zürich 1538, gest. vor 1590. Er wurde 1566 Meister. Der Vogt seiner Kinder war der Glasmaler Christoph Murer.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer*, Coll. VI, p. 343. *C. Brun.*

Schönbächler, Franz Xaver, Kupferstecher, geb. 1719 in Einsiedeln. Sein Name steht unter zahlreichen Heiligenbildern, Titelblättern und Ansichten aus den Urkantonen. So hat er neun Ansichten von Einsiedeln in Kupfer gestochen; der „Scenographische Aufzug", auf Seide gedruckt, befindet sich in der dortigen Bibliothek.

Nagler, K.-Lex. XV, p. 465. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 1532. — Neues schweiz. Mus. 1794/95. *P. Gabriel Meier.*

Schönbächler, Meinrad Anton, Modelleur, geb. 1825 in Einsiedeln. Ueber ihn ist nichts bekannt. *P. Gabriel Meier.*

Schönberger, Martin, Maler, von München, wurde dort am 28. Febr. 1864 als der Sohn eines Kaufmanns geboren. Er machte seine Studien 1882—1888 an der Akademie in München, 1893 und 1894 in Paris und 1894/95 in Florenz; seit 1898 wohnt er in Zürich. An der Weltausstellung in Paris 1900 stellte er zwei Oelgemälde aus: „Sous le Printemps" und ein Männerbildnis, und erhielt eine Ehrenerwähnung. In Vevey waren 1901 zwei Bilder: „Kinderorakel" und ein Porträt ausgestellt, 1904 in Lausanne „Der Frühling ist da" und 1905 in München „Frühlingsallegorie." Auch die Ausstellungen im Künstlerhaus in Zürich beschickte er oft mit Porträts und Genrebildern in Oel und Pastell.

Nach Mitt. des Kstlers. — N. Z. Ztg. v. 13. Juli 1899, Beil. zu Nr. 192. — Kat. Kstlerhaus, Juli 1899. *H. Appenzeller.*

Schöner, Friedrich Gustav Adolf, Porträtmaler, wurde 1774 in Maßbach bei Schweinfurt geboren und starb 1841 in Bremen. Er genoß zunächst den Unterricht seines Oheims, des Malers Conrad Geiger in Schweinfurt, bildete sich dann in Dresden unter Anton Graff, besonders durch Kopieren in der Gemäldegalerie, weiter aus und, nach einem Aufenthalt in Berlin, unter Jacques Louis David in Paris, wo er ein Jahr lang blieb. Von 1804—1806 lebte er in Bern. Im März 1804 malte er in Burgdorf den Pädagogen Heinrich Pestalozzi, welches Bild mit drei andern, nämlich denjenigen Bonapartes, in Kreide, nach David, des Porträtmalers Ebersold und des Arztes und Apothekers Wyttenbach an der Berner Kunst- und Industrieausstellung jenes Jahres figurierte. Zu gleicher Zeit wie Pestalozzi malte Sch. auch dessen Frau. Beide Porträts gingen in das Eigentum der aargauischen Regierung über und waren an den Kunstausstellungen von 1879 und 1888 in Aarau ausgestellt. Von den zwei andern Bildern, die Sch. von Pestalozzi malte, entstand das eine (H. 0,63; Br. 0,47), seit 1894 im Besitze der Gottfr. Keller-Stiftung, deponiert im Pestalozzi-Stübchen in Zürich, 1808 in Yverdon, wo der Künstler am Neujahrsfeste dieses Jahrs ein Portal des Schlosses mit einem Transparentbilde schmückte. Von Bern begab sich Sch. nach Italien, und um 1837 war er in Halberstadt thätig. Man hat von ihm Kopien nach Carracci, Guido Reni und andern; von seinen Porträts sind viele in Pastell ausgeführt.

Nagler, K.-Lex. XV, p. 468 f. — *Füßli*, K.-Lex. 1813, p. 1534. — *Otto Hunziker*, Pestalozzi-Blätter vom Okt. 1894, p. 49. — *Singer*, K.-Lex. IV, p. 218. — Ber. G. Keller-Stiftg. 1894, p. 21 f. (*C. Brun*). — Kat. d. Ausst. d. G. Keller-Stiftg. 1904, p. 40 (*C. Brun*). *H. Türler.*

Schönewerk, Alexandre, sculpteur français renommé, né à Paris le 18 févr. 1820, mort le 22 juillet 1885, élève de David, de Jollivet et de Triqueti; membre honoraire de l'Académie de Munich. Il a sculpté les statues d'Henri le Lion, et d'Otto l'Enfant pour le monument Brunswick à Genève et envoyé à l'exposition de cette ville en 1879 une statuette „Hésitation."

Humbert, Le mausolée du Duc Charles de Brunswick à Genève, 1885, p. 26. — *Bellier et Auvray*, Dict. des artistes de l'Éc. franç. — La Grande Encyclop., XXIX, p. 769. — Zeitschr. bild. Kst., XVI, p. 287, Beibl. XVII, p. 752. — *Seubert*, K.-Lex. III, p. 261. — *Müller*, Biogr. K.-Lex., p. 475. *A. Choisy.*

Schönfeld, Friedrich, Lithograph und Zeichenlehrer, geb. 1807 in Mainz, gest. 1853 in Sidney. Er war in den 1840er Jahren in Winterthur als Lithograph thätig und hat eine Anzahl Blätter für den damals berühmten Verlag C. Studers in Winterthur lithographiert, u. a. ein Porträt Pestalozzis und einige Gefechte aus dem Sonderbundskrieg. Er wirkte einige Zeit als Zeichenlehrer an der Gewerbeschule in Winterthur und gab auch Zeichenvorlagen heraus. Conrad Grob hat unter Sch. die Lehrzeit als Lithograph durchgemacht. *L. Calame.*

Schönherr, Karl Gottlob, Maler, wurde am 15. Aug. 1824 zu Lengefeld in Sachsen geboren, war Schüler der Dresdener Akademie unter Hübner, erhielt den Rompreis und bildete sich in Italien weiter aus. Später kehrte er nach Dresden zurück und wurde Professor an der Akademie. Er malte historische Darstellungen; sein Hauptwerk, die „Auferweckung der Tabea durch Petrus", wurde von der dortigen Galerie erworben. 1863 führte er, zusammen mit A. W. Walther (s. d.), nach den Entwürfen von Prof. Gottfried Semper die Sgraffitomalereien an der

nordwestlichen Seite des Eidg. Polytechnikums in Zürich aus.

Singer, K.-Lex. IV, p. 219. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 481. *H. Appenzeller.*

Schöni, Andreas, „Werckmeister." Das kantonale Antiquarium in Aarau erwarb 1906 ein Brett mit Flachschnitzereien und Wappen, auf dem sein Name sowie die Jahrzahl 1591 verzeichnet steht. Das Brett stammt aus Aarau.

Anz. A.-K. N. F. VIII, 1906, p. 245. (*G.*). *C. Brun.*

Schöni, Paul, ciseleur genevois, né à Genève le 1er nov. 1862, mort le 1er nov. 1887, élève des écoles de Genève et spécialement de l'École des Arts industriels; bien que mort très jeune, il laisse quelques œuvres d'une réelle valeur, notamment une statuette en bronze de Calvin; une paire de chiens courants, belles pièces de bronze uniques, ornant le vestibule de l'Ariana à Genève. Il a modelé avec science de bons médaillons de bronze, entr'autres celui de Bergalonne. Il travailla comme ciseleur à Paris. *Georges Hantz.*

Schöni, Stephan, Bildhauer, in Solothurn (?), ist urkundlich nachgewiesen als Verfertiger des Reliefs mit St. Ursus und Viktor in Renaissance-Umrahmung, das der Rat von Solothurn ihm 1541 für das (1838 abgetragene) Käfigturmtor in Olten übertragen hatte und das sich jetzt im Erdgeschosse des Gasthofs zum Halbmond dort eingemauert findet.

Rahn, Die mittelalt. Kstdenkm. des Kts. Solothurn, p. 117. *F. O. Pestalozzi.*

Schoffer, Georges, s. Schopper.

Scholer, Christoph, Glockengießer, in Basel, der Bruder des Morat Sch. Er goß 1552 eine Glocke für Erlenbach (Bern) und 1560 eine solche für Liestal.

Nüscheler, Glockeninschr. im Kt. Bern, p. 31. — *Ders.*, Glockeninschr. (Msc.). — Bl. zur Heimatkde. von Baselland III, p. 22. *Moriz Sutermeister.*

Scholer, Peter Hans, Glockengießer, in Basel. Er goß 1559 eine Glocke für Diegten (Baselland).

Nüscheler, Glockenb. (Msc.). — Bl. zur Heimatkde. von Baselland III, p. 17. *Moriz Sutermeister.*

Schongauer, Georg, der ältere Bruder des folgenden, Goldschmied, von Basel, wurde zu Kolmar als der Sohn des Goldschmieds *Kaspar Sch.* wohl bald nach 1445 geboren; er war ein Bruder des großen Malers und Kupferstechers *Martin Sch.* Seine erste künstlerische Ausbildung erhielt er höchst wahrscheinlich in der väterlichen Werkstatt; 1482 ließ er sich in Basel nieder und wurde dort 1485 in die Zunft zu Hausgenossen als Meister aufgenommen. Ein vermöglicher Mann, kaufte er 1487 das durch Hans Holbeins Façadenmalereien später berühmt gewordene „Haus zum Tanz" an der Eisengasse; 1492 erwarb er sich eine Sommerwohnung mit Rebberg an der neuen Vorstadt (Hebelstraße); im gleichen Jahre nahm er nach einem zeitgenössischen Berichte (Scheurl, Pirkheimeri opera, edid. Goldast 352) den jungen, auf der Gesellenwanderung begriffenen Albrecht Dürer in sein Haus auf. 1494 verkaufte er seinen baslerischen Grundbesitz wieder und ließ sich in Straßburg nieder, wo sich seine Spur bald völlig verliert.

Der von Sch. erworbene Besitz deutet es an, daß der Goldschmied eine künstlerisch hervorragende Persönlichkeit war; auch der Humanist Beatus Rhenanus rühmt Georg Sch. gleich seinem Bruder *Paul Sch.* in einem Atem mit Martin als „aurifices æque præstantes" (libri rerum germanicarum 184). Beglaubigte Werke seiner Hand haben sich leider nicht erhalten; doch besitzt die Annahme einen hohen Grad von Wahrscheinlichkeit, daß Sch. den jungen Dürer in der Technik des Kupferstechens unterwiesen habe. Dürer scheint auch nach einer etwas dunkeln Notiz des Imhof'schen Inventars seinen Lehrherrn und dessen Gattin Apollonia während des Basler Aufenthalts porträtiert zu haben.

Gérard, Artistes de l'Alsace pendant le moyen-âge II, p. 383 ff. — *D. Burckhardt*, im Jahrb. d. kgl. preuß. Kstsamml. XIV, p. 158 ff. *D. Burckhardt.*

Schongauer, Paul, der jüngere Bruder des vorigen, wurde vor 1468 in Kolmar geboren. Von 1489—1491 hielt er sich in Basel auf, erst als „Goldschmiedsknecht" (seines ältern Bruders Georg?), dann als Meister; der Zunft trat er indes nicht bei. 1492 begrüßte er zu Kolmar den jungen Albrecht Dürer (Litteratur siehe bei Georg Sch.). Erst 1494 ließ er sich wieder als Bürger in seiner Geburtsstadt aufnehmen. Seine von Beatus Rhenanus gepriesene Kunstthätigkeit kann so wenig wie die seines Bruders Georg durch Werke belegt werden. In der spätern Zeit seines Lebens scheint er mehr als Kaufmann oder Banquier (Silberkrämer) denn als Künstler thätig gewesen zu sein. Er starb zu Kolmar 1516 oder 1517. Seine Familie ist bis 1589 in Kolmar nachweisbar.

Gérard, Artistes de l'Alsace II, p. 398 ff. — *D. Burckhardt*, im Jahrb. d. kgl. preuß. Kstsamml. XIV, p. 158 ff. — *Max Bach*, im Repert. f. Kstwiss. XVIII, p. 253 ff. *D. Burckhardt.*

Schoop, Ulrich, Professor, in Zürich, wurde am 14. Juni 1830 in Dozwil (im Kt. Thurgau) geboren. Nach Absolvierung des thurgauischen Lehrerseminars in Kreuzlingen kam er an die dortige Volksschule und erteilte zugleich Unterricht am Seminar. Eine vorübergehende Vikariatsthätigkeit in St. Gallen führte 1860 zur Berufung dorthin, wo ihm infolge seiner ausgesprochenen Befähigung und fleißiger Studien hauptsächlich der Zeichenunterricht übertragen wurde.

Die 1863 erfolgte Wahl als Zeichenlehrer an die Kantonsschule in Frauenfeld bot willkommene Gelegenheit, sich ganz dem Zeichenlehrfache zu widmen, in welchem er sich durch unablässige Studien in München und Italien eifrig weiterzubilden strebte.

Von der Bedeutung des Zeichnens für die allgemeine Bildung sowohl, wie auch für das Gewerbe überzeugt, richtete Sch. sein Hauptaugenmerk auf eine rationelle und methodische Gestaltung des Zeichenunterrichts an Volks- und Mittelschulen und gründete im Vereine mit Gleichgesinnten die gewerbliche Fortbildungsschule und den Gewerbeverein Frauenfeld sowie den schweizerischen Verein zur Förderung des Zeichenunterrichts, dessen Organ er zehn Jahre mit Erfolg redigierte. Ebenso regte er die Gründung eines ostschweizerischen Gewerbemuseums an, was in der Folge den Anstoß zur Errichtung der Gewerbemuseen Zürich und Winterthur gab.

1876 wurde Sch. als Fachlehrer für Zeichnen am Realgymnasium, am Lehrerinnenseminar und an der Mädchensekundarschule nach Zürich berufen, wo er auch während mehrerer Jahre als Referent über die bildenden Künste für die „Neue Zürcher Zeitung" thätig war und wo ihm später der Unterricht in der Methodik für die Zeichenlehramtskandidaten an der Kunstgewerbeschule übertragen wurde.

Von Sch.s literarischen Arbeiten und zeichnerischen Publikationen sind zu nennen: „Malerische Körper- und Ornamentstudien" (Frauenfeld, J. Huber, 1874); „Das farbige Ornament" (Zürich, Orell Füßli, 1881); „Wie ist das Kunstgewerbe in der Schweiz zu heben und zu pflegen?" (Frauenfeld, J. Huber, 1884); „Ueber die Heranbildung von Fachlehrern für den Zeichenunterricht" (Basel, Wittmer, 1885); „Die Kunst im Hause" (Zürich, Schröter, 1891); „Der Zeichenunterricht an den schweizerischen Seminarien" (St. Gallen, Kälin, 1892); „Der Zeichenunterricht zu Ende des XIX. Jahrh.s" (Zürich, Alb. Müller, 1893); „Der Schulzeichenunterricht und das Zeichnen nach der Natur" (Zürich, Hofer & Co., 1901. Sch. hat sich um die Hebung des Zeichenunterrichts an den schweizerischen Volks- und Mittelschulen entschieden große Verdienste erworben. *E. Oberhänsli.*

Schopfer, Heinrich, Modellstecher und Lithograph, von St. Gallen, geb. am 26. März 1780, gest. am 22. Okt. 1843. Er lernte wohl bei seinem Vater *Paulus Sch.* das Modellstechen, aber nur rein handwerksmäßig für die Zwecke der Stickerei. Nach Höherem strebend, wußte er sich durch eifriges Studium soweit heranzubilden, daß er in der Zeit der Helvetik die Stelle eines Untersekretärs der kantonalen Verwaltungskammer bekleiden konnte. Später wandte er sich eine Zeitlang dem Bergbau zu, erlernte dann in München die Lithographie, war aber in seinen Versuchen unglücklich und ging wieder zum Bergbau über. Damit steht auch im Zusammenhang die einzige nennenswerte Arbeit Sch.s, eine von ihm gezeichnete und lithographierte geologische Karte des Kantons Graubünden „Rätische Erzgebirge."

Stemmatologia Sangall. — *Hartmann*, St. gall. Kstgesch., p. 184 ff. — Bibliogr. der Schweiz. Landeskde., Fasc. II, p. 144. *T. Schieß.*

Schopper (ou aussi Schoffer), Georges, monnayeur à Fribourg. Sa réception bourgeoisiale, inscrite dans le registre n° 6 à la date de 1583, donne comme orthographe du nom: Schoffer; il y est aussi désigné comme ancien monnayeur de Berne (1581). On le trouve encore mentionné dans le manual de 1590. En 1589, Sch. a été monnayeur à Lucerne.

Rens. de M^r^ *F. Heinemann* à Lucerne. — *v. Liebenau*, Münzmeister von Luzern, Bull. suisse Numism. IX, p. 5. *Max de Techtermann.*

Schoren, s. Schorno.

Schorndorf, Konrad von, Glasmaler, aus Ulm, übte seine Kunst von 1480—1524 in Luzern aus.

Anz. A.-K. 1878, p. 858 (*Th. v. Liebenau*). *Franz Heinemann.*

Schorno, Thomas, Maler, von Schwyz. „Das Altargemälde am linken Seitenaltare der Kapelle zu Ibach, das im Jahr 1698 von ihm gemalt ist, bezeugt, daß er ein geschickter Maler gewesen ist." Heute ist davon nichts mehr zu finden.

Dettling, Schwyz. Chron., p. 255. *P. Gabriel Meier.*

Schorno (Schoren), Ulrich, Glasmaler, von Schwyz, gest. am 8. März 1621 in Schwyz. Sein Name erscheint in der schwyzerischen Landesrechnung von 1579 mit der Bemerkung: „Item usgen 2 Kr. Uli Schoren um des Baschi Lindauers Fenster."

Mitt. des hist. Vereins des Kts. Schwyz, Heft 4, p. 8. *M. Dettling.*

Schorr, Hans, Glasmaler, in Bern. Der Junker Sigismund von Wattenwyl notierte sich in ein Buch, er sei von Sch. am 12. Dez. 1610 als Gevatter zur Taufe einer Tochter gebeten worden. Sch. wurde am 23. Juni 1580 in Bern als der Sohn des Joseph Sch. getauft, verheiratete sich am 22. Juni 1607 mit Elsbeth Linder und ließ von 1608—1614 drei Söhne und eine Tochter taufen.

Familienarch. v. Wattenwyl. — Taufrödel von Bern. *H. Türler.*

Schott, Thomann, Orgelbauer, schloß 1608 in Beromünster einen Vertrag zur Fertigstellung der beiden Orgeln im Chor (auf dem Lettner) und hinten in der Kirche. Er erhielt neben dem vereinbarten Preise noch freie Wohnung und Brennholz.

Kath. Schweizerbl. N. F. XIV, p. 199. *Franz Heinemann.*

Schowenburg, Hans, Goldschmied, in Bern, wohnte 1448 und 1458 an der Schattenseite der Keßlergasse. Im erstgenannten Jahre zahlte er Steuer von dem bescheidenen Vermögen von 150 Pfd. Er erhielt von der Stadt Zahlungen für Flickwerk (1448 I) und für eine Läuferbüchse (1452 II). 1452 verfertigte er eine Monstranz für Thun. Es ist ganz ungewiß, ob er mit Hans, dem Goldschmied, zu identifizieren ist, der 1476 Stubengeselle zum Affen war.

Tellbücher v. 1448 u. 1458. — Besatzungsbuch B, p. 125 im Staatsarch. Bern. — *Welti*, Stadtrechn. v. Bern II, p. 249, 282. — *Lohner*, Die reform. Kirchen des Freistaates Bern, p. 325. *H. Türler.*

Schradi, Hans (vielleicht der Sohn und Nachfolger von Konrad Sch.), 1479 unter Abt Ulrich Rösch als Werkmeister am Münsterbau in St. Gallen genannt; unter ihm wurde das neue eichene Chorgestühl vergeben.

Joach. v. Watt, Deutsche hist. Schr. II, p. 249. — Anz. A.-K. 1886, p. 370. *T. Schieß.*

Schradi, Heinrich, Baumeister, in St. Gallen, erweiterte 1484 im Auftrage der Nonnen zu St. Katharina die Klostersakristei behufs besserer Aufbewahrung des Kirchenschatzes und errichtete über ihr ein zweites Gewölbe, in welches aus der Sakristei eine Schneckentreppe emporführte.

Hardegger, Die Frauen zu St. Katharina in St. Gallen (N.-Bl. d. Hist. Ver. St. Gallen) 1885, p. 13. — Anz. A.-K. 1886, p. 382. *T. Schieß.*

Schradi, Konrad (vielleicht der Vater und Vorgänger von Hans Sch.), Werkmeister beim Wiederaufbau des 1418 durch Brand zerstörten Münsters in St. Gallen; von ihm wurde der äußere Bau vollendet, und zwar begann er 1475 mit der Ueberwölbung des Chors.

Joach. v. Watt, Deutsche hist. Schr. II, p. 82 f. — Anz. A.-K. 1886, p. 369. — *Rahn*, Bild. Kste., p. 528 n., 817. — N.-Bl. d. Hist. Ver. St. Gallen 1867, p. 3. *T. Schieß.*

Schraemli, Frl. *Anna* Albertina, Malerin-Dilettantin, in Thun, geb. am 5. Aug. 1835 in Thun. Sie beteiligte sich 1877 an der Schweiz. Turnusausstellung in Winterthur. Sie ist sonst nie an die Oeffentlichkeit getreten und malt nur für sich und ihre Freunde. *H. Türler.*

Schramm, Christian-Gottlieb, bijoutier, né à Genève le 19 juin 1769, mort le 3 oct. 1794, apprenti chez Gédéon et Pierre Chapuis, fut reçu „avec plaisir“ à la maîtrise le 26 nov. 1791, ayant fait pour chef-d'œuvre une „tabatière à contour émaillé avec une montre au centre, qui a été admirée.“ *A. Choisy.*

Schreiber, Graveur in Elfenbein und Messing, gebürtig von Hochdorf (im Kt. Luzern), der Oheim des Kupferstechers Jakob Frey von mütterlicher Seite. Er besaß eine große Geschicklichkeit im Verzieren von Gewehrläufen und Klingen mit Arabesken und Tierfiguren, die er mit dem Grabstichel einzeichnete und die sein kunstbegabter siebenjähriger Neffe schon kopierte. Um 1691 ging Sch. nach Rom, kehrte nach gutem künstlerischem und, wie es scheint, finanziellem Erfolge um 1700 nach Luzern zurück. Hier leitete er seinen Neffen zu weiterer Kunstübung im Zeichnen und Gravieren an und verhalf ihm zu dessen Glück und Ruhm, indem er ihm eine Reise nach Rom ermöglichte. (Siehe auch den Artikel *Frey*, Jakob, I, p. 488.)

Autobiogr. des *Jakob Frey* (Msc., Bürgerbibl. Luzern). *Franz Heinemann.*

Schreiber (Schriber), Heinrich, Goldschmied, aus Goßlar (in Sachsen), kam 1566 (im Juli) mit einem Empfehlungsschreiben des dortigen Rats nach Luzern, um sich hier niederzulassen. Er wurde dort 1577 Bürger und ist bis 1630 nachzuweisen.

Schneller, Lukasbrudersch. Luzern. — Staatsarchiv Luzern, Fasc. Goldschmiede. *Franz Heinemann.*

Schreiber, Lorenz, Schreiner und Bildhauer des 17. Jahrh.s. Er stammte aus Basel und wurde um die Mitte des Jahrh.s Bürger von Schaffhausen, wo er 1653 und 1654 die prächtigen Portale an der Schmiedstube und am Hause zum Sittich verfertigte. Mit einem Sohne starb das Geschlecht in Schaffhausen aus.

Rüeger-Abschrift von Schmid. *Vogler.*

Schreiber, s. auch Schriber, Schryber.

Schriber, Melchior, Maler, war um 1569 in Luzern thätig.

Rodel der Lukasbrudersch. Luz. *Franz Heinemann.*

Schriber, s. auch Schreiber, Schryber.

Schröder, orfèvre à Fribourg. On trouve, dans les comptes des trésoriers de Fribourg, de 1726 à 1730, la mention plusieurs fois répétée d'un orfèvre Sch., sans indication de nom de baptême. Ce devait être, probablement, un fils de l'orfèvre *Jacques Sch.*, qui, on le sait, avait été marié et avait eu des enfants baptisés à Fribourg. *Max de Techtermann.*

Schröder, Jacques, orfèvre à Fribourg, originaire de Gluckstadt, en Danemark, probablement le père du précédent. Il sollicita et obtint la petite bourgeoisie fribourgeoise le 28 mars 1669. Il ne faut point confondre la famille de cet orfèvre avec celle des Schrötter, bourgeois de Fribourg depuis la première moitié du 15^e^ siècle. Jacques Sch. fut enterré le 23 nov. 1693. Plusieurs œuvres marquées de son poinçon IS nous sont connues, entre autres un très bel ostensoir qui a été publié dans le Fribourg artistique.

Max de Techtermann.

Schröder, s. auch Schröter.

Schröter (Schröder), *Friedrich* Ludwig, Bildhauer, in Bern, wurde dort am 13. Sept. 1772 getauft als der Sohn des Schlossers *Christian Ludwig Sch.*, der, von Minden in Westfalen gebürtig, sich 1774 in Vich (im Kt. Waadt) eingebürgert hatte. In der Kunst- und Industrieausstellung in Bern 1804 stellte Sch. „eine Büste, weiß, auf Schiefer, von dem großen Haller, und eine gleiche, von Schultheiß von Steiger aus.“ Er arbeitete dann bei dem Bildschnitzer Diwy in Bern. Als er aber aus Mangel an Arbeit dort entlassen wurde, kam Sch. in Not und richtete am 13. März 1815 eine Bittschrift an die akademische Kuratel, um im Antikensaale von antiken Büsten in Wachs und Alabaster kleine Nachbildungen machen zu dürfen. Er berief sich darauf, daß Proben seiner Schnitzkunst in der Heiliggeist- und in der Nydeckkirche zu sehen seien. Der Wunsch, den auch Sigmund von Wagner unterstützte, wurde erfüllt; eine Unterstützung lehnte indessen die Kuratel ab.

Ausst.-Kat. Bern 1804. — Man. u. Akten der Kuratel III, 1815. — *A. Weese*, Festschr. auf A. Haller, 1908. *H. Türler.*

Schröter, Ludwig, wissenschaftlicher Zeichner, von Zürich, geb. 1861, der Bruder des Prof. Dr. Karl Sch. in Zürich. Er beteiligte sich mit Zeichnungen von Blumen und Insekten an der Zeitschrift „Die Schweiz“ I, p. 6, 29, 41, 53, 54, 57, 91, 93, 94, 105, 114, 232, 297, 413, 418, 516. *H. Appenzeller.*

Schröter, s. auch Schröder.

Schryber, Bernhardin, Glas- und Flachmaler, von Schaffhausen, Altersgenosse des jüngern Werner Kübler, ließ sich 1605 als Meister in das Handwerk aufnehmen und lieferte im folgenden Jahr ein Fenster mit dem Standeswappen für die restaurierte Kirche zu Löhningen. Durch Annahme von Staatsstellen ist er bald dem künstlerischen Beruf entfremdet worden. 1608 wurde er Weibel des schweizerischen Landvogts in Lugano und bald Landvogt des Bezirks Mendrisio; 1612 in die Vaterstadt zurückgekehrt, wurde er 1614 Urteilsprecher im Stadtgericht, 1617 Mitglied des Großen Rats, 1623 Kornhausverwalter, 1624 Vogtrichter, 1627 Zunftmeister der Bäcker und Mitglied des Kleinen Rats, 1629 Obrist-Wachtmeister und 1644 Pannerherr. Er starb am 14. Juni 1654.

J. H. Bäschlin, Schaffh. Glasmal. II, p. 3. — Anz. A.-K. 1888, p. 130. *Vogler.*

Schryber, Tobias, Glasmaler und Glaser, von Schaffhausen, zuerst erwähnt 1576. Er verfertigte 1581 die Fenster mit dem Stadtwappen für die Fischerstube und bald nachher ein gleiches für die Kirche in Wilchingen, 1585 für das neuerbaute Gemeindehaus zu Osterfingen im Auftrage von Bürgermeister und Rat die Wappen des Kantons und des Klosters Allerheiligen. Mit dem Chronisten Rüeger sorgte er als Vormund für die früh verwaisten Kinder des ältern Werner Kübler. Im Juni 1598 zum Großweibel ernannt, bezog er dessen Wohnung im Rathaus, wo er am 4. Nov. 1610 starb.

J. H. Bäschlin, Schaffh. Glasmal. II, p. 2. *Vogler.*

Schryber, s. auch Schreiber, Schriber.

Schüchzer, s. Scheuchzer.

Schüfelin, s. Altdorfer.

Schüffelin, Hans, peut-être le frère de Hans *Konrad* Altdorfer (voir vol. I, p. 23), fut chargé de peindre et de dorer les fontaines de la ville de Fribourg sculptées par Geiler. Nous avons relevé les mentions suivantes dans les comptes des trésoriens:

1547. Fontaine de S^t-Jean. Schüffelin umb Mallerlon des Brunnenstoks 45 Pfd.

1547. Fontaine de la Prudence: Denne Schüffelin dem Maler so er an dem Brunnen in der Nüwenstat verdient hat 46 Pfd.

Denne Hansen Schüffelin umb Malerlohn des Brunnen von der Nüwenstatt 63 Pfd.

1550. Fontaine de la Vaillance: Denne Schüffelin dem Maler umb das er den Brunnenstock an der Metzgergassen in Oell getrenckt hatt 9 Pfd.

1557. Fontaine du Banneret: Um Goldbüchlin so man hatt zu Lyon zum Brunnenstok kaufen lassen 10 Kronen.

Denne kostet der Brunstock des Brunnen in der Schmidtgassen 90 Pfd. Darum sind Schüffelin dem Maler, nach Abzug 6 Kronen so man ihm in Goldbüchlin geben hat, zu volligen Zahlung geben worden 58 Pfd.

Denne Schüffelin den Maler uff Malerlon des Brunnen an der Schmidtgassen 20 Pfd.

1562. Fontaine de Sainte-Anne. Sciffiin dem Maler um Malerlon des Brunnstoks vor den Gerwern 80 Pfd.

En 1547 on lui paya quatre livres pour la peinture d'un crucifix et de statues placés près du pont de la Singine.

M^r J. Zemp, dans sa notice sur l'Art à Fribourg, dit que Sch. était le fils de *Hans Schäuffelin*, de Nördlingen, en Souabe, un des principaux élèves d'Albert Dürer.

Arch. cant. frib., comptes trés., n° 290, 296, 310, 316. — Freib. Geschichtsbl. X, p. 236. — Frib. art. 1890, p. 7, 13; 1891, p. 24; 1892, p. 5, 17; 1893, p. 18. *Max de Diesbach.*

Schülé, Charles, architecte, né à Genève le 14 juillet 1865. Élève de l'École des Beaux-Arts de Genève, il fut reçu, en 1884, à l'École des Beaux-Arts de Paris où il obtint, brillamment,

le diplôme d'architecte du Gouvernement Français. Après un stage pratique dans divers bureaux d'architecte de Paris, il alla s'établir à Mulhouse, en 1892, et c'est en Alsace que se passe presque toute son activité professionnelle. Parmi ses travaux, outre de nombreuses villas et maisons, on peut signaler, à Mulhouse même, l'Oratoire et le Nouveau Diaconat, l'Asile des Vieillards, l'École de dessin et le Musée de l'Art industriel, une salle de spectacle, la Banque d'Alsace et de Lorraine; en Alsace les châteaux de Guebviller et de Bitschwiller, l'Hôpital d'enfant de cette dernière ville, les églises de Dornach et de Cernay. En France, Sch. a travaillé aux châteaux de la Charmeuse et du Chesnois à Belfort, et à celui de Ripaille, près Thonon (Haute-Savoie); il a fait le monument commémoratif de Chasey (Haute-Savoie) et la Banque d'Escompte de Troyes. Il s'occupe à Mulhouse de la Société des Arts et il est membre du Comité des Beaux-Arts de la Société Industrielle. *J. Crosnier.*

Schüler, J.-Théophile, peintre et dessinateur, né à Strasbourg en 1821. Quoique Alsacien, Sch. mérite une place parmi les artistes suisses par l'attachement qu'il porta à ce pays et les longs séjours qu'il y fit. Il s'exerça tout jeune à la gravure, entra dans l'atelier du peintre Guérin à Strasbourg et acheva ses études à Paris sous la direction de Drolling et de Paul Delaroche. Presque tous les sujets de ses tableaux et de ses dessins sont empruntés aux paysages, aux mœurs et à l'histoire de l'Alsace. Après la guerre de 1870, il se réfugia en Suisse, à Neuchâtel, où il vécut plusieurs années. Il avait épousé une Neuchâteloise, la sœur du peintre Rodolphe-Auguste Bachelin. Sch. mourut à Strasbourg en 1878. Il avait pris part aux expositions des Amis des Arts de Neuchâtel et a fait don au Musée des Beaux-Arts d'un tableau peint en grisaille „Flotteurs à Montbovon sur la Sarine." Il collabora pendant de longues années au Magasin pittoresque qui lui consacra une notice avec portrait, et à la Revue alsacienne illustrée qui a publié un catalogue de ses œuvres.

Bern. Jahresber. Kstver. 1878, p. 54. — Magasin pittoresque 1879. — Revue alsac. illustrée. — *Müller,* K.-Lex. III, p. 496. — Dioskuren 1867. — Gaz. des Bx.-Arts 1861. *M. Morel.*

Schülple, Schülpli, s. Schilpli.

Schüpfen, Ludwig von, Glasmaler, in Bern, lieferte 1556 ein „Krützfenster mit Ihr Gnaden Ehrenwappen", das dem Christian Wüstiner geschenkt wurde. Sch. wurde in Bern am 4. Nov. 1534 als der Sohn des Hans von Sch. getauft.

Anz. A.-K. N. F. V, p. 120. — Bern. Festschr. 1879, p. 64. *H. Türler.*

Schürg, Johann (Hans) Bernhard, Glockengießer, in Rheinfelden. Er goß für folgende Orte Glocken: 1655 für Magden 1; 1659 für Olsberg 1; 1664 für Herznach 1; 1665 für Wölflinswil 1; 1669 für Frick 1.

Nüscheler, Glockenb. (Msc.). — Argovia XXIII, p. 19, 22, 95, 105; XXX, p. 117. *Moriz Sutermeister.*

Schürmann, Anton, Goldschmied, 1792 Münzmeister, 1804—1816 Wardein von Luzern. Am 4. Aug. 1798 wurde er zu einer Expertise nach Beromünster gerufen.

Kath. Schweizerbl. N. F. XIV, p. 414. — Bull. suisse Numism. IX, p. 7. *Franz Heinemann.*

Schürmann, Jakob, Goldschmied, war um die Mitte des 17. Jahrh.s (um 1655) in Luzern thätig.

Schneller, Luz.s Lukasbrudersch., p. 7. *Franz Heinemann.*

Schürmann, Johann (Hans), Bildhauer und Bildschnitzer, gebürtig von Kriens (im Kt. Luzern), von 1650—1667 nachweisbar. Sch. verfertigte 1667 die Dekoration der neuen Orgel von Giswil, nachdem er 1659 um 30 Gld. fünf Bilder und zwei Engel als Altartafeln des dortigen Beinhauses geschnitzt hatte.

Stat. schweiz. Kstdenkm.: *Rob. Durrer,* Unterwalden, p. 315, 321. — *Schneller,* Luz.s Lukasbrudersch., p. 8. *Franz Heinemann.*

Schütz, Franz, Landschaftsmaler, ist der einzige, der von den zahlreichen Gliedern des Frankfurter Künstlergeschlechts für die Schweiz in Betracht fällt. Er wurde 1751 (nach einigen am 15. Dez., nach der Inschrift seines Grabmals am 16. Okt.) zu Frankfurt a. M. als der Sohn des Christian Georg Sch. d. ält. geboren. Seine künstlerische Erziehung erhielt er im väterlichen Atelier. Bei dem Besuch der Frankfurter Messe von 1777 wurde der durch seine patriotische Haltung in den schweizerischen Revolutionswirren später bekannt gewordene Basler Fabrikant Joh. Rudolf Burckhardt auf den jungen Künstler aufmerksam; Sch. begleitete seinen Gönner nach der Schweiz, bezog in dessen Haus eine Werkstatt und war fortan fast ausschließlich für ihn thätig. 1778 unternahm er mit Burckhardt eine längere Schweizerreise, die ihn über den Vierwaldstättersee, den St. Gotthard nach Mailand und zurück über den Langensee, die Grimsel und durch das Berner Oberland führte. Auch die Zeit seiner spätern Basler Thätigkeit war häufig durch Reisen unterbrochen; während eines Aufenthalts in Genf wurde Sch. plötzlich vom Tod ereilt (14. Mai 1781). Als Katholik wurde er in dem französischen Dorfe Sacconey bei Genf bestattet; sein Gönner Burckhardt ließ die letzte Ruhestätte des unstäten Mannes mit einem Denkmal schmücken.

Nach den Schilderungen der Zeitgenossen, vor allem Küttners, soll Sch. ein reich begabter,

höchst origineller Kopf gewesen sein. Ob sein musikalisches „Genie“ nicht dasjenige des Malers übertreffe, war eine Streitfrage seiner Freunde; auch ein ungewöhnliches Rednertalent wurde ihm nachgerühmt. Sein sittlicher Wandel war dagegen höchst beklagenswert; schon in jungen Jahren hatte er durch wilde Orgien die Gesundheit untergraben, so daß sein plötzlicher Hinschied die ihm Nahestehenden kaum überraschte.

Blicken wir auf das Kunstschaffen dieses „außerordentlichen Originalmenschen“, so erleben wir eine starke Enttäuschung. Komposition, Technik und Kolorit seiner mit fast zaghafter Zierlichkeit ausgeführten Gemälde sind ziemlich banal; gleich dem Vater bildete sich Sch. hauptsächlich nach Hermann Saftleven, dessen reich komponierte Rheinlandschaften von ihm namentlich in der frühern Zeit häufig nachgeahmt wurden. Mit Ausnahme der etwas breiter, mehr nach der Seite des Großdekorativen hin ausgeführten Supraporten, die in Basler Häusern (z. B. Rittergasse 15) noch hin und wieder sich erhalten haben, bevorzugte Sch. ein kleines Format. Ein bläulicher, an französische Kunstübung gemahnender Gesamtton ist seinen Gemälden eigen. In der spätern Zeit ließ Sch. auch mehr intim aufgefaßte Veduten schweizerischer Gegenden aus seiner Werkstatt hervorgehen. Zwei dieser Gruppe angehörende Waldinterieurs hat der sonst unbekannte Matthias Ernst 1778 in beträchtlich roher Manier nachgestochen und Joh. Rud. Burckhardt gewidmet. Zwei charakteristische, mit Saftlevens Augen geschaute Schweizerlandschaften besitzt z. B. das Museum von Lausanne. Die reiche, von Burckhardt angelegte Sammlung von Werken Sch.s bestand größtenteils aus weiß aufgehöhten Kohlenzeichnungen auf blauem Papier; nach Burckhardts Tode (1813) wurde die berühmte, einst in den Sälen des „Kirschgartens“ aufgestellte Sammlung zerstreut, nachdem der Direktorialschreiber Christoph Oberried einen Teil der Blätter getreulich kopiert hatte.

Als Radierer ist Sch. ein einziges Mal, mit einer kleinen „Landschaft mit Mühle“, hervorgetreten. Nach seinen Kompositionen haben gestochen M. Ernst, E. Guttenberg, Felix, P. W. Schwarz, Liénard („Rheinfall“ in der Choiseul-Galerie), Joh. Theophil Prestel („Grenzacherhorn bei Basel).

Meusel, Miscell. artist. Inhalts, Hft. 14, p. 80. — *Küttner,* Briefe eines Sachsen a. d. Schweiz III, p. 117 ff. — *Gwinner,* Kst. u. Kstler in Frankfurt a. M., p. 313. — *Füßli,* K.-Lex. 1813, Teil II, Abschn. 7, p. 1552—1555. *Hüsgen,* Art. Magazin. — *Müller,* K.-Lex. III, p. 494.
D. Burckhardt.

Schütz (auch Stutz genannt), Wernli, Glasmaler, in Zug, lieferte 1605 im Auftrage des Rats von Zürich dem Abte von Muri ein Wappenfenster um 6 Dukaten 18 Pfd. 12 Sch. Er starb 1613.

Meyer, Coll. IVa, p. 56. — Seckelamtsrechn. d. Stadt Zürich v. 1. Aug. 1604 bis 1. Aug. 1605. — Geschichtsfrd. XXIII, p. 334. *H. Al. Keiser.*

Schuffler, François. Il était maître de la Monnaie, à Fribourg, en 1622.
Max de Techtermann.

Schuler. Meister Sch., „Gypser aus dem Tyrol“, hat 1752—1754 die reizvollen Stuckdecken in dem neuen Zunfthause zur Meise um 1854 Gld. 20 Sch. ausgeführt und wahrscheinlich auch noch andere ähnliche Arbeiten in den damaligen Neubauten der Stadt Zürich gefertigt.

C. H. Baer, Die bürgerl. Bauwerke des alten Zürich, in der Festschr. des Eidg. Polytechnikums, II, 1905, p. 70.
F. O. Pestalozzi.

Schuler, Dominik, Holzschnitzler, von Sattel im Kanton Schwyz, dort geb. am 5. Juni 1840, der Sohn des Franz Dominik Sch. und der Veronika Späni, war ursprünglich Drechsler, wohnte seit 1869 in Schwyz und wandte sich dem Schnitzlerfache zu. Ohne richtige Schulung, aber mit nicht unbedeutendem Talent verfertigte er — meistens nach fremden Vorlagen — recht hübsche Bilderrahmen, Stuhllehnen, Türeinfassungen und andere derartige Arbeiten, die sich größtenteils in einigen Privathäusern in Schwyz befinden. Auch das Schnitzwerk an den Façaden des Hauses von Hrn. Kantonsschreiber M. Styger in Schwyz stammt von seiner Hand. An der Façade der Kirche in Rothenthurm befinden sich vier Statuen in Zementguß, für die Sch. die Holzmodelle lieferte. Er starb in ärmlichen Verhältnissen am 11. Jan. 1891 im Krankenhaus in Schwyz.

Jahresber. bern. K.-Ver. 1878, p. 39. *M. Dettling.*

Schultheß, *Carl* Joh. Jakob, Maler, von Zürich, wurde am 21. Febr. 1775 in Neuenburg, wo sein Vater, Joh. Caspar Sch., Pfarrer war, geboren. Schon als Knabe zeigte er Anlagen zum Zeichnen und, kaum 19 Jahre alt, erteilte er in diesem und andern Fächern Unterricht in der damals bekannten Pension Droz. 1797 erhielt er eine Hofmeisterstelle in Dresden und studierte nebenbei mit Begeisterung die Meisterwerke der dortigen Galerie. Seine Stelle gab er bald wieder auf, widmete sich ganz der Kunst und brachte es, nach dem Zeugnisse des Malers D. Sulzer d. ält., in der Miniaturmalerei zu einem Grade hoher Vollendung. Er lernte auch bei Anton Graff die Anfangsgründe der Oelmalerei kennen, beschäftigte sich mit den Dekorationsmalereien am Theater in Regensburg und erhielt dort den Titel eines Hofmalers. 1801 begab er sich nach Paris. Als er hier, um in die Schule Jacques Louis

Davids aufgenommen zu werden, diesem zwei von ihm gemalte Kopien nach Raffael vorlegte, gefielen sie dem großen Künstler so sehr, daß er sie ankaufen wollte. Sch. schenkte sie ihm und erhielt dafür die seltene Vergünstigung, die Schule unentgeltlich besuchen zu dürfen. Durch das Studium der Antike und sein fleißiges sowie korrektes Zeichnen erwarb er sich ein feines Urteil, war besonders streng gegen sich selbst und suchte nur Untadelhaftes zu schaffen. So kam es, daß er nur wenige Bilder in Oel vollendete, so „Die Erziehung des jungen Achill" und ein Porträt seines Freundes Caspar David Hardmeyer. 1807 verließ er zusammen mit den Brüdern Oeri Paris und zog wieder in seine Vaterstadt. Er malte Porträts, erteilte Privatunterricht und wurde 1811 Zeichenlehrer an der Bürgerschule. 1825 verheiratete er sich mit Barbara Suter von Ebertswil, war stets ein eifriges Mitglied der Künstlergesellschaft und starb am 20. April 1854.

Franz Hegi hat nach Sch.s Zeichnungen für das Taschenbuch „Iris" 1813 fünf Blätter zur „Athenais" radiert und ferner sieben Blätter Zeichenvorlagen, Anfangsgründe im Schattieren einfacher Körper, in Aquatinta gestochen; sie befinden sich in Hegis Kupferstichwerk in der Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft. Außerdem finden wir dort von Sch.s Hand 15 Sepia- und Tuschzeichnungen, figürliche Darstellungen und Landschaften und neun Skizzenbücher. An den Zürcher Lokalausstellungen von 1804—1847 hat sich Sch. auch des öftern beteiligt.

N.-Bl. Kstlergesellsch. Zürich 1856. — *Joh. Schultheß*, Denkschr. der Familie Sch., Zürich 1859, p. 29. — *Nagler*, K.-Lex. XVI, p. 57. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 1558. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 496. — *W. Füßli*, Zürich u. die wicht. Städte am Rhein I, p. 212. — Neumünsterchron., p. 394. — *Singer*, K.-Lex. IV, p. 233.

H. Appenzeller.

Schultheß, Hs. *Caspar*, Landschaftsmaler, von Zürich, der Sohn des Bauherrn Paulus Sch., wurde 1798 in Zürich geboren, verheiratete sich 1823 mit Elisabetha Escher und starb schon 1841. Er trieb mit Vorliebe Heraldik, kopierte die vorhandenen Urkunden der Zähringer und radierte auch mehrere Blätter zu Römers Archiv für Botanik, Bd. I und II, Leipzig 1796 und 1799. An den Lokalausstellungen der Zürcher Künstlergesellschaft stellte er 1805 und 1807 zwei Oelgemälde, Landschaften, aus, worunter eine „Ansicht vom Lago Maggiore", und in deren Sammlung befinden sich fünf Aquarelle, Landschaften, Jagdscenen, Wappen etc.

Joh. Schultheß, Denkschr. der Familie Sch., Zürich 1859. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 1558. *H. Appenzeller.*

Schultheß, Hs. *Conrad*, Dilettant und Banquier, von Zürich, der Sohn des Kaufmanns Hs. Caspar Sch., der Vater von Heinrich Sch.-von Meiß, wurde 1785 in Zürich geboren, verheiratete sich 1811 mit Anna Landolt und starb 1849. Es befinden sich in den Malerbüchern der Zürcher Kunstgesellschaft von ihm sechs Federzeichnungen und Gouachemalereien, „Das Künstlergütli in Zürich 1816", „Die Insel Schwanau", „Das alte Schloß Baden", „Die Trajanssäule in Rom" etc., ferner eine Radierung „Sargans vor seiner Einäscherung 1811" (ohne Namen), 13,7/20,8. Franz Hegi radierte nach Sch.s Zeichnungen drei Blätter: „Das Katzentor in Zürich", „Schloß Baden" und „Sargans."

Joh. Schultheß, Denkschr. der Familie Sch., Zürich 1859, p. 16. — Mitt. des Hrn. Dr. *Keller-Escher*.

H. Appenzeller.

Schultheß, Dorothea, Blumen- und Miniaturmalerin, von Zürich, die Tochter des Rittmeisters Hs. Caspar Sch. und die Schwester von Paulus und Leonhard Sch., wurde 1776 in Zürich geboren und starb 1853. In der Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft befinden sich von ihr sieben Aquarelle, Blumen und Früchte, und an der Schweizerischen Landesausstellung in Genf von 1896, in der Abteilung „Alte Kunst", waren sieben Miniaturporträts ausgestellt.

Joh. Schultheß, Denkschr. der Familie Sch., Zürich 1859, p. 30. — Cat. art anc., expos. Genève 1896, p. 38.

H. Appenzeller.

Schultheß, Emil, Kaufmann, als Landschaftsmaler Dilettant, von Zürich, der Sohn des Spitalpflegers Leonhard Sch. und der Zwillingsbruder von Ludwig Sch. Er wurde 1805 in Zürich geboren, verheiratete sich 1832 mit Anna Schultheß und starb 1855. Er war zuerst Kaufmann, widmete sich dann aber ganz der Heraldik, speziell dem Sammeln von Zürcher Siegeln und fertigte sorgfältig getuschte Tableaux der Siegel der Aebtissinnen am Fraumünster und der Pröbste am Großmünster an; ein weiteres Werk „Die Städte- und Landessiegel der Schweiz", Zürich, 4°, 1853, blieb leider unvollendet. Sodann malte er, zusammen mit seinem Bruder Ludwig, in Tusch und Sepia eine Kollektion von zirka 400 Ansichten vom alten Zürich, seinen Bauwerken und Fortifikationen, ferner Schlösser und Klöster des Kantons Zürich, Ansichten von Luzern, Solothurn etc., die sich in der Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft befinden.

Joh. Schultheß, Denkschr. der Familie Sch., Zürich 1859, p. 31. — Die Schweiz IV, p. 34. *H. Appenzeller.*

Schultheß, Heinrich, Maler, von Zürich, der Sohn des Rittmeisters Jakob Christoph Sch., wurde 1783 in Zürich geboren und starb 1832. Er war Oberlehrer am Waisenhaus, Professor an der Kunstschule und stellte an den Lokalausstellungen der Zürcher Künstlergesellschaft 1805 eine landschaftliche Sepiazeichnung und

1806 ein Aquarell „Landschaft nach Joh. Casp. Huber“ aus.

Joh. Schultheß, Denkschr. der Familie Sch., Zürich 1859, p. 46. *H. Appenzeller.*

Schultheß, Leonhard, Kaufmann und Blumenmaler, von Zürich, der Sohn des Rittmeisters Hs. Caspar Sch. und der Bruder von Paulus und Dorothea Sch. Er wurde 1775 in Zürich geboren, verheiratete sich 1803 mit Dorothea Nüscheler und starb 1841. Er machte als Artillerielieutenant 1798 die Tage von Neuenegg und Grauholz mit. 1819 übergab ihm die Stadt Zürich die Leitung des Botanischen Gartens und bald nachher auch das Amt eines Spitalpflegers. 1830 zog er sich ins Privatleben zurück, legte ein reiches Herbarium an und malte auch Blumen. In der Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft befindet sich ein Aquarell „Schneeballenzweig.“

Joh. Schultheß, Denkschr. der Familie Sch., Zürich 1859, p. 26 u. 33. — Mitt. des Hrn. Dr. *Keller-Escher*. *H. Appenzeller.*

Schultheß, Ludwig, Ingenieur, als Landschaftsmaler Dilettant, von Zürich, der Sohn des Spitalpflegers Leonhard und der Zwillingsbruder des Emil Sch. Er wurde 1805 in Zürich geboren, verheiratete sich 1833 mit Anna Kaufmann und starb 1844 am Nervenfieber zu Benken. Er hatte sich in Wien und Karlsruhe als Ingenieur des Wasser- und Straßenbaus ausgebildet und bethätigte sich nachher in seiner Vaterstadt durch Aussteckung von Straßen und Vermessung von Grundstücken, wie z. B. des Schanzengebiets, der Pfarrgüter etc. Als eines der thätigsten Mitglieder der Antiquarischen Gesellschaft leistete er bei Ausgrabungen und Aufnahmen von Plänen als geschickter Zeichner vorzügliche Dienste; so fertigte er eine Ansicht vom Innern der Kirche in Oberwinterthur an, ferner eine große Anzahl Sepiazeichnungen für das Werk seines Bruders Emil über die Schlösser und Kirchen im Kanton Zürich.

Joh. Schultheß, Denkschr. der Familie Sch., Zürich 1859, p. 32. — Mitt. der Antiq. Gesellsch. Zürich XXI, p. 95. — Die Schweiz IV, p. 34. *H. Appenzeller.*

Schultheß, Paulus, Dilettant, Kaufmann, Stadtrat und Stadtbauherr, von Zürich, der Sohn des Rittmeisters Hs. Caspar und der Bruder der Dorothea Sch. Er wurde 1773 in Zürich geboren, verheiratete sich 1796 mit Elisabetha Schneeberger und starb 1844. Er wirkte unter schwierigen Verhältnissen an der Verschönerung seiner Vaterstadt, erweiterte die Niederdorfstraße und gab 1834 ein Bauprojekt mit einem Plan und Kostenvoranschlag heraus, unter dem Titel „Zürich, wie solches 1845 sein könnte.“ Es zeigt in Bezug auf die Anlage der Quais, Badanstalten und Münsterbrücke ungefähr das, was dann später nach der Aufhebung des Direktorialfonds durch andere ausgeführt wurde. In der Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft befindet sich die Planzeichnung: „Versuch durch Ausfüllungen in der Limmat mehreren Bedürfnissen in unserer Vaterstadt abzuhelfen, 1828.“

Joh. Schultheß, Denkschr. der Familie Sch., Zürich 1859, p. 30. *H. Appenzeller.*

Schultheß, Wilhelm, Holzschneider und Maler, von Zürich, der Sohn des Kaufmanns Jakob Sch. Er wurde 1791 in Zürich geboren, machte seine Lehrzeit bei Gubitz in Berlin und stellte 1811 und 1812 an den Lokalausstellungen der Zürcher Künstlergesellschaft verschiedene Proben von Holzschnitten aus. Dann nahm er holländische Kriegsdienste und wurde Hauptmann. Nach seiner Vaterstadt zurückgekehrt, verheiratete er sich 1827 mit Elisabetha Ziegler, wurde Verwalter des Waisenhauses und starb 1873. In der Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft befindet sich von ihm eine Gouachemalerei „Niederländische Landschaft“ nach Klengel.

Zürch. Bürgeretats. — *Nagler*, K.-Lex. XVI, p. 57. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 1558. *H. Appenzeller.*

Schulz, Julius, Porträtmaler, von Karlsruhe, geb. 1808, studierte 1844 in München und kam 1858 bleibend nach Zürich, wo er sich gänzlich der Porträtmalerei widmete. An den Turnusausstellungen des Schweizerischen Kunstvereins stellte er 1844 ein Bild „Die Befreiung der Katharina von Bora“ aus und 1879 einen Studienkopf. Er starb 1896 in Zürich.

Zürch. Bürgeretats und Adreßbücher. *H. Appenzeller.*

Schumacher, Gottlieb *Albrecht*, s. Schumacher, Jakob.

Schumacher, Maria Luise *Cäcilie*, Malerin und Zeichenlehrerin, in Interlaken, die Tochter des Geometers Gottlieb Sch. Sie wurde am 16. März 1841 in Bern geboren. Erst 1870 fand sie Gelegenheit, sich systematisch in der Malerei und im Zeichnen auszubilden, indem sie die Malschule von Frl. Anna Fries in Florenz besuchte. Sie zeichnete und malte dort nach dem lebenden Modell Akt und hörte in der Specola Anatomie. In den Uffizien kopierte sie damals mehrere Radierungen Rembrandts in Tusche mit der Feder und dem Pinsel, welche Technik sie in der Folge stets mit Vorliebe gepflegt hat. In Bern betrieb sie im Atelier des Prof. Paul Volmar landschaftliche Studien. Später erteilte sie in Interlaken, Thun und Bern Unterricht im Zeichnen und Malen, dabei ihre freie Zeit stets zum Entwerfen von Genrebildern in Aquarell und Tusche benutzend. 1880 beteiligte sich Frl. Sch. mit einem Aquarell „Das zufrieden gestellte Modell“ und einer Kohlenzeichnung „Kirchgang im Oberland“ an der Turnusausstellung in Bern

und Solothurn. Vier Jahre später stellte sie zwei Bilder aus. Sie hat hin und wieder Erzählungen illustriert. In den letzten Jahren hat sie auf Reisen nach Italien und im Berner Oberland mehr nur für ihr Vergnügen gemalt.

Curric. vitae. *H. Türler.*

Schumacher, Felix Anton, Goldarbeiter, stand um 1756 in Luzern im Dienste des Staats als Münzprobierer, gleichzeitig mit dem Wardein *Joh. Caspar Sch.*

Revue suisse Numismat. 1899, p. 143.

Franz Heinemann.

Schumacher, Franz, Holz-Bildschnitzer, geb. in Baar am 8. Febr. 1629, bildete sich in Rom aus, verheiratete sich 1654 mit M. Jakobea Müller, wohnte auf dem Gute Zimbel und wurde der „Bur" genannt. Aus seiner Ehe gingen 14 Kinder hervor. Von ihm heißt es im Geschlechterbuch: „Er war Schreiner, hat den schönen Tabernakel bei St. Michael in Zug gefertigt. Ist ein reich verzierter, mit Statuetten geschmückter und in Schildkrott verzierter Renaissance-Kuppelbau. Trägt die Inschrift: Franz Schumacher, zubenannt Baur, im Zimbel bei Baar hat gemacht diesen Tabernakel Klar 1667." Dieser von Pfarrer Barth. Keiser vergabte Tabernakel war anfänglich in der St. Oswaldskirche, wurde aber 1763 in die St. Michaelskirche versetzt und ist in der Sakristei der neuen St. Michaelskirche aufbewahrt.

B. Staub, Der Kanton Zug, p. 57. — Geschichtsfrd. XL, p. 26 u. 61. — *F. H. Uttinger,* Gedenkbl. an die Einweihung der neuen Pfarrkirche zu St. Michael in Zug, p. 24. — Mitt. des Pfr. *Al. Müller* in Baar.

H. Al. Keiser.

Schumacher, Franz Xaver Placidus von, Architekt, Topograph, Zeichner (Goldschmied?), wurde am 14. Mai 1755 in Luzern geboren, studierte, wie schon sein Vater, in Bologna Mathematik, gelangte dann zu Modena in den Hofdienst, vorerst als Page, dann, seit 1774, als Kammerherr und Ritter des Ordens zum goldenen Schlüssel. Später bekleidete er militärische und politische Stellen in seinem Vaterlande: Er wurde Mitglied des Großen Rats, 1792 Landeshauptmann zu Wil, 1794 und 1795 Krienser Landvogt des Amtes Habsburg und starb im Juni 1812. Sein künstlerisches Hauptwerk, von 1790, das von gewandter architektonischer Feinkunst zeugt, ist der große „Elevations-Plan der Stadt Luzern", geometrisch aufgenommen, in vier großen Folio-Blättern, gestochen 1792 von Jakob Joseph Clausner (s. d.) in Zug (Original-Platten und käufliche Abzüge im Stadtarchive Luzern), reproduziert in der Festschrift des Architektenvereins Luzern 1893. Seine Zeichnung der Façade des herzoglichen Schlosses von Modena von 1782 wurde von Midart aus Solothurn gestochen. Ferner erschien im Handel seine „Zeichnung des Knutwilerbades" 1790 und eine Ansicht von Luzern.

Nagler, K.-Lex. XVI, p. 72. — *Füßli,* K.-Lex. II, p. 1562. — *Pfyffer,* Der Kanton Luzern I, p. 285. — *Leu,* Lex., Suppl. V, p. 449. — *v. Liebenau,* Das alte Luzern, p. 176. — *Ostertag,* Materialien z. Lebensgesch. berühmter Luzerner IV, p. 584—590 (Msc. der Bürgerbibl. Luz.). — Luz. Wochen-(Sonntags-) Bl. 1790, p. 129, 138, 262. *Franz Heinemann.*

Schumacher, Gottlieb, s. Schumacher, Jakob.

Schumacher, Hans Georg (Johannes?), Metallarbeiter, Goldschmied (von Luzern?), lebte im 17. Jahrh. Der Katalog der Gruppe 38, Alte Kunst, Zürich 1883, p. 210, führt von ihm auf: ein Räuchergefäß von Kupfer ... 1677, im Besitze des Hrn. Stähelin in Winterthur.

Franz Heinemann.

Schumacher, Jakob, Geometer, von Aarberg, war jahrelang Lehenrenovator des bernischen Lehenskommissariats und bearbeitete als solcher viele Pläne. Das bernische Staatsarchiv besitzt 73 von ihm aufgenommene Dominial-, Zehnt-, Bodenzins- und Waldpläne aus den Jahren 1786 bis 1815. Von 1801 datiert ein Plan der Zihl bei Schwadernau, und von 1817 sind zwei Pläne desselben Flusses zwischen Nidau und Meienried. Infolge des naßkalten Wetters erkrankte Sch. bei dieser Arbeit und starb am 28. März 1817 in Büren im Alter von 57 Jahren und 3 Monaten.

Sein Sohn *Gottlieb Sch.*, getauft am 1. April 1790, bildete sich an der Akademie in Bern und beim Vater ebenfalls zum Geometer aus. Gestützt auf seine guten Zeugnisse und auf abgelegte Proben wurde er im Mai 1810 als Gehülfe des Vaters beschäftigt. Er bearbeitete dann 1812/13 selbständig Pläne der Kirchgemeinden Muri und Vechigen und 1813/14 solche der Kirchgemeinden Stettlen, Bolligen, Wohlen (einen Teil) und Köniz. G. Sch. wurde ebenfalls Renovationskommissär. Am 4. Sept. 1839 wurde er Burger der Stadt Bern und Mitglied der Gesellschaft zu Metzgern. Sein Tod erfolgte am 5. Juni 1859.

Der Sohn des vorangehenden, Gottlieb *Albrecht Sch.*, getauft am 5. Aug. 1823, gest. in Rio de Janeiro am 18. April 1858, war auch Geometer. Das bernische Staatsarchiv enthält sechs von ihm bearbeitete Pläne über die Korrektion der Zihl von 1849, einen Plan über den Lauf der Aare zwischen Aarberg und Meienried von 1853 und vier Waldpläne von 1853—1855. A. Sch. verheiratete sich in Bönigen und wohnte bis 1855 dort.

Bibliogr. der schweiz. Landeskde., Fasc. II *a* — *d*. — Manuale des Lehenskommissariats V und 10 im Staatsarchive Bern. *H. Türler.*

Schumacher, Johannes (Hans Georg?), Glockengießer, ist von 1685—1718 nachweisbar. Er

entstammte dem Geschlechte der Sch., das, im 17. Jahrh. in Zofingen eingebürgert, 1825 ausgestorben ist. Ueber Johannes Sch. besteht nur die Vermutung, daß er ein Sohn des 1656 in der Schlacht bei Villmergen gefallenen Zofingers Johann Sch. gewesen sei. Er goß gemeinsam mit Daniel Sprünglin I. (s. d.) und mit Daniel Sprünglin I. und Samuel Kuhn (s. Daniel Sprünglin) und zwar: 1685 für Giswil (Obwalden), 1693 für Horw (Luzern).

Geschichtsfrd. XVII, p. 62; XXX, p. 157. — *Nüscheler-Usteri,* Glockeninschr. des Kts. Bern, p. 143. — Stat. schw. Kstdenkm., Unterwalden, p. 317. — *Sutermeister,* Glocken Zofingens, Msc.

Moriz Sutermeister. Franz Heinemann.

Schup, Schupp, s. Tschupp.

Schuphauer, Schuphauwer, s. Tschuppauer.

Schuppli, Adèle, geb. Gindrez, Malerin, wurde am 8. Juli 1831 in Montet bei Cudrefin geboren. Schon früh, nach dem Tode der Eltern, zog sie mit der Großmutter nach Genf, besuchte dort die Schule und begann als junges Mädchen sich dem Zeichnen und Malen zu widmen. Im Atelier Scheffer pflegte sie speziell das Porträtfach. Nach ihrer Verheiratung mit dem Schulvorsteher Melchior Sch. (1855) lebte sie in Bischofszell und dann in St. Gallen ganz ihrer Familie. 1869 siedelte sie nach Bern über und begann hier Blumen zu malen. Sie beschickte die schweizerischen Turnusausstellungen von 1878 in Genf, 1882 in Bern und 1883 in Zürich. Einige Serien ihrer trefflichen Blumenbilder kamen in chromolithographischer Reproduktion bei den Gebrüdern Benziger in Einsiedeln und bei Hagelberg in Berlin heraus, zuerst als Beilagen zu der Zeitschrift „Unsere Zeit", 1886. Am 22. März 1899 starb Frau Sch. in Bern.

Mitt. der Tochter, Frau *Luisa Gerber-Schuppli* in Bern. — Bern. Biogr. 4/378. *H. Türler.*

Schwab, Jörg, s. Dies, Jörg.

Schwabe, Carlos (Charles), peintre-graveur, né à Altona (Holstein) le 21 juillet 1866, naturalisé Genevois le 9 nov. 1888, élève des Écoles des Beaux-Arts de Genève et plus particulièrement de J. Mittey, professeur à l'École des Arts industriels. Après avoir remporté succès et récompenses aux concours et expositions auquels il participa à Genève et en Suisse, Sch. se rendit à Paris où il ne tarda pas à acquérir une grande notoriété comme peintre-décorateur pour la fleur stylisée appliquée aux papiers peints. Les encadrements de „L'évangile de l'enfance" sont un bon spécimen de cette face de son talent.

Sch. se lança à l'illustration du livre et se revèle comme un artiste de haute envolée, adoptant un genre très caractéristique, d'une donnée très moderne bien que rappelant par une sorte d'atavisme de race les vieux maîtres allemands et se rapprochant singulièrement de Durer, ce qui n'empêcherait pas de retrouver aussi dans son œuvre une facture rappelant celle de certains maîtres italiens dont Andrea Mantegna, le maître peintre et graveur, serait le type pour la forme épurée et le style de ses figures. Sch. est remarquable par la beauté et la pureté de son coup de crayon fin et ferme comme un coup de burin, souple et élégant uni à une minutie extraordinaire dans les moindres détails de ses compositions toutes poussées au maximum du fini ce qui ne nuit en rien à l'effet très intense de la plupart de ses conceptions. C'est ainsi qu'il a conçu et exécuté les illustrations du „Rêve" d'Émile Zola et plusieurs tableaux exposés au Salon de la Rose à Croix. Ses planches aquarellées des „Fleurs du Mal" de C. Baudelaire, compositions magistrales gravées à l'eau-forte et imprimées en couleurs à la „poupée" donnent largement la note de son talent. Ces planches dont le tirage fut limité à une édition de bibliophiles furent exposées au Salon de 1897 à la Société Nationale au Champ de Mars. En 1900, il exposa à Genève à l'exposition préliminaire des artistes suisses pour l'exposition universelle de 1900 à Paris une série de pièces fort appréciées et dont suit la nomenclature: „Paysage"; „Dessin fusain"; „Barbizon"; „Le miroir", paysage; „La vierge au lys", aquarelle; „Fleurs du Mal", quatre aquarelles; „Sur le chemin de la vérité." Il obtint à Paris pour ce travail la médaille d'or.

Journ. des Arts 1900, n° 47. — Art et Décoration 1899, p. 129—146, avec une série d'illustrat. choisies dans son œuvre. — Studio, supplém. Winter number 1900/01, p. 152. — Revue Illustrée, „Évangile de l'enfance", années 1901, vol. 2, à 1904, vol. 2. — Cat. Mus. Rath, Genève 1906, p. 115/16, 176 („Angélique évanuie"; „Le refus de l'évêque"; „Le Rêve", de Zola).

Georges Hantz.

Schwagler, Maler, soll nach Naglers K.-Lex. XVI, p. 94 um 1824 in der Schweiz „historische und andere Darstellungen" gemalt haben; es dürfte jedoch eine Verwechslung mit *Schwegler* (s. d.) vorliegen. *Franz Heinemann.*

Schwaller, Franz Michael, Maler, von Solothurn, seit 1744 Mitglied der dortigen Lukasbruderschaft, gest. am 2. März 1792, hat sich (nach Amiet) mehr durch seine Schwänke als durch seine Kunst ausgezeichnet. So soll er, um das hohe Alter seiner Vaterstadt darzuthun, ein Bild derselben gemalt haben, auf dem Gott-Vater Adam und Eva auf dem Glacis der Stadt ins Leben ruft, während die Burger von Solothurn auf den Wällen zuschauen. Für das Franziskanerkloster hatte er einen hl. Franz von Assisi zu malen, und um nun den Streit der Franziskaner und Kapuziner zu persifflieren, ob jener

eine schwarze oder braune Kutte getragen habe, soll er ihn im Bette liegend und mit den beiden aufgehängten Kutten daneben dargestellt haben, mit dem Bemerken, der Heilige werde dann beim Aufstehen schon wissen, welches Gewand er anzuziehen habe. In Ermanglung positiverer Daten über des Künstlers Werk mögen diese charakteristischen Anekdoten gegen den sonstigen Brauch dieses Nachschlagewerks hier ihren Platz finden.

Soloth. N.-Bl. 1859, p. 18. *F. O. Pestalozzi.*

Schwaller, Peter Wilhelm, von Solothurn, Maler, ward 1712 Mitglied der dortigen Lukasbruderschaft. Näheres über ihn ist nicht bekannt. Er kann möglicherweise auch nur Flachmaler gewesen sein.

Soloth. N.-Bl. 1859, p. 17. *F. O. Pestalozzi.*

Schwan-Hüni, Susanna, Haarkünstlerin, von Oerlikon, wurde 1805 in Horgen geboren und stellte an den Turnusausstellungen des Schweiz. Kunstvereins 1842 und 1846 Namenszüge und künstliche Blumen, von freier Hand aus Haaren geschnitten, aus.

Zürch. Bürgeretats. *H. Appenzeller.*

Schwander, Joseph, Maler, wurde 1775 in Emmen (im Kt. Luzern) geboren. Er erhielt seinen Unterricht bei F. M. Diogg, bildete sich in München und Bonn aus, lebte eine Zeitlang in Zürich und starb am 16. April 1816. Von ihm stammen die Gemälde der Ordensgeistlichen an den Wänden des Kapuzinerklosters Wesemlin (Luzern). Mit Vorliebe pflegte er das Genrebild zechender und betrunkener Bauern. Leider ging sein Talent selbst im Verlaufe im Alkohol auf. 1801 stellte er in Zürich einige Bilder aus: „Karten- und Würfelspieler" nach Teniers. 1806 malte er in Luzern das Bildnis des Dichters und Dekans Häfliger. Die Kunstausstellung von 1869 in Luzern verzeichnet von ihm zwei Bilder „Zechende Bauern" (Kat. p. 15).

Nagler, K.-Lex. XVI, p. 96. — *Füßli,* K.-Lex. II, p. 1569. — Zürch. Journ. der Litt. u. Kst. 1801, p. 177. *Franz Heinemann.*

Schwartz, Christian-Alexandre, potier, né à Genève le 29 nov. 1837, mort le 12 oct. 1893. Il a fait son apprentissage à la poterie Evèquoz à la Terrassière où il resta employé jusqu'au moment, où il reprit pour son compte particulier la Poterie des Délices en 1869. Jusqu'en 1876, il fabriqua la poterie courante, produits ordinaires des ustensiles de ménage, les terres réfractaires pour revêtement de fours d'émailleurs, les moufles, etc. A partir de cette époque, il transforma sa fabrication pour se lancer dans la poterie artistique. Il fut encouragé dans ses premiers essais par un accueil favorable que lui fit le public attiré par la nouveauté des produits et par leur originalité. Il eut une exposition importante et remarquée à Zurich à l'Exposition nationale de 1883. Toutefois, l'extrême fragilité de cette poterie et surtout celle du décor appliqué en haut relief saillant et mince, vouèrent ces produits à une rapide destruction. La poterie de Sch. est comme un jalon dans l'industrie céramique genevoise et marque une période dans les nombreux essais faits avec les terres du pays au point de vue artistique.

Le Musée des Arts décoratifs de Genève possède quelques pièces de ce maître potier, l'Ariana de même et plusieurs collections et musées céramiques étrangers ont classé ses produits sur leurs rayons. Le caractère général de ces objets est celui de la terre du pays colorée par des oxydes, enduite d'engobes de couleur, brun, bleu ou vert foncés, recouverts d'Alquifou, et faisant ressortir les reliefs floraux obtenus par le pastillage, cherchant par l'emploi des couleurs à se rapprocher trop servilement de la nature.

Sch. était un chercheur, un persévérant qui a ouvert à d'autres la voie et les faisant bénéficier de ses expériences. *Georges Hantz.*

Schwartz, s. auch Schwarz.

Schwarz, Armand, peintre et professeur de dessin, à Delémont, bourgeois de Uesslingen, canton de Thurgovie, nacquit à Delémont le 17 janv. 1881. Il fit ses études à l'École des Beaux-Arts de Berne de 1896 à 1899 et acquit le diplôme de professeur de dessin pour les écoles secondaires en 1899. Il se perfectionna dans le dessin et dans la peinture à l'Académie des Beaux-Arts de Munich de 1899 à 1904 et se fixa ensuite à Delémont comme professeur à l'École professionnelle de cette ville. En 1909, il fut nommé professeur de dessin au progymnase de Delémont. Sch. prend part aux expositions de Noël de Berne et aux expositions suisses des beaux-arts en exposant des portraits et des paysages.

H. Türler.

Schwarz, Hans, Glockengießer, in Luzern, gebürtig von Bremgarten (im Kt. Aargau). Er war streitsüchtig und ökonomisch schlecht bestellt. 1571 hatte er Streit mit der Gemeinde Escholzmatt, welcher er eine Glocke gegossen hatte. 1575 streckte ihm der Staat Luzern gegen eine Verschreibung auf sein in Wäggis gelegenes Haus 100 Gld. vor. 1575 verweigerte ihm die Gemeinde Ober-Aegeri die Annahme einer für sie gegossenen Glocke. 1578 hatte er Streit mit Daniel Thut von Zürich, wegen Eingriffs in sein Handwerk, der jedoch vom luzernischen Rate nicht gestattet wurde. 1580 goß er eine Glocke von über 28 Zentner in Vorrat, welche ihm alsdann auf seine Bitte hin für den jüngern Turm der Hofkirche abgenommen wurde. 1581 hatte er einen Schlaghandel mit einem Glockengießer

von Bern. Er goß: *a.* Mit Ulrich Bircher: 1559 für Luzern: Hofkirche 1 und St. Katharina 1. *b.* Allein: 1561 für Schwyz 1, für Luzern (Kapuziner) 1: 1575 für Ober-Aegeri 1; 1580 für Luzern (Hofkirche) 1; 1581 für Luzern: Hofkirche 1 und Franziskaner 1; ohne Datum: für Escholzmatt.

Nüscheler, Glockeninschr. in den V Orten, Geschichtsfrd. XXX, p. 144; XL, p. 52. — Anz. A.-K. 1885, p. 185, 212. *Moriz Sutermeister.*

Schwarz, Johann Heinrich, Maler, von Schaffhausen, geb. am 19. Mai 1713, beschloß sein Leben in holländischen Diensten (Genfer Regiment) zu Herzogenbusch im Febr. 1770. Weiteres ist nicht bekannt.

Geneal. Reg. *Vogler.*

Schwarz, Joh. Jakob, Schulmeister zu Klein-Hüningen bei Basel (gest. 1811). Er ist der Schöpfer verschiedener kunstlos in Aquarell gemalter politischer Karikaturen und Gattungsbilder; genannt seien: „Küfertanz", „Ostermontagsfestlichkeiten", „Scenen vom Schwörtag" u. a. m. Einzelne Werke sind abgebildet im Basler Jahrbuch 1899, p. 32 und im Jahresbericht des Basler Kunstvereins, p. 38. *D. Burckhardt.*

Schwarz, Lukas (Lux), Glasmaler, in Bern. Er kommt zuerst als Stubengenosse zu Mittelleuen in einem Rodel von 1498 vor. Von 1505—1518 verzeichnen ihn die Seckelmeisterrechnungen als Empfänger von Zahlungen für geleistete Arbeit. 1503 kaufte Sch., der Glaser, eine Gülte von Christoph von Diesbach, ebenso 1505 von Albrecht dem Bildhauer, und 1520 eine solche von $7^1/_2$ Pfd. von Meyer in Twann. 1511 verwendete sich der Rat von Bern bei den Barfüßern in Domodossola für die Bezahlung von 41 Gld., die das Kloster dem Lucas vitreolus für gelieferte Wappen schuldete. Der Walliser Hauptmann Jörg uff der Flü wurde als Bürge des Klosters ebenfalls gemahnt.

T. Spruchb. Q 663, R 443. — T. Miss. M 336. — Lat. Miss. G 280. — Not. Prot. 11/54. — Bern. T'buch f. 1878, p. 184 ff. *H. Türler.*

Schwarz, Moritz, Glockengießer, der Sohn des Hans Sch., Bürger von Luzern, wo er von 1561—1619 nachweisbar thätig war. Am 9. Juli 1585 wurde er vom Statthalter und Rat der Stadt Luzern dem Stifte Zurzach empfohlen, um die dort in einem Brand untergegangenen Glocken neu zu gießen. Aus einem Empfehlungschreiben des Luzerner Rats, welcher der glockenbedürftigen Gemeinde Klingnau 1586 den Bürger Sch. aufs wärmste empfiehlt, ergibt sich, daß Sch. sich als Glockengießer bisher „unklagbarlich und fleißig gehalten" habe. Ob er den Vertrag in Klingnau erhalten, ist nicht sicher. Dagegen goß Sch. 1597 eine Glocke in Baar und eine in Greppen (Küßnach?) mit der Inschrift:

„Alle abgestorbne beweine ich.
vnd alle ungewitter vertreibe ich,
zu der Ehr Gottes und Mariae läutet mich.
Aus dem feur floß ich,
Moritz Schwarz von Lucern goß mich 1597", etc.

Am 26. Aug. 1590 schenkte ihm der Rat von Luzern 2000 Mauersteine zum Bau eines neuen Gießofens. Am 13. Juni 1595 bewilligte ihm der Rat, den Gießofen in der Stadt Kosten zu bauen. 1619 mußte er, laut Verordnung des Rats von Luzern, der Kanonen gießen ließ, seine Gießhütte gegen Zins dem Stückgießer überlassen. Von seinen persönlichen Verhältnissen ist folgendes bekannt: 1604 war er Mitglied des Neuner-Gerichts; 1610 und 1611 war er mit einer Salzmannin verehelicht; 1623 hatte er Erbstreitigkeiten.

Sch. goß für folgende Orte Glocken: 1585 für Eich 1 (1852 umgegossen); 1586 für Zurzach (Stift) und Klingnau; 1561 und 1587 für Schwyz die Katharinenglocke; 1590/91 für Alpnach 2: 1595 für Büren (Kt. Unterwalden) 2; 1596 für Walchwil 1, für Flüelen 1, für Erstfeld-Tagsmatt; 1586 und 1597 für Luzern (Hofkirche; am 27. März 1633 beim Brande geborsten); 1597 für Baar; 1584 und 1599 für Inwil 1; 1605 für Kriens 1, für Steinen 1, für Ebikon 1; 1606 für Knutwil 1; 1609 für Sempach; 1612 für Emmatten 1; 1613 für Münster; 1614 für Silenen 1, für Sempach 1, für Luzern (Jesuitenkirche) 1; 1618 für Malters 1; 1604 für Root; 1608 für Malters. 1619 wurde Sch. beim Rate Luzern in Vermögensangelegenheiten vorstellig; damit verliert sich seine Spur. Er monogrammierte MS.

Scheuchzer, Itinera Alpina III, p. 471 u. 476. — Stat. schw. Kstdenkm. 1899, p. 91; Kt. Unterwalden, p. 11, 77. — Geschichtsfrd. XXX, p. 145/46; XXXIX, p. 79; XL, p. 13, 31, 37, 46. — Argovia XXX, p. 118. — *Nüscheler*, Glockeninschr. der V Orte, p. 145. — Akten im Staatsarch. Luzern, Fasc. Glockengießer. — Mitt. von Hrn. *Th. v. Liebenau* u. Dr. *E. A. Stückelberg.* *Moriz Sutermeister. Franz Heinemann.*

Schwarz, Paul Wolfgang, von Nürnberg, geb. dort 1766, machte seine Lehrzeit bei C. W. Bock und reiste darauf 1785 nach Basel, wo er sich unter Chr. von Mechel weiter ausbildete. Dann zog er nach Deutschland zurück und erhielt 1789 den Titel eines herzoglich Sachsen-Koburg-Saalfeld'schen Hofkupferstechers. Später wohnte er bleibend in seiner Vaterstadt, gründete eine Kunsthandlung, wurde Mitglied der Akademie und starb dort um 1815. Außer vielen figürlichen und landschaftlichen Kupferstichen nach Ostade, Hackert und F. Kobell, von denen Nagler eine Anzahl aufführt, hat er auch (von 1804—1806) einige Zeichenwerke herausgegeben. In der Eidgenössischen Kupferstichsammlung des Polytechnikums

in Zürich befinden sich von ihm zwei Radierungen nach Clément: „Vue du Château de Worb dans le Canton de Berne“ und „Vue de Schadau sur le Lac de Thun“, 14,5/20,5.

Füßli, K.-Lex. II, p. 1575. — *Nagler*, K.-Lex. XVI, p. 126. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 505. *H. Appenzeller.*

Schwarz, s. auch Schwartz.

Schwegler, Anton, Kunstmaler (?), Holzschneider, der Sohn des Jakob Sch., von Luzern gebürtig. Er verfertigte auf die I. Luzern. Industrie- und Gewerbeausstellung in Sursee 1852 einen Spiegel mit gotisch geschnitztem Rahmen. Er beteiligte sich 1849 und 1853 auch am Schweizerischen Turnus.

Verzeichnis der Gegenstände, ausgest. bei der 1. Luz. Industrie- u. Gewerbeausst. 1852, Nr. 798.
Franz Heinemann.

Schwegler, B.(ernard ?), Maler, stammt aus der bekannten Luzerner Künstlerfamilie. Er stellte 1873 in Wien (Weltausstellung) und in Zürich (lokale Ausstellung) ein Oelgemälde „Der Antiquar“ aus.

Bern. Jahresber. Kstver. 1874, p. 9. — Wiener Ausst. 1873, Schweiz. Kat., p. 233. *Franz Heinemann.*

Schwegler, Jakob, Bossierer, Genremaler, Miniaturmaler, Zeichenlehrer und Bildhauer, der Vater des Xaver Sch., geb. am 2. Mai 1793 in Hergiswil (im Kt. Luzern), gest. am 7. Jan. 1866 in Luzern. Schon in früher Jugend legte er von regem künstlerischem Geist und Erfinden Zeugnis ab; er kopierte nach der Natur, zeichnete nach eigener Komposition, arbeitete geschickt auf der Schnitzbank, erfand ein Wassertriebwerk, konstruierte eine Geige u. s. w. Den ersten Unterricht erhielt er bei seinem Vater und bei Maler Hecht in Willisau, kam dann 1812 nach Luzern zu Bildhauer Schlatt (s. d.), wo er innert 6—7 Jahren den Grund zu seiner künstlerischen Allseitigkeit legte (Zeichnen, Modellieren, Bildhauen in Stein und Holz, Kreidelithographie, Miniaturen auf Elfenbein, Porträts und Landschaften in Oel). Sch. zog 1834 nach Paris und wirkte von 1837—1856 als Zeichenlehrer in Luzern, im Interesse der Kunst allseitig anregend. Er sah noch die Holbein'schen Fresken-Originale am Hertenstein-Hause, bildete sich in deren Stilformen durch Nachzeichnen, wodurch er sie uns wenigstens in Kopien erhalten hat, wenn er auch den Verlust der Originale nicht verhindern konnte.

Sch. beschickte fleißig die schweizerischen Turnusausstellungen und die lokalen Ausstellungen in Luzern, u. a. 1844 und 1846: „Der Morgen.“ Ein Oelgemälde, eine Komposition, und die „Büßende Magdalena“ (ein Basrelief, im Besitze des Dr. von Muralt in Zürich). 1856: (auf der dortigen kantonalen Gewerbeausstellung): Ein Briefbeschwerer von Alabaster (Kat. p. 25); 1858, drei Gemälde: „Kneipscene“, „Kesselflicker“, „Mädchen Schafe hütend“; 1859 (an der Schweiz. Turnusausstellung): „Gaißbueb“, „Kühe auf der Alp“; 1869 (in Luzern): „Sandsteinbüste des Moses“, „Landschaftskomposition“, „Die schlechte Schulnote“; 1889 (in Luzern): Zwei Basreliefs in Alabaster: „Apollo“ und „Mars.“ Eine in Holz geschnitzte Madonna mit Kind („Maria zum Sieg“) befindet sich in der Bürgerspitalskirche in Luzern. Handzeichnungen sind im Album von 1849 der dortigen Kunstgesellschaft, die 1902 noch Skulpturen aus Sch.s Nachlaß ankaufte („Moses“). Seine Zeichnung „Der Steinstoßer“ erschien in der Lithographie J. Brodtmann. Für die Lithographie Bernard Eglin (s. d.) zeichnete er u. a. 1832 die beiden Ansichten von Engelberg und Baldegg. Ein in Eichenholz geschnitztes großes Kruzifix mit Christus ist in der Pfarrkirche in Sins und in der Grabhalle im Hof in Luzern das Grabmal von Eduard Pfyffer u. a. Von ihm stammen auch die besten Nachbildungen des Löwendenkmals (in Luzern) in Alabaster und Ton. Sch. war bei dessen Ausführung dem Bildhauer Lukas Ahorn (s. d.) behilflich und modellierte eine große Kopie des Löwen, die als die beste Nachbildung in den Besitz des englischen Staatsmanns Robert Peel gelangt ist.

Sch. förderte auch das Kunstgewerbe durch gute Kopien Altluzerner Vorlagen (Sammlung in der dortigen Bürgerbibliothek) und ein Album von 56 Sepiazeichnungen: „Sammlung von Bruchstücken alter Bauart . . . vorhanden i. J. 1828“), im Besitze der Kunstgesellschaft Luzern. Er versuchte sich auch in der Porträtmalerei. Ferner stammen von ihm die Oelbilder: „Die Toilette“ (1860), „Der erste Rauchversuch“ 1862, „Der Bildermarkt“ (1864), „Das Innere einer Alphütte“ (1864), „Das Gewitter“ (1864), „Der Fischmarkt“ (1864), „Der Geschirrflicker“ (1865), im Besitze des Schweiz. Kunstvereins). Eine Ansicht des Schützenplatzes bei der Feier des Eidg. Ehr-Schießens in Luzern 1832 erschien in der Lithographie der Gebr. Eglin (Fol.); ferner erschienen dort „Bélisaire“ und „Homer“ dessinés sur pierre par J. Schwegler, d'après Gérard; „Pius VIII.“, Original von A. Guglielmo e G. Sozzi, Roma, kopiert von J. Schwegler, Lith. Bernard Eglin (Luzern); Aufnahme-Diplome der Schützengesellschaften Horw und Gersau (beide erschienen in der Lith. Eglin); ein Tellbild in drei verschiedenen Auffassungen des Apfelschusses (Lith. Eglin; vielleicht von Joseph Sch.?): ein „Plan de Fribourg en Suisse (en 1825) comme leçon de géographie“, dressé par P. Raedlé, dessiné par J. Sch., lith. Eglin; „Tiergruppen der Schweizeralpen“ (lith. Kunstblatt des Stauffer'schen Museums, Luzern (Lith. von Schwegler & Söhnen,

Luzern, in gr.-Fol.). Ueber Sch.s Skizzen und Bilder aus dem alten Luzern siehe den Artikel Xaver Sch. Sch. hat sich an Schweizerischen Turnusausstellungen beteiligt.

Curric. vitae (aus der Feder seines Sohns *Xaver Sch.*). — Kat. Zofinger Kstlerb. 1876, p. 32. — *J. Bucher*, Luz. Walhalla 1896, Tagbl. Nr. 218. — *Pfyffer*, Kanton Luzern I, p. 284, 289. — Kat. d. Ausst. d. Kstgesellsch. Luzern 1869, p. 16. — „Eidgenosse" (Luzern) 1859, Nr. 41. *Franz Heinemann.*

Schwegler, Joseph, Lithograph-Zeichner, der Bruder des Xaver Sch., geb. am 31. Mai 1831 in Luzern. Er erhielt den ersten Zeichenunterricht bei seinem Vater Jakob Sch., war bis 1873 für die dortige Lithographie Eglin thätig und wanderte 1873 nach New York aus.

Franz Heinemann.

Schwegler, Xaver, Landschafts-, Genre- (Jagdstücke, Interieurs) und Porträtmaler, Miniaturmaler auf Elfenbein, wurde am 3. Dez. 1832 in Luzern geboren. Er bildete sich vorerst im Atelier seines Vaters Jakob Sch. (s. d.), besuchte dann die Akademie in München, wo er mit Vorliebe Klassiker kopierte. Dasselbe gilt von seinem Aufenthalt in Paris. Wieder nach Hause zurückgekehrt, malte er neben dem Vater, leistete für diesen Aushülfe im Zeichenunterricht an der Kantonsschule und versah dann diese Lehrstelle bis 1869 selbständig. 1857 erhielt er an der Kunst- und Industrieausstellung in Luzern eine silberne Medaille, 1860 in Genf eine Ehrenmeldung für das Gemälde „Gemüsehändler." Er starb am 16. Jan. 1902 in Luzern.

Die Pietät für das alte Luzern trieb Sch., die Skizzen seines Vaters zu ergänzen und zu Oelgemälden auszuarbeiten, deren fast vollständige Sammlung sich im Besitze der Korporation in Luzern befindet. Dort verwahrt die Bürgerbibliothek eine Reihe von Oelporträts bekannter verstorbener Luzerner von der charakteristischen, den Miniaturmaler verratenden Hand Sch.s. Er war ein Meister der Kleinkunst, insbesondere in seinen Stillleben. Mit Sch. ist ein altes Stück Feinmalerei zu Grabe getragen worden. Auch als Aquarellist (Landschaften) leistete er Vorzügliches; er zeichnete auch einige treffliche Bilder auf Stein für die Lithographie Eglin. Seine letzte Arbeit war die Panoramazeichnung für den Alpenzeiger des Schweizerhofquais. Er beschickte den Schweizerischen Turnus und die lokalen Ausstellungen in Luzern mit Werken, von denen die wichtigsten sind: „Der Gemüsemarkt unter der Egg" (1857); das Altargemälde „Mariä Verkündigung" in Hergiswald bei Luzern (1857); „Die Markthalle" und „Das Engelbergertal" (1860; Ausstellung in Schaffhausen 1860); „Der Spaziergang im Garten"; „Der Gewildhändler" (1868). Ferner seien genannt: „Auf dem Littauerboden" (1848); „Gegend am Urner-See" (1848); „Familie Jesu" (nach Raffael; 1846); „Der Steingletscher am Sustenpaß" (1856); ein Album mit 14 in Sepia getuschten Blättern, ausgestellt in der Schweizerischen Kunstausstellung in St. Gallen (1856); „Stadtpartie in Luzern" (1871); „Stillleben" (1871); „Totes Wildpret" (1871); „Rokoko-Idylle" (1871); „Die Himmelfahrt Christi" (Altarbild im Hof, Luzern); „Eine Jägerstube aus dem 18. Jahrh." (1879). Reproduziert wurde in der „Schweiz" (Bern, 1862, p. 265) sein Gemälde „Walther Fürsts Haus in Attinghausen." Ein Porträt „General Alois von Reding" bewahrt das Kloster Einsiedeln.

Curric. vitae. — Deutsch. Kstbl. 1853, p. 335. — Zeitschr. bild. Kst., Beibl. XIV, p. 605 (?). — *Kuhn*, Stiftsbau M.-Einsiedeln, p. 193. — *Singer*, K.-Lex. IV, p. 241. — Tagbl. Zürich v. 20. Jan. 1902. — *Bötticher*, Malerwerke II, p. 694. — *Pfyffer*, Kanton Luzern.

Franz Heinemann.

Schweiger, Georg, Goldschmied, von Basel, stammte aus Augsburg und wurde 1507 zu Basel in die Zunft zu Hausgenossen aufgenommen; bis 1528 bekleidete er in seiner Zunft verschiedene Ehrenämter. 1534 wird er als verstorben erwähnt. Er ist namentlich durch seine Beziehungen zu baslerischen Künstlern von Interesse. 1518 leistete er für Ambrosius Holbein Bürgschaft bei dessen Aufnahme ins Basler Bürgerrecht. Ambrosius Holbein malte auch sein Bildnis (Basl. Kstsamml. Nr. 296); sodann war er mit Urs Graf bekannt, der ihm 1523 eine Zeichnung schenkte. Der reichhaltige künstlerische Nachlaß des Sch. ging im spätern 16. Jahrh. von dessen Söhnen Urs und Hans an Basilius Amerbach über und bildet heute einen wichtigen Bestandteil des Handzeichnungenkabinets der Basler Kunstsammlung.

Von Sch.s Hand ist eine beglaubigte Zeichnung vorhanden, die „Himmelfahrt der Maria Magdalena", ein Blatt, das den ausgesprochenen Stil der Schule Schongauers zeigt und den Ausgangspunkt für weitere Zuschreibungen bilden kann.

E. Major in Handzeichn. schweiz. Meister II, Nr. 17. — *Ders.* im Jahresber. der Oeffentl. Kstsammlg. von Basel 1907, p. 13 ff. *D. Burckhardt.*

Schweitzer, s. Schweizer, Schwytzer, Schwyzer.

Schweizer (Schweytzer), Christoph, Formschneider, in Zürich. In den Stammbüchern der noch blühenden Familie Sch. in Zürich figuriert er nicht, und es ist auch sein mutmaßliches Wappen ein anderes als das des genannten Hauses. Dagegen weist seinen Namen der Titel der 1562 erschienenen neuen Auflage des Werkes „Ein neuw Fundamentbuch darin allerley Tütsche Geschriffe nach irer waren art ec. fürgestelt werdend ... Erstlich durch Urbanum Weyß zu

Strasburg außgangen: Yetz sonder aber durch Christoffel Schweytzer Formschneider zu Zurych ... widerum zugericht vnd in Truck gebracht" und trägt ihn ein Blatt des von Sotzmann beschriebenen, 1561 (auch 1567) wahrscheinlich in Genf erschienenen Formschnittwerks „Histoire de la Mappe-Monde Papistique" etc. Hier hebt sich unter den evangelischen Kriegern ein Bogenschütze hervor mit Wappen und der Umschrift „Christoph Schwitz Propla(s)tes Tigurinus." Im übrigen kommen weder Monogramme noch Künstlernamen auf den Blättern dieses Werkes vor.

Für Sch.s Initialen gelten die Kapitalen C S, die bald getrennt neben einander stehen, bald als Monogramm mit einander verbunden sind, in beiden Fällen von dem Schneidmesser und im erstern auch von dem Stecherbeutel begleitet. Von einzelnen Blättern mit dem C S (Karl von Bartsch IX, p. 412, Illustr. nach Jost Ammann l. c. p. 368 und Virgil Solis Nr. 1 und 3) wird nicht gemeldet, in welcher Zusammenstellung die Buchstaben erscheinen, und sodann ist es auch fraglich, ob beide Marken, wie F. Sal. Vögelin meint, überhaupt dem gleichen Meister gehörten?

Getrennte Kapitalen weisen die Städteansichten in der 1550 erschienenen lateinischen Ausgabe von Sebastian Münsters Kosmographie (Rom 1549; Solothurn, Venedig, Weißenburg). Nach Rudolf Manuel Deutsch: Basel 1549, Köln, Fulda, Rufach 1548, Amphitheater von Verona. Nach David Kandel: Münster 1550, Konstantinopel, Lübek, Lüneburg, Trier, Baden. Zuletzt kommt diese Marke auf Blättern von 1578 vor (Becker, Jost Ammann, p. 223, N. 1), so daß auch an verschiedene Inhaber derselben zu denken wäre. 1577 erscheint in Basel ein „Christoffel von Sichem, Formschneyder vn Büchhendler." Ihm könnten somit die spätern und einem andern C S die Schnitte bei Münster zugewiesen werden.

Die verschlungenen Buchstaben erscheinen zuerst auf einem Blatte von 1520, das Bartsch VIII, p. 8 beschreibt. Indessen ist kaum an eine so frühe Thätigkeit unseres Meisters zu denken und mithin diese Marke für die eines andern zu halten. Aus den 1540er Jahren datiert Zemp (p. 155) die mit dem gleichen Monogramm bezeichnete Folge der Pannerträger (Zürich, Bern, Luzern, Uri, Schwyz, Unterwalden, Glarus, Zug, Freiburg, Solothurn, Basel, Schaffhausen, Appenzell, Graubünden und Wallis), immerhin wohl zu früh; denn erst 1552 kommt diese Chiffre wieder vor, auf zwei Blättern des bei Hieronymus Froben und N. Eipiscopius in Basel erschienenen Werks „Notitia provinciarum imperi romani" (Nagler, Monogr. IV, p. 1112). Weiter erscheint sie in Virgil Solis biblischen Figuren, Frankfurt a. M. 1560 (l. c.) und schließlich noch auf einem Blatte von Jost Ammanns „Biblischen Figuren", Frankfurt a. M. 1571 (Becker, Jost Ammann, p. 223).

Zuerst hat meines Wissens C. Becker im Deutschen Kunstblatt 1853, p. 318, die Vermutung geäußert, es möchte dieses Monogramm auf Christoph Schweizer weisen, allein nur darauf gestützt, weil es gerade auf dessen Namen paßt. Ihm sind dann Nagler (Monogr. IV, p. 1113), Passavant (III, p. 451) und Salomon Vögelin gefolgt, während Zemp (p. 155) in Hinblick auf beide Marken von einem Unbekannten spricht. Sehr gewagt hat Haendcke gefolgert, indem er das Monogramm mit den verschlungenen Buchstaben für das eines Berners, Christoph Schlatters, gehalten wissen will.

Für keineswegs sicher kann aber auch die Zuweisung auf Schweizer gelten; denn auf den Blättern der eingangs erwähnten Werke, in denen sein Name erscheint, kommen weder das Monogramm, noch die Marke mit den getrennten Buchstaben vor. Und wieder so fraglich ist die Herkunft ihrer Inhaber. Auf Zürich dürfte nur daraus geschlossen werden, daß die erstere Chiffre auf dem Titelblatte des 1559 dort erschienenen Werkes Imperatorum Romanorum ec. imagines (Passavant III, p. 438) figuriert und von den Bildern der Pannerträger das des zürcherischen eine besonders sorgsame Ausführung zeigt. Alleinstehend, d. h. ohne Messer, kommt das Monogramm nur in dieser Folge vor; sonst steht ihm, wie auch öfters dem C S, das des Zeichners zur Seite.

Brulliot, Monogr. I, Nr. 1470. — *Bartsch* IX, p. 325, 368, 392, 412; XI, p. 64. — *C. Becker*, Deutsch. Kstbl. 1853, p. 318. — *Sotzmann* in Naumanns Serapeum 1854, p. 241 u. 250. — *Nagler*, Monogr. II, p. 244 ff.; IV, p. 1112. — *Passavant*, Peintre-grav. III, p. 438, 451; IV, p. 211. — *F. Sal. Vögelin* zu Jak. Bächtolds Niklaus Manuel (Bibl. ält. Schriftw. der deutsch. Schweiz II, 1878), p. CXI. — *Ders.*, Sebastian Münsters Cosmographey (Basl. Jahrb. 1882, p. 142). — *Ders.*, N.-Bl. Stadtbibl. Zürich 1882, p. 65. — *Ders.*, Offiz. Kat. der Schweiz. Landesausst. Zürich 1883, Alte Kst., p. 163. — *Haendcke*, Gesch. d. schw. Mal., p. 259 u. 390, Note 246. — *Zemp*, Bilderchron., passim. — Mannheimer Geschichtsbl. V. Jahrg., 1904, Nr. 10, p. 196 f. — Briefl. Mitt. der HH. Prof. Dr. *Paul Schweizer* in Zürich und Prof. Dr. *Daniel Burckhardt* in Basel. *Rahn.*

Schweizer, Ernst, Maler, von Zürich, der Bruder von Otto und Paul Sch., wurde in Zürich am 16. März 1874 als der Sohn des Rechnungsrevisors der Schweiz. Nordostbahn Jakob Sch. geboren. Er besuchte 1890—1892 die Kunstgewerbeschule in Zürich und studierte dann bis 1900 abwechselnd hier, in München und in Italien weiter. Bis 1905 hielt er sich meistens in Rom auf, 1906 vorübergehend in Frankfurt a. M. Ausgestellt hat er von seinen Arbeiten 1898: in Basel eine „Schädelstudie", im Künstlerhaus

Zürich ein Gemälde „Am Ligurischen Meer"; 1899: zwei Zeichnungen, „Limmattal" und „Die Orgeln"; 1901: sieben Zeichnungen, Motive von Capri, und 1902: ein Gemälde „Liebessehnen"; ferner am Schweiz. Turnus 1903: zwei Gemälde, „Heiliger Hain" und „Campagnalandschaft", und 1904: ein Gemälde „Felsennest am Meer."

Nach Mitt. des Künstlers. *H. Appenzeller.*

Schweizer, Henriette, Genre- und Porträtmalerin, von Zürich, wurde dort 1826 als die Tochter des Bratwursters David Sch. geboren und stellte 1847 an der Lokalausstellung der Zürcher Kunstgesellschaft und 1848 an der Schweiz. Turnusausstellung verschiedene in Oel gemalte Porträts aus, worunter ihr Selbstbildnis. 1848 wurde sie Zeichenlehrerin, verheiratete sich 1850 mit Chr. Zollinger und lebte noch 1860.

Zürch. Bürgeretats. *H. Appenzeller.*

Schweizer, Jakob, Goldschmied und Graveur, daneben auch Spettreuter, von Zürich, der Sohn des Ueberreuters Heinrich Sch., geb. 1772. Er war 1788 Lehrling bei Ludwig Holzhalb und wurde 1795 Meister. Er heiratete 1796 A. Magd. Wirz, von der er 1799 geschieden wurde, und starb vor 1810.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *C. Brun.*

Schweizer, Hs. *Jakob,* Maler und Zeichenlehrer, von Zürich, wurde dort am 29. Juni 1800 geboren, als der Sohn des nachmaligen Pfarrers in Lindau im Kanton Zürich, Andreas Sch. Er versuchte sich zuerst in verschiedenen Zweigen der Kunst und stellte schon 1821 an der Lokalausstellung der Zürcher Künstlergesellschaft zwei Miniaturbilder aus, einen Bauer, der Geld zählt, und sein Selbstporträt. Von 1827—1832 war er in der Fremde thätig und studierte in Wien und an der Akademie in München. Nach Zürich zurückgekehrt, malte er Landschaften und Porträts, restaurierte Gemälde und gab Unterricht im Malen und Zeichnen. Zu seinen damaligen Schülern gehörte auch der Tiermaler Rudolf Koller, der ihm stets ein dankbares Andenken bewahrte. Die Zürcher Lokalausstellungen von 1832—1835 brachten außer Porträts folgende Sujets zur Ausstellung: „Bänkelsänger", Oel; „Armer Alter", Aquarell; „Tirolerin", Miniatur; „Die Herzogin Wlaska bei der Hexe Pylweise", Oel; ferner eine Haarmalerei auf Elfenbein. Die schweizerischen Turnusausstellungen der Vierzigerjahre hat er auch mehrmals mit Porträts beschickt. 1850 wurde er Zeichenlehrer an den Stadtschulen und am Gymnasium in Zürich, wo er am 15. März 1869 gestorben ist. In der Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft befinden sich von ihm folgende Aquarelle: „Alter beim Abendtrunk", „Mädchen von Ceylon", „Bänkelsängergruppe", „Ungarischer Mäusefallenhändler", „Mädchen mit Kranz."

Zürch. Bürgeretats. — *Nagler,* K.-Lex. XIV, p. 138. — *Füßli,* Zürich u. die wicht. Städte am Rhein I, p. 159. *H. Appenzeller.*

Schweizer (Schwyzer), Johann, Maler und Kupferstecher, von Zürich, wurde dort 1625 geboren als der Sohn des Ratsherrn und Kornmeisters Rudolf Sch. und starb 1679. Ein Exemplar des bei Nagler unter Nr. 2 erwähnten seltenen Stichs der Versammlung der 42 kirchlichen Reformatoren und Gelehrten in der Fraumünsterkirche zu Zürich (59/47 cm) befindet sich in der Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft, ein zweites Exemplar im Zwingli-Museum. Es trägt oben den Titel: „Contrafetische Abbildung Etlicher Alten Verrühmtesten und Hochgelehrten Herren, die vor- in- u. nach der Reformation ... Disputationen u. Gespräche gehalten"; unten stehen die biographischen Daten der Bildnisse. Ebenfalls in der Sammlung der Kunstgesellschaft findet sich ein bei Nagler nicht angeführtes Blatt „Geistliche Ritterschaft, Ephes. VI" (27/21 cm) und in der Sammlung des Schweiz. Landesmuseums eine Serie von 12 Blättern, Kinder mit Emblemen des Goldschmiedehandwerks, betitelt: „Allen Liebhaberen des kunstreichen Goldschmidhandwercks zu Ehren gestellt durch Johann Schwyzern von Zürich Ao. 1646" (6,3/4,7 cm). Wegen eines auf der Kämbelzunftstube verübten Todschlags mußte Sch. Zürich um 1658 verlassen und zog in die Pfalz.

Nagler, K.-Lex. XVI, p. 136. — *Füßli,* K.-Lex. I, p. 613. — *Nagler,* Monogr. IV, p. 136, 147. — *Brulliot,* Monogr. I, p. 350. — *Bertolotti,* Art. svizz. in Roma, p. 66. — Mitt. des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *H. Appenzeller.*

Schweizer, Johannes, Lithograph, von Zürich, wurde dort 1797 geboren und kam dann nach St. Margrethen im Rheintal, wo sein Vater Anton Sch. Pfarrer war. 1827 befand er sich in der Fremde zu Thann im Elsaß, kehrte dann in seine Vaterstadt zurück und gründete, zusammen mit G. A. Grimminger (s. d.), 1836 eine lithographische Anstalt mit Druckerei unter der Firma Schweizer & Grimminger. Er starb 1866 in Zürich.

Zürch. Bürgeretats. *H. Appenzeller.*

Schweizer, Otto, Bildhauer, von Zürich, der Bruder von Ernst und Paul Sch., wurde in Zürich am 27. März 1863 als der Sohn des Rechnungsrevisors der Schweizerischen Nordostbahn Jakob Sch. geboren. Er kam 1882 an die Akademie in Dresden, studierte dort sechs Jahre im Atelier Prof. Dr. J. Schillings und weilte dann fünf Jahre in Florenz. Seit 1895 lebt er in Philadelphia (U.S.A.). An der Schweiz. Turnusausstellung 1885 stellte Sch. eine Gipsbüste, das „Modell zu einem

Merkur“ aus. In Zürich befinden sich folgende Werke seiner Hand: Fünf Statuen in Bronze: Handel, Produktion, Matrose, Fortuna und Merkur in der Villa Patumbah (in Riesbach, Zürich V); ein Wappenhalter in Bronze am Hause zum Gryffenberg; eine Juno-Statue in Stein am Pfauentheater; fünf Marmorstatuen: Sommer und Herbst, Glaube, Liebe und Hoffnung, in Privatbesitz. Die vier Statuen: Künste, Ingenieurkunst, Naturwissenschaft, Land- und Forstwirtschaft, für die Hauptfaçade des Eidg. Polytechnikums in Zürich entstanden als preisgekrönte Konkurrenzarbeit. Die in Marmor ausgeführten Arbeiten sind während seines Aufenthalts in Florenz entstanden, wie auch zwei polychrome Reliefs, Musik und Temperamente, welche in Privatbesitz nach Dresden übergingen.

Nach Mitt. des Künstlers. — *C. Brun*, Zeitschr. f. bild. Kst., Beibl. XXII, p. 728 (Besprechung der Bronzen im Besitz der Frau Grob in Riesbach). *H. Appenzeller.*

Schweizer, Paul, Maler, von Zürich, der Bruder von Ernst und Otto Sch., wurde in Zürich am 7. April 1877 als der Sohn des Rechnungsrevisors der Schweizerischen Nordostbahn Jakob Sch. geboren. Er studierte von 1893–1896 an der Kunstgewerbeschule in Zürich, bis 1897 an der Akademie in Karlsruhe unter Prof. Schurth, bis 1900 an der Akademie in München unter den Professoren Herterich und Marr und bis 1901 in Florenz. Seitdem lebt er wieder in Zürich, wo er 1906 im Künstlerhaus ein Oelgemälde „Regnerischer Herbstabend“ zur Ausstellung brachte.

Nach Mitt. des Künstlers. *H. Appenzeller.*

Schweizer, Wilhelm, Maler und Kupferstecher, von Zürich, wurde dort 1809 (nicht 1810, wie Nagler schreibt) als der Sohn des Metzgers Balthasar Sch. geboren und studierte von 1827—1832 an der Akademie in München. 1834 arbeitete er wieder in seiner Vaterstadt, zeichnete und malte Landschaften und stach auch solche in Kupfer. Er starb 1837 auf einer Reise über den Splügen durch einen Sturz vom Pferde.

Nagler, K.-Lex. XVI, p. 138. — Zürch. Bürgeretats. *H. Appenzeller.*

Schweizer, s. auch Schwitzer, Schwytzer, Schwyzer.

Schwendimann, Caspar Joseph (nicht Niklaus!), Medailleur, Kupferstecher und Bossierer, mit dem Monogramm J. S. Als der Sohn des Joseph Sch. (s. d.) am 6. Dez. 1721 (nicht 1741!) in Ebikon bei Luzern geboren, fand der kunstbegabte Junge schon im Vaterhaus Anregung. Dort wurde — neben der professionellen Schreinerei — auch gezeichnet, gemalt und geätzt. Der Vater schickte den Sohn nach Rom, Augsburg und Zug, um ihn Kupferstecher werden zu lassen; aber immer ließ er ihn vorzeitig wieder nach Hause kommen. Erst 1756, nach dem Tode des Vaters, brach C. J. Sch. mit dem väterlich ererbten Beruf eines Schreiners vollends, fand in Kupferstecher Hedlinger (s. d.) in Schwyz einen Gönner und Förderer, der ihn auch in die Kunst des Bossierens einführte. Bald erregte Sch. durch seine gestochenen Sigille die Aufmerksamkeit luzernischer Kreise; einflußreiche Männer, wie Schultheiß Am Rhyn und Seckelmeister Balthasar, nahmen sich seiner an und ermöglichten ihm seit 1772 die Ausbildung in Rom. Dort erwarb er sich den Ruf eines der besten und zugleich „letzten“ Vertreter der individuellen Kupferstecherkunst im alten Sinne des Wortes, die er eigentlich zum Abschluß brachte, indem seither mehr die mechanische Technik (Aetzen u. s. f.) zur Ausbildung gelangte. Vorzüglich bewundert wurde seine Denkmünze auf die Erneuerung des Bündnisses zwischen Frankreich und der Eidgenossenschaft, vollendet 1777, wodurch Sch. sich den Grund zu seinem Ansehen legte. Vorangegangen waren als gelobte Probestücke: die „Preismedaille der Maler-Akademie von S. Luca in Rom 1775“; die Gedenkmedaille auf Papst Gregor XVI., 1775; dann die Medaille auf Pius VI., 1776, und eine solche als Künstlerpreis des Kollegiums in Rom 1777. Auf jene französisch-schweizerische Bundesmedaille von 1777 folgte die vorzüglich gestochene Gedenkmedaille auf Karl Theodor von Bayern 1777 (Silber und Bronze), im gleichen Jahre die auf Bayerns Vereinigung mit der Pfalz, eine solche auf Kardinal Valenti Gonzaga 1778, auf den Maler Raphael Mengs 1779 (Bronze), auf die Schlacht ob Sempach 1780 (aus Emmengold), 1781 der in Hedlingers Manier gearbeitete Schaupfennig auf das 300jährige Gedächtnis des Stanser Verkommnisses und auf Nikolaus von Flüh; eine Brustbildmedaille auf Joseph Labre (den Sch. um 1783 auch in einem Kupferstiche porträtiert hat); 1782 folgten Golddukaten von Pius VI. für Bologna. Aus dieser Zeit stammt seine silberne Zuger Schulpreis-Münze sowie die große Medaille auf König Gustav III. von Schweden (in zwei Varianten); 1784 — gleichfalls mit Variante — eine Denkmünze auf Kardinal Castelli; aus dem gleichen Jahr ein übrigens bestrittener, zu Pisa geprägter Scudo des Großherzogtums Toscana. 1785 folgte die bronzene Prämie der Universität von Bologna. Alle diese Stücke sind in der Medaillensammlung der Bürgerbibliothek Luzern vertreten. Bildliche, wenn auch dürftige Reproduktionen finden sich im Bulletin de la Société suisse de Numismatique II, Nr. 4 und 5.

Sch. war gerade daran, eine Medaille auf Papst Clemens XIV. zu vollenden und an eine Medaille auf den Herzog von Curland die letzte

Hand zu legen, als der Tod in Gestalt eines eifersüchtigen, neidischen oder geldgierigen Kollegen und Mörders seinem Schaffen am 24. Nov. (1. Dez.?) 1786 ein viel bedauertes Ende setzte. Eine ausführliche Darstellung des Attentats im Luzern. Wochenblatt 1786, Nr. 52, p. 209/10, in Leu's Lexikon, Suppl. V, p. 473, in J. G. L. Meyers Voyage en Italie und in der Hurter'schen Zeitung, Schaffhausen 1776, Nr. 74.

Als Kupferstich-Illustrator verfertigte Sch. schon früh in der Heimat sog. „Monatsheiligenbilder und Kundschaftsplatten" der luzernischen Zünfte; davon eine von 1764 mit der Ansicht Luzerns in noch guter Ausführung. Im gleichen Jahre stach er zur Schrift „Heilsame Erinnerungen der apostol. Mission Zug, 1764" das Titelblatt („S. Franc. Xaverius"). Außer zahlreichen Bruderschafts- und Heiligenbildern sind als Kupferstiche zu nennen: „Christus am Kreuz", Wappenbild des Klosters St. Urban (als Ex-libris der dortigen Bibliothek), Prospekt des Leuker Bads (zumeist in guten Abzügen auf der Bürgerbibliothek Luzern gesammelt).

Ad. Inwyler, Kasp. Jos. Schwendimann, Freib. 1883 (erschienen im Bull. suisse de Numismat. II, p. 10—15, 26/27, 28, 49—55, und separat. — A. D. B., Bd. 33, p. 401—403 (*Th. v. Liebenau*). — *Kas. Pfyffer*, Gemälde im Kt. Luzern I, p. 287. — Étrennes Helv. 1831, p. 380. — *Nagler*, K.-Lex. XVI, p. 139. — *Füßlin*, Best. Kstler V (Anhang), p. 123—127. — *Füßli*, K.-Lex. I, p. 613; II, p. 1579. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 507. — *Bolzenthal*, Skizzen z. Kstgesch. d. mod. Medaillenarbeit. — *Seubert*, K.-Lex. III, p. 284. — *Haller*, Münzkab. I, p. 498. — *Tobler-Meyer*, Münzsamml. Wunderly I, Teil 2, p. 249; Teil 5, Nr. 3430, 3495-3497. — *Singer*, K.-Lex. IV, p. 243. — *Ostertag*, Biogr. Kat. I (Msc.). — *Balthasar*, Materialien z. Lebensgesch. berühmter Luzerner III, p. 68 (mit archival. Originalien). — *Ders.*, Mus. viror. Lucernat., p. 75. — *Ders.*, Hist. Aufschriften, p. 203. — *Leu*, Lex. (Suppl.) V, p. 471. — *Lutz*, Nekrol., p. 487. — Luz. Wochenbl. 1783, p. 118; 1784, p. 203/04. — Schw. Museum, 3. Jahrg., 10. Stück, p. 883. - Deutsche Annalen 1786, Nr. 3. — Helvet. Kalender 1781, Anhang, p. 74. — Verhandl. d. helvet. Gesellsch. 1791, p. 37. — Mitt. des Hrn. Dr. *Schwendimann* in Luzern.

Franz Heinemann.

Schwendimann, Joseph Irenäus, Zeichner, Kunstschreiner, Radierer, aus Ebikon bei Luzern, gest. 1754 (1756?). Er lernte als Kunstschreiner die Anfangsgründe des Malens, Radierens und Aetzens, ohne einen Erfolg zu haben, entwickelte aber dabei den Künstlersinn seines berühmt gewordenen Sohnes *Caspar Joseph Sch.* (s. d.).

Balthasar, Materialien z. Lebensgesch. berühmter Luzerner III, p. 73. — *Füßlin*, Best. Kstler, Anhang (Bd. V), p. 123—125. — Weitere Litt. s. unter Casp. J. Sch.

Franz Heinemann.

Schwendimann, Ludwig, Zinngießer, lebte um 1652 in Luzern. Er war Mitunterzeichner der aufrührerischen Denkschrift des gleichen Jahrs in Sachen der Wirren des Bauernkrieges von 1653.

(Vock), Der Bauernkrieg, Aarau 1831, p. 46.

Franz Heinemann.

Schweppe, Jean-Jacques, orfèvre, né à Wittenhausen (Hesse-Cassel), fut reçu habitant de Genève le 19 sept. 1768 et admis à la maîtrise le 7 août 1777, ayant fait pour chef-d'œuvre „un nécessaire très propre" et s'associa avec l'orfèvre Dunant. Nous ne savons si l'on peut l'identifier avec *Jacob Sch.*, inventeur des eaux gazeuses artificielles et des appareils nécessaires, qui s'associa pour leur fabrication, en 1790, avec Jacques et Nicolas Paul et Henri-Albert Gosse, puis avec William Belcombe, Dr med. du comté de Lancastre. La société fut dissoute en 1796; Sch. qui s'était établi en Angleterre, conserva l'établissement de Londres, N. Paul et Gosse celui de Genève.

Sordet, Dict. des familles genev. (msc.). *A. Choisy.*

Schwerter, Hans, Steinmetz, von Ober-Steinmaur im Kanton Zürich, ward Bürger zu Zürich 1559. „Er hat 1562, als man zu Baden den Herrengarten erweitert, die beiden Kreuzfenster und das Brünnlein allda gemacht. Auf seiner Wanderschaft arbeitete er an dem neuen Schloß zu Kassel. Was er dem Landgrafen Wilhelm, auf Befragen, was Religion er seye, für eine lustige und lächerliche Antwort gegeben, erzelt Otto Melander in Jocorum atque seriorum centuriae aliquot pag. 616."

1563 wird Sch. in den Urkunden der Steinmetzlade Zürich als Abgeordneter zum Handwerkertag in Straßburg genannt.

Mitt. des Hrn. Dr. *Keller-Escher* aus der Geneal. der Familie Schwerter in Leu, Msc. I, p. 62 (Stadtbibl. Zürich). — Anz. A.-K. 1886, p. 269 (*Zeller-Werdmüller*).

F. O. Pestalozzi.

Schwerter, Rudolf, malte 1640 die Façade des 1515 erbauten Schulhauses von Brugg und erhielt dafür die Summe von 120 Gld. Der Grund der dreigeschossigen Hausfronte stellt eine braun in braun gehaltene Rustica dar. In Steinfarbe sind die Fensterumrahmungen mit Fruchtgehängen und Rollwerk sowie die verschnörkelten Kartuschen mit lateinischen, griechischen und hebräischen Inschriften des untern und mittlern Stockwerks gehalten. Zwischen den Fenstern des Mittelgeschosses sind in halbrunden Nischen mit braunrotem Grunde in der Art steinerner Statuen die Personifikationen der sieben freien Künste und der Theologie gemalt. 1885 wurde die Malerei von *E. Steiner* von Wettingen genau nach der ursprünglichen erneuert mit dem einzigen Unterschiede, daß die jetzt braune Rustica grau war.

Anz. A.-K. 1887, p. 503 u. 504 (*Fr. Vögelin*). — Argovia XXX, p. 188 u. 193. *E. Reinhart.*

Schwerzenbach, Hans Heinrich, Goldschmied, der Sohn des Ehegerichtsschreibers Hs. Jakob Sch., geb. in Zürich am 22. Juni 1645, gest. am 1. Febr. 1721. Er war 1659 Lehrling bei J. Rollenbutz, wurde 1671 Meister und 1672 Zwölfer zum Kämbel. Seine Frau hieß Susanna Schultheß und wohnte mit ihrem Mann in der Neustadt im hintern Grundstein.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. *C. Brun.*

Schwerzmann, Joseph Roman, Bildschnitzer, geb. in Zug am 23. Mai 1855. Werke: Die Krönung der Chorstühle in der St. Oswaldskirche in Zug; zwei schön geschnitzte Kommunionbänke, ebenda; ein Crucifixus, groß, in Eichenholz (im Privatbesitz in Zug). *H. Al. Keiser.*

Schweyger, Urs, Goldschmied, ein solothurnischer Landsmann, der einige Zeit in Basel ansässig gewesen, ward 1559, am Montag nach der alten Fastnacht, als Bürger der Stadt Solothurn aufgenommen. Für die Vermutung Amiets, er könnte (Paten-) Beziehungen zu Urs Graf gehabt haben (weil der Name Urs sonst in Basel selten ist) und vielleicht sein Lehrling gewesen sein, liegen keine Belege vor.

Soloth. N.-Bl. 1859, p. 25. *F. O. Pestalozzi.*

Schweytzer, s. Schweizer, Schwitzer, Schwytzer, Schwyzer.

Schwitzer, Hans, Maler, in Bern, wurde vom Rate von 1506—1511 für Malerarbeiten, Dekorations- und heraldische Malerei verwendet. 1506 erhielt er 6 Pfd. „uff den isin Offen ze malen“ (in der Ratsstube); 1507 wurden ihm 54 Pfd. 13 Sch. bezahlt für das Werk (der Bemalung) der großen Ratsstube. Er bemalte in diesem Jahr auch eine Läuferbüchse und erneuerte zwei Wappen am Beinhaus und am Tor in Murten. 1510 malte er die Uhr am Nydeggturm und machte 1512 vermutlich ein Gemälde am Zeitglockenturm. 1512 malte er für das Chorherrnstift in Bern das Hungertuch, wovon die letzte Zahlung am 15. Juni 1513 der Frau Sch.s geleistet wurde.

Stiftman. Nr. IV. — Bern. T'buch 1878, p. 180 im Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Schwitzer, Heinrich, Goldschmied, in Basel, arbeitete oft für die Basler Bischöfe Friedrich ze Rhin und Arnold von Rotberg. Am 26. Mai 1437 rechnete Bischof Friedrich mit ihm ab und blieb ihm 1 Mark und 1 Quentchen schuldig „von der insigel und der schilten wegen am becher und an der schalen.“ 1438 hatte Sch. einen kleinen vergoldeten Gürtel zu beschlagen. Am 7. Febr. 1440 rechnete der Bischof mit ihm über das Beschlagen eines Meßbuchs. Dann lieferte Sch. 1440 zwei neue Läuferbüchsen und ein Siegel für Vikar, 1441 einen Kelch und zwei Kännchen, 1444 Löffel, 1445 zwei „halbiert“ Schilde auf den Liber marcarum, zwei geviertete Schilde auf das Lehenbuch, einen Gürtel, Schilde auf Büchsen, 1447 eine kleine Spange und zwei Schildchen auf ein schwarzes Barett, 1448 Ringlein und Nadeln. 1452 rechnete der Bischof mit ihm ab über das neue Siegel mit der Kette, das kleinere, täglich gebrauchte Siegel und das Signet, 1453 über vier Schildchen mit den Wappen von Oestreich und Bayern für einen der Frau von Oestreich zu schenkenden Stauf, ferner über „ein Glimpf an ein Schwertfessel“ für das Schwert des Hrn. Peter Rot, 1454 über zwei Läuferbüchsen und das Beschlagen von zwölf hölzernen Löffeln mit Silber, 1455 über die Anfertigung und Vergoldung der Inful, 1456 über zwölf größere und sechs kleinere Stäufe und zwölf Schalen, 1458 über einen Frauengürtel auf eine rote seidene Borde.

Hofzahlamtsrechngn. im ehemal. bischöfl. baselschen Archiv in Bern. *H. Türler.*

Schwitzer, s. auch Schweizer, Schwytzer, Schwyzer.

Schwytzer von Buonas, Franz Xaver, Architekt und Ingenieur, geb. am 15. Mai 1812 in Luzern, gest. dort am 10. Nov. 1893, verdient hier Erwähnung als technischer Berater bei dem Umbau der alten Augustinerkirche in Zürich sowie durch seine Mitwirkung zur Errichtung des Winkelrieddenkmals in Stans (1853). Ueber kunstgeschichtliche Forschungen und weitere Verdienste siehe das „Vaterland“ von 1893, Nr. 259 (Nekrolog) und den Anz. für A.-K. 1894, p. 316.

Franz Heinemann.

Schwytzer, Hans, Goldschmied, von Zürich, der Sohn des Ratsherrn Hs. Jakob Sch. Er war 1640 Lehrling bei Konrad Töucher und wurde 1648 Meister. Er starb 1670.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer,* Coll. VI, p. 346. *C. Brun.*

Schwytzer, Hans Heinrich, Goldschmied, geb. in Zürich am 13. April 1606. Er war 1619 Lehrling bei Kaspar Eberhard und wurde 1628 Meister. Sonst ist er unbekannt. In den Jahren 1630—1637 wird er nicht als Meister genannt.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. *C. Brun.*

Schwytzer, Thomas, Silberarbeiter (Goldschmied), von Sursee, oder doch 1752 dort ansässig. Am 12. Febr. genannten Jahres stellte der Rat von Luzern dort gegen Sch. Klage wegen von diesem verfertigten „minderhälltigen silbernen Fingerringen.“

Staatsarch. Luzern, Akten Fasc. Goldschmiede.

Franz Heinemann.

Schwytzer, s. auch Schweizer, Schwitzer, Schwyzer.

Schwyzer, Christoffel, Goldschmied, der Sohn des Müllers Hans Jakob Sch., geb. in Zürich am 29. Okt. 1643, gest. am 2. Okt. 1714. Er war 1657 Lehrling bei Heinrich Denzler, wurde 1665 Meister und 1687 oberster Salzhausdiener. 1668 heiratete er Maria Keller.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer*, Coll. III, p. 8; VI, p. 345; IVa, p. 162. *C. Brun.*

Schwyzer, Dietrich, Maler, im 16. Jahrh., in Zürich. Er wird 1552 in den Zunftrechnungen der Meise erwähnt, jedoch nur mit einer Flachmalerarbeit.

H. Meyer, Coll. *F. O. Pestalozzi.*

Schwyzer (Schwytzer), Georg (Jörg), von Luzern, verfertigte 1577 dort die handgetriebenen Buckeln und Metallverzierungen an der Einbanddecke der Luzerner Schilling-Chronik auf der dortigen Bürgerbibliothek. *Franz Heinemann.*

Schwyzer, Hans, Glasmaler des 16. Jahrh.s, wird in der schaffhauserischen Stadtrechnung von 1574 als der Verfertiger einer gemalten Scheibe aufgeführt. Weiteres ist nicht zu erfahren.

J. H. Bäschlin, Schaffh. Glasmal. II, p. 3. *Vogler.*

Schwyzer, Hans (Johann?), Glaser (Kupferstecher?), aus Willisau, war 1641 Mitglied der Luzerner Lukasbruderschaft. 1654 stach ein Johann Sch. einen S. Franciscus Xaverius.

Franz Heinemann.

Schwyzer (Schweitzer), Hans Heinrich, Maler, von Zürich, geb. 1618, gest. 1673. Die Personalnachrichten über diesen Mann sind sehr dürftig. Wir wissen nur, daß er 1642 die Zugehörigkeit zur Meisen erneuert und später den einträglichen Dienst eines städtischen Wagmeisters versehen hat. Im übrigen scheint er ein geschickter Mann und Tausendkünstler gewesen zu sein. Dem Rate seiner Vaterstadt schenkte er einen gemalten „Stammbaum des Regiments der Stadt Zürich“ (d. h. eine in Stammbaumform angelegte Successionstafel ihrer Beamten, wie sie im 15. und 16. Jahrh. beliebt und von Sch. offenbar geschäftsmäßig angefertigt wurden), den diese dann auf die Kunstkammer der Stadtbibliothek schenkte. Viel umfangreicher ist aber ein anderes Werk Sch.s, das sich früher vermutlich auch auf der Kunstkammer vorfand, jetzt aber im Stadthaus aufbewahrt wird: „Loblicher Stadt Zürich immerwährender Regimentsspiegel 1657.“ Es ist ein Nußbaumschrank, enthaltend auf der Innenseite der Flügel die Wappen der Bürgermeister und Räte von 1657 (212 Mann), des Stadt- und Unterschreibers, der Ratssubstitute, des obersten Ratsdieners und des Künstlers (H. H. Schweitzer, Inventor, autor et pictor) und im Fond die als Planetensystem dargestellte komplette Regimentsbesetzung seit 1336 mit Namen und Wappen der betreffenden Beamten auf Scheiben, die so eingerichtet waren, daß mit Verweisen auch die Beförderung angegeben und das Register fortgeführt werden konnte, was auch bis in den Anfang der Neunzigerjahre des 18. Jahrh. geschehen ist. Ein drittes derartiges Kunstwerk schenkte Sch. in die Ratsstube der eidgenössischen Tagsatzung zu Baden, nämlich eine pyramidenförmig bemalte Tafel mit den Wappen aller Landvögte in den Herrschaften Baden, Thurgau, Sargans und Rheintal. Die Tagsatzung zeigte sich dafür in nobler Weise erkenntlich mit einem Gegengeschenk von 50 Dukaten. 1648 hat Sch. einen großen, mit Hunderten von Wappen gezierten Stammbaum der Familie Keller vom Steinbock gemalt, der sich jetzt als Depositum im Schweiz. Landesmuseum in Zürich befindet. Sch. erhielt dafür 40 Kronen und einen Dukaten Trinkgeld sowie 4 Gld. für die Leinwand.

N.-Bl. der Zürch. Stadtbibl. f. 1873 (*Fr. Sal. Vögelin*), p. 25/26. — Eidg. Abschiede VI, Bd. I, p. 650. — Mitt. des Hrn. Dr. *Keller-Escher*. *F. O. Pestalozzi.*

Schwyzer, J. Heinrich, Goldschmied, der Sohn des Müllers Joh. Konrad Sch., geb. in Zürich am 29. Dez. 1706, gest. 1746 als Wachtmeister in holländischen Diensten zu Leuwarden. Er war 1720 Lehrling bei Hs. Conrad Bodmer und heiratete 1728 Susanna Ziegler.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. *C. Brun.*

Schwyzer, Jakob, Goldschmied, von Sursee, um 1850 thätig.

Verzeichnis der Gegenstände, ausgestellt bei der ersten luzern. Industrie- u. Gewerbeausstellung in Sursee 1852, Nr. 910—914. *Franz Heinemann.*

Schwyzer, s. auch Schweizer, Schwitzer, Schwytzer.

Schyber (Schiber), Ulrich, Baumeister, baute 1508 oder 1509 die Schiber'sche Kapelle vor dem obern Tor in Brugg. Er begann sie an Ostern und vollendete den Bau am St. Gallustag. 1530 wurde die Kapelle wieder abgebrochen.

Anz. A.-K. 1884, p. 46 (*Th. v. Liebenau*).

E. Reinhart.

Scialon, Johann (Giov.), Drucker, von Altdorf im Kanton Uri, 1635 in Rom.

Bertolotti, Boll. stor. v. 1885, p. 221. — *Ders.*, Art. svizz. in Roma, p. XIV, 66. *C. Brun.*

Sciassia, Domenico, Architekt, im 17. Jahrh., aus Roveredo im tessin. Bez. Lugano. Er ist der Erbauer des Wallfahrtsorts der Badia von San Lamberto in Stiria, wo er von 1639 an sich aufhielt. Er muß um 1679 in seiner Heimat gestorben sein.

Motta, Dai Registri della parrocchia di Roveredo (Spigolature). Illustr. del San Bernardino IV, 1900, p. 88 ff. — *Ders.*, Boll. stor. v. 1903, p. 58. *C. Brun.*

Scorticone, Domenico, Bildhauer und Architekt, aus Lugano. Er lernte bei dem Architekten und Bildhauer Taddeo Carlone aus Carona, in Genua, wo er sich ebenfalls zu Anfang des 17. Jahrh.s dauernd niederließ und viele Werke schuf.

Nagler, K.-Lex. XVI, p. 174. *E. Reinhart.*

Sebastian, Steinmetz, 1469 bei den Bauten an der Fraumünsterkirche in Zürich thätig, laut Rechnungen des Stifts.

Mitt. der Antiq. Gesellsch. Zürich, Bd. 64, p. 22, 29. *F. O. Pestalozzi.*

Sebastiano da Lugano, s. Lugano, Sebast. da.

Sebold, W. (estfoll?), Werkmeister und Architekt des 16. Jahrh.s. Sein Name sowie die Jahrzahl 1503 findet sich am Chorbogen der spätgotischen Stiftskirche San Vitale in Poschiavo im bündn. Bez. Bernina.

Rahn, Bild. Kst., p. 546 n., 817. — *Ders.*, Stat. schw. Kstdenkm. (Graub.) im Anz. A.-K. v. 1882, p. 351. *C. Brun.*

Seburg, s. Seeburg.

Séchehaye, Félix, peintre, né à Genève le 20 avril 1839, a été l'élève de Calame et des Écoles municipales des Beaux-Arts; il a peint des paysages et des intérieurs et s'est consacré aussi à la restauration de tableaux; plus tard, il a abordé aussi le portrait. S. a exposé à Genève en 1862, 1875 et 1880. On cite comme son meilleur tableau „Le drapeau de St-Pierre agité par la bise" appartenant à Mme Mason à New York.

Rens. de M. *Fr. Séchehaye.* — Cat. d'expos. loc. *A. Choisy.*

Séchehaye, Jacques-René, peintre en émail, né à Genève le 7 nov. 1758, mort le 3 mars 1786, avait été apprenti chez P.-F. Marcinhes. *A. Choisy.*

Seebach, Hans Georg, Glasmaler des 16. Jahrh.s, von Zürich, der Sohn des Glasmalers Hs. Ulrich S. Geburts- und Todesjahr sind unbekannt; dagegen weiß man, daß er 1552 geheiratet hat und Zünfter zum Kämbel gewesen ist. 1563 nach Waldshut gezogen, ist er dort 1565 noch zu konstatieren. 1567 scheint er seinen Wohnsitz nach Straßburg verlegt und dort im gleichen Jahre das Bürgerrecht gekauft zu haben. Zum letztenmal wird er 1570 im Taufregister der Straßburger Münstergemeinde erwähnt.

S.s Name findet sich zuerst 1552 in den Rechnungen des Fraumünsteramts in Zürich; seine Thätigkeit für den Rat beginnt aber erst 1557 und dauert bis 1563. Sie umfaßt zwei Fenster und elf Wappen.

Meyer, Fenster-Schenk., p. 225/26. — Mitt. des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *F. O. Pestalozzi.*

Seebach, Jakob, Glasmaler, in Zürich, zirka 1591. Apokryph, wahrscheinlich nur Glaser.

Meyer, Fenster-Schenk., p. 261. — *H. Meyer*, Coll. I, Stadtbibl. Zürich, p. 45/46; V, p. 253. *F. O. Pestalozzi.*

Seebach, Peter, Glaser und Glasmaler, geb. in Zürich zirka 1540, gest. dort am 2. Aug. 1605. Er kaufte 1569 die Zunft zur Meisen und wird als für den Rat mit verschenkten Fenstern beschäftigt erwähnt zuerst 1565 und dann von 1566—1579. Mit ausdrücklichen Wappenaufträgen wird er nur zweimal aufgeführt. 1601 wird er als Lehrmeister Hans Rudolf Lavaters genannt. In den Rechnungen der Konstaffel, des Fraumünsteramts und Bauamts figuriert S. nur mit einfacher Glaserarbeit. Nach auswärts war er für Wettingen thätig.

Meyer, Fenster-Schenk., p. 226, 290, 291. — *H. Meyer*, Coll. Stadtbibl. Zürich, I, p. 47; III, p. 18; V, p. 255-257; XIII, p. 19. — Argovia XXX, p. 223. — Mitt. des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *F. O. Pestalozzi.*

Seebach, Ulrich, Glasmaler, gebürtig von Kyburg, wurde aber 1531 Bürger zu Zürich, der Vater des Glasmalers Hs. Georg S. Sein Geburtsjahr ist unbekannt. Er war 1529 mit Barbara Geßner verheiratet und starb 1552. Für den Rat lieferte er von 1532—1550 zwischen 20 und 30 geschenkte Fenster, Wappen allein 1540 und 1550. Mit gewöhnlicher Glaserarbeit erwähnen ihn die Rechnungen des Spitals und des Bauamts.

Meyer, Fenster-Schenk., p. 226. — *H. Meyer*, Coll. Stadtbibl. Zürich III, p. 18, 90, 94; V, p. 259; XIII, p. 12; XXI, p. 44. — Mitt. des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *F. O. Pestalozzi.*

Seeburg, Ludwig von, Maler, lebte in der ersten Hälfte des 16. Jahrh.s in Luzern. *Franz Heinemann.*

Seelos, Thomas, Goldschmied, wurde am 4. Aug. 1544 in Bern als der Sohn des Sattlers Thomas S. getauft. Er wurde am 10. Dez. 1565 in Biel für ein Jahr zum Hintersäß angenommen; aber am 7. Okt. 1566 erfolgte seine Ausweisung mit Weib und Kind. Er war damals wegen Gotteslästerung vorbestraft.

Taufrodel v. Bern. — Ratsprot. v. Biel. *H. Türler.*

Seemann, Hans, serrurier officiel de Messeigneurs de Fribourg de 1504 à 1537. Il fit plusieurs travaux artistiques pour le gouvernement, entre autre les portes des salles des Petit et Grand Conseils à l'Hôtel de ville (Rathaus) en 1522.

Un Hans S., fils de Willi S., bourgeois de Fribourg, a été reconnu bourgeois de Fribourg le 6 juin 1496. Est-ce notre artiste?

Anz. A.-K., 1883, p. 471 (*J. R. Rahn*). — Comptes des trésoriers, 1504—1537. — Grand livre des Bourg., p. 105². *Tobie de Raemy.*

Seemann, Heinrich (Heini), Glasmaler, in Thun, wurde von 1577—1595 oft von der Stadt Thun beschäftigt, indem er ihr Fenster mit Stadtwappen zu Geschenken lieferte. Die Schenkungen waren bestimmt für Meister Heinrich den Polier, Hans Türler (1577), Hans Haß den Pfister (1578), Christen Gurtner zu Uetendorf (1579), Ulli Kreps, den Wirt zu Mühledorf, Peter Heß, Hans Zuber (1580), Hans Spätig, alt Schultheiß, Caspar Hechler (ein repariertes Stadtwappen, 1582), Hans Aerni zu Hilterfingen (1586), denen von Hasle in ihr Rathaus (1590), H. Krus, alt Schultheiß (1591), Bendicht Bülmann (1594), ein Fenster mit einem bögigen Stadtwappen für den Landsvenner von Ort zu Interlaken in sein neues Haus (1594/95).

1563 ist in Thun *Niklaus S.,* Glaser, genannt.

Anz. A.-K. N. F. *H. Türler.*

Seemann, Niklaus, s. Seemann, Heinrich.

Seewagen, Heinrich (Heini), Tischmacher, Bildschnitzer, in Bern. Dem Jakob Rüsch und ihm verdingte der Rat von Bern am 5. Dez. 1522 die Erstellung des Chorgestühls im Münster in Bern, das die beiden bis 1525 vollendeten. Nach der Ansicht H. Lehmanns hat S. den ornamentalen Teil der Arbeit ausgeführt, der durchaus in den Formen der oberdeutschen Meister der Renaissance gehalten ist. Der Schnitzer hielt sich an verschiedene Vorlagen; für die sehr originelle Bekrönung dürfte Niklaus Manuel zu Rate gezogen worden sein. Der Preis für die Arbeit betrug 50 Pfd. für einen zweifachen Stand oder 1500 Pfd. Die Schlußzahlung erhielt S. mit 68 Pfd. in der zweiten Hälfte des Jahres 1525, und im Nov. dieses Jahrs schenkte das Stiftskapitel den Tischmachern „zu einer Besserung“ vier Mütt Kernen. Woher S. stammt, ist nicht zu sagen. Er war mit Jakob Rüsch und zwei andern im Zuge nach Italien im Frühjahr 1522 Büchsenmeister. Im Juni desselben Jahres verwendete sich der Rat von Bern zu ihren Gunsten beim Bastarden von Savoyen für die Bezahlung des Restes ihres Soldguthabens. 1527 lieferte S. der Stadt einen Hebammenstuhl und anderes. Der Meister wurde zu Ostern 1541 Mitglied des Großen Rats und gehörte ihm bis 1544 an. Er starb offenbar nach Ostern 1544. Sein Haus, das an der Sonnenseite der Hormannsgasse (Postgasse) neben demjenigen des Jakob Rüsch II. stand, ging an diesen über, der vermutlich sein Verwandter war.

H. Lehmann, Chorgestühl im St. Vinzenzenmünster zu Bern, p. 16 ff. — *Stantz,* Münsterbuch, p. 140 ff. — *Haendcke u. Müller,* Münster in Bern, p. 134, 136. — *Haendcke,* Schw. Mal., p. 94 ff. — Anz. A.-K. v. 1896, p. 68. — Lat. Missivenbuch J, p. 65 u. Osterbuch im Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Sefftinger, s. Seftinger.

Seftinger (Sefftinger, Sôftinger, Sôfftinger), Nicolas, bourgeois de Fribourg, quoique l'on ne trouve pas l'acte de sa réception dans le Grand Livre des bourgeois. Il est entré dans le Conseil des CC en 1577, dans celui des Soixante en 1580, dans le Petit Conseil en 1592; nommé Baumeister, soit édile ou directeur des bâtiments, en 1579; mort en 1593 pendant le carnaval.

Frib. art. 1894, pl. XIX, texte. *Tobie de Raemy.*

Segantini, *Giovanni* Battista Emmanuele Maria, Maler. S. wurde am 15. Jan. 1858 zu Arco im Südtirol geboren als der Sohn des Schreinermeisters Agostino *Segatini* (sic!) und seiner dritten Frau, Margherita de Girardi aus Castelli. Nach dem frühen Tode der noch nicht 29jährigen Mutter mußte der fünfjährige Giovanni das Heimatdorf, wo er mit seinen Eltern in ärmlichen Verhältnissen glücklich gelebt hatte, verlassen. Sein Vater zog mit dem Kleinen zu einem Sohn aus erster Ehe, der in Mailand eine kleine Parfümeriefabrik betrieb. Da aber die Geschäfte schlecht gingen, beschlossen Vater und Sohn auszuwandern, und der sechsjährige Knabe blieb bei seiner Stiefschwester in Mailand zurück. Damit begann S.s Kindermartyrium. Von der Schwester, die auf Arbeit ging, den ganzen Tag ohne Beschäftigung in einem Dachkämmerchen eingeschlossen, dessen Fenster nur den Ausblick auf ein Stück Himmel öffneten, sah sich der phantasievolle Knabe einem großen Heimweh und allerlei Aengsten ausgeliefert. Diesem traurigen Zustande machte er nach knapp einem Jahre durch die Flucht ein Ende. Auf der Simplonstraße, einige Kilometer von Mailand entfernt, wurde der Knabe nachts in tiefem Schlafe, vom Regen durchnäßt, durch Bauersleute aufgefunden, die dann den Siebenjährigen als Schweine- und Gänsehirt einige Monate bei sich behielten. Hierauf wurde er wieder zu der Schwester nach Mailand gebracht und nach ein paar weitern traurigen Monaten zu einem Stiefbruder, der Schweinemetzger im tridentinischen Val Sugana war. Dort mußte S. Ladendienste verrichten und erhielt zugleich den ersten Unterricht im Lesen und Schreiben. Eines Tages fand er einen verborgenen Schatz. Er vertraute sich einem größern Kameraden an und floh mit diesem, um nach Mailand zu gehen und dort ein großer Künstler zu werden. Unterwegs rasteten sie; Giovanni entschlief, und als er erwachte, hatte sich sein Begleiter mit dem Geld aus dem Staube gemacht. Auf diesen Streich hin schickte der Bruder den kleinen Ausreißer wieder der Schwester nach Mailand zurück. Diese hatte sich inzwischen verheiratet und hielt eine Wirtschaft, in der nun der Knabe als Schenkbursche

beschäftigt wurde. Durch die Kundsame aufgereizt, verfiel er auf seine schon früher zu Tage getretene Leidenschaft für das Lottospiel, sodaß die Schwester Gelegenheit fand, sich seiner zu entledigen. Am 9. Dez. 1870 wurde S. in Mailand in der Anstalt für verwahrloste Kinder versorgt. (Im Verwaltungsberichte der Anstalt taucht zum erstenmal die offizielle neue Schreibart des Namens Segantini auf.) Hier machte er am 16. Aug. 1871 einen neuen Fluchtversuch. Der Anlaß dazu soll eine harte Strafe gewesen sein, die den Knaben traf, weil er sich seinen freiheitlichen Ideen gemäß geweigert hatte, zur ersten Kommunion zu gehen. Am 1. Sept. desselben Jahrs wurde er wieder in die Anstalt gebracht, wo er, mit Schuhflickerei beschäftigt, bis 1873 blieb. Ueber die nun kommenden bewegten Jugendjahre S.s gehen die Aussagen der Biographen und Angehörigen auseinander. Folgende Darstellung darf bis auf einige chronologische Einzelheiten, die sich nicht genau feststellen ließen, wohl den Anspruch auf Richtigkeit machen.

Schon in der Anstalt hatte S., hauptsächlich durch eine Zeichnung des Königs Umberto, Proben seines Talents abgelegt. Der Gedanke, Künstler zu werden, war dem Knaben bereits während seines Aufenthalts im Tridentinischen gekommen, als er eine Mutter am Sarge der Tochter darüber jammern hörte, daß sie kein Bild von der Toten besäße. S. soll damals durch eine Zeichnung des toten Mädchens den Wunsch der Mutter erfüllt haben. Nach Verlassen der Anstalt lernte er bei einem Mailänder Dekorationsmaler Tettamanzi gegen allerlei Handleistungen die Anfangsgründe des Zeichnens und besuchte dann später die Abendkurse der Kunstgewerbeschule. Das Verhältnis zu dem Lehrer war kein erfreuliches; dafür brachte die Freundschaft mit drei für Kunst und Litteratur begeisterten Jünglingen, den Brüdern Bertoni und dem Kaufmann Dalbesio, manchen Lichtblick in das kampfvolle Leben des jungen Malschülers. Nachdem S. sich von Tettamanzi losgemacht hatte, besuchte der Sechzehnjährige fast zwei Jahre hindurch mehr oder weniger fleißig die Abendschule an der Brera. Zuerst studierte er nach dem Ornament und zeichnete sich beim Aquarellieren von Hochreliefs nach Bonatelli und Bombaia aus. Den spärlichen Unterhalt (6 Lire die Woche) verdiente er sich durch Stundengeben an zwei Wohlthätigkeitsanstalten; daneben aber widmete er sich mit dem festen Vorsatz, Maler zu werden, ganz der Kunst. Morgens zeichnete er in der Regel Figuren; nachmittags besuchte er bisweilen den höhern Kurs für ornamentales Zeichnen und beschäftigte sich dazwischen mit Landschafts- und Perspektivstudien. 1878 erhielt er die Bronzemedaille für eine Landschaftsstudie und im nächsten Jahre die silberne. Sein unbezähmbarer Geist aber, der sich gegen alles Althergebrachte, Schulhafte auflehnte, brachte S. bald in Konflikt mit seinen Lehrern, und da sein Beispiel aufreizend auf die andern Schüler wirkte, standen schließlich sämtliche Lehrer mit Ausnahme des Direktors der Anstalt, Prof. Luigi Bernacchi, der S. verstand und ihm immer freundschaftlich zugethan blieb, gegen den Unbotmäßigen auf. Der Konflikt endete mit einer Demonstration S.s gegen einen seiner Lehrer, worauf S. die Anstalt verlassen mußte. Seinen Haß gegen die Schule behielt er sein Leben lang und dokumentierte ihn, als er auf der Höhe seines Ruhmes stand, durch Zurückweisen jenes Diploms, in dem die Akademie ihren berühmten Schüler zum Ehrenmitglied ernannte.

Nach dem Bruche mit der Brera begab sich S., von seinen Freunden mit Pappen, Farben und Pinseln ausgestattet, nach Lecco, um dort mit Malen sein Brot zu verdienen. Da aber ein anfänglicher kleiner Verdienst bald ausblieb, mußte er nach einiger Zeit völlig mittellos zu Fuß wieder nach Mailand zurückkehren. Etwas Stundengeben und einige kleine Unterstützungen seiner Freunde, die der stolze Jüngling nur ungern annahm, halfen ihm durch die schweren Zeiten. In diese Zeit fällt wohl die Entstehung von S.s erstem wirklichem Bilde. Sein Freund, der Drogist, gab ihm als Entgelt für einen Aushängeschild die nötigen Farben, und S. malte auf einen alten Ofenschirm den Chor der St. Antoniokirche. Das Bild kam 1879 nicht in der Akademie, sondern bei einer alle zwei Jahre wiederkehrenden Kunstausstellung an die Oeffentlichkeit. Es fand großen Beifall und hätte sogar den Umbertopreis bekommen, wenn man S. diese Auszeichnung seiner nichtitalienischen Herkunft wegen nicht abgesprochen hätte.

In dieser Studie hatte sich S. bereits an ein Lichtproblem gewagt, indem er suchte, einen durch das Fenster hereinfallenden, das dunkle Chorgestühl treffenden Sonnenstrahl wiederzugeben. Ob hier — wie behauptet wird — wirklich bereits etwas von der prismatischen Farbenzerlegung vorhanden war, ist zweifelhaft, da die folgenden Bilder S.s keine Spur von divisionistischer Technik zeigen. Immerhin muß in dem Bilde S.s Eigenart doch schon irgendwie sich dokumentiert haben. Seine ehemaligen Mitschüler jubelten diesem Erstlingswerk, in welchem sie wirkliche Sonne zu sehen und Luft zu spüren glaubten, begeistert zu und erstanden es für 300 Lire. Damit hatte S.s Not ein Ende. Er konnte nun ein Atelier an der Via San Marco beziehen und sich ganz dem selbständigen Studium und Kunstschaffen widmen. Von pekuniären

Sorgen befreite ihn die werkthätige Unterstützung der Gebrüder Vittore und Alberto Grubicy, die als erste S.s Talent erkannt hatten. Neben der Atelierarbeit betrieb er eifrige Naturstudien. Ein Auftrag zur Herstellung anatomischer Tafeln für Unterrichtszwecke gab ihm Gelegenheit zu intimen anatomischen Studien, deren nächstes künstlerisches Ergebnis die an Mantegnas „Beweinung Christi" in der Brera gemahnende, etwas phantastische Verkürzungsstudie „Der tote Held" („Il Prode") war. Zu dieser Zeit entstanden das mit breitem Pinsel etwas derb, aber bereits flott gemalte Porträt der Gattin seines Gönners Torelli, das Bild einer Schwindsüchtigen, das er später mit dem „Rosenblatt" übermalte, eine genrehafte Studie „Ninetta aus Verzee", einige Stillleben und Landschaften (z. B. „Der Redefoß") und endlich das Genrebild „Die Falknerin." In diesem eleganten, beinahe virtuos gemalten Bilde verfügt S. bereits über ein hohes technisches Können und völlige Freiheit des Ausdrucks, das Ergebnis seiner intensiven Studien. Das Modell dieses Bildes, die blonde Schwester seines Freundes Carlo Bugatti, Luigia Bugatti, die S. seit ihren Kinderjahren liebte, führte er im Dez. 1880 als seine Gattin heim. Ende Aug. 1881 siedelte er mit der jungen Frau nach Pusiano in der Brianza über, wo er sich in einem hübschen Hause mit weitem Rundblick einmietete. Hier, wo S. ganz seiner Familie, der Natur und seiner Kunst leben konnte, begann sein fruchtbares, eigenartiges Schaffen. Am 25. Mai 1882 kam in Pusiano S.s erster Sohn Gottardo zur Welt. Im Frühjahr 1883 siedelte die Familie nach Carella am See Segrino über, und hier wurde ihm am 9. Okt. desselben Jahres sein zweiter Sohn Alberto geschenkt. Doch hatte der Aufenthalt hier bald ein Ende. Als S. in seiner Gutherzigkeit dem Hausherrn gegenüber die Rechte der von ihm abhängigen Bauern zu vertreten suchte, wurde ihm die Wohnung in dem alten Hause kurzweg gekündigt. Hierauf beschloß S., mit seiner Familie nach Lugano zu ziehen; als er aber entdeckte, wie sehr diese Stadt Fremdenort ist, änderte er seinen Plan und zog nach Corneno in eine alte, halbzerfallene bischöfliche Villa, das sogenannte Hexenschloß (Casa di Strii), das S. schon früher entzückt hatte. Das Haus erwies sich aber als weniger wohnlich denn romantisch, und so sah sich die Familie der Kälte wegen gezwungen, im Jan. 1885 nach Mailand zurückzukehren, während S. die Woche über meist in einem benachbarten Dorfe malte. In Mailand kam sein dritter Sohn Mario zur Welt und fand die erste Kollektivausstellung seiner in Pusiano, Carella und Corneno entstandenen Werke statt. Das Ergebnis dieser Jahre war ein ungemein reiches. Nicht nur quantitativ (die Zahl der Bilder aus dieser Periode übersteigt ein halbes Hundert): die künstlerische Persönlichkeit S.s ist in dieser Zeit zum Durchbruche gekommen. In den Mailänderjahren hatte er sich die Beherrschung des Technischen angeeignet; in der Brianza hat er gelernt, Gemütsbewegungen, Empfindungen, Stimmungen künstlerisch zum Ausdruck zu bringen. Und noch mehr. Aus dem flotten Maler genrehafter Scenen ist der Verherrlicher der Poesie schlichten bäuerlichen Daseins geworden. Die Bekanntschaft mit François Millet, dessen Werke ihm Vittore Grubicy, der in dieser Zeit noch S.s künstlerischer Berater war, in photographischen Reproduktionen vermittelte, wurde für S. wegweisend. Sein feines Gefühl für Raumgliederung, für Gleichgewicht und Symmetrie kam unter Millets Eindruck zu seinem Rechte. Und das Streben nach Harmonie, das für S.s reife Kunst charakteristisch ist, machte sich jetzt schon geltend, nicht nur in der Komposition, sondern auch in der Stoffwahl. Motive, die S. durch sein ganzes Schaffen begleiteten, tauchten jetzt auf: die innige Beziehung zwischen Mensch und Tier („Effetto di luna", „Uno di più", „Ritorno del pascolo", „Nach dem Gewitter", „Schafschur"), das Gefühl der Mutterliebe, welches das Tier dem Menschen gleich macht („Uno di più", „Die Mütter"), die Andacht des schlichten Menschen, der in seinem religiösen Empfinden eins mit der Natur und allen Wesen ist („Ave Maria a trasbordo", „Pei nostri morti", „Ave Maria in den Bergen", „Die Einsegnung der Herde", „Un bacio alla croce", „Frühmesse") und die schwermütigen Seiten im Leben einfacher Menschen („Die letzten Mühen des Tages") und ihre großen Schmerzen („Die leere Wiege", „Babbo è morto", „Gli orfani"). Die kleine Zahl rein genrehafter Bilder („Mit den Enten", „Amazone", „Meine Familie", „Pastor inammorato", „Einst und Jetzt", „Der Dudelsackpfeifer") kommt neben diesen tiefen Naturdichtungen kaum mehr in Betracht.

Durch Stoff, Komposition und Empfindung sind somit die Bilder aus der Brianza eng verbunden mit den spätern Werken; in Technik und Farbgebung haben sie mit jenen nichts gemein. S. hat noch die breite, alles Detail vermeidende Technik der Mailänderzeit, und die Farbe ist eher noch trüber und schwerer geworden, sodaß V. Grubicy ihm den Vorwurf machen konnte, seine Bilder wirken in der photographischen Reproduktion besser als im Original. Denn, wenn S. auch die Natur, in der er lebte, aufs intimste beobachtete, so malte er doch in dieser Zeit niemals vor der Natur. Die draußen gesammelten, innerlich verarbeiteten Eindrücke wurden erst im Atelier auf die Leinwand gebracht, und die Farbe spielte in dieser Zeit, wo sich S.

mächtig von der „Poesie der Dunkelheit" angezogen fühlte, wo er hauptsächlich der Maler des Abends und der heraufziehenden Nacht war, eine bloß sekundäre Rolle. Es kam anders, und der Umschwung begann bereits in der Brianza. Eine Naturstudie, in der auch das Detail in der realistischen Wiedergabe einer Treppe zu seinem Rechte kommt, bietet schon das Bild „Messa prima", und zugleich behandelt es ein neues Beleuchtungsproblem: nicht mehr den Schattenkampf der hereinbrechenden Nacht oder Mondschein oder Dämmerung, sondern das zarte Licht des werdenden Tages. Noch weiter ging S. in der „Schafschur". Das Bild ist aus genauster Naturbeobachtung heraus geschaffen; der Blick wird unter einem überhängenden Dache hervor in die Ferne freigegeben, und helles Tageslicht flutet herein. Damit hatte S. den Weg gefunden, der ihn aus dem verdunkelten Atelier in die freie Natur und seine Kunst ins Reich des Lichtes und der Farbe führte. Er that gleich einen energischen Schritt auf dem neuen Weg. Da ihn die Sehnsucht nach der Brianza nicht mehr in Mailand litt, ließ er sich nach einigen Wanderungen im Gebirge mit seiner Familie in Caglio oberhalb der Vall' Assina nieder. Hier entstand das gewaltige Bild „An der Barre" („Alla stanga"), das ein großes Neues in seiner Kunst bedeutet. Es ist keine Atelierarbeit mehr. Das Bild entstand vor der lebendigen Natur und gibt ein Stück lebendiger Welt wieder: eine Ebene mit weitem, von Bergen begrenztem Horizont, eine goldige Spätnachmittagssonne und mitten in der sonnigen Natur in mannigfaltiger Stellung und Bewegung die meisterhaft gegebenen Kühe, die man vor diesem Bilde in S.s Kunst so selten, in seiner spätern Periode so häufig antrifft. Auch daß das Bild in großen Dimensionen und Breitformat gegeben ist (während S. früher das Hochformat bevorzugte) und daß es so starke Parallelgliederung aufweist, ist als bedeutsames Symptom für S.s Entwicklung zu betrachten. Das Bild steht am Anfang eines neuen Weges, zugleich auch am Anfang von S.s Weltruhm. In Amsterdam wurde es 1886 — wie übrigens drei Jahre zuvor auch die erste, jetzt zerstörte Bearbeitung von „Ave Maria a trasbordo" — mit der großen goldenen Medaille ausgezeichnet. Im folgenden Jahre fand es auf der Ausstellung in Venedig allgemeinen begeisterten Beifall, und 1888, anläßlich der Ausstellung von Bologna, wurde es vom italienischen Staate für den Preis von 20000 Fr. angekauft.

Im Frühjahr 1886 zog sich S. wieder nach Mailand zurück, wo im Mai seine Tochter Bianca zur Welt kam. Hier entstanden einige kleine Bilder, meist Stillleben. Sobald aber die Familie wieder mobil war, verließ S. endgültig die Großstadt. Sein Ziel ging diesmal über die Brianza hinaus.

Von der Sehnsucht nach der reinsten Höhenluft, nach den Alpen und ihren malerischen Geheimnissen getrieben, begab sich der Künstler Ende Juli 1886 mit seiner Gemahlin auf die Suche nach dem erträumten Ort. Ihre Wahl fiel auf Savognino, das 1213 m hoch gelegene Bündnerdorf, wo S. am 20. Juli, mitten in der Fahrt, abstieg, um sich dort für bleibend niederzulassen. Am 4. Aug. war das neue Heim eingerichtet, und es begann S.s reichste Schaffensperiode. „Meine Seele", schrieb S. in der Freude über die neue Heimat, „quillt hier vom Glück über; meine Augen, entzückt von der Himmelsbläue, dem saftigen Grün der Weiden und der prachtvollen Gebirgskette betrachten all diese Herrlichkeit mit dem beutelustigen Blicke des Eroberers." Aber der Sieg konnte nicht ohne schweren Kampf errungen werden. Die Aufgabe, die sich hier stellte, war eine völlig neue. Aus der schweren, weichen Atmosphäre Norditaliens sah sich S. versetzt in die dünnste, durchsichtigste Alpenluft, die jedes Detail bloßlegt und die Fernen naherückt. Als S. zum erstenmal versuchte, vor dieser Natur zu malen, soll er mit einem entmutigten „non posso" die Staffelei wieder zusammengelegt haben. Aber er war so wenig der Mann dazu, vor irgend einer Schwierigkeit zurückzuschrecken, als er imstande war, einen Kompromiß zu schließen. Gerade so, wie er diese Natur sah und fühlte, mit ihrer prickelnden Luft, der durchsichtigen Ferne und den ungetrübten Farben, so und nicht anders wollte er sie malen, und er gab nicht nach, bis er die Mittel gefunden hatte, die es ihm ermöglichten. Sein Heil lag in einer völligen Umwandlung der Technik. Dies sah er gleich ein: wollte man die Durchsichtigkeit der Luft, die jedes Detail klar, jede Linie wichtig macht, in der alten Technik wiedergeben, so müßte das Ganze roh werden und ohne Atmosphäre. Er suchte deshalb eine Technik, die ihm erlaubte, einerseits die kleinste Einzelheit wiederzugeben, anderseits die Luft in flimmernder Bewegung fühlbar zu machen. So kam S. auf dem praktischen Wege der Naturbeobachtung zu seiner Farbenzerlegung, während gleichzeitig in Frankreich, Belgien und auch in Deutschland die Pointillisten ihren Divisionismus auf wissenschaftliche Theorien zurückzuführen suchten. S. blieb ohne Berührung mit diesen Leuten, trotzdem V. Grubicy sich alle Mühe gab, ihn zu einer Reise nach Paris zu bewegen. Er wollte seine Entwicklung in der Einsamkeit sich vollziehen lassen. So kam S. zu einer von den Pointillisten völlig verschiedenen Technik, indem er die ungebrochenen Farben in feinen Strichen wie dünnste Mosaik-

stäbchen nebeneinander legte. Dies hat den großen Vorteil, daß die zerlegten Farben schon bei kleiner Entfernung für das Auge sich in eine einheitliche vibrierende Masse auflösen und daß sie sich ausgezeichnet zur Wiedergabe der Gegenstände eignen, die S. sich gewählt, des feinen Berggrases, der körnigen Erde, des rauhhaarigen Viehs, der Struktur der Berge etc. Dann aber unterscheidet ihn dies grundsätzlich von den Pointillisten: sein Divisionismus hat der Linie niemals Eintrag gethan; es ist ihm gelungen, Vibration der Farbe mit der Linie zu vereinigen.

Die völlige Eroberung dieser Technik gelang S. erst nach und nach. Durch die ganze Savogninerzeit geht der Kampf um deren Beherrschung, die erst in der letzten Periode erreicht wird. Zwar zeigt gleich zu Beginn der Savogninerzeit die Zweitbearbeitung des „Ave Maria a trasbordo“ in der Wiedergabe des abendlich strahlenden Himmels Spuren der neuen Malweise, während das kurz nachher entstandene Bildnis von Vittore Grubicy noch den breiten flotten Strich der frühern Periode aufweist. Von da an aber tritt die neue Technik von Bild zu Bild kräftiger hervor (vgl. die Bilder „Schmelzender Schnee“, „Mädchen an der Sonne strickend“, „Kartoffelernte“, „Trinkende Graubündnerin“, „Heimkehr zum Stall“, „Alpe im Mai“). Sie bemächtigt sich zuerst des Vordergrunds und gewisser Gegenstände, bis sie endlich in der Zweitbearbeitung des Bildes „Die Scholle“ (seconda aratura) gleichmäßig das Ganze beherrscht. Damit aber war der Kampf um die Wiedergabe der hellsten Töne, besonders des Sonnenlichts, noch nicht zu Ende; an der Vervollkommnung seiner Technik hat S. bis zuletzt gearbeitet. Servaes beschreibt S.s eigentümliches technisches Vorgehen folgendermaßen. Zuerst ließ er die Leinwand mit Terpentin und Terra rossa grundieren, sodaß sie einen dunkelrostroten Flächenton bekam. Auf die also präparierte Leinwand zeichnete dann S. die Kompositionen seiner Bilder in großen weißen Strichen und einfachen farbigen Flächen auswendig auf; dann setzte er mit nur wenigen sehr langen und dünnen Pinseln, die er noch besonders spitzte, kurze fette Striche auf das Bild in denjenigen Farben, die er als Haupttöne zu verwenden dachte. Dazwischen blieben etwa gleichgroße Zwischenräume, die später, wenn es an die Modellierung ging, mit komplementären Farben ausgefüllt wurden. Hierauf wurden durch sorgfältiges Verreiben und Glätten die noch offenen Furchen zwischen den Farbenstrichen ausgeglichen und hie und da an besonders hellen Stellen zur Hebung der Leuchtkraft zwischen die Striche der Staub von zerriebenen Gold- und Silberblättern geschüttet. Dabei verwandte S. verhältnismäßig nur wenig Farben: zweierlei Weiß (Zinkweiß und Silberweiß), Schwarz, zweierlei Grün (Smaragdgrün, Kobalt), zweierlei Blau (Kobalt, Ultramarin), viererlei Gelb (Cadmium foncé, clair und moyen und daneben jaune de Mars), Orange und Rot (vermillon de Chine). Er brauchte ausschließlich Terpentin, niemals Firniß. Lila, Grau, Violett verwandte er nie.

Von Savognin aus besuchte S. die höchsten Gipfel und Täler, um überall die Natur und vor allem die Tiere in ihrem geheimsten Sein zu belauschen. Die erste Ausbeute der Zeit in Savognino kam 1888 in London und 1889 in Paris mit großem Erfolge zur Ausstellung. In Paris wurde das Bild „An der Tränke“ mit der goldenen Medaille ausgezeichnet, und 1892 holte sich S. auch in München und Turin die große Goldene. Savognino verdankt S. auch das Modell zu fast all seinen weiblichen Gestalten, von dem strickenden Mädchen an bis zum Triptychon, die treue Baba, die ihn als Dienerin überallhin begleitete und deren schlichte Schönheit so ganz in S.s Welt hineinpaßt.

Den Sommer 1893 verbrachte die Familie des Künstlers im Bauernhaus auf der Alpe von Tusagn. Von dort aus suchte S. jene kahle Alp auf, die in dem schwermütigen Bilde „Alpenweide“ verewigt ist, und hier malte er auch „Die schlechten Mütter“. Bald darauf entschloß man sich, Savognino ganz zu verlassen. Im Aug. 1894, während S. im Castello alle Riunite zu Mailand eine Kollektivausstellung seiner Werke veranstaltete, bewerkstelligte seine Frau die Uebersiedlung nach Maloja, wo sich die Familie in einem herrlich gelegenen Chalet über dem Silsersee bald völlig einlebte. Nur während der größten Winterkälte pflegte man sich ins Bergell nach dem geschütztern Soglio zurückzuziehen.

Der Uebergang aus dem mehr dörflich idyllischen Savognino nach dem hochgelegenen und weitausblickenden Maloja geschah nicht ohne Absicht und mußte für S.s Kunst bedeutsam sein. In Savognino hatte er sich mit der Alpenwelt aufs innigste vertraut gemacht und war er zur Beherrschung der neuen Malweise gelangt. Um sein großes synthetisches Werk, auf das er bewußt oder unbewußt hinsteuerte, schaffen zu können, bedurfte er der grandiosen, feiertäglichen Natur von Maloja. Etwas Feierliches, in höherm Maße, als es in der frühern Periode der Fall war, ist den Bildern der letzten Zeit eigen, ob nun der große Schmerz und wehmütiges Vergehen zur Darstellung gelangt („Rückkehr ins Heimatland“, „Glaubenstrost“, „Tod“) oder die Natur in ihrer Werde- und Reifelust („Frühlingsweide“, „Frühling in den Alpen“, „Heuernte“, „Leben“, „Natur“) oder Mensch und Natur im Zusammenklang der höchsten Empfin-

dung („Die Liebe am Quell des Lebens"). Die Bilder der letzten Periode haben eine größere Gebärde, was sich schon dadurch dokumentiert, daß fast überall das Uebersinnliche mit der Darstellung des realen Lebens sich verbindet („Glaubenstrost", „Liebe am Quell des Lebens", „Musikalische Allegorie", „Der Quell des Uebels" und die Lünettenbilder und Medaillons des Triptychons). S.s Neigung zu symbolischen und allegorischen Darstellungen — ein in seiner träumerischen, oft phantastischen Natur begründeter Zug — trat bereits in der letzten Periode der Savoginerzeit hervor, in der Gruppe jener buddhistischen Anschauungen entsprungenen „Nirwânabilder". „Die Hölle der Wollüstigen" und „Die schlechten Mütter" sind wohl die fremdartigsten unter S.s symbolischen Bildern und sind am meisten mißverstanden worden; dennoch bedeuten sie im Grunde nur eine Variation zu seinem alten Thema der Mütterlichkeit. In verschiedenen Bildern hatte der früh Verwaiste die Mutterliebe als den edelsten und reinsten, den Leben schaffenden und Leben erhaltenden Trieb verherrlicht oder sogar, in der Darstellung des Lebensengels, als „Dea christiana" vergöttert. In den Nirwânabildern suchte er diejenigen zu geißeln, die sich gegen das heilige Naturgesetz versündigt. „Die schlechten Mütter" sind in engsten gegensätzlichen Zusammenhang zu der „Frucht der Liebe" und dem „Lebensengel" zu bringen. Sie entstammen der gleichen Idee; das Hereinspielen buddhistischer Vorstellungen ist belanglos, ein zufälliger Reflex der Lektüre. Die Gestalten der durch die Schnee-Einsamkeit dahingetriebenen Büßerinnen sind so ganz poetisches Eigengut S.s wie etwa der später entstandene „Engel am Quell des Lebens", der mit den Engeln christlicher Tradition recht wenig Verwandtschaft hat. Einfacher und leichter verständlich freilich ist die Symbolik in den Bildern der letzten Phase, weil hier S. zumeist christlichen Jenseitsvorstellungen folgt („Glaubenstrost", Triptychon).

S.s Schaffenskraft war in seinen letzten Jahren eine ungeheure. Da seit den Mailänderjahren Alberto Grubicy alles Geschäftliche für ihn besorgte, konnte er sich ausschließlich mit der Kunst befassen. Er malte immer im Freien. Seine Bilder blieben in verschließbaren Kästen wohl verwahrt an Ort und Stelle, und oft hatte er mehrere Werke gleichzeitig in Arbeit, an denen er je nach der Beleuchtung zu verschiedenen Tageszeiten malte. War das Malen draußen nicht möglich, so zeichnete er, und auf diese Weise entstand jene große Zahl von Zeichnungen, welche die gleiche Strichtechnik aufweisen wie die Gemälde und in denen S. meist frühere Bilder nach neuen Anschauungsprinzipien neu erstehen ließ. Daneben griff er auch etwa zur Feder. Seine Selbstbiographie, seine Künstlerbekenntnisse und seine poetischen Träume, nicht zuletzt die herrlichen Briefe, die uns erhalten sind, zeigen, wie sehr S. Dichter und Idealist war.

Während S. in Maloja weilte, machten seine symbolischen Werke der letzten Savogninerperiode ihren Weg durch die europäischen Ausstellungen. Zwar waren 1891 in Berlin „Die schlechten Mütter" nur mit einer „ehrenvollen Erwähnung" absolviert worden, die S. entrüstet zurückwies; dagegen erhielt das gleiche Bild 1896 in Wien die goldene Staatsmedaille, und mit seinen symbolischen Schöpfungen erreichte S. im Herbst 1897 in den deutschen Städten einen ungeheuern Erfolg (auf der internationalen Ausstellung in Dresden erhielt er die große Goldplakette). Daraufhin nahmen seine Werke auch den Weg nach Amerika, wo sie auf der Zentralamerikanischen Ausstellung von Guatemala ebenfalls mit der großen goldenen Medaille ausgezeichnet wurden. Inzwischen faßte S. den eigentümlichen Plan, ein Riesenpanorama des Engadins für die Pariser Weltausstellung von 1900 zu schaffen. Das Projekt, durch die Presse und die Begeisterung der Engadiner anfänglich stark unterstützt, scheiterte jedoch an finanziellen Schwierigkeiten, worauf S. an das andere Riesenwerk ging, das „Triptychon der Alpenwelt." Auch dieses war für die Pariser Weltausstellung bestimmt. S. wollte darin eine Totalität geben: Natur und Leben in ihrer Ganzheit, die Gesamterscheinung des Engadins und die Summation seines künstlerischen Könnens. Das vollständige Bild lag im Entwurfe vor. Der linke Flügel des Triptychons „Das Leben" war vollendet, der rechte „Der Tod" untermalt, das Mittelstück „Die Natur" war fertig bis an den Alpenkranz, als S. sich am 18. Sept. 1899 mit diesem Mittelbild auf den Schafberg oberhalb Pontresina begab, um dort vor dem herrlichen Rundblick seinen Bergen die letzte Vollendung zu geben. Aber mitten in seinem Schaffen ereilte ihn der Tod. Infolge einer Erkältung zog sich S. eine Peritonitis zu, die ihn nach achttägiger Krankkeit, die er bei klarstem Bewußtsein, ohne Klagen und ohne Gedanken an den Tod ertrug, hinwegraffte. Die Verhältnisse in dem niedrigen Hüttchen, wo das Notwendigste fehlte, waren die denkbar ungünstigsten. Dennoch geschah alles für den Kranken, da sein Freund, Dr. Oskar Bernhard, die ganze Zeit bei ihm blieb und ihn mit äußerster Aufopferung pflegte. Am 28. Sept., 11 Uhr nachts, ging S. still und ohne Kampf aus dem Leben. Am Morgen des 29. Sept. trug man die Leiche auf einer Bahre, gefolgt von Gattin und Kindern, nach Pontresina hinab. Von dort wurde er im Sarge nach Maloja gebracht, und überall auf der traurigen Fahrt grüßten die

Kirchenglocken der Bergdörfer den großen, von seinem Volke tief betrauerten Toten. In der Kapelle von Maloja wurde die durch Dr. Bernhard einbalsamierte Leiche aufgebahrt. Am Sonntag um 2 Uhr, während eines furchtbaren Unwetters trugen die Freunde S.s, Dalbesio, Giovanni Giacometti, Way und Alberto Grubicy, den Meister zu Grabe. Auf dem Friedhofe von Maloja, der in dem „Glaubenstrost" festgehalten ist, liegt S.s Grab, das eine einfache Urne schmückt.

Wenn S. auch von Geburt Oestreicher, von Sprache Italiener war, so darf doch die Schweiz den Künstler in erster Linie für sich beanspruchen als den gottbegnadeten Priester der Schönheit unserer Berge, die seine wahre künstlerische Heimat geworden sind.

Seinen großen Künstler suchte das Engadin durch die Errichtung des Segantini-Museums in St. Moritz zu ehren. Das Museum (nach dem Modell von Architekt Hartmann in St. Moritz) wurde 1909 eröffnet. Ein einfacher, edler Bau, der in der Kuppelanlage etwelche Anklänge an S.s Entwurf für das Pariser Panorama zeigt. Das Museum, dessen Zustandekommen in erster Linie einem St. Moritzer Komitee unter der Leitung von Dr. O. Bernhard zu verdanken ist, enthält neben einer Bibliothek mit der gesamten Segantini-Litteratur und Reproduktionen seiner sämtlichen Bilder, neben zahlreichen Zeichnungen und Radierungen des Künstlers vorläufig zwei Bilder des Triptychons („Das Leben" und „Der Tod") und „Die beiden Mütter" als Deposita. Ferner sind hier die lebensvolle Bronzebüste S.s, ein Werk des russischen Fürsten Paolo Troubetzkoi (eine Abbildung in *Springer-Osborn,* Kunstgeschichte V, 5. Aufl., p. 424), und das edle, ursprünglich für Maloja bestimmte Denkmal des Mailänder Bildhauers Leonardo Bistolfi zur Aufstellung gelangt, und es ist anzunehmen, daß der Bestand dieses vornehmen Museums sich mit der Zeit noch vergrößern werde.

Kunstanschauung und Kunstprinzipien.

Auf eine Anfrage der italienischen Schriftstellerin Neera hin, wie S.s Werk einzuteilen wäre, antwortete der Künstler (mitgeteilt bei Villari, p. 130 f.): „Teilen Sie so ein: Mailand: Studien zum Verständnis technischer Werte, nämlich Perspektive, Landschaft, Figürliches, Symbolisches und Phantastisches, wie „Der tote Held"; Brianza: Studien zur Beherrschung der Methode des Gefühlsausdrucks und eine Rückkehr zur Naturstudie in „Schafschur" und „An der Barre"; Graubünden: Noch tiefere Naturstudien, unterbrochen durch einige symbolische und phantastische Kompositionen. Das Endziel meiner ununterbrochenen Studien ist, die Natur durchaus in ihrer Gesamtheit zu bemeistern, in all ihren Abstufungen, vom Sonnenaufgang bis zum Sonnenuntergang und vom Sonnenuntergang bis zum Sonnenaufgang, mit der eigentümlichen Struktur und Form aller Dinge, der Menschen, der großen und der kleinsten Tiere und endlich ein machtvolles und lebenskräftiges Werk zu schaffen, das ganz und gar ideal sein soll." Es ist bezeichnend, daß S. in diesem Künstlerbekenntnis kein Wort sagt von seiner Technik. Sie war ihm eben niemals wie den andern Divisionisten Selbstzweck, sondern immer bloß Mittel, und sie ergab sich ihm ohne wissenschaftliche Erwägung naturgemäß aus dem Objekt. Dennoch ist sie nicht als etwas Zufälliges, als ein bloßes Geschenk der farbenhellen Bündner Landschaft zu betrachten; dazu ist sie denn doch ein zu wichtiges Ingrediens seines Stils. Wohl ergab sie sich aus dem Objekt; dieses aber wählte S. so, wie seine Individualität es ihm gebot. Derselbe Drang, der den Knaben auf verschiedenen Fluchtversuchen aus engen Stuben in die Freiheit trieb und den Künstler aus Mailand von Stufe zu Stufe durch die Prealpi in die höchsten Höhen der Bündner Berge führte, zwang den einstigen Maler dumpfer, farbenschwerer Interieurs zum leidenschaftlichen Kampf um die Darstellung des hellsten Lichts in der Farbe und ließ den breiten Pinselstrich zu den feinen Farbfäden werden, in denen S.s Divisionismus zum Ausdruck kommt. S. suchte — wohl unbewußt — das Land, das der Kunst entsprach, die in ihm nach Leben rang. In den Bündner Bergen fand er das Objekt, an dem der Stil, der in seiner Natur begründet lag, sich herausbilden konnte. Hand in Hand mit dem Stil aber geht die Technik und auch die Wahl des Stoffs. Für die letztere hat man bei S. immer auf den Einfluß Millets hingewiesen. S. lernte den großen Franzosen in Pusiano durch photographische Reproduktionen kennen. Er war damals noch der Maler virtuoser Genrebilder. Bald nachher sehen wir ihn sich in ernsten Studien der Welt einfacher, mit der Natur verwachsener Menschen zuwenden. Das erste bedeutende Bild dieser Periode ist „Ave Maria a trasbordo", das stofflich wie eine Weiterbildung des „Angélus" empfunden wird. Die Bilder werden in den Kompositionen gebändigt und rhythmisch gegliedert. Es ist klar, die Bekanntschaft mit Millet bedeutet einen Markstein in S.s künstlerischer Entwicklung. Dennoch darf von einem Schülerverhältnis nicht gesprochen werden; ein solches gibt es in der Kunst überhaupt nur in äußerlichen und unwichtigen Dingen; niemals aber hat einer von dem andern den Stil geborgt. Der Weg, an dem der Markstein stund, führte nicht in fremdes Land, sondern in S. ureigenstes Gebiet, in das er früher oder später notwendig hätte kommen müssen. Millet half ihm nur den

Umweg über die genrehafte Kunst italienischer Tradition verkürzen. Der gleiche Trieb, der S. aus der Buntheit des städtischen Lebens in die Bergeinsamkeit zwang, ließ den Darsteller genrehafter Scenen zum Verherrlicher der ewigen Harmonie in der Natur werden.

Das Streben nach Harmonie tritt bereits in der Brianza-Periode hervor. Der Rhythmus wird strenger, gehaltener („Liebe in den Bergen", „Die letzten Mühen des Tages", „Nach dem Gewitter" etc.); die Empfindungen werden auf *einen* Ton gestimmt („Die Mütter", „Ave Maria in den Bergen" und „Ave Maria a trasbordo"); die Komposition wird schlicht, eindrucksvoll („Für unsere Toten", „Schlafender Hirtenknabe", „Einsegnung der Herde", „Frühmesse"), und die Vorliebe für die Gerade und für Parallelgliederung, die für S.s spätere Werke charakteristisch ist, tritt in einem Bilde wie „Alla stanga" schon überraschend stark zu Tage. Seine volle Durchführung aber gewinnt das Prinzip der Vereinheitlichung erst in Savognino. S. geht zu jenen Menschen, die noch in und mit der Natur leben. Er geht zu dem Landarbeiter, der in stiller Resignation, schlicht und natürlich und ohne Reflexion mit dem Geschick sich abfindet wie das Tier, das mit dem Tag lebt und seine Arbeit verrichtet als etwas Selbstverständliches. Und er sucht diese Menschen dort auf, wo sie, angesichts einer gewaltigen Natur klein und unbedeutend, sich eins fühlen mit dem Tier, das ihr treuer Lebensgefährte ist. Diese allgewaltige Natur aber betrachtet er von einem Punkt aus, wo sie nicht grausam und niederschmetternd erscheint. S. steigt auf jene Höhe, wo die Berge nicht mehr erdrücken, wo sie die Harmonie nicht stören, sondern nur noch als bewegte Linien im Hintergrund erscheinen. Ihre Größe und Wildheit ist zwar noch fühlbar; aber wir stehen nicht mehr unter ihrer Gewalt. Und von diesen Menschen in dieser Natur erzählt uns die typische Geschichte ihres schlichten Seins. Es ist das Leben mühevoller und ermüdender Arbeit, in das nur der Schmerz seine starken Akzente legt. Von der beglückenden Seite des Bauerntums, von stolzem Kraftgefühl, von der Lust der Ernte und befriedigtem Ausruhen am Feierabend vernehmen wir nichts. Wie eine leise Schwermut liegt es über diesen Menschen, die mit müde geneigtem Haupt unter dem abendlichen Himmel hinschreiten und für die es keinen Feierabend gibt. Sobald die schwere Arbeit aufhört, tritt der Schlaf in seine Rechte und überwältigt die von Mühsalen Erschöpften. Freilich, S. stellt nicht das reiche Bauerntum des fruchtbaren Tieflandes dar, sondern schlichte Bergbäuerchen, die ihr tägliches Brot erkämpfen müssen. Aber es gilt auch hier: S. wählte sich die Menschen so, wie sie seinem Stilgefühl entsprachen. Dieses aber trieb ihn immer wieder zur Darstellung jener sanften, auflösenden Melancholie, die sozusagen ihre Verkörperung in dem Bilde „Trübe Stunde" gefunden hat. S. schrieb an einen jungen Künstler (mitgeteilt bei Villari, p. 159): „Schwermut ist das schönste Gefühl in der Kunst, da der Schmerz, wenn er mit künstlerisch hohem Empfinden ausgedrückt wird, die süßeste Lust für die Seele bedeutet." Dieser Ausspruch enthält eine feinste Charakteristik von S.s eigener Kunst. Schon in der Brianzazeit hatte S., wie er selbst sagte, eine eigentümliche Vorliebe für „die süße Schwermut" der Abendstimmung; aber auch sein letztes Werk, das Mittelbild des Triptychons, ist eine grandiose Verherrlichung des sterbenden Tages. Selbst sein Porträt pflegte er in charakteristischer Weise seinem Stilgefühl anzupassen. Keines der Selbstbildnisse gibt auch nur eine Ahnung von der sprühenden Kraft, frischen Lebendigkeit und gemütlichen Bonhomie, die so beredt aus den Photographien sprechen, welche uns einen lebensfrohen S. mit blitzenden Augen und feinbelebtem Munde zeigen. In den Selbstbildnissen erscheinen die edeln Züge von einer schmerzlichen Trauer oder düstern Strenge umschattet, so daß Primo Levi mit Recht von einem „assyrischen König mit der Duldermiene eines Christus" reden konnte. Eine gewisse Schwermut finden wir in allen Werken S.s; selbst in dem jubelnden Bilde „Die Liebe am Quell des Lebens" hat sie auf den Zügen des jungen Mannes und des Engels ihre Spuren zurückgelassen; aber freilich, sie hat nichts Schweres oder Bedrückendes an sich, vielmehr geht eine beseligende Stille und befreiende Kraft von seinen Werken aus, sodaß in der That das Schwermütige in seiner Kunst — wie S. es verlangt — zur „süßesten Lust für die Seele" wird. Dies aber hängt davon ab, *wie* S. die Empfindung künstlerisch zum Ausdruck bringt. Wichtig ist da zunächst sein kompositionelles Prinzip. S.s charakteristische Linie ist die Gerade, und die Großzahl seiner Bilder zeigt Horizontalentwicklung und strenge Horizontalgliederung. Raschbewegte, stürzende oder wirbelnde Linien finden wir bei ihm nicht, und wenn ihn das Objekt — etwa der Kontur der Berge — zur Wiedergabe eigensinniger oder bewegter Linien zwingt, so weiß er diese Bewegungen durch antwortende und ausgleichende Kräfte etwa in der Gebung der Wolken oder des Vordergrunds so abzuschwächen, daß im Gesamteindruck doch wieder die Gerade den Tenor behält. Also die Komposition der schlichtesten ausgleichenden Ruhe. Dazu kommt nun S.s eigentümliche Art der Perspektive. Seine reifen Werke sind alle von hervorragender Tiefenwirkung. Dies erreicht S. durch die Tieferlegung des Horizonts

(vgl. z. B. das Bild „An der Barre“ mit der spätern Zeichnung), was eine Perspektive erfordert — wir kennen sie etwa von Leonardo — die uns die Welt in größerer Verkürzung zeigt, als sie die Wirklichkeit dem Auge des Erwachsenen bietet. Dieser den Horizont so ferne rückenden Perspektive aber verdanken wir das Gefühl der Befreiung und Leichtigkeit, das S.s Werk uns gibt und das man so gern nur dem Stofflichen der Berglandschaft zuweisen möchte, ohne daran zu denken, daß andere bei der Wiedergabe derselben Oertlichkeiten ganz andere Empfindungen in uns erwecken. Verstärkt wird die Wirkung noch durch die Art der Farbgebung, durch die Technik, und somit ist erst mit der völligen Durchführung seiner Technik auch S.s Stil ganz zum Durchbruche gelangt. Sie ermöglicht ihm, das Empfinden befreiender Klarheit auch in der Farbe auszudrücken, und indem sie durch die vibrierende Rhythmisierung der Oberfläche das Vielfache der Einzelheiten vereinheitlicht, wird sie zum wichtigen Ingrediens seiner auf Harmonie gerichteten Kunstweise.

Scheinbar nicht ganz in diese Harmonie hineinpassen will jener Zyklus symbolischer Gemälde, der S.s Kunst große Bewunderer, aber auch die größten Feinde eingetragen hat. Jedoch nur scheinbar. Als S. starb, hatten diese Werke gerade den Weg durch die europäischen Ausstellungen gemacht. In ihnen schien sich ein neuer S. zu offenbaren, und man redete gern davon, daß mit der Uebersiedlung in die höchsten Höhen des Engadins eine neue Phase in seiner Kunst verbunden sei, eine Umkehr von der realistischen zu einer idealistischen, transzendentalen Kunstauffassung. Und da man eine solche Umkehr nicht ohne Bedenken glaubte ansehen zu können, verstieg sich ein Biograph sogar zu dem wenig pietätvollen Diktum, der Tod habe den Künstler im richtigen Augenblick von hinnen genommen, bevor seine Kunst endgültig in den Wirrungen der Allegoristerei untergegangen. Dies alles beruht auf arger Verkennung von S.s Art. Erstens einmal war seine allegorische Phase eine vorübergehende. Er selbst spricht von „einigen symbolischen und phantastischen Kompositionen“, die seine Naturstudien „unterbrochen“ hätten. Seine Angehörigen und Freunde taxierten sie sogar als vorübergehende Launen. Das Triptychon wurzelt, trotz den Lünetten, fest im Boden der Realität. Vor allem aber lagen auch seine allegorischen Bilder nicht außerhalb der Welt seines eigensten Wesens und bezeichnen somit keine Umkehr, nicht einmal eine neue Phase. S., der in seinem Realismus so streng war, daß er kein Ding malte, das er nicht durch und durch kannte, keine Landschaft, mit der er nicht gelebt hatte, der in der Wiedergabe der kleinsten Blume so ängstlich getreu war wie in der Gebung der Struktur seiner Berge, war doch in seiner Kunstauffassung von Anfang an so ganz Idealist, daß er schier phantastische Anforderungen an die Kunst stellte. Bezeichnend hiefür ist schon die Art, wie seine Bilder entstanden. S. ging immer vom Bildgedanken aus, und die innere Vision war das Primäre. Die Natur war diesem großen Naturbeobachter und Naturverehrer nicht mehr als eine Helferin, um die Vision zum Bilde werden zu lassen, und diese war ihm so wichtig, daß er sogar die Skizze verpönte, weil er von ihr als einer verfrühten Veräußerung eine Schwächung und Zerstreuung des innerlich Geschauten befürchtete. Aber auch das Bild, die Verkörperung der Vision war S. nicht Hauptzweck der Kunst, sondern die immanente Idee. Sein ganzes Leben und Schaffen galt der Verschmelzung des Realismus mit dem Ideal. Er selbst bezeichnete der Neera gegenüber als Endziel seines Lebens das Kunstwerk, welches, die ganze Natur umfassend, doch ganz und gar ideal sei. Er wollte den Betrachtenden durch das Kunstwerk aus seiner eigenen trüben Welt in eine ideale hinüberführen. Mehr noch: er wollte direkt erziehen; denn er strebte vor allem darnach, edle Empfindungen durch die Kunst auszudrücken, die ihm nur als Mittel erschien, um die Menschen besser zu machen und ihnen zu geben, was die Religion geben sollte; ja, er redete sogar davon, daß die Zukunftskunst gleichsam als Geisteswissenschaft erscheinen müsse, deren Offenbarung das Kunstwerk sein werde. Diese so weit über die Grenzen bildender Kunst hinausweisenden Anforderungen sind Zeugen von S.s grenzenlosem, fast naivem Idealismus und Optimismus, und dies hätte seiner Kunst zum Verhängnis werden müssen, wenn sein Künstlerinstinkt, seine Genialität nicht dem Idealismus die Wage gehalten hätten.

Eine derartig religiöse Kunstauffassung mußte zur Symbolik und — vom Augenblick an, wo die religiösen Tendenzen sich spezialisierten — zur Allegorie führen. Dieser Zug dokumentierte sich bei S. schon früh. Die Periode des aller Symbolik fremden Genrebildes war nur kurz. Vom Augenblick an, wo S. sich der Welt des schlichten Landarbeiters zuwendet, da er die Natur dort aufsucht, wo sie in all ihren Erscheinungen übereinstimmt und ihm diese Uebereinstimmung zum Kunstprinzip wird, findet er ungesucht jene tiefe Symbolik, die im Einzelfalle die Allgemeinheit, in der Begebenheit die Gesetzmäßigkeit ahnen läßt. Er gewöhnt sich daran, das Ereignis sub specie aeternitatis zu sehen und im Moment das Symbol der Ewigkeit zu geben. Diese immanente Symbolik weist fast immer nach derselben Richtung: die Liebe, die Mütterlichkeit als die Wurzel alles Seins werden das Leitmotiv

seiner Kunst, welche die Kunst des Zusammenklangs ist. Aber S.s religiöses Bedürfnis beruhigte sich nicht bei diesen allgemeinen Vorstellungen. Philosophische Spekulationen, Beschäftigung mit den Ideen des Buddhismus und des Christentums treten in den Vordergrund; er wird von bestimmten Vorstellungen gepackt, die in seiner Phantasie körperliche Gestalt annehmen, und so entstehen seine allegorischen Bilder. S. schafft sozusagen eine neue Mythologie, geboren aus seiner eigenen, durch Lektüre genährten Vorstellungswelt. Man hat ihm dies zum Vorwurf gemacht. Mit Unrecht; denn das Künstlerische hat unter diesen kunstfremden Tendenzen niemals gelitten. S. war viel zu sehr Künstler und Realist, als daß er die Gebilde seiner Phantasie außerhalb die Naturgesetze gerückt hätte. Er war so eng verwachsen mit der Natur, daß er wie diese organisch und zweckmäßig schuf, auch dort, wo er Unwirkliches darstellte, und dieses Unwirkliche wußte er so ganz mit der wirklichen Welt zu vereinigen, daß seine allegorischen Gestalten wie Verkörperungen des Genius loci jener Welt anmuten, in der sie erscheinen. S. stellt seine Phantasiegebilde nicht willkürlich in die Umgebung hinein; sie wachsen ihm organisch aus seiner Natur heraus. Deshalb sind auch seine allegorischen Bilder immer reine Kunstwerke. Ob es sich nun um die klare Versinnbildlichung im Engel des Lebens oder um die komplizierte Allegorie der schlechten Mütter handle, ob er seine Engelsgestalten zu einer so gemeinverständlichen Paraphrase wie im „Glaubenstrost“ oder einer so ungewöhnlichen wie in der „Liebe am Quell des Lebens“ verwende, immer sind sie künstlerisch verständlich, da sie niemals aus dem harmonischen Ganzen des Bildes herausfallen. S.s allegorische Episode ist somit nicht als eine Verirrung oder Umkehr zu betrachten; die Bilder dieser Zeit liegen künstlerisch auf einer Linie mit den frühern Werken von Savognino und dem Triptychon. Etwas Fremdes kommt nur dort in S.s Kunst, wo er sich ausnahmsweise einmal von außen beeinflussen ließ, wie in der „Musikalischen Allegorie“ mit ihren sehr stark an die englischen Präraffaeliten erinnernden Geniengestalten.

Das Triptychon betrachtete S. als das erste seiner vier großen Lebenswerke. Er wollte in ihm eine Zusammenfassung alles dessen geben, was er in seinen frühern Bildern gesagt, die ihm nur als Vorstudien für seine Riesenwerke erschienen. Durch seinen Sohn Gottardo wissen wir, daß S. nach dem Triptychon noch einen christlichen Himmel, dann ein mittelalterliches Epos, dann ein römisches malen wollte. Wir hätten aus diesen Werken S.s Idee von der Vergangenheit vernommen, wie uns seine bestehenden Bilder „die Idee der Gegenwart und seiner religiösen, naturgemäßen Empfindung“ geben. Mit dem römischen Epos gedachte er seine Künstlerlaufbahn abzuschließen. „Dann,“ sagte er seinem Sohne, „werde ich das gesagt haben, was ich mit dem Pinsel zu sagen hatte, und werde mich zurückziehen und schreiben.“

S.s Künstlerlaufbahn wurde an einer Stelle abgebrochen, wo der Weg noch mächtig bergan führte. Er war noch kein Vollendeter; das wußte er selbst am besten. Zwar bietet seit Savognino fast jedes seiner Bilder etwas Vollendetes: aber er, der sich selbst als einen ewig Lernenden betrachtete, hatte es in seinem Willen, die Anforderungen an sich immerfort zu steigern, und in dem Maße, wie seine Aufgabe wuchs, mußten auch seine Kräfte wachsen. Wie vollendet auch das Werk ist, das S. uns hinterlassen, sein Weg hätte ihn immer noch aufwärts geführt.

Werke.

Das Verzeichnis folgt in der Hauptsache dem Katalog im großen Werke von Servaes (Besitzänderungen konnten nicht alle festgestellt werden).

a. Oelgemälde und dazugehörige Zeichnungen und Pastelle.

1. Mailand, 1878—1881.

1) „Der Chor von Sant'Antonio“, 1879 vollendet. H. 117; Br. 81. Bes.: Frau M. Melano Barberis, Turin.
2) „Die Brücke an der Straße San Marco in Mailand.“
3) „Bildnis der Frau Torelli.“ H. 120; Br. 90. Bes. Justizrat Kempner, Berlin.
4) „Der tote Held“ („Il prode“). Bes.: Pompeo Mariani, Monza. Darnach 2 Zeichnungen und 1 Pastell.
5) „Die Schwindsüchtige“ („Tisi galoppante“). Zerstört.
6) „Ninetta aus Verzee.“ Bes.: G. B. Bareggi, Mailand.
7) „Die Falknerin“ („La falconiera“). H. 180; Br. 115. Bes.: Advokat Podreider, Mailand.
8) „Der Glöckner“ („Il campanaro“). H. 140; Br. 70. Bes.: Giovanni Torelli, Mailand.
9) „Stallinterieur.“ *a.* Mit Pferd. H. 40; Br. 50. *b.* Mit Hühnern. H. 30; Br. 41. Bes.: G. Torelli, Mailand.
10) Vier Stillleben. Bes.: A. Casiraghi, Mailand.
11) „Bildnis des Herrn Pisonis.“ Bes.: G. Pisonis, Mailand.
12) „Studienkopf“ (Porträt der Schwester?). H. 35; Br. 30. Bes.: G. Torelli, Mailand.
13) „Kopf eines lachenden Mädchens.“ H. 28; Br. 44. Bes.: Dr. O. Bernhard, St. Moritz.
14) „Der Redefoß“ und andere Landschaften. Bes. unbekannt.

2. Brianza, 1881—1886.

15) „Mit den Enten“ („Colle anitre“). Zwei Fassungen: *a.* H. 120; Br. 65. Bes.: Manusardi, Mailand. *b.* Bes. unbekannt.
16) „Wasserschöpfendes Mädchen“ („Alla fontana“). In Haager Privatbesitz. Darnach eine Zeichnung und ein Pastell.

17) „Pompeiana." In Haager Privatbesitz. Darnach eine Zeichnung.
18) „Amazzone" („L'Amazzone al pozzo"). In Londoner Privatbesitz.
19) „Pferde in der Tränke" („Cavalli all'abbeveratoio"). 1882. Kleines Bild. Bes.: Kunsthandlung J. P. Schneider, Frankfurt a. M.
20) „Studie einer Schnepfe." 1882. Bes.: Kunsthandlung J. P. Schneider, Frankfurt a. M.
21) „Meine Familie." 1882. Bes. unbekannt.
22) „Die Amme" („Dalla baila"). Bes.: B. Crespi, Mailand.
23) „Ganz kleine Schafe" („Piccolissime pecore"). In Rotterdamer Privatbesitz.
24) „Der Tag der Heiligen" („Il dì dei santi"). In Rotterdamer Privatbesitz.
25) „Schafe im Rauch" („Il fumo"). In Brüsseler Privatbesitz. Darnach eine Zeichnung in London.
26) „Singendes Mädchen mit flötendem Hirtenbuben" („Pastorale"). Bes. unbekannt. Darnach die Zeichnung in Frankfurter Privatbesitz. (Abgeb. Primo Levi, Segantini, p. 12).
27) „Ave Maria bei der Ueberfahrt" („Ave Maria a trasbordo"). 1882. Erste Fassung, zerstört.
28) „Liebe auf den Alpen" („Amore sui monti" und „Un bacio alla fontana"). H. 90; Br. 70. In engl. Privatbesitz.
29) „Heimkehr zum Schafstall" („Ritorno all' ovile"). 1882. In Londoner Privatbes. Darnach Zeichnung.
30) „Mondschatten" („Effetto di luna"). 1883. Bes.: V. Grubicy, Mailand. Darnach Zeichnung und Pastell in Haager Privatbesitz.
31) „Träumendes Hirtenmädchen" („Pastorella"). H. 45,5; Br. 28. Bes.: Dr. O. Bernhard, St. Moritz. Darnach die Zeichnung im Besitz der Kunsthandlung Dowdeswell, London.
32) „Hirtengesellschaft mit Schafen an einer Quelle" („Pastorale"). Großes Bild. Bes. unbekannt (Rotterdam ?).
33) „Der verliebte Hirtenknabe" („Pastore innamorato"). In Rotterdamer Privatbesitz. Darnach ein Pastell.
34) „Das Neugeborene" („Uno di più"). H. 65; Br. 50. In Eßlinger Privatbesitz. Darnach ein Pastell.
35) „Die leere Wiege" („La culla vuota"). H. 65; Br. 46. Bes.: G. Torelli, Mailand. Darnach zwei Zeichnungen.
36) „Fra Angelico" („Allora"). 1883. H. 77; Br. 45. In Mailänder Privatbesitz. Darnach eine Zeichnung.
37) „Atelierscene" („Oggi"). 1883. H. 77; Br. 45. In Mailänder Privatbesitz.
38) „Im Stall" („La stalla"). 1883. In Haager Privatbesitz. Darnach eine Zeichnung.
39) „Andacht am Kreuz" („Pei nostri morti"). Darnach das Pastell in der Nationalgalerie, Berlin.
40) „Lagernde Hirtin mit flötendem Hirtenbuben" („Idillio"). In Mailänder Privatbesitz. Darnach ein Pastell.
41) „Lagernde Hirtin" („Maggio"). In Mailänder Privatbesitz. Darnach ein Pastell.
42) „Ave Maria in den Alpen" („Ave Maria sui monti"). In Privatbesitz zu Legnano. Darnach ein Pastell.
43) „Heimkehr von der Weide" („Ritorno dal pascolo"). Darnach das Pastell in der k. k. Akademie der bildenden Künste, Wien.
44) „Der Dudelsackpfeifer" („I zampognari di Brianza"). 1883. H. 100; Br. 200. In Mailänder Privatbesitz. Darnach Zeichnung und Pastell.
45) „Gewitter in den Alpen" („Un temporale sulle Alpi"). 1883. Frei verwertet in Zeichnung und Pastell.
46) „Nach dem Gewitter" („Sull' Alpe dopo un temporale"). In Mailänder Privatbesitz.
47) „Die Mütter" („Le madri"). In Mailänder Privatbesitz. Darnach Zeichnung und Pastell in Haager Privatbesitz.
48) „Die Reisigsammlerin" („La fascina"). In Mailänder Privatbesitz. Darnach eine Zeichnung.
49) „Die letzten Mühen des Tages" („Le ultime fatiche del giorno"). 1884. H. 117,5; Br. 81,5. Bes.: Ungarisches Nationalmuseum in Budapest. Frei verwertet in einer Zeichnung.
50) „Die Kürbissammler" („La raccolta delle zucche"). In Mailänder Privatbesitz. Darnach Zeichnung.
51) „Die Coconernte" („Il raccolto dei bozzoli" oder „delle galette"). 1884. Darnach ein Pastell.
52) „Die Einsegnung der Herde" („La benedizione delle pecore" oder „Un giorno di San Sebastiano"). In Mailänder Privatbesitz. Darnach Zeichnung und Pastell, dieses im Besitz von Dr. O. Bernhard, St. Moritz.
53) „Die Furt" („Cavalli al guado"). H. 100; Br. 180. In Mailänder Privatbesitz. Darnach Zeichnung und Pastell, dieses im Besitz der k. k. Akademie der bildenden Künste, Wien.
54) „Die Liebe zum Kreuz" („Un bacio alla croce"). 1884. In Haager Privatbesitz. Darnach Zeichnung.
55) „Erste Lorbeeren" („Primi allori"). Darnach das Pastell „Liebespaar am Brunnen", in der kgl. Nationalgalerie, Berlin.
56) „Die Ueberschwemmten" („Gli inondati"). In Pariser Privatbesitz.
57) „Der Vater ist tot" („Babbo è morto"). In Mailänder Privatbesitz. Darnach eine Zeichnung.
58) „Die Verwaisten" („Gli orfani"). 1885. Darnach Pastell. Bes.: seinerzeit Galerie Henneberg, Zürich.
59) „Kopf eines kranken Kindes" (der Sohn Gottardo). 1885. Bes.: Kunsthandlung J. P. Schneider, Frankfurt a. M.
60) „Der Ertrag des Hirten" („Il reddito del pastore"). Bes.: Kunsthandlung Dowdeswell, London. Darnach eine Zeichnung.
61) „Alter Mann bei der Schafschur" („Vecchio che tosa pecore"). Bes.: A. Grubicy, Mailand.
62) „Frühmesse" („A messa prima"). H. 105; Br. 200. Bes.: Kunsthandlung A. Grubicy, Mailand.
63) „Schafschur" („La tosatura delle pecore"). H. 120; Br. 200. In Mailänder Privatbesitz. Darnach drei Zeichnungen und ein Pastell.
64) „An der Barre" („Alla stanga"). 1886. H. 180; Br. 400. Bes.: Galleria Nazionale, Rom. Darnach eine Zeichnung.
65) Verschiedene Stillleben. Teils in Mailänder Privatbesitz, teils im Besitz der Kunsthandlung A. Grubicy, Mailand.
66) „Tote Gans." H. 115; Br. 80. In Budapester Privatbesitz.
67) „Truthahn." H. 115; Br. 80. Bes.: Kunsthandlung Grubicy, Mailand.

3. Savognino, 1886–1894.

68) „Die weiße Kuh." 1886. In Mailänder Privatbesitz.
69) „Schafe unter Dach" („Contrasto di luce"). Besitzer unbekannt (London?).
70) „Ave Maria bei der Ueberfahrt" („Ave Maria a trasbordo"). Zweite Fassung. 1887. H. 120; Br. 91. In Kölner Privatbesitz. Darnach drei Zeichnungen und ein Pastell, dieses in Trientiner Privatbesitz.
71) Bildnis von Vittore Grubicy, bezeichnet: All'amico V. G. Savognino 1887 G. S. Op. LXXIII. H. 151; Br. 91. Bes.: Städt. Museum, Leipzig. Vgl. den Kat. des Mus. d. bild. Kste. in Leipzig 1909, p. 134. Dort eine Abbildung.
72) „Die Pflüger" („Aratura prima"). Zerstört. Abgeb. Primo Levi, Segantini.
73) „Meine Modelle." Bes.: Kunsthandlung Dowdeswell, London. Darnach zwei Zeichnungen in Frankfurter Privatbesitz.
74) „Die braune Kuh" („Vacca bruna al trogolo", „Vacca che beve"). Bezeichnet: Opus LXXVI, 1887. H. 85; Br. 69. In Düsseldorfer Privatbesitz. Darnach das Pastell in der Albertina zu Wien.
75) „Schlittende Dame." Bezeichnet: Opus LXXVII, 1888. Besitzer unbekannt.
76) „Schmelzender Schnee" („Lo squagliarsi delle nevi"). Besitzer unbekannt. Darnach zwei Zeichnungen, wovon eine seinerzeit in der Galerie Henneberg, Zürich.
77) „Schimmel auf der Weide." H. 85; Br. 100. Bes.: Kunsthandlung A. Grubicy, Mailand. Darnach eine Zeichnung.
78) „Mädchen an der Sonne strickend" („Ragazza che fa calze"), bez.: Opus LXXX, 1888. H. 60; Br. 100. Bes.: Eidg. Gottfried Keller-Stiftung, deponiert in der Kunstsammlung zu Zürich. Vgl. *C. Brun*, Jahresber. Gottfr. Keller-Stiftg. 1908. Dort eine Abbildung.
79) „Kartoffelernte" („Raccolto delle patate"). H. 115; Br. 220. In Wiener Privatbesitz.
80) „An der Tränke" („Vacche aggiogate"), bez. Opus LXXXII, 1888. H. 85; Br. 142. Bes: Eidg. Gottfried Keller-Stiftung, deponiert in der Oeffentlichen Kunstsammlung zu Basel. Vgl. *C. Brun*, Jahresber. Gottfr. Keller-Stiftung 1904, p. 6/7. Dort eine Abbildung und die Wiedergabe eines Briefes Segantinis vom 30. Nov. 1898 an Henneberg, den frühern Besitzer des Gemäldes. Cf. auch den Kat. der Ausst. der Keller-Stiftung in der Gal. Henneberg 1904, p. 41 (*Brun*).
81) „Trinkende Graubündnerin" („Costume Grigione"). H. 50; Br. 75. In Mailänder Privatbesitz. Darnach zwei Zeichnungen.
82) „An der Bergquelle." Bes.: Kunsthandlung Paul Cassirer, Berlin.
83) „Stunden des Morgens" („Ore del mattino"). 1888. H. 135; Br. 95. Bes.: Kunsthandlung A. Grubicy, Mailand.
84) „Die beiden Mütter" („Le due Madri"). 1889. H. 160; Br. 300. Bes.: Kunsthandlung A. Grubicy, deponiert im Segantini-Museum, St. Moritz. Darnach die Detailzeichnung „Mutter und Kind."
85) „Ein Rosenblatt" („Petalo di rosa"). 1889. In Turiner Privatbesitz.
86) „Die Frucht der Liebe" („Da un fiore dell' alpe", „Frutto d' amore"). Bes.: Kunsthandlung A. Grubicy, Mailand. Darnach Pastell und Zeichnung.
87) „Heimkehr zum Stall" („Ritorno all' ovile"). 1889. H. 80; Br. 135. Bes.: Kunsthandlung A. Grubicy, Mailand. Darnach Zeichnung und Pastell.
88) „Alpe im Mai" („Alpe di maggio"). H. 70; Br. 120. Bes.: Kunsthandlung A. Grubicy, Mailand.
89) „Liebevolle Mutter" („Madre amorosa"). H. 60; Br. 105. In Mailänder Privatbesitz.
90) „Die Scholle" („Seconda aratura"). 1890. H. 116; Br. 227. Bes.: Neue Pinakothek, München.
91) „Spinnerin im Stall" („All' arcolaio"). H. 55; Br. 85. Bes.: National Art Gallery, Adelaide, Australien. Darnach Zeichnung und Pastell. Die Zeichnung in Frankfurter Privatbesitz.
92) „Die verregnete Kuh" („La vacca bagnata"). 1890. H. 60,5; Br. 109. In Frankfurt. Privatbesitz. Darnach die überhöhte Zeichnung „Kuh im Gehöft."
93) Selbstporträt. 1890. Bes. unbekannt.
94) „Die Hölle der Wollüstigen" („Il castigo delle lussuriose, Nirwâna"). 1891. Bes.: Museum zu Liverpool. Hiezu „Nirwâna", Sgraffito.
95) „Heimkehr vom Gehölz" („Ritorno dal bosco"). Darnach das Pastell im Besitz des Eidg. Departements des Innern.
96) „Hirtin, die Augen beschattend" („Mezzogiorno sulle Alpi"). 1891. H. 78; Br. 70. In Breslauer Privatbesitz.
97) „Hirtin am Baum" („Merriggio"). 1892. In Münchener Privatbesitz. Darnach eine Zeichnung.
98) „Auf der Altane" („Sul balcone"). 1892. H. 63; Br. 38. Bes.: Eidg. Gottfr. Keller-Stiftung, dep. im Rätischen Museum zu Chur. Vgl. *C. Brun*, Jahresber. G. Keller-Stiftung 1905, p. 7/8. Dort eine Abbildung. Cf. auch den Kat. der Ausst. der Keller-Stiftung in der Gal. Henneberg 1904, p. 41 (*Brun*).
99) „Ruhe im Schatten" („Riposo all' ombra"). 1892. H. 44; Br. 68. In Hamburger Privatbesitz.
100) „Trübe Stunde" („Ora mesta"). 1892. H. 82; Br. 161. Bes.: Nationalgalerie Berlin.
101) „Trübe Stunde" (kleinere Wiederholung). H. 40; Br. 60. In Mailänder Privatbesitz. Eine Skizze des gleichen Sujets in Trientiner Privatbesitz.
102) „Verendetes Wild" („Capriolo morto"). 1892. H. 65; Br. 110. In Wiener Privatbesitz.
103) „Toter Kapaun" („Cappone di Stiria"). H. 60; Br. 90. Bes.: Kunsthandlung A. Grubicy, Mailand.
104) „Schlummerndes Mädchen im Schafstall" („Nell' ovile"). H. 68; Br. 115. In Dresdner Privatbesitz.
105) „Der Lebensengel" („Angelo della vita", „Dea christiana"). In Mailänder Privatbesitz.
106) „Der Lebensengel" (kleine Wiederholung, in Tempera). 1894. H. 59,5; Br. 48. Bes: Ungarische Landes-Bildergalerie, Budapest.
107) „Die Göttin der Liebe" („Dea d' Amore", „Dea pagana"). Oval: H. 190; Br. 130. Bes.: Kunsthandlung A. Grubicy, Mailand. Dazu Aktzeichnung.
108) „Die schlechten Mütter" („Cattive Madri"). 1894. H. 120; Br. 225. Bes.: K. k. Ministerium für Kultus und Unterricht, Wien. Hiezu „Die Kindsmörderinnen", Sgraffito.
109) „Alpenweide" („Pascoli alpini"). 1893/94; vollendet und signiert 1895. H. 165,5; Br. 272,5. In Wiener Privatbesitz.

4. Maloja, 1894—1899.

110) „Bildnis der alten Frau Casiraghi." Bes.: Casiraghi, Mailand.
111) „Auf Maloja." Studie zum folgenden Bild. H. 60; Br. 124. Bes.: Kunsthalle Hamburg.
112) „Rückkehr ins Heimatland" („Ritorno al paese nativo"). 1895. H. 159; Br. 298. Bes.: Nationalgalerie, Berlin.
113) „Frühlingsweide mit weißer Kuh" („Pascoli di primavera"). H. 100; Br. 160. Seinerzeit in der Galerie Henneberg, Zürich.
114) „Kuh am Trog." H. 60; Br. 40. In Privatbesitz zu Göding (Mähren).
115) „Glaubenstrost" („Il dolore confortato dalla fede"). Unteres Bild: H. 150, Br. 130; oberes Bild: H. 84, Br. 130. Bes.: Kunsthalle Hamburg.
116) „Die Liebe am Quell des Lebens" („Amore alla fonte della vita", „Fontana della giovinezza"). 1896. H. 75; Br. 112. In Petersburger Privatbesitz. Dazu die Aktstudie: „Liebendes Paar." Darnach die Zeichnung mit gleichem Titel.
117) „Die Quelle des Uebels" („Fonte del male"). 1897. H. 78; Br. 123. In Wiener Privatbesitz. Darnach eine Zeichnung.
118) „Musikalische Allegorie", Triptychon („Evocazione creatrice della musica"). 1897. H. 52; Br. 91. In Mailänder Privatbesitz.
119) „Bildnis eines Wohlthäters" („Ritratto d'un benefattore"). H. 190; Br. 115. Bes.: Ospedale maggiore, Mailand.
120) „Frühling in den Alpen" („Raffigurazione della primavera sulle alpi"). 1897. H. 116; Br. 227. Bes.: Galerie Stern, San Francisco (Kalifornien).
121) „Bildnis einer deutschen Dame." 1898. H. 115; Br. 121. In Berliner Privatbesitz.
122) „Heuernte" („Raccolto del fieno"). 1899. H. 170; Br. 145. In Mailänder Privatbesitz. Darnach (oder dazu?) zwei Zeichnungen.
123) „Kartoffelschälerin." H. 50; Br. 37. Bes.: Dr. O. Bernhard, St. Moritz.
124) „Landschaft." H. 90; Br. 140.
125) „Landschaft mit Frau." H. 90; Br. 140.
126) „Baumwurzel." H. 80; Br. 55.
127) „Alpenrose." H. 70; Br. 70. Unvollendet. Dazu eine Zeichnung.
128) „Edelweiß." Unvollendet. H. 70; Br. 70. Dazu die Zeichnung im Bes. von Dr. O. Bernhard, St. Moritz. Nr. 124—126 Studien zu Nr. 127 und 128. Teile vom „Triptychon der Alpenwelt." Bes.: Kunsthandlung A. Grubicy, Mailand.
129—131) „Das Triptychon der Alpenwelt." Dazu der Karton im Besitze der Familie Segantini, Maloja. *a.* „Das Leben, Werden" („La Vita"). H. 190; Br. 320. Bes.: Kunsthandlung Grubicy, Mailand, deponiert im Segantini-Museum in St. Moritz. *b.* „Die Natur, Sein" („La Natura"). Berge unvollendet. H. 235; Br. 400. In Pariser Privatbesitz. *c.* „Der Tod, Vergehen" („La Morte"). Unvollendet. H. 190; Br. 320. Bes.: Kunsthandlung A. Grubicy, Mailand, deponiert im Segantini-Museum in St. Moritz.
132) „Gletscherlandschaft." Unvollendet, ergänzt von Giacometti. H. 76; Br. 126. Bes.: Dr. O. Bernhard, St. Moritz.

Selbständige (nicht im Anschluß an Gemälde entstandene) Zeichnungen und Pastelle.

1 und 2) „Eingeschlafener Hirtenbub." Zeichnung und Pastell.
3) „Mein Sohn." Zeichnung.
4) „Auszug der Herde." Zeichnung.
5) „Am Brunnen." Pastell.
6) „Zwei Mädchen an einer Quelle." Pastell.
7) „Letzte Messe." Pastell.
8) „Winter im Engadin." Pastell, in Mailänder Privatbesitz.
9) „Die Glaubenszuversicht" („La fede"). Pastell, im Besitz der kgl. Nationalgalerie, Berlin.
10) „Sitzendes Bauernmädchen" („La montanara"). Zeichnung, im Besitz des kgl. Kupferstichkabinetts in Dresden.
11) „Zwei Damen in Pelz." Zeichnung.
12) „Trinkender Hirt." Pastell, in Turiner Privatbesitz.
13) „Die heiße Stunde" („Ora del caldo"). Zeichnung, im Besitz der Kunsthandlung Dowdeswell, London.
14) „Herbstsonne." Pastell.
15) „Auf der Alpe." Pastell.
16) „Letzte Strahlen." Pastell.
17 und 18) „Feldarbeiter." Zwei Zeichnungen.
19) „Der Säemann." Zeichnung.
20) „Verkündigungsengel" („La voce"). Zeichnung.
21) „Die Verkündigung" („L'annunziazione del nuovo verbo"). Zeichnung.
22) „Ewiges Leben." Pastell.
23) „Ewige Liebe." Pastell, in Turiner Privatbesitz.
24) „Ewiger Schmerz." Pastell, in Turiner Privatbesitz.
25) „Sünde und Reue." Pastell.
26 und 27) Zwei Zeichnungen zur holländischen illustrierten Prachtbibel.
28) „St. Moritz bei Nacht." Zeichnung für ein Oberbild des „Triptychons der Alpenwelt."
29) Entwurf für das Gebäude eines Alpenpanoramas für die Pariser Weltausstellung von 1900.
30—32) Selbstbildnisse 1890, 1895, 1898.

Litteratur.

S.s eigene Schriften.

„Betrachtungen über Kunst", geschrieben im Jan. 1891, publiziert im Mai 1894 im Katalog der „Esposizioni riunite", Mailand.
„Il sogno d'un lavoratore." 1893. (Manuskript.)
Autobiographie, veröffentlicht im Focolare vom 15. März 1896.
„Neue Betrachtungen über Kunst." Dank einer französischen Rundfrage als Antwort auf Leo Tolstois Buch „Was ist die Kunst?" geschrieben. Deutsch zuerst veröffentlicht im „Ver sacrum", 1899, II. Jahrg., Heft V.
In Vorbereitung: Segantinis Briefe, herausgegeben von Bianca Segantini.

Hauptsächlichste Werke über S.

William Ritter, Giovanni Segantini. Mit 6 Tafeln und 16 Abbild. im Text. Sonderabdruck aus den Graph. Künsten. Wien 1897. — *Primo Levi,* Segantini. Rom 1900 (78 S., Sonderabdr. aus der Rivista d'Italia). — *Robert de la Sizeranne,* In memoriam. Giovanni Segantini, le peintre de l'Engadine. Revue de l'Art ancien et

moderne, Nov. 1899, Bd. VI, Nr. 32. — *L. Villari*, Giovanni Segantini, The story of his life together with 75 reproductions of his pictures in half tone and photogravure. London 1902. — *Franz Servaes*, Giovanni Segantini, sein Leben und sein Werk, herausgeg. vom k. k. Ministerium für Kultus und Unterricht. Mit 63 Kunstbeilagen. Wien 1902. Verlag von Martin Gerlach & Co. Dazu: Kleine vom Verfasser revidierte Volksausgabe mit gleichem Titel und Text, mit 26 ganzseitigen Tafeln. Leipzig 1907. Verlag von Klinkhardt & Biermann. In der Sammlung „Bücher der Kunst", Bd. I. — *Marcel Montandon*, Segantini. Mit 97 Abbild. und 4 farbigen Einschaltbildern. In der Sammlung „Künstler-Monographien", herausgeg. von H. Knackfuß, Bd. LXXII. Bielefeld u. Leipzig 1904. Verlag von Velhagen & Klasing. — *Ders.* vorher, 1903, im Sept.-Heft 1 von Velh. & Klasings Monatsheften, Jahrg. 18, p. 17—30. Mit 4 Kstbeil. in Facsimilewiedergabe u. 15 Textabbild. in Tondruck. — *Max Martersteig*, Giovanni Segantini. Mit 12 Vollbildern in Tonätzung. In der Sammlung „Die Kunst", herausgeg. von Richard Muther. 2. Aufl. 21. Bd. Berlin, Bard, Marquardt & Co. — Giovanni Segantini. Mit einem Geleitwort von *Wilh. Kotzde*, herausgeg. von der Freien Lehrervereinigung für Kunstpflege. Mit 17 Abbild. Mainz 1908. Verlag von Jos. Schatz. — *F. Avenarius*, Segantini. Mit 6 Abbild. Kunstwart, 2. Januarheft 1908. — *Gottardo Segantini*, Giovanni Segantinis religiöses Empfinden im Leben und in der Kunst. „Morgen", Wochenschrift für deutsche Kultur, Nr. 34 u. 35. Aug. 1908. — *Ders.*, Giovanni Segantini. Mit 14 Abbild. „Die Schweiz" 1909, Heft XI. — *Springer*-Osborn, Kstgesch. V, 5. Aufl., p. 397—399, 482. Mit 2 Abbild. — Weitere Litt. verzeichnet bei *Servaes* (großes Werk), p. 130 ff.

Maria Waser-Krebs.

Segantini, Gottardo, Maler und Radierer, der älteste Sohn des Malers Giovanni S. und der Bruder des Mario S. Er wurde geboren zu Pusiano am 25. Mai 1882. Nach dreijährigem Unterricht in der deutschen Sprache besuchte der Knabe drei Jahre lang die Dorfschulen von Savognino und Maloja und wurde dann durch einen Hauslehrer in italienischer Sprache und Litteratur unterrichtet. Nachdem er bereits im letzten Lebensjahre des Vaters in dessen Atelier mit leichtern Vorarbeiten beschäftigt gewesen, ging er 1899 für einige Monate nach Mailand auf die Akademie, begab sich dann aber im Winter nach Zürich, um sich für Ingenieur-Studien am Polytechnikum vorzubereiten. Durch Berlepsch (s. d.) angeregt, wandte er sich hierauf der dekorativen Kunst zu, und in ihrem Dienste malte er 1905 die Decke des Speisesaals im Hotel Schweizerhof zu St. Moritz. Nach zwei Stunden Unterricht im Radieren bei Hermann Gattiker in Zürich (s. d.) widmete er sich mit viel Energie dieser Kunst, und so entstanden nach und nach über 30 Radierungen nach Werken seines Vaters, darunter „Ave Maria a trasbordo", „Das strickende Mädchen", „Die Scholle", „Zwei Mütter" und das Triptychon. Neben diesen getreuen und fein nachempfundenen Nachbildungen entstanden verschiedene Originalradierungen wie „Prometheus", „Phaëthon", „Kain und Abel", „Der tote Held" und verschiedene Oelgemälde, so einige Engadiner Landschaften, eine „Pietà" und das Bildnis der Schwester.

Während dieser Zeit selbständiger Studien weilte S. mit Ausnahme eines Münchner Aufenthalts und zweier Reisen nach Berlin in seinem Vaterhause in Maloja. 1907 verheiratete er sich mit Mathilde Krug-von Vidda aus Darmstadt und brachte dann den Herbst und Anfang des Winters 1908 in Rom zu, wo das Porträt seiner Frau und einige Studien zu einer Christuspassion in 14 Blättern entstanden. Im Frühjahr 1909 malte er in Darmstadt seinen Schwiegervater, und während eines Aufenthalts in Zürich radierte er zwei große Blätter: „Eva" und „Der fallende Lucifer", die im Zürcher Künstlerhaus mit noch ein paar andern Radierungen zur Ausstellung kamen. Ein Selbstporträt (farbige Zeichnung) und ein Bildnis des Vaters, Giovanni S.s, entstanden im Frühling 1909 in Maloja.

Die neusten Bilder Gottardo S.s zeigen eine sehr helle, fein abgestimmte Farbenskala; jedoch ist in ihnen keine Spur von Giovanni S.s divisionistischer Technik. Der Sohn geht als Künstler seinen eigenen Weg, wenn er auch von seinem Vater sehr viel gelernt hat, was besonders in der Auffassung der Engadiner Landschaft (vgl. etwa „Lucifer" und „Eva") augenfällig wird. Auch bei ihm finden wir diesen weit hinab- und hinausgerückten Horizont, die starke Tiefenwirkung und die Freiheit des Prospekts.

Als Schriftsteller hat sich Gottardo S. hauptsächlich in einer feinsinnigen Studie „Giovanni Segantinis religiöses Empfinden im Leben und in der Kunst" („Morgen" 1908, Nr. 33 und 34) und in einem interessanten Lebensbilde seines Vaters („Die Schweiz", Juni 1909) hervorgethan. Ein philosophischer Geist, feines logisches Denken und Gefühl für poetische Schönheit machen sich in seinen litterarischen Arbeiten geltend.

In Vorbereitung ist eine Gottardo Segantini-Nummer der illustrierten Zeitschrift „Die Schweiz."

Nach Mitt. des Künstlers. *Maria Waser-Krebs.*

Segantini, Mario, Bildhauer, Maler und Radierer, der Bruder des Gottardo S. Er wurde als der dritte Sohn des Giovanni S. am 31. März 1885 in Mailand geboren. Von 1893 bis 1895 besuchte er die Dorfschulen von Savognino und Maloja und wurde dann bis zum Tode des Vaters zu Hause in der italienischen Sprache und Litteratur unterrichtet. Im Winter 1900 ging er nach Mailand, zuerst an die Akademie und dann zu Bildhauer Quadrelli in die Lehre. Im Sommer desselben Jahres folgte er der Mutter nach Maloja und begab sich dann im folgenden Winter nach Wien zu Bildhauer

Gurschner. Von dort kehrte er nach einigen Monaten krank in die Heimat zurück und beschäftigte sich nun zusammen mit seinem Bruder Gottardo mit Radierungen nach Bildern seines Vaters. So entstanden u. a. „Gewitter auf den Alpen", „Rückkehr vom Walde", „An der Barre" und „Schafe im Mondschein." In den folgenden Jahren bis 1904 arbeitete er im Sommer in Maloja und hielt sich im Winter in München, im neuenburgischen Monruz, in Leipzig und Berlin auf. Die künstlerische Ausbeute dieser Zeit waren einige Reliefs, darunter die Bildnisse seiner Schwester, seiner Braut, seiner Schwiegermutter und ein „Christus am Kreuz", einige Oelgemälde, wovon ein Selbstbildnis, ein „Heiliger Sebastian", einige Landschaften aus Maloja genannt werden mögen, ferner eine Zeichnung „Golgatha" mit Christus und den beiden Schächern und endlich vier Originalradierungen, zwei Landschaften aus Maloja, ein „Christus am Kreuz" und ein großer „gefesselter Prometheus." 1905 verheiratete sich der Zwanzigjährige mit Josephine Ritter aus Monruz bei Neuenburg und ließ sich mit der jungen Frau zuerst in Val Malento über Sondrio und dann in Padenghe bei Desenzano nieder. Einige Landschaften in Oel und verschiedene Radierungen nach Bildern des Vaters (u. a. „Die Frühmesse") entstanden in dieser Zeit. Seit 1907 wohnt er mit seiner Familie in La Jauchère bei Neuenburg; 1908 unternahm er eine sechsmonatliche Reise nach Amerika. Einige Landschaften in Oel und gegen 30 Radierungen nach Werken des Vaters (darunter „Kühe an der Tränke" und „Heuernte") waren das Ergebnis der letzten Zeit.

Sämtliche Radierungen von Gottardo und Mario S. nach den Werken ihres Vaters befinden sich im Segantini-Museum zu St. Moritz.

Nach Mitt. des Bruders Gottardo.

Maria Waser-Krebs.

Segenreich, Albert, Zeichenlehrer, von Steckborn, geb. in Romanshorn im Kanton Thurgau am 16. Mai 1871. Von 1886—1890 besuchte er die Kunstgewerbeschulen in Zürich und München und setzte seine künstlerischen Studien drei Jahre an der kgl. Akademie der bildenden Künste in München fort als Schüler der Professoren Hackl und O. Seitz. Nach einer praktischen Bethätigung als Zeichner und Glasmaler, hauptsächlich im Figurenfach, in größern Glasmalerateliers in Lauingen a./D. und München kam S. 1894 als Zeichenlehrer an die Gewerbeschule in Zürich und übernahm in der Folgezeit noch den Zeichenunterricht am Evang. Lehrerseminar sowie am Lehrerinnenseminar im Zürich, welchen Obliegenheiten er sich seither ausschließlich und mit Erfolg widmete. Er beteiligte sich 1908 an der Weihnachtsausstellung im Künstlerhaus in Zürich mit vier Landschaften in Aquarell. *E. Oberhänsli.*

Segesser (Sägisser), Hans Arnold, Baumeister, gebürtig von Luzern, war dort 1573 am Bau des Ritter'schen Palastes (jetzt Regierungsgebäude) beschäftigt.

Anz. A.-K. 1885, p. 210 (*Th. v. Liebenau*).

Franz Heinemann.

Segesser-Crivelli, Heinrich Viktor von, der ältere Bruder des Paul v. S., von Brunegg, Architekt. Am 17. Aug. 1843 in Luzern geboren, zeigte er früh die Doppelnatur, die später in hervorragendem Maße zur Geltung kam: eine militärische Natur und einen künstlerischen Sinn, den er von seinem Vater, Joseph Placidus v. S., (s. d.) und vom Großvater ererbt hatte. Seine humanistische Bildung holte er sich in Luzern und Freiburg und 1862 an der Universität München. 1863 hat er dort in die Bahn der Architektur übergelenkt, kam dann zu Vieille nach Besançon und bildete dort und 1869/70 in Paris seine Spezialität, das feine Formgefühl für Renaissance und Rokoko aus. Aus dieser Pariser Zeit stammt sein Entwurf für die künstlerisch gelöste Aufgabe der Façade für das Hotel National in Luzern. Von 1871—1880 mit Karl Balthasar associert, führten beide dort eine Reihe von Bauten aus (darunter Hotel Gotthard, Hotel Hungaria, Hotel Europa, Knabenschulhaus auf Musegg (dieses nach einem Entwurfe Joseph Bühlmanns [s. d.]). Der neuern Periode der alleinigen Bauthätigkeit entstammen u. a. folgende profane Restaurationen, Bauten und Entwürfe. 1886: Festspielbühne von Sempach (unter Mitwirkung von O. Schnyder und Seraph. Weingartner [s. d.]); 1886—1899: Renovation des Innern vom Schloß Meggenhorn; 1890: Pläne zum Treppenaufbau der Hofkirche Luzern; 1891—1895: Neubau des Kantonsschulgebäudes in Luzern; 1894: Schlößchen à Pro bei Seedorf (Renovation); 1899: Monumentaleingang zum Zur Gilgen'schen Haus in Luzern; 1899/1900: Postgebäude in Zug.

Geschätzt war S. besonders als Erbauer und Wiederhersteller von Kirchen und Kapellen. Neben den Restaurationen der Tellskapelle bei Küsnach, des Beinhauses von Steinen, der Schlachtkapelle von Sempach seien insbesondere noch erwähnt: die Restauration der Kirche von Horw, der Bau der gotischen Kapelle auf Meggenhorn, der katholischen Kirche in Thun, der Ausbau der Türme der Jesuitenkirche in Luzern, der Vorbau der dortigen Wesemlinkirche und die Restauration von St. Johann in Altendorf. Als letzte Kirchenbaute erstellte er 1892—1898 die Dreifaltigkeitskirche in Bern (Ansichten und Pläne in Schnyders Biographie) und entwarf 1900 noch die Pläne zum Neubau des Klosters St. Anna in Luzern. (Erschöpfendes Verzeichnis a. a. O.)

Der Kunstsinn S.s bekundete sich schon in frühster Zeit in der Wertschätzung und vorzüglichen Restaurationstechnik der kunstgewerblichen Altertümer, wie er auch ein feinfühliger Mitarbeiter der Schweizerischen Gesellschaft für Erhaltung historischer Kunstdenkmäler war. Seine übrige Zeit stellte er als Offizier und Kommandant der Gotthardbefestigung in den Dienst des Vaterlands.

S. starb am 28. Nov. 1900 im Schlosse St. Andreas bei Cham, das er sich zu einem stilvollen Kleinod umgestaltet hatte. Ein Oelporträt befindet sich in der Bürgerbibliothek Luzern, eine letzte Aufnahme des Bildnisses, von 1900, in Mich. Schnyders Biographie (erschienen als Neujahrsblatt der Kunstgesellschaft Luzern für 1901).

Anz.A.-K. 1897, p. 117; 1900, Heft 4 (*Rahn*, Nekrol.). — Schweiz. Bauztg. Bd. 36 (1900), p. 217. — *Bettelheim*, Biogr. Jahrb. u. deutsch. Nekrol. V, p. 54 ff. — Kat. Jubil.-Ausst. Luzern 1889, p. 32. — N. Z. Ztg. 1900, Nr. 334. — Festschr. des Schw. Ing.- u. Archit.-Vereins, Luzern 1893, p. 76, 78, 79, 82, 93, 106, 114.
Franz Heinemann.

Segesser, Joseph Placidus von, Maler, Architekt und Zeichenlehrer, der Vater des Heinrich Viktor und des Paul v. S., wurde am 5. Nov. 1803 in Luzern geboren, gelangte erst 1828, dem Zuge der Neigung folgend, zum Studium der Baukunst, die er sich in München (bei Hermann Däterer) und in Paris (bei Le Blanc) erwarb. Schon 1832 Stadtbauinspektor in Luzern, leitete er die neuen Quaianlagen beim Schweizerhof und bei der Jesuitenkirche. 1836 trat er an Stelle des verstorbenen Franz Schlatt (s. d.) als Zeichenlehrer der Kantonsschule ein und wirkte bis 1854 in dieser Eigenschaft. Seither, wie schon während seiner Lehrthätigkeit war v. S. praktisch in der Baukunst und im Ingenieurwesen thätig: von 1833—1840 am Bau der Strafanstalt Luzern, von 1838—1844 am Bau des Großratssaals, von 1852—1855 am Bau der Dependenzen des Schweizerhofs (in Luzern). 1847 arbeitete er für die Regierung ein Befestigungsprojekt zur Verteidigung Luzerns aus (Plan der Reuß- und Emmenlinie, Luzern 1847). Dann übernahm v. S. 1848 die Lithographie und Kunsthandlung zum Freienhof, versah 1858/59 die Stelle eines Zeichenlehrers am Kollegium in Schwyz und nahm seither an der baulichen Entwicklung Luzerns Anteil. Seine kunstgeschichtlichen Studien, zu denen er musterhafte Zeichnungen gab, sind im „Geschichtsfreund“ niedergelegt. 1847 vollendete er den von L. Pfyffer hinterlassenen geometrischen Stadtplan (Originalplan der Stadt, 1847). 1865 beteiligte er sich am schweizerischen Turnus. Er starb am 12. Febr. 1878.

Nekrolog im Jahresber. der Kantonsschule Luzern 1877/78, p. 12. — Luzern. Kantonsbl. 1848, p. 158.
Franz Heinemann.

Segesser, Karl Friedrich, Glasmaler, geb. am 14. Sept. 1865 in Luzern, gest. am 7. März 1901 in Zürich, wo er sich niedergelassen hatte. Er malte u. a. 1892 für die Kirche von Lüßlingen im Kanton Solothurn Glasfenster: „Christus am Kreuz“ und „Maria und Johannes.“

Tscharner, Bild. Kste. 1892, p. 57.
Franz Heinemann.

Segesser, Paul von, Architekt, der jüngere Bruder des Heinr. Viktor v. S. Als der Sohn des Architekten und Geometers Joseph Placidus v. S. (s. d.) am 6. Juli 1847 in Luzern geboren, zeigte er früh das ererbte Talent für technisches Zeichnen. Kaum am Eidgenössischen Polytechnikum diplomiert, hatte er im Wettbewerb um den Bau des Gymnasiums in Sarnen Erfolg, dem bald eine Reihe von Aufträgen für Villen und öffentliche Bauten folgten, u. a. für das neue Hotel auf Pilatus Kulm und Rigi-First (1875). S.s großzügige Wirksamkeit als Vorstand der Baukommission in Luzern darf, soweit sie Ausfluß seines technischen Könnens war, auch hier Erwähnung finden. Er starb am 9. Aug. 1897 in Luzern.

N. Z. Ztg. v. 10. Aug. 1897. — Schw. Bauztg. XXX (1897), p. 54. — Festschr. des Schw. Ing.- u. Archit.-Vereins, Luzern 1893, p. 95. *Franz Heinemann.*

Segiser, Jochim, Glasmaler, arbeitete 1574 für die Stadt Aarau.

Anz. A.-K. 1905/06, p. 159 (*Walther Merz*).
E. Reinhart.

Seguin, Thomas, peintre sur émail et graveur, né à Genève le 18 févr. 1741, était établi à Paris dès 1775. Il fut en relation avec Schenker, qui édita plusieurs de ses estampes. Il a gravé d'après Willer: „La confiance“, „La défiance“, „A la plus belle“; d'après Cosway: „L'amour et l'innocence“, an XII; d'après l'Albane: „L'amour instruit l'innocence“, an XII; „Jeunes filles au bain“, dans le goût de Watteau. C'est sans doute lui qui envoya au Salon de Paris, en 1806, un cadre contenant plusieurs émaux.

Rigaud, Rens., p. 264 et 273. — *Andresen*, Handb. f. Kupferstichsamml., II, p. 496. — *Bellier et Auvray*, Dict. des artistes de l'Éc. franç. *A. Choisy.*

Seigneux (de), Aloys, peintre, né à Genève en 1868, commença des études d'architecture, puis se voua ensuite à la peinture. Après un séjour d'une année à Munich, il vint suivre quelque temps l'enseignement de Barthélemy Menn et de Lemaître. Paysagiste, de S. fit plusieurs campagnes d'études dans le midi de la France, en Suisse, en Italie et sur les bords du Rhin. Il exposa à l'Athénée et ouvrit, en 1906, une exposition personnelle de ses œuvres à la Salle Thellusson. Parmi les toiles qui y figurèrent citons: „Lac de Neuchâtel en été“, „Vue du Salève en mars“, „Vue de Bormes dans le

midi", „Sous les murs d'Estavayer", „Printemps au bord du Rhin." *F. Guye.*

Seiler, Johannes, Goldschmied, in Zürich. Er wohnte 1362 in der Wacht zu Linden in Hartmann Rordorfs Haus.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. *C. Brun.*

Seiler, s. auch Seiller.

Seiller (Seiler), Dietegen, Maler, Zeichner und Kupferstecher, von Schaffhausen, geb. am 15. Okt. 1693 als der Sohn und im Stechen wahrscheinlich auch der Schüler des Joh. Georg S. Er hat seine Künste schon früh ausgeübt, scheint sie aber in der Folge lässig betrieben zu haben, abgehalten vermutlich durch den Besitz einer Indienne- und Kattunfabrik in der „Walch." Er starb am 1. April 1774. S. malte, soviel bekannt ist, ausschließlich Bildnisse, wovon eine einzige Probe erhalten in dem lebensgroßen Brustbilde des Ratsherrn Johann Ludwig Peyer (zwei Exemplare in Privatbesitz), gestochen von J. Georg S. Bereits mit 18 Jahren (1712) malte und stach S. in Schabkunst das Porträt des Junkers Dietegen Imthurn (39,5/28,8); ferner sind die Bildnisse des Bürgermeisters Melchior von Pfistern (1726; 37,7/26,4) und des Theologen Johann Martin Meyer (1739; 38,1/27) von ihm gemalt und in Linienmanier, seinem gewöhnlichen Verfahren, gestochen. Das Porträt des Theologen Eberhard Köchlin (39/28) stach er erst nach dem Gemälde von J. J. Schärer; später, als Köchlin Dekan geworden, erfolgte 1725 eine zweite Ausgabe des nämlichen Blattes, das er nun bezeichnet: D. S. „ad vivum delineavit e sculpsit." Kleinere Arbeiten sind die Porträts der Rheinauer Aebte Gerold II. (1734) und Bernhardinus II. (1748), das letztere mit einer bisher nicht bekannten Ansicht von Rheinau. Auch eine Ansicht des „Monasterium Glunicense in Austria" rührt von ihm her sowie angeblich der von „J. Haller Zofing." gezeichnete Entwurf eines Grabdenkmals (Evarista Raval, gest. 1678). Nun gibt es aber noch eine Anzahl nur mit „Seiller" bezeichneter Stiche, die sich nicht mit Sicherheit dem Vater oder Sohn zuteilen lassen, da sich beider Stechweise aufs Haar gleicht. Schon Nagler sagt: „Ihre Blätter zu scheiden, ist uns nicht möglich." Er behandelt deshalb auch, wie schon Füßli, beide zusammen. Diese dubiosen Blätter sind: Henry Bürgkli, Baron de Hohenbourg, nach eigener Zeichnung des Stechers (39/27,5); Hans Felix Wertmiller, nach Limborch (36,5/24,5); Joh. Jacob Huldricus, Theol., nach Simler (32/22,5); Jac. Christ. Iselius, Theol., nach Huber (30,5/20) und Carl Friedr. Markgraf zu Baden (19,2/11,5); endlich ein Blatt mit verschiedenen Darstellungen (darunter auch ein Porträt), die Bezug haben auf das Collegium Creuzlingianum und die Praepositura Riederensis. Nach Harder (Zusatz im geneal. Register) rührt von Dietegen S. der Entwurf zum Portal der „Herrenstube" her.

Geneal. Reg. — *Füßli,* K.-Lex. I, p. 617; II, p. 1598. — *Nagler,* K.-Lex. XVI, p. 218. *Vogler.*

Seiller (Seiler, Seyler, Sailer), Johann Georg, Kupferstecher und Zeichner, von Schaffhausen, geb. am 27. Aug. 1663, gest. am 12. Jan. 1740. Das wenige, was man von ihm weiß, ist, daß er zu Schaffhausen im Roten Adler wohnte, vor 1690 Schüler des Phil. Kilian in Augsburg war, wo er sich vermutlich in der Schabkunst ausbildete, und daß er auch in Rom gewesen ist. Bertolotti führt ihn als ritrattista auf. Daß S., wie einige anführen, ebenfalls Maler war, ist nicht zu erweisen und beruht wohl auf Verwechslung mit seinem Sohne Dietegen. Man kennt kein Gemälde von dem Vater S., auch nicht dem Namen nach, und er selbst bezeichnet sich kein einziges Mal als Maler, wohl aber je nachdem als Chalcographus oder als Kupferstecher. Der Rat von Bern schenkte ihm am 29. Dez. 1717 für zugeschickte Kalender 60 Pfd. Am 25. Sept. 1728 bezahlte ihm der Rat für die Kupferplatte für das Titelblatt einer neuen Bibelausgabe und für 5000 Abzüge 342 Pfd. 13 Sch. 4 Pfg. Eine von ihm nach Felix Meyer gestochene Ansicht von Thun ist in der Falkeisensammlung der öffentlichen Kunstsammlung in Basel (Berner Stadtrechnungen).

Also Kupferstecher war S. und zwar, dem Zuge der Zeit folgend, mit Vorliebe Porträtstecher, geschätzt in der Schabkunst, die er wohl als der erste Schweizer Stecher ausgeübt, wenig geschätzt in seinen Grabstichel-Arbeiten. In der That fällt er hier durch die harte und rohe Behandlung des Nebensächlichen auf, die dem Ganzen auch da Eintrag thut, wo die Köpfe mit Fleiß und Geschick ausgearbeitet sind. Er spart bei diesen einige fortlaufende Linien für die tiefsten Schatten auf, arbeitet im übrigen meist mit kleinen keilförmigen Strichelchen und erzielt damit eine feine Wirkung und je nachdem auch eine kräftige Plastik. Hervorzuheben sind hier außer dem Anatomen Manget, gemalt von Guillibaud, einige Bildnisse schaffhauserischer Aerzte, Bürgermeister und Theologen nach Schärer und Veith und eine Anzahl Köpfe kleinern Formats nach M. und R. Füßli, J. J. Meyer u. a. Daß er auch ganz andere Aufgaben richtig auffaßte, beweist u. a. die Darstellung der Skelettteile in Mangets anatomischem Atlas, deren eigenartige Formen er mit wenigen sichern Strichen gut charakterisiert.

Aus Nagler und vor allem aus Schaffhauser Sammlungen habe ich folgende Arbeiten kennen gelernt:

Schabkunst.

1) Ludovicus, March. Badens. et Hochberg. Ca. 51/39.
2) Josephus, Rom. et Hungar. Rex, nach F. Douven. 38,5/26,5.
3) Eleonora Magd. Theresia, Rom. Imper., nach J. U. Mayer. 35,5/25,5.
4) Leopoldus M., Rom. Imper. 35/24.
5) Wilh. Amalia, Rom. Imper. 33/22.
6) Josephus, Rom. Imper. 33,5/22,8.
7) Guilelmus, Angl., Scot. etc. Rex. 35/24,5.
8) Maria, Angl. etc. Reg. 34,3/24.
9) Johannes III., Polon. Rex. 26,5/21.
10) Innocentius XIII., Pontif. Max., nach A. David. 33,6/22,7.
11) Ungenannter in Perücke und Harnisch, nach J. M. Roos, 1689. 31,5/23.
12) Philipp Kilian, Sculpt. August., 1690. 35,5/26,5.
13) Joh. Melch. Roos, Pictor, se ipse pinx., 1689. Fol.
14) J. Christian Böcklein, Kupferstecher, 1688. 8°.
15) Annibal Carraccius, Bonon. Pictor, 1689. 13,2/8,1.
16) Joh. Henric. Heideggerus, Theol., nach J. F. Wettstein, 1690. 36/27,5.
17) Leonh. Huber, Theol., nach D. Savoye. 31/23,5.
18) Joh. Caspar. Stockarus, Nobil. Tribun., nach J. V. Zuber. 32/23,5.
19) Agnesa Peyerin, geb. Spleissin, nach J. M. Roos, 1689. 35,6/26,2.
20) Joannes Franciscus, Episcop. Constant. 34/23.
21) Joh. Christian. Seylerus. 13,5/9.
22) Die vier Jahreszeiten, figürliche Darstellungen nach J. M. Veith. 4 Bl. 23/36,3.
23) „Ver", weibliche bekränzte Figur mit Tamburin. 28/23.
24) Ein altes Weib, am Fenster einen Topf ausleerend, nach F. Mieris.
25) Ein Mönch, der ein Mädchen umarmen will. 11,5/9.

Nagler scheint nur Schabkunstblätter aufzuzählen; doch ist das nicht immer ausdrücklich gesagt und sind so Nr. 13, 14, 21 und 25 unsicher.

Linienmanier.

26) Eleonora Sophia, Landgräfin in Thüringen. 51/38,5.
27) Maxim. Emanuel, Herzog zu Württemberg. 15/9.
28) Eberhardus Ludovicus, Dux Wirtemberg. 13,4/7,8.
29) Joh. Henricus Wertmyllerus, Senat. etc. Tigur., nach J. R. Füßli. 25,5/17.
30) Joh. Jacobus Huldricus, Cons. Tig., nach Matth. Füßli. 26,3/17,3.
31) David Holzhalbius, Cons. Tig., nach J. R. Füßli. 26,3/17.
32) Joh. Balthas. Burcardus, Cons. Basil., nach J. J. Meyer. 30,3/20,3.
33) Jacobus Pictetus, Cons. Genev. 27,5/18.
34) Christ. George Schütz, des Rats, Baumeister etc., nach Sam. Bottschild. 42,7/30,5.
35) Samuel Werenfelsius, Theol. Basil., nach J. J. Meyer. 18,2/13,5.
36) Joh. Rodolphus Zuingerus, Theol. Basil., nach J. J. Meyer. 17,7/14.
37) Benedictus Pictetus, Theol. Genev., nach Huaut frères. 22,4/17,8.
38) Jacobus Meyerus, Theol. Vitod., nach Fel. Meyer. 29/19,1.
39) Hieronymus Burcardus, Theol. Basil., nach J. J. Meyer. 39,5/28,8.
40) Samuel Lucius, Theol., nach Dälliker. 18/12,5.
41) Joh. Henricus Gerulerus, Theol. Basil., nach Huber. 18,7/13,5.
42) Johannes Buxtorffius, Prof. Basil. 15,2/9,2.
43) Coelestinus Sfondrati, cardin., J. G. Seiller del. 14,6/9.
44) Jacobus Usserius, Archiepisc. Dublin. 27/18,5.
45) Nicolaus Rodriguez, Episcop. Astur. 30/20.
46) Antonius Pagi, Ord. minor. 26,5/21,2.
47) Ludovicus Ellies Du Pin, Theol. Paris. 16,6/10,5.
48) Joh. Jacobus Mangetus, Med. Genev., nach Guillibaud. 24,4/21,5.
49) Theodorus Zuingerus, Med. et Philos. Basil., nach Greg. Brandmyller. 43/30.
50) Rudolph. Jakob. Camerarius, Med. et Philos. Tubing. 34/23.
51) Bernhardin. Ramazzinus, Med. 19,2/15,4.
52) Joh. Maria Lanzisius, Med., Pontif. Archiater. 20,5/14,2.
53) Pierre Richelet, Advoc. Paris. 22,5/16,6.

Schaffhauser.

54) Joh. Jacobus Wepfer, Med., nach J. M. Roos, 1688. 44,5/31.
55) Joh. Conradus Wepfer, Med. 44,3/30,5.
56) Joh. Conrad Brunner, Med., nach J. J. Schärer. 44,5/31,2.
57) Johannes Kirchhoferus, Theol., nach J. J. Schärer. 39,3/28,3.
58) Joh. Adam Wischer, Theol., nach J. M. Veyth, 1698. 39,3/28,3.
59) Johannes Otto, Theol., nach J. J. Schärer, 1713. 38,2/28.
60) Melchior Hurterus, Theol., nach J. M. Veyth. 39,4/28,5. (In zwei Ausgaben, als Diakon und als Antistes 1710.)
61) Joh. Jacobus Veythius, Theol., nach J. M. Veyth, 1698. 39,4/28,3.
62) Heinrich Stockar, Theol., 15,6/11,2.
63) Joh. Ludwig Peyer, Obherr und des Rats, nach Diet. Seiller, 1718. 37,6/27,5.
64) Joh. Conrad Neükom, Bürgermeister, nach J. M. Veyth, 1697. 39,5/28,4.
65) Joh. Conradus Wepferus, Cons., nach J. J. Schärer. 39/28,3.

---

66) Historia und Geschicht des Passions etc., aus den vier Evangelien zusammengezogen, mit Figuren in Kupfer gestochen vorgestellet von Joh. Georg Seiller, Kupferstecher, Schaffh. A° 1726. Dieser Titel gestochen, außerdem 33 Kupfer zur Leidensgeschichte nach? 10/7,7. Auf der Rückseite mit Text bedruckt.
67) Geharnischter mit Lanze, nach J. M. Veith. 12,5/7,2. Titelkupfer zum Schweiz. Kriegsrecht, Frankf. 1704.
68) Fünf voll bezeichnete Kupfer in Laurentius von Schnüffis, Mirantische Maultrommel, ca. 13,2/7,2, J. G. Glykher del. (andere, nicht bezeichnete Blättchen könnten ebenso gut von S. herrühren wie auch solche in Futer, Ueber die mirantische Maultrommel, während entgegen der Angabe Josts mirantisches Flötlein und mirantische Majenpfeyff sicher nichts von S. enthalten).
69) Zwei nicht zusammengehörige Kupfer, wahrscheinlich gleichfalls Buchillustrationen mit allegorischen Darstellungen. 14,5/8,8 und 14,5/7,8.

70) Eidgenössischer Staatskalender etc., zu finden in Schaffhausen bei J. G. Seiller, Kupferstecher (in der Ausgabe von 1734 nennen sich in der Dedikation an Kantone und Herren als Herausgeber: Seilleri pater et filius). Der Kalender enthält oben in Letterndruck das Kalendarium, darunter in Stich eine kleine Karte der Schweiz, flankiert von zwei alten Schweizern; zu äußerst auf beiden Seiten 20 Wappen der regierenden Standeshäupter. 59/44. (S. scheint den Kalender eine Reihe von Jahren hindurch alljährlich neu aufgelegt zu haben; 1718 erhielt er vom Seckelmeisteramt Solothurn für Widmung desselben 100 Pfd. Gratifikation.)

71) De Merveilleux, Carte géographique de Neufchâtel et Vallangin etc. 1694 (95). 55/81.

72) Underschiedliche rare Prospecten von Gebürg und Wasserfählen in dem Schwytzerland, nach der Situation gezeichnet von Felix Meyer in Winterthur und in Kupfer gebracht von J. G. Seiller in Schaffhausen. Inklusive Titelblatt 10 Ansichten von 23,5/33: Schloß Pfungen; Pfäffers, zweimal; Wasserfall ob Mayenfeld; Wasserfall in Unterwalden; Spelunk und Wasserfall in Unterwalden; bei Thun; bei Vivis; Rheinfall bei Schaffhausen (dieser nach eigener Zeichnung).

73) J. Jacob Manget, Theatrum anatomicum, 2 Vol. in fol., Genev. 1716. J. G. S. hat hiezu geliefert für Bd. I (Text): Das Bildnis des Verfassers (s. Nr. 48) und die Vignette, ein anatomisches Theater darstellend, auf dem Titelblatt; für Bd. II (Atlas): Die Tabl. I—LXX und CI—CX; die Tabl. extra ord. I—V und nach Eustachius I—XXI (davon III nicht signiert).

74) Anweisung zu der allgemeinen Reiß- und Zeichnung-Kunst. Der Kunst liebenden Jugend New hervorgegeben von J. G. Seiller, Kupferstecher. Schaffh. A° 1711. Mit einem gestochenen Titelblatt, 8 Seiten Text und mindestens 23 Tafeln Vorlagen, die sich ausschließlich mit dem menschlichen Körper befassen. 21/14,7. (Das einzige mir bekannte Exemplar ist nicht vollständig.)

Die Liste der Werke S.s ist damit jedenfalls noch nicht ganz vollständig; Füßli kennt ein Bildnis des Anatomen Vergheyen und Stiche nach Gardelle, Luthenburger, M. Merian jgr., J. Schnell, und Jost spricht von einer größern Schweizerkarte.

Füßli, K.-Lex. I, p. 617; II, p. 1598. — *Nagler*, K.-Lex. XVI, p. 218. — *Nagler*, Monogr. III, p. 954. — *Schalch*, Erinnerungen II, p. 2, 167. — *Bertolotti*, Art. svizz., p. 67. — *Ders.*, Boll. stor. v. 1885, p. 221. — *Cust*, Index brit. Mus. I, p. 316. — *P. C. Jost* in kath. Schweizerbl. N. F. 1902, p. 40. *Vogler.*

Seiller, s. auch Seiler.

Seippel, Antoine-*Albert*, orfèvre, né à Genève le 15 mai 1741, fut reçu à la maîtrise „avec applaudissement" le 16 mai 1763, ayant présenté pour chef-d'œuvre „une bague entourée de brillants, représentant l'amour, le jeu et le vin, fort bien faite", et bourgeois le 27 juin 1777.

Covelle, Liv. des Bourg., p. 457. *A. Choisy.*

Seippel, M^me^ Paul, s. Bovet, Sophie-Vera.

Seitz-Zeller, Frau *Justine* Margaritha Sophie, Landschafts- und Blumenmalerin, in Bern, wurde am 21. Juni 1856 in Thun geboren. Sie widmete sich 1876/77 dem Zeichnen in der École Gillet in Genf und erhielt den ersten Unterricht im Malen im Atelier Veillon dort. Ihre weitere Ausbildung erhielt sie in München in einem Privatatelier unter Prof. Theodor Heer und der Malerin Jeanna Bauck aus Schweden, indem sie speziell das Landschaftsfach pflegte. 1881 kehrte sie nach Thun zurück und verheiratete sich mit dem Confiseur Karl Seitz, der 1908 gestorben ist. Bis 1905 führte Frau S. in Thun und in Interlaken ein Malatelier und erteilte Unterricht. Seit 1908 wohnt sie in Bern. An der Turnusausstellung von 1890 in Bern beteiligte sie sich mit einem Bilde „Blumen", und vorher schon stellte sie im Kunstmuseum in Bern eine Landschaft aus.

Persönl. Erkund. *H. Türler.*

Sellinger, Christoffel, orfèvre, à Fribourg. Son inscription dans le registre des Petits bourgeois de Fribourg porte la date de 1598. Nous n'avons pu découvrir jusqu'ici aucun autre renseignement sur son compte, ni aucune œuvre signée d'un poinçon pouvant correspondre à ce nom.

Max de Techtermann.

Sem, Hermann, Landschaftsmaler, in Amsterdam. Er beteiligte sich 1868 an der Schweizerischen Kunstausstellung in Bern mit zwei Bildern: „Holländische Winterlandschaft" und „Holländisches Seestück." An der lokalen Kunstausstellung in Aarau von 1879 waren von Privaten ausgestellt: „Seesturm", Pastell, und „Winterlandschaft", offenbar dieselben Bilder wie 1868. Im Kataloge der Ausstellung von 1879 ist als Wohnort des Künstlers ausdrücklich Amsterdam angegeben.

Ausstellungskataloge. *H. Türler.*

Semper, Emanuel, Bildhauer, der Sohn Gottfried S.s und der Bruder Manfred S.s, geb. am 6. Dez. 1848 in Dresden, aber von Affoltern am Albis, welche Gemeinde seinem Vater das Ehrenbürgerrecht geschenkt hatte. 1866 besuchte er die Akademie in Dresden, hierauf das Atelier des Prof. Schwenke und des Bildhauers Rob. Dorer. Sodann trat er in die unter des genialen Krelings Leitung stehende Kunstschule in Nürnberg ein. Von 1869–1871 besuchte er verschiedene Ateliers in Berlin. Auf einer Studienreise in Italien, die in die Jahre von 1871/72 fällt, bildete er sich weiter aus. Nach Vollendung der Lehr- und Wanderjahre siedelte S. sich zunächst in Dresden an, wo es galt, im neuen Hoftheater Gottfried Sempers das Innere mit plastisch-ornamentalem Schmuck zu versehen. Von Dresden aus, wo S. bis 1879 weilte, arbeitete er auch für Melbourne in Australien die allegorische Gestalt der Gerechtigkeit am Justizgebäude. Alsdann wurde er Lehrer der Kunst-

und Gewerbeschule in Erfurt bis 1883. Seither lebt er in Dessau im Herzogtum Anhalt-Dessau.

Von weiteren Arbeiten S.s seien genannt: die Funkbrunnen-Anlage in Dessau, das Denkmal des Hofkapellmeisters Dr. Klughardt dort sowie verschiedene Büsten an der Kunstgalerie, der große Marktbrunnen in Sandhurst (Victoria, Australien), das Porträtmedaillon Gottfried S.s an dessen von *Manfred S.* entworfenem Grabmonument auf dem protestantischen Friedhof in Rom sowie die lebensgroße sitzende Bronzestatue Sempers im Semperhause zu Hamburg.

Die Bibliothek der Bauschule des Eidg. Polytechnikums in Zürich besitzt von E. S. das Porträtmedaillon seines Vaters.

Curric. vitae. — Mitt. von *Hans Semper*. — *Schumann*, Dresden, Leipzig 1909. Berühmte Kunststätten, Bd. 46, p. 259, 350. *C. Brun.*

Semper, Gottfried, Architekt, wurde am 29. Nov. 1803 zu Hamburg geboren, als der zweitjüngste Sohn des in seiner Jugend aus Landeshut in Schlesien nach Hamburg ausgewanderten Gottfried Emanuel S. und dessen von einer französischen Hugenottenfamilie in Holland abstammenden Gemahlin, Johanna Maria, geb. Paap, aus Hamburg. Seine Taufe empfing S. in der evangelisch-reformierten Kirche zu Altona. Er erhielt eine sorgfältige Erziehung, auf welche besonders der willensstarke Charakter seiner Mutter großen Einfluß ausübte. Seinen ersten Schulunterricht empfing er in Altona; dann machte er seine Gymnasialstudien, die er glänzend absolvierte, am Johanneum seiner Vaterstadt durch, wo er auch den Grund zu seiner Liebe zum Altertum und zu seinen umfassenden Kenntnissen der griechischen und römischen Litteratur legte. Kurz vor Abgang zur Universität verursachte ihm die Berufswahl schwere Kämpfe. Auf Wunsch seines Vaters sollte er Jurist werden, während ihn eine gleich lebhafte Begeisterung für das klassische Altertum und mathematische Studien erfüllte, und im Grunde seiner Seele schon der Drang des Künstlers sich zu regen begann. Schließlich entschied er sich für das Studium der Mathematik und bezog am 17. Okt. 1823 die Universität Göttingen, wo er über vier Semester hindurch mit gleichem Eifer die Vorlesungen der geistvollen Mathematiker Karl Friedr. Gauß und Bernh. Friedr. Thibaut, wie diejenigen eines Heeren und Otfried Müller besuchte, denen allen er mächtige Anregungen verdankte. Zugleich befaßte er sich mit militärwissenschaftlichen Studien, auf Grund deren er auch 1825 schon gedachte, als Artillerieoffizier in preußische oder holländische Dienste zu treten, wovon er jedoch, trotz gut bestandener Prüfung, wegen allerlei Schwierigkeiten und Kosten, die ihm als Fremdem und Nichtadeligem bevorstanden, wieder absah. Indem er sich auf diese Weise mehr und mehr mit mathematisch-technischen Studien befaßt hatte, erwachte in ihm endlich der Drang, sich dem Studium der Architektur zu widmen. So war er auf mancherlei Umwegen schließlich auf diejenige Bahn gelangt, in der er seinen eigentlichen Lebensberuf fand und Großes leistete, obwohl er vermöge seiner vielseitigen Begabung auch in anderer Richtung sich gewiß ausgezeichnet haben würde. Mit Einwilligung seiner Eltern begab er sich nach München, wo er unter Friedrich Gärtner, der damals noch entschieden dem Klassizismus huldigte, studierte, worauf er mit seinem Freunde Bülau in Regensburg den dortigen Dom aufnahm. Infolge eines Duells mit einem Landshuter Studenten begab S. sich von dort nach Paris, wo er sich mit Begeisterung dem ausgezeichneten, ihm väterlich gesinnten Architekten Franz Gau (einem gebornen Kölner), anschloß, der ihn mit Jakob Ignaz Hittorff gemeinsam in ein tieferes Verständnis der griechisch-römischen Baukunst einführte. Daneben widmete er sich mit Eifer dem Studium sämtlicher Baustile und gelangte, auch durch Georg von Cuviers zoologische Sammlungen im Jardin des Plantes angeregt, zur Ueberzeugung von einem entwicklungsgeschichtlichen Zusammenhang sämtlicher Baustile, auf Grundlage allen gemeinsamer Urformen. Auch die von Donaldson 1820 zuerst angeregte und von Hittorff weiter verfolgte Frage der Polychromie der Alten beschäftigte ihn schon jetzt lebhaft. Seine 1826 begonnenen Studien in Paris erfuhren 1828 eine zeitweilige Unterbrechung durch seine Bethätigung als Volontär am Bremerhafenbau, unter Leitung eines holländischen Ingenieurs. Unbefriedigt kehrte er 1829 nach Paris zurück, wo er bis Sept. 1830 blieb und Zeuge der Pariser Revolution war. Darauf trat er eine längere Studienreise auf klassischen Boden an, welche ihn, bei jeweilig längerm Aufenthalt an den Hauptkunststätten, über Südfrankreich nach Genua, Pisa, Lucca, Florenz, Corneto und andere toskanische Städte nach Rom, Neapel, Pompeji (wo er vier Monate lang Studien machte), Sizilien, Griechenland und auf dem im Sommer 1832 angetretenen Rückweg wieder über Neapel nach Rom führte, wo er sich neuerdings über ein halbes Jahr, vom Nov. 1832 bis Mitte Juli 1833 aufhielt. Von da besuchte er noch die Kunststädte Umbriens, der Romagna, Emilia, Venedig und begab sich über Verona und Innsbruck Ende 1833, reichlich mit Studien beladen, nach Deutschland zurück.

S.s erste mächtige Reiseeindrücke bildeten schon in Südfrankreich die herrlichen Ueberreste römischer Monumentalbauten, sodann die Palastbauten Genuas, die, wegen der wirkungsvollen Verwertung des ansteigenden Terrains zu groß-

zügigen Hallen- und Treppenanlagen, einen bleibenden Eindruck auf ihn machten. Nicht minder fesselten ihn die Renaissancebauten eines Filippo Brunellesco und anderer Meister in Florenz und dem übrigen Toskana. Schon damals befestigte sich in ihm die Ueberzeugung, die er für sein ganzes Leben beibehielt, daß die antike, speziell römische Architektur vermöge ihrer Universalität zwar die unverrückbare Grundlage alles architektonischen Schaffens im Abendlande sei, daß aber zugleich die italienische Renaissance eine zeitgemäße Fortentwicklung der antiken Bauprinzipien darstelle und daher für uns den nächsten Ausgangspunkt bilde, um, unter gleichzeitiger Berücksichtigung der antiken Vorbilder sowie der spätern Errungenschaften in Raumbildung und Konstruktion, den geeignetsten architektonischen Ausdruck für die modernen Bedürfnisse im Zivilbau zu finden. Von der Idee der lebendigen Fortwirkung antiker Baukunst auf unser Kunstschaffen geleitet, vertiefte er sich sodann in Rom, Sizilien, Athen und andern Stätten alter Kunst mit größter Gründlichkeit und Unbefangenheit in das Studium der antiken Bauwerke und Ruinen und machte hiebei, in Bezug auf deren Anlage, Formensymbolik, Proportions- und Kompositionsgesetze die wichtigsten Entdeckungen. In Pompeji faßte er zum erstenmal die Ueberzeugung, „daß die griechische Kunst ohne Farbe ein *Phantom* sei.“

In Sizilien befaßte sich S. mit besonderm Eifer mit der Aufnahme und Vermessung antiker Theater und Tempel, mit Untersuchungen über Polychromie und Verkleidung der antiken Bauwerke sowie auch mit Studien über normannisch-byzantinische und romanische Baukunst, die ihn jetzt ebenfalls zu fesseln begann und sein Gefühl vom Zusammenhang aller Künste und zumal der verschiedenen Architekturstile bestärkte. In einer später zu Dresden abgehaltenen Vorlesung äußerte er sich in dieser Hinsicht: „Es scheint, daß das Studium und die Vergleichung der Monumente aller Zeiten dem Architekten notwendig sei und recht eigentlich zum Wesen seiner Ausbildung gehöre.“

In Athen gab S. sich während des ganzen Winters 1831/32, unterstützt von seinem Freunde, dem jungverstorbenen französischen Architekten Goury (dem Herausgeber eines Tafelwerks über die Alhambra) den mühe- und gefahrvollen Ausgrabungen, Vermessungen und Untersuchungen der altgriechischen Baureste, zumal des Theseustempels und des Erechtheion hin, deren reiche Ergebnisse konstruktiver und polychromer Art er später mehrfach wissenschaftlich verwertete. Bei seinem zweiten Aufenthalt in Rom (Nov. 1832 bis Juli 1833) ließ er sich an der Trajanssäule hinaufwinden, um Farbenreste davon abzukratzen, die er später von seinem Bruder, dem Apotheker Wilhelm S. in Hamburg, chemisch analysieren ließ (vgl. Stil, II. Bd., Anhang; ferner: den Brief an den Sekretär des archäol. Instituts in Rom, Dr. Kellermann, im Bulletino dell' Istituto di corrispondenza archeologica. 1883, p. 92). In Verona und Venedig endlich waren es die stolzen Renaissancebauten eines Michele Sammicheli, Jacopo Sansovino und anderer, welche seine ersten Reiseeindrücke wieder neu belebten und ergänzten und seine Ueberzeugung von der Bedeutung der italienischen Renaissance für die moderne Kunst befestigten.

Auf seiner Rückkehr nach der Heimat begab sich S. zunächst nach Berlin, wo er um Weihnachten 1833 anlangte und sich dem Architekten Karl Friedrich Schinkel vorstellte, der ihn äußerst freundlich empfing und sich besonders lebhaft für seine Forschungen und Aufnahmen betreffend die Polychromie der Alten interessierte und ihn zur Veröffentlichung derselben ermunterte. Mitte Jan. 1834 nach Hamburg zurückgekehrt, begann S. sofort, ein Tafelwerk über diesen Gegenstand vorzubereiten, und veröffentlichte als Einleitung hiezu die geist- und temperamentvoll geschriebene Broschüre „Vorläufige Bemerkungen über bemalte Architektur und Plastik bei den Alten“ (Altona, 1834), welche zwar Schinkels und seines treuen Lehrers Gau lebhaftesten Beifall fand, im übrigen aber in ein wahres Wespennest archäologischer Vorurteile stieß und ihn insbesondere in eine scharfe Polemik mit Franz Kugler verwickelte, der seine Ausführungen in einer ebenso hochfahrenden Art wie mangelhaften Begründung zurückwies, besonders in seiner Schrift „Ueber die Polychromie der antiken Architektur und Skulptur und ihre Grenzen“ (Berlin, 1835). Dieser Kampf, der S. fast durch das ganze Leben begleitete, verleidete ihm, so sehr er von der Richtigkeit seiner durch mühsame Untersuchungen erworbenen Anschauungen überzeugt war, doch die Fortsetzung seines vielverheißenden Tafelwerks, von dem nur eine Lieferung erschien. Um dieselbe Zeit führte er in Altona und Hamburg seine ersten Bauten aus, ein kleines Privatmuseum für moderne Skulpturen für den Kaufmann O. H. Donner, von quadratischer Anlage, „im polychromen, antiken Stil“, mit achteckiger Laterne, aus welcher acht obere Seitenlichter den Raum trefflich beleuchten; ferner das (seitdem niedergerissene) Haus seiner Mutter an der Ecke der Prinzen- und Kirchenstraße in Altona.

Noch im nämlichen Jahre (1834) erhielt S. gleichzeitig einen Ruf nach Petersburg und auf Vorschlag des ihm freundlich gesinnten Schinkel einen solchen nach Dresden, an Stelle des verstorbenen Joseph Thürmer, als Professor der Baukunst und Vorstand der Bauschule an der kgl.

Kunstakademie. Schinkel, dem die Stelle selbst zuerst angetragen war, bewies seine neidlose Größe dadurch, daß er seinen jungen Freund für dieselbe empfahl. S. folgte mit Freuden dem Ruf und trat seine Stelle am 30. Sept. 1834 an. Er führte sofort Reformen im Unterricht ein, indem er durch Atelierübungen und Konkurse, im Zusammenhang mit seinen Vorträgen, durch das Zusammenarbeiten älterer und jüngerer Bauschüler und durch ihre Beteiligung an Bauzeichnungen eine möglichst praktische und selbständige Ausbildung derselben anstrebte. Hierin förderte ihn wesentlich der Umstand, daß er sofort auch zu einer praktischen Bauthätigkeit in Dresden gelangte.

Zum 30jährigen Geburtstagsfeste des Königs Anton am 27. Dez. 1835 führte er mit dem Bildhauer Ernst Rietschel großartige Straßendekorationen aus, welche durch ihre monumentale Wirkung Aufsehen erregten; im Jahre darauf folgte die Neuordnung und polychrome Ausschmückung der Antikensäle im Japanischen Palais; 1837/38 entstand der Bau des Madernispitals für Pfründnerinnen, in welchem er, bei einfachster Façadenbildung, vor allem auf Zweckmäßigkeit der Anlage bedacht war und alle humanen Annehmlichkeiten, wie luftige Gänge, bequeme Treppen, und Neuerungen (russische Schornsteine, Schieferbedachung etc.) einführte. Der Façade des großen Flügelgebäudes suchte er, da eine reichere Ausbildung versagt war, durch ein stark ausladendes Hauptgesims mit eigenartig behandelten Konsolen, in einem in Stein übertragenen Holzstil, bei gleichzeitiger Vermeidung aller horizontalen Gurtlinien, trotz der geringen Stockwerkhöhe ein monumentales Aussehen zu verleihen. Aehnlichen Grundsätzen folgte S. später (1843) beim Bau einer Infanteriekaserne in Bauzen, bei welchem er, allen Bedürfnissen Rechnung tragend, zugleich durch Anschluß an die Umgebung und vorhandene alte Festungstürme, ohne künstlich gesuchte Unregelmäßigkeiten, doch eine malerische, auf den Massenverhältnissen beruhende Wirkung erzielte.

Bald darauf eröffnete sich ihm auch eine reiche Thätigkeit im Monumentalbau, welche ihm erst Gelegenheit gab, sein ganzes Wissen und Können praktisch zu bethätigen. Schon 1835, am Tage seiner Hochzeit mit Bertha Thimmig, der Tochter eines sächsischen Majors, reichte er, ohne dazu beauftragt zu sein, einen großartigen Plan für das vom Hofe bereits in Aussicht genommene neue Theater ein, welchen er, in Verbindung mit einer Forumsanlage, die sich an den damals gegen die Elbe hin noch offenen Zwinger anschließen sollte, entworfen hatte. S. hatte diesen Plan (der jedoch nicht zur Ausführung kam, als ihm einige Jahre später [1838] der Bau des Dresdener Theaters wirklich übertragen wurde) im Anschluß an einen Auftrag des Prinzen Johann entworfen, der ihn auch damit betraute, den Platz für die Aufstellung der Erzfigur des Königs Friedrich August des Gerechten von Rietschel zu wählen sowie für diese das Postament zu entwerfen. In diesem suchte S. der wuchtigen Masse der „nicht im Bronzestil“ durchgebildeten, nach seiner Anordnung im Zwingergarten aufgestellten Statue so viel als möglich Rechnung zu tragen.

Gleichzeitig mit dem Theaterbau (abgeb. bei *Schumann*, Dresden, Leipz. 1909, p. 231 u. 235) begann S. den Bau der Synagoge, welche 1840 vollendet wurde. Bei sehr beschränkten Baumitteln sah er sich veranlaßt, „das Ganze so leicht als möglich zu machen und mit Hülfe kühner Bogenkonstruktion so wenig Mauerwerk als möglich zu verwenden.“ Rücksichten der Sparsamkeit vereinigten sich mit dem Streben nach charakteristischem Ausdruck, um dem Bau, im Anschluß an ältere orientalisch-byzantinische Kuppelbauten, eine quadratische Grundform zu geben. Dieselben Rücksichten veranlaßten ihn, im Innern die Emporen und die Kuppel in Holz zu konstruieren; durch die Art der Verzierungen und Vertäfelungen in verschiedenen Holzfarben wußte S. dem akustisch vorzüglich gelungenen Raum eine ernste, jüdisch-kabbalistische Farbenstimmung zu verleihen, unter absichtlicher Vermeidung des buntern Alhambrastils. Sämtliche Ausstattungsgegenstände wurden nach seinen Entwürfen ausgeführt.

Während derselben arbeitsvollen Jahre führte S. das zu europäischer Berühmtheit gelangte erste Dresdener Hoftheater aus, welches zum allgemeinen Bedauern 1869 niederbrannte. Für sein bestes Projekt sah S. das 1835 eingereichte an. Bei der endgültigen Ausarbeitung der Pläne mußte er allerlei Ansprüchen nach theatralischem Herkommen Rücksicht tragen. Die wichtigsten Abänderungen mußte er in Bezug auf Bühne und Proszenium vornehmen, welches nach dem ursprünglichen Entwurf eine größere Breite bei geringerer Tiefe erhalten sollte, mit einem breiten Podium vor der Bühnenöffnung. Um eine genaue Einsicht in die Einrichtungen des neuern Theaterbaus zu erlangen, machte er in Gesellschaft des Oberintendanten, Hofmarschalls von Lüttichau, vor Ausarbeitung der Pläne 1839 eine Studienreise nach Frankreich, England und Italien. Trotz allen Rücksichtnahmen schuf S. in dem ersten Dresdener Hoftheater ein wahres Schatzkästlein edler und feiner Formen und Verhältnisse, welche sich einer vollendeten Zweckmäßigkeit der innern Anordnung harmonisch anschmiegten. Abgesehen von der Harmonie und Anmut aller Teile und Verhältnisse, gelang es ihm,

sowohl von allen Logen aus durch deren Ausbildung nach Art italienischer Chorstühle die Bühne gut sichtbar zu machen, als auch durch Muschelgewölbe in denselben sowie durch andere ingenieuse Vorkehrungen eine vorzügliche Akustik herzustellen. Indem S., nach dem Vorbilde der Antike, jedoch zugleich in freier Anknüpfung an die feinsten Renaissanceformen, in der äußern Gestaltung die amphitheatralische Form des Zuschauerraums zum Ausdruck brachte, legte er den Grund zu einem Theatertypus, den er selbst von Stufe zu Stufe weiter ausbildete und der noch heute im Theaterbau fortlebt, da er an charakteristischem Ausdruck durch keine andere Anlage übertroffen wird.

Ebenfalls um dieselbe Zeit, 1839, erbaute S. für den Berliner Banquier Oppenheim, in freier Anlehnung an die italienische Renaissance, die reizende Villa Rosa am Elbeufer, bei der er schon vorhandene Gartenanlagen auf das glücklichste benutzte. Nach palladianischer Art bildet den Mittelraum ein durch Erd- und Obergeschoß durchgehender achteckiger Saal, um den sich im Quadrat die Wohnräume gruppieren. Leider wurde die feine Innenausstattung des Saals durch die spätern Besitzer beseitigt. Die Façade öffnet sich in einer Loggia auf eine Terrasse mit Springbrunnen, zu der am Quaderunterbau des Kellergeschosses eine zweiarmige Freitreppe vom Elbeufer emporführte. Für denselben Bauherrn führte S. sodann, 1845—1848, das sogenannte Oppenheim'sche (jetzt Kaskel'sche) Palais an der Bürgerwiese zu Dresden aus, welchem er, trotz dem dreieckigen Baugrunde. eine solche Einteilung zu geben wußte, daß die Unregelmäßigkeit der Grundform weder äußerlich bemerkbar, noch innerlich unbequem ausfiel. Auch dieser durch seine herrliche Façade im schönsten Hochrenaissancestil ausgezeichnete Palast wurde später sowohl an einer Außenseite wie im Innern umgebaut. (Eine Abbild. bei *Schumann,* Dresden, Leipz. 1909, p. 240.)

Auch einfachere Aufgaben der bürgerlichen Baukunst verschmähte S. nicht, schon aus dem Grunde, weil ihm daran gelegen war, beizutragen zu einer Reform des bürgerlichen Wohnhauses in Dresden, welches damals, wie aus Schriften seines Nachlasses hervorgeht, sehr unbequem eingerichtet war. Von 1840 stammt sein Entwurf zu einem Ladenvorbau des Elimayer'schen Hauses am Neumarkt und von 1841 das Houpe'sche Haus, Marienstraße 24, zu Dresden. Nebenbei schuf er zahlreiche Entwürfe für kunstgewerbliche Gegenstände, Grabmonumente (z. B. die Grabstätte der Familie Oppenheim auf dem Trinitatiskirchhof. Eine Abbild. a. a. O. p. 237) und übte besonders auch auf die Meißner Porzellanmanufaktur einen wohlthätigen Einfluß aus.

Daß S., trotz einer gewissen Abneigung gegen den damals von den Romantikern ebenso bevorzugten als mißhandelten gotischen Stil, dessen Formen gleichwohl vollkommen beherrschte und mit künstlerischer Feinheit anzuwenden wußte, bewies er in seinem zierlichen Cholerabrunnen zu Dresden, welchen er im Auftrage des Freiherrn von Gutschmied 1843 ausführte.

Außerhalb Sachsens entstand um dieselbe Zeit, 1843—1846, das Privathaus seines Bruders Wilhelm an der Großen Bäckerstraße 22 zu Hamburg, das mit reizvollen Sgraffitos verziert ist. Ferner entwarf S. während seiner Dresdener Periode zahlreiche großartige Bauprojekte für auswärts, welche leider nicht zur Ausführung kamen. Schon gleich im Anfange seines Dresdener Aufenthalts (1835) hatte er vom Großherzog Friedrich Franz II. von Mecklenburg den Auftrag erhalten, ein Projekt für ein neues Schloß in Schwerin auszuführen, welches er in malerischer Weise in zierlichen Formen der deutschen Renaissance entworfen hatte und welches das besondere Wohlgefallen des Königs von Preußen, Friedrich Wilhelms IV., fand. 1841 und 1842 entstanden Projekte S.s zu einem Empfangsgebäude des Dresdener Bahnhofs in Leipzig sowie für ein neues Rathaus in Oschatz. Außerdem entwarf er nach dem Brande von Hamburg 1844 den Plan für ein neues Rathaus in Hamburg sowie für ein ganzes Stadtviertel, wobei er die alten Straßen mit ihren Krümmungen beibehalten wollte, um Kosten zu ersparen und malerische Stadtbilder zu schaffen. Es wurde jedoch ein in rechten Winkeln sich durchschneidender Bebauungsplan des Engländers Lindley vorgezogen. Ebenso mußte S. mit seinem schönen Plan für die neue Nicolaikirche in Hamburg, als zentral angelegter Emporkirche, neben dem Engländer Guilbert Scott mit seinem langweiligen gotischen Projekt zurücktreten. Obwohl die Prüfungskommission sich schon einstimmig für S.s Projekt entschieden hatte, wurde dieses Urteil doch durch die von einer pietistischen, für Gotik schwärmenden Clique aufgehetzte Kirchenbehörde umgestoßen und auf Ernst Friedrich Zwirners Vorschlag der englische Gotiker Scott mit dem Auftrage betraut. In einer geistvollen Broschüre: „Ueber den Bau evangelischer Kirchen“ (Leipzig 1845) wies S. nach, daß die altchristlichen und romanischen Motive, an welche er in der Anlage und Formenbildung seines Entwurfs angeknüpft hatte, viel geeigneter für den Ausdruck einer protestantischen Kirche und ihrer Kultusbedürfnisse seien als der gotische Stil, welcher einer ganz bestimmten Phase des Katholizismus entsprungen sei und auch mit Unrecht als der spezifisch germanische Stil betrachtet werde, da er vielmehr französischen Ursprungs sei. Andere

Projekte S.s für ein Schloß in Gotha, für ein Hospital in Bukarest, für die Freimaurerloge in Dresden, für eine Schule in Blasewitz blieben ebenfalls unausgeführt.

Den glänzenden Abschluß von S.s Bauthätigkeit in Dresden bildet, neben dem schon erwähnten Palais Oppenheim, das kgl. Museum in Dresden, an welchem er seit 1847 bis zum Ausbruche des Maiaufstands von 1849 beschäftigt war und das eine der edelsten seiner Schöpfungen darstellt, obwohl nach seiner Entfernung von Dresden so manches, besonders im Treppenhaus, an der Gestalt der Kuppel sowie am plastischen Schmuck, zu seinem schweren Verdruß abweichend von seinen Plänen ausgeführt und verdorben wurde. Fünf in allen Einzelheiten durchgearbeitete Projekte für das Museum, nach verschiedenen Lagen, hatte er ausgeführt, bis dasselbe, nach Aufopferung seiner Forumsidee, als Abschluß an die noch offene Nordseite des Zwingers verlegt wurde. Das Museum (eine Abbild. a. a. O. p. 241) schließt sich durch seine Bogengliederungen zwanglos und harmonisch den Arkaden des Zwingerhofs an, obschon in seinem Stil edelster Hochrenaissance durchaus davon verschieden. Es bildet ein langgestrecktes Viereck mit leise vortretenden Eck- und Mittelrisaliten. Der Mittelbau, unter welchem ein durch eine achteckige Kuppel überwölbter Durchgang in den Zwinger führt, ist an seiner Nord- und Südseite durch eine prächtige triumphbogenartige Architektur sowie durch einen erhöhten, durch eine Kuppel bekrönten Saalbau besonders betont und hervorgehoben, während die Flügel mit ihren kräftigen Pfeilerarkaden auf Rustikaunterbau und den majestätisch gegliederten Fenstern des Obergeschosses sich würdig anschließen. Dieser Bau bildet mit dem Hoftheater und dem Oppenheimschen Palais eine Dreiheit von klassischen Schöpfungen, welche in Deutschland geradezu Epoche machten.

Trotz dieser glänzenden Bauthätigkeit S.s in Dresden war er mit seiner Stellung keineswegs zufrieden. Bei großer Verantwortung und Inanspruchnahme und bei fortwährender Einmischung in seine Pläne von seiten der Behörden und unberufener Sachkundiger fielen seine Honorare für die öffentlichen Bauten sehr dürftig aus. Für den Theaterbau erhielt er „einschließlich des Entwurfs und aller Vorauslagen 2400 Taler, bei einem Bau, der 400000 Taler betrug.“ Besonders war er verstimmt über die Schwierigkeiten und Ueberanforderungen, welche ihn zur Ausarbeitung von fünf verschiedenen Entwürfen für das Museum nötigten. „Wer so viel umsonst und vergeblich gemacht, Pläne, die an Privatansichten und Chikanen scheiterten, sollte der nicht den Mut verlieren?“ Diese seelische Verstimmung war ohne Zweifel ein wichtiges psychologisches Moment, welches sich mit seinem Mißmut über die damaligen politischen Verhältnisse vereinigte und ihn trotz anfänglichem Widerstreben zur Teilnahme am Dresdener Maiaufstand mitriß. So plötzlich wurde S, der am Abend vorher noch an den Detailzeichnungen des Museums gearbeitet hatte, in den Aufstand hineingezogen, daß er sogar versäumt hatte, eine fällige vierteljährige Gehaltsrate vorher einzuziehen, welche ihm auch nach der Flucht vorenthalten wurde.

Es folgte nun eine fast zwölfjährige Unterbrechung in S.s Bauthätigkeit, die jedoch, wie durch eine höhere Fügung, dazu bestimmt war, andere hochbedeutende Seiten seines bahnbrechenden Schaffens und Wirkens ins Leben zu rufen. Es gehörte aber die ganze Elastizität und Energie seines Wesens dazu, um ungebrochen ein neues Leben zu beginnen und für sich und seine zahlreiche Familie wieder eine Existenz zu gründen. Zunächst versuchte er in Paris, mit Hülfe seiner dortigen Freunde, der Maler Séchan, Dietterlé und Dépléchin, die an der Dekorierung des Dresdener Theaters mitgewirkt hatten, sich eine neue Stellung zu verschaffen. Für Dietterlé, den Direktor der Porzellanfabrik in Sèvres, entwarf er mehrere Zeichnungen für Prachtvasen und schrieb bei diesem Anlaß auch eine gediegene Abhandlung über Porzellanbereitung, mit deren Technik er sich schon in Dresden vertraut gemacht hatte. Gleichzeitig faßte er den Plan, seine Dresdener Vorträge zu einem Buch auszuarbeiten mit dem Titel „Vergleichende Baulehre“, welche nachmals den Anstoß zu seinem wissenschaftlichen Hauptwerke „Der Stil“ gab. Außerdem nahm er die Polemik über Polychromie mit Kugler wieder auf in der Schrift „Die vier Elemente der Baukunst“ (Braunschweig, Vieweg & Sohn, 1851), in welcher er zugleich in allgemeinen Umrissen die Grundideen angab, nach denen er sein Werk über „Vergleichende Baulehre“ entworfen hatte. Vergebens aber bemühte er sich, in Paris Bauaufträge zu erhalten. Ein großartig-malerisch angelegter Entwurf zu einer Synagoge in Paris kam nicht zur Ausführung. Nach anderthalbjährigem Aufenthalte dort verlor er deshalb den Mut und war im Begriffe, nach Amerika auszuwandern, wovon er aber im letzten Momente durch seine Freunde in London, wie Falkener, Henry Cole und Donaldson, mit denen er in regem wissenschaftlichem Verkehr über Polychromie und andere Fragen stand, abgehalten wurde. Er erhielt 1851 bei Gelegenheit der großen Ausstellung in London den Auftrag, die Abteilungen für Canada, Aegypten, Schweden und Dänemark einzurichten, was ihn veranlaßte, mit seiner Familie nach

London überzusiedeln. Die Ausstellung gab ihm den Anstoß zu seiner Aufsehen erregenden Schrift „Wissenschaft, Industrie und Kunst“ (Braunschweig, Vieweg & Sohn, 1852), in welcher er den tiefen Verfall des durch fabrikmäßige Herstellung, Verwendung von Surrogatstoffen und falsche Grundsätze zerrütteten abendländischen Kunstgewerbes geißelte und an den Werken der Vergangenheit sowie der orientalischen und Naturvölker stilgerechtes Schaffen erläuterte. Die Schrift zog die Aufmerksamkeit der englischen Fachmänner sowie des edeln, kunstliebenden Prinzen Albert in hohem Grad auf sich und verschaffte S. die Professur für Architektur, plastische Dekoration, Metalltechnik und Kunsttischlerei an der neugegründeten und wesentlich nach seinen in einer Denkschrift ausgearbeiteten Grundsätzen eingerichteten praktischen Kunstschule im Marlboroughhouse zu London. Ebenso wurde das mit dieser Schule in Verbindung stehende neugegründete Kunstgewerbemuseum, nachmals South Kensington-Museum, wesentlich nach seinen Vorschlägen eingerichtet und wurde das Vorbild für zahlreiche kunstgewerbliche Museen Europas.

Durch seine mehrjährige praktisch-theoretische Lehrthätigkeit in London machte sich S. mit allen Zweigen des Kunstgewerbes und ihrer Technik gründlich vertraut und bewies auch sein schöpferisches Talent auf diesem Gebiete durch mehrere schöne Entwürfe, so für einen prachtvollen silbernen Tafelaufsatz für seinen Bruder, den Fabrikanten Karl S. in Altona und besonders für den Prachtleichenwagen des Herzogs von Wellington. Seine architektonischen Entwürfe, wie z. B. für einen großen Friedhof in Woolwich, kamen jedoch nicht zur Ausführung. Häufig zur Teilnahme an Preisbewerbungen aufgefordert, wollte er nicht mehr darauf eingehen, da die Entscheidung bei denselben zu sehr von hergebrachten Meinungen, Umtrieben, Parteien u. s. f. abhänge und die Konkurse mehr für die Mittelmäßigkeit geschaffen seien, welche sich danach zu richten wisse, wie der Wind geht. Dagegen entfaltete S. in London neben seinem Lehramt eine rege schriftstellerische Thätigkeit, Hand in Hand mit zahlreichen öffentlichen Vorträgen, die er über Architektur und Kunstgewerbe hielt. In diesen Aufsätzen behandelte er teils kunstgewerbliche Gegenstände, teils archäologische Fragen der Baukunst, teils auf die Technik angewandte mathematische Aufgaben. So schrieb er mehrere kleinere Aufsätze für das „Deutsche Kunstblatt“ von Eggers, in denen er polemisch gegen Thiersch und andere Archäologen auftrat. Thiersch bekämpfte er in drei Fragen: in der Auslegung der 1836 neben den Propyläen in Athen gefundenen inschriftlichen Bauurkunden; in der Besprechung des sogenannten Schatzhauses des Atreus in Mykene sowie in der Auslegung der vitruvianischen Beschreibung des toskanischen Tempels. (Siehe Sempers kleine Schriften.) In der Frage der Inschriften der Propyläen trat er auch gegen Beulés Werk „L'acropole d'Athènes“ auf, im Sinne der Polychromie der antiken Bauwerke. Auch mit C. Bötticher focht er in Bezug auf dessen Theorien in der „Tektonik“ manchen ritterlichen Strauß aus. Gleichfalls in London entstand ein Aufsatz S.s über die mathematische Entwicklung von Kurven in ihrer Bedeutung für die Kunst, der leider im Vieweg'schen Verlage liegen blieb. Durch solche Arbeiten und Studien gestaltete sich in S.s Gedanken immer klarer der Plan zu seinem großen Werk „Der Stil.“

1855 folgte S., des Möbelkrams müde, einem Ruf an das neugegründete Eidgenössische Polytechnikum in Zürich, dem er als gefeierter Lehrer und Vorstand der Bauschule bis 1871 angehörte. In den ersten Jahren beschränkte sich auch hier seine Thätigkeit auf das Lehramt, welches ihm bald einen großen Kreis begeisterter Schüler und Anhänger gewann, sowie auf eine Reihe von Aufsätzen und Vorträgen, in denen er auf sein Hauptwerk, den schon erwähnten „Stil“, vorbereitete. Unter jenen sind besonders hervorzuheben der Rathausvortrag „Ueber die formelle Gesetzmäßigkeit des Schmuckes und dessen Bedeutung als Kunstsymbol“ (erschienen bei Meyer & Zeller, Zürich 1856) sowie die Schrift „Ueber die Schleudergeschosse der Alten“ (Frankfurt a. M. 1859), in welcher er wohl seine Londoner Abhandlung über mathematische Konstruktion der Kurven teilweise wieder verwertete. Wenn diese Schrift ein Zeugnis für seine bedeutenden mathematischen Kenntnisse ablegt, so ist jene von Bedeutung durch die darin niedergelegten ästhetischen Grundgesetze und als Vorarbeit zu seinem „Stil“ zu betrachten. Dieses 1861—1863 und in zweiter Auflage 1878/79 in zwei Bänden erschienene wissenschaftliche Hauptwerk S.s sollte in einem dritten Bande („Vergleichende Baulehre“) seinen Abschluß finden, der jedoch leider als handschriftliches Fragment zurückblieb. Nur die Abschnitte über altorientalische und ägyptische Baustile liegen im Manuskript fertig vor, würden aber, trotz den darin enthaltenen wunderbaren, durch spätere Entdeckungen glänzend bestätigten Intuitionen und Schlüssen, doch eine vollständige Umarbeitung auf Grund der seitherigen umfassenden Forschungen erfordern, was eine fast unlösbare Aufgabe sein würde. Immerhin bilden die beiden ersten Bände, nach S.s eigener Aussage, schon für sich ein abgeschlossenes Ganzes, welches eine solche Fülle von damals ebenso neuen wie überzeugenden und mit erstaunlichem Wissen durchgeführten Anschauungen über das

Wesen des Stils und über den Zusammenhang des Kunstgewerbes mit den sogenannten höhern Künsten enthält, daß seit diesem Werk eine völlig neue Epoche in der Entwicklung des Kunstgewerbes und in der ästhetischen und archäologischen Forschung angebrochen ist. Der Grundgedanke des Werkes läßt sich etwa dahin ausdrücken, daß lange vor Entstehung der eigentlichen Architektur sich schon bei den ersten Schritten der Menschen zur Zivilisation, im Schmuck, in der künstlich bereiteten Schutzdecke, in der Urhütte, in den Gerätschaften und Waffen alle wesentlichsten Formenelemente sowie deren struktiv-symbolische Bedeutung ausgebildet hatten, aus denen nachmals die eigentliche Architektur ihre Formenwelt schöpfte. Ein jedes Motiv wurde in einem Urstoff zuerst ausgebildet, der vermöge seiner Eigenschaften auch die Eigenschaften des Motivs für alle Zeiten bestimmte; doch konnte dies später in einen andern Stoff übertragen werden, der ihm gleichfalls die Spuren seines Einflusses für immer aufprägte. So hat jedes Motiv seine durch die verschiedenen Stoffe sowie mannigfache andere Einflüsse bestimmte Geschichte, welche sich nicht umstoßen läßt und durch deren bewußte oder instinktive Berücksichtigung allein der Kunsthandwerker und Architekt organisch zu schaffen vermag. Stil ist demnach „die Uebereinstimmung einer Kunsterscheinung mit ihrer Entstehungsgeschichte, mit allen Vorbedingungen ihres Werdens."

Während in den zwei erschienenen Bänden des „Stil" alle funktionellen, stofflichen und konstruktiven Faktoren, die in der Baukunst zusammenwirken, aus den technischen Künsten abgeleitet werden, so sollten im dritten Bande „die sozialen Zustände der Gesellschaft und die Verhältnisse der Zeiten . . . als mächtigste Faktoren des Stils in der Baukunst" nachgewiesen werden. Den Gedankengang des dritten Bandes seines „Stil" deutete S. in großen Zügen in seiner letzten Schrift, dem ideenreichen Rathausvortrag von 1869 „Ueber Baustile" an (Zürich, Fr. Schultheß).

Von 1858 an trat endlich auch wieder für S. eine rege Bethätigung als praktischer Architekt ein, in welcher sein schöpferischer Künstlergeist doch allein volles Genüge finden konnte. Im Aug. 1858 erhielt er gemeinsam mit dem Staatsbauinspektor *Wolff,* welchem die Administration zufiel, den Auftrag, das Schulgebäude des Eidgenössischen Polytechnikums auszuführen, welches er, allerdings unter mancherlei Einschränkungen der damals noch von einem Geiste nüchterner Sparsamkeit geleiteten Schweizer Behörden, doch in echt monumentaler Weise bis 1863 vollendete. Das architektonische Schwergewicht, sowohl hinsichtlich des Reichtums der Formen wie der Vornehmheit des Materials, verlegte S. deshalb auf das herrliche Mittelrisalit der die Stadt beherrschenden Westfront, auf das edelgestaltete, an malerischen Durchblicken reiche Treppenhaus, das an genuesische Anlagen erinnert, auf das Vestibül, die Aula und die Dekoration der Gipssäle im Erdgeschoß, wogegen die Seitenflügel und Rückgebäude einfach, aber vornehm gehalten wurden. In zwei Geschossen und einem Mezzanin dazwischen erhebt sich der erhöhte, ganz in Sandstein durchgeführte, imposant wirkende Mittelbau; das Parterregeschoß mit drei offenen Bogen, die zum Vestibül führen, ist, wie das des ganzen Baus, mit Rustikaquadern bekleidet; zwischen den Bögen erheben sich Paare von Rustikapilastern und tragen ein schönes dorisches Triglyphengebälk. Im obern Geschoß streben vier Paare schlanker korinthischer Dreiviertelsäulen empor, abwechselnd große Bogenfenster und kleinere Statuennischen einschließend, und tragen das mit einer Attika bekrönte Gesims. Vestibül, Aula und Treppenhaus zeigen in ihrer Harmonie zwischen feinster architektonischer Gliederung und farbigem wie plastischem Schmuck der Wandflächen und Decken, welcher Meister auch im Dekorativen S. war. Im Gipssaale führte er wieder seine Beleuchtungs- und Verteilungsprinzipien durch, nicht ohne deshalb zuvor einen harten Strauß mit den Behörden und „Kunstkennern" durchfechten zu müssen. Auch an den Sgraffitodekorationen der Nordseite, zu deren Ausführung nach seinen Entwürfen er sich der Mithülfe der Maler *Schönherr* und *Walter* aus Dresden bediente, wurde allerlei ausgesetzt, so besonders der Spruch „Non fuerat nasci nisi ad has" unter den Gestalten der Kunst und Wissenschaft als fehlerhaft im Latein und als zu wenig demokratisch beanstandet. Doch wußte S. bezüglich des Lateins mit Hülfe des Hochschulprofessors Köchly eine Parallelstelle aus Seneca beizubringen, und bezüglich der Deutung des Spruchs durch einen herrlichen Brief an Regierungsrat Hagenbuch, in welchem er jedes Emporstreben des Menschen aus dem tierischen Urzustand als Regung des künstlerischen und wissenschaftlichen Triebes bezeichnet, die erhobenen Bedenken zu beschwichtigen.

Gleichzeitig mit diesem Bau (Ansichten des Mittelbaus der Hauptfront und der Nordwestseite etc. in der Festschrift des Eidg. Polytechnikums II, p. 321–329) führte S. von 1861–1864 die Sternwarte auf dem sogenannten Schmelzberg in Oberstraß bei Zürich auf Grund des vom Astronomen Prof. Dr. Johann Rudolf Wolf ausgearbeiteten Bauprogramms aus, welcher er eine „bei aller Einfachheit durch edle Verhältnisse imponierende" Ausbildung verlieh (Abbild. a. a. O. II, p. 330/31).

Das Gebäude, welches trefflich in die landschaftliche Umgebung eingefügt ist, besteht aus einem Gruppenbau mit verschiedenen Höhen der einzelnen Bauteile, die im rechten Winkel zusammenstoßen. Der Hauptkörper besteht aus einem dreigeschossigen Langbau in der Richtung von Süd nach Nord. Am Südende führen einige Stufen zum Vestibül; rechts von diesem liegt ein kleiner Raum zur Aufbewahrung von Instrumenten und Büchern, an welchen sich in der Richtung von West nach Ost der große ebenerdige Meridiansaal anschließt, der sich nach Nord- und Süd in großen Bogenfenstern öffnet und an der östlichen Schmalseite einen eigenen Zugang hat. Geradeaus, gegen Norden, gelangt man vom Vestibül in einen größern Saal mit Glasschränken für Sammlungen und Instrumente, an den sich links, nach Westen hin, in einem eigenen zweigeschossigen Anbau ein großer Hörsaal zwischen den Zimmern des Professors und des Assistenten befindet. Am nördlichen Ende des Sammlungssaals führt eine Wendeltreppe zur Wohnung des Direktors im Obergeschoß dieses Hauptbaus und zum meteorologischen Bureau im Mezzanin darüber. Eine Beobachtungsterrasse und eine drehbare Kuppel bekrönen diese obern Geschosse. Nach außen ist der Bau sehr einfach, durch feine Gesimse, Bogenfenster und Lesenen gegliedert, sowie teilweise mit Sgraffito verziert.

Ein vom edelsten Geiste klassischen Griechentums und geläutertster Renaissance zeugender Bau, im Anklang an palladianische Schöpfungen, ist sodann das von 1865—1869 ausgeführte Rathaus von Winterthur mit seinem herrlichen, durch Freitreppe, korinthische Säulenvorhalle und Giebeldach ausgezeichneten Mittelbau, der das Treppenhaus und den durch zwei Geschosse gehenden Ratsaal enthält. Harmonisch schließen sich zu beiden Seiten die niedrigern, flachbedeckten Flügel mit dorischen Wandpilastern und prächtigen Fensterbildungen an, welche die Verwaltungsräume enthalten. Die kunstsinnige Bürgerschaft Winterthurs ermöglichte die Ausführung des Baus, welcher die vom Gemeinderat ausgeworfene Bausumme beträchtlich überschritt, durch Zeichnung eines ansehnlichen Beitrags, und S. scheint dann auch an diesem ganz aus Stein und Quadern hergestellten Prachtbau mit besonderer Vorliebe gearbeitet zu haben.

Andere Bauten, die S. in der Schweiz ausführte, sind der geschmackvolle Glockenturm der Pfarrkirche von Affoltern, an Stelle des Einsturz drohenden alten, den S. mit großer technischer Umsicht abtragen ließ, wofür ihm das Ehrenbürgerrecht dieser Gemeinde zu teil ward, welchem bald auch das der Schweiz folgte; ferner das in edelm Renaissancestil ausgeführte Geschäftsgebäude des Nationalrats Fierz auf dem sogenannten Sonnenbühl, Zürichbergstr. Nr. 8 (abgeb. a. a. O. II, p. 401); eine kleine, malerisch gruppierte Villa in Castasegna im Bergell; eine polychrom ausgeführte Waschanstalt in Zürich. Auch das Heinrich Simon'sche Grabdenkmal in Murg am Wallensee wurde nach S.s Entwurf, unter Aufsicht seines Schülers, des nachmaligen Malers L. Chialiva ausgeführt, ebenso die Grabstele seiner 1858 verstorbenen Gattin auf dem Zürcher Friedhofe bei der Hohen Promenade. Für die neue Nordostbahnhofhalle in Zürich entwarf S. ein großartiges Projekt im Stile römischer Thermenanlagen, dessen Grundideen der die Ausführung erhaltende Architekt *Wanner* zwar sich zu nutze machte, aber doch nicht in dem Maße, daß S. den ausgeführten Bau als seine Schöpfung anerkannt hätte.

Leider widerfuhr S. auch in Zürich das wohl wenigen Architekten ganz ersparte, ihn aber Zeit seines Lebens besonders hart verfolgende Mißgeschick, daß die Mehrzahl seiner Entwürfe, und darunter mehrere seiner großartigsten, nicht zur Ausführung gelangten und auf dem Papier stehen blieben. Für die Schweiz machte er noch folgende, nicht ausgeführte Entwürfe, die jetzt zum größten Teil im Sempermuseum zu Zürich aufbewahrt sind. Er entwarf 1858 einen Bebauungsplan für das Kratzviertel in Zürich, einschließlich eines neuen Rathauses, von welchem zwei verschiedene Grundrißskizzen und zu einem derselben eine perspektivische Ansicht vorhanden sind. Beide Entwürfe sind großartig gedacht und darauf angelegt, ein schönes Stadtbild zu schaffen. Nach der perspektivischen Zeichnung und dem einen Plan hätte das Rathaus mit seinem Turm, in einer Art venetianisch-deutscher Renaissance gedacht, die Nordseite eines großen Platzes mit Springbrunnen eingenommen, der sich gegen den See hin auf eine Promenade geöffnet hätte, während zu beiden Seiten des Platzes und nördlich hinter dem Rathaus stattliche Wohnhäuser und Amtsgebäude, zum Teil mit Portiken, verteilt worden wären. Ferner entwarf er (1866) Pläne für ein Kurhaus in Baden im Kanton Aargau sowie für ein Badhotel und Kuranlagen in Ragaz (1859), jenes wahrscheinlich wegen seiner klassischen Großartigkeit in weiträumiger Gruppenbildung mit dorischen Säulenhallen nicht angenommen. In klassischem Geiste sind auch die schönen Projekte für ein Rathaus in Glarus gehalten, welche nach dem Brande dieser Stadt von 1863 entstanden. Palladianischen Geist in veredelter Formendurchbildung atmet auch der herrliche Entwurf einer katholischen Kirche in Winterthur (1863), eines Kuppelbaus mit seitlich gestelltem Turm und einer großartigen Façade mit freigestellten, die Vorhalle flankierenden korinthischen Säulen und

einem Giebeldach mit halbrundem Fenster. Die Nichtausführung dieses Baus ist besonders zu bedauern. Andere Projekte schuf S. für einen Umbau des Hotels Schweizerhof (1862) sowie für ein Palais des Obersten Segesser in Luzern (1865), für eine Villa in Brunnen am Vierwaldstättersee (1862), ferner für eine Villa des Obersten Rothpletz in Winterthur (1864), endlich für ein Denkmal des Bundesrats Furrer.

Die großartigsten unausgeführten Entwürfe, die S. in Zürich schuf, waren aber diejenigen für ein Theater in Rio Janeiro sowie für das Münchener Festtheater. Jener entstand 1858 als Konkurrenzarbeit und wurde wegen Ueberschreitung des unklar verfaßten Bauprogramms nicht angenommen, obschon er als der schönste anerkannt wurde. Er stellt eine Fortbildung des Dresdener Theatertypus dar, an welchem sich das Bestreben kenntlich macht, die Charakteristik noch mehr zu betonen als dort, durch Erhöhung des selbständig emporragenden und, im Gegensatz zu den prächtigen Säulenstellungen des Zuschauerraums, einfach gehaltenen Bühnenhauses. Das Halbrund des Zuschauerraums ist, im Gegensatz zu dem am alten Dresdener Theater, nach vorn hin durch einen vorgestellten prächtigen Portalbau mit einer frei in die Luft ragenden kaiserlichen Tribünen-Nische (Exedra) darüber bereichert. An die wie beim Dresdener Theater an das Bühnenhaus seitwärts und rückwärts angelegten, einfach gegliederten Bauteile mit den beiden Haupttreppen schließt sich zu beiden Seiten eine dorische Wandelhalle an, die einen tropischen Garten einfaßt. Ebenso stellen die Entwürfe für das Münchener Festtheater, welche er im Auftrage des Königs Ludwig II. von Bayern von 1863 bis 1866 ausarbeitete und deren Ausführung durch die Hofkamarilla und andere Einflüsse in schmählicher Weise hintertrieben wurde, eine logische Fortentwicklung seiner frühern Theaterpläne dar, deren Typus hier wieder um einen Schritt weiter ausgestaltet erscheint, abgesehen von einigen aus der besondern Aufgabe hervorgegangenen Einzelheiten. Zunächst ist das Halbamphitheater des Zuschauerraums der frühern Entwürfe in ein Segment umgewandelt worden, an das sich anschließend im Innern die Sitze stufenweise übereinander gereiht sind, wie im antiken Theater. Der Portalbau mit zwei Ordnungen freistehender Säulen und einer mächtigen Balkonnische (Exedra) im Obergeschoß sowie einer quadrigagekrönten Attika entspricht im wesentlichen demjenigen am Theater für Rio Janeiro. Der speziellen Aufgabe entsprang das weite Vorspringen des Querbaus zu beiden Seiten des hochaufragenden Bühnenhauses; diese Flügelbauten, zu denen Auffahrten führen, sollten Konzert- und Festsäle enthalten. An die Rückseite des Bühnenhauses schließt sich wieder ein niedriger, fast quadratischer Bau für Ankleidezimmer, Dekorationsmaler und Magazin an. Eine monumentale Brückenanlage über die Isar und eine majestätische Freitreppenanlage sollten die großartige Prospektwirkung des Theaters steigern, das auf der Gasteigerhöhe, ungefähr wo jetzt das Siegesdenkmal steht, errichtet werden sollte. Die Hintertreibung dieses mit so großem Eifer ausgearbeiteten Theaterbaus, dessen prächtiges Modell im Nationalmuseum zu München zu sehen ist, bildete eine Quelle tiefen Verdrusses für S., der auch noch durch den Kampf gesteigert wurde, den er um die schließlich noch reduzierte Honorarforderung für seine bestellte Arbeit führen mußte.

Ein neuer Schlag war für S. die Nachricht von dem am 21. Sept. 1869 erfolgten Brande des Dresdener Hoftheaters, durch welchen dasselbe bis auf den Grund zerstört wurde. Als er die Nachricht, in Gesellschaft Gottfried Kellers, in seiner geliebten Stammabendkneipe (Bollerei an der Schifflände), aus einer Zeitung erfuhr, brach er in ein erschütterndes Schluchzen aus. Doch erhob sich in den Kunstkreisen, im Stadtrate Dresdens und im sächsischen Landtage nur eine Stimme dafür, daß der Bau eines neuen Theaters nur S. wieder übertragen werden dürfe, und auch die allerhöchsten Kreise schlossen sich diesem Votum an, in hochherziger Weise die Vergangenheit begrabend.

Die Ausarbeitung der Pläne zum neuen Dresdener Theater (dessen Außenansicht und Treppenhaus abgebildet ist bei Schumann, Dresden, p. 259 u. 260) füllten nur zum Teil die letzten Jahre des Aufenthalts S.s in Zürich aus, indem gleichzeitig schon andere neue Aussichten auf eine großartige Bauthätigkeit seinen Lebens- und Schaffensmut wieder hoben. Auch in diesem Theater schloß sich S. folgerecht an die Entwicklungsreihe seiner Theaterpläne an. Auch hier verleiht er der äußern Front des Zuschauerraums eine segmentförmige Gestalt, während er im Innern den Zuschauerraum halbkreisförmig bis zum vierten Stock anordnete und erst über diesen hinaus eine segmentförmige Galerie, entsprechend der Außenform, sichtbar werden läßt. Durch diese Anordnung gewann er Raum für Treppen, Vestibüle und Garderobengänge. In diesem Theater hat S. die Charakteristik seiner Bestimmung noch entschiedener betont, als an den frühern Theaterprojekten, durch die scharfe Auseinanderhaltung der einzelnen Haupträume, die sich auch im Grundrisse geltend macht. Machtvoll herrschend ragt das gegiebelte, einfach-streng gegliederte Bühnenhaus empor, während der niedrigere Zuschauerraum mit seiner segmentförmigen, nach außen vorspringenden Galerie wieder

über dem Segment der Façade aufragt, die durch zwei Geschosse mächtiger Bogenöffnungen, mit Rustikamauern und -Pilastern im Erdgeschoß und ionischen Säulenpaaren im Obergeschoß gegliedert ist und im Innern, in zwei Zonen geteilt, die Foyers und Treppenaufgänge zu den Galerien enthält. Die Mitte der Façade nimmt wieder, wie an den Projekten für Rio de Janeiro und München, eine zweigeschossige Königsloggia, mit freistehenden Säulen, einem Halbkuppelgewölbe und quadrigabekrönter Attika, ein, unter welcher der Haupteingang in das Theater führt. An die säulengeschmückten Seitentrakte des Zuschauerraums, von gleicher Höhe wie das Segment der Façade, legen sich die Durchfahrten, von denen man durch Vestibüle zu breiten Treppenaufgängen und Vorräumen gelangt, die mit dem Foyer und der königlichen Loge in Verbindung stehen. Endlich legen sich an die Flanken und die Rückseite des Bühnenhauses einfacher gestaltete Bauteile, welche die Garderoben und rückwärts eine Hinterbühne enthalten. So gliedert sich der Bau mit prachtvoller Klarheit des Ausdrucks in terrassenförmiger Abstufung und angemessener Verteilung des architektonischen und plastischen Schmucks, der hier, im Gegensatz zum alten Dresdener Theater, kraftvolle Hochrenaissanceformen zeigt, die allerdings in der Einzelausbildung nicht jene Feinheit und Zierlichkeit aufweisen und, der markigen Massenwirkung entsprechend, auch nicht aufweisen durften wie das alte zierliche Hoftheater in Dresden.

Der Bau dieses Theaters wurde durch S.s Sohn, *Manfred S.* (s. d.), der auch die Herstellung vieler Detailzeichnungen besorgte, im Auftrage des Vaters und im steten Einverständnisse mit ihm in den Jahren 1871—1878 ausgeführt, da S. inzwischen durch andere bedeutende Arbeiten in Anspruch genommen war. Schon Anfang 1869 war S. nämlich vom Obersthofmeisteramt in Wien eingeladen worden, über zwei Konkurrenzprojekte von Löhr und Karl von Hasenauer für die am neuen Ring in Wien geplanten Hofmuseen ein Urteil abzugeben. S., der keines der beiden Projekte vollkommen billigen konnte, legte in einem ausführlichen Gutachten ihre Vorzüge und Mängel dar, wonach das Löhr'sche Projekt durch die größere Zweckmäßigkeit der Anordnung, das Hasenauer'sche durch die mehr künstlerische Ausstattung den Vorzug erhielt, obschon manche Kleinlichkeit und Ueberladung daran gerügt wurde. Man entschied sich hierauf in Wien, S. selbst die Ausarbeitung des Entwurfs für die Museen zu übertragen, wobei man ihm freistellte, einen der Konkurrenten als ihm untergeordneten Beihelfer aufzunehmen. S. entschied sich für Hasenauer, mit Rücksicht auf dessen dekorative Begabung und seine geschäftlichen wie lokalen Beziehungen, bestand jedoch, aus übelangebrachter kollegialer Ritterlichkeit, auf Beiordnung desselben als gleichberechtigten Kollegen. Dadurch wurde der Keim zu einer Menge von Kompetenzstreitigkeiten und schließlich zum völligen Zerwürfnis zwischen beiden Architekten gelegt. S. entwarf nun noch 1869 in Zürich gemäß kais. Auftrag mit Hülfe einiger Schweizer Schüler, insbesondere Alexander Kochs uud Recordons (s. d.), einen Enblocplan samt einer perspektivischen Ansicht, wobei er gleichzeitig auf einen für später in Aussicht genommenen Umbau der Hofburg sowie des Hofburgtheaters Rücksicht zu nehmen hatte. Ferner entwarf S. noch in Zürich zwei Blätter mit dem Aufriß des Mittelbaus sowie des einen Seitenrisalits. Noch 1870 besuchte ihn Pecht in Zürich, welcher die Pläne der beiden Museen beinahe fertig sah und durch „die großartige Schönheit ihrer Komposition" entzückt war (Beil. zur Allg. Ztg. vom 16. Juli 1871, Nr. 197). Damit nun S. seiner Aufgabe mit vollen Kräften an Ort und Stelle sich widmen könne, erließ der Kaiser an ihn einen Ruf nach Wien, dem S. im Okt. 1871 folgte, nachdem er seine Stelle in Zürich niedergelegt hatte.

Ehe S.s letzte, großartige Bauthätigkeit in Wien weiter verfolgt werden soll, sei noch darauf hingewiesen, daß die wenigen Bauten, welche ihm in der Schweiz auszuführen vergönnt gewesen, durch die Klarheit ihres Ausdrucks, der auch die Bestimmung des Gebäudes stets deutlich hervortreten läßt, sowie durch ihre edle Schönheit, auf den Geschmack des Schweizervolks einen geradezu erzieherischen Einfluß ausübten. Während beim Bau des Polytechnikums das damals im Schweizer Bauwesen noch wesentlich maßgebende Sparsamkeits- und Nützlichkeitsprinzip ihm manche nachmals bedauerte Einschränkung auferlegte, so bürgerte sich doch durch S.s Einfluß gerade in der Schweiz ein monumentaler Sinn und eine Freude an edel und auch im Material vornehm ausgestatteten Bauten aus, der geradezu vorbildlich genannt werden kann. Ein S. befreundeter englischer Architekt (Donaldson) war über diesen läuternden Einfluß S.s auf das Zürcher Bauwesen geradezu überrascht. In seinem Nekrologe S.s äußerte er sich: „Einige der Gebäude in den Straßen (Zürichs), die von modernen Architekten ausgeführt wurden, sind ebenbürtig den schönsten Handelshäusern in Paris oder London und übertreffen sie noch an Geschmack." Freilich ernteten S.s zahlreiche Schüler, die ebenso viele begeisterte Apostel seiner Kunst waren, ohne doch, vermöge seiner liberalen Lehrweise, sklavische Nachahmer derselben geworden zu sein, reichlich auch die Früchte der von ihm gestreuten Saat ein, indem ihnen eben der wesentlich durch S. erweckte

höhere Bausinn in der Schweiz zu gute kam. S.s Name ist denn auch in der Schweiz noch heute so volkstümlich wie etwa derjenige Michelangelos in Italien, und in traulich familiärem Tone nennt man ihn im Volke „Unser Semper."

Als S. sich in Wien niedergelassen hatte, arbeitete er mit unermüdlichem Eifer an den Detailplänen sämtlicher Façaden der Museen, an der architektonischen Ausgestaltung der Vestibüle, für welche er zwei Durchschnitte im großen Maßstabe herstellte, während Hasenauer unterdessen fast ganz von den Arbeiten für die Wiener Weltausstellung in Anspruch genommen war. Auch die Ausführungspläne wurden zum großen Teil von S. besorgt. Seine Entwürfe für die Museen haben wenig oder nichts mit Hasenauers ursprünglichem Entwurf mit seinen zahlreichen Risaliten und kleinlichen Gliederungen gemein. In der Längen- und Breitenausdehnung stimmten S.s Entwürfe (im Anschluß an das vorgeschriebene Bauprogramm) allerdings so ziemlich mit Hasenauers Plänen überein; ebenso hatte S. von H.s Projekten die Kuppeln übernommen, in die er jedoch nicht wie H. die Treppen verlegte, sondern die er aus perspektivischen Gründen weiter vorrückte. Auch die Proportionen der Oberlichtsäle waren durch H. bestimmt, welcher zu diesem Zwecke die größern Museen des Kontinents besucht und seine so gesammelten Erfahrungen durch Beleuchtungsversuche in einer Probehütte zu Wien kontrolliert hatte. Dagegen war die architektonische Durchbildung der Façaden mit ihren großartigen Arkaden und römischen, frei vorspringenden Säulen, mit ihren markigen Gliederungen und den das Glasdach verhüllenden Ballustraden ausschließlich S.s Werk. Andererseits hatte Hasenauer an der dekorativen Detailausstattung der Innenräume großen Anteil, nachdem S. (nach seinen eigenen Worten) „seiner baulichen Praxis gemäß, behufs besserer Beurteilung der Verhältnisse der anzubringenden dekorativen Details, vorerst bis zur Vollendung des Baus im Rohen, nur die Hauptformen und wesentlichsten Gliederungen der Räume festgestellt hatte." Dagegen hat S. den Statuenschmuck, Nische für Nische, nach eingehenden Verhandlungen mit den einzelnen Bildhauern und nach einem von ihm entworfenen Programme, fast ausschließlich bestimmt und angeordnet, und nur wenige Veränderungen sind, infolge Rücktritts oder Todes der von S. beauftragten Künstler, später vorgenommen worden.

Die Museen, wie sie nun dastehen, mit ihren machtvollen, pilastergegliederten Rustikaerdgeschossen, mit den herrlichen ionischen Säulenordnungen und Arkaden des Obergeschosses und mit dem kräftig ausladenden Ballustradengesims, gehören vermöge der Kraft und Harmonie ihrer Gliederungen und Verhältnisse zu den schönsten Monumentalbauten unserer Zeit und bilden eine glänzende Verwirklichung von S.s Bauideal, das er sich aus Roms und Italiens vollendetsten Bauschöpfungen selbständig herausgebildet hat. Seiner Idee gemäß, die er bereits im Enblocplan niedergelegt hatte, sollten die Museen dereinst in Verbindung mit dem Burgbau einen ungeheuren, forumartigen Platz umschließen, der in seiner Mitte von der Ringstraße durchschnitten, jedoch durch Triumphbögen an deren Durchschneidungsstellen wieder zusammengefaßt werden sollte. Bis jetzt ist von diesem Plane nur noch ein Flügel des neuen Burgbaus in Angriff genommen, aber leider nicht zu gutem Ende geführt worden.

Auch für den Umbau der kaiserlichen Hofburg, welche hufeisenförmig in drei mächtigen Baukörpern den Burgplatz umfassen und die alte Burg maskieren sollte, hat S. schon 1869 in Zürich den Gesamtgrundriß sowie eine perspektivische Skizze in roten Umrißlinien entworfen. In Gemeinschaft mit Hasenauer arbeitete er dann in Wien nach diesen Grundzügen das Projekt weiter aus. Die Mitte des Zentralbaus sollte danach ein achtseitiger Kuppelsaal einnehmen, der zu einem innen von Kolonnaden umgebenen Thronsaal führt. Den rechten Flügel des Mittelbaus sollte ein riesiger, ebenfalls von Kolonnaden umgebener Festsaal einnehmen; am linken Flügel sollten die Galatreppe und Vorsäle Platz finden. Die beiden seitlich den Platz einfassenden Gebäudetrakte sollten, symmetrisch gebildet, sich in zwei ungeheuren konkaven Kreissegmenten mit Portiken gegen den Platz öffnen und in der Mitte durch einen rechtwinkligen Vorbau unterbrochen werden, der sich wieder in eine halbrunde Exedra öffnet. Hinter den segmentförmigen Bauteilen sollte noch eine nach rückwärts zweilinig abgeschlossene Flucht von Räumen liegen; ebenso sollten am Ende der Segmente, gegen die Ringstraße hin, quadratische Anbauten isolierte Paläste bilden, welche mit den gegenüberliegenden Seitenfaçaden der Museen korrespondieren. Diese an die großartigsten römischen Bauanlagen und in einzelnen Hauptmotiven auch an Bramantes Hofanlage im Vatikan erinnernde Konception wurde nach S.s Tod in einer endlosen Reihe von Jahren nur in Bezug auf den rechten Flügel (von der Ringstraße aus) zum großen Teil verwirklicht; doch scheint die machtvolle Bauidee sowohl Hasenauer wie seinen Nachfolgern über den Kopf gewachsen zu sein, indem mannigfache Abänderungen und unschöne Detailausführungen die Harmonie des Ganzen stark in Frage stellen.

Um dieselbe Zeit erhielten S. und v. Hasenauer vom Kaiser den Auftrag, zunächst jeder für sich, einen Entwurf für das neue Hofburgtheater aus-

zuarbeiten, welches nicht, wie anfänglich geplant war, an die Rückseite des einen Burgflügels, sondern selbständig, dem Rathaus gegenüber, an der Ringstraße erbaut werden sollte. S.s Projekt erhielt den Vorzug und wurde auch ohne wesentliche Aenderungen ausgeführt. Bloß der viereckige Ansatz mit den flachen Loggien an der Front des Theaters war eine Konzession an Hasenauer, wogegen S. an der Façade eine durchgehende Kolossal-Säulenarchitektur als höchst wirksames Motiv einführte. Bis zum Hauptgesims ist die Façade ganz nach seinen endgültigen Plänen ausgeführt; dagegen hat v. Hasenauer an der Bedachung des Zuschauerraums nach dem Vorbilde der Pariser Oper Charles Garniers Aenderungen vorgenommen, durch welche das beherrschende Emporragen des Bühnenhauses abgeschwächt wurde. Im übrigen sind die Treppenhäuser, das Vestibül, die Loggien, das Proscenium, der Plafond ganz nach S.s Entwürfen ausgeführt worden. Nur in der Einteilung des Zuschauerraums, der auf das Drängen der Schauspieler verkleinert und in welchem, infolge der Ringtheaterkatastrophe, für zahlreichere Ausgänge gesorgt wurde, sind Veränderungen eingetreten, an denen S. keinen Teil hatte. Auch hat v. Hasenauer innerhalb der von S. angegebenen Haupteinteilungen und Gliederungen im Foyer und anderwärts eine Ueberfülle von glänzender Dekoration eingeführt, welche S.s Maßhaltung nicht entspricht. In seiner Gesamterscheinung und Anlage ist übrigens das Hofburgtheater den übrigen Theaterschöpfungen S.s, insbesondere dem Münchener Festbau so durchaus verwandt, daß an seiner geistigen Urheberschaft kein Zweifel bestehen kann.

Ein Projekt für ein neues Theater in Darmstadt, welches *Manfred S.* nach Skizzen S.s 1872/73 ausarbeitete, teilte das Los so vieler anderer Entwürfe, indem es aus Sparsamkeitsrücksichten nicht ausgeführt wurde. Die vielfachen Ehrungen von nah und fern zu seinem 70. Geburtstag und die Freude über die glückliche Vollendung des Dresdener Hoftheaters 1873 waren die letzten freudigen Ereignisse, welche S.s Lebensabend verschönerten.

Nach Schluß der Weltausstellung 1873, nachdem v. Hasenauer freiere Hände bekommen und S. inzwischen die Pläne für die Museen und das Burgtheater ziemlich vollständig ausgearbeitet hatte, begann jenem die Autorität seines alternden Kollegen lästig zu werden, den er durch Mißachtung, Kränkungen und Unfreundlichkeiten aller Art mürbe zu machen und los zu werden versuchte, um allein den Ruhm jener großartigen Kunstschöpfungen zu ernten, die er niemals erdacht, noch ohne S. vollbracht haben würde. Hierin wurde er durch eine verlogene Presse wirksam unterstützt, welche nicht müde ward, ihn allein als den genialen Schöpfer jener Werke zu preisen und S. systematisch zurückzustellen und zu ignorieren. Noch mehrere Jahre widerstand S. dem rücksichtslosen und kränkenden Benehmen seines Kollegen, mit dem er schließlich nur noch amtlich und durch Vermittlung verkehrte, sowie dem Treiben der Presse, in unermüdlicher Arbeit nur darauf bedacht, die Ausführung seiner Pläne zu sichern. Durch diese aufreibenden Gemütskämpfe wurde aber schließlich seine eiserne Natur gebrochen; seine Gesundheit fing plötzlich zu wanken an, so daß er sich 1876 von seiner Bauthätigkeit ganz zurückzog. Nach einem schweren asthmatischen Anfall im Frühjahr 1877 begab er sich im Sommer zur Erholung nach Reichenhall, wo er sich mit Gregorovius befreundete und seinen noch immer regen Geist an dessen Schriften, an Schliemanns Forschungen, die manch glänzende Bestätigung seiner Anschauungen von der ältesten vorklassischen Kunst brachten, und an andern wissenschaftlichen Werken zerstreute. Den Winter 1877/78 brachte er in ziemlichem Wohlsein in Venedig zu, wo er gern mit jüngern deutschen Künstlern verkehrte und auch seinen alten Freund, den Maler Federigo Nerly wiederfand. Das Frühjahr 1878 verbrachte er in Mailand, Verona und Bellagio am Comersee, den Sommer in Bruneck und Bozen, wo ihn der Maler Franz Lenbach mehrmals besuchte und zu erheitern bemüht war. Auf dessen Rat brachte er den Winter 1878/79 in Rom zu, wo er nach mehreren Monaten relativen Wohlbefindens am 15. Mai 1879 starb. Er fand seine letzte Ruhestätte auf dem protestantischen Friedhof bei der Cestiuspyramide, wo ihm die Familie ein Grabmonument errichtete.

Mit Gottfried S. starb seit Schinkel der genialste deutsche Architekt des 19. Jahrh.s, der sowohl in seinen Bauwerken leuchtende Denkmäler seines edeln Künstlergeistes hinterließ, wie auch durch seine Wirksamkeit als Lehrer und durch seine Schriften, in denen sich tiefes Wissen mit genialer Intuition und geläutertem Kunstgefühl harmonisch verband, einen umwälzenden Einfluß auf alle Gebiete des künstlerischen Schaffens und Wissens ausübte, der auch in der Zukunft noch fortdauern wird, wenn heutigen Tages seine Ideale und Lehren teilweise auch verlassen und vergessen zu sein scheinen. Mit S. schied in der That nicht nur ein großer Künstler, sondern auch ein edler, echt deutscher Mann, der besonders zwei Aussprüche seines Lieblingsphilosophen Seneca zu den Leitsternen seines Lebens gemacht hatte: „Für Kunst und Wissenschaft allein lohnt es sich geboren zu sein“, was er jedoch im weitesten Sinne menschlicher Kultur und Strebens verstand, und „Unser oberster Grundsatz sei: Zu sagen, was wir empfinden, und zu

empfinden, was wir sagen.“ Begeisterung für Kunst und Wissenschaft und untrügliche Wahrheitsliebe in diesen wie im Leben, das waren in der That die Grundzüge seines Charakters. Diese auf weiten Grundlagen aufgebaute ideale Lebensanschauung trieb ihn sowohl in der Kunst zum unermüdlichen Erforschen der Gesetze des Schönen, des Stils, des Schaffens, wie sie sich im Laufe der Zeiten auf allen Kunstgebieten offenbart hatten, und zur gewissenhaften Anwendung der erkannten Gesetze in seinem eigenen Kunstschaffen; dieselbe ideale Wahrheitsliebe veranlaßte ihn auch im eigenen Leben, falschen Schein, Phrase und Ueberhebung zu verachten. Diese Abneigung gegen hohlen Prunk äußerte sich in der großen Einfachheit und Natürlichkeit seines Wesens und seiner Lebensführung, womit er jedoch selbstbewußten Künstler- und Mannesstolz verband, der ebenso, wie er jede Kriecherei verachtete, keine hochmütige Behandlung duldete. Da S. seiner Ueberzeugung in Kunst und Leben bei aller feinen gesellschaftlichen Bildung stets ungeschminkten Ausdruck in Wort und Schrift verlieh, so geriet er nicht selten in die Lage, seine Ansichten im Kampfe zu verfechten. Ein gewisser polemischer Zug und Widerspruchsgeist, der sich manchmal auch im Gespräche mit Freunden in humoristischer Weise äußerte, stand damit im Zusammenhang, ohne jedoch von denen, die seinen ehrlichen, ritterlichen Sinn ehrten und liebten und seine geistreiche Lebhaftigkeit schätzten, übel genommen zu werden. Die zahlreichen Ehrungen, welche S.s Andenken nach seinem Ableben 1879 und dann wieder aus Anlaß seines hundertjährigen Geburtstages 1903 in allen deutschsprachigen Ländern und selbst darüber hinaus erwiesen worden sind, sei es durch Gründung von Denkmälern, wie in Zürich, Dresden, Hamburg und Wien, sei es durch Stiftungen (Semper-Museum in Zürich, Künstlerstipendium in Dresden), sei es durch zahlreiche Nachrufe etc., legten ein siegreiches Zeugnis dafür ab, wie fest sein Ruhm als eines der größten Künstler Deutschlands gegründet sei. Nicht nur unter den Künstlern und Gebildeten, deren Zeitgenosse er noch war, ist eine warme Liebe und Verehrung für den Meister eingewurzelt, sondern sie pflanzt sich auch auf die jüngern Generationen der Fachleute fort, ja sogar weitere Volksschichten, zumal in den Hauptstätten seiner Wirksamkeit, Dresden und Zürich, sind daran beteiligt. Selbst in Wien, wo sein ehemaliger Kollege v. Hasenauer es nicht unter seiner Würde hielt, noch nach S.s Tode, bis zu seinem eigenen, 1894 erfolgten Ende, mit Hülfe seiner zahlreichen Preßtrabanten den schonungslosesten Krieg gegen S.s Verdienste und Namen zu führen, wo derselbe v. Hasenauer gegen die Benennung einer Straße nach S.s Namen Verwahrung einlegte und bei der Festfeier aus Anlaß der Vollendung der Museen sich die Erwähnung S.s verbat; wo dessen Gönner, als sich in der innern Einrichtung des Burgtheaters Fehler zeigten, diese dem bis dahin totgeschwiegenen S., der nun plötzlich als der alleinige Urheber der Theaterpläne bezeichnet wurde, Schuld gaben, obwohl diese Einrichtungen gerade von Hasenauer stammten — selbst in Wien fehlte es in den kundigen Fachkreisen wie unter den Kunstschriftstellern und Gebildeten der Stadt nicht an zahlreichen Männern, welche, S.s Größe neidlos anerkennend und bewundernd sowie seinen persönlichen edeln Charakter verehrend, mannhaft in die Schranken traten, um jene unwürdigen Verdunkelungen der Thatsachen durch das Licht der Wahrheit zu zerstreuen. Heute steht S.s Name auch in Wien festgegründeter als je da; Wiener Architekten haben aus Anlaß des hundertjährigen Geburtstags S.s Manen eine glänzende Huldigung dargebracht, und ein Komitee, an dessen Spitze der hochsinnige Graf Wilczek stand, hat für die Aufstellung einer Büste S.s von Meister Zumbusch im kunsthistorischen Hofmuseum gesorgt.

Sein ehrliches, fast kindliches Wesen machte S. aber auch gegen jede Art von Schleichwegen und Intriguen wehrlos und war mehrmals die Ursache, daß seine schönsten Aussichten und Projekte, deren Ausführung schon gesichert schien, in letzter Stunde hintertrieben wurden. Wenn es ihm trotzdem vergönnt war, großartige Bauwerke auszuführen und seine Ideen dabei möglichst durchzusetzen, so verdankte er dies in frühern Jahren neben seiner einnehmenden und achtunggebietenden Persönlichkeit besonders seinem umfassenden Wissen und der großen Ueberzeugungskraft, mit welcher er dieses und seine neuen, genialen Gedanken, vermöge einer schlagenden und gründlichen Dialektik, in schriftlichen Gutachten darzulegen wußte. In spätern Jahren kam hiezu noch die große Autorität, welche ihm sein festgegründeter Name verlieh. Dagegen stand ihm im mündlichen Vortrag keine glattfließende Beredsamkeit zu Gebote. Aehnlich wie andere große Denker, wie Fürst Bismarck oder Mommsen, hatte er im Suchen nach präzisem Ausdruck seiner Gedanken oft hart zu kämpfen; doch war für den Einsichtigen gerade diese energische Gedankenarbeit fesselnd und anregend. Dies können seine zahlreichen Schüler bezeugen, die alle mit großer Verehrung an ihm hingen und denen er sich auch als der gewissenhafteste, uneigennützigste und humanste Mentor erwies.

Um noch über die Grundideen, die S.s Schaffen beseelten, einige Worte hinzuzufügen, so wurden

dieselben, wie oben bemerkt, von seinem Lebensprinzip „Wahrheit" geleitet. Ihm war demzufolge jede bedeutungslose Scheinarchitektur verhaßt; das Gebäude sollte innen und außen seine Bestimmung kundgeben, und den Ausdruck dafür fand er am sichersten im Streben nach vollkommener Zweckmäßigkeit der Anlage und der Gruppierung der Räume und einzelner Bauteile sowie in einer der praktischen und geistigen Bestimmung entsprechenden sichtbaren Betonung der Haupträume und Teile, welcher sich die Nebenpartien sowohl in der äußern Silhouette, wie in ihrem Schmuck unterordnen mußten. In den architektonischen Ordnungen, Profilen, Ziergliedern und Ornamenten sah er keinen äußerlichen Prunk, welcher dem konstruktiven Kern beliebig angeklebt werden könne, sondern er faßte sie als bedeutungsvolle Symbole auf, welche teils die dynamischen Funktionen des Tragens, Verbindens, Lastens, teils — auf den neutralen Flächen der Füllungen, Friese, Giebelfelder u.s.w. — die Bestimmung des Gebäudes in idealer Symbolik aussprechen sollten. Zu letzterer Gattung zählte er daher, neben der reinen Ornamentik (die vielfach auch zugleich dynamisch-symbolisch wirkt), vor allem die figurale Plastik und Malerei, welche zum Schmuck der Architektur beiträgt. Die Bedeutung der dynamischen Symbole hatte sich nach S. im Laufe der menschlichen Entwicklung schon lange bevor eine Monumentalarchitektur bestand, in den technischen Gewerben und Kleinkünsten allmählich ausgebildet und wurde von diesen erst in die Architektur aufgenommen und durch sie passend verwendet und umgestaltet. Infolge dieser streng logischen, zugleich von einem großartigen Sinn und feinem Schönheitsgefühl getragenen Grundsätze seines Schaffens hat S. in der That für die verschiedensten Gebäudegattungen Typen ins Leben gerufen, welche dauernde Gültigkeit besitzen.

Verzeichnis der wichtigsten Publikationen Gottfried S.s.

1) „Vorläufige Bemerkungen über bemalte Architectur und Plastik bei den Alten." Altona, 1834. Johann Friedrich Hammerich. Gr. 8°. Gau zugeeignet.
2) „Die Anwendung der Farben in der Architectur und Plastik." Nur 1 Lieferung, mit 6 farbigen Tafeln in Folio erschienen, im Selbstverlag bei der Kunstanstalt von Fürstenau.
3) „Ueber den Bau evangelischer Kirchen. Mit besonderer Beziehung auf die gegenwärtige Frage über die Art des Neubaues der Nikolaikirche in Hamburg und auf ein dafür entworfenes Project." Leipzig, 1845. B. G. Teubner. Gr. 8°.
4) „Das k. Hoftheater zu Dresden." Mit 12 Kupfertafeln. Dresden, 1849. Imp.-Fol.
5) „Die vier Elemente der Baukunst. Ein Beitrag zur vergleichenden Baukunde." Braunschweig, 1851. Friedrich Vieweg & Sohn. Gr. 8°. Friedrich Krause gewidmet. (Ein Auszug daraus von G. S. in englischer Sprache veröffentlicht unter dem Titel „On the study of polychromy and its revival." London, 1852.)
6) „Wissenschaft, Industrie und Kunst. Vorschläge zur Anregung nationalen Kunstgefühles. Bei dem Schlusse der Londoner Industrie-Ausstellung." Braunschweig, 1852. Friedrich Vieweg & Sohn. Gr. 8°.
7) „Ueber die formelle Gesetzmäßigkeit des Schmuckes und dessen Bedeutung als Kunstsymbol." Zürich, 1856. Meyer & Zeller. Gr. 8°.
8) „Ueber die bleiernen Schleudergeschosse der Alten und über zweckmäßige Gestaltung der Wurfkörper im allgemeinen. — Ein Versuch die dynamische Entstehung gewisser Formen in der Natur und in der Kunst nachzuweisen. Mit einem Anhange über Bewegung im widerstehenden Mittel." Mit Holzschnitten und 7 Steintafeln. Frankfurt a.M., 1859. Gr. 8°.
9) „Der Stil in den technischen und tektonischen Künsten oder praktische Aesthetik. Ein Handbuch für Techniker, Künstler und Kunstfreunde." 2 Bde. Braunschweig, 1861. Fr. Vieweg & Sohn (I. Bd.); München, 1862. Bruckmann (II. Bd.). 2. Aufl., München, 1878/79 (Bruckmann). Gr. 8°.
10) „Dekoration der Aula im Eidgenössischen Polytechnikum in Zürich. Plan der Komposition und Art der Ausführung, verfaßt von G. Semper. März 1865." (Lithographischer Druck nach einer handschriftlichen Kopie.)
11) „Ueber Baustyle. Ein Vortrag gehalten auf dem Rathhaus in Zürich am 4. März 1869." Zürich, 1869. Friedrich Schultheß. Gr. 8°.
12) „Kleine Schriften." Stuttgart 1884. 8°. (Nach G. Sempers Tode von dessen Söhnen Manfred und Hans S. zusammengestellt, außer einigen schon früher im Druck selbständig erschienenen Schriften, besonders auch die in verschiedenen deutschen Zeitschriften erschienenen Aufsätze und Kunstbriefe G. Sempers sowie unedierte Abhandlungen und Vorträge enthaltend.)

Litteratur über Gottfried S.

I. Artikel in Zeitschriften und Zeitungen.

1835. Fr. Kugler, Ueber die Polychromie der griech. Architectur und Sculptur und ihre Grenzen. Berlin. — (Polemik gegen Semper und andere.)
1843. „Das neue Dresdener Hoftheater." Leipz. Illustr. Zeitung, Nr. 1, mit Abbildung.
„Der Gutschmiedbrunnen oder die Cholerasäule", mit Abbild. Leipz. Illustr. Zeitung, Nr. 22.
1844—1848. Aufsätze über S.s Bauten mit Illustr. in Försters Allgem. Bauzeitung, Wien.
1847. Rombergs Bauzeitung (Nikolaikirche in Hamburg).
1852. Entgegnung (von Fr. Kugler gegen G. Sempers Theorie über Polychromie). Deutsche Kunstztg. von Eggers, p. 97.
„Antike Polychromie", von Fr. Kugler. Ebenda, p. 129.
1854. „Einfluß G. Sempers auf die Meißener Porzellanfabrik." Deutsche Kunstztg., p. 426.
1855. „Das neue Museum zu Dresden." Deutsche Kunstztg. von Eggers, p. 97.
1857. Notiz über G. Sempers Bauthätigkeit in Dresden, Ebenda, p. 94.

1859. Vorlesungen über Architektur von G. Semper. Dresden 1859 (in Fergussons illustrated Handbook of Architecture, London).
Besprechung in der Gazette des Beaux-Arts III, 1859, p. 117—123 (par Louis Meslin).

1862. 28./I. „Sempers Neueste Arbeiten." Augsburger Allg. Zeitung, Beilage, 1862, Nr. 28.

1863. „Grammaire des arts du Dessin", par Charles Blanc. (Sempers Theorien über Polychromie auseinandergesetzt.) Gaz. des Beaux-Arts XIV, p. 402 ff.
Gewerbehalle. Kunstgewerbl. Entwürfe G. S.s.

1864. Gewerbehalle. (Details zum Polytechnikum in Zürich.)

1865. „Das projektierte Rathaus in Winterthur." Leipz. Illustr. Zeitung, Nr. 1144 v. 3. Juni 1865.

1867. „Gottfried Semper." Ueber Land und Meer (Allg. Illustr. Ztg.) von 1867. Stuttgart. Hellberger.
Württembergischer Staatsanzeiger 1867.
Gewerbehalle (p. 162). Kunstgewerbl. Entwürfe G. S.s.

1868. „G. Semper." Neues Wiener Tagbl., Nr. 109. Feuilleton von C. Hoffmann.

1869. 18./11. „Die Autorschaft des Bahnhofs in Zürich" (Brief G. Sempers, worin er sie ablehnt). Deutsche Bauztg., p. 511, 642, 656.
Sept. „Der Brand des Hoftheaters in Dresden." Neue Freie Presse, Nr. 1823. Brief Sempers an die Gartenlaube.

1870. „Arts industriels dans l'Allemagne du Sud" (G. Sempers Stil und Einfluß auf das Kunstgewerbe angeführt). Gaz. des Beaux-Arts, 2e pér., t. III, 1870, p. 125.
„Grammaire des arts décoratifs" (Ausführung der Theorien S.s über Proportionalität, Symmetrie etc.). Gaz. des Beaux-Arts, 2e pér., IV, p. 193 ff., 375.
Grundplan des neuen k. Hoftheaters nach dem Vorschlage der k. Theaterbaukommission. Deutsche Bauzeitung 1870.

1871. Pläne des alten und neuen Theaters in Dresden. Deutsche Bauzeitung, Nr. 1 und 8.
20./I. „G. Sempers Entwurf zu einem neuen Hoftheater in Dresden", von C. Clauß. Zeitschr. f. bild. Kst., Beibl., Nr. 7, Sp. 57 ff.
7./7. „G. Sempers Uebersiedlung von Zürich nach Wien." Zeitschr. f. bild. Kst., Beibl. VI, Nr. 18, Sp. 148.

1873. „Die Bauthätigkeit Wiens", von H. A. (Hans Auer). Zeitschr. f. bild. Kst. VIII, p. 374, 377 (Museen).
„G. Semper." Neue Freie Presse, Wien, Feuill., Nr. 3328.
„Zu Sempers Geburtstag." Presse, Wien, Feuill., N. 327.
10./5. „Das neue Hoftheater in Dresden." Leipz. Illustr. Ztg., Nr. 1558.
„G. Semper", von E. R. Neue Illustr. Ztg., Wien, Nr. 51.

1874. 17./1. „G. Semper." Zu seinem 70. Geburtstag. Biogr. Skizze mit Porträt. Leipz. Illustr. Ztg., Nr. 1594.
13./3. Korrespondenz, Wien (S.s 70. Geburtstagsfeier).
3./7. Zeitschr. f. bild. Kst., Beil., Nr. 22, Sp. 359.
„G. Semper, Oberbaurat und Mitglied des preuß. Ordens Pour le mérite." Zeitschr. f. bild. Kst., Beil. IX, Nr. 18, p. 610.
„Nach dem 70. Geburtstage G. Sempers." (S.s Biographie mit Porträt, gezeichnet von Fritz Kriehuber). Ueber Land und Meer, Stuttgart.
„Die neuen Hofmuseen in Wien." Leipz. Illustr. Ztg., Nr. 1640.
24./11. „G. Semper." Beilage zur Allg. Ztg., Nr. 256.

1875. „Wiener Briefe" (v. Vincenti). Beilage zur Allg. Ztg., Nr. 203, p. 4.

1876. 11./2. „Kunstunterricht in Amerika." (Nach S.s Prinzipien). Zeitschr. f. bild. Kst., Beil., Nr. 18, Sp. 282.
„Das neue Hofschauspielhaus in Wien." Leipz. Ztg., Nr. 1746.
1./9. „Das Bühnenfestspiel in Bayreuth." (Nach G. Sempers Ideen.) Beil. z. Zeitschr. f. bild. Kst., XI. Jahrg., Nr. 47, Sp. 745 ff. (von O. Berggruen).

1877. 25./1. „Deutsche Künstler des XIX. Jahrh.s", von F. Pecht. (Besprechung hiezu mit Erwähnung G. S.s.). Zeitschr. f. bild. Kst., Beibl. XII, Nr. 16, Sp. 256.
16./8. „Neues Hoftheater in Dresden." (Korresp. aus Dresden). Zeitschr. f. bild. Kst., Beibl. XIII, Nr. 45, Sp. 713 ff.

1878. „Das neue Festtheater in Dresden." Ebenda.
„Das neue k. Hoftheater zu Dresden", von Prof. Steche. Ebenda. Wissenschaftl. Beil., Nr. 16, 17, 18.
18./1. „Beleuchtungsprobe im neuen Dresdener Hoftheater." Dresdener Nachrichten.
5./2. „Die Eröffnung des neuen Dresdener Hoftheaters." 2. Beil. zur Vossischen Ztg., Berlin, Nr. 30.
23./2. „Das neue Dresdener Hoftheater", von C. Clauß). Leipz. Illustr. Ztg., Nr. 1808.
25./5. „The New Court Theatre, Dresden. The Builder, London, Nr. 535.

1879. 20./5. „Ueber G. Sempers Bauthätigkeit in Wien", von Constantin Jovanovitz. (Mit Benützung von Familienpapieren.) Beil. zur Allg. Ztg., Nr. 140.
24./5. „Prof. Dr. G. Semper." Nekrolog. Die Eisenbahn, Zürich, Nr. 21.
7./6. „Das Semper-Museum in Zürich." Die Eisenbahn, Zürich, B. X, Nr. 23.
9./6. „Gottfried Semper" (Nekrolog), by Thos. L. Donaldson. Royal Institute of British Architects.
„Gedächtnisfeier für G. Semper in Dresden am 14. April 1879, mit der Festrede von Hermann Hettner." Deutsche Bauztg. 1879, p. 373.
17./6. „G. Semper" (Nekrolog). Dresdener Journal, Feuilleton.
16./7. „G. Semper" (Nekrolog), von F. Pecht. Beil. z. Allg. Ztg., Nr. 197.
24./7. „G. Semper" (Nekrolog), von Jos. Bayer. Zeitschr. f. bild. Kst., p. 293 ff. u. 357 ff., mit Porträtstich von W. Unger.
26./7. „Semper-Museum", Aufruf. Eisenbahn, Zürich.
12./8. „Gottfried Semper als Mensch und Künstler", von X. Y. Z. N. Wiener Tagbl., Nr. 221.

13./8. „Gottfr. Semper und Rich. Wagner." Neues Wiener Tagbl., Nr. 222.
19./8. „G. Semper als Politiker." I. N. Wiener Tagl., Nr. 228.
22./8. Dito. II. N. Wiener Tagbl., Nr. 231.
28./8. „G. Sempers letzte Lebensjahre." Neues Wiener Tagbl., Nr. 235.
Dez. „G. Semper" (Nekrolog), von Herm. Hettner. Westermanns Monatshefte XLVII, 4. Folge, Bd. III, 15, p. 326 f.).
„G. Semper." Jahresbericht des Kunstvereins in Bern, p. 55.
„G. Semper." Nekrolog. Presse, Wien (J. Bayer).
„G. Sempers Grabdenkmal auf dem protestantischen Friedhof in Rom." Von M. Semper. Deutsche Bauztg., Berlin, Nr. 54.
„Das Andenken Gottfried Sempers" (bez. Herausgabe seiner Werke), von C. Gurlitt. Dresdener Zeitung, Nr. 206.
„Die k. Hofmuseen in Wien." Leipz. Illustr. Ztg., Nr. 1859.
„Nekrolog auf G. Semper als ausländisches Ehrenmitglied der k. k. Akademie zu Wien." Bericht der k. Akademie der Wissenschaften und der philos.-hist. Klasse etc. vom 29. Mai 1878 bis 29. Mai 1879, p. 16—18.

1880. 10./5. Künstlerisches aus Wien", von F. Pecht. Deutsches Montagsblatt, Berlin.
17./7. „Ein Equilibrist", gez. „Austriacus." (Gegen F. Pecht). Frankf. Ztg., Morgenbl., Nr. 199.
13., 16., 28./10. „Gottfried Semper." (Besprechung der Biographien desselben, von H. Semper und C. Lipsius.) Nat.-Ztg., Berlin, Feuill.
„Gottfried Semper." Ein Bild seines Lebens und Wirkens. Mit Benützung der Familienpapiere von Hans Semper. Berlin (Calvary) 1880.
„Gottfried Semper in seiner Bedeutung als Architekt", von C. Lipsius. Deutsche Bauztg., Nr. 1–37. Auch als Separatausgabe erschienen.
„Erinnerung an G. Semper in Venedig im Herbst 1877." Dresdener Ztg., Nr. 119.

1881. 30./1. „Das Grabmal G. Sempers." Dresd. Ztg.
18./3. „Gottfried Semper über die Polychromie." (Die Verständigung über die neusten Polychromieversuche.) Von Jos. Bayer. Presse, Wien. Nr. 76, 77, 83.
8./7. „Der neue Wiener Stil." Besprechung verschiedener Publikationen über Semper. Von Schembera. N. Wiener Tagbl., Nr. 186.
„Die Bauten G. Sempers in Wien, seine Thätigkeit daselbst in Beziehung zu Hasenauer." N. Wiener Tagbl., Nr. 206.
„Sempers Grabdenkmal in Rom." Deutsche Bauztg. 1883, p. 240, 317.

1882. 29./4. „Ein Semper-Denkmal" (Aufruf). Allg. Kstchron. (Lauser).
23./5. „Semper-Stiftung" (in Dresden). Neue Tiroler Stimmen, Innsbruck.

1883. 20./10. „G. Semper. Ueber den Zusammenhang der architektonischen Systeme mit allgemeinen Kulturzuständen." (Auszug aus den „Kleinen Schriften.") Der Zeitgenosse, Berlin, p. 77 f.
23./11. „Erinnerung an G. Semper." Von * . *. N. Wiener Tagbl., Nr. 322.
„Aufruf zu einer Semper-Stiftung." Zentralblatt der Bauverwaltung, p. 126.
Dito. Deutsche Bauztg., p. 156.

1884. 12./6. Vortrag über G. Semper in den Proceedings 1883/84, Nr. 15 of the Royal Institute of British Architects, London.
18./10. „Gottfried Semper" by Lawrence Harvey (Schüler desselben). The Architect, p. 243 f.
13./11. „Das Semper-Museum in Zürich", von Hans Auer. Kunstchronik (Zeitschr. f. bild. Kst.), 20. Jahrg., 1884/85, Nr. 5.
6./11. Dito. Nr. 6.
18./12. Dito. Nr. 10.
„Semper, ses constructions architecturales en Allemagne." Gazette des Beaux-Arts, 2ᵉ pér., 26ᵉ année, t. XXX, p. 131 f.
20./12. „G. S. and his theory of art." The Architect, Nr. 397.

1885. „Sempers theory of evolution in Architectural Ornament." By his pupil Lawrence Harvey, Architect. (Extracted from the Transactions of the Royal Institute of British Architects.)
„Die moderne Baukunst vor dem Forum der Kunstgeschichte." Von Redtenbacher (Angriff auf S.). Deutsche Bauztg., Nr. 43—47.
„Zur kunstgeschichtlichen Würdigung G. Sempers." Von Manfred S. (Entgegnung auf den vorigen Artikel). Deutsche Bauztg., Nr. 67. p. 401; Nr. 68, p. 409.
3./1. „Semper and the Development theory." A Practical handbook for English art students by L. Harvey. The Architect, p. 15.
3./1. „Semper," (Sein Buch über den „Stil" betreffend.) Brief, unterzeichnet *Cui Bono*. The Architect, p. 15 (London).
10./1. „Eine Handschrift G. Sempers". (Ein Beitrag zur Baugeschichte Wiens.) Von Schembera. Neues Wiener Tagbl., Nr. 10.
17./1. „Gottfried Semper und der moderne Theaterbau." Von Schembera. Neues Wiener Tagbl., Nr. 17.
22./1. „G. Sempers Ideen über Städteanlagen." Von Schembera. N. Wiener Tagl., Nr. 22.
24./1. „Semper and Semperism" by Baldwin Brown. The Architect, p. 60.
24./1. „Sempers theory of evolution and its practical utility illustrated." By L. Harvey. The Architect, p. 59.
31./1. „Semper." Schreiben, unterz.: *Cui Bono*. The Architect.
31./1. „Semper." Schreiben, unterz.: Domus et patria. The Architect.
31./1. „Semper and utilitarian education." Schreiben von H. Semper. The Architect, p. 73.
28./2. „Semper et Dauban", par P. Planat. La semaine des constructeurs, Paris, p. 409.
28./2., 7./3. „Gottfried Semper als Archäolog." Von R. Bormann. Berliner philol. Wochenschr., 51. Jahrg., Nr. 9, p. 258; Nr. 10, p. 249.
22./4. Publikation von Sempers Bauten. Kunstchronik (Zeitschr. f. bild. Kst.), XXI. Jahrg., Nr. 28, 1885/86, Sp. 473.
2./7. „Semper und Hasenauer." (Protest H.s gegen Ritter v. Goldschmidts Antrag, eine Straße nach S. zu taufen.) Fremdenbl., Wien, Nr. 179, p. 2.

8./8. „Prof. Sempers Anteil an den Wiener Bauten." (Erklärung von Schweizer Schülern S.s.) Deutsche Bauztg., Nr. 63.

2./9. „Ein kunsthistorisches Aktenstück über Sempers Anteil an den Wiener Monumentalbauten." (Bezugnahme auf den vorigen Artikel.) N. Wiener Tagbl., Nr. 241.

25./9. „Polychromy of Greek columns", by L. Harvey. The Architect, p. 198.

25./9. „Paxtons Exhibition Building" (G. Semper). The Architect, p. 189, 190.

„Entwurf zum k. k. Hoftheater in Wien." Architektonische Rundschau 1886, T. 25 (Façade). Nur Hasenauers Name genannt!

„K. k. Hofmuseen." Archit. Rundschau, Karlsruhe 1886, T. 20/21, 50/51 (nur Hasenauer genannt!).

„Das neue Museum in Dresden", von Hermann Hettner. Wissenschaftl. Beilage der Leipz. Ztg.

1886. 5./1. „Das neue Hofburgtheater", von M. Baud. Deutsche Hof- und Musiker-Ztg., Wien.

17./3. „Semper-Denkmal in Dresden." Kunstchron. XXII, Nr. 23, 1886/87, Sp. 381 (Notiz).

25./2., 27./2., 1./3., 2./3., 3./3. „Gottfried Sempers Anteil an der Reform des Kunstgewerbes." Von J. F. Ahrens. Hamburg. Korrespondent.

„Gottfried Semper ein Franzose." Von G. S. Deutsche Bauztg., p. 488.

28./7. „Das neue Wiener Burgtheater." Kunstchronik XXII, p. 40, 1886/87, Sp. 653 (Notiz).

L'architecte Semper, sa théorie sur l'origine des styles." Revue générale de l'architecture et des travaux publics, Nr. 9, 10, 11, 12.

1887. Fortsetzung desselben Aufsatzes, Nr. 1—12. Mit 13 Holzschnitten.

„Semperdenkmal in Zürich." Centralblatt der Bauverwaltung 1887, p. 216. (Text der Einweihungsrede).

1./8. „Acht Tage in Wien." Von Fritz Pecht. Kunst für Alle, München, II. Jahrg., Heft 21, p. 321 ff.

8./12. „Reisestipendien für Architekten" (Gottfried Semper-Stiftung von seiten der Stadt Dresden), Kunstchr. XXXIII, Nr. 9, 1887/88, Sp. 143.

„Entwurf zum k. k. Hofburgtheater in Wien." Architekton. Rundschau 1887, T. 57, 82/83. (Nur Hasenauer genannt!)

1888. 12./9. „Wiener Briefe", Nr. CCXXVIII. (Vom alten und neuen Burgtheater.) Von C. v. Vincenti. Beil. z. Allg. Ztg., Nr. 254.

9./10., 11./10., 14./10. „Das neue Hofburgtheater", von Ilg (Ignorierung S.s). Presse, Wien.

14./10. „Das neue Burgtheater", von O. Berggruen (gegen Ilg). (Mit Abbild.) Wiener Tagbl., Nr. 285.

25./12. „Burgtheater", von C. Granichstaedten (Kritik der innern Einrichtung). Presse, Wien. Nr. 356.

25./12. „Sitzung im Hofburgtheater zur Behebung der baulichen Uebelstände." Presse, Wien, p. 16.

25./12. „Vom Burgtheater." (Kritik der Einrichtung). N. Wiener Tagbl., p. 7, Nr. 356.

„Briefe Sempers an den Rat zu Dresden, den Bau des Maternihospitals bezw. Architektenhonorar betreffend." Von Stadtrat H. A. Richter. Deutsche Bauztg., p. 334—339.

„Entwurf zum k. k. Hofburgtheater in Wien." Archit.-Rundschau, 1888, T. 27/28, 83, 84. (Nur Hasenauer genannt!)

Dito in Academy Architecture. Herausgeg. von Alex. Koch, 1889, Nr. 81—86.

1889. „Autrichienne (architecture)." Artikel von H. Semper in der Encyclopédie de l'architecture et de la construction. Paris, Paul Planat.

3./1. „Das neue Burgtheater" (Semper-Hasenauer-Frage). N. Wiener Tagbl., Nr. 3.

3./1. „Die Wiener Abendpost über das neue Burgtheater." (Gegen die Tendenz, G. Semper die Fehler der innern Einrichtung zuzuschreiben.) N. Wiener Tagbl., Nr. 3.

„Semperdenkmal in Zürich", eingeweiht am 21. Mai 1887. Archit. Rundschau 1889, T. 14.

4./1. „Hasenauer und sein Werk." (Gegen H.) Von Hans Grasberger. Deutsche Ztg., Wien, Morgenausgabe, Nr. 6112.

5./1. „Zur Rekonstruktion des neuen Burgtheaters." (Gegen H.) Von Oskar Berggruen. Wiener Allg. Ztg., Nr. 3181, p. 2.

15./1. „Von unsern Monumentalbauten." Presse (Feuilleton), Nr. 13.

21./1. „Aufklärung in Burgtheatersachen." (Von einem Fachmann, der dem Bau *sehr nahe* stand.) Montagsrevue, Wien, Nr. 3, p. 4.

22./1. „Hasenauer und Semper." Erklärung in Sachen des neuen Burgtheaters. Von Hans Semper. Deutsche Ztg. in Wien, Morgenausg.

12./9. „Wiener Briefe", CCXXVIII, von Vincenti. Beil. z. Allg. Ztg.

„Das Eidg. Polytechnikum und seine Anstalten." (Herausgegeben bei Gelegenheit der Pariser Weltausstellung, mit Heliogravüren.)

„Academy Architecture." Herausgegeben von Alex. Koch, 1889, Nr. 87—93 (k. k. Hofmuseum in Wien).

1890. 10./7. „Das naturhistorische Hofmuseum in Wien." Von Gerh. Ramberg. Münch. N. Nachr.

18./10. „Karikaturen-Winkel, Herr von Hasenauer." (Der Geist Sempers vertreibt H. vom Burgtheater und von den Museen.) Figaro, Wien, Nr. 42.

„Wiener Neubauten" (Naturhist. Museum). Mit 1 Abbild. Von Carl v. Lützow. Zeitschr. f. bild. Kst., N. F., 1890, p. 46.

„Aufruf des Verbandes deutscher Architekten in Berlin für ein Semperdenkmal in Dresden." Ebenda, p. 270 (Notiz).

„Das k. k. Hofburgtheater." Herausgegeben von Baron v. Hasenauer. Wien 1890. Prachtwerk.

1891. 6./6. „Gottfried Semper und die Neubauten an der Wiener Hofburg." Von Dr. J. Prestel. Frankf. Ztg., 2. Morgenbl., Nr. 157.

„Les nouveaux palais des musées à Vienne", par L. Gonse. Gaz. des Beaux-Arts III, pér. VI, p. 392 ff.

1892. 28./8. „Gottfried Semper." Von Prof. Oskar Sommer (Schüler S.s). Frankf. Ztg., 1. Morgenbl. (Feuilleton), Nr. 141.

1./9. „Zur Errichtung des Semperdenkmals in Dresden." 5. Beil. zum Dresdener Anzeiger.
1./9. „Semperdenkmalfeier in Dresden." Dresd. Nachr., p. 2.
1./9. „Die k. k. Hofmuseen in Wien und G. Semper." (Besprechung dieser Publikation von M. und H. S.) 5. Beil. z. Dresd. Anzeiger.
2./9. „Die Feierlichkeiten der Enthüllung des Semperdenkmals auf der Brühl'schen Terrasse." Dresd. Nachrichten, p. 2.
2./9. „Die Enthüllung des Semperdenkmals." 5. Beil. zum Dresd. Anzeiger, Nr. 246.
3./9. »Semperfeier in Dresden.« Dresd. Ztg., 1. Beil. zu Nr. 205.
Dito. Dresd. Anzeiger.
7./9. „Enthüllung des Semperdenkmals." Neue Freie Presse, Wien (Notiz).
21./9. „Wer ist der Erbauer der Wiener Hofmuseen?" Tiroler Tagbl. (Innsbruck), Nr. 215. (Abgedruckt aus der Wiener Allg. Ztg.)
23/9., 24./9. „Die Semperausstellung in Dresden", von Woldemar von Seidlitz. Münchener Allg. Ztg.
30./11. „Gottfried Semper (Schillings Semperdenkmal in Dresden)." Oestreich. Bautechniker-Ztg., 1. Jahrg., Nr. 31.
„Zur Baugeschichte der Gemäldegalerie in Dresden von E. Fleischer." Besprechung hierüber in der Zeitschr. f. bild. Kst., N. F., p. 247.
„Dresden. Die Semperausstellung", von W. v. Seidlitz. Repert. f. Kstwiss. XV, p. 528 ff.

1893. 12./8. „Ueber den künstlerischen Nachlaß G. Sempers." Schweiz. Bauztg. (Zürich), XXII, Nr. 6, p. 41.

1894. 5./1. „Karl Freiherr v. Hasenauer" (Nekrolog). Neue Freie Presse in Wien.
6./1. „Hasenauer über Semper." (Brief H.s mit Fälschungen der Thatsachen.) Fremdenblatt, Wien.
23./2. „Karl Freiherr v. Hasenauer" von Carl v. Lützow. Zeitschr. d. östr. Ingen.- u. Archit.-Vereins.
30./3. „Die seinerzeitigen Entwürfe für die k. k. Hofmuseen in Wien". (Für Hasenauer.) Zeitschr. des östr. Ingen.- u. Archit.-Vereins, p. 191.
13./10. „Eine Wiener baugeschichtliche Frage und ihre Lösung." (Sehr guter Artikel über die Semper-Hasenauer-Frage. Vaterland, Wien, Nr. 281.

1895. „Hasenauer und Semper. Eine Erwiderung und Richtigstellung." Von Manfred Semper. (Gegen den Hasenauerbrief im Fremdenblatt vom 6./1. 1894.) Allg. Bauzeitung, Wien. (Separatabzug bei Boysen & Maasch, Hamburg, 1895.

1897. 29./3. „Gottfried Semper. Nach Erzählungen von Franz Lenbach." Basler Nachr.

1900. 28./7. „Nachträge zur Baugeschichte des Hofburgtheaters." Von Jos. Bayer. Neue Freie Presse, Morgenbl.

1901. 11./10. „Vom Münchener Festspielhause (Modell Sempers)." Unterzeichnet W. Neue Fr. Presse, Morgenbl.
27./10. „Ueber die Wissenschaft von der Architektur und ihre praktische Bedeutung." (Antrittsrede des Rektors der techn. Hochschule, Prof. Karl König, gehalten am 26. Okt. 1901. Neue Freie Presse.

1903. 2./2. „Architekt Wanner †." Neue Zürch. Ztg., Morgenbl.
21./2. „Bauwesen" (Wanner und Semper). Zür. Wochenchron.
31./1. „J. Friedrich Wanner." (Nekrolog; Wanner-Semper-Frage bezüglich des Bahnhofs Zürich.) Schweiz. Bauztg., p. 59.
28./2. „Ueber das geistige Urheberrecht Sempers am Aufnahmegebäude des Zürcher Bahnhofs." Schweiz. Bauztg. (Zürich), XLI, Nr. 9, p. 102.
Okt. „Das Festspielhaus in München." Von M. Semper. Mitteil. der Architektenvereinigung Wiener Bauhütte, XXVI, 3. Lief., mit 3 Taf.
28./11. „Ein deutscher Baukünstler. Zum 100-jähr. Geburtstage G. Sempers, 29. Nov." Von Th. L. Casseler Tagebl. u. Anzeiger.
28./11. „Zu G. Sempers 100jähr. Geburtstag." Von S. Durm. Süddeutsche Bauztg., XIII. Jhg.
28./11. „Zum Andenken G. Sempers." (Plastische Ausschmückung des neuen Hoftheaters in Dresden.) Von M. u. H. Semper. Wochenschr. Zeit, Wien, p. 99.
29./11. „Gottfried Semper. Zum 100jähr. Geburtstage des genialen deutschen Baumeisters 29. Nov." Von Dr. A. Lips. Meraner Ztg., Nr. 143.
29./11. „Ein deutscher Baukünstler. Zum 100-jähr. Geburtstage G. Sempers." Von Theodor Lamprecht. Ostdeutsche Rundschau.
30./11. „Gottfried Semper." Von E. Kreowski. Blätter für Belehrung und Unterhaltung (Beil. der Leipz. N. Nachr.), p. 48.
30./11. „Sempers 100jähr. Geburtstagsfeier des Dresdener Architektenvereins." Dresd. Journ.
30./11. „Gottfried Semper. Zum 100. Geburtstag." Basler Nachr.
30./11. „Zu G. Sempers 100. Geburtstag" (Notiz). Münch. Neueste Nachr.
30./11. „G. Semper." Basler Nachr., Nr. 328.
31./11. „Gottfried Semper." Breisgauer Ztg.
1./12. Dito. Beil. zur N. Zürch. Ztg., Nr. 333.
1./12. Dito. (Festrede von Prof. Dr. Brinckmann zur 100jähr. Geburtstagsfeier." Hamburg. Korresp., Nr. 562.
1./12. „Die Semperfeier in Dresden." Prager Tagbl., Nr. 328.
1./12. „Gottfried Semper." Von Ernst Kreowski, Berlin. Breslauer Morgenztg.
1./12. „100jähr. Geburtstagsfeier Sempers im Hamburger Verein für Kunst und Wissenschaft." Hamb. Nachr.
2./12. „Gottfried Semper." Pfälzische Presse, Nr. 334.
2./12. „100. Geburtstagsfeier G. Sempers durch den Dresdener Architektenverein." Geraisches Tagbl., Nr. 281.
2./12. „Semperstiftung 1880." Dresd. Nachr., Nr. 333.
5./12. „Gottfried Semper." Von E. Kreowski. Badische Presse, Nr. 285.
8./12. „Römischer Brief" (Sempers Grabmal). Pester Lloyd, Budapest.

25./12. „Gottfr. Semper und das Kunstgewerbe." Vortrag von J. Brinckmann. Hamb. Nachr., Nr. 603.

26./12. u. 2./1. 1904. „Zur 100jähr. Geburtstagsfeier G. Sempers" (Skulpturen des Dresdener Theaters). Von M. und H. Semper. Süddeutsche Bauztg., München.

Dez. „Gottfried Semper." (Ueber sein Werk: Der Stil.) Kunstwart, München, Nr. 6.

25./12. „G. Semper-Ausstellung in Hamburg." Hamb. Nachr.

27./12. Dito. Frankf. Ztg.

30./12. Dito. Hannov. Courier u. Kieler Ztg.

30./12. „Gedenkfeier für G. Semper" (Gesellsch. östr. Architekten, Wien). Neue Freie Presse.

31./12. Dito. (Vortrag von H. Semper.) Bohemia, Prag, Nr. 357.

31./12. Dito. Neues Wiener Tagbl., Nr. 359.

1904. 9./1. „Zur Frage der Umgestaltung des Theaterplatzes in Dresden." Deutsche Bauztg., 38. Jahrg., Nr. 3.

20./1. „G. Semper-Ausstellung in Hamburg." Hamb. Korresp.

Febr. „G. Sempers architektonische Grundsätze." (II. Teil eines Vortrags von Hans Semper zur 100jähr. Geburtstagsfeier im Verein östr. Architekten, Wien.) Der Architekt, Wien.

11./2. „Die Theorie der Baukunst im 19. Jahrh." (Vortrag von Prof. C. Gurlitt im östr. Museum, Wien.) Wiener Fremdenblatt, Nr. 42.

„Zum 100jähr. Geburtstage G. Sempers." Kunstchronik (Zeitschr. f. bild. Kst.), 1904, p. 104. (Enthält einen Brief G. Sempers vom 10. April 1850 aus Paris an den sächs. Minister Baron v. Lindenau, dem er sich für eine wissenschaftliche Expedition nach Asien empfiehlt.)

„G. Semper und die moderne Richtung." Von Dr. E. Zimmermann. Zeitschr. f. bild. Kst. 1904, p. 121 (Kstgewerbebl.).

6./8. „Aus G. Sempers Thätigkeit in Zürich." Von Prof. Fr. Bluntschli, Architekt in Zürich, mit einer Tafel. Schweiz. Bauztg., Zürich, XLIV, Nr. 6.

9./8. Besprechung dieses Artikels. N. Z. Ztg.

1905. Jan. „Zur Entwicklungsgeschichte des modernen Theaterbaus." Von Manfred Semper. (Deutsche Arbeit, IV. Jahrg., Heft 4.)

Oechsli, Wilh., Geschichte der Gründung des Eidg. Polytechnikums mit einer Uebersicht seiner Entwicklung 1855—1905 (Frauenfeld, Huber & Co.), p. 171—173, 174, 176, 221, 227, 228, 229, 237, 259, 283, 285, 286, 287, 288, 290, 292, 317, 403; Bild 172/73.

30./7. „Jubiläum des Polytechnikums". Beilage zur Zürch. Post.

1909. Gottfr. Sempers ästhetische Grundanschauungen, von H. Prinzhorn. (Zeitschr. f. Aesthetik und allg. Kstwissensch., herausg. von M. Dessoir, IV. Bd., 2. Heft. Verlag F. F. Enke, Stuttgart.)

II. Selbständig erschienene Schriften und Bücher über G. Semper.

1) P.-A. Challemel-Lacour. Uebersetzung des Vortrags von G. Semper über den Schmuck in der Revue des Cours littéraires, 1865.

2) „Architektonische und bildnerische Ueberreste des alten, 1838—1841 von G. Semper erbauten, 1869 zerstörten k. Hoftheaters zu Dresden." Aufgenommen, gezeichnet und mit begleitendem Text herausgegeben von Architekt Ernst Fleischer. 8 Blatt mit illustriertem Titelblatt, Ansicht des alten Hoftheaters, in Mappe. 1870? In Kommissionsverlag von George Gilbers, Dresden.

3) „Das k. Hoftheater zu Dresden." Kritische Beleuchtung der neuen Pläne. Von R. Fritzsche, Dresden, Wolf, 1871.

4) „Uebersicht der künstlerischen Arbeiten im Innern und Aeußern des neuen k. Hoftheaters zu Dresden." Von E. Fleischer. Dresden, 1878 (?).

5) „Das k. Hoftheater zu Dresden." Von C. Gurlitt. Sonderabdruck aus dem Dresd. Journal. Mit einer Ansicht. Dresden, 1878.

6) „Das k. Hoftheater zu Dresden." Gilbers Verlag, Dresden, 1878 (Photogravüren des Innern und Aeußern).

7) „Gottfried Semper in seiner Bedeutung als Architekt." Von Konst. Lipsius. Verlag der Deutschen Bauzeitung. Berlin, 1880. Sonderabdruck in verbesserter Auflage, mit 33 Illustr., Porträt und Facsimile der Handschrift, in der Festschrift zur Enthüllungsfeier des Semperdenkmals am 1. Sept. 1892.

8) „Gottfried Semper, ein Bild seines Lebens und Wirkens, mit Benützung der Familienpapiere." Von Hans Semper. 1880. Verlag Calvary & Co., Berlin.

9) „Die Bauten, Skizzen und Entwürfe von Gottfried Semper." Herausgegeben von Manfred Semper. 1881. Leipzig, Knapp (Nowak). Nur I. Lieferung mit 5 Kupfertafeln erschienen. Mit Vorwort und Programm.

10) „Gottfried Semper." Vortrag von Architekt Oskar Sommer, gehalten im Archit.- und Ingen.-Verein in Frankfurt a. M. 1885. Erschienen als Sonderabdruck aus der Zeitschrift für Bauwesen bei Ernst & Korn, Berlin, 1886.

11) „Zur Baugeschichte der Gemäldegalerie in Dresden." Vortrag von E. Fleischer im Dresdener Architectorium vom 11. Nov. 1886. Herausgegeben 1892. Dresden, Zahn & Jaensch.

12) „Chronologische Uebersicht von Sempers Werken." Zugleich Führer durch die Semperausstellung. Von E. Fleischer. 1. Sept. 1892. Dresden.

13) „Die k. Hofmuseen in Wien und Gottfried Semper." Drei Denkschriften G. Sempers. Herausgegeben von M. und H. Semper. Innsbruck, Edlinger, 1892.

14) „G. Semper und die Museen." Von J. Leisching. Brünn, Burkart, 1903.

15) Albert Fischer, „Die ästhetischen Anschauungen Gottfr. Sempers und die moderne psychologische Aesthetik." Zürch. Dissertation. Leipzig, W. Engelmann, 1904.

16) „Das Münchener Festspielhaus. Gottfried Semper und Richard Wagner." (Mit Briefen.) Von M. Semper. Hamburg 1906, C. A. H. Kloß.

17) Hans Prinzhorn, „Gottfried Sempers ästhetische Grundanschauungen" (Sonderabdr. aus der Zeitschr. f. Aesthetik und allg. Kstwissensch., herausg. von M. Dessoir, IV. Bd., 2. Heft. Verlag F. Enke, Stuttgart, 1909.)

III. Artikel in lexikographischen und kunstgeschichtlichen Werken über Gottfried Semper.

1) Constantin v. Wurzbach, Biographisches Lexikon des Kaisertums Oestreich. Gottfried Semper. Bd. XXXIV. Wien 1877.
2) Brockhaus' Konversationslexikon. Gottfried Semper. (Revidiert von H. S.)
3) Meyers großes Konversationslexikon. G. Semper. (Revidiert von H. S.) Hildburghausen, Bibliogr. Inst.
4) Allgemeine deutsche Biographie. Gottfried Semper. Biogr. Skizze von H. Semper.
5) G. K. D. Naglers Neues allgemeines Künstlerlexikon, XIV, p. 236.
6) Seubert, Künstlerlexikon, III, p. 299.
7) Singer, Künstlerlexikon, IV, p. 259.
8) Hamburger Künstlerlexikon.
9) Müller, Künstlerlexikon, III, p. 523; IV, p. 397.
10) Dr. A. Hagen, Die deutsche Kunst in unserm Jahrh. Berlin 1837, I, p. 283 (Einfluß Sempers auf die Meißener Porzellanmanufaktur; II, p. 41—43 (Sempers Dresdener Bauten).
11) Bauten und Entwürfe. Herausgegeben vom Dresdener Architektenverein, 1874 (Palais Oppenheim).
12) F. Reber, Geschichte der neuern Kunst. Stuttgart, 1876 (G. Semper, p. 565).
13) E. Förster, Geschichte der deutschen Kunst.
14) A. Richter, Die Bauten von Dresden, II. Teil, 1878. Mit Illustrationen.
15) F. Pecht. Deutsche Künstler des 19. Jahrh.s. Erste Reihe. Nördlingen, Beck, 1877. (G. Semper, p. 149 bis 194).
16) F. Pecht. Nekrolog G. Sempers im II. Teil seines „Stil", II. Aufl., 1879.
17) Karl Böhme, Architekt. Der Einfluß der Architektur auf Malerei und Plastik. Dresden, Gilbers, 1882. (Wesentlich auf Sempers „Stil" fußend, der häufig zitiert wird.)
18) Kleine Schriften von Hermann Hettner. Braunschweig, 1884. I. Aufsatz über „Das neue Museum in Dresden." (Aus der wissensch. Beil. der Leipz. Ztg., 1885.) II. Aufsatz: „Gedächtnisrede zur Semperfeier 1879."
19) Lübke und Lützow, Denkmäler der Kunst. Stuttgart, 1884. G. Semper: Text p. 330/31; Taf. 110, Fig. 10, 11 (altes Dresdener Theater); Taf. 110 A, Fig. 4 (Polytechnikum Zürich).
20) Lübke, Geschichte der Architektur. Leipzig, Seemann, 1886. G. Semper, Bd. II, p. 520/21 (Abbild. des alten Hoftheaters in Dresden).
21) Knackfuß, Deutsche Kunstgeschichte. Bielefeld und Leipzig 1888. Gottfr. Semper, Bd. II, p. 517—520.
22) Étude sur l'architecture autrichienne. Von Hans Semper. (Separatabzug aus der Encyclop. de l'Architecture, Art. „Architecture autrichienne"). Herausg. von P. Planat. Ed. Dujardin & Cie., Paris, 1889.
23) Chronik der Kirchgemeinde Neumünster. Zürich 1889. Biogr. Skizze G. Sempers, p. 479 ff. Von H. Semper.
24) Lübke, Geschichte der deutschen Kunst. Stuttgart 1890. G. Semper, p. 875/76.
25) Prof. Joseph Bayer, Baugeschichte des k. Hofburgtheaters in Wien, 1900.
26) Gurlitt, Deutsche Kunst des 19. Jahrh.s. Berlin, 1899, p. 211, 429, 431, 439, 442, 446 ff., 457 ff., 468, 472 ff., 482, 629, 631, 638.
27) Manfred Semper, Theater. (Handbuch der Architektur, herausg. von Durm, Lude & Schmitt, IV. Tl., 6. Halbbd., 5. Heft.

IV. G. Sempers Erwähnung in verschiedenen Schriften, Aufsätzen, Memoiren, Briefsammlungen etc.

1) Hirschfeld, Friedrich Franz II. von Mecklenburg. (Lob des Projekts zu seinem Schloß von G. Semper durch König Friedrich Wilhelm IV.)
2) F. Pecht, Kunst und Kunstindustrie auf der Wiener Weltausstellung. Stuttgart, Cotta, 1873 (p. 229 Besprechung von G. Sempers Plänen zu den Museen und der Burg in Wien).
3) Graf v. Schack, Ein halbes Jahrh. Erinnerungen und Aufzeichnungen. 3 Bde. Stuttgart und Leipzig 1888. (Im 1. Bd., p. 415, wird ein lobender Ausspruch G. Sempers über Gedons Bau der Villa Schack in München angeführt.)
4) Reliefs und Natur in der griechischen Bildhauerei, von L. v. Sybel. Kunstchronik, N. F. I, 1889/90, Nr. 3 vom 24. Okt., Sp. 34 (Semper zitiert).
5) Camillo Sitte, Der Städtebau. Wien 1889, p. 125.
6) Berliner Architektur. Zeitschr. f. bild. Kst., N. F. 1890, p. 254 (Sempers „Raumkunst").
7) Anton Springer. Von W. v. Seidlitz. Zeitschr. f. bild. Kst., N. F. III, 1892 (Semper erwähnt p. 26).
8) Wilhelm Lübke und seine jüngsten Schriften. Zeitschr. f. bild. Kst., N. F. III, 1892 (sein Verkehr mit Semper p. 71).
9) Semper als Förderer des Kunstgewerbes. Kstchron., N. F. III, 31. Dez., Nr. 16. 1891/92, Sp. 182.
10) Die Polychromie in der griechischen Plastik (G. Semper zitiert). Zeitschr. f. bild. Kst., N. F. IV, 1893, p. 261).
11) Festschrift zur Feier des 25jährigen Bestandes der Gesellschaft ehem. Studierender der Eidg. polytechn. Schule in Zürich. Zürich, Hofer & Burger, 1894. (Besprechung von Sempers Vortragsweise.)
12) Stilfragen. Grundzüge der Geschichte der Ornamentik. Von A. Riegl. 197 Abbild. Berlin 1893. (Sempers Theorien angeführt, zum Teil bestritten.)
13) Reinhold Heere. Stillehre für das Kunsgewerbe etc. Berlin, W. H. Kähl, 1893. (Wesentlich auf Sempers Lehre sich stützend.)
14) A. Schmarsow, Das Wesen der architektonischen Schöpfung. Leipzig, Hiersemann, 1894, gr. 8°, p. 3, 7.
15) Die Holzbaukunst Norwegens in der Gegenwart und Vergangenheit. Zeitschr. f. bild. Kst., N. F. V, 1894, p. 265 (Sempers Ausführungen im „Stil" erwähnt).
16) K. Bötticher, Tektonik der Hellenen als ästhetische und kunstgeschichtliche Thesen. Eine Kritik von R. Streiter, Architekt. Hamburg und Leipzig, 1896, L. Voß. 8°. (Sempers „Stil" zitiert p. 91, 92, 97, 104, 120.)
17) Heinrich Mecken, Ein schlichtes Leben aus bewegter Zeit, aus Briefen zusammengestellt. Berlin, 1898. (Brief an Frau Bunsen vom 24. Juli 1841, worin Sempers Bauten in Dresden gelobt werden.)
18) A. Schmarsow, Plastik, Malerei und Reliefkunst etc. Leipzig, Hirzel, 1899, p. 87.
19) F. Boskovits, Vor dreißig Jahren. Zürich 1904. (Erwähnung Sempers aus Anlaß des Theaterbrandes in Dresden. Abgedruckt im Tagesanzeiger für Stadt und Kanton Zürich, 4. Mai 1904.)

20) Ernst Böckel, Biographie Hermann Köchly's. Heidelberg, C. Winter, 1904. (Non fuerat nasci nisi ad has.)
21) Houten, Emil Devrient, 1904 (p. 113: Urteil Devrients über das alte Dresdener Theater).
22) Zur Frage der Errichtung von Lehrwerkstätten. Von H. v. Berlepsch-Valendas. Zeitschr. f. Bild. Kst. (Kstgewerbebl.), 1904, p. 189 (Sempers Anregung in London).
23) La Mara (Frau Oberbaurat Lipsius), Aus der Glanzzeit der Weimarer Altenburg. Bilder und Briefe aus dem Leben der Fürstin Caroline von Sayn-Wittgenstein. Mit vielen Abbild. 1906, Leipzig, Breitkopf & Härtel (p. 229—248 Briefwechsel zwischen der Fürstin und G. Semper).

(Häufige Erwähnung findet G. Semper in der Richard Wagner-Litteratur, auf die hier nicht eingegangen werden kann.) *Hans Semper.*

Semper, Manfred, Architekt, der Sohn Gottfried S.s und der ältere Bruder Emanuel S.s, von Affoltern am Albis, wo sein Vater Ehrenbürger war, geb. in Dresden am 3. Mai 1838. Er studierte unter der Leitung des Vaters von 1856—1859 an der Bauschule des Eidgenössischen Polytechnikums in Zürich und besuchte von 1860—1861 das Atelier des mit Gottfried S. befreundeten französischen Architekten Jakob Ignaz Hittorff in Paris. Von 1862—1864 war er auf dem Bureau und bei der Bauführung am Bau des Eidgenössischen Polytechnikums und der Zürcherischen Hochschule sowie der Sternwarte praktisch thätig. Von 1864 auf 1865 lebte er Studien halber in Italien, vornehmlich in Rom. Hierauf begann 1866 mit dem Bau einer Villa am Comersee seine selbständige Praxis. Nachdem der Vater, dem Rufe des Kaisers von Oestreich folgend, nach Aufgabe seiner Professur in Zürich, 1870 nach Wien übergesiedelt war, um dort in Gemeinschaft mit Hasenauer die gewaltigen Ringbauten (das kunsthistorische und naturhistorische Museum, das Hofburgtheater und die Hofburg) zu schaffen, führte an seiner Stelle und in seiner Vollmacht der Sohn von 1870 bis 1878 das königliche Hoftheater in Dresden aus. Von den andern Bauten M. S.s seien genannt: Das nicht mehr bestehende Empfangsgebäude nebst der Bahnhofhalle der Altona-Kieler Eisenbahngesellschaft in Altona und das naturhistorische Museum in Hamburg, eine Anzahl Nutzbauten wie Fabrikgebäude, Lagerschuppen am Altonaer Hafen etc., Privathäuser und Villen, vornehmlich in Hamburg-Altona und Umgebung sowie in Oberbayern. S. ist auch litterarisch thätig. Er ist königlich sächsischer Baurat und Inhaber des königlich sächsischen Albrechtordens erster Klasse.

Verzeichnis seiner Schriften:

1) Hasenauer und Semper. Hamburg, 1895. Boysen & Maasch.
2) Theater. (Handbuch der Architektur. Vierter Teil, VI. Halbbd., Heft 5.) Stuttgart, Arnold Bergstraßer.
3) Das Münchener Festspielhaus. (Gottfried Semper und Richard Wagner.) Hamburg, 1906, Conrad H. A. Kloß.
4) Verschiedene Aufsätze und Abhandlungen in „Bühne und Welt“ und in der Zeitschrift für Theaterwesen, Berlin.

Curric. vitae. — *Schumann,* Dresden. Berühmte Kststätten, Bd. 46, p. 258. — Artikel H. Sempers über seinen Vater. *C. Brun.*

Sené, Étienne I, oncle d'Étienne II et de Jean-François, frère cadet de Louis, neveu de Robert, orfèvre, né à Genève le 14 déc. 1760, apprenti chez son frère aîné Philippe, fut reçu à la maîtrise le 6 janv. 1787, ayant présenté pour chef-d'œuvre „deux petites breloques très bien faites et approuvées de tous.“ Il s'associa avec les frères Détalla. *A. Choisy.*

Sené, Étienne II, fils de Philippe, frère de Jean-François, neveu d'Étienne I et de Louis, sculpteur, né à Genève le 3 oct. 1784, mort le 21 mai 1851. Après avoir commencé sa carrière en 1799 dans un atelier de sculpture d'ornements, où il fit de rapides progrès, il fut chargé, en 1819, par le professeur Pictet de faire en argile le modèle d'une partie du Mont-Blanc. Cédant plus tard à l'inspiration de ses goûts et de ses talents, il se décida, malgré sa gêne pécuniaire, à abandonner presque entièrement les travaux lucratifs de sa profession de sculpteur pour consacrer son temps et ses efforts à l'exécution d'un relief de bois représentant la vallée du Simplon. Ce bel ouvrage qui a 7 pieds sur 3 pieds 3 pouces fut achevé dans l'espace de trois ans (1830—1833), exposé à Paris et acheté par le roi Louis-Philippe pour 12000 francs. S. aborda ensuite une entreprise infiniment plus considérable: son relief du Mont-Blanc et des Alpes centrales (20 pieds sur 14), chef-d'œuvre d'exactitude, qui coûta douze ans de travail. Des offres brillantes lui furent faites en Angleterre pour l'achat de ce relief, mais il préféra le céder en échange d'une modeste pension à sa ville natale (1848), qui l'installa en 1855 dans le Jardin Anglais où il est visible encore maintenant.

De Montet, Dict. II, p. 518. — Bibl. univ., 1844. — Revue suisse X, p. 321. — Album de la Suisse romande 1845, p. 110. *A. Choisy.*

Sené, Jean-François, fils de Philippe, frère d'Étienne II, neveu d'Étienne I et de Louis, peintre en émail, naquit à Genève le 1er sept. 1779 et mourut à Lancy le 1er janv. 1842. *A. Choisy.*

Sené, Louis, frère d'Étienne I et de Philippe, oncle d'Étienne II et de Jean-François, peintre, né à Genève le 22 sept. 1747. On connaît de lui un dessin de Voltaire, qu'il avait lestement croqué à l'âge de 16 ans, l'ayant aperçu par une fenêtre.

Le philosophe est représenté en habit à la française, coiffé d'une casquette et assis devant une petite table sur laquelle est une feuille de papier; il est d'une ressemblance parfaite. Il existe deux gravures de ce portrait, l'une par l'auteur dans la collection Tronchin, à Bessinge, l'autre par L. Corbett. S. envoya à l'Exposition du Colisée en 1776: „Les boiteux guéris par Saint-Pierre et Saint-Jean entrant au temple" et deux dessins au bistre: „Les adieux de Rébecca à son père" et „La réception de Rébecca par Isaac" qui l'introduit dans sa tente." Il était encore à Genève en 1789 et louait pour deux ans le premier étage de la petite maison de Saussure, à la Corraterie. Il se fixa ensuite à Paris et était représenté au Salon de 1804 par un portrait d'homme en miniature et plusieurs portraits sous le même numéro.

Rens. de M. *Eug. Ritter.* — *Sordet*, Dict. des fam. genev. (msc.). – *Bellier et Auvray*, Dict. des artistes de l'Éc. franç.
A. Choisy.

Sené, Philippe, père d'Étienne II et de Jean-François, frère d'Étienne I et de Louis, orfèvre, né à Genève le 23 févr. 1751, mort à Plainpalais le 25 nov. 1807, fut reçu à la maîtrise le 19 avril 1771, ayant présenté pour chef-d'œuvre „une chaîne très bien faite." *A. Choisy.*

Sené, Robert, oncle d'Étienne I, de Philippe et de Louis, orfèvre, né à Genève le 2 févr. 1722, fut reçu à la maîtrise le 21 déc. 1742, ayant fait pour chef-d'œuvre „une bague à l'anglaise à corps refendu, à onze diamants brillants." *A. Choisy.*

Senes, Lorenzo, s. Demereto, Lorenzo.

Seng, s. Säng.

Senn, Zeichner, von Werdenberg im Kanton St. Gallen, 1804. Er war Zeichenlehrer am Gymnasium in St. Gallen und wurde von da in gleicher Eigenschaft nach Bern berufen, wo er auch gestorben ist. Er hat sich an kleinen Landschaften im Radieren versucht. *† J. C. Kunkler.*

Senn, Hans Adam, Glasmaler, arbeitete 1609 in Zofingen.

Anz. A.-K. 1898, p. 96 (*Lehmann*). *E. Reinhart.*

Senn, Jakob, Maler, wurde 1790 zu Liestal (Baselland) geboren und erlernte die Flachmalerei bei seinem ältern Bruder Johann S. In den 1830er Jahren ließ er sich in Basel nieder, trat in Beziehungen zu Hieronymus Heß, dessen Weise er oberflächlich nachzuahmen wußte, und suchte fortan als „Kunstmaler" sein Brot zu verdienen. In seinem Alter wurde er Abwart des Basler Kunstvereins, was ihm Gelegenheit zum leichten Absatz seiner vollständig fabrikmäßig hergestellten Bilder bot. Oefters veranstaltete er auch Lotterien, deren Gewinne Gemälde seiner Hand darstellten. Er starb zu Basel 1881.

Auf den Namen eines „Künstlers" kann S. kaum Anspruch erheben, wenn er auch ein tüchtiger und korrekter, ganz nach dem Vorbilde von Heß geschulter Zeichner war und seinen Kompositionen sogar einen gewissen persönlichen Charakter aufzuprägen wußte. Als Illustrator der Tagesgeschichte besaß S. ein unleugbares Verdienst. Auch hübsche Genrebilder aus dem baslerischen Bauernleben, die in ihrer sorgsamen Wiedergabe des Kostüms für die Heimatkunde von Wert sind, hat er vielfach, meist in leichter Variation ein und desselben kompositionellen Themas, gemalt. Die Aquarelle und Oelgemälde seiner Hand befinden sich zumeist in Basler Privatbesitz, wo auch einzelne von ihm gemalte Bildnisse, wie z. B. das genrehaft aufgefaßte Porträt des am Zeughaus vorbeireitenden „Marquis" Forkart erhalten sind.

Werke von S. sind besonders während der kriegerischen Wirren der 1830er Jahre des öftern in lithographischen Nachbildungen erschienen. Als solche wären zu nennen: 1) „Uebergabe der Gemeinde Oberwyler an die Regierung von Baselland"; 2) „Uebungslager bei Wohlen"; 3) „Ueberfall von stadtbaslerischen Verwundeten am 3. Aug. 1833"; 4) Der Kampf vom 3. Aug. 1833 (Scene bei der Hülftenschanze); 5) „Tod des Kavalleriechefs Lukas Landerer"; 6) „Die große Parade zu Basel am 13. März 1831"; 7) und 8) Reiterbildnisse des Obersten Johann Wieland und des Kavalleriechefs Landerer; 9) „Die Basler Truppen vor St. Margrethen" (Jan. 1831), mit den Bildnissen der Obersten Wieland, Bischof und Weitnauer (dieses Blatt ist derart gesucht, daß es sogar neuerdings gefälscht wird); 10) „Der Dauphin von Frankreich und Bürgermeister Hans Rot von Basel auf dem Schlachtfeld von St. Jakob"; 11) „Der Fastnachtumzug des Jahres 1835." Viele dieser Lithographien wurden von Hand koloriert in den Handel gebracht. *D. Burckhardt.*

Senn, Joachim, Zeichner und Maler, von Winznau im Kanton Solothurn, wurde am 17. Juli 1810 in Dullikon im Kanton Solothurn geboren, malte schon in seiner Jugend Schmetterlinge in Aquarell und wurde infolge seiner Fähigkeiten Schüler von Martin Disteli in Olten. Um sich für das Porträtfach auszubilden, besuchte er München und Heidelberg, später auch Paris, malte als fahrender Künstler Porträts in Chaux-de-Fonds, Neuenburg, Biel etc. und lebte nachher abwechselnd in Olten und Solothurn. 1830 zeichnete er das Bild „Die Volksversammlung in Balsthal." Als Militär war er Fourier unter Oberst Widmer, machte den ersten Freischarenzug mit, wurde Gefangener in der Jesuitenkirche zu Luzern und entwarf dort die Bilder zur „Erinnerung an den Freischarenzug." Nach Distelis Tode wurde er 1846 an dessen Stelle als Zeichenlehrer an die

Kantonsschule gewählt, verheiratete sich im gleichen Jahre mit der Tochter des Amtsschreibers Altermatt, erkrankte aber bald darauf an Gehirnerweichung und starb am 13. Okt. 1847. In Solothurn finden sich noch Porträts seiner Hand in verschiedenen Privathäusern und im dortigen Museum das „Porträt des Malers J. M. Disteli" in Gouache, eine Kohlenzeichnung „Weibliches Porträt mit Haube" und eine Originallithographie „Seppi Lehmann, Musiker und Schnapsbruder", welche irrtümlicherweise stets als ein Blatt von Disteli ausgegeben wird.

Nach Notizen eines Bruders des Künstlers.

H. Appenzeller.

Senn, Johann, Maler, in Liestal, der ältere Bruder Jakob S.s, wurde 1780 in Liestal geboren und zum Flachmaler ausgebildet. Eine oberflächliche künstlerische Ausbildung scheint er in der Werkstatt des Maximilian Neustück in Basel erhalten zu haben; viele Anregungen hatte er namentlich den Werken des Johann Martin Usteri zu danken, in dessen Stil er gerne Scenen aus dem schweizerischen Mittelalter komponierte. 1822 war er als Restaurator der Wandgemälde des Basler Rathauses thätig. Später lebte er in Liestal, wo er 1861 als Spitalpfründer starb. S. war weit weniger derb geartet als sein Bruder; viele seiner Werke, namentlich seine genrehaft aufgefaßten weiblichen Bildnisse, entbehren sogar eines feinen poetischen Reizes nicht; in seinen militärischen Scenen gibt er sich als Nachahmer Salomon Landolts. Von Werken seiner Hand sind — meist in Lithographie — reproduziert worden: 1) Die Illustrationen zu Hanharts Erzählungen aus der Schweizergeschichte; 2) Die Titelblätter der Basler Neujahrsblätter von 1822, 1823 und 1829; 3) „Ansicht von Liestal und dessen Beschießung am 21. Aug. 1831."

D. Burckhardt.

Senn, Jonas, Maler, von Schaffhausen, geb. am 5. Aug. 1647, gest. nach 1701. Weiteres ist nicht bekannt.

Geneal. Reg. *Vogler.*

Senn, Niklaus, Zeichenlehrer und Zeichner, in Bern, wurde am 16. Mai 1797 in Buchs im Kanton St. Gallen geboren. 1829 kam er als Zeichenlehrer an die neugegründete städtische Realschule nach Bern, an welcher er bis zu seinem Tode wirkte. Von 1829—1831 gab er auch Unterricht in der Naturgeschichte. Seit der Gründung der burgerlichen Sekundar-Mädchenschule gab er ebenfalls an dieser Anstalt Unterricht. Er gab heraus: „Erster Unterricht im Zeichnen für Volksschulen", 100 lithographische Blätter, Zürich, gr. quer-8°. An der Berner Kunstausstellung von 1830 stellte S. eine Kopie in Kreide nach Raffaels Sixtinischer Madonna aus, 1854 zwei Kohlenzeichnungen: „Haus am Brienzersee" und „Waldpartie auf der St. Petersinsel", 1857 ebenso „Bei Châtelard", „Bei Wattenwyl." 1861 figurierten von ihm mehrere Bleistift- und Kohlenzeichnungen am Turnus in Bern. Das Kunstmuseum in Bern besitzt von ihm eine Kohlenzeichnung „Partie am Bielersee" und ferner sein von seinem Nachfolger Wilh. Benteli gemaltes Porträt. S. war von 1830 an Mitglied der bernischen Künstlergesellschaft und gab als solches 1864 eine Bleistiftzeichnung „Partie auf Seelisberg" in das Album der Gesellschaft. Der durch Charakter und vielseitige Thätigkeit allbeliebte Mann starb am 1. Dez. 1867 in Bern.

Bern. T'buch 1870, p. 345. — Ausst.-Kataloge. — Ber. der Realschule von Bern. — *Nagler,* K.-Lex. XVI, p. 273. *H. Türler.*

Senn, Traugott, Landschafts- und Porträtmaler, in Bern, von Zimmerwald, wurde am 9. Sept. 1877 in Maisprach geboren. Er besuchte die dortige Schule und hierauf die Sekundarschulen in Therwil und Bern. Von 1894—1897 bestand er eine Lehrzeit als Dekorationsmaler in Bern, worauf er vier Jahre auf der Wanderschaft in Deutschland war. 1901 nach Hause zurückgekehrt, begann S. seine Studien als Maler an der bernischen Kunstgewerbeschule und setzte sie, dank einem bernischen Stipendium, vom Herbst 1903 bis zum Juli 1904 im Atelier Luc Olivier Mersons in Paris fort. Seither widmet er sich in Bern der Landschafts- und Porträtmalerei, behandelt etwa auch landschaftliche Sujets in dekorativer Art. Ohne Nachahmer Ferdinand Hodlers zu sein, pflegt er den modernen kräftigen Stil der jungbernischen Schule. Seit 1904 beteiligt er sich an den schweizerischen Turnusausstellungen, am schweizerischen Salon, an den bernischen Weihnachtsausstellungen und den besondern Ausstellungen bernischer Künstler. Er hat auch die I. Schweizerische Kunstausstellung in Frankfurt a. M. 1908 und die internationale Kunstausstellung von 1909 in München beschickt.

Mitt. des Künstlers. *H. Türler.*

Sennhauser, Hans und Rudolf, Steinmetzen und Maurer, von Herrliberg im Kanton Zürich. Sie haben, laut Aufzeichnungen der Rechenschreiberei Zürich, d. h. des damaligen Finanzrats, den Steinbruch zu Herrliberg ausgebeutet. Derselbe hatte vor allem das Material für den Bau der Schanzen von Zürich geliefert, die bis 1677 so ziemlich fertiggestellt worden waren. Der Betrieb des Steinbruchs, der aufrecht erhalten blieb, scheint aber zeitweise wenig befriedigt zu haben. Unterm 4. Juni 1684 beschlossen Bürgermeister und Rat: „Es seien der Steinbruchmeister Hans Welti sowie die Maurer Rudi und Hans Sennhauser von Herrliberg auf

künftigen Dienstag vor die H.H. Rechenherren zu bescheiden und solle alsdann ein Ratsschlag gefaßt werden, wie der Bruch zu Herrliberg in besseres Wesen eingerichtet werden könnte." Am 10. Juni 1684 wurde sodann von derselben Behörde beschlossen, daß Baumeister Welti die Gebrüder Sennhauser, die vorher schon dort gebrochen und sich auf das Brechen gar wohl verstehen, zu sich nehmen soll, immerhin in der Meinung, daß dieselben für ihre Personen „genugsames Gschiff und Gschirr" in ihren eigenen Kosten anschaffen.

N. Z. Ztg. vom 28. Mai 1898, Beil. zu Nr. 142. *E. Reinhart.*

Sennhauser, Rudolf, s. Sennhauser, Hans.

Seregnio, Nicola, Maler, aus Lugano. Von ihm rühren die 1478, am 31. Mai, vollendeten und inschriftlich beglaubigten Malereien in der Apsis der Kirche S. Nicolao in Giornico im tessin. Bez. Leventina her. Sie stellen in der Conche den thronenden Christus mit den Emblemen der Evangelisten dar. Darunter die Heiligen Gotthard, Victor, Petrus und Nikolaus sowie der Gekreuzigte zwischen Maria und dem Evangelisten Johannes.

Rahn, Stat. schw. Kstdenkm., Tessin, im Anz. A.-K. v. 1891, p. 511. *C. Brun.*

Seregnio, s. auch Seregno.

Seregno (Seregnio) da, von Lugano, Maler, bestätigt durch Revers vom 1. Jan. 1476, von der Gemeinde Roveredo im Misox eine Zahlung von 29 Dukaten und 1 Gld. Rheinisch empfangen zu haben: „pro completa solutione et integra satisfactione totius picture facte et fabricate ... in ecclesia sancti Jullij de Roveredo." Die Höhe des Betrages deutet auf umfängliche Arbeit hin. Von den Malereien ist nichts mehr erhalten, da die jetzige Kirche trotz romanischen Reminiszenzen vermutlich erst von 1643 (Jahrzahl über dem Westportal) datiert. Christophorus ist vielleicht identisch mit dem gleichnamigen Maler von Lugano (s. Bd. II, p. 288), der sich 1455 an der Ausmalung einer Kapelle bei Lottigna im Bleniotale, 1466 in der Kirche des Kollegiums von Ascona und 1480 in Lugano bethätigte.

Boll. stor. XXV, p. 12; XXIX, p. 114. *Rahn.*

Seregno, Bernardino da, Mauerbrecher (spingardiere), also wohl Kriegsingenieur. Er ist 1495 in Bellinzona nachgewiesen, wohin er unter der Herrschaft der Sforza am 6. Mai mit Angelino da Abbiate zur Inspektion der Festung und der Artillerie geschickt wurde.

Boll. stor. v. 1891, p. 194. *C. Brun.*

Seregno, Nicolao da, malte 1550 die „arma regalia" (das Wappen Ludwigs XII. von Frankreich) in Lugano.

Boll. stor. XXV, p. 12; XXIX, p. 114. *Rahn.*

Seregno, s. auch Seregnio.

Serena, Domenico, aus dem Sottoceneri, Kriegsingenieur, als solcher im 17. Jahrh. (1632?) im Dienste der „Maestà Catholica" in den mailändischen Staaten. Er gehörte zu den Tessiner Emigranten.

Mazzetti, Boll. stor. v. 1899, p. 86. *C. Brun.*

Serex, Philippe, peintre-dessinateur, Genevois, né à Genève le 6 oct. 1871, élève des Écoles d'art de Genève et particulièrement de E. Ravel. Bien que ses goûts et ses aptitudes soient dirigés vers les Beaux-Arts, il occupe cependant un emploi dans un des bureaux de l'administration municipale à Genève; mais il travaille en dehors de ces fonctions officielles et s'est fait une réputation méritée comme dessinateur d'affiches artistiques chromolithographiées, dont quelques-unes fort remarquables sont recherchées des collectionneurs. Nous citons parmi ses meilleures: „Le jeune grenadier", affiche historique, 1er juin 1901; „Arrivée des Suisses en 1814"; „Théodore de Bèze, troisième centenaire de l'Escalade." On a de lui également une série de menus illustrés pour les banquets annuels de la restauration et du 1er juin. *Georges Hantz.*

Serment, Jean, frère du suivant, orfèvre, né vers 1697, mort à Genève le 12 janv. 1781, fut reçu à la maîtrise le 24 févr. 1721, ayant fait pour chef-d'œuvre „une bague à trois diamants rosette." Il fut ensuite maître de langues. *A. Choisy.*

Serment, Pierre, frère du précédent, orfèvre, né à Genève le 10 janv. 1702, mort le 5 nov. 1761, fut reçu à la maîtrise le 18 févr. 1730, ayant fait pour chef-d'œuvre „un demi-jonc à cinq diamants brillants" et s'associa avec Jean-Pierre Ador, bijoutier, guillocheur et émailleur, et Guillaume Barnier, sous la raison de Serment et Cie, pour la fabrique d'ouvrages de bijouterie et guillochage. *A. Choisy.*

Sermet, Jean, bijoutier, né à Genève le 29 janv. 1738, apprenti chez Jean-Jacques Coulin, fut reçu à la maîtrise le 9 sept. 1776, ayant présenté pour chef-d'œuvre „une chaîne de femme très bien faite." *A. Choisy.*

Sermond (Sermontius, Sermund, Sermundus), Franz, Büchsenmeister und Glockengießer, in Bern, stammt aus Bormio im Veltlin. Am 15. Mai 1567 wurde er zum Burger in Bern aufgenommen und Zunftgenosse zur Schmieden. Als solcher erscheint er im Reisrodel der Zunft zu Schmieden von 1569. Von Anfang 1568 an erhielt er als Nachfolger des Peter Schädel die fronfästliche Besoldung eines Büchsengießers mit 30 Pfd., die er bis Pfingsten 1588 stets bezog. Er blieb auch ununterbrochen Burger von Bern bis zu

seinem Tode, der im Juni 1588 erfolgte. Er hatte sich am 21. Mai 1579 mit Ursula Mattstetter von Bern verheiratet.

In Bern und von Bern aus entwickelte S. eine rege Thätigkeit als Glockengießer. Schon von 1561 datiert die von ihm geschaffene Glocke der Kirche St. Maurice in Annecy, die folgende Inschrift trägt: FRANCISCVS SERMVNDVS BVRMENSIS . VALLIS . STELLINE . ME . FECIT. In das Jahr 1562 fällt der Guß einer Glocke für Tumils im Kanton Graubünden, auf welcher er ebenfalls als seine Heimat Bormio nannte. Von 1568—1572 goß er Glocken für Erlach, Diesbach, Jegenstorf, St. Stephan, ferner 1570–1574 Glocken für Escholzmatt (1570), Buttisholz (1571) und Wolhusen. 1573 führte er Rotmetall und Kupfer aus Kolmar nach Bern ein, und am 27. Juni 1575 erlaubte ihm der Rat, einige Zeit seine Kunst außerhalb Berns auszuüben, indem er zugleich bezeugte, daß S. Burger in Bern sei. Vielleicht hat er eben damals in Stans eine Glocke gegossen, da 1574 Nidwalden an Bern die Bitte gerichtet hatte, Mr F. S. zu gestatten, den Kirchgenossen von Stans eine neue Glocke zu gießen. 1576 besorgte er je eine Glocke für Brienz, Schüpfheim und Emmenegg, und 1577 erstellte er eine prächtige Glocke für Neuenstadt, die 1900 eingeschmolzen wurde. Am 3. Dez. 1578 trug ihm der Rat auf, für die erneuerte Kirche von Amsoldingen eine Glocke zu gießen, und am 29. Juni 1579 erlaubte er ihm, der Stadt Romont seine Dienste zu demselben Zwecke zu teil werden zu lassen. 1577 lieferte S. zwei Hähne für den Münsterturm in Bern und 1579 machte er eine Glocke für Burgdorf. Auf einer Glocke von 1581 in Luthern im Kanton Luzern soll er sich merkwürdigerweise zu Uri und Altdorf nennen. Er goß 1582 wirklich Glocken für Bürglen, Erstfeld und Schattdorf. Am 9. Dez. 1582 gab ihm der Rat von Bern den Auftrag, „den Gloggenzüg“ von Straßburg herferggen zu lassen, offenbar für einen Guß in Bern, da ihm am 21. Dez. 1582 der Guß der Mittagsglocke des Münsters verdingt wurde. Inzwischen durfte er zu Anfang Jan. 1583 noch in Lausanne zwei Glocken gießen, sollte jedoch möglichst schnell wieder heimkehren. Am 17. Okt. 1583, abends 9 Uhr, goß S. die Glocke für das Münster; sie wiegt 180 Zentner, woran er selbst 50 Zentner schenkte. In demselben Jahre machte er auch eine Glocke für Guggisberg und eine fernere für Cossonay, 1584 solche für Sursee und Triengen und 1586 für Altishofen. Als Stückgießer goß er 1568 verschiedene Geschütze in Lausanne.

Das Handwerk machte S. wohlhabend; er lieh der Stadt Bern am 25. Febr. 1586 eine bedeutende Summe, die 5 Goldsonnenkronen, 25 Pistoletkronen und 20 Münzkronen jährlichen Zinses ausmachte. In seinem vom 29. Juni 1586 datierten Testamente setzte er seine Frau zur Nutznießerin seines Vermögens ein, das er in der Eidgenossenschaft besaß (mit Ausschluß dessen, was ihm in der Heimat gehörte). Nach dem Tode der Frau sollte die Obrigkeit dieses Vermögen nach ihrem Gutdünken verwenden. Die Hälfte des Werkzeugs kam S.s Diener und Nachfolger *Michel Zehnder* zu, während die andere Hälfte diesem zu einem leidlichen Preis angeschlagen werden sollte. Kurz nach dem Tode S.s, am 20. Juni 1588, wurde das Testament in Kraft erkannt. Vier Tage darauf meldete dies der Rat von Bern demjenigen von Chur zu Handen des Vetters *Simon Sermond* in Bormio, der nur auf das innerhalb der drei Bünde gelegene Gut Anspruch erheben konnte. Nichtsdestoweniger gewährte der Rat von Bern dem genannten Simon S. und einem weitern Verwandten, *Bartlome Venostaz*, 60 Pistoletkronen zur Steuer an ihre Kosten, und gab ihnen auch zwei goldene Pitschierringe, aus welchen indessen die Steine mit den Wappen entfernt wurden. Am 29. Jan. 1603 gab der Rat von Bern dem Bartlome Venostaz von Bormio auf die Empfehlung von Chur freiwillig aus der Verlassenschaft seines Vetters S. 50 Kronen.

Ratsman., Stadtrechn., Missivenb. QQ 975, Spruchbücher, Testamentenb. 8 im Staatsarch. Bern. — Chron. von *Haller* und *Müsli*. — *Nüscheler* im Arch. des hist. Vereins Bern, Bd. 10. — *Ders.* im Geschichtsfrd. XXX. — *Haendcke u. Müller*, Das Münster in Bern, p. 166 f. — Otte, Glockenkde. — Anz. A.-K. 1896, p. 22. — *Blavignac*, La cloche, p. 362. — Mitt. von *M. Sutermeister* u. *A.-J. M.* — *Stantz*, Bern. Münsterb., p. 208, 285, 287. *H. Türler.*

Sermontius, s. Sermond.

Sermund, s. Sermond.

Sermundus, s. Sermond.

Serodine, s. Serodino.

Serodino, Bernardino, Maler und Stuccator, von Ascona im tessin. Bez. Locarno, im 17. Jahrh. Er ist vielleicht ein Sohn des Cristoforo S. und der Bruder des Giovanni. Geburtsdatum und Jugendzeit sind unbekannt. Er ist urkundlich beglaubigt 1645, in welchem Jahr er in der Kollegiatkirche San Vittore im Val Misox gemalt hat, wie aus dem Ausgabenverzeichnis dieser Kirche von 1626—1695 hervorgeht. Es ist daraus zu ersehen, daß S. verschiedene Zahlungen für Malereien erhielt, so für zwei Heilige sowie für Vergoldungen und Verschönerungen des Altars von Sto. Stefano. Diese Notizen wurden anfangs 1906 im Bollettino storico della Svizzera italiana veröffentlicht; vorher war der Maler unbekannt. Im gleichen Jahre fand dann der Verfasser dieses Artikels in der Kirche Sta. Maria della Fontana

bei Ascona ein großes bezeichnetes Fresco von Bernardino S. Es ist ein umfangreiches Werk, welches sich am Gewölbebogen des Chors befindet und eine Himmelfahrt Mariä darstellt. Etwas tiefer, zu beiden Seiten der Apsis, ist die Verkündigung dargestellt, und zwar der Engel auf der einen Seite, die knieende Maria auf der andern. Beiderseits unter dieser Verkündigung stehen die Inschriften: Auf der linken Seite unter dem Engel die Stifterinschrift, rechts, unter Maria, am Fuße des Betpults (in Majuskeln): Bernardinus Serodinus pingebat 1637. Früher wurde dieses Wandbild dem *Giovanni S.* zugeschrieben. Die Güte und der Stil dieser Fresken stehen entschieden den Werken des Giovanni nach. Die Figuren sind steif, die Gesichter süßlich, ohne schön zu sein, die Fältelung der Gewänder schematisch. Meiner Ueberzeugung gemäß hat Bernardino S. nicht nur dieses große Fresco in der Kirche Sta. Maria della Fontana geschaffen, sondern wohl sicher auch die beiden Seitenaltäre hinsichtlich ihres dekorativen Schmucks und ihrer Malereien. Hier sind kleine Bildchen, teils in Medaillenform, teils achteckig. Diese Bildchen stellen am Altare rechter Hand Scenen aus der Legende des hl. Antonius von Padua dar; am Altare der linken Seite die Hauptthatsachen der Heilsgeschichte von der Verkündigung bis zur Ausgießung des hl. Geistes. Wiewohl der Stil dieser Bildchen in der Gewandbehandlung und dem Gesichtstypus derselbe ist wie der des großen Fresko, so wirken die Bildchen doch im allgemeinen glücklicher. Sie sind eben dekorativ gehalten, und dafür reichte die Begabung des Meisters aus. Das Kolorit ist in diesen kleinen Malereien auch sehr fein gestimmt, was sich von dem großen Fresko nicht sagen läßt. Der Maler bevorzugt ein helles Lila, das oft sehr harmonisch zu Rot oder Gelb abgetönt ist.

Vergleicht man die Beschreibung der Arbeit, die Bernardino S. laut der im Bollettino veröffentlichten Urkunde für die Kirche San Vittore in der Valle Mesolcina schuf, mit dem dekorativen Schmuck dieser beiden Altäre, so wird man in der Meinung bestärkt, daß Bernardino offenbar auch die Stuccaturen geschaffen hat, die auch hier mit Gold bemalt sind, ganz so, wie es die Urkunde für jenen andern Altar beschreibt. Sie sind ungemein fein gearbeitet und besonders die reizenden Putten auf den Gesimsen von vollendeter Bildung. Jedenfalls beweisen die beiden Seitenaltäre in Sta. Maria della Fontana, daß Bernardino S. zwar nicht an Bedeutung und Begabung an Giovanni heranreicht, aber doch ein feines künstlerisches Verständnis besaß.

Boll. stor. 1906, p. 17, 139. — Anz. A.-K. IX, 1907, p. 154—156 (*Siegfr. Weber*). *Siegfried Weber.*

Serodino, Cristoforo, Architekt und Maler, im 16. Jahrh., von Ascona, bekannt als der Vater des Giovanni S. Er besaß ein schönes Haus in Ascona, das er sich wohl teilweise selbst erbaut hat und dessen Façade sein Sohn Giovanni mit Stuccaturen zierte. Das Haus ist noch erhalten und mitten im Ort unmittelbar neben der Pfarrkirche gelegen. Wahrscheinlich hat er den Sohn Giovanni in den Anfangsgründen der Kunst selbst unterwiesen. Werke von Cristoforo sind nicht mehr bekannt.

Boll. stor. 1885, p. 185/86 (*Bertolotti*, Art. svizz. in Roma, p. XIV, 57/58). — *Bertolotti*, Art. lomb. II, p. 92, 277, 381. — Anz. A.-K. IX, p. 147. *Siegfried Weber.*

Serodino (Serodine, Serondine), Cav. Giovanni, Maler, Bildhauer und Architekt, geb. 1595 in Ascona als der Sohn des Cristoforo S., welcher ebenfalls Maler und Architekt gewesen sein soll, von dem aber keine Werke mehr nachweisbar sind. Vielleicht hat Giovanni die ersten Unterweisungen in der Kunst von seinem Vater erhalten; seine eigentlichen Studien aber machte er in Rom. Hier hat er offenbar hauptsächlich die Malereien Caravaggios sich zum Vorbilde genommen; denn gerade in seinen frühsten Werken gewahrt man den Einfluß dieses Meisters. Schon mit 22 Jahren hatte er seine Lehrzeit vollendet und malte als selbständiger Meister, zunächst in seiner Heimat Ascona, wohin er von Rom krankheitshalber zurückgekehrt war. Unter den wenigen Werken, die von Giovanni auf uns gekommen sind, befindet sich gerade sein frühstes Bild, welches er im Alter von nur 22 Jahren, also 1618, malte. Es befindet sich heutigen Tages noch in der Pfarrkirche von Ascona, an der Wand einer Seitenkapelle rechter Hand. Dargestellt ist offenbar die Scene aus dem Evangelium Matthäi Kap. XX, V. 20—21, wie die Mutter der Söhne Zebedäi Jesu zu Füßen fällt mit der bekannten Bitte um äußerliche Ehre für ihre beiden daneben knieenden Söhne in Christi zukünftigem Reich. Im Hintergrunde stehen einige andere Jünger. In diesem Frühwerke sind noch einige Härten und Schwächen, wie besonders die allzu scharfen und grellen Lichter, die mit sehr dunkeln Schatten kontrastieren. Hierin läßt sich am deutlichsten der Einfluß Caravaggios erkennen, der an diesem Frühwerke natürlich noch augenfälliger ist als an den spätern Arbeiten. Uebrigens ist das Bild stark nachgedunkelt und nicht in sehr gutem Zustande erhalten. Links unten befindet sich eine Inschrift, die besagt, daß Giovanni S., gleich bedeutend als Bildhauer wie als Architekt (Sculptor et Architectus pariter egregius), das Gemälde im 22. Lebensjahre gemalt habe, und daß ein Herr Christophorus und dessen Sohn, der päpstliche Protonotar Andreas, das Bild in die Kirche gestiftet haben; darunter die Jahrzahl

1633. Dieses Jahr bezieht sich aber offenbar nur auf die Stiftung des Bildes und ist nicht vom Künstler selbst, sondern erst später daraufgesetzt.

Während des gleichen Aufenthalts in Ascona, in dem der Künstler dieses Jugendwerk schuf und der von 1616—1621 währte, bethätigte er sich auch als Bildhauer, indem er die Façade des väterlichen Hauses mit Stuccaturen schmückte. Es ist dies das einzige Beispiel, das wir von der Bildhauerkunst S.s besitzen. Es zeigt in manchen Teilen, wie der Meister offenbar von Michelangelo beeinflußt war; doch verwertete er die empfangenen Eindrücke in durchaus freier und selbständiger Weise. Rahn hat in den Mitteilungen der Schweiz. Gesellschaft für Erhaltung historischer Kunstdenkmäler (s. unten) eine eingehende Beschreibung des Hauses gegeben. Der Anteil Giovanni S.s ist durch eine über der Haustüre befindliche Inschrift beglaubigt, aus welcher deutlich hervorgeht, daß Giovanni hier als Architekt und Bildhauer 1620 thätig war. Während des gleichen Zeitraums hat der Meister, wie es scheint, in Ascona sich auch noch anderweitig als Architekt bethätigt, indem er die Zeichnung und den Plan der Kirche Sta. Maria della Fontana bei Ascona lieferte. Der Grundstein wurde 1617 gelegt, wie inschriftlich bezeugt ist. 1621 kehrte S. wieder nach Rom zurück.

Unter den Malereien Giovannis folgt nun zunächst ein Bild, das er laut Inschrift im 28. Lebensjahre gemalt hat, also fünf Jahre später als das Frühwerk in Ascona, demnach 1623. Es befindet sich jetzt in der Villa Luvini bei Lugano. Dargestellt ist ein sitzender Greis, offenbar das Porträt eines Gelehrten. Er sitzt auf einem Sessel, in ein Buch vertieft, das auf seinem Schoße liegt. In der rechten Hand hält er die Pergamentschnur, mit der das Buch umbunden war. Auf dem rechts neben ihm stehenden Tisch, der mit einer dunkelroten Decke bedeckt ist, liegen noch einige Bücher. Der Hintergrund ist graugrünlich. Schön ist der ernste, nachsinnende Ausdruck in dem alten, gefurchten Antlitz wiedergegeben. Das Gemälde ist sehr breit und großzügig gemalt und bedeutet einen Fortschritt gegenüber dem Jugendwerk in Ascona; es zeigt den Meister bereits vollkommen auf der Höhe seines künstlerischen Könnens. In der Lichtwirkung, die aber hier viel weniger hart ist, läßt sich noch der Einfluß Caravaggios erkennen. Daneben aber mögen auch die Werke der Caracci nicht ohne Einwirkung auf den Künstler geblieben sein, wie die sehr breite Behandlung und der Kopf des Greises beweisen. Das Gemälde ist offenbar in Rom gemalt. Das Bild ist bezeichnet: „Eques Joanne Serodinus Pinxit Aet. An. XXVIII.“ Demnach hat der Papst dem Künstler offenbar schon damals den Titel eines „Cavaliere“ verliehen.

Während dieser Lebensepoche dürften auch verschiedene andere Werke von S. in Rom entstanden sein, die von den ältern Schriftstellern angeführt werden. Trotzdem der Künstler, nach allem zu schließen, eine sehr reiche Thätigkeit entfaltet haben muß, sind diese genannten Werke nur verhältnismäßig wenige. Sämtliche sollen sich nach Angabe der Gewährsmänner in römischen Kirchen befunden haben; aber heute ist kein einziges mehr an Ort und Stelle vorhanden; sie sind alle verschollen. Doch seien sie hier der Vollständigkeit wegen und um eine Wiederauffindung zu ermöglichen, aufgeführt. Es waren folgende: In S. Lorenzo fuori le mura: „St. Lorenz, den Armen vom Kirchengut austeilend“, und „Enthauptung Johannes des Täufers“, beides Oelgemälde; in S. Salvatore del Lauro: „Verklärung Christi auf dem Berge Tabor“; in S. Pietro in Montorio: „Erzengel Michael, der Lucifer besiegt“ (Oelgemälde).

Aus S.s letzter Lebenszeit ist nur noch ein Gemälde erhalten, das sich in der Pfarrkirche von Ascona hinter dem Hochaltare befindet. Das Werk ist mit des Künstlers Namen und der Jahrzahl 1633 von ihm selbst bezeichnet. Dargestellt ist oben in den Wolken die Krönung Mariä, unten erscheinen Heilige, unter denen Petrus und Paulus das Schweißtuch der Veronica halten. Vorn knien der hl. Karl Borromäus und Antonius Abbas. Die Farbe ist hier mit einem weichen Schmelz behandelt und die Lichtwirkung gut verteilt, Dinge, welche die Eigenart und den Fortschritt des gereiften Meisters beweisen.

Im gleichen Jahre, 1633, ist der Künstler der Ueberlieferung nach, 38 Jahre alt, in Rom gestorben. Er soll aus Neid vergiftet worden sein.

Zum Schluß sei noch erwähnt, daß die ältern Schriften stets drei Bilder S.s in der Pfarrkirche von Ascona nennen, während heute nur die beiden besprochenen Gemälde sich in der Kirche befinden. Im Depot unter dem Dache der Kirche wird jedoch unter andern alten Gemälden auch eines gezeigt, welches das dritte Bild S.s sein soll. Es sticht zwar vorteilhaft von den andern wertlosen Heiligenbildern ab; aber an S.s eigenhändige Werke reicht es an künstlerischem Wert doch nicht heran; wohl aber könnte es eine Arbeit aus S.s Werkstatt sein. Dargestellt ist eine schwer zu deutende Scene aus dem Leben Christi.

Oldelli, Diz., p. 174. — *Nagler*, K.-Lex. XVI, p. 286. — *Füßli*, Best. Kstler IV, p. 27. — *Füßli*, K.-Lex. I, p. 619. — *Rahn*, Kst. u. Wstud., p. 163. — *Bertolotti*, Art. svizz. in Roma, p. XIV, 57, 58, 71 oder Boll. stor.

1885, p. 185/86. — La Libertà di Locarno, Appendice Nr. 228—231, Okt. 1891 (Aufsatz von *Borrani*). — *Rahn*, Mitt. d. Ges. f. Erhalt. hist. Kstdenkm. VII. — Repert. f. Kstwiss. XII, p. 138. — Boll. stor. 1892, p. 143/44; 1906, p. 17. — *Bertolotti*, Art. lomb. II, p. 92, 381. — *Bianchi*, Art. tic., p. 179. — *Merzario*, Maestri comac. II, p. 501. — *Santo Monti*, Storia ed arte, p. 353. — *Baglioni*, Le vite de' pittori, scultori etc. del 1572—1642 (Napoli 1733), p. 199. — *De Vit*, Il Lago Maggiore, in Opere Varie III, p. 307. — *Borrani*, Il Ticino Sacro (Lugano 1896), p. 213. — *Vegezzi*, Note et Riflessi sulla prima Espos. stor. in Lugano (Lugano 1903) III, p. 180/81. — Anz. A.-K. N. F. IX, p. 147 ff. (*Siegfr. Weber*).
Siegfried Weber.

Serondine, s. Serodino.

Serra, s. Serre.

Serraceni, Johannes, de Bibrac, doreur, soit orfèvre, fut reçu bourgeois de Genève en 1471.
Covelle, Liv. des Bourg., p. 68. *A. Choisy.*

Serre (Serra), André (Andreas), orfèvre (aurifaber), né à Echallon (Escallone, St-Gervais), reçu bourgeois de Genève le 4 déc. 1461, était l'un des plus riches habitants de Genève; en 1469, il fournit au duc de Savoie Amédée les objets destinés aux étrennes de sa cour, savoir plusieurs anneaux d'or garnis de diamants, saphirs ou rubis, une fleur de pensée en diamants sur un agnus d'or suspendu à une petite chaîne d'or et des ferrures d'argent de tissu. Les années suivantes, il livre encore des chaînes d'or, des anneaux garnis de pierres précieuses, des colliers d'or garnis de perles, un collier de l'Annonciade, une rose et une fleur de lys de diamant. S. vivait encore en 1474 et paraît avoir joui de la faveur de l'évêque de Genève.
Covelle, Liv. des Bourg., p. 52. — *Borel*, Les foires de Genève, p. 172. — Mém. Soc. hist. Genev., VIII, p. 410. — Mém. Soc. sav. d'hist. et arch., XXIV, p. 435. — Reg. du Conseil de Genève, II, p. 73, 221, 231/32, 285, 319. — Anz. A.-K. N. F. X, p. 79. — Rens. de M. *Robert Hoppeler*. *A. Choisy.*

Serre, David, né à Genève le 25 juin 1721, fut reçu maître orfèvre le 6 mars 1743, ayant fait pour chef-d'œuvre „une bague à rose de onze brillants à corps refendu à l'anglaise."
A. Choisy.

Serre, Jean-Adam, né à Genève le 10 nov. 1704, mort le 22 mars 1788. Il fut à la fois physicien, chimiste, peintre et musicien. Il tira le premier du platine une couleur brune pour l'émail et inventa un baromètre-enregistreur. On a de lui plusieurs ouvrages sur l'Harmonie et une lettre sur les seiches du lac de Genève.
Molinier, Dict. des émailleurs, p. 85. — *Senebier*, Hist. litt. de Genève, III, p. 326. — *Holzhalb*, Suppl. zu dem Lex. von *Leu*, V, p. 498. *A. Choisy.*

Sertorio, Domenico, Architekt, der Sohn des Bildhauers Pietro S., der Vater des Michele und Pietro Giacomo, aus Cimo im tessin. Bez. Lugano. Infolge seiner Geschicklichkeit wurde er von der Stadt Lodi zum Stadtbaumeister ernannt. Hier erbaute er im 17. Jahrh. das bischöfliche Schloß, die Kirche der hl. Magdalena und die zwei Paläste Barni und Modignani. Eine Anzahl kleinerer Bauten wurde nach seinen Plänen ausgeführt.
Oldelli, Diz. II, p. 69. — Boll. stor. 1885, p. 107. — *Bertolotti*, Art. svizz. in Roma, p. XIV, 30. — *Bianchi*, Art. tic., p. 179. — *Nagler*, K.-Lex. XVI, p. 291.
E. Reinhart.

Sertorio, Giambattista, Maler, lebte in Lugano bis 1867, dem Jahre seines Todes. Er studierte bei den Mönchen von Somaschi und später an der Brera in Mailand. Eine große Menge von Heiligenbildern der Kapellen in und um Lugano herum sowie in der nahen Valsolda sind Werke S.s. Das sehr schöne Bildnis des gekreuzigten Christus in dem Totenhause des alten Kirchhofs in Lugano ist ebenfalls von ihm gemalt sowie viele Porträts der Luganeser Wohlthäter des Hospitals. S. war mit Grato Maraini lange Jahre Zeichenlehrer in Lugano und starb am 9. April 1867.
Bianchi, Art. tic., p. 179/80. — Boll. stor. 1903, p. 56. — Pers. Informationen. *J. Béha-Castagnola.*

Sertorio, Giuseppe, s. Sertorio, Michele.

Sertorio, Michele und Pietro Giacomo, von Cimo im tessin. Bez. Lugano. Sie waren Brüder und die Söhne des Domenico S. Sie lebten in der ersten Hälfte des 18. Jahrh.s. Beide waren gleich dem Vater Architekten, und die Stadt Lodi bestätigte sie nach dem Tode an seiner Stelle als Stadtbaumeister. Zusammen bauten die Brüder den Dom von Lodi, die Kirche und das Kloster Spital von S. Filippo, den großen Spital und den Fissiraga, den hohen Turm von Sta. Maddalena, die Paläste Barattieri, Sommariva, Nepoti, Ferandi und Migliavacca. Außerhalb der Stadt wurden die Paläste Barni und Mella nach ihren Plänen errichtet. Ihr Werk sind die Klöster und ihre Kirchen von Brembio und Villanuova in der Provinz Lodigiana. Ferner wurden in den beiden Flecken Codogno und Casal-Pusterlengo eine Anzahl Bauten nach ihren Plänen ausgeführt.

Der Sohn von Michele S., *Giuseppe S.*, war Architekt in Piacenza.
Oldelli, Diz. II, p. 69/70. — *Bianchi*, Art. tic., p. 180.
E. Reinhart.

Sertorio, Pietro, Bildhauer, aus Cimo im tessin. Bez. Lugano gebürtig, der Vater des Domenico S., der Großvater des Michele und Pietro Giacomo. Er zählt zu den besten Meistern seines Fachs im 17. Jahrh. Die meisten seiner Werke sind in Piacenza, besonders im Schloß und in dem prächtigen Palaste der frühern Herzöge Farnese sowie auch in den Palästen Mandelli,

Landi, Anguisola und Scotti. Pietro S. war ein beliebter Lehrer; doch erreichte keiner seiner Schüler seine Bedeutung.

Oldelli, Diz. II, p. 69. — *Bianchi*, Art. tic., p. 180. — *Bertolotti*, Art. svizz. in Roma, p. XIV, 30. — *Ders.*, Boll. stor. 1885, p. 107. *E. Reinhart.*

Sertorio, Pietro Giacomo, s. Sertorio, Michele.

Servand, Frédéric, maître orfèvre, né à Genève le 4 déc. 1668, mort le 17 janv. 1695, fut apprenti chez Abraham Barthol. *A. Choisy.*

Servel, Jean-Robert, frère du suivant, orfèvre, né à Genève le 26 nov. 1699, mort le 20 janv. 1776, fut reçu à la maîtrise le 22 mai 1725, ayant fait pour chef-d'œuvre „une paire de boutons à chiffre d'or et une paire de boucles d'oreilles à pierres de cristal.“ *A. Choisy.*

Servel, Vincent, frère du précédent, orfèvre, né à Genève le 29 déc. 1700, fut reçu à la maîtrise le 22 mai 1725, ayant fait pour chef-d'œuvre „une bague à l'anglaise avec une jacinthe et deux brillants et une bague à la française avec un grenat et deux roses.“ *A. Choisy.*

Servi, Antonio, Oel- und Freskenmaler, geb. in Trevieri bei Ancona, gest. 1706 in Luzern. Er war als Maler beim Erzbischof von Trier beschäftigt, dann in Warschau, Wien (bei Sobiesky), Venedig; später in Lyon, Marseille, Genf, Lausanne, Luzern, Uri, Wettingen, Zürich. Er malte überall die Bildnisse seiner Gastgeber, um billig wegzukommen. Dabei war er ein Vielesser und redete mehrere Sprachen, schrieb auch hebräisch. Er verstand sich den Verhältnissen anzupassen; so kämpfte er während des Aufenthalts in Venedig und Wien zweimal gegen die Türken, malte dabei eine Reihe von Kriegsbildern und trug sie nachher Sobiesky zum Kauf an (darunter „Sobiesky verwundet“, „S. mit Papst und Kaiser“ etc.). In Venedig brachte er ein großartiges Korrektionsprojekt der Etsch vor den Rat, in Lyon ein solches der Rhone. Naglers Künstlerlexikon erwähnt S. nicht.

Akten, Tagebücher nebst Bilderverzeichnis im Staatsarchive Luzern. *Franz Heinemann.*

Setzstab, Ulrich, Goldschmied, zog 1556 von Biel weiter und erhielt hiefür vom Rat einen Schein.

Stadtarch. Biel, Bd. Mannrechtsbriefe. *H. Türler.*

Seuret, P. A., Glockengießer, von Courtelary. Er goß für folgende Orte Glocken: *a.* Mit J. Chandeillier: 1716 für Courtelary 1, für Damvant 1, für Noirmont 1. *b.* Allein: 1736 für Jouhey 1, für Undervelier 1.

Nüscheler, Glockenbuch (Msc.). *Moriz Sutermeister.*

Sevin, Pierre, ingénieur et commissaire-géomètre, de Paris, naturalisé fribourgeois le 17 févr. 1695, avait épousé une fribourgeoise, Marie-Marguerite Klöli, fille du notaire Klöli, dont il eut plusieurs enfants. En 1697, il offrit ses services au gouvernement de Fribourg qui voulait faire établir un plan de fortifications pour la ville. On paya 133 Pfd. 10 sols à S. pour avoir fait en cire le plan de ces fortifications. Comme géomètre, il dressa plusieurs plans, entre autres ceux de Surpierre et d'Illens. En 1712, il ouvrit une école à Fribourg pour enseigner son art aux jeunes gens. Il tomba plus tard dans la misère et l'État lui fit une pension annuelle de deux sacs de grains et d'un doublon. En 1729, il renonça à la nationalité fribourgeoise.

Manuaux du Conseil, 1695—1729. — Burgerbuch, n° 7. — Comptes des trés., n° 492. — Frib. art. 1895, texte de la pl. VII. *Tobie de Raemy.*

Sewagen, Heini, s. Seewagen, Heinrich.

Seyfridt, Christoph Wilhelm, Maler. Von ihm sind 20 Blätter aus einem Pergamentbüchlein in Oktav, die Wunder der hl. Ida von Toggenburg darstellend, erhalten. Die Inschrift lautet: Imagines Beneficia ex Patroncinio S. Iddae repraesentantes. Christoph Wilhelmus Seyfridt Pinxit 1634.

Spezial-Kat. der Gruppe 38, „Alte Kunst“, Zürich 1883, p. 122. *E. Reinhart.*

Seyler, s. Seiller.

Sgrana, s. Grana.

Sibenhartz (Siebenhartz), Hans, Maler, in Zug am Ende des 15. und zu Anfang des 16. Jahrh.s thätig. Geburts- und Todesdatum sind unbekannt. Er lieferte, laut Vertrag vom 6. Febr. 1517 mit der Kirchenpflege von Seelisberg, auf den 24. Juni gleichen Jahres dorthin „eine Altartafel von Gold, Silber und allerlei Farben, wie diejenige zu Lowerz“, gegen eine Bezahlung von 10 Gld. à 16 Batzen sofort und weitere 20 Gld. (wohl bei der Ablieferung). Zwei Altarflügel früher in der St. Michaelskirche, dann im Pfarrhof in Zug).

Denier, Anz. A.-K. 1885, p. 132. — *Nüscheler-Usteri*, Gotteshäuser der Schweiz, im Geschichtsfrd. 47, p. 136. — *Haendcke*, Schweiz. Mal., p. 182—184. *H. Al. Keiser.*

Siber, Frédéric, s. Siber, Jacob.

Siber, Gustav, Bildhauer, von Küsnacht bei Zürich, wurde dort am 22. Nov. 1864 geboren. Als einziger Sohn wohlhabender Eltern widmete er sich bis zum 23. Altersjahre der Landwirtschaft, suchte dann, vergrämt durch viele Mißjahre und isoliert durch schlimme Erfahrungen mit ehemaligen Freunden, in der Kunst Ersatz und trat, nach dreimonatlicher Praxis bei einem Marmoristen, 1887 in das Atelier Richard Kißlings ein, wo er 1½ Jahre arbeitete. 1889 bis

1891 studierte er unter Henri Chapu in Paris und kehrte darauf dauernd in seine Heimatsgemeinde zurück, wo er sich auf dem väterlichen Besitztum seine Werkstatt baute. Bei der Konkurrenz für das Telldenkmal in Altdorf erzielte S. 1890 einen zweiten und 1892 einen vierten Preis. Für das Jonas Furrer-Denkmal in Winterthur wurde er 1893 mit einem zweiten Preise bedacht und erhielt auch den Auftrag zu dessen Ausführung, welche 1894 vollendet wurde. 1897 wurde er für das Wettsteindenkmal in Basel mit einem zweiten Preis ausgezeichnet. 1901 fertigte er die Mittelgruppe auf dem Gebäude der „Unfall- und Haftpflicht-Aktiengesellschaft Zürich" an sowie die Marmorreliefs am Bundesgerichtsgebäude in Lausanne. Daneben beschäftigten ihn kleinere Arbeiten, Tonskizzen, Porträtbüsten etc., von denen er einzelne an den Lokalausstellungen sowohl, als denjenigen des Schweizerischen Turnus zur Ausstellung brachte, so z. B. eine Terracottabüste „Ceres", eine Gipsbüste „Diva", eine Marmorbüste „Edelweiß", eine Terracottabüste „Die Unerbittliche." Das Musée Rath in Genf besitzt von ihm die Bronzebüste einer Frau.

Nach Mitt. des Kstlers. — *Singer*, K.-Lex. IV, p. 271. — Das geist. Deutschland I, p. 653. — N. Z. Ztg. v. 7. Jan. 1898, Nr. 7, 2. Abendbl. (Feuill.). — Basl. Nachr. v. 8. Aug. 1901, Nr. 213, Beil. — Cat. Musée Rath, Genève, 1906, p. 157, 177. *H. Appenzeller.*

Siber, Jacob, graveur sur métaux, médailleur, à Lausanne, né à Morges le 16 juillet 1807, mort à Lausanne le 7 janv. 1880. D'origine prussienne, la famille S., qui eut pour chef Jacob *Frédéric* S., armurier, a été admise à la bourgeoisie de Jongny sur Vevey le 24 avril 1826. D'abord établie à Morges, elle vint se fixer à Lausanne en 1814.

S. fit, dans l'atelier de son père, un apprentissage d'armurier, mais ses aptitudes pour le dessin le firent remarquer et son père se décida à en faire un graveur sur métaux. Il prit des leçons de gravure et bientôt il put se mettre en route pour travailler comme ouvrier armuriergraveur, en 1828. S. se rendit d'abord à Berne, puis, en 1829, à Paris. Désireux d'apprendre, aidé de protections, il put être admis comme ouvrier chez le graveur du roi, Roqueley. S. profita largement de son séjour, de près de deux ans, dans cet important atelier où il put s'initier aux diverses parties de l'art du graveur.

S. eut le mérite, assez rare, d'avoir pu aborder avec une réelle distinction à peu près tous les genres de gravure. La médaille, le cachet, les sceaux et timbres humides, les poinçons, les reliefs pour imprimeries, etc. lui firent un renom qui n'est point oublié, ses ouvrages ayant été en nombre considérable. Il travailla jusque près de sa fin, mais les dernières années, pour son plaisir, le plus souvent il faisait de la sculpture. A l'exposition vaudoise des produits des arts et de l'industrie suisse, qui eut lieu à Lausanne en 1839, il obtint une médaille d'argent. Les coins de cette médaille étaient son œuvre.

S. s'est occupé des cours du soir de la Société industrielle et commerciale à Lausanne, en dirigeant avec succès le cours de modelage et sculpture. Dans l'article nécrologique consacré à cet artiste par le „Nouvelliste Vaudois" du 7 janv. 1880, on lit ce qui suit: „Lausanne vient de perdre un citoyen que les travaux de sa profession avaient élevé à la hauteur d'un artiste du plus grand mérite, M. Jacob Siber, graveur, dont le nom se retrouve sur toutes nos médailles de fête et quantité de travaux industriels."

Rens. de *Henri Siber*, banquier, anc. municipal. — — Bern. Jahresber. d. Kstver. 1868. — *Tobler-Meyer*, Münzsamml. Wunderly. *Ld. Miéville.*

Sibhard, Jost, Glockengießer, in Kaiserstuhl, existierte als Glockengießer um 1639. Von seinen Werken ist nichts mehr bekannt.

Nüscheler, Glockenb. (Msc.). *Moriz Sutermeister.*

Sibold, s. Sybold.

Sicard, Jean, faiseur de boîtes de montres et orfèvre, né à Genève le 12 févr. 1640, mort le 18 mai 1705, fut reçu à la maîtrise le 24 mars 1678. *A. Choisy.*

Sichelbein, Judas Thaddäus, Maler und Altarbauer, von Wangen im Allgäu (Württemberg), schuf, laut Verding, zwischen 1720 und 1726 den Hochaltar und zwei Seitenaltäre der Klosterkirche von Rheinau. Für Muri hat er 1728 eine Kanzel geliefert.

Rothenhäusler, Baugesch. des Klosters Rheinau, Diss., p. 120—123. — *Markwart*, Baugesch. des Klosters Muri, p. 88, in Argovia XX. *Rothenhäusler.*

Sicher, Fridolin, Kalligraph, Miniaturmaler (?), geb. 1490 zu Bischofszell. Dreizehnjährig und wiederum 1512 und 1513, nachdem er inzwischen das theologische Studium absolviert und auch schon eine Kaplaneipfründe bekommen hatte, ließ er sich in Konstanz zum Organisten ausbilden. Als solcher war er zunächst in der Vaterstadt und seit 1516 im Kloster St. Gallen thätig. Hier ist er 1546 gestorben. S. hinterließ eine Chronik, deren älteste Fassung, vermutlich die Originalhandschrift, sich in der Stadtbibliothek von St. Gallen befindet. Außerdem verlegte er sich auf die Abschrift von Ritual- und Musikwerken, die der Stiftsbibliothek dort gehören. Der Eintrag im Totenbuche gedenkt der Thätigkeit im Schriftwesen, läßt aber eine solche in der Malkunst unerwähnt, woraus zu schließen ist, daß die schönen und delikaten Miniaturen in den

von S. für Abt Franz von Geißberg geschriebenen Codices Nr. 533—535 und 539 von anderer Hand herrühren.

Frid. S.s Chron., herausg. von *E. Götzinger* (Mitt. des hist. Vereins von St. Gallen, N. F. 10. Heft, die Personalien p. IV); über die Miniaturen *G. Scherrer*, Verz. der Handschr. der Stiftsbibl. von St. Gallen, p. 583 f. — *Rahn*, Bild. Kst., p. 715, 817. *Rahn.*

Sicher, Jacques, maître orfèvre, naquit à Genève le 9 nov. 1599 et mourut le 12 mars 1664. *A. Choisy.*

Sickinger, s. Sikkinger.

Sideau, F.-G., silhouettiste, élève d'Huber, séjourna à St-Pétersbourg de 1782 à 1784 et exécuta la silhouette de Catherine II. Mme la comtesse de Carlow a publié deux volumes en facsimile des silhouettes de S. qui se trouvent en sa possession, ce sont des personnages de la cour de Catherine, qui n'ont pu être tous identifiés. Cet artiste signalé par M. Liphart, conservateur du Musée de l'Ermitage, comme Genevois et qui a très bien pu se donner pour tel, était certainement un étranger qui a tout au plus séjourné quelque temps à Genève.

Rens. de M. *Liphart*. — Mém. de la baronne d'Oberkirch, Paris 1853, t. II, p. 188. *D. Plan.*

Sidler, Rudolf, Glasmaler, wohnte 1478 in Luzern und scheint keine bedeutendere Arbeit hinterlassen zu haben.

Th. v. Liebenau, Anz. A.-K. 1878, p. 857. *Franz Heinemann.*

Siebenhartz, s. Sibenhartz.

Sieber, s. Siber.

Siegerist, Johann, Gouachemaler, von Rafz im Kanton Zürich, geb. am 21. März 1816, kam schon mit 14 Jahren in die Lehre zu Heinrich Uster in Feuerthalen, wo er sechs Jahre ausharren mußte und dann noch zwei Jahre freiwillig blieb. Dann lebte er ein paar Jahre in Lausanne und Genf. Zurückgekehrt, arbeitete er für den Bleuler'schen Verlag im Schlosse Laufen, später für Bär auf der Meise in Zürich und zuletzt, da ihn die geringe Bezahlung immer weniger befriedigte, auf eigene Rechnung. Er starb am 27. Aug. 1885 in Feuerthalen, wo er den weitaus größten Teil seines Lebens zugebracht, sich auch verehlicht hatte. S. malte ausschließlich Landschaften in Gouache, erst die endlosen Vervielfältigungen der beliebten Marktware, Ansichten aus dem Berner Oberland, vom Vierwaldstättersee, namentlich auch Rheinfälle, darunter solche in Mondscheinbeleuchtung, seiner beliebten Spezialität. Später kamen auch eigene Aufnahmen hinzu, von denen ein großes Rigipanorama und ein solches vom Faulhorn erwähnenswert sind. Manche, namentlich von den selbständigen spätern Bildern, sind im Privatbesitz noch vorhanden.

Mündliche Auskunft von Verwandten. *Vogler.*

Siegerist, Johannes, Medailleur, von Schaffhausen, geb. am 22. Sept. 1774, scheint um 1804 in Leipzig gelebt zu haben.

Geneal. Reg. *Vogler.*

Siegfried (Sygefridus), Baumeister und Abt des Klosters Allerheiligen zu Schaffhausen 1080 bis 1096, von dem baukundigen Abt Wilhelm von Hirschau als dessen treuster und eifrigster Schüler dahin gesandt. Unter ihm nahm das Kloster einen großartigen Aufschwung, der viele Neubauten nötig machte. So mußte dem ungewöhnlich groß angelegten Kreuzgang das von Eberhard erbaute Münster weichen, und es begann der Bau eines neuen (des jetzt stehenden), das unter Abt Adalbert um 1103 vollendet wurde. Abt Siegfried starb am 25. Okt. 1096 und wurde vor dem Altare des hl. Stephan in der noch nicht vollendeten Kirche begraben.

Henking, Das Kloster Allerheiligen, Schaffh. N.-Bl. 1889/91, I, p. 9; III, p. 1. — *Rahn*, Anz. A.-K. 1889, p. 186. — *Ders.*, Bild. Kst., p. 156. *Vogler.*

Siegfried, Heinrich, Zeichner und Kupferstecher, von Wipkingen-Zürich, wurde dort am 31. Dez. 1814 als der Sohn des Jakob S. und der Regula, geb. Forster, geboren. Er kam zum Maler und Verleger R. Dickenmann in die Lehre, lernte kolorieren, zeichnete fleißig nach der Natur und machte zu diesem Zweck öfters große Fußtouren ins Berner Oberland, Bündnerland und Tessin. Dann ging er zur Kupferstecherei über und fertigte für den Verlag Dickenmann eine Menge meist kleiner Platten in Aquatinta, Ansichten aus allen Teilen der Schweiz. Daneben stach er auch größere Panoramen und Ansichten, so für den Verlag H. Appenzeller zwei Platten „Zürich von der Weid aus" in gleicher Größe, die erste von 1860, die zweite von 1875. In seiner freien Zeit widmete er sich Jahrzehnte lang der öffentlichen Thätigkeit in seiner Heimatgemeinde, bekleidete Aemter im Gemeinderat, in der Kirchen- und Armenpflege und starb dort am 22. Juli 1889.

In den Zürcher Sammlungen der Stadtbibliothek, der Kunstgesellschaft und des Eidg. Kupferstichkabinetts befinden sich folgende

Aquatintablätter.

1) „Vue générale de Zurich prise de la Weid" (Ausg. 1860 und 1875; größte Platten des Stechers. Die letztere im Archive der Stadt Zürich). 39/60.
2) „Vue de Zurich prise depuis de la Weid." 19,3/28.
3) „Vue de Zurich depuis l'Église de St-Pierre." 19/27,5.
4) „Malerischer Plan und Ansicht der Stadt Zürich und ihrer Umgebung." 30/46,5.

5) Zürich und Umgebung; Mittelbild: „Ansicht des Uetliberges“, mit 12 Randbildern, den Hauptgebäuden der Stadt, ringsum. 45/38,5.
6) „Panorama du Lac de Zurich dessiné depuis l'Hôtel Bellevue.“ 7,3/42,3.
7) „Ansicht des neuen Friedhofs der Stadtgemeinde St. Peter und Außersihl.“ 19,5/27,8.
8) „Ulrich Zwinglis Denkstein bey Cappel, Ct. Zürich, errichtet Ao. 1838.“ 18,7/27,2.
9) „Panorama vom Gyrenbad, Canton Zürich“, nach Burri. 12,4/54.
10) „Panorama von Baden,“ nach Pupikofer. 6/49.
11) „Lausanne, Vue prise de l'intérieur de la cour du petit-château M. Gaudin.“ 18,4/27,6.
12) 50 Bl. Ansichten der Schweiz in Quartformat, meist nach eigener Zeichnung, dann auch nach Bühlmann, Burckhardt, Dickenmann, Schmid u. a.
13) 50 Bl. Ansichten der Schweiz in Stammbuchblättchenformat, ebenso.
14) 5 Bl. zu Weymanns „Der Höckler und das Schlößchen Maneck,“ Zürich 1840. 6,5/9,8.
15) 1 Bl. zum N.-Bl. der Stadtbibliothek Zürich 1850. 4°.

Nach Mitteilungen. *H. Appenzeller.*

Siegfried (Sieghart), Johann, Maler, wurde in der ersten Hälfte des 18. Jahrh.s in Zofingen im Kanton Aargau geboren. Er war sehr gewandt, sowohl in der Fresco- wie in der Oeltechnik und in allen Genres heimisch. Er malte Tapeten, Decken, daneben Landschafts- und Blumenstücke. Er reiste weit herum, hielt sich lange in England auf, wo er sich verheiratete, kehrte aber zu Ende des nordamerikanischen Freiheitskrieges heim und ließ sich um 1784 in Zofingen nieder.

Füßli, K.-Lex. II, p. 1631. — *Nagler*, K.-Lex. XVI, p. 367. *E. Reinhart.*

Siegfried, Samuel, Goldschmied, lebte von 1710—1784 in Zofingen, wo er eine angesehene Stellung als Ackerleuten-Altmeister und Ratsherr einnahm. Sein Sohn *Samuel S. d. jüng.* (1742—1805) folgte ihm im Handwerk nach.

Schauenberg-Ott, Stammreg. v. Zofingen, p. 337 u. 338. *E. Reinhart.*

Siegfried, S., der jüng., s. Siegfried, Samuel.

Sieghart, s. Siegfried, Joh.

Siegmund (Sigmund), Johann Jakob, Landschaftsmaler, wurde 1807 zu Basel geboren und starb dort 1881. Künstlerisch entstammte der in seiner Kunst recht bescheidene S. dem Kreise des J. C. Miville, in dessen warmer bräunlicher Färbung er in den 1830er Jahren seine besten Bilder, meist Veduten aus Basels Umgebung, malte. Seinen spätern, recht roh gestimmten Werken ist der Einfluß der von François Diday und selbst von Alexander Calame ausgegangenen Zeitmode anzuspüren. Gemälde von S. finden sich fast nur in Basler Privatbesitz; ein Bild, „Die Königseiche“, von 1846 besitzt das Basler Museum.

Kat. der öffentl. Kstsammlg. Basel 1908, p. 128. *D. Burckhardt.*

Siegrist, s. Siegerist.

Siegwart, Hans, Architekt, der Bruder des Hugo S. Er wurde am 19. Febr. 1867 in Luzern geboren und bildete sich an der Baugewerbeschule und am Polytechnikum in München aus. Während er früher seine künstlerische Thätigkeit als Architekt durch Beschickung der luzernischen Weihnachtsausstellungen bekundete, liegt der Schwerpunkt seiner Thätigkeit seit 1902 in einer Reihe praktischer Erfindungen von internationaler Tragweite und Bedeutung für das Baugewerbe wie Siegwart-[Beton] Balken, Siegwart-[Beton] Röhren und -Masten. Von seiner künstlerischen Gestaltungskraft zeugt die 1901 erstellte Festhalle in der Verkleidung einer mittelalterlichen Burganlage, die seither als internationales Kriegs- und Friedensmuseum weltbekannt geworden ist. (Der Abbruch und die Verlegung des Museums sind geplant auf 1910.)

An der ersten Ausstellung der Gesellschaft schweizerischer Bildhauer, Architekten und Maler stellte S. 1905 ein Aquarell „Föhnstimmung im Entlebuch“ aus. Er erhielt die goldene Medaille der Weltausstellung in St. Louis (1904) für seine Siegwart-Balken.

Festztg. eidg. Schützenfest 1901, p. 103—105, 242 u. 243. — Schweiz. Bauztg. v. 10. Aug. 1901, p. 57—60 (8 Ansichten der Festhalle). — Schweiz. Technikerztg. 1906, p. 339—344 (betr. die Siegwartbalken). — The Electrical Engineer (London) v. 14. Aug. 1908 (betr. die Siegwartmasten) sowie die zwei Schriften: The Siegwart Beam (Luzern 1905) und Siegwartdecke, Internat. Siegwartbalken-Gesellsch. (Luzern 1907).

Franz Heinemann.

Siegwart, Hugo, Bildhauer, der Bruder des Hans S. Er wurde am 25. April 1865 in Luzern geboren, besuchte von 1880—1885 die Kunstgewerbeschule in Luzern, von 1885—1886 die Kunstakademie in München (das Atelier Max v. Widnmanns), von 1886—1887 die Akademie Julian in Paris (das Atelier Henri Chapus), von 1887—1891 die dortige École des Beaux-Arts (das Atelier Alexander Falguières). Von 1892 bis 1895 lebte S. in Luzern; seither ist er in München. Als größere Werke seiner Hand sind zu nennen: „Wilhelm Tell und sein Knabe Walther“ (im Museum in Bern), „Die vier Jahreszeiten“ (Statuenzyklus in Luzern), „Wissenschaft“ (symbolische Portalfigur der Kantonsschule in Luzern), „Daphnis“ (1894, Nationale Kunstausstellung in Bern 1892), „Schwingergruppe“ (bestimmt für den Kurplatz in Luzern), Denkmal für Albrecht von Haller (Bern 1908) und neustens sein „Steinstoßer.“ S. beteiligte sich an den schweizerischen und luzernischen Ausstellungen und holte sich an einer Reihe von Wettbewerben Preise und Auszeichnungen, u. a. an der Telldenkmal-Konkurrenz, an der Konkurrenz für die Ehrenmedaille des Schweizerischen Schützenvereins für Meisterschützen der

eidgenössischen Schützenfeste, an den Konkurrenzen betreffend das Pestalozzi-Denkmal (Zürich), das Zwyssig-Denkmal, das Weltidenkmal (Aarau 1901) und das Morgarten-Denkmal. An der Jubiläumsausstellung 1889 in Luzern stellte S. aus: „Meine Studienfreunde“ (Zeichnung eines Reliefbildes) und sein Selbstporträt.

N. Z. Ztg. v. 11. Mai 1898, Morgenbl. (Lokales). — Festschr. des schweiz. Ingen.- u. Archit.-Vereins, Luzern 1893, p. 101. — Luz. Tagbl. v. 31. März 1893, 25. April 1894, 28. Nov. 1895, 15. Juni 1896. — Moderne Kst. 1896, Heft 20: „Wie das (Zillertaler) Alpenpanorama (in Brüssel) entstand.“ — *C. Brun*, in Seippel, Die Schweiz im 19. Jahrh. II, p. 565. — Zum Teil nach Mitt. des Kstlers. *Franz Heinemann.*

Sierino, Zuan, Bildschnitzer und Bildhauer, aus Malvaglia im tessin. Bez. Blenio. Er führte 1575 in der Kirche Sta. Maria di Castello bei Giornico mit andern Künstlern zusammen die hübsche Renaissancebordüre aus, welche die Balkendiele der beiden Schiffe schmückt. Zwischen den Ornamenten vor dem nördlichen Chorbogen steht die Inschrift ANTONI . BVGLIO . DE . CHVRONICO . E . MISTRO . ZVAN SIERINO . DE MALVAGLIA — — — — ANNO . FATO . QVESTA . OPERA . NEL . 1575 . ALI . 23 . DE APRILE. Vgl. *Brun*, Schw. K.-Lex. I, p. 235: Art. Buglio.

Rahn, Anz. A.-K. 1891, p. 516. *E. Reinhart.*

Sifrid, Kaspar, Glasmaler, führte 1561 ein Fenster für die Stadt Zofingen aus.

H. Lehmann, Anz. A.-K. 1897, p. 134. *E. Reinhart.*

Sigel, Hans, Goldschmied, in Bern, wurde dort am 26. Febr. 1540 als der Sohn des Hans S. getauft. Er gelangte zu Ostern 1572 in den Großen Rat und gehörte demselben bis 1602 an. 1561 lieferte er der Stadt drei silberne Schalen, verfertigte 1581 einen vergoldeten durchbrochenen Knopf an den Richterstab, brachte 1586 das Stadtwappen an einem verschenkten Becher an und vergoldete es und machte 1592 Beschläge an 18 Löffeln für das Haus Thorberg. 1593 hatte er eine Mißbeliebigkeit wegen eines hohen vergoldeten Bechers, den er an einem Jahrmarkte gekauft und dann wieder verkauft hatte, der aber endlich in Solothurn als kupfern erkannt wurde. Am 31. Okt. 1603 wurde sein am 29. Jan. 1602 errichtetes Testament bestätigt, worin er seiner Frau, Katharina Högger, Silbergeschirre verordnete; seinem ältern Sohne *Hans Rudolf S.*, der am 14. Okt. 1573 getauft wurde und offenbar auch Goldschmied war, gab er all sein Werkzeug und silberne und andere „Patronen“, dem jüngern Sohne David sein vorderes Haus, Nr. 75 an der Kramgasse.

Stadtrechn., Taufrödel, Osterbücher, Testamentenbuch Nr. 9, Teutsch-Missivenbuch PP im Stadtarch. Bern. *H. Türler.*

Sigerist, s. Siegerist.

Siggrist, s. Siegerist.

Sigmund, s. Siegmund.

Sigrist, s. Siegerist.

Sikkinger (Sickinger), Gregorius, Maler, Zeichner, Kupferstecher und Formschneider, von Solothurn. Er gehört zu denen, die erst in jüngster Zeit der Vergessenheit entrissen wurden und vor 30 Jahren noch völlig unbekannt waren. F. A. Zetter und Josef Zemp haben das Verdienst, 1896 im Antiq. Anzeiger über diesen Meister eine sorgfältig durchgearbeitete Monographie geschrieben zu haben, der wir das Folgende entnehmen. 1558 ward S. in Solothurn geboren. Wo er seine Ausbildung erhielt, wissen wir nicht; doch schuf er bereits 1574 dem Hans Wilhelm Fröhlich in Solothurn den Holzstock zu einem Ex-libris, das bereits, fast wie ein Prophet, die Vorzüge und Schwächen seiner spätern Entwicklung zeigte. Sodann finden wir ihn in Basel, wo er für Wurstisens Chronik Holzschnitte schuf, die zum Teil signiert sind. Schon hier zeigte sich seine große Schwäche in den figürlichen Darstellungen, die ihm Zeit seines Lebens nachgegangen ist, während ihm dagegen das Heraldische und Ornamentale besser gelang. 1582 fertigte S. einen Stadtplan von Freiburg im Uechtland in Federzeichnung, 1589 einen solchen in Kupfer radiert für die Stadt Freiburg im Breisgau. So gelungen dieser Plan taxiert werden mag, auch hier tritt seine Stümperhaftigkeit im Figürlichen zu Tage. Zwei Jahre später stach S. den Plan seiner Vaterstadt; aber nichts ist davon mehr vorhanden. Im gleichen Jahre, 1591, finden wir S. wieder in Freiburg (Schweiz), wo er eine Serie von Bannerträgern der eidgenössischen Orte herausgab. Fünf dieser Blätter besitzt Herr Zetter in Solothurn. Die Serie ist wohl niemals ganz herausgekommen. 1601 fertigte der Künstler einen Plan für die Stadt Bern, der auch nicht mehr vorhanden ist. Das letzte, was von seiner zeichnenden und malenden Hand geschaffen wurde, sind die aus späterer Zeit, von 1609—1616 datierten Eintragungen in das Wappenbuch der Lukasbruderschaft in Solothurn. Es sind teils Tuschmalereien, teils Federzeichnungen, von denen einige S. auf der vollen Höhe der heraldischen Kunst zeigen. Ueber einer Namenscartouche, die mit Rollwerk und Fruchtbüscheln verziert ist, steht das Wappen; die Helmdecke macht vor allem in ihrer flotten Drapierung einen vorzüglichen Eindruck; auch einzelne der figuralen Teile sind gut geraten; andere wieder, so gerade die das Wappen flankierenden Figuren, zeigen S.s Unzulänglichkeit. Wie eine Ironie steckt in diesem Buch ein sehr einfach gehaltenes Wappenbild mit Schildhalterin, in Feder gezeichnet und bemalt von Christoph Murer, und das stellt die S. alle in tiefen Schatten. Man braucht S. nur mit bessern

Künstlern seiner Zeit zu vergleichen, so treten seine Schwächen in ein um so schärferes Licht.

Doch — S.s Thätigkeit ging noch auf zwei andere Gebiete. Er malte al fresco und wohl auch in Oel. Seinem Brote nachgehend, fand er da und dort Arbeit in Klöstern und an Bischofssitzen. So begegnen wir seinen Spuren früh schon in Beinwil, auch in Pruntrut, in Einsiedeln wie in Konstanz und Augsburg. In Solothurn ist noch eine von ihm gemalte Façade erhalten, und seine noch jetzt existierenden Wandgemälde in der Kirche von Oberndorf sollen nicht übel sein. 1597 entbietet er dem Rat in Solothurn zwei Gemälde, die aber beide verschwunden sind, wie seine Bilder zu Barfüßern und in der Einsiedelei. Aber seither aufgefunden und noch vorhanden sind von ihm 30 Ex-libris-Blätter, die über seine künstlerische Thätigkeit, in heraldischer Hinsicht wenigstens, ein ziemlich sicheres Urteil sprechen. So homogen die Wappen der Lukasbruderschaft sind, so verschieden sind die von ihm entworfenen Ex-libris-Blätter. Da hat er sich gern an Bischöfe und Prälaten gehalten; denn die hatten Geld. So schuf er dem Bischof von Basel, Jak. Christ. Blarer, zwei Blätter, ein großes und ein kleines, und dem Nachfolger, Wilhelm Ringk von Baldenstein, fünf Blätter in 8°, in acht verschiedenen Typen gedruckt. Auch andere Prälaten Pruntruts wurden mit seinen Holzschnitten beglückt, so der Kanonikus Wilhelm Blarer, Georg Weidenkeller, Hans Heinr. Bajol, nicht zu vergessen die zwei hervorragenden Blätter des Weihbischofs Marcus Tegginger, die beide selten sind. Auch in seiner Vaterstadt fehlte es ihm nicht an Aufträgen; wir nennen das prächtige Blatt Ruchti, den kleinen Wappenhandstempel für Hans Jakob Wallier und Joh. Wilhelm Gotthard, das so gelungene Blatt des Probstes Ursus Hänni von 1584 und das große Exlibris-Blatt von Staal, von Zemp eingehend beschrieben. Wir finden seine Spuren auch in St. Urban, in Uri, wo er dem Alexander Besler ein Wappenblatt schnitt, in Schaffhausen in dem schönen Allianzblatte Rüeger und Ursula im Thurm. In Bern schuf er Blätter für den Schultheißen Franz Ludwig von Erlach, für Theobald von Erlach, für Petermann von Wattenwyl und Johannes Durheim. Auch in Konstanz fand er Gnade; sein großes Blatt für Bischof von Hallwyl ist eine tüchtige Leistung, und das kleinere Blatt, des Suffraganens Myrgling, verdient alle Beachtung. Ja sogar nach Augsburg können wir ihn verfolgen, wo er zwei Bischöfen von Knörringen recht gute Blätter schnitt.

Alle diese Blätter, in den Schweiz. Blättern für Ex-libris-Sammler II, 3 u. 4 abgebildet, geben uns Zeugnis von der nicht geringen künstlerischen Veranlagung S.s. Er verstand Wechsel in die Helmdecken und Schildformen zu bringen, die sich nicht gerade leicht wiederholen. Und da die Ex-libris eine Umrahmung aufweisen, so zeigt diese, wie geschickt der Meister das dekorative Element zu verwenden wußte, um es zu einem hübschen Ganzen zu gestalten. Auch hier hat er sich noch öfter im Figürlichen versucht. Aber seine Engelsköpfchen sind keine Musterköpfchen geworden, und die Ganzfiguren, so bei J. von Staal, sind geradezu scheußlich. Dieses Gebiet blieb ihm trotz allen Versuchen verschlossen, wohl darum, weil er nie eine richtige Lehrzeit durchgemacht hatte. Offenbar ist der Künstler sein Leben lang nie auf einen grünen Zweig gekommen und hatte auch bitter mit Familien- und andern Sorgen zu kämpfen. Seinen Tod finden wir nirgends eingetragen. Leicht möglich, daß er sein Ende in der Fremde gefunden. Aber das, was er geschaffen, trägt den Stempel ehrlichen Wollens und ist typisch für seine Zeit; denn neben Martin Martini (s. d.) ist er so ziemlich der einzige Vertreter einer abgeschlossenen Stilrichtung, die es noch besser verstand, das Stecheisen zu führen als die Radiernadel. Sein Zeitgenosse Martin Martini hat ihn jedoch um Haupteslänge überragt.

F. A. Zetter-Collin u. J. Zemp, Gregorius Sickinger, Maler, Zeichner und Formenschneider von Solothurn 1558—1616? Anz. A.-K. v. 1896, p. 49—66. Dort die Litteraturangaben. — Eigene Forschungen.

L. Gerster.

Silberysen, Christoph, Abt, Bücherillustrator. Geb. 1541 in Baden und seit 1560 Konventual des Cistercienserklosters Wettingen, wurde er, kaum 21 Jahre alt, zum Abte gewählt, indessen zu einem unglücklichen Regimente voller Zwist und Mißhelligkeiten. Unerfahren in finanziellen Dingen, hatte er auch mit äußern Schwierigkeiten zu kämpfen, so daß der Konvent ihn 1580 seines Amtes enthob. Er trat es dann noch einmal 1584 an. Aber wiederum mehrten sich die unverantwortlichen Ausgaben, die Schulden und Klagen, infolgedessen er 1594 die Prälatenwürde endgültig in die Hand des Generalabtes von Citeaux niederlegte. Unter seinem Nachfolger, dem thatkräftigen und baueifrigen Abt Petrus Schmid, verbrachte er den Lebensabend als einfacher Konventual im Kloster. Dort ist er am 21. Juli 1608 gestorben.

Schon als Abt hatte sich S. mit historischen Studien befaßt. Zeugnis sind die aus Wettingen stammenden Bilderhandschriften in der Kantonsbibliothek von Aarau: ein Miscellenband (Msc. bibl. Wetting. Nr. 33) mit den 1569 datierten Kopien von 13 Einzelbildern, „Figuren“, wie Abt S. sich ausdrückt, die 1430 aus Straßburg nach Zürich gekommen seien, und einer 1570 geschriebenen Reimchronik des zweiten Kappeler-

krieges; ferner das ebenfalls mutmaßlich in den 1560er Jahren entstandene Wappenbuch (l. c. 18 fol.); von 1572 die zweibändige Kopie der Chronik Werner Schodolers (l. c. 16 fol., Bd. II und III) und die große 1576 vollendete Schweizerchronik (l. c. 16 fol., Bd. I). Alle die genannten Handschriften sind mit einem Reichtum illuminierter Federzeichnungen ausgestattet, die den Einblick in jegliche Richtung der Kriegs- und Kulturgeschichte eröffnen und außerdem eine Summe topographisch bemerkenswerter Bilder enthalten. Indessen ist es unmöglich, S.s eigenhändigen Anteil daran zu bestimmen. Vieles, und zwar in der „Großen Schweizerchronik" das Beste, ist Arbeit anderer. Auf S. weisen mit Bestimmtheit allein dessen Initialen auf einer Kopie nach den Straßburger Bildern hin.

Die Tagsatzungsherren, wenn sie in dem nahen Baden saßen, pflegte Abt Christoph reich zu traktieren, und dessen eingedenk wußten sie dann auch gegebenen Falls sich besonderer Aufmerksamkeit zu befleißigen. Eine solche Gelegenheit bot sich dar, als 1578 durch Hagelschlag ein Teil der Standesscheiben im Ostflügel des Kreuzgangs zerstört worden war. Den Ersatz dafür brachte eine Folge, die zu dem Aufwändigsten von schweizerischer Glasmalerei aus dem letzten Viertel des 16. Jahrh.s gehört: Doppelscheiben mit den Wappen und Patronen der Stände in üppigster Umrahmung, mit Kopf- und Fußbildchen profangeschichtlichen, alt- und neutestamentlichen Inhalts, über die sich die beigeschriebenen Verse verbreiten. Abt Christophs Verhältnis zur Geschichte legt die Vermutung nahe, daß er das Programm zu dieser Serie aufgestellt habe, und der Historiograph von Wettingen, Bischof Dominik Willi von Limburg a. d. L., will ihn sogar für den Dichter der Verse gehalten wissen. 1591 hatte der Abt eine silberne Medaille mit seinem Bildnisse schlagen lassen, die fälschlich für seine eigenhändige Arbeit ausgegeben worden ist.

H. Herzog und *J. R. Rahn* in Turicensia, Beitr. zur Zürch. Geschichte 1891, p. 52 ff. — *H. Herzog*, A. D. B. XXXIV, p. 318. — *J. Zemp*, Bilderchron., p. 158 ff. — *P. Dom. Willi*, Cistercienser-Chron., VI. Jahrg., Nr. 64, p. 183. — *H. Lehmann*, Die Chorstühle in der ehemal. Cist.-Abtei Wettingen, Zürich 1900, p. 13. — *J. Stammler*, Die Pflege der Kst. im Kt. Aargau 1903 (Argovia XXX), p. 252. *Rahn.*

Silva, Agostino, Bildhauer und Architekt, aus Morbio di Sotto im tessin. Bez. Mendrisio. Er wurde um 1620 als der Sohn des Bildhauers Francesco S. geboren. Die Anfangsgründe der Kunst lernte er bei seinem Vater; darauf ging er nach Rom, wo er neben der Bildhauerei auch die Architektur lernte. In den beiden Künsten war er für die Dome von Assisi und Urbino thätig. In sein Vaterland zurückgekehrt, hielt sich S. meistens in Como auf. Hier leitete er den Bau des 1583 gegründeten Collegio Gallio, dessen barocke Front sein Werk ist. Er skizzierte ferner die Façaden der Kirchen Sta. Margherita (jetzt aufgehoben) und S. Giorgio in Como. Für die Madonna del Soccorso am Comersee schuf er eine Anzahl schöner Figuren und für den Dom von Como eine Himmelfahrt Christi und Stuccaturen in der Kapelle des Crucifixus. Er starb 1706.

Oldelli, Diz., p. 174 u. 175. — *Nagler*, K.-Lex. XVI, p. 406. — *Füßli*, K.-Lex. I, p. 624. — *Füßli*, Best. Kstler IV, p. 42. — *Bertolotti*, Art. svizz. in Roma, p. XIV, 49, 51, 71. — *Bianchi*, Art. tic., p. 180/81. — Boll. stor. 1883, p. 176. *E. Reinhart.*

Silva, Agostino, Bildhauer, wurde als der Sohn des Malers Francesco S. aus Morbio im tessin. Bez. Mendrisio in der zweiten Hälfte des 18. Jahrh.s geboren. Er studierte zuerst die Bildhauerei in Bologna und ging dann nach Rom. Später ließ er sich in Como nieder und schuf hier die Statuen an den Kirchen S. Giovanni in Mercato, S. Giuliano, der Madonna von Tirano und die Putten in der Kapelle Innozenz XI. im Dominikanerkloster.

Bertolotti, Art. svizz. in Roma, p. XIV, 52. — *Oldelli*, Diz., p. 175. *E. Reinhart.*

Silva, Benedetto, Bildhauer, wurde 1706 als der Sohn des Bildhauers Francesco S. in Morbio im tessin. Bez. Mendrisio geboren. Er wandte sich der dekorativen Kunst zu. In Bologna schuf S. den ornamentalen Schmuck der Kirchen S. Ignazio und S. Domenico, war dann in Orvieto, Foligno, Città di Castello, Perugia und Fabriano thätig. In der Heimat zeigte er seine Tüchtigkeit an den drei Altären, die er in der Kirche von Balerna ausführte. Sein Sohn war der Maler Francesco S.

Oldelli, Diz., p. 175 u. 176. — *Bianchi*, Art. tic., p. 181. *E. Reinhart.*

Silva, Carlo Francesco, Architekt und Bildhauer, wurde 1661 zu Morbio di Sotto im tessin. Bez. Mendrisio geboren. Er erlernte in Rom die Bildhauerei und Architektur. Obgleich er sich zuerst durch einige tüchtige Skulpturen bekannt machte, beschloß er bald, sich ausschließlich der Architektur zuzuwenden. Er baute die Euphemiakirche und errichtete die Façade der Christuskirche in Como. Dann führte er einen kunstvollen Brückenbau bei Marignano aus und wurde wegen seiner glänzenden Kenntnisse von Kaiser Karl VI. als Ingenieur in Dienst genommen. In dessen Auftrag baute er die Festung Pizzighettone und kanalisierte den Po bei Cremona, der oft in der Stadt große Verheerungen angerichtet hatte. Infolge dieser Kanalisierungsarbeiten wurde er von Neidern bei Karl VI.

verdächtigt, er hätte sich von einer fremden Macht bestechen lassen und den Pofluß so weit von den Befestigungswerken der Stadt abgeleitet, daß diese ihre Festigkeit verloren hätten. Zur Rechenschaft gezogen, konnte S. zwar seine vollkommene Unschuld beweisen; doch kostete ihn der Prozeß 10000 Mailänderpfund, und er erlangte seine frühere Stellung am Hofe nicht wieder. Enttäuscht und verbittert zog er sich nach Mailand zurück, wo er 1726 starb. Da er keine Kinder hatte, baute er auf seine Kosten in seinem Geburtsorte Morbio di Sotto eine Kirche und hinterließ sein übriges Vermögen den Armen.

Oldelli, Diz., p. 175. — *Nagler*, K.-Lex. XVI, p. 406. — *Füßli*, K.-Lex. I, p. 624. — *Füßli*, Best. Kstler IV, p. 77. — *Bertolotti*, Art. zvizz. in Roma, p. XIV, 52 u. 63. — *Bianchi*, Art. tic., p. 181. — Boll. stor. 1879, p. 284. *E. Reinhart.*

Silva, Francesco, Bildhauer und Stuccator, wurde um 1560 in Morbio di Sotto (Morbio inferiore) im tessin. Bez. Mendrisio geboren. Er lernte in Rom bei Guglielmo della Porta und erwarb sich bald durch seine Tüchtigkeit so großes Ansehen, daß er namhafte Aufträge erhielt. Die Basreliefs im Eingang der St. Peterskirche in Rom, eine Anzahl der schönen Marmorstatuen im Dome von Fabriano sind S.s Arbeit. An dem innern und äußern Marmorschmuck der Basilika von Loreto war er mit andern Lombarden thätig, und der prächtige Erzbrunnen mit Tritonen, Adlern, Drachen und andern phantastischen Ornamenten auf dem großen Platz in Loreto wurde nach seinem Plane von Tarquinio und Pietropaolo Jacometti gegossen. S. war auch an zahlreichen Orten in der Lombardei thätig; vor allem darf ihm ein bedeutender Teil des statuarischen Schmucks des Monte sacro bei Varese, die originellen Terracottafiguren in elf der reizenden Tempelchen zugewiesen werden. 1621 soll er sich auch an der Ausschmückung der Kapellen des Monte sacro der Madonna del Sasso bei Locarno beteiligt haben; ihm werden die Gruppen der Geburt, des Abendmahls und des Pfingstfestes zugeschrieben. Die Himmelfahrt Mariä in Gips im Dome von Como war seine letzte Arbeit. Er starb 1641.

Oldelli, Diz., p. 174. — *Nagler*, K.-Lex. XVI, p. 405. — *Füßli*, K.-Lex. I, p. 624. — *Füßli*, Best. Kstler IV, p. 18. — *Bertolotti*, Art. svizz. in Roma, p. XIV, 51, 64, 71. — *Merzario*, Maestri comac. II, p. 145, 315, 328, 331, 452. — *Bianchi*, Art. tic., p. 181/82. *E. Reinhart.*

Silva, Francesco, Bildhauer, wurde 1668 als der Sohn des Agostino S. zu Morbio di Sotto im tessin. Bez. Mendrisio geboren. Er sollte Geistlicher werden; der Vater gab aber seinem Wunsche, Bildhauer zu werden, schließlich nach und schickte ihn nach Rom zu seinem berühmten Landsgenossen Antonio Raggi in die Lehre. S. erwarb sich durch seine Werke bald das höchste Lob. Er war in Rom, den Marken, in verschiedenen Kirchen von Bologna, in der St. Antoniuskirche zu Padua, die er mit einer Engelsglorie schmückte, am Monte sacro bei Varese und an der Madonna del Soccorso bei Como thätig. Dann wurde er, nach den einen Angaben, von dem Kurfürsten von Sachsen nach Dresden berufen, wo er schöne Arbeiten geschaffen, sich später nach Bonn begeben hat und dort 1727 gestorben sein soll. Nach andern Berichten wurde er vom Kurfürsten von Köln als Hofbildhauer gewonnen und starb in dessen Diensten, erst 1737, in Bonn.

Oldelli, Diz., p. 175. — *Nagler*, K.-Lex. XVI, p. 406. — *Füßli*, K.-Lex. I, p. 624. — *Füßli*, Best. Kstler IV, p. 84. — *Merzario*, Maestri comac. II, p. 553. — *Bertolotti*, Art. svizz. in Roma, p. XIV, 51 u. 52. — *Bianchi*, Art. tic., p. 182. *E. Reinhart.*

Silva, Francesco, Maler, wurde 1733 als der Sohn des Bildhauers Benedetto S. in Morbio im tessin. Bez. Mendrisio geboren. Er lebte noch 1873. Sein Sohn war der Bildhauer Agostino S. Francesco studierte mehrere Jahre bei Ercole Graziani, einem Schüler Pasinellis in Bologna; dann ging er nach Rom. Zuerst war er in der Romagna thätig, kehrte aber später in die Heimat zurück. Fresken von ihm finden sich in der Villa des Grafen Nicolò della Porta und an den Decken des Hauses der Herren Gebrüder Riva in Como. Von der Hand S.s sind ferner zwei gemalte Statuen in der Kapelle der Beata Vergine del Rosario dei Dominicani und zwei weitere in der Kirche des Spitals in Como.

Oldelli, Diz., p. 175. — *Bertolotti*, Art. svizz. in Roma, p. XIV, 52. — *Bianchi*, Art. tic., p. XIV, 232. *E. Reinhart.*

Silva, Giovanni, wurde in Morcote im tessin. Bez. Lugano geboren. Er studierte von 1758 bis 1760 in Bologna und bethätigte sich später als Plafond- und Historienmaler.

Nagler, K.-Lex. XVI, p. 406. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 1637. *E. Reinhart.*

Silventi, Peter Anton, Glockengießer aus dem Bergell, goß 1807 für die Kirche Johannes Evangelista in Gerra Verzasca eine Glocke.

Nüscheler, Iscriz. delle camp. nel Ticino, p. 47. — Boll. stor. 1879, p. 227. *Moriz Sutermeister.*

Silvestre, Albert, fils du peintre Henri S. qui suit, peintre genevois, est né à Genève en 1869. Cet artiste fit ses études dans sa ville natale à l'École des Beaux-Arts, à l'École des Arts industriels et les termina par un séjour à Paris. Très nombreuses sont les expositions auxquelles S. a pris part, soit en Suisse, soit à l'étranger. En 1895, il fut appelé à succéder à son père comme professeur à l'École des Beaux-

Arts de Genève et obtint en 1900 une médaille à l'Exposition universelle de Paris. S. a rempli également avec distinction les fonctions de président de la Société des peintres et sculpteurs suisses. Le Musée Rath possède actuellement deux toiles de cet artiste: „Bord du lac" et „Dans la dune." La Confédération a fait également l'acquisition d'une de ses œuvres: „La rivière." Citons encore „L'été", „L'hiver", „L'hiver à Savièse", „Rue d'Yvoire (Savoie)", „Rayons d'automne", „Le vieux châtaignier", „L'orage dans la dune", „Reflets paysages du lac", etc.

La Patrie Suisse, 1906, p. 197. — Cat. Mus. Rath, Genève, 1906, p. 85, 177. *F. Guye.*

Silvestre, Henri, né à Genève le 4 sept. 1842, mort à la Tour de Peilz le 20 nov. 1900, fréquenta les écoles municipales d'art et débuta par un apprentissage de graveur, mais ses goûts le portaient vers l'art décoratif et il parcourut pendant plusieurs années la France et la Belgique, s'occupant de décoration théâtrale. A son retour à Genève, il devint le décorateur attitré du théâtre et fut nommé professeur à l'École municipale des Beaux-Arts comme collaborateur de J.-J. Dériaz dans la classe d'architecture et d'ornement et de Benoît Muzy dans celle d'art appliqué à l'industrie (1871). A la mort de Dériaz, l'architecture forma une classe spéciale et S. enseigna les deux autres branches jusqu'à sa mort. A côté de ses leçons, qui lui prenaient beaucoup de temps, S. se consacra avec passion à la reproduction des sites de l'ancienne Genève, dont il publia un album de reproductions photographiques sous le titre de „Genève pittoresque"; les sépias et aquarelles originales ont été acquises par la ville de Genève; une de ses œuvres les plus importantes est un panorama de Genève à l'époque de l'Escalade, pris du bois de la Bâtie.

S. qui était très sociable, fit partie de nombreuses commissions et sociétés, notamment de la section des beaux-arts de l'Institut Genevois, dont il fut président, et du Cercle des Beaux-Arts, auquel il consacra beaucoup de temps et d'intérêt. Après sa mort, une exposition de ses œuvres, peintures à l'huile, aquarelles et dessins, comprenant 159 numéros, fut organisée à la sallle de l'Institut. Le Musée Rath possède de cet artiste „Le canal", dessin rehaussé de blanc, et „Une rue à Coppet", aquarelle.

A. Bourdillon, Henri Silvestre, dans Nos anciens et leurs œuvres, 1902, p. 28. — Même recueil 1905, p. 3 et 22. — Expos. Henri Silvestre, 1901, Cat. — Cat. du Mus. Rath, Genève, 1906, p. 113, 116, 177. — Cat. Art anc., Expos. 1896, n° 4034. — Cat. d'expos. loc., 1874 à 1899. *A. Choisy.*

Silvestre, Jean, orfèvre, né à St-Marcelin en Dauphiné, réfugié à Genève avec son père, fut mis en apprentissage chez David Duteil en 1699 et reçu à la maîtrise le 21 avril 1710.

A. Choisy.

Silvestro da Melide, s. Melide, Silvestro da.

Siméon, Nicolas, peintre céramiste, originaire des Grisons, né à Zurich en 1867. Il a étudié pendant deux ans à l'École des Arts industriels de Munich. Il fut envoyé à Lausanne comme représentant de la maison Schinle de Zurich; il y établit un four de céramique où il cuisait les ouvrages des artistes de Lausanne et de ses élèves. S. ne paraît pas avoir produit d'œuvre originale en dehors de ses travaux professionels de directeur. Il quitta Lausanne après un séjour peu prolongé et se rendit à Berne. De là, il passa en Amérique où nous le perdons de vue.

Note *C. Vuillermet.* *C. David.*

Simmler, Caspar, Goldschmied, der Sohn des Chorherrn Josias S., geb. in Zürich am 8. Aug. 1574, gest. am 11. Okt. 1611 an der Pest. Er wurde 1595 Meister und heiratete 1596 Katharina von Schennis. Lehrlinge hatte er keine.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* — *H. Meyer,* Coll. VI, p. 347.

C. Brun.

Simmler, Hans Heinrich, Goldschmied, der Sohn des Chorherrn und Dr. med. Hans Rudolf S., geb. in Zürich am 17. Sept. 1609, gest. 1690. Er war 1623 Lehrling bei Kaspar Waser und wurde 1634 Meister. Im selben Jahre heiratete er Anna Landolt. 1642 war er Zwölfer bei der Meise, 1644 Münzmeister, 1667 Zunftmeister, 1668 Vogt zu Regensdorf. 1670 fallierte er.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer,* Coll. VI, p. 349 u. 350; IVa, p. 163. *C. Brun.*

Simmler, Hans Rudolf, Goldschmied, der Sohn des Landschreibers Kaspar S., geb. in Zürich am 29. Aug. 1694. Er war 1710 Lehrling bei Hans Jakob Weiß und wurde 1721 Meister. Er kam in das Pfrundhaus St. Jakob, wo er 1762 starb.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *C. Brun.*

Simmler, Joh., Maler, geb. 1693 (oder 1694) in Zürich als der Sohn des Buchbinders Ulrich S. Er heiratete 1723 Anna Kath. Heß, ward 1734 Zwölfer zur Meisen und 1740 Amtmann zu Stein a. Rh., wo er 1748 starb.

S. war ein Schüler von Joh. Melch. Füßli (s. d.) und begab sich nachher nach Berlin, wo der Hofmaler Antoine Pesne sich seiner annahm. Später soll er den kaiserlichen Gesandten Grafen Firmian nach Konstantinopel begleitet haben (daher sein Beiname „Türk"), bei welcher Gelegenheit er nach Füßlis Mitteilung einige türkische Feierlichkeiten für diesen Herrn nachzeichnete und in kleinen Figuren malte. Nach

der Heimkehr in sein Vaterland verfertigte er zwei große, nicht mehr existierende Plafonds in das Zunfthaus zur Safran und malte eine große Anzahl Porträts „mit einer zarten, aber etwas ins Graue gehenden Färbung." S. soll auch ein schönes Talent für die Blumenmalerei gehabt haben, und Füßli meint, es sei schade, „daß er außer deme, was die Auszierung seiner Frauenzimmer-Bildnisse erforderte, keinen Anlaß hatte, dasselbe zu üben." Laut Füßlis K.-Lex. haben J. Lochmann und Seiler nach S. etliche Bildnisse zürcherischer Staatsmänner und Geistlicher gestochen, Seiler auch ein schlechtes Titelkupfer (bezeichnet S. Joh.) zu dem 1730 in Zürich erschienenen Vetus testamentum von J. Breitinger. Simmler selbst ätzte zu Berlin das Bildnis des Prinzen Eugen, späterhin des Bürgermeisters Hirzel von Zürich, beide ohne einen andern Namen als den seinigen. Letztere Arbeit findet sich nebst einem ganz schlechten Porträt des Malers Gotthard Ringgli in der Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft.

Füßli, Best. Kstler IV, p. 131. — *Füßli*, K.-Lex. I, p. 625; II, p. 1640. — *Cust*, Index brit. Mus. I, p. 318. — *H. Meyer*, Coll. Stadtbibl. Zürich I, p. 165; M. E., p. 1054. — *Fiorillo*, Zeichn. Kste. III, p. 334. — *Nagler*, K.-Lex. XVI, p. 420. — Mitt. des Hrn. Dr. *Keller-Escher*. *F. O. Pestalozzi.*

Simmler, Rudolf, Maler, in Zürich, geb. 1633, gest. 1675, Schüler Konrad Meyers. Füßlis K.-Lex. sagt: „Man kennt von ihm geistreich geetzte Thiere"; doch hält diese Wertung vor den Blättern selbst kaum stand. Die Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft enthält neun solche — Tiere, Gruppen von menschlichen Köpfen und ein Ornament —, die alle eigentlich nur den Eindruck von Versuchen mit der Radiernadel machen.

Füßli, K.-Lex. II, p. 1640. — Nach ihm *Nagler*, K.-Lex. XVI, p. 421. — *H. Meyer*, Coll. Zürch. Stadtbibl. IVa, p. 115. *F. O. Pestalozzi.*

Simon, Münzmeister, war 1517 in Luzern angestellt.

Bull. suisse Numism. IX, p. 4. *Franz Heinemann.*

Simon, Franz Anton, Maler, von Feldkirch, malte 1744 die beiden Altarblätter in der Sakristei der Klosterkirche von Rheinau.

Rothenhäusler, Baugesch. des Klosters Rheinau, Diss., p. 133—135. *Rothenhäusler.*

Simon, *Friedrich* Rudolf, Maler, wurde am 2. Febr. 1828 in Bern als der Sohn des Notars und Sachwalters Friedrich S. von Bern geboren. Seine Mutter, Françoise, geb. Robert, von Biel und Locle, war in ihrer Jugend Schülerin des Malers Franz Niklaus König; doch starb sie bereits 1830. Schon in seinen Knabenjahren brachte S. die äußern Eindrücke seiner Umgebung mit Leichtigkeit zu Papier; so illustrierte er die Beschreibung einer Schülerreise an die italienischen Seen (eine Reproduktion in der „Schweiz" 1863) und stattete eine von einem Mitschüler geschriebene Wochenschrift mit Bildern aus. An der Realschule war er Schüler des Zeichenlehrers Niklaus Senn; später hatte er Privatunterricht bei dem Maler Johann Friedrich Dietler. Nachdem er noch 1844/45 das höhere Gymnasium besucht hatte, trat er im Frühjahr 1845 auf den Wunsch des Vaters in eine Apotheke in München in die Lehre. Seine Begeisterung für die Kunst schlug aber bald so durch, daß der Vater die Aenderung des Berufs zugeben mußte. Der Sohn trat im Juli in das Atelier des Bildhauers Max Widnmann und legte sich mit Eifer auf das Zeichnen; dann bezog er die Münchener Akademie. Ein schweres Nervenfieber, das den Jüngling im Frühjahr 1846 ergriff, ließ ihn erst im Herbst in München die Studien wieder aufnehmen. Im Winter 1847 vertauschte er dann München mit Genf und wurde dort Schüler von Barthélemy Menn. Nach zweijährigem eifrigem Studium begab sich S. nach Paris in das Atelier des Malers Charles Gleyre, seinen Aufenthalt in Paris im Sommer 1850 durch einen Besuch unterbrechend, den er bei seinem Studienfreunde Gustav Müller in Antwerpen machte, wo er ein Bild von Teniers kopierte und seine Vorliebe für die alten Holländer schöpfte.

Nachdem S. als angehender Künstler im folgenden Winter in Paris infolge einer Erkältung den Keim der Lungentuberkulose sich zugezogen hatte, schlug er im Sommer 1851 und 1852 seinen Wirkungskreis auf französischem Boden in Reignier zwischen Genf und Annecy auf und malte hier eine Reihe von Bildern, mit denen er an der Genfer Ausstellung von 1852 Anerkennung fand. Für den „Wildschütz" oder „Le braconnier" erhielt er die II. Medaille pour le genre. Das Bild sowie ein zweites „Diligence bei Laternenschein" wurde sofort von Regierungsrat James Fazy angekauft. Eine abermalige Erkältung zwang S., im Winter 1852/53 nach dem Süden zu ziehen. Er wählte Hyères in Südfrankreich, wohin er immer wieder zurückkehrte und das ihm zur zweiten Heimat wurde. Hier schuf er 1853 sein erstes größeres Bild „Pferdewechsel auf der Poststation" (von Alb. Lugardon lithographiert und als Beilage des N.-Bl. der Künstlergesellschaft in Zürich 1871 herausgegeben). Im folgenden Sommer in Meiringen entstanden die vier Genrebilder „Die Dorfgasse", „Der Obstgarten", „Die Mühle" und „Spielende Kinder", während sich im Winter 1853/54 in Rom S.s Skizzenbücher mit Bauern der Campagna, Pferden, Eseln, Hirten mit Schafen und Schweinen füllten. Zwei Porträtstudien: „Ottolana" und „Römischer Bandit" stammen aus

dieser Zeit. In Erlach, in der Nähe oder in Gesellschaft seiner alten Freunde Albert Anker, Auguste Bachelin und Jacot-Guillarmod verbrachte der Künstler den Sommer 1854, skizzierend und am Bilde „Inneres einer Bauernküche“, das er in Meiringen angefangen hatte, arbeitend. Das Bild wurde an der Kunstausstellung in Bern 1855 zur Verlosung angekauft. Nachdem S. den folgenden Winter wieder in Hyères zugebracht und dort „La rencontre“ und „Das Innere einer Bäckerei“ gemalt hatte, kam er nach Erlach zurück und schuf hier den „Schiffszug“ und „Die Hütte in Vinelz.“ Im Winter 1855 arbeitete S. in Hyères an dem großen Genrebilde „La croix“ oder „An der Heerstraße“ oder „Armut und Reichtum“, das er indessen erst im Aug. 1856 vollendete, worauf es an einer Ausstellung in Neuenburg zur Verlosung gelangte. Ein Gemälde, „Inneres eines Schlachthauses“, das im Winter 1856/57 in Hyères entstand und nach Paris geschickt wurde, ging dort verloren. Im Sommer 1857 beschäftigte den Künstler in Kerzers die Darstellung einer lieblichen Kinderscene unter dem Dach eines Bauernhauses mit einer Ansicht des Dorfes. Für den Winter 1857/58 nach Hyères zurückgekehrt, malte S. dort „Les chevaux de relais en Provence.“

In einem Ungewitter, das S. in einer Barke auf der Ueberfahrt von Hermance nach Nyon im Frühjahr 1858 überraschte, zog sich der Künstler eine heftige Erkältung zu, von deren Folgen er im Bade Weißenburg Heilung suchte. Die nötige Kraft, größere Arbeiten mit Leichtigkeit zu unternehmen, kehrte aber nicht wieder. Infolge des Anfalls einer Erbschaft wurde S. wenigstens die materiellen Sorgen los, so daß er um so leichter im Winter 1858/59 wieder nach Rom ziehen konnte, wo er mit seinem Freunde Ernst Stückelberg bei Teresina Reinhard, der Tochter Joh. Christian R.s, Quartier nahm. Hier machte er die nötigen Studien für sein letztes größeres Gemälde „Osteria“, das aber infolge der Verschlimmerung seines Zustandes — er machte im Sommer 1859 eine Milchkur in Kerzers und im Herbst eine Traubenkur in Bex — erst nach Neujahr 1861 in Hyères vollendet wurde. Der Meister errang damit an der Ausstellung in Genf 1861 die Medaille I. Klasse und löste aus dem Verkauf an das Erziehungsdepartement die Summe von 1000 Fr. Gegen Neujahr 1861 wieder im Winterquartier Hyères angelangt, konnte der Schwerkranke nur noch mit Mühe arbeiten; er machte Entwürfe zu größern Bildern: „Jäger beim Mittagsmahl ausruhend“ und „Spinnende Großmutter“ (im Holzschnitt von Buri und Jecker im Juniheft der „Schweiz“ 1863 reproduziert). Nachdem er auch das Gehör eingebüßt hatte, brachte S. den folgenden Sommer in Thierachern zu, durch seinen Zustand zur Unthätigkeit verurteilt. In Hyères erlag er dann am 16. Jan. 1862 im Hause seiner Tante Legrand (der Tochter des Malers Pierre-Nicolas Legrand) seinen Leiden. Auf seinen Wunsch wurde die Leiche im Monbijou-Friedhof in Bern beigesetzt, von wo die Ueberreste 1898 nach dem Bremgartenfriedhof übergeführt wurden.

S. besaß ein hervorragendes Zeichentalent; vor allem gelang ihm die Darstellung von Tieren. Seine Gewissenhaftigkeit ließ ihn zahlreiche Vorstudien zu seinen Bildern machen, und seine Aengstlichkeit führte ihn oft zum Wiederübermalen. *Carl Brun* stellt ihn in Seippels „Schweiz im 19. Jahrhundert“ an die Spitze der schweizerischen Genremaler seiner Zeit. S.s liebenswürdiger und biederer Charakter und humorvoller Sinn gewannen ihm treue Freunde. An Berner Kunstausstellungen war er vertreten 1846, 1852, 1855, 1856 und 1861, an der Schweizerischen Landesausstellung in Zürich 1883.

Gemälde von S.

1852. 1) „Der Wilddieb.“ H. 0,27; Br. 0,35. (Bes.: Museum Rath in Genf.)
2) „Der Hufschmied.“ H. 0,325; Br. 0,405. (Dito.)
3) „Der Postwagen bei Laternenschein.“ H. 0,375; Br. 0,59. (Dito.)
4) Landschaft. H. 0,26; Br. 0,38. (Dito.)
5) Studie eines unvollendeten Bildes. H. 0,285; Br. 0,395. (Dito.)
6) „Das Pfluggespann.“ (Notar Ad. Simon, Bern.)
7) „Der Schlosser.“ (Ed. des Gouttes, Genf.)
8) „Inneres einer Schmiede.“ (Frau Golay-Jacot, Neuenburg.)
1853. 9) „Pferdewechsel auf der Poststation.“ (Frau Ormond, Vivis.)
10) „Am Brunnen in Meiringen.“ (Frau Dr. W. Lindt-Simon.)
11) „Spielende Kinder.“ (Prof. J. Favre, Neuenb.)
12) „Die Mühle.“ (Frl. Elisab. Simon, Bern.)
13) „Der Obstgarten.“ (K. Wäber-Schmid, Bern.)
1854. 14) „Porträt eines römischen Banditen.“ (Frau Jacot-Guillarmod, St. Blaise.)
15) „Ortolana.“
16) „Inneres einer Bauernküche.“ (W. v. Wattenwil, Bern.)
17) „Der Hühnerhof.“ (Rob. Stierlin, Luzern.)
1855. 18) „Der Schiffszug an der Zihl.“ (Kunstmuseum in Bern.)
19) „Inneres einer Bäckerei.“ (Notar Ad. Simon, Bern.)
20) „Das Zusammentreffen (rencontre).“ Frl. Jenny König, Bern.)
21) „Hütte in Vinelz.“ (Dieselbe.)
1856. 22) „Das Kreuz“ oder „Armut und Reichtum.“ (Kunstmuseum in Bern.)
1857. 23) „Das schlafende Kind.“ (Notar Ad. Simon, Bern.)
1858. 24) „Ersatzpferde in der Provence.“ (Museum in Neuenburg.)

25) „Pferde in der Schmiede von St. Blaise." Studie. (Dito.)
1859. 26) „Landschaft in Kerzers." (Frau Barthélemy Bodmer, Genf.)
1860. 27) „Osteria." (Erziehungsdepartement des Kantons Genf.)

N.-Bl. Zürch. Kstgesellsch. 1871, mit Selbstbildnis. — Bern. Jahresber. Kstver. 1861, p. 26; 1862, p. 22. — Schweiz 1863, VI, p. 195. — Bibl. Univers. 1889, XLIII, p. 538 ff., XLIV, p. 84—122. — Bernerheim 1893, Nr. 16—18. — Nos Anciens et leurs œuvres, Genève 1903, III, p. 111. — *Singer*, K.-Lex. IV, p. 282. — Samml. bern. Biogr. V, p. 300—314. — Cat. Exp. nat. Suisse Genève 1896, p. 60. — Cat. du Mus. de Neuchâtel, 1903, p. 50. — Cat. du Mus. Rath, Genf 1906, p. 85, 177. — *C. Brun*, in Seippel, Die Schweiz im 19. Jahrh. II, p. 534/35. — *Ders.*, in Schw. Bauztg. v. 4. Aug. 1883, II, Nr. 5, p. 26/27. *H. Türler.*

Simon, Simon, Ingenieur und Bearbeiter von Reliefs, in Bern, wurde am 31. Jan. 1857 in Allschwil bei Basel geboren. Er wuchs in Basel auf und besuchte bis 1874 die dortige Gewerbeschule (Realgymnasium). Hierauf bezog er das Polytechnikum in Zürich und studierte dort Physik und Mathematik und dann auch Geologie, bis ihn Prof. Alb. Heim dazu bewog, sich der Topographie zu widmen. Schon 1879 bearbeitete S. ein Panorama vom Alvier (1881 publiziert); dann folgte die Herausgabe eines Panoramas vom Ottenberg bei Weinfelden. Nachdem er 1880 das Polytechnikum verlassen hatte, war S. bis 1883 Ingenieur im eidg. Geniebureau für Landesbefestigung und von da an bis 1886 Beamter des eidg. topographischen Bureaus in Bern. Im Auftrage des Oberengadiner Kurvereins erstellte er ein Relief des Oberengadins im Maßstabe von 1 : 25000, für welche Arbeit ihrem Autor 1883 an der Schweiz. Landesausstellung in Zürich ein Diplom I. Klasse verliehen wurde. Hierauf machte sich S. an die Darstellung des Jungfraumassivs im Maßstabe von 1 : 10000, woraus ein Meisterwerk der Topographie entstand, das an der Weltausstellung in Paris 1889 mit dem Grand Prix ausgezeichnet wurde und den gleichen Preis am internationalen geographischen Kongreß in Bern 1891 und an der Weltausstellung in Mailand 1906 davontrug. Seit 1886 widmet sich S. vor allem der Bearbeitung seines gewaltigen Reliefs des Berner Oberlandes, indem er die Grenzen für dasselbe bis zum Nordufer des Thuner- und Brienzersees, bis zum Trübsee, zur Cima Rossa im Val Formazza und zur Wildstrubelgruppe ausgedehnt hat und dafür unzählige Gipfelbesteigungen, Messungen, photogrammetrische und photographische Aufnahmen gemacht hat und noch macht, um die Feinheiten der unendlich vielgestaltigen Erdoberfläche jener Gegend zu fixieren und zur Darstellung zu bringen. Die Dimensionen dieses klassischen Werks werden 4,8 zu 5,25 m sein. S. hat diese Arbeit nur während der Sommermonate der Jahre 1893–1899 mit topographischen Arbeiten im Tirol unterbrochen, da er, einem Rufe des deutsch-östreichischen Alpenvereins folgend, Musterblätter für Alpenkarten der Oetztaler und Stubaieralpen und ferner der Rosengarten- und der Schlerengruppe der Dolomiten bearbeitete. Er hat auch außer den schon genannten Panoramen 1886 solche vom Trugberg und vom Gottschalkenberg, 1887 vom Beichgrat und jetzt eben vom Niesen gezeichnet.

Das Original des Reliefs des Oberengadins befindet sich im Museum in Chur, Abgüsse in verschiedenen Hotels. Einen Abguß des Reliefs der Jungfrau hat die Berner Regierung erworben und im Alpinen Museum in Bern deponiert. Abgüsse von einzelnen Sektionen des Reliefs des Berner Oberlands befinden sich auch in der geologischen Sammlung des Eidg. Polytechnikums in Zürich.

Pers. Mitt. des Kstlers. — Bibliogr. d. schw. Landeskunde, Fasz. IIa. — *A. Heim*, Ueber Reliefdarstellung im allgemeinen und das Relief des Jungfraumassivs von Ing.-Topogr. Simon im besondern, Soloth. 1888, separat, und in Verhandl. d. schweiz. naturf. Gesellsch., p. 48, 199—208. — Rezensionen. *H. Türler.*

Simone, Maestro, Maurermeister (faber murarius), von Bellinzona im tessin. Bez. gleichen Namens. Er starb in Mailand am 6. April 1544 in der Parochie von San Giovanni al fonte in Porta Romana im Alter von zirka 30 Jahren an Starrkrampf, infolge einer Operation (extractio testiculi sinistri), über die der Mailänder Nekrolog uns genau unterrichtet (Simone stand in der Behandlung „Domini magistri Cesaris Rincij phisici."

Boll. stor. v. 1888, p. 45. *C. Brun.*

Simone di maestro Paolo de villa Aroni, d. h. Arogno im tessin. Bez. Lugano, der Sohn des Paolo S., unterzeichnete zusammen mit einem Landsgenossen am 22. März 1502 mit den Vertretern des apostolischen Stuhls in Perugia einen Vertrag für hydraulische Arbeiten. Die Norditaliener waren in Perugia nicht nur als Architekten und Bildhauer thätig; die gleichen Leute führten auch Befestigungen und Kanalisierungen aus.

Merzario, Maestri comac. II, p. 300. *E. Reinhart.*

Simone da Campione, s. Campione, Simone da.

Simone da Ligornetto, s. Ligornetto, Sim. da.

Simonet, Jean-Louis, graveur, né à Carouge le 2 févr. 1828, mort à Chêne-Bougeries le 9 août 1889, entra en apprentissage chez un graveur et suivit quelque temps l'école de la figure, dirigée par Lugardon. Grâce à sa persévérance, il acquit une grande habileté et remporta le premier prix au concours de la Société des Arts en 1867 pour

une composition s'adaptant à la décoration d'une boîte de montre. Après avoir travaillé à la Chaux-de-Fonds, il fonda à Genève en 1854 un atelier de gravure, joaillerie et émaillerie qu'il dirigea longtemps et qui contribua au bon renom de l'industrie horlogère genevoise.

S. s'est aussi occupé des institutions d'enseignement artistique; il faisait partie des commissions des écoles des arts industriels et d'art appliqué à l'industrie, à l'organisation desquelles il avait pris part; il était membre du jury des écoles municipales de dessin et le fut de celui de l'horlogerie à l'Exposition nationale de 1883.

Le Musée des Arts décoratifs de Genève possède quelques fonds de montres offerts par S. et gravés dans son atelier par Ch. Piaget (voy. ce nom). Ce sont des gravures en émail noir sous fondant sur argent, paysages et ornements d'une parfaite réussite, bons types de l'industrie genevoise, de même que des spécimens de taille-douce oxydée et une pièce niellée avec recoupes vives.

De Tscharner, Bx.-Arts en Suisse, 1889, p. 90. — Zeitschr. f. bild. Kst., Beibl. XXIV, p. 682. — Cat. exp. munic. 1884. — Rens. de M. *Georges Hantz*. *A. Choisy.*

Simonet, John-Pierre, peintre, né à Genève en 1860, commença ses études dans sa ville natale, à l'École des Beaux-Arts, où il suivit l'enseignement de Barthélemy Menn. En 1875, il fut admis à l'École des Arts industriels dans la classe du sculpteur Jules Salmson. S. se décida en 1879 à quitter Genève pour aller travailler à Paris; il entra à l'École des Beaux-Arts. Quatre ans plus tard, il abandonna le ciseau et le marteau pour reprendre les pinceaux et partit pour l'Algérie où il fit de nombreux séjours. En 1895, S. rentra définitivement à Genève; il exposa aux expositions municipales, à celles de la Confédération, à l'Athénée et organisa une exposition particulière de ses œuvres au Bâtiment Électoral. Le Musée Rath possède deux toiles de cet artiste: „Matin à Sion“ et „La bise.“ En 1896, le comité de l'Exposition nationale suisse le chargea de l'exécution de deux grands panneaux décoratifs: „Genève ancienne“ et „Genève moderne.“ Une série d'impressions du lac complète l'œuvre de ce délicat coloriste. En 1901, il fonda avec la collaboration de Coutau et feu Patru une école privée des beaux-arts, institution qui est en pleine activité.

Cat. du Mus. Rath, Genève 1906, p. 85, 177. *F. Guye.*

Simonin, Jean I, père du suivant, maître graveur, né à Montbéliard vers 1569, établi à Genève dès 1608, mort dans cette ville le 21 avril 1621, fut reçu bourgeois le 15 avril 1617 pour 15 écus.

Covelle, Livre des Bourg., p. 341. — *Sordet*, Dict. des familles genev., Msc. *A. Choisy.*

Simonin, Jean II, fils du précédent et père du suivant, né à Genève le 25 sept. 1618, mort le 13 juin 1693, fut graveur comme son père et horloger. A en juger d'après un renseignement donné dans Rigaud, il était surtout graveur de lettres.

Rigaud, Rens., p. 123. — *Sordet*, Dict. des familles genev., msc. *A. Choisy.*

Simonin, Jean III, fils du précédent, maître orfèvre, né à Genève le 15 avril 1660, mort le 24 mars 1697, fut apprenti chez Isaac Picot, son cousin germain. *A. Choisy.*

Sindram (Sindrammus, Sintram, Sintrammus), Mönch von St. Gallen im 9. und 10. Jahrh., Kalligraph. Vermutlich etwas jünger als Tutilo, erscheint er 885 als Subdiakon und zehn Jahre später als Diakon. Eine dritte, aber nur durch Ekkehart überlieferte Nachricht meldet, daß „alle Welt diesseits der Alpen“ seine Finger, d. h. seine Kunstfertigkeit bewundert habe und daß Bücher mit Schriftzügen des S., denen keine andern vergleichbar seien, „an den meisten namhaftesten Orten in diesen Teilen des Reiches besessen werden.“ Eine Probe, in der S., „wie er berühmt ist, triumphiert“, ist das Evangelium longum, Cd. Nr. 53 der Stiftsbibliothek St. Gallen, mit dessen Anfertigung Abt Salomo (s. d.) den S. beauftragt hatte. Nicht undenkbar ist es, daß S. auch an der Ausstattung des Psalterium aureum von St. Gallen sich bethätigte, dessen jüngste Zierden eine Verwandtschaft mit denen der vorigen Handschrift zeigen. Diese wie jene heben sich unmittelbar von der Naturfarbe des Pergaments ab. Jene, d. h. die des Psalterium aureum, sind ausschließlich golden, die des Evangelium longum auch mit Silber bemalt und hier wie dort mit mennigroten Konturen umzogen. Im Gegensatze zu der strengern Haltung älterer Initialen gibt sich in beiden Gruppen eine neue Richtung kund, ein Ueberschuß von gekünstelten Verästungen, zwischen denen allerhand Blumen, herzförmige und kleeblattartige Bildungen auf zitterigen Stengeln herauswachsen, infolgedessen die Geltung der Buchstaben selber manchmal beeinträchtigt wird. Vermutlich sind die jüngern Initialen des Psalterium aureum noch im 9., die des Evangelium longum dagegen im 10. Jahrh. entstanden.

Ekkehart IV., Casus S. Galli, ed. *Meyer von Knonau* (Mitt. des hist. Vereins St. Gallen, N. F. Heft V, p. 94 f.). — *G. Scherrer*, Verz. der Handschr. der Stiftsbibl. St. Gallen, p. 23. — *Rahn*, Bild. Kst., p. 131, 139, 817. — *Ders.*, Psalt. aureum von St. Gallen, p. 49 f. *Rahn.*

Sindrammus, s. Sindram.

Sing, Joh. Kaspar, Maler, geb. 1651 zu Braunau, gest. in München 1729. Er malte zahlreiche Bilder in bayrischen und schwäbischen Kirchen.

In Einsiedeln malte er (168?) das wirkungsvolle Altarblatt der Beichtkirche, die Büßerin Magdalena, mit zwei kleinern Bildern, Magdalena begnadigt und verklärt.

Nagler, K.-Lex. XVI, p. 451/52. — Soloth. N.-Bl. 1859, p. 16. — *Kuhn*, Stiftsbau M.-Einsiedeln, p. 34, 171. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 1646. *P. Gabriel Meier.*

Singenberg, Formschneider, in Bern, erhielt am 19. Dez. 1584, „um die caracteer und formen etlicher verrüften thaleren und franken zu schnyden", für 12 Stück zu 2 Pfd. 24 Pfd. S. ist vermutlich identisch mit *David Singenberg*, welcher am 11. Juni 1548 in Bern als der Sohn des Oswald S. getauft wurde, am 28. Juni 1575 heiratete und von 1576—1595 neun Kinder taufen ließ.

Fluri, Kulturgesch. Mitt., p. 8. — Taufrödel v. Bern. *H. Türler.*

Singenberg, David, s. Singenberg.

Singer, Franz, Baumeister, der Vater des Jakob und Johann Anton S., von Luzern. 1741 entwarf S. den Plan zu einer neuen Pfarrkirche in Kerns, deren Bau er auf 2896 Gld. veranschlagte. Dieser Gedanke wurde aber erst 1761 durch seinen Sohn Jakob (s. d.) verwirklicht.

Stat. schw. Kstdenkm., Unterwald. (von *Rob. Durrer*), p. 347. *Franz Heinemann.*

Singer, Jakob, Baumeister, der Sohn des Franz S., der Vater des Joseph S. und der Bruder des Johann Anton S., aus Ehrenberg oder Farchag (Tirol), wurde 1758 Burger von Luzern und starb am 10. März 1788. Seine zumeist mit seinem genannten Bruder gemeinsame Arbeit zeitigte eine Reihe ansehnlicher öffentlicher und privater Kunstbauten aus dem Uebergang von Spätrenaissance und Barock zum französischen Stil. 1775 baute er den östlichen Flügel des Jesuiten-Kollegiums (vom Ritter'schen Palais bis zur Jesuitenkirche hin) aus. So u. a. das stilvolle Segessersche Fideikommishaus, die „Drei Schweizern" und an der Reuß das Haus Crivelli, von Moos, die Reußfaçade des Hauses Corragioni (jetzt Dependance der „Waage"). 1761 entwarf er den Bauriß zum Umbau der Kathedrale in barockem Stil, zumeist nach den Zeichnungen Ritters (Bern). 1762 wurde von ihm der Bau unter Mithilfe seines Bruders *Johann Anton* (s. d.) ausgeführt, aber nicht ohne Hindernisse und Zwischenfälle, die zu einem vorzeitigen Rücktritt S.s führten. 1761—1768 baute er um 10,000 Gld. Werklohn die „neue" Kirche von Kerns (abgebrannt 1813); 1777 leitete er den Umbau der Kirche von Lungern, die 1893 von neuem umgebaut wurde. Gemeinsam mit Johann Anton baute er die Kirchen von Ruswil (Kt. Luzern), Cham u. a.

Soloth. N.-Bl. 1856, p. 4. — Stat. schw. Kstdenkm., Unterwald. (von *Rob. Durrer*), p. 346 f., 364/65. — *Mohrs* Samml. (Msc. der Bürgerbibl. Luzern), Bd. I. — Festschr. des Schweiz. Ing.- u. Arch.-Vereins, Luz. 1893, p. 45. *Franz Heinemann.*

Singer, Johann Anton, Baumeister, der Sohn des Franz S. und der Bruder von Jakob S., von Luzern, 1742 in Solothurn thätig, s. unter *Jakob S.* *Franz Heinemann.*

Singer, Joseph, Baumeister, der Sohn des Jakob S. (s. d.), Burger von Luzern, war von 1784—1827 dort thätig, baute u. a. die Kirche von Knutwil. 1815 vollendete er den Neubau der Gnadenkapelle in Einsiedeln. 1788 entwarf er gemeinsam mit Joseph Ritter (s. d.) den Plan zum Schwellenbau der Reuß in Luzern und half das Werk ausführen. Er baute auch eine Anzahl stattlicher Luzerner Privathäuser: Schwytzer (Kapellplatz), Peyer (neben der Reuß) u. a., die Propstei im Hof. Ferner als öffentliche Bauten das Waisenhaus, Sentispital mit Kirchenfaçade, das innere Spitalgebäude. 1804 entwarf er die zur Ausführung gelangte Innendekoration des Kasinosaals in Luzern (eine kolorierte Ansicht im Archive der dortigen Kunstgesellschaft). Er führte auch die Ueberdeckung des Grendels in Luzern aus.

Soloth. N.-Bl. 1856, p. 4. — *Kuhn*, Stiftsbau M.-Einsiedeln, p. 112. — „Der Eidgenosse" (Luzern) 1860, Nr. 22 (Feuilleton: Der Schwellenbau). *Franz Heinemann.*

Singri, Uli, Glockengießer, in Thun. Er goß 1527 dort die Predigtglocke.

Nüscheler, Glockeninschr. im Kt. Bern, p. 138. *Moriz Sutermeister.*

Sinliger, Hans Georg, Hafner, in Aarau, lieferte 1602 für die große Stube des Rathauses zu Aarau um 135 Gld. einen Ofen „mit vier eggen, grün und mit wyßem ingmacht".

Merz, Die mittelalt. Burganlagen und Wehrbauten I, p. 15. — Argovia XXX, p. 106. *Walther Merz.*

Sinner, Abraham, Maler, in Bern, wurde am 10. Nov. 1670 in Bern als der Sohn des Schreibers Abraham S. getauft. Er war zünftig zu Metzgern und wurde 1718 Mitglied des Großen Rats, 1722 Gantverwalter, 1723 Inspektor des Schallenhauses und war von 1727—1733 Vogt von Laupen. Er starb am 25. Jan. 1737. 1718 erhielt er für obrigkeitliche Arbeit 21 Pfd. Die Stammregister bezeichnen ihn als Kunstmaler.

Tauf- und Totenrödel, Osterbücher und Seckelmeisterrechnung von Bern. *H. Türler.*

Sinner, Ahasverus Carolus = S., Gottlieb Karl (von), Architekt und Zeichner, in Bern, wurde am 17. Febr. 1754 in Sumiswald, wo der Vater Landvogt war, getauft. Er bildete sich als Steinhauermeister und Architekt aus und wurde 1776 in der Gesellschaft zum Affen zünftig. 1779 baute er im Auftrage der Regierung ein neues Pfarrhaus an der Lenk. 1783 verwendete man

ihn für den Bau des Pfarrhauses in Ammerswil und 1789 machte er mit andern Pläne für ein Münzgebäude. Er zeichnete 1790 einen Grundriß der Stadt Bern, welcher von Gottfried Eichler (s. d.) gestochen wurde. Der Rat schenkte dem Autor für ein illuminiertes Exemplar 120 Kronen. Zwei Ansichten des Schlosses Signau, die S. gezeichnet hat, sind im Neuen Berner Taschenbuch für 1905 reproduziert. S. wurde 1795 Mitglied des Großen Rats und war von 1803—1805 Oberamtmann zu Schwarzenburg. Er starb in Bern am 25. April 1821.

Tauf- und Totenrödel, Seckelmeisterrechnungen, Regimentsbüchlein von Bern. *H. Türler.*

Sinner, Gottlieb Karl, s. Sinner, Ahasverus Carolus.

Sinner, Heinrich, Glaser (Glasmaler?), in Bern, der Sohn des Notars Heinrich S., Landvogts zu Chillon. Er trat 1594 in die väterliche Gesellschaft zu Mittellöwen, wurde 1599 Mitglied des Großen Rats, 1602 zweiter, 1603 erster Einlässerknecht, 1607 zweiter, 1610 erster Einlässermeister, war von 1610—1616 Kastlan in Wimmis, 1618 Stubenmeister, 1620 Kornherr, von 1626 bis 1632 Vogt zu Frienisberg und starb 1634. Arbeiten von ihm sind nicht bekannt.

Osterbücher etc. im Staatsarch. Bern. — *A. Zesiger,* Die Stube zum roten guldinen Mittlen Löuwen, p. 181. *H. Türler.*

Sinner, Beat *Rudolf* von, Architekt, in Bern, wurde am 14. Dez. 1814 geboren und starb dort am 24. März 1883. 1849 führte er den gotischen Lettner im Münster in korrektem, aber etwas kaltem Stil aus. Er bethätigte sich auch mit dem Bau von Privatvillen wie der „Seebucht" zwischen Oberhofen und Thun und lieferte Pläne für den Bau der evangelischen Kapelle an der Nägeligasse Nr. 11.

Haendcke u. Müller, Münster in Bern, p. 164. — Mitt. der Tochter, Frl. *Joh. v. S.* *H. Türler.*

Sinner, *Rudolf* Albrecht von, Ingenieur, wurde in Bern am 31. Mai 1804 getauft. An der Berner Kunstausstellung 1830 beteiligte er sich als „Kondukteur (Bauleiter) beim kgl. französischen Brücken- und Straßenbau" mit Plänen für eine Aarebrücke, wozu die Geometer *Fr. Gerber* und *C. Loder* ein Relief erstellten. S. war zuerst Gutsbesitzer in Beitiwil, dann in Kräyigen bei Bern und starb am 20. Okt. 1872.

Ausst.-Kat. von 1830. *H. Türler.*

Sintram, Sintrammus, s. Sindram.

Sinz-Moser, Frau Bertha, Blumen- und Aquarellmalerin, von Luzern. Sie stellte 1889 dort, laut Katalog der Jubiläumsausstellung in Luzern, Blumenstücke (Oel- und Aquarellbilder) aus.

Franz Heinemann.

Siran, David, père du suivant, frère de Joseph, né à Genève le 9 juin 1588, mort le 7 mars 1645, fut orfèvre comme son père, *Jean S. I* ou Ciran, mort le 6 juin 1634 à 87 ans, qui figure dans le présent dictionnaire vol. I, p. 301. *A. Choisy.*

Siran, Jean II, maître orfèvre, fils du précédent, né à Genève le 5 déc. 1621, mort en 1677, s'établit à Lyon où il épousa en 1646 Andrée, fille de Jean Dormois, maître imprimeur de Genève, et en 1647 Marie, fille de feu Jean de Montmain, maître fourbisseur à S^t^-Étienne.

N. Rondot, Les protest. à Lyon au XVII^e^ s., p. 83. *A. Choisy.*

Siran, Joseph, fils de Jean S. I, frère de David, oncle de Jean II, maître orfèvre, naquit à Genève le 21 mai 1599 et mourut après 1650; il avait épousé Marie Janvier, qu'il tua à coups de couteau dans un accès de frénésie en 1633.

Galiffe, Notices généal., III, p. 275. *A. Choisy.*

Sire (Syre), Hugonin, maître plâtrier (gypseur) et peintre-décorateur à Fribourg de 1453 à 1476. C'est par erreur que l'on a cru que le nom de Hugonin était le nom de famille, tandis qu'il n'est que le prénom et que celui de *Gaspard* doit être écarté comme mauvaise leçon du mot de „gissare" qui indique la profession de plâtrier. D'une origine inconnue, mais probablement française ou peut-être savoisienne, cet artiste arriva à Fribourg en 1453, c'est à-dire une année après que cette ville s'affranchit de l'Autriche et se soumit volontairement aux ducs de Savoie. Dès son arrivée, il fut immédiatement engagé comme „serviteur" de la ville et employé à faire des ouvrages de badigeonnage et même de peinture à la Maison de la Justice, soit à la première maison de ville qui était la maison de l'ancienne poste à la rue du pont suspendu. Ce ne fut que cinq ans après, c'est-à-dire en 1458, que maître Hugonin S. fut définitivement accepté comme artisan de la ville à raison de 30 sols par quatre temps ou trimestre ou de 6 livres par an et d'un habit chaque année. A l'occasion d'une mission, c'est-à-dire de sermons que vint faire en carême de cette même année le prieur des dominicains de Lausanne, il fut résolu de construire ou reconstruire la chaire de l'église paroissiale de S^t^-Nicolas. Cette chaire qui précéda celle que construisit en 1513—1516 *Hans Felder* de Zurich, paraît avoir été faite en bois et elle fut peinte par S. Le prix de cet ouvrage fut payé par le recteur de la Fabrique de S^t^-Nicolas et par le trésorier de la ville qui solda un supplément ou un subside de 12 livres. C'est le haut prix de cet ouvrage qui fait supposer que notre artisan n'a pas seulement exécuté un simple badigeonnage, mais qu'il a fait de véritables peintures. Il fut aidé par un sculpteur dont on

ne donne pas le nom, mais qui sera probablement Antoine Peney ou Pinel, à qui l'on a payé 12 livres 10 sols pour avoir sculpté six statuettes, soit le même nombre de sculptures que celui dont fut dotée la chaire actuelle construite, comme nous l'avons dit, par Hans Felder. S. a encore été secondé par un menuisier qui reçut 20 sols pour „forrar la jayère du pregierre", soit pour fourrer ou doubler la loge ou chaire du prédicateur. S. se fit recevoir bourgeois de Fribourg le 21 ou le 29 déc. 1467 et mourut dans cette ville en mars 1476.

Compte de la fabrique de Nicolas, n° 1 et des trésoriers de la ville, n°ˢ 102, 112 à 147 de 1453 à 1476. — *Raemy de Bertigny* et le chanoine *U. Perroulaz*, Sᵗ-Nicolas de Fribourg, notice descriptive, historique et religieuse, Frib. 1853, p. 3. — Friburgum Helvetiorum, chron. fribourg., traduite et publiée par H. Raemy de Bertigny, p. 333. — *Rahn*, Bild. Kst., p. 421, 802, 817. — Anz. A.-K. 1883, p. 422. — Frib. art., 1894, pl. I.
† Jos. Schneuwly.

Sittig, Georg, Zeichner und Maler, von Frankfurt a. M., wurde am 23. März 1863 in Sindlingen als der Sohn des Bahnangestellten Lorenz S. geboren. Abseits von Stadt und Land, in einsamer Gegend war das Diensthäuschen des Vaters, in dessen Umgebung der Knabe die ersten Jahre seiner Kindheit verlebte. Dann besuchte er die Schule in Frankfurt, kam 1878 an das Städel'sche Institut, wo er unter den Professoren Hasselhorst, Johann Eduard v. Steinle, Linnemann und Leopold Bode die Genre-, Kirchen- und Glasmalerei studierte. 1887 arbeitete er unter Prof. Kaspar Ritter, zog mit ihm nach Karlsruhe und wurde hier 1889 Meisterschüler bei Prof. Karl Hoff. Nun folgte 1891 ein dreijähriger Studienaufenthalt in München. 1894 erhielt er von Glasmaler Karl Wehrli in Zürich den Auftrag zur Anfertigung von Kartonzeichnungen für große Kirchenfenster, die an der kantonalen Gewerbeausstellung zur Ausstellung gelangten und mit goldener Medaille und Ehrendiplom ausgezeichnet wurden. Seitdem lebt der Künstler in Zürich, beschäftigt sich mit Zeichnungen für Glasmalereien, Anfertigung von Porträts in Oel, Pastell und Aquarell, malt Landschaften, hauptsächlich Motive aus Zürichs Umgebung und stellt deren auch öfter an den Ausstellungen im Künstlerhaus und denjenigen des Schweizerischen Turnus aus. S. ist ebenfalls als Illustrator thätig, z. B. für die Zeitschrift „Die Schweiz."

Nach Mitt. des Künstlers. *H. Appenzeller.*

Sittinger, Konrad, Orgelbauer, Laienbruder des Benediktinerstifts St. Blasien. 1479 verdingte die Aebtissin des Fraumünsterstifts in Zürich, Anna von Hewen, ihm laut Vertrag vom 12. Aug. das Orgelwerk für die Kirche mit Flöten, Zimbeln und sechs Registern, dazu ein Positiv am Rücken, um 60 rheinische Gulden. Dazu erhielt er das nötige Zinn und Blei und für sich und seinen Knecht an den Unterhalt 12 Mütt Kernen, 12 Eimer Wein und 12 rheinische Gulden. Die Stadt war mit S. zufrieden und vergab ihm 1485 auch die Orgel für die Wasserkirche, die aber 1527 bereits wieder „geschlissen" wurde.

Vögelin, Das alte Zürich, Ausg. 1879, p. 537. — *Nüscheler-Usteri*, Gottesh. der Schweiz, Bist. Konstanz II, p. 374, 421. *F. O. Pestalozzi.*

Sixtus, Ernst Philipp, Lithograph, von Fürth in Bayern, geb. etwa 1800, hielt sich vom April bis zum Okt. 1826 in Thun auf. Er zeichnete auf Stein Ansichten der Chartreuse bei Thun, die in jenem Jahre bei C. A. Jenni in Bern herausgekommen sind.

Kontrolle über Toleranzen im Staatsarch. Bern.
H. Türler.

Snell, Barthol., s. Schnell, Barthol.

Snell, Rudolf, Landschaftsmaler und Zeichenlehrer, wurde 1823 in Basel geboren. Sein Vater war der Rechtsprofessor Wilhelm S., der sich 1833 in Liestal einbürgerte und im Jan. 1834 Professor in Bern wurde. Rudolf S. studierte von 1841 an zunächst Jus, wandte sich aber nach einigen Semestern dem Zeichnen und Malen zu, in welchen Fächern er den Unterricht des Prof. Joseph Volmar genoß. Die weitere Ausbildung fand er in Karlsruhe. Um 1860 ließ sich S. in Zürich nieder und wurde Zeichenlehrer am Gymnasium, welche Stelle er eine Reihe von Jahren inne hatte. Später lebte er wieder ausschließlich der Malerei und kam etwa um 1893 von Zürich-Hottingen nach Bern, wo er am 8. März 1898 starb. Von 1856 an beschickte S. eine lange Reihe von schweizerischen Turnusausstellungen mit fleißig und tüchtig gemalten Landschaftsbildern aus den Berner Alpen. 1856: „Sansalp im Lauterbrunnental", „Kuhbodenalp" ebendort, „Der Gießbach"; 1857: „Gebirgspaß und Waldgrund", Kohlenzeichnung; 1859 (von Karlsruhe aus): „Alpenlandschaft", „Gebirgspartie auf Isenfluh"; 1861: „Die Jungfrau von Mürren aus"; 1863: „Isenfluh", „Schmadribach"; 1868: „Engstlenalp"; 1869: „Lauterbrunnental"; 1871: „Isenfluh"; 1878: „Waldlandschaft", „Partie am Hasleberg"; 1879: „Trachsellauenen"; 1880: „Trachsellauenen und Sennhütte"; 1883 (Schweiz. Landesausstellung in Zürich): „Berg und Schlucht" (in Kohle); 1884: „Frühlingsmorgen am Zürichberg"; 1890 (I. Nat. Kstausst.): „Am Hasleberg." Das Berner Kunstmuseum besitzt das Gemälde „Der Schmadribach."

Müller, K.-Lex. IV, p. 432. — *Seubert*, K.-Lex. III, p. 326. — *Singer*, K.-Lex. IV. p. 298. — Rezens. u. Mitt. über bild. Kst. 1864. — N. Z. Ztg. vom 15. März 1898, Morgenbl. — Ausst.-Kat. *H. Türler.*

Soave, Felice, Architekt, wurde 1749 als der Sohn des Raffael Angelo S. in Lugano geboren. Er war vor allem in Mailand thätig, zuerst als Lehrer der Geometrie, Mechanik und des Zeichnens am Waisenhause, bis er zum „architetto del duomo“ ernannt wurde. Er gestaltete das von dem frühern Domarchitekten Galliori geerbte Façadenprojekt nach seinen Ideen um und legte seinen auf drei Millionen Lire berechneten Entwurf im Juli 1791 der Administration vor, die ihn prüfte und billigte. Nun kam aber die französische Revolution, die jede Ausführung verunmöglichte, und erst Napoleon Bonaparte nahm S.s Modell wieder auf. Felice S. starb jedoch schon am 29. April 1803 in Mailand, und ein Wiener Architekt, Leopold Pollak, sollte den bereits reduzierten Entwurf ausführen, starb aber ebenfalls noch vor Beginn der Arbeiten, 1806.

Oldelli, Diz., p. 177/78. — *Nagler*, K.-Lex. XVI, p. 549. — Boll. stor. v. 1886, p. 182, 246. — *Bianchi*, Art. tic., p. 182/83. — *Merzario*, Maestri comac. I, p. 545/46; II, p. 158. *E. Reinhart.*

Soave (Soavi), Raffael Angelo, Architekt, der Vater des Felice S. und des Pädagogen und Dichters dieses Namens, aus dem Kanton Tessin gebürtig. Er studierte an der Accademia Clementia in Bologna, wo er 1727 den ersten Preis erhielt. Später lebte er in Lugano.

Nagler, K.-Lex. XVI, p. 549. — *Füßli*, K.-Lex. I, p. 630. — *Füßli*, Best. Kstler IV, p. 228. *E. Reinhart.*

Soavi, s. Soave.

Söfftinger, Söftinger, s. Seftinger.

Soiron, François-David, habile graveur, né à Genève le 12 oct. 1764, était fils de *Jacques S.*, né à Mens en Dauphiné, réfugié à Genève en 1747 (mis en apprentissage dix ans plus tard chez Alexandre Guyon et reçu maître graveur). Le père et le fils furent admis à la bourgeoisie en 1790. François-David qui avait été élève de l'Académie de Genève partit la même année pour l'Angleterre où il semble s'être fixé; peu avant son départ, il avait exposé quelques estampes à la Société des Arts. On connaît de lui les pièces suivantes: „La lecture intéressante“, d'après Lawrence, 1786; „Edwin et Ethelinde“, d'après H.-W. Bunbury, 1790; „Light Horseman“, „Light Infantry Man“ 1791, d'après le même; „St-James's Park“, d'après G. Morland, en noir, en brun et en couleur; „A tea garden“, d'après le même, en noir, en brun et en couleur; „The promenade in St-James's park“, 1793, d'après E. Dayes; „Sainte-Vierge et l'enfant Jésus“ (sans titre). On lui attribue aussi deux pièces au trait et gouachées intitulées „Le déjeuné“ et „Confessions du XVIIIe siècle.“

Rigaud, Rens., p. 274, qui ne l'a pas distingué de son oncle Jean-François. — *Nagler*, K.-Lex. XVI, p. 560. — *G. Bourcard*, Les estampes du XVIIIe siècle, École franç., Paris 1885. *A. Choisy.*

Soiron, Jean-*François*, peintre sur émail, oncle du précédent, né à Genève le 18 août 1756, mort à Paris en 1812 (1813 d'après Bellier et Auvray), fut mis, en 1768, pour cinq ans chez Jacques Teulon, en apprentissage de peintre sur émail; il en profita si bien que, peu après l'avoir terminé, il prenait lui-même des apprentis, avec son associé, David Frainet, auquel se joignit plus tard Étienne Frégent. De cette époque, où il travaillait pour la fabrique, datent un portrait d'homme, appartenant au Musée des Arts décoratifs à Genève et un boîtier de montre, appartenant à Mme Jules du Pan. En 1788, il s'associa pour six ans avec le hollandais Grand, peintre sur émail et graveur; en 1796, il contracta avec Louis-André Fabre une nouvelle association qui fut dissoute l'année suivante. S., qui avait acquis une grande réputation et qui avait été reçu bourgeois de Genève le 2 juillet 1790, fut nommé membre de la Société des Arts en 1799. Rigaud dit que ses émaux peuvent rivaliser avec ceux des meilleurs peintres en ce genre, mais qu'il se laissait souvent distraire de son travail. Parmi ses derniers ouvrages exécutés à Genève, on peut citer les portraits sur émail de Pictet de Rochemont et de J.-A. Tronchin et celui en miniature de Mme Micheli-Perdriau.

En juin 1800, S. quitta Genève et alla s'établir à Paris, où il passe pour avoir travaillé pendant quelques années pour la fabrique impériale de Sèvres, tout en peignant des émaux pour la bijouterie et des portraits, entre autres d'après Isabey; dès la première année, il était représenté au Salon par trois portraits et un „vase de fleurs“; en 1806, il exposa un portrait équestre de l'empereur et celui de M. Denon, directeur général des Musées; deux ans plus tard, son envoi, qui comprenait entre autres les portraits de Napoléon et de Joséphine, lui valut une médaille de première classe. La Bibliothèque de Genève (salle Ami Lullin) possède le portrait du général Montesquiou, offert par S. en 1811. Le portrait de cet artiste, par Firmin Massot, se trouve au Musée Ariana. Deux de ses fils suivirent la carrière paternelle: *Isaac-Daniel*, né le 11 juillet 1778, et *Philippe-David*, dont l'article suit.

Rigaud, Rens., p. 264 et 274. — *De Montet*, Dict., II, p. 526. — *Nagler*, K.-Lex. XVI, p. 560. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 1666. — *Bellier et Auvray*, Dict. des artistes de l'Éc. franç. — *Covelle*, Livre des Bourg., p. 465. — *Gaullieur*, Hist. de la Bibl. publ. de Genève, Neuchâtel, 1853, p. 61. — Nos Anc. et leurs œuvres, 1905, p. 123. — Cat. art anc., Genève 1896, no 446, 481, 483, 2591. — Cat. Mus. Rath 1906, p. 130, 177 („Tête d'homme“, plaque ronde, sur cuivre). *A. Choisy.*

Soiron, Isaac-Daniel, s. Soiron, Jean-*François*.

Soiron, *Philippe*-David, peintre sur émail et sur porcelaine, fils du précédent, né à Genève le 10 févr. 1783, fut l'élève de son père et débuta par des copies de maîtres, entre autres „La cène" de Léonard de Vinci, exécutée sur un calice de la chapelle de l'Empereur, qui le fit avantageusement connaître. Le collier de la duchesse de Montebello avec cinq têtes d'anges en émail représentant ses enfants lui valut la réputation d'un des premiers peintres sur émail, ainsi que de nombreuses commandes du même genre parmi lesquelles il faut citer le collier de Mme Negri. S. peignit plusieurs fois le roi de Westphalie, Jérôme, qui le nomma en 1810 peintre de la cour et le fixa à Cassel. Après la Restauration, S. revint à Paris et, pour suivre les fluctuations du goût, se mit à la peinture sur porcelaine. Il travailla pour la manufacture de Sèvres, en copiant surtout des sujets de chasse et des paysages. Il exécuta pour la duchesse de Berry un service reproduisant les tableaux de sa galerie. S. donna aussi des leçons de peinture sur porcelaine. Il vivait encore en 1857.

Nagler, K.-Lex. XVI, p. 560. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 1666. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 560. — *Bellier et Auvray*, Dict. des artistes de l'Éc. franç. — *Gabet*, p. 635.
A. Choisy.

Soja, Anton, Maler, von Bologna, wurde dort am 13. Dez. 1860 als der Sohn des Valerio S. geboren, studierte 1873—1880 und kam 1889 nach Zürich, wo er im Art. Institut Orell Füßli & Cie. Anstellung als Zeichner fand. Später widmete er sich der Malerei, fertigte Porträts, figürliche Darstellungen und Landschaften in Oel und Aquarell an, zeichnete Entwürfe für Plakate, Illustrationen für Zeitschriften etc. und wurde mehrfach prämiiert. Seit 1899 wohnt er in Küsnacht bei Zürich.

Nach Mitt. des Künstlers. *H. Appenzeller.*

Solari, Andrea (Andreas Mediolanensis), Maler, aus Campione, einer italienischen Enklave am Luganersee, wurde um 1460 geboren. Er war ein jüngerer Bruder des berühmten Bildhauers Cristoforo S. und führte ebenfalls den Beinamen Gobbo. 1490 ging er mit seinem Bruder zusammen nach Venedig, wo er stark von Giovanni Bellini beeinflußt wurde, von dem er auch die Sitte des Cartellino, den gemalten Zettel mit Namen und Jahrzahl auf die Bilder zu setzen, annahm. Um die Wende des Jahrh.s kehrte Andrea nach Mailand zurück; ob er noch einen Abstecher nach Toscana machte, wie man aus zwei Bildern in Siena, gezeichnet „Andrea Milanese 1505" schon vermutet hat, ist ungewiß. In der Heimat wandte er sich mehr und mehr der Malweise des Leonardo da Vinci zu, und er wußte bald wie wenige eine plastische Modellierung mit weichem Sfumato und magischem Helldunkel zu verbinden. Als Andrea 1507 von dem Gouverneur von Mailand, dem Marschall von Chaumont, seinem Onkel, dem Kardinal von Rouen empfohlen wurde, so daß dieser ihn nach Frankreich zur Ausschmückung seines Schlosses Gaillon in der Normandie berief, galt er als der beste Nachfolger Leonardos. Die hier von 1507—1509 ausgeführten, von den Zeitgenossen viel gerühmten Gemälde Andreas gingen leider alle 1796 bei der Zerstörung von Gaillon durch die Jakobiner zu Grunde; die Fresken in der Kapelle wurden übertüncht. Nur wie durch ein Wunder blieb das Altarbild, die in Oel gemalte „Geburt Christi" erhalten; es ist jetzt, nachdem es in französischem und englischem Privatbesitz war, glücklich in der Sammlung des Louvre in Paris geborgen. 1509 verließ S. Gaillon; wohin er sich von dort aus wandte, ist unbekannt. Nach den einen Vermutungen führten ihn seine Wanderungen bis in die Niederlande; man will niederländische Einflüsse auf seinen Bildern, wie der „Tochter der Herodias" in der Wiener Galerie und der „Kreuztragung Christi" mit den höhnenden Schergen in der Galerie Borghese zu Rom, erkennen. (Beide doch wohl vlämischen Ursprungs. Die Redaktion.) Nach der Vita des Girolamo Calvi dagegen ging S. von Frankreich nach Neapel, wo er um 1513 eine Kapelle von S. Gaudioso, 1796 von den Franzosen zerstört, mit Fresken geschmückt haben soll; weiter nach Rom, wo er im Vatikan gemalt, 1514 seinen Bruder Cristoforo getroffen haben und mit ihm nach Mailand zurückgekehrt sein soll. Das letzte von S. bekannte Datum ist 1515.

Zu den frühsten, in Form und Farbengebung noch altlombardischen, an Vincenzo Foppa erinnernden Bildern S.s werden eine kleine, früher „Bellini" getaufte Madonna in der Brera und ein Madonnenbildchen in der Sammlung Poldi-Pezzoli in Mailand gerechnet. Beide müssen zwischen 1485 und 1490 entstanden sein. Hauptbilder aus der venetianischen Epoche des Meisters sind: das Porträt eines bartlosen venetianischen Ratsherrn in rotem Mantel und schwarzer Kappe in der Londoner Nationalgalerie, der ergreifend aufgefaßte Schmerzensmann im Museum Poldi-Pezzoli und die 1495 für die Kirche San Pietro Martire auf Murano gemalte Madonna zwischen den Heiligen Joseph und Hieronymus, jetzt in der Brera in Mailand. Der mittlern, mailändischen Epoche gehören die vortrefflichen Porträte des Marschalls von Chaumont im Hause Perego zu Mailand, das 1505 gemalte seines Freundes, des Rechtsgelehrten Giov. Cristoforo Longono in der Londoner Nationalgalerie und die angebliche Darstellung Chaumonts, nach Ivan Lermolieff König Ludwig XII., im Louvre in

Paris. Auch eine Anzahl ausgezeichneter religiöser Bilder entstanden in dieser Zeit: die Halbfigur Johannes des Täufers von 1499 und diejenige der hl. Katharina mit dem Rade, beide im Museum Poldi-Pezzoli; 1503 die kleine, von zahlreichen Figuren belebte „Kreuzigung" und die „Vierge au coussin vert" im Louvre in Paris. Hieher darf wohl ebenfalls die mit des Meisters Namen bezeichnete „Salome" in der Oldenburger Galerie gerechnet werden. Die faszinierend schöne Darstellung der Schüssel mit dem Haupte des Täufers von 1507 im Louvre könnte dagegen erst in Frankreich gemalt worden sein. (Nach Lermolieff ist dies Gemälde eine vlämische Nachbildung. Die Redaktion.) Eine Perle oberitalienischer Tafelmalerei ist dagegen das Bild von 1515, die „Ruhe auf der Flucht nach Aegypten" im Museum Poldi-Pezzoli. Von S. besitzen wir auch eine schöne Kopie des Abendmals Leonardos da Vinci; sie ist jetzt in Sta. Maria delle Grazie in Mailand neben dem Original aufgestellt. Sein letztes, nach seinem Tode von Bernardino Campi vollendetes Werk ist das große Altarbild mit der Himmelfahrt Mariä in der Sagrestia nuova der Certosa von Pavia; die phantasievolle Flußlandschaft, die lebhaft bewegten Apostelgestalten am leeren Grabe sind besonders schön.

Vasari, Ediz. Le Monnier VII, p. 28, n. 2; 45; 104, n. 1. — *Lermolieff*, Die Werke ital. Meister etc., Leipz. 1880, p. 7 (2), 71—80, 429, 457, 484, 492. — *Ders.*, Die Gal. Borghese und Doria Panfili in Rom, Leipz. 1890, p. 203, 214, 216—224, 440. — *Ders.*, Die Gal. zu Berlin, Leipz. 1893, p. 41, 44, 127, 130, 131, 136, 380. — *Calvi*, Notizie II, p. 271—280. — *Mündler*, Analyse, p. 203—304. — *Frizzoni*, Arte ital. del Rinascim., p. 350—353. — *Crowe u. Cavalcaselle*, Ital. Mal. VI, p. 57—70. — *Wornum*, Cat. Nat. Gallery, London 1875, p. 276–277. — Mitt. von *C. Brun*. — *Merzario*, Maestri comac. I, p. 635–638; II, p. 518. — Repert. f. Kstwiss. VI, p. 144; X, p. 376; XIII, p. 117. — *Woltmann u. Wörmann*, Gesch. d. Mal. II, p. 565. — *Bianchi*, Art. tic., p. 184—186. — *Beltrami*, La Certosa di Pavia, p. 129. — *Nagler*, K.-Lex. XVI, p. 568. *E. Reinhart.*

Solari, Antonio, Bildhauer, aus Campione, einer ital. Enklave am Luganersee gebürtig, wird 1468 unter den am Mailänder Dome thätigen Bildhauern erwähnt.

Oldelli, Diz., p. 178. — *Merzario*, Maestri comac. I, p. 522. — Boll. stor. 1890, p. 254. *E. Reinhart.*

Solari, Bartolomeo Antonio, Dekorationsmaler, der Sohn des Geometers Giacomo S. und der Martha Neuroni, geb. 1807 in Figino di Barbengo im tessin. Bez. Lugano, gest. 1868. Er war Schüler der Mailänder Akademie und führte, nach Vollendung seiner Studien, zahlreiche dekorative Werke in der Lombardei aus, z. B. in Bergamo, im Dome von Vigevano, im frühern Casino dei Nobili in Mailand, in der ehemaligen Villa Talacchini in Cosciago bei Varese und in der Villa Castiglione in Varese selbst. Im Tessin sind Arbeiten von ihm im Palazzo civico in Lugano, im Palazzo Antonietti in Morchino di Pazzallo und im Palazzo Somazzi in Gentilino. In Figino eröffnete er eine Zeichenschule.

Bianchi, Art. tic., p. 186. *C. Brun.*

Solari, Cristoforo (Cristofano), genannt il Gobbo, Architekt und Bildhauer, gehörte ebenfalls der Familie Solari von Campione, einer italienischen Enklave am Luganersee, an, wo jetzt noch Familien leben, die sich von ihm ableiten. Er war jünger als Guiniforte S. und dessen Sohn Pietro Antonio; doch war er nicht, wie schon vermutet wurde, ein jüngerer Sohn Guinifortes, da von dessen Söhnen einzig Pietro Antonio Künstler wurde. Es ist auch anzunehmen, daß Cristoforo auf dem Lande aufwuchs, da er nicht einmal den eigenen Namen schreiben konnte, was in einer Stadt wie Mailand bei einem jungen Manne von seiner Begabung kaum vorgekommen wäre. Er hatte einen Sohn, *Paolo S.*, der ebenfalls ein tüchtiger Bildhauer war. Cristoforo il Gobbo soll nach dem Chronisten Simone del Pozzo im Aug. 1525 an der Pest in Vigevano gestorben sein, wie er dort weilte, um die Pläne für die Kirche San Cristoforo in Valle zu entwerfen. Nach einem Briefe vom 25. Juni 1527 des Geschäftsträgers der Marchesa von Mantua ist er dagegen erst im Sommer 1527, an der Pest, in Mailand gestorben.

Cristoforo S. il Gobbo gehört zu den Künstlern, deren Schaffen erst auf dem Höhepunkt in helles Licht tritt. Er verkörpert das höchste Entwicklungsstadium der lombardischen Frührenaissancebildhauer, indem er die ungemein ausgebildete Technik mit einer monumentalen Behandlungsweise verbindet. 1489 weilte er in Venedig, wo seine Familie schon lange unter dem Namen „Lombardi" thätig war. Einzelne Statuen, eine „Eva" und ein „St. Georg" werden ihm dort zugewiesen; aber man kennt sie nicht. In Venedig gewann er die Gunst des Marchesino Stanga, der ihn 1495 dem Lodovico il Moro zum „scultore ducale" empfahl. Am 13. Sept. 1497 quittierte Cristoforo für Marmorlieferungen zum Grabmonumente der Beatrice d'Este (gest. am 24. Jan. 1497), der Gemahlin des Lodovico il Moro († 1510), das er auf Befehl des Herzogs gleich nach dem Tode der geliebten Frau im Chore von Sta. Maria delle Grazie in Mailand begonnen hatte. Massimiliano Sforza ließ dann zu der Statue der Mutter noch diejenige des Vaters Lodovico il Moros hinzufügen. Infolge der politischen Unruhen des 16. Jahrh.s wurde das prächtige Grabdenkmal von den Dominikanern auseinander genommen und 1564 für den Wert des Marmors verkauft. Oldrato da Lampugnano erwarb die Statuen für 38 Scudi

und gab sie der Certosa von Pavia, wo die herrlichen Bildwerke an der Mauer hinter dem Grabmonumente Gian Galeazzo Viscontis aufgestellt wurden. 1821 wurden sie getrennt in den zwei Seitenapsiden des nördlichen Querschiffs plaziert und erst 1891, gemäß ihrer ursprünglichen Bestimmung, nebeneinander auf einem Sarkophage liegend in der Mitte des nördlichen Querarms vereinigt. Außer dem Grabdenkmal der Sforza führte il Gobbo in Sta. Maria delle Grazie noch einen Altar aus, und Merzario will ihm zusammen mit *Pietro Antonio S.* auch den imposanten Chorbau mit der Kuppel zuweisen und stellt den Urbinaten Bramante ganz in den Hintergrund. Eine unbestrittene architektonische Schöpfung des Gobbo ist der 1509—1530 erbaute Zentralbau von Sta. Maria della Passione in Mailand mit achteckiger Vierungskuppel auf zweigeschossigem Tambour. Die Hofanlagen des Gobbo in S. Antonio, S. Pietro in Gessate und S. Celso in Mailand zeichnen sich alle durch ihre künstlerische und technische Feinheit aus; der Gegensatz zwischen den scharf ausladenden Hausteinen und der zarten Profilierung der Backsteine ist dekorativ immer äußerst wirksam verwendet. Wie hoch sein architektonisches Können eingeschätzt wurde, beweist der Umstand, daß die Dombauverwaltung von Como sich an ihn um ein Gutachten über das Modell ihres Architekten Tommaso Rodari wandte. Als er manche Punkte für verbesserungsbedürftig hielt und ein neues Modell aufstellte, wurde in einer öffentlichen Versammlung von Sachverständigen aus Mailand vom 1.–3. Jan. 1519, trotz der scharfen Opposition von Tommaso Rodari, seinem Entwurfe der Vorzug gegeben. Im Museo civico in Como sind die beiden von Ciceri in der Dombauhütte entdeckten Holzmodelle aufgestellt. Dasjenige, „Solari e Rodari" bezeichnet, dürfte der Entwurf Cristoforos sein. Es zeigt, der Aufgabe entsprechend, nur den Ostteil der Kirche: den Chor, den Vierungsturm, das Querhaus und das erste Gewölbejoch des Langschiffs. Auch an den Dekorationen erkennt man die zur Hochrenaissance übergehenden Formen des dem Gobbo eigentümlichen Stils.

Schon 1501, nach einem kurzen Aufenthalt in Rom, trat il Gobbo in den Dienst der Mailänder Dombauhütte, zuerst nur als Bildhauer; aber bereits im Vertrage vom 18. Febr. 1501 wird sein „ingenium tam in sculpendis figuris ipsis, quam in architectura" gerühmt, und 1506 wurde er ebenfalls zum Architekten des Doms ernannt. Bildhauerarbeiten S.s sind die Figuren der Kirchenväter an der Kuppel und die im Febr. 1502 vollendeten berühmten Gestalten von Adam und Eva, von denen besonders der Adam bereits den Charakter der römischen Hochrenaissance trägt. Es werden S. ferner eine hl. Helena, ein hl. Petrus, die Judith mit dem Kopfe des Holophernes und der mit raffinierter Feinheit ausgeführte Christus an der Säule in der südlichen Domsakristei zugeschrieben. Auch an dem Treppenturme (Guglia) Omodeos zeigen die feinen Skulpturen vielfach die Stilweise des Gobbo, eine über alle technischen Mittel gebietende Miniaturplastik.

Um 1512 verließ Cristoforo noch einmal die Lombardei und war in Rom und Loreto thätig. 1514 kehrte er nach Mailand zurück und wurde von neuem in die Dombauhütte aufgenommen, in deren Dienst er nun bis zu seinem Tode blieb. Daneben führte er auch andere Aufträge, vor allem Bildhauerarbeiten, sowohl in Mailand wie nach auswärts aus. Die glänzenden Höfe von Mantua und Ferrara beschäftigten ihn mit Vorliebe. 1517 schuf er für Alfonso I. von Este die berühmte Gruppe des Herkules, jetzt in Wien; für die Marchesa von Mantua beendigte er ein Brunnenbecken, wie er starb. Am Hauptaltar der Certosa von Pavia endlich dürften der reizende Engelfries der Mensa und vielleicht die Gestalt des hl. Ambrosius an der Façade seine Arbeiten sein.

Vasari, Ediz. Le Monnier XI, p. 272, e n. 2; 273; XII, p. 171, e n. 1; XIII, p. 118—119. — *Lermolieff*, Die Werke ital. Meister etc., Leipz. 1880, p. 7 (2), 71, 72, 73 (1). — *Ders.*, Die Gal. Borghese und Doria Panfili, Leipz. 1890, p. 218—219, 441. — *Perkins*, Ital. sculptors, London 1868, p. 136—141. — *Calvi*, Notizie II, p. 219—234. — Boll. stor. v. 1886, p. 245; 1903, p. 118 f. — *Meyer*, Oberit. Frührenaiss. II, p. 118, 121, 152, 175, 178 u. 179, 185, 188, 214 f. — *Merzario*, Maestri comac. I, p. 419 f., 440 f., 446, 530 f.; II, p. 134. — *Beltrami*, La Certosa di Pavia, p. 125, 129, 144, 160. — Annali della fabbrica del Duomo di Como (*Santo Monti*) III, p. 117. — *Bianchi*, Art. tic., p. 186/87. — Gaz. des bx.-arts 1895, XIII, p. 237 u. 238; 1896, XVI, p. 333, 336. *E. Reinhart.*

Solari, Francesco, Bildhauer und Architekt, wurde in Carona im tessin. Bez. Lugano geboren. Noch jetzt wird dort die frühere „Casa Solari" gezeigt. Ein Zimmer ist im schönsten Barockstil geschmückt. Ein Puttenfries zieht sich der Decke entlang; die Bekrönung der Fenster, der Stuccoschmuck des Kamins zeigen eine vollendete Künstlerschaft. Francesco S. wird auch unter den Künstlern erwähnt, die in den 60er Jahren des 15. Jahrh.s unter der Leitung von Guiniforte S. an der bildhauerischen Ausschmückung des „Claustrinum parvum" (kleinen Kreuzgangs) der Certosa von Pavia arbeiteten. Die skulpierten Kapitäle und Gewölbekonsolen zeichnen sich durch die Feinheit der Arbeit, besonders der Gesichtszüge der andächtigen Mönche und die große Anmut und Formvollendung einiger Frauengestalten aus.

Oldelli, Diz., p. 178. — *Rahn*, Kst. u. Wstud., p. 187. — *Seubert*, K.-Lex. III, p. 330. — *Meyer*, Oberit. Frührenaiss. II, p. 10. *E. Reinhart.*

Solari, Giorgio, da Solaro = Solario im tessin. Bez. Blenio, Bildhauer, wird im Bauprotokoll des Mailänder Doms aus dem Beginn des Jahres 1404 unter den „magistri picantes lapides vivos" erwähnt, die damals am Skulpturenschmuck, besonders der Fabeltiere der Wasserspeier und der sogenannten „Giganten", arbeiteten. Alle diese Bildhauer waren an die Entwürfe des Malers Paolino da Montorfano gebunden, und der Auftrag wurde per Akkord an den vergeben, der den geringsten Lohn beanspruchte. Giorgio S.s Skulpturen sind unbeholfen, wie die Hornbläserin am nördlichen Pfeiler des mittlern Chorfensters, ein langgewandetes unschönes Weib, zeigt. Auch seine steife St. Georgsstatue mit der Fahne, welche die Dachspitze des Türmchens des Eckpfeilers der nördlichen Sakristei nach der Via Sta. Radegonda, die sogenannte „Guglia Carelli" bekrönt, gehört stilistisch noch völlig der Mailänder Trecentogotik an.

Meyer, Oberit. Frührenaiss. I, p. 54, 56, 67 u. 68, Taf. VI; II, p. 186. *E. Reinhart.*

Solari (Sollerio), Maestro Giovanni I., senior, Architekt und Ingenieur, stammte aus Campione, einer italienischen Enklave am Luganersee. Ob er der Sohn des *Marco da Carona* oder da Campione, eines ebenfalls hervorragenden Baumeisters, war, wie er in einer Urkunde von 1450 genannt wird, ist ungewiß. Er war der Vater der beiden berühmten Künstler Guiniforte und Francesco S. Zum erstenmal wird Giovanni 1428 erwähnt als architetto e ingegnere der Bauhütte der Certosa von Pavia. Mindestens vier Jahre, von 1428—1431, stand er hier den Arbeiten, vor allem im großen Klosterhof vor. Nach einem zwanzigjährigen Unterbruch, um 1450, ward er wiederum mit der Leitung der Certosabauten betraut, als die Kirche, deren Hauptanlage auf ihn zurückgeht, ernstlich in Angriff genommen wurde. 1450 wurde er wahrscheinlich von Francesco Sforza berufen, um das vom Volke zerstörte Castello di Milano vor der Porta Giovia neu aufzubauen. In der Urkunde wird der Baumeister zwar nur als Giovanni da Milano bezeichnet, und Beltrami (Il Castello di Milano sotto il dominio degli Sforza 1450—1535, p. 31) bestreitet, daß dieser mit dem Giovanni S. senior identisch sei und sieht den Bau als die Kollektivarbeit einer Anzahl Architekten an. Merzario weist jedoch nach, daß Giovanni S. in einer Urkunde vom 13. März 1452 von Francesco Sforza „nostro Inzegnero" genannt wird, daß er 1451 für den Fürsten die Befestigungen von Pizzighettone sull' Adda ausführte und daß die Uebereinstimmung der Architektur und Dekoration des Castello mit der von Giovanni senior ausgeführten an der Certosa von Pavia seine Gegenwart außer Zweifel läßt. Ihm dürfen die graziösen Bauten der Rocchetta und des Palazzo di Corte degli Sforza zugewiesen werden. Er wandte sich jedoch mit den Jahren mehr andern Bauten zu, und so wurde durch ein Schreiben des Herzogs vom 26. Aug. 1464 Giovannis Sohn, Francesco S., der zu gleicher Zeit zum Ingegnere del comune di Milano ernannt wurde, an seine Stelle gesetzt; dieser starb aber schon am 2. Jan. 1470.

Giovanni war ebenfalls am Ospedale maggiore thätig, und seit 1450 war er ingegnere e architetto des Mailänder Doms. Vom 24. Juni 1452 ist seine definitive Ernennung zum Ingegnere generale datiert; neben ihm amtete vom Aug. des gleichen Jahres an der berühmte Florentiner Antonio Filarete. Giovanni senior stand fast 20 Jahre der Dombauhütte mit unverminderter künstlerischer Kraft vor. Unter ihm wurde vor allem am Ausbau der Schiffe gearbeitet. Er starb 1471.

Merzario, Maestri comac. I, p. 399 f., 418, 488 f., 511 f., 524 f. — *Bertolotti,* Art. lomb. I, p. 41. — *Meyer,* Oberit. Frührenaiss. I, p. 84. — *Seubert,* K.-Lex. III, p. 330. — *Singer,* K.-Lex. IV, p. 302. — *Beltrami,* La Certosa di Pavia, p. 33, 37, 53 u. 54. *E. Reinhart.*

Solari, Giovanni II., der jüngere, Architekt, von Campione, einer italienischen Enklave am Luganersee, im 15. Jahrh. Es wäre möglich, daß er der Sohn von Giovanni S. dem ältern war; doch ist darüber nichts Sicheres überliefert. Jedenfalls war er mit ihm verwandt und zeitweise sein Gehülfe. Als solcher hat er beim Bau des Castello di Porta Giovia mitgewirkt. 1475 ist er als Architekt von Dolcebono erwähnt. Er starb 1485.

Seubert, K.-Lex. III, p. 330. — *Singer,* K.-Lex. IV, p. 302. — *Merzario,* Maestri comac. I, p. 399, 418 u. 476. *Siegfried Weber.*

Solari, Giovanni III., wohl aus der gleichen Familie wie die vorigen, Maler, aus Como, könnte ein jüngerer Bruder des Architekten Santino Solari sein. Er war der Schüler und Gehülfe von D. Mascagni, mit dem zusammen er um 1626 den Dom von Salzburg ausmalte. Seine eigenen Werke sind „Die Grablegung" und „Die Erscheinung des Herrn", ferner das Abendmahl des Altars der roten Bruderschaft. S. ist bis 1650 in Salzburg nachweisbar, um welche Zeit er wahrscheinlich starb.

Nagler, K.-Lex. XVI, p. 563. *E. Reinhart.*

Solari, Guiniforte, Architekt und Bildhauer, wurde 1429 als der Sohn des Giovanni S. senior in Campione, einer italienischen Enklave am Luganersee, geboren. Er heiratete Giovanna da Casate; einer seiner Söhne war der berühmte Künstler Pietro Antonio S.; eine Tochter heiratete

den hervorragenden Bildhauer Giovan Antonio Amadeo (Omodeo). Guiniforte starb nach einem äußerst arbeitsamen Leben in den ersten Tagen des Jan. 1481 in Mailand an einer Brustfellentzündung. Am 12. Jan. 1481 wird er bereits als tot erwähnt. Sein Nekrolog lautet: „Magister Guinifortus de Solario, an. 52. ex pleur. par. S. Martini in compedo.“

1453 finden wir Guiniforte bereits in leitender Stellung an der Certosa von Pavia thätig, neben dem fast 80jährigen Meister Cristoforo di Beltramo da Comigo. Er war neben dem Greise der Repräsentant einer neuen Zeit, die bereits ihre Anregungen völlig aus dem Born der Renaissance schöpfte, und verhalf der nationalen lombardischen Bauweise zum Siege. Auf diese, nicht auf die nordische Gotik, geht das weite, geräumige Querschiff, die Vierung und die Choranlage zurück, auf diese auch die Dekoration in Backsteinen und bunten Terracotten mit Hinzuziehung von hellen Hausteinen. Die Ornamentation der Arkadengalerie der Certosa kennzeichnet sich als die reifste Entwicklung der am Ospedale maggiore und der Portinari-Kapelle in S. Eustorgio in Mailand von Florentinern eingeführten Formen, und sie stammt von dem lombardischen Hauptmeister dieser Dekorationsweise, Guiniforte S. Er leitete persönlich die ganze Ausschmückung der Bauten; unter ihm entstanden die feinen Skulpturen der steinernen Säulenkapitäle und Konsolen des Claustrinum parvum; er zog zum erstenmal in großartigem Maßstabe die Verwendung figürlicher Terracotten heran und war der künstlerische Schöpfer dieser einzig schönen Dekoration des kleinen Klosterhofs. S. nahm zweifellos auch an der wohl ursprünglich geplanten Backsteinfronte wesentliche Umänderungen vor, und nach seinem Façadenentwurf dürfte die der Innenarchitektur sich organisch anschließende Fronte des Kirchenmodells entworfen sein, welches Gian Galeazzo Visconti auf dem die Südwand des Querhauses schmückenden Fresko des Ambrogio Borgognone der Madonna darbringt. Stilkritisch dürfte dieser Façadenentwurf nach 1470, etwa in das letzte Jahrzehnt der Amtsperiode Guinifortes fallen. Die ebenfalls echt lombardisch durchgebildete Frührenaissance am Aeußern der Chorteile der Certosa findet sich an einer ganzen Reihe von Werken wieder, die in den Fünfziger und Sechziger Jahren des Quattrocento in Mailand von Guiniforte, zum Teil unter Mithülfe seines Sohnes Pietro Antonio, geschaffen wurden, so die Kirchen von Sta. Maria Incoronata, San Pietro in Gessate, das Langhaus von Sta. Maria delle Grazie und von San Satiro, von Sta. Maria della Pace und Sta. Maria del Carmine. Sie zeigen alle den kraftvollen Uebergangsstil Guinifortes, in dem sich altlombardische Formen mit den durch Antonio Filarete eingeführten antikisierenden Details charakteristisch verbinden.

Von 1460 an war Guiniforte auch am Ospedale maggiore in Mailand thätig. Am 22. Nov. 1465 wurde er vom Kapitel an die Stelle des Florentiners Antonio Filarete zum „ingegnere architetto“ ernannt. Er baute vor allem den Arm dem Kanal entlang, der noch kaum begonnen war, und führte die großartige Terracottendekoration der Fenster aus. Ihm dürfte auch das antikisierende Hauptgesimse, aus Sima, Zahnschnitt, mehrfachen Rundstäben, Konsolen und einem hohen Fries von übereck gestellten Ziegeln, zugewiesen werden. S. blieb hier wie an der Certosa von Pavia bis zu seinem Tode (1481) an der Spitze der Bauhütte; an beiden Bauten wurde sein Schwiegersohn Omodeo sein Nachfolger.

Ein Jahr nachdem S. die Leitung des Ospedale maggiore übernommen hatte, 1466, wurde er auch zu den Bauten des Castello an der Porta Giovia herangezogen. Am Dome von Mailand nahm Guiniforte schon mit 22 Jahren neben seinem Vater Giovanni S. senior an der Leitung der Bauhütte teil. 1459 trat er an die Stelle des Franceschino da Canobbio, welcher der zweite Meister neben Giovanni S. senior gewesen war, und 1471, beim Tode seines Vaters, wird er an die Spitze der Bauhütte gestellt. Er leitete bis zu seinem Tode mit seltener Umsicht die mannigfaltigen Arbeiten in architektonischer wie dekorativer Beziehung. Sein Werk ist auch der Entwurf zum Tiburium, der Kuppel des Mailänder Doms sowie die Ueberwachung der Arbeiten zu diesem schwierigen Aufbau.

Calvi, Notizie II, p. 72—84. — *Perkins,* Ital. sculptors, p. 126, 131. — *Meyer,* Oberit. Frührenaiss. I, p. 88, 89, 90, 96, 132 f., 138; II, p. 10, 14, 17, 23, 92, 125 f., 263, 265 f. — *Merzario,* Maestri comac. I, p. 407 f., 419, 434 f., 442, 496 f., 519 f., 525 f. — Boll. stor. 1886, p. 245. — *Bianchi,* Art. tic., p. 187. — *Seubert,* K.-Lex. III, p. 330. — *Beltrami,* La Certosa di Pavia, p. 54, 56, 57, 64—66, 68, 70, 72, 154 u. 155. *E. Reinhart.*

Solari, Moro Lombardo, Architekt und Bildhauer. Er war der Sohn des Maestro Martino S. Lombardo von Carona im tessin. Bez. Lugano und lebte wie dieser in Venedig. Die Blütezeit seiner Thätigkeit fällt in die zweite Hälfte des 15. Jahrh.s. Um 1483 trat er in die Bauleitung der Scuola di San Marco in Venedig ein. Dieser mächtige Palast, für die Bruderschaft von San Marco erbaut, seit 1815 in einen Spital umgewandelt (600 Betten fassend), zeichnet sich durch seine klassische Frührenaissancefaçade, das herrlich skulpierte Portal und die schöne Treppe aus. Unter den Kirchenbauten des Moro Lombardo S. ist vor allem San Michele, von 1478 bis 1481 auf der Insel gleichen Namens erbaut,

hervorragend. Ihm darf auch der prächtige Palazzo Vendramin, früher Loredano, zugewiesen werden. Die dreigeschossige Façade wird im Erdgeschosse durch korinthische Pilaster, in den beiden obern Stockwerken durch korinthische Säulen und prächtig durchgebildete zweiteilige Rundbogenfenster gegliedert; ein reich skulpierter Fries und Dachgesimse bilden die Bekrönung. Ferner der Palazzo Spinelli, früher Corner, der noch eine Vermischung der alten gotischen Elemente mit den neuen Formen der Renaissance zeigt. Beide Paläste wurden 1480 begonnen, wie in Privatarchiven neugefundene Dokumente bezeugen. Für diese Zeit kommt vor allem Moro Lombardo S. in Betracht, mehr wie sein Vater Martino; sein jüngerer Bruder Pietro war noch zu jung, und außerdem ist bekannt, daß il Moro in engen persönlichen Beziehungen zum Hause Loredano stand. Gewiß hatte il Moro für diese großen, ungemein fein ausgeführten Bauten zahlreiche Mitarbeiter, vor allem aus seiner Familie: seinen Bruder *Pietro S.*, seine Söhne *Bernardo* und *Domenico S.*, dann auch Landsleute, die sehr zahlreich nach Venedig kamen. Wann und wo il Moro starb, ist unbekannt; zum letztenmal wird er 1490 als thätig erwähnt.

Merzario, Maestri comac. II, p. 36, 40—43.
E. Reinhart.

Solari, Paolo, Bildhauer, war der Sohn des Cristoforo S. il Gobbo aus Campione, einer italienischen Enklave am Luganersee. Er vollendete 1527, nach dem Tode seines Vaters, den von diesem begonnenen Marmorbrunnen für die Marchesa von Mantua. S. gehörte zu der großen Schar tüchtiger Bildhauer, die im 16. Jahrh. in Mailand, vor allem für den Dom, beschäftigt waren, ohne durch ein größeres Kunstwerk besonders hervorzutreten.

Merzario, Maestri comac. I, p. 422. *E. Reinhart.*

Solari, Pietro Antonio, Architekt und Bildhauer, wurde zirka 1440 als der Sohn des berühmten Künstlers Guiniforte S. aus Campione, einer italienischen Enklave am Luganersee, und der Giovanna di Casate geboren. Er starb in der Blüte seiner Jahre zirka 1493 in Moskau in Rußland. In einem Dokument vom 22. Nov. 1493 wird er bereits als tot gemeldet und seine Mutter als Erbin eingesetzt.

Pietro Antonio S. nahm zu Lebzeiten seines Vaters (s. d.) einen regen Anteil an dessen Thätigkeit. Mit ihm zusammen baute er in den Fünfziger und Sechziger Jahren des 15. Jahrh.s in Mailand die Kirchen von Sta. Maria Incoronata, San Pietro in Gessate, von Sta. Maria della Pace, Sta. Maria del Carmine und das Langhaus von San Satiro und Sta. Maria delle Grazie, die alle den gleichen effektvollen lombardischen Uebergangsstil zeigen. Er war auch neben dem Vater in der Dombauhütte von Mailand beschäftigt. Nach dem Tode Guinifortes, 1481, blieb Pietro Antonio voll und ganz in der Gunst des Hauses Sforza; der Herzog ernannte ihn als Nachfolger des Vaters am Ospedale maggiore und an allen seinen übrigen persönlichen Bauten. Er wurde auch von dem Fürsten warm an die Stellen des Vaters an der Dombauhütte von Mailand und der Certosa von Pavia empfohlen; an beiden Orten wollten aber die Vorsteher keinen unmittelbaren Nachfolger Guinifortes und verwiesen ihn auf später. So lieferte Pietro Antonio nach dem Tode des Vaters nur noch einige von ihm ausgeführte Statuen für den Dom, wie aus einer Urkunde vom 19. April 1485 hervorgeht. Zwischen den Jahren 1489 und 1490 reiste er nach Rußland, zusammen mit einer Anzahl anderer lombardischer Künstler, im Gefolge des Bruders der Gemahlin Iwans I. von Rußland, der Sophia Paläologus aus Konstantinopel. In Moskau darf ihm der Bau der Maria-Himmelfahrtskathedrale in lombardisch-byzantinischem Stile, mindestens teilweise, zugewiesen werden. Er war zusammen mit dem Lombarden Maestro Marco der Architekt des Granitpalastes, so genannt, weil die Façade ganz in Rusticaquadern ausgeführt ist. Dieser Palast hat durch die verschiedenen Brände Moskaus und unverständige Restaurationen stark gelitten; doch ist der alte prächtige Saal von Solari erhalten und wird jetzt noch bei den Krönungsfeierlichkeiten der Zaren benutzt. Er soll auch das Belvedere oder Terem, eine Art Harem der alten Zaren, errichtet haben, ein in maurischem Stile gehaltener, mit Terracotten bekleideter Bau, der mit einem eleganten kleinen Tempel verbunden ist. Sicher das Werk Pietro Antonio S.s ist der große Mauerring mit den mächtigen Türmen, der in so malerischer Weise den Kreml umzieht. Auf einem Stein, der jetzt noch hoch oben an dem höchsten Turme des Kremls zu sehen ist, steht eine Inschrift, die meldet, daß diese Befestigungen unter der Regierung Joannes Vassilii, des Kaisers Iwan I. (1462—1505) von dem Architekten Petrus Antonius Mediolanensis 1491 ausgeführt wurden. Er gewann durch seine Kunst derart die Gunst des Herrschers, daß er zum Generalarchitekten von Moskau ernannt wurde. Im Mailänder Staatsarchiv ist eine Urkunde aus diesen Jahren erhalten, worin er sich „Petrus Antonius de Solario architectus generalis Moscovie“ unterschreibt.

Merzario, Maestri comac. I, p. 418 f., 434 f., 498 f., 521; II, p. 570 f. — *Meyer*, Oberit. Frührenaiss. I, p. 96, 136, 138. — *Bertolotti*, Art. lomb. I, p. 41. — Arch. stor. lomb. V, 1878, p. 689. *E. Reinhart.*

Solari (Solario), Santinus, wohl ein älterer Bruder des Giovanni S. III., Architekt und Bildhauer, geb. um 1576 in Chonte Como (?), gest. 1646 als Dombaumeister in Salzburg. Er besorgte

als solcher von 1615—1617 im Auftrage des Erzbischofs Markus Sittich die Verkleidung der Façade der Marienkapelle in Einsiedeln mit weißem und schwarzem Marmor. Ein weiterer Vertrag von 1618 über die drei andern Seiten der Kapelle kam wegen des Todes des Erzbischofs nicht zur Ausführung.

Kuhn, Stiftsbau M.-Einsiedeln, p. 104/05. — Anz. A.-K. 1900, p. 105. — *Nagler*, K.-Lex. III, p. 331. — *Seubert*, K.-Lex. XVI, p. 563. — *Singer*, K.-Lex. IV, p. 302. *P. Gabriel Meier.*

Solari, s. auch Solario, Solaro.

Solar(i)o, Domenico di Pietro, Bildhauer, aus Sonvico im tessin. Bez. Lugano. Er wird 1494 in Siena rühmend erwähnt. Ist er identisch mit dem von Vasari genannten Schüler Brunelleschis, Domenico del lago di Lugano?

Bertolotti, Boll. stor. v. 1885, p. 4, 6. — *Ders.*, Art. svizz. in Roma, p. XIV, 4, 6. — *Vasari*, Ed. Le Monnier III, p. 241; XIV, p. 55. *C. Brun.*

Solario, s. auch Solari, Solaro.

Solaro (Solari), Arasmino, Steinhauer und Architekt, von Arogno im tessin. Bez. Lugano. 1411 war er als Steinhauer am Dom in Mailand thätig; später wurde er Gemeindebaumeister.

Bertolotti, Art. svizz. in Roma, p. XIV, 6. — *Merzario*, Maestri comac. I, p. 512. *C. Brun.*

Solaro (Solario), Francesco, Bildhauer, Holz- und Steinschneider, von Castello Claino, im 16. und 17. Jahrh. Zuerst ist er 1580 in Rom nachweisbar, aus welchem Jahre seine Heiratsurkunde im Archive dort (Not. Micinello 1580—1611, f. 15) vorhanden ist. Er ehelichte demnach die Mailänderin Barbara Cortulori. In dem Dokument ist er Francesco di Antonio Solario (sonst stets Solaro) von Castello Claino genannt (also war er der Sohn eines Antonio S.) und als Holzschneider (intagliatore in legno) bezeichnet. Außerdem ist urkundlich überliefert, daß er 1581 in der Cappella Gregoriana in Rom arbeitete, emaillierte Steine schneidend zur Herstellung von Mosaik. Dieselbe Thätigkeit verrichtete er auch 1583, wie aus einer von ihm eingereichten Klage wegen Diebstahls solcher Steinchen hervorgeht. Ferner ist er in Rom infolge einer andern Klage noch unterm 17. Aug. 1581 als „intagliatore" urkundlich erwähnt sowie 1619 als Bildhauer. Im letztern Jahre hatte er einen Prozeß mit einem Steinmetzen wegen der Bezahlung von Marmor.

Bertolotti, Art. svizz. in Roma, p. XIV, 25, 27 u. 48. — *Ders.* im Boll. stor. v. 1885, p. 78, 81, 164. — *Ders.*, Art. lomb. I, p. 213; II, p. 163. *Siegfried Weber.*

Solaro (Solari), Tullio, „del defunto Gaspare, milanese", Lapicida, von Carona im tessin. Bez. Lugano, lebte um 1600 in Rom und starb, 49 Jahre alt, an einem 13. Juli; das Jahr ist leider auf dem Grabstein in der Kirche Aracoeli nicht genannt. Er war, wie aus einem Aktenstück vom 4. Nov. 1606 hervorgeht, Marmorlieferant für die neue Kapelle von Sta. Maria maggiore und hatte die Erlaubnis „di scavare marmi ovunque per servizio di detta Basilica." Es wurden ihm vom 22. Aug. 1612 bis zum Mai 1614 einmal 351 Scudi 58, ein anderes Mal 19 Scudi 80 ausbezahlt. Auch wurden S. die Ornamente in Stein in der Kapelle des Cesare Pandini in Sta. Maria della Scala in Trastevere übertragen, wo hauptsächlich die Säulen von ihm herrühren. Bedenklich war, daß alle diese Arbeiten Hand in Hand gingen mit der systematischen Vernichtung antiker Monumente und zwar mit der ausdrücklichen Vollmacht der päpstlichen Regierung; am 7. Juni 1617 noch (also unter Paul V.) trieb S. Spolienbau und sandte „3 pezzi di affricano e di breccia" nach Genua. Im gleichen Jahre kommt sein Name in Prozeßakten als Zeuge vor. Am 1. Juli 1626 lebte er noch und zwar in voller Thätigkeit für den Kirchenstaat.

Bertolotti, Boll. stor. v. 1885, p. 162. — *Ders.*, Art. svizz. in Roma, p. XIV, 46/47. — *Ders.*, Art. lomb. II, p. 114/15, 382. — *Bianchi*, Art. tic., p. 189. *C. Brun.*

Solaro, s. auch Solari, Solario, Sollaro.

Solbiolo, Domenico, Architekt, gebürtig von Ponte Capriasca im tessin. Bez. Lugano, wurde vorerst berühmt durch seinen für Herzog Ferdinand Gonzaga um 40000 Kronen in Mailand erbauten Palast („della Simonetta"?). Als 1559 durch den Tod des Baumeisters Lyn (s. d.) der Bau des sog. Ritter'schen Palastes in Luzern jäh unterbrochen wurde, ließ man S. aus Lugano kommen, wo dieser gerade eine andere Palastbaute (Palazzo Riva?) in Arbeit hatte. Wahrscheinlich hatte S. schon früher seinen Rat und Bauriß an den Ritter'schen Palast (jetzt Regierungsgebäude) geliehen. 1561 brach zwischen S. und dem Stadtbaumeister in Luzern ein Streit aus, als gerade der Innenbau (das Gewölbe und die Säulen) in Angriff genommen werden sollte. In diesem Kompetenzstreit berief sich S. auf seine zwölfjährige Lehrzeit und sein daheriges Können, von dem noch heute dieser großartige florentinische Renaissancebau Zeugnis gibt. 1564 wurde der Bau des Palastes dann wieder unterbrochen.

Es ist das Verdienst des Luzerner Staatsarchivars Th. von Liebenau, 1875 diesen vergessenen Baumeister ans Licht gezogen zu haben.

Festschr. des schw. Ingen.- u. Archit.-Vereins 1893, Luzern, p. 25 (mit zwei Abbild. des Ritter'schen Palasts). — *v. Liebenau*, Briefe denkw. Schweizer, Luzern 1875, p. 55 sowie dessen „Altes Luzern", p. 97. — Boll. stor. 1880, p. 12; 1885, p. 263; 1895, p. 28. — Anz. A.-K. 1885, p. 209. — *Bianchi*, Art. tic., p. 190. (Neue Aufnahmen des Ritter'schen Palastes, Rustica sowie Innenansicht, in meiner Schrift „Alt-Luzern", 1908.) *Franz Heinemann.*

Soldano, Jane, peintre genevoise. Après avoir commencé ses études à l'atelier de François Gillet et suivi les directions de Rudhardt, cette artiste se voua spécialement à l'aquarelle et à la céramique. Elle partit ensuite pour Paris où elle fit de nombreux séjours. De retour à Genève, M^lle^ S. se voua à l'enseignement et exposa souvent en Suisse: Turnus, Athénée, expositions municipales de la ville de Genève. En 1900, elle prit part à l'Exposition internationale de Paris. Parmi ses aquarelles citons: „Mazots à Héremence", „Pâturage dans le Haut-Valais", „Printemps à Etrembières", „Vieux quai d'Ouchy", „Montagnes du Lac vert (Haut-Valais)", „Échappée sur la vallée du Rhône", „La Dent Blanche", „Val d'Herens", „Gorges près Valorsine", etc.

F. Guye.

Soldati, Agostino, Maler, aus Neggio im tessin. Bez. Lugano. Er war Schüler der Akademie Carrara in Bergamo. Von seinen Werken wird besonders gerühmt der hl. Rochus von 1823 in der Kirche von Villa di Serio, den der Engel auffordert, Piacenza wieder zu verlassen, nachdem er es von der Pest befreit hat.

Bianchi, Art. tic., p. 190. *C. Brun.*

Soldenhoff, Alexander, Maler, der Sohn des einer polnischen Adelsfamilie entsprossenen, in Zürich naturalisierten Dessinateurs und Theatermalers gleichen Namens, wurde am 13. Sept. 1882 in Genf geboren, durchlief die Schulen seiner neuen Heimat Zürich, ging an die dortige Kunstgewerbeschule über und trat alsdann als Schüler in das Atelier des Tiermalers und Landschafters Rudolf Koller ein, mit dem ihn bis an dessen Ende innige Freundschaftsbeziehungen verbanden. Besondere Verhältnisse veranlaßten ihn jedoch, sich früh selbständig zu machen, und da er sich in hohem Maße von der Gebirgsnatur angezogen fühlte, ließ er sich 1900 in Linthtal im Kanton Glarus nieder. Von hier aus gingen seine ersten Bilder an die Ausstellungen. 1904 siedelte er nach Glarus über, wo er alsbald eine reiche Thätigkeit entfaltete, 1½ Jahre an der höhern Stadtschule Zeichenunterricht erteilte und sich in seinem Atelier von einer wachsenden Zahl von Schülern umgeben sah. Nachdem er sich aber 1906 mit Anna Zweifel von Linthtal verheiratet hatte, kehrte er 1907 dorthin zurück, errichtete sich auf eigener Besitzung ein Atelier und hat nun dort im Angesicht der Berge und Gletscher in herrlicher Lage seinen ständigen Wohnsitz aufgeschlagen, daneben aber während der letzten Winter je einige Monate in Frankfurt a. M. im Städel'schen Institut gearbeitet (Atelier Böhmerstr. 10).

Schon früh erschienen Bilder von S. sowohl im Künstlerhaus Zürich als an den schweizerischen Turnusausstellungen und im Münchener Glaspalast, später auch an den schweizerischen Nationalausstellungen wie bei Spezialausstellungen in Stuttgart, München, Karlsruhe, Zürich, Glarus, Solothurn, Basel. Die Zeitungen brachten Besprechungen derselben, die „Rheinlande" und „Die Schweiz" auch Abbildungen von einzelnen, und mehr und mehr fanden sein ausgesprochenes Talent, der Reichtum seiner Ideen, das Poetische des Stimmungsgehaltes seiner Bilder und die Kraft seiner Farbengebung Beachtung und Anerkennung. Zeigten die Bilder aus den Jahren 1902 bis 1904 sowohl in der Wahl der Motive als in der technischen Behandlung deutliche Anlehnung an Giovanni Segantini, so hat er sich seither von diesem Einfluß losgemacht und freie, eigene Wege eingeschlagen. Wege, die seine Entwicklung besonders nach der Richtung hin, daß ihm die Farbe immer mehr Mittel zur Raumbildung wird, erkennen lassen. Zu seinen ersten Bildern gehören der „Sonntagmorgen" von 1900, ein Blick ins Linthtal von der Baumgartenalp aus bei melancholischem Sonnenschein; der „Frühling" von 1902, das erste von ihm bei der Münchener Sezession ausgestellte Bild, bei welchem hellleuchtende Farben, grün, blau, weiß, dominieren; der „Vorfrühling" von 1905 und das „Geleite" von 1903/04 mit Grün, Weiß, Schwarz. Von 1905 an wird die Technik flächig, einfacher, die Komposition höher, das Format quadratischer. Es kommen zu den Landschaften und Figurenbildern auch allegorische Darstellungen. Aus dieser Periode stammen „Im Licht der Liebe", 1905, grün, rot, weiß; „Paradiso", eine symphonische Komposition aus dem Jahre 1905 von gewaltigen Dimensionen, blau, gelb, weiß, nun in Düsseldorf; 1906: „Badende Mädchen", rot, gelb, grün: lebensgroßes Porträt, schwarz, grün, gelb. Raumprobleme behandeln „Am See", 1907, blau, gelb, weiß; „Badende Männer", 1907; „Hirte", 1907, grau, grün, gelb; „Holzhauer", 1907, grün, violett, orange, gelb; „Ballade", 1908, blau, orange, gelb, violett, dunkelrot. Von weitern Bildern seien erwähnt: „Abendglühen auf der obern Sandalp"; „Porträt des Malers Rhyner", 1906; „Selbstporträt", 1907, schwarz, grün; „Meine Frau und ich", 1907; „Melancholie", 1908, die beiden letztern in der Gemäldesammlung von Glarus deponiert; „Burgkapelle", 1908, blau, hellrot, grün; „Abendlicher Spaziergang", 1908, vom Kunstverein Glarus für seine Gemäldesammlung angekauft. Viele seiner Bilder sind in Privatbesitz übergegangen. Es befinden sich solche in Zürich, St. Gallen, Glarus, Mitlödi, Thalwil, Rüschlikon, Frankfurt a. M., Düsseldorf etc.

Vielfache Nennungen in der N. Z. Ztg., N. Glarn. Ztg., Glarn. Nachr. — Katal. der schweiz. Turnus- u. Nationalausstellungen etc. *Ernst Buß.*

Soldenhoff, Alexander Jules Jakob Joseph, Maler, von Warschau, wurde am 8. Juli 1849 auf dem Landgute seines Vaters, des Barons Alexander von S., in Widma geboren. Der Vater starb während des polnischen Aufstandes 1863, und der junge Alexander mußte sich mit seinen drei Brüdern flüchten. Er besuchte dann um 1869 die Kunstschule in Krakau und 1871/72 die Akademie in München, wo er auch Arnold Böcklin kennen lernte. Er stellte dort ein Oelgemälde „Besuch im Kloster" aus. 1873 kam er nach der Schweiz, wohnte zuerst in Basel, dann in Genf und verheiratete sich hier 1881 mit Césarine Audé in Carouge. 1886 zog er nach Zürich und beschäftigte sich dort hauptsächlich mit dekorativen Malereien im Innern von Gebäuden, so z. B. im Restaurant Metropol. Auch größere Landschaftsbilder, Ansichten aus dem Hochgebirge der Schweiz hat er gemalt. Er starb am 1. Aug. 1902 in Zürich.

Nach Mitt. des Sohnes. — Zeitschr. bild. Kst., Beibl. VIII, p. 750. *H. Appenzeller.*

Soldini, Antonio, Bildhauer, in Ligornetto im tessin. Bez. Mendrisio geboren, stellte 1881 in Mailand ein Werk aus, das Porträt des Professors Gormi in Gips, und 1886, ebenfalls in Mailand, ein Relief „Selvaggia", das 1884 schon an der Turiner Ausstellung Aufsehen erregt hatte. 1887 bewunderte man an der Kunstausstellung in Venedig eine Gruppe Wildpret. Locarno besitzt von ihm die Büste des schweizerischen Gesandten Pioda in Rom und Faido das Monument, das zu Ehren Stefano Franscinis auf dem Marktplatz aufgestellt wurde. S. lebt in Mailand oder in Ligornetto.

Pers. Mitt. *J. Bèha-Castagnola.*

Solèr, Peter Lorenz, Kunstschreiner, Mitglied des Klosters Disentis als Laienbruder. Er starb am 28. Okt. 1718 in Truns, wo er in der Kirche Maria zum Lichte begraben liegt. Ueber seinen Geburtsort liegen gar keine Angaben vor; jedoch darf man der Vermutung Raum geben, daß seine Wiege im Lugnezer Tale gestanden, da das Geschlecht der S. aus der kleinen Gemeinde Igels stammt. S.s Arbeiten sind das Tabernakel am St. Placidus-Altar in der Hauptkirche des Klosters, ferner eine Treppe, welche von der Galerie der Kirche in den Chor hinunterführt; in der Sakristei ein Lavaboschrank und ein Betstuhl, außerdem acht Türen, von denen noch sechs vorhanden sind. Mit Ausnahme des Tabernakels sind seine Arbeiten sämtlich Intarsia. Die Auswahl der verschiedenen Holzarten verrät Geschmack und verdient um so mehr Anerkennung, als S. in einer Gegend arbeitete, wo dem Künstler nur eine sehr beschränkte Auswahl an Holzarten zur Verfügung stand. Von den Türen sind besonders zwei Sakristeitüren erwähnenswert. Sie sind in zwei Felder, ein oberes und ein unteres, eingeteilt. Im obern sieht man aus einer offenen Galerie ein Gebäude, welches der Hauptsache nach dem jetzigen Klosterbau ähnlich ist. Im untern erblickt man von einer Art Veranda aus eine Kapelle. Der Hauptwert der Arbeit liegt im obern Feld in der ziemlich gut gelungenen Perspektive. Diese Türe trägt die Inschrift „Br. (Bruder) P. Solèr. Fec. 1712." Die andern zwei noch erhaltenen Sakristeitüren enthalten ähnliche Motive. S.s Arbeiten dürfen für die damalige Zeit als ziemlich tüchtige Leistungen bezeichnet werden. *P. Placidus Müller.*

Soler, s. auch Soller.

Solier ou Soulier, Joseph, orfèvre, né à Genève le 19 juillet 1723, mort le 28 juin 1803, apprenti chez Henri Bellot, fut reçu à la maîtrise le 28 juin 1754, ayant fait pour chef-d'œuvre „une paire de boucles de souliers d'homme."

A. Choisy.

Sollaro (Solaro), Johannes (Giovanni) da, Festungsbaumeister (ingeniarius ducalis), im 15. Jahrh., im Tessin. Am 14. Jan. 1471 wurde ihm in Mailand für Inspektionsreisen der Sold beim Herzog angewiesen, „per esser stato più volte mandato in valle de *Lugano,* Monza et Mellegnano per fare in dicte forteze provisione pei alcune riparatione gli erano necessaria, et anche in lo molino de la possessione de Morbio." Mit einem Ingenieur aus Florenz und einem solchen aus Cremona gemeinsam (vgl. *Bissone,* Julliano, I, p. 139) lieferte er die von Zuliano da Bissone 1473 ausgeführten Zeichnungen der innern Hafeneinrichtung von Savona.

Boll. stor. v. 1882, p. 273; v. 1883, p. 124.

C. Brun.

Sollaro, s. auch Solaro.

Soller (Soler, Sooller), Joseph, serrurier officiel de la ville et république de Fribourg, de 1729 à 1760, a laissé de beaux travaux de serrurerie, dont plusieurs spécimens existent encore à Fribourg. C'est plus que probablement lui qui a été reçu bourgeois de Fribourg le 30 janv. 1714 sous les noms de „Joseph-Alphonse Soller, serrurier de son état, natif de Sursee au pays de Lucerne."

Frib. artist. 1890, texte des pl. V et VIII. — Besatzungsbuch 1729—1760. — Burgerbuch n° 7, p. 121 r et Manual n° 265, p. 54. *Tobie de Raemy.*

Sollerio, s. Solari.

Solomiac, Jacques, orfèvre, père de Jean-*Marc*-Michel, né à St-Antonin en Rouergue vers 1715, mort à Genève le 25 juillet 1789, fut reçu habitant de cette ville le 18 avril 1744, étant compagnon. Il ne figure pas au Livre de la

maîtrise des orfèvres, mais son fils est indiqué comme fils de maître à sa propre réception. *A. Choisy.*

Solomiac, Jean-*Marc*-Michel, fils du précédent, orfèvre, né à Genève le 17 nov. 1754, fut reçu à la maîtrise le 18 févr. 1785, ayant présenté pour chef-d'œuvre „une chaîne d'or pour montre, très bien faite.“ Il s'établit plus tard à S[t]-Imier. *A. Choisy.*

Soltheim (Sontheim), Hans, Goldschmied, zu Zürich, von Ravensburg im württemb. Donaukreise. Er wurde 1500 in Zürich Bürger, Dienstag nach Othmar. „Dedit 10 fl.“

Schweizer, Anz. A.-K. 1885, p. 118. — *H. Meyer,* Coll. I, p. 137; IVa, p. 164; VI, p. 341. *C. Brun.*

Somazzo, Baptista, Ingenieur, aus Lugano, im 16. Jahrh. 1578 bezeugte der Gesandte des Herzogs von Savoyen, Emanuele Filiberto, daß dieser dem Bapt. Somazzo und Fabiano dei Bassi für Maurerarbeiten an den Cittadellen von Turin und Vercelli 3000 Goldscudi schulde, die ratenweise in Luzern ausbezahlt wurden.

v. Liebenau, Boll. stor. v. 1891, p. 136. *C. Brun.*

Sommer-Collier, Ferdinand (Friedrich), Landschafter, aus Sachsen-Koburg, geb. 1822, erhielt den ersten Unterricht in Koburg bei Prof. Georg Friedrich Rauscher, dann in Karlsruhe (bei Johann Wilhelm Schirmer), ließ sich dann in der Schweiz nieder, vorerst um 1855 in Thun, seit 1878 in Luzern, wo er am 26. Juli 1901 gestorben ist. S. war der erste Lehrer von Ferdinand Hodler. 1855 stellte er in Thun aus (lokale Ausstellung), 1881 in Zürich (Schweiz. Turnus), 1889 in Luzern (Jubiläumsausstellung, Katalog Nr. 551—553). Besonders beliebt waren seine Landschaften aus dem Berner Oberland, die ebenso lebensfroh gemalt sind, wie S. selbst veranlagt war. *Franz Heinemann.*

Sommerhalder, Jakob (Joseph Peter?), Miniaturmaler, Bossierer, gebürtig (?) von Burg bei Reinach im Kanton Aargau, lebte dort 1832 als Schullehrer und Gemeindevorsteher. Er verfertigte wohlfeile Himmelsgloben für Schulen. Weitern Nebenverdienst fand seine gewandte Hand durch die Aufnahme von Miniaturporträts, die er, in den Kantonen Luzern, Aargau etc. herumreisend, ausführte und die in die Jahre 1819-1836 fallen und hier und dort zerstreut sind. Unterzeichneter sah bisher folgende: „Bischof Salzmann“, 1829; „Prof. Chorherr Widmer“, 1827 (Bürgerbibl. Luzern); „Abt Pflüger von St. Urban“ (daselbst); Probst „Göldlin von Tieffenau“ (1762 bis 1819); „Regierungsrat Kilchmann und Frau“ (Schötz), 1836; „Graf Leopold zu Stolberg“ (im (Besitze von Hrn. Amtsschreiber Halter, Hochdorf). (Vgl. auch Falcini, Bettina, I, p. 438). *Franz Heinemann.*

Sondergelt, Ebrard, peintre-verrier, habitant la paroisse de S[t]-Gervais, fut reçu bourgeois de Genève le 15 oct. 1456. Deux ans plus tard, le Dauphin Louis le chargea de peindre, avec Claude Violèse, des vitraux pour l'église de Notre-Dame du Bourg à Valence, travail qui leur fut payé 500 écus d'or.

Bull. Acad. delphinale, 4[e] série, t. I, p. 445. — *Covelle,* Livre des Bourg., p. 38. *A. Choisy.*

Sonnenberg, s. Sunnenberg.

Sonnenschein, Joh. *Valentin*, Zeichenlehrer, Bildhauer, Modelleur und Stuccator, wurde 1749 in Ludwigsburg geboren. Schon im 9. Lebensjahre wurde der talentvolle Knabe zu seiner Ausbildung nach Stuttgart geschickt, wo er Schüler der herzoglichen Akademie der Künste und des Bildhauers Joh. Wilh. Beyer wurde. Als junger Mann trat er in die Dienste des Herzogs und wurde für die Erstellung von Stuccaturen, Ornamenten und Reliefs der herzoglichen Bauten, besonders der Solitude verwendet. 1775 begab sich S. nach Zürich, wo er für die 1763 im Schoren bei Bendlikon errichtete Porzellanfabrik modellierte. Am 10. Mai 1779 wählte ihn die Berner Schulbehörde mit einer jährlichen Besoldung von 400 Kronen zum Professor des akademischen Zeichnens an der Litterarschule und der neuerrichteten Kunstschule in Bern. Neben dem Unterricht entwickelte S. eine lebhafte Thätigkeit als Bildhauer und Modelleur. Er schilderte sie in einem zu Anfang 1799 an den helvetischen Minister Stapfer gerichteten Brief mit folgenden Worten: „Als Bildhauer verfertige ich aus Mangel an Gelegenheit, das Studium meiner Kunst in Marmor zu zeigen, Gruppen von kleinen Figuren eigener Komposition in Thon modelliert. Bald ist ihr Gegenstand die Fabel, bald die wahre Geschichte, oder ich versuche in einzelnen Figuren mein Ideal weiblicher Schönheit darzustellen. In Zürich sind Proben meiner Kenntnisse, Bilder in Metall zu gießen. An gleichem Ort habe ich Beweise gegeben, daß ich in geschmackvoller Verzierung des Innern der Gebäude kein Fremdling seye. Zeit meines Aufenthalts zu Bern habe ich mich viel mit Portraitbusten, Lebengröße, in Thon modelliert, abgegeben.“

Nach der Neuorganisation der Akademie und der untern Schulen 1805 wurde S. am 8. Mai mit einer Besoldung von 1000 Fr. (400 Kronen) als Lehrer der akademischen Zeichnung am Gymnasium und an der Schule gewählt, und als auf den 1. April 1810 eine höhere akademische Zeichenschule eröffnet wurde, übernahm S. auch da den Unterricht in seinem Fache, wofür ihm jährliche Gratifikationen von 200 Fr. zuerkannt wurden. S.s Erfolge waren derart, daß schon

im Nov. 1811 die Kuratel an einzelne Schüler Medaillen und Gratifikationen erteilen konnte. Am 27. Jan. 1815 wurde dem verdienten Professor wegen Kränklichkeit und hohen Alters auf sein Begehren die Entlassung auf Ostern gewährt mit einem Jahresgehalte von 300 Fr. Am 30. April 1822 wurde ihm eine akademische Medaille im Werte von 4 Dukaten zu teil für die Aufstellung von gekauften Gipsabgüssen im Antikensaal. Dem akademischen Kunstkomitee, dessen Mitglied er schon bei der Gründung im März 1810 wurde, gehörte er bis zum Tode an, der am 22. Sept. 1828 in Bern erfolgte. Der Schwiegersohn S.s, Joh. Nepomuk v. Schmiel von Aarau, Ratsherr und eidg. Oberst, schenkte für den Antikensaal die Büste des Schwiegervaters und eine Nachbildung des Triumphbogens Konstantins. Das bernische Kunstmuseum besitzt eine größere Anzahl von Arbeiten S.s, nämlich an mythologischen Gruppen: Cephalus und Procris, Ariadne, eine liegende Venus; an historischen Gruppen: Tell mit Weib und Kind, Winkelried, die Schlachten am Donnerbühl und bei Laupen, in Hochrelief; an Porträtgruppen: eine Familie von sechs Personen, die sich um das Bild des Großvaters schart; letzteres wiederholt in einem Hochrelief, das einen alten, gebückt an einem Tische lesenden Herrn im Hauskleide darstellt (reprod. in den Berner Kunstdenkmälern I); ein Herr im Hauskleide mit einem Knaben, zirka 1780; eine Kopie des Nahl'schen Grabmals in Hindelbank; an Büsten: eine Dame mittlern Alters in reicher Frisur und ein alter Herr in Perücke, beide lebensgroß; eine alte Dame in Haube und Schleier in $^1/_3$ Lebensgröße; ferner ein bernischer Schultheiß in Amtstracht (N. F. v. Steiger?), sitzend, und die Porträtfigur eines frühverstorbenen Herrn Abr. Carl Brunner. Eine Büste Albrecht Hallers befindet sich im Universitätsarchiv; sie hat leider einen insipiden Gesichtsausdruck. S.s Kunst zeigt sich am liebenswürdigsten in den Familiengruppen mit den weichen Formen der Figuren.

Die Kataloge der Berner Kunstausstellungen von 1804—1827 weisen folgende Werke des Künstlers auf: 1804: Triumphbogen des Konstantin, Grabmal in Hindelbank, „Minerva", „Der zürnende Achill", „Ganymed", zwei Trauergruppen, Haller-Büste, Büste des Joh. Nikl. Tschiffeli; 1810: „Wilhelm Tell", „Diana", „Berner Alpenhirt, wie er sein im Grase schlafendes Kind betrachtet", Trauergruppe von zwei Figuren; 1818: Büste (Selbstbildnis), Gruppe von Cephalus und Procris, „Amor und Psyche"; 1824: „Venus, die ihr nasses Gewand von sich wirft"; „Entführung der Europa." 1804 stellte S. ein Bild seiner Tochter *Süsette* aus, die am 1. Febr. 1795 im Alter von 16 Jahren gestorben war und von welcher zwei Oelbilder an eben derselben Ausstellung figurierten: „Frau v. Berlepsch" und „Kopf eines alten Mannes."

H. Kasser in Bern. Kstdenkm., Lfg. 1 (1902). — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 1679. — Cottas Kstbl. 1834—1841. — *Nagler*, K.-Lex. XVII, p. 71. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 567. — *Seubert*, K.-Lex. III, p. 336. — *Singer*, K.-Lex. IV, p. 308. — „Die Schweiz" IX, 1905, p. 12. — Bericht Gruppe 38, „Alte Kst.", Zürich 1883, p. 15. — *Haag*, Die Hohen Schulen zu Bern, p. 167, 171, 225, 264. — *Weese*, Die Bildnisse Albr. v. Hallers, p. 95, 100 ff., 227, 238 f. — Material im Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Sontheim, s. Soltheim.

Sonvico, M. Alexus Joannis de Sanvito (Sonvico im tessin. Bez. Lugano), Steinmetzmeister. Er unterschrieb mit 18 andern lombardischen Meistern das Uebereinkommen vom 5. Dez. 1473 mit den Sieneser Steinmetzen betreffend die Innehaltung der Statuten der Arte della Pietra (Steinmetzenzunft) von Siena.

Gaetano Milanesi, Docum. per la storia dell' arte senese I, p. 126—129. *E. Reinhart.*

Sonvico, Cristoforo da, Architekt, aus Sonvico im tessin. Bez. Lugano. Er weilte 1476 in Chiaravalle.

Bertolotti, Boll. stor. v. 1885, p. 6. — *Ders.*, Art. svizz. in Roma, p. XIV u. 6. *C. Brun.*

Sonvico, Domenico di Pietro da, s. Sonvico, Pietro di Magistro Stefano da.

Sonvico, Maestro Giovanni di Beltramo da, und Sonvico (Sanvito), Maestro Matteo da, beide wohl aus Sonvico im tessin. Bez. Lugano stammend, werden am 5. Dez. 1473 in Siena bei Anlaß einer Uebereinkunft betreffend Abgaben zwischen sienesischen und lombardischen Kunstarbeitern genannt.

Merzario, Maestri comac. I, p. 219. *E. Reinhart.*

Sonvico, Guglielmo di Andrea da, von Sonvico im tessin. Bez. Lugano. Als „maestro di Pietra" in Siena ansässig, unterschrieb er mit seinen Kollegen aus der Lombardei vor einem Notar das Instrument vom 17. Juli 1473, demzufolge die Streitigkeiten beendigt wurden, in die damals die Lombarden mit den Meistern aus Siena verwickelt waren.

Merzario, Maestri comac. I, p. 220. *C. Brun.*

Sonvico, Martino da, der Sohn des magister *Pietro de S.*, aus Sonvico im tessin. Bez. Lugano; wie sein Vater und *Domenico de S.* im 15. Jahrh. im Dienste der Republik Siena. Er machte am 11. Okt. 1498 sein Testament und verfügte seine Beerdigung „in loco sepulture hospitalis sancte Marie de la Scala", gegenüber dem Dom. Dem Bischof von Como hinterließ er 5 soldi „pro omni sua canonica portione, mandans quod plus de bonis suis habere non possit." In seinem

Heimatorte bedachte er die Kirche von San Giovanni mit 10 Golddukaten, die von San Martino mit 3 und die von San Pietro mit 4 Dukaten. Dem Domenico da Sonvico testierte er 4 Dukaten unter der Bedingung einer Wallfahrt nach Sta. Maria di Loreto.

Boll. stor. v. 1882, p. 273; v. 1906, p. 15. *C. Brun.*

Sonvico, Matteo da, s. Sonvico, Giov. di Beltramo da.

Sonvico, Pietro di Magistro Stefano da, Architekt des 15. Jahrh.s, aus Sonvico im tessin. Bez. Lugano, der Sohn des Stefano da Sonvico. 1471 hatte die Republik Siena die Konstruktion der Schleusenanlagen eines Sees an verschiedene lombardische Meister vergeben, zu denen auch der genannte Kriegsingenieur aus der Valle di Lugano gehörte. Da mit dem empfangenen Lohn für die Arbeit *Matteo di Maestro Jacomo da Muzzano* (im heutigen Bez. Lugano) auf und davon gegangen war, legten seine Genossen, indem sie, mit einem Empfehlungsbrief der Republik vom 6. Juni 1471 an den Duca Galeazzo Maria Sforza versehen, Pietro di Stefano und *Domenico di Pietro* aus Sonvico nach Mailand sandten, durch sie persönlich beim Herzog gegen Matteo di Jacomo, ihren treulosen Landsmann, Verwahrung ein. Der Betrag, den sie zurückforderten, belief sich auf 200 Dukaten.

Boll. stor. v. 1882, p. 273. *C. Brun.*

Sooller, s. Soller.

Sordet-Boissonnas, *Caroline*-Sophie, peintre, née à Genève le 6 nov. 1859, fille du photographe Henri B., a fait ses études dans les écoles d'art de sa ville natale et chez M. Ravel; elle s'est consacrée aux portraits en pastel et a obtenu dans ce genre la faveur du public, tout particulièrement pour les portraits d'enfants. Ses peintures ont figuré aux expositions de Genève en 1893, 1895, 1896, 1898, 1900, 1901, 1907, à celles de Bâle, de Lausanne et de Lyon où elle obtint, en 1897, une première mention, et à l'exposition permanente de l'Athénée. Par le fait de leurs sujets, elles sont dispersées dans les familles des modèles. *A. Choisy.*

Sordet, Eugène, peintre, né à Genève le 7 juillet 1836, élève de Calame, a fait des études de peinture dans les Alpes et en Écosse et s'est consacré presque exclusivement aux paysages des montagnes et des lacs de la Suisse. Il a participé aux expositions genevoises de 1857 à 1882 et encore en 1896 à l'Exposition nationale. Ses peintures se trouvent chez des particuliers en Suisse, en Angleterre et en Russie. Le Musée Ariana possède une „Vue prise au-dessus du Glacier du Rhône.“ S., qui est un patineur émérite, a publié en 1873 un Manuel du patineur avec figures, très apprécié des spécialistes.

Cat. spéc. Expos. nat. Suisse 1896, groupe XXIV, p. 27 („Paysage alpestre“; „Genève et le lac“). *A. Choisy.*

Soret, Nicolas, peintre en émail et en miniature, né à Genève le 28 janv. 1759, mort le 30 nov. 1830. Après avoir fait un apprentissage d'horloger, il se voua à la peinture et reçut ses premières leçons de sa belle-mère, puis d'un autre maître et travailla avec assiduité jusqu'à la révolution de 1782, à laquelle sa famille prit une part active. Le rétablissement de l'ancien gouvernement l'obligea à émigrer; il se rendit à Londres, puis en Irlande et revint au bout de deux ans à Genève, qu'il quitta de nouveau pour aller à St-Pétersbourg, où les recommandations de la famille Duval lui valurent des commandes de l'impératrice. Après un retour à Genève où il s'associa avec un autre peintre, son mariage avec Mlle Jeanne Duval en 1792 le ramena dans la capitale de la Russie; il y acquit une belle position et exécuta de nombreux travaux pour Catherine II: portraits et médaillons imitant des camées. La maladie le contraignit vers 1799 à rentrer définitivement dans sa patrie; il fit partie du Conseil Représentatif dès 1814.

Plusieurs des œuvres de S. sont conservées dans sa famille: portraits de Catherine II, de Paul Ier et de lui-même. On cite aussi ceux de Charles Bonnet, de Mme Soret, sa belle-mère, du roi de Suède, du duc de Sudermanie, de l'Arioste et du connétable de Bourbon.

Rigaud, Rens., p. 265. — *A. Blondel,* Nicolas Soret-Duval, dans Nos Anc. et leurs œuvres, 1907, p. 25. — *Galiffe,* Notices généal., IV (2e éd.), p. 334. *A. Choisy.*

Sottilius, Nicola, s. Subtilis.

Soubairan, Jean-Louis, orfèvre, élève de l'école de dessin de F. Picot, fut reçu à la maîtrise le 5 nov. 1764, ayant fait pour chef-d'œuvre „une boucle d'oreille en faux, que l'on a trouvée admirable.“ *A. Choisy.*

Soubeyran, Pierre, dessinateur et graveur, né à Genève le 6 nov. 1709, mort le 12 avril 1775, était fils d'un serrurier de Sauve en Languedoc, réfugié pour cause de religion, et fut destiné à suivre la profession paternelle, mais il dut abandonner ce travail, qui ne convenait pas à sa santé délicate. Gardelle l'aîné, ayant remarqué son goût pour le dessin, l'encouragea et lui donna quelques leçons, puis le professeur et syndic Burlamacchi qui aimait les beaux-arts et protégeait les artistes l'envoya à Paris avec de bonnes recommandations. D'après Nagler, S. aurait été l'élève de G.-F. Schmidt; il ne tarda pas à devenir un habile dessinateur et compta parmi les premiers graveurs de la capitale.

Senebier rapporte que Réaumur faisait un cas particulier de son esprit éclairé et de ses connaissances étendues et, après avoir expérimenté son talent, le fit choisir comme graveur de l'Académie royale des sciences. Du séjour de S. à Paris datent presque tous ses travaux de gravure: plusieurs petits livres de paysages d'après divers maîtres, quelques planches isolées, dont la meilleure est „La belle villageoise", d'après Boucher, et un grand nombre de vignettes, généralement d'après Cochin, pour l'ornementation d'ouvrages de tous genres. La Société des Arts en possède un important recueil en plusieurs états, formé par l'auteur lui-même. Il avait entrepris de graver les tableaux de Le Sueur qui se trouvaient à l'église des Chartreux de Paris et en avait déjà exécuté deux planches, mais il renonça à ce projet et vendit au duc de Richmond les dessins qu'il avait faits dans ce but.

A Genève, le gouvernement songeait depuis longtemps à établir une classe publique de dessin pour perfectionner la préparation des futurs ouvriers ou artistes, comme l'on disait alors; la fondation en avait même été décidée en principe en 1732, mais retardée faute d'un maître capable de la diriger; enfin, en 1748, un appel fut adressé à S., qui, sacrifiant sa fortune et son ambition à sa patrie, répondit favorablement. L'école ne s'ouvrit, toutefois, que le 7 juin 1751; elle devait compter une trentaine d'élèves genevois et âgés d'au moins onze ans et comporter vingt heures de leçons par semaine. L'enseignement était borné au dessin géométrique et à la copie de modèles graphiques. Le traitement du directeur était de 800 livres, avec la charge de fournir la salle et les modèles. Les industriels profitèrent avec empressement de la nouvelle création, et de nombreux élèves s'inscrivirent à cette école, dont Senebier remarque l'heureuse influence dans les ouvrages qui se sont faits depuis à Genève. S. se consacra avec ardeur à ses fonctions; il composa un mémoire sur le genre d'éducation artistique qui convenait à Genève et entreprit un ouvrage sur la perspective, qui est malheureusement resté inachevé. Les succès de son enseignement se répandirent au dehors et les autorités de Zurich lui firent demander un mémoire pour l'établissement dans cette ville d'une école de dessin; ses plans furent goûtés et suivis. En témoignage de reconnaissance publique, il fut admis à la bourgeoisie de Genève le 4 mai 1770 „gratis, pour bonnes considérations."

S. s'était occupé de chimie et avait tenté de perfectionner les essais de Gautier Dagoty pour des estampes aux crayons de couleurs. Il s'intéressa aussi à l'architecture et fournit les plans de diverses constructions, entre autres un projet pour la reconstruction de la façade de S^t-Pierre. M. A. Magnin lui attribue les plans de presque toutes les belles maisons qui se construisirent dans la haute ville et à la campagne à son époque. D'après une pièce de vers parue dans le Journal helvétique, S. aurait aussi fait de la peinture, notamment des portraits, mais nous ne connaissons aucun tableau de lui. Il avait épousé M^lle Andrienne Flournoy, dont il n'eut pas d'enfants. La Société des Arts avait reçu en 1823 un portrait de S. au pastel, dont le sort actuel est inconnu. C'est à tort que Nagler indique le mémoire de S. comme ayant été traduit par Füßli dans ses Vies des meilleurs peintres suisses.

Catalogue des gravures de S.

1) „Livre de paysages dessinés par différens grands maîtres et gravés par Soubeyran. A Paris, chez Roguié, ruë S. Jacques, au Boisseau d'Or. Avec privilège du Roy." Titre et 7 planches d'après Poussin (n° 2), Vannude (n^os 3 et 5), Vesevres (n° 4), Forest (n° 6), Chaufourier (n° 7) et Callot (sans n°), oblong.
2) „Livre de paysages inventés par Vannude (n^os 2 à 5) et Vescure (n^os 6 et 7), gravés par Soubeyran. A Paris, chez Odieuvre, m^d d'estampes, quai de l'École, vis-à-vis la Samaritaine, à la belle Image. C. P. R." Titre et 6 planches, oblong.
3) „Livre de paysages inventés par Vanvelde et gravés par Soubeyran. 1737. A Paris, chez Chevreau, ruë S. Jacques, aux 2 Piliers d'Or. Avec privilège du Roy." Titre et 6 planches, oblong.
4) „Suite de six paysages d'après les esquisses de Lucas van Uden. Vanude inv. Soubeyran fec. Paris, chez Chereau." In-8°.
5) Frontispice d'après Bouchardon pour la „Description des fêtes données par la ville de Paris à l'occasion du mariage de M^me Louise-Élisabeth de France et de dom Philippe, infant et grand amiral d'Espagne." Paris, 1740.
6) Portrait de Joseph Olivet et dédicace au Dauphin. 1740.
7) Frontispice et fleuron pour „Dulacq, Mécanisme de l'artillerie." Paris, 1741.
8) Fleuron d'après Cochin pour „Deidier, Mécanique générale." Paris, 1741.
9) „Petrus Magnus, Russ. Imper. Pater Patriae", d'après Caravac, figure à mi-corps. 1743. Gr.-in-fol.
10) Trois vignettes d'après Abraham Bosse pour son ouvrage „De la manière de graver à l'eau-forte et au burin." Paris, 1745, p. 49, 97 et 129.
11) Frontispice, 4 vignettes et 4 culs de lampe d'après Delamonce pour „Pope, Essai sur l'homme, trad. franç. en prose par S.(ilhouette), avec l'orig. anglois." Lausanne et Genève, 1745. Nouv. éd. 1762.
12) Vignettes et culs de lampe d'après Cochin pour „Hénault, Nouvel abrégé chronologique de l'histoire de France", 2^e éd., Paris, 1746.
13) Connoissance des temps, vignette composée et gravée par Soubeyran. 1747.
14) Vignette d'après Cochin fils pour „Hénault, François II, tragédie en prose." Paris, 1747.
15) Vignettes d'après Cochin fils pour „Frézier, Traité des feux d'artifice." Paris, 1747.

16) Frontispice et 3 vignettes d'après Delamonce pour „Loys de Bochat, Mémoires critiques sur divers points de l'histoire ancienne de la Suisse." Lausanne, 1747—1749. 3 vol.
17) Vignettes et culs de lampe d'après Cochin pour le tome I de „Chastenet de Puységur, L'art de la guerre par principes et par règles." Paris, 1748.
18) Planches de „Réaumur, L'art de faire éclore et élever en toute saison des oiseaux domestiques par le moyen de la chaleur." Paris, 1749. 2 vol. Senebier attribue une au moins de ces planches à S.
19) En-tête et cul de lampe pour „Jeaurat, Traité de perspective à l'usage des artistes." Paris, 1750. Cet ouvrage contient en outre un en-tête gravé par Ingram d'après Soubeyran.
20) Frontispice et vignette d'après Bouchardon pour le tome I de „Mariette, Traité des pierres gravées." Paris, 1750. Nagler attribue à S. la gravure de la plupart des planches de cet ouvrage, qui serait due suivant Cohen au comte de Caylus.
21) „Ambassades envoyées des extrémités de la terre." Pl. 15 de „La grande galerie de Versailles et les deux salons, peints par Le Brun et dessinés par J.-B. Massé." Paris, 1752. In-fol.
22) Vingt-quatre petites pièces avec officiers au service du roi de la fève, d'après Abraham Bosse, avec 4 vers français sous chaque dessin. Une planche in-fol.
23) Huit vignettes sur la préparation du chanvre, composées et gravées par Soubeyran.
24) „La belle villageoise", d'après Boucher. Gr. in-fol. C'est probablement la gravure intitulée par Senebier „La bonne ménagère."
25) „L'Amour et Psyché." Double fol.
26) „Iris et l'Amour," d'après C. Natoire. Pet. in-4.
27) „Gottfr. Wilh. von Leibnitz." Pet. in-fol.
28) „Saint-Paul à Éphèse", d'après Le Sueur.
29) „La conversion de Saint-Bruno." „Raymond Diocrès répondant après sa mort", d'après Le Sueur. 2 pièces gr. in-fol.
30) „Choc de cavalerie", d'après une esquisse de H. Verschuring pour l'œuvre gravé de Basan.
31) Deux paysages avec cabanes d'après H. Verschuring.
32) „Bataille de Fontenoi", d'après Cochin fils.
33) „La religion au ciel", d'après Cochin fils.
34) „Armes du dauphin tenues par la mort", d'après Cochin fils (probablement le même que le n° 6).
35) Élévation du portique coté C vu à 65 pieds de distance.
36) Deux planches représentant des scènes d'Indiens.
37) Repas de Turcs avec deux Européens.
38) La peinture baillonnée en lutte aux critiques.
39) Animaux divers, t. III, n° V. — Oiseaux à long cou d'Afrique, t. III, n° VII.

Senebier, Hist. litt. de Genève, III, p. 318. — *Leu*, Helvet. Lex., XVII, p. 372. — *Holzhalb*, Suppl. zu Leus Lex., V., p. 554. — *Nagler*, K.-Lex., XVII, p. 87. — *Rigaud*, Rens., p. 94 et 143. — *Haag*, La France protestante, IX, p. 292. — *Montet*, Dict., II, p. 530. — *Füßli*, K.-Lex., I, p. 635. — *Müller*, K.-Lex., III, p. 570. — Biogr. univ., XXXIX, p. 658. — Nouv. Biogr. gén., XLIV, p. 215. — *Huber*, Handb. f. Kstliebhaber, VIII. — Kstbl. Cotta, 1838, p. 157. — Journ. helvét., déc. 1753, p. 578. — *Cohen*, Guide de l'amateur de livres à gravures du XVIII^e s., 5^e éd., 1887. — *Crottet*, Suppl. au dit, 1890, p. 52. — *Rogers*, Collection of prints in imitation of drawing, Londres, 1778, II, p. 184—187. — Archives de l'art franç., Doc. II, 1852/53, p. 60 et 61. — *Rivoire*, Bibliogr. hist. de Genève au XVIII^e s., I, n° 573. — *Bourcard*, Les estampes du XVIII^e s., Éc. franç., Paris, 1885, p. 71 et 128. — *Covelle*, Livre des Bourg., p. 443. — Nos Anc. et leurs œuvres, 1901, p. 55, 59; 1905, p. 7. — Proc.-verb. des séances ann. de la Soc. des Arts, V, p. 128. — Rens. de M. *C. Brun*. — *Larousse*, Grand dict. univ. du XIX^e s., XIV, p. 906. — *Mariette*, Abecedario. — *A. Magnin*, Notice sur le relief du vieux Genève. — Bull. Soc. hist. de Genève, III, p. 150 et ss. *A. Choisy.*

Soulier, Joseph, s. Solier.

Soullier, Élie, orfèvre, né à Genève le 24 avril 1739, mort le 31 août 1789, fut reçu à la maîtrise le 25 févr. 1764, ayant fait pour chef-d'œuvre „une paire de boucles d'oreilles à double entourage fort propre." *A. Choisy.*

Soutter, Jean-Jacques, peintre en émail, né à Genève le 28 sept. 1765, mort le 19 juillet 1840, se distingua dans sa profession. Il exposa en 1832 quatre émaux, portraits de Molière, d'après Mignard, de la duchesse de Berry, d'après Duchêne, de M^me *** et de Napoléon I^er, d'après Isabey, qu'il légua plus tard à la Société des Arts et qui sont déposés actuellement au Musée Rath. Molinier qui l'appelle J.-G. S. dit qu'il se rendit à Paris après la réunion de Genève à la France et qu'il peignit des copies de Petitot.

Rigaud, Rens., p. 265. — *Molinier*, Dict. des émailleurs, p. 85. — Proc.-verb. des séances ann. de la Soc. des Arts, 1840, p. 55. — Cat. du Mus. Rath, Genève 1906, p. 130/31, 177. *A. Choisy.*

Soutter, Louis, né à Morges le 4 juin 1871, commença des études d'ingénieur à la faculté technique de Lausanne; puis il fit un apprentissage d'architecte chez L. Viollier à Genève. Remarquablement doué pour tous les arts, mais plus particulièrement peut-être pour la musique, il abandonna l'architecture pour s'en aller à Bruxelles étudier le violon chez Ysaïe, dont il fut à la fois l'élève et l'hôte pendant plusieurs semestres. Cependant, la musique exerçant une influence fâcheuse sur son système nerveux, il quitta Bruxelles en 1894 et revint à Lausanne avec l'intention de se vouer définitivement aux arts du dessin. Il y reçut des leçons et des conseils de Ch. Koëlla, puis s'en fut à Genève et Paris continuer ses nouvelles études. De là, il fut appelé à Colorado-City (États-Unis d'Amérique) pour prendre la direction d'une école d'art nouvellement instituée.

S. est un artiste délicat, inventif et original sans recherches. Il a fait de l'illustration, des affiches, de l'aquarelle et a exposé un portrait de femme remarqué au Salon national suisse de 1903 à Lausanne.

Rens. pers. et famille. *Ch. Koëlla.*

Soutter, s. auch Sautter, Suter, Sutter.

Soux, David, orfèvre, né à Genève le 9 mai 1661, était éabli à Londres dès 1703. *A. Choisy.*

Späni, Dominik, Maler, geb. am 1. Aug. 1811 in Arth im Kanton Schwyz, der Sohn des Johann Thomas S. und der Maria Franziska Häusler. Er lernte die Anfangsgründe seiner Kunst bei Maler Kaspar Moos in Zug, widmete sich speziell dem Porträtfach und zog als wandernder Künstler, Porträts malend, viele Jahre lang in allen Teilen der Schweiz herum. Die Porträts aus seiner Jugendzeit sind oft recht gut; später verfiel er handwerksmäßiger Schnellmalerei. Eine seiner besten Arbeiten, das Porträt einer unbekannten Frau „im 23ten Jahr", gemalt 1839, befindet sich bei Hrn. Staatsarchivar Alois Dettling in Seewen.

S. war seit dem 2. Juli 1832 mit Maria Theresia Gutersohn verehelicht und starb am 7. Mai 1896 in Arth, als Zeichenlehrer an der dortigen Sekundarschule. *M. Dettling.*

Spaerlin (Sperli), Marx, Glockengießer, in Basel. Er goß folgende Glocken: *a.* Allein: 1568 die sog. Heinrichsglocke im Münster in Basel und für Ormalingen 1; 1571 für Muttenz 1. *b.* Mit Sebald Hofmann: 1584 für Sissach 1.

Nüscheler, Glockenb., Msc. — Argovia XXIII, p. 70; XXX, p. 118. — Blätter z. Heimatkunde von Baselland III, p. 23, 27. *Moriz Sutermeister.*

Spaerlin, s. auch Sperli.

Spätin, Conrad, Werkmeister, in Solothurn, übernahm, laut Vertrag mit dem Rath der Stadt, 1476 den Bau des neuen Rathauses, bezw. den Umbau einer ältern Anlage, des „Armbrusters Huus."

Rahn, Mittelalt. Kstdenkm. d. Kts. Solothurn, p. 185. *F. O. Pestalozzi.*

Spailter, (?), Glockengießer, in Schaffhausen. Er goß 1478 mehrere Glocken für Sulgen.

Sulzberger, Thurg. Beitr. 1872, p. 100. — *Nüscheler*, Glocken des Kts. Schaffh., p. 42. *Moriz Sutermeister.*

Spaltysen, Ambrosius, Maler, wurde 1524 Bürger von Luzern, wo er von 1506—1539 nachweisbar ist.

Schneller, Luz. Lukasbrudersch. — *v. Liebenau*, Hans Holbein d. j., Luz. 1888, p. 126. — Geschichtsfrd. XVII, p. 243. *Franz Heinemann.*

Spampani, *Joseph*-Vincent-Louis, peintre-décorateur, né à Livourne vers 1768, mort à Genève le 31 déc. 1828, fut peut-être amené dans cette ville vers 1825 par M. Mirabaud-Amat, banquier établi à Milan où il possédait une belle maison, et qui avait fait travailler S. A Genève, S. décora divers intérieurs de maisons; il peignit des décors remarquables pour le théâtre et avec son compatriote Soldaini tous les plafonds du palais Eynard. Il donna à la loterie pour les Grecs, en 1826, deux gouaches représentant des vues antiques et une vue idéale du monument érigé aux victimes de l'Escalade, vue qui a été lithographiée d'après un dessin de J.-A. Glardon. La maladie et la mort l'empêchèrent de donner un cours de peinture appliquée à l'ornement des habitations qu'il avait offert gratuitement à la Société des Arts. Les travaux de S. décidèrent la vocation de J.-J. Dériaz, mais contrairement à ce qui a été dit, il ne l'eut pas pour élève.

Proc.-verb. des séances ann. de la Soc. des Arts, 1828, p. 191; 1829, p. 234; 1891, p. 124. — *J. Clavel*, Archives genev., n° 15, p. 256. — *Magnin*, Notice sur le relief du vieux Genève, p. 35. — Nos Anc. et leurs œuvres, 1905, p. 17. — *Rigaud*, Rens., p. 353. *A. Choisy.*

Spath, Zeichner, im 18. Jahrh., im Kanton Thurgau. Von ihm rührt eine Ansicht des bei dem Orte gleichen Namens westlich von Konstanz am Einfluß des Rheins in den Untersee gelegenen Schlosses Gottlieben her, die den ältern Bestand des Schlosses wiedergibt und von Hauer gestochen ist. Der Stich („Gottlieben. Château etc., dessiné d'après nature..."), von dem das Schloß ein Exemplar besitzt, dürfte aus dem Ende des 18. Jahrh.s sein. Ist Spath identisch mit *J. F. Speth*, dem Herausgeber der „Beschreibung etc. der Stadt Constantz" von 1733?

Rahn, Mittelalt. Arch.- u. Kstdenkm. des Thurgaus. Frauenfeld, 1899, p. 168, 173. *C. Brun.*

Spazio, Giovanni, Architekt des 16. Jahrh.s, der Sohn des Jacopo S., aus dem Val Intelvi. Er war der eigentliche Schöpfer des Belvedere der Königin Anna in Prag, das zwischen 1534 und 1558 im schönsten italienischen Renaissancestil auf Veranlassung des Kaisers Ferdinand I. erbaut wurde. Aus seiner Familie gingen noch andere Künstler hervor, die im Dienste der Habsburger standen.

Boito, Arte ital. decorat. VIII, Nr. 3, 1899. — Boll. stor. v. 1903, p. 59. *C. Brun.*

Speck, Johannes, Stückgießer, aus Straßburg, der in Basel zur Zufriedenheit der Auftraggeber Stücke gegossen hatte, traf im Febr. 1657 in Bern ein, um hier seine Dienste anzubieten. Er wurde auf später vertröstet. Im April 1659 wurde ihm aufgetragen, zwei Stücke zur Probe zu gießen, und am 29. Aug. 1659 nahm ihn der Rat von Bern für ein Jahr als Büchsenmeister in Dienst. Er sollte zehn Burger im Schießen unterrichten und die Aufträge des Zeugherrn ausführen. Er goß auch zwei Zwölfpfünderstücke. Da er ohne seine Schuld bis im Nov. 1660 nichts Fruchtbares geleistet hatte, wurde er beurlaubt und erhielt am 18. Jan. 1661 die Schlußzahlung. Im Juli 1663 hatte er einen Urlaub verlangt, um im Wallis einen Glockenguß vorzunehmen.

Bern. Kriegsratsmanuale, p. 11 u. 12. — Polizeibuch VII, p. 22. *H. Türler.*

Speck, Karl Joseph, Vater, und Karl Joseph, Sohn, von Zug, jener geb. am 14. März 1729 und gest. am 24. März 1798, dieser geb. am 19. März 1758 und gest. am 2. Dez. 1818, waren beide Maler. Der Vater kam 1743 auf drei Jahre zum Maler Karl Jos. Keiser (s. d.) in die Lehre, dann auf kurze Zeit zu weiterer Ausbildung nach Paris, hierauf nach Rom, wo er mit Paul Ant. Brandenberg, der mit ihm die Lehrzeit bei Keiser durchgemacht hatte, zusammentraf. Rom mußte er aber wegen Krankheit bald verlassen; er ließ sich dann dauernd zur Berufsausübung in Zug nieder. Nachdem der Vater den gleichnamigen Sohn in der Malkunst unterrichtet, zog dieser zu besserer Ausbildung nach Besançon zum berühmten Nidwaldner Maler Joh. Melchior Wyrsch, mußte aber wegen Dürftigkeit dessen Unterricht bald missen und sich heimbegeben, wo er von nun an, gemeinsam mit dem Vater, Altarbilder, Plafondgemälde u. dgl., auch Porträts malte. Selbständige Arbeiten des Sohnes, der ganz erheblich hinter den Leistungen des Vaters zurückstand, sind nicht bekannt. Zeitgenossen erwähnen als Vater S.s beste Arbeit das Plafondfresco in der Kapelle Gubel bei Menzingen, die Schlacht vom 24. Okt. 1531 darstellend. Beim Brande, der am 14. Okt. 1780 die Kapelle einäscherte, ging das Gemälde zu grunde. Für die Kirche Sattel malte Vater S. zwei Altar- und die Plafondbilder. Zu den in der St. Michaelskirche in Zug aufgestellten Epitaphien von Propst Wikart (1758), Dekan Landtwing und Dekan Heß malte Vater S. die Porträts; bei den zwei letztern half auch der Sohn mit, ebenso bei dem für die alte St. Michaelskirche bestimmten und 1793 gemalten Kreuzaltarbilde. Von Vater S.s Porträts sind zwei, im Besitze von Handelsmann Viktor Luthiger in Zug befindliche und im dortigen Museum deponierte, bekannt, die des Stadtschreibers P. Philipp Landtwing und seiner Frau. Diese Leistungen weisen dem Maler keinen bessern Platz im Kreise der Porträtisten an, wie sich denn überhaupt die normale Bethätigung der S. in der Richtlinie zwischen Handwerk und Kunst vorwärts bewegt.

K. Moos, Aufzeichnungen über Zuger Maler 1785 bis 1795. — *A. Weber*, Mus. Zug, p. 70. — Mitt. von Handelsmann *V. Luthiger*. *A. Weber.*

Specker-Gonzenbach, Barbara Elisabeth, Maler-Dilettantin, von St. Gallen, geb. am 6. Febr. 1774, gest. am 19. Juli 1825 in Ueberlingen, wo sie infolge eines Schlaganfalls zu einer Badekur weilte. Auf der Kunstausstellung in St. Gallen 1825 waren von ihr zwei Arbeiten, ein „Belisar" in brauner Tusche und „Lodona, ein schlafendes Frauenzimmer", nach Manier der farbigen Kupferstiche in Aquarell gemalt, ausgestellt.

Hartmann, Kstgesch., p. 369. — Stemmatologia Sangallensis. — Kat. Kstausst. St. Gallen 1825. *T. Schieß.*

Specker, Klemens, Kalligraph und Zeichner, Kustos in Königsfelden, kopierte 1479/80 die östreichische Chronik von G. Hagen (oder Johann Saffner). Sie enthält viele Wappen und 35 kolorierte Federzeichnungen, worunter die Ermordung des Königs Albrecht und die Schlacht bei Sempach. Die Komposition beschränkt sich auf wenige Figuren; die Zeichnung ist primitiv und der Stil roh. Diese Bilderchronik findet sich in der Handschrift A 45 der Berner Stadtbibliothek.

Argovia XXX, p. 250. — *Zemp*, Schweiz. Bilderchron., p. 73. *E. Reinhart.*

Speich-Golay, M^me^ Mary, signe en art *Mary Golay*, peintre de fleurs et de portraits, née à Genève en 1869, épousa M. Gaston Speich. Elle étudia la peinture, la composition et la céramique à l'École des Arts décoratifs et à l'École municipale des beaux-arts de Genève, sous la direction de Joseph Mittey, de Frédéric Gillet et de M^me^ Gillet. L'artiste fit ensuite de nombreux séjours à Paris, Milan, Venise, Florence, Munich, etc. Elle exposa dès 1885 à l'Athénée, au Turnus, à l'exposition municipale de Genève, à Nice, Milan et Stoutgard; en 1896, elle envoya à l'Exposition nationale de Genève un paravent Louis XV qui reçut une médaille d'argent. Ses œuvres principales sont: portrait de l'auteur, grandeur nature; „Avalanche de roses"; „Abondance printannière"; „Doux sommeil", „Doux reveil", „Sommeil éternel"; trois académies, grandeur nature; de nombreux portraits et tableaux de fleurs, un grand nombre de travaux de céramique, de compositions décoratives et de genre destinées à la reproduction, des affiches artistiques pour des œuvres de bienfaisance, etc. Sans être aucunement exclusive, la préférence de l'artiste est pour les fleurs qu'elle traite avec une grande habileté. M^me^ S. a obtenu à Genève le prix d'excellence de l'École des Arts industriels pour la composition et la décoration et a été 18 fois médaillée. Elle réside à Genève.

Curric. vitae. *C. David.*

Speich, Matthias, Dessinateur für die Industrie, von Luchsingen im Kanton Glarus, geb. dort am 5. Febr. 1850, kam mit 16 Jahren nach Paris ins Atelier Gattiker, wo er Schüler seines Landsmanns Walter Blumer war (vgl. I, p. 160). Jahrelang übte er sich im Studium der Blumen nach der Natur in Zeichnung und Farbe mit Rücksicht auf industrielle Verwendung, speziell für Tapeten, Stickerei und Weberei. Zwischenhinein malte er in Oel vortreffliche Blumenstücke von korrektester Zeichnung und sonniger Beleuchtung, war aber zu bescheiden, um auszustellen. Er blieb unverheiratet und wohnte bis

an sein Ende im Winter in Paris, im Sommer in St. Leu im französischen Departement Seine et Oise, ununterbrochen und unermüdlich in seiner Stellung als Ornament- und Blumenzeichner für verschiedene Geschäfte thätig. Sein ganzes Denken ging in der Kunst auf, die er enthusiastisch liebte. Daneben war er ein origineller Kauz mit sehr selbständigem Kunsturteil. Nach vergeblichen Erholungsversuchen in seiner Heimat starb er in Paris im Frühjahr 1908. Die Gemäldesammlung von Glarus besitzt von ihm ein Aquarell „Phlox“ von 1898.

Autobiogr. Notizen. — Handschriftl. Mitt. von *Joh. Stauffacher.* — Nennungen in Glarner Zeitungen. *Ernst Buß.*

Speier, s. Speyr, Spier, Spir.

Speißegger, Alexander, Porträtmaler, von Schaffhausen, geb. am 10. Sept. 1750. Man weiß über seinen Lebenslauf weiter nichts, als daß er 1789 nach Morges zog. Ende 1786 war er in Genf domiziliert, und 1798 ist er in Bern gestorben, wo er am 6. April 1796 die Erlaubnis erhalten hatte, mit seiner Frau zu wohnen. Im Aug. 1798 ließ er sich in Bern auf das Register der helvetischen Bürger setzen. Die von einem A. Speißegger gemalten und von J. H. Lips gestochenen Bildnisse von Heinrich Escher, von Joh. Heinr. Landolt, Reip. Turic. Consul und von Sal. Schinz, M. D., werden wohl ihm zuzuschreiben sein. Die Kupferstichsammlung des Eidg. Polytechnikums besitzt eine kleine Porträtzeichnung in Bleistift von 1770 „Marie Elis — Boerner, unsre Großmutter.“

Geneal. Reg. — Burgerkammerman. 1796 u. Helvet. Nat.-Reg. — Mitt. der HH. *Türler, Choisy* u. *F. O. Pestalozzi.* *Vogler.*

Speißegger, Georg Heinrich, Maler, von Schaffhausen, geb. am 24. Aug. 1774, arbeitete längere Zeit in Regensburg, war um 1825—1827 in Zürich niedergelassen und starb am 12. Okt. 1846 im Spital zu Schaffhausen. Der Veit'sche Katalog führt von ihm ein Porträt des Statthalters Escher von Zürich, des Erbauers des Waisenhauses, an, auf Kupfer „schön gemalt und sehr ähnlich“; die mit „Speißegger“ bezeichneten Bildnisse „Joh. Georg Müller“, gestochen von Eßlinger; „Joh. Jakob Heß, Antistes“, gestochen 1823 von L. Staub, und „Andreas Keller, Antistes“, lithographiert von Studer, dürften von ihm herrühren, ferner die von hübscher Staffage belebte Ansicht von Rathaus, Hauptwache und Gasthaus zum „Schwert“ in Zürich in Aquatinta, radiert von J. J. Sperli. Endlich besitzt der Kunstverein in Schaffhausen zwei angeblich von S. gemalte Bildnisse, Kopien in Oel nach Rembrandt (?). Weiteres ist nicht bekannt.

Geneal. Reg. — *Nagler,* K.-Lex. XVII, p. 129. — Krit. Verz. d. Sammlg. Veith, 1835. — Mitt. von *F. O. Pestalozzi.* *Vogler.*

Speißegger, Johann Konrad, Schreiner und Bildhauer, von Schaffhausen, geb. am 27. Sept. 1696, gest. am 5. Okt. 1781. Weiteres ist nicht bekannt.

Geneal. Reg. *Vogler.*

Speißegger, Johann Konrad, Orgelbauer, von Schaffhausen, geb. am 22. Aug. 1699, baute 1747 die Orgel im Franziskanerkloster zu Freiburg. Weitere Leistungen sind nicht bekannt. Er starb am 5. April 1781. Ein Sohn, *Johannes,* geb. 1728, ging als Orgelbauer nach Nordamerika.

Geneal. Reg. — *Rahn,* Anz. A.-K. 1883, p. 416. *Vogler.*

Speißegger, Paul, Holzschnitzer des 17./18. Jahrh.s, aus Schaffhausen. Er ist der Meister der geschnitzten Kästen in der Sakristei und des Chorgestühls in der Klosterkirche (von 1686) zu Obermarchthal (Prämonstratenserstift an der obern Donau), ward dort Konvertit und Laienbruder und hat wohl als solcher den Namen Paul angenommen, der sich in den Schaffhauser amtlichen Registern nicht findet.

H. Hansjakob, Verlassene Wege etc., 2. Aufl., 1902, p. 286 u. 289. — N. Z. Ztg. 1902, Beil. zu Nr. 213. *Vogler.*

Spengler, Zeichner des 18. Jahrh.s, „aus Schaffhausen gebürtig, war 1807 bey seinem Herumwandern zu Dresden angekommen, und anerbot sich durch den Dresdner-Anzeiger, Jahrg. 1807. S. 655, zum Silhouettiren“ (Füßli). Die Schaffhauser Register geben keine Auskunft.

Füßli, K.-Lex. II, p. 1694. *Vogler.*

Spengler, Abraham, Glasmaler, in Bern, der Bruder Jakobs II. und der Sohn Jakobs I., wurde in Bern am 5. Sept. 1692 getauft. 1635 lieferte er um 4 Kronen zwei Berner Wappen, welche die Stadt dem Wirte zum Bären an der Sense und dem Wirte zu Bätterkinden schenkte. 1639 war er Taufpate des ältesten Sohns des Glasmalers Hans Heinr. Laubscher I. in Biel. S. gelangte 1629 in den Großen Rat und saß in dieser Behörde bis zu seinem zwischen Ostern 1655 und Ostern 1656 erfolgten Tode. 1636 wurde er Böspfenniger, und von 1638—1644 war er Vogt zu Gottstatt. Er bewohnte das väterliche Haus Nr. 56 an der Gerechtigkeitsgasse.

Taufrodel, Osterbücher, Seckelmeisterrechn. von Bern. — N. Bern. Taschenb. f. 1900, p. 135. *H. Türler.*

Spengler, Conrad (Monogramm CS), Glasmaler, in Konstanz, aus der ersten Hälfte des 16. Jahrh.s, der Vater des folgenden. Von ihm ist eine gemalte Scheibe mit dem Allianzwappen des Laur. Zollikofer und der Dorothea v. Watt (Vadians Tochter) von 1544 bekannt. Außerdem

soll sich sein eigenes Wappen (Scheibe?) auf der Schießstätte in Konstanz befunden haben.

Kat. Vinc., Nr. 39. — *Laible,* Gesch. der Stadt Konstanz, p. 289. *T. Schieß.*

Spengler, Conrad (nicht Caspar; Monogramm CS, CSP), Glasmaler, in Konstanz, in der zweiten Hälfte des 16. Jahrh.s, der Sohn des vorigen. Man kennt von ihm mehrere für st. gallische Auftraggeber ausgeführte Glasgemälde aus den Jahren 1580—1596, nämlich: 1) eine Wappenscheibe der Ehegatten Hans Schittli und Rosina Zilli, 1580; 2) eine von Jakob Spengler, Bürgermeister zu St. Gallen, gestiftete Scheibe mit der Darstellung der Königin von Saba, 1584; 3) eine Wappenscheibe von Georg ...., fürstlich st. gallischem Rat und Kanzler, 1596. Außerdem malte er 1573 eine Scheibe mit verschiedenen Darstellungen aus der Münze für das Rathaus in Konstanz. Ferner sollen von C. S. (dem Sohn oder vielleicht Enkel?) mehrere Scheiben aus den Jahren 1599—1611 noch in der ersten Hälfte des 19. Jahrh.s sich auf dem Schlößchen Ruchen (politische Gemeinde Steinach) befunden haben.

Kat. Vinc., Nr. 146, 153, 175. — *Meyer,* Coll. I, p. 65. — *Laible,* Gesch. d. Stadt Konstanz, p. 289. (Ich folge bezüglich des Vornamens *Laible,* der zwar keine Quellen angibt, aber viele solche besaß, aus denen das Verwandtschaftsverhältnis und der Name sicher hervorgingen.) — *Hartmann,* Kstgesch., p. 129. *T. Schieß.*

Spengler, Daniel, Goldschmied, wurde 1505 Bürger von Luzern und war Mitglied der Künstlergilde.

Schneller, Luz. Lukasbrudersch., p. 6. *Franz Heinemann.*

Spengler, Gustave, lithographe et dessinateur, né en 1818, mort à Lausanne en 1876. Il succéda à son père *Philibert S.* de Genève dans la direction de la lithographie fondée par ce dernier à Lausanne en 1822. Il avait étudié le dessin chez le peintre Piot. Il lithographia les dessins de la fête des vignerons de 1833—1852 et 1865, „Le camp de Bière 1836“, „Le lancement du Léman, 15 juillet 1826“, etc.

Ch. Vuillermet.

Spengler, Jakob I., Glasmaler, in Bern, kam kurz nach dem 1577 erfolgten Tode des Glasmalers *Abraham Bickhart* in dessen Haus, Nr. 56 an der Gerechtigkeitsgasse, nach Bern. Er verheiratete sich dort in erster Ehe 1578, in zweiter 1583 und in dritter 1588. 1594 wurde er Mitglied des Großen Rats, dem er bis zu seinem vor Ostern 1600 eingetretenen Tode angehörte. Am 2. April 1583 erhielt er für ein von der Stadt dem Pannerherrn von Cornaux geschenktes Fenster 12 Pfd., und 1589 lieferte er ein Fenster mit Wappen, das die Stadt an Abraham Ramuz, einen der vier neuenburgischen Ministraux, verehrte. Vgl. seine Söhne Jakob II. und Abraham.

N. Bern. T'buch für 1900, p. 135. — Osterbücher, Seckelmeisterrechn. von Bern. *H. Türler.*

Spengler, Jakob II., Glasmaler, in Bern, der Sohn Jakobs I. und der Bruder Abrahams, wurde am 30. Okt. 1579 getauft. Er verheiratete sich am 18. Sept. 1600 mit Euphrosyna Gerig. 1601 beklagten sich die Meister des Glaserhandwerks der Stadt, S. betreibe das Glasmalen und Glasen mit Gesinde, obschon er als Glaser nicht ausgelernt und nicht auf dem Handwerk gewandelt sei, während S. sich darauf berief, daß der Vater ihn das Handwerk gelehrt habe und er aus diesem Grunde keinen Lehrbrief besitze. Der Rat von Bern entschied am 19. Juni 1601, S. müsse noch ein Meisterstück machen, wenn er Meister sein wolle. 1603 wohnte er noch im väterlichen Hause. Weitere Nachrichten fehlen.

Taufrodel v. Bern. — Ob. Spruchb. HHH im Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Spengler, Jakob (Monogramm JS, JSP), Glasmaler, in Konstanz, zu Ende des 16. und zu Anfang des 17. Jahrh.s. Er scheint viele Arbeiten für schweizerische Auftraggeber geliefert zu haben. (Vielleicht ist nur die erste der nachstehend genannten Scheiben von ihm, während die folgenden dem *Jeronymus S.* angehören könnten, der 1612 sein Meisterstück fertigte, s. *Laible.*) Bekannt sind:

1) Eine für Bern angefertigte Scheibe (Wappen der Stadt), welche dem Bannerherrn von Cournon in sein neues Haus verehrt wurde. 1583.
2) Eine von Priorin und Konvent des Gotteshauses Münsterlingen gestiftete Scheibe mit sorgfältig ausgeführter Monolith-Miniatur: Jesus, der sich in Gegenwart der Apostel und seiner Mutter verabschiedet, eingerahmt von den Patronen des Gotteshauses und den Wappen der Stifterinnen. 1614.
3) Wappenscheibe des Hans Rudolf von Sonnberg, des Rats zu Luzern, Landvogts im Thurgau, mit Kopfstück: Tamerlan zieht an der Spitze seiner Truppen gegen eine Stadt. 1620.
4) Wappenscheibe derer von Reding, gestiftet von Georg Dietr. Reding, dem fürstlich st. gallischen Rat und Vogt auf Iberg, und seiner Gattin Anna Maria, geb. Hässi. 1621.
5) Doppelwappen des Joh. Harder, fürstlich st. gallischen Rats und Kanzlers, und seiner Gattin Barb. Hiller, mit Kopfstück: Die Visionen des hl. Johannes auf Patmos und die hl. Barbara. 1626.
6) Wappenscheibe des Marx von Ulm, Gerichtsherrn zu Grießenberg und der Lieburg, fürstlich st. gallischen Rats und Hofmeisters, und seiner Gattin Anna Barbara, geb. Reichlin von Meldeck. 1626. (Jetzt im Museum von St. Gallen.)
7) Darstellung einer Gerichtssitzung, gestiftet von Ammann, Schreiber und Gericht zu Güttingen. 1630.
8) Wappenscheibe des Hauptmanns Franz Tanner von Tauw und Bollenstein, Vogts zu Güttingen, und seiner Gattin Anna Maria, geb. Helmlin. 1630.

J. C. Benziger, Anz. A-K. N. F. V, p. 200. — Kat. Vinc., Nr. 415—421. — *Meyer*, Coll. XI, p. 14: XVI, p. 139—143. — *Hartmann*, Kstgesch., p. 129. — *Laible*, Gesch. d. Stadt Konstanz, p. 289. *T. Schieß.*

Spengler, Jeronymus, Glasmaler, in Konstanz, s. Spengler, Jakob.

Spengler, Joachim, Glas(mal)er, in St. Gallen und Konstanz, verheiratete sich 1650 nach Konstanz und gab dabei sein Bürgerrecht in St. Gallen auf.

Stadtarch. St. Gallen, Ratsprot. *T. Schieß.*

Spengler, Johann Adam, Kunsttöpfer, aus Schaffhausen, geb. am 13. Dez. 1726, ein tüchtiger Mann, der sich aus ärmlichen und widrigen Verhältnissen emporarbeitete und es zu angesehener Stellung brachte. 1753 war er seßhaft in Laupen, später in Bern. Er scheint von Höchst bei Mainz gekommen zu sein, als er um 1763 die technische Leitung der neugegründeten Porzellanfabrik im Schoren bei Bendlikon übernahm, um deren gedeihliche Entwicklung er sich wesentliche Verdienste erwarb. Nebenbei scheint er auch der Erfinder des Verfahrens gewesen zu sein, Schwarz- und Buntdruck auf Fayence zu übertragen, und verdient demnach einen Ehrenplatz unter den Keramikern des 18. Jahrh.s. Die Druckfarben wurden mit dickgekochtem Leinöl hergestellt; der Druck geschah auf Seidenpapier, das auf die mit Terpentinöl bestrichene Tonware aufgelegt wurde und durch Reiben die Zeichnung an die Unterlage abgab. In der That hat die Fabrik im Schoren als Spezialität solche Schwarz- und Buntdrucke geliefert, ausnahmsweise auf Porzellan, häufiger auf Fayence. Manche der Zeichnungen weisen bestimmt auf den Dichter Salomon Geßner hin, der an der Gründung der Fabrik wesentlichen Anteil hatte. Die Kupferplatten wurden von Heinrich Bruppacher in Wädenswil gestochen. S. starb am 25. Juli 1790 (oder 1791) in Zürich. Sein Bildnis ist in einem Stiche H. Bruppachers vorhanden.

Geneal. Reg. — Ber. Gr. 38, Alte Kst., Zürich 1883, p. 15. — Cat. Art anc., Expos. Genève 1896. — *H. Angst*, „Die Schweiz“ IX, 1905, p. 12. — Msc. in der Stadtbibl. Zürich. *Vogler.*

Spengler, Johann Georg, Glasmaler, von Konstanz, empfahl sich am 1. Nov. 1736 in den Zürcher Donnerstagsnachrichten bei vorübergehendem Aufenthalt als Glasmaler. Von ihm im Rathause zu Konstanz eine Scheibe, die Kreuzabnahme darstellend, datiert 1696; zwei andere im Kat. Vinc., Nr. 433 f.

J. R. R., Anz. A.-K. 1878, p. 861/62. — *Laible*, Gesch. d. Stadt Konstanz, p. 289. — *Kraus*, Kstdenkm. d. Großh. Baden I, p. 265. — *Oidtmann*, Gesch. d. schweiz. Glasmal., p. 208. (Die Angaben bei *Hartmann*, St. gall. Kstgesch., p. 130; *Nagler*, K.-Lex. XVII, p. 131; *Füßli*, K.-Lex. II, p. 1693 scheinen irrig zu sein.) *T. Schieß.*

Spengler, Johann Konrad I., Architekt, von Schaffhausen, geb. am 6. Sept. 1676, der Vater des Joh. Konrad II. und des Lorenz S. Er schwang sich vom Maurer, der im Taglohn arbeitete, zum Stadtbaumeister empor und soll als solcher nach Mourier, Lorenz S.s Tochtermann, eine schöne Rheinbrücke gebaut haben, was indes nicht mit dem stimmt, was wir sonst über schaffhauserische Rheinbrücken wissen; es wird sich wohl um einen bloßen Plan handeln. Weiteres ist nicht bekannt. S. starb am 7. April 1748. Ueber sein Bildnis siehe den Artikel Lorenz S.; er heißt hier in der That Architect. civi., wofür freilich im „Regimentsbuch“ die Bestätigung fehlt.

Geneal. Reg. — *F. L. Mourier*, Historisk Lovtale over Lor. Spengler in „Iris og Hebe“, Febr. 1808. — *Nagler*, K.-Lex. XVII, p. 132. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 1693. — *H. Freuler*, Ergänzende Zusätze etc., p. 3. *Vogler.*

Spengler, Johann Konrad II., Architekt, aus Schaffhausen, geb. am 4. Mai 1710 als der Sohn des Joh. Konrad S. I., der Bruder des Lorenz S. Er wird Stadtmaurer genannt und war seit 1761 Mitglied des Großen Rats; daß er Stadtbaumeister gewesen, ist bei ihm so unsicher wie beim Vater. Von seinen architektonischen Leistungen wird nichts erwähnt als die Ausarbeitung eines Plans zu einem neuen Spital 1777. Er starb am 14. Dez. 1780.

Geneal. Reg. und Regimentsbuch. *Vogler.*

Spengler, Johann Konrad III., Zeichner und Elfenbeinarbeiter (Nagler), geb. in Kopenhagen am 22. Juli 1767 als das sechste von den acht Kindern Lorenz Spenglers. Worin seine künstlerischen Leistungen bestanden, ist nicht bekannt, wohl aber, daß er früh auf Reisen ging, um seine allgemeinen Kunstkenntnisse zu erweitern, namentlich auch, um in der Bilderkenntnis Sicherheit zu erlangen und Ankäufe abzuschließen. In Rom verkehrte er mit seinen Landsleuten Alexander Trippel und Schmid. Eher zum Museumsdirektor als zum ausübenden Künstler geschult, kehrte er nach Hause zurück, wurde dort Direktor der königlichen Gemäldegalerien, war seinem Vater in der Kunstkammer behülflich und wurde, Exspektant seit 1789, nach des Vaters Tode selbst Kunstkammerverwalter. Er gab Kataloge und Galeriewerke der ihm unterstellten königlichen Sammlungen heraus, beschrieb die vom Vater übernommene und von ihm selbst beträchtlich vermehrte Kunstsammlung, veröffentlichte einen Beitrag zur dänischen Kunstgeschichte und eine Lebensbeschreibung Markus Tuschers. Er starb 1838, unverheiratet wie seine Brüder, so daß dieser Zweig der Kopenhagener Spengler nach kurzer Blüte wieder einging.

J. C. Fischer, Tageb. einer Reise von Kopenhagen nach Stockholm 1794. Schaffh. 1845. — *Mourier*, Historisk

Lovtale etc. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 1694. — *Nagler*, K.-Lex. XVII, p. 132. — *C. H. Vogler*, Der Künstler u. Naturf. L. Spengler, Schaffh. N.-Bl. 1898/99. *Vogler.*

Spengler, Lorenz, Kunstdrechsler und Elfenbeinschnitzer (auch Naturforscher), aus Schaffhausen, geb. am 22. Sept. 1720 als der jüngste Sohn des Stadtbaumeisters Johann Konrad S. I., der Bruder von Johann Konrad II. und der Vater von Johann Konrad III. Kaum 14 Jahre alt, kam er in die Lehre zu dem Kunstdrechsler J. M. Teuber in Regensburg, die fünf Jahre währte, arbeitete dann einige Jahre in Bern und reiste darauf nach London. Zu richtiger Beschäftigung kam er hier nicht; doch war ihm von großem Nutzen der Umgang mit dem Medailleur Natter und dem vielseitigen Markus Tuscher aus Nürnberg, mit dem er noch im gleichen Jahre die Reise nach Kopenhagen unternahm. Nach anfänglichem Mißlingen erhielt er, unterstützt durch die Bemühungen Tuschers und nachdem er durch einige feine Arbeiten die Aufmerksamkeit auf sich gelenkt, schon 1745 die Stelle eines Hofkunstdrechslers, in der er sich rasch zu hohem Ansehen emporarbeitete. Im Schlosse Christiansborg war ihm ein Gemach eingeräumt, in dem er gegen fixen Gehalt den König, die Prinzen wie Prinzessinnen und andere fürstliche Personen im Drechseln unterrichtete. Eigene größere Arbeiten, wie sie zum Beispiel auf den Geburtstag des Königs bestellt zu werden pflegten, wurden besonders honoriert. Daneben unterhielt er eine Privatwerkstatt mit vielen Arbeitern, aus der geschickte Kunsthandwerker wie der Wachsbossierer und Elfenbein-Medailleur Ludwig Koppin hervorgingen. Ohne Zweifel war S. auch im Drechseln von Kunststückchen bewandert wie sie sein Lehrer Teuber, Plumier, die Zick und viele andere mit Vorliebe ausübten; doch kennen wir von ihm nur größere Arbeiten einer soliden Drehkunst, neben der, wo es anging, auch Schnitzereien in Elfenbein zur Verwendung kamen und wobei wohl wiederum Tuscher von Einfluß war. Eine große Anzahl solcher Arbeiten ist noch erhalten in der „chronologischen Sammlung der dänischen Könige“ im Schlosse Rosenborg; es sind prächtige Pokale ganz aus Elfenbein oder Straußeneier als Pokale in Elfenbein gefaßt; Vasen in Elfenbein; architektonische Gebilde wie Tempel, Säulen, Postamente verschiedener Art mit figürlichem oder ornamentalem Schmuck; daneben elfenbeinerne Medaillons, wie sie S. auf dem sog. Contrefait-Werke herstellte; auch verschiedene Arbeiten in Bernstein, z. B. Schachfiguren und ein großer bernsteinerner Kronleuchter, nach dem Entwurfe Tuschers 1753 ausgeführt (und durch einen Stich W. A. Müllers abgebildet). Einige ganz große Arbeiten sind nebst vielen kleinen verschollen. Nur durch das mutmaßliche Gipsmodell und durch den Stich O. H. de Lodes überliefert ist das Medaillon-Porträt des Vaters. Der Stich erschien als „kindliches Denkmal auf seinen Vater“, begleitet von einem mehrseitigen poetischen Erguß S.s.

S. schrieb auch zwei Abhandlungen über Elfenbein und Elfenbeinkunst, die eine, auf Veranlassung von Heyne in Göttingen, über das Verfahren, das die Alten beim Aufbau ihrer kolossalen Elfenbeinstandbilder angewandt haben mochten. Bei dem lebhaften Handel mit den Stoßzähnen des Elephanten lernte S. noch andere exotische Naturalien kennen, die er zu sammeln begann und in seiner Sammlung von Kunstgegenständen unterbrachte. Das hatte zur Folge, daß der vielseitig unterrichtete Mann zum königlichen Kunstkammer-Verwalter ernannt wurde, sobald die Stelle frei geworden, 1771. Mehr und mehr beschäftigten ihn auch die Naturwissenschaften; er wurde eine Autorität in der Konchyliologie, korrespondierte mit den berühmtesten Naturforschern wie Linné, Réaumur, Haller u.s.w., auch mit dem Schaffhauser Konchyliologen Ammann, wurde Mitglied gelehrter Gesellschaften und beteiligte sich in hervorragender Weise an der Herausgabe konchyliologischer Werke, von denen, seiner künstlerisch wertvollen Tafeln wegen, wenigstens das Werk von Regenfuß erwähnt sei. Früher schon hatte er sich mit der Verbesserung der Elektrisiermaschine und mit dadurch bewerkstelligter Heilung von Krankheiten beschäftigt, alles Allotria genug, um ihn von der persönlichen Ausübung seines Kunsthandwerks allmählich abzulenken. In Oel gemalt, wie geglaubt wurde, hat S. wohl nicht; auch läßt sich die Richtigkeit der Angabe Naglers, daß er in Kupfer gestochen habe, etwa als Schüler Tuschers, durchaus nicht beweisen. Hochberühmt und angesehen starb er am 20. Dez. 1807, von zahlreichen Kindern und Enkeln betrauert.

S.s Bildnis ist wiederholt gemalt und gestochen worden. Bekannt sind außer einem kleinern Pastellbilde zwei lebensgroße Oelbilder in Schaffhausen, deren Maler unbekannt, und das lebensgroße Oelbild im Schlosse Frederiksborg, gemalt von Vigilius Erichsen. Stiche sind bekannt von W. A. Müller und J. R. Schellenberg, beide nach einem der Schaffhauser Bilder, von Meno Haas nach Höger, und ein paar Verwertungen dieses Stichs zu verkleinerten Wiederholungen.

Füßlin, Best. Kstler IV, p. 150. — *Füßli*, K.-Lex. I, p. 637; II, p. 1693. — *Nagler*, K.-Lex. XVII, p. 131. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 575. — *Seubert*, K.-Lex. III, p. 343. — *Singer*, K.-Lex. IV, p. 316. — *F. L. Mourier*, Historisk Lovtale over Lor. Spengler in „Iris og Hebe“,

Febr. 1808. — *J. C. Fischer*, Tageb. einer Reise von Kopenhagen nach Stockholm (1794), Schaffh. 1845. — *Schalch*, Erinnerungen II, 2, p. 161. — *Imthurn*, Gemälde der Schweiz, Schaffh., p. 96. — *R. Wolf*, Biographien etc. IV, p. 157. — *Heyne*, Antiq. Aufsätze II, p. 149. — *L. Spengler*, Om Elfenbeenets Egenskaber etc., Kiöbenhavn 1783 (auch deutsch im Journal für Fabriken 1809, p. 319). — Allg. Litt.-Ztg. 1808, X, p. 551. — Nova Acta Nat. Curios. III, 1767 (Archyta Tarentinus). — *C. H. Vogler*, Der Künstler und Naturf. Lor. Spengler, Schaffh. N.-Bl. 1898/99. *Vogler.*

Spengler, Philibert, s. Spengler, Gustave.

Spengler, Wolfgang (und Sebastian ?), mit dem Monogramm W. S., gebürtig aus Konstanz, lebte, als Glied einer zahlreichen Glasmaler-Generation des gleichen Geschlechts, 1624 bis nach 1678 seiner Kunst. Das Konstanzer Rathaus verwahrt von ihm ein Bild mit Darstellungen des Münzwesens, ein anderes mit Konrad, Pelag und Maria von 1653 und ein drittes mit dem zugefrorenen Bodensee von 1624. S. versorgte, mit geschäftsmäßigen Empfehlungen der Besteller ausgerüstet, eine Reihe von Schweizerstädten mit Standesscheiben. 1656 malte er eine kunstvolle Scheibe der Stadt St. Gallen (jetzt im dortigen historischen Museum) mit einer topographisch wertvollen Darstellung des Stadtplans. 1678 lieferte er der Regierung von Chur eine Scheibe mit dem Abriß der Stadt.

Laible, Gesch. der Stadt Konstanz, p. 289. — *Fritz v. Jecklin*, Anz. A.-K. N. F. VI, 1904/05, p. 163. — *Bendel*, N.-Bl. d. hist. Ver. St. Gallen 1879, p. 26 f. — *Oidtmann*, a. a. O., p. 2087. *Franz Heinemann.*

Sperli, Johann Jakob, Zeichner, Maler und Kupferstecher, von Kilchberg bei Zürich, wurde dort um 1770 geboren und starb in Zürich 1841. Näheres über seinen Lebensgang ist nicht in Erfahrung zu bringen. Er stellte in den lokalen Ausstellungen der Zürcher Künstlergesellschaft 1811—1832 eine Landschaft in Oel aus, ferner zwölf Aquarelle, worunter ein Blumenstück und elf Ansichten: „Beim Kapuzinerkloster auf dem Rigi", „Bei Wallenstadt", „Der Fätschbach", „Stansstad", „Winkel", „Engstlenalp", „Kloster Engelberg", „Aeschi", „Grindelwald" etc., dann zwölf kleine Schweizerprospekte in Aquarell und zwei Transparente „Kiltgang" und „Gebet bei der Kapelle." Sodann hat er eine größere Anzahl Platten in Aquatinta gestochen.

Sein Sohn gleichen Namens, geb. 1815 in Außersihl-Zürich, lernte die Malerei und Kupferstecherei von seinem Vater, widmete sich aber dann der militärischen Laufbahn, wurde Instruktionsoffizier und interessierte sich speziell für das Kadettenkorps. Anfang 1856 fand er Aufnahme als Kapitän in der Fremdenlegion in England und kam nach deren Auflösung im gleichen Jahre wieder nach Zürich zurück, wurde dann Kondukteur bei der Schweizerischen Nordostbahn, später Zugführer und verunglückte als solcher 1868 im Dienste in Winterthur.

Wir wüßten wohl kaum, daß Sperli Sohn in Kupfer gestochen hätte, wenn nicht Aquatintablätter auf uns gekommen wären, welche deutlich mit „J. J. Sperli Sohn" bezeichnet sind (so z. B. Nr. 2). Wenn auch anzunehmen ist, daß noch weitere Stiche von seiner Hand stammen, welche einfach den Namen tragen, ohne die spezielle Bezeichnung „Sohn", so zeigt sich in den Arbeiten der beiden doch so wenig Unterschied, daß sie besser zusammen aufgeführt werden. In der Eidgenössischen Kupferstichsammlung in Zürich befinden sich von J. J. S. zehn Aquarelle und Handzeichnungen, meist Ansichten, in den Sammlungen der Zürcher Kunstgesellschaft und des Schweizerischen Landesmuseums folgende

Aquatintablätter:

1) 2 Bl. „Zürcherisches Cantonal-Militär" um 1830. Infanterie und Genie auf dem Platze vor dem Zeughause; Artillerie und Kavallerie auf demselben Platze, mit dem Hôtel Baur im Hintergrunde. 32/45. (Hauptblätter und selten.)
2) „Eidgenössisches Ehr u. Freyschießen bei Zürich 1834", nach J. J. Sperli Vater geätzt von „J. J. Sperli Sohn." 30/44,3.
3) „Todtenfeyer des verewigten Herrn Hans Georg Nägeli von Zürich in der Fraumünsterkirche 1837." 19,2/16,8.
4) „La Ville de Zurich du côté du Nord", nach J. U. Burri. 23,5/35,2.
5) „Ansicht der Hauptwache, Rathhaus, der untern Brüke u. dem ersten Gasthof in Zürich", nach Speisegger. 25/37.
6) „Die ehemalige Kirche zum Kreuz" bei Zürich. 23,5/34,5.
7) „Das Institut in Horgen mit der Aussicht auf den Zürichsee," nach J. Honnerlag. 20/32.
8) „Schloß Regensberg", mit den Wappen der Landvögte ringsum, nach H. Bräm. 32/41.
9) 4 Bl. kleine Ansichten aus der Umgebung von Kaiserstuhl. 5,6/7,5.
10) „Vue de la Ville de Berne prise depuis de l'Enge", nach J. U. Burri. 23/35,3.
11) „Vue de la Ville de Berne prise depuis de la route de Thoune", nach demselben. 23/35,3.
12) „Vue de la Ville de Lucerne", nach demselben. 23/35.
13) „Die Teufelsbrücke", nach Wilhelm Scheuchzer. 16,5/11,5.
14) „Bourg et Couvent de notre Dame des Heremites au Canton de Schwyz" (Einsiedeln.) 17/24.
15) „Basel." 12,2/16,4.
16) „Hôtel Weber près de la Chûte du Rhin à Schaffhouse", nach C. Corradi. 20,5/31.
17) „Ansicht der Stadt St. Gallen und ihrer Umgebung", nach Schmid. 31/46,5.
18) 4 Bl. „Baden en Suisse", nach J. Mayer-Attenhofer. 18,5/26,5.
19) „Vue de Locle", nach Fr.-Wilh. Moritz. 19,5/28.

20) 20 Bl. Ansichten der Schweiz in Quartformat, nach Baumann, Corrodi, Lory, Schmid u. a.
21) 12 Bl. Ansichten der Schweiz in Stammbuchblättchenformat, nach Meyer, Schmid u. a.
22) 5 Bl. zu Delkeskamps „Mahlerisches Relief der Schweiz", Frankfurt, 1830. 28/43. (Die andern 4 Bl. sind von F. Hegi (s. d.) gestochen.
23) 2 Bl. „Schloß Wildenstein" und „Schloß Werrenwag", nach J. H. Neukomm zu Lochers „Malerische Reise ins Donautal", Zürich, um 1840. 17/24,5.
24) „Les Rochers près du vieux Chatêau", Baden-Baden, nach C. Obach. 13,3/9,7.

Nach Mitt. des Enkels. — *Appenzeller*, Franz Hegi, Nr. 154/55, 210—213, 265, 268, 270, 272—274, 276, 280, 288, 302—304, 682—687. *H. Appenzeller.*

Sperli, s. auch Spaerlin.

Speth, J. F., s. Spath.

Speth, Peter Eugen, Monogramm LS (SL) wohl richtiger P[ater] Eug. Speth, wodurch auch das Monogramm PS eine natürlichere Deutung fände), Mönch im Kloster St. Gallen. Er zeichnete verschiedene allegorische Darstellungen, gestochen von Melchior Küssel, die sich in J. Ch. Hainzmanns „Himmlische Nachtigall, singend die Gottselige Begierden der büssenden heiligen und verliebten Seel", gedruckt von Johann Adam Heckner 1684, finden. Außerdem stach Bartholome Kilian nach ihm den „Guten Hirten. 4°."

Nagler, K.-Lex. XVII, p. 139. — *Ders.*, Monogr. V, p. 27. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 1695. *T. Schieß.*

Speyer, s. Speyr, Spier, Spir.

Speyr (Speier, Spier), Georg (Jörg) von, Glockengießer, in Basel. Er goß zwischen 1452 und 1494 in Basel Glocken.

Nüscheler, Glockenb. (Msc.). — Anz. A.-K. 1890, p. 325. — Argovia XXIII, p. 60. *Moriz Sutermeister.*

Speyr, s. auch Spier, Spir.

Spic, s. Spicre.

Spichier, Ludwig, Uhrmacher, von Luzern, der Sohn (?) „des verstorbenen Michele." Er lebte 1645 in Rom.

Boll. stor. v. 1886, p. 168. *Franz Heinemann.*

Spicre ou Spic, Guillaume ou Guillemin, et Pierre, peintres, de Dijon, exécutèrent des peintures au rétable d'argent que fit maître Humbelot, entre les années 1463–1473, pour le maître-autel de la cathédrale de Lausanne.

M. l'abbé *Fr. Ducrest* à Fribourg. *Ch. Vuillermet.*

Spidel, Andreas, Goldschmied, in Zürich. Sein Name steht im Verzeichnis der Lux- und Loyenbruderschaft Zürich von 1500—1520.

P. Schweizer, im Anz. A.-K. 1884, p. 17. *C. Brun.*

Spiegel, Johann, Buchdrucker, war um 1544 in Luzern thätig und gab damals den Druck „Von Sant Menrat" heraus, der 1889 an der lokalen Ausstellung der Kunstgesellschaft in Luzern zu sehen war (Kat. p. 18). *Franz Heinemann.*

Spiegel, Niklaus, aus Mößkirch, führte zusammen mit seinem Landsmann Matthäus Peusch, in dessen Dienst er stand, unter Abt Gerold Heimb (1723—1751) zu Muri die reiche Dekoration der vom Abt Placidus 1690 erbauten Abts- oder Hofkapelle aus. Die beiden Meister verstanden ein kleines Kunstwerk des lustigen, krausen, prunkenden Rokokos zu schaffen. Die Decke bildete ein schön bemaltes Spiegelgewölbe; alle übrigen Dekorationen waren aus Holz, und von Farben kam neben dem reichlichen Gold nur Rot und ein eigenartiges Gelbgrün zur Verwendung. Leider fiel auch die Abtskapelle dem verhängnisvollen Brande vom 21./22. Aug. 1889 zum Opfer.

Argovia XX, p. 89 u. 90. *E. Reinhart.*

Spiegler, Johann, Kirchenmaler, in der ersten Hälfte des 18. Jahrh.s thätig, von Konstanz (?) am Bodensee, wo er auch gestorben ist. Er malte die Kirche in Säckingen al fresco aus und hinterließ Werke in Konstanz, in der Klosterkirche zu Zwiefalten (1720) und im Kloster Ottobeuern (1727). Der Schwerpunkt seiner Kunst lag durchaus auf dem Gebiete der religiösen Malerei, in der er, nach Nagler, ebenfalls in der Schweiz Bestellungen entgegennahm.

Nagler, K.-Lex. XVII, p. 142. *C. Brun.*

Spielmann, Viktor, Zeichner (Dilettant), 1769 in Zug geboren, trat 1788 in St. Gallen ins Kloster, starb 1848 als Pfarrer zu St. Georgen bei St. Gallen und Beichtiger des dortigen Nonnenklosters St. Wiborada. S., dessen Vater Goldschmied war, zeigte schon früh Liebe zur Kunst und verehrte besonders Raffael; er wußte nicht nur eine kostbare Sammlung von Kupferstichen nach dessen Werken zusammenzubringen, sondern kopierte auch mit Silber- und Bleistift mehrere der schönsten Blätter. Außerdem sammelte er mit Geschmack ältere und neuere Kunstgegenstände. An der Schweizerischen Turnusausstellung von 1854 waren Werke von ihm ausgestellt.

Hartmann, St. gall. Kstgesch., p. 112 f., 334 f. *T. Schieß.*

Spier, Johann Jakob, war um die Mitte des 17. Jahrh.s Hauptmann der Bombardieri der Schweizergarde des Papstes in Rom. Wie die meisten seiner Standesgenossen war er wohl auch als Waffenschmied thätig. Von 1649—1656 empfing er ein monatliches Gehalt von 10,50 Scudi.

Bertolotti, Art. svizz. in Roma, p. XIV, 56. *E. Reinhart.*

Spier, s. auch Speyr.

Spieß, Heinrich, Bildhauer und Gipser, geb. zu Uhwiesen im zürcherischen Weinland am 18. Okt. 1838 als der Sohn eines Steinhauers, begann

mit 14 Jahren seine Laufbahn als Handlanger am Bau der Villa Charlottenfels bei Schaffhausen, wurde hier bald dem Meister Georg Hörbst (s. d.) zugeteilt, der die Gipserarbeiten ausführte, und erwarb sich durch sein Geschick und seinen Fleiß so sehr das Wohlgefallen und die Teilnahme Heinrich Mosers, des Bauherrn, daß dieser ihn auf seine Kosten zu Hörbst in die Lehre gab, ihm dann auch nach Verfluß der vier Lehrjahre die Mittel zu weiterer Ausbildung in Rom lieh. Hier arbeitete S. unter Schlöth, nahm an der Modellierung und Ausführung des Winkelried-Denkmals teil und schuf 1863 für seinen Gönner als Probe seines Könnens eine Garibaldi-Statue in Marmor von reichlich $^2/_3$ Lebensgröße, die, nachdem sie manches Jahr in der Kunstsammlung auf Charlottenfels gestanden, zuletzt durch Schenkung auf die Zinne des Munots gelangte. Nach der Rückkehr in die Heimat um 1865 scheint S. wieder bei Hörbst eingetreten zu sein und arbeitete dann, selbständig geworden, als Bildhauer weiter, so am Stadthaus in Winterthur (korinthische Kapitäle), ferner in Zürich am O. Fischer'schen Haus an der Bahnhofstraße, am Museum (Leseanstalt) u. s. w. Endlich verlegte er sich wieder ganz auf das Stukkaturgeschäft, wo er als exakter und zuverlässiger Arbeiter sein reichliches Auskommen fand. S. war Lehrer des Bildhauers K. Bührer von Stetten, Mitglied der Zürcher Künstlergesellschaft, seit 1868 verheiratet; er starb am 28. Nov. 1884. Eine Garibaldi-Büste in Marmor ist noch im Besitze der Witwe.

Mitt. des Gipsermeisters *A. Habicht* in Schaffh. und der Witwe *Spieß*. *Vogler.*

Spiess, Louis-Moïse, graveur et ciseleur, né à Genève le 11 déc. 1800, mort le 29 oct. 1877; après avoir étudié le dessin avec Reverdin et le modelage, il fit un apprentissage de graveur chez M. Sutter, puis chez Détalla et profita aussi des directions de Wielandy; il partit ensuite pour Paris, où il retrouva son camarade John Chaponnière, et s'exerça avec lui au modelage dans l'atelier de James Pradier. De retour à Genève en 1822, S., établi comme ciseleur, s'acquit un renom mérité et ne pouvant suffire personnellement aux commandes, dut ouvrir un atelier où il forma d'excellents élèves; il ciselait surtout des sujets de figures repoussés sur cuivre ou sur argent. La mode de ces sujets étant tombée vers 1828, S. se consacra à la décoration des boîtes de montres par la gravure, le niellage et l'émaillage. Sa famille a donné à la Société des Arts trois volumes de reproductions de ces travaux de son atelier.

Proc.-verb. ann. de la Soc. des Arts, XI, p. 342 et 415. *A. Choisy.*

Spiller, Johann Jakob, von Elgg im zürch. Bez. Winterthur, der Vater des folgenden, Miniatur- und Haarmaler in St. Gallen aus der ersten Hälfte des 19. Jahrh.s. Ursprünglich nur zum Ofenmaler ausgebildet, war S. bemüht, aus eigener Kraft eine höhere Kunststufe zu erreichen, und zeigte besonderes Geschick als Miniatur-Porträtmaler. Als solcher reiste er mehrere Jahre herum und ließ sich dann in St. Gallen nieder, wo er sich an den Kunstausstellungen (auch schweizerischen) mit Miniaturen und Haarmalereien, hauptsächlich Porträts und Landschaften, aber auch Oel-, Transparent-, Sepia- (auf Elfenbein) und Glasgemälden, Kreidezeichnungen und Radierungen beteiligte. Seine Spezialität scheinen in späterer Zeit Haargemälde gewesen zu sein, die als wirkliche Kunstwerke gelten konnten.

Hartmann, St. Gall. Kstgesch., p. 369 f. — Kat. der Ausst. in St. Gallen 1825, 1827, 1832, 1835, 1838, 1841, 1846, 1850, 1856. *T. Schieß.*

Spiller, Theodor, Haar- und Aquarellmaler, in St. Gallen, der Sohn des vorigen, beteiligte sich wiederholt an Kunstausstellungen in St. Gallen, hauptsächlich mit Haargemälden (Landschaften etc.).

Kat. der Ausst. in St. Gallen 1850, Nr. 154—158; 1863, Nr. 152/53. *T. Schieß.*

Spillmann, Franz Anton, Goldschmied, Marke F A S P, geb. 1705 in Zug, gest. 1783, der Vater des Goldschmieds Franz Michael S. (1734–1805). Er arbeitete 1765 für Beromünster (Monstranz der Kirche Neudorf), lieferte, ebenfalls gemeinsam mit seinem Sohne, Kunstarbeiten nach Auw, Birmenstorf, Oberrüti (1788 Monstranz).

Estermann, Sehenswürdigk. v. Beromünster, p. 55. — Argovia XXX, p. 172. *Franz Heinemann.*

Spillmann, Franz Michael, Goldschmied, der Sohn des Franz Anton S., geb. in Zug am 23. März 1734, wurde am 21. März 1765, als er noch in der Fremde war, schon in den Rat gewählt („soll innert 6 Wochen nach Hause kommen") und blieb Ratsherr bis 1798; vermählt am 15. Juli 1765 mit M. Barb. Gertrud Muos; 1767 Mitglied der Lukasbruderschaft; gest. am 29. Jan. 1805.

Werke: Silberner und vergoldeter Kelch, auf dessen Fuß die Wappen der Familien Rickenmann in Rapperswil und Müller in Zug; Eigentum der Familie Rickenmann. Monstranz in der Pfarrkirche zu Neudorf („das Corpus aus Kupfer und vergoldet"), Verzierungen aus Silber, Zeichnung und Arbeit elegant und schön, 1765. Monstranz in Oberrüti, 1788. Marke: F. M. SP.

Bürger-Reg. von Zug, Nr. 27, 54, 61. — Prot. der Lukasbrudersch. Zug. — Cat. Art anc., Expos. Genève 1896, p. 195. — Argovia XIX, p. 172. — *Estermann*, Sehenswürdigk. v. Beromünster, p. 55. *H. Al. Keiser.*

Spillmann, Georg, Landschaftsmaler, geb. in Zug am 21. März 1821, bildete sich in München,

unter Calame in Paris, ferner in den Niederlanden und in Rom aus; vermählt am 1. März 1862 mit Constantia Aloisia Nasso von Menale in Piemont. Er hielt sich lange in München, dann mehrere Jahre in Zug und von 1875 an in Paris auf, wo er 1877 starb. Von seinen Werken hat er wenige in den Handel gegeben, so z. B. „Das Wetterhorn" (an eine italienische Künstlergesellschaft in Rom verkauft). 1852 und 1877 stellte er in Zürich aus, u. a. ein Bild: „Am Vierwaldstättersee."

Bürger-Reg. von Zug, Geschlecht Spillmann, Nr. 72 u, 82. — Mitt. von Nahestehenden. *H. Al. Keiser.*

Spillmann, Karl Amadä, Goldschmied, geb. in Zug am 16. Sept. 1773, vermählt am 21. Okt. 1804 mit M. Paula Keiser, im selben Jahre Mitglied der Lukasbruderschaft, gest. als Senior der Stadtgemeinde am 10. März 1861. Laut Rechnung im Pfarrarchive Cham lieferte er 1821 in die dortige Pfarrkirche die große neue Monstranz für 956 Gld. 28 Sch.

Bürger-Reg. von Zug, Nr. 61 u. 70. — Prot. d. Lukasbrudersch. Zug. *H. Al. Keiser.*

Spillmann, Karl Jos., Goldschmied, geb. in Zug am 19. Jan. 1811, vermählt am 22. Sept. 1862 mit M. Brigitte Bossard, wurde Ratsherr und Stadtpräsident, gab später seinen Beruf auf, widmete sich dem Handel und starb als Senior der Stadtgemeinde am 3. April 1901.

Bürger-Reg. von Zug, Nr. 70. *H. Al. Keiser.*

Spiné (Spinedi), Domenico, Maurermeister, im 17. Jahrh., aus Muggio im tessin. Bez. Mendrisio. Aus einem Aktenstück, nach dem er am 26. Okt. 1650 Zeugnis ablegte, einen gewissen Bastiano Fontana, der inzwischen gestorben sei, vor zehn Jahren in der Armee des Kaisers gegen den König von Schweden als Kavallerist getroffen zu haben, geht hervor, daß Spinedi Analphabet war und 1650 wieder in Böhmen weilte „ad operare l'arte del muro." Mit ihm legten Zeugnis ab Mastro *Pietro Spiné,* offenbar der Bruder des Domenico, und Mastro Bernardo Bula.

Boll. stor. v. 1890, p. 72/73. *C. Brun.*

Spiné, Pietro, s. Spiné, Domenico.

Spinedi, s. Spiné.

Spir (Spyr, Speyer, Speyr), von, war der Name eines seit dem 14. Jahrh. in Basel niedergelassenen Geschlechts, dem höchst wahrscheinlich eine gewisse Bedeutung für die Entwicklung der baslerischen Holzschneidekunst zuzuweisen ist. Ein *Hans* v. S. wird in den 1450er Jahren als Maler genannt. „*Adam* Moler *de Spira,* pictor Basiliensis et Walpurgis uxor sua" wohnten seit 1463 in der Weißen Gasse im Hause Wurms. Adam scheint einer der fruchtbarsten „Heiligenmaler" (Verfertiger von handkolorierten Einzelholzschnitten) seiner Zeit gewesen zu sein. Werke seiner Hand sind indes nicht mehr nachweisbar. Gegen das Ende seines Lebens druckte er ein Brevier des Bistums Chur. Er starb Ende 1489 oder anfangs 1490. Sein in den 1460er Jahren geborener Sohn *Heinrich,* gleichfalls Heiligen- und Kartenmaler, trat 1490 der Safranzunft zu Basel bei. Dessen Sohn *Bernhard* wurde 1526 zünftig. In welchem verwandtschaftlichen Verhältnisse *Georg* v. S. zur Familie des Adam stand, ist nicht nachweisbar. Dem Letztgenannten ist Hans Koegler (nach dessen gefl. Mitteilung) geneigt, einen 1538 datierten und mit dem Impressum „Georgius Basiliensis Formularum Sculptor Marpurgi" versehenen Holzschnitt zuzueignen.

D. Burckhardt.

Spir, Adam de, s. Spir.

Spir, Bernhard v., s. Spir.

Spir, Georg v., s. Spir.

Spir, Hans v., s. Spir.

Spir, Heinrich v., s. Spir.

Spir, s. auch Speyr, Spier.

Spitzli, Jost, Goldschmied, ist von 1642–1653 in Luzern nachweisbar, wo er von 1642—1643 Pfleger der Lukasbruderschaft war.

Franz Heinemann.

Spleiß, Hans Martin, Glasmaler und Glaser, von Schaffhausen, geb. am 17. Febr. 1592. Durch seine Mutter Kleophea Schmucker war er wahrscheinlich mit Andreas Schmucker verwandt, bei dem er die Kunst 1604—1610 erlernte, und wurde am 10. Okt. 1610 vor versammeltem Maler- und Glaserhandwerk in Schaffhausen ledig gesprochen. Zwei Jahre darauf ließ er sich hier als Meister nieder und war von 1621—1624 und von 1650 bis an sein Lebensende, 1671, Obmann des Handwerks. Von seinen Leistungen ist hierorts nichts bekannt.

J. H. Bäschlin, Schaffh. Glasm. II, p. 3. *Vogler.*

Spleiß, Thomas, Zeichner und Schönschreiber, (Mathematiker), von Schaffhausen, geb. am 27. Dez. 1705 als der Sohn unbemittelter Eltern. Nachdem er mit dem besten Erfolge die Schulen der Vaterstadt durchlaufen, erhielt er durch die Fürsprache eines angesehenen Verwandten einen Platz im Erasmianum zu Basel und war hier neben Leonhard Euler u. a. Schüler des berühmten Johannes Bernoulli, der solches Gefallen an ihm fand, daß er ihm den Unterricht zweier seiner Söhne anvertraute. Bald verschaffte ihm auch Unterricht in Mathematik und Schreiben ein so reichliches Einkommen, daß er außerhalb des Erasmianum seine Studien unbesorgt fortsetzen konnte. Der Plan, in Petersburg ein Unterkommen zu finden, zerschlug sich, wie es heißt,

hauptsächlich deshalb, weil man in Schaffhausen die bedeutende Kraft nicht verlieren wollte. In der That wurde er nach dem Tode seines Oheims Joh. Jakob S. 1728 mit dessen Professur für Mathematik am Kollegium einstimmig betraut. Nachdem ihm dann noch eine Lehrstelle für Arithmetik und Schönschreiben und die Professur für Philosophie zugeteilt worden, war er genügend besoldet, um eine Familie gründen und statt Privatunterricht zu erteilen, sich in astronomischen Dingen praktisch bethätigen zu können. Er konstruierte Sonnenuhren, Globen, Planetarien, auch achromatische Fernrohre und Mikroskope. Auf die Dauer befriedigte ihn freilich der zu elementare Unterricht nicht, und zweimal machte er den Versuch, in Bern eine besser befriedigende Stelle zu erhalten, sonderbarerweise ohne Erfolg; den Schaden davon hatte, wie Wolf bemerkt, Bern. Am 16. Dez. 1775 starb er.

Seine Zeichenkunst konnte S. namentlich bei den Globen an den Tag legen; die größten der Art hatten drei Fuß Durchmesser; „zierlich und genau" mußten sie sein. Die Genauigkeit erreichte er, indem er dem Kugelkörper durch eine sinnreiche Struktur eine unveränderliche Form gab und die Zeichnung auf der mit Papier bereits überzogenen Kugel ausführte. Für die Zierlichkeit sorgte seine geschickte Hand. Zwei solcher Sphären, ein Erd- und ein Himmelsglobus, sowie eine das Kopernikanische System darstellende sog. Armillarsphäre kamen um die Summe von 1700 Gld. nach Kopenhagen. Einen etwelchen Begriff von derartigen Arbeiten gibt ein in der Stadtbibliothek in Schaffhausen aufbewahrter Globus, den Jetzler begonnen und S. in seinen letzten Lebensjahren vollendet hat.

Ueber den Schreibkünstler S. schreibt Johannes Bernoulli III.: (Il) „est le plus grand calligraphe qui ait peut-être existé; j'ai vu un petit livre qu'il a écrit en différents charactères; rien n'égale plus la gravure que la gravure même, et le dessin des vignettes est charmant." Es existieren noch ein paar solcher Hefte mit Schreibvorlagen und umständlich ornamentierten Titelblättern (hier vielleicht nicht alles original). „Nil penna sed usus", belehrt uns in einem derselben der fünfzehnjährige Schreibkünstler.

M. Habicht, Nachricht von dem Leben des Hrn. Thomas Spleiß, Schaffh. 1776. — *(J. J.) Schalch*, Erinnerungen II, p. 2, 136. — *J. C. Oschwald*, im Journ. hélvét. 1766, Febr., p. 146. — *R. Wolf*, Biographien I, p. 261. — *R. Lang*, in der städt. Festschr. 1901, Abt. V, p. 61.
Vogler.

Spöndli, Hans, Goldschmied, der Sohn des Zunftmeisters und Spitalmeisters Hans Heinrich S. und der Barbara Wüst zur Krone, geb. in Zürich 1612, gest. am 16. Mai 1681, wurde 1636 Meister. Er war Zwölfer zur Zimmerleuten, 1658 Amtmann zu Töß, 1678 Ratsherr, 1653 Handwerksseckelmeister. 1640 verheiratete er sich mit Anna Werdmüller.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer*, Coll. I, p. 22; IVa, p. 163; VI, p. 353/54. *C. Brun.*

Spöndli, Kaspar, Goldschmied, der Sohn des Lieutenants Heinrich S., geb. in Zürich 1685. Er war 1706 Lehrling bei Johannes Weber und wurde 1713 Meister. Im selben Jahre heiratete er Margaretha Heidegger. 1745 Freihauptmann im Elgger Quartier.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. *C. Brun.*

Sporrer, Bildhauer, aus Konstanz, führte 1791 die Mosesstatue auf dem Brunnen am Münsterplatz in Bern aus.

Vennermanual, p. 218, p. 197, 241. *H. Türler.*

Sporrer, Fidel, Bildhauer, von Weingarten (Württemberg), arbeitete um die Mitte des 18. Jahrh.s für das Kloster Weingarten, später in St. Gallen, wo er beim Neubau der Klosterkirche zunächst die Schlußsteine für die Kirchenfenster lieferte, „sehr handwerksmäßige Gebilde, figurale Masken von geringem Wert." Er war dann im Dienste des Chr. Wenzinger thätig, hatte Steinfiguren zu bossieren und schnitzte Decken für Kirchenstühle, wovon noch einige sicher und flott geschnittene Muster erhalten sind. Selbständig übernahm er 1769 die Ausführung eines Altars in Alabasterstein und scheint weiterhin hauptsächlich die Altäre ausgeführt zu haben, so namentlich den Muttergottesaltar.

Nagler, K.-Lex. XVII, p. 174. — *Fäh*, Kathedrale von St. Gallen, Einl., p. 7 f., 13, 15; Taf. 26. *T. Schieß.*

Sprecher von Bernegg, Johann Andreas, Maler, geb. zu Luzein (Prättigau) am 13. Jan. 1764, der Sohn des Bundeslandammanns Johann v. S. und der Cäcilie, geb. von Sprecher; der Bruder des bekannten Staatsmanns Jakob Ulrich v. S. Seine Bildung erhielt er in der Brüdergemeinde zu Neuwied und Niesky. Später erwarb er das Rittergut Spree in der Lausitz. Vermählt mit Charlotte von Rhode auf Spree. Er starb am 25. Aug. 1841 zu Jenins und war ein tüchtiger Maler von Blumen, Früchten und Landschaften. Werke von ihm in Privatbesitz in Chur, Jenins und Maienfeld.

Stammbaum der Familie Sprecher von Bernegg. — Mitt. der Familie. *C. Jecklin.*

Sprenger, Jean, Xylograph, in Biel, von Bronschhofen im Kanton St. Gallen, wurde am 2. April 1869 in Brügg bei Biel geboren. Seine Lehrzeit machte er von 1885—1889 bei A. Stephani in Bern, indem er dabei so viel als möglich die Berner Kunstschule besuchte. 1889 begab er sich zu seiner weitern Ausbildung nach Paris

und verlegte sich dort in den Ateliers von Ruff, Ruffel, Baude und Rousseau und unter der Leitung dieser ganz auf den Kunstholzschnitt. Er arbeitete dort für Pariser und New Yorker Verleger Porträts und Reproduktionen von Gemälden bis zirka 1902, als die Chemigraphie die Holzschnitte verdrängte. S. verlegte sich von nun an auf den technischen Holzschnitt. Werke seines Grabstichels waren 1909 an der Gewerbeausstellung in Münster zu sehen. Er hat auch im Auftrage von A. Welti dessen Briefmarke in Stahl gestochen. Seit 1907 ist sein Wohnort Biel.

Mitt. des Künstlers. *H. Türler.*

Sprigney, Johannes, wandernder Glockengießer, aus Schuls im Kanton Graubünden, wird 1646 dort als Glockengießer aufgeführt.

Nüscheler, Glockenb. (Msc.). *Moriz Sutermeister.*

Sprinckhart, Veit, wandernder Glockengießer, aus Kempten in Bayern, und Uhrmacher (Zeitglockenmacher), goß 1471 zu Luzern die größere Glocke der Hofkirche, wofür ihm der dortige Rat das Bürgerrecht schenkte.

Nüscheler, Glockeninschr. der V Orte, Geschichtsfrd. XXX, p. 141. *Moriz Sutermeister.*

Spring, Peter, sculpteur, est l'auteur du magnifique retable de l'autel de l'église des Augustins à Fribourg; il consacra neuf années consécutives à cette œuvre terminée en 1602. Son frère et un menuisier l'aidèrent dans ce travail exécuté au couvent même. Les recherches faites pour découvrir l'origine et la destinée ultérieure de S. n'ont pas eu de résultat.

Rahn, Stat. schw. Kstdkm., im Anz. A.-K. 1883, p. 392. — Frib. art. 1892, p. XIII; 1895, p. 17. — Arch. Soc. hist. Frib., VIII, p. 57. *Max de Diesbach.*

Springle, Springlin, s. Sprüngli.

Sproß, Hans Heinrich, Goldschmied, der Sohn des Heinrich S., von Zürich, gest. 1590. Er wurde 1562 Meister, war 1569 Zwölfer zum Weggen, 1582 Zunftmeister und Vogt zu Steinegg, 1589 Schultheiß. Seine Frau hieß Regula Escher.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. *C. Brun.*

Sproß, Hans Ulrich, Goldschmied, der Sohn des Goldschmieds Hans Heinrich S., von Zürich. Er lernte 1580 bei Hartmann Klauser und wurde 1589 Meister. Er hatte keine Lehrlinge.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. *C. Brun.*

Sproß, Heinrich, Goldschmied, der Sohn des Caspar S. und der Barbara Klauser, geb. in Zürich am 14. Juni 1565, noch am Leben 1609. Er wurde 1580 Meister und verheiratete sich am 25. Jan. 1591 mit Anna Eberhard.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer,* Coll. I a, p. 19. *C. Brun.*

Sprüngli, Hans, Goldschmied, von Zürich. Er wurde 1622 Meister. 1628 lebte er noch; 1630 dagegen wird er nicht mehr genannt.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer,* Coll. VI. p. 359. *C. Brun.*

Sprüngli (Springle), Jakob, Hans Jakob, Glasmaler, „Ammulierer“ (Malerei auf Metalle mit Emailfarben) und „Auralist“ (Malerei, die mit Terpentin hinten auf das Glas aufgetragen wird, ohne gebrannt zu werden), wurde um 1559 in Zürich als der Sohn des Meisters Ulrich S. geboren. Sein jüngerer Bruder war der Goldschmied *Conrad S.* Wahrscheinlich ist er der Jakob S., der 1579 in der Zunft zu den Zimmerleuten eintrat und 1599 zur Saffranzunft überging. Von 1607 an besaß er das Haus zum Roten Schild an der Münstergasse und vor dem Lindentor einen Garten. Im März 1619 starb seine Frau Agnes Belzinger; 1637 wird als seine Gattin Margaretha Messikommer erwähnt. Am 7. Mai 1637 starb S. in Zürich. Kinder von ihm waren A. Barbara, die zweite Frau des Hafners Heinrich Pfau in Winterthur, Regula, die mit dem Messerschmied Balthasar Falkenstein verheiratet war und beim Vater im Hause wohnte, und die 1606 geborene Elisabeth.

Obgleich S. zu den tüchtigsten Vertretern seines Handwerks am Ende des 16. und zu Anfang des 17. Jahrh.s gehörte, wurde er vom Rate der Stadt und den Zünften nur wenig beschäftigt. Für den Rat von Zürich arbeitete er 1579, 1582, 1584, 1585 und zum letztenmal 1588, volle 49 Jahre vor seinem Tode. Er kann sich aber trotzdem nicht dauernd im Auslande niedergelassen haben, da er in den erhaltenen urkundlichen Aufzeichnungen der Stadt Zürich nie länger als fünf Jahre unerwähnt bleibt. Wiederholte vorübergehende Aufenthalte im Auslande sind dadurch natürlich nicht ausgeschlossen. Daß S. 1598 in Nürnberg und Prag war, geht aus dem 1599 in Zürich erschienenen Büchlein von Hans Jakob Fries „Vom Geschlecht der Brunen in Zürich, sonderlich von dem ersten Burgermeister der Stadt Zürich“ hervor. In der Vorrede an den Edlen Ehrenvesten Junker Paul Brunen in Nürnberg erwähnt Fries, daß er durch seinen Mitbürger Mr. Jak. S. zu der Schrift aufgefordert worden sei, der den Junker Paul Brun, einen Nachkommen des Zürcher Geschlechts, den es sehr freuen würde, etwas über seine Vorfahren zu erfahren, in Nürnberg auf seiner Durchreise von Prag kennen gelernt habe. Dieser Junker Paul Brun ist nun eben jener Junker Paul Praun, in dessen Kunstkabinett S. die sechs Glasgemälde stiftete, die Murr in seinen Merkwürdigkeiten Nürnbergs so sehr rühmt. Sie sollen „Die Wahl des Herkules“ (dat. 1596), „Die Tonkunst“ (dat.

1598). „Die Maler- und Bildhauerkunst", „Venus und Cupido", „Diana im Bade", „Venus und Cupido schlafend" dargestellt haben. S.s Name kommt auch auf dem Tucher'schen Fenster in der St. Lorenzkirche in Nürnberg vor, wo auf einem Täfelchen an einem der gemalten Säulenpostamente „Sprüngli fecit 1601 Zürich" geschrieben steht; urkundlich ist es zwar noch nicht gelungen, das Verhältnis des Meisters zu diesem stattlichen Werk aufzuklären. Hingegen wird „Jakob Springle" von Zürich am 16. Juni 1609 in den Nürnberger Ratsverlässen über Kunst und Künstler wegen einer „Glaßtafel" erwähnt, die bei ihm von einem Hans Petzolt bestellt wurde, für welche dieser aber den geforderten Preis von 100 Dukaten zu teuer findet. Auch unter den Glasgemälden des gotischen Hauses zu Wörlitz fand sich eine Kabinettscheibe „Herkules am Scheidewege", eine sehr tüchtige Arbeit mit des Meisters Wappen und mit seinem vollen Namen unterzeichnet „Jacob Sprüngli Auralist vnnd Glasmaler z. Zürich 1595." Endlich besitzt das Schweizerische Landesmuseum in Zürich ein Églomisé mit der Darstellung des hl. Hieronymus von ihm.

Nagler, K.-Lex. XVII, p. 190. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 1705. — *Nagler*, Monogr. IV, p. 147. — *Meyer*, Fenst.-Schenk., p. 227—232, 277/78. — *Rahn*, Die Glasgemälde im gotischen Hause zu Wörlitz. Sonderabdr. aus der Festschr. für das Anton Springer-Jubil., p. 38 u. 39. — *Oidtmann*, Anz. A.-K., N. F. VII, 1905/06, p. 245 u. 247. *E. Reinhart.*

Sprüngli (Sprünglin), Niklaus, Architekt und Zeichner, in Bern, war der Sohn des Samuel S., Pfarrers in St. Stephan und später in Kölliken. Er wurde am 6. Sept. 1725 in St. Stephan getauft. Die Schule absolvierte er gewiß in seiner Vaterstadt Bern. Ueber seine Ausbildung hat er selbst in einem französischen Briefe folgende Mitteilungen gemacht: „Nachdem ich meine ersten Studien unter Anführung Herrn Jenners, des Baumeisters unsers Freystaates, dem, um sich den gerechten Ruhm zu erwerben, nur ein größerer Schauplatz oder ein höherer Ehrgeiz mangelte, vollendet hatte, ward ich Anno 1746 durch Ihro Gnaden und Herrlichkeiten, meine gnädigen Herren und Obern (von Bern), dem Herrn Blondel in Paris empfohlen. Acht Jahre hinter einander hab ich in der Hauptstadt von Frankreich, sowohl an öffentlichen und Privatgebäuden als an Verzierungen bey großen öffentlichen Feyerlichkeiten, vorzüglich in diesem letztern Fache, mit und neben geschickten Künstlern und Unternehmern der Ergötzlichkeiten des Königs gearbeitet. Während dieses Aufenthalts, obgleich ich ein Fremdling und noch jung war, hab ich das Glück gehabt, von der Akademie der Baukunst einen Preis zu erhalten. Wenige Zeit hernach bekam ich Befehl, eine Reise nach London zu machen, um an der Verfertigung des großen Feuerwerks, das bey Gelegenheit des Friedens unter Aufsicht des Ritters Servandoni gegeben ward, arbeiten zu sehen. Ich machte mir den Aufenthalt zu Nutze, um zu gleicher Zeit die prächtigen Gebäude dieser berühmten Stadt und ihrer umliegenden Gegenden betrachten und bewundern zu können. Mit eben diesem Ritter Servandoni hab ich auf Befehl seiner Majestät des Königs von Pohlen Anno 1754 die Reise nach Dresden gemacht, um daselbst die Verzierungen einer Schaubühne unter der Aufsicht dieses bekannten Künstlers zu verfertigen; und auf eben dieser Reise wars, daß ich Pläne zu einem Palast für Ihro Excellenz den Grafen von Brühl entwarf. — Das folgende Jahr, immer mit dem gleichen Ritter, unternahmen wir wieder auf Befehl eine neue Reise von Paris nach Dresden, um verschiedener Gegenstände willen, und von da nach Berlin und Potsdam, wo ich die Ehre hatte, einige Zeichnungen dortigem Hofe vorlegen zu lassen."

Die bernische Regierung hat ihren Mitbürger S. in seinen Studien stets mit namhaften Geldbeträgen unterstützt: 1749 schickte sie ihm für einen „zierlichen" Plan für eine neue französische Kirche 733⅓ Pfd., im folgenden Jahre 400 Pfd., „um sich in der Architektur zu perfectioniren", 1751, während er auf Reisen war, ebenfalls 400 Pfd. und denselben Betrag wieder 1754 nach Paris. 1755 von der Regierung nach Hause zurückgerufen, wurde er gleich mit der Ausarbeitung von Plänen für ein neues Zeughaus und eine Kirche, für ein Bibliothekgebäude und anderes beauftragt. Die Pläne gefielen der Vennerkammer so gut, daß sie mehrere davon einrahmen und in ihrem Sitzungszimmer aufhängen ließ. Dann führten ihn verschiedene Reisen in obrigkeitlichem Auftrag in die bernischen Schlösser und Pfarrhäuser, wo es Restaurationen zu machen gab. Da für den sehr brauchbaren Mann keine Stelle frei war, schuf der Rat speziell für ihn 1761 das neue Amt eines Werkmeisters auf dem Lande. Als solcher hat er eine Reihe von Hochbauten ausgeführt und auch Tiefbauten besorgt, mehrere Brücken und verschiedene Dämme errichtet und wiederhergestellt. 1760—1764 versah er die untersten Häuser der Gerechtigkeitsgasse mit neuen Façaden. Seinem eigenen Hause, Nr. 13 dort, gab er gegen Ende 1762 eine neue, mit den andern übereinstimmende Front, wozu ihm die Vennerkammer einen Beitrag von 100 Kronen gewährte. Die schönsten Bauten, welche S. ausführte, sind die frühere Hauptwache, das Hôtel de Musique und die ehemalige Bibliothekgalerie, die alle in einem maßvollen, edeln Rokokostil gehalten sind. 1767 errichtete er im

Auftrage der Stadt die Hauptwache, die ihrem Zwecke, den Theaterplatz abzuschließen, in reizender Weise genügt. Da unvorhergesehene Verstärkungsarbeiten bedeutende Mehrkosten verursachten, mußte S. das Mißfallen der Regierung und die Drohung von Strafe und des Entzugs von weitern Aufträgen im Wiederholungsfalle entgegennehmen. 1768 führte er für eine Gesellschaft von Privatpersonen das Hôtel de Musique aus, auf dessen praktische Inneneinrichtung S. sich viel zu gute that. Das Haus diente von 1799—1898 als Stadttheater. Von 1773—1775 erbaute S. die reizende ehemalige Bibliothekgalerie, deren architektonische Vorzüge Hans Auer folgendermaßen geschildert hat: „In der originellen Anordnung der Massen, der reizvollen, malerischen Silhouette, der sparsamen und wohlabgestuften Gliederung und der weisen Konzentrierung der Mittel auf einen Punkt, darf dieses Gebäude wohl als kleines Kunstwerk ersten Ranges, als schönstes Gebäude Berns bezeichnet werden." Das Gebäude wurde leider in den letzten Jahren der Straßenanlage beim neuen Kasino zum Opfer gebracht. Zunächst verlor es seinen südlichen Teil mit der Kuppel; dann wurde am 25. Okt. 1908 trotz der eifrigen Empfehlung von Kunstkennern und Kunstfreunden und von Korporationen der Schweiz und des Auslandes die Restauration nach dem Projekte des Architekten von *Wurstemberger* in der Gemeindeabstimmung abgelehnt. Eben hat Architekt *H. v. Fischer* die Initiative dazu ergriffen, die Façade in Verbindung mit einer Fontaine am Thunplatz aufzurichten.

S. wurde am 17. Sept. 1770, nach dem Tode Jenners, zum Steinwerkmeister befördert, und am 5. Sept. 1796 erhielt er die Stelle des Werkmeisters am Münster. Als solcher machte er 1796 eine Ansicht des Münsters mit dem Projekt eines Turmhelms, das wenig anspricht. S. gab den Prinzen von Holstein-Gottorp, die vor 1769 mehrere Jahre in Bern zubrachten, Unterricht im Zeichnen und machte damals auch Pläne für einen Palast der Kaiserin von Rußland, welche indessen mit allen Reiseeffekten der Prinzen in einem Sturm auf dem Meer untergingen. 1776 erhielt der Meister vom Staatsminister von Bremen einen Ruf an den Hof von Hannover, den er aber ausschlug. Bei dieser Gelegenheit rühmt sich S., er habe den Unterricht der geschicktesten Lehrer genossen, lange Reisen ins Ausland gemacht, zeichne sich durch große Neigung zur Arbeitsamkeit aus und besitze eine große Erfahrung in allen von der Baukunst abhangenden Handwerken. Er legte dem Minister einige seiner Zeichnungen vor, erklärte aber, die Stelle in Bern, die ihm jährlich 900 Reichstaler eintrage und die Benutzung eines Landguts gewähre sowie auch die Ausführung von Privatgebäuden erlaube, genüge ihm.

S. hat mehrere malerische Ansichten von bernischen Gegenden gezeichnet und gemalt, die in kolorierten Umrißätzungen vervielfältigt worden sind, so Interlaken und Umgebung (3 Ansichten), Thunersee und Leißigen gegen Osten und gegen Westen, Thun von Nordwesten, Wimmis, Berge von Saanen, Erlach von Vinelz aus, Biel, Nidau, die Petersinsel, Solothurn.

S. verheiratete sich am 25. Aug. 1757 in Bremgarten bei Bern mit Elisabeth Steck von Bern. 1759 wurde er Zunftgenosse der Gesellschaft zum Affen, wohin ihn das Handwerk wies. Er starb in Bern am 8. Dez. 1802. An der Berner Kunstausstellung von 1804 figurierten von ihm das Modell des Brunnens an der Kreuzgasse und eine kolorierte Zeichnung „Der Ehrentempel der Freiheit, Wissenschaften und Künste."

Füßli, Best. Kstlor V, p. 96—100 (mit dem Bilde des Kstlers). — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 1705. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 581. — *Nagler*, K.-Lex. XVII, p. 190. — Bern. Kstdenkm. 1902, Lfg. 1. — Notizen von *K. Howald*. — Stadtrechn. v. Bern. — Das alte Biel und s. Umgeb., Taf. 17, Text p. 15. — Kstsammlg. Basel, Samml. Falkeisen. — *Lutz*, Nekrol., p. 502. — *Haendcke u. Müller*, Münster in Bern, p. 48. *H. Türler.*

Sprüngli, Joh. *Rudolf*, Goldschmied, in Bern, der Vetter des Werkmeisters *Niklaus S.*, geb. am 31. März 1717, gest. am 17. Juni 1794, wurde 1743 zu Schmieden zünftig, bekleidete von 1762 an das Amt eines Bettelvogts. Von 1774 an war er Inspektor beim untern Tor. 1763 wurde er mit seinem Begehren um eine Gratifikation „wegen Bedienung in Münzsachen" vom Rat abgewiesen.

Ratsman. 263, 35. *H. Türler.*

Sprüngli, s. auch Sprünglin.

Sprünglin, Daniel I., Glockengießer, in Zofingen, geb. 1643, gest. 1716. Er war der Sohn des Michael Sprünglin, Rotgießers und des Rats der Vierzig, und der Anna Buchser. Er lernte den Rotgießerberuf bei seinem Vater und arbeitete nach Beendigung der Lehrzeit bei Abraham Zehnder II., Glockengießer in Bern. Dort erlernte er die Berechnung der Glocken. Nach Zofingen zurückgekehrt, baute er das ehemalige Gießereigebäude vor dem untern Tore, links an der Straße nach Aarburg, welches 1859 beseitigt worden ist. Er hatte zwei Frauen und von ihnen acht Kinder. Eine Tochter heiratete den Glockengießer Daniel Sutermeister, welcher den Beruf in ihres Vaters Werkstätte erlernt hatte. Er saß im Rate der Vierzig.

S. hat für folgende Orte Glocken gegossen: *a.* Mit Hans Jakob S.: Siehe diesen. *b.* Allein: 1675 für Hergiswil (Nidwalden), Beinhauskapelle 1; 1678

für Sachseln, Kapelle auf Flühli 1; 1682 für Alberswil, Kapelle Burgrain 1; 1685 für Kulmerau, Kapelle Sta. Christina 1, St. Urban, Kapelle Ludliger 1; 1683 für Bremgarten (Aargau), Clarissinnenkloster 1; 1694 für Uezwil, Kapelle 1; 1700 für Geuensee, Kapelle St. Niklaus 1, für Wolfenschießen, Kapelle Bettelrüthi 1; 1706 für Knutwil, Kapelle St. Erhard 1, für Luthern, Kapelle im Grund 1, für Engelberg, Kapelle in der Schwand 1. *c.* Mit Johann Schumacher: 1685 für Giswil 1; 1686 für Hasle bei Burgdorf 1, für Lotzwil 1; 1687 für Dagmersellen 1, für Bürglen (Obwalden), Kapelle St. Anton von Padua 1, für Sarnen 1; 1689 für Stans, Kapelle Heiri 1. *d.* Mit Johann Schumacher und Samuel Kuhn: 1692 für Sarnen, Frauenkloster 1; 1693 für Horw 1, für Hitzkirch, Schloß Heidegg 1, für Winikon 1. *e.* Mit Samuel Kuhn: 1695 für Luzern, Kapelle an der Senti 1; 1696 für Oberentfelden 1; 1698 für Sarnen 1; 1699 für Obererlinsbach 1; 1702 für Sursee, Kapuzinerkloster 1; 1703 für St. Urban, Pfarrkirche 1, für Beckenried, Kapelle im Stüdli 1, für Alpnach, Kapelle Stad 1; 1706 für Oberkirch 1, für Willisau Schloß 1.

Sutermeister, Glocken Zofingens (Msc.).

Moriz Sutermeister.

Sprünglin, Daniel II., Glockengießer, in Zofingen, geb. 1673, gest. 1743. Er war der Sohn des weitbekannten Glockengießers Daniel S. I. und hatte die Kunst bei seinem Vater erlernt. Seine Frau war Magdalena Sutermeister, geb. 1670. Er ließ sich erst etwa zwölf Jahre nach dem Tode seines Vaters auf das selbständige Gießen von Glocken ein, und wir wissen nur von einer einzigen Glocke, welche er, und zwar mit Jakob Kuhn zusammen, gegossen hat, nämlich 1734 für die Pfarrkirche Lützelflüh.

Sutermeister, Glocken Zofingens (Msc.).

Moriz Sutermeister.

Sprünglin, Hans Jakob, Glockengießer, in Zofingen. Der Vater und der Großvater waren Rotgießer, und beide gehörten dem Rate der Vierzig an; er selbst wurde in spätern Jahren Seckelmeister der Stadt. Er wurde 1640 als der älteste von vier Söhnen geboren; das Jahr seines Todes ist nicht bekannt. Bei seinem Vater erlernte er die Rotgießerei und kam alsdann in die Glockengießerei seines Vetters Daniel S. I., mit dem er den Urgroßvater, der Kupferschmied gewesen war und von Zürich stammte, gemein hatte. Dort war er in der Stellung eines Gehülfen; in einigen bekannten Fällen jedoch hat er die Anfertigung von Glocken mit seinem Vetter auf gemeinschaftliche Rechnung übernommen. Er hatte drei Frauen; seine Ehen blieben jedoch kinderlos. Als er 59 Jahre alt war, heiratete er in zweiter Ehe die Witwe des Glockengießers Moritz Ringier, Emma Katharina, geb. Laufer, welche ihrem ersten Gatten sechs Kinder geboren hatte. Er goß gemeinsam mit Daniel S. I. für folgende Orte Glocken: 1672 für Stansstad, Kapelle Obbürgen 1; 1678 für Sachseln 1; 1684 für Altburen, Kapelle St. Anton von Padua 1, für Reiden 1.

Sutermeister, Glocken Zofingens (Msc.).

Moriz Sutermeister.

Sprünglin, Michael, Kupferschmied, stammte aus Zürich und wurde 1570 Bürger von Zofingen, wo er 1577 und 1589 zum Schützenmeister gewählt und Mitglied des kleinen Rats wurde. Das Handwerk blieb in der Familie bis ins vierte Glied.

Schauenberg-Ott, Stammregister der Stadt Zofingen, p. 343—346. *E. Reinhart.*

Sprünglin, s. auch Sprüngli.

Spühler, Anna Gustavine, von Reckingen, geb. am 13. März 1872 in Zurzach am Rhein, Malerin und Lehrerin. Sie besuchte in Aarau die städtischen Schulen, das Töchterinstitut und nahm von 1888—1890 bei Prof. Wolfinger Zeichenunterricht. Sodann setzte sie ihre Studien von 1890—1892 in Genf fort und zwar als Schülerin Prof. Mitteys an der École des Arts industriels, Prof. H. Bovys an der École des Beaux-Arts sowie der Damen Carteret und Sarcissoff an der École municipale de dessin. Von 1892 bis 1893 vollendete sie ihre Ausbildung bei Prof. J. Stauffacher in St. Gallen am Industrie- und Gewerbemuseum. Seit 1895 ist Frl. S. Lehrerin am kantonalen Gewerbemuseum in Aarau. Sie malt in Aquarell Landschaften und Blumen, modelliert Porträts und ist als Zeichnerin und Malerin für das Kunstgewerbe thätig.

Curric. vitae. *C. Brun.*

Spycher, Wilhelm, Architekt, wurde am 8. Jan. 1863 in Fraubrunnen im Kanton Bern geboren, besuchte 1880—1882 das Technikum in Winterthur, bezog später die Académie des Beaux-Arts in Brüssel und ließ sich nachher in Luzern nieder, wo er noch thätig ist. Von ihm stammen verschiedene Villenbauten und künstlerische Projekte, u. a. der Plan einer Kunstauslage für den Kurplatz in Luzern her. Er beschickte regelmäßig die lokalen und schweizerischen (Turnus-) Ausstellungen mit Aquarellstudien. Der Katalog der 1. Ausstellung der schweizerischen Maler, Bildhauer und Architekten 1905 (Basel) verzeichnet die drei Aquarelle „Schilf", „Lowerzersee mit der Insel Schwanau", „Bei Seeburg, Luzern."

Nach Mitt. des Kstlers. *Franz Heinemann.*

Spyr, s. Speyr, Spier.

Spyser, Hans, genannt *Zwinger,* Glasmaler des 16. Jahrh.s, von Bischofszell, war Schüler des Marx Grimm in Schaffhausen und wurde dort 1595 „ledig gesagt." Es heißt, daß er später ein berühmter Glasmaler geworden sei; doch weiß man weiter nichts von ihm, kennt namentlich auch keine Arbeiten.

Schaffh. Handwerksordnung (Msc.). — *Diethelm,* Memorabilien über Bischofszell, 1760 (Msc.). *Vogler.*

Stabile, Giuseppe, Architekt, geb. am 29. Dez. 1808 in Lugano, gest. dort am 31. Aug. 1895. Nach Vollendung seiner Studien bei den RR. PP. Somaschi in Lugano besuchte er die königliche Akademie der schönen Künste in Mailand, wo er auch, bei dem Architekten Besia, die Praxis durchmachte. Hierauf war er lange in Venedig und im Venetianischen thätig. In sein Vaterland zurückgekehrt, ließ er sich in Lugano nieder, wo viele Bauten und Villen von seiner Tüchtigkeit Zeugnis ablegen. Er vermachte für die Restauration des Innern von San Lorenzo den Kanonikern 10000 Franken.

Boll. stor. v. 1895, p. 149. — Z. Tagbl. v. 7. Sept. 1895, Nr. 210. — *C. Brun,* Kl. Nachr. im Anz. A.-K. v. 1895, p. 474. — *Bianchi,* Art. tic., p. 192. *C. Brun.*

Stacker, Heinrich, Kupferstecher (?). Helvetius nennt er sich in seinem dem 1644 verstorbenen Abte Johann Jodocus Singeisen von Muri gewidmeten „Theatrum" (s. unten). Sichere Belege für seine Thätigkeit als Stecher gibt es nur zwei: eine Ansicht von Einsiedeln (Andresen, Peintre-graveur IV, p. 131, Nr. 25) und eine solche der Gedenkkapelle daselbst von 1604 mit der Bezeichnung „H. Stacker scalpsit" (l. c. Nr. 27). Um so schwunghafter betrieb S. sein Verlagsgeschäft. Dazu gehörte nach Füßli der Vertrieb von Abdrücken von Platten alter und berühmter Stecher. In regem Verkehre stand er mit schweizerischen Stiftern; insbesondere scheint er ein bevorzugter Bücherlieferant für Einsiedeln gewesen zu sein. Folgende Werke, die er verlegte (excudit), sind außer den oben erwähnten Blättern bekannt: Innere Ansicht der Stiftskirche von Einsiedeln von Martin Martini, 16(01 ?), Nr. 15 des Werkes; „Theatrum in quo res gestæ beatissimi Patris ac monachorum Patriarchæ Benedicti ec proponuntur" (die 24 Radierungen schreibt Nagler fälschlich S. zu); „Abcontrafactur des gottshus Einsidlen, 1593" (Andresen, P.-G. IV, p. 131, Nr. 26); „Speculum poenitentiæ", Ausgabe 1597 (vide Martin Martini, p. 334, Nr. 16–32); „Kurtze erklerung aller ... Prelaten namen ... welche das Gottshaus Einsidlen ... regiert haben. 1597."

Nagler, K.-Lex. XVII, p. 199. — *Andresen,* P. G. IV, p. 131, Nr. 25—27. — *H. Füßli,* Allg. K.-Lex., Zürich 1813. — *Rahn,* Anz. A.-K. 1881, p. 146 f. — *Ders.,* im Anz. A.-K., N. F. VII, p. 142. — *Zemp,* Bilderchron., p. 237. *Rahn.*

Stacker, Paul, Kupferstecher (?), vermutlich ein Verwandter des Verlegers und Kupferstechers Heinrich S. Er lebte in Einsiedeln, wo sein Name mehrfach in den Stiftsrechnungen erscheint. Sie verzeichnen Auslagen für Buchbinderarbeiten, Stiche (?) von Wappen, Zins vom Kramladen. „P. Stacker fecit" steht auf dem Titelblatte des 1603 in Einsiedeln erschienenen Büchleins „Historia von dem Leben vnd Sterben deß H. Einsydels zu S. Meinrads", unten die Schilde des Stifts und des Abts Augustin Hofmann und zu Seiten des Titels die hl. Magdalena und St. Augustin darstellend. 1609 hat S. im Auftrage des Rats von Luzern einen Neudruck des Martini'schen Stadtprospekts besorgt.

Geschichtsfrd. X, Nr. 247; XIII, Nr. 172, 15. — *Th. v. Liebenau,* im Anz. A.-K. 1879, p. 935. — *Rahn,* im Anz. A.-K. 1881, p. 146. *Rahn.*

Stadler, August, s. Stadler, Ferdinand.

Stadler, Ferdinand, Architekt, geb. in Zürich am 23. Febr. 1813 als das älteste von 10 Kindern des angesehenen Zimmermeisters und Bauinspektors *Conrad S.,* gest. dort am 24. März 1870. Er erhielt eine gute, aber von Anfang an auf die Uebernahme des handwerklichen väterlichen Geschäfts abzielende Erziehung und fügte sich als gehorsamer Sohn der wohlgemeinten Bestimmung, wenn er auch in sich das Zeug zu künstlerischer Thätigkeit fühlte und wenigstens so viel als möglich im weitern Verlaufe seiner Ausbildung selbständige architektonische Studien zu treiben suchte. Einem Aufenthalt in Genf folgte die dreijährige Lehrzeit in Zürich und auf allerlei Bauplätzen in der Umgebung (mitunter bei vierzehnstündiger Arbeitszeit!) und dann ein Aufenthalt in der Fremde, wo teils in der Praxis gearbeitet, teils auf dem neugegründeten Polytechnikum in Karlsruhe und bei Georg Moller in Darmstadt Stil- und Konstruktionslehre gehört wurde. Eine größere Studienreise durch Oestreich und Deutschland schloß diese Periode ab.

Nach Zürich zurückgekehrt, arbeitete S. zunächst ein paar Jahre widerwillig im väterlichen Geschäft, da er nicht den Mut hatte, sich jetzt schon auf die eigenen Füße zu stellen, und Moller selbst daran zweifelte, „daß in Zürich ein Architekt eine geachtete und einträgliche Stellung werde erwerben können" (!). Aber die Verhältnisse entwickelten sich dann doch gegen das Ende der 30er Jahre in der Vaterstadt etwas anders; eine starke Bauthätigkeit setzte nach Schleifung der Festungswerke ein, und wenn auch im ganzen die öffentlichen und privaten Bauten sich immer noch in einer gewissen einfachen Nüchternheit bewegten, die man heute belächelt, so gab es für S., sobald er einmal

als Architekt sein Können gezeigt und selbst im Ausland als Sieger aus bedeutenden Konkurrenzen hervorgegangen war, bald Arbeit in Hülle und Fülle. In dem nachstehend zitierten und hier vorzugsweise benutzten Neujahrsblatt der Zürcher Künstlergesellschaft findet sich an Hand von Tagebuchnotizen fast das ganze „Oeuvre“ S.s wiedergegeben, während wir an diesem Orte nur einige wenige typische Werke hervorheben können, die heute noch Beachtung finden und verdienen. Noch in das Ende der 30er Jahre gehört das aus der frühern zürcherischen Bauperiode heraustretende Haus seines Schwagers Paur am Fröschengraben, das erst kürzlich dem Neubau der A. G. Leu & Co. hat weichen müssen; aus den 40er Jahren stammt die in schönen, einfachen Verhältnissen gehaltene Villa Forkart, später P. Wunderli, am See; Ende der 50er Jahre folgten die beiden Bodmer'schen Häuser an der Sihl und noch später die Villa des Herrn Escher-Bodmer (jetzt Schwarzenbach) an der neuen Bahnhofstraße sowie das Museum am Limmatquai. Neben dieser Thätigkeit und der von 1855—1857 eigentlich wider Willen und ohne ausgesprochene Lehrbefähigung bekleideten Professur für Baukonstruktion am Eidg. Polytechnikum in Zürich ging S.s Beteiligung an einer Menge von größern Plankonkurrenzen in und außerhalb der Schweiz her, die seinen Namen bekannt machten und für ihn eine geistige Erfrischung waren, wenn sie auch nicht immer zu endgültigen Bauaufträgen führten. Schon 1840 erhielt er den zweiten Preis bei 37 Bewerbern für ein Börsengebäude in Frankfurt a. M., 1841 zwei Preise für Kirchen in Mülhausen, 1850 den ersten Preis des Gemeinderats von Bern für das neue Bundesrathaus — die schließliche Nichtausführung war für ihn eine große Enttäuschung —; 1852 ward sein Plan für ein Athenäum in München vom König, der in einer besondern Laune den Architekten die Erfindung eines „neuen Baustils“ als Aufgabe gestellt hatte, wider eigenes Erwarten angekauft, und endlich ward ihm 1858 der dritte Rang bei der Polytechnikumskonkurrenz für Zürich, vom Architektenverein sogar der erste, zugeteilt.

Es konnten hier natürlich nur die bedeutendsten Aufgaben, mit denen S. sich beschäftigte, Erwähnung finden, und zu denen er auf öftern Reisen nach dem Auslande die Anregungen holte; betont muß aber noch werden, daß er zu den seltenen Schweizer Architekten gehörte, die sich mit Liebe und Ernst dem Studium der Gotik gewidmet haben. Wenn auch nicht alles, was er in diesem Stil versucht und geschaffen hat, heute noch als vollwertig anerkannt werden kann, so ist doch in der St. Elisabethenkirche in Basel, die nach seinem Plane gebaut wurde, eine höchst achtungswerte Leistung S.s erhalten. In den ältern Jahrgängen des christlichen Kunstblatts findet sich eine ganze Reihe seiner Kirchenbaupläne wiedergegeben, und im Neujahrsblatte der Zürcher Künstlergesellschaft von 1872 ist S.s Biographie eine Ansicht der protestantischen Kirche in Nazareth vorgesetzt, deren Plan er nach einer Orientreise der dortigen Gemeinde als Geschenk überreichte. Es war des Künstlers letzte Arbeit.

S. war nach außen eher wortkarg, auch manchmal etwas bitter und schroff in seinem Urteil; aber seine Freunde erkannten in ihm doch den edeln, warm fühlenden und durchaus wahrhaften Menschen, und seine eigenen Aufzeichnungen legen für diese Eigenschaften ebenfalls Zeugnis ab. Einen schönen Nachruf hat ihm im nachstehend zitierten Christlichen Kunstblatt sein Bruder *August S.* (1816—1901) gewidmet. Dieser war ebenfalls künstlerisch veranlagt, hatte sich indessen aus Rücksicht auf den Bruder dem praktischen Baufach zugewandt. Nach eigenen Plänen hat er Wohnhäuser von gefälligem Aeußern und guter praktischer Einrichtung erstellt. Die Daten über August S. bei Nagler beruhen offenbar auf einer Verwechslung mit seinem Bruder Ferdinand.

N.-Bl. der Zürch. Kstgesellsch. 1872. — Bern. Jahresber. Kstver. 1871, p. 4. — Christl. Kstbl. 1871, Nr. 2. — *Nagler*, K.-Lex. XVII, p. 203. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 583; IV, p. 407. — *Oechsli*, Eidg. Polytechnikum, Festschr. I, p. 176, 219, 227–229, 238, 246, 260, 261, 285, 286, 403. — Familienmitteil. *F. O. Pestalozzi.*

Stadler, Gottfried, Glasmaler, wurde 1616 in Zürich als der Sohn des Amtmanns zu Stein Hans Ulrich S. geboren. 1635 kam er zu Hans Jakob Nüscheler dem ältern in die Lehre. 1638 wurde er ledig gesprochen und ging auf die Wanderschaft. 1646 heiratete er Magdalena Schultheß, Schulmeisterin, und betrieb, da er mit seiner Kunst nur ein kärgliches Auskommen fand, auch den Schullehrerberuf. Er starb 1664 in Zürich.

Eine Wappenscheibe der Herrschaft Bern, bezeichnet Gottfried Stadler, sowie ein zweites Glasgemälde mit dem Wappen des Landvogts von Schenkenberg Albrecht von Graffenried monogrammiert G⸗F⸗S⸗; beide von 1663 und im Formate von 52/39,5 cm sind im Mittelfenster des Chörleins der Kirche von Densbüren im Kanton Aargau. Auch ins Ausland haben sich Arbeiten Stadlers verirrt; von Mandach erwähnt eine bezeichnete Scheibe, die Rache der Chiorama darstellend, im Museum von Aix en Provence.

In der Scheibenrißsammlung des Schweizerischen Landesmuseums in Zürich befinden sich vier Blätter von S., wovon drei aus der frühern Sammlung der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich stammen. Ein Scheibenriß mit zwei ungleichen Kompositionshälften, einerseits blau und

gelb, anderseits rot laviert, Noas Dankgebet nach der Sündflut (Genesis 8) darstellend, signiert: „Gotfrid Stadler Aō 1640 den 9. Hornung. Nach C. N.s (Christoffel Nüschelers) Orig. in Winterthur." Aus der Sammlung v. Graffenried-v. Barco, Format 32/20,3 cm. Eine Allegorie des Todes, rot laviert, bezeichnet: „Gotfrid Stadler den 21. Christmonat Aō 1642. Nach Christoffel Nüschelers Original", Format 17,5/21 cm. Ein Riß für eine Wappenscheibe Keufeler mit Signatur: „Gotfrid Stadler Aō: 1662 d. 26 Weinmonat", Format 29,4/19,2 cm. Eine harfenspielende Frauengestalt in Architekturrahmen, linke Seiteneinfassung für ein Glasgemälde, grau laviert, mit seinem Namen, Format 26/5,1 cm.

Im Besitze der Zürcher Kunstgesellschaft befinden sich zwei Scheibenrisse S.s: „Jesus und der Hauptmann von Capernaum" (Matth. 8) mit der Stadt Jerusalem im Hintergrunde, braun und gelb laviert, bezeichnet: „Gottfr. Stadler 1635", Format 18/16,5 cm (noch aus seiner Lehrzeit und jedenfalls auch eine Nachzeichnung); eine Justizia auf hohem Piedestal mit Schwert und Wage, zu ihrer Linken drei Könige, zur Rechten ein Bettler mit Weib und Kind, in Architekturrahmen, unten zwei leere Wappenschilde, grau laviert, Format 31,2/20,8 cm. Dieses Blatt ist nicht von Stadler selbst angeschrieben, zeigt aber seine Formgebung und wird ihm durch die Tradition zugeschrieben. Einen kulturhistorisch interessanten Riß besitzt die Scheibenrißsammlung Wyß, Band VI, Tafel 2 im historischen Museum in Bern: er zeigt Kaufleute, die von einem Bergdorf mit Saumpferden über einen hohen Paß ziehen. Er ist bezeichnet „Gottfrid Stadler Aō 1643."

An der Schweizerischen Landesausstellung von 1883 in Zürich war eine Winterthurer Fayenceschüssel mit Wappen, datiert 1647, und den Initialen Gottfried S.s G. F. S. ausgestellt; diese könnte jedoch nur eine Bestellung S.s und nicht seine eigene Arbeit sein.

H. Meyer, Fenster-Schenk., p. 148, 248/49. — Argovia XXX, p. 230. — *Lehmann*, Die Glasgemälde in den aarg. Kirchen und öffentlichen Gebäuden, Anz. A.-K. v. 1902/03, p. 306/07. — *v. Mandach*, Schweiz. Glasscheiben im Auslande, Anz. A.-K. v. 1907, p. 340. — Kat. Gr. 38 Schweiz. Landesausst. Zürich 1883, p. 22. — Anz. A.-K. 1908, p. 70 u. 71, 169/70. *E. Reinhart.*

Stadler, Hans Conrad, Baumeister und Architekt, geb. in Zürich am 13. Febr. 1788 als der Sohn des Staatsbauinspektors Conrad S., gest. dort am 13. Jan. 1846. Von seinem Vater zum Maurermeister bestimmt, unterzog er sich zuerst nur widerwillig der väterlichen Verfügung und der damals üblichen praktischen Lehre, kam aber doch bald zur Erkenntnis, daß die Baukunst auch von einem künstlerischen Standpunkt erfaßt werden könne. Der Vater kargte seinerseits mit den Mitteln nicht, dem Sohn eine entsprechende Ausbildung zu verschaffen. Nach der Lehre kam er zuerst in die Schule Friedrich Weinbrenners in Karlsruhe, der ihn für seinen Klassizismus gewann, bildete sich dann auf den Bureaux von Vaucher in Genf und La Fontaine in Paris weiter (1808–1811) und machte noch eine längere Reise in Oestreich und Oberitalien, bevor er sich in der Vaterstadt dauernd niederließ und das Geschäft des Obmanns Bluntschli im Zwinghof übernahm. Zunächst fühlte er sich durch die kleinen Verhältnisse eher beengt und geärgert; doch fand er in Hans Caspar Escher im Felsenhof, dem Gründer der „Neumühle", welcher sich auf Architektur verstand, ohne solche selbst praktisch zu betreiben, einen verständnisvollen Freund und Gönner, der ihm Aufträge verschaffte und mit einsichtigem Rate zur Seite stand. Die stattlichen Herrenhäuser der Familien Bodmer und v. Orelli im Thalacker, das Kronentor, der Schönbühl beim Neumünster sind S.s Werke und zeigen alle den gleichen Charakter harmonischer Klarheit und Einfachheit, die in ihrer absichtlichen Schmucklosigkeit für die Empfindung von heute allerdings auch etwas Kaltes und Nüchternes in sich trägt. S.s bestes Werk war unstreitig das etwas freier disponierte Postgebäude, welches später in unverantwortlicher Weise der Privatspekulation überlassen und in den „Zentralhof" umgebaut wurde.

Der Tod überraschte S., als er eben die Friedhofkapelle auf der hohen Promenade in Angriff nehmen wollte, die dann von seinem Neffen *Ferdinand S.* ausgeführt wurde.

S.s älterer Bruder, *Joh. Caspar S.* (1786–1867), betrieb das väterliche Baugeschäft und diente dem Staate von 1819—1850 als Bauinspektor durch Leitung zahlreicher Nutzbauten. Staatsgebäude ausgesprochen künstlerischen Charakters zu erstellen fiel ihm nicht zu, weshalb auch sein Name hier nur ergänzungsweise und zur Vervollständigung der Stadler-Baudynastiegeschichte aufgeführt wird. Immerhin mag erwähnt werden, daß H. Caspar S. den Neubau des 1804 abgebrannten Wädenswiler Schlosses und seine Einrichtung zum Oberamtssitz sowie den Umbau (Erhöhung) des Rathaussales durchgeführt hat.

N.-Bl. der Zürch. Kstgesellsch. 1847. — *W. Füßli*, Zürich u. die wicht. Städte am Rhein I, p. 81. — *Meyer v. Knonau*, Gemälde der Schweiz, Kt. Zürich. — Neuer Nekrol. der Deutschen 1846. — Familienmitt.
F. O. Pestalozzi.

Stadler, Heinrich, Goldschmied, der Sohn Georg S.s, geb. in Zürich im Aug. 1553, gest. 1586. Er war 1568 Lehrling bei Heinrich Sproß und wurde 1579 Meister. Seine Frau hieß Barbara Vögeli.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer*, Coll. VI, p. 362. *C. Brun.*

Stadler, Heinrich, Hafner, lebte um 1670 in Zürich. Auf dem Rüdensaal in Zürich stand ehedem ein gewaltiger runder Ofen rein architektonischer Art, mit sparsam angewandter plastischer Ornamentik. Die grünen Kacheln weisen durchgängig dasselbe konventionell ausgeprägte ornamentale Muster auf. Der Ofen trägt die Bezeichnung „Heinrich Stadler 1670."

Mitt. Antiq. Gesellsch. Zürich XV, 171. *L. Calame.*

Stadler, *Hermann* August, der Sohn des Kaufmanns Karl Jakob S. und der Kath. Wilhelmine Vogel, der Bruder Louise S.s und der Enkel des Malers Georg *Ludwig* Vogel, Architekt, geb. in Zürich 1861. Er ist der Erbauer des Korsotheaters und der Villa Osenbrüggen in Zürich, die 1909 wieder niedergerissen wurde. Er wanderte nach Südafrika aus. Ein Aquarell von ihm, „Hof in Trastevere in Rom", bez. Roma 88, besitzt das Künstlergut.

Brun, Verz. d. Kstwerke etc., 4. Aufl., p. 65. *C. Brun.*

Stadler, Joh. Caspar, s. Stadler, Hans Conrad.

Stadler, Johann Jakob, Landschaftsmaler, geb. in Zürich am 19. April 1819 als der Sohn des Staatsbauinspektors Joh. Caspar S., gest. dort am 31. Okt. 1855. Er war ursprünglich zum Kaufmann bestimmt, verließ aber 1836 den ihm nicht zusagenden Beruf und kam als Schüler zu dem Landschafter Wilhelm Huber, von da 1840 zu Diday in Genf und blieb dort fünf Jahre, dem Wunsche, nach Italien zu reisen, auf den Rat seines Lehrers einstweilen entsagend. Zwei Jahre brachte er nun abwechselnd in Paris und auf Studienreisen im Gebirge zu, drei weitere in der Vaterstadt, wo seine Bilder bald Anerkennung fanden; dann aber zog es ihn doch mit Macht nach Italien, wo er von den Landsleuten Bühlmann und Corrodi in Rom freundlich aufgenommen wurde. Ein körperliches Leiden war aber als Begleiter mitgezogen und hatte bald schwere psychische Störungen im Gefolge, die ihn alles, Menschen und Dinge, schwarz ansehen ließen und nach und nach zu eigentlichem Verfolgungswahn sich entwickelten. Die Rückkehr in die Heimat brachte keine Besserung, und es dauerte nicht lange, so machte der unglückliche, erst 36 Jahre alte Künstler seinem Leben selbst ein Ende.

S. hat seine Motive am liebsten aus den Wäldern und von den Seeufern geholt. In der Auffassung zeigt er sich durchaus selbständig, meist ernst; seine Bilder verraten große zeichnerische Sicherheit, die er sich in gewissenhaftem Studium der Natur erworben hat. Die Malweise ist dagegen mitunter etwas trocken und monoton.

Die Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft besitzt einige Studien S.s, ein großer Teil aber ist Eigentum der Familie geblieben. Sein größtes Bild „Föhrenwald im Wallis" soll sich ebenfalls noch in Zürcher Privatbesitz befinden.

N.-Bl. der Zürch. Kstgesellsch. 1858 (Verf.: Verwalter *J. Heß*). — *Singer*, K.-Lex. IV, p. 325. *F. O. Pestalozzi.*

Stadler, *Julius* Jakob, Architekt und Aquarellmaler, geb. in Zürich am 8. Aug. 1828 als der Sohn des Baumeisters Hs. Conrad S. (s. d.), gest. am 27. Nov. 1904 in Lauenen bei Thun. Als Sechzehnjähriger bezog er das Polytechnikum in Karlsruhe, wo F. Eisenlohr einen starken Einfluß auf ihn ausübte. 1848 hielt er sich in München und Berlin auf, an welch letzterm Ort er unter Johann Heinrich Strack arbeitete. Nach einer Studienreise durch Belgien, Frankreich und einem längern Aufenthalt in Italien, der durch die Freundschaft mit Jakob Burckhardt besonders genußreich wurde, trat er zuerst in das Architekturbureau von Stehlin-Burckhardt in Basel, ward aber bereits 1855 als Hülfslehrer für architektonisches Zeichnen an das neugegründete Polytechnikum in Zürich berufen und fand da seine Lebensstellung. 1872, nach Gottfried Sempers Rücktritt, erhielt er die Professur für Stillehre, Ornamentik und Kompositionsübungen und 1884 diejenige für Landschaftszeichnen, welche er bis 1893 bekleidete, da zunehmende Altersbeschwerden ihn veranlaßten, die Entlassung zu nehmen. Seine Schüler rühmen das feine Verständnis für das Charakteristische in Groß- und Kleinkunst sowie seine anregende, vielseitige Art, die namentlich auf den Exkursionen der Bauschule zu tage trat und ihm viel Anhänglichkeit erwarb.

S.s Lehrthätigkeit ließ eine praktische Bauthätigkeit in größerm Umfange nicht zu, und seine Projekte für die Umgestaltung und Verschönerung Zürichs sind leider im Planstadium geblieben. Die Malerei betrieb er auch nur zu Studienzwecken und eignem Vergnügen; die nach seinem Tode veranstaltete Ausstellung seiner Aquarelle hat aber den Beweis für große künstlerische Begabung und feinen Geschmack, namentlich auf dem Gebiete der Landschafts- und Architekturmalerei, geleistet. Einige Blätter seiner Hand befinden sich im Besitze der Zürcher Kunstgesellschaft („Uetlibergweg", 1887) und des Eidg. Polytechnikums; die Großzahl aber ist Eigentum der Familie geblieben.

Noch sei erwähnt, daß S. von 1883—1888 das Präsidium der Zürcher Künstlergesellschaft bekleidet hat und lange Jahre als Präsident der Aufsichtskommission dem Kupferstichkabinett des Eidg. Polytechnikums vorgestanden ist.

N.-Bl. der Zürch. Kstlergesellsch. 1907 (Prof. *G. Gull*). — Schw. Bauztg. 1904, p. 272 (Prof. *Lasius*). — N. Z. Z g

Nr. 335 v. 2. Dez. 1904 u. Nr. 351 v. 18. Dez. 1904. — — *Müller*, K.-Lex. IV, p. 407. — *Singer*, K.-Lex., p. 325. — *Oechsli*, Eidg. Polytechnikum, Festschr. I, p. 176, 227—229, 246, 317, 341, 351, 403. — *Brun*, Verz. d. Kstwerke, 4. Aufl., p. 65. *F. O. Pestalozzi.*

Stadler, Hortensia *Louise,* Malerin, von Zürich, die Tochter des Kaufmanns Karl Jakob Stadler-Vogel, die Schwester *Hermann* August S.s und die Enkelin des Historienmalers Georg *Ludwig* Vogel. Sie wurde am 18. Mai 1864 geboren, studierte bei Raphaël Collin in Paris und Ottilie Röderstein in Frankfurt a. M. und stellte mehrmals im Künstlerhaus in Zürich Stillleben, Porträts sowie auch Kopien nach alten Meistern aus. 1899 gründete sie in Zürich eine Kunstschule für Damen, welche sich heute noch unter ihrer Leitung des besten Rufs erfreut.

Mitt. der Künstlerin. *H. Appenzeller.*

Stadlin, Eduard, Dekorationsmaler, geb. in Zug am 2. Febr. 1845, lernte zuerst bei dem Vater und bei Zeichenlehrer Th. Wikart, dann in München, „wo er die berühmten Zaubergärten des Königs Ludwig II. mitgeschaffen", und seit 1876 unter Hans Makart in Wien, wo er sich am 1. Juli gleichen Jahres mit Mathilde Zimmermann vermählte. Er machte sich in Wien bald „allgemein bekannt durch sein wohlfundiertes Organisationstalent, seinen ausgebildeten Sinn für Ornamentik, durch seinen geläuterten Geschmack, was er alles, teils in Arbeiten für das Kunstgewerbe, teils bei öffentlichen Anlässen bewährte." Er stellte z. B. im Festzuge von 1878 die sensationelle Germanengruppe und war als Kostümier des k. k. Hofburgtheaters einer der Hauptleiter des großen historischen Festzugs von 1879. Unter seiner Leitung erschien das große Farbendruckwerk „Hans Makarts Festzug der Stadt Wien, den 27. April 1879 als Huldigung zur silbernen Hochzeit des Kaiserpaares." Wien, 1881, Verlag von M. Perles. S. starb infolge Ueberanstrengung plötzlich am 1. Febr. (nach andern am 31. Jan.) 1881.

Bürgerreg. von Zug, Nr. 101. — N. Zug. Ztg. 1881, Nr. 8 u. 11. — Zug. Volksbl. 1881, Nr. 11 (zum Teil Reproduktion eines Nekrol. im N. Wien. Tagbl.). — Jahresber. des Kstvereins Bern 1881, p. 45. — Zeitschr. f. bild. Kst. XIV, p. 193; Beibl. 1880, Nr. 29, p. 459. *H. Al. Keiser.*

Stadlin, Franz Ludwig, Uhrmacher, geb. am 18. Juli 1658. Er bereiste als Uhrmacher ganz Deutschland und trat am 28. Sept. 1688 zu Prag in das Noviziat der Jesuiten. 1707 nach China geschickt, erhielt er den Namen Lin, wurde Hofuhrmacher des Kaisers Kang-hi und dessen Günstling. Oft besuchte ihn der Kaiser in seinem Atelier. S. war eine überaus fromme, kindlich fröhliche Seele. Er verlernte seine Muttersprache, bewahrte aber seine deutsche Redlichkeit. Er starb, 82 Jahre alt, am 13. (oder 14.) April 1740 zu Peking, nachdem er drei Jahre lang durch einen Schlaganfall an teilweiser Lähmung gelitten.

A. Huonder, S. J., Deutsche Jesuitenmissionäre des 17. u. 18. Jahrh., Freib. i. B. 1899, p. 194/95, wo auch einläßlichere Quellenangaben. *H. Al. Keiser.*

Stäbli, Schmid, führte, laut Bauherrenrechnung von 1777 im Berner Staatsarchiv, bei der Einrichtung der Kirche von Königsfelden in ein Kornhaus und der Wiederherstellung des Chors, Reparaturen an den Kirchenchorfenstern aus.

Anz. A.-K. v. 1885, p. 192. *E. Reinhart.*

Stäbli, Johann *Adolf,* Landschaftsmaler, geb. am 31. Mai 1842 zu Winterthur als der Sohn des aus Brugg stammenden Kupferstechers und Zeichenlehrers *R. Diethelm S.,* des ersten Präsidenten der Winterthurer Künstlergesellschaft, und der Susanna Dorothea S., der Tochter des Landschreibers Gailinger, gest. zu München am 21. Sept. 1901. Im „Spillerhüsli" ganz nahe vor der Stadt am Wildbach, wo bedeutende Männer ein- und ausgingen, wie August Corrodi, der poetische Zeichner und humorvolle Dialektdichter, die Musiker Karl Eschmann und Eugen Kirchner, verlebte der kleine Adolf als zweites von vier Kindern eine angeregte, glückliche Jugendzeit. Ein schönes Kind war er, mit prächtigen stürmischen Locken, wie das Weckessers Studienkopf von 1849 (in der Sammlung des Winterthurer Kunstvereins, vgl. „Die Schweiz" V, 1901, p. 52 [56]) zeigt. Im ersten Knabenalter verriet er noch keinerlei Hang zum Zeichnen, dagegen bereits eine ausgesprochene Freude an der Natur und zumal an den Stimmungen, die dann den Maler S. fast ausschließlich beschäftigten: der späte Abend nach Sonnenuntergang und die Gewitterstimmung. Mit dem zwölften Jahr aber regte sich mit einem Mal auch die Lust am Zeichnen, der Trieb zur Kunst, und im Frühjahr 1858, nach der Konfirmation und nach Verlassen des Gymnasiums, erklärte der Jüngling seinen Eltern, er wolle Maler werden. Vater S., der doch so viele jugendliche Talente für die Kunst zu entdecken und anzueifern gewußt — man denke an August Weckesser, an Wegmann, Künzli, August Corrodi, Julius Ernst, Carl Rieter, H. Reinhart u. a. — hatte bei seinem Sohne Bedenken. Von dem Beruf des Dessinateurs aber, den der damalige Aufschwung der Stickerei, besonders in St. Gallen, und die rege Nachfrage nach guten Musterzeichnern vor allem empfehlenswert machten, wollte der Junge nichts wissen, und so begann er denn beim Vater zu Hause nach Gips zu studieren, zumal aber auch draußen in der reizvollen Umgebung von Winterthur nach der Natur zu zeichnen. Ein Verwandter sodann, Jakob Ziegler-

Sulzberger (1801—1876), ein wunderlicher Kumpan, der von der Zuckerbäckerei zur Malerei übergegangen war, nahm den angehenden Künstler auf ein Kunstreischen an den Walensee mit. Im Winter 1858/59 entstand bereits ein Selbstbildnis in schwarzer Kreide, mit Weiß gehöht, das S. vor der Staffelei stehend beinah in Lebensgröße wiedergibt, und im Wetteifer mit dem reichlich sechzehn Jahre ältern Corrodi versuchte sich der junge S. auch in landschaftlichen Kompositionen. Als dann ein Aufenthalt im Aargau eine Reihe guter Studien gezeitigt, ging Vater S. damit nach Zürich zu Rudolf Koller, und dieser entschloß sich sofort zur unentgeltlichen Aufnahme des Siebzehneinhalbjährigen in sein Atelier. Gleich im Sommer 1860 begleitete S. das Ehepaar Koller auf einer Studienreise ins Haslital, nach Meiringen; auch Stückelberg teilte den Aufenthalt daselbst. Ein „Waldinneres mit Mühle" läßt noch recht den Schüler Kollers erkennen; das reifere Bild „Schloß Kyburg vom Eschenberg aus aufgenommen", im März 1861 entstanden, enthält eine sehr gute Reiterstaffage von Kollers Hand. Fast bedeutsamer noch für S.s spätere Entwicklung war der weitere Studienaufenthalt, den er im Sommer 1861 im Limmattal gemacht hat, im Kloster „Fährli"; da ist ihm offenbar schon der Sinn erwacht für große Naturauffassung. Aus den hier gewonnenen Eindrücken ist eines seiner schönsten Bilder hervorgegangen, die „Klosterfähre" von 1876. Auf daß S. aber zu einem tüchtigen Landschafter in die Schule komme, schickte ihn Koller im Herbst 1862 nach Karlsruhe zu Johann Wilhelm Schirmer (1807—1863), der nach Friedrich Preller als der bedeutendste Vertreter der historischen Landschaft galt. Doch S. hat Schirmer nur ein paar Mal gesehen; der Meister starb noch im Laufe des Winters. Dafür bot die Karlsruher Galerie, die erste große Gemäldesammlung, die S. sah, ihm mancherlei Anregung, und vor allem lernte er in der badischen Residenz Hans Thoma kennen. Diesen hat er auf der Heimreise im Frühjahr 1863 auch in seinem Heimatdorfe Bernau im Schwarzwald aufgesucht, und Thoma seinerseits begleitete S. in die Schweiz, nach Winterthur und Zürich, wo sie Koller besuchten. 1864 weilte S. wiederum bei Thoma im badischen Schwarzwald, worauf sich dann die Freunde erst wieder 1870 zu München trafen. Aus dem Jahr 1863 stammen Studien an der Reuß, eine „Landschaft bei Brugg"; von 1864 rührt das Bild „Am Vierwaldstättersee" her; es folgten ein Zusammensein mit Maler Frank Buchser in Feldbrunnen bei Solothurn, Studien in Romont etc. Aber es wollte nicht recht vorwärtsgehen mit der Kunst, bis, wie für Weckesser, so auch für den jungen S., der Winterthurer Mäcen Friedrich Ludwig Imhoof-Hotze (1807—1893) als Helfer in der Not auftrat. Er ließ den jungen Künstler in Dresden nach Gemälden von Claude Lorrain und Poussin Kopien fertigen und weiterhin, im Winter 1865/66, auch solche nach Bildern von Hobbema und Manzini in Mailand. An die Mailänder Reise schloß sich ein Studienaufenthalt im Tessin, der in S.s fernerm Schaffen nicht ohne starken Nachhall geblieben ist. Auf diese Weise war er doch etwas in die Welt hinausgekommen und hatte bedeutende Kunstwerke kennen gelernt; Ruisdael und Hobbema zumal waren ihm zu Vertrauten geworden. Die größten künstlerischen Eindrücke aber warteten seiner in Paris. Unter Anführung von Jules Dupré waren 1831 die Pariser Künstler nach und nach in den Wald von Fontainebleau hinausgezogen und hatten da die Künstlerkolonie Barbizon begründet, aus der Théodore Rousseau bald als der arbeitsamste und ergebnisreichste hervortrat; Rousseau und Dupré sind die eigentlichen Begründer des „Paysage intime", der stimmungsvollen, in ihrem eigenartigen Charakter und in ihrer Totalität aufgefaßten Landschaft. Ihnen gesellte sich der ein paar Jahre ältere Narciso Virgilio Diaz de la Peña bei; in Diaz und Dupré fand Constant Troyon seine Vorbilder, und anderseits näherte sich den Idealen dieser Landschafter auch ein wesentlich älterer Meister aus dem klassizistischen Lager, Camille Corot, der gar der andern Ruhm beinah in den Schatten gestellt, „der größte Évocateur der Natur, der je gelebt", der es wie keiner verstand, ihren poetischen Gehalt gewissermaßen im Extrakt darzustellen. Auf den Schultern dieser Meister stehend, konnten die Jüngern rüstig weiterbauen, und unter ihnen wiederum war weitaus der bedeutendste Charles-François Daubigny (vgl. Walther Gensel, Die Meister des Paysage intime, K. f. A. XIX, 1903/04, p. 225 ff., 251 ff., 275 ff.). Noch lebte und wirkte ein Teil dieser großen Landschafter, als S. 1866, dank der Fürsorge seines Gönners Imhoof, nach Paris kam, und auf Ausstellungen sowohl wie in öffentlichen Gebäuden, z. B. im Corps législatif, treffliche Proben zu sehen bekam. S. sah die Salons von 1866 und 1867 und noch etwas Großartigeres, die Weltausstellung von 1867, wo gerade die französische Landschaftsmalerei in einer Reichhaltigkeit und Vollständigkeit vertreten war, wie nie zuvor und wie seither nicht mehr. In den künstlerischen Tendenzen dieser Meister mochte S. etwas von dem bethätigt finden, was im Grunde auch er selber anstrebte; er pilgerte nun selbst hinaus nach Barbizon, wo er, ohne viel Studien zu machen, vornehmlich die eigenartige Landschaft auf sich wirken ließ. In Paris teilte er das Atelier mit Reinhart aus Winterthur

und einem Amerikaner und suchte u. a. eine seiner Tessiner Studien in größerm Format als Bild auszuführen. Doch sein „Kastanienbaum" ward von der Jury des Salons abgewiesen, und auf diesen Mißerfolg hin trat S. schweren Herzens die Rückkehr in die Heimat an.

Nach Aufgabe des Schuldienstes in Winterthur hatte sich der Vater nach Brugg zurückgezogen; dort fehlte es dem jungen Künstler an jeglicher Anregung und Unterstützung. Eine günstige Wendung der Dinge kam mit einem Auftrage der Aargauer Regierung, die S. ein Bild bestellte, das er in München malen sollte. Im Herbst 1868 zog dieser an die Isar, mietete dort ein kleines Atelier und schuf nun, freilich unter tausend Zweifeln und seelischen Nöten, in dem bestellten Gemälde seine erste bedeutendere Stimmungslandschaft, das „Aufziehende Gewitter." Unter dem 2. Dez. 1869 weiß Koller aus der Hornau seinem Freunde Weckesser in Rom zu melden: „... S. soll sich ganz ordentlich in München machen. Er wird als Landschafter mit einem feinen Talent sehr geschätzt. Leider hat er mit einem kleinen, sehr fein gestimmten Bilde auf der schweizerischen Ausstellung in Winterthur gar keinen Erfolg und Anerkennung gehabt..." Für S. begann in München die Zeit der allerbittersten Not. Die für das bestellte Bild ausgeworfenen 1000 Fr. reichten natürlich nicht weit, und von zu Hause war nichts mehr zu erwarten, denn beide Eltern waren rasch hintereinander gestorben. Müßig war S. keineswegs; er füllte seine Skizzenbücher mit Studien aus Pang, Weßling und Polling, geradezu meisterhaften Zeichnungen, „einfach und großzügig nach der Natur hingeschrieben." Aber da es ihm stets an den Mitteln gebrach, um an größere Arbeiten gehen zu können, kam er im Bildermalen nur langsam vorwärts. Er selbst hat in einem spätern Briefe (vom 3. Nov. 1888) die ersten sechs Münchner Jahre (1868–1873) als die schwerste Zeit seines Lebens bezeichnet. Zwar war der Anfang der Siebzigerjahre eine glänzende Periode für die Münchner Künstler; es herrschte viel Nachfrage nach Bildern. Allein S. wollte sich in keine der gangbaren Schulen aufnehmen lassen, wollte um jeden Preis seine eigenen Wege gehen. Einigermaßen mochte ihn für sein äußeres Mißgeschick der Verkehr mit Gleichgesinnten entschädigen. Da war vor allem sein Landsmann aus Solothurn, der Landschafter Otto Frölicher (1840—1890), dem es nicht viel anders erging, und junge Maler von Ruf, wie Ernst Zimmermann, Bruno Piglhein, Fritz August von Kaulbach, die an S. den Menschen schätzten, wandten sich allmählich mit rückhaltloser Anerkennung auch dem Künstler zu. Seit 1870 stand wieder Hans Thoma ihm nahe, der nun selber in seinem prächtigen Buche „Im Herbste des Lebens", wo er aus seiner Münchner Zeit erzählt, auch S.s gedenkt: „Mit S. war ich von Karlsruhe her schon befreundet; er hat den Kampf mit der Lebensnot wacker bestanden, ja denselben mit einer Art von Fröhlichkeit und Uebermut geführt — ein Kind von Frohsinn und guter Laune, dabei aber fest an dem haltend, was seine Sache war, und immer mehr seine starke Eigenheit entwickelnd — er schien sich gar nicht darum zu kümmern, daß ihm wenig Anerkennung zuteil wurde, und er hatte recht daran, so sehr es auch seine Freunde betrauerten, daß dieselbe ihm erst am Ende seines Lebens zuteil wurde. Mir war er ein treuer, teilnehmender Freund. Auch mit Frölicher, einer festgefügten, sympathischen Schweizernatur, stand ich in guter Freundschaft, und ich verkehrte besonders viel mit diesen beiden..." Ein gern gesehener Gast war der „Stab" in der Künstlergesellschaft „Allotria"; sein Stammquartier aber wurde die Veltliner Weinstube der Frau Vettiger in der Luitpoldstraße, die „Veltlinerei", wo sich bald der Stäbli- und Frölicher'sche Kreis bildete, dem von Malern Ludwig Dill, Ernst Zimmermann, Emil Keyser, Toni Stadler, Arthur Langhammer, Wilhelm Dürr, Fritz Völlmy, Carl Theodor Meyer-Basel, Dr. Otto Gampert u. a. angehörten, weiter der Konservator der Alten Pinakothek Dr. Adolf Bayersdorfer, der sich speziell für S. interessierte, und zumal auch der Schweizer Schriftsteller Walther Siegfried, in dessen Partenkirchner Heim S. besonders in seinen letzten Jahren oft die herzlichste Gastfreundschaft genossen hat.

Als 1873 endlich der erste größere Wurf geglückt war mit dem Gemälde „Kloster Fahr" und dieses gleich auch seinen Käufer gefunden, da folgten sich nun auch mächtige Schöpfungen sozusagen Schlag auf Schlag. Wieder für das Aarauer Museum wurde die „Abenddämmerung" von 1874 erworben, und ungefähr gleichzeitig damit ist die helle, feintönige Chiemseelandschaft im Besitze der Gottfried Keller-Stiftung entstanden, die noch deutlich französischen Einfluß bekundet, wogegen damalige Atelierbilder S.s eher eine gewisse Anlehnung an Thoma und Arnold Böcklin erkennen lassen. Neue landschaftliche Eindrücke vermittelten ihm wiederholte Aufenthalte im Harz bei einem befreundeten Maler zu Wernigerode, in den Sommern 1875 und 1876 („Beim Kloster Michaelstein am Harz" 1875, ferner eine Reihe vorzüglicher Oelstudien und Zeichnungen, „Weg im Harz" u.s.w.). 1876 aber entstand das Gemälde der Oeffentlichen Kunstsammlung zu Basel, die „Klosterfähre", eine der größten und glücklichsten Schöpfungen S.s, wiederum die idyllische Partie im Limmattal beim „Kloster Fährli" in ungemein wirkungsvoller Komposi-

tion, mit Figurenstaffage von F. A. v. Kaulbach („Die Nonnen hat mir Fritz Kaulbach sehr schön hineingemalt"), und im gleichen Jahre noch vollendete er, das Motiv der Aarauer „Abenddämmerung" variierend, ein zweites großes Bild, die „Landschaft im Tessin", die auf der Schweizerischen Kunstausstellung von 1877 vom Schaffhauser Kunstverein aus dem Bundesbeitrag für das Imthurneum gekauft wurde und die dann neuerdings eine Variante fand in dem 1887 entstandenen Stäbli des Berner Kunstmuseums mit dem Titel „Nach dem Gewitter im Tessin." „Wie Variationen ein und derselben Melodie" (links Baumgruppe auf einem Hügel, rechts Blick in die Ferne) muten noch eine Reihe weiterer Bilder an: die „Italienische Landschaft" und die „Heroische Landschaft" von 1878 und ferner „in der Komposition der machtvollste Ausdruck des geliebten Motives" das „Abziehende Gewitter" von 1879, das Herr Imhoof-Hotze der Sammlung des Winterthurer Kunstvereins geschenkt hat; Hermann Gattiker hat das Bild radiert, und in Photogravüre bildet es den Hauptschmuck des Neujahrsblattes der Zürcher Kunstgesellschaft von 1903, wo auch in hübscher Weise gezeigt wird, wie die verschiedenen Studien nach der Natur (Abbild. 5—7, p. 23—25) in der wuchtigen Gesamtkomposition zum Zusammenklang gebracht sind. Das ertragreiche Jahr 1878 zeitigte auch noch das erste eigentliche Bild aus dem Harz: „es ist, als wenn in ihm die Erinnerung an Barbizon wieder aufgelebt wäre und mit den Harzeindrücken zusammen sich zu einem großen Bilde vereinigt hätte." Die schönste Fassung des Themas ist die von 1883 in Winterthurer Privatbesitz. Von 1880 datiert die „Birkenlandschaft", die Landschaftsstudie aus der bayrischen Hochebene, speziell aus der Gegend des Ammersees, die der Zürcher Kunstgesellschaft zum Geschenk gemacht wurde. Die „Klosterfähre", die „Heroische Landschaft", deren Besitzer einst Piglhein gewesen, und die „Birkenlandschaft", sie bezeichnen den Höhepunkt von S.s Schaffen.

Ein reichlicher mit irdischen Gütern gesegneter Kollege (Severin hieß der Gute) glaubte S. u. a. auch dadurch zu fördern, daß er ihm zu einem Aufenthalt in Italien verhalf (Mai bis Ende Juni 1882); ganz im Gegensatz aber zu seinem Landsmann Böcklin fand S. durchaus kein Verhältnis zur südlichen Landschaft, und angesichts der Berge von Albano, des Küstenstrichs von Neapel seufzte er zum Verdrusse seines Wohlthäters: „Ach, wäre ich nur wieder auf einer blumigen Wiese am Ammersee!" Lediglich ein paar kleine Oelmalereien und Skizzenbücher mit schönem Baumschlag und Terrainstudien brachte er heim. Besser mochte es ihm dann wieder im Harz behagen, wo er im selben Sommer noch mit Frölicher zusammen bei dem gemeinsamen Freund und Kunstgenossen Robert Weber in Wernigerode weilte (s. Bd. I, p. 510). Eine „Parklandschaft" (heute im Aarauer Museum), eine „Landschaft mit Mühle" und eine heitere „Frühlingslandschaft" mit Birken leiten zu einer neuen großen Schöpfung über, der „Ueberschwemmung" von 1887; das war wieder mal ein Motiv, das ihn mächtig packte und für das er noch verschiedene Lösungen gegeben; namentlich ist zu nennen das große Ueberschwemmungsbild im Besitze des Basler Kunstvereins von 1893; ein anderes birgt St. Gallens Museum als Eigentum der Eidgenossenschaft, und zu vergleichen ist die Radierung von C. Th. Meyer-Basel (Graph. Künste XIX, 1896, zw. p. 70 u. 71). Ende der 1880er Jahre begann die Produktionskraft einigermaßen zu erlahmen. „... Mir will oft jahrelang kein neuer Wurf gelingen, so ganz nach meinem Sinn; ich müßte erst in eine neue Landschaft, die mir ganz zusagt; ich weiß nicht, wo die ist!" klagt er der Schwester unter dem 3. Nov. 1888. Er hatte eben das intensive Naturstudium, dem er früher gehuldigt, aufgegeben und suchte ältern Motiven neues Leben einzuhauchen. Zu den Wiederholungen gehören das „Harzmotiv" und verschiedene Birkenbilder, auch das des Aarauer Museums; neu kommen hinzu die große „Flußlandschaft" von 1895 und, das gleiche Motiv besser noch und wuchtiger behandelnd, die „Flußlandschaft mit Gewitter", die der Kunstverein München für seine Galerie erwarb. Auf der Jahresausstellung von 1891 schon hatte ihm die Stadt München für ihr Rathaus eine Birkenlandschaft („Oberbayrisches Motiv") abgekauft, und gerade zu der Zeit auch wanderten verschiedene seiner Bilder übers große Wasser.

1892 feierten die Freunde bei Siegfrieds in Partenkirchen S.s fünfzigsten Geburtstag; 1894 wurde S. in die Jury der internationalen Ausstellung gewählt; 1897 erhielt er die kleine goldene Medaille und zum Neujahrsfest 1898 vom Prinzregenten den Professortitel. Unmittelbar vorausgegangen war ein neuer Schlager, der „Maienregen" von 1896; selbst da erscheint die Baumgruppe auf dem Hügel variiert, aber eben zu einem völlig neuen Bild ausgestaltet. Und als hätte nun S. eine Vorahnung gehabt des nahen Endes, ward er in den letzten Jahren nochmals besonders produktiv. Als neue Motive sind anzuführen eine „Landschaft aus dem Aargau", „Schwüler Sommertag am Ammersee", die sonnige Landschaft „An der Amper" und „Spätsommer in Oberbayern." Allein auch in diesen letzten Jahren war er häufig leidend und traten in der Arbeit wiederholt monatelange Pausen ein. Im Frühjahr 1901 packte ihn sein Leiden

doppelt stark; nichts fruchtete ein Aufenthalt in Südtirol, zu Bozen, im Mai des Jahres, ebenso wenig darauf die Kur in einer Wasserheilanstalt bei München. Noch war S. auf der VIII. internationalen Kunstausstellung (von 1901) im Glaspalaste mit zwei größern Gemälden vertreten, und er erlebte nun noch die hohe Freude und Genugthuung, daß das eine davon mit der ersten Medaille, mit der großen Goldenen ausgezeichnet wurde; dies verklärte seine letzten Tage. Freund Meyer-Basel bot seinen ganzen Einfluß auf, daß schon vor dem Ausstellungsschluß dem Sterbenden die Medaille noch eilig überreicht ward. Am 21. Sept. 1901 hat ihn ein sanfter Tod im städtischen Krankenhause zu München hinweggenommen. Kurz darauf hat die Neue Pinakothek das größere der ausgestellten Bilder, die „Landschaft aus Oberbayern" für sich erworben; das kleinere war vorher schon in Privatbesitz übergegangen. Und ein paar Wochen nach S.s Tod, an einem regenschweren Novembertage zogen die Freunde nach Bruck, wo am schilfigen Ufer der Amper die „Frölicher-Eiche" steht, hier wie alljährlich zu Frölichers Todestag einen Kranz niederzulegen; da haben sie denn am mächtigen Stamme des alten knorrigen Baumes neben der kleinen Gedenktafel für Frölicher eine solche auch zu S.s Andenken angebracht, in der ernsten Natur, wo sie beide mit Vorliebe ihre Studien gemacht, und zur Erinnerung an die Freundschaft, welche den Konservator der Alten Pinakothek Dr. Bayersdorfer mit den zwei Schweizer Künstlern verband, ward auch noch diesem (gest. am 21. Febr. 1901) hier eine Metalltafel gewidmet (s. Bd. I, p. 511).

Hat die Heimat längst erkannt und gewußt, was sie an S. besaß, und so ziemlich auch das Beste von seinem Lebenswerke für sich gerettet, hat S. auch zu München, in seiner zweiten Heimat, hohe Auszeichnungen erfahren (wiederholt erschien der blaue Hofwagen des Prinzregenten Luitpold vor S.s Wohnung; er habe den Landesvater stets „Hochwürden" tituliert statt „Königliche Hoheit"), zu allgemeinerer Schätzung kam S. gerade in München doch erst nach seinem Tode, als pietätvolle Freunde, an ihrer Spitze Prof. Toni Stadler und C. Th. Meyer-Basel, sich seines Nachlasses annahmen und, was an Bildern und Skizzenblättern im verlassenen Atelier herumhing und -lag, nebst S.s besten Gemälden in Münchner Privatbesitz im Kunstvereine zur Ausstellung brachten (vgl. K. f. A. XVII, 1901/02, p. 212 f.). Das bedeutete direkt wieder mal ein Ereignis für die Münchner Künstlerschaft, und auch die Kritik erkannte rückhaltlos an, daß S. zu den besten neuern Landschaftern zähle. Schon auf der Münchner Stäbli-Ausstellung hat die Gottfried Keller-Stiftung ihre hauptsächlichsten Erwerbungen gemacht; sie sicherte sich drei Gemälde, die erwähnte „Chiemseelandschaft" von 1874 und zwei typische Stäbli, eine leider noch nicht vollendete große „Birkenlandschaft" (reproduziert im zitierten Neujahrsblatt p. 31) und „Bäume im Sturm", ferner elf Zeichnungen in Rahmen, worunter die drei Studien zum großen Winterthurer Bilde, zehn Skizzenbücher und zwei Mappen mit losen Blättern, worunter mindestens ihrer fünfzig höchst wertvoll sind. Der Bundesrat verfügte auf Antrag der Kommission Deponierung der drei Gemälde im Museum zu Aarau, der elf eingerahmten Zeichnungen in der Sammlung des Kunstvereins Winterthur und der zwölf Skizzenbücher und Mappen in der Kupferstichsammlung des Polytechnikums (vgl. *C. Brun*, Jahresber. d. G. Keller-Stift. v. 1901, p. 14 ff.). Im Jahr darauf vermehrte die Stiftung ihren Stäbli-Besitz noch um die beiden Gemälde „An der Amper" und „Abendlandschaft"; sie wurden dem Kunstverein St. Gallen zur Aufbewahrung überwiesen (vgl. K. f. A. XVIII, 1902/03, p. 79; *Brun*, Jahresber. d. G. Keller-Stift. v. 1902, p. 9). Auf die Münchner folgten Nachlaßausstellungen in der Heimat, zu Winterthur und Zürich. Die Stäbli-Ausstellung im Künstlerhaus und im Hôtel Baur au Lac in Zürich vom 12. Jan. bis Mitte Febr. 1902 umfaßte nicht weniger als 60 Bilder aus Privat- und Museenbesitz von 1859—1900, etwa ebensoviel Bilder und Skizzen aus dem Nachlaß, insgesamt 154 Nummern, wozu noch in Vitrinen der ganze zeichnerische Nachlaß im Besitze der G. Keller-Stiftung. S. war vertreten und fand Beachtung auf der deutschen Jahrhundert-Ausstellung von 1906 zu Berlin (K. f. A. XXI, 1905/06, p. 342), und etwa 40 Landschaften wies die Stäbli-Ausstellung auf, die 1908 die Kunsthandlung Walter Zimmermann in München veranstaltete (K. f. A. XXIII, 1907/08, p. 428).

S.s hauptsächlichste Werke finden sich in der Schweiz; hier muß man S. suchen, hier wird man ihn schätzen lernen, in Schweizer Museen und in Schweizer Privatbesitz. Am besten ist er in Aarau vertreten; durch seine Stäbli-Kollektion ist das Aarauer Museum geradezu eine beachtenswerte Kunstsammlung geworden, und mit Recht hat die G. Keller-Stiftung ihre Erwerbungen aus S.s Nachlaß in der Hauptsache zu Aarau deponiert; mit diesen zählt man hier insgesamt 16 Bilder des Meisters. Doch sozusagen jedes deutschschweizerische Museum besitzt seinen Stäbli, so (außer dem Aarauer) diejenigen von Winterthur, Basel, Zürich, Bern, Schaffhausen, St. Gallen etc., und zahlreich sind seine Landschaften zumal in Winterthurer und Zürcher Privatbesitz.

Die Motive zu seinen Bildern holte S., seitdem er sich an der Isar niedergelassen, mit Vorliebe

aus der Umgebung von München, vom Chiem-, Starnberger- und Ammersee; dazu kommen die zumeist frühern Bilder aus der schweizerischen Heimat, aus dem Limmattal, dem Gebiete der Reuß, dem Aargau und dem Tessin; in einer weitern Gruppe hat er sich mit seinen landschaftlichen Eindrücken aus dem Harz abgefunden. Fast durchweg sind es großzügige, stimmungsgewaltige, wuchtig wirkende Landschaften, Schöpfungen auch voller Poesie. „Ein wahrer Poet, der er war, ein Dichter, von seltenem Naturgefühl beseelt, hat er eigentlich nur für sich gemalt, nur dem innern Drange folgend.“ S. hat nie die Natur direkt kopiert; aber auch niemals hat er schlechtweg komponiert; er suchte die „Seele der Landschaft“ zu geben, und was er malte, das fühlte er, er sah es nicht bloß. Vor allem kehren Gewitterstimmungen immer wieder in seinen Bildern; die bewegte Landschaft beim aufziehenden Gewitter und beim tobenden Sturm, windgeschüttelte Eichen und schwankende Birkenhaine, rauschende Gewässer, Regenfluten, die herniederstürzen, sei es verheerend in der ganzen Trostlosigkeit der Ueberschwemmung oder segenspendend im warmen, befruchtenden Regen des Maien, dann wieder ernste Abendstimmung — das alles bildete seine Welt, seine eigentliche Domäne; in diesem Elemente fühlte er sich wohl. Da stehen sturmgepeitschte Bäume vor schwerem Gewitterhimmel, und der Reiz des Düstern wird nur noch gehoben durch weiße Birklein mit ihrem feinen Blättergesäusel; die silberweiße Birke ist der Lieblingsbaum des Künstlers, wie sie zumal auch in Diaz' Waldlandschaften vielfach die helle Note in die mannigfaltigen Nüancen des dunklern Unterholzes bringt. Der wilde Kampf der Elemente und weiche Resignation nach dem Sturm, das sind die zwei großen Hauptthemen, die wie durch S.s Leben, so auch durch sein ganzes Schaffen sich hinziehen, weil sie eben seinem Naturell, seinem angebornen Temperamente gemäß waren. Sich selber ist S. allezeit treu geblieben, trotzdem er sich lange zur herrschenden Strömung im Gegensatz fand; weil er eben nie der Mode gehuldigt, nie einer Clique sich angeschlossen, darum ist er in Deutschland zu Lebzeiten nicht besser bekannt geworden, ganz abgesehen von dem Umstande, daß er nicht auch einmal eine Sonderausstellung seiner Werke veranstaltet hat, wie das z. B. Hans Thoma 1890 mit Erfolg gethan. S. hat „seinen Stiefel weitergemalt“ und schließlich doch gesiegt; seine ausgesprochene Dunkelmalerei, sein „schwarzer Dreck“ gilt heute mehr als manches, was seinerzeit von Sezession und Pleinairismus und Hellmalerei in Mode und Ansehen stand, und er selber ist und bleibt nun einer der bedeutendsten Landschafter nicht nur unseres kleinen Landes, sondern der deutschen Kunst überhaupt.

Schon das Kind hegte eine auffallende Vorliebe für Gewitter- und Abendstimmungen. Seinen Stil als Künstler aber hat S. wohl schon im Anfange der Sechzigerjahre (1863) gefunden, als er an Limmat und Reuß seine Auffassung von Flußlandschaft entwickelte; in seinem Nachlaß waren zwei Arbeiten, die eine bezeichnet 1863, die andere augenscheinlich vom gleichen Datum, Studien an der Reuß, die bereits S.s ganze spätere Eigenart deutlich im Keime vorgebildet zeigen (vgl. im zit. Neujahrsbl. Abbild. Nr. 1 u. 2). Er vertiefte sich dann in das Studium der alten Holländer; zu Ruisdael und Hobbema fühlte er sich besonders hingezogen; da verspürte er wohl etwas von Geistesverwandtschaft (1865/66). Sein größtes künstlerisches Erlebnis aber dürfte die Bekanntschaft mit den großen Landschaftern von Fontainebleau gewesen sein, vorab mit Théodore Rousseau; da dürfte er doch seine eigentliche künstlerische Klärung und Festigung gefunden haben, und „vom Geiste der Barbizonschule angeweht“, wuchs er sich in München zu einem deutschen Vorkämpfer und Hauptvertreter des „Paysage intime“ aus, neben einem Adolf Lier, der möglicherweise doch nicht ohne allen Einfluß auf ihn geblieben ist; freilich wirken S.s Landschaften großzügiger als die Liers. Die Natur, die S. mit Vorliebe geschildert, ist ja nicht an und für sich großartig; sie ist es in seiner Auffassung: „er hat in sie hineingesehen mit der ganzen Kraft seines Temperamentes, mit der ganzen Feinfühligkeit seines Empfindens“ und läßt sie nun wiederum im Bilde die geschaute Wirkung thun ... S. war eben selbst eine großangelegte, ins Weite strebende Natur; er war ein prächtiger Mensch, voll Gemüt, voll Geist und Humor; das wußten die Freunde nach seinem Hingang nicht genug zu rühmen, und wie *Wilhelm Ludwig Lehmann* mit feinstem Verständnis in erster Linie den Künstler S. gewürdigt hat im Neujahrsblatte der Zürcher Kunstgesellschaft von 1903 (hier spricht der Landschafter über den Landschafter und zwar wieder einer unserer besten und wägsten), so hat *Walther Siegfried,* der Verfasser des Künstlerromans Tino Moralt, dem Menschen S. ein wundervolles litterarisches Denkmal gesetzt in seiner psychologisch feinen Studie „Adolf S. als Persönlichkeit“, zuerst erschienen in der „Schweiz“ VI, 1902, p. 137–151, als Sonderschrift bei Orell Füßli, Zürich 1902, beidemal von zahlreichen Reproduktionen S.scher Bilder begleitet. Der „Stab“ war ein famoser Gesellschafter, u. a. mit großem mimischem Talente, das er im frohen Freundeskreise bald als echtester Bänkelsänger, bald als Tierimitator bethätigte. Zu Weckessers Studie „Adolf S. als

Kind“ kommt das Bildnis von der Hand des Freundes Prof. Ernst Zimmermann von 1893, heute im Besitze der aargauischen Regierung und aufbewahrt im Museum zu Aarau.

Nun folge S.s Oeuvre, eine chronologische Aufzählung seiner Bilder, soweit ihre Einreihung möglich war (vgl. den Katalog der Zürcher Stäbli-Ausstellung von 1902):

1858/59. Selbstbildnis in schwarzer Kreide. Bes.: Frl. Adele Stäbli, Aarau.

1859. „Sommerlandschaft.“ Bes.: Hr. Müller-Jelmoli, Zürich.
„Waldinneres.“ Bes.: Hr. Ziegler-Fauler, Schaffhausen.
„Waldinneres mit Mühle.“ Bes.: Frau Bryner-Sulzer, Winterthur.

1860. „Am Lago Maggiore bei Mondschein.“ Bes.: Hr. Franz Anton Zetter-Collin, Solothurn.

1861. „Schloß Kyburg, vom Eschenberg aus aufgenommen.“ H. 0,76; Br. 0,89. Bes.: Kunstverein Winterthur.

1863. „Landschaft, Gegend bei Brugg.“ Bes.: Hr. C. Naef, Zürich.
Zwei „Studien an der Reuß.“ Reprod.: Neujahrsblatt der Kunstgesellschaft Zürich 1903, p. 12 u. 14, Abbild. 1 u. 2.

1864. „Zigeuner am Waldrand.“ Bes.: Hr. O. Frey-Schmidlin, Aarau.
„Am Vierwaldstättersee.“ Bes.: HH. Blumer & Biedermann, Rorbas.

1865. „Abendlandschaft.“ Bes.: Frl. Johanna Kieschke, Winterthur.

1867. „Kastanienbaum.“ Bes.: Hr. Robert Biedermann-Mantel, Winterthur.
„Brunnen im Walde.“ Bes.: Regierung des Kantons Aargau.

1868. „Aufziehendes Gewitter.“ Bes.: Regierung des Kantons Aargau.

1870. „Am Starnbergersee.“ Bes.: Hr. Sträuli-Knüsli, Winterthur.

1873. „Kloster Fahr.“ Bes.: Hr. Geo. Volkart, Winterthur.
„Nach dem Regen.“ Bes.: Frl. Math. Freytag, München.

1874. „Abenddämmerung.“ Bes: Regierung des Kantons Aargau.
„Chiemsee-Landschaft.“ H. 0,47; Br. 0,76. Bes.: G. Keller-Stiftung, deponiert im Museum zu Aarau.

1875. „Beim Kloster Michaelstein am Harz.“ Bes.: Frl. Marie Dössekel, Aarau.

1876. „Birken.“ Bes.: Frau Dr. C. F. Meyer-Ziegler, Kilchberg.
„Klosterfähre“, mit Figurenstaffage von F. A. v. Kaulbach. H. 1,03; Br. 1,61. Bes.: Oeffentliche Kunstsamml. zu Basel. Reprod.: Graph. Kste. XIX, 1896, p. 58/59, und „Die Schweiz“ VII, 1903, p. 424/25.
„Landschaft im Tessin.“ Bes.: Kunstverein Schaffhausen. Reprod.: „Die Schweiz“ VI, 1902, p. 144/45.

1877. „Aufsteigendes Gewitter.“ Bes.: Hr. Dr. Otto Gampert, München.

1878. „Heroische Landschaft.“ Bes.: Hr. Prof. Toni Stadler, München. Reprod.: W. Siegfried, Ad. S. als Persönlichkeit, p. 35.
„Am Waldesrand.“ Bes. unbekannt.
„Italienische Landschaft.“ Bes.: Frau Prof. Zimmermann, München.
„Nachtstimmung.“ Bes.: Frl. A. u. J. Stäbli, Aarau. Reprod. bei W. Siegfried a. a. O., p. 17.
„Heide am Harz.“ Bes. unbekannt. Reprod.: K. f. A. X, 1894/95, als Kunstbeilage zu H. IV, und Graph. Kste. XIX, 1896, p. 66/67 (Radierung von C. Th. Meyer-Basel).

1879. Landschaftliche Komposition: „Abziehendes Gewitter“ (Motiv aus dem Harz und dem Tessin). H. 2,07; Br. 2,58. Bes.: Kunstverein Winterthur (durch Schenkung des Hrn. Imhoof-Hotze). Reprod.: Radierung von Herm. Gattiker und Photogravüre zum Neujahrsblatt der Kunstgesellschaft Zürich 1903.

1880. „Landschaftsstudie aus der bayrischen Hochebene“ (in der Gegend des Ammersees). H. 1,10; Br. 1,35. Bes.: Kunstgesellschaft Zürich (durch Schenkung des Hrn. Bodmer-Trümpler). Reprod.: „Die Schweiz“ VI, 1902, p. 141 und bei W. Siegfried a. a. O. (vor dem Text).
„Waldpartie.“ Bes.: Frau E. Brunner, Winterthur.

1881. „Frühlingsstimmung.“ Bes.: Frl. Math. Freytag, München. Reprod. bei W. Siegfried a. a. O., p. 41.
„An der Isar.“ Bes.: Hr. Sträuli-Knüsli, Winterthur.

1882. „Parklandschaft.“ Bes.: Regierung des Kantons Aarau. Reprod. bei W. Siegfried a. a. O., p. 29.

1883. „Haide am Harz.“ Bes.: Hr. Dr. Theodor Reinhart, Winterthur.

1884. „Landschaft mit Mühle.“ Bes.: Hr. Kunstmaler Emil Keyser, München.
„Frühjahr.“ Bes. unbekannt. Reprod.: Graph. Kste. XIX, 1896, p. 57 (Radierung).

1885. „Pappeln und Weiden.“ Bes. unbekannt.
„Luftstudie.“ Bes.: Frl. A. u. J. Stäbli, Aarau.

1887. „Landschaft.“ Bes.: Hr. Theodor Bohnenberger, Stuttgart.
„Ueberschwemmung.“ Bes.: Hr. Hauptm. Ries, München.
„Partie an der Limmat.“ Bes.: Hr. H. A. Scherer, Zürich.
„Landschaft nach dem Gewitter im Tessin.“ H. 1,55; Br. 1,91. Bes.: Künstlergesellschaft Bern.

1888. „Ueberschwemmung.“ Bes.: Hr. C. Tiegel, Zürich.
„Am Starnbergersee.“ Bes.: Hr. Christoph Jezler, Winterthur.

1889. „Landschaft am Chiemsee.“ Bes.: Hr. Hch. Sulzer-Steiner, Winterthur.
„Landschaft aus dem oberbayrischen Hügelland.“ Bes. unbekannt. Reprod.: Graph. Kste. XIX, 1896, p. 61.

1890. „Am Fluß.“ Bes.: Hr. Gottlieb Felber, Brugg.
„Abenddämmerung“ (in der Ammerseegegend). Bes.: Hr. Dr. Rolf Lindt, Lützelflüh. Reprod.: Graph. Kste. XIX, 1896, p. 55.
„Harzmotiv.“ Bes.: Frl. Math. Freytag, München.

1892. „Am Fluß“ (Kohlenzeichnung?). Bes. unbekannt. Reprod.: Graph. Kste. XIX, 1896, p. 62.

„Nächtliches Gewitter" (Kohlenzeichnung). Bes. unbekannt. Reprod.: Graph. Kste. XIX, 1896, p. 63.

1893. „Schwüler Sommertag am Ammersee." Bes.: Hr. Rüegg-Honegger, Zürich.
„Ueberschwemmung." Bes.: Kunstverein Basel.
„Gewitter am Ammersee." Bes.: Frl. A. u. J. Stäbli, Aarau.
„Aufziehendes Gewitter" (Umgebung des Ammersees). Bes.: Hr. Gottlieb Felber, Brugg.

1894. „Frühsommermorgen." Bes: Stadt München. Reprod.: Graph. Kste. XIX, 1896, p. 65.
„Herbstlandschaft im Harz, Gewitterstimmung." Bes.: Hr. Müller-Jelmoli, Zürich. Reprod.: „Die Schweiz" VI, 1902, p. 152/53.
„Sommermorgen." Bes.: Regierung des Kantons Aargau.
„Regenstimmung" (Bayern). Bes.: Frl. A. u. J. Stäbli, Aarau.
„Landschaft mit nahendem Gewitter." Bes.: Hr. Fürsprech O. Hahn, Bern.

1895. „Flußlandschaft." Bes.: Hr. Walther Siegfried. Reprod.: „Die Schweiz" VI, 1902, p. 147 und bei W. Siegfried a. a. O., p. 49.
„Landschaft." Bes.: Hr. Regierungsrat Fahrländer, Aarau.
„Sommertag" (Amper bei Polling). Bes.: Hr. Hans Lüthy, Vivis. Reprod.: „Die Schweiz" VI, 1902, p. 139 und bei W. Siegfried a. a. O., p. 55.

1896. „Maienregen." Bes.: Frau Dr. Mayenfisch-Honegger, Zürich. Reprod.: Graph. Kste. XIX, 1896, p. 69; „Die Schweiz" VI, 1902, p. 143; W. Siegfried a. a. O., p. 9; Neujahrsblatt der Kunstgesellschaft Zürich 1903, p. 29.
„Flußlandschaft." Bes.: Hr. Weber-Honegger, Rüti (Zürich).
„Landschaft aus dem Aargau." Bes.: Hr. F. Müller-Haberstich, Basel.

1900. „Spätsommer in der bayrischen Hochebene." Bes.: Hr. Prof. Dr. Heinr. Ganter, Aarau.
„An der Amper." Bes.: Hr. Oberst Paul Ulrich, Zürich.
„Sommertag" (Gegend bei Fürstenfeld-Bruck). Bes.: Hr. E. Leicht, Zürich.
„Landschaft aus Oberbayern." Bes.: Kgl. Neue Pinakothek, München.

Litteratur.

Sonderpublikationen. *Heinr. Ganter,* Adolf Stäbli, Vortrag, gehalten in der Kantonsschule zu Aarau 1902 (Sep.-Auszug a. d. Aarg. Tagbl. v. 9. Jan. 1902). — *Walther Siegfried,* Adolf Stäbli als Persönlichkeit, Zürich, Orell Füßli, 1902 (zuerst erschienen in der „Schweiz" VI, 1902, p. 137/51). — *Wilh. Ludw. Lehmann,* N.-Bl. der Kstgesellsch. Zürich 1903.

Zeitschriften. Zeitschr. f. bild. Kst. XI, 1876, Beibl. p. 531, 661, 707; XII, 1877 B, p. 117, 709; XIII, 1878 B, p. 160; XIV, 1879 B, p. 607; XV, 1880 B, p. 177; XVI, 1881 B, p. 105 f., 445, 570, 661; XVII, 1882 B, p. 704; XX, 1885 B, p. 635; XXII, 1887 B, p. 515, 728; N. F. I, 1890, Kstchron., p. 451; VI, 1895, p. 50/51; XIII, 1901/02, Kstchron., p. 15 f. — L'Art 1881, I, p. 145. — Kst. f. Alle X, 1894/95, Kstbeil. zu H. IV; XVI, 1900/01, p. 553, 564; XVII, 1901/02, p. 66, 212 f., 336; XVIII, 1902/03, p. 79, 464; XXI, 1905/06, p. 342; XXIII, 1907/08, p. 428. — *H. E. v. Berlepsch,* Schweiz. Rundschau II, 1892, Bd. I, p. 240 bis 251 und (Wiener) Graph. Kste. XIX, 1896, p. 53–70 (mit Radierungen nach S. von C. Th. Meyer-Basel). — „Die Schweiz" V, 1901, p. 52 (56); VI, 1902, p. 137 bis 153; VII, 1903, p. 424/25. — Die Gesellschaft (München) 1902 (Jan.-Heft). — *Antoine Guilland,* Bibl. univers. 1903 (févr.).

Tageszeitungen. Zürch. Tagbl. v. 26. Sept. 1901, Nr. 226 (nach der Allg. Schweizerztg.). — Zürch. Freitagsztg. v. 27. Sept. 1901, Nr. 39. - Zürich. Post 1901, Nr. 248—251 (Feuilletons von *H.*). — Frankf. Ztg. v. 28. Okt. 1901, Nr. 299, Morgenbl. (*Heinr. Weizsäcker*). — Allg. Münch. Ztg. v. 3. Dez. 1901 (*Wilh. Weigand*). — Aarg. Tagbl. v. 9. Jan. 1902 (*Hch. Ganter*). — Zürch. Tagesanz. v. 10. Jan. 1902, Beil. — N. Z. Ztg. v. 12. Jan. 1902, Nr. 12 (*Hans Trog*).

Kataloge, Lexika etc. *Carl Brun,* Verz. d. Kstwerke im Kstlergut Zürich, 4. Aufl., p. 65. — *Ders.,* Ber. der G. Keller-Stift. v. 1901, p. 14—16 u. v. 1902, p. 9. — *Ders.,* Kat. d. Erwerb. d. G. Keller-Stift. v. 1891–1904, p. 41 f., 60. — *Ders.,* in Seippels „Schweiz im 19. Jahrh." II, p. 550. — *Springer-Osborn,* Kstgesch. V, 5. Aufl., p. 231, 483. — *Friedr. Pecht,* Internat. Kstausst. München 1883, p. 90. — *Elimar Kusch,* Kat. d. Stäbli-Ausst. in Zürich, Jan./Febr. 1902. — *Paul Ganz,* Kat. d. Oeffentl. Kstsamml. in Basel (1908), p. 128. — *Ernst,* Kat. d. Sammlg. d. Kstver. Winterthur 1905, p. 16/17, 43, 45. — *Seubert,* K.-Lex. III, p. 349. — *Müller,* Biogr. K.-Lex., p. 501. — *Singer,* Allg. K.-Lex. IV, p. 325; V, p. 279. — *Kinkel,* Schw. Kstler-Album, Nr. 34. — Das geist. Deutschland I, p. 666/67. — *Bötticher,* Malerwerke des 19. Jahrh.s II, p. 794. — *Muther,* Gesch. d. Mal. im 19. Jahrh. III, p. 408. — *Otto Waser,* Aug. Weckesser (N.-Bl. der Kstgesellsch. Zürich 1900), p. 82, A. 28. — *Adolf Frey,* Rud. Koller, p. 66, 76 ff., 78, 85, 135. — *Hans Thoma,* Im Herbste des Lebens, Gesammelte Erinnerungsblätter (München, Süddeutsche Monatshefte, 1909), Abschnitt „München."

Otto Waser.

Stäbli, R. Diethelm, Kupferstecher, Lithograph und Zeichenlehrer, der Gründer und langjährige Präsident des Kunstvereins in Winterthur, geb. am 2. Dez. 1812 in Brugg im Kanton Aargau, gest. am 22. Dez. 1868 in Winterthur. S. sollte den Beruf eines Pfarrers ergreifen, der ihm aber nicht behagte. Es drängte ihn, sich der Kunst zu widmen. Mit 18 Jahren, nach Absolvierung des Unterrichts in den Schulen zu Brugg, reiste er — zur Zeit des Königs Ludwig — nach München und sättigte da Aug' und Seele an den Gebilden und Werken Schwinds, Kaulbachs, Cornelius', Thaeters, die ihn gewaltig und nachhaltig fürs ganze Leben ergriffen. Er zeichnete zuerst unter Julius Thaeter nach der Antike; dann wurde er Schüler von Samuel Amsler. Mit Vorliebe wandte er sich den Werken von Moritz von Schwind zu, wegen ihrer Schlichtheit, Frische und poesievollen Auffassung. Neun Jahre blieb er dort thätig und verließ sein geliebtes München nur, um einem Ruf als Zeichenlehrer an den höhern Schulen Winterthurs zu

folgen, wo er 22 Jahre mit großem Erfolge wirkte. S. hatte die seltene Gabe, schlummernde Talente zu erkennen, zu wecken und zu bilden. Unter andern nennen wir als seine Jünger seinen Sohn Johann *Adolf* S., Carl Rieter, H. Reinhart, Konrad Grob. In Winterthur fand S. einen fruchtbaren Boden für die Kunst. Neben den Schulpflichten beschäftigte er sich als Kupferstecher und Lithograph. Er lithographierte verschiedene bemerkenswerte Personen, wie Rektor Troll, Theodor Kirchner, Oberst Clais, Ott, Fischer, und führte den wohlgelungenen Kupferstich von Samuel Amsler aus. Auch reproduzierte er die beiden Gemälde im Besitze der Bürgerbibliothek: „Zwinglis Tod" von A. Weckesser und den „Dauphin nach der Schlacht bei St. Jakob" von Carl Rieter. Zwei gute Porträts von Ed. Steiner und A. Weckesser besitzt der Kunstverein Winterthur.

N.-Bl. W'thur v. 1852 u. 1853. — *Nagler*, K.-Lex. XVII, p. 204. — Gemälde der Schweiz, Aarg., II, p. 51.
† *Alfr. Ernst.*

Stächeli (Steheli), Bernhard, Glasmaler, wurde in Bern am 22. Juli 1541 als der Sohn des Lienhard S. (der vielleicht ein Sohn des Jakob S. war) getauft. Am 2. März 1562 erhielt er von der Stadt Bern für ein nach Saanen verschenktes Fenster 10 Pfd. Von 1571—1574 nennen ihn die Aarauer Stadtrechnungen: 1571 lieferte er ein dem Joachim Meyer in Lenzburg geschenktes Fenster und besorgte Fensterwerch im Rathaus, im Zollhaus und im Ziegelhaus; 1573 verglaste er auf dem Thurm und besserte Fenster im Rathaus; 1574 machte er ein „Fenster" für den Stadtschreiber.

Ein Bruder war ebenfalls Glaser; denn am 1. Juli 1555 erhielt *Lienhard S.* Sohn in Bern das Zeugnis, daß er bei *Hans Batschelet* (s. d.) das Glaserhandwerk erlernt habe.

Benziger, Anz. A.-K. N. F. V, p. 192; *Merz*, VII, p. 159. — Taufrodel u. Notariatsprot. 19 im Staatsarch. Bern.
H. Türler.

Stächeli, Jakob, Glasmaler, in Bern, erhielt laut Berner Stadtrechnungen von 1507—1525, in welchen er neunmal erscheint, bedeutende Zahlungen von der Stadt für „Glaswerk." Am 26. Juni 1520 gab der Rat von Bern dem Meyer von Affoltern im Emmental den Auftrag, die Fenster (in der Kirche) auszubrechen und in seinen Händen zu behalten, bis Jakob S. für diese seine Arbeit bezahlt sei. (Vielleicht ist die aus Affoltern in das historische Museum verbrachte Berner Aemterscheibe identisch mit diesem Fenster.) 1520 erhielt S. von Antoni Striffeler von Erlenbach, dessen Schwester seine Frau gewesen war, deren Erbteil.

Bern. T'buch 1878, p. 185 f. — Ratsman. 1520, VI, p. 26. — Notariatsprot. 11, p. 38 im Staatsarch. Bern.
H. Türler.

Stächeli, s. auch Stähelin, Stähli, Stäli, Stehelin, Stehli.

Stäg, zum, s. Zum Steg.

Stäger, Balz (Balthasar), Landschaftsmaler, von Glarus, in Zürich V, wurde am 14. Juni 1861 in Glarus geboren als der Sohn des Fabrikanten und Stabsmajors Jakob S. Schon in der Schule legte er ein ungewöhnliches Zeichentalent an den Tag, wurde jedoch im Interesse des elterlichen Geschäfts zum Chemiker bestimmt und besuchte nach Absolvierung der Schulen seiner Vaterstadt die Kantonsschule in Zürich, die Akademie von Neuenburg und das chemische Laboratorium von Dr. Fresenius in Wiesbaden. Infolge schwerer Gesundheitsstörungen mußte er jedoch dieser Laufbahn entsagen und warf sich nun in der ihm auferlegten unfreiwilligen Muße aufs Zeichnen und Malen. Nach mehrjährigem größtenteils autodidaktischem Studium nach der Natur, wozu ihm die herrliche Hochgebirgslandschaft des Glarnerlandes und der Walenseegegend Stoff in Hülle und Fülle bot, trat er ins Atelier des Tiermalers Rudolf Koller in Zürich ein, wo er sich zu echt künstlerischem Schaffen emporarbeitete. 1890 und 1891 studierte er in München unter Johann Gottfried Steffan weiter, wobei auch Adolf Stäbli nicht ohne Einfluß auf ihn blieb. 1892 kehrte er nach Zürich zurück, ließ sich nun dauernd hier nieder und trat inzwischen auch in den Ehestand.

Das Gebiet von S.s Bethätigung ist die Stimmungslandschaft, und zwar hat er wesentlich zwei Genres derselben ausgebildet: die eine Gruppe seiner Bilder erglänzt in warmem, freundlichem Sonnenschein und zeigt die Natur von ihrer lieblichen, herzerfreuenden Seite, während der andern ein Stich ins Düstere, Wilde, Gewitterhafte, Gewaltige eigen ist. Die Zahl der aus seinem Atelier hervorgegangenen Oelgemälde ist eine sehr ansehnliche. Zwei der hervorragendsten: „Herbststurm am Walensee" 1894, Eigentum der Eidgenossenschaft, und „Linthschlucht" 1897/98, befinden sich in der Gemäldesammlung von Glarus, eine Menge anderer in Privatbesitz, besonders in Zürich und Glarus, aber auch in Aarau, St. Gallen, Basel, Schaffhausen, Walenstadt, Flums, Wetzikon, Schönenwerd, manche im Ausland: Berlin, Aachen, Marseille, Vaduz etc. „Die Schweiz" brachte öfter Reproduktionen von Bildern S.s und widmete ihm 1904 eine besondere Nummer. Zu den bemerkenswertesten außer den zwei schon genannten gehören: „Sturm bei Weesen" 1892, „Am Löntsch" 1891, „Frühmorgen bei Quinten" 1893, „Felspartie bei Quinten" 1894, „Sturm bei Mühlehorn" 1895, „Morgenstimmung am Walensee" 1896, „Frühmorgen im Klöntal" 1896, „Herbst-

tag am Walensee" 1897, „Am Sernft" 1897, „Sturm am Walensee" 1898, „Im Mühletal am Walensee" 1898, „Abendfrieden" 1898, „Glärnisch mit Näfels" 1898, „Felsweg nach Amden" 1899, „Abend an der Au" 1899, „Abend bei Zürich" 1899, „Morgen am Walensee" 1900 (von der schweiz. Aerztegesellschaft Prof. Dr. Virchow in Berlin geschenkt), „Sturm im Klöntal" 1901, „Sturm bei Quinten" 1903, „Abend am Katzensee", 1904; „Sturm bei Mollis" 1904, „Sturm am Walensee" 1904, „Bei Unterterzen" 1905, „Gewitterstimmung im Klöntal" 1905, „Am Löntsch" 1906, „Kirche in Wytikon" 1907, „Frühmorgen bei Mols" 1907, „Herbststimmung bei Weesen" 1907, „Frühling in Obstalden" 1907, „Bei Walenstadt" 1908, „Nach dem Gewitter im Klöntal" 1908, „Des Büßers Tod", „Sturm am Greifensee", „Gostenhorn bei Unterterzen", „Durchblick auf den Zürichsee bei Oberrieden" etc.

„Die Schweiz" VII, 1903, p. 472; VIII, 1904, p. 369 bis 371: Der Landschaftsmaler B. S., von *Ernst Buß*. — Das geistige Deutschl. I. p. 667. — Curric. vitae.
Ernst Buß.

Stäger, Walther, Bildhauer, wurde am 12. März 1874 in Vilmergen im Kanton Aargau geboren, bildete sich vorerst an der luzernischen Kunstgewerbeschule und dann in Florenz (Privatatelier Prof. Augusto Rivalta) aus. Um 1900 war er in Zürich thätig, später (1905) in Luzern, wo er selbständig der Bildhauer- und Glasmalkunst lebte. S. stellte u. a. aus: An der 1. Ausstellung der schweizerischen Sezession (Basel) 1908: „Gioventù"; an der Luzerner Lokalausstellung: „Rotkäppchen", „Kain."

Gaz. de Laus. v. 13. Dez. 1908. — Vaterland v. 10. Nov. 1908. *Franz Heinemann.*

Stähelin, Johann Ulrich, von St. Gallen, geb. 1802, sollte das Flaschnerhandwerk lernen, erhielt aber, da er als bester Schüler der Zeichenschule gegolten hatte, durch die Verwendung des litterarischen Vereins (bes. Prof. Scheitlins) die Möglichkeit, 1825 zu seiner Ausbildung als Maler nach München zu gehen, von wo er noch im gleichen Jahr an die Kunstausstellung in St. Gallen verschiedene akademische Zeichnungen, ein Miniatur- und ein Transparentgemälde sowie nachträglich ein Oelgemälde „Die Hirten bei Bethlehem" einsandte, Arbeiten, die nach Hartmann seinem Talente nicht besondere Ehre machten. An der Ausstellung von 1827 beteiligte er sich noch von München aus mit einem Oelgemälde „Pferde im Stall"; später wird er in den Katalogen der Ausstellungen in St. Gallen nicht mehr genannt, lebte aber noch 1845 als Kunstmaler in München, der Bildnisse in Oel, Miniatur und Aquarell, sowie Landschaften malte.

Hartmann, St. gall. Kstgesch., p. 370. — *Ders.*, Notizen. — Kat. d. Kstausst. St. Gallen 1825, p. 4 f., 16; 1827, p. 5. — *Nagler*, K.-Lex. XVII, p. 205. — *Wild*, Etat d. Burgersch. v. St. Gallen 1845, p. 218. *T. Schieß.*

Stähelin, s. auch Stächeli, Stähli, Stäli, Stehelin, Stehli.

Stähli, Jakob, s. Stähli, Johann.

Stähli, Johann, Holzschnitzer, in Brienz, wurde dort am 22. Dez. 1816 geboren und starb dort am 20. April 1901. Er war Autodidakt, brachte es aber zum geschickten Verfertiger von Grotesken und Karikaturen, besonders in Form von Nußknackern. Sein Beiname war „Schmiedhans." Das lohnende Gewerbe des Vaters führte der Sohn *Jakob S.* weiter.

Mitt. des Gmdeschreibers *Eggler*. — *Singer*, K.-Lex. V.
H. Türler.

Stähli, Johannes, Landschaftsmaler, wurde am 29. Nov. 1778 in seinem Heimatsorte Brienz als der Sohn des Johann S. von Brienz und der Barbara, geb. Stähli von Unterseen, getauft. Als Sohn armer Eltern war er zum Geißbuben bestimmt; doch führte ihn eine große Vorliebe zur Malerei schon früh dazu, ganz primitive Malereien zu erzeugen. Einige dem Jünglinge wohlgesinnte Berner Herren und in Brienz arbeitende Künstler nahmen sich seiner an und erteilten ihm Unterricht. 1806 figurierten von ihm zwei Aquarelle im Zürcher Salon: „Gegend von Brienz" und „Partie von Pomerola bei Locarno", 1811 eine „Ansicht von Iseltwald." Im Frühjahr 1807 machte der Oberamtmann Thormann in Interlaken die Regierung auf den jungen Maler aufmerksam, der, „obschon ganz von Mitteln entblößt, durch sein ausgezeichnetes Talent, durch seine gute Aufführung und beharrlichen Fleiß ohne fremde Mithülfe sich emporgeschwungen habe", und ersuchte die Regierung, dem jungen Manne, der eben mit dem Maler Vollmar eine Reise nach Rom angetreten hatte, um sich dort weiter auszubilden, eine Unterstützung zu gewähren. Dem Gesuche war eine Zeichnung S.s beigegeben. Auf das befürwortende Gutachten des Schultheißen v. Mülinen hin beschloß der Kleine Rat, dem Maler auf die Dauer von zwei Jahren eine monatliche Unterstützung von einem Louisd'or, die vierteljährlich zu entrichten war, zu verabfolgen.

In Rom arbeitete S. offenbar sehr fleißig. Als er nach einem Jahre nach Hause zurückzukehren wünschte, suchte er darum nach, daß ihm zu diesem Zwecke das Geld für zwei Quartale zugleich ausgerichtet werde. Der Staatsrat erfüllte (am 19. März 1808) nicht nur diese Bitte, sondern wies für die Kosten der Reise noch 200 Fr. an. Zu Beginn des Jahres 1809 ließ S. der Regierung ein Landschaftsgemälde als Probe seines Könnens

vorlegen, welche Aufmerksamkeit diese mit einem Geschenke von 640 Fr. „zur Ermunterung des jungen Künstlers und zu seiner Unterstützung in dieser der Kunst so ungünstigen Zeit" erwiderte (10. Febr. 1809). Dabei wurde gesagt, das Bild verrate nach dem Urteil der Kenner zwar noch nicht die Hand des Meisters, zeuge aber doch von Fleiß und glücklicher Anlage. Das war vermutlich die idyllische italienische Landschaft, welche jetzt das Kunstmuseum in Bern besitzt. S. ließ sich nun in Unterseen nieder und malte, naturgetreuer Darstellung sich befleißend, Oberländer Ansichten, die viel Anerkennung fanden. Er radierte auch 12 Ansichten seiner Heimat. Nagler nennt als solche:

1) „Das Fest der Hirten zu Unspunnen." Fol.
2) „Die Ruinen von Weißenau." Fol.
3) „Ansicht von Unterseen." Fol.
4) „Ansicht von Interlaken." Fol.
5) „Das Tal von Oberhasli." Fol.

1814 erstellte S. für Prof. I. R. Wyß ein Panorama vom Faulhorn, das in der 1816 erschienenen „Reise in das Berner Oberland" von Wyß publiziert wurde. Dort findet sich auch ein Plan des Bödeli und ein Panorama vom Hohbühl bei Interlaken von S., welch letzteres in größerm Maßstab 1839 in Bern herauskam. Im Juni 1814 untersuchte S. die unterirdische Beatenhöhle. 1818 beteiligte er sich an der Kunstausstellung in Bern mit einem großen Aquarell vom Gießbach. Er siedelte dann nach Thun über, wo er das Erdgeschoß des Pfarrhauses neben der Kirchentreppe bewohnte und Unterricht erteilte. Durch die Vermittlung von Gönnern, namentlich der Familie v. Steiger, siedelte er zu Ende der 1820er Jahre nach Genf über, wo er sich das kleine Vermögen erworben haben soll, das ihn, den Junggesellen, später vor Dürftigkeit schützte. Vielfache Studien aus dem Wallis und von Chamounix waren ebenfalls ein Gewinn dieses Genfer Aufenthalts. Von der Familie Pictet in Genf protegiert, gelang es ihm, auch England und Schottland zu besuchen, von wo er erst nach längerer Abwesenheit in die Heimat zurückkehrte. 1836 beschickte er von Interlaken aus die Berner Kunstausstellung mit einem Oelbilde, das Brienz darstellte, und einem Aquarell vom Gießbach. Dann lebte S. wieder in Brienz und stellte 1850 in Bern eine Ansicht von Unterseen in Aquarell aus. Die letzten Jahre verlebte er in Habkern bei Kindern seiner dort verstorbenen Schwester und starb am 24. Okt. 1861. Der Nachlaß, zwei große Aquarelle und ein großes Panorama von Interlaken sowie mehrere Mappen mit etwa 300 Skizzen gingen an den seither verstorbenen Maler Ed. Rüegg in Brienz über. Einen Teil davon besitzt nun Kunstmaler Ed. Bühler in Aeschi.

Bern. T'buch 1881, p. 230–238. — *Füßli*, K.-Lex. V, p. 1708. — *Nagler*, K.-Lex. XVIII, p. 205. — *Wyß*, Reise ins Bern. Oberland, p. 298, 886; Atlas 63, 72, 74. — Bibliogr. der schweiz. Landeskde., Pläne etc. — Ratsman. 11, 12, 13, 15. — Staatsratsman. 9 im Staatsarch. Bern. — Mitt. von Gmdeschreiber *Eggler* in Brienz. *H. Türler.*

Stähli, Johannes Rudolf, Werkmeister, in Thun, wurde dort 1726 geboren und trat 1737 beim Werkmeister Zehender in Bern in die Lehre. Nach Thun zurückgekehrt, wurde er 1751 Mitglied des dortigen Großen Rats, 1758 Einunger, 1765 Mitglied des Kleinen Rats, 1770 Spitalvogt, 1783 Venner und starb 1790. 1782 führte er Bauten am Pfarrhaus in Lauterbrunnen aus.

N. Bern. T'buch 1909. *H. Türler.*

Stähli, Melchior, Holzschnitzer, in Brienz, wurde dort am 6. Juli 1808 geboren und kam am 6. April 1877 bei einer Katastrophe des Lammbachs um. Er war Schüler des Christ. Fischer und verfertigte durchbrochene Drechslerarbeit. An der Berner Kunstausstellung von 1830 hatte er ein Gefäß ausgestellt.

Mitt. von Gmdeschreiber *Eggler* in Brienz. — Ausst.-Kat. Bern 1830. *H. Türler.*

Stähli, Michel, Glasmaler, von Burgdorf, der Sohn des Venners und Burgermeisters Heinrich S. Er war 1559 des Großen Rats seiner Vaterstadt. Laut Deutsch-Seckelmeisterrechnung vom Jan. 1562 erhielt er 10 Pfd. „ümb ein fenster so m. g. h. dem wirt zum wyßen krütz daselbst geschenkt hand."

Bern. Staatsrechnungen. — Festschr. z. Eröffnung des Kstmus. in Bern 1879, p. 62. — *Benziger*, Anz. A.-K. N. F. V, p. 192. — *Aeschlimann*, Geneal. der Burgd. Geschlechter, Msc., p. 492. *R. Ochsenbein.*

Stähli, Samuel I., Goldschmied, geb. in Burgdorf 1639, des Großen Rats 1664, gest. 1686. Er ist der Vater des nachfolgenden.

R. Ochsenbein.

Stähli, Samuel II., der Sohn des vorigen, geb. 1667, erlernte zuerst in Basel den Beruf eines Zirkel- und Messerschmieds, kam dann nach Regensburg zu dem berühmten Graveur Adam Seitz, bei dem er einige Jahre blieb. Nach längerm Aufenthalt im Auslande kehrte er 1704 in seine Vaterstadt zurück und ließ sich später in Bern nieder. 1709 fertigte er für Burgdorf neue Stempel für die Solemnitätspfennige (Schulprämien). Seine letzten Lebensjahre verbrachte er wieder in Burgdorf, wo er am 5. Okt. 1740 starb.

Aeschlimann, Gesch. v. Burgdorf, Msc., p. 707; Druckausg., p. 153. *R. Ochsenbein.*

Stähli, Samuel III., Stempelschneider und Rotgießer, geb. 1668 in Burgdorf, gest. am 12. April 1734. Mit Abraham Feer goß er 1698 die kleinere

Glocke der Pfarrkirche von Schangnau und 1725 allein diejenige von Thorberg.

Nüscheler-Usteri, Glockeninschr. d. Kts. Bern, p. 141. — Arch. d. hist. Ver. d. Kts. Bern X, p. 341, 355, 395. — *Aeschlimann*, Gesch. v. Burgdorf, Msc. — Geneal. Stähli. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 1708. *R. Ochsenbein.*

Stähli, s. auch Stächeli, Stähelin, Stäli, Stehelin, Stehli.

Stäli (Stächeli, Stähli), Hans, Werkmeister, in Bern, wurde 1612 städtischer Werkmeister des Holzwerks und bekleidete diese Stelle bis zu seinem im Jan. 1650 erfolgten Tode. Während dieser Zeit war er im Dienste der Stadt viel beschäftigt; 1643 errichtete er den Dachstuhl des Käfigturms. Von Ostern 1614 an gehörte S. dem Großen Rat an. Er machte am 9. Jan. 1650 sein Testament und starb gleich darauf.

Osterbücher u. Testamentenb. 11 im Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Stäli, s. auch Stächeli, Stähelin, Stähli, Stehelin, Stehli.

Stärklin, s. Störchli, Störcklin, Störklin.

Staglio, Giuseppe, der Sohn des G. B. S., von Lugano, Vergolder, im 17. Jahrh. Er lebte in Rom in der Via di Capo le Case, wo ihm 1670 aus seiner Wohnung Kleider gestohlen wurden.

Bertolotti, Boll. stor. v. 1885, p. 189. — *Ders.*, Art. svizz. in Roma, p. XIV u. 61. — *Ders.*, Art. lomb. II, p. 98, 382. *C. Brun.*

Stajessi, Charles, né à Romont le 28 juin 1852, décédé à Fribourg le 18 janv. 1907, inspecteur des arsenaux et commissaire des guerres de 1875 à 1907, peintre-aquarelliste autodidacte. Le musée de Fribourg a acquis plusieurs de ses œuvres.

Cat. art anc., Exp. Genève 1896, p. 303. — Liberté 1907, Nr. 18, Ch. Stajessi, par *Amédée Gremaud.* *Tobie de Raemy.*

Stalder, Hans Jakob, Glockengießer, in Brugg. Er goß für folgende Orte Glocken: *a.* Allein: 1587 für Mörnthal 1; 1611 für Auenstein 1; 1627 für Mandach 1; 1640 für Umikon 1. *b.* Mit Ulrich S.: 1610 für Auenstein 1.

Nüscheler, Glockenb., Msc. — Argovia XXIII, p. 10, 28, 38, 39; XXX, p. 117. *Moriz Sutermeister.*

Stalder, Ulrich, Glockengießer, in Brugg. Er goß mit Hans Jakob S. 1610 eine Glocke für Auenstein. 1595 war er für Haslach im Kanton Schaffhausen thätig.

Nüscheler, Glockenkde., Msc. — *Rahn*, Stat. schw. Kstdkm., Schaffh., Anz. A.-K. v. 1888, p. 125. — Argovia XXIII, p. 39; XXX, p. 117. *Moriz Sutermeister.*

Stamm, August, Architekt, von Thaingen im Kanton Schaffhausen. Er wurde am 23. Dez. 1858 zu Teufen geboren, wo der Vater als Sekundarlehrer wirkte, und lebte von 1863 an in Kreuzlingen, nachdem dieser als Oberlehrer an das dortige Seminar berufen war. Hier durchlief S. die Primar- und Sekundarschule, später, nach dem frühen Tode des Vaters, die Realabteilung des Schaffhauser Gymnasiums. Die schon früh sich äußernde Begabung und Liebe zum Zeichnen wurde durch J. M. Neithardt ganz besonders gefördert; außerdem wurden die mathematischen Fächer bevorzugt, so daß nach Absolvierung der Schule der Beruf des Architekten erwählt und die Bauschule des Eidg. Polytechnikums bezogen werden konnte. Auf die Erwerbung des Diploms folgte eine lange, an Abwechslung ungewöhnlich reiche Reihe von Jahren des Studiums und einer mehr oder weniger selbständigen Praxis. Zuerst hatte er in Genf (1879) eine Volontärstelle bei Camuzat & Poncy; dann trat er bei G. Goß ein, dem Erbauer des Theaters, wo es Aufgaben mehr künstlerischer Natur zu lösen galt. Hierauf (1881) findet er in Paris Unterkunft in einem Geschäfte, dessen Spezialität Gasfabriken und Schlachthäuser war; dann Stellung im Bureau von Ch. Lenormand, dem Architekten des Fürsten von Monaco. Hier übernimmt er teilweise die Ausführung von Kirchen- und Schloßbauten in Monaco, Montecarlo und Nizza. Dann erhält er einen Ruf nach St. Raphaël bei Cannes, wo S. selbständig den Bau einer Kirche durchführte und das Projekt der noch stehenden Cascade mit monumentaler Treppe und eines Ausstellungspavillons ausarbeitete. Nach kürzerer Anstellung in Zürich bei Architekt Ernst und in der Firma Chiodera & Tschudy folgte ein Aufenthalt in Stuttgart bei Lambert & Stahl mit vorwiegend zeichnerischer Thätigkeit für Fachzeitschriften und Werke. Wieder ganz der Bauthätigkeit gewidmet war eine Stelle in Bern mit Arbeiten im Bundesratshause. Von hier aus beteiligte sich S. auch an der Konkurrenz für ein Postgebäude in Genf, einer wegen des beschränkten Terrains besonders schwierigen Aufgabe, wo kein erster Preis erteilt wurde, S. aber einer der wenigen Prämiierten war. Von Bern aus bewarb er sich auch um eine kunstgewerbliche Lehrstelle in Portugal, was einen siebenjährigen Aufenthalt in Braga zur Folge hatte und im Verlaufe Gelegenheit bot, in wiederholten Ferienreisen die Bauwerke der pyrenäischen Halbinsel kennen zu lernen und in Aufnahmen und Skizzen sich zu eigen zu machen. Nebenbei kam es auch zu Projekten für Kirchen, Schulen und Villen und zur Ausführung des Mittelbaus am Collegio de Regeneraçao und der Kapelle des Waisenhauses zu Braga. 1896 gab er die Stelle in Braga wieder auf, beteiligte sich dann ein paar Jahre hindurch am innern Ausbau des Schweiz. Landesmuseums in Zürich und übernahm endlich die Privatpraxis des Hochbaumeisters in Aarau, wo er seit 1898 selbständig wirkt und sich verheiratete. Villen in Aarau, Gemeinde- und Schulhäuser für Muhen,

Kulm u. a. entstanden hier; auch war S. noch einmal an einer Konkurrenz beteiligt durch den Entwurf einer Hauptfaçade zu der mit dem ersten Preise gekrönten Arbeit des Prof. Zschokke für die Erstellung eines Elektrizitätswerks in Genf.

Curric. vitae. *Vogler.*

Stamm, Jakob, Architekt, von Schaffhausen, geb. am 7. Aug. 1861, aus Schleitheim stammend, durchlief die städtischen Schulen und das Gymnasium bis 1879, machte bis 1880 bei Kantonsbaumeister Bahnmaier ein Praktikum durch, studierte hierauf unter F. Bluntschli an der Architekturabteilung des Eidg. Polytechnikums in Zürich und erwarb sich 1884 das Diplom. Es folgten praktische Studien bei Architekten in Wien und am Rhein (Wiesbaden). Von 1889–1892 besorgte er die Bauleitung am Neubau der „Bank in Schaffhausen"; dann machte er sich selbständig und entfaltete bald eine reiche Thätigkeit. Er baute außer einem größern Geschäftshause, Dornhahneneck, die Villen für Dr. Amsler, Frey-Hurter, Maier-Frey, Peyer-Frey, diese und die erste in mittelalterlichem Charakter. Er baute um oder renovierte die Häuser zur Tanne, Hagar, Engelsburg, zum Spiegel, Pfauen u. a., auswärts die Kirchtürme von Merishausen, Thaingen, Schleitheim, das Rathaus in Stein. Für Schaffhausen lieferte er auch (ausgeführte) Projekte für Quartieranlagen, Generalengut, Herrenberg u. a.

Curric. vitae. *Vogler.*

Stampf(er), Hans (Johann) *Ulrich I.,* der ält., Goldschmied, der Stammvater des Goldschmiedgeschlechts gleichen Namens, von Konstanz, aber in Zürich thätig, wo er 1502 für 3 Gld. am „frytag nach der h. dry küng tag" (Bb. p. 195 a) Bürger geworden war. 1514 ist er Zwölfer beim Kämbel, im gleichen Jahre Mitglied des Großen Rats, 1526 Zeugherr gewesen. Er starb 1544, nach Füßli 1540 (?). Seine Frau hieß Regula Funk; sein Sohn war Hans *Jakob S.* Hans *Ulrich I.* figuriert auch in der dritten Kolumne des Verzeichnisses der Lux- und Loyenbruderschaft Zürich von 1500—1520. S. förderte die Reformation, indem er 1524 zu den Verordneten für die Entfernung der „Götzen" aus den Kirchen gehörte und 1525 das aus den Klöstern abgelieferte Silber zu schätzen hatte. 1526 prüfte er das frisch vermünzte Silbergeld, wahrscheinlich als Münzwardein. Nach seinem Tode traf die Witwe Verfügungen über ihren Hausrat.

P. Schweizer, Anz. A.-K. v. 1884, p. 17; v. 1885, p. 118; v. 1896, p. 19 (*P. Ganz*). — *Füßli,* K.-Lex. II, p. 1712. — *H. Meyer,* Coll. I, p. 137. — *Zeller-Werdmüller,* Festg. d. Schw. Landesmus. Zürich 1898, p. 224. *C. Brun.*

Stampf, s. auch Stampfer.

Stampfer, Hans I., Goldschmied, von Zürich, im 16. Jahrh., der Vater von Hans *Ulrich* III., der Sohn von Hans *Jakob* S. und der Bruder von Hans *Ulrich* II. und Jakob S. II., jun. Er wurde 1566 Meister und starb 1586. 1576 nahm er an der Hirsebreifahrt nach Straßburg teil. Er war Zwölfer beim Kämbel und 1586 Seckelmeister der Goldschmiede. Von ihm besitzt das historische Museum zu Basel (Kat. Nr. 100) einen silbernen Globusbecher der Universität mit Gestell und Meridian. Das Festland ist vergoldet, das Meer mit Schiffen und Fabelwesen silbern. Ueber dem Globus ein kleines Tellurium. Der Globus trägt das Datum 1557 und ist 38 cm hoch.

Mitt. der † HH. Dr. Zeller-Werdmüller u. Fechter. — *H. Meyer,* Coll. VI, p. 372. — *Zeller,* Festg. Schw. Landesmus. Zürich 1898, p. 227. *C. Brun.*

Stampfer, Hans II., Goldschmied, der letzte Sprosse des Geschlechts S., von Zürich, gest. 1687. Er war 1623 Lehrling bei Hans Heinrich Müller und wurde 1634 Meister. Er ist Wardein gewesen, 1654 Zwölfer zum Kämbel, 1657 Unterzeugherr, 1668 Amtmann zu Rüti. 1637 und 1671 wohnte er, laut Volkszählung, mit seiner Gattin Ursula von Schännis im Hause zum halben Moor (Mond ?). Er besaß damals zwei Kinder: Ursula im Alter von anderthalb und Esther im Alter von einem halben Jahre.

Zeller-Werdmüller, Festg. d. Schw. Landesmus. Zürich 1898, p. 227. — *Ders.,* Mitt. — *H. Meyer,* Coll. VI, p. 363; 1, p. 8 (Auszüge betr. Glasm. u. Goldschmiede). *C. Brun.*

Stampfer, Hans *Jakob,* Goldschmied, Medailleur und Stempelschneider, der Sohn des Hans *Ulrich* S. I., der Vater von Hans I., Jakob II. und Hans *Ulrich* II., geb. zu Zürich, vermutlich 1505, seit 1530 Meister, verheiratete sich 1535 mit Anna von Schönau, wurde 1554 Zwölfer zum Kämbel, 1555 Zunftmeister, 1560 Statthalter und Oberster Meister. Seit 1570 bekleidete er das Amt eines Vogts in Wädenswil und starb 1579.

S. lernte bei seinem Vater. Wohin ihn seine Wanderschaft führte, ist nicht bekannt; doch läßt die Verwandtschaft seiner Arbeiten, namentlich der Medaillen, mit denen des Augsburger Medailleurs Friedr. Hagenauer vermuten, er habe einige Zeit in dessen Werkstätte gearbeitet. 1530 in seine Vaterstadt zurückgekehrt, trieb er, wahrscheinlich mit seinem Vater gemeinsam, das Handwerk eines Goldschmieds. Da aber diese Berufsleute in Zürich von alters her auch das Stempelschneiden besorgten und zwar sowohl für Siegel als auch für Medaillen, Schaumünzen und Geldstücke, so dürfen wir annehmen, es habe ihm sein Vater die Ausbildung in diesem Kunstzweige ganz besonders nahe gelegt. Als vermutlich erste Arbeit auf diesem Gebiete fertigte S. 1531 eine Porträtmedaille auf seinen Vater Ulrich

an. Dann folgten weitere auf seine berühmten Zeitgenossen, vor allem auf die Reformatoren, den Zürcher Ulrich Zwingli und den Basler Joh. Oecolampadius, wahrscheinlich für Freunde und Verehrer bestimmt, da beider Bildnisse zuweilen auf der Vorder- und Rückseite des gleichen Stückes dargestellt werden. Das Entstehungsdatum der Herstellung dieser Medaillen ist nicht genau zu ermitteln, fällt aber sicher zwischen 1531 und 1540. Außerdem existieren von der Medaille Zwinglis noch zwei Varianten. 1537 fertigte S. eine Medaille auf den 60jährigen Historiker Hans Füeßli an, den Verfasser der eidgenössischen Chronik, wahrscheinlich auf Veranlassung seines Vaters, zu dessen engerm Freundeskreise Füeßli zählen mochte. Wohl aus diesem Grunde existieren ebenfalls Stücke, die beider Bildnisse in gleicher Weise vereinigen. 1540 folgten zwei Porträtmedaillen auf Simon Grynäus, der 1541 als Rektor der Universität Basel starb, und Magister Johannes Fries von Greifensee, der zuerst in Basel, dann in Zürich als Lehrer der alten Sprachen wirkte, und später Medaillen auf die beiden Nachfolger Zwinglis, Heinrich Bullinger und Rudolf Gwalther, als Pfarrer am Großmünster (1566). Von jenem besitzen wir sogar zwei verschiedene. Die eine, von 1542, stellt den Zürcher Antistes in voller Kraft dar, die andere, von 1566, als 62jährigen Mann. Auch die Bildnisse dieser beiden Männer finden sich zuweilen auf einer Medaille vereinigt. Den Kreis dieser Gelehrtengruppe schließt die Medaille auf Peter Martyr Vermilius, Professor der Theologie in Zürich, angefertigt in dessen Todesjahre 1562. Vermutlich von der Hand S.s ist auch die kleine Medaille auf den Konstanzer Reformator Ambrosius Blarer, da das Epigramm auf dem Reverse von Rudolf Gwalther stammt. Von andern berühmten Zeitgenossen verdanken wir ihm die Bildnismedaille auf den Zürcher Maler Hans Asper. Unsicher dagegen ist, ob auch die auf den aus dem Riesbach bei Zürich gebürtigen Obersten Wilhelm Fröhlich angefertigte Medaille von ihm stammt. Auch sich selbst stellte der Künstler auf einer Medaille dar. Den bekannten Bruder Klaus porträtierte er auf zwei Medaillen: einer großen, vermutlich auf Bestellung der Regierung von Unterwalden, und auf einer kleinen, die für den Massenabsatz berechnet war.

Als Münzmeister schnitt S. die Stempel für die schönen Wappentaler von 1558 und 1559, die Goldkronen von 1561 und aus den folgenden Jahren sowie für viele undatierte Taler zwischen 1550 und 1570. Besonders berühmt ist seine große Medaille mit den Wappen der 13 alten und der zugewandten Orte der Eidgenossenschaft geworden, die er schon 1547 im Auftrage der Tagsatzung für Claudia, die Tochter König Heinrichs II. von Frankreich, als Patengeschenk im Werte von 300 Goldkronen erstellte, und die auch später noch oft an Staatsmänner und Abgesandte fremder Fürsten für besondere Dienste geschenkt wurde. Dagegen verdient seine Denkmünze zur Erinnerung an den „Anfang des Puntz im Jar Christi 1296“, auf der er Wilhelm Tell von Uri, Stauffacher von Schwyz und Erne von Unterwalden als die drei ersten Eidgenossen darstellte, die ihr zu teil gewordene Beliebtheit wenigstens als Kunstwerk nicht. Nebenbei fertigte S. eine Menge Schaumünzen mit Darstellungen allegorischen und religiösen Inhalts an, die den Bedürfnissen des Tages zu dienen hatten und dementsprechend auch von sehr verschiedenem künstlerischem Werte sind. Unter solchen Umständen fällt es heute schwer, aus den zahlreichen Erzeugnissen dieser Art alle die mit Bestimmtheit wieder zu erkennen, welche aus seiner Werkstätte hervorgingen, da der Künstler sein Monogramm auf seinen Arbeiten nur ausnahmsweise anbrachte.

Von S.s Goldschmiedearbeiten sind zurzeit nur zwei bestimmt nachweisbar: ein gegossener Pokal, den die Konstanzer Domherren 1545 nach Straßburg schenkten, und der sich heute als Depositum im Hohenlohe-Museum befindet, und ein getriebener Doppelpokal in der beliebten Form eines Globus mit Gestell, Eigentum der Basler Universität und ausgestellt in der Silberkammer des dortigen historischen Museums. Ueber S.s Bedeutung als Siegelstecher vgl. Neujahrsbl. zum Besten des Waisenhauses in Zürich 1896, p. 12.

Zweifellos war S. unter den 22 in Zürich arbeitenden Goldschmiedmeistern seiner Zeit der bedeutendste. Infolgedessen steht auch sein Name in dem Meisterbuche, das die Zürcher Goldschmiede 1558 anlegten, obenan, ebenso wie in den verschiedenen Schreiben, die sie in Berufsangelegenheiten an den Rat richteten. Doch mochte sein Ruf als Stempelschneider noch größer gewesen sein. Denn als *Gutenson*, der als Inhaber der Münzstätte von Zürich ebenfalls viele Prägestempel schnitt, 1565 von Herzog Wolfgang in der Pfalz berufen wurde, um die alte Münzstätte in Meisenheim wieder einzurichten, betraute er S. mit der Anfertigung der Stempel zu den neuen Münzen. Trotzdem mußte S. zuweilen nach Arbeit suchen. Noch 1563 gelangte er an den Rat mit der Bitte, ihn dem Erzbischof von Salzburg für Anfertigung von Münzen zu empfehlen. Mag auch die Stelle in einem Briefe Bullingers an den Juristen Wolfgang Weidner in Worms, worin er S. „omnium per Germaniam nobilissimo“ nennt, dessen Kunst etwas zu hoch einwerten, so bleibt doch sicher, daß er, wenigstens in der Eidgenossenschaft, der bedeutendste Medailleur seiner Zeit war.

Nagler, K.-Lex. XVII, p. 214. — Zürch. N.-Bl., Waisenhaus, 1869. — Anz. A.-K. v. 1867, p. 60; 1868, p. 153; 1897, p. 95. — *Füßli*, Best. Kstler IV, p. 228. — *Füßli*, K.-Lex. I, p. 626; II, 1712. — *Nagler*, Monogr. III, p. 602. — *Brulliot*, Monogr. I, p. 326. — Repert. Kstwiss. XV, p. 386. — *Tobler-Meyer*, Münzsamml. G. Wunderly I, Teil 1, Nr. 1—3, 42, 214—222, 224—226, 247, 248, 253, 254, 256—258, 668—673, 828, 941, 978—980, 997, 1019, 1025, 1026; Teil 2, Nr. 1736 bis 1738, 1773—1775; Teil 3, Nr. 2246, 2248; Teil 4, Nr. 2597, 2738; Teil 5, Nr. 3414—3416, 3501, 3502, 3569 (Teil 1, p. 16, 50—56, 66, 68, 69; Teil 2, p. 301 ff.; Teil 3, p. 219, 220; Teil 4, p. 5769). — *H. Zeller-Werdmüller*, in Festgabe auf die Eröffn. des Schweiz. Landesmus., p. 224 ff. — *L. Forrer*, in Revue suisse de numism. XII, p. 448 f. — *H. Lehmann*, in Zwingliana 1908, p. 225 ff. *H. Lehmann.*

Stampfer, Jakob II., Goldschmied, der Sohn des Hans *Jakob* S., der Bruder von Hans I. und Hans *Ulrich* II. Er wurde 1570 in Zürich Meister.

Zeller-Werdmüller, Festg. des Schweiz. Landesmus. Zürich 1898, p. 227. *C. Brun.*

Stampfer, Hans Joh. *Ulrich* II., der jüngere, der Sohn des Goldschmieds Hans *Jakob* S., der Bruder von Jakob II. und Hans I., von Zürich. Er übte den Beruf des Vaters aus, als Münzmeister und Goldschmied, und wurde 1558 Meister. 1561 ist er Zwölfer zum Kämbel, 1570 Zunftmeister, 1579 Oberstmeister gewesen. 1580 starb er.

Zeller-Werdmüller, Festg. des Schweiz. Landesmus. Zürich 1898, p. 227. — *H. Meyer*, Coll. VI, p. 367—369. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 1712. — *Nagler*, K.-Lex. XVII, p. 214. — *Ders.*, Monogr. III, p. 697. — *Bertolotti*, Art. svizz. in Roma, p. XIV u. 30. — Index brit. Mus. I, p. 321. *C. Brun.*

Stampfer, Hans *Ulrich* III., Goldschmied, der Sohn Hans S.s I., geb. in Zürich (oder Konstanz?), gest. am 3. Okt. 1640. Nach den Zunftbüchern der Hausgenossenschaft zu Basel trat er dort am 12. April 1579 bei Stoffel Kumber in die Lehre und wurde 1581 Meister. 1587 war er Zwölfer beim Kämbel, 1615 des Rats, 1637 noch ausübender Meister.

Mitt. der † HH. Dr. Zeller-Werdmüller u. Fechter. — *H. Meyer*, Coll. VI, p. 365/66, 371; IV a, p. 164. *C. Brun.*

Stampfer, s. auch Stampf.

Stan, Jakob vom, Glasmaler, von Schaffhausen, „Lehrknabe" des Glasmalers Werly Kübler, von dem er am 27. Juli 1609 nach dreijähriger Lehrzeit „ledig gesagt" wurde. Weiteres ist nicht bekannt. Vom Stan (oder vom Stein?) scheint kein Schaffhauser Geschlecht zu sein, auch keines von Stein a. Rh., wo man es ja suchen müßte, wenn das bestimmte und deutliche „vom" der Urkunde nicht wäre.

Schaffh. Handw.-Ordnung der Flachm. u. Glaser von 1588, p. 49. *Vogler.*

Stantz, Ludwig, Heraldiker und Glasmaler, in Bern, wurde dort am 18. Sept. 1801 als der Sohn des Rotgerbers Samuel Karl S. und der Rosina Katharina geb. Blauner geboren. Er besuchte in Bern „die grüne Schule" bis zum obern Gymnasium und studierte dann statt Theologie, wie es der Vater gewünscht hatte, in seiner Vaterstadt und in Göttingen Medizin, an welch letzterer Universität er 1825 den Titel eines Doktors der Medizin und Chirurgie erwarb. Das Staatsexamen in Bern machte S. indessen nicht, da ihn ein Oheim, der Handelsmann Emanuel S., zu sich nach Hochstraß bei Konstanz berief. Durch das Erbe dieses Oheims (gest. 1828) wurde er in stand gesetzt, neben dem Betriebe der Landwirtschaft sich seiner Lust zum Ornamentzeichnen hinzugeben. Am 21. Okt. 1831 vermählte er sich mit der Baronesse Antonia von Schauenburg von Gaisbach. Der Wunsch, die Glasmalerei gründlich zu erlernen, ließ ihn sein Landgut verkaufen und in den Glaswerken des Schwarzwalds und in München die Glasbläserei und die Zubereitung der Farben erlernen, worauf er in Konstanz ein Atelier für Glasmalerei errichtete, aus welchem bald gemalte Scheiben in gediegener Ausführung in die umliegenden Schlösser, zum Großherzog von Baden und zum Fürsten von Fürstenberg wanderten. Durch das Revolutionsjahr 1848 zur Unthätigkeit gebracht, siedelte er nach Bern über und schlug sein Atelier im Gute Maisonnette an der Laupenstraße, dann aber (1851) in seiner Besitzung Falkenburg auf der Großen Schanze auf. Eine große Thätigkeit entfaltete S. für den historischen Festzug von 1853, für den er die Kostüme zeichnete. Von 1850—1858 war S. mit der Erstellung der Wappen beschäftigt, welche die 13 bernischen Zünfte in den Neubau zu Pfistern stifteten. Ebenso verfertigte er die Glasgemälde, welche Dr. A. v. Gonzenbach der Gesellschaft zum Distelzwang verehrte. 1860 und 1861 lieferte er die Wappen der 22 Kantone für den ehemaligen Ständeratssaal, die jetzt das Treppenhaus des Historischen Museums in Bern schmücken. Von 1854—1864 entwarf er unter Mithülfe von Christian Bühler die Kartons für Glasgemälde des Schlosses Oberhofen, welche Gemälde mit Darstellungen aus der Geschichte des Schlosses 1865 im Erlacherhof ausgestellt waren. 1868 wurde das Chorfenster auf der Südseite des Münsters mit neutestamentlichen Scenen in Medaillons, geordnet nach den Kartons von S., in dessen Atelier durch R. Gleichauf und Th. Spieß aus dem Großherzogtum Baden und H. Müller aus Bern erstellt. Daneben ging eine große Zahl von Wappenscheiben für Private aus seinem Atelier hervor sowie eine Reihe von Restaurationen alter Glasmalereien. 1852 beteiligte sich der Meister an

der Berner Kunstausstellung mit Glasgemälden, die kriegerische Scenen darstellten. 1859 veräußerte er um 300 Friedrichsd'or das kostbare Wappenbuch des Ritters Conrad von Grünenberg an das k. preußische Heroldsamt in Berlin. Auf eingehenden Studien beruht sein „Münsterbuch", das er 1865 herausgab.

Im April 1871 wurde S. von der durch die internierten Franzosen verbreiteten Blatternkrankheit ergriffen, der er schon nach sechs Tagen, am 20. April erlag. Die Manuskripte seines reichen litterarischen Nachlasses gelangten teils an die Berner Stadtbibliothek (aufgezählt durch M. Tripet), teils an den Heraldiker Christian Bühler (und von diesem an den Heraldiker R. Münger). Das Historische Museum in Bern besitzt ein von Sulzer gemaltes Porträt von S. S. war von 1850 an Mitglied des Burgerrats und von 1854 an Mitglied der Bibliothekkommission, seit 1856 deren Präsident. Er war auch Vorsitzender seiner väterlichen Gesellschaft zu Kaufleuten.

Bern. Jahresber. Kstvereins 1872, p. 8. — Samml. bern. Biographien III, p. 433—440. — Archives hérald. suisses 1894, VIII, p. 206—215. — *Laible*, Gesch. der Stadt Konstanz 1896, p. 290. — *v. Mülinen*, Glasmal. in der Schweiz, p. 12. — *Haendcke u. Müller*, Münster in Bern, p. 49, 117, 141, 143. *H. Türler.*

Stanz, s. Stantz.

Stapfer, Elise, s. Stapfer, Luise.

Stapfer, Luise, Malerin, in Bern, wurde am 21. Dez. 1792 in Mett als die Tochter des Kaufmanns Albrecht S. von Biel getauft. Am 8. Nov. 1811 erhielt sie als Schülerin der akademischen Zeichenschule in Bern die silberne akademische Medaille. An der Berner Kunstausstellung von 1824 stellte sie eine Madonna (Kopie) und ein Berner Bauernmädchen aus, ihre Schwester *Elise S.* ebenfalls eine Madonna, eine Oberhaslerin und die Kopie des Porträts des A. B. Dünz; von beiden Schwestern gemalt war ein Fruchtstück. Luise starb am 7. Jan. 1861 in Bern.

Manual der akad. Kuratel IV, p. 39. — Ausst.-Kat. 1824. — Burgerrodel v. Biel. *H. Türler.*

Stapfer, s. auch Stampfer.

Stapp, Ulrich, Hafner, lebte im 15. Jahrh. Das schweizerische Landesmuseum in Zürich besitzt von ihm zwei bezeichnete grüne Relief-Kacheln, beide im Formate von 17/17 cm. Die eine Kachel zeigt ein Liebespärchen an einem Tische sitzend und Karten spielend, darüber ein Spruchband mit lateinischer Majuskelinschrift; die andere ein Liebespärchen an einem Tische sitzend und Würfel spielend, ebenfalls mit Spruchband mit Majuskelinschrift.

Sechster Jahresber. des Schweiz. Landesmus. in Zürich 1897, Anhang: Kat. der von Direktor H. Angst dem Landesmus. geschenkten keramischen Sammlung, p. 7. *E. Reinhart.*

Starch, Michael, Glasmaler, stammte aus Villingen im Schwarzwald. Er arbeitete in Schaffhausen als Geselle bei Anna Schmid, der Witwe des jüngern Felix Lindtmayer und verehlichte sich mit ihr 1582. Gleichzeitig ließ er sich in das Bürgerrecht aufnehmen, scheint aber schon vor 1589 gestorben zu sein.

J. H. Bäschlin, Schaffh. Glasmal. II, p. 3. *Vogler.*

Stark, Lienhart, Tischmacher, leistete vor 1482 Arbeit an die Kirche von Frutigen. Am 10. Juli 1482 befahl der Rat von Bern dem Kastellan von Frutigen, Venner und Landleute von Frutigen dazu anzuhalten, S. für die laut Verding gemachte Arbeit mit Zinsen und Kosten zu bezahlen.

G. Tobler, Anz. A.-K. v. 1900, p. 34. *H. Türler.*

Stark, Samson, Glasmaler, in Bern, wurde dort am 23. Dez. 1586 getauft und trat 1614 in die Zunft zu Schmieden ein. 1632 mußten des Glasers S. Witwe und Kinder unterstützt werden. In einem alten Stammregister der Burger steht mit Bleistift die Bezeichnung Glasmaler geschrieben.

Burgerl. Stammreg. v. Bern. — U. P. Bd. 31 im Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Staub, Leonhard, Kupferstecher, Radierer und Zeichner, von Hombrechtikon und Herrliberg, geb. 180?, gest. 1826. Seine Eltern waren in den 1840er Jahren in Baden bei Hrn. Meyer-Attenhofer seßhaft und zogen später nach Deutschland. Rudolf Schellenberg, der Sohn des Kupferstechers und Bezirksgerichtspräsidenten in Winterthur, verfolgte den Lehrgang Leonhards. Im Nachlasse Schellenbergs fanden sich vier Briefe von S. Im ersten, aus Riesbach, bat er um Verlängerung des Rückzahlungstermins eines von ihm kontrahierten Anleihens. Im zweiten, aus Paris, benachrichtigte er Schellenberg, daß Kunsthändler Bernard dem Hrn. Füßli seine Anstellungsbedingungen mitgeteilt habe und bereit sei, ihn sofort bei Ankunft in Paris zu beschäftigen. Ende Febr. 1826 kam er in Paris an und war entzückt, in Fr. Forster einen sehr geschickten Künstler zu finden. Die Sonne des Glücks scheine ihm endlich zu leuchten und ihm den Weg zu höherer Stufe zu bahnen. Anfangs April werde er seine Schuld einlösen. Alsbald jedoch wurden seine Erwartungen von Bernard getäuscht. In Forster aber hatte er einen zweiten Vater gefunden. Er verschaffte ihm aus dem Museum ein schönes Porträt, das er auf Kupfer radierte, in drei Tagen vollendete und vom Scheidewasser weg für 50 Fr. ablieferte. Vorübergehend beschäftigte ihn auch Kupferstecher Gérard. Er erhielt nun eine bessere

Bezahlung und Bestellungen für 500 Fr. Er teilt mit, daß er in einem Monat mehr gelernt habe als während drei Jahren in Zürich und daß ihm jetzt alle Wege offen ständen. Schließlich sendet er Schellenberg seine sämtlichen Arbeiten, 42 Blätter. Auf das Figürliche verwende er allen Fleiß. Forster, ein vorzüglicher Künstler, zeige ihm die mechanischen Vorteile und gebe ihm im Zeichnen Anleitung; die besten Ateliers seien ihm zugänglich. Kurz nachher muß S. gestorben sein. Seine Arbeiten waren im Besitze des 1910 verstorbenen Hrn. Alfred Ernst in Winterthur: Illustrationen zu „Gumal und Lina“, Darstellungen aus dem neuen Testament, Porträts, Kopien nach Raffael, Canova etc., alles in allem, die États eingerechnet, 42 Blätter. 1825 stellte S. auch in Zürich aus.

Nagler, K.-Lex. XVII, p. 231. *† Alfr. Ernst.*

Stauder, Franz, Maler, von Konstanz, im 18. Jahrh. Er führte 1733 im frühern Dominikanerinnenkloster von St. Katharinenthal bei Dießenhofen im Kanton Thurgau, im heutigen Alters- und Krankenasyl, den Freskenschmuck aus.

Rahn, Stat. schw. Kstdenkm., Thurg., p. 218. *C. Brun.*

Stauder, Franz Karl, Maler zu Solothurn, lieferte 1707—1723 sieben Altarblätter für die Klosterkirche von Rheinau, darunter das Hochaltarbild. Ein Maler *Karl S.* schuf 1729 auch das Deckengemälde im Festsaale des Klosters; doch darf man nicht zuversichtlich auf dieselbe Person schließen, weil gleichzeitig in Konstanz ein Frescomaler *Jakob Karl S.* tätig war (Füßli, Allg. K.-Lex. II, p. 1715).

Rothenhäusler, Baugesch. des Klosters Rheinau, p. 117/18, 129. *Rothenhäusler.*

Stauder (Studer), Jakob Christoph, Maler, von St. Gallen, geb. 1641, gest. 1709, soll nicht bloß Flachmaler gewesen sein. Er verehrte 1675 dem Rat ein Bild der Stadt, 1682 ein „optisches Stück“, worin Calvin, Ulrich Zwingli, Erasmus von Rotterdam und Bullinger zu sehen waren, und übernahm 1701 mit *Haltmeier* den Auftrag, für 150 Reichstaler das Rathaus zu malen, wofür ihnen nachträglich noch 12 Rheintaler als Trinkgeld gegeben wurde. Sein für das Zeichnen sehr talentierter Knabe, *Zacharias S.*, starb schon im Alter von 13 Jahren.

Hartmann, Notizen. — *Ders.*, St. gall. Kstgesch., p. 38. — Stadtarch. St. Gallen, Ratsprot. 1682, 30. März; Verordnetenprot. 1675, 20. Dez.; 1682, 22. März. *T. Schieß.*

Stauder, Jakob Karl und Karl, s. Stauder, Franz Karl.

Stauder, Melchior, Steinmetz, verfertigte 1599 Grabdenkmäler zu Sitten.

Rechnungsb. Adrians II. von Riedmatten, p. 137, in der bischöfl. Bibliothek in Sitten. *D. Imesch.*

Stauder, Peter, Steinmetz, war 1598 und 1599 im Dienste Adrians II. von Riedmatten beschäftigt.

Rechnungsb. Adrians II. von Riedmatten, p. 227, in der bischöfl. Bibliothek in Sitten. *D. Imesch.*

Stauder, Zacharias, s. Stauder, Jak. Christoph.

Stauffacher, Anthony, Maler, Glasmaler (?), genannt Gyger, geb. 157?, der Sohn des 1538 geborenen Gotthard S. und der Esther Hirzel, der Bruder des Goldschmieds *Bartholomäus S.* Er war verheiratet mit Maria Schneeberger, die 1613 starb, und folgte ihr im Tode 1619. Dürsteler und andere (Leu, Füßli etc.) nach ihm nennen S. einen „guten Glasmaler“; Meyer zählt ihn aber zu den apokryphen Meistern der Kunst, da er nirgends als solcher nachweisbar ist, und damit stimmt auch die Bezeichnung „Flachmaler“ bei seinem Namen im Schneeberger-Stammbaum. 1592 hat S., in Erlenbach niedergelassen, die Zunft zur Meise erworben.

Füßli, K.-Lex. II, 7. Abschn., p. 1715/16. — *Meyer*, Fenster-Schenk., p. 267. — Mitt. v. Dr. *Keller-Escher.* *F. O. Pestalozzi.*

Stauffacher, Bartholomäus, s. Stauffacher, Anthony.

Stauffacher, Jakob, Zeichner und Maler, von Matt und Engi im Kanton Glarus, in Paris, geb. 1860 in Bühl bei Neßlau im Kanton St. Gallen. Er bildete sich in Paris unter der Leitung seines ältern Bruders *Johannes S.* (s. d.) zum Dessinateur für die Stickerei aus, gründete dort und in Enghien Ateliers für Gobelin-Imitationen, in denen er eine Menge Zeichner und Maler beschäftigt, und hat es in der Nachbildung von Gemälden Raffaels, van Dycks, Murillos etc. auf feine Gewebe, mit welchen ganze Zimmer, Schlösser und Paläste ausgestattet werden, zu einer in Frankreich viel bewunderten und oft ausgezeichneten, wirklich künstlerischen Ausführung gebracht.

Expos. de Bordeaux 1895, Nr. 5. — La France artist. et industr. 1896, 22. Nov., p. 2. — *Joh. Stauffacher*, Autobiogr., p. 4. *Ernst Buß.*

Stauffacher, Johannes, der ältere Bruder des *Jakob S.* (s. d.), Blumenmaler, Zeichner und Zeichenlehrer, von Matt und Engi im Kanton Glarus, in St. Gallen, geb. am 27. Juli 1850 in Bühl bei Neßlau im Kanton St. Gallen. Er besuchte 1866—1868 die Realschule von Wattwil, 1868 bis 1870 unter Schlatter-Brüngger die Zeichenschule von St. Gallen, zeichnete dann Muster für eine Stickerei in Degersheim und zog endlich 1873 nach Paris, wo er sich unter der Leitung tüchtiger Meister wie Chabal-Dusseret, dem berühmten Blumenmaler, und Eduard Müller von Glarus, dem sog. Rosenmüller, und bei emsigem

Studium nach der Natur während 15 Jahren zum selbständigen Künstler und Lehrer emporarbeitete. Er bethätigte sich mit seinem Stifte fast für alle Branchen des kunstgewerblichen Schaffens, und vor allem war es die Blume, deren Formenreichtum und Farbenschmelz ihn anzog und die er in den mannigfaltigsten Variationen den Erzeugnissen der Textil-, besonders der Stickereiindustrie, anpaßte. 1881 wurde ihm von einem Leipziger Verlage der Auftrag, Baumbachs „Wanderlieder aus den Alpen" zu illustrieren, die denn auch 1883 mit seinen Randverzierungen erschienen. Das veranlaßte ihn zu einer Studienreise an die italienische Riviera und die oberitalienischen Seen, die ungemein befruchtend auf seinen regen Geist und sein lebhaft empfindendes Gemüt einwirkte und auch seinem poetischen Talent, das sich früher schon geregt hatte, mächtige Impulse gab. Nachdem er in verschiedene Zeitschriften (Dichterhalle, Ueber Land und Meer, Anthologien) Gedichte geliefert, begann er 1885 jene Serie von eigenartigen Publikationen, bei denen die Feder des Dichters und der Stift des Künstlers gemeinsam zum Worte kamen, und die seinen Namen rasch in alle Länder getragen haben. Er veröffentlichte 1885, zunächst nur mit Vorwort, „Studien und Kompositionen", ein Lieferungswerk von stilisierten Pflanzenzeichnungen, 32 Tafeln in Folio, Breslau, C. T. Wiskott; 1886 beim selben Verleger eine kleine Mappe Gedichte und Vignetten: „Blumen und Lieder"; 1893 ebendort „Pflanzenzeichnungen in natürlicher und stilisierter Darstellung", 20 Blätter, I. Serie; 1897 „Studienreisen, freimütige Aeußerungen über Kunst und Leben und speziell über das künstlerische und kunstgewerbliche Bildungswesen, geschrieben, illustriert und herausgegeben von J. St.", ein reich illustriertes Prachtwerk, das nicht nur seinen fein entwickelten Sinn für den Stimmungsgehalt des Pflanzenlebens aufs reichste dokumentiert, sondern bei der Offenheit und Kraft, womit der seines Wertes vollbewußte Künstler seine Sympathien und Antipathien für die verschiedenen Richtungen des künstlerischen und litterarischen Schaffens wie für ihre Führer zum Ausdruck bringt, auch sein ganzes künstlerisches Glaubensbekenntnis enthält. Beigegeben ist dem großen Werk eine Studienmappe mit einer Serie von 21 Kunstblättern in Lichtdruck von ebenso eleganter und vornehmer Ausstattung wie der Hauptband.

1888 wurde S., der sich 1882 mit einer Toggenburgerin, Anna Schmid, verheiratet hatte, als Nachfolger Fischbachs zum Lehrer und Leiter der Kunstgewerbeschule (Industrie- und Gewerbemuseum) in St. Gallen gewählt, in welcher Stellung er bis 1904 verharrte. Seither wirkt er, ausgerüstet mit ungewöhnlichem Lehrgeschick, in ähnlicher Thätigkeit an einer von ihm gegründeten privaten Zeichenschule in St. Gallen und ist auch litterarisch immer noch thätig. Die Grundanschauung, von der er bei all seinem Wirken ausgeht, ist die, daß man die Natur in ihrer Herrlichkeit erst richtig sehen und kennen lernen muß, bevor man daran geht, sie zeichnen oder malen zu wollen.

„Die Schweiz" I, p. 378—382. — Zeitschr. f. bild. Kst., Beibl. XVIII, p. 129. — N. Z. Ztg. v. 12. Mai 1897, Feuill.; v. 20. Mai 1899, Nr. 139. — N.W'thurer Tagbl. v. 18. Sept. 1897, Nr. 219. — Curric. vitae.

Ernst Buß.

Stauffer, Karl — nach seiner Selbstbezeichnung Stauffer-Bern — Maler, Radierer, Bildhauer und Dichter, geb. am 2. Sept. 1857 in Trubschachen im Emmental, gest. am 24. Jan. 1891, also 33jährig, in Florenz.

A. Leben. S.s Vater, aus Bern gebürtig, war Pfarrer (1857 noch Pfarrhelfer) von liberaler Richtung. Dessen Vater war ein Mann von ausgesprochen künstlerischen Neigungen. Der Pfarrer selbst, gewöhnlich von rührigem und heiterm Wesen, erkrankte wiederholt an Gemütsverstimmungen, die auf längere Zeit seine Amtsthätigkeit unterbrachen. S.s Mutter, aus der Berner Familie Schärer, eine Pfarrerstochter, war von scharfem Verstand und künstlerisch reich begabt, besonders für das Porträtfach. Sie leitete den ersten Zeichenunterricht des Knaben, der schon mit 3½ Jahren dem Vater eine Reihe von Zeichnungen vorlegen konnte; auffallend früh entwickelt zeigten sich auch ein drastisches Nachahmungstalent und ein ganz intensives Naturgefühl. 1860 siedelte die Familie in die Pfarre nach Neueneck an der Sense über. Der junge S. wuchs kerngesund heran, aber sein ungleiches, stürmisches Wesen gab den Eltern mehr zu tun als die fünf jüngern Geschwister zusammen, so daß er achtjährig vorübergehend in andere Erzieherhände gegeben wurde. Auch mit dem Lernen war es eine Not, zumal als er im Frühjahr 1866, gleich den Söhnen anderer Landpfarrer, ins städtische Waisenhaus nach Bern kam und von dort aus das Gymnasium besuchte. Da sprach nichts zu seiner lebhaften Phantasie. Am ehesten interessierten ihn die Naturwissenschaften, im besondern die Botanik, auch las er viel und gern; aber über sein unruhiges Temperament hörten die Klagen der Lehrer nicht auf. So verließ er 1872 mit der Tertia das Gymnasium und trat in das private Atelier seines Zeichenlehrers Volmar, der sein Talent erkannte und zu fördern bemüht war. Ein Halbjahr später, mit der Konfirmation, verließ er auch die Anstalt. In der neugewonnenen Freiheit gedieh indes die Arbeit wenig, weshalb die Eltern

sein Studium abbrachen und sich entschlossen, ihn zu einem Handwerker in die Lehre zu geben. Er kam, auf Volmars Rat, im Sommer 1874 nach München zum Zimmermaler Wenzel; aber nach einem halben Jahre schon lief er dem Meister fort, im Bewußtsein, was sich bot, gelernt zu haben, und in der Absicht, für sich zu verdienen. Der streng hereingebrochene Winter indes brachte ihn mit der Not in harte Berührung, bis er endlich beim Theatermaler Quaglio kargen Verdienst und erst mit der bessern Jahreszeit lohnendere Beschäftigung fand. Aus den ersten Ersparnissen beschaffte sich S. Malutensilien für ein Selbstporträt Er hatte nie etwas anderes wollen als Künstler werden. Im Sommer 1875 konnte er ausgesöhnt mit den Seinen in die Heimat zurückkehren. Fleißige Naturstudien, denen er sich dort hingab, brachten ihm das Stipendium einer privaten bernischen Stiftung ein, zunächst auf etwa ein Jahr. Im Jan. 1876, zuerst an der Kunstschule, im Frühjahr an der Akademie in München, begann das Studium.

Damit war S. in seine Bahn geraten, in der er von nun ab in bewußtem zähem Eifer und beharrlichem Fleiße vorwärts drang. Früh erkannte Raab, sein Lehrer in der Naturklasse, den großen künstlerischen Ernst und das Talent, das in dem Jüngling steckte. Es verschlug dem nichts, daß auch das Leben ihn zu jeder Jugendlust und tollen Laune bereit fand; er arbeitete darum nicht weniger. Im Herbst 1877 trat er in die Malklasse von Dietz, der Anfangs 1879 den Unterricht an Löfftz abgab. Unter dessen Leitung malte S. bis Sommer 1880 Stillleben, Köpfe, Aktstudien und Landschaften und erhielt mehrfach Auszeichnungen dafür. Von kleinern Ferienausflügen nach Polling u. a. brachte er landschaftliche Skizzen mit. In der Pinakothek wie in Schleißheim kopierte er Brouwer, Rubens und van Dyck; auch in kunstgewerblichen und dekorativen Entwürfen versuchte er sich. Zudem studierte er eifrig aus Büchern Anatomie, Kunstgeschichte und Geschichte und las mit besonderer Liebe die Bibel und Poesien, formte auch selbst gelegentlich ein Gedicht. Die Arbeiten und glänzenden Zeugnisse, die der Akademieschüler jährlich heimbrachte — die Familie war seit 1877 nach Bern übergesiedelt, wo der Vater Strafanstaltsgeistlicher geworden war — trugen ihm eine jedesmalige Verlängerung des Stipendiums ein, bis es ihm 1880 trotz den besten Leistungen entzogen wurde, als er gerade vor der Kompositionsklasse stand. Ohne Abschluß seiner Studien, erst 23jährig auf sich selbst gestellt, wandte sich S. nach Berlin, wohin ihn die Gastfreundschaft eines Studiengenossen, Hermann Katsch, einlud, und wo er am ehesten Verdienst als Porträtmaler erhoffte.

Mit dem Weggang von München endeten die sorglosen künstlerischen Lehrjahre S.s und setzte das Arbeiten für die Existenz ein. Auf dem Wege nach Berlin nahm S. längern Aufenthalt in Dresden, wo er einige Porträtaufträge erledigte, in der Galerie van Dyck und Velazquez kopierte und den tiefgehendsten Eindruck von Holbein mitnahm. Im Spätherbst 1880 kam er nach Berlin und fand bei seinem Freunde Wohnung und Atelier. Anfangs mühte sich S. vergebens um Beschäftigung, bis er sich um Neujahr 1881 unter Vorweisung einiger Arbeiten an den Akademiedirektor wandte. Anton von Werner nahm ihn darnach nicht nur sogleich in sein Atelier auf, sondern wies ihm auch hülfreich Aufträge zu, die ihm Boden unter den Füßen schufen. Auch Lichtwark, der damalige Assistent von Werners, nahm sich thatkräftig S.s an; aber erst, als auf der Berliner Jahresausstellung 1881 das Porträt des Bildhauers Max Klein erschien, wandte sich die allgemeine Aufmerksamkeit auf S., zumal als mit Ausstellungsschluß ihm die goldene Medaille verliehen wurde. Die Kritik pries überschwenglich einen neuen Franz Hals, und Aufträge kamen nun in Fülle; einer ihrer wärmsten Befürworter wurde Reinhold Begas.

Der so plötzlich berühmt Gewordene, den die Berliner Gesellschaft nun in ihre Salons zog und als ihren Liebling hätschelte, ließ sich behaglich vom Glück eine Weile tragen, arbeitete aber trotzdem unaufhaltsam und mit harter Selbstkritik an seiner Weiterentwicklung. Es entstanden in den nächsten Jahren eine große Reihe meist männlicher Porträts, welche Arbeiten 1882 durch die erste Reise nach Paris unterbrochen wurden. S., der im Salon dort ausgestellt hatte, studierte mit Bewunderung die naturalistische Malweise der modernen Franzosen und kam für sich zu dem Ergebnis, daß er viel mehr in die Farbe gehen müsse als zuvor. Eine zweite Pariserreise 1883 bestärkte ihn in den Eindrücken. Von dem zeitraubenden gesellschaftlichen Treiben Berlins zog er sich seit dem Winter 1884 ganz zurück und fand anregenden Ersatz in einem beschränkten Kreis ernststrebender Studiengenossen, den Landschaftern Prell und Müller-Breslau, dem Architekten Lissel, dem Bildhauer Ernst Wägener und dem Mittelpunkt des Kreises, Max Klinger. Diesem Künstler wie Arnold Böcklin zollte S. zeitlebens die größte Bewunderung; ebenso hoch schätzte er Hans von Marées, Feuerbach, Leibl und den Belgier Émile Wauters. Er selbst verlor mehr und mehr die Freude an dem Berufe des „Muß-Porträtisten" und sehnte sich nach freiem Schaffen. Aus dieser Stimmung wuchs der Plan zu einer großen biblischen Komposition, die seit 1883 durch sorgfältige Studien vorbereitet wurde, über deren Vollendung aber wie über dem Leben S.s ein

Unstern waltete. Dieses Bild sollte der markante Abschluß seiner Jugendperiode werden. Es schob zunächst S.s Uebergang zur Radierung das Bild in den Hintergrund.

Im Winter 1883/84, während der Anwesenheit von S.s Freund, dem Radierer Peter Halm aus München in Berlin, führte dieser bei gemeinsamen Zeichen- und Malstudien S. in die Radiertechnik ein, in welche sich S. sogleich mit großer Energie vertiefte, um binnen kurzem zu überraschenden Erfolgen zu gelangen. Während in den nächsten Jahren das Interesse an der Radierung überwog, nahm S. kaum mehr Porträtaufträge an; die Existenzmittel zog er, da seine Schwarzweiß-Arbeiten wenig Beachtung und noch weniger Käufer fanden, in dieser Zeit aus dem Unterricht im Künstlerinnenverein und einer eigens gegründeten Damen-Malschule. Lehrtalent und Gewissenhaftigkeit befähigten ihn gleichermaßen zum Unterricht, den er indessen als zu zeitraubend im Frühjahr 1886 wieder aufgab. Im Verlaufe seines graphischen Schaffens plante S. eine Ikonographie berühmter Zeitgenossen, ein Werk, wie es noch nicht bestand; mit Menzel, Gustav Freytag, Gottfried Keller und Conrad Ferdinand Meyer hatte er begonnen; Mommsen, Zeller und andere sollten folgen. Sein Aufbruch nach Rom und sein früher Tod schnitten das Unternehmen ab. Die Porträts seiner berühmten Landsleute entstanden wie die Familienbilder während der Ferienaufenthalte in den heimischen Bergen und bei den Seinen, wo er häufig, zumal seit dem im Juli 1885 erfolgten Tode des Vaters, als treuer Sohn und Bruder einkehrte. Im Herbst 1886 wurde S. mit dem Staatsauftrag ausgezeichnet, das Bildnis Gustav Freytags für die Nationalgalerie zu malen. In Siebleben bei Gotha, dem Ruhesitz des bejahrten Dichters, entstand das Porträt, dessen endgültige Fassung im Frühjahr 1887 die Auftraggeber hoch befriedigte. Der Staat erwarb auch — eine seltene Anerkennung — das Verlagsrecht von S.s beiden Kupferplatten Freytags, und zu gleicher Zeit machte Wilhelm Bode in mehreren Publikationen auf den Graphiker S. mit allem Nachdruck aufmerksam. Weder Ehren noch Aufträge konnten indes S.s Uebergang zur Plastik verhindern, der in innerer Entwicklung auf dem Wege durch die Radierung sich um 1887 vollzog.

Das Betreten dieses neuen großen Gebiets wirkte wie eine Krise auf den sensitiven Organismus S.s. Er suchte die Unruhe in einer Studienreise nach Paris, Belgien und Holland zu überwinden, wobei ihm die mächtigsten Eindrücke nicht mehr die Kunst, sondern die Natur selbst gab: die holländische Landschaft und das Meer. Als Ausfluß des gehobenen Naturempfindens entstanden im Spätsommer 1887 die landschaftlichen Studien im Berner Jura, die S. allerdings zumeist wieder vernichtete. Um diese Zeit kam ihm der Entschluß, nach Rom überzusiedeln. Die Anregung dazu ging von einem frühern Schulkameraden, Emil Welti, und dessen Frau Lydia, der Tochter Alfred Eschers, aus, mit welchem Ehepaar S. seit 1885 in regem Briefwechsel stand, und auf dessen Besitzung in Zürich er mehrmals zu Gast weilte. Die Freunde boten S. — zur schnellern Ausführung seines Vorhabens — für bereits vollendete und noch zu schaffende Werke fortlaufende Zahlungen an, die ihn der finanziellen Sorge zunächst enthoben. Der Vorschlag erschien S. als Erlösung aus seinem gehetzten Dasein in der Weltstadt, aus aller Nötigung zum Erwerb und von unliebsamen Porträtaufträgen. Fern von Berlin, wo die Phantasie zu versanden drohte, wollte er in Ruhe schaffen, wozu der Geist ihn trieb. Bekümmert sah seine Mutter ihn aus dem gedeihlichen Wirkungskreise sich lösen und wünschte, er möge wenigstens zuvor noch den zahlreichen Bestellungen genügen, um unabhängig in Italien leben zu können; allein den einmal Entschlossenen riß es gewaltsam südwärts. Nach einem letzten Winter 1887/88 in Berlin, in dem ihn fast ausschließlich die Plastik beschäftigte, kam S. am 17. Febr. 1888 nach Rom. Das ungeahnte Neue, dem er sich dort gegenübersah, wühlte sein ganzes Wesen auf; aber in allmählich eintretender Klärung fühlte sich S. im rechten Geleise als Bildhauer und beglückt, in Italien zu leben. Völlig versunken in rastloser Thätigkeit, pflegte S. fast allein mit Max Klinger, der gleichfalls nach Rom übergesiedelt war, anregenden Umgang. Im Herbst 1888 hatte S. eine kleine Jünglingsfigur ziemlich vollendet. Aber seine Nerven verlangten nach der intensiven Arbeit den römischen Sommer hindurch eine gründliche Kur. Darnach, 1889, begann S. in unmäßig angespanntem Schaffen eine größere männliche Statue, von der, im Aug. 1889, er unerwartet abberufen wurde, zunächst durch dringende Bitten von Frau W.-E. nach Zürich. Von da führte ihn nach Florenz und in gemeinsamer Flucht mit der Freundin nach Rom eine Kette von Verwirrtheiten und Irrungen, deren Ende auf Anklage des beleidigten Ehemanns S. in den römischen Kerker (14. Nov. 1889) und von dort mit dem Verbrecherschub in das Gefängnis in Florenz brachte. Anfangs Jan. 1890 aus der Haft entlassen, mußte S. wenige Tage darauf in das Florentiner Irrenhaus überführt werden. Dort fand ihn ergraut und halb verhungert der Bildhauer Adolf Hildebrand, der dann S.s Lage hülfreich zu verbessern trachtete.

In dem Elend der italienischen Kerkerhaft war dem Unglücklichen, sich selbst zum Trost, der

Quell der Poesie heiß und gewaltsam aufgebrochen und zu einem Strom von ergreifenden Liedern geworden, die S. „Lieder des Narren von San Bonifazio“ betitelte. Sie tragen meist den Stempel der Gefängnisdirektion in Florenz und sind im Irrenhaus ins reine geschrieben. Spricht auch aus ihnen ein maßlos erregter Geist, dem sich die Grenzen von Vernunft und Wahn zuweilen verwischen, so thut doch das dem eigentlich Dichterischen keinen Abbruch, der ursprünglichen Kraft und Innigkeit des Gefühls, der schaurigen Größe seiner Visionen und der seltenen Ausdrucksfähigkeit der Sprache, die bis in alle Gründe einer Seele hinableuchtet, wo derber Zynismus, verwegener Trotz, jubelnder Ueberschwang und frommer Kindersinn dicht beieinander wohnten. Auch verrät sich in der Anschaulichkeit selbst der wildesten Phantasien überraschend der bildende Künstler. Die meisten Verse gelten der Frau, die sein Verhängnis war. Ein Totentanzzyklus in Berner Mundart, „Der Tod von Bern“, ist, obwohl urkräftig und eigenartig, bis jetzt unveröffentlicht geblieben. S.s Plan, seine Selbstbiographie zu schreiben, blieb unausgeführt, ebenso die Absicht, Aufzeichnungen aus dem Gebiete der Kunst zu veröffentlichen. Einzig das Bruchstück eines Traktats über die Radierung hat sich im Nachlasse S.s gefunden und ist von Max Lehrs als Anhang seines Oeuvre-Katalogs abgedruckt worden, eine Einführung für Maler in die Technik der graphischen Künste, bei deren Vortrefflichkeit zu bedauern ist, daß sie nicht zu Ende gedieh. Eine Reihe von Briefen S.s wurde von Brahm in sein Buch „Karl Stauffer“ aufgenommen. Sie gehören zum Frischesten und Treffendsten, was die neuere deutsche Litteratur in dieser Gattung besitzt.

Im Frühjahr 1890 konnte S. die Irrenanstalt verlassen und unter ärztlichem Geleit die Heimat erreichen. Aber die Unruhe um das Schicksal der Freundin trieb ihn bald nach Rom zurück, wo ihn die Kunde traf, daß sie mit ihrem Gatten kurz zuvor gemeinsam abgereist sei. Unfähig nach dieser Nachricht zu jeder Arbeit, kehrte er zu seiner Mutter nach Biel zurück und versank in willenloses Brüten, bis wohlmeinende Freunde ihn zur Annahme einiger Porträtaufträge in Bern zu bewegen vermochten. Sie gelangen dem Zerrütteten nicht nach Wunsch, was ihn zum Selbstmordversuch trieb, am 3. Juni 1890, kurz ehe die Akten über seine vollständige Freisprechung in Bern anlangten. Er genas von der Schußwunde dank seinem athletischen Körper und wurde im Herbst 1890 durch Adolf Hildebrands Zuspruch nochmals zur Aufnahme seiner künstlerischen Thätigkeit in Florenz bestimmt. Es tauchten wieder Pläne auf, so das Werk des 1887 verstorbenen Hans von Marées zu stechen und sich an der Konkurrenz für ein Bubenbergdenkmal in Bern zu beteiligen. Mit neuer Hoffnung fing er vor allem dieses Werk an. Es wurde rechtzeitig fertig und zum 1. Dez. abgesandt, nachdem es Hildebrands und anderer Kenner lebhaften Beifall hervorgerufen hatte. Als aber, unerwartet, acht Tage vor Terminschluß der Urteilsspruch der Jury ins Weite hinausgeschoben wurde, wuchs über dieser neuen Enttäuschung S.s Trübsinn wieder empor. Schmerzen und Schlaflosigkeit zwangen ihn zu verstärktem Chloralgenuß. Am Morgen des 24. Jan. 1891 fand man ihn tot im Bett. Auf dem Campo santo agli Allori vor den Toren von Florenz, unweit Böcklin, ruht S. Auf seinem einfachen Stein die Worte: „Hier ruht gebrochen nach schwerem Kampf Karl Stauffer, Maler, Radierer und Bildhauer, geb. 2. Sept. 1857, gest. 24. Jan. 1891.“

B. Werke. a. Zeichnungen. Der künstlerische Entwicklungsgang S.s vollzog sich anscheinend sprunghaft, in Wirklichkeit ganz konsequent. Durch alle Stadien hindurch geht seine Bethätigung als Zeichner. Für diesen wurde bestimmend die strenge Schulung Raabs, bei dem ein Kopf mit größter Aehnlichkeit in zwei bis vier Stunden aufgefaßt und durchgeführt werden mußte, ebenso die Aktstudien. Im freiern und größern Sehen wuchs S. bald über seinen Lehrer hinaus. Landschaftliche Skizzen aus der Umgebung Münchens gerieten vortrefflich, desgleichen zahlreiche kunstgewerbliche und dekorative Entwürfe, im Geiste der deutschen Renaissance mit glücklicher Phantasie und Raumbeherrschung geschaffen; Kompositionen ersterer Art befinden sich im Besitze von Prof. Halm („ein Initial M mit weiblicher Figur, die in der Größe der Anschauung den künftigen Bildhauer ahnen läßt“, Halm); der zweiten Gattung sind die Dekoration der Meuterschwaige (hierzu Skizze im Berner Kunstmuseum), ferner (als Preisaufgabe) ein Bacchanal mit 23 großen Figuren, in tollem Reigen sich verschlingend, welche undatierte Kreideskizze, des effekt- und temperamentvollen Wurfes halber, von Kennern Hans Makart zugesprochen wurde. Hervorgehoben sei ferner eine Bleistiftzeichnung „Schäfer mit Hund“, datiert 3. Mai 1877. Auch in der ersten Berliner Zeit ist S. vielfach mit kunstgewerblichen Arbeiten beschäftigt, für Füllungen, Messergriffe, für Fächer, Rahmen u. s. w., Arbeiten, die in feinem Verständnis und liebevoller, bis ins kleinste sorgfältiger Ausführung an die alte deutsche Kleinkunst erinnern. Durch alle Entwicklungsperioden hindurch hat S. unausgesetzt Akt gezeichnet und darin eine seltene Sicherheit und Kenntnis des menschlichen Körpers erlangt. Nur auf dem Fundament eines so intensiven Studiums der Anatomie und einer solchen Gewandtheit in der Wiedergabe konnte

später dem Bildhauer in Rom gleich der erste Wurf gelingen. Bei aller Festigkeit in Form und Umriß und der minutiösesten Durchführung ist die Wirkung wie plastisch so auch malerisch bedeutend durch den Reichtum der Tonskalen in ganz engen, zarten Strichlagen, die den unmittelbaren Eindruck von Lebenswärme des Fleisches hervorrufen, eine Formbehandlung, die auf die spätern Radierungen hinweist. Eine Reihe der schönsten Studien waren als Vorarbeiten für die große biblische Komposition „Die Fußwaschung Christi durch Maria Magdalena" entstanden, die S. im Entwurfe ziemlich abgeschlossen hatte, bis auf die Farbenskizze. In offener antiker Halle, in deren Mitte ein Ausblick ins Freie, bewegen sich 17 lebensgroße Gestalten, deren einige, namentlich ein Jünger und eine sitzende Frau, in der herben Erscheinung etwas Statuarisches und Reliefartiges erhielten, was den künftigen Bildhauer schon verriet. Im Gegensatz zu den malerisch-plastischen Zeichnungen der Berliner Zeit sind die seit 1888 in Rom entstandenen Akte nur in ruhigem Kontur in reinen Proportionen bei kaum bewegter, meist aufrechter Gestalt gegeben. Zahlreich sind auch die Kopfstudien, zum Teil als Vorarbeiten für die Radierungen, zum Teil für die Oelporträts entstanden, Zeichnungen in Blei, Kohle und Kreide, unmittelbar sprechend und von starker Charakteristik. Hervorzuheben sind verschiedene Selbstporträts, das von Menzel, C. F. Meyer, Klinger, prächtige Händestudien u. s. w. Aus der römischen Zeit stammen der Kopf des Malers Aerni-Rom und ein Selbstporträt (Dresdner Kabinett).

b. Oelbilder. Für den Maler S. ist die Herkunft aus der Dietz-Schule bedeutsam gewesen, deren Malweise unverändert von Löfftz weitergeführt wurde. Auch diesem hervorragenden Lehrer verdankte S. viel. Breite des Vortrags und edle Tongebung nach der Art der großen Spanier waren Hauptforderungen dieser Schule. Zu S.s ersten Malereien gehören ein großes, sehr lebenswahres Stillleben (Kraut, Rüben, Mais etc.), Landschaften, unter ihnen „Wald mit Pfütze", Kopien nach van Dyck und Rubens, „Alte Bäuerin" (wofür die kleine silberne Medaille), „Betender alter Mann" als Halbakt (Bern. Kstmus.), von gleicher Sicherheit in der Formgebung wie Kühnheit und Frische der Malweise. Der ziemlich gleichzeitig (1879) gemalte liegende männliche Akt, in Stellung und Kopfbildung dem Holbein'schen Christus in Basel ähnlich (Bern. Kstmus.), von einer Bravour des Vortrags, bei aller Durchmodellierung und Leuchtkraft im Kolorit, wie sie dem S. der Berliner Zeit nicht mehr eignete; der Jüngling mit dem rötlichen Bart, im Profil (1880; Bern. Kstmus.), von dem S. selbst bekannte: „Es ist jede, auch die kleinste Form hineingemalt." Aus der nämlichen Zeit der sog. „Bierwirt." Beide Arbeiten mißfielen auf der Schweiz. Kunstausstellung in Bern 1880 wegen der Realistik der Behandlung. Auffallend frühreif und selbständig zeigte sich in diesen Arbeiten das Talent des Akademieschülers. Bemerkenswert ist auch die erste in Berlin gemalte Oelstudie von 1881 „Die beiden Schädel" in der bis zum äußersten getriebenen Gewissenhaftigkeit in der Wiedergabe der Form (Bern. Kstmus.). Auch das Porträt des Bildhauers Klein, mit dem sich S. in der Berliner Kunstwelt durchsetzte, wies auf die Dietz-Schule und mehr noch, in der vornehmen Haltung, feingestimmten Lichtbehandlung und anspruchslosen, lebendigen Auffassung, auf Velazquez zurück. Aber in den folgenden zahlreichen Porträts, nach den ersten Eindrücken des Pariser Salons, strebte S. mehr heller, naturalistischer Farbwirkung zu, desgleichen noch stärkerer Charakterdiagnose. Mit strengem Wahrheitssinne gab er die Persönlichkeit wieder bis in die geringsten Einzelheiten und zugleich mit ungewöhnlicher Kraft des Ausdrucks. An der gründlichen Durcharbeitung der Form konnte er sich nicht Genüge thun, weshalb er auch zur Fertigung eines Porträts zuweilen zahllose Sitzungen brauchte (bei dem Bildnis Lauers an die 100!). Ungern und in seltenen Fällen zog er zur Unterstützung seines Gedächtnisses die Photographie zu Rate. Blick und Hand waren so sicher, daß die Aehnlichkeit in kürzester Frist meist mit schlagender Unmittelbarkeit herauskam. Nichts von Bravour war ihm eigen, sondern als unerläßlich galt ihm die technische Solidität. Diese selbstquälerische, strenge Malweise eines Künstlers, der sich nie genügte, kam in den Porträts vielfach zum Ausdruck. Namentlich das Kolorit wurde unter den Mühen der Arbeit schwer, stumpf und erdig in der Karnation. Erst S.s Bethätigung in der Radierung wirkte günstig auf seine Porträtmalerei zurück, besonders der Umstand, daß er von da ab (1885) meist Modelle eigener Wahl gemalt hat. Das Pastell von Frl. Eva Dohm (Sommer 1885), die Oelbilder von S.s Schwestern und Mutter (Herbst 1885) entstanden neben oder gingen den betreffenden Radierungen kurz voraus, Gemälde von großer Frische und Feinheit der Charakteristik. Im Sommer 1886 entstand das Porträt in ganzer Figur, hell auf hell, von Frau Welti-Escher, das Anklänge an Herkomers „Miss Grant" aufweist; eine Oelstudie der Frau Welti im Zürcher Kunsthause; August 1886 das markige Oelporträt Gottfried Kellers; sämtliche Bilder als teilweise Unterlagen für spätere Radierungen. Das für die Nationalgalerie bestimmte Porträt Gustav Freytags, begonnen im Spätherbst 1886, gedieh erst im Frühjahr 1887 zu Ende. S.

hat die Züge dieses Kopfes meisterlich durchgepflügt und in schlichter, geschlossener Kraft gegeben, auch das Problem der Farbe nach wiederholten Anläufen glücklich gelöst. (Die sehr lebendige Farbenskizze im Museum zu Basel.) Gleichfalls im Frühjahr 1887 wurde „Der Gekreuzigte" vollendet (Kstmus. Bern), eine lebensgroße Aktstudie, die S. vornehmlich sich selbst zur Kontrolle malte, ob er der Maltechnik im selben Maß wie der Zeichnung Herr sei. Ebenfalls 1887 das ungemein durchmodellierte Porträt des Malers von Gleichen-Rußwurm in hellem, kräftigem Kolorit; Okt.-Nov. 1887 die Porträts von Herrn und Frau Bundesrat Welti in Bern u. a. Als letztes Porträt vor S.s Auswanderung nach Rom gilt das Pastell des Kunstverlegers Schuster, im Januar 1888. Nach dem schrecklichen Zusammenbruch des Menschen S. hat er einige Porträts in Bern begonnen (Frühsommer 1890), die von anderer Hand beendigt oder übermalt wurden. Einzig das Bild von Frau Dr. Vogt-Hildebrand in Bern hat er selbst gefertigt (Mai 1890), sehr charakteristisch in Zeichnung und Kolorit, schlicht und etwas düster in der Stimmung.

c. **Radierungen und Stiche.** Dem dunklen Drange des Plastikers gehorchend und unbefriedigt von seiner farbigen Darstellung des Menschen, arbeitete sich S. im Winter 1884 leidenschaftlich in die Technik der Radierung ein, die, ohne der Farbe zu bedürfen, die subtilste Formgebung zuließ. Ihn interessierte an der Radierung weniger die reproduzierende als die originale Kunst, wie er sie in den phantasievollen Zyklen von Max Klinger bewunderte; doch wies er in starker Selbstzucht alle auch ihn als poesievollen Menschen lockenden Phantasien von sich, bis er der Technik Meister geworden war in der Vollendung der Einzelgestalt oder, noch beschränkter, in der Ergründung der Physiognomie. Die Aufzählung der graphischen Werke geschieht an Hand des mustergültigen Oeuvre-Katalogs von Max Lehrs. Der erste Radierversuch stellt den lebensgroßen Kopf des Stechers Peter Halm dar, dessen erste États er unter der Anleitung seines Freundes ätzte (Jan. 1884), die letzten — es kam bis zu 13 Zuständen — 1886. Mitte Febr. 1884 entstand als zweite Radierung ein stehender weiblicher Akt. Er wurde nicht fertig und die Platte von S. zerstört; aber die feine Bewegung der Gestalt und die zarte Modellierung des Fleisches sind schon vortrefflich. Es ist die Arbeit weniger Stunden und direkt nach der Natur. Anfangs bis Mitte 1885 folgten mehrere Selbstbildnisse, nur zur Uebung in der Technik. Die Platten wurden nach wenigen Abdrücken zerstört, weshalb diese sehr selten sind. Das erste davon ist durch die Reproduktion im Brahm'schen Buche, Karl Stauffer-Bern, bekannt. Im Sommer 1885 radierte S. seine Schwester „Sophie." Von außerordentlicher Frische im reinen Aetzdruck, wurde durch vieles Ueberarbeiten die unmittelbare Wirkung beeinträchtigt. In den spätern États, 1886, hat S. zum erstenmal zur Modellierung des Fleisches den Grabstichel angewandt, der in der Folge eine große Bedeutung in seinem Werk erlangte. Vom 2. Juli 1885 datiert, entstand, ebenso wie die Schwester nach einem Oelbilde S.s, der lebensgroße Profilkopf von Frl. Eva Dohm; in malerischen, reizvollen Kontrasten angelegt, hat S. die Platte verätzt und danach zerstört. Das kleinere En face-Porträt von Halm geriet mit kalter Nadel und Stichel zu seltener Formvollendung, obschon nur nach Photographie gearbeitet. Ein Unikum besitzt das Kupferstichkabinett des Eidg. Polytechnikums in Zürich, S.s Mutter und Schwester Sophie auf einem Blatt, das der Künstler, weil unbefriedigt, mitten durchriß. Weitere Abdrücke sind nicht bekannt. Das Profilporträt Menzels, zu dessen 70. Geburtstag nach der Natur radiert und gestochen (10. Nov. 1885), sehr plastisch und kraftvoll in der Wirkung, fand zwar des Gefeierten vollen Beifall, wurde aber vom sog. Menzel-Diner offiziell gegen eines andern Arbeit zurückgesetzt. Menzels Kopf en face mit Zylinder, nicht ganz so ähnlich und glücklich erfaßt, existiert meist in Neudrucken; desgleichen ein sehr großes Porträt Kaiser Wilhelms I., das S. zweimal auf Riesenplatten verdarb und dann unfertig liegen ließ. Hier zuerst, wie meist in der Folge, besorgte S. auch den Druck der Platten, dem er außerordentliche Sorgfalt zuwandte, allein. Um die Wende des Jahres 1885/86 begann S., der fast mit jeder weitern Platte kühne, neue Versuche machte, angeregt durch die Arbeiten Gaillards, bei der Modellierung des Fleisches den Grabstichel anzuwenden, welcher bis dahin in Deutschland ausschließlich von Kupferstechern, nicht aber von Maler-Radierern benutzt wurde. Der kleine Profilkopf von Frl. Eva Dohm, anfangs 1886 in dieser Technik gearbeitet, geriet, namentlich in der seidigen Wirkung der Haut, ungemein reizvoll. Ihm folgte, von einer mehr scherzhaften Gelegenheitsradierung zum Ball der „Zwanglosen" unterbrochen, der liegende weibliche Akt, eine reine Stichelarbeit (Sept. 1886), in zwei Tagen gefertigt, technisch unübertrefflich fein und von keuscher, zarter Empfindung. Neudrucke geben hier wie bei den meisten Blättern S.s nicht im entferntesten die Wirkung der unter S.s Augen gedruckten wieder. Von S.s technischer Meisterschaft und höchstem Formgefühl zeugt der liegende männliche Akt, in den Umrissen leicht vorgeätzt, sonst reiner Grabstichel. Diese Arbeit, begonnen im Sept. 1886, vollendet erst im Jan. 1887, als „Torso" zur

Konkurrenz für Kupferstich in Berlin eingesandt, wurde von der Jury, weil nicht in der herkömmlichen Linienmanier, zurückgewiesen. Der Vorwurf geht bis auf einen bei Löfftz gemalten Akt des Münchner Akademieschülers zurück (Bern. Kstmus.), und der Stich hatte ursprünglich, ähnlich wie Holbeins „Christus“, einen bärtigen Kopf. Weitere Stiche des Spätjahrs 1886 sind zwei Porträts des Radierers Ludwig Kühn, wovon nur das kleinere — in starker, toniger Beleuchtung, unter erster Anwendung der Roulette — gelang. Wie dieses, entstand das kleine Profil Peter Halms direkt vor der Natur. Anders S.s Schwester Marie, die nicht sehr ähnlich geriet. Anfangs des Jahres 1887 entstand der Stich von S.s Mutter, in der Strenge und Wahrheit der Formgebung, in der innigen Vertiefung in die Persönlichkeit ohne Gleichen in neuerer Zeit. Die Porträtstudie C. F. Meyers von Anfang Febr. ist wieder reine Radierung. S. erschien die Aetztechnik zum Festhalten der unmittelbaren, lebendigen Wirkung am geeignetsten; desgleichen ist die Porträtskizze Gottfried Kellers, von Anfang 1887, wieder Radierung, eine leis-komische, die Persönlichkeit blitzartig erleuchtende Improvisation. Von Gustav Freytag machte S. übereinstimmend mit dem Porträt in der Nationalgalerie ein Bildnis, nur in den Umrissen radiert, im übrigen Stich und für die Schatten kräftiger Gebrauch der Roulette, von schlichter, fast monumental geschlossener Wirkung, Anfang 1887. Mai 1887 ist die Radierung „G. Freytag im Garten“ datiert; nur Kopf und Hand sind später mit dem Stichel hineingesetzt. In dieser einzigen Platte S.s mit landschaftlichem Hintergrund ist das Laubwerk mit besonderer Sorgfalt behandelt, im ganzen eine ruhevolle, poetische Stimmung. Beide Bildnisse Freytags sind durch Neudrucke des Vereins für Originalradierung weit verbreitet. Im Mai 1887 fertigte S. auf der blanken Platte innerhalb zwei Tagen das meisterhafte große Profilporträt von Peter Halm, nur mit Stichel und Nadel. Als letzte graphische Arbeit gilt, datiert vom 7. Juli 1887, das Brustbild Lydia Welti-Eschers. Es ist in ganz engen Strichlagen nach der Art Ferdinand Gaillards sehr tonig und ungemein malerisch gehalten. Eine zweite Platte von Frau W.-E. blieb, ebenso wie eine weitere von Gottfried Keller, unvollendet. Das gesamte graphische Werk S.s, 37 Platten, entstand innerhalb vier Jahren, von Jan. 1884 bis Ende 1887.

d. Plastik. Anfangs 1887, mitten im intensiven Malen und Radieren, richtete sich S. im Atelier für Bildhauerei ein. Während seiner graphischen Thätigkeit war der Trieb zum plastischen Gestalten übermächtig in ihm geworden. Einzelne Blätter schon, so der Menzelkopf im Profil, verraten deutlich die Hand des Bildhauers durch das Reliefartige der Erscheinung. Nach einiger Anleitung von S.s Freund Ernst Wägener, einem Schüler von Begas, modellierte S., zerstörte aber alle Erstlingsarbeiten, worunter eine sehr charakteristische Büste von Peter Halm. Donatello und die Plastiker der Frührenaissance studierte er eifrig. Erst in Rom trat er der Antike gegenüber. Sie ergriff den Künstler gewaltig und wurde wegweisend für sein bildnerisches Schaffen. Es begann mit einem stehenden Jüngling, dem „Adoranten“, einem nur meterhohen Figürchen, dem die Ausführung in Lebensgröße als Idealfigur folgen sollte. Hatte der Maler-Radierer überall das Individuelle stark zu erfassen gesucht, so sah der Plastiker nur das Wesentliche, von allem Zufälligen Befreite, in schlichter Schönheit der Form und strebte danach, die Mechanik des Organismus, die gesetzmäßige Bewegung einer Gestalt klarzulegen. Mit Anspannung aller Willenskräfte wurden die Schwierigkeiten der neuen Technik besiegt und im Herbst 1888 der „Adorant“ vollendet, nur die Arme noch nicht endgültig. Es spricht aus der kleinen Figur eine weihevolle, gehobene Stimmung, ein Ausfluß der in Rom sich vollziehenden innern Klärung S.s und des Bewußtseins, sich seinen hohen Zielen sicher zu nähern. Die zweite Figur, gleichfalls ein Jüngling, in kaum bewegter Haltung eines Wartenden, „Der Speerwerfer“, im Spätjahr 1888 schon mit viel größerer technischer Erfahrung begonnen, ward in der Weiterführung jäh unterbrochen, als im Herbst 1889 den Menschen S. sein Schicksal ereilte. Im Spätjahr 1890 in Florenz, schuf der scheinbar wieder auflebende S. in seinem Denkmalsentwurf für Bern auf schlichtem Sockel, den sinngemäße Reliefs schmücken sollten, den stehenden Ritter von Bubenberg in kraftvoller Verkörperung, Haltung und Gebärde ohne Pathos, von stiller Wucht und zwingendem Ernst. Die Ausführung des Entwurfs erlebte er nicht.

S., der von einer innern Einheit aller bildenden Künste überzeugt war und sich befähigt fühlte, das gesamte Gebiet schöpferisch zu umfassen, strebte von jung auf mit Beharrlichkeit und ohne Rücksicht auf äußere Vorteile diesem Ziele zu, indem er sich zum Herrn aller verfügbaren Ausdrucksmittel zu machen trachtete. Eine Natur voll Eigenart, suchte er seine Wege unbekümmert um die Kunstrichtung des Tages. Seine Bedeutung liegt in der souveränen Kenntnis und Darstellung der menschlichen Gestalt, wie in dem sichern Erfassen der Persönlichkeit mittels einer Formgebung, die in Gewissenhaftigkeit und tiefer Achtung vor der Natur van Eyck und Holbein nahe kam. Die Herkunft vom einfachen Anstreicherlehrling ist S. nicht zum Nachteil gewesen. Von dort brachte er den Respekt für

das rein Handwerkliche, die Sorgfalt und Solidität in jeder Art von Technik, wie die unsägliche Geduld auch für das Nebensächliche. Sein Kolorit hat eine Wandlung und innerhalb derselben wenig harmonische Uebergangsstadien durchgemacht. Als die Klärung eintrat, war es mit dem Maler zu Ende. Die Auffassung des Porträtisten setzte sich bewußt der Tageskunst entgegen; statt Repräsentation, eleganter Pose und genrehaften Zuthaten gab er in nüchterner Strenge und Wahrheit die Persönlichkeit meist ganz schlicht vor dem nackten Grunde. Gelang dem Maler noch nicht völlig die einheitliche Verbindung von tiefgrabender Charakteristik mit hellleuchtendem Kolorit, so kamen in der Radierung die Kraft des Malers und Plastikers zusammen. In der Porträtradierung hat S. neue Wege gefunden. Seit den Meister-Porträtstechern des 17. und 18. Jahrh.s war die Graphik auf die Stufe einer reproduzierenden Kunst herabgesunken; in ihr herrschte unbeschränkt der Linienstich. Erst die 70er und 80er Jahre des 19. Jahrh.s brachten neue Versuche in Originalradierungen von Köpping, Unger, Halm, Kühn u. a. S. porträtierte die Natur direkt auf das Kupfer. Durch die Verbindung von Aetztechnik und Grabstichel kam er zu einer runden und lebenswarmen Modellierung des Fleisches, wie sie kaum zuvor gelungen ist; desgleichen in der Anwendung des Stichels allein zu herber Kraft ebenso wie intimer Feinheit der Formgebung. Der Plastiker S. begann und endete fast zugleich in drei unfertig gebliebenen Arbeiten, die in dem Verständnis für den Mechanismus der menschlichen Gestalt und in der reinen Formempfindung außerordentliche Werke erwarten ließen.

Verzeichnis der Werke.

Der bisher noch nicht unternommene Versuch, sämtliche Gemälde S.s zusammenzustellen, beruht auf dem Katalog von Donop (Do), handschriftlichen Aufzeichnungen der Mutter des Künstlers und andern Notizen. Das Verzeichnis bei Bötticher (Bö) ist ungenau. Die in Nr. 21–24 und 27 aufgeführten Oelgemälde existieren nicht. Nr. 34 rührt mutmaßlich von V. Stauffer-Wien her. Die anderweitig genannten Porträts von Prof. Gentz-Berlin und C. F. Meyer in Zürich sind nicht gemalt worden. Die Existenz der hinter der Nummer mit Fragezeichen versehenen Bilder war nicht sicher zu ermitteln.

a. Oelbilder, Farbenskizzen und zugehörige Zeichnungen.

1) Stillleben mit geöffneter Bibel. Unvollendet. (1878.)
2) Kleine Phantasie-Landschaft in Pallazolo. (1878.)
3) Phantasie-Brunnen mit kanad. Reben. (1878.) Privatbesitz.
4, 5, 6) Drei Kopien nach van Dyck und Rubens. (1878.)
7) Großes Stillleben (Kraut, Rüben, Mais etc.). (1879.) Privatbesitz.
8) Alter betender Mann = Do Alter Mann mit nacktem Oberkörper? (1879). Berner Kunstmuseum. Depositum der Gottfr. Keller-Stiftung.
9) Alte Frau. (1879.) Früherer Bes.: Hugo Sahli, Bern.
10) Brustbild einer alten Bäuerin. (1879.) Bes.: Prof. Peter Halm, München.
11) Liegender männlicher Akt. (1879.) Bes.: Kunstmuseum Bern.
12) Wald mit Pfütze. (1879.) Bes.: H. Katsch, Berlin.
13) Männlicher Studienkopf (1879/80). Bes.: La Roche-Ringwald, Basel.
14) Weibliches Brustbild im Profil. (1879.) Bes.: Arthur Wasse.
15) Jüngling im Profil, mit rötlichem Bart. (1880.) Depositum der G. Keller-Stiftung im Kunstmuseum zu Bern.
16) Der sog. Bierwirt, männliche Kopfstudie (1880).
17) Kleines Stillleben mit Verkäuferin, miniaturartig. (1880.)
18) Porträt eines alten Mannes. (1880.) (= Der Antiquar?)
19) Porträt des Tiermalers Snyders nach van Dyck in der Pinakothek zu München. (1880.)
20) Bildnis des Organisten H. Liberti nach van Dyck in der Pinakothek zu München. (1880.) Privatbesitz.
21) Bildnis eines jungen spanischen Edelmanns, nach Velasquez in der Pinakothek zu München. Nr. 1293, Do 2. (April 1880.) H. 0,85; Br. 0,65. (Bö 35.) Privatbesitz.
22) Porträt des Architekten Bauer in München. (1880.) Bes.: Der Dargestellte?
23) Porträt des Malers Jean de Weil und dessen Frau. Kopie nach van Dyck in der Dresdner Galerie. (Herbst 1880.)
24) Porträt eines Spaniers. Kniestück. Kopie nach Velasquez, Nr. 697 der Dresdner Galerie. H. 1,04; Br. 0,86. Do Nr. 3. (Herbst 1880.)
25) Porträt des Schokoladefabrikanten Vogels in Dresden. (Herbst 1880, unbezeichnet.)
26) Porträt der Frau des vorhergehenden. (1880, unbezeichnet.) Bes.: Die Dargestellten?
27) Porträt einer Gräfin v. Smyrnow (Gesellschaftsdame des Grafen v. Gneisenau). Dresden. (1880, unbezeichnet.) Bes.: Die Dargestellte?
28) Mädchen im Sessel mit Buch. Do Nr. 5. Unbez.
29) Brustbildnis eines ältern Mannes, en face. Do Nr. 6. (1880.) Früherer Bes. Hr. Friseur W. Beyer in Berlin. Vielleicht identisch mit Nr. 16.
30) Porträt des Hrn. Hauptmann v. Ende. (1881.) Bes.: H. Katsch, Berlin?
31) Zwei Totenköpfe. Do Nr. 7. (1881.) Depositum der G. Keller-Stiftung im Berner Kunstmuseum.
32) Ein Fächer. Aquarell auf Seide; Ranken und Putten. Do Nr. 36. (1881.) Hierzu Blei- und Federzeichnung. Do Nr. 62. Bes.: Kaiserin Augusta Viktoria.
33) Freie Kopie nach P. P. Rubens „Die Auferweckung des Lazarus“, Altarbild für die Kirche zu Buch, unweit Berlin. (1881.) Bes.: Graf v. Voß.
34)? „Die Grablegung Christi“, nach P. P. Rubens. (1881.)
35) Dekoration für Löschmannschaft von Moskau. (1881.)
36) Kopie eines Porträts des nachmaligen Kaisers Friedrich nach Angeli, für den Dargestellten. (1881.)
37) Kopie eines Porträts des Königs von Bulgarien für den Dargestellten. (1881.)

38) Bildhauer Max Klein. (1881.) Do Nr. 8; Bö Nr. 1. Berlin. Bes.: Gottfr. Keller-Stiftung, deponiert im Berner Kunstmuseum.
39) Rechtsanwalt Max Mosse. Do Nr. 9; Bö Nr. 2. (1881.) Berlin. Bes.: Der Dargestellte.
40) „Im Walde." (1881.) Bö Nr. 3. (= Nr. 12?)
41) Frau Dr. Ebers, geb. v. Lemonier (nach dem Tode der Dargestellten gemalt). Do Nr. 10; Bö Nr. 4. (Berlin 1881/82.) Bes.: Dr. Martin Ebers.
42) Das Söhnlein des Hrn. Banquier Selig. (Berlin 1882.)
43) Hr. Anton Ebers. (Berlin 1882.) Bes.: Der Dargestellte.
44) Maler Graf Harrach Tiefhartmannsdorf. (1882.) Do Nr. 11; Bö Nr. 7. Bes.: Der Dargestellte. Hierzu Kopfstudie in Kreide. (1883?) Bes: Der Dargestellte.
45) Alter Mann in ganzer Figur. (Der Schuster.) Privatbesitz.
46) Rudolf Mosse. (Berlin 1882.) Bes.: Der Dargestellte. Do Nr. 12; Bö Nr. 6.
47) Alter Mann mit weißem Bart, sitzend. (April 1883.) Do Nr. 13; Bö Nr. 7. (= Nr. 45?)
48) Kleines Mädchen von 11 Jahren, ganze Figur. (Berlin 1883?) Do Nr. 33. Oelstudie. Unbezeichnet. (= Nr. 28?)
49) Abgeordneter Ludwig Löwe. (Berlin 1883.) Depositum der G. Keller-Stift. im Berner Kunstmuseum. Dazu Oelstudie. Bes.: Prof. Halm in München. Desgleichen Bleiskizze, bez. „Jan. 83." Do Nr. 78.
50)? Hr. Banquier Selig. (Berlin 1882/83.)
51) Liegender weiblicher Akt. (1883.) Do Nr. 14. Bes.: Museum Genf.
52) Baumeister Oskar Titz. (1883.) Do Nr. 15; Bö Nr. 9. Bes.: Frau Auguste Titz, Berlin.
53) Professor Bardeleben. (Berlin 1883.) Do Nr. 16; Bö Nr. 10. Bes.: Die Familie des Dargestellten.
54) Dichter Adolf L'Arronge. (Berlin 1883.) Do Nr. 17; Bö Nr. 11. Bes.: Die Familie des Dargestellten?
55) Dr. v. Lauer, Leibarzt des Kaisers Wilhelm I. (Berlin 1883.) Do Nr. 26; Bö Nr. 20. Bes.: K. med. Friedrich Wilhelms-Institut, Berlin.
56) Frl. Martha Güthling. (Berlin 1883.) Do Nr. 18; Bö Nr. 12. Bes.: Dr. Martin Ebers.
57)? Dichter Hans Hopfen. (Berlin 1883.)
58) Prof. jur. Goldschmidt. (Berlin 1884.) Do Nr. 19; Bö Nr. 13. Bes.: Die Familie des Dargestellten.
59) Dr. Martin Ebers. (Berlin 1884.) Do Nr. 20; Bö Nr. 14. Bes.: Der Dargestellte.
60) Banquier Moritz Strauß. (Berlin 1884.) Do Nr. 21; Bö Nr. 15. Bes.: Der Dargestellte. Hierzu Kreidestudie. (1884.)
61) Minister Roth. (Berlin 1884.) Bes.: Frau Minister Roth auf dem Bühl in Teufen, Kt. Appenzell A.-Rh. Hierzu Oelstudie, bez. 1884. Bes.: Dieselbe.
62) Knabe in ganzer Figur. (Berlin 1884/85.) Do Nr. 22; Bö Nr. 16. Bes.: Banquier Max Benjamin. Hierzu Zeichnung in Kohle. Bes.: Derselbe.
63) Mädchen in Schwarz, s. Rad. Nr. 22. Privatbesitz.
64) Die Mutter des Künstlers. (Bern 1885.) Do Nr. 23; Bö Nr. 17. Bes.: Kunstmuseum Bern.
65) Die Schwester des Künstlers (Sophie). (1885.) Privatbesitz.
66)? Junger Herr Perl. (Berlin 1885.)
67)? Banquier Selig und Sohn. (Berlin 1885.)
68) Frl. Eva Dohm. (1885.) Hierzu Kreidestudie. (1885.) Bes.: Frau Eva Klein, Berlin.
69) Die Schwester des Künstlers (Sophie). Depositum der G. Keller-Stiftung im Berner Kunstmuseum. (1885.) Do Nr. 25; Bö Nr. 13.
70) Weiblicher Studienkopf (Berta Roter). Privatbesitz.
71) Die Schwester des Künstlers (Marie). (1886.) Bö Nr. 27. Privatbesitz.
72) Frl. Meyer. (1886.) Do Nr. 28; Bö Nr. 26. Bes.: Dr. E. Meyer, Berlin.
73) Porträt von Gottfried Keller. (1885.) Bes.: Dr. E. Welti, Bern.
74) Gustav Freytag. (1887.) Do Nr. 30; Bö Nr. 30. Bes.: Nationalgalerie in Berlin. Dazu Oelstudie. (1886.) Do Nr. 35; Bö Nr. 32. Bes.: Schweiz. Eidgenossenschaft. Deponiert in der Oeffentlichen Kunstsammlung in Basel.
75) Ein Gekreuzigter. (1887.) Do Nr. 29; Bö Nr. 28. Bes.: Kunstmuseum Bern.
76) Maler Baron v. Gleichen-Rußwurm. (1887.) Do Nr. 29.
77) Frau Welti-Escher, ganze Figur, weiß in weiß. (1886.) Privatbesitz, Bern. Hierzu (? Die Redaktion) Farbenskizze. (1886.) Bö Nr. 33. Bes.: Kunsthaus Zürich.
78)? Dr. Emil Welti. (1885.) Bes.: Der Dargestellte.
79) Bundesrat Welti. (Okt./Nov. 1887.) Bes.: Dr. Emil Welti, Bern.
80) Frau Bundesrat Welti. (Okt./Nov. 1887.) Bes.: Ders.
81) Kunstverleger K. Schuster. Pastell. (Jan. 1888). Berlin. Bö Nr. 31. Bes.: Der Dargestellte.
82) Frau Dr. Vogt-Hildebrand, Bern. (1890.) Bes.: Die Dargestellte.
83) Weibliche Kopfstudie. Depositum der G. Keller-Stiftung im Berner Kunstmuseum, Nr. 476, unbez.
84) Weibliches Porträt. Bes.: Kunstmuseum Bern, Nr. 478, unbezeichnet.
85) Männlicher Kopf. Bes.: Kunstmuseum Bern, Nr. 479, unbezeichnet.
86) Oelstudie. Alter Mann mit grauem Barte. Do Nr. 32.
87) Weiblicher Studienkopf. Do Nr. 34. Bes.: Max Mosse, Berlin. Unbezeichnet.
88) Oelstudie einer Ansicht von Koggemund bei Pieterlen (1887.) Privatbesitz.
89) Alter Mann, Brustbild, mit nackter Brust, bartlos. Privatbesitz.
90) Porträt von Frau Welti-Escher, in rot. Skizze. Bes.: Kunsthaus Zürich.

b. Radierungen und Stiche.

Das Verzeichnis folgt dem Oeuvre-Katalog von Max Lehrs.

1) Peter Halm, lebensgroß, 3/4 Profilkopf, Radierung. 13 États von 1884—1886. Gegenseitige Bleistiftstudie in München, Prof. Halm.
2) Stehender weiblicher Akt, unbez. Radierung, unvollendet, einziger État. Gegenseitige zwei Studien in Blei und Kreide. Dresdner Kabinett.
3) Erstes Selbstbildnis, lebensgroßer 3/4 Profilkopf von rechts, unbez., einziger État. Gegenseitige Studie, Blei mit Kohle, bez. 85.
4) Zweites Selbstbildnis, 3/4 Profil von links, 2 États. Gegenseitige Studie, Rötel. Berlin, K. Schuster.
5) Drittes Selbstbildnis. 3/4 Profil von links. Kleiner Kopf mit Zigarre. 3 États. Gegenseitige Bleistudie. Wien, Albertina.
6) Viertes Selbstbildnis. 3/4 Profil von links. Aetzdruck, bez. 85.

7) Fünftes Selbstbildnis, bez. 20. 6. 85. Aetzdruck.
8) Sophie Stauffer. 3/4 Profil von rechts. 9 États. (85–86), in den letzten Stichel. Gegenseitiges Vorbild: Oelporträt der Schwester. Kunstmuseum Bern.
9) Eva Dohm. 3/4 Profil von rechts, lebensgroßer Kopf, bez. 2. Juli 85. 7 États. Gegenseitige Kreidestudie. Kunstmus. Bern. Radiert nach Oelporträt 2. Juli 85.
10) Peter Halm. 3/4 Profil von rechts. Kleinerer Kopf 86—87. 10 États. Gemischte Manier, ganz nach Photographie.
11) Stauffers Mutter und Schwester Sophie, auf einer Platte. Zürich, Kupferstichsammlung des Eidg. Polytechnikums; einziger Abdruck.
12) Adolf Menzel. Profil von rechts, bez. Nov. 1885. 7 États. 2 gegenseitige Kreidestudien. Berner Kunstmuseum.
13) Adolf Menzel, fast en face, bez. Nov. 85. 8 États.
14 u. 15) Kaiser Wilhelm I. Beide Platten unbezeichnet und unfertig. I. Platte in 3, II. Platte in 2 États, 3. État Neudruck. Gegenseitige Kreidestudie. München, Littauer. Nach Photographien und der Büste von Begas.
16) Kleine Landschaft. Aetzprobe, in 2 États (1886?). (Größere Waldlandschaft, in Rom radiert; Abdrücke unbekannt. S. Lehrs, Katalog, p. 63.)
17) Singender Engelknabe. Aetzprobe. (1886?)
18) Kavalier des 17. Jahrh.s. Aetzprobe. (1886?)
19) Marie Stauffer. Unbezeichnet und unfertig. 2 États. Nach Photographie.
20) Eva Dohm. Kleineres 3/4 Profil von links, bez. 86. Marke: Grabstichel. 4 États.
21) „Die Zwanglosen." Mitte: Brahm als Büste; oben links: Buchhändler Hertz, rechts: Sänger Stange; unten links: Schlenther, rechts Brahm. 4 États, bez. 26. II. 86.
22) Liegender weiblicher Akt. (1886.) Reiner Stich. 2 États, nach Photographie.
23) Männlicher Akt. Stichel. Umrisse vorgeätzt. 6 États. Bleistiftstudien. Berner Kunstmuseum. (1886/87.)
24) Ludwig Kühn. 1886. 5 États. Geätzt, Nadel und Roulette.
25) Derselbe, en face, großer Kopf, unbez., unfertig. Einziger État. (1886.) Gegenseitige Umrißzeichnung, Kreide und Kohle. Münchner Kabinett.
26) Marie Stauffer. Kleiner Profilkopf von links. 1886. 2 États. Gemischte Manier.
27) Peter Halm. Kleiner Profilkopf von rechts, unbez. und unfertig. (1886/87.) 2 États. Gegenseitige Bleistiftstudie. München, Prof. Halm. Ebendort die Platte.
28) Stauffers Mutter. Kleiner Kopf, gestochen 1887. 4 États, nach dem Oelbild von 1885. Berner Kunstmuseum.
29) Conrad Ferdinand Meyer, en face, mit Hut. (1887.) 5 États der Radierung. Gegenseitige Rötelstudie, ohne Hut. (1885.) Berlin, Nationalgalerie, ferner Berner Kunstmuseum 1885 und Berlin Dr. E. Zabel 1886.
30) Gustav Freytag. Großer Kopf, gestochen 1887. 6 États, nur Umrisse vorgeätzt.
31) Gottfried Keller. Ganze Figur von links, sitzend. (1887.) Im ersten Aetzdruck mit dem Kopfe Kellers oben links. 5 États der Radierung.
32) Gustav Freytag im Garten. (Mai 1887.) 4 États der Radierung.
33) Peter Halm. Großer Profilkopf von rechts. 14.-16. (Mai 1887.) Stich in 2 États.
34) Lydia Welti-Escher. (1887.) 3/4 Profil von rechts. 2 États des Stichs.
35) Dieselbe, unbezeichnet und unfertig, nur in Neudruck.
36) Gottfried Keller. Brustbild, unbezeichnet und unfertig. Neudruck.
37) Ein Offizier. Kleines Brustbild im Profil von rechts, unbezeichnet. Neudruck.

c. Handzeichnungen.

Berner Kunstmuseum (Depositum der G. Keller-Stiftung): 9 Studienbücher in Folio, meist Akte, darunter Skizzen zur Fußwaschung; ein großer Band in Falze eingeklebter Blätter, vorwiegend Akte; 27 lose, aufgezogene Blätter, zwei gerahmte; Porträts, Akte, einige Landschaften, Plastiken, Ornamente. Außerdem fünf gerahmte Zeichnungen in der Gemäldesammlung, Menzel, C. F. Meyer u. a.

Dresden, k. Kupferstichkabinett: 14 Handzeichnungen, darunter zwei Selbstbildnisse, Max Klinger, Adolf Menzel, Anton von Werner u. s. w. (nach gefl. Mitt. d. Dir.).

Berlin, k. Kupferstichkabinett: 7 Handzeichnungen: Hände- und Kinderstudien, Akte, Porträts: C. F. Meyer u. a.

Frankfurt, Kupferstichkabinett des Städel'schen Instituts: 6 Blätter; Porträts und Akte.

München, Kupferstichkabinett, A. Pinakothek: 3 Blätter, darunter Bildnisse von Mosse und Kühn.

Wien, Albertina: 2 Blätter, darunter sein Selbstporträt. Inv.-Nr. 17678 (n. gefl. Mitt. d. Dir.).

Außerdem in verschiedenen Privatsammlungen; München: Prof. Peter Halm; Prof. v. Löfftz (Studien zur Fußwaschung); Rothenburg a. d. Tauber: Arthur Wasse; Dresden: Geh.-R. Max Lehrs, Dr. Philipp Lehrs u. a.

d. Plastik.

„Adorant." Bronzestatue. 1888. Oeffentliche Kunstsammlung in Basel.

„Adrian von Bubenberg." Bronzestatuette. 1890. Oeffentliche Kunstsammlung in Basel.

Litteratur:

Otto Brahm, Karl Stauffer-Bern, Stuttgart 1892. — *Aug. Schricker,* Karl Stauffer-Bern, Nord u. Süd, Bd. 67, 1893, p. 302 ff. — *Max Lehrs,* Karl Stauffer-Bern, Dresden 1907. — *G. J. Wolf,* Karl Stauffer-Bern, Bild. Kste. I, München 1909. — *Cornel. Gurlitt,* Deutsche Kst. des 19. Jahrh.s, Berlin 1900, 2. Aufl., p. 644 ff. — *P. Seippel,* Die Schweiz im 19. Jahrh. II, p. 546 ff. (*Carl Brun*). — *Wilh. Bode,* Berliner Maler-Radierer (S.-A. aus Die Graph. Kste. XIII, 1890, p. 53 ff. — Repert. f. Kstwiss. X, p. 164. — Zeitschr. f. bild. Kst. XX, p. 39; XXII, p. 42; XXIII, p. 11, 262; Beibl. XVII, p. 58, 307; XX, p. 551; XXI, p. 266, 737; XXII, p. 46, 412, 531, 535, 660; XXIII, p. 598; Neue Folge IV, p. 131 ff. — Schw. Bauztg. Nr. 11 v. 15. Sept. 1883, p. 66 (*C. Brun*). — Kst. f. Alle I, 1886, p. 28, 92; 1905, 1909. — *Graul,* Vervielfält. Kst. d. Gegenw. III, p. 91. — *Weizsäcker,* Kst. unserer Zeit, Jahrg. 1892 u. 1893. — *Brahm,* Nation 1891/92, p. 722 ff., 736 ff. — *C. Brun,* Ber. d. G. Keller-Stift. 1892, 1895, 1896, 1901, 1909. — *Brahm,* Freie Bühne 1891, Heft 5 u. 9. — *Ferd. Vetter,* Schw. Rundschau 1891, II, p. 297 ff. — *Tscharner,* Bild. Kst. der Schweiz 1891. — Kstwart XII, 2. Hälfte, 1899. — *Isolde Kurz,* Agli Allori, Deutsche Rundschau, Bd. 119, 1904,

p. 379 ff. — *Hans Trog*, „Die Schweiz" X, 1906, Heft 1. — *Carl Brun*, Ebendort. — *C. Brun*, in Carl Dändlikers Gesch. d. Schweiz III, 1994, 3. Aufl., p. 893. — „Die Schweiz" X, 1906, Heft 3. — *E. Caro*, Wissen und Leben, Heft 11, 1910. — *Peter Halm*, Meister der Farbe 1909, Heft 1 u. 2. — *Fleiner*, N. Z. Ztg. 1885, Jan. 1891, 1896. — *J. V. Widmann*, Bund, Febr. 1891, Okt. 1892. — Berl. Tagebl., Febr. 1891. — Nationalztg., 29. Jan. 1891. — Frankf. Ztg. 1891/92. — A. D. B. — *Singer*, K.-Lex.

Kataloge. *v. Donop*, Ausst. d. Werke S.s in der kgl. Nationalgal. in Berlin 1891. — *Bötticher*, Malerwerke des 19. Jahrh.s II, p. 801. — *C. Brun*, Kstausst. der G. Keller-Stift., Zch. 1904. — Index brit. Mus. I, p. 321. — Kat. d. Bildergal. d. Kstmus. Bern 1909. — Kat. d. Gemälde d. kgl. Nationalgal. in Berlin. — *v. Donop*, Handzeichnungen, Aquarelle, Oelstudien in der kgl. Nationalgal. Berlin 1902. — *Max Lehrs*, s. o.

Ausstellungen. Schweiz. Jahresausst. Bern 1880. — *Fritz Gurlitt*, Frühjahrsausst. Berlin 1886. — Kgl. Nationalgal. Berlin 1891/92, s. o. — Münch. Jahresausst. 1893. — *Brun*, Ausst. der Erwerb. der G. Keller-Stift. in der Gal. Henneberg 1904. Zürich, s. o. — Gal. Zimmermann, München, Okt./Nov. 1909.

Abbildungen. Kst. f. Alle 1886, 1892, 1905. — Vervielf. Kst. d. Gegenw., 1892, s o. — Graph. Kste. XIII, 1890, s. o. — Kst. unserer Zeit 1892/93, s. o. — Pan, I. Jahrg. — Kstwart. XII, 1899. — *Lehrs*, Handzeichn. d. Dresd. Kabinetts, Berlin 1900. — *Seippel*, s. o. — „Die Schweiz" X, 1906, Heft 1 (Stauffer-Nummer), s. o. — *Lehrs*, K. Stauffer-Bern, s. o. — *J. G. Wolf*, K. Stauffer-Bern, München 1909, s. o. — Zürch. T'buch 1905.

E. Caro.

Stauffer, Gottlieb *Karl*, Maler und Lithograph, von Bern, wurde dort am 26. Jan. 1804 getauft und starb ebendort am 16. Jan. 1846. Er beteiligte sich an der Berner Kunstausstellung von 1830 mit Federzeichnungen auf Stein von Wappen, die Em. Wyß entworfen hatte. Er verband mit Wappenmalerei die lithographische Zeichnung und die Kalligraphie.

Sigmund Wagner, Ber. über die Kstausst. in Bern 1830, p. 51. — Burgerl. Stammreg. *H. Türler.*

Stauffer, Kilian (Bruder Kilian), Bildhauer, Stukkator, gebürtig von Beromünster im Kanton Luzern, geb. zwischen 1649 und 1659, trat im 20. Lebensjahr in das Kloster der Minoriten in Würzburg ein und pflegte dort seine Profession eines Kunstschreiners weiter. Er verfertigte insbesondere Altäre in täuschend nachgeahmtem Marmor, u. a. den Hochaltar, den Liebfrauen- und Antonius-Altar seiner Ordenskirche, den Altar im Valentinssaal, die Gipsmarmorarbeiten im Bibliotheksaale des Klosters; ferner schmückte er dessen Sommerrefektorium und Sakristei. Weitere Arbeiten sind: die Altäre der alten Hofkirche auf Marienberg, der Hochaltar der Deutschhaus-Kirche, Altäre und Kanzel der Wallfahrtskirche Föhrbrück, vier Altäre, die Kanzel und die Chorstühle der Klosterkirche von Schönau, ebensolche in der Universitätskirche zu Würzburg und in der Ordenskirche zu Maria Mayhingen bei Wallerstein. Bruder Kilian war zufolge seiner Kunst so geschätzt, daß der Fürstbischof auf seine Bitte hin dem Orden die verfallene Kirche nebst dem Kloster von Schönau schenkte (1699), die er gemeinsam mit den Brüdern Kajetan und Hyazinth auf 1710 neu erstehen ließ, allerdings mit Hülfe der kunstvollen Grabsteine der Familie Thüngen, die dabei als Baumaterial zum Opfer fallen mußten, was sich schwer mit dem sonstigen Kunstsinn des Bruders Kilian vereinigen läßt. Er starb am 29. Brachmonat 1729, nach 50 im Kloster verlebten Jahren.

Nach *Andr. Niedermayer*, Kstgesch. der Stadt Würzburg, 1860. — *Estermann*, Stiftsschule v. Beromünster, p. 163, 222. — Kath. Schweizerbl. 1862, p. 653. — Geneal. Mitt. des Hrn. Prof. *J. L. Brandstetter* (Luzern).

Franz Heinemann.

Stauffer, Walter, Werkmeister, gebürtig von Beromünster im Kanton Luzern, erstellte dort im 17. Jahrh. „den schönen symmetrischen Helm am Turm der Stiftskirche St. Michael."

Kath. Schweizerbl. 1862, p. 656. *Franz Heinemann.*

Stazio, Abbondio, Stuccator, wurde 1675 in Massagno im tessin. Bez. Lugano geboren. Die Kunst der Stuccatur erlernte er in Rom. Als selbständiger Meister übte er sie zunächst in Deutschland mit viel Erfolg aus. Später nahm er seinen dauernden Wohnsitz in Venedig. Hier arbeitete er u. a. im Palaste der Familie Albrizzi, wo er den großen Saal mit Figuren in Stuck schmückte sowie noch verschiedene andere Zimmer ausschließlich mit Ornamenten. Ferner zierte er den großen Saal im Palazzo Laezze in San Biagio di Cavallo im Gebiete von Treviso mit Stuccaturen. In Venedig führte er viele Arbeiten zusammen mit seinem Schüler Carpoforo Mazzetti-Tencalla aus, mit dem er in späteren Jahren in enger Freundschaft verbunden war. S. starb 1757 in Venedig, wo er in der Kirche S. Geremia begraben wurde.

Oldelli, Diz., p. 180/81. — *Nagler*, K.-Lex. XVII, p. 233. — *Füßli*, Best. Kstler IV, p. 91. — *Füßli*, K.-Lex. I, p. 642. — *Bertolotti*, Art. svizz. in Roma, p. XIV, 64 (= Boll. stor. 1885, p. 191). — *Bianchi*, Art. tic., p. 192/93. *Siegfried Weber.*

Stebler-Hopf, Annie, Malerin, von Thun, wurde dort am 4. Sept. 1861 geboren. Sie begann ihre Studienzeit 1878 an der Kunstschule in Basel und trat hernach in das Atelier von Prof. Karl Gussow in Berlin ein. 1882 ging sie nach Paris, arbeitete zuerst im Institut Julian, ferner bei Carolus-Duran und Jean-Jacques Henner und dann hauptsächlich im Atelier von Luc Olivier Merson. Sie beschickte öfter den Pariser Salon und auch die schweizerischen Turnusausstellungen mit Porträts, Landschaften und Genrebildern und erregte 1889 mit dem Oelbilde „Autopsie" Aufsehen. Das Gemälde „Réunion religieuse" (Guillaume Monod

und seine Anhänger), welches 1891 unter ihrem frühern Namen „Annie Hopf" zur Ausstellung gelangte, wurde von Bern erworben und befindet sich im dortigen Kunstmuseum. Seit 1895 wohnt die Künstlerin in Zürich.

Curric. vitae. — Mitt. der Künstlerin.
H. Appenzeller.

Steck, Friedrich, Maler-Dilettant, in Bern, wurde am 18. Sept. 1768 als der Sohn des Landvogts Sam. S. von Lenzburg geboren, war bis 1794 Offizier in Holland, 1799 in der Legion Roverea und dann in englischen Diensten. Er lebte hierauf als Oberstlieutenant in Bern und starb dort am 4. Juli 1839. Er beteiligte sich an einer Kunstausstellung in Bern mit einem Porträt des Schultheißen Steiger in Pastell.

Mitt. von Prof. *R. Steck.* *H. Türler.*

Stedelin (Städelin, Stendelin), David Anton, Medailleur, Goldarbeiter, Münzmeister, geb. am 22. April 1737 in Steinen im Kanton Schwyz, studierte 1749 in Luzern, kam 1750 als Choralis ins Wallis nach Sitten, wo er bis 1755 seine Studien fortsetzte und in mathematischen und mechanischen Wissenschaften, die bis an sein Ende seine Lieblingsstudien blieben, große Fortschritte machte. S. widmete sich in Zug 1755 der Goldschmiedekunst, bildete sich später in Turin beim königlichen Hofgoldschmied aus und kam 1760 wieder nach Hause. 1781 wurde er vom Muotataler Viertel zum Ratsherrn gewählt. Er wurde 1791 Münzmeister des Bischofs von Sitten und in gleicher Eigenschaft nach Schwyz und Aarau berufen, prägte seit 1803 (bis 1812) in Luzern (1812 für Uri und Nidwalden) und blieb bis 1819 im Amte (in Aarau?). Seitdem hielt er sich beständig in Schwyz auf, wo er sich noch immer mit Zeichnungen aller Art beschäftigte. In seinem Alter sprach er noch ziemlich geläufig die lateinische Sprache. 1830 starb er, noch immer froher Laune, im 94. Jahre seines Lebens. Er war auch Münzmeister im Kanton Schwyz. Die nähere Bezeichnung der geprägten Stücke bei Tobler-Meyer (Münzsammlung Wunderly, a. a. O.). Ein von ihm unter Abt Leodegar Salzmann (1769 bis 1798) für das Kloster Engelberg hergestelltes Meßbuchbeschläg trägt als Monogramm seine Meistermarke DST.

Nagler, Monogr. II, p. 526. — *Ders.*, K.-Lex. XVII, p. 233. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 1716. — *Tobler-Meyer*, Münzsamml. Wunderly I, Teil 2, p. 297, 359 ff.; Teil 4, Nr. 2803—2807; Teil 5, Nr. 3329. — *P. Ignaz Heß*, Anz. A.-K. N. F. V, p. 51. — Bull. suisse Numism. IX, p. 7. *M. Dettling. Franz Heinemann.*

Stefano, Giovanni Antonio de, Schreiner, am Ende des 18. und zu Anfang des 19. Jahrh.s, von Re (valle Vigezzo). Von ihm rührte die Zeichnung für die Renovation des Gestells (Castello) der Glocken des Campanile von Intragna im tessin. Bez. Locarno her, die 1807 ausgeführt wurde und für die de S. Lire 31. 10 erhielt. Begutachtet wurde sie von Giovanni Battista Spadina. Vgl. *Sulmairago*, Ant.

Maggetti im Boll. stor. v. 1887, p. 74. *C. Brun.*

Stefano de Bissone, s. Bissone, Stefano de.

Steffan, Meister, Werkmeister, in Zürich. Am 22. Aug. 1506 beschloß der Rat von Bern, ihn sowie den Stiftwerkmeister und den Stadtwerkmeister von Basel als Experten nach Bern kommen zu lassen, um den Bau des Münsterturms zu begutachten. Die drei erstatteten ihr Gutachten am 11. Sept.

Stantz, Münsterb., p. 52, 269. — *Haendcke u. Müller*, Bern. Münster, p. 29. — N. Z. Ztg., Beil. zu Nr. 50 v. 19. Febr. 1899. *H. Türler.*

Steffan, Meister, Werkmeister, wird in dem Vertrag über die Ausmachung des Chors der Kirche von Zofingen vom 19. Sept. 1514 unter dem Baumeister Steffan Ruotschman (s. d.) erwähnt.

Hs. Herzog, Anz. A.-K. 1891, p. 437. *E. Reinhart.*

Steffan, Arnold, Landschaftsmaler, von Wädenswil im Kanton Zürich, geb. am 27. Juli 1848 in München als Johann Gottfried S.s (s. d.) drittältester Sohn, gest. ebenda am 4. Dez. 1882. S., der in seiner Jugend infolge zarter Gesundheit steter Schonung bedurfte, entschied sich nach Absolvierung der untern Schulen für den Beruf seines Vaters, bildete sich an der Kunstgewerbeschule und der Akademie in München unter der Leitung der Professoren Echter, Wilhelm Diez und Strähuber im Zeichnen, in Pilotys Schule im Malen aus und wurde darauf 1870 Schüler und Ateliergenosse des Vaters, den er auch stets auf seinen Studienreisen nach der Schweiz und ins bayrische Oberland begleitete. Trotzdem wandte er sich nicht nach dessen Vorbild vor allem der Gebirgslandschaft zu, sondern bevorzugte in seinen Gemälden mehr das Flachland, die bayrische Hochebene, namentlich das Isar- und Würmtal, den Starnbergersee etc., oder gab, wo er seine Stoffe der Bergwelt entnahm, meist nicht das Hochgebirge, sondern malerische Uferpartien des Walensees und Aehnliches wieder und malte gern auch reine Stimmungsbilder, die seiner weichen Natur besser entsprachen. Seine feinempfundenen, idyllischen, mit liebevoller Hingebung, aber ohne Aengstlichkeit gemalten Bilder erwarben ihm rasch große Anerkennung, sowohl in München selbst wie auf schweizerischen und auswärtigen Ausstellungen. Doch war S. nur ein kurzes Schaffen beschieden. Seit 1874 in glücklicher, mit zwei Kindern gesegneter Ehe mit Kathinka Schmidt lebend, sah er sich im Frühjahr 1879 genötigt, zur Kräftigung seiner kränkelnden

Gattin Bozen aufzusuchen, und erlitt dort einen Schlaganfall, der ihn dauernd rechtsseitig fast völlig lähmte und der Sprache beraubte. Aber während seine Gattin schon im folgenden Winter der Krankheit erlag, erholte sich S. soweit, daß er 1880 und 1881 sich wieder ins Atelier führen lassen und da anfangs unbeholfene Versuche im Zeichnen und selbst im Malen mit der linken Hand anstellen konnte, worin er nach und nach eine nicht geringe Fertigkeit erlangte. Noch im Sommer 1882 füllte er bei einem Aufenthalt am Chiemsee ein Skizzenbuch mit solchen linkshändigen Zeichnungen; doch bald nach der Rückkehr vom Lande verschlimmerte sich sein Befinden zusehends, und im Dez. wurde er, erst 34jährig, durch den Tod von einem Leben erlöst, das doch nie wieder ein volles zu werden versprach.

Von A. S.s Bildern sind drei in dem Lebensbilde des Vaters von Rud. S. reproduziert:

1) „Bachidylle" (1875; im Besitze der Tochter, Frau Dr. Voit-Steffan in München).
2) „Ernte am Starnbergersee (Leutstetten?)" (1873; Kunstverein Glarus).
3) „Mittag" (1876; Kunstverein Speier.)

Außerdem sind als bedeutendere Gemälde zu erwähnen:

4) „An der Isar" (1870; Kunstverein Basel).
5) „Kalköfen an der Isar" (1871; Kunsthandlung Bock, Hamburg).
6) „Im Frühling" (1872; Privatbesitz, Dresden).
7) „Am Walensee" (1872; Kunsthandlung Wimmer, München).
8) „Herbst an der Isar" (1872; dito).
9) „Am Starnbergersee" (1872; Kunsthandl. Bock, Hamburg).
10) „Frühlingsstimmung" (1873; Kunstverein Mannheim).
11) „Am Traunsee" (1873; Kunsthandlung Wimmer, München).
12) „Herbst am Starnbergersee" (1873; Kunsthandlung Bock, Hamburg).
13) „Sonntag in Brannenburg" (1873; Frau Dr. Voit-Steffan in München).
14) „Umgebung von München" (1873; Kunstverein München).
15) „Am Walensee" (1873; Privatbesitz, St. Gallen).
16) „Herbst am Walensee" (1874; Museum Glarus).
17) Dito (Kunsthandlung Bock, Hamburg).
18) „Frühlingsanfang" (1875; Privatbes., St. Gallen).
19) „Walensee" (1875; Kunstverein Basel).
20) „Herbst am Starnbergersee" (1876; Kunstverein Dresden).
21) „Am Walensee" (1876; Museum Aarau).
22) Dito (Museum Glarus).
23) „Morgen in Oberaudorf" (1877; Kunstverein Salzburg).
24) „Rheintal" (1877; Kunstverein Basel).
25) „Bei Glarus" (1877; Kunstverein Glarus).
26) „Am Walensee" (1877; Kunstverein Aarau).
27) „Ramsau" (1878; Kunstverein München).
28) „Am Walensee" (1878; Kunsthandlung Bock, Hamburg).
29) „Abend" (1879; Kunstverein München).
30) „Ramsau" (1879; Kunstverein Pest).
31) „Am Löntsch" (1879; Kunstverein Glarus).
32) „An der Isar" (1879; Kunstverein Basel).
33) „Bei Garmisch" (1880; Kunstverein Speier).

Endlich ist noch auf den Nachlaß im Besitze der Familie, gegen 70 Studien sowie Skizzenbücher und Photographien der verkauften Bilder hinzuweisen.

Nicht für alle aufgeführten Bilder ließ sich der jetzige Besitzer angeben, weshalb in Ermangelung desselben der Käufer genannt ist. Die beigesetzten Jahreszahlen beziehen sich (wenigstens bei den letztern) auf das Jahr des Verkaufs, nicht der Fertigstellung.

Rechenschaftsber. d. Kstver. München 1882. — Augsb. Allg. Ztg. 1883, Nr. 56, Beil. — *R. Steffan*, Joh. Gottfr. Steffan (N.-Bl. d. Zürch. Kstgesellsch. 1909), p. 29 ff., 36 f. — „Die Schweiz" IX (1905), p. 373. — *Bötticher*, Malerwerke II, p. 804. — *Seubert*, K.-Lex. III, p. 356. — *Singer*, K.-Lex. IV, p. 333. — *Pecht*, Aus d. Münchn. Glaspalast (1876), p. 98. — Zeitschr. f. bild. Kst. V, p. 520; Beibl. V, p. 14; IX, p. 452, 500; XI, p. 625; XII, p. 91; XIII, p. 246; XIV, p. 607. — Jahresber. d. Kstver. Bern 1878, p. 8; 1879, p. 9, 22, 28; 1880, p. 7; 1889, p. 41. *T. Schieß.*

Steffan, Johann Gottfried, Landschaftsmaler, von Wädenswil im Kanton Zürich, geb. dort am 13. Dez. 1815, gest. am 16. Juni 1905 in München. Schon im sechsten Lebensjahre verlor er den Vater, Hans Rudolf S., und wuchs nun unter der Zucht der Mutter, Elisabeth, geb. Huber, heran, besuchte die heimatliche Primar- und Sekundarschule, wo er sich als Kalligraph besonderes Lob erwarb, und trat dann, 16jährig, bei dem Lithographen Allaman in die Lehre. Was dieser ihn lehren konnte, hatte er sich bald angeeignet; er begab sich deshalb 1833 zu weiterer Ausbildung nach München, wo er in den lithographischen Anstalten von Zach und Bodmer Beschäftigung fand und bald von bloßen kalligraphischen Arbeiten zur Reproduktion von Kunstwerken überging. Die dazu erforderliche solide Schulung im Zeichnen suchte er durch gleichzeitigen Besuch von Kursen am Polytechnikum unter Romberg und an der Akademie unter Chr. Zimmermann, Cornelius, Heß, Schnorr v. Carolsfeld, Schlotthauer und Kaulbach zu gewinnen, und da ein bescheidenes väterliches Vermögen bei seinen ohnehin mäßigen Bedürfnissen ihm die Möglichkeit gewährte, auf Bezahlung zu verzichten, konnte er stets das betreiben, wovon er sich die beste Förderung seiner Absichten versprach. So machte er solche Fortschritte in der Kunst, daß ihn der geschätzte Lithograph Friedr. Hohe als Mitarbeiter für ein neues Unternehmen, die Herausgabe von Kunstschöpfungen lebender Maler, worunter besonders Bilder von Peter v. Heß, engagierte.

1839 verlobte sich S. in der Heimat mit Emilie Hoffmann, einer Tochter des zweiten Gatten seiner Mutter, und blieb auch den ganzen Winter über in Wädenswil, beschäftigt mit Versuchen in der Landschaftsmalerei, zu der ihn das Zusammenarbeiten mit Hohe (nachmals ebenfalls zur Landschaftsmalerei übergegangen) und der Verkehr mit Malern, vor allem aber die Bewunderung für Carl Rottmanns italienische Landschaften hingeführt hatte. Nach München zurückgekehrt, widmete er ein Semester ganz dem akademischen Studium, verheiratete sich Ende 1840 und vertauschte jetzt endgültig den erlernten Beruf des Lithographen mit dem der Landschaftsmalerei, in der er ohne weitern Unterricht als Autodidakt sich auszubilden bemüht war. Er hatte die Befriedigung, im folgenden Jahr, am Geburtstag seines ersten Kindes, sein erstes ausgestelltes Bild durch den Kunstverein für die bescheidene Summe von 154 Gulden angekauft zu sehen, und wurde auch weiterhin vom Glücke begünstigt. In „Mitteilungen an meine Kinder", die S. ein halbes Jahrhundert später niederschrieb, berichtet er selbst von den Bildern dieser ersten Jahre, er habe sich in ihnen nicht streng an ein in der Natur gefundenes Vorbild gehalten, sondern mehr empfangene Eindrücke und Reminiszenzen verwertet oder ein Motiv aus der Natur mit souveräner Willkür umgestaltet. Doch wurde er dabei schon damals durch eine nicht jedem zu Gebote stehende technische Fertigkeit unterstützt, die er sich namentlich durch das genaue Studium der von andern angewandten Malweisen anzueignen wußte. Immerhin waren es nicht reine Phantasiegebilde, die er zur Darstellung brachte, sondern seine Gemälde beruhten, wie die ihnen gegebenen Bezeichnungen auch andeuten, auf Anregungen, welche er in der nähern Umgebung Münchens oder in den bayrischen und schweizerischen Bergen empfangen hatte, während andere wieder auf seinen Aufenthalt in Oberitalien während des Sommers 1845 zurückgingen, und diese Bilder müssen doch ihre entschiedenen Vorzüge aufgewiesen haben, da sie nicht nur bei hoch und niedrig gefielen, sondern auch von der Kritik günstig beurteilt wurden (vgl. Nagler). Doch S. selbst begnügte sich damit nicht, sondern war eifrig bemüht, durch regelmäßige kleinere und größere Studienreisen, die ihn bald in die bayrischen Berge von Partenkirchen bis zum Königssee, bald für Wochen, ja Monate in die Schweiz führten, sich eine immer genauere Kenntnis der Natur in allen ihren Details anzueignen und seine Bilder den gewonnenen Erfahrungen in Form und Farbe immer besser anzupassen. Er kam dadurch ab von jener fast unbegrenzten Freiheit der Gestaltung seines Gegenstandes, wie er sie anfangs sich gestattet hatte, entnahm jetzt auch mehr und mehr der Bergwelt seine Vorwürfe und wurde so der Maler des Gebirges und seiner Bäche und Seen, als der er jahrzehntelang weitherum großes Ansehen genoß. Die sorgfältig geführte Liste seiner Bilder wie die Skizzenbücher und Studien zeigen, daß er besonders die Schweiz nach allen Richtungen durchstreifte und oft für Wochen sich an einem Orte niederließ, so mit Vorliebe in Richisau, aber auch sonst im Glarnerland und am Walensee, im Berner Oberland, im Wallis und am Genfersee etc. Daneben war ihm, namentlich in späterer Zeit, die Ramsau besonders lieb und wurde in manchem Bilde von ihm dargestellt; aber auch das Vorland, die Gegend von Brannenburg und Oberaudorf, der Chiemsee und vor allem der Starnbergersee, der ihn an den Zürchersee erinnerte, zogen ihn an. Auf den Studienreisen und kleineren Fahrten war von der Mitte der 50er bis gegen Ende der 60er Jahre meist Traugott Schieß (s. d.), zuerst Schüler, dann Schwiegersohn und Freund S.s, sein Begleiter. So trafen 1857 die beiden im Sommer mit Rudolf Koller, der von seinem Münchner Aufenthalt (1849—1851) her mit S. befreundet war, sowie mit Volz und Gustav Ott von Zürich in Richisau zusammen, und 1861 unternahm S. mit Schieß und Otto Frölicher eine längere Reise ins Wallis und an den Genfersee; 1865 waren die drei Freunde miteinander in Iseltwald etc. Nachdem dann 1869 viel zu früh der Schwiegersohn gestorben war, fand sich ein Ersatz in dem erfolgreich aufstrebenden Sohn Arnold S., der fortan bis gegen Ende der 70er Jahre mit dem Vater alle Sommer in die Berge zog. Doch als auch dieser vor der Zeit dahingerafft wurde und S. schmerzlich die vertrauten Reisegefährten missen mußte, verzichtete er, ohnehin schon Mitte der Sechzig stehend, auf die oft beschwerlichen regelmäßigen Studienreisen und begab sich nur gelegentlich etwa in die Ramsau oder an den Chiemsee, noch lieber nach Ammerland am Starnbergersee, und wenn auch diese spätern Aufenthalte mehr der Erholung gewidmet waren, führte er doch stets Skizzenbuch und Palette mit sich und kehrte wohl nie ohne alle Ausbeute heim.

Von 1855—1883 wohnte S. an der Schillerstraße Nr. 27 und hatte sein Atelier im Hinterhaus, einem langgestreckten Bau, in dem außer ihm eine Reihe tüchtiger Künstler, wie der schon genannte Tiermaler Friedrich Volz, der Zürcher Historienmaler Johann Kaspar Boßhardt, der Porträtmaler Erich Correns, die Genremaler Anton Seiz, Heinrich Schaumann und Karl Rohde sowie Schieß und Frölicher, später auch der Sohn Arnold S. und andere ihre Werkstatt aufgeschlagen hatten; dort war es auch, wo Arnold Böcklin 1858 längere Zeit in S.s Atelier malte. Unter den

Fachgenossen, von denen jeder eine besondere Spezialität pflegte, bestand ein freundschaftlicher Verkehr; sie wetteiferten, jeder auf seinem Gebiete, miteinander und förderten sich gegenseitig durch wohlmeinende Kritik und ehrliche Anerkennung. Am Anfang dieser Periode steht eine mit Volz im Sommer 1855 unternommene Reise nach Paris, wo S. auf der großen Ausstellung bewundernd die bedeutendsten Maler Frankreichs kennen lernte. Nicht minder suchte er auf deutschen Ausstellungen von den Fachgenossen zu lernen, und dieses unablässige Streben nach Vervollkommnung im Verein mit dem intensiven Naturstudium ließ ihn noch im reifen Mannesalter stete Fortschritte machen. Als die Periode, in der S. die Höhe seines Könnens erreichte und seine vollendetsten Werke schuf, galten ihm selbst die 70er Jahre, und dies war auch die Zeit, in der ihm Anerkennung und äußerer Erfolg in reichstem Maße zu teil wurde. Schon 1861 ließ König Ludwig I. durch Bildhauer Helbig seine Büste für den geplanten Koryphäensaal der Pinakothek anfertigen. 1857 wurde ihm auf der schweiz. Industrie- und Kunstausstellung in Bern die Medaille für Kunst zuerkannt, ebenso 1873 auf der Wiener Weltausstellung.

Nur widerstrebend hatte S. Ende 1854 von den befreundeten Landsleuten Merz und Gonzenbach sich bestimmen lassen, den ihnen empfohlenen Traugott Schieß in sein Atelier aufzunehmen, da er nicht darauf ausging, Schüler heranzuziehen, und lieber allein geblieben wäre. Auch in der Folgezeit nahm er nur ausnahmsweise Schüler an, so 1860 den trefflichen Solothurner Otto Frölicher, der ihm zeitlebens die dankbarste Gesinnung bewahrte, später Joseph Wenglein, der zwar bald zur Lierschule übertrat, aber stets den einstigen Lehrer hochhielt, und zu Ende der 60er Jahre den eigenen Sohn Arnold. Außer diesen vier darf vielleicht noch Balz Stäger (s. d.) mit einigem Recht als Schüler S.s genannt werden, in dessen Atelier er in den 80er Jahren längere Zeit malte. Keiner der Genannten hat, dem Vorbilde des Meisters folgend, sich dauernd der Gebirgsmalerei zugewandt, sondern alle haben früher oder später der Darstellung des Flachlandes den Vorzug gegeben, dessen unscheinbarere Schönheiten und mannigfache Stimmungen ihr Empfinden mehr ansprachen als die imponierende, aber starre und kalte Bergwelt. Auch in der technischen Ausführung haben sie allmählich sich von der Art des Lehrers entfernt, der, mit einem außerordentlich scharfen Auge begabt, auch das Kleinste zu berücksichtigen und mit peinlicher Gewissenhaftigkeit auszuführen pflegte, wogegen sie mehr eine kräftige, breite Pinselführung annahmen und der koloristischen Wirkung besondere Aufmerksamkeit schenkten; doch in der korrekten Zeichnung und soliden Maltechnik wie in dem Streben nach edler Auffassung verleugneten sich die Schüler S.s nicht.

Ein Blick in das Verzeichnis von S.s Bildern, noch mehr die Durchsicht der Studien und der Skizzenbücher lehrt übrigens, daß auch er nie völlig in der Gebirgsmalerei aufgegangen ist, und mögen ihn auch zur Darstellung der Berge, ihrer Seen und Bäche der ernste Charakter, die gewaltige Form und die schöne Linie besonders hingezogen haben, so hat doch zweifellos der große Erfolg seiner Gebirgslandschaften vor allem dazu beigetragen, ihn zum Spezialisten auf diesem Gebiete zu machen. Hin und wieder aber entstanden daneben doch auch Bilder ganz andern Charakters, aus denen man S. von einer völlig neuen Seite kennen lernte und ersah, daß der Sinn für das Liebliche und Idyllische ihm keineswegs versagt war.

S. war bis in sein 84. Jahr, also mehr als fünf Jahrzehnte, thätig und hat in dieser Zeit eine lange Entwicklung der Malerei miterlebt. Stets auf Weiterbildung und Vervollkommnung bedacht, konnte er auf der Höhe seiner Kunst auf eine ähnliche Entwicklung zurückblicken. Wenn er dann in spätern Jahren den neu aufkommenden Strömungen, die mit seinen Ueberzeugungen schlecht harmonierten, nicht ohne weiteres sich anschloß, sondern an seinen erprobten Prinzipien festhielt, so ist ihm daraus kein Vorwurf zu machen. Doch verurteilte er nicht blindlings, sondern prüfte sorgfältig, ließ, was er wirklich als einen Vorzug der neuern Richtung erkannte, gelten und war bemüht, es selbst in seiner maßvollen Weise zu verwerten. Aller Uebertreibung freilich war er abhold, und mit einer Malerei, welche die Zeichnung vernachlässigte und nur par distance zu genießen war, konnte er sich nicht befreunden. Die Zahl der Bilder, die S. in dem genannten Zeitraume geschaffen hat, beträgt etwas mehr als 500, eine stattliche Zahl, doch wenn man seinen außerordentlichen Fleiß berücksichtigt, eher mäßig zu nennen und auch ihrerseits ein Beweis, wie gewissenhaft er seine Kunst ausübte und nichts aus den Händen gab, was ihm nicht genügte. Aber so groß die Anerkennung gewesen war, die S. in den besten Zeiten gefunden hatte, er mußte es noch erleben, daß sein Ruhm im Abnehmen begriffen war, eine bittere Erfahrung für den alternden Mann, um den es mit der Zeit recht einsam wurde. Einen talentvollen Schwiegersohn und den nicht minder begabten eigenen Sohn hatte er mitten in der schönsten Entwicklung dahinsterben sehen; auch die treue Lebensgefährtin verlor er nach 45jähriger Ehe und bald nachher einen zweiten Schwiegersohn. Seine Altersgenossen und die einstigen

mitstrebenden Kollegen und Freunde aus der Schillerstraße sanken einer um den andern vor ihm ins Grab, und um ihn wuchs eine Generation auf, die den alten Mann nicht mehr kannte und ihm keine Beachtung schenkte. Einzig sein früherer Schüler Wenglein, längst zum Akademieprofessor vorgerückt, und des verstorbenen Sohnes bester Freund, der Genre- und Katzenmaler Julius Adam sowie die beiden Landsleute Gampert und Meyer-Basel suchten ihn auch in den letzten Lebensjahren noch öfters heim. In dieser Vereinsamung war die Arbeit, die er stets geliebt hatte, ihm die beste Trösterin, bis er um die Wende des Jahrhunderts, weil das Auge die feinern Farbentöne nicht mehr unterschied, sich genötigt sah, mit schwerem Herzen auch von ihr Abschied zu nehmen. Im übrigen körperlich und geistig noch rüstig, verbrachte er die folgenden Jahre ganz im Familienkreise, bis am 16. Juni 1905 nach kurzem Krankenlager Altersschwäche seinen Tod herbeiführte.

S. hat sich vom einfachen Lithographen durch unermüdliches Ringen fast völlig aus eigener Kraft zu einem der beliebtesten und gesuchtesten Landschaftsmaler seiner Zeit emporgearbeitet, dessen Bilder nicht nur in der Schweiz, sondern ebensosehr in Deutschland und im Auslande begehrt waren, auch zahlreichen öffentlichen Sammlungen einverleibt wurden, und er hat diese Auszeichnung verdient. Mögen auch manche seiner Gemälde dem modernen Empfinden weniger entsprechen, so sind doch allen Vorzüge eigen, die ihnen dauernden Wert verleihen: korrekte, naturwahre Zeichnung und harmonische Farbengebung, innerlich wahre Komposition, noble Auffassung des Vorwurfs und peinlich gewissenhafte Ausführung bei solider Malweise und souveräner Beherrschung der Technik. Der geltenden Richtung folgend, ging S. in der Ausführung des Details oft fast zu weit und ließ sich wohl auch gelegentlich durch die technische Virtuosität zu allzu glattem, fast geleckten Vortrage verleiten. Doch hat eine 1906 veranstaltete Ausstellung aus dem Nachlasse, hauptsächlich Studien, daneben auch einige Zeichnungen und mehrere Bilder umfassend, gezeigt, daß nicht nur das Publikum S.s Kunst noch immer volles Verständnis entgegenbringt, sondern auch die Kritik sich ihren Vorzügen nicht verschließen kann, und gewiß ist mit Recht bei diesem Anlaß ausgesprochen worden, daß S.s Lebenswerk in seiner Vereinigung der genannten Vorzüge eine Stufe künstlerischer Entwicklung bedeute, die nicht leicht wiederkehren werde.

Einen Auszug aus der sorgfältig geführten Liste von S.s Bildern hat sein Sohn in dem Neujahrsblatt der Zürcher Kunstgesellschaft für das Jahr 1909 mitgeteilt, so daß hier auf den Abdruck verzichtet werden kann. Dagegen sind im nachstehenden die in der Schweiz in öffentlichem Besitze befindlichen Gemälde verzeichnet und in Ergänzung zu jener gedruckten Liste die in dem genannten Neujahrsblatt sowie in der „Schweiz“, Jahrg. 1905 und 1906 reproduzierten (in der Liste aber fehlenden) Bilder nebst einigen sonstigen Reproduktionen aufgeführt.

I. Bilder in öffentlichem Besitz in der Schweiz:

Museum in *Aarau:* „Klöntalsee“ (1884).

Oeffentliche Kunstsammlung *Basel:* „Wädenswil am Zürichsee“ (1850); „Landschaft mit Motiven aus dem Murgtal am Walensee“ (1863); „Gebirgslandschaft“ (1866); „Abendidylle, Ramsau bei Berchtesgaden“ (1879).

Kunstmuseum *Bern:* „Idylle aus dem Berner Oberland“ (1852); „Gebirgslandschaft im Kanton Glarus bei aufziehendem Gewitter“; „Murgsee“ (1890).

Museum *Glarus:* „Der Löntsch“ (1881); „Hochalpe am Glärnisch“ (1891); „Vorfrühling am Starnberger See“ (1886; reprod. in der „Schweiz“ 1905, p. 369) sowie drei weitere Bilder.

Museum *St. Gallen:* „Herbstmorgen im Glarner Gebirg“; „Am Brienzersee“ (1867), sowie eine „Bachstudie“ aus dem Nachlaß.

Wädenswil (im Besitze der Gemeinde): eine größere Zahl von Studien aus dem Nachlaß.

Museum *Winterthur:* „Rosenlauigletscher mit Well- und Wetterhörnern“ (1873).

Künstlergut *Zürich:* „Gebirgsbach“ (1851); „Bergsee im Engadin, Graubünden“ (1886; reprod. N.-Bl., p. 31) und vier Studien vom Starnbergersee aus dem Nachlaß. Außerdem in *Zürich* im Besitze des Verwaltungsrats der Nordostbahn (heute?): „Mittaghorn, Elm“ (1879); des Verwaltungsrats der Kreditanstalt: „Fätschbach“ (1885) und „Schächenbach“ (1886).

II. Reproduktionen:

1) Im genannten Neujahrsblatt:
   a. Studien: „Rosenlaui“ (1846, p. 15); „Meiringen“ (1846, p. 16); „Bei München“ (1847, p. 16); drei aus „Brannenburg“ (1853, 1855, 1859, p. 18–20); „An der Amper“ (1854, p. 19); „Iseltwald“ (1865, p. 24); „Ramsau“ (1877, p. 26); „Gruß aus den Bergen“ (Vordergrundstudie, 1877, p. 42).
   b. Bilder: „Brienzersee“ (1871, p. 25); „Sitten“ (1873, p. 29); „Bei Netstal“ (1875, p. 27); „Talschlucht, Kanton Uri“ (1878, p. 32); „Aus den Schweizeralpen“ (1880, p. 5); „Murgsee“ (1880, p. 30); „Ramsau“ (1884, p. 33); „Verlassene Klause“ (1888, p. 35); „Gebirgsbach“ (1889, p. 36); „Herbst in den Bergen“ (1890, p. 38).
   c. Bleistiftzeichnungen: „Blaue Gumpe“ (1849, p. 17); „April“ (1852, p. 17); „Staffage“ (Richisau, 1857, p. 21); „Starnbergersee“ (1860, p. 23); „Sitten“ (1861, p. 6/7); „Chandollin“ (Wallis, 1861, p. 22/23); „Sernfbach“ (1864, p. 28/29); „Oberaudorf“ (1875, p. 34/35); „Ramsau“ (1877, p. 40/41); „Gebirgsbach“ (1877, p. 44/45).
2) In der „Schweiz“, IX. Jahrg., 1905: „Mondnacht am Starnbergersee“ (1864, p. 368/69); „Frühlings-

anfang am Starnbergersee" (1870, p. 363; Sächs. Kstver., Dresden); „Am Hintersee" (1871, p. 364; Prinzessin Ludwig von Bayern); „Idyllische Landschaft" (1871, p. 367; Kstver. Prag); „Am Ufer des Walensees" (1874, p. 370); „Am Ufer des Starnbergersees" (1875, p. 361; Cristal Palace Sydenham, London); „Am Murgsee" (1880, p. 372/73; s. o. N.-Bl.); „Am Klöntalsee" (1881, p. 371); „Verlassene Mühle" (Ramsau, 1883, p. 376/77); „Aus der Ramsau" (1884, p. 365; s. o. N.-Bl.); „An der Aare im obern Haslital" (1887, p. 464/65); „Am Starnbergersee" (1890, p. 375).

3) In der „*Schweiz*", X. Jahrg., 1906: „Hinterer Murgsee" (1888, p. 228/29); „Sommerabend am Brienzersee bei Iseltwald" (1892, p. 308/09).
4) In „Die Kunst", XIII. Jahrg., 1906, p. 13: „Herrenchiemsee" (1869; auf der Jahrhundertausstellung in Berlin 1906 für das dortige Nationalmuseum angekauft).
5) In „*Kunst für Alle*", Jahrg. I (1885/86), p. 228: „Bergsee im Kanton Graubünden" (s. N.-Bl., p. 31). Weitere Reproduktionen finden sich in verschiedenen illustrierten Zeitschriften.

III. Lithographische Arbeiten:

Von solchen ist in dem genannten N.-Bl. p. 14 einzig ein Porträt seiner Gattin reproduziert; dagegen führt Nagler an: „Fischerfamilie" nach Aug. Riedel; „Bildnis König Ludwigs I. im Lorbeerkranz" (mit Melcher zus., die allegor. Beigabe von Bodmer); „Italienerin mit Kind", nach Maes (für Bodmers Sammlung von Werken alter und neuer Meister, München 1836, gr. fol.).

Endlich enthält das N.-Bl. p. 14 eine Lithographie von D. Haiz: „Porträt Steffans" (1839) und als Titelblatt eine Photographie „Steffan im 80. Jahre", während die „Schweiz" 1905, p. 373, ein anderes Bildnis aus etwas früherer Zeit wiedergibt.

Litteratur.

Rud. Steffan, Joh. Gottfr. Steffan, Landschaftsmaler, N.-Bl. d. Zürch. Kstgesellsch. 1909. — *Ders.*, Joh. Gottfr. Steffan, „Die Schweiz", 1905, p. 373 f. — *Bötticher*, Malerw. d. 19. Jahrh. II, p. 804. — *Nagler*, K.-Lex. XVII, p. 261. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 592, 600; IV, p. 409. — *Müller*, Biogr. K.-Lex., p. 503 f. — *Seubert*, K.-Lex. III, p. 356. — *Singer*, K.-Lex. IV, p. 333. — Cotta'sches Kstbl. 1846. — Deutsch. Kstbl. 1852, p. 71, 344; 1853, p. 80, 107, 116 ff. — Dioskuren 1860—1863, 1865/66. — Schwäb. Merkur 1864—1869. — Zeitschr. f. bild. Kst. 1869 ff. — Das geist. Deutschland I, p. 671. — Kst. f. Alle I (1885/86), p. 228; III (1887/88), p. 327—360. — Kat. d. Schweiz. Kstausst. 1850 ff. — *Brun*, Verz., 4. Aufl., p. 66/67. — Expos. nat. suisse à Zurich 1883, gr. 37, p. 37. — *Stadler*, N.-Bl. d. Kstlergesellsch. Zürich, 1884, p. 26. — *Pecht*, Aus d. Münchn. Glaspalast (1876), p. 98. — *Ders.*, Internat. Kstausst. München 1883, p. 94. — N.-Bl. d. Kstlergesellsch. Zürich 1856; 1886, p. 14 ff.; 1888, p. 18; 1892, p. 16. — *P. Seippel*, Die Schweiz im 19. Jahrh. II, p. 551 (*C. Brun*). — *Frey*, Der Tiermaler Rud. Koller, p. 47 f., 66 f., 70, 72. — Schw. K.-Lex. I u. III, Art. Otto Frölicher, Tr. Schieß, Arn. Steffan. — „Die Schweiz" IX (1905), p. 361—377, 464/65; X (1906), p. 228/29, 308/09. — Die Kst. XIII (1906), p. 312/13, 329; XV, p. 218 f. — N. Z. Z. 1905, Nr. 168 (19. Juni), 2. Abdbl., Feuill.; 1906, Nr. 315 (13. Nov.), 2. Abdbl., Feuill.; 1909, Nr. 1 (1. Jan.), 1. Bl., Feuill. — Tagbl. d. Stadt St. Gallen 1907, Nr. 144 (22. Juni), 2. Bl.; Nr. 150 (29. Juni), 5. Bl., Feuill. — Kat. d. Oeffentl. Kstsamml. Basel 1908, p. 129/130. — *Ernst*, Kat. derKsthalle Winterthur 1905, p. 17. — Kat. der d. Jahrhundertausst. 1906, p. 224. *T. Schieß.*

Steffan, Meister, s. auch Rützenstorfer, Stephan.

Steffen, Augustin, der ältere, von Fiesch, der Bruder Johanns I., geb. am 12. April 1709, gest. am 16. Jan. 1796. 1775 Meier von Goms, nennt sich 1742 Maler.

Joller, Hist. Notiz. im hist. Mus. Brig. *D. Imesch.*

Steffen, Johann I., von Fiesch-Goms, der Bruder Augustins, geb. am 23. Juni 1700, gest. am 1. März 1777. Vortrefflicher Dekorationsmaler und Vergolder. Von seiner Begabung zeugt der von ihm verfaßte „Vergolder", eine interessante Abhandlung, die als Manuskript im historischen Museum zu Brig aufbewahrt wird.

Joller, Hist. Notiz. im hist. Mus. Brig. *D. Imesch.*

Steffen, Johann II., Maler, von Fiesch, der Sohn des Meiers Augustin, geb. am 1. April 1747, gest. am 10. Mai 1824. Pfarrer J. A. Arnold nennt ihn unterm Datum vom 14. März 1838 „pingendi arte quondam celebrem utpote peritissimum."

Joller, Hist. Notiz. im hist. Mus. Brig. *D. Imesch.*

Steheli, Bernhart, s. Stächeli, B.

Stehelin, s. Stächeli, Stähelin, Stähli, Stehlin.

Stehlin, Fritz, Architekt, wurde 1861 zu Basel als der Enkel von *Joh. Jak. S. d. ält.* und der Neffe von *Joh. Jak. S. d. jüng.* geboren. Er durchlief das Basler Gymnasium bis zur humanistischen Maturität und bezog 1881 als Schüler von Ch. Simonet die École spéciale d'architecture zu Paris und darauf (1882) als Schüler von H. Daumet die dortige École des Beaux-Arts. Nach längeren Studienreisen in Frankreich, Deutschland, England und Italien kehrte er 1888 nach Basel zurück und trat in das Geschäft seines Oheims Joh. Jak. S. ein, das er kurze Zeit nachher selbst übernahm.

S. hat die von seinem Oheim eingeschlagene Richtung mit großer Selbständigkeit weiter verfolgt. Durch streng wissenschaftliche Vertiefung in das künstlerische Wesen des Barockstils, namentlich desjenigen von spezifisch baslerischer Färbung, war er befähigt, eine große Reihe von Bauten erstehen zu lassen, die in ihrer feinen, dem Stadtbild organisch angepaßten Individualisierung zu den Meisterwerken der neuern Schweizerarchitektur gehören. S.s Barockbauten zeigen sowohl die spielenden Formen des 18. Jahrh.s als auch die strengern Bildungen im Sinne des französischen Klassizismus. Einen besondern Zweig seiner Thätigkeit bilden Restaurierungs-

arbeiten alter Baudenkmäler (1903/04: Schloß Wildenstein, Baselland; 1905/06: Ramsteinerhof, Basel; 1906/07: Delphin, Basel); auch wirkte er als Inspektor der Gesellschaft für Erhaltung historischer Kunstdenkmäler und als Mitglied der vom schweizerischen Ingenieur- und Architektenverein eingesetzten Kommission für Aufnahme und Publikation des schweizerischen Bürgerhauses.

Von den wichtigsten Basler Werken S.s mögen genannt sein: das Haus Paravicini-Bachofen (Jakobsstraße 20; 1889/90); das Haus Köchlin-Iselin (Engelgasse 51; 1890/91); die kleinere Villa und das Portierhaus von Klein-Riehen (1891/92); das Haus F. Von der Mühll-Vischer (Engelgasse 77; 1893/94); der Anbau des Stadt-Kasinos (1894); das Haus Fininger-Merian (Engelgasse 50; 1896/97); das Schloß Pfeffingen bei Basel (1898–1900); der Umbau und Anbau der Basler Handelsbank (1899/1900); das Haus Passavant-Fichter (Gellertstraße 21; 1900/01); das Haus Eduard Riggenbach (Alban-Vorstadt 72; 1900/01); der Umbau des eigenen, an der Rheinhalde am St. Alban gelegenen Hauses (1901); das Haus J. Dreyfus-Brodsky (Jakobsstraße 44; 1902/03); das Haus Rud. Vischer-Burckhardt (Sevogelstraße 11; 1903/04); das Haus Geigy-Hagenbach (Hardstraße 52; 1903/04); das Haus L. LaRoche-Burckhardt (Gellertstr. 20; 1904/05); die Bureaugebäude der Gesellschaft für chemische Industrie (Klybeckstraße; 1905/06); das Gemeindehaus und der Betsaal der Israelitischen Gemeinde (Eulerstraße; 1908/09); das Haus des Dr. Rudolf Geigy-Schlumberger (Dufourstraße; 1909); das Antilopenhaus im Zoologischen Garten (1909). 1907—1909 entstand der Neubau des abgebrannten Stadttheaters unter Benützung der Pläne von Joh. Jak. S. d. jüng. (s. d.). In Verbindung mit Emanuel LaRoche baute er die Obere Realschule an der De Wettestraße (1901 bis 1904), das Schlößli in Tamins, die Musikschule (Leonhardstraße; 1904/05).

D. Burckhardt.

Stehlin, Johann Jakob d. ält., Zimmermeister und Architekt, der Großvater Fritz S.s und der Vater Joh. Jak. S.s d. jüng., wurde 1803 (20. Jan.) zu Basel geboren als der Sohn eines 1798 in das Basler Bürgerrecht aufgenommenen Bürgers von Benken. Seine bautechnischen Studien machte er an verschiedenen deutschen Anstalten und trat dann als Praktiker (Zimmermeister) ins bauliche Leben seiner Vaterstadt ein. Sein künstlerisches Können bekundete er namentlich im Bau des Schilthofs, der jetzigen Basler Handelsbank, den er in Verbindung mit Baumeister *Heimlicher* ausführte. Von andern auf ihn zurückgehenden Basler Privathäusern sind zu nennen die Gebäude Jakobsstraße 41 und Rittergasse 23, 25 und 31. S.s staatsmännische und militärische Bedeutung darf hier nur angedeutet werden. Seit 1833 saß er im Großen Rat; 1834—1858 wirkte er als das einflußreichste Mitglied des Basler Baukollegiums; das architektonische Bild seiner Vaterstadt ist unter ihm nach Niederlegung der alten Befestigung völlig umgestaltet worden. Von 1858 bis 1873 amtete er als Bürgermeister von Basel. Unter der neuen Bundesverfassung wurde er Ständerat und Nationalrat. Seine 1855 erfolgte Wahl zum Bundesrat nahm er nicht an. Nachdem er schon am verhängnisvollen 3. Aug. 1833 als junger Artillerieoffizier seiner Vaterstadt bedeutende Dienste geleistet hatte, machte er eine rasche militärische Carriere. Schon 1846 wurde er zum eidgenössischen Obersten ernannt; 1848 war er eidgenössischer Kommissär im Tessin und in den Revolutionswirren von 1849 ebensolcher an der schweizerischen Nordgrenze. Er starb am 18. Dez. 1879.

Zur Erinnerung an Hrn. Altbürgermeister J. J. Stehlin-Hagenbach. — Architekton. Mitt. aus Basel. Stuttgart 1833. — Festschr. z. 400. Jahrestage des Bundes zwischen Basel und den Eidgenossen (1901), p. 206 ff.

D. Burckhardt.

Stehlin, Johann Jakob der jüng., Architekt, der Oheim Fritz S.s, wurde als der Sohn des vorigen am 25. März 1826 zu Basel geboren. Nachdem er den ersten Fachunterricht bei seinem Vater erhalten hatte, brachte er längere Zeit im Atelier des Dr. Franz Geiser in Mainz zu, „eines Philosophen der Architektur aus Weinbrenners Schule." In der Folge besuchte er die École des Beaux-Arts in Paris, wo Henri Labrouste (1801—1875) Einfluß auf ihn gewann, studierte in England und Berlin (bei Friedrich August Stüler, Johann Heinrich Strack, Kugler und Carl Bötticher) und beendete seine Lehrzeit durch weite Reisen, die ihn bis Sizilien führten. Die baslerische Bauthätigkeit befand sich bei seiner Rückkehr nach der Vaterstadt in einer gewissen Stagnation. Nach dem Tode des künstlerisch fein beanlagten Melchior Berri (s. d.) ergingen sich die Basler Architekten in der von der romantischen Schule gewiesenen Richtung, wie sie etwa die Bauten des Münchners Leo v. Klenze aufweisen. S. war dagegen schon in jungen Jahren ein begeisterter Verehrer des Barockstils, namentlich in seiner französischen Redaktion. In der temperamentvollen Einleitung zu seinem für Basels Baugeschichte überaus wichtigen litterarischen Werk „Architektonische Mitteilungen aus Basel" gab er seiner künstlerischen Ueberzeugung begeisterten Ausdruck. In seinen ersten Monumentalwerken mußte er allerdings — wohl wider seinen Willen — der Zeitmode Zugeständnisse machen; aber doch wußte er damals schon die alte verbrauchte Form mit neuem künstlerischem

Leben zu erfüllen. Lehrreich ist besonders die von der malerischen Auffassung des Barockstils diktierte Portalpartie an der im Stile der florentinischen Frührenaissance gehaltenen Façade des Basler Gerichtshauses. Mit feinem Verständnisse hat S. das punctum saliens jeden Stils zu erfassen verstanden; wie er sich bei den Plänen des Postgebäudes als Kenner der Spätgotik erwies, so bei der Villa von Klein-Riehen als solcher des „Style Louis XIII"; am kongenialsten waren ihm indes die architektonischen Leistungen des 18. Jahrh.s. Eine gewisse vornehme Kühlheit, die sich besonders in der Abneigung vor jeder reicheren Dekoration äußert, ist seinen Werken eigen; sie erfreuen dafür durch die klare, logische Abwägung der Verhältnisse ihrer einzelnen Teile; dies mag das Geheimnis ihrer „Größe" sein. Mit der Ungunst der Zeit hatte S. oft zu rechnen; manche seiner Lieblingspläne für das nach Niederlegung der mittelalterlichen Wälle und Gräben neu zu gestaltende Basler Stadtbild konnte er nicht verwirklichen; trotzdem hat er reichlich Gelegenheit gefunden, in der kritischesten Zeit der baulichen Entwicklung Basels, in den 1860er Jahren, viele nicht wieder gut zu machende künstlerische Schädigungen von seiner Vaterstadt fernzuhalten. Seine Hauptwerke mögen in chronologischer Reihenfolge die nachstehenden sein. (Die Jahreszahl gibt die Vollendung der einzelnen Bauten an.)

a. Oeffentliche Bauwerke in Basel: Gerichtshaus (1859); Missionshaus (1860); Kaserne (1863); Baugesellschaft Aeschenplatz (1860er Jahre); Merian'scher Flügel des Spitals (1868); Versicherungsgesellschaft Bâloise (1867); Kunsthalle (1872); Bernoullianum (1874); Stadttheater (1875; 1904 z. T. verbrannt; bis 1909 von S.s Neffen, *Fritz S.*, umgebaut); Musiksaal (1876); Steinenschulhaus (1877); Postgebäude an der Freienstraße (1880). Den Umbau des Alten Kaufhauses zur „Post" hatte S. schon als eine seiner ersten Basler Arbeiten 1853 besorgt; seine im burgundisch-gotischen Stile gehaltenen Pläne zur Vergrößerung des Gebäudes wurden leider durch den Wiener Architekten Friedrich von Schmidt im streng gotischen Sinn überarbeitet. Noch ist zu nennen das Gebäude des Schweiz. Bankvereins, Aeschenvorstadt 72 (1884). Von auswärtigen Bauten verdient die Bank in Mülhausen (1882) hervorgehoben zu werden.

b. Privathäuser in Basel: Haus Malzgasse 23 (1856); Haus Albanvorstadt 90 (1857); Villa Bachofen zu St. Jakob (1858); Haus Scvogelstraße 1 (1858); Haus Aeschengraben 21 (1860); Haus Gellertstraße 10 (1862); Haus Albananlage 14 (1864); Haus Jakobsstraße 2 (1864); Haus Jakobsstraße 55 (1865); Haus Gellertstraße 9 (1866); Zwillingshäuser Albananlagen 58 und 62 (1867); Sarasin'scher Gartensaal an den Albananlagen (1868; von Arnold Böcklin ausgemalt); eigenes Wohnhaus des Architekten, Albananlagen 19 (1870); Haus Gellertstraße 27 (1874); Haus Albananlagen 25 (1877); Haus Gellertstraße 40 (1879); Villa Klein-Riehen (1879). Von Bauten außerhalb Basels mögen genannt sein: Villa Altstaad am Vierwaldstättersee (1867) und die eigene, nach dem Muster von altbernischen Barockhäusern ausgeführte Villa des Architekten am Thunersee bei Oberhofen (1890).

S. starb zu Basel am 9. Sept. 1894.

Architekton. Mitt. aus Basel (Stuttgart 1893).

D. Burckhardt.

Stehlin, s. auch Stächeli, Stähelin, Stähli.

Steidel, Leopold, Lithograph, von Konstanz, geb. dort um 1830, lernte die Steindruckerei bei Schedler, arbeitete dann in Zürich, hierauf zehn Jahre in verschiedenen Städten Italiens und kurze Zeit in Paris. Darauf reiste er nach New York, wo er 25 Jahre ein lithographisches Institut leitete und von 1870—1880 Präsident der Gesellschaft „Lithographia" war. Er soll als einer der ersten Künstler in seinem Fache gelten.

Laible, Geschichte der Stadt Konstanz, p. 291.

H. Appenzeller.

Steiger, Karl Ludwig *Albrecht* von, Zeichner-Dilettant, wurde am 15. Juni 1813 in Lausanne geboren. Er verlebte die Jugendjahre in Thun, wo er vom Maler Joh. Stähli Zeichenunterricht erhielt, dann in Gottstatt und endlich in Genf im Institute von Rodolphe Tœpffer ebenfalls Unterricht im Zeichnen genoß. Von 1829 bis 1859 war er Offizier in Neapel und hierauf in der Heimat Oberstlieutenant und Oberst im schweizerischen Generalstab. Von 1869—1886 bekleidete er das Amt eines burgerlichen Feldgutverwalters in seiner Vaterstadt Bern. Der Tod ereilte ihn am 15. Juli 1888 auf seinem Gute in Thun.

In Italien und in der Heimat führte v. S. fleißig den Stift und zeichnete zahlreiche Landschaftsbilder und kriegerische Scenen. Folgende Blätter wurden in Lithographie vervielfältigt: „Gaeta von der Landseite", dasselbe von der Seeseite, „Pouzzoles", „Couvent des Capucins", „Tamina bei Pfäfers", „Panorama von Thun" in vier Blättern, „Casamicciola", „Schloß Wimmis", „Das Stockhorn von Reutigen aus." Mit der Nadel radiert und geätzt wurden: „Denkmal zu Laupen", „Ruine Jagdberg" (zwei Ansichten), „Ringgenberg", „Baumstudie." 15 Skizzenbücher sind im Besitze des Sohnes, Ingenieurs v. S.-v. Wattenwyl. Die künstlerische Thätigkeit veranlaßte den Beinamen v. S.s „Artiste", der ihm von seinen Regimentskameraden in Italien gegeben wurde.

Mitt. des Sohns *Bernh. v. S.*, der die aufgezählten Lithographien u. Radierungen besitzt. — Samml. Bern. Biographien V/425. *H. Türler.*

Steiger, Charles-Gustave de, peintre, né à Berne le 9 oct. 1867. Il a travaillé à Paris sous la direction de Luc Olivier Merson (1887—1890), puis de Roll (1891/92). Après plusieurs séjours en Bretagne (1891), en Espagne et en Algérie (1892), en Italie (1893), il se fixa à St-Blaise près de Neuchâtel, dans la maison de feu Léon Berthoud, peintre, appelée la Petite France. Il se voua spécialement à la peinture de paysage et trouva aux bords du lac de Neuchâtel et aux environs de St-Blaise de beaux sujets pour son pinceau. Depuis 1895, il prend part aux expositions de la Société des Amis des Arts à Neuchâtel et il a aussi exposé aux Salons de Berne, de Bâle et de Vevey. Dans ces derniers temps, il s'est consacré à la gravure et il va publier une série de gravures de châteaux suisses. Il illustra les Nouvelles Bernoises de R. de Tavel. Le Musée de Lucerne possède de lui un „Paysage en Bretagne."

Sa femme, Mme *Marie-Louise née Stettler,* fille de l'architecte *Eugène S.,* nacquit en 1872 à Berne. Elle fréquenta les écoles de sa ville natale et y reçut ses premières leçons de dessin. C'est à Neuchâtel qu'elle s'initia à la peinture. En 1893, elle se maria avec M. Gust. de S. Depuis lors, elle peint en amateur des paysages et des scènes d'enfants. Elle s'est aussi essayée dans la gravure.

Curric. vitae. — N. Z. Ztg., Feuilleton du 23 janv. 1897, Abendbl. *M. Morel et H. Türler.*

Steiger, Hans Adam, Panzermacher, von Schaffhausen, übte sein Handwerk seit 1581 in Zofingen aus, wo er 1583 zum Bürger und Schützenzunftmitglied angenommen wurde und 1588 starb.

Schauenberg-Ott, Bürgerl. Geschlechter der Stadt Zofingen, p. 352. *E. Reinhart.*

Steiger, Julius (Giulio), Lithograph, wurde am 8. Dez. 1836 als der Sohn eines Buchdruckers in Flawil im Kanton St. Gallen geboren. Er weilte zu seiner Ausbildung einige Zeit in München und gründete zu Anfang der 1860er Jahre in Florenz ein eigenes lithographisches Atelier, aus welchem Arbeiten für kunstgeschichtliche Werke geliefert wurden. Seine künstlerischen Neigungen bethätigte er in feinen Federzeichnungen und in geschätzten Aquarellen (Landschaften), die nach seinem Tode zumeist in st. gallischen und toggenburgischen Privatbesitz übergegangen sind. Im Frühjahr 1901 kehrte S., der ein angesehenes Mitglied der Schweizerkolonie in Florenz gewesen war, krank in die Heimat zurück und begab sich dann nach Innsbruck, wo er im Hause eines Freundes am 23. Okt. des gleichen Jahres starb. *Joh. Dierauer.*

Steiger, Otto, Bildhauer, in Herisau, geb. 1865 in Rapperswil, besuchte die Primar- und Realschule in Flawil und begab sich nach 3½jähriger Lehre in einem Zürcher Grabsteingeschäft (Rusterholz) zu einem in Aschaffenburg ansässigen Bruder, dem er bei Ausführung von Kriegerdenkmälern und Familiengrüften half. Er arbeitete auch in Frankfurt, Hamburg, Köln, Kiefersfelden und München meist im Figurenfach und gründete nach 15jährigem Aufenthalt in der Fremde ein Grabsteingeschäft in Herisau. Infolge mangelnder Unterstützung war S. der Besuch einer Akademie versagt; dagegen benutzte er eifrig die Gelegenheit, sich in Abendschulen auszubilden. Seine erfolgreiche Bethätigung in der Ausführung größerer Friedhofdenkmäler gab Anlaß, daß ihm auf die 500jährige Feier der Schlacht bei Vögelinsegg (1903) auch die Erstellung eines auf dem Schlachtfelde zu errichtenden Denkmals übertragen wurde, das eine allgemein günstige Beurteilung fand. Es stellt einen kräftigen Appenzeller in Sennentracht dar, der, auf einem Felsvorsprung aufrecht stehend, nach dem Feind ausschaut, in der Rechten den gesenkten Morgenstern. Die 2,20 m hohe Marmorstatue steht auf einem 2 m hohen Granitsockel, der nur die Zahlen 1403—1903 aufweist, und hebt sich kräftig von dem durch eine Eichengruppe gebildeten Hintergrund ab.

Biogr. Mitt. d. Kstlers. — *A. Krenn,* „Die Schweiz" VII (1903), p. 351/52. Dort Abb. d. Denkm. — Appenz. Ztg. 1903, Nr. 161/62. *T. Schieß.*

Steiger, Peter, von Altstetten bei Zürich, geb. 1804, Maler, Kupferstecher, Lithograph und Drucker, in Zürich, Gottfried Kellers erster Lehrmeister 1834—1837 (im „Grünen Heinrich" als „Roman Habersaat" geschildert), wohnte am Predigerhof in Zürich und betrieb einen Handel mit lithographierten und kolorierten Ansichten aus dem Schweizerland etc. Die Eidgenössische Kupferstichsammlung des Polytechnikums in Zürich besitzt eine Lithographie, „Das eidgenössische Freischießen in Aarau, Juli 1849", von S. nach der Natur auf Stein gezeichnet.

Bächtold, Gottfr. Kellers Leben I, p. 49, 155, 158, 460. — *Ders.,* Kl. Ausg., p. 27. — *Carl Brun,* Gottfr. Keller als Maler, N.-Bl. d. Stadtbibl. Zürich 1894, p. 7, 13. — *Berlepsch,* Gottfr. Keller als Maler, Zeitschr. f. bild. Kst. 1895, p. 8. — *Ders.* (Buchausg.), p. 28 f. *T. Schieß.*

Steiger, Joh. Ludw. *Robert* von, Porträt- und Genremaler, in Buenos-Aires, entstammt einer alten Berner Familie. Er wurde am 8. Jan. 1856 in Rio de Janeiro geboren, verlebte indessen seine Jugendzeit in Thun, indem die Eltern 1858 in die Heimat zurückkehrten. Nachdem er dort

das Progymnasium absolviert hatte, machte er, für das Studium der Architektur entschlossen, von 1871—1873 eine praktische Lehrzeit als Zimmermann und als Bauführer durch, entschied sich dann aber für die Malerei. Von 1874—1876 hatte er an der Berner Kunstschule A. Walch und P. Volmar zu Lehrern. 1876 bezog er die Akademie in Düsseldorf, die er unter der Leitung von Crola, Peter Jansen, Eduard von Gebhardt und Wilhelm Sohn durchlief. Während seiner Studienzeit war er vorübergehend Korrekturlehrer der Zeichenklasse. Im Winter 1883/84 arbeitete v. S. in Florenz und in Rom und kehrte dann nach Düsseldorf zurück, wo er sich 1882 verheiratet hatte.

Unter der Leitung von Sohn, bei dem er bis 1887 studierte, malte S. seine ersten Bilder: Porträts, Genrebilder mit landschaftlicher Staffage etc. Den Winter 1887/88 brachte er in München zu und fand dort in dem jungen Deutschamerikaner Karl Marr einen vortrefflichen Lehrer. Von 1890—1896 bewohnte er seine Vaterstadt Bern, und seither lebt er in Buenos-Aires. 1890 erwarb der Bundesrat für die Eidgenossenschaft sein historisches Genrebild „Musikalische Familienscene", das damals an der schweizerischen Kunstausstellung in Bern figurierte. 1890/91 besorgte er die Kostümstudien für die Gründungsfeier der Stadt Bern. Dann folgte im Auftrage von Prof. Hans Auer die Ausarbeitung von Studien für die Innendekoration des Bundeshauses. 1891/92 führte v. S. die vier Lebensalter und die vier Jahreszeiten al fresco am Zeitglockenturm in Bern aus; allerdings war er, durch die Weisungen einer zahlreichen Kommission beengt, von seinem Werke nicht ganz befriedigt. v. S. pflegt neben dem historischen Genre speziell auch das Männerporträt und die Landschaft.

Mitt. des Bruders, des Topographen Oberst *Hans v. S.*
H. Türler.

Steimer, Daniel, s. Steimer, Hans.

Steimer, Eugen, junior, der Sohn des Johann S. in Baden, war Maler und Zeichenlehrer in Aarau. 1885 erneuerte er genau die 1640 von *Rudolf Schwerter* ausgeführte Façadenmalerei am Schulhause von Brugg, mit dem einzigen Unterschied, daß er den früher grauen Rustikafond braun malte. Außer Architekturstücken sind Personifikationen der sieben freien Künste (artes liberales) und der Theologie dargestellt. S. illustrierte den 1894 von Dr. H. Lehmann herausgegebenen Führer durch die ehemalige Cisterzienserabtei Wettingen.

Argovia XXX, p. 188. — *Sal. Vögelin,* Anz. A.-K. 1887, p. 504. (Hier „Steiner" genannt.) *E. Reinhart.*

Steimer, Franz, s. Steimer, Hans.

Steimer, Hans, Degenschmied, lebte von 1638 bis 1711 in Zofingen, wo er zum Zunftmeister und Mitglied des Großen Rats ernannt wurde und eine ganze Dynastie von Degenschmieden begründete. Seine Söhne *Samuel S. I.* (1662–1742) und *Franz S.* (geb. 1672), der 1717 die Vaterstadt verließ; seine Enkel *Johann Jakob S. I.* (1689—1761) und *Daniel S.* (1699—1757); noch seine Urenkel *Samuel S. II.* (geb. 1707) und *Johann Jakob S. II.* (1721—1784) blieben dem überlieferten Handwerke treu.

Schauenberg-Ott, Die Stammregister der bürgerl. Geschlechter der Stadt Zofingen, p. 356—358.
E. Reinhart.

Steimer, Johann, der Vater des Eugen S., Maler, aber vor allem eifriger Sammler und guter Kenner von Altertümern, wurde 1828 in Baden geboren. 1899 starb er dort und hinterließ sein Haus von unten bis oben vollgepfropft mit schweizerischen Antiquitäten aller Art. Das Schweiz. Landesmuseum in Zürich erwarb einen großen Teil der S.schen Sammlung. *E. Reinhart.*

Steimer, Joh. Jak. I. und II., Samuel I. und II., s. Steimer, Hans.

Stein, am, s. Am Stein.

Stein (?), Jakob, vom, s. Stan, Jak. vom.

Steinber, Hans, orfèvre, à Fribourg. On le trouve mentionné dans le rôle d'imposition forcée de 1445; il habitait le quartier du Bourg, à Fribourg. D'un autre côté, on trouve dans le Grand Livre des Bourgeois, à la date du 2 août 1432, l'inscription bourgeoisiale d'un Hans Steinbrecher, aussi domicilié dans le quartier du Bourg (sans désignation de profession, il est vrai), ce qui nous fait supposer que ces deux indications documentaires concernent le même personnage et que le vrai nom de notre artiste pourrait bien être *Steinbrecher.* *Max de Techtermann.*

Steinbrecher, Umbert, Glaser (Glasmaler), in Bern, lieferte 1552 der Stadt Bern ein „Fenster" (Berner Wappenscheibe), welches dem Wirte zu Biglen geschenkt wurde. Von 1548–1581 wurden ihm 19 Kinder getauft. Er wohnte in Nr. 53 der Gerechtigkeitsgasse und besaß 1556 ein Vermögen von 2100 Pfd.

Benziger, Anz. A.-K. N. F. V, p. 187. — Bern. Festschr. 1879, p. 62. — Taufrödel u. Tellbuch im Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Steinbrecher, s. auch Steinber.

Steinbruch, Hans, s. Steinbrüchel, Hans.

Steinbrüchel, Erhard, Glockengießer, in Zürich, der Sohn des Hans S. Er war 1525 Zünfter zu Schmieden, 1539 Vogt zu Regensberg und 1547 Vogt zu Kappel. Er goß 1535 eine Glocke für Mollis im Kanton Glarus.

Nüscheler, Glockenb. (Msc.) — *Ders.*, Glockeninschr. i. Kt. Glarus, p. 10. *Moriz Sutermeister.*

Steinbrüchel, Felix, Glockengießer, in Zürich. Er kommt 1537 im Zunftbuch der Schmiede als „Gloggengießer“ vor.

Nüscheler, Glockenb. (Msc.). *Moriz Sutermeister.*

Steinbrüchel, Hans, Glockengießer, in Zürich. Er war der Vater von Erhard S., um 1515 Zünfter zu Schmieden. Er goß für folgende Orte Glocken: 1492 für Steinmaur 1; 1498 für Zürich (Großmünster, Chortürmchen); 1501 für Teufen (Appenzell) 2; 1505 für Lustdorf 1; ohne Datum für Uster 1.

Stierlin, Glockenb. (Msc.). — *Nüscheler*, Glockeninschr. i. Kt. Appenzell, p. 24, 27, 48. — Thurg. Beitr. von *Sulzberger*, 1872, p. 76. — *Sutermeister*, Glocken Zürichs, p. 6. *Moriz Sutermeister.*

Steinegger, Bilger und Hans Jak., s. Steinegger, Heinrich.

Steinegger, Heinrich, Glasmaler (Glaser), in Bern, ist in den Berner Stadtrechnungen von 1526—1556 als Verfertiger von „Glaswerch“ und gemalten Scheiben zu Fensterschenkungen erwähnt; so lieferte er der Stadt 1527 „Fenster“, 1536 solche nach Biel, für Uly Schrammen und „zun Webern.“ 1539 wurden ihm 22 Pfd. 18 Sch. 6 Pfg. für geleistete Arbeit bezahlt. 1552 lieferte er ein dem Wirte zu Murten geschenktes Fenster und in demselben Jahre drei weitere verschenkte Fenster. 1553 erhielt er Bezahlung für vier Fenster und 1555 für ein einem Hans Moser geschenktes Fenster. S. war vermutlich Stubengeselle der Gesellschaft zum Mittelleuen, der auch seine Söhne *Bilger, Simon* und *Hans Jakob* angehörten.

Sein Sohn *Bilger* (Peregrinus) *S.*, Glasmaler, ist von 1555—1567 zehnmal in den Berner Stadtrechnungen als Glaser aufgeführt. Er lieferte 1555 ein Berner Wappen für das Rathaus in Twann, 1561 ein dem Wirte zu Bleienbach geschenktes Fenster, 1562 einige neue verschenkte Fenster. 1567 verglaste er das Pfarrhaus zu Kappelen und machte ein dem Wirtshaus zu Lauperswil geschenktes Fenster. B. verheiratete sich um 1554 und in zweiter Ehe 1580. Von 1571—1596 war er Mitglied des Großen Rats und bekleidete bis um 1577 die Stelle eines Kaufhausknechts, dann die eines Ungelters.

Der Sohn *Simon S.*, ebenfalls Glasmaler, wurde am 30. Okt. 1532 getauft. Er war von 1566–1581 Mitglied des Großen Rats. 1578 bekleidete er das Amt eines Stubenmeisters zu Mittelleuen. Von 1551—1571 nennen ihn die Berner Stadtrechnungen 21 mal als Verfertiger von „Fenstern“ zu Fensterschenkungen und Ausbesserungen. 1559 bezahlte ihn die Stadt für drei Fenster, die dem Stadtschreiber, dem Ammann zu Gerzensee und dem Wegmüller geschenkt wurden, und ebenso 1562 für einige neue verschenkte Fenster. 1563 betraf die Zahlung Fenster für den Pfarrer von Kirchlindach, für Samuel Jäntzer und Bendicht Bienker und 1564 solche für Abraham Salchli, Hans Wyngarter und den Ammann von Leuzingen. 1566 machte S. sieben Fenster für die Nydeggkirche und ein dem Niklaus Zimmermann in Wohlen geschenktes Fenster. 1571 lieferte er ein dem Uli Welti verehrtes Fenster. Am 5. Mai 1561 wurde ihm Hans Kremer von Thun zur Erlernung des Glaserhandwerks für drei Jahre in die Lehre gegeben. 1560 verkaufte er ein Haus des Glasers Hans Fürst zu Unterseen, das ihm für Forderungen zugefallen war. S. starb wohl zwischen Ostern 1581 und Ostern 1582.

Der dritte Sohn, *Hans Jakob S.*, Tischmacher, getauft am 7. Febr. 1538, gehörte dem Großen Rat von 1578—1592 als Mitglied an, zog 1585 als Auszüger der Gesellschaft zu Mittelleuen nach Yverdon und wurde 1585 Zeugmeister von Burgern. Er lieferte 1578 einen Tisch ins Rathaus, zwei „Trögli“ und zwei Stabellen ins Kaufhaus und machte 1577 einem Operierten zwei hölzerne Beine.

Benziger, Anz. A.-K. N. F. V, p. 187 ff. — Bern. Festschr. 1879, p. 64 ff. — Bern. T'buch 1878, p. 204. — *A. Zesiger*, Die Stube zum roten guldinen Mittlen Löüwen, p. 188. — Osterbücher, Taufbücher, Notariatsprot. 20, S, im Staatsarch. Bern. — *Fluri*, Kulturgeschichtl. Mitt., p. 17. *H. Türler.*

Steinegger, Johann Heinrich, Kupferschmied, wurde 1711 als der Sohn des Hans Georg S., Schultheißen, geboren. Er übte sein Handwerk in Zofingen aus, wo er eine angesehene Stellung einnahm und Mitglied des Großen Rats sowie Waisenvater war. Er starb 1801.

Schauenberg-Ott, Die Stammregister der bürgerlichen Geschlechter der Stadt Zofingen, p. 361. *E. Reinhart.*

Steinegger, Simon, s. Steinegger, Heinrich.

Steiner, Anna Barbara, Zeichnerin und Landschaftsmalerin, geb. am 3. April 1768 in Winterthur, gest. am 3. März 1854 in Tägerwilen. Sie ist die Gattin des *Joh. Conrad S.* (s. d.) und bekannt durch landschaftliche Darstellungen, die sie mit Naturgefühl sehr schön in Aquarell malte. Diese ansprechenden Bilder sind durch passende Staffage gehoben. Ansichten der Mainau, waldige Gegenden mit Gebäuden, Wasserplätze mit gewaltigen Eichen, Ansichten von Gebirgsformationen etc. waren ihre beliebtesten Vorwürfe. 1796 war sie mit ihrem Gatten in Italien, von wo sie schöne Studien mitbrachte. Aehnlichen Inhalts sind ihre wenigen, geistreichen, malerischen Radierungen. Ihre Arbeiten sind bezeichnet mit B. St. oder mit B. Stei. f. In der

Kunsthalle Winterthur ist B. S. mit Arbeiten vertreten.

Nagler, K.-Lex. XVII, p. 282. — *Füßli*, K.-Lex. II, 7, p. 1724, 1726. *L. Calame.*

Steiner, „Bartli", Holzbildhauer (Schreiner?), wurde 1600 nach Beromünster im Kanton Luzern berufen, um bei der Herstellung des von den Bildhauern Fischer von Laufenburg (s. d.) übernommenen Chorgestühls mitzuwirken. Hiezu wurde er vorerst „gen Engelberg, das Gstül zu beschauen" abgesendet. Ferner wurde er mit der Neuaufrichtung der gotischen Chorstühle in der St. Gallen-Kapelle in Beromünster betraut. Bei all dem handelt es sich mehr um Vorarbeit und eigentliche Schreinerarbeit.

Kath. Schweizerbl. N. F. XIV, p. 193, 196. — *Estermann*, Sehenswürdigk. v. Beromünster, p. 15. *Franz Heinemann.*

Steiner, C., graveur à l'eau-forte, vivant en 1775, est cité par Rigaud, d'après le professeur Picot, comme un artiste genevois; aucune circonstance ne confirme l'exactitude de ce renseignement.

Rigaud, Rens., p. 126. *A. Choisy.*

Steiner, Joh. *Caspar,* Maler und Kunstliebhaber, geb. am 31. Jan. 1734 in Winterthur, gest. am 13. Juni 1812 in Bergamo. S. lebte von seinen Jünglingsjahren an als Vorsteher eines ansehnlichen Seidenhandelshauses in Bergamo. Neben den Talenten für seinen Beruf besaß er eine nicht geringe Begabung zum Zeichnen und Malen. Hauptsächlich durch Gianbettino Cignaroli ermuntert, bildete er sich als Autodidakt. Von Zeit zu Zeit fand man von ihm recht gute Bildnisse in Miniatur, Pastell und Oel. Die Stellungen seiner Porträts sind oft von sehr schöner Auswahl und seine Köpfe beinahe korrekt gezeichnet. Ab und zu versuchte er sich auch in der Landschaftsmalerei. Seine Bedeutung geht allerdings über einen gewissen Dilettantismus nicht hinaus. S. war ein großer Kunstliebhaber und besaß eine Anzahl kostbarer Bilder alter Italiener. In der Kunsthalle Winterthur befindet sich ein Porträt S.s, darstellend Joh. Rud. Sulzer, Präsident der helvetischen Liquidationskommission 1802 und des Gemeinderats 1803. Monogramm auf der Rückseite: Joh. Kasp. Steiner pinx. 1796 (H. 82, Br. 66).

Nagler, K.-Lex. XVII, p. 282. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 595. — *Füßli*, K.-Lex. II, 7, p. 1724/25. — *Ernst*, Kat. der Ksthalle Winterthur 1905, p. 17, 45. *L. Calame.*

Steiner, Clemens, Architekt, geb. am 24. März 1842 in Ingenbohl im Kanton Schwyz, der Bruder des Malers *P. Lukas S.* Er erhielt seine Fachbildung am Eidg. Polytechnikum in Zürich, begab sich dann nach Rom und später nach Deutschland und Tirol, wo er verschiedene Kirchen und profane Bauten aufführte (namentlich in Innsbruck, Hall und Meran). 1871 kehrte er in die Schweiz zurück, wirkte einige Jahre als Zeichenlehrer am Kollegium Maria-Hilf in Schwyz und bethätigte sich mit der Renovation und dem Neubau einer großen Anzahl von Kirchen. Von seinen hervorragendsten Arbeiten sind zu nennen die Pfarrkirche in Reichenburg, die beiden Kapellen im Bisital, die Kirche der barmherzigen Schwestern in Ingenbohl, die Pfarrkirche in Brüllisau im Kanton Appenzell, die St. Rochuskapelle bei Stans sowie die höchst gelungene Renovation der Pfarrkirche in Attinghausen. *M. Dettling.*

Steiner, David *Eduard,* Zeichner, Historienmaler, Lithograph und Radierer, geb. am 7. April 1811 in Winterthur als der Sohn Emanuel S.s (s. d.), gest. am 5. April 1860. Er begann sein ernsteres Studium unter Beeinflussung seines Vaters, dessen allzu hohe Anforderungen es beinahe dahin brachten, ihn auf ein anderes Gebiet zu weisen. Indessen vermochte es sein Oheim, J. J. Sulzer, Ingenieur und Zeichenlehrer, ihn wieder für das Kunstfach zu gewinnen. Er wandte sich 1829 nach München, wo er auf der dortigen Akademie mit großem Fleiß unter Peter Cornelius und Wilhelm v. Kaulbach studierte. 1832 machte sich S. durch sein Selbstporträt (Kunsthalle Winterthur) bekannt, „welches bei gemüthlicher Anordnung und großer Naturtreue eine korrekte Zeichnung und sicheren Pinsel zeigte" (H. 131, Br. 101 cm).

Mehr Aufsehen erregte in München bei einem spätern Aufenthalte (1853) eine Serie von 30 Künstlerporträts in Kreide, darunter seine Zeitgenossen Wilhelm v. Kaulbach, Julius Thäter, Moritz v. Schwind, Bonaventura Genelli, Neureuther, Mera u. a. Diese sprechend ähnlichen Bildnisse befinden sich heute in der Kunsthalle Winterthur. 1837 hatte sich S. in der Heimat verheiratet und begann in Winterthur seine Thätigkeit als Porträtmaler, malte zuerst das Bildnis seiner Braut und sein eigenes in ganzer Figur in Lebensgröße und viele Kinderporträts, die sich aber alle ziemlich gleich sahen und wirkungslos blieben. In den 1840er Jahren, als die Nachfrage stockte, warf sich S. auf die Historienmalerei. Seine diesbezüglichen Entwürfe und landschaftlichen Aufnahmen in den Urkantonen und anderwärts sind zahllos, und letztere beurkunden besonders ein großes Talent in Komposition und Auffassung. Die Skizzen im Figürlichen hatten aber alle etwas Manieriertes und Uebertriebenes. Seine Zeichnung war sicher, aber sein Pinsel vermochte sich späterhin nie über die Mittelstufe zu erheben, weshalb sich niemand entschließen konnte, ihm einen größern Auftrag zu erteilen. Sein „Schwur der drei Eidgenossen im Rütli" (H. 285, Br. 212 cm) ist wohl

sein einziges größeres Bild. Von den historischen Kompositionen dürfen wohl der „Disput in Marburg" (Winterthur) und „Bischof Salomo III. im Kloster St. Gallen" hervorgehoben werden. Mit *Ludwig Vogel* gemeinsam malte er das Historienbild „Zürich tritt in den Bund der Eidgenossen" im Kunsthaus Zürich. S. vermachte seinen künstlerischen Nachlaß (zirka 40 Gemälde und 1700 Zeichnungen) sowie die Kupferstichsammlung seines Vaters (zirka 2500 Blätter), ferner 1500 Bleistift- und Federzeichnungen Emanuel S.s nebst einem Kapital von 25000 Fr. dem Kunstverein Winterthur.

Nagler, K.-Lex. XVII, p. 282/83. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 594. — Wegweiser, p. 9. — Kst. u. Kstler. — Cotta'sches Kstbl. 1832—1842. — Deutsch. Kstbl. 1853. — N.-Bl. Winterthur 1873. — *Ernst*, Kat. d. Ksthalle Winterthur 1905, p. 8/9, 17—19, 24, 26, 34, 45. — *Brun*, Verz. d. Kstwerke, 4. Aufl., p. 67. *L. Calame.*

Steiner, Emanuel, Landschaftsmaler und Radierer, geb. am 1. April 1778 in Winterthur, gest. am 15. Okt. 1831, der Vater Eduard S.s (s. d.). Er war Schüler Rudolf Schellenbergs; von 1796 bis 1798 setzte er bei Anton Graff in Dresden seine Studien fort. Mit Graffs Sohn wanderte er nach Rom und 1804 nach Paris. In Zürich lernte er bei dem geschätzten Kupferstecher Oberkogler die Kunst des Radierens. Nach seiner Verheiratung siedelte er nach Winterthur über. Hier verfertigte er eine Menge Radierungen, die in der Wirkung schönen Arbeiten mit dem Grabstichel nahe kommen. Die Zahl seiner Radierungen beträgt 49. Aus Mangel an Absatz gab S. 1818 diese Arbeit ganz auf und malte fortan sowohl Landschaften als Blumenstücke in Aquarell. Diese erhoben sich fortwährend zu vorzüglichern Kunstwerken und zeichnen sich durch feinere Anordnung, mehr Frische und Kraft, zartere Abstufung der Farben und Sammlung des vollen Lichts um die Mitte des Bildes, hauptsächlich auch durch bessere Zeichnung und gewissenhaftere Beachtung der Eigentümlichkeiten der Blattformen aus. In trefflichen Federzeichnungen fixierte er die landschaftlichen Reize unseres Hügellandes. In Winterthur öfters von Unmut über die mißlichen Verhältnisse der Kunst in der Schweiz verdüstert, verkaufte der Künstler plötzlich sein Haus und siedelte nach München über. Doch fand er, bereits gealtert, auch dort nicht den gehofften Schwung zu neuen, größern Werken. Eine Unterleibskrankheit befiel ihn, und der Arzt riet zur Rückreise in die Heimat. Umsonst! Schon am 15. Okt. 1831 erlag S. seinen Leiden.

Es gibt von den Radierungen S.s solche vor der Schrift und solche mit Namen, bezeichnet mit E ST f (ST verschlungen), u. a. sechs italienische Landschaften mit poetischem Gefühl aufgefaßt. Ferner eine Folge von sechs Landschaften mit Figuren und Vieh, zum Teil komponiert. Auf dem Titel bemerkt man ruhende Schafe, und am bemoosten Steine steht: Pot-Pourri. Unten: E. St. f. 1806. Sein Porträt, gezeichnet von seinem Sohn Eduard S., befindet sich im N.-Bl. Winterthur 1857. Die Kunsthalle Winterthur besitzt zwei Oelbilder, Blumenstücke (H. 49, Br. 38 cm), eine Anzahl Aquarelle, ebenfalls Blumenstücke, sowie eine große Zahl Blumen und Landschaftsstudien, die alle von riesigem Fleiß und einem eifrigen Naturstudium zeugen, mit oft bewundernswert peinlicher Ausführung.

Nagler, K.-Lex. XVII, p. 283/84. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 594. — *Brulliot*, Dict. des Monogr. I. — *Füßli*, K.-Lex. II, 7, p. 1725. — N.-Bl. W'thur 1873. — *Ernst*, Kat. d. Ksthalle Winterthur 1905, p. 17, 26, 45.
L. Calame.

Steiner, Franz Lukas, s. Steiner, Joh. Balth.

Steiner, Fridolin (mit seinem Klosternamen P. Lukas), Maler, wurde am 4. Juli 1849 als der Sohn des Ratsherrn Clemens S. und der Franziska Märchy zu Ingenbohl im Kanton Schwyz geboren. Er besuchte das Gymnasium in Schwyz und kam dann, noch ganz jung, zu seiner künstlerischen Ausbildung nach Rom, wo er bei seinen spätern Ordensbrüdern Wüger und Lenz Aufnahme fand. Bei der vortrefflichen Begabung für malerische Komposition wurde der junge Künstler für seine ältern Lehrer und Kunstgenossen bald eine wichtige Stütze und Ergänzung bei ihren gemeinsamen Arbeiten. Ihr bedeutendstes gemeinsames Werk ist die St. Mauruskapelle bei Beuron, welche sie im Auftrage der Fürstin Katharina von Hohenzollern 1869 erbauten und mit Fresken ausschmückten. Die St. Mauruskapelle ist der Ausgangspunkt und Hauptrepräsentant der Beuroner Kunst geworden.

Nach Vollendung dieses Werks begab sich S. für zwei Jahre an die Kunstakademie in München, die ihn zweimal mit ihrer Ehrenmedaille auszeichnete. 1873 wurde er Novize im Benediktinerkloster zu Beuron und legte im folgenden Jahre dort die Ordensgelübde ab. Seine künstlerische Thätigkeit setzte P. Lukas auch im Ordensgewande fort. Er beteiligte sich an der Ausmalung der Konradikapelle in Konstanz und der Abteikirchen zu Beuron und Emaus in Prag. Mehrere Jahre arbeitete er an der malerischen Ausschmückung der Torretta des hl. Benedikt auf Monte Cassino. 1888 und 1889 verzierte er die Kapelle des Justizrats Reinhard in Koblenz-Ehrenbreitstein, 1890 eine Klosterkirche in Teplitz mit Fresken. Während des Aufenthalts in Monte Cassino zog sich P. Lukas ein Rückenmarksleiden zu, das ihn zwang, die künstlerische Thätigkeit allmählich einzustellen. Doch blieb er bis zu seinem am 2. Dez. 1906

in Beuron erfolgten Tode der feinfühlige Berater der jüngern Mitbrüder in der Klosterschule.

Mitt. des Hrn. Dr. jur. *Hans Steiner* in Schwyz. *M. Dettling.*

Steiner, J. Georg zum Geist, Landschaftsmaler, geb. am 17. Aug. 1788 in Winterthur, gest. am 12. April 1846 in Konstanz. Er ist der Sohn des Joh. Conrad S. (s. d.) und malte und zeichnete viele Ansichten aus der Umgebung des Bodensees, der Mainau etc. Seine Bilder sind auch mit Figuren staffiert. Sie kommen aber jenen von Conrad und Emanuel S. nicht gleich. In der 1835 zerstreuten Sammlung des Dekan Veith in Schaffhausen waren mehrere seiner Zeichnungen zu sehen. S. ist auch in der Kunsthalle Winterthur vertreten.

Nagler, K.-Lex. XVII, p. 284. *L. Calame.*

Steiner, Johann Balthasar, Maler, geb. in Arth am 12. Jan. 1668, gest. dort am 28. Sept. 1744, der Sohn des Jost S. und der Maria Magdalena Horat. Von seinen Arbeiten kennen wir nur das figurenreiche Altarblatt „Die Himmelfahrt Mariä" in der Pfarrkirche in Arth, das in der zweiten Hälfte des 19. Jahrh.s von *Dominik Annen* übermalt und korrigiert wurde, sowie das Gnadenbild in der Kapelle Maria zum Schnee auf Rigi-Klösterli. Das letztgenannte Gemälde soll eine gute Kopie des in der Kirche Maria zum Schnee in Rom befindlichen uralten und nach der Ueberlieferung vom hl. Lukas gemalten Muttergottesbildes sein. S. hielt sich thatsächlich längere Zeit in Rom auf. Mit dem Bauherrn Johann Sebastian Zay verfertigte er auch das Modell zu der jetzigen Pfarrkirche in Arth und führte den Bau darnach durch.

S. war dreimal verehlicht (mit Anna Maria Wüestner, Maria Verena von Rickenbach und Maria Magdalena von Kalchofen) und hatte neun Kinder, von denen der Sohn, *Franz Lukas S.* (geb. am 1. Dez. 1692), ebenfalls Maler wurde, nach Frankreich zog und dort verschollen ist.

Meyer v. Knonau, Der Kanton Schwyz, p. 167. — *Dettling,* Schwyz. Chr., p. 255. — *P. Alex. Müller,* Maria zum Schnee auf Rigi-Klösterli, p. 24. *M. Dettling.*

Steiner, Johann (Hans) Conrad, Radierer und Landschaftsmaler, geb. am 13. Febr. 1757 in Winterthur, gest. am 28. Sept. 1818. Er widmete sich unter Geißler in Genf während drei Jahren der Kupferstecherkunst, war hierauf zwei Jahre Schüler von Adrian Zingg in Dresden und dann zwei Jahre in Paris. In die Heimat zurückgekehrt, zeichnete er Landschaften, die er radierte und in Aberli'scher Manier ausmalte. So kam er seiner Bestimmung näher. Eine Reise nach Italien gab ihm Gelegenheit, sich zu vervollkommnen.

S. wird schon in Goethes Werk über Winckelmann und sein Jahrhundert als ein Künstler gerühmt, der mit Freiheit, Geist und Kraft arbeite. Seine Zeichnungen aus jener Zeit sind in Bister und Sepia ausgeführt und fanden viele Verehrer. 1796 reiste er mit seiner Gattin, Anna Barbara, zum drittenmal nach Italien. S., der auch mit Oelfarbe auf Papier malte, wählte meist geschlossene Gegenden mit Bäumen und Felsen und brachte auch Architektur an; dann wählte er magische Streiflichter, die durch seine schön belaubten Bäume dringen und am Felsen oder im Wasser sich brechen. Die Radierungen sind mit dem Namen oder Monogramm bezeichnet. Unter ihnen u. a. zwei liegende nackte Nymphen mit Bäumen, Genève 1775, aus des Künstlers frühster Zeit, qu. 8°, sehr selten. Ferner zwei Felspartien mit Bäumen, Wasser und Mädchen, 1799, roy.-fol. Dann eine Folge von 24 idyllischen Landschaften; auf dem ersten Blatte steht: XXIV Paysages dédiés à M. L. Hess, Paysagiste, par son ami C. Steiner (1790—1800), 4° u. qu. 4°. Die größern italienischen Landschaften tragen auf dem ersten Blatte die Inschrift: 14 Landschaften bei Tivoli gezeichnet und radiert von C. Steiner 1798—1800. S.s Monogramm C ST fecit 93 (ST verschlungen).

S.s Gattin war die Malerin *Anna Barbara S.* Der Sohn ist der Landschaftsmaler *J. Georg S.* zum Geist (s. d.). In der Kunsthalle Winterthur befindet sich ein Album mit Handzeichnungen von Vater, Mutter und Sohn. S. starb auf seinem Gute „Pflanzgarten" in Tägerwilen im Kanton Thurgau.

Nagler, K.-Lex. XVII, p. 285/86. — *Füßli,* K.-Lex. II, 7, p. 1724—1726. — *Müller,* K.-Lex. III, p. 594/95. — *Brulliot,* Dict. des monogr. I. — N.-Bl. Winterthur 1873. *L. Calame.*

Steiner, Karl, Landschaftsmaler, von Zürich, wurde dort am 13. Mai 1875 als der Sohn des Prof. Dr. theol. Heinrich S. geboren. Nach Absolvierung der Maturität studierte er 1894 und 1895 in München, 1896 und 1897 in Paris, dann wieder in München, 1900 und 1901 in Rom und ließ sich hernach dauernd in München nieder. Von seinen Arbeiten stellte er mehrmals im Künstlerhaus in Zürich aus.

Nach Mitt. des Künstlers. *H. Appenzeller.*

Steiner, Leonhard (Lienhard), Glasmaler, gebürtig von Küsnacht im Kanton Schwyz, ließ „sich 1648 (in Luzern) in die Lukas-Bruderschaft aufnehmen, um für luzernerische Kirchen Glasgemälde liefern zu können."

Th. v. Liebenau, Anz. A.-K. v. 1878, p. 861. — *Estermann,* Sehenswürdigk. v. Beromünster, p. 15. *Franz Heinemann.*

Steiner, Leonhard, Landschaftsmaler, von Zürich, wurde dort am 9. Nov. 1836 geboren. Er widmete sich zuerst dem Kaufmannsstande

und wandte sich erst 1884, also mit 48 Jahren, der Kunst zu. Als Aquarellist und Landschafter ist er Autodidakt, hatte aber doch in seinen Jugendjahren Zeichenunterricht bei J. J. Schweizer. In stiller Abgeschlossenheit zeichnete S. fleißig nach der Natur, zunächst in seiner nächsten Umgebung, dann auf Reisen in der Schweiz, besonders im Hochgebirge, und brachte es mit den Jahren in seiner Aquarelltechnik zu großer Virtuosität. Ende der 80er und anfangs der 90er Jahre veranstaltete er mehrere Kollektivausstellungen im Zunfthause zur Meise in Zürich; gleichzeitig machte er sich auch in Deutschland bekannt, wo ihm besonders 1892 in Stuttgart vom Dichter und Kunstschriftsteller Ludwig Pfau eine überaus günstige Beurteilung zu teil ward. Im Nov. 1897 öffneten sich ihm die Pforten des kürzlich gegründeten Künstlerhauses in Zürich zu einer Kollektivausstellung, welche großen Beifall fand; seine Bilder des Matterhorns bei Abendbeleuchtung, des Frühmorgens bei Seelisberg, des Sommerschnees in Arosa wurden als Bravourstücke bezeichnet. Eine weitere Ausstellung im Künstlerhaus im Dez. 1898 brachte Bilder aus dem Glarnerland, Berner Oberland, Wallis und Bergell, darunter tosende Wasserfälle, wilde Bergschluchten, schimmernde Gletscher und Firne, dann die Ausbeute seiner Studienfahrt nach Sizilien mit ihren intensiv farbigen Tempeln und Ruinen. Anläßlich seines 70. Geburtstages 1906 brachte der Künstler nochmals eine große Kollektivausstellung mit über 40 Bildern, Scenerien aus den Schweizer und Tiroler Alpen, den italienischen Seen, der Riviera, der Provence etc., und die Kunstgesellschaft veranstaltete zu seinen Ehren einen besondern Festabend.

Von S.s Bildern, deren er stets eine schöne Anzahl verkaufte, finden sich außer in Zürich und andern Schweizerstädten hauptsächlich in Deutschland, wo ein Kunstsammler allein 70 Blätter seiner Hand besitzt. König Karl von Rumänien zeichnete den Künstler ebenfalls durch verschiedene Einkäufe aus. Eine besondere Art künstlerischer Bethätigung bot sich ihm dar, als er von Kantonsregierungen (Bünden und Tessin) und Transportanstalten (Gotthardbahn, Rätische Bahn, Innerschweizerische Bahnen) mit der malerischen Darstellung ihrer Gebiete für die Ausstellungen von Genf 1896, von Paris 1899 und Mailand 1906 betraut wurde. Das Kunsthaus in Zürich besitzt von S. ein Aquarell „Bei Zermatt" (H. 0,47; Br. 0,63), die Kunsthalle Winterthur das Aquarell „Matterhorn" (H. 96; Br. 75 cm).

Autobiogr. im Kat. d. Ausst. d. Zürch. Kstgesellsch. 1906, Serie VIII. — N. Z. Ztg. v. 25. Nov. 1877, Morgenbl., Nr. 327, Feuilleton und 2. Abdbl., Feuilleton; v. 9. Nov. 1906, 2. Morgenbl., Nr. 311, Feuilleton. — *Brun*, Verz. d. Kstwerke, 4. Aufl., p. 67. — *Ernst*, Kat. d. Ksthalle Winterthur 1905, p. 26, 45.

H. Appenzeller.

Steinmann, Balthasar, genannt Bingesser, Schreiner und Bildschnitzer, in St. Gallen, geb. 1550, gest. am 8. Okt. 1615. Holzschnitzereien von seiner Hand befanden sich im St. Galler Rathause, bis zu einer 1795 vorgenommenen Restauration. Nach den Ratsprotokollen verehrte er nämlich dem Rat, offenbar für die kleine Ratstube, eine „Rose", wofür ihm am 13. Mai 1600 ein Geschenk von 30 Gulden zugesprochen ward. Darauf scheint ein Ehepaar Hiller den Meister mit der Anfertigung einer zweiten, größern „Rose" für die große Ratstube beauftragt zu haben. Der Rat nahm die Schenkung, obwohl der Auftrag gegen sein Gebot erteilt worden war, an und verehrte dem Meister 100 Gulden, damit er die Eheleute entschädige, bestimmte aber, daß diese die weitern, noch ausstehenden Kosten im Betrage von 32 Gulden als Strafe für ihren Ungehorsam zu tragen hätten, wogegen er dem Meister ebenso viel noch für seine Person verehrte. Auf diese große „Rose" bezieht sich jedenfalls die Beschreibung Hartmanns: „Eine Art Krone, aus hartem Holz geschnitzt, $5^1/_2$ Schuh im Durchschnitt. Ringsum gingen die Wappenschilde der 13 Kantone; dann war ein Kranz von Laubwerk und Früchten und in der Mitte das Stadtwappen mit dem Reichsadler." Um beide Rosen waren Verse geschrieben, die Josua Keßler in seiner Chronik am Schlusse des Jahres 1626 mitteilt.

Hartmann, St. Gall. Kstgesch., p. 230. — *Ders.*, Notizen. — Ratsprotokolle: 1600, 13. Mai; 1601, 29. Dez. — *Jos. Keßler*, Entwurf zu einer St. Galler Chronik, Msc. der Stadtbibl.

T. Schieß.

Steinmann, Christoph, von Beruf Schreiner, Holzschneider (?) und Kupferstecher, von St. Gallen, geb. am 2. Mai 1630, gest. am 9. Dez. 1693. Er beschäftigte sich offenbar aus Liebhaberei mit dem Holzschneiden und Kupferstechen, widmete 1661 dem Rat 25 eingerahmte Exemplare, wovon 5 illuminiert, eines die Stadt St. Gallen darstellenden Kupferstichs, wofür ihm der Rat ebenso viele Reichstaler überreichen ließ. In gleicher Weise wurden ihm 1664 für zwei Kupferstiche, die Herrschaft (Schloß) Bürglen und das Schloß Altenklingen (von beiden Exemplare im Ahnensaale des Schlosses Altenklingen erhalten), 6 Dukaten gespendet und 1665 nochmals für eine Darstellung der Stadt St. Gallen (in Holz?) 25 Dukaten, jedoch mit dem Bemerken, daß er in seiner neuen (kürzlich übernommenen) Stellung als Brotkeller des Spitals zuerst um Erlaubnis für solche Arbeiten nachzusuchen habe und daß die Behörde, falls er seiner Absicht

gemäß die letzte Arbeit in Kupfer ausführe, für die Kosten nicht aufkommen werde.

Stemmatologia Sangallensis. — Ratsprot. 1661, 18. Jan.; 1664, 27. Sept.; 1665, 31. Aug. — *Hartmann*, St. Gall. Kstgesch., p. 230. — *Ders.*, Notizen. — *Rahn*, Kstdkm. des Kts. Thurg., p. 10, 71. *T. Schieß.*

Steinmann, Joh. Conrad, Maler, von Neftenbach, wurde dort am 11. Febr. 1866 als der Sohn des gleichnamigen Sekundarlehrers geboren, besuchte von 1881—1883 das Technikum in Winterthur und kam dann nach Paris. Er studierte hier zuerst an der Akademie Julian und dann bis 1890 an der École des Beaux-Arts, wo er 1886 mit der III. Medaille, 1888 mit der II. Medaille und dem Prix d'Atelier bei Gérôme ausgezeichnet wurde. An der Schweiz. Turnusausstellung 1891 stellte er die drei Oelgemälde „Porträt von Frl. E. S.", „Früchtestück" und „Eingenickt" aus. Seit 1899 lebt er in Affoltern am Albis.

Nach Mitt. des Künstlers. *H. Appenzeller.*

Steinmann, Uli, Glaser, gebürtig von Willisau, war 1641 Mitglied der Luzerner Lukasbruderschaft.

Schneller, Luzerns Lukasbrudersch., p. 11. *Franz Heinemann.*

Steinwicht, Bénédict, fils d'Henri, qui suit, orfèvre, fut reçu à la maîtrise le 1[er] avril 1704. *A. Choisy.*

Steinwicht, Henri, orfèvre, père de Bénédict, né à Berg-op-Zoom vers 1643, mort le 14 janv. 1713 à Genève, où il avait été reçu habitant le 18 et admis à la maîtrise le 30 mars 1682. *A. Choisy.*

Steir, Johann, Uhrmacher, lebte im Uebergang vom 16./17. Jahrh. in Luzern (oder Rom?) gemeinsam mit seinem Schwiegersohn Ludwig Spichier (s. d.).

Boll. stor. v. 1885, p. 168 (= *Bertolotti*, Art. svizz. in Roma, p. XIV, 54). *Franz Heinemann.*

Stella, Giovanni, Architekt, Maler und Kupferstecher, von Melano im tessin. Bez. Lugano, im 17. Jahrh. In seinem Geburtsorte Melano befindet sich im Oratorio della B. V. del Casteletto noch ein Gemälde seiner Hand. Die Hauptthätigkeit aber übte er als Architekt aus. Als solcher weilte er in seinem spätern Leben am Hofe des Königs Johann Casimir von Polen. Von diesem Herrscher erhielt er am 7. März 1665 ein Diplom, in dem vor allem seine Begabung für die Architektur gerühmt wird. Auch Kupferstiche seiner Hand sind noch erhalten. Sie zeigen im allgemeinen den Stil der Florentiner Schule.

Oldelli, Diz., p. 181. — *Nagler*, K.-Lex. XVII, p. 310. — Boll. stor. v. 1885, p. 190. — *Bertolotti*, Art. svizz. in Roma, p. XIV u. 63. — *Bianchi*, Art. tic., p. 193. — *Merzario*, Maestri comac. II, p. 564. — *Franscini*, Svizz. ital. I, p. 399. *Siegfried Weber.*

Stella, Giovanni Battista, Maler, von Como, in Mandello und Como im 16./17. Jahrh. thätig. Vor 1593 hat S. ein Bild für die Bruderschaft di S. Rosario in Mandello gemalt. Es waren auf diesem Maria und die Heiligen Martha, Dominikus und Fermo dargestellt. S. scheint jedoch hierfür keine haltbaren Farben und keine gute Technik gewählt zu haben; denn schon 1593 beschweren sich die Vorsteher der Bruderschaft beim Bischof und klagen, daß die Farben vollkommen abblassen, das Gemälde also nicht solid gemalt sei, wie der Kontrakt es vorschreibe. Sie verlangen, der Maler solle das Bild auf seine Kosten neu herstellen. Ob dies geschehen, ist nicht überliefert, da nur der Klagebrief (in welchem S. Maler von Como genannt wird) in den „Atti di Visita del Ninguarda" erhalten und von Santo Monti veröffentlicht worden ist. 1604 finden wir S. in Como für den Dom thätig, wo er auf einem Baldachin Gott Vater, umgeben von Cherubköpfen, malte.

Santo Monti, La cattedrale di Como, p. 171/72. — Atti di Visita del Ninguarda II, p. 130. *Siegfried Weber.*

Stem . . . lius, Blasius, Magister, Glockengießer, aus Lugano, im 13. Jahrh. Der Name ist inschriftlich in gotischen Majuskeln auf einer alten Glocke beglaubigt, die Luca Beltrami in Voltore am Lago di Varese fand und die 35 cm im Durchmesser und 45 cm in der Höhe mißt.

Boll. stor. v. 1888, p. 257. *C. Brun.*

Stempkowski, Franz, Architekt, wurde am 20./21. April 1844 geboren. Er besuchte die höhern Schulen von Warschau und machte dann seine Studien als Architekt in Prag und Wien und hörte später, als er schon in Stellung war, noch Vorlesungen bei Gottfried Semper in Zürich. Der Polenaufstand von 1863 fand in S. einen eifrigen Parteigänger, so daß er sich dann genötigt sah, in die Schweiz zu flüchten. Es gelang ihm zunächst, bei einem Zürcher Architekten eine Stelle als Bauzeichner zu finden. Nachdem er Hochbauführer beim Bau der ungarischen Eisenbahnen gewesen war, kehrte er nach Zürich zurück. Zu Anfang der 1870er Jahre kam er nach Bern in das Baubureau des Architekten Dähler. Am 1. Dez. 1875 trat er als Adjunkt des Kantonsbaumeisters in den kantonalen Dienst und nach dem Rücktritte Salvisbergs 1880 lag ihm die Führung der Hochbaugeschäfte des Kantons ob. Am 17. Dez. 1890 erfolgte seine Wahl zum Kantonsbaumeister. 1879 bürgerte sich S. in der bernischen Gemeinde Guttannen ein. Unter seiner Leitung sind eine große Zahl von Staatsbauten entstanden, so die Hochschulbauten in Bern, das Technikum in Burgdorf, das Lehrgebäude und die Molkerei auf der Rütti, die Irrenanstalten in Münsingen und Bellelay, die

Neu- und Umbauten in der Waldau, die neuen Strafanstalten im Seeland, Rettungsanstalten, Gefängnisbauten, z. B. in Interlaken, Langnau, Thorberg, Bern, Münster, Pruntrut etc., die Amthäuser in Bern, Meiringen und Biel sowie Militärbauten, Bauten, die zum Teil, ihrer Bestimmung entsprechend, ganz nüchtern, zum Teil mehr oder weniger geschmackvoll ausgeführt sind. S., durch viele Arbeit gebrochen, ging am 16. Febr. 1902 in den Tod.

Nekrol. im Bund vom 21./22. Febr. 1902.
H. Türler.

Stephan (von Delsberg), Goldschmied, ist 1450 Bürge bei der Bürgeraufnahme seines Kollegen Hans Graf (s. d.). *Franz Heinemann.*

Stephani, Arnold, Xylograph und Zeichner, in Bern, geb. am 11. April 1848 in Gränichen bei Aarau. Nachdem er die Bezirksschule und Kantonsschule in Aarau besucht hatte, machte er von 1865–1869 eine Lehrzeit im xylographischen Atelier von Buri & Jecker in Bern durch und bildete sich hierauf im Atelier Hallberger in Stuttgart weiter aus, wo er zwei Jahre lang blieb, um dann ebenso lange im Atelier Bader in Wien zu weilen, wo er zugleich die Kunstakademie besuchte. Hierauf war er zwei Jahre in Einsiedeln bei den Gebrüdern Benziger und dann ein Jahr in Basel in seinem Fache thätig. Als Stellvertreter des Prof. Florian gab er ein Jahr lang Zeichenunterricht an den beiden Bezirksschulen in Aarau, und zwei Jahre lang als Zeichenlehrer am Institute Neufrauenstein bei Zug. Nachdem er wieder eine Zeitlang in Einsiedeln gearbeitet hatte, siedelte er sich im Herbst 1880 in Bern an, bis vor drei Jahren auch von dort aus für die Verlagswerke der Firma Benziger und für den „Fortbildungsschüler" Gaßmanns in Solothurn thätig. In Bern war er acht Jahre hindurch Geschäftsführer des xylographischen Ateliers und der Schriftgießerei Ullmer & Comp., worauf er bis 1901 ein eigenes Atelier betrieb. Seither ist er Zeichner bei der schweizerischen Landestopographie.

S. hat jederzeit sowohl Landschafts- als auch Figurenbilder in Holzschnitt ausgeführt; in den letzten Jahren war er mehr im Porträtfache thätig. An der Schweizerischen Landesausstellung in Genf 1896 stellte er eine Sammlung von Holzclichés mit Porträts, Landschaften und Vignetten aus und wurde dafür mit dem höchsten Preis unter seinen Fachgenossen, einer silbernen Medaille ausgezeichnet.

Mitt. von *A. S.* *H. Türler.*

Sternecker, Glockengießer, in Ravensburg (Württemberg). Er goß 1637 die kleinere Glocke für die Kapelle in Erdhausen im Kanton Thurgau.

Thurg. Beitr. v. *Sulzberger.* *Moriz Sutermeister.*

Sternecker, Heinrich, Glocken- und Rotgießer, in Biel, verfertigte 1624 eine Glocke zu der Uhr auf dem Käfigturm in Biel. 1647 kaufte er von der Stadt die „Gloggen- und Hafengieße" vor dem untern Tor. Er starb am 6. Aug. 1650.

Rodel d. Verdinge i. Stadtarch. Biel. – Totenrodel v. Biel.
H. Türler.

Sterr, Hans, Glasmaler, in Bern, hat die sechs prächtigen Glasgemälde im Mittelfenster des Chors der Kirche zu Jegistorf, wahre Meisterwerke der Glasmalerei, geschaffen. Sie stellen dar: St. Vinzenz, die Madonna, St. Achatius, das Berner Wappen und zwei weitere Berner Schilde. Der bezahlte Preis beträgt 66 Pfd. 19 Sch. 4 Pfg. Weitere Arbeiten von ihm sind nicht bekannt; denn die ihm von B. Haendcke zugeschriebenen Scheiben in Hindelbank von 1519, Lauperswil und Leuzingen rühren nicht von ihm her, da er offenbar vor Ostern 1516 gestorben ist. S. wurde zu Ostern 1512 Mitglied des Großen Rats und gehörte diesem noch 1515 an. Im Verzeichnisse von 1516 fehlt er, offenbar weil er inzwischen gestorben war. Sein Vater gehörte auch schon dem Großen Rat an. Vielleicht war es jener Hans S., der 1487 Mitglied jener Behörde wurde, aber schon vor 1493 starb. S. erscheint im Kriegszuge für den Papst von 1510 als Auszüger der Gesellschaft zu Kaufleuten; 1513 ist er in einem Rodel von Mittelleuen aufgeführt. S. besaß und bewohnte ein Haus am obersten Teil der Kramgasse (Nr. 76?).

A. Zesiger, Stube zum roten guldenen Mittlen Leuwen, p. 188. — Bern. T'buch f. 1892, p. 142 f. (*B. Haendcke*). — *Thormann u. v. Mülinen,* Glasgemälde d. Bern. Kirchen, p. 68 u. 70. — *Haendcke,* Schw. Mal., p. 62, 64. — *Singer,* K.-Lex. IV, p. 340. *H. Türler.*

Stettler, Abraham, Goldschmied, in Bern, getauft am 31. Jan. 1583, der Bruder des Glasmalers *Daniel S.* (s. d.) und des *Hieronymus S.,* war 1621–1623 Mitglied des Großen Rats und starb 1632. 1612 besorgte er eine Reparatur an einem Becher der Gesellschaft zu Mittelleuen, und 1619 arbeitete er den Becher Noah Wölflins für dieselbe Gesellschaft um.

Burgerl. Stammreg. — *A. Zesiger,* Die Stube zu Mittelleuen, p. 116. *H. Türler.*

Stettler, Joh. *Bernhard,* Maler-Dilettant, ein Sohn des *Carl* Ludwig I. und der Bruder von Carl Ludwig S. II. Er wurde am 31. Dez. 1778 in Bern getauft. 1805 Sekretär der Bibliothekkommission, behielt er dieses Amt lange Jahre bei. Als Dilettant beschäftigte er sich mit dem Malen von Pflanzen, Früchten und Schmetterlingen. Er beteiligte sich 1804, 1818 und 1824 an den Kunstausstellungen in Bern und an der Turnusausstellung von 1840. Er starb in Bern am 15. Mai 1858.

Ausst.-Kat. — Mitt. von Arch. *Eug. S.* *H. Türler.*

Stettler, Carl Gottlieb, Maler-Dilettant, geb. 1778, war ein Vetter von Joh. Bernhard und Carl Ludwig S. II. Er war zunächst Offizier in Piemont, zeichnete sich dann im sog. Stecklikrieg im Sept. 1802 aus und wurde 1804 Direktor der Salpeterraffinerie in Bern. Von 1817—1831 war er auch Mitglied des Großen Rats. Er starb am 3. Juli 1842 in Thurnen. Architekt Eug. S. (s. d.) besitzt von ihm zwei Aquarelle, Darstellungen von Vögeln.

Mitt. von Arch. *Eug. S.* *H. Türler.*

Stettler, *Carl* Ludwig I., Aquarellist, der Vater des folgenden, wurde am 30. Juli 1741 in Bern als der Sohn des spätern Ratsherrn Joh. Carl S. getauft. Er war bis 1773 Offizier im Berner Regiment v. Erlach in französischen Diensten und wurde 1775 Mitglied des Großen Rats. Von 1783 bis 1789 war er Landvogt von Bipp und wurde Appellationsrichter. Als Oberstlieutenant des Regiments Seftigen kommandierte er das Bataillon dieses Regiments, das im Febr. 1798 nach Freiburg zu Hülfe gesandt wurde. Am 4. März wurde er dann bei Bern von seinen eigenen Leuten ermordet. S. war Schüler von Johann Ludwig Aberli und hinterließ eine Anzahl von Aquarellen, Ansichten von Bipp und Köniz, wo er einen Landsitz besaß. Seine Zeichnungen und Aquarelle besitzt Architekt Eugen Stettler (s. d.).

Mitt. von Arch. *Eug. Stettler.* *H. Türler.*

Stettler, *Carl* Ludwig II., Aquarellist, der Bruder des Joh. *Bernhard* und der Vetter des Carl Gottlieb S. Er wurde am 15. Nov. 1773 in Bern als der Sohn des vorangehenden getauft. 1793 wurde er Sekretär des Handwerksdirektoriums, war 1798 Artillerieoffizier und wurde am 5. März an der Schoßhalde verwundet. 1804 wurde er Sekretär des Kirchen- und Schulrats und 1814 Mitglied des Großen Rats. 1815—1821 war er Oberamtmann von Trachselwald, 1829 Apellationsrichter. S. war ein tüchtiger Geschichtsforscher und schmückte seine Topographie des Kantons Bern (die auf der Stadtbibliothek liegt) mit Ansichten der bernischen Schlösser. Nach 1830 zeichnete er politische Karikaturen, die lithographiert wurden. Aus den Jahren 1798 bis 1804 hat er amüsante Kostümbilder hinterlassen. Er starb am 27. Febr. 1858.

Mitt. von Architekt *Eug. Stettler.* *H. Türler.*

Stettler, Daniel, Glasmaler, in Bern, wurde 1591 als der Sohn des Gerbers Hieronymus S. geboren. Er ward 1619 Mitglied des Großen Rats, 1625 Deutschweinschenk und starb 1629 an der Pest. Sein Bruder, *Hieronymus S.,* getauft 1585, Mitglied des Großen Rats seit 1608, 1611 ebenfalls an der Pest gestorben, ist als Glaser bezeichnet.

Burgerl. Stammreg. von Bern. *H. Türler.*

Stettler, Franz Sigmund *Eduard,* Architekt, in Bern, getauft in seiner Vaterstadt am 8. März 1803. Er war ein Sohn des Appellationsrichters und Oberamtmanns von Trachselwald Albert Friedrich S. Er begann seine Studien in Neuenburg, setzte sie 1822—1824 in Paris fort, wo er als Schüler des Architekten Fröhlicher 1823 in die École des Beaux-Arts eintrat, und vervollständigte sie 1824—1826 in München, indem er von Aug. bis Nov. 1825 eine Reise nach Augsburg, Nürnberg, Dresden und Berlin machte. Die Zeit vom Mai 1826 bis zum Herbst 1827 füllte eine Reise nach Rom und ein Aufenthalt dort aus. In Rom verkehrte er viel mit dem Bildhauer Imhof, der von ihm eine Büste in Marmor ausführte (heute beim Sohne Dr. Rud. S.). Verschiedene architektonische Aufnahmen waren die Frucht des Aufenthalts in Italien. Zu Hause war eine seiner besten Bauten das Wohnhaus des Apothekers Studer in der Spitalgasse, worauf er eine Reihe von Miethäusern und das Hotel Schweizerhof erstellte. Er führte dann den Neubau des Hauses seines Schwiegervaters C. L. von Büren, Nr. 17 an der Nydecklaube, aus. Mitte der 1850er Jahre erfolgte der Bau des Zunfthauses zu Obergerwern an der Amthausgasse und des anstoßenden Hauses Nr. 26, ferner die Erstellung von Villen, Landhäusern und Oekonomiegebäuden in Bern und Umgebung sowie in Thun, endlich auch ein Kirchenbau in Tramelan. S. war bis 1858 Mitglied des Gemeinderats und Burgerrats, in welchem Jahr er seinen Wohnsitz nach Köniz verlegte. Noch von hier aus war er als Präsident des Initiativkomitees für die Erstellung der Kirchenfeldbrücke thätig und saß in der Waisenkommission der väterlichen Gesellschaft zu Obergerwern. Er starb infolge eines Falles nach mehrmonatlichem Leiden auf seinem Landsitz in Köniz am 7. Mai 1879.

Mitt. des Sohnes, Architekt *Eug. S.* *H. Türler.*

Stettler, Karl Ludwig Albert *Eugen,* Architekt, in Bern, der Vater des Architekten Friedrich Eugen *Wilhelm* S., wurde dort am 17. Juni 1840 als der Sohn des Architekten F. S. *Eduard* S. geboren. Nach Absolvierung der Realschule, wo Niklaus Senn sein Zeichenlehrer war, erhielt er von 1858—1866 seine Ausbildung in Paris, zuerst im Atelier des Architekten Charles Guestel, von 1859 an an der École des Beaux-Arts, wo er in der zweiten Klasse zwei silberne Medaillen und 1862 in der ersten Klasse ebenfalls eine silberne Medaille erhielt. 1865 wurde ihm für den Konkurrenzentwurf eines „Palais des États généraux" im Haag eine Ehrenmeldung zu teil. 1863—1866 war S. im Baubureau Charles Garniers, des Architekten der Großen Oper in Paris, thätig. Von einer Reise, welche er von 1866 bis zum Herbst

1867 nach Italien (Florenz, Siena, Viterbo, Rom, Perugia, Assisi, Mailand) mit einem halbjährigen Aufenthalt in Rom machte, brachte er eine Menge von Zeichnungen, Aquarellen und architektonischen Aufnahmen heim.

Im Sept. 1867 wurde S. zum Stadtbauinspektor von Bern gewählt, in welcher Eigenschaft er bis zu seiner Demission 1876 und noch nachher bis 1882 die Restaurationsarbeiten am Münster leitete, 1871 gemeinsam mit Stadtbaumeister Streit das Sulgenbachschulhaus und die Barackenbauten für die Internierten, hierauf die Schlachtanstalten an der Engehalde und endlich 1875 die Kleine Schanzenpromenade ausführte. Von 1876—1879 führte S. den Bau des Kunstmuseums an der Waisenhausstraße aus; 1878 erstellte er das evangelische Vereinshaus an der Länggasse, 1879/80 das Gebäude des Freien Gymnasiums, 1881 den neuen gotischen Kirchturm in Muri, und in demselben Jahre konsolidierte er das Haus Nr. 23 an der Herrengasse. Im Auftrage des Gemeinderats wurde 1882—1885 das städtische Gymnasium mit dem Primarschulhaus an der Speichergasse ausgeführt. Daneben erfolgte die Erstellung von Villen; es sind zu nennen die Villa Waldried bei Muri 1882/83; die Villa Daheim, Seftigenstraße 11, 1884/85; ein Chalet an der Taubenstraße 1886; die Villa v. Wattenwyl, Schoßhaldenstraße, 1887; die Villa v. Tscharner, Seftigenstraße 56, 1888; die Villa König-Böeckel, Könizstraße 47, 1890; die Villa Blumenrain, Sulgeneckstraße 19; die Villa Beata, Muristraße 26, 1892; die Villa Frohheim, Muristraße 16, 1894; die Villen v. Wagner, Wabernstraße 2 und 4, 1895; die Villa v. Ernest in Muri, 1896/97; die Villa v. Lerber in Laupen; die Villa Barth, Wildhöheweg 14, 1899/1900; die Villa Buri, Scheuerrain 10, 1903/04.

1887 wurde S. Mitglied der sich konstituierenden Kirchenfeld-Baugesellschaft und führte auch in diesem Quartier eine beträchtliche Anzahl von einzelnstehenden und zusammengebauten Villen aus, so Nrn. 13, 6 und 8 Florastraße, Nrn. 22—32, 37 Marienstraße, Nrn. 1, 7 und 9 Aegertenstraße, Nrn. 73—79 Kirchenfeldstraße, Nrn. 2 und 4 Jungfraustraße, Nrn. 21, 23—29 Thunstraße, Nrn. 9, 11 und 13 Luisenstraße, Nrn. 11—27 Bubenbergstraße, Nrn. 10—26 Untere Dufourstraße. Weitere durch S. ausgeführte Bauten sind: 1887 die Restauration der Kirche in Kirchberg, 1891 der Ausbau des evangelischen Seminars, Muristraße 8–10, 1893 das Gemeindehaus in Muri, 1895 die Restauration und der Aufbau des Erkers von Nr. 32 Keßlergasse. Grabmonumente sind durch S. ausgeführt worden: 1875 für den Stifter des Zieglerspitals in Bern, 1876 für den Architekten G. Hebler, 1879 für seinen Vater, 1882 für Bernh. v. Wattenwyl-de Portes, 1888 für Otto v. Büren, 1892 für die Familie v. Gonzenbach-Escher in Buonas, 1893 für seinen Bruder Eduard, den gewesenen Offizier in Neapel, 1887—1905 für die Familie Gosset in Wabern. Er lieh seine Dienste 1878 als Jury-Mitglied der Pariser Weltausstellung für Klasse 11, 1883 der Schweizerischen Landesausstellung in Zürich, 1891 für den Marktplatz in Basel, 1897 für die Theaterkonkurrenz in Bern, 1898 für die obern Realklassen in Basel, 1899 für den Jennerspital in Bern, 1900 für das Casino in Bern etc. 1908 hat S. sein Baubureau aufgegeben und sich zur Ruhe gesetzt.

Seit der Jugendzeit ein trefflicher Aquarellist, hat S. eine Reihe von Landschaftsbildern geschaffen, die indessen nicht an die Oeffentlichkeit gelangten.

Pers. Mitt. des Kstlers. — Bern. Jahresber. Kstver. 1860. — Les archit.-élèves de l'École des Bx.-Arts à Paris 1819—1893, p. 243. — Wien. Allg. Bauztg. u. Berlin. Deutsche Bauztg. von 1883 mit den Plänen des Kstmus. von Bern. — *Lambert u. Stahl*, Villenbauten. — Alb. des bern. Ing.- u. Archit.-Ver. 1895. *H. Türler.*

Stettler, Hieronymus, s. Stettler, Daniel.

Stettler, Adelheid Fanny *Martha,* Porträt- und Genremalerin, in Paris, die Tochter des Architekten *Eugen S.,* geb. in Bern am 25. Sept. 1870. Sie trat 1886 in die bernische Kunstschule und genoß dort bis 1892 den Unterricht der Maler W. Benteli und Th. Volmar, worauf sie bis 1893 die Schülerin der Maler Léon Gaud und Hébert in Genf war. 1893 zog sie nach Paris, studierte dort einige Jahre im Atelier von L. O. Merson und wurde 1902 die Schülerin von Lucien Simon, unter dessen Leitung sie seither immer gearbeitet hat. Seit 1897 beteiligt sie sich jedes Jahr am Pariser Salon, und seit 1898 beschickt sie die Schweizerischen Turnusausstellungen. 1909 war an der internationalen Kunstausstellung in München ihr Bild „Vorfrühling im Park“ ausgestellt. 1908 wurde sie Sociétaire des Salon d'Automne, und seit 1909 leitet sie unter der Mitwirkung der französischen Maler L. Simon und R. Ménard und des Spaniers Castelucho die Kunstakademie de la Grande Chaumière. Von ihren Bildern befinden sich: im Museum in Bern das „Kind mit der Puppe“, im Musée Rath in Genf die „Conversation“, im Museum in Lugano „Im Grünen“, im Museum in Elberfeld „Herbstsonne“, im Kunstverein Basel „Am Teich.“ Vom Bundesrate wurde 1908 ein „Stillleben“ angekauft, vom französischen Staate 1908 im Salon d'Automne „Soleil de Mars“ und 1909 aux Indépendants „Jardin publique.“ Weitere Bilder sind im Privatbesitz in Paris, Nantes, Angers, Calais, Bordeaux etc. In der Gartenlaube wurde 1904 „Le Cake-walk“ reproduziert und in L'Art Suisse 1908 „L'Enfant et Poupée.“ In der

jüngsten Zeit hat sich Frl. S. auch der Radierung zugewandt. Sie zeichnet sich durch eine sichere und sehr wirkungsvolle Wiedergabe von Landschaften und Scenen aus, die von hellem Sonnenscheine durchweht sind.

Curric. vitae. — Gaz. de Laus., Suppl. v. 7. mai 1908. — Journ. de Genève v. 5. Mai 1908. *H. Türler.*

Stettler, Friedrich *Rudolf,* Architekt und Maler, in Bern, der Bruder von Eduard S., wurde am 8. April 1815 geboren. Er machte seine Studien 1832—1837 auf der Akademie in München, worauf er Mainz, Köln, Frankfurt und andere Orte besuchte und sich dabei auch als Figurenzeichner und Maler ausbildete. Er hinterließ von jener Reise her eine große Zahl von Reiseskizzen mit Ansichten von Frankfurt, Mainz, Köln und Koblenz. Sein Entwurf eines Wohnhauses (von 1837) ist in den Architektonischen Entwürfen aus der Sammlung des Architektenvereins zu Berlin, Heft IV, 1842, publiziert. 1839 wurde er, in seine Vaterstadt zurückgekehrt, zum Hochbau-Inspektor des Kantons Bern ernannt. Die Kirche von Lauterbrunnen soll sein Werk sein. Er starb, infolge einer Erkältung, die er sich als Offizier des Brandkorps bei einem Brande zugezogen hatte, schon am 13. Okt. 1843. In seinem Nachlasse befanden sich viele Aquarelle und mehrere Oelbilder, darunter das Projekt eines Museums an der Stelle der alten Bahnhofhalle.

Mitt. seines Neffen, des Architekten *Eug. S.* *H. Türler.*

Stettler, Friedrich Eugen *Wilhelm,* Architekt, der Sohn des Architekten Karl Ludwig Albert *Eugen* S., in Bern, wurde dort am 29. Okt. 1877 geboren und besuchte die sog. Lerberschule und die Realabteilung des Städtischen Gymnasiums. Zu Ende 1896 trat er in das Atelier von J. L. Pascal in Paris ein und bereitete sich hier auf die École des Beaux-Arts vor, in deren zweite Klasse er 1901 Aufnahme fand. 1904 rückte er in die erste Klasse vor und wurde successive durch drei silberne Medaillen ausgezeichnet. Nachdem er im Nov. 1905 das Diplom als Architekt erlangt hatte, kehrte er nach Hause zurück. In der Konkurrenz für einen Saalbau in Lausanne 1906 erhielt er einen ersten Preis; er zeichnete für den erkrankten Prof. Hans Auer (s. d.) die Pläne für den Friedenspalast im Haag. Nachdem er von 1906—1909 im Baubureau Lindt & Hofmann als Zeichner für den Neubau des Kasinos, speziell für das Dekorative, thätig gewesen war, eröffnete er im Herbst 1909 in Bern ein selbständiges Baubureau. S. pflegt auch die Landschaftsmalerei in Aquarell.

Mitt. des Architekten *Eugen Stettler.* *H. Türler.*

Stettler, Wilhelm, Zeichner, Kupferstecher und Maler, in Bern, wurde dort am 12. März 1643 als der Sohn des Samuel S., Chorschreibers, und als der Enkel des Chronisten Michael S. getauft. Seine Vorliebe für das Zeichnen trug ihm in der Schule Strafen zu, so daß er von seinen Eltern nach Genf auf die Akademie geschickt wurde. Er fühlte sich aber nicht zum Studieren beanlagt, sondern beschloß in Genf, durch Vorlagen, die ihm ein alter Goldschmied, Claude Pivard aus Lothringen, zeigte, angeregt, sich der Kunst zu widmen. Nach Bern zurückgekehrt, empfing er den ersten Zeichenunterricht bei Joseph Werner, dem Sohne, und hierauf beim Maler Jakob Wäber, bei dem er sich im „Reißen, Zeichnen und Tuschen mit Gummifarben“ übte. Dann wurde er der Schüler des Malers und Kupferstechers Conrad Meyer in Zürich, wo er auch vom Maler Füßli, von seinem Kostherrn Conrad Wirz und dem Ratsherrn Werdmüller Förderung empfing. Zu Werner nach Paris berufen, arbeitete er längere Zeit bei diesem, indem er aus dem Verkehre mit dortigen Künstlern großen Gewinn zog. Als S. nach Hause zurückkehrte, trat an seine Stelle sein Landsmann Ludwig Zehender.

In Bern zeichnete und malte S. den Stammbaum des Geschlechts v. Wattenwyl und dann auch die Stammbäume der Geschlechter Stürler, v. Mülinen, Frisching (Stammbuch und Ahnentafel von Vater und Mutter), die Ahnentafel v. Erlach, die Stammbäume der May, der weißen Steiger, der Manuel (mit der Ahnentafel von Vater und Mutter), die Ahnentafel der Kirchberger, den Stammbaum seiner eigenen Familie und ferner die Wappen der Deutschseckelschreiber. Diese Arbeiten veranlaßten S. zum Sammeln von Wappen, die er in einem heute noch in der Berner Stadtbibliothek liegenden Wappenbuche vereinigte. Für den Buchhändler Georg Sonnleitner radierte er ein Titelblatt zu den Predigten des Stephan Fabricius über die Psalmen Davids. Das Bild, das dem Kupferstecher Peter Aubry in Straßburg vorgelegt wurde und gefiel, bildete die Veranlassung, daß S. zu Aubry berufen wurde. Hier führte er einige Hundert Zeichnungen zum „Leben des Studenten Cornelius“, zu Sebastian Brandts „Narrenschiff“, zu der „Deposition der neugebackenen Studenten“, zu einem „Büchlein von nackenden Bildlein nach Cornelius Schutt“ etc. aus, wovon er selbst eine Anzahl in Kupfer stach. Ferner zeichnete S. den eben damals erschienenen und von Dr. Schneuber beschriebenen Kometen.

Nach einem kurzen Aufenthalte bei Joseph Werner, dem Sohne, in Augsburg, wo er ein kleines Landschaftsbild kopierte, kam S. wieder nach Bern. Zu seiner Belehrung zeichnete er nun nach den Medaillen und den Büchern des Andreas Morell und erwarb sich dadurch eine

gute Kenntnis der griechischen und römischen Altertümer; er illustrierte die Beschreibung der Thaten Alexanders des Großen von Quintus Curtius Rufus mit etwa 60 Bildern. In das Gesellschaftsbuch der Maler und Goldschmiede zur Stelzen in Straßburg malte er die Scene eines Kampfes römischer Soldaten mit wilden Tieren, und die „Ostindische Reisebeschreibung" von Albrecht Herport versah er mit Bildern. Endlich fertigte er etliche Tausend Zeichnungen für den Numismatiker Andreas Morell an.

Auf einer Reise nach Holland begriffen, hielt sich S. vier Monate in Frankfurt bei Caspar Merian auf und zeichnete für diesen Bilder zur Bibel. Hier wie überall machte er Bekanntschaft mit Kunstgenossen und stellte für den Tier- und Landschaftsmaler Heinrich Rose die Geschichte des Moses, wie er aus dem Felsen Wasser schlug, in Tusch dar. In Amsterdam blieb S. nur kurze Zeit. Er erwähnt von seinen dortigen Arbeiten, er habe für den Kunsthändler Clément de Jonghe die Geschichte vom Goldenen Bilde Nebukadnezars und die Geißelung Christi, für den Kupferstecher Christoph von Haaghen 10—12 Stücke von Joseph und Asnath gezeichnet. Ein Anerbieten, nach Schweden zu gehen, schlug er aus und reiste wieder nach Hause. Hier vermittelte ihm Morell die Bekanntschaft mit dem Arzte und Numismatiker Dr. Patin, der ihn sofort dazu bestimmte, als Zeichner in seinen Dienst nach Basel zu kommen. Für Patin zeichnete S. nun viele Tausend Medaillen, wobei Joh. Meyer von Zürich und Jean Louis Durand von Genf ein halbes Jahr lang seine Kollegen waren. Ferner illustrierte er für Patin die Lebensgeschichten der römischen Kaiser von Sueton sowie die Moria von Erasmus nach Hans Holbein (von Caspar Merian gestochen und 1676 in Basel herausgekommen). Er kopierte auch Holbeinische Zeichnungen, die das Leiden Christi behandeln und malte eine Miniatur in ein Buch der Doktoren und Professoren der Universität Basel. S. begleitete hierauf Patin nach Italien, wobei er mit großem Gewinne Mailand, Piacenza, Parma, Bologna, Ferrara und Padua besuchte. Als Patin Professor der Medizin in Padua wurde, wandte sich S. wieder der Heimat zu und verheiratete sich 1677 in Bern mit Anna Rosina Wagner. Die Ehe blieb kinderlos. Für die Vaterstadt bekam der Künstler meist nur geringe Arbeiten in Auftrag. So hatte er 1669 Dukaten von geringem Halt in Kupfer zu stechen und in demselben Jahre noch drei falsche Dukaten. 1673 erhielt er für acht gestochene Stücke verrufener Reichssorten je 4 Pfd. 1687 hatte er das Kraut „Pain au loup" abzumalen, und 1697 entwarf er die Wappen der Venner für die Kirche in Zimmerwald. 1703 erhielt er für Fensterrisse, die für St. Urban bestimmt waren und nach Luzern gesandt wurden, 80 Pfd. 1701 wurden S. für die Mühewaltung, die er einige Jahre vorher mit Exulanten gehabt hatte, 100 Pfd. entrichtet.

S., der etwas widrige Gesichtszüge, ein schielendes Auge und dazu sonst noch etwas Abstoßendes in seinem Aeußern hatte, lebte in Bern als Sonderling. 1680 Mitglied des Großen Rats geworden, fand er Anlaß, gegen Mißstände in der Regierung aufzutreten. Eine solche Reklamation bildete 1692 die Veranlassung, daß er für ein Jahr aus der Behörde ausgestoßen wurde, welche Maßregel 1695 als definitiv erklärt wurde, da er meist den Sitzungen fernblieb. S. starb zu Anfang des Jahres 1708; sein Testament wurde am 7./9. Febr. 1708 vom Rate bestätigt. Die Kunstsachen und Bücher vermachte er seinen Neffen Gabriel und Daniel S. Architekt Eug. S. besitzt mehrere seiner Zeichnungen und namentlich ein Buch mit Scenen aus der antiken Geschichte. Auch Fürsprech E. S. hat mehrere Bilder seines Familienangehörigen in Besitz. Ferner bewahrt das Berner Kunstmuseum Werke S.s auf.

In der III. Serie des Werkes „Das alte Bern" hat Architekt Ed. v. Rodt eine Ansicht der Stadt Bern von S. von 1682, die 1690 durch Joh. Meyer gestochen wurde, reproduziert und ebenso Ansichten von einzelnen Teilen der Stadt von 1670, 1680 und 1690. (Vgl. auch „Bern, Bilder aus Vergangenheit und Gegenwart", p. 78). Die Berner Stadtbibliothek besitzt den von S. 1679 gestochenen Stammbaum des R. v. Erlach.

Autobiogr. S.s in *Füßli*, Best. Kstler II, p. 98--166. — *Füßli*, K.-Lex. I, p. 645; II, p. 1737. — *Nagler*, K.-Lex. XVII, p. 333. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 601. — *Singer*, K.-Lex. IV, p. 340. — Biogr. Univers. — *Seubert*, K.-Lex. III, p. 363. — *Cust*, Index brit. Mus. I, p. 328. — *Larousse*, Dict. XIV, p. 1099. — *H. Türler*, Im Bern. Ratssaale, Monatsschr. d. Studentenverbindung Helvetia 1899. *H. Türler.*

Stiefel, Eduard, Maler und Radierer, von Zürich, wurde dort am 5. April 1875 als der Sohn des Schreiners Fabian S. geboren. Er besuchte die Schulen seiner Vaterstadt, machte die Lehrzeit in der lithographischen Kunstanstalt Frey & Conrad durch und arbeitete hernach in der Lichtdruckanstalt Brunner & Hauser sowie im Polygraphischen Institut. 1898—1902 studierte er an der Akademie in München unter den Professoren Ludwig Herterich, P. Hahn und Heinrich Zügel und wurde dort am Schlusse mit der kleinen silbernen Medaille ausgezeichnet. Seit 1904 wieder in Zürich wohnend, wurde er Lehrer an der Kunstgewerbeschule und am Gymnasium und widmete sich der Malerei und der Radierung. 1905 stellte er in Basel das Temperabild „Die Wanderer" aus, welches dann in den Besitz der Société des

Amis des Beaux-Arts in Neuenburg überging. An der Turnusausstellung 1906 finden wir den „Abendfrieden", 1907 in Genf „Hohentwiel", die farbigen Zeichnungen „Frou-Frou" und „Feldweg" sowie mehrere Radierungen. Radierungen stellte er auch häufig im Künstlerhause Zürich aus. Für seinen Entwurf des Plakats für das eidgenössische Turnfest 1906 in Bern erhielt er den ersten Preis.

Verzeichnis seiner Radierungen.

1) Alter Mann. 6/5.
2) Weiblicher Studienkopf. 10/8.
3) Stehender weiblicher Akt. 30/17.
4) Mädchen am Schreibtisch. 23/20.
5) Liegender weiblicher Akt. 13/31.
6) „Glühwürmchen." 17/22.
7) Alter Mann, Studienkopf. 21/15.
8) „Die Badenden." 15/12.
9) „Schäfer", Studienkopf. 24/15.
10) „In der Sonne." 24/29.
11) „Angst." 12/21.
12) „Aus dem Lande Kanaan." 26/26.
13) „Die Schwinger." 26/27.
14) „Am Greifensee." 22/23.
15) „Auf der Brücke." 24/49.
16) „Marine." 24/49.
17) „Dame in Schwarz." 26/25.
18) „Bauer." 21/7.
19) „Im Atelier." 14/22.
20) „Auf der Hochalpe." 20/20.

Nach Mitt. des Kstlers. — Zürch. Tagesanz. Nr. 224 v. 24. Sept. 1902, Beil. — *Singer*, K.-Lex. VI, p. 267.
H. Appenzeller.

Stierlin, Friedrich, Maler-Dilettant, Pfarrer in Wyl im Kanton Bern, wurde 1810 geboren und 1834 ordiniert. Von 1848—1877 war er Pfarrer in Wyl. Hierauf resignierte er und starb in Wichtrach am 31. Dez. 1879. Mit künstlerischen Anlagen begabt, malte S. in Aquarell und in Oel Landschaften etc. Das Pfarrhaus in Wyl versah er mit Malereien.

Heimatkde. des Mittellandes III, p. 336—338.
H. Türler.

Stierlin, Johann Jakob, Maler, von Schaffhausen, geb. dort am 1. Dez. 1820, gest. in Veltheim am 4. Jan. 1905. Er erhielt den ersten Unterricht bei Hans Jakob Beck, später bei Louis Bleuler; er kolorierte meist für den Bleulerschen Kunsthandel im Schlosse Laufen Rheinfälle und dgl., malte aber auch selbständig Landschaften in Aquarell. Ende der 1850er Jahre trat er in den Zolldienst über und trieb von da an seine bescheidene Kunst nur noch in wenigen Mußestunden weiter.

Eigene Auskunft des Kstlers. — Geneal. Reg.
Vogler

Stimmer, Abel, Maler, Radierer (und Glasmaler?), von Schaffhausen, geb. am 7. Juni 1542 als der jüngere Bruder *Tobias S.s.* Seine Lebensgeschichte kennen wir nur lückenhaft und ungenügend. 1562 kauften der Vater und zwei Brüder ein Haus mit Garten in der Webergasse, das nach dessen Tode wieder verkauft wurde. Um 1570 wohnten Tobias und Abel zusammen in dem Hause ihrer Mutter in der äußern Vorstadt, und später kamen noch zwei kunstbeflissene Brüder, *Hans Christoph* und *Jonas S.*, dazu. Schalch erzählt, daß die vier zusammen ein Häuschen in der romantisch gelegenen Klus bei Schaffhausen bewohnten, wo sie ihre künstlerischen Konvente abhielten, d. h. wohl unter der Leitung des ältesten ihre Studien betrieben und sich gegenseitig zu fördern suchten. 1580 bat Abel den Rat um sein Mannrecht, d. h. um die Erlaubnis, auswärts seinen Wohnsitz zu nehmen; doch hat er sich ohne Zweifel schon früher vorübergehend in Basel, vielleicht auch, seinem Bruder folgend, in Straßburg aufgehalten. Hier wurde er dann, wie man sicher weiß, dauernd ansässig; am 25. Okt. 1580 wurde er zünftig zu „den Stelzen." Ueber eine kurze Spanne der folgenden Zeit geben die baden-badischen Hofprotokolle einige willkommene Auskunft. Abel S. war, vermutlich nach dem Tode des Bruders Tobias (1584) und als dessen Nachfolger, von dem kunstsinnigen Markgrafen Philipp als Hofmaler nach Baden berufen worden, und eine Bestätigung dieser Anstellung durch Eduard Fortunat erfolgte am 7. Jan. 1592. Er hatte dabei freien Sitz und war auch der „burgerlichen Beschwerden" ledig; aber wie andere seinesgleichen mußte er Serenissimo geloben und schwören und war auch verbunden, die Schatzung von liegenden Gütern zu entrichten. Er scheint in guten Verhältnissen gelebt und Grundbesitz erworben zu haben. Auch war er verheiratet. Noch unter Markgraf Philipp hatte er und seine Ehefrau Margaretha mit ihren Kindern eine Einkindschaft errichtet, und dieser Vertrag wurde 1593 nochmals genehmigt. Welchen Geschlechtsnamen Frau Margaretha hatte, und welcher von beiden Teilen zum zweitenmal verheiratet war, ist nicht gesagt. Am 20. Okt. 1594 wird ihm ein Lehenbrief erteilt über den Abfall warmen Wassers aus dem Badhaus. Das ist die letzte Nachricht über Abel S. aus den Protokollen. Auch anderswo her ist nichts weiteres bekannt; wir wissen namentlich auch nicht, wann und wo er gestorben ist.

Auch über Abel S.s künstlerische Leistungen wissen wir eigentlich recht wenig Sicheres. Daß er Maler war, ist nach dem, was wir soeben erfahren, nicht zu bezweifeln, und man ist sogar versucht, anzunehmen, daß er berufen wurde, um die von dem Bruder Tobias begonnene Galerie von Fürstenbildern im Schlosse zu Baden weiterzuführen. Die von den Füßli erwähnten Malereien am Hochaltar in der Antoniterkirche

zu Isenheim im Oberelsaß, hinter dem die Namen *Hagerich* von Chur und Abel S. zu lesen sind, werden wir getrost eben diesen Künstlern zuweisen dürfen, wobei es dahingestellt bleiben muß, welcher von beiden das hervorragend gute Mittelbild und welcher die Flügelbilder gemalt habe. Diese Namen zu den weiter abgelegenen Glasmalereien der Kirche in Beziehung zu setzen, liegt kein Grund vor, jedenfalls für Abel S. nicht. Ein in Deckfarben gemaltes Bildnis des Geschichtschreibers Joh. Sleidanus erwähnt Nagler aus der Veith'schen Sammlung.

Ob Abel S. auch Glasmalerei getrieben, ist recht unsicher; Sandrart (1675) nennt ihn zwar Glasmaler, und andere nach ihm; er soll besonders die Miniatur-Schmelzmalerei auf Glas zu einer hohen Stufe der Vollendung gebracht haben. Sandrart meint, daß seine Werke in Schaffhausen „viel zu sehen" seien. Dem gegenüber steht fest, daß hier, wo der angebliche Glasmaler doch manches Jahr gelebt hat, auch nicht die leisesten Spuren derartiger Thätigkeit aufzufinden sind. Selbst Scheibenrisse Abels scheinen selten zu sein; Paul Ganz hat einen solchen publiziert und W. Wartmann die Scheibe eines spätern Glasmalers entdeckt, dem jener Riß als Vorlage gedient hatte.

Noch am meisten Sicheres wissen wir von der Radierkunst Abel S.s. Andresen schreibt ihm acht Einzelblätter zu, deren Signaturen aus A mit S oder mit St oder mit Stym. gebildet sind. Einige sind nicht bezeichnet. Diese Radierungen, die, soweit ich sie kenne, an frei und leicht, mit flüchtiger Feder hingeworfene Zeichnungen erinnern, sind geistreiche Ausweise einer tüchtigen Eigenart. Die Blätter bei Andresen sind: 1) Lazarus von Schwendi, kaiserlicher General, 1579, wohl das bekannteste Blatt; 2) Herzog Leopold von Oestreich mit seinen beiden Räten; 3) Johann Marbach, der Theologe; 4) Johann Hartung, 1579; 5) Felix Plater, Arzt zu Basel, 1578; 6) Venus und Amor; 7) Allegorische Darstellung; 8) Das große Pferd, 1578. Das Bildnis Felix Platers bildet das Titelbild zum liber III von dessen Anatomie (De corporis humani structura et usu Felicis Plateri Basil. medici etc., Basil. ex offic. Frobeniana 1581 und später); dieses liber III enthält 50 anatomische Kupfertafeln, die nach allgemeiner Annahme gleichfalls von Abel S. gestochen sind. Zwar ist keine bezeichnet, und im Texte steht, soviel ich sehe, nichts darüber; aber die Art ist ganz diejenige unseres Künstlers; sie sind in ihrer Mehrzahl keine Originale, sondern Kopien nach den Holzschnitten in Andreas Vesals Anatomie. Die Erklärungen stehen den Abbildungen gegenüber, jeweilen auf der Kehrseite der Platte.

Geneal. Reg. — *J. H. Bäschlin*, Schaffh. Glasm. II, p. 10. — *Sandrart*, T. Akad. I, II, p. 3, 254. — *J. C. Füßlin*, Best. Kstler I, p. 49. — *Füßli*, K.-Lex. I, p. 630, — *Nagler*, K.-Lex. XVII, p. 362. — *Nagler*, Monogr. I p. 528, 561; IV, p. 1101. — *Brulliot*, Monogr. I, p. 91. — (*Schalch*), Erinnerungen II, p. 2, 153. — *Gessert*, Glasmal., p. 174. — Rep. f. Kstwiss. XV, p. 39. — *Cust*, Index brit. Mus. I, p. 324. — *Meyer*, Fenst.-Schenk., p. 182/3, 186, 259. — *Meyer*, Coll. I, p. 72; IVa, p. 110; XVI, p. 70–73. — *Andresen*, Deutsch. P.-Graveur I, p. 62. — *Haendcke*, Gesch. d. schw. Mal., p. 347. — *L. Choulant*, Gesch. u. Bibliogr. der anatomischen Abbildung, p. 71. — *A. v. Haller*, Biblioth. anatom. I, p. 255. — *Woltmann*, Gesch. d. Mal. III, p. 99. — *Singer*, K.-Lex. IV, p. 344. — *A. Stolberg*, Tobias Stimmer u. s. w., 31. Heft der Studien z. deutschen Kstgesch., p. 17, Straßb. 1901. — *K. Obser* in Zeitschr. f. Gesch. d. Oberrheins 1905, p. 680. *Vogler.*

Stimmer, Cajus Claudius, s. Stimmer, Christoph I.

Stimmer, Christoph I., Schönschreiber, von Burghausen bei Salzburg, der Stammvater der Schaffhauser S. Er kam von Konstanz nach Schaffhausen, wo er 1535 um 4 Gulden in das Bürgerrecht und um weitere 6 Gulden in die Gesellschaft zun Kaufleuten aufgenommen wurde. Er bekleidete hier, wie wahrscheinlich vorher auch in Konstanz, die Stelle eines deutschen Schulmeisters und wohnte an der Brudergasse; später, 1543, wurde die Schule mit der Wohnung des Lehrers in das aufgehobene Kloster Allerheiligen verlegt. Neben dem Lehramte befaßte sich S. auch mit dem Einbinden von Büchern. 1559 erhielt er den Auftrag, ein Zifferblatt auf die dem Herrenacker zugewandte Seite des Fronwegturms zu malen. Der Verfertiger des Uhrwerks war Joachim Habrecht, der Vater des Isaak H., mit dem später in Straßburg Tobias S. zusammen arbeitete. Christoph S. kam als Witwer mit zwei Söhnen, darunter Christoph S. II. (s. d.), und drei Töchtern, die ihm seine erste Frau, Margaretha Stüring, geboren hatte, nach Schaffhausen; aus der 1537 geschlossenen zweiten Ehe mit Elisabeth Schneller von Rheinau gingen drei Töchter und neun Söhne hervor; von diesen widmeten sich später vier (*Tobias, Abel, Christoph III.* und *Josias I.*) der Kunst; zwei, *Loth* und *Cajus Claudius*, folgten im Beruf ihrem Vater, und einer, Isaak, der früh starb, studierte Theologie. Vater Christoph selbst starb am 23. Okt. 1562.

Geneal. Reg. — *J. H. Bäschlin*, Schaffh. Glasm. II, p. 4. *Vogler.*

Stimmer, Christoph II., Schönschreiber und Zeichner, der Sohn des Christoph S. I. aus erster Ehe mit Margaretha Stüring, lebte in Rottweil und starb mit Hinterlassung mehrerer Kinder vor 1562. Von ihm stammt vermutlich das Vorlagenwerk „Vier künstliche Alphabeth oder A. B. C., allen Canzeley und Güldenschreibern nützlich und

lustig zu gebrauchen. Christof Stimmer der jung von Schaffhausen. Gedruckt zu Frankfurdt am Mayn, durch Hermann Gülffreichen in der Schnurgaß zum Krug. 1552.“ Es bietet auf acht Blättern vier größere und kleinere Alphabete, reich verzierte Initialen und Schreiberzüge und eine schöne Wappenzeichnung: auf dem Schild und auf dem Helm ein wilder Mann, der in der Rechten eine Rute schwingt; über dem Wappen ein Rundbogen, in den Ecken zwei Engel, die eine Fruchtschnur halten; das alles in zartem Holzschnitt ausgeführt. Sehr fraglich ist, ob das folgende, in Basel 1596 gedruckte Werk eine späte Neuauflage des eben erwähnten oder die ganz neue Schrift eines spätern Christoph S. ist: „Ein Nüw Kunstreich Fundamentbuchle von Mancherley gutten Tütschen und lateinischen gschriften, gar gründtlich geschriben durch den Jungen Christoffel Stimmer von Schaffhausen jetzund Guldinschreiber und Rächenmeister zu Rottweyl.“

In der That sind außer dem folgenden noch zwei Christoph S. unterzubringen. Der Verfasser der zweiten Schreibvorlage könnte der Zeit nach jener sein, von dem J. C. Füßlin sagt, er habe sich 1581 geschrieben „Der Löbl. V. O. drey Landständen Diener, und General-Einnehmer des Meß-Pfennigs Elsaß und Sundgäuischen Gestades.“ Und vom Formschneider Christoph S. (III) heißt es bei J. R. Füßli (K.-Lex. 1779, p. 630), er habe einen Sohn gehabt, der vieles nach des Chaureau Zeichnungen in Holz schnitt. Diese Angabe klingt freilich schon deshalb etwas bedenklich, weil ein Sohn des Christoph S. III. etwa 40 Jahre älter hätte sein müssen als sein Vorbild Chaureau, geb. 1613.

J. H. Bäschlin, Schaffh. Glasmal. II, p. 4. — Deutsch. Kstbl. 1853, p. 317. — *Nagler,* Monogr. II, p. 65, 262.
Vogler.

Stimmer, Christoph III. (der Name Hans oder Johann fehlt im genealog. Register), Formschneider, von Schaffhausen, der Sohn des Christoph S. I., geb. am 17. März 1549. Ueber seine Erziehung zur Kunst ist nichts ausdrücklich überliefert; ohne Zweifel sind aber seine um manches Jahr ältern Brüder Tobias und Abel wesentlich daran beteiligt (s. Abel S.). Mit Tobias treffen wir ihn dann auch später in Straßburg, wo es seiner Kunstthätigkeit wegen 1571/72 zum Prozesse kam zwischen dem Buchdrucker und Verleger Theodor Rihel und der Zunft zur Stelz (Zunft der Goldschmiede, Maler u. s. w.), die nicht leiden wollte, daß Rihel durch einen, der weder Bürger noch zunftgenössig sei, Holzschnitte ausführen lasse. Im Herbst 1575 kehrte dann S. krank nach Schaffhausen zurück und verfiel hier, wie ein Bericht vom Sept. 1576 sich ausdrückt, in Unbesinnte, in Geisteskrankheit, und mußte im Spitale versorgt werden. Die Krankheit ging bald in Tobsucht über, so daß Brüder und Freunde sich verpflichten mußten, „ihn baß zu versorgen, wenn er noch wylder und das gemacht zerschlagen würde“ (Ratsprot. v. 18. Juli 1578). Vermutlich hat dieses Leiden seinen Tod herbeigeführt; wenigstens fehlen spätere Nachrichten, und ist jedenfalls von einer nochmaligen Rückkehr nach Straßburg nirgends die Rede. Nach Andresen (der seine Angabe Malpé entnommen?) wäre der Formschneider Christoph S. in Paris gestorben. Das ist nach dem eben Mitgeteilten sehr unwahrscheinlich; nicht unwahrscheinlich aber ist, daß er einmal in Paris gelebt hat; das wäre in der Zeit zwischen 1572 und 1575 möglich gewesen. Nach Füßli kam er (falls keine Verwechslung mit einem Gleichnamigen vorliegt) nach Paris, „wo er unter dem Namen des Schweizers bekannt ward“, und, was vielleicht noch mehr beweist, von Le Vilain existiert ein Stich, ein Brustbild kleinen Formats „Jean Christophe Stimmer, né à Schaffhausen en 1552, célèbre graveur en 1574“, das wohl unsern Künstler darstellt, wenn auch das Geburtsjahr nicht stimmt, und außerdem nicht das Aussehen des Dargestellten, eines behäbigen Bürgers in vorgeschrittenen Jahren.

Dem Christoph S. werden Holzschnitte zugeschrieben, die mit einem aus den Buchstaben C, H und S zusammengesetzten Monogramm oder auch nur mit C. S. bezeichnet sind; hier wie dort bald mit, bald ohne Schneidemesser. Nagler schreibt ihm auch mit C. S. bezeichnete Blätter zu, wo außer dem Schneidemesser ein Grabstichel angedeutet ist. In Betracht kommen vor allem einige von Tobias S. illustrierte Werke: Flavius Josephus, jüdische Geschichte, nebst Egesippus, jüdischer Krieg, wo die Titelumrahmung und eine größere Anzahl Holzschnitte das Monogramm aufweisen; die Bildnisse der Päpste, wo außer Christoph S. auch Th. Gwarin und B. Jobin als Formschneider genannt werden, und Joachim Meyers Fechtbuch, wo zwei Blätter das Zeichen unseres Meisters besitzen. In Tobias S.s Bibel (Neue Künstliche Figuren Biblischer Historien) ist ein einziges Blatt mit dem Monogramm bezeichnet, und man wird wohl nicht mit der Annahme fehl gehen, daß noch mancher der nicht so bezeichneten Schnitte nach des Tobias Zeichnung dem Bruder Christoph zugeschrieben werden dürfte. Umgekehrt wird man mit Andresen geneigt sein, bei der bloßen Bezeichnung C. S. nicht an Christoph S. zu denken, „da er seine Blätter anders signierte und zu der Zeit, als die Mehrzahl der von Nagler angeführten Blätter entstand, noch ein Knabe war.“ Beispiel: einige mit C. S. signierte Blätter aus Münsters Cosmographey, die zum erstenmal 1550 erschienen ist. Nagler hatte sie im K.-Lex. fallen lassen, in den Monogr.

aber wieder aufgenommen. Sandrart schreibt dem Christoph „die kleine biblische Figuren“ zu, ohne das Werk zu nennen. Nach Nagler befanden sich in der ehemaligen Veith'schen Sammlung getuschte und mit weiß gehöhte Federzeichnungen, die dem Christoph S. zugeschrieben waren; wie es mit deren Aechtheit stand, bleibt dahingestellt; auszumerzen wäre jedenfalls das Blatt mit der Jahrzahl 1585, das die erhängten Könige der Philister darstellt.

Geneal. Reg. — *J. H. Bäschlin*, Schaffh. Glasmal. II, p. 11. — *Sandrart*, T. Akad. I, II, p. 3, 254. — *J. C. Füßlin*, Best. Kstler I, p. 49. — *Füßli*, K.-Lex. I, p. 630; II, p. 1743. — *Huber u. Roost* I, p. 211. — *Bartsch* IX. — *Nagler*, K.-Lex. XVII, p. 363. — *Nagler*, Monogr. II, p. 64, 262. — *Brulliot*, Monogr. I, p. 163; II, p. 62. — *Gessert*, Glasmal., p. 174. — (*Schalch*), Erinnerungen II, 2, 152. — *Andresen*, Deutsch. P.-Graveur III, p. 8/9. — *Haendcke*, Gesch. d. schw. Mal., p. 271, 326, 347, 348. — *Meyer*, Fenst.-Schenk., p. 216. — *Meyer*, Coll. IV. — Deutsch. Kstbl. 1853, p. 317. — Rep. f. Kstwiss. XV, p. 42. — *Woltmann*, Gesch. d. Mal. III, p. 99. — *Seubert*, K.-Lex. III, p. 367. — *Singer*, K.-Lex. IV, p. 344. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 606. *Vogler*.

Stimmer, Christoph Ludwig, Glas- und Flachmaler, von Schaffhausen, wahrscheinlich der Sohn des Schulmeisters Loth S., erlernte das Glas- und Flachmalen bei Hs. Caspar Lang und wurde von ihm nach vierjähriger Lehrzeit am 27. Mai 1600 ledig gesagt. Er bewohnte 1609 mit seinem jüngern Bruder Josias (II.) das von seiner Großmutter ererbte Haus in der Vorstadt. Weiteres ist nicht bekannt.

J. H. Bäschlin, Schaffh. Glasmal. II, p. 12. — Handwerksordnung 47. *Vogler*.

Stimmer, Emanuel, Maler, von Schaffhausen, geb. am 11. Nov. 1660, gest. am 1. April 1748. Von seiner Malkunst ist weiter nichts bekannt, als daß er das merkwürdige Bild Hans Holbeins im Basler Museum, den toten Christus im Grabe ausgestreckt, kopierte. Das Bild kam durch Vergabung des Liederdichters und Pfarrers Hieron. d'Annoni 1759 auf die Stadtbibliothek. S., der es im bürgerlichen Leben bis zum Obervogt brachte, hat auch einen Plan der benachbarten badischen Ortschaften Füetzen und Grimmetshofen gezeichnet.

Geneal. Reg. — *J. J. Mezger*, Gesch. d. Stadtbibl., p. 22. — *J. H. Bäschlin*, Schaffh. Glasmal. II, p. 12. *Vogler*.

Stimmer, Hans Ulrich, Glas- und Flachmaler, von Schaffhausen, geb. am 5. Jan. 1589 als der Sohn des Unterschulmeisters Cajus Claudius S. Er machte bei Hs. Wilhelm Jezler eine vierjährige Lehre im Glas- und Flachmalen durch, wurde von diesem am 16. Juli 1607 ledig gesagt und um 1610 als Meister in das Handwerk aufgenommen. Nach J. J. Veith verehrte er M. G. Herren ein von ihm gemaltes Kunststück, was ihm ein Gegengeschenk von 10 Talern eintrug.

Geneal. Reg. — Handwerksordnung, p. 47. — *J. H. Bäschlin*, Schaffh. Glasmal. *Vogler*.

Stimmer, Josias I., Maler, von Schaffhausen, der jüngste Sohn des Schulmeisters Christoph S., geb. am 24. Febr. 1555. Er war in der Malkunst der Schüler seines Bruders Tobias und bald dessen Gehülfe bei den Malereien an der astronomischen Uhr zu Straßburg, doch vermutlich mit untergeordneten Leistungen; war er doch noch nicht 20 Jahre alt, als die Uhr samt den Malereien vollendet ward (1574). Seine Thätigkeit dabei wird auch nirgends sonst erwähnt als bei Dasypodius (Tobias „hat zu einem Gehülffen gehabt Josiam Stimmer seinen Bruder“). Bei Nagler liest man, er habe wahrscheinlich Zeichnungen für Holzschnitte geliefert (eine ihm zugeschriebene getuschte Federzeichnung befinde sich in der Veith'schen Sammlung) und wahrscheinlich auch selbst in Holz geschnitten (Monogrammist IS bei Bartsch IX, p. 419?). Thatsache ist, daß seine Spur in Straßburg bald verloren geht; er soll vor 1599 gestorben sein und zwei Söhne, Philipp und Carl, hinterlassen haben, über deren Schicksal gleichfalls nichts weiter bekannt ist.

Geneal. Reg. — *J. H. Bäschlin*, Schaffh. Glasmal. II, p. 11. — *C. Dasypodius*, Wahrhaft. Ausleg. u. Beschreib. d. astron. Uhrwerks etc., Straßb. 1580, p. 54. — *J. C. Füßlin*, Best. Kstler I, p. 49. — *Füßli*, K.-Lex. I, p. 630; II, p. 1743. — *Nagler*, K.-Lex. XVII, p. 365. — (*Schalch*), Erinnerungen II, 2, 151—153. — *H. Meyer*, Coll. IV a, 110. — *A. Stolberg*, Tob. Stimmers Mal. an der Uhr zu Straßb., 1898, p. 4. *Vogler*.

Stimmer, Josias II., Flach- und Glasmaler, von Schaffhausen, der Sohn des Loth S. und der Bruder des Christoph Ludwig S., geb. am 15. Aug. 1591. Er war von 1604–1608 im Flachmalen der Schüler des Hans Caspar Lang, aber später auch als Glasmaler thätig. Nach sechsjährigem Gesellenstande trat er am 18. April 1614 als Meister in das Handwerk ein, das ihn 1621 zum Statthalter und 1627 zum Obmann ernannte. Er starb am 19. Juli 1629 an der Pest, der bereits vier seiner Kinder zum Opfer gefallen waren. Von seinen Arbeiten ist nichts bekannt.

Geneal. Reg. — *J. H. Bäschlin*, Schaffh. Glasmal. II, p. 12. *Vogler*.

Stimmer, Loth, s. Stimmer, Christoph I.

Stimmer, Lukas, Formschneider, allein bekannt durch A. Bertolotti, der ihn als „fiorente incisore in legno nel 1660“ aufführt; also einer der um jene Zeit in Rom lebenden Schweizer Künstler, wohl Schaffhauser, den indes das hiesige genealogische Register nicht kennt. Derselbe Bertolotti macht die ganz besonders interessante Angabe, daß von 1534 bis 1590 noch verschiedene

S., Maler und Stecher, in Rom gelebt haben. (Das ist ein Mißverständnis. Bertolotti führt *in Rom* keinen Künstler des Namens S. auf. Die Redaktion.)

Bertolotti, Art. svizz. in Roma, p. XIV, 31, 65. — Boll. stor. v. 1885, p. 219. *Vogler.*

Stimmer, Tobias, Zeichner, Maler und Holzschneider, geb. am 17. April 1539 in Schaffhausen, wohin 1535 sein Vater, Christoph S. I. aus Salzburg, eingewandert war. Tobias war das erste Kind aus Christophs zweiter Ehe mit Elisabeth Schneller aus Rheinau. Tobias' Brüder sind die Glasmaler *Abel, Josias I.* und die Holzschneider *Hans Christoph* und *Jonas S.* Aller Wahrscheinlichkeit nach erhielt der junge Künstler seine erste Schulung bei dem Zürcher Maler Hans Asper; neben dekorativen Arbeiten war S. wie sein Lehrer hauptsächlich als Porträtist thätig. Für einen Aufenthalt in Zürich, für den bisher noch kein urkundlicher Beweis erbracht werden konnte, sprechen nämlich außer einem Scheibenriß für Wettingen (1563; aus dem folgenden Jahr einer für Weisenau) die zwei lebensgroßen Vollbildnisse des Bannerherrn Schweizer und seiner Gattin, geb. Lochmann (1564) und ebenso das Holzschnittporträt des Professors Hans Fries von Zürich. Asper hatte lebhafte Beziehungen zur Schaffhauser Familie Peyer, und diese dürfte das Verhältnis zwischen beiden Künstlern vermittelt haben. 1565 hält er sich wieder in Schaffhausen auf; denn aus diesem Jahre stammt das Oelbildnis des Junkers Martin Peyer; solche anderer Familienglieder folgten bald und zeigten, in welchem Maße S. sich zum Porträtisten des thatkräftigen, rührigen und entschlossenen Schweizer Bürgertums eignete. Zeitlich wie im Charakter schließen sich die prachtvollen Scheibenrisse für Wappen eidgenössischer Stände und Städte an. Am Ende dieses Dezenniums entstand außerdem die Façadenmalerei am Hause zum Ritter, vollendet 1570, ein Werk, das den großartigen Dekorationsstil Hans Holbeins, freilich in einem etwas veränderten Geist neu aufleben ließ; das überwiegende Interesse am geistreichen Inhalt — mythologische und historische Scenen, ein Triumphzug, das Bravourstück des Markus Curtius und die unvermeidlichen Allegorien — ließ die rein künstlerischen Probleme etwas zurücktreten. Schon 1569 dürfte S. angefangen haben, für das Fechtbuch des Straßburger Verlegers zu zeichnen; aber die Beziehungen zu Persönlichkeiten dieser Stadt reichen sogar bis 1566 zurück; denn damals hatte der Senat von Schaffhausen dem Straßburger Mathematiker Dasypodius einen Becher überreicht, für den S. die Zeichnung geliefert hatte. Demselben Manne dürfte der Künstler seine weitere Laufbahn zu verdanken gehabt haben. 1571 begann nach dessen Angaben der Bau der Münsteruhr durch die Schaffhauser Uhrbauer *Habrecht*. Schon ein Jahr zuvor war S. in Straßburg ansässig; die Taufregister von St. Thomas erwähnen den Maler und Formstecher Tobias S. als Paten eines Söhnchens Jobins. Auf der Münsteruhr malte S. folgende Darstellungen: 1) Am Unterbau, der den Globus enthält, die vier Weltreiche Assyria, Persia, Graecia, Roma als allegorische Zwickelfiguren; 2) an dem nach oben abschließenden Friesstück darüber in breiten Streifen links die Erschaffung der Eva und darunter die Auferweckung der Toten, rechts das Weltgericht und die Toten, die den Gräbern entsteigen; 3) an dem die Gewichtsteine und das Räderwerk enthaltenden Turme die Muse Urania, den Koloß, welcher in der Weissagung Daniels die Weltmonarchien bedeutet, und die Halbfigur des Kopernikus. Nach Dacheux sind ihm auch die vier Jahreszeiten und Lebensalter, d. h. die Zwickelfiguren neben dem Astrolabium, nach Leitschuh vermutlich auch die Entwürfe für die plastische Dekoration zuzuweisen.

Die Arbeiten an der Uhr beschäftigten S. bis 1574; parallel daneben gehen Zeichnungen für allerlei Holzschnittwerke, und daß der Maler auch selbst das Schneidemesser führte, beweist außer anderm der erwähnte Eintrag im Taufregister von St. Thomas; er war für zahlreiche Unternehmungen auf dem Gebiete des Holzschnitts thätig, ein gewichtiger Grund dafür, daß man bei ihm gelegentlich vom Nachlassen der künstlerischen Kraft infolge von Ueberproduktion sprach. Er arbeitete für Theodosius Rihel und Bernhard Jobin in Straßburg, Thomas Gwarin in Basel, Sigmund und Hieronymus Feyerabend in Frankfurt am Main. 1576 fand das große Straßburger Festschießen statt, wobei er einen Becher gewann, und das S. durch einen großen Holzschnitt verherrlichte; wie ein Entwurf zeigt, gab er sich für das Gelingen dieser wichtigen Urkunde große Mühe. In demselben Jahr erschienen bei Gwarin seine Bibelillustrationen, seither ein unerschöpfliches Rezeptbuch für Künstler verschiedensten Ranges; man erkannte die Fülle des Neuen in der Auffassung der Scenen und der Wahl und Komposition des dekorativen Apparats. S. war nicht nur schulbildend im engern Sinne des Wortes, sondern mit seiner hinreißenden, zwingenden Künstlerpersönlichkeit der Lehrmeister von Generationen.

Caspar Füßli berichtet, S. habe in Frankfurt a. M. Façadenmalereien ausgeführt; wichtiger ist seine umfangreiche Thätigkeit für das markgräfliche Schloß zu Baden-Baden. Der bedeutsame Auftrag, eine große Ahnengalerie zu malen und das Spiegelgewölbe mit Fresken zu schmücken, wurde ihm gegen Ende der 1570er Jahre durch

Markgraf Philipp II. zu teil und beweist die Achtung, die er sich unter seinen Zeitgenossen erworben. Zu den Bildnissen der Ahnen des Markgrafenhauses kam ein Fries mit Brustbildern der deutschen Kaiser, Darstellungen der Monate und der Zeichen des Tierkreises, an der Decke allegorische Scenen, auf Tugend und Laster bezüglich; auch ein Erkerzimmer war mit Fresken geschmückt und zwar wie im großen Saale mit Bildnissen und Allegorien. 1689 wurde alles durch die Franzosen vernichtet. Als spärliche Ueberreste möchte Stolberg die Heiligen Georg und Florian in den Altarnischen der Schloßkapelle ansprechen. Auch nach Vollendung des großen Zyklus blieb S. Hofmaler des Markgrafen. Er soll 1583 sämtliche Denkmäler des fürstlichen Hauses, die sich in Herrenalb befinden, kopieren, und die Annahme liegt nahe, es stehe diese Beschäftigung mit dem Plane des Markgrafen, eine Geschichte und Genealogie seines Hauses zu schreiben, in Verbindung. Als Tobias S. tot war, trat sein Bruder Abel in seine Stellung als Hofmaler ein.

Noch ist eines Werkchens zu gedenken, das allerdings in die 1570er Jahre zu setzen ist: die frischen und flotten Zeichnungen zu seiner „Comödia.“ Wie Niklaus Manuel bethätigte sich S. nebenbei also auch als satirischer Dichter. Am 22. Okt. 1582 erhielt er in Straßburg das Bürgerrecht; er starb am 4. Jan. 1584. Vermählt war er nie gewesen; wohl aber wurde ihm „innerhalb klösterlicher Mauern Frauenhuld geboten.“ Als Genossen und Schüler hatte er außer den zwei andern genannten Brüdern auch den Josias bei sich, ferner Bartholomäus Lingg (s. d.) und Christoph Murer.

Die Schweizer Kunst trägt in der ersten Hälfte des 16. Jahrh.s das Gepräge des jüngern Holbein; aber zu dem Erbe brachten die Künstler meist nicht viel Eigenes und Neues, und der Eindruck einer in alten Spuren nachtrabenden Epigonenkunst läßt sich nicht ganz ableugnen. S. wuchs in derselben Schule auf; aber als Glied einer spätern Generation interpretierte er das Uebernommene in neuem Sinne; er ist seit Holbein die erste Künstlerindividualität, welche über die Grenzen des Landes hinaus sich Bedeutung verschafft, und er überragt alle seine Landsgenossen; sein Oeuvre wuchs mit der Zeit überaus stark an und bedarf kritischer Sichtung. Selbst die frühern Arbeiten, Zeichnungen wie Gemälde, offenbaren auch bei befangener und tastender Strichführung doch das selbständig schaffende Individuum, das sich auf Grund eigener Beobachtung im Rahmen des künstlerischen Empfindens der Zeit seine eigene, unverkennbare, markige Formensprache schafft; daß viele seiner Figuren „barock“ erscheinen, seine Bewegungen utriert und seine Dekoration gelegentlich überladen, lag im Geiste seiner Epoche.

Was er für das Porträtfach bedeutet, wurde schon gesagt; ganz neu interpretierte er das Bürgertum seiner Stadt. Der Drang der Zeit nach gesteigertem Leben kam hier der Geltendmachung einer thatkräftigen, urwüchsigen und kerngesunden Individualität zugute; man erkennt sofort die zu ernste, griesgrämige Natur eines Schaffhauser Ratsherrn, den entschlossenen, resoluten Charakter seiner Frau, gepaart mit Milde und Gutmütigkeit; ebenso vortrefflich hat er den Gelehrten Konrad Geßner dargestellt. Während Hans Asper die Personen als scharf umrissene Silhouetten vor den Grund setzte und meist nicht über eine etwas gelangweilte Modellhaltung hinauskam, erkennt S. die größere Kunst Holbeins, setzt seine Personen energisch und fest in das Bild hinein, stimmt die wenigen Farben, unter denen sich sehr oft ein tiefes Braunrot findet, gut zusammen, hellt den Kontur etwas auf, begleitet ihn mit einem leichten Schlagschatten und läßt die Töne bei den Haarpartien und an den Fleischteilen zu zartester und weichster Modellierung ineinander fließen. Sein Kolorit verrät einen modern empfindenden Künstler, der nicht mehr graue Schatten auf die Farben setzt, sondern, den Effekt mit Valeurs erzielt, breit hingestrichenen Lichtern, ohne aber die Lokalfarben ganz durch Tonwerte zu ersetzen. Bei dem Doppelbildnis in Basel noch kaum wahrnehmbar oder doch wenigstens noch unsicher und tastend, tritt seine Auffassung unverhüllt klar und überzeugend in einer die Halbfigur eines jungen Mannes darstellenden Zeichnung in Donaueschingen zutage. Die Ausführung ist eine ausgesprochen malerische; aber trotzdem behält der feste, knappe Kontur seinen Wert. Diese malerischen Qualitäten sind es hauptsächlich, worin S. über Holbein hinausgeht und dadurch moderner wirkt.

Bei seiner Façadenmalerei am Hause zum Ritter konnte er sich mit einer einfachern Dekoration begnügen als Holbein beim Hause zum Tanz. Tiefenillusion und Einfassung der Fenster sind nebensächlich; der Hauptnachdruck ist auf die Allegorien und den Reiterzug gelegt. Das Kartuschenwerk offenbart den Geist der spätern Renaissance; gegenüber Holbeins früher Façadenmalerei, dem Hertensteinhaus zu Luzern, herrscht hier ein einheitlicher, das Ganze umspannender Plan, ähnlich wie beim Hause zum Tanz; hier ist der Vorläufer von S.s Reiter, der aus der Giebelwand auf die Straße herabzuspringen scheint. Die Körper präsentieren sich in gedrehten und Kontrapoststellungen und mit emporgewirbelten Gewändern. Wo sich ein Raum in die Tiefe öffnet, ist er von Figuren zugedeckt.

Die Risse, vorab diejenigen seiner reifen Periode, für Standesscheiben, zeichnen sich trotz großem dekorativem Reichtum durch die Klarheit der Disponierung und die Beschränkung auf große Formeindrücke aus. S. will als Schildhalter keine rein dekorative Staffage, sondern Menschen: ein sich liebkosendes Ehepaar, eine am Schilde vorüberwandelnde Dame, die einen Moment stillsteht und die Hand darauf legt; Landsknechte, gleichsam mitten aus dem Lagerleben genommen; alle Eigentümlichkeiten der Tracht sowie die Waffen und Banner weiß er dekorativ zu verwerten. An Pracht der Erscheinung kommt ihm Daniel Lindtmeyer am nächsten, und die Unterscheidung zwischen beider Händen fällt nicht immer leicht; allein L.s Schildhalter verraten meist eine gesuchte Kraft und Trutzigkeit; die Stellungen sind nicht so unmittelbar dem Leben abgelauscht, die Dekoration schwerfällig. L. sucht Reichtum in der Masse der Motive, S. in der Betonung und Ausgestaltung des Wichtigen. Bezeichnend für seine Standesscheiben-Entwürfe ist der Luftraum in der Mitte ob den Wappen, der mit seinem hellen Tonvaleur der Komposition einen ganz eigenen künstlerischen Wert verleibt. Die meisten Scheibenrisse zeigen die hergebrachte architektonische Einfassung; vielgliedrige Säulen oder Pfeiler, zuweilen mit Säulen gepaart oder zu einer breitern Fluchtlinie ausgestaltet. Der Basler Richtung entnimmt er für einzelne Entwürfe die Mittelsäule; ganz verschieden gestaltet er die obern Abschlußlösungen: als wagrechter Balken mit lebhafter figürlicher Darstellung darüber, als Bogen, als loses Volutenwerk, das sich von Stütze zu Stütze schlingt und windet, am eindrücklichsten und kompliziertesten natürlich bei den Standesscheiben (um 1580), bald in richtigem tektonischem Sinne mit Motiven des Steinbaus, bald locker und rein ornamental. Den Sockel nehmen jeweilen die Inschrifttafel mit ihrem Rollwerk und die eckfüllenden Putten ein. Es ist begreiflich, daß S. im Verhältnis von einfassendem architektonischem Rahmen und Figur den Schwerpunkt auf diese verlegt; in der toten Materie soll das verhaltene Fortissimo der menschlichen Gestalt austönen. Die Jagd- und Schlachtdarstellungen der Kopfstücke geben die Fülle von Bewegung im kleinen und einzelnen wieder.

Einige Entwürfe, bei denen architektonische Kompositionen die Hauptrolle spielen, lassen mit Notwendigkeit einen Aufenthalt in Italien und zwar in Venedig annehmen: Seitliche Einblicke in hochgelegene Hallen mit Nebenräumen und Ausblicken und kleinen beweglichen Figuren, Probleme, zu denen er sich durch Paolo Veronese angeregt fühlen mochte.

Nirgends aber läßt sich S.s Individualität so klar darstellen wie bei seinen Holzschnittillustrationen, vorab den ungemein zahlreichen Porträts, den biblischen und römischen Geschichten sowie den Lebensaltern. Vor allem ein zielbewußter sicherer Strich und eine eminent malerische Behandlung; aber seine höchste Bedeutung besteht darin, wie er die uralten Themata ganz neu auffaßte und vertiefte, wie er überall das seelisch Bedeutsame aufsuchte, zum Mittelpunkt der Handlung machte und das Nebensächliche dazu stimmte. Diese seine Bedeutung wird erst vollends klar bei der Vergleichung seiner Illustrationen mit denen seines fruchtbaren Zeitgenossen Jost Ammann. Dieser erscheint dabei als veralteter Manierist. Auf breitem Plane verzettelt er seine Figuren, beeinträchtigt den Hauptvorgang durch viel Nebensächliches, weiß ihn überhaupt kaum als solchen zu charakterisieren, bildet bezüglich der Strichführung sämtliche Teile gleichmäßig durch, was nur einen unruhigen und verworrenen Eindruck erzielt; zum Alten bringt er selbst nichts Neues. S. gibt den Gestalten relativ größere Proportionen und verschafft ihnen deshalb mehr Gewicht, mehr Tiefenraum, verstärkt durch verschieden starke Modellierung. Während Ammann stets dieselben Motive zusammendrängt und damit langweilt, konzipiert S. ein reizendes Landschaftsbildchen voller Stimmung; statt plumper, wurstartiger Wolken malt er mit feiner Abtönung die sturmdurchtobte oder von der Sonne durchwärmte Atmosphäre; beim Sündenfall kauert das Paar mit leise dämmerndem Bewußtsein seiner Schuld in einem verstohlenen schattigen, von wenig Sonne berührten Winkel (in der Gwarinbibel); am starren, ganz in den Boden hineingenommenen Leichnam Abels stürzt Kain mit einem letzten Blick voll Haß vorbei; wo Ammann die klotzigen Meerwirbel und der Wirrwarr der Ertrinkenden wichtig erscheint, schildert S. ergreifend die Verzweiflung der für eine kurze Frist Geretteten, und während dort Lot mit seinen Töchtern eine harmlose Trinkscene aufführt, zeigt uns S. eine ziemlich schwüle Atmosphäre, verhüllt den Vorgang gegen die öde, ausgebrannte Landschaft hin; vollends in der Gestalt Hagars, die in der Verzweiflung des Engels Ruf hörte und sich umwendet, liegt S.s ganze Künstlerkraft, ebenso wie in der in dämmeriger Tempelhalle inbrünstig betenden Hanna. Der Engel mit Habakuk übt eine ähnliche Wirkung aus wie ein Blatt aus Albrecht Dürers Apokalypse. Es verlohnt sich reichlich, im biblischen wie römischen Geschichtenzyklus Bild um Bild durchzugehen. Die Holzschnitte der Lebensalter zeigen seinen markigen Stil im großen. Breite Licht- und Schattentechnik erzielen eine schillernde, seidenähnliche Stoffbehandlung; die Wirkung ist auf die Entfernung

berechnet. Die Lichtweite ist durch einzelne Schattenteile belebt, deren Strichlagen bald weiter, bald dichter gekreuzt erscheinen, und in die kräftigen Schattenpartien blitzen kecke Lichter hinein. Die Tonigkeit seiner Bildnisse sowie seiner kleinen Holzschnitte ist hier auf einzelne große Eindrücke reduziert. Dieselben Vorzüge besitzen auch, je nach dem Grade der Ausführung, seine Porträts.

S.s früheste Zeichnungen (Metallwerkstätte) lassen eine noch unsichere Strichführung, aber doch ein bewußtes Abzielen auf malerische Effekte erkennen, nämlich helle Figuren vor dunkelm Grunde. Eine Gerichtssitzung aus den 1560er Jahren ist, damit keine Reihe die andere verdecke, von sehr hohem Standpunkt aus aufgefaßt, aber die Zeichnung sicher und die Typen der weisen Landmagnaten mit ihrer Gewichtigkeit überzeugend getroffen. Weibliche Aktstudien, anfangs mit verfehlten Proportionen und unsicherer oder harter Zeichnung, werden dann um 1570 voller; das Muskelspiel wird im großen beobachtet und durch breite Schattenpartien ausgedrückt; die Haare umwogen den Kopf wie ein duftiger Schleier. In dieselbe Periode gehören Vorzeichnungen für Fabeln in Holzschnitt. Die Wirkung der Zeichnung wird durch einzelne Drücker verstärkt; die Tiere, Vögel oder Säugetiere, zeigen eine auswählende, auf sicherer Beobachtung beruhende Spezialisierung und leicht angelegte Hauptschattentöne. Seit 1571 etwa datiert S.s Reifeperiode. Schon die Genrebildchen, welche die obern Ecken oder die ganze obere Hälfte der Scheibenrisse füllen, zeigen, wie S. mit wenigen Strichen eine Figur in ihrem ganzen Gehaben, wie er ganze Gruppen in der Gesamt- und Einzelbewegung überzeugend darzustellen vermag. Wo er vollends mit Stift, Kreide und Deckfarben reine Erfindungen auf gefärbtes Papier entwirft, verrät er oft einen erstaunlichen Wurf; sein Selbstporträt mit einer Dame im Atelier setzt sich gleichsam aus einzelnen Kohlen- und Pinselhieben zusammen, und die Schlachtdarstellungen finden nur bei Hans Holbein ihresgleichen.

Infolge von Verwechslung der Monogramme S.s und Christoph Murers wurde das Oeuvre des erstern um Stücke vermehrt, die ihm nicht zugehören. Es sei wiederholt, daß S.s Monogramm nur aus den Buchstaben T S, getrennt oder verschlungen, besteht.

Oelgemälde.

Basel.

Oeffentliche Kunstsammlung. Nr. 577: Pannerherr Jakob Schweizer von Zürich. Nr. 578: Elsbeth Lochmann von Zürich. Beide Bildnisse in ganzer Figur, bezeichnet Thobias Stym̃er und datiert 1564. Nr. 579: Elisabeth Peyer von Schaffhausen, 1569, Gattin des Samuel Grynäus. Halbfigur. Vgl. den Kat. der Kstsammlg. Basel 1908, p. 130—132. Dort eine Abbildung von Nr. 578.

Privatbesitz des Hrn. Burckhardt-Burckhardt: Elisabeth Peyer, 1570.

Schaffhausen.

Stadtbibliothek: Martin Peyer, 1565.

Privatbesitz von Frau Peyer-Neher: Heinrich Peyer, 1566; Alexander Peyer, 1570er Jahre; Anna Schlapritzin (Frau des vorigen), 1583.

Privatbesitz von Hrn. Prof. Bendel: Konrad Geßner, 1564.

Zürich.

Gesellschaftshaus zum Schneggen: Bernhard a Cham, 1571.

Handzeichnungen.

Basel.

Oeffentliche Kunstsammlung.

Angefangener Scheibenriß. Dame mit Wappen. Schwarze Federzeichnung.

Scheibenriß. Gerüsteter Krieger als Schildhalter. Im Schild ein Bär mit Anker, oben Tell. Schwarze Federzeichnung.

Scheibenriß. Ehepaar mit leerem Wappenschilde. Schwarze Federzeichnung.

Scheibenriß mit Venus oder Fortuna. Schwarze Federzeichnung.

Riß für die Wappenscheibe eines Ehepaars Keller vom Steinbock. Schwarze Federzeichnung.

Der Maler mit seiner Geliebten im Atelier. Flotte Zeichnung in schwarzer Tusche, weiß gehöht, auf rotem Papier.

Reiter und Genien. Weiß gehöhte Federzeichnung auf blauem Papier.

Eckfiguren für Glasscheiben. Schwarze Federzeichnung.

Vier allegorische Frauengestalten und ein Kind. Dito.

Scheibenriß. Wappen mit zwei Löwen als Schildhaltern, oben eine Schlacht. Dito.

Scheibenriß. Gerüsteter Krieger zwischen zwei Wappen. Dito.

Angefangener Scheibenriß. Zwei Wappenschilde, oben ein Fechtspiel. Dito.

Türkenschlacht, bez. 1576. Dito.

Zwei Engel mit dem Schweißtuche Christi, Madonna mit Kind. Dito.

Allegorische Darstellung auf die Wahrheit, 1583. Weiß gehöhte Tuschzeichnung auf grauem Papier. Monogramm.

Reiter und allegorische Frauen. Wohl Entwurf für ein Façadengemälde. Weiß gehöhte Tuschzeichnung auf graublau getöntem Papier.

Reiterschlacht. Schwarze, weiß gehöhte Federzeichnung auf rot grundiertem Papier.

Kunsthalle.

Sauls Einzug. Schwarze getuschte Federzeichnung.

Christus als Doctor mundi. Studie. 1576. Schwarze Federzeichnung.

Entwurf für eine Hausfaçade.

Adam und Eva. Schwarze Federzeichnung.

Künstlergesellschaft.

Scheibenriß mit der Zeichnung eines Gekreuzigten.

Scheibenriß für Weisenau.

Berlin.

Kgl. Kupferstichkabinett.

Drei Chariten. Lavierte, gehöhte Federzeichnung.
Zwei männliche Aktstudien. Braun laviert.
St. Peter. Teil einer Apostelfolge. Gelbbraune Federzeichnung auf bräunlichem Papier.
St. Simon. 1578. Dito.
Metallwerkstätte, schwarze Federzeichnung, vor 1560.
Rundbild mit der Darstellung einer Schlacht, bez. Militare, vor 1560. Dito.
Darstellung der Hypocrisie. 1568. Dito.

Kunstgewerbe-Museum. Bibliothek.

Wappen mit Stifterehepaar. Wohl Nachzeichnung nach Stimmer.
Architekturrahmen und Türkenschlacht. 1563. Federzeichnung mit violetter Tinte. S.?
Vorzeichnung für Eckfiguren. S.?
Mehrere Nachzeichnungen nach S.

Bibliothek der kgl. Museen.

Geschichte des Königs Stylurus. 1567. Schwarze Federzeichnung.
Scheibenriß. Mann und Weib zu Seiten eines Wappenschildes.
Scheibenriß für die Wappenscheibe eines Abts. Schwarze Federzeichnung. Zirka 1570.

Bern.

Historisches Museum.

Standesscheibe von Zug. Wyß II, 18.
Dialectica. Lavierte Federzeichnung.
Zyklus der sieben freien Künste.
Scheibenriß. Zwei Krieger und eine Schlachtdarstellung.
Unvollendeter Riß. Samuel tötet Agag.
Scheibenriß von Bern. (S.?)
Scheibenriß mit Wappen der Familie von Waldkirch.
Der Liebesgarten. Skizze. Schwarze Federzeichnung.

Privatbesitz.

Riß für eine Wappenscheibe von Zug. Signiert. 1580. Getuschte Federzeichnung.
Riß für eine Wappenscheibe von Zofingen. Schwarze getuschte Federzeichnung.
Riß für eine Scheibe von Uri.
St. Georg. Glasbildvisierung.

Budapest.

National-Galerie.

Angefangener Scheibenriß. Allegorie der Gerechtigkeit. Braune Federzeichnung, mit Weiß gehöht. Ca. 1570.

Donaueschingen.

Kupferstichkabinett.

Tierstudien (Vorzeichnung für ein Illustrationswerk). Schwarze Federzeichnung. Um 1571.
Saul wirft den Speer nach David. 1579. Dito.
Bildnis eines jungen Mannes. Aquarell. 1570er Jahre.

Frankfurt a. M.

Städtisches Museum.

Scheibenriß mit Alliancewappen des Ludwig Koller und der Anthonia Beyer. 1565. Schwarze Federzeichnung.

Genf.

Sammlung Eggimann.

Riß für eine Glarner Standesscheibe, bez. T S 1580. Als Kopfstück eine Landsknechtschlacht.

Karlsruhe.

Kupferstichkabinett.

Bildnis des Markgrafen Christoph I. von Baden. Aquarellierte Federzeichnung. 1576.
Bildnis des Markgrafen Ernst I. von Baden. Dito.
Bildnis des Markgrafen Christoph II. Dito.
Riß für eine Wappenscheibe von Straßburg. Schwarze Federzeichnung. Ca. 1580.
Scheibenriß. Allegorie der Gerechtigkeit. Schwarze Federzeichnung. 1577.
Zahlreiche Nachzeichnungen nach S.

Kopenhagen.

Kupferstichkabinett.

Samuel tötet Agag. Schwarze Federzeichnung. Ca. 1564.
Simson erschlägt die Philister. Lavierte und weiß gehöhte Federzeichnung auf grünlichem Papier (Schule).

München.

Kupferstichkabinett.

Bärenjagd. Im Zusammenhange mit den Jagdbüchern. Flotte schwarze Federzeichnung.
Riß für eine Wappenscheibe mit verschiedenen Jagden. Getuschte Federzeichnung. 1579.
Eberjagd. Schwarze Federzeichnung. Wohl um 1571.
Halbfigur Christi mit Aposteln. Kreide oder Kohle.
Bez. Jakobus maior. 1578. Teil der Apostelfolge. Schwarze Federzeichnung.
Johannes Ev. Dito.
Riß für das Kopfstück einer Scheibe. Geschichte vom verlornen Sohn. S.?
Der zwölfjährige Jesus im Tempel. Getuschte Federzeichnung. S.?

Bei Antiquar Heß.

Ein Werkstattbild von 1577. Riß für eine Zuger Standesscheibe.
Bauplatz. Nachzeichnung nach S. oder Lindtmayer.

Nürnberg.

Germanisches Museum.

Riß für eine Alliance-Wappenscheibe. Besuch des Paulus bei Philippus in Caesarea. Schwarze Federzeichnung.

Paris.

Im Cabinet des Estampes und in der Bibliothèque Nationale je eine Nachzeichnung nach S.

Privatbesitz des Hrn. Rodriguez.

Scheibenriß. Die Juden, das Passahlamm essend. Bez. 1579. Schwarze lavierte Federzeichnung.
Scheibenriß (?). Biblischer König im Tempel. Ein Priester liest das Gesetz vor: hinten eine brennende Stadt.
Schwarze Federzeichnung. S.?

Prag.

Sammlung Lanna.

Hirschjagd. Signiert T. S. v. S. Schwarze Federzeichnung auf blau getöntem Papier, grau laviert und weiß gehöht. Wohl in Beziehung zum Jagdbuch.

Schaffhausen.

Historisch-Antiquarische Gesellschaft.

Entwurf zu einer Façade. Schwarze Federzeichnung. Eigenhändig?
Geschichte des Horatius Cocles. Dito. 1570.

Allegorische Frauengestalt. Gerechtigkeit? Schwarze Federzeichnung, grau laviert und weiß gehöht, auf grau getöntem Papier.
Riß für eine Schaffhauser Scheibe. S.?
Werkstattarbeiten und Nachzeichnungen.

Kunstverein.

Samuel tötet Agag. Schwarze Federzeichnung. 1574.

Wien.

Albertina.

Esther wird vor Ahasver geführt. Schwarze, grau lavierte Federzeichnung. Am Fries ein Puttenzug in der Weise Hans Holbeins.

Zürich.

Schweizerisches Landesmuseum.

Scheibenriß mit einer Gerichtssitzung. Schwarze Federzeichnung, vor 1570.

Kupferstichsammlung des Eidg. Polytechnikums.

Studien über die Unterschiede der Gesichtsbildung. Sign.
Studie über die Proportionen. Signiert.
Scheibenriß. 1574. Sign.?
Alle drei Blätter in der Bühlmann-Sammlung.
Reiter im Kampfe mit einem Soldaten zu Fuß, der die Flinte auf ihn anlegt. Federzeichnung. Monogramm: T S (verschlungen). Depositum der Gottfr. Keller-Stiftung. Cf. *Brun*, Jahresber. Keller-Stiftg. 1903, p. 15. — *Ders.*, Kat. d. Ausst. in der Galerie Henneberg, Zürich, 1904, p. 61.

Stadtbibliothek.

Vorzeichnung zum Holzschnitt des Straßburger Festschießens. Schwarze Federzeichnung. 1576.

Sammlung der Kunstgesellschaft.

Paris' Urteil. Schwarze Federzeichnung. Signiert, 1579.
Warenschiff auf dem Rhein. Dito.
Hirschjagd. Dito. Vorzeichnung zu einem Holzschnitt.
Hirsch. Sepiazeichnung auf braunem Papier, weiß gehöht.
Nachzeichnungen nach S. und Werkstattbilder. Außerdem sind verschiedene Zeichnungen Christoph Murers fälschlich als S. bezeichnet.

Privatbesitz des Hrn. Dr. H. Grebel.

Risse für die Standesscheiben von Unterwalden, Schaffhausen, Glarus, Freiburg, Appenzell, Zug und Basel. Sämtlich schwarz getuschte Federzeichnungen von 1579.
Christus und die Samariterin. 1587. Schwarze Federzeichnung.
Krucifix. Dito.

A. Stolberg hat den ersten Versuch gemacht, das Oeuvre S.s zusammenzufassen (s. unten unter „Litteratur"). Auszuscheiden sind folgende Nummern: 1) Aus „S.s Leben und Werke": II, VIII, IX, XIII, XIX; aus „S. als Glasmaler" die Nummern 1, 5, 7, 8, 10, 11, 13, 16, 17, 18, 21, I, V, VIII, IX, XII, XVa, XVb, XVII, XVIII.

Holzschnittwerke.

Blätter religiösen Inhalts. Andr. 41—44.
Die Altersstufen des Weibes. 5 Bl. Andr. 45—49.
Die Altersstufen des Mannes. 5 Bl. Andr. 50—54.
Die Würden und Chargen der römischen Kirche. Andr. 55—60.
Die weltlichen Würden und Chargen. Andr. 61—66.
Die Musen. 9 Bl. Andr. 67—75.
16 Bl. kulturgeschichtlichen Inhalts. Andr. 76—91.
Blätter satirischen Inhalts. Andr. 98—103.
Das Hauptschießen in Straßburg 1576. Andr. 105.
Pauli Jovii Novocomensis Episcopi Nucerini Elogia Virorum bellica virtute illustrium. VII. libr. Basel, Peter Perna. 1575. Andr. 143.
Pauli Jovii Novocomensis Episcopi Nucerini Elogia Virorum literis illustrium. Basel, Peter Perna. 1577. Andr. 14.
Accuratae effigies pontificum Maximorum. 1573. Andr. 145.
Neue Künstliche Figuren biblischer Historien. Basel, Gwarin, 1576. 170 Illustrationen und 8 Passepartouts. Andr. 148.
Anteil L. Rabus, Historien der Martyrer. Andr. 150.
Flavii Josephi Historien und Bücher. 1575. Andr. 155a.
Reusners Contrafacturbuch. 1587. Andr. 141.
N. Reusners Icones sive Imagines vivae. Basel 1589. Andr. 142.
Titus Livius und Lucius Florus. Von Ankunfft unnd Ursprung des Römischen Reichs. Straßburg, Rihel 1575. Andr. 156.
N. Frischlins Comödien. Straßburg, Jobin 1589. Andr. 157.
N. Reusners Emblemata und Agalmata. Straßburg, Jobin 1591. Andr. 160.
New Jägerbuch: Jacoben von Fouilloux u. s. f. Straßburg, Jobin 1590. Fol. Andr. 161.
Wolffsjagt Johannsen von Clamorgan. 1590. Davon 1590 und 1605 Separatabzüge mit besonderem Titel, bei Jobin. Andr. 161.
M[r] Sebitz. Siben Bücher von dem Feldbau. Straßburg, Jobin 1580. Andr. 162.
Joachim Meyer, Grüntliche Beschreibung der freyen Ritterlichen und Adelichen Kunst des Fechtens. Augsburg 1600. Andr. 165.
Außerdem zahlreiche Titeleinfassungen (Andr. 109 bis 123), Signete (Andr. 125—140), Porträts (Andr. 1—32).

Litteratur.

A. Stolberg, T. S., sein Leben und seine Werke. Studien z. deutsch. Kstgesch. 31. Heft. Straßburg 1901. — *Ders.*, T. S.s Malereien an der astronom. Münsteruhr zu Straßburg. Straßb. 1898. — *Ders.*, T. S. als Glasmaler, in „Kunstgewerbe in Elsaß-Lothringen", 2. Jahrg., Heft 5 u. 6. Straßb. — *J. H. Bäschlin*, Schaffh. Glasmal. des XVI. u. XVII. Jahrh., im N.-Bl. des Kstver. Schaffh. für 1880. 2. Tl. — *Haendcke*, Schweiz. Mal. im XVI. Jahrh., p. 323 ff. — *Füßlin*, Best. Kstler I, p. 46 ff. — *Füßli*, K.-Lex. I, p. 1742. — *Nagler*, K.-Lex. XVII, p. 365 ff. — *Nagler*, Monogr. V, Nr. 234 u. 860, p. 64 ff. bezw. 173 ff. — *Andresen*, Deutsch. Peintre-Grav. III, p. 7 ff. — *Sal. Vögelin*, Façadenmal. in der Schweiz, Anz. A.-K. IV, 1882, p. 303 ff. u. 331 ff. — Litt. über das Haus z. Ritter s. *Stolberg*, T. S., Sein Leben u. s. w., p. 4, N. 1. — *Aug. Schricker*, Straßb. Festschießen von 1576, mit Lichtdruckfacsimile, Straßb. 1880. — Comedia, Ein nüw schimpff spil von zweien Jungen Eeleuten u. s. f. Facs.-Ausg. von Dr. Jakob Oeri, Frauenfeld 1891. — *Rob. Naumann*, Arch. f. d. zeichn. Kste., Leipzig 1857, p. 168. — *P. Ganz*, Die Schaffh. Malkst. im XVI. Jahrh., Vortrag, in Separatabdr. — *Krieg von Hochfelden*, Die beiden

Schlösser zu Baden ehemals und jetzt, Karlsruhe 1851, enthält den lateinischen Wortlaut und p. 80 ff. die Uebersetzung der 1667 datierten Beschreibung des Bilderzyklus S.s im Schloß. — *F. X. Kraus*, Kstdenkm. von Elsaß-Lothr. I, p. 480. — Illustr. Schweiz II, 1872. — *Janitschek*, Gesch. d. deutsch. Mal., p. 538 ff. — *Sandrart*, Akad. II, 1675, p. 254. — 4 Holzschnitte erwähnt von *J. E. Wessely*, Suppl. zu dem Handb. der Kupferstichkde. — Rep. f. Kstwiss. IV, p. 156. — *Leitschuh*, Berühmte Kststätten, Nr. 18, Straßb., p. 55 ff. — Archival. Material wurde von *K. Obser* publiziert u. interpretiert in Zeitschr. f. Gesch. d. Oberrheins, N. F. XVII, p. 718 ff.; XX, p. 680; XXIII, p. 563. — *Elsa Frölicher*, Die Porträtkst. Hans Holbeins d. j. u. ihr Einfluß auf die schweiz. Bildnismal. im XVI. Jahrh., Straßb. 1909. — *Ernst Polaczek*, A. D. B., Bd. 55, p. 630—633.

Abbildungsmaterial.

P. Ganz, Handzeichn. schweiz. Meister, III Bde. mit Text. — *L. Dâcheux*, Das Münster in Straßb., Taf. 32 u. 33. — Handzeichn. d. Albertina in Wien, Nr. 130, 936, 1310. — *P. Ganz*, Stat. schweiz. Glasgemälde u. Handzeichn. (Msc. in der Basl. Kstsammlg.). — *Hirth*, Kulturgesch. Bilderb. II u. III. — Der Formenschatz 1879, p. 43, 152; 1880, p. 7/8, 82/83, 145; 1882, p. 37; 1883, p. 175, 79/80; 1884, p. 145. — *Hirth u. Muther*, Meisterholzschnitte aus vier Jahrh., München u. Leipzig 1893, Nr. 117—119. — Edition von S.s Bibel für Gwarin 1576. — Altersstufen des Mannes u. des Weibes, ed. vom Ausschuß des Allg. Lehrervereins Düsseldorf, Berlin 1908. — Photogr. Aufnahmen der in der Schweiz befindl. Scheibenrisse, vorab derjenigen von Bern, im Schweiz. Landesmus. in Zürich. *C. Escher.*

Stirn, Hans, Goldschmied, von Zürich, im 16. Jahrh. Sein Name steht im Verzeichnisse der Lux- und Loyenbruderschaft dort (1500—1520).

Anz. A.-K. v. 1884, p. 17 (*P. Schweizer*). *C. Brun.*

Stirnimann, Friedrich, Porträt- und Genremaler, geb. 1841 in Ettiswil im Kanton Luzern, gest. am 4. Aug. 1901 in Luzern. Der begabte Künstler holte seine vielseitige Technik bei Deschwanden in Stans, dann bei L. des Coudres in Karlsruhe, bei Schraudolph in München, bei Julien in Paris und rang sich mit Energie aus schwierigen äußern Verhältnissen zur Kunst empor. Abgesehen von einigen realistisch behandelten Kirchengemälden blieb das Porträt und das Genre sein Kunstgebiet. Von der Fruchtbarkeit und gleichzeitigen genialen Erfindergabe und technischen Fertigkeit seines Könnens zeugte die nach seinem Tode 1901 in Luzern arrangierte Spezialausstellung von 61 Schöpfungen, Gemälden und Skizzen. Davon seien als Stücke von bleibendem Werte hier festgehalten: „Das Kranke", Genrebild (1892), „Brot der Armen" (1894), „St. Hieronymus", „Kirchen-Interieur", „Faun"; im Besitze des Dr. Meyer-Rahn in Zürich „Audifax und Hadumoth" (nach Scheffel, dessen Studiengenosse S. war, der auch mit Arnold Böcklin und Hans Thoma in geistesverwandtem Freundschaftsaustausch blieb). Er beschickte regelmäßig die lokalen und schweizerischen Ausstellungen.

Luz. Tagbl. v. 1. Juni 1890, 23. Mai u. 1. Sept. 1894 u. v. 20. Dez. 1901. — Vaterland 1901, Nr. 180. — *C. Brun*, Ber. d. G. Keller-Stift. 1902, p. 1, 10. — Jahresber. d. Bern. Kant. Kstver. 1875, p. 8. — *Tscharners* Ber. 1892, p. 27 u. 44. — Kat. d. Jubil.-Ausst. d. Kstgesellsch. Luzern 1889, p. 33 (mit Aufzählung einer Reihe früherer Arbeiten). *Franz Heinemann.*

Stockar-Escher, Clementine, Blumen- und Porträtmalerin, von Zürich, wurde am 4. April 1816 in Enge-Zürich geboren und verlebte ihre Jugendjahre teils auf dem väterlichen Landgute Belvoir, teils auf der Besitzung ihres Großvaters Zollikofer, in Schloß Hard bei Ermatingen. Frühzeitig zeigte sie Neigung und Talent zum Zeichnen und Malen; doch genoß sie keinen speziellen Unterricht in diesen Fächern, bis sie nach ihrer Verheiratung 1837 mit Bergrat Kaspar Stockar von Zürich den Hofmaler Franz Winterhalter kennen lernte, der ihren künstlerischen Bestrebungen Aufmerksamkeit schenkte und ihr in Bezug auf Technik und Methode nützliche Winke gab. Sie pflegte namentlich die Blumenmalerei und das Stillleben in Aquarell, ging später auch zu Porträts und Genrebildern über und hat eine große Anzahl Bildnisse von Zürchern und Zürcherinnen für ihre Sammlung ausgeführt. Die Turnusausstellungen des Schweizerischen Kunstvereins beschickte sie seit 1840 fast regelmäßig mit Aquarellen: Darstellungen von Blumen, Früchten, Vögeln, Stillleben, Porträts, Kostümbildern etc. An der Schweizerischen Landesausstellung von 1883 in Zürich war sie mit sechs Bildern vertreten. In Privatbesitz befinden sich nur Bilder, welche die Künstlerin schenkungsweise überließ; für den Verkauf hat sie niemals gearbeitet. Der Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft schenkte sie 1879 die fünf Aquarelle „Bacchantin mit ausgeleerter Schale", „Aus Tod Leben", „Aus Leben Tod", „Vor mehr als hundert Jahren", „Pflaumen am Baum."

Infolge eines Brandausbruches im Mittelbau der Escherhäuser in Hottingen Zürich, die sie seit ihrer Verehelichung bewohnte, zog sie sich eine Lungenentzündung zu, welche am 17. Dez. 1886 ihren Tod herbeiführte.

Neumünsterchron., p. 398/99. — Bern. Jahresber. Kstver. 1866, p. 11; 1886—1888, p. 91. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 608. — Deutsch. Kstbl. 1853, p. 411. — Zeitschr. f. bild. Kst. XVI, p. 662. — *Seubert*, K.-Lex. III, p. 369. — *C. Brun*, Verz. d. Kstwerke, 4. Aufl., p. 67/68. — Kat. Schw. Landesausst. Zürich 1883. *H. Appenzeller.*

Stocker, Hans Ulrich, Goldschmied, der Sohn des Schaffhauser Amtmanns Hans Kaspar S., geb. in Zürich am 18. Mai 1605. Er war 1620 Lehrling bei Stephan Aaberli (s. d.) und wurde 1627 Meister. S. wohnte in der alten Helferei in der St. Peters-

gemeinde und vermählte sich 1630 mit Dorothea Bindschädler, von der er drei Söhne hatte: Hans Caspar, Hans Ulrich und Hans Heinrich. Er war Amtmann im Schaffhauser Haus.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer*, Coll. VI, p. 377; Ia, p. 21. *C. Brun.*

Stöcklin, Christian, peintre, né à Genève le 14 juillet 1741, mort en 1800, était fils d'un passementier du canton de Bâle, reçu habitant de Genève en 1738. Il prit d'abord des leçons d'un portraitiste, puis se rendit, en 1757, en Italie où il devint l'élève de Bibiena; après avoir travaillé quelque temps à Bologne et à Rome, il émigra en Allemagne où il peignit des décors pour quelques scènes. Ayant exécuté en 1764 des pièces décoratives pour les illuminations de Francfort à l'occasion du couronnement de l'empereur, il se fixa dans cette ville et y peignit un grand nombre de tableaux à l'huile, représentant principalement les églises de la ville, avec des figures peintes par Morgenstern ou des paysages avec ruines, dont il a gravé quelques-uns. Il a fait aussi des dessins en couleur et des lavis.

Nagler, K.-Lex. XVII, p. 386. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 1747. — *Singer*, K.-Lex. *A. Choisy.*

Stör, Hans Konrad, Glasmaler des 16./17. Jahrh.s, von Schaffhausen, erlernte seine Kunst bei Hans Wilhelm Jezler 1608–1611, wurde 1615 Meister und in der Folge selbst wieder Lehrer des Sohnes seines Meisters, des Hs. Heinrich Jezler, den er 1624 ledig sprach. Mit zwei andern Bürgern „verfaßte er i. J. 1618 ein Spottgedicht über das Bündnis, das die Stände Zürich und Bern mit der Republik Venedig abgeschlossen hatten, dessen Bedingungen sie aber nicht erfüllen konnten, weil die Graubündner den Truppen beider Kantone den Durchzug hartnäckig verweigerten. S. und seine Genossen wurden verurteilt, drei Tage und drei Nächte bei Wasser und Brot im Blockhaus zu sitzen. Es gelang jedoch einigen angesehenen Männern, ihre Begnadigung zu erwirken." Ende 1619 trug er sich in das Stammbuch seines Kunstgenossen Christoph Brandenberg von Zug ein, der, von Nürnberg kommend, in Schaffhausen wieder Schweizerboden betrat. 1629 wurde er von der Schneiderzunft, die fast alle ihre Vorsteher durch die Pest verloren hatte, in den Großen Rat gewählt, starb aber selbst schon am 12. Jan. 1630 als eines der letzten Opfer der fürchterlichen Seuche.

Ueber S.s Leistungen weiß man wenig; doch sind zwei seiner Glasmalereien bekannt, die eine eine Allianceschelbe, 1614 für Hs. Ludwig Pfyffer von Altishoffen und Marie geb. von Sonnenberg gemalt und von J. R. Rahn aus zürcherischem Privatbesitze nachgewiesen; die andere, 1620 für Hans Bachmann und Agnesa geb. Küchlin (?) gearbeitet, von Dr. W. Wartmann im Musée Cluny aufgefunden; diese ist arg geflickt. Beide tragen das gleiche, nicht zu mißdeutende Monogramm: „Stör", mit verschlungenen Anfangsbuchstaben ausgeschrieben, und der Fuß des T in ein H mit angehängtem C erweitert.

J. H. Bäschlin, Schaffh. Glasm. II, p. 12. — Geschichtsfrd. 1880, XXXV, p. 189. — Mitt. von Prof. *J. R. Rahn* u. Dr. *W. Wartmann.* *Vogler.*

Störchli (Störchlin, Stärklin) wird in einigen Werken als eine bayerische Künstlerfamilie bezeichnet. Das mag daher kommen, daß der aus Cham im Kanton Zug gebürtige Johann *Heinrich* Störchli (s. d.) sich in Augsburg niederließ und dort bis an seinen Tod wirkte. Die S. sind eine aus Cham stammende Familie, deren letzter männlicher Nachkomme, Kaspar Alois S., ein Schiffer, am 3. April 1875 starb. Da Joh. *Heinrichs* Nachkommen in Augsburg geboren wurden und dort wirkten, finden sich ihre Namen in den Chamer Tauf- und Sterberegistern nicht. Das alles mag zu der Annahme geführt haben, daß die Familie aus Cham in Bayern stamme. Auffällig ist, daß Joh. *Heinrichs* Name sich im Taufregister der Jahre 1684—1688 nicht findet, wohl aber ein Joh. Nikl. S. (get. am 18. Jan. 1684). Doch nennt ihn die in meinem Besitze befindliche Lebensbeschreibung aller Künstler von Zug von K. F. Brandenberg (Msc. von 1786) ausdrücklich einen Zuger aus Cham und gibt die unten angeführten Notizen über sein Leben. Nach Bertolotti, Art. svizz. in Roma, p. XIV u. 67, hätten sich Johann *Heinrich*, Karl Joseph, Johann Joseph, Kaspar und Joh. Rudolf S. auch in Rom ausgebildet. (Davon sagt Bertolotti nichts. Die Redaktion.) *H. Al. Keiser.*

Störchli, s. auch Störchlin.

Störchlin (Stärklin, Störchli), Joh. *Heinrich*, Kupferstecher, geb. 1687 in Cham im Kanton Zug. Während der großen Mission in Zug 1705 stach er aus eigenem Antrieb mit einem Nagel das Bild des berühmten Predigers P. Fontana in Kupfer. Die Arbeit gefiel und erwarb ihm Wohlthäter, welche ihm Gelegenheit verschafften, sich bei Kupferstecher Steinberger in Augsburg auszubilden. Binnen zwei Jahren bildete sich S. so aus, daß er sich in Augsburg das Bürgerrecht erwarb und ein tüchtiger deutscher Kupferstecher wurde, „absonderlich in der Miniatur-Kunst, wie annoch viele Bilder von ihm mit größtem Fleiß und Kunst zu ersehen sind" (Msc.). „Doch war er kein allzu fester Zeichner" (Füßli). Infolge seiner Arbeiten zog er sich ein Augenleiden zu, erblindete und starb, erst 50 Jahre alt, am 20. Jan. 1737. „Er stach u. a. auch das Porträt des Kurfürsten Maximilian II.

von Bayern, gr. Fol." Ferner „die Bildnisse eines Dr. Esajas Waldmann, sonst Geiger, und des Sekretärs S. Koleser von Kereser. Er war auch Bildnismaler" (Füßli). „2 Blätter für die schwäbischen Klöster Roggenburg und Ursberg zeugen von der Feinheit seines Grabstichels" (Gerster).

Gerster, Schweiz. Ex-libris, p. 325. — *Füßli*, Best. Kstler IV, p. 228. — *Füßli*, K.-Lex. I, p. 641. — *Nagler*, K.-Lex. XVII. p. 393. — Kath. Schweizerbl. N. F. 1903, II, p. 167. — *Brandenberg*, Lebensbeschreib. aller Kstler v. Zug, Msc. v. 1786. *H. Al. Keiser.*

Störchlin (Stärklin, Störchli), Johann, Maler, der Sohn Joh. Heinrich S.s, ein guter Bildnismaler, starb aber als Jüngling, schon 1776 (Meusel I u. II, Störklin). Die von Füßli (K.-Lex. 1779, p. 631) ihm zugeschriebenen schweizerischen Berg-Ansichten nach Kaspar Wolf (1775) sind wohl eher dem *Johann* Jos. S. zuzuschreiben.

Nagler, K.-Lex. XVII, p. 393. — *Füßli*, K.-Lex. 1779, p. 631; II, p. 1708. *H. Al. Keiser.*

Störchlin, *Johann* Joseph, Kupferstecher, der Sohn Joh. Rudolfs (nach Lipowsky ein Sohn Joh. *Heinrichs*), lernte nach dem frühen Tode seines Vaters bei seinem Stiefvater Joseph Christ und, nach Bertolotti, auch in Rom. (Das beruht auf einem Irrtum. Die Redaktion.) Er lieferte „punktierte Bildnisse und Galanteriestücke", ferner „die beiden letzten Vorstellungen (Bilder) zu den v. Stetten'schen Briefen und (nach Baldinger, Kl. Museum für Künste) ein kleines Bildnis des Grafen Fried. v. Struensee." Er arbeitete auch in Mannheim und Basel und starb 1778. Vgl. Johann S.

Füßli, K.-Lex. I, p. 641; II, p. 1708. — *Nagler*, K.-Lex. XVII, p. 393. *H. Al. Keiser.*

Störchlin, Joh. Kaspar, Kupferstecher, von Cham, im 18. Jahrh. Nach dem Eheregister in Cham verheiratete er sich am 22. April 1733 mit A. M. Bütler. *H. Al. Keiser.*

Störchlin (Stärklin, Störchli), Johann Rudolf, der Sohn Joh. *Heinrich* S.s, geb. 1719 (wahrscheinlich in Augsburg), lernte die Kunst seines Vaters, war „für die Augsburger Künstlerwerkstätte thätig" und lieferte besonders Heiligenbilder, die in Zeichnung und Ausführung die Werke des Vaters übertreffen. Er arbeitete meistens für den Götzischen Verlag, starb aber schon 1752 zu Augsburg.

Gerster, Schweiz. Ex-libris, p. 325. — *Cust*, Index brit. Mus. I, p. 325. — *Füßli*, Best. Kstler IV, p. 228. — *Füßli*, K.-Lex. I, p. 641; II, p. 1708. — Kath. Schweizerbl. N. F. 1903, II, p. 167. *H. Al. Keiser.*

Störchlin (Stärklin, Störchli), Joh. *Karl* Jos., Kupferstecher, vielleicht ein Neffe Joh. *Heinrich* S.s. Er soll, nach Bertolotti, sich auch in Rom ausgebildet haben (das ist ein Mißverständnis. Die Redaktion) und arbeitete von 1740 bis 1750 in Zug. Seine Arbeiten, besonders viele kleine Heiligenbilder, tragen einen etwas handwerksmäßigen Charakter. Von ihm stammen auch die „Tabula prov. Helv. F. F. Minorum S. P. Francisci Capucinorum" mit dem Arbor Seraph. omnium M. R. R. P. P. Provincialium, kl. Fol. sowie (nach Füßli) ein Bildnis des hl. Bernard v. Menthon. Geburts- und Todesjahr sind unbekannt. Arbeiten von ihm befinden sich auch im Schweizerischen Landesmuseum in Zürich.

Füßli, K.-Lex. II, p. 1749. — *Nagler*, K.-Lex. XVII, p. 393. — *Bertolotti*, Art. svizz. in Roma, p. XIV u. 67. — *Cust*, Index brit. Mus. I, p. 325. — Kath. Schweizerbl. N. F., 1903, II, p. 167. *H. Al. Keiser.*

Störchlin, s. auch Störchli.

Störcklin, Diebold, Glaser (Glasmaler), in Bern. „Thiebolt S., dem Glaser zu Bern" bezahlte der Seckelmeister von Freiburg in der ersten Hälfte des Jahres 1541 13 Bernerpfunde „umb ein Fenster, so m. g. H. dem Würt zum Falcken daselbst ze Bern geschenkt."

Notiz von Staatsarch. *Jos. Schneuwly* † aus der Freib. Stadtrechnung. *H. Türler.*

Stoffel, (Christoph?), der „Hafner", Töpfer, um 1487 in Luzern nachweisbar, wo er 10 Gld. versteuerte.

Geschichtsfrd. XIX, p. 311. *Franz Heinemann.*

Stoffel, Meister, Hafner, zu Solothurn. Er lieferte 1515 laut Rechnungsbuch über den Klosterbau von St. Urban die Oefen, denjenigen für die Schule um 15 Pfd.

Th. v. Liebenau, Anz. A.-K. 1890, p. 325. *F. O. Pestalozzi.*

Stoffel, „Meister S. der Glasmaler". Er war im 17. Jahrh. in (oder für?) Luzern thätig. Er vergabte einen Goldgulden an die dortige Lukasbruderschaft.

Th. v. Liebenau, Anz. A.-K. 1878, p. 859. *Franz Heinemann.*

Stoffel-Stacher, Anna Susanna, Malerin, in St. Gallen, am 24. Nov. 1837 als die Tochter des Kaufmanns Joh. Jak. Stacher in St. Gallen geboren, 1859 mit Martin Stoffel von Fürstenau, Kaufmann in St. Gallen, verheiratet. Sie beteiligte sich in den Jahren 1873–1881 an Kunstausstellungen in Zürich und St. Gallen mit Stillleben, Blumen und Fruchtstücken.

Bürgerb. d. Stadt St. Gallen 1877, p. 306. — Kat. d. Kstausst. in Zürich 1873, in St. Gallen 1875, 1878, 1881. *T. Schieß.*

Stoffel, Hans, Baumeister, zu Ende des 15. Jahrh.s. Er errichtete laut einer heute verschwundenen Inschrift 1491 mit seinen Gesellen die St. Martinskirche in Wartau-Grätschins im Kanton St. Gallen, einen spätgotischen Bau; jedoch handelt es sich dabei nach Nüschelers Ansicht wohl nur um einen teilweisen Neu(Um-)bau, da

die Kirche weit älter sein soll, wie auch eine der Glocken als 1484 gegossen bezeichnet ist.

J. R. Rahn, Anz. A.-K. v. 1887, p. 441. — *Nüscheler*, Gottesh. I, p. 11. — *Rahn*, Bild. Kste., p. 531 Anm., 818. *T. Schieß.*

Stoffen (Stoffer), Joseph, Maler, im 17. Jahrh., aus der Schweiz, der Schüler des Schlachtenmalers Antonio Calza von Verona. Er ließ sich in Bologna nieder und war dort, wie es scheint, Korporal der Wache des Palazzo pubblico. Er dürfte mit J. V. D. Stoffe identisch sein.

Felsina pittrice III, p. 189. — *Nagler*, K.-Lex. XVII, p. 395. *C. Brun.*

Stoffer, s. Stoffen.

Stoker, Joseph, Porträtmaler, von Baar, am 15. Febr. 1825 in Zug geboren und dort am 18. Febr. 1908 gestorben. Er begann seine künstlerische Laufbahn als Schüler des Malers Wilhelm Moos in Zug. Von 1846 an besuchte er die Kunstakademie in München, um von 1852 an dauernd Wohnsitz in Zug zu nehmen und von hier aus seinen Beruf als Porträtmaler mit bestem Erfolge auszuüben. Gleich im ersten Jahre seiner Bethätigung beschickte er die Kunstausstellung in Zürich mit einem Porträt; aber erst die 1857 in Bern abgehaltene schweizerische Ausstellung, an der S. mit Porträts vertreten war, machte ihn in weitern Kreisen bekannt. Von da an war er mit Aufträgen reichlich bedacht; er genoß eines verdienten Rufs als Künstler. Die Bildnisse, welche S. in der Zeit seines besten Schaffens malte, verschafften ihm den Ruf eines bedeutenden Porträtisten. Sie sind nicht bloß lebenswahr und korrekt, sondern es kommt in ihnen die psychisch-gemütliche Eigenart gut zum Ausdruck. Zu diesem Zwecke verstand der Maler es meisterlich, die zu porträtierende Person fortwährend in allerlei Gespräche zu verwickeln, um inzwischen das, worauf es dem Maler ankam, rasch mit dem Stift oder Pinsel festzuhalten. Die Bildnisse der spätern Zeit sind zwar immer noch gut getroffen; aber es kommt bei ihnen das seelische Moment vermindert zum Ausdruck, da der Künstler eben den zahlreichen Aufträgen genügen wollte und deshalb auf das einzelne Bild nicht mehr so viel Zeit verwendete. Im Heimatkanton Zug, ebenso in der Innerschweiz sind S.s Porträts sehr zahlreich; man trifft sie in Klöstern (Einsiedeln, Muotathal), in großer Zahl in Pfarr- und Patrizierhäusern, auch in Museen (Uri) etc. In der Westschweiz ist es besonders Sitten, wo S. vielfach thätig war und u. a. eine Anzahl Porträts von Bischöfen des Wallis schuf.

P. A. Kuhn, Stiftsbau Einsiedeln, p. 40. — *A. Weber*, Künstl. u. kstgewerbl. Erzeugnisse in Einsiedeln. — Zug. Kalender 1909, p. 22/24. *A. Weber.*

Stoll, Andreas, Kalligraph, von Schaffhausen, geb. in Osterfingen am 17. Nov. 1837. Schon während seiner Ausbildung zum Lehrer ging ihm Zeichnen über alles, und er hatte darin ohne eigentlichen Unterricht gute Erfolge. Sein Lehramt übte er erst in seinem Heimatsort und in Basel aus, dann über 42 Jahre in Schaffhausen, wo er sich einbürgerte und verheiratete. In Basel hatte er kurze Zeit Oelmalerei getrieben, war dann aber wieder ganz zum Zeichnen und zum Studium der vielgestaltigen Schriften zurückgekehrt. Ausschlaggebend aber für die Auffassung seiner Kunst und für sämtliche spätern Leistungen waren die Mönchshandschriften, die er zu Schaffhausen in der Ministerialbibliothek kennen lernte. Besonders war es der farbenfrohe Frawenlob in seinen horae canonicae (1459), der ihn anzog. Allmählich wurde man nun auch auf den Schreibkünstler aufmerksam, und Aufträge zu Adressen, Diplomen, Urkunden aller Art blieben nicht aus, damit freilich auch die leidige Erfahrung, daß solche Kunst in ganz unwürdiger Weise honoriert zu werden pflegt. In seinen Arbeiten legte S., dem die Befähigung zu größern figürlichen Kompositionen mangelte, das Hauptgewicht auf die zierliche oder schöne Schrift und brachte, wo es anging, als Umrahmung Randzeichnungen mit Arabesken, Figuren, Wappen u. dgl. an, etwa in Art der horae canonicae, die ihm auch für die Farbengebung im allgemeinen als Vorbild dienten. Seine Schrift war mit Vorliebe die altgotische; später verwendete er auch neugotische, doch mit Anlehnung an das Alte. Ein paar Arbeiten seien namhaft gemacht: Die im Auftrage des Kunstvereins geschriebene „Gedechtnuß-Taffel deren schweitzer. Künstlerfeste", sie machte den Turnus von 1873 mit und befindet sich in der Sammlung des Kunstvereins; die sog. Klatsch'sche Urkunde im Besitze des hist.-antiq. Vereins. Zu seinen schönsten Arbeiten zählt der Künstler selbst die Dankesurkunde der Stadt an Max Braun und die Beileidsadresse der Arbeiter der Stahlfabrik Mühlenthal an die Familie des verstorbenen Besitzers. Der Volksschullehrer S. aber ließ es sich ganz besonders angelegen sein, den Kindern eine schöne Brauch-Handschrift beizubringen.

Curric. vitae. *Vogler.*

Stoll, Hans Heinrich, Goldschmied, von Zürich, der Sohn des Goldschmieds *Niklaus S.* 1604 war er Lehrling bei seinem Vater; 1612 wurde er Meister, 1636 Zunftmeister zur Zimmerleuten. Er ist wahrscheinlich am 10. April 1639 in Baden gestorben; jedenfalls lebte er 1637 noch. Sein Sohn, *Hans Konrad S.*, war ebenfalls Goldschmied und 1630 bei ihm in der Lehre.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. *C. Brun.*

Stoll, Hans Konrad, Goldschmied, von Zürich, war 1630 Lehrling bei seinem Vater, *Hans Heinrich S.*, und wurde 1640 Meister.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. *C. Brun.*

Stoll, Jacques I, fils de Rodolphe et de Marie-Rigolet, naquit à Unter dem Himmel, paroisse de Tavel (canton de Fribourg), le 11 déc. 1731 et mourut à Balletswil, le 26 févr. 1812. Il peignit deux tableaux représentant saint Antoine, l'un pour l'église de Gruyère et l'autre pour celle de Neirivue; en 1764 six grandes fresques pour l'église de Dirlaret; en 1769 les fresques de la chapelle de S^t-Jacques de Compostelle à Tavel; en 1786 celles de l'église de Barberèche. Déjà en 1762 il avait sculpté, peint et doré le maître-autel de cette église, pour le prix de deux cent neuf thalers.

S. épousa, le 22 nov. 1767, Christine Jungo, de Guin. Son fils *Rodolphe,* né le 9 avril 1770, décédé le 30 janv. 1839, et son petit-fils *Jacques II,* né le 12 mars 1811, mort le 18 janv. 1843, continuèrent les traditions de la famille; ils furent tous deux peintres et sculpteurs. Ce sont eux qui dorèrent, en 1834, le buffet du grand orgue de la collégiale de S^t-Nicolas à Fribourg.

Frib. art. 1902, p. 7. — Dict. paroisses frib. II, p. 25, 26. — L'orgue d'Aloys Mooser, Frib. 1840, p. 15.
Max de Diesbach.

Stoll, Niklaus, Goldschmied, von Zürich, der Vater Hans Heinrich S.s. Er lernte 1567 bei Hans Barthol. Brunner und wurde 1584 Meister. 1588 wohnte er im Hause zum Stiefel. Er hatte viele Lehrlinge.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer,* Coll. VI, p. 383. *C. Brun.*

Stoll, Rodolphe, s. Stoll, Jacques.

Stoll, Rudolf, Goldschmied, von Zürich, gest. 1553. Er erscheint im Verzeichnisse der Lux- und Loyen-Bruderschaft daselbst (1500—1520). 1520 war er Zwölfer bei der Zimmerleuten und des Rats, 1535 Kernenmeister am Oetenbach, 1540 Sihlherr.

Anz. A.-K. v. 1884, p. 17 (*P. Schweizer*). — Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer,* Coll. VI, p. 378. *C. Brun.*

Stoller, Heinrich, Goldschmied, von Zürich. Er wurde 1562 Meister.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. *C. Brun.*

Storer (Storrer), Johann Christoph, Maler und Kupferstecher, stammte aus einer Konstanzer Künstlerfamilie; schon sein Großvater, *Lukas S.*, und sein Vater, *Johann Georg S.*, waren als Freskomaler in Konstanz und Umgebung thätig gewesen. Johann Christoph wurde 1611 geboren. Er lernte bei seinem Vater und ging später zur weitern Ausbildung nach Mailand, wo er bei dem jüngern Ercole Procaccini studierte und noch eine Anzahl Bilder von ihm in verschiedenen Kirchen, wie auch in der Certosa von Pavia erhalten sein sollen. 1652 kehrte er in seine Vaterstadt zurück und erlangte bald Ruhm durch seine Malereien im Augsburger Dom, in der Jesuitenkirche in Landshut und in der Galerie des Schlosses Schleißheim bei München. Ferner malte er in der Abteikirche St. Peter im Schwarzwald, in der Stiftskirche zu Kempten und führte eine Vermählung der hl. Jungfrau für eine Kirche bei Freiburg im Breisgau aus. 1659 war er in der Schweiz, in der Abteikirche zu Muri thätig. Er schmückte die St. Benediktuskapelle mit einem Gemälde, das später in den von *Gerold Heimb* restaurierten Altar hinübergenommen wurde. Es stellt den sterbenden Benediktus im Kreise seiner Ordensbrüder dar, nachdem er das hl. Abendmahl empfangen; von oben fällt zwischen einer Schar schwebender Engel ein Feuerregen herab, da nach der Legende zwei Jünger auf langem, mit brennenden Lampen erleuchtetem und mit Prachtskleidern bedecktem Wege die Seele des Heiligen gen Himmel fahren sahen. In der rechten untern Ecke steht: „J. Christ. Storer 1659." Das Oberbild des Altars, auf welchem der Heilige links als Ordensstifter in weißem Gewande, rechts als Bischof vor der Madonna mit dem Christusknaben kniet, dürfte kaum von S. herrühren. In der Kirche von Kreuzlingen im Kanton Thurgau ist das Hochaltarblatt, Christus am Kreuze, ein Werk S.s; es wurde von dem ehemaligen Kloster Kreuzlingen 1824 um einen Spottpreis aus der aufgehobenen Kirche des Klosters Petershausen bei Konstanz gekauft. In der Augustinerkirche in Konstanz befindet sich jetzt die 1635 gemalte Altartafel mit der Beklagung Christi, die der Meister für den von ihm 1660 gestifteten Altar in der Kapelle des Schottenklosters in Konstanz geschenkt hatte. Das Bild zeigt das Wappen des Meisters mit der Jahrzahl 1635. Das schöne Altarblatt mit der Steinigung des hl. Stephanus in der St. Stephanskirche in Konstanz verbrannte leider 1854. Weitere Arbeiten S.s sind der Fischzug Petri im Rosengartenmuseum in Konstanz, ehemals in der Kapuzinerkirche dort, ferner die Bilder unter dem Chorbogen des Konstanzer Münsters. 1664 verfertigte er die Zeichnungen für die silbernen Statuen der Apostel Petrus und Paulus auf dem Hochaltare des Münsters.

S. war auch als Kupferstecher thätig; ein betrunkener Silen auf einem Panther, ein Christus am Oelberg und eine ruhende hl. Familie sind von ihm bekannt.

1671, in seinem 60. Altersjahre, starb S. in Konstanz, wo er beim Eingang in die Schottenkirche begraben wurde. Sein Grabmal, eine auf der Erde liegende Steinplatte, auf der ein hohes

eisernes Kreuz mit einer Kapsel stand, die das Bild des betenden S. und seiner Familie enthielt, war noch in den 1780er Jahren erhalten. Sein Sohn, *Johann Lukas S.*, war ebenfalls Maler.

Marmor, Geschichtl. Topographie der Stadt Konstanz, p. 19, 20, 61, 113, 189, 282, 285. — *Laible*, Gesch. d. Stadt Konstanz, p. 291/92. — *Kraus*, Die Kstdenkm. d. Großh. Baden I, p. 94, 99, 127/28, 225/26. — *H. Lehmann*, Anz. A.-K. v. 1894, p. 389/40. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 1754. — *Nagler*, K.-Lex. XVII, p. 416. — *Singer*, K.-Lex. IV, p. 350. *E. Reinhart.*

Storer, Joh. Georg und Lukas, s. Storer, Joh. Christoph.

Storrer, s. Storer.

Stoß, Andreas, Maler, in Bern. Von ihm handelt der Beschluß des Rats von Bern vom 3. April 1584: „A. S., der maler von Lucens, alhar beschryben, m. h. brunnen und andere gemäl der stadt zehelfen und verbessern." S. sollte offenbar dem Meister *Imbert Mareschet* bei dessen Arbeiten helfen. Er war indessen offenbar nur Flachmaler. 1792 malte er z. B. ein Berner Fähnlein auf den Turm zu Oron. S. blieb in Bern und wurde 1601 Mitglied des Großen Rats, 1613 Schaffner im St. Johannserhaus und starb 1619. Er war zünftig zum Affen und wurde der Stammvater der bernischen Familie Stooß.

Haendcke, Schweiz. Mal., p. 263. — Burgerreg. im Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Stoss, Ulrich, monnayeur à Fribourg. Sa réception bourgeoisiale de Fribourg est inscrite dans le Grand Livre des Bourgeois, à la date du 2 mai 1475. Il était originaire du pays de Zurich (de Thurego). *Max de Techtermann.*

Stoutz, Élisabeth de, peintre de genre et portraitiste, née à Genève le 5 mai 1854. Élève de M^{me} et de M. Frédéric Gillet, pour l'enseignement desquels elle garde une gratitude affectueuse, elle passa, à la mort de M. Gillet, sous la direction de Barthélemy Menn, dont elle suivit l'enseignement pendant trois années. Aimant avec passion la campagne, où elle vit la plus grande partie de l'année, M^{lle} de S. a concentré ses études sur la vie des paysans et leurs labeurs. C'est surtout les enfants campagnards qu'elle a peints avec une observation consciencieuse qui n'exclut d'ailleurs ni le sentiment, ni la poésie. Le premier tableau que l'artiste ait exposé fut en 1889 un „Retour de l'école", où les petits paysans s'avancent bravement sous la pluie. C'est ce genre de sujets, traités d'abord en des toiles de petites dimensions que l'artiste a repris et répété sous les aspects les plus variés, grâce à sa connaissance intime et approfondie de l'enfance. La vision et la manière bien personnelle de M^{lle} de S. lui valurent, en 1890, un second prix au concours Diday, pour sa „Convalescente." Tout en prenant part à plusieurs expositions collectives, M^{lle} de S. a fait deux expositions particulières de ses œuvres, à la Salle de l'Institut à Genève, l'une en déc. 1895, l'autre en avril 1901, et une exposition de ses croquis et études au Musée Rath en avril 1910. Dans la première, la critique et le publique firent un accueil très favorable à ses scènes enfantines. et rustiques („Les moutons", „La ronde", „Les tricoteuses", „Dans l'herbe", etc.), tandis qu'on remarquait dans la seconde, outre les „Bébés dormants", deux remarquables portraits („Portrait de Madame Barry" et de „Tante Sage"). A la dernière Exposition des femmes peintres et sculpteurs suisses, l'envoi de M^{lle} de S. fut très particulièrement remarqué. C'était une série de portraits et de croquis (à l'huile) de scènes prises sur le vif dans un asile de vieilles femmes, parmi lesquels la ville de Genève acquit pour le Musée Rath le „Portrait de dame Robineau" (1908). Le même Musée a reçu encore en don de l'auteur (1909) un excellent „Portrait de M^{me} Barry." La sincérité du sentiment, la sûreté et la conscience de l'observation comme l'originalité de la vision ont mérité à l'artiste de vives sympathies dans un cercle choisi d'admirateurs.

Gaz. de Laus. du 10 déc. 1895. — Journ. de Genève du 10 avril 1910 etc. *Gaspard Vallette.*

Stracholfus, Glasmacher, im 9. Jahrh. Der Mönch von St. Gallen (Notker Balbulus) erzählt von einem „Stracholfus vitrearius, servus sancti Galli", dem Ludwig der Fromme, welchem er diente, seinen ganzen Anzug zu geben befahl. „Vitrearius Cæsaris" nannte er sich, als ihn darauf wegelagernde Knappen dieses kaiserlichen Geschenkes zu berauben drohten.

Monachus Sangall: Gesta Karoli, Lib. II c 21 (Jaffé, Bibliotheca rerum germanicarum. Vol. IV, p. 699 seq. *Rahn.*

Strack, Johann, gest. 1652, apostolischer Notar und Schulmeister, errichtete in Sitten eine Buchdruckerei und gab 1648 eine „Nomenclatura Rerum Scholis Humanioribus Utilissima" heraus.

Imesch, Blätter aus der Walliser Gesch. III, p. 184. *D. Imesch.*

Straßer, Jakob, Goldschmied, von Schwyz, bis 1586 in Bischofszell thätig, „Beisäß" von Schwyz, wird dort im Jan. 1586 beim Landrate wegen eines Streites klagbar, der zwischen S. und dem Seckelmeister, Spitalmeister und Stadtschreiber in Bischofszell ausgebrochen war und damit geendet hatte, daß S. samt Frau und Kindern aus Bischofszell vertrieben wurde. Der Landrat von Schwyz suchte am 11. Jan. 1586 durch ein Schreiben an den Landvogt vom Thurgau eine Vermittlung zu erzielen.

Akten im Staatsarch. Luzern, Fasc. Goldschmiede. *Franz Heinemann.*

Straßer, Joh. Rudolf, Glasmaler, von Zürich, verwandt mit *Regula S.*, gest. 1687, erst 25 Jahre alt. Füßli nennt von ihm ein Abendmahl im Lazarett an der Spannweid.

Füßli, K.-Lex. 1779, p. 632. *C. Brun.*

Straßer, Regula, von Zürich, im 18. Jahrh., eine Verwandte des Glasmalers *Johann Rudolf S.*, hat sich, nach Füßli, im Malen und Sticken von Blumen und Insekten bekannt gemacht.

Füßli, K.-Lex. 1779, p. 632. *F. O. Pestalozzi.*

Straub, Georg, Buchdrucker, in St. Gallen, geb. am 29. Sept. 1568, gest. am 23. Okt. 1611, zuerst wohl Schüler seines ältern Bruders *Leonhard S.* (s. d.), dann an dessen Geschäft beteiligt. Er machte sich 1598 selbständig und siedelte mit seiner Presse nach St. Gallen über, wo seit der Ausweisung des Bruders keine Druckerei mehr bestand. Er war hier 1600—1611 thätig; obwohl ebenfalls unter strenger Aufsicht stehend, geriet er nicht wie vordem Leonhard S. in ernstlichen Konflikt mit der Zensur; doch wurde ein Gesuch um ein Darlehen von 600 Gld., das er 1609 an die Behörde stellte, damit ihm der Druck des Neuen Testaments von Piscator ermöglicht werde, abschlägig beschieden. Dagegen unterstützte die Behörde seine Bemühungen um Errichtung einer Papiermühle auf dem Gebiete der appenzellischen Gemeinde Teufen. Nach Hartmanns Annahme soll sich S. auch selbst als Formschneider für mehrere seiner Publikationen bethätigt haben; jedoch erscheinen die dafür geltend gemachten Gründe nicht beweiskräftig. Der unvollständigen Liste seiner Drucke bei Wegelin ist wahrscheinlich ein 1605/06 von Jakob Altherr in St. Gallen herausgegebenes vierstimmiges „Psalmenbuch" beizufügen. Als zwei äußerst seltene Erzeugnisse der Presse S.s, die Wegelin nicht oder nur unvollkommen kannte, sind ferner anzuführen:

1) „Neuw Modelbuch | Darinnen allerley Gat | tung schöner Mödeln der Newen außge- | schnitnen Arbeit, auff Krägen, Hempter, Facelet | vnd dergleichen zu neyen, so zuvor in Teutschland | nicht gesehen ... Getruckt in verlegung Georg Strauben | von S. Gallen anno 1593," quer 8°, mit 20 (nach Grässe 23) Tafeln, dem 3. Buch und der 1. Tafel des 4. Buchs von Cesare Vecellios „Corona delle nobile et virtuose donne" entsprechend, noch in der Zeit, wo G. S. Teilhaber seines Bruders war, (in Rorschach) von ihm gedruckt. (Ein Exemplar im Besitze des Hrn. O. Weßner in St. Gallen, ein anderes, laut gütiger Mitteilung des Hrn. Stiftsarchivars Dr. Fäh, im Schlosse Wolfegg.)

2) „Trachten oder Stammbuch: Darinn aller fürnemb | ster Nationen, Völcker, Manns- vnnd | Weibs Personen in ihren Kleydern, artlich abge | mahlt, nach jedes Landes Sitten vnd Gebrauch, so je | tziger zeyt getragen werden, vnd zuvor niemals im | Truck außgangen. | Getruckt zu S. Gallen durch Georg Straub, | ANNO MDC", quer 4°, in zwei Ausgaben (deutsch und lateinisch) erschienen. Das anscheinend vollständige Exemplar des Schweiz. Landesmuseums in Zürich (deutsch) zählt 24 Bogen A—a. Davon enthält der erste außer dem Titelblatt (obiger Titel eingerahmt von einem Holzschnitt: rechts und links 2 Figuren, Mann und Frau; oben in der Mitte das Stadtwappen, zu dessen beiden Seiten je 2 auf dem Boden sitzende Personen, die essen; unten eine Ansicht der Stadt St. Gallen) die Widmung an Junker Ulrich Zollikofer, Stadtammann und Scholarch, vom 19. Aug. 1600. Die folgenden Bogen B—T, V, X—Z und a enthalten auf 90 einseitig bedruckten Blättern die Trachtenbilder in Holzschnitt, meist 2 Figuren (Mann und Frau), jedoch auch Gruppenbilder etc. mit Ueberschrift und darunter, die Darstellung erläuternd, deutsche (resp. lateinische) Verse. Bogen S zählt auffälligerweise nur 2 Bl.; da aber ein lateinisches Exemplar in der Stadtbibliothek St. Gallen, dem die letzten 9 Bl. fehlen, das jedoch im übrigen mit dem Exemplare des Landesmuseums genau übereinstimmt, ebenfalls nur 2 Bl. S aufweist und in beiden Exemplaren nichts auf eine Lücke schließen läßt, ist wohl eher ein Versehen des Druckers als eine Lücke anzunehmen.

Stemmatol. Sangall. — Ratsprot.: 1600, 27. März; 1605, 8. Aug.; 1606, 4. Febr., 30. Okt.; 1609, 26. Jan. — *Hartmann*, St. gall. Kstgesch., p. 192 f. — *Ders.*, Notizen. — *Graesse*, Trésor IV, p. 555; VI 1, p. 510; VI 2, p. 267. — *Heller*, Gesch. der Holzschneidekst., p. 248. — *Scherer*, Verz. der Manuskr. etc. der Vadianbibl., p. 334. — *Wegelin*, Die Buchdruckereien d. Schweiz, p. 26 ff., 33 ff., 43 ff. — *Ders.*, Gesch. d. Buchdruckereien im Kanton St. Gallen, p. 40 ff., 47 ff. — Jahrb. d. Stadt St. Gallen 1829, p. 67 Anm. *T. Schieß.*

Straub, Georg, Zeichenlehrer und Landschaftsmaler, von Hattenhofen im Königreich Württemberg. Er hielt sich aber von Jugend an in der Schweiz auf. Bei Lory (Vater oder Sohn?) zum Aquarellmaler ausgebildet, eignete er sich dessen Manier in der Landschaftsmalerei an; seine Arbeiten waren meist Veduten, zeichneten sich jedoch durch große Klarheit und Harmonie der Farben aus. Von 1845--1859 war er Zeichenlehrer am Progymnasium in Thun, nahm aber später seine bleibende Stätte in Zürich. Nie stellte er seine Bilder öffentlich aus; als bescheidener und gewissenhafter Mann wurde er deshalb nur in kleinern Kreisen bekannt. Er starb am 18. Mai 1877, 72 Jahre alt, nach kurzer Krankheit in Bern. Ein großer Teil seines Nachlasses befindet sich in der Familie des Dr. von Benoit sel. in Bern.

Jahresber. Kstverein Bern 1878, p. 36. *H. Türler.*

Straub, Johann (Hans) Balthasar, Maler, in St. Gallen, geb. am 19. Sept. 1666, gest. am 8. April 1721. Er soll in der Technik wohl bewandert gewesen sein, jedoch infolge mangelnder Erfindungsgabe in eigenen Kompositionen wenig geleistet, hauptsächlich nach Kupferstichen gemalt haben, wobei ihm besonders Stillleben gut gelangen. Von seiner Hand war auch ein Saal auf der ehemaligen Weberzunft in St. Gallen ausgeschmückt. In den Ratsprotokollen wird

1694 eine Vogtschaft über das Vermögen des „Knaben" erwähnt, wonach er sich damals vielleicht in der Fremde aufhielt; seine Witwe mußte in den Jahren 1734–1741 infolge Dürftigkeit und hohen Alters aus öffentlichen Mitteln unterstützt werden.

Stemmatol. Sangall. — Ratsprot.: 1694, 2. Juli; 1734, 9. Febr.; 1736, 1738, 1739, 1741. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 1762. — *Hartmann*, St. gall. Kstgesch., p. 42 f. — *Nagler*, K.-Lex. XVII, p. 464. — *Bernh. Wartmann*, Gesch., Topogr. u. Statist. d. Stadt St. Gallen (Msc.), p. 160 ff. *T. Schieß.*

Straub, Leonhard, Buchdrucker, von St. Gallen, geb. am 18. Juli 1550, das Todesjahr (1607?) steht nicht fest. Er richtete 1578 die erste Druckerei in St. Gallen (an der Webergasse) ein, hatte aber das Mißgeschick, gleich durch eine seiner ersten Arbeiten, einen Wandkalender für 1579 (auf zwei aneinander geklebten Folioblättern gedruckt) mit den Appenzellern in Konflikt zu geraten. Auf diesem Kalender, den zu oberst eine Karte vom Bodensee und Umgebung ziert, waren links, seitlich vom Texte, die Wappen der XIII eidgenössischen Orte abgebildet, und von dem letzten behaupteten die Appenzeller, es sei darauf, ihnen zum Schimpf, ihr Wappentier (der Bär) als ein weibliches Tier dargestellt. Auf ihre Klage rechtfertigte sich S. damit, daß er die Holzschnitte von einem Basler Drucker erworben habe,[1] von dem sie schon zwei Jahre vorher für einen Kalender benutzt worden seien, ohne daß die Appenzeller damals an der Darstellung ihres Wappens Anstoß genommen hätten; gleichwohl mußte er nach dem Schiedspruche des Abts von St. Gallen Abbitte leisten, und die von dem Kalender erstellte Auflage wurde teils wieder eingezogen, teils vernichtet. Kurz nachher wurden auf S.s Bitte vom Rate Korrektoren, d. h. Zensoren, eingesetzt. Im folgenden Jahre suchte er um Ueberlassung des an die Stadt gefallenen St. Leonhardklosters nach für seine der Erweiterung bedürftige Druckerei (durch seine Gesellen wurde im Jan. 1582 der Akolastus von Hans Sachs aufgeführt, der 13 Personen erforderte); 1582 ward das Kloster thatsächlich an S. vermietet, und noch im gleichen Jahr errichtete er eine eigene Papiermühle in Ach (1/2 Stunde von Rorschach). Doch dauerte S.s Thätigkeit in St. Gallen nur wenige Jahre, da er sich durch Verstöße gegen die Zensur wiederholte Verwarnungen und 1584 die mit Verlust des Bürgerrechts verbundene Ausweisung zuzog. Infolge dessen verlegte er auch die Druckerei nach Ach und setzte fortan das nahe Rorschach als Druckort auf die Erzeugnisse seiner Presse, scheint aber bald nachher auch in Konstanz ein Zweiggeschäft eröffnet zu haben. 1588 sah er sich genötigt, die Papierfabrik und Druckerei in Ach einem Gläubiger (Zyli von St. Gallen) zu überlassen, geriet aber durch dessen Lässigkeit in Schaden. Nach einem langwierigen Prozeß übernahm er mit seinem Bruder Georg die Druckerei wieder selbst und trat nun, um den ihm auferlegten Verpflichtungen nachkommen zu können, in eine neue Geschäftsverbindung mit Makarius Keller von Steinberg, dem damaligen Hofschreiber zu Rorschach. Die Druckerei scheint eine rege Thätigkeit entwickelt zu haben; jedoch ergaben sich bald zwischen den Brüdern und ihrem Teilhaber neue Streitigkeiten, die wieder zu Prozessen führten. Während Georg S. 1600 mit einer 1598 erworbenen Presse ein eigenes Geschäft in St. Gallen eröffnete, scheint Leonhard seinen Betrieb mehr nach Konstanz verlegt zu haben, wo seine Druckerei unter seinen Nachkommen noch ein Jahrhundert lang bestanden haben soll.

[1] Man hat behaupten wollen, S. habe in Wirklichkeit nicht die Basler Holzstöcke benutzt, sondern sie genau nachbilden lassen; doch spricht für die Richtigkeit seiner Aussage der Umstand, daß drei der Wappenbilder auf seinem Kalender in der Einfassung genau die gleichen Fehler zeigen wie in dem Basler Kalender, während doch sicherlich ein Holzschneider diese nicht nachgebildet hätte. Vgl. die beiden Kalender im Stadtarchive St. Gallen, Tr. XXVI, Nr. 47, 5 und 6.

Der Liste von L. S.s Drucken bei Wegelin ist noch ein kleines, ohne Jahr erschienenes Büchlein beizufügen „Selectæ aliquot doctorum viro rum epistolæ. Sangalli ex officina Leonhardi Straubii" (auf der Stadtbibliothek Zürich).

Stemmat. Sangall. — Ratsprot.: 1579, 5. Mai, 7. Aug.; 1580, 12. u. 21. Juli, 5. Aug.; 1581, 17. Jan.; 1582, 18. Jan., 13. u. 21. Febr., 6. März, 30. April, 20. Juni, 5. Juli, 16. Okt.; 1583, 7. Nov.; 1584, 3. Sept., 5. Okt.; 1585, 15. Juni. — Verordn.-Prot. 1581, 23. Jan. — Stadtarch., Tr. XXVI, 47/48. — *Josua Keßler*, Chronik, z. J. 1578. — *Hartmann*, Notizen. — *Binkert*, L. S., der erste Buchdrucker der Stadt St. Gallen. — Cat. art anc. Expos. Genève 1896, p. 76 f. — *Falkenstein*, Gesch. d. Buchdruckerkst., p. 276. — Jahresber. d. Industrieschule Zug 1869/70. — *Laible*, Gesch. d. Stadt Konstanz, p. 292. *Wegelin*, Die Buchdruckereien d. Schweiz, p. 2—47. — *Ders.*, Gesch. der Buchdruckereien im Kt. St. Gallen, p. 24—46. *T. Schieß.*

Straub, Sébastien, peintre, né à Avully le 5 mai 1806, mort le 20 oct. 1874, s'était d'abord voué à la musique; les succès de sa sœur, Mme *Fol* (voy. ce nom au supplément), élève d'Hornung, l'engagèrent à entrer aussi dans l'atelier de ce peintre. Il s'établit ensuite à Paris où il fit de bonnes copies de maîtres, beaucoup de portraits et quelques compositions originales, telles que le „Colloque de Poissy" (vendue en Angleterre), „Une femme convalescente lisant la Bible" (Salon de 1840), „Épisode du lendemain de l'Escalade de Genève" (Salon de 1843), „Luther et Staupitz" (1844) et un charmant

intérieur représentant dans le costume du vieux temps Mme S. la mère préparant son café. De retour à Genève, S. épousa en 1846 une fille du peintre sur porcelaine Victor Dupont. D'un caractère gai et enjoué, S. vit ses dernières années assombries par la mort d'une fille unique. Son portrait par lui-même a figuré au Salon de Paris de 1841 et son buste à l'âge de 25 ou 30 ans a été exécuté par son ami Louis Dorcière.

Bull. Soc. des Arts, XI, p. 65. — Journ. de Genève, Oct. 1874. — *Tscharner*, Rapp. de la Soc. cant. des bx.-arts de Berne 1876, p. 30. — *Bellier et Auvray*, Dict. des artistes de l'Éc. franç. — *Nagler*, K.-Lex. XVII, p. 464.
A. Choisy.

Strauß, s. Struß.

Streler, Heinrich, ist der erste bekannte Buchdrucker in Sitten (1644—1647). Er druckte den kleinen Katechismus des Jesuiten Canisius, die lateinische Grammatik des Alwarus und die griechische Grammatik des Jakob Gretser sowie eine Beschreibung der Heilquellen von Leukerbad.

Oggier, Blätter aus der Walliser Gesch. II, p. 250.
D. Imesch.

Streuli, Heinrich, Kunsttischler, laut Füßli (Quelle: Meusels Museum) im 18. Jahrh. in der Schweiz geboren und in Neuwied als Lehrling in der Kunsttischlerei unterwiesen. Er hat sich einen Namen für eingelegte Arbeit gemacht.

Füßli, K.-Lex. II, p. 1765. *F. O. Pestalozzi.*

Strichler (Strycher), Oswald, Goldschmied, Münzmeister (von Luzern?), ist von 1585—1603 nachweisbar. Er hat ein vielbewegtes Leben in diese kurze Zeitspanne eingezeichnet, soweit die Quellen es überhaupt uns überbracht haben. Schon 1585 wurde S. wegen Mißhandlung eines Knaben als roher Geselle bestraft. Da er sein Auskommen als Goldschmied nicht fand, betrieb er noch den Beruf eines Wirts. Ehezwist trieb ihn zur Scheidung und zum Soldatenstand (Gardist in Rom, 1596). 1598 wird er wegen Insubordination entlassen, auf Bestreben des Rats von Luzern 1600 wieder aufgenommen, kehrt aber bald infolge neuer Schwierigkeiten nach Luzern zurück, verbindet sich mit Goldschmied Martinus Martini (s. d.), bringt aber diesen „um Hab und Gut", verführt noch dessen Frau. Wegen Ehebruchs um 20 Gld. bestraft, floh S. nach Zürich, verstand aber 1602 den Rat von Luzern durch seine einschmeichelnde Redegewandtheit wieder umzustimmen. 1603 ward er wegen Verleumdung und Konkubinat doch von Luzern verwiesen und trat in Italien als Münzmeister in den Dienst der Spinola, womit sich seine Spur verliert.

Luz. Staatsarch., Gültenprot. (1585). — *v. Liebenau*, Beitr. z. Münzgesch. d. Spinola (Bull. de la Soc. suisse de Numism. 1890, p. 67). *Franz Heinemann.*

Stricker, Eduard, Maler (Dilettant), in St. Gallen, gebürtig aus Herisau, geb. 1812. Er war Kaufmann, hatte aber von Jugend auf viel Sinn für die Kunst und beschäftigte sich mit Zeichnen und Malen, jedoch ohne zu selbständigen künstlerischen Leistungen zu gelangen.

Notiz v. *J. C. Kunkler †*. — *Nagler*, K.-Lex. XVII, p. 476.
T. Schieß.

Strickhler, s. Strikler.

Striegel, s. Strigel.

Strigel (Strigeler), Yvo (Yfo, Eyff, Yff), Bildschnitzer und Maler, geb. 1430, gest. am 15. Aug. 1516, 85 Jahre alt, in Memmingen. Zu den Schwaben, deren mehrere in graubündnerische und tessinische Kirchen Schnitzaltäre geliefert und auf denselben ihre Namen verzeichnet haben, gehört auch der Meister Yvo S. Er stammte aus Memmingen als der Sohn des ebenfalls dort verbürgerten Hans S., der ein Maler handwerklichen Schlages war. Zuerst wird Y. in einem Kaufbriefe von 1461, 1473 und 1477 in städtischen Aemtern erwähnt. 1478 hat er sich als „der bildhower", 1514 neben einem an gemeinsamem Werke bethätigten Bildhauer „Maler" genannt. Inschriftlich beglaubigte Werke von ihm sind die Altäre in St. Agatha bei Disentis 1489, im Beinhause von Reams 1500 (verschollen) und St. Sebastian bei Igels 1506. Vom 4. Nov. 1510 ist aus Roveredo im Misox eine von Emilio Motta entdeckte Quittung ausgestellt, durch welche zwei Bevollmächtigte den Empfang einer Restzahlung von 22 rheinischen Gulden für einen Altar bestätigen, den S. für die Pfarrkirche San Clemente in Grono geliefert hatte. Auch dieses Werk ist verloren, erhalten dagegen der 1512 datierte Altar, den 1887 die weiland „Mittelalterliche Sammlung" in Basel aus der hoch über Grono auf der Wasserscheide zwischen Misox und Calancatal gelegenen Kirche Sta. M. Calanca erwarb. Es ist ein ungewöhnlich aufwändiges Werk, nebst dem des Churer Doms der größte spätgotische Schnitzaltar, der in der Schweiz erhalten blieb. Gegen 80 beträgt die Zahl der Schnitzfiguren. Die Rückseite des Schreins und die Außenseiten der Flügel sind mit Malereien geschmückt. Robert Vischer ist geneigt, auf einen Anteil von Gesellen Bernhard S.s zu schließen, der ein naher Verwandter, vielleicht der Sohn des viel weniger begabten Yvo S. war. Auch unter den Reliefs will Marie Schuette die Arbeit mehrerer Hände erkennen; immerhin habe Yvo für alle die Vorlagen geliefert. Außerhalb der Schweiz sind nur zwei inschriftlich als Yvo S.s Arbeit beglaubigte Altäre bekannt: der eine von 1505 im Dome zu Frankfurt a. M., der andere, 1514 datiert und vielleicht die letzte seiner Arbeiten, auf dem Tartschenbüchel im Obern Vinstgau.

Nüscheler, Gottesh. I, p. 68, 84, 112. — *Rahn*, Bild. Kst., p. 744—746, 818. — *Ders.*, Statist., Anz. A.-K.

1882, p. 312, 315, 355. — *Rob. Vischer*, Anz. A.-K. 1888, p. 110 ff. — *Alb. Burckhardt*, Anz. A.-K. 1889, p. 201 ff. — *W. Schmidt*, A. D. B., Bd. 36, p. 589. — *Marie Schuette*, Der schwäb. Schnitzaltar (Stud. z. deutsch. Kstgesch., Heft 91, Straßb. 1907). — Anz. A.-K. N. F. VIII, p. 152. — *E. Motta*, Boll. stor. XXX, 1908, p. 35. — Repert. f. Kstwiss. XXXII, p. 188. *Rahn.*

Strigeler, s. Strigel.

Strikler (Strickhler), *Johann* Franz, Zeichner und Maler, von Menzingen im Kanton Zug, geb. dort am 26. Okt. 1666 als das jüngste von vier Kindern des Paul S. und der Elisabeth Zürcher, gest., wahrscheinlich ledig, am 24. Okt. 1722. Ueber seine Ausbildung zum Zeichner und Maler sowie seine weitern Lebensschicksale ist nichts bekannt; erst von seinem 40. Lebensjahr an sind Arbeiten seiner Hand erhalten. Für die von J. J. Scheuchzer 1706 erschienenen „Naturgeschichten des Schweizerlandes“ lieferte S. die (dann von Füßli gestochene) Abbildung des „Bades Walterswil“ bei Baar; ungefähr aus gleicher Zeit stammt eine von S. gezeichnete und von Joh. Andreas Friedrich gestochene Ansicht von Wettingen (Maris Stella). Auf beiden Bildern hat S. sich als Zeichner genannt. Kunstwerke sind es nicht, aber in ihrer Art doch gut und korrekt ausgeführt. Die eigenartige schematische und legendare Behandlung macht sich auch bei den bekannten spätern Malereien S.s sofort bemerkbar; sie gibt auch deutliche Anhaltspunkte, ähnliche Gemälde, die zu jener Zeit entstanden und sich in seiner Heimat vorfinden, mit mehr oder weniger Wahrscheinlichkeit ihm zuzuschreiben. So das in der bei Menzingen gelegenen Kapelle Stalden hängende Tafelgemälde (auf Leinwand), auf zwölf Feldern die St. Wendelinslegende erzählend. Maler S. war auch im Kloster Einsiedeln beschäftigt (1708—1710); er hat „vornemblich die 8 Disch und den Kanzel im Refektorio bemalt“, bei einem Wochenlohn von 4 Pfd. 10 Sch. (Fr. 3. 96) für sich und einen Lehrbuben, oder auch von nur 48 Sch., dazu hatte er aber Kost und Logis.

Die besten Arbeiten S.s sind in Unterwalden. Für das 1803 abgebrochene Beinhaus in Buochs malte er 1716 ein jüngstes Gericht, das Anlaß zu einer bewegten Landratssitzung gab, weil der Dorfvogt Franz Achermann den Maler verleitet hatte, ein „Mannsbildt mit einer Perruquen zu contrafeten, dadurch zimbliches Gered und vielfältige Ußlegungen uff dissere oder jene Personen beschehen und Ergernuß causirt wurden.“ Die 1713 zum Andenken an das Treffen von Sins vom 20. Juli 1712 erbaute Loretokapelle Ennerberg bei Buochs enthält zwei Arbeiten S.s; beide sind von ihm signiert. Das Altarblatt des Vorraums zeigt von seiner Hand in allegorisierender Haltung St. Johann von Nepomuk. An der Rückwand des Hauptraums hängt der große, auf Leinwand gemalte Prospekt des Treffens bei Sins, auf dem die bereits erwähnte Eigenart S.s: durch Sprüche, legendare Hinweise etc. den Gegenstand dem Beschauer möglichst verständlich vorzuführen, deutlich bemerkbar ist. „Das Bild zeigt, auch in seinen landschaftlichen Partien, ein ganz respektables Können des Malers S.“ bemerkt Dr. Robert Durrer.

Füßli, K.-Lex. II, p. 1765. — *Nagler*, K.-Lex. XVII, p. 476. — *Kuhn*, Stiftsbau Einsiedeln, p. 57 u. 69. — *Rahn*, Stat. schw. Kstdenkm. (Unterwald., 1899), p. 63, 230—234. — *A. Weber*, Künstl. u. kstgewerbl. Erzeugn. von Zugern in Einsiedeln. Zug. Kal. 1909, p. 18—22. *A. Weber.*

Strodell, Hans Jakob, Glasmaler, von Solothurn, ward 1611 Mitglied der dortigen Lukasbruderschaft. Eine seiner Arbeiten findet sich im Solothurner Zeughause; dagegen ist von diesem Glied einer dort angesehenen Familie sonst nichts bekannt.

Soloth. N.-Bl. 1859, p. 11. — *H. Meyer*, Coll. I, p. 74. *F. O. Pestalozzi.*

Stroussack, Jean. Il est mentionné comme monnayeur (garde de la Monnaie) de Fribourg dans le compte de la fabrique de St-Nicolas de cette ville pour l'année 1473/74.

C'était un frère de *Stephan S.*, orfèvre, et fils de *Hans S.*, dont la profession n'est pas connue, mais qui, très probablement, avait aussi travaillé les métaux précieux comme orfèvre ou monnayeur. *Max de Techtermann.*

Stroussack, Stephan, orfèvre, à Fribourg. Cette profession est indiquée dans l'inscription bourgeoisiale de Stephan S., à la date du 18 juin 1453. Son frère Jean était monnayeur et leur père s'appelait Hans (voy. *Jean S.*). On connaît un calice gothique poinçonné S. S. qui serait peut-être son œuvre? *Max de Techtermann.*

Strub, Lienhard, Baumeister, in St. Gallen, gest. 1529. Er war 1514/15 Verordneter zu den Bäuen, 1519—1529 Steuermeister, führte 1519 den 1501 mit dem kleinen Turm zum Teil eingestürzten Chor der 1225 geweihten St. Leonhardskapelle zu St. Gallen neu auf, die schon wenige Jahre später (1530) geschleift wurde.

Rahn, Stat. schw. Kstdenkm., Anz. A.-K. 1886, p. 385. — Stemmat. Sangall. — *Joach. v. Watt*, Deutsche Schriften II, p. 400; III, p. 218, 239 f., 364. — *Nüscheler*, Gottesh. II, p. 107. *T. Schieß.*

Strub, Oswald, Glasmaler, von Schaffhausen, zu Anfang des 16. Jahrh.s thätig, 1519, wie es scheint, in Bern, wo er für ein Fenster mit Wappen der Landschaft 11 Pfd. erhielt. 1528 zahlte man ihm in Freiburg für ein Fenster, „so im vor langen Jahren geschenkt ist“, 7 Pfd. Weil hier nur von dem Verkauf einer geschenkten Scheibe die Rede ist, möchte ihn H. Meyer über-

haupt aus der Reihe der Schweizer Glasmaler streichen, wogegen zu bemerken ist, daß jene Bernerscheibe von 1519 auf Bestellung hin geliefert wurde (Trächsel). Noch 1531 erscheint S. im Protokolle des Schaffhauser Vogtgerichts. Er wohnte hier in der Nähe der vordern Bachbrücke. „S. war eifriger Anhänger der Reformation. Als er zur Zeit des Religions-Gespräches zu Baden (1526) nach Olten kam, nahm er dort lebhaft Partei für Oekolampad und seine Freunde und nannte in seinem Eifer die Behauptungen der Gegner Lüge und Bubenwerk. Um dieser Rede willen wurde er durch den Landvogt von Baden im Namen von zehn Orten vor dem Rat von Schaffhausen angeklagt und von diesem zur hohen Buße verurteilt" (Bäschlin).

J. H. Bäschlin, Schaffh. Glasm. II, p. 13. — Bern. T'buch 1878, p. 187. — *Trächsel* in der Festschr. des Kstmus. Bern 1879, p. 32/33. — *Meyer*, Fenster-Schenk., p. 361. *Vogler.*

Strübli, Glasmaler. Er führte laut Seckelamtsrechnungen 1585 zwei Fenster für die Stadt Zofingen aus.

H. Lehmann, Anz. A.-K. v. 1898, p. 54. *E. Reinhart.*

Struß (Strauß), Claus, Baumeister und des Rats in St. Gallen, nur aus der Stiftung einer Jahrzeit in der St. Laurenzenkirche bekannt, die am 4. Mai 1523, offenbar kurz nach seinem Tode, durch seine Witwe erfolgte. Er war allem Anscheine nach nur städtischer Bauaufseher, kaum aber Baumeister von Beruf.

Stadtarch. St. Gallen, Tr. C, Nr. 7. *T. Schieß.*

Struß, Rochius, Glasmaler, von Schaffhausen, der Sohn des Rudolf S., hatte von 1577—1589 die Glaserarbeiten für das Kloster Allerheiligen zu besorgen und lieferte 1581 ein Fenster mit unserer Herren Ehrenwappen für Georg Hüningers neues Haus zum Rosengarten. Er wohnte in der Nähe der Beckenstube.

J. H. Bäschlin, Schaffh. Glasm. II, p. 13. *Vogler.*

Struß, Rudolf, Glasmaler, in Schaffhausen, der Vater des Rochius S., ließ sich dort um 1551 als Meister nieder. Er erscheint sehr häufig in den Rechnungen von Allerheiligen und in der Stadtrechnung, doch weit öfter als einfacher Glaser denn als Glasmaler. Um 1566 lieferte er dem Abte von Muri etliche Fenster. S. war auch Stubenknecht der Schmiede und starb 1582.

J. H. Bäschlin, Schaffh. Glasm. II, p. 13. — *H. Meyer*, Coll. III, p. 95. *Vogler.*

Struß, Stephan, Bildhauer, in Bern, kaufte am 12. März 1509 von Lienhard Tremp ein Haus an der Keßlergasse. Er gehörte vermutlich der Gesellschaft zum Mittellöwen an, deren Mitglied wohl auch der Sohn *Stephan S.* (gest. vor 1555), der Tischmacher war. Der Enkel *Wilhelm S.*, ebenfalls Tischmacher (get. am 24. Jan. 1545), ist als Mitglied der Gesellschaft beglaubigt.

Not.-Prot. III, 119, 19/121 im Staatsarch. Bern. — *Zesiger*, Die Stube zum roten guldinen Mittlen-Löuwen, p. 190. *H. Türler.*

Struß, Wilhelm, s. Struß, Stephan.

Strycher, s. Strichler.

Stryïenska, Caroline (M[me] *Cingria*), peintre, née à Carouge, canton de Genève, en 1846, fille d'Alexandre S. qui suit, sœur d'Edmée et de Thadée S., élève de l'École des Beaux-Arts de Genève. Elle travailla et développa son réel talent de portraitiste dans l'atelier de Carolus-Duran et de Henner à Paris, revint à Genève et travailla avec Barthélemy Menn. Un de ses portraits se trouve au Musée polonais de Rapperswil. Elle s'est fait également avantageusement connaître comme paysagiste et peintre de genre. Sa peinture est énergique, solide et charpentée virilement. Plusieurs de ses toiles se trouvent dans des collections particulières. Elle a exposé à Genève, Bâle et Lausanne. Voir aussi *Cingria*. *Georges Hantz.*

Stryiénska, Edmée, dessinateur, fille d'Alexandre S. et sœur de Caroline et de Thadée S., née à Carouge, canton de Genève, en 1848, élève de l'École des Beaux-Arts de Genève et particulièrement de Gillet. Elle fit un apprentissage de peintre sur émail dans l'atelier de Jules Crosnier, fut élève de l'École des Arts industriels et de Barthélemy Menn et exposa des émaux et faïences à plusieurs expositions de Genève et de la France. Professeur d'art décoratif. Atelier particulier. *Georges Hantz.*

Stryiénski, Alexandre, père de Caroline S., d'Edmée S. et de Thadée S., né à Bialystock en Lithuanie en 1805, mort à Paris en 1875. Après de brillantes études à l'École d'application de Varsovie, il fit, en 1829, la campagne de Turquie dans l'État-major de l'empereur Nicolas. Il prit une part active et très distinguée aux efforts que fit sa patrie, la Pologne, en 1830 pour reconquérir son indépendance. Avec toute une pleïade de ses compatriotes les plus distingués qui virent avec les désastres de la patrie sombrer leur avenir personnel, sa carrière brisée, banni, il se réfugia en Suisse. Sous la direction du général Dufour il collabora comme ingénieur à la „Grande Carte de la Suisse." Ses minutes excitèrent l'admiration de son chef, qui se l'attacha non seulement comme un intelligent et comme un précieux auxiliaire, mais l'honora d'une amitié qu'il lui conserva jusqu'à sa mort. Ses minutes, disons-nous, merveilles de finesse, de beauté d'exécution typographique en même temps que de rigoureuse exactitude, furent adoptées comme types pour les feuilles de cette célèbre carte. S. fit encore

à lui seul une belle carte du canton de Fribourg (1855) et des cartes du même canton et de celui de Genève, à l'usage des écoles. Il occupa pendant de longues années à Genève une modeste place aux Travaux publics, bien loin d'être en rapport avec ses hautes capacités, mais où il se fit remarquer par une probité scrupuleuse et par un dévouement sans bornes à son pays d'adoption.

Bibliogr. nat. suisse, fascic. II, géodésie, p. 24, 132, 137. *Georges Hantz.*

Stryiénsky, Thadée, architecte genevois, née en 1849 à Carouge dans le canton de Genève, fils d'Alexandre S. et frère de Caroline et d'Edmée S. Il fit ses études au Polytechnikum de Zurich et partit peu après pour Lima, engagé pour trois ans par le gouvernement péruvien pour la construction d'une église. A son retour il compléta ses études à l'École des Beaux-Arts et se rendit à Cracovie où commença dès lors sa brillante carrière marquée par un grand nombre d'intéressants et importants travaux civils et religieux, entr'autres la restauration de l'église de Notre-Dame à Cracovie. *Georges Hantz.*

Stuber, Hans, Buchbinder, in Bern, war aus Büren gebürtig. Er wurde 1566 zum Stadtburger angenommen und trat in die Gesellschaft zu Mittelleuen ein. Mit dem Einband zur Stubensatzung von 1567 dieser Gesellschaft lieferte er eine ausgezeichnete Probe seines Geschmacks und seiner Kunst.

Der Sohn, *Jakob S. I.,* ebenfalls Buchbinder, erstellte den schönen Einband zur Chronik des Diebold Schilling und starb 1610.

Der Enkel, *Jakob S. II.,* ein Buchdrucker, wurde 1631 Stubenmeister zu Mittelleuen, gelangte 1632 in den Großen Rat und starb 1668. Als obrigkeitlicher Buchdrucker (von 1622–1635) druckte er die Annalen von Mich. Stettler und eine lange Reihe von Mandaten etc.

A. Zesiger, Die Stube zum roten guldinen Mittlen-Löuwen, p. 190 f. *H. Türler.*

Stuber, Jakob I. und II., s. Stuber, Hans.

Stucki, Alois, Zeichner, von Oberurnen im Kanton Glarus, geb. dort am 8. Dez. 1854. Er zeigte schon in der Primar- und Sekundarschule großes Zeichentalent, genoß nachher drei Jahre Privatunterricht bei Viktor Schneider in Näfels (s. d.), besuchte zwei Jahre die Kunstgewerbeschule in München und bethätigte sich dann $6^1/_2$ Jahre im Kunstgeschäft der Gebr. Bänziger in Einsiedeln. Den Rest seines nur kurzen Lebens brachte er abwechselnd in München und Oberurnen zu, arbeitete als graphischer Zeichner für Knorr & Hirth, Meißenbach u. a. in München, für den „Formenschatz", die Zeitschrift „Vom Fels zum Meer", die schweizerische Porträtgalerie und andere ähnliche Unternehmungen. Er war ein flotter Illustrator mit sehr gewandter und gesuchter Feder — speziell seine Vergrößerungen nach Photographien zeichnen sich durch außerordentliche Feinheit und Schönheit der Ausführung aus — dazu ein guter, liebenswürdiger Mensch, aber von schwacher Gesundheit. Er starb unverheiratet in Oberurnen am 24. Aug. 1894.

Mitt. der Familie. *Ernst Buß.*

Stucki, Paul-Émile, peintre-paysagiste, né à Fleurier le 20 janv. 1865. Il fit ses études à l'École d'Art de la Chaux-de-Fonds. Il prend part aux expositions des Amis des Arts de Neuchâtel et à celles de la Société suisse des beaux-arts. Le Musée de la Chaux-de-Fonds possède une toile de S.: „Les buis." Il est professeur à l'École d'Art de la Chaux-de-Fonds. *M. Morel.*

Studer, Bernard Anton, Goldschmied, von Luzern. Seine Anwesenheit ist in Luzern von 1722–1766 nachweisbar. 1753 war er dort Münzmeister. Als Proben seiner reichen Thätigkeit verzeichnet der dortige Katalog der Jubiläumsausstellung von 1889 eine Reihe von Kelchen, Monstranzen, Kerzenstöcken und andern kirchlichen Metallgeräten. Seine Silbermarke ist im Anzeiger für schweiz. Altertumskunde, N. F. 1903, p. 36, von P. Ignaz Heß reproduziert, nebst seinem Monogramm B S. Er lieferte 1736 auch Arbeiten für das Kloster Engelberg (Bestecke etc.).

Bull. suisse Numismat. IX, p. 7. *Franz Heinemann.*

Studer, Bernhard, Landschaftsmaler, von Gunzgen im Kanton Solothurn. Er wurde dort 1832 geboren, hielt sich 1861—1864 in Karlsruhe auf und zog dann nach München, wo er 1868 starb. Er beschickte die Turnusausstellungen des Schweiz. Kunstvereins 1861—1867 mit verschiedenen Landschaftsbildern, worunter „Schloß Klus im Klustal, Jura", „Dorfpartie im Jura am Abend", „Ein Morgen am Walensee", „Mondschein am Walensee", „Schloß Bechburg im Jura", „Dorfpartie aus Näfels", „Bei Aarberg", „Idylle aus dem Jura." Im Museum von Solothurn befinden sich die beiden Oelbilder „Schloß Bechburg" und „Nebelmorgen."

Jahresber. d. Bern. Kstvereins 1868, p. 5. — Kat. d. Mus. v. Solothurn. *H. Appenzeller.*

Studer, Carel, s. Studer, Jakob *Carl.*

Studer, C(arl), (Carolus?), „der jüngere", Maler, wahrscheinlich der Sohn des Jakob *Carl* S. (s. d.) oder dann identisch mit diesem (?), ist seit der Mitte des 18. Jahrh.s in Luzern nachweisbar. Ein mit 1797 bezeichnetes Porträt (Chorherr M. Hartmann) war 1889 dort an der Jubiläumsausstellung der Kunstgesellschaft zu sehen (Katalog Nr. 567), wo auch p. 34 das Datum 1797 und der Hinweis „der Jüngere" auf die Existenz eines Sohnes C. S. schließen lassen).

Im Interimskataloge des Museums der Stadt Solothurn (1900) finden sich unter *Studer Carel* (!) verzeichnet Nr. 237 „Herodias mit dem Haupte des Johannes", Nr. 238 „Genoveva von Brabant", Nr. 239 „Genoveva von Paris", zum Teil signiert 1750.

Estermann, Sehenswürdigk. v. Beromünster, p. 85. — Interimskat. Mus. Soloth., 3. Aufl., 1902, p. 30.

Franz Heinemann.

Studer, Jakob *Carl,* Zeichner, Heiligenmaler, Kupferstecher, wahrscheinlich identisch mit obigem Carolus S. (?), ist gebürtig aus Konstanz (18. Jahrh.), arbeitete 1748 für Muri im Kanton Aargau und ließ sich in Luzern nieder, wo er im Febr. 1756 starb. Von ihm stammen zahlreiche Altargemälde, u. a. in Gormund (Nebenaltäre von 1744). Der Katalog der Jubiläumsausstellung in Luzern von 1889 verzeichnet von „Jakob Carl S. aus Konstanz" folgende Proben der Mal- und Zeichenkunst (Nr. 560–566): „Magdalena", „Tod des hl. Franz Xaver", „Die schönen Künste" (datiert 1741) als Zyklus von drei Bildern; Entwurf zum Luzerner Wappen-Staatskalender (gestochen von Klauber, Augsburg). Von ihm stammen wohl auch die 1748 gemalten „Kleinen Darstellungen in den Altartischen der Leontius- und Benediktus-Capelle" in Muri, signiert mit „Carolus Studer". Ferner in der „Custerei" in Beromünster die Gemälde: „Johannes Nepomuk", „Der hl. Joseph mit dem Christuskind" und ein „Vesperbild." Ein figurenreiches Oelgemälde, die Himmelfahrt Mariä darstellend, auf dem Gut Hitzlisberg in Luzern (früher in dessen Hauskapelle). Ein mit „Jakob Carl Studer pinx. 1750" signiertes Oelporträt der Kaiserin Maria Theresia (?) in der Sammlung des Unterzeichneten.

Estermann, Gormund, p. 64. — *Ders.*, Sehenswürdigk. v. Beromünster, p. 85. — *Zemp*, Wallfahrtskirchen des Kts. Luzern, p. 64. *Franz Heinemann.*

Studer, Caspar (Melchior?), Münzmeister, Burger von Luzern, war 1608 in Uri als Münzmeister angestellt, wurde am 30. Sept. 1608 in gleicher Eigenschaft nach Luzern berufen und dürfte somit identisch sein mit Melchior S. (s. d.).

Revue suisse Numismat. 1899, p. 28, 29.

Franz Heinemann.

Studer (Stauder), David, Lithograph, in St. Gallen, geb. am 21. April 1828, gest. am 29. Juli 1852. Wahrscheinlich von ihm stammt eine Zeichnung in der Sammlung des Kuntvereins St. Gallen, die Kopie aus der Gruppe der ausziehenden Christen auf Wilhelm v. Kaulbachs „Zerstörung von Jerusalem."

Kat. d. Samml. d. Kstvereins St. Gallen. — Etat der Bürgersch. 1845, p. 222. *T. Schieß.*

Studer, Elly, von Arbon, beteiligte sich 1900 an der Turnusausstellung in St. Gallen mit zwei Gemälden „Doddy" und „Robbin." Weiteres ist nicht bekannt. *T. Schieß.*

Studer, Kaspar *Emil,* Architekt, von und in Winterthur, Professor am Technikum, geb. am 4. Dez. 1844. Er war Volontär bei Stadtbaumeister Bareiß in Winterthur, besuchte dann das Eidg. Polytechnikum in Zürich und die École des Beaux-Arts in Paris und unternahm eine Studienreise in Italien. Die Praxis machte er in Neustadt a. d. H., in Konstanz und Winterthur. Seit 1874 ist S. Lehrer für Baufächer am kantonalen Technikum; von 1883—1887 war er Direktor dieser Anstalt. Erstprämiiert bei der Konkurrenz für das Einwohnerspital Winterthur. Projektierung und Ausführung von öffentlichen und Privatbauten in Konstanz, Winterthur u. a. O.

L. Calame.

Studer, Friedrich I., Architekt, in Bern. Er wurde in seiner Vaterstadt Bern am 13. April 1817 geboren und starb dort am 19. Dez. 1879. Er besuchte die Realabteilung der sog. Grünen Schule, an welcher sein Vater *Rudolf S.* 30 Jahre Lehrer der Arithmetik war. Der Jüngling trat hierauf beim Kantonsbaumeister Küpfer als Zimmermann in die Lehre und fand dann am Bau des Kantonsspitals in Zürich Beschäftigung. 1840 arbeitete er in Vivis beim Architekten Tranel am Bau des Château de Couvreu und des Hôtel des Trois Couronnes. Von 1842 bis 1844 bethätigte sich S. am Bau des Hôtel zu den drei Königen in Basel. Hierauf machte er zu seiner Ausbildung Reisen durch Frankreich und Deutschland und hielt sich einige Zeit in München auf.

Nach Bern zurückgekehrt, führte S. zunächst einige Privatbauten aus, machte als Artillerieoffizier den Sonderbundsfeldzug mit und errichtete 1849 das neue Zunfthaus zu Pfistern. Nachdem er sich an der Konkurrenz für den Bau des Bundesrathauses beteiligt hatte, erteilte ihm am 23. Juni 1852 der Gemeinderat von Bern den Auftrag, nach Maßgabe der geäußerten Wünsche des Rats, neue Pläne für den Bau zu entwerfen, welche, in etwas schwerem Münchner Palaststil der ersten Hälfte des 19. Jahrh.s gehalten, allgemein befriedigten. S. wurde am 7. Febr. 1852 zum bauleitenden Architekten gewählt und brachte den Bau innerhalb sechs Jahren zur Vollendung. Am 5. April 1857 fand die Kollaudation statt und am 31. Dez. 1858 erntete der Architekt den vollen Dank der Behörden. Er baute 1856—1858 das Hôtel Bernerhof und später, gemeinsam mit seinem Schwager Eduard Davinet (s. d.), die Hôtels Viktoria, Jungfrau, Beaurivage, Ritschard, Métropole u. s. w. in Interlaken, die Hôtels Gießbach, Spiezerhof, Rigi-Kulm und andere. Für das Hôtel Jungfraublick

in Interlaken machte er die Entwürfe. Von schlichter, gemütvoller Art, lebte S. trotz seinen bedeutenden Leistungen geräuschlos in größter Zurückgezogenheit im Kreise seiner Familie.

Mitt. des Hrn. *E. Davinet.* — Alpenrosen, Bern 1880, p. 395, 404. *H. Türler.*

Studer, Rudolf *Friedrich* II., Architekt, in Bern, ein Sohn Friedrich S.s I. Er wurde am 6. Okt. 1855 in Bern geboren, besuchte die dortige Realschule und bildete sich hierauf am Technikum in Winterthur und am Polytechnikum in Stuttgart als Architekt aus. Er war dann mehrere Jahre bei Camoletti in Genf beschäftigt. Seit Anfang der 80er Jahre ist er als Beamter des kantonalen Bauamts in Bern, gemeinsam mit Stempowski, mit Projekten für kantonale Bauten, wie dem Anatomie- und Chemiegebäude und dem Amthaus in Bern, der Irrenanstalt in Münsingen etc., beschäftigt gewesen.

Persönl. Erkund. *H. Türler.*

Studer, Friedrich III., Architekt, in Bern, der Sohn Rudolf *Friedrich* S.s II. Er wurde am 24. Dez. 1880 in Genf geboren. Nachdem er das städtische Gymnasium in Bern besucht hatte, bezog er das Technikum in Winterthur und darauf die École des Beaux-Arts in Paris. Nach Bern zurückgekehrt, war er im Baubureau seines Großoheims Ed. Davinet thätig und besuchte zugleich die bernische Kunstschule. 1903 und 1904 genoß er den Unterricht an der technischen Hochschule in Wien und 1908/09 wieder an der École des Beaux-Arts in Paris, zugleich sich in einem Architekturbureau beschäftigend. 1905 bis 1907 war S. im Bureau Ed. Davinets am Bau des Sanatoriums Viktoria in Bern und am Neubau des Grand Hôtel Victoria in Interlaken thätig. 1909 ist er wieder in das Bureau seines Großoheims zurückgekehrt.

Persönl. Erkund. *H. Türler.*

Studer, Gottlieb, Panoramenzeichner, wurde am 5. Aug. 1804 in Langnau geboren, wo der Vater, Sigmund *Gottlieb* S. (s. d.), Amtsschreiber war. Er wuchs in seiner Vaterstadt Bern auf und bildete sich, nachdem er die „Grüne Schule" durchlaufen, zum Notar aus. 1829 wurde er als solcher patentiert. Dann bekleidete er verschiedene städtische und kantonale Beamtungen; von 1850—1866 war er Regierungsstatthalter von Bern.

Vom Vater erbte S. den Natursinn und die Vorliebe für die Gebirgswelt sowie die Anlage zu topographischen Aufnahmen. Schon 1829 erhielt er von seiner väterlichen Zunft zu Metzgern eine silberne Medaille für die Karte von Trub, die im folgenden Jahr in Lithographie vervielfältigt wurde. In der Folge hat er als begeisterter Bergsteiger und Hauptförderer des schweizerischen Alpinismus unzählige Bergfahrten ausgeführt und dabei die Rundsicht auf die Berggipfel durch den Stift fast regelmäßig festgehalten. Sein Verzeichnis von Panoramen, Ansichten und Plänen, das er auf seinen Touren und Bergreisen im ganzen schweizerischen und savoyischen Alpengebiete, im Hügellande der Umgebung von Bern und in den Voralpenketten zwischen dem Genfersee und dem Vierwaldstättersee sowie im Jura aufgenommen hat, weist 710 Nummern auf, von denen die ersten (aus der Gegend von Bern) von 1823, die letzten (Pierre à voir, Corno del Camoscio, Col de Baranca etc.) von 1881 datieren. Sein Panorama vom Brienzer Rothorn von 1839 kam 1840 und 1892 in Lithographie heraus. 1843 veröffentlichte er die „Topographischen Mitteilungen aus dem Alpengebirge" mit einem Atlas von Bergprofilen, 1850 das „Panorama von Bern", 1849, 1850, 1852 und 1853 Karten der südlichen Wallistäler, 1859 und 1863 die „Berg- und Gletscherfahrten in den Hochalpen der Schweiz" mit Abbildungen. In den Jahrbüchern des Schweizerischen Alpenklubs erschienen von seinen Aufnahmen in den Bänden I das Panorama vom Mattwaldhorn, II die Aussicht vom Studerhorn gegen Osten, III Piz Basodino, Aussicht und Panorama, IV, X das Panorama vom Männlichen, XIV, XV, XVII. S. starb in Bern am 14. Dez. 1890.

H. Dübi, Zum Gedächtnis Gottl. S.s, im Jahrb. d. S.A.C. 1890, 26. Bd. — Bibliogr. d. schw. Landeskde., Fasc. II, wo die sämtlichen Aufnahmen S.s aufgeführt sind. — Ibid., Fasc. III. *H. Türler.*

Studer, *Gottlieb* Sigmund, Panoramenzeichner, in Bern. Er wurde dort in seiner Vaterstadt am 8. Febr. 1761 geboren, sollte zuerst (1780) in Göttingen Medizin studieren, kehrte aber, vom Heimweh getrieben, nach Hause zurück und widmete sich auf der Amtsschreiberei Interlaken dem Notariat. 1786 wurde er als Notar patentiert und arbeitete hierauf als solcher in Bern. 1798 ward er Gerichtsschreiber des Distrikts Steffisburg und 1804 Amtsschreiber in Langnau, wo er am 7. Sept. 1808 starb.

Schon von Thierachern aus, wo die Familie ein Landgut besaß, dann von Interlaken, Bern, Steffisburg und Langnau aus machte S. in seiner freien Zeit mehr als hundert größere und kleinere Reisen in die benachbarten Berge, besonders ins Berner Oberland. 1777 bestieg er mit seinem Freunde Sigmund Wagner das Stockhorn und zeichnete gleich die Konturen der sich ihm darbietenden Berggipfel. In der Folge hat er eine ganze Reihe von Gebirgsaufnahmen gemacht; ediert wurden aber nur „La chaîne d'Alpes vue des environs de Berne" 1788, von Dunker gestochen und von Rieter koloriert, die heute noch als Panorama ersten Ranges gilt; dann seine Aussicht von der

Egg bei Thierachern aus, 1788, reproduziert im Jahrbuche des Schweiz. Alpenklubs XXVIII, p. 256. Sein Panorama vom Niesen wurde von Eichler gestochen und die Ansicht des Tschingels und der Blümlisalp, 1816, von Niklaus König kopiert, von Hegi gestochen und im Neujahrsblatt der Litterarischen Gesellschaft Bern für 1902 wieder reproduziert. Andere von S. hinterlassene Panoramen etc. sind in seinem Skizzenbuch erhalten, das die Sektion Bern des Schweiz. Alpenklubs besitzt. Dort ist auch eine in Aquarell und Federzeichnung ausgeführte Aufnahme der Aussicht vom Napf von 1804. (Vgl. den Sohn *Gottlieb S.*).

S. Wagner in den „Alpenrosen" 1816. — *Füßli,* K.-Lex. II, p. 1773. — *Nagler,* K.-Lex. XVII, p. 510. — *H. Dübi,* N.-Bl. der Litter. Gesellsch. Bern f. 1902, p. 45 ff. — *Ders.* im Jahrb. S. A. C. XXVI. — Bibliogr. Schw. Landeskde., Fasz. II a-d, wo die Aufzählung der Arbeiten S.s zu finden ist. *H. Türler.*

Studer (mit der Meistermarke H A S), Goldschmied, wahrscheinlich der Sohn des *Bernard Anton S.* Er lieferte von Luzern aus dem Kloster Engelberg zwischen 1769 und 1798 Kerzenstöcke, Rauchfaß und Schiffchen.

P. Ignaz Heß, Anz. A.-K. 1903, p. 51. *Franz Heinemann.*

Studer, Johann Rudolf, Bildnismaler, geb. in Winterthur, nach einzelnen Angaben 1692, nach andern 1700. Er war ein wenig bekannter, aber begabter Meister. Seine Eltern bestimmten ihn zum Flachmaler; allein er erhob sich aus eigener Kraft zu einem trefflichen Porträtmaler; gleich gewandt wußte er in Oel wie in Miniatur und Email die menschlichen Züge treffend wiederzugeben. Geistreiche Auffassung und sprechende Naturwahrheit zeichnen seine Arbeiten rühmlich aus. Er arbeitete zuerst mehrere Jahre in Basel, dann in Paris. 1740—1750 arbeitete er in Bern; später unternahm er Reisen nach England und Holland, wo 1769 seine Spur zu schwinden scheint. Die Werke seiner Pariser Periode sollen den bessern französischen Zeitgenossen nicht nachstehen. In der Sammlung des Dekans Veith in Schaffhausen sah man von seiner Hand bis 1833 das Porträt des Malers Jakob Schalch, ein feines und charakteristisch aufgefaßtes Bild. Von ihm existiert ein Bildnis des großen Albrecht von Haller und dasjenige des berühmten Medailleurs C. Hedlinger, welches bei J. J. Haid in Augsburg in Schwarzkunst gestochen wurde. Im Museum in Winterthur befindet sich ein vortreffliches Selbstporträt; ein brillantes Damenbildnis ist im Besitze von Prof. Dr. Täuber-Brown in Zürich.

W'thurer N.-Bl. 1873. *L. Calame.*

Studer, Johannes, Maler, von Gunzgen, ward 1638 „ehrenhalber" als Bürger der Stadt Solothurn aufgenommen. Für die dortige Jesuitenkirche fertigte er zur Zeit ihres Baus das Bild des Hochaltars (Mariä Himmelfahrt). Vorher soll er auch in andern Städten thätig gewesen sein.

Soloth. N.-Bl. 1859, p. 16. *F. O. Pestalozzi.*

Studer, Joseph Karl, Kirchenmaler (von Luzern?), malte 1699 das Gemälde des Hochaltars (Mariä Krönung) der Kapelle von Walterswil bei Baar im Kanton Zug.

Geschichtsfrd. XL, p. 48. *Franz Heinemann.*

Studer, Melchior, Goldschmied und Münzmeister, trat 1594 als Lehrjunge in die Luzerner Münze ein, wurde dann Münzmeister von Uri, 1607 (1608) Münzmeister und Bürger in Luzern. Er darf 1608 nur mit dem Hammer schlagen. Unter ihm kam die luzernische Münzstätte zur Blüte; er münzte zwischen 1616 und 1620 Gold im Betrage von 396000 Gld. 1620 starb er in Luzern.

Bull. Soc. suisse Numism. 1890, p. 6; 1899, p. 27. *Franz Heinemann.*

Studer (Stutter), Franz *Nikolaus,* Goldschmied und Zeichner, von 1650—1681 in Luzern thätig, lieferte verschiedene Goldschmiedarbeiten für das Kloster Engelberg.

P. Ignaz Heß, Anz. A.-K. N. F. V, p. 42. *Franz Heinemann.*

Studer, Peter, Glasmaler, in Freiburg, erhielt 1518 vom Rate der Stadt Bern 22 Pfd. 18 Sch. 4 Pfg. „um vänsterwärch zu den Augustinern" (in Freiburg).

Notiz von Staatsarchivar *Schneuwly†.* *H. Türler.*

Studer (Studter), Rudolf, Goldschmied, gebürtig aus (dem Kanton?) Luzern, später in Thann, bittet — zufolge einer undatierten Urkunde des Luzerner Staatsarchivs des 18. (?) Jahrh.s — den Rat von Luzern um Verzeihung für den „Dibfall" seines Vaters und um die Erlaubnis, mit seinen Kindern wieder von Thann heimziehen zu dürfen.

Akten Staatsarch. Luzern, Fasc. „Goldschmiede." *Franz Heinemann.*

Studer, Ulrich, in Bern, erhielt 1503 von der Stadt Freiburg 13½ Pfd. „umb ein Fenster, so min herren in der heiligen Geisten Kilchen zu Bern haben gegeben." Dieser U. S. war nicht Glasmaler, sondern Kaufmann.

Notiz von Staatsarchivar *Schneuwly†.* *H. Türler.*

Studer, Zacharias, s. Stauder, Jak. Christoph.

Studer, s. auch Stauder.

Studerus, Landschaftsmaler, von Mörschwil im Kanton St. Gallen. Er beteiligte sich 1848 von Besançon aus an der Schweiz. Turnusausstellung in St. Gallen mit einem Gemälde „Landschaft im Berner Oberland."

Kat. d. Turnusausst. v. 1848. *T. Schieß.*

Studhalter, Eligius, Bildhauer, Lithographiezeichner, geboren in Horw bei Luzern 1819,

gestorben 1859 in Luzern. Er war um 1844 in Luzern in der Lithographie Eglin und später in Einsiedeln thätig. Von ihm verzeichnet der Katalog der Kunstausstellung in Luzern 1889 unter Nr. 215 eine Holzstatue der Madonna und der Katalog der Luzerner Gewerbe-Ausstellung 1856 einen geschnitzten Zierrahmen. Der von Estermann („Maria Mitleiden auf Gormund") p. 62 und 63 erwähnte Vergolder S. gehört den Nachkommen desselben und der zweiten Hälfte des 19. Jahrh.s an. *Franz Heinemann.*

Studter, s. Studer.

Stückelberg, Ernst, Porträt-, Historien- und Genremaler, geb. am 21. Febr. 1831 in Basel, gest. dort am 14. Sept. 1903. Er stammte aus einer alten Basler Familie. Sein Vater, der Kaufmann Emanuel Stickelberger (1781–1833), hatte künstlerische Neigungen und war nur ungern Geschäftsmann (es existieren noch Aquarelle von ihm); seine zweite Frau, des Malers Mutter, Susanna geb. Berri (1796—1882), war eine feine, geistig bedeutende, zum Vinet'schen Kreise gehörige, stille, ernste und sorgenvolle, doch innerlich freudige Natur. „Echte Weiblichkeit und Wohlwollen stimmten den Grundton ihrer Seele", hat der Sohn von ihr gesagt. Schon 1833 wurde sie Witwe; da nahm sich ihr Bruder, der Architekt Melchior Berri (s. d.), ein Künstler, Neoklassizist von der Art Friedrich Schinkels, der Erbauer des Basler Museums, der geistigen Entwicklung des Verwaisten an. Dessen Talent zeigte sich schon früh: In der Zeichenschule unter L. A. Kelterborns Leitung (s. d.), im Gymnasium beim Karikieren, auf Ausflügen beim Zeichnen und Malen nach der Natur. 1848 nahm ihn der Oheim Berri, der eine Schwester Jakob Burckhardts zur Frau hatte, auf sein Architekturbureau, da er bemerkt zu haben glaubte, daß auf des Neffen künstlerische Fähigkeiten ein Lebensberuf sich gründen lasse. Aber S. wollte Maler werden. Seine Oheime, J. R. Frey-S., Bürgermeister von Basel, und Berri stimmten bei; auch die Mutter widerstand nicht, und der Achtzehnjährige ging 1849 nach *Bern* zu Johann Friedrich Dietler (1804—1874). Unter der Leitung dieses etwas trockenen, verständigen Porträtisten studierte er nach der Natur Landschaften und Figuren (Kopfmodelle aus des Lehrers Familie, 1850 ein Porträt „Soldat Hentze von Konstanz", dann das im Basler Kunstverein hängende Bildnis Dietlers). Von Basel aus hatte sich Jakob Burckhardt, der das Talent S.s mit freudiger Anteilnahme begleitete, bei Franz Kugler in Berlin nach einer Akademie erkundigt, die der junge Künstler beziehen könnte; man entschied sich für *Antwerpen.* Nach einem kurzen Aufenthalt in Basel reiste S. im Spätjahr dorthin zu Gustav Wappers, dem damals berühmten Meister, in welchem man den Wiedererwecker der alten flämischen Malerei feierte. An der Akademie trat er bald als besonders talentvoller Wappers- und Dyckmansschüler hervor: Studien S.s aus jener Zeit, überlebensgroß, machtvoll aus der Farbe heraus modelliert, besitzt der Basler Kunstverein. Anderes: eine prächtig sichere, fein verstandene Kopf- und Aktzeichnung, liegt in S.s Nachlaß, ebenso eine Reihe von Entwürfen zu Historienbildern. Die Kunstvereinsbibliothek bewahrt eine Anzahl Aquarellporträts, die entstanden sind, als S. und seine Malerfreunde sich gegenseitig, nach dem Abendakt der Akademie, Modell saßen. Das größte Werk jener Zeit ist aber das im Basler Museum hängende, einfach und groß empfundene Gemälde „Der Prophet Elias führt der Witwe von Sarepta ihren vom Tod erweckten Sohn zu" (1852; H. 1,85, Br. 1,50). Um „mit dem Flotten auch das Sichere zu gewinnen", ging S. 1852 nach Paris, schloß sich aber dort nicht, wie alle Welt that, an Léon Cogniet oder Thomas Couture an, sondern kopierte im Louvre nach Velazquez, Veronese, Correggio, Van Dyck und Rembrandt. Einsamkeitsschwermut und — nach eigenem Geständnis — Heimweh nach deutschem Boden und deutscher Kunst trieben ihn bald wieder nach Hause; von dort aus machte er ertragreiche Studienreisen in die Schweiz, ins Tirol, bis nach Mailand. Die Landschaften und Architekturbilder aus dieser Epoche zeigen noch ganz den breiten, rein malenden großen Antwerpner Stil. S. fragte sich: „Wohin mit dieser Größe? Die heimischen Wände, für die du schließlich Bilder malen sollst, sind viel zu klein dafür ... Mit dem Flotten und Sichern ist's nicht gethan; ich muß Kleinmalen lernen." Zu diesem Zwecke ging er im Herbst 1853 nach *München;* aber weder Moriz von Schwind noch Wilhelm von Kaulbach sagten ihm völlig zu; überdies war Schwind, in dessen Akademieklasse S. eingetreten war, meist abwesend. Der junge Basler malte also auf eigene Faust einen „Melchtal, der zu seinem blinden Vater heimkehrt", und eine Stauffacherin, die ihren Gatten zur Befreiungsthat aufruft, ferner eine „Falknerin" (Basler Museum, 1856; H. 0,61, Br. 0,45), ein mitteltalterlich kostümiertes Edelfräulein und einige andere Sachen, weniger aus innerm Drange zur Geschichtsdarstellung, als um zu zeigen, daß er nicht vergebens in München gewesen sei. Zu seinem großen Erstaunen fanden (1855) die Bilder in der Heimat warme Anerkennung; die „Stauffacherin" erhielt sogar auf der Berner Kunst- und Industrieausstellung von 1856 die silberne Medaille. Die Bilder hatten eines, was man bis dahin nicht gewohnt war und was man sehr angenehm empfand: sie atmeten Größe; klein-

liches Detail war vermieden; sie wirkten deshalb als Kompositionen monumental.

Fast drei Jahre (vom Herbst 1853 bis zum Frühjahr 1856) war S. in *München;* den Sommer 1856 brachte er wieder in Basel zu, mit Porträtaufträgen beschäftigt; damals hat er auch den Entwurf zu einem Glasgemälde des Münsters („Heinrich II. und Kunigunde von Luxemburg") geschaffen. Dann aber eilte er, von Jakob Burckhardt dringend angemahnt, nach *Italien,* das ihn schon drei Jahre zuvor auf der Mailänder Reise „mit Ahnung künftiger Herrlichkeit erfüllt hatte." Da fiel nun auf einmal alles Schulmäßige, alles gemacht „Historische", alles Münchnerische von ihm ab; er fand seine alte Freundin, die Natur, wieder; „es erschloß sich ihm", wie Gottfried Kinkel im Schweizerischen Künstleralbum von 1873 treffend sagt, „der Zauber der wirklichen Welt", und er fand, was er lange gesucht hatte, sein künstlerisches Glück. Zunächst in und um Florenz, in Toskana. Jakob Burckhardt hatte ihm zwar geraten, direkt nach Rom zu gehen; er blieb aber fünf Monate in der Mediceerstadt, zeichnete nach den Meistern des Quattrocento sowie nach der Natur und reiste erst zu Ostern 1857 nach Rom. Er traf dort alte Freunde aus Antwerpen, aus München und aus der Schweiz an: J. Reimers, Ferd. Winter, Joh. Burger, Franz Dreber, Arnold Böcklin, Rudolf Henneberg, Anselm Feuerbach. Auch der Wiener Kaspar Zumbusch, der Berliner Julius Moser, der Belgier Polydore Beaufaux und der Bildhauer Viktor von Meyenburg gehörten zu seinem Bekanntenkreise. Sein vertrautester Umgang aber war der seiner Kunst leider zu früh entrissene Berner Friedrich Simon (s. d.); mit diesem teilte er eine Zeitlang die Wohnung in der Via delle Quattro Fontane Nr. 53 bei der liebenswürdigen Römerin Teresina Reinhart, der Tochter des noch mit Goethe befreundet gewesenen Malers Johann Christian Reinhart (s. d.). Aber nur in der kühlen Jahreszeit war S. in Rom. Im Sommer floh er, sobald er konnte, ins Sabinergebirge, durchstreifte es nach allen Richtungen und kannte es, nach eigenem Geständnisse, bald besser als das Baselbiet. Ueberall suchte und fand er Motive, landschaftliche und figürliche, und wenn er sich zusammenhängender Arbeit hingeben wollte, so setzte er sich für ein paar Wochen in irgend einem der malerischen Nester fest, bald in Vicovaro, bald auf der Cervara (1000 m hoch), bald in *Anticoli-Corrado.* Dieses Bergstädtchen wurde ihm besonders lieb. 1858 war er der erste Maler, der dort für Monate dauernden Aufenthalt nahm; seither ist der Ort zu einer eigentlichen Malerkolonie geworden. S. nennt die im römischen Gebirge verbrachten Monate die glücklichsten seines Lebens. Er stand mit der Bevölkerung auf dem vertrautesten Fuße, kannte alle, vom Fürsten bis zum Bettler, und wenn er auf die Terrasse, wo er malte, Modelle wünschte, so war der kunstverständige Pfarrherr von Anticoli sein geschäftiger und stets erfolgreicher Vermittler. Die Studien- und Skizzenbücher jener Zeit, seine „Tagebücher", wie er sie nannte, hat er als sein köstlichstes Gut geschätzt. Viele seiner Bilder zerschnitt er wieder, so auch zwei Entwürfe zur „Marienprozession im Sabinergebirge", die er dann erst 1860 in Zürich endgültig redigierte. Auf einer römischen Ausstellung war 1858 ein „Abend im Sabinergebirge" erschienen; ferner stammt aus dieser Zeit der „Waldbrunnen im Sabinergebirge", eine figurenreiche Komposition. Das Hauptwerk jener Periode ist der „Marientag im Sabinergebirge" des Basler Museums (1860; H. 1,48, Br. 1,96), ein Bild, dessen fein abgewogener Aufbau, dessen Lebensfülle und Farbenpracht Jeden bei jedem Besuche der Basler Galerie zu sich hinrufen. Gottfried Keller hat, als das Bild Ende 1860 in Zürich ausgestellt wurde, der allgemeinen Freude, welche es erweckte, Ausdruck gegeben. Er schrieb am 12. Jan. 1861 im Berner „Bund": „Es sei mir vergönnt, den guten Nachrichten, die der „Bund" jüngst über schweizerische Künstler in München gebracht hat, einen neuen erfreulichen Bericht aus Zürich hinzuzufügen. *Ernst S.* von Basel hat soeben ein größeres Bild vollendet und ausgestellt, welches den Beschauer mit der frohen Gewißheit erfüllt, daß auch die Darstellung des rein Menschlichen einen neuen glänzenden Vertreter gefunden hat, sich die vaterländische Kunstwelt somit bedeutend ergänzt und der Beweis geleistet ist, daß die Gliederung unserer Talente sich vervollständigt, sobald die günstigen Bedingungen zusammentreffen.

Das Bild hat zum Gegenstand eine einfache Marienprozession in einem Städtchen des Sabinergebirges. Schöne Frauen, Mädchen, Kinder und einige Mönche kommen in heiterem, bequemem Zuge den steilen Bergweg herauf, wenden oben um einen Bildpfeiler herum und ziehen durch den bekränzten Torbogen weiter in das sonnige Städtchen hinauf. Schon oft sahen wir dergleichen dargestellt, aber noch nie in dieser durchaus eigentümlichen und nobeln Auffassung. Da ist nichts von der leeren Modelljägerei, die wir sonst von Rom her zu sehen gewohnt sind; wohl aber hat man auf der Stelle die Ueberzeugung, daß man es hier mit einem geistreichen und selbstschaffenden Manne zu thun habe. Der Beschauer glaubt eine schöne Episode aus einer guten alt-italienischen Novelle zu erleben, und das ist wohl der beste Beweis für die volle Anschauungs- und Hervorbringungskraft des Künstlers. Neben der farbenglühenden Sinnlichkeit und Lebensfreude des Katholizismus geht auch dessen schwärmerische Entsagung,

dessen ruhige Beschaulichkeit einher, und wie der Zug sich so in anmutsvoller Ruhe hinbewegt und vor uns wendet, weht zugleich ein Hauch des alten, klassisch-heitern Götterdienstes uns an. Hat sich das Auge an der eigentümlichen Bewegung der Komposition im Ganzen erfreut, so findet es überall im Einzelnen wohlgedachte und beziehungsreiche Motive: ein Reichtum, den wir seit den Bildern Ludwig Vogels bei keinem Schweizer mehr angetroffen haben. Der Charakter und die sinnige Durchführung der Motive erinnert an Schwind oder an einen ähnlichen deutschen Meister; dazu aber ist die Farbengebung satt, tief und gediegen, überall von glänzendem Geschmack, ohne aufdringlich zu sein, und alles Beiwerk ist von der gründlichsten Durchführung; kurz, wir haben es hier mit einem Vereine der glücklichsten Eigenschaften zu thun, der die schönste Entwicklung verbürgt. Es ist ein moderner Gemeinplatz geworden, alles Ansprechende, Inhaltreiche in Musik und bildender Kunst, ja sogar in manchen Darstellungen der Wissenschaft poetisch zu nennen, wo unsere Vorfahren etwa pittoresk, interessant u. s. f. sagten. Soll damit ein ursprüngliches Conceptions- und Produktionsvermögen bezeichnet werden, so ist S. ebenso wohl ein Poet als ein Maler zu nennen."

S. war 1860 nach der Schweiz heimgekehrt und hatte sein Atelier im *Zürcher* Künstlergütli, neben demjenigen Rudolf Kollers, aufgeschlagen. Auf Wunsch Jakob Burckhardts entwarf er damals die Skizze zu einem St. Jakobdenkmal; die kranzspendende Helvetia der schließlichen Ausarbeitung durch Ferdinand Schlöth (s. d.) geht auf seine Idee zurück. 1862 reiste er abermals nach Italien; es ergriff ihn aber ein Fieber und trieb ihn wieder in die Schweiz, zunächst allerdings nur ins Tessin (1863), dann zur Erholung nach St. Moritz und endlich, nach einem weitern Kuraufenthalt in Zandvoort (Holland), nach Basel. Die schönste Frucht seiner Reise war das Kostümbild „Mariuccia alla Fontana." Heute in Basler Privatbesitz, erregte es damals in Winterthur, wo es zuerst ausgestellt war, allgemeine Begeisterung. „Eine anmutige Mädchengestalt geht zum Brunnen und trifft einen jungen Mann, den das Sinnbild einer Katze und eines Vögelchens über dem Paar als eine gefährliche Gesellschaft bezeichnet; ihr Schwesterchen ahnt das und blickt ängstlich zu dem Betörer empor. Drei Mädchen waschen im Hintergrund, ohne für heute die Heimlichkeit zu stören" (Gottfried Kinkel). Das Bild ist von der lieblichen Natürlichkeit, die S.s Werke jener Zeit, speziell seine Figuren, immer auszeichnet. Es unterscheidet sich vorteilhaft von der damals beliebten Geschichtchenmalerei; es stellt zwar auch eine Episode dar; sie ist aber, eben durch die Schlichtheit des künstlerischen Empfindens, ins Typische hinaufgehoben, und da sie still und ruhig dasteht, als ein Ausschnitt des Lebens und doch nicht als dessen photographische Wiedergabe, sondern veredelt durch den Hauch des Künstlerischen, so gewinnt sie jene Größe, die sie vor dem Veralten schützt.

In Basel entstanden dann die Bilder „Kindergottesdienst" (in der Oeffentlichen Kunstsammlung dort, 1864; H. 0,635, Br. 0,805), „Faust und Gretchen" und eine Reihe von Porträts, namentlich Kinder, die er für Basler Familien malte. Was diese Werke sämtlich auszeichnet, das ist die Größe und die Noblesse der Auffassung, die edle Zeichnung und die saftige Farbe. Dabei sind speziell die Porträts von starker Plastik, ferner von jener Einfachheit, die besonders den Frauen- und Kinderbildern S.s etwas Reines und Ideales gibt.

Im Beginne der 60er Jahre hielt sich S. viel in *Zürich* auf, stets in anregendem Umgang mit den Besten, die dort wohnten: Rudolf Koller, Gottfried Semper, Gottfried Keller, Fr. Theod. Vischer, Wilhelm Lübke und Stadtpräsident Melchior Römer. Später ist dann in den Kreis der Zürcher Freunde auch Conrad Ferdinand Meyer getreten. Mit ihm entwickelte sich ein besonders herzliches und erfreuliches Verhältnis. — Ein Hauptbild aus jener Zeit ist in Zürich gemalt worden: „Romeo und Julia auf dem Dorfe", angeregt durch Gottfried Kellers Meistererzählung. Es erschien zuerst auf der Pariser Weltausstellung von 1867, ist später übermalt worden und als „Jugendliebe" in das Wallraf-Richartz-Museum zu Köln übergegangen.

In den Herbst 1866 fällt S.s Heirat mit Marie Elisabeth Brüstlein, der Tochter des aus alter Mülhauser Familie stammenden Basler und New Yorker Kaufmanns Eduard Brüstlein-Du Pasquier. Seine Hochzeitsreise machte er nach Italien und zwar nach Neapel, Pompeji, Capri: Orten, die er bisher nicht gesehen hatte. Sie hinterließen dauernde Eindrücke, welche sich in seinen schönsten Bildern, so in den auf Capri konzipierten „Marionetten" in der Kunstsammlung in Basel (1869; H. 0,92, Br. 1,48), hell und sonnig wiederspiegeln.

Als S. im Spätsommer 1867 nach Basel kam, stellte er im Stadtkasino drei Bilder aus, die einen neuen farbigen Stil ankündeten. Dunkel und Saftigkeit waren überwunden; die Gemälde strahlten von Licht: S. hatte in der Sonne des Südens und in seinem eigenen beglückten Herzen das gefunden, was noch heute in jenen Werken selbst so beglückt. Das erste der drei Bilder war „Mittag auf Capri", ein Stück Natur mit Meer, Häusern und Figuren: „Im Innern eines Hofes blendet die Mittagssonne auf die weißen Mauern; dazwischen liegt kühl und blau das Meer. Eine Mutter hält

in der Schwüle ihre Siesta, während der Säugling neben ihr zappelt. Kinder spielen mit Fischen; eine durstige Alte ist auf dem Gange zur Quelle begriffen" (Kinkel). Das zweite war der „Abend im Tessin", das er schon 1863 bei seiner zweiten Rückkehr aus Italien gemalt hatte. Die Landschaft im Abendschimmer ist von duftigem Glanz überhaucht. Von den Stufen einer alten Kapelle herab steigt eine Frau mit ihrem Kind, ihr entgegen ein Mönch: ein Greis; er verneigt sich vor der Jugend und streichelt das Kindchen; links unten knieen Beter. Das ist ein Stück Leben, keine Geschichte mehr; man kann sich nicht einmal mehr „eine Novelle dabei denken", und doch zieht es an und haftet auf immer. Das dritte Bild war der „Frühlingsmorgen in Pompeji", eine helle, freundliche antike Genrescene: Ein Hausgärtchen in Pompeji, mit bunten Säulen; mitten in den Blumen, unter einem zarten Blütenbäumchen, liegt in wohligem Nichtsthun ein Mädchen auf dem Rücken; es streckt beide Hände nach einem Täubchen aus, das auf den blühenden Strauch gehüpft ist. In Stoff und Behandlung ist das reizende Bild eine Vordeutung auf das schon genannte Meisterwerk, das S. dann auch im Auslande weit und vorteilhaft bekannt gemacht hat: „Die Marionetten." Das Bild lächelt noch heute wie am ersten Tag in zartestem Silberlichte den Beschauer an, und noch heute wandelt der Blick mit seliger Freude von dem reizenden Mädchen, das in der Mitte sitzt, zu dem Blondköpfchen, das über die Mauer schaut, dann zu dem alten Gaukler, der von seinen Marionetten am Schnürchen eine alte Mythe aufführen läßt, von ihm zu dem kauernden Flötenbläser, dann zu der nackten Jünglingsgestalt, dann zu der dunklern Schönheit hinter der Hauptfigur. Das Bild trug dem Künstler auf der Münchner Ausstellung von 1869 die goldene Medaille ein, und Hermann Lingg, der Lyriker, hat es in reizvollen Versen besungen (Geßler, „E. S.", p. 72). Im gleichen Jahre hatte zu München die „Römische Dilettantin", eine vornehme Dame mit einem Windhund zu Füßen, großen Erfolg gehabt.

Vom Herbst 1867 an lebte S. dauernd in *Basel*, festgehalten durch sein behaglich sich entwickelndes Familienleben. Porträts und Scenen aus diesem hat S. immer und immer wieder gemalt. Es liegt etwas vom stillen Frieden einer edlen und großen Seele darin: schon in dem Profilporträt „Antwort", das die Gattin des Künstlers in ebenso einfacher wie schöner Stellung mit der Feder am Stehpult zeigt; dann in der liebenswürdigen, in heiterer Ruhe strahlenden Gruppe der jungen Frau mit den drei ältesten Kindern; drittens in dem Bilde der Kinder mit dem Windhund im Basler Museum (1871; H. 0,82, Br. 1,00), einer charmanten kleinen Gesellschaft von überraschender Feinheit im Kolorit, diskret und doch warm, als Komposition groß und doch intim, einem Hauptbild in S.s Gesamtwerk. Er hat in jenen Jahren überhaupt sich meist mit Porträtmalen befaßt, nicht immer zu seiner Freude; denn nicht jeder Auftrag ließ sich zu einem so ergreifend schönen Genrebild ausspinnen wie „Die Kinder De Bary": Der eine Bruder ist gestorben; der zweite Knabe und das Schwesterchen knieen auf dem Grabe; da schaut der Heimgegangene als Engel mit großen Flügeln über die Gottesackermauer, an deren Wand er seinen Namen geschrieben hat. — Immerhin fand der Künstler auch Zeit zu andern Werken; aus dem Jahre 1870 stammt z. B. „Entsagung", die ruhige Komposition mit den zwei in der engen Felsengasse schreitenden Mönchen, dem alten, der überwunden hat, und dem jungen, in dem das Herz noch sehnsüchtig pocht, vielleicht nach der Trauernden, die von der Mauer herunterschaut.

In die Tage des emsigen Schaffens brachten alljährliche Reisen eine angenehme Abwechslung. So sah S. jedes Jahr, meist mit Rudolf Koller zusammen, den Pariser Salon, 1868 Madrid; 1869 besuchte er München wieder und trat diesmal Franz von Lenbach nahe; auch nach Dresden gelangte er und einmal nach Kassel: dort hat er die Porträts des Herrn und der Frau Konsul Wedekind, seiner Freunde, gemalt. 1871 kam ein ehrenvoller Ruf nach auswärts: Graf Kalckreuth erschien bei ihm und holte ihn nach Weimar; S. sollte dort Professor werden. Nach langem Bedenken lehnte er ab. Auch andere, mehr konfidentielle Anfragen von Akademien hat der Künstler in gleichem Sinne beantwortet und ist so der Heimat erhalten geblieben. Im gleichen Jahre (1871) übernahm S. sein Haus, den „Erimanshof", und erbaute sich im Garten ein Atelier, bequem und hell, in leichter Verbindung mit den Wohnräumen. Er malte sich sein Heim gemütvoll mit Fresken aus: im Salon eine Caritas, eine Sapientia, eine Diligentia und eine Vigilantia, im Vestibül italienische Landschaften. Im Winter 1875/76 hielt der Meister sich mit der erkrankten Gattin an der Riviera auf; *St. Raphaël* und Fréjus mit ihren Pinien und Zypressenhainen, mit ihrem Tale „des lauriers roses" wurden ihm innig lieb, und es gediehen ihm aus diesen Wunderlandschaften heraus schöne Bilder, so das „Veilchen von St. Raphaël", das „Kind mit der Eidechse", vollendet 1884, im Basler Museum (H. 0,57, Br. 0,82), und die poetischen „Kinder aus der Fremde." Auch das Meer zog ihn an, und es entstanden eine Menge Marinestudien. Aus dem Jahr 1877 stammt sodann S.s Fresko „Das Erwachen der Kunst" im Treppenhause der Basler Kunsthalle. — Dann kam der ganz große

Monumentalauftrag: Die Dekoration der Tellskapelle, zu der er nur auf Drängen eines Freundes Konkurrenzentwürfe gesandt hatte. Er erhielt den ersten Preis und bezog (1878) als Atelier den alten Zwingherrenturm zu Bürglen; dort malte er — auch im folgenden Jahre (1879) — jene vielen prachtvollen Studienköpfe, die in ihrer Kraft und Frische, in ihrem breiten, hellen, farbigen Vortrag das Entzücken aller waren und sind, die sie je gesehen haben. Ueber seine Beauftragung und seine Entwürfe entspann sich ein den Künstler tief verletzender Streit. Wo wäre ein Streit über Fresken nicht entstanden? Man fand seine Auffassung des Rütlischwurs zu „heidnisch", weil Melchthal und Stauffacher knieend auf des stehenden Walther Fürst Schwert schworen. Auf Wunsch der Urner Regierung bequemte sich schließlich der Maler zu Konzessionen. In den Sommern 1880—1882 entstanden dann die Fresken, die jeder Schweizer kennt und liebt und die damals *Gottfried Keller*, der sich ein fein empfindendes Malerauge bewahrt hatte, in dem Aufsatz „Ein bescheidenes Kunstreischen" nach Inhalt und Ausführung treffend charakterisiert hat. Er schrieb: „Die frische Farbenwelt des Innern und die rüstige Gestalt eines werkfrohen Meisters erweckte, als wir eintraten, unsere Munterkeit wieder. Die drei fertigen Bilder (bekanntlich der Rütlischwur, die Scene nach dem Apfelschuß und der Sprung aus dem Schiff) überraschten in der That trotz aller guten Erwartung mit dem Eindruck eines entschiedenen Gelingens. Dies will viel sagen, wenn man den bei uns herrschenden Mangel an Uebung und Gelegenheit zur Freskotechnik, das ewige hic Rhodus, hic salta derselben in Betracht zieht, wo die Arbeit jedes Tages am Abend definitiv fertig sein muß und bei aller Vorsicht und Ueberlegung dieselbe Mischung nach Verschiedenheit der Temperatur rascher und langsamer trocknet und damit aus dem Tone fällt. Die Bilder zeigen weder ein rotes Ziegelkolorit, so oft die Frucht der Verlegenheit, noch jene in manierierten, bunten Abschattungen schillernde Malerei, welche überhaupt jede Schwierigkeit umgeht; sondern wir erblicken eine mit redlicher Bemühung Natur und Geschmack zu Rate ziehende, kräftige und sympathische Farbengebung. Diese erreicht den Gipfelpunkt ihres Gelingens in der Pfeilscene zu Altdorf. Das figurenreiche Bild ist in allen Teilen samt der malerischen Architektur und dem landschaftlichen Hintergrunde von gleichmäßig anziehendem, durchsichtigem und kraftvoll wirkendem Kolorit; keine tote Stelle, wo die Lokalfarbe entweder fehlt oder in kunstwidriger Weise bloßgelegt ist, stört die Harmonie. Das Sympathische dieses Eindrucks erleidet auf den beiden andern Darstellungen insofern einigen Abbruch, als sowohl das Grau von Gewitterluft und See im Tellensprung, als dasjenige des Nachthimmels und des Hintergrundes im Rütlischwur etwas zu kalt, zu sehr nur schwarzgrau ist. So totgrau die verdüsterte Natur zuweilen erscheint, so darf im Bilde die leise Milderung durch das blaue und das gelbe Element nicht fehlen, das auch dort nie fehlt. Wir begreifen den Umstand übrigens sehr wohl und schreiben ihn gerade der redlichen Absicht zu, bei der Stange zu bleiben und nicht bunt zu färben. Die alten Freskomaler hätten sich einfach dadurch geholfen, daß sie mit dunkelblauen und braunen Tinten dreinfuhren... Die Komposition betreffend, so gründet sich die Scene zu Altdorf in der Anordnung der Hauptgruppen auf das allbekannte Bild von Ludwig Vogel, wie uns scheint, mit Recht. Wenn ein so eminent patriotischer Gegenstand in der Arbeit des Altmeisters so glücklich behandelt und so populär geworden ist, ohne daß er sich jemals der monumentalen, gewissermaßen offiziellen Ausführung erfreute, so darf der glückliche Nachfolger, dem diese Aufgabe zufiel, dem Alten billig die Ehre erweisen, an sein Werk in ein paar großen Zügen zu erinnern, es pietätvoll hervorleuchten zu lassen und zu sagen: ich weiß das nicht besser zu machen! Hat er doch des Eigenen, Selbständigen dabei die Fülle hinzuzubringen, so daß wir immerhin ein neues, schönes Werk besitzen. So unterscheidet sich die Hauptfigur bei aller Aehnlichkeit der Situation wesentlich von dem Tell Ludwig Vogels. Dieser ist in seiner heroisch-pathetischen Haltung dem Vogt und der ganzen Gesellschaft überlegen; er sieht fast aus, als habe er seine eigene Geschichte und den Schiller gelesen; er ist idealisiert. S.s Tell dagegen ist ganz in der Leidenschaft befangen; er weiß nichts, als daß er in der Not ist und sich wehren muß. Auf dem Plattenbilde schwebt er nicht etwa als eleganter Turner mit triumphierender Gebärde in der Luft, sondern er liegt, von der Gewalt des Sprungs und der Wellen hingeworfen, auf dem Strande, und der Gesichtsausdruck zeigt nur die unmittelbare Aufregung des Augenblicks, freilich als Vorbote zugleich des nächsten Entschlusses. Die Komposition des Rütlischwurs dürfte, soweit uns das Vorhandene bekannt ist, an der Spitze aller den Gegenstand umfassenden Bildwerke stehen. Die etwelche rituelle Langeweile, die sonst über den drei Männern zu schweben pflegt, wird durch die Gruppierung der hinzutretenden Volksgenossen der drei Länder aufgelöst, ohne daß man ein Theaterpersonal nach aufgezogenem Vorhang zu sehen glaubt. Die allgemeine Bewegung ist vortrefflich individualisiert und das hohe Pathos der Handlung von den wirklichen und natürlichen Regungen des

Kummers, der Sorge, des Mutes und der Entschlossenheit erfüllt oder getragen. Hiebei ist die Kunst höchlich zu loben, mit welcher der Maler die bekannten, schönen Porträtstudien verwendet, die er unter den Nachkommen der ersten Eidgenossen gesammelt hat. Da ist keine Rede von einer Anzahl mehr oder weniger unbelebter Modellköpfe; alles geht vollständig in der Aktion auf und verleiht doch derselben einen typischen Charakter. Rühmlich ist die naturwahre und wohlverstandene Behandlung des landschaftlichen Beiwerks im Vordergrunde, der Steine, des Terrains und des Gesträuches etc. im Gegensatze zu dem konventionellen Schlendrian, mit dem sonst in historischen Fresken dergleichen bedacht wird. Sogar das mit dem Morgengrauen erlöschende Feuer am Boden ist gründlich studiert und leistet dadurch seinen Beitrag zur Wirkung des Ganzen." — Für die Riesenarbeit in der Tellskapelle ist S. beim Jubiläum der Zürcher Hochschule (1883) zum Doctor honoris causa ernannt worden.

Auch während dieser arbeitsvollen Zeit hatte der Künstler noch Augenblicke zur Ausführung anderer Bilder gefunden. Außerdem ist die Zahl seiner Entwürfe zu Historien- und freien Phantasiestücken fast unübersehbar; ebenso zahlreich sind seine vorzüglichen kleinen Landschaftstudien. Am 28. Aug. 1882 verlor er die heißgeliebte Mutter, glücklicherweise nicht ohne sie zweimal im Bilde festgehalten zu haben. Dann malte er, unter dem Eindruck der Arbeit in der Tellskapelle, den „Letzten Hohenrhätier", ein Bild voll großer Leidenschaft. 1883 schmückte er das Haus seines Freundes, des Stadtpräsidenten Dr. Römer in Zürich, mit dem Fresko „Gastmahl auf Manegg", einem ruhig großen Bilde, das auf Gottfried Keller'sche Anregung zurückging. Wie Bächtold (III, p. 317) erzählt, wurde zu Kellers Freude die Hadlaubgruppe aus diesem Fresko an einem Februarabend 1887 als lebendes Bild dargestellt. Bei einem Sommeraufenthalt auf dem von ihm gemieteten Schloß Wildenstein im Aargau (1886) entstanden „Der Liebesgarten", „Königin Bertha", „Herbstlied", und schon 1885 hatte er für das Basler Museum „Das Erdbeben von Basel im Jahre 1356" gemalt (datiert 1886; H. 2,44, Br. 4,02). Auch das rührend schöne, groß und wahr empfundene Bild „Orphanorum Consolator", wo der Tod zu den Waisen tritt, stammt aus dieser Zeit, ebenso das Selbstporträt in den Uffizien zu Florenz. Das Jahr 1887 brachte das kühle, klare Genrebild „Begräbnis nach dem Bergsturz von Spiringen" im Basler Museum (H. 0,955, Br. 1,49).

1888 ging S. abermals nach *Italien* und hielt sich in Assisi, Rom, Capri und in seinem lieben Anticoli-Corrado auf, fand dort alte Freunde wieder und erwarb neue, unter andern die Spanier Joaquin Sorolla y Bastida und José Benlliure y Gil. Er brachte eine reiche Ausbeute von Bildern mit: Den „Geiger von Anticoli" (St. Gallen), „Melodien des Ozeans", „Parricida" (Zürich, Kunsthaus), die „Pilger in den Abruzzen" (dito), den „Verlorenen Sohn" (Basel, Kunstverein). Sie zeigten, daß der Künstler sich einer neuen Art des Vortrags zugewandt hatte; er malte in tiefen, satten Tönen; ein schwerer Ernst hat die Helligkeit der „Marionetten", den vornehm diskreten Silberton seines „Familienbildes" abgelöst. Nicht alle Freunde S.s waren von diesem Wechsel im Kolorit entzückt. Der Maler bewies aber damit, daß er noch jugendliches Feuer und künstlerischen Wagemut besaß. In der Komposition sind diese Bilder — besonders „Parricida" (H. 1,45, Br. 1,15) und der „Verlorene Sohn" — würdig und groß. Edelster Ernst spricht daraus.

Dann kam eine Pause. S.s Schwester starb (Herbst 1890); das beugte den nahezu Sechzigjährigen so, daß er in den nächsten fünf Jahren fast nichts schuf außer einigen Porträts und ein paar sehr ernsten Bildern: „Tod und Leben", „Der Friedhof" im Basler Museum (1891; H. 0,86, Br. 1,00), „Die Abgeschiedenen"; es sind Werke von tief lyrischem Grundton. 1895 aber erwachte die Freude am Schaffen wieder in ihm. Rudolf Koller, der treue Freund, munterte ihn auf; dazu kam, daß die Fresken in der Tellskapelle in den Temperaretouchen schadhaft geworden waren. S. mußte wieder an die Arbeit. Und sie erquickte ihn. Im Frühling 1896 begab er sich nach Ospedaletti und malte dort vornehmlich Landschaften, aber auch Menschen- und Tierfiguren. Ja, er ging, nachdem er 1897 nochmals im Süden gewesen war, zu einer neuen Farbigkeit über, einer hellen, pastosen, nicht immer völlig ausgeglichenen, jedoch stets großzügigen: „Am parnassischen Quell", „Myrtis und Corinna" sind, neben der ernstern „Sappho", der „Seherin" im Basler Museum (H. 1,01, Br. 0,82), den „Sirenen", der „Kreuzfahrerin" u. a. Früchte dieser neuesten Periode. Für den Verleger Zahn in Neuenburg zeichnete er die zwölf markigen Porträtköpfe der Sutzschen Schweizergeschichte. Er fühlte sich, wie er am 21. Mai 1898 an Koller schrieb, „jugendlich durchglüht." Den Sommer 1898 verbrachte er in Sigriswil, das Frühjahr 1899 abermals an der Riviera. Landschaften mit Tieren, Seestücke, auch große Phantasiebilder: „Die Fischpredigt", „Und alles war ein Traum", „Jeanne d'Arc", „Die Insel der Wahrsagerin", entstanden dann aus Studien und Impulsen dieser Glückstage. „Das Visionäre, verbunden mit intimem Natureindruck" war, nach eigenem Geständnis, sein neues Ziel. Am 21. Febr. 1901 feierte S.

seinen 70. Geburtstag. Er empfing, bisher in dieser Hinsicht nicht verwöhnt, hohe Ehrungen; die schönste war die Ausstellung seines Oeuvre in der Basler Kunsthalle. Am 13. April wurde sie durch ein reizendes Fest eröffnet. Der Kunstverein überreichte ihm eine auf ihn geprägte goldene Medaille von Hans Frei; am Abend brachten Prosa, Poesie und bildende Kunst Huldigungen. (Das „Festspiel zu S.s 70. Geburtstag" von A. Geßler in der „Schweiz" V, 1901, p. 345.) Gleich nachher begann S. mit Studien zu Fresken für die Kapelle in der hohlen Gasse. Den Sommer 1901 verbrachte er in Urigen am Klausenpaß, eifrig landschafternd. 1902 reiste er zur Stäbli-Ausstellung nach Zürich; den Sommer verbrachte er auf Tellsplatte; 1903 war er in Langenbruck. Am 14. Sept. 1903 starb er nach kurzer Krankheit, mit der sich ein älteres Leiden kompliziert hatte.

Die goldene Medaille erhielt S. in München 1869. 1873 wurde er Ritter des österr. Franz Josephsordens, 1883 (2. Aug.) Ehrendoktor der Universität Zürich als „Artium in patria promovendarum auctor gravissimus, pictor et ingenio et humanitate insignis."

Oeffentlich zu sehen sind folgende Bilder von S.:

Basel.

a) *Oeffentliche Kunstsammlung:* „Der Prophet Elias führt der Witwe von Sarepta ihren vom Tod erweckten Sohn zu" (1852); „Edelfräulein mit einem Falken" (1856); „Marientag im Sabinergebirge" (1860); „Mädchen mit einer Katze im Arm" (1862); „Bildnis des Obersten Rudolf Merian-Iselin" (1864); „Kindergottesdienst" (1864); „Die Marionetten" (1869); „Des Künstlers Kinder" (1871); Studien zu den Fresken der Tellskapelle (1878/79); Tell und sein Sohn, Bauer: Profilkopf nach links, Bauer: Kopf von vorne gesehen, „Der Stier von Uri": Kopf von hinten gesehen, Stauffacher, Schiffer, Geßler: vom Pferd fallend, Bauer: Kopf von hinten gesehen; „Das Mädchen mit der Eidechse" (1884); „Episode aus dem Erdbeben von Basel im Jahre 1356" (1886); „Die Glückseligen" (1888); „Begräbnis nach dem Bergsturz von Spiringen" (1887); „Das Grab" (1891); „Die Seherin" (1896); Selbstbildnis des Künstlers, Halbfigur nach rechts (1899); „Die alte Schule und das neue Leben" (Oelskizze zu einem Titelblatt in der Basler Festschrift von 1901).

b) *Galerie des Basler Kunstvereins:* Drei Aktstudien (1851); Selbstbildnis (1888); „Der verlorene Sohn" (1897); „Die drei Lebensalter" (1889); Aquarellstudien (Köpfe) aus der Antwerpner Zeit (1851 und später); Studie eines Aelplers; „Am Strande von Alassio." Porträts: Oberst Merian-Iselin, Maler Wyrsch, Maler Th. Deschwanden, Maler Dietler, Dr. Ostermann, Maler A. Delfs, Maler Nehrkorn; „Bocciaspieler" (Kreidezeichnung). Im Treppenhause der Kunsthalle: „Das Erwachen der Kunst" (Fresko, 1877).

c) *Münster:* Glasgemälde über dem Eingang zum linken Seitenschiff: „Heinrich II. und Kunigunde von Luxemburg" (entworfen 1856).

d) *Zunfthaus zum Schlüssel:* Oberstzunftmeister Ospernell (1885).

e) *Augenheilanstalt:* Wandmalerei über dem Opferstock.

Bern.

Bundesrathaus: „Die Stauffacherin" (1854).

Kunstmuseum: „Narziß", Depositum der Gottfried Keller-Stiftung.

Florenz.

Uffizien: Selbstbildnis (1888).

St. Gallen.

Sammlung des Kunstvereins: „Prozession von Mädchen aus Anticoli" (1887).

Genf.

Musée Rath: „Lehrschwester in den Urkantonen" (1884).

Glarus.

Sammlung des Kunstvereins: „Rotkäppchen" (1877).

Köln.

Wallraf-Richartz-Museum: „Jugendliebe" („Romeo und Julia auf dem Dorfe", 1867).

Mülhausen.

Museum: Porträt von Pastor Seb. Spörlein in Antwerpen (1852).

Schaffhausen.

Imthurneum: „Helvetisches Siegesopfer" (1874).

Tellskapelle.

Vier Fresken (1880—1882): Rütlischwur, Apfelschuß, Tells Sprung, Geßlers Tod.

Tours (?).

Erstes Original des „Kindergottesdienstes" (1864).

Winterthur.

Sammlung des Kunstvereins: „Die Wahrsagerin" (1871), Skizzen zu den Fresken der Tellskapelle.

Zürich.

Kunsthaus: „Der büßende Johannes Parricida", Depositum des Bundes (1889); Porträt von R. Kollers Söhnlein (1860); „Köhler im Jura" (und Bleistiftskizze dazu, 1871); „Kind mit Apfel" (1871); „Pilger in den Abruzzen" (1889); „Der Amorettenhändler" (Skizze), Depositum der Gottfried Keller-Stiftung.

Litteratur.

Gottfried Keller im „Bund" v. 12. Jan. 1861. — *Gottfried Kinkel* im Schweiz. Kstleralbum 1873. — Verhandlungen d. Schweiz. Kstvereins 1875—1877. — *G. Kellers* Nachgelassene Schriften u. Dichtungen, p. 218 ff. — „Die Schweiz" 1901, Heft 8 (Festschrift der „Schweiz" zur S.-Feier 1901). — Ber. über d. Thätigkeit des Schw. Kstvereins 1881—1883. — Schw. Landesausst. v. 1883. Ueber sie *C. Brun* in der Schw. Bauztg. v. 1883, p. 65, 67, 77. — Alte u. neue Welt, Heft 5, Einsiedeln 1903/04, p. 183 f. — Aus Maler S.s Atelier, v. *E. A. Stückelberg*, Schw. Rundschau, Stans 1903/04, p. 46. — *Egon Heßling*, Dekor. u. monum. Malerei zeitgenöss. Meister, Heft IV, 1903. — Antwerpner Tagebuchblätter eines Kstlers von 1851 (aus Schw. Rundschau, Stans 1903/04). — *A. Geßler*, E. S., Basel 1904, VIII u. 160 S. (Sep.-Abdr. a. d. Basl. Jahrb. 1904). Dazu *J. V. Widmann*, Geßlers S.-Buch („Der Bund" 1904, Nr. 48—50 v. 17.—19. Febr.). — Erinnerungen an E. S. von Basel 1831—1903 (Zürich, Verlag der „Schweiz" A. G. 1903). — E. S. 1831—1903 (Personalien, d. h. hauptsächlich Selbstbiographie aus dem von S. fortgeführten Zwingerschen Familienbuche, Leichenrede von Pfr. J. Probst,

Worte am Grabe von Ernst Jung als Präsidenten des Schw. Kstvereins, Gedichte von Pfr. Alex. Nüesch, Paul Reber, G. Zimmerli). — Schillers Tell mit 59 Abbild. nach Gemälden u. Studien von E. S., Bielefeld, Leipzig u. Berlin 1905, Verlag v. Velhagen & Klasing (mit Einl. v. Prof. Dr. Ed. Heyck). — Kst. f. Alle 1895, p. 149 ff. (*Alfr. Beetschen*). — *C. Brun*, in Paul Seippels Schweiz im 19. Jahrh. II, p. 521/22 (1900). — *Ders.*, in C. Dändlikers Gesch. d. Schweiz III (1894). — *Ders.*, im Beibl. zur Zeitschr. f. bild. Kst. v. 1875, p. 678/79; v. 1876, p. 115; v. 1877, p. 157/58, 160; v. 1880, p. 83; v. 1887, p. 724/25. — *Ders.*, Jahresber. d. G. K.-Stiftg. v. 1899, p. 5/6, 12; v. 1904, p. 6. — *Ders.*, Kat. d. Ausst. d. G.-K.-Stiftg. v. 1904, p. 43/44. — Jahresber. d. Basl. Kstvereins 1904. — Aus Maler S.s großem Skizzenbuch (*E. A. S.*). N. Z. Ztg. v. 25. Jan. 1904. — *Hans Trog*, E. S.-Ausst. (im Zürch. Kstlerhaus), N. Z. Ztg. 1904 v. 21. Febr. ff. — S.-Album, Bern 1904, mit Einl. v. *Hans Trog*. — Jahrb. d. bild. Kst. 1902, p. 34 ff., E. S., von *H. Kienzle*. — Allg. Schw.-Ztg. v. 21., 24., 28., 30. April 1901: Die S.-Ausst. — Nat.-Ztg. v. 25.—28. April 1901: Die S.-Ausst.; v. 16. Sept. 1903: E. S. †; v. 10. April 1904: Die S.-Nachlaßausst. — N. Z. Ztg. v. 17. April 1901: Rede d. Hrn. Prof. Rahn a. d. S.-Feier in Basel; v. 15./16. Sept. 1903: E. S. †. — Basl. Ztg. v. 16. Sept. 1903: E. S. †. — Basl. Nachr. v. 23., 25., 27. April 1901: Die S.-Ausst. — Basl. Volksbl. v. 4., 6. Mai 1901: Die S.-Ausst. — Frankf. Ztg. v. 16. Sept. 1903: E. S. — Vaterland v. 17. Sept. 1903: E. S. — Köln. Ztg. v. 21. Sept. 1903: E. S. — N. Fr. Presse v. 22. Sept. 1903: E. S. — Urner Wochenbl. v. 19. Sept. 1903 (Nekrol.). — *Heer*, Schw. Kst. im 19. Jahrh., 1906, p. 77. — Journ. des Débats v. 18. Sept. 1903 (v. *Phil. Godet*). — L'Art Suisse 1903, Nr. 39. — Kst. f. Alle, XIX, 1903, p. 78/79. — Journ. de Genève v. 23. Juni 1904. — Aarg. Tagbl. v. 26., 27. Febr. u. 5. März 1904: Die S.-Ausst. in Zürich. — „Die Schweiz" VIII, 1904, p. 281—283. — „Die Nation", Wochenschr., 1905, Nr. 50: E. S., von *Carl Albr. Bernoulli*. — Zeitschr. f. christl. Kst. 1908/09, p. 140 ff.: E. S., von *Conte Scapinelli* etc. — Kat. d. öffentl. Kstsammlg. Basel 1908, p. 132—136. — *Ernst*, Kat. d. Ksthalle Winterthur 1905, p. 19, 45. — Cat. Mus. Rath 1906, p. 86, 177. — *C. Brun*, Verz. d. Kstwerke, 4. Aufl., p. 68/69. — Kat. d. Sammlg. im Ksthaus Zürich 1910, p. 88/89.
A. Geßler.

Stückelberg, Gertrud Elisabeth, Malerin und Bildhauerin, die Tochter des vorigen, geb. am 13. Dez. 1871 in Basel. Sie studierte bei Fritz Burger (Basel-Berlin), dann bei Jacques Blanche, Luc Olivier Merson und R. H. Print in Paris; malt vornehmlich Porträts (Privatbesitz in Basel, Zürich, Leipzig, Frankreich, England). Die IX. nationale Kunstausstellung der Schweiz (Basel 1908) brachte auch zwei Porträtstatuetten.

Basl. Nat.-Ztg. v. 10. Sept. 1908 u. Notizen aus der Familie. *A. Geßler.*

Stückelberg, Maria, Malerin, die Tochter des Ernst S., geb. am 12. Mai 1869 in Basel. Sie studierte bei Burger (Basel), Buttersack (Heimhausen), Haidner (München) und Castellucho (Paris); malt vornehmlich Landschaften.

Basl. Nat.-Ztg. v. 5. Jan. 1909. — Basl. Jahrb. 1910 (p. 284) u. Notizen aus der Familie. *A. Geßler.*

Stüdli (Vorname unbekannt), wird 1498 als bauleitender Werkmeister beim Kirchturmbau von Veltheim bei Winterthur genannt.

Nüscheler, Gottesh. d. Schweiz, Bistum Konstanz I, p. 284. *F. O. Pestalozzi.*

Stülz, Ulrich, Glasmaler, in Schaffhausen, bat am 3. Nov. 1572 den Rat um sein Mannsrecht, was gewährt wurde. Gleichzeitig kaufte ihm der Rat ein gebranntes Wappen ab. Später, von 1580—1590, scheint er sich in Freiburg im Breisgau aufgehalten zu haben. Weiteres ist nicht bekannt.

J. H. Bäschlin, Schaffh. Glasmal. I, p. 16; II, p. 13. — *H. Meyer*, Coll. XXII, p. 119. *Vogler.*

Stüm, Christoffel, Goldschmied, aus Dießenhofen im Kanton Thurgau. Er wurde 1521 in Zürich Bürger „uff donstag nach Martini und hat 10 Gld. darum geben" (Bb. 46 b).

Anz. A.-K. v. 1885, p. 117 (*P. Schweizer*). — *H. Meyer*, Coll. I, p. 136. *C. Brun.*

Stüntzi, s. Stünzi.

Stüntzy, Paul, Goldschmied, von Luzern, von 1650—1660 dort nachweisbar. Er war Mitglied der Luzerner Lukasbruderschaft.

Schneller, Luzerns Lukasbrudersch., p. 7.
Franz Heinemann.

Stünzi, Christian, Stempelschneider, Münzmeister, Messerschmied, geb. in Zug, wurde 1592 Hintersäß in Luzern und ist bis 1625 nachweisbar. Um 1609 war er ein Jahr als Stempelschneider im Dienste der Spinola in Italien, denen er wahrscheinlich die ersten Münzen schlug.

Bull. Soc. suisse Numism. 1890, IX, p. 5 (*v. Liebenau*, Die Münzmeister von Luzern) u. p. 66.
Franz Heinemann.

Stürler, Albrecht, Architekt, der Sohn des nachfolgenden Daniel S., wurde am 6. März 1705 in Bern getauft und gelangte 1745 in den Großen Rat. Laut Chronik des Dekans Gruner war er „ein berühmter Architectus, der viele namhafte Gebäude, unter andern das prächtige Stiftsgebäude dirigiert." Am 19. Nov. 1734 übertrug ihm die Regierung den Bau „des hintern Bernerhauses in Baden"; 1744 und 1745 baute er für seinen Vater die Façade des ehemaligen Gasthauses zur Krone an der Gerechtigkeitsgasse neu, und 1747 verfertigte er Pläne für den Umbau des Schlosses Interlaken. Auch für den Bau des Erlacherhofs soll er Pläne gemacht haben. In seinem vom 30. März 1747 datierten Testamente vermachte er seine Architekturbücher und Instrumente seinem Neffen Ludwig May. Er starb in Bern am 27. April 1748. Er war, wie sein Vater, zünftig zu Gerbern.

Chron. d. Dekans *Gruner* in der Stadtbibl. Bern. — Notizen v. *K. Howald*. — Burgerl. Stammreg. — Testamentenbuch 22, 546. *H. Türler.*

Stürler, Daniel, Baumeister, in Bern, war der Sohn des Landvogts Joh. Franz S. von Oberhofen und der Anna, geb. Stürler, der Vater Albrecht S.s. Er wurde am 21. Dez. 1674 in Bern getauft. Zu Ostern 1710 wird er Mitglied des Großen Rats und von 1725—1731 ist er Landvogt von Lenzburg. Er war nicht ein gelernter Baumeister, verstand aber die Baukunst wohl und übte sie aus. Er baute die ehemalige „hintere Krone" an der Postgasse (Nr. 68) zu seinem Wohnhause um und führte 1724 den Bau des Schlosses Hindelbank aus. Für den Neubau der Heiliggeistkirche in Bern gab er im Jan. 1726 neben N. Schildknecht Pläne ein, die indessen nicht ausgeführt wurden. S. starb im Nov. 1746 in Bern.

Chron. d. Dekans *Gruner* in der Stadtbibl. Bern. — Ratsman. 104, 278 im Staatsarch. Bern. — Notizen v. *K. Howald.* *H. Türler.*

Stürler, Franz Adolf von, Maler, von Bern, wurde am 28. Febr. 1802 in Paris geboren, wo der Vater, *Karl Emanuel v. S.*, ein Sohn der Elisabeth Stürler, geb. Tschiffeli, getauft am 16. Juli 1760 und gest. am 18. Dez. 1822, als Bildhauer thätig war. Der Sohn widmete sich ebenfalls der Kunst, für die er schon in der Kindheit eine besondere Vorliebe an den Tag legte. Er besuchte in Paris Kurse über Anatomie, Perspektive und Zeichnen nach der Natur und trat dann in das Atelier des Malers Jean-Auguste-Dominique Ingres ein, der ihn sehr schätzte und sein Talent entwickelte. 1831 begab sich v. S. nach Florenz, wo er über 20 Jahre blieb, eifrig mit dem Studium der alten Florentiner Meister beschäftigt. Nach seiner Verheiratung mit einer Engländerin, Frl. Mathilde Jarmann, 1853, verließ er Florenz und ging zuerst nach Paris und dann nach Versailles, wo er seinen bleibenden Wohnsitz nahm. S. hat wertvolle Gemälde geschaffen, u. a. den „Tod des Sueton" (Salon 1835), „Eine florentinische Dame" (im Museum des Prado), „Moses auf dem Berge" (Salon 1842), „Den ungläubigen Thomas" (Salon 1844), „Christus in Gethsemane", „Die Madonna von Cimabue, feierlich durch die Straßen von Florenz getragen" (Salon 1859; von Napoleon III. gekauft und dem Museum von Montauban übergeben). Im Salon 1842 wurde er mit einer Medaille ausgezeichnet für sein Bild „Les lutteurs." Außer mehreren Reihenfolgen von Zeichnungen zum Alten und Neuen Testament und zur Ilias Homers sowie zwölf Allegorien der Ereignisse von 1870 und 1871 hinterließ er als Hauptwerk 108 Kompositionen zu Dantes Göttlicher Komödie, worin sich sein ernstes und tief ausgebildetes Talent besonders ausgeprägt hat. Ganz nur der Kunst lebend, führte S. eine sehr einfache, bisweilen fast strenge Lebensweise; er war geistreich, ebenso phantasievoll wie gutherzig. Seine Liebe zur Heimat bethätigte er noch dadurch, daß er dem Kunstmuseum in Bern seinen künstlerischen Nachlaß vermachte. Hier befindet sich auch seine von Bartoloni geschaffene Büste.

Bern. Jahresber. Kstver. 1883, p. 59; 1867, p. 20. — Revue des Deux Mondes, Sept. 1884. — Sammlg. bern. Biogr. I, p. 234. — *Nagler*, K.-Lex. XV, p. 515. *H. Türler.*

Stürler, Karl Emanuel v., s. Stürler, Franz Adolf v.

Stürler, *Ludwig* Samuel, Architekt, in Bern, wurde am 19. Sept. 1768 zu Ammerswil geboren, wo der Vater, Daniel S., damals Vikar war. Er ist der Vater des nachfolgenden. 1788 erkannte ihm der Kleine Rat eine Belohnung von 120 Kronen für einen Plan des Rathauses zu Neuenburg zu und 1791 ebenso viel „wegen vorgelegten Plans von der Baukunst." 1797 machte er einen Plan für die Herstellung des umgefallenen Monuments auf dem Tafelenfelde bei Fraubrunnen. Zu seiner Ausbildung machte er auch einen Aufenthalt in Rom, wo er eine ganze Anzahl Landschaftsbilder in Sepia malte, die nun der Enkel besitzt. Seine Zeichnungen wurden in Meusels Archiv sehr gerühmt und ebenso die 1804 an der Kunstausstellung in Bern figurierende Ansicht des Porticus des Pantheons in Rom sowie ein Grundriß und ein Durchschnitt eines Arsenals. Von 1796 bis Ende 1833 bekleidete S. die Stelle eines Stadtwerkmeisters des Steinwerks. 1805 machte er für die Regierung Pläne für das Obertor. 1824—1826 war er am Bau des Zuchthauses und des Aarbergtors beschäftigt. Er starb am 30. März 1840 in Jegenstorf. Als Steinwerkmeister war er zünftig zum Affen.

Füßli, K.-Lex. II, p. 1773, mit unrichtigen Angaben. — Vennerman. 224/141. — Staatsrechn. v. 1788 u. 1791. — Mitt. des Enkels, Hrn. *A. v. Stürler* in Gümligen. *H. Türler.*

Stürler, Gabriel *Ludwig* Rudolf von, Architekt, in Bern, wurde am 1. Aug. 1805 dort als der Sohn des vorangehenden geboren. Er erhielt seine Ausbildung beim Vater und war von 1827 bis 1830 Schüler im Atelier des Architekten Franz Gau in Paris. 1838 begab er sich zu seiner Ausbildung nach Florenz und Rom. Mit Adolf von Graffenried gab er 1844 das Werk über „Schweizerische Holzkonstruktion" heraus. Vom 10. Febr. 1840 bis 29. Jan. 1855 bekleidete er die Stelle eines Bauinspektors der Stadt Bern. Von da an war er Kassier der Kommission für den Bau des Bundesrathauses. S. starb am 29. Mai 1891 in Gümligen.

Mitt. des Sohns, Hrn. *A. v. Stürler* in Gümligen. *H. Türler.*

Stüßlinger, Klaus, Baumeister, von Burgdorf, Burger zu Solothurn, übernahm am 26. Sept. 1360

mit Hans Kyburger von Säckingen den Aufbau des Glockenturms (Wendelsteins) an der Westseite der alten St. Ursuskirche zu Solothurn, nachdem die beiden ältern Türme durch das Erdbeben von 1356 zerstört worden waren. Der neue Turm stand dann bis 1762 und stürzte ebenfalls ein, als er gerade in die projektierte und vom Rate genehmigte Neubaute einbezogen werden sollte. Dieser Unfall gab dann überhaupt Veranlassung zu einer Revision der Pläne, und Singer mußte dem berühmten Pisoni von Ascona weichen, der die Kirche in ihrer gegenwärtigen Gestalt vollendete.

Rahn, Die mittelalterl. Kstdenkm. des Kts. Solothurn, p. 198. — Soloth. N.-Bl. 1855, p. 6. *F. O. Pestalozzi.*

Stumpf, Hans, Glaser (Glasmaler), in Bern, ist dort schon 1494 nachweisbar; er bewohnte und besaß ein Haus an der Schattenseite der Kramgasse (Nr. 55 oder 57). 1503 erhielt er laut Stadtrechnung von Freiburg 5 Pfd. 6 Sch. für ein von der Stadt Freiburg nach Büren geschenktes Fenster. S. muß vor 1510 gestorben sein; in diesem Jahre war der Glasmaler Hans Dachselhofer in seinem Hause.

Tellrodel v. 1494. — Ob. Spruchb. 0/626 im Staatsarch. Bern. — Stadtrechn. 1503 I von Freiburg. *H. Türler.*

Stumpf, Mathias, Maler und Kupferstecher, geb. in Zürich am 22. April 1755 als der Sohn des Pfarrers Mathias S. zu St. Peter, unverheiratet gestorben 1806. Er war Schüler J. C. Füßlis, ward 1780 zur Meise zünftig und malte Porträts, von denen er selbst einige in Aquatinta stach. Nach Füßlis Künstlerlexikon sollen auch einige religiöse Bilder von seiner Hand existieren. Bekannt sind von S.s Stichen: Einige Bildnisse in J. C. Füßlis Geschichte der besten Künstler in der Schweiz, Teil V, 1779; „Das neue Waisenhaus in Zürich“; 2 Blatt Porträtköpfe nach H. Lips in Lavaters Physiognomik; die Bilder zu den Neujahrsblättern von der Chorherrenstube für 1798 und 1799, nach Martin Usteri; alle in der Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft.

Füßli, K.-Lex. II, p. 1775. — *Nagler*, K.-Lex. XVII, p. 521. *F. O. Pestalozzi.*

Sturm, Ferdinand, Maler des 16. Jahrh.s, von Zierikzee (holl. Prov. Zeeland), von dem sich ein Bild in der Kathedrale von Sevilla befindet. Er ist durch eine kühne geographische Namensübersetzung (Zierikzee = Zürichsee) noch in neuerer Zeit als Zürcher in Anspruch genommen worden. Natürlich besteht dafür gar keine Berechtigung, und wird der Name hier nur zur endgültigen Berichtigung des Irrtums aufgeführt.

Nagler, K.-Lex. XVII, p. 525. — *Bermudez*, Diccion. hist. de los mas ilustres profesores de las bellas artes en España. — *Passavant*, Die christl. Kst. in Spanien. — Anz. A.-Kde. 1899, p. 214. — Mitt. v. Prof. *Rahn*. *F. O. Pestalozzi.*

Sturm, Hans, Goldschmied, geb. als der Sohn Karl S.s und der Verena Geßner, der Tochter des Buchdruckers Andreas Geßner, 1541 in Zürich, gest. dort 1614. Er wurde 1567 Meister. 1578 war er Zwölfer zur Waag, 1590—1608 Handwerksobmann, 1608 Stiftskammerer. Er nahm an der Hirsbreifahrt teil. Seine Frau hieß Anna Rüfflin.

S. muß als Goldschmied bedeutend gewesen sein; denn er hatte sogar Lehrlinge aus Nürnberg und Tours. Sein hervorragendster Schüler war Hans Heinrich Riva (s. d.).

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer*, Coll. VI, p. 528. *C. Brun.*

Sturm, Pierre-Henri, peintre sur émail, né à Genève le 16 oct. 1785, mort à Paris le 26 oct. 1869, frère cadet du célèbre mathématicien, fut mis en 1798 en apprentissage pour six ans chez D. Schmiedt et S. Desouslevrès, peintres en émail associés; il fut ensuite l'élève d'Henry et de Constantin. Établi et marié à Paris, il y peignit le portrait, les fleurs, le paysage, etc., en donnant aussi des leçons particulières de peinture sur émail. Il exposa au Salon de 1842 un émail „Les trois âges“, d'après Gérard, qui lui valut une médaille de troisième classe; il envoya encore aux Salons de 1849, 1855, 1864, 1865 et 1867 des copies sur émail de tableaux des grands maîtres. On cite de S. une Vierge d'après Raphaël (Salon de 1864), les émaux d'un superbe vase d'or appartenant au comte Demidoff et les peintures d'une „Chasse“ et d'un „Rendez-vous de chasse“ exécutées sur une paire de bracelets pour le prince de Bourbon.

Galiffe, Not. généal. VI, p. 456. — *Bellier et Auvray*, Dict. des artistes de l'Éc. franç. — *Nagler*, K.-Lex. XVII, p. 527. — Gaz. des Bx.-Arts, 1re série, t. XVII, p. 85. *A. Choisy.*

Sturzenegger, Hans, Maler und Radierer, aus Schaffhausen, geb. als der Sohn eines aus Trogen im Kanton Appenzell stammenden Vaters am 2. Mai 1875 in Zürich. Er durchlief die Schulen Schaffhausens, trat 1892 in die Karlsruher Akademie ein, wo er hauptsächlich bei Prof. R. Pötzelberger studierte, kurze Zeit auch bei Graf von Kalkreuth. Von 1898—1903 arbeitete er in Schaffhausen, radierte hier auch einiges, ward 1904 Meisterschüler von Hans Thoma und lebt seit 1905 wieder in Schaffhausen. Seine Stoffgebiete sind Landschaft und Porträt. Im Schweizerischen Turnus, im Künstlerhause Zürich und in verschiedenen deutschen Kunststätten hat S. wiederholt ausgestellt. Seine Tempera-Landschaft „Regenbogen“ (1904) wurde von der Zürcherischen Kunstgesellschaft erworben. In neuerer Zeit widmete er sich vorzugsweise dem Figurenbild und dem Porträt und hat namentlich auf letzterm Gebiete hervorragende künstlerische

Erfolge zu verzeichnen, durch die Erfassung des Wesens seines Modells, durch vornehme Farbengebung und feine Bildwirkung. Die gleichzeitig im Künstlerhaus ausgestellten Bildnisse des Vaters, eines Onkels, eines jungen Neffen und eines fremden Herrn begründeten den Ruf, und spätere befestigten ihn. Die Sammlung des Schaffhauser Kunstvereins besitzt das figürliche Bild „Die Gärtnerin" und das vortrefflich geratene lebensgroße Kniebild eines frühern Präsidenten. S. hat auch ein paar Lithographien gezeichnet: „Sommernachmittag", „Motiv vom Zürichsee" und „Tannen am Berghang."

Curric. vitae u. a. — Kat. d. Sammlg. im Ksthaus Zürich I, p. 89. *Vogler.*

Sturzenegger, Joh. Ulrich und Matthias, s. Sturzenegger, Ulrich.

Sturzenegger, Ulrich, Mathematiker und Buchdrucker, in Trogen, geb. 1714 als der Sohn eines Landmanns, gest. am 22. Nov. 1781. Er erwarb sich als Autodidakt genügende mathematische und astronomische Kenntnisse, um die Kalenderberechnungen selbst anzustellen, und übernahm hierauf von 1746 an die Herausgabe des Appenzeller Kalenders, den er zuerst auswärts drucken ließ, bis ihm 1766 die Errichtung einer eigenen Druckerei in Trogen ermöglicht wurde. Nach seinem Tode wurde der weitverbreitete Kalender für die Jahre 1783—1808 von dem Sohne *Matthias S.* (gest. am 7. Okt. 1807), darauf von dem Enkel *Joh. Ulrich S.* bearbeitet.

Appenz. Kal. 1783, 1809. — Appenz. Monatbl. 1828, p. 146. — *Falkenstein,* Gesch. d. Buchdruckerkst., p. 277. — *Lutz,* Nekrol. denkwürd. Schweizer, p. 516 f. — *Wegelin,* Die Buchdr. d. Schweiz, p. 84. *T. Schieß.*

Stutter, s. Studer.

Stutz, Arnold, Maler, geb. in Fischenthal im zürch. Bez. Hinwil am 6. Nov. 1869. Die künstlerische Ausbildung erhielt er am kantonalen Technikum in Winterthur und an der École du Louvre in Paris. 1896 beteiligte er sich an der Schweizerischen Landesausstellung in Genf mit einem Bilde „Vase de fleurs." Auch an den Schweizerischen Turnusausstellungen trifft man ihn hin und wieder.

Curric. vitae. — Cat. Exp. nat. Suisse Genève 1896, p. 28. *C. Brun.*

Stutz, Wernli, s. Schütz, W.

Stutzenberger, Kaspar, Münzmeister, gebürtig von Bern, wurde 1481 in Luzern Bürger und Münzmeister. Er ist nachweisbar bis 1500.

v. Liebenau, Die Münzmeister von Luzern (Bull. suisse Numism. IX, p. 4). *Franz Heinemann.*

Stutzmann, Auguste, fondeur de bronze, à Genève, a surtout travaillé pour l'industrie, mais il a exécuté aussi quelques cloches: à Veyrier (chapelle protestante), 1880, aux Pâquis (temple), 1882, à Choulex (école), 1886. Il avait fondu avec succès un groupe du statuaire français Leysalle „Le temps découvrant la vérité", qui fut placé pendant quelque temps dans la promenade des Bastions, à Genève, et qui était plus intéressant comme travail de fonte que comme œuvre d'art. *A.-J. M.*

Stymmer, s. Stimmer.

Su(v)anascini, Giovan Ambrogio, Architekt, geb. 1680 in Muggio im tessin. Bez. Mendrisio. Er begab sich nach Deutschland, war aber nicht imstande, sich dort eine hervorragende Stellung zu erkämpfen; denn „timidos fortuna repellit", bemerkt Oldelli. S. starb in Prag. Sein Entwurf für die große Treppe der Residenz in Stuttgart wurde von dem Architekten Cantone gerühmt.

Oldelli, Diz., p. 183/84. — *Bianchi,* Art. tic., p. 193. *C. Brun.*

Subit, *Ami*-Jean-François, orfèvre, né à Genève le 15 déc. 1761, fut apprenti chez son oncle Jean Lévrier; en 1791, il était associé avec Jean-Jérémie Ormond. *A. Choisy.*

Subtil, s. Subtilis.

Subtilis (Subtil), Franziskus, Glockengießer, aus Lothringen. Er goß für folgende Orte der Schweiz Glocken: *a.* Mit C. A. Bonavilla: 1666 für Leontica 1. *b.* Mit Carlo Brambila: 1666 für Claro 1.

Nüscheler, Iscriz. delle camp. nel Ticino, p. 85. — Boll. stor. v. 1880, p. 201. *Moriz Sutermeister.*

Subtilis (Subtil), Nikolaus (Nicolino, Nicolas), Glockengießer, aus Lothringen, in Luzern niedergelassen. Er goß für folgende Orte Glocken: *a.* Allein: 1620 für Pazzalino 1. *b.* Mit Desiderio Bonavilla: 1633 für Porto Valentino 1. *c.* Mit Simon Michelin und Caspar Delsar: 1633 für die Hofkirche in Luzern 11 Glocken.

Nüscheler, Iscriz. delle camp. nel Ticino, p. 25 u. 87. — *Ders.,* Glockeninschr. in den V Orten, Geschichtsfr. XXX, p. 156. — Boll. stor. v. 1880, p. 203. — Staatsarch. Luzern, Pfarre Luz., Kirchenbauten. *Moriz Sutermeister.*

Suchard, Abraham, orfèvre, né à Genève le 13 janv. 1662, mort le 23 mai 1723, apprenti chez Louis Morel, fut reçu à la maîtrise le 24 déc. 1688. *A. Choisy.*

Süler (Suler), Oswald, Maler, Glasmaler (Glaser), gebürtig von Zürich, in Luzern von 1520 bis 1553 nachweisbar, wo er 1528 für sich und seine Söhne Joachim und Batt. S. das Bürgerrecht erwarb und 1529 und 1531 die Feldzüge gegen Zürich mitmachte. Trotzdem wurde er vom Rate mit keiner bedeutenden Arbeit bedacht, da seine Glasgemälde in der Regel mit

4 Pfd. in den Staatsrechnungen notieren. Vielleicht erklärt es sich dadurch, daß S. mehr handwerksmäßige Glaserarbeit (statt Kunstleistungen in Form eigentlicher Glasgemälde) bot. Wenigstens erneuerte er 1503 die 1431 durch Hans Fuchs erstellten Glasfenster des Turms Lugisland, was auf einfache Glaserarbeit hindeutet.

Th. v. Liebenau, Anz. A.-K. 1878, p. 858. — *Rahn*, Stat. schw. Kstdkm. 1885, p. 168. — *Meyer*, Coll. V, p. 360; XXII, p. 96 (Msc.). — *v. Liebenau*, Das alte Luzern, p. 283. *Franz Heinemann.*

Suès, Jean-Jacques, peintre en émail, né à Deux-Ponts le 3 juin 1726, mort à Genève le 30 août 1802, montra dès son jeune âge de grandes dispositions pour la peinture, qu'il alla étudier pendant douze ans à Strasbourg chez le peintre Mannlich. Au cours d'un voyage qui devait le conduire en Italie, il passa par Genève où il s'arrêta, fut reçu habitant le 27 avril 1753 et se fixa définitivement par son mariage deux ans plus tard. Pendant vingt-cinq ans il fut un des peintres sur émail genevois les plus en vogue, surtout pour la décoration en fleurs et en sujets de genre des cuvettes de montre et des bijoux. Il faisait travailler plusieurs ouvriers et a formé quelques élèves. En 1778, il se détermina à liquider son atelier et son cabinet de peinture pour prendre un petit négoce. Quelques-unes de ses œuvres sont restées dans sa famille, entre autres son portrait et celui de sa seconde femme, née Marguerite-Judith Francillon, peints par lui sur émail d'après Preudhomme. Il avait laissé aussi une quantité considérable de croquis, études et modèles à la mine de plomb pour ses travaux, qui ont malheureusement été égarés. S. fut admis à la bourgeoisie de Genève en 1791.

Rens. de M. *Suès-Ducommun*. — *Sordet*, Dict. des fam. genev. (Msc.). — *Covelle*, Livre des Bourg., p. 474. *A. Choisy.*

Sütterlin, Johann, Landschaftsmaler, von Oberwil, Baselland, wurde dort 1823 geboren, war zuerst Hauslehrer in der Familie des Herzogs Max von Bayern, dann 1857 Zeichenlehrer in Solothurn, wo er 1872 starb. An den Turnusausstellungen des Schweizerischen Kunstvereins 1861 und 1865 waren folgende Oelgemälde ausgestellt: „St. Verena bei Solothurn im Urzustande“, „Spaziergang am Ostersonntag, aus Goethes Faust“, „Schlucht aus dem Jura“, „Episode aus Schillers Kampf mit dem Drachen“, „Souvenir de la Méditerrannée.“ Im Museum in Solothurn befindet sich die Landschaft „Im Ranft.“ *H. Appenzeller.*

Sul, Bernhard von, wandernder Glockengießer, aus dem Bergell, soll 1305 im Kanton Graubünden existiert haben. Von seinen Werken ist nichts bekannt.

Nüscheler, Glockenb. (Msc.). *Moriz Sutermeister.*

Suler, s. Süler.

Sultzer, s. Sulzer.

Sulzberger, Adolf, Zeichner, Zeichenlehrer, Maler und Xylograph, geb. am 10. Mai 1865 in Winterthur. Er absolvierte 1881—1884 seine Lehrzeit als Holzschneider und war hierauf in dem bekannten Xylographiegeschäft Knesing in München thätig. Von 1885—1891 besuchte er die Kunstgewerbeschule und die Akademie in München. Seit 1891 ist S. in Zürich ansässig und bethätigt sich zum Teil als Zeichenlehrer sowie mit Aufträgen auf kunstgewerblichem, illustrativem, kalligraphischem und heraldischem Gebiete.

Curric. vitae. *L. Calame.*

Sulzberger, Conrad, Kupferstecher, geb. am 17. Okt. 1771 in Winterthur, gest. am 11. Dez. 1822 in Zürich. Er war Schüler von Kirsner in Augsburg und ließ sich später in Zürich nieder. Die Kunsthalle Winterthur besitzt einige Radierungen von S., u. a. einen Christus. Sein Vater war Goldschmied S. zum Kirschgarten.

Nagler, K.-Lex. XVII, p. 564. — W'thurer Bürgerb. *L. Calame.*

Sulzer, D., in Weinfelden, beteiligte sich 1863 an der Schweizerischen Turnusausstellung mit einem Gemälde „Ein Tirolersänger im Berner Oberland.“

Kat. d. Kstausst. in St. Gallen 1863, Nr. 315. *T. Schieß.*

Sulzer, David, Ofenmaler, geb. am 27. Juli 1716 in Winterthur, gest. am 12. Jan. 1792. Die kleinen blauweißen Malereien S.s haben selbständigen Kunstwert. Im Hause zum Tunnel in Winterthur stand ehedem ein viereckiger Ofen mit abgeschrägten Kanten, mit blauen Landschaften und ausgezeichneten Ornamenten und Blumenstücken, bezeichnet: David Sulzer 1736. S. hat in der Regel Landschaften mit Staffage sowie Tierstücke auf die Hauptkacheln, auf die kleinen Gliederungen dagegen Veduten, Tiere, Blumen etc. hingemalt. Ein Ofen stand im Zunftsaale zur Saffran in Zürich, wurde aber 1819 verkauft. In 32 Bildern, Darstellungen der verschiedenen Stände und Beschäftigungen, hatte der Ofen als Beitrag zur damaligen Kultur- und Sittengeschichte hohen Wert. Ein weiterer Ofen steht im Hause zum Kirschgarten in Winterthur, datiert 1732. S. ist sowohl in der Sammlung des historisch-antiquarischen Vereins Winterthur als auch im Schweizerischen Landesmuseum in Zürich vertreten.

Lübke, Studien, p. 335. — N.-Bl. W'thur 1876, p. 23, 30—32. *L. Calame.*

Sulzer, David, Porträtmaler, geb. am 9. Sept. 1784 in Winterthur, gest. am 14. Sept. 1868 in Landschlacht im Kanton Thurgau. Er genoß

in Winterthur den ersten Unterricht, bildete sich dann in Zürich und Bern weiter aus und begab sich 1803 nach Paris, wo er Schüler Jacques-Louis Davids wurde. S. hatte als Bildnismaler guten Ruf. Seine Werke zeichnen sich durch strenge Charakteristik, Lebendigkeit der Darstellung und Wahrheit der Färbung aus. Er gehörte zu den ersten Bildnismalern seiner Zeit in der deutschen Schweiz. Im Museum in Winterthur sind verschiedene Bildnisse, u. a. Jonas Furrer, der erste Bundespräsident, sowie ein vorzügliches Selbstporträt. In der Kunsthalle in Winterthur befinden sich die Porträts des Fürsten Schwarzenberg und des Malers Jules David sowie das Selbstporträt mit seinem Sohne Julius. Eine größere Anzahl Porträts befindet sich in Winterthurer Privatbesitz. Von S. wurde das Neujahrsblatt 1808 gezeichnet.

Nagler, K.-Lex. XVII, p. 564. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 1789. — N.-Bl. W'thur 1873. — *Ernst*, Kat. d.Ksthalle Winterthur 1905, p. 20, 45. *L. Calame.*

Sulzer, David Heinrich, Architekt, geb. am 29. Nov. 1829 in Winterthur, gest. am 6. Febr. 1868. Von ihm wurde die Bank in Winterthur erbaut. *L. Calame.*

Sulzer (Sultzer), Johann (Hans) Jakob, zum Wildenmann, Maler, Kupferstecher und Radierer, geb. am 1. Nov. 1631 in Winterthur, gest. dort am 20. Aug. 1665. Von S. stammen die Neujahrsblätter (Kupferstiche) von 1663, 1664 und 1665. Das Blatt 1663 ist bezeichnet J. J. Sultzer. Das Blatt 1665, bezeichnet H. Sultzer fecit, ist eine allegorische Darstellung des Bildungsgangs des Menschen: Ein Schulhaus, in das die Jugend hinein und der erwachsene Mensch in seinen verschiedenen Stellungen als Fürst, Ratsherr, Gelehrter etc. zum andern Tore hinauszieht. Daher die Inschrift „Ein Werkstatt ist die Schul, da zugerüstet werden: Der König, Fürst etc.“ Auf der Stadtbibliothek existieren zwei Porträtradierungen von Rittmeister, Stadt- und Landschreiber Joh. Jak. Hegner von 1659, bis auf Warzen und Pockennarben getreu nach der Natur gezeichnet, und die technisch vollendete von Dominikus Joh. Huldricus Hegnerus. S. stach ferner den Titelkupfer zu „Wahrheitsmund in sinnreichen Anbildungen des allgemeinen Weltwesens etc.“ Basel 1665. Nach dem Bürgerbuch von Küntzli half S. 1659 den Stünziturm malen. In Zürcher Privatbesitz befindet sich ein höchst originelles, wenn auch unbehülflich gemaltes Familienbildnis, das den Landvogt Bodmer in Greiffensee mit seiner dritten Frau, gebornen Goßweiler, und seinen dreizehn Kindern aus drei Ehen, am gedeckten Tisch sitzend, darstellt. Aus den Glasscheiben an den Fenstern, den gemalten Schüsseln und den Wappen am Ofen läßt sich die ganze Familiengenealogie nachweisen. Auch ist das Bild höchst instruktiv für die innere Ausstattung eines vornehmen zürcherischen Wohngemachs im 17. Jahrh.

Nagler, K.-Lex. XVII, p. 564. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 1790. — N.-Bl. W'thur 1872. — Mitt. des Hrn. *F. O. Pestalozzi.* *L. Calame.*

Sulzer, H. Johann, Maler und Kupferstecher, geb. 1665 in Winterthur, gest. 1703. Im Museum in Winterthur befindet sich das Oelbildnis von Joh. Heinr. Hegner, dem Stadtarzt und Bibliothekar (1691). Von S.s Hand existieren ferner die Porträts von Schultheiß J. Ulrich, Joh. Jak. Hegner und dem Kapuzinergeneral Erhard von Radkerspurg etc.

Nagler, K.-Lex. XVII, p. 564. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 1790. *L. Calame.*

Sulzer, Johann Jakob, zur Silberpappel, Porträtmaler, Ingenieur, Geometer und Zeichenlehrer, geb. am 24. Juli 1781 in Winterthur, gest. dort am 12. März 1828. S. war Schüler Joh. Rud. Schellenbergs, jedoch mehr naturhistorischen als rein künstlerischen Zwecken zugewandt. 1800 wandte er sich samt seinem Lehrer nach Bern, wo er auch blieb, als dieser wieder in seine Vaterstadt zurückkehrte, und erst bei dem bald verstorbenen Maler S. Freudenberger, dann bei Professor Maler und Bildhauer Sonnenschein eintrat. 1804 kehrte er nach Winterthur zurück. Die Bekanntschaft mit Escher von der Linth führte ihn in das Ingenieurfach. Von 1814 an wirkte er an den Schulen Winterthurs, u. a. auch als Zeichenlehrer. In der Kunsthalle Winterthur befinden sich zwei Damenbildnisse von S.s Hand: die Bildnisse von Frau Kath. Steiner und Frau Ernst-Sulzer.

N.-Bl. W'thur 1873. — *Ernst*, Kat. d. Ksthalle Winterthur 1905, p. 19, 45. *L. Calame.*

Sulzer, Johannes, zur Nachtigall, Goldschmied und Fächermaler, geb. 1763 in Winterthur, gest. dort 1826. Er war sieben Jahre in Paris als Goldarbeiter thätig und verheiratete sich 1790 in der Heimat. In Winterthurer Privatbesitz befinden sich von ihm Handzeichnungen und Entwürfe etc. Im Schweizerischen Landesmuseum in Zürich ist S. ebenfalls vertreten, und Sulzerfächer tauchen immer gelegentlich bei Antiquaren und Versteigerungen von Altertümern auf. Sein Porträt, von Schellenberg gemalt, befindet sich zurzeit im Besitze des Hrn. Antiquar Weßmer in St. Gallen. *L. Calame.*

Sulzer, genannt von Kahlenberg, *Julius* Karl Emil David Christoph, geb. am 11. Febr. 1818 in Winterthur, gest. 189., der Sohn David S.s. Die Kunsthalle Winterthur besitzt von dem Maler Aktstudien, die er unter Horace Vernet machte, ferner ein von ihm herausgegebenes Album „Der

schweizerische Generalstab 1849" in Lithographie. S. trat später zum Katholizismus über und nahm den Namen „von Kahlenberg" an. In der Kunsthalle Winterthur befindet sich ferner ein Doppelselbstbildnis von David und Julius S. (H. 97, Br. 82 cm). Das städtische Museum in Winterthur besitzt von dem Künstler ein Historienbild, die Eröffnung der Universität Basel durch Pius II. und Bischof Johann im Jahre 1459, die Kunstgesellschaft Zürich das Porträt des Bürgermeisters J. J. Heß (1847; H. 0,77, Br. 0,69).

Ernst, Kat. d. Ksthalle W'thur, p. 20, 45. — *Brun*, Verz. d. Kstwerke, 4. Aufl., p. 69. *L. Calame.*

Sumerower, Hans, Goldschmied, von Zürich, im 16. Jahrh. Sein Name figuriert im Verzeichnisse der Zürcher Lux- und Loyenbruderschaft (1500—1520).

Anz. A.-K. v. 1884, p. 17 (*Paul Schweizer*). *C. Brun.*

Sunnenberg (Sonnenberg), Goldschmied, von Luzern, wurde 1490 als Mitglied der Lukasbruderschaft vom Rat „als uffzücher" bestellt.

Schneller, Luzerns Lukasbrudersch., p. 6, Anm. 1. *Franz Heinemann.*

Sunnenberg (Sonnenberg), Hans Kaspar, Baumeister, erbaute 1570/71 die 1904 abgebrochene Emmenbrücke bei Luzern. (Ein Teilstück davon in den Anlagen des Schweizerischen Landesmuseums in Zürich.)

Th. v. Liebenau, Anz. A.-K. v. 1885, p. 210. — Zürch. Tagbl. v. 16. März 1904. *Franz Heinemann.*

Sunnenberg (Sonnenberg), Niklaus, Goldschmied und Zinngießer, um 1650 in Luzern thätig. Sein Monogramm war vermutlich CS.

Schneller, Luz. Lukasbrudersch., p. 6. — Argovia XXX, p. 173. *Franz Heinemann.*

Surer, Daniel Gottlieb, Porträtmaler, in Bern, stammte aus Ringoldswil bei Hilterfingen. Er beteiligte sich an einigen Schweizerischen Turnusausstellungen in Bern und 1840 auch in Zürich, 1836 mit einem Rahmen mit vier kleinen Kompositionen, 1840 mit den Bildern „Die Heimkehr vom Felde" und „Der Lehrer", 1852 mit zwei Miniaturporträts. Vom 3. Febr. 1841 an bekleidete er die Stelle eines Inspektors der Akademischen Kunstsammlung. Er starb in Bern am 2. Sept. 1855 im Alter von 43 Jahren und 9 Monaten.

Ausst.-Kataloge. *H. Türler.*

Surmaul, Isaak, Meister, Glaser, in Ligerz, machte 1667 Arbeit für die Kirchen von Twann und Ligerz und das Pfrundhaus in Gampelen. Am 14. Jan. 1668 rechnete die Vennerkammer mit ihm ab. Er wird einmal als Glasmaler bezeichnet, war aber wohl nur Glaser.

Stadtrechn. 1667 u. 1668. — Vennermanual Nr. 20, p. 150. *H. Türler.*

Sury, Max Joseph von, Landschafts- und Marinemaler, von Solothurn, geb. dort am 11. Aug. 1842, zurzeit in Kreuzlingen (Villa Stella maris). Der Wunsch seines Vaters bestimmte ihn für eine kaufmännische Laufbahn, und erst spät konnte er sich aus derselben frei machen, um in München Malerei zu studieren. Kaum aber hatte er unter Max Zimmermanns Leitung begonnen, als der Tod seines Vaters ihn wieder für längere Zeit in die Heimat zurückrief und dort festhielt. 1870 finden wir ihn in Rom. Den Winter von 1874 verbrachte er an der Akademie zu Weimar, unter dem Einflusse der Belgier Wilh. Ferd. Pauwels und Charles Verlat. 1875 ging er nach Paris, um sich unter Alexandre René Véron und im Verkehre mit andern bedeutenden Künstlern weiterzubilden, wobei namentlich der Einfluß Gustave Courbets für ihn entscheidend war. S. selbst bezeichnet seine Richtung als „gemäßigten Impressionismus", und die Bilder aus der Zeit seines französischen Aufenthalts sind vorzugsweise der Umgebung dieser Stadt, dem Walde von Fontainebleau und der Normandie entnommen. Wir nennen: den „Herbststurm in den französischen Landes" (Eigentum der Herzogin von Arenberg in Brüssel); den „Strand von Trouville nach dem Gewitter" (Museum in Solothurn). Später hat der Künstler meistens am Bodensee, in Bregenz, Friedrichshafen, Ueberlingen und Kreuzlingen gelebt und die Umgebungen dieses Sees, daneben aber auch die Elbegegenden bei Dresden (Anfangs der 80er Jahre) und die Landschaft von Bex zum Gegenstande seines besondern Studiums und seiner Darstellung gemacht. Erwähnt seien: der „Waldteich bei Bex", „Am Wege nach Manzell" (im Besitze der Königin Olga von Württemberg), das „Ufer der Elbe bei Dresden", ein „Motiv von der Elster bei Skeuditz", die „Elbufer bei Blasewitz", der „Waldfrieden", die „Waldstille", das „Schloß Friedrichshafen am Bodensee", „Bei Eriskirch", „Am Untersee", „Im Hafen von Arbon", „An der Schussenmündung", „An der Mainau", „An der Konstanzer Bucht." S. beteiligte sich an den Ausstellungen in München, Dresden, Berlin, Frankfurt, Paris, Brüssel, Basel, Zürich, Genf etc.

Curric. vitae. — Kat. d. Mus. v. Solothurn 1906. — Dict. Véron III, Paris 1878. — Allg. Schw. Ztg. 1885, Nr. 258. — Bund 1882, Nr. 132. — Schw. Rundschau 1904/05, Heft 1, p. 75. — Kstausst. C. Steudler, Hamburg 1910 (als Msc. gedruckt), p. 7/8. *F. O. Pestalozzi.*

Surzapf, Léonard, monnayeur, à Fribourg. On le trouve mentionné comme tel dans le Manual du Conseil de Fribourg, à la date du 18 sept. 1504. *Max de Techtermann.*

Susemihl, Heinrich, Zeichner und Maler, von Harburg, Schüler der Akademie in Dresden.

Er hielt sich um 1897 vorübergehend in Zürich auf und lieferte für den ersten Jahrgang der Zeitschrift „Die Schweiz" eine Federzeichnung „Mädchen vor einer Panbüste."

Singer, K.-Lex. VI, p. 270. — „Die Schweiz" I, p. 511. *H. Appenzeller.*

Suter, Cornelius, Glasmaler (auf Glas; „Hinterglasmaler"), der Sohn des Johann Cornelius S. (s. d.), geb. am 30. Dez. 1757 in Beromünster im Kanton Luzern, gest. 1845 in Luzern. Weiteres unter Johann Cornelius S. *Franz Heinemann.*

Suter, Heinrich, war in der zweiten Hälfte des 16. Jahrh.s als Glasmaler in Baden im Aargau thätig. Sein Schüler war *Conrad Haffner* von Solothurn, den wir 1589 als Gesellen in Luzern treffen.

Argovia XXX, p. 244. — *Meyer*, Fenster-Schenk., p. 346. *E. Reinhart.*

Suter, J., in Appenzell, beteiligte sich 1850 an der Schweizerischen Turnusausstellung mit zwei Aquarellen „Bernerin" und „Interlaken."

Kat. d. Kstausst. in St. Gallen 1850, Nr. 208/09. *T. Schieß.*

Suter, Jakob (nicht Joseph, wie Nagler schreibt), Zeichner und Maler, geb. 1793 in Riedikon-Uster. Er begann seine Studien in Zürich, bildete sich in München weiter und besuchte auch Italien. Er malte meist Bildnisse, Kostümbilder, Genrestücke und religiöse Darstellungen in Aquarell, diese hauptsächlich für den Verlag Benziger in Einsiedeln. Er hat deren auch einzelne gestochen und lithographiert. Ferner führte S. eine Anzahl Schweizertrachten in Aquatinta (4°) aus, welche er fein kolorierte. An den Lokalausstellungen der Zürcher Künstlergesellschaft stellte er 1814 ein Porträt in Aquarell, 1840 römische und neapolitanische Kostümbilder, 1856 zwei Trachtenbilder von Bernerinnen und ein Fruchtstück aus. Seit Ende der 50er Jahre wohnte er in Thun, wo er 1874 starb. Von den oben erwähnten Trachtenbildern, Brustbildern von Schweizermädchen, befindet sich eines, „Berne", in der Eidg. Kupferstichsammlung des Polytechnikums in Zürich und ein anderes, „Appenzell I.-Rh.", in der Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft.

Zivilstandsamt Uster. — *Nagler*, K.-Lex. XVIII, p. 12. — *Müller*, K.-Lex. IV, p. 418. *H. Appenzeller.*

Suter, Jakob, Landschaftsmaler und Kupferstecher, wurde am 13. Jan. 1805 in Hottingen-Zürich geboren. Er war das zweite von drei Kindern, welche der Vater mit seiner Hände Arbeit ernährte; die Mutter starb früh, und Jakob, dem sie besonders zugethan war, behielt sie in liebevollem Andenken. Schon mit elf Jahren kam der Knabe in die Kunsthandlung Heinrich Füßli & Cie. in die Lehre und war dort schließlich selbständiger Kolorist und Kupferstecher, dem 1827 die Leitung der Ateliers übergeben wurde. In dieser bescheidenen Stellung hielt er volle sieben Jahre aus und stach eine große Anzahl meist kleinerer Platten in Aquatinta. All seinen Verdienst übergab er dem Vater und behielt unverdrossen das Ziel im Auge, etwas Tüchtiges zu werden. Sein Lehrer, J. J. Wetzel, machte ihn auf Italien aufmerksam, und mit Unterstützung der in Rom wohnenden thatkräftigen Freunde Salomon Corrodi und Johann Conrad Zeller reiste er 1833 dahin ab. Nach langen Kämpfen gab er die Kupferstecherei auf und wandte sich mit Fleiß und Ausdauer der Aquarellmalerei zu. Schon im folgenden Jahre verkaufte er seine ersten zwei Bilder, und 1835 sandte er das erste Gemälde, eine Ansicht vom „Nemisee", an die Schweizerische Turnusausstellung, wo es ebenfalls einen Liebhaber fand. Freudig wanderte der Künstler nun zu weitern Studien nach Neapel, besuchte die Insel Capri, segelte nach Sizilien und bestieg dort auch den Aetna. Mit einem reichen Schatze von Studien kehrte er, mit seinen Erfolgen zufrieden, 1837 über Florenz und Mailand in seine Vaterstadt zurück.

1839 verheiratete sich S. mit Witwe Elisabeth Heß, geb. Hürlimann, und bewohnte nun das geräumige Haus in der „Brandschenke"; zu den fünf angetretenen Kindern kamen noch zwei eigene Söhne hinzu. 1842 erwachte in ihm neuerdings die Sehnsucht nach Italien; er reiste nach der Riviera und hielt sich hauptsächlich in Genua, Mentone und Nizza auf. 1845 reizten ihn wieder die schönen Gegenden seines Vaterlandes; diesen und den nächsten Sommer brachte er in Brunnen und die Sommer 1849 und 1850 im Berner Oberlande zu. Die Bestellungen auf seine Aquarellbilder mehrten sich immer mehr, und auch das Ausland wurde auf den Künstler aufmerksam. In einer Nummer der „N. Münchn. Ztg." von 1851 findet sich in einem längern Artikel folgende Bemerkung über ihn: „Die Technik des Aquarells hat er zu einer Höhe gebracht, die kaum eine Steigerung zuläßt."

Da S. auch musizierte, fanden sich in seinem Hause Freunde der Musik wie der Malerei im trauten Kreise zusammen. Mit dem Komponisten W. Baumgartner war er eng befreundet. 1852 arbeitete der Künstler auf dem Seelisberg, 1854 wieder in Rom und 1862 in Como. 1867 besuchte er die Weltausstellung in Paris, die ihn sehr ermüdete. 1868 störte ein schleichender Magenkatarrh die gewohnte Sommerarbeit; dennoch ging er ins Engelbergertal und malte dort den „Titlis." Aber die Kräfte nahmen fühlbar ab. Er suchte Stärkung im Kurorte Brestenberg und später in Schwendi Kaltbad ob Sarnen. Dort

malte er 1871 seine letzte Sepiastudie, eine „Ansicht gegen den Pilatus mit den Berner Alpen.“ Noch lag ihm die Sorge am Herzen, für die Familie ein neues Heim zu suchen, was er in einem Landhaus in Zug fand; den Einzug in dasselbe sollte er aber nicht mehr erleben. Die Entkräftung und die Bangigkeiten nahmen zu, und er entschlief sanft am 16. Jan. 1874.

S. war an den Lokalausstellungen der Künstlergesellschaft 1822—1838 mit folgenden Ansichten in Aquarell vertreten: „Zürich“, „Rüti“, „Meiringen“, „Reichenbach“, „Näfels“, „Mollis“, „Madonna del Sasso bei Locarno“, „Lugano“, „Comersee“, „Neapel“ und „Taormina.“ Auch die Turnusausstellungen des Schweizerischen Kunstvereins von 1838—1871 weisen fast immer Bilder seiner Hand auf, so z. B. den „Nemisee“, „Pufiano“, „Ventimiglia“, „Interlaken“, „Burg Resti“, „Engelberg“ etc. In der Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft befinden sich in den Malerbüchern folgende Aquarelle: „Brücke der Viamala“, „Montblanc mit Lac de Chêde“, „Mühle zu Meiringen“ und „Italienische Küste“ sowie zwei Sepiazeichnungen „Bei Ventimiglia“, und ausgestellt die Aquarelle „Palermo“ und „Scherzlingen“ von 1871 und 1872. Auch in der Berliner Nationalgalerie ist er durch einige Handzeichnungen vertreten. Von den in seinen jungen Jahren meist nach eigener Zeichnung gestochenen Blättern finden sich in der Kupferstichsammlung des Eidgenössischen Polytechnikums in Zürich folgende

Aquatintablätter:

1) „Bains de Stachelberg“, nach Salomon Corrodi. 32/45,5.
2) 22 Bl. zu den „Schweizerseen und Ansichten“, nach J. J. Wetzel (s. auch Franz Hegi). 19/27.
3) 11 Bl. (von 27) zu den „Ansichten der neuen Gotthardstraße“ von M. Kälin und J. Suter, mit Text von M. D. Lusser, Zürich 1830 und 1833. 4°. 14,5/19,5.
4) 15 Bl. Schweizeransichten in Quartformat: Zürich von Süden, Zürich Bauschanze, Zürich Münsterbrücke, Küsnacht, Männedorf, Thalwil, Bern, Wengernalp, Wetterhorn, Schwanden, Näfels mit Mollis, Stachelberg, Pfäfers, Rapperswil, Wesen. Ca. 14/20.
5) 5 Bl. Ansichten der Italienischen Seen in Quartformat: Como, Bellagio, Villa Poldi, Lecco, Intra. Ca. 14/20.

N.-Bl. der Kstlergesellsch. Zürich 1875. — *Nagler*, K.-Lex. XVIII, p. 12. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 636; IV, p. 418. — *Meyer v. Knonau*, Gemälde der Schweiz, Kt. Zürich. — Kstbl. Cotta 1832/33. — Deutsch. Kstbl. 1853, p. 411. — *Seubert*, K.-Lex. III, p. 390. — *Müller*, Biogr. K.-Lex., p. 513. — *Singer*, K.-Lex. IV, p. 368. — *Brun*, Verz. d. Kstwerke, 4. Aufl., p. 69/70.

H. Appenzeller.

Suter, Johann, lebte von 1652 bis 1697 und war als Glasmaler in Zofingen thätig.

Schauenberg-Ott, Bürgerl. Geschlechter der Stadt Zofingen, p. 375. *E. Reinhart.*

Suter, Johann Cornelius, Maler? (Maler hinter Glas), der Vater des Cornelius S., geb. am 9. Febr. 1733 in Beromünster, gest. dort am 11. Febr. 1818. Wahrscheinlich schon dieser, sicher sein Sohn Cornelius (s. d.), pflegte die früher unter den *Abesch* (s. d.) zu hoher Blüte gebrachte Kunst der sog. Hinterglasgemälde, wenngleich nicht mit demselben Erfolge. Die Proben, zumeist heilige und profane Genrebilder, sind weit zerstreut. Zwei signierte Kopien nach Niederländern („Vagierender Bilderhändler“ und „Leiermann“) sah Unterzeichneter bei Hrn. Chorherr Dolder in Beromünster. Der Katalog der Jubiläumsausstellung der Kunstgesellschaft Luzern 1889 verzeichnet von ihm den „Tod des Königs Ludwig IV., 1781.“ *Franz Heinemann.*

Suter (Sutor, Sutter), Johann (Jost) Michael, Maler, geb. am 29. Sept. 1705 in Beromünster, gest. am 19. Mai 1782. Monogramm MS. Von 1734—1756 ist er in Luzern nachweisbar. 1746 besorgte er gemeinsam mit Meister Georg Urban von Basel (s. d.) die Restauration des berühmten Weinmarktbrunnens, 1756, gegen jährliche Entschädigung von zwei Malter Korn, die successive Restauration aller Tafelbilder der drei Luzerner Holzbrücken. In die Kirche von St. Stephan in Beromünster lieferte er sechs getriebene silberne Altarleuchter, signiert mit dem Stempel M. I. M. S. (= Münster, Joh. Mich. Suter). 1734 erneuerte S. im Auftrage des Rats, um zwei Gulden das Stück, die Freskenmalereien der eroberten Sempacher Banner in der Luzerner Franziskanerkirche. S. war auch der erste Lehrmeister des vortrefflichen Melchior Joseph Wyrsch.

Mitt. d. Gesellsch. f. Erhalt. schw. Altert. 1901, p. 10. — *v. Liebenau*, Das alte Luzern, p. 110, 223. — Geschichtsfrd. III, p. 156; XVI, p. 159. — *Estermann*, Sehenswürdigkeiten von Beromünster, p. 52, 101. — Geneal. von Beromünster (Msc.). *Franz Heinemann.*

Suter, Karl Heinrich, s. Suter, Wilhelm.

Suter (Sutor, Sutter), Ludwig, Goldschmied (mit dem Monogramm LS), lebte um 1580 in Luzern. Er arbeitete u. a. für Beromünster.

Estermann, Sehenswürdigk. v. Beromünster, p. 45. — *Schneller*, Luzerns Lukasbrudersch., p. 6.

Franz Heinemann.

Suter, Wilhelm, Zeichner, Kupferstecher und Lithograph, wurde 1806 als Sohn des Zuckerbäckers Johann Jakob S. und der Maria Elisabeth Ringier in Zofingen geboren. Er war zuerst in Zürich der Schüler des Heinrich Lips, studierte dann in München bei Peter Cornelius und arbeitete längere Zeit in Dresden unter Karl Christian Vogel von Vogelstein und Stackelberg. Später ging er nach Prag, wo er besonders nach

Führich stach. Nach Zofingen zurückgekehrt, führte er 30 Kupferstichblätter mit Scenen aus dem Neuen Testament aus. Er lebte dann als vielbeschäftigter Lithograph und Kupferstecher abwechselnd in Winterthur, Bern, Zürich, Einsiedeln und wieder in Zürich, wo er am 6. Nov. 1882 starb. Die Winterthurer Kunsthalle besitzt beinahe sämtliche Zeichnungen S.s in zwei Bänden. Er war dreimal verheiratet; sein Sohn, *Karl Heinrich S*, war ebenfalls Lithograph.

Schauenberg-Ott, Bürgerl. Geschlechter der Stadt Zofingen, p. 382. — *Nagler*, K.-Lex. XVIII, p. 13. — Argovia XXX, p. 255. — Kath. Schweizerbl. N. F. I, 1884, p. 317. *E. Reinhart.*

Suter, s. auch Sautter, Soutter, Sutter.

Sutermeister, Carl Jakob, Blumen-, Bildnis- und Tiermaler, wurde am 4. Jan. 1809 als der Sohn des Eisenhändlers Gottlieb Heinrich S. in Zofingen geboren. Um 1830 studierte er längere Zeit in München. Er hat sich auch an schweizerischen Kunstausstellungen beteiligt. Am 6. Jan. 1853 starb er in Zofingen.

Schauenberg-Ott, Bürgerl. Geschlechter der Stadt Zofingen, p. 398. *E. Reinhart.*

Sutermeister, Daniel, Glockengießer, in Zofingen. Sein Vater, Hans Konrad S., war Metzger und Kronenwirt und gehörte dem Rate der Vierzig an. Daniel, geb. 1688, gest. 1757, hat den Beruf als Glockengießer bei Daniel Sprünglin I. gelernt und später auch die Tochter seines Lehrmeisters, Elisabeth S., geheiratet, welche ihn mit acht Söhnen beschenkte. Er goß für folgende Orte Glocken: *a.* Mit *Samuel Hunkeler:* 1710 für Brittnau 1; 1717 für St. Stephan in Bern 1. *b.* Allein: 1733 für Ruswil 1; 1734 für die Kapelle St. Jakob in Walterswil (Soloth.) 1; 1741 für Schübelbach, die Kapelle in Sibnen 1; 1746 für Küßnacht, die Kapelle in Immensee in das Chortürmchen 1; 1747 für Leißigen 1; 1749 für Arth, die Kapelle St. Georg 1; 1750 für Reiden, die Kapelle im Moos 1; 1753 für Schwyz, die Kapelle in Ibach 1; 1757 für Ingenbohl, die Kapelle Wylen 1. *c.* Mit *Jakob Kuhn:* 1739 für Niederwil bei Zofingen 1; 1747 für Frick 1, Unterseen 2; 1749 für Lotzwil 1. *d.* Mit *Konrad Sutermeister:* 1752 für Arth 1; 1755 für St. Beatenberg 1.

Sutermeister, Glocken Zofingens (Msc.). — Boll. stor. v. 1879, p. 298. — *Nüscheler*, Glockeninschr. des Kts. Bern, p. 143. — Argovia XXX, p. 117. — Geschichtsfrd. XXVI, p. 122, 155. *† Moriz Sutermeister.*

Sutermeister, Heinrich, s. Sutermeister, Joh. Konr.

Sutermeister, Johann (Hans) *Heinrich,* Glokkengießer und Ratsherr, in Zofingen, geb. 1733, gest. 1802, der Sohn des *Daniel,* der Bruder des *Konrad* und der Onkel des *Samuel S.* Seine erste Frau war Maria Katharina Rychner von Rupperswil und die zweite N. Bär, geb. Gewis, gestorben in Aarau. Die zweite Frau war die Tochter des Glockengießers Johann Jakob Gewis und die Witwe des Glockengießers Johann Heinrich Bär. S. goß meist Glocken in Zofingen; dann siedelte er nach Aarau über und goß gemeinsam mit *Johann Heinrich Bär.* Nach dessen Tode heiratete er die Witwe und zog wieder in seine Vaterstadt Zofingen. Er hatte eine Tochter und zwei Söhne, von denen sich jedoch keiner dem väterlichen Berufe widmete. Der Nachfolger seines Geschäfts war der Brudersohn Samuel S., mit dem er auch gemeinsam Glocken gegossen hat. Er goß für folgende Orte Glocken: *a.* Mit *Konrad S.:* Siehe diesen. *b.* Mit *Konrad S.* und *Daniel Kuhn:* Siehe Konrad S. *c.* Allein: 1774 für Schwarzenbach bei Sursee 1; 1776 für Sursee, Kapelle Heiligkreuz 1, Kerns, Kapelle Siebensiech 1; 1777 für Ruswil, Kapelle Hunkelen. *d.* Mit *Samuel S.:* 1779 für Altishofen 1; 1782 für Wolfenschießen 1; 1783 für Bern 1; 1784 für Umikon 1, Hilterfingen 2; 1787 für Thierachern 2; 1791 für Niederwil bei Zofingen 1; 1792 für Hägendorf 1; 1794 für Emmen 1, Sins 1; 1797 für Menznau, Geiß 1, Oberkirch 1, Roggwil (Bern) 1; 1798 für Großdietwil 1; 1799 für Großdietwil 1; 1801 für Vitznau 1. *e.* Mit *Samuel S.* und *Daniel Kuhn:* 1780 für Hergiswil (Nidwalden) 1. *f.* Mit *Jakob Bär* in dessen Gießerei in Aarau: 1790 für Silenen, Kapelle Bristen; 1791 für Kirchberg (Aargau) 1.

Sutermeister, Glocken Zofingens (Msc.). — *Nüscheler*, Glockeninschr. des Kts. Bern, p. 143. — Geschichtsfrd. XXX, p. 157. — Argovia XXX, p. 118. *† Moriz Sutermeister.*

Sutermeister, Johann *Konrad,* Glockengießer und Ratsherr, in Zofingen, geb. 1722, gest. 1771. Er hatte das Gewerbe bei seinem Vater, dem weitbekannten Glockengießer *Daniel S.,* erlernt und es anfänglich auch mit ihm gemeinsam betrieben. Nach dessen Tod übernahm er das Geschäft und verband sich fünf Jahre später mit seinem elf Jahre jüngern Bruder *Heinrich S.* Sie gossen zusammen unter der Firma „Gebrüder Sutermeister“, hatten aber in mehreren Fällen noch andere Geschäftsanteilhaber. Er war auch Ratsherr. Er goß für folgende Orte Glocken: *a.* Mit *Daniel S.:* Siehe diesen. *b.* Mit *Heinrich S.:* 1758 für Giswil, Kapelle Kleinthal 1; 1760 für Niederbipp 1; 1763 für Luzern, Kapelle Eigenthal 1; 1766 für Silenen, Kapelle Richlingen 1; 1767 für Dießbach bei Büren 1; 1768 für Greppen 1; 1769 für Attinghausen. *c.* Mit *Heinrich S.* und *Daniel Kuhn:* 1760 für Muotathal 2; 1765 für Buchenrain 2, Weggis 1; 1769 und 1770 je 1 für Attinghausen.

Sutermeister, Glocken Zofing. (Msc.). *† M. Sutermeister.*

Sutermeister, Johann Rudolf, Maler, Kupferstecher und Glaser, wurde 1819 in Zofingen geboren. An der Schweizerischen Turnusausstellung von 1840 in Bern stellte er Arbeiten aus. 1884 lebte er noch.

Schauenberg-Ott, Bürgerl. Geschlechter der Stadt Zofingen, p. 399—605. *E. Reinhart.*

Sutermeister, *Samuel* Hieronymus, Glockengießer, in Zofingen, geb. 1752, gest. 1822, der Sohn des Glockengießers *Konrad S.*, dessen Lehrling, Mitarbeiter und Nachfolger. Er war der letzte Glockengießer aus dieser Linie der S. Seine Frau, Susanna Elisabeth Müller, war die Tochter eines Zinngießers. Er war Ratsherr und Oberamtmann. Seine Amtsgeschäfte hielten ihn von der Mitarbeiterschaft in der Gießerei ab, und es finden sich infolgedessen wenige Glocken, welche seinen Namen allein tragen. Sein einziger Sohn war Hauptmann, Amtsschreiber und Wirt. S. goß für folgende Orte Glocken: *a.* Mit *Heinrich S.:* Siehe diesen. *b.* Mit *Heinrich S.* und *Daniel Kuhn:* Siehe Heinrich S. *c.* Allein: 1787 für Engelberg, Kapelle Grafenort 1; 1792 für Reitnau 1; 1794 für Sins, Kapelle Fenkriedern 1; 1803 für Altdorf 3. *d.* Mit *Johann Haller* und *Heinrich Kunz:* 1803 für Altdorf 1. *e.* Mit *Heinrich Kunz:* 1804 für Gretzenbach 1, Buochs 1; 1806 für Stans, Kapelle Obbürgen 1; 1808 für Luzern, Pfarrkirche St. Leodegar 1, Eschenbach (Luzern) 1.

Sutermeister, Glocken Zofingens (Msc.). — *Nüscheler*, Glockeninschr. des Kts. Bern, p. 144. — Geschichtsfrd. XXX, p. 157. — Argovia XXX, p. 118.
† Moriz Sutermeister.

Sutor, s. Suter.

Sutter, Albert, Zeichner und Illustrator, von St. Gallen, wurde dort 1862 geboren, studierte an der Kunstgewerbeschule in Zürich und am Polytechnikum in München, war dann in seiner Vaterstadt thätig und veröffentlichte 1897 seine „Schweizer Landschafts- und Architekturbilder", 24 Reproduktionen nach Federzeichnungen (Zürich, M. Kreutzmann), wovon sich ein Exemplar in dortiger Stadtbibliothek befindet.

Singer, K.-Lex. VI, p. 270. *H. Appenzeller.*

Sutter, Jean-*David*, peintre, né à Genève le 12 janv. 1811, mort à Paris le 3 mars 1880, élève de C. Flers et de l'École française. Il s'établit à Paris en 1839, exposa au Salon de cette ville des paysages à l'huile et des dessins à la plume, de 1842 à 1864; il fit plusieurs voyages d'études en Italie, en Belgique et en Hollande. Quelques ouvrages le qualifient de professeur d'esthétique à l'École des Beaux-Arts. S. fut naturalisé français en 1872. Citons parmi ses œuvres, comme se rapportant à la Suisse „Vue de la Jungfrau" (exposition de Genève, 1839) et une „Vue des bords du lac Léman, aux environs de Genève" (Salon de 1842).

S. avait étudié avec passion la philosophie, la physique et les mathématiques, en même temps que la musique et se produisit comme virtuose dans les concerts. Il a publié les ouvrages suivants: „Le rythme"; „Philosophie des beaux-arts appliquée à la peinture, 1858"; „Nouvelle théorie simplifiée de la perspective, 1859", gr. in-4° avec frontispice et 60 planches; „Esthétique générale et appliquée, 1865," gr. in-4° avec 85 planches; „Cours d'esthétique générale et appliquée, cours d'ouverture, 1868"; „Nouveau traité de perspective spécial au dessin d'après nature", „La sculpture grecque et les règles de l'harmonie des lignes droites et des lignes courbes", avec 20 planches; „Les phénomènes de la vision" dans l'Art, 1880; „Nouvelle théorie de la couleur propre des corps, basée sur les fonctions physiologiques de la rétine"; „Esthétique musicale, 1878", in-4°. Enfin, suivant A. Pougin, les trois ouvrages suivants n'ont jamais pu trouver d'éditeur: „Traité d'acoustique", „Histoire de la musique depuis les Grecs jusqu'à nos jours" et „Traité d'esthétique musicale."

Larousse, G^{d} dict. univ. du XIX^{e} s., XXVII, p. 1287. — *Arthur Pougin*, Suppl. à la Biogr. univers. des musiciens de Fétis. — *Bellier et Auvray*, Dict. des artistes de l'Éc. franç. — *Béraldi*, Les graveurs du XIX^{e} s., VII, p. 65. — Cat. d'exp. genev. 1839 et 1841. — *Cust*, Index brit. Mus. II, p. 243. — Interméd. des chercheurs et des curieux LVIII, p. 198 et 199. *A. Choisy.*

Sutter (Sautter, Soutter), *Emmanuel*-Joseph, fils de Joseph le jeune, qui suit, et de Marie-Élisabeth Loffing, frère de *François*-Joseph, baptisé à Fribourg le 25 févr. 1777, fit surtout des sanguines, des sépias et des aquarelles. La plupart de ses dessins datent du premier quart du XIX^{e} siècle. Il grava pour les Étrennes fribourgeoises de 1809 la représentation de la Fête des Rois et des scènes reproduisant les soldats des différents corps de troupes fribourgeois. Il épousa en premières noces Anne-*Catherine* Tschuntschy, morte en 1828, et en deuxièmes noces Marie-*Élisabeth* Lantz, morte en 1845; lui-même mourut le 7 févr. 1853. Il était tombé dans la misère et recevait des secours de la confrérie de S^{t}-Luc dont il avait été reçu membre le 19 oct. 1817.

Étrennes frib. 1879, p. 81. — Reg. des baptêmes et décès de la cure de Fribourg. — Recensements de 1811 et 1836. — Archives de la confrérie de S^{t}-Luc.
Max de Diesbach. Tobie de Raemy.

Sutter (Sautter, Soutter), *François*-Joseph, peintre et perruquier, né le 20 janv. 1773, fils de Joseph S. le jeune et de Marie-Élisabeth Loffing, frère d'*Emmanuel*-Joseph; il mourut à Fribourg le 14 août 1845. Il était membre de la confrérie de S^{t}-Luc.

Reg. de naiss. et de décès de la cure de Fribourg. — Prot. de la confrérie de S^t-Luc, p. 16. *Tobie de Raemy.*

Sutter (Sautter, Soutter), Joseph, l'ancien, artiste-peintre, natif de Mengen (Basse-Autriche), fut reçu bourgeois de Fribourg le 13 janv. 1767, au prix de faveur de cent écus. Il se trouvait déjà dans le pays en 1751, car on lui paya cette année-là 175 livres pour deux tableaux qu'il fit pour l'église de Romont. Adonné presque exclusivement à la peinture religieuse et au portrait, il a laissé dans le canton de Fribourg un assez grand nombre de tableaux qui ne sont pas sans mérite. Le musée cantonal possède de lui deux tableaux d'autel et une toile représentant l'artiste et sa femme. Il signait J S. Il mourut à Fribourg le 5 févr. 1781 et fut enterré aux Cordeliers. Son fils qui s'appelait aussi *Joseph*, fut reçu bourgeois en même temps que son père; il ne laissa rien de durable et se contenta du rôle plus modeste de peintre en décors et en bâtiment. Il mourut en 1840.

Rôle des Bourg., VIII, p. 21. — Étrennes frib. 1879, p. 80. — Reg. des décès de la cure de Fribourg.
Max de Diesbach. Tobie de Raemy.

Sutter (Sautter, Soutter), Joseph, le jeune, père d'*Emmanuel*-Joseph et de *François*-Joseph, fils de Joseph S. l'ancien, peintre, reçu bourgeois de Fribourg en même temps que son père, le 13 janv. 1767, fit partie de la confrérie de S^t-Luc. Il ne laissa rien de durable et se contenta du rôle de peintre-décorateur. Il mourut le 5 janv. 1833.

Rôle des Bourg., VIII, p. 21. — Étrennes frib. 1879, p. 80. — Reg. des décès de la cure de Fribourg.
Tobie de Raemy.

Sutter (Sautter, Soutter), Joseph, fils de Joseph S. le jeune et de Marie-Élisabeth Loffing, baptisé à Fribourg le 19 nov. 1764, peintre et membre de la confrérie de S^t-Luc. Il vivait encore en 1839.

Étrennes frib. 1879, p. 81. — Reg. des baptêmes de la cure de Fribourg. — Archives de la confrérie de S^t-Luc.
Tobie de Raemy.

Sutter, s. auch Sautter, Soutter, Suter.

Suttzer, H., s. Sulzer, H.

Suvanascini, s. Su(v)anascini.

Swarz (Schwarz), Johann Jakob, Bürger von Chur, Orgelbauer. 1655 wurde die Orgel der St. Martinskirche des Klosters Disentis durch S. einer Renovation unterzogen. Abt Adalbert II. von Disentis kaufte 1665 von S. für den Betrag von 120 Gld. eine kleine Orgel von vier Registern für die Kirche des hl. Benedikt ob Somvix.
P. Placidus Müller.

Swarz, s. auch Schwarz.

Sybold, Abraham, Maler (?), Glasmaler (?), in Bern, wurde am 6. Juni 1592 als der Sohn des Glasmalers *Samuel S.* in Bern getauft. 1630 erhielt er das Amt eines Spitalmeisters zu Neuenstadt (Villeneuve); 1630 gelangte er in den Großen Rat, und 1637 wurde er Ohmgeldner auf dem Lande. Er starb 1646. 1640 war er Stubenmeister zu Mittelleuen. Eine Reihe von Scheibenrissen in der Wyß'schen Sammlung des Historischen Museums in Bern nennt ihn mit der Jahrzahl 1611 als Besitzer. Unter dem am 30. Juli 1830 versteigerten Nachlasse des Prof. J. R. Wyß des jüngern befand sich eine getuschte Federzeichnung in Umrissen „Das fleißige Ehepaar, Berner Bürgerleute, 1640" von S. Nagler nennt ihn in seinem Werk über die Monogrammisten einen Maler, der historische Darstellungen in Oel und auf Glas malte, dessen Werke indes selten zu sein scheinen. Man finde von ihm auch schöne Zeichnungen, welche getuscht und koloriert seien, besonders in den nackten Teilen, wie es bei den Schweizer Künstlern häufig der Fall sei. Auch eine reiche architektonische Einfassung habe er geliebt. S. habe sich in seinen letzten Jahren in Chur aufgehalten. Sein Zeichen auf seinen Zeichnungen bestehe aus den Buchstaben A. S. VB. Offenbar hat Nagler die von S. als Eigentümer gezeichneten Risse als seine Werke betrachtet und vielleicht ihm auch Werke eines andern zugeschrieben. In Chur war S. vermutlich nicht.

Zesiger, Die Stube zum Mittlen-Löüwen, p. 192. — Bern. Familien- u. Burgerreg. im Staatsarch. Bern. — *Nagler,* Monogr. I, p. 563. *H. Türler.*

Sybold, Samuel, Glasmaler, in Bern, der Vater des Abraham S. Er ist von 1578 bis 1597 oft von der Stadt Bern beschäftigt worden; so lieferte er 1578 Wappenfenster für die Wirte in Wangen und zum Hirschen in Bern, 1580 in das Rathaus zu Oesch, für den Meyer zu Radelfingen und den Wirt zu Utzenstorf, 1582 ein großes „Bernrych", ein anderes mit den Wappen der deutschen und der welschen Vogteien nach Nidau, 1583 ein solches nach Büren und ein „Bernrych" mit den deutschen Landschaften nach Gerlafingen. 1584 machte S. je ein Fenster für das Rathaus im Urserental (Ursellen) und den Predikanten in Lyß, 1586 eines für das Haus zum Löwen in Büren und ein anderes für Hans Ruffiner, ein Wappen nach Mülhausen, 1587 ein Fenster für Rudolf Zinsmeister in Schüpfen und 1597 ein solches für das Wirtshaus in Gümmenen. Am 28. Aug. 1571 beschloß der Rat von Bern, S., den Glasmaler, zum Hintersessen anzunehmen, wenn er von Büren sein Mannrecht mitbringe. Er verheiratete sich am folgenden 7. Jan. mit Barbel Galdi. 1580 wurde S. Mitglied des Großen Rats, 1588 Almosner und 1598 Oberspitalmeister (er war es bis 1604).

1585 war er Stubenmeister zu Mittelleuen. S. starb 1615. Die Wyß'sche Sammlung von Handrissen im Historischen Museum in Bern enthält auch solche von S.

J. C. Benziger, Anz. A.-K. N. F. V, p. 198 ff. — *Blösch*, Bern. Festschr. v. 1879. — *Haendcke*, Schw. Mal., p. 257/58. — *Zesiger*, Die Stube zum Mittlen-Löüwen, p. 192. *H. Türler.*

Syboltt, s. Sybold.

Sygefridus, s. Siegfried.

Sykust (Syttkust), Felix, von Zürich, Münzmeister in St. Gallen 1507. Sein Sohn *Niklaus S.*, ebenfalls Münzmeister, gab 1529 das st. gallische Bürgerrecht auf.

Hartmann, St. gall. Kstgesch., p. 201. — *Ders.*, Wappenb. II, p. 409. — *Wegelin*, Coll., p. 752. *T. Schieß.*

Sykust, Niklaus, s. Sykust, Felix.

Symond, Laurent, joaillier, fut reçu bourgeois de Genève en 1484.

Covelle, Liv. des Bourg., p. 94. *A. Choisy.*

Symund, Steinmetz, wird in den Rechnungen des Fraumünsterstifts im Stadtarchive von Zürich unter den Werkleuten genannt, die 1469 unter Meister *Hans Kürn* an der Kirche und den Stiftsgebäuden gebaut haben.

Mitt. der Antiq. Gesellsch. Zürich, Heft 64. *F. O. Pestalozzi.*

Syre, s. Sire.

Syttkust, s. Sykust.

Tacconi, Francesco, Maler, aus Cremona, im 15. Jahrh. Um 1464 hatte er, wie urkundlich überliefert ist, mit seinem Bruder Filippo die Loggia des Rathauses von Cremona mit Fresken geschmückt, welche heute aber nicht mehr vorhanden sind. Da die Arbeiten zur allgemeinen Zufriedenheit ausgefallen waren, erhielten die Brüder 1464 zum Dank vom Rate der Stadt Steuerfreiheit. Laut urkundlicher Nachricht vom 7. Nov. 1475 (Carteggio diplomatico im Archive zu Mailand) führte Francesco T. in diesem Jahr, im Auftrage des Pietro Maria Rosso, Malereien in Furichiara und San Secondo aus. In letzterer Ortschaft malte er eine Altartafel für die Kirche Sta. Maria delle Grazie zum Preise von 26 Dukaten. Die National Gallery in London besitzt ein bezeichnetes Gemälde („Die thronende Jungfrau") des Francesco T. mit der Jahrzahl 1489, dessen Stil Anklänge an die altvenezianische Schule zeigt, und das daher wahrscheinlich schon in Venedig gemalt worden ist, wo der Meister 1490 laut Inschrift eine „Anbetung der Könige" und eine „Auferstehung Christi" in San Marco ausführte, im Gange links von der Orgel. Diese Malereien bezeichnete er „Op. Francisi Tachoni Cremon. Pictoris. MCCCCXC maii XXIV." Ferner befand sich anfangs des 19. Jahrh.s noch ein kleines bezeichnetes Bild des Künstlers im Besitze des Ratsherrn Don Francesco Galvagna.

Boll. stor. VII, 1885, p. 119. — *Nagler*, K.-Lex. XVIII, p. 79. — *Wornum*, Cat. of the pict. in the Nat. Gall., Lond. 1875, p. 283. — *Moschini*, Guida per la città di Ven., Ven. 1815, vol. I, p. 287. — *Grosselli*, Abecedario Biogr., Milano 1827. — *Woltmann-Woermann*, Gesch. d. Mal. II, p. 343. *Siegfried Weber.*

Tachselhofer, s. Dachselhofer.

Tacquesi, Vincenzo, Bildhauer und Stuccator, im Anfange des 19. Jahrh.s thätig. Nagler führt ihn als Schweizer, d. h. wohl als Tessiner auf. 1805 war er der Schüler Canovas in Rom. Der portugiesische Staatssekretär Soares protegierte ihn und nahm ihn mit nach Lissabon. Als aber die politische Restauration einsetzte, wurde T. verhaftet, und 1810 mußte er Portugal wieder verlassen. Er ist vornehmlich Reliefplastiker gewesen („Die vier Weltteile", „Der Einzug Junots in Lissabon") und fertigte Ornamente nach dem Vorbilde des Giovanni da Udine.

Nagler, K.-Lex. XVIII, p. 80. *C. Brun.*

Taddei, Giovanni Pietro, Kriegsingenieur, von Gandria im tessin. Bez. Lugano, geb. 1658. Er lebte in Italien und begab sich von dort aus in den Dienst des Königs von Spanien. Im spanischen Erbfolgekrieg ist er 1704 bei der Belagerung Vercellis, das am 21. Juli in die Hände der Franzosen fiel, verwundet worden. Das Todesjahr ist unbekannt. Sein Bildnis besitzt die Familie. T. war mit den Lobbia von Lugano verschwägert.

Bianchi, Art. tic., p. 194. *C. Brun.*

Tadei, Zeichner und Stuccator, von Lugano, in der 2. Hälfte des 18. Jahrh.s. Stuckarbeiten von ihm befinden sich im Schlosse des frühern Hrn. v. Brabeck zu Söder im Amte Woldenberg des hannöverschen Fürstentums Hildesheim, bekannt durch die 1799 zu Leipzig in Fol. erschienene Beschreibung S. S. Rolands (p. 34 ff.).

Füßli, K.-Lex. II, p. 1802. — *Nagler*, K.-Lex. XVIII, p. 82. *C. Brun.*

Tächtermann, Rudolf, Glasmaler, in Freiburg. Am 13. Dez. 1560 zahlte ihm die Stadt Bern für ein Fenster, das sie dem Niklaus Meyer in sein neugebautes Haus in Milden schenkte, 12 Pfd. 13 Sch. 4 Pfg.

J. C. Benziger, Anz. A.-K. 1903/04, p. 191. *H. Türler.*

Tächtermann, Sebastian, Glasmaler, in Freiburg. Bastian erhielt von der Stadt Bern für ein von Freiburg und Bern nach Meyriez am Murtensee geschenktes Fenster 5 Pfd. weniger

1 Sch. 4 Pfg. Vermutlich bekam derselbe Tächtermann 1527 für ein dem Kommissar von Freiburg geschenktes Fenster 4 Pfd. 12 Sch.

Bern. T'buch v. 1878, p. 187. *H. Türler.*

Täntzler, s. Denzler.

Täschler, Maler, von Wittenbach bei St. Gallen. Von ihm besaß Reg.-Rat Hungerbühler eine „Anbetung der hl. drei Könige", auf Goldgrund, nach Martin Schön und in seiner Manier 1545 gemalt (jetzt im Besitze von Oberst Hungerbühler).

Hartmann, St. gall. Kstgesch., p. 31. *T. Schieß.*

Täschler, Johann Baptist, von Bernhardzell, geb. am 20. Jan. 1805, gest. 1866. Er war Uhrmacher von Beruf, beteiligte sich 1832 und 1838 an Ausstellungen in St. Gallen mit Miniaturmalereien und malte auch in Pastell. Er ging später zur Daguerreotypie und Photographie über und begründete das heute noch bestehende renommierte photographische Atelier T. in St. Fiden.

Kat. d. Kstausst. in St. Gallen 1832, 1838. — Schweiz. Merkur I, 7, p. 63 (s. dort auch die Anm.). — Tagbl. d. Stadt St. Gallen 1850, Nr. 144. — Jahresber. d. bern. Kstver. 1876, p. 24; 1878, p. 28. *T. Schieß.*

Täschler, Zacharias, geb. 1657, gest. 1717 als Vogt in Bürglen, Goldschmied in St. Gallen, 1709—1713 Zinngießerprobierer.

Stemmat. Sangall. *T. Schieß.*

Taglioretti, Pietro, von Lugano, Maler und Architekt, der Schüler des Nicola Giansimoni in Rom. Er studierte auch an der Akademie in Parma, wo er, in der Konkurrenz um einen Leuchtturm, 1781 einen zweiten Preis davontrug. Er wird gleichzeitig mit Felice Soave (s. d.) genannt und zwar in den Annalen der Fabbrica des Mailänder Doms (VI, 1790, p. 221), indem auch er eine Zeichnung für die Façade vorlegte. T. endete als Diplomat. Er war Ehrenmitglied der Akademien von Bologna und Parma.

Oldelli, Diz., p. 184. — Boll. stor. v. 1886, p. 182. — *Bianchi,* Art. tic., p. 194. — *G. Mongeri,* Arch. stor. lomb. v. 1886, p. 332. *C. Brun.*

Taler (Daller), Caspar, Goldschmied, in Bern, war der Sohn des Goldschmieds *Meinrad T.* Wie Vater und Großvater gehörte er dem Großen Rat an und zwar von 1534—1555.

Osterb. im Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Taler, Meinrad, s. Taler, Caspar.

Taliano, Pietro di, Stuccator des 17. Jahrh.s, aus Roveredo im bündn. Bez. Moësa. 1676 schuldete man ihm L. 400 für die gelieferten Stuccaturen am Altare di Sta. Croce in der Kollegiatkirche von San Vittore im bündn. Bez. Moësa.

Boll. stor. v. 1906, p. 17. *C. Brun.*

Talldorf, Cunrat, Goldschmied, von Bernang (Bernegg) im st. gall. Bez. Unterrheintal, wurde 1419 Bürger zu Zürich, „quinta [die] ante Hilarii" (Bb. p. 33 a).

Anz. A.-K. v. 1885, p. 117 (*P. Schweizer*). — *Meyer,* Coll. VI, p. 530. *C. Brun.*

Tamagnino, s. Porta, Ant. della.

Tambi, s. Tanbi.

Tanadey, Francesco, Holzschnitzer und Elfenbeinarbeiter, der Schüler des Giuseppe Maria Bonzanigo aus Bellinzona, in Turin. Er wurde 1771 in Locarno geboren und starb in Turin 1828. Von ihm rührt ein Relief mit dem Porträt des Fürsten Camillo Borghese zu Pferde her, in dessen Diensten T. zur Zeit der Herrschaft der Franzosen in Italien stand. Das Relief ist aus Elfenbein und mit allegorischen Figuren geschmückt. Der Künstler erhielt für das Stück von der Akademie der Wissenschaften und Künste in Turin die goldene Medaille. Nach dem Sturze der Franzosen diente er dem Könige von Sardinien.

Bianchi, Art. tic., p. 195. *C. Brun.*

Tanbi (Tambi?), Pietro, Bildhauer, der Sohn des Martino de Vallo Lucani, also von Lugano. Er stand zwischen 1613 und 1614, nach dem Lib. Investig. (f. 12), in Rom vor dem Statthalter. Weiteres über ihn ist nicht bekannt.

Bertolotti, Boll. stor. v. 1885, p. 163. — *Ders.,* Art. svizz. in Roma, XIV u. 48. — *Ders.,* Art. lomb. II, p. 162, 383. *C. Brun.*

Tancho, s. Tanco.

Tanco (Tancho, Tanko, Tanto), Glockengießer, in St. Gallen, im 8./9. Jahrh. Kaiser Karl der Große soll sich für den Guß einer Glocke zu Aachen eines Mönchs von St. Gallen bedient haben, namens Tanco, dessen Werk sehr gut ausfiel, namentlich auch in Beziehung auf den Klang die Bewunderung des Kaisers erregte.

Otte, Glockenkde., p. 79, 211. — Anz. A.-K. v. 1890, p. 322. — *Rahn,* Bild. Kste., p. 105, 818. — Geschichtsfrd. XXX, p. 140. — *Füßli,* K.-Lex. II, p. 1808. *† Moriz Sutermeister.*

Tangel, Joseph, s. Dangel.

Tanko, s. Tanco.

Tanman, Caspar, Goldschmied (Monogramm C. T?), lebte im 16. Jahrh. (um 1531) in Luzern.

Schneller, Luz. Lukasbrudersch., p. 6. *Franz Heinemann.*

Tann, Jakob von, Goldschmied, von Zürich, im 16. Jahrh., dessen Name im Verzeichnisse der Lux- und Loysbruderschaft dort erscheint (1500—1520).

Anz. A. K. v. 1884, p. 17 (*Schweizer*). *C. Brun.*

Tanner, Heinrich, Maler, in St. Gallen, von 1617—1670, scheint nicht nur Flachmaler, wie

Hartmann annimmt, sondern auch Miniaturmaler gewesen zu sein, da er 1655 vor Gericht gegen Hans Jakob Haltmayer aussagen mußte, der ihn mit Anfertigung von teils obscönen Bildern für ein Kartenspiel hatte beauftragen wollen.

Hartmann, Materialien z. Kstgesch. — Stemmat. Sangall. — Verordnetenprot. 1655, Febr. 10, 19. — Ratsprot. 1655, Febr. 19., März 1., April 3.; 1659, Aug. 18.; 1660, Aug. 23.; 1662, April 8. *T. Schieß.*

Tanner, Johann Jakob (der Vater des folgenden?), Maler, von Richterswil, ca. 1770 geb., 1822 in Herisau gest. Er machte die Lehre in der Porzellanfabrik Rüschlikon durch, verlegte sich dann auf das Porträtmalen (Aquarell) und reiste, Beschäftigung suchend, in der Schweiz herum, bis er sich gegen Ende des 18. Jahrh.s in Herisau niederließ. Auch Genrebilder in Aquarell finden sich von ihm. Er soll gute praktische Kenntnisse besessen haben, jedoch kein großer Künstler gewesen sein und wurde weit übertroffen von seinem Bruder Rudolf.

Hartmann, St.gall. Kstgesch., p. 103. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 1807. — *Nagler*, K.-Lex. XVIII, p. 101. *T. Schieß.*

Tanner, Johann Jakob (Sohn des Vorangeh.?), Maler und Kupferstecher, um 1807 in Herisau geb., beteiligte sich 1832 und 1835 an Ausstellungen in St. Gallen mit Ansichten (Oelgemälden) aus Italien und dem Glarnerland etc., stellte auch 1836 in Bern aus, scheint aber bald darauf seinen Sitz nach Mainz verlegt zu haben, wo er hauptsächlich malerische Ansichten aus der Rheingegend zeichnete, einige auch in Aquatinta ausführte und unter dem Titel „24 Rheinansichten von Mainz bis Köln" (qu. 4°) herausgab. Nagler rühmt besonders die Abdrücke auf farbigem Papier.

Hartmann, Notizen z. Kstgesch. — Kat. d. Kstausst. in St. Gallen 1832, 1835, in Bern 1836. — Schweiz. Merkur I, 7, p. 64. — *Nagler*, K.-Lex. XVIII, p. 101. — *Rüsch*, Der Kt. Appenzell. *T. Schieß.*

Tanner, Leonhard, Porträtmaler, von Lützelflüh im Kanton Bern, geb. am 12. Mai 1812 in Hottingen-Zürich, wo der Vater eine Tapetenfabrik besaß. Er besuchte die Zeichenschule von Carl Schultheß (s. d.) in Zürich und begab sich 1829 nach Bern, wo er mit Lory Vater und Sohn, den Volmar und Niklaus König bekannt wurde, die Kunstschule unter Volmar besuchte und mit Porträtzeichnen, das er schon in Zürich begonnen hatte, seinen Unterhalt erwarb. Seine Absicht, zu weiterer Ausbildung sich nach München zu begeben, kam infolge früher Verheiratung nicht zur Ausführung. Durch einen Auftrag 1834 nach St. Gallen gerufen, wählte er bald diesen Ort zu seinem ständigen Wohnsitz und wußte sich durch tüchtige Leistungen dauernd Beschäftigung zu verschaffen, indem er Porträts jeder Art, leicht kolorierte Bleistiftzeichnungen, Miniaturbilder auf Elfenbein, Oelbilder, je nach Wunsch und Mitteln der Besteller, in kleinem oder großem Format lieferte. An seinen Bildnissen wird besonders die außerordentliche Aehnlichkeit gerühmt. Weniger gut als Brustbilder sollen ihm ganze Figuren und Gruppenbilder gelungen sein, bei denen sich ein Mangel an richtiger Zeichnung und geschickter Anordnung geltend machte. Gelegentlich versuchte er sich auch in Genrebildern; dagegen gab er infolge Nachlassens der Sehkraft die Bleistiftzeichnungen früh auf. Sein Schüler war in den Vierziger Jahren der Porträtmaler Sebastian Buff (s d.). In der letzten Lebenszeit hatte T. unter der Konkurrenz der Photographie zu leiden, konnte sich aber nicht entschließen, selbst zu ihr überzugehen. Er starb am 2. März 1871 in St. Gallen an Lungenschwindsucht.

Von T.s Porträts sind anzuführen: 7 Bilder von appenzellischen Landammännern in den Ratssälen in Herisau und Trogen; das Porträt des Prof. Peter Scheitlin von St. Gallen in der Sammlung des dortigen Kunstvereins, dessen erster Präsident Scheitlin war; ebenda ein Bild „Mutter und Kind"; auf der Stadtbibliothek in St. Gallen ein Porträt von Aug. Wegelin, einem Mitglied des Großen Rats und des Kantonsgerichts, 1843 gemalt, und im Besitze des Kaufmännischen Direktoriums in St. Gallen ein solches des Präs. Karl Aug. Gonzenbach. Sodann besitzt das Museum in Lausanne von T. ein Bildnis des Generals Laharpe. Außerdem malte er den Erzieher Wehrli in Kreuzlingen, Fürsprech Müller in Wil, Landammann Steiger in St. Gallen, Bischof Mirer von St. Gallen, Bischof Florentini von Chur, Bischof Henne von Cincinnati etc. Manche dieser Porträts (so diejenigen des Arztes und Landammanns Jakob Zellweger und Wehrlis) wurden auch lithographiert; andere (wie den Komponisten Friedrich Kücken, den Landammann Joh. Ant. Brühlmann, den alt Landeshauptmann und Irrenarzt Barth. Leuch) zeichnete T. selbst auf Stein.

Nagler, K.-Lex. XVIII, p. 101. — *Seb. Buff*, N.-Bl. d. Zürch. Kstgesellsch. 1875. — Sammlg. Bern. Biogr. I, p. 193. — Bern. Jahresber. Kstver. 1872, p. 4. — Mitt. v. Arch. *J. C. Kunkler †*. — *Hartmann*, Notizen. — Kat. d. Kstausst. in St. Gallen 1835, 1838, 1844, 1846, 1850. — Kat. d. Sammlg. d. Kstver. St. Gallen, Nr. 124/25. — St. Gall. Jahrb. 1835—1841, p. 364; 1842, p. 131. — Appenz. Monatsbl. 1843, p. 197 Anm., 198; 1845, p. 172. *T. Schieß.*

Tanner, Paul, Maler und Radierer, von Herisau, geb. am 7. Nov. 1882. Er besuchte nach Absolvierung der Primar- und Realschule ein Jahr lang das Gewerbemuseum in St. Gallen, machte eine dreijährige Lehrzeit und einjährige Praxis in einer chromolithographischen Anstalt durch,

besuchte darauf fünf Semester die Kunstgewerbeschule in München, 1907/08 die Privatschule von Hollosy, 1909/10 die Kunstakademie in Stuttgart. Im Sommer hält er sich meist am Untersee (in Mannenbach, Ermatingen etc.) auf. Er hat bisher Landschaften, Porträts, Decoratives gemalt, ohne sich für ein spezielles Gebiet zu entscheiden, stets Farbenproblemen sein Interesse zuweisend. Er beteiligte sich mit (Oel- und Tempera-) Gemälden sowie mit einer Radierung an den Schweizerischen Turnusausstellungen 1907—1909.

Autobiogr. Mitt. — Kat. d. Ausst. in St. Gallen 1907 bis 1909. *T. Schieß.*

Tanner, Rudolf, Maler, von Richterswil, geb. dort am 7. Okt. 1781. Er trieb zuerst das Handwerk eines Schwertfegers, übte sich daneben im Zeichnen und widmete sich dann der Kunst. Ganz Autodidakt, malte er anfangs Landschaften und Porträts nach der Natur, versuchte sich auch in historischen Darstellungen, wozu er den Stoff aus der römischen Geschichte, aus Klopstocks Messias und aus Ossians Gesängen entlehnte, und ging dann später gänzlich zur Genremalerei über. Schon 1806 erregte er durch ein Aquarellbild „Abschied eines Rekruten von seiner Familie", das in Chodowieckis Weise aufgefaßt war, Aufmerksamkeit. 1814 bildete er sich in München weiter aus, wo er gute Kopien nach alten Meistern anfertigte. Dort starb er am 24. Juli 1853.

In den Lokalausstellungen der Zürcher Künstlergesellschaft stellte er seit 1807 fast alljährlich Oelgemälde und Aquarelle, Porträts, religiöse und geschichtliche Darstellungen aus, wovon folgende erwähnt sein mögen: „Brutus überreicht Strabon sein Schwert bei Philippi", „Culma findet ihren Geliebten Sulgar", „Tanzende Aelpler", „Die Häggleten im Kanton Schwyz", „Feuersbrunst bei Nacht", „Abels Tod" und „Kains Flucht" nach Sal. Geßners Idyllen, „Heimfahrt eines Marktschiffs", „Auswanderung der Brüder Fridolin und Seppli" und „Sepplis Besuch bei seinen Eltern." Die beiden letztgenannten Oelbilder kleinern Formats sind im Besitze der Familie Pestalozzi-Stadler in Zürich. In der Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft befindet sich eine größere Sepiazeichnung „Die Teufelsbrücke an der Gotthardstraße" und ein nach eigener Zeichnung in Aquatinta gestochenes, wenig bedeutendes satirisches Blatt „Erinnerung der freundschaftlichen Uebereinkunft zur Beförderung des allgemeinen Hungers im Jahr 1817" (19,7/28,4).

Nagler, K.-Lex. XVIII, p. 101. — *Füßli,* K.-Lex. II, p. 1807. — *Müller,* K.-Lex. III, p. 645. — *Seubert,* K.-Lex. III, p. 397. — *Singer,* K.-Lex. IV, p. 378. — Mitt. des Hrn. Pfr. *J. Sutz* in Richterswil. *H. Appenzeller.*

Tanner, Urban, G (oldschmied?). Sein Name figuriert in der 6. Kolumne des Verzeichnisses der St. Lux- und Loyenbruderschaft von Zürich aus den Jahren 1500—1520. Der ihm beigefügte Buchstabe G kann auch Glaser, Glasmaler oder Glockengießer bedeuten.

Anz. A.-K. v. 1884, p. 18 (*P. Schweizer*). *C. Brun.*

Tanner, s. auch Danner.

Tanto, s. Tanco.

Tarade, Ingenieur, aus Frankreich, entwarf den Plan für die am 17. Juli 1667 begonnenen und von Baumeister Fortier ausgeführten Befestigungen der Stadt Solothurn. Irgend welche nähern Angaben über den Mann waren den zugänglichen Quellen leider nicht zu entnehmen.

Rahn, Mittelalt. Kstdkm. d. Kts. Solothurn, p. 155. *F. O. Pestalozzi.*

Tardi, s. Heinzenberger, Medard.

Tarilli, Giovanni *Battista,* Maler, wurde geb. 1549 in Cureglia im tessin. Bez. Lugano als der Sohn des Giovanni T. (geb. 1515) und seiner Ehefrau Francisca Aghazzina. T. soll die Malerei in einer Art, „in porta orientale" genannten, Akademie oder Werkstatt in Mailand erlernt haben. 1564 war er noch dort in der Lehre und wurde von seinem Bruder, dem Geistlichen Don Domenico T. (geb. am 1. März 1534) aus Comano besucht. Den Tagebuchaufzeichnungen Domenicos, die in der Pfarrei von Comano erhalten sind, verdanken wir die meisten Nachrichten über den Maler. Am 26. Okt. 1572 feierte Giovanni *Battista* T. seine Hochzeit mit Marta Rusca von Comano, welcher Ehe sieben Söhne entsprossen, unter denen die Maler *Cipriano* und *Domenico T.* (s. d.). Aus den Notizen des Bruders Battistas erfährt man ferner, daß dieser 1569 (am 3. Sept.) als selbständiger Meister zu malen begonnen hat, und daß sein erstes Werk die Malerei in einer damals renovierten Kapelle links vom Eingang der Kirche San Bernardino von Porza, einem unmittelbar bei Comano gelegenen Dorfe, gewesen ist. Was dargestellt war, wird nicht mitgeteilt. An Ort und Stelle ist heute nichts mehr von dieser Malerei vorhanden. Das frühste von T. erhaltene, aber allerdings nicht sicher beglaubigte Werk dürfte ein 1574 datiertes Fresko in der hoch oberhalb Comano gelegenen Wallfahrtskapelle San Bernardo sein. Es stellt die Bekehrung des Herzogs der Gascogne dar. Die Bewegungen sind teilweise etwas steif und schematisch; aber der Gesichtsausdruck ist ganz lebensvoll. Das erste vollkommen gesicherte Werk des Meisters stammt von 1575. Es ist ein auf Leinwand gemaltes Bild, das der Künstler im Auftrage der Schuhmacherzunft in Mailand für die ihr dort gehörige Kirche San Martino in Compito ausführte. Später ist es in das obere Oratorium des

Collegio der Padri oblati nach Rhò gekommen. Dargestellt ist in der Mitte eine Pietà; der tote Christus liegt auf dem Schoße Marias; daneben stehen Johannes und Maria Magdalena. Außerdem befinden sich der hl. Bischof Martin und die Heiligen der Schuhmacherzunft Crispinus und Crispinianus mit ihren Schuhmacherwerkzeugen auf dem Bilde, das mit der Inschrift „Jo. Baptista Tarillus Pin. 1575" bezeichnet ist. Auf dieses beglaubigte Gemälde folgen die ebenfalls gesicherten und 1581 datierten Malereien in der Capella del S. S. Crocifisso in der „Abbadia" genannten Kirche zu Sesto Calende. Das Hauptbild ist eine Wiederholung des Abendmahls von Leonardo da Vinci in Sta. Maria delle Grazie in Mailand, mit dem einzigen Unterschied, daß im Hintergrund in Medaillonform an der Wand noch die Geburt der Eva und der Sündenfall dargestellt sind. Das Wandbild ist aber im allgemeinen hart und unerfreulich. An der rechten Seite befindet sich die Künstlerinschrift, welche lautet: „Joannes Baptista Tarillus de Cureja vallis Lugani pingebat Anno 1581." Die andern Bilder der Kapelle, welche die Kreuzigung und Christus am Oelberg darstellen, sind noch unerfreulicher, aber jedenfalls auch von des Meisters Hand. Bei der Kreuzigung macht sich der Einfluß des Gaudenzio Ferrari geltend. Hierauf folgen von Borrani erwähnte Fresken in der Kirche San Nazaro von Scaria in dem zwischen Comer- und Luganersee gelegenen Val d'Intelvi. Sie sind inschriftlich als Werke des Giovanni Battista T. und seines Sohns Cipriano sowie mit der Jahrzahl 1588 bezeichnet.

T.s Hauptwerk unter den noch erhaltenen sind die 1595 datierten Fresken in der Kirche Sta. Maria del Sasso in Morcote am Luganersee. Sie befinden sich am Südende des westlichen Seitenschiffs. Am Kreuzgewölbe sind Gott Vater und Geschichten Johannes des Täufers dargestellt. Am Bogen sieht man in Medaillons Propheten in Halbfigur. Die Malereien sind inschriftlich als Werke T.s beglaubigt: „Jo. Baptista Tarillius de Cureia pin. an. 1595." Die Sibyllen in Halbfigur an der folgenden Archivolte sind, dem Stile nach zu schließen, wahrscheinlich ebenfalls von T. gemalt. Bemerkenswert sind die hübschen Landschaften im Hintergrunde der Scenen aus dem Leben Johannes des Täufers. Diese Fresken sind bei weitem die besten Werke T.s, aber leider teilweise etwas übermalt. In Stil und Komposition ganz gleichartige Malereien befinden sich am Chorgewölbe der Pfarrkirche von Comano. Sie sind weder bezeichnet noch datiert, werden jedoch und wohl mit Recht von der Tradition T. zugeschrieben. Hier sind Scenen aus dem Leben Marias dargestellt, in ganz ähnlicher Weise wie in Morcote solche aus dem Leben des Täufers. Auch diese zeichnen sich durch besonders feine landschaftliche Hintergründe aus, und auch sonst erkennt man deutlich die Hand T.s; zeitlich dürften diese Fresken unter den Werken des Meisters denen in Morcote am nächsten stehen. Aus der spätern Zeit waren bis vor kurzem noch bezeichnete und datierte Werke T.s im obern Tessin erhalten, die von Rahn näher beschrieben sind. Das eine dieser Werke war ein Freskenzyklus, den T. laut Inschrift 1601 mit seinem Sohne Cipriano in der Kirche von Villa-Bedretto im Bedrettotal malte. Um die Mitte des ersten Jahrzehnts des gegenwärtigen Jahrhunderts ist diese Kirche aber wegen Baufälligkeit niedergelegt worden, und somit sind auch die Fresken, die übrigens nicht bedeutend und dazu übermalt gewesen sein sollen, verloren. Etwa um die gleiche Zeit verschwand auch der Freskenzyklus des Oratorio von Brugnasco bei Airolo, der inschriftlich 1608 von T. gemeinsam mit seinem Sohne Domenico ausgeführt wurde. Die Kapelle wurde renoviert und modernisiert und die im Sinne des Mittelalters gegliederten Fresken sind unter weißer Tünche und Stuck begraben. Noch erhalten ist dagegen der ebenfalls von Rahn beschriebene, 1589 datierte Freskenzyklus in der Wallfahrtskirche San Pellegrino oberhalb Giornico, der zwar nicht beglaubigt ist, aber dem Stilcharakter nach zu schließen wahrscheinlich von T. geschaffen wurde. Die Hauptdarstellung ist ein Jüngstes Gericht, das die ganze Westwand einnimmt und in der Komposition und Auffassung noch an die mittelalterliche Weise erinnert. Die Seitenwände sind mit Einzelgestalten von Heiligen und Tugenden geziert.

Ueber 1608, das Datum auf den ehemaligen Fresken in Brugnasco hinaus, ist die Thätigkeit T.s nicht nachweisbar und auch sonst keine Nachricht mehr über ihn erhalten.

Oldelli, Diz. II, p. 78/79. — *Rahn*, Die Malereien aus d. Renaiss.-Zeitalt. in der ital. Schweiz, p. 7 (= Rep. f. Kstwiss. XII, p. 7 u. 133). — *Ders.*, Anz. A.-K. 1891, p. 467. — Boll. stor. v. 1892, p. 137, 139; 1894, p. 4—8, 49 ff., 81 ff.; 1885, p. 107 (= *Bertolotti*, Art. svizz. in Roma, p. 31). — *Nagler*, K.-Lex. XVIII, p. 118. — *Bianchi*, Art. tic., p. 195/96. — *Ticozzi*, Diz. II, p. 266. — Tagebuchnotizen des Pfarrers *Don Domenico Tarilli* (des Bruders des Künstlers), Msc. in der Pfarrei von Comano.

Siegfried Weber.

Tarilli, Cipriano, Maler, geb. am 16. Sept. 1574 in Cureglia im tessin. Bez. Lugano als der Sohn des Malers Giovanni *Battista* T. Cipriano malte mehrere Wandbilder mit seinem Vater gemeinsam, wie inschriftlich bezeugt ist. So sind beispielsweise die Fresken in der Kirche San Nazaro von Scaria im Val d'Intelvi mit den Namen von Vater und Sohn sowie mit der Jahrzahl 1588 bezeichnet. Desgleichen war der Name

des Sohns Cipriano neben demjenigen des Vaters auf Fresken von 1608, die das Kirchlein von Villa Bedretto im Bedrettotal schmückten, genannt. Leider ist das letztere Zeugnis von des Malers Thätigkeit nicht mehr vorhanden, da die Kirche, weil baufällig, abgebrochen wurde.

Rahn, Die Malereien aus dem Renaiss.-Zeitalter in der ital. Schweiz, p. 35 (= Rep. f. Kstwiss. XII, p. 131). — *Bianchi*, Art. tic., p. 195. *Siegfried Weber.*

Tarilli, Domenico, Maler, geb. am 26. Aug. 1581 in Cureglia im tessin. Bez. Lugano als der Sohn des Malers Giovanni *Battista* T. Domenico malte, wie inschriftlich bezeugt war, 1608 gemeinsam mit seinem Vater den Freskenschmuck im Oratorio zu Brugnasco bei Airolo (vgl. Giov. *Batt.* T.). Leider ist dieses Zeugnis seiner Thätigkeit nicht mehr vorhanden, da die Fresken bei der Restauration der Kapelle übertüncht wurden.

Rahn, Die Malereien aus dem Renaiss.-Zeitalter in der ital. Schweiz, p. 37 (= Rep. f. Kstwiss. XII, p. 131/32). — *Ders.*, Anz. A.-K. v. 1891, p. 467. — Boll. stor. v. 1892, p. 137 u. 139; v. 1894, p. 5. — *Bianchi*, Art. tic., p. 195. *Siegfried Weber.*

Tascoman, nach Mommsen Tascovan, römischer Töpfer, dessen Stempel auf einer Scherbe vorkommt, die auf dem Areale der Befestigungsmauer der ältesten römischen Niederlassung in Basel gefunden wurde (Fröhner, Nr. 917).

Mommsen, Inscr. Confœd. Helvet. Lat., Nr. 352, 199. — Mitt. d. antiq. Gesellsch. X, p. 99, 123. — Anz. A.-K. v. 1895, p. 483 (*Th. Burckhardt-Biedermann*). *C. Brun.*

Tascovan, s. Tascoman.

Tasson, Jean, orfèvre à Fribourg. La mention suivante: „Item ay delivra ad Johani Tasson, pour iii unces d'argent de Monseigneur sains Nicollay lxxii sols“ (Item, j'ai délivré 3 onces d'argent à Jean Tasson pour la confection d'une statuette de St-Nicolas), environ 150 fr., valeur relative de notre monnaie, qui se lit dans le compte de la Fabrique de St-Nicolas (année 1427/28), semble démontrer suffisamment la profession d'orfèvre que nous attribuons à J. T.

Max de Techtermann.

Tatt(i), Carolus (Carlo), im 16. Jahrh., von Bellinzona im tessin. Bez. gleichen Namens, Bürger von Chur. Von ihm rührt ein Werk her, dem König von Frankreich gewidmet, mit den farbigen Wappen der Kantone.

Boll. stor. I, p. 46. — Bibliogr. stor. tic., p. 36. *C. Brun.*

Taubenmann, s. Tubenmann.

Taverna, Gaudenz, Porträtmaler, von Chur, wurde dort 1814 geboren. Anfangs zum Drechslerhandwerk bestimmt, folgte er doch bald seiner Neigung zur Kunst und pilgerte nach Rom, wo er drei Jahre blieb und die Akademie von San Luca besuchte. Darauf bildete er sich in München weiter und kehrte nachher in sein Vaterland zurück. Er hielt sich zuerst in Zürich auf, zog dann nach Solothurn, wo er die Stelle eines Zeichenlehrers an der Kantonsschule erhielt und 1878 starb. Er beteiligte sich an den Turnusausstellungen des Schweizerischen Kunstvereins 1864 und 1865 mit den Oelbildern „Gewissenserforschung“, „See von Cresta mit den Signinahörnern“, „Hohentrins in Graubünden.“ Im Museum von Solothurn befinden sich von ihm die drei Oelgemälde „Porträt von G. M. Pisoni“, dem Erbauer der Ursuskirche, eine Kopie nach dem Original der Familie Ruggiero in Locarno; „Porträt eines Geistlichen“; „Blumenorakel.“

Jahresber. Bern. Kstvereins 1878, p. 54. — *Müller*, K.-Lex. IV, p. 420. — *Seubert*, K.-Lex. III, p. 402. — Zeitschr. bild. Kst., Beibl. IV, p. 158. — *Cust*, Index brit. Mus. I. p. 327. — *Grand-Carteret*, La Caricature en Allem., Autriche et Suisse, p. 479. *H. Appenzeller.*

Tedesco, Cristoforo, Bildhauer, im 15. Jahrh., von Freiburg. Er soll von 1404 an am Orvietaner Dome thätig gewesen sein, an dem sein engerer Landsmann, der Bildhauer *Pietro Giovanni* (Fernach?), nach Nagler vielleicht sein Bruder, 1403 als Capo maestro angestellt war. Nagler vermutet, daß auch der Bildhauer *Jacopo Tedesco*, der 1412 am Dome von Orvieto arbeitete, der Familie Cristoforos angehörte.

Stor. del Duomo di Orvieto, Roma 1791, p. 293, 382. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 1823. — *Nagler*, K.-Lex. XVIII, p. 156. *C. Brun.*

Tedesco, Jacopo, s. Tedesco, Cristoforo.

Tedesco, Pietro Giovanni, s. Tedesco, Cristoforo.

Teller, François-*Louis*, orfèvre-bijoutier, de Lausanne ou du bailliage de Grandson, domicilié à Genève, y fut reçu à la maîtrise par privilège le 8 juin 1784, ayant présenté pour chef-d'œuvre „une paire d'aiguilles en diamant, un cercle en topazes et un dit à perles, très bien faits“, et admis à l'habitation le 6 juillet 1791.

A. Choisy.

Telsperg, Stephan von, Goldschmied, Stempelschneider, Münzmeister, von Basel (Delsberg?), war 1434 Bürger von Luzern, wird 1452 in einem vom Rate von Mülhausen ausgefertigten Schuldenakt erwähnt. Von 1459—1476 versah er die Stelle eines Luzerner Sinners und Wardeins. 1464 gründete er die Kaplanei B. V. Mariä an der dortigen Stiftskirche. 1470 verbesserte er die Turmuhr.

Schneller, Luz. Lukasbrudersch., p 6. — Bull. suisse Numism. IX, p. 4. — Staatsarch. Luzern, Fasc. Goldschmiede. *Franz Heinemann.*

Tencala, s. Tencalla.

Tencalla (Tencala), Carpoforo, Maler, geb. 1623 in Bissone im tessin. Bez. Lugano. Die Lehrjahre verbrachte er in Mailand und Verona.

Dann wandte er sich nach Deutschland, Böhmen, Mähren, Ungarn und ließ sich in Wien für einige Zeit nieder, wo er die Technik der Freskomalerei, welche dort in Vergessenheit geraten war, wieder einführte. In den meisten Gegenden, die er auf seiner Wanderschaft berührte, übernahm er Aufträge (u. a. in Passau); seine Hauptwerke schuf er jedoch in Wien und Prag. Von da wurde er nach Bergamo berufen zur Ausmalung der dortigen Kirche Sta. Maria Maggiore. Dieser Auftrag kam jedoch wegen Streitigkeiten mit den Vorständen nicht zur Ausführung; doch malte er sonst in Bergamo verschiedene umfangreiche Fresken für Private. Das bedeutendste unter diesen ist das Deckengemälde der Aurora im Palazzo Terzi. Auch in seiner Heimat, im Tessin, führte T. verschiedene Malereien aus, so in Campione und in seinem Geburtsorte Bissone, wo er die letzten Jahre seines Lebens ansässig war und 1685 im Alter von 62 Jahren starb.

Oldelli, Diz., p. 184/85. — *Nagler*, K.-Lex. XVIII, p. 190. — *Füßli*, Best. Kstler IV, p. 44. — *Füßli*, K.-Lex. I, p. 643; II, p. 1827. — Boll. stor. v. 1885, p. 163, 221 (*Bertolotti*, Art. svizz. in Roma, p. 48, 67). — *Bianchi*, Art. tic., p. 197. — Corr. del Ticino 1898, 26. April. — *Tencalla*, Art. bissonesi, p. 12. — *Merzario*, Maestri comac. II, p. 555. *Siegfried Weber.*

Tencalla-Mazzetti (oder Mazzetti-Tencalla), Carpoforo, Stuccator, wurde 1684 in Bissone im tessin. Bez. Lugano geboren. Schon in seiner Jugend kam er nach Venedig, wo er der Schüler des Stuccators Abbondio Stazio wurde. Aus diesem Verhältnis entwickelte sich, nachdem T.-M. ausgelernt hatte, ein Band inniger Freundschaft. Beide Meister arbeiteten auch dann noch stets zusammen, übernahmen alle Aufträge gemeinschaftlich und auf gemeinsame Rechnung, bis zum Tode T.-M.s, der 1748 in Venedig erfolgte. Der Künstler wurde in der Kirche von Sta. Maria della Fava dort begraben.

T.-M. hatte es in der Stuccaturkunst zu großer Vollendung gebracht; besonders die Putten wußte er anmutig zu gestalten; hierin übertraf er seinen Lehrer. Den Beinamen Tencalla hatte er deswegen angenommen, weil der Maler Tencalla, der ebenfalls aus Bissone stammt, testamentarisch bestimmte, daß sein Vermögen an die Familie Mazzetti übergehe, unter der Bedingung, daß diese sich fernerhin Mazzetti-Tencalla nenne.

Die hauptsächlichsten Werke, die Abbondio Stazio und M.-T. zusammen ausführten, sind folgende: Das große Deckengewölbe in der Jesuitenkirche in Venedig, die Hauptkapelle in der Pfarrkirche von San Canziano, das Gewölbe der „Scuola del Carmine“ in Venedig, die Stuccaturarbeit im Dome zu Udine, die Chorkapelle im Dome von Bassano, die Decke im Manuskriptensaale der Bibliothek von San Marco (Venedig), Arbeiten in den venetianischen Palästen Foscarini, Zanobrio ai Carmini, Pisani, Maffetti bei San Paolo, Sagredo bei Sta. Sofia u. a.

Füßli, Best. Kstler IV, p. 108. — *Füßli*, K.-Lex. I, p. 415. — *Nagler*, K.-Lex. VIII, p. 504. — *Nagler*, Monogr. II, p. 287. — *Bertolotti*, Art. svizz. in Roma, p. 48 u. 67 (Boll. stor. v. 1885, p. 191). — *Tencalla*, Art. bissonesi, p. 14. *Siegfried Weber.*

Tencalla, Costanzo, Bildhauer und Stuccator, von Lugano. Er präsentierte am 15. April 1617 in Rom eine Rechnung im Betrage von 20 Scudi, die am 25. April bereinigt wurde. Sie betraf drei Wappen des Papstes, die dem Künstler für die Brustwehr über dem Graben des Castells von Sant' Angelo in Arbeit gegeben worden waren.

Bertolotti, Art. svizz. in Roma, p. XIV, 48. — *Ders.*, Art. lomb. a Roma II, p. 163, 383. *C. Brun.*

Tencalla, Giovanni Pietro, Architekt und Ingenieur, von Bissone im tessin. Bez. Lugano. Sein Name figuriert auf einer durch Emilio Mazzetti publizierten Liste der Künstler des Tessin von 1632, die im Seicento im Auslande wirkten. T. lebte meistens in kaiserlichem Dienste in Wien. Am 17. Okt. 1674 gab Giov. Domenico Luchese dort die Erklärung ab, daß er ihm, dem „Ingeniere di S. M. Cesarea“ 140 Scudi für gelieferte Arbeiten schulde.

Boll. stor. v. 1899, p. 36, 123. — *Bianchi*, Art. tic., p. 196. — *Tencalla*, Art. bissonesi, p. 14. *C. Brun.*

Tencalla (Tencala), Giulio, Bildhauer, aus Bissone im tessin. Bez. Lugano. Er war 1666 am Dome von Como thätig.

D. Santo Monti, Cattedrale di Como, p. 118. *C. Brun.*

Tenchala, s. Tencalla.

Tepping, Jean-*Marc*-Benjamin, peintre paysagiste, né à Étoy en 1803, mort à Genève le 8 mai 1871, fut aussi et surtout marchand de tableaux; il a peint pour étrangers un grand nombre de vues suisses, „Dents du Midi“, „Chillon“, „Lac de Brienz“, „Effets de lune“, etc., souvent sur cuivre, et a participé aux expositions de Genève de 1839 à 1863 et à celle de Zurich en 1840. Le Musée Ariana possède de lui une „Vue d'une grande place à Venise.“

Cat. d'exp. loc. — Cat. de l'Ariana. — Rens. de M. *J. Crosnier.* *A. Choisy.*

Terraillon, Henri, potier d'étain, bourgeois de Neuchâtel, et Jeanne, sa femme, possédaient une maison „en la rue des Escoffiers“ en 1488, 1489 et 1490.

Arch. de l'État, Neuchâtel. — Reg. de Pierre de la Haye, notaire, fol. 142, 164 et 175. *Louis Thévenaz.*

Terrer, Heinrich, Silberschmied, von Zürich, im 13. Jahrh. Um 1263 wohnte er im Hause zum Silberschmied an der Stüssihofstatt.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. *C. Brun.*

Terroux, Élisabeth, peintre en émail, née à Genève le 25 juillet 1759, fut l'élève de Jean-François Favre et obtint déjà en 1780 un témoignage flatteur du statuaire Et. Falconet. Elle exposa en 1789 à Genève une Latone d'après Jouvenet et une copie d'un portrait de Netscher, qui lui firent honneur. De concert avec Mlles Mussard, Massot et Comparet, elle donna des leçons aux dames lorsqu'elles eurent été admises dans la salle des plâtres. Rigaud dit que ses peintures ont eu de la célébrité en Russie. La ville de Genève possède un portrait de Mlle T. en émail exécuté par elle-même en 1795, provenant de la collection Strœhlin-Bordier; un portrait de femme a été vendu 2750 fr. à la vente Mimerel en 1910.

Rigaud, Rens., p. 180 n. et 263. — *De Montet,* Dict. II, p. 560. — *Nagler,* K.-Lex. XVIII, p. 251. — *Füßli,* K.-Lex. II, p. 1839. — Journ. de Genève de 1789. — *Et. Falconet,* Oeuvres, Lausanne 1781, IV, p. 280. — *Dussieux,* Essai sur la peinture en émail, et *Molinier,* Dict. des émailleurs, p. 86, l'indiquent par erreur comme élève de Petitot († en 1691). — Nos Anc. et leurs œuvres 1904, p. 77 et 78. — Rens. de M. *H. Clouzot.*

A. Choisy.

Terroux, Étienne, orfèvre, né à Orange vers 1694, mort le 23 avril 1774 à Genève, apprenti en 1705 chez André Machon, fut reçu habitant le 12 sept. et maître orfèvre le 17 oct. 1719, par permission du Conseil, ayant présenté pour chef-d'œuvre une aiguière. Admis à la bourgeoisie le 20 nov. 1743, il s'associa en 1750 avec son fils Jacques et Henri Belot pour fonder un commerce d'orfèvrerie à la Martinique au moyen d'un commis.

Covelle, Liv. des Bourg., p. 429. *A. Choisy.*

Terroux, Jacques, fils du précédent, orfèvre, né à Genève le 21 févr. 1724, mort le 16 mars 1784, fut reçu bourgeois avec son père et maître orfèvre le 14 nov. 1747 sans chef-d'œuvre; il était aussi marchand d'or.

Covelle, Liv. des Bourg., p. 429. *A. Choisy.*

Terroux, Jacques, orfèvre, né à Genève le 20 sept. 1723, mort le 12 mai 1792, fut reçu à la maîtrise le 17 oct. 1746, ayant fait pour chef-d'œuvre une bague de brillants. *A. Choisy.*

Terry, Henry-John, peintre, né le 2 juin 1818 à Great Marlow, comté de Buckingham en Angleterre, mort à Lausanne le 8 oct. 1880. Il fut élevé à Genève où sa famille était venue s'établir en 1825. Il fit ses classes au collège de cette ville. Sa famille le destinait au commerce. A 18 ans, il fut placé à Marseille; il s'engagea ensuite sur un vaisseau de commerce, mais il n'avait pas de goût pour cette carrière. Le choléra ayant éclaté dans le midi, et son capitaine qu'il avait soigné avec beaucoup de dévouement étant mort, il revint à Genève auprès de sa famille. C'est alors qu'il commença à étudier le dessin et la peinture avec le peintre genevois Alexandre Calame; il s'attacha beaucoup à son maître et sous sa direction, ses aptitudes se développèrent rapidement. Il eut durant toute cette époque les meilleures relations avec ses camarades d'atelier et avec François Diday.

Après son temps d'atelier, T. passa quelques années à Bâle et à Mulhouse où il donna des leçons de dessin et d'aquarelle. Il fit ensuite un voyage en Italie, puis se rendit en Angleterre où une partie de sa famille était rentrée. Au bout de quelque temps, son ancien maître Calame lui demanda de revenir à Genève pour travailler à la reproduction par la lithographie de ses principaux tableaux. T. accepta et employa à ce travail les années de 1850 à 1858. Il a aussi, pendant cette période, reproduit plusieurs tableaux de Diday. En 1858, il vint se fixer à Lausanne où il épousa une Lausannoise, Mlle Pellis. Il s'établit à la place de la Madelaine, dans la maison de ses beaux-parents; cette maison a été démolie lors de la construction du Palais de Rumine. A part le temps consacré à ses études et à ses aquarelles, T. donnait de nombreuses leçons.

T. commença peu après un travail important qui est son œuvre principale: „L'album de la Haute-Savoie." Ce sont des dessins lithographiques et des aquarelles des sites les plus renommés de cette contrée. Ce travail qui l'occupa pendant trois ans fut accompli avec la collaboration du littérateur et historien Francis Wey, de Paris. Lorsque cet album fut terminé, on le présenta au jeune prince impérial Napoléon, le 8 avril 1866. Il y eut à cette occasion dîner et grande réception aux Tuileries. Deux ans après, T. reçut pour ce travail la décoration de la couronne d'Italie par ordre du roi Victor-Emmanuel.

T. fit également un „Album de Bade" en dessins lithographiques. Il exposa fréquemment des aquarelles qui étaient très goûtées, en Angleterre, à St-Pétersbourg, en Belgique, à Paris, Genève, Besançon, Lausanne. Nombre de ses œuvres sont ainsi restées à l'étranger. De ses nombreux voyages dans le midi, en Algérie, en Italie, il avait gardé une prédilection pour la nature chaude et colorée.

T. avait une nature courtoise, un caractère enjoué et une conversation pleine d'esprit. Après sa mort, survenue à Lausanne, ses amis organisèrent une exposition de ses principales œuvres. On y remarquait, à part ses aquarelles, des faïences peintes, car depuis quelques années il s'était mis avec succès à ce genre artistique. Genève et Bâle voulurent également avoir cette même exposition. Tous les journaux publièrent à l'occasion de sa mort et de cette exposition des articles fort élogieux.

T. avait été l'objet de plusieurs distinctions. Nous avons cité l'ordre de la couronne d'Italie; il reçut diverses médailles dans des concours et une médaille d'argent de l'empereur Napoléon III.

Rens. de Mme *Terry* à Lausanne, veuve du peintre.
Émile Butticaz.

Tesserete, Cristoforo da, von Tesserete im Capriascatal im tessin. Bez. Lugano, (Lapicida?), in der zweiten Hälfte des 15. Jahrh.s. 1470 findet sich sein Name auf der Liste der Arbeiter des Mailänder Doms.

Merzario, Maestri comac. I, p. 522. *C. Brun.*

Tesserete (Texerario), Pietro da (Petrus de), Bildhauer, von Tesserete im tessin. Bez. Lugano. Er war 1426 am Dome von Como beschäftigt.

D. Santo Monti, Cattedrale di Como, p. 35.
C. Brun.

Testevuide, Nicolas, orfèvre, né à Langres, mort à Genève le 29 févr. 1576, fut reçu bourgeois de cette ville le 8 sept. 1550.

Covelle, Liv. des Bourg., p. 236. *A. Choisy.*

Testu, Wibert, orfèvre à Lausanne en 1216. Il possédait un atelier (ouriour) devant le moûtier (église cathédrale), que sa femme céda au chapitre en 1227 (cart. Lausanne, fol. 455 et 544). Cette mention d'un orfèvre à Lausanne est la plus ancienne que l'on ait. Plus tard, de pareilles indications se multiplient. En 1268, Jean Doreir (Aurifabri) possède un atelier près du cimetière de Saint-Paul, soit au midi du porche des Apôtres de la cathédrale. Son fils Borcard est établi en 1295, et il n'est pas seul. Il y a non loin de lui les ateliers des orfèvres Berthod Chenu et Nicolas. En 1329, l'orfèvre Jacques testa, léguant des calices d'argent à plusieurs couvents et à son fils Guillaume son atelier d'orfèvre situé devant le cimetière de la cathédrale (près le susdit porche). Mermet Perisset est orfèvre à Lausanne en 1376. Son fils Aymon Perisset, aussi orfèvre, est gouverneur (syndic) de la Cité de Lausanne en 1400. Jean Mascon dit Puestaz est cité en 1401 et 1416. En 1409, on voyait à la rue Mercerie qui mène à la cathédrale les ateliers des orfèvres Mermet Richard et Guichard de Ville. On ne voit pas, à cette époque, d'orfèvres dans d'autres quartiers de Lausanne.

Comm. de M. *Maxime Reymond,* tirée des archives cant. et commun. de Lausanne. *M. Reymond.*

Tettling, s. Dettling.

Teucher, Carl Ludwig, s. Teucher, Joh. Heinr.

Teucher, Daniel, Wappenmaler, von Frauenfeld, geb. 1691, gest. 1754. Er widmete sich der Malerei und war nebenbei Zeugherr von Frauenfeld. Ueber seinen Lebensgang war nichts zu erfahren. Von ihm existiert ein „Geometrischer Grundriß der Herrschaft Kefikon und Islikon vom 26. Okt. 1741", der sich auf der Stadtbibliothek in Zürich befindet. Eine Kopie dieser Karte (Carte générale de la comté de Thourgovie, 1738) liegt in der vaterländischen Bibliothek in Basel.

Thurg. Beitr. z. vaterl. Gesch., 29. Heft, p. 76.
Haffter.

Teucher, Johann *Heinrich,* Maler, Zeichenlehrer, aus Frauenfeld, ließ sich mit seiner Familie 1753 in Bern nieder. 1761 putzte und restaurierte er sechs große Gemälde im Rathaus und 1764 ein großes Bild in der Appellationsstube. Er malte auch die Wappen des Standes und der Deutschseckelmeister auf die Standesrechnungen, so 1777—1794. 1779 war Reismeister T. Zeichenlehrer am Waisenhause. Er starb in Bern am 22. Nov. 1802 im Alter von 80 Jahren. Sein Sohn, *Carl Ludwig T.,* getauft am 9. Dez. 1759, war Uhrmacher und ließ sich, wie der Vater, im Aug. 1798 auf das Register der helvetischen Nationalbürger setzen.

Standesrechnungen, Burgerkammerman. u. Sterbereg. von Bern. *H. Türler.*

Teucher, Heinrich, Graveur, aus Frauenfeld, kam 1769 nach Bern. Am 23. Jan. 1770 verbot die Burgerkammer den Pitschierstechern und Graveuren Hecker und Heinrich T. aus dem Thurgau, Wappen burgerlicher Geschlechter nachzustechen, ohne Auftrag dazu zu haben. T. starb in Bern am 18. Nov. 1781 im Alter von 64 Jahren.

H. Türler.

Teucher, s. auch Töucher.

Teufel, s. Tüfel.

Teuffel, s. Tüfel.

Teulon, Jacques, peintre en émail, né à Genève le 23 mai 1729, fut le maître de Soiron.

A. Choisy.

Teutonicus, Ulricus, s. Ensingen, Ulr. von.

Texerario, s. Tesserete, Pietro da.

Thaddäus (Thatteusen), Meister, Glasmaler, arbeitete 1569 für das Kloster Königsfelden.

Merz, im Anz. A.-K. v. 1896, p. 21. *E. Reinhart.*

Thaddäus, Laienbruder, in St. Gallen, in der zweiten Hälfte des 18. Jahrh.s. Er war an den Arbeiten für den Neubau der Stiftskirche beteiligt, indem er für Schränke in der Sakristei schön ornamentierte geschnitzte Türfüllungen lieferte.

Fäh, Die Kathedrale in St. Gallen, Text p. 15; Taf. 8.
T. Schieß.

Thanner, Jakob, Maurermeister, gebürtig von Wolhusen im Kanton Luzern, war 1608 in Werthenstein beim Klosterbau beschäftigt.

v. Liebenau, im Anz. A.-K. v. 1886, p. 237.
Franz Heinemann.

Thardi, s. Heinzenberger, Medard.

Thatteusen, s. Thaddäus.

Theiler, Franz, Medailleur und Graveur, geb. zu Einsiedeln am 27. Febr. 1810, gest. dort am 23. März 1883. Er besuchte nur die Primarschule in Einsiedeln, trieb viel Politik und wurde Kantonsrat, Bezirksrat und Bezirksrichter. Er verfertigte Stempel, Wallfahrtsmedaillen u. s. w., die Medaille auf das aargauische Kadettenfest in Zofingen 1869 und diejenige auf das eidgenössische Turnfest in Aarau 1882.

Einsiedl. Anz. v. 1883, Nr. 24. — *B. Reber*, Fragm. numism. sur le cant. d'Argovie, p. 47, Nr. 96; p. 48, Nr. 101. — Bull. suisse Numism. II, p. 79. *P. Gabriel Meier.*

Theobaldus, s. Tibaldi.

Thichava, s. Tichava.

Thiébaud, Jonas I, médailleur, né à Genève en 1695. Son grand-père Jean Thiébaud ou Thibaud était originaire de Loudun en Poitou et fut reçu bourgeois de Genève en 1665. Jonas se voua dès son enfance à la gravure sur acier, chez Dassier à Genève. Fixé à Neuchâtel, il fut souvent employé par Berne. De 1724 à 1733, il travailla pour la Monnaie du comte de Montfort, ainsi que pour le prince de Hohenzollern et le canton de Lucerne. Il travailla trois ans à la Monnaie ducale de Wurtemberg, puis on le trouve (1737—1740) à S^t-Gall et Appenzell. En 1740, il est à Augsbourg en qualité de graveur de médailles; la ville lui confia la gravure de ses coins. Il obtint la bourgeoisie d'Augsbourg et une solde et mourut en 1769. Il laissait deux fils, graveurs comme lui: *Jonas* et *Jonas-Pierre T.* L'œuvre des T. est extrêmement variée; elle renferme des médailles, monnaies en or et argent, des sceaux, cuvettes de montres, médailles religieuses et de jubilés. La similitude de noms du père et de ses fils et le fait qu'ils ne signaient pas leurs œuvres de façon à éviter la confusion font qu'il est très difficile d'établir la part qui revient à chacun.

A. Wavre, Mus. Neuch., 1895, p. 312; 1898, p. 195. — *Nagler*, K.-Lex. XVIII, p. 333. — *Rigaud*, Rens., p. 154. — *Füßli*, K.-Lex. I, p. 664; II, p. 1856. — *Nagler*, Monogr. IV, p. 154; V, p. 148. — Gaz. bx.-arts 1889, II, p. 416. — *Tobler-Meyer*, Münzsammlg. Wunderly I, Tl. 2, s. 194 et s.: I. Ind. 3, p. 278 et s., 344; I. Tl. 4, s. 39. — *Montet*, Dict. II, p. 562. — Revue suisse Numism. 1899, p. 81. *M. Morel.*

Thiébaud, Jonas II, médailleur, fils de Jonas T. I, né à Neuchâtel en 1727. On sait peu de choses sur sa vie; il travailla à Augsbourg et son œuvre se confond avec celle de son père et de son frère.

Nagler, K.-Lex., XVIII, p. 333. — *Rigaud*, Rens., p. 155. — *Füßli*, K.-Lex., I, p. 664; II, p. 1856. — *Nagler*, Monogr., IV, p. 103. — *A. Godet*, Anz. A.-K. 1886, p. 335. *M. Morel.*

Thiébaud, Jonas Pierre, médailleur, fils de Jonas T. I, né en 1727, obtint la survivance de son père à Augsbourg et travailla pour la monnaie de Wurzbourg et de Kempten. En 1755, il se rendit à Neuchâtel. De 1758 à 1761 il travailla à Soleure pour la Monnaie et fut honoré d'une médaille d'or dont il grava lui-même le coin. De 1761 à 1766 il est à Neuchâtel et fait partie du Grand Conseil. Il est mort en 1812.

Nagler, K.-Lex., XVIII, p. 333. — *Rigaud*, Rens., p. 155. — *Füßli*, K.-Lex., I, p. 664; II, p. 1856. — *Brulliot*, Monogr., I, p. 355; II, n° 1708 b, 2558. — Mus. Neuch., XXXV, p. 195. *M. Morel.*

Thiebolt, s. Diebold.

Thierstein, Anton, Werkmeister, in Bern. Er wurde dort am 12. Jan. 1609 als der Sohn des Hans T. getauft. 1632 nahm ihn die Steinmetzenzunft zum Affen, der offenbar schon seine Vorfahren angehört hatten, zum Stubengesellen auf. Als Nachfolger Joseph Plepps war er vom 21. Jan. 1643 bis 1658 Werkmeister am Münster. Unter seiner Leitung wurden Verstärkungsbauten an der Kirchhofmauer vorgenommen, welche sich in den Sommer 1649 hineinzogen. Am 14. Jan. 1648 erhielt er $35^1/_3$ Pfd. für ein „Bernreich“ an die Kirche in Zofingen. Im Juni desselben Jahrs wurden ihm ein Mütt Dinkel und 28 Kronen entrichtet, „umb daß er die Gedechtnuß-Seul der Englischen Niderlag zu Frauwenbrunnen in ein fynere und anstendigere Form gemacht und daselbst an ihr bestimmte Ort aufgerichtet.“ Der Witwe wurden 1658 und 1660 noch Zahlungen geleistet für „Thurnmödel“ und anderes, das die Obrigkeit aus der Verlassenschaft ihres Ehemanns zu ihren Handen nahm.

Ludwig T. gehörte zu den Werk- und Maurermeistern, welche die 1575 an der Aarbergergasse eingeäscherten Häuser wieder aufbauten.

Stadtrechn. v. Bern, Taufrodel, Osterbücher im Staatsarch. Bern. — *Haendcke u. Müller*, Münster in Bern, p. 45. — N. Bern. T'buch 1902, 181. *H. Türler.*

Thierstein, Ludwig, s. Thierstein, Anton.

Thieuvain, Thiévenin, s. Thiewin.

Thiewin (Thieuvain, Thiévenin), Pierre, peintre, originaire de Rouen, fut reçu habitant de Genève le 19 nov. 1718. *A. Choisy.*

Thil (Thyle), Wolf (Wolfgang), Goldschmied, von Salzungen (Sachsen), in Nürnberg und Augsburg thätig, dann 1533 „von Michaelis biß uff der heyligen drey Königen tag“ in Luzern, wo er am letztgenannten Tag von einem Stadtknecht mit dem „Rappier“ verwundet wurde. Sein nachfolgender Tod geht aus einem Beschwerdeschreiben hervor, das der betrübte Vater an den Rat nach Luzern sandte.

Staatsarch. Luz., Fasc. Goldschmiede. *F. Heinemann.*

Thoerig, Hans Kaspar, Tischmacher, der am 31. Jan. 1637 in Wil im Kanton St. Gallen als

Bürger angenommen wurde. Er ist wahrscheinlich der Meister, der den kunstvoll geschnitzten Prunkschrank mit der Jahrzahl 1612 und das etwas jüngere Getäfel im ehemaligen Ratssaal zu Wil angefertigt hat, heute im Gerichtssaal befindlich, wohin beides 1854 beim Abbruch des Rathauses durch einen Nachkommen des Erstellers, den Schreinermeister Hans Kaspar Dürring, versetzt wurde.

N. Z. Ztg. v. 1905, Nr. 98, 2. Beil., Feuill. (*H. L.[ehmann]*). — Alt-Wil in Bildern, II. Ser., Abb. 9 u. dazu Text. *T. Schieß.*

Thöucher, s. Töucher.

Thoma, Hans Jak., s. Domma, H. J.

Thoman (Thormann), Münzmeister, wurde 1421—1424 Münzmeister in Luzern, 1424 Bürger von Luzern.

v. Liebenau, Die Münzmeister v. Luzern (Bull. suisse Numism. IX, p. 4). *Franz Heinemann.*

Thoman, Hafner, wird 1519 in den Freiburger Staatsrechnungen als „meister Thoman der kachler" erwähnt. Er lieferte „215 kachlen 1 s per kachlen, 46 ort 2 s per ort, so an den offenn zů Chinautx (Stäffis) kommen sind" und bezog dafür im ganzen 17 Pfd. 7 Sch.

Zemp, Anz. A.-K. N. F. VI, p. 29. *C. Brun.*

Thomann, Gustav *Adolf,* Maler, geb. am 11. März 1874 in Zürich als der Sohn des Kaufmanns Gustav T. und der Bertha Stünzi von Horgen. Die erste Fachbildung erhielt er unter Prof. Wildermuth am Technikum in Winterthur, wo er zwei Jahre weilte. Hierauf war er ein halbes Jahr Schüler Prof. J. J. Grafs (s. d.) am Eidgenössischen Polytechnikum in Zürich. Sodann kam T. nach Karlsruhe, wo er zwei Jahre unter Prof. Richard Pötzelberger die Akademie besuchte und vorwiegend landschaftliche Studien machte, und endlich nach München drei Jahre zu Prof. Heinrich Zügel, der der Tiermalerei neue Bahnen gewiesen hat. Zu Zügels Schule gehört T. Er beteiligte sich nicht nur an schweizerischen Ausstellungen, z. B. 1898 von Wörth im Elsaß aus, am Turnus in Basel, sondern auch an ausländischen. 1900 holte er sich in Paris eine Ehrenerwähnung. Die Zürcher Kunstgesellschaft besitzt von ihm einen in Tempera ausgeführten „Bauernhof in Bayern" von 1905, das Musée Rath in Genf drei Gemälde: „Vaches au pâturage", „Chevaux au labour", „Chevaux de halage", das letzte als Depositum der Eidgenossenschaft. T. hat sich vorübergehend auch in Frankreich und in Italien aufgehalten, seinen ständigen Wohnsitz jedoch in München (Ungererstraße 58) genommen. 1910 nahm er teil an der X. nationalen Kunstausstellung der Schweiz in Zürich, an der er mit zwei Bildern vertreten war: „Zirkusprobe" und „Pferdeschwemme." Seine Gattin, *Else Thomann-Buchholz,* hatte an dieser Ausstellung ein Intérieur (Nr. 314).

Curric. vitae. — *Schultheß,* N. Bürg.-Etat v. 1892, p. 554. — N. Z. Ztg. v. 24. Juli 1902, Beil. zu Nr. 203. — Schweiz X, 1906, p. 131. — Kat. d. Sammlg. im Ksthaus Zürich, 2. Aufl. 1910, p. 90. — Cat. Mus. Rath 1906, p. 87, 88, 177. — Kat. d. nat. Kstausst. v. 1910, p. 28 u. 65, Nr. 312/13. *C. Brun.*

Thomann, Clara, Malerin, von Zürich, wurde dort als die Tochter des Professors am Gymnasium Konrad T. am 3. Mai 1866 geboren, studierte in Florenz und Paris und stellte 1907 an der Exposition municipale de Genève ein Porträt und ein Figurenbild aus.

Nach Mitt. ihrer Schwester. *H. Appenzeller.*

Thomann, Else, s. Thomann, G. *Adolf.*

Thomann, Großhans, Maler und Glasmaler, in Zürich, geb. 1525, gest. 1567. Er kaufte 1549 die Zunftgerechtigkeit zur Meise, hat sie aber 1551 wieder aufgegeben. Zuerst erscheint sein Name 1550 mit Glaserarbeit für die Meisenzunft; dann lieferte er dem Rat 1558, 1560, 1564, 1565 (im ganzen 15) Standeswappen. Bei einem einzigen (für Hs. Casp. Stocker im Schloß Wyden) wird der Bestimmungsort genannt.

Als Maler war T. für den Rat 1558 thätig, aber mit einer sehr bescheidenen Arbeit: „Großhans T. um ein Fendli uff den Brunnen gen Otelfingen und ein Fendli uff den Brunnen gen Winingen unser Herren Schilt und Farw zu malen." Conrad Geßner sagt von ihm in der Vorrede zu einem seiner Werke: „Joanne Thoma pictore affine meo, singulis in sua arte peritissimis juvenibus."

Meyer, Fenster-Schenk., p. 233. — *Füßli* (nach Leu), K.-Lex. II, p. 1862. Nach ihm *Nagler,* K.-Lex. XVIII, p. 357. *F. O. Pestalozzi.*

Thomann, Hans Heinrich, Maler (Glasmaler?), in Zürich, geb. 1612 als der Sohn des Amtmanns am Oetenbach, Heinrich T., gest. 1655. 1634 kaufte er die Zunft zur Meisen und wohnte mit seiner ihm im gleichen Jahr angetrauten Gattin Barbara Rütlinger und drei Kindern im Hause zum Tatzfuß am innern Rennweg. Nur in Leus handschriftlichem Geschlechterbuch (Stadtbibl. Zürich) wird er „Glasmaler" genannt, im Zunftrodel der Meise und in den Archiven hingegen ist er als solcher nirgends zu finden. 1644 war Thomann mit Malerarbeiten im Innern und am Aeußern der Meise beschäftigt. 1647 wurde er Oberster Salzdiener (Salzamtsverwalter).

Meyer, Fenster-Schenk., p. 267/68. — Mitt. v. Dr. *Keller-Escher.* *F. O. Pestalozzi.*

Thomann, Hans Kaspar, Goldschmied, von Zürich, der Sohn des Zunftmeisters Hans Heinrich T. Er war 1669 Zünfter zur Waag und

wurde 1670 Meister. 1675 verheiratete er sich mit Catharina Steiner.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer*, Coll. VI, p. 388. *C. Brun.*

Thomann, Heinrich, Goldschmied, der Sohn des Landvogts zu Kiburg Heinrich T. und der Elisabetha Funk, geb. in Zürich 1544, gest. 1619. Er wurde 1567 Meister. 1571 war er Zwölfer zur Waag, 1588 Amtmann zu Stein, 1594 des Rats. Seine Frau hieß Anna Lewerer von Stein a. Rh.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* — *H. Meyer*, Coll. VI. p. 389. *C. Brun.*

Thomann, Heinrich, Goldschmied, geb. in Zürich am 7. Sept. 1673 als der Sohn des Bäckers Heinrich T. Er war 1689 Lehrling bei Sigmund Ulrich. Anno 1700 verheiratete er sich mit Susanna Pfenninger.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. *C. Brun.*

Thomann, Heinrich, Goldschmied, der Sohn des Pfarrers Joh. Jakob T. zu Bernang, geb. 1719 in Bernang oder Zürich. Er lernte in der Fremde und wurde 1747 Meister. Er war Freihauptmann und 1752 mit Anna Locher, 1764 mit Catharina Schweizer verheiratet. Er starb 1799.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *C. Brun.*

Thomann, Heinrich, Maler und Kupferstecher, von Zollikon bei Zürich, wurde dort im Febr. 1748 geboren und starb am 15. Dez. 1794. Er fertigte eine große Anzahl Schweizeransichten in Rotstift und Aquarell an, ebenso Radierungen, deren er auch viele kolorierte. Auf manchen seiner Waldpartien von Zollikon und Umgebung pflegte er sich selbst, von seinem Hündchen begleitet, darzustellen.

In der Sammlung des Stiftes Einsiedeln befinden sich mehrere seiner Aquarelllandschaften und in der Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft die Mehrzahl der hier folgenden

Radierungen.

1) „Vue de Kusnacht dans le canton de Schwitz." 36/50.
2) 32 Bl. Schweizeransichten, 4° u. fol.: Altdorf, Altstätten (Rheintal), Beckenried (Wasserfall), Einsiedeln, Flüelen, Glarus, Gonten, Herisau, Hochsteig, Kräzerenbrücke, Luzern, Martinsbrücke, Netstal, Pantenbrücke, Ranft, Rapperswil, Rheineck, Rheinfall, Roßberg, Sandalp, Schwanau, Seealpsee, Stans, St. Gallen, Tellskapelle, Tellskapelle-Küßnacht, Trogen, Vögelinsegg, Wildkirchli, Zollikon, Zürich, Zweibrücken.
3) 6 Bl. Waldlandschaften mit Figuren und Vieh. 13,3/11,5.

Nagler, K.-Lex. XVIII, p. 358. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 1862. — *Nüsch u. Bruppacher*, Das alte Zollikon, p. 325. — *Kuhn*, Stiftsbau M.-Einsiedeln, p. 191. *H. Appenzeller.*

Thomann, Johann, Maler und Radierer, von Zürich, der Vater des Johannes T., geb. 1778, gest. 1836. Er war Mitglied der dortigen Künstlergesellschaft und stellte an den Lokalausstellungen derselben von 1807—1821 folgende Aquarellbilder aus: Fünf komponierte Landschaften, sodann „Die Kreuzkirche bei Zürich", „Der Prediger Kirchhof", „Waldgegend am Katzensee", „Aussicht von dem St. Albantor bei Basel", ferner eine „Landschaft nach Ludwig Heß", einen Lichtschirm und drei Radierungen. In der Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft befinden sich zwei getuschte Federzeichnungen, Ansichten von „Küsnacht" und „Goldbach" und in den Malerbüchern die Aquarelle „Ansicht einer Kirche von 1817" und „Landhaus bei Höngg"; ferner in der Kupferstichsammlung des Eidg. Polytechnikums in Zürich folgende drei

Radierungen:

1) „Die Sihlporte in Zürich." 8,5/13,3.
2) Eßlingers Fabrik an der Limmat im Hard bei Zürich. 8,5/13,3.
3) „Parklandschaft mit Denkstein und trauernder Jungfrau. 16,7/13,8.

H. Appenzeller.

Thomann, Johannes, Lithograph und Kolorist, von Zürich, der Sohn des vorigen Malers Johann T., wurde 1806 geboren, arbeitete 1836—1856 in der Fremde, kehrte dann nach Zürich zurück und starb im dortigen Pfrundhause um 1870. In der Kupferstichsammlung des Eidg. Polytechnikums in Zürich befindet sich eine Lithographie seiner Hand „Ansicht des Seetores in Zürich", 16/22.

Zürch. Bürgeretats. *H. Appenzeller.*

Thomann, Leonhard, Goldschmied, geb. in Zürich am 12. Aug. 1615 als der Sohn Hans Heinrich T.s., gest. am 14. Okt. 1668. Er war 1629 Lehrling bei Heinrich Riva (s. d.) und wurde 1640 Meister. 1642 ist er Zwölfer zur Waag, 1649 Amtmann zu Stein, 1663 Zunftmeister gewesen. Er war 1641 mit Elisabeth Füßli und 1648 mit Verena Hirzel verheiratet.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *C. Brun.*

Thomann, Urs, Goldschmied, von Solothurn, ward 1642 dort Mitglied der St. Lukasbruderschaft.

Soloth. N.-Bl. v. 1859, p. 26. *F. O. Pestalozzi.*

Thomas, Bruder (Meyer), von Solothurn, geb. 1667, trat im März 1697 in das Kloster Einsiedeln und war als Koch und Bildhauer in Holz und Stein thätig. 1701 lieferte er die Bildschnitzerei für zwei Presbyterien im Chore der Klosterkirche in Einsiedeln. Er starb am 9. Jan. 1733.

Liber vitae im Archiv Einsiedeln. — *Kuhn*, Stiftsbau M.-Einsiedeln, p. 62. *P. Gabriel Meier.*

Thomas, Gabriel, orfèvre joaillier, né à Genève le 15 juin 1748, mort le 27 avril 1789, apprenti chez Étienne et Jean-Aimé Mussard, fut reçu à la maîtrise le 8 oct. 1774, ayant présenté pour chef-d'œuvre „une bague à rubis à fantaisie parfaitement bien faite." *A. Choisy.*

Thomas, Jean, verrier, mentionné dans les Comptes de la Fabrique de la Cathédrale de Lausanne à la biblioth. universit. en 1446: „maître Jean Thomas travaille aux verrières." „Un pot d'étain à maître Jean pour faire les soudures aux verrières."

Renseign. de M. *Alfred Millioud,* archiviste. *Ch. Vuillermet.*

Thomas, Johann, Maler, in Zürich thätig um 1550. Conrad Geßner nennt ihn in der Vorrede zu seinen 1553—1560 bei Froschauer gedruckten Icones animalium quadrupedum (des selten gewordenen Auszugs oder sog. Bilderbuchs zu dem C. Geßner'schen Tierbuch) „seinen verwandten und einen geschätzten Maler."

Nagler, K.-Lex. XVIII, p. 362. — *Weigels* Kstkat., Nr. 14136. *F. O. Pestalozzi.*

Thomas, Jacques-*Louis,* orfèvre joaillier, né à Genève le 3 janv. 1753, mort le 9 avril 1824, apprenti chez Étienne Thil, fut reçu à la maîtrise le 12 févr. 1790, ayant fait pour chef-d'œuvre „une cuvette de boîte à couronne, montée en jargons." *A. Choisy.*

Thomé, Nicolas, orfèvre, né à Genève le 28 janv. 1670, mort le 2 mai 1712, fut reçu à la maîtrise le 17 mars 1699. *A. Choisy.*

Thomet, Friedrich, von Wohlen bei Bern, Kunstmaler, 33 Jahre alt, landesabwesend, wurde im Aug. 1798 in das Register der helvetischen Nationalbürger in Bern eingetragen.

Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Thoneaux (Thonyaux), Marquet, orfèvre, né à Orléans, fut reçu, en 1467, bourgeois de Genève où il habitait la paroisse de la Madeleine. Il testa le 29 juin 1482, léguant entre autres deux florins à la chapelle de S^t-Éloi dans l'église des Frères mineurs, pour être employés suivant la volonté des orfèvres de la ville.

Covelle, Liv. des Bourg., p. 62. *A. Choisy.*

Thoni, monnayeur à Fribourg. Il figure, de 1481 à 1498, comme membre du Conseil des CC de la ville de Fribourg (pour le quartier de l'Auge), sous la désignation invariable de „Thony der Münzer." Il est probable, mais non certain, que Thony n'était que le nom de baptême de cet artiste. Dans ce cas, il nous serait impossible, malgré des recherches les plus minutieuses, d'indiquer son nom de famille.

Max de Techtermann.

Thonnet, Charles, potier d'étain, de 1746 à 1775. Il a fourni de l'étain comme prix aux Compagnies des mousquetaires et des fusiliers à Neuchâtel. *M. Morel.*

Thonyaux, s. Thoneaux.

Thormann, Meister, Maler, von 1467 an in Zürich thätig. In den Baurechnungen des Großmünsterstifts von 1482 findet sich der Eintrag „Item dedi meister Thorman dem maler 36 Sch. von dem hungertuch wiederumb ze reformieren" (?).

P. Schweizer, Anz. A.-K. v. 1887, p. 450. — *H. Meyer,* Coll. VI, p. 554. — N. Bl. Zürch. Kstlergesellsch. v. 1843, p. 7. *F. O. Pestalozzi.*

Thormann, Kannengießer, 1522 in Freiburg. Ihm wurden in diesem Jahre „umb dem Knopf des Helmhus im nüwen Rathus 6 Pfd. 10 Sch." ausbezahlt.

Rahn, Stat. schw. Kstdkm., im Anz. A.-K. v. 1883, p. 471. *C. Brun.*

Thormann, Simon, Glasmaler und Glaser, in Bern, war ein Sohn des Venners Peter T., welch letzterer aber nicht Glaser war (Anz. A.-K. N. F. V, p. 190). Im Jan. 1554 erhielt T. von der Stadt Bern 9 Pfd. 10 Sch. für ein dem Pfister Stephan Linder geschenktes Fenster. Am 3. Dez. 1555 schloß der Notar Jehan Marcuard von Peterlingen mit ihm einen Lehrvertrag für seinen Sohn Jacques. T. sollte während drei Jahren diesen das Handwerk lehren, „de fayre et dresser verricres et fainestres de cibes et aultre verriere" und sollte „l'instruire les dimanches a pourtrayer et getter (entwerfen) escoussons et armes en verriere." Dafür hatte M. 18 escus d'or und 1 escu als Trinkgeld der Frau T.s zu bezahlen. 1568 gelangte T. in den Großen Rat, wurde 1577 Vogt zu Lenzburg, starb aber noch in demselben Jahre.

Benziger, im Anz. A.-K. V, p. 188. — Notar.-Prot. 18, p. 133. — Osterb. im Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Thormann, s. auch Thoman.

Thosinger, s. Dotzinger.

Thourneiser, Thourneysen, Thourneyser, s. Thurneysen.

Thouron, Jacques, peintre en émail, né à Genève le 6 mars 1749, mort à Paris le 13 mars 1789, était fils de Jean-Jacques T., orfèvre, de S^t-Antonin en Rouergue, mort le 3 févr. 1786 à 71 ans, qui avait été reçu habitant de Genève en 1744. A l'âge de 15 ans, Jacques fut mis chez Pierre-François Marcinhes, peintre en émail, pour un apprentissage de quatre années. Il se rendit ensuite à Paris et s'y lia avec J.-F. Favre; ils travaillèrent ensemble, d'abord à des émaux, puis à des copies de tableaux, enfin à des portraits. Dans ce dernier genre, T. se fit rapide-

ment une brillante réputation et devint peintre de Monsieur (plus tard Louis XVIII). Il exposa au salon de la Correspondance en 1781 le portrait du duc de Buckingham, d'après Pierre-Paul Rubens, une tête coiffée d'un bonnet de velours d'après Jean-Baptiste Santerre et „La cruche cassée“ d'après Greuze et en 1782 le portrait de M. Bourrit, d'après nature. Il fit aussi plusieurs portraits à la cour, particulièrement dans la famille d'Orléans et pour la famille du duc de Luynes. Peignant à pleine pâte, dit Rigaud, il a obtenu avec l'émail les mêmes résultats que l'on obtient avec la peinture à l'huile; il a été, après Petitot, le peintre en émail, dont la réputation s'est le plus étendue en dehors de Genève.

On connaît de T. au Musée du Louvre à Paris une „Bacchante“, émail, d'après M^me^ Vigée Le Brun et deux portraits de Franklin en miniature; au Musée de Genève les portraits d'un magistrat et du maréchal duc de Brissac, une plaque inachevée et le portrait du peintre par lui-même provenant de la collection Strœhlin; à la Société des Arts les portraits de l'hôpitalier Boidard et de sa femme. A l'Exposition de 1896 (art ancien) figuraient les portraits de Charles Turrettini-Aubert, Caroline Tronchin, née Boissier, et M^me^ Charles Bonnet, née de la Rive.

Rigaud, Rens., p. 115. — *De Montet*, Dict., II, p. 564. — *Senebier*, Hist. litt. de Genève, III, p. 332. — *Nagler*, K.-Lex. XVIII, p. 441; XIX, p. 34. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 1874, 1927. — *Singer*, K.-Lex. IV, p. 413. — *Molinier*, Dict. des émailleurs, p. 87. — *D. Baud-Bovy*, Les peintres genev., I, p. 82, 164, 166. — Nos Anc. et leurs œuvres, 1904, p. 76. — Cat. art anc., Expos. 1896 n^os^ 453, 454, 462^bis^, 468. — Cat. du Musée Rath, Genève 1906, p. 131, 177. — *Holzhalb*, Suppl. au dict. de Leu, VI, p. 36. — *Rahn*, Ber. Gr. 38 „Alte Kst.“, Zürich 1883, p. 36. *A. Choisy.*

Thouvenet, les, Glockengießer, aus Sausure-le-Bulgreville par Neufchâteau in den Vogesen, goß 1804 für Boncourt im bern. Amtsbez. Pruntrut eine Glocke.

Nüscheler, Glockenb., Msc. *† Moriz Sutermeister.*

Thrésaur, s. Trésal.

Thübel, s. Dübeld.

Thür, Georg, Holzbildhauer aus der zweiten Hälfte des 18. Jahrh.s, erstellte bei dem Neubau der St. Galler Stiftskirche die Kanzel, ein Meisterwerk der Holzbildnerei, wofür ihm vom Abte Beda 700 Gld. bezahlt wurden (23. Sept. 1786). Außerdem wurde T. 1786 auch mit der Erstellung der durch schöne Gliederung und zierliche Ausführung ausgezeichneten Portale zum Kapitelsaal in der neuen Pfalz betraut.

J. L. Meyer, Anz. A.-K. v. 1883, p. 379 f. — *Fäh*, Die Kathedr. in St. Gallen II, Taf. 19. — Stiftsarch. St. Gallen, Bücherarch. Nr. 898 (laut gütiger Mitt. von Hrn. Stiftsarchivar *Jos. Müller*). *T. Schieß.*

Thürig, s. Thüring.

Thüring, Meister, Maler, erhielt am 28. Sept. 1501 vom Rate von Bern den Auftrag, „Lombachs tafelen zemalen und zefassen.“

Ratsman. Bern. *H. Türler.*

Thüring, Abraham und Hans, s. Thüring, Michel.

Thüring, Georg Ignaz, Buchdrucker, war von 1781—1798 in Luzern thätig, ohne sich durch besondere künstlerische Druckerzeugnisse ausgezeichnet zu haben. Der Katalog der Jubiläumsausstellung in Luzern 1889 verzeichnet ein von ihm gedrucktes „Municipale“ vom Jahre 1790.

(v. Liebenau), Ueberblick über die Gesch. d. Buchdr. der Stadt Luzern, p. 51. *Franz Heinemann.*

Thüring, Hans, Steinmetz und Werkmeister, in Bern, war ein gebürtiger Berner. Er befand sich 1596 in Straßburg und beging dort in einem Streite zwischen Steinmetzgesellen und Apothekern einen Totschlag. Der Rat von Bern verwendete sich für seinen Burger und bat den Rat von Straßburg, die Jugend und „Kunstryche synes Handwerks“ zu betrachten und ihn bald frei zu geben. Am 16. April 1596 schickte ihm die Stadt Bern 200 Gld. nach Straßburg mit dem Auftrage, sich beförderlich zum Meister passieren zu lassen. Meister Daniel Heintz sollte ihn in Bern anstellen. Nach dem Tode des letztern sagte ihm die Stadt am 1. Dez. 1596 eine Beamtung zu, erteilte ihm aber am 27. Dez. zunächst noch einen Urlaub bis St. Johannstag und empfahl ihn den Meistern, von welchen er seinen Abschied verlangen werde. T. wurde dann Kirchenbaumeister und führte 1597 Arbeiten am Turme der Heiliggeistkirche aus. Bald hatte er sich über Belästigungen seitens einiger Steinmetzen zu beklagen, die ihm Gesellen und Lehrjungen abwendig machen wollten. Der Rat ermächtigte ihn, das Maurerhandwerk, das er in Bern erlernt hatte, mit Maurern auszuüben oder auch mit Steinmetzen das Steinmetzhandwerk zu betreiben, wie es für ihn notwendig werde. Als das Dach auf dem Chore des Münsters errichtet werden sollte (3. März 1599), wurde ihm erlaubt, noch zwei weitere Gesellen anzustellen. Am 22. März 1602 tauschte T. seine Stelle mit Daniel Heintz II. und wurde Stadtwerkmeister. Zu Ostern 1608 trat er in den Großen Rat, dem er bis zu seinem kurz vor dem 13. Nov. 1613 erfolgten Tod angehörte.

Stantz, Bern. Münster, p. 58 f., 292 f. — *Haendcke u. Müller*, Münster in Bern, p. 39, 43 f. — Missivenb. PP, 488. — Spruchb. GGG, 840, HHH, 100. — Ratsman. 431, 208 f., 261; 432, 262, 309. — Osterbuch. *H. Türler.*

Thüring, Konrad, Vater, Sohn und Enkel, alle drei (Glas-?) Maler in St. Gallen. Der älteste

(identisch mit jenem K. T., der 1448 in Bern die Kirchenfenster im Münster malen geholfen haben soll?), wurde 1473 gebüßt, weil er einen andern Meister (Maler *Michel*) verwundet hatte. Der Sohn, 1494 Elfer, 1496 Stadtrichter, ward im Varnbüler-Prozeß zu Gesandtschaften gebraucht. Der Enkel lebte wegen seiner Frau im Streit mit seinem Nachbar, dem Kaplan Lazarus Thalmann, wurde 1503 von diesem verwundet und mußte 1505, weil seine Frau nach dem Priester in die „Freiheit“ des Klosters geworfen hatte, Buße zahlen. Er gab nun das Bürgerrecht auf, zog nach Arbon und andern Orten und kehrte erst, als ein langwieriger Prozeß zwischen der Stadt und dem Abte wegen der „Freiheit“ 1515 erledigt war, wieder nach St. Gallen zurück, wo er 1527 starb.

Hartmann, St. gall. Kstgesch., p. 121 f. — *Ders.*, Notizen. — Ratsprot. 1503. — Helvet. Almanach 1819, p. 231. — *H. Meyer*, Coll. I, p. 64, 76, 648; Beil., p. 33. *T. Schieß.*

Thüring (Thürig), Michel, Abraham und Hans, alle drei Meister des Steinhauerhandwerks in Bern, gaben am 4. Mai 1598 mit andern ein Urteil ab über die von Daniel Heintz I. am Münster ausgeführten Arbeiten.

Stantz, Bern. Münster, p. 58. — *Haendcke u. Müller*, Münster in Bern, p. 41. *H. Türler.*

Thürler, Peter, Goldschmied, von Luzern? Er war dort von 1582—1585 bei Goldschmied Oswald Stricher (s. d.) in der Lehre.

Luz. Staatsarch., Gültenprot. *Franz Heinemann.*

Thum, s. Dum.

Thumisen, s. Dumeisen.

Thuot, Carl, Glasmaler, der Sohn (?) oder Bruder (?) des Carl Ludwig T., von Sempach und Luzern (1669), bis 1673 in Luzern thätig, siedelte um 1673 nach Innsbruck über, verzichtete auf das Bürgerrecht von Luzern und betrieb dort mit Erfolg die Glasmalerei (1673—1693).

v. Liebenau, im Anz. A.-K. 1878, p. 861. *Franz Heinemann.*

Thuot (nicht Tauit), Carl Ludwig, Glasmaler, der Vater (?) oder Bruder (?) des Carl und der Vater des Joh. Christ. T., gebürtig von Sursee (und Sempach), lieferte 1677 um 11 Gld. 10 Sch. (oder heutige 21 Fr.) per Stück eine Reihe von 18 Glasgemälden in den Neubau der Pfarrkirche von Neudorf im Kanton Luzern. 1687 malte er die Fenster der Kirche in Oberkirch.

Estermann, Heimatkde., Kt. Luzern, III: Neudorf, p. 50, 57. — *v. Liebenau*, im Anz. A.-K. 1878, p. 861; 1880, p. 85. *Franz Heinemann.*

Thuot, Johann Christoph, Glasmaler, der Sohn des Carl Ludwig T., von Luzern und Sursee (Sempach?), ist in Luzern von 1701 (1714?) bis 1719 (1740) nachgewiesen. Von ihm aus dem Jahre 1701 stammen 10 kleine Wappenscheiben Luzerner Familien, ausgestellt 1889 an der Jubiläumsausstellung in Luzern (Kat. p. 23), zum Teil im Rathause dort. Sie bekunden bereits den Niedergang dieser Kunst und lassen in T. thatsächlich „den letzten Glasmaler des alten Luzern“ (v. Liebenau) ahnen. Denselben Verfall spiegeln auch die äußern Lebensumstände des Künstlers wieder. 1701 wohnte er in Sursee, 1714 erneuerte er das verscherzte Bürgerrecht von Luzern, 1719 bis 1726 versuchte er sein Glück in Lothringen, 1739 kehrte er wieder nach Luzern zurück, wurde aber schon im folgenden Jahre wegen Ehebruchs etc. des Landes verwiesen und ist damit verschollen.

v. Liebenau, Anz. A.-K. v. 1878, p. 861. — (*v. Liebenau*), Die Glasgemälde im Rathause zu Luzern, p. 12. *Franz Heinemann.*

Thurn, die Brüder Graf Johann Paul Fidel Anton von Thurn, geb. 1770, und Graf Theodor von T., geb. 1768, später Regierungsrat im Thurgau, beide Bürger von Wil im Kanton St. Gallen, malten in Oel und waren, besonders der jüngere, eifrige Förderer der Kunst.

Hartmann, St. gall. Kstgesch., p. 94. *T. Schieß.*

Thurn, Theodor v., s. Thurn, Joh. Paul Fidel Anton v.

Thurner, s. Turner.

Thurneysen (Thourneisen, Thourneysen, Thourneiser, Thourneyser, Thourneissen etc.), Johann Jakob der ältere, der Vater des folgenden, Kupferstecher, wurde 1636 in Basel geboren. Zur Erlernung der französischen Sprache verbrachte er die Jahre 1647—1649 in Yverdon; 1650—1653 erlernte er bei Peter Aubry in Straßburg die Kupferstecherkunst. 1654—1656 weilte er in Basel; von 1656 an war er in Lyon niedergelassen, einer Stadt in Frankreich, die schon von alters her in Handel und Kunst viele Beziehungen zu Basel besaß. Von Lyon aus wurde T. häufig zur Vornahme einzelner Arbeiten in andere Städte berufen, z. B. nach Bourg-en-Bresse und nach Turin, wo er sich zwei Jahre (1659—1661) aufhielt. In Bourg-en-Bresse fand er auch in Marie Armet, der Tochter eines reformierten königlichen Rats, seine Gattin (1661). Fortan blieb er, bis 1681, in Lyon und entfaltete dort eine überaus fruchtbare Thätigkeit. Die Verfolgung der Protestanten trieb ihn schließlich nach seiner alten Heimat zurück, wo er jedoch nur ungenügende Beschäftigung fand und deshalb in bereits vorgerückterem Alter 1695 nach Wien übersiedelte, um namentlich für den Hof Leopolds I. thätig zu sein. 1697 verließ er die Kaiserstadt und wandte sich nach Augsburg, dem Vororte des damaligen deutschen Kunstgewerbes. Bis 1699 arbeitete er dort und wurde

darauf durch die Erkrankung seiner in Basel zurückgebliebenen Gattin nach der Heimat gerufen. Er bewohnte hier den stattlichen „Ernauerhof" (Albangraben 4) und starb am 15. Febr. 1711.

T. war der Modestecher seiner Zeit, ein gewandter Arbeiter, aber ohne große Originalität. Seine frühen Werke zeichnen sich durch ihre leichte, wenig tief ins Kupfer gehende Stichelführung aus und sind daher von eigentümlich lichter, silberner Wirkung. Später arbeitete er mit Vorliebe in der manierierten Technik des damals beliebten Pariser Stechers Claude Mellan. Er verschmähte die Kreuzschraffierung und modellierte wie dieser nur mit einer einzigen Lage paralleler Linien. Die Tafeln zu Sandrarts „teutscher Akademie" sind dafür charakteristisch. Kreuzlagen verwendet er erst in seiner spätern Zeit und auch dann nur sparsam. Die Werke der Basler Thätigkeit sind echt handwerkliche Leistungen: Signete, Briefköpfe, Ex-libris etc. Auch eigentliche Goldschmiedarbeiten lieferte T. in seiner Basler Zeit, z. B. gravierte Zifferblätter für Standuhren. Als Meister, deren Arbeiten er reproduziert hat, sind für die Lyoner Zeit vornehmlich zu nennen Thomas Blanchet und Charles Dauphin und für die Basler Zeit Joh. Rudolf Huber I. und Gregorius Brandmüller (s. d.). Als betriebsamer, künstlerisch ziemlich unpersönlicher Mann ist T. seinem jüngern Landsmanne Christian von Mechel vielfach verwandt. Die meisten seiner Stiche besitzt das Basler Kupferstichkabinett in einem großen, wohl vom Künstler selbst angelegten Sammelbande von Vorzugsdrucken. Ein mit großem Fleiß angelegtes Verzeichnis der T.schen Stiche verdanken wir Natalis Rondot. Zu Rondots Katalog mag noch das fliegende Blatt mit dem Harley'schen Kometen von 1682 nachzutragen sein.

Füßli, K.-Lex. 1779, p. 649. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 675. — Biogr. univers. — *M. Bryans*, Biogr. and critic. dict. — *Huber*, Handb. f. Kstliebhab. 2. — *Natalis Rondot*, Les Thurneysen, grav. d'estampes lyonnais, Lyon 1899.
D. Burckhardt.

Thurneysen, Johann Jakob der jüngere, des vorigen Sohn, wurde 1668 zu Lyon geboren und von seinem Vater in der Kupferstechertechnik unterwiesen. 1695 arbeitete er in Rom, dann bis 1699 gemeinsam mit seinem Vater in Wien. Nach langen Irrfahrten in Deutschland ließ er sich 1711 in Basel nieder, wo er 1730 starb. Seine wenig zahlreichen Arbeiten sind von den Durchschnittsleistungen des Vaters kaum zu unterscheiden und künstlerisch wertlos.

N. Rondot, Les T., grav. d'estampes lyonn., Lyon 1899. — Die ält. Litt. s. unter T. sen. *D. Burckhardt.*

Thurneysen, s. auch Durnysen.

Thut, Daniel, Glockengießer, in Zürich. Er wollte 1578 nach Luzern Glocken liefern, was ihm aber auf Anstiften von Glockengießer Hans Schwarz in Luzern nicht gestattet wurde.

Nüscheler, Glockeninschr. in den V Orten, p. 144.
† Moriz Sutermeister.

Thyle, s. Thil.

Tibaldi, Emanuel, s. Tibaldi, Joseph.

Tibaldi (Tibaldt, Theobaldus), Joseph Engel (Angelo), der Sohn des *M. Michael* Engel T. (gest. um 1622) und der Juliana Ossutia, Goldschmied, von Bellinzona, 1611—1629 in Altdorf im Kanton Uri thätig. Im Pfarrarchive dort liegt sein Rechnungsbuch, aus dem hervorgeht, daß er ein beschäftigter Meister gewesen ist. Nach seinem Tode, von 1629 an, finden sich Abrechnungen verzeichnet zwischen der Witwe Martha T., der Tochter des Franz Tibaldi, ihrem Vogte Burkard Zumbrunnen einerseits und den Debitoren andererseits. Joseph T. wird also, auch nach den Totenverzeichnissen und einem „Memorial-Buoch", im Pestjahre 1629 gestorben sein. Seine Tochter war die Frau eines Fähndrichs von Rechberg in Altdorf; der Sohn, *Emanuel T.*, trat am 14. Aug. 1630 für zwei Jahre beim Flachmaler Aloisio Riali zu Florenz in die Lehre. 53 Blätter des Rechnungsbuchs sind von „Meister Josep Goldschmidt" eigenhändig beschrieben und zeigen, daß er mit 56 Personen in Rechnung stand. Zwei Monstranzen, die ihm in Arbeit gegeben wurden, die eine in Schattdorf (1618), die andere in Bürglen (1619), sind noch vorhanden. Im Rechnungsbuch ist auch die Rede von silbergefaßten Rosenkränzen, von Kelchen, Ketten und Löffeln etc. T. hängt wahrscheinlich mit der bolognesischen Künstlerfamilie des Namens zusammen, die bei Giorgio Vasari erwähnt wird.

Jos. Müller, Anz. A.-K. N. F. XI, 1909, p. 92—97.
C. Brun.

Tibaldi, Michael, s. Tibaldi, Joseph.

Tibaldi, s. auch Pellegrini Pellegrino.

Tibaldt, s. Tibaldi.

Tibert, Christophe, peintre, de Paris, mourut à l'Hôpital de Genève le 12 oct. 1705, âgé de 65 ans. *A. Choisy.*

Tichava (Thichava?), Nicolò, schweizerischer Maler, um 1650 thätig.

Bertolotti, Boll. stor. v. 1885, p. 221. — *Ders.*, Art. svizz. in Roma, p. XIV u. 67. *C. Brun.*

Tièche, Paul *Adolf*, Architekt, in Bern. Er wurde am 30. März 1838 in Bévilard im Berner Jura als der Sohn des dortigen Pfarrers geboren. Er besuchte zunächst die Schule in Bévilard, dann die Wengerschule, das Progymnasium und die Industrieschule in Bern, hierauf die Industrieschule in Zürich und von 1856—1859 das Eidgenössische Polytechnikum in Zürich, das er 1859

mit dem Diplome der Bauabteilung verließ. Die erste praktische Thätigkeit leistete er als Volontär im Hochbaubureau der Schweizerischen Zentralbahn in Basel (1859), hierauf bei Zimmermeister Ulrich in Zürich und, einem Rufe der Ost-Westbahn folgend, bei der Erstellung verschiedener Stationsgebäude dieser Bahn. Er bildete sich von 1860—1863 im Atelier des Architekten Questel, architecte du château de Versailles, weiter aus und bekleidete sodann, bis zur Vollendung des Baus, vier Jahre die Stelle eines sous-inspecteur des travaux de l'asyle clinique des aliénés de Ste-Anne à Paris. Von 1861 an war T. zugleich Schüler der École des Beaux-Arts, von 1863–1867 Schüler der ersten Klasse. In Paris beteiligte er sich an der Konkurrenz für das Theater in Rheims und wurde mit einem Preis ausgezeichnet. Dann nahm er teil an der Konkurrenz für die Universitätsgebäude in Genf, die Kantonsschule in Bern etc. und erhielt ebenfalls für diese Konkurrenzen Preise. Im Herbst 1867 führte ihn eine Studienreise nach Rom, von wo er nach drei Monaten, mit Architekturskizzen beladen, ins Vaterhaus zurückkehrte. 1½ Jahre, bis zum Ausbruch des deutsch-französischen Kriegs, war er im Baubureau des Architekten F. L. v. Rütti in Mülhausen beschäftigt. Nach dem Kriege ließ T. sich in Bern nieder, bearbeitete die ersten Projekte für die Militärbauten dort und führte sie von 1872–1876 mit Charles Eggimann gemeinsam aus. In dieser Zeit entstanden nach Plänen T.s der Thunerhof in Thun, das Grand Hôtel in Baden (dieses auf Grund einer Konkurrenz), die Villa Eichbühl bei Hilterfingen. Dann schritt T. an die Bebauung der sog. Schlößlimatte (an der Effingerstraße) in Bern mit Privathäusern. Sein Projekt für das Kunstmuseum in Bern brachte ihm zwei Preise ein; in der Konkurrenz für das städtische Gymnasium fiel ihm ebenfalls ein Preis zu, und sein Entwurf für das Landesmuseum in Bern wurde auch preisgekrönt. Ferner sind sein Werk die Erstellung des Zentralbaus und der Kapelle der Irrenanstalt Münsingen, der Irrenanstalt Marsens, verschiedener Villen in Freiburg, der Villa Blau an der Schwarztorstraße in Bern, der Villa Hofer an der Effingerstraße, des ehemaligen Spitals Siloah in Bern, der Bahnhofgebäude der Brünigbahn am Brünig und in Luzern, der Umbau des Kornhauses in Bern in das Gewerbemuseum etc.

T. war Mitglied des Eidgenössischen Schulrats von 1887—1907, der eidgenössischen Expertenkommission für das gewerbliche Bildungswesen von 1893—1907, der Schulkommission der Knabensekundarschule in Bern von 1879—1909, deren Präsident von 1886–1909, Mitglied der Aufsichtskommission des Gewerbemuseums von 1892—1909, des Westschweizerischen Technikums in Biel von 1902–1909 und von 1888–1909 Mitglied der Lehrwerkstätten in Bern, die er während dieser Zeit als Präsident leitete und deren Gründung er hauptsächlich förderte. Besondere Aufmerksamkeit schenkte T. dem gewerblichen Bildungswesen; er hat als einer der ersten auf die Unzulänglichkeit des gewöhnlichen Schulunterrichts für das praktische Leben aufmerksam gemacht und auf die Entwicklung des gewerblichen Bildungswesens hingearbeitet. T. war mehrere Jahre Mitglied des Gemeinderats und der städtischen Baukommission sowie auch des Großen Rats des Kantons Bern.

Mitt. des Hrn. *T.* *H. Türler.*

Tièche, Adolf, Architektur- und Landschaftsmaler, in Bern, wurde dort am 12. April 1877 als ein Sohn des vorangehenden geboren. Nachdem er das Progymnasium und die Realabteilung des Gymnasiums seiner Geburtsstadt besucht hatte, bezog er 1897 die Baugewerkschule in Stuttgart und nach einem Semester die dortige Technische Hochschule, um sich im Baufach auszubilden. Schon vom 7. Jahr an war er vom Vater zum Zeichnen architektonischer Motive in der Umgebung Berns angeleitet worden und hatte sich eine leichte wie sichere Führung des Stifts und eine künstlerische Auffassung angeeignet. In Stuttgart wurden ihm an der alljährlichen Preisverteilung zwei „öffentliche Belobungen" für künstlerisch ausgeführte architektonische Projekte zu teil.

Im Sommer 1900 nach Hause zurückgekehrt, sollte T. vom Okt. an die praktische Ausbildung im Atelier des Architecte du Sénat Scellier de Gisores in Paris empfangen. Die Architekturmalerei nahm ihn indessen so gefangen, daß, nachdem er 1901 im Salon des artistes français eine Mention honorable für ausgestellte Aquarelle erhalten hatte, sein Wunsch in Erfüllung ging. Es waren zunächst die stolzen Bauwerke des Palais du Sénat und des Palais du Louvre, deren Intérieurs er mit Stift und Pinsel darstellte (die Intérieurs du Palais du Sénat besitzt jetzt das Kunstmuseum in Bern; die Galerie d'Apollon im Louvre erwarb die Stadt Genf für ihr Musée Rath). Eine Reise durch die Loire, die Bretagne, nach dem Mont St-Michel und in die Normandie im Jahre 1902 gab dem Künstler eine Fülle von Motiven und reiche Ausbeute an Studien und technisch schon sehr gelungenen Bildern, die er im März 1903 in Bern in einer privaten Ausstellung zur Besichtigung bot. Eine begeisterte Schilderung der Architekturdenkmäler jener Gegenden Frankreichs gab T. mit einigen Reproduktionen in der Schweizerischen Bauzeitung vom 16. Sept. und 3. Okt. 1903. In Paris entstanden dann Aufnahmen des Petit Luxem-

bourg für Architekt Scellier, worauf eine Studienreise nach Belgien und Holland wieder reichen Gewinn brachte. Im Herbst 1903 lockten neuerdings die intimen Reize des Parks von Versailles und Fontainebleau sowie die prächtigen Kircheninnenräume und die Prunksäle der Oper den Künstler nach Paris, wo er ein eigenes Atelier mietete. Mit einigen dieser Arbeiten beschickte er im folgenden Frühjahr den Salon des artistes français. Nachdem T. im Sommer 1904 sich im Wallis landschaftlichen Studien gewidmet hatte, zog er im Herbst, nun neben der Aquarell- auch die Oelmalerei pflegend, nach Versailles, wohin er 1906, 1907 und 1908 jeweilen zurückkehrte. Alle Anerkennung fand die im März 1905 im Berner Kunstmuseum veranstaltete Separatausstellung, die fünf Gruppen von Gemälden umfaßte: „Paris la grande ville lumière", „Reise durch Holland und Belgien", „An heiligen Wassern" (aus dem Wallis), „Aus der Heimat" und „Herbstlieder von Versailles."

Nachdem sich T. 1905 einen Hausstand gegründet, führte ihn eine Reise nach Norwegen. „Die Vertiefung in die Landschaft, die Liebe zu seinem Werke, die Größe der Auffassung und die sichere Auswahl der einfachen Ausdrucksmittel" gewann er vollständig, als er im Frühjahr 1906 an der Riviera di Levante, in Spezia und Siena etc. und zwei Jahre später in Rom, Neapel, Ischia, Capri die Farbenpracht des Südens kennen lernte. 85 Bilder aus Italien, Versailles, der Heimat (vom Genfersee, von bernischen Schlössern und aus bernischen Ortschaften, von Morcote) sowie Reiseskizzen in Rötelstift vereinigte T. in seiner Berner Ausstellung vom März 1909. Dabei waren schon einige Proben der meisterhaften Ansichten malerischer Bauten der Stadt Bern in derselben Technik wie jene Skizzen vertreten, welche er, 26 an Zahl, im Winter 1909 unter dem Titel „Alt Bern" in einer Mappe veröffentlichte. Die Begeisterung und der feine Geschmack für die architektonischen Baudenkmäler der Vorfahren, der in „Alt Bern" Triumphe feierte, hat den Künstler dazu geführt, eine ähnliche Publikation über die bernischen Landedelsitze zu bearbeiten. In der Festzeitung des eidgenössischen Schützenfestes in Bern von 1910 hat T. einen trefflichen Artikel über „Bern, die alte Stadt" mit drei jener eindrucksvollen Rötelzeichnungen illustriert. So bethätigt der Maler in wirksamer Weise seine Bestrebungen für den Heimatschutz, dem er sich schon 1904 mit allem Feuer weihte, als er für die Erhaltung des alten Historischen Museums eintrat (Bern. Tagbl. vom 27. Juni 1904) und für diesen Zweck ein Restaurationsprojekt ausarbeitete. Dank seinem Vorschlag wurde am Käfigturme statt des projektierten banalen ein passender, nach seinen Skizzen ausgeführter Treppenturm errichtet. Die glücklich in Anlehnung an ältere Vorbilder in Bern gewählten Bauformen anderer moderner Architekten in Bern würdigte T. in einem Artikel der „Schweiz" vom 1. Dez. 1909. Das Leben seines Freundes, des Bildhauers Karl Faller, stellte er im „Bund" vom 26./27. März 1909 dar.

Die Kunst T.s zeigt sich speziell im Aquarell; nur vereinzelt hat er die Oeltechnik angewandt. 1909 hat er sich in glücklicher Weise (zuerst von Plinio Colombi angeleitet) auch der Radierung zugewandt und mit der kalten Nadel prächtige Blätter geschaffen. Als Plakatmaler hat sich T. bethätigt in der Konkurrenz für ein Plakat des Verkehrsvereins Zürich im Febr. 1907, in der er den ersten Preis erlangte. Für dasjenige der Stadt Bern erhielt er den zweiten. Seit 1907 ist T. Vorsitzender der Sektion Bern der Gesellschaft schweizerischer Maler, Bildhauer und Architekten. Die nationalen Kunstausstellungen beschickt T. seit 1898; er ist seit 1902 an sämtlichen größern schweizerischen Ausstellungen vertreten.

Zu Beginn des Jahres 1910 hat T. die Initiative zur Erstellung einer Kunsthalle in Bern, welche die nationalen Kunstausstellungen aufnehmen soll, ergriffen, welchem Unternehmen er viel Arbeit und Zeit gewidmet hat.

Außer den schon genannten Reproduktionen sind zu nennen: In Band 23 der Academy of Architecture and Architectural Review zwei der im Salon von 1902 ausgestellten Bilder des Palais du Luxembourg, Salle du livre d'or und Salle des fêtes; ebendort im vorangehenden Bande Zeichnungen des Zwingers und des Schloßplatzes in Dresden; in der „Schweiz" vom 1. Nov. 1909 neben seinem Porträt sieben Bilder, wovon zwei farbig; in Nr. 19 vom 1. Okt. 1909 eine Rötelzeichnung u. s. w.

Mitt. des Kstlers. — „Die Schweiz", Nr. 21 v. 1. Nov. 1909. — Bund v. 12. März 1905; 12./13. März, 24./25. Nov. 1909. — Bern. Tagbl. v. 29. März 1905; 16. März, 27. Nov. 1909. — Basl. Nachr. v. 26. März 1905, I; v. 12. Dez. 1909, I. — Journ. de Genève v. 14. März, 12. Dez. 1909. — Gaz. de Laus. v. 22. März u. 18. Dez. 1909, Suppl. — Suisse lib. v. 13. März u. 30. Nov. 1909. — Bern. Intelligenzbl. v. 13. März u. 10. Dez. 1909. — N. Z. Ztg. v. 19. Dez. 1909, II. — Schweizerkst. v. 1. Dez. 1909, Nr. 93. *H. Türler.*

Tieck, Christian *Friedrich,* Bildhauer, geb. in Berlin 1776, gest. 1851, der Bruder des Dichters Ludwig T. Er lernte von 1789—1794 bei Bettkober, dessen handwerksmäßiger Betrieb ihn mehr zurückhielt als förderte, so daß er heimlich und selbst suchend sich vorwärts arbeiten mußte. Seinen ersten Erfolg hatte er mit einem Basrelief auf den Basler Frieden von 1795; dann trat er in Schadows Atelier und bildete sich

später (1798—1801) bei David in Paris weiter, ermutigt durch ein Stipendium, das ihm Humboldt verschafft hatte. Von 1802–1805 schmückte er auf Goethes Veranlassung (er nennt T. in den Annalen oder Tag- und Jahresheften von 1749—1822. Die Redaktion.) das herzogliche Schloß in Weimar mit Bildwerken aus und begab sich dann im letztgenannten Jahre nach Rom, wo er fast vier Jahre weilte. Dort knüpften sich seine Beziehungen zur Schweiz an, indem er im Auftrage der Frau von Staël ein Basrelief für ihres Vaters Grabmal in Coppet am Genfersee modellierte und in Marmor ausführte. „Der Verstorbene erhebt sich von der Erde, mitleidsvoll nach der am Grabe knienden Tochter gewandt. Die Gattin schwebt schon höher und winkt dem Gatten" (Nagler). 1809 folgte er einer Einladung der Frau von Staël nach Coppet, fertigte ihre Büste und in Genf diejenige des Präfekten der Stadt, des Herrn von Barrente. Vom Kronprinzen Ludwig nach München berufen, führte er dort — und später zwischen 1812 und 1815 in Rom — eine große Zahl von Büsten für die Walhalla aus, bis er 1819 seinen bleibenden Wohnsitz in Berlin nahm und, an Ehren, Würden und Aufträgen reich, eine große künstlerische Thätigkeit entfaltete, deren Schilderung jedoch nicht in den Bereich dieses Lexikons fällt.

Im Zürcher Ausstellungskataloge von 1811 finden sich vorgemerkt: „Friedrich Tieck, Bildhauer und Professor aus Weimar, *in Zürich:* Porträt eines jungen Mädchens, die Harfe spielend; Zeichnung in schwarzer Kreide. Eine allegorische Vorstellung zum Prologe von Ludwig Tiecks Kaiser Octavian; Skizze in Sepia." Daraus läßt sich schließen, daß T. sich wohl auf der Durchreise von Coppet nach München einige Zeit in Zürich aufgehalten hat (vielleicht durch Heinrich Meyer in Weimar veranlaßt). Daß er damals in Beziehungen zur Künstlergesellschaft getreten ist, geht aus der 1814 ins Malerbuch eingelegten Sepiazeichnung „Danaé" hervor.

Goethe, Werke, Cottas Ausg. in 6 Bd., IV, p. 625, 626, 654, 695. — *Füßli,* K.-Lex. II, p. 1880–1884. — *Nagler,* K.-Lex. XVIII, p. 463. — *Müller,* K.-Lex. III, p. 679/80. — Cotta'sches Kstbl. 1829—1844. — *Raczynski,* Gesch. d. neu. deutsch. Kst. — Neuer Nekr. d. Deutschen. — Denkm. d. Kst. (Atlas zu *Kuglers* Handb. d. Kstgesch.), Taf. 113, Fig. 1 u. 2. *F. O. Pestalozzi.*

Tieffental, Hans Heinrich, s. Hans Heinrich I.

Tietasperg, s. Dietasperg.

Tietschi, s. Dietschi.

Tignard, Jean, doreur soit orfèvre, fut reçu bourgeois de Genève en 1478.

Covelle, Liv. des Bourg., p. 80. *A. Choisy.*

Til, Étienne, orfèvre-joaillier, né à Genève le 9 mars 1739, apprenti chez Paul Binet, fut reçu à la maîtrise le 13 avril 1765, ayant fait pour chef-d'œuvre „une platine de montre ou applique en diamant sur une platine, de très bon goût, sur une pièce à deux lunettes, garnie de même en diamants aux deux cercles, avec pendant, cadran, aiguille et poussoir." Il s'associa avec Pierre L'Huillier. *A. Choisy.*

Tillier, Meister Peter, der Glaser, erhielt 1578 von der Stadt Bern 14 Pfd. für ein Fenster mit dem Stadtwappen, das die Stadt dem Wirte zu Walperswil in dessen neues Haus schenkte. T. war dreimal verheiratet; am 5. Mai 1572 wurde er mit Dorothea Mischler, am 23. Nov. 1577 mit Barbel Bischof und am 9. Dez. 1581 mit Margaretha Stäheli getraut. Von 1573—1579 wurden ihm vier Kinder getauft.

J. C. Benziger, im Anz. A.-K. N. F. V, p. 198. — Taufrödel von Bern. *H. Türler.*

Tillmann, Bernhard, Goldschmied und Zeichner, in Bern, der Sohn des Johann T., wurde 1516 Mitglied des Großen, 1525 des Kleinen Rats, war 1528—1534 Seckelmeister und starb im Sommer 1541. Sein Testament wurde am 23. Juli 1541 in Kraft erklärt. Am 12. April 1520 bestellte der Rat von Biel bei T. „ein silbrin Crütz mit den Bildern, wie er (T.) inen deshalb ein mustrung gezöugt, uffs aller hüpschest in subtyler arbeit." 1526 machte er einen Riß zum Bau des heutigen Kanzleigebäudes. Eine mit seinem Namen gezeichnete getuschte Zeichnung eines hl. Mauritius befindet sich in der Wyß'schen Sammlung von Scheibenrissen (I, 43). T. war ein Förderer der Reformation in Bern und wurde mit Niklaus Manuel zu diplomatischen Sendungen verwendet. Von seinen Söhnen *Samuel,* Bernhard, Niklaus, Josua und Jakob folgte der älteste (s. d.) dem Vater im Berufe nach.

Haendcke, Schw. Mal., p. 102. — *Leu,* Lex. VIII, p. 180. — *Singer,* K.-Lex. IV, p. 415. — N. Bern. T'buch v. 1903, p. 187. — Osterb., Testamentenb. 4, p. 78, Spruchb. KK, 579 im Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Tillmann, Samuel, Goldschmied, in Bern, der Sohn des Bernhard T., erhielt durch Testament des Vaters dessen Werkzeuge und silbernen und bleiernen Patronen. Er wurde 1550 Mitglied des Großen Rats und gehörte demselben bis zu seinem kurz vor dem 11. Dez. 1572 erfolgten Tod an. 1554 schnitt er für die Stadt 12 Paar „Münzisen" zu 10½ Gld. und 1555 lieferte er zwei Becher in das Rathaus und reparierte auch „ettliche Schilten und Läuffer und ouch Rutterbüchsen." In der Wyß'schen Sammlung von Scheibenrissen (I, 27ª) befindet sich ein mit seinem Namen und Wappen gezeichneter Riß von 1561.

Festschr. d. Bern. Kstmus. 1878, p. 66. — Osterb. u. Siegelb. im Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Tilmann, Hans (Johann), Goldschmied, Probierer, wird im 16. Jahrh. in Luzern erwähnt, wo er 1531 Mitglied der Lukasbruderschaft war.
Schneller, Luz. Lukasbrudersch., p. 6.
Franz Heinemann.

Tilmann (Dillmann, Pillmann, Pyllmann), Wilhelm, Goldschmied, ist 1550 in Luzern als Goldschmiedgeselle einer Reihe von Vergehen angeklagt, als des Betrugs beim Würfelspiel, des Diebstahls von acht silbernen Bechern aus der Zunftstube der Schuhmacher, des Streits und der Verleumdung, die er im Verhör ableugnete.
Prozeßakten im Staatsarch. Luz., Fasc. Goldschmiede.
Franz Heinemann.

Timotheus, Formschneider, aus Augsburg, in Bern. Am 18. Juni 1539 teilte der Rat von Bern demjenigen von Augsburg mit, das T., Formschneider des Buchdruckers *Matth. Apiarius* in Bern, in der Aare ertrunken sei.
Ratsman. Bern. *H. Türler.*

Tischbein, Johann Heinrich *Wilhelm,* Maler, geb. zu Hayna am 15. Febr. 1751, gest. zu Eutin am 26. Juni 1829. Er ist das bedeutendste Glied der von dem Klosterbäcker Joh. Heinr. T. abstammenden Künstlerfamilie, die in fünf Generationen nicht weniger als 22 Maler und Malerinnen hervorbrachte, die Töchter, welche sich wieder an Künstler verheirateten, nicht mitgezählt. Da für dieses Lexikon nur der kurze Abschnitt seines Lebens in Betracht kommt, welchen er in der Schweiz zubrachte, fassen wir die übrigen Daten seiner Laufbahn ganz kurz zusammen.

T. lernte bei seinen Onkeln Johann Heinrich T. in Hayna und Johann Jakob T. in Hamburg, erwarb sich in den Niederlanden (1770) eine große Gewandtheit im Kopieren alter Bilder und eine noch größere in der Behandlung des Porträts, so daß, als er 1777 über Dresden nach Berlin reiste und hohe Gönnerschaft fand, er dort eine unglaubliche Thätigkeit auf diesem Gebiet entfaltete (56 Porträts in einem Jahre). 1779 reiste er als Pensionär des Landgrafen von Hessen nach Rom, wo er namentlich die Antiken und Raffael studierte. 1781 trat er im Mai den Rückweg in die Heimat an, blieb aber, von Johann Caspar Lavaters Persönlichkeit gefesselt, von ihm beschäftigt und überall empfohlen, bis zum Okt. 1782 in Zürich, wo seine ersten Historienbilder entstanden. Wahrscheinlich waren auch seine Mittel knapp geworden, so daß er sich nach einem neuen Gönner umsehen mußte. Diesen fand er durch Vermittlung Goethes, den Lavater dafür in Anspruch genommen, im Herzog von Gotha, welcher ihn abermals mit einem Stipendium nach Rom sandte, wo T. seinen „Konradin von Schwaben“ für ihn malte. 1787 ging er mit Goethe, dem er in Rom als Führer und Lehrer gedient hatte, nach Neapel, blieb dort und ward im gleichen Jahr in scharfer Konkurrenz mit einheimischen Mittelmäßigkeiten Direktor der Akademie. Seine Bekanntschaft mit dem leidenschaftlichen Kunstfreunde Lord Hamilton, dessen Gattin er mehrmals porträtierte, bot ihm die Veranlassung, sich eingehend mit dem Bilderschmucke der alten Vasen, speziell den zahlreichen Darstellungen aus Homer auf denselben, zu beschäftigen, von denen sein Gönner eine reiche Sammlung besaß, und es erschienen von ihm zwei große Kupferwerke über „Antike Vasen“ und „Homer nach Antiken gezeichnet“, welche für die Kenntnis von Kunst und Kulturgeschichte des klassischen Altertums von größter Bedeutung waren, durch allerlei Mißgeschick und Mangel an Geschäftserfahrung sich jedoch als wenig lohnend für den Autor erwiesen.

Der Einzug der Franzosen, die damit zusammenhängende Revolution und die selbstverständliche Schließung der Akademie nötigten T., 1799 Neapel zu verlassen. Zuerst nahm er seinen Aufenthalt in Kassel, dann in Hamburg und 1808, nachdem sich mehrere Unterhandlungen über eine angemessene Stellung an einer deutschen Akademie zerschlagen hatten, in Eutin, wo ihm der Herzog Peter von Oldenburg durch den Ankauf eines großen Teils seiner Kunstschätze und zahlreiche Aufträge eine gesicherte und ehrenvolle Existenz bereitete. Für das Oldenburger Schloß sind eine große Zahl von T.s reifsten Arbeiten entstanden, und in Eutin entfaltete er, „in dessen Kopf“, wie sein Biograph sagt, „stets dreizehn Hasen nur zwölf Nester hatten“, auch sonst eine rastlose litterarische und künstlerische Thätigkeit, die erst mit seinem Tode ihr Ende erreichte.

Ueber T.s Aufenthalt in Zürich geben seine Aufzeichnungen („Aus meinem Leben“, herausgegeben von Dr. C. G. W. Schiller, 1861), interessanten, für die Beurteilung Lavaters und Bodmers gleichfalls sehr bemerkenswerten Aufschluß. Er hat hier nicht nur Aufträge, sondern auch wertvolle Anregungen erhalten, die für seine spätere Laufbahn fruchtbar wurden. Johann Jakob Bodmer hat ihn zuerst auf Homer als unerschöpfliche Fundgrube bildnerischer Stoffe hingewiesen, und durch Lavater ward er in das Studium der Physiognomik eingeleitet, die den Künstler dann auch zu eingehendem Studium des Tiercharakters führte, woraus er schließlich ein ganzes System der Naturgeschichte aufbaute. Die Zunft zur Meisen gab ihm, wie T. erzählt, in festlicher Sitzung, ohne Rücksicht auf die wohlhergebrachten Privilegien und Freiheiten der löblichen Gesellschaft, in Anbetracht seiner vortrefflichen Kunst und seines liebenswürdigen Charakters“ die Erlaubnis, ein Jahr lang in Zürich den Malerberuf zu betreiben, und T. machte davon

ausgiebigen Gebrauch. Nach seinen eigenen Angaben malte er die Porträts des Bürgermeisters Kilchsperger, in dessen Hause er auch gesellschaftlich aufs angenehmste verkehrte (jetzt im Besitze des Hrn. Hirzel-Stadler), Lavaters und seiner Gattin (Eigentümer Hr. Lavater-Wegmann †), Bodmers, alla prima in einer kurzen Sitzung von 3/4 Stunden vollendet (Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft. H. 0,80; Br. 0,60). Sich selbst und seinen Bruder *Jakob T.*, der ihn damals kurze Zeit in Zürich besuchte und ihm bei seinen Arbeiten half, porträtierte er für die Kasseler Akademie-Ausstellung in einem Zimmer, an dessen Wänden die Bildnisse seiner Zürcher Freunde zu sehen sind. Die Zürcher Kunstgesellschaft besitzt überdies, neben einer ziemlich unbedeutenden Zeichnung („Büffeljagd"), ein Porträt der Frau Marg. Escher von Berg, geb. Steiner (H. 1,06; Br. 0,74; vgl. *Brun*, Verz. d. Kstwerke, 4. Aufl., p. 71), und in Zürcher Privatbesitz befinden sich außer den bereits genannten noch eine Anzahl weiterer Bildnisse, worunter besonders das Porträt von Barbara Schultheß, der Freundin Goethes (Eigentum der Frau Geßner-Ernst) erwähnt sei.

Die T.-Litt. ist zu zahlreich, als daß sie hier vollständig aufgeführt werden könnte. Wir verweisen auf *Tischbeins* Buch, Aus meinem Leben, Braunschweig 1861 (2 Bde.), auf *Goethes* Italienische Reise, auf die in den deutschen Lexika und der A. D. B. genannten Quellen sowie auf die neu erschienenen Werke *Böttichers*, Malerw. des 19. Jahrh.s, *Landsbergers*, Wilh. Tischbein, Leipz. 1908, u. *W. v. Oettingens*, Goethe u. Tischbein, 1910. *F. O. Pestalozzi.*

Tobel, Hans von, Tischmacher, Bürger von St. Gallen, in der zweiten Hälfte des 15. Jahrh.s, war einer der Meister, denen Abt Ulrich Rösch am 7. Jan. 1479 beim Wiederaufbau der Stiftskirche ein „herrliches, fürstliches Gestühl" für den Chor, aus Eichenholz, das der Abt selbst auf seine Kosten zu liefern versprach, innerhalb vier Jahren zu erstellen um 700 Gld. verdingte. Es soll dann thatsächlich fast 1000 Gld. gekostet haben.

Rahn, Anz. A.-K. v. 1886, p. 370. — *Vadian*, Chron. II, p. 279, 376. *T. Schieß.*

Tobler, Heinrich Arnold, Gemälderestaurator, von St. Gallen, geb. am 14. Febr. 1844. Er zeigte schon früh künstlerische Neigungen, trat, nachdem er die Primarschule und mehrere Klassen der Kantonsschule absolviert hatte, bei einem Flach- und Dekorationsmaler in die Lehre, weilte dann sechs Jahre auf der Wanderschaft in größeren Städten des Auslands, besonders in München, wo er viel mit Schweizer Künstlern (Schieß etc.) verkehrte, und begründete hierauf in St. Gallen ein eigenes Geschäft, das bald zu schöner Blüte gelangte. In spätern Jahren durch Gesundheitsrücksichten zur Aufgabe des Berufs gezwungen, widmete er sich hauptsächlich einer Thätigkeit, die ihn schon vorher angezogen und worin er sich eine bedeutende Fertigkeit angeeignet hatte, dem Kopieren und vor allem dem Restaurieren alter Gemälde. Seine Kenntnisse und sein Geschick kamen besonders auch der Gemäldesammlung des Kunstvereins St. Gallen zu statten, um die sich T. in freundschaftlichem Einverständnis mit dem Konservator, Architekt Keßler †, durch seine Bemühungen höchst verdient machte; doch fehlte es ihm auch sonst an Aufträgen, auch von auswärts, nicht. In der letzten Lebenszeit war er mehr für die Stickereiindustrie thätig, indem er im Geschäfte von Hufenus & Cie. die Stelle eines Koloristen bekleidete. Doch mußte er zu Anfang des Jahres 1910 infolge Augenleidens auch dieser Arbeit entsagen. Bald machte sich eine beängstigende Herzschwäche geltend, und es traten dazu Sinnestäuschungen, so daß seine Unterbringung in einer Heilanstalt nötig wurde, wo er nach längerem Leiden am 8. Aug. 1910 verschied.

Mitt. der Familie. — Schweiz. Bürgerztg. v. 13. Aug. 1910, Nr. 95. *T. Schieß.*

Tobler, Johannes, Goldschmied, der Sohn des in Zürich verbürgerten Hans Wilpert T., der Pfarrer in Sirnach, Lustdorf, Otelfingen und, von 1719 an, Dekan des Regensberger Kapitels war. Seine Mutter hieß Anna Maag. Er wurde am 15. Okt. 1699 geboren und starb, nach Zeller am 29. Okt., nach Tobler-Meyer am 18. Juli 1748. Er war 1714 Lehrling bei Handwerksschreiber Fries und wurde 1724 Meister. Er ist Lieutenant (Hauptmann) gewesen und später Müller in der Neumühle, auf dem obrigkeitlichen Erblehen in der Limmat. 1724 vermählte er sich mit Regula Locher, mit der er in seinem Hause zum Schlüssel an der Schlüsselgasse wohnte. Dr. H. Zeller-Werdmüller besaß von diesem Meister eine schöne silberne Tee- oder Kaffeekanne.

Mitt. der HH. Dr. Zeller-Werdmüller † u. *Tobler-Meyer* †. *C. Brun.*

Tobler, Mathilde, Malerin (Dilettantin), von St. Gallen, geb. am 14. Jan. 1817 als die Tochter des Kaufmanns Adam T., Erzieherin in England. Sie beteiligte sich 1841 an der Kunstausstellung in St. Gallen mit drei Aquarellbildern (Kostümskizzen aus England).

Kat. d. Kstausst. in St. Gallen von 1841. — Etat d. Bürgersch. d. Stadt St. Gallen 1845, p. 237. *T. Schieß.*

Tobler-Stockar, Mina, Aquarellmalerin, von Zürich, wurde dort 1836 geboren. Sie hatte zuerst Unterricht bei Blumenmaler Schlumberger, nahm dann zwei Kurse im Aquarellieren von Landschaften bei Prof. Julius Stadler am Eidgenössischen Polytechnikum in Zürich und studierte weiter im Atelier des Landschaftsmalers

Prof. H. Schnee in Berlin und im dortigen Porzellanmaler-Atelier des Prof. Basternier. 1876 bis 1890 war sie Mitglied des Vereins der Künstlerinnen in Berlin. Sie malt hauptsächlich Blumen nach der Natur, dann auch Stillleben, Landschaften und heraldische Motive und hat sich mit ihren Arbeiten öfter an den Schweizerischen Turnusausstellungen beteiligt.

Curric. vitae. *H. Appenzeller.*

Tobler, Viktor, Maler, von Trogen, geb. dort am 13. Jan. 1846. Er erhielt seinen ersten Zeichenunterricht durch Prof. Völcker (s. d.) an der Kantonsschule St. Gallen, trat 1863 in die Antikenklasse der Akademie in München ein, wo er eine Zeitlang auch die Malschule unter Hermann Anschütz besuchte, war dann drei Jahre Privatschüler von Prof. Wilhelm Lindenschmit und begann 1870 mit meist figurenreichen Bildern aus dem Volksleben hervorzutreten. Von solchen sind zu nennen: „Wirtshaus im Tirol" (Hamburg, Privatbesitz), „Tanzplatz in Appenzell" (Glarus, Museum), „Hochzeit im Ampertal" (1874, 80/125, Zürich, Kunstgesellschaft), „Kasperltheater" etc. Durch eifriges Studium der Geschichte des Mittelalters und der Reformationszeit auf die Vergangenheit hingelenkt, wandte sich T. hierauf mehrere Jahre der Historienmalerei zu; es entstanden die größern Gemälde „Erstes Religionsgespräch in Zürich 1523" (Aarau, Museum; reprod. in der „Schweiz" IX, p. 488/89) und „Zwingli im Familienkreise" sowie die historischen Genrebilder „Ernste Fragen" (Glarus, Museum), „Markt in einer Stadt" (England, Privatbesitz), „Im stillen Kämmerlein" (Basel, Museum), „An der Landstraße" (St. Gallen, Privatbesitz), „Schach" (Bern, Museum), „Häusliche Freuden" (Kaiserslautern, Museum), „Neckerei" (Aarau, Museum). Verwandten Charakters sind die Illustrationen zum „Burgunderzug" von Maria vom Berg (Maria Lina Rehmke, geb. von Gonzenbach), 1882, fol., 12 Vollbilder, kleinere Illustrationen und Randleisten, 4. Aufl. 8°, 1901; ferner die Illustrationen zu der Festschrift „Die Appenzeller Freiheitskriege", 1903 (Text von T.s Sohn E. Viktor T.), mit den Bildern „Die Schlacht bei Vögelinsegg", „Die Schlacht am Stoß" etc. (reprod. in der „Schweiz" VII); die historischen Zeichnungen „Vor Murten" und „In Murten" („Die Schweiz" II, p. 172/73), „Der Freiheitsbaum in St. Gallen 1798" (ebenda III, p. 551). Später malte T. zahlreiche Genrebilder aus verschiedenen Zeiten, so „Domino" (Eberswalde, Privatbesitz), „Heitere Nachrichten" (Glarus, Museum), „Mutterglück" (H. 0,49; Br. 0,36, Basel, Museum), „Traubenverkäufer", „Sonntagnachmittag", „Schächentalerin" etc. und legte in seinen neusten Gemälden das Hauptgewicht auf einen reich durchgearbeiteten Innenraum, in den er ein bis zwei Figuren hineinstellte, so in den Bildern „Der Sammler" (München, Neue Pinakothek), „Der Antiquar" (Bern, Privatbesitz), „Der Maler" (St. Gallen, Museum). In Anerkennung seiner Leistungen wurde der Künstler mit dem kgl. bayr. Michaelsorden I. Klasse ausgezeichnet. Er beteiligte sich auch wiederholt mit Erfolg an größern Konkurrenzen, so für den Rathaussaal in Bern und für das Schweizerische Landesmuseum in Zürich. Neben den genannten entstanden im Laufe der Jahre noch zahlreiche andere Oelgemälde sowie viele Aquarelle und Illustrationen wie „Schweizer Alpenpost" („Die Schweiz" IV, p. 393), „Appenzeller Trachtenbilder" (ebenda XIII, p. 24—28), ferner solche für den „Appenzeller Kalender" und für Alfr. Toblers „Narregmänd." Gelegentlich war T. auch als Gemälderestaurator thätig; so beaufsichtigte er 1885 in Stein a. Rh. die Restauration der Bilder im Chore der Kirche auf der Burg.

Persönl. Mitt. des Kstlers. — *Brun*, Verz. d. Kstwerke, 4. Aufl., p. 71/72. — Zeitschr. f. bild. Kst., Beibl. XI, p. 532; XII, p. 113/14 (*Brun*); XIII, p. 158 (*Brun*); XVI, p. 84, 657/58 (*Brun*); XVII, p. 700 (*Brun*); XVIII, p. 742 (*C. R.*); XX, p. 647 (*C. R.*); XXI, p. 607 (*C. R.*); XXII, p. 724 (*C. Brun*). — Schw. Bauztg. II, p. 66; VII, p. 114 (*Brun*). — „Die Schweiz", II—IV, VII, IX, XIII. — Jahresber. Bern. Kstver. 1877, p. 5; 1879, p. 7; 1881, p. 5, 22; 1882, p. 7, 15; 1883, p. 5; 1884, p. 27; 1886, p. 5, 22 f., 1889, p. 10, 12; 1890, p. 14; 1892, p. 8; 1893, p. 10, 31. — *Müller*, Biogr. K.-Lex., p. 523. — *Singer*, K.-Lex. IV, p. 426. — *Bötticher*, Malerw. d. 19. Jahrh.s II, p. 894. — Schw. Bl. f. Ex-libris-Sammler III, p. 75 ff. — *Fr. Pecht*, Internat. Kstausst. in München 1883, p. 69. — *Ferd. Vetter*, Anz. A.-K. v. 1886, p. 262. — Kat. d. Schw. Turnusausst. 1879, 1881, 1885, 1891, 1893, 1895. — Kat. Kstsammlg. Basel 1908, p. 138.
T. Schieß.

Tobler, s. auch Dobler.

Tobler, s. auch Reinhart, Joseph.

Töber, Christoph, s. Töber, Georg Laurenz.

Töber, Georg Laurenz, Goldschmied, in St. Gallen, geb. 1616, 1658—1662 Goldschmiedprobierer. Auch sein Vater, *Christoph T.* (1579 bis 1627) war Goldschmied, und nur er, nicht der Sohn, könnte 1625 (wie Hartmann angibt) Münzmeister gewesen sein.

Stemmat. Sangall., Suppl. II. — *Hartmann*, St. gall. Kstgesch., p. 201. *T. Schieß.*

Toeche, Karl Friedrich, Landschaftsmaler, von Berlin, geb. 1814. Er machte seine Studien in der dortigen Akademie und begab sich 1837 zur weitern Ausbildung nach Paris. Hierauf besuchte er die Schweiz und Italien und kehrte mit einem reichen Material von Studien nach Paris zurück, wo er sie für Aquarelle und Oelbilder verwendete. Anfangs der 1850er Jahre

ließ er sich dauernd in Zürich nieder, wo er sich als Lehrer für das Landschaftsmalen bald des besten Rufs erfreute und bis in sein höchstes Alter Unterricht darin erteilte. Daneben machte er öfter kleine Studienreisen, hauptsächlich ins Berner Oberland, wo ihn besonders das Haslital anzog. Seine Oelbilder und Aquarelle fanden Beifall und die Zürcher Lokalausstellungen wie die Turnusausstellungen des Schweizerischen Kunstvereins brachten deren fast alljährlich zur Ausstellung, so z. B. eine „Bauernstube im Berner Oberland“, „Im Gadmental“, „Meiringen“, „Wetterhorn“, „Sennhütte bei Gewitter“, „Reichenbachfall“, „Sommerabend am Genfersee“, Zürichsee bei Mondaufgang“, „Rapperswil“, „Frohnalp bei Brunnen“, „Mühlental bei Amalfi“, „Kloster Sta. Scolastica bei Subiaco“, „Stolzenfels am Rhein.“ Er starb hochbetagt 1890 in Zürich.

Nagler, K.-Lex. XVIII, p. 537. — *Bötticher*, Malerw. d. 19. Jahrh.s II, p. 894. — Deutsch. Kstbl. 1852, p. 391, u. 1853, p. 256. *H. Appenzeller.*

Töpffer, Wolfgang-*Adam,* peintre de paysages, peintre de mœurs et caricaturiste, l'un des maîtres de l'ancienne école genevoise de peinture, est né le 20 mai 1766 à Genève. Il était fils de Georges Christophe T., originaire de Schweinfurt en Franconie, citoyen de Genève depuis 1793, et de Marie Dubouchet. Son enfance se passe à Genève où le père exerce le métier de tailleur. Adam a du goût pour le dessin; il apprend le métier de graveur et travaille pour la Fabrique. Vers l'âge de vingt ans il se rend à Lausanne. Là, un libraire qui édite une contrefaçon de l'Encyclopédie, emploie le jeune homme, sur la recommandation de M. Dapples, d'abord à la typographie de l'ouvrage, puis lui confie la gravure de plusieurs planches. A ce moment, T. grave aussi des vues d'après Marc-Théodore Bourrit pour l'illustration de la grande édition des Voyages de de Saussure. Attiré comme tant d'autres à Paris, il part. A côté de la gravure sur métal, il trouve à s'occuper à une édition illustrée des Mille et une Nuits et conseillé par son ami Jean-Thomas Thibaud commence à peindre à l'aquarelle. Mais le moment n'est guère favorable au travail; le peuple est agité, la Bastille va tomber. Le 14 juillet 1789, T., qui déjà trouve plaisir et profit à observer les spectacles de la rue, est entraîné malgré lui par le flot de populace qui se rue sur la forteresse. A grand'-peine il se dégage et fuit Paris. Rentré à Genève, il essaye de gagner sa vie en faisant des portraits à l'aquarelle, ce à quoi il ne réussit guère. Il sent qu'il doit apprendre encore. Il reprend, en 1791, la route de Paris. A l'atelier de Suvée où s'est déjà distingué son compatriote J.-P. Saint-Ours, T. rencontre le peintre De Marne qu'il retrouvera plus tard. Mais de nouveau devant l'agitation de la capitale qui s'accentue et paralyse tout effort, il tourne encore ses pas vers le pays; là, du moins, bien que la fermentation populaire agite aussi les esprits, il peut compter sur ses parents, sur ses amis. Bientôt il se lie avec Pierre-Louis De la Rive qui l'entraîne avec d'autres à d'intéressantes campagnes de peinture. C'est dans les lettres de T. à M^lle Jeanne-Antoinette Counis, avec laquelle il s'est fiancé en 1792, qu'on trouve les premières impressions de notre peintre en face de la nature. Il dessine à force, fait des croquis, prend des notes. Il fait surtout des sépias rehaussées de gouache et des lavis très détaillés, suivant de tout près la réalité. La mode d'alors était d'avoir dans son salon un album illustré de dessins d'artistes. Ceux de T. comme ceux de De la Rive acquirent de la renommée; il s'en vendait à Londres et à Paris.

Le 15 sept. 1793, T. épouse M^lle Counis et établit son modeste ménage au Bourg-de-Four, dans cette maison de la Bourse-Française que devait illustrer plus tard son fils Rodolphe T. dans une de ses „Nouvelles Genevoises“ (La Bibliothèque de mon oncle). S'étant vu préférer Abraham Lissignol comme maître de dessin à l'École du Calabri, T. commença à donner des leçons particulières de dessin et de peinture au lavis. Avec son intelligence ouverte à tout, son puissant don d'observation, son esprit pétillant de malice, T. était un maître incomparable; il émaillait son enseignement de réflexions, d'anecdotes, de traits spirituels qui rendaient ses leçons les plus agréables du monde, d'après ce que dit le syndic Rigaud qui fut un de ses élèves. Il avait sa manière bien à lui de traiter le lavis et possédait au premier chef les qualités que son fils, l'auteur des „Réflexions et menus propos d'un peintre genevois“, estime essentielles à ce genre de reproduction: la candeur, la naïveté, la bonhomie et la simplicité. Tandis que Saint-Ours traitait au lavis ses grandes compositions architecturales, que De la Rive s'en servait pour ses paysages d'ordonnance classique, T. reproduisait au lavis tout ce qui l'entourait et le charmait; la moindre de ses œuvres dit sa bonhomie spirituelle.

Le début de T. comme caricaturiste date du Salon de Genève de 1796, où il ne craint pas d'exposer plusieurs petites scènes dans lesquelles son esprit, tout à la fois sagace et drôlatique, se donne libre carrière: „L'Encan“, „Le Concert d'amateurs“, „Le peintre dans son atelier“, „Un Café public.“ Mais il ne fait pas seulement que des caricatures: il a remplacé le burin par le pinceau et la palette, qui vont lui servir à exprimer en grand tout ce que son amour pour la nature et son humeur joyeuse lui inspireront.

Chaque année il fait une campagne de peinture; tantôt il parcourt avec De la Rive et d'autres amis les bords du lac d'Annecy, tantôt le Dauphiné, la Vallée de Chamounix; mais son goût le ramène toujours dans le Chablais, cette partie basse de la Savoie dont il deviendra le peintre attitré. Il en étudie les sites riants et pittoresques, les mœurs simples, la physionomie des habitants. En 1803, quand il prend part au concours ouvert par l'Empereur pour célébrer le Concordat, il choisira comme sujet le Rétablissement du culte dans un village de Savoie; et ce thème du retour d'un curé de campagne au milieu de ses paroissiens, après la tourmente, il le traitera maintes fois dans la suite. En 1804, T., dont l'envie est d'étudier encore, d'étudier toujours, retourne à Paris; il veut visiter le Salon, revoir le Museum. Il profite de ce séjour pour se mettre en rapport avec des marchands de tableaux (Constantin, Lafontaine) et pénètre dans le monde des arts avec son ami De Marne; partout il est bienvenu.

En 1807, nouveau voyage à Paris; il y va cette fois pour confier aux soins de l'abbé Sicard sa fille Louise atteinte de surdité. C'est durant ce séjour que, présenté à l'impératrice Joséphine, T. est appelé à lui donner des leçons de dessin.

A partir de ce moment et pendant bien des années, T. peindra une série de toiles de dimensions moyennes (environ 1 m sur 0,m 60) où le paysage sera le plus souvent subordonné au sujet, composé de petites figures groupées au premier plan à la manière de De Marne, de Boilly, de Debucourt: „L'arrivée de la jeune voyageuse" (au Musée de Narbonne), 1807; „La Restauration du culte en France après la révolution", 1810 (au Musée de Lyon); „La Prédication en plein air" (au Musée de Genève); une nouvelle „Restauration du culte" (au Musée de Genève); „La Sortie du temple", 1812; „Les Charbonniers", 1813 (au Musée de Genève); „L'embarquement d'une noce"; „Le colporteur", 1814 (Musée de Genève), etc. Au Salon de Paris 1812, grâce à la recommandation de Joséphine à Dominique Vivant Denon, les tableaux de T. furent bien placés; le peintre genevois obtint une médaille d'or. Il avait envoyé: le „Rétablissement du culte en France après la révolution", „L'Ermite du Valais", une „Vue du village de Frangy", une „Sortie d'église" et une „Vue du Mont-Blanc", au-dessus de Sallenches. Dès lors son nom est prise connue, sa peinture estimée. On achète ses œuvres à l'étranger et les nombreux Anglais qui viennent à Genève, visitent son atelier. L'un d'eux, M. Divett, que lui a présenté De la Rive, lui propose de l'emmener en Angleterre. T. qui vient d'adresser deux tableaux à la Royal Academy (1816): „La vallée de Sallenches", „Une Foire", accepte, heureux d'accroître son champ d'études et d'observations. En effet, on voit par les lettres à son fils, datées de Bystock dans le Devonshire, propriété de M. Divett, où le peintre travaille pendant quelques semaines, tout le profit qu'il a tiré de l'étude des peintres anglais. A son retour, il se met à peindre des vues du Mont-Blanc; parmi les meilleures de ce genre, il faut citer le „Mont-Blanc" (1816) au Musée de Genève.

T. n'a pas impunément admiré à Londres l'œuvre d'Hogarth; son goût pour la caricature qu'il comprend autrement que le moraliste anglais, s'est développé avec l'âge, un nouveau domaine est ouvert à son burin, à son crayon, à son pinceau. En 1817, il publie un „Album de caricatures" dont son fils Rodolphe illustre la couverture. Les sujets ne lui manquent pas, d'autant plus que T., depuis la Restauration genevoise, appartient à l'opposition libérale et que, sans vouloir faire de politique positive, il s'amuse, au grand plaisir de ses amis, à relever avec malice les faiblesses, les petits ridicules du parti réactionnaire, les manies des snobs de l'époque. Avec son crayon il chansonne, et les négatifs irréductibles, et les agronomes de Hofwyl, les anglomanes et les momiers, les faux amateurs d'art. Tantôt le côté comique est signalé par lui uniquement par l'accentuation de certains traits typiques des personnages, tantôt l'artiste représente des assemblées d'oiseaux, de pots, de théières surmontés de têtes humaines des plus expressives. Tout excite son esprit; son ingéniosité à tirer l'effet comique de la moindre faiblesse humaine est inlassable, et ses caricatures, comme celles de Daumier, sont en même temps que de spirituelles ou cruelles satires des œuvres d'art tout-à-fait remarquables.

De la Rive était mort en 1817. Avec Rodolphe, à la fois son fils, son ami, son élève (voy. ce nom) l'artiste a repris ses campagnes de peinture. Son talent est dans toute sa maturité. Il donne successivement: „Le Four à Duingt", une „Étude de paysage", „La Ruine", „L'homme chargeant sa charette", „L'Attente", 1819 (au Musée de l'Ariana), „L'Irrésolution", „Le Repas à la porte d'un cabaret", 1819 (au Musée de Bâle), „La Fête villageoise", 1820, „La Cueillette des pommes à Coudrée", 1820 (au Musée de l'Ariana) et de nombreuses toiles qui furent achetées en Suisse et à l'étranger.

C'est aussi le moment où le peintre qui s'est lié avec Jean-François André Duval (voy. ce nom), ira habiter la petite maison de Morillon, que le généreux collectionneur a mis à sa disposition. Duval, homme de goût, ami des arts, qui avait été, ainsi que son père, joaillier de la cour à St-Pétersbourg, venait de revenir à Genève (1817) avec une superbe collection de tableaux. Il s'était

installé au bord du lac, non loin de Genève, à Pregny. Sa demeure devint bien vite un lieu de réunion de gens d'esprit et de talent. En 1821, M. Duval épousait la fille de T., Ninette, dont Firmin Massot a fait un si beau portrait. C'est ainsi que se trouvent rassemblées à Morillon, chez M. Étienne Duval, leur fils, bien des œuvres de notre vieux peintre, entre autres d'inestimables portefeuilles de croquis et de caricatures politiques.

Après un voyage en Italie en 1824, où il fut entraîné par un ami et dont il aurait davantage joui s'il avait pu voir à sa guise les merveilles classiques, T. reprit sa vie paisible dans la petite ville, donnant des leçons de dessin aux élèves de „la pension Töpffer", faisant des études sur le vif dans les rues et au marché du Molard: marchandes de poissons, de légumes, lavandières, paysans, citadins, gens du haut et gens du bas, tout le monde était croqué. Sur la fin de sa vie, retiré tout à fait à Morillon, le peintre s'exerçait encore à de petites miniatures à l'huile (au Musée de Genève). Il devait, comme ses amis les peintres Agasse et Massot, atteindre, en conservant toutes ses qualités, l'âge avancé de 81 ans. On le trouva mort devant son chevalet le 10 août 1847. Il avait eu la douleur de perdre l'année précédente son fils Rodolphe et peu de temps auparavant sa femme.

Si dans „Les Musées de Province", L. Clément de Ris (Paris 1872, p. 338—339) a critiqué par une boutade le talent de T., qualifiant notre peintre „un praticien exact, mince, sec et froid, personnifiant l'esprit genevois dans les arts plastiques", peut-être n'a-t-il vu de lui que peu de chose et non ses savoureuses caricatures. Citons plutôt ici l'opinion de Charles Du Bois-Melly qui a étudié T. dans toute son œuvre: „Sa naïveté, dit-il, jointe à l'esprit, l'étude consciencieuse avant d'être habile, l'incessante et passionnée recherche de la nature que rien n'arrête, ni la fécondité, ni le succès, tels sont les principaux caractères de ce talent, les causes de sa célébrité durable et croissante, le prestige enfin de sa séduisante peinture." Et citons aussi l'appréciation de Daniel Baud-Bovy, l'historiographe des peintres de l'ancienne École genevoise de peinture: „... les mêmes qualités de délicatesse, d'harmonie dans la couleur, de précision, de netteté spirituelle dans le dessin, qui font le charme des tableaux et des aquarelles d'Adam Töpffer, se retrouvent dans ses caricatures." Selon lui aussi, les Menus Propos, ce livre d'art incomparable et un des plus lucides traités sur la peinture qui aient été écrits, est l'œuvre du père aussi bien que du fils, si l'un l'a écrit, l'autre l'a inspiré par ses leçons et son exemple.

En dehors des Salons de Paris de 1804 et 1812 et de la National Gallery, 1816, T. exposa à Genève en 1798, 1820, 1823, 1826, 1837; à Berne, en 1830, il lui fut décerné à cette occasion la médaille d'or pour la peinture de genre et le paysage. T. avait été reçu membre de la Société pour l'avancement des arts de Genève le 10 oct. 1797.

Portraits. T. s'est représenté dans plusieurs tableaux: „Le bac", „La Fontaine de Veyrier" et par des caricatures nombreuses; il a laissé, en outre, trois portraits de lui-même: un qui appartient à la Société des Arts (repr. dans l'Album de l'ancienne école genevoise de peinture), une étude de ce portrait (v. Peintres genevois, 2e série, pl. II) et un plus petit portrait (coll. du Dr Maillart-Gosse). François Ferrière a fait une petite copie du portrait de T. par lui-même (Musée de Genève). Il existe encore deux portraits du peintre, datant de 1808 et de 1820, dessinés par P.-L. Bouvier (à M. le Dr E. Revilliod), reproduits dans Nos Anciens et leurs œuvres 1901, et un autre peint par Léonard Lugardon.

A côté des œuvres dont nous avons parlé, il faut encore citer, parmi les *gravures:* les portraits de Catherine II, de Charles XII, de Gustave III, de Stanislas, roi de Pologne, de Delolme, de F. Abauzit, de Pugatchef (au Musée des Arts décoratifs). Parmi les *aquarelles:* les portraits de Jean, Daniel et André Picot, 1791; le portrait de Mme A. Töpffer, exécuté vers 1793. De nombreuses *caricatures* faites à la plume et à l'aquarelle, dont beaucoup appartiennent à M. Étienne Duval: „Le Sourd", „En temps de disette", „Au marché." „Buveurs" et „Ivrognes", au Musée de Genève. „Une Revue à Berne", 1804; it. 1820, au Musée de l'Ariana. Un portefeuille de 100 *dessins,* au Musée de Genève. D'après M. Duval, T. aurait laissé au moins 4000 feuilles de croquis; on en trouve chez tous les collectionneurs d'œuvres genevoises; le coup de crayon est si caractéristique que lors même qu'il ne s'y trouve pas la signature AT, on reconnaît facilement leur auteur.

A l'exposition retrospective de Genève 1901, organisée par le Cercle des Arts et des Lettres, tous les particuliers qui possédaient des toiles de nos vieux maîtres tinrent à honneur de les prêter; on put voir ainsi un grand nombre de tableaux de T., dont plusieurs sont reproduits dans l'Album de 60 Planches édité par D. Baud-Bovy et F. Boissonnas: Le portrait de l'auteur (appartenant à la Société des Arts de Genève), „L'Embarquement de la noce", „Paysage d'hiver", „Le bac", „Jeune vendangeuse", „Noce villageoise". „Le rétablissement du culte", 1836, „La vallée de Mégève", „Les charbonniers", „Le colporteur", „Jeune paysanne." On trouve aussi en Angleterre, à Culver près d'Exeter, dans

le Devonshire, les tableaux sur toile et les panneaux — presque tous faisant pendants — que T. exécuta pour M. Divett lors de son séjour en Angleterre et plus tard: „Foire de village", „Sports de village", „Noce villageoise", „Scène campagnarde", „Paysans se reposant au bord d'une route", „Le repos", „La fontaine" „En attendant le bac", „Diseuse de bonne aventure", „Un gué", „Bord de lac", „Lac alpestre", „La lecture", „La lessive", „Le moulin." Ils furent achetés en 1871 par M. Ed. Byrom à la famille de M. Divett de Bystock.

Reproductions: „Vue des environs de Genève", gravée par William Tombleson (pour la Soc. des Amis des Beaux-Arts); „Les Charbonniers", lithographié par Terry (Soc. des Amis des Beaux-Arts); „Le Mont-Blanc", de S[t]-Gervais les Bains, gravé par Burdallet; „Le Collier brisé" sous le titre „L'Irrésolution", gravé par Daniel Burgdorfer; „Délassement d'une société du dimanche"; „Joueur de vielle."

Rigaud, Les beaux-arts à Genève. — *Ch. Du Bois,* Töpffer le peintre. — Bibl. Univ. 1843. — Journ. de Genève, 24 août 1847; 11 nov. 1857. — Le Fédéral, 24 sept. 1837; 5 sept. 1845. — *Bruun-Neergaard,* État actuel des arts à Genève, 1802. — *Louis Simond,* Voyage en Suisse, 1817—1819. — Procès-verbal de la 30[e] séance annuelle de la Soc. pour l'avancem. des Arts, 10 août 1848. — *De Montet,* Dict. — *Füssli,* K.-Lex. II, p. 1911. — *Müller,* K.-Lex. III, p. 688. — Cottas Kstbl. 1829—1844. — Neu. Nekr. d. Deutschen. — Cat. de la coll. Audeoud. — Cat. de la coll. Duval. — Cat. des tableaux composant la galerie Delessert. — Cat. de l'Album de l'Anc. Éc. genev. de peinture, 1901. — Cat. du Mus. Rath, 1906, p. 88/89, 116, 139, 177. — Cat. Kstsammlg. Basel, 1908, p. 139. — *D. Baud-Bovy,* Peintres genev., 2[e] série. — *Picot-Mallet,* Mémoire, manuscr. sur la gravure. — Nos Anc. et leurs œuvres 1901, 1902, 1904. — *A. Blondel,* Adam Töpffer, aquafortiste, avec 2 reprod. d'eaux-fortes appart. à M. F. Raisin (Nos Anc., 1904). — *Gaullieur,* Notice biogr. sur R. Töpffer. — Étrennes helvét., 1856. — *A. Blondel* et *P. Mirabaud,* Rod. Töpffer. — *A. Alexandre,* L'art du rire et de la caricature. *D. Plan.*

Töpffer, Adèle, s. Töpffer, Rodolphe.

Töpffer, Jean-*Charles* (et non Charley), fils de Rodolphe T., sculpteur, né à Genève le 23 avril 1832, mort à Paris le 13 mars 1905. Il manifesta dès l'enfance du goût pour le modelage et suivit l'enseignement de Barthélemy Menn. Destiné d'abord à la carrière pédagogique, il professa au collège Lecoultre, puis se consacra à la sculpture, après un voyage à Paris, où il se fixa. Plus que les grandes figures, il aimait à créer de petites statuettes, figurines et objets d'art. Il était resté très attaché à sa patrie, revenait fréquemment en Suisse faire ses séjours à Cronay, dans la propriété de famille, ou à Morgins, et participa regulièrement aux expositions genevoises dès 1864. On lui doit le buste de son père érigé dans le square Töpffer, ceux de Molière et de Corneille, au Grand Théâtre, celui de Vuillemin, au palais de Rumine, celui d'Auguste de la Rive, dix-huit figures en marbre au monument du duc de Brunswick. Le Musée Rath possède de lui un buste en marbre de Louis Favre, ingénieur du tunnel du Gotthard, la „Zingarella", buste en bronze, et une „Tête de sorcière" en ébène (déposée par la Confédération). A Paris, T. fréquentait beaucoup les réunions d'artistes suisses, notamment celle dite de la „Petite Vache", dont les albums illustrés ont été déposés au Cabinet des estampes de la Bibliothèque Nationale.

Journ. de Genève, 13 août 1879, 17 mars 1905, 7 févr. 1906, 21 janv. 1907. — La Semaine litt., 18 mars 1905. — La Patrie Suisse, 1905, p. 71. — *C. Brun,* Schw. Bauztg. du 6 oct. 1883, p. 84. — *Brun,* Beibl. Zeitschr. bild. Kst. du 25 nov. 1880, p. 106. — Cat. d'exp. loc. 1864 à 1896. — Cat. Mus. Rath, 1906, p. 157/58, 177. *A. Choisy.*

Töpffer, Esther, s. Töpffer, Rodolphe.

Töpffer, François, s. Töpffer, Rodolphe.

Töpffer, Rodolphe, écrivain et dessinateur, né à Genève le 31 janv. 1799, mort à Genève le 8 juin 1846. Fils du peintre W.-*Adam* T., il ambitionnait de suivre la carrière paternelle et manifesta dès le collège un talent de dessinateur; il avait déjà réussi à se procurer quelques ressources avec ses dessins et ses aquarelles, peignant aussi de petits paysages pour orner des tabatières, lorsque son projet fut entravé par une maladie des yeux, qu'il essaya vainement de combattre; il se rendit à Paris pour consulter des spécialistes, tout en continuant ses études. Après un an de séjour dans cette ville, il rentra à Genève, en 1820, et, renonçant avec chagrin à la peinture, se tourna du côté de l'enseignement. D'abord sous-maître dans l'institution Heyer, il fonda lui-même, en 1824, après son mariage avec M[lle] Moulinié, un pensionnat de jeunes gens qui fut bientôt florissant.

Le temps des vacances était mis à profit pour des excursions avec ses pensionnaires, dont T. écrivait au retour les récits agrémentés par toute la verve de son esprit; il se plaisait à les illustrer de dessins à la plume et de lavis, que son biographe Relave qualifie de merveilleux. Un certain nombre de ces cahiers, d'abord autographiés en petits albums, que les collectionneurs recherchent avec passion, ont été réunis en deux volumes sous les titres de „Voyages en zig-zag" et „Nouveaux voyages en zig-zag."

T. avait hérité de son père le goût de la caricature; dès qu'un crayon ou une plume se trouvait sous sa main, des figures bouffonnes et

plaisantes apparaissaient sur le papier; il s'amusa à suivre quelques types éclos de son imagination dans des aventures fantaisistes qu'il leur prêtait; quelques-uns des cahiers ainsi composés furent présentés par son ami F. Soret à Gœthe, qui s'en délecta. Un suffrage si précieux encouragea T. à livrer ces albums à un public restreint; ainsi parurent successivement M. Jabot (1833), M. Crépin, M. Vieux-Bois (1837), M. Pencil (1840), l'Histoire d'Albert (1845) et M. Cryptogame (1846). Sauf pour le dernier, qui parut dans l'Illustration, interprêté par Cham et gravé sur bois, les dessins et le texte étaient autographiés par l'auteur lui-même. La simplicité et la sincérité de ce procédé l'avaient charmé, aussi chercha-t-il à le développer en l'appliquant non seulement à des dessins au trait, mais à des paysages plus poussés. Douze planches de ses „Essais d'autographie", parus en 1842, qu'il présenta et expliqua au public dans un article du Courrier de Genève, montrent le parti qu'il en sut tirer. Le dessin au simple trait conservait cependant ses préférences; il en exposa la théorie dans son „Essai de physiognomonie" (1845), cahier de 36 pages autographiées, ainsi que dans ses Menus propos.

L'amour de T. pour la peinture, à laquelle il avait dû renoncer, lui faisait suivre, avec le plus vif intérêt le mouvement artistique de son pays; à maintes reprises, il prit la plume, soit pour donner son opinion sur les tableaux exposés au Musée Rath (en 1826, 1829 et 1832), soit pour plaider la cause des artistes, trop peu soutenus par les acheteurs, soit surtout en faveur de la peinture alpestre, pour célébrer les beautés de la zône supérieure des montagnes et engager les peintres à aborder ce domaine difficile et splendide. Quelques-uns de ces opuscules avaient paru sous le titre de „Réflexions et menus propos d'un peintre genevois"; T. entreprit de faire rentrer dans cette série un traité du lavis à l'encre de Chine et partant de ce thème, il y consigna ses idées sur la peinture et sur l'art; ce qu'il surnommait le „coffre où il jetait ses paperasses", devint ainsi un véritable essai sur le beau, son ouvrage préféré et son chef-d'œuvre, qui fut réuni et publié, après sa mort, en deux volumes, souvent réimprimés.

Ce n'est pas ici le lieu pour parler de ce que T. fut comme patriote et comme écrivain. Il avait été nommé, en 1832, professeur de rhétorique et de belles lettres générales à l'Académie et se consacra avec zèle à son enseignement, sans en recueillir tout le succès que son talent et son esprit devaient faire présumer. C'est à cette époque qu'il commença aussi à écrire ses charmantes „Nouvelles genevoises", pleines d'humour et de raison, qui lui valurent les éloges de Xavier de Maistre et de Sainte-Beuve et l'amitié du premier.

T. avait été élu, en 1834, membre du Conseil représentatif, où il ne semble pas avoir joué un rôle bien en évidence; atteint dans ses sentiments les plus chers par l'émeute de 1841, il sentit le devoir de se mettre à la brèche et apporta au Courrier de Genève, fondé l'année suivante, et qui dura quinze mois, la collaboration d'un polémiste incisif et acharné contre la marée montante du radicalisme.

Les événements politiques de ces années et de celles qui suivirent l'affectèrent profondément; il souffrait, sans connaître la nature de son mal, d'une hypertrophie de la rate; plusieurs cures à Lavey et à Vichy ne purent enrayer le mal. T. se vit obligé de remettre son pensionnat à M. Adert et profita de ses loisirs forcés pour se remettre à la peinture, recevant les conseils de Calame qu'il avait souvent encouragé des siens. La mort, qu'il voyait venir avec courage, le frappa à l'âge de 47 ans.

Le Musée Rath possède deux petites peintures à l'huile de T. („Une rue de village"; „Paysage près de Meillerie"). En 1884, son fils Charles a fait reproduire par l'héliogravure 27 dessins sous le titre de „Caricatures et paysages inédits."

T. avait légué l'amour de l'art à ses enfants: *Charles,* auquel quelques lignes sont consacrées ci-dessus, a été un habile sculpteur, *François* (1830—1876) avait hérité du talent de sa famille pour la caricature; il a exécuté en 1860 pour la maison Garnier de Paris la réédition des albums de caricature de son père; ses filles *Adèle* (1827—1910) et *Esther* (1839—1909) se sont essayées avec succès dans la miniature.

Relave, La vie et les œuvres de T., Paris, 1886. — *A. Blondel* et *P. Mirabaud,* Rodolphe T., l'écrivain, l'artiste et l'homme, Paris, 1886, contenant (p. 411) une bibliographie détaillée des œuvres de T. et des notices et articles qui le concernent. — *Javelle,* Souvenirs d'un alpiniste, 1886, p. 35. — Biogr. univ., XLI, p. 667. — Nouv. Biogr. générale, XLV, p. 462. — *Larousse,* Grand Dict. univ. du XIXe s., XV, p. 300. — La Grande Encyclop., XXXI, p. 138. — *De Montet,* Dict., II, p. 569. — *E. Rambert,* Écriv. nation., 1874, p. 3. — *Du Bois-Melly,* T. le peintre (Bibl. univ., déc. 1857 et janv. 1858). — *Nagler,* K.-Lex., XVIII, p. 539. — *Seubert,* K.-Lex., III, p. 434. — *Müller,* K.-Lex., III, p. 688. — *Singer,* K.-Lex., IV, p. 426. — *Nagler,* Monogr., IV, p. 1064. — *Bourquelet,* Notice et essai bibliogr., 1857. — *Sainte-Beuve,* Causeries du lundi, VIII (1853), p. 33. — *Le même,* Derniers portraits littér., III (1846). — *Le même,* Portraits contemp., III (1841). — *De la Rive,* Notice sur R. T. en tête de Rosa et Gertrude, Paris 1847. — *(Gaberel),* Essai sur le caractère litt. et artist. des œuvres de R. T., Genève 1846. — *A. Aubert,* Notice sur la vie et les ouvrages de R. T. (Illustr. du 20 févr. 1847 et en tête des réfl. et menus propos, Paris, 1848). — *Gaullieur,* Étrennes helv., 1856. — *Hasler* u. *Hartmann,* Gal.

ber. Schweizer, zu 31. — Gal. suisse, biogr. nation., III. — *Grand-Carteret,* Hist. de la caricat. en Allem., Autr. et en Suisse, p. 481. — Cotta'sches Kstbl., 1835; 1838, p. 159; 1844, p. 197; 1846. — *Cust,* Index brit. Mus., II, p. 248. — Schweiz (Bern), VI, p. 16. — Die Schweiz (Zürich), III, p. 440. — Touriste, I, p. 7. — Gaz. des Bx.-Arts, VI, p. 6, 1891; VI, p. 527, 1897, 1086. — Revue des Deux Mondes, 15 mars 1841 et 1854. — *Béraldi,* Dict., XII, p. 134. -- Journ. de Genève, 19 févr. 1910. — Cat. Mus. Rath, 1906, p. 90, 117. — *Galiffe,* Notices généal., III, p. 475.
A. Choisy.

Töucher (Teucher), Hans Heinrich I., Goldschmied, geb. in Zürich 155?, gest. dort 1611 an der Pest. Er ist der Sohn Joachim T.s von Steckborn. Er war 1564 Lehrling bei Hans Ulrich Stampfer und wurde 1574 Meister. 1577 vermählte er sich mit Susanna Müller. 1601 war er Zwölfer zur Meise.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. *C. Brun.*

Töucher, Hans Heinrich II., Glasmaler, in Zürich, der Sohn des Ammanns T., geb. 1594, gest. 1618. Drei Jahre lang erlernte er das Glasmalerhandwerk bei Josias Murer, ward am 6. Aug. 1610 ledig gesprochen und erneuerte, vermutlich nach seiner Rückkehr aus der Fremde, 1615 die Zunftgenossenschaft zur Meise. 1616 verheiratete er sich mit Sus. Thomann. Trotz der kurzen Berufsthätigkeit hat er doch 12 Standeswappen verfertigt, welche laut Seckelamtsrechnung am 3. Mai 1618 seiner Witwe bezahlt wurden. 1617 hatte Jac. Berger seine Lehrzeit bei ihm begonnen.

Antistes Breitinger nennt S. (laut Mitteilung seines Biographen Dr. Mörikofer an Dr. H. Meyer) „Schwager Thomanns Tochtermann, der Fenstermalerei sehr wohl brichtet“, und rühmt dessen saubere Arbeit. Dem Eintrage von T.s Tod im Kirchenbuche fügt er die Worte in margine bei: „Homo ob singularem pietatē mihi longe charissimus.“

Meyer, Fenster-Schenk., p. 249. *F. O. Pestalozzi.*

Töucher (Teucher), Hans Heinrich III., Goldschmied, der Sohn des Hans Konrad T. und der Dorothea Wolf, geb. in Zürich 1645, gest. 1720 in Winterthur bei seinem Schwiegersohn Amtmann Simmler. Er wurde 1671 Meister. 1685 war er Zwölfer zur Schneidern, 1692 Fraumünsteramtmann. Er wohnte im Hause zur Rose, mit seiner Frau Anna Gwalter, die er 1670 geheiratet hatte.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer,* Coll. VI, p. 398—399. *C. Brun.*

Töucher (Döucher), Hans Konrad, Goldschmied, der Sohn Moritz T.s und der Vater H.s Heinrich T.s, geb. 1611 in Zürich, gest. 1688. Er war 1626 Lehrling bei Leonhard Wentz in Basel und wurde 1637 Meister. 1653 ist er Zwölfer beim Schaf, 1657 Obervogt in Laufen, 1682 Groß-Keller, 1676 Obmann der Goldschmiede. Verheiratet 1637 mit Dorothea Wolf, wohnte er mit seiner Frau im Hause zur Rose neben dem Wollishofertörli.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer,* Coll. (Stadtbibl. Zürich) I a, p. 9; VI, p. 397. *C. Brun.*

Töucher, s. auch Teucher.

Tollot, Jean, orfèvre, né à Genève le 15 sept. 1733, mort le 16 mai 1815, apprenti chez Philippe Borel, reçu à la maîtrise le 3 oct. 1758, ayant présenté pour chef-d'œuvre „une bague à rose à diamant fort bien faite“, fut membre de l'Assemblée nationale en 1793 et du Conseil législatif en 1795.

Galiffe, Notices généal., VII, p. 511. *A. Choisy.*

Toma, *Matthias,* Rudolf, Maler, Lithograph und Kupferstecher, geb. in Wien 1792. Er war mit Erfolg Schüler an der dortigen Akademie und gewann sowohl mit Zeichnungen als mit Gemälden in Oel mehrere Preise. Später siedelte er in die Schweiz über und scheint sich für längere Zeit in Schaffhausen niedergelassen zu haben. Von 1818 datiert sind zwei Bildnisse in Oel eines Schaffhauser Ehepaars Ziegler, von 1821 zwei effektvolle Gouachemalereien „Im Hauental“ (Wirbelberg-Schlucht bei Schaffhausen); auch zwei kleine Radierungen geben Schaffhauser Landschaften wieder, die eine den Wasserfall im Mühletal (92/129 cm), die andere eine Brücke mit Häusergruppe dort (91/125 cm), eine dritte größere den Rheinfall (164/256 cm), dann in Lithographie vier kleine Rheinfälle von verschiedenen Seiten aufgenommen, das Schützenhaus bei Schaffhausen (es war auch koloriert zu haben), der Hohentwiel (in Gr. Quer-Fol.). Eine von J. J. Beck gezeichnete Ansicht von Schaffhausen hat T. auf den Stein gebracht; auch andere Schweizer Ansichten werden erwähnt: „Näfels champ de bataille“, nach Freuler; „Kreuz auf der Grimsel“, „Lawinenfall.“ Ein Teil hievon ist in Tuschmanier reproduziert und mit dem aus den Buchstaben T und M zusammengesetzten Monogramm bezeichnet, so eine „Tellskapelle“ von 1833. 1822 stellte T. in Zürich aus.

T. betrieb in Schaffhausen eine Kunsthandlung und Steindruckerei; aus der Geschäftsempfehlung geht hervor, daß er u. a. auch „eine große Sammlung Oelgemälde aus verschiedenen Schulen“ auf Lager hielt. Später kehrte er nach Wien zurück; eine von J. J. Beck gezeichnete große Ansicht der Fischer'schen Stahlwerke im Mühletal ist „lithographiert und gedruckt bei M. R. Toma in Wien.“ In der Galerie des Belvedere sind zwei Ansichten aus Steiermark von ihm, beide von 1831 (Nagler). In Wien ist T. auch 1845 gestorben.

Nagler, K.-Lex. XVIII, p. 548. — *Nagler*, Monogr. IV, p. 689. — Schaffh. N.-Bl. 1908 (Lichtdruck eines der Bildnisse). *Vogler.*

Tommasina, Thomas, peintre, né à Dorno (province de Pavie) le 26 nov. 1855, élève de la Royale Académie Albertine des Beaux-Arts (Accademia Albertina) à Turin, pensionné à Rome de 1879 à 1884, établi à Genève dès 1886. Il a participé aux expositions de peinture de cette ville en 1891, 1893, 1895 et 1896. Principales œuvres: „A natura hominibusque relictus“ (Bibliothèque publique de Novare), „L'amour et la fortune“, „Flora romana“, portraits de la comtesse Bianchi et du député Mantellini, „Une victime“ (religieuse contre sa vocation).“ T. a abandonnée la peinture pour se consacrer à des études de physique expérimentale et théorique.

Rens. de l'artiste et de M. le prof. *E. Guye.* *A. Choisy.*

Tommaso da Carona, s. Carona, Tommaso da.

Tommaso de Castello de Bissone, s. Bissone, Tommaso de Castello de.

Tommaso da Lugano, s. Lugano, Tommaso da.

Tommaso da Melide, s. Melide, Tommaso de.

Torelli, Steinhauer, im 18. Jahrh., in Intragna im tessin. Bez. Locarno. Laut Kontrakt von 1773 wurden ihm und Peduzzi (s. d.) zusammen im neuen Campanile der Kirche von Intragna bis zum 24. Juni 1774 auszuführende Arbeiten vergeben, im Betrage von 1325 Lire.

Luigi Maggetti, Boll. stor. v. 1887, p. 73. *C. Brun.*

Torelli, Sto., s. Trolli.

Toriani, s. Torriani.

Tornay (de), Pernet, „factor ou magister ymaginum et farseator“, fut reçu bourgeois de Genève en 1452.

Covelle, Liv. des Bourg., p. 31. — *F. Borel*, Les foires de Genève, p. 174 (sous le nom de Fornay). — Rens. de M. *Covelle.* *A. Choisy.*

Torriani, Bartolomeo, Glockengießer (woher ist unbekannt), goß 1635 eine Glocke für die St. Johanneskirche in Mendrisio.

Nüscheler, Iscr. delle camp. nel Ticino, p. 4. — Boll. stor. I, p. 18. *† Moriz Sutermeister.*

Torriani, Carlo, Vergolder, aus Mendrisio im tessin. Bez. gleichen Namens. Nach einer Mitteilung von Santo Monti war er 1689 am Dome von Como thätig. *C. Brun.*

Torriani, Domenico, Maler, von Mendrisio im tessin. Bez. gleichen Namens. Er malte 1682 im bischöflichen Palaste zu Como im Auftrage des Alfons von Sonnenberg; für den Hauptaltar der barocken, von 1667—1673 erstellten Jesuitenkirche in Luzern das Altargemälde, auf dem er auch den Stifter anbrachte. Es mißt, nach Dr. v. Liebenaus Mitteilung, 24 Fuß in der Länge und 46 Fuß in der Breite. T. erhielt für das Werk „105 doppie di Spagna“ und überdies noch eine Gratifikation von „27 filippi d'oro.“ Die Transportspesen beliefen sich auf „70 fiorini.“ Für eine Seitenkapelle in derselben Kirche malte T. ferner das kleine Bild des hl. Ludwig, das ihm mit „15 doppie“ bezahlt wurde.

Die Familie T. war mit den Sonnenberg verwandt; denn Maria Cecilia S., die Schwester des Eustachius S., ist mit Francesco T. verheiratet gewesen.

Boll. stor. v. 1884, p. 135. — *Bianchi*, Art. tic., p. 198. — Geogr. Lex. III, p. 245. *C. Brun.*

Torriani (Toriani), Francesco, Maler, von Mendrisio im tessin. Bez. gleichen Namens, geb. dort 1606, nach Oldelli und Baroffio 1600, gest. 1670 in Rom. Er war ein Schüler Guido Renis in Bologna und stand wohl auch unter dem Einfluß des Francesco Albani; er hat im Auslande Werke in Rom, Mailand und in Como (beim Marchese Porro) hinterlassen. Viele seiner Arbeiten sollen unter Guidos Namen nach England gekommen sein. Lugano besitzt von ihm in der Kapelle des hl. Antonius in der Kirche des Franciscus zwei Bilder, Mendrisio in der Kirche der Hl. Cosmus und Damian, in der Kapelle rechts vom Eingang, kleine Gemälde, welche das Mysterium der Auferstehung darstellen. Die Kirche des Kantonsspitals in Mendrisio enthält von seiner Hand ein großes Bild, das den Hauptaltar schmückt. Die sieben Altargemälde T.s in der ehemaligen Abteikirche zu Muri, die Balmer in Luzern 1858 restaurierte, und von denen eines wenigstens, in photographischer Aufnahme von Rudolf Ganz, noch existiert, sind bei der Brandkatastrophe vom 21. Aug. 1889 leider zu grunde gegangen. In einer in der Leontiuskapelle erhaltenen lateinischen Inschrift des Paters Leodegar Kretz von Schongau (s. d.), der die Gemälde 1831 sehr unglücklich restauriert hat, wird „Tiriani“ (sic!) ausdrücklich genannt. Des Meisters Bildnis gibt J. C. Füßlin in einer Radierung R. Schellenbergs im vierten Bande der „Geschichte der besten Künstler.“

Oldelli, Diz., p. 186. — *Nagler*, K.-Lex. XVIII, p. 568. — *Füßlin*, Best. Kstler IV, p. 37. — *Füßli*, K.-Lex. I, 2, p. 671; II, 7, p. 1919. — Boll. stor. v. 1879, p. 9, 32; v. 1884, p. 133. — *Businger*, Beschr. v. Luzern, p. 42. — *H. Lehmann*, Anz. A.-K. v. 1894, p. 310, 339. — *Marquart*, Argovia XX, p. 97; XXX, p. 190. — *Merzario*, Maestri comac. II, p. 541, 558. — *Bianchi*, Art. tic., p. 198. *C. Brun.*

Torriani (Toriani), Francesco (?) *Innocenzo* (Innocente), Maler, geb. 1646 in Mendrisio im tessin. Bez. gleichen Namens, gest. dort 1712. Die meisten seiner Bilder sollen nach England gekommen sein. In der Heimat findet sich von

ihm in der Parochialkirche von Morbio Inferiore eine „Darstellung im Tempel", in Morbio di Sotto, der Pfarrkirche von Mendrisio „Das Martyrium der hl. Cäcilie." Nach Nagler besitzt die Kirche in Kremsmünster zwei Bilder von T.: „Golgatha" und den „Leichnam Christi." Das Hochaltarbild in Muri stammte jedenfalls nicht von ihm her.

Oldelli, Diz., p. 187. — *Nagler,* K.-Lex. XVIII, p. 568. — *Füßlin,* Best. Kstler, IV, p. 64. — *Füßli,* K.-Lex. 1779, p. 655; Suppl. III, p. 200. — Boll. stor. v. 1884, p. 135. — *H. Lehmann,* Die Altargemälde in der ehemaligen Abteikirche zu Muri. Anz. A.-K. v. 1894, p. 389. — *Bianchi,* Art. tic., p. 198. *C. Brun.*

Torriano, Paolo, Maurer, von Mendrisio im tessin. Bez. gleichen Namens. Er war, nach einem Aktenstück vom 23. Juni 1592 zu schließen, zur Zeit Innocenz IX., der 1591 regierte, mit Antonio Bolino (s. d.), dem Mailänder Antonio de Girosa da Sala und Ambrogio Luca von Coldrè zusammen im Palaste des Vatikans thätig.

Bertolotti, Boll. stor. v. 1885, p. 42. — *Ders.,* Art. svizz. in Roma, p. XIV u. 7. — *Ders.,* Art. lomb. II, p. 292, 384. *C. Brun.*

Torricella, Giovanni *Antonio,* s. Torricella, Giuseppe.

Torricella (Torricelli), Giuseppe, Historienmaler, von Lugano, im 18. Jahrh. Er studierte in Bologna und übte seinen Beruf in den Hauptstädten Italiens aus, oft allein, zuweilen mit seinem Bruder, dem Architekturmaler *Giovanni Antonio T.,* der ebenfalls in Bologna studiert hat. Nach Lugano zurückgekehrt, arbeiteten die Brüder als Freskomaler dort in der Kirche von Sta. Maria degli Angeli und im Chore der Kollegiatkirche von San Lorenzo, wo besonders die „Himmelfahrt des Märtyrers Laurentius" gerühmt wird. In Malesco (Valle Vigezzo) malte Giuseppe 1777 Fresken im Oratorium von San Bernardino. In der deutschen Schweiz arbeitete er 1746 im Kloster Fahr im Kanton Aargau. Zwischen 1748 und 1750 malte er, berufen von Pater Bonifaz d'Anethan, mit seinem Bruder *Antonio* zusammen den obern Chor (Psallierchor) der Stiftskirche in Einsiedeln aus. Giuseppe stellte Scenen aus der Leidensgeschichte Jesu, in Medaillons Benedikt und Meinrad, in der Kuppel eine Engelglorie dar; 1843 wurden diese Fresken leider von Birchler stark restauriert. 1749 malten die Brüder Fresken in der Jesuitenkirche in Luzern. Aus der Schweiz begaben sie sich in das Elsaß, wo Giovanni *Antonio* 1811 im Alter von 82 Jahren noch lebte.

Oldelli, Diz. II, p. 80/81. — *Kuhn,* Stiftsbau M. Einsiedeln 1881, p. 38; 1882, p. 37/38. — Boll. stor. v. 1888, p. 261. — *Bianchi,* Art. tic., p. 198/99. — *Bazetta u. Brusoni,* Guida dell' Ossola. Arona 1888, p. 150. — Argovia XXX, p. 187. *C. Brun.*

Torricella, N. N., Maler, thätig im Anfang des 19. Jahrh.s, aus Lugano. Seine Werke zeigen venetianisches Kolorit und verraten Phantasie. In Como befindet sich, laut Oldelli, im Garten des Giosuè Sala ein Bild von ihm: „Telemach und Kalypso (oder Kirke?)", von guter perspektivischer Wirkung. In einem Saale des Hauses Sala malte er verschiedene Fresken.

Oldelli, Diz. I, p. 192. *C. Brun.*

Torricella, Maestro Simone di, der Sohn eines ältern Meisters dieses Namens, Glockengießer, von Lugano, im 16. Jahrh. Am 2. Jan. 1532 ging er, laut Vertrag mit der Gemeinde Soazza im bündn. Bez. Moesa, die Verpflichtung ein, für „scudi 25 d'oro" die von ihm gegossene Glocke des Orts, die gesprungen war, wieder herzustellen. Sein Name ist auch verknüpft mit der Glocke in San Luguzzone in Cavergno, für die im Mai 1532 ihm noch „L. 200 terziole" in Aussicht standen, zahlbar im Jan. 1533. Für diese Glocke übernahm T. auf zwei Jahre die Garantie, für die Glocke von Soazza auf ein Jahr.

Boll. stor. v. 1903, p. 87. *C. Brun.*

Torricella, s. auch Torricelli.

Torricelli, Ingenieur, Tessiner, im 19. Jahrh. Sein Name wird 1821 bei der Wiederherstellung der Kuppel des Campanile von San Lorenzo in Lugano genannt, dessen hölzerne Treppe schon 1791 in eine steinerne umgewandelt worden war.

Gazz. tic. — Dovere, Nr. 207. — Cred. Catt., Nr. 219. — Boll. stor. v. 1893, p. 192. *C. Brun.*

Torricelli, s. auch Torricella.

Torti, Gioseffo, Maurermeister, im 17. Jahrh., von Mendrisio im tessin. Bez. gleichen Namens. Er hatte Streit mit seinem Landsmann, dem Meister Francesco Oberto in Rom, der behauptete, dem Carlo Antonio T., dem Bruder des G. T., 11 Scudi geliehen zu haben. Oberto wurde unter dem Pontifikate von Papst Clemens X. 1676 vor Gericht eidlich vernommen und schwor auf das heilige Evangelium: „Che habbi di morire di mala morte in termine di 15 giorni giurando il falso, se la verità fu ed è che esso habbi imprestato realmente al fu Carlo Ant. T. suo fratello li 11 scudi papali, quali hora li domanda giuditialmente."

Eduardo Torriani, im Boll. stor. v. 1892, p. 222/23. *C. Brun.*

Tortorel, Jacques, graveur, de Lyon, fut à Genève, en 1569/70, le collaborateur de Jean Perrissin pour le recueil de gravures sur cuivre et sur bois intitulé „Quarante tableaux, ou histoires diverses qui sont mémorables", etc. Les renseignements qu'on possède sur l'exécution de cette œuvre importante sont donnés à l'article Perrissin, II, p. 524. Jacques „Tourtorel", qui

épousa le 25 juin 1570 Anne de la Haye, doit être notre artiste, de même que Jacques „Tourterelle“, témoin d'un testament reçu à Genève par le notaire Ragueau le 29 sept. 1568. Ainsi plusieurs mois avant le travail commencé en 1569, T. avait déjà quitté Lyon; il y retourna probablement — ou bien il s'établit ailleurs — lorsque ses planches furent terminées, car on ne rencontre plus son nom après 1570 dans les documents genevois. *Théophile Dufour.*

Tossaz, Simon de la, Glockengießer, goß 1679 in Greyerz Glocken.

Nüscheler, Glockenb. (Msc.). *† Moriz Sutermeister.*

Toureille, François, père du suivant, orfèvre, né à Genève le 29 avril 1737, mort le 26 déc. 1811, fut reçu à la maîtrise le 29 déc. 1763, ayant fait pour chef-d'œuvre „une paire de boucles d'oreilles à pot à fleur, en pierres de marcassite fort propres.“ Il fut ensuite commis de la Caisse d'Escompte. *A. Choisy.*

Toureille, Philippe, fils du précédent, orfèvre-joaillier, né à Genève le 30 juillet 1761, mort le 16 janv. 1827, fut reçu à la maîtrise le 28 déc. 1784, ayant présenté pour chef-d'œuvre „une paire d'aiguilles en jargons très bien faites.“ Il fut ensuite fripier. *A. Choisy.*

Tournier, Daniel, orfèvre, né à Genève le 15 avril 1725, mort le 26 mai 1777, fut reçu à la maîtrise le 12 févr. 1754, ayant fait pour chef-d'œuvre „une garniture de boutons de veste en stras à griffe, montés sur argent.“ *A. Choisy.*

Tournier, Jacques-André, orfèvre-bijoutier, né à Genève le 11 oct. 1756, apprenti chez Philippe Gervais, fut reçu à la maîtrise le 11 avril 1783, ayant présenté pour chef-d'œuvre „une montre en or très bien faite.“ *A. Choisy.*

Tournier, Pierre, orfèvre, né à Genève le 6 déc. 1733, mort le 23 juillet 1788, fut reçu à la maîtrise le 27 févr. 1762, ayant présenté pour chef-d'œuvre „une paire de boucles de jarretières en pierres de cristal très bien faites.“ *A. Choisy.*

Touron, s. Thouron.

Tourte, *Abraham*-Louis, peintre, né à Genève le 22 juin 1818, mort à Turin le 18 avril 1863, étudia la peinture à l'Académie de Dusseldorf, passa quelques années à Paris, puis revint se fixer en Suisse, où, tout en continuant à peindre, il se voua à la carrière militaire, comme instructeur d'artillerie, sauf erreur. Il envoya quelques paysages aux expositions genevoises de 1843, 1845 et 1847 et participa à celle de Paris en 1848.

S'étant rallié au régime radical, T. fournit une importante carrière politique, d'abord comme député au Grand Conseil, puis comme conseiller d'État, député au Conseil des États et au Conseil National; en févr. 1861, il accepta le poste d'envoyé extraordinaire de Suisse à la cour de Turin; il succomba dans cette ville aux atteintes du typhus. Il avait fait partie du Conseil de l'École polytechnique à Zurich.

Un portrait de T. par lui-même appartient à son neveu, M. Ch. Demierre.

Nagler, K.-Lex. XIX, p. 35. — *Montet,* Dict. II, p. 572. — Rens. de M. *F. Cherbuliez.* — Nation suisse, avril 1863. — Bull. de l'Instit. genev. IX. — Bibl. univ. 1863, t. LIII. *A. Choisy.*

Tourte, Félix-Théodore, indiqué par Nagler comme étant de Genève, ayant étudié à Paris et exposé dans cette ville en 1848 un tableau représentant Jésus à Golgotha, paraît être un personnage fictif; il ne se rattache en tout cas pas à la famille T. de Genève.

Nagler, K.-Lex. XIX, p. 35. *A. Choisy.*

Tourterelle, Jacques, s. Tortorel, Jacques.

Tourtorel, Jacques, s. Tortorel, Jacques.

Traber, Caspar, Zinngießer, gebürtig von Luzern. 1701 wurde er dort beauftragt mit „umbgießen ettwelcher Blatten uf das Rathus.“ 1703 lieferte er Zinngeschirr auf das Rathaus.

Luz. Seckelamtsrechn. 1701, Nr. 27, u. 1703, Nr. 27, sonderbare Ausgaben (Staatsarch.). *Franz Heinemann.*

Traber, Sebastian, Steinmetz, von Luzern. Er unterzeichnete 1652 die „demokratische“ Denkschrift als Protest gegen das aristokratische Regime zur Zeit des Bauernkriegs.

(Vock), Der Bauernkrieg i. J. 1653. Aarau 1831, p. 46. *Franz Heinemann.*

Traber, Ulrich, Steinmetz, führte 1621 beim Kirchenbau in Wertenstein (Kanton Luzern) im Uebergangsstil von der Spätgotik zur Renaissance die interessanten Steinskulpturen an der Vorhalle, am Portal und an den Kapellen vor der Westfront aus, desgleichen 1631 die Steinmetzarbeiten am Klosterbau und 1635 zum Kreuzgang dort, welch letzterer eines der bedeutendsten Werke der schweizerischen Renaissancearchitektur bildet. Mit Recht hat daher sein Zeitgenosse Kaspar Meglinger seinem Gedenkgemälde auf diese Bauten (das Original jetzt im Luzerner Museum) die porträtähnlichen Züge dieses Steinmetzen einverleibt. 1626 war T. ferner mit der Umgestaltung der gotischen Franziskanerkirche in den Renaissancestil betraut, speziell mit der Auszierung des schönen Netzgewölbes.

Zemp, Wallfahrtskirchen, p. 21 (mit Reprod.) u. 22. — *Th. v. Liebenau,* Anz. A.-K. v. 1886, p. 237 (Bauvertrag v. 1621). — Kath. Schweizerbl. v. 1867, p. 132 (Abt. Kunst). *Franz Heinemann.*

Trachsel, Albert, Bernois, né à Nidau le 23 déc. 1863, architecte, peintre et littérateur, fut

élevé à Genève dès l'âge de trois ans. Il commença ses études dans cette ville à l'École des Beaux-Arts, puis séjourna à Zurich, de là se rendit à Paris chez Guadet comme élève externe. T. se mit ensuite à voyager, parcourut l'Espagne et l'Italie et séjourna dans l'Oberland Bernois. En architecture, T. publia les „Fêtes réelles", album composé de planches d'architecture imaginaire. Il s'occupa de la transformation du château de la Boissière, de la décoration extérieure du Sapajou, théâtre d'ombres à l'Exposition nationale suisse en 1896. Comme peintre, T. participa à différentes expositions: Première exposition de la Rose Croix, expositions municipales de la ville de Genève, exposition d'artistes bernois ou Weihnachtsausstellung, Salle Thellusson, Exposition nationale de Lausanne. Il écrivit également plusieurs ouvrages et brochures: „Rêverie dans la montagne"; „Le cycle", prose rythmée; „Le petit poème"; „Impressions luganaises"; „Quelques vœux au sujet du développement de la Suisse"; „Projet d'une transformation et d'un agrandissement de la ville de Genève"; „Parlement international d'arbitrage"; „Quelques projets de musées suisses"; „Le peintre Godchaux est dans nos murs"; „La montagne fantastique" (recueil de contes), etc. Le musée de Genève possède de lui une aquarelle: „Lac de Genève, Cologny" (h. 0,47; l. 0,625).

Cat. Mus. Rath, Genève 1906, p. 116, 177. *F. Guye.*

Trachsel, Ch.-Fr., graveur, né le 29 juin 1816 à Yverdon, mort à Lausanne le 18 oct. 1907, a pratiqué quelque temps l'art de la lithographie dans sa ville natale. Ses amis et parents conservent de lui des dessins au crayon d'une grande finesse et d'une exécution irréprochable. Il ne pratiqua pas longtemps cet art et il est connu bien davantage comme numismate distingué que comme lithographe. Il était docteur en philosophie et travailla pendant un certain laps de temps dans la carrière de l'enseignement, soit comme professeur, soit comme précepteur en Allemagne. Après des voyages d'études dans ce dernier pays, puis en France et en Angleterre, il rentra en Suisse. T. a rempli la charge d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du roi des Deux-Siciles.

T. se fixa définitivement à Lausanne et s'occupa de numismatie. Ses principales publications sont: „Die Münzen und Medaillen Graubündens, beschrieben und abgebildet von C. F. Trachsel. Erste Lieferung, Berlin 1866. J. A. Stargardt, Jägerstraße 53." A cette livraison en succédèrent onze autres, éditées par B. Benda à Lausanne. Toutes sont illustrées par l'auteur (dessins de monnaies et médailles). Outre cet ouvrage, on possède de lui une „Revue des Triens ou Tiers de sol d'or frappés par les monétaires mérovingiens. Lausanne 1902, chez l'auteur; illustrée par l'auteur (dessins de monnaies).

Gaz. de Lausanne, 19 oct. 1907.

Émile Butticaz.

Trachsel, Christian, Architekt, in Bern, geb. am 28. März 1852 in seinem Heimatorte Rüggisberg. Er besuchte bis 1866 die dortige Primarschule, 1867 die Sekundarschule in Schwarzenburg, 1868 und 1869 die Kantonsschule in Bern. Bei Architekt *K. Häfliger* in Neuenburg bestand er von 1870—1872 die Lehrzeit und trat hierauf als Angestellter in das Stuttgarter „Immobilien- und Baugeschäft" vormals Hallberger ein. 1874 ergänzte er seine Ausbildung an der technischen Hochschule in Stuttgart und ferner, nachdem er noch ein Jahr lang bei den Baumeistern *Probst* und *Kißling* in Bern thätig gewesen war, durch eine Studienreise nach Italien, auf der er sich längere Zeit in Florenz und Rom aufhielt. Von 1877—1879 war T. Angestellter im Baugeschäfte von *E. Probst*, das er von 1880—1886 in Verbindung mit *P. Probst* weiterführte. In dieser Zeit entwarf T. die Bauten an der Prediger- und an der Nordseite der Nägeligasse, mit Einschluß des Vereinshauses und des Pfarrhauses der evangelischen Gesellschaft, und führte sie aus. Er war ferner in jener Periode an der Ausführung des städtischen Gymnasiums und des anstoßenden Primarschulhauses beteiligt.

Seit 1887 ist T. alleiniger Inhaber eines Architektur- und Baubureaus und hat als solcher über hundert Villen, Geschäfts- und Wohnhäuser in Bern, die Armenanstalt Kühlewil, die Loge zur Hoffnung in Bern, die Krankenhäuser in Riggisberg, Frutigen und Erlenbach, die Handelsschule an der Monbijoustraße in Bern nach seinen Plänen ausgeführt. Er hat auch Projekte für Neubauten der Anstalt Tannenhof und einer Erziehungsanstalt in Müntschemier ausgearbeitet. Seine Mitwirkung lieh er bei der Ausführung folgender öffentlichen Gebäude: Bundeshaus-Ostbau, Eidgenössisches Telegraphen-Verwaltungsgebäude, Tierarzneischule, Historisches Museum, Irrenanstalt Münsingen, Bundeshaus-Mittelbau. T. gehörte von 1901—1910 dem Großen Rate des Kantons Bern an, dem Stadtrate von 1893—1901, der Direktion der Kunstschule bis 1902. Seit 1902 ist er Mitglied des Burgerrats (in Bern eingebürgert 1888), der Aufsichtskommissionen der Handwerkerschule, der kantonalen Irren- und Strafanstalten, der Armenanstalt Kühlewil, des kantonalen Technikums in Burgdorf und der Diplomprüfungskommission dieser Schule, ferner der Baukommissionen für das Kasino in Bern und die Schweizerische Nationalbank.

Mitt. des Hrn. *T.* *H. Türler.*

Trächsel, Marti(n), Goldschmied, zu Zürich, wo er 1378 Bürger wurde, am „14. die mensis Julii“ (Bb. p. 241 a).

Anz. A.-K. v. 1885, p. 118 (*Paul Schweizer*). — *H. Meyer*, Coll. I, p. 139; VI, p. 401. *C. Brun.*

Trämp, s. Tremp.

Tragbott, Conzmann, Münzmeister, in Solothurn, wird in vielen Urkunden von 1365—1399 genannt. Die nähern Nachweise finden sich in den Mitteilungen der Antiq. Gesellschaft Zürich von 1845, Bd. III, p. 29. *F. O. Pestalozzi.*

Tralli, s. Trolli.

Tratz, Paulus, Kannengießer, von Ingolstadt in Bayern, wurde 1488 Bürger von Zürich, nachdem ihm als Werkmeister das Decken des Großmünsters übertragen worden war.

F. O. Pestalozzi.

Traviès de Villers, Charles Joseph, Maler, Lithograph, von französischen emigrierten Eltern 1804 in Wülflingen bei Winterthur geboren, gestorben in Paris am 13. Aug. 1859. Da dieser Künstler nie in Beziehungen zu dem Lande seiner Geburt gestanden zu sein scheint und über seine Jugendjahre auch sonst nichts bekannt ist, sei für die nähere Schilderung seines Lebens und seiner Kunst auf die französischen Lexika verwiesen. Er studierte in Straßburg, kam von dort früh nach Paris und trat, nachdem er den Kursen der École des Beaux-Arts gefolgt war, ins Atelier von François-Joseph Heim. Bald erkannte er seine Begabung für die Karikatur und wurde zum beliebten Darsteller der Pariser Petite Bohème der Dreißigerjahre als Mitarbeiter der Caricature und des Charivari. Er hat selbst lithographiert, wenn auch nicht mit besonderm Geschmack, Balzac illustriert und neben Porträts auch religiöse Bilder gemalt. „Jésus et la Samaritaine“ verdankt seine Entstehung einem Auftrage des Ministeriums.

Nagler, K.-Lex. XIX, p. 60. — *Nagler*, Monogr. II, p. 101. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 701. — Gaz. des Bx.-Arts v. 1859. *F. O. Pestalozzi.*

Traz, Édouard de, peintre, est né à Genève en 1832. Il fit en France des études d'ingénieur et y a pratiqué ce métier pendant de longues années. Tout en poursuivant sa carrière d'ingénieur, T. s'est toujours beaucoup occupé de peinture, art pour lequel il eut un goût très vif. Il a exposé à plusieurs reprises au Salon à Paris (à cette époque il n'y en avait qu'un seul). D'après les renseignements que nous avons, T. a surtout pratiqué comme amateur. Il s'est retiré ces dernières années à Pregny près Genève.

Émile Butticaz.

Trefogli (Trifogli), Domenico, Architekt, im 18. Jahrh., von Torricella im tessin. Bez. Lugano. Er war lange Zeit im Dienste der Legation der Romagna und ist der Lehrer seines Landsmanns, des Cavaliere Cosimo Morelli gewesen.

Gemälde der Schweiz, Tessin, p. 234/35. — *Oldelli*, Diz., p. 112. — Boll. stor. v. 1879, p. 177. *C. Brun.*

Trefogli (Trifogli), Marc-Antonio, Maler, im 19. Jahrh., von Torricella im tessin. Bez. Lugano. Sein Vorbild als Dekorationsmaler ist Raffael von Urbino gewesen.

Franscini, Svizz. ital. I, p. 404. — Gemälde d. Schweiz, Tessin, p. 224. — Boll. stor. v. 1896, p. 8. *C. Brun.*

Trefogli (Trefoglio), Pietro, Bildhauer und Stuccator, aus Torricella im tessin. Bez. Lugano, geb. 1763, gest. in Lugano am 8. Sept. 1835. Antonio Canova schätzte diesen Künstler, von dem die Certosa von Bologna und Ferrara, seine zweite Heimat, Werke besitzen, hoch. Die Ferraresen setzten ihm im Palazzo dei Diamanti in Ferrara in Form einer Büste ein Denkmal.

Franscini, Svizz. ital. I, p. 412. — Boll. stor. v. 1879, p. 177; v. 1896, p. 7; v. 1903, p. 56. — *Bianchi*, Art. tic., p. 199. *C. Brun.*

Trefoglio, s. Trefogli.

Tremona, Rinaldo da, Maler, aus Tremona im tessin. Bez. Mendrisio. Er malte die Kapellen aus auf der Via crucis, die zur Kirche des hl. Thomas von Civiglio führt und 1638 gebaut wurde. Er war sonst in der Umgebung von Como thätig.

Bianchi, Art. tic., p. 169. — Mitt. des Hrn. *Santo Monti* in Como. *C. Brun.*

Tremp, Baschi, Schreiner, in Solothurn, verfertigte 1677 dort mit Pauli Hafner und Jac. Welti das Getäfer in der untern und obern Ratsstube.

Rahn, Die mittelalt. Kstdenkm. des Kts. Solothurn, p. 184. *F. O. Pestalozzi.*

Tremp (Trämp), Jakob, Glasmaler, in Thun, erhielt 1681 von der Stadt Thun für ein der Kirche von Steffisburg geschenktes Fenster mit dem Stadtwappen 20 Pfd. 1686 bezahlte ihm dieselbe für ein der Gesellschaft zu Metzgern verehrtes Stadtwappen 14 Pfd. 13 Sch. 4 Pfg. Jakob Zwirn lernte bei T. die Kunst des Glasmalens. Als Steuer an den Lehrlohn entrichtete die Stadt Bern dem Meister am 20. Jan. 1686 50 Pfd.

Paul Hofer, Anz. A.-K. N. F. IV, p. 216. — Staatsrechn. v. Bern 1686. *H. Türler.*

Trésal, Marie, fille du suivant, signalée par Nagler comme ayant dessiné des paysages, naquit à Genève le 25 août 1625; elle était filleule du professeur de philosophie Jean Vedel et épousa le 18 mars 1649 Samuel De Rameru, maître peintre, de Chenois (bailliage de Chaumont en Bassigny), habitant de Genève.

Nagler, K.-Lex. XVIII, p. 443. *A. Choisy.*

Trésal ou Tresard, Pierre, père de Marie T., maître peintre et chimiste, né à Heidelberg vers 1594, mort à Genève, au prêche de l'Auditoire, le 27 févr. 1666, fut reçu bourgeois de cette dernière ville le 31 janv. 1635 avec ses deux fils „moyennant la besogne qu'il a fait pour la Seigneurie en trois enseignes et au tableau mis au devant du bastiment de la Maison de Ville et qu'il offre faire à l'advenir et pour un mousquet et un seillot.“ Ces enseignes étaient probablement celles destinées au secours de 1000 hommes préparé pour Zurich en oct. 1633, dont l'envoi fut contremandé, le danger qui menaçait cette ville s'étant dissipé. Suivant Nagler, il était peintre de fleurs et de fruits.

Nagler, K.-Lex. XVIII, p. 443. — *Rigaud*, Rens., p. 82 (appelé Frésal par erreur). — *Covelle*, Liv. des Bourg., p. 354. — *Choisy et Dufour*, Recueil généal. suisse, I^re^ sér., t. I, p. 16. *A. Choisy.*

Tresard, P., s. Trésal, P.

Tresser ou Tressos, Daniel, orfèvre, né à Nérac, fut reçu à la maîtrise à Genève le 22 janv. 1696; il s'associa la même année avec Henri Vustenhuit et fut admis à l'habitation le 23 janv. 1703. *A. Choisy.*

Tressos, s. Tresser.

Treu, Johann Nikolaus, „Hochfürstlich Würzburgischer Kabinetmaler“, geb. 1734 zu Bamberg als der Sohn des Malers Marquard T. Er lernte bei seinem Vater, bildete sich in Paris unter Jean Baptiste Marie Pierre und Charles van Loo weiter und wurde dann Würzburger Hofmaler. Er hielt sich mehrere Jahre in Rom auf, malte dort u. a. das Bildnis des Papstes Pius VI. und wurde dafür von der Accademia di San Luca gekrönt. Nach seiner Rückkehr widmete er sich in München und Würzburg der Porträt- und Kirchenmalerei und wurde von Kupferstecher v. Mechel dem Rate zu Solothurn für die Ausschmückung der neuen Stiftskirche empfohlen. Dieser übertrug ihm zwei der noch erforderlichen Altarbilder: „Die Taufe Jesu durch Johannes“ und „Das Bekenntnis des hl. Thomas“, nebst zwei Lünettenbildern. Das erstgenannte und namentlich die zwei kleinern Lünettenarbeiten befriedigten indes nicht (Amiet behauptet etwas boshaft, die Darstellung der hübschen Kronenwirtin und ihrer beiden Kinder in einer Familiengruppe habe den Rat verschnupft), und infolge dessen ersuchte der Künstler um seine Entlassung, welche ihm auch bereitwillig erteilt wurde. Das Museum zu Solothurn besitzt von ihm ein kleineres Bild „Johannes der Täufer, das Jesuskind küssend.“ T. starb in Würzburg 1786.

Füßli, Allg. K.-Lex. II, p. 1937. — Soloth. N.-Bl. v. 1856, p. 30. — *Nagler*, K.-Lex. XIX, p. 73. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 703. — *Brulliot*, Dict. des monogr. *F. O. Pestalozzi.*

Trevani, s. Trevano.

Trevano (Trevani), Giovanni, Maurermeister (?) oder vielmehr Architekt der Könige Sigismund III. († 1632) und Wladislaw VII. († 1648) von Polen, aus Lugano. Er war Bürger von Kazimierz im Bezirk und Gouvernement Lublin. Das Archiv dort besitzt den Vertrag, nach dem 1608 das Kloster von Zwierzyniec unter dem Patronate der Dorothea Katska nach seinen und *Giovanni Battista Petrinis* Plänen gebaut wurde. Daß er wirklich im Dienste Sigismunds und Wladislaws stand, geht auch aus Aktenstücken aus Lemberg (Leopolis) von 1601, aus Krakau vom 3. Okt. 1633 und aus Lugano vom 8. Mai 1634 deutlich hervor.

Boll. stor. v. 1889, p. 220. — *Bianchi*, Art. tic., p. 199/200. — *Merzario*, Maestri comac. II, p. 560. *C. Brun.*

Trezzini, Domenico, Ingenieur und Architekt, von Astano bei Luino, aber noch im tess. Bez. Lugano, im 17./18. Jahrh. Das frühste von T. überlieferte Datum enthält eine vom 30. Jan. 1698 datierte Urkunde im Archive von Astano (veröffentlicht von De Faria in den geschichtlichen Notizen von Astano), welche seine Heirat mit Johanna de Vetijs betrifft. Der Künstler selbst ist darin als der Sohn des Joachim T. von Astano bezeichnet. Außerdem ist dort erwähnt, daß T. zur Zeit der Ausfertigung des Dokuments von seiner Heimat abwesend war. Ferner ist T. (ohne näheres Datum) in einem Verzeichnisse schweizerischer Künstler, die im 17. Jahrh. in Rom waren, aufgeführt. Es scheint daher wahrscheinlich, daß er in der ewigen Stadt zu Studienzwecken geweilt und einen Teil seiner Lehrzeit verbracht hat; doch ist dies nur Vermutung. Später stand er im Dienste des Königs Friedrich IV. von Dänemark als Architekt und Militäringenieur. Als solcher genoß er dort großen Ruf, weshalb ihn Peter der Große 1703 zu sich nach Rußland an seinen Hof zog, als leitenden Ingenieur und Architekten für die Gründung und Anlage der neuen russischen Hauptstadt Petersburg. In der verhältnismäßig kurzen Zeit von 14 Jahren, also von 1703–1716, entstand die große Stadt in der bisher öden Gegend unter der baulichen Oberleitung von T., während der Zar für die Bewohner sorgte durch zwangsweise Besiedelung und rigorose Ukase, durch welche er den Adel nötigte, sich Paläste in Petersburg zu erbauen. Auch die zur Sicherung und Verteidigung Petersburgs dienende Festung Kronstadt wurde in derselben Zeit nach Plänen T.s angelegt.

Von Bauwerken und sonstigen Anlagen, welche nach T.s Plänen damals geschaffen worden sind, ist heute noch folgendes erhalten: Einige mächtige Grundmauern der Festungswerke in Kronstadt; die Kanalisation einiger Stellen der Newa mit den entsprechenden Damm- und Quaianlagen;

ein Teil des im Innern der Stadt gelegenen Admiralitätsgebäudes; der sogenannte „Wintergarten", in welchem Peter der Große sich eine bescheidene Villa von T. erbauen ließ, die ebenfalls noch vorhanden ist; endlich die berühmte Peter- und Paulskathedrale mit vergoldeter Kuppel und sehr hohem Turme. Diese Bauwerke zeigen den Zeitgeschmack des Barock.

Natürlich waren außer T. noch viele Architekten und Ingenieure aus ganz Europa an dem Riesenwerke der Gründung einer Weltstadt mit ihren unzähligen Gebäuden beteiligt; aber T. bleibt das Verdienst, die Pläne für die ursprüngliche Anlage geschaffen zu haben und die leitende Seele des Ganzen gewesen zu sein. Als Zeichen seiner Anerkennung ernannte ihn Peter der Große zum Obersten eines Regiments und wies ihm ein Territorium von zwölf Meilen im Umkreis als Eigentum zu.

T. lebte beglaubigtermaßen noch 1738 in Rußland, wo er also nach dem Tode Peters des Großen noch unter der Regierung von Katharina II., Peter II. und Anna Iwanowna wirkte. Sein Todesjahr ist wie dasjenige seiner Geburt unbekannt; auch weiß man nicht, ob der Meister in Rußland oder anderswo aus dem Leben schied, noch wo er begraben ist. Die Stadt Petersburg und die genannten noch vorhandenen Bauwerke aber sind ein unvergängliches Denkmal seines Ruhms.

Gemälde der Schweiz, Tessin, p. 232. — *Bertolotti*, Art. svizz. in Roma, p. 63 (Boll. stor. v. 1885, p. 190). — *Bianchi*, Art. tic., p. 200. — *Merzario*, Maestri comac. II, p. 551, 573—575. — *Antonio de Portugal de Faria*, Note per la storia della famiglia de Marchi e del comune di Astano sua patria (Livorno 1900), p. 25—28 (Zusammenstellung nach Merzario), p. 222 (Urkunde veröffentlicht). — *Ders.*, Arch. hérald. suisse 1901, Nr. 4.
Siegfried Weber.

Trezzini, Giuseppe di Domenico, Architekt, aus Astano im tessin. Bez. Lugano, geb. in Lugano 1831, gest. am 21. Dez. 1885. Nachdem er in Lugano die kommunalen Schulen besucht und seine Studien bei den RR. PP. Somaschi fortgesetzt hatte, ging er nach Mailand, wo er sich zum Architekten ausbildete. Die an der Akademie der Brera empfangene Medaille ist heute im Besitze der Familie. 1850 wanderte T. nach Rußland aus, um in Petersburg an der kaiserlichen Akademie der schönen Künste das Gelernte zu vertiefen und sich unter Kaiser Alexander das Diplom eines Architekten und den Titel eines Akademikers zu holen. Nun fand er eine Anstellung auf dem unter der Leitung des Architekten Albert Cavos stehenden technischen Bureau. Er entwarf und führte 1859 ein großes Theater („Maria") in Petersburg aus und baute zu gleicher Zeit das kaiserliche Theater in Moskau um. Für den General Durnoff baute er 1866 einen Palast am englischen Quai. 1868 kehrte er nach der Schweiz zurück, wo er mit dem Architekten Antonio Defilippis (s. d.) zusammen 1872 in Lugano die kantonale, in ihrer Einrichtung durchaus moderne Strafanstalt und das Gerichtsgebäude erstellte.

Bianchi, Art. tic., p. 200/01. *C. Brun.*

Triaire, François, orfèvre, né à Genève le 26 sept. 1754, fut reçu à la maîtrise le 18 févr. 1785, ayant présenté pour chef-d'œuvre „une chaîne d'or pour montre „très bien faite."
A. Choisy.

Tribelhorn, Johannes, Lithograph, in St. Gallen, ursprünglich Mechaniker und Appreteur, von Schwellbrunn im Kanton Appenzell A.-Rh., 1825 in St. Gallen eingebürgert, begründete dort in den Dreißigerjahren eine sehr leistungsfähige lithographische Anstalt.

Hartmann, Notizen. — *J. C. Kunkler*, Notizen. — Jahrb. d. Stadt St. Gallen v. 1835—1841, p. 364.
T. Schieß.

Triblin, s. Trübler.

Tribolet, Bernhard, Goldarbeiter, in Bern. Er wurde am 20. Nov. 1680 in Lenzburg getauft, wo der Vater, Franz Ludwig T., Landschreiber war. 1736 ward er zünftig zu Pfistern in Bern und starb dort am 10. März 1757. Am 25. Jan. 1735 gab ihm der Rat „aus milden Considerationen" eine Gratifikation.

Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Trifogli, s. Trefogli.

Triner, Felix, Maler, der Sohn des Joseph Meinrad T. und der Apollonia Weber, der Bruder des Karl Meinrad T., geb. am 16. März 1743 in Arth im Kanton Schwyz, malte die Altarblätter im Kapuzinerkloster zu Solothurn und gemeinsam mit Franz Xaver von Fien an den Seitenwänden der Pfarrkirche in Steinen im Kanton Schwyz die zwölf Apostel. Er begab sich schließlich nach Frankreich, wo er verschollen ist.

Kollektaneen von *F. D. Kyd* (Staatsarch. Schwyz).
M. Dettling.

Triner, Franz Xaver, Maler, Zeichner und Kupferstecher, von Arth im Kanton Schwyz, ein Sohn des Malers Karl Meinrad T. (s. d.) und der Katharina Degen, wurde am 24. Okt. 1767 in Arth geboren und starb am 6. März 1824 in Bürglen im Kanton Uri, wo er seit 1792 Schulmeister und Organist war. Er zeichnete, malte und radierte eine Menge von Ansichten aus dem Kanton Uri und seiner Umgebung. Im Auftrage der Regierung von Schwyz verfertigte er nach dem Goldauer Bergsturz zwei große Ansichten des „Berges Spitzenbüel" und des Lowerzersees, die in der ganzen Schweiz verbreitet wurden. Goldschmied Bossard in Luzern besitzt von ihm die Kopie eines Oelgemäldes „Der uralt Haupt-

flecken Altdorf 1593." An der Lokalausstellung der Künstlergesellschaft in Zürich von 1827 stellte er „Zwei Ansichten aus der Gegend von Altdorf" aus, und in deren Sammlung befindet sich ein Aquarell „Die alte Hauptwache in Zürich" und eine Sepiazeichnung „Ansicht von Herisau." Franz Hegi stach nach T.s Zeichnung „Die Kapelle zu Bürglen" in Aquatinta für das Neujahrsblatt der Musikgesellschaft in Zürich von 1821, und J. H. Meyer radierte das Kupfer „Die Schneelawine im Schächental" für das Neujahrsblatt der Hülfsgesellschaft in Zürich von 1810. Sodann erwähnt Nagler noch die beiden Stiche „Die Ruinen von Zwing-Uri" und „Die Ruinen von Rotzberg im Kt. Unterwalden." Im Kupferstichkabinett des Eidgenössischen Polytechnikums in Zürich befinden sich von T. 20 Handzeichnungen, meist Naturstudien aus dem Kanton Uri und Umgebung, worunter auch zwei große Sepiazeichnungen von „Altdorf" und „Flüelen." Von T. stammte auch das Gemälde „Tells Sprung aus dem Schiff" in der alten Kapelle an der Tellsplatte. Das historische Museum in Bern besitzt eine „Ansicht von Bürglen im Kanton Uri", bezeichnet „J. (? oder F.) X. Triner 1785."

Nagler, K.-Lex. XIX, p. 94. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 1941. — Kat. Zofing. Kstlerb. 1876, p. 35. — *Zemp*, Schw. Bilderchron., p. 220. — Gemälde d. Schweiz, Kt. Schwyz, p. 169. — *M. Dettling*, Schwyz. Chron., p. 256. — Mitt. v. *H. Appenzeller* u. *E. Reinhart* in Zürich.
M. Dettling.

Triner, Heinrich, Zeichner und Maler, von Arth im Kanton Schwyz, wurde am 14. März 1796 in Bürglen im Kanton Uri geboren als der älteste Sohn des dortigen Schulmeisters und Prospektenmalers Xaver T. und der Josepha Arnold. Er genoß die erste Ausbildung bei dem Vater und kam nach dessen Tod als Zeichenlehrer an das Institut Fellenberg in Hofwil. In gleicher Eigenschaft wirkte er seit 1835 an der Lippe'schen Anstalt im Schlosse Lenzburg und seit 1843 an der Bezirksschule in Muri, wo er am 21. April 1873 starb.

T. zeichnete und malte eine große Anzahl von Ansichten aus den Kantonen Uri und Aargau und versuchte sich auch in Genrebildern und Phantasielandschaften. Sein bedeutendstes Werk sind wohl seine Darstellungen von der Gotthardstraße, die im Drucke herauskamen und deren Originale sich bei seinem Großsohn, Hrn. Apotheker G. Triner in Brunnen, befinden. In der Kupferstichsammlung des Eidgenössischen Polytechnikums in Zürich sind 60 Blatt Handzeichnungen von T., meist Studien nach der Natur aus den Urkantonen und dem Kanton Aargau, in Bleistift, Feder und Sepia, darunter auch zwei ausgeführte Aquarelle „Bauernhaus bei Altdorf" und „Das alte Schloß Hallwil."

Gemälde der Schweiz, Kt. Schwyz, p. 170. — *M. Dettling*, Schwyz. Chron., p. 256. *M. Dettling.*

Triner, Karl Meinrad, Maler und Kirchendekorateur, der Vater des Franz Xaver T., ein Bruder des Felix T., geb. am 26. Febr. 1735 in Arth im Kanton Schwyz, gest. am 27. Juli 1805 in Bürglen im Kanton Uri. Er lieferte Altargemälde für die Kapuzinerkirche in Arth und die Pfarrkirchen in Erstfeld und Andermatt.

Gemälde der Schweiz, Kt. Schwyz, p. 168. — *M. Dettling*, Schwyz. Chron., p. 255. *M. Dettling.*

Trinkler, Hans, s. Trinkler, Ulrich.

Trinkler, Ulrich, Goldschmied, Holzbildhauer und Münzmeister, von Zürich, zu Anfang des 16. Jahrh.s. 1496 Vormund der Kinder des Goldschmieds Hans Dietschi (s. d.), 1497 und 1502 als Goldschmied erwähnt. 1500 Bürger, 1515 des Rats in Zürich. Er wurde 1500 von Abt Gotthard Giel von St. Gallen mit der Ausführung eines kostbaren, schwer mit Silber beschlagenen und mit Reliefdarstellungen aus der Galluslegende, dem Wappen des Abtes und dem Bär des Heiligen geschmückten Sarges für die Reliquien des hl. Gallus betraut, worüber der Kontrakt vom 21. Okt. 1500 noch erhalten ist. Nach Vadian und Miles soll der Sarg im ganzen 2800 Gld. gekostet haben; über den Betrag von 517 Gld. 16½ böhm. Pfg. für Goldschmiedarbeit wurde dem Meister am 18. Okt. 1502 ein Schuldschein ausgestellt. Sodann erhielt er 1515 (18. Okt.) von Abt Franz Gaisberg von St. Gallen den Auftrag, für die Summe von 200 Gld., die auch in Form eines Leibdings ausgerichtet werden konnte, etliche „Listen" (Leisten, Borten) und Bilder für einen Chormantel, eine Meßtafel und zwei Dalmatiken anzufertigen; dabei wurde bestimmt, daß alles, was gelbe Farbe zeigen sollte, von Kupfer zu machen und mit gutem Gold zu vergolden, was weiß war, aus Silber zu erstellen sei. (Diesen zweiten Auftrag schreibt Hartmann irrtümlich einem Bruder T.s namens Hans zu.) Auf T.s Veranlassung sodann schenkte 1502 Münzmeister Ludwig Gsell von Basel der Kapelle des hl. Leonhard in Unterstraß einen silbernen vergoldeten Kelch, und T. selbst erstellte 1517 „ein nüw ingericht" in dem „winteröpfel uf dem fronaltar" des Großmünsters in Zürich und soll 1550 das Amt des Münzmeisters in seiner Vaterstadt bekleidet haben.

Stiftsarch. St. Gallen, Bd. 96, f. 40ᵇ u. 205ᵇ (Mitt. v. Hrn. Stiftsarchivar *Müller*). — *Rahn*, Stat. schw. Kstdenkm. (St. Gallen) im Anz. A.-K. 1886, p. 370. — *Hartmann*, Kstgesch., p. 199 ff. — *Ders.*, Notizen. — *Vadian*, Chron. II, p. 392 f. — *Herm. Miles*, Chron. (St. Galler Mitt. 25), p. 282. — *Stumpf*, Chron., p. 380. — *Rütiner*, Diar. II, p. 111. — *Magn. Egger*, Acta mon. Sti Galli III, p. 13, 21. — *Zeller-Werdmüller*, Festgabe auf die Eröffnung des Schweiz. Landesmus. in Zürich, p. 209. —

H. Meyer, Coll. (Stadtbibl. Zürich) I, p. 33 u. 34 d. Beil.; VI, p. 403/04. *T. Schieß.*

Tripeloury, Jacques, orfèvre, né à Genève le 13 mai 1726, apprenti chez François Mussel, fut reçu à la maîtrise le 14 mars 1750, ayant fait pour chef-d'œuvre une paire de boucles de souliers carrées en brillants de cristal „fort propres." *A. Choisy.*

Trippel, *Albert* Ludwig, Landschaftsmaler, geb. am 14. März 1813, gest. am 3. Aug. 1854, stammt in gerader Linie von *Hans Georg T.* ab und ist der Sohn des Steinmetzmeisters *Ludwig David T.* in Potsdam, wo er auch geboren ist. Er machte seine Studien an der Akademie zu Berlin und suchte weitere Ausbildung in Frankreich und Italien; außerdem führten ihn Studienreisen in die Schweiz, an den Rhein und in den Harz und, wie es scheint, auch nach Spanien und Griechenland. Reichliche Aquarelle und Zeichnungen waren die Frucht dieser Reisen. Dann ließ er sich in Berlin nieder, wo seine Werke vielen Beifall fanden, und 1844 eines seiner Oelbilder vom König von Preußen angekauft wurde. T. malte auch Architekturen und Seestücke.

Geneal. Reg. d. norddeutsch. Trippel. — *Nagler*, K.-Lex. XIX, p. 94. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 706. — *Seubert*, K.-Lex. III, p. 448. — *Singer*, K.-Lex. IV, p. 444. — *Schasler*, Berlins Kunstschätze. — *Bötticher*, Malerw. d. 19. Jahrh.s II, p. 900. *Vogler.*

Trippel, Alexander, Bildhauer, von Schaffhausen, geb. am 23. Sept. 1744. Er wuchs in gedrückten Verhältnissen auf. Nachdem er schon mit zehn Jahren nach London verschlagen worden, wohin der Vater mit einem Teil der Familie ausgewandert war, hatte der Schulbesuch bald ein Ende; der Junge sollte sein Brot selbst erwerben, wurde zuerst vorübergehend bei einem Instrumentenmacher beschäftigt, erhielt dann aber später bei einem Hrn. von Lücke den ersten Unterricht im Zeichnen und Modellieren. Mit 15 Jahren siedelte er nach Kopenhagen über und wurde hier nach Ueberwindung mancher Schwierigkeit und mit der aufopfernden Unterstützung eines ältern Bruders 1763 in die Akademie aufgenommen, an der er Schüler Johannes Wiedewelts ward. 1765 machte er einen Versuch, bei den Neubauten in Potsdam und Berlin unterzukommen, kehrte aber unverrichteter Dinge wieder nach Kopenhagen zurück, fand nun Beschäftigung bei dem Bildhauer Karl Friedrich Stanley und erwarb sich an der Akademie Preise für Konkurrenzarbeiten, zuletzt (1768) die große goldene Medaille für ein figurenreiches Relief „Joseph gibt sich seinen Brüdern zu erkennen." Aber weitere Befriedigung blieb aus, und so verließ er endlich 1771 Kopenhagen, um in Paris sein Glück zu versuchen. Den Weg nahm er, seiner Familie wegen, über London, wo er den Winter über blieb und sich an der Academy einschreiben ließ. Drei und ein halbes Jahr blieb T. in Paris, ohne auf einen grünen Zweig zu kommen. Das Wenige, das hier zu stande kam, war ein Bacchus in Marmor, 24 Zoll hoch, und einige Kleinigkeiten, wie eine Gruppe Bacchus und Ariadne in Ton und die kleinen Standbilder eines Grafen Löwendal und seiner Tochter. Das mit keckem Wagemut bezogene Atelier mußte der Künstler wieder aufgeben; doch brachte ihm Paris einige wertvolle Bekanntschaften ein, vor allem die des Basler Kupferstechers und Kunsthändlers Christian von Mechel, der von nun an thätig in T.s Leben eingriff und als gewandter Geschäftsmann eine wesentliche Lücke in dessen Begabung ausfüllte. Mechel vermittelte den Verkauf des Bacchus an einen Hrn. Gedeon Burckhardt in Basel und war für gute Aufnahme des ruhenden Herkules besorgt, einer „Allegorie auf die Schweiz", die T. in Abgüssen den vier reformierten Ständen anzubieten gedachte. In der Schweiz, wohin er deshalb reiste, blieb er fast ein Jahr. Neben kleineren Arbeiten entstand hier die durch ihre unbefangene Realistik interessante Büste einer Tante und eine Christusbüste für Johann Kaspar Lavater. All das hatte einiges Geld eingebracht, und nachdem ein Onkel weitere Hülfe zugesagt, konnte die schon lange erhoffte Reise nach Rom gewagt werden, wo T. zu Anfang Okt. 1776 eintraf. Aber auch hier schwere Enttäuschung! Außer verschiedenen Modellen, Apoll bei Admet, Apollo mit Amor, Diana mit Amor, Faun mit Weinschlauch u. s. w., kam, wie es scheint, ein einziges Werk in Marmor zustande, eine schreitende Bacchantin, das Gegenstück zu dem Pariser Bacchus. Nebenbei gab der Kunsthandel Mechels vieles zu besorgen; aber das war ein nichtiger Ersatz für das eigene Bedürfnis, und so kehrte T. schon im Sommer 1778 wieder in die Schweiz zurück, wo er zunächst einiges in Basel für den Gönner G. Burckhardt arbeitete, für den auch, wie es scheint, die Bacchantin bestimmt war. Zum Glück wurde eine baldige Rückkehr nach Rom möglich gemacht, indem der gütige Onkel in Schaffhausen noch einmal, und diesmal kräftiger, zu Hülfe kam. Der zweite Aufenthalt in Rom dauerte bis an das Lebensende T.s. Auch jetzt ließ der Erfolg lange auf sich warten. Von Arbeiten der nächsten Jahre sind zu erwähnen: Das Modell zu einem Becher für die Helvetische Gesellschaft; ein figurenreiches Relief auf den Teschener Frieden, das an die Kaiserin in Wien, an Friedrich den Großen und an noch einige Höfe versandt wurde; die von Goethe (Mitt. der Red.) in den Annalen oder Tag- und Jahresheften zu 1820 erwähnte Büste der Dorothea Schlözer, der frühreifen,

gelehrten Tochter des Göttinger Historikers; eine Vestalin in Marmor; Papst Pius VI. den Segen erteilend, ein Standbild in Wachs; Milon von einem Löwen angefallen; Agrippina mit den Kindern, in Ton. Der Kaiserin machte sich T. noch einmal bemerklich durch eine Figur und hoffte damit wohl auf eine Stelle; aber Franz Zauner, das Landeskind, kam ihm zuvor. Auch zu Dresden gab es nähere Beziehungen. Nach dem Tode Raffael Mengs sollte dessen große Sammlung von Gipsabgüssen nach Antiken für den Hof erworben werden. T. erhielt den Auftrag, das Geschäft abzuschließen und die Abgüsse zu versenden; dabei kam es zu Unterhandlungen wegen einer Hofbildhauerstelle; aber T.s Bedingungen wurden nicht annehmbar befunden, und die Anstellung unterblieb.

Mittlerweile war T. allmählich ein Künstler von Ruf geworden; die nach Rom reisenden Gelehrten und Künstler verkündeten sein Lob in deutschen Landen, und das Studio des von so ernstem Streben erfüllten Meisters wurde ein Anziehungspunkt für die Fremden. Langsam vermehrten sich damit die Aufträge, so daß sich sogar für einen Gehülfen Beschäftigung fand, den Landsmann Johann Jakob Schmid (s. d.), der auch Angefangenes zu vollenden berufen war, als ein früher Tod die Thätigkeit des Meisters plötzlich unterbrach. Die wichtigsten Arbeiten nach 1782 sind: Mars und Venus, in Ton; Isis, in Marmor; Grabmal für den General Sachar Czernichew, in Marmor (zwei überlebensgroße allegorische Figuren, Regierung und Trauer, Figuren- und Trophäen-Relief); Denkmal für den Dichter Salomon Geßner, in Marmor (figürliches Relief und Bildnis in Medaillon); kleine Porträtfiguren in Marmor des Kardinals Albani und der Gräfin Rutherford; überlebensgroße Büsten in Marmor von Goethe (zweimal), Friedrich dem Großen (mit Relief auf dem Postament), Herder (zweimal); Marmorbüsten Dalbergs u. a.; Grabmal für den Fürsten Joh. Nepomuk von Schwarzenberg in Marmor (zwei weibliche allegorische Gestalten, Wohlthätigkeit und Gerechtigkeit, Genius des Todes und Pelikangruppe). Und noch eine Reihe von Denkmälern entstand, wenigstens in Modellen; so zwei für den preußischen Hof bestimmt, das eine für einen verunglückten Neffen des Königs, das andere für Friedrich den Großen selbst. Schon durch das Teschener Friedensrelief war man dort auf T. aufmerksam geworden, und mit den neuen Modellen erwarb er sich das besondere Wohlwollen des Staatsministers Herzberg, Kurators der Akademie, auf dessen Veranlassung hin er am 5. Jan. 1787 zum „Ehrenmitglied der königl. preuß. Akademie der Künste und mechan. Wissenschaften“ ernannt wurde. Und als ein Jahr später der Hofbildhauer Jean-Pierre-Antoine Tassaert starb, war Herzberg sofort bemüht, seinen Schützling an dessen Stelle zu befördern; aber die Minister Heinitz und Lucchesini arbeiteten dagegen, und wieder kam das Landeskind, hier Gottfried Schadow, obenauf. Auch die als eine Art Entschädigung in Aussicht gestellte Ausführung des von T. entworfenen Fürstenbund-Denkmals unterblieb schließlich. Glücklicherweise konnte damals T. das verschmerzen. Die letzte große Bestellung war ein Standbild des Königs beider Sizilien für Catania, das bis zum Modell, aber nicht weiter, gedieh. T. starb zu Rom unerwartet schnell an einem Klimafieber am 24. Sept. 1793 und wurde am Tage darauf bei der Pyramide des Cestius beerdigt.

T.s Schüler waren: Christian Rahl, Joseph Christen, Joh. Jak. Schmid, der Gehülfe, und an der von ihm gegründeten und geleiteten Privatakademie hat noch mancher seine Lehre und seinen Rat genossen, wie Wilh. Tischbein, Fr. Zauner, Füger, Friedrich Distelbarth, Heinrich Keller, Joseph Koch, Konrad Geßner.

Die heute nachweisbaren Werke T.s sind: „Salbung Davids zum König“, Relief in Gips (Kopenhagen) und Skizze hievon (Schaffhausen); „Bacchus, der Ariadne krönt“, in Gips (Schaffhausen); „Ruhender Herkules“, in Gips (Schaffhausen, Basel, Bern, Zürich); Tante T.s, in gebrannter Erde (Schaffhausen); „Der gefesselte Prometheus“ und „Die gefesselte Andromeda“, beide in rötlichem Gipsstein (Schaffhausen); Moriz von Sachsen, Standbild in Ton (Schaffhausen); „Apollo als Hirt“, in Marmor (Frankfurt a. M.); Vestalin, mit Relief am Postament, in Marmor (Pillnitz); „Milon von einem Löwen angefallen“, in Gips (Schaffhausen), „Agrippina mit den Kindern“, in Ton (Zürich); „Mars und Venus“, in Ton (Zürich); Dorothea Schlözer, Büste in Gips (Göttingen); Grabmal für General Czernichew, in Marmor (Jaropolz bei Moskau); Denkmal für Salomon Geßner, in Marmor (die Bildhauereireste in Zürich); Grabmal für Fürst Schwarzenberg, in Marmor und Gipsmodell hiezu (Wittingau); Goethe, Büste in Marmor (Arolsen und Weimar), Tonmodell hiezu (Weimar); Friedrich der Große, Büste und Relief in Marmor (Arolsen); Herder, Büste in Marmor (Weimar); Graf Egloffstein, Büste in Marmor (Rohrlach-Schlesien); Gräfin Egloffstein, Büste in Marmor (Arklitten).

Die Goethe-Büste, T.s berühmtestes Werk, von dem der Dichter (Mitt. d. Red.) 1787 äußerte: „Jedermann ist damit zufrieden“, ist durch Gipsabgüsse vervielfältigt (ebenso wie die verkleinerte Nachbildung derselben von Tieck); sie ist auch oft photographiert und in mancherlei Weise da und dort reproduziert. Das Relief auf den Teschener Frieden ist nach dem Exemplare,

das durch Friedrich den Großen in Herzbergs Besitz gekommen, von J. J. Stahl, der Entwurf zu einem Fürstenbund-Denkmal in zwei Ansichten von Daniel Berger gestochen. Dem Zürcher Neujahrsblatt von 1808 ist die Abbildung des Milon, Aquatinta von Franz Hegi, beigegeben, dem Schaffhauser Neujahrsblatt von 1893 auf vier Tafeln Abbildungen verschiedener Werke in Lichtdruck.

Das Brustbild T.s ist 1771 von Jens Juel lebensgroß in Oel gemalt (Kunstverein Schaffhausen), ein zweites Bildnis nach der Zeichnung von J. F. Clemens von Ch. G. Schulze 1775 gestochen worden. Dieser Stich (oder die Zeichnung) hat verschiedenen Nachbildungen als Vorlage gedient (J. C. Füßlin, Best. Kstler, Bd. V; Zürch. N.-Bl. H. Lips fec.; Neue Bibl. der schönen Wissensch. u. freien Kste., Bd. 54, Clemens del., Schreyer sculps.; Umrißstich unbekannter Herkunft). Auch von einer Büste T.s ist die Rede, die aber verschollen ist.

Geneal. Reg. — Trippel-Papiere d. Zürch. Kstgesellsch. — *Goethe*, Zweiter Aufenthalt in Rom (28. Aug. u. 12. Sept. 1787); Schweiz. Reise (1797, 18. Sept.); Ann. od. Tag- u. Jahreshefte (1820). — *Füßlin*, Best. Kstler IV, p. 229; V, p. 152. — *Füßli*, K.-Lex. I, p. 660; II, p. 1941. — Zürch. N.-Bl. v. 1808. — Étrennes helvét. v. 1803, p. 98. — *Füßli*, Zürich u. d. wicht. Städte a. Rhein. — *Nagler*, K.-Lex. XIX, p. 94. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 706; IV, p. 431. — *Seubert*, K.-Lex. III, p. 449. — *Singer*, K.-Lex. IV, p. 444. — Zeitschr. f. bild. Kst., Beibl. IV, p. 115, 191. — *Cust*, Index brit. Mus. I, p. 331. — Deutsch. Kstbl. v. 1856, p. 458. — Kat. Alte Kst. Ausst. 1883, p. 11 (*Vögelin*). — A. D. B. XXXVIII, p. 621. — Biogr. univ., p. 46, 532. — *Pecht*, Deutsch. Kstler II, p. 206. — *Gurlitt*, Deutsch. Kst. d. 19. Jahrh.s. — Schaffh. N.-Bl. v. 1892/93 (*Vogler*), wo auch ältere Litt. angegeben ist. — *Noack*, Deutsch. Leben in Rom, 1907. — Mitt. v. *C. Brun*. *Vogler*.

Trippel, Carl Fr. Wilh. und Ludwig David, s. Trippel, Hans Georg.

Trippel, Hans Georg, Steinmetz und Baumeister, aus Schaffhausen, geb. dort 1666, verließ als Steinmetzmeister die Vaterstadt und ließ sich in Magdeburg nieder, wo er es zum Stadt- und Festungsbaumeister brachte und 1719 starb. Er war mit Katharina Cornely verheiratet und ist der Stammvater des norddeutschen Zweigs des Geschlechts. Nachkommen, wie die von Füßli erwähnten Steinmetzmeister *Ludwig David* und *Carl Friedrich Wilhelm* oder wie der Maler *Albert Ludwig T.* (s. d.), lebten in Berlin oder Potsdam.

Geneal. Reg. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 1944. — *Vogler*, im Schaffh. N.-Bl. 1892/93. *Vogler*.

Trippel, Hans Martin, Kunstdrechsler, als jüngster Bruder des Bildhauers zu Schaffhausen geb. am 29. Okt. 1752. Er wanderte mit der Mutter und der jüngern Hälfte der Familie 1755 nach London aus, wo er, unbekannt wann, gestorben ist.

Geneal. Reg. — *Vogler*, N.-Bl. Schaffh. 1892/93. *Vogler*.

Trippel, Johann Heinrich, Maler, von Schaffhausen, geb. am 10. Mai 1683 (nach Schaffh. Register). „Er malte kleine Sachen mit Verstand und außerordentlichem Fleiß; seine beste Arbeit kam an den kaiserlichen Hof nach Wien. Er war in der Perspektiv- und Meßkunst wie auch in der Malerei ausnehmend geschickt und starb in der Blüthe seines Lebens den 20. Merz A° 1708." „Bei längerem Leben würde er in Cabinetgemählden unter die größten Meister gezählt worden sein" (J. C. Füßlin).

Geneal. Reg. — *Füßlin*, Best. Kstler III, p. 74. — *Füßli*, K.-Lex. I, p. 660; II, p. 1944. — *Fiorillo*, Gesch. d. zeichn. Kste. in Deutschl. III, p. 334. — *Nagler*, K.-Lex. XIX, p. 97. *Vogler*.

Trippel, Johannes, Maler, von Schaffhausen, Bruder des Bildhauers, geb. am 4. Febr. 1742. „Er blieb, als die Brüder nach Kopenhagen reisten, in Amsterdam zurück und war auf dem Wege, einer der größten Maler zu werden, als er in Dresden an dem Gifte starb, das ihm ein Italiener beigebracht hatte" (Johann Georg Müller). Weiteres ist nicht bekannt; namentlich beruhen die Angaben von Füßli und Nagler offenbar auf Verwechslung.

Geneal. Reg. — Ungedr. Brief J. G. Müllers an seinen Bruder Johannes v. Müller in Wien, 21. Dez. 1793. — *Füßli*, K.-Lex. I, p. 660; II, p. 1944. — *Nagler*, K.-Lex. XIX, p. 97. — *Vogler*, N.-Bl. *Vogler*.

Trippel, Leonhard, Maler, Zeichner und Kupferstecher, von Schaffhausen, geb. am 20. April 1745, seit 1781 verheiratet mit Margar. Forster und gest. am 18. April 1783. Er war nach Füßli der Schüler von Schütze, nach Meusel von Schütz (Chr. Georg Schütz?) und „ein sehr geschickter Zeichner und Stecher in kolorierter Gattung." Indes ist von seinen stecherischen Leistungen nichts weiteres bekannt als eine unbenannte Flußlandschaft von 1778, ein kleines Blatt von 89/119 cm, und zwei Rheinfälle, ein großer und ein kleiner, die in der Landschaft wie auch in der ganz tüchtig gezeichneten Staffage und in den Unterschriften nicht völlig übereinstimmen. Der eine, gleichfalls 1778 datiert, mißt 340/454, der andere 222/322 mm; beide sind im wesentlichen Umrißstiche (Aetzungen) in Aberlis Manier, die getuscht oder koloriert in den Handel kamen. Daß, wie das genealogische Register weiß, T. auch Maler war, wird bestätigt durch ein kleines Oelbild im Besitze des Kunstvereins, eine Ansicht Schaffhausens von der Westseite, die dem frühern Besitzer als eine Arbeit Joh. Heinrich T.s galt, aber unzweifelhaft bei unsicherer Jahrzahl L. Trippel signiert ist.

Das Bild ist etwas flüchtig gemalt, bemeistert dabei Luft und Wasser ganz vortrefflich und mißt etwa 35/48 cm.

Der von Nagler aufgeführte *N. Trippel*, „Landschaftsmaler zu Schaffhausen, der als Künstler Ruf hatte und um 1780 im 40. Jahre starb", ist wohl ein und dieselbe Person mit unserm Leonhard T. Die Schaffhauser Register kennen keinen N. Trippel.

Geneal. Reg. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 1944. — *Nagler*, K.-Lex. XIX, p. 97. — *Meusel*, Misc. II, 10. Heft, p. 235. — *Meusel*, N. Msc. II, p. 195 (1796). — *Vogler*, N.-Bl. 1892. — *Ders.*, Schaffh. Festschr. 1901. *Vogler.*

Trippel, N., s. Trippel, Leonhard.

Trit, Gerhard, Glockengießer, der laut Inschrift 1520 eine Glocke für die Pfarrkirche in Näfels goß.

Nüscheler, Glockeninschr. im Kt. Glarus, p. 9. *† Moriz Sutermeister.*

Tröndle, Oskar, Zeichner und Maler, von Solothurn, stellte dort 1904 im Museum eine Anzahl Oelgemälde, Aquarelle und Zeichnungen aus.

Verz. d. Ankäufe etc. des Mus. in Soloth. im 1. u. 2. Sem. 1904, p. 7. *H. Appenzeller.*

Trösch, Johannes, Graveur, in Bützberg bei Thunstetten. Er wurde am 21. Juni 1767 als der Sohn des Rudolf T. und der Elsbeth, geb. Steiner, in Thunstetten getauft. In seiner Jugend verlor er den rechten Arm und war infolgedessen untüchtig zur Landarbeit. Er lernte darauf mit der Linken schreiben und, ohne Anleitung, kupferstechen. Am Briefe Salomon Geßners an Füßli über Landschaftsmalerei begeisterte er sich und hielt sich einzig an die Natur als seine Lehrmeisterin. Nur im Kloster St. Urban bekam er bisweilen Gemälde und Kupferstiche zu sehen. Mit dem Genfer Maler Pierre-Louis De la Rive machte er eine Schweizerreise, auf welcher er die Ruinen von Weggis von zwei Seiten zeichnete. Die etwa $2^1/_2$ Fuß langen und $1^5/_6$ Fuß hohen Zeichnungen kaufte Johannes von Müller und nahm sie mit nach Wien. T. erklärte sie für seine besten Leistungen. Vor 1798 arbeitete er viel in seinem Fache für Deutschland, u. a. auch für den Direktor Wilhelmi an der Akademie in Augsburg. Ferner lieferte er einige Platten in Aquatinta nach Deutschland. Im Berner Adreßbuch von 1795, p. 29, sind als Arbeiten T.s, alles kolorierte Stiche, genannt: „1. Das Bad bey Langenthal. 2. Das Bürgisweyerbad. 3. Das Kloster St. Urban. 4. Harrisons Stahlfabrik (im Lochbach bei Burgdorf). 5. Wo Plürs gestanden. 6. Silva Plana. 7. Rheinbrück bey St. Rosch. 8. Trient-Gletscher", welche sämtlich beim Buchbinder und Mechaniker Jakob Mumenthaler in Langenthal zu beziehen waren. T. starb auf seinem Gute „Auf dem Rein" zu Bützberg am 6. Febr. 1824. Die Nachkommen heißen vom „Gmöumachen" = Gemäldemachen ihres Vorfahrs noch „Mönu."

Mitt. des Hrn. Zivilstandsbeamten *E. Leist* in Bützberg. — Eingabe d. Kstlers an den helv. Minister Stapfer v. 2. Febr. 1799, im Bd. 1474 des helv. Arch. im Bundesarch. in Bern. — Falkeisen'sche Prospektensammlg. in der öffentl. Kstsammlg. in Basel. *H. Türler.*

Troger, orfèvre à Fribourg. Le registre des décès de S^t-Nicolas à Fribourg mentionne, à la date du 10 nov. 1707, celui de l'orfèvre T., avec la mention „ipsa pauperta", mais sans indication de nom de baptême. Cette lacune regrettable ne nous permet pas d'établir d'une manière certaine la filiation de cet orfèvre; nous pensons toutefois qu'il devait être l'un des quatre fils de l'orfèvre *Peter T.* qui étaient: François-Louis (né en 1654), François-Aloys (né en 1658), Jean-Nicolas (1663), Rodolphe (1665).

Max de Techtermann.

Troger, Adam, Goldschmied, lebte in der zweiten Hälfte des 16. Jahrh.s in Altdorf. 1585 wurde ihm eine Tochter, Viktoria, und 1587 eine solche namens Eva in Altdorf getauft. Er ist vielleicht der Verfertiger eines im Kirchenschatz in Hergiswil (Nidwalden) befindlichen Ciboriums, einer hübschen Arbeit aus der Zeit der Pfarreigründung (1621) mit der Urner Marke M. A. T.

Rahn, Stat. schw. Kstdenkm. *M. Dettling.*

Troger, Adam, orfèvre à Fribourg. Son existence est connue par un acte notarié, non daté, mais qui remonte vraisemblablement à l'année 1647. Il était mort à cette époque là, laissant un fils, Peter, issu d'un premier mariage, et une veuve. De ce second mariage était née une fille, Anne, vivante aussi à cette même époque de 1647. Le premier mariage d'Adam T. remontait probablement à l'année 1625 et le second à celle de 1628, pensons-nous. Ces dates supposées semblent découler naturellement de deux dates connues, celles de 1626 et 1629 qui sont celles de la naissance des deux enfants précités. Nous connaissons plusieurs œuvres signées des initiales de cet artiste, dont trois entre autres portent les dates de 1636, 1638 et 1640. Nous supposons que Adam T. était un frère cadet, neveu ou autre parent contemporain d'Oswald T. qui suit. Ajoutons cependant que cette manière de voir n'est basée que sur une simple similitude de nom, de profession et d'époque, sans aucun autre indice à l'appui.

Il existait encore à Fribourg un certain *Balthazar T.*, inscrit dans le registre des petits bourgeois à la date de 1642 avec sa famille, mais dont la profession n'est pas indiquée.

Max de Techtermann.

Troger, Adam. Il était le second fils, né en 1614, à Fribourg, de l'orfèvre *Oswald T.* qui suit. Nous ne savons rien sur ce personnage. Mourût-il en bas âge? Continua-t-il le métier paternel? Ces deux suppositions sont possibles; mais, jusqu'ici du moins, aucun document n'a permis de trancher la question.

Max de Techtermann.

Troger, Jacques. Né en 1607, il était le fils aîné d'*Oswald T.* qui suit. Fut-il orfèvre comme son père? C'est possible et même probable, à moins qu'il ne fût mort en bas âge, mais aucun document ne permet encore de rien affirmer à ce sujet. *Max de Techtermann.*

Troger, Jean (orfèvre? à Fribourg). Né en 1622, il était peut-être un fils aîné de l'orfèvre *Adam T.* qui précède? Nous ne pouvons l'affirmer, faute de preuve, non plus qu'il fut orfèvre comme son père et son frère. On pourrait tout aussi bien supposer qu'il aurait été un fils né tardivement ou d'un second mariage d'*Oswald T.?* Serait-il peut-être aussi un même personnage que l'orfèvre (sans nom de baptême indiqué) T., mort en 1707, qui précède? Il nous a été impossible jusqu'ici d'élucider ce mystère.

Max de Techtermann.

Troger, Oswald, orfèvre à Fribourg. Il était originaire de Zoug et reçut la petite naturalisation fribourgeoise le 31 juillet 1603; cela, vraisemblablement et selon l'usage, en suite d'un séjour préalable de quelques années dans cette ville. Ce fut aussi probablement vers cette même époque qu'il épousa une fribourgeoise, dont le premier enfant, Dorothée, naquit en 1605. Un premier fils suivit en 1607; il s'appelait Jacques; puis un second, appelé Adam, comme son parrain Adam Kunimann, artiste peintre, fut baptisé en 1614. Plusieurs objets d'orfèvrerie, encore existants, montrent le poinçon de cet artiste. Nous n'avons pu découvrir jusqu'ici l'époque du décès de T. *Max de Techtermann.*

Troger, Peter, orfèvre à Fribourg. C'était le fils né du premier mariage d'Adam T. qui précède. Il fut baptisé à Fribourg en 1626 sous les noms de Pierre-Ignace. En 1647, il partit pour la France „pour s'y perfectionner dans son métier d'orfèvre", dit l'acte notarié déjà cité à propos d'Adam T., son père. Il n'y séjourna que peu de temps, semble-t-il, car nous trouvons, en 1647, la mention de la naissance de son premier enfant, François-Louis, puis successivement de six autres: Catherine (1654), François-Aloys (1658), Marie-Marguerite (1660), Jean-Nicolas (1663), Rodolphe (1665) et enfin Anne-Élisabeth (1668). T. fut enterré à Fribourg le 23 juin 1698. Il existe encore quelques œuvres de cet orfèvre, qui attestent d'une réelle valeur artistique. *Max de Techtermann.*

Troll, Johann Heinrich, Zeichner, Blumen- wie Landschaftsmaler und Kupferstecher, geb. am 1. Juli 1756 in Winterthur, gest. dort am 9. Mai 1824. T. war Schüler von Mechel, dann von Adr. Zingg in Dresden, wo er sieben Jahre blieb. Hierauf hielt sich der Künstler erst drei Jahre in Italien, in Rom und Neapel, und sodann in Paris auf, von wo ihn die Schrecken der Revolution nach Holland vertrieben. Von 1793 an finden wir ihn in seiner Heimatstadt, dann bald abwechselnd auf Reisen, z. B. mit Conrad Steiner in Italien, wieder in Paris, von wo er eine große Anzahl von Blättern in Kupfer mitbrachte. Seine Hauptwerke sind die großen Schweizer Prospekte in Aquatinta, die in brauner Farbe gedruckt sind. Die letzten Lebensjahre verbrachte T. in Winterthur, wo er meistens Blumen malte. Zu den vorzüglichsten Arbeiten gehören: Eine Folge von vier Blättern mit Ansichten von Seen in der Schweiz, in Aquatinta, braun und schwarz gedruckt, auch in Farben, gr. qu.-fol.; „Vue du lac de Wallenstadt", eines der Hauptblätter; „Vue des environs du village de Mulehorne", in Punktiermanier, qu.-fol.; einige Ansichten aus der Via mala; aus der Dresdner Periode „Das Schloß Hohenstein in Sachsen" etc.

Von T. rührt eine Sammlung von mehreren hundert Blättern mit Blumen, Früchten und Pflanzen her, die nicht nur mit vorzüglicher Sorgfalt und Kunst in ihrer natürlichen Haltung und Form gezeichnet, sondern auch auf das schönste und mit zierlicher Leichtigkeit in Wasserfarben ausgeführt sind. Eine Sammlung, die jedem naturhistorischen Kabinette zur Zierde gereicht hätte, befand sich ehedem im Besitze seines Neffen, des Rektors T. in Winterthur. Im Neujahrsblatt der Zürcher Kunstgesellschaft von 1825 befindet sich eine Aquatinta F. Hegis nach T., „Die Einsiedelei bei Gersau", im Künstlerbuch in Zofingen eine Sepia „In den Schöllenen am Gotthard." Die Kunsthalle in Winterthur besitzt ein Album mit sehr schönen Pflanzenaquarellen und Kupferstichen von T. und in Gouache eine „Italienische Landschaft" (H. 71, Br. 57 cm).

Nagler, K.-Lex. XIX, p. 109/10. — *Müller,* K.-Lex. III, p. 708. — *Füßli,* K.-Lex. II, 7, p. 1947/48. — *Ernst,* Kat. der Ksthalle Winterthur, p. 27, 45. — Kat. Zofing. Kstlerb. *L. Calame.*

Troll, Daniel-*Isaac,* père d'Aimé-*Julien* qui suit, peintre en émail, né à Genève le 30 nov. 1748, mort le 18 mars 1812, fut élève de Jean-Théodore Perrache et s'associa avec Julien Fallery. *A. Choisy.*

Troll, Aimé-*Julien,* fils de Daniel-Isaac qui précède, peintre en émail, né à Genève le 26 nov.

1781, mort le 26 déc. 1852, fut élève d'Abraham Mittendorff. En 1828, il était associé avec Jean-Louis Richter (voy. ce nom). *A. Choisy.*

Trolli, Domenico, Maler, im 19. Jahrh., von Lugano. Er trug, nach Füßli, 1807 in Mailand beim Wettbewerb in der Perspektive den zweiten Preis davon.

Füßli, K.-Lex. II, p. 1948. *C. Brun.*

Trolli (Dralii, Tralli, Torelli), Santo (Sto.) — vgl. dazu I. Bd., p. 384 — Zeichner, Maler, aus Lavena? (Tirol oder Tessin?), bethätigte sich 1825 in Luzern vor dem Abbruch des Hertenstein'schen Hauses mit dem Kopieren der dabei leider zum Opfer gefallenen Holbein'schen Façaden-Fresken. Die Schreibung Tralli oder Trolli ist wahrscheinlich als Verkürzung des vollen Namens Torelli anzusehen. Nach Nagler studierte T. in Mailand und begab sich dann nach Paris. Er starb 1832, 28 Jahre alt, wäre also 1804 geboren.

Nagler, K.-Lex. XIX, p. 45. — *v. Liebenau,* H. Holbein d. J., 1888, p. 132. — *S. Vögelin,* im Anz. A.-K. v. 1884, p. 96/97. *Franz Heinemann.*

Trommeter, Heinrich, Glasmaler, geb. in Ruswil im Kanton Luzern, übte zwischen 1619 und 1627 die Glasmalerei auf der luzernischen Landschaft aus. 1619 lieferte er ein Fenster in das Rathaus nach Ruswil.

Th. v. Liebenau, im Anz. A.-K. v. 1878, p. 861. — *Schneller,* Luz. Lukasbrudersch., p. 13, Anm. 1. *Franz Heinemann.*

Trost, Benedikt, Stuccator, aus der zweiten Hälfte des 18. Jahrh.s, war unter Abt Beda beim Neubau der Stiftskirche in St. Gallen beschäftigt; er fertigte Kapitäle etc. an.

J. Lud. Meyer, im Anz. A.-K. v. 1883, p. 379. *T. Schieß.*

Trou, Keramiker, lebte um 1775 in Bendlikon. In diesem Jahre war er Direktor der von Spengler und Harracher 1760 in Zürich gegründeten Porzellanfabrik. Die Erzeugnisse der Fabrik waren außer Gebrauchsgegenständen reiche Gruppen sowie feine Services.

N. Z. Ztg., Beil. zu Nr. 138 v. 19. Mai 1898. *L. Calame.*

Troxler, Georges, Maler, von Beromünster, der Sohn des Malers *Jost T.* (s. d.), geb. in Stans 1867, bildete sich 1886/87 in Genf und von 1887 bis 1892 in Paris unter Bouguereau und Tony Robert Fleury aus. Seither in Luzern thätig, pflegt er als Spezialität die religiöse Figurenmalerei (Plafond-Fresken und Altargemälde), wovon die Kirchengemälde zu Jakobsbad (Appenzell); Dornach (Baselland); Locarno (Fresken in der Kirche S. Eugenio, 1895); Schüpfheim (Deckengemälde der Kapuzinerkirche, 1892); Häggenschwil (Chor-, Decken- und Langseitenbilder und Renovation der Dick'schen Freske des Mittelschiffs, 1898); Sarnen (Frauenklosterkirche, Deckenfresken, 1899); Luzern (Hofkirche, Grablegung Christi im Stile des 17. Jahrh.s, 1904, reproduziert im „Schweiz. Hausschatz", Beil. des „Vaterland", Nr. 10, 1904); Andermatt (Abendmahl, Fresken am Chorbogen, 1905); Hasle (Kt. Luzern, Kirchenrenovation, 1905); Hohenrain (Altargemälde, „Kinderfrd.", 1906); Düns (Vorarlberg, Gemäldezyklus der Pfarrkirche, 1906); Sins (Kt. Aarg., 1907, Kirchengemälde: Ueberführung der Leiche des hl. Felix); Wettingen (1908, zwei Altargemälde der Pfarrkirche); Oberwil (Kt. Luz., vier Gemälde im Franziskusheim); Oschenbach (Klosterkirche, 1910, Freskenbilder), u. a. m. Zeugen sind. Daneben beschickte T. fleißig und mit Erfolg auch die lokalen und schweizerischen Ausstellungen mit Proben seiner vielseitigen Kunst und Erfindergabe, landschaftlichen Skizzen, biblischen Genregemälden, burlesken Kohlenskizzen etc., u. a. schon 1889 die Luzerner Jubiläumsausstellung mit vier eigenen Farbenkompositionen.

Zug. Nachr. 1891, Nr. 17. — Libertà della Domenica 1895, Nr. 246. — Ostschw. 1898, Nr. 62. — Vaterl. 1892, Nr. 207; 1894, Nr. 149; 1905, Nr. 223 u. 228; 1906, Nr. 261; 1908, Nr. 101; 1909, Nr. 230; 1910, Nr. 242. — Luz. Tagbl. 1906, Nr. 246; 1907, Nr. 202. *Franz Heinemann.*

Troxler, Ildefons, Porträtmaler (sog. Traubenmaler), auch Hinterglasmaler, geb. am 4. Sept. 1741 in Beromünster im Kanton Luzern, gest. am 10. Mai 1810. Zur Ausbildung begab er sich (als Gardist?) nach Rom. Er pflegte mit besonderm Geschick die Blumen- und Früchtemalerei, „meist trefflich gemalte Stillleben", deren zahlreiche Proben seinerzeit in Beromünster „bei Bleicher Lütherts Gant nach allen Gegenden hin zerstreut" wurden (Estermann). Vorzüglich gelang ihm dabei die Wiedergabe von Trauben, was ihm den Beinamen „Traubenmaler" eintrug. Um 1776 schmückte er in Münster die Wände der Stiftskirche beim Muttergottes- und Kreuzaltar mit einem Zyklus der Berolegende in vier Gemälden. In der Hinterglas-Malkunst brachte er es zu einer ansehnlichen Fertigkeit. Auch diese Stücke sind teils zerstreut, teils zerstört. Dagegen liegen die Proben seiner Porträt-Malkunst vereinigt in der Porträtgalerie berühmter Luzerner auf der Bürgerbibliothek Luzern in zirka 150 Stücken, die von T. herstammen mögen und die er in der zweiten Hälfte des 18. Jahrh.s im Auftrag ihres Begründers, des Altseckelmeisters Felix v. Balthasar (1777), wie dieser selbst bezeugt, „mit unverdrossenem Eifer und einer netten Aehnlichkeit entworfen." Darum ziert denn auch das eigene Bildnis T.s die Sammlung als Nr. 156 (wahrscheinlich Selbst-

porträt). Zwei Studien, „Christus im Himmel“, befinden sich seit 1884 im Museum der Stadt Neuenburg.

Balthasar, Hist. Aufschriften zu den Bildnissen ber. Luzerner, p. 230. — *Tscharner*, Bild. Kste., 1884, p. 26. — Kat. d. Luz. Ausst. 1869, p. 16. — Kath. Schweizerbl., N. F. XIV, p. 216. — *Estermann*, Stiftsschule v. Beromünster, p. 183. — Lebensnotizen zu der Porträtgal. d. Bürgerbibl., p. 67. *Franz Heinemann.*

Troxler, Jost (Vital), Maler (Kirchenmaler, Freskenmaler), der Vater des Malers *Georges T.*, geb. am 4. Dez. 1827 in Beromünster, gest. am 7. Mai 1893 in Luzern. Er studierte in Karlsruhe und München (unter Kaulbach). Ursprünglich jedoch ein Schüler Deschwandens, malte er nach dessen Kunstrezept und Fruchtbarkeit vorherrschend religiöse Sujets. Auch war T. 20 Jahre lang (1867–1877) in Stans ansässig. Er beschickte die lokalen Ausstellungen von 1869 und 1889, die schweizerischen Kunstausstellungen, so 1840, 1846, 1857, 1864, 1883 (Zürich) etc. mit folgenden Bildern: „Verkündigung Mariä“ (1840); „Betende Maria“, „Schlafendes Kind“, „Engelskopf“ (1846); „Maria Magdalena“, „Sonntagabend in Unterwalden“ (1864); „Bergpredigt“ etc. Von ihm waren 1889 an der Luzerner Jubiläumsausstellung zu sehen: vier Porträts, „Betendes Mädchen“, „Madonna mit Kind“ (Nr. 575—580). Er arbeitete — zum Teil gemeinsam mit seinem Sohne Georges (s. d.) — zur Ausschmückung von Kirchen und Kapellen in Luzern (Priesterseminar), Altstätten (Rheintal), 1888 Pfarrkirche Weggis etc. Von ihm stammen auch die Wandgemälde der Kapuzinerkirche in Altdorf, die Kirchengemälde in Menznau etc. Neben der kirchlichen Malerei pflegte T. das Porträt. Sein „Genrebild aus Unterwalden“ ist reproduziert in der Zeitschrift „Schweiz“ (Bern) 1861, p. 121. Er ist zu unterscheiden vom gleichzeitigen *Vital T.*

Tscharner, Bild. Kste., Jahresber. 1883, p. 7. — *Singer*, K.-Lex. IV, p. 448. — Vaterl. v. 11. Mai 1893. — Luz. Volksbl. 1888, Nr. 86. — *Estermann*, Maria Mitleiden auf Gormund, p. 63. *Franz Heinemann.*

Troxler, Vital, Lithograph, Zeichner, Maler (?), von Münster im Kanton Luzern, geb. am 16. Jan. 1829, gest. am 11. Juli 1898 in Luzern. Er besuchte unter Kaulbach die Kunstakademie in München und bildete sich zum Lithographen aus, welchen Beruf er einige Jahre ausübte; dieser Zeit entstammen mehrere namhafte Lithographien. Nachher widmete er sich der Photographie als einer der frühsten Photographen landschaftlicher Schweizer-Ansichten, die er en gros für Fremdenmagazine anfertigte. Es ist möglich, aber nicht wahrscheinlich, daß das eine oder andere unter Jost Vital T. angeführte Bild diesem Vital T. zugehört. Sichere Proben der Malkunst-Ausübung des Vital ließen sich nicht ermitteln. *Franz Heinemann.*

Trüb, Hans Felix, Goldschmied, von Zürich, der Vater des Goldschmieds Melchior T., gest. am 11. Febr. 1641. Er lernte 1588 bei Stephan Zeller und wurde 1598 Meister. 1607 war er Zwölfer zur Schuhmachern, 1615 des Rats, von 1616–1635 Obmann am Almosenamt, 1636 wieder des Rats.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer*, Coll. III, p. 405. *C. Brun.*

Trüb, Melchior, Goldschmied, von Zürich, der Sohn des Goldschmieds Felix T., gest. am 11. Febr. 1655. Er war 1623 Lehrling bei seinem Vater und wurde 1633 Meister. 1636 war er Zwölfer zur Schuhmachern, im selben Jahre des Rats. Das Schweizerische Landesmuseum in Zürich enthält von T. als Deposita der Stadtbibliothek Zürich zwei Kelchbecher des Prof. J. J. Wolff und des Hans Kaspar Suter, Geschenke für die Chorherrnstube, aus dem Jahre 1638.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — Anz. A.-K. v. 1899, p. 34. — *H. Meyer*, Coll. VI, p. 407. *C. Brun.*

Trübler (Triblin, Tryblyg (?), Lienhard, Goldschmied, von Wytzlishusen (Wyslikofen) im aarg. Bez. Zurzach. Er wurde 1491 „mentag nach martini“ für 10 Gld. (Bb. p. 234 a) Bürger von Zürich. Er wird 1515 in einem Prozesse genannt, der in Basel und Zürich gegen T., Bürger von Luzern, aber um 1515 in Zürich ansässig, geführt wird. Das Urteil in diesem „merklichen bösen Handel“ bestätigt, daß T. einem Studenten aus Basel unbefugter Weise einen Brief abgenommen und geöffnet, den Studenten geschlagen und mit einer Ableugnung sich „unterstanden, Jörgen Hedinger vom leben zum tod ze bringen.“ T. büßt mit „drÿ march, als er vber Jörgen zuckt vnd Inn gewundet hat.“ Er wird mit seiner Familie aus der Stadt und aus der Landschaft Zürich auf immer verbannt; mit Rücksicht auf seine schwangere Frau und die „beiden hüpschen Kleinen Kinder“ wird ihm aber als Gnade gestattet, in Zürich noch die Niederkunft abzuwarten. T. zog dann nach Luzern, wo er nebst seinen drei Söhnen Peter, Mathis und Felix 1517 in das Bürgerbuch eingetragen wurde, nachdem er schon „vergangner jaren burger worden ist, aber nitt jngeschriben.“

Prozeßakt. im Staatsarch. Luz., Fasc. Goldschmiede. — Bürgerb. II, 10 a. — *Schneller*, Luz. Lukasbrudersch., p. 6, Anm. 5. — Anz. A.-K. v. 1885, p. 118 (*P. Schweizer*). — *H. Meyer*, Coll. I, p. 138; VI, p. 413. — Mitt. v. *C. Brun.* *Franz Heinemann.*

Trünkler, s. Trinkler.

Trüssel, Alexander, Maler, in Wasen bei Sumiswald. Er wurde am 7. Juli 1735 als der

Sohn des Sebastian T. und der Elisabeth Kläy in Sumiswald getauft. Er war kunstgewerblicher, heraldischer und daneben auch Früchtemaler. Es ist von ihm folgendes bekannt: 1769 malte er das Wappen des Landvogts S. L. Lerber für die Wappentafel im Schlosse Trachselwald. 1788 beschenkte ihn die bernische Regierung für ein ihr präsentiertes Fruchtgemälde mit einem sechsfachen Berndukaten. An der Berner Kunstausstellung von 1804 figurierte vielleicht dieses Bild als „Fruchtstück in Oel von Bergxander, einem Emmenthaler Bauer." Im Berner Adreßbuch von 1795 ist T. auf p. 36 unter Sumiswald, „auf dem Wasen", folgendermaßen verzeichnet: „Alexander Trüssel verfertigt Uhrenkästen, Zifferblätter, lakirt, mahlt sie, vergoldet, polirt und schleift nach der vollkommensten Manier, macht Tafelblätter mit Figuren. Seine Firnisse sind so dauerhaft und schön, als man selten bey andern dergleichen Arbeiten antrifft." Am 28. Mai 1824 starb „A. T., Kunstmaler, auf dem Unterfuhrenberg" bei Wasen.

Mitt. des Hrn. Gmdeschreibers *Zuber* in Sumiswald. — N. Bern. T'buch f. 1906, p. 103. — Bern. Staatsrechn. 1788. — Ausst.-Kat. 1804. *H. Türler.*

Trumeter, Thoma, s. Aeberhard, Thomann.

Tryblyg (?), s. Trübler.

Tryphaeus, s. Bletz, Wilh.

Tschachtlan, Bendicht, Illustrator, in Bern. Die Stadtbibliothek in Zürich besitzt eine Berner Chronik, welche laut Vorrede von 1470 von den Berner Ratsherrn Bend. T. und Heinrich Dittlinger geschrieben und gemalt worden ist. Die Chronik ist beinahe durchgehends nur eine Kopie der Chroniken des C. Justinger, des Hans Fründ und des Diebold Schilling. Sie ist aber wertvoll durch ihre Illustrationen, welche in kolorierter Federzeichnung mit satten, tiefen Farben ausgeführt sind und einen frischen Realismus, namentlich in den militärischen Scenen, aufweisen. Jos. Zemp hält T. für den Illustrator. Dieser, einem Geschlechte der Stadt Bern entstammend, war von Ostern 1451 an bis zu seinem sogleich nach dem 19. Okt. 1493 an der Pest erfolgten Tode stets Mitglied des Großen Rats und von 1464 an auch des Kleinen Rats gewesen. Von 1458—1459 war er Schultheiß zu Burgdorf, 1467—1473 Venner von Metzgern und bekleidete noch verschiedene Nebenämter. Als einflußreiches Mitglied der Behörden wurde er oft zu diplomatischen Sendungen verwendet. Als Venner machte er 1468 den Mülhauser Krieg mit.

Zemp, Schw. Bilderchron., p. 22—25 etc. — Sammlg. bern. Biogr. II, p. 564/65. — A. D. B. XXXVIII, p. 697. — *Rahn*, Bild. Kste., p. 710 f., 713, 818. *H. Türler.*

Tschaggeny, *Charles*-Philogène, frère d'*Edmond*-Jean-Baptiste T., peintre animalier, né le 26 mai 1825 à Bruxelles, d'un père d'origine neuchâteloise. Après avoir été occupé pendant quelque temps au ministère des finances, il donna, en 1836, sa démission pour se vouer exclusivement à la peinture. Il étudia avec Verboeckhoven et séjourna en 1848 en Angleterre où il eut de nombreuses commandes: „Les moissonneurs" pour la reine d'Angleterre, „Champ de bataille" (Musée britannique) etc. Le Musée de Bruxelles possède „La diligence des Ardennes", „La montée", „Brillant" (portrait d'étalon) et 69 dessins et croquis; celui de Neuchâtel „Noce flamande au 17e siècle" et „Chevaux de halage" (1886); celui de Melbourne „Au feu." Il a fait aussi de nombreux portraits de chevaux pour la reine de Belgique. T. est mort à St-Josse-ten-Noode le 12 juin 1894. Il était membre effectif du Corps académique de l'Académie d'Anvers; il avait été promu, en 1851, au rang de chevalier et en 1875 au grade d'officier de l'ordre de Léopold et avait obtenu un grand nombre de médailles et de distinctions: la médaille d'or à Bruxelles en 1845, la grande médaille à Oporto en 1866, la première distinction à Adélaide en 1887, une médaille à Vienne en 1873, une médaille à Philadelphie, la médaille d'or à Cologne en 1889 et un diplôme d'honneur à Scheveningue en 1892.

T. a exposé aux expositions de la Société suisse des Beaux-Arts.

Curric. vitae. — *Boetticher*, Malerw. d. 19. Jahrh.s II, p. 908. — *Muther*, Gesch. d. Mal. III, p. 168. — Gaz. des bx.-arts XV, p. 389; XII, p. 561/62. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 712; IV, p. 432. — Dioskuren 1860. — Dtsches Kstbl. 1850—1855 (1855, p. 190). — Art Journ. 1860—1866. — Rep. f. Kstwiss. XIV, p. 58. — *Seubert*, K.-Lex. III, p. 454. — *Cust*, Index brit. Mus. I, p. 135. — Kstchron. N. F. V, p. 466. — *Müller*, Biogr. K.-Lex., p. 527. — *Nagler*, K.-Lex. XIV, p. 141. — *Singer*, K.-Lex. IV, p. 451. — Cat. du Mus. de Neuchâtel 1903, p. 51. *M. Morel.*

Tschaggeny, *Edmond*-Jean-Baptiste, peintre animalier, né à Bruxelles le 27 mars 1818, fils de Frédéric-Guillaume T. et de la Baronne de Chornet. Il fut élève de Verboeckhoven comme son frère Charles. Mais tandis que celui-ci peignit surtout des chevaux, Edmond s'occupa spécialement de vaches et de moutons. Pendant vingt ans, il travailla à un grand ouvrage en trois volumes qui a pour titre l'„Atlas d'anatomie de l'espèce bovine." Il est également l'auteur d'une „Étude pratique de l'âge du cheval", ouvrage qui contient de nombreuses planches. T. passa plusieurs hivers en Algérie d'où il rapporta de nombreuses études et dessins qu'il utilisa pour des tableaux représentant des scènes d'Afrique: Arabes, moutons, bœufs, chameaux, etc. Le Musée de Bruxelles possède de lui „Une vache" et un

cadre contenant 70 dessins, celui de Neuchâtel un „Taureau furieux poursuivant une jeune femme et son enfant“ (1849). T. mourut à Bruxelles le 5 sept. 1873. Il était chevalier de l'ordre de Léopold (1854) et avait été médaillé à Paris en 1867.

Curric. vitae. — *Boetticher*, Malerw. d. 19. Jahrh.s II, p. 903. — *Nagler*, Monogr. II, p. 667, 668. — Gaz. des bx.-arts II, p. 123, 1892; VIII, p. 571. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 712. — Dtsches Kstbl. v. 1850, Beil.; 1852, p. 290; 1853, p. 432; 1855, p. 190. — Zeitschr. f. bild. Kst. VIII, p. 822; IX, p. 341; XXIII, p. 579; II, p. 110; XIII, p. 99; XV, p. 733. — *Seubert*, K.-Lex. III, p. 454. — *Nagler*, K.-Lex. XIX, p. 141. — *Singer*, K.-Lex. IV, p. 451. — Rapp. de la commission chargée d'examiner l'atlas d'anatomie de l'espèce bovine par M. Ed. Tsch., art. peintre à Brux. (M. *Crocq* rapporteur). Bull. de l'Acad. roy. de méd. de Belg., t. IV, 3e série, n° 5. — Cat. du Mus. de Neuchâtel 1903, p. 51. *M. Morel.*

Tschaggeny, *Frédéric*-Pierre, peintre, né à Bruxelles le 8 mai 1851, fils de *Charles*-Philogène T. Il étudia avec J. Portaels. Ses principaux tableaux sont des portraits: celui de la princesse Stéphanie de Belgique, du prince Victor Napoléon, de la comtesse d'Oultremont, etc. On lui doit également des tableaux d'autel dans la chapelle de l'Annonciation et à l'Église du Jésus à Bruxelles. Le Musée de Neuchâtel possède de lui „La Sorcière.“ T. a pris part aux expositions de la Société des Amis des Arts de Neuchâtel.

Curric. vitae. — Gaz. des bx.-arts 1892; VIII, p. 257. — Cat. du Mus. de Neuchâtel 1903, p. 51. *M. Morel.*

Tschan, J. Rudolf, Maler, in Gunten. Er wurde in Hilterfingen am Thunersee am 19. Nov. 1848 geboren, siedelte mit seinen Eltern in seinem achten Jahre nach dem nahen Gunten über und besuchte dort die Schule. Er war hernach in der Fremdenpension des Vaters und mit Landwirtschaft beschäftigt, bis er 1874, seiner Neigung folgend, die Kunstschule in Bern bezog und sich dort zum Zeichenlehrer ausbildete. Von 1876 bis 1878 war er Zeichenlehrer am Progymnasium in Thun, welche Stelle er verließ, um sich auf der Akademie in München der Malerei zu widmen. Dort war er 3½ Jahre der Schüler von Julius Benczur, Ludwig Löfftz und Wilhelm Diez (bei diesem in der Komponierschule). Nach Gunten zurückgekehrt, pflegt er seither das Porträt- und Landschaftsfach. Das Berner Kunstmuseum besitzt von ihm das gut ausgearbeitete Porträt einer alten Frau. T. beteiligte sich an der Turnusausstellung von 1880, beschickte 1884 die Royal Academy und die French Gallery in London. Seit 1894 ist er an den meisten schweizerischen und bernischen Ausstellungen vertreten. Seit 1878 ist er einigemal nach München zurückgekehrt.

Singer, K.-Lex. IV, p. 451. — Pers. Erkund. *H. Türler.*

Tscharner, Dr. med. Beat von, Zeichner- und Maler-Dilettant, in Bern, geb. am 23. Jan. 1817, gest. dort am 15. Jan. 1894. Er verbrachte seine Jugendzeit zum Teil im Auslande, widmete sich dann der Medizin und praktizierte, zum Dr. med. promoviert, eine Zeitlang in seiner Vaterstadt als Arzt. Dann gab er physikalischen Unterricht am Lehrerseminar am Muristalden und war in verschiedenen Behörden und Anstalten thätig (Burgerrat von 1860—1870, Präsident der burgerlichen Spitaldirektion und Präsident der Taubstummenanstalt in Wabern). Ganz vorzugsweise aber widmete er sich der Kunst als der bescheidene, jedoch verdienstvolle Chronist der zeitgenössischen Kunstbestrebungen in der Schweiz. Von 1872 an war v. T. als Nachfolger v. Effingers Präsident des bernischen Kantonalkunstvereins und verfaßte als solcher die inhaltsreichen, durch ein stets mildes, gerechtes Urteil ausgezeichneten Jahresberichte des Vereins, welche seit 1877 den Titel „Die bildenden Künste in der Schweiz“ führten. Er war auch eine Zeitlang Mitarbeiter an der Zeitschrift „Kunst für Alle“ von Friedrich Pecht in München und verfaßte die „Kunstchronik“ in der „Schweizer Rundschau“ von 1891—1893 sowie den Artikel „Kunst“ im „Volkswirtschaftslexikon der Schweiz“ von Furrer. Namentlich in jüngern Jahren zeichnete er Landschaften nach der Natur und malte Aquarelle; erst in vorgerücktern versuchte er sich, nicht ohne Erfolg, auch in der Oelmalerei. Er bedauerte oft, daß es ihm in der Jugend nicht vergönnt war, sich in der Kunst auszubilden. v. T. verbrachte den Sommer jeweilen auf seinem Landgut in Bürier, nach welchem er sich nannte. Er war seit 1890 auch Präsident der Direktion des Berner Kunstmuseums.

Mitt. des Sohns, Hrn. *v. Tscharner-de Vigneulle.* — Schw. Rundschau 1893 II, p. 246; 1894 I, p. 219 f. — Bern. Tagbl. v. 16. Jan. 1894. — La Suisse libér. v. 23. Jan. 1894. — Zeitschr. bild. Kst., Beibl. XVII, p. 516. *H. Türler.*

Tscharner, Beat Emanuel, s. Tscharner, Karl Emanuel v.

Tscharner, *Karl* Emanuel von, vom Lohn, Bildhauer und Maler, in Bern, geb. dort am 14. Febr. 1791. Er verlebte die erste Jugendzeit in Aigle, wohin der Vater mit seiner Familie 1795 als bernischer Gubernator zog. Durch die Revolution von 1798 vertrieben, mußte die Familie in offenem Schlitten über die Berge nach Bern flüchten. Die Eltern bezogen ihr Landgut Lohn in Kehrsatz. Bald wurde der Sohn Karl dem Pfarrer Walthard in Gerzensee zur Ausbildung übergeben. In der Schule in Bern offenbarte sich bei ihm das vom Vater geerbte Zeichentalent; unter der Leitung Valentin Sonnenscheins widmete er sich besonders dem Modellieren.

Am 8. Nov. 1811 wurde ihm eine goldene akademische Preismedaille verliehen. Dann weilte er zwei Jahre lang in Italien, wo er in Florenz Neapel und Rom arbeitete und studierte. In Rom besuchte er längere Zeit an der Académie de France anatomische und kunstwissenschaftliche Vorlesungen und arbeitete im Atelier Camuccinis. Dazu genoß er den Verkehr der Künstler de Meuron, Imhof, Eberhardt, Gmelin, Karl Graß. Besonders das Franziskanerkloster Palozzola bei Frascati gab ihm Gelegenheit für viele hübsche Studien. Durch den Durchzug der Alliierten durch die Schweiz von 1814 nach Hause zurückgerufen, zog er mit den Berner Milizen als Offizier an die Grenze und trat 1816 als Lieutenant in die Schweizergarde in Paris. In den Garnisonen in Orléans und Paris wandte er seine freien Stunden zu seiner Ausbildung an.

1821 mit Hauptmannsrang nach Hause zurückgekehrt, vermählte er sich im gleichen Jahre mit der feingebildeten Frl. Henriette Elise Katharina von Tscharner, die 100 Jahre alt starb. 1821 wurde er auch zum Mitglied des akademischen Künstlerkomitees gewählt. Nach dem Tode des Vaters, 1826, bezog T. das Landgut Lohn und lebte dort, von 1836 an jeweilen im Winter in die Stadt ziehend, abwechselnd der Malerei und der Bildhauerei. Sein erstes Modellieratelier befand sich im Klosterschulgebäude, worauf er bald einen unwirtlichen Arbeitsraum im alten Werkhof (an der Stelle des Bundeshauses, Westbau) bezog. Hier begann er am Modell eines Standbildes des Stadtgründers Berchtold V. von Zähringen zu arbeiten, das er in dem 1842 bezogenen passendern Atelier im neuen Werkhof vollendete. Er trat hierauf in München in persönlichen Verkehr mit Schwanthaler, Eberhardt, Amsler und andern und übergab, im folgenden Jahre nach München zurückgekehrt, sein Modell der kgl. Erzgießerei zum Guß. Seine Reise dehnte er nach Berlin zu Christian Rauch und nach Dresden zu Ernst Rietschel, bei dem er mit dem Maler Vogel zusammentraf, aus. Im Mai 1847 hatte er die Freude, seine Statue auf dem Münsterplatze mit drei die Gründung der Stadt bezeichnenden Reliefs am Piedestale dem Burgerrat zu übergeben.

Nachdem T. an der Berner Kunstausstellung von 1828 ein Oelbild „Perseus" und an derjenigen von 1830 ein zweites „Pygmalion" ausgestellt hatte, folgte 1842 an der Schweizerischen Turnusausstellung eine Statue „Junger Bacchus" und 1844 das große Oelbild „Rückkehr Bubenbergs nach Bern." 1846 figurierten an der Turnusausstellung wieder plastische Werke: „Werner Stauffacher und Frau", „de Pury" von Neuenburg, „Rudolf von Erlach", Statuetten in gebranntem Ton; 1854 ebensolche Statuetten: „Winkelried" und „Königin Bertha." In jener Zeit vollendete T. auch das Modell einer Statue der hl. Verena, die er zur Verzierung der Verenenquelle in Baden bestimmt hatte. Nebst vielen andern Entwürfen, Kreidezeichnungen, kleinern und größern Bildern ist von seiner Hand noch ein größeres Oelgemälde „Galathea" vorhanden. Noch in vorgerückten Jahren widmete er sich mit erneutem Eifer wieder einer größern plastischen Gruppe, einer „Pietà," welche er, in weißem Marmor nach seinem Modell ausgeführt, 1871 der Stadt Bern schenkte. Sie schmückt die zur Erinnerung an die Gefallenen der Märztage 1798 gewidmete Kapelle des Münsters. Leider hat der mit der Ausführung betraute Italiener das Modell nicht in allen Teilen getreu wiedergegeben. Bald nach der Vollendung der „Pietà" griff der Künstler wieder zum Pinsel und begann als Gegenstück zu seinem „Einzug Bubenbergs" ein ebenso großes Oelbild, „Die Rückkehr Rudolfs von Erlach von der Schlacht bei Laupen nach Bern" darstellend. Der am 7. Jan. 1873 eingetretene Tod verhinderte indessen die Vollendung. Seine Modelle der Pietà, der hl. Verena und der Zähringerreliefs vermachte er der bernischen Künstlergesellschaft, und die akademische Kunstanstalt bedachte er mit einer großen Zahl, teils nach der Natur, teils nach Antiken verfertigter Gipsabgüsse und einer wertvollen Sammlung von kunstwissenschaftlichen Werken und Kupferstichen. Einen großen Teil seines Vermögens widmete er gemeinnützigen Zwecken. Oberst L. v. Tscharner besitzt die Statuetten von Rudolf v. Erlach und der Königin Bertha.

Der Vater, *Beat Emanuel v. T.,* 1753—1825, Mitglied des Großen Rats 1785, Gubernator zu Aelen 1795—1798, Ratsherr 1803, war Zeichner. Eine Radierung von ihm, „L'Orphée moderne" nach Sigm. Freudenberger, befindet sich, laut Mitteilung des Hrn. Bernh. v. Steiger, bei Hrn. v. Müller in Hofwyl.

Bern. Jahresber. Kstver. v. 1874, p. 32—36, Abdr. in Samml. bern. Biogr. I, p. 189—193, u. in „Alpenrosen" (Bern), p. 4. — A. D. B. XXXVIII, p. 701 f. — *Haendcke & Müller,* Münster in Bern, p. 156 (mit dem harten Urteil Haendckes über die „Pietà"). — Bern. Kstdenkm. I, Nr. 17. Der Geburtstag nach dem Taufrodel von Bern 14. Febr., nicht 13. T. war 1822–1831 Mitglied des Großen Rats und wurde später gewöhnlich als „Major T." bezeichnet. *H. Türler.*

Tscher, Abraham, Goldarbeiter, in Bern, der Sohn des Schultheißen Ulrich T. zu Burgdorf. 1711 lieferte er die goldene Kette, welche die Stadt Bern dem venetianischen Gesandten schenkte. 1713 hatte er eine neue Kette zu fertigen und eine andere zu vergrößern. Er starb, 66 Jahre alt, als Almosner zu Pfistern am 26. Aug. 1746.

Staatsrechn. v. Bern. *H. Türler.*

Tschiffeli, Friedrich Ludwig Rudolf, Bildhauer, wurde in Bern am 13. April 1775 getauft. Er lebte 1803 als Skulptor in Lyon, zog dann nach Paris und starb dort.

Stammtafeln d. Burgerkanzlei Bern. *H. Türler.*

Tschiffeli, Jean Emanuel, Uhrmacher, von Neuenstadt, lebte von 1760 an in Bern und starb dort, 75 Jahre alt, am 11. März 1795.

Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Tschiffeli-Christen, Rosalie, Blumen- und Landschaftsmalerin, in Bern, geb. dort am 22. Dez. 1810 als die Tochter des Bildhauers *Joseph Anton Maria Christen* (s. d.). Das vom Vater geerbte Talent führte sie zur Landschafts- und Blumenmalerei, die sie nicht ohne Erfolg bis in ihr hohes Alter pflegte. Von 1836—1857 beschickte sie regelmäßig die Schweizerischen Turnusausstellungen mit ihren Bildern. 1845 vermählte sie sich mit dem Tabakfabrikanten F. F. A. Tschiffeli von Bern. Sie starb wenige Monate nach ihrem Bruder, dem Bildhauer *Raphael Christen* (s. d.), am 31. Mai 1880 im Burgerspital in Bern.

Jahresber. Kstver. Bern 1880, p. 55. *H. Türler.*

Tschop, Jakob, Glockengießer, in Wesen, goß im Bündnerlande von 1500—1531 für folgende Orte Glocken ohne Datum: für Maienfeld 2, Hohentrins 1, Scharans 1, Schweiningen 1.

Nüscheler, Glockenb. (Msc.). *† Moriz Sutermeister.*

Tschopp (Tschupp), Irene, Bildhauer, von Sursee, lebte im 17. Jahrh. im Amte Knutwil und war 1698 in Luzern Mitglied der Lukasbruderschaft.

Schneller, Luz. Lukasbrudersch., p. 8.
Franz Heinemann.

Tschopp, s. auch Tschupp.

Tschudi, Aegidius (Egidi, Gilg), Kartograph, der berühmte Geschichtschreiber, von Glarus, geb. dort am 5. Febr. 1505, gest. am 28. Febr. 1572. Der „schweizerische Herodot" kommt hier nur insofern in Betracht, als von seiner Hand die erste Schweizerkarte stammt, die „Nova Rhaetiae atque totius Helvetiae descriptio per Aegidium Tschudum Glaronensem." Sie ist „Gedruckt zu Basel, bey denn Erben Michaelis Isingrinii, im Jar MDLX", mißt in der Länge, ohne den Rand, 127 cm, in der Höhe 113,5 cm und trägt an freier Stelle, innerhalb des Randes, die Bemerkung „Sebastianus Munsterus cosmographiae studiosis s. d. descriptionem Rhaetiae, Helvetiae, Sedunorum ac majoris partis Alpium, ab Aegidio Tschudo Claronensi V. C. apud Helvetios factam, ex crebris ejusdem discursibus per multos annos summa vigilantia paratam, nostro vero marte adornatam, ex offizina Michaelis Isingrinii tibi, candide lector, exhibemus, rogantes, ut hujus celeberrimi viri exempio studiosi quique patriis suis illustrandis consimilem operam impendant." Das Kartenbild ist so orientiert, daß der Süden oben, der Norden unten, der Osten links, der Westen rechts steht, also umgekehrt, als wir es heute gewohnt sind. Im Süden reicht es bis Mailand und Novara, im Osten bis über Finstermünz hinaus, im Norden bis Rottweil, Schwarzwald, Breisach, Mülhausen, im Westen bis Grenoble, die Franche Comté und Verdun. Die Landesgrenzen, mit kaum merklichen Punkten und Linien angedeutet, sind natürlich die der VIII alten Orte samt den Unterthanenländern und zugewandten Orten, die Flußläufe mit überall, ob es sich um Rhein und Rhone oder einen kleinen Bach handle, gleich breiten Doppellinien, die Gebirge mit hintereinander gestellten Reihen von zelt- oder zuckerhutförmigen Pyramiden derselben stattlichen Größe eingezeichnet, so daß sich zwar die Länge der verschiedenen Bergzüge unterscheiden läßt, in Bezug auf die Höhe der Gipfel dagegen kaum eine Differenz zutage tritt. Die Seen sind von ungefähr roh umrissen, so daß ihre Form oft kaum wieder zu erkennen ist, und den Ufern entlang schraffiert, die Städte, Burgen und Klöster durch kleine Häuschen von mannigfaltiger Form mit einem oder zwei Türmchen dargestellt und die Namen oft deutsch und lateinisch, bei denen der Westschweiz etwa auch noch französisch daneben gesetzt, z. B. Aventicum, Avanzii, Wiflisspurg, oder Geneva, Jenff; Portarles, Ariorica, Pontarlin. Während die Kantonsgrenzen ganz und die Kantonsnamen zumeist fehlen, hat T. nirgends ermangelt, die Namen der frühern Bewohner: Antuates, Sequani, Tigurini u. dgl., einzutragen. Die Nomenklatur, im Dialekt gehalten, läßt an Naivetät nichts zu wünschen übrig. Da finden sich beispielsweise die Namen In der Lappen (Interlaken), Uren (Uri), Ougst (Aosta), Chum (Como); der Luganersee heißt Lowertzsee, das Centovalli „Kemifegertal", das Val Tourranche „Krämertal", Chatillon „Kastelen" u. s. f. Daß die Petersinsel und die borromäischen Inseln fehlen, Neuenstadt an den Neuenburgersee verlegt ist und viele ähnliche Fehler mit unterlaufen, kann nicht verwundern, wenn man bedenkt, daß dem Zeichner alle und jede Vorlagen fehlten und er lediglich auf Grund historischer und archivalischer Notizen sowie aus eigener Anschauung oder mündlichen Berichten alles zusammenstellen mußte. Bei Erwägung dieser Umstände erscheint die Karte als eine erstaunliche Leistung, wie nur ein genialer Kopf und der Bienenfleiß eines T. sie zustande bringen konnte. Den Rand zieren die Wappen oben von Zug, Schwyz, Luzern, Zürich, Bern, Uri, Unterwalden, Glarus, also der VIII alten Orte, mit dem deutschen Reichswappen in der Mitte, bezeichnet „Rych"; links von Basel, Solothurn, Appenzell,

Chur, Mülhausen und Biel; rechts von Freiburg, Schaffhausen, St. Gallen, Wallis, Rottweil, Rapperswil und unten noch von Toggenburg, Wil, Frauenfeld, Baden, Sargans, Rheineck und Bremgarten. 1883 ist eine photo-lithographische Reproduktion des gesamten großen Kartenbildes in Originalgröße von Hofer & Burger in Zürich erschienen.

Füßli, K.-Lex. II, p. 1956. — A. D. B. XXXVI, p. 7, 8. — *Th. v. Liebenau*, Schlacht bei Sempach, Gedenkb., Luz. 1886, p. 429. — N.-Bl. Stadtbibl. Zürich 1889.
Ernst Buß.

Tschudi, Rudolf, Porträt- und Landschaftsmaler, von Schwanden-Glarus, geb. dort 1855 als der Sohn eines Fabrikwächters, wurde von Dessinateur Rudolf Ruch (s. d.) in Schwanden zum Modellzeichner für die Glarner Kattundruckerei ausgebildet, wanderte dann als junger Mann nach den Vereinigten Staaten Nordamerikas aus und arbeitete sich dort vermöge unwiderstehlicher Neigung und entschiedenen Talentes in rastlosem Fleiße zum Künstler empor. Er bethätigte sich zuerst lernend in den Ateliers verschiedener Meister, ging dann aber bald zu selbständigem Studium über und nahm vor allem die freie Natur zu seiner Lehrmeisterin. Nicht ohne Erfolg. Seine Landschaften, meist idyllische Wiesen-, Baum- und Waldpartien, sagten dem Geschmacke des amerikanischen Publikums zu, und bald war sein Atelier gesucht und beliebt. Von der Landschaft ging er zu Stillleben und Porträts über und bewährte auch hierin sein großes Geschick, das mehr und mehr den Charakter des Autodidaktischen abstreifte. Er lebt seit Jahren in Cincinnati, umgeben von einer kinderreichen Familie, und entfaltet, unterstützt von wackern Söhnen, die er sich zu Gehülfen herangezogen, eine ungemein reiche, allseitig anerkannte künstlerische Thätigkeit.

Die Gemäldesammlung von Glarus enthält folgende Erzeugnisse von T.s Palette: Bildnis seiner Frau, „Frühlingsstimmung", „Landschaft bei Cincinnati", „Ueber Disteln zur Höhe", „Waldinneres", „Gewitterstimmung", „Nun leb' wohl, du kleine Gasse!", „Männlicher Studienkopf", sämtlich aus dem Jahre 1900, und das neuere „Pfirsiche und Trauben." In Glarner Privatbesitz befinden sich verschiedene andere Fruchtstücke und Landschaften, im Besitze des Unterzeichneten die Porträtstudie „Alter Matrose." Von den sehr zahlreichen Oelgemälden, welche die Sammlungen und Salons Nordamerikas schmücken, sei nur sein „Waldidyll" erwähnt, das im illustrierten Wochenblatte „Cincinnatier Herold", 4. Jahrg., Nr. 18 vom 10. Okt. 1897, reproduziert und besprochen ist. Dieselbe Zeitschrift brachte am 25. Aug. 1896 auf der Titelseite sein Porträt.

Mitt. des Kstlers. — Außer dem schon erwähnten „Cincinnatier Herold" Glarn. Nachr. v. 16. Sept. 1896 u. öfter, ebenso N. Glarn. Ztg. *Ernst Buß.*

Tschudi, s. auch Tschudy.

Tschudy, Theophil, Architekt, in Zürich, geb. in Mumpf im Aargau am 6. März 1847. Er besuchte die Gemeindeschule in seinem Heimatsorte, dann die Bezirksschule in Muri und die Kantonsschule in Aarau. Von 1866—1869 absolvierte er das Eidgenössische Polytechnikum, wo er besonders lebhafte Eindrücke von Gottfried Semper empfing, dem damaligen Vorstande der Bauschule. 1870/71 fand er eine Anstellung auf dem Baubureau von Architekt Würth in Davos; von 1871—1873 arbeitete er auf dem Bureau des Architekten J. Ray in Pest; 1874—1876 weilte er im Bureau des Architekten Ernst in Zürich, worauf er von 1876 auf 1877 dort ein selbständiges Bureau eröffnete. Die erste größere Arbeit war der Saalbau des Hôtel Baur en ville und der Umbau des Café Orsini in Zürich. 1877 gründete T. sodann mit Alfred Chiodera (s. d.) die Firma Chiodera & Tschudy, die bis 1908 bestand. Seit 1908 ist er, nach Auflösung der Firma, wieder als Privatarchitekt thätig. Er führte Hotelbauten in St. Moritz, Kreuzlingen, Zürich, Bormio etc. sowie Villen und Zinshausbauten im Vorarlberg, in Italien, Zürich, Glarus, Ragaz, St. Gallen etc. aus. Von monumentalen Bauten sind zu nennen zwei Synagogen in Zürich (1884), St. Gallen und Kirchenbauten in Zürich, St. Moritz etc. Siehe auch den Artikel *Chiodera* in Bd. I.

Curric. vitae. — Festschr. Eidg. Polytechnikum II, p. 276 (Abbild. des Aeußern u. Innern der oriental. Synagoge in Zürich); 279 (Ansicht der St. Peter- u. Paulskirche Zürich, 1895); 391 (Pfauentheater Zürich); 399 (innerer Umbau des Hôtel Baur en ville dort); 434 (3 Ansichten etc. der Villa Patumbah in Zürich V, 1883-1885); 435 (Abbild. der Villa Maria in Zürich II, 1897-1899); 437 (Villa Paracelsus in Zürich V, 1895/96: Grundriß des Erdgeschosses u. des I. Stocks sowie Gesamtansicht).
C. Brun.

Tschümperlin, Joseph, der Vater des Karl T. (s. d.), Aquarellmaler und Lithograph, geb. in Schwyz am 9. Nov. 1809, gest. dort am 14. Nov. 1868. Er war ein Sohn des Dominik T. und der M. Anna Josepha Katharina Steiner und mit Magdalena Hediger verehlicht. Die Anfangsgründe seiner Kunst lernte er wahrscheinlich bei dem Maler Michael Föhn. Er malte hauptsächlich Landschaften und Trachtenbilder, nach denen er auch Lithographien anfertigte und kolorierte, ferner Miniaturbilder auf Fächer, Schatullen, Lichtschirme etc. Meistens arbeitete er für die Kunsthandlungen Pfyffer in Luzern und Benziger in Einsiedeln. Bei letzterer Firma funktionierte er einige Zeit als Koloriermeister.

Von 1856 bis zu seinem Tode war er am kantonalen Lehrerseminar in Sarnen als Zeichenlehrer angestellt.

M. Dettling, Schwyz. Chron., p. 256. *M. Dettling.*

Tschümperlin, Karl, Theatermaler, von Schwyz, geb. am 5. Nov. 1848, ein Sohn und Schüler des Malers Joseph T. (s. d.). Aus seinem Atelier stammen unzählige Theaterdekorationen für diverse Landbühnen in den Kantonen Schwyz, Aargau, Zürich und Thurgau. Das Beste, was er in dieser Beziehung geschaffen, befindet sich wohl im Theater des Kollegiums Maria-Hilf in Schwyz. T. malte auch die Hintergründe für die Japanesenspiele in Schwyz in den Jahren 1874, 1883 und 1907. *M. Dettling.*

Tschumi, Johannes, Uhrmacher, in Bern, gebürtig von Wolfisberg bei Wiedlisbach. Er lieferte 1779 eine Pendule für die deutsche Appellazkammer im Rathaus in Bern. Er starb in Bern am 27. Okt. 1806 im Alter von 67 Jahren.

Staatsrechn. v. Bern. *H. Türler.*

Tschupp (Schup), Hans Jost, Glasmaler, Wappenmaler, der Sohn des Heinrich T., geb. 1637 in Sursee, gest. 1712. 1665 ist T. als Pfleger der Lukasbruderschaft Luzern eingetragen. Vorerst Großweibel, wurde er 1667 in Sursee Stadtschreiber und 1676 Schultheiß. Sein Hauptwerk sind die Glasgemälde in Eschenbach (bis 1910 als Gruppen 1659/60 im Rathause zu Luzern untergebracht, seither — teilweise restauriert — wieder im Klosterkreuzgang in Eschenbach), darunter das bekannte mit der Darstellung der Schlacht von Sempach (früher im Besitze von Sempach und von Eschenbach). 1663—1665 malte er die Wappen der Luzerner Schultheißen nebst den Wappen der bei Sempach Erschlagenen mit historischen Notizen, welches Wappenbuch in die Sammlung Meyer-am Rhyn (Luzern) überging. An der Jubiläumsausstellung der Kunstgesellschaft Luzern 1889 wurden von ihm eine Anzahl Wappenmalereien gezeigt.

Anz. A.-K. v. 1878, p. 861 (*Th. v. Liebenau*). — *H. Meyer*, Coll. I, p. 70. — *Schneller*, Luz. Lukasbrudersch., p. 11. — Kat. Jubil.-Ausst. d. Kstgesellsch. Luz. 1889, p. 23. — Geschichtsfrd. XXXV, p. 57. — *Th. v. Liebenau*, Die Schlacht bei Sempach, Gedenkb., Luz. 1886, p. 419, 425, 433. — Die Glasgemälde im Rathause zu Luzern, 1879, p. 19. — „Vaterl." 1910, Nr. 242.

Franz Heinemann.

Tschupp (Tschopp), Heinrich, Glasmaler, gebürtig von Sursee, der Vater des Hans Jost T., von 1625—1641 nachweisbar. 1641 war er Mitglied der Luzerner Lukasbruderschaft. Seine Hauptleistung sind die 18 Glasgemälde in der Pfarrkirche (Untern Kirche) von Beromünster aus dem Jahre 1625 (nähere Aufzählung nebst Abbildung der Künstlermarke bei Estermann).

Anz. A.-K. v. 1878, p. 861 (*Th. v. Liebenau*); 1880, p. 85 (*Estermann*); 1885, p. 131 (*Rahn*). — *H. Meyer*, Coll. I, p. 70. — *Estermann*, Sehenswürdigk. v. Beromünster, p. 98. *Franz Heinemann.*

Tschupp (Schupp), Joseph Anton, Bildhauer und Lilienwirt zu Villingen, schuf für die Klosterkirche zu Rheinau 1709/10 das Findansgrab, die Heiligenstatuen der Façade und die das Chorgestühl bekrönenden Apostel.

Rothenhäusler, Baugesch. des Klosters Rheinau, Diss., p. 109 u. 114/15. *Rothenhäusler.*

Tschupp, Irene, s. Tschopp, Irene.

Tschuppauer ou Schuphauer, Schuphauwer, famille de menuisiers, sculpteurs sur bois et peintres-décorateurs, établie à Fribourg. *Joseph* fut membre de la Confrérie de St-Luc en 1735, *Claude* en 1736, *Jean-Henri* en 1776 et *Charles* vers 1780. *Nicolas* vivait en 1760. Joseph sculpta deux candélabres pour l'association des tireurs, soit la Confrérie de St-Sébastien. Ces torchères monumentales servaient dans les processions et les cortèges.

Berthier et Diesbach, Livre des ordonnances de la Confrérie de St-Luc. — Frib. art. 1894, p. 6, 7; 1908, p. 13. *Max de Diesbach.*

Tschuppauer, Charles, Claude, Jean-Henri, Joseph und Nicolas, s. Tschuppauer.

Tub, Heinrich, Goldschmied, von Erfurt. Er wurde 1435 Bürger in Zürich, „die lune (Samstag) ante festum sanctorum apostolorum Pettri et Pauli." Er zahlte für das Bürgerrecht 3 Gld. (Bb. 151 b). Er wohnte zur kleinen Bruoch neben dem Münzhause.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — Anz. A.-K. v. 1885, p. 117 (*P. Schweizer*). — *H. Meyer*, Coll. I, p. 136; VI, p. 411. *C. Brun.*

Tub, Herman, Goldschmied, von Erfurt. Er wurde 1429 Bürger in Zürich, „receptus 8 die mensis Augusti." „Dedit florenos tres pro civilegio" (Bb. 148 a).

Anz. A.-K. v. 1885, p. 117 (*Schweizer*). — *H. Meyer*, Coll. I, p. 136; VI, p. 409. *C. Brun.*

Tub, s. auch Dub.

Tubenmann (Taubenmann), Hans *Balthasar*, Glasmaler, geb. zu Zürich 1563 im väterlichen Hause zum Weißen Bären, verheiratet 1584 mit Regula Burkhard, gest. 1607. T. ist als Glasmaler von 1597—1603 für den Rat beschäftigt gewesen (u. a.: „1597 30 Pfd. 18 s. denen zu Affoltern in ihre widerum verbesserte und erbuwene Kirche um ein Fenster mit Ehrenwappen lut Erkenntniß und Hans Balth. Tubenmanns und Hans Diebolden des Glasers Zedel"). Neben diesen Arbeiten werden auch solche erwähnt für die Meisenzunft, so „1586 15 Pfd. H. B. Dubenmann, dem Glasmaler, von einem Wappen zu

machen, welliches M. H. und M. Alexander Rubli, Wirth zum Storchen, verehrt."

Meyer, Fenster-Schenk., p. 233. — Anz. A.-K. v. 1897, p. 137 (*A. Farner*). *F. O. Pestalozzi.*

Tübingen, Nikolaus von, s. Lawelin.

Tüfel (Teufel, Teuffel), Caspar (angeblich Joh. Ulrich), Bildhauer, Holzschnitzer, gebürtig von Sursee im Kanton Luzern, war um 1647 in Luzern thätig. Er lieferte 1647 gemeinsam mit Hans Ulrich Räber (s. d.) das wertvolle Chorgestühl der dortigen Franziskanerkirche. Um dieselbe Zeit arbeitete er in Solothurn den U. L. Frauen-Altar im alten Münster (gewundene Säulen mit Ranken- und Traubenwerk und anderm Schnitzwerk verziert), der 1768 in die St. Katharinenkapelle bei Solothurn verlegt wurde.

Soloth. N.-Bl. v. 1859, p. 23. — Anz. A.-K. v. 1885, p. 186 (*Rahn*); 1901, p. 101 (*J. Balmer*). — *v. Liebenau*, Das alte Luzern, p. 73. — Festschr. d. Schw. Archit.-Vereins in Luzern 1893, p. 35 (mit Abbild. p. 36). — Thüring'scher Hauskal. (Luz.) 1901, p. 19. *Franz Heinemann.*

Tüfel (Teuffel), Hans Wilhelm, Holzbildhauer, von Sursee im Kanton Luzern, 1665 Mitglied der Lukasbruderschaft Luzern. Seine Thätigkeit ist von 1637—1665 nachweisbar. 1637 war er am Neubau der Stiftskirche in Luzern beschäftigt.

Anz. A.-K. 1901, p. 101 (*J. Balmer*). — Thüring'scher Hauskal. (Luz.) 1901, p. 19. *Franz Heinemann.*

Tüfel (Teuffel), Heinrich, Maler, lebte im 17. Jahrh. in Luzern, wo er 1673 als Mitglied der Lukasbruderschaft eingetragen ist.

Schneller, Luz. Lukasbrudersch., p. 9. *F. Heinemann.*

Tür, s. Dür.

Türst, Conrad, Dr. med., Kartograph, verfaßte 1496/97 eine topographische Beschreibung der Schweiz, wozu er eine Karte auf Pergament zeichnete. Dieselbe beruht auf mathematischer Geographie, weist eine Einteilung nach Graden und Minuten auf, hat aber sehr viele Fehler. Die Berge sind schematisch projiziert, die Lokalitäten in einer außerordentlich vereinfachten Ansicht wiedergegeben. Ein lateinisches Original der Beschreibung mit einer Karte, das T. dem Schultheißen und Rate von Bern widmete, befindet sich in der Hofbibliothek in Wien. Ein zweites Exemplar in deutscher Fassung, das T. dem Berner alt Schultheißen Rudolf v. Erlach dedizierte, kam 1875 aus Spiez an Hrn. Wunderly-v. Muralt in Zürich. Die zugehörige Karte ist im 6. Bande der Quellen zur Schweizergeschichte reproduziert. Eine dem Herzog von Mailand, Lodovico Sforza, 1497 zugeschickte Handschrift befindet sich nun in der Berliner Bibliothek, während das dem König Maximilian 1499 geschenkte Exemplar verschollen ist. Das Geschenk an den Herzog von Mailand trug dem Verfasser am 22. Okt. 1497 eine Pension von 20 Gld. ein. Astronomische Werke, die T. 1491 dem Herzog schickte, sind verloren. T. war 1482—1485 Mitglied der Gesellschaft zum Distelzwang in Bern, wurde am 8. Aug. 1485 zum Stadtarzt von Zürich bestellt, zog um 1500/01 nach Innsbruck in den Dienst Maximilians und erhielt am 22. Juli 1501 eine Pension von 100 Gld., die er bis 1502 bezog. Dann kehrte er offenbar nach Zürich zurück, wo er noch 1526 gelebt haben dürfte. Schon Friedrich III. hatte ihn mit der Ritterkette beschenkt und zum Leibarzt ernannt.

Quellen z. Schweizergesch. Bd. 6. — Anz. f. Schweiz. Gesch. V^b, p. 80, 243; VI, p. 525; VII, p. 65. — Boll. stor. III, p. 207; XIV, p. 81. — *Wolf*, Vierteljahrsschr. d. naturf. Gesellsch. Zürich XXV, p. 426. *H. Türler.*

Tütsch, Jörg, Tischmacher, in Bern, fertigte 1568 eine Visierung der damals erbauten Brücke in Aarberg. Er lieferte von 1567—1569 Schäfte für das große Geschütz der Stadt Bern. 1569 heißt er der welsche Tischmacher.

Bern. Stadtrechn. *H. Türler.*

Tugi, Hans, alias *Stucki*, Orgelbauer, in Basel, der Sohn des Basler Büchsenmeisters *Konrad T.*, der ebenfalls zwei Namen trug. Er war, aus den zahlreichen Aufträgen, die ihm zugewiesen wurden, zu schließen, ein hervorragender Meister seines Fachs. Er baute Orgeln in Mainz, im St. Peter und im Predigerkloster zu Basel (1487), im Dome zu Konstanz (1489), im Kloster Maria Magdalena zu den Steinen in Basel (1510), im St. Vinzenzenmünster zu Bern (1517—1519). Trotz diesen verschiedenen Aufträgen scheinen seine Vermögensverhältnisse keine glänzenden gewesen zu sein; denn 1520 wurde sein Gut „von anrufens wegen siner Schuldvorderer" gerichtlich inventarisiert.

Orgel u. Organisten in Bern vor d. Reform. (Bern. Heim 1905, Nr. 24—27, auch separat, Buchdr. Bern. Tagbl.). *Ad. Fluri.*

Tugi, Konrad, s. Tugi, Hans.

Tum, s. Dum.

Tumysen, s. Dumeisen, Dumisen, Dummeisen, Dumysen.

Tuotilo, s. Suppl.

Tuppin ou Dupin, Jean, d'Estavayer, peintre-verrier, fut admis dans la bourgeoisie de Fribourg le 6 mai 1600; il était membre de la Confrérie de S^t-Luc. En 1604, l'État de Fribourg accorda une subvention de 24 livres pour un vitrail de T., placé dans l'église de Domdidier. Ce vitrail aux armes du canton supportées par deux guerriers fait aujourd'hui parti de la collection de M. de Diesbach, à Villars-les-Joncs.

Arch. cant. Frib., livre bourg. communs, VI, f° 50. — Dict. paroiss. frib. IV, p. 520. — Livre des ordonnances de la Confrérie de S^t-Luc. *Max de Diesbach.*

Turner, Goldschmied, in Zürich, im 14. Jahrh. 1369 wird sein Name im Steuerbuche genannt.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. *C. Brun.*

Turner (Thurner), Hans, Bildhauer, von Basel, fertigte 1504 eine Statue des hl. Georg für den Brunnen des Münsterplatzes von Basel, der 1784 dem klassizistischen Werke des *Paolo Antonio Pisoni* weichen mußte. Abbildungen des alten Brunnens sind in Tuschzeichnungen erhalten (im Besitze des Hrn. L. La Roche-Ringwald und des Basler Staatsarchivs). 1510/11 meißelte T. sodann für die Façade des Rathauses von Basel das Standbild des Stadtbannerträgers und die Statuetten von St. Heinrich und Kunigunde am Zifferblatte der Uhr (Originale im historischen Museum von Basel). T. zeigt sich in diesen Arbeiten als ein tüchtiger, etwas roher Handwerker, ohne starken persönlichen Charakter. Er dürfte in einer oberrheinischen Bauhütte, vielleicht in Straßburg, seine Schulung erhalten haben.

Burckhardt u. Wackernagel, Basl. Rathaus, p. 6. — Basl. Jahrb. 1892, p. 103 (Abbild. d. alt. Münsterplatzbrunnens mit T.s Georgsfigur). *D. Burckhardt.*

Turo, Glockengießer, von Lugano, 1309 in Garfagnana (Carfagnana) im Herzogtum Modena.

Bertolotti, Boll. stor. v. 1885, p. 6. — *Ders.,* Art. svizz. in Roma, p. XV u. 6. *C. Brun.*

Turquet de Mayerne, Théod., s. Mayerne, T. T. de.

Turrettini, *Charles*-Émile, peintre, né à Genève le 26 juin 1849. Il a suivi les écoles d'art de sa ville natale et a été l'élève de Barthélemy Menn; en 1875, il a fait un séjour à Rome. Depuis cette époque, il s'est consacré exclusivement à la peinture à l'huile du paysage; il a reproduit surtout les sites des plaines françaises et du canton de Genève, les forêts de pin des bords de la Méditerranée et les eaux tranquilles du lac Léman. T. a participé régulièrement aux expositions genevoises depuis 1876.

Beibl. Zeitschr. f. bild. Kst. 1876, 30 nov., p. 117 (*C. Brun*). *A. Choisy.*

Turrian, Émile-David, de Château d'Oex (canton de Vaud), né le 26 avril 1869 à Montblesson sur Lausanne, mort à Paudex près Lutry le 21 avril 1906. T. manifesta de bonne heure des goûts artistiques et un désir très vif de cultiver la peinture. Il débuta par le métier de lithographe, puis il commença ses études en 1888 à l'École des Beaux-Arts de Genève et passa quelque temps dans l'atelier de l'excellent peintre de genre Édouard Castres. Il se rendit ensuite à Paris et travailla dans l'atelier du peintre Luc-Olivier Merson. De Paris, T. partit pour la Russie où il séjourna de 1895/96; puis il y retourna en 1902. Entre deux, il passa trois mois en Italie. Rentré au pays, il se fixa dans le Jorat vaudois, à Syens, à Corcelles-le Jorat. Ce furent ses séjours de prédilection. Sa santé qui n'était pas très robuste l'ayant forcé à chercher un climat moins rude, il se rendit ensuite sur les rives du Léman, à Paudex, près de Lausanne. C'est là que la mort vint le surprendre, terminant prématurément une carrière artistique déjà intéressante malgré sa brièveté et qui semblait pleine de promesses. Notons ici une particularité: T. peignait, comme Léonard de Vinci, de la main gauche.

T. a rapporté des études fort intéressantes de tous ses séjours à l'étranger, de la Russie en particulier; il avait toute une série de toiles et de croquis représentant des vues du steppe, en hiver et en été, des portraits de moujiks, des intérieurs de cabanes. Le Musée des Beaux-Arts de Lausanne possède de cet artiste un paysage de la Petite-Russie. Plus nombreuses sont ses études du Jorat et de la vallée de la Broie dont il comprenait le charme austère et discret. Ce sont des villages aux toits bruns, des champs à la lisière des forêts, des vues de la petite ville de Moudon. Une de ses premières œuvres importantes fut la décoration de l'église de Concise, puis le carton d'un vitrail pour le Palais du Parlement à Berne, d'après une esquisse de Sandreuter. Ce dernier travail lui avait été commandé par le Conseil fédéral.

Parmi les œuvres les plus populaires de T., il faut citer deux albums de dessins reproduits en lithographie; ce sont les „Temples nationaux vaudois" et „A la pinte" où il esquissait d'un crayon rapide des types caractéristiques de paysans vaudois. On remarque dans ces deux albums de très grandes qualités d'observation et de dessin.

T. ne s'est pas borné à faire des tableaux; il a dessiné de nombreuses affiches, des cartes postales lithographiées en couleurs, représentant plusieurs villes du canton de Vaud avec leurs armoiries; il a également brossé les décors pour le drame de Virgile Rossel représenté à Lausanne, „Morgarten."

T. fit de nombreux envois aux expositions de la Société suisse des Beaux-Arts, notamment à Lausanne, à Bâle et à Neuchâtel. Ces envois donnèrent la mesure de ses talents et justifièrent les espérances que ses amis avaient fondées sur lui. T. avait un talent très original, sans rien de conventionnel; il avait surtout de la franchise et de la sincérité. C'est ce qui explique et justifie les regrets unanimes qu'il a laissés derrière lui. Le Musée des Beaux-Arts à Lausanne possède une toile de T. „L'ancien pont S^t-Éloi à Moudon."

Trib. de Laus., 22 avril 1906; 16 nov. 1906. — La Patrie Suisse, 2 mai 1906. — La Revue (Laus.), 23 avril

1906. — Chron. des Arts (Gaz. des bx.-arts) 1906, Nr. 19, p. 155. *Emile Butticaz.*

Tußman, Meister Hans, Bildhauer, in Solothurn. Er bevollmächtigte am 28. März 1478 den Ulrich Glaser, Burger zu Solothurn, die Verlassenschaft seiner in Basel verstorbenen Frau, Margaretha, einzubringen.

Ratsprot. v. Soloth. II, p. 312. *H. Türler.*

Tutzmann, Simon, Goldschmied, offenbar einer Berner Familie dieses Namens entstammend. Er bestand seine Lehrzeit beim Goldschmiede Gutmann Niderländer. Als dieser ein halbes Jahr vor Beendigung der Lehrzeit starb, stellten die Goldschmiede Martin Müller und Meinrad (Taler) dem T. am 2. Okt. 1509 ein gutes Zeugnis über seine Aufführung in Bern aus.

Ob. Spruchb. T, 365, Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Tyllmann, s. Tillmann, Tilmann.

Ugo da Campione, s. Campione, Ugo da.

Uhlinger, s. Ulinger.

Uhr, Ulrich, hielt sich Ende der 1860er Jahre einige Zeit als Lithograph in Zug auf und zog dann nach Neuenburg. Näheres ist nicht bekannt. *A. Weber.*

Ulinger (auch Uhlinger), Johann Caspar, Maler und Kupferstecher, von Zürich, wurde am 1. April 1703 als der Sohn des Pfarrers U. zu Herrliberg am Zürichsee geboren. Der Anblick der schönen Gegenden seines Vaterlandes weckte in ihm den Hang zur Landschaftsmalerei, wobei er nur auf sich selbst angewiesen war. Seine malerischen Wanderungen erstreckten sich meistens auf die umliegenden Gegenden von Zürich, sodann in die Täler des Sarganserlandes, nach Werdenberg und Graubünden, auch in die Urkantone und den Gotthard; über die Grenzen des Schweizerlandes hinaus ist er nie gekommen. Nach diesen Naturzeichnungen malte er dann Bilder in Oel und Gouache und staffierte die Landschaften mit Herren zu Pferd und Damen in Reifröcken aus. Er radierte auch verschiedene Ansichten und suchte sein dürftiges Auskommen durch Zeichenunterricht zu verbessern. Er starb am 17. Juni 1768; mit ihm erlosch auch sein Geschlechtsname.

In der Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft befinden sich die sechs Tuschzeichnungen: „An der Sihl bei Leimbach", „Die Mythen gegen den Vierwaldstättersee", „Bei Wesen am Walensee", „Schloß Sargans im Rheintal", „Bei Werdenberg", „Schloß Vaduz in Bünden" sowie folgende zwölf radierte Schweizerprospekte, meistens in Quartformat: Küßnacht (Kt. Schwyz), Lauenberg, Manegg, Meilen, Mythen, Rapperswil, Reichenau, Rheinfall, Teufelsbrücke, Urserental, Vierwaldstättersee, Wädenswil.

Msc. über J. C. U. des Landschaftsmalers *Joh. Heinr. Meyer* von Zürich (1755—1829) in der Sammlg. der Zürch. Kstgesellsch. — *Nagler*, K.-Lex. XIX, p. 221. — *Scheuchzer*, Bergreisen. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 4006. — *Cust*, Index brit. Mus. I, p. 332. — *Singer*, K.-Lex. IV, p, 462. *H. Appenzeller.*

Ulmer, Hans, Goldschmied, von Zürich, der Sohn des Pfarrers U. zu Egg. Er war 1598 Lehrling bei Hans Rudolf Wirz und wurde 1606 Meister. Er war zweimal verheiratet; aber der Name seiner ersten Frau ist unbekannt. 1618 vermählte er sich mit Verena Huber.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer*, Coll. VI, p. 415. *C. Brun.*

Ulmer, Hans Heinrich I., Goldschmied, von Zürich, lebte noch 1622. Er wurde 1612 Meister. Zweimal verheiratet, vermählte er sich 1607 mit Margaretha Schmutz und in zweiter Ehe mit Ursula Laufer. Nach Meyer ist er 1623 gestorben.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer*, Coll. I, p. 144; VI, p. 417. *C. Brun.*

Ulmer, Hans Heinrich II., Goldschmied, der Sohn des Goldschmieds Kaspar U., geb. in Zürich am 13. Sept. 1653. Er war 1670 Lehrling bei Jakob Huser und wurde 1677 Meister. 1678 verheiratete er sich mit Regina Meister, die 1681 jedoch Scheidung verlangte, weil er das ihrige verthan und in Winterthur einen Löffel gestohlen hatte.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. *C. Brun.*

Ulmer, Kaspar I., Goldschmied, der Sohn des Goldschmieds Heinrich U. und der Bruder des Prädikanten Hans Jakob U. zu Dorlikon, geb. am 5. Nov. 1617 in Zürich, gest. am 10. Sept. 1691. Er lernte das Goldschmiedehandwerk bei Mr. Ludwig von Birch und wurde 1641 Meister. Er war Sigrist am St. Peter und verheiratete sich 1640 mit Elsbeth Schmutz, deren Sohn, Hans Heinrich II., ebenfalls Goldschmied wurde.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer*, Coll. Ia, p. 10. *C. Brun.*

Ulmer, Kaspar II., angeblicher Maler aus Schaffhausen und angeblicher Sohn des Dekans Johann Konrad U. (1519—1600), dessen auf der Stadtbibliothek befindliches Bildnis er gemalt haben soll (J. J. Mezger, z. T. nach einem Protokoll der Bibl. Curatel). Das genealogische Register kennt aber keinen so benannten Sohn des Dekans und keinen Maler Kaspar U., so daß jene Angabe sehr zweifelhaft erscheint. Das fragliche lebensgroße und vortrefflich gemalte Bildnis könnte übrigens von Tobias Stimmer herrühren, der in der That ein solches 1580 zu Baden-

Baden gemalt hat. Doch fehlt die übliche Stimmer'sche Bezeichnung, und mahnt außerdem ein, wenn auch unscheinbar kleines und durch keine weitere Angabe aufgeklärtes CM, zur Vorsicht. Wirklich hält auch jenes Protokoll den unbekannten CM für den Maler des Bildes, indem es ein „pinx." beifügt. Das Bildnis wurde, wie auf diesem selbst zu lesen ist, 1648 von einem Enkel des Dekans, dem Johann Konrad von Ulm, Pfarrherrn zu Thaingen, der Stadtbibliothek verehrt. Diese Schenkung schon zwingt zu der Annahme, daß es sich hier auch nicht um das von Daniel Lindtmayer 1591 gemalte Porträt des Dekans U. handeln kann, das der Maler auf das Rathaus stiftete.

J. J. Mezger, Gesch. d. Stadtbibl., p. 21. — Protokoll. der Bürgerbibl., angef. 1681, p. 57. — Brief des Sohns Joh. Ulmer an seinen Vater aus Baden-Baden, v. 15. April 1580 (Ulmeriana d. Minister. Biblioth.). — *R. Lang*, Schaffh. Gelehrte u. Staatsm., p. 23 u. Tafel in der Festschr. d. Stadt Schaffh. 1901. — *Vogler*, Schaffh. Kstler, p. 5 u. 11, ebenda. — Geneal. Reg. *Vogler.*

Ulrich I., Abt von St. Gallen (984—990), bei Füßli und Nagler in Verwechslung mit Abt Ulrich III. (1077–1121) als nachmaliger Patriarch von Aquileja bezeichnet, erbaute auf der Nordseite der Klosterkirche am östlichen Ende beim Münsterturm und Chore die 1529 abgebrochene Kapelle des hl. Grabes, in der eine Darstellung desselben, vergoldet und bemalt, aufgestellt und die mit vier Altären und zwei Wandgemälden, einer Himmelfahrt Mariä und einer Dormitio S. Johannis geziert war. Daß der Abt selbst diese beiden Gemälde ausgeführt habe, darf aus dem Wortlaute — „depinxisset" ... „decolorasset" — doch kaum geschlossen werden. Unter dieser Kapelle errichtete U. noch eine Gruft des hl. Ulrich; außerdem wird ihm auch die Vollendung eines unter seinem Vorgänger, dem Abt Immo, begonnenen vergoldeten Antipendiums für den Altar des hl. Gallus zugeschrieben.

Continuatio casuum S. Galli (St. Gall. Mitt. 17), p. 13. — *Vadian*, Chron. I, p. 199, 244. — *Rahn*, Anz. A.-K. v. 1886, p. 368. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 4007. — *Nagler*, K.-Lex. XIX, p. 226. — *Nüscheler*, Gottesh. II, p. 121. *T. Schieß.*

Ulrich, Meister (Zeltner?), wurde zusammen mit seinem Vetter Wernher Reitnower als Werkmeister für den 1406 unter der Leitung des Hans von Basel begonnenen Brückenbau der Stadt Aarau angestellt. Er erhielt dafür jede Fronfasten XXX ß dn. und alle Jahre einen Rock.

W. Merz, Anz. A.-K. v. 1895, p. 496 u. 497. *E. Reinhart.*

Ulrich, Maurermeister, Bürger von Rheinfelden. Ihm wurde, laut Kerfzettel im Staatsarchiv Aargau (Archiv Frickthal), am 4. Sept. 1545 das „steinerne Joch" oder die „lanndtvesti" zwischen dem hölzernen Joch und dem Turm an der Rheinbrücke verdungen.

Anz. A.-K. v. 1891, p. 440. *E. Reinhart.*

Ulrich I. („Volrich", Meister, „der steinmetz"). Er war in Luzern 1487 als Steuerzahler und Bewohner des Grabens dort im Steuerrodel eingetragen. Er dürfte kaum identisch sein mit Ulrich II.

Geschichtsfr. XIX, p. 310. *Franz Heinemann.*

Ulrich II. (Ulrich im Wey, auch Uolrich und Volrich), Meister, Steinmetz, gebürtig von Luzern, wo er in der zweiten Hälfte des 16. Jahrh.s lebte. Um 1568 war er zur Errichtung des untern Gewölbebaus „ob unser Lieben frawen Capell" in der Stiftskirche Einsiedeln thätig. Sein Vertrag mit dem Fürstabt Joachim liegt im Stiftsarchive dort.

J. Zemp, Anz. A.-Kde. v. 1892, p. 143. — *Nüscheler-Usteri*, Gottesh. d. Schweiz, Bist. Konstanz, Dekanat Luzern, II, p. 31. — *Kuhn*, Stiftskirche M.-Einsiedeln, p. 7. *Franz Heinemann.*

Ulrich B. lautet die Unterschrift eines Medailleurs, der um 1720 in der Schweiz gearbeitet haben soll. Es ist wahrscheinlich eine der Signaturen des Stempelschneiders Ulrich Brupacher, der von 1714—1746 in Luzern thätig war und auch gelegentlich nur U. B. zeichnete.

Nagler, Monogr. V, p. 189 u. 190. *E. Reinhart.*

Ulrich, Carl, lithographischer Zeichner (aus dem Kanton Schwyz?). Er war in den 20er Jahren des 19. Jahrh.s in Luzern in der Lithographie der Gebrüder Eglin beschäftigt. Von ihm stammen 6 lithographierte Blätter von Schweizer Trachten, die als „Souvenir d'un Voyageur en Suisse ... Collection complète de costumes ..." im genannten Verlag erschienen und heute selten geworden sind. (In der Mappe D der Kunstgesellschaft Luzern und teilweise auch auf der dortigen Bürgerbibliothek.) U. war auch bemüht, beim Abbruch der Holbein-Fresken am Hertensteinschen Haus in Luzern durch Kopieren ein Abbild zu erhalten (Kopien in der Bürgerbibliothek Luzern). Ein Porträt des „Hauptman Ulrich" liegt in einer Handzeichnung vor in Husers Album im Besitze der Kunstgesellschaft Luzern.

S. Vögelin, Anz. A.-K. v. 1884, p. 97. *F. Heinemann.*

Ulrich, Caspar Conrad, Architekt, geb. in Zürich am 23. Mai 1846, gest. dort am 13. März 1899. Neigung und künstlerische Anlage bestimmten ihn, nachdem er die städtischen Schulen seiner Vaterstadt durchlaufen, für die Baukunst. Er besuchte unter Gottfried Semper das Eidgenössische Polytechnikum und hielt sich dann mehrere Jahre im Atelier des Schweizer Architekten Jaeger in Paris auf, bis ihn der Ausbruch des deutsch-französischen Krieges zur Rückkehr in die Heimat nötigte. Zuerst war er als Privat-

architekt in Zürich und Schaffhausen thätig; dann arbeitete er für die Kaufmännische Gesellschaft ein Vorprojekt für die Neue Börse aus und ward nebst dem Architekten Albert Müller (s. d.), der in der bezüglichen Konkurrenz den ersten Preis davongetragen, mit der definitiven Ausführung des stattlichen Baus betraut. Er beteiligte sich auch unter Ingenieur Bürkli am architektonischen Teile des vom städtischen technischen Bureau ausgearbeiteten Quaiprojekts, das im wesentlichen zur Ausführung gelangte, ward 1879 Mitglied des Stadtrats und 1881 Bauherr, welche Stelle er bis zu seinem Rücktritt anläßlich der Vereinigung Zürichs mit den Ausgemeinden bekleidete. Um die bauliche Entwicklung der Stadt und die damit im Zusammenhange stehenden Verkehrsfragen hat er sich vielfach verdient gemacht.

Schw. Bauztg. v. 1899, p. 100 u. 108/09. — Zürch. Freit.-Ztg. v. 17. März 1899. *F. O. Pestalozzi.*

Ulrich, Hans, Glockengießer, von Zürich, goß 1515 eine Glocke für die St. Paulskirche zu Orvin im Kanton Bern.

Nüscheler, Glockeninschr. i. Kt. Bern, p. 75, 145. *† Moriz Sutermeister.*

Ulrich, Hans, Maler, gebürtig von Luzern (oder Schwyz?), restaurierte 1643 das Gemälde Giovanni Lanfrancos in der Luzerner Stiftskirche.

(Schneller), Die 200jähr. Feier der Stiftskirche Luzern, p. 14. *Franz Heinemann.*

Ulrich, Hans Caspar, Zeichner und Maler, geb. in Zürich am 30. Aug. 1880 als der Sohn des Architekten und Stadtrats Caspar Conrad U. Er besuchte von 1896–1899 die Kunstgewerbeschule in Zürich, erlernte und betrieb dann praktisch, zuerst als Lehrling, später als Angestellter, von 1899—1903 die Lithographie in der Kunstdruckerei des Karlsruher Künstlerbundes und setzte darauf in München (1903/04) und Paris (1904—1908) seine Studien fort. An jenem Orte war er Schüler von Knirr, an diesem von A.-W. Bouguereau († 1905), L.-G. Toudouze (†), Baschet und Schommer in der Académie Julian.

Zuerst hat der junge Künstler namentlich das Plakat gepflegt und bei Konkurrenzen schöne Erfolge erzielt; doch hat er sich nun auch der Malerei (Porträt, Genre, Landschaft) zugewandt und im Pariser Salon ausgestellt. Mehrere seiner Bilder befinden sich in Zürcher Privatbesitz.

Curric. vitae. *F. O. Pestalozzi.*

Ulrich, Hans Kaspar, Goldarbeiter und Goldschmied, der Sohn des Pfarrers Kaspar U. zu Höngg, geb. in Zürich am 30. Aug. 1703, gest. 1778. Er war 1721 Lehrling bei Kaspar Kitt und wurde 1728 Meister. 1743 ist er Zwölfer zur Gerwe, 1748 Zunftmeister, 1751 Obervogt zu Dübendorf, 1753 Bauherr. Seine Gattin war Anna v. Orelli.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher*. *C. Brun.*

Ulrich, Hans Rudolf *sen.*, Goldschmied, der Sohn des Dekans U. zu Thalwil, geb. am 11. Okt. 1589 in Zürich, gest. am 17. Jan. 1659. Er war 1603 Lehrling bei Hans Röuchli und wurde 1617 Meister. Seine Frau hieß Anna Müller und war die Tochter Thomann M.s. Ihr Sohn, *Hans Rudolf U. jun.*, geb. 1629, gest. 1688, lernte den Beruf des Vaters, dessen Schüler er war, widmete sich aber später dem Staatsdienste.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher*. *C. Brun.*

Ulrich, Hans Ulrich I., Goldschmied, der Sohn des Lieutenants Caspar U., geb. in Zürich am 8. Jan. 1655, gest. am 3. Dez. 1725. Er war 1670 Lehrling bei Hermann Fäsy und wurde 1676 Meister. Seine Frau hieß Anna Bodmer; ihr Sohn ist *Hs. Ulrich U. II.*, der ebenfalls Goldschmied war, 1698 geboren wurde und 1720 starb. Hs. Ulrich der ältere war Hauptmann. 1704 wurde er Zwölfer bei der Gerwe, 1708 Obervogt zu Neunforn, 1720 Eherichter.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer*, Coll. VI, p. 420. *C. Brun.*

Ulrich, Hans Ulrich II., Goldschmied, der Sohn des Goldschmieds Hans Ulrich U. I., geb. 1698 in Zürich, gest. am 29. Juli 1720 im Alter von bloß 22 Jahren. Er war 1709 Lehrling bei seinem Vater und wurde 1719 Meister.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. *C. Brun.*

Ulrich, Johann Jakob I., Porträtmaler, von Zürich, wurde dort 1610 geboren und starb 1680. Er war ein Schüler von Conrad Fries und malte neben vielen andern Bildnissen ein lebensgroßes Porträt dreier Knaben aus der Familie Escher vom Glas, welches sich noch im Besitze der Familie Escher-Usteri befindet.

Füßli, K.-Lex. II, p. 4009. — *Nagler*, K.-Lex. XIX, p. 233. *H. Appenzeller.*

Ulrich, Johann Jakob II., Landschafts- und Marinemaler, von Zürich, geb. am 28. Febr. 1798 zu Andelfingen an der Thur als der Sohn des dortigen Landschreibers, gest. in Zürich am 17. März 1877. Seine erste Reise in die Welt, welche dem Künstler später so viele Anregungen entgegenbringen sollte, machte er im Korb einer Botenfrau, die den Jungen zum Schutze vor den 1799 der Grenze sich nähernden Franzosen und Oestreichern zu den Großeltern nach dem Bergdorfe Weißlingen bringen sollte. Dort, wo er dann fünf Jahre blieb, weil die Großmutter so sehr an dem Enkel hing, wirkte die freie Natur tief auf sein Gemüt ein. In jener Gegend versuchte er auch zuerst,

das Geschaute und Empfundene mit Stift und Feder wiederzugeben, als ihn später jeweilen die Ferienzeit in das geliebte Dorf zurückführte. In der Schule zu Winterthur, unter dem Stabe des vielgerühmten Pädagogen Appenzeller, zeichnete er sich hingegen nicht aus; er hatte nur im Schreiben und Zeichnen gute Noten und fand auch mit den ersten Proben des später so virtuos geübten Karikaturenzeichnens keine offizielle Anerkennung.

Zunächst dachte übrigens noch niemand, und auch U. selbst nicht, an eine Ausbildung zu einem künstlerischen Lebensberuf. Er machte in Zürich eine kaufmännische Lehre durch, und wenn er auch 1815 durch Uebersendung einer ganz autodidaktisch angefertigten Kopie nach einem Bilde Johann Caspar Hubers die Eltern hoch erfreute, so ermunterten ihn diese doch nur zur weitern Pflege seines Talents als Liebhaberei und baten dringend, den Brotberuf — und die Musik — darüber nicht zu vernachlässigen. 1816 nahm U. denn auch eine Stelle in einem angesehenen Pariser Handelshaus an, widmete sich gewissenhaft dem Geschäft, und wenn nicht in den folgenden Jahren verschiedene Gelegenheiten, sich selbst zu etablieren, an den Schwierigkeiten der Kapitalbeschaffung gescheitert wären, würde die Schweiz wahrscheinlich um einen ihrer tüchtigsten Künstler ärmer geblieben sein. Je unbefriedigter sich U. nach den angedeuteten Mißerfolgen fühlte, desto eifriger wandte er sich in seinen bis tief in die Nacht hinein verlängerten Mußestunden dem Zeichnen und Malen zu. Da kam ihm die Befreiung aus diesem Zwiespalt von einer Seite, an die er nie gedacht hätte. Seine Prinzipale, die dem jungen, fleißigen und feingesitteten Schweizer wohlgesinnt waren, spürten die innere Unruhe desselben, verlangten offene Aussprache, und als sie sich von der künstlerischen Begabung ihres Angestellten überzeugt hatten, förderten sie nun in einer so nachdrücklichen und zugleich feinen Weise dessen Ausbildung, daß U. sich bald am Ziele seiner kühnsten Träume sah und um so glücklicher war, als auch die Eltern sich jetzt mit dem Sohne der glücklichen Wendung seines Geschicks freuten.

Zuerst als dem Schüler, dann als dem Freund öffneten sich ihm die Ateliers bedeutender Pariser Künstler wie Bertin, Gudin und die Gebrüder Le Prince; Freunde der Prinzipalsfamilie Paturle luden ihn auf ihre Landsitze in der Nähe von Paris und in der Normandie zum behaglichen Studium der Natur ein. War U. aber in Paris, so widmete er immer noch die Abende bis 11 Uhr dem Geschäfte, bis er sich dann 1825 so fest auf eigenen Füßen fühlte, daß er ein eigenes Atelier zu beziehen wagte. Bis 1828 behielt U. Paris als sein Hauptquartier bei, seine Studienfelder wechselnd zwischen der Meeresküste, den Pariser Umgebungen und der Schweiz, nie selbstgefällig mit den eigenen Leistungen zufrieden, aber gerade dadurch stets reifer und vielseitiger werdend und immer mehr Anerkennung findend, was in einer Welt- und Kunststadt par excellence wie Paris nicht wenig bedeuten wollte. 1827 ging ihm wieder ein Wunsch in Erfüllung. Ein in Neapel etablierter kunstverständiger Landsmann, den er bei seinen Pariser Gönnern kennen gelernt hatte, lud ihn ein, mit ihm nach Italien zu reisen und in seinem Hause Wohnung zu nehmen. Im Jan. 1828 reisten sie ab, und kaum hatte U. sich in der ihn nun umgebenden fremdartigen Natur zurechtgefunden, so wandte sich ihm auch hier die Gunst der Kunstfreunde zu. In Rom, wo er den Winter zubrachte, wurden ihm bedeutende Aufträge für die Großfürstin Helene und die Herzogin von Berry zu teil, und aus Neapel erreichte ihn der Ruf als Ehrenprofessor an die dortige Akademie. Im Sept. kehrte er dahin zurück, ward aber zunächst von einer schweren Krankheit befallen, zu der er den Keim in Roms Umgebungen geholt hatte, und die ihm erst im Juni 1830 gestattete, noch die erwünschte Reise nach Sizilien zu unternehmen.

Dem Drängen seiner Freunde in Paris folgend, die lebhaft verlangten, daß er auf der Ausstellung von 1831 mit der erworbenen Meisterschaft vor die Oeffentlichkeit trete, reiste U. Ende des gleichen Jahrs erst zu den Eltern in die Heimat und dann im Jan. 1831 nach Paris, wo seine Bilder als zum Besten gehörend, was die damalige Landschaftsmalerei leistete, anerkannt wurden. Die politischen Wirren zu Anfang der Dreißigerjahre und die Choleraepidemie von 1832 waren zwar der Kunst nicht günstig und drückten stark auf des Künstlers Stimmung; eine Reise nach England, wo ihn die Meeresküste und die großzügige Landschaft des New Forest mächtig fesselten, brachte ihm aber frischen Arbeitsmut, und 1835 trug er mit einem „Motif de la plaine de Brie" die goldene Medaille im Pariser Salon davon.

Im Mai 1836 verlobte sich der Künstler bei einem Besuch in der Heimat mit Frl. Dorothea von Schwerzenbach, und wenn ihn auch Paris zunächst noch fesselte, und die Freunde, besonders Raymond Brascassat und Aurèle Robert, ihn gern dort festgehalten hätten, machte sich das Recht und die Anziehungskraft der Heimat doch auch geltend, und nach einigen Jahren ward Wohnung wie Atelier an der Seine endgültig aufgegeben. Reisen in das Ausland, nach Belgien, Holland, Deutschland und Italien, wurden wohl noch öfters unternommen; aber neben der Ausführung der Studien aus Frankreich und England war es nun die Darstellung der Schweizerlandschaft, ihrer Wälder und Seen, welcher er Pinsel und Stift

lieh, und die er in allen ihren intimen Reizen, mit voller Naturwahrheit, aber nie ins Kleine verfallend, wiedergab. Als nach seinem Tod eine Ausstellung in zwei Serien neben seinem reichen Studiennachlaß alles vereinigte, was von des Künstlers bedeutendern Arbeiten in und um Zürich glückliche Besitzer gefunden hatte, war nur eine Stimme bewundernder Anerkennung für diesen — doch verhältnismäßig kleinen — Teil seines Lebenswerks, den Ausfluß einer hochbegabten, überaus vielseitigen und doch harmonischen Persönlichkeit. Auch heute noch darf U.s Arbeiten, im Gegensatz zu denjenigen andrer damaliger Landschafter, die nur noch im Rahmen ihrer Zeit gewürdigt werden können, der Charakter des allgemein Gültigen, Klassischen zuerkannt werden. Es sei nur beispielsweise auf die acht im Zürcher Kunsthause befindlichen Marinen und Landschaften, besonders auf den „Waldbach" von 1853 (bei Schloß Eigenthal, wo U. oft als Freund und Jagdgenosse des Besitzers weilte) hingewiesen und an die treffenden Worte erinnert, die *Gottfried Kinkel* in seinem „Schweizer Künstler-Album" ihm gewidmet hat: „Als Reisender und rüstiger Jäger hat er die Natur in ihrer Länderverschiedenheit und ihren stillsten Stimmungen belauscht, und seine Bilder führen uns vom engen felsgegürteten Alpental hinaus an die stürmische Meeresküste der Atlantis. Hier ist nirgendswo bequeme Ausnützung schon gebrauchter Motive; jedes Bild hat seine eigene Seele. Am schärfsten aber bewährt sich Auge und Hand des Meisters, wenn er — sei es in schimmernder Ruhe oder durchsichtiger Brandung, im grauen Riedsee oder im Schaume des Rheinfalls — uns das leuchtende Element der Landschaft, das Wasser, malt. Auf den frühern Bildern liebt er den Sturm und in der Luft die trüben, roten Lichter des grollenden Himmels; aber über die spätesten Werke ist die schöne Ruhe des Alters verbreitet."

U. war übrigens nicht nur ein vielseitiger Maler, sondern auch ein vortrefflicher Zeichner. Davon zeugen die im Besitze der Familie befindlichen großen Skizzenbücher und sodann die trefflichen Karikaturen, mit denen er die in den Jahren 1845/46 von konservativen Gesinnungsgenossen herausgegebene „Wochenzeitung" ausstattete. Künstlerisch sind sie den vielgepriesenen Leistungen seines Zeitgenossen und politischen Antipoden Martin Disteli durchaus gleichwertig; aber sie zeichnen sich vor jenen durch die Beigabe einer größern Dosis behaglichen Humors zum scharfen politischen Witz aus. Auch das reizende Titelbild zu dem ersten, 1846 erschienenen politisch-humoristischen Sechseläutentagblatt hat U. gezeichnet.

Daß U. bei solcher Gewandtheit des Stifts und Leichtigkeit der Erfindung auf dem Felde der Radierung ebenfalls Bedeutendes hätte leisten können, wenn er die Zeit gefunden hätte, sich ihr zu widmen, beweisen die beiden Blätter des Kinkel'schen Albums und die weitern Versuche dieser Art, die sich in der Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft befinden. Für das große und heute noch sehr beachtenswerte, 1850 herausgegebene Werk „Die Schweiz in Bildern", mit Text von J. J. Reithard, wodurch U. dem Vertriebe minderwertiger Schweizeransichten entgegenwirken wollte, lieferte er die Zeichnungen zur Wiedergabe in Stahlstich durch J. J. Huber.

Ende der Vierzigerjahre hatte U. eine Zeichenakademie eröffnet, aus der u. a. Rudolf Koller, der bedeutende Schweizer Tiermaler, hervorgegangen ist. 1855 wurde er zum Professor für Landschaftszeichnen am Eigenössischen Polytechnikum in Zürich ernannt und widmete sich 18 Jahre lang, bis 1874, mit voller Gewissenhaftigkeit dem für einen Künstler nicht immer voll befriedigenden, aber durch die Anhänglichkeit der Schüler verschönten Amte.

Zum Schlusse sei auch noch erwähnt, daß U. es gewesen ist, der in dem Werdmüller'schen Hause zum Alten Seidenhof, wo er sein Atelier hatte, das fast vergessene und halb demolierte Prunkzimmer wieder zu Ehren zog, das heute eine der schönsten Zierden des Schweizerischen Landesmuseums bildet.

U. war bis in sein Alter ein stattlicher, aufrechter Mann von großer Liebenswürdigkeit und feinsten Umgangsformen. Nach dem 1874 erfolgten Tode seiner zweiten Gattin, der jüngern Schwester seiner frühern Lebensgefährtin, trat aber ein plötzlicher Nachlaß der physischen Kräfte ein, und die letzten Jahre brachten ein langsames, schwer zu ertragendes Erlöschen derselben, so daß der am 17. März 1877 erfolgte Tod als eine Erlösung willkommen geheißen werden mußte.

N.-Bl. d. Zürch. Kstlergesellsch. v. 1878. — *C. Brun*, A. D. B. XXXIX, p. 256—258. — *Ders.*, Verz. d. Kstwerke, 4. Aufl., p. 72/73. — *G. Kinkel*, Schweiz. Kstler-Album. — *W. Füßli*, Zch. u. die wicht. Städte am Rhein, I, p. 153. — *J. Grand-Carteret*, Hist. de la caric. en Allem., Autr. et Suisse, p. 481. — *Nagler*, K.-Lex. XIX, p. 232/33. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 723, u. die übr. deutsch. K.-Lex. — Allg. Ztg. v. 1862. — Cotta'sches Kstbl. v. 1846. — Diosk. v. 1863. — *Meyer v. Knonau*, Gemälde d. Schweiz. — Schwäb. Merkur v. 1862. — *Oechsli*, Festschr. d. Polytechnikums I, 1905, p. 218/19, 228, 246, 333, 404. — Vertreten ist U. auch durch Handzeichn. in der Berlin. Nationalgal. wie in der Kupferstichsamml. d. Polytechnikums. *F. O. Pestalozzi.*

Ulrich, Karl Dominik, Maler, gebürtig von Eschenbach im Kanton Luzern, gest. in Luzern am 10. Jan. 1826. Er war Hauptmann in holländischen Diensten, pflegte aber auch die Malerei. 1889 waren auf der Jubiläumsausstellung

in Luzern zwei Gemälde von ihm: „Viehmarkt in Luzern" und „Gemüsebrücke in Zürich." Unterm Jahr 1819 ist U. als Mitbegründer der Kunstgesellschaft Luzern in deren Chronik eingetragen.

Kat. Jubil.-Ausst. Luzern 1889, p. 34. — *(Schwyzer)*, Die Kstgesellsch. v. Luzern, p. 6. *Franz Heinemann.*

Ulrich, Kaspar I., Goldschmied, der Sohn des Almosenamtmanns Heinrich U., geb. in Zürich am 25. April 1689, gest. am 3. Jan. 1760. Er war 1703 Lehrling bei Heinrich Kilchsperger und wurde 1715 Meister. Lehrlinge hatte er keine. 1731 wurde er Trüllhauptmann. Seine Frau hieß Anna Widerkehr.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. *C. Brun.*

Ulrich, Kaspar II., Goldschmied, der Sohn des Goldschmieds Hs. Kaspar U., geb. in Zürich am 21. Okt. 1741. Er wurde 1758 als Meisterssohn geledigt und 1763 Meister. Er gab das Handwerk jedoch auf und ward Gardelieutenant bei dem Prinzstatthalter von Holland. 1778 wurde er Zunftmeister zur Gerwi; 1795—1798 war er letzter Landvogt zu Kiburg. Seine Gattin hieß Regula Werdmüller.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *C. Brun.*

Ulrich, Sigmund, Goldschmied, der Sohn des Pfarrers Johannes U. und der Enkel des Goldschmieds Hans Rudolf U., geb. in Zürich am 25. Juli 1660, gest. am 12. Juni 1725. Er war 1677 Lehrling bei Hans Jakob Bullinger und wurde 1685 Meister. 1686 vermählte er sich mit Anna Barbara Steinfels. 1688 war er Zwölfer bei der Gerwe, 1694 Obervogt zu Steinegg, 1711 Stadthauptmann, 1712 Rechenherr.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* — *H. Meyer,* Coll. VI, p. 420. *C. Brun.*

Ulrich von Bergarten, s. Bergarten, Ulrich v.

Ulrich von Chur, s. Chur, Ulrich v.

Ulrich von Ensingen, s. Ensingen, Ulrich v.

Ulrich von Lachen, s. Lachen, Ulrich v.

Ulrich von Zatzikofen, s. Zatzikofen, Ulr. v.

Ulricus, Maler, von Basel. Er wird zum Jahre 1330 erwähnt (Werke nicht genannt).

Basl. Taschenb. v. 1856, p. 169. *D. Burckhardt.*

Ulricus, maître fondeur de cloches. On trouve ce nom, accompagné du mot *„glockengi"* (pour *glockengiesser*), sur une cloche de l'église de la Madeleine, à Genève, cloche datée de 1420 et qui porte aussi les noms des quatre évangélistes, assez mal orthographiés, le tout en caractères gothiques minuscules, avec de petites clochettes séparatives entre les mots. Il s'agit donc d'un suisse allemand ou d'un allemand et nous ne savons par suite de quelles circonstances cette cloche se trouve à la Madeleine, car le clocher de cette église fut détruit avec ses cloches par le grand incendie de 1430; le fondeur peut avoir été itinérant et il est possible que la cloche de 1420 provienne de quelque autre clocher; c'est là, en tous cas, le „Wirieus glockengl" que cite Blavignac dans „La cloche", en estropiant singulièrement son nom.

Faut-il établir un rapprochement entre notre Ulrich et un Ulrich von Rosen, qui signe une cloche de 1485 conservée au Musée national bavarois, à Munich (salle 51), d'un diamètre de $0^{m}57$ et qui porte les mêmes arcatures gothiques que la cloche de la Madeleine, un peu plus affinées seulement comme le veut la différence d'époque; les lettres des deux inscriptions sont analogues également et le style général des deux monuments est identique. Avons-nous à Munich un fils ou descendant de l'Ulrich de la cloche de la Madeleine, auquel la noblesse et des armes parlantes (de petites roses séparent les mots au lieu des petites cloches de 1420) auraient été conférées? Pour notre part, nous le croyons. Otte cite un Hans von der Rosen, fondeur à Munich vers 1468, et plusieurs Rosen ayant travaillé en Allemagne aux XVI^e^ et XVIII^e^ siècles. *A.-J. M.*

Umgelter, Christoph, Stempelschneider und Medailleur, aus St. Gallen, geb. am 10. Dez. 1646, gest. im Aug. 1693 in Berlin, der Sohn des Feilträgers Daniel U. in St. Gallen, dem 1664 aus dem Stock- und Spendamt ein Darlehen gewährt wurde, damit sein Sohn Christoph das Handwerk erlernen könne. Diesem selbst, der dabei als „Pitschierschneider" bezeichnet wird, stellte der Rat 1675 einen Geburtsbrief samt kräftiger Rekommandation aus, als er die Absicht hegte, sich eine Zeitlang in der Fremde und zwar in Amsterdam niederzulassen. Er kam dann aber nach Augsburg und schnitt dort für die Stadt 1678 eine Medaille auf die Geburt des kaiserlichen Prinzen Joseph (I.); später arbeitete er in Berlin, wurde 1688 zum Münzrat, zum Inspektor der Münze und Aufseher der Kunstkammer ernannt und bereitete in dieser Eigenschaft dem tüchtigen Medailleur Raimund Faltz mancherlei Schwierigkeiten, mußte ihm aber 1691 alles einräumen. Nach U.s Tode (1693) wurde über dessen Erbschaft ein sehr langwieriger Prozeß geführt.

Stemmat. Sangall. — Ratsprot.: 15. Dez. 1664, 14. Okt. 1675, 28. Sept. 1693, 14. Dez. 1694. — *Paul v. Stetten,* Kunstgesch. d. Reichsstadt Augsburg I, p. 502. — *Friedr. Nicolai,* Beschr. v. Berlin u. Potsdam, Anhang: Nachr. v. Kstlern in u. um Berlin, p. 67, 87. — *Füßli,* K.-Lex. I, p. 714; II, p. 4010. — *Nagler,* K.-Lex. XIX, p. 240. — *Hartmann,* Notizen. *T. Schieß.*

Underfinger, Hans, Maler, gebürtig von Ruswil (Kt. Luzern), war 1641 Mitglied der Luzerner Lukasbruderschaft.

Schneller, Luz. Lukasbrudersch., p. 9. *F. Heinemann.*

Undiho, s. Ello.

Undöny (auch Döny, Dony), war Steinhauer und Maurermeister. Weder sein richtiger Geschlechtsname, noch Heimat oder sonstige Daten sind von ihm bekannt. Als es sich 1544 um die Vergrößerung der St. Oswaldskirche in Zug handelte, das Langhaus höher gebaut wurde „ob den Aposteln ringsherum mit 11 Fenstern sammt dem obern Gewölb", schlossen Seckelmeister H. Wulflin und Osw. Bengg mit Meister Ulrich (Urich) Dony einen Vertrag, das Steinwerk zu hauen, außen und innen und was zum Gewölbe gehört. Die Steinhauerarbeit wurde zu 5 Pfd. 4 Sch. der Schuh, jedes der 11 Fenster zu 8 Gld., das Mauerwerk um 7 Pfd. jedes Klafter verdingt. Gesamtkosten 882 Gld. (Nach Wulflins Tageb.)

Th. v. Liebenau, Anz. A.-K. v. 1885, p. 119.

A. Weber.

Unger, Hieronymus, Kartenmaler. Er ist nur, ohne Nennung von Werken, durch einen Eintrag im Basler Vergichtbuch zum 28. Sept. 1502 bekannt.

Stehlin, Regesten z. Gesch. d. Buchdrucks III, Nr. 1678 (Arch. f. Gesch. d. deutsch. Buchhandels XI ff.).

D. Burckhardt.

Ungern, Peter von, (Werkmeister), in Bern, nahm 1430 Bauten am Schlosse in Burgdorf vor, wofür ihm und seinen Knechten durch die Stadt Bern in der ersten Hälfte des Jahres 1430 eine Teilzahlung von 88 Pfd. 16 Sch. gemacht wurde. Er war Burger der Stadt Bern und besaß zuerst ein Haus an der Postgasse, dann eines am Stalden. In den Eintragungen hierüber im Udelbuch heißt er zuerst Maurer, dann Steinmetz.

Welti, Stadtrechn. v. Bern II, p. 9. — *Rahn*, Stat. schw. Kstdkm., im Anz. A.-K. v. 1881, p. 211.

H. Türler.

Unterwalden, Peter von, s. Peter von U.

Uolmann, Johann, Barfüßerbruder, von Neuenburg, reparierte 1507 die beiden kleinen Orgeln in der St. Ursus-Pfarrkirche zu Solothurn.

Rahn, Die mittelalt. Kstdenkm. des Kts. Solothurn, p. 199, 204. *F. O. Pestalozzi.*

Uolrich, s. Ulrich.

Uproye, Henri de la, orfèvre. Les manuaux de la ville de Lausanne mentionnent en 1583 la présence dans cette ville de l'orfèvre Henri de la Uproye. Son activité a probablement été locale. Nous n'avons pu avoir connaissance d'aucune de ses œuvres. *Emile Butticaz.*

Urach, Hans, Goldschmied, in Bern, erhielt 1430 von der Stadt Bern 12 Gld. für eine „Scheibe", welche er an eine (vom Papste geschenkte) Kappe (= Chormantel) gemacht hatte. 1433 reparierte er eine Läuferbüchse.

Trächsel, Festschr. 1879, p. 25. — *Welti*, Stadtrechn. v. Bern II, p. 6, 22. *H. Türler.*

Urban, Georg, Werkmeister, Baumeister, Steinmetz, gebürtig von Basel. Seine Thätigkeit ist von 1729–1749 urkundlich festgestellt. Als einer der letzten seines Berufs pflegte er seine Arbeiten noch mit dem Steinmetzzeichen, als dem Stempel der eigenen Künstlerschaft, zu versehen (vgl. die Luzerner Steinmetzzeichen-Sammlung Brandstetters). Die meisten der hier folgenden Arbeiten U.s in Luzern sind durch das vorhandene Zeichen beglaubigt: 1721: ein Epitaph in der Franziskanerkirche in Luzern (erster nordwestlicher Pfeiler); 1729: Restaurationsarbeiten am Kollegium (heute Staatsarchiv); 1729-1731: Neubau des Rathauses in Sarnen (im Dez. 1731 zur Zufriedenheit der Obwaldner Regierung beendet); 1731: Steinmetzarbeiten in der jetzt abgebrochenen Kapellen-Vorhalle Philipp Neri, Reußbühl in Luzern (vollgezeichnet: Urban). Im gleichen Jahre bezog er 157 Gld. 2 Sch. für eine neue Kirchenstiege. Auf die Jahre 1737 und 1738 entfallen U.s wichtigste Arbeiten vom rein künstlerischen Gesichtspunkte aus: die Erstellung des heute leider zufolge Vernachlässigung dem Verfalle geweihten Brunnens am Kollegium (jetzt Staatsarchiv) in Luzern (Abbild. in Heinemanns Führer: Alt Luzern, p. 46), mit interessanten Barockmotiven. Sodann die durchgreifende Restauration des berühmten Weinmarktbrunnens 1737/38, dieses Kunstwerks des *Konrad Lux* (s. d. Bd. II, p. 297). Das Original befindet sich heute im Lichthof des Regierungspalastes (Abbild. a. a. O., p. 31; über Urbans Restaurationszuthaten zum Original und deren Abbild. vgl. Zemp, Mitt. d. Gesellsch. f. Erhalt. schweiz. Kstdenkm., N. F. I, 1901). 1740 meißelte er den Brunnenstock auf dem Franziskanerplatz (Franziskus-Statue 1906 neu ergänzt; abgeb. in Heinemann, Alt Luzern, p. 54). 1749 erstellte er das Portal und die Vorhalle der St. Peterskapelle, 1756 das Alte Schützenhaus (Detailabbild. einer Steinskulptur von 1756 in Heinemanns Führer: Alt Luzern, p. 56).

Dieses arbeitsreiche Schaffen trug U. 1738 die Stelle eines städtischen Werkmeisters ein. Ueber seine Lebensdaten und Schicksale ist weiter nichts bekannt geworden.

Rahn, Stat. schw. Kstdkm., im Anz. A.-K. v. 1885, p. 218; 1886, p. 276; *R. Elmiger*, N. F. V, p. 301. — *Zemp*, a. a. O., besonders p. 7, Anm. 13. — *Heinemann*, a. a. O., Text p. 30 u. 63. — *Stirnimann*, Die Trinkwasserversorgung der Stadt Luzern, p. 41.

Franz Heinemann.

Urech, P. S. (J.), Maler des 19. Jahrh.s, von Othmarsingen im aarg. Bez. Lenzburg. 1825 stellte er an der lokalen Ausstellung in Zürich aus; 1839 lebte er in Burgdorf. Eine gute Ansicht von Burgdorf in Aquarell mit hübscher Staffage, in der er selbst mit einem Begleiter

figuriert, befindet sich im Besitze des Unterzeichneten. Einen Lichtschirm mit reizender Ansicht der Burgdorfer Siechenkapelle bei Mondschein besitzt Herr Juvet-Heiniger in Burgdorf. U. soll etwas liederlich gewesen sein.

Fankhauser.

Urech, Rudolf, Maler, im 19. Jahrh., von Schafisheim im aarg. Bez. Lenzburg. Er beteiligte sich 1858 an der lokalen Ausstellung in Zürich. *C. Brun.*

Uri, Peter von, Tischmacher, im 15. und 16. Jahrh., scheint von Uri abzustammen; er wohnte und arbeitete aber in Obwalden. Er war der beste Tischmacher der damaligen Zeit und wurde deshalb vorzüglich beim Bau von Gotteshäusern verwendet. Er machte nach 1484 den Plafond in der Kapelle im Mösli und 1505 den im Beinhause zu Sarnen. Beide sind noch vorhanden. Ueber letztern schreibt P. Martin Kiem: „Wir haben eine Holzmosaik vor uns, ausgezeichnet in Zeichnung und Arbeit. Das Plafond ist flach und läuft als ein Rechteck ohne Unterbrechung bis zum Hochaltar vorwärts, dort an ein Oktoeder sich anschließend. Das Ganze ist in 72 kleinere, nach der Länge und Breite gehende Felder in der Form von Rechtecken eingeteilt, wovon 24 leer sind. Jedes bearbeitete Feld bietet dem Auge eine andere Zeichnung. Schnitzwerke (Basrelief) wechseln mit eingelegter Arbeit ab. Königliche Gestalten, kämpfende Ritter, Jagdscenen und Genien machen neben springenden Hirschen, stolzen Löwen, fliegenden Adlern, prangenden Aepfeln und zarten Blumen die Vorstellung lebhaft und reizend. Eine der ganzen Länge sich hinziehende Inschrift in gotischen Lettern nennt uns den Namen des Künstlers: „Diss werch hat gemacht petter tissmacher von Vre in dem iar do man zalt von der geburt Christi MCCCCC vnd V iar."

U. arbeitete auch für die um 1500 neu gebaute Kirche in Kerns. Ein Bruchstück befindet sich im Museum zu Sarnen und wurde vor einigen Jahren im „Anzeiger für schweizerische Altertumskunde" abgebildet. Er machte auch den Plafond für die größere Ranftkapelle, der aber nicht mehr vorhanden ist. Der große Kasten mit Schnitzwerk im Museum dürfte ebenfalls ein Werk des Peter von Uri sein.

P. Martin, Progr. z. Jahresber. über das Gymn. u. die Realschule in Sarnen 1870, p. 4. — *Rahn*, Bild. Kste., p. 518 ff., 817. — *Ders.*, Festgabe auf die Eröffn. des schweiz. Landesmus. 1898, p. 171 ff. — *Nüscheler*, Geschichtsfrd. XLVIII, p. 37 u. 47. — *Küchler*, Chron. v. Kerns, p. 93. — *Ders.*, Chron. v. Sarnen, p. 298. — *Rahn*, im Anz. A.-K. v. 1898, p. 127. — *Rob. Durrer*, Stat. schw. Kstdenkm., Unterwald., p. 296 u. 301.

† Anton Küchler.

Urich von Lachen, s. Lachen, Ulrich von.

Uster, Heinrich I., Maler, von Zollikon, der Vater des folgenden, wurde dort 1761 geboren und von den Eltern, die 1771 nach Pommern auswanderten, der Gemeinde überlassen. Johann Heinrich Bleuler in Feuerthalen (s. d.) war sein Schüler.

Nüsch u. Bruppacher, Das alte Zollikon, p. 325.

H. Appenzeller.

Uster-Bleuler, Heinrich II., Gouachemaler, von Zollikon, der Sohn und Schüler des vorigen, wurde dort 1774 geboren, kam 1806 zu Kunstmaler Johann Heinrich Bleuler nach Feuerthalen in die Lehre und entwickelte sich erfreulich. 1808 verheiratete er sich mit der Tochter seines Prinzipals, wurde Bürger von Feuerthalen und starb 1866. Er hinterließ Kinder, die zum Teil jetzt noch leben; ein Sohn, Cornelius U., starb 1855 in Amsterdam, und dessen Sohn *Heinrich III.* lebt noch als Maler in Aarau.

Nüsch u. Bruppacher, Das alte Zollikon, p. 325.

H. Appenzeller.

Uster, Heinrich III., s. Uster-Bleuler, Heinrich II.

Usteri, Caspar *Albert*, Porträtmaler, von Zürich, wurde dort am 11. Juni 1830 geboren, studierte in München, Amsterdam, Genf und Paris und ließ sich dauernd in Nyon am Genfersee nieder. Von seinen Porträts stellte er an der Turnusausstellung 1879 in Bern diejenigen von Mr. Gasparin und Bundespräsident Dubs aus, und im Musée cantonal in Lausanne befindet sich dasjenige von Pastor Fabre.

Curric. vitae. — Zeitschr. f. bild. Kst., Beibl. XIV, p. 66. *H. Appenzeller.*

Usteri, Hans, Glaser und Glasmaler, in Zürich thätig zwischen 1570 und 1587. Da der Vorname Hans bei den U. sehr beliebt war und von 1575 bis 1612 auch die Totenbücher fehlen, sind die Personalien des Namens nicht näher festzustellen; doch lebte er jedenfalls 1587 noch. Zuerst wird er 1570 in den Fraumünster- und Bauamtsrechnungen mit Glaserarbeit erwähnt. 1573, 1583, 1584, 1585 arbeitete er für den Rath, meistens Fenster, 1573 auch Wappen ins Depot: „Jung Usteri, Glasmaler, um 2 bögige Wappen."

H. Meyer, Fenster-Schenk., p. 234. *F. O. Pestalozzi.*

Usteri, Hans Kaspar, Goldschmied, der Sohn des Secklers Marx U. und der Maria Stockar, der Enkel des Goldschmieds Kaspar Stockar, geb. in Zürich am 19. Juli 1648, gest. am 25. Okt. 1732. Er war 1663 Lehrling Hans Konrad Ammanns in Schaffhausen und wurde 1675 Meister. Nach 1718 bekleidete er das Amt eines Wardeins. Er war dreimal verheiratet: 1) 1679 mit Anna Wecker; 2) 1687 mit Esther Straßer; 3) 1694 mit Barbara Hardmeier.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer*, Coll. VI, p. 418. *C. Brun.*

Usteri, Hans Rudolf, Maler, getauft in Zürich am 17. April 1625 als der Sohn des Heinrich U. zum Müllirad, Zwölfer und Amtmann zu Stein am Rhein. Er hat sich zirka 40 Jahre in der Fremde, namentlich in Venedig, Dalmatien und Morea, aufgehalten. Nach seiner Rückkehr in die Heimat, 1689, kaufte er die Zunft zur Meisen, starb aber schon ein Jahr darauf ledigen Standes. In Dürstelers genealogischem Lexikon findet sich sein Porträt, von einem CS gestochen. Das einzige von U. bekannte Bild, ein Knabenporträt, datiert 1690, befindet sich im Besitze des Hrn. Usteri-Pestalozzi in Zürich.

Füßli, K.-Lex. II, p. 4054. — Nach ihm *Nagler,* K.-Lex. XIX, p. 205. — *H. Meyer,* Coll. IVa, p. 116. — Mitt. aus dem Usteri'schen Familienarchive.

F. O. Pestalozzi.

Usteri, Heinrich, im Neuenhof, Kaufmann, Dilettant, geb. in Zürich 1754 und dort gest. 1802. Er zeichnete meist leicht getuschte Landschaften, von denen die nachstehenden von Nagler aufgeführten Blätter in Kupfer gestochen wurden:

1) Vue de Schindellegi près d'Einsiedeln (am Tage des Gefechts vom 2. Mai 1798). Mit Beschreibung.
2) Bad Pfeffers im Kanton St. Gallen. Aquatinta.
3) Das Wirtshaus und die Käsehütte auf dem Rigi.
4) Das Phänomen auf dem Rigi.
5) Die neue Kapelle in Goldau. Alle in qu. Fol.

Daneben war U. ein recht geschickter Kartenzeichner, von dem eine Kantonskarte (Stecher unbekannt) in zwei Auflagen herausgegeben worden ist:

Der Kanton Zürich nebst einem Teil der angrenzenden Kantone. (1 : 95000?) 1801. Dieselbe, eingeteilt in 11 Oberämter, nach U.s Tode (1816) publiziert. Beide in 2 Blättern von 40/66 cm.

Eine im Besitze der Zürcher Stadtbibliothek befindliche Kantonskarte in 12 Blättern 1 : 50000, nach der Gyger'schen Karte gezeichnet, bei der auch U.s Bruder Paul mitbeteiligt war, ist nicht zur Ausgabe gelangt.

Das Andenken U.s verdient auch darum hier bewahrt zu werden, weil dieser feinsinnige Mann der eigentliche Stifter der Zürcher Künstlergesellschaft gewesen ist und damit den Anstoß zu gleichartigen fruchtbaren Vereinigungen in der ganzen Schweiz gegeben hat. Auf die Ausbildung des zeichnerischen und dichterischen Talents seines Neffen *Joh. Martin U.* (s. d.) hat er einen großen Einfluß ausgeübt. Heinr. U. war ein lebhafter Sammler von Kupferstichen, ließ sich jeweilen die neusten Werke graphischer Kunst zusenden, vermittelte ihren Absatz an Freunde und Bekannte und stellte seinen Besitz den zürcherischen Künstlern aufs liberalste zur Verfügung. Die Sammlung des Oheims ging nachher auf Martin U. über.

A. Nägeli, Joh. Martin Usteri (s. dort das Personalregister). — N.-Bl. d. K.-G. Zürich 1847, p. 8. — *Nagler,* K.-Lex. XIX, p. 265. — *Füßli,* K.-Lex. II, p. 4054. — *Wolf,* Biogr. z. Kulturgesch. II, p. 56. — Bibliogr. z. Landeskde. II, p. 169. — Mitt. v. *H. Türler.*

F. O. Pestalozzi.

Usteri, Johann Jakob, Goldarbeiter und Goldschmied, von Zürich. Er wurde 1783 Meister.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. *C. Brun.*

Usteri-Wegmann, Hans *Konrad,* Kaufmann, Dilettant, geb. am 19. April 1795 als der Sohn des Kaufmanns Joh. Martin U. im Neuenhof, gest. am 14. Sept. 1873. Seine Fertigkeit im Oelmalen soll er sich in Lyon angeeignet haben, wo er 1812/13 zu seiner kaufmännischen Ausbildung weilte. Die politischen Verhältnisse in Frankreich nötigten ihn damals zu rascher Rückreise in die Schweiz, die er später nie mehr für längere Zeit verließ. Er diente seiner Vaterstadt als Mitglied der Armenpflege, dem Vaterlande als Militär, in welchem Beruf er es bis zum Oberstlieutenant brachte, und betrieb in seinen Mußestunden die Landschaftsmalerei, ohne sich daraus einen Erwerb zu schaffen. Seine Bildchen, von denen sich noch viele in zürcherischem Privatbesitze finden, verschenkte er an Verwandte und Freunde oder verkaufte sie etwa auf einer Ausstellung zu wohlthätigen Zwecken.

Nach Mitt. der Familie u. persönl. Erinnerung.

F. O. Pestalozzi.

Usteri, Johann *Martin,* Zeichner, Dichter und Altertumsforscher, getauft am 13. April 1763 in Zürich, gest. am 29. Juli 1827 in Rapperswil, der Sohn des Kaufmanns Hans Martin U. und der Anna Magdalena geb. Scheuchzer. Der Vater, ein wohlhabender Kaufmann, hielt neben einer ausgebreiteten öffentlichen Thätigkeit ein lebhaftes künstlerisches Interesse aufrecht und pflegte mit seinen Brüdern Paulus, Leonhard und Heinrich freundschaftliche Beziehungen zu Winckelmann, J. G. Wille, Salomon Geßner und Alex. Trippel. U. erhielt eine sorgfältige Erziehung, besuchte die Lateinschule und hierauf einige Klassen des Collegium humanitatis, blieb aber dank den damaligen Schulverhältnissen und seiner träumerischen Zerstreutheit fast immer einer der hintersten. Früh entwickelte sich sein Zeichentalent; zugleich erwachte ein lebhafter Sinn für Geschichte; er sammelte Abbildungen historischer Denkmäler aller Art, schrieb kleine Abhandlungen, machte Auszüge aus Chroniken und Urkunden, las daneben auch die neuern deutschen Schriftsteller und interessierte sich für Naturwissenschaft. 1781 lenkte er bereits durch eine Folge von 74 Skizzen zu Bodmers historischen Erzählungen die Aufmerksamkeit auf sich. Kleine Schweizerreisen in den Jahren 1780—1782 gaben Anlaß zu einer ansehnlichen Zahl sorgfältiger Studien.

Dem Wunsche des Vaters folgend, aber ohne

Lust, mußte U. den kaufmännischen Beruf ergreifen. Er trat 1783 eine längere Bildungsreise an, die ihn über Basel, Straßburg, Frankfurt, Leipzig, Dresden, Berlin nach Hamburg führte. Chodowiecki, Klopstock, Claudius wurden besucht. In Brüssel verbrachte er mit seinen beiden Reisegefährten den Winter, und im nächsten Frühjahr machten die drei einen Abstecher nach Holland, wo U.s künstlerische Anlage nachhaltige Anregung empfing. Der Sommer 1784 fand ihn in Paris; er studierte unter der Führung Johann Georg Willes die Kunstschätze der Stadt, besuchte fleißig die königliche Bibliothek, kopierte dort die Miniaturen der manessischen Liederhandschrift „aus Curiosität wegen dem Costüm“ und kehrte im Herbste wieder nach Zürich zurück. 1786 vermählte sich U. mit Katharina Stockar. Der Ehe entsproß 1788 eine Tochter, Magdalena, die schon 1815 starb.

In der 1787 von seinem Oheim *Heinrich U.* gegründeten Künstlergesellschaft nahm U. bald eine hervorragende Stelle ein. Die reichliche Muße, die ihm die kaufmännischen Geschäfte ließen, benutzte er fortan zu ausgedehnten historischen und künstlerischen Studien. Sie wurden nach dem Tode des Vaters 1790 durch eine schwere, durch die Unruhen der französischen Revolution hervorgerufene Geschäftskrisis unterbrochen. Die folgenden Jahre brachten vorübergehenden geschäftlichen Aufschwung, und die neu belebte Hoffnung fand Ausdruck in dem 1793 gedichteten und bald zu europäischer Berühmtheit gelangten Liede „Freut Euch des Lebens.“ Den durch die Staatsumwälzung von 1798 hervorgerufenen Neuerungen stand U. feindlich gegenüber und gab seinem Unmut durch zahlreiche poetische und bildliche Karikaturen Ausdruck, verwaltete aber den ihm von der neuen Regierung übertragenen Obereinnehmerposten mit seltener Pflichttreue. Die Schreckenstage in Nidwalden riefen bei ihm 1803 die „in edle Galle getauchte“ Bilderfolge „Das Vater Unser eines Unterwaldners“ hervor.

Nach einer zweiten geschäftlichen Krisis 1804, bei der die Handelsverbindung, der er angehörte, sich auflöste, zog er sich gänzlich vom kaufmännischen Geschäfte zurück, nachdem er durch anhaltendes nächtliches Schreiben eine Augenentzündung sich zugezogen, die eine dauernde Schwäche der Augenmuskeln zurückließ. Die folgenden Jahre sind mit erstaunlich vielseitiger Thätigkeit angefüllt. Schon 1793 war er Zwölfer zur Waag geworden. 1803 wurde er in den neugewählten Großen Rat berufen, 1810 als Seckelmeister in den Großen Stadtrat, 1815 in den Kleinen Rat; daneben amtete er als Erziehungsrat, Bücherzensor etc. Auf seine Anregung hin wurde 1806 in Zofingen die Schweizerische Künstlergesellschaft gegründet; er leitete die jährlichen Kunstausstellungen in Zürich und stellte selbst mehrere Male aus, so 1802 „Muttertreu wird täglich neu“, 1805 „Der Maler“, 1806 „Kindesliebe.“ Die Zeitschrift „Die Alpenrosen“, gegründet 1811, zählte ihn unter ihre ersten Mitarbeiter.

Jetzt entstehen seine besten Zeichnungen und die Großzahl seiner Dichtungen: Außer Balladen und Gelegenheitsgedichten in schriftdeutscher Sprache auch solche in Zürcher Mundart. Zwischen 1807 und 1810 vollendet er die beiden großen, erst nach seinem Tode gedruckten Dialektidyllen „De Herr Heiri“ und „De Vikari“, im folgenden Dezennium eine Reihe kleiner historischer Erzählungen in der Sprache des 15. und 16. Jahrh.s; 1825 folgt sein letztes derartiges Werk, der unvollendet gebliebene „Erggel im Steinhus.“ Auf dem Gebiete der mittelalterlichen und neuzeitlichen Geschichte sammelt U. ein ungeheures urkundliches Material; er kommt selbst aber nur selten dazu, es zu verarbeiten, spendet jedoch freigebig daraus nach allen Seiten. So wird er ein „lebendiges Repertorium des Mittelalters“ und in der Kostümkunde Autorität. Die genaue Kenntnis der äußern Kulturformen alter Zeit und seine erstaunliche kalligraphische Fertigkeit befähigten ihn auch, alte Handschriften täuschend nachzuahmen. Seine sorgfältigen Aufnahmen alter Kunstdenkmäler sind heute noch wertvoll. Im Sammeln alter Kunstdrucke ziemlich wahllos, zeigt U. als Sammler von Glasgemälden einen in jener Zeit einzig dastehenden, erlesenen Geschmack. Er sammelt auch alte Volkslieder und bemüht sich vergeblich, aus Paris für Joseph von Laßberg die manessische Liederhandschrift zur Abschrift und Herausgabe zu erhalten.

U.s gesellschaftliche Talente und seine Dienstfertigkeit sicherten ihm eine große Zahl von Freunden, wie David Heß, der dann U.s Nachlaß ordnete und dessen Dichtungen herausgab, Sigmund von Wagner, Ulrich Hegner, Meyer von Knonau, Salomon Landolt, Franz Hegi, Ludwig Vogel, J. J. Horner, Joseph von Laßberg u. a. Die Gesellschaften, denen er angehörte, schätzten ihn als Veranstalter feiner, origineller Festchen.

Im Sommer 1826 zeigten sich bei U. die ersten Spuren der Hautwassersucht, der er am 29. Juli 1827 in Rapperswil, wo er Erholung gesucht hatte, erlag. Am 1. Aug. wurde er zu St. Anna in Zürich bestattet.

U. ist einer der interessantesten Vertreter jenes feinen, kunstdilettierenden, daneben in mancher Hinsicht kleinbürgerlich beschränkten Bürgertums vom Anfange des 19. Jahrh.s. Er ist bedeutender durch die vielseitigen Anregungen, die das schweizerische Geistesleben von ihm empfing, als durch seine eigenen Schöpfungen, in denen er nie über einen liebenswürdigen und geschickten

Dilettantismus hinauskommt. Den ersten Zeichenunterricht empfing er unter den Augen Salomon Geßners in der sog. Kunstschule von den Professoren Meyer und Bullinger und dem Bildhauer Valentin Sonnenschein. Die Niederländer Teniers und Ostade, Chodowiecki und Hogarth wurden seine Vorbilder. Schon mit 19 Jahren ist er sich selbst überlassen, und so entwickelt sich sein Stil bald zur Manier; Fehler in der Proportion der Körperteile hat er so wenig ganz überwunden wie Salomon Geßner. Alles, was er sieht, reizt ihn zur Gestaltung; er zeichnet fast immer in kleinem, ja kleinstem Formate, häufig mit der Lupe; wo er ein größeres Format wählt, verliert er sich. Seine technischen Mittel beschränken sich auf Bleistift, Feder, Tusche und Wasserfarben; nur wenige Blätter hat er radiert. Da bei ihm der Maler und der Dichter immer mit einander gehen, tragen seine Bilder fast stets illustrativen Charakter. Er verwendet häufig die zyklische Darstellung und begleitet sie mit poetischem oder prosaischem Texte. Am eigenartigsten ist er in seinen Zeichnungen historischen Inhalts, die, zum Teil als Neujahrsblätter mehr oder weniger gut gestochen, in engerm Kreise durch die peinlich getreue Beobachtung des historischen Milieu, namentlich des Kostüms, bahnbrechend wirkten. Franz Hegi und Ludwig Vogel sind hierin U.s Schüler geworden. Als Illustrator von Märchen, Sagen und Balladen darf er als bescheidener Vorläufer Ludwig Richters, Poccis und Schwinds gelten, zumal er sich hier am meisten von der Romantik beeinflußt zeigt. Seine Genrebilder wetteifern zunächst mit Chodowiecki; später gibt er ihnen gerne ein mittelalterliches Gewand („Muttertreu", „Kindesliebe" etc.). Am besten zeigt sich der harmlose Witz U.s in seinen Grotesken und Karikaturen, die zum Teil den Stempel Hogarths tragen; wie dieser verfolgt er gerne in satirischen Zyklen moralische und politische Tendenzen.

U.s nachgelassene Handzeichnungen wurden, in 41 Bände gebunden, 1859 der Künstlergesellschaft Zürich legiert und mit den „artistischen Kollektaneen" vereinigt. Der handschriftliche Nachlaß kam schon 1829 auf die Stadtbibliothek Zürich.

Kunstdrucke nach Zeichnungen U.s.

A. Neujahrsblätter.

1) Musiksaal: 1783, 1791—1794 (Schellenberg), 1795—1797 (Pfenninger), 1798 (Schellenberg), 1803 (J. Senn), 1804—1806, 1808—1811 (Oberkogler).
2) Chorherren: 1784—1793 (Schellenberg), 1794 (H. Anner), 1795 (R. S. B.), 1797 (Schellenberg), 1798—1799 (M. Stumpf), 1800 (Schellenberg), 1801, 1803 (H. Lips), 1806 (M. Landolt), 1810, 1812 (Lips), 1816, 1819 (Eßlinger).
3) Stadtbibliothek: 1792—1799 (Schellenberg), 1800 (M. Stumpf), 1801, 1803, 1804 (Lips), 1805 Landolt), 1806, 1807 1809, 1810, 1812, 1813, 1815, 1816 (H. Lips), 1817 (Eßlinger), 1818 (Hegi), 1819—1821 (Eßlinger).
4) Deutsche Schule: 1799 (H. Lips), 1802—1811 (Beyel).
5) Naturforschende Gesellschaft: 1799 (Schellenberg), 1808 (H. Lips).
6) St. Gallen: 1801 (Beyel).
7) Hülfsgesellschaft: 1806, 1811 (H. Lips), 1816 (C. Schinz), 1815, 1818 (Eßlinger), 1818, 1819, 1821 (J. Lips).
8) Feuerwerker: 1806, 1807, 1809—1811 (F. Hegi), 1851 (Perrin).
9) Schwarzer Garten: 1808, 1810 (F. Hegi).
10) Musikgesellschaft: 1813—1815 (F. Hegi).
11) Bezirksgesellschaft Brugg: 1822 (F. Hegi).
12) Künstlergesellschaft: 1830 (F. Hegi), 1849 (J. H. Meyer).

B. Illustrationen zu Büchern, Almanachen etc.

1) Lienhard und Gertrud. Zürich und Leipzig 1790 bis 1792, Ziegler & Söhne, 3 Bde.: 6 Bl. (A. W. Küffer).
2) Neuer helvetischer Almanach für das Jahr 1799: Titelbl. u. 2 Bl. (Lips).
3) Helvetisches Journal 1805. Heft III: 1 Bl. (J. Senn).
4) Iris. Ein Taschenbuch, 1805: 5 Bl. (A. W. Küffer); 1806: 4 Bl. (A. W. Küffer); 1807: 4 Bl. (H. Lips); 1808: 5 Bl. (H. Lips).
5) Alruna 1805: 1 Bl. (H. Lips); 1810: 10 Bl. (H. Lips); 1809: Titelbild u. 10 Bl. (H. Lips); 1812: 8 Bl. (H. Lips).
6) Klio und Euterpe, 1805: 7 Bl. (Laminit); 1806: Titelbl. u. 7 Bl. (Laminit).
7) Künstlerlieder, Basel, W. Haas, 1809: 3 Vignetten (P. Vischer?); Titelbl. der 2. Aufl. 1826 (H. Lips).
8) Alpenrosen, 1811: 1 Bl. (F. Hegi); 1814: 1 Bl. (F. Hegi); 1817: 1 Bl. (Hegi); 1819: 1 Bl. (Hegi); 1820: 1 Bl. (Girardet); 1821: 2 Bl. (Eßlinger); 1825: 1 Bl. (Hegi); 1826: 2 Bl. (F. Hegi u. J. Lips); 1831: 3 Bl. (R. Rahn u. F. Buser); 1837: 2 Bl. (Suter); 1838: 1 Bl. (Suter).
9) Historisch-merkwürdige Schweizerscenen. Zürich, Füßli 1812—1822, Heft 2, Nr. V: 1 Bl. (H. Lips).
10) 5 kleinere Bl., deren Bestimmung sich nicht ermitteln ließ (H. Lips, F. Hegi, Perrin).

C. Selbständige Publikationen.

1) Am Begräbnistage meines Bruders Paulus: 1 Bl. (gest. von ?), 1795.
2) 5 Zeichnungen zu Epigrammen, zirka 1798 gest. von H. Lips. (Nicht im Handel erschienen.)
3) „Vater-Unser eines Unterwaldners", gest. von Marquard Wocher, Basel 1803: 7 Bl. 4°.
4) „Muttertreu wird täglich neu", Zürich 1804, Füßli & Co.: 9 Bl., im Umriß gest. von J. Senn, getuscht und koloriert von S. Meili. (Davon verkleinerte Ausgabe: die 9 Bilder auf einer Platte, gest. von ?).
5) „Kindesliebe", Zürich 1807, Füßli & Cie., 4°: 9 Bl., radiert und koloriert von S. Meili. (Davon verklein. Ausg.: Die 9 Bilder auf einer Platte, gest. von ?).

Radierungen U.s.

1) 13 zum Teil unvollendete Versuche (Kstgesellsch. Zürich u. Samml. Bühlmann in der Kupferstichsammlung des Polytechnikums in Zürich).

2) 5 Vignetten zu den Künstlerliedern (von U. radiert, von Oberkogler geätzt).

Bibliographie. Alb. Nägeli, Joh. Martin Usteri (1763 bis 1827), Zürich, Fäsi & Beer, 1907. — *Füßli,* Allg. K.-Lex. II, Zürich 1816, Sp. 4054. — *Nagler,* K.-Lex. XIX, p. 269. — *Nagler,* Monogr. IV, p. 694. — *Brulliot,* Monogr. I, p. 390. — *Müller,* K.-Lex. III, p. 727. — *Singer,* K.-Lex. IV, p. 467. — A. D. B. Bd. 39, p. 390–396. — *Dichtungen* von U. Nebst einer Lebensbeschreibung herausg. von *David Heß.* 3 Bde. Berlin, Reimer, 1831 (2. Aufl. 1853 u. 3. Aufl. 1877 bei S. Hirzel, Leipzig). — Cottasches Kstbl. 1834. — *W. Füßli,* Zürich u. die wicht. Städte am Rhein, Winterthur u. Zürich 1842, I, p. 112—114. — N.-Bl. d. Kstlerges. Zürich 1847–1849. — N.-Bl. d. Stadtbibl. Zürich 1896. — *Grand-Carteret,* Hist. de la caricat. en Allemagne, Autriche et Suisse, p. 482. *A. Nägeli.*

Usteri, Paul Maria, Maler, von Zürich, geb. 1764 als der Sohn des zur katholischen Konfession übergetretenen Johann U. und der Maria Orsuni von Lucca (die eine alte Familienbuchnotiz als „Italienerin unbedeutender Herkunft, aber großer Schönheit" bezeichnet). Er starb unverheiratet in Rom am 13. Dez. 1788, also erst 24 Jahre alt.

Mitt. aus dem U.schen Familienarchive. *F. O. Pestalozzi.*

Usteri, Paulus, neben seinem kaufmännischen Beruf als Zeichner ein geschickter Dilettant, der jüngere Bruder Joh. Martin U.s, geb. in Zürich am 29. Okt. 1768 als der Sohn des Kaufmanns und Zunftmeisters Hans Martin U. zum Thalegg, gest. am 13. Okt. 1795. Mit dem Bruder und den übrigen Geschwistern genoß er in der Jugend den Zeichenunterricht der Professoren Bullinger, Meyer, des Buchhändlers und Kunstschriftstellers J. C. Füßli und namentlich des Bildhauers Valentin Sonnenschein, der für die Zürcher Porzellanfabrik im Schoren engagiert worden war und dort die heute selten gewordenen und geschätzten Figurengruppen modellierte. Gegen seine Neigung zum Kaufmann bestimmt, machte er 1790 eine Bildungsreise nach Italien und Frankreich. Salomon Landolt kam seinen militärischen Neigungen entgegen, indem er ihn in sein Scharfschützenkorps aufnahm. 1793 wurde er Oberlieutenant. Ende Sept. 1795 erkältete er sich auf der Rückreise von Basel nach Zürich und starb bald darauf an der roten Ruhr.

Im Gegensatze zu den idyllischen und auch im geschichtlichen Gebiete immer merkwürdig sanften Kompositionen seines Bruders Martin schuf sich der sonst durchaus normale, frische und lebhafte Paulus als Spezialität seiner Feder und seines Pinsels ein ganz absonderliches Reich von Fratzen, Zauber-, Höllen- und Torturscenen, oft ohne jeden ersichtlichen Sinn, mitunter aber doch mit gesellschaftlich- oder historisch-satirischer Bedeutung, die er auch in reiferen Jahren weiter produzierte. Die Zürcher Kunstgesellschaft besitzt von diesen Ausgeburten einer etwas perversen Komik zwei starke Foliobände, in denen übrigens auch ein paar Blätter von wirklichem, künstlerischem Können Zeugnis ablegen. Bekannt geworden ist u. a. die Zeichnung des Teufels und seiner Großmutter, die einander einen Diplomaten und einen Jesuiten als ihre besondern Schützlinge zeigen, und die später mehrfach mit zeitgemäßer Modifikation publiziert worden ist, so von Johann Jakob Ulrich in seinen vortrefflichen Karikaturen zur Illustration der „Wochenzeitung" (1846).

U. gehörte mit seinem Bruder zu den Stiftern der Zürcher Künstlergesellschaft, starb aber, erst 27 Jahre alt, von seinen Freunden tief betrauert.

N.-Bl. der Stadtbibl. Zürich 1829 (*Meyer v. Knonau*). — N.-Bl. d. Zürch. Kstgesellsch. v. 1847, p. 8. — Dichtungen von Joh. Martin U., herausg. von David Heß, p. 27 ff. — *A. Nägeli,* Joh. Martin U., p. 5, 17, 67, 87 u. ö. (s. das dortige Namenreg.), Zürich 1907. — *Grand-Carteret,* Hist. de la caricat. en Allem., Autr. et Suisse, p. 482. — *Nagler,* K.-Lex. XIX, p. 266. — Mitt. von *A. Nägeli.* *F. O. Pestalozzi.*

Usteri, Wilhelm, Goldschmied, der Sohn Heinrich U.s, des Zunftmeisters zur Schiffleuten, geb. im Juli 1589 in Zürich. Er war 1602 Lehrling bei Felix Trüb und wurde 1611 Meister. Weiteres ist nicht bekannt.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. *C. Brun.*

Utain, s. Utin.

Utiger, Büchsenschmied, von Zug, lebte zirka 1683 in Brig.

Pfarrbücher Glis. *D. Imesch.*

Utiger (Utinger), Wendelin, Glockengießer, geb. am 11. Mai 1751 in Baar, gest. am 15. Juli 1822. Er war zuerst bei Glockengießer Keiser in Zug in der Lehre und leitete später die Gießerei Rosenlächer in Konstanz. Dort goß er 1817 die sog. „Weiberglocke" für die Pfarrkirche in Baar (erster Guß von 1778) um.

Geschichtsfrd. XXIV, p. 168; XXX, p. 151; XL, p. 13. *Franz Heinemann.*

Utiger, s. auch Utinger.

Utin (ou Utain). Le livre d'or des bourgeois de Vevey du châtelain Perret, fol. 353 (maison de ville) cite ce nom sous la date du 20 juin 1749. Cette famille est sortie de Vezenai, baillage de Nyon. *François,* fils de feu Balthazard, fut avec *Étienne,* son fils, reçu bourgeois le 22 janv. 1643 pour 250 florins. *Pierre,* frère du précédent, et *André,* son fils, sont reçus le 2 févr. 1643 pour la même somme. *Jean* a eu trois fils dont deux sont morts sans postérité; sa femme fut Élise Dubourg et son fils *Étienne* naquit le 24 août 1764. *Pierre-André,* dixénier, de Jeanne-Marie Gauchet, n'a eu qu'un fils appelé *Jean-*

Jacques-Samuel. Il a laissé un fils nommé *Jean-Pierre.* Je possède une canne avec marque elliptique perlée (presque un cercle) portant un lion couronné posé sur barre moyenne (terrain) et comme inscription *André Utin.* A côté se trouve l'armoirie de Vevey, un peu plus petite, partie or et azur, avec le W traditionnel. Il existe un *Jean* ou *Jehan* Utin. *W. Robert.*

Utinger, W. B. Christian, der Sohn des J. Christian U. und der A. Martha Heß, geb. am 19. März 1819 in Zug, wo er auch am 1. April 1893 kinderlos starb. Er war Bildhauer und widmete sich später vorzüglich der Kunstschreinerei; er war besonders geschickt in der Anfertigung von Intarsien. Als hochgewachsener, 6 Fuß 7 Zoll messsender Mann fand U. gerne Aufnahme in die päpstliche Schweizergarde in Rom, wo er 29 Jahre blieb und sich auch mit Agnes Marmat verehelicht hatte. Die vielen Freistunden des Gardisten verwendete dieser dazu, in Holz- und Steinbildnerei sich auszubilden. Von den vielen in Rom gefertigten Bildwerken in Marmor, Alabaster, Buchsbaum brachte U. nur wenige in die Heimat. Ein Christus am Kreuze (Buchsbaum), ferner ein Jesuskind auf dem Kreuze schlafend (Alabaster) werden als bessere Arbeiten bei Verwandten in Zug (Familie Wikart) aufbewahrt. Für seinen Bruder Anton, der Schreiner war, schnitt er mit künstlerischem Verständnis und gutem Geschmacke viele Intarsien (Wappen, Ornamente, Figuren) für Tische, Sekretäre u. dgl. U. war Julius Lehmann auch vielfach behülflich bei der Renovation der alten Gemeindestube des Stadtrathauses in Zug.

Nach Mitt. von *A. Wikart,* Hyp.-Schrber, Zug. *A. Weber.*

Utinger, Wendelin, s. Utiger, W.

Vacallo, Giuseppe, ist identisch mit Piotta, Gius. (s. d.), der den Beinamen Vacallo trug. Es sei nachgetragen, daß das Fort di Fuentes der Schlüssel des Veltlin war und allen Angriffen bis 1797 stand hielt. In diesem Jahre machten die Franzosen es dem Erdboden gleich. Die Ruine, auf dem Hügel Montecchio gelegen, in der Nähe der Mündung der Adda in den Comersee, ist noch sichtbar.

Merzario, Maestri comac. I, p. 621. *C. Brun.*

Välder, s. Felder.

Väsch, s. Fäsch.

Vagnon-Chantre, M^me^, s. Chantre und Wagnon.

Vailly, Jean, serrurier, ferronnier d'art, Genevois, né à Genève le 4 févr. 1839, mort à Genève le 10 sept. 1900. Élève des Écoles d'art de Genève, ornement et architecture, où il se distingue déjà par la grâce de son dessin et de ses compositions ornamentales, il remporta des médailles aux concours de fin d'année. Il fut un des initiateurs du mouvement artistique dans notre cité au point de vue industriel et fut le premier avec *Wanner père* à produire des pièces de ferronnerie décoratives. Il fut encouragé dans ses essais par un Mécène genevois, Gustave Revilliod, qui lui confia les principaux travaux de fer forgé de son futur musée „l'Ariana.“ Sur les dessins de F. Burillon il exécuta la magnifique rampe de l'escalier de la bibliothèque de ce palais. L'exécution de cette pièce est poussée hors des limites assignées au travail du fer et tient presque du fini et du poli d'un bijou de métal précieux; à ce titre, la pièce est remarquable et typique. Elle valut à son auteur une réputation qui s'accentua par la suite et se traduisit par de nombreuses commandes et des récompenses aux expositions suisses et étrangères.

En 1877, V. s'associa avec son frère Joseph sous la raison sociale Vailly frères; de cette maison sont sorties des rampes d'escaliers, des balcons, des grilles et barrières, ornant maintes demeures suisses et genevoises. Le Musée des Arts décoratifs possède deux fort beaux morceaux des Vailly frères, grilles et départ de clôture avec lanterne à gaz; le travail est ferme et nerveux.

En 1881, lors de la création de la classe de fer forgé à l'École des Arts industriels, Jean V. en fut nommé professeur; il occupa ce poste avec distinction jusqu'à sa mort.

Georges Hantz.

Valdani, Alessandro, Maler, geb. 1712 in Chiasso im tessin. Bez. Mendrisio, gest. 1773. Er war der Schüler des Cavaliere Pietro Antonio Magatti. Oldelli rühmt von ihm die „Versuchung des hl. Antonius“ und andere Gemälde in den Kirchhöfen von Bergamo, Pavia, Gironico, Chur und Como, wo er im Hospital und in San Nazaro vertreten ist, wo besonders seine „Allegorie des Todes“ frappiert. Vom Bischof in Chur erhielt V. das Kreuz eines Cavaliere.

Oldelli, Disc. sopra la Pitt., London 1776, p. LX. — *Ders.,* Diz., p. 195, 211. — *Nagler,* K.-Lex. XIX, p. 312. — *Füßli,* K.-Lex. (1779), p. 665. — *Bianchi,* Art. tic., p. 201. *C. Brun.*

Valence, Daniel, né à Béziers, fut reçu maître orfèvre à Genève le 15 oct. 1691. *A. Choisy.*

Valentin, J. *Bendicht,* s. Valentin, Samuel.

Valentin, Christian Ernst, vermutlich der Bruder von Samuel V., Maler, in Bern. Er stammt aus Baireuth im Königreich Bayern und wurde am 3. Mai 1735 in Bern naturalisiert, nachdem er das Burgerrecht von Donatyre im

Bezirk Avenches erworben hatte. Er starb in Bern am 30. Dez. 1757 im Alter von 53 Jahren.

Tauf- u. Totenrödel v. Bern. — Ratsman. v. Bern. *H. Türler.*

Valentin, Samuel, Goldschmied, in Bern, der aus Baireuth im Königreich Bayern gebürtig war, 1744 Burger von Chardonney wurde und am 7. Jan. 1745 die Naturalisation als Berner erlangte; vermutlich der Bruder von Christian Ernst V. Er starb im Alter von 62 Jahren am 18. Febr. 1748 und hinterließ von seiner Frau Anna, geb. Etter aus Herisau, zwei Söhne: Johann *Bendicht* V., Maler und Reißmeister in Bern, und den am 11. März 1743 in Bern getauften Christian Ludwig V. Joh. *Bendicht* starb, 48 Jahre alt, am 15. März 1775, nachdem er auf dem Totenbett, in Gegenwart des Malers Emanuel Handmann (s. d.), seinem schwächlichen Bruder Ludwig den Zins von 2000 Pfd. auf Lebenszeit verordnet und die übrige Hinterlassenschaft seiner eigenen Frau Christina, geb. Zwahlen, vermacht hatte.

Tauf- u. Totenrödel v. Bern. — Ratsman. v. Bern. *H. Türler.*

Valerius, Glockengießer. In der Kirche della Sta. Trinità ai Monti in Locarno hängt eine Glocke mit der Inschrift: „Valerius fecit anno Domini 1770!"

Nüscheler, Iscriz. delle camp. nel Ticino, p. 42. — Boll. stor. v. 1879, p. 193. *† Moriz Sutermeister.*

Valle, Donato della, Bildhauer, vielleicht von Valle in der Gemeinde Airolo im tessin. Bez. Leventina, im 16. Jahrh. in Rom. Am 21. Jan. 1581 legte er, vertreten von seinem Landsmann, dem Priester Vincenzo Raimondo, das Versprechen ab, Semidea Capogalli zu heiraten, deren Mitgift 551 Scudi betraf, und die überdies auf einem Hause im Rione di Campitelli in Rom einen Grundzins von 28 Scudi besaß. Am 21. April 1583 stellte er dem Padre Domenico Baselli eine Quittung für 6 Scudi aus, die er für das Epitaphium einer „Signora Marchesa" in der Annunziata erhalten hatte.

Bertolotti, Art. lomb. I, p. 211; II, p. 309, 385. *C. Brun.*

Vallet, Édouard, peintre et graveur, Genevois, né à Genève le 12 janv. 1876, élève de Barthélemy Menn et de Bodmer pour le dessin et la peinture, élève aussi d'Alfred Martin, professeur de xylographie à l'École des Arts industriels de Genève. Cet artiste, après avoir produit de bonnes pièces gravées sur bois et quelques eaux-fortes largement traitées à la manière des anciens maîtres, dont quelques-unes se trouvent dans les portefeuilles du Musée des Arts décoratifs de Genève, s'est entièrement voué à la peinture à l'huile ou au pastel. Il affectionne les sujets rustiques, scènes de travailleurs des champs, paysans, paysannes, types de la Savoie, des pays de Gex et de la région, bûcherons, ramasseurs de bois mort, etc. Sa peinture est large, forte, énergique, solidement charpentée. Son coloris vigoureux est parfois violent dans les chairs hâlées par le soleil, les vents et la pluie, de ses modèles campagnards.

Ses études, têtes d'hommes et de femmes, ses paysages rustiques, ses ruines, masures, ruelles de hameaux délabrés, dessinés à l'encre de Chine, sont remarquables par leur extrême vigueur et leur fermeté de touche. Il a traité également au pastel une série d'études de ruines romaines, colonnades, frises, architraves et chapitaux, avec cette même fougue unie cependant à une grande douceur dans l'harmonie du coloris.

Après la recherche passionnée du pittoresque et du caractère campagnard, qui marquait le goût initial de l'artiste, V. semble, à voir ses œuvres plus récentes („Sous la tonnelle", „Maternité"), que l'évolution actuelle de son art le conduise à exprimer le caractère particulier des êtres ou des aspects rustiques qui lui sont familiers, par une synthèse essentiellement décorative. La recherche du style par le choix des moyens très simplifiés où le souci de l'arabesque expressive se combine avec le sensualisme des couleurs.

V. est avant tout une personnalité ne se rattachant à aucune école, chapelle ou coterie. C'est un indépendant dans le sens le plus large du mot. Il s'est créé un genre qui lui est particulier et le fait reconnaître sans hésitation et à première vue. Ses œuvres principales sont: 1899: „Le bûcheron", Musée du Locle. 1903: „Le vieux Pressoir", Musée Rath, Genève. 1905: „Rome, S^{ta} Maria del Sole", Genève; „Chioggia", id. 1906: „Le jardin aux capucines", Soleure. 1907: „Bonheur rustique", Musée Rath, Genève; „L'heureuse mère", Genève. 1908: „Sous la tonnelle", Société des Beaux-Arts de Bâle; „Maternité"; „Paysan", Société des Beaux-Arts de Zurich. 1909: „Dimanche matin" (médaille d'or, Munich), Confédération.

Cat. Mus. Rath, Genève 1906, p. 90, 177. *Georges Hantz.*

Vallon, Jean-Joseph, orfèvre, né à Genève le 15 mai 1747, mort le 26 janv. 1818, apprenti chez Simon-Pierre Roussel, fut reçu à la maîtrise le 10 sept. 1773, ayant fait pour chef-d'œuvre „une paire de busquières qui ont été trouvées très bonnes." *A. Choisy.*

Vallon, M^{me}, née de Landerset, s. Maih, Blanche de.

Vallotton, Félix, peintre et xylographe, né à Lausanne le 28 déc. 1865. Il se rendit à Paris pour étudier la peinture et travailla pendant trois ans à l'Académie Julian. Il exposa aux Salons de 1885, 1886, 1887 et à l'Exposition

universelle de 1889, à la Centennale de 1900, au Salon d'automne de 1905, etc. En 1886, il obtint au Salon une mention pour le „Portrait du peintre par lui-même." Ce tableau est actuellement au Musée des Beaux-Arts de Lausanne. Ses envois à ces Salons étaient surtout des portraits. En 1892, il exposa au Salon du Champ de Mars. Il préféra ensuite les Indépendants. Entre temps, V. s'était surtout consacré à la gravure et spécialement à la gravure sur bois (xylographie). Il s'efforça de simplifier son dessin et chercha à rendre ses effets surtout par la ligne. Il s'est essayé par la gravure à des genres fort divers: paysages de la haute montagne, pris dans les Alpes suisses, dans lesquels il a su rendre la poésie et la rudesse de la nature alpestre, scènes de la vie parisienne tracées d'un crayon humoristique et observateur, portraits satiriques d'un talent incontestable („Immortels passés, présents et futurs"). Il a également gravé à l'eau-forte de grandes planches d'après Rembrandt, Velazquez, etc. Grand admirateur des Primitifs, il s'est inspiré de leurs procédés pour exécuter des gravures d'un caractère rude et naïf.

V. a fait de très beaux pastels, d'une touche très large, et des tableaux à l'huile d'une tonalité harmonieuse, des intérieurs, des paysages fins et lumineux. C'est surtout par la gravure sur bois qu'il a trouvé un mode d'expression fort et original. Il a écrit quelques articles de critique artistique. V. est naturalisé Français.

Entre plusieurs articles de journaux et de revues le concernant, nous signalons une importante étude publiée dans la *Zukunft* du 4 avril 1896, sous la signature du critique *Ola Hansson* qui jouit d'une très grande renommée en Allemagne. M. Hansson considère V. comme un pionnier de l'art nouveau, original par des procédés techniques à lui, par sa fantaisie étrange et son inspiration profonde. *Emile Butticaz.*

Vallouy, Paul-Aimé, peintre, est né à Bex (Vaud) le 19 janv. 1832 et mort à Genève le 29 août 1899. La famille V. est d'origine française. Son grand-père occupait un poste à la cour de Louis XVI; il émigra à la Révolution. Son père était pasteur à Bex; sa mère était de Vevey. Paul V. étudia la peinture à l'École des Beaux-Arts de Paris. Il passa quelques années aux Indes, comme peintre du Maharajah Martanda Vurmah K. S., de Travancore, Indes orientales. Il profita de son séjour pour faire de nombreuses études, ainsi que des portraits de princesses indoues. Il revint en Europe en 1858 pour raisons de santé. Peu après, il exposa au Salon de Paris une „Noce indoue." Quelques années plus tard, il rentra en Suisse et il fut nommé professeur de dessin au collège de Vevey. Il y enseigna pendant 26 ans et prit sa retraite en 1891. Il fut chargé de dessiner les costumes de la Fête des Vignerons, célébrée à Vevey en 1889. Une partie de ces costumes étaient du genre XVIII^e^ siècle, les uns d'un style très pur, les autres traités avec beaucoup de fantaisie. Pour la partie antique, V. s'est inspiré des modèles grecs et romains. L'ensemble des costumes dessinés par lui pour cette fête s'élevait au total de 1500. Coloriste délicat, il sut très bien choisir les teintes des costumes et observa à cet égard une véritable gamme de couleurs: fraîches et gaies pour les scènes du printemps, plus chaudes pour celles de l'été et atténuées, presque sombres, pour celles de l'automne et de l'hiver. Au nombre de ses autres travaux et études, signalons des tableaux de genre, des natures mortes, des aquarelles de montagne, entre autres un paysage de St-Gingolph „Chemin sous les châtaigners." Il exposa à diverses expositions de la Suisse allemande, ainsi qu'à plusieurs expositions municipales de Genève. A l'Exposition nationale de 1896, à Genève, il envoya un „Portrait de Mme Vallouy", grandeur nature. La plupart de ses toiles sont chez des particuliers. Il vint se fixer à Genève en 1893 et y resta jusqu'à sa mort.

Rens. de Mme *Vallouy.* — Différents articles nécrol. *Emile Butticaz.*

Valmaggia, Maestro Giovan Francesco di, möglicherweise aus Valle-Maggia im tessin. Bez. gleichen Namens. Es existiert ein Vertrag vom 2. März 1448, den er, Maestro Alberto di Martino „de Cumo in provincia Lombardie" und Lanzilotto di Niccola da Como mit der Opera des Doms von Siena eingingen, „ad laborandas lapides, sculpendas et conciandas, et murandas, *secundum ipsorum ingenium et artem* et ad alia facienda."

Merzario, Maestri comac. I, p. 222. *C. Brun.*

Vambelle, Gaspard, peintre, né à Bruges en Flandres, habitant la paroisse de St-Gervais, fut reçu bourgeois de Genève le 10 août 1487.

Covelle, Liv. des Bourg., p. 101. — *Rigaud,* Rens., p. 42. *A. Choisy.*

Van Büren, s. Büren, van.

Vanczer, Michel, peintre d'origine allemande, fut reçu bourgeois de Genève en 1468. C'est probablement le même que Michel *Vaser,* appelé aussi *Vassal* et *Versel,* demeurant à Genève, qui peignit en 1469 pour le voyage d'Amédée IX, duc de Savoie, et de Yolande de France, sa femme, à Fribourg et Berne, une litière et un chariot d'azur avec les armes des souverains et leurs initiales en or, ainsi que les „escelles" des colliers des chevaux en vermillon. Ce chariot avait été exécuté et sculpté en relief par *Pierre Vaser,* menuisier, sans doute un parent du peintre.

Covelle, Liv. des Bourg., p. 63. — Acad. roy. de Savoie, docum. I, p. 69. — Mém. Soc. sav. d'hist. et arch. XII, p. 99. *A. Choisy.*

Van de Velde, Charles-William-Méréditb, peintre, né à Leeuwarden (Hollande) le 4 déc. 1818, mort à Mentone le 20 mars 1898. Son père était médecin major-général de l'armée hollandaise; sa mère, née Marie de Jonquière, était Française, fille du colonel de Jonquière, tué à Waterloo. V. entra tout jeune à l'École de marine royale hollandaise et en sortit quatre ans après, le premier. De 1840 à 1842 il fut attaché au bureau hydrographique de Batavia, dont il fut nommé directeur. Pendant son séjour à Batavia, il opéra le sauvetage du vaisseau de l'amiral français Baudin et fut nommé pour ce fait chevalier de la légion d'honneur par Louis-Philippe; il avait 23 ans. Il dressa une carte de l'île de Java et des Indes hollandaises en 1846 et publia une collection de vues de Java. Entre temps, il avait quitté le service de la marine pour cause de santé.

En 1848, il se rendit en Palestine et en fit un relevé topographique publié sous le titre „Palestine et Syrie." Cet ouvrage parut en anglais chez Blackwood (4 éditions) et en hollandais chez Reminck, à Utrecht (3 éditions). En 1851 et 1852, il séjourna de nouveau en Palestine, fixa plusieurs emplacements de villes citées dans la Bible et dressa une carte de ce pays qui fut éditée en 1857 par Perthes à Gotha. Il en offrit le dessin original au „Palestine Exploration Fund" de Londres. Une seconde édition de cette carte parut en 1862; elle fut très répandue en Suisse, en France et en Angleterre. En même temps que V. travaillait à dresser une carte de la Palestine, il dessinait les vues principales de ce pays et les fit paraître dans un album de luxe en deux éditions, une de 500, l'autre, dite populaire, à 380 francs. Cet album comprend 88 pages de texte en français, revu par Jules Sandoz, pasteur, professeur et libraire, à Neuchâtel. Il est orné de cent aquarelles et d'une carte de la Palestine. Le titre en est „Le Pays d'Israël, collection de cent vues prises d'après nature dans la Syrie et la Palestine" par C.-W.-M. van de Velde. Paris, V[ve] Jules Renouard et Firmin-Didot frères, 1857. Les deux éditions de cet ouvrage furent rapidement épuisées, mais les planches originales ayant été détruites, on ne put en faire une nouvelle édition, malgré de nombreuses demandes.

V. se fixa à Genève en 1856; il travaillait beaucoup avec Calame, dont il adopta le genre précis, très fini, très soigné, peut-être un peu trop léché. Il vint ensuite à Lausanne avec sa sœur et deux nièces et habita dans cette ville la campagne de Clos-Java de 1858 à 1860. Il retourna ensuite à Genève, où il était encore au moment de la guerre de 1870; il demeurait au Cours des Bastions. En 1872 et 1873, il parcourut la Corse et voulut publier un album de cent vues prises dans cette île, mais pour des raisons politiques on lui déconseilla de le faire paraître; cette idée resta à l'état de projet.

V. revint très souvent en Suisse, ayant une prédilection pour ce pays. Il y séjourna en particulier tous les étés jusqu'en 1898, date de sa mort. Il y a fait de nombreuses études et aquarelles, surtout dans les Alpes vaudoises et valaisannes, en outre, il a souvent représenté des paysages du Tyrol et des lacs italiens. La plupart de ses aquarelles ont été vendues en Hollande, en France, en Angleterre et en Suisse. Les maisons royales de Hollande et d'Angleterre lui achetèrent plusieurs toiles.

V., à part ses expositions personnelles à Nice, Cannes et Mentone, a exposé à Bruxelles, en 1867, où il fut nommé membre d'honneur de la Société des aquarellistes belges, et à Amsterdam en 1883, où il obtint une médaille d'argent.

A côté de son activité artistique, V. a exercé une très grande activité philanthropique, en particulier dans la Société de la Croix-Rouge; il prit une très grande part à la fondation de la Société à Genève, étant très lié avec les promoteurs de cette œuvre. En 1861, il fut envoyé par un comité international en Syrie, pour vérifier l'emploi des fonds distribués aux Maronites persécutés par les Druses et les Turcs. En 1864, il organisa une ambulance pour soigner les blessés danois; en 1870, il fut placé à la tête d'une ambulance hollandaise à Versailles, puis il collecta des dons en Hollande et en Angleterre en faveur des victimes de la guerre et réunit 75 000 francs qui furent répartis par ses soins dans les populations du Jura, entre Belfort et Besançon. Les principales distinctions honorifiques qu'il eut sont: chevalier de la Légion d'honneur; officier de la Couronne de chêne, en Hollande; officier de l'ordre de l'Étoile polaire; officier de l'ordre du Médjidié; décoré de l'ordre de la Couronne royale de Prusse, 3[e] classe; décoré de l'ordre du Mérite, de Bavière. V. a été inhumé à Besançon.

M. *Abt*, pasteur à Besançon. — M[me] *Doret-Abt*, à Lausanne. *Emile Butticaz.*

Vanelli, Angelo, Bildhauer (Intagliatore), im 17. Jahrh., von Davesco im tessin. Bez. Lugano. Er arbeitete 1650 am Brunnen des Lorenzo Bernini auf der Piazza Navona in Rom. Von ihm rührt die von drei Fischen gestützte Schnecke her.

Bertolotti, Art. svizz. in Roma, p. XV u. 51. — *Bianchi*, Art. tic., p. 201. *C. Brun.*

Vanelli, Domenico, Gießer des Herzogs von Savoyen (1600–1620) und „mastro di getto della valle di Lugano."

Bertolotti, Boll. stor. v. 1885, p. 191. — *Ders.,* Art. Svizz. in Roma, p. XV u. 64. *C. Brun.*

Vanelli, Federigo, Gießer, von Lugano, der Vater des Giovanni und Ugo V. und wie diese in Savoyen thätig (1589—1620).

Bertolotti, Boll. stor. v. 1885, p. 107. — *Ders.,* Art. svizz. in Roma, p. XV u. 30. *C. Brun.*

Vanelli, Giovanni, Gießer, von Lugano, der Sohn des Federigo V. und der Bruder des Ugo V., wie diese (1589—1620) in Savoyen thätig.

Bertolotti, Boll. stor. v. 1885, p. 107. — *Ders.,* Art. svizz. in Roma, p. XV u. 30. *C. Brun.*

Vanelli, Ugo, Gießer, von Lugano, der Sohn des Federigo V. und der Bruder des Giovanni V. Er war (1589—1620) in Savoyen thätig.

Bertolotti, Boll. stor. v. 1885, p. 107. — *Ders.,* Art. svizz. in Roma, p. XV u. 30. *C. Brun.*

Van Hasz-Greulich, Marg., s. Greulich, Marg.

Vanière, Georges, dessinateur, né à Genève le 27 juin 1740, mort le 1er sept. 1834. Il renonça à l'horlogerie à cause de la faiblesse de sa santé et suivant son goût pour le dessin, il étudia à Paris, à l'école du Louvre, sous la direction de Vien pendant sept ans. A son retour il fut nommé directeur des classes publiques de dessin en remplacement de Pierre Soubeyran, en 1772, et se consacra à son enseignement avec talent et un profond intérêt; il introduisit à Genève l'étude du modèle vivant et fut longtemps l'un des directeurs gratuits d'académie d'après nature. La connaissance parfaite qu'il avait du corps humain, dit Rigaud, le rendait éminemment propre à la direction de cette partie de l'enseignement; il organisa aussi au Calabri avec Châlon et Jaquet une école de dessin pour les dames. En 1792, il fut reçu membre de la Société des Arts. En 1793, les révolutionnaires destituèrent V. pour le remplacer par leur ami Lissignol, mais il fut renommé en 1797 et conserva sa place jusqu'en 1815; son âge avancé l'obligea alors à prendre sa retraite. Il avait été admis gratuitement à la bourgeoisie en 1790 en considération de son mérite, de ses talents et de la manière distinguée dont il s'acquittait de ses fonctions et fut nommé membre du Conseil représentatif à sa formation, en 1814. La Société des Arts possède son portrait à l'huile par Saint-Ours et en miniature par L. Arlaud.

Entièrement consacré à son enseignement, V. n'a laissé aucune œuvre importante. L'exposition d'œuvres des anciens professeurs à l'École des Beaux-Arts en 1904 comprenait deux dessins d'académie appartenant au Musée Rath et qui lui étaient attribués.

Rigaud, Rens., p. 269. — *De Montet,* Dict. II, p. 593. — Proc.-verb. des séances ann. de la Soc. des Arts, 1820, p. 19, 21, 22; 1835, p. 8. — *J. Crosnier,* Les écoles de dessin au Calabri dans Nos Anc. et leurs œuvres I, p. 59, 62; V, p. 8. — *Covelle,* Liv. des Bourg., p. 462. *A. Choisy.*

Vanière, Michel, orfèvre, né à Genève le 14 juin 1734, fut reçu à la maîtrise le 9 oct. 1756, ayant fait pour chef-d'œuvre „une paire de boucles de souliers à nœuds d'amour."

A. Choisy.

Vanière, Pyrame, orfèvre, né à Genève le 20 avril 1763, mort le 11 avril 1796, fut reçu à la maîtrise le 24 mai 1788, ayant présenté pour chef-d'œuvre „une paire de bracelets en or très bien faits", et s'associa la même année avec Jacques Moré. Il remplit les fonctions de juge de paix. *A. Choisy.*

Van Muyden, s. Muyden, van.

Vannières, Mlle Mathilde, s. Wagnière, Math.

Vannini-Wethli, A. Bonaventura, Bildhauer, von Zürich, wurde am 16. Aug. 1832 in Villa bei Lugano als der Sohn des Landwirts Santino V. geboren und besuchte 1855/56 die technische Schule von San Carlo in Turin, wo er zwei Diplome II. Klasse erhielt. Er arbeitete dann längere Zeit als Bildhauer am dortigen königlichen Schloß und verstand hauptsächlich Blumen naturgetreu in Marmor wiederzugeben. 1867 kam er nach Zürich und beschäftigte sich eine lange Reihe von Jahren mit der Anfertigung von Grabdenkmälern, welche sich auf die ganze Schweiz verteilen. Besondere Erwähnung verdient der Taufstein in der katholischen Kirche in Zürich III. An der kantonalen Gewerbeausstellung Zürich 1868 erhielt er für seine künstlerisch ausgeführten Marmorarbeiten einen Preis II. Klasse. Er starb in Zürich am 20. Jan. 1898.

Nach Mitt. seines Sohns. *H. Appenzeller.*

Vanoni, Giovan-Antonio, Figurenmaler, von Aurigeno im tessin. Bez. Maggia, der Vater des Serafino V., geb. 1810, gest. 1886. Er studierte, unter schweren finanziellen Sorgen, in Mailand und Rom und arbeitete in Genua und in der Val di Sesia in Savoyen sowie im Tessin im Maggia- und Verzascatal. 1859 malte er mit Giuseppe Pedrazzi und Agostino Balestra gemeinsam in der Kirche von Intragna. Als seine Hauptwerke gelten jedoch die Fresken in den Kirchen von Aurigeno und Muralto bei Locarno. Oelbilder, meistens Familienporträts, befinden sich in Aurigeno in Privatbesitz; für Locarno malte er einen Theatervorhang mit der Darstellung des Marktes von Locarno.

Luigi Maggetti, Boll. stor. v. 1887, p. 72. — *Bianchi,* Art. tic., p. 201/02. *C. Brun.*

Vanoni, Serafino, Maler, der Sohn des Giovan-Antonio V., geb. 1851 in Aurigeno im tessin. Bez.

Maggia. Er starb in Paris am 5. April 1873 im jugendlichen Alter von 22 Jahren, nachdem er seine Studien dort vollendet hatte, und zwar auf tragische Weise, indem er bei der Arbeit vom Gerüst fiel. Er hatte kurz vorher den ersten Preis in der Konkurrenz für die Dekoration des Museums der Ehrenlegion davongetragen.

Bianchi, Art. tic., p. 202. *C. Brun.*

Vanzinis, Magister Adam de, Maurermeister, von Lugano. Am 12. April 1480 nahm er mit seiner Familie Wohnung bei Ambrogio Razzi in Mailand, wo er mehr als 27 Jahre seine Kunst, „l'arte murandi", ausgeübt hat.

Boll. stor. v. 1888, p. 89. *C. Brun.*

Vaprio, Giovanni da, Maler, aus Vaprio, im 15. Jahrh. Er malte, nach einer Mitteilung des Michele Caffi, 1430 für die Kirche von Bellinzona auf Bestellung eine „Maestà", d. h. eine Madonna in throno mit Heiligen und Engeln. Das die betreffende Notiz enthaltende Aktenstück lautet: „Die XX januarij. M. *Johannes* de Vaprio pictor qui pinxit unam Majestatem ponendam ad unam capsetam mittendam Birinzone, prout homines Birinzone requiserunt pro tenendo ad eorum ecclesiam etc. L. V. sold. X." Eine ähnliche Tafel malte Joh. de V. für Varese.

Caffi, Archiv. stor. lomb. v. 1876, p. 540, nota I[a]; v. 1881, p. 61, nota. — Boll. stor. v. 1884, p. 61. *C. Brun.*

Varin, Pierre, menuisier. La seule œuvre que nous puissions mentionner de cet artiste est la sculpture sur bois du dais de la chaire de l'église de S[t]-François à Lausanne, œuvre faite en 1605. La signature et la date se trouvent sur le dais en question. *Emile Butticaz.*

Vase, Pierre, s. Cruche, Pierre.

Vasel, s. Vuysel.

Vaser, s. Vanczer.

Vassal, s. Vanczer.

Vassallo, Carlo, capo mastro, von Riva im tessin. Bez. Mendrisio, im 17. Jahrh. Er lebte meistens in Mantua im Dienste der Gonzaga. Sein Name findet sich auf dem von Emilio Mazzetti veröffentlichten Verzeichnisse von 1632 der Künstler des Tessin, die im Seicento im Auslande wirkten.

Boll. stor. v. 1899, p. 36. *C. Brun.*

Vaubel, s. Vambelle.

Vaucher, Gabriel-*Constant*, peintre d'histoire, né à Genève le 15 juin 1768, mort le 26 avril 1814, était fils d'Abraham V., peintre en émail et bijoutier, originaire de Fleurier, qui avait été reçu habitant de Genève en 1757. Il fut l'élève de son cousin J.-P. Saint-Ours et séjourna en Italie. Son premier tableau important „La bénédiction de Jacob à Joseph et à ses frères" obtint un grand succès à l'exposition de 1789. Il fut nommé en 1794 directeur de l'académie d'après nature créée par la Société des Arts, qui dut être supprimée faute de ressources en 1796. La faiblesse de sa santé entrava la carrière de V., qui n'a pas laissé un grand nombre d'ouvrages. On connaît de lui „Marius assis sur les ruines de Carthage", „La mort de Socrate", „La paix" présentée au concours à l'occasion de la paix d'Amiens, „Curius Dentatus repoussant les présents des Samnites" (au Musée de Genève), „Le médecin Philippe présentant la coupe à Alexandre" qui obtint le premier prix à un concours de l'académie de Parme. Deux dessins de V., „La mort de Socrate" et „J.-J. Porchat enfant" se trouvent au Musée vaudois des Beaux-Arts, deux compositions et deux pastels dans la collection de dessins du Musée de Genève. V. a peint plusieurs portraits, entre autres celui du lieutenant-colonel Favre, roi de la Navigation (hôtel des exercices de l'Arquebuse et de la Navigation) et celui de Jacob-Henri Ferrier (à M. H. Ferrier). Sa peinture pèche par le coloris et ses portraits n'étaient pas toujours ressemblants, mais on louait son dessin et l'ordonnance de ses compositions. V. est mort du typhus apporté à Genève par l'armée autrichienne. Constantin et Hornung ont été ses élèves.

Rigaud, Rens., p. 206. — *De Montet*, Dict. II, p. 597. — *(Bruun-Neergard)*, Deux lettres sur l'état des arts à Genève 1802. — Journ. de Genève du 14 mars 1789. — *Nagler*, K.-Lex. XIX, p. 477. — *Füssli*, K.-Lex. II, p. 2020. — Nos Anc. et leurs œuvres, 1901, p. 64; 1905, p. 12. — *D. Baud-Bovy*, Pointres genev. I, p. 149. — Cat. du Mus. Rath, Genève 1906, p. 91 („Scène du Déluge", esquisse), 113 („Portrait d'homme", crayon), 117 („Alexandre abandonnant Campaspe à Apelles", sépia et gouache), 177. — Cat. des expos. de 1816, 1823, 1896, n° 1185. *A. Choisy.*

Vaucher, François-Ulrich, appelé souvent Vaucher-Guédin, architecte, né en mai 1807, mort à Genève le 23 juin 1867. Fixé dans cette ville dès 1820, il fut reçu citoyen en 1835, entra au Grand Conseil en 1846, fit partie du Conseil administratif et fut nommé conseiller d'état en 1865 et chargé du département des travaux publics. Il remplit aussi les fonctions de colonel des sapeurs pompiers. On lui doit la construction de l'Hôtel des Bergues et d'une grande partie du quartier environnant. Son fils, *Henri-Frédéric V.* (1835—1896) fut aussi architecte.

Journ. de Genève, 1867. — *Magnin*, Notice du relief de Genève, 1892. *A. Choisy.*

Vaucher, Henri-Frédéric, s. Vaucher, François-Ulrich.

Vaucher-Faton, Jean-Jacques, s. Vaucher-Strübing, Jean-Jacques-Ulrich-Joseph.

Vaucher-Strübing, Jean-Jacques-Ulrich-Joseph, peintre sur émail, né à Genève le 3 août 1766, mort à Lausanne le 12 nov. 1827. Fils de l'architecte *Jean-Jacques V.-Faton,* il fut admis avec lui à la bourgeoisie de Genève. Il a exposé à Zurich, en 1820, les portraits en miniature de Bonnet et de Saussure. De 1814 à 1821 il remplit les fonctions d'archiviste de l'État de Genève, qu'il dut abandonner s'étant rendu à Bâle pour procéder à la confection des cartes des parties limitrophes de la France.

Covelle, Liv. des Bourg., p. 453. — Bull. de la Soc. d'hist. et d'arch. de Genève II, p. 20. *A. Choisy.*

Vaucher, soit de Vaucher, Pierre-*Paul,* peintre paysagiste, né à Lausanne le 16 sept. 1824, mort à Corsinges le 14 févr. 1885, élève de François Diday. Il a exposé à Genève et à Zurich en 1847, 1851 et 1852 un certain nombre de tableaux représentant des vues de Suisse, Savoie et Dauphiné et en 1859, 1861 et 1864, à Genève, des paysages d'Algérie.

Cat. d'expos. loc. *A. Choisy.*

Vaucher, Jean-Marc-*Samuel,* dit Vaucher-Crémieux, architecte, né à Lausanne le 27 mars 1798, mort à Genève le 15 janv. 1877, fils de Joseph-Henri V.-Delisle, entrepreneur († 1832). Il fut l'élève de G.-H. Dufour, puis termina ses études à l'École des Beaux-Arts à Paris. Il envoya à l'exposition de Genève en 1816 un dessin représentant l'application de la géométrie descriptive au trait de charpente et en 1820 un projet de Musée à élever sur l'emplacement du Manège, qui attira sans doute sur lui l'attention de M[lles] Rath (voy. ce nom) et le fit choisir par elles pour construire le Musée élevé à leurs frais à la Place Neuve. V. fut reçu citoyen de Genève en 1825. Il composa l'année suivante un projet de monument à élever à Jean-Jacques Rousseau, puis il construisit de nombreuses maisons particulières, entre autres la rangée du côté sud de la Corraterie, et des édifices publics, comme l'Hospice des Aliénés, le Marché couvert et la Prison pénitentiaire, d'après le système panoptique, dont l'heureux aménagement lui créa une réputation; il avait conçu le plan d'un tunnel allant de la Place Neuve à la Fusterie.

En 1847, V. s'établit à Marseille et dirigea d'importants travaux comme la construction d'une cité ouvrière, la translation du lazaret et la résidence impériale, près du port, actuellement transformée en Musée; il était architecte de la maison de l'empereur depuis 1852. Il revint à Genève en 1861 et se consacra à l'étude des maisons de détention; il émit l'idée de grouper tous les prisonniers de la Suisse dans deux ou trois maisons centrales. Ses travaux sur la matière l'avaient fait connaître bien au delà des frontières de la Suisse et lui valurent de nombreuses distinctions, comme les décorations de la Légion d'honneur, des SS. Maurice et Lazare, de S[t]-Stanislas et de Charles III. Il a publié „Du système pénitentiaire agricole et professionnel", 1864. En 1872, le Conseil fédéral le délégua au Congrès pénitentière international à Londres.

V. fut un des premiers officiers du corps cantonal du génie; il atteignit dans l'état-major fédéral de cette armée le grade de lieutenant-colonel et remplit les fonctions d'aide-de-camp du colonel Dufour. En 1838, lors de l'affaire du prince Louis-Napoléon, il dirigea la mise en état des fortifications de Genève; l'année suivante, il fut nommé membre du Conseil représentatif. Membre de la Société des Arts dès 1822, il en devint plus tard membre émérite.

Rigaud, Rens., p. 319 et 321. — *(Dunant),* Les souvenirs genev., 1824, p. 249. — Procès-verb. des séances ann. de la Soc. des Arts, 1824, p. 189; 1826, p. 63 et 67; 1877, p. 243. — Rens. de la famille. *A. Choisy.*

Vaulate (Bollate), Jacobinus, s. Jacobinus de Vaulate.

Vauqueron, Jacques, Glockengießer, aus Champelite in Burgund, hat 1454 die große Stundenglocke mit Inschrift für den Solothurner Marktturm gegossen.

Franz Haffner, Stadtschr., in s. Soloth. Schauplatz 1666. *F. O. Pestalozzi.*

Vautier, Alexis, peintre, originaire du Châtelard et des Planches (Vaud). Il est né à Grandson le 20 févr. 1870. Il a commencé par étudier le dessin avec M. de Molin à Lausanne, puis la peinture avec M. Ernest Bieler, à Savièze (Valais). Ensuite il se rendit à Paris où il travailla pendant quatre ans dans l'atelier de Luc-Olivier Merson, puis pendant un an dans l'atelier de Roll. De là il partit pour Munich où il continua des études pendant un an. V. a envoyé quelques petits tableaux à plusieurs expositions fédérales et vaudoises des beaux-arts, entr'autres à Bâle (Exposition fédérale de 1898). Il a passé deux années (1906 et 1907) à Prague à faire presque exclusivement du portrait. La principale manifestation de la carrière artistique de V. est une exposition particulière de 120 tableaux à la Grenette, à Lausanne, en été 1904. La plupart de ses tableaux se trouvent chez des particuliers; citons-en quelques-uns: „Lever de soleil sur la Dent du Midi", „Matinée d'automne à Villeneuve", „Une vieille Montreuse." Cette dernière toile se trouve au Musée du vieux Montreux. Dans ses paysages, ce que V. affectionne particulièrement, ce sont les sujets brumeux de l'aube ou du crépuscule, par exemple des vues du lac Léman ou les scènes du lac de Neuchâtel. Il ne craint pas, cependant, la pleine lumière comme

on le voit dans ses paysages d'été du Jorat. V. est surtout un artiste indépendant; il interprète toujours la nature avec un sentiment très personnel. Il s'est également essayé au portrait et a toujours rendu avec beaucoup de vérité ses modèles. *Emile Butticaz.*

Vautier, André, maître orfèvre, né à Genève le 25 juillet 1595, mort le 2 nov. 1664. *A. Choisy.*

Vautier, Jean-*Antoine,* orfèvre, né à Genève le 26 sept. 1725, mort le 6 nov. 1795, fut reçu à la maîtrise le 17 janv. 1748, ayant présenté pour chef-d'œuvre une bague de fantaisie. Il fut ensuite marchand épicier. *A. Choisy.*

Vautier, Benjamin, né le 27 avril 1829 à Morges, où son père était suffragant et vice-directeur du collège. Il le suivit à Noville, où il passa ses premières années. Ses dispositions artistiques qu'il tenait de sa mère, forte musicienne, se manifestèrent dès sa plus tendre enfance. Je le vois encore, à l'âge de six ans, traçant en quelques minutes un bœuf qui m'émerveilla. A dix ans, il fut envoyé chez son aïeul maternel, à Morges, pour y commencer son collège. Dans ses lettres à sa famille, il parle de son principal maître, Adam Vulliet, et de son maître de dessin, Lochmann, qui lui reproche de faire trop vite et qui s'est bien aperçu de son goût pour travailler de la main gauche, mais l'a laissé faire. Un fort gracieux monogramme de ses initiales témoigne de ses dispositions artistiques. Pour ses étrennes de 1842, tout ce qu'il réclame, ce sont des pains d'anis faits à Noville, persuadé que chacun les trouvera meilleurs que ceux de quelque confiseur que ce soit. Combien d'autres traits pourrions-nous citer, propres à montrer le charmant esprit du futur artiste, si nous n'étions retenu par les limites d'un dictionnaire! En 1844, ses parents l'envoient au collège de Lausanne où il réjouit ses camarades en faisant les portraits de ses maîtres. Vint la révolution de 1845, et, le désordre envahissant les classes, il va en pension au château de Lucens où, lorsqu'on veut le retirer, le directeur propose de le garder gratuitement, pour son bon exemple aux camarades. Mais, sa famille s'étant rendue en France, à la suite de la démission des pasteurs vaudois, son père consent à le laisser aller à Genève. Il y travaille dans l'atelier du peintre Hébert, mais bientôt la nécessité le force à s'engager pour quatre ans dans un apprentissage de peinture sur émail, chez les MM. Glardon, genre qui devait l'amener plus vite à une position assurée et le soustraire aux dangers de la vie d'artiste. Mais il voit les œuvres de Calame, Diday, Hornung, suit les cours du soir, au Musée Rath, et réussit à se faire, par ses dessins, une somme de 1200 fr., avec laquelle il se rachète de son engagement vis-à-vis de la maison Glardon. Il entre à l'atelier du peintre Lugardon, et bientôt, sur les conseils de son ami Alfred van Muyden, il finit, en 1850, par se rendre à Dusseldorf. Le directeur de l'Académie, le rigoriste Schadow, à la vue de son portefeuille, lui déclare que ce n'est que de la camelote française et que tout est à recommencer. V. a bientôt assez de l'établissement académique et entre dans l'atelier du peintre Rod. Jordan, qui répondait mieux à la nature de ses talents et de ses goûts. A la vue des scènes helgolandaises, hollandaises et bretonnes peintes par ce maître, il se décide définitivement pour la peinture de genre, mais s'attache plutôt au côté humoristique qu'à la tendance dramatique de son modèle. En 1853, il se rend à Genève, où étaient rentrés ses parents et, de là, fait un premier voyage d'études dans l'Oberland bernois, où il rencontre Karl Girardet et rapporte une ample récolte de paysages et de scènes champêtres. En 1856, il revient à Genève, y retrouve van Muyden et s'attache de plus en plus à la nature campagnarde, dans la même ligne que suivait alors Louis Knaus en Allemagne. A la fin de cette année, il s'en va cependant faire encore un séjour à Paris, où travaillait aussi Knaus. Mais l'humidité de son atelier lui ayant attiré une forte crise de rhumatisme, au bout de six mois, il s'en retourne à Dusseldorf en passant par Genève, où l'attirait la présence de ses parents et le besoin de leurs bons soins. Il se remet alors avec une nouvelle ardeur à ses scènes de paysans et, en 1858, se marie avec M^lle^ Bertha Euler de Dusseldorf, femme admirablement faite pour le comprendre et qui l'attache définitivement à cette résidence. Diverses œuvres, dont la gravure ou la lithographie s'emparèrent immédiatement, le firent alors connaître: „Une jeune fille qui chante à son rouet“ et qu'il avait commencée à Paris; „Une paysanne faisant dîner ses marmots“; „Un chant dans une église“, qui obtint une première médaille en Hollande et fit grande sensation à Munich, en opposition au genre alors régnant de Cornelius. Puis ce fut „L'entrée d'un nouvel écolier“, amené par sa mère et tout intimidé à la vue de ses futurs camarades; après cela une „Scène au sortir de l'école“, où le sabot d'un mauvais élève attend, derrière l'escalier, la tête d'un trop brave garçon. Dès lors, les progrès de la photographie permettant la reproduction fidèle de toutes les toiles, la rivalité commença entre les maisons de Dusseldorf, de Berlin et de Munich pour reproduire au fur et à mesure tout ce qui sortait de son atelier.

La conscience que V. mettait à tous ses travaux ne lui permettait guère de dépasser le

chiffre de cinq toiles par années, dont généralement une seule de dimension un peu considérable. Si, très exceptionnellement, il lui arrivait de reproduire le même sujet, ce n'était jamais sans quelque modification. Chacun de ses tableaux lui coûtait un long travail: ébauche au crayon, puis étude séparée de chaque figure, toujours avec modèle. Après cela seulement venait la seconde ébauche en couleurs et enfin l'œuvre définitive. Son atelier était bondé de costumes et objets de toute espèce, très méthodiquement classés.

Très peu homme d'affaires, il détestait de débattre des prix et préférait généralement vendre à des marchands qui y faisaient de magnifiques bénéfices. Chaque année, il entreprenait un voyage d'études et consacrait également un certain temps à sa famille vaudoise. Peu à peu, il se limita toujours plus à des scènes paysannes prises dans la Forêt Noire ou autres parties de la Souabe, plus tard aussi en Alsace, et c'est fort rarement qu'il est sorti de ces cadres, par exemple dans son „Toast à la fiancée", exécuté en 1870 et qui se trouve dans la Kunsthalle de Hambourg. Ce n'est guère qu'au commencement de sa carrière qu'il prit des sujets suisses, par exemple „La conduite en bateau au cimetière", sur le lac de Brienz, et „Le repas mortuaire", dans un intérieur de l'Oberland.

V. s'était construit à Dusseldorf une charmante habitation, avec vue sur les ombrages du parc et un atelier des plus confortables. C'est là qu'il travailla jusqu'au bout, sans se laisser arrêter par les difficultés croissantes venant de l'affaiblissement de sa vue et de ses douleurs rhumatismales. La mort de sa femme, survenue en 1886 à Berlin, où elle l'avait entraîné à l'exposition de peinture, n'interrompit pas son activité jusqu'au moment où une dernière maladie, une pneumonie infectieuse, vint, en quelques jours, faire tomber le pinceau de ses mains le 26 avril 1898, la veille de ses 69 ans.

On lui a reproché de raconter encore plus que de peindre. Mais cela deviendra sans doute plus tard un de ses premiers titres de gloire, car ses scènes, toujours, à la fois, si vraies et si habilement composées constitueront d'admirables documents. Elles ont toute la valeur d'un instantané, très heureusement corrigé et complété. Ce sont, le plus souvent, des scènes réelles que V., avec une connaissance merveilleuse du cœur humain et un humour constamment éveillé, a su surprendre et parer de tous les détails que lui inspiraient ses précieux dons d'observation. Si tout ne s'est pas passé identiquement comme il nous le représente, ce qu'il a ajouté n'est jamais une fausse note. Observateur rapide et profondément consciencieux, il trouve moyen, tout en composant, de rester absolument dans le vrai. Dans les scènes où un pinceau gaulois deviserait si aisément, jamais sa plaisanterie n'est grossière, jamais inconvenante, toujours fine et gracieuse, avec une remarquable fusion de l'esprit français et de la meilleure sentimentalité allemande, au point, qu'au dire de son biographe Adolphe Rosenberg, il saisit mieux qu'aucun allemand, lui, français de race, le caractère des populations germaniques, non pas seulement dans leur aspect extérieur, mais dans ce qu'elles ont de plus intime; il excelle à placer ses gens dans le cadre le plus convenable, soit comme paysage, soit comme intérieur, donnant à chaque personnage le type propre à sa situation, de façon à ne laisser aucune hésitation sur le rôle, la profession, le caractère de chacun d'eux. Quelles scènes charmantes de gracieuse timidité, d'embarras, de naïf étonnement de la part de paysans ou de paysannes devant des gens de villes, de châteaux, de bureaux, d'administration, etc.! Nul mieux que lui n'était fait, par la nature de son esprit et de ses dons, pour réussir dans l'illustration. Il suffit, pour en juger, de jeter un coup d'œil sur la collection de douze sujets qu'il composa au crayon, pendant une convalescence, et qui furent reproduits tels quels sous le titre de „Kurzweil und Zeitvertreib." Il se prêta, du reste, à un travail d'illustration pour l'„Oberhof" de Charles Immermann, ainsi que pour „Barfüssele" de Berthold Auerbach, et Vieweg, de Brunswick, lui demanda également son concours pour son édition de „Hermann et Dorothée." Mais il renonça assez tôt à pareille tâche qui lui fatiguait la vue, grâce à la règle qu'il s'était faite de réserver exclusivement ses soirées pour tout travail de ce genre. L'éditeur Hanfstängl, de Munich, a réussi à lui arracher un certain nombre de ses études, essentiellement pour personnages de tableaux et à en faire un très bel album. Plusieurs de ces études ont été, fort heureusement, achetées, après sa mort, par M. Emile Bonjour et se trouvent au Musée de Lausanne, de même que les „Fillettes devant un curé de campagne" et les „Paysans dans une exposition de peinture." En résumé, déclarons avec Rosenberg, dans la collection Knackfuss, que, si l'on peut placer aux côtés de V., comme peintre de genre, Knaus et Defregger, il n'en reste pas moins incontestablement le premier des trois, par son étonnante variété, sa connaissance du cœur humain et la finesse de son humour. Nombreuses sont les décorations et les médailles dont il a été honoré en Allemagne, en Autriche, en France (1865, 1866, 1867), mais il n'y attachait qu'une très modeste importance et ne s'en parait que dans les cérémonies officielles où elles étaient de rigueur.

Voici une liste à peu près complète des principales œuvres de V. Mais les dates que nous

indiquons ne sont pas d'une précision absolue et, pour un très grand nombre, il ne nous a pas été possible à découvrir le nom des propriétaires actuels.

1853. „Sortie d'école et boules de neige."
„Enfant s'amusant dans la neige." Phot. Radmacher, Dusseldorf.
„Sur un bateau à vapeur du Léman."
„Jeune fille au rouet." Grav. par Audorf.
1857. „A l'église, pendant le chant." Grav. par Barthelmess. Au banquier Stein à Cologne.
„Après l'école." Lith. par Milstand.
„Une entrée à l'école."
„Un prétendant embarrassé."
1860. „École de couture dans la Forêt Noire." A l'Académie de Pétersbourg.
„Après-midi de dimanche, en Souabe." Phot. Hilster, Berlin. Kunstverein Kœnigsberg.
1861. „Vente dans un château."
1862. „Enfants à table." Union phot. Munich. Propr. banquier Behrens à Hambourg.
„Amoureux surpris par l'entrée d'une chèvre."
„Après le sermon." Femmes trouvant leurs maris au cabaret. Musée de Leipzig.
1863. „Vieille femme portant un chat blessé et accusant trois gamins."
„Prière avant le repas." Phot. Radmacher, Dusseldorf.
„Fillettes et curé à la campagne." Musée de Lausanne.
„L'hypocondre."
„Le vieux laquais rabroué."
1863 et 1867. „L'embuscade. Boules de neige." Union phot., Munich.
1864. „Un modèle complaisant."
„Repas d'enterrement dans l'Oberland bernois." Musée de Cologne.
1865. „L'école au village." Lith. Milster. Propr. Kommerzienrat Borsig, Berlin.
„Courtier et paysan." Musée de Bâle.
1866. „Dans la maison de deuil." Au Musée de Cologne.
1867. „Traversée sur le lac de Brienz, avec cercueil d'enfant." Bingham, Paris.
1868. „Première leçon de danse." Overbeck, Dusseldorf. Galerie nationale, Berlin.
„Salle de danse au village."
„Distraction." Overbeck, Dusseldorf.
„On en revient toujours à ses premières amours." Overbeck, Dusseldorf.
„Deux sœurs." Overbeck, Dusseldorf.
„Un bouquet du prétendant." Grav. par Sadert.
„Une lettre de la vallée." Hanfstängl, Munich.
1869. „La toilette matinale."
„La rixe apaisée." Phot. Milster, Berlin.
„Le retour de l'école." Overbeck, Dusseldorf.
1870. „Toast à la fiancée." Overbeck, Dusseldorf. Kunsthalle Hambourg.
„La mutine." Hanfstängl, Munich. Galerie de Dusseldorf.
1871. „Un dîner de circonstance." Soc. phot., Berlin.
„Chez l'avocat." Soc. phot., Berlin.
1872. „Un visiteur embarrassé." Overbeck, Dusseldorf.
„Salle de danse dans un village souabe."
„Une entrevue désagréable." Phot. Milster.
„Un enterrement au village." Soc. phot., Berlin. Au banquier Behrens à Hambourg.
„Une demande en mariage."
„Condoléances à la veuve."
1873. „Visite au foyer." Hanfstängl, Munich.
„Dans l'allée du couvent."
„La mère malade." Galerie nationale.
„L'artiste en voyage d'études." Hanfstängl, Munich.
„Une leçon à des catéchumènes." A M. J. de Bleichrœder (?).
„Chez le barbier, un dimanche matin."
1874. „Entre joueurs d'échecs." Hanfstängl, Munich. A M^me^ L. Haniel à Dusseldorf.
1875. „Invitation à la danse." Hanfstängl, Munich. A Philadelphia.
„Départ de la fiancée de la maison paternelle."
„Fête dans un village souabe." Soc. phot., Berlin. Au baron de Liebig à Reichenau.
„La toilette." Soc. phot., Berlin.
1876. „Devant la montre du marchand ambulant." Hanfstängl, Munich.
1877. „Avant la séance." Exposition de Munich. Hanfstängl, Munich. A M. le consul G. Waetjen à Brême.
„Devant l'officier d'état civil." Société phot., Berlin. A Leipzig.
„Nourrice et petit frère." Hanfstängl, Munich.
1878. „Pause de danse." Galerie de Dresden. Soc. phot., Berlin. Grav. par Hugo Bürkner.
„Lecture intéressante." A M. J. de Bleichrœder.
„La salle de poste." Hanfstängl, Munich.
1879. „Chez les cousins campagnards." Soc. phot., Berlin. A M. Sig. Aschrott, Berlin.
„Enfant endormi dans un poulailler." Hanfstängl, Munich.
„Départ des nouveaux mariés."
1880. „Une enquête."
„Retour des jeunes mariés."
„Zèle au bureau." Hanfstängl, Munich.
„Abandonné" (gamin dans une seille de bain et chèvre). Soc. phot., Berlin. A Breslau.
„Dans la forêt" (jeune fille). Hanfstängl, Munich.
„Vendangeuse." Hanfstängl, Munich.
„Vieille femme et enfant endormi dans la forêt."
„Dans la galerie de tableaux." Phot. Milster. Musée de Lausanne. Propr. Fondation Gottfried Keller.
1881. „L'attente." Hanfstängl, Munich. A M. Max Gotthelf à Berlin.
1882. „Susel." Hanfstängl, Munich.
„La batelière." Hanfstängl, Munich.
„Vieux botaniste à la montagne." Hanfstängl, Munich.
1883. „L'homme noir." Hanfstängl, Munich. A M^me^ Obermann à Cologne. Gravé par J. Fr. Vogel.
„Retour des nouveaux mariés."
„Botaniste et jeune fille." Soc. phot., Berlin.
1884. „Devant l'église." Hanfstängl, Munich.
„L'escamoteur." Soc. phot., Berlin.
„Visite de nouvelle année." Soc. phot., Berlin.
1885. „Retour de l'enfant prodigue." Hanfstängl, Munich. Kunsthalle Hambourg.
„Un galant professeur." Au Kunsthaus, Zurich.
1886. „Le modèle échappé." Hanfstängl, Munich.

„Mauvaises nouvelles" (jeune fille et deux enfants). Hanfstängl, Munich.
„Un prétendant."
„Il arrive, le voilà." Schauer, Berlin.
1887. „Sans autorisation de l'auteur." Soc. phot., Berlin.
„Une arrestation." Soc. phot., Berlin.
„Vieux amis" (joueurs d'échecs). Phot. G. Schauer, Berlin. Galerie de Dusseldorf.
„Confession involontaire." Hanfstängl, Munich. Musée de Bâle.
„Heure d'angoisse." Galerie nationale, Berlin.
„Nouveaux de la ville." Union phot., Munich.
1888. „Visite à la convalescente."
„Un nouveau citoyen du monde."
1889. „Au bain" (fillette et garçon). Soc. phot., Berlin.
1890. „Jeune fille qui tricote et joue avec un chat." Hanfstängl, Munich.
„Personnage officiel, dans une salle d'auberge." Hanfstängl, Munich.
„Un hôte dans un salon seigneurial." Galerie de Carlsruhe.
„Paysans à l'audience." Hanfstängl, Munich.
1891. „Chez le commissaire." Soc. phot., Berlin.
„Vagabond devant le juge du village." Hanfstängl, Munich.
„Montrant son singe." Soc. phot., Berlin.
1892. „Peintre en voyage et modèle." Hanfstängl, Munich.
„Lettre de refus." Musée de Breslau.
1894. „Halte chez un ami." Soc. phot., Berlin.
1895. „Un modèle complaisant."
1896. „Après la foire."
„Au bureau officiel."
„Fiancés devant le curé." Hanfstängl, Munich.

Outre cette liste de tableaux à l'huile, nous pourrions mentionner encore plus de 200 pièces diverses, esquisses et études à l'huile, dessins et projets d'études, à la craie de couleur et au crayon, qui ont été réunis de déc. 1898 à janv. 1899 à Berlin. Une quarantaine appartiennent à son gendre, M. le conseiller de Waetjen, une quinzaine au Musée de Lausanne, d'autres à divers membres de sa famille. M. de Waetjen possède, en outre, un portrait à l'huile de V. par lui-même, sans parler de celui qui est aux Offices à Florence. L'auteur de cet article possède lui aussi une huile, deux aquarelles et quatre portraits au crayon. Il en existe également chez son frère et chez ses sœurs.

Große, Münchn. Kstausst. 1858. — Dioskuren 1861 bis 1863. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 747 (1864). — *Jordan*, Verz. d. Kstwerke in der Nat.-Gal. Berlin 1876, p. 257/58. — Kurzweil u. Zeitvertreib, Ackermann, München 1884. — Tägl. Anz. de Dusseldorf, 25 sept. 1887. — *Fr. Pecht*, Kst. f. Alle, 15 avril 1889. — *R. Muther*, Gesch. d. Mal. im 19. Jahrh., Munich 1893. — Coll. Knackfuss: Monogr. *Ad. Rosenberg*, Velhagen & Klasing, Bielefeld et Leipz. 1897. — *E. Heilbuth*, Knaus u. Vautier. — Vautiers Skizzenbuch, Fr. Hanfstängl, Munich. — *Fr. Pecht*, Deutsch. Kstler des 19. Jahrh.s, 3. Reihe. — *Ch. Vulliemin*, La Famille, Lausanne 1898. — Ausst. von Werken des Malers B. Vautier, Mittler & Sohn, Berlin 1898/99. — *Woermann*, K. Gal. Dresden 1902, p. 741, 917. — Cat. du Mus. Rath, Genève 1906, p. 91. — *C. Brun*, Verz. d. Kstwerke, 4e éd., p. 73/74. — Cat. Kstsammlg. Basel 1908, p. 140. — *P. Seippel*, La Suisse au 19e s., éd. allem., II, p. 535/36 (*C. Brun*). — *Ch. Blanc*, Les bx.-arts à l'Expos. univ. de 1878, p. 359, 365, 378. — *Springer*, Kst. des 19. Jahrh.s, 2e éd., p. 174, 197. — *Springer-Osborn*, Kstgesch. V, 5e éd., p. 224, 483. — *C. Brun*, Jahresber. G. Keller-Stiftg. 1899, p. 3—5; 1901, p. 13/14; 1902, p. 6/7; 1903, p. 15.

Ch. Vulliemin.

Vautier, Carl, peintre, fils de Benjamin et frère de Otto V., né en 1860 à Dusseldorf, a étudié à Paris. Il s'est fait connaître dans de nombreuses expositions, notamment aux Salons de Paris, comme peintre de portraits au pastel. Il fut nommé Chevalier de la Légion d'honneur à la suite de l'Exposition universelle de 1900.

Ad. Bovy.

Vautier, Nicolas, Glockengießer, in Freiburg, goß für folgende Orte Glocken: 1506 für Freiburg (elende Herberge); 1508 für Estavayer-le-Gibloux 1; 1509 für Freiburg; 1510 für Plaffeien, Plasselle.

Nüscheler, Glockenb., Msc. † *Moriz Sutermeister.*

Vautier, Otto, peintre, fils de Benjamin et frère de Karl V., né à Dusseldorf le 9 sept. 1863. Après de bonnes études au Gymnase et à la Realschule de cette ville, il se consacra à la peinture sans suivre aucun enseignement régulier. Il ne tarda pas à se rendre à Munich, y rencontra Kalckreuth et travailla chez lui quelques mois. Mais son vrai maître fut Fritz von Uhde, dont il était devenu le voisin et dont il reçut les conseils pendant deux ans. Il se liait en même temps avec les meilleurs artistes munichois, notamment ceux de l'école de Dachau. Il fit ses premières campagnes à Dachau et, cinq années de suite, à Uberlingen, au bord du lac de Constance. En 1890, il s'installa à Paris et y séjourna deux ans, moins soucieux de produire que de voir des œuvres d'art et de chercher sa voie.

La période productive de la vie de V. commence avec son séjour à Sion et ses campagnes d'Evolène. Il y fait connaissance de peintres genevois, Alfred Rehfous, John-Pierre Simonet, qui l'attirent à Genève où il s'installe, tout en faisant de longs séjours à Savièze. Depuis 1906, V. n'a guère quitté Genève; il y a été chargé en effet, à la suite d'un concours, d'une importante décoration pour la grande salle de l'École des Pâquis. Deux de ces panneaux ont été exécutés et exposés, „La barque" et „Le puits."

L'art de V., sobre et tout de demi-teintes, évoque plus qu'il ne précise, suggère plus qu'il ne dit. V. est avant tout un peintre de la femme. Dans le Valais, il a moins fait de paysages que de scènes de mœurs. A l'atelier, le modèle, à demi deshabillé plus souvent que nu, se montre dans

des attitudes charmantes: toilettes interrompues, contemplations dans le miroir, étonnements de la jeune fille qui découvre sa beauté, rêveries, far niente. C'est de la peinture de genre, si l'on veut, mais non plus telle que l'entendait l'École de Dusseldorf. Et elle a sa poésie aussi, mais ce n'est plus celle de narration, de l'anecdote, comme chez Benjamin V. — C'est la femme aussi, vêtue d'étoffes souples ou nue, qu'Otto V. a représentée dans ses décorations, „L'offrande à l'Amour" et celles que nous avons déjà citées.

V. n'a pas beaucoup exposé: expositions particulières à Zurich en 1907 et Genève en 1909. Il a participé à l'exposition inaugurale du Musée des Beaux-Arts de Zurich en 1910. Médaille de bronze à l'Exposition universelle de Paris, 1900. Au Musée de Bâle: „La source"; au Musée de Genève: „L'orpheline", „Jeune fille dans une grange" et quelques pastels. La plupart de ses toiles sont dans des collections particulières, en Suisse et en Allemagne principalement.

Cat. du Mus. Rath 1906, p. 92, 177. — Cat. expos. inaug. du Mus. de Zurich 1910, p. 28. *Ad. Bovy.*

Vautier, Pierre, orfèvre, né à Genève le 4 août 1718, mort le 16 août 1750, fut reçu à la maîtrise le 1er oct. 1740, ayant présenté pour chef-d'œuvre „une bague avec un saphir et deux brillants." *A. Choisy.*

Vautrain, Vincent, orfèvre, né à Paris vers 1671, mort le 2 janv. 1734, apprenti chez Samuel Archimbaud, fut reçu habitant et admis à la maîtrise le 26 mars 1692. *A. Choisy.*

Vautron, Jean, s. Vautron, Nicolas.

Vautron, Jérémie, fils de *Nicolas,* qui suit, père de Noë, peintre verrier comme son père, né vers 1579, mort par accident le 19 avril 1634, à Genève, dont il avait été reçu bourgeois le 9 mars 1612. Il prit en apprentissage Abraham Lepage, de Lausanne, pendant deux ans, moyennant 225 florins et 2 ducatons.

Covelle, Liv. des Bourg., p. 338. *A. Choisy.*

Vautron, Nicolas, peintre verrier, né vers 1539, mort à Genève le 15 juillet 1609. Il vendit en 1594 à Pierre Bornier, de Vevey, deux compartiments peints sur verre avec une médaille d'homme et une de femme. Deux de ses fils suivirent la carrière paternelle, l'un, *Jérémie,* est mentionné ci-dessus; l'autre, *Jean,* né le 24 nov. 1588, mort le 20 févr. 1671, ne fut probablement qu'un simple maître vitrier. *A. Choisy.*

Vautron, Noë, fils de Jérémie, né à Genève le 16 déc. 1616, mort le 26 août 1650, noyé en se baignant dans le lac près des Pâquis, était peintre. On ne connaît aucune de ses œuvres. *A. Choisy.*

Vebate, Stefano da (= Vellate, Stefano de?), Bildhauer, in der Mitte des 14. Jahrh.s, nach Bertolotti wahrscheinlich Schweizer.

Bertolotti, Art. svizz. in Roma, p. XV. 7. *C. Brun.*

Veillard, Louis-Nicolas, graveur sur métaux et pierres fines, modelleur en cire et plâtre, sourd-muet, né à Constance vers 1788, mort à Genève le 16 avril 1864. Il fut élevé à l'Institut des sourds-muets de Paris, fit un apprentissage de gravure avec Jeffroy et étudia la sculpture; en 1814 il exécuta aux Tuileries un buste de Louis XVIII; plus tard, il fit aussi au château de Raconis près Turin ceux du roi Charles-Albert et de la reine douairière Marie-Christine. Revenu à Genève, V. s'adonna avec ardeur à la gravure sur pierre et exécuta un grand nombre de portraits de souverains; il envoya à l'exposition de 1816 un cadre renfermant plusieurs camées d'après l'antique et la nature et le portrait de Mr Payne, acteur américain, et à une autre exposition celui du professeur de C. et des empreintes de portraits et d'armoiries, le tout en cire. Le Musée des Arts décoratifs possède de cet artiste un portrait de Calvin en cire exécuté, sans doute, pour le jubilé de 1835. La popularité du général Dufour lui procura aussi l'occasion de répandre dans le public un grand nombre de reproductions des traits de ce grand citoyen; l'une d'elles a encore figuré à l'Exposition universelle de Paris en 1867 après la mort de V. La Société des Arts possède son portrait par Gillet.

Indic. genev., 1826, 1828. — Rapp. de la Soc. des Bx.-Arts de Berne, 1864, p. 5. — *Müller,* K.-Lex., 1864, III, p. 752. — Schwäb. Merkur, 1864. — Proc.-verb. des séances ann. de la Soc. des Arts, 1897, n° LXXX, p. 260. *A. Choisy.*

Veillon, Louis-Auguste, né le 29 déc. 1834 à Bex, canton de Vaud. Il fit ses études au Collége de Lausanne, puis, pour obéir à son père qui le voulait pasteur, il suivit les cours de la Faculté de théologie protestante de cette ville; il les suivit même avec succès. Mais, les examens une fois passés, on fut bien obligé de reconnaître que la vocation du jeune homme n'était pas le pastorat et l'on consentit à un essai de peinture, à Genève, dans l'atelier de François Diday; l'essai ne devait pas être long et, comme pour le père du futur artiste, la vente se trouvait le seul criterium du talent, si la vente ne venait pas vite, les subsides seraient arrêtés. Sans une bonne vieille tante, cette année 1857 eut été bien dure pour V. Cependant, d'un séjour d'été chez ses parents, près de Frenières, il rapporta un tableau, les „Châlets de Javernaz", qui, exposé à Genève en 1858, eut le don de plaire à la comtesse de Pourtalès. Elle l'acheta et il se

trouve probablement encore au château des Crénées, entre Coppet et Versoix. Ce succès précoce réconcilia le père avec l'idée d'avoir son fils peintre et celui-ci, sa vie désormais assurée, quitta Genève pour Paris, en oct. 1858; s'il n'entra dans aucun atelier célèbre, il étudia beaucoup les vieux maîtres au Musée du Louvre et surtout Claude Lorrain. De Diday à Claude, la distance est grande; le jeune paysagiste en eut de suite une forme différente de vision, aidé en cela par les conseils d'Eugène Fromentin qu'il avait comme voisin et pour lequel il conserva toujours une reconnaissance affectueuse.

Malgré l'intérêt que lui présentait Paris, V. n'y resta qu'une année, après quoi il revint au pays, se partageant entre Bex et Genève, travaillant beaucoup, vendant un peu. En 1862, attiré par W.Turner, il alla passer quelques mois à Londres; de là, il se rendit à Rome, pour quelques mois aussi. Mais à Rome les maîtres qu'il étudiait dans les Musées eurent une très forte concurrente en la personne de M^lle^ L. Karcher qui, l'année suivante, devint M^me^ Auguste V. Le jeune ménage se fixa à Genève, d'abord au n° 1 de la rue de l'Évêché, puis, la famille augmentant rapidement, dans une maison construite pour lui aux Tranchées. Ce quartier, maintenant résidentiel, était alors un lieu désert et V. racontait volontiers l'étonnement moqueur que provoqua son choix. L'étonnement disparut quand le peintre, avec l'aide de sa femme, organisa dans son bel atelier des soirées musicales agrémentées de tableaux vivants; c'était à qui y serait admis et les décors qu'il composait avaient une bonne part dans la réussite de ces manifestations artistiques. C'est ainsi qu'il contribua au succès considérable des fêtes de bienfaisance du Cercle des Beaux-Arts; entre autres, un de ses tableaux fut refait comme fond lors d'une audition du Désert de Félicien David.

V. s'était pris de passion pour la gravure à l'eau-forte; deux fois par semaine artistes et amateurs se réunissaient chez lui et la soirée se passait joyeusement. La céramique aussi l'intéressa; pour pouvoir cuire lui-même, il fit établir un four dans sa cave, et comme pour la gravure, il mettait à la disposition de ses amis matériel et renseignements. Mais un beau jour il s'aperçut que la peinture souffrait de ces incursions dans d'autres domaines; il lâcha céramique et gravure, heureux cependant d'y aider encore les autres. Sa bienveillance n'était jamais en défaut.

V. fut un grand voyageur. Il fallait à son talent le choc des aspects nouveaux; par de nombreuses études il savait tirer parti du pays où le menait sa fantaisie d'artiste. Venise, l'Orient, la Hollande lui semblèrent successivement la terre promise où il se flattait de revenir se fixer. Mais à ce goût des déplacements il joignait l'amour de la famille et du chez soi; il ne se passait guère d'été sans qu'il allât retrouver sa propriété familiale des Besses, sur la colline de Chiétres, enfoncée dans les châtaigners et les noyers séculaires, son port d'attache restant néanmoins sa jolie campagne de Florissant, près Genève, où, à deux pas de la maison, il y avait un atelier dans lequel il pouvait peindre tranquillement les tableaux que lui permettaient les matériaux accumulés durant ses voyages.

En 1873, V. était parti pour Venise, emmenant femme et enfants. Le séjour ne fut pas de longue durée à cause du choléra qui régnait et l'on gagna l'Égypte. M. Étienne Duval y alla aussi et les deux familles firent ménage commun dans une maison de la promenade de Choubrah, au Caire. L'Égypte avec ses grands horizons calmes, son Nil solennel portant les dahabiés pittoresques, enchanta V. et lui inspira une des meilleures et des plus fécondes parties de son œuvre. C'était un peintre de la plaine. Malgré cette belle Dent du Midi qui enthousiasma son enfance, malgré la première initiation reçu dans l'atelier de Diday, ce furent toujours les grandes lignes planes et les horizons lointains qu'il rechercha. Dans ses fréquentes allées et venues à Bex, aux bords des lacs de Brienz et des Quatre-Cantons, les vergers fleuris ou les feuillages dorés par l'automne, les eaux transparentes et les grèves, l'attiraient autrement plus que les pentes neigeuses et les rochers; si l'Engstlen-Alp lui plut beaucoup, ce fut sans doute à cause de son petit lac charmant que les rhododendrons entourent.

V. parcourut la Hollande avec sa famille pendant les étés de 1880, 1881 et 1883 et il peignit force moulins à vent silhouettés sur les ciels gris, bateaux dont les voiles paraissent étranges au milieu des troupeaux qui pâturent. Grand changement de pays en 1884: la Tunisie. Et il semble plus à l'aise sous ce ciel méridional que dans les gris du nord; il a toujours aimé les gris, V., mais ceux des plaines d'Orient et non pas les brumes froides. A Tunis, les motifs de son choix sont des Arabes en prière, des bergers à cheval conduisant les troupeaux, des campements, motifs simples sur des fonds lumineux; effets de premier matin ou du soir, éclairant les plaines de Carthage, le lac de Tunis et à l'horizon les belles montagnes de Gebel Zagouan et d'Haman Lif bleuissantes entre les ors des ciels et les tons nacrés des terrains.

En 1885, V. retourne en Égypte et il remonte le Nil jusqu'à Thèbes et Philae. En 1886, il est à Jérusalem; c'est à cheval qu'il parcourt la Terre Sainte; il l'étudie Bible en mains. Même voyage l'année suivante, mais prolongé pour atteindre Damas. En 1888, nouvelle campagne

de peinture à Tibériade dont il revint par Constantinople et Athènes. Et de chaque contrée nouvelle il rapporte une moisson d'études caractéristiques qui renouvelaient sa vision et tenaient en éveil l'intérêt des amateurs.

Mais V. ne fit plus de grands voyages. Il fut une des victimes de l'épidémie de grippe qui endeuilla Genève dans l'hiver de 1889/90; le 5 janv. 1890, il était enlevé par une pneumonie foudroyante.

On peut dire de V. qu'il eut une carrière heureuse et qu'il la mérita. Chacun l'aima parce qu'il était bienveillant et gai, parfaitement modeste. Sa peinture facile, décorative, fut très goûtée et il savait ingénieusement se renouveler par un choix de motifs simples et clairement exprimés. Jusqu'à la fin, aquarelles et tableaux s'enlevaient aussitôt exposés; on en pourrait trouver à Genève, à Neuchâtel, à Bâle, à Zurich, dans le canton de Vaud, dans une quantité de maisons particulières. Ses grandes toiles sont: „Le golfe de la Spezzia" (médaillée à l'exposition de Vienne, 1872), au Musée de Neuchâtel; „Hertenstein", au Musée de Lausanne et prêtée par la Confédération; „Tombeaux des Califes", au Musée de Berne; „La lagune", au Musée de Bâle. Genève montre, au Musée d'Art et d'Histoire, „Le lac de Tibériade" et à l'Ariana „Le bord du Nil."

N.-Bl. Kstgesellsch. Zurich 1891 (cette brochure de *Pestalozzi - Wiser*, éditée par la Soc. des artistes de Zurich, est entièrement consacrée à Veillon; elle est ornée d'un portrait et de deux reproductions de tableaux. — *Tscharner*, Bx.-Arts dans la Suisse franç., 1893. — Bibl. univers., mai 1890. — Chron. suisse par *Philippe Godet*. — *Godet*, La Suisse au 19e s. (*P. Seippel*), éd. allem. II, p. 466. — Illustr. nat. suisse, 1890, avec portrait. — N. Z. Ztg. 1896, n° 197. — *C. Brun*, Verz. d. Kstwerke, 4e éd., p. 74. — Cat. Mus. Rath, Genève 1906, p. 92, 177. — *Ernst*, Cat. Kstverein Winterthur, 1905, p. 20, 45. — Cat. du Mus. de Neuchâtel, 1903, p. 51. — Cat. Kstsammlg. Basel, 1908, p. 140. *Jules Crosnier.*

Veith, Bernhardin, Maler, von Schaffhausen, geb. am 18. März 1649. Die Angabe, daß er sich längere Zeit in Venedig und Rom aufgehalten, beruht wohl auf Verwechslung. Er starb 1714 als Wirt. Von künstlerischen Leistungen irgend welcher Art ist nichts bekannt.

Geneal. Reg. *Vogler.*

Veith (Vitus), Johann Jakob, Metallarbeiter, lebte nach Füßli um 1687 zu Schaffhausen und wurde von Dreihaupt (Beschreibung des Saalkreises II, p. 741) „ein großer und berühmter Künstler in Ausarbeitung allerlei Metalle" genannt. Er ist vielleicht der 1623 in Schaffhausen geborene Degenschmied Joh. Jakob V., über den hier nichts weiteres zu erfahren ist. „Vitus" ist vermutlich eine sächsische Latinisierung des Geschlechtsnamens Veith; in Schaffhausen lautete sie damals Veithius und nicht anders, während „Vitus" hier als Taufname gilt.

Füßli, K.-Lex. II, p. 2057. — Geneal. Reg. *Vogler.*

Veith, Johann Martin, Maler und Zeichner, von Schaffhausen, geb. am 9. (nicht 6.) Mai 1650. Schon J. C. Füßlin hält sich darüber auf, daß die Zeitgenossen auch gar so wenig über das Leben des Künstlers überliefert haben, der doch einen Rang unter den Besten seiner Zeit behaupte. Das Wenige, was er weiß, und Spätere ergänzend beigefügt haben, ist: V. machte seine Studien vornehmlich in Italien; Rom und besonders Venedig hielten ihn bei zehn Jahren fest. Von Venedig aus folgte er einem Fürsten Radziwill nach Warschau, wo er zwei Jahre blieb. Dann kehrte er in die Heimat zurück, von wo an die Geschichte wieder schweigt, und nur der Klatsch erzählt, daß ihm die schlechte Bezahlung seiner Kunst sowie seine liederliche Frau, eine Elisabetha Ott, und ungeratene Kinder das Leben verbitterten. Er starb am 14. April 1717 (nicht „nach 1727", wie aus einer angeblichen Zeichnung V.s geschlossen worden ist).

V. malte in Oel Bildnisse, mit Vorliebe aber Historien, sowohl biblische wie profane, nach Art seiner italienischen Zeitgenossen. Von Bildnissen ist noch einiges erhalten: Der jüngere Joh. Konrad Neukomm, Bürgermeister; Joh. Jakob Veith, Antistes; Joh. Adam Wüscher, Rektor; Melchior Hurter, Antistes; diese vier von J. G. Seiler gestochen und damit gut beglaubigt; Joh. Heinrich Ott, Bürgermeister, von Jos. Clausner für die Ott'schen Familienbildnisse in starker Verkleinerung und arger Einschränkung gestochen. Es sind fast durchweg prächtige Charakterköpfe, denen der Maler vollauf gerecht geworden ist. Ferner befand sich in der v. Elsner'schen Sammlung das Porträt eines weißbärtigen Geistlichen, signiert und datiert 1691. Ein paar Bildnisse sind nur durch Stiche bekannt: Aus der Ott'schen Sammlung Joh. Georg Ott, Tribun. scaphus., gestochen von W. Bock, und von Füßli erwähnt als der „Zionswächter"; J. H. Heidegger, gestochen von Phil. Kilian; anderes soll außer Seiler Melch. Hurter (?) gestochen haben. Noch weniger ist von den sehr ungleichwertigen Historien auf uns gekommen. Der Kunstverein Schaffhausen besitzt drei Bilder, deren Echtheit durch den dargestellten Gegenstand oder durch die Tradition mehr oder weniger gut beglaubigt ist: „Tod der Kleopatra", lebensgroße Figur; römische Scene mit halblebensgroßen Figuren, wohl das von J. C. Füßlin erwähnte Bild „Scipio Africanus, der die schöne Gefangene ihrem Geliebten zurückgibt", eine Malerei, die durch den roten Ton auffällt; ein kleines Bild,

„Adonis, der sich aus der Umarmung der Venus losreißt", eine Variation des gleich zu erwähnenden Adonisbildes. Im Schweizerischen Landesmuseum in Zürich wird die „Gedenktafel" aufbewahrt, die V. zur Erinnerung an die zu Schaffhausen im März 1698 abgehaltene Konferenz der VII evangelischen Stände zu malen veranlaßt ward. Sie ist bezeichnet und (unrichtig) datiert. V. erhielt dafür 70 Reichstaler. Nur durch den Stich (des Joh. Ludw. Ziegler) bekannt ist „Adonis prend congé de Vénus", wo der Abschied recht ruhig vor sich geht. Wohl nach bloßen Zeichnungen gestochen (von J. G. Seiler) sind die vier Jahreszeiten in kl. Fol. und der geharnischte Krieger mit Lanze, als Titelblättchen zum „Schweizerischen Kriegsrecht", Frankfurt 1704, dieses in Linienmanier, die Jahreszeiten in Schwarzkunst. Außer dem „Tod der Kleopatra", dem „Abschied des Adonis" und dem „Edelsinn des Scipio" führt J. C. Füßlin (1769) als noch vorhanden folgende Gemälde auf: „Adam und Eva", „Ehebrecherin im Tempel", „Der barmherzige Samariter", „Die Abrechnung Christi", „Der Sabiner-Raub", „Mucius Scaevola", „Lucretia", „Catos Tod", „Tod des Adonis", „Paris' Urteil", „Die drei Huldgöttinnen" und zu Genf in drei Palästen die Verwandlungen des Ovidius (diese scheinen ganz verschwunden zu sein; *Mayor*). Genauer von ihm gekannt und begeistert geschildert sind zwei weitere Tafeln: „Auszug der Kinder Israels" und „Laban, der seine Götzen sucht." Nagler kannte aus der Sammlung des Dekan Veith das „Urteil Salomos", ein figurenreiches Architekturbild von 1680 und einen ins Lüsterne gehenden „Herkules am Scheidewege."

Eine Pinselzeichnung in Sepia „Flucht nach Aegypten" (Sammlung des Kunstvereins Schaffhausen) hat etwas von der wilden, gewaltigen Art, die J. C. Füßlin an seinen Blättern „Raub der Proserpina" und „Bacchanal" staunend rühmt; die Flucht geht in wilder Hast vor sich, fast zu wild für die heilige Geschichte, der auch sonst nicht pünktlich Rechnung getragen ist. Ebenda ein zweites Blatt: „Der farnesische Stier", eine Kreidezeichnung nach der Marmorgruppe in Neapel.

Auf Gemälden und Zeichnungen findet man das aus H M und V zusammengesetzte Monogramm oder öfter den ausgeschriebenen Namen (Nagler).

Geneal. Reg. — *Füßlin*, Best. Kstler II, p. 203. — *Füßli*, K.-Lex. I, p. 693; II, p. 2057. — *(Schalch)*, Erinn. II, 2, p. 159. — *Nagler*, K.-Lex. XX, p. 5. — *Nagler*, Monogr. III, p. 509. — *Cust*, Index brit. Mus. I, p. 334. — Kat. Zof. Kstlerb. 1876, p. 35. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 752. — *Seubert*, K.-Lex. III, p. 487. — *Singer*, K.-Lex. IV, p. 491. — *P. Schweizer*, Anz. A.-K. v. 1888, p. 49—53. — Festschr. d. Stadt Schaffh. 1901, p. 19 (hier auch Reprod. der „Kleopatra" und der „Flucht nach Aegypten." — *H. Koegler*, Anz. A.-K. v. 1908, N. F. X, p. 159/60. *Vogler.*

Vela, Giovanni, s. Vela, Vincenzo.

Vela, Lodovico, s. Vela, Vincenzo.

Vela, Lorenzo, Bildhauer, der Sohn des Giuseppe V. und der ältere Bruder Vincenzo V.s (s. d.), geb. 1812 in Ligornetto im tessin. Bez. Mendrisio, gest. am 10. Jan. 1897 in Mailand, wo er Vincenzo stets treu zur Seite gestanden ist und an der Brera-Akademie Lehrer war. Das Vela-Museum in Ligornetto besitzt Werke von ihm. Ebenso die Casa Bernasconi in Riva S. Vitale, die Kapelle der Familie D'Adda in Arcore in der Brianza, das Museum Poldi-Pezzoli in Mailand. Auch war er der Gehülfe Balzarettis bei der Erstellung des Giardino pubblico und beim Bau des Palazzo della Cassa di Risparmio in Mailand. Er nahm teil an der künstlerischen Ausstattung des Palazzo Civico in Lugano. Sein Talent machte sich in dekorativer Richtung geltend. Es seien erwähnt ein tanzender kindlicher Faun und eine Faunin, die „Blumennymphe", eine Katze, ein Iltis im Palazzo Vonwiller in Neapel. Tiere gelangen V. besonders gut.

Manzoni, Vincenzo Vela, Milan 1906, p. 22, 26, 31, 38, 48, 53, 59, 71/72, 234 (wo sein Portrait von der Hand *Biscarras* abgebildet ist). — Bern. Kst. v. 1868, p. 64. — N. Z. Ztg. v. 1874, Nr. 380, 381. — *Bianchi*, Art. tic., p. 202—204. — *Singer*, Allg. K.-Lex., 3. Aufl., IV, p. 491. — Zeitschr. f. bild. Kst., Beibl. III, p. 169 (*F. B.*) — *Merzario*, Maestri comac. II, p. 167 ff. *C. Brun.*

Vela, Spartaco, Maler, der Sohn des Vincenzo V. (s. d.) und der Neffe Lorenzos, geb. am 28. März 1854 in Turin in Piemont, gest. in Ligornetto am 23. Juli 1895. Er empfing Einflüsse von seinem Vater und war Schüler Bertinis an der Brera-Akademie in Mailand. 1883 beteiligte er sich an der ersten Schweizerischen Landesausstellung in Zürich, 1890 an der Kunstausstellung in Lausanne. V. hat auch radiert. Von seinen Gemälden seien Landschaften genannt und eine biblische Komposition „Rizpa" (Kap. 21 des 2. Buches Samuelis). Der König David, um der Teuerung zu wehren, läßt die Gibeoniter zu sich kommen und bietet ihnen, auf Befehl Gottes, eine Sühne für die Mißhandlung Sauls an. Die Gibeoniter fordern 7 Männer seines Hauses, um sie zu hängen. Unter diesen befanden sich die 5 Söhne der Tochter Sauls und die 2 Söhne der Rizpa. Die Trauer dieser ist der Gegenstand des Gemäldes. Einsam sitzt die Tochter Ajas am Meeresufer, den Kopf in die Hände gestützt, auf einem Felsen und starrt finster vor sich hin. Neben ihr liegen die Leichname der Söhne. Aus der Komposition spricht ein bedeutendes Talent.

Das schöne Besitztum des Vaters V.s ging nach dem allzu frühen Tode Spartacos in die Hände der Eidgenossenschaft über. Das Testament vom 17. Febr. 1892 enthält den folgenden Passus: „Je lègue à la Confédération Suisse ma maison telle qu'elle se trouve, avec toutes les œuvres de mon père, la Pinacothèque et la Bibliothèque, avec le jardin et le pré extérieur vers le Nord, avec l'atelier où l'on travaillait les marbres et la maison du Concierge, à la condition que la Confédération ne puisse vendre, ni transporter ailleurs les œuvres de sculpture, ni les dessins, ni la Bibliothèque, ni les autres objets d'art qui peuvent intéresser le public. La maison doit par conséquent être ouverte à tous, et doit être utilisée soit comme musée, soit comme un établissement d'instruction pour le peuple."

Manzoni, Vincenzo Vela, Milan 1906, p. 15, 18 (mit dem Bildnis Spartacos), 237 (mit dem Familienbild des Vaters, der Mutter u. des Knaben von *Gamba*), 238–241, 302. — *De Gubernatis*, Diz. VII, p. 538—541. — Boll. stor. v. 1895, p. 116. — Zeitschr. f. bild. Kst. XVI, p. 383 (*P. P.* über „Rizpa"). — Schw. Bauztg. v. 15. Sept. 1883 (Nr. 11, p. 67): *C. Brun*, Besprechg. der „Rizpa" an der Landesausst. 1883. — *Singer*, Allg. K.-Lex., 3. Aufl., IV, p. 491. — Illustr. Kat. d. Zürch. Landesausst. v. 1883, p. 19, 56/57, mit der Reprod. der „Rizpa" u. der Badenden und einer Abhandlung *P. Salvisbergs*, Die Kst. auf der Schw. Landesausst. 1883, p. 131, 138, 170. *C. Brun.*

Vela, Vincenzo, Bildhauer, geb. am 3. Mai 1820 in Ligornetto, einem kleinen, 15 Minuten von der italienischen Grenze entfernt liegenden Ort im tessin. Bez. Mendrisio. Sein Vater, Giuseppe, besaß eine kleine Osteria und lebte aus den Erträgnissen der Scholle Erde, die sein Eigentum war. Von den sechs Kindern, welche der Ehe mit Teresa Casanova entsprossen, war Vincenzo das jüngste. Die beiden Schwestern, Maria und Catterina, halfen der Mutter im Hause, *Lodovico* ließ sich als Schreiner in Mailand nieder, *Lorenzo* und *Giovanni* wurden tüchtige Steinhauer. Lorenzo, eine künstlerische Natur, nahm sich Vincenzos, als dieser früh die gleichen Neigungen zeigte wie er, mit Liebe an. Er entdeckte das Talent des Bruders, veranlaßte ihn, die Heimat mit Mailand zu vertauschen, wo er unter Giuseppe Franzis Leitung Gelegenheit fand, sich an der Restaurierung des Doms zu bethätigen. Sodann wurde er der Schüler Luigi Sabatellis an der Brera-Akademie. Seine erste Arbeit, ein Basrelief, das der Achtzehnjährige 1838 meißelte, stellt die Sintflut dar. Noch jetzt befindet sie sich im Besitze der Familie Cavallini von Bissone, in den sie durch V. selbst gelangt ist. Charakteristisch ist die Bewegung der Figuren und der Ausdruck der Gesichter. In der Lösung der akademischen Preisaufgaben hatte V. nicht immer Glück. „Die Begegnung des Odysseus mit der Pflegerin Eurykleia, die ihn an der Narbe erkennt" (Odyssee, Gesang 19), fand die Zustimmung Sabatellis, der damals bereits das Wort aussprach, das so glänzend in Erfüllung gehen sollte: „Vela spiegherà vela!" „Die Auferweckung der Tochter des Jaïrus" aber rief den lebhaften Tadel Benedetto Cacciatoris hervor. Dennoch errang V. gerade mit dieser Arbeit in Venedig den ersten nennenswerten Erfolg. Es war die Zeit, wo er unter den Einfluß des Toskaners Lorenzo Bartolini trat, der sich vom Klassizismus zum Naturalismus durchgerungen hatte. Dessen „Gottvertrauen" (1835) im Museum Poldi-Pezzoli in Mailand konnte V. in seiner Kunstanschauung nur bestärken und ist der Ausgangspunkt zu seinem entschiedenen Realismus („Verismo") geworden. „Als das Geheimnis seiner Erfolge bezeichnet A. R. Willard treffend, daß er das Studium der Natur, das Bartolini auf den Körper beschränkt hatte, auf die Gewandung und alles übrige ausdehnte."

1847 wandte V. sich nach Rom, das einen gewaltigen Eindruck auf ihn machte. Giuseppe Bertini und die Galli förderten den Jüngling nach Kräften; an Giovanni Dupré und Domenico Morelli fand er Freunde fürs Leben. Die Idee zum „Spartacus" hatte er mitgebracht; sie reifte jedoch langsam und nahm nur allmählich feste Formen an. Inzwischen kam der Sonderbundskrieg, der Vorläufer der großen Ereignisse von 1848, und V. kehrte auf kurze Zeit in die Heimat zurück. Er stand auf der Seite Dufours und schloß sich am 17. Nov. der Brigade an, die von Airolo aus, unter Lieutenant Bianchetti von Locarno, gegen Kalbermatten marschierte und sich, nach dem Tode ihres Führers, nach Bellinzona zurückziehen mußte. 1848 machte V. den Feldzug in der Lombardei mit und erlebte den 22. März als den „primo giorno dell' indipendenza lombarda." Er stand bei Olmo mit Stoppani, Gabrini, Carloni, Arcioni im Feuer gegen die Kroaten Radetzkys und kämpfte für die Freiheit. Allein der Tag der Befreiung Italiens vom östreichischen Joche war noch nicht angebrochen. Die Revolution wurde blutig niedergeschlagen, und V. nahm nun, zu Tode betrübt, in Mailand das Modell seines „Spartacus" wieder vor, es zum Spiegelbilde dessen gestaltend, was er in der letzten Zeit erlebt hatte. In der That ist die Gestalt des Thrakers, der die Ketten, die ihm Crassus angelegt hat, zerreißt, um als freier Mann zu sterben, das Symbol einer großen weltgeschichtlichen Bewegung: des Freiheitskampfes der Italiener gegen Oestreich im Jahre 1848. Das erklärt auch den gewaltigen Zudrang aus allen Schichten des italienischen Volks, als der Besteller des Werkes, Herzog Autonio Litta in Mailand, seinen Sklavenführer zum erstenmal öffentlich

ausstellte. Der dem Bildwerk innewohnende zeitgeschichtliche Wert war die Ursache des großen Erfolges. Dem Künstler allerdings trug die Statue die Ungnade der östreichischen Machthaber ein; er mußte sich mit dem Bewußtsein trösten, im „Spartacus“ sein bisher bestes Werk geschaffen, seine kräftigste und skulptural am richtigsten gedachte Schöpfung dem spröden Stein abgewonnen zu haben. Aus dem Besitze Littas ging die Statue in den des russischen Barons Von-Dervies über, dessen Sohn sie, nach des Vaters Tode, der in Trevano bei Lugano erfolgte, nach Rußland brachte. Von ihm erwarb die Kommission der Gottfried Keller-Stiftung den „Spartacus“ für die Eidgenossenschaft, die ihn 1910 vorläufig dem neuen Genfer Museum als Depositum übergab. An die Aufstellung der Marmorstatue auf einem offenen Platz in Lugano durfte selbstverständlich nicht gedacht werden.

Vor V.s Uebersiedelung nach Turin, die Ende 1852 stattfand, entstanden in Mailand noch verschiedene für die Entwickelung des Meisters charakteristische Werke von lyrischem Gehalt, wie das Grabmal der Gräfin D'Adda, eine Mater dolorosa und die berühmte trauernde Frau, die „Desolazione“ im Parke der Villa (Ciani) Gabrini in Lugano. Der Turiner Aufenthalt, der 14 Jahre dauerte, war die produktivste Zeit im Leben des Bildners. Er wurde zum Professor der Akademie Albertina ernannt, hatte zahlreiche Schüler und schuf mehrere Standbilder für die öffentlichen Plätze der Stadt und Umgebung. Es seien genannt: beim Rathause das Denkmal Viktor Emanuels; das am 23. März 1861 eingeweihte Standbild Daniele Manins; in einer der Hallen auf der Piazza Castello, vor dem Palazzo Madama, der Fähndrich, den die Mailänder zum Andenken an die Ruhmesthaten des sardischen Heeres 1857 der Stadt Turin stifteten. Auch das Relief am Postament, das Viktor Emanuel an der Spitze seiner Truppen darstellt, rührt von V. her. Ferner im königlichen Schlosse das Monument Carlo Albertos; in der Kirche der Beata Vergine della Consolata die Statuen der knieenden Königinnen Maria Teresa und Maria Adelaide in karrarischem Marmor und im Campo Santo die Grabdenkmäler der Familien Calosso und Prever (1853 und 1854), das Relief der Dankbarkeit, die Statue der Hoffnung und der lächelnde Engel am Grabe Tito Palestrinis.

Mit Recht hat Roméo Manzoni als Motto für jene fruchtbarste Periode des Meisters den Titel des Hesiod'schen Gedichtes „Ἔργα καὶ ἡμέραι“ gewählt. Fast könnte man sagen: So viel Tage, so viel Werke. Daß sie nicht alle den gleichen künstlerischen Wert haben, ist ja begreiflich. Es entstanden für den Hof des Palastes der Brera in Mailand die Statuen des Mathematikers Piola (1857) und des Dichters Tommaso Grossi (1858), für Hrn. Botacin in Triest die „Flora“, eine Allegorie des Frühlings (1858), von Andrea Maffei besungen; das Grabmal des knieenden Priesters und Philosophen Antonio Rosmini in Stresa am Langensee, ein Hauptwerk, von dem Fr. Chiesa äußert: „Die feinen und edeln Züge des großen Metaphysikers, das Gedankenvolle in den Augen und auf der Stirne, den sanften, beinahe treuherzigen Ausdruck des ganzen Gesichts hat der Bildhauer in einer so einfachen, schlichten und doch überzeugenden Weise wiedergegeben, daß man das stundenlang bewundern könnte.“ Zu den genannten Werken gesellen sich in Sta. Maria maggiore in Bergamo das von seinen Brüdern errichtete Grabmonument des Komponisten Gaetano Donizetti, in Genua in der Börse die Statue Cavours, „die (nach Karl Woermann) einer versteinerten Photographie gleicht.“ Padua besitzt aus der Turiner Zeit die vorzüglichen Statuen Dantes und Giottos (1865) auf der Piazza Vittorio Emanuele. „Il Dante, äußert Pietro Selvatico, è una figura ben posata, ben panneggiata, assennatamente raccolta“; von der Statue Giottos sagt er: „S'ella, al dir di certi pedanti, manca di moto, manifesta però che l'arte per la via seguita dal Vela, si move, e si move per abbandonare i vecchi convenzionali rifrittumi dell'antico, a fine di toccare, colle opere dello scalpello, i tre vertici dell'arte che la fanno *a Dio quasi nipote*, l'evidenza, l'espressione e il carattere.“ Auch Bolognas Campo Santo verdankt V. ein Monument, das Grabmal der Letizia Pepoli, der Tochter Joachim Murats, des Königs von Neapel (1855), mit der Statue des Reitergenerals auf hohem Postament und der Inschrift „Dem Vorkämpfer der Unabhängigkeit Italiens.“

An äußeren Zeichen der Anerkennung fehlte es dem Meister nicht. 1863 erhielt V. in Paris das Ritterkreuz der Ehrenlegion; 1867 wurde er zum Offizier der Ehrenlegion ernannt, und im gleichen Jahre heimste er an der Pariser Weltausstellung die Medaille erster Klasse ein. 1867 aber war das Jahr, wo an der Weltausstellung sein „Napoleone moriente“ ein so gewaltiges Aufsehen erregte. Alessandro Manzoni, dessen von Goethe übersetzte unsterbliche Verse das Meisterwerk dem Bildner eingegeben hatten, sandte V. eine Reduktion der Bronze. Manzoni antwortete ihm: „A Vincenzo Vela, per il prezioso suo dono, ammirazione e riconoscenza.“ Darüber sind wohl heute alle einer Meinung, daß der sterbende Napoleon in Versailles V.s vollendetste Schöpfung ist. Sie hinterläßt einen unauslöschlichen Eindruck, durch die Geschlossenheit der Komposition, den Geist, mit der die Tragödie des gewaltigen Korsen monumentales

Leben gewinnt. „Das ist ganz die tragische Ruhe dieses durch das Fatum gestürzten Riesen. In diesem wunderbaren Werk vermählt sich das moderne Schmerzgefühl mit der gehobenen Feierlichkeit der Alten“ (Chiesa). Eine Wiederholung der Napoleonstatue besitzt die Corcoran-Art-Gallery in Washington.

1867 war auch das Jahr, in dem V. sich wieder der Heimat zuwandte. Mißhelligkeiten waren schuld daran, daß er, kaum von Paris nach Turin zurückgekehrt, als Professor an der Akademie seine Entlassung nahm, die „come una vera dësgrassia“ aufgefaßt wurde. Alle Versuche, ihn zu halten, schlugen jedoch fehl. „La carità del natio loco“, womit Dante das Heimatsgefühl bezeichnet, hatte es ihm dermaßen angethan, daß er schon im Sept. mit seiner Familie in Ligornetto einzog. Nun beginnt der letzte Akt im Leben des Meisters, der durchaus nicht abfällt. Noch manches hervorragende Werk entstand, auch für sein engeres Vaterland, z. B. Grabdenkmäler in Sant' Abbondio bei Lugano und in Lugano selbst das dem Obersten Luvini gesetzte Monument; der theatralische „Tell“ dort fällt in eine frühere Zeit. Auch für Italien nahm er seine Thätigkeit wieder auf; es sei auf das 1880 eingeweihte schöne Standbild des Antonio Allegri auf der Piazza in Correggio sowie auf die Monumente Kramer und Ciani in Mailand hingewiesen. Como erhielt auf der Piazza Vittoria von der Hand V.s eines der besten Garibaldi-Standbilder Italiens. Sein letztes Meisterwerk war das Hochrelief, das 1883 auf der ersten schweizerischen Landesausstellung in Zürich Aufsehen erregte: „Le vittime del lavoro.“ Leider sind die „Opfer der Arbeit“ über das Gipsmodell für ein in Bronze gedachtes Gotthardmonument nie hinausgekommen. „In Prosa den Eindruck wiederzugeben, den diese vom Geiste Michelangelos durchwehte Komposition auf den Beschauer ausübt, ist unmöglich; nur in gebundener Rede kann der Inhalt dem Leser vermittelt werden.“ So schrieb ich damals unter dem Eindruck der bekannten Strophe in dem Festgedichte Conrad Ferdinand Meyers und fügte den Wunsch bei, es möchten sich die Mittel finden zur Ausführung des grandiosen Entwurfs. Am Eingange des großen Gotthardtunnels bei Göschenen, dem Unternehmungsgeiste Alfred Eschers und Favres und der Arbeitskraft des Volkes gesetzt, müßte V.s Monument überwältigend wirken.

Verzeichnis einiger Werke V.s, die im Texte nicht genannt wurden.

1) Kopf eines Engels, der erste Versuch des kleinen Steinmetzen von Besazio.
2) Büste seines Vaters Giuseppe V., geb. 1780.
3) Statue des tess. Bischofs Luvini, im Atrium des Palazzo civico in Lugano. Von Franco Hayez günstig beurteilt.
4) Das betende Mädchen (La Preghiera). Marmorstatue. Das Exemplar in der Sammlung des Kunsthauses in Zürich ist datiert 1865.
5) Statuette des Papstes Pio nono, 1847 in Rom ausgeführt.
6) Büste des Generals Dufour, in Lugano. Eine Replik händigte V. dem General ein. Dieser schrieb ihm am 13. Jan. 1853: „Je suis extrêmement sensible à cette preuve de votre bon souvenir. Je vous en adresse tous mes remerciements.“
7) Der Engel der Auferstehung auf dem Kirchhof in Konstantinopel.
8—11) Die Büsten Massimo d'Azeglios, Paleocapas, Lamarmoras, Cavours.
12) Die Statue der „Ergebung“ auf dem Kirchhof in Vicenza.
13) Statue des Ministers Balbo auf der Promenade in Turin, 1856. Die Denkmal-Kommission äußerte am 5. Juli 1856 V. gegenüber ihre volle Zufriedenheit: „La statua è riuscita perfetta per la rassomiglianza all' illustre personaggio che ricorda e come lavoro artistico.“
14) Büste der Gräfin Mirafiori.
15) Nayade auf einer Muschel, sich enthüllend.
16) Minervastatue. „Alit artes.“ Sie figurierte 1880 vor dem Gebäude der nationalen Kunstausstellung in Turin.
17) Büste Garibaldis. Lugano.
18) Gruppe der drei Mädchen des Marchese Ala-Ponzone, dem er auch eine Wiederholung des „Frühling“ lieferte.
19) Die allegorischen Verkörperungen Frankreichs und Italiens, an der französischen nationalen Kunstausstellung in Paris von 1863. Gruppe zweier Standbilder in carrarischem Marmor. Ihr verdankte der Meister die Bestellung des Columbus-Denkmals von seiten der Kaiserin Eugenie.
20) Christoph Columbus-Denkmal, für einen öffentlichen Platz in Veracruz. Der Vermittler dieses Auftrags war der damalige italienische Gesandte Nigra in Paris. Das Denkmal stellt die bessere und originellere Lösung eines Columbus-Monumentes dar als das nach dem Entwurfe Canzios auf der Piazza Acquaverde in Genua ausgeführte.
21) „Ecce homo“, auf Bestellung der Gräfin Giulini della Porta für die Grabkapelle ihrer Familie in Verate in der Brianza. Eine Kopie Spartacos schmückt das Grabmal Velas in Ligornetto.
22) Betendes Kind.
23) Stefano Franscini.
24) Entwurf zu einem Denkmal des Herzogs Carl Friedrich August Wilhelm von Braunschweig in Genf; er blieb unausgeführt.
25) Relief, den Dr. Bertani am Totenbette Carlo Cattaneos darstellend.

Nach dem Tode V.s (am 3. Okt. 1891) hat sein Sohn Spartaco (s. d.) auf Wunsch des Vaters laut Testament vom 17. Febr. 1892 den künstlerischen Nachlaß und das Haus in Ligornetto, das ihn birgt, der Eidgenossenschaft vermacht. Als Spartaco starb, ging alles definitiv in den Besitz des Bundes über. In Ligornetto lernen wir auch den Zeichner V. kennen, z. B. in einem

Depositum der Gottfried Keller-Stiftung, das diese 1899 aus dem Besitze des Turiner Bildhauers Pietro Antonio Manfredi della Vedova erwarb. Es ist eine Kohlenzeichnung (1,85 m hoch und 1,45 m breit), die den Charakter des großen Stils V.s ebenso deutlich verrät wie seine bildnerischen Werke. Sie stellt Kain auf der Flucht vor seinem Gewissen dar, nach dem 1. Buch Mose 4, 13—14. Neben Kain sein Weib. Der Sohn des ersten Menschenpaars steht düster, an einen Felsblock gelehnt, da, als ob er zu dem Herrn reden wollte: „Meine Sünde ist größer, denn daß sie mir vergeben werden möge. Siehe, du treibest mich heute aus dem Lande, und muß mich vor deinem Angesicht verbergen, und muß unstät und flüchtig sein auf Erden." Von diesen Versen der Genesis mag V. ausgegangen sein; daneben ist er wohl auch angeregt worden durch Victor Hugos berühmtes Gedicht „La Conscience" in der „Légende des siècles." Nur hat der bildende Künstler den Eindruck dadurch noch gehoben, daß er den Brudermörder mit seinem zusammengebrochenen Weibe allein läßt.

Roméo Manzoni, Vincenzo Vela. L'homme, le patriote, l'artiste. Avec 78 illustrations et 26 planches hors texte. Ulrico Hoepli, Milan 1906. — Recens. v. *Ed. Platzhoff-Lejeune*, „Schweiz" v. 15. Aug. 1910, Nr. 16, p. 383—387. — *W. v. Arx*, Schweizer eigener Kraft. Neuenburg, F. Zahn, 2. Aufl. — *Tscharner*, Bild. Kste. in der Schweiz 1891, p. 97—99. — *Ders.*, Schw. Rundschau 1891, Nov.-Heft. — *K. Woermann*, Kstgesch. III, p. 676/77, 771. — *A. R. Willard*, Hist. of mod. Ital. art., 2. Aufl. mit Supplem. London 1902. — *Springer-Osborn*, Kstgesch. V, 5. Aufl., p. 251, 255, 483. — *F. Chiesa*, in P. Seippels Schweiz im 19. Jahrh. II, p. 508 bis 513. — *Guidini*, Vinc. V., Como 1893. — Schw. Bauztg. XVIII, p. 98. — *Pietro Selvatico*, Guida di Padova, 1869, p. 321—323. — *C. Brun*, in Dändlikers Gesch. d. Schweiz III. — *Ders.*, Verz. d. Kstwerke, 4. Aufl., p. 74/75. — *Ders.*, Schw. Bauztg. v. 6. Okt. 1883, Nr. 14, p. 83. — *Ders.*, Jahresber. Gottfr. Keller-Stiftg. 1899, p. 6/7, 12; 1907, p. 11—13; 1908, p. 20; 1910. — *J. Hardmeyer*, Bund 1882, Nr. 182 etc.; 1887, Nr. 49. — Ksthalle 1875, p. 10. — *Bianchi*, Art. tic., p. 204/05. — *Singer*, K.-Lex. IV, p. 491. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 753; IV, p. 437. — *Seubert*, K.-Lex. III, p. 487. — *Müller*, Biogr. K.-Lex., p. 532/33. — *De Gubernatis*, Diz. VII, p. 538-541. — *C. F. Biscarra e L. Rocca*, L'arte in Italia. Torino, Unione tipogr. Editrice 1869. — *Fehr*, Schw. Kstbl. V, p. 52/53. — Dioskuren 1862. — Gaz. Bx.-Arts XIII, p. 375; XV, p. 54; XXIII, p. 226/27; XXVII, p. 278; 3ᵉ sér. IV, p. 321; VIII, p. 210; XVIII, p. 40, 42. — Rec. bild. Kst. 1865, p. 215. — Illustr. Ztg. 1865—1867. — Dtsches Kstbl. 1856, p. 275; 1857, p. 50; 1858, p. 94. — Atti del Collegio dei Prof. della R. Acc. di belle arti di Firenze. Anno 1891, p. 4—12 (*Giac. Martinetti*, pittore). — *Guglielmo Enrico Saltini*, Ricordo artistico del Comm. Prof. *Antonio Ciseri*. Firenze 1891. — Ztschr. f. bild. Kst. II, p. 272/73 (*Jul. Meyer* über den „Napoleone moriente"); IV, p. 12 (*Max Lohde* über die Statuen Dantes und Giottos); Beibl. II, p. 145; III, p. 169 (*F. B.*); IV, p. 115 (*G. Fr.*); XVIII, p. 743 (*C. B.* über „Le vittime del lavoro"); N. F. III, p. 10; IV, p. 1—6, 36—43 (*G. Carotti*). — Almanac. del Pop. ticin. 1885. — Almanac. man. della Prov. di Como 1892 (*Guidini, Regazzoni*). — Boll. stor. Svizz. ital. 1885, p. 266; 1891, p. 177; 1889, p. 131; 1890, p. 249; 1892, p. 19 bis 23, 86—89, 164; 1903, p. 83. — N. Z. Ztg. 1874, Nr. 380, 381. — *Merzario*, Maestri comac. I, p. 139; II, p. 82, 167 ff., 184, 192, 196/197. — Brockhaus' Konvers.-Lex., 14. Aufl., XVI, p. 192. — Meyers Konv.-Lex., 6. Aufl., XX, p. 6./7. *C. Brun.*

Veladini, Antonio, s. Veladini, Pietro.

Veladini, Pietro, Ingenieur, der Sohn des Lithographen *Antonio V.* (10. April 1817 bis 6. Juli 1890), geb. in Lugano 1853. Er studierte in Zürich am Schweizerischen Polytechnikum, wo er sein Ingenieurpatent erwarb. 1880 begab er sich nach Aegypten und arbeitete dort bis 1883 für Rechnung der englischen Regierung an der Ausführung der Kartenwerke für die ägyptische Meeresküste. Von 1883—1886 lebte er in Messina und Umgebung, wo er im Auftrage der italienischen Regierung die schwierigen Arbeiten der Galleria Polovitano leitete. Von 1886 bis 1891 in Rom, baute er dort eine Anzahl sehr schöner Privatvillen. Auf dem durch die Tiberkorrektion gewonnenen Terrain errichtete er ein ganzes Häuserquartier. Er erwarb sich Ehre in der Ueberbauung von alten, versunkenen Mauern und Galerien.

1893 als Kantonsingenieur in den Tessin zurückberufen, blieb er in dieser Stellung bis 1901 und zeichnete sich in seiner Amtsperiode durch den Mut und die Energie aus, mit welcher er die Sicherheitsbauten am Sasso Rosso bei Airolo, die Korrektionen des Tessin, der Maggia und der Tresa leitete.

1905 gründete V. in Halle a. S. die berühmte Hoch- und Tiefbaugesellschaft „Deutschland", welche unter seiner kundigen Leitung bald zu großer Blüte kam. Seither wurde er öfters von der deutschen und österreichischen Regierung zum Experten in technischen Fragen gewählt, und bei der Vergrößerung des Kieler Kanals wurden ihm in ehrenvoller Weise bedeutende Strecken anvertraut. *J. Béha-Castagnola.*

Velder, s. Felder.

Velin, appelé aussi Vellen, *Timothée*-Daniel, peintre en émail, né à Genève le 13 oct. 1767, mort à Filinges en Savoie le 6 sept. 1824, fut mis en apprentissage pour quatre ans chez Philippe et Daniel Roux en 1781. Il étudia aussi à l'Académie de Paris et à l'École de dessin de Genève. Bon dessinateur, dit Rigaud, il faisait de belles copies sur émail de tableaux de maîtres; il en présenta deux, d'après Maystre, à la Société des Arts en 1800. Le Musée des Arts décoratifs de Genève possède de cet artiste un petit émail peint

avec finesse et distinction, portrait de femme en costume empire, signé Vellen 1808.

Rigaud, Rens., p. 267. *A. Choisy.*

Vellder, s. Felder.

Vellen, s. Velin.

Venetz, Johann, Goldschmied, in Brig, lebte in der ersten Hälfte des 17. Jahrh.s.

Pfarrbücher Glis. *D. Imesch.*

Venetz, Joseph Maria, Bildschnitzer, von Stalden bei Visp, gest. am 10. Okt. 1879.

Joller, Hist. Notiz. im hist. Mus. Brig. *D. Imesch.*

Venetz, Peter, Goldschmied, von Brig, kommt dort 1651 urkundlich vor.

Stockalperarchiv, Pergam. Nr. 395. *D. Imesch.*

Venne, Jean, s. Vennes, Jean.

Venner, Hans, Tischmacher, im 16. Jahrh. Die in gotischer Flachschnitzerei gehaltene Decke des Kirchenschiffs von Köniz zeigt neben ornamentalen Mustern Heiligenfiguren und Wappen. Bei einem Wappen stehen die Worte: „Hans Fener von Eslingen", und anderswo ist die Datierung 1503. Vielleicht ist darunter jener H. V., Tischmacher, der am 6. Sept. 1518 in das Burgerrecht von Freiburg aufgenommen wurde und nach zehn Jahren vermutlich wegen der Reformation nach Bern zog, zu verstehen. Für diesen letztern H.V. verwendete sich Bern noch am 30. Jan. 1539 in Freiburg für ein Guthaben. 1543 war V. auch deutscher Lehrmeister in Bern und erhielt als solcher eine kleine fronfästliche Besoldung. Ihm und seiner Frau Loysa wurde am 6. März 1549 die Testierbefugnis zuerkannt. 1556 wurden beide als Pfründner ins Kloster Thorberg aufgenommen, wo sie offenbar 1563 starben. V. dürfte auch Verfasser eines Namenbüchleins gewesen sein.

Ad. Fluri, Arch. d. hist. Vereins Bern, XVI, 528 ff. — Festschr. Kstmus. Bern 1879, p. 23. *H. Türler.*

Vennes, Jean, architecte français. Il présenta en 1700 des plans pour la nouvelle aile de la Maison de ville de Genève, qui devait contenir une salle pour le Conseil des CC et prit une certaine part dans son exécution. Il s'occupa aussi de la construction de l'Hôpital général (Palais de Justice actuel) et fournit les plans du temple de la Fusterie. En 1708, le Conseil l'exempta de „cottisation" et lui octroya une gratification de 50 louis d'or pour les services qu'il avait rendus.

Le prénom de Jean est donné par Sordet, sans indication de source; il permettrait peut-être l'identification de ce personnage avec *Jean Venne*, ci-devant conseiller du roi et contrôleur des gabelles en Languedoc, qui reçut une obligation à Genève en 1700.

C. Martin, La Maison de Ville de Genève, 1906. — *C. Martin*, Le Temple Neuf de Genève, 1910. — *Sordet*, Dict. des fam. genev., msc. *A. Choisy.*

Verbunt, Joseph Hubert, Bildhauer, wurde am 27. März 1809 in Tilburg in Holland geboren und starb am 15. Okt. 1870 in Lyß im Kanton Bern. Er bildete sich unter dem berühmten Liénard in Paris in seinem Fach aus. Er war eben als Bildhauer an der Kathedrale in Dreux beschäftigt, als ihn der Architekt Dussillon in den 1850er Jahren nach Thun schickte, um die Bildhauerarbeiten an dem durch A. v. Rütté geleiteten Neubau des Schlosses Schadau des Barons v. Rougemont auszuführen. V., der sehr korrekt und leicht zeichnete und modellierte und dem alle Stilarten geläufig waren, besorgte die reichen dekorativen Arbeiten im Innern und Aeußern des Schlosses in vorzüglicher Weise. Er fand hierauf Beschäftigung für die Bildhauerarbeiten am Bundesrathaus in Bern und an den Schlössern in Neuenburg, Oberhofen und Buonas, an der Kirche zu Glarus sowie an Hotels und Privatgebäuden in Bern, Neuenburg, Interlaken, Freiburg, Burgdorf etc. V. hatte nur einen Fehler, nämlich den, das Perpetuum mobile erfinden zu wollen.

Mitt. des Hrn. Arch. *Ed. Davinet.* *H. Türler.*

Verda, Battista, Architekt, von Gandria im tessin. Bez. Lugano. 1589 war er im Dienste des Herzogs von Savoyen. Damals mußte er, schon im vorgerückten Alter stehend, erleben, wie sein Sohn, der in Pavia studierte, zu einer Körperstrafe (sieben Wippen) oder 150 Scudi verurteilt wurde, weil er bei einem nächtlichen Anfall das Schwert gezogen hatte. Die Supplik des Vaters vom 26. Okt. 1589, der für den Sohn um Gnade bat, im Hinblick auf die „lunga et fidel servitù che suo padre [questo povero vecchio architetto] ha fatto et fà à l'Altezza", existiert noch.

Boll. stor. v. 1888, p. 8/9. — *Bianchi*, Art. tic., p. 206. *C. Brun.*

Verda, Gian Antonio, Festungsbaumeister, von Gandria im tessin. Bez. Lugano. Am 29. Sept. 1593 sollte er, laut Vertrag, mit einem Gehalt von 30 Scudi monatlich, von Mitte Okt. an für den Bau der Festungen auf der Insel Sardinien gewonnen werden, und zwar mit der Zusage eines Urlaubs von 3—4 Monaten nach einem Zeitraum von 3—4 Jahren. Nach einer Bittschrift jedoch von 1595 wurde die Abreise vertagt, um schließlich ganz dahinzufallen.

Boll. stor. v. 1888, p. 8/9. — *Bianchi*, Art. tic., p. 206. *C. Brun.*

Verda, Gian Pietro, Architekt, geb. in Lugano, aber doch wohl ursprünglich aus Gandria. Er stand mehrere Jahre als „Aulae Praefectus" und „Major-Domus" im Dienste des Herzogs Heinrich IV. von Braunschweig und seiner Gattin Dorothea von Lothringen. Darauf kehrte er in die Heimat, nach Lugano zurück, wo er, laut lateinischer Inschrift über der Türe der kleinen von ihm restaurierten Kapelle San Gottardo in

Sta. Maria degli Angeli, 1608 noch weilte. 1636 hielt er sich mit Giambattista V. in Wien auf, von wo aus die Brüder ihr Haus in Lugano verkauften.

Oldelli, Diz. I, p. 196/97, 211; II, p. 83, 87. — *Bertolotti,* Boll. stor. v. 1885, p. 190. — *Ders.,* Art. svizz. in Roma, p. XV, 63. — *Bianchi,* Art. tic., p. 206. *C. Brun.*

Verda, Giovan Antonio, der Sohn des Giovan Maria und der Bruder des Pietro Giacomo V. (s. diese), Bildhauer, von Campione. Laut Vertrag vom 22. Aug. 1628 war er mit dem Vater und dem Bruder gemeinsam für den Mailänder Dom thätig.

Merzario, Maestri comac. I, p. 542/43. *C. Brun.*

Verda, Giovan Maria del fù Giacomo, der Vater des Pietro Giacomo und Giovan Antonio, Bildhauer, von Campione. Er arbeitete, laut Vertrag vom 22. Aug. 1628, mit seinen Söhnen zusammen (s. diese) für den Mailänder Dom.

Merzario, Maestri comac. I, p. 542/43. *C. Brun.*

Verda, Pietro Giacomo, der Sohn des Giovan Maria V. und der Bruder des Giovan Antonio V., Bildhauer, von Campione. Er wirkte in Mailand und erhielt dort mit seinem Vater und Bruder (s. diese) am 22. Aug. 1628 den Auftrag, für den Dom „23 forconi, 23 fiori *alla tedesca* e 23 piramidi (guglie) framezzo ai forconi" zu liefern.

Merzario, Maestri comac. I, p. 542/43. *C. Brun.*

Verga (Virga), Orlando, Holzschnitzer („incisore in legno"), wahrscheinlich aus Coldrerio im tessin. Bez. Mendrisio. Nach Zani arbeitete er um 1653.

Bertolotti, Boll. stor. v. 1885, p. 219. — *Ders.,* Art. svizz. in Roma, p. XV, 43, 65. *C. Brun.*

Verga, s. auch Virga.

Vergo (Virga), Joan Maria de, Capo Maestro, im 17. Jahrh., von Coldrerio (Coltre) im tessin. Bez. Mendrisio. Der Name findet sich auf seinem Grabstein in der 1589 geweihten Kirche von San Luigi de Francesi in der Via Scrofa in Rom. Er wird ausdrücklich als zur „Fabrica" der Kirche gehörig bezeichnet.

Bertolotti, Art. lomb. II, p. 42, 386. — *Ders.,* Art. svizz. in Roma, p. XV, 43. *C. Brun.*

Verklärer, Bildhauer, wirkte im 18. Jahrh. in Winterthur. Von ihm stammt die Bildsäule der Gerechtigkeit auf dem Brunnen beim Technikum in Winterthur. Der Brunnen hatte früher einen andern Standort. *Calame.*

Vernay, François-Joseph, peintre, né à Genève le 22 avril 1864, Genevois, frère de Joséphine V., élève des écoles d'art de Genève, de Barthélemy Menn et de J. Mittey. Il expose en 1889 „Un coin de Brasserie" fort remarqué, étudie à Paris où il travaille et fait des compositions pour l'illustration du livre, pour les arts décoratifs; il peint du portrait. Il rentre à Genève en 1904 où il est nommé professeur à l'École des Beaux-Arts. Les documents, études matériaux de tous genres, qu'il présenta au Jury chargé d'examiner ses titres lui valurent des éloges et l'unanimité des suffrages. Il soumit à cette occasion une toile „Soir de combat" qu'il est en train de terminer. *Georges Hantz.*

Vernay, Joséphine, peintre, genevoise, d'origine savoisienne, née à Genève le 22 oct. 1861, élève de Gillet, de J. Mittey et de Barthélemy Menn. Pendant quelques années elle exposa régulièrement des petits tableaux, des études sérieuses et consciencieuses, dans lesquelles toute son attention semble se porter sur les valeurs. Les sujets en sont très simples: „Paysanne tricotant", 1899 „La curieuse", „Femme raccomodant", „Vieille femme en visite", etc. Elle exécuta plusieurs portraits dont la plus grande partie se trouve à Annecy. *Georges Hantz.*

Verney, dou, Guillaume, orfèvre, à Fribourg. Voir: de Frénel. Étant absolument certain que ce personnage est le même que celui appelé *Guillaume de Frénel,* nous renvoyons le lecteur à l'article de ce dernier. *Max de Techtermann.*

Verre, Marie-*André,* graveur en taille-douce, peintre à l'huile et en miniature, né à Genève le 17 janv. 1802, mort en Amérique à une date inconnue. Il fut élève de l'école de gravure ouverte par Nicolas Schenker sous les auspices de la Société des Arts, où il obtint le prix en 1821 et exposa à Genève en 1823 trois études gravées d'après les dessins de Reverdin: Paris, Vénus et Ariane; il se rendit ensuite à Pultawa où il donna des leçons de dessin dans un institut; influencé d'abord par les idées méthodistes, il finit par passer au catholicisme et alla s'établir à Turin comme maître de dessin dans un collège de jésuites, puis il se fixa à Paris où il vécut obscurément du travail de son burin et de son pinceau jusqu'à son départ pour l'Amérique; on perd ensuite ses traces.

V. était aussi poète; on a de lui une dizaine de poésies d'inspiration romantique, parues dans l'Almanach genevois de 1826 et 1827 et dans le recueil de „Poésies genevoises" (1830); il a aussi publié un mystère intitulé „Le dernier jour" (1827). Il fit paraître à Buenos-Ayres un journal français.

Marc Monnier, Genève et ses poètes, 1874, p. 379 et ss. — *De Montet,* Dict. II, p. 611. — Proc.-verb. des séances ann. de la Soc. des Arts, III, p. 13; IV, p. 75. *A. Choisy.*

Verrey, *Jules*-Louis, architecte, né à Leysin (Vaud) où son père était pasteur, mort à Lausanne le 7 mars 1896. Il passa les années de sa

jeunesse à Vevey et à Lausanne, puis il se rendit à Paris où il fit ses études d'architecture dans l'atelier de M. Henri Labrouste, dans lequel travaillèrent plusieurs jeunes Suisses étudiant l'architecture. Il s'établit à Melun, chef-lieu du département de Seine-et-Marne et y resta jusqu'en 1862. A cette époque, il vint se fixer à Lausanne. En 1868, il fut chargé par le Département vaudois des travaux publics de préparer avec M. *Louis Gonin*, ingénieur cantonal, une loi sur la police des constructions.

A côté de nombreuses villas et maisons particulières, entr'autres les maisons qui se trouvent à l'entrée du Grand-Pont, vis-à-vis de la Caisse hypothécaire, V. construisit également le bâtiment de la Faculté libre de théologie au chemin des Cèdres. Peu après il dirigea la construction de la chapelle méthodiste wesleyenne du Valentin, puis celle de l'église écossaise, avenue de Rumine; les plans de cette dernière avaient été faits par Viollet-le-Duc. C'est dans la construction de chapelles et d'églises que V. a déployé son activité particulière. Il a construit notamment les chapelles de l'Église libre dans nombre de localités: Lutry, Echallens, Yverdon, S^te^-Croix, Montreux, etc. Un autre travail important dont on lui doit l'exécution est le Casino-Théâtre de Lausanne, construit en 1870—1872. M. Grasset, peintre-illustrateur à Paris, a fait, sous la direction de V., tous les dessins pour la sculpture sur pierre et la décoration en carton-pierre du Théâtre.

Bull. de la Soc. vaud. des Ing. et Archit., n° 5, 1896. — Rens. de M. *Verrey* fils, architecte, à Lausanne.
Emile Butticaz.

Versel, s. Vanczer.

Vesch, s. Fäsch.

Vetey ou Vitello, Pierre de, peintre, habitant la paroisse de S^t^-Germain, fut reçu bourgeois de Genève le 30 oct. 1478.

Covelle, Liv. des Bourg., p. 80. *A. Choisy.*

Vetter, Hans Joseb, Bürger von Stein a. Rh., nennt sich in einer langen gereimten Inschrift der Maler eines Gastzimmers im ehemaligen Gasthause zum Adler in Thayngen bei Schaffhausen („... Und dieser nennet sich, so lang er noch mag sein, Maler und Burger der Stadt Stein: Hs. Joseb Vetter 1770.“ Vielleicht ist er identisch mit dem gleichzeitig in den Kirchenbüchern erwähnten „Mstr. Hanß *Jacob* V., Bürger und Mahler, Mstr. *Niclaus* Vs. seligen Bürgers und Mahlers (s. d.) hinterlassener ehelicher Sohn,“ gest. 1797. Das geräumige Zimmer ist mit Blumen, Landschaften und Figuren handwerklich gewandt ausgemalt. Es soll demnächst in die Sammlung des Historisch-antiquarischen Vereins von Schaffhausen kommen. *Ferd. Vetter.*

Vetter, Hanß *Jacob*, s. Vetter, Hans Joseb.

Vetter, Johann Konrad, „Ober-Baumeister“, und *Vetter*, Johann Konrad, „Unter-Baumeister“, nennen sich als Erbauer oder Beaufsichtiger des Baues der Laube (des „Vorschusses zum Roten Laden genannt“) vor der heutigen Wirtsstube im Schlosse Hohenklingen bei Stein a. Rh. (1762 erbaut und „verschiermbt mit Brätteren In Auffsicht zweyer Vetteren: J. C. V.“ u. s. w.).

Rahn, Stat. schw. Kstdkm., Anz. A.-K. v. 1888, p. 130.
Ferd. Vetter.

Vetter, Johann Leonhard, „des mehreren Raths und Präceptor der teutschen Knabenschul, Hrn. *Isaac* V. sel. auch Praeceptoris dieser Schul hinterl. eh. Sohn“ (Kirchenbuch), fertigte um 1781 verschiedene Ansichten von Stein a. Rh., Stein Vor der Brücke, Bibern an, die sich zu Stein auf dem Rathause sowie in Privatbesitz befinden.

Rahn, Stat. schw. Kstdkm., Anz. A.-K. v. 1889, p. 249.
Ferd. Vetter.

Vetter, Joseph, Bildhauer, geb. 1860 in Luzern. Er besuchte von 1876—1881 die dortige Kunstgewerbeschule und bildete sich von 1880—1882 in München, von 1885—1887 in Florenz im Spezialfache der Bildhauerei aus. Seither wirkt er als Lehrer dieses Fachs an der Luzerner Kunstgewerbeschule und zugleich als Bildhauer für private Aufträge. Von diesen zahlreichen, in der Fachkritik gut aufgenommenen Arbeiten sind zu nennen: Grabdenkmale, resp. Büsten für Baumeister Keller, Bundesrichter Kopp, Ständerat Schmid-Ronca, Bundesrat Zemp, Ständerat v. Schumacher, Stadtrat Stirnimann u. a. m.

V. arbeitete auch gelegentlich an dekorativen Modellen von Vasen im Sinne der modernen Kunst für Aufträge aus Deutschland. Von seinen Restaurationsarbeiten alter Kunstdenkmäler sind zu nennen: Erneuerung des bekannten Luzerner Weinmarktbrunnens nach dem alten Modell sowie der St. Franziskusstatue auf dem Luzerner Barfüßerbrunnen. Der Künstler beschickte regelmäßig die Luzerner Weihnachtsausstellung, 1909 mit der viel beachteten Komposition einer Flößergruppe, die, für die Brüsseler Ausstellung bestimmt, auf dem Transport dorthin zugrunde gerichtet wurde. 1898 beteiligte sich V. am Schweizerischen Turnus. Er erhielt beim Wettbewerbe für das Welti-Denkmal den zweiten Preis und für seine Entwürfe für das Weltpostdenkmal und das Genfer Reformatorendenkmal ehrende Erwähnungen.

Heinemann, Alt-Luzern, p. 30 u. 54.
Franz Heinemann.

Vetter, Isaak, 1692—1747, Schulmeister zu Stein a. Rh. Er war Neubegründer der im 17. Jahrh. entstandenen Musikgesellschaft seiner Vaterstadt und hat als solcher die Geschichte der Gesellschaft geschrieben, ihre Satzungen verfaßt und zu dem von ihm angelegten und durch den Maler Niklaus Vetter (s. d.) mit zierlichen

Wappenmalereien geschmückten Vereinsalbum die Beischriften und kurze Personalien hinzugefügt. In der Leitung der Gesellschaft unterstützte ihn als Organistin und „Kennerin der Music" seine Frau Anna Margareta (seit 1721) und eine Tochter Anna Elisabet, in deren Fußstapfen später eine Enkelin Anna Margareta trat, welche aber bereits 14jährig starb, sowie sein Sohn und Nachfolger Johann Leonhard V. (s. d.). Isaak V. war seit 1718 Lehrer der Deutschen Knabenschule. Er sammelte, was er über die Geschichte Steins auftreiben konnte, in saubern Abschriften, die elf Foliomappen füllen; eine Zusammenstellung „Geschicht-Büchlein der Stadt Stein" ist bis ins 16. Jahrh. und stückweise bis in seine Zeit hinein ausgearbeitet und mit Wappenzeichnungen, Plänen und Ansichten von seiner Hand geschmückt. Eine große Karte von Stein und Umgebung bewahrt das städtische Archiv in zwei Exemplaren; andere Handzeichnungen sind im dortigen Kloster. V. starb am 27. Sept. 1747 an den Folgen mehrerer Schlagflüsse. Seine Bestattung fand, nach dem Berichte des erwähnten Albums, mit besonderer Feierlichkeit statt, und er „nahme den Ruhm eines frommen, redlichen und für das Beste seiner Mitbürger unermüdet besorgten Mannes mit sich ins Grab."

Isaak Vetter, Geschichtbüchl. d. Stadt Stein, I. u. II. Tl., herausg. von Ferd. Vetter, Frauenfeld 1904. — Album d. Musikgesellsch. von Stein a. Rh., im Besitze der Gesellsch. — *Rahn*, Stat. schw. Kstdkm., Anz. A.-K. v. 1889, p. 252; v. 1899, p. 196 (*Chr. Schmidt*). — Die Pläne u. Handzeichn. sowie der handschriftl. Nachlaß im Besitze des Unterzeichneten. — *Ferd. Vetter*, Die Musikgesellsch. zu Stein a. Rh., in N. Z. Ztg. 1897, Nr. 201—203 (22./23. Juli, Morgenbl., Feuilleton). *Ferd. Vetter.*

Vetter, Niklaus, 1706—1752, Maler zu Stein a. Rh. Er malte seit 1730 Titel und Wappen in dem Album der dortigen Musikgesellschaft (vgl. Isaak V.). Ferner rührt von ihm die Ausmalung verschiedener Garten- und Rebhäuschen in der Umgebung der Stadt her, auch die eines Gastzimmers in der „Sonne" zu Stein (jetzt teilweise im dortigen Kloster) und viele Ofenkacheln mit Darstellungen der Jahreszeiten u. dgl. (einiges ebenda). Eine ausführliche Bilderfolge desselben Inhalts in einem Rebhäuschen am Klingenberg ist mit Versen versehen, die von dem Maler selbst herrühren dürften. Er ist der Vater des Malers *Hs. Jakob (Joseb?) V.* (s. d.).

Festschr. d. Kts. Schaffh. 1901, p. 764. *Ferd. Vetter.*

Vetterli, Julius, Zeichner und Illustrator. Er lieferte für den Jahrgang I der Zeitschrift „Die Schweiz" (1897) zwei Vignetten, Federzeichnungen, „Das leere Pulverhorn" und „Das Bürgli bei Zürich."

Die Schweiz, Jahrg. I (1897), p. 326 u. 331. *H. Appenzeller.*

Vettiger, Franz, Maler, Kirchenmaler, geb. in Uznach im Kanton St. Gallen am 15. Nov. 1846. Er bethätigte sich zuerst unter Deschwanden, besuchte dann die Malschulen von München und Dresden und bereiste zu Studienzwecken Italien. Von seiner Hand stammen u. a. die Altargemälde in Uznach, Altstätten im Rheintal, Ingenbohl und speziell Gemäldecyklen in den Kirchen in Galgenen, St. Luzi bei Chur, Muri, Appenzell, Attinghausen, ferner das Wandgemälde „Jüngstes Gericht" im St. Peter in Wil im Kanton St. Gallen. V. hat sich nie an Ausstellungen beteiligt.

Curric. vitae. v. 1897. *Franz Heinemann.*

Vettiner, Antoine-Charles, s. Vettiner, Jean-*Marc.*

Vettiner, Jacques-Pierre, s. Vettiner, Jean-*Marc.*

Vettiner, Jean-*Marc*, orfèvre, né à Genève le 13 sept. 1758, mort le 6 mai 1814, apprenti chez Marc Cellier et Joseph Guidon, fut reçu à la maîtrise le 11 sept. 1780, ayant présenté pour chef-d'œuvre „une chaîne de montre en or, très bien faite", et s'associa pour six ans avec *Joseph Commer* en 1787. A sa mort, il avait son habitation et son atelier à la Cité, maison Munier. V. fabriquait surtout de la menue bijouterie telle que bagues, épingles, boucles d'oreilles, cachets, clefs et pendeloques. Sa maison fut continuée par son fils, *Jacques-Pierre* (22 avril 1794—19 févr. 1836) et son petit-fils, *Antoine-Charles* (26 oct. 1818 — 24 août 1866) qui joua un rôle important dans les luttes politiques de l'époque et fit partie du Conseil administratif de la Ville de Genève. A la mort de celui-ci, elle fut transformée en société en commandite sous la raison Veuve Vettiner et C^ie^, puis en société en commandite par actions, sous celle de Vettiner et C^ie^ (1867—1884). Jules-Louis V. (1846—1902) et Antoine-Louis-Isaac V., fils et petit-fils d'Antoine-Charles ont continué le commerce d'orfèvrerie, mais sans s'occuper de fabrication.

Rens. de M. *Marc Vettiner.* *A. Choisy.*

Veyel (Fejel), Sylvester, Maler, von St. Gallen, geb. am 27. Febr. 1677 als der Sohn des Küfers Anton V., gest. am 27. April 1741. Er erhielt vom Rate 1691 (wie sein Bruder Anton, Gürtler) auf Bitte des Vaters aus dem Stock 25 Gld. für das Lehrgeld, und zwar soll sein späterer Schwiegervater Daniel Hartmann sein Lehrmeister gewesen sein, worauf er sich hauptsächlich aufs Porträtmalen verlegt und fast ganz Deutschland durchreist habe, aber als mittelmäßiger Künstler heimgekehrt sei. Er leistete 1724 für Georg Stäheli, Elfer der Schusterzunft, als diesem ein

„Schenkreif" gewährt wurde, Bürgschaft; 1741 wird seine Witwe in den Spital aufgenommen. Von Arbeiten V.s sind zwei Porträts, das des Dekans Michael Schlatter (1713) und dasjenige des Bürgermeisters David Stähelin (1726) auf der Stadtbibliothek in St. Gallen erhalten. Außerdem soll er bei Ausschmückung der Weberzunftstube die Grisailles gemalt haben.

Stemmat. Sangall. V. — Ratsprot. v. 2. April 1691, 25. Jan. 1724, 13. Juni 1741. — *Hartmann*, Kstgesch., p. 50. — *Ders.*, Notizen. — *B. Wartmann*, Manuskr. auf der Stadtbibl., p. 159 f. *T. Schieß.*

Veyras, Jacques (de), maître orfèvre, fils de Pierre, naquit à Genève le 15 avril 1611. *A. Choisy.*

Veyras, Isaac (de), maître orfèvre, petit-fils de Jacques, naquit à Genève le 28 déc. 1664. *A. Choisy.*

Veyras, Pierre (de), maître orfèvre, père de Jacques, baptisé à Genève le 18 févr. 1571, mort le 4 juin 1639, fut membre du Conseil des CC en 1614.

Galiffe, Notices généal., III, p. 494. *A. Choisy.*

Veyrassat, Antoine, bijoutier, né à Vevey vers 1756, mort à Cartigny le 27 mars 1823, fut reçu habitant de Genève le 8 et admis à la maîtrise le 29 mai 1779, ayant fait pour chef-d'œuvre „une chaîne de montre en or pour homme à secret." Il s'associa avec Daniel Mare, puis avec Frédéric-Auguste Schneider. *A. Choisy.*

Veyrassat, Louis-*Barthélemi*, orfèvre, né à Vevey vers 1753, mort à Genève le 20 juin 1830, fut reçu à la maîtrise par privilège dans cette ville le 17 avril 1787, ayant présenté pour chef-d'œuvre „une épingle très bien faite" et admis à l'habitation le 21 juin 1790. *A. Choisy.*

Veyrassat, Jules, de Vevey (Vaud), né à Paris en 1828, y est mort en juillet 1893. Son père était bijoutier; il se prépara à suivre la même carrière que son père et travailla comme ouvrier bijoutier pendant quelques années. En 1847, il passa plusieurs mois à Genève pour se perfectionner dans sa profession. Il manifestait déjà un goût très vif pour le dessin dont il ne pouvait s'occuper que dans ses heures de loisir. Après être rentré à Paris, vers 1849 ou 1850, il abandonna la bijouterie et fit de la sculpture d'abord, puis de la peinture dans un atelier de l'École des Beaux-Arts à Paris. Il fit également de la gravure à l'eau-forte et acquit bientôt dans cette spécialité une réputation qui le fit rechercher pour l'illustration d'ouvrages de prix. Il eut entr'autres à graver les dessins de Alex. Bida pour la grande édition des Évangiles de la librairie Hachette. Ces eaux-fortes exposées aux Salons de 1866 et 1869 valurent deux récompenses à V. Il reproduisit également par la gravure des tableaux de Decamps, Daubigny, Rosa Bonheur, Ch. Chaplin. Il se voua ensuite complètement à la peinture de genre dans laquelle il se fit une place des plus honorables. V. a cherché ses sujets dans la vie rustique et il a peint avec un réel talent les robustes percherons traînant le char de la moisson dorée, les chevaux halant les barques le long de la rivière, le troupeau d'oies à la lisière du bois. En 1880, il passa quelque temps en Algérie et il a rapporté de ce séjour de charmants paysages des montagnes de l'Atlas et des études des cavaliers arabes.

V. s'est formé lui-même par l'étude d'après nature, plus que par la fréquentation d'ateliers. A part les récompenses citées plus haut, il reçut des médailles à Paris en 1866, en 1872 et en 1889 à l'Exposition universelle. Il fut décoré de la Légion d'honneur en 1878.

H. Veyrassat, ing. à Genève. — Notice biogr. en tête du cat. des tableaux de J. V. pour la vente à Paris, Hôtel Drouot, après sa mort. *Emile Butticaz.*

Vial, Jacques, orfèvre, né à Die en Dauphiné vers 1690, mort à Genève le 24 mars 1767. Il fut reçu à la maîtrise le 4 janv. 1721, ayant fait pour chef-d'œuvre „une bague avec une jacinthe montée sur or" et habitant de Genève, après 30 ans de séjour, le 3 août 1731. *A. Choisy.*

Vialandi, s. Wielandy.

Viande, Auguste, peintre militaire et d'histoire, plus connu sous le nom de *Doviane*, né à Rome le 15 nov. 1825, mort à Marseille le 13 oct. 1887, était fils d'un Genevois et d'une Italienne. Il fut élève de l'Académie d'Anvers et se maria à Paris en 1852; en 1867, il obtint l'autorisation de changer son nom contre celui de Doviane, dont il a signé presque tous ses tableaux. Fervent militaire (il atteignit le grade de major d'infanterie), il a peint de nombreuses scènes de batailles; il brossa aussi des décors pour le théâtre de Genève, entr'autres pour „La fille de M[me] Angot", et fut nommé maître de dessin au collège de cette ville en 1874. V. s'établit l'année suivante à Porrentruy, où il résida deux ans, enseignant le dessin artistique et technique dans trois établissements d'instruction. Il quitta cette ville pour Neuchâtel, où il fut autorisé à donner un cours libre à l'Académie et fut nommé maître de dessin à l'École secondaire industrielle et à l'École primaire. En 1881, il se fixa définitivement à Marseille.

On peut citer parmi les principales toiles de cet artiste: „Soir de la bataille de Waterloo" (1868), „Cortège du 21 septembre 1869", „La mort de Cleopâtre", „Jeanne d'Arc", „Le dernier jour de Pompéï" „L'arrivée des Phocéens à Marseille."

Rens. de M[me] *Tétaz-Doviane*. *A. Choisy.*

Vibert de Fribourg, peintre miniaturiste, à la cour de Savoie, reçut, en 1317, la somme de 45 sols pour illuminer un livre contenant la copie des lettres et des documents du comte de Savoie.

Mém. doc. soc. savois. hist. XII. p. 19.
Max de Diesbach.

Vibert, Pierre-*Eugène*, né en 1875 à Carouge, peintre et graveur sur bois, frère du sculpteur James V. Il fut un des membres fondateurs du Salon d'Automne à Paris. En 1900, cet artiste obtint une médaille de bronze à l'Exposition universelle de Paris. Un grand nombre de ses estampes se trouvent actuellement dans les musées de la Suisse et de l'étranger, mais c'est à Genève au Musée des Arts décoratifs que se trouve la collection presque complète des estampes de cet excellent artiste. Citons son album de dix estampes intitulé „Des bois", publié en 1897, ouvrage aujourd'hui épuisé; „L'homme qui passe", „Christ", „La ronde", „Le miroir", „Bords de Bièvre", Portraits de Rodin, Constantin Meunier, Böcklin, Rod, P.-H. Loyson, Rouveyre; „Les prunelliers", „L'arbre brisé", „Faune fleuri", „La maison en démence", „Les faméliques", „Arbres frêles", „Carrières de pierres", „Le fou et le vent", etc. Parmi les dessins aquarelles et peintures actuellement propriété de musées, mentionnons: „Dans les terrains vagues", acquis par le Gouvernement français; „Le Calvaire", „Marché", „Chevaux de renfort" et „Le pommier" qui appartient à la Confédération. L'art décoratif occupe également une place importante dans l'œuvre de V. A mentionner: Une grande vasque en acajou, des vases en gaïac, des boîtes et objets en buis et une importante série de portraits-médaillons sculptés sur buis, etc.

V. a collaboré, en outre, à un grand nombre de revues parmi lesquelles La Plume, L'Image, L'Art Décoratif, L'Ermitage, L'Art et les Artistes, Gazette des Beaux-Arts, Zeitschrift für bildende Kunst, Tendances Nouvelles, etc.

Biogr. illustr. — Revue Franco-Roumaine 1901. — L'Atlantide 1903, par *E. Boches*. — Les Partisants, 20 Mai 1901, par *P. Redonnel*. — La Critique 1904, par *E. Sedeyn*. — Grand Dictionn. Larousse, Supplém. 1907. — Revue Mendronale 1908, par *A. Rouquet*. — Tendances nouvelles 1908, par *Gérôme Maëene*. — Hemicycle 1904, par *Pierre de Querlon*. — Ermitage 1898, par *Henri Bidou*, etc. — Cat. du Mus. Rath 1906, p. 113, 177. — Kat. der X. Schw. Nat. Kstausst., p. 41, 65.
F. Guye.

Vibert, James, sculpteur, né à Carouge en 1872, frère du peintre Pierre-*Eugène* V. D'abord forgeron, il travailla sous les ordres de Pagny à la grille de la nouvelle Préfecture de Lyon. Ayant obtenu le prix Lissignol, il se décida à entreprendre la carrière des beaux-arts et débuta au Champ de Mars par sa „Vita in morte." En 1894, il expose le portrait du poète Paul Pan, puis „Les lutteurs suisses" (bronze), qui fut acquis par le Musée Rath. En 1900, V. obtint une médaille d'argent à l'Exposition universelle de Paris pour une vitrine d'objets d'art décoratif. La Confédération fit à cette occasion l'acquisition d'une de ses œuvres, son „Reveil des Nymphes." Citons encore „L'aurore des Alpes"; „La Muse couronnant le poète"; „Un Stendhal", propriété de la bibliothèque de la ville de Grenoble; „Alcanter de Brahm", ironiste critique et conférencier; „Le baron de Carmes"; L'imagier; „Andhré des Gachons"; „Ernest Raynaud", poète romand; „Alexandre Gavard"; „Césal Duval"; „Adrien Lachenal"; le poète „Henri Spieß"; „Le monument Jentzer", destiné au vestibule de la nouvelle Maternité; une maquette de Philibert Berthelier, le patriote genevois. Pour terminer une liste encore bien incomplète, mentionnons encore „L'effort humain", exposé à Paris en 1903, dont le Gouvernement français lui a fait l'honneur d'en décider la fonte en bronze. C'est au Palais fédéral que se trouve une des principales œuvres de cet artiste: „La Paix et la Liberté"; „Le serment du Grutli", avec quatre lansquenets formant un important ensemble. En 1903, V. fut appelé par un concours à succéder à Hugues Bovy comme professeur à l'École des Beaux-Arts de Genève.

James V., sculpteur, par *André Ibels*, Paris 1898. — Le Rappel, 25 déc. 1902. — Le Siècle, 29 sept. 1906. — L'Echo de Paris, 30 oct. 1903. — La Revue, 20 sept. 1904. — Le Genevois, 30 août 1906, etc. — Cat. du Mus. Rath 1906, p. 158, 177. — Kat. d. Ausst. bei Eröffng. des Ksthauses Zürich 1910, p. 310. — Kat. der X. Schw. Nat. Kstausst., p. 47, 65. *F. Guye.*

Vicari, Cristoforo, Bildhauer, wurde 1846 in Caslano im tessin. Bez. Lugano geboren. Er lernte zuerst in der Heimat; später ging er zu seiner weitern Ausbildung nach Mailand. Die Modelle für zwei Statuen von ihm sind im Museum von Genf; an der Ausstellung von Cuneo-Turin von 1871 erhielt er eine Bronzemedaille für ein Marmorrelief. Seit einer Reihe von Jahren lebt V. in Zürich.

Curric. vitae. *E. Reinhart.*

Vico, Giovanni da, Architekt, aus Vico (Morcote?) im tessin. Bez. Lugano. Am 28. Aug. 1491 schlossen er und der Steinmetz Giovanni Berretta, „lombardi", mit dem Gonfaloniere und den Consoli von Gubbio in Umbrien einen Vertrag ab für Bauten, die offenbar zusammenhingen mit dem „Palatiorium Comunis Eugubii", d. h. den Palästen des Gonfaloniere, der Consoli und des Podestà in Gubbio. V. ist wohl identisch mit Giov. Dom. da V.

Merzario, Maestri comac. II, p. 288/89. *C. Brun.*

Vico, Giovanni (Gian) Domenico da, der Sohn des Antonio da V., Architekt oder vielmehr capo maestro muratore, aus Vico (Morcote?) im tessin. Bez. Lugano. Am 27. Mai 1487 schlossen er und Meister *Pietro Antonio da Castiglione,* „habitatori Ancone", mit dem Gonfaloniere und den Priores von Jesi in der Mark Ancona einen Vertrag ab betreffend den Bau des Palazzo del Comune. In dem Vertrage heißt es: „Debbano buttare in terra il palazzo vecchio e murarlo e rifarlo secondo il modello fatto da maestro Francesco da Sena." Aus ihrer Arbeit wurde nichts, infolge von Tumulten, die 1487 in Jesi ausbrachen. „Mag. Jo. Domenico mag. Antonii de Vico et mag. Petro Antonio de Castiglione" aber treffen wir 1491 in Gubbio, wo sie am Bau des Palastes sich bethätigten. Der Bau des Palazzo comunale in Jesi wurde erst 1493 unter maestro *Antonio da Carpi* wieder aufgenommen. Giov. Dom. da V. ist wohl identisch mit Giov. da V.

Merzario, Maestri comac. II, p. 318/19, 337.
C. Brun.

Vico-Morcote, Martino da, Zimmermann, im 16. Jahrh., in Rom, aus Vico-Morcote im tessin. Bez. Lugano. Im Testament vom 5. Nov. 1540 ordnete er seine Beisetzung in San Lorenzo in Damaso des Bramante an. Er vermachte dem Sohne sein Vermögen und der Frau die Nutznießung desselben. Zum Testamentsvollstrecker setzte er Vincenzo delli Razzi ein; Zeuge war Tommaso quondam Helie de Cosignola Comen. dioc.

Bertolotti, Art. lomb. II, p. 316, 367. *C. Brun.*

Victor, Martin, Steinmetz, Baumeister (?), war 1621 am Bau des Kreuzgangs von Wertenstein und 1623 in Beromünster an der Erstellung der Pfarrkirche St. Stephan beschäftigt.

Rahn, Stat. schw. Kstdkm., Anz. A.-K. v. 1885, p. 131; v. 1886, p. 273 (*Th. v. Liebenau*). *Franz Heinemann.*

Vigert, Jean, doreur soit orfèvre, fut reçu bourgeois de Genève en 1478.

Covelle, Liv. des Bourg., p. 80. *A. Choisy.*

Vigier, Diethelm, s. Vigier, Walter.

Vigier von Steinbrugg, Walter, Historien- und Genremaler, geb. zu Solothurn am 7. Febr. 1851 als der Sohn des Landammanns V., gest. am 1. Aug. 1910 auf seinem Landsitze zu Subigen bei Solothurn. Er erhielt seine allgemeine Bildung in Solothurn, war von 1870/71 Schüler des Neuenburgers Bachelin, studierte dann von 1871—1873 in München, namentlich auch Anatomie unter Leitung des Bildhauers und Professors Ch. Roth, sowie drei weitere Jahre unter Léon Bonnat in Paris. Nach einer Studienreise durch Italien ließ er sich zunächst Ende der 1870er Jahre in Solothurn nieder, war dort Präsident des Kunstvereins und als solcher von 1882–1884 auch Präsident des Schweizerischen Kunstvereins. Nach seiner Verheiratung mit Frl. Fanny Zschokke zog er abermals für eine Reihe von Jahren nach München, beschickte aber auch von dort regelmäßig die schweizerischen Ausstellungen mit seinen Bildern, die teils der Geschichte seiner Heimat, teils ihrem Volksleben entnommen sind. V. hat aber auch Porträts und Landschaften gemalt sowie eine größere Anzahl Zeichnungen für die illustrierte Ausgabe von Jeremias Gotthelfs Werken („Der Bauernspiegel", „Elsi, die seltsame Magd", „Der Sonntag des Großvaters") und für Zschokkes „Addrich im Moos" geliefert. Die letzten Jahre seines Lebens verlebte V. wieder in der Schweiz und zwar mit Vorliebe auf seinem Schlößchen Subigen, das er sich künstlerisch auszustatten wußte.

Solothurn besitzt zwei größere historische Bilder V.s: „Schultheiß Nikolaus Wengi" (Aula der Kantonsschule) und „Aloys v. Reding, wie er vor der Schlacht von Rothenthurm seinem Volke den Schwur der Treue abnimmt" (Museum). Daneben seien noch genannt: „Heldenkampf der Schweizer am Rothenthurm" (Eigentum der Regierung des Kantons Aargau), „Treue Kameradschaft, Episode aus der Bourbakizeit" (Schweiz. Eidgenossenschaft), „Kriegsrat im Bauernkrieg" (Kunstverein Aarau). Von Genrebildern waren auf den Turnusausstellungen von 1878—1905 u. a. ausgestellt: „Le père Salomon", „Wo ist das Glück?", „Der erste Ritt" (auch an der Landesausstellung von 1883 in Zürich ausgestellt), „Heimkehr vom Felde", „Vergeldstagt", „Märchen", „Im Unglück", „Sonntagmorgen."

V.s Sohn *Diethelm* hat sich ebenfalls der Kunst gewidmet und arbeitet zurzeit als Bildhauer bei Auguste Rodin in Paris.

Curric. vitae. — Das geist. Deutschl. I, p. 711. — *Bötticher,* Malerw. d. 19. Jahrh.s II, p. 930. — *Seubert,* K.-Lex. III, p. 512. — *Müller,* Biogr. K.-Lex., p. 537. — *Singer,* K.-Lex. V, p. 7. — Zeitschr. f. bild. Kst., Beibl. XVI, p. 81—83 (*C. Brun*); XVII, p. 700 (*C. Brun*); XX, p. 647; XXI N. F., p. 586. — Schw. Bauztg. II, p. 66 (*Brun*). — Nekrologe: Soloth. Ztg. 1910, Nr. 180; Soloth. Tagbl. 1910, Nr. 177 u. 178. *F. O. Pestalozzi.*

Vigneu, Henri, maître orfèvre, fils d'un pasteur au Mans, s'établit à Genève où il épousa, en 1643, une fille de Pierre Royaume II. C'est certainement par erreur qu'on le trouve deux ans plus tard qualifié de chirurgien dans un acte notarié.

L. Dufour, Descendance genev. de la mère Royaume, p. 19. *A. Choisy.*

Vignier, Abraham, orfèvre, père du suivant, né à Genève le 26 août 1738, mort le 10 déc. 1783, apprenti chez Louis Faguillon, puis chez Pierre Machon, fut reçu à la maîtrise le 4 sept. 1761, ayant présenté pour chef-d'œuvre „un œillet

en diamants et rubis très bien fait", et s'associa avec son frère *Jacob.*

Galiffe, Notices généal., VII, p. 521. *A. Choisy.*

Vignier, Jean-*Georges,* orfèvre, fils du précédent, né à Genève le 18 nov. 1769, mort le 7 juin 1833, fut reçu à la maîtrise le 27 août 1791, ayant fait pour chef-d'œuvre „le sertissage d'une boîte de montre en perles fines très bien faite", et s'associa avec Placide Granier. Il fut élu membre du Conseil représentatif en 1819 et 1829 et maire de Lancy.

Galiffe, Notices généal., VII, p. 523. *A. Choisy.*

Vignier, Guillaume, orfèvre, né à Genève le 6 oct. 1719, mort le 16 févr. 1783, reçu à la maîtrise le 13 janv. 1740, ayant fait pour chef-d'œuvre „un demi-jonc monté à l'anglaise, les côtés en diamants brillants et le milieu en rubis", et s'associa avec Bernard Brachet. Il exerça pendant quelque temps la profession de limonadier.

Galiffe, Notices généal., VII, p. 531. *A. Choisy.*

Vignier, Jacob, orfèvre, frère et associé d'*Abraham* ci-dessus, né à Genève le 17 juillet 1744, mort le 14 avril 1807, apprenti chez Théodore Mussard, fut reçu à la maîtrise le 4 sept. 1767, ayant présenté pour chef-d'œuvre „une bague en diamant faite en corbeille, fort bien faite."

Galiffe, Notices généal., VII, p. 520. *A. Choisy.*

Villading, s. Willading.

Villain, Nicolas, orfèvre, né à Caen en Normandie, fut reçu bourgeois de Genève le 4 juillet 1547.

Covelle, Liv. des Bourg., p. 232. *A. Choisy.*

Villani, Pietro Paolo, Maler, von Nocera Inferiore bei Salerno, wurde dort 1866 geboren, studierte unter Prof. Bertini an der Akademie zu Mailand, widmete sich dann der Porträt- und Genremalerei und stellte in Italien und in der Schweiz öfter von seinen Arbeiten aus. Von 1896—1903 lebte er in Zürich, wo er u. a. für die Photoglob Co. das Bild „Ein Pilgrim" nach Conrad Ferdinand Meyer zur Darstellung brachte, für welches er eingehende Studien im Sabinergebirge gemacht hatte. Die Lokalausstellung der Zürcher Künstlergesellschaft im Juni 1894 beschickte er mit einem Bilde „Fleurs d'Amour" und einem Pastellporträt seiner Frau.

Bulletin Photoglob VI, 1901, p. 73; VII, 1902, p. 3. *H. Appenzeller.*

Villaret, Henri-*Simon,* orfèvre, né à Genève le 2 nov. 1756, fut reçu à la maîtrise „avec plaisir" le 11 avril 1783, ayant présenté pour chef-d'œuvre „une tabatière en or émaillée, très bien faite." *A. Choisy.*

Villarzel, Claude de, bâtard légitimé, peintre, né en 1592, d'après le volume de généalogie d'Olivier de S^t-Cierges. Il épousa Jeanne, fille de noble J.-Rod. d'Erlach, seigneur de Spiez, et eut sept enfants. Un tableau de cet artiste se trouve à l'Hôtel de ville de Vevey; il représente la naissance d'Émilia Catherina de Croll, fille aînée de la princesse Maria Belgia de Portugal et de Jean-Théodore de Croll, baron de Prangins. Elle eut comme marraine la ville de Vevey représentée sous la forme d'un personnage féminin avec une couronne de tours. V. était bourgeois de Berne. *Ch. Vuillermet.*

Ville, Guichard de, orfèvre. M. Ch. Vuillermet, dans ses „Notes historiques sur Lausanne", p. 67, cite Guichard de V., possédant une maison à la rue Mercerie, en 1405. Nous n'avons pu nous procurer aucun renseignement sur son activité artistique. Il y a lieu de croire que son œuvre fut très restreinte. *Emile Butticaz.*

Ville, de, s. auch Deville.

Villeneuve, Jules-Louis-Frédéric, peintre et lithographe, né à Paris en 1796, y est mort en 1842. Au début de sa carrière, il traita surtout des paysages historiques et reçut en 1821 un deuxième grand prix pour cette spécialité. Il imitait beaucoup, à cette époque, Salvator Rosa. Il changea de genre au cours d'un voyage qu'il fit en Suisse et en Italie et s'appliqua dès lors à rendre la nature et ses beautés, ainsi que des scènes de la vie populaire, abandonnant ainsi les sujets mythologiques et historiques. Nombre de ses vues de la Suisse sont dans les collections Sommerard, Vérac, Pochard, de Cyprierre, etc. Il peignit des paysages dont les sujets étaient pris dans les environs de Milan; plusieurs d'entre eux, ainsi que des vues de la mer se trouvent dans des villas et palais de cette cité et de la Haute-Italie. Il composa également beaucoup de dessins qui furent reproduits par la lithographie dans le grand ouvrage d'Engelmann. „Le voyage dans l'Ancienne France", par Charles Nodier, et „La France pittoresque" du même auteur, renferment plusieurs paysages dessinés par V. Au cours de ses voyages en Italie, il dessina de nombreuses vues qui furent lithographiées. Ses meilleures lithographies se trouvent rarement isolées, car elles servirent en général à l'illustration d'ouvrages de luxe.

Nagler, K.-Lex. XX, p. 267. — *Seubert*, K.-Lex. III, p. 507. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 791. — Cotta'sches Kstbl. 1828—1843. *Emile Butticaz.*

Villiger, Jakob, Porträt- und Kirchenmaler, von Fenkrieden bei Sins, geb. am 15. Febr. 1806, der Sohn des Altarbauers und Vergolders *Peter V.* Er besuchte die Lateinschule bei Pfarrer P. Gregor Strebel in Abtwil, die Schule bei dem tüchtigen Zeichenlehrer Franz Schlatt in Luzern. Er war

auch einige Zeit Schüler des vorzüglichen Porträt- und Heiligenmalers Kaspar Moos in Zug. Mit 20 Jahren kam er dann zum Maler Vollmar in Bern, der seine Studien bei J.-L. David in Paris gemacht hatte. V. hatte sich mit 22 Jahren eine Fertigkeit erworben, wie man sie selten findet. Er war sehr produktiv; so malte er das Rosenkranzbild in der Kirche in Sins, „Weihnacht" in Udligenschwil, den hl. Erasmus in Meienberg, zwei Gemälde in Abtwil, eines in Reiden, eine „Weihnacht" im Pfarrhof in Sins u. s. w., viele Porträte in den Kantonen Aargau, Luzern, Solothurn, Bern und Zug, z. B. Lieutenant Sidler auf Hasenbühl ob Zug. Diese Erfolge zogen ihm Neider zu. Man bezweifelte, daß die Bilder seine eigene Arbeit seien; Volmar habe die Hauptsache daran gemalt. Es galt nun, dieses Urteil zu widerlegen. Für Kleinwangen mußte er eine „Maria Himmelfahrt" malen. Dieses hohe Bild wurde nun in seinem Heimatdörfchen in Ermangelung eines Ateliers in einer Tenne ausgeführt. Es war Ende Oktober. Infolge kalter Witterung zog er sich eine Lungenentzündung und galoppierende Schwindsucht zu, die dem erst 26 Jahre alten, äußerst hoffnungsvollen Künstlerleben am 9. Dez. 1832 ein rasches Ende bereitete. *A. Aschwanden.*

Vinboin, Antoine, d'Anvers, maître peintre, résidant à Genève, mourut dans cette ville le 20 mai 1661 à l'âge de 92 ans. *A. Choisy.*

Vincent, François-André, peintre d'histoire, fils de François-Élie, qui suit, né à Paris le 30 déc. 1746, mort à Paris le 3 août 1816. Son père l'avait destiné à la banque, mais grâce à l'intervention du peintre suédois Alexandre Roslin, il put suivre ses goûts et entra à l'atelier de Joseph-Marie Vien; il s'y distingua rapidement et obtint, en 1768, un deuxième grand prix avec „La reine Thomyris faisant plonger la tête de Cyrus dans un vase plein de sang" et l'année suivante avec „Germanicus apaisant la sédition dans son camp" (à l'École des Beaux-Arts) un premier grand prix qui lui permit, malgré sa qualité de protestant, de devenir pensionnaire de l'École de Rome sous le directorat de Charles-Joseph Natoire. Il étudia avec ardeur les maîtres italiens, surtout Raphaël et les Carrache et rapporta de son séjour de nombreux dessins d'après l'antique et d'après Raphaël. Il fut agréé à l'Académie des Beaux-Arts le 31 mai 1777 avec un „St-Jérôme au désert" (Musée de Montpellier) et nommé académicien le 27 avril 1782 avec un „Enlèvement d'Orythie par Borée" (Musée du Louvre). Adjoint à professeur le 24 sept. 1785, il devint professeur de l'Académie le 31 mars 1792 et fut compris dans la création de l'Institut, nommé chevalier de la Légion d'honneur et professeur à l'École polytechnique. Entièrement dévoué à son enseignement, il cherchait à faire de ses élèves des amis; il en a eu un grand nombre qui lui ont fait honneur, entre autres Adélaïde Labille des Vertus (Mme Guyard, † 1803), qui devint sa femme en secondes noces.

Les principales œuvres de V., outre de nombreux portraits, sont: „Bélisaire réduit à la mendicité", 1777 (Musée de Montpellier); „Le paralytique guéri à la piscine", 1779 (église de l'hôpital de Rouen); „Combat des Romains et des Sabins", 1781; „Mathieu Molé saisi par les factieux de la Fronde", 1782 (salle du Corps législatif), tableau commandé par le roi qui lui en demanda une réplique pour sa famille et qui a été reproduit en tapisserie des Gobelins; „Arria et Pœtus", 1785 (Musée d'Amiens); „Henri IV rencontre Sully blessé à la bataille d'Ivry" (gravé par Landon, E. F. M., t. 2, pl. 82), 1786 (Louvre); „Zeuxis choisissant pour modèles les plus belles filles de la ville de Crotone", 1789 (Musée du Louvre); „Pyrrhus à la cour de Germanicus", 1791; „Guillaume Tell renversant la barque sur laquelle le gouverneur Gessler traversait le lac de Lucerne" (Musée de Toulouse), l'un des ouvrages d'encouragement ordonnés en 1791; ce tableau a été gravé au trait dans les Annales du Musée de Landon. Chaussard en parle ainsi: „Cette œuvre se distingue par la fermeté d'exécution, par la vigueur du ton, par un dessin ressenti; tout y paraît en harmonie avec le sujet; la composition a quelque chose d'âpre comme le site et de violent comme l'action; la tempête qui éclate annonce une révolution." „Leçon de labourage", 1792. Jacques Bouillard, Louis Copia, Jacques-Philippe Lebas, Charles Normand et P. Parizeau ont gravé de ses œuvres.

V. a gravé à l'eau-forte „Le prêtre grec" et „Le malade", 1782. Il a aussi peint sur porcelaine; sa marque consistait en quatre points bleus. Les musées d'Amiens, Besançon, Bordeaux, du Louvre, de Montpellier, Toulouse, Orléans, Rouen, Valenciennes et Versailles possèdent des œuvres de V.

Nagler, K.-Lex. XX, p. 276–278. — *Seubert,* K.-Lex. III, p. 516. — *Müller,* K.-Lex. III, p. 792/93. — Biogr. des Contemporains. — *Lejeune,* Guide de l'amateur. — *Bellier et Auvray,* Dict. des art. de l'éc. franç. — *Quatremère de Quincy,* Notice sur la vie et les œuvres de V., Paris 1817, in-4°. — *Chaussard,* Notice sur V. dans le Pausanias français, reprod. avec un appendice par Du Seigneur père dans la Rev. Univ. des Arts, Paris 1863, t. XVII, p. 40. — *Fréd. Villot,* Notice de V. dans le Catal. de l'éc. franç. au Louvre, 4e éd. 1872, p. 407–409, 436. — Biogr. univ., XLIII, p. 557. — Nouv. Biogr. Gén., XLVI, p. 238. — *P. de Beaucour,* Le peintre-grav., I, p. 297. — *Clément de Ris,* Mus. de province 1872, p. 76, 97, 360, 389/90, 413. — Rens. de M. le prof. *Brun.* *A. Choisy.*

Vincent, François-Élie, père de François-André, peintre en miniature, né à Genève le 20 juin 1708, mort à Paris le 28 mars 1890. Il s'établit dans cette ville en 1745 et eut une grande vogue comme peintre en miniature; il fut nommé professeur à l'Académie de S^t-Luc et peintre de Mesdames. A l'exposition de 1752 il envoya de nombreux portraits, entre autres ceux de M^mes Vincent, Liebaut et Baleis, de M. et M^me Gatinot, M. Dulain père et M. Casseint fils.

Rens. de M. le prof. *Ritter.* — *Nagler,* K.-Lex. XX, p. 278. — *Müller,* K.-Lex. III, p. 792. — *Singer,* K.-Lex. V, p. 13. — *Bellier et Auvray,* Dict. des art. de l'éc. franç.
A. Choisy.

Vincent, Jean-*Gabriel,* bijoutier, né à Genève le 1^er déc. 1731, mort le 22 déc. 1804, fut reçu à la maîtrise le 19 août 1762, ayant fait pour chef-d'œuvre un crochet d'or. *A. Choisy.*

Vincent, Guillaume, orfèvre, né à Meaux en Brie, fut reçu bourgeois de Genève en 1566.
Covelle, Liv. des Bourg., p. 280. *A. Choisy.*

Vincent, Pierre, orfèvre, à Genève. Bien que sa réception à la maîtrise ne figure pas au Livre des Orfèvres, on le trouve participant à la boîte de la corporation, lors de sa liquidation en 1799.
A. Choisy.

Violat, Jacques, était maître serrurier à Lausanne en 1605. La seule œuvre que nous puissions mentionner de lui est le superbe bras en fer forgé qui soutient le dais de la chaire de l'église de S^t-François à Lausanne. Son nom a été retrouvé au cours des travaux de restauration de cette église. *Emile Butticaz.*

Violèse, Claude, verrier de Genève, peignit en 1458 des vitraux pour l'église de Notre-Dame du Bourg en Valence. Voy. E. Sondergelt.
A. Choisy.

Viollet-Le-Duc, Eugène-Emmanuel, architecte, né à Paris le 27 janv. 1814, mort à Lausanne le 17 sept. 1879. Nous ne pouvons songer, cela va sans dire, à publier ici une notice complète sur tous les travaux de l'illustre architecte. Les dictionnaires spéciaux renferment tous les détails utiles concernant l'ensemble de l'œuvre de V. Nous nous bornerons à mentionner ce qui a trait à son activité en Suisse. Il s'est surtout occupé, dans notre pays, de la restauration de la cathédrale de Lausanne, sur la demande du Conseil d'État vaudois. On s'adressa à lui parce qu'il était une autorité incontestée en matière de style gothique et d'art médiéval, mais il est juste d'ajouter que les travaux de restauration de la cathédrale de Lausanne avaient déjà été étudiés par plusieurs architectes vaudois. V. vint sur place examiner cet édifice. Il arriva à Lausanne le 18 août 1872, et quatre jours plus tard, le 22, il remettait son rapport au Conseil d'État. On commença de suite les travaux signalés comme les plus urgents, soit: la démolition et la reconstruction de la flèche centrale et des quatre clochetons d'angle. Ces réparations furent faites de 1873 à 1876. On le chargea ensuite d'une seconde expertise qui fit l'objet d'un rapport du 3 avril 1877. On procéda aux travaux qu'il recommandait, ce sont: la réfection des deux travées orientales de la nef et la face occidentale du transept nord, puis la démolition et la reconstruction de la toiture de la nef sur les deux travées orientales. Les travaux durèrent de 1877 à 1879.

Entre temps, V. s'était fait construire à Lausanne une villa, dans le quartier des Mousquines, „La Vedette." Il y faisait de nombreux séjours, car il surveillait et dirigeait lui-même les travaux entrepris sur son conseil et que nous venons de rappeler. Après sa mort, il a été procédé aux travaux suivants, d'après les plans et indications laissés par lui: réfection de la face occidentale du transept sud et du contrefort sud-ouest de la façade de la Rose, établissement d'un chaînage sous cette dernière, réfection du porche des apôtres et de la travée de la nef correspondante. Ces travaux de restauration de la cathédrale de Lausanne ont été l'œuvre d'architecture la plus importante des dernières années de sa vie. L'avis unanime est qu'ils sont particulièrement bien réussis.

V. a, en outre, fait les plans de la petite église écossaise de l'Avenue de Rumine (Trinity Church) à Lausanne, sur la demande du pasteur de cette communauté, en 1875. Il s'occupa de tous les moindres détails de cette chapelle. Tout a été dessiné par lui, sauf les calorifères. Il faut remarquer que c'est la première église construite dans le pays, sortant des vieux modèles; elle est d'un dessin charmant et répondit parfaitement à l'attente des personnes qui avaient demandé à V. de s'occuper de cette construction. Le Conseil administratif de la ville de Genève lui demanda de faire un projet de restauration de la chapelle des Macchabées, à la cathédrale de S^t-Pierre de cette ville. V. en fit un projet complet qui se trouve actuellement aux archives de Genève. Il ne fut pas exécuté, nous ignorons pour quelles raisons.

Pendant les dernières années de sa vie, au cours desquelles il résidait si souvent à Lausanne, V. aimait à faire des ascensions dans les Alpes. C'est ce qui l'amena à faire une carte du massif du Mont-Blanc. Cette carte géographique a été publiée. Il faisait également au cours de ses ascensions et de ses promenades de grandes aquarelles dont plusieurs sont de vrais panoramas. Elles ont presque toutes été dispersées parmi ses amis.

Départem. des travaux publics du cant. de Vaud. — M. *Viollet-Le-Duc*, fils. — M. le rév. *A.-J. Buscarlet*, past. de l'église écoss. à Lausanne. — *Sainte-Beuve*, N. L., t. VII, 1864 (2 art.). — *Sainte-Beuve*, Pr. L., t. III, 1843. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 795/96. — *Baudri*, Organ f. christl. Kst. 1859, 1860, 1861. — L'Illustration du 27 sept. 1879, vol. 74, Nr. 1909, p. 198 (avec le portrait de V.). — Gaz. des Bx.-Arts, 2e pér., t. XXI, p. 554; t. XXII, p. 150; t. XXII, p. 260 (*Paul Gont*). — Zeitschr. f. bild. Kst. du 21 avril 1881, t. XVI, fasc. 7, p. 201—211 (*Arthur Baignières*). — *Springer-Osborn*, Kstgesch. V, 5. Aufl., p. 254, 483. — Rens. de M. *C. Brun*.
Emile Butticaz.

Viollier, *Auguste*-Constantin, peintre illustrateur et caricaturiste, naquit à Genève le 27 juin 1854. Ses œuvres sont habituellement signées sous le pseudonyme de *Godefroy de Georgina*. Fils de pasteur, il fit ses études au collège classique de Genève, entra ensuite à l'université où il fut un des membres zélés de la Société de Zofingue et où son crayon était déjà fort apprécié. Après avoir suivi des cours dans les facultés de droit, de théologie et de sciences, V. put enfin satisfaire ses goûts artistiques, et l'on retrouvera plus tard la trace de la culture intellectuelle dans toute son œuvre. Il partit pour Paris et entra dans l'atelier Gérôme. Dessinateur et caricaturiste de talent, il ne tarda pas, malgré son extrême modestie, à se faire rapidement un nom. Après plusieurs années passées dans la capitale, il revint au pays où il épousa Mlle Annevelle. Avant de rentrer définitivement à Genève, ils repartirent ensemble pour Paris, puis vécurent à Londres, où ils firent un séjour prolongé. De retour à Genève, encouragé par un premier essai qu'il avait fait à l'Athénée, il créa en 1896 à l'Exposition nationale avec la collaboration de quelques amis (Henri van Muyden, Louis Dunki, Trachsel, Adolphe Potter, J. Dalcroze, E. Reymond, G. Ferrari) le théâtre du Sapajou, petite scène destinée à des représentations d'ombres chinoises. Toujours préoccupé d'obliger ceux de ses collègues moins favorisés que lui, il participa à la fondation de plusieurs entreprises artistiques. La Salle Thellusson, société formée pour le développement des expositions collectives et surtout individuelles, il collabora pendant trois ans à cette nouvelle entreprise et la présidait au moment de sa mort. Il fut également un des fondateurs du Cercle des Arts et des Lettres, plus tard l'instigateur de Vacances d'Artistes, ouvrage publié sous les auspices du Journal de Genève. Mais de toutes les entreprises auxquelles il se voua, ce fut la Société des affiches artistiques (Sonor) qui l'intéressa le plus et à laquelle il s'était définitivement consacré; aussi laisse-t-il dans ce genre une série de très belles affiches qui nous charment par l'esprit, la finesse et le bon goût. En voici la liste à peu près complète:

Le Sapajou (pour le journal de ce nom).
Soirée de Zofingue.
„L'avare" (pour le Cercle des Arts et des Lettres).
„Champagne de Morimont" (reprod. dans le Passe-Partout, juillet 1908).
„Appenzell" (obtint un 2e prix; reprod. à l'aquarelle).
Exposition de l'Automobile de Genève (v. Passe-Partout, juillet 1908).
Bagni di Louèche (v. Passe-Partout, juillet 1908).
Société de Zofingue, 75e anniversaire (v. Passe-Partout, juillet 1908).
La Vie et la Beauté (pour une conférence qui eut lieu au Cercle des Arts et des Lettres).
Odier et Cie, Tour de l'Ile.
Liquidation de la maison S.
Le Sapajou (petite affiche pour le théâtre du Sapajou).
L'Exposition nationale.
Automobile Peugeot (obtint le 3e prix entre 400 concurrents).
Chemin de fer électrique du Salève (fut sa première affiche).
Bazar de la restauration de St-Pierre.
Charles Eggimann, librairie.

Plus de nombreux projets, propriétés de sa famille. Très grande aussi est la liste des journaux auxquelles V. collabora et dans lesquelles on peut retrouver de ses dessins.

Le Chat noir.
Le Polichinelle (dont il fut le fondateur).
La Caricature.
Pick me up."
Le Carillon de St-Gervais.
Le Papillon (dont il fut un des premiers collaborateurs).
Le Passe-Partout (dont il fut le fondateur).
Le Monde Illustré.
Paris illustré.
Le Sapajou (journal actuellement très-rare et recherché des amateurs et dont il fut le fondateur).
St-Paul (Journal de Londres).
La Revue Illustrée.
L'Illustration Nationale Suisse, etc.

Plusieurs de ses dessins furent aussi réunis en album: „Le Carillon de St-Gervais", formé de dessins et caricatures ayant trait à la politique genevoise, qui parurent dans le journal de ce nom et auquel il collabora pendant trois ans; „Le nouveau Panthéon ou le Panthéon Genevois", série de portraits humoristiques de contemporains et qui ont paru dans le Passe-Partout; „Croquis genevois"; „Hans Jacob"; „Souvenir de Léda ou les mémoires d'un cheval de course"; „Mon ami Grimpionnet". L'éditeur Baschet a travaillé à la reproduction d'un grand nombre de ses œuvres.

V. a laissé, en outre, beaucoup de dessins, d'aquarelles et quelques peintures à l'huile, dont une partie fut exposée du 29 oct. au 18 nov. 1908 au local du Cercle des Arts et des Lettres. Voici la liste des principales œuvres de cette exposition:

„L'Ile de la Grande Jatte", huile.
„Les chênes", aquarelle.

„Carnegie", aquarelle.
„Coup de bise", huile.
„La petite ville", aquarelle.
„Ame déçue", aquarelle.
„Le Nant de Frontenex", huile.
„Les roseaux", pastel.
„La vieille église", dessin.
„Portrait de l'auteur", dessin reproduit dans le Passe-Partout, juillet 1908.
„Mon village", aquarelle.
„Le lac", aquarelle.
„Étude de lilas", huile.
„1830", dessin.
„1900", dessin.
„Alphabet."
„Jeune fille", aquarelle.
„Genève en été" (panneau décoratif).
„Autrefois et Aujourd'hui" (série de 14 aquarelles dont 6 sont heureusement la propriété de la Ville de Genève, 2 dues à la générosité de M^me V.).
„Coquetterie", dessin.
„Faubourg S^t-Germain", dessin.
„Serviteur et grandeur militaire", aquarelle.
„Au bord du lac", lavis.
„Monsieur E. N.", croquis (v. le Passe-Partout).
„Chez les Snobs", aquarelle.
„Courant d'air", aquarelle.
„Vieille femme" (croquis).
„Première édition."
„Pierrot", dessin.
„C'est ta faute", dessin.
„L'héritière", aquarelle.
„Retour de bal", aquarelle, propriété de la ville de Genève, don de M^me V.
„Le marché aux fleurs", aquarelle.
„C'est Carolus", dessin.
„Flirt", dessin rehaussé.
„Jalousie", dessin.
„L'huitre et les plaidants", dessin. (v. le Passe-Partout).
„Les pastilles", aquarelles.
„Crânerie", aquarelle.
„La Faucille."
„Die Schweiz", aquarelle.
„L'empereur de Sahara", aquarelle.
„Les touristes", dessin.
„Proverbe français", aquarelle.
„Très-moderne", dessin.
„Progrès", aquarelle.
„Romance", aquarelle.
„Le Bosphore", aquarelle.
„Le Cercle des Arts et des Lettres" (estampe en couleur à tirage limité).

Malheureusement le 28 juin 1908 un affreux accident vint mettre fin à la carrière de cet artiste consciencieux qui occupe un des premiers rangs parmi les maîtres de la caricature.

Journ. de Genève, 28 juin 1908 et 4 nov. 1908. — Sem. Litt. 1908. — Patrie Suisse 1908. — Art Suisse, août/sept. 1908, Nr. 73. — L'affiche artist. en Suisse, brochure par *A. Comtesse;* extrait du bull. de la Soc. archéol., hist. et art. „Le Vieux Papier", nov. 1908. — Gaz. de Laus., 11 nov. 1908. — Le Passe-Partout, juillet 1908. — Cat. des œuvres de l'exp. d'Aug. V., organisée du Cercle des Arts et des Lettres du 28 oct. au 18 nov. 1908. — Rens. de M^me *Viollier.* *F. Guye.*

Viollier, Edmond, peintre, né à Lyon en 1865 de parents genevois. Après avoir passé la première partie de sa vie dans les affaires, il s'est consacré à la peinture qu'il a étudiée sous la direction de son ami Hippolyte Coutau. Grand admirateur du Valais, où il a acquis une propriété, il a peint de nombreuses vues de ce pays, sans se confiner dans cette spécialité, et en s'exerçant à tous les genres de peinture, en particulier aux portraits. V. a exécuté aussi des affiches artistiques qui lui ont valu notamment un grand prix avec félicitations du jury à l'Exposition de Bruxelles.

Rens. de l'artiste. *A. Choisy.*

Viollier, Jean-Gabriel, graveur et orfèvre, né à Genève le 3 mai 1752, fut reçu à la maîtrise le 25 janv. 1777, ayant fait pour chef-d'œuvre une bague ronde. Il s'associa avec Julien Fallery, peintre en émail, et Louis Adam, pour la peinture et la gravure. *A. Choisy.*

Viollier, Ernest-*Louis*, architecte, né au Petit-Saconnex le 26 juillet 1852. Il a fait ses études à Genève, Stuttgart et Paris, fut nommé en 1878 architecte de la ville de Genève et dirigea en cette qualité la restauration intérieure de la chapelle des Macchabées et la transformation du Collège. En 1889, il a ouvert avec M. G. Autran, ingénieur, un bureau technique; il fut l'architecte des travaux de restauration de la cathédrale de S^t-Pierre, qui lui valurent sa nomination comme membre honoraire de la Société royale des architectes britanniques; de 1898 à 1904, il a séjourné à Bex, où il s'occupait de pisciculture. Au militaire, V. qui a atteint le grade de lieutenant-colonel d'infanterie, a commandé avec distinction le bataillon 13. L'association pour la restauration de S^t-Pierre a publié en 1899 sa „Communication sur les travaux" en une brochure illustrée. *A. Choisy.*

Viollier, née Rochat, M^me Louise, née à Genève en 1819, morte à Genève le 17 juillet 1856, peintre sur émail, miniaturiste, aquarelliste, plus particulièrement peintre de portraits peints sur émail. Un nombre assez considérable de ses œuvres se trouve à S^t-Pétersbourg, émaux-portraits de grands prêtres de l'Église orthodoxe, icones, reproductions de tableaux religieux des grands maîtres de l'École italienne. Son dernier travail „La sainte famille" d'après le tableau de Raphaël au Musée de Dresde, envoyé en Russie, a été racheté par sa famille et se trouve maintenant à Florence.

Rens. fournis par M^me *Eugénie André-Viollier,* peintre à Florence. *Georges Hantz.*

Viollier, Pierre, dessinateur, né à Genève le 6 août 1649, mort le 9 juillet 1715, fut successivement pasteur à Ste-Marie-aux-Mines (Lorraine), à Dardagny et à Saconnex. Nommé professeur de géographie en 1713, il a publié plusieurs ouvrages estimés, entre autres une „Introduction à la géographie“, 1704; „L'usage de la sphère, du globe et des cartes“, 1704; „Remarques sur la géographie en vers“, 1707.

Le Petit Conseil de la Compagnie des pasteurs ayant célébré par un banquet l'inauguration du XVIIIe siècle et l'introduction à Genève du calendrier grégorien, V. dessina un projet de médaille que le conseiller B. Lect fit exécuter. Cette pièce connue sous le nom de médaille de la truite a probablement été gravée par Domaine Dassier. Encouragé par ce succès, V. présenta concurremment avec le conseiller J.-L. Chouet de nouveaux projets commémorant le banquet du Conseil des CC (2 déc. 1706) en l'honneur de l'achèvement de l'Hôtel de ville, solennité qui ne parut pas au Conseil mériter l'honneur d'une médaille, puis l'année suivante des projets de médailles relatives à la pacification des troubles, à la réunion des royaumes d'Angleterre et d'Écosse et au retour de la Principauté de Neuchâtel et Valangin au roi de Prusse. Tous ces projets ont été gravés sur cuivre, peut-être par V. lui-même; ceux qui concernent les troubles de 1707 et dont une partie n'est qu'une adaptation de ceux de 1706, sont accompagnés d'une brochure relatant les évènements de l'époque, intitulée: „Lettre sur le sujet de ces figures“ et celui qui concerne Neuchâtel fait partie d'un écrit de l'auteur: „La Souveraineté de Neuchâtel et Valengin revenant à son légitime Seigneur.“ En 1713, V. composa à l'occasion d'un banquet de la Compagnie des pasteurs un nouveau projet dont le dessin a été aussi gravé sur cuivre.

Galiffe, Not. généal., III, p. 502. — *Senebier,* Hist. litt. de Genève, III, p. 102. — *Leu,* Allg. Schw. Lex., XVIII, p. 554. — *Holzhalb,* Suppl., VI, p. 185. — *Haag,* La France protest., V, p. 512. — Thes. numism., Nuremberg, 1700, p. 7. — *G. Em. v. Haller,* Schw. Münz- u. Med.-Kab., Berne 1781, II, p. 222 et 281. — *J.-D. Blavignac,* Armor. genev., Genève 1849, p. 18, 208, 317, 323 et 352. — *Ch. Le Fort,* Introd. du calendrier grégor. à Genève en 1701, dans Mém. de la Soc. hist. genev., XXII, p. 9—12. — *Alf. Geigy,* Médaille dite de la Truite, dans Bull. Soc. suisse Numism. 1887, p. 153. — *A. Cahorn,* Quatre projets de méd. genev., dans Rev. suisse Numism. 1894, p. 39. — *A. Bouvier et H. Heyer,* Cat. de la bibl. de la comp. des pasteurs, Genève 1896, p. 67. — *Rivoire,* Bibl. hist. de Genève au 18e s., nos 36, 37 et 62. *A. Choisy.*

Virchaux, Paul, peintre, originaire de St-Blaise (Neuchâtel), né le 7 juin 1862 à la Chaux-du-Milieu, où son père était pasteur. Il le suivit dans les différentes cures qu'il occupa et fit avec lui ses premières études. Dès 1876, il suivit les classes supérieures du collège cantonal à Lausanne. En 1882, il vint à Genève et entra à l'École des Beaux-Arts où il travailla sous la direction de Barthélemy Menn. Il fit à ce moment plusieurs séjours en Corse. Il se rendit à Paris en 1887 et pendant plusieurs hivers fréquenta l'académie Julian et travailla au Louvre. En 1891, il fut l'un des auxiliaires de MM. Eug. Burnand, Baud-Bovy et Furet pour le panorama des Alpes bernoises. Dès lors V. a fait chaque année de longs séjours à Savièze, ainsi que des campagnes dans le val d'Hérens et dans le midi.

V. a pris part à de nombreuses expositions et il est connu surtout comme peintre de montagne. Il l'a étudiée en toutes saisons, à toute heure, par tous les temps. Il est représenté aux musées de Genève („L'hiver à Savièze“, „Soir d'hiver à Savièze“), de Lausanne („La Dent Blanche“), de Vevey („Le chemin du moulin“), de Lugano („Matinée d'automne“). Citons encore parmi les tableaux de figures: „Jeune Valaisanne“, exposé au Champ de Mars; „Retour de Messe“, etc. En 1906, V. a fait à Genève une importante exposition de ses œuvres (salle Thellusson).

Rens. de l'artiste. — Tribune de Genève, 7 nov. 1906. — Journ. de Genève, 8. nov. 1906. — Genevois, 8 nov. 1906. — L'Art et les Artistes, déc. 1906. — Cat. Mus. Rath 1906, p. 93, 177. *Ad. Bovy.*

Virga (Verga), Giorgio, der Sohn des † Lorenzo „da Coldreglio nel comasco“, Architekt, im 17. Jahrh., von Coldrerio im tessin. Bez. Mendrisio. Laut Testament vom 7. (19.?) Okt. 1656 (1657?) war er in Rom, wo er lebte, Bürger geworden. Er ist wohl der Nachkomme des „maestro Joan Maria de Vergo da Coltre, capo maestro della Fabrica de Santo Alrigi“, dessen Grabstein in San Luigi dei Francesi in der Via Scrofa in Rom noch existiert (s. d.). Giorgios Erben in Coldrerio waren sein Neffe Francesco, der die Güter des Meisters in der Heimat erhielt, und die Gemeinde, die, unter gewissen Bedingungen, in den Besitz seiner Güter in Rom kam. Für den Fall, daß sie diese Bedingungen nicht annehmen sollte, trat an die Stelle der Gemeinde die „Compagnia di San Giorgio dei muratori“ in Rom. Aus den Bedingungen, die das Lesen von Messen betrafen, geht hervor, daß der Erblasser ein frommer Mann war.

Bertolotti, Boll. stor. v. 1885. p. 142; v. 1892, p. 251. — *Ders.,* Art. svizz. in Roma, p. XV, 42/43, 71. — *Ders.,* Art. lomb. II, p. 42, 386. — *Bianchi,* Art. tic., p. 206. *C. Brun.*

Virga, s. auch Verga, Vergo.

Vischer, Crispinus, Glaser (Glasmaler?), in Thun, erhielt von der Stadt Thun Bezahlungen für Fenster mit dem Thuner Wappen, welche

die Stadt 1586 in das Haus des Caspar Buwren in Hilterfingen, 1587 in das Stiftshaus in Oberhofen und 1589 dem Hans Räber schenkte. Noch 1607/08 hatte C. V., der Glaser, gewöhnliche Fenster zu glasen.

Paul Hofer, Anz. A.-K. N. F. IV, p. 215. *H. Türler.*

Vischer, Eduard, Architekt, geb. am 29. Sept. 1843 in Basel, als Sohn des Ratsherrn Wilhelm V., Professors der klass. Philologie in Basel. Er besuchte das Gymnasium seiner Vaterstadt und bezog, nachdem er eine praktische Lehre durchgemacht hatte, das Eidg. Polytechnikum in Zürich (1861/62), darauf die Berliner Bauakademie, wo er namentlich unter den Professoren Adler und Strack arbeitete (1862–1867). Unter seinen damaligen Studiengenossen gewann er Freunde im jetzigen Geh. Baurat Paul Wallot, Prof. J. Rudolf Rahn in Zürich und Architekt Ernst Jung in Winterthur. Nach einer kürzern praktischen Tätigkeit zu Mülhausen im Elsaß und einem weitern Studienjahr an der École des Beaux-Arts in Paris (Atelier Cocquard) unternahm er mit dem hochbegabten, zu früh dahingeschiedenen Neuenburger Architekten Paul de Pury eine längere Studienreise durch Italien (1868/69). 1869 ließ er sich in Basel als Architekt nieder und war von 1872—1901 mit dem Berner Architekten Eduard Fueter associert, seit 1907 resp. 1910 mit seinen Söhnen Ernst und Paul.

Ausgeführte Bauten: Umbau und Erweiterung des Rathauses in Basel 1898–1904; Engelgaßkapelle 1883; Kirche in Frick 1910; verschiedene christliche Vereinshäuser; Bläsistift 1890; Wettsteinhof 1898; Umbau der Schmiedenzunft 1890; Umbau der Schlüsselzunft 1884; Krippe zu St. Alban 1902 und 1907; Sevogelschulhaus 1884; Freie evang. Volksschule 1890; Anstalt zur Hoffnung in Riehen 1906; Kinderheilstätte zur Au in Langenbruck 1902; Blindenheim 1909; Frauenspital 1895; Operationsgebäude des Bürgerspitals 1899; Diakonissenanstalt Riehen, Spital, 1908; Heilanstalt zur Sonnenhalde 1901; Verwaltungsgebäude der Zinstragenden Ersparniskasse 1884, der Basler Feuer- (1898), Transport- (1906) und Lebensversicherungsgesellschaft (1911); Anbau der Bank in Basel (1897); Bauten für das Basler Wasserwerk: Aufseherwohnung und Architektur der Filtrieranlage auf dem Bruderholz 1905, Dienstgebäude im Pelzmühletal 1911; Erneuerung des Fischmarktbrunnens 1909.

Zahlreiche Privatbauten, u. a. Villa Von der Mühll-Bachofen 1888, R. Forcart-Bachofen 1900 etc.; Landhaus Schönenberg 1893; Geschäftshaus J. Wyß 1902 u. a.; industrielle Bauten und Arbeiterwohnungen.

Oeffentliche Konkurrenzen. I. Preise: Rathaus St. Gallen; Umbau und Erweiterung des Rathauses in Basel; Erweiterung des Museums in Basel. II. und III. Preise: Bebauung des Marktplatzes Basel; Reichsgerichtsgebäude in Leipzig; Kirche St. Leonhard in St. Gallen.

Von den öffentlichen Aemtern V.s sind zu nennen: Mitglied der Baukommission von Basel-Stadt; Mitglied des Vorstands der Schweizerischen Gesellschaft für Erhaltung historischer Kunstdenkmäler bis 1890; seit Gründung des Schweiz. Landesmuseums Mitglied der Kommission, seit 1909 deren Präsident; Präsident der freien Zeichenschule zu Basel; Mitglied des Basler Großen Rats seit 1878; Infanteriemajor. *D. Burckhardt.*

Vischer, *Ernst* Benedikt, Architekt, geb. am 18. Febr. 1878 in Basel, der Sohn des Architekten Eduard V. Er besuchte das Gymnasium in Basel und machte bei seinem Vater eine praktische Lehre durch (1895—1897). 1897 arbeitete er bei Architekt Léo Châtelain in Neuenburg und besuchte sodann die technischen Hochschulen von München 1897—1899 (Prof. Friedrich von Thiersch) und Karlsruhe 1899/1900 (Prof. Schäfer). 1900—1904 arbeitete er bei seinem Vater am Umbau und an der Erweiterung des Rathauses; 1904/05 studierte er in Paris. Nachdem er 1905/06 eine Studienreise durch Italien, Griechenland, Konstantinopel unternommen hatte, trat er 1906 in das Atelier seines Vaters ein und wurde 1907 dessen Teilhaber.

Ausgeführte Bauten: Kirche in Frick 1910; Diakonissenanstalt in Riehen (Spital) 1908; Blindenheim 1909; Verwaltungsgebäude der Basler Lebensversicherungsgesellschaft 1911; Dienstgebäude im Pelzmühletal (1911); Erneuerung des Fischmarktbrunnens (1909).

Konkurrenzen: Erweiterung des Museums in Basel. *D. Burckhardt.*

Vischer, Hieronymus, Glasmaler, von Basel, wurde 1590 als Meister in die Himmelzunft aufgenommen. Im Stil seiner zahlreichen Scheibenrisse erinnert er an die Stimmer'sche Manier. Werke seiner Hand sind außer zahlreichen bis in die 1580er Jahre zurückreichenden Scheibenrissen ein flott gezeichnetes Wappenbuch im Besitze des Basler Staatsarchivs sowie die Illustrationen zu den handschriftlichen Werken des Basler Ratsherrn Andreas Ryff: liber legationum 1593; Reisbüchlein 1600; Münzbüchlein 1599 (im Besitze der Universitätsbibliothek Basel); Zirkel der Eidgenossenschaft 1597 (Histor. Museum von Mülhausen i. Els.). Das „Basler Scheibenschießen von 1610" hat R. Keller offenbar nach einem Gemälde des Hieronymus V. gestochen, obwohl er den Künstler seiner Vorlage *Jeremias V.* nennt. *D. Burckhardt.*

Vischer, Lukas, Kunstdilettant, in Basel (1780 bis 1840). V. war ein Sohn des Ratsherrn *Peter V. d. Aelt.* (s. d.) und ist in seinen Jugendarbeiten nicht leicht von seinem Vater zu unterscheiden. Er begann seine Thätigkeit mit kolorierten Umrißstichen, meist karikierenden Charakters; in seiner spätern Zeit trat er dem Karikaturmaler Hieronymus Heß nahe, dessen feste Aquarelltechnik er mit Geschick nachzuahmen verstand. In den 1820er Jahren mußte V. wegen einer Verirrung seine Vaterstadt verlassen; er ließ sich darauf längere Zeit in Mexiko und Südamerika nieder und verbrachte die Zeit seiner Verbannung mit künstlerischen Studien, z. B. der genrehaft aufgefaßten Wiedergabe amerikanischer Völkertypen in sorgfältig ausgeführten Aquarellgemälden. Von seinen Stichen sind zu nennen:

1) „Vorstellung des Meisters auf der Bärenhaut", 1796 (eine Folterscene in einem Basler Gefängnis).
2) „Musterung der eidgen. Zuzüger auf dem Basler Münsterplatz", 1792 (kolor. Umrißstich).
3) „Das Kämmerlein zu Weinleuten" (kolor. Umrißstich).
4) „Andreas Ryff auf der Wildensteiner Weide" (kolor. Umrißstich).
5) „Blindekuh spielende Mädchen" (Umrißstich).

D. Burckhardt, in „Basl. Kstdilettanten vergangener Zeiten", p. 49 ff. *D. Burckhardt.*

Vischer, Peter, von Stein a. Rh., ist als Holzschnitzer durch einen Sakristeischrank aus der Kirche von Gachnang (1507), jetzt im Schweizerischen Landesmuseum in Zürich, vertreten (MAISTER PETER. m.ccccc.vij. VISCHER ZV STAIN). Er könnte der Zeit nach wohl der Meister der von 1515 datierten Schnitzereien des Festsaals sowie der übrigen geschnitzten Dekorationen des Klosters in Stein a. Rh. — ein Reliefbild des Königs David ist von 1511 — gewesen sein.

Rahn, Stat., Thurg., p. 163. — N. Z. Ztg. v. 8. März 1901, Morgenbl., Feuill. (*H. Schumann*). — Festgabe auf die Eröffn. d. Schweiz. Landesmus. in Zürich 1898, p. 201 (*Rahn*). — *Lehmann*, Die gute alte Zeit, p. 485. *Ferd. Vetter.*

Vischer, Peter, der Aeltere, Ratsherr und Kunstdilettant, geb. zu Basel 1751, gest. dort 1823, ist neben seiner industriellen und politischen Thätigkeit noch als Kunstsammler und als Maler-Radierer hervorgetreten. Seine der Zahl nach geringen Werke spiegeln seinen persönlichen Charakter getreu wieder; es sind zumeist geistreich komponierte, technisch derbe und im Stil an Hans Holbein und Jost Ammann angelehnte politische Karikaturen, die ihres Verfertigers Glaubensbekenntnis deutlich verkünden (V. war ein warmer Revolutionsfreund und begeisterter Anhänger der Ideen seines Schwagers Peter Ochs). Interessant ist ein Werk, in dem es V. nicht ohne Glück unternahm, die Hand Holbeins in betrüglicher Weise nachzuahmen („Die Predigt Oekolampads im Basler Münster"). Gemeinsam mit seinen Söhnen *Peter* und *Lukas V.* (s. diese) malte er auch ein Fresko „Die Hochzeit Sevogels", das eine Wand des Bergschlosses Wildenstein im Kanton Baselland ziert (Nachstich von Hegi) und den Einfluß Joh. Martin Usteris verrät. V. gehörte zu den Gründern der Schweizerischen Künstlergesellschaft. Von seinen Radierungen sind außerdem zu erwähnen: „Tagsatzung in Baden" (kolorierter Umrißstich, kopiert aus Ryffs „Zirkel der Eidgenossenschaft"); ferner Karikaturen auf den Durchmarsch der kaiserlichen Truppen von 1791, auf die französischen Emigranten in der Schweiz (1792) und auf die Entlassung der französischen Schweizerregimenter (1792).

D. Burckhardt, Die politische Karikatur des alten Basel, p. 21 ff. — *Ders.*, Die Basl. Kstsammler des 18. Jahrh.s, p. 89 ff. — *Ders.*, Basl. Kstdilettanten vergang. Zeit, p. 40 ff. *D. Burckhardt.*

Vischer, Peter, der Sohn des Ratsherrn Peter V.-Sarasin, geb. 1779, gest. 1851. Er war ein großer Kunstliebhaber und als Künstler und Literat gleich lobenswert bekannt. Er wurde durch den Landschaftsmaler S. Birmann Vater in die Kunst eingeführt und brachte es neben seinen Berufsgeschäften zu einer Vollkommenheit, die nicht jeder Künstler erreicht. Seine Arbeiten, welche in Landschaften mit Staffage bestehen, sind in der Erfindungs- und Radierungstechnik gleich ausgezeichnet. Von jeher dem Kaufmannsstande bestimmt, mußte er seine Studien in Italien aufgeben, als er aus seiner Lehre in Livorno in die Heimat gerufen wurde, um hier, nach dem Ableben seines Großvaters Sarasin, neben dem Vater die Bandfabrik Hans Franz Sarasin zu leiten. Infolge seiner angestrengteren Inanspruchnahme durch das Geschäft mußten die künstlerischen Leistungen zurücktreten; so kommt es, daß V.s Radierungen zumeist aus dem ersten Jahrzehnt des Jahrhunderts und dann aus den dreißiger und vierziger Jahren stammen, in welchen seine häufige Kränklichkeit ihm wieder mehr Gelegenheit zur Ausübung der Kunst verschaffte.

V. war bei der Gründung der allgemeinen schweizerischen Künstlergesellschaft in Zofingen zugegen (1806); er stand in regem Briefwechsel über Kunst mit Martin Usteri, Steiner, Heß und Geßner. Er bewies sich als großer Kenner und wandte sein Studium vornehmlich Holbein zu, dessen Werke er mit sicherm, kritischem Blick sichtete und mit Erfolg gegen den negierungslustigen Baron von Rumohr verteidigte. V. hat auch einen vorzüglichen wissenschaftlichen Katalog der dem 15. und 16. Jahrh. angehörenden Bestände der Basler Kupferstichsammlung verfaßt.

Später setzte er die Aufforderung in Umlauf, nach welcher 1812 die Basler Kunstgesellschaft gegründet wurde. Mit großem Eifer betrieb er die Gründung der Zeichenschule, wo er langjähriges Kommissionsmitglied war. V. beteiligte sich lange Jahre an der Administration der öffentlichen Kunstsammlung, zu deren Ordnung, Erhaltung und Mehrung er viel beitrug. Seine vollendeten Radierungen bilden eine Sammlung von 25 Stück (öffentl. Kunstsammlung Bd. S, 13). Die Mehrzahl davon sind eigene Kompositionen; einige Blätter sind nach Bildern von andern Meistern (Ruysdael, Both etc.). Diese Werke sind nur durch Tausch in weitere Kreise gekommen, so auch in die Kupferstichsammlung in München. Brulliot erwähnt in seinem Dictionnaire des Monogrammes unter Anführung des von V. angenommenen Monogramms — P und V verschlungen — seiner Radierungen rühmlichst. Unter diesen verdienen besondere Erwähnung: 1) Landschaft mit Ochsen. 2) Die größere Waldpartie auf Schloß Wildenstein mit Wasserfällen. 3) Landschaft mit einem Reiter, welcher drei Fußgänger verfolgt (mit Namen). 4) Ansichten von St. Chrischona und Bruderholz 1830. 5) Einige Blätter nach J. Both, J. Ruysdael oder deren Manier. 6) Die Eichen auf Wildenstein. 7) Schloß Wildenstein (dem Kunstverein in Basel gewidmet) 1830. Einige stimmungsvolle, von Franz Hegi gestochene Kompositionen V.s enthält das helvetische Almanach von 1813.

Müller, K.-Lex. III, p. 798. — *Brulliot*, Dict. des Monogr. 1. *E. Schlumberger-Vischer.*

Vischer, s. auch Fischer.

Visconti, Daniele, Architekt, der Sohn des Architekten Placido V. I., aus Curio im tessin. Bez. Lugano. 1787 trat er in russische Dienste und beteiligte sich in St. Petersburg an den kaiserlichen Palastbauten im englischen Garten. 1804 gehörte er dem Komitee für den Bau der Börse in Petersburg an. Er erhielt auf Lebenszeit eine Pension von 700 Rubel, war, auf Veranlassung Alexanders I., Inhaber des Annenordens und des Ordens des hl. Wladimir und wurde, auf Befehl von Kaiser Nikolaus I., am 7. Nov. 1837 geadelt. Er starb 1838, reich an Ehren und Gütern.

Almanacco del Popolo Ticinese v. 1900. — *Bianchi*, Art. tic., p. 208. *C. Brun.*

Visconti, Domenico, s. Visconti, Placido I.

Visconti, Pietro Santo, Architekt, aus Curio, zwischen Lugano und Luino im tessin. Bez. Lugano gelegen. Er übte seine Kunst von 1790 bis 1807 in Rußland aus und stand in der Gunst von Katharina II. (1729—1796) und Paul I. (1754—1801). Er entwarf den Plan für die auf dem Wege nach Zarskoje-Selo gelegene reizende Villa Paulowski bei Petersburg.

Merzario, Maestri comac. II, p. 576. *C. Brun.*

Visconti, Placido I., Architekt des 18. Jahrh.s, der Oheim des 1827 gebornen Placido V. II., geb. in Curio im tessin. Bez. Lugano. 1784 wanderte er mit seinen Söhnen nach Rußland aus, wo er mit Carlo *Domenico* V. zusammen unter Kaiser Paul I. verschiedene Bauten an dessen Lieblingsaufenthalt Gatschina und in Pawlowsk ausführte, darunter im Parke Brücken und Monumente. Die Brücke im kaiserlichen Garten zu Pawlowsk wird heute noch nach ihrem Erbauer „ponte Visconti" genannt. 1797 bauten der Vater und der Sohn gemeinsam in Gatschina die Ingerburg. Betagt kehrte Placido, der auch bei der Kaiserin Katharina in hoher Gunst stand, mit seinem Sohne 1800, nach sechzehnjährigem Aufenthalt im Ausland, in die Heimat zurück, nachdem ihm, in Anerkennung seiner Verdienste, eine jährliche Pension von 400 Rubel zuerkannt worden war.

Almanacco del Popolo Ticinese v. 1900. — *Bianchi*, Art. tic., p. 208/09. *C. Brun.*

Visconti, Placido II., Architekt und Geometer, der Neffe des 1784 nach Rußland ausgewanderten Placido V. I., geb. 1827 in Curio im tessin. Bez. Lugano, gest. im März 1900. Er wirkte wohl 20 Jahre lang als Zeichenlehrer an der Scuola maggiore seines Heimatsortes und war im In- wie im Ausland auch an Eisenbahnunternehmungen thätig.

Bianchi, Art. tic., p. 209. *C. Brun.*

Vissaula, Johann David, Geometer, Zeichner und Notar in Murten, geb. dort am 29. Jan. 1709. Er war laut Engelhard ein Mann von vielseitiger Bildung, ein geschickter und geschätzter Geometer, Planimeter und Mechaniker. 1732 wurde er zum Notar ernannt und durchlief dann eine Reihe von städtischen Aemtern. Von 1748 an war er Mitglied des Rats und von 1750—1798 Statthalter der Herrschaft Murten. Er starb 1803. Für die Topographie Herrlibergers zeichnete er eine Ansicht von Murten von der Seeseite her, das Beinhaus und das Schloß Löwenberg und bearbeitete zum gleichen Zweck einen Grundriß des Murtensees. Als Geometer verfertigte V. Pläne der Besitzungen des Klosters Fraubrunnen (1748—1752), einen Plan über die Broye bei Salavaux (1751), Zehntpläne der Herrschaft Murten (1754), mit seinem Sohne den Plan eines Stückes der Aare (1757), Grenzpläne des Amtes Büren (1768/69) und mit J. Derendinger einen Atlas der Kantonsgrenze Bern-Solothurn (1766—1772).

Engelhard, Der Stadt Murten Chron. 1828, p. 380. — Bibliogr. d. schw. Landeskde., Fasc. II. *H. Türler.*

Vitello, s. Vetey.

Vitry, Jean de, charpentier d'images, de Pontverre en Savoie, fut reçu bourgeois de Genève en 1445. Il prit à tâche vers 1449 l'exécution pour les religieux de l'abbaye de S^te-Claude des stalles pour leur église de S^t-Pierre, travail qu'il termina en 1465 seulement. Cette œuvre remarquable qui peut être comparée aux stalles de la Chaise Dieu, de Brou, etc., comprend d'admirables bas-reliefs représentant les apôtres, les prophètes et des saints, des sujets en haut-relief (saints et scènes de l'histoire de l'abbaye), quelques statues en ronde bosse et de nombreuses petites figures satiriques et allégoriques. Ces stalles furent gravement détériorées au dixhuitième siècle pour les déposer sur un chevet à cinq pans; elles ont été très heureusement restaurées de 1869 à 1874 par M. Robelin.

Vayssière, Étude archéol. sur les stalles de la cathédr. de S^te-Claude (Mém. de la Soc. d'émul. du Jura, 1874, p. 77). — *Prost,* Note sur Jean de V. (ibid. 1876, p. 371). — *Viollet-Le-Duc,* Dict. de l'Archit. franç., VIII, p. 468. — *Rousset,* Dict. de géogr. hist. et stat. du Jura, II, p. 224. — *Joanne,* Itinér. général de la France, Franche Comté et Jura (1893), p. 243. — *Covelle,* Liv. des Bourg., p. 28. — Rens. de MM. le prof. *Ritter* et *Covelle.*

A. Choisy.

Vittoz, Nelly, peintre sur porcelaine, née à Morges en 1865. Elle a étudié le portrait pendant quelques mois dans l'atelier Colarossi à Paris sous la direction de Pascal-Adolphe Dagnan-Bouveret, Ponsan et Ritens, puis, spécialement la peinture sur faïence et porcelaine, en Allemagne et à Paris.

Principales œuvres: Portrait de M^me Vigée Le Brun, d'après le tableau des Offices, à Florence; portrait de Marie-Antoinette, d'après le tableau de M^me Vigée Le Brun, à Versailles; portrait d'enfant, d'après Ant. van Dyck; id., d'après Dvorak; plats, faïences et catelles, vendus à des particuliers en Roumanie, Hollande, Allemagne, Suisse; paysages suisses, d'après nature, sur porcelaine.

C. V.

Vitus, s. Veith.

Vivarais (Vivarès), François, graveur, né à Genève en 1709, d'après d'autres à Montpellier, mort à Londres en 1782, élève de Jacques-Philippe Lebas, était graveur de paysages à Londres; il en avait publié un grand nombre, soit d'après Claude Lorrain, soit d'après des dessins qui représentent pour l'ordinaire des maisons de plaisance d'Angleterre.

Senebier, Hist. litt. de Genève, III, p. 335. — *G. Duplessis,* Merv. de la grav., Paris 1871, p. 185, 319. — Biogr. univ. — *M. Bryans,* Biogr. a. crit. Dict. — *Müller,* K.-Lex. III, p. 801. — Rens. de M. *C. Brun.*

Emile Butticaz.

Vivarès, s. Vivarais.

Vögeli, Meister, Zimmermann. Er war 1586 in Altenklingen am Neubau des nordöstlich von Märstetten im Bezirke Weinfelden gelegenen Schlosses beschäftigt, zur Zeit des Junkers Lienhard Zollikofer, der die alte Burg im gleichen Jahr abtragen ließ. Es heißt von V.: „Meister Vögeli, Zimmermann, sein Kunst und Werk woll leget an."

Rahn, Mittelalt. Arch.- u. Kstdenkm. des Thurg., Frauenf. 1899, p. 10. *C. Brun.*

Vögeli, Emma, Malerin, von Zürich, wurde am 10. Nov. 1859 als die Tochter des Chemikers und Industriellen Dr. Franz Anton V. in Ravensburg in Württemberg geboren, widmete sich zuerst der Musik und ging dann aus Gesundheitsrücksichten zur Malerei über. Sie studierte von 1888 bis 1891 in Zürich und hernach bis 1902 in Rom, wo sie sich hauptsächlich die Fresken der italienischen Renaissance zum Vorbilde nahm. In neuerer Zeit fesselte sie besonders die moderne Richtung, und ihre letzten Arbeiten sind meist landschaftliche Motive. An den Lokalausstellungen der Zürcher Kunstgesellschaft im Künstlerhause stellte sie 1897, 1901 und 1906 folgende Sujets, meist in Aquarell und Pastell gemalt, aus: „Alte Frau", „Junger Neapolitaner", „Betteljunge", „Alter Mann", „Tulpen", „Levkoyen", „Herbststudie", „Am Katzensee", „Hochwasser in Rom", „Villa Borghese in Rom" etc.

Nach Mitt. der Künstlerin. *H. Appenzeller.*

Vögeli, Gustav, Maler-Dilettant, von Zürich, geb. dort am 11. Aug. 1803, gest. am 29. Dez. 1861, Gutsbesitzer im Eggbühl bei Höngg. Er stellte an der Zürcher Lokalausstellung der Künstlergesellschaft 1821 die Pastellporträts von Antistes Heß und Joh. Casp. Lavater aus.

Mitt. des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *H. Appenzeller.*

Vögeli, Hans, Werkmeister, in Bern, wurde zu Ostern 1476 Mitglied des Großen Rats und blieb in dieser Behörde bis zu seinem 1523 erfolgten Tode. Von wenigstens 1485 an bis 1513 war er „Buwschouwer des Holzwerks." Am 9. März 1507 wurde ihm das Dachwerk des Chors der Insel in Bern zu machen verdingt, und einen Monat später sagte ihm der Rat ein jährliches Dienstgeld von 10 Pfd. auf Lebenszeit und von 6 Mütt Haber, so lange sein Dienst daure, zu. Im Herbst 1509 hatte er das Dachwerk am Schlosse Lenzburg zu machen. Von 1513—1518 war V. Landvogt zu Laupen. Am 10. März 1522 stiftete er 50 Pfd. an ein Licht vor dem Dreifaltigkeitsaltar im Münster. V. war Mitglied der Zunft zu Zimmerleuten.

Peter V., der von 1497—1518 dem Großen Rat angehörte und von 1513—1518 „Buwschouwer des Holzwerks" war, war wohl ein Verwandter, aber nicht der Sohn.

Osterb., Ob. Spruchb. S 481, Z 753, A 1550. — Not.-Prot. III, 36, 167 im Staatsarch. Bern. — *Merz,* Die

Lenzburg, p. 76. — *A. Zesiger,* Die Gesellsch. z. d. Zimmerleuten, p. 22 f. *H. Türler.*

Vögeli, Hans Conrad, Goldschmied, der Sohn des Landvogts Hs. Conrad V. zu Eglisau, geb. in Zürich am 24. Sept. 1671, gest. am 19. Jan. 1712. Er war 1686 Lehrling bei seinem Oheim Heinrich Bodmer und wurde 1694 Meister. Im selben Jahre heiratete er Regula Brunner.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer,* Coll. VI, p. 422. *C. Brun.*

Vögeli, Hans Kaspar, Goldschmied, von Zürich, der Sohn des Gürtlers Bernhard V. Geb. 1689, war er 1703 Lehrling bei Benjamin Fäsi und wurde 1710 Meister. Verheiratet mit Judith Scheuchzer, starb er am 23. Nov. 1751.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *C. Brun.*

Vögeli, Johann Caspar der jüngere, Architekt und Architekturmaler in der zweiten Hälfte des 18. Jahrh.s. Gwinner schreibt in seinem Werke „Kunst und Künstler in Frankfurt a. M.“: „Joh. *Vögelin* aus Zürich, Zimmergeselle in Frankfurt a. M., welcher so entschiedene Befähigung zur Architektur-Malerei zeigte, daß Johann Ludwig Ernst Morgenstern, der Architekturmaler (1770 bis 1819) sich von ihm in der Perspektive und den Regeln der Architektur unterrichten ließ. V. wanderte von Frankfurt nach Düsseldorf, wo er das Zimmermannsbeil für immer beiseite legte, um Professor an der dortigen Kunstschule zu werden, eine Stelle, die er bis zu seinem frühzeitigen Tode mit Auszeichnung bekleidete. Das Städel'sche Institut besitzt von ihm vier schöne in Sepia ausgeführte Kirchenansichten in Folio.“ Die zürcherischen genealogischen Quellen kennen nur *ein* Glied der Familie V., das den Zimmermannsberuf ausgeübt hat: *Johannes V.,* geb. am 3. Mai 1754, gest. am 23. Juli 1784, der Sohn des Messerschmieds und spätern Wirts zu Dielsdorf Jakob V., 1780 Zünfter zur Zimmerleuten, 1781 verheiratet mit Judith Wirz. Es stimmen also Name, Beruf und die Angabe, daß V. jung gestorben sei; dagegen findet sich nirgends eine Andeutung, daß dieser sich längere Zeit in Frankfurt oder Düsseldorf aufgehalten habe und dort zum Lehrerberuf übergegangen sei. Merkwürdigerweise weiß man auch auf der königl. Akademie in Düsseldorf nichts von einem Lehrer oder außerordentlichen Mitgliede dieses Namens.

In der Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft befindet sich ein kleines Bildnis, das auf der Rückseite bezeichnet ist „Mein lieber Schwager Joh. Voegeli, berühmter Zimmermeister in Zürich, gemalt von Anton Graff“, das ohne Zweifel den Vorgenannten darstellt. Wie sich die Gwinner'schen Angaben mit den zürcherischen Nachrichten und dem Bericht aus Düsseldorf zusammenstimmen lassen, bleibt vorläufig ein Rätsel.

Gwinner, Kst. u. Kstler in Frankf. a. M. — Mitt. des Hrn. Dr. *Keller-Escher* und der kgl. Akademie in Düsseld. — *Brun,* Verz. d. Kstwerke, 4. Aufl., p. 25. *F. O. Pestalozzi.*

Vögeli, Johannes, s. Vögeli, Johann Caspar.

Vögeli, Kaspar, Goldschmied, der Sohn des Goldschmieds Konrad V., geb. in Zürich am 23. Aug. 1699, gest. am 2. Mai 1786. Er war 1716 Lehrling bei Konrad Balmer und wurde 1728 Meister. Seine Frau hieß Regula Corrodi. V. ist Hauptmann gewesen.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *C. Brun.*

Vögeli, Ludwig, Goldschmied, von Zürich, wahrscheinlich der Sohn des Pfarrers Ludwig V. zu Mettmenstetten. Er war 1738 Lehrling bei Wardein Ziegler und wurde 1750 Meister.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. *C. Brun.*

Vögeli, Peter, s. Vögeli, Hans.

Vögelin, s. Vögeli.

Vögle, Wolf, Steinmetzmeister, in St. Gallen, erscheint 1563 auf einer großen Handwerksversammlung zu Straßburg mit andern Meistern und Gesellen aus der Eidgenossenschaft.

Zeller-Werdmüller, Die Bauhütte in Zürich, im Anz. A.-K. v. 1886, p. 269. *T. Schieß.*

Vögtly, Hans, Glasmaler, im 16. Jahrh. (1504) zu Bern, wird erwähnt im Zürcher Glückshafenrodel neben Glasern aus Solothurn und Bern. *Fr. Hegi.*

Voelfdo, Conr., s. Wolf, Conr.

Völker, Johann Wilhelm, Zeichenlehrer, Maler und Illustrator, geb. 1812 in Wertheim, gest. am 18. Dez. 1873 in St. Gallen. Er konnte sich mit Unterstützung der Fürsten von Löwenstein-Wertheim an der Akademie in München ausbilden und wandte sich zunächst der Landschafts- und Genremalerei zu, schmückte 1848 einen Saal im preußischen Gesandtschaftspalais in München mit Schlachten-, Jagd- und Landschaftsbildern und malte 1849 für die Schloßkapelle in Löwenstein zwei Altarbilder, den hl. Borromäus und die hl. Sophia, sodann für die St. Agathenkirche in Aschaffenburg eine überlebensgroße Geburt Christi und für die dortige Spitalkapelle zwei Altarbilder. 1853 folgte er einem Ruf als Zeichenlehrer an die Kantonsschule St. Gallen, wo er bis zu seinem 1873 infolge Herzschlags erfolgten Tode wirkte. V. beteiligte sich an schweizerischen Kunstausstellungen und verfaßte mehrere Werke zur Theorie und Praxis seiner Kunst: „Die Kunst der Malerei“, Leipzig 1851, 2. Aufl. 1861; „Analyse und Symbolik. Hypothesen aus der Formenwelt“, Leipzig 1861; „Das Freihand-

zeichnen nach geometrischen Körpern und Gipsmodellen", St. Gallen 1865.

Nagler, K.-Lex. XX, p. 471. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 806. — *Seubert*, K.-Lex. III, p. 526. — Tagbl. der Stadt St. Gallen 1873, Nr. 298 u. 302. — Kat. d. Kst.-ausst. in St. Gallen 1855, 1856 (Nachtrag), 1863. — *Dierauer*, Die Kantonsschule in St. Gallen 1856—1906, p. 89 u. 104. *T. Schieß.*

Völksmayer, Landschaftsmaler, um 1700 in der Schweiz thätig. Er malte Landschaften mit Figuren und Tieren als Staffage, auch Mondscheinlandschaften und Marinen.

Nagler, K.-Lex. XX, p. 471. *C. Brun.*

Völter, Frieda (Frau *John Redmond-Völter*), Blumenmalerin, wurde am 6. Febr. 1857 in Thun geboren und wuchs dort auf. Schon früh widmete sie sich der Malerei und beschickte die Schweizerischen Turnusausstellungen von 1884 an häufig mit Blumenstücken in Aquarell. 1888 nach New York verheiratet, kehrt sie öfter zu längerm Aufenthalt in die Heimat zurück. Auch ihr Gemahl, der Kunstmaler *John Redmond*, hat sich, wie sie selbst, 1910 an der Ausstellung der Freien schweizerischen Künstlervereinigung in Bern mit Landschaftsbildern beteiligt.

H. Türler.

Vogel, David, Baumeister, geb. in Zürich am 6. Dez. 1744 als der Sohn des Baumeisters und Gerichtsherrn zu Flaach Heinrich V., gest. 1808, hat, laut Füßli, in Rom lange Johann Winckelmanns Unterricht genossen; aber seine Wißbegierde scheint nicht im richtigen Verhältnis zu seinem Können und Wollen gestanden zu sein, und die von ihm begonnene Geschichte der Architektur ist nicht über einzelne Bruchstück-Manuskripte hinaus gelangt. Er lebte in den 1790er Jahren in Paris. Seine Gattin, Esther Waser, hatte er 1769 nach kurzer Ehe verloren.

Füßli, K.-Lex. II, p. 4028. — Mitt. des Hrn. Dr. *Keller-Escher*. *F. O. Pestalozzi.*

Vogel, Hans, Goldschmied, von Zürich. Er war 1562 Lehrling bei Felix Keller. 1573 verheiratete er sich mit Anna Stoll. Er selbst hatte keine Lehrlinge und starb 1587.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher*. — *H. Meyer*, Coll. VI, p. 421.

C. Brun.

Vogel, Hans Konr., Bildhauer (Holzschnitzer?), von Schaffhausen, geb. am 29. Juni 1722, gest. am 4. Sept. 1775. Er war Wirt im „Löwen." Weiteres ist nicht bekannt.

Geneal. Reg. *Vogler.*

Vogel, Georg *Ludwig*, Historienmaler und Radierer, geb. in Zürich am 10. Juli 1788, gest. dort am 20. Aug. 1879. Er sollte des Vaters Beruf, die Zuckerbäckerei, erlernen und besuchte die Schulen in Zürich, von 1802/03 jedoch in Aarau, wo Rahn, Pfenninger und Scheurmann den Zeichenunterricht erteilten. 1804 trat er in das Geschäft des Vaters, die Kunststudien aber bei Heinrich Füßli, Oeri und Konrad Geßner fortsetzend. Mit H. Werdmüller und W. Huber unternahm er 1807 eine Studienreise durch das Berner Oberland, das Wallis und den Tessin, worauf ihm der Erfolg einer ersten Ausstellung seiner Werke die Freiheit zur Wahl des Künstlerstandes gab. 1808 verließ er Zürich und begab sich nach Wien, um in die Akademie einzutreten. Dort knüpfte er ein intimes Verhältnis zu Franz Pforr, Hottinger und Overbeck an. Ihre Lukasbruderschaft war vornehmlich gegen den akademischen Konventionalismus gerichtet, was zur Folge hatte, daß die Jünglinge, „quasi ausgestoßen", sich bald wieder zum Austritt aus der Akademie genötigt sahen. Sie gingen 1810 nach Rom. Vorher bereits hatte V. durch das Bild „Die Rückkehr des Schweizer Kriegers" seine Bestrebungen kundgethan. In Rom lebten die Künstler, zu denen sich gelegentlich auch Peter Cornelius, Koch und Thorvaldsen gesellten, eingezogen im aufgehobenen Kloster des hl. Isidor auf dem Monte Pincio. Es war die Zeit der deutschen Romantik; V. aber wußte sich dem Einflusse der Prärafaeliten zu entziehen. Er besaß eine praktisch-nüchterne, realistisch angelegte Natur, die ihn vor dem Konvertitentum bewahrte. Schon bei seinen römischen Arbeiten herrschten vaterländische Stoffe vor, in deren Behandlung er durch Cornelius' Faust-Illustrationen noch bestärkt wurde.

1813 wandte sich V. wieder der Heimat zu, nachdem er auch den Süden Italiens kennen gelernt hatte. Er ließ sich dauernd in Zürich nieder, in dem väterlichen Hause „Zum obern Schönenberg", welches einst das durch Klopstock, Wieland und Goethe berühmt gewordene Besitztum Johann Jakob Bodmers gewesen war. Die nunmehrigen Studienreisen beschränkten sich zunächst auf das Vaterland und wurden erst später häufiger über dieses hinaus ausgedehnt. 1820 besuchte V. den Schwarzwald, 1822 Paris. In München, wo er an den Ausstellungen teilnahm, weilte er 1830 und 1832, 1856 und 1858. 1824 begab er sich nach Stuttgart, 1846, 1847, 1853, 1857 und 1868 nach Mailand. Seit 1818 mit Frl. Sulzer aus Winterthur verheiratet, fand er während eines langen, ruhig dahinfließenden Lebens Gelegenheit, seine künstlerischen Prinzipien in Thaten umzusetzen.

V. überwand trotz eifrigem Studium nie gewisse technische Schwierigkeiten in der Zeichnung und im Kolorit. Arnold Böcklin hat von ihm einmal geäußert: „Er konnte nicht zeichnen und konnte nicht malen und ist doch ein großer Künstler gewesen." Er stand eben in der Kom-

position groß da. Er wußte unzählige Figuren in übersichtliche Gruppen zu gliedern und verband mit diesem Talent die Gabe, den Charakter der Zeit, die gerade darzustellen war, klar zu veranschaulichen. Er benutzte geschickt die legendarischen und historischen Quellen des Vaterlandes. Die Auswahl seiner Stoffe traf er mit sicherm Takte. Die Gründung der Eidgenossenschaft (Schwur auf dem Rütli) beschäftigte ihn wie die Heldenzeit der Väter (Winkelried, Tell). Die Schlachten der Vorfahren (Rückkehr von Morgarten, Murten) und die Reformation (Zwingli) begeisterten ihn. Der Lokalgeschichte wandte er sich nur ausnahmsweise zu; mit Vorliebe behandelte er Momente, die für die Gestaltung der Eidgenossenschaft von Bedeutung waren. Aus der Zürcher Geschichte stellte er mit Ed. Steiner, allerdings zur dekorativen Ausschmückung der Festhütte für die Gedächtnisfeier, den Eintritt Zürichs in den Bund der Eidgenossen (Kunsthaus Zürich) dar. V. ließ sich durch das Versöhnende in der Geschichte erwärmen, weshalb er sich gerne in Gestalten wie Niklaus von der Flühe vertiefte. Sein historisches Meisterwerk ist „Winkelrieds Leiche auf dem Schlachtfelde bei Sempach" (1841 [Legat des Hrn. Dr. J. Ziegler in Winterthur in der öffentlichen Kunstsammlung in Basel] und 1856).

Neben den Historienbildern stehen die Sittengemälde Vogels, wie die „Tellenfahrt" (1833 und 1848) im Besitze von Frau J. Bodmer-Trümpler, die auch 1906 auf der Jahrhundert-Ausstellung in Berlin figurierte, und Genrestücke: „Kapuziner im Refectorium" (1852), „Gebet auf dem Friedhof" (1825, Kunsthaus Zürich), „Tanzkilbi im Kanton Freiburg", „Die Messe im Wildkirchli", „Steinstoßen auf dem Rigi", „Schwingfest auf der Alp" und die liebliche Familienscene „In der Gartenlaube" von 1830, wohl sein Meisterstück, im Besitze von Frau Stadler-Vogel in Zürich. Ich stimme durchaus dem Urteil von David Heß bei, der am 20. Mai 1835 Ulrich Hegner schrieb: „Ohne Vogels historischen Bildern zu nahe zu treten, sprechen mich doch seine Genrebilder weit mehr an, obgleich er selbst auf jene einen höhern Wert setzt... Er ist ein ausgezeichneter Künstler, voll Schöpfungskraft und überschwenglichen Reichtums. Ich möchte ihn einem Schriftsteller vergleichen, dessen Konzeptionen in frischer Fülle hervorquellen, dessen Hand aber im Schreiben nicht Schritt hält und der einen fingerfertigen Sekretär haben muß, der mit freien, sichern und schönen Zügen sogleich aufzeichnen könnte, was er ihm diktiert."

Wenige Bilder Vogels gehören öffentlichen Sammlungen an. Das Kunsthaus in Zürich besitzt außer den schon genannten noch die „Tellskapelle" (1834), die „Bündnerin im Schwabenkrieg" (1860), den „Apfelschuß" (Tusch, 1823) und die Kartons „Uli Rotach" (1829) und das „Bad in Rosen" (1814). Der zeichnerische Nachlaß ist zum Teil noch im Besitze der Familie. Von hoher Bedeutung für die Kulturgeschichte der Schweiz, zeugt er von der Treue der Beobachtung des Meisters. 300 Blätter sind im Schweizerischen Landesmuseum, 212 Blätter im Kunsthause Zürich, eine Reihe charakteristischer Blätter in der Kupferstichsammlung des Eidgenössischen Polytechnikums in Zürich. Bauernkostüme und Trachtenstücke wechseln mit Bildnissen von Landleuten ab; Architekturstudien und Landschaften stehen neben Aufnahmen kunstgeschichtlich interessanter Gegenstände und Interieurs. Hingewiesen sei auf die Studien zum „Tellensprung", zur „Schlacht bei Murten", zu den „Kapuzinern im Dorf" in der Eidgenössischen Kupferstichsammlung, auf „Zwinglis Abschied", die „Messe im Wildkirchlein", den Stefansdom, Schloß Vufflens, Freiburg in der Schweiz, Baden, Muri im Kunsthaus in Zürich. V. führte seine Zeichnungen mit der Genauigkeit des Altertumsforschers sauber in Tusch, Bleistift, Feder, Kohle, Kreide und Aquarell aus.

V.s Werke wurden oft reproduziert, in Holzschnitt, Kupferstich, Lithographie und Photographie. Es arbeiteten nach ihm Nilson in Augsburg, M. Eßlinger, Gonzenbach, J. H. Lips, die Photographen J. Albert in München und Ganz in Zürich, die Lithographen Fendrich, Heymann, Balder, Brodtmann, Wegner, Hosler etc. V. selbst nahm die Radiernadel nicht häufig zur Hand. Den graphischen Künsten der andern verdankte er die Volkstümlichkeit, deren er sich schon zu Lebzeiten erfreute. Die volle Bedeutung des Mannes wurde aber erst nach seinem Tod offenbar, als 1881 die Zürcher Künstlergesellschaft eine Ausstellung seiner Werke veranstaltete und in ihren Neujahrsblättern eine meisterhafte Biographie aus der Feder Salomon Vögelins herausgab, auf die hier besonders verwiesen sei.

Müller, K.-Lex. III, p. 808/09. — Cotta'sches Kstbl. v. 1829—1846. — *Meyer v. Knonau*, Gemälde d. Schw. — *W. Füßli*, Zürich u. die wicht. Städte am Rhein. — *Pierer*, Universal-Lex., 3. Aufl., XVII, p. 146. — *F. S. Vögelin*, N.-Bl. d. Zürch. Kstgesellsch. v. 1881 u. 1882 (dort weitere Litt.-Angaben). — Sonntagsbl. des Bund v. 1882, Nr. 8. — *M. Howitt u. F. Binder*, Overbecks Leben u. Schaffen, 1866, Bd. I u. II. — *Andresen*, Maler-Rad. II, p. 250—261. — *Ders.*, Handb. f. Kupferstichsamml. II, p. 683. — *Geilfus*, H. U. Hegner u. G. L. Vogel, N. Z. Ztg. v. 8. u. 12. Juli 1888, Beil. zu Nr. 190 u. 194. — *S. V.*, N. Z. Ztg. v. 19., 22., 23. u. 27. Okt. 1879, Nrn. 491, 495, 497 u. 503. — *P.*, Allg. Schw. Ztg. v. 6. Sept. 1881, Nr. 210. — *C. Brun*, A. D. B., Bd. 41, p. 116—120. — *Eschmann*, David Heß, p. 142, 166, 205, 232/33. — Kat. der d. Jahrh.-Ausst. 1906, 2. Aufl., p. 240. — *Brun*, Verz. d. Kstwerke, 4. Aufl.,

p. 75. — *Springer-Osborn*, Kstgesch. V, 5. Aufl., p. 29, 483. — Kat. d. öffentl. Kstsammlg. Basel 1908, p. 142/43. *C. Brun.*

Vogel, Melchior, Zeichner und Kupferstecher, von Zürich, wurde dort 1814 als der Sohn des Metzgers Hans Caspar V. geboren, machte seine Lehrzeit in Zürich und studierte 1834/35 an der Akademie in München. 1842 arbeitete er in Baden, 1848 wieder im Ausland und starb 1849. An der Lokalausstellung der Zürcher Künstlergesellschaft von 1833 stellte er einen Kupferstich aus: „Christus das Kreuz tragend", nach Anderlonis Stich nach dem Gemälde von Piazza da Lodi.

Zürch. Bürgeretats. *H. Appenzeller.*

Vogelsang, Benedikt Michael, Maler, in Solothurn, ward 1663 Mitglied der dortigen Lukasbruderschaft. Er soll sich durch Porträt- und Blumenmalerei hervorgethan haben, und die Gemälde an den ehemaligen Gewölben der Franziskanerkirche werden ihm zugeschrieben; ebenso eine Restauration des Gemäldes am Solothurner Zeitglockenturm. Amiet berichtet, daß auch V.s Sohn, obwohl einäugig, sich der Malerei gewidmet habe.

Soloth. N.-Bl. v. 1859, p. 16. — *S. Vögelin*, Anz. A.-K. v. 1881, p. 138. *F. O. Pestalozzi.*

Vogelsang, Franz Niklaus Joseph, Maler, von Solothurn, ward 1783 Mitglied der dortigen Lukasbruderschaft.

Amiet, Soloth. N.-Bl. v. 1859, p. 19. *F. O. Pestalozzi.*

Vogelsang, Michael, Maler, in Solothurn, ward 1663 Mitglied der dortigen Lukasbruderschaft. Er wird wohl derselbe sein, der 1708 in Einsiedeln um 200 Taler das Refektorium mit Bildern geschmückt hat.

Amiet, Soloth. N.-Bl. v. 1859, p. 17. — *Kuhn*, Stiftsbau M.-Einsiedeln, p. 26. *F. O. Pestalozzi.*

Vogelsang, Niklaus Joseph, Maler, von Solothurn, ward 1736 Mitglied der dortigen Lukasbruderschaft. Amiet vermutet in ihm einen Sohn des Michael V., was aber nach den vorhandenen Daten doch wenig glaubhaft erscheint.

Amiet, Soloth. N.-Bl. v. 1859, p. 17. *F. O. Pestalozzi.*

Vogelsang, Wolfgang, Maler, von Solothurn, ward 1663 Mitglied der dortigen Lukasbruderschaft.

Amiet, Soloth. N.-Bl. v. 1859, p. 17. *F. O. Pestalozzi.*

Vogler, Georg, Zeichner und Kupferstecher, war um 1790 (1790—1810?) in der Schweiz thätig und zeichnete hier Landschaften in Tusche, auf denen die kurrentgeschriebenen Initialen des Namens vorkommen. Später ließ er sich in Mannheim nieder und gab hier (gegen 1805) eine Folge von Ansichten in Kupferstich heraus. Er ist wohl auch der Nämliche, der im Vereine mit Vollenweider solche Stiche „mit der den Schweizern eigenen Reinlichkeit und Gewandtheit" kolorierte. Schaffhauser ist er allem Anscheine nach nicht.

Füßli, K.-Lex. II, p. 4028. — *Nagler*, K.-Lex. XX, p. 500. — *Nagler*, Monogr. III, p. 136. *Vogler.*

Vogler, Hans Konrad I., „Schreiner und Bildhauer", auch Zeichner und Architekt, von Schaffhausen, wahrscheinlich geb. am 1. Dez. 1739, der Vater des folgenden. Er war ein für technische Dinge vielseitig begabter und ausgebildeter Mann, der neben seinem ursprünglichen Beruf in meisterhafter und vollendet feiner Ausführung Befestigungspläne, Geschützkonstruktionen u. dgl. zeichnete, Feuerwerkerei trieb, als Lieutenant bei der Artillerie diente und im Aug. 1799 zum Stadtbaumeister erwählt wurde. Von seinen Zeichnungen ist noch manches auch durch die Schrift ausgezeichnete Blatt vorhanden; von den bildhauerischen Leistungen ist nichts weiter bekannt als ein in Holz geschnitzter Stockgriff mit Totenkopf und Schlange. Erwähnt ist von ihm auch das Modell des wieder aufzubauenden Hauses zur Kaufleutstube, von 1780. 1798 wurde er Repräsentant bei der Nationalversammlung und hernach Mitglied der Kriegs- und Polizeikammer. Er starb am 7. Dez. 1807.

Geneal. Reg. — Stammbuch v. Triumvir Maurer. — *J. Stamm*, Schaffh. Deckenplastik, Neujahrsbl. 1911. — Eigenes. *Vogler.*

Vogler, Hans Konrad II., Zeichner und Architekt, von Schaffhausen, geb. am 24. März 1772, der Sohn des vorhergehenden, dessen Schüler er wohl auch war. Er wurde auf Ostern 1805 Zeichenlehrer am Gymnasium, von 1811 an Schreib- und Rechenmeister daselbst und später, 1818 zum zweitenmal gewählt, Stadtbaumeister. Er ist der Erbauer des im Aeußern einfach gehaltenen Schlosses des Grafen Enzenberg in Singen beim Hohentwiel. Eine gute Probe seiner Zeichenkunst gibt ein Albumblatt mit getuschter Federzeichnung, einen hl. Hieronymus im Gehäuse darstellend (Kopie?); anderes ist unsicher. Als „Bauherr" verwaltete er den Kunst- und kunstgewerblichen Besitz der Stadt, worüber er ein wertvolles Verzeichnis hinterlassen hat. Unter der Interimsregierung war er Urteilssprecher; in militärischen Dingen wie sein Vater der Artillerie zugethan, wird er bald als Konstabler, bald als Lieutenant bezeichnet. Er starb am 25. März 1826.

Geneal. Reg. — Stammbuch v. Triumvir Maurer. — Eigenes. *Vogler.*

Vogler, Johann Heinrich, Lithograph, in Schaffhausen, geb. 1840 zu Trüllikon im Kanton Zürich. Er machte von 1856 an seine Lehre im lithographischen Geschäfte von Widmer in Zürich

durch, genoß nebenbei Privatunterricht in Kreidezeichnung und Perspektive, bildete sich von 1860 bis 1862 in Basel weiter aus und arbeitete hieraufüber zwei Jahre in Mailand, wo er für ein pathologisches Werk des Professors Sangalli anatomische Zeichnungen in Kreidemanier lieferte und außerdem besonders Karten und Pläne zeichnete. Später kam er nach Schaffhausen, wo er sich 1877 mit dem jüngern Aujourd'hui verband und sich u. a. an dessen Plakatzeichnungen beteiligte. Jetzt arbeitet er allein in eigenem Geschäft.

Curric. vitae. *Vogler.*

Vogler, Moyses (Glaser?), in Bern, erhielt vom Rat von Bern am 24. März 1559 10 Pfd. 6 Sch. 4 Pfg. für ein Fenster, das die Stadt dem Peter Fankhuser schenkte. V. verheiratete sich am 4. März 1555 in Bern und ließ von 1557—1562 dort vier Kinder taufen.

Stadtrechn. Bern. — *Blösch,* Festschr. v. 1879, p. 64. *H. Türler.*

Vogler, Ottmar, Hafner, von Elgg, lebte im 18. Jahrh. Ein stattlicher Ofen aus seiner Werkstatt stand ehedem im Zunfthause zum Weggen in Zürich. Auf dem länglich achteckigen Ofen, der die Wappen der damaligen Vorsteher der Weggenzunft in der Bekrönung zeigt, sind zahlreiche Darstellungen mit Sprüchen. Es sind Illustrationen zum Alten Testament, ferner Tugenden etc. Als Verfertiger nennt sich Ottmar Vogler, Hafner in Elgg 1726. Der Maler ist ein Namensvetter von David Sulzer.

Mitt. Antiq. Gesellsch. Zürich XV, p. 198. *L. Calame.*

Vogt, Emil, Architekt, geb. am 2. Juli 1863 in Luzern, absolvierte von 1882—1886 das Eidgenössische Polytechnikum in Zürich, war 1887 dort in praktischer Stellung bei Architekt Gustav Gull und von 1888—1891 in Mailand bei Architekt Citterio. 1891 etablierte er sich in Luzern, wo er noch thätig ist und eine größere Anzahl beachtenswerter Profanbauten des In- und Auslandes zur Ausführung gebracht hat. Genannt seien u. a. die Bauleitung der zentralschweizerischen Gewerbe- und Industrieausstellung in Luzern, das Stadtschulhaus „Sääli" in Luzern (1897/98), Hotel „Monopol" in Luzern (1898), das Museum- und Bibliothekgebäude in Zofingen (1901/02); die Umbauten des Kursaals in Luzern (1893) und des Hotel National in Luzern (1899/1900), Hotel „Waldstätterhof" in Luzern (1900), Hotel „Axenstein" (1902), Hotel Brunnen (1904); der Umbau der Hotels „Florenz" und „Italie" (Florenz, 1903 und 1906—1910); das „Excelsior Hotel" in Rom (Neubau) und „Excelsior Hotel" in Neapel, „Ritz-Hotel in Cairo (1907), das Excelsior Hotel Ernst in Köln (Oberleitung, 1909); der Umbau des „Hotel Bernerhof" in Bern (1908); verschiedene Hotelprojekte für Bonn, Elberfeld, Essen u. s. w.; die Ausführung des Internationalen Friedensmuseums in Luzern (Neubau von 1909/10).

V. hat mit Entwürfen und Modellen seiner Bauprojekte sich wiederholt an den Luzerner lokalen Kunstausstellungen beteiligt. Neben verschiedenen Berufungen in die Jury-Abteilungen ist noch die Ernennung zum korrespondierenden Mitglied der „Associazione artistica fra i cultori di Architettura" in Rom zu erwähnen.

Nach Mitt. des Kstlers. *Franz Heinemann.*

Vogt, Wolfgang, Maler des 15. Jahrh.s, in Schaffhausen. Er erscheint hier 1499 und nachher wiederholt in den Steuerregistern (1520 Wolfgang Vogts Witwe) und wohnte im Hause zum „Obern Habicht." Weiteres ist nicht bekannt.

Mitt. v. *J. H. Bäschlin.* — *Haendcke,* Gesch. d. schw. Mal., p. 197. *Vogler.*

Vogt, Wolfgang, Goldschmied, von Zug, wo er einer alten, 1769 ausgestorbenen Familie entsproß. Sein Geburtsdatum ist unbekannt; die Pfarrbücher gehen nur bis zum Beginn des 17. Jahrh.s zurück; ältere gingen bei einem Brande zugrunde. Weder seinen Todestag kennt man, noch sind Arbeiten seiner Hand bekannt. Die einzige zuverlässige Kunde über ihn gibt ein vom 20. Sept. 1606 datierter „Lehrbrief", welchen der damals in Zug thätige Wolfgang V. zu gunsten des Alexander Landtwing von Zug ausstellte. Aus diesem Aktenstück erfährt man, daß die nächsten Verwandten des verwaisten Landtwing diesen dem Goldschmiede V. acht Jahre in die Lehre gaben, daß letzterer von Zug ins Wallis zog und dort neun Jahre, von 1599—1601, in Sitten seinen Beruf ausübte und daß Landtwing während all dieser Zeit (acht Lehr- und ein Gesellenjahr) bei V., der inzwischen wieder nach Zug zurückgekehrt war, geblieben ist und nach „Brauch und Gewohnheit das Handwerk ußgelernt", auch sonst wohl sich betragen habe und nun in die Fremde wolle. (Original des Lehrbriefs bei C. Schell, Goldschmied, in Zug. Vgl. auch den Artikel *Alexander Landtwing,* Bd. II, p. 225.)

Rechnungsb. des Adrian v. Riedmatten, p. 182 in der hist. Bibl. in Sitten. — Mitt. des Hrn. *D. Imesch.* *A. Weber.*

Vogtherr, Heinrich, senior, s. Vogtherr, Heinrich, junior.

Vogtherr, Heinrich, junior, Zeichner und Holzschneider, geb. 1513, nach einigen in Straßburg im Elsaß, nach von Stetten in Augsburg. 1537 kommt er als Bürger von Augsburg vor; auch hat er sich noch 1541 dort aufgehalten. Er arbeitete meist zusammen mit seinem Bruder Heinrich, dem ältern, der in Straßburg ansässig war. Hiefür spricht das 1537 in Straßburg

erschienene „Kunstbüchlein“, dessen Titelvignette das Medaillon-Bildnis der beiden Brüder zeigt, mit Angabe ihres damaligen Lebensalters. Seine Zeichnungen und Holzschnitte hat er meist mit H. V. signiert. 1539 erschien von ihm „Eyn schöne vnd Gotselige Kurtzweil eines Christlichen Loßbuchs, nach ordnung eines Alphabets oder A B C. In reimen gestellt.“ Ferner erschien von ihm ein fliegendes Blatt mit der Darstellung einer riesenhaften Traube aus Albersweiler samt Spruch; ein fliegendes Blatt: Weizenhalm mit 15 Aehren aus Malsch am Bruckrein von 1541; 1539 eine Anatomie des Mannes und des Weibes. Malpé zählt mehrere, doch ungenannte Holzschnitte aus den Jahren 1525—1545. Ende 1544 treffen wir unsern Künstler als Reißer und Formschneider in Diensten des weitberühmten Zürcher Buchdruckers Christoph Froschauer. Laut Brief von Christoffel Froschauer, datiert den 20. Nov. 1544, an Johann Stumpf in Stammen, hat damals V. von den zehn gerysenen (gezeichneten) Tafeln sechs, nämlich Zürichgau, Europa, Germania etc., in Holz geschnitten. Ganz besonders hervorzuheben ist sein 1545 gefertigter Holzschnitt eines Prospekts von St. Gallen. Am 18. Jan. 1545 schrieb Froschauer an Vadian, daß er seit Martini 1544 den besten Maler, so yetz ist, bei sich im Hause habe; er gebe ihm außer essen und trinken alle Wochen 2 Gld.; er müsse nichts anderes als Illustrationen zeichnen zu der für den Herbst 1545 in Angriff zu nehmenden großen Chronik von Johannes Stumpf, welche er in Verlag genommen. Wenn wir auf Froschauers Zeugnis abstellen, so galt der jüngere Heinrich V. als einer der besten Künstler in seinem Fache seiner Zeit. Das Todesjahr ist leider unbekannt.

Mitt. der HH. Prof. *E. Egli* u. *J. R. Rahn* in Zürich. — *Nagler,* K.-Lex. XX, p. 501/02. — *Nagler,* Monogr. III, p. 1595/96. — *Füßli,* K.-Lex. II, p. 4028. — *Brulliot,* Monogr. II, p. 223. — *Malpé,* A. D. B., Bd. 40, p. 194—196. — Zwingliana 1900, I, p. 149—151; 1903, I, p. 342. — *Zemp,* Bilderchron., p. 142, 144 f., 201, 239. — *Singer,* K.-Lex. V, p. 29. — *S. Vögelin,* Christoph Froschauer, p. 19. *Fritz Amberger.*

Voitel, Franz, geb. 1773 zu Solothurn, Oberst in spanischen Diensten, gest. 1839. Er betrieb die Malerei als Dilettant. Das Museum in Solothurn besitzt von ihm drei kleinere Landschaften.

Kat. d. Mus. d. Stadt Soloth. v. 1906, p. 67. *F. O. Pestalozzi.*

Voland, Henri, peintre, originaire de La Chaux (Vaud), né à Paris, élève de F. Zuber-Bühler, du Locle. Il a exposé, en 1855, à Paris à l'Exposition universelle deux portraits dans la section suisse de peinture. *Emile Butticaz.*

Vollenweider, Johann *Gustav,* Maler und Radierer, von Aeugst-Affoltern im Kanton Zürich, geb. am 6. Mai 1852. Er besuchte die Schulen in Bern und trat dann dort in das Geschäft seines Vaters als Photograph ein. Nebenbei besuchte er die Berner Kunstschule, zeichnete unter Maler A. Walch nach der Natur und Antike und ging 1877 nach München, wo er hauptsächlich bei Prof. Ludwig Löfftz seine Studien fortsetzte. Später machte er noch einen Aufenthalt in Berlin, wurde 1883–1885 Schüler von Anton von Werner und lernte bei Kupferstecher Hans Meyer das Radieren. Im Juli 1886 porträtierte er in Bern die Dogge des Handelsmanns Madowski, wobei er sich auch als talentvoller Tiermaler zeigte. An den Turnusausstellungen des Schweizerischen Kunstvereins beteiligte er sich seit 1886 mit Oelbildern, wie z. B. „Am Altar“, „Stillleben“, „Pappelallee auf der Petersinsel“, „Der Löwenfelsen bei Algier“, „Dorfgasse in Ins“, „Das Breithorn“ etc., und im Künstlerhause Zürich im Nov. 1905 mit den Bildern „Mauresque“, „Strand in Algier“, „Pointe Pescade, Algier.“ Das Kunstmuseum in Bern besitzt sein Selbstporträt in Pastel.

Curric. vitae. — N. Z. Ztg. v. 9. Juli 1896, Nr. 189. — Zeitschr. f. bild. Kst., Beibl. XXII, p. 725 *(C. Brun).* *H. Appenzeller.*

Vollenweider, s. auch Follenweider.

Vollmar, s. Volmar.

Vollweider, Johann Jakob, Zeichenlehrer und Maler, geb. am 24. Mai 1834 in Eichstetten im Großherzogtum Baden, gest. am 5. Nov. 1891 in Freiburg i. Br. Er war Schüler von F. Eisenlohr und W. Schirmer in Karlsruhe und bildete sich nachher noch auf Reisen aus. Von 1855—1874 war er Lehrer in Karlsruhe und trat hierauf als pensionierter Kunstschulinspektor in den Ruhestand. Er begab sich nach Bern, verheiratete sich dort mit Sophie Luise Sterchi von Unterseen und zog nach 14 Jahren nach Freiburg i. B. In Bern lebte er als Privatmann, ohne sich irgendwie künstlerisch zu bethätigen. Einige Gemälde V.s befinden sich in Karlsruhe. Er hat ein Lehrbuch der Perspektive herausgegeben und auch einiges lithographiert.

Dioskuren von 1862. — *Müller,* K.-Lex. III, p. 812. — *Singer,* K.-Lex. V, p. 32. *H. Türler.*

Volly, der Tischmacher, in Bern, erhielt 1519 von der Stadt 20 Pfd. „an das gestül des chors in der Insel.“

Seckelmeisterrechn. v. Bern v. 1519/II. *H. Türler.*

Volmar, Jean-*Georges,* peintre d'histoire et paysagiste, fils de Jacques V., père de Joseph et de Rodolphe V., né en 1769 à Mengen, petite ville du Würtemberg, où il fut élevé, fit un long séjour et d'excellentes études à Rome (1807) et Paris. Il est arrivé en Suisse vers 1789 „pour y étudier une nature enrichie des plus belles couleurs et des formes les plus variées“,

dit-il dans la pétition qu'il adressa au gouvernement de Fribourg pour solliciter sa naturalisation, se fixa à Berne vers 1791 et s'attacha tellement à notre pays qu'il se serait cru expatrié, dit-il encore, s'il avait dû retrouver ailleurs des compatriotes et des amis; aussi sollicita-t-il la naturalisation fribourgeoise qui lui fut accordée par décision du 19 août 1811 pour lui et ses enfants nés et à naître (il avait en 1811 cinq fils), sur la promesse de la commune d'Ueberstorf de le recevoir au nombre de ses bourgeois, „vu qu'il s'est déjà acquis une réputation brillante", dit le protocole du Grand Conseil. Il resta néanmoins à Berne où il mourut en 1831, professeur à l'académie de cette ville.

Le musée cantonal de Fribourg possède plusieurs œuvres de cet artiste. A la première exposition de Berne en 1812, il obtint la grande médaille pour son splendide tableau de „Nicolas de Flue", son chef-d'œuvre. On a de lui plusieurs autres toiles, tableaux de genre, d'histoire, d'intérieurs, d'animaux, etc., ainsi que ses paysages quelquefois à l'huile, mais le plus souvent à la gouache ou à l'aquarelle.

Füßli, Allg. K.-Lex., p. 4033/34. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 811/12. — Étr. frib. 1881, p. 16. — Émul. 1853, p. 275. — Man. du Cons. d'État de Frib. 1811, p. 284: du Gr. Cons., p. 223. — Pétition G. Volmar, dans les pièces justific. de la séance du Conseil d'État du 29 mai 1811. — *Brun*, A. D. B. XL, p. 261—263. *Tobie de Raemy.*

Volmar, *Joseph* Simon, Maler, Bildhauer, Lithograph, akademischer Lehrer, in Bern, wurde dort als der zweite Sohn des Malers Georg V. (s. d.) am 26. Okt. 1796 geboren; der Bruder Rudolf V.s und der Vater Paul und Theodor V.s. Die künstlerische Erziehung wurde ihm vom Vater zuteil; Anatomie, Physiologie und Geschichte studierte er an der damaligen Berner Akademie. Eine bestimmte Richtung gab ihm seine Kenntnis und Liebe zur Reitkunst, die er schon in den Knabenjahren beim Rittmeister v. Hofstetter pflegte, da die elterliche Wohnung sich in der Nähe der Reitschule befand. Ein Pferd, das er an eine Mauer beim Rathause malte, machte das Publikum zuerst auf sein Talent aufmerksam und verschaffte ihm mehrere Aufträge von Pferdeliebhabern für die Darstellung ihrer Tiere. Seine meisten Arbeiten führte er damals in Sepia aus. 1814 ging V. nach Paris, um seine Studien unter Horace Vernet und Géricault fortzusetzen und zu vollenden. Die Werke des letztern lithographierte der Schüler, der hierauf zur Mitarbeit an dem großen Werke der Galerie des Herzogs von Orléans berufen wurde. 1823 nach Hause zurückgekehrt, vermählte er sich mit Margaretha Schmid und zog dann mit seiner jungen Frau wieder nach Paris, wo er im ganzen acht Jahre verweilte. Auch Gudin und der Bildhauer David d'Angers waren seine Lehrer. Von den Erfolgen seiner Meister entflammt, faßte V. den Plan, auch in der Heimat eine monumentale nationale Kunst zu schaffen; er fand aber kein Entgegenkommen. Bestellungen nach Paris und andern Gegenden Frankreichs wiesen ihn übrigens meistens zur Pflege der Tiermalerei, worin er anerkannt Tüchtiges leistete. Daneben zeichnete, lithographierte und radierte er auch. 1830 wurde ihm in Genf für ein Bild „Bernhardinerhund" ein erster Preis zuteil. Am 23. Dez. 1836 wurde V. als außerordentlicher Professor für die akademische Zeichnung und Oelmalerei an der Berner Universität gewählt. Mit Prof. Gerber bearbeitete er einen Atlas der Anatomie des Pferdes (Icones anatomicae equi). Schon damals wurde gerügt, daß V. außer für die Tiere zu wenig nach der Natur arbeite.

1839 begann V. seine Arbeiten für die Statue Rudolfs v. Erlach auf dem Münsterplatze. Mit unsäglichen Schwierigkeiten kämpfend, von der konservativen Partei eifrig befehdet, durch Theodor v. Hallwyl und dann durch die radikale Regierung unterstützt, gelang es ihm, sein Modell 1848 in Aarau bei Rüetschi in Erz gießen zu lassen. Am 12. Mai 1849 wurde das Monument, an welchem namentlich die Tierfiguren, Pferd und Bären, wohlgelungen sind, feierlich enthüllt. Ein Geschenk der Regierung und der Doktortitel honoris causa der philosophischen Fakultät bildeten den Lohn für den Künstler. Während ein Hans v. Hallwyl, ein Waldmann, ein Wettstein, ein Zwingli und eine Fatiostatue nur Entwürfe blieben, führte V. im Auftrage der Freiburger Regierung — seit 1811 war er naturalisierter Freiburger — die Statue des Pädagogen P. Girard aus, die, von ihm selbst in Bern in Bronze gegossen, am 23. Juli 1860 auf dem Platze Notre-Dame in Freiburg enthüllt wurde. Später entwarf er noch ein Hochrelief für ein Winkelrieddenkmal und arbeitete auch an einem Modell für ein St. Jakobsdenkmal. Als sein bestes Gemälde bezeichnete V. seine „Schlacht bei Morgarten", die er nach dem Sonderbundskriege, wo er als Parkkommandant der Division Ochsenbein im Felde stand, begann und nach der Vollendung, 1857, dem Bundesrat zur Ausschmückung des Bundesrathauses widmete, indem er zugleich die Schaffung einer nationalen volkstümlichen Kunst anregte. Den körperlich stets rüstigen Mann befiel ein Jahr vor seinem Tode der Star, an dem er zu erblinden drohte. Bevor an die Operation geschritten werden konnte, setzte am 6. Okt. 1865 ein Schlaganfall dem arbeitsreichen Leben ein Ende.

V. beteiligte sich an den Berner Ausstellungen von 1824 (mit acht Oelbildern von Pferden und andern Tieren), 1830 (mit Pferdestücken und

Scenen aus Bürgers Balladen), 1836 (Bewirtung der Zürcher in Bern), 1839 (Iduna und Tierstücke), 1838 und 1840 (mit Pferden, Tiger, Panther), 1846 (Rettungsscene auf dem St. Bernhard), 1850 (Löwe), 1854 (Leonore), 1855 in Thun (Tierstücke), 1857 („Schlacht bei Morgarten"). Das Berner Kunstmuseum besitzt von ihm die Oelbilder „Der wilde Jäger", „Die wilde Jagd", „Eine Wildschweinjagd", „Berhardiner Hunde Savoyer Kinder rettend", ferner Handzeichnungen. Nach V. arbeiteten die Lithographen J. F. Wagner, R. Pabst (Löwin und Panther mit Jungen), A. Cheyère (Pferdestudien) und G. F. Frey (Zugpferde, ein Heft von sechs Blättern). Die Berner Neujahrsblätter von 1837 und 1838 enthalten zwei historische Kompositionen von V., „Die Schlacht bei St. Jakob" und „Die Ueberbringung des Hauptes des heiligen Vincenz nach Bern." Das Album bernischer Künstler, das Paul V. herausgab, weist von Joseph V. „Die Todesweihe vor der Schlacht bei Laupen" auf.

Samml. bern. Biogr. III, p. 283—304. — Bern. Jahresber. Kstver. v. 1865, p. 3. — Schweiz (Bern) VIII, p. 396. — *C. Brun*, A. D. B. XL, p. 263. — Étr. frib. 1881, p. 17. — *Müller*, Hochschule Bern 1834—1884, p. 55. — *Nagler*, K.-Lex. XX, p. 516. — *Müller*, K.-Lex. IV, p. 440. — *Singer*, K.-Lex. V, p. 33. — Illustr. Ztg. v. 1865. — *Bötticher*, Malerw. d. 19. Jahrh.s II, p. 948.
H. Türler.

Volmar, Paul, Maler, Zeichenlehrer und akademischer Lehrer, in Bern, von Ueberstorf im Kanton Freiburg, wurde in Bern am 7. Nov. 1832 als der ältere Sohn des Professors Joseph V. (s. d.) geboren; der Bruder Theodor V.s. Er besuchte die Kantonsschule, genoß hierauf den Unterricht seines Vaters und widmete sich außerdem litterarischen Studien an der Universität. Zu Anfang der 1850er Jahre setzte er die Studien in Paris und Genf fort und gründete 1858 in Schaffhausen die Zeitschrift „Die Schweiz", die er nachher in Frick und in Bern weiterführte. Neben der Pflege der Kunst, die er nie unterbrach, war er unter eigenem Namen und unter dem Pseudonym *Georg Tann* litterarisch thätig. Nach dem Tode des Vaters widmete er sich einzig der Kunst, speziell der Lehrthätigkeit, indem er 1866 den Zeichenunterricht an der Litterarschule in Bern übernahm und zugleich auch Dozent für Zeichnen und Malen an der Universität wurde. Seine Lehrthätigkeit an der Kantonsschule setzte er nach der Umwandlung dieser Anstalt in das städtische Gymnasium 1880 auch an diesem bis 1899 fort. Von 1872—1900 wirkte er ebenfalls als Lehrer an der Kunstschule. Nachdem er sich 1886 als Privatdozent habilitiert hatte, war er von 1890—1900 außerordentlicher Professor für Kunstgeschichte an der Universität. Er trat hierauf in den Ruhestand und starb am 27. April 1906 auf seinem Wohnsitz in Ostermundigen bei Bern.

An der Turnusausstellung von 1854 in Bern stellte V. ein Oelbild „Gegend in Graubünden" aus. Den Kriegsereignissen von 1870/71 folgte er als Schlachtenzeichner der „Leipziger Illustrierten Zeitung." Er war auch Mitarbeiter der Zeitschrift „Ueber Land und Meer" und an den Bilderbogen aus der Schweizergeschichte von Buri und Jeker. V. hat sich ein besonderes Verdienst erworben durch seine Bemühungen für die Einführung des schweizerischen Salons und die Gewährung der eidgenössischen Kunstkredite.

„Bund" v. 3. Mai 1906, Nr. 205. — Étrennes frib. 1881, p. 18. — Arch. de la Soc. d'hist. du cant. de Frib. IV, p. 155.
H. Türler.

Volmar, Carl Franz *Rudolf,* Maler, der Bruder Joseph V.s, wurde am 23. Juli 1804 in Bern als ein Sohn des Malers Georg V. geboren (s. d.). Er erhielt den ersten Unterricht von seinem Vater und setzte dann die Studien in Wien fort. Nach Bern zurückgekehrt, arbeitete er hier einige Jahre lang als Landschaftsmaler und ließ sich dann in Besançon nieder, wo er 1846 starb. Das bernische Kunstmuseum besitzt von ihm die Oelbilder „Waldinneres mit Rehgruppe" und „Wasserfall des Gießbachs."

Singer, K.-Lex. V, p. 33. — Frib. artist. 1881, p. 18. — Étrennes frib. 1881, p. 18.
H. Türler.

Volmar, Theodor, Maler, in Bern, wurde dort am 16. April 1847 als der jüngere Sohn des Professors Joseph V. geboren; der Bruder Paul V.s. Den ersten Unterricht im Zeichnen und Malen erteilte ihm der Vater, nach dessen Tode der Bruder. Nach dem vorläufigen Abschluß seiner Studien an der philosophischen Fakultät in Bern besuchte V. München und Paris. Ein Aufenthalt von einem Jahr in der Stadt an der Seine vermittelte ihm eine große Erweiterung und Vertiefung seiner Kenntnisse und seines Könnens. Da sich V. der Historienmalerei widmen wollte, gab er seinen Studien eine möglichst breite Grundlage und pflegte daher neben der Figurenmalerei auch die Tier- und Landschaftsmalerei. Weil aber die ausschließliche Pflege dieser Richtung in der Schweiz nicht wohl möglich war, wandte er sich dem Genrebilde zu. Neben dem Sittenbilde bethätigte er sich besonders im militärischen Genrebilde. 1900 wurde V. als der Nachfolger seines Bruders Lehrer für Malen und Zeichnen an der Kunstschule, jetzt städtischen Kunstgewerbeschule. Von seinen Bildern sind speziell hervorzuheben: „Werner Steiner in der Schlacht bei Marignano"; „Levrier"; „Feldtelegraphenstation", im Musée Colonna in Freiburg als Eigentum der Eidgenossenschaft; „Den Feind markierende Dragoner", im Kunstmuseum in Bern; „Beobachtungs-

posten", im Musée Rath in Genf. Von 1888 an hat sich V. während einer Reihe von Jahren an den schweizerischen Turnus- und Kunstausstellungen beteiligt. Er ist Vorstandsmitglied der Freien schweizerischen Künstlervereinigung und gehört seit 1910 als Mitglied der eidgenössischen Kunstkommission an.

Curric. vitae. — *Singer*, K.-Lex. V, p. 33. — Étrennes frib. 1881, p. 18. *H. Türler.*

Vom Stan, s. Stan, vom.

Von Buch, s. Jorand, Hans.

Von der Halden, s. Anderhalden.

Von Esch, s. Abesch.

Von Matt, s. Vonmatt.

Vonmatt, Anton, Porträtmaler, geb. in Stans, wo er um 1836 thätig war. 1836 lieferte er der Kirche von Hellbüel im Kanton Luzern die Stationenbilder sowie die Bilder der hl. Anna und des hl. Fridolin samt den 14 Nothelfern zu Preisen, die auf eine mehr handwerksmäßige Kunstübung schließen lassen.

Geschichtsfrd. XXI, p. 95. *Franz Heinemann.*

Vonmatt (von Matt), Anton Maria, Goldschmied, Münzmeister, Silberarbeiter, gebürtig von Stans. Er ließ sich in der zweiten Hälfte des 18. Jahrh.s in Sachseln nieder. Am 4. Aug. 1798 wurde er zu einer Prüfung des Kirchenschatzinventars an das Stift Beromünster berufen. Er prägte 1773 Dukaten für den Stand Unterwalden. Von ihm stammen eine 20 cm hohe in Silber getriebene Statuette des Bruders Klaus in der Kapelle Ennerberg (Unterwalden) und die silberne Rokoko-Monstranz mit den Figuren von Gott Vater und Engeln in St. Niklausen (Obwalden). Seine Meistermarke lautet: A. V. M. (Antoni von Matt).

Kath. Schweizerbl. N. F. XIV, 1898, p. 414. — *Tobler-Meyer*, Münzsamml. Wunderly I, 2. Tl., p. 317. — *Rahn*, Stat., Unterwalden, p. 238, 399. *Franz Heinemann.*

Von Montenberg, s. Anderhalden.

Vonmoos, s. Moos, von.

Vonwiller, Maler, in St. Gallen, soll das Gemälde eines Unbekannten, datiert 1654, im Museum in St. Gallen, gemalt haben. In der Stemmatologia Sangall. läßt sich ein Maler V. für diese Zeit nicht nachweisen. *T. Schieß.*

Vonwiller, Hans, angeblich Holzbildhauer, in St. Gallen, scheint nur auf falscher Lesung oder Deutung des Namens Owiler zu beruhen (s. diesen im Suppl.). *T. Schieß.*

Vonwyl, Jakob, s. Wyl, Jak. v.

Vorster (Voster, Forster), Andreas, Petschaftstecher und Medailleur, von Dießenhofen, geb. 1727, gest. 1785. Er lernte bei Christoffel Aepli in Dießenhofen (s. d.), bildete sich auswärts weiter und betrieb nachher mit großem Geschicke besonders die Siegelstecherei. Hartmann nennt ausdrücklich als von ihm hergestellt die Siegel von Petershausen, Kreuzlingen, Konstanz, des Hochstifts Bamberg und eine Anzahl Arbeiten für Private. Auf einem gezeichneten Porträt V.s, das sich inmitten einer schönen Sammlung von Abdrücken seiner Siegel (im Besitze des Hrn. Apotheker Alfred Brunner in Dießenhofen) befindet, nennt sich der Künstler — oder wird er genannt — „graveur et précepteur." Er scheint also auch Lehrer (Zeichenlehrer?) gewesen zu sein.

Seine Stempel scheint Andreas V. selten signiert zu haben, woher wahrscheinlich eine gewisse Verwirrung zwischen ihm und seinem Sohne Balthasar (s. d.) in den Künstler-Lexika rührt. In Briefen haben sich beide — und zwar wohl richtiger Weise — hie und da Forster geschrieben; da aber Balthasar seine bekannten Arbeiten durchweg mit einem V. bezeichnet hat, sind Vater und Sohn unter diesem Buchstaben eingereiht worden.

W. Hartmann, St. Gall. Kstgesch. (Msc. Kstver. St. Gallen). — Mitt. des Kstmalers *Aug. Schmidt* in Dießenhofen. *F. O. Pestalozzi.*

Vorster (betreffend die Schreibweise des Namens siehe den Artikel Andreas V.), Balthasar, Stempelstecher, 1749 als der Sohn des Andreas in Dießenhofen geboren, gest. 1826. Er lernte bei seinem Vater, verlegte sich wie dieser vorzugsweise auf das Stechen von Siegeln und Petschaften in Stahl und zeichnete seine Arbeiten meist mit V. Hartmann, der die Kunst des Vaters höher schätzt als diejenige des Sohns, nennt als beste Arbeiten des letztern ein Siegel für das Stift St. Gallen und ein solches für das Frauenstift Schännis. In Hallers Schweiz. Münz- und Medaillenkabinet und Tobler-Meyers Katalog der Sammlung Wunderly wird sodann eine Reihe von Münzen aufgeführt, zu denen Balthasar V. die Stempel geschnitten hat, so vor allem der seltene sog. Geßner-Taler von 1773, zu welchem der Maler und Dichter Salomon Geßner die Zeichnung entworfen haben soll. Der Stempel sprang nach 36 Prägungen, und das gleiche Mißgeschick soll V. auch noch mit einem zweiten Zürcher Taler von 1773 passiert sein. Bekannt ist daneben noch der Taler von 1776 des Fürstabts Beda Angehrn von St. Gallen, ein Gulden von 1776 und 1/2 Gulden von 1773. Einige der V.schen Münzen, worunter auch der „Geßner-Taler", befinden sich im Schweizerischen Landesmuseum in Zürich.

Nagler, K.-Lex. XX, p. 565. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 4043. — *Nagler*, Monogr. I, p. 586. — *Tobler-Meyer*, Münzsamml. Wunderly I, p. 358, 511; III, p. 416, 419.

— *W. Hartmann*, St. Gall. Kstgesch., p. 212, 214. — *G. E. Haller*, Schw. Münz- u. Med.-Kab.
F. O. Pestalozzi.

Vorster, s. auch Forster.

Voruz, Elise, fille du professeur Amédée V. qui habitait Lausanne, est née dans cette ville le 9 oct. 1844; elle manifesta de bonne heure une passion très vive pour tout ce qui touche à l'art. Déjà comme enfant, ses goûts témoignaient d'une réelle vocation artistique. Entravée par des circonstances de famille, ce ne fut guère qu'en 1872 que la future artiste put entrer dans l'atelier de Laminais à Paris. Ce maître distingué et exigeant s'intéressa, dès le début, à son élève; il lui découvrit des aptitudes réelles et jusqu'au terme de sa carrière, il n'a cessé de l'encourager. Dans cet atelier privilégié, V. se mit à l'œuvre avec courage et travailla avec un véritable acharnement. Elle exposa, en 1876, à Lausanne à la Société suisse des Beaux-Arts. En 1877, sur le conseil de Laminais, V. exposa, pour la première fois, au Salon de Paris le portrait, au crayon noir, de son père. En 1878, un portrait à l'huile figura dans la section suisse de l'Exposition universelle, portrait qui valut à son auteur une observation flatteuse du peintre Albert Anker. Dès lors, V. exposa chaque année, avec un succès soutenu, des tableaux à l'huile, des aquarelles ou des gravures. En 1898, dans la section des arts décoratifs, elle exposa une eau-forte remarquée. Ses essais de lithographie d'après nature lui assurèrent une place honorable dans les Salons du Champ de Mars.

L'école que V. avait ouverte à Paris eut vite acquis une certaine notoriété. Pour ses élèves, V. publia ses „Éléments de composition artistique", chez Guérin. En 1900, elle reçut le ruban violet des palmes académiques pour l'ensemble de ses travaux.

La santé de M^lle^ V., qui ne fut jamais très robuste, la contraignit bientôt à un repos nécessaire. Retirée à Barbizon (Seine et Marne), elle s'y occupa surtout d'art décoratif en faisant de la gravure, de la sculpture sur bois, du cuivre repoussé et ciselé, etc. Elle exposa dans les diverses sections du Salon, dont les portes, durant plus de trente ans, lui ont été toujours ouvertes.

Le trait qui caractérise l'art et la manière de M^lle^ V., c'est la finesse et la distinction. Ses travaux, nombreux, ont recueilli les éloges les plus flatteurs, soit en Suisse, soit en France, et son nom demeurera en honneur dans l'une et l'autre de ses patries, qu'elle a aimées d'un égal amour. M^lle^ V. est décédée le 27 août 1909 à Barbizon (Seine et Marne).

Rens. de *M. Grin*, ancien pasteur à Lausanne.
Emile Butticaz.

Voster, s. Vorster.

Vouga, Albert, peintre de genre et paysagiste, né à Cortaillod, canton de Neuchâtel, en 1829, fit ses premières études à Dusseldorf, puis fut élève de Charles Gleyre à Paris. Il a pris part aux expositions des Amis des Arts de Neuchâtel et à celles de la Société suisse des Beaux-Arts à Berne en 1857. Il mourut à Boudry le 8 mai 1896. Le Musée de Neuchâtel possède de lui une toile „Maisons à Boudry" et un dessin „Gorges de l'Areuse", 1871.

Mus. Neuch. 1896. — Cat. du Mus. de Neuchâtel, 1903, p. 52, 73. — *Brun*, Anz. A.-K. v. 1896, p. 70.
M. Morel.

Vouga, Emilie, née Pradès, née à Vevey en 1840, morte à Genève en 1909, peintre de fleurs et d'oiseaux. C'est en suite de circonstances particulières et de revers de fortune que cette artiste autodidacte s'est vouée à l'étude des fleurs et des oiseaux et en a fait des compositions heureuses et appréciées du public; elle a appliqué industriellement un don naturel et un talent très réel. Après avoir exposé et vendu quelques dessins originaux inspirés de la flore alpestre et jurassienne, elle se vit encouragée dans cette voie et vulgarisa ses modèles par la chromolithographie; c'est là, l'origine de la grande maison d'édition qui porte actuellement son nom.

M^me^ V. reçut l'honorariat de plusieurs grands clubs et sociétés artistiques de France, d'Italie et de Russie, reconnaissant ainsi son mérite. Douée d'une âme d'élite, M^me^ Vouga s'est plu, alors que le succès couronnait ses efforts, à protéger des talents naissants et ignorés et à mettre de nombreux artisans d'art à même de gagner honorablement leur vie. *Georges Hantz.*

Vouga, Moïse, joaillier, né à Saconnex le 23 mars 1733, mort le 15 sept. 1795 d'un coup d'arme à feu, fut reçu habitant de Genève le 28 févr. 1764 et admis à la maîtrise le 21 sept. 1765, ayant présenté pour chef-d'œuvre „une bague en diamants brillants à rose fort bien faite" et sous la réserve de ne pouvoir tenir qu'un compagnon et point d'apprenti. *A. Choisy.*

Voullaire, André, orfèvre, père de Nicolas et de Pierre II, né à Genève le 21 août 1684, mort le 20 déc. 1753, apprenti chez Jean Ritter, fut reçu à la maîtrise le 1^er^ avril 1707 et s'associa avec son frère Pierre I. *A. Choisy.*

Voullaire, Isaac, orfèvre, fils de Pierre I, né à Genève le 30 mai 1706, mort le 1^er^ oct. 1769, fut reçu à la maîtrise le 13 oct. 1727, ayant fait pour chef-d'œuvre „une bague à sept pierres, du goût anglais et hollandais." *A. Choisy.*

Voullaire, Jean-Alexandre, orfèvre, né à Genève le 1^er^ oct. 1721, mort le 6 avril 1796, fut reçu à la maîtrise le 20 juillet 1744, ayant fait pour

chef-d'œuvre „une paire de boucles à pierres de cristal.“ *A. Choisy.*

Voullaire, Marc, graveur et médailleur au 18e siècle. Il a été pendant quelque temps second directeur de l'institut Morave de Montmirail près Neuchâtel. On connaît de lui une médaille en étain de 1760 du comte de Zinzendorf gravée à l'occasion de sa mort et une médaille de Montmirail pour le cinquantenaire de sa fondation en 1816.

Tobler-Meyer, Münzsamml. Wunderly I, Tl. 4, p. 197. *M. Morel.*

Voullaire, Nicolas, orfèvre, fils d'André, frère de Pierre II, né à Genève le 27 août 1725, fut reçu à la maîtrise le 12 févr. 1757, ayant présenté pour chef-d'œuvre „une aigrette en pierres de Saxe“ et s'établit à Paris. *A. Choisy.*

Voullaire, Pierre I, orfèvre, père d'Isaac, frère d'André, né à Genève le 18 mai 1678, mort le 26 avril 1739, fut reçu à la maîtrise le 6 avril 1703 et s'associa avec son frère André, puis avec Pierre Dechalis dit Francheville. *A. Choisy.*

Voullaire, Pierre II, orfèvre, fils d'André, frère de Nicolas, né à Genève le 13 sept. 1709, mort le 11 oct. 1777, apprenti chez Isaac V., fut reçu à la maîtrise le 11 mars 1737, ayant fait pour chef-d'œuvre „une bague à trois diamants.“ Il fut ensuite commis à la Charpenterie, puis à la Chambre des Comptes. *A. Choisy.*

Voullemot, Michel, v. Jolly, Michel, au supplément. Il y a eu plusieurs fondeurs de cloches lorrains du nom de V. *A.-J. M.*

Vries, s. Fries.

Vuagnat, François, peintre français, né à Genève (Pregny) le 6 juin 1826, d'un père français et d'une mère genevoise, mort à Genève le 6 oct. 1910, élève des Écoles des Beaux-Arts de Genève où il entra à l'âge de 14 ans dans la classe de Jean-Léonard Lugardon pour le dessin et la peinture et dans celle de Louis Dorcière, sculpteur, pour le modelage; en 1841, il obtenait déjà un premier prix de dessin, puis un second prix de figure au modelage. Ces deux récompenses semblent avoir été d'un grand poids dans le choix de sa vocation d'artiste. Il fit de la gravure décorative, de la peinture sur émail, pour la fabrique d'horlogerie et de bijouterie alors florissante et réputée à Genève; il peignit à l'huile du portrait et du paysage; mais les exigences de la vie quotidienne l'obligèrent à s'adonner entièrement et pour un certain nombre d'années à la photographie alors à ses débuts et sans concurrence appréciable. Il fonda un atelier et y acquit, avec une réputation de praticien expert, une indépendance qui lui permit de s'adonner entièrement à ses goûts qui le portaient vers les beaux-arts. Il se remit à la peinture, fréquenta de nouveau l'atelier de J.-L. Lugardon pour la figure et ceux de François Diday pour le paysage et de Charles Humbert pour les animaux. Bien que très personnelle, sa manière se ressent naturellement de cette période très caractéristique de la peinture genevoise dont nous venons de citer les représentants les plus en vue vers 1860. Il fit du portrait, mais il est surtout connu comme peintre d'animaux et plus spécialement groupés au pâturage et dans les hauts alpages. Plusieurs musées d'Europe possèdent ses œuvres. Nous citons parmi les meilleurs: Musée de Caen: „Pacage en Normandie“, 1883; Musée de Rennes: „A la fontaine“, 1887; Musée Rath à Genève: „Portrait du peintre Alexandre Calame“, 1889; Musée d'Annecy: „Vache et génisse“; Musée de Chambéry: „Marécages de la Drance“, 1899.

La peinture de V. fut distinguée par des amateurs haut placés. En 1868, le duc Amédée d'Aoste lui achète son „Transport de bétail sur le lac de Brienz.“ En 1873, il vend au Schah de Perse „L'abreuvoir dans le Ravin“, en 1880 à la reine de Portugal „Le pâturage à Veigy (Haute-Savoie). Ce tableau lui vaut, en outre, d'être nommé Chevalier et décoré de l'ordre du Christ de Portugal. La Société des Beaux-Arts de Turin, en 1866, acquiert „Le col de la Gemmi“, en 1873 la Société des Beaux-Arts de Lyon „Chevrier dans la vallée de Saas“ et en 1875 la Société des Beaux-Arts de Pau „L'abreuvoir dans le Jura.“ Il obtint de nombreuses récompenses aux expositions d'Amiens 1877, Versailles 1878, Sidney 1879, Bourges 1879, Alger 1880, etc.

Larousse, Dict. univ. — *Glaeser*, Biogr. des contemp., Paris 1875. — Mém. et doc. de la Soc. savois. d'hist. et d'arch., t. XXXVIII, p. 311. — Cat. Mus. Rath 1906, p. 94, 177. — Journ. de Genève du 22 nov. 1909 (*J. Congnard*). *Georges Hantz.*

Vuagniaux, Charles, peintre, né en 1857, mort à Toulon en janv. 1911. Il fut l'élève de F. Bocion et d'Hébert, échappa très vite à toute préoccupation d'école et suivit ses inspirations personnelles. Il exposa à Genève en 1887, 1890, 1891, 1893, 1896 et 1900. Il s'adonna à la peinture des décors de théâtre et fut appelé, en 1907, à Toulon pour occuper les fonctions de peintre-décorateur du Grand-Théâtre.

Journ. de Genève du 18 janv. 1911. *A. Choisy.*

Vualder, Johann, s. Walder, Johann.

Vuarser, Mattelin (Mathias), construisit en 1502, sous la direction de son père Peter V., les stalles de l'église St-Étienne à Moudon. Jalouse de ce beau travail, la ville d'Estavayer fit appel à maître Mattelin pour orner de sièges et de stalles le chœur de son église paroissiale dédiée à St-Laurent. Il se mit à l'œuvre en 1523 et

termina son ouvrage l'année suivante. Mattelin était un homme de goût et un habile sculpteur; le gothique flamboyant qui se prête si bien à l'ornementation, est heureusement traité par son ciseau vigoureux. Le seul reproche que Rahn lui adresse, c'est de ne pas donner assez d'expression aux traits de ses personnages.

Frib. art. 1893, p. 19. — *J. R. Rahn*, Anz. A.-K. 1883, p. 384, 385. — Revue hist. vaud. I, p. 368. — Mém. et docum. Soc. hist. de la Suisse rom. XXXV, p. 302, 305. *Max de Diesbach.*

Vuarser, Peter, sculpta, en 1502, avec son fils Mattelin, les stalles de l'Église de Moudon. Il serait difficile de dire quelle fut son origine. Venait-il d'Allemagne comme semblerait l'indiquer son nom? Serait-il identique avec Peter Vaser, menuisier à Genève, qui, en 1469, construisit pour le duc Amédée de Savoie et la duchesse Jolande un charriot branlant, de parade, surmonté d'un écusson aux armes ducales supporté par deux lions?

Frib. art. 1893, p. 19. — Revue hist. vaud. I, p. 368. — Mém. et docum. Soc. hist. de la Suisse rom. XXXV, p. 305. — Acad. roy. de Savoie. Documents. Chron. de Yolande de France I, p. 68, 69. *Max de Diesbach.*

Vuasel, s. Vuysel.

Vuichoud, Louise, peintre sur émail et pastelliste, Vaudoise, née à Montreux en 1831, morte à Genève en 1909, élève de Gaspard Lamunière pour la peinture sur émail et de Mlle Revon pour le pastel. Elle a étudié à Paris et à Montpellier. Rentrée à Genève, elle y fonda un atelier d'où sont sortis de nombreux portraits au pastel dont la plupart se trouvent à Vevey et à Neuchâtel. Elle a beaucoup exposé à l'Athénée de 1865 à 1880.

Rens. par Mlle *L. Henriod* à Neuchâtel. *Georges Hantz.*

Vuilleret, s. Wuilleret.

Vuillermet, François *Charles,* originaire de Provence (Vaud), est né le 13 août 1849 à la Grange Neuve, près de Morges. Il manifesta de bonne heure un goût très vif pour la peinture et fut poussé par une vocation artistique irrésistible; mais avant de réaliser son désir et de devenir un peintre, il eut à passer des années difficiles. A douze ans déjà, il était apprenti dessinateur dans une fabrique de rubans de Bâle. Un peu plus tard, il dessinait des planches d'antiquités pour Troyon. De 1863—1864, il étudia chez le Zurichois Bryner qui était établi à Lausanne. En 1868, il passa quelques mois dans l'atelier de François Diday, puis il partit pour Munich où il passa deux semestres à étudier le dessin à l'Académie. Nous le voyons ensuite à Paris dans l'atelier de Gérôme, puis chez le célèbre peintre animalier Rodolphe Koller; mais V. a surtout étudié seul, devant la nature.

En 1875, au concours de paysage de l'Institut Genevois, il est classé second. En 1879, à l'exposition municipale de Genève, son tableau est choisi par le jury pour être acquis par le fonds Diday; ce tableau est actuellement au Musée des Beaux-Arts à Genève. En 1880, il exposa au Salon de Paris une œuvre magistrale: „Portrait de M. S. C.“ (initiales des prénoms de son père Samuel-Constant; portrait de celui-ci). C'est un tableau très poussé, étudié et traité avec une merveilleuse sincérité. Ce tableau fut, du reste, très remarqué; il fut reproduit en première page par le journal artistique *Le Salon* (numéro du 1er mai 1880). La plupart des grands journaux parisiens en parlèrent avec éloge. Entre tous, citons ce qu'en dit *Le Grand Journal* du 28 juin 1880: „Puis nous allons rester stupéfait devant un portrait de vieillard d'un peintre suisse, M. Vuillermet, qui est bien l'œuvre la plus prodigieuse du Salon au point de vue de l'exécution... Enfin, l'œuvre est poussée autant qu'œuvre peut l'être.“ Cet article si élogieux est de Claude Vignon, pseudonyme cachant une femme du plus haut mérite (Mme Rouvier, la femme du premier ministre français). Sous ce nom d'emprunt, elle s'est surtout fait connaître comme sculpteur. Ce même portrait qui est l'une des œuvres maîtresses de V., fut exposé l'année suivante à Londres à l'exposition des beaux-arts suisses (Exhibition of Swiss Art). Il a été l'objet de nombreux articles parus dans les principaux journaux londoniens. (Voir *Gazette de Lausanne,* 5 mai 1881). Ce tableau qui était la propriété de M. le baron de Blonay, au château de Grandson, a été cédé en 1909 au Musée de Lausanne par les enfants de feu le baron de Blonay, cela par délicatesse à des conditions très favorables. A cette occasion, le Musée de Neuchâtel a acheté du Musée de Lausanne l'une des variantes du „Portrait de mon père“ de V. En 1881, V. a exposé au Salon de Paris un „Portrait de femme âgée“, reproduit dans le catalogue illustré. D'autres portraits de son père, variantes de ce premier, se trouvent aux Musées de Genève, de Lausanne, de Lucerne et de Neuchâtel. Ce ne sont pas des copies, mais des œuvres originales. Dès lors, V. a fait une série de portraits, celui du général Wolff, commandant du VIIe corps d'armée, à Besançon; de l'archevêque de Besançon, Mgr. Foulon; du général d'artillerie Segrétain, à Grenoble; du comte Aguado à Nice. Parmi les portraits qu'il a peints à Lausanne et en Suisse, on peut citer ceux de M. Marcel, de MM. les professeurs Duperrex et Brunner, de M. V. Bessières, de M. Jules Pellis, avocat, de Mesdames Secrétan, Golliez, Palaz, Nicod, du prince et de la princesse Dolgoroukof, de la princesse Couza, de Roumanie.

V. a également traité le paysage. Il a peint une série des „Châteaux vaudois.“ L'une de ces toiles, le „Château de Grandson“, se trouve au Musée de Lausanne, ainsi qu'un tableau d'un autre genre: „Le soir sur les bords du lac de Zurich.“ Citons encore à ce sujet: „Environs de Lausanne.“ En collaboration avec son frère *Joseph V.*, il a exécuté une grande peinture décorative qui orne le chœur de la chapelle du séminaire de Fribourg, la „Vocation des Apôtres.“

V. a fait partie de la Commission fédérale des Beaux-Arts, dont il a été vice-président en 1897. En 1905, il a de nouveau fait partie de cette commission qu'il a été appelé à présider pendant les années 1907 et 1908. Il a participé à plusieurs expositions nationales, notamment à celle de Genève en 1896 et a exposé aux Salons de Paris en 1878, 1880, 1881 et 1884, ainsi qu'à l'Exposition internationale de Munich. En 1901, V. fit à la Grenette à Lausanne une exposition de ses œuvres; on y voyait entr'autres une série de peintures, d'aquarelles et de dessins du vieux Lausanne. Cette exposition eut un grand succès. Tout récemment, en févr. 1911, V. vient de terminer une œuvre particulièrement importante, à laquelle il a consacré tous les soins; c'est une reconstitution historique: „Bâle au temps de Hans Holbein“, dans laquelle figurent les personnages les plus marquants qui vivaient à Bâle dans la première partie du XVI^e siècle. Cette peinture a été reproduite dans la *Patrie Suisse* du 25 avril 1911.

Nous devons citer des reproductions de ses œuvres dans le catalogue illustré du Salon de Paris de 1880 et 1881, catalogue de l'Exposition universelle de 1900, de l'Exposition nationale à Genève en 1896, dans l'Album des cent œuvres principales de la même exposition, etc. Parmi des tableaux achetés pour des collections publiques, nous citons une variante du „Portrait de mon père“ achetée par la Confédération et qui est déposée au Musée de Lucerne; „Portrait de l'artiste par lui-même“, au Musée de Lausanne; „Le lac de Zurich“, effet du soir, au Musée de Bienne. L'Association du Vieux-Lausanne a acquis la série des dessins originaux reproduits dans la publication du Vieux-Lausanne.

V. s'intéresse beaucoup à tout ce qui touche au passé et à l'histoire de la ville de Lausanne. Il a publié un volume „Notices historiques sur Lausanne“ (F. Rouge, édit., Lausanne). Il s'est également occupé d'archéologie et a courageusement travaillé pour la conservation de plusieurs monuments anciens de Lausanne. Douloureusement impressionné par la démolition de la porte S^t-Maire et instruit par cette triste expérience, il a pu, avec l'aide de quelques amis respectant les vestiges du passé, obtenir la conservation de la tour de l'Ale, qui était, pour ainsi dire, déjà condamnée. Comme président du comité qui s'en occupa, il a collaboré aux plans de restauration de ce monument. On doit également à son initiative la restauration de la poétique chapelle de la Maladière, en dessous de Lausanne. Le monument commémoratif élevé à Vidy, sur l'emplacement de l'échafaud où périt Davel, a été exécuté par l'architecte G. Rouge, d'après le projet de V. Pour l'harmoniser avec la sévérité de ce site solitaire, V. a conçu ce monument dans un caractère préhistorique: un grand tumulus surmonté d'un meulin, énorme bloc erratique recueilli sur les pentes du Jura, près de Grandson.

Parmi les commissions et comités dont il fait partie, nous citerons la commission vaudoise des monuments historiques, le comité de l'association pour la restauration de Chillon, la commission technique de la restauration du château de Lausanne. Il fut chargé par cette commission de noter sur un relevé à grande échelle les détails de restauration de la façade est de cet édifice. Cette façade fut restaurée par l'architecte Jost en se basant sur cette étude dans laquelle V. s'est efforcé de lui conserver son caractère ancien et sa belle patine séculaire. Il a également fait partie d'une commission technique chargée d'étudier la restauration de l'église de S^t-François à Lausanne. Son rapport exprimant l'avis de cette commission technique concluait en faveur d'une simple restauration de la façade méridionale; les autorités préférèrent un projet de rénovation et d'embellissement plutôt que de conservation. Sur son initiative et sous sa direction, le Comité du Vieux-Lausanne a fait relever le plan de l'église de la Madeleine dont les fondations furent découvertes lors de la construction du palais de Rumine. Il dirigea également des fouilles exécutées sur son initiative au nord de la cathédrale; ces fouilles ont permis de reconstituer le plan de la salle capitulaire et du cloître (voir le rapport du comité du Vieux-Lausanne [1904] et l'Indicateur des antiquités suisses.

Le comité central de la Société suisse des Beaux-Arts l'a appelé à faire partie du comité de rédaction du *Dictionnaire des artistes suisses* et à cette occasion, V. a établi pour cet ouvrage une liste aussi complète que possible de tous les artistes vaudois anciens et modernes avec les renseignements qu'il a pu découvrir.

Article biogr. paru dans la *Patrie Suisse* du 27 févr. 1901. — Rapp. du Comité du Vieux Lausanne 1903/04 et 1905 06. — Proc.-verbaux de la commission techn. pour la restauration de Chillon, „Lausanne à travers les âges“, etc. B. van Muyden, A. Schnetzler etc. — *Dändliker*, Gesch. d. Schweiz III, 1894 (*Brun*). — *P. Seippel*, Die Schweiz im 19. Jahrh. II (*Ph. Godet*). — Kstchr. du 18 nov. 1880, p. 83 (*Brun*). — Cat. of the Exhibition of Swiss Art in London 1881, p. 8. — Cat. du Mus. Rath, Genève 1906, p. 94, 177. *Emile Butticaz.*

Vuillermet, Charles-*Joseph,* originaire de Provence (Vaud), peintre de portraits et de paysages, est né le 7 mars 1846 à Belfort; il témoigna dès son enfance d'un goût très vif pour les arts, saisissant chaque occasion de dessiner; il fit comme jeune homme de 14 et de 15 ans des dessins d'après nature d'une remarquable sincérité: „Vue de l'église d'Othmarsheim en Alsace", „Ruines du château de Mönchenstein près de Bâle", „Porte de S^t-Paul à Bâle", etc. Ce fut lui qui stimula son frère Charles et l'encouragea à persévérer dans la carrière artistique. Plus tard il collabora avec son frère Charles aux albums du „Vieux-Lausanne" dont beaucoup de planches ont été dessinées par lui. Ces dernières années il s'est voué plus spécialement à la restauration; il a entr'autres restauré (1891) les peintures de la chapelle S^t-Jean-Baptiste à Charmey (Gruyère), les grandes peintures murales de Locher dans l'église de Tavel, près Fribourg (1894), la chapelle S^t-Nicolas à Hauterive (1896), l'église Notre-Dame à Fribourg en 1896 et en 1897 l'église du collège S^t-Michel à Fribourg également.

En vue du transfert des peintures du Musée Arlaud au Palais de Rumine, V. a été chargé par le Gouvernement vaudois et le directeur du Musée, de la restauration de toute la collection qui était contenue dans le Musée Arlaud. Il consacra environ deux années et demie à ce grand travail qui fut terminé à la fin de 1905. Reconnaissant le savoir, la prudence et la conscience que V. avait apporté à cette tâche délicate, un appel lui a été adressé par les autorités de Genève voulant confier à ses soins la révision et la restauration de la collection du Musée Rath à l'occasion de son prochain transfert dans le nouveau Musée; mais vu les engagements déjà pris par V., il n'a pu se charger que de la mise en train de cette restauration. Dans ce moment il restaure pour l'État la collection de portraits de professeurs de l'ancienne Académie de Lausanne, ainsi qu'une série de portraits de la famille de Seigneux qui ont été déposés dans les collections du Vieux-Lausanne.

Comme production originale, V. a peint des portraits, entr'autres celui de Mgr. Deruaz, évêque de Lausanne et de Genève; il a aussi peint des paysages et il a participé à quelques expositions dans la Suisse romande. *Emile Butticaz.*

Vuitel, Héloïse, peintre, probablement d'origine neuchâteloise et fille d'un horloger à Paris. Elle légua en 1896 au Musée de Neuchâtel deux toiles, le portrait de son père, Charles-Frédéric V., horloger, et un auto-portrait.

Cat. Mus. des Bx.-Arts à Neuchâtel, 1903, p. 52. *M. Morel.*

Vullenho, Heinrich von, Bibelabschreiber und Miniaturmaler, aus Utrecht. Er ist in der ersten Hälfte des 15. Jahrh.s in Basel nachweisbar.

H. Lehmann, N.-Bl. (Mitt.) d. Antiq. Gesellsch. Zürich 1908, p. 273. *C. Brun.*

Vulliemin, Emma-Caroline, d'Yverdon, née à Lausanne le 8 sept. 1865 et y demeurant. Elle s'est occupée surtout d'aquarelles de fleurs, de paysages, ainsi que d'art décoratif. Ses études se sont faites dans les cours de M. Aug. de Molin et de M. Th. Bischoff. Elle a exposé à diverses reprises et, en dernier lieu, dans les quatre expositions de la Société des femmes peintres et sculpteurs, puis aussi dans celles de la Société des Beaux-Arts. Ses œuvres se sont placées à Lausanne, en Alsace, en Allemagne, à Paris, en Angleterre et en Amérique. Elle donne des leçons de peinture et possède un atelier à Lausanne. *Ch. V.*

Vulliemin, *Ernest*-John-Alexis, peintre et illustrateur, né à Lausanne le 16 nov. 1862, montra tout jeune de grandes dispositions pour le dessin. Au sortir du gymnase classique, il se rendit à Dusseldorf où l'attirait la présence de son oncle Benjamin Vautier. Il y suivit pendant trois ans, de 1881—1884, les leçons de l'Académie de peinture. Son premier essai fut un portrait de son grand-oncle, l'historien Louis V. De Dusseldorf, il passa à Paris où il fréquenta pendant quatre ans les ateliers de Lefèbvre et Boulanger, puis d'Aimé Morot et Chartran. Officier dans le bataillon 1 en Suisse, il prit goût aux scènes militaires et ses supérieurs lui accordaient volontiers quelques congés pour prendre ses croquis. Il les exécutait ensuite à l'aquarelle; telle „Batterie Halt!", acquise par la Confédération et déposée au Musée de Winterthour. D'autres se trouvent à Lausanne chez des particuliers, à Valentigney dans la famille Bovet et en Amérique. Il excelle dans le dessin des chevaux.

Marié à Paris, V. consacra son temps à l'illustration. Il travailla pour de nombreux éditeurs, soit en France, soit en Suisse. Nous citons les principaux livres illustrés par lui:

Chez Mame à Tours:

„Trois loups de mer", par Lucien Darville. 1894.
„Jours de naissance", par J. d'Albrenne. 1894.
„La destinée d'Isabelle", par M^lle Levray. 1895.
„Aimer c'est vaincre", par P. Caro. 1895.
„Mabel Vaughan." 1896. „Stéphanette." 1897.
„Contes de bonne Perrette." 1898.
„Le bateau des sorcières." 1899.

Chez Hachette:

„Seule." 1895.
„Une reine des fromages et de la crême", par M^me Longard de Longarde.
„Grand'-mère et petit-fils." 1896.

„Tous jeunes." 1897.
„Le roi du timbre-poste." 1898.
„Le petit monde d'autrefois", par Fogazzaro. 1898.
„L'ambition d'Arnaud", par Pierre Frey. 1899.
„Le beau Fernand." 1899.
„Fêlure d'âme", par M^me^ Lescot. 1899.

Chez Bridel à Lausanne:

„Les trois souhaits de Paul." 1888.

Chez Imer et Payot à Lausanne:

„La carrochonne de Bachelin." 1889.
Les deux premiers volumes du Foyer rom., 1887/88.

Chez Benda à Lausanne:

„Chansons d'enfant", d'Eugène Rambert. 1893.

Chez Rouge à Lausanne:

„Fleurs de deuil", d'Eugène Rambert. 1893.

Collection Lotus-Alba:

„La Silencieuse." 1898.

Plon, Nourrit et C^ie^:

„Mon oncle et mon curé", par Jean de la Brête. 1899.
(Les illustrations originales de ce volume acquises par la fondation Gottfried Keller ont été déposées au Musée de Lausanne.)

Ce travail intense épuisa les forces du jeune artiste. Atteint de phtisie, il mourut à Dinan en Bretagne le 24 févr. 1900 et fut enterré dans le cimetière anglais.

Rens. fournis par M. *Charles V.*, père de l'artiste. — *M. Wirz*, Variétés. Gaz. de Laus. du 10 juillet 1900, n° 161. — *C. Brun*, Jahresber. G. Keller-Stift. 1900, p. 10/11. — *Brun*, Kat. d. Ausst. Gottfr. Keller-Stift. Zurich 1904, p. 63. — *Ernst*, Kat. Ksthalle Winterthour 1905, p. 42, 45. *A. de Molin.*

Vulliermus de S^t^-Antoine. Vullierme de S^t^-Antoine est un des trois maîtres maçons et tailleurs de pierre principaux qui travaillèrent au château de Chillon sous les ordres de Mainier (custos operum domini) du comte Pierre II de Savoie. Son nom est cité dans un compte spécial de Mainier, contenu dans le compte de châtellenie de Chillon (1260—1262). Avec lui sont indiqués Humbert de Lausanne et Jean d'Évian.

Rens. de M. *A. Naef*, archéol. cant., Lausanne. *Emile Butticaz.*

Vulpius, Johann Samuel, Maler, in Bern, wurde dort am 23. Jan. 1664 als Sohn des Gymnasiarchen Jakob Anton V., geboren. Nachdem er 1679 ad lectiones publicas promoviert worden, widmete er sich von 1679—1682 unter Wilhelm Stettler und Johann Dünz in Bern dem Zeichnen und Malen. Im Juni 1682 kam er zum Maler Thomas Blanchet nach Lyon und im Herbst des folgenden Jahres nach Paris, woher er im Juni 1684 an das Krankenbett seines Vaters gerufen wurde. Ende April 1686 reiste er nach Nürnberg und Wien und kehrte nach etwas mehr als einem Jahre nach Hause zurück. Hier verheiratete er sich 1692 mit Anna Katharina Sinner und starb am 22. Jan. 1747. Er ist nach der Vermutung des Notars Howald der Maler der in Bern existierenden Stillleben jener Zeit.

Msc. Hist. Helv. I, p. 86 der Stadtbibl. Bern. *H. Türler.*

Vuolfcoz (Wolfcoz), Kalligraph, Mönch im Kloster St. Gallen, im 9. Jahrh., wahrscheinlich Schreiber (nicht bloß Stifter) des Cod. 20 der Stiftsbibliothek, der auf der ersten Seite Darstellungen der vier Evangelisten aufweist (die allerdings späterer Zeit als die Handschrift selbst angehören sollen) und im Texte mit Initialen von einheimischem Typus mit Riemengeflecht und Linienverschlingungen geschmückt ist. Ein Schreiber dieses Namens wird in den St. Galler Urkunden von 817—879 genannt und bald als monachus, bald als levita oder diaconus, auch als præpositus und decanus bezeichnet; wahrscheinlich sind darin mehrere Personen zu sehen.

Rahn, Bild. Kste., p. 130, 818. — *Wartmann*, Urkundenb. d. Abtei St. Gallen I, p. 221. — Kat. d. Stiftsbibl. St. Gallen, p. 8. *T. Schieß.*

Vusel, s. Vuysel.

Vustenhuit, Henri, habitant de Genève et maître marchand orfèvre, s'associa en 1696 avec Daniel Tresser. *A. Choisy.*

Vuypres alias Nitard, Pierre, peintre à Genève, peignit en 1418 320 panonceaux pour la décoration de la ville, à l'occasion de l'arrivée du pape Martin V. En 1414/15, il achète des couleurs pour peindre les „naves" du roi des Romains, Sigismond, et d'Amed VIII de Savoie, destinées aux cérémonies à l'occasion de l'érection de la Savoie en duché.

Mém. Soc. hist. genev. II, p. 161. — *Rigaud*, Rens., p. 41. — *F. Borel*, Les foires de Genève, p. 173. — Mém. Soc. savois. hist. et archéol. XV, p. 57. *A. Choisy.*

Vuysel, Thibaud, appelé aussi Vasel, Vuasel, Vusel, peintre d'origine germanique, fut reçu bourgeois de Genève en 1453; c'est peut-être lui qui figure sous le nom de Tiébault Lalemant dans les comptes du trésorier général de Savoie comme collaborateur du peintre Jean, pour les travaux exécutés à l'occasion de l'ensevelissement du comte de Genève en 1445. Il est mentionné dans une levée de taxe en 1464 et en 1477 comme propriétaire d'une maison avec jardin à la rue de Cornavin, contiguë à celle de feu le peintre Jean Pentecostes. En 1468, il prend part comme administrateur de ses enfants à une transaction au sujet de la donation d'une moitié de maison et curtil à la rue du Temple faite à sa femme Jeannette par Jeannette, veuve de No Jean Destré.

Covelle, Liv. des Bourg., p. 34. — Mém. Soc. hist. genev. VIII, p. 382. — *Dufour et Rabut*, Les peintres

et les peintures en Savoie, dans Mém. Soc. savois. d'hist. et d'archéol. XII, p. 72, 79. — *Borel*, Les foires de Genève, p. 174. — Minutes de *J. Novel* I, p. 81.
A. Choisy.

Vyt, s. Veith.

Wachsmuht, s. Wachsmuth.

Wachsmuth, Michel B . . . ., Kupferstecher aus der zweiten Hälfte des 18. Jahrh.s, der um 1760—1770 in Schaffhausen thätig war und hier neben andern Schweizer Prospekten auch einen solchen von Schaffhausen ätzte. Auch für Joh. Casp. Lavaters Physiognomik lieferte er einige Blätter (ich nehme an, daß die beiden Wachsmuth M. und B. M. bei Füßli eine und dieselbe Person sind). Seine Arbeiten werden als recht minderwertig bezeichnet, und besser sind auch die paar Blätter nicht, die ich kenne: „Schafhouse Ville capitale du Canton du même nom", 188 : 283, M. B. Wachsmuht ad naturam del. sculpsit 1764, und der etwas kleinere Rheinfall (wieder mit umständlicher französischer Unterschrift), Em. Büchel del., Wachsmuht sculpsit 1764.

Füßli, K.-Lex. II, p. 4060. — *Nagler*, K.-Lex. XXI, p. 35. *Vogler.*

Wachter, Rodolphe, de Bâle. Ordonnance du Conseil d'État de Neuchâtel, du 3 mars 1584, de lui payer douze florins „pour deux fenestres qu'il a faictes de son mestier de vitrier, des armoyries de Madame [la comtesse de Neuchâtel], en la ville de Mulhausen, aux deux maisons des harquebuziers et arbelestriers, que leur sont esté donnees a leur requeste."

Man. du Conseil d'État de Neuchâtel III, fol. 257.
Thévenaz.

Wäber, Abraham, Bildhauer, von Bern, der Vater des Bildhauers Heinrich W. (s. d.) und des Malers Johann W. (s. d.), wurde in Bern am 27. Okt. 1715 als Sohn des Färbers Daniel W. geboren. Auf seine Bitte ließ ihn 1732 die Waisenkommission der Gesellschaft zu Kaufleuten, welcher die Familie angehörte, bei seinem Verwandten, dem Bildhauer Johann Friedrich Funk I. (s.d.), als Lehrling eintreten. Etwa 1747 begab er sich nach London und verheiratete sich dort 1749 mit einer Engländerin, Maria Quandt, die ihm acht Kinder gebar. Die Sorgen für die Erhaltung der zahlreichen Familie scheinen die etwas gedrückten Verhältnisse verursacht zu haben, in welchen W. bis an das Ende seiner Tage lebte. Der Tod ereilte ihn in London im Juli 1780. Siehe seinen Sohn *Johann W.*, Maler.

Sammlg. bern. Biogr. II, p. 296. — Stammtafeln von Werdt in der Stadtbibliothek Bern. *H. Türler.*

Wäber, David, Maler, von Bern, der Neffe des Berner Malers Jakob W., wurde dort am 10. Jan. 1657 als Sohn des Anton W. getauft. Er muß oft außer Landes gelebt haben. 1700 erhielt er für Risse zu den Wappen der Venner für das Pfrundhaus in Lignières 28 Pfd. Er errichtete am 13. Mai 1715 sein Testament und starb im Spätherbst 1716 in Bern.

Stadtrechnung v. 1700, Testamentenb., Taufrodel v. Bern. *H. Türler.*

Wäber, Hans, Goldschmied, von Zürich, gest. am 28. Mai 1680. Er wurde 1642 Meister. Er bekleidete auch das Amt eines Totengräbers. Seine Frau hieß Anna Huber; ihr Sohn, *Johannes W.*, war ebenfalls Goldschmied.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer*, Coll. VI, p. 424. *C. Brun.*

Wäber, Hans Jakob, Goldschmied, von Zürich. Er wurde 1566 Meister.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. *C. Brun.*

Wäber (Weber), Hans Jakob I., Bildschnitzer und Tischmacher, von Brüttelen im Kanton Bern. Er kam 1710 oder 1711 nach Bern und war hier bis zu seinem am 2. April 1726 erfolgten Tode thätig.

Burgerkammerman. u. Rechnung., Totenrodel v. Bern.
H. Türler.

Wäber, Hans Jakob II., Tischmacher und Schreiner, der am 10. Aug. 1728 in Bern starb. Er kam um 1683 aus Unterwalden dorthin, trat zur reformierten Konfession über und verheiratete sich. Er trat in der Folge als Herren-Tischmacher in die Dienste der Stadt.

Burgerkammerman. u. Rechnung., Totenrodel v. Bern.
H. Türler.

Wäber, Heinrich, Bildhauer, von Bern, geb. am 15. Juli 1754 in London als der zweite Sohn des Bildhauers Abraham W. (s. d.). Er bildete sich in seinem Fache in London aus. Während sein Bruder Johann auf der Weltreise Cooks begriffen war, errang er zwei Preise an der Akademie in London. Den großen Preis, eine goldene Medaille, brachte ihm ein Hochrelief in gebrannter Erde, das Urteil des Midas darstellend, ein. 1787 erhielt er von Josiah Wedgwood, dem Erfinder auf dem Gebiete der Kunsttöpferei, den Auftrag, dessen Sohn nach Italien zu begleiten, ihm künstlerische Anleitung zu geben und ihn zu seinem zukünftigen Berufe vorzubereiten. Die Reise, die ein Jahr dauerte und einen längern Aufenthalt in Rom und Neapel brachte, führte W. auch in seine Vaterstadt Bern, wo er mit seinem Bruder Johann (s. d.) zusammentraf.

Als Werke W.s werden namentlich gerühmt: Das Denkmal David Garricks in der Westminsterabtei, das er nach dem Modell eines im Beginne der Arbeit gestorbenen Freundes in großem Maßstab ausführte, und die Figuren am Monumente des Lord Chatham. Infolge von Gebrechen,

welche sein Beruf verursacht hatte, entsagte er der Bildhauerei und lebte, dank der letztwilligen Zuwendung des Bruders, als Privatmann in London. Im Sommer 1816 ließ sich W. in seine väterliche Zunft zu Kaufleuten aufnehmen und zum Scharfschützenhauptmann brevetieren. Er starb 1826 in London. Dem Armengut zu Kaufleuten vergabte er 100 Pfd. Sterling.

Sammlg. bern. Biogr. II, p. 308 f. *H. Türler.*

Wäber, Jakob, Maler, werden 1592 laut Seckelamtsrechnungen der Stadt Aarau 10 Pfd. 13 Sch. 4 H. verehrt, zum Dank für ein Gemälde, das er der Stadt Aarau geschenkt hatte.

Walther Merz, Anz. A.-K. 1905/06, N. F. VII, p. 160. *E. Reinhart.*

Wäber, Jakob, Maler, in Bern, der Oheim des Malers David W., wurde am 1. Febr. 1627 als Sohn des Daniel W., Färbers und Zöllners an der Neubrücke, getauft und starb in Bern zu Anfang 1698. Wilhelm Stettler, der ihn einen fleißigen Maler und guten Unterweiser nennt, genoß bei ihm Unterricht „im Reißen, Zeichnen und Tuschen mit Gummifarben." Für die Stadt Bern lieferte er meist handwerksmäßige Arbeit. 1651 machte er eine Ballotendrucke; 1657 hatte er zwei „Contrafaictes" des Falschmünzers Jacques Tronchin anzufertigen; 1669 malte er das „Bernrych" auf die Schilder in der Wendeltreppe des Pfrundhauses zu Höchstetten und 1664 ebenso auf ein Tischtuch für den Chor des Münsters. Von den durch ihn gemalten Berner Fähnlein kamen eines 1666 auf die Kirche zu Habkern, vier 1667 nach Kirchberg, eines 1669 auf das Pfrundhaus in Höchstetten, eines 1671 auf die neue Kirche in Ringgenberg, zwei 1688 auf das Schloß Oberhofen. 1669 erneuerte er ein Fähnlein auf dem Halseisenstock; dann machte er mehrere Fähnlein im Vorrat. 1669 bemalte er die neuen Büchsen der Bettelvögte, 1676 den Botenschild für Tscherlitz. Er malte 1681 die zwei Trompeterfahnen, 1682 die Studentenfahne, die er 1690 wieder zu verbessern hatte; 1691 restaurierte er sechs Stadtfahnen. 1670 und 1687 besorgte er die Restauration an der großen Uhr am Zeitglockenturm. 1675 „verbesserte" er den Schultheißenstuhl in der Ratsstube. Er bemalte 1668 den wiederaufgerichteten Bären auf der Schützenmatte, verrichtete 1670 Arbeit am Gerechtigkeitsbrunnen sowie am Schützenbrunnen und putzte das Wappen des gegenüberliegenden Schützenhauses aus. Mit dem Maler Anton Schmalz II. (s. d.) hatte er 1677 die Stadtbrunnen auszuputzen und einzuölen. Für das Stadtwappen (auf Glas?), das die Stadt 1666 dem Wirt Andres Bidermann schenkte, wurden W. 26 Pfd. entrichtet, und noch 1697 hatte er Bernerwappen zu machen.

Stadtrechnungen v. Bern. — Taufrödel u. burgerl. Stammreg. v. Bern. *H. Türler.*

Wäber (Weber), Jakob, Flach- und Glasmaler, geb. am 18. Juni 1637 in Winterthur, gest. dort am 9. Febr. 1685. Er lernte bei seinem Vater Jakob W., der ebenfalls Glasmaler war, aber keine nachweisbaren Werke hinterließ. In der ehemaligen Vincent-Sammlung in Konstanz befanden sich mehrere Scheiben von W., u. a. eine Rundscheibe aus dem Gotteshaus Ilgenthal zu Dänikon von 1680, bez. J. Web. M. W. Ferner seien erwähnt eine Wappenscheibe von 1662, bez. J. Weber; dann eine Scheibe mit dem Traum Jakobs und der Inschrift „Der Hochwürdig Hoch und Woll-Edel gebohren Hr. P. Jacobus von Tschernembel, Conventual deß Fürstlichen Gottshauß St. Gallen, dieser Zeit Statthalter zu Roschach 1669", bez. J. Web. Als 1681 das Haus zur Rose in Stein a. Rh. einer gründlichen Renovation unterzogen wurde, verfertigte Jakob W. von Winterthur für die Kaufleutenstube drei ganz- und drei halbbögige Fensterschilde für 344 Gld. In Winterthurer Privatbesitz (Erben Dr. H. Sulzer-Steiner) befinden sich nachstehende Scheiben W.s: Steiner-Vögeli (1658), Sultzer-Sulzer (1659) und Hegner-Forrer (1663). W. half 1659 den Stünziturm in Winterthur malen.

J. R. Rahn, Kat. d. Vincent-Sammlg. — *Rahn,* Anz. A.-K. v. 1889, p. 281. *L. Calame.*

Wäber (Webber, Weber), Johann (John), Landschafts- und Porträtmaler, von Bern, wurde am 6. Okt. 1750 in London als Sohn des Bildhauers Abraham W. (s. d.) geboren und am 13. Okt. getauft, der Bruder des Bildhauers Heinrich W. (s. d.). Etwa im sechsten Jahre seines Lebens kam er nach Bern zu seiner Tante, Jungfrau Rosina W., welche die Erziehung des Knaben übernahm. Seiner Neigung zur Kunst, die sich früh offenbarte, durfte dieser, dank der Einsicht der Tante, nachgehen, indem er 1767 für drei Jahre dem Maler Joh. Ludwig Aberli in Bern in die Lehre gegeben wurde. Die väterliche Zunft zu Kaufleuten entrichtete das jährliche Lehrgeld von 12 neuen Dublonen. W. übte sich hier im Porträtfach und in der Landschaftsmalerei und machte so gute Fortschritte, daß ihn Aberli nach drei Jahren für reif zum Besuche der Akademie in Paris erklärte. Zu diesem Zwecke bewilligte die Regierung W. einen jährlichen Beitrag von 300 Fr., und einige Verwandte und Gönner liehen ihm ebenfalls ihre Unterstützung. In Paris wurde er Schüler der Akademie und genoß mit dem um sechs Jahre ältern Landsmanne Sigmund Freudenberger (s. d.) die Leitung des Kupferstechers Johann Georg Wille, mit dem er häufige Ausflüge in die Umgebung von Paris machte und besonders in Gentille, Montmorency und Ermenon-

ville nach der Natur zeichnete, am häufigsten mit spanischer Kreide und mit dem Rotstift. Durch den Verkauf von Porträts und Landschaften bestritt er einen Teil seines Unterhalts.

Nach fünfjährigem Aufenthalt in Paris kehrte W. zu seinem Vater nach London zurück und fand dort Arbeit bei einem Architekten, indem er in dessen Neubauten einzelne Prachtgemächer mit Landschaften und mythologischen Figuren in Oel ausschmückte. Auf Veranlassung dieses Architekten stellte W. an einer öffentlichen Gemäldeausstellung das Porträt seines Bruders Heinrich in Oel aus, das den Dr. Solander auf den Künstler aufmerksam machte und diesem den ehrenvollen Antrag der englischen Admiralität eintrug, den Kapitän Cook auf dessen dritter Weltreise als Zeichner zu begleiten. W. nahm den Antrag an, und schon acht Tage später (am 16. Juli 1776) wurden die Anker gelichtet. Die Reise ging um das Kap der guten Hoffnung nach Kerguelens Land, Tasmanien, den Gesellschafts- und Freundschaftsinseln, nach dem Cook-Archipel, auf die neuentdeckte Sandwich-Insel, nach der Beringstraße und Hawai, wo Cook am 14. Febr. 1779 den Tod erlitt. Ein neuer Versuch, die nördliche Durchfahrt zu erzwingen, mißlang ebenfalls, worauf die Expedition unter Berührung von China und dem Kapland nach Hause zurückkehrte und am 21. Aug. 1780 die englische Küste erreichte. Reichlich entschädigt und belohnt blieb W. noch im Dienste der Admiralität und arbeitete die Bilder, welche die Reisebeschreibung illustrieren sollten, vollständig aus. Von den vorzüglich ausgeführten 200 Zeichnungen und den vielen Porträts in Oel, die er in der Ferne entworfen hatte, wurden 63 durch Bartolozzi und andere in Kupfer gestochen und kamen 1784 als Prachtband in Folio als Beigabe des dreibändigen Reisewerks heraus. W. schenkte der Berner Regierung ein Exemplar und erhielt als Gegengeschenk 640 Kronen. Neben den 63 für die Admiralität bestellten Blättern veröffentlichte W. auf eigene Rechnung noch andere Ansichten, namentlich tahititische und kamtschadalische Landschaften, in der Mehrzahl in Soft-ground-Radierung und vom Künstler selbst mit der Hand getont. Die Darstellung des Todes Cooks erregte besonderes Interesse. Auch die gebirgigen Gegenden von England und Schottland lieferten ihm Stoff zu Oelbildern, die er stets mit John Webber signierte.

Im Sommer 1787 sah W. die Schweiz wieder, indem er Mailand, den Comersee, das Wallis, die Waadt besuchte und dann in Bern mit seinen Freunden Freudenberger, Dunker und Rieter genußreiche Tage verlebte. Mit zahlreichen Studien in der Mappe kehrte er im Spätherbst wieder nach England zurück, und nun entstanden vier größere Gemälde, welche die Villa Pliniana am Comersee, das Städtchen St. Maurice im Wallis und zwei Landschaften bei Bern zum Gegenstande hatten. Namentlich das zweite fand an der öffentlichen Gemäldeausstellung von 1788 allgemeinen Beifall. Ebenso wurden seine Bilder aus Wales, welche Landschaft er noch 1791 besucht hatte, sehr geschätzt. Mit seinem Bilde der Insel Tahiti erlangte W. die Aufnahme in die königliche britische Malerakademie.

Im Sommer 1792 offenbarte sich beim Künstler eine beunruhigende Schwäche und darauf eine Auszehrung, der er am 29. April 1793 erlag. 1791 hatte er seine Sammlung von Gerätschaften, Waffen und Kleidungsstücken der Südseeinsulaner der öffentlichen Bibliothek in Bern geschenkt (heute sind sie in der ethnographischen Abteilung des historischen Museums dort). Durch seine letztwillige Verfügung kam sein Diplom als Mitglied der Malerakademie in die Stadtbibliothek Bern, und die Zunft zu Kaufleuten erhielt ein Legat von 100 Pfd. Sterling. Die bernische Regierung dagegen ließ durch Mottet nach dem Miniaturporträt, das W. seinem Freunde, dem Münzmeister Fueter, geschenkt hatte, zwei lebensgroße Bildnisse ihres Mitbürgers herstellen, wovon das eine das Sitzungszimmer des naturhistorischen Museums schmückt, das andere im Gesellschaftssaale zu Kaufleuten hängt. Das Kunstmuseum in Bern besitzt außer seinem Bildnis (einer von David Sulzer 1828 gemalten Kopie des Miniaturporträts) ein Folioheft mit acht in Sepia und Tusche ausgeführten Radierungen, eine Rotstiftzeichnung und im Künstleralbum ein Aquarell, alles Küstenpunkte des Stillen Ozeans.

Sammlg. bern. Biogr. II, p. 295—307. — N.-Bl. Kstverein Zürich v. 1821 mit Porträt u. einem Aquarell. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 5003. — *Seubert*, K.-Lex. III, p. 557. — *Nagler*, K.-Lex. XXI, p. 184. — Berner T'buch v. 1862, p. 57, 113. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 840. — Biogr. univ. — *Michael Bryans*, Biographical and critical Dict. — *Fiorillo*, Gesch. d. zeichn. Kste. *H. Türler.*

Wäber, Johannes, s. Wäber, Hans.

Wäber, Rudolf, von Bern, Bankdirektor in Zürich, wurde am 22. April 1854 in Bern geboren und genoß im dortigen Progymnasium von Fr. Kurz und P. Volmar den Zeichenunterricht. Statt, wie ursprünglich beabsichtigt, einen künstlerischen Beruf zu wählen, widmete er sich dem Kaufmannsstande, speziell dem Bankfach, übte sich aber daneben weiter im Zeichnen und Aquarellieren, worin ihm der befreundete Maler Fr. Kurz Anleitung gab. 1872 nach Zürich übergesiedelt, wo er eine Tochter von Pfarrer H. Lang heiratete, versuchte er sich in seiner freien Zeit als Autodidakt im Kopieren und Komponieren auf dem Gebiete der Heraldik, bis ihn dann die Arbeiten Chr. Bühlers und die Wappenscheiben der bernischen Landeskirchen, die er auf An-

regung Prof. Dr. J. R. Rahns in den Ferien studierte, die richtige Wegleitung gaben. Dann bildete er sich weiter an den Handzeichnungen alter Meister, wie Dürer, Holbein, Beham, Stimmer, Lindtmayer u. a., sowie am „Formenschatz" und an alten Schriften und zeichnete auf seinen Ferienreisen in der Schweiz und in Süddeutschland nach Architekturen und kunstgewerblichen Arbeiten aus der Zeit der Gotik bis zum Rokoko. Er starb in Zürich als Vizedirektor der Schweizerischen Kreditanstalt am 26. Febr. 1910.

Seit 1886 sind eine Anzahl Kompositionen aus W.s Hand hervorgegangen, die zum Besten gehören, was in der Schweiz auf diesem Gebiete geleistet worden ist; gründliche Kenntnis der heraldischen Formen und ein sicheres Stilgefühl liegen ihnen zu grunde. Es sind heraldische Arbeiten in Aquarell, Urkunden und Adressen, Widmungen in Schrift und Bild, Festkarten, Exlibris, sodann Entwürfe für Siegel und andere kunstgewerbliche Arbeiten und endlich eine Reihe von Rissen zu Wappenscheiben, die zum größten Teil in der Glasmalerei von Carl von Bouché in München ausgeführt worden sind, so die Scheiben mit den Wappen von Muralt (1892), Escher-Abegg (1896), von Wyß-von Muralt (1897) und Krönlein (1897). Von den Adressen seien erwähnt diejenigen an Dr. Carl Attenhofer (1886), Oberst H. Bleuler (1889), Dr. Fr. Hegar (1890), Prof. Dr. J. R. Rahn (1891), Prof. Dr. Georg von Wyß, Quaiingenieur Dr. Arnold Bürkli-Ziegler (1893) und Conr. Ferd. Meyer (1895). Auf der Schmiedstube in Zürich befindet sich das Wappen der Schmiedenzunft (1891), in Aquarell ausgeführt, und in der Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft sind drei getuschte Federzeichnungen, Entwürfe für Clichés der Gesellschaft (1890). Auch die Eidg. Kupferstichsammlung des Polytechnikums besitzt ein Blatt von W.

Curric. vitae. — Schw. Arch. f. Heraldik 1903, p. 169. — Mitt. des Hrn. Dr. *Keller-Escher*. *H. Appenzeller.*

Wäber, s. auch Weber.

Wächmacher, Jörg, Goldschmied, wurde auf Sonntag Exaudi von der Stadt Solothurn als Bürger angenommen.

Soloth. N.-Bl. 1859, p. 25. *F. O. Pestalozzi.*

Wädenschweiler, s. Wädischweiler.

Wädischweiler, Hans, Glasmaler (Glaser?), in Zürich, geb. 1529, gest. 1566. In den Fraumünsteramtsrechnungen findet sich 1565 der Eintrag bei seinem Namen: „8 Pfd. um 2 Wappen in die Stuben uf der Aptey." Sonst wird er nur Glaser, nie Glasmaler genannt, und Meyer zählt ihn daher auch unter die „apokryphen" Meister dieses Berufs.

Meyer, Fenster-Schenk., p. 261. *F. O. Pestalozzi.*

Wägmann (Andreas?), Glasmaler, lieferte als ein Ausläufer der bekannten Luzerner Malerfamilie und als später Vertreter der Glasmalkunst 1702 für die Antoniuskapelle der luzern. Franziskanerkirche vier Glasgemälde der Gotteshäuser Wettingen, Beromünster, Einsiedeln und Luzern um je 6 Gld.

Kath. Schweizerbl. v. 1867, p. 134.

Franz Heinemann.

Wägmann (Wegmann), Hans, der Jüngere, Maler, der Sohn des Hans Heinrich W., trifft zeitlich zusammen mit dem hier folgenden Hans Ulrich W. und wird auch oft im Zusammenhang mit den Arbeiten des Vaters Hans Heinrich W. genannt, dem „sein Sohn Hans" (ergänze: Hans Ulrich?) behülflich war, z. B. 1611—1616 bei den Tafelbildern der Luzerner Kapellbrücke. 1652 hat bei der Bewegung des Luzerner Bauernkriegs ein „Hans Wegmann, Mahler" (wahrscheinlich dieser) die Beschwerdeschrift gegen die Obrigkeit mitunterzeichnet. 1656 malte Flachmaler Meister Johann W. den sog. „Chörli-Altar", ein reiches Werk des Bildhauers Hans Ulrich Räber (s. d.; Beschreibung bei J. Zemp, Wallfahrtskirchen, p. 53). Bei der Schwierigkeit der richtigen Ausscheidung der gleichzeitig thätigen Glieder dieser Künstlerfamilie seit 1628 dürfte immerhin der Hinweis auf folgende Belegstellen für ihre Arbeiten an Hand der Luzerner Seckelamtsrechnungen wegleitend sein: 1628: Nr. 12, 210; 1629: Nr. 12, 258 a. C.; 1631: Nr. 12, 352; 1633: Nr. 12, 396 C.; 1635: Nr. 17, 586; 1636: Nr. 18, 13 b; 1639: Nr. 18; 1640: Nr. 18; 1641: Nr. 22; 1642: Nr. 22; 1643 u. ff.; 1649: Nr. 23; 1651, 1652, 1656.

Vgl. zu Hans W. u. a. auch *J. R. Rahn*, Stat. schw. Kstdkm., Anz. A.-K. v. 1885, p. 217 u. insbesondere meine Artikel über Hans u. Viktor W. — *Vock*, Der Bauernkrieg 1653, p. 47. — *Haendcke*, Schw. Mal., p. 314.

Franz Heinemann.

Wägmann, Hans Bernhard, Goldschmied, der Sohn des Hans Heinrich W. und der Bruder des Hans *Ulrich* und Jakob W., geb. in Luzern am 6. Juli 1589, gest. dort 1644. 1626 arbeitete er für die Kapelle Gormund im Kanton Luzern „einen Speisekelch von schöner Arbeit", der mit getriebenen Heiligenfiguren geziert ist, 1630 für die Pfarrkirche Großdietwil „eine 160 Unzen wiegende Monstranz." 1628 (und 1638?) prägte er für das Stift Beromünster die bekannten „Michaelspfennige." Sein Künstlerstempel ist identisch mit dem Malermonogramm seines Vaters (?) Hans Heinrich: $\overset{+}{\text{W}}$. 1633 grub W. „jene Gedenkschrift auf 9 zinnerne Blatten (!) ein, welche am 1. Herbstmonat 1633 in den Eckstein der neuen Hofkirche (Luzern) gegen das Beinhaus hin gelegt worden war." 1642 verfertigte er für die neue Hofkirche in Luzern „eine silberne

Lampe, 991 Lot schwer." (Inventarbücher im Luzerner Wasserturm.)

Schneller, Luzerns Lukasbrudersch., p. 6. — *Ders.*, Die 200jähr. Jubil.-Feier der Stiftskirche in Luzern, p. 6. — *Estermann*, Sehenswürdigk. von Beromünster, p. 44, 45. — *Ders.*, Anz. A.-K. v. 1880, p. 83.

Franz Heinemann.

Wägmann (Wagmann, Wegmann), Hans (Johann) Heinrich, der Vater des Hans *Ulrich*, Jakob und Hans Bernhard W. (s. d.), Maler, Glasmaler (Monogramm $\overset{+}{W}$), ist am 12. Okt. 1557 in Zürich geboren als der Sohn eines Heinrich W. (nicht, wie lange angenommen wurde, schon 1536 und als Sohn des thurgauischen Landvogts Hans W.). Gestorben ist er jedenfalls erst zirka 1628 (und nicht, wie irrtümlich vielfach angegeben, schon 1590). Er kaufte am 26. April 1579 die Zunftgerechtigkeit der Weinleute zur Meisen in Zürich, in welche Zeit seine ersten nachweisbaren Arbeiten fallen. Denn 1580 führte er (als „Maler") eine kirchliche Tafel-Malarbeit in Zürich aus (vgl. Meyer, Fenster-Schenk., p. 258). Im Okt. 1582 (nicht 1578) siedelte W. aus religionspolitischen Gründen nach Luzern über, wobei sein Vater dem dortigen Rate die übliche Niederlassungskaution zu leisten hatte. Bis 1615 ist hier nun eine reiche Thätigkeit des Künstlers nachweisbar. Dabei kam er 1595 mit Martinus Martini (s. d.) in Konkurrenzkonflikt, wobei der Luzerner Rat entschied, letzterer solle sich des Glas(?)malens enthalten, „W. dagegen mit dem Glasmalen fortfahren." 1584 lieferte er die Chortafel nach Eigental (Luz. Seckelamtsrechnungen von 1584, I, p. 178). 1589 wurde er als Bürger in Luzern angenommen.

Aus dieser Luzerner Zeit des Künstlers sind zu nennen: Eine signierte Handzeichnung von 1591, „Tellschuß", als Wappenscheibe-Entwurf, jetzt im Bundesarchiv in Bern (Beschreibung bei Haendcke, p. 313); ferner die wohl unter Hans Holbeins Einfluß entstandene schöne Kreidezeichnung „Leichnam Christi" (im Kataloge der Basler öffentlichen Sammlung, wo sich das Blatt befindet, wird es direkt als Kopie nach Holbeins Gemälde bezeichnet). Eine skizzenartige Handzeichnung „Die Weiber von Weinsberg" findet sich in der Zürcher Kunstsammlung. Von dem mehr handwerksmäßigen Stil der wenigen bisher bekannt gewordenen Gemälde W.s sticht vorteilhaft sein Altarbild „Beschneidung Christi" von 1590 in der Hofkirche in Luzern ab. Dort verfertigte er 1594 die Grabmaltafel für Ritter Ludwig Pfyffer. Gemeinsam mit seinem Sohne Hans (s. d.) beteiligte sich W. von 1611—1616 an der Ausschmückung der Luzerner Kapellbrücke durch Historien-Tafelgemälde, zu 4 Gld. das Stück, die trotz einer gewissen Fertigkeit diesem Preise entsprechend handwerksmäßigen Charakter tragen. So auch zwei Altarbilder von 1597 von Greppen „Verkündigung Mariä" und „Madonna mit dem Jesuskind und Johannes." „Die meisten Arbeiten", sagt Haendcke, „und sehr wahrscheinlich die besten sind verloren gegangen, z. B. die Gemälde in der Michaelkirche." In welcher Stadt, ist nicht bemerkt.

W. hat sich auch als Freskenmaler bethätigt, wahrscheinlich nur mit mäßigem Erfolg, obwohl die Luzerner Regenz dem Künstler 1589 für seine Ausmalung des dortigen Rathausturms „mit dem Riesen von Reiden" — nach dem Modell des Mammutknochenfundes bei Reiden gemalt — außer den bedungenen 100 Gld. noch das Bürgerrecht zulegte. 1603 war W. im Schächentale mit Kirchenmalerei beschäftigt und hat wahrscheinlich 1605 dort die Einbanddecke des Schützen-Bruderschaftsbuches in Bürglen mit der Darstellung „Tell und Sohn" bemalt. Ebenso stammt wahrscheinlich von W. ein dreieckiges Tafelgemälde der „Schlacht bei Sempach" im Luzerner Museum. Die von ihm „erfundene" Kupferstichkomposition „Ansicht der Gnadenkapelle Einsiedeln", gestochen von Heinrich Stacker, ist 1604 in Konstanz gedruckt. 1609 ließ der Luzerner Rat durch W. und Rennward Forer (s. d.) im Rathause die Gemälde der Murtner, Sempacher und „Bemunder Schlacht, ferner das jüngste Gericht", zwei Kruzifixe und andere Historiengemälde restaurieren. W. „lieferte" ferner um 132 Gld. sechs zumeist religiöse Gemälde. 1613 erhielt er für eine „Mappe oder Contrafactur" der Stadt und Landschaft Luzern 400 Gld. und 100 Gld. um „das ganz werk in Kupfergrund zu legen" (d. h. um die Zeichnung in Kupfer zu stechen). 1615 malte er außer den Kapellbrücktafeln auch die Bilder „am Wighus" in Luzern. 1620 malte er „etwas Gemäld in das Fendlin, das hr hauptmann Gilg Fleckenstein midt sich in die Pündt nimpt", und erhielt dafür aus der Staatskasse 10 Gld.

Von W. führt der Katalog der Jubiläumsausstellung der Luzerner Kunstgesellschaft von 1869, p. 17 an: Eine Schlachtenskizze, „Die Auferstehung Christi" (1580; beide Arbeiten in Tusch, in der Sammlung Meyer-am Rhyn; die Auferstehung jetzt als Depositum der Gottfr. Keller-Stiftung in der Kupferstichsammlung des Eidg. Polytechnikums), „Der englische Gruß" (1617), „Maria mit Jesus und Johannes" (1617), und der Katalog von 1889, p. 35: Bild von der Hofbrücke, „Die Beschneidung Christi."

Das Porträt W.s findet sich in der Porträtgalerie der Luzerner Bürgerbibliothek (Nr. 27, und in Kupfer gestochen in Sandrarts Bau-, Bild- und Mahlerkunst, Nürnberg 1675, 1. Tab. F. F. und bei Füßli, Die besten Maler I).

Nagler, K.-Lex. XXI, p. 39, 51. — *Füßli,* Best. Kstler I, p. 43, 51; III, p. 47. — *Füßli,* K.-Lex. I, p. 721. — *Nagler,* Monogr. III, p. 406, Nr. 1087. — L'Art 1881, II, p. 52. — *Meyer,* Fenster-Schenk., p.175, 256—258. — *Haendcke,* Schw. Mal., p. 313, 316. — *Schneller,* Luzerns Lukasbrudersch., p. 9. — *Brulliot,* Monogr. I, p. 295. — *Zemp,* Schw. Bilderchr., p. 81, 237. — *Sal. Vögelin,* Anz. A.-K. v. 1880, p. 166; v. 1900, p. 67/68 (*Th. v. Liebenau*). — *Singer,* K.-Lex. V, p. 43, 69. — *Pfyffer,* Der Kanton Luzern I, p. 282. — *Estermann,* Sehenswürdigk. v. Beromünster, p. 21. — *Ostertag,* Biogr. Kat. — Geschichtsfrd. XXXI, p. 222. — *H. Meyer,* XXI, Coll. I., p. 36; IV a, p. 116; V, p. 355, 363—366; p. 75 ff. (Familie W.); XXII, p. 92. — *Heinemann,* Tell-Ikonographie, p. 58. — *v. Liebenau,* Das alte Luzern, p. 108, 199. — *C. Brun,* Ber. Gottfr. Keller-Stiftg. 1903, p. 15/16. — Kath. Schweizerbl. v. 1867, p. 133. — Belege für die im Auftrage der Luzerner Regierung ausgeführten Arbeiten bieten im dortigen Staatsarchive die Seckelamtsrechnungen 1584 I, 178; 1613 I, 312; 1615 I, 320; 1620 X, 96; 1627, Nr. 12, 159 a, b; 1625, Nr. 12 u. 13. — „Kurze Lebensnotizen zu der Porträt-Galerie . . . auf der Bürgerbibl. Luzern", p. 19. — Mitt. des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *Franz Heinemann.*

Wägmann (Wegmann), Jakob, Glasmaler, Monogramm J. W., geb. am 16. (15.?) Aug. 1586 in Luzern als Sohn des Zürchers Hans Heinrich W. (s. d.), welch letzterm 1589 in Luzern das Bürgerrecht erteilt wurde. Einer vielgliedrigen, angesehenen Künstlerfamilie entsproßen, hat Jakob W. sich zum bedeutendsten Luzerner Glasmaler seiner Zeit aufgeschwungen. Sein Name hat auch deshalb in der Geschichte der schweizerischen Glasmalerei einen guten Klang, weil seine von 1605—1656 in Luzern nachweisbare reiche Schaffenskraft der Qualität seiner Kunsterzeugnisse nicht Abbruch that. Ja, seine Technik bedeutet hart an der Grenze des Verfalls ein nochmaliges freudiges Aufglühen der Vollfarbigkeit. Auf Bestellung des Staates Luzern lieferte W. fast Jahr für Jahr eine Anzahl Glasbilder, zumeist Kirchenfenster, vereinzelt auch profane Glasgemälde, u. a. 1627 „6 Bögen M. g. H. Landschaft" à 4 Gld. 20 Sch.; 1632 „12 große Wappen" à 3 Gld.; 1633 „12 Rundellen mit Vogteien" à 5 Gld.; 1636 „einen Flügel mit den Wappen der Vogteien" für 20 Gld.; einen „Bogen mit Stadtpatronen" um 6 Gld. Die Hauptproben seiner Kunst aber hat W. in den Glasgemälde-Serien der Kloster-Kreuzgänge von Rathausen, St. Anna im Bruch (heute Gerlisberg bei Luzern) und in den — heute leider spurlos verschwundenen — Wappenscheiben der Refektorien von Wertenstein niedergelegt. Ueber eine Pfyffer-Scheibe W.s von 1616 im frühern Kloster Muri siehe Argovia XXX, p. 225. 1654 erhielt die neue Kapelle in Mühlau eine von W. gemalte Scheibe (a. a. O., p. 234). Ueber die beiden von W. stammenden Rathauser Scheiben Nr. 26 („Einzug in Jerusalem" und Nr. 27 („Judas empfängt die Silberlinge") vgl. J. R. Rahns Beschreibung im Geschichtsfreund, Bd. 37, p. 236. Ueber die 29 Glasgemälde des Klosters St. Anna (mit des Künstlers Monogramm I. W.) vergleiche den Geschichtsfreund, Bd. 16. Die dort von Schneller beschriebenen Bilder sind 1903 bei Anlaß des Umzugs des Klosters nach dem Gerlisberg durch die Fürsorge des Luzerner Erziehungsdepartements photographisch aufgenommen, die Originale selbst dem Neubau des Klosters sachkundig wieder einverleibt worden. Zwei Wappenscheiben (Fürstbischof Franz Johann von Hornstein von Konstanz [1651] und Propst Jost Knab von Luzern [1652] sind aus der alten Spitalkirche an die Kunstsammlung im Rathaus zu Luzern gekommen und im Kataloge der Jubiläumsausstellung Luzern 1889, p. 24 verzeichnet. W. lieferte von 1654—1661 für die Wallfahrtskapelle von Hergiswil („Herrgottswald") bei Luzern eine Serie von 20 Glasgemälden, an denen die Technik der Schmelzfarbenmalerei zur guten Wirkung kommt. (Verzeichnis der Bilder bei J. Zemp, Wallfahrtskirchen, p. 59.) Seit 1820 — nach Schneller und Liebenau seit 1828 — zieren diese Glasbilder die Schifffenster der Stiftskirche St. Leodegar in Luzern. Eine im Anz. A.-K. von 1901, p. 194 von H. Angst beschriebene und reproduzierte Serie von fünf großen Schweizer, resp. Luzerner Scheiben, die noch 1900 von einem Luzerner Antiquar nach England verkauft wurde, ist seither als das Werk W.s erkannt worden, das der Künstler 1639 und 1641 im Auftrage der Regierungen von Luzern und Schwyz zum Schmucke des Rathauses von Sempach geliefert hatte (vgl. Th. v. Liebenau im Anz. A.-K. von 1901, p. 332). Darunter eine Urner Standesscheibe mit dem Tellschuß.

W. hat sich mit andern Gliedern seiner Familie in die politischen Händel seiner bewegten Zeit gemischt, was ihn aber nicht hinderte, bis zu seinem 1656 erfolgten Tode der Kunst zu leben. Die von de Lasteyrie versuchte Auflösung des Monogramms I W mit Johannes oder Jakob Wolf (aus Zürich) statt mit Jakob Wägmann hat sich gegenüber neuerer Forschung (von Rahn und v. Liebenau), welche sich mit aller Bestimmtheit zu gunsten Wägmanns ausgesprochen hat, nicht halten können.

Ferd. de Lasteyrie, Mém. de la Soc. impér. des antiq. de France XXIII, p. 162 (Paris 1857). — *Schneller,* Luzerns Lukasbrudersch., p. 10, Note 8. — *(v. Liebenau),* Die Glasgemälde im Rathause zu Luzern, p. 11. — Geschichtsfrd. II, p. 28; XVI, p. 179—186; XX, p. 351; XXXVII, p. 219. — *Zemp,* Wallfahrtskirchen im Kant. Luzern, p. 26, 59. — *v. Liebenau,* Anz. A.-K. v. 1878, p. 860; 1901, p. 332. — *Nagler,* Monogr. IV, p. 194. — Argovia XXX, p. 225, 234, 241. — *H. Meyer,* Coll. I, p. 62; V, p. 367/68; XXII, p. 88. — Kat. Jub.-Ausst. Luzern 1889, p. 24. — *Heinemann,* Tell-Ikonogr., p. 70.

— *v. Liebenau,* Das alte Luzern, p. 312. — *Balthasar (u. Schneller),* Biogr. berühmter Luzerner (Msc. in der Bürgerbibl.) III, p. 321[b], 419[a]. *Franz Heinemann.*

Wägmann, Sebastian, Maler, war als Glied der zahlreichen Künstlerfamilie dieses Namens um 1577 in Luzern thätig. *Franz Heinemann.*

Wägmann (Wegmann), Hans *Ulrich,* Maler, geb. am 28. Febr. (30. Jan.?) 1583 in Luzern als Sohn des Hans (Johann) Heinrich W. (s. d.) und mit diesem 1589 in Luzern als Bürger aufgenommen. Die Thatsache, daß W. bei allen wichtigern öffentlichen Arbeiten mit Kunstaufträgen bedacht wurde, läßt vermuten, daß er von seinen Zeitgenossen geschätzt wurde. So z. B. malte er 1622 die früher im Original aufgehängten Fahnen der altschweizerischen Eroberungsschlachten in Fresko und vielleicht schon auf Holz (?) an die Wände der Luzerner Franziskanerkirche, gemeinsam mit Jakob Wyßhaupt (s. d.). 1632 malte er die „6 Bogen in der großen Ratstube und verzierte den Platz hinter dem großen Ofen"; vielleicht brachte er selbst noch 1640 die Reime und Sprüche an. Von 1626—1635 finden wir ihn unter der Zahl der Gehülfen Meglingers (s. d.) beim Ausmalen des Totentanz-Bilderzyklus auf der Spreuerbrücke beschäftigt, wo er auf der bekannten Tafel Nr. 30 vom Meister mitporträtiert worden ist. 1628 vergoldete er um 150 Gld. in der frühern Hofkirche den von Bildhauer Niklaus Geißler gemeißelten, 1633 beim Brande zerstörten Taufsteindeckel. Nach 1633 hat W. wiederum Aufträge zum Ausmalen der Schlußsteine des Gewölbebogens u. a. erhalten. Von 1638—1641 mit der Restauration der Manuelschen Komposition in der Sempacher Schlachtkapelle betraut, schuf er diese leider in ein fast „neues" Schlachtengemälde um (Beschreibung der Varianten bei v. Liebenau, Die Schlacht bei Sempach, p. 416/17, Lohn-Abrechnung p. 418; Abbildung der Restauration in Müllers „Altertümer" und darnach im Thüring'schen Luzerner Hauskalender 1886 sowie in Eglins „Abschilderung" von 1826). Als letzte bekannt gewordene Arbeit des Künstlers ist von 1642 (1643?) die Erneuerung des Giovanni Lanfranco zugeteilten Hochaltargemäldes der genannten Hofkirche zu erwähnen. (Beschreibung bei Schneller, p. 14.) W. muß 1648 gestorben sein.

Rahn, Stat. schw. Kstdkm., Anz. A.-K. v. 1886, p. 275; v. 1894, p. 373 (*C. Brun,* Kl. Nachr.); v. 1901, p. 98, 101 (*J. Balmer*). — *v. Liebenau,* Schlacht bei Sempach, p. 416, 418. — *Ders.,* Das alte Luzern, p. 72, 108, 200, 276, 308, 312. — *Schneller,* 200jähr. Feier der Einweihung der Stiftskirche, p. 14, 17. — *H. Meyer,* Coll. I, p. 70. — Luz. Seckelamtsrechn. v. 1631, Nr. 12, 324; v. 1632, Nr. 12, 412, sowie die unter Hans W. (d. J.) angeführten Jahrgänge zwischen 1631 u. 1649.
Franz Heinemann.

Wägmann, (Hans) Viktor, Maler, der Sohn (?) des Hans Heinrich W., starb am 23. März 1674. Von seinen Arbeiten ist wenig ermittelt. 1637 war er neben seinem Bruder (?), Hans Ulrich W. (s. d.), am Neubau der Stiftskirche mit der Ausmalung beschäftigt. Zwischen 1626 und 1635 hat er sich als einer der Gehülfen Caspar Meglingers an dessen Totentanz-Bilderzyklus für die Spreuerbrücke bethätigt.

v. Liebenau, Das alte Luzern, p. 276. — *Schneller,* Festgabe zur 200jähr. Jubil.-Feier, p. 17. — *J. Balmer,* Anz. A.-K. 1901, p. 101. — Vgl. auch den Artikel Hans W. (d. J.). *Franz Heinemann.*

Wägmann, s. auch Wegmann.

Waerder, s. Werder.

Wärro, s. Werro.

Wagen, Albert, Dekorationsmaler und kunstgewerblicher Zeichner, geb. am 2. April 1862 in Zürich. Er kam, nach dem frühen Tode seines Vaters, nach Schaffhausen; die Mutter, ursprünglich dort heimatberechtigt, wurde wieder ins Bürgerrecht aufgenommen. W. besuchte die Schaffhauser Schulen, trat dann bei dem dortigen Dekorationsmaler J. Wüscher in eine dreijährige Lehre (1877—1880), blieb ein weiteres Jahr als Geselle bei seinem geschätzten, kunstsinnigen Meister und zog im Frühjahr 1881 in die Fremde. Er arbeitete in Stuttgart und Leipzig, sah im weitern ganz Deutschland, überall lernend und sich fördernd. Dies geschah in der Weise, daß W. sich im Sommer die Mittel zum Besuche von Kunstgewerbeschulen ersparte. So studierte er einige Winter lang an der Kunstgewerbeschule in Karlsruhe. Der Direktor, Prof. H. Götz, schätzte ihn sehr und nahm ihn in sein Privatatelier auf. Unter der Leitung des trefflichen Mannes wandte sich W. dem Kunstgewerbe zu und hatte bis 1884 reiche Gelegenheit, an kunstgewerblichen Arbeiten aller Art mitzuwirken; dabei kam er auch in Berührung mit den übrigen Leitern der kunstgewerblichen Thätigkeit in der badischen Hauptstadt: den Professoren L. Kachel, C. Hammer, F. S. Meyer, C. Schick u. a. — Zu Beginn des Schuljahrs 1884/85 wurde W. Lehrer für dekoratives Malen an der Karlsruher Kunstgewerbeschule; es waren ihm außerdem die Darstellungen nach der Natur, das Freihandzeichnen und die Zierschriften zugeteilt. Die außerdienstliche Zeit war privatenArbeiten im Atelier Götz und der Erledigung eigener Aufträge gewidmet. Weitere Entwickelung gewährten, außer der Wirksamkeit an der rasch vorwärts schreitenden Anstalt, Reisen in Deutschland, Oesterreich und, wiederholt, nach Paris.

Zum Mai 1888 wurde W. an die Allgemeine Gewerbeschule in Basel berufen; er sollte Unterricht im dekorativen Malen und im kunstgewerb-

lichen Zeichnen und Entwerfen erteilen. Das Zusammenarbeiten mit dem trefflichen Direktor Wilhelm Bubeck († 1891) an der rasch emporblühenden Schule war dem neuen Lehrer Sporn und Freude. Seine vielen Schüler danken ihm eine sorgsame Ausbildung ihres Geschmacks, ein verständiges Erkennen der wesentlichen struktiven Elemente von Naturobjekten und die Fähigkeit, aus diesen Naturgrundlagen das linear und farbig Dekorative, das „Schöne", herauszuholen. Dankbar sind sie ihm wohl auch dafür, daß er nicht alles gute Aeltere immer sofort zu gunsten jedes problematischen Neuen verlassen, sondern, in reifer Erwägung, vom Neuen das Echte und Bleibende zu erkennen und in die Praxis der Schule einzuführen gesucht hat.

Neben seiner Lehrthätigkeit hat W. die eigene Ausbildung nicht vernachlässigt. Abgesehen davon, daß er größere und kleinere kunstgewerbliche Ausstellungen besucht, ist er mehrmals nach Italien gegangen und hat von dort eine Fülle klarer, Landschaftliches und Architektonisches festhaltender Aquarelle heimgebracht. Auch die schweizerische Alpenwelt, die er in den Ferien zu besuchen pflegt, gewährt ihm stets reiche Anregung und Ausbeute, erstlich an Aquarellen, zweitens an neuen Motiven für den Unterricht. Neben diesem ist W. sehr gesucht als Schöpfer kunstgewerblicher Entwürfe verschiedener, vornehmlich graphischer Art; eine lange Reihe von künstlerischen Adressen, Diplomen u. s. w. ist aus seiner Hand hervorgegangen.

Buchkst., Zeitschr. f. Ex-libris-Sammler u. Bücherfreunde (Zürich) IV, 1906/07, p. 77—80.— Basl. Blätter, spez. die Nat.Ztg. passim. — Schaffh. Blätter bei Gelegenheit einer Spezialausst. im Frühjahr 1902. — Persönl. Mitt. des Kstlers. *Geßler.*

Wagenmann, Michael, Kunstschlosser, von Luzern, führte dort 1698 die eisernen Gitter- und Türarbeiten am Archive des Rathauses „ebenso geschmackvoll als solid" aus.

v. Liebenau, Das alte Luzern, p. 192. *Franz Heinemann.*

Wagenmann, Nikolaus, Buchdrucker, geb. in Sursee. Seit 1638 als Typograph (bei Hautt [s. d.] in Luzern) thätig, wurde er wiederholt vom dortigen Rat aus der Stadt verwiesen und 1650 „wegen unbefugten Druckens einer den Censoren nicht vorgelegten Schrift eingesperrt" (v. Liebenau). Seit 1650 Direktor der genannten Druckerei, war der mit Kindern reich gesegnete Typograph in ständiger Geldverlegenheit und wurde gegen die ebenso bedrängte Geschäftsinhaberin, Witwe Hautt, wiederholt vorstellig, die zeitweise im Falle war, ihre Angestellten nur mit Büchern (!) auszuzahlen." Auf eine neuere Klage von 1653 verhielt der Rat dann Frau Hautt, den Lidlohn im Mai 1653 laut Stadtrecht statt in Büchern „mit silbernen Pfanden, Geschirr von Kupfer, Zinn, Erz, in Leinwand oder Bettgewand" zu entrichten. Daß W. unter diesen dürftigen Direktionsaussichten nach einer selbständigen Stellung trachtete und in Sursee 1653 eine eigene Druckerei zu gründen beabsichtigte, kam in jenen politisch bewegten Zeiten der Luzerner Obrigkeit nicht gelegen. Er erhielt daher die Erlaubnis der Luzerner Regierung nicht, obgleich der Rat von Sursee, dem auch sein Vater, Ulrich W., angehörte, sich für ihn verwendete. Endlich verstand sich W. auf das Mittel der Selbsthülfe und übernahm 1664 die Wirtschaft zum Wilden Mann in Luzern.

(v. Liebenau), Ueberblick über die Gesch. d. Buchdr. der Stadt Luzern, p. 33. — *Pfyffer,* Gemälde d. Schweiz, Kant. Luzern, I, p. 206. *Franz Heinemann.*

Wagmann, s. Wägmann.

Wagner, Abraham, Buchdrucker und Kunstverleger, in Bern. Er wurde dort am 9. Juni 1734 als Sohn des Abraham W. (1701—1765), obrigkeitlichen Buchdruckers von 1730 an, geboren. Er hat Verdienst als Förderer der Herausgabe der kolorierten Prospekte der schweizerischen Gebirgswelt. 1776 gab er ein Heft mit Ansichten des bernischen Oberlandes von Caspar Wolf heraus. W. starb im März 1782, auf einer Reise begriffen, in Paris.

Füßli, K.-Lex. II, p. 4067. — *Haller,* Biblioth. der Schweizergesch. I, p. 233. *H. Türler.*

Wagner, Christoffel, Goldschmied, von Chur, wurde 1536 als Burger der Stadt Solothurn aufgenommen.

Soloth. N.-Bl. v. 1859, p. 26. *F. O. Pestalozzi.*

Wagner-Grosch, Clara, Porträtistin, geb. 1863 als Tochter des Geheimrats Ferdinand Grosch in Karlsruhe, seit 1902 die Gattin des Landschafters Jakob W. (s. d.). Zu der sorgfältigen Erziehung, die sie genoß, gehörte vom neunten Lebensjahr an die systematische Ausbildung eines schönen Zeichentalents. Die Eltern siedelten dann nach Darmstadt über, und die reifere Schülerin erhielt Unterricht bei dem Düsseldorfer Maler Roland Risse. Darauf kam sie nach Karlsruhe in das Damenatelier Paul Borgmanns. Mit zwanzig Jahren stellte sie die Bildnisse ihrer Eltern aus und erhielt daraufhin sofort Aufträge, speziell aus der hessischen Hofgesellschaft. Sie arbeitete nun teils selbständig, teils lernend und ist dabei Schülerin von Wilhelm Sohn in Düsseldorf, Karl Gussow in Berlin, endlich von Karl Marr in München gewesen. Die zwischen diesen Studienzeiten gemalten Porträts stellen zum Teil bekannte Persönlichkeiten dar: Prof. v. Koch, Fürst und Fürstin Erbach-Schönberg und deren Kinder, die Großherzogin Melitta von Hessen und ihr Töchterchen Elisabeth, Prinz Waldemar von

Preußen, die Prinzessin von Battenberg und mehrere ihrer Enkel, die Baronin von Heyl-Hernsheim, den Maler Otto Erdmann, den Dichter Heinrich Vierordt u. a.

1898 ging die Künstlerin nach Paris und studierte unter Gustave Courtois und Girardot; bei einem zweiten Aufenthalt in Paris (1900) lernte sie ihren Gatten Jakob W. kennen. Mit ihm ließ sie sich 1902 in Locarno nieder und erledigt dort die ihr zuströmenden Porträtaufträge; solche rufen sie auch nach der deutschen Schweiz, nach Deutschland und nach Schweden. Bilder von ihr gingen nach England und nach Rußland. Sie zeichnen sich alle durch große Sorgfalt der Zeichnung aus, sind nie kleinlich an- und aufgefaßt und farbig von schöner Noblesse. Die Künstlerin hat mehrfach in der Berliner großen Kunstausstellung am Lehrter Bahnhof und im Münchner Glaspalast ausgestellt; 1898 gefiel dort besonders das Porträt ihrer Mutter; in Basel hat das große Bildnis von Frau Dr. Morel vielen Beifall gefunden.

Mitt. der Kstlerin. — Referate des Schreibers dieser Zeilen in der Basl. Nat.-Ztg. *Geßler.*

Wagner, Ferdinand, Maler, wurde am 13. Jan. 1847 in Passau in Bayern geboren, wo sein Vater Zeichenlehrer an der Gewerbeschule war. Anfänglich zwischen Architektur und Malerei schwankend, entschied er sich für diese und trat bei Simon Quaglio (geb. 1795) in München als Schüler ein. Nachdem er drei Jahre bei ihm hauptsächlich die Theatermalerei geübt, ging er 1867 nach Rom und begann damit ein mehrjähriges Wanderleben. Seine Studien in Italien führten ihn allmählich zur dekorativen Kunst, in der er Bedeutendes leistete. Seine berühmtesten Arbeiten sind die Ausschmückung der Drachenburg bei Königswinter am Rhein, die Malereien im Münchner Ratskeller, die Dekorationsmalereien der „Fürstenhäuser" in München und die Wandbilder im Rathause zu Passau. Er führte nebstdem zahlreiche Arbeiten, namentlich in Frankfurt a. M., Innsbruck, München, Passau und Mühlhausen aus.

Für das schweizerische Künstlerlexikon kommt W. in Betracht als der Schöpfer der Wandgemälde an der Nord- und Westfaçade des Rathauses in Schwyz. W. führte diese hervorragende Arbeit 1891 nach dem Keim'schen Verfahren aus. Er erwarb sich damals auch große Verdienste um die Durchführung des Bundesfestes in Schwyz. Der Künstler lebt gegenwärtig in München.

Singer, K.-Lex. V, p. 45. — *J. Hardmeyer*, Die mal. Ausschmückg. des Rathauses zu Schwyz, 1891. *M. Dettling.*

Wagner, Johann *Friedrich*, Lithograph, war gebürtig aus Stuttgart. Er wurde am 11. Juli 1801 getauft und kam 1834 als Landschaftsmaler nach Bern, wo er ein Lithographenatelier gründete und sich mit Johanna Sophie Ziegler verheiratete. Im Okt. 1850 siedelte er nach Amerika über. Er gab 1840 die geschätzte Sammlung von Ansichten der schweizerischen Burgen heraus, ein Werk, das leider unvollendet geblieben ist. Auch die „Esquisses Africaines" von Adolf Otth gingen aus seinem Atelier hervor. Eine Reihe von Städtebildern, wie Burgdorf, Biel etc., hat er nach Daguerrotypen bearbeitet.

Nagler, K.-Lex. XXI, p. 61. — Kontrollen der kant. Polizeidirektion Bern. *H. Türler.*

Wagner, Jakob, Landschafts- und Figurenmaler, geb. in Gelterkinden (Baselland) am 2. Jan. 1861. Er studierte zuerst in Paris an der Académie des Arts décoratifs, dann in München unter Karl Raupp und Ludwig Herterich. Seine ersten Bilder waren figürliche Darstellungen. Der Landschaftsmalerei widmete er sich hauptsächlich während eines vierjährigen Aufenthalts in Rom (1885 bis 1888). Die Castelli romani, Tivoli, Ostia waren seine vorzüglichen Studienorte. Aber auch im Süden (Capri) hat er gearbeitet. Er kam dann in die Schweiz zurück und setzte sich am Genfersee fest. Dort — in Bouveret — malte er, direkt nach der Natur, deshalb ungemein frisch, wahr und in großer Auffassung, mehrere Landschaften, darunter das beim ersten Schweizerischen Salon (1890) von der eidgenössischen Kunstkommission angekaufte Gemälde „Abend im Rhonetal" (Museum in Neuenburg).

Nochmals zog es W. nach Italien und zwar nach Sizilien. Er blieb dort mehrere Jahre (1891—1894) und hat namentlich am Aetna gemalt. Auch dort erfaßte er das Charakteristische in Farben und Formen in freien, klaren, großen Zügen. Als die Bilder nach der Schweiz kamen, fanden sie sofort Freunde; besonders das „Val del Bove am Aetna" ragte hervor. W.s wochenlanges Leben in einsamer Bergwildnis in einer Lavahöhle hatte sich künstlerisch reichlich gelohnt. Von Sizilien ging W. nach Aegypten und hat Kairo und dessen Umgebung in seinen Bildern, vorzüglich in Aquarellen, dargestellt.

1898 ließ sich W. dauernd in Locarno nieder. Aus dieser seiner zweiten Heimat stammen eine Menge Bilder, die sämtlich W.s Vorzug und Eigenart der reifen Formbehandlung und frischer, nie in Manier sich verlierender Farbigkeit zeigen. Ob er den Frühling, den Herbst oder den Winter in Locarno, ob er den See, die Berge oder die kastanienschattigen Tessintäler malt, immer ist Luft und Sonne, ist Leben in dem, was aus seiner Hand stammt. Er hat sich auch dem Figurenmalen wieder zugewandt und seine Landschaften mit Gestalten belebt. Aus der Werkstatt des Fleißigen und immer gleich Jugendfrischen gehen beständig noch lebenswahre Werke hervor.

Oeffentlich zu sehen sind von W., außer dem genannten „Abend im Rhonetal“, „Rivapiana im Winter“ (ebenfalls durch den Bund angekauft) im Museum von La Chaux-de-Fonds, „Sägemühle (Abendstimmung)“ im Museum von Lausanne, „Golf von Palermo und Monte Pellegrino“ in der Sammlung des Kunstvereins in Basel; die ehemalige Galerie La Roche-Ringwald in Basel enthielt einen „Bergbach bei Villeneuve.“

Besprechgn. in der Nat.-Ztg., Basel, passim. — Cat. Mus. de Neuchâtel 1903, p. 52. — Mitt. der Gattin des Kstlers u. persönl. Erinnerungen des Referenten.

Geßler.

Wagner, Johann Jakob, Münzmeister, in Stuttgart, von 1680—1700. Er prägte 1694 einen Taler des schwäbischen Kreises im Auftrage des Herzogs Eberhard Ludwig von Württemberg und des Bischofs von Konstanz, eines der geistlichen Münzherren auf dem Boden der heutigen Schweiz. Auf dem Averse zeigt er in zwei aneinander gelehnten Kartuschen zwei Wappenschilde. Der rechte ist quadriert mit Mittelschildchen und in den Schildfuß eingepfropfter Spitze. Feld 1 und 4 zeigen das Kreuz des Bistumswappens von Konstanz, Feld 2 und 3 das Wappen des Konstanzer Fürstbischofs Marquard Rudolf v. Rodt, die Schildspitze das Wappen der Propstei Oehningen, das Mittelschildchen das durchgehende Kreuz von Reichenau. Der linke Wappenschild ist ebenfalls quadriert; im ersten Felde sind die drei Hirschstangen von Württemberg; das zweite zeigt das Wappen der Teck, das dritte dasjenige von Mömpelgard, das vierte die Reichssturmfahne mit dem einköpfigen, rechtssehenden Adler. Die Umschrift auf der rechten Hälfte lautet: MARQ: RVDOLF: EPISC: CONST, links: EBERH: LVDO: DUX WVRT. & TEC. Der Revers zeigt zwei gekreuzte Palmzweige und eine Kartusche mit dem Schilde von Schwaben. Zwischen Kartusche und Zweigen sind die Initialen I. I. W. und die Jahrzahl 1694, unter der Kreuzungsstelle der Zweige ein kleines springendes Pferd (Münze von Stuttgart). Umschrift: MONETA NOVA ARGENT. IMPERIALIS CIRCVLI SVEVICI.

Tobler-Meyer, Die Münz- u. Medaillensammlg. Wunderly-v. Muralt, I. Abt., Bd. III, Nr. 2455.

E. Reinhart.

Wagner, Joh. Samuel (von), Goldschmied und Münzmeister, von Bern, wurde dort am 17. März 1740 als Sohn des Messerschmieds Joh. W. getauft. 1765 wurde er auf der väterlichen Gesellschaft zu Schmieden zünftig. Als der Münzmeister Karl Jenner 1769 von seinem Amte zurücktrat, wurde W., der sich schon bei jenem und bei einem Essayeur in Genf dazu ausgebildet hatte, zum Nachfolger oder Münzwardein und Verwalter der sog. Silberhandlung ernannt. Er versah die Stelle beinahe zwanzig Jahre lang, hatte aber zuletzt ein bedeutendes Defizit, da er nach dem Urteil Fueters beim Münzen gewisser Münzsorten in seinem Vertrage mit der Regierung zu kurz kam. W. starb durch Selbstmord am 16. Mai 1789.

N. Bern. T'buch f. 1905, p. 16, 31, 117. *H. Türler.*

Wagner, Frau Johanna, geb. Sollberger, Landschaftsmalerin, Dilettantin, von und in Bern, geb. am 18. Dez. 1846. Sie hat sich vor 20 Jahren von der Porzellanmalerei dem Aquarellieren zugewandt, indem sie mehrere Jahre lang den Unterricht der Herren Benteli und Baumgartner an der bernischen Kunstschule genoß. Sie hat sich 1902 und seither noch mehrmals mit Landschaftsbildern aus der Umgebung der Stadt Bern und aus dem Seeland an den bernischen Weihnachtsausstellungen beteiligt. *H. Türler.*

Wagner, L., Architekt, führte in den 80er Jahren des 19. Jahrh.s im Auftrage des Herausgebers Schwendimann in Solothurn eine Anzahl Ansichten von Schweizerstädten in der Vogelperspektive aus (30/21 cm), die von Römmler und Jonas in Dresden ausgeführt wurden. Eine der ersten und besten dieser Ansichten war diejenige von Bellinzona.

Boll. stor. v. 1885, p. 103. *E. Reinhart.*

Wagner, Leonhard, auch Würstlin (Wirstlin) genannt, Kalligraph, von Schwabmünchingen, Benediktiner bei St. Ulrich in Augsburg, gest. am 1. Jan. 1522, wußte 100 verschiedene Alphabete zu schreiben. Er wurde 1510 von Abt Franz von Gaisberg nach St. Gallen berufen und fertigte da mit besonderer Kunst ein Chorbuch in Regalfolio an, das die Sequenzen Notkers und andere Gesänge der ältern Väter von St. Gallen, mit Musiknoten versehen, enthielt, aber verloren gegangen ist.

Rahn, Bild. Kst., p. 715, 818. — *Weidmann,* Gesch. d. Bibl. von St. Gallen, p. 55. — *Wattenbach,* Schriftwesen im M.-A. (1875), p. 380. — *Jos. Müller,* Die Tagebücher Rud. Sailers (St. Galler Mitt. XXXIII), p. 284, Anm. 1.

T. Schieß.

Wagner, Niklaus, Goldschmied, in Bern, von 1683—1740, war der Oheim des Münzmeisters Joh. Samuel v. W.

Burgerl. Stammtafeln v. Bern. *H. Türler.*

Wagner, Franz *Sigmund* (von), Kunstgelehrter und Zeichner, von Bern, geb. am 12. Nov. 1759 in Erlach als Sohn des Michael W., gewesenen Hauptmanns in holländischen Diensten, und der Elisabeth, geb. Bertram, gest. in Bern am 11. Sept. 1835. Von 1766—1775 im Waisenhaus in Bern erzogen, besuchte er ein Jahr lang die bernische Akademie und bereitete sich hierauf in Nidau, Erlach, Lausanne und Bern für den Verwaltungsdienst aus. 1791 wurde er Sekretär des Burgerspitals in Bern, auf welche Stelle er

aus Gesundheitsrücksichten 1798 nach der Revolution gegen ein Leibgeding verzichtete. Von 1805—1835 war er Mitglied der Bibliothekkommission, von 1808—1831 obrigkeitlicher Bücherzensor. Von 1799—1803 bildete er sich in Zürich im Zeichnen, Malen, Stechen und Radieren aus und erwarb sich vorzügliche Kenntnisse im Fache der Kupferstiche. 1802 und 1803 gab er mit Prof. Horner ein Kunstjournal heraus. In seine Vaterstadt zurückgekehrt, veranstaltete er dort 1804 während der Versammlung der Tagsatzung die erste schweizerische Kunst- und Industrieausstellung, der er mit kräftiger Unterstützung der Regierung 1810, 1818, 1824 und 1830 andere folgen ließ. Während der Ausstellung von 1810 gab er die Zeitschrift „Allerlei Neues über vaterländische Kunst und Industrie" heraus, und über die Ausstellung von 1830 erstattete er einen gedruckten Bericht. 1805 beteiligte er sich an der Veranstaltung des Hirtenfestes in Unspunnen, das er beschrieb, und 1806 gab er die Anregung zur Schaffung des Antikensaals durch den Ankauf von Gipsabgüssen und die Veräußerung seiner Sammlung von Gemälden und Zeichnungen an die akademische Kuratel für die Zeichenschule der Akademie. 1808 gründete W. die „Neujahrsblätter für die bernische Jugend", von welchen er die sechs ersten selbst schrieb. Seine Verdienste um die Förderung der Kunst sind nicht gering. Seine eigenen Zeichnungen und Schriften befinden sich zum Teil bei Hrn. K. D. F. v. Fischer, zum Teil bei Hrn. A. v. Tavel in Bern.

Sammlg. bern. Biogr. I, p. 177—186. — *Nagler*, K.-Lex. XXI, p. 54. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 4068. — N.-Bl. Zürch. Kstgesellsch. v. 1889 u. 1890 (*O. Pestalozzi*). — Kat. Zofing. Kstlerbuch v. 1876, p. 36. — Allg. Schw.-Ztg. v. 1835, Beil. nach p. 460. — Bern. Volksfrd. v. 1835, p. 621. — Beobachter v. 1835, Beibl. zu Nr. 110.
H. Türler.

Wagner, Ulrich, de Munich, serrurier, reçu bourgeois de Fribourg, où il possédait une maison dans le quartier du Bourg, le 1er avril 1465. Il entra dans le Conseil des CC en 1468 et en fit partie jusqu'à sa mort survenue en 1485. Il construisit, 1464-1466, la superbe grille gothique du chœur de l'église de St-Nicolas à Fribourg. Les archives cantonales possèdent encore le texte de la convention passée le 30 juillet 1464 entre l'État de Fribourg et W. pour l'exécution de ce travail. Il était encore horloger; en 1472, il répare l'horloge de l'Auge; en 1475, il construit, pour les gardes du clocher de St-Nicolas, un horloge qui ne montre que les heures; vers 1480, il refait à neuf l'horloge de la tour de Jaquemart et confectionne encore des fleurs et des plumes en fer et fabrique même des membres artificiels.

Rahn, Stat. schw. Kstdkm., Anz. A.-K. de 1883, p. 422, 448. — *Rahn*, Bild. Kst., p. 439, 770, 818. — Frib. art. 1901, texte de la pl. II. — Comptes des trés., nos 124 à 164 passim.
Tobie de Raemy.

Wagnière, Mathilde, s. Pury, Mme Marie-Amélie-*Mathilde* de.

Wagnon, née Chantre, *Aimée*-Élisabeth, peintre sur émail, née à Genève le 15 févr. 1818, mariée en 1843 à M. Gabriel Wagnon et morte le 4 janv. 1899. (Voy. Chantre, t. I, p. 285.) *A. Choisy.*

Wagnon, Jean-*Pierre*, émailleur et orfèvre, né au Petit-Sacconnex le 28 mai 1755, fut reçu habitant de Genève le 4 mai 1779. Maître émailleur en cadrans, il s'associa en 1788 avec Guillaume Bouvier, maître graveur, pour six ans, pour la fabrication de cadrans de montres à cartouches et à milieu d'or et d'aiguilles de montre en or et en similor, en se réservant de fabriquer pour son compte les cadrans ordinaires. Le 26 août 1789, il fut reçu maître orfèvre par privilège, ayant présenté pour chef-d'œuvre „une paire d'aiguilles d'or et un cadran à la turque incrusté en or, très bien fait." Ses descendants ont fondé et continuent une fabrique d'aiguilles de montres très réputée. *A. Choisy.*

Walch, Albert, Maler, Modelleur, Zeichenlehrer in Bern, wurde am 10. Okt. 1816 in Augsburg als Sohn des Porträt- und spätern Glasmalers Johann W. († 1841) geboren. Nach längerer, bei Cornelius in München zugebrachter Studienzeit begab er sich 1847 nach Rom. 1849 auf der Rückreise begriffen, besuchte er in Bern Dr. Stantz, der seinerzeit beim Vater W.s einen Teil seiner Ausbildung empfangen hatte, und ließ sich durch ihn bestimmen, sich in Bern anzusiedeln. Er fand dort allgemeine Anerkennung, sowohl durch seine Porträts in Oel, Aquarell und Pastell als auch durch Kompositionen des romantischen und idyllischen Genres und ebenso durch seine Modellierungen, Zeichnungen zu neuen schweizerischen Goldmünzen, von Festzügen und kunstgewerblichen Gegenständen etc. Vorliebe für die Antike und künstlerisches Schönheitsgefühl prägen sich in seinen Arbeiten aus. Von der Gründung der Berner Kunstschule 1871 an bis zu seinem am 25. März 1882 erfolgten Tode wirkte er als geschätzter Lehrer an dieser Anstalt. An schweizerischen Turnusausstellungen beteiligte sich W. 1852, 1854, 1856, 1859, 1874 und 1876. Im Kunstmuseum in Bern befindet sich das Oelbild „Die Muse Urania" von ihm.

Bern. Jahresber. Kstver. 1883, p. 38 (auch in Sammlg. bern. Biogr. I, p. 320). — *Füßli*, Allg. K.-Lex. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 828. — *Seubert*, K.-Lex. III, p. 345 f. — *Nagler*, K.-Lex. XXI, p. 84. — *Singer*, K.-Lex. V, p. 48. — *Meyer*, Münzsammlg. Wunderly I, p. 5, Nr. 3529.
H. Türler.

Walch, Sebastian, Kupferstecher, von Kempten in Bayern, wurde dort um 1720 geboren. Er hielt

sich längere Zeit in Zürich auf, zuletzt wahrscheinlich in Kempten. Man kennt von ihm die Porträtstiche von Maler J. E. Ridinger, J. A. Kesel und F. Brennwald. Durch J. C. Füßli in Zürich ließ er sich die 62 Blätter „Bildnisse der Bürgermeister der Republik Zürich von 1336—1742“ nach den Originalen der dortigen Stadtbibliothek zeichnen, durch Val. Dan. Preisler in Schabmanier (32/21 cm) stechen und gab sie 1756 (die Vorrede ist datiert vom 1. Febr.) in Kempten unter seinem Namen heraus. Eine Anzahl Blätter dieser Serie befindet sich in den Sammlungen der Kunstgesellschaft und der Stadtbibliothek in Zürich.

Nagler, K.-Lex. XXI, p. 87. — *Füßli*, K.-Lex. I, p. 704; II, p. 4079. — *Nagler*, Monogr. IV, p. 1124. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 828. — *Seubert*, K.-Lex. III, p. 545. Die bei Müller und Seubert angegebenen Daten beziehen sich, nach Mitt. des Hrn. Dr. *Keller-Escher*, auf einen andern Künstler, *Joh. Seb. W.*, der von 1787—1840 lebte und mit *Sebastian W.* verwechselt worden ist. — *Singer*, K.-Lex. V, p. 49. — *Leitschuh*, Die Familie Preisler u. Markus Tuscher, 1886. *H. Appenzeller.*

Waldemann, s. Waldmann.

Walder, Hans I., Glaser und Glasmaler, von Zürich, geb. 1549 (nicht 1558, wie Meyer angibt) als Sohn des Zunftmeisters Felix W., gest. 1592. Er wohnte im Hause zur Arch in der Neustadt, war 1566 Zünfter zum Kämbel, 1590 Zunftmeister, wurde 1592 Hauptmann im Zusatz nach Straßburg, wo er den Tod fand. Er war dreimal verheiratet und zwar mit: 1) Anna Gachnang 1568, 2) Marg. Schwyzer 1579, 3) Verena Brunner 1590.

Meyer gibt an, es seien von diesem Hans W. von 1578—1594 dem Rate 26 Standeswappen ins Depot und (1593) eines für den Wirt zur Krone in Burgdorf geliefert worden. Ebenso figuriere er mit einfacher Glaserarbeit in den Bauamtsrechnungen von 1586—1593. Da nun aber Hans W. I. schon 1592 gestorben ist, so müssen die spätern Fensterlieferungen jedenfalls auf Rechnung des — Meyer nicht bekannten — Sohns, Hans W. II. gesetzt werden, der sonst allerdings nur „Glaser“ genannt wird. Auf diesen bezieht sich dann jedenfalls auch die weitere Mitteilung Meyers betreffend die Aufgabe des Berufs und den Konkurs; denn der Vater muß, wie aus den gegebenen Daten hervorgeht, bis zu seinem Tod in bürgerlichen Ehren und Ansehen gestanden sein.

Meyer, Fenster-Schenk., p. 146, 234/35. — Mitt. des Hrn. Dr. *C. Keller-Escher*. *F. O. Pestalozzi.*

Walder, Hans II., Glaser und Glasmaler, von Zürich, geb. 1569 als Sohn des Hans W. I. aus dessen erster Ehe mit Anna Gachnang. Das Todesjahr ist unbekannt. Er scheint die Ungunst der Zeit wie andere Berufsgenossen verspürt und sich bald nach einem andern Broterwerb umgesehen zu haben. Zuerst ward er 1589 Fischverkäufer und nahm infolgedessen die Zunft zur Zimmerleuten an. Im Okt. 1595 kaufte er die Druckerei eines in Basel verstorbenen Buchdruckers und bemühte sich um die obrigkeitliche Bewilligung zur Eröffnung derselben, „weil er das Glaser- und Glasmalerhandwerk, welches ihm wenig Brot gebe, mit dem Buchdrucken vertauschen wolle.“ Dies wurde ihm jedoch abgeschlagen, und 1602 kam er in Konkurs.

W., der durch seine Gattin, Verena Bachofen, ein Schwager des Glasmalers Jakob Müller war (s. d.), soll zu Anfang des 17. Jahrh.s — wie andere bekannte Zürcher — als Wiedertäufer nach Mähren gezogen und dort gestorben sein.

Mitt. des Hrn. Dr. *C. Keller-Escher*.

F. O. Pestalozzi.

Waldis, Anna Maria, Malerin, von Weggis im Kanton Luzern, erhielt am 13. Nov. 1812 ein staatliches Stipendium zur Ausbildung in der Malkunst (Akten im Staatsarchive Luzern). Schon im folgenden Jahre, 1813, hat sie sich in Zürich an der lokalen Ausstellung beteiligt.

Franz Heinemann.

Waldis, Anton, Maler und Zeichner, von Vitznau im Kanton Luzern, geb. am 7. Febr. 1863 in Schwyz. Er besuchte zuerst die Zeichenschule in Schwyz und ging dann zur weitern Ausbildung nach München, Wien und Rom, wo er im Atelier des Malers Weckesser Aufnahme fand. Seit einigen Jahren befindet sich W. wieder in Schwyz. Er zeichnet hauptsächlich Stammbäume und andere Arbeiten heraldischen Charakters und malt auch Landschaften in Aquarell und Oel. *M. Dettling.*

Waldkirch, von, Maler des 17. Jahrh.s, von Schaffhausen, nur bekannt durch das in Oel gemalte lebensgroße Bildnis des Stephan Spleiß, Prof. Logic., Mathemat. und Metaphys. (1623 bis 1693), auf dem er sich selbst als Maler bezeichnet: „Fidelem magistrum aetatis a. 69 gratus depinxit discipulus Waldkirch año 1692. d. 30. Mart.“ Der Maler schenkte auch sein Werk, das einzige, das man von ihm kennt, der Stadtbibliothek, wo es noch aufbewahrt wird. In den städtischen Registern ist er nicht zu finden; vermutlich ist er wie Joh. Caspar ein Rohrer Waldkirch (s. d.).

J. J. Mezger, Gesch. d. Stadtbibl., p. 21 (mit unrichtiger Angabe von Namen und Jahrzahl). *Vogler.*

Waldkirch, Hans Caspar von, Maler des 17. Jahrh.s, von Schaffhausen, der zuletzt in Stein a. Rh. arbeitete und 1672 dort verunglückte. Es heißt von ihm: „Junker Hans Caspar von Waldkirch, Flach- und Glasmaler-Gesell, Junker Hans Friedrichs von Waldkirch, Haubtm. und Landrichters, seßhaft in Rohr, sonsten Burgers zu Schaffhausen, ehl. hinderl. Sohn, fiel vom

Thurm des unteren Thors, als die Zeit-Tafeln und Wappen daran gemahlt worden.“ Rohr, im Kanton Zürich, zwischen Rümlang und Kloten gelegen, gehörte ehedem den Herren von Rümlang. Das später errichtete, ganz von Wasser und Riet umgebene „Wasserhaus“ mag der Wohnsitz jenes Zweiges der Schaffhauser Waldkirch gewesen sein, der schon längst ausgestorben ist. Das baufällig gewordene Haus wurde 1892 abgetragen. In die genealogischen Register der Vaterstadt haben die Rohrer Waldkirch, wie es scheint, nur ausnahmsweise Aufnahme gefunden.

Festschr. der Stadt Schaffh. v. 1901, Schaffh. Kstler, p. 28. — Jahrb. f. Schweizergesch. XXXII, p. 59.
Vogler.

Waldkirch, Hans, Henni, s. Waldkirch, Johannes.

Waldkirch, Johann Heinrich, s. Waldkirch, Konrad von.

Waldkirch, Johannes, Gold- und Silberschmied des 15. Jahrh.s, von Schaffhausen, ist von 1456 bis 1475 wiederholt erwähnt unter dem Namen Hans Goldschmied. Er war von 1456—1461 Stadtrechner, dann Bürgermeister. Vor 1474 lieferte er eine silberne Reliquien-Monstranz für Zurzach.

Das Geschlecht weist schon aus früherer Zeit eine Reihe von Goldschmieden auf, und es heißt, daß der goldene Ring im Wappen hierauf Bezug habe. Adelsbrief und Wappen datieren von 1487. Solche Goldschmiede aus früherer Zeit sind: *Hans W.*, erwähnt 1375–1404; *Ulrich W.* (1375 bis 1380); *Henni (Hans) W.* (1392—1405); *Konrad W.* (1418—1447).

Geneal. des Geschlechts. — Argovia, Jubil.-Ausg., XXX, p. 129 (*Stammler*). — *(Jul. Waldkirch)*, Familie Waldkirch u. ihre Bezieh. z. Buchdruckerkst., Ludwigsh. 1905.
Vogler.

Waldkirch, Johann Wilhelm von, Goldschmied, von Schaffhausen, Bernhardins Sohn, geb. am 17. März 1737, gest. am 21. Febr. 1818. Er wohnte im Roten Adler und war vorzüglich geschickt in getriebener Arbeit. Mehr ist nicht zu erfahren.

Geneal. des Geschlechts. — Städt. geneal. Reg.
Vogler.

Waldkirch, Konrad, s. auch Waldkirch, Johannes.

Waldkirch, Konrad von, Buchdrucker, aus Schaffhausen, geb. am 5. Mai 1549 als Sohn eines Onophrion von W., machte vermutlich in Basel seine Lehre durch bei dem von Lucca hergezogenen Buchdrucker Peter Perna, heiratete dessen Tochter Laura und übernahm nach dem Tode Pernas 1582 dessen Geschäft. 1583 ging er mit Elisabetha Barth eine zweite Ehe ein und erhielt durch sie eine zahlreiche Nachkommenschaft. 1591 wurde er vom Rat aufgefordert, sein Geschäft nach Schaffhausen zu verlegen. Er druckte dort die Kirchenordnung von 1592, kehrte aber bald wieder nach Basel zurück. Der Titel jenes Druckes ist: „Christliche Ordnung und breuch der Kirchen zu Schaffhausen. Getruckt zu Schaffhausen, durch C. Waldkirch, anno 1592.“ Hier wie in allen seinen Druckwerken läßt er von seinem Geschlechtsnamen das „von“ weg. Ein paar andere nennenswerte Drucke sind: Die mit einer großen Anzahl von Abbildungen ausgestatteten Icones sive imagines clar. viror. Nicolaus Reußners von 1589 und die von 1611/12 erschienene Buxtorfische Bibel in hebräischer Sprache. Es sollen übrigens Schaffhauser Drucke W.s schon von 1577 vorhanden sein.

Ein älterer Bruder Konrads, *Joh. Heinrich W.*, übernahm das von diesem verlassene Schaffhauser Geschäft. Ein Drucker des 17. Jahrh.s ist *Onophrion W.*

Geneal. des Geschlechts. — *Falkenstein*, Gesch. der Buchdruckerkst., p. 276. — *Reichesberg*, Handwörterb. der schweiz. Volkswirtschaft I, p. 623. — Cat. art anc. Expos. Genève 1896. — *(Jul. Waldkirch)*, Familie Waldkirch u. ihre Bezieh. z. Buchdruckerkst., Ludwigsh. a. Rh. 1905.
Vogler.

Waldkirch, Melchior, Maler, von Zurzach, führte 1631 zwei Bilder aus dem Leben der hl. Verena in der Stiftskirche St. Verena in Zurzach aus.

Argovia XXX, p. 184, 193. *E. Reinhart.*

Waldkirch, Onophrion, s. Waldkirch, Konrad.

Waldkirch, Ulrich, s. Waldkirch, Johannes.

Waldmann (Waldemann?), Joseph, Maler, aus der Schweiz gebürtig, war um 1696 in Rom (? Die Redaktion) thätig.

Bertolotti, Boll. stor. v. 1885, p. 221. — *Ders.*, Art. svizz. in Roma, p. XV, 67. — *Füßli*, K.-Lex. 1779, p. 595, 704. *E. Reinhart.*

Waldvogel, Procopius, Goldschmied, Typograph. Gebürtig von Prag, erwarb er 1439 mit 1 Gld. das Bürgerrecht in Luzern, wobei Goldschmied Stephan Tellsperg (s. d.) ihm obligater Bürge war. Er wurde auch, obgleich Jude, Mitglied der dortigen Lukasbruderschaft. Wahrscheinlich erhielt W. in Luzern, wie wenigstens v. Liebenau nachzuweisen versuchte, durch den mit Gutenberg in Verbindung stehenden Straßburger Schultheißen und Handelsmann Jörg Dreizehen die erste Kenntnis von der neuen Kunst des Buchdruckens, vielleicht auch durch den mit Gutenberg um 1439 zerfallenen reichen Straßburger Joh. Heilmann, der gleichfalls damals geschäftlich in Luzern war und wahrscheinlich mit W. verkehrte. W. mochte sich daraufhin auf den primitiven Letternguß verlegt haben. Mit diesen Anfangsgründen der Gutenberg durch

Indiskretion entführten Kunst suchte er um 1444 die ihr günstigere Stadt Avignon auf, wo er von 1444—1446 „Christen und Juden in der von ihm als Geheimnis betriebenen Technik des künstlichen Schreibens einführte" (v. Liebenau). Dabei bediente er sich „48 zinnerner Formen, zweier Formen aus Eisen, einer ställernen Schraube." Von hier aus lieferte er 1446 hebräische Lettern aus Eisen und übrigen Materialien der damals noch primitiven Technik, wobei er die Geheimkunst der Gewebefärberei eintauschte und sich deren Monopol im Umkreise von 30 Meilen vertraglich sicherte. Damit verliert sich dessen Spur.

(v. Liebenau), Ueberblick über die Gesch. d. Buchdr. d. Stadt Luz. (1900), p. 8. — A. D. B. XL, p. 725—728. — *Reichesberg*, Handwörterb. d. schweiz. Volkswirtsch. I, p. 622. — Rodel der Lukasbrudersch., p. 6 (*Schneller*). *Franz Heinemann.*

Walker, Joh. Gabriel, Ingenieur und Kartograph, von Oberdorf bei Solothurn, gest. um die Mitte des 19. Jahrh.s. Er hat eine vorzügliche Karte des Kantons Solothurn herausgegeben, die jetzt noch maßgebend ist und als Grundlage für die Dufour-Karte gedient hat. Von ihm erschien auch 1770 bei Orell Geßner & Co. in Zürich eine Schweizer-Geographie.

Rahn, Mittelalt. Kstdenkm. d. Kts. Solothurn, p. 224 u. 226 (dort ist der Name irrtümlich *Walter* geschrieben). *F. O. Pestalozzi.*

Walker, Peter Joseph, Holzbildhauer, von Oberdorf bei Solothurn, verfertigte um 1773 für je 6 Louisd'or die Beichtstühle in der neuen St. Ursuskirche in Solothurn.

Soloth. N.-Bl. v. 1856, p. 22. *F. O. Pestalozzi.*

Wallingre, Louis, professeur de dessin et peintre, à S^t^-Imier, nacquit le 1^er^ août 1819 et était originaire de Vilars (Neuchâtel). Il vint vers 1860 à S^t^-Imier où il enseigna d'abord le dessin dans les classes primaires supérieures et de 1866 à 1880 aux écoles secondaires, ainsi que dans les établissements moyens et professionnels de ce village. Le D^r^ S. Schwab possédait de lui plusieurs portraits au crayon et à l'estampe, des vues du château d'Erguel, quelques paysages à l'huile qui figurèrent dans les expositions locales et surtout un „Enfant prodigue" de quelque valeur. W. mourut à S^t^-Imier le 19 mai 1886.

Rapp. Soc. cant. de Berne des Beaux-Arts, 1886/87, p. 52. *H. Türler.*

Wallis, Friedrich, Porträtmaler, in St. Gallen. Er beteiligte sich 1856 mit fünf Porträts an der dortigen Kunstausstellung.

Kat. d. Kstausst. 1856, p. 12. *T. Schieß.*

Wallis, Robert, Lithograph (Kupferstecher?), aus englischer Abstammung, aber gebürtig von Rothenburg im Kanton Luzern, in Luzern um 1836 als Inhaber der „Lithographie Wallis" thätig und bekannt. In ihr sind u. a. erschienen: 1) „Das Mädchen von Interlaken." Verlag J. C. Schabelitz, Basel. 2) „Eidgen. Freischießen in Luzern im Juli 1853." Labhardt del. et lith. (Fol.). 3) „Der verunglückte Gemsjäger." 1854 ging die Lithographie W. in den Besitz von Jakob Kaiser von Eglisau (in Luzern) über.

Nagler, K.-Lex. XXI, p. 103. — *Pfyffer*, Kt. Luzern I, p. 206. *Franz Heinemann.*

Walner, Philippe-*Conrad*, orfèvre, né à Genève le 22 nov. 1776, fut reçu à la maîtrise en avril 1797, ayant présenté pour chef-d'œuvre un jonc en or „très bien fait." *A. Choisy.*

Walpen, Bonifaz, Jakob, J. J., Johann, Joseph Philipp (1794) und Viktor sind Namen einer großen Glockengießerfamilie in Reckingen im Kanton Wallis, welche teils an ihrem Heimatorte, teils im Herumwandern seit 1780, z. B. J. J. in Gamsen 1783/84, Glocken gegossen haben. Auf einer Glocke in Gadeux von 1800 stehen die Anfangsbuchstaben verschiedener dieser Namen.

Nüscheler-Usteri, Glockenb. (Msc.). — *Ders.*, Glockeninschr. im Kt. Bern, p. 32, 147. † *Moriz Sutermeister.*

Walpen, Jakob, J. J., s. Walpen, Bonifaz.

Walpen, Johann, Orgelbauer, von Reckingen im Kanton Wallis, wird 1761 gemeinsam mit Joseph Anton Carlen als „in der Orgelmacherkunst beriemter und wohlerfarner Meister" bezeichnet. Im selben Jahr übernahmen sie den Bau einer Orgel zu Naters mit 16½ Registern und 812 Pfeifen.

Pfarrarch. Naters. *D. Imesch.*

Walpen, Joseph Hyacint, von Reckingen im Kanton Wallis, zuerst Gerber, dann Turmuhrmacher, ist der Begründer der Glockengießerei Walpen in Reckingen. Die erste Glocke goß er 1732 für die hl. Kreuzkapelle auf dem Stalden bei Reckingen. Er starb in der zweiten Hälfte des 18. Jahrh.s.

Joller, Hist. Notiz. im hist. Mus. Brig. *D. Imesch.*

Walpen, Joseph Philipp, s. Walpen, Bonifaz.

Walpen, Silvester, Orgelbauer, von Reckingen im Kanton Wallis, gest. 1843 in Luzern.

Mitt. v. *K. Carlen.* *D. Imesch.*

Walpen, Viktor, s. Walpen, Bonifaz.

Walser, Friedrich, Architekt, geb. am 30. Jan. 1841 zu Reinach im Kanton Baselland als Sohn des aus Teufen im Kanton Appenzell A.-Rh. stammenden Pfarrers und spätern Publizisten Joh. Ulrich W.-Hurter; seit 1884 Bürger von Basel. Nach dem Besuch der Schulen in Basel bezog W. 1859 die Bauschule am Eidgenössischen Polytechnikum in Zürich, welche er in zwei Etappen, mit zwischengelegter zweijähriger Praxis, im Herbst 1864 absolvierte, um sofort von Gottfried Semper

(s. d.), für dessen Privatpraxis engagiert zu werden, in welcher Stellung er fünf Jahre blieb. Von 1869—1875 arbeitete W. zuerst mit Benko, später allein in Budapest, kehrte nach Zürich zurück, von wo er, nach Vornahme verschiedener Studienreisen, 1879 nach Basel übersiedelte, um dort seinen bleibenden Wohnsitz aufzuschlagen.

Unter Semper war W. hauptsächlich beschäftigt mit den Kaufhausbauten Fierz-Locher zum Sonnenbühl in Zürich, mit dem innern Ausbau der Aula im dortigen Polytechnikum, bei den Plänen zum Stadthaus in Winterthur, zu dem provisorischen Wagner-Theater für München sowie mit der Aufstellung eines generellen Bebauungsplans für die Stadt Zürich.

In Ungarn projektierte und baute W. gemeinsam mit Benko das Lloyd- und Börsengebäude in Budapest (1869—1871) und mehrere Zinshäuser dort; sodann allein: Die Getreidebörse und das Haus Groàk in Nyiregyhàza, sämtliche Hochbauten nebst dem Restaurationsgebäude für die Schwabenbergbahn bei Ofen und einen Bebauungsplan für das der Bahngesellschaft gehörende Berggelände. Er besorgte ferner den innern Ausbau des gräflich Karoly'schen Palastes, den Bau eines Kinderasyls in Budapest und beteiligte sich an der architektonischen Umgestaltung der Ofener Berglehne u. a. m.

In den zweiten Zürcher Aufenthalt fallen einige Wohn- und Geschäftshaus-Umbauten, die Pläne für ein Warenhaus von J. Spörri in Zürich sowie die Erstellung des Hauses zur Löwenburg für A. Bruderer-Oertli in St. Gallen. Aus seiner Thätigkeit in Basel (seit 1879) sind zu verzeichnen: Die Wohnhäuser Meyer und Senn am Steinengraben, des Prof. Riggenbach und das eigene Wohnhaus beim Bernoullianum, die Villen Seiler und Dr. Gysin in Liestal sowie eine Reihe von Wohn- und Geschäftshäusern im Stadtinnern: Volksbank, Kehlstadt, Basler Nachrichten, Haus zum Goldenen Stern, Optikus Strübin, G. Kiefer (dieses mit Leonhard Friedrich) und an öffentlichen Bauten: Ein Teil der Heilanstalt zur Friedmatt, die Allgemeine Gewerbeschule mit dem Gewerbemuseum (mit Heinrich Reese), das Verwaltungsgebäude der Chr. Merian'schen Stiftung und zwei generelle Entwürfe für das Empfangsgebäude des neuen Bahnhofs in Basel zum Moserschen Vorschlag als Kopfstation.

Daneben beteiligte sich W. häufig an öffentlichen und beschränkten Wettbewerben, wobei er u. a. in folgenden mit Preisen bedacht wurde: Kasernenanlage für Liestal (1861), II. Preis; Mädchenschulhaus in Schaffhausen (1865), I. Preis; Kaufhaus Phil. Haas & Söhne in Budapest, II. Preis; Rathaus in St. Gallen (1874), III. Preis; Eidgenössisches Verwaltungsgebäude in Bern (1877), III. Preis; Schwimmbad für Basel (1882), II. Preis (dieses mit Direktor Rud. Frey und Heinr. Reese); Tonhalle für St. Gallen (1883), II. Preis; Eidgenössisches Parlaments- und Verwaltungsgebäude in Bern (1885), III. Preis; Mosersches Villenquartier Seefeld-Zürich, II. Preis (die drei letztgenannten in Verbindung mit Leonh. Friedrich); Personenbahnhof in Luzern (1894), angekauft. Nach engern Wettbewerben zum Verwaltungsgebäude der Chr. Merian'schen Stiftung (1896) und dem Geschäftshaus H. Strübin erhielt W. deren Ausführung und nach einem solchen für den Neubau der Handwerkerbank zu Basel einen zweiten Preis.

W. war (1876—1880) Mitglied des Zentralkomitees des Schweizerischen Ingenieur- und Architektenvereins und wirkte erfolgreich mit am endlichen Zustandekommen der Honoraransätze für baukünstlerische Arbeiten und der Bedingungen für öffentliche Konkurrenzen auch in der Schweiz. In der Basler Sektion desselben Vereins, dessen Vorstand er von 1880—1892 angehörte, hielt er öfters Vorträge über seine Studienreisen in Italien und Holland.

Preisrichteramt und Expertisen wurden W. häufig übertragen; doch, in spätern Jahren seiner beruflichen Praxis etwas entrückt, wirkte er mehr in verschiedenen Behörden Basels für die Oeffentlichkeit, wobei u. a. seine wiederholte Mitgliedschaft des Großen Rats, seine langjährige Mitwirkung in den Kommissionen für die Allgemeine Gewerbeschule und für das Gewerbemuseum und seine jetzige Stellung in der bürgerlichen Verwaltungsbehörde von Baselstadt genannt sein mögen.

Publikationen von Entwürfen u. Bauten W.s in mehreren Jahrg. der Schw. Bauztg. u. a. a. O. *F. Walser.*

Walser, Gabriel, reformierter Pfarrer, Chronist, Geograph sowie Landkarten- und Prospektenzeichner, von Herisau, geb. am 18. Mai (a. St.) 1695 als Sohn des Dekans Gabriel W. von Teufen in Wolfhalden im Kanton Appenzell A.-Rh., gest. am 10. Mai 1776 in Berneck im Kanton St. Gallen, 1721 Pfarrer in Speicher im Kanton Appenzell A.-Rh., als solcher in den sog. „Landhandel" (1732) verwickelt, von 1745 an Pfarrer in Berneck. W. gab 1738—1745 einen Kalender („Alter und neuer Appenzeller Schreib-Calender") heraus, ferner 1740 in eigenem Verlag eine „Neue Appenzeller Chronik", in einen geographischen und einen historischen Teil zerfallend, für die er auch eine kleine Karte des Appenzellerlandes anfertigte. Daraufhin wurden ihm von auswärtigen Instituten, Seutter in Augsburg und Homann in Nürnberg, kartographische Arbeiten übertragen. Für jenen lieferte er Karten von Zug, Uri, Schwyz, Glarus, Appenzell und Graubünden und zeichnete für den 2. Band von Gruners Werk über die Eisgebirge des Schweizerlandes die Pro-

spekte des Bernina- und des Säntisgletschers; im Verlage von Homanns Erben gab er nach wiederholten Reisen durch die Ost- und Mittelschweiz 1769 einen „Atlas novus Reipublicæ Helveticæ XX mappis compositus" in Folioformat heraus, für den er selbst mit Benützung älterer Vorlagen 15 Blatt zeichnete. Als Kommentar zu diesem Atlas erschien 1770 eine von W. verfaßte „Schweizergeographie."

Dierauer, A. D. B. XLI, p. 16 ff., wo weitere Lit. verzeichnet ist. — *Ders.*, G. W., Vortrag, in den St. Galler Blättern 1896 u. separat erschienen. — *W. Hartmann,* Kstgesch., p. 108. *T. Schieß.*

Walser, Johannes, Kaufmann, von Herisau, Herausgeber einer Prospektensammlung, geb. im Dez. 1739 als Sohn des Pfarrers Gabriel W. von Herisau in Urnäsch (nicht identisch mit dem Vorangehenden), gest. am 13. Febr. 1805. W. verlegte, nachdem er in der Heimat in Verbindung mit Landsfähnrich Zellweger in Trogen mit gutem Erfolg in Baumwollgeweben und Stickereien Handel getrieben hatte, infolge unglücklicher Spekulationen eines Sohnes in Rußland, sein Geschäft nach Petersburg, hatte auch hier guten Erfolg und wurde Kaufmann der 1. Gilde, ließ sich aber verleiten, sein Geld in ein von Kaiser Paul begünstigtes Unternehmen zur Herausgabe von Prospekten der Hauptstädte Petersburg und Moskau zu stecken. Nach Oelgemälden, die für Petersburg der Architekturmaler Mayer, für Moskau der Franzose Girard de la Barthe lieferte, wurden von tüchtigen Schweizer Künstlern, Lory Vater, Lafond und Biedermann, Handzeichnungen als Vorlagen für die Kupferstecher Gutenberg, Eichler, Lorieux angefertigt und die Stiche teils schwarz, teils von Lory Vater und Sohn, Moritz, Wetzel koloriert herausgegeben. Ihre Herstellung erfolgte großenteils in Herisau, wo sich deshalb in diesen Jahren eine förmliche Künstlerkolonie bildete. Das Unternehmen wurde sodann noch erweitert durch Aufnahme von Ansichten der Hauptorte der XIII alten Kantone von Biedermann; jedoch erschien nur ein vollständiges Heft 1804, die merkwürdigsten Plätze von St. Petersburg und Moskau enthaltend, da infolge des Todes von Kaiser Paul die Sammlung nicht den erwarteten Absatz fand. Der Gram über den Mißerfolg trug zu W.s Tod bei. Seine Erben versuchten umsonst, das Unternehmen fortzusetzen; beim Brande von Moskau 1812 wurden auch die vorhandenen Stiche vernichtet.

Appenz. Monatsbl. 1839, p. 12 ff. — *Füßli,* K.-Lex. II, p. 4084. — *Hartmann,* Kstgesch., p. 338 ff. — *Meusel,* Arch. I (4), 18, 62; II (1), 71. — *Ders.,* Lex. III, Zusätze. *T. Schieß.*

Walser, Karl, Lithograph, Schweizer, lebte 1905 in Berlin. Im 8. Hefte der Kunstzeitschrift „Kunst und Künstler" (Berlin 1905) befindet sich eine geistreiche Originallithographie des Künstlers „Ein Sommernachtstraum."

N. Z. Ztg. v. 19. Mai 1905, Feuilleton, 1. Beil. zu Nr. 138. *H. Appenzeller.*

Walter, Gabriel, s. Walker, Johann Gabriel.

Walter, s. Walther.

Walthard (Walther), Andreas, Werkmeister, in Bern, wurde 1537 Mitglied des Großen Rats, erhielt am 2. Juni 1564 die Stelle eines Werkmeisters des Holzwerks, die er bis 1568 bekleidete, und starb um 1571.

Osterb. u. Ratsman. im Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Walthard, Johann Jakob *Friedrich,* Maler und Zeichner, wurde in seiner Vaterstadt Bern am 21. Sept. 1818 als Sohn des Negocianten und spätern Schützenwirts F. L. R. W. geboren. Zuerst zum Pfarrer bestimmt, wandte er sich dem Studium der Jurisprudenz zu, gab dasselbe aber wieder auf, als er vom Maler Joh. Friedr. Dietler, der von seinen korrekten Zeichnungen begeistert war, gratis zum Schüler angenommen wurde. Seine raschen Fortschritte ließen die schönsten Erfolge erwarten, so daß er durch einen Gönner, v. Sinner von der Falkenegg, unterstützt, am 1. Sept. 1842 nach Paris reisen konnte, um sich dort unter Charles Gleyre weiter auszubilden. Von Paris aus beschickte er 1846 zum erstenmal die Schweizerische Turnusausstellung mit einer Scene aus Goethes „Faust." Dann vervollkommnete er sich noch in München, wo er 1848 weilte. Nach kurzem Aufenthalt in Graubünden und langem Herumtreiben im Kanton Bern als Porträtmaler, wobei er seine Gesundheit zu wenig schonte, kam er 1857 wegen Ueberreizung der Gehirnnerven in die Irrenanstalt Waldau. Nach wenigen Monaten geheilt entlassen, begab er sich 1860 selbst wieder in diese Anstalt, um dort unter einiger Aufsicht in aller Zurückgezogenheit zu arbeiten. Am 30. Sept. 1870 ereilte ihn der Tod.

Von 1846—1869 war W. sozusagen an jeder Schweizerischen Turnusausstellung vertreten, mit Porträts und Genrebildern aus dem Volksleben, besonders aus dem Emmental, oder mit historischen Scenen aus der Schweizergeschichte. Noch 1869 führte er für den Großrat F. Bürki in Bern die bedeutendsten Scenen aus Jeremias Gotthelfs „Uli der Knecht" und „Uli der Pächter" in Federmanier aus und zwar fast durchgängig mit Meisterhand. Sein Gemälde „Der letzte Tag des alten Bern" befindet sich im bernischen Großratssaal; das Berner Kunstmuseum besitzt die Scene aus Goethes „Faust" und einen Berner Scharfschütz von 1798. Eine Skizze ist im Museum zu Neuenburg. Eine Gruppe von Burgdorfer Bürgern als Soldaten bei einem Bivouacfeuer in einer Winterlandschaft malte W. 1858 zur Erinnerung an den Preußenfeldzug. Das Gemälde

ist im Besitze des Dr. med. Fankhauser in Burgdorf, in welcher Stadt W. oft, zuweilen monatelang bei seinem Freunde, dem Stadtschreiber L. Schnell, weilte. Von seinen Bildern wurden mehrere lithographiert, so auch ein Porträt von Max Schneckenburger.

Bern. Jahresber. Kstverein 1871, p. 2. — Bern. T'buch 1872, p. 313. — Aufzeichnungen von S. R. Walthard in der Stadtbibl. Bern. — *Nagler*, Monogr. V, p. 300. — *Müller*, K.-Lex. IV, p. 445. — *Singer*, K.-Lex. V, p. 54. — *Seubert*, K.-Lex. II, p. 546. — Cat. Mus. de Neuchâtel 1903, p. 52. — Mitt. v. Dr. *Fankhauser*.
H. Türler.

Walthard (Walther), Hans, Glasmaler, in Bern, war zünftig zu Schmieden, also kein Verwandter der zu Mittelleuen zünftigen Walther. 1608 gelangte er in den Großen Rat, wurde 1610 Zeugwart, war von 1616—1622 Schultheiß zu Unterseen, wurde 1623 Bauherr von Burgern und starb 1624. 1600 bezahlte ihm die Stadt ein Wappen, das sie der Siechenkapelle (Waldau) bei Bern schenkte.

Stadtrechnung 1600, Osterbücher, Gesellschaftsrödel im Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Walthard, s. auch Walther.

Walther, Adolf Wilhelm, Maler, geb. am 18. Okt. 1826 in Cämmerswalde in Sachsen. Er war der Schüler eines Dosenmalers in Zöblitz und studierte 1842 unter Hübner an der Dresdner Akademie. Er malte einige Historienbilder, zeichnete Märchen- und Gnomenbilder und führte 1863, zusammen mit Karl Gottlob Schönherr (s. d.), nach den Entwürfen Gottfried Sempers die Sgraffitomalereien an der nordwestlichen Façade des Eidgenössischen Polytechnikums in Zürich aus. Diese italienische Technik des 16. Jahrh.s hat Semper an der Attika des ersten Dresdner Theaters zuerst wieder in Anwendung gebracht. 1876 schuf W. sein Hauptwerk, den Sgraffitofries „Reiterzug sächsischer Fürsten" am Dresdner Schloß und wurde mit dem Albrecht-Orden 1. Klasse ausgezeichnet. Glasmalereien seiner Hand finden sich in den Kirchen von Meißen, Noßen und Beiersdorf.

Singer, K.-Lex. V, p. 54. — Zeitschr. f. bild. Kst. v. 1866, I, „Kstleben in der deutsch. Schweiz." Dort die Abbildg. der Sgraffitodarstell. an der Façade des Polytechnikums nach *Werdmüllers* Zeichnung, p. 238. — Mitt. v. *C. Brun.* *H. Appenzeller.*

Walther (Walthard), Elisäus, Maler, in Bern. ist in den Berner Stadtrechnungen von 1512–1527 sehr oft als Verfertiger von handwerksmäßigen Malerarbeiten genannt. 1517 scheint er Geselle oder Vorarbeiter Niklaus Manuels gewesen zu sein, da er das Trinkgeld der Stadt für die Knechte Manuels vom Bemalen des Münsterchors in Empfang nahm. W. hatte Fähnlein zu malen: 1512 für Büren, 1517 für die Kinder, die dem Herzog von Savoyen entgegenzogen, 1522 zwei Fähnlein, 1523 für Frutigen. 1513 bemalte er eine Tafel am obern Tore; 1515 malte er Bären auf Fässer, 1517 Schilder für die Tortschen zum Begräbnis des Bischofs von Lausanne, 1522 Botenbüchsen, 1523 einige Läuferbüchsen, 1527 Schilder auf zwölf Fässer. Er leistete 1518 Arbeit im Pfrundhause des Kaplans im Beinhaus und weißelte zwei Stuben etc. Noch 1538 bezahlte ihn der Welschseckelmeister für zwei „Rych", und 1540 hatte er für die Gesellschaft zum Distelzwang zwei Köpfe auf die First und Bären auf die Zelte zu malen. In der Rechnung der genannten Gesellschaft von 1544 ist Mathis W. I. ausdrücklich als sein Sohn bezeichnet. E. W. besaß ein Haus vor den Barfüßen, an der Schattenseite der Keßlergasse. 1525—1530 bekleidete er die Stelle eines Sigrists. Am 16. Nov. 1534 schloß W. eine Ehe mit Elsy Brosy; sein Sohn Mathis I. stammte indessen aus einer frühern Ehe. Sein angeblicher Vater *Friedrich W.* ist in Bern nicht nachzuweisen. Am 4. Sept. 1555 verfügte der Rat, daß dem kranken „Heliseus Walthart" 4 Pfd. zu bezahlen und täglich eine Maß Wein zu reichen sei.

Bern. T'buch 1878, p. 181 ff. — *A. Zesiger*, Die Stube zum roten guldinen Mittellöüwen, p. 198. — Bern. Festschr. 1879, p. 62. — *Wackernagel*, Deutsche Glasmal., p. 92 (unrichtig). — Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Walther, Friedrich, s. Walther, Elisäus.

Walther, Hans Rudolf, Glaser (Glasmaler?), in Bern, von 1631—1677, war als Mitglied der Glasmalerfamilie W. zünftig auf Mittelleuen. Er setzte dort 1671 und 1672 295 und 230 Scheiben ein. Am 10. Juni 1670 bestätigte der Rat von Bern W. und seinen Genossen die alte Glaserfreiheit. W. war wohl nicht Glasmaler.

A. Zesiger, Die Stube zum roten guldinen Mittlen Löuwen, p. 199. — T. Spruchb. im Staatsarch. Bern.
H. Türler.

Walther (Walthard), Mathis I., Glasmaler, in Bern, wurde laut Gruners Genealogien 1517 geboren. Sein Vater war der Maler Elisäus W. (s. d.), dessen Schuldbrief an die Gesellschaft zum Distelzwang er bis etwa 1565 verzinste. Am 3. März 1543 schrieb der Rat von Bern an „Mathys, Eliseus Walther sun", er möge herkommen, weil der Vater das Haus verkaufen wolle. 1544 wurde W. Mitglied des Großen Rats und 1579 dazu noch Mitglied des Kleinen Rats, welche Würde er bis zu seinem um Neujahr 1602 erfolgten Tod innehatte. Von 1564—1574 war er Schaffner im Frienisbergerhaus in Bern, 1580—1591 Kornherr und 1592 Gleitsherr vom Rate. Von 1552 bis 1569 ist er in den Berner Stadtrechnungen viel genannt als Verfertiger von Bernerwappen für Fensterschenkungen der Stadt. Diese Schenkungen wurden gemacht: 1552 dem Marti Hero,

1554 nach St. Johannsen und auf den St. Bernhardsberg, 1555 sechs ungenannt und ein „Bernrych“ nach Biberstein, 1556 zwei ungenannt, 1557 dem Beat Henger, 1558 zwei ungenannt, ferner dem Dr. Christoffel, Rudolf Graven, Wirt zu Murten, und dem Dr. Steffan, 1560 nach Milden (Welschseckelmeisterrechnung), 1561 zwei ungenannt, ferner dem Hrn. Vischer und Claude Welliard, 1562 dem Poley Singer, 1564 dem Bendicht Hofmann und dem Dr. Johannes zu Basel, 1569 dem Hans Piery. Dann besorgte der Sohn *Thüring* (s. d.) die Aufträge der Stadt. Die vorzügliche Darstellung der sieben Bitten des Vaterunser auf einer Scheibe von 1563 in der Kirche von Einigen ist in der Berner Festschrift von 1879, p. 63 reproduziert.

W. besaß zuerst ein Haus gegenüber demjenigen seines Vaters an der Sonnenseite der Keßlergasse; von 1578 an war er im Hause Nr. 17 der Kramgasse, das seinem Schwiegervater Kohler gehört hatte. Er hatte von vier Frauen vierzehn Kinder, von welchen Thüring und Mathys II. (s. d.) auch Glasmaler wurden. Am 9. Sept. 1597 errichtete W. sein Testament, das am 18. Jan. 1602 in Kraft erklärt wurde. Am 6. Jan. vorher waren sein silbernes Siegel und sein „möschines Pütschier“ in der Kanzlei deponiert worden. W. starb am 19. Dez. 1601.

A. Zesiger, Die Stube zum roten guldinen Mittellöuwen, p. 199. — Bern. Festschr. 1879, p. 62 f. — *Benziger*, Anz. A.-K. N. F. V, p. 187 ff. *H. Türler.*

Walther, Mathis II., Glasmaler und Illustrator, in Bern, wurde am 26. Okt. 1592 als Sohn des Glasmalers Mathis W. I. getauft. Er wird in den Stadtrechnungen von 1615 und 1616 als Glasmaler bezeichnet, arbeitete aber nicht für die Stadt. Er wurde 1624 Mitglied des Großen Rats, war von 1631—1637 Landvogt von Thorberg, 1640 Kirchmeyer von Burgern, 1653 Schaffner im St. Johannserhaus in Bern und starb am 13. Juni 1654. Er verfaßte zirka 1640 bis 1650 eine gereimte Berner Chronik, die er mit Wappenzeichnungen der Schultheißen und Vogteien versah. Ferner kopierte er die Justingersche Stadtchronik und schmückte sie mit vielen Wappen und zehn historischen Illustrationen in kolorierter Federzeichnung, „geschickten, doch glatten und unbedeutenden Bildern.“ Das erste Buch ist in der Stadtbibliothek Bern, das zweite in der Bibliothek v. Mülinen.

Zemp, Schweiz. Bilderchron., p. 166. — Bern. Festschr. 1879, p. 62. — Handschriften-Kat. d. Stadtbibl. Bern XII, p. 56. — Geneal. v. Gruner ibid. *H. Türler.*

Walther (Walthard), Thüring, Glasmaler, in Bern, dort am 6. Sept. 1546 als Sohn des Mathis W. I. (s. d.) getauft und 1615 gestorben. Er war 1577 Stubenmeister der Gesellschaft zu Mittelleuen und gelangte 1578 in den Großen Rat, dem er bis zu seinem Tod angehörte. Die Berner Stadtrechnungen führen ihn oft auf als Verfertiger von Wappenscheiben für die Stadt. Diese Arbeiten betreffen: 1572 drei Stadtwappen mit den Landschaftswappen, wovon zwei in das Schützenhaus und in eine Gesellschaft nach Neuenburg, das dritte in die Kirche von Ligerz geschenkt wurden. Andere seiner Wappen wurden geschenkt: 1573 dem Ulli Im Obersteg in Zweisimmen, 1576 den Ligerzern und nach Aarberg, 1577 dem Wirt in Saanen und dem Stadtschreiber Saler in Solothurn (ein großes Wappen mit deutschen und welschen Landschaftswappen), 1581 dem Meyer Feygknecht in Twann, 1581 dem Gerichtsschreiber Jaques Mayor in Onens, 1582 dem Wirte Claude Dogez in Romont, dem Meyer von Frieswyl, 1583 nach Nidau, dem Bendicht Zinsmeister und nach Büren, 1584 ungenannt (ein Bogenwappen), 1592 dem Wirte Franz Rouge in Peterlingen (Welschseckelmeisterrechnung), 1599 dem Amtmann zu Laupen (ein kleines Bernrych), 1600 drei große Scheibenfenster für Daniel Heinz, 1602 dem Wirte zu Langenthal, 1603 dem Christen Kempf an der Lengg und dem Pfarrer Peter Schnell zu Murten, 1606 in das neue Badhaus in Weißenburg, 1607 dem Freiweibel Peter Zimmermann und dem Wirte zu Wynigen, 1608 dem Schaffner zu Geiß, 1609 in die Kirchen zu Wynau und zu Bleienbach, 1612 ungenannt (der Werkmeister Hans Thüring nahm ein Wappen mit sich nach Straßburg im Auftrage der Stadt), 1614 an mehrere Ungenannte und nach Frienisberg. Daneben hatte er oft Flickarbeiten für die Stadt zu besorgen; 1574 nahm er ziemlich große Reparaturen an den Fenstern im Schiff und im Chore des Münsters vor. 1576 verbesserte er die Fenster auf Distelzwang, die an der Hochzeit der Tochter des Schultheißen v. Mülinen zerbrochen worden waren. Franz Ludwig v. Erlach bezahlte ihm 1596 einen Wappenschild, den er dem Daniel Bertin in Thun geschenkt hatte, und 1607 leistete die Stadt Thun dem Glasmaler Thüring W. Zahlung für ein Wappen. Am 8. Sept. 1609 vergalt ihm der Rat von Bern die Schenkung von „Wäpplinen“ mit einer Gabe von 20 Pfd. Wenn wir noch beifügen, daß W. am 3. Mai 1601 die Petition der Glasmaler von Zofingen an den Rat von Bern besiegelte, so haben wir die erreichbaren Notizen alle aufgezählt. Von dem Können Thürings zeugen noch die im Museum erhaltene Scheibe aus Aarberg von 1576 und eine Scheibe in Ligerz von 1570, während andere noch nicht als seine Werke identifiziert sind.

Benziger, Anz. A.-K. N. F. V, p. 196 ff.; ib. 1889, p. 238 (*Reber*). — Stadtrechnungen, Taufrödel, Osterbücher, Ratsman. etc. im Staatsarch. Bern. — *Nagler*, K.-Lex.

XXI, p. 111. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 4086. — *Haendcke & Müller*, Münster in Bern, p. 152. — *A. Zesiger*, Die Stube zum roten guldinen Mittlen Löuwen, p. 199. — *Thormann & v. Mülinen*, Glasgemälde der bern. Kirchen, p. 40, etc. *H. Türler.*

Walther, s. auch Walthard.

Walzer, s. Walser.

Wandeler, Frau, geb. Nezer, um 1850 als „Nadelmalerin" in Luzern thätig. 1852 stellte sie in der I. Luzerner Industrie-Ausstellung aus: „Paul und Virginie", eine Nadelstickerei.
Franz Heinemann.

Wanger, Goldschmied, war um die Mitte des 17. Jahrh.s in Baden im Aargau thätig. Seine Arbeiten tragen neben dem Beschauzeichen der Stadt Baden, dem Stadtwappen (ein Pfahl und ein Schildhaupt) sein eigenes Wappen (ein schräger Baumstamm und darüber ein Stern) als Marke. Badener Goldschmiedarbeiten von 1647, 1654 und 1655 tragen ferner das Monogramm P W; ob dies auch auf Wanger hinweist, ist ungewiß.
Argovia XXX, p. 170. *E. Reinhart.*

Wanger, Franz, Bildhauer, geb. in Zürich am 5. Jan. 1880. Er besuchte 3½ Jahre die Kunstgewerbeschule Zürich unter Prof. Joseph Regl, studierte dann fünf Jahre unter Prof. Rumann an der Akademie in München und hat seit 1908 ein eigenes Atelier in Zürich. Er hat in demselben das Schweizerpsalmdenkmal im Zürichhorn, verschiedene öffentliche Brunnenanlagen und eine Anzahl Grabmonumente ausgeführt. 1906 ist ihm an der Mailänder Ausstellung eine silberne Medaille verliehen worden, und bei Brunnenkonkurrenzen in Zürich hat er zwei erste und einen zweiten Preis erworben.
Curric. vitae. *F. O. Pestalozzi.*

Wannaz, François-Albert, Lithograph, in Bern, von Villette im Kanton Waadt, getauft am 17. April 1791 in Bern. Er erhielt am 10. Sept. 1821 von der Berner Regierung ein Steindruckerpatent, das er einige Jahre lang ausübte.
Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Wannenmacher, Joseph, Maler, von Tomerdingen im württ. Oberamte Blaubeuren, geb. am 18. Sept. 1722, gest. am 6. Dez. 1780. W.s Name erscheint zum erstenmal 1762/63 in den Bauamtsrechnungen des Klosters St. Gallen, indem ihm damals die Ausschmückung der Stiftsbibliothek mit Gemälden übertragen wurde. Diese Gemälde sind, wenn auch, infolge der Verwendung von Oelfarben, stark nachgedunkelt, noch heute erhalten und weisen folgende Darstellungen auf: im kleinen Gewölbe „Die Kirche als Beschützerin der Wissenschaften", im Hauptgemälde die vier Konzilien von Nicæa 325, von Konstantinopel 381, von Ephesus 430, von Calcedon 451, sodann in den Stichkappen je zwei Apostel oder Kirchenväter und in den Grisaillen die Disziplinen der klösterlichen Wissenschaften, gruppenweise behandelt. Besser als die figürlichen Kompositionen sind auf diesen Bildern die architektonischen Partien gelungen. Am 17. Aug. 1764 wurde W. sodann auch die Ausschmückung des Chors der Stiftskirche mit Gemälden für 4800 Gulden übertragen, und zwar sollte er die Arbeit in zwei Jahren vollenden; von diesen Darstellungen hat sich aber, wieder infolge der Verwendung von Oelfarben, wenig erhalten, da sie 1819 durch Moretto einer Renovation unterzogen werden mußten. In der Signatur des Hauptgemäldes in der Stiftsbibliothek bezeichnet sich W. als „Academicus Romanus", scheint also seine Ausbildung in Rom geholt zu haben. Im Kloster Maria-Einsiedeln findet sich von ihm auch ein Oelgemälde, die heilige Familie darstellend (Kniestück).
J. Lud. Meyer, Anz. A.-K. v. 1883, p. 379; v. 1886, p. 378 (*Rahn*). — *Fäh*, Stiftsbibl., Text, p. 16 ff. — *Ders.*, Kathedr. v. St. Gallen, p. 10, 12, 13, 17. — *Kuhn*, Stiftsbau M.-Einsiedeln, p. 194. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 4090. — *Nagler*, K.-Lex. XXI, p. 116. — *Hartmann*, St. Gall. Kstgesch., p. 56, 330. — *Naef*, Chron. v. St. Gallen, p. 408. — *Weidmann*, Gesch. d. Bibl. v. St. Gallen, p. 122. — *Zardetti*, Requies S. Galli, p. 146. *T. Schieß.*

Wanner, Jakob Friedrich, Architekt, geb. am 28. April 1830 in Illingen im württ. Oberamte Maulbronn, gest. in Zürich am 24. Jan. 1903. Er durchlief die Realschule in Stuttgart und trat dann in die Lehre bei dem Architekten und spätern Oberbaurat v. Leins, indem er daneben als fleißiger Schüler die Baugewerbeschule besuchte. Nach Erwerbung seiner Meisterbriefe folgten einige Semester am Polytechnikum zu Stuttgart, und dann trat W. als Bauführer bei seinem frühern Lehrherrn ein, der ihn u. a. beim Bau der kekannten königlichen Villa in Berg beschäftigte. Durch Ferdinand Stadler ward er 1853 als Bauführer an die Schweizerische Nordostbahn berufen und folgte jenem bei dessen Rücktritt als Architekt dieser Bahn. 1860 wählte ihn der Stadtrat von Zürich zum Stadtbaumeister; jedoch bekleidete er diese Stelle nur zwei Jahre und kehrte dann wieder zur Schweizerischen Nordostbahn zurück, die damals gerade vor großen baulichen Aufgaben stand. Nach einem Entwurfe Gottfried Sempers, der allerdings starken Modifikationen unterzogen wurde, führte W. den Bau des Zürcher Bahnhofs aus und nach dessen Vollendung das Gebäude der Schweizerischen Kreditanstalt. Diese öffentlichen Bauten wie auch die Privathäuser, welche W. für eigene Rechnung im Bahnhofquartier erstellte, tragen — wie ein Nachruf in der Schweiz. Bauzeitung sagt — „den Stempel eines bis ins kleinste Detail der Ausführung vorausgehenden Studiums." Heute

wird man vielleicht finden, daß die Massengliederung über der Häufung des Details etwas zu kurz gekommen sei; doch bleiben die genannten Bauten stets sehr achtungswerte Leistungen. 1893 traf den stillen, fleißigen Arbeiter ein Schlaganfall, von dem er sich nie mehr ganz erholte.

Schw. Bauztg. v. 1903, p. 59. — N. Z. Ztg. v. 1903, Nr. 33. — Zeitschr. f. bild. Kst., Beibl. XX, p. 103. *F. O. Pestalozzi.*

Wanner, Joseph, Maler, von Elchingen (Württemberg), soll die Malereien im hintern Teil des Schiffsgewölbes der Stiftskirche in St. Gallen ausgeführt haben; doch scheint Verwechslung mit Wannenmacher vorzuliegen.

Rahn, Anz. A.-K. v. 1886, p. 378. — *Zardetti,* Requies S. Galli, p. 154. *T. Schieß.*

Wanner, Isabelle, originaire de Nidau, est née au Hâvre, où son père a été pendant de longues années consul suisse. Elle a commencé par travailler longtemps avec le peintre Langrand au Hâvre, puis à Paris dans l'atelier de Cola Rossi; elle a été également élève de Madeleine Lemaire et a pris des leçons de M^me^ Vallet-Bisson. Actuellement (1911) elle est professeur de peinture au Hâvre où elle a un atelier et fait surtout de l'aquarelle. *Emile Butticaz.*

Wannerer, Leodegar I., Maler, gebürtig aus Ulm, wurde — nebst seinen drei Söhnen — 1551 Bürger von Luzern. Seine Söhne heißen *Heinrich, Leodegar II.* und *Moritz.* Zum letztenmal wird W. 1572 erwähnt und zwar als Bürge für dessen Schwager Rudolf Gäbistorf, Tischmacher, von Mellingen.

Schneller, Lukasbrudersch. Luzern, p. 8, Anm. 9. *Franz Heinemann.*

Warendoz, Jean, orfèvre, habitant la paroisse de St-Gervais, fut reçu bourgeois de Genève le 2 oct. 1478.

Covelle, Liv. des Bourg., p. 80. *A. Choisy.*

Wart, s. Warth.

Warth, Jakob, Maler, von Zug, war unter Abt Gerold I. (1598–1607) im Kloster Rheinau thätig.

Rothenhäusler, Baugesch. des Klosters Rheinau, p. 68. *Rothenhäusler.*

Wartmann, Hermann, Dr. phil., geb. am 9. Dez. 1835, Aktuar des Kaufmännischen Direktoriums in St. Gallen, Herausgeber des Urkundenbuchs der Abtei St. Gallen, Band I—IV und Verfasser zahlreicher historischer Arbeiten, worunter besonders die einer Geschichte der Industrie und des Handels im Kanton St. Gallen. Er gab für die Wiener Weltausstellung von 1873 einen Atlas über die Entwicklung von Industrie und Handel der Schweiz von 1770—1870, Winterthur 1873, in Folio, heraus. *T. Schieß.*

Wartmann, Leonhard, Zimmermann und Architekt, von St. Gallen, geb. am 3. Dez. 1772, gest. am 26. Nov. 1852. Er besuchte in Zürich die Zeichenschule für junge Handwerker, entwarf die Pläne zu dem neuen Waisenhaus in St. Gallen (der heutigen Verkehrsschule), das nach ihnen von 1809—1811 errichtet wurde, ebenso zur neuen Reitschule (auf dem Platze des jetzigen Museums), war einer der Gründer der Fortbildungsschule in St. Gallen und erteilte an dieser seit 1822 den Zeichenunterricht, ebenso seit 1826 am Gymnasium einige Abendstunden zur Fortbildung der Schüler in Mathematik. 1827 übertrug ihm die Regierung die Reparatur der Martinsbrücke.

Stemmat. Sangall. — *Hartmann,* Notizen. — *Hirzel,* Vorles. vor der Zürch. Hülfsgesellsch. 1813, p. 71. — *Tschudi,* Das Waisenhaus in St. Gallen (1861), p. 31. — *Naef,* Chron., p. 946. — Der Kt. St. Gallen 1803 – 1903, p. 351. — Jahrbücher der Stadt St. Gallen 1825, p. 37; 1826, p. 45. — Tagbl. d. Stadt St. Gall. v. 30. Nov. 1852. *T. Schieß.*

Waser, Anna, Miniaturmalerin und Radiererin, wurde, laut Taufbuch der Kirchgemeinde Großmünster (im Zürcher Stadtarchiv), am 16. Okt. 1678 getauft; das Geburtsdatum ist also auf den 15. oder 16. Okt. anzusetzen. Als Taufzeugen werden Hans Jakob Hofmeister und Frau Anna Bodmer genannt. Anna war das fünfte lebende Kind des Schirmschreibers und nachmaligen Amtmanns und Pflegers des Stifts zum Großen Münster Johann Rudolf W. und der Esther Müllerin, Tochter des Obmanns gemeiner Klöster Hans Heinrich Müller. Das Geburtshaus war jedenfalls das Haus zum Grauen Mann an der Münstergasse (heute Nr. 19), das die Familie des Schirmschreibers vor ihrem Wegzug aus der Stadt bewohnte (vgl. Bürgerverzeichnis von 1671 im Zürcher Staatsarchive). 1680 wurde der Vater als Nachfolger eines Junker Edlibach zum Amtmann von Rüti ernannt, wohin er mit seiner Familie für die sechs Jahre seiner Amtsdauer übersiedelte. Ein Dorf Rüti gab es damals noch nicht. Amtsitz war das hochinteressante alte Prämonstratenserkloster, das, wie ein Grundriß von W.s Hand zeigt, damals noch den Umfang und so ziemlich auch das Aussehen der alten Abtei hatte und das mit der hohen Kirche, der alten Siechen- und der Toggenburgerkapelle, mit Kreuzgang, Pfarrhaus, Schmiede, Mühlen, mit den zahlreichen Oekonomiegebäuden und festen Schanzen einen sehr stattlichen Komplex darstellte. Durch den Brand von 1706 wurden dann später die stolzen Anlagen zum Teil zerstört. In dieser schönen, anregenden, an alten Kunstschätzen reichen Umgebung verbrachte Anna ihre frühen Kinderjahre; den ersten Unterricht erhielt sie von dem dortigen Pfarrer Jakob Billeter. 1686 kehrte die Familie nach Zürich zurück, und Anna, die durch ihre hervorragenden

Gaben Aufsehen erregte, erhielt nun eine für die damalige Zeit exceptionelle Ausbildung in alten und neuen Sprachen, Mathematik und Malerei. Ihr erster Mallehrer war der Zeugherr Sulzer aus Winterthur. Unter seiner Anleitung entstand das für eine so junge Hand gewiß erstaunliche Selbstbildnis im Zürcher Kunsthaus. Es stellt das zwölfjährige Mädchen mit den frühreifen Zügen und klugen, scharf beobachtenden Augen, in reicher Tracht, mit vielen Ketten, silbergesticktem Mieder, in mohnrotem Fältchenrock, weißem Schürzchen und Hemd und schwarzer Haube dar, wie es eben ein auf der Staffelei stehendes männliches Bildnis vollendet hat, in welchem wir — nach dem beigegebenen Wappen — eben jenen Zeugherrn Sulzer, Annas Lehrer, zu erkennen haben. Das Bild trägt zudem unter dem Waserwappen die Aufschrift „durch Anna Waser von Zürich im 12. Jahr ihres Alters gemalt 1691." Die Datierung stimmt insofern nicht, als Anna 1691 schon in ihrem 13. Jahre stand; dennoch rührt die Aufschrift, die naß auf naß gemalt ist, wohl von Annas Hand her, deren kalligraphische Eigentümlichkeiten sie aufweist. Der unrichtige Altersansatz mag einem sehr gewöhnlichen Irrtum zuzuschreiben sein, der Anna übrigens auch in zwei andern Fällen begegnete und demzufolge man das zurückgelegte an Stelle des währenden Jahres setzt. Mit diesem originellen Doppelbildnisse von Lehrer und Schülerin scheint sich die junge Malerin sozusagen von Sulzer verabschiedet zu haben. Wenigstens berichtet Füßli, daß sie sich damals, veranlaßt durch Felix Meyer in Zürich, an den berühmten Berner Maler Joseph Werner gewandt habe, mit der Bitte, sie als Schülerin aufzunehmen. Dieser aber sei nicht darauf eingegangen, da er der ungewöhnlichen Sache nicht recht traute, und habe Anna vielmehr auf vorläufiges Kopieren verwiesen. Ein Jahr lang befolgte sie diesen Rat und präsentierte sich dann neuerdings brieflich bei dem Meister, diesmal mit einer Kopie nach einer seiner Miniaturen im Besitze des Ratsherrn Joh. Georg Werdmüller, die, wie wir von Füßli (in der Biographie Werners) wissen, eine Flora darstellte, „in einem prächtigen Garten, mit schönen Gebäuden, Blumen und andern zu einer solchen Vorstellung dienlichen Auszierungen." Diese Kopie soll so vorzüglich gewesen sein, daß Werner bei ihrem Anblick nicht länger widerstehen konnte und sich entschloß, die junge Zürcherin als Schülerin aufzunehmen.

Im Frühling 1692 (Füßli nennt den 18. Mai) reiste Anna W. nach Bern. Werner, der sich hauptsächlich durch seine unerreichten Miniaturen einen europäischen Ruf geschaffen hatte, hielt, wie aus seinem Brief vom 23. Sept. 1693 (abgedruckt bei Füßli, Beste Kstler I, p. 276 ff.) hervorgeht, damals in Bern eine kleine Hausakademie mit einem reichlichen Apparat von „allerhand Kunstsachen, Gemählden, Bildereyen, Kupferstichen, Büchern" und Abgüssen nach „alten Römischen und Griechischen Bildern", die er von seinen langen Reisen aus Italien, Frankreich und Deutschland mitgebracht. Die „Lehrjünger" erhielten von ihm „Tisch und Lager, Hausmannskost mit einem Gläslein Wein, samt einer getreuen Unterweisung in allem und zu allem, was sie verlangen, zu der Mahlerey gehörigem und anderm wolanständigem." Anna scheint sich in Werners Hause sehr wohl gefühlt zu haben. Sie arbeitete unermüdlich und erfolgreich, sodaß sie schon im ersten Jahre, wie Werner in jenem Briefe rühmlich hervorhebt, „viel schöner Arbeit" nach Hause schicken konnte. Zudem verband sie eine herzliche Freundschaft mit dem Meister und seiner Familie, zumal mit der Tochter Sibylla und dem Sohne Christoph, mit denen sie auch später in regem Briefwechsel blieb. Im Jan. 1695 kehrte Anna nach Zürich zurück, und im selben Jahre verließ auch Werner mit seiner Familie die Vaterstadt, um als Hofmaler und Direktor der neu angelegten kurfürstlichen Kunstakademie in Berlin in die Dienste Friedrichs III. zu treten. Das Bildnis dieses Monarchen hatte Anna 1694 gezeichnet, wahrscheinlich zur Zeit, da die Unterhandlungen mit Berlin bereits im Gange waren.

In Zürich betrieb nun die junge Künstlerin selbständig die Miniaturmalerei und fand, hauptsächlich durch Vermittlung des ihr befreundeten Basler Juweliers Lukas Hofmann, für ihre Arbeiten sehr guten Absatz. Zu ihren Kunden gehörten u. a. auch die Höfe von Stuttgart und Baden-Durlach; Herzog Eberhard Ludwig von Württemberg und seine Schwester, die Markgräfin von Durlach, sandten ihre Bildnisse nach Zürich, um sie in Miniatur übersetzen zu lassen. So drang Annas Ruf ins Ausland und brachte ihr die ehrenvolle Stelle einer Hofmalerin an dem kunstsinnigen gräflich Solms Braunfelsischen Hof ein. Ende 1699 reiste Anna in Begleitung ihres ältern Bruders, des V. D. M. Joh. Rudolf W., der zum Präceptor der jungen Grafen von Solms ernannt worden war, nach Braunfels. Von Zürich aus flossen reichlich die Empfehlungen der beiden Geschwister, des jungen Theologen sowohl wie der „wunderbaren" Malerin, der alles Gute nachgesagt wurde. So bezeugten am 3. Jan. 1700 Bürgermeister und Rat von Zürich „die reine und gesunde Lehre der aus den Predigten des Joh. Rudolf Waser geschöpften Erfahrung" und erklärten, daß von seiner Schwester sich „in unserer Stadt- und Rechnungskammer verschiedene Proben ihrer Kunstwüssenschaft und Geschicklichkeit" befänden. Unterm selben Datum

empfahl auch Antistes Antonj Klingler „meinen Herrn Vetter und Jungfer Bas die Waseren der gräfl. Gnade für die wichtigen Ehrencharge“ und am 4. Jan. bezeugte der Chorherr, Prof. Johann Heinrich Schweizer, daß „die follbürtigen Geschwister, Herr Rudolf und Jgfr. Anna Waserin als Personen, die ihrer ansehnlichen Herstammung in allen Stücken entsprechen, recommandirt werden.“ Gleichzeitig mit den Geschwistern wurde von Graf Wilhelm Moritz zu Solms noch ein anderer Schweizer als Page engagiert, Joh. Friedrich im Thurm. Dieser war der Sohn des Hauptmanns und Vogtherrn zu Thayngen, Johann im Thurm, den der Graf zwanzig Jahre früher am Kasseler Hof als Gouverneur der kurfürstlichen Kinder gekannt hatte. Ueberhaupt scheint der Solms'sche Hof mit der Schweiz in freundlichen Beziehungen gestanden zu haben, da schon Graf Wilhelm Moritz von einem Schweizer Theologen, Johann Ulrich (v.) Bachofen, dem nachmaligen Pfarrer von Bischofszell, erzogen worden war.

Eine sehr glückliche Zeit scheint Anna W. auf dem herrlichen, wundervoll gelegenen Schloß Braunfels an der Lahn, in der kunstfreundlichen gräflichen Familie, von der sie viele „Gunstbezeugungen“ genoß, verlebt zu haben. Wie lange der Aufenthalt dauerte, läßt sich jedoch nicht feststellen. Nach Füßlis Aussagen sollte man glauben, daß er verhältnismäßig rasch zum Abschluß gekommen; wahrscheinlich blieb sie nicht länger als bis 1702, da auch ihr Bruder Braunfels verließ und als Feldprediger nach Holland ging.

Nach der Rückkehr aus Braunfels bis zu ihrem Tode, der, laut Totenbuch (im Stadtarchiv), am 20. Sept. 1714 erfolgte, weilte Anna W. wieder in Zürich. Zunächst scheint sie hier wiederum eine lebhafte Thätigkeit entwickelt zu haben. Eine ganze Reihe von Werken aus dieser Zeit, zumal aus den Jahren 1706—1708, sind in Zürich erhalten, so zwei Selbstbildnisse in Silberstift, das Porträt von General Werdmüller nach dem Originale des Matthäus Merian, das sehr schöne Bildnis des Junkers Hans Heinrich Escher, das Epitaph für Frau Ursula Hirzel und die Schreibvorlagen, die Anna nach eigenen und den Entwürfen ihres Vaters und ihrer Schwestern Maria und Elisabeth in Kupfer gestochen und 1708 herausgegeben. In dieser Zeit auch wandte sich Jakob von Sandrart, der beabsichtigte, das Künstlerlexikon seines Oheims Joachim von Sandrart weiterzuführen, leider aber vor der Verwirklichung seines Plans 1708 starb, an Anna um Biographie und Bildnis, und Füßli erzählt, daß die ihm eingesandten Proben ihrer Kunst großes Aufsehen erregt hätten. In den letzten Jahren ihres kurzen Lebens aber scheint Annas Arbeitsfreudigkeit nachgelassen zu haben. Es sind keine Werke aus dieser Zeit erhalten, und Füßli berichtet von einer Verdüsterung ihres Wesens: „Sie verlor ihre Leibs- und Gemütskräfte und starb an einem Fall.“ Als Grund der Depression nannte er den Eigennutz ihres Vaters, der seine Tochter zum Geldverdienen für die zahlreiche Familie mißbraucht und ihre künstlerischen Neigungen dadurch unterdrückt habe. Diese Behauptung scheint aber den Thatsachen gegenüber wenig glaubhaft. Vor allem war Waser durch seine Aemter wie durch seine Frau, die einer vornehmen und begüterten Familie entstammte, so gestellt, daß er die Hülfe seiner Tochter kaum nötig hatte, um so weniger, als Anna, das drittjüngste Kind, erst zum Verdienen kam, als die ältern Geschwister bereits selbständig waren, und da auch die beiden jüngsten, bald nach Annas Rückkehr aus Braunfels, sich unabhängig machten. Ferner starb der Vater genau anderthalb Jahre vor der Tochter (am 20. Febr. 1713); wäre er wirklich ihr Unterdrücker gewesen, so hätte sie sich nach seinem Tode — dazu war sie damals noch jung genug — aufraffen können. Endlich widerspricht Füßlis Anschuldigung dem, was wir sonst über den Amtmann erfahren, der zwar ein strenger, unermüdlich thätiger, aber gebildeter und weitblickender Mann war, wie neben den Dokumenten aus seiner amtlichen Thätigkeit vor allem auch die Thatsache zeigt, daß er seinen Kindern und auch den Mädchen eine so sorgfältige, für die damalige Zeit durchaus außergewöhnliche Erziehung angedeihen ließ. Welch lebhaften Anteil er übrigens an der Arbeit seiner Kinder nahm, beweist das in lateinischer Sprache und wundervoller Antiqua abgefaßte Blatt, das der 68jährige den von seinen Töchtern herausgegebenen Schreibvorlagen beisteuerte, vgl. die Signatur: J(oannes) R(odolphus) W(aserus) P(ater) scr. A(nna) W(asera) F(ilia) sculp. Die Verdüsterung im Wesen der Künstlerin muß einen andern, tiefern Grund gehabt haben als den, den der wortreiche, aber wenig tiefgründige und über das Leben der ihm zeitlich noch so nahe stehenden Anna W. merkwürdig schlecht orientierte Füßli zu nennen weiß, und keine Urkunden werden uns darüber Aufschluß geben. Ueber die Art ihres Todes, den Füßli auf ein Unglück zurückführt, vernehmen wir aus den Dokumenten nichts.

Anna W. ist wohl als die älteste zürcherische Künstlerin zu betrachten, und die Thatsache, daß sie trotz den engen Verhältnissen des damaligen Zürich den Mut zu dieser außergewöhnlichen Laufbahn fand und die Kraft, auf diesem Wege sich Geltung und Ruhm zu verschaffen, ist wohl der beste Beweis für ihr Talent. Von ihrer Kunst, welche die damalige Zeit so hoch einschätzte, können wir uns heute kein richtiges

Bild mehr machen. Schon Füßli berichtet, daß ihre besten Arbeiten nach England, Deutschland und Holland gewandert seien und daß sich bei uns nur „Lehrstücke“ und eilige Entwürfe erhalten hätten. Tatsächlich besitzen wir von ihr, die doch in erster Linie als Malerin berühmt war und besonders auch ihrer angenehmen Farbe wegen, die sie „mit einem mächtigen Einfluß auf das Auge anzubringen gewußt“, außer jenem unter Sulzer entstandenen Jugendbildnis in Oel kein einziges Gemälde von ihrer Hand, keine farbige Miniatur. Auch von ihren so sehr gelobten „Floren- und Schäferstücken“, den allegorischen und idyllischen Kompositionen, die der getreuen Schülerin Werners besonders am Herzen liegen mußten, ist keine auf uns gekommen; außer einer kleinen, die Hand der Anfängerin verratenden emblematischen Zeichnung und einem Floraköpfchen von 1692 besitzen wir nur Porträte, Kopien und Dekoratives. Immerhin läßt sich aus den besten auf uns gekommenen Werken die ungemein sichere, leichte und elegante Hand dieser in ihrer reifen Zeit hauptsächlich französische Einflüsse verratenden Künstlerin erkennen, die besonders den Silberstift mit Virtuosität zu führen wußte, dazu ein feines Gefühl für Raumfüllung und an einzelnen Bildnissen, besonders demjenigen des Junkers Escher, eine außerordentlich lebendige und überzeugende Charakterisierungskunst. Da sich leider auch von ihren zahlreichen Briefen (Füßli berichtet, daß sie mit sehr vielen bedeutenden Zeitgenossen in Korrespondenz gestanden; „die größten Männer Teutschlands verehrten sie“) nichts mehr auffinden läßt, sind wir auch, was ihr Wesen anbetrifft, auf das Urteil der Zeitgenossen angewiesen, und da werden denn immer wieder die hervorragenden Geistesgaben und die Bildung der Zürcher Malerin betont, die nicht nur das Lateinische, Französische und Italienische vorzüglich schrieb und verstand, sondern auch in der „geheimsten Rechenkunst“ bewandert war. Diese außerordentliche Begabung für Sprachen, Kunst und Mathematik läßt sich vielleicht aus Annas Abstammung einigermaßen erklären. Ihr Urgroßvater, der berühmte Orientalist Caspar W., selbst ein vorzüglicher Zeichner, stammt mütterlicherseits von Maler Conrad Wirz ab, während seine Gemahlin, also die Urgroßmutter der Anna, Tochter von Josias Simmler, Enkelin des Antistes Gwalter und Urenkelin Ulrich Zwinglis ist. Vorzügliche Rechner scheinen die beiden Amtmänner, der Vater und der Großvater Annas, gewesen zu sein, während sich des letztern Brüder, der Bürgermeister Hans Heinrich W., der Antistes Caspar W. und der Professor Johannes W., in den Sprachen hervorthaten. Künstlerisch begabt war auch Annas jüngere Schwester Elisabeth, die als Kalligraphin, Zeichnerin und Sängerin einen gewissen Ruhm genoß.

Erhaltene Werke Anna W.s:

1) Selbstbildnis in Oel mit dem Bildnis des Zeugherrn Sulzer aus Winterthur, signiert und datiert 1691 (Zürch. Kstgesellsch.). Reprod.: Schweiz. Kunstkalender 1907, p. 5; „Die Schweiz“ X, 1906, p. 570; „Das Kunsthaus“ I, 1911, N. 3, p. 3.
2) „Floraköpfchen.“ Zeichnung mit Dedikation an Junker Zoller, signiert und datiert 20. Sept. 1692 (Zürch. Kstgesellsch.).
3) Bildnis des Kurfürsten Friedrich III. von Brandenburg. Feder- und Tuschzeichnung auf Pergament, ovale Umrahmung mit Inschrift, signiert und datiert 1694. Im Besitze von Hrn. Generalkonsul Dr. H. Angst, Zürich.
4) Bildnis Peters des Großen. Tuschzeichnung, Kopie nach dem Original von J. Gole, mit Inschrift, signiert und datiert 1697 (Zürch. Kstgesellsch.).
5) Bildnis der Königin Anna von England. Tusch- und Federzeichnung, mit Inschrift, Kopie. Signiert und datiert 1702. Im Besitze von Hrn. Generalkonsul Dr. H. Angst, Zürich.
6) Kinderköpfchen. Silberstift, mit Inschrift „modesta juventus, honesta senectus.“ Signiert und datiert 1704. (Zürch. Kstgesellsch.)
7) Dasselbe in weniger geglückter Ausführung. Signiert, ohne Inschrift und Datum. (Ebenda.)
8) Selbstbildnis. Silberstift mit Inschrift „Vera nobilitas ex virtute procedit.“ Signiert und datiert 1705. Im Besitze von Frl. Marie Oschwald, Schaffhausen.
9) Selbstbildnis. Silberstiftzeichnung mit Inschrift modesta juventus, honesta senectus“, signiert und datiert 1706. Im Besitze von Hrn. Prof. Dr. G. Meyer v. Knonau, Zürich. Reprod.: „Das Kunsthaus“ I, 1911, Nr. 3, p. 4.
10) Selbstbildnis. Silberstiftzeichnung, signiert und datiert 1706. Im Besitze von Hrn. Generalkonsul Dr. H. Angst, Zürich.
11) Epitaph für Frau Ursula Hirzel, geb. Heß. Mit zeichnerischer Umrahmung in Silberstift und Tusch, signiert. Wohl aus dem Todesjahr der Verstorbenen, 1707. Im Hirzelarchiv der Stadtbibliothek Zürich.
12) Bildnis von General Johann Rudolf Werdmüller. Silberstift mit wenig Tusch auf Pergament. Kopie nach dem Original des Matthäus Merian. Ovaler Rahmen mit Inschrift. Signiert und datiert 1707. (Zürch. Kstgesellsch.)
13) Bildnis des Junkers Hans Heinrich Escher (1644 bis 1714). Silberstiftzeichnung, signiert und datiert 1708. Im Besitze von Frl. Nanny v. Escher, Zürich-Albis.
14) Schreibvorlagen, nach eigenen und den Entwürfen ihres Vaters und der Schwestern Anna Maria und Elisabeth in Kupfer gestochen. Signiert und datiert 1708. Zürcher Stadtbibliothek.
15) „Embleme de la Mignature.“ Silberstiftzeichnung in ovalem Rahmen, signiert, ohne Datum, wahrscheinlich Frühwerk. Im Besitze von Frl. Nanny v. Escher. Zürich-Albis.
16) Bildnis des Joh. Jakob Scheuchzer. Silberstift und Tusch, wahrscheinlich Kopie nach dem Gemälde des Melchior Füßli; signiert, ohne Datum. In Dürstelers

Geschlechterbuch (unt. Scheuchzer), Zürcher Stadtbibliothek.

17) Kinderköpfchen. Rötel, offenbar nach demselben Modell wie die Zeichnungen der Zürcher Kunstgesellschaft. Ohne Signatur und Datum. Von fremder Hand: „Ein junger Bruder der Anna Waser, von ihr gezeichnet.“ (Zürch. Stadtbibl., Porträtsammlg.)
18) Bildnis Calvins. Entwurf für Kupferstich. Federzeichnung, signiert, ohne Datum. Im Besitze von Hrn. Prof. Dr. G. Meyer v. Knonau, Zürich.
19) Kopf des Seneca. Rötelzeichnung nach Rubens, bez. von fremder Hand. (Zürch. Kstgesellsch.)
20) Madonnenkopf. Rötelzeichnung, bez. von fremder Hand. (Zürch. Kstgesellsch.)
21) Minerva oder Muse (?). Weibliche Figur im Panzer mit umgeworfenem Pelzmantel. Körper rechtshin, Kopf, von Locken umflattert, linkshin. In der Rechten Lorbeerkranz, in der Linken Palette und Pinsel. Das Ganze pathetisch bewegt nach Werners Art; das Gesicht zeigt Annas Züge. Tuschzeichnung, ohne Datum; Signatur von fremder Hand. (Zürch. Stadtbibl., Porträtsammlg.)
22) Weibliches Brustbild mit Häubchen und Perlenschnur um den Hals. Rötel, ohne Datum. Von fremder Hand: „Anna Waser se ipsam del.“ Zeigt keine Aehnlichkeit mit Annas Bildnis. Autorschaft ungewiß. (Ebenda.)

Der Kunstkammer auf der Stadtbibliothek schenkte die Künstlerin 1704 „das Contrafet des Engl. Herrn Abgesandten Agliombay en miniature in vergoldeter Rahme.“ Das Bild ist heute nicht mehr vorhanden.

Bildnisse A. W.s von fremder Hand:

1) Profilbildnis linkshin, Tuschzeichnung. Von Joseph Werners Hand signiert: „Werner fecit aº 1675.“ Daneben von fremder Hand: „Anna Waser.“ Zeigt unverkennbar Annas Züge in kindlichem Alter. Datum. Datum wohl in 1695 zu ändern. (Zürch. Stadtbibl., Porträtsammlg.)
2) Profilbildnis rechtshin. Stich. Bez.: „Wird für Anna Waser, von Jak. Wirth gestochen, gehalten.“ (Ebenda.)
3) Profilbildnis linkshin, dem oben genannten genau entsprechend. Stich in Lavaters Physiognomik.
4) Profilbildnis linkshin mit freiem Hals und langen Locken. Bez.: „Vignette aus der Physiognomik.“ (Zürch. Stadtbibl., Porträtsammlg.)
5) Profilbildnis, Tuschzeichnung von Füßli, Entwurf zur Vignette für Beste Künstler. (Ebenda.)
6) Dasselbe in Ausführung mit Schäferinsignien. Stich. (Füßli, Best. Kstler I, p. 268).
7) Bildnis mit Pelzmütze, mit Palette und Pinsel. Stich in v. Meiß, Geschlechterbuch. (Zürch. Stadtbibl.)
8) Vignette. Weibliches Wesen am Tisch zeichnend, im Lehnstuhl, gegenüber vor einer Draperie und Staffelei das Modell, eine Dame mit Fächer, am Boden Wachtelhündchen. Stich, darüber gedruckt: „Anna Waser.“ (Zürch. Stadtbibl., Porträtsammlg.)

Urkundl. Material im Staatsarch., Stadtarch. u. auf der Stadtbiblioth. Zürich. — Geschlechterbücher von Dürsteler, Eßlinger und v. Meiß (Stadtbibl. Zürich). — *Füßli*, Best. Kstler I, p. 268—273, 278; III, p. 5—14 (in manchen Angaben, besonders der Geburts- u. Todesdaten, unrichtig). — *Ders.*, Gesch. d. best. Mal. d. Schweiz II, p. 224—231. — Biogr. univ. — *Meyer v. Knonau*, Gemälde der Schweiz. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 836. — Mitt. aus den Archiven des fürstlich Solms-Braunfelsschen Hauses durch Hrn. Pfr. C. Allmenröder aus Oberbiel b. Braunfels. — Angaben von Hrn. *F. O. Pestalozzi-Junghans*, Hrn. Dr. *Keller-Escher* u. Hrn. *H. Appenzeller* in Zürich. *Maria Waser-Krebs.*

Waser, Elisabetha, geb. in Rüti 1683, gest. in Zürich am 3. Dez. 1729, die Schwester der Miniaturmalerin Anna W., „berühmte Schreibmeisterin“ und Zeichnerin. Sie unterrichtete an die 600 Kinder im Schreiben, Zeichnen und Singen und gab mit ihren Schwestern Anna und Anna Maria 1708 eine Sammlung kalligraphischer Vorlagen heraus (vgl. oben).

Urkundl. Material auf den Zürch. Archiven. — Zürch. Geschlechterbücher. — „Lob- und Traueropfer über die mir allzu frühzeitige doch höchst selige Erblassung der von Gott mit vielen hohen Tugenden und Wissenschaften erleuchtet gewesenen Jungfrau Elisabetha Waserin“, 4. Dez. 1729 (Zürch. Stadtbibl.). Der Verfasser dieser im Druck erschienenen Ode, der sich unter dem Pseudonym „Rodrico“ verbirgt, ist jedenfalls Elisabeths Bruder (und zwar wahrscheinlich der ältere, Rudolf), was aus dem Verse „*Bruder*, Schwestern stellt die Tränen“ hervorgeht, da 1729 noch beide Brüder lebten. Das Gedicht entstand unmittelbar nach dem Tode Elisabeths, im Morgengrauen („die oriente“). *Maria Waser-Krebs.*

Waser, Hans Bernhard, Goldschmied, der Sohn des Goldschmieds Caspar W., geb. in Zürich am 17. Jan. 1689, gest. am 27. Mai 1756. Er war 1701 Lehrling bei seinem Vater und wurde 1709 Meister. Er ist zweimal verheiratet gewesen. 1710 vermählte er sich mit Magdalena Zeller, 1721 mit Elisabeth Heuser.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. *C. Brun.*

Waser, Hans Jakob, Goldschmied, der Sohn des Gantmeisters und Goldschmieds Hans Konrad W., der Bruder des Hans Kaspar W., geb. in Zürich am 4. Nov. 1669, gest. 1708. Er war 1689 Lehrling bei seinem Vater und wurde 1689 Meister. Er ist zweimal verheiratet gewesen. Am 17. Juni 1690 vermählte er sich mit Margaretha Holzhalb, „quae vivente viro errore nupsit Conrado Thomanno“ und am 10. Mai 1698 mit Katharina Rubli.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. *C. Brun.*

Waser, Hans Kaspar, Goldschmied, der Sohn des Goldschmieds und Gantmeisters Hans Konrad W., der Bruder des Hans Jakob W., geb. in Zürich am 8. Okt. 1661, gest. 1742 zu Rümlang. Er war 1674 Lehrling bei seinem Vater und wurde 1682 Meister. 1706 ist er Zwölfer zur Schiffleuten, 1709 Obervogt zu Hegi, 1732 Gant-

meister gewesen. 1686 verheiratete er sich mit Elisabeth Tumysen.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. *C. Brun.*

Waser, Hans Konrad, Goldschmied, der Sohn des Sigristen am Fraumünster und Schiffmeisters W., der Vater des Hans Jakob und des Hans Kaspar W., geb. in Zürich am 25. Okt. 1627, gest. 1699. Er war 1647 Lehrling bei Heinrich Hofmeister und wurde 1658 Meister. 1661 ist er Zwölfer bei den Schiffleuten, 1669 Gantmeister, 1680 Amtmann im Hinter-Rütiamt gewesen. 1653 verheiratete er sich mit Margaretha Leemann.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. *C. Brun.*

Waser, Heinrich, Goldschmied, der Sohn des Ehegerichtsweibels Ludwig W., geb. in Zürich 1743, gest. 1801. Er war 1758 Lehrling bei Hans Jakob Scheuchzer und wurde 1766 Meister, fallierte 1788 und war später Buchhändler. Als Gattinnen hatte er: 1) A. Magdal. Hofmeister 1767, 2) Dorothea Huber 1772.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *C. Brun.*

Waser, Johann Caspar, Maler und Radierer, der Sohn des Hans W., Amtmanns zu Stein a. Rh., und der Anna Ursula Wolf, geb. am 23. Jan. 1737, gest. am 5. Sept. 1782. Nachdem er Wielands Unterricht verlassen, lernte er bei Caspar Füßli die Malerei, übte sie jedoch in der Folge nicht als Beruf aus, sondern wurde Kanzlist. 1761 wurde er Zünfter zu Schiffleuten, 1766 Ratsprokurator, 1774 Ratsredner. Er war mit Elisabeth Meyer verheiratet und Vater von sechs Kindern. Besonders bekannt war er durch sein Talent, a prima vista nach der Natur alle Gesichter zu zeichnen, und hauptsächlich während seiner Berufsgeschäfte vor den Tribunalien soll er Tausende solcher Skizzen gezeichnet haben. Wenige Radierungen sind von ihm erhalten: 1) Selbstbildnis von 1758, das den jungen Maler linkshin vor einer Staffelei mit Landschaftsbild darstellt (Dürstelers Geschlechterbuch, Zürch. Stadtbibl.); 2) Bildnis von Spalding (Porträtsammlung der Zürch. Stadtbibl.) und 3) Grotesk allegorische Komposition: Eine bebrillte Alte hält einem Amörchen den Nachttopf hin (ebenda). Eine Vignette (wohl von Schellenberg), die einen Mann in Hemdärmeln, mit Zipfelmütze und Pfeife in einer traubenumrankten Gartenlaube darstellt, bezeichnet (Dürstelers Geschlechterbuch): „Effigies Johannis Caspari Waseri pictoris. Filii oeconomi Lithopolitani" (Sohn des Amtmanns zu Stein). Dieselbe Vignette findet sich in der ersten Ausgabe von Füßlis Künstlerlexikon unter dem Artikel Anna Waser.

Geschlechtsb. von Dürsteler, v. Meiß u. Eßlinger. — Porträtsammlg. d. Zürch. Stadtbibl. *Maria Waser-Krebs.*

Waser, Kaspar, der Sohn des Schiffleutenzunftmeisters Nikolaus W., Goldschmied, geb. in Zürich am 14. Jan. 1582. Er war 1595 Lehrling bei Niklaus Stoll und wurde 1612 Meister. 1637 lebte er noch. 1613 hatte er sich mit Dorothea Pebia verheiratet, nach Meyers Coll. mit Ursula Bebie, von der er einen Knaben hatte, namens Johannes, und mit der er im Hause „zur Schär" wohnte.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer,* Coll. I a, p. 27; VI, p. 431/32. *C. Brun.*

Waser, Niklaus, der Sohn des Pfarrers Konrad W. zu Rümlang, Goldschmied, von Zürich, geb. 1593, gest. 1629. Er war 1606 Lehrling bei Niklaus W. und wurde 1615 Meister. Seine Frau hieß Verena Leemann.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* — *H. Meyer,* Coll. VI, p. 429. *C. Brun.*

Waßmer, Johann Jakob, Glockengießer, in Aarau, goß 1728 für Aarau 1 und 1733 für Gränichen 1 Glocke.

Nüscheler, Glockenb. (Msc.). — Argovia XXX, p. 117. *† Moriz Sutermeister.*

Waßmuth, Ernst Georg *Hermann,* Maler, von Schaffhausen, wurde am 18. Aug. 1872 als Sohn des Versicherungsagenten Fritz W. geboren. Er lebte, mit Unterbrechungen, seit 1886 in der Schweiz, studierte zuerst, von 1893—1897, in München in der Privatzeichenschule Weinholdt und der Malklasse der königl. Akademie unter Prof. Wilh. v. Diez, sodann 1898 in Paris an der Académie Julian unter Prof. J. P. Laurens, ließ sich dann in Zürich nieder und wohnt gegenwärtig in Zollikon. An der Schweizerischen Landesausstellung in Genf 1896 stellte er ein Kinderporträt in Oel aus, an der Nationalen Kunstausstellung in Basel 1898 ein Oelgemälde „Oliven", an der Ausstellung des Vereins schweizerischer Maler und Bildhauer in Solothurn 1907 ein Oelgemälde „Freilichtporträt" und an der Nationalen Kunstausstellung in Basel 1908 ein Oelgemälde „Wildbach im Winter"; außerdem beschickte er auch verschiedene Turnus- und Lokalausstellungen.

Mitt. des Kstlers. *H. Appenzeller.*

Wawre, Nikl., s. Wittnauer.

Way, *Charles*-Jones, peintre aquarelliste, né le 25 juillet 1834 à Dortmouth (Devonshire), Angleterre, a suivi les cours de peinture au South Kensington Museum de Londres. Il a habité longtemps le Canada dans sa jeunesse; c'est dans ce pays qu'il a exercé une partie de son activité artistique. Il a été membre de la Royal Canadian Academy, a présidé l'Art Association de Montréal. Plusieurs de ses peintures sont au Musée

National d'Ottawa (Canada); il a exposé fréquemment à Londres et dans diverses villes du Canada. Plusieurs de ses œuvres ont été acquises par le Musée National d'Ottawa. W. s'est fixé ensuite en Suisse, à Lausanne; il a donné des cours d'aquarelle dans cette ville, de 1885—1891. Il est membre de la Société des Peintres et Sculpteurs suisses. *Emile Butticaz.*

Webber, John, s. Wäber, Joh.

Weber, Goldschmied, im Anfange des 18. Jahrh.s in Zürich. Es heißt in der Kirchengutsrechnung von 1705: „319 Pfd. 5 Sch. für 138³/₈ Lodt an 2 silbernen Blatten Meines HochgeEhrten Herrn Kirchenpfleger Meyers sel. Erben für die getreue Verwaltung der Kirchenpflegerei verehrt, wovon das Lodt 46 Sch. gekostet, thut samt 18 Sch. Drinkgelt wie ausgeworfen, dem Goldschmid Wäber lt. Zedel N° bezalt."

Kirchenarch. St. Peter in Zürich. — Kirchengutsrechnung von 1705. *† Tobler-Meyer.*

Weber, Alfred, Maler, geb. in Schaffhausen am 8. Juni 1859, von väterlicher Seite aus Riedwyl im Kanton Bern stammend. Er begann seine Studien unter Léon Pétua am Technikum in Winterthur, besuchte hierauf die Akademie in München, wo Ludwig Herterich und Wilhelm Lindenschmit seine Lehrer waren, und endlich Paris, wo er in den Ateliers von Jules Lefebvre und Boulanger weitere Ausbildung suchte. Wieder zu Hause und nun meist in Stein a. Rh. lebend, malte er mit Vorliebe Porträte, stellte aber in den schweizerischen Turnusausstellungen der 1880er Jahre auch Genrebilder, Stillleben und Landschaften aus. Seit seiner Verheiratung 1891 lebt er in Dießenhofen und hat hier die Kunst ganz an den Nagel gehängt.

Curric. vitae u. Eigenes. *Vogler.*

Weber-Benz, C., im 19. Jahrh., Zeichner für Stickereien in St. Gallen.

Der Kt. St. Gallen 1803—1903, Entwicklung der st. gall. Maschinenstickerei, p. XXIX. *T. Schieß.*

Weber, Carl Anton, Maler des 18. Jahrh.s, fertigte 1741 ein Oelgemälde „Außenansicht des gotischen Chors der Stiftskirche in St. Gallen vor dem Umbau" an, das heute in der Wohnung des Domdekans im Stifte St. Gallen aufbewahrt wird.

Rahn, Anz. A.-K. v. 1886, p. 361. *T. Schieß.*

Weber-Frey, Charles, sculpteur, né à Fribourg le 10 oct. 1858, appartenait à une famille d'origine allemande naturalisée fribourgeoise. Sa vocation lui était venue pendant un séjour qu'il fit à Mannheim et à Worms, en 1874, chez son oncle, le sculpteur A. Boller; il travailla pendant deux ans chez ce dernier, puis il fréquenta pendant six mois l'atelier d'Arnold, statuaire à Kissingen, pendant deux ans l'Académie des Beaux-Arts à Munich et pendant trois ans les cours de l'Académie des Beaux-Arts à Milan d'où il sortit avec la plus haute distinction. Il suivit spécialement les cours du professeur Barzaghi. Il se fixa à Fribourg, puis à Berne, où il enseigna, pendant plusieurs années, le dessin et le modelage dans les écoles professionnelles de la ville. Il prit une part importante aux travaux de restauration de la collégiale de Berne et en particulier à l'achèvement de la flèche. Il sculpta, pour le Palais fédéral, les deux ours qui gardent l'entrée de l'escalier d'honneur. Si vous examinez les deux animaux, vous remarquez que, quoiqu'ils aient la bouche ouverte, ils sont représentés sans langue. On prétend que cette omission résulte d'une petite vengeance de l'artiste qui voulut prendre ainsi sa revanche d'un procès qu'il avait perdu à Berne, dans le cours duquel on ne lui avait pas permis de développer ses moyens de défense.

W. est l'auteur de trois statues qui décorent la face méridionale de la chapelle de Lorette près de Fribourg, exécutées en 1889. Il a fait la statue en marbre blanc du Père Canisius qui fut offerte par le Gouvernement de Fribourg à Léon XIII, à l'occasion de son jubilé; elle orne actuellement le collège germanique à Rome. Il exécuta, en outre, les bustes des docteurs Thürler et Schaller qui se trouvent à l'hôpital des bourgeois. Le Musée cantonal possède de lui un „Christ mourant."

W. se fixa à Asnières, près de Paris, où il mourut, peu de temps après avoir quitté la Suisse, le 1[er] juillet 1902.

Rens. fournis. — La Liberté 1902, n° 154. — Rapp. du comité de la Soc. des Beaux-Arts, Frib. 1902, p. 20. *Max de Diesbach.*

Weber, David, Maler, war laut Seckelmeisterrödeln der Stadt Aarau 1582, 1589 und 1590 für die Stadt als Wappenmaler auf Schilde und Fahnen sowie als Flachmaler in der „oberen stube" im Rathaus thätig.

W. Merz, Anz. A.-K. v. 1905/06, p. 160. *E. Reinhart.*

Weber, David, Maler und Kunsthändler, von Zumikon, wurde am 15. April 1790 in Zürich geboren, widmete sich dem Landschaftsfach und stellte an den Lokalausstellungen der Zürcher Künstlergesellschaft von 1810–1814 verschiedene Aquarelle aus, u. a. „Die Hofmeister'sche Fabrik bei Wipkingen" und die „Aussicht von der Klus gegen Burghölzli und Zürichsee." Um 1825 reiste er nach Oestreich, machte sich später in Wien ansässig, wo er als Landschaftsmaler, Bilderrestaurator und Aetzkünstler thätig war und errichtete dann eine Kunsthandlung. Er war eine der markantesten Persönlichkeiten seines

Fachs, erhielt 1857 das Bürgerrecht der Stadt Wien und starb dort am 2. Okt. 1865.

Rezens. Bild. Kst. 1865, p. 344. *H. Appenzeller.*

Weber, Emil, Maler, von Engstringen bei Zürich, wurde am 19. Okt. 1872 als Sohn des Landwirts Jakob W. in Zürich geboren, besuchte von 1890—1892 die Kunstgewerbeschule, studierte bis 1899 für sich abwechslungsweise in seinem Heimatsdorfe und in München, kam dann bis 1902 an die Münchner Akademie und lebt seither wieder in Engstringen. An den Ausstellungen im Künstlerhause Zürich und in den schweizerischen Turnus- und nationalen Ausstellungen sind von ihm u. a. folgende Oelgemälde ausgestellt worden: 1898: „Sommermorgen", „Weinernte", „Heuernte"; 1902: „Frühlingsabend", „Morgen in der Schmiede", „Charon", „Heimkehrende Landleute", „Ueberraschte Nymphen", „Junger Römer"; 1903: „Sommertag", „Silen", „Einsamkeit"; 1905: „Schweinehirt"; 1906: „Landleben" (Triptychon); 1908: „Rheinidylle", „St. Othmarsinsel bei Stein a. Rh.", „Fischerschiffe bei Stein a. Rh."

Mitt. des Kstlers. *H. Appenzeller.*

Weber, Franz, s. Weber, Franz Joseph.

Weber, Franz Jakob, s. Weber, Franz Joseph.

Weber (Wäber), Franz Joseph, „so hieß ein braver Bildhauer, gebürtig von Zug, der u. a. auch zu Speier arbeitete und 1729 starb", sagt Leu. Im Bürgerregister von Zug finden sich eingetragen: Weber, Frz. Jak., geb. am 4. Okt. 1659 und gest. am 20. Jan. 1740; ferner Weber, Franz, geb. am 4. April 1660 und gest. am 17. April 1738. Ob der eine oder andere von ihnen mit dem von Leu erwähnten Bildhauer identisch ist, läßt sich beim Mangel anderweitiger Angaben nicht feststellen. Nach einer Notiz von Maler Brandenberg, Loch, Zug, war W. ein Schüler des Bildhauers (Altarbauers, Bildschnitzers) Leonz Brandenberg; er hielt sich bei 25 Jahren in der Fremde auf, namentlich in Ungarn, war im Ornamentschnitzen gut, aber ein „geschwinder" (flüchtiger) Arbeiter. Leistungen sind von ihm keine bekannt.

Füßli, K.-Lex. II, p. 4061. — Bürgerreg. v. Zug. — Aufzeichn. v. Maler *Brandenberg.* *A. Weber.*

Weber, Friedrich, Kupferstecher, geb. am 10. Sept. 1813 in Liestal (in Baselland), gest. in Basel am 17. Febr. 1882. Früh, als Knabe von 14 Jahren, verließ er die Heimat, um sie mit Straßburg zu vertauschen, wo er als Lehrling in das Haus Levrault eintrat, aber nicht fand, was er suchte. Anstatt ihn im Zeichnen und Lithographieren zu fördern, mißbrauchte man ihn als Laufburschen und Buchbindergesellen. Zum Glück dauerte dieses Verhältnis nur ein halbes Jahr; im Frühling 1828 bereits kam W. zum Kupferstecher Oberthür, bei dem er, dem Kontrakt gemäß, vier Jahre blieb. Er entwickelte, wie er selbst erzählt, großen Fleiß, lehnte sich an Vorbilder wie Goltzius, Edelinck und Wille an und zeichnete viel nach Gabriel Guérin. Bis zum Herbst 1832 weilte er im Elsaß. Dann siedelte er, zwanzigjährig, nach Karlsruhe über, um unter der Leitung des Galeriedirektors Karl Frommel, der ein Meister im Stahlstich war, weitere Studien zu machen. Schnell eignete sich W. das Technische an; selbständige Arbeiten wie „Der verlorne Sohn" (1833) und Creuzbauers „Jungfrau von Orléans" (1834) beweisen es. Von Karlsruhe ging W. nach München, wo er im Herbst 1835 Schüler der Akademie war, an deren Spitze damals Peter von Cornelius stand. Er studierte nun unter Zimmermann die Antike und lernte Akt zeichnen. In München ist er sich auch zum erstenmal des Antagonismus bewußt geworden, in dem er zur Auffassung der hervorragendsten damaligen Kunstheroen stand. Während W. bei Frommel sein Augenmerk hauptsächlich auf ausgeführte Bilder gerichtet hatte, die seiner Naturanlage, dem Gefühl für das Malerische und Farbenreiche ja auch entsprachen, mußte er in München sehen, wie man darauf ausging, über der Zeichnung die Farbe zu vernachlässigen, und wie die Kartonmanier verhängnisvoll für den Fortschritt des deutschen Kupferstichs wurde. Kein Wunder, daß W., der später als treuer Interpret venezianischer Farbenglut die Werke Tizians und Bordones wiederzugeben wußte, mit diesem Treiben nicht einverstanden war. Von seinen Werken aus jener Zeit sind vor allem die Blätter nach Kaulbach zu nennen, den er persönlich kennen gelernt hatte, und der sich alle Mühe gab, den jungen Künstler an sein Atelier zu fesseln. Das Blatt, das ihn in Isar-Athen bekannt machte, war der „Verbrecher aus verlorner Ehre." Es hatte auch eine praktische Folge; es brachte ihm das Anerbieten, an der Illustrierung der Cotta'schen Goethe- und Schiller-Ausgaben teilzunehmen. So entstanden der „Gang nach dem Eisenhammer", „Faust und Mephistopheles", „Egmont und Klärchen." Rechnet man hierzu die Reproduktionen von Arbeiten Hans Bendels und Alfred van Muydens sowie die Wiederholung einer Madonna Murillos (1837), so ist die Liste seiner Werke aus der Münchner Periode erschöpft.

Es ist ein Irrtum, wenn der Verfasser des Nekrologs in der Leipziger Illustrierten Zeitung von 1882 meint, es sei in München gewesen, wo W. den Schritt zum Historischen gethan habe. Der Schritt hat mit der Wiedergabe sogenannter Historienbilder nichts zu thun, sondern erfolgte durch das Einleben des Meisters in geschichtliche

Porträts, wie dasjenige Giulio Romanos. Dieser Kopf, den W. 1844 in Paris stach, gab ihm zuerst die Gelegenheit, schärfer und in größerm Maßstab zu individualisieren. Will man also von einem Wendepunkt in seiner Kunst reden, wird man ihn mit seiner Uebersiedelung nach Paris in Verbindung bringen müssen. Schon längst war es W.s Traum gewesen, in der Weltstadt die Arbeiten Forsters, Henriquel-Duponts und Boucher-Desnoyers zu studieren. Im Okt. 1840 ging er endlich in Erfüllung. Was W. in München bei Amsler nicht lernen konnte, die Ausführung von Stichen, lernte er nun in Paris, wo er sofort mit Boucher-Desnoyers, Mercury und Forster in Verbindung trat. An jene hatte ihm Cornelius Empfehlungen gegeben; bei François Forster war er durch den Kupferstecher Gonzenbach eingeführt worden. Forster sagte W. offen heraus, daß er noch gar nichts, weder stechen noch zeichnen könne und folglich alle Energie aufbieten müsse, um in Paris nicht unterzugehen. W. nahm sich dieses Wort, das aufrichtig und gut gemeint war, zu Herzen und warf sich zunächst eifrig aufs Zeichnen. Im Frühling 1841 trat er in das Atelier von Paul Delaroche, was damals entschieden das erste in Frankreich war; er verkehrte dort mit Männern wie Yvon und Gérôme. In jene Zeit fällt die Begründung seines Rufes. W. verstand es, sich sogleich vorteilhaft beim Pariser Publikum einzuführen und zwar durch eine Anzahl Porträts, die von Gavard für die durch Louis Philipp angeordnete Herausgabe der Galerie von Versailles bestellt und im Pariser Salon sehr bemerkt wurden. Es seien erwähnt die Bildnisse der Prinzessin von Lamballe, der Herzogin von Orléans, der Kaiserin Joséphine und der Königin Leszcynska sowie die Bildnisse Sartines, Canovas und Mirabeaus (1843). Nicht in diese Serie gehört das Blatt nach Landelle „König Salomo und die Königin von Saba", das wohl schon in Paris gestochen ist, und das Bildnis Benjamin Constants nach Paul Delaroche (1844).

Die Ferien benutzte W. jeweilen, um die Sammlungen der Weltstadt zu studieren und die landschaftlich so malerischen Umgebungen von Paris kennen zu lernen. Im Sommer 1842 unternahm er einen Ausflug die Seine hinunter, bereiste die Normandie, ging nach Rouen und Havre, dann nach England hinüber, endlich über Holland und Belgien nach Frankreich zurück. W. hatte dieses in kurzer Zeit so lieb gewonnen, daß er sich fürs erste nicht entschließen konnte, sich Deutschland wieder zuzuwenden, trotzdem Kaulbach ihn zu überreden suchte, den Stich von „Reineke Fuchs" zu übernehmen und von München aus ihm sehr günstige Bedingungen gestellt waren. Auch hatte er ja bei Forster, zu dem die Beziehungen immer enger geknüpft wurden, noch nicht ausgelernt. 1843 zog er sogar zu ihm ins Haus. Zwei Zeichnungen sprechen für die Intimität, in der der Schüler zum Lehrer stand: die eine stellt W. dar, trägt das Datum 1845 und die Unterschrift Forsters; die andere, von W.s Hand, zeigt Forsters Züge und fand sich unter den Papieren des Stechers, die mit dem übrigen Nachlaß in der Kunsthalle zu Basel 1882 öffentlich ausgestellt wurden. 1847 hatte sich W. des ersten thatsächlichen Erfolges zu erfreuen. Schon längere Zeit arbeitete er an dem Blatte „Napoleon und sein Sohn" von Ch. Steuben; er konnte und konnte sich nicht selbst genügen, eine épreuve d'essai folgte der andern, bis schließlich Forster zum Abschluß drängte. Es soll hier nicht untersucht werden, ob W. recht hatte, als er später sagte, er hätte noch sechs Wochen länger an der Platte arbeiten müssen, da sein Werk ihm im Salon die goldene Medaille eintrug, was für seine Vortrefflichkeit spricht. Gestärkt durch den Erfolg, begab er sich im Sommer 1847 mit Forster nach Norddeutschland, wo er in Potsdam Humboldt vorgestellt wurde und in Berlin mit Männern wie Mandel, Olfers, Waagen und Kaulbach zusammenkam. W. war ein guter Gesellschafter, der über seine eigene Kunst geistvoll zu reden verstand und in einer andern als Dilettant Bemerkenswertes leistete. Er spielte wie einst Benvenuto Cellini Flöte und wußte als Solist wie im Orchester seinen Mann zu stellen. Auch hat er sich entschiedene Verdienste um das musikalische Leben in Paris erworben, wo er unter der Leitung von Julius Stern den ersten deutschen Gesangverein gründete.

Nach Paris zurückgekehrt, entstand dort eines seiner Hauptblätter, die „Italienerin am Brunnen" nach Nicolaus de Keyser. Noch vor dem Revolutionsjahr 1848 begann W. diese Arbeit, die er im Auftrage des Hauses Artaria & Fontaine ausführte; 1851 war sie vollendet. Die „Italienerin am Brunnen", der erste eigentliche Kupferstich W.s — bisher hatte er nur in Stahl gestochen — zeigt, wie der Meister bemüht war, der malerischen Wirkung des Originals gerecht zu werden. De Keyser war denn auch mit der Wiedergabe seines Werkes sehr zufrieden. Nicht weniger Forster, der äußerte: „Jamais bras de femme n'a été mieux fait." Es war nach dem Erscheinen dieses Stiches, für den W. auf der Kunstausstellung in Brüssel die große goldene Medaille erhielt, daß Forster sich zur Ruhe setzte und dem Schüler seine Grabstichel und seinen Arbeitstisch überließ. Das Jahr 1851 war auch sonst für das Leben W.s von entscheidender Bedeutung. Er war 38 Jahre alt und dachte an die Gründung eines eigenen Herdes. Im Nov. verlobte er sich bei einem kurzen Aufenthalt in Basel mit Elisabeth

Bischoff; im Sommer 1852 verheiratete er sich. Der Ehe entsproß eine Tochter. Nun fing für W. ein Leben voller Arbeit an. Ein Stich folgte dem andern. Noch vor der Verheiratung entstand das Porträt des Bruders des Herzogs von Nassau (1851) und das Bildnis des berühmten Basler Mathematikers Euler, eines schon wegen der Einäugigkeit für malerische Zwecke sehr undankbaren Kopfes. Erfreulicher war der Auftrag, ein Gemälde Matth. Artarias, „Gitanos“ zu stechen, dessen er sich ebenfalls noch 1851 entledigte. Gitanos und die Italienerin trugen W. auf der Weltausstellung von 1855 eine Ehrenmeldung ein, was im Hinblick auf die gewaltige Konkurrenz etwas sagen will. 1851 endlich entstanden die Stiche „Der kleine Christusknabe“ nach Paul Deschwanden und ein „Johannes in der Wüste“ nach Artaria.

Es gibt für einen Kupferstecher kaum eine dankbarere Aufgabe als die, ein anerkanntes Meisterwerk eines alten Italieners zu reproduzieren. Sie wurde W. 1854 von Dondorf in Frankfurt am Main gestellt. Es handelte sich um eine der schönsten Madonnen Raffaels, um seine „Vierge au Linge“ im Louvre. W. vollendete das Blatt, das zu aller Zufriedenheit ausfiel, 1859 und erhielt im Salon dafür den Rappel einer zweiten goldenen Medaille. Der Meister war jedoch, weil er die erste Medaille erwartet hatte, über die Auszeichnung enttäuscht. „Der Rappel der zweiten goldenen Medaille, schreibt er, machte mir recht eindringlich klar, daß Forster meine Interessen nicht mehr verfocht, sonst wäre mir die erste Medaille zugekommen. Ich hatte mich bisher zu ausschließlich an seine verwaist gewordene Fahne gehalten und sah mich nun in meiner Stecherei vereinzelt. Ich war bei der Ausführung *dieser* Aufgabe, wobei ich vor allem Wiedergabe des Originals angestrebt, nicht genau nach seinen Grundsätzen verfahren, hatte dieselben vielmehr in verschiedenen Hauptsachen an eine freiere, weichere und dadurch dem Original mehr entsprechende Behandlung vertauscht; dies hatte ihn mehr beleidigt, als er es mir gegenüber bemerken ließ. Dies bekam ich nun empfindlich zu fühlen.“ Diese Erklärung des Mißerfolgs findet die beste Illustration durch die spätern Werke des Meisters und ihren Vergleich mit den Arbeiten Forsters. Stellen wir z. B. das Porträt eines jungen Mannes nach Raffael von W. (1863) dem Stiche Forsters gegenüber! Forster läßt kalt; seine Behandlung ist streng und konventionell, während diejenige W.s frei von jeder Manier erscheint und sich den malerischen Intentionen Raffaels unterordnet.

Dasjenige Blatt, das von allen Stichen W.s den größten Erfolg gehabt hat, ist die „Elisabeth“ Winterhalters, mit dem W. in Interlaken durch die Vermittlung Kirners aus München bekannt geworden war. Der Stich fällt in das Jahr 1856, an das der Künstler in verschiedener Hinsicht gerne zurückdachte. Aus der Bekanntschaft mit Winterhalter war Freundschaft geworden; jede Woche trafen sich die beiden einmal in seinem Hause, wo ein anregender Zirkel stattfand, an dem Musiker, Künstler und Gelehrte sich beteiligten. Namen wie Otto Mündler, Goldschmidt und Knaus lassen ahnen, wie manches gewichtige Wort in diesem Kreise gesprochen wurde. 1857 sah sich W. genötigt, mit seiner der Erholung bedürftigen Frau, der ein Seebad verschrieben war, einen sechswöchentlichen Aufenthalt in Beuzeville in der Normandie zu machen. Er pflegte auch in den Ferien zu arbeiten und fertigte dort als Gegenstück zum Euler das Porträt des Basler Ingenieurs Fritz Stehlin, der ihm persönlich befreundet war. So entstand bei der nötigen Sorgfalt, an der es W. ja nie fehlen ließ, ein gutes Bildnis, was in den Fällen, wo die Züge von Männern zu fixieren waren, die er wenig oder garnicht gekannt hatte, nicht immer gesagt werden kann. In die gleiche Kategorie gehören die Bildnisse Speisers (1857), J. Riggenbachs (1860) und Geigys (1861), die mit denjenigen Oberst Hans Wielands (1864), von Burckhardt-Preiswerk (1874) und Prof. Wilh. Vischer (1875), eine interessante Galerie von Basler Notabilitäten bilden. Nicht sehr erfreulich war eine Bestellung Bruckmanns in München, die W. noch in Paris erhalten hat. Es handelte sich um eine Ausgabe der Goethe'schen Frauengestalten, für die er zwei Blätter nach Kaulbach: „Hermann und Dorothea“ und „Faust und Helena“ zu stechen bekam. Jenes Blatt entstand 1857, dieses bereits in Basel, 1861.

Im letzten Lebensabschnitt, d. h. in der Zeit, in der er in voller Kraft und Schaffenslust stand, also auf der Höhe seiner künstlerischen Thätigkeit angelangt war, schuf W. seine Meisterwerke. Er hatte im Ausland eine Summe von Erfahrungen gesammelt, die ihm erlaubten, es mit jedem Fachgenossen aufzunehmen, und ihn berechtigten, sich an die schwersten Probleme zu wagen. Der Sehnsucht nach der Heimat folgend, siedelte er im Aug. 1859 mit seiner kleinen Familie nach Basel über, wo er in der Nähe das idyllisch gelegene Klybeck-Schlößchen bezog. Die erste größere Arbeit, die er dort vollendete, war der prachtvolle Profilkopf der Kaiserin Eugenie von Winterhalter (1862). Darauf erhielt er den Auftrag, das Porträt des Herzogs von Hamilton und dasjenige der Fürstin Korsakoff auszuführen, beide gleichfalls nach Bildern Winterhalters; 1865 wurde ihm die Aufgabe gestellt, die jetzt im Kunsthause Zürich hängende „Bella Visconti“ aus der Sammlung Rothpletz zu stechen. Vor allem aber faßte er

als Hauptziel die Wiedergabe der weltberühmten Gemälde Holbeins in der Galerie seiner Vaterstadt ins Auge. Schon in Paris hatte W. Gelegenheit gehabt, den großen deutschen Meister kennen und würdigen zu lernen, durch den täglichen Anblick des Erasmus, des Erzbischofs Warham von Canterbury und der Anna von Cleve im Louvre. Es war ihm bald klar geworden, daß Holbein einer der größten Porträtmaler aller Zeiten sei, und von dieser Erkenntnis zur Versuchung, seine Werke zu vervielfältigen, war nur ein Schritt. Bereits in früheren Jahren, 1847, gab er der Begeisterung Ausdruck, indem er das Selbstporträt Holbeins stach. Zwischen diesem Blatt und der Lais Corinthiaca, die 1865 vollendet wurde, liegen also beinahe zwei Jahrzehnte, d. h. der Zeitraum, in dem sich der künstlerische Entwickelungsprozeß des Meisters vollzog. Die Zeichnung zur Lais trägt allerdings das Datum 1851. Auf die Lais folgte 1872 Bonifazius Amerbach — die Zeichnung ist von 1869 — und 1878 der Erasmus von Rotterdam. In diesen Blättern hat W. sich selbst übertroffen! Die Kritik war einstimmig in ihrem Lobe; es sei nur an das Votum des Holbein-Biographen Alfred Woltmann im II. Jahrgange der Leipziger Kunstchronik hingewiesen. Neben Holbein war ein Liebling W.s Bernardino Luini. Auf einer Reise nach Oberitalien und Mailand hatte er mit Bewunderung vor dem großen Passionsbilde in Lugano in Sta. M. degli Angeli und dem herrlichen Madonnenbilde von 1530 gestanden, das ihn dermaßen einnahm, daß er sofort an Ort und Stelle die im Besitze seines Schwiegersohns Dr. Rohrer in Zürich befindliche vorbereitende Zeichnung für den Stich ausführte. Dieser Stich, der im Frühling 1870 in Paris vollendet wurde, ist weitaus die beste Nachbildung eines Werkes Luinis. Keiner hat es wie W. verstanden, den Nachfolger Leonardos in seinem innersten Wesen zu erfassen. Das Erscheinen des Blattes wurde durch den deutsch-französischen Krieg hinausgeschoben; erst 1871 konnte die Arundel-Society für den Vertrieb sorgen. Während des Krieges stach W. die Magdalena Winterhalters, das Pendant zur Elisabeth. Im Frühjahr 1871 begab er sich nochmals nach München, um dort das Selbstporträt Raffaels, das Bildnis der Frau des Peter Paul Rubens und die sog. Violante des Paris Bordone zu zeichnen; nur diese liegt als Stich vor. Gleichzeitig trug er sich mit dem Gedanken, Tizians irdische und himmlische Liebe zu vervielfältigen. Es ist nicht schwer zu erraten, weshalb ihn gerade dieses Gemälde so anzog; mußte ihn doch die Wiedergabe notwendigerweise nach Rom führen. 1873 war es ihm denn auch zum erstenmal vergönnt, die ewige Stadt zu schauen. Mit Begeisterung genoß er den dortigen Aufenthalt, und mit Hingabe sammelte er im Palazzo Borghese die nötigen Materialien zu seinem Stich. 1874 war er vollendet.

Bis hierher reicht eine Selbstbiographie W.s aus dem Jahre 1874, die, was die Daten anlangt, dieser Skizze zu Grunde liegt. Die acht Jahre, welche die Vorsehung ihm nun noch schenkte, waren ausschließlich der Arbeit, der Familie und dem beschaulichen Leben im Freundeskreise gewidmet. „Ne freudig Stündli, isch's nit e Fündli?“ Dieses Wort Joh. Peter Hebels, das dem Bildnis des allemannischen Dichters als Motto beigegeben ist, war auch W. aus der Seele gesprochen. Außer dem Porträt Hebels (1877) müssen noch als bisher nicht erwähnt die Bildnisse des Kronprinzen und der Kronprinzessin von Preußen nach Winterhalter (1869) und diejenigen des Ratsherrn Christ (1878), des Prof. Hagenbach und des Bürgermeisters Stehlin genannt werden.

Die Auszeichnungen, die W. während eines langen Lebens zu teil wurden, und die er nie gesucht hat, sind zahlreich und mannigfaltiger Art. Er gehörte nicht nur der Berliner (1874), sondern auch der Pariser und Genfer Kunstakademie an; seit 1878 war er ebenfalls Ehrenmitglied der Wiener Akademie. Von den Vereinen seiner Vaterstadt hatten ihm der Kunstverein und die historische Gesellschaft das Diplom eines Ehrenmitgliedes verliehen. Er saß in der Kunstkommission Basel und in der Jury, welche unter den Konkurrenzarbeiten für die Tellskapelle die Wahl zu treffen hatte. Die letzte öffentliche Auszeichnung wurde ihm 1878 auf der Pariser Weltausstellung zuerkannt. Alle diese Ehrenbezeugungen sprechen zum Ueberfluß für die hohe Stellung, die W. unter seinen Fachgenossen einnahm. Zum Ueberfluß; denn ein Blick auf sein Werk genügt schon, um die große Bedeutung des Mannes erkennen zu lassen. W. war jedenfalls in seinem Fach ein Meister ersten Ranges, und Hand in Hand mit dem Talente ging seine unermüdliche Arbeitskraft. Dem Wahlspruch „Ora et labora“ bis zum letzten Atemzuge treu, sollte es ihm vergönnt sein, wie ein Feldherr auf dem Schlachtfelde, mitten in der Arbeit zu sterben. Im Winter 1880 auf 1881 hielt ihn Krankheit von seiner Vaterstadt fern, und sah er sich genötigt, in Cannes Erholung zu suchen. Als das Jahr 1881 auf die Neige ging, fingen die Kräfte an zu schwinden. Nur die rastlose Thätigkeit, die Klarheit des Geistes, die Liebe, mit der er immer wieder den begonnenen Stich von Luinis „Madone aux trois roses“, sein letztes Werk, vornahm, schien ihn am Leben zu erhalten. So kam es, daß seine Freunde noch hofften, als schon der Todesengel an seinem Bette stand und die Fackel auslöschte.

Chronologisches Verzeichnis

der Werke W.s, zusammengestellt nach der Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft.

1) Turennes Denkmal, nach Andreas Friedrich, 1828. (Erste Platte des Künstlers.)
2) Der verlorne Sohn, 1833. 10/8 cm.
3) Johanna von Arc, 1834. 11/8.
4) Der Verbrecher aus verlorner Ehre, nach Kaulbach, 1835.
5) Egmont und Klärchen, nach Kaulbach, 1836.
6) Faust und Mephistopheles, nach Kaulbach, 1836.
7) Der Gang nach dem Eisenhammer, nach Kaulbach, 1836.
8) Madonna mit dem Kinde, nach Murillo, 1837. 11/8.
9) Sartines, 1837. 11/9.
10) Comtesse d'Orléans, 1841.
11) Königin Lesczynska, 1841.
12) Princesse de Lamballe, 1841.
13) Impératrice Joséphine, 1841.
14) Canova, nach Gérard, 1843. Oval 15/12.
15) Mirabeau, 1843. 14/11.
16) Duchesse de Vendôme, nach Massini, 1844. 14/11.
17) Benjamin Constant, nach Delaroche, 1844. 13/10.
18) Giulio Romano, nach Giulio Romano, 1844. 20/16.
19) „Hans Holbein d. j.", nach Hans Holbein, 1847. 25/19.
20) „Napoléon et son Fils", nach Steuben, 1847. 35/28.
21) Heinrich Heine, 1850. Offen 10/8.
22) Salomon und die Königin von Saba, nach Ch. Landelle, 1850. 14/10.
23) Christuskind, „Kommet zu mir alle ...", nach Deschwanden, 1851. 20/15.
24) „Gitanos" (spanische Zigeuner), nach Artaria, 1851. 34/40.
25) Johannesknabe, „Ich bin die Stimme ...", nach Artaria, 1851. 20/15.
26) „Italienerin am Brunnen", nach de Keyser, 1851. 38/28.
27) Herzog von Nassau, nach Peter, 1851. 13/10.
28) Mathematiker Euler, 1851. 17/13. Weil zur Zeichnung gegenseitig, erscheint Euler auf dem falschen Auge blind.
29) „Elisabeth" (Berner Mädchen), nach Winterhalter, 1856. 17/21.
30) Speiser, Bankdirektor, 1857. Oval 14/11.
31) Ingenieur Stehlin, 1857. 18/13.
32) „La Vierge au Linge" im Louvre, nach Raffael, 1859. 47/35.
33) Oberst Geigy, 1860. Oval 14/11.
34) Joh. Riggenbach, 1860. Oval 14/11.
35) Ratsherr Geigy, 1861. Oval 14/11.
36) Faust und „Helena", nach Kaulbach, 1861. 29 22.
37) Hermann und „Dorothea", nach Kaulbach, 1861. 29 22.
38) Dieselbe Darstellung größer, nach Kaulbach, 1861. 37/30.
39) Impératrice „Eugénie", nach Winterhalter, 1862. 27 22.
40) Madame de Grignan, 1863. Oval 14/11.
41) Prinzessin Korsakoff, nach Winterhalter, 1863. Offen 15 11.
42) Portrait d'un jeune Homme, im Louvre, nach Raffael (?), 1863. 26/19.
43) „Hans Wieland, Eidg. Oberst", nach Buff, 1864. Oval 30/23.
44) Herzog von Hamilton, nach Winterhalter, 1864. Oval 30/23.
45) „La bella Visconti", nach Raffael (?), Original im Kunsthause Zürich, 1865. 30/25.
46) „Lais Corinthiaca", nach Hans Holbein, 1865. 26/20.
47) Viktoria, Kronprinzessin von Preußen, nach Winterhalter, 1869. 26/22.
48) Friedrich Wilhelm, Kronprinz von Preußen, nach Winterhalter, 1869. 26/22.
49) „Madeleine" (Berner Mädchen), nach Winterhalter, 1870. 27/21.
50) „Madonna di Lugano", nach Bernardino Luini, 1871. 30/46.
51) „Amerbach", nach Hans Holbein, 1872. 28/28.
52) „L'amour sacré et l'amour profane", nach Tizian, 1874. 30/60.
53) Burckhardt-Preiswerk, 1874. Oval 14/11.
54) C. R. Hagenbach, 1874. 25/19.
55) Prof. Rud. Merian, 1874. 25/19.
56) Prof. Wilhelm Vischer, 1875. 25/19.
57) Joh. Peter Hebel, 1877. Offen 15/14.
58) „Erasmus" von Rotterdam, nach Hans Holbein, 1878. 28/23.
59) Ratsherr Christ, 1878. 25/19.
60) „Oberst H. Siegfried", 1880. 25/19.
61) „Violanta" (Tizians Tochter), nach Paris Bordone, 1881. 39/30.
62) „La Vierge aux trois Roses", nach Bernardino Luini (letzte Platte des Künstlers, von A. Wagenmann vollendet), 1884. 29/26. Sie wurde von den schweiz. Kunstvereinen beim Meister bestellt und zwar auf die Initiative des Dichters Gottfried Kinkel.

Autobiogr. d. Kstlers in *Abraham Roths* „Kunsthalle", Jahrg. 1876, Nr. 1 u. 2. Wieder abgedr. in den Basl. Nachr. v. 19., 21. u. 23. Febr. 1882, Nr. 43, 44 u. 46, Beil. — *C. Brun*, Beibl. z. Zeitschr. f. bild. Kst. (Kstchr.) 1882, Nr. 20, p. 319; Nr. 32, p. 509—513; Nr. 33, p. 524—528 (Nekr.). — *Ders.*, A. a. O. 1881, Nr. 27, p. 439/40 (Porträt Siegfrieds). — *Ders.*, A. a. O. 1886, Nr. 4, p. 57—59 (Luinis Madone aux trois roses). — *Alfr. Woltmann*, A. a. O. Jahrg. II (1867), Nr. 16, p. 81, 136 ff. (Lais Corinthiaca; Verlag v. H. Georg in Basel). — A. a. O. VII, p. 429/30 (*M. Th.*, Mad. di Lugano u. Himmlische und irdische Liebe). — A. a. O. IX, p. 694. — A. a. O. XIV, p. 602 (*Brun*). — *Rahn*, Kst. u. Wanderst., p. 244 (Mad. aux trois roses). — Prot. d. Verhandl. d. Sekt. d. Schw. Kstvereins v. 1884 u. 1885 betr. die Mad. aux trois roses, St. Gall., Zollikofer. Druckerei, p. 24—27, 54, 58, 82. — Leipz. Ill. Ztg. v. 4. März 1882, Nr. 2018, p. 176 (Nekr.). — Allg. Schw. Ztg. v. 18. Febr. 1882, Nr. 43 (Nekr.); v. 4. April 1882, Nr. 80 (Nachlaßausst. in der Ksthalle Basel). — *Vapereau*, Dict. des Contemp. v. 1870, p. 1845/46. — *Andresen*, II, p. 716. — *Béraldi*, XII, p. 275. — *Nagler*, K.-Lex. XXI, p. 187. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 840; IV, p. 449. — *Seubert*, K.-Lex. III, p. 558. — *Müller*, Biogr. K.-Lex., p. 548. — *Singer*, K.-Lex. V, p. 66. — *Bötticher*, Malerw. d. 19. Jahrh.s II, p. 980. — Kath. Schweizerbl., N. F. II (1903), p. 39—43. — Graph. Kste. V, Wien 1883, p. 45—48 (Nekr. v. *Oskar Berggruen*). — Bern. Kst. 1882, p. 37 38 (*v. Tscharner*). — Württ. Staatsanz. 1867. — Repert. Kstwiss. VII, p. 316. — Basl. Jahrb. 1883, 1888, p. 268. — Mus. Neuch. 19, p. 196 ff., 214 ff., 244 ff. — Gaz. Bx.-Arts v. 1859, III, p. 186; 1867, Chr. Nr. 180 (Lais). —

Kstler u. Kstwerke II, 11. u. 12. Hft. (*Grimm:* Lais). — Nationalztg. 1867, Nr. 239. — Ber. über die Kstlerabt. der allg. Ausst. Paris, Klasse Kupferst. (*Lübke:* Lais). — Basl. Nachr. v. 12. Nov. 1880, Nr. 269 (Oberst Siegfried). — Ind. Brit. Mus. I, p. 338. — Helvetia V, p. 288. — Deutsch. Kstbl. 1852, p. 43, 104. — Schw. Grenzpost v. 13. Nov. 1880, Nr. 270, 2. Bl.; v. 28. Dez. 1880, Nr. 307, 2. Bl. (Mad. aux 3 roses); v. 19. Febr. 1882, Nr. 43, 2. Bl. (Nekr.) — Journ. des Bx.-Arts belge d'Anvers v. 27. März 1863, p. 45/46 (Portr. der Kaiserin Eugénie). — Pers. Mitt. d. Kstlers an Hrn. *H. Appenzeller.*
C. Brun.

Weber, Georg, s. Weber, Jörg.

Weber, Hans Baptist, der Sohn des Pfarrers Hans Ulrich W. zu Steinmaur (aus dem Bäckergeschlecht), Goldschmied, von Zürich. Er war 1672 Lehrling bei Alex. Kilchsperger, wurde 1685 Meister und starb am 31. März 1705. 1686 hatte er sich mit Regina Müller verheiratet.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer,* Coll. VI, p. 423. *C. Brun.*

Weber, Hans Jakob, Goldschmied, von Meilen, wurde 1566 in Zürich Meister. *E. Reinhart.*

Weber, Hans Jakob, Goldschmied, der Sohn des Goldschmieds Rudolf W., geb. in Zürich 1719. Wohnhaft auf Dorf. Er war 1734 Lehrling bei seinem Vater. Er starb 1780. Seine Gattin hieß Ursula Steinfels.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *C. Brun.*

Weber, Hans Jakob, Goldschmied, der Sohn des Goldschmieds Hans Kaspar W., geb. in Zürich 1747. Er wurde 1764 als Meisterssohn geledigt und 1768 Meister. Er war, wie sein Vater, Hauptmann, von 1790—1793 Obmann der Goldschmiede und starb im Sept. 1806. Seine Gattin (1798) war Regula Seebach.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *C. Brun.*

Weber, Hans Kaspar, Goldschmied an der Schoffelgasse, der Sohn des Hauptmanns und Goldschmieds Rudolf W., geb. in Zürich 1702. Er war 1717 Lehrling bei seinem Vater und wurde 1727 Meister. Er starb 1768 und war zweimal verheiratet: 1727 mit Susanna Locher, 1730 mit Elisabeth Kesselring.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *C. Brun.*

Weber, Hans Rudolf, Goldschmied, der Sohn des Goldschmieds Johannes W., geb. in Zürich 1676, gest. 1749, auf Dorf. Er war 1691 Lehrling bei seinem Vater und wurde 1698 Meister. Drei seiner Söhne, Kaspar, Joh. Jakob, Hans Rudolf d. Jüng., erlernten ebenfalls das Goldschmiedhandwerk. Seit 1700 war er mit Kleophea Paur verheiratet.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *C. Brun.*

Weber, Hans Rudolf, Goldschmied, der Sohn des vorigen. Er wurde 1707 geboren und starb ledig 1753. *C. Keller-Escher.*

Weber, Hans Rudolf, Goldschmied, der Sohn des Goldschmieds Hans Ulrich W., geb. in Zürich 1752. Er wurde 1770 als Meisterssohn geledigt und 1773 Meister.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. *C. Brun.*

Weber, Hans Ulrich, Goldschmied, der Sohn des Pfarrers W. in Otelfingen, geb. in Zürich 1719, gest. 1771. Er war 1733 Lehrling bei Hans Jakob Locher und wurde 1740 Meister. Von 1756 bis 1771 ist er Handwerksschreiber gewesen. Seine Gattin hieß A. Maria Corrodi.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *C. Brun.*

Weber, Heinrich, Glasmaler, gebürtig aus Zürich, war um 1565 Mitglied der Luzerner Künstler-Bruderschaft. 1566 wurde er in Luzern hingerichtet.

Schneller, Luzerns Lukasbrudersch., p. 10. — *Th. v. Liebenau,* Anz. A.-K. v. 1878, p. 859. — *Meyer,* Fenster-Schenk., p. 256 sowie dessen Coll. (Msc.) V, p. 355, 361; XXI, p. 76; XXII, p. 94. — Die Glasgemälde im Rathause zu Luzern, 1879 (von Prof. *Reinhart*), p. 9. — Zeitschr. bild. Kst., Beibl. XXIII, p. 676; XXIV, p. 646; XIII, p. 715; XVI, p. 763. *Franz Heinemann.*

Weber, Heinrich, Kunstschlosser, in Zürich, fertigte 1778 ein (seither beseitigtes) Treppengeländer für das Zunfthaus zur Waag nach der Zeichnung Prof. Sonnenscheins, des bekannten Modelleurs und Leiters der Porzellanfabrik im Schooren.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller.
F. O. Pestalozzi.

Weber, Jakob I., Feinmechaniker, Münzmeister, gebürtig von Luzern, wurde 1599 durch Martin Martini (s. d.) dem dortigen Rat empfohlen, „weil derselbe allerlei Münzwerkzeuge und alle andern erdenklichen Instrumente von Eisen, wie kein anderer Schlosser in Luzern, anfertigen könne." Da er gleichwohl dort sein Auskommen nicht fand, versuchte er sein Glück als Soldat, trat aber 1609 in die Garde von Genua ein, was laut Mandat von Luzern 1609 verboten war. Dort suchte ihn Graf Spinola gegen großen Lohn für die Münze in Passarola zu gewinnen, wo auch sein Gönner Martinus Martini als Münzmeister in Dienst stand. Nach Aussage W.s vor dem Luzerner Rate hätte ihm dabei Martini „falsche Stempel" gezeigt und ihm „den schweren Eid" (wahrscheinlich über das Verschweigen dieser Falschmünzerei) vorgelegt, worauf W., „obwoll mit Schulden beladen", die „stattliche Condition" ausgeschlagen habe. Heimgekehrt, wurde er aber wegen Uebertretung des Reislaufen-Verbots eingekerkert und suchte nun den Rat durch obige

Enthüllungen über jene Münzstelle für sich günstig zu stimmen. Damit verliert sich die Spur W.s aus unserm Gesichtsfelde, falls er nicht mit nachfolgendem Jakob W. II. identisch sein sollte.

Bull. Soc. suisse Numism. 1890, IX, p. 68—71.
Franz Heinemann.

Weber, Jakob II., Goldschmied (= Jakob W. I., Münzmeister?), lebte im 17. Jahrh. in Luzern. Um 1655 ist er Mitglied der dortigen Lukasbruderschaft gewesen. (Siehe auch unter Jakob W. I.).

Schneller, Luzerns Lukasbrudersch., p. 7.
Franz Heinemann.

Weber, Jakob, Maler, von Leutwil im Kanton Aargau, führte in den 1830er und 1840er Jahren eine Anzahl hübscher Aquarelle aus der Gegend des Hallwilersees aus, die von Rudolf Huber lithographiert wurden.

Gemälde der Schweiz, Der Kanton Aargau, II, p. 51.
E. Reinhart.

Weber, Jörg (Georg), von Zug, verfertigte 1583 die geschnitzte Holzdecke der Kapelle Inwil bei Baar. Name und Jahrzahl sind an einem Fries eingeschnitten. W., dessen Geburtsdatum unbekannt ist, war mit Anna Kost verheiratet und dann mit Barbara Beringer. Er starb am 4. Aug. 1636.

Bürgerreg. v. Zug. — Zug. Kalender 1884. *A. Weber.*

Weber, Johann Jakob, Illustrator und Buchhändler, von Siblingen im Kanton Schaffhausen, wo er am 3. April 1803 geboren wurde. Trotz den wenig günstigen Vermögensverhältnissen der Eltern erhielt er eine gute Schulbildung, erlernte den Buchhandel im Hause des Em. Thurneysen in Basel und erwarb sich dann in den großen Geschäften J. J. Pachouds in Genf und Firmin Didots in Paris seinen geläuterten Geschmack für typographische und illustrative Ausstattung. Nach weiterer Ausbildung in erstklassigen deutschen Verlagsfirmen gründete er 1834 in Leipzig unter der Firma J. J. W. ein eigenes Geschäft und vollzog mit der Herausgabe von Horace Vernets Illustrierter Geschichte Napoleons I. den bedeutsamen Uebergang vom Stahlstich zum Holzschnitt. 1840 erschien Franz Kuglers Geschichte Friedrichs des Großen mit 500 Illustrationen von Adolf Menzel, seit Jahrhunderten wieder das erste größere Original-Holzschnittwerk der Wiedervereinigung von Holzstock und Letternsatz. Das Jahr 1843 brachte die Gründung der „Illustrierten Zeitung", die er zur höchsten Blüte brachte. Nach einem Krankenlager von nur wenigen Tagen wurde er am 16. März 1880 durch den Tod von der Stätte seines segensreichen Wirkens abberufen. Als einer der größten Förderer des modernen Holzschnitts möge er auch an dieser Stelle Erwähnung finden.

Schw. Hausztg. XXXIII, 1903, p. 247. — Allg. Buchhändlerztg. X, 1903, Nr. 14, p. 181. *H. Appenzeller.*

Weber, Johannes I., Goldschmied, von Zürich, geb. ?, gest. 1680. Er betrieb 1645 den Beruf eines Baders. Er war zweimal verheiratet, erstens mit Anna Huber, dann mit Magdalena Engelhard. Seine Nachkommen übten bis in die fünfte Generation den Goldschmiedberuf aus. *C. Keller-Escher.*

Weber, Johannes II., Goldschmied, der Sohn des Goldschmieds Johannes W. I., geb. in Zürich 1647. Er war 1658 Lehrling bei Diethelm Hottinger und wurde 1673 Meister. Er hatte viele Lehrlinge und lebte 1710 noch. Seit 1672 war er mit Elisabetha Boßhardt verheiratet.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* — *H. Meyer,* Coll. VI, p. 424. — N. Z. Ztg. v. 7. Okt. 1897, Beil. zu Nr. 278. *C. Brun.*

Weber, Johannes III., Goldschmied, der Sohn des Goldschmieds Hans Jakob W., von Zürich. Er wurde 1754 geboren, war wohnhaft auf Dorf und starb 1784. Als Meisterssohn wurde er 1771 geledigt und 1773 Meister. Seit 1774 war er mit A. Barbara Nägeli verheiratet.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *C. Brun.*

Weber, Johannes IV., Goldschmied, der Sohn des vorigen. Er wurde 1784 geboren und starb 1846, im Pfrundhause St. Leonhard.

C. Keller-Escher.

Weber, Johannes, Landschaftsmaler, Zeichner und Illustrator, von Netstal im Kanton Glarus, wo er am 3. Mai 1846 geboren wurde. Er studierte ohne akademische Studien lediglich nach der Natur, kam dann in die xylographische Anstalt der Firma Orell Füßli & C[ie] in Zürich, wurde später deren Leiter, zeichnete eine große Anzahl Ansichten von Bädern, Kuranstalten, Hotels und Geschäftshäusern, ferner Panoramen und Gebirgsansichten und wurde auch Illustrator der Europäischen Wanderbilder und anderer Werke und Zeitschriften. Außerdem malte er Aquarelle nach Gegenden der Schweiz, der Riviera etc. und stellte deren mehrfach an Lokalausstellungen aus. Seine Arbeiten wurden an der Schweizerischen Landesausstellung in Zürich 1883 und der Weltausstellung in Chicago 1893 prämiert. Die Gemäldesammlung des Kunstvereins in Glarus besitzt von ihm ein Aquarell „Der Cavlocciosee bei Maloja 1899." Gegenwärtig lebt der Künstler zurückgezogen in Castagnola bei Lugano.

Curric. vitae. *H. Appenzeller.*

Weber, Johannes, Maler, von Zollikon, wo er am 24. Mai 1871 als Sohn des Küfermeisters gleichen Namens geboren wurde. Er besuchte die Schulen des Heimatorts und von 1886 bis 1890 die Kunstgewerbeschule in Zürich, wo er während eines Jahres auch Assistent für Ornament- und Figurenzeichnen war. Vom Herbst 1890 bis zum Sommer 1892 studierte er an der

École nationale des Arts décoratifs sowie an der École des Beaux-Arts in Paris, erhielt an jener den I. Preis im Figurenzeichnen und arbeitete kurze Zeit an der Académie Colarossi. 1892 erhielt er die Lehrstelle für Zeichnen an der thurgauischen Kantonsschule in Frauenfeld, welche er bis 1905 bekleidete, und machte daneben verschiedene Studienreisen in der Schweiz, dann nach München und 1897 nach Paris, wo er an der Académie Julian unter Bouguereau und Ferrier arbeitete. 1905 siedelte er nach Zürich über, amtete ein Jahr lang als Hülfslehrer für Zeichnen am kantonalen Gymnasium und gab die Stelle im Frühjahr 1907 wieder auf, um seine Studien im Atelier von J. P. Laurens in Paris fortzusetzen; seit dem Frühjahr 1908 lebt er wieder in Zürich.

Von 1897 an beschickte W. die zürcherischen und schweizerischen Ausstellungen mit Bildern, meist Porträts. Im schweizerischen Salon 1910 war er mit drei Werken vertreten („Pferde an der Tränke“, „Knabe im Grase“, „Damenbildnis“); 1909 stellte er im Salon des Artistes français in Paris aus und seither in verschiedenen andern Städten Frankreichs. Sodann folgten seine Kollektivausstellungen 1906 im Helmhaus, 1908 und 1909 im Zunfthause zur Meise in Zürich, ferner 1910 im Kunstverein in Glarus und 1911 im Kunsthaus in Zürich. Von den ausgestellten Bildern sind besonders erwähnenswert die Bildnisse von Prof. J. J. Graf an der Eidgenössischen Technischen Hochschule, Prof. Alb. Müller, Architekt, Dr. jur. Horber als Offizier, A. Maggi, H. Appenzeller und des Bauerndichters Alfr. Huggenberger, dann die Pferdedarstellungen „An der Tränke“, „Pferde bei aufziehendem Gewitter“, „Pferdeschwemme“, „Heimkehrende Arbeitspferde“ und die landschaftlichen Motive aus Paris und der Umgebung von Zürich. Von den letztern wurde eines von der Regierung des Kantons Zürich erworben. 1910 wurde er an der Ausstellung der Société artistique in Montpellier mit der 2. Medaille ausgezeichnet. In Deutschland hat er einmal in Dresden ausgestellt.

Mitt. des Kstlers. — N. Z. Ztg. v. 8. März 1906, 2. Abdbl., u. v. 27. Okt. 1908, 1. Abdbl. — Die Schweiz XIV, 1910, p. 273—275. — Kat. der 10. Nat. Kstausst. 1910, p. 29, 65. *H. Appenzeller.*

Weber, Joseph Anton, Maler, geb. am 25. Juni 1736 in Arth, als Sohn des Franz Karl W. und der Helena Franziska Arnold. Er malte hauptsächlich Fresken in den verschiedenen schwyzerischen Kapellen, so unter andern in der Kapelle zu St. Anton in Ibach. Auch im Theater in Schwyz hat sich sein Pinsel bethätigt. W. starb am 26. Okt. 1804 in Schwyz.

M. Dettling, Schwyz. Chron., p. 257. — Gemälde der Schweiz, Der Kanton Schwyz, p. 168. — *Nagler,* K.-Lex. XXI, p. 189. *M. Dettling.*

Weber, Lukas, Maler und Kupferstecher, von Zürich, wurde 1811 in Hottingen geboren, machte seine Studien in Zürich und begab sich zur weitern Ausbildung nach München und Paris. Später ließ er sich in seiner Vaterstadt nieder und war von 1835—1858 Mitglied der dortigen Künstlergesellschaft. Er fertigte eine große Zahl Ansichten in Aquatintamanier an für die Verleger Herm. Trachsler, Füßli & C^ie^ und H. F. Leuthold in Zürich, Louis Bleuler in Schaffhausen u. a. und beschäftigte sich auch mit dem Kolorieren solcher Blätter. Mehrere Blätter (Nrn. 8, 9 und 12) hat er zusammen mit A. Appert von Paris gestochen. Mit Gottfried Keller scheint er gut bekannt gewesen zu sein, gehörte aber jedenfalls nicht gerade zu dessen besten Freunden; denn der Dichter schreibt von ihm: „... Weber ist genial liederlich, unzuverlässig und unstät... Er übernimmt eine Menge Arbeiten, läßt sich Geld darauf geben und beendigt sie nicht oder spät. Er lebt mit allen Kunstunternehmern in einem ewigen Intriguenkrieg und nennt das Lebensklugheit und Erfahrung...“ W. starb um 1860.

In der lokalen Kunstausstellung in Bern von 1836 stellte W. eine Studie in Oel „Aus dem Walde von Fontainebleau“ aus. In den Malerbüchern der Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft befinden sich von ihm zwei Aquarelle: „An der Aare bei Interlaken“ und „Bei Winkel am Vierwaldstättersee“, beide nach J. J. Wetzel, sodann hier und in der Kupferstichsammlung des Eidgenössischen Polytechnikums folgende

Aquatintablätter:

1) „Zurich prise depuis l'Hôtel de l'Epée“, nach Salomon Corrodi. 19/27.
2) „Der Eisenbahnhof in Zürich.“ 1860. 15/20,5.
3) „Das Eidgenössische Freyschießen bey Zürich 1834“, nach Rudolf Bühlmann. 20,5/29,5.
4) Beim Burghölzli gegen das Limmattal, nach H. Ziegler. 15,7/20,8.
5) „Tombeau du célèbre Lavater“, nach J. Weymann. 10,6/7.
6) 3 Bl. „Interlaken“, „Bains de Stachelberg“ und „Vevey“, nach Salomon Corrodi. 17,5/25.
7) „Vue du nouveau et de l'ancien pont dit du Diable“, nach S. Corrodi. 24/17,5.
8) „Fontaine du Marché aux Poissons, Bureau de la Poste et Hôtel de la Cigogne à Bâle“, nach C. Guise. 20,5/28.
9) „Panorama de la Chute du Rhin.“ 9,5/42.
10) „Vue de la Chute du Rhin du Fischetz“, nach A. Federle. 18,5/28.
11) „Trogen.“ 24/33.
12) „Panorama de Vevey.“ 8/59.
13) Gebirgslandschaft mit Wasserfall, nach Ludwig Heß. N.-Bl. Künstlergesellschaft Zürich 1847. 14/19.
14) 10 Bl. Schweizeransichten in Folioformat. Ca. 20/26.
15) 80 Bl. Schweizeransichten in Quartformat. Ca. 15/20.

16) 30 Bl. Schweizeransichten in Stammbuchblättchenformat. Ca. 8/11.
17) 3 Bl. „Bellagio", „Gravedona" und „Lecco", am Comersee, nach Salomon Corrodi. 17,5/24.
18) 2 Bl. „Dietfurt" und „Schloß Guttenstein", im Donautal. 16,5/24,5.
19) „Le Château de Rheinstein", nach L. Bleuler. 19/28.
20) 4 Bl. Landschaftliche Scenerien, nach Charles Bodmer, zu der „Reise in das Innere von Nord-Amerika 1832—1834 von Maximilian Prinz von Neuwied." Koblenz 1839. Fol.

Nagler, K.-Lex. XXI, p. 190. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 841. — *Bächtold*, G. Kellers Leben, Berlin 1894, Bd. I, p. 287—290. *H. Appenzeller.*

Weber, Martin, Glasmaler, von Beromünster, war 1641 Mitglied der Luzerner Lukasbruderschaft. *Franz Heinemann.*

Weber, Matthias, Kupferstecher, von Zürich, wurde dort 1757 geboren, lebte aber meist im Ausland und starb 1794 zu Breda in Holland. In der Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft befindet sich eine Bleistiftskizze seiner Hand, „Zwei Bäuerinnen" darstellend; in der Kupferstichsammlung des Eidgenössischen Polytechnikums sind zwei Radierungen, Mädchen mit Hund, 12/7,7, und ein männliches Porträt, offen: 12/10. Das bei Füßli erwähnte Werk „Paulus Usteri, Delectus opusculorum botanicorum", Straßburg 1790, befindet sich auf der Zürcher Stadtbibliothek und enthält in zwei Bänden folgende 10 Kupfertafeln W.s von Pflanzen, unten teilweise bezeichnet mit „Usteri Delect. Math. Weber sc.": Bd. 1, I: Ohne Titel (Hippuris vulgaris); II: „Restio imbricatus ..."; III: „Aquilegia viscosa"; IV: „Evonymus Japonicus"; V: „Ficus cordata." Bd. 2, I: „Cornus Canadensis"; II: „Cornus Circinata"; III: „Ungarica inermis"; IV: „Honckenga ficifolia"; V: 5 Figuren von Fruchtansätzen etc.

Zürch. Bürgeretat 1794. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 5005. — Mitt. des Hrn. Dr. *Keller-Escher*. *H. Appenzeller.*

Weber, Nicolaus, Maler, lebte in der zweiten Hälfte des 17. Jahrh.s in Luzern, wo er zwischen 1670 und 1690 Mitglied der Künstlergilde war.

Schneller, Luz. Lukasbrudersch., p. 10. *Franz Heinemann.*

Weber, Oskar, Architekt, von Wetzikon, wurde am 15. Dez. 1861 in Bern geboren. Er besuchte die Realabteilung der dortigen Kantonsschule, 1876—1879 die Industrieschule in Zürich, die er mit der Maturität abschloß, und bezog hierauf die Bauschule des Eidgenössischen Polytechnikums. Nach bestandenem Diplomexamen 1883 war er zunächst bei Prof. Dr. F. Bluntschli beschäftigt und studierte dann 1883 und 1884 in München unter F. Thiersch und in Wien unter Theophil v. Hansen. Von 1884–1887 war W. als Architekt auf dem Kantonsbauamt in St. Gallen angestellt, worauf er 1887 eine Studienreise nach Rom und Neapel ausführte. Von 1888–1890 war er Architekt und Bauführer bei Baumeister Lang in Wiesbaden, von 1890/91 Architekt bei Prof. Frentzen in Aachen, von 1891—1893 ebenso bei Baurat Schwechter in Berlin. Am 1. Mai 1893 trat er als Architekt in den Dienst der Direktion der eidgenössischen Bauten in Bern ein und rückte am 15. Dez. 1910 zum Adjunkten des Direktors vor. W. hat als Mitarbeiter bei folgenden Bauten mitgewirkt: bei der Kantonalbank in St. Gallen, der Kaiser Wilhelm-Gedächtniskirche in Berlin, dem Postgebäude in Frauenfeld, Zug, Herisau, Glarus, Basel, Freiburg, Schwyz, Chur und Lugano, beim Münzgebäude und Archivgebäude in Bern.

Mitt. des Hrn. *W.* *H. Türler.*

Weber, Meister Rudolf, Steinmetz, geb. 1663, gest. 1720, von Zürich, der Sohn des Steinmetzen und Werkmeisters in Stein *Rudolf W.*, laut Baurechnungen vom Mai 1713 bis zum Mai 1714 am Fraumünster in Zürich thätig. Er fertigte mit David Dietschi zusammen die großen neuen Spitzbogenfenster am Fraumünster und die Gesimsbänke des Obergeschosses, ferner die Laibungen für die Fenster des linken Seitenschiffs nach dem Kreuzgange zu. Gleichzeitig wurde ein neuer Dachstuhl nötig und erhielten die Langseiten und die westliche Giebelfront hölzerne Gesimse. Die steinernen Gewölbe wurden damals durch hölzerne ersetzt.

Sal. Vögelin, Das alte Zürich I, p. 517. — *Ganz*, Festschr. Eidg. Polytechnikum II, p. 27/28. — Mitt. des Hrn. Dr. *Keller-Escher*. *C. Brun.*

Weber, Thomas, Zeichner, von Geburt Augsburger. Er geht die Schweiz wohl direkt nichts an, ist aber für Schaffhausen im 19. Jahrh. als Illustrator thätig gewesen. Rob. Langs „Kanton Schaffhausen im Kriegsjahr 1799" (10. Neujahrsblatt des histor.-antiq. Vereins und des Kunstvereins der Stadt Schaffhausen, 1900) enthält im Text Abbildungen nach Zeichnungen von ihm.

Anz. A.-K. v. 1899, p. 219. — Mitt. v. Dr. *Vogler*. *C. Brun.*

Weber, s. auch Wäber.

Webfer, Jakob, Baumeister und Maurer, 1665 in Dießenhofen im Kreis und Amtsbez. gleichen Namens am linken Ufer des Rheins. Bei einem Mauerabbruch in der Nähe des Rheintors fand sich auf einer Steintafel in Kapitalen die Inschrift „Ano 1665 war Baumeister Her Jacob Webfer Maurer H F. D M."

Rahn, Stat. des Thurg., p. 80. *C. Brun.*

Weck, *Antoinette*-Marie-Elisabeth de, fille d'Alphonse de Boccard et de Henriette de Buman, femme d'*Eugène*-Henry-Edouard de Weck. (Voir vol. I, p. 150: Boccard.) *Tobie de Raemy.*

Weck, Catherine, fille de Rodolphe W., avoyer de Fribourg et de Marie Heimo, baptisée à Fribourg le 9 févr. 1631, entra en religion chez les Dames Ursulines à Fribourg où elle fit sa profession en 1649 et où elle mourut le 30 déc. 1685. Elle revêtit pendant six ans la charge et les fonctions de supérieure de son couvent. Elle broda avec ses compagnes Benoîte et Marianne de Reynold et Jeanne Ursule von der Weid de superbes tentures qui, aux jours de grande fête, ornent encore le chœur de l'église des Ursulines. Ces tapisseries représentent la „Présentation de Jésus au temple", „L'adoration des Mages", „Jésus parmi les Docteurs" et „La sainte Cène." Le couvent possède encore un autre chef-d'œuvre de ces mêmes religieuses; c'est une chasuble représentant l'arbre de Jessé brodé au passé et au point fondu.

Reg. de baptêmes de la cure de Fribourg. — Généal. de la famille de Weck. — Frib. art., textes des pl. XII et XIII de 1896 et XX de 1900. *Tobie de Raemy.*

Weck, *Charles*-Henri-Rodolphe de, sculpteur, né le 15 mars 1837, fils de Louis W. qui suit, ancien conseiller d'État. Il a exposé au Salon des Amis des Beaux-Arts à Fribourg en 1911. *Tobie de Raemy.*

Weck, *Eugène*-Henri-Edouard de, peintre, aquarelliste, paysagiste et dessinateur, né à Fribourg le 20 avril 1872, fils de Charles de W. et de Léontine de Buman, petit-fils de Louis de W. qui suit. Il a étudié à Dusseldorf et à Paris. Il a exposé en 1900 au Salon fribourgeois, en 1901 à l'exposition municipale des beaux-arts, à Genève, en 1904, 1908 et 1909 au Salon des Amis des Beaux-Arts, à Fribourg. Son exposition de 1904 l'a révélé le vrai peintre de Fribourg et de ses environs. Ses œuvres principales jusqu'à ce jour sont:

„Meules de foin."
„Notre-Dame."
„Porto fino."
„Hambergen, le soir."
„Un coin du port des marchandises à Gênes."
„Les bords de la Düssel."
„Tessinevaz."
„Champ de fleurs."
„Automne."
„Coucher du soleil."
„Ruisseau dans la neige."
„Belfaux."
„Dent de Broc", etc.

W. signe: E. Weck-Boccard. Il est chargé par l'État de Fribourg de la restauration des peintures murales de l'église de l'abbaye d'Hauterive (1903—1910). Le Musée cantonal de Fribourg a de lui „Saules" et „Village de Belfaux par la neige."

Salon Frib. 1900. — Frib. art. 1900, pl. XVII et texte. — Frib.-Gaz. 1900, Nr. 2. — Gaz. de Laus., 13 août 1900. — La Petite Gaz. 1900, Nr. 26. — Trib. de Genève, 16/17 mai 1901. — La Liberté 1904, Nr. 153 et 156; 1906, Nr. 299; 1908, Nr. 81; 1909, Nr. 79. *Tobie de Raemy.*

Weck, *Louis*-Joseph de, né le 27 nov. 1794, mort le 27 mai 1882 à Fribourg, fils de *Charles*-François-Xavier de W. et de Marie-*Anne* de Raemy et père de *Charles*-Henri-Rodolphe de W. Il a laissé plusieurs bonnes aquarelles.

Généal. de la famille de Weck. *Tobie de Raemy.*

Weck, Jeanne-*Marie* de, peintre-décorateur, née à Onnens, canton de Fribourg, le 13 août 1876, fille de Charles de W. et de Léontine de Buman, sœur d'Eugène de W. et petite-fille de Louis de W. qui précèdent. Art décoratif, étain, cuir, pyrogravure. Elle a exposé au Salon des Amis des Beaux-Arts à Fribourg, en 1906 et en 1911. Elle signe: M. de Weck.

La Liberté 1906, Nr. 68. *Tobie de Raemy.*

Weck, Marie-Louise-*Mathilde* de, née Mayr de Baldegg, femme de Raymond-Eugène-Louis de W. (Voir vol. II, p. 344: Mayr von Baldegg.) *Tobie de Raemy.*

Weckesser, August, Historien- und Genremaler, geb. am 28. Nov. 1821 zu Winterthur, gest. in Rom am 11. Jan. 1899. Als Sohn des Bleichers und Müllers Johann Christoph Adam W., der zu Anfang des vorigen Jahrh.s aus dem badischen Amtsstädtchen Wertheim nach der Schweiz übergesiedelt war, und der Elisabetha W., geb. Furrer, der Base von Dr. Jonas Furrer, dem ersten schweizerischen Bundespräsidenten, verlebte W. mit fünf Geschwistern eine frische, fröhliche Kindheit auf der „Untermühle" in der Nähe des Dorfes Oberwinterthur. Doch bald nach des Vaters vorzeitigem Tode (1834) ward der Knabe, erst fünfzehnjährig, aus der Schule genommen, um als Lehrjunge in die Mühle einzutreten; ja, folgenschwere Machinationen des schon vom Vater mit dem Betriebe der Mühle betrauten Müllerknechtes beförderten unvermittelt den Achtzehnjährigen vom Lehrling zum Meister.

Vom ersten Zeichenunterricht an hatte W. große Geschicklichkeit in diesem Fache gezeigt und nach all der strengen Arbeit und Plackerei die Woche hindurch an Sonntagen von morgens früh bis abends spät leidenschaftlich gezeichnet. Der Kaufmann und Kunstdilettant Salomon Brunner (1778—1848) war es, der zuerst dem strebenden Jungen Anweisung gab im Malen mit Oelfarben und im landschaftlichen Fach; der entscheidende Schritt aber zur künstlerischen Ausbildung ward ihm ermöglicht durch das edle Entgegenkommen des Historien- und Bildnismalers David Eduard Steiner (1811—1860), der ihn einlud, bei ihm nach Gipsabgüssen zu zeichnen

(1840). Ja, es glückte, einige Gelder für den jungen Künstler flüssig zu machen, sodaß er im Frühjahr 1841 die Kunstakademie in München beziehen konnte. Bleichegeschäft und Mühle hatten jetzt die zwei Brüder unter sich. In München wandte sich W. zunächst mit Empfehlung an Professor Samuel Amsler, den ausgezeichneten Schweizer Kupferstecher, kam an die Akademie zu Clemens v. Zimmermann und wurde da wie seine Landsleute Hans Bendel aus Schaffhausen und Gottlob Emil Rittmeyer aus St. Gallen „in jene etwas theatralisch komponierende Richtung gelenkt, die in Wilhelm v. Kaulbach ihren eine Zeit lang erfolgreichsten Vertreter hatte" (J. V. Widmann). Nach eigener Angabe setzte er seine Studien an der Akademie, im Antikensaal und in der Malklasse etwas über zwei Jahre fort und suchte dann ohne Lehrer und in sehr beschränkten Verhältnissen, so gut es eben ging, bis 1848 weiterzukommen; er hielt sich sein bescheidenes Atelier, aus dem von Zeit zu Zeit Arbeiten eigener Komposition nach der Vaterstadt wanderten, bis schließlich das Ausbleiben aller und jeder Unterstützung von zuhause, wo man derweil die Mühle hatte verkaufen müssen, sowie auch die allgemein über Europa hereingebrochenen politischen Wirren ein längeres Verweilen in München unmöglich machten. W. besuchte noch seinen lieben Freund, den Genremaler Franz Xaver Striebel (1822—1871) in Mindelheim, und nach siebenjähriger Abwesenheit traf er im Frühjahr 1848 wieder in der Heimat ein. Da erstanden ihm nun zwei hochherzige Gönner in Georg Studer zum Lindengarten und Friedrich Ludwig Imhoof-Hotze (1807—1893). Dem letztern ward W. wie als Vermächtnis hinterlassen von dem durch seine algerischen Studien bekannten Joh. Caspar Weidenmann (1805—1850), in dessen Atelier noch der jüngere Kollege seinen Farbensinn stärken sollte, und mit dem Mäcenatenhaus Imhoof blieb denn auch W. bis zu seinem Lebensende innigst verbunden. In die Zeit von 1849/50 fällt W.s erste künstlerische Großthat: die „Ausbreitung des Christentums im alten Helvetien" durch Columban und Gallus (560 n. Chr.), eines der Lünettenbilder im Museum (Stadtbibliothek) zu Winterthur, „ein bereits vielversprechendes Jugendwerk des trefflichen Künstlers, von edler Komposition, korrekter Zeichnung und fleißiger Ausführung", augenscheinlich in Anlehnung an Kaulbachsche Vorbilder konzipiert.

Nun aber folgen wir dem jungen Maler an die Akademie zu Antwerpen und nach Paris (1851—1853). In Antwerpen erteilte den Unterricht in Expression und Komposition Gustave Wappers, der berühmte Kunsterneuerer zumal auf dem Gebiete der belgischen Historienmalerei; mit Vorliebe habe dieser bei W. und seiner Gruppe verweilt. Seit Antwerpen stand W. in freundschaftlichem Verhältnis zu Iwan Reimers, Feuerbachs Freund, und zu dem Belgier Polydore Beaufaux; seine Studiengenossen waren u. a. der Solothurner Frank Buchser und namentlich Ernst Stückelberg, mit dem W. einen intimen Freundschaftsbund schloß fürs ganze Leben, mit dem er wieder in Paris, München, Rom zusammentraf. In Paris hat W. eifrigst kopiert nach Tizian, Veronese, Horace Vernet u. s. f., und von da brachte er u. a. eine Malskizze nach Hause „Zwinglis Tod auf dem Schlachtfelde bei Kappel (1531)." Hr. Studer betraute den Künstler mit der Ausführung der Skizze in einem größern Gemälde, und wiederum, um ihn in koloristischer Beziehung zu fördern, bestellte er ihm als Gegenstück zum Zwinglibild eine Kopie in halber Größe von Karl Friedrich Lessings bekanntem Gemälde im Städel'schen Kunstinstitut: „Huß verteidigt seine religiöse Ueberzeugung im Dominikanerkloster zu Konstanz (1414)"; das führte den Maler nach Frankfurt a. M., wo er freundliche Aufnahme fand bei dem Luzerner Komponisten Schnyder von Wartensee (1855). Das Zwinglibild ist W.s populärste Schöpfung, ein Nachtstück in der Art der holländischen; Godfried v. Schalkens „Verspottung Christi", die W. kopiert hat (Museum in St. Gallen), dürfte in manchem das Vorbild gewesen sein. Ein weiteres Historiengemälde lieferte W. für Imhoof-Hotze im „Tod des Richters Stanga nach der Schlacht bei Giornico (1478)." Wie der „Zwingli" (1854), so ward auch der „Stanga" in München vollendet (1856/57): dem Priester, der für seine Ueberzeugung stirbt, tritt gegenüber der schlichte Kriegsheld, der siegend fällt fürs Vaterland. Während des zweiten Aufenthalts an der Isar entstanden auch „Die Milch naschenden Gnome", ein Genrebildchen mit viel phantastischem Humor.

1858 wurde W.s Herzenswunsch, nach Italien gehen zu dürfen, durch Imhoof-Hotze erfüllt. Zunächst war sein Aufenthalt in Rom nur auf ein Jahr berechnet; aber Italien ist W.s zweite, seine eigentliche Künstlerheimat geworden: hier bis an sein Lebensende im Junggesellentum verharrend, ist er als ein Römer gestorben. In Venedig zunächst wurde kopiert, wiederum nach Tizian, Veronese etc.; hier auch entstanden ein Selbstbildnis und feine Architekturstücke. Dann ward die Reise über Florenz nach Rom fortgesetzt, und Stückelberg führte den Freund ins Sabinergebirge ein. „Die Sabiner bis hoch hinauf in die Cervara fanden in ihm den Schilderer ihrer herben Wirklichkeit; Sor Agosto wurde ihr langjähriger Freund und fühlte sich in ihrer Einfachheit, die noch über die unseres Alpenvolkes geht, zu Hause. Er hat dort überall dem

Schweizernamen Ehre gemacht. Ein Bild der Rechtschaffenheit und Genügsamkeit und allen falschen Scheines bar hat sich in seiner markigen Person verkörpert..." (E. Stückelberg unter dem 12. Juli 1899 an den Ref.). 1863 machte W. (in Begleitung seines lieben Jakob Zürcher, 1834—1884) einen Ausflug nach Neapel und Sizilien, im Jahre darauf Studienfahrten nach Sorrent, in die Gebiete der alten Etrusker und Herniker, 1868 einen längern Aufenthalt im toskanischen Städtchen San Gimignano; 1869 malte er mit Rudolf Koller zusammen in Porto d'Anzio und setzte dann allein die Studienreise längs der Küste fort bis Terracina und Mola di Gaeta. Die Jahre 1873 und 1875 zeitigten Aufenthalte auf Capri, das Jahr 1887 einen Streifzug mit dem Augenarzt Prof. Heinrich Schieß durch die Sabiner- und Volskerberge u. s. w. Nur selten noch kam er über die Alpen in die Heimat: 1866, 1870, 1881, 1886, 1891 und 1896; 1867 ward ihm der Besuch der Pariser Weltausstellung ermöglicht. Zunächst sind es drei Genrebilder, die von 1858–1862 zur Vollendung gediehen: „Familienidyll aus den Sabinerbergen", „Angehende Virtuosen" und „Brand im Sabinergebirg" bezw. „Auszug der Bevölkerung eines abgebrannten Dorfes im Sabinergebirge." Auf dem Gebiete des höhern Genres sind wohl diese „Abgebrannten" (im Imthurneum zu Schaffhausen) W.s bedeutendste Schöpfung, wie er später mit seinem „Rudolf von Wart vor Königin Agnes" auf dem Boden der geschichtlichen Malerei entschieden sein Bestes gegeben hat. Von seinen weitern Genrebildern verdienen besonders Erwähnung: „Die faulen und die fleißigen Schnitterinnen" (1868), „Den Saltarello tanzende Kinder am Strande von Capri" (1873), „Brotspende am Feste des hl. Antonius in Cervara bei Rom" (1884), „Mutterglück" (1886), „Kleine Früchtehändlerin" (1889), „Ave Maria" (1897).

Von Zeit zu Zeit bot sich auch Gelegenheit zur Behandlung von Stoffen aus der Schweizergeschichte, freilich so häufig nicht, wie es sich W. gewünscht, dessen Jugendtraum es gewesen, dereinst ganz nur dieses Feld seiner Kunst bebauen zu dürfen. So kamen zur Ausführung: „Aloys Redings Abschied von seinem Vater (1798)", Ende 1872 vollendet, ferner auf den Auszug des reformierten Geschlechts der Muralti aus Locarno (1555) bezüglich zwei Bilder (1874 und 1881) und dann vor allem W.s figurenreichste Komposition „Gertrud von Wart für ihren Gatten um Gnade flehend (1309)", ein monumentales Werk, im Sept. 1878 vollendet. Endlich wurde ihm 1896 durch Ständerat Oberst Othmar Blumer in Rorbas der Auftrag zu einem neuen großen Historienbild, ein „Gottesgericht zu Glarus" darstellend (vgl. Tschudis Chronicon Helveticum: „Ein Kampff geschach zu Glarus" 1423), und wie W. seinerzeit (1870) für das Redingbild eingehende Studien gemacht im Flecken Schwyz, so rückte er jetzt zu Studien an Ort und Stelle in Glarus ein, und der bereits etwas Vereinsamte und Vergessene hatte hier auch die Freude, in die schweizerische Kunstkommission berufen zu werden zur Bestimmung der auf der Genfer Landesausstellung für den Bund zu erwerbenden Kunstwerke.

W. hat auch Illustrationen geliefert zu Shakespeare; aus dem Jahre 1866 stammt nebst einem kleinern Bilde „Othello und Desdemona" (IV. Akt, 2. Scene: „Doch kniet' und betet' sie, das sah ich selbst") das Kolossalgemälde „Herzogin von Gloster", die stolze Leonora darstellend, wie sie im weißen Büßerhemde mit der brennenden Kerze in der Hand durch Londons Straßen geführt wird (König Heinrich der Sechste, 2. Teil, II 4). Von drei Entwürfen zu Gottfried Kellers „Hadlaub" kam für Nationalrat Cramer-Frey als Pendant zu den herantanzenden „Bakchantinnen, die dem schlafenden Pan Wein anbieten" (1891) der „Reigentanz" (1893) zur Ausführung; der Maler machte hiezu seine Studien im Sihltal und am Zürichhorn. Endlich hat W. durch Proben gezeigt, daß auch er berufen gewesen wäre, Jeremias Gotthelf verständnisinnig zu illustrieren. — Dann wieder zeugen eine Reihe Bildnisse von W.s scharfer Beobachtung und feinster Detailbehandlung. Und schließlich: „eine Merkwürdigkeit bleibt, daß der eifrige Studienmaler zuweilen sich in phantastisches Gebiet verlor, abseits von der Realität seiner Sabiner Erlebnisse. So hat er z. B. in seiner 'Wasserhose' (1883) auf gelungene Art ein Naturereignis verbildlicht, wie man dessen den nicht phantasievoll angelegten W. nicht für fähig hielt" (Stückelberg).

Jene Blütezeit römisch-deutschen Kunstlebens, da Ludwig I. von Bayern die deutschen Künstler wie Koch, Cornelius, Overbeck u. a. in der Villa Malta um sich zu versammeln pflegte, hat W. nicht mehr miterlebt, immerhin aber noch ihren Nachhall, und gerne erzählte er allerlei Anekdötchen, die sich auf jene Glanzperiode bezogen. Und dem „Antico Caffè Greco", das dazumal in Schwung gekommen als beliebter Rendezvous-Ort deutscher Künstler, ist W. gleichsam als letzter der alten Garde zeitlebens treu geblieben. Hier und im „Genio" bildete er lange den Mittelpunkt eines kleinen Kreises von Gästen; da traf sich namentlich, was von Schweizern in Rom sich für Kunst und Künstler interessierte. Gleich von den ersten Jahren an hielt W. häufig auch Einkehr im gastlichen Hause der hochangesehenen Schweizer Künstlerfamilie Corrodi, das ein halbes Jahrhundert hindurch während der Wintermonate jeden Donnerstagabend offenstand für die in

Rom lebenden oder vorübergehend weilenden Landsleute; in W.s Atelier malte eine Zeit lang des Hauses jüngerer Sohn Arnold Corrodi (1846 bis 1874). Gute Freunde W.s waren Rudolf Bühlmann (1812—1890) und der genannte Jakob Zürcher; W. und Zürcher galten geradezu als die Unzertrennlichen; „treue Künstlerseelen in Freundschaft vereint" waren W. und der Bildhauer Ferdinand Schlöth, und seit 1869 standen sich auch W. und Koller ungemein nahe; schließlich aber war meist in W.s Gesellschaft der Aarburger Franz Aerni, der dann des Meisters letztes Gemälde, das „Gottesgericht", vollendet hat. Sie, die mit dem Maler in seinen karg bemessenen Stunden der Muße Roms Umgebung durchstreifen durften — und ihrer waren es nicht wenige — wußten nicht genug zu rühmen, wie originell sich jeweilen solche Ausflüge gestalteten; in der weiten „Campagna di Roma" gibt es sozusagen kein Loch, das W. nicht kannte. W. war eine ungemein rüstige Natur, weil ein Spartaner in seiner ganzen Lebensweise, ein bewährter Fußgänger, Schwimmer und Turner. Ein vorzüglicher Mensch von großer Gefühlstiefe, falschem Schein abhold, besaß er den Fehler, zu stolzbescheiden zu sein, und ward so gleichsam „ein Märtyrer seines Kunstsinns." „Er lebte als ein Verkannter mit dem Gleichmut des richtigen Bohemiens, der an der Musik der eigenen Gedanken genug hat und nicht danach fragt, was die Welt dazu sagt; der nagende Wurm saß ihm aber doch im Herzen, jener grübelnde, bei Tag und bei Nacht wühlende Wurm, der den von Mißachtung gepeitschten Künstler nie zur Ruhe kommen läßt..." (Albert Fleiner). Als Künstler ist W. „ein nüchterner Idealist und ein sinniger Realist"; „Reflexion fließt aus seinem Pinsel auf die Leinwand" (Stückelberg). W. war ein Meister in der Komposition, virtuos im Zeichnen, weniger glücklich in der Farbengebung: „obschon er das Kolorit hochschätzte und danach strebte, farbig zu sein, ging seinem guten Auge doch ein farbig Gesamtempfinden ab" (Stückelberg). W. war zumal der kaum zu übertreffende Studienmaler; zahlreiche seiner Studien haben selbständigen Wert, und blieben die fertigen Bilder etwa zurück hinter dem Angestrebten, so vermochten gewisse Studien, die er sozusagen für jede einzelne Figur nach lebendem Modell auszuarbeiten pflegte, jedenfalls auch ihn selbst voll zu befriedigen. Dank diesem peinlichen Modellstudium hauptsächlich bedeuten W.s Bilder einen entschiedenen Fortschritt gegenüber solchen des Altmeisters schweizerischer Historienmalerei, Ludwig Vogel; anderseits freilich gilt auch W.s Kunst selbst wieder in manchem für veraltet, überholt; jedenfalls ist sie der jüngern Generation etwas fremd geworden. — Für W.s enormen Fleiß und schwer zu befriedigendes Künstlergewissen legte die Nachlaßausstellung in Winterthurs Stadthaus im März 1899 beredtestes Zeugnis ab. Dabei trat auch seine Vielseitigkeit in ein besonders helles Licht: nicht nur den hervorragenden Historien- und Genremaler fand man da mit einer Fülle von Studien ausgewiesen, man lernte W. auch kennen als vortrefflichen Landschafter, feinen Porträtisten, verständnisvollen Tier-, Marine- und Architekturmaler. Und man riß sich um die ausgezeichneten Sachen. Was aber während der kurzen Dauer der Ausstellung keinen Liebhaber gefunden, das Wenige ist im Besitz der Neffen des Meisters, Emil und Jakob W. in Brüssel, geblieben; ihnen dankt der Schreiber dieser Zeilen auch eine prächtige Oelstudie großen Formats, ein Waldmotiv aus dem Sihltal zum Bakchantinnenbild, zu ebendemselben auch eine große Anzahl von Gewand- und Bewegungsstudien, weitere Aktzeichnungen auch zu „Gertrud von Wart" und den Mädchen im „Reigentanz" (Fides und Gespielinnen) etc. Den Beschluß mache eine chronologische Uebersicht über W.s Schaffen (vgl. N.-Bl. der Kstgesellsch. Zürich 1900, p. 90 f.).

1841/42, 1844. Erste Kompositionen.

1844. „Greis in Kapuze" (Studie). Bez.: „N. d. Nat. 1844." H. 0,54; Br. 0,49. Bes.: Kunstverein Winterthur.

1845. „Die Pilger." Bes.: sz. Hr. Amtmann Pfau, Winterthur.

1847. „Tell mit den Seinen." Reprod.: Lithographie von R. Diethelm Stäbli.
„Dankgebet bei Laupen", Entwurf. Bes.: HH. Emil und Jakob Weckesser, Brüssel.

1848. „Zigeunerin im Wald."

1849. „Adolf Stäbli als Kind." H. 0,40; Br. 0,47. Bes.: Kunstverein Winterthur. Reprod.: Die Schweiz V, 1901, p. 52.
Kopien unter Joh. Caspar Weidenmann. Bes. versch. dieser Kopien: HH. Emil und Jakob Weckesser, Brüssel.

1850. „Ausbreitung des Christentums im alten Helvetien." Lünettenbild in der Stadtbibliothek Winterthur. Reprod.: Die Schweiz II, 1898, p. 535; N.-Bl. der Kunstgesellschaft Zürich 1900, p. 22.

1850/51. Verschiedene Kompositionen, z. B. „Karl von Anjou bei Cimabue" (im „Gesellschaftsalbum" der Winterthurer Künstlergesellschaft).

Ca. 1852. „Tantalos" (Vergil, Aen. VI, p. 602—607). Bez.: „Anvers 185 . " H. 0,44; Br. 0,56. Bes.: Kunstverein Winterthur.

1852/53. Verschiedene Kopien. Bes.: sz. Hr. Forrer-Grob, Winterthur.
Kopie nach Paolo Veroneses „Hochzeit zu Kana" im Louvre. Bes.: Hr. Dr. F. Imhoof-Blumer, Winterthur.

1854. „Zwinglis Tod auf dem Schlachtfeld bei Kappel." Bes.: Stadtbibliothek Winterthur; erster Entwurf bei Hrn. Dr. Imhoof-Blumer, Winterthur.

Vielfach reproduziert, bereits Ende der 50er Jahre gezeichnet von R. D. Stäbli, in Holzschnitt wiedergegeben in der Zeitschr. Schweiz V, 1862, p. 417 (Text p. 426).

1855. Kopie in halber Größe nach Karl Friedrich Lessings Gemälde im Städel'schen Kunstinstitut zu Frankfurt a. M.: „Huß verteidigt seine religiöse Ueberzeugung im Dominikanerkloster zu Konstanz." Bes.: Stadtbibliothek Winterthur.

1857. „Richter Stangas Tod nach der Schlacht bei Giornico." Bez.: „A. W. 1857." Bes.: Hr. Dr. Imhoof-Blumer, Winterthur; Originalkarton dazu im Besitz des Winterthurer Kunstvereins (H. 1,49; Br. 2,00). Reprod.: Die Schweiz III, 1899, p. 478/79; N.-Bl. der Kunstgesellschaft Zürich 1900, p. 28/29.

„Gnome, die Milch naschen." Bes.: Frau Wwe. Zahn-Rognon, Basel.

1858. Selbstbildnis. Bes.: Hr. Dr. Imhoof-Blumer, Winterthur. Reprod.: Die Schweiz III, 1899, p. 583. Kopie in Oel (H. 0,38; Br. 0,38) von Sophie Schäppi, Winterthur (geb. 1852), im Besitz des Winterthurer Kunstvereins (Monogr. SS 2. V. 74).

Kopie nach Tizians „Assunta" in Venedig (obere Hälfte). Bes.: Hr. Dr. Imhoof-Blumer, Winterthur.

Kleine Kopie nach Paolo Veroneses „Madonna mit Heiligen" in Venedig. Bes.: Hr. Geo. Volkart, Winterthur.

1859. „Familienidyll aus dem Sabinergebirge." Bez.: „Roma 1859." Hr. Sulzer-Imhoof, Winterthur.

„Angehende Virtuosen." Bez.: „Roma 1859." Bes. Hr. Dr. Imhoof-Blumer, Winterthur. Reprod.: Die Schweiz IV, 1900, p. 280/81, dazu die Studie eines italienischen Bauernmädchens, vgl. Die Schweiz III, 1899, p. 531.

1862. „Auszug der Bevölkerung eines abgebrannten Dorfes im Sabinergebirge." Bes.: Kunstverein Schaffhausen. Reprod.: N.-Bl. der Kunstgesellschaft Zürich 1900, p. 34/35; Die Schweiz XIII, 1909, p. 296/97.

1863. Kopie nach Raffaels „Trasfigurazione" im Vatikan. H. 2,43; Br. 3,24. Bes.: Kunstverein Winterthur. Die Kopie ward durch Giacomo Gritti aus Bergamo auf den Chorbogen der Stadtkirche von Winterthur übertragen.

Ca. 1865. Selbstbildnis. Bes.: HH. Emil und Jakob Weckesser, Brüssel.

1866. „Herzogin von Gloster." Bes.: Frau Fierz-Landis, Zürich.

Bildnis des Hrn. Imhoof-Hotze. Bes.: Hr. Dr. Biedermann-Imhoof, Winterthur.

Bildnis von Emil und Jakob Weckesser. Bes.: HH. Emil und Jakob Weckesser, Brüssel.

Bildnis von Emilie Reich. Bes.: Hr. Ch. de Samblanx, Brüssel.

„Othello und Desdemona." Bes.: Hr. Advokat Forest, Neu York; Farbenskizze im Besitz des Hrn. Dr. Imhoof-Blumer, Winterthur.

1868. „Die faulen und die fleißigen Schnitterinnen." Bes.: Familie des Hrn. Imthurn, London. Reprod.: Die Schweiz II, 1898, p. 533; N.-Bl. der Kunstgesellschaft Zürich 1900, p. 40.

1869. Vier Entwürfe, worunter „Ueberfall und Flucht" (Gräfin von Falkenstein).

„Eine Bauernfamilie im Garten", „Mädchen, das Geflügel füttert", Mädchen am Brunnen mit altem Bauer" u. s. w.

„Waschende Fischermädchen." Bez.: „Studie aus Terracina 1869." Bes.: Frau Wwe. Schlöth-Gengenbach, Basel.

„Bettelbuben." Das Bild wurde dem Künstler dreimal bestellt: von Hrn. Advokat Forest, Neu York, Hrn. Ammann, Winterthur (?) und Hrn. Kunsthändler Heinrich Appenzeller (1871).

1872. „Abschied des Aloys Reding von seinem Vater." Bez.: „A. W. Roma 1872." H. 2,05; Br. 2,92. Bes.: Kunstverein Winterthur. Reprod.: Die Schweiz III, 1899, p. 514/15.

Studie zum Gemälde (H. 0,50; Br. 0,62), gleichfalls in der Winterthurer Kunsthalle.

1873. „Den Saltarello tanzende Kinder am Strande von Capri." Bez.: „A. W. Capri 1873." H. 0,43; Br. 0,62. Bes.: Kunstverein Basel; Wiederholung bei Hrn. Dr. Biedermann-Imhoof, Winterthur. Reprod.: Die Schweiz II, 1898, p. 541.

1874. „Die drei Locarnerinnen vor dem päpstlichen Nuntius." Bez.: „Roma 1874." Bes.: Kunstverein St. Gallen. Reprod.: Die Schweiz V, 1901, p. 101.

1875. „Zwei katholische Geistliche bei Zwinglis Leiche", Sepiaskizze. Bes.: Hr. Bruppacher-Bircher, Zürich. Reprod.: Die Schweiz VII, 1903, p. 520/21.

„Zitronenmädchen." Bes.: Hr. Dr. Imhoof-Blumer, Winterthur; Wiederholung von 1879 bei Hrn. Prof. Heinr. Schieß, Basel.

1878. „Rudolf von Wart vor Königin Agnes." Bez.: „Roma 1878." Bes.: sz. Hr. Im Hof-Rüsch, Basel; erster Entwurf bei Hrn. Dr. Imhoof-Blumer, Winterthur. Reprod.: Die Schweiz II, 1898, p. 445; N.-Bl. der Kunstgesellschaft Zürich 1900, p. 49.

1881. „Barbara v. Muralt wird der Verhaftbefehl vorgelegt." Bez.: „Roma 1881." Bes.: sz. Hr. Hans Wunderly-v. Muralt, Zürich. Reprod.: Die Schweiz V, 1901, p. 103.

1883. „Wasserhose." Bez.: „Roma 1883." Bes.: Hr. Dr. Imhoof-Blumer, Winterthur. Reprod.: Die Schweiz II, 1898, p. 397.

1884. „Brotspende am Fest des heiligen Antonius in Cervara bei Rom." Bez.: „A. W. Roma 1884." H. 1,06; Br. 0,88. Bes.: Kunstverein Zürich. Reprod.: Die Schweiz II, 1898, p. 529; N.-Bl. der Kunstgesellschaft Zürich 1900, p. 55. Schöne Studie (Alte im Hintergrund links) im Besitz von Dr. Hans Schuler, Zürich; weitere Studien bei Hrn. Architekt Ernst Jung, Winterthur.

1886. „Mutterglück." Bes.: Hr. Geo. Volkart, Winterthur.

1887. Bildnis von Frau Dr. Biedermann. Bes.: Hr. Dr. Biedermann-Imhoof, Winterthur.

1888. „Frühling" und „Herbst", gemalt für Hrn. Ulrich Roethlisberger in der Villa Beau-Rivage, La Tour-de-Peilz, jetzt im Besitz des Hrn. Charles Firmenich, Genf; Wiederholung des „Frühlings" bei Hrn. Prof. Schieß, Basel, die

Kopfstudien zum „Frühling“ und „Herbst“ im Besitz des Hrn. Dr. Imhoof-Blumer, Winterthur. Reprod.: Die Schweiz III, 1899, p. 554 f.

1889. „Die kleine Früchtehändlerin.“ Bez.: „A. W. Roma 1889.“ Bes.: Hr. Burckhardt-Bischoff, Basel. Reprod.: Die Schweiz II, 1898, p. 129.

1891. „Pan und Bakchantinnen.“ Bez.: „A. W. Roma 1891.“ H. 0,85; Br. 1,05. Bes.: Kunstverein Zürich (Geschenk aus dem Nachlaß des Hrn. Nationalrat Cramer-Frey).

1893. „Reigentanz“ nach Gottfried Kellers „Hadlaub.“ Bez.: „A. W. Roma 1898.“ H. 0,85; Br. 1,05. Bes.: Kunstverein Zürich (Geschenk aus dem Nachlaß des Hrn. Nationalrat Cramer-Frey). Reprod.: Die Schweiz III, 1899, p. 499.

1896 begonnen, 1899 durch Franz Aerni vollendet: „Gottesgericht zu Glarus.“ Bes.: Hr. Ständerat O. Blumer, Rorbas.

1897. „Ave Maria!“ Bes.: Hr. Stählin-Bavier, Basel.

Otto Waser, A. W. in seinem Leben und Schaffen, N.-Bl. der Kstgesellsch. Zürich 1900 (wo weitere Lit.), besprochen im Bund v. 23. Jan. 1900, Nr. 22 (*J. V. Widmann*), in der D. Lit.-Ztg. XXI, 1900, Nr. 37, p. 2423 f. (*H. A. Schmid*) etc.; vorausgegangen waren desselben Verf. Plaudereien über A. W. im N. Winterth. Tagbl. v. 16. Nov. 1895 u. in der „Schweiz“ II, 1898, p. 535—538; III, 1899, p. 583—585; vgl. ebenda II, p. 129, 397, 445, 529, 533, 541; III, p. 478/79, 499, 514/15, 516, 531, 554 f.; IV, 1900, p. 280/81; V, 1901, p. 53, 56, 101, 103, 104 f.; VII, 1903, p. 520/21, 523; XIII, 1909, p. 296/97, 300. — *Albert Geßler,* Ernst Stückelberg (Basl. Jahrb. 1904), p. 16, 18, 54, 62. — *Adolf Frey,* Rudolf Koller, p. 116, 118.

Nekrologe. N. Winterth. Tagbl. v. 14. Jan. 1899 (*Waser*), z. T. nachgedr. N. Z. Ztg. v. 15. Jan. 1899. — Landbote v. 14. Jan. 1899. — N. Glarn. Ztg. v. 14. Jan. 1899 (*Hans Schuler*). — Sonntagsbeil. d. Allg. Schw. Ztg. v. 22. Jan. 1899, Nr. 4 (*Heinr. Schieß*). — *Bettelheims* Biogr. Jahrb. u. D. Nekrol. IV, 1899, p. 67—70 (*Waser*).

Nachlaßausstellung. N. Winterth. Tagbl. u. Landbote v. 14. März 1899. — N. Z. Ztg. v. 18. u. 21. März 1899 (*Albert Fleiner*).

Kataloge. Alfred Ernst, Kat. d. Sammlg. d. Kstvereins W'thur[2] (1905), p. 9, 20, 24, 27. — *Paul Ganz,* Kat. d. Oeff. Kstsammlg. in Basel[3] (1910), p. 146. — *C. Brun,* Verz. d. Kstwerke[4] (1901), p. 76. — *W. Wartmann,* Kat. d. Sammlg. im Zürch. Ksthaus[2] (1910), p. 96 f. — Kat. d. Gemäldesammlg. im Mus. St. Gallen[6] (1896), p. 14.

Otto Waser.

Weder, Urs, s. Werder, Urs.

Weerder, s. Werder.

Weerli, Hans Rudolf, Goldschmied, von Zürich, geb. 1708, gest. 1777, der Vater des Goldschmieds Salomon W. Er war 1718 Lehrling bei J. H. Ziegler in Zürich und wurde 1740 Meister. 1740 verheiratete er sich mit A. Margaretha Lavater.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *C. Brun.*

Weerli, Salomon, Goldschmied, der Sohn des Goldschmieds Hans Rudolf W., geb. in Zürich 1748. Als Meisterssohn wurde er 1768 geledigt und 1774 Meister. 1796 ist er Wächter auf dem Oberdorftor gewesen.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *C. Brun.*

Weerli, Stoffel, Baumeister, im 16. Jahrh., von Wellhausen im thurg. Bez. Frauenfeld. Er baute das mit der Kapelle verbundene Konventhaus der Kommende des Ritterhauses Bubikon, das früher lediglich aus dem Erdgeschoße mit einem Stockwerk bestand, 1570 in den obern Teilen, unter dem Hochmeister Adam v. Schwalbach und der Leitung des Statthalters Marx Vogel, gänzlich um.

Zeller-Werdmüller, N.-Bl. (Mitt.) der Antiq. Gesellsch. Zürich v. 1885, p. 172 (30). *C. Brun.*

Weerli, s. auch Wehrle, Wehrli, Wehrlin, Werli.

Wegelin, Daniel, peintre et dessinateur, né le 19 avril 1802 à S^t-Gall, était fils d'un négociant de cette ville. Après avoir terminé son apprentissage dans la maison de commerce de son père Jean W., puis chez un de ses parents, il quitta S^t-Gall en 1823 et se rendit à Riga, puis à S^t-Pétersbourg, à Moscou, puis ensuite en Palestine et en Grèce où il fit des dessins et des panoramas des endroits les plus remarquables. Plus tard, il accepta une place de secrétaire à l'ambassade russe à Alexandrie. Il y fut archiviste jusqu'à son retour en Suisse en 1839. Après son mariage, il se fixa à Thoune; il s'y occupait spécialement à faire des peintures sur des objets en bois sculpté de l'Oberland. Il y mourut le 10 avril 1885.

W. a fait, en outre, plusieurs gravures coloriées représentant des vues de Lausanne. Ces vues portent la mention: „Dessiné par Wegelin; gravé par Bryner; publié par le Bazar vaudois.“ On a de W. de très nombreuses vues et panoramas, en noir et en couleur, de Lausanne et de villes du canton de Vaud, vers 1830—1835, en collaboration de Martens, de Lausanne, Schablitz, de Bâle, Koegel, Cornaz, de Genève, Bergmann, Roller, de Munich, Sperli, Poppel, etc. Plusieurs gravures non coloriées de cet artiste se trouvent au Musée du Vieux-Lausanne; la plus importante est le n° 255: Lausanne vue de la campagne Gindroz.

Rapp. sur les beaux-arts en Suisse par le D^r *B. de Tscharner* de Burier, année 1885, p. 63.

Emile Butticaz.

Wegelin, J., Steinschneider für Stempel, im 18. Jahrh., Schüler von Christ. Aepli und A. Vorster in Dießenhofen. Er stach anfangs auch Wappen (Hottinger, Pfenninger) in Metall, dann aber namentlich eine Reihe trefflicher Siegelringe. Er starb schon im 36. Lebensjahre.

W. Hartmann, St. Gall. Kstgesch., p. 207 f.

T. Schieß.

Wegerich, Peter, genannt von Bernau, Stempelschneider und Münzmeister des 16./17. Jahrh.s, von Chur und Schaffhausen. (Das Geschlecht ist adelig, der eigentliche Geschlechtsname: von Bernau, Wegerich bloßer Zuname, den auch Ardüser einmal ganz wegläßt; außerdem ist das Wappen mit zwei bewaffneten Bären und zwei Adlern im Schilde ganz bernauisch.) Wir besitzen in der Dedikation auf dem Bildnisse W.s, das sein Landsmann und Gevatter Martin Martini gestochen hat, ein recht knappes, aber ohne Zweifel zuverlässiges Curriculum vitae, das deshalb hier nicht fehlen darf: „Den Edlen Ehrē vestē froṁē fürnemen, vnd Liebhaberē der Künsten, und ein künstericher H: Petter wegerich genant von Bernaw pürdtig vnd Burger zu Kur vnd Herrē Müntzmeister in der Loblichen Statt schaffhußē hatt sein gethriwer gfatter M: Marty Marttiny etc. diß Contrafactur uff gestochen vnd gethruckt etc., An° 1605. Seines alters 43.“ Wenn sich diese Altersangabe, wie üblich, auf den Dargestellten bezieht, so wäre also W. 1562 geboren. Schon 1582 war er in Schaffhausen Besitzer (und vielleicht Erbauer?) des Hauses, das später zur untern Münz hieß; die Jahrzahl 1582 steht noch daran. Auf der Giebelfront nach Osten war noch zu Anfang des verflossenen Jahrh.s eine Tafel mit dem Wappen des Münzmeisters und seiner Frau, einer geb. Zieglerin, zu sehen. Schon früher verschwunden sind die irgendwo an der Außenseite angebrachten, stark vergrößerten Bilder römischer Münzen, die auf die im Hause geübte Kunst hinwiesen. 1601 wurde W. samt drei Söhnen um 80 Gld. ins Bürgerrecht aufgenommen. Wann er gestorben ist, weiß man nicht, und daß er Stempelschneider war, ist auch nirgends ausdrücklich bezeugt, wird aber wohl bei einem als kunstreich bezeichneten Münzmeister vorausgesetzt werden dürfen. Sein Können scheint aber noch weiter gereicht zu haben. Als 1640 Konrad Widerholt, der Kommandant von Hohentwiel, um seinen Rat wegen Instandstellung der Rheinbrücke befragt worden war, erhielt er als Honorar ein silbernes Trinkgeschirr von 31 Lot Gewicht, das der Münzmeister W. verfertigt hatte.

W.s ältester Sohn Thomas, der Medizin studiert hatte, starb 1611 an der Pest; Töchter und Enkelinnen heirateten in vornehme Familien der Stadt. Im Beginn des 18. Jahrh.s erlosch das Geschlecht für Schaffhausen.

In Chur waren um 1585 der „Münzmeister *Jacob Petter* und *Hans Rudolf*, gebrüeder, des Geschlechts von Bernouw, genampt Wegerich, ihrer loblichen Tugenden und kunstrychen Handtierungen halben wohl erkannt und berüempt.“ Der Münzmeister führte ein großes Haus mit vieler und kostlicher Dienerschaft.

Gleichen Neigungen huldigte sein Nachfolger, „der guott trühwherzig Münzmeister *Hanns Jakob* von Bernouw“, der täglich große Gastereien gab, freigebig Geld auswarf, Häuser baute und wohlgelegene Güter erwarb. Er hat 1606 „gechligen geendet.“

Um 1660 waren die Brüder *Peter* und *Jakob W.* als sehr tüchtige Kunstschmiede, „scultori in ferro“, in Rom thätig, wo ihre kunstvollen schmiedeisernen Arbeiten sehr geschätzt wurden. (? Ob sie in Rom thätig waren, geht aus der Bemerkung Bertolottis nicht hervor. Die Redaktion.)

Auskunft von *J. H. Bäschlin*. — *Rüegers* Chronik II, p. 1089, Note 2. — *Imthurn & Harder*, Chron. v. Schaffh., p. 267 u. 331. – *Ardüser*, Rhät. Chron., p. 99 u. 217. — *(Schalch)*, Erinnerungen II, 2, p. 163. — *Bertolotti*, Art. svizz., p. XV, 65. — Boll. stor. 1885, p. 219. — Anz. A.-K. VII, p. 148 (*J. R. Rahn*). *Vogler.*

Weggishausen, Mathilde, s. Mayr v. Baldegg, Mathilde.

Wegmann (Wägmann), Hans *Felix*, Goldschmied, der Sohn des Hans W., geb. in Zürich 1565. Er lernte 1578 bei Felix Werder und wurde 1585 Meister. Lehrlinge hatte er nicht. Der Bruder seines Vaters war der 1536 geborne und nach Luzern gezogene Maler *Heinrich W.* W.s Frau, mit der er sich 1589 vermählte, heißt Magdalena Knecht.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer*, Coll. VI, p. 426. *C. Brun.*

Wegmann, Gustav Albert, Architekt, von Zürich, geb. in Steckborn am 9. Juli 1812, gest. in Zürich am 12. Febr. 1858. Unter den Meistern des Baufachs, die der neuen Stadt Zürich während einer gewissen Epoche das Gepräge gegeben haben, ist W. mit H. C. Stadler und Leonhard Zeugheer als einer der ersten zu nennen, wenn wir als Ausgangspunkt die Niederlegung der Schanzen annehmen. W.s Vater hatte in der württembergischen Kavallerie als Offizier gedient, sich dann, nachdem er den Dienst quittiert, nach Steckborn zurückgezogen und war dort gestorben, als der Sohn erst 10 Jahre alt war. Dieser hätte eigentlich Geistlicher werden sollen; es zog ihn aber zu einem praktischen Beruf, und so gab ihn der Vormund einem Baumeister in die Lehre, bei dem er im Sommer mit der Kelle, im Winter mit dem Stifte zu arbeiten hatte. Auch die mit Ferdinand Stadler angetretene Wanderschaft brachte zunächst in Karlsruhe ganz gewöhnliche Maurergesellenarbeit; als aber im Herbst die neue polytechnische Schule dort eröffnet wurde, wurde ihm und seinem Freunde der Eintritt in sie ermöglicht, und mit großem Eifer strebten nun beide, die Lücken ihres theoretischen Wissens auszufüllen, um aus dem anregenden Unterricht, speziell bei den Professoren

Hübsch und Eisenlohr, möglichst viel Nutzen zu ziehen. 1833 wurde W. die Leitung der Bauten im botanischen Garten in Heidelberg übertragen; 1835 reiste er zu weiterm Studium mit einem in Karlsruhe gewonnenen Schweizer Freunde, dem St. Galler Architekten J. C. Kunkler (s. d.), nach München. Da Gärtner aber dort mit Arbeiten überhäuft war und keine Kollegien las, waren die jungen Leute fast ganz auf eigenes Studium und die geistigen, in Künstlerkreisen zu gewinnenden Anregungen angewiesen. W. arbeitete an Konkurrenzplänen für den Kantonsspital in Zürich, erhielt den ersten Preis und ließ sich, da ihm daraufhin der Bau übertragen wurde, 1836 dauernd in Zürich nieder. 1849 gründete er hier seinen Hausstand mit Marg. v. Orelli.

Eine Reihe von weitern öffentlichen Bauten wurde ihm übertragen, die hier nur genannt zu werden braucht, um sogleich W.s Persönlichkeit als Architekt zu illustrieren: die Kantonsschule, das jetzt den Universitätsbauten gewichene Kunstgebäude, das Mädchenschulhaus beim Großmünster, der alte Bahnhof der Schweizerischen Nordostbahn; daneben von Privatbauten das Haus des Banquiers Tobler-Finsler in der Neustadt und der Tiefenhof. Heute wird man an allen diesen Bauten manches zu tadeln finden, und sie blieben schon bei ihrer Erstellung nicht ohne Kritik. Doch war W. jedenfalls ein ernsthafter, gewissenhafter Baumeister, der auch nach bestem Erkennen innert den Schranken seiner Zeit sich bemühte, das Schöne und Praktische in Einklang zu bringen. Leider scheiterte er gerade an einem Punkte, wo ihm heute von allen Einsichtigen rückhaltlos zugestimmt würde: in dem Bestreben, den Großmünster (welcher allerdings durch W.s Schulhaus auch nicht gerade gewonnen hat) vor der Einmauerung durch die Münsterhäuser zu bewahren. Die vorberatende Behörde hatte er überzeugen können, aber die Gemeinde zeigte sich kurzsichtiger.

1858 beschäftigte die Konkurrenz für das Polytechnikum W.s Gedanken; da raffte ihn der Tod, der schon ein Jahr vorher durch einen ersten Schlaganfall angepocht hatte, am 12. Febr. im kräftigsten Mannesalter dahin.

N.-Bl. der Zürch. Kstgesellsch. 1862. — *Nagler*, K.-Lex. XXI, p. 214. *F. O. Pestalozzi.*

Wegmann, Hans Heinrich, Landschaftsmaler, aus Wülflingen, geb. im Nov. 1823, gest. in München 1846. In der Nähe des Schlosses Wülflingen steht das Haus seiner Eltern, ein altes, schwarzes Bauernhaus, bemerkbar durch eine hohe Giebelmauer. Aus seiner Jugend ist bekannt, daß der Vater, ein Schuhmacher, die frühzeitige Neigung des Sohns zum Zeichnen unterstützte. In einer Ofenecke der alten rußigen Werkstätte steht ein Tisch mit großer Schiefertafel, die der Knabe mit allerlei Figuren überzeichnete. Auch in der Schule machte er sich durch seine Talente bemerkbar. Er schrieb gute Aufsätze und Gedichte. Durch Armut gezwungen, trat er nach dem 12. Jahr in die nahegelegene Spinnerei Hard. Der Fabrikherr wurde bald auf ihn aufmerksam und nahm sich seiner an. So verstrichen mehrere Jahre, während denen die Sonntage mit Zeichnen ausgefüllt wurden. Es war auch eines Sonntags, als der Junge, von nicht sehr anziehendem Aeußern, mit schwarzen struppigen Haaren und kleinen feurigen Augen, im Zeichenzimmer der Gewerbeschule Winterthur eintrat. Die Papierrolle, die er mitbrachte, enthielt zwei männliche Porträts mit furchtbar grimmigen Gesichtern. Jeden Sonntag erschien er und zeichnete mit großem Fleiß; allein es wollte nicht vorwärts gehen. Die Arbeiten waren nüchtern kopiert; die Fleischpartien sahen aus wie Baumrinde. Eines Tages bemerkte der Lehrer Diethelm Stäbli auf einem Blättchen Papier ein Landschäftchen mit Kohle, leicht entworfen, das Wasser, die Bäume voll Leben, und frug ihn, woher er es habe, und erhielt zur Antwort, es sei ihm so nebenbei eingefallen. Nun wußte der Lehrer, was zu thun sei. Mit Freude wurden jetzt Baumstudien, Vordergründe etc. zur Hand genommen und mit großer Gewandtheit und Genauigkeit wiedergegeben. „Zeichnen Sie einmal nach der Natur", hieß es, und jeden Sonntag brachte er eine neue Skizze, worin stets auffallende Fortschritte konstatiert wurden.

Im Spätjahr 1842 reiste in Winterthur ein Landschaftsmaler durch, welchem der Lehrer W.s Arbeiten vorlegte, indem er äußerte, daß er noch nie einem Jüngling angeraten habe, Künstler zu werden; nun aber fühle er sich verpflichtet, es zu thun. Der wortkarge Jüngling blitzte nur mit den kleinen feurigen Augen und verkündete damit seine große Freude über die Aeußerung des Meisters. Der Winter und der Geldmangel verzögerten die Abreise; denn der Entschluß stand fest, und W. sagte oft zu seiner Mutter: „Warte doch, bis ich einmal den Pinsel in die Hand bekomme; dann soll es anders kommen."

Ende März 1843 trat W. mit 200 Gld. (seinem ganzen Vermögen) in der Tasche die Reise nach München an. Seine Aufnahme war nicht überall die beste; doch bekam er von Scheuchzer und Steffan einige Farbenskizzen zum Kopieren und begann alsbald Studien nach der Natur zu malen. Die Mittel fehlten ihm, um im Sommer ins bayrische Gebirge zu reisen; dagegen wanderte er täglich in Münchens Umgebung herum und suchte vor allem die Bäume in Form und Charakter zu charakterisieren. Die Eiche, sein Liebling, blieb lange Zeit das Hauptstudium. Um in der

Komposition Geschmack und Sicherheit zu gewinnen, besuchte er fleißig das Kupferstichkabinett, wo ihn die Waldpartien von Waterloo und Ruysdael gewaltig anzogen. Er kopierte in flüchtigen Entwürfen die Originalradierungen dieser Meister in sein Skizzenbuch und beurkundete deutlich die lebendige Auffassungsgabe, welche seinen spätern Arbeiten das Gepräge der Selbständigkeit verliehen. Im Winter begann er eigene Bilder daraus zu schaffen. Eine Eiche oder Buche mit einem einsamen Wege, der in die Tiefe des Waldes führt, waren für ihn Stoff genug, ein Ganzes zu schaffen, das auch bei aller Einfachheit durch die tiefpoetische Stimmung ergreift. Zwei solche Bilder sandte er als Zeichen seines Fleißes an die Seinigen und seinen Lehrer. Die Natur war bei seinen Schöpfungen die Lehrerin und Ruysdael der Wegweiser. Dieser Meister mit der kühnen Auffassung, seinen einfachen und so mannigfaltigen Wirkungen und sein markiger Pinsel zog ihn so sehr an, daß er sich entschloß, einen Wasserfall nach ihm zu kopieren, wodurch er sich die besondere Aufmerksamkeit des Galeriedirektors zuzog. Dann übte er sich in der Komposition und suchte mit einigen hingeworfenen Linien Staffagen zu zeichnen. Die Schöpfungen der neuen Künstler schienen ihm zu gekünstelt; er vermißte darin die Einfachheit der alten Meister, welche mit seiner Anschauungsweise übereinstimmte.

Im Frühjahr 1844 zog es W. mächtig aufs Land, um mit andern Künstlern in Berührung zu kommen. Er bezwang seine Schüchternheit und begab sich nach Eberfingen, wo er bei den Gebrüdern Zimmermann die Studien mit großem Erfolge fortsetzte. Maler Steffan, eingenommen durch seine tüchtigen Leistungen, machte W. das Anerbieten, den Winter über in seinem Atelier zu arbeiten. Unter so tüchtiger Leitung eignete sich W. in der Pinselführung eine große Sicherheit an. Dort malte er einige Bilder, wovon das erste in St. Gallen an der Schweizerischen Turnusausstellung, einige andere vom Kunstverein München angekauft wurden. Im folgenden Frühjahr, 1845, reiste er ins bayrische Gebirge. Ein alter Hauptmann, zugleich Dilettant, und ein Geistlicher, der ihn durch Abnahme eines Bildchens zum Uebertritt in die katholische Kirche zu bestimmen hoffte, leisteten ihm an einem einsamen Orte Gesellschaft. Die ungewöhnlichen Kräfte, die sich nun in ihm entwickelten, schufen eine Menge Oelstudien, die nach seinem Tode Imhoof-Hotze erwarb. Die originelle Auswahl, das klare, tiefe Gefühl und Verständnis in Form und Farbe und die kühne Behandlung sind besonders hervorzuheben. Sein Drang zu neuen Schöpfungen und die Aufmunterung, die ihm von den bedeutendsten Künstlern zuteil geworden, hielten bei beschränkten Mitteln seinen Mut aufrecht, der dann noch durch einen größern Auftrag gehoben wurde, den er von Imhoof erhielt und den er mit großem Eifer beinahe vollendet hatte, als er unpäßlich wurde. An einem Künstlerfest im Theater erkältete er sich; der Arzt erklärte sein Unwohlsein für Heimweh, und als die Krankheit sich steigerte, hieß man ihn in den Spital gehen. Er ahnte, daß er nicht mehr zurückkehren werde, und starb einige Tage nachher.

Notizen von *A. Weckesser* (Msc. im Besitze von Dr. F. Imhoof-Blumer in Winterthur). — *Nagler*, K.-Lex. XXI, p. 215. — *Füßli*, Best. Kstler I, p. 51. — *Brun*, Verz. d. Kstwerke[4], p. 76 (Landschaftsskizze). — Zeitschr. f. bild. Kst., Beibl. XXIV, p. 516. — N.-Bl. der Stadtbibl. Zürich 1873, p. 18. — *Ernst*, Kat. d. Ksthalle Winterthur, 2. Aufl., 1905, p. 20/21 („Waldstudie", „Eiche", „Vier Eichen", „Eichgruppe"). † *A. Ernst.*

Wegmann, Heinrich, s. Wegmann, Hans *Felix.*

Wegmann, s. auch Wägmann.

Wegner, Ludwig, Lithograph und Porträtzeichner, von Frankenthal in Bayern (Rheinpfalz), wurde dort 1816 geboren. Er studierte in München und Wien, lebte um 1840 in Luzern, wo er 1836 in die lithographische Anstalt des Freyenhofs von Robert Wallis (s. d.) eingetreten war und mit Erfolg die Manier der Porträts in Kohle pflegte. 1850 verheiratete er sich mit einer Luzernerin, Frl. Stutz. Später war er längere Zeit in Zürich und stellte dort 1842 an der Turnusausstellung des Schweizerischen Kunstvereins ein nach F. Elgger lithographiertes Porträt des „General Giger von Prangins" aus. 1850 siedelte er nach Amsterdam über, wo er 1864 starb. In den Zürcher Sammlungen des Eidgenössischen Kupferstichkabinetts und der Kunstgesellschaft befinden sich folgende

Lithographien:

1) „Die Rettung des Zürcher Panners nach der Schlacht bey Kappel 1531", nach H. Meyer. 22/17,5.
2) „Schultheiß Niklaus von Wenge 1533", nach Ludwig Vogel. 29/5/39,5.
3) „Die Division Ziegler bei Muri 1847", nach J. Sulzer. 25/33.
4) „Der gute Kamerad", nach J. Sulzer. 26/20.
5) „Ed. Ziegler, eidg. Oberst, 1848", nach J. Sulzer. Offen: 27/12.
6) „D. Gmür, eidg. Oberst, 1848", nach J. Sulzer. Offen 26/17.
7) „Kasimir Pfyffer, 1842." 27/23.
8) „H. Hohl, Kunsthändler in Zürich", nach R. Obrist. Offen 26/22.

Handschriftl. Notizen in der Sammlg. des † Karl Mahler (Luzern), mitgeteilt von *F. Heinemann.* *H. Appenzeller.*

Wehrle, Fidel, Lithograph, von Freiburg i. Br. Er hielt sich anfangs der 1830er Jahre in Ludwigs-

hafen, dann bis 1849 in Konstanz, von da bis 1870 in Rorschach, zuletzt wieder in Konstanz auf, wo er 1886 starb. Er wird als vielbeschäftigter Künstler bezeichnet, dessen Arbeiten sich durch Feinheit, Genauigkeit und Geschmack auszeichneten, worunter ein Fahrtenplan der Dampfschiffe auf dem Bodensee mit Darstellungen von kulturhistorischem Interesse besonders namhaft gemacht wird.

Laible, Gesch. d. Stadt Konstanz, p. 294. *T. Schieß.*

Wehrle, s. auch Weerli, Wehrli, Wehrlin, Werli.

Wehrli, Friedrich, Architekt, von Zürich, wurde am 16. April 1858 als Sohn des Zeughausdirektors Heinrich W. in Thun geboren, besuchte die Schulen seiner Vaterstadt, studierte von 1876—1879 am Eidgenössischen Polytechnikum und bis 1881 an der École des Beaux-Arts in Paris. 1887 machte er eine Studienreise nach Italien und etablierte sich dann 1888 in Zürich. Im öffentlichen Wettbewerbe für die Kirche in Erlenbach wurde er mit einem ersten Preise bedacht und erhielt infolgedessen den Auftrag zum Bau, welchen er 1890 vollendete. Neben vielen Privatbauten und Umbauten verschiedener Art führte er noch folgende öffentliche Gebäude aus: 1899 das städtische Schulhaus an der Hofackerstraße in Zürich, 1900 die protestantische Kirche in Arth-Goldau, 1901 das städtische Schulhaus in Leimbach-Zürich, 1905 das evangelische Töchterinstitut in Horgen und 1906 die protestantische Kirche in Zug.

Mitt. des Kstlers. *H. Appenzeller.*

Wehrli (Weerli, Wehrle), Karl, der ältere, Glasmaler, von Küttigen im Kanton Aargau, seit 1878 Bürger in Zürich, geb. 1843, der Vater des 1874 gebornen jüngern *Karl W.* und *Eduard W.s* (geb. 1872), die beide ebenfalls Glasmaler sind. Er hat 1868 und 1872 an den Gewerbeausstellungen der alten Tonhalle in Zürich und 1876 in Genf am Schweizerischen Turnus sich beteiligt. Es seien folgende Glasgemälde genannt: eine heilige Elisabeth, die Judith nach August Riedels Bild in München, ein Ecce homo nach Guido Reni, die Mater dolorosa nach Carlo Dolce, „Auf zu Gott" nach Wilhelm von Kaulbach. Die Kapelle in Dallenwil im Kanton Nidwalden enthält vierzehn Glasgemälde von W. nach Joseph Schilter (s. d.) aus dem Jahre 1902.

Schultheß, Bürgeretat v. 1892, p. 599. *C. Brun.*

Wehrli, s. auch Weerli, Wehrle, Wehrlin, Werli.

Wehrlin, Karl Ludwig, Lithograph, in Bern, dessen Vater *Joh. Georg W.* (9. Nov. 1772 bis 14. Nov. 1833) aus Bischofszell im Kanton Thurgau stammte und seit 1805 in Bern Buchdrucker war, wurde dort am 17. März 1810 getauft, bildete sich in der Haller'schen Lithographieanstalt aus und gründete schon 1829 ein selbständiges Atelier, dem er bis zu seinem am 22. März 1870 erfolgten Tode vorstand. 1836 lautete die Firma Wehrlin & Bindlinger. Das Atelier führte der Sohn *Emil* (20. Juli 1839 bis 24. April 1906) weiter, und nun sind die Söhne des letztern, *Oskar W.*, Lithograph (geb. am 29. Nov. 1878), und *Walter W.*, Buchdrucker (geb. am 4. Mai 1884), Inhaber des Ateliers, dem seit 1907 eine Buchdruckerei angegliedert ist. *H. Türler.*

Wehrlin, Emil, Oskar, Walter, s. Wehrlin, Karl Ludwig.

Wehrlin, s. auch Weerli, Wehrle, Wehrli, Werli.

Weibel, Andres, Glasmaler (Glaser), in Thun, erhielt 1557 für ein Fenster, das die Stadt Bern der Gemeinde Sigriswil schenkte, 8 Pfd., am 16. April 1560 für ein dem Melchior Mor geschenktes Fenster $8^2/_3$ Pfd., und 1570 bezahlte ihm die Stadt Bern für ein in das Haus „zun obern Herren" in Thun geschenktes Fenster und andere Arbeit 19 Pfd. 8 Sch. 4 Pfg.

Stadtrechn. v. Bern. — *J. C. Benziger*, Anz. A.-K. N. F. V, p. 187 ff. *H. Türler.*

Weibel, Charles, architecte, v. Morsier, Frédéric de et W.

Weibel-Comtesse, Charles-Rodolphe, lithographe, dessinateur, peintre, à Neuchâtel, baptisé à Berne le 7 févr. 1796, était originaire de Mühleberg, canton de Berne. Son père, Rod. *Samuel* W., était professeur de calligraphie à l'académie de Berne de 1805 jusqu'à la fin de 1828 et mourut le 11 mai 1830 à l'âge de 63 ans. Le fils se voua au dessin sur pierre qu'il étudia à Mulhouse dans l'atelier lithographique d'Engelmann. Le lac de Neuchâtel ayant gelé au mois de févr. 1830, le lithographe Prince-Wittnauer fit faire par W. qui se trouvait alors à Concise, la planche lithographiée „Neuchâtel en février 1830", dont le succès obtenu engagea l'artiste à aller se fixer à Neuchâtel. Prince-Wittnauer lui céda son atelier lithographique auquel W. qui venait d'épouser une Neuchâteloise, M[lle] Comtesse, donna la raison sociale de Weibel-Comtesse. Les événements politiques de 1831 lui fournirent les motifs de cinq compositions satiriques non signées. Dès lors il publia successivement l'„Entrée de Son Exc. M. le général de Pfuel à son retour de la Chaux-de-Fonds" le 24 déc. 1831, G. Schinz del.; „Fête du roi, célébrée au Mail" le 3 août 1832, Moritz del.; „Fête au Mail" le 3 août 1832, attribuée à F.-W. Moritz fils; „Assemblée de générale bourgeoisie tenue à Valangin" le 1[er] juillet 1834, par A. Doudiet. Ensuite

il reproduisit sur pierre les compositions de W. Moritz père „Werner Stauffacher“, „Alois Reding“, „La ville de Zoug devient suisse“, „Le serment des trois Suisses.“ Parmi les pièces originales de W. on doit citer les „Bergers d'Oberhasli“, pièce in-folio, avec „L'orage“ comme pendant; „La place du tir fédéral à Beaulieu près de Lausanne“ en juillet 1836; „Les dernières paroles de notre Seigneur Jésus-Christ“; l'„Album du jeune dessinateur.“ „La tête du Christ“ est dessinée d'après le tableau original du Guide. De 1836 à 1845 W. publia l'„Album de la Suisse pittoresque“ où il réunit les sites et les scènes les plus intéressants de la Suisse. Ces planches eurent au moment de leur apparition un véritable succès qui fut d'autant plus grand que l'Album paraissait aussi en allemand sous le titre „Die Schweiz historisch, naturhistorisch und malerisch dargestellt“, imprimé à Berne par C.-A. Jenni. Cependant la vogue du début passa, de sorte que l'auteur-éditeur fut forcé d'arrêter la publication de l'Album au milieu de sa quatrième année (1845). Pendant plusieurs années, W. partagea son temps entre la direction de son atelier et l'enseignement du dessin dans les écoles publiques de Neuchâtel. Il mourut le 25 juin 1856 pendant un séjour à Chamonix. Son fils *Ch. W.* possédait deux aquarelles de son père, „La Vallée du Rhône“ et une grande vue représentant le Wetterhorn, le Wellhorn et le glacier du Rosenlaui.

M[lle] *Weibel* qui exposa en 1824, à l'exposition des beaux-arts à Berne, une aquarelle d'après König, était probablement une sœur de W.-C.

Mus. Neuch. XV, p. 271—277. *H. Türler.*

Weibel, Hans, Glasmaler (Glaser), in Thun, erhielt von der Stadt Bern 1538 für ein den Schmieden zu Thun geschenktes Fenster mit dem Berner Wappen 7 Pfd. 14 Sch. 1542 bezahlte ihm die Stadt Thun 5 Pfd. für ein dem Hause der Metzger geschenktes Wappen, 1549 für zwei Fenster, welche die Stadt Herrn Pauly Kernen und Grauwelin verehrte, 8 Pf. 8 Sch. und ferner für ein dem Wirte zu Münsingen geschenktes Wappen 10 Pfd.

E. Weydmann, Anz. A.-K. N. F. IV, p. 210. *H. Türler.*

Weibel, M[lle] Louise, peintre, née à Genève le 22 mai 1865. Elle suivit les cours de M[me] Gillet à l'École des Beaux-Arts de Genève et fréquenta ensuite l'atelier Simon à Paris. M[lle] W. s'est fait connaître surtout comme pastelliste et elle a exécuté à Genève de nombreux portraits, particulièrement des portraits d'enfants. Le Musée de Berne possède un pastel de M[lle] W.: „Bretonne.“ *A. Bovy.*

Weibel, Michael, Goldschmied, wurde 1665 als Mitglied der Luzerner Lukasbruderschaft aufgenommen. *Franz Heinemann.*

Weibel, Jakob *Samuel,* Landschaftsmaler und Radierer, von Maikirch im Kanton Bern, wurde am 28. Nov. 1771 in Bern getauft, wo der Vater, Niklaus W., Gipsermeister war. Der Sohn bildete sich zum Illuministen aus, verlegte sich aber bald auf das selbständige Darstellen von Landschaften, die er meist in geätzten und kolorierten Umrißzeichnungen herstellte. Von 1792 datieren eine Ansicht von Unspunnen und zwei Ansichten von Thun, von 1793 eine Ansicht von Bern von der Schanze aus, von 1795 Spiez, dann das Aarbergtor und das Christoffeltor in Bern von 1796, zum Teil etwas bescheidene Kunstwerke. Hierauf erschienen „14 Ansichten vom Oberlande jenseits Thun, gewählt von S. Weibel, Beschreibung von B. A. Dunker.“ Während der Helvetik scheint W. nach Vivis umgezogen zu sein, wo er bis 1817 wohnte und von wo er wieder nach Bern zurückkehrte. Er gab in Vivis als fleißiger Prospektenzeichner Ansichten aus dem Wallis, der Waadt und aus Savoyen heraus, zuerst 16, dann 24 und endlich 20 Blätter (nach Füßli). Von 1805 datieren seine „Nouveaux principes de dessin ...“ in 6 Blättern, denen noch andere folgten, so daß er 1810 eine neue Auflage in 20 Blättern erscheinen lassen konnte. Von 1822 bis 1827 bearbeitete er die als historische Bilder geschätzten Ansichten der Pfarrhäuser des Kantons Bern. Ferner hat man von ihm ein Panorama vom Faulhorn und eine „Vue générale du lac de Genève, dessinée au-dessus de Rolle.“ An Kunstausstellungen in Bern war W. vertreten: 1810 mit neun Ansichten aus dem Wallis, vom Genfersee und vom Chamounixtale, 1824 mit Grindelwald in Morgenbeleuchtung, der Stadt Bern vom Spiegel aus und zwei Aquarellen von Jegenstorf, 1830 mit dem Zwingelhof in Bern, 1836 mit La Batiaz bei Martigny, 1840 mit dem Schloß Prangins. Am 22. Juni erteilte ihm die Berner Regierung ein Privilegium exclusivum für alle seine kolorierten und unkolorierten Kupferstiche, die er schon bearbeitet hatte und noch bearbeiten würde. W. starb in Bern am 24. Nov. 1846.

Füßli, K.-Lex. II, p. 5012. — Bibl. d. Landeskde. II. — Ausst.-Kataloge. — Falkeisen'sche Sammlg. in der öffentl. Kstsammlg. in Basel. — Material im Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Weibrechtiger, s. Weinbrechtiger.

Weickhard, s. Wiccart, Wickart, Wikart.

Weidemann, s. Weidenmann.

Weidenmann, Hans Kaspar, Porträt-, Landschafts- und Historienmaler, geb. am 4. Okt. 1805 zu Winterthur, gest. dort am 5. Juli 1850. Er war zuerst bei einem Flachmaler in der Lehre. 1823 ging der hoffnungsvolle Jüngling mit Unterstützung von Winterthurer Kunstfreunden nach

Italien, lebte 4½ Jahre in Florenz und 22 Monate in Rom. 1829 verließ W. Florenz, um, durch eine großmütige Unterstützung seiner Gönner in Winterthur, die mit Wohlgefallen W.s großes Bild „Narzissus" in Winterthur begrüßt hatten, in Stand gesetzt, Rom zu besuchen. Er fertigte eine Menge Skizzen und Entwürfe aus der Campagna, komponierte Bilder und führte Porträts aus. Ab und zu sandte er Bilder in die Heimat, die ihm wohl Lob, aber wenig Bestellungen eintrugen, und da in Rom selbst noch weniger Aussicht auf Gewinn war, verließ er die Stadt und reiste 1830 nach Hause. 2½ Jahre blieb er in der Heimat, malte Porträts, meist Brustbilder, und sobald er in saurer Arbeit etwas erworben, ergriff er zum zweitenmal den Wanderstab nach Rom (1833). 1838 ging W. nach Algier, speziell nach Constantine, dessen für unbezwinglich gehaltene Citadelle im Jahre vorher von den Franzosen erobert worden war. Eine größere Anzahl interessanter Studien aus dieser algerischen Zeit bewahrt die Kunsthalle Winterthur auf. Im Dez. 1839 sagte W. Afrika Lebewohl. Geldbeutel und Gesundheit waren beide erschüttert. In Marseille angekommen, war er drei Wochen ans Bett gefesselt. Einige Zeit wurde dort gerastet, um durch Porträts die Mittel zur Fortsetzung der Reise zu erwerben. Nach Winterthur zurückgekehrt, veranstaltete W. eine Ausstellung seiner zahlreichen Gemälde und Skizzen, von denen manches verkauft wurde, das Bedeutendste aber in der Kunsthalle Winterthur blieb. W. lebte nun seiner Kunst in der Vaterstadt, von der er sich nur noch einmal entfernte, um in den Lustschlössern Rosenstein und Schleißheim zwei Bilder von Riedel, „Judith" und „Sakuntala", zu kopieren. Neu angeregt durch die geistreiche und brillante Manier dieses Meisters, fing W. aufs neue an, eifrig zu arbeiten; doch wurde sein letzter Aufenthalt in Winterthur durch Krankheitsanfälle, Reste der in Afrika ausgestandenen Mühsale, hie und da getrübt, bis ein überaus heftiger Anfall dieses eingewurzelten Uebels am 5. Juli 1850 seinem Leben ein Ende machte. Die Kunsthalle Winterthur besitzt eine große Anzahl Gemälde und Zeichnungen mit Ansichten und Trachten aus Algier.

N.-Bl. der W'thurer Stadtbibl. 1856. — *Ernst*, Kat. der Ksthalle Winterthur, 2. Aufl., 1905, p. 9, 21—23. *L. Calame.*

Weidhaas, Leodegar, Münzmeister, war von 1541—1544 in Luzern angestellt.

Bull. suisse Numism. IX, p. 5. *Franz Heinemann.*

Weidmann, Jakob Joseph, Kupferstecher und Holzschneider, Statthalter beim Engel in Einsiedeln, lieferte zu Ausgang des 18. und im Anfang des 19. Jahrh.s Holzschnitte für die Einsiedler Pilger. Er war ein guter Kunstkenner und hinterließ seinem Sohne, dem Landschreiber beim Steinbock, über 2000 Bilder. Er stach z. B. das Bild von Bruder Klaus. Seine Sammlung ward 1861 unter die Erben verteilt.

Dettling, Schwyz. Chron., p. 257. *P. Gabriel Meier.*

Weidmann, Karl, s. Weidmann, Ulrich.

Weidmann, Ulrich, Maler, gebürtig von Chur, geb. am 7. März 1840 in Zürich, gest. am 8. Febr. 1892 in Chur, lebte von 1859—1891 in Italien. Er lernte in Zürich als Glasmaler und besuchte die Kunstschule bei Prof. Lavater. Mit 19 Jahren ließ er sich, wie er selbst schreibt, „um in Italien Kunststudien zu machen", in Neapel als Schweizergardist anwerben. Dort unterrichtete er die Kinder des Generals v. Mechel in der Zeichenkunst, pflegte neben dem Soldatenstande die Malerei (speziell Blumenstücke, Stillleben und Landschaften). Seine Stärke blieb die Stilllebenmalerei, wovon er 1871 in Zürich Proben am Schweizerischen Turnus ausstellte. (Vgl. auch Bern. Jahresber. des Kunstvereins 1892, p. 98). Einige Stücke sind heute in Privatbesitz: in der Familie La Salle in Luzern und in der Familie des Künstlers. Im Besitze seines Sohns, des Stuccators *Karl W.* in Luzern, findet sich ein altes photographisches Porträt des Künstlers.

In Form einer bescheiden anonymen Autobiographie gab W. seine ereignisreichen Lebenserfahrungen unter dem folgenden Titel einer heute seltenen Broschüre heraus: „Erlebnisse eines schweizerischen Malers in Straßburg während der Belagerung im Jahre 1870." Als Einleitung: Die Belagerung von Gaëta im Jahre 1860. Mit vier autographischen Illustrationen (von der Hand des Künstlers). Lausen, Fr. Köchlin (18..), in 8°. (Ein Exemplar im Besitze der Bürgerbibl. Luzern.) Seine auch kriegsgeschichtlich ganz interessanten Ausführungen und besonders seine Zeichenskizzen aus dem selbst erlebten Belagerungselend in Straßburg bestätigen auf jeder Seite die Klage des ideal angelegten Kunstjüngers über die harte Beigabe des Soldatenlebens im Kriege. *Franz Heinemann.*

Weiermann, s. Weyermann.

Weikhard, s. Wiccart, Wickart, Wikart.

Weil, Jakob, Maler. Er war, nach Nagler, im 18. Jahrh. in der Schweiz thätig, wo er Schlachtenbilder in Oel malte. Sonst ist nichts bekannt.

Nagler, K.-Lex. XXI, p. 228. *C. Brun.*

Weilenmann-Girsberger, Lina, Enkelin des seinerzeit als Schulkassier der Stadt Zürich, als Dichter, Sammler, und Gründer verschiedener gemeinnütziger Vereine wohlbekannten Johannes G., Bürgerin von Zürich, geb. 1872. Sie besuchte die städtische Primar-, Sekundar- und höhere

Töchterschule in Zürich. An dieser genoß sie den Zeichenunterricht des Kunstmalers Eduard Pfyffer und zeichnete während eines Jahres ausschließlich nach Gips. Später besuchte sie einige Zeit das Privatatelier des genannten Malers zum Zeichnen nach dem lebenden Modell. Der Grund zur Oel- und Pastellmalerei wurde ebenda gelegt. 1897 stellte sie zum erstenmal in der Kunsthalle Winterthur und im Künstlerhause Zürich aus und bildete sich im Laufe der Jahre autodidaktisch weiter. Verschiedene Turnusausstellungen, das Künstlerhaus Zürich, die Kunsthallen Winterthur und Basel und die Schweizerische Nationale Ausstellung von 1908 boten ihr jeweilen Ausstellungsgelegenheiten. Porträts in Pastell, Oel und Tempera befinden sich in Privatbesitz in Winterthur, Zürich sowie in Deutschland.

Curric. vitae. *L. Calame.*

Weillard, Frantz, de Fribourg, faisait partie de la confrérie de saint Luc. En 1728, il sculpta pour l'abbaye des maçons des flambeaux ou torchères dont on se servait dans les processions.

Archives de l'abbaye des maçons. — *Berthier et Diesbach,* Livre des ordonn. de la confrérie de Saint-Luc, p. 29. *Max de Diesbach.*

Weimann, Heinrich, Bildhauer, wurde 1536 in der Schweiz geboren. Er wird im Laufe des 16. Jahrh.s unter den in Rom (? Die Redaktion) thätigen Schweizer Künstlern erwähnt.

Boll. stor. 1885, p. 107. — *Bertolotti,* Art. svizz. in Roma, p. XV, 30. *E. Reinhart.*

Weinbrechtiger (Weibrechtiger), Jakob, von Luzern, Vergolder, trat 1669 als Laienbruder in das Kloster Einsiedeln und starb 1684. Beim Bau der Klosterkirche vergoldete er die Muscheln auf dem Choraltar, Kapitäle u. a. Die Kunst hatte er zum Teil selbst erdacht, so daß die Chronik berichtet, er habe „Alchymie" getrieben.

Kuhn, Stiftsbau M.-Einsiedeln, p. 37. — Leben und Wirken des h. Meinrad (1861), p. 227.

P. Gabriel Meier.

Weingartner, Anton, Xylograph, Lithographiezeichner, Maler, von Adligenschwil im Kanton Luzern, geb. 1808 in Luzern, gest. 1868. 1864 stellte er an der Schweizerischen Kunstausstellung in Solothurn, 1865 am Turnus in Basel Holzschnitte aus, sowie 1889 an der Ausstellung der Luzerner Kunstgesellschaft: 1 Holzstock: Bad Farnbühl (Kat. Nr. 317). *Franz Heinemann.*

Weingartner, Eduard, Bildhauer, der Bruder des Seraphin W. (s. d.), lag in Rom als Gardist gelegentlich der Kunstpflege ob. Er stellte 1889 in Luzern, wo er noch lebt, aus: „Schlafendes Christkind", Medaillon in weißem Marmor.

Kat. der Kstgesellsch. Luzern 1889, p. 14.

Franz Heinemann.

Weingartner, Joseph, Porträtmaler, Lithographie-Zeichner, geb. am 29. Mai 1810 in Luzern, gest. am 24. Okt. 1884. Schon früh bekundete er ein bedeutsames zeichnerisches Talent, das sich unter seinen Lehrern Franz Schlatt (s. d.) und Augustin Schmid (s. d.) rasch entwickelte. Mit 16 Jahren schon Mitglied der Luzerner Kunstgesellschaft, bezog er 1828 die Akademie in Düsseldorf und bildete sich insbesondere unter Prof. Carl Sohn im Porträtfach aus. Auf Broterwerb angewiesen, zog er nach Italien, reiste dort mit dem russischen Grafen Pückler, malte in dreijährigem Aufenthalt in Neapel, Sizilien, Malta, Tunis und Tripolis Miniaturporträts auf Elfenbein, die wegen der frappanten Aehnlichkeit und feinen Ausführung eine gewisse Berühmtheit erlangten. Der Bai von Tunis beschenkte ihn reichlich. In Konstantinopel überraschte er den Sultan durch ein bei einem Feste fix gemaltes Porträt, was W. dort rasch alle Häuser der ersten Familien und auch die Harems für Porträtaufträge erschloß. Gleichwohl zog es W. nach Rußland, wo er sechs Jahre in Petersburg und 22 Jahre in Moskau verlebte. Ein Diener raubte ihm dort das ganze erworbene Vermögen, und da die Miniatur-Pastelle durch die Photographie außer Mode kamen, faßte W. den Entschluß, nochmals in Düsseldorf sich bilden zu lassen, diesmal als eigentlicher Oelbildmaler. Dann siedelte er nach München über, wo er 12 Jahre blieb, ohne im Genre oder Porträtfache wieder Boden fassen zu können. Verbittert über die tückische Laune des Schicksals zog er etwa um 1869 nach Luzern zurück mit dem ihn kränkenden Bewußtsein, daß brotneidige Kollegen ihn absichtlich auf eine falsche Künstlerbahn getrieben hätten. Dafür entschädigte ihn die Erinnerung an die an hohen Höfen geholte Beehrung und an die mit Moltke und andern Persönlichkeiten ihn verbindende Freundschaft. In der Heimat beschäftigte er sich noch rege mit Kunst und Litteratur.

An der Schweizerischen Turnusausstellung von 1874 war von W. ausgestellt: „Italien. Schäfer", an der Schweizerischen Kunstausstellung von 1862 Nr. 150: „Maler-Atelier", an der Luzerner Kunstausstellung von 1869 ein weibliches Porträt und von 1889: Selbstporträt in Aquarell. Ein „Russischer Bauer", signiert Moskau 19. März 1840, findet sich im Besitze der Kunstgesellschaft Luzern wie auch die Lithographie „La corbeille des amours." Eine gleichfalls als „Russischer Bauer" bezeichnete Handzeichnung und sein Porträt (als Handzeichnung) waren in der Sammlung Karl Mahler in Luzern. Von ihm stammen u. a. noch zwei Lithographie-Folioblätter aus der Luzerner Firma Eglin (s. d.): „Jesus der Seligmacher", „Maria die unbefleckte Jungfrau" und

fünf Folio-Lithographien aus eigenem lithographischem Verlage: „Flucht nach Aegypten", „St. Joseph" (nach Anton Morghen), „Mütterliche Wacht" (nach Cantarini) u. a. m. Er beschickte die schweizerischen Ausstellungen von 1856 bis 1876 mit folgenden Bildern:

„Beduinenmädchen" (1870). Bes.: Hr. Bluntschli-Beyel, Zürich.
„Der Bevorzugte" (ca. 1868). Verz. Kstausst. Bern 1868.
„Die Beobachtung" (um 1865).
„Der Teppichhändler" (1864).
„Der Sonntagmorgen" (1864).
„Fischmarkt" (1856).
„Schäferjunge" (1875).
„Junger Hirt" (1878).
„Knabe mit Kaninchen" (1871).

Eine Anzahl Familienporträts, Miniaturen und Genrebilder finden sich im verwandtschaftlichen Privatbesitz in Luzern (Familie Döpfner, Hotel Gotthard).

N. Z.-Ztg., Nov. 1884. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 847. — Gemälde der Schweiz, Kt. Luzern (*Pfyffer*, I, p. 285). — Zeitschr. f. bild. Kst., Beibl. III, p. 66. — *Seubert*, K.-Lex. III, p. 564. — *Singer*, K.-Lex. V, p. 72. — Ausst.-Kat. der Kstgesellsch. Luzern 1869, p. 22; 1889, p. 35. — *Ostertag*, Biogr. Kat. II (Msc.). — Jahresber. d. Bern. kant. Kstvereins 1875, p. 8. — *Tscharner*, Die bild. Kste., 1884, p. 58. — Die Schweiz, 1862, p. 296. — Vaterland, 1884, Nr. 255. *Franz Heinemann.*

Weingartner, Seraphin, Zeichenlehrer, der Bruder des Eduard W. (s. d.), wurde 1844 in Luzern geboren, bezog nach dem Besuch der luzernischen Kantonsschule 1862 die Düsseldorfer Akademie und 1864 das dortige Maleratelier von Prof. Carl Sohn. Nach vierjährigem Aufenthalt zwangen ihn die Lebensverhältnisse zum Unterbruch dieser vielversprechenden akademischen Ausbildung. In der Vaterstadt wurde ihm die Stelle eines Zeichenlehrers an der Kantonsschule und 1868 auch an der städtischen Knabenschule übertragen. Diese Stellung benützte W. zur weitern Ausbildung, der namentlich auch die vielen Studienreisen nach Italien und nach dem Norden förderlich waren. In der Folge begründete er in Luzern nach dem frühern Vorbilde des Malers Wyrsch die seit letzterm wieder in Vergessenheit geratene Kunstgewerbeschule, deren Vorsteher er wurde und noch heute ist.

W. hat sich um das künstlerische Leben seiner Vaterstadt besonders durch die Wiedererweckung der Häuserfaçadenmalerei in Holbein'scher Art verdient gemacht. Eine Reihe beachtenswerter Häuser-Kunstrestaurationen ist von ihm angeregt und teilweise selbst durchgeführt worden: „Seidenhof", Zunfthaus zu Safran und Schützen (jetzt Hotel Wage), Zunfthaus Pfistern, Haus zu den zwei Herzen und zum Apfelschuß, Dornacher-Haus u. s. f. Von W. stammen die Restaurationen der Rathäuser in Zofingen, Sursee und Sempach.

Von W. rührt auch der Situationsplan und das Modell der Freilichtbühne für die Sempacher Zentenarfeier her. Ferner entwarf er Kartons für Kirchenfenster in Altishofen, Willisau und Schüpfheim u. s. f. sowie eine Reihe anderer Entwürfe historischen Stils im Kunstgewerbe.

1889 stellte W. an der Luzerner Jubiläumsausstellung eine Reihe von zeichnerischen Entwürfen und Studien aus (Kat. Nr. 588—591). 1879 beteiligte er sich am Schweiz. Turnus.

Rawnsley, The Revival of the Decorative Arts at Lucerne, p. 11/12, 15—37. — „The National Magazine" 1897, Vol V, 4, p. 381—383. — Festschr. d. Schw. Ing.- u. Archit.-Vereins 1893, Luzern, p. 106. — *Heinemann*, Tell-Ikonogr., p. 39. — *Ders.*, Alt-Luzern, Kunstgesch. Führer, p. 60. *Franz Heinemann.*

Weise, s. Witz, Konrad.

Weiß, Gottfried, Maler und Kupferstecher, von Zürich, wurde dort 1804 als Sohn des Tuchhändlers Melchior W. und der Anna Magdalena Hegi geboren. 1830 ließ er sich in Genf nieder, wo er sich mit Juditha Rivet verheiratete, seine Frau aber schon zwei Jahre später durch den Tod verlor. 1850 kehrte er in seine Vaterstadt zurück. Es gibt von ihm drei Aquatinta-Ansichten in den Neujahrsblättern vom schwarzen Garten von 1828—1830, 15/18 cm, und eine Radierung „Felsengrotte mit betendem Eremiten", 13,5/18, die sich in der Kupferstichsammlung des Eidgenössischen Polytechnikums befindet.

Zürch. Bürgeretats. *H. Appenzeller.*

Weiß, Hans Jakob I., Goldschmied und Goldarbeiter, der Sohn des Hans Georg W., geb. in Zürich am 21. Febr. 1682, gest. 1765. Er war 1698 Lehrling bei seinem Bruder Kaspar W. und wurde 1705 Meister. Er ist Hauptmann gewesen, 1730 Zwölfer zum Kämbel, 1740 Gerichtsherr zu Flaach, von 1730—1740 Handwerksobmann der Goldschmiede. Als solcher vertrat er sein Gewerk vor Burgermeister und Rat der Stadt in dem Streite gegen das Handwerk der Gürtler, welches das Vergolden der Turmknöpfe auf dem neuerbauten Fraumünstertum für sich in Anspruch nahm, aber mit seiner Anmaßung am 9. Okt. 1730 abgewiesen wurde. W. war zweimal verheiratet: 1708 mit Anna Schaufelberger, 1721 mit Elisabeth Wüest.

Mitt. der HH. Dr. Zeller-Werdmüller, Dr. *Keller-Escher* u. *Tobler-Meyer*. — Staatsarch. Zürich, Ratsurkunden. B. V. 119, p. 26. *C. Brun.*

Weiß, Hans Jakob II., Goldschmied, wohnhaft zum Streit, geb. am 6. Okt. 1732, gest. 1812 in Zürich. Er war 1748 Lehrling bei seinem Vater und wurde 1756 Meister. 1777 Zwölfer zum

Kämbel, Quartierhauptmann und 1792 Amtmann zu Kappel. Kopuliert 1759 mit Anna Köchli. Er hatte keine Lehrlinge.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher*. *C. Brun.*

Weiß, Hans Jakob III., Goldschmied, der Sohn des Goldschmieds Kaspar W., geb. in Zürich 1743, gest. 1796. Er wurde als Meisterssohn 1762 geledigt und 1765 Meister. Zwölfer zum Kämbel 1773, Amtmann zu Embrach 1781. Er war verheiratet mit A. Barbara Meyer und wurde 1772 kopuliert.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher*. *C. Brun.*

Weiß, Hans *Kaspar I.*, Goldschmied und Goldarbeiter, der Sohn des Handelsmanns Hans Georg W. und der Bruder des Hans Jakob W. I., geb. in Zürich 1671. Er war 1684 Lehrling bei Reinhard Iselin in Basel und wurde 1695 Meister. Von 1728—1730 ist er Handwerksobmann gewesen. Seit 1696 war er mit Violanda Bürkli vermählt.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. *C. Brun.*

Weiß (zur Gilgen), Hans *Kaspar II.*, Goldschmied und Goldarbeiter, der Sohn des Obmanns Jakob W., geb. in Zürich am 10. Okt. 1717, gest. am 30. Dez. 1788. Er war 1732 Lehrling bei seinem Vater und wurde 1740 Meister. Zunftmeister zum Kämbel, 1753 Freihauptmann, 1755 Bauherr. Er war dreimal verheiratet. Seine erste Frau hieß Anna Magdalena Kilchsperger, die zweite Anna Keller, die dritte Dorothea Meiß.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher*. *C. Brun.*

Weiß, Hans Konrad, Goldschmied, der Sohn des Goldschmieds Heinrich W., geb. in Zürich 1678, gest. 1727. Er war 1693 Lehrling bei seinem Vater und wurde 1702 Meister. Seine Frau hieß Barbara Groß.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer*, Coll. VI, p. 438. *C. Brun.*

Weiß, Hans Rudolf, Glasmaler, von Zürich, wurde dort 1805 geboren, kam später als Teilhaber in das Glasmalereigeschäft Weiß & Röttinger und stellte an den Turnusausstellungen des Schweizerischen Kunstvereins in Zürich 1848 und 1852 verschiedene gemalte Scheiben mit Blumen und Arabesken aus, ferner ein Kirchenfenster mit Christus und den Symbolen der vier Evangelisten, eine heilige Familie nach Raffael und Scheiben mit Familienwappen. Er starb um 1875.

Sein Sohn, *Karl Rudolf W.*, geb. 1836, beschäftigte sich ebenfalls als Glasmaler, wanderte in den fünfziger Jahren nach Nordamerika aus und ließ sich in Philadelphia nieder.

Zürch. Bürgeretats. *H. Appenzeller.*

Weiß, Heinrich, als Sohn des Joh. Georg W. am 18. Febr. 1820 in Zug geboren, war von Beruf Lithograph und namentlich als Topograph thätig. Auf Grundlage der trigonometrischen Vermessungen und topographischen Kartierungen, die Ingenieur J. Anselmier 1845/46 im Auftrage von General W. Dufour im Kanton Zug ausführte, erstellte W. die erste topographische Karte des Kantons Zug. Sie erschien in seinem Verlage 1848 im Maßstabe 1 : 25 000. 1864 ließ er die Karte in neuer, mit Durchschnittsprofilen versehener und im Maßstab auf 1 : 50 000 reduzierter Ausgabe erscheinen. Unter dem Titel „Der Kanton Zug" verfaßte dann Prof. Bonifaz Staub historische, topographische und statistische Mitteilungen. Diese bildeten das willkommene Geleitwort, welches die W.-Keisersche, in vier Farben von der Firma J. Hofer in Zürich hergestellte Karte populär machte. W. gab dann ferner 1867 den von ihm bearbeiteten „Plan der Stadt Zug" im Maßstab 1 : 1000 heraus. Am eidgenössischen Schützenfeste von 1869 in Zug gab W. — ebenfalls im eigenen Verlage — heraus: „Erinnerung an Zug." Es war das die Staub'sche Arbeit, die der Verfasser in zweiter, mehrfach verbesserter Auflage bei J. Elsener in Zug drucken ließ und nun, mit vier artistischen, vom Herausgeber gezeichneten und von J. Hofer in Zürich lithographierten Beilagen (Plan der Stadt Zug, Plan des Schützenfestplatzes und Situationsplan der Kuranstalt Schönfels, jene zwei 1 : 3500, diese 1 : 1000) als litterarisch-artistische Festschrift in den Handel gelangte. Die verdienstliche Schrift von B. Staub bildet heute noch einen gut brauchbaren, zuverlässigen, viel zitierten und von keinem bessern überholten Führer durch die Geschichte und Topographie des Kantons Zug.

W., dem seine topographischen und litterarischen Unternehmungen von Kennern zwar verdiente Anerkennung, vom Publikum aber nicht genügende Unterstützung einbrachten, starb am 9. Dez. 1877. Er war verheiratet mit Veronika geb. Keiser, weshalb er stets den Frauennamen dem seinen anfügte.

Bürger-Reg. v. Zug. — *B. Staub*, Der Kt. Zug, 1. u. 2. Aufl., p. 2 u. 5. *A. Weber.*

Weiß, J., s. Weiß, Johannes.

Weiß, Johannes, Porträt- und Genremaler, von Hundwil im Kanton Appenzell A.-Rh., in Herisau, geb. 1810, anfänglich Schreiner, dann Schüler von Joh. Jak. Tanner in Herisau (s. d.), am 8. Jan. 1829 im Protokoll des Kunstvereins St. Gallen lobend erwähnt, beteiligte sich an Kunstausstellungen in St. Gallen 1832 (ein Familiengemälde und ein Porträt; zwei ausgestellte Landschaften zeigten nach Hartmann keinen

Fortschritt), 1835 (Porträt), 1838 (Jagdstück, das 1838 auch an einer Lokalausstellung in Zürich figurierte), 1841 (zwei Kostümbilder), 1855 (Sonntagsruhe, Studienkopf einer ältern Frau, jetzt in der Sammlung des Kunstvereins St. Gallen). In Bern war er 1830 mit einem Oelgemälde vertreten: „Die Feiertagsgesellschaft in Appenzell I.-Rh.“ Nach Nagler, der W. ins 17. (!) Jahrh. versetzen will, sollen von ihm die Bildnisse der Landammänner in der Ratsstube zu Trogen und Herisau sowie ein schönes Altarblatt in der Kirche zu Altstätten im Kanton St. Gallen herrühren. In der Kupferstichsammlung des Eidgenössischen Polytechnikums finden sich von einem *J. W.* aus dieser Zeit zwei kleine Aquatintablätter (13/18 cm): „Moosberg vor der Errichtung des Heinrichsbades“ und „Heinrichsbad von der Nordseite.“

Schweiz. Merkur I, p. 7, 63. — Kat. d. Kstausst. in St. Gallen 1832, 1835, 1838 (Nachtrag), 1841. — *Hartmann,* Notizen. — *Nagler,* K.-Lex. XXI, p. 259. — Mitt. v. *H. Appenzeller.* *T. Schieß.*

Weiß, Johann Heinrich, Topograph, Zeichner und Ingenieur, wurde 1759 in Straßburg geboren. Dem Kaufmann Joh. Rud. Meyer in Aarau als topographischer Zeichner empfohlen, nahm ihn dieser 1785 für die Bearbeitung seines beabsichtigten Reliefs der Schweiz in seinen Dienst. W. bereiste mit Meyer und dann mit J. E. Müller von Engelberg das Land, machte trigonometrische Messungen und zeichnete Berge und Täler nach dem Augenmaß, und Müller bildete an Ort und Stelle das Terrain plastisch in Gips nach. Meyer entschloß sich dann zur Herausgabe eines Atlas der Schweiz, wovon die erste Karte mit Teilen von Bern und Wallis 1796 erschien. Ueber diese Karte erhob sich ein lebhafter litterarischer Kampf zwischen Prof. Tralles, Weiß und Meyer, indem Tralles bezweifelte, daß trigonometrische Vermessungen die Grundlage der Karte bildeten, wie W. behauptet hatte. Bis 1802 wurde das Werk in 16 Blättern vollendet, die alle nach den Zeichnungen des W. gestochen wurden. Dieser trat dann als Ingénieur-géographe in französische Dienste und war 1799 dem Generalstabe der Rheinarmee zugeteilt, als er eine Generalkarte der Schweiz unter dem Titel „Nouvelle carte hydrographique et routière de la Suisse“ in Straßburg herausgab.

In den ersten Jahren des 19. Jahrh.s arbeitete W. unter Bonne an der Aufnahme von Bayern, 1804 und nachher zu verschiedenen Malen unter Henri und Delcros an der Planimetration der Schweiz. Er machte verschiedene französische Feldzüge mit und rückte zum Genieobersten vor. 1803 verheiratete er sich mit Johanna Wyttenbach in Bern. Nach dem Sturze des Kaiserreichs nahm er seine Entlassung und gab 1815 in drei Blättern das auf dem Rigi aufgenommene „Panorama des hautes Alpes“ heraus. Später bearbeitete er für die Herder'sche Buchhandlung in Freiburg i. B. einen Atlas von Europa und begann einen Atlas von Deutschland, den nach seinem am 27. Jan. 1826 in Freiburg i. B. erfolgten Tode Wörl fortsetzte.

Sein Sohn, *Victor W.* (1803–1870), war zuerst auch Topograph, später Offizier in Neapel, wo er zum Obersten avancierte. Er gab 1827 eine Karte des Rheintals, dann eine „Carte minéralogique du Mont St-Gotthard“ etc. und 1830, 1840 und 1854 eine Karte des Kantons Bern heraus.

R. Wolf, Gesch. der Vermessungen in der Schweiz, p. 124 f., u. Biogr. z. Kulturgesch. d. Schweiz, Bd. II. — *J. H. Graf,* Ueber den Meyer'schen Atlas u. andere zeitgenössische Versuche einer Vermessung in der Schweiz, im Arch. d. Hist. Vereins d. Kts. Bern, Bd. II, p. 30—120, mit einer Ehrenrettung für Weiß. — Bibliogr. d. schw. Landeskde., Fasz. II. *H. Türler.*

Weiß, Johann Heinrich, Goldschmied, geb. in Zürich 1767, gest. 1820. Er wurde 1787 Meister, gab aber den Beruf auf, um Kaufmann zu werden.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *C. Brun.*

Weiß, Karl Rudolf, s. Weiß, Hans Rudolf.

Weiß (Wyß), Kaspar I., Goldschmied und Graveur, von Zürich, geb. 1753, gest. im Febr. 1808. Er wurde am 5. Sept. 1781 Meister. Er war im Alter erblindet. Verheiratet: 1) 1795 mit Marianne Weber, 2) 1801 mit Maria Barb. Kieser von Lenzburg.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *C. Brun.*

Weiß (Wyß), Kaspar II., Goldschmied, geb. in Zürich 1771. Am 11. Okt. 1791 wurde er Meister. 1796 war er Lieutenant. Er gab schon früh den Beruf auf und wurde Kaufmann. Er entwich, trat in französische Dienste und ist verschollen.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *C. Brun.*

Weiß (Wyß), Niklaus, Maler, von Einsiedeln, war ein Schüler von Franz Ant. Kraus, mit dem er an den Fresken des Chors in Einsiedeln arbeitete. Er bildete sich in Rom weiter aus und vollendete nach Kraus' Tode († 1752) nach dessen Skizze das Bild auf dem Rosenkranzaltar, dem er seinen Namen und die Jahrzahl 1752 beisetzte. Von ihm ist auch das Freskogemälde ob dem Patroziniumaltar: Zachäus nimmt Jesus in sein Haus auf.

Kuhn, Stiftsbau M.-Einsiedeln, p. 89/90. — *Dettling,* Schwyz. Chron., p. 258. *P. Gabriel Meier.*

Weiß, Rudolf, Goldschmied, der Sohn des Goldschmieds Hs. Kaspar W., geb. in Zürich 1748, gest. 1781 als Offizier in Holland. 1767 wurde

er als Meisterssohn aus- und abgedungen, 1770 Meister.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher*. *C. Brun.*

Weiß, Johann *Rudolf,* Dekorations- und Kunstmaler, in Biel, wurde am 3. Sept. 1846 in Basel geboren. Er besuchte die dortige Gemeinde- und Gewerbeschule und bestand hierauf eine Lehrzeit als Dekorationsmaler bei den Malern Mägli und Thommen. 1865 begab er sich mit seinem Kameraden August Gonzenbach in die Fremde, arbeitete ein Jahr in Wien, drei in Bukarest, 9 Monate in Konstantinopel (in verschiedenen Villen), in Smyrna in der griechischen Kirche und in der deutschen Diakonissenanstalt, zwei Jahre in Beirut, malte 1872 in der protestantischen Kirche in Nazaret und war endlich noch zwei Jahre in den Palästen in Kairo thätig. Ueberall, wo er geweilt hatte, und auf seinen Wanderungen füllte er seine Skizzenbücher mit landschaftlichen Studien und städtischen Scenen. 1874 in die Schweiz zurückgekehrt, war er einige Zeit in Zürich, dann bei Wildermut in Basel thätig. Von 1876—1893 führte er in dieser Stadt ein eigenes Dekorationsmaleratelier, betrieb dabei landschaftliche Studien oder führte von seinen alten Skizzen mehrere aus. Seit 1893 wohnt W. in Biel, mit Dekorationsmalerei, speziell für Festspiele und Theater, beschäftigt; aber in den letzten Jahren hat er sich mehr der Kunstmalerei zugewandt, indem er Landschaften der Heimat, besonders des Seelands, Genre- und allegorische Bilder malt. Im Winter 1909/10 machte er wieder eine Studienreise nach Kairo. Im Sept. 1910 stellte er eine Reihe von Bildern von dieser Reise und seinem frühern Aufenthalt im Orient bei J. Aeberli in Zürich aus. Im Museum in Bern befindet sich von ihm eine „Straße in Kairo"; das Museum in Biel enthält zwei Bilder: „Ruinen bei Baalbeck in Syrien" und „Straße in Kairo."

Mitt. des Hrn. *W.* *H. Türler.*

Weiß, Salomon, Goldschmied, der Sohn des Hans Rudolf W., der von 1660—1670 Pfarrer zu Elm und von 1694 an Diakon in Kilchberg war, geb. in Elm 1668, gest. 1753. Er wurde 1697 Meister.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher*. *C. Brun.*

Weiß, Viktor, s. Weiß, Joh. Heinrich.

Weiß, s. auch Wiß, Wyß.

Weißhaupt, s. Wyßhaupt.

Weissig, s. Wissig.

Weitenauer (Weitnauer), Michael Johann *Friedrich*, Glockengießer, in Basel. Er goß für folgende Orte Glocken: 1782 für Pruntrut 1; 1786 für Brezwil 1; 1789 für Oberwil (Baselland) 1; 1802 für Reigoldswil 1.

Nüscheler, Glockenb. (Msc.). — *Ders.*, Glockeninschr. im Kt. Bern, p. 77. *† Moriz Sutermeister.*

Weitenauer (Weitnauer), Hans Friedrich, Glockengießer, 1701 in Basel, goß 1680 eine Glocke für Kirchbühl im Kanton Luzern.

Nüscheler, Glockenb. (Msc.). *† Moriz Sutermeister.*

Weitenauer (Weitnauer), Hans Heinrich I., Glockengießer, in Basel. Er war der erste dieses Geschlechts, welches von 1675–1813 stets Glockengießer aufgewiesen hat. Er goß 1675 eine Glocke für Brislach.

Nüscheler, Glockenb. (Msc.). *† Moriz Sutermeister.*

Weitenauer (Weitnauer), Hans Heinrich II., Glockengießer, in Basel. Er goß 1761 mit Friedrich W. 1 Glocke für Rümlingen und 1781 eine solche für Mönchenstein.

Nüscheler, Glockenb. (Msc.). *† Moriz Sutermeister.*

Weitenauer, s. auch Weitnauer.

Weitnauer (Weitenauer), Friedrich, von 1761 bis 1813 Glockengießer in Basel. Er goß für folgende Orte Glocken: 1808 für Frenkendorf 1; 1811 für Tenikon 1; 1812 für Laufen (Bern) 1; 1813 für Aesch (Baselland) 1.

Nüscheler, Glockenb. (Msc.). *† Moriz Sutermeister.*

Weitnauer (Weitenauer), Johann, Glockengießer, in Basel. Er goß 1708 3 Glocken für Allschwil (Baselland).

Nüscheler, Glockenb. (Msc.). *† Moriz Sutermeister.*

Weitnauer (Weitenauer), Johann (Hans) Friedrich, Glockengießer, in Basel, goß für folgende Orte Glocken: 1741 für Bubendorf 1; 1763 für Oetigen 1; 1768 für Reigoldswil 1; 1775 für Diegten 1; 1777 für Rothenfluh 1.

Nüscheler, Glockenb. (Msc.). *† Moriz Sutermeister.*

Weitnauer, s. auch Weitenauer.

Wekesser, s. Weckesser.

Welti, Glaser, in Zürich, steht auf dem Mitgliederverzeichnis der Lux- und Loyen-Bruderschaft von ca. 1520. Da H. Meyer seiner keine Erwähnung thut, scheint er die Glasmalerei nicht mitbetrieben zu haben.

P. Schweizer, im Anz. A.-K. v. 1884, p. 17. *F. O. Pestalozzi.*

Welti, Albert, Maler und Radierer, geb. am 18. Febr. 1862 in Zürich.

A. Leben. W.s Vater (gebürtig aus Zurzach im Kanton Aargau) war der Inhaber des heute noch bestehenden großen Fuhrhaltereigeschäftes Welti-Furrer, ein Mann von typisch schweizerischem Thatsachensinn, von klarem, energischem Geschäftsgeist. Von herber, gesunder Lebenstüchtigkeit stand er außer dem Bereich einer mehr

künstlerischen Kultur; seine Ehefrau, aus dem zürcherischen Geschlechte der Furrer, stand dem Mann zeit seines Lebens kraftvoll zur Seite in der Leitung des ausgedehnten Geschäfts und eines ungewöhnlich großen, patriarchalisch geleiteten Hausstandes. Es galt, für vierzig Knechte und Mägde zu sorgen; an die achtzig Pferde standen in den Ställen, und Dutzende von Fuhrwerken gingen in W.s Fuhrhalterei an der Bärengasse aus und ein. In dieser ungemein bewegten, auch malerisch überreichen Umgebung wuchs W. unter sechs Geschwistern auf. Sein früher Hang zum Festhalten von Geschautem und Erträumtem fand bei der zeichnerisch begabten Mutter entschiedene Förderung. Ihr dankte er die erste Anleitung im Figurenzeichnen, das schon damals weit weniger ein Kopieren der Natur oder von Vorbildern war als ein Gestalten aus der Erinnerung heraus, angeregt durch die lebendigen Gruppen von Pferden, Gespannen, Fuhrleuten, die er in nächster Nähe hatte; durch die malerischen Gestalten der „Bourbakis“, die während des deutsch-französischen Kriegs auch in Zürich einquartiert waren; durch Illustrationen in der „Gartenlaube“, vor allem auch im Disteli-Kalender, dessen Umrißzeichnungen zur Schweizergeschichte den jungen W. zu Schlachtenkompositionen, Aufzügen u. s. w. anspornten. So vielgestaltig dieses freie Zeichnen war, in der Schule ließ sich das künstlerische Talent W.s nicht disziplinieren. Der versonnene Knabe war in allen Fächern ein mittelmäßiger Schüler, und auch im Zeichnen war er den Anforderungen seiner Lehrer kaum gewachsen. Nach Absolvierung der Volksschule wurde das Realgymnasium und die kaufmännische Abteilung der Industrieschule besucht, ebenfalls mit mäßigem Erfolg; eine Klasse mußte er sogar wiederholen. Ende der siebziger Jahre war W. auch Hörer einzelner Vorlesungen am Eidgenössischen Polytechnikum. Sein erster bestimmender Lehrer im Zeichnen war um diese Zeit der Kupferstecher Johann Konrad Werdmüller. W.s künstlerische Leistungen hatten allerdings noch so wenig Beachtung gefunden, daß er als Achtzehnjähriger es nicht wagen durfte, dem Vater den innigsten Wunsch zu äußern, Maler zu werden. Um das Künstlerische mit dem Praktischen zu verbinden, wählte er den Photographenberuf, trat 1880 als Lehrling bei seinem Onkel in Lausanne ein, wo ihm vorerst, weit mehr als künstlerische Arbeit, die Aufgabe zukam, mit Chemikalien zu hantieren und alle Handgriffe eines Lehrjungen zu thun. Karge Freistunden wurden zum Zeichnen nach Gipsmodellen im Musée Arlaud benützt, wo W. die anregende Bekanntschaft des jungen Vallotton (s. d.) machte. Doch überbrückte solche gelegentliche künstlerische Thätigkeit und Aussprache die Kluft nicht, die zwischen den idealen Plänen und der unerträglichen Wirklichkeit im Photographenatelier bestand. W. faßte allen Mut zusammen, um dem Vater in einem zwanzigseitigen Briefe zu erklären, daß die Thätigkeit als Photograph für einen jungen Menschen, der Maler und nichts als Maler werden wolle, unmöglich sei. W. bekam nun auch die Erlaubnis, die Münchner Akademie zu beziehen; er sollte Illustrator werden, da sich der Vater noch nicht mit dem Gedanken befreunden wollte, daß sein Sohn sich zum freien Künstler auswachse, was für bürgerliche Begriffe fast gleichbedeutend mit Mißraten war.

Im Herbst 1881 kam W. in München an, zu spät um noch in die Kunstgewerbeschule aufgenommen zu werden; er versuchte es bei der Akademie der bildenden Künste, deren Aufnahmeprüfung er aber nicht bestand. Für das erste Semester studierte er nun am Münchner Polytechnikum, bestand dann im Frühling 1882 das Examen für die Akademie. Das erste Jahr war, unter dem Cornelianer Prof. Alex. Strähuber, dem zeichnerischen Studium nach der Antike gewidmet. Im Frühling 1883 erfolgte die Aufnahme in die Naturklasse von Prof. Gysis; W.s Fortschritte wurden hier durch eine Schülermedaille ausgezeichnet. Im Herbst 1884 konnte W. bei Prof. L. von Löfftz eintreten, dessen Malschule er, ohne sonderliche Freude, bis im Frühjahr 1885 besuchte. Den Sommer verbrachte er in Zürich; im väterlichen Hause wurde ihm eine kleine Kammer eingeräumt; hier entstanden unzählige Zeichnungen, vor allem große Kompositionen in Kohle. Daneben versuchte sich W. auf der Ufenau im Landschaftskizzieren, zu dem ein paar Blatt Packpapier verwendet wurden. Bestimmender für ihn waren allerdings die kompositionellen Versuche, die im Herbst in München, vor allem in einem Komponierverein, den ein paar junge Akademiker unter sich gegründet hatten, fortgesetzt wurden. Ging in den Kohlezeichnungen alles auf malerische Helldunkel-Wirkung hinaus, so ist die gleiche Tendenz in den Ende 1885 entstehenden Oelbildern zu verfolgen. Beim fleißigen Studium der Alten in der Pinakothek steht Rubens im Vordergrund. Im März 1886 verläßt W. die Akademie endgültig; Löfftz spendet ihm alle Anerkennung für seine Kompositionen und bedauert, daß der Schüler beim Malenlernen nicht länger ausharrt.

W. drängt es auf eigene Wege; er verläßt sofort bei der Heimkunft nach Zürich das Helldunkel der Münchner Schule und malt ein farbiges Bild, das am ehesten den Einfluß des über alles geschätzten Rubens erkennen läßt. Wurde später das Helldunkel wieder aufgenommen, so war es doch farbiger als in München; die verschiedensten Malversuche im Laufe des Sommers

1886 belegen diese Beobachtung. Die nachhaltigste Anregung hatte W. in München von einem amerikanischen Sonderling erhalten, der ihn die Zurichtung von Blechplatten zu Radierzwecken lehrte. Einen regelrechten Schulkurs in den graphischen Künsten konnte diese Anleitung allerdings nicht aufwiegen, und W. hat mit Aufwendung von viel Zeit und Kraft selbst nachgelernt, was andern ein systematischer Unterricht ohne große Mühe gibt; gerade deshalb war es W. wohl beschieden, daß er auch als Graphiker seine eigenen Ausdrucksmittel fand und nie in einer Manier erstarrte. 1885 waren die ersten Radierungen entstanden, gleich mit Aquatintaversuchen. – Die markanteste Arbeit des Sommers 1886 und schon ein ganz persönlicher W. ist der Entwurf zu einem Wandbrunnen, der erste kunstgewerbliche Versuch für den Wettbewerb der Gewerbemuseen Zürich und Winterthur. Als überreiches Dokument für die unerschöpfliche, erzählerfreudige Phantasie W.s bedeutet der Entwurf einen Markstein in der Entwicklung des Künstlers; diese Leistung trug W., ohne daß er es wußte, die Gunst Arnold Böcklins ein, dem Prof. Lasius die aquarellierte Zeichnung vorwies. W. kam kurz darauf mit Böcklin in Berührung; der äußerlich nicht gerade glänzende Erfolg der Münchner Akademiejahre veranlaßte den Vater, ein Gutachten bei Böcklin einzuholen, ob der Sohn wirklich zum Maler beanlagt sei. W. schickte, seines Erfolges recht unsicher, ein Paket Zeichnungen und einiges Gemaltes zum Meister, dazu einen Brief, u. a. des Inhalts: „Ich möchte Sie bitten, daß Sie meine bisherigen Arbeiten anschauen und mir eine Art Attest für meinen Vater geben möchten: daß ich nach weiterm etwa dreijährigem Studium in der Malerei mich selbständig durchzubringen vermöchte. Es würde meinem Vater gerade kein schweres Opfer sein; aber er mag es nicht riskieren, und ich begreife es auch wohl. Ihre Zustimmung würde die Sache entscheiden ...“ Böcklin nahm am nächsten Tag W.s Besuch freundlich an, würdigte die Akademiearbeiten von München her kaum, lobte dagegen die Bildversuche und Kompositionen. Der Meister schrieb an W.s Vater einen freundlichen Brief, den der Sohn bezeichnenderweise erst nach des Vaters Tode zu lesen bekam. Böcklins Rat ging dahin, Italien aufzusuchen und München beiseite zu lassen. W. verbrachte den Winter zunächst in Zürich, moralisch nicht immer in bester Verfassung; er vollendete immerhin ein Bild, „Amazonen, Pferde zähmend“, das aber völlig zugemalt wurde, als ein Münchner Freund, der Löfftzschüler Huber, darin den grauen Ton und die malerischen Qualitäten seines Lehrers vermißte. Dieser unsichern Zeit machte die Notwendigkeit ein Ende, im Sommer 1887 die Rekrutenschule nachholen zu müssen; gleich darauf folgte noch der Truppenzusammenzug bei Andelfingen und schließlich Anfang Nov. 1887 die Abreise nach Venedig. Hier folgte eine Zeit der fleißigsten Arbeit. Vormittags wurde in der Stube gemalt, nachmittags im Freien und in der Markuskirche aquarelliert. Das Schaffen wurde abgelöst durch viele Studien in der Galerie, vor Carpaccio, in den malerischen Straßen und Kanälen der Stadt. Eine starke Umwandlung zum Farbigen und Dekorativen war die Folge. Während der fünf Monate einer fast gänzlichen Einsamkeit entstand auch der farbige Entwurf einer Hausfaçade, entstanden Radierungen, Phantasiegebilde, an denen nachts bei der Lampe gearbeitet wurde. Daß gerade in Venedig, der Stadt ohne Pferde, der „Amazonenkampf“ radiert wurde, belegt mehr als alles andere die Grundtendenz W.s, nicht Anregungen von außen, sondern innere Ideen zu bildmäßiger Wirkung werden zu lassen. Als richtiger peintre cérébral gehörte er zu keinem eher in die Lehre als zu Böcklin. Nach erneutem, kurzem Aufenthalt in Zürich und in München tritt W. nun bei Böcklin als Famulus ein. W.s Vater erhielt die Zusage des Meisters unschwer, hatte Böcklin sich doch über den jungen Künstler geäußert, er könne was, er habe Phantasie und Farbensinn; „aus dem Kerl kann was werden.“

Mit dem Spätjahr 1888 beginnt W.s Arbeit bei Böcklin, vorerst wochenlang mit Farbenreiben; dann folgen Versuche aus dem Gedächtnis mit selbstgeriebener Temperafarbe; schließlich entstanden vollwertige Bilder, wie die „Madonna“, auch eine ganze Reihe von Arbeiten, von denen, nach immer erneutem Abwischen und Neuübermalen, meistens nur Ruinen übrig blieben. Böcklins Kritik war sehr scharf, aber äußerst lehrreich; sein Korrigieren war immer mehr ein anregendes Gespräch; die Arbeit berührte er nie selbst. Mit seinen Kunstprinzipien stimmte W., wie gesagt, durchaus überein. Die Bilder entstanden ohne Modell oder Studienmaterial. Von Böcklin wurde W. angewiesen, die Natur treu zu beobachten und frei ins Gedächtnis aufzunehmen; das bloße Komponieren verurteilte der Meister streng. In einem Brief an Avenarius (Kunstwart, 1. Febr.-Heft 1901) äußert sich W. in klarer, aufschlußreicher Weise über Böcklins Arbeitsweise und Prinzipien; davon noch später. An den Abenden radierte W. zeitweise besonders gerne Darstellungen, die ihm Böcklin im Atelier zu Tode korrigiert hatte; manchmal verlangte er auch einige Tage Urlaub, um die graphischen Arbeiten zu fördern; nicht immer zur Freude Böcklins, der dem Schwarz-Weiß nicht gewogen war und von seinem Schüler ein völliges Aufgehn in farbiger Anschauung verlangte. Im Spät-

herbst 1890 löste sich das Verhältnis von Lehrer und Schüler; der lange Kampf des Schaffens und Korrigierens hatte beide müde gemacht. Die Trennung war leicht und freundschaftlich; der Meister war in der beglückenden Periode des harmonischen Bildes „Die Gartenlaube"; der Schüler kehrte ziemlich mutlos ins Vaterhaus zurück, malte dort zunächst ein Selbstporträt in Aquarell, fast in der Absicht, Oel und Tempera zu Gunsten der flüssigern Technik aufzugeben. Nach Neujahr 1891 brachte W. eine Ausstellung junger Zürcher Künstler im Schwurgerichtssaale zusammen, die trotz feindlichem Verhalten maßgebender Kreise von erfreulichem Erfolge begleitet war. In der Folge wurde nun tüchtig gearbeitet, vor allem auch mit dem Wunsche, bald einmal auf eigenen Füßen zu stehen, da der verdienstlose Künstler im Hause, wo alles auf harte Arbeit und Verdienst eingestellt war, eher scheel angesehen wurde. Entwürfe aus der Böcklinzeit wurden neu durchgearbeitet; es entstanden Radierungen, teils nach Bildern, teils aus freier Eingebung. Sehr erwünscht kam 1892 der Auftrag, Böcklins „Frühlingserwachen" im Künstlergütli zu kopieren. Während W. für einen amerikanischen Kunsthändler die Kopie im Künstlergütli ausführte, lernte er den Rittergutsbesitzer und Majoratsherrn Franz Rose auf Doehlau (Ostpreußen) kennen, der dem jungen Künstler bei der Arbeit zusah. Als der Amerikaner in der Folge das Bild nicht zahlen wollte, kaufte es Herr Rose, der W. nicht aus den Augen verlor und ihm später, als vornehmer Mäzen, mehr wie drei Jahre die Möglichkeit eines sorgenlosen Schaffens gewährte. Nach Vollendung der Böcklinkopie konnte W. mit selbstverdientem Gelde nach Paris reisen und dort sich mit Aktzeichnen und Studium in den Museen weiterbilden. Nach Zürich zurückgekehrt, nahm W. die Radierung wieder auf und setzte seine in München begonnenen Versuche fort.

Anfang 1894 fand der Herzensroman, der seit sieben Jahren des Künstlers Wesen erfüllte, in der Eheschließung die erwünschte legale Lösung. W. führte Emeline Wildbolz aus Thun heim und begründete jenen Hausstand, der seinem Schaffen in der Folge so wohlthätig förderlich war; die Gattin war die vorbildliche Künstlerfrau, selber durchaus künstlerisches Temperament, weitherzig, thatkräftig, voller Glauben an die Mission des Mannes. Die Jungvermählten machten ihre Hochzeitsreise nach Florenz, wo Böcklin besucht wurde. In die Heimat zurückgekehrt, ließen sie sich in Höngg bei Zürich nieder. Sie bewohnten ein malerisches Landhaus, dessen idyllische Aussicht auf das Limmattal eine Radierung W.s festhält. Es folgt eine Periode von kleinen Landschaftsstudien in Oel und Pastell; gleichzeitig entstanden Bilder der freisten eigenen Erfindung und Radierungen, ebenfalls als Schöpfungen einer stets lebendigen Phantasie. Von Höngg aus nahm W. auch am Zürcher Kunstleben teil, im besondern an der Bewegung, die 1894 zur Gründung des Vereins „Künstlerhaus" führte und ein Jahr darauf zum Bau des neuen Ausstellungsgebäudes, das auf die Kunstpflege in der Stadt bald so befruchtend wirkte.

Im Herbst 1895 machte Herr F. Rose-Doehlau W. das Anerbieten, er möchte ganz für ihn arbeiten gegen eine Entschädigung von 300 Mark im Monat; ob W. produktiv sei oder nicht, das Verhältnis sollte vorläufig drei Jahre gelten. W., dem die wirtschaftliche Sicherheit um so mehr erwünscht war, als ihm 1894, mit der Geburt des Sohnes Albert, neue Familienpflichten erwuchsen, nahm den Vorschlag Roses gerne an und siedelte Ende 1895 nach München über, um hier die vielseitigste künstlerische Anregung zu genießen. Es entstand da eine Reihe von Gemälden in Tempera und Oel, die in den Besitz des Mäzens übergingen; ferner Radierungen, die ersten nun auch auf Kupfer, nachdem W. bei Peter Halm schließlich auch die Bearbeitung der Kupferplatte erlernt hatte. W. gab später das Kupferätzen wieder auf, da ihm die Dämpfe der Salpetersäure unangenehm und unzuträglich waren. Im Herbst 1897 wurde der Münchner Aufenthalt durch eine Reise nach Doehlau unterbrochen, wohin W. mit Frau und Kind über Dresden und Berlin fuhr. Die Rückreise wurde über Breslau und Wien gemacht, nachher die Wohnung in der Münchner Nymphenburgerstraße wieder bezogen, deren Mansardenzimmer W. auf der Radierung „Mutter und Kind" festgehalten hat. Von bestem Einfluß auf W. war die Freundschaft mit den Malern Ernst Kreidolf, Huber-Feldkirch, mit dem Herausgeber des Kunstwarts, Avenarius, und seinem Kreise, u. a. mit Leopold Weber. In den späten Abendstunden werden neue graphische Verfahren probiert, besonders die Buchdruckradierung; manche Tagesstunden sind Studien in der Pinakothek gewidmet, wobei W. der Temperatechnik der altdeutschen und frühitalienischen Meister die größte Aufmerksamkeit widmet. Eine Ausstellung bei Gurlitt in Berlin beschließt 1899 das Mäzenat des Hrn. F. Rose, für den W. ein halbes Jahr länger arbeitete, als vorerst vertraglich bestimmt war. Der Mäzen erwies sich auch in der Folge ebenso weitherzig als W. gewissenhaft und dankbar. Im Frühjahr 1899 bereiste W. mit Frau und Sohn Italien, sah Venedig, Ferrara, Ravenna (wo er Mosaikstudien machte), Ancona, Rom, Neapel, Pompeji, Amalfi, Pästum, Capri, blieb drei Wochen in Rom und reiste über Mailand

und Locarno nach Zürich. Im dreieckigen Stübchen im väterlichen Haus am Schanzengraben entstand nun das Elternbild, das nach fünfmonatlicher Arbeit von den Eltern provisorisch für 250 Fr. gekauft wird. 1901 kann W. das Geld zurückgeben und das Bild der Eidgenossenschaft verkaufen. Im Herbst 1899 kehrte W. mit der Familie nach München zurück. Im Frühling siedelte er auf das Land über, nach Pullach im Isartal, in der — getäuschten — Erwartung, dort billiger zu wohnen. So schön die Natur ist (W.s „Deutsche Landschaft“ erzählt davon), W. kommt zu keiner rechten Ruhe, da er sich in der ersten wie in einer zweiten Wohnung mit den bäuerlichen Vermietern herumzuplagen hat. Ein dritter Umzug führt ihn 1901 nach Solln I.

Auf das im Schweizerischen Salon ausgestellte Bild „Hochzeitsabend“ hin erhielt W. durch Architekt Hans Auer in Bern den Auftrag, eines der durch den Tod Sandreuters unausgeführt gebliebenen vier großen Glasfenster im Stiegenhaus des Bundespalais auszuführen. In fast zweijähriger Arbeit kam die Darstellung der ostschweizerischen Stickerei- und Webereiindustrie zur Darstellung. Allerlei Unannehmlichkeiten wurden durch gütige Vermittlung von Bundesrat Ruchet aus dem Wege geräumt. Eine weitere dekorative Arbeit entstand 1904, als man in Zürich den Versuch machte, W. einen Auftrag der Vaterstadt zu geben. Das Zivilstandsamtszimmer sollte eine Wandmalerei erhalten, für die W. den „Ehefries“ entwarf. Die Ausführung erhielt er nicht, da die für die groß angelegte Arbeit verlangte Summe von 8000 Fr. die Billigung einer Bürgerschaftsabstimmung hätte finden müssen; der Künstler ging auf die Zufälligkeiten eines Volksurteils nicht ein und verkaufte den Entwurf, dem niemand nachfragte. Eine andersartige, mehr kunstgewerbliche Aufgabe bot sich 1906 für das Schützenfest in München, als W. mit Professor Becker-Gundahl eine Dianagruppe künstlerisch organisierte; es entstand da eine farbige Zeichnung für den Festwagen der Diana. Die Freude an angewandter Kunst zeigen bei W. die Entwürfe für den Brunnen, die Hausfaçade, kunstgewerbliche Gegenstände eigener Erfindung auf Bildern wie den „Penaten“ (1905), allerlei Gebrauchsgraphik, vor allem aber auch die von ihm bemalten Truhen und Kästen (1904) und die nach des Künstlers Entwürfen geschnitzten Rahmen zu einer Reihe der wichtigsten Bilder, nicht zu vergessen der eigens angefertigte Dekor für das Puppentheater der Kinder und Vorzeichnungen zum Schaukelpferd des Jüngsten.

1905 brachte einen neuen Umzug der seit 1903 um einen zweiten Knaben, Ruedi, vermehrten Familie. Im Juni 1906 reiste die Familie nach Zürich, wo W.s Vater plötzlich gestorben war. Der Rest des Jahres wurde in Innertkirchen zugebracht; hier entstand wieder eine Reihe von Naturstudien in Tempera. Nach der Rückkehr nach München wurde W.s größte Radierung, der „Ehehafen“, vollendet, auf deren erste Durcharbeit und spätere Verbesserung und Ergänzung W. 3/4 Jahre verwendete. Nach Neujahr 1907 folgt ein Aufenthalt in Zürich. Um jene Zeit und wohl schon vorher entwickelte sich ein Herzleiden, das in der Folge dem Künstler manchen Zwang, manche Entbehrung auferlegte. Der Sommer 1907 wurde in Vättis zugebracht, wo wieder Naturstudien entstanden. Nach München zurückgekehrt, erhält W. die Aufforderung, die große Wand im Ständeratssaal in Bern auszumalen. Einer Bedenkzeit während Monaten (1907/08) folgt die Ablehnung des Künstlers; erst später, als bekannt wird, die große Aufgabe solle nun einem Landschafter anvertraut werden, entschließt sich W. zur Uebernahme des Auftrags, nachdem sich Wilhelm Balmer bereit erklärt, das Werk mit W. gemeinsam durchzuführen. Im April 1908 wird der Abschied von München festlich gefeiert. Die Schweizer Künstler, der Bund zeichnender Künstler, die Donnerstagsgesellschaft veranstalten Abschiedsfeiern. W. reist mit Familie über Zürich nach Bern und richtet sich im Neuhabsburgergütli ein. Es beginnen nun die Studien zum Landsgemeindebild, das im Entwurf schon in München Gestalt angenommen hatte. Der erste, in unfixierter Tempera ausgeführte Entwurf (in 1/10 Größe) wurde 1909 von Bundesrat Ruchet angenommen. Im Herbst folgte eine Reise mit Familie nach Locarno und Mailand und von Neujahr 1910 an mit Wilhelm Balmer zusammen ein Studienaufenthalt in der Urschweiz, vorerst bei Dr. med. Ettlin in Sarnen, nachher in Stans. In dieser Zeit, die mit Unterbrechungen bis in den Sommer sich ausdehnt, entstehen die Studienköpfe für das Landsgemeindebild, große Bleistift- und Kohleblätter nach Volkstypen, für die Figuren des farbigen Kartons in halber Größe; beim Vorentwurf, wo es sich hauptsächlich um die Gruppierung handelte, wurden Familienmitglieder als Modelle benützt. Zwischen der Arbeit an den fünf definitiven Kartons entstehen graphische Blätter; Zink und Stahl sind zeitweilig zu Gunsten der Celluloidplatten aufgegeben. Die angewandte Kunst, die noch 1908 durch den Mosaikentwurf für das Elterngrab vertreten ist, wird weiter gepflegt; es entstehen neue Rahmenzeichnungen und der Fahnenentwurf für die Zürcher Zunft zur Waag. Auch die frei schaffende Thätigkeit ruhte nicht; 1911 wurde ein kleines Gemälde „Seiltänzer“ vollendet. — Im Herbst des gleichen Jahrs erhielt das ruhige, harmonische Familienleben des Künstlers einen tiefen Riß durch den plötzlichen Tod der Gattin, die in München, wohin sie den Sohn

Albert, den jungen, talentierten Maler, zur weitern Ausbildung brachte, einem Schlaganfall erlag. Der 50. Geburtstag des Künstlers zeitigte im ganzen Lande herum sympathische Kundgebungen; die philosophische Fakultät 1. Sektion der Universität Zürich promovierte W. am 2. März 1912 zum Ehrendoktor.

B. Werke. *a. Zeichnungen.* Für die künstlerische Entwicklung W.s, besonders aber für seine von aller Manier freie Vielseitigkeit, sind seine Zeichnungen ein vollwertiger Beleg. Als Schüler des Kupferstechers Joh. Konr. Werdmüller beginnt W. damit, Vorstellungen, die Märchen in ihm erweckten, festzuhalten. Die Technik ist fein und ganz linear; die zwei noch vorhandenen Blätter mit Illustrationen zu Martin Usteris „Erggel im Steinhus“ sind Umrißzeichnungen in Bleistift, im Stil des Moritz von Schwind, des damals noch beliebten Illustrators Retzsch und Distelis, dessen Kalender W.s liebste Lektüre der ersten Jugend war. Auf der Akademie hat W. die streng lineare Zeichnung der frühern Zeit aufgegeben; neben der Komposition, die schon auf den ersten Blättern bemerkenswert ist und die in München an erste Stelle des Interesses rückte, ist die Tendenz nach durchaus malerischer Gestaltung der Zeichnung bemerkenswert. Das Material ist nicht mehr der spitze Bleistift, sondern die weiche Kohle; die Wirkung geht vom Helldunkel aus. Das Bildmäßige wird in den Blättern der spätern Akademiezeit bewußt verfolgt. Während bei L. von Löfftz das Technische des Malens gelernt wird, gründet W. mit ein paar Kollegen einen Komponierverein, für den große Kompositionen in Kohle entstehen, die der Korrektur von Prof. Liezen-Mayer unterbreitet werden. Als kompositionelle Leistung, die aber auch in der psychologischen Erfassung einer aufgeregten Volksmenge schon die scharfe Beobachtung späterer Arbeiten W.s zeigt, ist besonders der „Bäckergalgen“ zu nennen. Das große Blatt charakterisiert die Scene, wie ein Bäcker, zur Strafe für gefälschtes Mehl, ins Wasser getaucht wird. W. verwandte dazu nicht den an einem Strick aufgehängten Brotkorb, wie er zu diesem Zweck im mittelalterlichen Zürich gebraucht wurde, sondern einen Käfig, dessen Form er im Nationalmuseum zu München studierte. Blätter, die besonders auf malerische Kontraste von Licht und Schatten aufgebaut sind, entstanden ebenfalls 1884 und 1885 in München. Es sei genannt die große Komposition „Nächtliche Prügelei“, wo zu einem nächtlichen Streit bei der Haustüre eine Laterne von oben leuchtet; dann „Des Teufels schwache Seite“, wo ein phantastisch herausgeputzter Satan in einem Winkel vor der Höllenpforte ein üppiges Weib liebkost. Hier wie beim Bäckergalgen sind die durchaus charakteristischen Eigenschaften W.s schon unverkennbar: Phantasie, Erzählerfreude, Humor. In einem kleinen Beethovenkopf aus der gleichen Zeit ist das Malerische vollendet herausgearbeitet; der mächtige, ausdrucksvolle Schädel ist in den weichsten Uebergängen aus dem Kohlegrund herausgeholt. Die malerische Tendenz in der Zeichnung ist auch später zu verfolgen in Entwürfen und Studien zu Radierungen oder zu Bildern. Aus der Zeit, wo W. auch bei der Graphik vor allem auf weiche, tonig vermittelte Stimmung gehalten hat, stammt der mittelgroße Entwurf für die mehrfach überarbeitete Radierung „Amazone ihr Pferd tränkend“; das 1891 entstandene, in Kohle angelegte Blatt hat vielleicht den weichsten Duktus, die breiteste, am meisten malerische Haltung von allen Zeichnungen W.s. Im gleichen Jahr entstanden unmittelbar hingezeichnete Menageriestudien. Von leichter, feiner Strichführung sind die 1896 entstandenen Vorstudien zur Radierung „Mondnacht“, die im Fensterausschnitt eine andere landschaftliche Version zeigen als das vollendete Blatt. Freie kompositionelle Zeichnungen sind uns aus den neunziger Jahren nicht mehr bekannt. Aus W.s Studien und Entwürfen läßt sich aber seine leichte und weiche Strichführung auch weiter verfolgen. In der Welti-Ausstellung des Basler Kupferstichkabinetts (1911/12) waren große getonte Blätter aus den Studienheften von 1902 an zu sehen, kleinere Blätter auch aus den letzten neunziger Jahren. Als Hauptblätter seien verzeichnet zwei mit wuchtigem, breitem Kohlestrich hingeworfene Köpfe, Selbstbildnisse, bei denen das malerische Element durch Höhen mit weißer Kreide zur besondern Geltung kommt. Das sind Vorzeichnungen zum Familienbilde, denen sich andere anreihen, wie die zart angelegte Gruppe von „Mutter und Kind“ und ein großer Entwurf zum Ganzen, wo der Künstler in voller Figur im Vordergrunde steht. Für die „Penaten“ ist eine erste Vorzeichnung da, welche die Figuren mit raschen, aber weichen Kohlestrichen markiert, den Vorgang auf die Straße verlegt und ihn in der Richtung von rechts nach links abspielen läßt. Gewandstudien zu diesem Bilde geben in einem Zug einen schweren und weichen Faltenwurf, hier ebenfalls Kohle mit Kreide gehöht. Noch weicher und toniger sind Einzelfiguren zum Bilde der „Eremiten“ angelegt; auf dunkelgrünem Papier sind kaum mehr Konturen wahrzunehmen. Wir nennen da die Studien zu dem Engel, der den Tisch decken will (zum ersten, verworfenen Entwurf des Bildes), zum Eremiten, der verträumt auf dem Felsen sitzt. Den Höhepunkt des feinen malerischen Bildentwurfs bedeutet die getonte Vorzeichnung dieser ersten Fassung der „Eremiten.“ So wenig

gebunden W. in der Ausführung von Bild und Graphik sich an zeichnerisches Studienmaterial hält, so gewissenhaft beobachtet er, wenn einmal die Bildidee im Geiste Gestalt angenommen hat. Solche Studien — zur Kontrolle der Vorstellung gemacht — übertreffen an Größe die radierten Figuren oft um das Fünfzigfache. Besonders typisch ist die ganz in weichen breiten Kohlestrichen angelegte Gestalt von W.s Sohn Albert mit der Staffelei; auf der Radierung „Rückkehr in die liebe Heimat" ist das Motiv ganz frei verwendet; für alle Figuren auf der kleinen Radierung „Umzugsanzeige, Bern" sind große Vorzeichnungen in Kohle vorhanden. Die Akte schwimmender Frauen für die Radierung „Der Ehehafen" sind teilweise in Bleistift angelegt und mehr plastisch als alle andern Zeichnungen W.s. Diese Blätter mögen nicht so frei und leicht entstanden sein wie andere, da es W. bei ihrem Entstehen mehr auf das richtige anatomische Leben ankam als auf die malerische Gesamthaltung. Die Typenstudien für das Landsgemeindebild, die 1910 in Unterwalden entstanden, sind weiter detailliert als manche der frühern Vorzeichnungen; hier war die Tendenz maßgebend, naturähnliche Blätter zu haben, um dem Bilde den echten Lokalcharakter zu sichern. Diese Köpfe sind in den wesentlichen Partien durch feine Strichlagen tief und eingehend charakterisiert; das Hauptmaterial ist auch da weiße und schwarze Kreide. Während für Gesicht- und Fleischpartien eine überlegte Detaillierung bevorzugt wird, sind Gewandteile meist mit wenigen Linien angedeutet. Gerade das Erscheinen dieser jüngsten Blätter warnt davor, für W.s Zeichenkunst bestimmte Formeln zu prägen; weder die erste, ganz lineare, noch die zweite, ganz malerische Tendenz, noch die dritte, plastische, hat Oberhand erhalten. W. steht über einer Manier, findet für die entsprechende Aufgabe und Vorstellung das Ausdrucksmittel, das für ihn das Wesentliche und Zweckentsprechende zu geben vermag. Fast alle aufschlußreichen Blätter, von denen wir sprachen, sind noch im Besitze des Künstlers; die Basler Kunstsammlung besitzt den großen Karton mit der ersten Version der „Eremiten"; Herr Schneider-Huber in Basel ist im Besitz einer Vorzeichnung zur „Mondnacht" auf blau getöntem Papier.

b. Bilder. W.s inneres Verhältnis zur Kunst ist dem Böcklins nahe verwandt: W. ist „Kopfmaler", der künstlerische Eingebungen im Geiste zu optischen Erlebnissen werden läßt, der Ideen mit sich herumträgt, bis sie sich in der Vorstellung zu formal abgerundeten Bildern verdichten, zu Bildern, die, auf die Leinwand projiziert, Farbe und Gestalt annehmen aus dem innern Reichtum, um an Naturbeobachtung und aus der intuitiven Gabe, Formen und Farben harmonisch auszuwägen. Diese Art künstlerischer Produktion befremdet manchen in der heutigen Zeit des Impressionismus, die mitleidig auf Künstler sieht, welche „noch Bilder malen" (Urteil Max Liebermanns über J. Israels). W.s künstlerische Grundanschauung deckt sich mit dem, was er in seinem Böcklinaufsatz schrieb. Ein paar von seinen, Schicks Buch so wertvoll ergänzenden Sätzen müssen hier Raum finden. Böcklins (und auch W.s) Ansicht geht dahin: „Eine Modellstudie oder eine Landschaftsstudie darf man erst machen, wenn man innerlich im klaren ist mit seinem Bild, wenn es in der Form bereits feststeht; alles, was einem aus dem Kopf von innen heraus gerät, ist mitsamt seinen Zeichenfehlern und andern Fehlern tausendmal mehr wert als eine noch so fleißig und noch so richtig nach der Natur gemachte Studie. Natürlich ist die Natur die Quelle alles Guten in der Kunst. Wir sollen sie belauschen auf Schritt und Tritt, können auch versuchen, ihre Schönheiten wiederzugeben, aber nicht um sie nachher als Bild zu verwenden oder in ein Bild hineinzubringen, wo sie nicht passen und durch ihren vordringlichen Naturalismus protzig-eitel über das dominieren, was schlicht und einfach aus des Menschen innerm Gemüt hervorgegangen ist." — In Mitteilungen an den Verfasser schreibt W.: „Seit ich von Böcklin weg war, wandte ich mich mehr als früher dem Naturstudium zu; immerhin entwarf ich alles frei aus dem Gedächtnis und brauchte erst zur Ausführung Studien mit äußerster Vorsicht. Doch werde ich öfters versucht, eine aus der Natur geschöpfte landschaftliche Studie als Grundlage zu einem Bilde zu gebrauchen, jedesmal mit gründlichem Mißerfolg." Die äußerste Vorsicht den Naturstudien gegenüber kommt seit den neunziger Jahren immer wieder zur Sprache. W. schreibt von dem 1891 entstandenen Bilde „Raub der Europa", er habe viel zeichnerische Vorstudien gemacht und „in der Farbe baute ich das Bild frei auf und brauchte auch die Naturstudien in freier Weise, etwa so, wie es die alten Meister gemacht, ohne den ungeheuern Malstudienapparat der neuern Zeit seit etwa 1860." Trotz der Münchner Schulung stand W. der Natur immer naiv und frisch gegenüber auch ohne Anregung von französischer Kunst, die ihm lange unbekannt blieb. — Auch auf maltechnischem Gebiete wird man die Namen Welti und Böcklin zusammen nennen müssen. Hatte W. vor der Böcklinzeit eine Reihe von Arbeiten in Oel und Aquarell vollendet, so erscheinen mit dem Spätjahr 1888 die Temperabilder; W. folgt da den Ratschlägen und auch den Wandlungen des Meisters. So wird die „Madonna" auf ein von Böcklin geschenktes Brett in Tempera, mit Gummi

und Eiklärc als Bindemittel angelegt. Als dann gegen 1889 Böcklin mit reiner Tempera etwelche Enttäuschungen erlebt, rät er dem Schüler, das Bild mit Firnis zu vollenden (Kopal à l'huile, Kopaiva und wenig Petrol). Das Malmittel hat sich bewährt, und W. verwendete es auch später wieder. Die Lehren Böcklins versteht W. erst so recht, als er Ende der neunziger Jahre in München Gelegenheit hat, die Temperatechnik der Altdeutschen und Frühitaliener an den Originalen zu studieren. W. fand immer mehr, wie sehr gerade seiner Bildanschauung die Tempera gelegen kam. Erreichte er mit Tempera nicht die Weichheit, die mit Oel herzubringen ist, so gewann er eine weit klarere und frischere Form und die bleibende Gleichwertigkeit der Farbe. Der letztere Vorzug war gerade bei der erdauerten Entstehungsweise seiner Bilder eine fast notwendige Krönung des Fleißes; die erstere mußte W. sehr angelegen sein, da er eben Form mindestens gleichbedeutend mit Farbe wertet. So ist bei W. künstlerischer Wille und Ausdrucksmittel im besten Gleichgewicht, besonders seit er, gegen Ende der neunziger Jahre, durch praktische und theoretische Studien jener vielleicht van Eyck'schen alten Technik auf die Spur gekommen ist, die er seither nicht mehr verließ.

Beeinflußt von Rubensstudien wie von der Löfftz-Schule erscheinen die frühsten Oelmalereien W.s in einer satten braunen Tönung; der spätere W. verrät sich hier weniger als in den gleichzeitigen Zeichnungen. Die Hauptqualitäten eines der ersten Bilder, eines Kircheninterieurs bei der Frühmesse, sind der stimmungsvolle Helldunkeleffekt, die breite Mache. Ganz typisch für W. ist es aber, daß er schon um diese Zeit (1885/86) Vorwürfe malt wie den „Reiterkampf", die „Amazone zu Pferd", die „Amazonenschlacht"; die in brauner Skala gehaltenen Bilder sind Zeugen einer ungemein schöpferischen Phantasie, deren Trägerin ein überaus lebendiges sensuelles Temperament ist. Nichts wäre unrichtiger, als W. nur als den gemütvollen, geruhigen Märchenerzähler zu schildern, den reichern Erben eines Ludwig Richter. Für das beschauliche Sinnieren hat W. von Jugend an Zeit, immer wieder dann und wann; aber die innern Stürme, Leidenschaften lodern dazwischen auf und finden ihre malerische Fassung in all den Schlachtscenen, Frauenraubepisoden, Walkürenritten und Hexentänzen, die einen wesentlichen Teil von W.s Werk ausmachen.

In der venetianischen Zeit erlebt W. eine starke Umwandlung zum Farbigen und Dekorativen. Zugleich folgte eine Reifung nach dem Technischen hin. Waren die 1886 entstandenen „Pferdezähmenden Amazonen" in den Farben schlecht zusammengestimmt und eher bunt, weil W. der Kraft der Lasierfarben noch nicht gewachsen war, so brachte er in Venedig schon die erstrebte Wirkung hervor. Mit grauer Untermalung und Lasur in Weiß entstand so der „Jüngste Tag", ein heute noch interessantes Bild; es entstanden Aquarellstudien nach der Natur, der frischfarbig konzipierte Entwurf einer Hausfaçade, der hernach in Zürich als Aquarell ausgeführt wurde. Ebenfalls in Zürich entstand dann aus venetianischen Reminiszenzen eine Festscene, die in der Komposition etwas bunt ausfiel. Aus der darauf folgenden Böcklinzeit ist die schon erwähnte „Madonna" besonders zu nennen; das Bild hatte durch das viele Korrigieren verloren, erhielt viel später einen neuen Himmel und mit geringer Mühe ein frischeres Aussehen. Daneben konnte noch eine Arbeit bei Böcklin gerettet werden, bevor sie immer erneutes Uebermalen ruinierte; es ist eine „Landschaft mit Hirschjagd", die auch Gottfried Keller im Atelier — wortlos — besah. In unfixierter Tempera entstand ein „Bacchuszug", auf Packpapier ein „Reiterkampf" und ein „hl. Hieronymus" mit dem originellen Motiv eines mückenfangenden Löwen. Auch eine erste Fassung des „Raubes der Europa" entstand auf Papier, dann ein Bild davon mit Firnisfarbe auf Leinwand; nach der Böcklinzeit wurde das Motiv als Bild und Radierung neu verarbeitet. Ein großes Bild, „Liebespaar, das Schiff des Charon besteigend", gedieh nicht weit, da Böcklin zu große Pläne des Schülers nicht billigte.

Nach der Böcklinzeit, Ende 1890, entstand das Selbstporträt in Aquarell, ganz ohne Weiß im Fleisch, eigentlich ein Rückschlag ins Farblose. Die Reaktion und auch die Abneigung gegen Tempera und Oel hielt nicht stand. Das Gemälde „Raub der Europa", nun mit Tempera und Oelfirnis neu angelegt, bedeutet 1891 die Wiederaufnahme und persönliche Durchbildung der bei Böcklin erworbenen Tradition. Ein neuer Beweis dafür war das treffliche Gelingen der Böcklinkopie („Frühlingserwachen"), die im Auftrag des Kunsthändlers Prank aus Boston ausgeführt wurde. Von bezeichnendem, warmem Kolorit waren die nun folgenden kleinern Bilder wie, um nur wenige zu nennen, „Der geigende Einsiedler", „St. Sebastian", „Cybele", „Nessus und Dajanira." Mit der Münchner Periode seit 1895 wird die Orientierung immer mehr persönlich; direkte Anklänge an Böcklin werden selten; die Gesamttönung wird etwas kühler. Bei aller Herausarbeitung der Einzelform finden sich sehr malerische und weiche Partien in den Bildern wie „Nebelgespenster", „Walpurgisnacht", „Badende Frau" (es waren zuerst *zwei* weibliche Halbakte, der eine wurde abgeschnitten) und vor allem im größern Werk „Hochzeitsabend", das während anderthalb Jahren entstand, ganz

in Tempera gemalt, nur mit Oellasuren in den Kleidern. Mit diesem Bilde wurde W.s Name berühmt. Das Werk war irrtümlicherweise in die „Totenkammer" der Münchner Künstlergesellschaft gekommen, dort von der Jury der Luitpoldgruppe entdeckt und nun, an der Jahresausstellung im Glaspalast 1899, an einen der ersten Ehrenplätze gehängt. Das 1899 entstehende Bildnis des Sohnes Albertli ist das erste Werk, das W. in der von ihm selbst zurechtgelegten Temperatechnik gemalt hat. Das Bild ist mit Imprimitur untermalt, nachher mit Oelfarbe lasiert und mit eigens präpariertem Weiß überhöht, das sich mit der nassen Oellasur mischt. Nach diesem Bilde folgen Naturstudien in Capri, in Zürich dann Ende 1899 das Elternbild, in der neuen Temperatechnik gemalt, von größter Durchsichtigkeit der Farben, im erzählerischen Detail das reichste Bild W.s. Fast ganz in Tempera folgt 1900—1902 die „Deutsche Landschaft", die in der formalen Durchbildung des Bergzuges im Hintergrund an die klare, feinfarbige Kunst des von W. verehrten Joseph Anton Koch gemahnt, aber auch etwas in dessen Art, ein völliges Verschmelzen von Vorder-, Mittel- und Hintergrund, nicht erreicht. Wärmer in der Tonskala sind die beiden 1902 entstehenden „Geizteufel" und „Abend" und das Temperabild von 1901 „Königstöchter." W. ist da schon ganz auf der Höhe seines Könnens, das sich in den nun folgenden „Familienbild", „Penaten", „Eremiten" nur immer nach neuen Seiten hin zeigen kann; für alle drei belegen die Vorstudien den konzentrierenden, formenden Prozeß der künstlerischen Produktion, die nach der intensivsten poetischen Verdichtung, nach der größten malerischen Geschlossenheit hinstrebt.

c. *Graphische Arbeiten: Radierungen und Stiche.* Ein Künstler von so charakteristischem Innenleben wie W. ist zu graphischem Schaffen vorherbestimmt. Schon in den meisten seiner Bilder interessiert ihn ja, neben der Form, ein beziehungsreicher Gehalt, der in der Hauptdarstellung und in episodischen Nebenfiguren zur Sprache kommt. Losgelöst von der Farbe vermag die Griffelkunst dem Phantasieschaffen noch besser gerecht zu werden als die Malerei. Graphik als vornehmster Ausdruck des Weltgefühls ist unmittelbarer in der Verdeutlichung von Empfindung und Traum, Erzählung, Humor, Ironie, Satire, die bei W., dem Geistesverwandten eines Gottfried Keller, immer wieder zur Sprache kommen wollen. Zur reichen bildnerischen Vorstellung tritt, gleich berechtigt, deren gesetzmäßige individuelle Durchführung. Bei den Radierungen ist der Werdeprozeß ähnlich wie bei den Bildern. Auch da ist eine an der Beobachtung gewachsene „Kopfkunst" das Primäre, dem die Kontrolle an Natur oder Modell folgt. Auch im radierten Werk ist die Tendenz unverkennbar, dem Phantasieschaffen einen adäquaten, vor allem malerischen Ausdruck zu gewinnen. Die verschiedenen Zustände von W.s markantern Radierungen zeigen, wie hier um den erschöpfenden Ausdruck gerungen wird. Nimmermüder Fleiß, Erfinderfreude, auch auf technischem Gebiet, begleiten W.s graphisches Schaffen von Anfang an. Energische Kontraste der tiefsten dunkeln und der hellsten Stellen, Gegeneinandersetzen von Weiß und Schwarz, Grundlehren aus Böcklins Schule, werden in die Graphik übersetzt. Nach Durcharbeiten der mannigfachsten formalen Probleme (besonders der malerischen und koloristischen) folgt eine mehr lineare Epoche. Seit etwa 1908 wird Celluloid und Gelatine mit kalter Nadel bearbeitet; die Platte erhält meist galvanische Verkupferung nach Vollendung der Arbeit, der größern Widerstandsfähigkeit wegen. Die Linie druckt auf Celluloid ziemlich weich; schummrige und tiefe Partien werden mit dem Schaber erreicht. Eines der neusten Blätter, der hl. Sebastian, zeigt in dieser Technik die weitestgehende Wirkung; eine andere Celluloidradierung, ebenfalls aus neuster Zeit, ist ganz in Umrissen angelegt, erhält dann durch Aquarellierung Relief und Farbe; in anderer Version durch Verwendung von Tonpapier und eines Ueberdrucks mit weißer Platte (Schloß des Don Juan. 1911).

Bereits in den ersten Versuchen, auf Spenglerblech zu radieren, zeigt sich die malerische Tendenz. Die unter Anleitung von Seite eines amerikanischen Mitschülers in München entstandenen Blätter haben alle einen schummrigen Ton, der durch die selbst ausgeführte Polierung entstand. Veröffentlicht ist von diesen Radierungen (welche die Ausstellung im Basler Kupferstichkabinett zum erstenmal bekannt machte) nur das Blatt „Amazone ihr Pferd tränkend", 1885 entstanden, verbreitet in der Version von 1891, bei der Schaber, kalte Nadel, Roulette zu einer noch tiefern Sättigung der Schatten beitrugen. Eine zu stark geätzte Aquatinta aus der frühen Zeit ist das ungemein schummrige, interessante Blatt von der Schipfe zu Zürich. Die erste, nicht überarbeitete Radierung, die zur Veröffentlichung kommt, ist die Festkarte für die Zürcher Kliniker (1887), zugleich das erste Blatt voller witziger, geistreicher Beziehungen und mehr auf Linie komponiert. Dem kleinen Gelegenheitsblatte folgt dann in Venedig die große Komposition „Der Amazonenkampf", ein breit angelegtes, leidenschaftliches Wogen von Berittenen und Pferden; von großartiger Bildauffassung ist das nächste Blatt „Der Krieg": im Vordergrunde die hagere Gestalt der lauernden Kriegsfurie, in der Mitte ein in die Weite ziehendes Heer. In Venedig

entsteht noch ein anderes Blatt von mystischem Reiz, „Die Unterwelt“, bereits mit charakteristischen Kontrasten von Hell und Dunkel; das im ersten Plattenzustande hart und linear gestaltete Wasser wurde später ausgeschliffen und spiegelähnlich radiert; dadurch wurden neue wirkungsvolle Reflexe erzielt. Fast gleichzeitig mit solchen malerischen Blättern entstehen andere, die eine episodenreiche Erzählung, bei der keine Gesamtstimmung mitzusprechen hat, einfach zeichnerisch wiedergeben. Es sei der Fortunafries genannt, zuerst ein Bestandteil der dekorativen Malerei, die den in Venedig entstandenen Façadenentwurf schmücken sollte. Die gleichzeitig radierte Platte „Urwaldidylle“ geht dann wieder mehr von formalen Ueberlegungen aus. Es werden mehrfach am Verlauf einzelner Umrisse Korrekturen vorgenommen; die Platte erhält einen Aquatintabelag, wobei sie allerdings wieder zu stark geätzt wird. Nicht weniger Durcharbeit erfuhr die 1889 radierte „Amazone auf der Lauer“, von der sechs Zustände vorhanden sind, wesentlich auf Vertiefung der Schatten und Neugestaltung des Kopfes ausgehend. Die ebenfalls 1889 entstehende „Festkarte für die Gesellschaft Patrontasche“ zeigt eine gelockerte, geistreiche Strichführung, frische zeichnerische Anlage ohne besondere malerische Problemstellung. Um so gebieterischer kommt diese in der ersten Radierung auf Stahl (alle frühern waren auf Zink) zum Ausdruck. Der 1890 entstehende „Walkürenritt“ ist eines der feinsten Blätter in den Uebergängen, im Zusammenhalt der Gesamttönung. Wieder mehr linear ist die Zinkradierung nach dem Gemälde „Madonna“, dem bei Böcklin gemalten Bilde; es ist hier die einheitliche Stimmung erreicht durch die wirkungsvolle Kontrastierung von Hell und Dunkel; aus einem durch Bäume gegliederten Landschaftsbilde wirkt das Limmattal mit dem Städtchen Baden als zarte Hintergrunddekoration. 1891 folgen die ersten Arbeiten auf Kupfer, die W. als Autodidakt unternimmt; allen mangelt die richtige Intensität der Aetzung. Im gleichen Jahr entsteht auf Stahl der „Raub der Europa“, frei nach dem zur selben Zeit gemalten Bilde. Die in der Horizontbehandlung sehr lebhaft durchgeführte Platte wurde bei einem Aquatintaversuch zerstört; die zweite Version, mit ruhigerm Horizont, mit Richtungsänderungen und lebendigern Gesichtern, folgte 1893/94. Von 1892—1894 entstehen launige Gelegenheitsblätter: Festalbum-Umschlag, Menukarten, Waldfestkarte, alles wieder mehr zeichnerisch durchgeführte, phantasievolle Erfindungen. Von der Waldfestkarte gibt es zwei Zustände; W. änderte die erste, etwas steife Schrift zu Gunsten einer verzierten. Auch diese ist der sonstigen Qualität des Blattes nicht ebenbürtig, wie denn W. charakteristischer Weise die vornehmlich dekorative Aufgabe zweckmäßiger Schriften nicht liegt. Die Schrift unter der „Sintflut“ wurde im zweiten Zustand abgeschliffen, ebenso die unter dem „Ehehafen“, die unter der Neujahrskarte 1902, da W. mit ihrer Fassung nicht zufrieden war.

Typisch für W.s eigenwilliges Streben nach Neuem und verinnerlicht Wirkungsvollem ist, zwischen die linearen Blätter hinein, wieder ein vollendetes Aquatintablatt (1893) von so weicher und durchgeführter Gesamtstimmung wie die „Mühlenruine bei Combremont le Grand.“ 1894 folgt der erste Versuch, auf weichem Grunde zu radieren, der bei dem „Großen Mulattenkopf“ von sehr tiefer, tonsatter Wirkung ist. In gleicher Technik und ebenfalls auf Zink wird 1894/95 der „Weg zum Hades“ radiert; die erste Platte zeigt als Charakteristikum neben dem Manne, der sein Kreuz in die Tiefe schleppt, allerlei auffallend sichtbare Attribute weltlicher Herrlichkeit: eine Krone, einen geputzten Damenhut; die letzte Figur oben ist zusammengekauert, eine geschlossen wirkende, etwas schwere Masse; der kreuztragende Mann fällt in die Knie. Die Platte sollte entstählt werden, um Aquatintabehandlung zu erfahren; beim Entstählen wurden Chemikalien gebraucht, deren Stärke für eine Kupferplatte berechnet war, die aber die Zinkplatte in wenigen Augenblicken zerstörten. W. schritt gleich zu einer zweiten Radierung desselben Vorwurfs, erreichte durch Weglassen der Details im Vordergrund eine einheitlichere Wirkung und durch freiere Stellung der obersten Figur einen neuen packenden Kontrast von leuchtendem Hell und sattem Dunkel. Zu gleicher Zeit wie dieses Meisterblatt wurden anspruchslose Kinderstudien radiert. Von 1895—1898 folgen die wichtigsten Blätter: „Der Sintflut Anfang“, drei Zustände von einer ersten Version. Auch hier wieder vernichtete ein Aquatintaversuch die Platte; trotz der zu starken Aetzung weist der Abzug nach der Aquatinta hervorragende malerische Qualitäten auf, Gegensätze von Schwarz und Weiß, die die unheimliche Stimmung des Blattes noch steigern. Die zweite Platte ist im wesentlichen eine Wiederholung der ersten. In München wird nun, nach dem Unterricht bei dem, von der Löfftzschule her, befreundeten Peter Halm, die erste große Kupferplatte radiert, die „Mondnacht“, wo mit den packenden Kontrasten von Hell und Dunkel die psychischen Gegensätze von Zwang und Freiheit, von Jung und Alt zu starker Wirkung kommen. Der Reiter mit dem Waldhorn, der durch das Fenster sichtbar wird, ist eine Steigerung des Vorwurfs, die sich in den Zeichnungen zur Radierung noch nicht findet. Ebenfalls auf Kupfer entstand die „Walpurgisnacht“

(frei nach dem Bilde), deren zweiter Zustand den ersten durch tiefere Schatten und zugleich durch hellere Lichter übertrifft; zu solchen Nuancen führt gründliche Arbeit durch neue Strichlagen und tiefere Aetzung. Als letzte große Kupferradierung ist „Mutter und Kind" zu nennen, ein Contre-jour-Versuch mit duftigen Tönen, besonders in der Fleischbehandlung. Wieder eine neue Wirkung erstrebt die 1898 folgende Radierung auf Zink „Löwenkampf", wohl das leidenschaftlichste, lebendigste Blatt, das W. radiert hat. W. verwendet da Aquatinta und weichen Grund und radiert mit dem Bleistift, der, mehr als die Nadel, einen energischen breiten Strich gestattet. Im folgenden Jahr entsteht, wieder auf Stahl, eines von W.s reichsten Figurenbildern, die „Fahrt ins zwanzigste Jahrhundert." W., den die Jahrhundertwende stark beschäftigte, wollte der Zeit, deren materielle Gesinnung sich eben durch den Burenkrieg dokumentierte, den Spiegel vorhalten. Auf dem ersten Zustand der Platte hat er das Rad und einen Teil der ersten Personen weggeschliffen, um sie auf dem zweiten zu ersetzen durch ein imposanteres Rad, das im Innern, anstatt von einem Tier, von einem riesenartigen Menschen getrieben wird; der ganze Mechanismus wird einfacher, das Leiten des Glückszugs anschaulicher durch Anbringen eines Führerstandes. Auch hier hat die Komposition durch die umständlichen Korrekturen gewonnen. Die nun folgenden Gelegenheitsradierungen und Exlibris zeigen technisch weniger Eigenheiten. Die 1901 entstandene Stichelarbeit auf Kupfer „Die Alten" sei besonders erwähnt als feines einziges Spezimen der Art. Ihm ging merkwürdigerweise eine ganz entgegengesetzte Arbeit voraus, das „Selbstporträt", das mit dem Borstenpinsel auf weichen Grund radiert wurde; die Darstellung ist breit, von der größten malerischen Weichheit. Allerdings entstehen um 1903 dann einige Arbeiten, welche malerische Wirkung im Verein mit koloristischer zeigen, Radierungen mit bemalter Platte, von denen „Cybele" die kräftigste und ohne jede Buntheit farbensatteste ist. Besonders hervorzuheben von den spätern Blättern ist der 1906 entstehende „Ehehafen"; diese umfangreichste Arbeit W.s ist auf Stahl radiert; den Aktdarstellungen liegen große plastisch gesehene Zeichnungen zu Grunde; die Raumgestaltung ist das Resultat langer Umarbeiten. Nach manchen Versuchen gab W. die ersten Ideen auf, die im Hintergrund eine Stadt aufbauten und den Raum möglichst tief gestalteten. In der gewollt geschlossenen Form, die heute die Radierung zeigt, konnte W. die größte Konzentration für seine Erzählung finden, für die mannigfach variierte Darstellung des Ehefischzugs und des bürgerlichen Lebens, das sich nach der Heirat in allen nur denkbaren werktäglichen und feierlichen Episoden abspielt. Der „Ehehafen" verlangt wie kein zweites Blatt W.s eine liebevolle Vertiefung in den erzählerischen Gehalt. Bei der formalen Lösung interessiert zumeist die erstaunliche Komposition, die durch phantastische Raumschaffung in Felsen und im Wasser selbst die Anordnung von über 150 Figuren gestattete, welche eine proportional angemessene Durchbildung erfahren mußten. Die altertümliche Raumgestaltung überhaupt wie der Reichtum an episodischen Einzelgruppen und Scenen gibt dem „Ehehafen" ein ganz seltsames Gepräge in unserer Zeit, die epischer Breite so wenig zugänglich ist; das Blatt verbindet W. mehr noch als mit Moritz von Schwind mit den Altmeistern des 15. und 16. Jahrh.s.

d. Lithographien. 1900 entstand der Entwurf für das große Plakat der Speditionsfirma Welti-Furrer. Die unter W.s Aufsicht entstandene schwarz-weiße Lithographie stellt eine Weltkugel dar, über die ein Möbeltransport geführt wird. Frei nach dem Bilde „Die Lebensalter" bringt W. im folgenden Jahre die farbige Steinzeichnung, die unter dem gleichen Namen oder als „Das Haus der Träume" bekannt ist. Braune, blaue und rote Töne sind die Hauptakzente, die eine gedämpfte, wohl ausgewogene Grundstimmung geben.

e. Entwürfe für Clichés. W.s Illustrationsversuche zu Usteris „Erggel im Steinhus" waren wohl noch nicht im Hinblick auf die Reproduktion entstanden; sie sind deshalb unter den Handzeichnungen aufgeführt. Auch die vom Dürerbunde 1900 im Zinkcliché reproduzierte Darstellung „Hexe, die einem Drachen vorliest" ist nicht im Hinblick auf diese Wiedergabe entstanden; sie ist einem der Felder entnommen, die den, in straffer Bleistiftzeichnung gehaltenen, Entwurf zu einem Majolika-Brunnen schmücken, und wird da angeführt (1887).

Die erste graphische Arbeit W.s, die zur Reproduktion gelangte, war die Federzeichnung zu einem Cliché für Zeugdruck. Ein Dessinateur bestellte sie, um das Sujet „Des Herrgotts Mittagsschläfchen" für Taschentücher zu verwenden (1883). Die Zeichnung ist ganz in der linearen Umrißtechnik der Bleistiftblätter zum „Erggel im Steinhus." Reichere Federtechnik zeigt der Entwurf zum Kopf der sozialistischen Zeitschrift „Der Neue Postillon"; er wurde in Schwarz ausgeführt, mit rotem Ueberdruck der Schrift (1894). Den zur gleichen Zeit entstandenen Reklameclichés für die Speditionsfirma Welti-Furrer und für ein Haarwuchsmittel lagen Temperaentwürfe zu Grunde. Für eine Vignette der Zürcher Kunstgesellschaft wurden Vorzeichnungen mit Kielfeder und Pinsel angelegt (1895); ebenso wurde das Cliché für die Welti-Ausstellung bei

Gurlitt in Pinselzeichnung vorbereitet; der endgültige Entwurf in Bleistift ist wesentlich vereinfacht. Die Darstellung, eine der beziehungsreichsten von W., verspottet den Akademiebetrieb und den Naturalismus in der Kunst, zeigt des Künstlers Fahrt ins Leben und das Wettrennen der konkurrierenden Kollegen. Das 1899 entstehende Titelblatt für die Jahrhundertnummer des „Neuen Postillon" wird wiederum in Schwarz und Rot gedruckt. Ein Cliché mit Tonplatte ist das des „Geisterbeschwörers", das in der Kunstwartmappe erschien; die getönte Federzeichnung, wie noch eine zweite („Gespenster"), war für ein Märchenheft von Callweys Spielmannsliedern bestimmt; der Auftrag kam nicht zur Ausführung. In Buchdruck (leider nicht in Kupferdruck) und nur in zwei Versionen mit Relief von Figur und Schrift, erschien 1908 W.s Briefmarkenbild für die Schweiz. Auf der Darstellung hält der Sohn Ruedi als Tellenknabe die ihn stark überragende Armbrust. Da der Entwurf ganz auf die plastische Wirkung des Reliefs eingestellt war, ist die Zeichnung ohne besondere Innenmodellierung; es werden deshalb auch nur die erhabenen Markenbilder den Intentionen des Künstlers gerecht.

f. Angewandte Kunst, Fresken. In dieser Rubrik seien die Arbeiten verzeichnet, die ins Gebiet der angewandten Kunst gehören; wir schließen dabei die sogenannte Gebrauchsgraphik (Ex-libris u. s. w.) aus und verweisen sie in den Abschnitt über Radierung. Für die andere angewandte Graphik (Clichés) ist eine eigene Rubrik angelegt, die den Zusammenhang in diesen für den Künstler so wichtigen Arbeiten wahrt. Die *Fresken* werden nun hier aufgeführt, da diese — für eine bestimmte Aufgabe und einen bestimmten Raum geschaffenen — Entwürfe und Werke sich einheitlich unter „angewandter Kunst" verzeichnen lassen.

An Erfindungsfreude und erzählerischem Detail übertrifft gleich die erste gewerbliche Arbeit W.s auch seine phantastischste Graphik. Es ist der Entwurf für einen Wandbrunnen in Fayence, den W. 1887 als Konkurrenzarbeit für die Kunstgewerbeschule Zürich-Winterthur ausarbeitete. Die Komposition ist als Rückwand einer hochrechteckigen, von einem Bogen überhöhten Mauernische gedacht. Ueber einem Horizontalfries mit Darstellung von Fischen und Meerweibern erhebt sich das hohe Hauptfeld, gegliedert durch drei Pilaster, innerhalb deren je drei kleine Felder übereinander angeordnet sind; über das Ganze läuft ein schmaler Horizontalfries, und in der Lünette darüber ist eine groteske Darstellung von Kentaurenkämpfen und Frauenraub. Die einzelnen Felder, die Zwickel über den kleinen Bögen, Rahmen der Teilstücke, Pilaster, Zwischenleisten: alles ist mit kleinen Figuren, episodischen Erzählungen, Rankenwerk geschmückt; in den Feldern selbst sind größere Kompositionen verwendet, wie die Hexe, die einem Drachen vorliest, ein schäkernder Kentaur u. a. (die eingehende Beschreibung des Entwurfs bei W. Ritter, Études d'art étranger). Die Proportionen des Ganzen sind gut; das darstellerische Detail hat bei einer Ausführung in Fayence ästhetisch volle Berechtigung. Allerdings ist der Entwurf praktisch nie verwendet worden. Vom Standpunkt der strengern ästhetischen Materialkritik aus wird sich der Entwurf für eine Hausfaçade (1887) weniger halten lassen. Diese Façade ist so durchaus in malerische Einzeldarstellung und Episode aufgelöst, daß ihr Charakter als Wohnstätte hinter der farbigen Mannigfaltigkeit in Mosaik und Fayence ganz zurücktritt; der Schmuck wird Selbstzweck, ist, im ganzen wie im einzelnen betrachtet, interessant und vielgestalt, nicht minder phantastisch als die Architektur mit ihren willkürlich großen Schmuckfeldern, den Dachaufbauten, Wasserspeiern, Kaminen, wo alles im figürlichen Ueberfluß gesehen ist. W.s reiche Formphantasie fand auch ihren Ausdruck in den Entwürfen für Wandmalereien im Eidgenössischen Polytechnikum in Zürich und im Bundesgerichtshause zu Lausanne, vor allem aber im Temperaentwurf für einen Wandfries im Zivilstandszimmer im Zürcher Stadthaus. In vier übereinander verlaufenden Wandfriesen wurden Scenen gemalt, welche auf die Brautschau, die Hochzeit, den Ehestand und den Witwenstand Bezug nehmen.

Im Interesse einer klaren Materialwirkung verzichtete der Künstler bei seinen Kartons für Glasgemälde auf besonders reiche episodische Gestaltung; hier kommt die ruhige Farbenfläche zur Geltung und eine wohl überlegte Komposition, die auch ein so vielgestaltiges und umfangreiches Bild wie die Darstellung der ostschweizerischen Spinnerei, Weberei und Stickerei in zwingenden Zusammenhang bringt; der Webstuhl, als architektonisches Mittelstück, verbindet die Frauengruppe rechts mit der Männergruppe links und wird so, trotz seiner nüchternen Nutzform, ein wichtiges Glied der Komposition. Auch die Scheibe der Familie Welti-Furrer ist ganz auf farbige Flächen hin zusammengestellt und auch von dekorativer Wirkung. Das Gleiche gilt vom Entwurf für das Grabmosaik der Eltern, auf dem neben der edlen, ruhigen Linienführung der Rhythmus der Farben künstlerisch vollendet ist.

Wieder eine neue Seite in W.s Schaffen bedeuten seine Entwürfe für Bilderrahmen. Als ob der Künstler auf seinen Tafeln noch nicht genug erzählt hätte, beansprucht er auch den Rahmen für sich, auf dem nicht das kalte Ornament, sondern lebendige Bezüge zur Geltung kommen sollen. So wird auf dem Rahmen zum Eltern-

bild u. a. die Beschäftigung der Großeltern dargestellt; auf dem Rahmen der „Deutschen Landschaft" ist die Darstellung eines jungen Königs, der eine Türe öffnet, und eines alten, der sie hinter sich schließt; der Rahmen des Bildes „Amazone ihr Pferd tränkend" zeigt an der Basis zwei merkwürdige Fabelwesen; der Rahmen zu den „Eremiten" ist, wie der frühere zur „Madonna", in gotischen Formen gehalten, aber mit einer spielenden und sich streitenden Schar kleiner Kinder durchsetzt und in der „Predella" mit Ornamenten bemalt, die an Bauernkunst gemahnen. Zwei erste Entwürfe zu dieser „Predella" (in Kohlezeichnung) zeigen allegorische Figuren und eine schmausende Familie, die, in Holz geschnitzt, wohl doch etwas unruhig gewirkt hätten und vom Künstler glücklich durch die Malerei ersetzt wurden. Solchen reich figurierten Rahmen schließen sich andere an, deren Dekor sich auf Fruchtkörbe oder Blumenschalen beschränkt, die aber durch den Schwung ihrer Form und die wohl bemessenen Proportionen von starker Wirkung sind. Es sei genannt der Rahmen um den „Geizteufel" und um die „Penaten." Auch diese Rahmen gehören unbedingt mit zum Bilde; sie sind in ihrer Formensprache ein Wort des Künstlers, das vernommen sein will. Alle die Bilder, zu denen der Maler eigene Rahmen entworfen hat, sollten somit nie ohne diese abgebildet werden. — Auch zu seiner neusten vollendeten Arbeit, der Fahne für die Zunft zur Waag in Zürich, hat W. einen Rahmen entworfen; die Fahne ist figürlich sehr einfach und entschieden dekorativ gehalten, farbig von frischem, unmittelbarem Reize.

Die größte Aufgabe für ein Wandbild, die Ausmalung von fünf Feldern des Ständeratssaals in Bern, hat W. um 1911/12 bis zur Vollendung von drei Kartons in halber Größe gefördert; die Arbeit an der Wand wird ihm *Wilhelm Balmer* abnehmen. Soweit man über das Wandgemälde heute urteilen kann, wird W. auf den innern Zusammenhang in erster Linie hinarbeiten; daß hier die Aufgabe bei einer Zahl von etwa 150 großen Figuren und reichen episodischen Zügen noch weit schwieriger ist als in den Tafelbildern, leuchtet durchaus ein. Durch bildmäßigen Aufbau, ohne entscheidende rein dekorative Elemente wird das Problem innerlich noch schwieriger; zu seiner Lösung wird vor allem die Harmonie des Kolorits führen, das vorzugsweise auf kühle, gedämpfte Töne abgestimmt ist.

Verzeichnis der Werke W.s.

a. Zeichnungen.

Wir führen hier nur größere freie Kompositionen des Künstlers an. Zeichnungen, die zu Bildern, Radierungen oder angewandter Kunst als Grundlage oder Vorstufen dienen, sind im Zusammenhange mit den Werken genannt. Die hier angegebenen Zeichnungen sind im Besitze des Künstlers. Entwürfe zu Bildern u. s. w. besitzen u. a. die Kunstsammlung in Basel, das Museum in St. Gallen, Hr. Schneider-Huber in Basel, Maler Emmenegger in Emmenbrücke (Luzern), Maler Max Buri in Brienz.

1) Zwei Bleistiftzeichnungen für Usteris „Erggel im Steinhus." In der Art von M. v. Schwind in Umrissen entworfen. 1881.
2) Größere Kompositionen in Kohle. „Hamlet", „Klassische Walpurgisnacht." 1884.
3) Größere Kompositionen in Kohle. Für den Komponierverein in München entworfen: „Der Bäckergalgen", „Des Teufels schwache Seite", „Nächtliche Prügelei." 1885.
4) Beethovenkopf, aus Kohlegrund herausgeholt. 1885.
5) Menageriestudien, Bleistift. 1891.

b. Bilder und Miniaturen.

1) „Frühmesse in der Frauenkirche in München." 1885/86. Bes.: Der Künstler.
2) „Amazone zu Pferd." Braune Skala. Oel. 1886. Bes.: Der Künstler.
3) „Reiterkampf." Oel. 1886. Bes.: Hr. Zeichenlehrer Sulzberger, Zürich.
4) „Reiter zu Pferd." Oel. 1886. Bes.: Hr. Welti, Lithograph in Zürich.
5) Vier große Entwürfe für eine Amazonenschlacht, meist ruiniert. 1886. Bes.: Der Künstler.
6) Karton für das verdorbene Bild dieser Amazonenschlacht. 1886. Bes.: Der Künstler.
7) „Pferde zähmende Amazone." Oel. 1886. Verdorben. Karton im Besitze des Künstlers.
8) „Jüngster Tag." Oelentwurf und Bild. Linker Teil reproduziert in der Welti-Mappe, rechter Teil abgeschnitten. 1887/88. Bes.: Der Künstler. Bild sorgfältig in Grau untermalt, ohne Weiß lasiert.
9) Oelstudie eines Seitenaltars in der Markuskirche, mit betenden Frauen, grau untermalt. 1887/88. Bes.: Frau Stojanov in Bulgarien, die Schwester des Kstlers.
10) Aquarellstudien nach der Natur, in einem Rahmen. 1887/88. Bes.: ? Frau Welti, die Mutter des Künstlers, in Zürich.
11) Venezianisches Fest. Oel. 1888. Bes.: José Bossert, Luzern.
12) „Walkürenritt." Oel. 1888. Bes.: Ernst Kreidolf, Maler, in München.
13) „Alexander und Roxane." Oel. Große, flüchtige Komposition. 1888. Bes.: Frau Welti-Furrer, Zürich.
14) Köpfe auf einer kleinen Leinwand. Tempera. 1888. Böcklinzeit. Bes.: Der Künstler.
15) „Ein König aus der Völkerwanderung." Tempera. 1888. Bes.: Der Künstler.
16) „Walkürenritt." Tempera. 1888. An Kunsthändler Gurlitt in Berlin verkauft. Heutiger Bes. unbekannt.
17) „Madonna." Tempera. Kirschgummi und Eikläre. 1888/89. Später Ueberarbeitung der Horizontpartie. Rahmen vom Künstler entworfen. Bes.: Der Künstler.
18) Landschaft mit Hirschjagd. Tempera, Oel und Firnisfarbe. 1889. An Kunsthändler Gurlitt in Berlin verkauft. Heutiger Bes. unbekannt.
19) „Bacchuszug durch eine Furt ziehend." Ungefirnißt, Tempera. Contre-jour-Versuch. 1889. Bes.: Der Künstler.

20) „Heiliger Hieronymus." Unfixierte Tempera auf Packpapier. Später auf Leinwand aufgezogen. Unter Böcklins Korrektur der Hund übermalt, der im Vordergrunde mit dem Löwen spielte. 1889. Bes.: Der Künstler.
21) „Reiterkampf." Tempera und Oelfirnis. Verdorben. 1889. Bes.: Der Künstler.
22) „Raub der Europa." Farbiger erster Entwurf. 1889. Nach der Böcklinzeit, 1891, wieder aufgenommen, als Bild und als Radierung. Bes. unbekannt.
23) Porträt nach der Photographie einer Verstorbenen. Oelfirnisfarbe. Vernichtet. 1890.
24) Selbstporträt in Halbfigur. Aquarell. Nach der Böcklinzeit. 1890. Bes.: Der Künstler.
25) „Raub der Europa." Tempera mit Oelfirnis. An Gurlitt in Berlin verkauft. Heute in Privatbesitz zu Köln. 1891. Radierung darnach 1891.
26) Porträt Dr. Kreienbühls in Zürich. Oel. Brustbild auf dunklem Grunde. 1891. Bes.: Der Dargestellte.
27) „Morgendämmerung im Gebirge", mit Eremit und Engel. Tempera und Oel. 1892. Einem Künstlerbazar in Zürich gestiftet, von Adolf Welti in Zollikon gekauft.
28) Selbstporträt. Oel, ganz dünn gemalt. 1892. Bes.: Hr. Franz Rose auf Rittergut Doehlau, Ostpreußen.
29) „Kriegerzug." Untermalt mit Tempera und mit Oel lasiert. Kleine Farbenskizze. 1892. Bes.: Frau Welti-Furrer, in Zürich.
30) „Reiterkampf." Tempera und Oellasur. 1892. Bes.: Frl. Lina Welti, Schwester des Künstlers, in Zürich.
31) „Eisenbahn an einem Abend an einem Kirchhof vorbeifahrend." Tempera und Oellasur. 1892/93. Bes.: Der Künstler.
32) Kopie von Böcklins „Frühlingserwachen" im Zürcher Künstlergut. 1892/93. Bes.: Hr. Rose-Doehlau.
33) „Der geigende Einsiedler." Kleines Bild in Tempera mit Oellasur. 1893. Bes.: Hr. R. Fretz, in Zollikon.
34) Porträt von Franz Rose-Doehlau. Pereira-Tempera. 1893. Bes.: Der Dargestellte.
35) „St. Sebastian." Tempera und Firnismalerei. Im Vordergrunde rechts ein, früher vorhandener, Tempel übermalt. 1894. Radierung von 1911 nach diesem ersten Zustand des Bildes. Erster Bes.: Hr. Oskar Miller, in Biberist; zweiter Bes.: Hr. Max Geldner, in Basel, seit 1911. In der Basler Kunstsammlung 1911/12 deponiert.
36) Eremit in einer Landschaft; rechts der Eremit in seiner Höhle, links ein Engel. 1894. Der Künstlerhaus-Lotterie in Zürich gestiftet, gekauft von Hrn. Adolf Welti, in Zollikon.
37) „Cybele." Tempera und Oelfirnis. 1894. Bes.: Hr. Jakob Meier, in Zürich.
38) „Nessus und Dejanira." Gemälde in Tempera und Oelfirnis. 1895. Bes.: Frau Dr. Meyenfisch, in Zürich. Kartons in Kohle zu dem Bild im Besitze des Bildhauers E. Zimmermann, in München. Skizze in Tempera und Oel im Besitze des Hrn. Rose-Doehlau. — Kartons mit zwei andern Versionen. Bes.: Der Künstler.
39) Landschaft in Pastell. 1895. Uetliberg. Bes.: Der Künstler.
40) „Nebelgespenster." Tempera und Oelfirnis. In München entstanden. 1895/96. Bes.: Hr. Rose-Doehlau.
41) „Die Lebensalter (Haus der Träume)." Tempera und Oelfirnis. 1896. Bes.: Hr. Rose-Doehlau. (Lithogr. nach dem Bilde entstanden 1901.) Temperastudie zum Bilde beim Künstler.
42) Bergsteiger. Entwurf. Oelfarbe auf Karton. 1896. Bes.: Hr. Hs. Emmenegger, in Emmenbrücke.
43) „Walpurgisnacht." Tempera und Oelfirnis. 1896. Bes.: Hr. Rose-Doehlau. (Rad. nach dem Bilde 1897.)
44) Kleines Porträt der Mutter des Hrn. Rose. Ganz dünn in Oel gemalt, auf weißem Grunde, Spitzenhaube in Tempera. Auf Doehlau gemalt 1897. Bes.: Hr. Rose-Doehlau.
45) Porträt des Hrn. Franz Rose vor einem arabischen Tuch. Tempera und Oelfirnis. 1897. Bes.: Hr. Rose-Doehlau.
46) „Der Franzosensee." Nach der Natur in Doehlau angefangen. Viehherde im Vordergrund. In München fertig gemalt. Tempera. 1897. Bes.: Hr. Rose-Doehlau.
47) Kleine Studie nach der Natur (Doehlau). Tempera. 1897. Bes.: Hr. Rose-Doehlau.
48) „Hochzeitsabend." Tempera. Oellasuren in den Kleidern. 1897/98. Erster Bes.: Hr. Rose-Doehlau. Von ihm gelangte das Bild an das Museum in Genf (Kat. Mus. Rath 1906, p. 95, 178). Aquarellentwurf im Bes. von Hrn. H. Emmenegger, in Emmenbrücke.
49) Badende Frau (Susanna) in einem Zimmer mit Ausblick auf eine Limmatlandschaft. Tempera und Oelfirnis. 1897/98. Die erste Fassung des Bildes zeigte zwei Frauen; die Figur auf der linken Bildhälfte wurde abgetrennt und gehört heute dem Künstler. Erster Bes. des Bildes: Hr. Oskar Miller, in Biberist, zweiter Bes.: Hr. Max Geldner, in Basel. In der Basler Kunstsammlung 1911/12 deponiert.
50) Bildnis des Sohnes Albert. Tempera, mit Imprimitur untermalt, mit Oelfarbe lasiert und mit eigens präpariertem Weiß überhöht. Erste Arbeit in W.s eigener Technik. 1899. Bes.: Hr. Rose-Doehlau.
51) Studie in Capri. Pastell. Nachtstimmung. 1899. Bes.: Der Künstler.
52) Elternbild. Doppelbildnis von Hrn. und Frau Welti-Furrer vor einer Zürichseelandschaft, mit reicher erzählender Einrahmung. Neue Temperatechnik mit Oellasuren. 1899. Das Bild war vorübergehend im Besitze der Eltern Weltis; es wurde dann von der Schweizerischen Eidgenossenschaft angekauft und im Kunsthause zu Zürich deponiert (Kat. von 1910^2, p. 98).
53) „Amazone ihr Pferd tränkend." Tempera und Oellasuren. 1900. Bes.: Hr. Rose-Doehlau.
54) Isarlandschaft („Deutsche Landschaft"), in Pullach und Solln gemalt, fast ganz reine Tempera mit wenig Oellasuren. 1900/01. Erster Bes.: Hr. Rose-Bergedorf; zweiter Bes.: Hr. Rose-Doehlau; dritter Bes.: Eidg. Gottfried Keller-Stiftung, die das Bild 1911 in der Basler Kunstsammlung deponierte (*Brun*, Jahresber. d. Gottfr. Keller-Stiftg. 1911).
55) „Die Königstöchter." Entstanden in Pullach. Tempera. 1901. Bes.: Frau Dürr-Ritter, in Zürich.
56) Miniatur zu einer Gratulationsurkunde für den Maler Ernst Stückelberg. Darstellung von 10 Münchner Schweizerkünstlern, die mit bezeichnendem Kopfschmuck an einer Tafel sitzen. 1901. Adresse. Bes.: Frau Dr. Stückelberg, in Basel. Vorzeichnung. Bes.: Der Künstler.
57) „Geizteufel." Tempera. 1902/03. Bes.: Maler Bohnenberger, in München. Vorzeichnung in Kohle

in Farbstift im Bes. des Hrn. Schneider-Huber, in Basel.

58) „Abend" (auch „Poesie" benannt). Frau des Künstlers; Tempera und Oel. 1902/03. Mit dem „Geizteufel" ursprünglich ein Bild. Bes.: Maler Bohnenberger, in München.

59) „Der selige Traumgarten." Tempera und Oel. Nicht vollendet. 1902/03. Bes.: Maler E. Kreidolf, in München.

60) „Der Abend." Isarflußlandschaft mit Figuren. Tempera und Oel. 1902/03. Bes.: Leopold Weber, in München.

61) Familienbild. Der Maler mit seiner Frau und den beiden Söhnen. Tempera. 1902—1904. Bes.: Museum in Lausanne. Vorzeichnung zur ersten, nicht ausgeführten Fassung des Bildes und Studien zu den einzelnen Figuren im Besitze des Künstlers.

62) Temperastudien nach der Natur, Golzern, Uri. 1904. Bes.: Der Künstler.

63) Diplom zum 50. Geburtstag von Ferdinand Avenarius, von Kunstwart-Freunden gestiftet. Miniatur auf Pergament. Lederfutteral dazu mit vier Vignetten: Reliefs nach Zeichnungen von W. 1905. Bes.: Dr. h. c. Avenarius, in Blasewitz.

64) „Der Auszug der Penaten." Tempera. 1905/06. Studien dazu in Zeichnung, Pastell und Tempera, im Besitze des Künstlers. Bild mit Rahmen nach dem Entwurfe des Künstlers, auf eine farbige Skizze hin, von Hrn. Dr. E. Welti, Bern, bestellt; aus der Ausstellung im Glaspalast in München 1906 wäre das Bild sonst für die neue Pinakothek erworben worden. Bes.: Dr. E. Welti-Kammerer, in Bern.

65) Temperastudien nach der Natur, Innertkirchen. 1906. Bes.: Der Künstler.

66) Temperastudien nach der Natur, Vättis. 1907. Bes.: Der Künstler.

67) „Die Eremiten." Tempera und Oelfirnis. 1907/08. Karton dazu mit abweichender Darstellung der Gruppe im Vordergrund im Kupferstichkabinett zu Basel. Studien zu einzelnen Figuren, teils auch zu den später nicht aufgeführten und eine Kaltnadelradierung der verworfenen Vordergrundgruppe im Besitze des Künstlers. Bild im Besitze der Basler Kunstsammlung (Kat. 1903, p. 146).

68) Mädchen. Kleine Halbfigur in Tracht vor einer Landschaft. Tempera mit Oel. 1910. Bes.: Hr. Schneider-Huber, in Basel.

69) „Reiterkampf." Umgearbeitetes Pastell von früher. 1911. Dem Kunsthausbazar zu Bern geschenkt und von Hrn. Notar Lederer gekauft.

70) „Seiltänzer." Tempera und Oel. 1910/11. Bes.: Hr. Mettler zur „Freia", in St. Gallen.

c. *Radierungen.*

1) Erster Radierversuch: „Ehepaar." Auf Zinkblech. 1885. Unikum.

2) Zweiter Radierversuch: „Beduinen." Auf Zinkblech. 1885. Unikum.

3) Dritter Radierversuch: „Amazone ihr Pferd tränkend." Pferd nach rechts gewendet. Auf Zinkblech. 1885. Unikum.

4) Vierter Radierversuch: „Amazone ihr Pferd tränkend." Pferd nach links gewendet; Amazone rittlings. Zink. 1885. Unikum. — Neu auf Kupfer 1891.

5) „Schipfe in Zürich." Aquatintaversuch auf Zink. Verschiedene Aetzgrade. Unika. 1885.

6) Festkarte für die Zürcher Kliniker. Radierung auf Zink. Auflage 70—80 Exemplare. 1887.

7) „Amazonenkampf." Rad. auf Zink. Bez. links unten: A. Welti, Venezia. 1888; rechts: Amazonenkampf. 1887/88.

8) „Der Krieg." Rad. auf Zink. Bez. rechts im Plattenrand: A. Welti 1888; links: Der Krieg. Venedig 1888.

9) „Unterwelt." Rad. auf Zink. 2 Zustände. Bez. rechts: A. Welti 1888; links: Unterwelt. Venedig 1888.

10) „Spuk um Mitternacht." Rad. auf Zink. Bez. rechts im Plattenrand: Albert Welti; links: Spuck (sic) um Mitternacht. Venedig 1888.

11) Fortunafries. Rad. auf Zink (nach dem Entwurfe zu einer Hausfaçade). Bez. rechts unten auf dem Plattenrand: A. Welti inv. 1888.

12) „Urwaldidylle." Rad. auf Zink, Aquatinta. 3 Zustände (2 vor der Aquatinta). Unika. 1888.

13) „Amazone auf der Lauer." Rittlings. Aenderungen namentlich am Kopf. Rad. auf Zink. 6 Zustände. Bez. links: Amazone; rechts: A. Welti (abgeschliffen). Ein Zwischenzustand (Unikum) hat Aetzproben am untern Rand. 1889.

14) Festkarte für die Gesellschaft Patrontasche. Rad. auf Zink. 1889.

15) „Walkürenritt." Rad. auf Stahl. Bez. auf dem Plattenrande rechts: Albert Welti; links: Walkürenritt. 1890.

16) „Madonna." Rad. auf Zink. Bez. auf dem Plattenrande rechts: Albert Welti; links: Madonna 1890.

17) Visitenkarte mit allegorischen und politischen Beziehungen. Rad. auf Kupfer. 2 Zustände. Firmatafel mit Bezeichnung: Albert Welti, Maler, Zürich. 1891.

18) Zwei Affenscenen. Rad. auf Kupfer (Versuch). 1891.

19) Elephantenkopf. Rad. auf Kupfer (Versuch). 1891.

20) Sitzender Löwe. Rad. auf Zink. 2 Zustände. 1891.

21) „Amazone ihr Pferd tränkend." Rad. auf Kupfer. Amazone seitlich sitzend, Pferd links gewendet. Ueberarbeitet mit Stichel, Schaber und kalter Nadel. 1891. Kohlezeichnung im Gegensinne. Bes.: Der Künstler.

22) „Raub der Europa." Rad. auf Stahl. Erster Zustand. Unikum. Platte beim Aquatintaversuch zerstört. 1891.

23) Festalbum-Umschlag für die Mittwochhöfli-Gesellschaft in Zürich. Rad. auf Zink. 1. Auflage 60 Expl. Bez. rechts: A. Welti inv. 1892.

24) „Amor vincit." Rad. auf Zink. Auf dem Plattenrand Aetzproben. Bez. rechts: A. Welti; links: Amor vincit. 1892.

25) Bildnis von Franz Rose-Doehlau. Rad. auf Zink. Auf dem Plattenrand Aetzproben. Bez. links: Albert Welti, März 1893.

26) Bildnis von W.s Schwiegervater Wildbolz in Thun. Rad. auf Zink. 3 Zustände (die zwei ersten rechts und links Aetzproben. 1893.

27) „Schlafende Kinder." Nach der Natur. Rad. auf Zink. Auf dem Plattenrand Aetzproben. Bez.: A. Welti. 1893.

28) Großes Menu für den Berchtoldstag der Zürcher Kunstgesellschaft 1894. Rad. auf Zink. Aetzproben. Bez. auf dem linken Plattenrand: A. W. 1893.

29) Kleines Menu für den Berchtoldstag 1894. Rad. auf Zink. 1893.
30) Kinderkopf. Rad. auf Zink. Links unten kleiner Kopf als Aetzprobe. Bez. rechts: A. Welti. 1893.
31) „Mühlenruine nach dem Brande bei Combremont-le-Grand." Rad. auf Zink mit Aquatinta. Unikum 1893.
32) Waldfestkarte der Zürcher Künstler im Forsthaus Adlisberg. Rad. auf Zink. 2 Zustände. Erster Zustand mit dreizeiliger Schrift, datiert 19. Aug. 1893, bez. rechts: A. Welti. Zweiter Zustand: mit zweizeiliger Schrift, datiert 19. VIII. 1894. Bez. links: A. W. 1893.
33) Bildnis von Adolf Welti. Rad. auf Zink. 2 Zustände. 1893.
34) „Raub der Europa." Zweite Platte, abgeändert besonders im Horizont, in den Gesichtern, in der Bewegung. Rad. auf Stahl. Bez. am Plattenrande rechts: Albert Welti 1894 (abgeschliffen); links Aetzproben und bez.: Entführung der Europa. 1893/94.
35) „Frühling." Rad. auf Kupfer. Entstanden in Höngg. Bez. rechts: A. Welti 1895; links: Frühling. — 1895.
36) Limmattallandschaft, Umgebung von Höngg. Rad. auf Zink. Bez. rechts: Gruß aus dem Limmattal. A. Welti 1894.
37) Kopf des Negers. Profil. Rad. auf Zink. Bez. rechts: A. Welti 1894.
38) Großer Mulattenkopf, en face. Rad. auf Zink und weichem Grunde. Bez. rechts: A. Welti. – 1894.
39) „Der Weg zum Hades." Rad. auf Zink mit weichem Grund. Erste Platte beim Entstählen vernichtet. Zweite veränderte Platte. Bez. am Plattenrande rechts: A. Welti 1894; links: Der Weg zum Hades. 1894/95. Abzüge Unika.
40) Kinderstudie. Köpfe nach der Natur. Rad. und kalte Nadel auf Stahl. Bez. A. Welti 1895.
41) „Der Sintflut Anfang." Rad. auf Stahl. Erste Platte. Erster Zustand mit Schrift auf Plattenrand: Sündflut Anfang; zweiter Zustand mit Aquatinta; dritter Zustand nach Aquatinta. Abzüge der drei Zustände Unika. Zweite Platte: Drucke in bläulicher Farbe. 1895. Platte im Bes. des Münchner Radiervereins. Pastellstudie im Bes. des Hrn. Schneider-Huber, in Basel.
42) „Mondnacht." Rad. auf Kupfer, Drucke in brauner und bläulicher Farbe. Vorzeichnung beim Künstler und bei Hrn. Schneider-Huber, in Basel. 1896. München.
43) „Walpurgisnacht (Hexensabbat)." Frei nach dem Bilde. Rad. auf Kupfer mit Aquatinta. 3 Zustände. Vom zweiten Zustand an Aetzproben am untern Plattenrande. 1897. Aquarellstudie im Bes. des Hrn. Schneider-Huber, in Basel.
44) „Mutter und Kind." Frau und Sohn Albert in der Mansarde, München, Nymphenburgerstraße. Rad. auf Kupfer, mit kalter Nadel überarbeitet. 1897. Kleines Selbstporträt. Rad. auf Zink mit weichem Grunde. 1898.
45) „Löwenkampf." Bleistiftradierung auf Zink, weichem Grund und mit Aquatinta. Federzeichnung dazu beim Künstler. 1898.
46) Großes Ex-libris Franz Rose-Doehlau. Templum Fortunae. Rad. auf Kupfer. Aetzproben links am Plattenrande. Schrift auf dem Bande: Noblesse obligue (sic!). Platte verworfen, Drucke Unika. 1889.
47) Großes Ex-libris Franz Rose-Doehlau. Abgeändert. Rad. auf Stahl. 2 Zustände. Erster Zustand: Aetzproben am Plattenrande links und unten; Schrift: Noblesse oblige. Zweiter Zustand: Aetzproben abgeschliffen. 1898.
48) „Die Fahrt ins zwanzigste Jahrhundert." Rad. auf Stahl. 2 Zustände. Abzüge des ersten Zustandes Unika, zweite Fassung stark verändert. 1899.
49) „Herzlicher Glückwunsch zu der Welt Lauf im 20. Saeculum." Rad. auf Stahl. 20 Exemplare gedruckt. Platte abgeschliffen. Bez. Albert Welti, Maler. 1900.
50) Neujahrskarte und Ex-libris des Künstlers. „Pullach." Rad. auf Stahl. 1900.
51) Selbstporträt. Versuch mit Borstenpinsel auf weichem Grunde. Drucke in Schwarz und Braun. 1900.
52) Neujahrskarte (Fuhrwerk, Wespen, Hunde). Rad. auf Stahl. 1901.
53) Umzugsanzeige (Solln I), Zelt. Rad. auf Stahl. 1901.
54) „Die Alten." Widmungsblatt zur 40jährigen Hochzeit der Eltern. Stichelarbeit auf Kupfer. 1901.
55) Ex-libris von Ernst Rose-Bergedorf. Rad. auf Stahl. 2 Zustände. Erster Zustand: Aetzproben, die beim zweiten Zustand ausgeschliffen werden. 1901.
56) Versuche für den Buchdruck. Rad. im umgekehrten Verfahren mit Salzaquatinta auf Zink: Krieger zu Pferd, Hochzeitszug, Entführung, Kinder und Eltern, dieses bez. A. Welti 1901. Die Blätter bei Benteli in Bümplitz in 100 Exemplaren gedruckt. Nicht publiziert: „Hexensabbat" und verschiedene Druckproben.
57) Aquarellvorzeichnung zum „Krieger" im Bes. Max Buris, Brienz.
58) Neujahrskarte „Teufelsbrücke." Rad. auf Stahl. 2 Zustände. Erster Zustand: Schrift in zwei Zeilen: Beste Wünsche für 1902 von Albert Welti, Solln I, München. Im zweiten Zustand: Schrift weggeschliffen. 1902.
59) Ex-libris Dr. Emil Welti, Bern. Erste Platte mit engem Zwischenraum zwischen Tempel und Ruine. Stahl. Abzüge Unika. 1902.
60) Ex-libris Dr. Emil Welti. Rad. auf Stahl. Zweite breitere Platte, Zwischenraum größer. 1902.
61) Kleines Ex-libris Franz Rose-Doehlau. Rad. auf Stahl. Ackerland. 1902.
62) Neujahrskarte „Weiblein." Rad. auf Stahl, bez. oben Albert Welti, Solln I, München. 1903.
63) Geburtsanzeige von Ruedi Welti. Rad. auf Stahl. 1903. Kohlestudie im Bes. des Hrn. H. Emmenegger, in Emmenbrücke.
64) „Der armen Sünder Einzug in den Himmel." Farbenradierung auf *einer* Platte. 1903.
65) „Cybele." Farbenradierung. 1903.
66) „Frau mit dem Spiegel." Farbenradierung auf einer Platte. Unika 1903.
67) „Reiter mit Pferd." Farbenradierung auf einer Platte. Unika 1903.
68) „Sich kämmende Frau." Farbenradierung auf einer Platte. Drucke Unika. 1903.
69) „Die Walze." Reklamekarte für die graphische Vereinigung dieses Namens. Rad. auf Stahl. Auf einer Firmentafel bez. A.W. 1903. Auf dem Platten-

rand Aetzproben. Vorzeichnung im Bes. des Hrn. H. Schneider-Huber, in Basel.

70) „Der alte Geiger." Rad. auf Zink. 2 Zustände. Im ersten Zustand Aetzproben am untern Plattenrande rechts, im zweiten Zustand links und rechts 1904. Zweite Bearbeitung 1911. Entwürfe im Bes. des Hrn. H. Emmenegger, in Emmenbrücke.

71) Neujahrskarte für 1904 „Bergübergang." Rad. auf Stahl. Schrift in zwei Zeilen: Glückwünsche für 1904 von Albert Welti. Entwürfe im Bes. des Hrn. H. Emmenegger, in Emmenbrücke.

72) „Das neue trojanische Roß." Satire auf die Schleifung der Turnschanze in Solothurn. Rad. auf Stahl. 2 Zustände. Erster Zustand vor der Schrift. Zweiter Zustand mit rotem Buchdruck des Gedichts „Die Ratzeburg" von Gottfried Keller. Von der Schweiz. Vereinigung für Heimatschutz vertrieben. Bez. auf dem rechten Plattenrand A. Welti. 1905.

73) Neujahrskarte für 1905 „Die Hecke." Links unten Vermerk mit kalter Nadel: Verspätet. Aetzproben auf dem untern Teile der Platte. Zwei Schriftstreifen oben: Das Volk der Denker und Lichter wird immer dichter. Darunter sc. A. W. Untere Inschrift: Prosit 1905.

74) „Der Ehehafen." Rad. auf Stahl. Studien und ganzer Karton beim Künstler. 2 Zustände. Erster Zustand mit geätzter Schrift eines Gedichts von W. und Aetzproben darunter. Zweiter Zustand mit ausgeschliffener Schrift und entfernten Aetzproben. 1906.

75) Neujahrskarte für 1906 „Kleiderwechsel." Verse von W. in zwei Zeilen. Rad. auf Stahl. Bez. A. Welti geätzt 12. Jan. Rechts unten Aetzproben. 1906.

76) Zwei Engel den Tisch deckend. Zum ersten Entwurf des Bildes „Die drei Eremiten." Arbeit mit kalter Nadel auf Stahl. Abzüge Unika. 1908.

77) „Rückkehr in die liebe Heimat." Erste Platte, Rad. auf Gelatine. 1908.

78) „Rückkehr in die liebe Heimat." Zweite Platte, Stahl. 1908.

79) Umzugsanzeige, Bern. Rad. auf Stahl. 1908.

80) Neujahrskarte 1909 „Das hohe Roß." Rad. auf Stahl. 1909.

81) „Am Langensee." Rad. auf Celluloid. 1910.

82) Ein Blatt mit Köpfen und Figuren. Rad. auf Celluloid. 1910.

83) „In der Veranda." Rad. auf Celluloid. 1910/11.

84) „Faunsjagd." Dito. 1910/11.

85) „Die erste Medaille." Dito. 1910/11. 2 Zust.

86) Löwenstudie. Dito. 1910/11.

87) Löwe sich kratzend. Dito. 1910/11.

88) Knabe auf einem Pferde, mit Gratulationsstrauß. Rad. auf Celluloid. 1910/11.

89) „Jungfer Keller, ein alter Hausgeist." Rad. auf Celluloid. 1910/11.

90) „Das Schloß des Don Juan." Umrißradierung auf Celluloid. Einzelne Blätter mit weißem Ueberdruck auf Tonpapier, andere mit Aquarell koloriert. 1910/11.

91) „Hie Heimatschutz!" Rad. auf Celluloid. 1911.

92) Heiliger Sebastian, nach dem ersten Entwurfe des Bildes im Gegensinne. Rad. auf Celluloid. 1911.

93) „Landsgemeinde." Rad. auf Celluloid. 1911. Große Pause eines Feldes für das Wandgemälde im Ständeratssaal.

94) Erinnerungskarte an die verstorbene Gattin. 1911/12. Rad. auf Celluloid Zwei Zustände.

d. Lithographien.

1) Plakat der Speditionsfirma Welti-Furrer (Weltkugel mit Möbeltransport). Schwarz-weiß. Federzeichnung und Skizzen im Besitze des Künstlers. 1900.

2) „Die Lebensalter" oder „Das Haus der Träume." Farbige Steinzeichnung frei nach dem Bilde. 1901. Entwürfe und Vorzeichnung im Besitze des Künstlers.

e. Entwürfe für Clichés.

1) Federzeichnung zu einem Cliché für Zeugdruck „Des Herrgotts Mittagsschläfchen." 1883. Ausgeführt für einen Dessinateur in Weinfelden. Vorzeichnung und Entwürfe im Besitze des Künstlers.

2) Federzeichnung für ein Kinderbuch. Motiv: Orgelmann. 1885.

3) Tempera-Studien zu einem Reklame-Cliché für die Speditionsfirma Welti-Furrer. Cliché ausgeführt. 1894. Studie im Besitze des Künstlers.

4) Tempera-Studie zu einem Cliché für J. Noës Hairmilk. 1894.

5) Federzeichnung zum Cliché für den Kopf der sozialistischen Zeitschrift „Der Neue Postillon." 1894.

6) Zeichnung mit Kielfeder und Pinsel zu einer Vignette für die Zürcher Kunstgesellschaft. 1895. Bes. der Entwürfe: Der Künstler.

7) Bleistiftzeichnung für das Cliché der Welti-Ausstellung bei Gurlitt in Berlin. 1899. Pinselzeichnungen (Entwürfe) im Besitze des Künstlers.

8) Federzeichnung zum Cliché für das Titelblatt der Jahrhundertnummer der sozialistischen Zeitschrift „Der Neue Postillon." 1899. Publiziert 1900. Zeichnung im Besitze des Künstlers.

9) Entwürfe zum Zinkcliché mit Farbenholzschnitt „Die Eheleiter." Für eine goldene Hochzeit. 1899.

10) Getönte Federzeichnung zu einem Cliché „Der Geisterbeschwörer." 1904. Bestimmt für ein Märchenheft der von Callwey herausgegebenen „Spielmann-Serie." Auftrag nicht zustande gekommen. Cliché in der Kunstwartmappe reproduziert.

11) Getönte Federzeichnung zu einem weitern Cliché der Spielmann-Serie. Dieser Entwurf („Gespenster") wurde nicht ausgeführt. 1904. Bes.: Der Künstler.

12) Entwürfe für ein Briefmarkenbild der Schweiz. 1908. Ausgeführt in Buchdruck *mit* Relief von Figur und Schrift; die plastischen Partien weiß auf grünem Grunde: Streifband und taxpflichtiger Empfangschein zu 5 Cts.; die plastischen Partien weiß, der Fond bräunlich: beim Streifband zu 2 Cts. Gewöhnlicher Buchdruck *ohne* Relief: die Marke zu 2 Cts. (Weiß und Braun), zu 3 Cts. (Weiß und Violett) und zu 5 Cts. (Weiß und Grün).

13) Geschäftskarte für Hrn. Wildbolz, Luzern. Zinkotypie. 1910.

f. Angewandte Kunst. Fresken.

1) Entwurf zu einem Wandbrunnen in Fayence. Konkurrenzarbeit für die Kunstgewerbeschule Zürich-Winterthur. 1887. Karton in Bleistiftzeichnung. Dasselbe in Aquarell. Beide Ausführungen im Besitze des Künstlers. Ein Feld in Zinkcliché reproduziert. 1900, Dürerbund.

2) Entwurf zu einer Hausfaçade. 1887. Bleistiftzeichnung. Ein durchgehender Fries wurde 1888 radiert: „Fortunafries." — Entwurf in Aquarell ausgeführt 1888. Beide im Besitze des Künstlers.
3) Entwurf für einen Rahmen zum Bilde „Die Madonna", gezeichnet nach einer gotischen Fenster-Rahmung. 1888/89. Bes.: Der Künstler.
4) „Die Ingenieurkunst." Konkurrenzkarton für Wandbilder in der Aula des Eidgenössischen Polytechnikums. 2. Preis. 1890. Bes. des großen Kartons die Schweiz. Eidgenossenschaft. Motiv: Vier im Wasser stehende Riesen halten ein Bahngeleise; später in freier Weise verwendet in der Radierung „Die Fahrt ins 20. Jahrhundert."
5) Konkurrenz für einen öffentlichen Springbrunnen in Winterthur. Federzeichnung. Zirka 1890. Im Besitze des Künstlers. Nicht ausgeführt.
6) Konkurrenz für Wandbilder im Justizpalast zu Lausanne. Motiv: Helvetia wehrt sich gegen Harpyien, die vom Auslande her kommen. Zirka 1890. Nicht ausgeführt. Bes.: Redakteur Muth, in München.
7) Diplomentwurf für die kantonale Gewerbeausstellung in Zürich. Federzeichnung. 1894. Ein Motiv daraus (Schmied, der sich auf den Hammer stützt) wurde für die Medaille verwendet. Bes. des Entwurfs: Der Künstler.
8) Entwurf für einen Rahmen zum Elternbild. 1899.
9) Entwurf für einen Rahmen zum Bilde „Hochzeitsabend." 1899. Neue Version 1910.
10) Entwurf für einen Rahmen zum Bild „Amazone ihr Pferd tränkend", 1900.
11) Entwurf für einen Rahmen zum Bild „Isar-Landschaft." 1902.
12) Kartons für ein Glasfenster im Bundespalast zu Bern. 1902/03. Schwarz. Ein Karton halbe Größe, im Besitze des Künstlers; ein Karton ganze Größe, vom Künstler dem Museum zu St. Gallen geschenkt, 1912. — Farbige Kartons in 1/10 Größe, Aquarell. Bes.: Hr. Ernst Rose-Bergedorf und Hr. Mettler zur „Freya" in St. Gallen. Farbenskizzen im Bes. des Künstlers, von HH. Emmenegger, in Emmenbrücke, und Schneider-Huber, in Basel.
13) Karton der Glasscheibe für die Familie Welti-Furrer. Aquarell. 1903. Bes.: Der Künstler. Es wurden darnach drei Scheiben hergestellt. Bes.: Frau Welti-Furrer, in Zürich, Hr. Dr. Welti, in Bern, und der Künstler.
14) Entwürfe für einen Rahmen zu den Bildern „Der Geizteufel" und „Abend." 1903.
15) Entwurf zu einem gemalten Fries im Zivilstandszimmer des Stadthauses in Zürich. Tempera. 1904. Nicht ausgeführt. Bes.: Hr. Prof. Groos, in Gießen. Anordnung: Zwei kleinere untere und zwei längere obere Tafeln übereinander. Eine der Tafeln in der Kunstwartmappe reproduziert. Pastellstudien im Bes. des Künstlers und des Hrn. Schneider-Huber, in Basel.
16) Bemalung von zwei Schranktüren. Tempera. Je zwei Felder übereinander mit Genredarstellungen freier Erfindung. 1904. Bes.: Der Künstler.
17) Entwurf zu einem Lederfutteral für die Adresse an Ferd. Avenarius. 1905. Zeichnungen zu vier in Leder gepreßten Vignetten. Darstellung: Kritiker, Litterat, Lyriker, Virtuose. Bes.: Dr. h. c. Avenarius, in Blasewitz.
18) Große Kohlezeichnung für ein Schaukelpferd des kleinen Ruedi Welti. 1906. Entwurf ausgeführt. Bes.: Der Künstler.
19) Farbige Zeichnung für den Festwagen der Diana am Schützenfest zu München. Tempera, mit Gold gehöht. Ausgeführt 1906. Bes.: Der Künstler.
20) Entwurf für einen Rahmen zu den „Eremiten." Bleistift, mit weiß gehöht. 1908. Auf dem gleichen Blatt wie die Vorzeichnung des ersten Entwurfs für die „Eremiten." Bes.: Die öffentliche Kunstsammlung zu Basel.
21) Entwurf für ein Grabmosaik der Eltern. Oeltempera. 1908. Ausgeführt durch Creputo in München, verwendet für das Grab des Schwiegervaters, Bremgartenfriedhof Bern, und für das Grab der Eltern, Zentralfriedhof Zürich. Bes. des farbigen Entwurfs: Bildhauer E. Zimmermann, in München.
22) Entwurf zu einem neuen Rahmen für das Bild in Genf „Hochzeitsabend." 1910. Bes.: Der Künstler. Farbenskizze zu einer Fahne für die Zunft zur Waage in Zürich. Tempera. 1911. Dem Kunsthausbazar zu Bern geschenkt. Von Frau Dr. Welti erworben. Ausgeführter Entwurf der Zunftfahne und Zeichnung für einen geschnitzten Rahmen. 1911. Bes.: Museum St. Gallen.
23) Entwurf 1/10 Größe für das Fresko der Landsgemeinde im Ständeratssaal zu Bern. Unfixierte Tempera. 1909. Bes.: Der Künstler.
24) Arbeit an den fünf farbigen Kartons zur Landsgemeinde in halber Größe. Tempera. Seit Sommer 1910. Studienköpfe dazu in Bleistift und Kohle nach Neujahr 1910 angefertigt. Im Besitze des Künstlers.

Litteratur. Die wertvollsten Hinweise verdankt der Verf. autobiogr. Notizen u. persönl. Mitt. des Kstlers. — Aufsätze des Kstlers: „Bei Böcklin": Kstwart 1901, Heft 9. — „Meier-Gräfe u. Van Gogh", Wissen u. Leben 1911, Heft 10.

William Ritter, Études d'art étranger. Paris, Soc. du Mercure de France. 1906. Ein Kapitel über W. — *Leopold Weber,* Text zu der vom Kstwart herausg. Weltimappe. Callwey, München, 1905 u. 1912. — *J. Schurter-Goeringer,* Die Schweiz 1903, p. 489 ff. — *H. E. Kromer,* Düsseld. Monatshefte für deutsche Art u. Kst. (Rheinlande), Heft 3, 1903. — *Jos. Aug. Beringer,* Kst. f. Alle, Heft 6, 1909. — *Konrad Weiß,* Hochland, Heft 4, 1909/10. — Hinweise in Arbeiten über mod. Schweizer Kunst: *Ad. Frey,* Arnold Böcklin, *H. Trog,* Die Rheinlande, Heft 10/11, 1903. — *H. Kaeser-Kesser,* Zeitschr. f. Bild. Kst. 1905, p. 156. — *Ders.* in Deutsche Kst. u. Dek., Aug. 1907. — *Ders.* in Ueber Land u. Meer, Heft 13, 1908. — *Avenarius,* Kstwart, Heft 13, 1906. Kleinere Hinweise im Kstwart s. unter Abbild. — Kstchron. 1889/90, Nr. 28, 1896/97, Nr. 22. — *J. A. Beringer* über „Albert W.s Gebrauchsgraphik" in Exlibris-Zeitschrift, Heft II, 1909. — *Em. Stickelberger,* Schw. Bl. f. Exlibris-Samml., Nr. 6, 1901/02. — *Ders.,* Das Ex-libris in der Schweiz u. in Deutschland, Basel 1904, p. 162. — *Arthur Rößler,* Kst. u. Hdwerk, Heft 2, 1905. — *Walter zur Westen* in der Zeitschr. f. Bücherfrde., Heft 3, 1902/03; Heft 10/11, 1900/01; Heft 3, 1903/04. — Deutsche u. österr. Bibliothekzeichen von Graf zu Leiningen-Westerburg, p. 440, 1901. — N. Z. Ztg. 1900, Nr. 127 M.; 1901, Nr. 85 A. 2; 1902, Nr. 51 u. 74 Beil., 82 M.;

1905, Nr. 15, p. 352 M.; 1906, Nr. 315 A. 2, 319 M. 3; 1908, Nr. 134 A. 2; 1909, Nr. 251, M. 3; 1912, Nr. 496. — Basl. Nachr. 1911, Nr. 317; 1912, Nr. 34, 48. — Der Bund 1912, Nr. 693. — Kst. f. Alle 1892, 1898/99, 1900.

Reproduktionen und meist kleinere Hinweise. Weltimappe des Kstwart 20 Abbild. — Kstwart (1899/1900) XIII, Heft 15; XIV, 11; XV, 4; XVI, 2; XVII, 11; XVIII, 18; XX, 4, 8; XXIV, 4; XXVI, 4. — Ueber Land u. Meer 1905, 1908. — Kst. f. Alle 1899, 1900, 1902, 1905, 1906, 1909, 1911. — Die Schweiz 1903, 1904, 1906, 1907, 1908, 1909. — Zeitschr. f. bild. Kst. 1905. — Die Jugend 1900. — Rheinlande 1903, 1905. — Walhalla, Bücherei für vaterl. Geschichte etc., München 1905. — Alte u. Neue Welt 1908/09. — Welt u. Haus 1904. — La Semaine Litt. 1901. — L'Art Suisse 1908. — Kst. u. Hdwerk 1905. — Schw. Bl. f. Ex-libris-Sammler 1901/02. Abdruck des großen Exlibris Rose-Doehlau von der Originalplatte. — *E. Stickelberger*, Das Ex-libris in der Schweiz u. in Deutschland. — Zeitschr. f. Bücherfreunde. — Deutsche Kst. u. Dekor. 1907. — Hochland 1909/10. — Licht u. Schatten 1911. — Zeitschr. d. Schw. Ver. f. Heimatschutz 1911.

Kunstblätter: „Der Auszug der Penaten", herausg. vom Kstwart. — „Amazone auf der Lauer", erschienen in der „Jugend" u. publiziert als Sonderdruck.

In Katalogen: VII. Nat. Kstausst. d. Schweiz in Vevey 1901. — Exp. municip. Genève 1901. — Eröffn.-Ausst. d. Zürch. Ksthaus 1910. — Kat. der Sammlg. im Zürch. Ksthaus 1910 ff. — Dito Postkarte. — Photogr. von Hanfstängl & Höflinger, Postkarten der „Eremiten" in der Basler Kstsammlung.

Ausstellungen. I. Ausst. in Zürich (Schwurgerichtssaal) 1891. — Sonderausst. bei Gurlitt in Berlin 1899. — Internat. Kstausst. im Glaspalast zu München, seit 1892, seit 1899 mit der Luitpoldgruppe. — 1895, 1896 mit Graphik an der Sezessionsausst. in München. — Pariser Weltausst. 1900; zwei bronzene Medaillen. — 2. u. 1. Medaille der Internat. Kstausstellungen zu München. — Deutschnat. Kstausst. Düsseldorf 1902. — Jub.-Ausst. Karlsruhe 1902. — Schweiz. Nat. Ausstellungen seit 1896. — Turnusausst. des Schweiz. Kstvereins 1898, 1900, 1901 u. 1902. — Ausst. der Gesellsch. Schweiz. Maler, Bildh. u. Arch., Basel 1905. — Permanente Ausst. Zürich 1901, 1911. — Dito Basel 1911. — Kupferstichkabinett Basel 1911, 1912; Zürich, Ksthaus, 1912.

Bilder von W. besitzen, außer Privaten, die Museen von Basel, Genf, Lausanne. Als Besitz der Eidgenossenschaft ist das Elternbild in Zürich deponiert, als Besitz der Eidg. Gottfried Keller-Stiftung die „Deutsche Landschaft" in Basel. Das radierte Werk von W. besitzen ganz die Kupferstichsammlungen von Basel, Bern, Genf, Zürich, in der Sammlung des Eidg. Polytechnikums, München, Zürich (Kunsthaus); teilweise: Berlin, Chemnitz, Dresden, Düsseldorf, Frankfurt a. M., Hamburg, Köln, Wien u. a. *Jules Coulin.*

Welti, Jakob, Schreiner, in Solothurn, verfertigte 1677 mit Pauli Hafner und Baschi Tremp das Getäfer in der untern und obern Ratsstube dort.

Rahn, Die mittelalt. Kstdenkm. des Kts. Solothurn, p. 184. *F. O. Pestalozzi.*

Welti, *Jakob* Friedrich, Maler, hauptsächlich Porträtmaler, geb. am 1. Okt. 1871 in Winterthur. Vom Herbst 1891 bis zum Frühjahr 1894 besuchte er die Privatschule Aschler in München. Im Dez. 1894 begab er sich nach Berlin, wo er bis zum Juni 1895 weilte. Im Okt. 1895 ließ er sich in Zollikon bei Zürich nieder. Das Kunstmuseum dort besitzt von ihm das Bildnis des Tiermalers Rudolf Koller aus dem Jahre 1896. H. 1,09; Br. 0,85. W. ist der Entdecker der im gleichen Museum aufgestellten Landschaft Gottfried Kellers (s. d.), die 1899 in den Besitz der Gottfried Keller-Stiftung überging. Das Museum in Winterthur besitzt von W. zwei Bilder aus dem Jahre 1902: „Die Trauer" (H. 74, Br. 64 cm) und das „Porträt E. Jungs" (H. 127, Br. 87 cm). 1910 beteiligte sich der Meister an der Ausstellung zur Eröffnung des Kunsthauses Zürich, an der zwei Studienköpfe (Zeichnungen) von ihm zu sehen waren sowie drei Bilder („Der Arbeiter", „Porträt", „Buremaiteli").

Curric. vitae. — *C. Brun,* Verz. d. Kstwerke, 4. Aufl., p. 76/77. — *Ernst,* Kat. d.Ksthalle Winterthur 1905, p. 23, 45. — Kat. d. Eröffnungsausst. im Ksthaus am Heimplatz, Zürich, 1910, p. 15, 19. *C. Brun.*

Welti, Karl, Maler, wurde am 16. April 1868 in Aarburg geboren, wo er auch jetzt wohnt. Seine Bilder sind meistens stille, ernste Landschaften, oft mit einem erzählenden Einschlag, wie die heilige Familie, die durch ein herbstliches Birkenwäldchen dahinzieht, oder das Bild „Auf der Lauer", eine sich weit ausdehnende Flußlandschaft in fahlem Morgenlicht, in der ein Heer gegen eine hochgetürmte Stadt heranzieht; in dem Schatten der Stadtmauer aber reckt sich eine mächtige Gestalt den Heerscharen entgegen — der grinsende Tod. W. beteiligte sich 1897 an der Schweizerischen Turnusausstellung; 1898 stellte er in Fritz Gurlitts Kunstsalon in Berlin aus, 1900 in Genf für Paris, 1904 an der Exposition nationale suisse des Beaux-Arts in Lausanne, wo von ihm neben einem Oelbilde „Weiden im Frühling" auch zwei Aquarelle „Hund" und „Aarburg im Winter" sowie zwei Kupferstiche „Ansicht von Aarburg" und „Greis" zu sehen waren.

N. Z. Ztg. v. 16. Juni 1898, Beil. zu Nr. 165. *E. Reinhart.*

Wendeli, Jakob, Glasmaler (Schiltbrenner), war um 1605 (in Luzern?) thätig, in welchem Jahre er um 6 Gld. 10 Sch. ein Wappenfenster in das Kloster Einsiedeln lieferte.

Geschichtsfrd. XVI, p. 185. — *H. Meyer,* Coll. I, p. 73. *Franz Heinemann.*

Wendler, Bonaventura (Thüry), Glaser und Glasmaler (?), in Biel und Nidau, war offenbar ein Sohn des Peter Wendel aus Bulach, der von 1525—1534 in Solothurn deutscher Schulmeister gewesen, dann wegen der Reformation nach Nidau zog und dort bis 1537 als Stadtschreiber wirkte.

W. machte 1551 drei Fenster für das Schützenhaus in Biel, die er im gleichen Jahre wieder machen mußte. 1554 hatte er für die Stadt neuerdings Fenster zu machen, und im folgenden Jahre besorgte er handwerksmäßige Arbeiten und lieferte ferner ein Fenster mit dem Wappen. 1558 erhielt er eine Bezahlung für ein Fenster und 1560 für ein solches mit dem Wappen nach Grenchen. 1564 wohnte er in Nidau, wo er 1565 wie sein Vater Schulmeister wurde.

Stadtrechn. v. Biel. — Stadtarchiv v. Nidau.

H. Türler.

Wenger, Louis, architecte et homme politique, né à Lausanne (1809—1861), a fait ses études à l'École des Beaux-Arts, à Paris, de 1827 à 1830. Peu après, il ouvrit un bureau d'architecte à Lausanne. Les principales constructions dont il fit les plans et dirigea les travaux, sont l'église de Bussigny, près de Morges, le Pénitencier des femmes, l'Asile des aveugles, le Musée Arlaud, à Lausanne; ce dernier édifice fut construit en 1840. W. fut colonel fédéral d'artillerie, chef de l'arme vaudoise.

W. est également connu comme homme politique; il a été, à diverses reprises, président du Grand Conseil vaudois, président de l'Assemblée constituante en 1861, membre de la Diète fédérale et du Conseil des États. A sa mort, il était intendant des poudre à La Vaux, près Aubonne.

Le grand-père de W. était Bernois; il vint, sur l'ordre de LL. EE., pour travailler vers 1750 à la restauration de la cathédrale de Lausanne.

Emile Butticaz.

Wengerer, C., Heiligenmaler, malte 1727 in den „verwilderten barocken Aufbau des Hochaltars der Klosterkirche von Werthenstein im Kanton Luzern ein leidenschaftlich verzücktes Bild von „Mariä Himmelfahrt."

Zemp, Wallfahrtskirchen im Kt. Luzern, p. 14.

Franz Heinemann.

Wengg, s. Wenng.

Wengner, Konrad, Maler, hat 1763 im Kloster Rheinau das Chörlein des Spitzkirchleins al fresco ausgemalt.

Rothenhäusler, Baugesch. d. Klosters Rheinau, p. 140.

Rothenhäusler.

Weniger, Otto, Maler, von St. Gallen, dort am 2. April 1873 geboren und am 28. Dez. 1902 gestorben. Infolge eines Unglücksfalls in früher Jugend zum Krüppel geworden, besuchte W. die Primar- und Realschule, sodann die technische Abteilung der Kantonsschule und begab sich nach kurzem Aufenthalt in Lausanne im Spätherbst 1893 nach Genf, um sich an der École des Beaux-Arts zum Maler auszubilden. Nach zweijährigem Aufenthalt, den eine Reise nach Italien abschloß, siedelte W. nach München über, setzte dort unter den Professoren Gysis und Julius Diez seine Studien fort, malte im Sommer 1897 in Stein a. Rh., 1898 in Altenrhein (am Bodensee), errang bei einer Akademie-Konkurrenz mit einem Entwurf zu einer Wandfüllung (Rokoko) einen ersten Preis, fand Aufnahme in die Jahresausstellung im Glaspalast mit einem von der Kritik sehr günstig beurteilten Porträt und versuchte sich auch mit Erfolg in der Steinzeichnung. Die Vorbereitungen für die geplante st. gallische Zentenarfeier führten ihn 1902 nach St. Gallen zurück. Er lieferte einige landschaftliche Zeichnungen aus dem Rheintal für das Zentenarbuch und frische Farbenskizzen zum Festspiel für die Kostümgruppen aus dem 18. und 19. Jahrh. Im Sommer unternahm er eine Studienreise nach Holland, wo besonders Franz Hals großen Eindruck auf ihn machte. Wenige Monate später raffte ein Herzschlag infolge Influenza den noch nicht Dreißigjährigen hinweg. Eine von seinen Freunden veranstaltete Nachlaßausstellung im Museum der Heimatstadt fand große Beachtung. Seiner durch sein Leiden geweckten kritischen Art entsprechend, hat W. besonders im scharf charakterisierenden Porträt Tüchtiges geleistet, daneben aber auch stimmungsvolle Landschaftsbilder geschaffen und eine wirkungsvolle Oelskizze zu einem religiösen Genrebilde „Verlosung der Kleider Christi" hinterlassen.

Nekr. im XV. Jahresber. des Althäuser-Verbandes der Minerva St. Gallen (*A. Ludin*). — *Carl Brüschweiler*, Ein Frühvollendeter, „Die Schweiz" 1911, Nr. 8, p. 171 f., wozu die Kunstbeilagen „Sie teilten aber seine Kleider und warfen das Los", p. 162/63, und „Landschaftsstudie" (bei Altenrhein, 1898), p. 172/73 sowie die Illustrationen „Selbstbildnis" (Steindruck 1901), p. 165; fünf Porträtstudien, p. 166 f., 170 f. u. zwei Entwürfe zu Wandfüllungen, p. 168 f. — Der Kt. St. Gallen 1803 bis 1903, p. 472, 524—528 u. 609. — N. Z. Ztg. 1902, Nr. 360, 2. Abdbl. — Tagesanz. Zürich 1903, Nr. 40, Beil.

T. Schieß.

Wenng, Carl Heinrich, Maler und Lithograph, wurde 1787 zu Nördlingen geboren und hatte dort den ersten Unterricht im Zeichnen. Dann kam er nach Stuttgart, widmete sich unter Johann Gotthard von Müller der Kupferstecherkunst, ging zur Malerei über und machte sich durch historische Darstellungen und Landschaften in Oel bekannt. Darauf studierte er in Italien und kam auch in die Schweiz, wo er zahlreiche Zeichnungen nach der Natur anfertigte und besonders für die Firma Orell Füßli & Co. in Zürich thätig war. Nunmehr zog er nach München, widmete sich unter Joh. Peter von Langer dem historischen Fache, kopierte Bilder der dortigen Galerien und warf sich auf die Lithographie. 1816 wurde er Professor für das Zeichnen an der Lithographischen Anstalt in Stuttgart, führte den großen Karton der „Sündflut" und viele andere Zeichnungen aus und lithographierte Conrad Weitbrechts „Fries

von Rosenstein." 1827 zog er nach München und arbeitete zehn Jahre für die Verlagsanstalt Cotta, kehrte dann nach Stuttgart zurück, erteilte Unterricht, malte, schrieb ein Werk über Perspektive und erfand den sogenannten „Kunstdruck", ein Verfahren zur Vervielfältigung von Kunstblättern ohne Presse, wofür er auch den König von Bayern zu interessieren wußte. Er starb um 1850 in Stuttgart.

An der Turnusausstellung des Schweizerischen Kunstvereins 1840 stellte der Künstler das Oelgemälde „Wallfahrer bei St. Loretto" aus. In der Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft befindet sich im Malerbuch 1816 eine Tuschzeichnung „Maria und Joseph auf dem Wege nach Bethlehem"; außerdem dort drei kleine radierte Schweizer Landschaften von 1807 und ein radiertes Grabandenken an des Künstlers Tante „Regula Ammann, geb. Scheller, 1825."

Nagler, K.-Lex. XXI, p. 285. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 852. — Cotta'sches Kstbl. 1831-1846, p. 95. — *Cust*, Index Brit. Mus. I, p. 341. *H. Appenzeller.*

Wenzel, Joh. Georg, Glasmacher und Maler, aus Dagsburg, wurde mit seinen fünf Söhnen, alle katholischer Konfession, von Schultheiß Blau in Huttwil in seine Glashütte in Schangnau aufgenommen, wozu der Rat von Bern am 9. April 1726 die Bewilligung erteilte. Weiteres ist nicht bekannt.

Ratsman. v. Bern, p. 106, 209. *H. Türler.*

Wenzinger, Christian, Maler, Bildhauer, Stuccator und Architekt, geb. am 10. Dez. 1710 in Ehrenstetten bei Staufen als Sohn des Müllers Joachim W., gest. am 1. Juli 1797 in Freiburg i. Br. Er zeigte früh große Begabung und entschloß sich, zu seiner Ausbildung nach Paris zu gehen, wo er an der Akademie drei Preise errang. Er setzte die Studien in Rom fort, fand dann in der Schweiz lohnende Arbeit und ließ sich hierauf dauernd in Freiburg i. Br. nieder, wo ihm im Laufe der Zeit große Ehrungen wie die Ernennung zum Ehrenbürger und zum Mitglied des Rats zu teil wurden, wogegen er sich durch wohlthätige Stiftungen um die Stadt verdient machte. 1749—1751 leitete W. den Neubau des Sickingen'schen Schlosses in Ebnet, in dem noch vier überlebensgroße Statuen von seiner Hand, die Jahreszeiten darstellend, erhalten sind. In Freiburg errichtete er sich selbst ein eigenartiges Haus, „Zum schönen Erker" genannt, an der südöstlichen Ecke des Münsterplatzes und erbaute das Deutschordenshaus (jetzt Steuerhaus) an der Salzstraße. Neben kleinern architektonischen Arbeiten sind aber vor allem noch hervorragende Leistungen als Bildhauer von ihm zu nennen, so der Taufstein in der Kapelle der Edlen von Stürzel im Chorumgange des Freiburger Münsters und das Grabdenkmal des 1743 verstorbenen Generals von Rodt. Andere Bildhauerarbeiten von seiner Hand sind: ein Joseph mit dem Christuskind an einem Hause der obern Nußmannstraße und eine Madonna an dem Hause Nr. 138 in der Kaiserstraße.

Ganz anderer Art sind die Arbeiten, welche W. für den Neubau der Stiftskirche in St. Gallen lieferte, indem ihm hier am 17. Juni 1757 von Abt Cölestin die Ausschmückung der Kirche mit Bildhauerarbeit, Stuccatur und Malerei übertragen wurde, er selbst aber vor allem die Malereien ausführte, mit denen die Hauptkuppel, die vier Felder des Mittelschiffs, die sechs quergestellten Tonnengewölbe der Seitenschiffe und sechs kleinere Kuppeln geschmückt wurden. Es sind 17 zum Teil sehr umfang- und figurenreiche Darstellungen von großem Liebreiz, in denen der Einfluß der französischen Schule zu erkennen ist. Zum Teil verband W. die Plastik mit der Malerei, jedoch in maßvoller Weise, und ließ auch der Architektur die nötige Rücksicht zu teil werden. Für seine gesamte Arbeit wurde ihm der überaus hohe Preis von 52 000 Gld. bezahlt. Die Nachricht, daß W. nachträglich auch Bildhauerarbeit für die Stiftsbibliothek in St. Gallen ausgeführt habe, scheint nicht richtig zu sein. 1770 erbaute er eine der drei Ehrenpforten, die bei der Durchreise Marie Antoinettes (zu ihrer Vermählung mit Ludwig XVI.) in Freiburg errichtet wurden, eine weniger gelungene Arbeit. Seine letzte monumentale Leistung ist ein Gemälde der in nach einem Brande von 1768 durch Irnard neuerbauten Abteikirche zu St. Blasien „Die letzte Oelung des sterbenden Benedikt."

Karl Schäfer, Chr. W., in „Schau ins Land" XIII (1892), p. 24 ff., mit Abbild. — *J. Lud. Meyer*, Anz. A.-K. v. 1883, p. 379. — *Fäh*, Kathedr. v. St. Gallen, p. 8—11; Taf. 1—3, 5 f., 14 f., 20—22, 24, 28. — *Ders.*, Stiftsbibl. St. Gallen, p. 14, 22 f. — *Kraus*, Kstdkm. d. Großh. Baden III, p. 84. — *Nagler*, K.-Lex. XXI, p. 288. — *W. Hartmann*, St. Gall. Kstgesch., p. 56. — *Weidmann*, Gesch. d. Bibl. v. St. Gallen, p. 122. *T. Schieß.*

Werd, Heinrich von, Goldschmied, in Bern, kaufte dort am 25. Juni 1520 ein Haus an der Kirchgasse.

Not.-Prot. XI, p. 55 im Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Werder, Felix, Goldschmied, von Zürich. Er wurde 1560 Meister und war 1586 Seckelmeister des Goldschmiedhandwerks.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer*, Coll. VI, p. 435. *C. Brun.*

Werder (Weerder), Felix, Goldschmied, von Zürich, gest. 1672 oder 1673. Er wurde 1616 Meister. Von 1639—1670 war er Handwerksschreiber. Er ist, wie es von ihm heißt, „ein künstlicher Goldschmied gewesen", der im Hause

zur Zimmerachs im Kratz mit seiner Ehefrau Regula Wetzel wohnte und als der letzte seines Geschlechts starb.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer*, Coll. Ia, p. 9; IV a, p. 170; VI, p. 433/34. *C. Brun.*

Werder, Hans Jakob, Goldschmied, von Zürich. Er wurde 1592 Meister, hatte jedoch keine Lehrlinge.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer*, Coll. VI, p. 439. *C. Brun.*

Werder (auch Weerder), Heinrich, Glasmaler, von Zürich, geb. um 1540, gest. 1584 (oder 1585). Neben dem Antistes H. Bullinger hatte er drei Glasmaler (Nik. Bluntschli, U. Ban und H. Holzhalb) zu Paten. Den Vater, welcher auch Glasmaler gewesen zu sein scheint, von dem aber nichts Näheres bekannt ist, verlor er noch im Jahre seiner Geburt oder bereits vor der letztern; der Beruf war aber schon durch Herkunft und Patenschaft für den Sohn gegeben. 1562 erneuerte W. die Zunftgerechtigkeit zur Meisen, heiratete im gleichen Jahre Barbara Zeller und bewohnte das ihm zu Eigentum gehörende Haus zum kalten Keller an der Marktgasse. Seine erste Arbeit für den Rat datiert von 1561; dann erscheint er wieder in den Rechnungen von 1562, 1571 und 1584. Neben neun Standeswappen ins Depot lieferte er Fenster und Wappen für Ammann Rüplin in Frauenfeld (1571) und den Wirt zum Kopf in Bülach (1584). Von weitern Arbeiten zu zürcherischen Fensterschenkungen seien erwähnt: Wappen und Fenster für die Armbrustschützen im Auftrage der Meisenzunft, ein Fenster für Stiftsschreiber Jörg Kilchrat als Geschenk der Großmünsterpfleger und sodann eine Reihe von Aufträgen ohne Bestimmungsangabe für die Konstaffel, Meisen- und Schmiedenzunft sowie die Chorherren. Für den Abt von Wettingen endlich fertigte er Scheiben: 1588 für Heini Stüssi in Regensdorf, 1598 und 1617 in den Kreuzgang des Klosters Rathhausen.

Meyer, Fenster-Schenk., p. 235/36, 290. — Argovia XXX, p. 223. — *Meyer*, Coll. V, p. 317—319. *F. O. Pestalozzi.*

Werder, Ludwig Otto Eugen, Zeichner für Stickereien, geb. am 5. Mai 1868 in St. Gallen, gest. am 26. Nov. 1902. Er besuchte von 1883 bis 1885 die heimatliche Gewerbeschule, trat dann in einem einheimischen Geschäft als Entwerfer in die Praxis über, suchte unter Leitung des Dessinateurs Christian Kreis in Paris seine Ausbildung zu vervollkommnen und kehrte darauf nach St. Gallen in eine ähnliche Stelle, wie er sie vorher innegehabt, zurück, bis er 1896 als Lehrer des Musterzeichnens für Maschinenstickerei an der Zeichenschule des Industrie- und Gewerbemuseums in St. Gallen gewählt wurde. Als solcher entfaltete er eine erfolgreiche Thätigkeit und war besonders bemüht, die Schüler zu bewußtem Komponieren anzuleiten. Um sein Fach machte er sich verdient durch das Streben, den neuen Stil auch dieser Industrie dienstbar zu machen, und veröffentlichte ein Vorlagenwerk: „Types modernes pour dentelles, broderies et rideaux“, wovon der erste Teil 1898, der zweite 1901 erschien und so günstige Aufnahme fand, daß ein Neudruck nötig wurde. Seit 1901 kränkelte W., der auch als Amateur-Photograph wiederholt Auszeichnungen errungen hatte; er konnte zwar nach einem Sommeraufenthalt in Risegg die Lehrthätigkeit im Herbst wieder aufnehmen, mußte aber vor Ende des Schuljahrs den Unterricht neuerdings einstellen und starb gegen Ende 1902.

Ber. über das Ind.- u. Gewerbemus. St. Gallen 1903, p. 13. — Tagbl. d. Stadt St. Gallen 1902, Nr. 282, 1. Bl. — N. Z. Ztg. 1902, Nr. 303, Morgenbl. — Der Kanton St. Gallen 1803—1903, p. 329. *T. Schieß.*

Werder, Simprecht, Glasmaler (Glaser), in Bern, ist von 1527—1538 in den Berner Stadtrechnungen aufgeführt, 1525 mit einem dem Wirt in Trachselwald durch die Stadt geschenkten Fenster, 1527 mit „Arbeit“, 1534 mit Arbeit im äußern Ziegelhof und auf dem Zeitglockenturm, 1536 mit einem Fenster nach Winigen, 1537 mit einer Abrechnung, 1538 mit einem Fenster und Arbeit im äußern Ziegelhof. 1537 lieferte er der Stadt Freiburg zwei bögige Wappen für 8 Pfd.

Bern. Festschr. v. 1879, p. 33. — Bern. T'buch für 1878, p. 188 ff. *H. Türler.*

Werder (Weder), Urs (Durs), Glasmaler, in Bern, stammte aus Solothurn, wo der Vater, Clewi W., seit etwa 1437 Wirt war und 1461 wegen aufrührerischer Reden gegen die Obrigkeit vor Gericht gestellt, zur Leistung einer Urfehde verurteilt und dann wegen Bruchs dieser Urfehde durch den Scharfrichter mit dem Wasser gerichtet wurde. Urs W. war schon damals Burger in Bern und hatte mit dem Rate von Solothurn über die Vermögensangelegenheiten des Vaters zu verhandeln. 1466 wurde er Mitglied des bernischen Großen Rats und gehörte dieser Behörde bis zu seinem im Sommer 1499 erfolgten Tode an. Von 1479—1490 und von 1498/99 saß er auch im Kleinen Rat und war von 1490—1496 Gubernator zu Aelen (Aigle). Von 1468–1485 ist er als Mitglied der Gesellschaft zu Schuhmachern, von 1498—1499 zu Mittellöwen und von 1472—1499 zum Distelzwang bezeugt. 1470 malte W. die Wappenscheiben für das neue Zunfthaus zum Distelzwang. Der Rat von Bern empfahl ihn am 28. Juli 1471 dem Bischof von Sitten für eine Arbeit, „dann er ein guter Meister ist...“ Die Freiburger Stadtrechnungen verzeichnen folgende Werke W.s: 1478, I. Semester, 9 Wappenscheiben mit dem Reichsadler für die

Kirche, das Gerichtshaus und die Stadtschreiberei (für 25 fl. oder 50 Pfd.); 1481 I, ein Wappenfenster für die Kirche von Kerzers (6½ Pfd.); 1482 II, Wappenscheiben nach Murten, Willisau, St. Katharina in Murten und anderswo (61 Pfd.); 1484 I, Fenster in Murten und Grandson (20 Pfd.); 1488 I, allerlei Glasfenster nach Murten, Kerzers, Huttwil und anderswohin (36 Pfd. 14 Sch.). In der Berner Stadtrechnung von 1482 II sind 55 Pfd. 9 Sch. gebucht „umb Glasfenster“ zu gunsten W.s. 1485 machte er ein Fenster für das Johanniterhaus in Biel (laut Stadtrechnung von Biel). Noch nach seinem Tode, am 1. Juli 1502, mahnte der Rat von Bern die Leute von Schwyz, den Erben W.s die Fenster, die sie durch jenen in ihr Gotteshaus hätten machen lassen, zu bezahlen. An den erhaltenen Scheiben, deren das historische Museum in Freiburg eine von 1478 (mangelhaft reproduziert in Fribourg Artistique 1909) und die Kirche in Kerzers von 1481 besitzen, läßt sich noch die Technik des Meisters bewundern.

Für den beabsichtigten Zug nach Mümpelgart im Sept. 1475 wurde W. das Berner Fähnchen anvertraut. Als Ratsherr hatte er häufig diplomatische Missionen zu erfüllen; u. a. wurde er in den Waldmannischen Unruhen 1489 nach Zürich gesandt, 1487 zum Herzoge von Savoyen und zu den bernischen Kriegern nach Saluzzo, 1490 nach St. Gallen etc. W. besaß ein Haus neben demjenigen der Gesellschaft zum Mohren an der Kramgasse und versteuerte 1494 mit seiner Frau Jonata das ansehnliche Vermögen von 8000 Pfd. In seinem Testamente, das er als Gubernator in Aelen errichtete und das am 23. Sept. 1499 in Kraft erklärt wurde, hatte er viele kirchliche Vergabungen gemacht, aber auch zahlreiche Freunde und Bekannte bedacht, u. a. Lux, den Glaser; Hans Jucker, seinen Lehrknaben; Urs, Heinrich Malers Sohn, den W. in Aelen in seinem Dienste gebraucht hatte; einen Philipp für Dienst und Arbeit; Martin Bophart, den W. erzogen hatte; Heinrich, den Glasmaler von Basel, für Lohn und Dienste etc.

Frib. art. 1909, pl. I. — Bern. T'buch f. 1854, p. 51; 1903, p. 155. — Bern. Festschr. v. 1879, p. 31, 107. — *Thormann u. v. Mülinen*, Die Glasgemälde der bern. Kirchen, p. 20. — *A. Zesiger*, Die Gesellsch. z. roten guldinen Mittlen Löuwen, p. 200. — Mitt. von Dr. *Ad. Lechner*, Staatsschreiber in Solothurn. — *H. Lehmann*, in Mitt. d. Antiq. Gesellsch. Zürich XXVI, 8, p. 386 f. Material im Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Werdmüller, Zinngießer, führte das Monogramm W und ein Wappenschildchen, das im 1. und 4. Feld einen Fisch, im 2. und 3. ein Mühlrad zeigt. *E. Reinhart.*

Werdmüller-Escher, Hans Conrad, Dilettant, von Zürich, geb. 1777, gest. 1845, der Sohn des Ratsherrn Hans Conr. W., war seines Berufs Kaufmann. In den Malerbüchern der Zürcher Kunstgesellschaft, deren Mitglied er war, befinden sich von seiner Hand 7 Blatt Schweizergegenden in Sepia und Tusch. *F. O. Pestalozzi.*

Werdmüller, Hans *Heinrich,* Goldschmied, der Sohn des Pannervorträgers Christoph W., geb. in Zürich 1630, gest. 1678. Er war 1640 Lehrling bei Bernhard Thomann und wurde 1660 Meister. 1665 ist er Zwölfer bei den Schmieden, 1669 Stadtlieutenant gewesen. Seine Frau hieß Anna Rahn. Er wohnte im Hause zum Esel an der Eselsgasse.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer,* Coll. VI, p. 440. *C. Brun.*

Werdmüller, Hans Jakob, s. Werdmüller, Johann Georg.

Werdmüller, Heinrich, s. auch Werdmüller, Johann Georg.

Werdmüller, Heinrich, Maler, von Zürich, geb. 1774 im Schloß Elgg als Sohn des Chirurgus und Gerichtsherrn Anton W. und der Kleophea Escher, gest. 1832. Er bildete sich zum Landschaftsmaler aus, brachte es aber nie zu bedeutendern eigenen Leistungen, sondern begnügte sich, fleißig zu kopieren und ziemlich wahllos eine große Gemäldesammlung anzuhäufen, mit der er alle Räume seines Hauses von oben bis unten bedeckte und die dann nach seinem Tode gleich wieder verkauft wurde. Vier Landschaftsbilder W.s befinden sich zurzeit im Pfarrhause Grüningen, ein Oelbild (die Maler Heinrich Wuest und Heinrich Freudweiler vor der Staffelei. Bez. H. W. 1795) und 19 Blatt Aquarelle, Tusch- und Sepiazeichnungen (Schweizergegenden) in der Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft.

Nach Mitt. der Familie. *F. O. Pestalozzi.*

Werdmüller, Heinrich *Hermann,* Holzschneider, von Zürich, geb. dort am 28. Okt. 1843, wurde Schüler von J. Büchi, kam dann in die xylographische Anstalt von H. Bürkner in Dresden, wo er u. a. viel nach Ludwig Richter geschnitten hat. Er verheiratete sich dort mit Anna Pauline Mergner und ließ sich in den 80er Jahren dauernd in London nieder. In der Zieglerschen Prospektensammlung der Zürcher Stadtbibliothek befindet sich von ihm eine Zeichnung vom „Schloß Neuenburg bei Mammern von Feldbach aus.“

Singer, K.-Lex. V, p. 79. — *Rahn,* Stat. Thurg., p. 295. — *Cust,* Index Brit. Mus. I, p. 342. — Zürch. Bürgeretats. *H. Appenzeller.*

Werdmüller, Johann, Kaufmann, des Rats und Bauherr der Stadt Zürich, der Sohn des Archidiakons Beat W., geb. am 25. April 1725, gest. 1801. Joh. W. war ein Vetter des Erbauers der

Krone, des Zunftmeisters Hans Caspar W., und wußte die Traditionen seines Geschlechts ebenfalls gebührend zu wahren. In jungen Jahren war er viel gereist, dann durch glückliche Spekulationen zu Reichtum gelangt, und da er in seinem Auftreten gern höfisch-französische Manieren zur Schau trug, gaben ihm seine Mitbürger den Spitznamen „der Marquis.“ Dies hinderte jedoch nicht, daß er rasch zu Aemtern und Würden kam. 1747 ward er Zollschreiber beim Kaufhaus, 1768 Konstaffelherr und des Rats, 1769 Gesandter übers Gebirg und Vogt zu Höngg, 1777 Bauherr, 1788 Gerichtsherr zu Elgg. Seine Ernennung zum Bauherrn scheint einiges Murren in der Bürgerschaft veranlaßt zu haben, weil er ja doch vom Bauen nichts verstehe. Als Beweis seines Könnens soll W. dann den Prunkbau seines Landhauses in Wollishofen (des jetzigen Muraltenguts) beschlossen und ihn bis 1779 nach eigenen Plänen unter Anwendung allerlei neuer Hülfsmaschinen durchgeführt haben. Die innere Anordnung und Dekoration des Hauses zeugt allerdings nicht von einem sehr gründlichen Können oder ausgeprägt feinem Geschmack; doch ist dem Hause eine ruhige Vornehmheit eigen, die durch prächtige alte Bäume und eine stattliche Terrassenanlage gegen den See noch mehr gehoben wird. Seltsamerweise kam W. — vielleicht seines Fideikommißsitzes in Elgg wegen — nie dazu, sein Landhaus zu bewohnen. Er gab 1791 auch alle seine Beamtungen auf und starb 1801. Bis 1824 blieb das Gut unbewohnt und gelangte dann in den Besitz der Familie von Muralt, aus deren Zeit die Ausstattung der Innenräume stammen mag. Unter Bürgermeister Konrad von Muralt sahen diese mitsamt den ausgedehnten Anlagen oft eine ausgewählte Gesellschaft von Tagsatzungsherren und fremden Gesandten, wie sie sich der Bauherr wohl nicht besser gewünscht hätte.

C. H. Bär, Die bürgerl. Bauwerke des alten Zürich, in der Festschr. d. Eidg. Polytechnikums 1905. — Mitt. des Hrn. Dr. *C. Keller-Escher*. *F. O. Pestalozzi.*

Werdmüller, Johann Georg, General, zürcherischer Feldzeugmeister und Ingenieur, der jüngere Bruder des noch berühmtern, von Konrad Ferdinand Meyer im „Schuß von der Kanzel“ treffend charakterisierten kaiserlichen Feldmarschall-Lieutenants Hans Rudolf W., geb. in Zürich im März 1616, gest. dort am 26. Okt. 1678. Uxor: Anna W. Die militärische Laufbahn dieses hervorragenden Gliedes einer Familie, die in Zürich damals an Reichtum und Kunstsinn wie politischem Einfluß wohl die erste Violine spielte, berührt uns hier nicht näher und kann daher nur ganz kurz erwähnt werden. W. ist schon als Neunzehnjähriger in französische, später in schwedische Dienste getreten, hat aber zwischenhinein auch seiner Vaterstadt, von 1648 an als Ratsherr und schon von 1642 an als Feldzeugmeister gedient, in welcher Eigenschaft er sowohl 1653 im Bauernkrieg als 1656 im Rapperswilerkriege die zürcherische Artillerie dirigierte. Wichtiger noch waren seine Verdienste als Hauptleiter der im wesentlichen nach W.s Plan, unter Mithülfe von Ardüser (s. d.) 1642 begonnenen Stadtbefestigung, bei der über dem militärischen Gesichtspunkte — namentlich im Ausbau der Porten — auch die künstlerische Seite nicht vernachlässigt wurde, da die städtischen Gemeinwesen damals offenbar eine Ehre darein setzten, schon von außen recht stattlich zu erscheinen. Daß W. auch in der Architektur nicht übel bewandert war und den Zeichenstift gut zu handhaben verstand, zeigen zwei „Entwürfe für die Porte eines Zeughauses“, die sich in der Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft befinden. Besonders erwähnenswert ist jedoch, daß W. in dem von seinem Großvater erbauten und so stattlich eingerichteten Seidenhof eine „Kunstkammer“ einrichtete, wie deren in dem etwas nüchternen und haushälterischen Zürich weder vorher noch nachher bestanden hat. Sandrart gibt davon eine einläßliche Beschreibung, die sich im Neujahrsblatt der Stadtbibliothek von 1872 auszugsweise benützt findet und aus der hervorgeht, daß sie Stücke ersten Ranges, und zwar nicht bloß Gemälde, enthalten haben muß. Als W. starb, hoffte man in Zürich, die Söhne würden „die Kunstkammer beieinander halten“; aber „durch Erb“ und andere Zufälle ist sie (nach 1701) zerstreut worden, auch „größtenteils in frömde Länder gekommen.“ Nur weniges ist später in öffentlichen Besitz gelangt.

Hier mag noch erwähnt werden, daß W. den Niederländer Jan Hackaert auf dessen Studienreise nach der Schweiz längere Zeit als seinen Gast in Zürich festgehalten und für sich beschäftigt hat. Aus W.schem Besitze stammt also jedenfalls das Skizzenbuch, das sich im Artikel über Hackaert (s. d.) besonders beschrieben findet.

W.s drei ältere Söhne, *Hans Jakob, Heinrich* und *Konrad W.*, wurden alle Offiziere; doch sagt Füßli von ihnen, sie seien „auch in der Bau- und Malkunst geübt“ gewesen. *Hans Jakob W.* hat von 1685—1689 zu Frankfurt mehrere Arbeiten über Kriegsbaukunst herausgegeben, worunter ein schon zu Füßlis Zeit selten gewordenes Werk „Probierstein der Ingenieure.“ Nach *Heinrich W.* († 1677) hat J. Meyer sechs (nicht bedeutende) Scharmützel „im van der Meulen'schen Geschmack“ gestochen. Den jüngsten, talentvollen Sohn, *Rudolf W.*, ließ der Vater, dessen Neigungen entsprechend, sorgfältig zum Künstler heranbilden, hatte aber den Schmerz,

ihn durch einen Unfall (er ertrank als 29jähriger 1668 in der Sihl) zu verlieren. (S. den betr. Art.)

Füßli, Best. Kstler II, p. 90, 105. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 5039. — A. D. B. XLI, p. 773. — *Nagler*, K.-Lex. XXI, p. 289. — N.-Bl. Stadtbibl. Zürich 1872, p. 12.
F. O. Pestalozzi.

Werdmüller, Johann Heinrich (von Jonen, nicht von Elgg), geb. 1742 als Sohn des Schuhmachers Jakob Ferdinand W., gest. nach 1813 im Pfrundhause St. Jakob (Füßli gibt als Todesjahr 1800 an; der Bürgeretat von Zürich hingegen führt noch 1813 einen Joh. Heinr. W., alt Obmann der Maler, als Pfründer zu St. Jakob an. Es ist mir trotz aller Mühe nicht gelungen, herauszufinden, ob es sich hier etwa um *zwei* verschiedene Persönlichkeiten handle, auf welche sich die gegebenen Quellen und Notizen verteilen). Ursprünglich war W. zum Geistlichen bestimmt, verkaufte aber, wie er selbst sagt, 1767 „seine Medulle, die Schulbücher und den langen Mantel“ und wurde Maler, zunächst unter starken Enttäuschungen, bis seine alten Freunde, Johann Caspar Lavater und Heinrich Füßli, ihm etwas den Weg bahnten. Die zahlreichen kleinen, von ihm radierten Blätter sind nicht bedeutend. Man kennt von ihm das nach eigener Zeichnung (1764) geätzte Bildnis des in den toggenburgischen Landeshändeln berühmt gewordenen Obmanns Johann Rudolf Nabholz und von 1773 auch das eigne Bildnis des Künstlers. Die Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft enthält das Porträt eines Geistlichen in Tusch. W. scheint einen etwas verschrobenen Kopf besessen zu haben, der ihn nebst seiner dürftigen Lage hinderte, sich besser auszubilden. Halbkenntnisse hatte er viele und veröffentlichte allerlei kleinere Schriften in Prosa und Poesie, worunter auch eine über Perspektive.

Leu, Prompt. geneal. Lex., Suppl. VI, p. 367. — Bürgeretat Zürich (Mitt. v. Dr. *Keller-Escher*). — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 5040. — *Gerster*, Schweiz. Ex-libris, p. 325. — *Nagler*, K.-Lex. XXI, p. 290. *F. O. Pestalozzi.*

Werdmüller, Johann Konrad, Zeichner und Kupferstecher, von Zürich, wurde dort am 10. Nov. 1819 als Sohn des Salomon W. von der Herrensäge und der Margaretha Bertschinger von Dübendorf geboren. In ärmlichen Verhältnissen aufgewachsen, wurde er im Waisenhaus erzogen, lernte die Anfangsgründe des Zeichnens bei G. Chr. Oberkogler und bildete sich dann, von 1839—1845, an der Kunstakademie in München hauptsächlich unter Samuel Amsler und bei H. Merz für die Kupferstecherkunst aus. In diese Zeit fällt sein Verkehr mit Gottfried Keller, dessen treuer Freund er bis an sein Ende blieb. Von 1846—1848 weilte er in Paris, wo er selbständig arbeitete und ansehnliche Bestellungen erhielt, u. a. die Platte „Der Maler im Taglohn“ nach E. Girardet. Er wohnte mit Arnold Böcklin und Rudolf Koller im gleichen Hause. Nach der Februarrevolution kehrte er in seine Vaterstadt zurück, arbeitete fleißig als Kupferstecher und Zeichner und wurde auch Mitglied der Künstlergesellschaft. 1855 erhielt er die Stelle als Zeichenlehrer für das Figurenzeichnen an der Bauschule des Eidgenössischen Polytechnikums, welche er während 35 Jahren inne hatte; auch erteilte er Unterricht im Freihandzeichnen und Aquarellmalen an der höhern Töchterschule und der Industrieschule von 1856—1891.

1859 verheiratete sich W. mit Anna Maria Meiser von Riedlingen in Württemberg, lebte vierzehn Jahre in glücklicher Ehe und wandte nach dem Tode der Frau seine Liebe der einzigen Tochter zu. 1875 wurde er zum Honorarprofessor befördert. Nach der Verheiratung seiner Tochter und ihrem Wegzuge nach Freiburg i. Br. fühlte er sich vereinsamt, und infolge eines Nervenschlags verließ ihn die Fähigkeit zur Ausübung seiner Kunst mehr und mehr. Er siedelte zur Tochter nach Freiburg über, wurde aber von einem solchen Heimweh nach der Vaterstadt befallen, daß er in einem Schwermutsanfall Hand an sein Leben legte und am 3. Sept. 1892 starb.

In der Sammlung des Schweizerischen Landesmuseums in Zürich befindet sich von des Künstlers Hand eine Kollektion von zirka 100 meist aquarellierten Handzeichnungen kunstgewerblicher Gegenstände aus alter Zeit. In der Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft finden wir 6 Tuschzeichnungen ehemaliger Gebäulichkeiten der Stadt, 1860—1878, als Depositum des Stadtrats, sowie die von dieser Behörde herausgegebenen Reproduktionen der 6 Blätter in Lichtdruck, unter dem Titel „Sammlung altzürcherischer Ansichten“, 24/34 cm. Sodann besitzt das Kunsthaus 10 Bleistiftzeichnungen, Bauwerke von Zürich von 1871, 18 Bleistiftzeichnungen, meist Ansichten von Schlössern der Kantone Bern, Luzern, Aargau etc., 1880—1883, und eine Tuschzeichnung, „Beduinen auf der Flucht“, nach N. Simonsen. Und endlich befinden sich in der Sammlung der Kunstgesellschaft und in der Kupferstichsammlung des Eidgenössischen Polytechnikums außer seinen vollständigen Kupferstecherapparaten folgende

Kupferstiche:

1) Die Stauffacherin: „Ihr seid auch Männer...“ 1307, nach Emil Rittmeyer. 17/10.
2) „Stüssis Tod 1443.“ Offen: 9/15.
3) „Hugo von Landenberg, Bischof von Konstanz, und das zürcherische Landvolk 1515.“ Holzschnitt von Staub.
4) „Einschiffung der Zürcher zur Hirsbreifahrt nach Straßburg 1576.“ 17,5/25.
5) „Schlußgefecht von Gislikon 1847“, nach J. Sulzer. 56/73.

6) „Der Maler im Taglohn", nach E. Girardet. 32/40.
7) „Beduinen auf der Flucht", nach N. Simonsen. (S. bei Andresen.) qu.-fol.
8) „Sidi Mahmoud", nach N. Simonsen. 23/20.
9) „H. Schultheß-Landolt", nach C. Zeller. 20/17.
10) „Ferd. Meyer, 1799—1840", nach Paul Deschwanden (N.-Bl. Waisenhaus 1849). Offen: 19/19.
11) „Wilhelm Meyer, Architekturmaler", nach X. Winterhalter (N.-Bl. Kstlerges. 1855). Offen: 13/10.
12) „Das Chorherrengebäude in Zürich", nach Franz Hegi. N.-Bl. Kstlerges. 1851). 14/11.
13) „Schloß Elgg." 9,5/13.
14) „Vue de la Vallée de Lauterbrunnen." 13/17.
15) „Vue du Monument à Lucerne" (Löwendenkmal). 32/41.
16) „Monument Polonais à Rapperswil", nach J. Stadler. 12/9,5.
17) Rarissimum: Gottfried Keller im Pelzmantel.

Zürcher Neujahrsblätter der Feuerwerker 1860—1870. Ca. 18/25.

18) 1860. Haubitzen-Aufstellung auf der Katze 1799. Lith. von Perrin.
19) 1861. Batterie auf dem Lindenhof 1802. Ebenso.
20) 1862. Ausmarsch der Artillerie bei der Sihlbrücke 1802. Ebenso.
21) 1863. Inspektion Oberst Zieglers im Hard 1806. Aquatinta.
22) 1864. Artillerie-Lager beim Muggenbühl 1812. Lith.
23) 1865. Ausmarsch der Artillerie-Division Füßli nach Mellingen 1815. Lith.
24) 1866. Belagerung von Hüningen 1815. Lith.
25) 1867. Zürcherisches Militär, II. Hälfte des XVIII. Jahrh.s. Farbendruck.
26) 1868. Zürcherisches Militär, I. Hälfte des XIX. Jahrh.s. Farbendruck.
27) 1869. Die Geschütze im Zeughaus zum Feldhof. Rad.
28) 1870. 2 Bl. Das Zeughaus zum Leuenhof in Gassen, Vignette, Rad., 10,5/8, und „Der Waffensaal im Leuenhof". Rad.

Festschr. des Eidg. Polytechnikums, Frauenfeld 1905, I, p. 219, 225, 228, 333, 351, 405. — *Emil Müller,* N. Z. Ztg. 1892, Nr. 284, Beil. — *Andresen,* II, p. 724. — *Nagler,* K.-Lex. XXI, p. 290. *H. Appenzeller.*

Werdmüller, Johann *Rudolf,* Maler, in Zürich, geb. 1639 in Zürich, gest. dort im April 1668. Er war der jüngste Sohn des kunstliebenden Ratsherrn und Feldzeugmeisters Hs. Georg W., der sich in seinem schönen Hause zum Seidenhof eine ansehnliche Kunstkammer angelegt hatte und nun mit Vergnügen wahrnahm, daß sich bei seinem Benjamin ein hübsches künstlerisches Talent entfaltete. Drei Jahre lang ließ ihn der Vater unter eigner Leitung nach Stichen, Skulpturen und nach dem Leben zeichnen und drei weitere Jahre bei Konrad Meyer das Malen erlernen. „Nachdem er wieder in seines Vaters Haus zurückkommen, hat er eine sehr schöne Susanna nach Paulo Veronese in einem Garten, darhinter ein Palast nach italienischem Geschmack, deßgleichen eine admirable Landschaft mit vielen großen Figuren, nicht weniger die Historie der Herse und des Merkurs mit dem Opfer und einem korinthischen Tempel so meisterhaft gemacht, daß wenig Unterschied zwischen den Originalen und seinen Kopien zu finden war" (J. C. Füßli). W. malte auch Porträts nnd Fruchtstücke, insbesondere aber Landschaften nach der Natur, „darinnen er Felsen, alte Bäume und ruinierte Schlösser sehr vortrefflich anbrachte." Als der Vater Landvogt zu Wädenswil ward, malte er das alte Schloß mit dem Prospekt des Zürichsees und die Köpfe aller Untervögte der Herrschaft, übte sich daneben im väterlichen Spezialfach der Fortifikation sowie in der Architektur, wofür auch die Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft Belege enthält. Auf einer Studienreise nach den Niederlanden erkrankte er schwer in Amsterdam und mußte, da ihm das Klima nicht zuträglich war, wieder nach Hause zurückkehren, wo die vielseitige Kunstübung wieder aufgenommen ward. „Er poussierte einen Apollo und eine Pallas, Brustbilder, halb lebensgroß sehr meisterhaft von Erden, machte auch einen großen Milonem und eine Meerfrau auf einem Brunnen, die Wasser über sich werfen sollte, alles überaus artlich proportioniert und wohl gezeichnet."

Die Heimat ward dem jungen Künstler aber trotzdem zu eng, und er faßte den Plan, seinen Verwandten, Hauptmann Bernhard W., nach Paris zu begleiten. Die Eltern wollten ihn seiner schwachen, in Holland übel erprobten Gesundheit wegen zurückhalten, befürchteten auch, er könnte sich für den Militärdienst gewinnen lassen, und der ältere W. reiste also allein ab. Bei Nacht und Nebel folgte ihm Hans Rudolf mit einem Bedienten zu Pferd, erreichte ihn aber nicht mehr und kehrte darum unmutig und ermüdet zurück. Bei der Sihl angelangt, ließ er den Bedienten seinen Schimmel vorausführen, folgte ihm schlaftrunken zu Fuß und muß dann durch einen Fehltritt ins Wasser gestürzt sein. Die Nacht und Einsamkeit machte jede Hülfeleistung unmöglich, und nur als Leiche kehrte er zu den Eltern zurück. Der Vater überlebte den Sohn noch zehn Jahre.

Die Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft besitzt eine größere Anzahl Zeichnungen in Feder, Kreide, Sepia und Tusch, zum Teil datiert von 1655—1660, daneben zwei Oelbilder: ein Selbstporträt und das Bildnis des Seckelmeisters Hauser von Wädenswil, der Anführer beim Aufstande von 1645 war, beide aus der Keller'schen Sammlung stammend.

N.-Bl. d. Zürch. Stadtbibl. v. 1872, p. 12. — *Füßli,* Best. Kstler II, p. 89/96. — *Füßli,* K.-Lex. I, p. 708; II, p. 5040. — Mitt. v. Dr. *C. Keller-Escher.* — *Nagler,* K.-Lex. XXI, p. 290. — Biogr. univ. — *Descamps,* Vie des peintres flam., allem. et holland. 3 (wo sein Bild). — *Müller,* K.-Lex. III, p. 853. *F. O. Pestalozzi.*

Werdmüller, Konrad, s. Werdmüller, Johann Georg.

Werdt, Abraham von, Maler, in Bern, dort am 11. Juli 1658 getauft und 1710 gestorben. Nach dem Zeugnisse Wilhelm Stettlers war W. „ein Maler in Oelfarben“, wie dieser ein Schüler des Jakob Wäber. Nach derselben Quelle wohnte bei ihm in den 1680er Jahren der Maler Johann Rollos. W. geriet in den letzten Jahren seines Lebens in dürftige Umstände, so daß er das Stadtwachtgeld nicht mehr bezahlen konnte.

Füßli, Best. Kstler II, p. 122. — Stadtwachrödel im Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Werdt, Abraham I. von, Steinmetz, in Bern, 1666—1704, war laut Gruner, Genealogien, und Leu, Lexikon, „ein guter Steinmetz, der viel schöne Häuser in Bern erbauet.“ Seine Söhne *Abraham W. II.*, 1697—1762, und *Lienhard W.*, 1703—1742, waren ebenfalls Steinmetzen. Jener wurde 1737 Totengräber. *H. Türler.*

Werdt, Albrecht von, Sohn des Notars Daniel v. W., geb. 1604, ist in den burgerlichen Stammregistern von Bern als Glasmaler bezeichnet. 1636 war er Eisenkrämer, und 1642 machte er sich wegen Schulden davon.

Burgerl. Stammreg. v. Bern. *H. Türler.*

Werdt, Franz Johann *Armand* von, Maler-Dilettant, von und in Bern, wurde dort am 30. Okt. 1805 als Sohn des gewesenen Landvogts von Wiflisburg, Rudolf Ludwig v. W., geboren und ertrank am 25. Juni 1841 im Meere zu Castellamare bei Neapel. Nachdem er das Institut Hofwil besucht hatte, lebte er abwechselnd in Bern und auf seiner Besitzung Längmoos bei Kirchdorf oder auf häufigen Reisen im Auslande. Von 1827—1831 war er Mitglied des Großen Rats, 1831 Mitglied des Stadtrats, Offizier im eidg. Generalstab. Als Dilettant widmete er sich bei vielem Talent dem Zeichnen, Malen und Radieren. An den Berner Kunstausstellungen von 1830, 1836 und 1840 (in diesem Jahr auch in Basel) war er mit Arbeiten vertreten, so 1830 mit der „Fingalshöhle auf den Hebriden“, „La Valetta“, „Messina.“ 1836 waren zu sehen: „Der improvisierende Gefangene in Rom“, „Aelplerscene auf dem Hohgant“, 1840: „Tiroler Jäger“, „Berner Aelpler“, „Entlebucher Mädchen.“ Beim Ingenieur A. v. W. in Bern befindet sich das erste dieser Bilder sowie sein Selbstporträt und eine größere Anzahl Skizzen. In den Jahren 1827, 1828 und 1829 weilte W. längere Zeit in Rom, wo er die Freundschaft Leopold Roberts, Kleins und Imhoofs genoß. Mit dem letztern hatte er am 22. Febr. 1829 das Mißgeschick, unschuldig verhaftet und 30 Stunden in harter Behandlung gefangen gehalten zu werden. Auch das übrige Italien, England und die Hebriden etc. besuchte er. In der „Unmaßgeblichen Beurtheilung der Gemäldeausstellung 1836“, p. 32, ist er als Mathematiker, Botaniker, Agronom, Musiker etc. geschätzt; aber als Maler ist er wegen der allzu flüchtigen Behandlung seiner Bilder bei aller Anerkennung der für alle Darstellungsarten gleich thätigen Einbildungskraft gerügt.

Ausst.-Kataloge. — Mitt. des Enkels, Hrn. Ingenieurs *A. v. Werdt* in Bern. *H. Türler.*

Werdt, Daniel von, Tischmacher, in Bern, geb. 1628, Schaffner des Interlakenhauses von 1691—1698, gest. 1703. Er machte 1661 für den Rat von Bern eine Visierung der Kirche und des Turms zu Gränichen. 1666 leistete er Arbeit an der Decke etc. im Rathause.

Stadtrechnungen, Stammreg. v. Bern. *H. Türler.*

Werdt, Lienhard, s. Werdt, Abraham I. von.

Werlen, Ludwig, Maler, geb. zu Geschinen im Wallis am 24. Sept. 1884. Er machte seine Studien von 1902—1904 an der Kunstgewerbeschule in Zürich, 1905 an der Kunstschule in Genf und von 1906—1908 an der Kunstakademie in München. Seit 1908 ist er Zeichenlehrer am Staatsgymnasium von Brig, wo er eine rege künstlerische Thätigkeit entfaltet. *D. Imesch.*

Werli, Beat Wilhelm, Goldschmied, von Zürich. Er war 1563 Lehrling bei Bartholomäus Brunner und wurde 1575 Meister. Lehrlinge hatte er keine.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. *C. Brun.*

Werli, s. auch Weerli, Wehrle, Wehrli, Wehrlin.

Wermuth, Christian, Graveur, geb. 1661 zu Altenburg, gest. 1739 in Gotha. Er gravierte 1696 im Auftrage der Stadt Genf eine silberne Medaille auf den Genfer Reformator Johannes Calvin. Der Avers zeigt die Porträtbüste Calvins von rechts im Profil mit scharf geschnittenen Zügen, langem, welligem Spitzbart, im Priesterrock mit Pelzkragen, das Haupt mit glatt anliegender Haube und darüber gestülptem Barette bedeckt. Umschrift rechts: IOHANNES, links: CALVINUS . M . Unter der Schulter der Büste ganz klein: 16 . C . W . 96 . Auf dem Revers eine 17zeilige Inschrift zum Gedächtnisse Calvins.

Tobler-Meyer, Münz- u. Medaillensammlg. Wunderly-v. Muralt, I. Abt., IV. Bd., Nr. 3163. *E. Reinhart.*

Werner, war Münzmeister zu Zofingen, von 1300—1309, in der Zeit, da die Zofinger Münzstätte mit der Stadt im Besitze des Hauses Oesterreich war und durch dessen Einfluß ihre Bracteate (Pfennige) einen großen Kurs in der Schweiz erhielten.

Mitt. d. Antiq. Gesellsch. Zürich 1846 u. 1847. III. Bd., p. 21. *E. Reinhart.*

Werner, Glockengießer, von Aarau, im 16. Jahrh. Er goß für Wassen im Kanton Uri eine Glocke und soll von 1559—1581 gewirkt haben.

Nüscheler, Glockeninschr. in den V Orten, p. 155. — Geschichtsfrd. XXX, p. 155. — *Nüscheler*, Gotteshäuser der Schweiz, Bist. Konstanz, Archidiakonat Aargau, Dekanat Luzern IV, p. 16. *† Moriz Sutermeister.*

Werner, Anna Maria, geb. Hayd, Malerin, war die Tochter des Andreas Hayd von Danzig. Sie vermählte sich 1705 mit Christoph Joseph W. (s. d.) und wurde 1721 als Hofmalerin nach Dresden berufen. In Berlin malte sie viele Miniaturbildnisse, deren Busch, Gobel und andere gestochen haben. In Dresden machte sie Zeichnungen für Le Plats Recueil de marbres antiques de Dresde, 1733. Auch das Titelblatt mit dem Bildnisse des Königs August II. in allegorischer Einfassung war von ihr gezeichnet; es wurde von Martin Berningroth gestochen. Sie starb um 1755.

Leu, Schw. Lex. XIX, p. 354. — *Nagler*, K.-Lex. XXI, p. 302. *H. Türler.*

Werner, Augustin, Maler, wurde 1518 Bürger in St. Gallen und starb schon 1520.

W. Hartmann, St. Gall. Kstgesch., p. 81. — *Ders.*, Notizen. *T. Schieß.*

Werner, Carl, Maler, soll 1741 einen Plan der Kathedrale in St. Gallen angefertigt haben; doch liegt wohl Verwechslung mit Carl Anton Weber (s. d.) vor. *T. Schieß.*

Werner, Christoph Joseph I., Maler, ein Sohn Joseph W.s II. Er erhielt seine Ausbildung vom Vater. Er vermählte sich 1707 in Berlin mit der Malerin Anna Maria Hayd (1688—1753). Nachdem diese 1721 als Hofmalerin nach Dresden berufen worden war, folgte er ihr nach einiger Zeit und wurde 1728 selbst auch zum sächsischen Hofmaler ernannt. Beide Ehegatten malten Bildnisse in Oel und in Miniatur. J. Tscherning stach nach W. die Bildnisse des Grafen Casimir v. Wartenberg und des preußischen Ministers Georg v. Berchem. W. starb zu Dresden 1750, 80 Jahre alt. Zucchi stach sein von der Gemahlin gemaltes Bildnis. Von 1709 an hatte W. die Mitgliedschaft der väterlichen Gesellschaft zu Mittellöwen in Bern unterhalten.

Sein Sohn, *Christoph Joseph W. II.*, wurde königlich polnischer Hofmaler in Warschau und malte ebenfalls Porträts in Miniatur. Er unterhielt sein Stubenrecht zu Mittellöwen in Bern von 1750—1776. Sein Tod erfolgte am 23. März 1778 in Warschau.

Füßli, K.-Lex. II, p. 5048. — *Nagler*, K.-Lex. XXI, p. 302. — *Leu*, Lex. XIX, p. 354. — *Füßli*, Bost. Kstler I, p. 273. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 855. — *A. Zesiger*, Mittellöuwen, p. 203. *H. Türler.*

Werner, Friedrich Bernhard, Zeichner, Maler und Stecher, aus Oberschlesien stammend, hat eine Menge Prospekte gezeichnet, die teils von ihm, teils von andern Künstlern gestochen worden sind. Eine Ansicht von Solothurn (Handzeichnung) von 1725 befindet sich in dortigem Privatbesitz.

Rahn, Mittelalt. Kstdenkm. d. Kts. Solothurn, p. 140. — *Nagler*, K.-Lex. XXI, p. 303. *F. O. Pestalozzi.*

Werner, G., Lithograph, gebürtig aus dem Kanton Zürich, wurde um 1805 geboren und hielt sich in den dreißiger Jahren in Uster auf, wo er zwei Lithographien herausgab: „Die Landesversammlung in Uster 1830“, 16/47 cm, und den „Brand der Korodi'schen Fabrik in Ober-Uster 1832“, 26,5/34 cm, welche sich in der Kupferstichsammlung des Eidgenössischen Polytechnikums in Zürich befinden. *H. Appenzeller.*

Werner (Wernher, Wernny), Hans, Maler (Glasmaler). Er war 1456 in Luzern thätig und wohnte in der Kappelgasse. Er ist wohl identisch mit dem von 1473—1486 im Hof in Luzern wohnenden Glasmaler Hans W., der sich vieler Aufträge für Glasgemälde in Kirchen, Ratsgebäuden und Privathäusern erfreute. 1486 lieferte er zwei Glasgemälde in das dortige Rathaus, jedes zu 6 Gld., 1483 eines in die dortige Franziskanerkirche für 10 Gld.

Geschichtsfrd. XIX, p. 309. — *Th. v. Liebenau*, Anz. A.-K. IX (1878), p. 857. *Franz Heinemann.*

Werner, Hans, s. auch Maler, Hs. W.

Werner, Johannes, Maler und Lithograph, von Dättlikon, wurde am 16. Dez. 1803 in St-Imier im Kanton Neuenburg geboren, bildete sich in Zürich zum Künstler aus und verheiratete sich 1829 mit Elisabetha Meili von Hittnau. In der Kupferstichsammlung des Eidgenössischen Polytechnikums in Zürich befinden sich zwei Lithographien seiner Hand: „Ulrich Zwinglis Todten-Feyer 1831“, 19/27 cm, und das Denkmal von „Paulus Usteri 1768—1831“, nach R. Tanner, 21/16 cm; ein drittes Blatt „Das Hospitium der Kapuziner auf dem Gotthard“, bezeichnet „Werner & Market“, 21/16 cm, scheint ebenfalls von diesem Künstler zu stammen.

Zivilstandsamt Dättlikon. — *Nagler*, K.-Lex. XXI, p. 304. *H. Appenzeller.*

Werner, Joseph I., Maler, in Bern. Am 6. Juli 1636 wurde W., „Flachmaler aus Basel“, zum Burger von Bern angenommen, unter der Bedingung, daß er „bei seiner Begangenschaft und Hantierung bleibe.“ Als „ein Maler in Oelfarben“ hielt er sich damals, wie Wilh. Stettler berichtet, bei Joseph Plepp auf (s. d.). Sein Vater war jener *Paul W. I.* aus Schweidnitz in Schlesien, der 1589 Lehrer am neu errichteten Gymnasium in Basel wurde. Joseph W. verheiratete sich in Bern mit Maria Weyermann und wurde Mitglied

der Gesellschaft zu Mittellöwen. Bei ihm genoß Ludwig Zehnder den ersten Unterricht „in der Malerei in Oelfarben", und ebenso war W. der erste Lehrmeister seines Sohns. Während dieser aber in der Folge stets „Herr" tituliert wurde, hieß der Vater immer „Meister", weil er der Stadt gewöhnlich nur handwerksmäßige Arbeit leistete. Doch dürfte die Angabe von 1659: für „Herrn" J. W. für eine Kopie der Landkarte von Oron von Plepp 15 Pfd., auf den Vater gehen und ebenso diejenige, daß „Herr" J. W. 1668 die untere Uhr und die astronomischen Zeichen am Zeitglockenturm erneuert habe. Joseph W. bemalte 1651 Zollbüchsen, 1642 das neue Bild auf dem Zeitglockenturm in Bern, 1644 Drachenköpfe am Münster, 1652 vier neue Bettelbüchsen, 1653 Fahnen auf das Haus zum Fehlbaum. 1643 hatte er Bären zu malen und ein Gemälde zu reparieren; 1646 machte er je eine „Ehrentafel" für die deutsche und die welsche Vennerkammer, und 1656 besorgte er ungenannte Arbeit. Er starb nach 1675. (Siehe den Sohn Joseph W. II.)

Leu-Holzhalb, XIX, p. 352; Suppl. VI, p. 390. — *Nagler*, K.-Lex. XXI, p. 304. — Stadtrechn. v. Bern. — Bern. Bilder aus Vergangenheit u. Gegenwart, p. 177. *A. Zesiger*, Die Stube z. roten guldinen Mittlen-Löüwen, p. 201. *H. Türler*.

Werner, Joseph II., Maler, wurde in Bern am 22. Juli 1637 als Sohn des vorangehenden und seiner Frau Maria Weyermann getauft. Der Vater schickte ihn schon im Alter von 12 Jahren zum Mathematiker Meyer nach Basel, um ihn in den Sprachen und in der Mathematik ausbilden zu lassen. 13 Jahre alt kam er zu Matthäus Merian nach Frankfurt, bei dem er innerhalb vier Jahren im Zeichnen und Malen so große Fortschritte machte, daß ihn der Meister für würdig fand, die weitere Ausbildung in Rom zu suchen. Als Begleiter des reichen Frankfurter Patriziers Müller bereiste W. 1654 einen großen Teil Italiens und blieb dann als Schüler Sacchis, an den er empfohlen war, und Marattis dort. Auch an Pietro Berrettini hatte W. einen vorzüglichen Lehrer. In der Folge warf er sich auf die Miniaturmalerei, worin er einen außerordentlichen Ruf erlangte, so daß er kaum den Aufträgen genügen konnte, die Kardinäle, Fürsten und Gesandte ihm erteilten. Durch ein Miniaturbild, das der französische Gesandte an Ludwig XIV. schickte, wurde dieser auf W. aufmerksam und berief ihn an seinen Hof. W. reiste offenbar gegen Ende 1662 über Bern nach Paris; denn am 8. Dez. 1662 schenkte ihm der Rat seiner Vaterstadt, dem er eine Darstellung der Gerechtigkeit gewidmet hatte, zur Belohnung eine Medaille mit der Ansicht der Stadt und schmückte mit dem Bilde die Ratstube. In Paris malte W. für den König: „Apollo, den Drachen Python tötend", „Apollo auf dem Sonnenwagen"; für die Königin: Eine ruhende Diana und eine Jagdpreise verteilende Diana und offenbar noch anderes. Für den Dichter Ph. Quinault entstanden „Parnaß mit den Musen", Pallas, Juno, Diana und Flora, „Die flüchtige Dido", „Der Tod der Dido", das Kolosseum in Rom, Cadmos. 1669 erhielt W. vom König 3000 Livres für sechs Gemälde. Als er sich aber durch den Maler Ch. Lebrun beneidet und sogar verfolgt glaubte, verließ er Paris und begab sich (1667) nach Augsburg, wo er sich mit Susanna Meyer, der Schwester des Porträtmalers Ulrich Meyer, verheiratete. Die Fugger bestellten bei ihm Bildnisse und historische Darstellungen, und bald erhielt er auch vom Hof in München Bestellungen. So schuf er 1669 für die Kurfürstin die sieben Geheimnisse Mariens in Miniatur, wofür er je 100 Dukaten bekam. Für den Kurfürsten malte er ein größeres Gemälde: „Thetis", und eine kleinere Allegorie. (1670 wurden W. von München nach Augsburg 1000 Gld. geschickt.) Eilends mußte er hierauf nach Innsbruck, um das Bildnis der Erzherzogin Claudia Felicitas zu malen, das dem Kaiser vor der Vermählung zu übersenden war, für welche Arbeit dem Maler goldene Ketten und Medaillen zu teil wurden. Die Aufträge der Höfe von Wien, München, Durlach etc. blieben auch nachher nicht aus.

Des beständigen Herumreisens und der großen Welt müde, fand W. in seiner Vaterstadt, wohin er sich 1682 zurückzog, die erwünschte Ruhe. Von seinen Mitbürgern erfuhr er geringe Anerkennung; dafür suchte er sich dadurch selbst zu genügen, daß er eine kleine Hausakademie gründete, in der er einige Schüler unterrichtete, so Anna Waser von Zürich und Adam Mörikofer. Für den Großratssaal in Bern malte er zwei Gemälde, deren Preis die Vennerkammer von 70 auf 50 Dublonen herabsetzte (13. Mai 1683), womit sich W. begnügen mußte. Für die Familie von Graffenried malte er mehrere historische Stücke. Laut S. R. Walthard hat er auch eine Reihe von 12 Stücken über historische Züge einer „sehr bekannten" Berner Dame aus dem Ende des 17. Jahrh.s geschaffen, die ehemals im Schlosse Reichenbach waren, dann aber nach St. Saphorin kamen. Zwei allegorische Gemälde gegen Ludwig XIV. und M^me de Montespan und eine „Susanna im Bade" waren zur Zeit Walthards in Privatkabinetten in Bern. Ein sehr gerühmtes Gemälde, „Adam und Eva im Paradiese", das W. für seinen Freund, den Chirurgen Baurenkönig, 1692 malte, gelangte nach dem Tode des Besitzers an Lukas Hofmann in Basel und von diesem an einen Engländer. 1693 wurde das von W. gemalte Porträt des Berner Dekans Hummel der Stadtbibliothek geschenkt. Aus dieser Zeit dürften auch andere Bilder datieren, die das

bernische Kunstmuseum von W. enthält: ein Frauenbildnis, „Die Naturwissenschaften“ und ein dekorativer Fries. Durch Vermittlung des Altertumsforschers Andreas Morell und des Ezech. Spanheim wurde er 1695 vom preußischen ersten Minister Dankelmann als Leiter der neuen Berliner Akademie mit dem Titel „Dero churfürstl. Durchlaucht erster und vornehmster Hofmaler, Aufseher auf dero Häuser, Mahlerei, Tapetzerei, des Kabinetts aller Curiositäten und beständiger Director der neuangelegten churfürstlichen Kunstakademie“ berufen. W. trat die Stelle im Frühjahr 1696 an. Vor seiner Abreise schenkte er mehrere Gips- und Wachsfiguren der Stadtbibliothek; auf die Erwerbung einer Sammlung von 1400 Medaillen, welche W. für die Bibliothek zum Preise von 230 Dublonen anbot, verzichtete aber der Große Rat (3. April 1696). In Berlin erlebte W. bald Enttäuschungen; durch den Sturz Dankelmanns im folgenden Jahre seines Beschützers beraubt, mußte er die Leitung der Akademie mit Augustinus Terwesten (1649 bis 1711) teilen. Er fühlte sich bald so sehr angefeindet und zurückgesetzt, daß er sich wieder wegsehnte. Er scheint seinen Entschluß, wegzugehen, indessen erst 1707 ausgeführt zu haben. 1698/99 war ihm eine Erbschaft in München zugefallen. W. starb 1710, doch offenbar nicht in Bern.

Von W.s Werken befinden sich „Die Versuchung des hl. Antonius“ in Augsburg, „Das Abendmahl“ in der dortigen Kreuzkirche, „Die Gewinnsucht“ in der Alten Pinakothek in München, „Tobias, die erschlagenen Juden begrabend“ in Wien, zwei Miniaturen, „fade Satiren“, in Berlin, das Selbstbildnis in jugendlichem Alter im Berner Museum, das auch die oben genannten Stücke enthält. W. radierte selbst eine Allegorie auf die Krönung Friedrichs I. von Preußen 1701. Von seinen Gemälden wurden gestochen: Kaiser Leopold I., Leonard Weiß von Augsburg, „Saul in der Höhle der Zauberin von Endor“, „Die Verkündigung“ und „Die Geburt Christi“, „Die büßende Magdalena.“ Eine Folge von 12 Darstellungen aus Ovids Metamorphosen, die W. in Rom malte, wurde von F. Ertinger radiert. Eine emblematische Darstellung mit zwei Genien, die einen Löwen bändigen, und die mit W.s Bildnis in halber Figur geschmückt ist, dient zum Titel der Folge. Ferner „Diana am Brunnen“ im Zürcher Neujahrsblatt für 1805. Auch J. J. Thurneysen in Basel soll mehreres nach W.s Bildern gestochen haben. Bildnisse W.s: Von J. R. Füßli in der Geschichte der besten Künstler in der Schweiz I, von Heinr. Lips im genannten Zürcher Neujahrsblatt, in Descamps III, p. 61; ein von J. A. le Poutre in Paris gemaltes Bild des Künstlers hat F. Ertinger, ein anderes Bild mit allegorischem Beiwerk von J. R. Huber J. J. Haid gestochen, und ein fernerer Stich mit W.s Porträt rührt von G. C. Kilian her.

Füßli, Best. Kstler I, p. 250. — *J. J. Horner*, N.-Bl. Zürch. Kstgesellsch. 1805. — *Nagler*, K.-Lex. XXI, p. 304. *Müller*, K.-Lex. III, p. 855. — *Singer*, K.-Lex. V, p. 81. — — *Seubert*, K.-Lex. III, p. 570. — Biogr. univers. XLIV, p. 480. — *Descamps*, Vie des peintr. flam., allem. et holland. (mit dem Bildn. d. Meisters) III. — *Bertolotti*, Art. svizz. in Roma, p. XV, 67. — *Leu*, Lex. XIX, p. 353. — Bern. Kstdenkm. III, 1907, Bl. 64, mit dem Bilde der Gerechtigkeit von 1662 (nicht 1682). — *A. Zesiger*, Die Stube zum roten guldinen Mittlen Löüwen, p. 201 f. — Mitt. v. Dr. *Ad. Fluri*. *H. Türler*.

Werner, Paul I., s. Werner, Joseph I.

Werner, Paul II., Maler, wurde am 28. März 1682 in Bern als Sohn des Malers Joseph W. II. getauft. Er war in Deutschland thätig und starb auch dort.

Füßli, K.-Lex. I, p. 727; II, p. 5053. — *Gruner*, Geneal., Stadtbibl. Bern. *H. Türler*.

Wernhard zum Hirzen, s. Hirzen, Wernh. zum.

Wernher, s. Werner.

Wernier, Friedrich, s. Wernier, Samuel.

Wernier, Samuel, Goldschmied, von und in Bern. Er wurde am 12. Mai 1706 als Sohn des Pfarrers Johann W. in Lauterbrunnen getauft und starb 1750. Sein Sohn, Rudolf *Friedrich* W., geb. 1749, war ebenfalls Goldschmied, fiel 1775 in Konkurs und begab sich dann außer Landes.

Burgerl. Stammreg. v. Bern. *H. Türler*.

Wernny, s. Werner.

Werro, François, orfèvre, à Fribourg. Issu d'une ancienne famille fribourgeoise considérée, cet orfèvre, de grand talent professionnel, occupa également une place assez importante comme magistrat de Fribourg. Sa réception ou plutôt sa reconnaissance bourgeoisiale date du 15 juin 1595. Il entra déjà au Grand Conseil des CC en 1585 et, comme l'âge habituel pour obtenir cet honneur était d'au moins vingt-cinq ans, la date de la naissance de W. ne doit pas être postérieure à l'année 1560. Après avoir occupé diverses fonctions officielles, entre autres celle de Bailli de Châtel-St-Denis, notre orfèvre parvint au Sénat en 1604, où il siégea jusqu'à sa mort, survenue en nov. 1621.

Frère du célèbre Prévôt de St-Nicolas, Sébastien W., François W. exécuta pour ce dernier un calice qui est un travail aussi admirable par le fini d'exécution que par la richesse d'ornementation. Il porte, avec la date de 1598, le poinçon de l'artiste, ainsi fait: FW. *Max de Techtermann*.

Werro, Gaspard, maître de la Monnaie à Fribourg. Ce monnayeur (et probablement orfèvre aussi, car ces deux professions qui s'exerçaient souvent ensemble et qui, dans le cas particulier,

auraient eu d'autant plus de raison de se trouver réunies que le père de ce maître de la Monnaie était lui-même un orfèvre de mérite) était fils de l'orfèvre qui précède, François W. Il entra au Conseil des CC en 1625, ce qui fait remonter sa naissance vers l'année 1600, mais dans tous les cas pas postérieurement. Son contrat de mariage avec Anne Brayer est daté de 1622 et sa réception bourgeoisiale de 1628. Dans ce dernier document son nom est accompagné de la désignation de *Guardin,* qu'il faut traduire par garde ou inspecteur des orfèvres. Bien que ces fonctions d'inspecteur des orfèvres ne remontent, officiellement, qu'en 1639, elles existaient, de fait, depuis longtemps déjà. W. mourut en 1682.

Max de Techtermann.

Werro, Hans, verrier, à Fribourg, père du suivant. Du Conseil des CC de 1507 à 1517, il mourut en 1517. Par acte du 14 avril 1511, il acheta avec Marguerite, sa femme, une maison sise à la Grand'rue pour le prix de 240 livres. De 1507 à 1517 il fit une quantité considérable de travaux pour le gouvernement spécialement dans les bâtiments de l'État et dans les châteaux des baillis. En 1510, il fit une fenêtre avec armoiries pour la grande salle de l'hôtel du Gouvernement, fit aussi une fenêtre pour Mottier; Messeigneurs de Fribourg en payèrent la moitié par 36 livres. En 1517, il fit encore pour 120 livres 16 s. d'ouvrages divers, puis, en 1518, on versa à sa veuve 12 l. 5 s. 7 d. pour une fenêtre faite à la maison d'école.

Reg. not. n° 112, p. 37 (verso). — Besatzungsbuch Nr. 5. — Comptes des trés., n^os 208 à 231 (1506 à 1518). — *Max de Techtermann,* Anz. A.-K. 1899, p. 209.

Tobie de Raemy.

Werro, Hans, verrier, à Fribourg, bourgeois de Fribourg, fils de Hans W. qui précède, mort avant le 25 sept. 1545, puisque à cette date Madeleine Burgi qu'il avait épousée en oct. 1538, est déjà remariée à Claudo Martin. Il fit divers travaux pour l'État, entre autres plusieurs fenêtres avec armoiries. Membre de la Confrérie de S^t-Luc.

Reg. not. n° 148, p. 16 (verso), n° 153, p. 42 (verso). — Comptes des trés., n^os 271 à 281. — Protocole de la Confrérie de S^t-Luc. *Tobie de Raemy.*

Werro, Jean-Georges-Joseph, né à Fribourg en 1759, était fils de l'avoyer François-Romain W. Il étudia l'architecture à Paris et vint ensuite s'établir dans sa ville natale. Son coup d'essai, la construction du corps de garde, près de l'Hôtel de Ville, eut une issue malheureuse; la voûte de l'édifice s'écroula entièrement le 6 janv. 1783. Cet insuccès dû, à ce que l'on prétendait, à l'insuffisance des calculs du jeune architecte, remplit de joie les adversaires de l'avoyer W. qui n'était pas populaire. Malgré ce revers, W. construisit encore, vers cette époque, une aile de l'hôpital des bourgeois, l'église de Tavel en 1786 et celle de Vuippens en 1790. Dans l'administration, W. occupa les charges suivantes: Membre du Conseil des CC 1779, Baumeister 1792—1797, bailli d'Attalens 1797. Lors de la révolution, il fut arrêté et renfermé comme otage au château de Chillon, en 1799. Il reprend ses fonctions de Baumeister en 1803; en cette qualité, il exerçait la surveillance sur les bâtiments, les routes et les forêts de l'État. Plus tard, chacune de ces trois administrations forma une section séparée. Il remplit sa charge jusqu'en 1830, époque de sa mort.

Dellion, Dict. paroisses frib. XI, p. 182. — Étrennes frib. 1896, p. 18, 22. — Mém. Frib. II, p. 297. — Arch. Soc. hist. Frib. IV, p. 299. *Max de Diesbach.*

Wertmüller, s. Werdmüller.

Werts, s. Wertz.

Wertz (Werts), Hans, Glasmaler (?), in Bern, heiratete nach dem Tode des Glasers Peter dessen Witwe. Er gelangte 1478 in den Großen Rat und gehörte dieser Behörde bis 1499 an, in welchem Jahr er vermutlich starb. 1494 versteuerte er mit seiner Frau 1300 Pfd. und hielt eine Jungfrau und einen Knecht. (Vgl. Bd. II, p. 527: Peter, Glaser.)

Osterbuch u. Telrodel v. 1494 im Staatsarch. Bern.

H. Türler.

Wessel, Jean-*François,* orfèvre, né à Genève le 19 juillet 1737, mort le 26 févr. 1810, fut reçu à la maîtrise le 26 oct. 1765, ayant présenté pour chef-d'œuvre „une sultane en marcassite très bien faite." *A. Choisy.*

West, Victor, Holzschnitzer, Bildhauer, entstammte den Niederlanden, ließ sich um 1700 in Luzern nieder. 1704 hat er als einer der vorzüglichsten Mitarbeiter am kunstgeschichtlich berühmt gewordenen Chorgestühl der Kirche von St. Urban im Kanton Luzern seinen Namen eingezeichnet. An den vor Jahrzehnten samt den dortigen Glasgemälden für 14000 Fr. leider nach England verschleuderten Chorstühlen, die glücklicherweise, dank der Eidgenössischen Kommission der Gottfried Keller-Stiftung, durch Rückkauf seit 1911 diese Kirche wieder zieren, hatte W. zwischen 1701 und 1706 gemeinsam mit Petrus Fröhlicher aus Solothurn (s. d.) gearbeitet.

Rahn, Stat. schw. Kstdenkm., im Anz. A.-K. v. 1886, p. 247. — Geschichtsfrd. XVI, p. 27 Anm. — *Meyer-Rahn,* Die Kirche u. das Chorgestühl von St. Urban. Schw. Bauztg. v. 23. Dez. 1911, Bd. 58, Nr. 26, p. 347—351. — *Ders.,* N.-Bl. der Luz. Kstgesellsch. 1913 (mit vielen Abbild.). — *C. Brun,* Jahresber. G. Keller-Stiftg. 1911.

Franz Heinemann.

Westerreich, von Geburt Schweizer (?), Kunstschlosser, im 18. Jahrh., 1700 in London. Füßli sagt, indem er sich auf Uffenbachs Reisen der

Niedersachsen etc. (II, p. 529) beruft, daß er so zierlich und schön gearbeitet habe, daß er für den besten Schlosser in England gehalten wurde.

Füßli, K.-Lex. II, p. 5068. *C. Brun.*

Westfoll, Sebold, s. Sebold, W.

Wethli, Louis sen., Bildhauer, von Hottingen-Zürich, wurde dort am 16. Okt. 1842 als Sohn des Steinmetzmeisters Heinrich W. geboren. Nach Erlernung des Modellierens und der Meißelarbeit gründete er 1868 sein Marmorgeschäft im Zeltweg, das er bald zu großer Blüte brachte. Anfänglich beschäftigte er sich mit der Erstellung einfacherer Grabsteine, während er heute mit nahezu vierzig Arbeitern Taufsteine, Altäre, Denkmäler, Büsten und Statuen jeder Art zur Ausführung bringt, an welchen er meist persönlich noch die letzte Hand anlegt. Fast nach allen Ortschaften der Schweiz, nach Deutschland, Frankreich, England, Rußland und in überseeische Länder wandern seine Werke, deren manche auch prämiiert wurden, z. B. 1880 von der Scuola Dantesca Napolitana und vom Istituto accademico Umberto, 1883 an der Schweizerischen Landesausstellung in Zürich etc.

Von den vielen Werken, die öffentliche Aufstellung fanden, mögen als die bedeutendsten erwähnt sein: Das Polendenkmal in Rapperswil 1869, die Denksteine für die verstorbenen internierten französischen Krieger in Muri, Frauenfeld und Colombier 1872, das Schlachtendenkmal auf dem Zürichberg 1899 und das Grabdenkmal Konrad Ferdinand Meyers in Kilchberg 1899.

Mitt. des Kstlers. — Neumünsterchron., p. 573/74. *H. Appenzeller.*

Wethli, Louis jun., Bildhauer, der Sohn des vorherigen Louis W. sen. und der Bruder des Moritz W., von Zürich, wurde dort am 31. Dez. 1867 geboren, begann nach Absolvierung der Schulen 1882 das praktische Arbeiten in Marmor im Atelier seines Vaters, studierte dann von 1883—1887 an der königlichen Akademie der Brera in Mailand, von 1887—1890 an der Akademie in Rom und wurde dort für eine „Venus" mit der silbernen Medaille prämiiert. 1891 kehrte er in seine Vaterstadt zurück und war hier bis 1893 thätig. Nach einigen Studienreisen im Auslande nahm er alsdann festen Wohnsitz in Rorschach am Bodensee. Von seiner Hand stammt eine größere Anzahl figürlicher Grabdenkmäler in der Schweiz und im Auslande. Folgende Skulpturwerke mögen noch besonders erwähnt werden: die Shakespeare-Statue in New York, die Carmen-Statue in Warberg (Schweden), die St. Jakob-Statue in Rorschach, die Porträtbüste des Fürsten v. Hanau in Wien, die Porträtbüste von Fürsprech Haberstich in Aarau, „Fioraia romana", Statuette in Philadelphia, die Porträtbüste des Afrikaforschers Dr. Held auf Schloß Markdorf (Baden), der Altar mit Christus- und die Maria-Statue in Pittsburg (U. St. A.), die Porträtbüste des Fürsten von Sigmaringen etc.

Mitt. des Kstlers. — Neumünsterchron., p. 407. *H. Appenzeller.*

Wethli, Moritz, Bildhauer, der Sohn des Louis W. sen. und der Bruder des Louis W. jun. Er wurde 1870 in Zürich geboren, machte seine ersten Studien ebenfalls im Atelier seines Vaters und arbeitet gegenwärtig in Scherzligen bei Thun, wo er ein eigenes Marmorgeschäft eingerichtet hat.

H. Appenzeller.

Wetter, Hans, Baumeister, in St. Gallen. Er wird auf einer in der Turmspitze der St. Laurenzenkirche gefundenen Bleitafel, deren Inschrift sich auf Erneuerung der sechs Turmknöpfe im Okt. 1579 bezieht, als Baumeister bezeichnet, darf aber schwerlich als Baumeister vom Fach angesehen werden, sondern nur als Vorsteher des städtischen Bauamts. Er war nach vorhandenen Verzeichnissen schon 1573—1575 Verordneter zu den Bäuen, dann 1579/80 Bauherr und starb am 11. Sept. 1581.

Stemmatol. Sangall. *T. Schieß.*

Wetter, Dr. Johann Joachim (der Bruder von Otmar W.), Zeichner und Kupferstecher (Dilettant), geb. am 23. Dez. 1796 in St. Gallen. Er studierte in Zürich und Göttingen Medizin, bildete sich weiter in Prag und Wien aus, war Badearzt in Fideris und ließ sich 1819 in seiner Heimat als Arzt nieder, starb aber schon 1824 an der Auszehrung. W., der seine Dissertation „Anatome erinacei Europaei" mit von ihm selbst gravierten Kupfertafeln versehen hatte, zeichnete und tuschte auch als Dilettant ganze Schlachten und andere historische Darstellungen nach Kupferstichen.

W. Hartmann, St. Gall. Kstgesch., p. 114 f. — Jahrb. der Stadt St. Gallen 1824, p. 61 f. *T. Schieß.*

Wetter, Otmar, Maler (Dilettant), von St. Gallen, der Bruder von Johann Joachim W., geb. am 23. Juni 1791 als Sohn des Fabrikanten Joachim W., gest. am 22. Mai 1848. Er trat in ein kaufmännisches Geschäft ein, versuchte sich aber daneben mit Erfolg im Zeichnen und Malen, meist Kopieren, ging in der Absicht, sich ganz der Kunst zu widmen, zu seiner Ausbildung nach Rom, kehrte aber nach einem Aufenthalt in Neapel 1826 wieder in seine frühere Stellung in St. Gallen zurück, immer noch seine freie Zeit der Kunst widmend. 1833 zog er als Gutsverwalter nach Mörswil bei St. Gallen, trat später als Aufseher in die Sautter'sche Fabrik in Bühler im Kanton Appenzell A.-Rh. ein und starb 1848. W. hat sich wiederholt an eidgenössischen Ausstellungen beteiligt. Aus seinem Nach-

lasse befinden sich im Museum in St. Gallen: 1) Kopien nach Adr. v. Ostade: „Der Trinker", „Die fünf Sinne"; nach Raffael: „Die Gruppe des Archimedes mit dem Kopfe des Bramante aus der Schule von Athen"; nach Hans Holbein d. J.: „Holbeins Frau und Kinder"; nach Overbeck: „Die Verstoßung der Hagar und Ismaels." 2) Selbständige Arbeiten: „Selbstporträt", „Römische Hirten", „Neapolitanische Früchtehändlerin", „Mittagsruhe", „Der Maler Teniers in seinem Atelier" (vielleicht auch Kopie?). 3) Skizzenbücher. Endlich besitzt die Stadtbibliothek St. Gallen von ihm eine Oelstudie, das ehemalige „Höggerschloß" auf dem Rosenberg darstellend.

Die Kataloge der Kunstausstellungen in St. Gallen führen noch Kopien an nach Salvator Rosa („Viehstück"), Teniers („Niederländischer Geiger"), Angelika Kaufmann („Amor und Pomona"), Pinelli (acht kolorierte Federzeichnungen), daneben eine Landschaft, zwei Köpfe, eine Schlacht von Waterloo, „Il dolce far niente des Neapolitaners", Jagdstück, eine Bretterfuhre.

Hartmann, Notizen. — Jahrb. der Stadt St. Gallen 1825, p. 48. — Kat. der Ausst. in St. Gallen 1825, 1827, 1832, 1835, 1846, 1848, in Zürich 1833.
T. Schieß.

Wettler, Laurenz, Zeichner und Maler, von Rheineck im Kanton St. Gallen, wo er am 17. März 1791 geboren und 1822 gestorben ist. Er war der Sohn eines Schneiders, trat 17jährig in eine Handlung ein und wurde, weil er Geschick für das Zeichnen zeigte, als Dessinateur in der Indiennefabrik seines Prinzipals beschäftigt, nachdem er sich zur Ausbildung im Blumenzeichnen und Porträtieren ein halbes Jahr in Neuenburg aufgehalten hatte. Sein Prinzipal gewährte ihm darauf die Mittel zu zweijährigem Aufenthalt in Rom, wo er eifrig studierte. Nachdem er dann einige Zeit in Florenz und Livorno mit Porträtmalen seinen Unterhalt verdient hatte, kehrte er 1819 gesundheitshalber in die Heimat zurück und beteiligte sich an schweizerischen Kunstausstellungen; doch wurden zwei in St. Gallen ausgestellte Landschaften von Hartmann wenig günstig beurteilt.

Hartmann, St. Gall. Kstgesch., p. 92 f. — *Ders.*, Not.
T. Schieß.

Wettstein, Robert, Porträt- und Genremaler, von Zürich, wurde am 11. Juni 1863 in Hedingen als Sohn des spätern Seminardirektors Heinrich W. geboren, besuchte von 1879—1882 das Seminar in Küsnacht, die Kunstgewerbeschule in Zürich und als Hospitant das Polytechnikum. 1882/83 studierte er an der Kunstabteilung des Technikums in Winterthur, von 1883—1887 und noch einmal 1889 an der École des Beaux-Arts in Paris. 1891 wurde er Zeichenlehrer an der Industrieschule in Zürich. An der Pariser Weltausstellung von 1900 erhielt er eine Ehrenmeldung. An verschiedenen schweizerischen Ausstellungen von 1889—1908 hat er sich mit folgenden Oelgemälden beteiligt: „Selbsthülfe", „Un Piocheur", „Schmalzbohnen", „Sommertag im Glarnerland", „Bergbach", „Bildhaueratelier", „Nach dem Dîner", „Am Einnicken", „Nünispiel", „Versöhnungsmarsch", „Künstler."

Mitt. des Kstlers. — N. Z. Ztg. v. 2. Juni 1898, Beil. zu Nr. 151. *H. Appenzeller.*

Wettstein, s. auch Wetzstein.

Wetzel, Goldschmied, in Solothurn, um 1400. Dessen Kinder und Erben, Hemmann, Anna und Adelheid, werden im Urbar von 1408 als im väterlichen Wohnhaus (uff dem Orthuse) wohnend angeführt.

Soloth. N.-Bl. v. 1859, p. 25. *F. O. Pestalozzi.*

Wetzel, Jakob, Glockengießer, gebürtig von Wiedikon-Zürich, goß 1806 dort für die Kirche Ottenbach die 1616 von Peter Füßli VII. verfertigte große Glocke um. 1807 verfertigte er eine Glocke für die Kirche von Aeugst bei Mettmenstetten.

Geschichtsfrd. XXXIX, p. 122, 125.
Franz Heinemann.

Wetzel, Johann Jakob, Landschaftsmaler, von Uhwiesen im Kanton Zürich, wurde 1781 in Hirslanden-Zürich geboren. Sein Vater, ein wenig bemittelter Drechslermeister, schickte den Sohn mit zehn Jahren in eine Seidenweberei, um etwas zu verdienen. Da der Junge aber große Lust zum Zeichnen hatte, durfte er 1794 zu dem Maler und Kunsthändler Heinrich Bleuler in Feuerthalen in die Lehre. Wie viele andere dort arbeitende Lehrlinge wurde er für das Kolorieren von Schweizeransichten verwendet und brachte es darin zu großer Fertigkeit. Da er aber nur selten in seinen Nebenstunden Zeit zum Zeichnen fand, kehrte er vor Ablauf der Lehrzeit vorerst nach Hause zurück und ließ sich bald darauf mit einer ganzen Reihe anderer Künstler, wie den beiden Lory Vater und Sohn, Moritz, Catel und Eichler, von der neugegründeten Kunstanstalt Joh. Walser in Herisau engagieren, die im Begriffe war, ein großes Werk über Moskau und Petersburg herauszugeben. Von den Lory lernte er hier das Zeichnen nach der Natur und Malen in Aquarell und Gouache, und seine ausgeführten Ansichten fanden bald guten Absatz. An den damaligen Revolutionsbewegungen beteiligte sich die 16 Personen starke Malergesellschaft so lebhaft, daß sie fliehen mußte und erst nach neunmonatlichem Aufenthalt in Biberach wieder nach Herisau zurückkehren konnte. 1809 löste sich die Walser'sche Anstalt auf, und W. zog nun nach Neuenburg zu dem Verleger Osterwald, wo seine Freunde Lory bereits seit

Jahresfrist an dem Werke „Voyage pittoresque de Genève à Milan par le Simplon“ arbeiteten und an dem er sich hauptsächlich mit dem Kolorieren der Aquatintablätter beschäftigte. Immer mehr suchte er dabei, statt der bisher verwendeten Deck- oder Gouachefarben, reine Aquarellfarben zu verwenden und erreichte damit eine solche Vollendung und Leuchtkraft, daß diese Bilder von wirklichen Aquarellen kaum mehr zu unterscheiden waren; sie werden auch heute wieder mit hohen Preisen bezahlt.

1810 kehrte W. nach Zürich zurück und fing an, als selbständiger Künstler zu arbeiten. Seine Landschaften wurden bekannt, und es fehlte ihm nicht an Bestellungen. So malte er für den damals in der Schweiz weilenden Fürsten von Dietrichstein vier Ansichten vom Zürichsee und für den 1814 durchreisenden Kaiser Franz I. ein Transparentgemälde vom Rheinfall. Nachdem ihn einige Versuche in der Oelmalerei nicht befriedigt hatten, gab er diese gänzlich auf und fing dafür an, größere Bilder in Aquarell auszuführen. 1819 trat er zum erstenmal mit einem solchen, „Die Gegend von Arth mit dem Zugersee“ darstellend, vor die Oeffentlichkeit. Es fand großen Beifall und ging in den Besitz des Hrn. v. Pourtalès in Neuenburg über. Im nächsten Jahre folgten zwei Aquarelle: „Montreux“ und „Bex.“ Ebenfalls in diesen Jahren verlegte er sich auf die Ausführung der Originale seines Hauptwerks, der „Schweizerseen“, welches die Firma Orell Füßli & Co. in Zürich in 14 Lieferungen von 1819—1827 herausgab. Außer diesen 137 Originalen, welche meist in Sepia ausgeführt und alsdann von den Stechern Franz Hegi, J. Hürlimann, M. Kälin, C. Rordorf und J. Suter in Aquatinta gestochen wurden, leitete er auch die Anfertigung der Blaudrucke und das Kolorieren derselben in seiner Aquarellmanier, wobei er an der Mehrzahl noch selbst Hand anlegte.

W. verließ den Boden seines Vaterlands nur selten und auf kurze Zeit. Einmal machte er einen Ausflug nach den Rheingegenden; ein andermal besuchte er in Gesellschaft eines Freundes Mailand, Genua und einen Teil des mittäglichen Frankreichs. Um 1830 wurde der junge Salomon Corrodi sein eifriger Schüler und begleitete ihn oft auf seinen Studienreisen in der Schweiz. W. war ein gemütlicher, zum Schalkhaften neigender, heiterer Mensch. Klein von Statur, aber stark und gelenkig, erfreute er sich einer dauerhaften Gesundheit. Erst gegen das Ende seines Lebens befiel ihn die Brustwassersucht; er suchte Heilung bei einem Arzte in Richterswil, jedoch ohne Erfolg; im Sept. 1834 erlag er dort der Krankheit.

W. war seit 1813 Mitglied der Zürcher Künstlergesellschaft, deren Ausstellungen er des öftern mit Zeichnungen und Aquarellen beschickte; für das Malerbuch lieferte er 16 Beiträge, meist Schweizeransichten in Aquarell. In den Zürcher Sammlungen des Eidgenössischen Kupferstichkabinetts im Polytechnikum und der Kunstgesellschaft befindet sich eine große Anzahl schwarzer und kolorierter Aquatintablätter nach W., in der Stadtbibliothek die Mehrzahl der gebundenen Serien der „Schweizerseen“ in fein kolorierten Abdrücken mit Text. Es gibt aber keine öffentliche Sammlung, die solche vollständig besitzt, und da sie sehr gesucht sind und teuer bezahlt werden, folgt hier, nach dem vorhandenen Material zusammengestellt und mit beigegebenen Stechernamen, das

Verzeichnis von W.s Schweizerseen und Ansichten, Band 1—14.

137 Bl. in Aquatinta gestochen von Franz Hegi, J. Hürlimann, M. Kälin, C. Rordorf und J. Suter. 19,5/27,5.

I. Etat: Vor der Schrift.
II. Etat: „Publié par Orell Fussli & Comp., Zurich.“
III. Etat: „Publié par H. F. Leuthold à Zurich.“

1) 10 Bl. *Voyage pittoresque au Lac des Waldstettes ou des IV Cantons*, 1820: Lucerne, Meggenhorn, Winkel, Alpnach, Stanzstad, Beckenried, Gersau, Brunnen vers Ury, Brunnen vers Unterwalden, Fluelen, gestochen von F. Hegi.

2) 10 Bl. *Voyage pittoresque aux Lacs de Zurich, Zoug, Lowerz, Egeri et Wallenstadt*, 1819: Zurich Katze, Zurichhorn, Richterschweil, Rapperschweil, Zoug, Arth, Lowerz, Aegeri, Wesen, Wallenstadt, gestochen von F. Hegi.

3) 12 Bl. *Voyage pittoresque au Lac de Genève ou Léman*, 1820: Genève, gestochen von Hürlimann; Nyon, von F. Hegi; Morges, Vufiens, von Hürlimann; Lausanne, von F. Hegi; Glerolle, von Hürlimann; Vevey, von F. Hegi; St. Martin, Montreux, von Hürlimann; Chillon, von F. Hegi; St. Gingoulph, von Hürlimann; Thonon, von F. Hegi.

4) 12 Bl. *Voyage pittoresque aux Lacs de Thoune, Brienz, Lungern et Sarnen*, 1827: Thoun, von F. Hegi; Scherzligen, von Rordorf; Schadau, von F. Hegi; Galgenhubeli, Unterseen, von Rordorf; Lac de Brienz et l'Aare, Ringgenberg, Brienz, von F. Hegi; Tracht, Lungern, von Rordorf; Kayserstuhl, von F. Hegi; Sarnen, von Rordorf.

5) 15 Bl. *Voyage pittoresque au Lac de Constance:* Constance, von Suter; Port de Constance, Romanshorn, von F. Hegi; Arbon, von Suter; Rorschach, Bregenz, von F. Hegi; Lindau, von Suter; Langen-Argen, von F. Hegi; Friedrichshafen, Mörsburg, von Suter; Ueberlingen, von F. Hegi; Ermatingen, Mainau, Reichenau, Arenenberg, von Suter.

6) 10 Bl. *Voyage pittoresque aux Lacs de Morat, Neuchâtel et Bienne:* Morat, Yverdon, Grandson, Neuchâtel depuis Yverdon, Neuchâtel depuis St. Blaise, Cerlier, St. Pierre, Neuveville, Nidau, Bienne, gestochen von Suter.

7) 15 Bl. *Voyage pittoresque au Lac de Como*, 1822: Ripa, von Rordorf; Domaso, Gravedona, von Hürlimann; Musso, von Kälin; Menaggio, von Hürlimann; Menaggio vers Lecco, von Kälin; Villa Somariva,

von Rordorf; Villa Melzi, von Hürlimann; Villa Serbelloni, S. Giovanni, von Kälin; Villa Pliniana, von Hürlimann; Vico à Como, Palazzo Ulmo, Como, von F. Hegi; Lecco, von Rordorf.

8) 15 Bl. *Voyage pittoresque aux Lacs Majeur et de Lugano*, 1823: Locarno, Luvino, Laveno, Intra, S. Giovanni ou Isolino, Baveno, Iles Borromées, Isola Bella, Stresa, Statue Borromée, Lugano, Lugano du Salvatore, S. Martino, Bissone, Maroggia, gestochen von Rordorf,

9) 15 Bl. *Voyage pittoresque au Lac de Garda*, 1824; Torbole, Garguano, Bogliaco, Toscolano, Saló, Isola Lecchi, Desenzano vers Lecchi, Desenzano vers Sirmione, Grottes de Catulle, Bardolino, Garda, S. Vigilio, Malsesine vers Riva, Malsesine vers Desenzano, gestochen von Rordorf.

10) 2 Bl. *La Route du St. Gotthard:* Am Steg, Pont de Diable, gestochen von F. Hegi.

11) 2 Bl. *La Chûte du Rhin près de Laufen*, 1819: Chûte du Rhin rive gauche, Chûte du Rhin rive droite, gestochen von Hürlimann.

12) 11 Bl. *Vues de l'Oberland bernois:* Grimsel, Handeck, Reichenbach, Giessbach, Wetter- et Wellhorn, Grindelwald, von F. Hegi; Jungfrau, Staubbach, Unspunnen, von Suter; Auberges Tracht, Interlaken, von F. Hegi.

13) 2 Bl. *Vues de la Vallée de Lowerz:* Goldau (?), Lowerz (?).

14) 6 Bl. *Vues différentes:* Bex, Klönthal, Wildkirchlein, Chapelle de Tell, von Hürlimann; Jungfrau, von J. J. Meyer; Lac de Genève, von Hürlimann.

C. W. Hardmeyer, N.-Bl. Kstlergesellsch. Zürich von 1838. — *Nagler*, K.-Lex. XXI, p. 345. — *Nagler*, Monogr. IV, p. 199. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 6089. — *W. Füßli*, Zürich u. die wicht. Städte a. Rhein I, p. 149. — Kat. Zofing. Kstlerb. 1876, p. 36. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 860. — *Meyer von Knonau*, Gemälde der Schweiz. — *Singer*, K.-Lex. V, p. 85. — *R. Weigel*, Kstlager-Kat. I, Leipzig 1849, p. 61, Nr. 2101. *H. Appenzeller.*

Wetzstein, P. German (Franziskaner), Bauzeichner, signierte „P. G. W.", hat sich um 1635 mit der Bauzeichnung des Klosterneubaus von Werthenstein im Kanton Luzern beschäftigt und ist dafür vom Maler K. Meglinger (s. d.) auf einem Gedenk-Oelgemälde als Architekturzeichner festgehalten worden.

Zemp, Wallfahrtskirchen, p. 27.
Franz Heinemann.

Wetzstein (auch Wettstein), Johann Martin, war Goldschmied in Zug. Seine Voreltern waren, unbekannt von woher, nach Zug gekommen und erhielten als sog. Beisassen die Erlaubnis, in Zug wohnen zu dürfen. Die Eltern waren Joh. Kasp. Wettstein und M. Magd. Keiser. Von sechs Kindern war Joh. Martin das jüngste, am 28. April 1690 geborne. Die Lehrzeit wird er bei einem der zahlreichen Goldschmiede bestanden haben, die um jene Zeit in Zug thätig waren, eines guten Rufs sich erfreuten und von deren Arbeiten in den angrenzenden Kantonen sich zahlreiche erhalten haben.

Joh. Mart. Wettstein — so unterzeichnete er in mehreren vorliegenden Akten seinen Namen, während in den Pfarrbüchern immer Wetzstein steht — verehlichte sich 1727 mit M. Barb. Landtwing (aus der Ehe entsprossen von 1727 bis 1735 drei Mädchen und zwei Knaben), dann 1735 mit Regina Regula Furrer von Winterthur. W., der seit 1725 als Mitglied der Lukasbruderschaft angehörte, der 1729 auch seine Frau beitrat, starb am 26. Dez. 1761 in Zug. Die letzte familiäre Eintragung im Pfarrbuche Zug datiert von 1769; nach Pfarrhelfer Wikart erlosch das Geschlecht in Zug 1800.

Von den Arbeiten W.s ist eine 50 cm hohe und 20 cm breite silberne, vergoldete Monstranz in der Pfarrkirche Neuheim erhalten. Sie wurde von Hauptmann und Landvogt Franz Anton Weber — aus den Wirren des linden und harten Handels als eifriger Anhänger Ammann Schumachers bekannt — und seiner Frau A. Helena Roos vergabt. Aus dem bezüglichen Vertrage vom 10. Febr. 1733 sind folgende Punkte erwähnenswert: Die Arbeit hatte W. nach einer ihm vom Auftraggeber übergebenen Zeichnung (Riß) auszuführen, der die Befugnis besaß, wenn das Werk nicht „meisterhaft und dauerhaft" und nach Plan erstellt wäre, es zurückzuweisen. Außer dem Gesicht, den Händen und Füßen der Figuren, den Formen des „Laubwerkes und Gewülkks", die weiß bleiben, sind alle andern Teile zu vergolden. Für jedes Lot verwendeten Silbers erhielt W. 2 Gld. 20 Sch. (Zuger Währung); er hatte aber 44 Lot 3 Quintli Altsilber, wohl von der frühern Monstranz herrührend, zu 15 Batzen (½ Taler) per Lot anzunehmen. W., der damals einen Lehrbuben hatte, lieferte die Monstranz, die 64 Lot 1 Quintli schwer war und wofür 130 Gld. 20 Sch. sich verrechnet finden, am 25. Mai 1733 ab. Landvogt Weber war mit der Arbeit zufrieden; er zahlte am gleichen Tage dem Goldschmied nach Abrechnung des verabfolgten Altsilbers den Rest des verabredeten Preises aus. Fand der Besteller seinerzeit schon die Arbeit gut und nach Wunsch ausgeführt, so darf sie auch heute noch als eine solche bezeichnet werden, welche W. als einen respektabeln Meister erscheinen läßt. Die Zeichnung, nach der er zu arbeiten hatte, ist gut, die Monstranz, deren Fuß Wappen und Widmung der Donatoren, auch die Zuger Beschaumarke und den Namen des Meisters in einem Schildchen trägt, eine Rokoko-Arbeit, die über dem bloß handwerklichen Niveau steht; der Gesichtsausdruck der etwa 4 cm hohen Figuren befriedigt etwas weniger.

Pfarrreg. v. Zug. — Geschichtsfrd. XXIII, p. 343. — Vertrag v. 10. Febr. 1733 mit Beilagen in meinem Besitze. — Mitt. v. *Joh. Karl Röllin*, Pfarrhelfer in Neuheim. *A. Weber.*

Wetzstein, s. auch Wettstein.

Wexelberg, F.-G. (l'orthographe Wechselberg est une erreur), né à Saltzbourg vers 1745, et fixé en Suisse vers 1775, est un des meilleurs graveurs vaudois et même suisses. On possède de lui des gravures en noir et en couleurs, publiées par lui seul ou en collaboration avec d'autres graveurs. Il a dessiné des gravures de costumes suisses avec Aberli, des vues, paysages des bords du lac Léman avec Wetzel et avec Joyeux (voir ce nom). Cette collaboration doit s'entendre dans ce sens que W. était le graveur et Joyeux et Wetzel les coloristes, peut-être aussi était-il ouvrier de Joyeux. Il a dessiné des gravures illustrant divers épisodes de la *Nouvelle Héloise* par J.-J. Rousseau. Les meilleures de ses vues représentent Lausanne (il en a fait de magnifiques séries), Neuchâtel, Cully, Chatelard, Villeneuve, Vevey, Chillon, d'autres localités encore du canton de Vaud. Plusieurs d'entre elles sont dédiées à S. A. R. Frédéric d'Angleterre. W. a gravé une carte pour l'„Itinéraire de la Vallée de Chamonix“ par Berthoud van Berchem, une figure des voyages d'H.-B. de Saussure et des planches d'histoire naturelle et pour l'Encyclopédie de Berne. C'est probablement à lui qu'on doit attribuer 148 figures pour „L'âme amante de son Dieu“ par M^me de la Mothe-Guyon. Paris 1790. Il a vécu longtemps à Vevey. Il a surtout produit de 1790 à 1800. Ses gravures sont considérées comme les meilleurs de l'art de la vue suisse au XVIII^e siècle.

Rens. du D^r *Borgeaud*, Lausanne, et de MM. *H. Türler* et *A. Choisy*. — Cat. art anc. Exp. Genève 1896, p. 110. — *Crottet*, Supplém. au Guide Cohen, p. 165.
Emile Butticaz.

Wey, Pater Eustachius, Guardian des Barfüßer-(Franziskaner-) Klosters in Solothurn. Auf seine Initiative und nach seinem Plan wurde 1664 das Kloster, dem er vorstand, an Stelle einer ältern, engen Anlage „nach Art der rechten Architektur“ neu aufgebaut.

Rahn, Mittelalt. Kstdenkm. d. Kts. Solothurn, p. 214.
F. O. Pestalozzi.

Weyermann (Wyermann), Dominicus, Büchsenmeister, in Bern, war ein Enkel des Tischmachers Niklaus W. (s. d.) und der Schwiegersohn des Büchsenmeisters Fabian Windberger. Von 1523 an war er Büchsenmeister, 1525 ist er zu Mittellöwen zünftig und gehörte von 1525 bis zu seinem 1528/29 erfolgten Tode dem Großen Rat an. Im Aug. 1527 nahm er noch am Straßburger Schießen teil und gewann dort die erste Gabe.

Sein Sohn *Fabian W. I.*, Büchsenschmied, sollte nach dem Testamente des Großvaters Fabian Windberger bei Hans Bräm in Zürich das Handwerk erlernen. Zünftig zu Schmieden 1546, Mitglied des Großen Rats von 1551—1575, Zeugwart von 1561—1567, 1569—1573, gest. 1575. Er lieferte oft Arbeit für das Zeughaus.

Fabian W. II., der Sohn des vorigen, war ebenfalls Büchsenschmied und arbeitete vielfach für das bernische Zeughaus, schon von 1572 an. Er wurde im Juni 1555 getauft, gelangte 1583 in den Großen Rat, war Vogt zu Erlach von 1590 bis 1594, zu Laupen von 1598—1604 und wurde 1583 Almosner. Er starb 1614. *H. Türler.*

Weyermann, Fabian I. und II., s. Weyermann, Dominicus.

Weyermann, Jakob Christoph, Landschaftsmaler, von St. Gallen, geb. am 8. Nov. 1698 als Sohn des französischen Sprachlehrers Ulrich W., gest. 1757 in Augsburg. Er kam früh nach München zu Joachim Franz Beich und wurde dessen bester Schüler; später begab er sich nach Nürnberg und von da nach Augsburg, wo er sich dauernd niederließ und 1739 mit einer Bürgerin (Dor. Rösch) verheiratete. In seinen besten Arbeiten soll er seinem Lehrer gleichgekommen, in spätern Jahren aber stark zurückgegangen sein. Eine Reihe von Blättern wurde nach Bildern von ihm durch tüchtige Kupferstecher gestochen, so eine Folge von 12 Blatt mit biblischen Darstellungen in Landschaften von D. Nessenthaler (kl. qu.-fol.). Zwei Folgen von je 6 Blatt mit Husaren sind vervielfältigt von B. S. Setletzki (kl. qu.-Fol.), 4 Blatt mit Bauernscenen von dem gleichen (qu.-fol.), eine „Hirschjagd“ und „Reiherbeize“ von J. G. Thelott (qu.-fol.), 6 Blatt mit reisenden Personen von Jakob Wagner (qu.-fol.), 6 Landschaften von J. G. Ringlein (qu.-fol.).

Nagler, K.-Lex. XXI, p. 369. — *Ders.*, Monogr. V, p. 354. — *Füßli*, Best. Kstler IV, p. 230. — *Ders.*, K.-Lex. I, p. 728; IV, p. 5073. — *W. Hartmann*, St. Gall. Kstgesch., p. 49. — *Ders.*, Notizen. — *v. Stetten*, Kstgesch. Augsburgs I, p. 332. — *Lipowsky*, Bayr. Kstlex. II, p. 167. — Stemmatol. Sangall. u. Ratsprot. 1739.
T. Schieß.

Weyermann, Niklaus, Tischmacher (?), in Bern, ist schon zum 16. Dez. 1471 als Zeuge in einer Urkunde nachweisbar. 1475 ist er als Zunftgenosse zu Schützen genannt, und in demselben Jahre war er Auszüger dieser Gesellschaft in einem der Züge gegen Burgund. 1494 versteuerte er mit seiner Frau und seinem Sohne 300 Pfd. und wohnte an der Sonnenseite der Spitalgasse. Er ist es offenbar, der an der schön geschnitzten Decke der Kirche zu Köniz in folgender Inschrift genannt ist: 1503 „ward das wärk gemacht vom alten maister NiclasWeierman. Amen.“ W. war der Stammvater dieses bernischen Geschlechts. (Cf. Venner, Hans, p. 376 hievor.)

Anz. A.-K. v. 1876, p. 662 (*Rahn*, Stat. schw. Kstdkm.); v. 1882, p. 242 (a. a. O.); v. 1898, p. 94 (*Rahn*). — Bern. Festschr. v. 1879, p. 23. — *M. v. Stürler*, Bern. Geschlechter, Msc. H. H. III, 65, Stadtbibl. Bern. *H. Türler.*

Weyermann, Niklaus, Rotgießer, in Bern, Sohn des Josua W., Landvogts zu Aarburg, wurde am 7. Dez. 1584 getauft, war zünftig zu Schmieden, erhielt am 13. Jan. 1613 seine Bestellung als Gießer, hatte gleich darauf für die Stadt Petarden zu gießen und wurde 1615 mit dem Ingenieur Valentin Friedrich zum Markgrafen von Baden-Durlach abgeordnet, um dort neugegossene große Kanonen und den Gießofen einzusehen. 1620 wurde er dem Markgrafen von Baden-Hochberg empfohlen, als er in der Eisenschmelze Bestellungen von Kriegsmaterial aufzugeben hatte. 1622 sollte er zwei halbe „Karthonen" gießen. Am 11. Febr. 1617 erhielt W. für sein „künstliches Wasserwerk in Fürsnoth" (eine Spritze) 40 Pfd. Er gelangte zu Ostern 1617 in den Großen Rat, wurde indessen 1625 entsetzt.

M. v. Stürler, Bern. Geschlechter, Msc. H. H. III, 65, Stadtbibl. Bern. — Stadtrechn. v. Bern. — *E. v. Rodt*, Gesch. d. bern. Kriegswesens II, p. 213 f. *H. Türler.*

Weyermann, s. auch Weiermann.

Weyhermann, s. Weyermann.

Weysig, s. Wissig.

Wiccart, s. Wickart, Wikart.

Wick, Hans Jakob, Glasmaler, von Zürich, figuriert in der Zürcher Seckelamtsrechnung von 1579/80 mit dem Eintrag: „30 Pfd. Mr. Hans Jacob Wicken, dem Glaser, um 6 bögige Wappen." Sonst ist dieser Name mit der Berufsbezeichnung nirgends zu finden.

Meyer, Fenster-Schenk., p. 268. *F. O. Pestalozzi.*

Wickart (Wiccart, Wikart), Joh. Joseph, Goldschmied, Wachsbossierer, geb. in Einsiedeln 1775, getauft am 11. Juni, gest. 1839, vielleicht von allen Einsiedler Künstlern der am regelmäßigsten ausgebildete. Er war besonders stark in der Perspektive und in architektonischen Zeichnungen. Er lebte lange in München, wo er aus Wachs anatomische Figuren bossierte und mit einer gedruckten Beschreibung verkaufte. Lange arbeitete er an dem für den Altar der Einsiedler Gnadenkapelle bestimmten Basrelief der Engelweihe, welches Manfredini in Mailand 1837 in Messing goß. Auch die Gipsbüste von Paracelsus wurde von ihm modelliert. In der Familie hatte er viel Unglück. Er lebte mehrere Jahre als Zeichenlehrer in Zofingen, wo der Kupferstecher Suter eine seiner Töchter heiratete. 1810 ist er eine Zeitlang in Bern thätig gewesen. Sein Nachlaß kam größtenteils in das Kloster Einsiedeln.

Kuhn, Stiftsbau M.-Einsiedeln, p. 113, 167. — *Dettling*, Schwyz. Chron., p. 257. — Gemälde der Schweiz, Kt. Schwyz, p. 169. — Mitt. v. Prof. *Türler*. *P. Gabriel Meier.*

Wickart, s. auch Wikart.

Wickhart, s. Wickart.

Widenhuber, Othmar, Bildhauer, in St. Gallen, lieferte 1532 zwei Grabsteine. Sonst ist über seine Arbeiten nichts bekannt. W. erscheint von 1528 bis 1532 aus Anlaß von Gerichtsverhandlungen dreimal in den Ratsprotokollen und gehörte zu den St. Gallern, die im zweiten Kappelerkrieg gefangen nach Luzern geführt und durch den Rat ausgelöst wurden.

Hartmann, Kstgesch., p. 231. — Ratsprot. 1528, 22. Sept.; 1532, 11. April u. 28. Aug. — *Keßler*, Sabbata (Ausg. 1902), p. 370. — *J. v. Watt*, Deutsche Schriften III, p. 304. *T. Schieß.*

Widenmann, s. Weidenmann.

Widenmeyer, Beat, Maler, war (laut Rodel der Lukasbruderschaft) in der zweiten Hälfte des 17. Jahrh.s in Luzern niedergelassen und Mitglied der genannten Künstlergilde.

Franz Heinemann.

Widerkehr. „1727 März 6. Dem Bildhauer Widerkehr für gemachte Risse, Model und Reißkosten wegen der Orgeln (im Münster in Bern) zahlt 200 Pfunde."

Seckelmeisterrechn. Bern. *H. Türler.*

Widerkehr (Wiederkehr), Balthasar, Maler, Bildhauer (?). 1695 restaurierte er — gemeinsam mit dem italienischen Meister Gervin — die Schlachtkapelle von Sempach für den Preis von 832 Gld. 36 Sch. (Auffrischung der Panner und Wappen, Fresken etc.).

Ein „Herr Wiederkehr von Mellingen" oder Bremgarten (s. Hans Georg W.) wurde 1719 nach Luzern „berufen", um für 166½ Gld. die verfehlte St. Leodegarfigur auf dem frühern Hirschenplatzbrunnen umzumodeln. Da er selbst daraus wieder einen verfehlten „Coloß schnitzte", mußte dieser Brunnenstock durch Bildhauer Anton Schlegel (s. d.) „um etwelche Centner geleichtert" werden. Ob dieser W. identisch ist mit obigem oder mit H. Georg Wiederkehr, ließ sich nicht ermitteln.

Stirnimann, Die Trinkwasser-Versorgung der Stadt Luzern 1902, p. 43. — *v. Liebenau*, Das alte Luzern, p. 184. — *Ders.*, Die Schlacht bei Sempach, Luz. 1886, p. 417. *Franz Heinemann.*

Widerkehr, Bernhard, Goldschmied, von Zürich. Er wurde 1564 Meister und starb 1591. 1569 ist er Zwölfer bei dem Kembel gewesen, 1590 Oberstmeister.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer*, Coll. IV, p. 443. *C. Brun.*

Widerkehr, Franz Xaver, Bildhauer, von Mellingen. Er lieferte 1709 zwei Altäre für die Klosterkirche von Rheinau.

Rothenhäusler, Baugesch. des Klosters Rheinau, Diss., p. 113 u. 117. *Rothenhäusler.*

Widerkehr, Hans Felix, Steinmetz, im 17. Jahrh., von Zürich. Nach Füßli wird er 1665 in Dresden (vermutlich als Geselle) erwähnt. Schweizer Quellen erwähnen ihn nicht.

Füßli, K.-Lex. II, p. 5083. *C. Brun.*

Widerkehr, Hans Jakob, Goldschmied, von Zürich. Er wurde 1598 Meister.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer*, Coll. VI, p. 445. *C. Brun.*

Widerkehr, Uli Hans, Holzschnitzer, verfertigte die Decke, das Täfer und die Türe der Stube im alten Rathause zu Mellingen, die jetzt im Raum 14 des Schweizerischen Landesmuseums in Zürich untergebracht ist. Die Minuskelinschriften an den Wangen des Mittelzugs der Decke geben das Datum und den Ersteller an: „Anno domini mccccIxvii (1467) uli hans widerker werchkmeister diser stat." Eine weitere Inschrift auf einem daneben befindlichen Balken lautet: „der nit hat pfennig noch pfand er eß der truben ab der wa(n)d." Die Deckbalken sind einfach profiliert und an den Enden und in der Mitte mit Blattornamenten und figürlichen Schnitzereien geschmückt. Das Täfer der Wände ist durch Lesenen, die oben mit einem Dreipaß abschließen, gegliedert; über der Tür erhebt sich ein gotischer Spitzgiebel, zu dessen beiden Seiten außen die Wappenschilde der Stadt Mellingen (eine silberne Kugel im roten Feld) angebracht sind.

E. Reinhart.

Widerkehr, s. auch Wiederkehr.

Widerstorf, Hans, Steinmetz (Vorstand der Steinmetze), war um 1498 in Luzern thätig.

Franz Heinemann.

Widmann, *Fritz* August Vitalis, Maler, geb. am 27. April 1869 in Bern, besuchte von 1887 bis 1888 die kunstgewerbliche Abteilung am Technikum in Winterthur, wo Léon Pétua und Prof. H. Wildermuth seine Lehrer waren. In Bern genoß er von 1888—1889 Privatunterricht bei Gustav Vollenweider. Bis 1890 lernte er an der Kunstgewerbeschule in Karlsruhe und ging dann nochmals nach Winterthur, an die kunstgewerbliche Abteilung des Technikums. Im Sommer 1892 unterstützte ihn Adolf Stäbli mit Rat bei seinen Landschaftsstudien. Immer ausgesprochener war in W. der Wille zur reinen Kunst erwacht. In München setzte er dann in den nächsten Jahren seine Malstudien fort. In der Schweiz blieb die Bekanntschaft mit Hodler, dessen Bedeutung W. sofort klar erkannte, auf seine künstlerische Entwicklung nicht ohne belebenden und klärenden Einfluß. Die Jahre 1896—1899 sind in dieser Hinsicht für W. wichtig geworden. Als er dann im Nidelbad (ob Rüschlikon am Zürichsee) sich bleibend ansiedelte, trat er in Beziehung zu dem Landschafter Hermann Gattiker und fand bei ihm manch wertvolle Anregung für seine Kunstübung. Die Landschaft nimmt in W.s Schaffen einen breiten Platz ein; vom Zürichsee, aus der nächsten idyllischen Umgebung des Nidelbades, vom Walensee, aus dem Gotthardgebiet, aus Münchens Umgebung (Landhaus Emanuel von Seidls), von der Nordsee, gelegentlich auch aus dem Süden hat er sich seine Motive geholt. Aber auch das Figürliche vernachlässigte er nicht. Schon am Anfang seiner Malerlaufbahn entstand ein Porträt seines Vaters, des bekannten Schriftstellers und Dichters Jos. Viktor Widmann, wie er am Schreibtisch arbeitet; ein zweites Porträt des Vaters wurde kurz vor dessen Tode (11. Nov. 1911) vollendet. Einen reich illustrierten Artikel, mit charakteristischen Arbeiten des Künstlers, brachte die „Schweiz" im Jahrgang 1910 (XIV, p. 455/56). Die Gemäldesammlungen von Bern, Solothurn, Aarau und Chur besitzen Landschaften von Widmann.

H. Trog.

Widmer, Erhard, Goldschmied, von Zürich, im 15. Jahrh. Am 2. März 1443 verkauften er und seine Frau, Anna Eichmeyer, „einen Mütt Kernen jährlicher Gült ab einem Hause sammt Hofstatt, Garten etc. zu Altstetten."

Mitt. des † Hrn. *Tobler-Meyer* aus dem Staatsarch. Zch., Hinterrütiamt T. II, p. 221. *C. Brun.*

Widmer, Franz Friedrich, Architekt, in Bern. Er wurde in seiner Heimatstadt Aarau am 19. Sept. 1870 geboren, durchlief die dortigen Schulen und bezog nach Absolvierung der Kantonsschule das Polytechnikum in Zürich, das er 1892 mit dem Diplom der Bauschule verließ. Er trat hierauf in das Baubureau Prof. Dr. Friedrich Bluntschlis in Zürich ein, arbeitete von 1893—1895 bei Architekt Ray in Budapest und war 1895/96 im Stadtbauamte von Solothurn mit der Bearbeitung der Pläne für das neue Museum beschäftigt. Im Aug. 1896 gründete er mit Architekt W. Bracher ein Baubureau in Biel, das im Nov. nach Bern verlegt wurde und seit dem Sommer 1897 durch ein Baubureau erweitert ist.

W. hat bei folgenden Konkurrenzen Preise davongetragen: für das Casino Yverdon den II. Preis; für das Schulhaus Aarau (I. Konk.) den I. Preis; in Verbindung mit W. Bracher: I. Preise für die französische Kirche in Biel und ein Schulhaus in Aarburg, III. Preise für die Pauluskirche und das Alkoholverwaltungsgebäude in Bern, einen IV. Preis für das Breitenrainschulhaus in Bern; in Verbindung mit W. Bracher und Daxelhoffer: I. Preise für das Obergerichtsgebäude in Bern, die Kantonsbibliothek in Freiburg, ein Schulhaus in Spiez, ein Schulhaus in Gerlafingen, die Schweizerische Volksbank in Bern, das Postgebäude in Aarau; den II. Preis für die Bank in

Langnau, die Schweizerische Nationalbank in Bern, die Universität in Zürich und 1910 für die Schützenfestanlage in Bern.

Die Firma Bracher & Widmer hat zahlreiche Wohnhäuser, Villen und Geschäftshäuser in Bern, ferner Schulhäuser in Aarburg, Lotzwil, Adelboden, Spiez, Wimmis, das Zelgli-Schulhaus in Aarau, die Kantonsbibliothek in Freiburg, die Schweizerische Volksbank in Bern ausgeführt und ist im Begriffe, den Neubau des Hotels Schweizerhof in Bern zu beginnen. (Bei den seit 1905 ausgeführten Bauten hat Architekt Daxelhoffer mitgewirkt.) Alle diese Arbeiten zeichnen sich durch die Wahrung des heimischen Charakters aus.

Mitt. des Hrn. *W.* *H. Türler.*

Widmer, Hans, Maler, geb. am 22. Juli 1872 in Bern als Sohn eines Goldschmieds. Sechzehnjährig ging er als Lehrling nach Genf, um den Beruf des Vaters zu erlernen. Daneben besuchte er die Abendschule für Kunstgewerbe. Zwanzigjährig kam er als Volontär nach Bremen in eine Silberfabrik. 1893 ging er auf kurze Zeit an die Kunstgewerbeschule nach München. Nach Bern zurückgekehrt, erwachte mächtig der Wunsch, Maler zu werden. Ein Verwandter ermöglichte ihm im Sommer 1894 das Studium in Paris im Atelier von Benjamin Constant und Jean Paul Laurens. In den Ferien studierte er auf eigene Faust im Berner Oberland; Brienzwyler wurde sein Lieblingsaufenthalt. Von 1897 fixierte er sich dort, verzichtete auf weitere Pariser Besuche und malte nun teils in seinem Brienzwyler Atelier, teils in den Alpen seiner Umgebung. Hier fand er die Themata für seine Bilder: die Welt der Aelpler, der grünen, sonnigen Matten, der braunen Holzhäuser; einzelne bäuerliche Typen reizten zu porträtähnlicher Wiedergabe. Auch sonst hat W. gelegentlich das Porträt gepflegt. Eine Anzahl seiner Bilder sind in der „Schweiz", im Jahrgang 1908, reproduziert: Figürliches und Landschaftliches, darunter auch mehrere Schneelandschaften. Im Schweizerischen Salon 1910 hatte W. ein großes Figurenbild „Der Souverän" (Gang zur Urne) ausgestellt; es wurde von der Sektion Graubünden des Schweizerischen Kunstvereins erworben und gelangte ins Museum nach Chur. Das Kunstmuseum in Bern besitzt von W. eine „Gemeinderatssitzung" und eine kleinere Studie (Knabenbildnis); das Museum in Genf erwarb im Winter 1911 die „Mahlzeit." *H. Trog.*

Widmer, Hans Melchior, Zeichner, von Zug (ob Bürger oder bloßer Beisasse, läßt sich nicht nachweisen). Eine getuschte Federzeichnung aus der Sammlung Meyer-am Rhyn in Luzern, den Tellenschuß darstellend, befindet sich als Depositum der Gottfried Keller-Stiftung in der Kupferstichsammlung des Eidgenössischen Polytechnikums in Zürich. W., ein Sohn des Kaspar und der Barbara Nußbaumer, verehelichte sich 1623 mit Kath. Wickart; er starb am 24. Jan. 1639.

Bürgerreg. v. Zug. — *C. Brun*, Jahresber. G. Keller-Stiftg. v. 1903, p. 16. *A. Weber.*

Widmer, Leonhard, Lithograph, von Meilen, wurde dort 1808 geboren und errichtete 1839 in Zürich ein Lithographiegeschäft. 1862 begab er sich ins Ausland und blieb seitdem verschollen.

Meyer von Knonau, Gemälde des Kts. Zürich, p. 319. — Zivilstandsamt Zürich. *H. Appenzeller.*

Wiederkehr (Widerkehr), Hans Georg, Maler, gebürtig von Mellingen. Er arbeitete 1665 als Tischmacherlehrjunge an dem neuen Altare des Klosters von St. Urban im Kanton Luzern und zog 1674 nach Mailand und Rom, wo er als Gardist der Malerkunst sich widmete. Vier Jahre später (1678) malte er für den Kreuzgang von St. Urban einen Zyklus von 24 Bildern mit der Darstellung des hl. Bernhard. (Ueber seine allfällige Identität mit Balthasar Widerkehr s. d.)

Argovia XIV, p. 34; XXX, p. 98 u. 246. *Franz Heinemann.*

Wiederkehr (Widerkehr), Joseph, von Mellingen, Maler, Pater des Zisterzienserordens in Wettingen. Er malte 1716 um 180 Gld. ein Bild des hl. Ulrich für das Kloster St. Urban. In dem Gemäldekabinett des Klosters Maria-Einsiedeln sind vier kleine Oelgemälde von ihm, die vier Jahreszeiten darstellend.

Argovia XXX, p. 193. — P. *Alb. Kuhn*, Der jetzige Stiftsbau Maria-Einsiedeln im Jahresber. über die Lehr- u. Erziehungsanstalt des Benediktiner-Stiftes Maria-Einsiedeln 1881/82, p. 40. *E. Reinhart.*

Wiederkehr, s. auch Widerkehr.

Wieland, Hans Beat, Maler, in Gallusberg bei Mörschwil im Kanton St. Gallen geb. am 11. Juni 1867. Er besuchte 1884/85 die Zeichenschule in Basel, 1885/86 die Gewerbeschule, darauf bis 1892 die Akademie in München, wo er Schüler von Gysis, L. Löfftz und W. Lindenschmit war, brachte den Winter 1893/94 in Rom zu und lebt seither in München. W. hat sich auf verschiedenen Gebieten versucht. Eines seiner ersten Bilder, „Die Lebensalter", fand auf der Schweizerischen Turnusausstellung 1895 großen Beifall. Dann schien er mit den Gemälden „Feldherr Tod" (1896) und „Rothenturm" zur Historienmalerei übergehen zu wollen, wurde durch den Militärdienst auf Gegenstände aus dem Soldatenleben hingelenkt, wovon ein „Gotthardbivouak" (1900) und das Diorama „Maximgewehrschützen in den Alpen" im Kriegs- und Friedensmuseum zu Luzern Zeugnis ablegen, fand aber schließlich das seiner Eigenart am besten zusagende Schaffensgebiet in stimmungsvollen Land-

schaftsbildern. Namentlich zieht ihn die Hochgebirgslandschaft an, die er in leuchtender Kraft sowohl in Aquarellen als in zahlreichen Oelgemälden meist großen Formats darzustellen und durch Figuren, die den Stimmungsgehalt treffend zum Ausdruck bringen, zu beleben weiß. Daneben hat er auch charakteristische figürliche Darstellungen: „Blinder", „Walliser", „Prozession in Evolena" geschaffen, sich im Steindruck, „Eiger, Mönch und Jungfrau vor Sonnenaufgang" und „Sternennacht" (Matterhorn), sowie in Radierungen versucht und dekorative Aufgaben erfolgreich gelöst, so vor allem in der künstlerischen Anlage und Ausstattung des Hauses Henkell in Wiesbaden, die ihm übertragen wurde, ferner sich auch als Illustrator von Baumbergers „Aus sonnigen Tagen" und „Grüeß Gott", von Badertschers „Die Märztage des Jahres 1798" und im Jahrbuche der schweizerischen Armee 1900 bethätigt. Der Künstler hat sich an zahlreichen schweizerischen und ausländischen Kunstausstellungen beteiligt und ist 1900 in Paris mit der Bronze-Medaille, 1901 in München mit der zweiten Medaille ausgezeichnet worden. In öffentlichen Sammlungen der Schweiz finden sich von ihm folgende Bilder:

- „Feldherr Tod." H. 1,32; Br. 1,73. (Ksthaus Zürich). Nach einem Gedicht in Adolf Freys „Totentanz." Die Schweiz VIII (1904), p. 32/83.
- „Silvrettagletscher." H. 0,52; Br. 0,72. (Ksthaus Zürich.) Aquarell. 1906.
- „Rothenturm." H. 0,69; Br. 0,98. (Mus. Rath, Genf.) Die Schweiz V (1901), p. 5—7.
- „Die Witwe." 1904. (Mus. Solothurn.) Zeitschr. f. Bild. Kst., N. F. XVI (1905), p. 150.
- „Die Nacht." (Mus. Luzern.)
- „Heimatland", 1905. (Mus. Glarus.)
- „Bergkapelle im Schnee." (Mus. St. Gallen.)

Außerdem mögen genannt werden die Gemälde:

- „Silvesterspuk", 1898. Die Schweiz IX (1905), p. 21.
- „Teufelspredigt", 1901. Die Schweiz VIII (1904), p. 184/85.
- „Ein Schwarm Sommervögel." Die Schweiz XIII (1909), p. 5; Jugend 1907 II, p. 624/65.
- „Bergsonne", „Verglühen", „Hochalpe", „Abendruhe." Die Schweiz IX (1905), p. 20/21.
- „Schneeschmelze." Die Schweiz XIII (1909), p. 4.
- „Krummholz." Ebenda, p. 188/89.
- „Heimkehrende Führer." Ebenda, p. 368/69.
- „Bergführer." Die Schweiz XV (1911), p. 486/87.
- „Wintersport." Dekoratives Gemälde. Die Kunst XX (1909), p. 9.

Sodann die Aquarelle:

- „Gletscherwelt", 1893, „Bergwald im Neuschnee", „Am Konkordiaplatz" (Aletschgletscher). Die Schweiz X (1906), p. 156/57.
- „Das Untergabelhorn." Ebenda, p. 348/49.
- „Winter im Gebirge", 1906, „Bei Klosters", 1907, „Alte Lärche", 1907. Die Schweiz XIII (1909), p. 7.
- „Junge Lärchen im Rauhreif", 1907; „Jungfraugruppe", 1909.

Curric. vitae. — N. Z. Ztg. 1896. Nr. 200 (Feuill.); 1899, 13. Juli, Nr. 192, Beil. — Das geist. Deutschl. I, p. 738. — *Brun,* Verz. d. Kstwerke, 4. Aufl., p. 77. — *Singer,* K.-Lex. V, p. 93. — *Willy Lang,* H. B. Wieland, Die Schweiz XIII (1909), p. 9 ff.; dort auch p. 9 das Bild des Künstlers. — Die Kst. XIII, p. 369, 464; XV, p. 522; XVIII, p. 1—21; XIX, p. 9; XIX, p. 360, 364. — Zeitschr. f. Bild. Kst., N. F. XVI, p. 154. — Die Schweiz IV (1900): Titelbild 4 u. 6; V (1901), p. 576/77; VI (1902), p. 367, 392/93, 457; VIII (1904), p. 32/33, 184/85; IX (1905), p. 20/21; X (1906), p. 156/57, 348/49; XII (1908), p. 419 f., 447, 448/49 (Illustr. Rundschau, p. XIV); XIII (1909), p. 4—15, 188/89, 368/69; XV (1911), p. 486/87. — Jugend 1907 II, p. 624/25. — Cat. Mus. Rath 1906, p. 114, 178. — Kat. Zürch. Kstgesellsch., 2. Aufl., 1910, p. 98/99.

T. Schieß.

Wielandy, Charles, graveur, fils de Jean-Nicolas qui suit, né à Londres le 26 juillet 1748, mort à Genève le 14 juillet 1837. Il surpassa son père dans la gravure sur acier et fut, en outre, un bon modeleur. Il fut désigné en 1794 pour graver les coins des décimes genevois et fut chargé également des petits écus de 1795; les autres monnaies émises jusqu'en 1798 ont été gravées par lui ou par Bonneton, mais ne sont pas signées. Reçu membre de la Société des Arts en 1796, W. lui fit hommage de son grand sceau et des coins de ses jetons. De 1799 à 1807 il grava les coins de la monnaie de Neuchâtel et fit quelques autres travaux pour cette localité (plaque du courrier de France, cachet de Chambrier, etc.); il passe pour avoir gravé aussi des monnaies pour Berne, mais il semble que la révolution vint entraver les projets du gouvernement à cet égard. L'Assemblée provisoire du pays de Vaud l'avait chargé en 1798 de graver une médaille en l'honneur de Laharpe. A Genève il obtint la commande des sceaux de l'administration et des juges de paix et de l'avers des prix du Collège et remplit la fonction de marqueur au bureau de garantie établi dans cette ville en 1806. Il prit part au prétendu concours de monnaies de l'an XI, soit pour une pièce de cinq francs (droit et revers), soit pour le droit d'une pièce de 40 francs, et ses projets lui valurent des témoignages très flatteurs.

Après la Restauration, W. devint inspecteur du bureau de garantie et grava les sceaux des notaires genevois. Avec Jaquet, Détalla et Collart il s'occupa activement de la création de l'école de modelage, ouverte le 1er juin 1819, qu'il dirigea gratuitement jusqu'en 1824 ou 1825.

Rigaud, Rens., p. 275. — *Demole,* Hist. monét. de Genève, II, p. 24, 92 et ss. (nos 608 à 611, 630, peut-être 631, 633). — Proc. verb. des séances ann. de la Soc. des Arts, II, p. 12, 16; III, p. 9; VI, p. 177; VII, p. 24; 1837, p. 198. — Nos Anc. et leurs œuvres, I, p. 58, 59,

63, 65; IX, p. 81 pl.; X, p. 168 et ss. — *Thévenaz*, Hist. du Collège de Genève, 1896, p. 203 et 400. — Mém. de la Soc. d'hist. de Genève, VII, p. 139 (nos 128 à 130). — *Dewamin*, Cent ans de numism. franç., Paris, 1893 à 1895), 3 vol. in-fol.; II, p. 13, pl. 28, n° 6, pl. 29, n° 5. — Gaz. numism. franç., Châlons s. Saône, 1899, p. 63 et ss.; 1902, p. 419 et ss., avec pl. (v. p. 422 et pl. XI, n° 8). — Revue Suisse de numism. 1908, p. 217 à 221 vign. (*Eug. Demole*). — *Chapuisat*, La Municipalité de Genève, 1910, I, p. XCIX, 81, 143 et 155, vign. p. 17 et 18. — Annuaire du Léman, 1811, p. 131. — Almanach de Genève pour 1816, p. 48. — Annuaire de la Rép. et Cant. de Genève, 1817 et ss. — Rens. de M. *Eug. Demole*. *A. Choisy.*

Wielandy, Jean-Jacob, cité par Rigaud comme graveur. C'est une confusion avec Jean-Jacob Wieland, dont le nom est suivi d'un „;“ sur une estampe.

Rigaud, Rens., p. 273. *A. Choisy.*

Wielandy, Jean-Nicolas, graveur et ciseleur. Il était fils du graveur et ciseleur Georges-Christophe W., bourgeois d'Augsbourg, reçu habitant de Genève en 1724 et mort à Presinge en 1777 à 86 ans. Il séjourna longtemps à Londres où il acquit une grande réputation; à son retour à Genève il fut admis à la bourgeoisie en 1770. Il a modelé en cire sur ardoise un grand nombre de scènes de l'antiquité et de sujets de genre: „Sacrifice à Apollon“, „Entrée d'Alexandre à Babylone“, „La bonne mère“, „L'indulgence maternelle“, etc., ainsi que des portraits en profil conservés dans beaucoup de familles genevoises. Il modelait encore supérieurement de très petits objets à l'âge de 80 ans. Mme Sordet-Robin, sa descendante, possède une série de portraits et de scènes exécutés par lui. Il en existe aussi dans les collections Gosse, H. Le Fort et au Musée des Arts décoratifs. Quelques-uns sont en couleurs.

Rigaud, Rens., p. 275. — *Covelle*, Liv. des Bourg., p. 446. — *Sordet*, Dict. des familles genev., msc. — Nos Anc. et leurs œuvres, I, p. 63; II, p. 11. — Cat. art anc. Expos. Genève 1896, nos 600—602, 605. *A. Choisy.*

Wielandy, Joseph-Étienne, graveur, fils du précédent, né à Londres le 26 janv. 1750, mort à Cologny le 20 nov. 1828, se distingua aussi dans l'art de la gravure. *A. Choisy.*

Wieser, s. Wiser.

Wiestner (Wüestner), Lukas, Maler, von Altdorf, um 1694 im Kloster Rheinau verschiedentlich thätig, auch in Einsiedeln nachweisbar.

Rothenhäusler, Baugesch. des Klosters Rheinau, Diss., p. 85/86. — *Füßli*, Allg. K.-Lex. — Zeitschr. f. schw. Kirchengesch. 1911, p. 162 ff. (Totenverz. im Register). — *Wymann*, Feuilleton d. N. Z. Nachr. 1905, Nr. 325. — *Ders.*, Urner Wochenbl. 1906, Nr. 32. *Rothenhäusler.*

Wikart, Wolfgang, von Zug, geb. dort am 30. Okt. 1669. Er lernte vermutlich in seiner Vaterstadt, wo seit 1670 bereits eine Buchdruckerei bestand, die Buchdruckerkunst, zog dann in die Fremde und gründete eine eigene Buchdruckerei in Prag, wo er das Bürgerrecht erwarb, ebenso die Befugnis erhielt, erzbischöflicher und böhmischer Staatsbuchdrucker sich nennen zu dürfen. Unter den Werken, die aus seiner Offizin hervorgingen, ist zu nennen ein lateinisches Geschichtswerk von 816 Seiten von Fl. Hammerschmid, das 1717 unter dem Titel „Prodromus gloriae Pragenäe“ erschien. W., der in der Fremde seine Heimat nicht vergaß und dies u. a. auch durch eine Jahrzeitstiftung an die St. Michaelskirche in Zug bekundet hat, starb unverehlicht am 6. Juni 1726.

Bürgerreg. v. Zug. — *B. Staub*, Jahresber. der kant. Ind.-Schule Zug 1869/70. *A. Weber.*

Wikart, s. auch Wickart.

Wil, s. Wyl.

Wild, Abraham, Architekt, in Bern, war der Sohn des Zollherrn Joh. Rudolf Wild zu Iferten. Er bildete sich in Paris in seinem Fache aus und schickte von dort einen Plan für die Heiliggeistkirche nach Hause. 1733 wurde er Stubengeselle zum Affen. Nach Gruner baute er in Bern als erstes Gebäude sich selbst ein Haus, zunächst dem Ballenhaus, das sogenannte, etwa 1900 abgebrochene stattliche „Bärenhöfli.“ Er erstellte auch das Hintergebäude des Gesellschaftshauses zu Schmieden an der Zeughausgasse. Von 1746 bis zu seinem am 23. Mai 1755 erfolgten Tode war W. Stadtbaumeister des Steinwerks.

Sein Sohn, *Antoni* Daniel W., Steinmetz und Werkmeister, getauft am 3. Nov. 1742, wurde 1775 zum Affen zünftig und starb am 19. Juli 1795.

Burgerl. Stammreg. v. Bern. — Notizen v. *K. Howald*. — Chron. des Dekans *Gruner* in der Stadtbibl. Bern. *H. Türler.*

Wild, Antoni, s. Wild, Abraham.

Wild, Caspar, Maler, geb. zu Zürich 1804 (?), machte, laut Nagler, seine Studien zu Paris und blieb dort als ausübender Künstler. Er malte Landschaften mit Architektur, meistens Dome und andere ehrwürdige Baumonumente. Sehr interessant sollen namentlich seine Zeichnungen in Aquarell sein, welche die Mehrzahl seiner Werke bilden. Darunter sind viele Ansichten aus Venedig und Umgebung sowie solche von andern Städten Italiens. Der Künstler unternahm mehrere Reisen in diesem Lande, und es machte ihn das nachfolgend beschriebene Blatt in weiten Kreisen bekannt: „Panorama de Venise“, in Aquatinta von Fr. Salathée, für eine Folge von Panoramen gezeichnet, welche zu Paris von 1831 an erschienen sind.

Leider ist über diesen Künstler sonst nirgends etwas zu finden gewesen, und im Zürcher Bürgeretat fehlt jede Spur von ihm. Daraus muß

gefolgert werden, daß seine Familie jedenfalls nicht aus der Stadt Zürich stammt, sondern wahrscheinlich von der Landschaft, vielleicht von Wädenswil oder Richterswil.

Nagler, K.-Lex. XXI, p. 436. *F. O. Pestalozzi.*

Wild, Johann Jakob, Uhrmacher, in Bern. Er wurde dort am 25. März 1670 als Sohn des Gantschreibers Johann W. getauft. Das Historische Museum in Bern besitzt eine Taschenuhr, die mit „Wild à Berne" bezeichnet ist. W. wurde später Hauptmann in sächsischen Diensten und starb 1707.

Burgerl. Stammreg. v. Bern. *H. Türler.*

Wild, Johannes, Professor und Topograph, geb. in Richterswil am 13. März 1814, gest. dort am 22. Aug. 1894. Seiner Neigung zur Mathematik und seiner zeichnerischen Begabung wegen ward er schon früh für den Ingenieurberuf bestimmt. Nachdem er in Zürich und an technischen Hochschulen studiert hatte, vollendete er seine Ausbildung an der Münchner Kunstakademie und in Wien. Nach der Rückkehr in die Schweiz beteiligte er sich an den geodätischen Vorarbeiten für die Erstellung des schweizerischen Eisenbahnnetzes und 1842/43 mit Agassiz an einer wissenschaftlichen Expedition zur Erforschung der Gletscher, wobei er namentlich durch eine Aufnahme des Unteraargletschers seinen Ruf als darstellender Ingenieur begründete. In musterhafter Weise leitete er sodann die topographische Vermessung des Kantons Zürich, die vorbildlich für alle modernen Vermessungsarbeiten geworden ist und eine ganz neue Darstellungsweise begründet hat. Nach kurzer Dienstzeit als Direktor des eben eingerichteten schweizerischen Telegraphenwesens ward er — ebenfalls vorübergehend — Bureauchef des Oberingenieurs für den Bau der Zürich-Bodensee-Bahn, von welcher Stelle er 1855 als Professor an das neugegründete Eidgenössische Polytechnikum berufen wurde. Von 1857—1869 war er daneben Straßen- und Wasserbau-Inspektor des Kantons Zürich und wurde auch vom Bunde zu wichtigen Aufgaben beigezogen. Er war Experte für den Bau der Alpenstraßen und die eidgenössische Landesvermessung sowie Mitglied der meteorologischen Kommission. Vom Lehramte zog sich der stille, bescheidene Mann erst 1889, in seinem 75. Altersjahre, zurück und verbrachte die letzten Jahre in seinem Heimatsorte. F. Becker, sein Fachgenosse, sagt von W., klare Auffassung, die auch das Schwierigste einfach erscheinen ließ, habe sich bei ihm mit einer erstaunlichen Sicherheit in Handhabung der Methode, der Instrumente und des Stifts verbunden. Die Zürcherkarte werde ein Meisterwerk für alle Zeiten bleiben.

A. D. B. XLII, p. 488/89 (*Becker*). — *Oechsli*, Festschr. d. Polytechnikums I, p. 178, 179, 198, 219, 220 (dort sein Bildn.), 221, 228, 229, 246, 283, 287, 317, 318, 351, 362, 405. *F. O. Pestalozzi.*

Wild, Johann Salomon, (Dekorations-) Maler, in St. Gallen, geb. am 8./9. Febr. 1819, gest. am 20. Sept. 1896. Er beteiligte sich wiederholt an Kunstausstellungen in seiner Vaterstadt, deren Museum ein von ihm gemaltes Stillleben aufbewahrt.

Kat. d. Kstausst. in St. Gallen 1844, 1846, 1850, 1865, 1875. — Kat. d. Kstsammlg. im Mus. St. Gallen (1900), Nr. 196. *T. Schieß.*

Wilde, Henseli, orfèvre à Fribourg. Sa réception bourgeoisiale qui remonte à l'année 1422, nous apprend qu'il était originaire de Berne. Il est, en outre, mentionné dans trois actes notariés, aux dates de 1430, 1432 et 1438.

Max de Techtermann.

Wildermut, Jakob I., in Biel, reinigte und flickte 1467/68 die Fenster im Chor, im Mittelschiff und in der Sakristei des Münsters St. Nikolaus zu Freiburg und renovierte einen hl. Johannes und die Wappen darunter. 1469 verglaste er zwei Fenster im Franziskanerkloster und schmückte sie mit savoyischen Wappen anläßlich des Besuchs des Herzogs Amadeus von Savoyen und seiner Gemahlin Jolanta. Wahrscheinlich war er auch schon früher beteiligt bei der Erstellung des Fensterschmucks für die St. Benediktskirche in Biel (1457). 1479 lieferte er ein Glasgemälde für das Johanniterhaus genannter Stadt. 1490 erhält er 20 Sols für ein Glasgemälde über der Türe der Notre Dame-Kirche zu Neuenburg, das wahrscheinlich die Madonna darstellte. Zuletzt wird er in einem Ratsprotokolle von 1497 genannt, als er sich mit seiner Frau Margaretha freien ließ, wobei sie sich, weil kinderlos, gegenseitig zu Erben einsetzten. Ueber die Beziehungen des Jakob W. zu dem Meister Jakob in Freiburg und dessen Arbeiten vgl. Mitteil. der Antiquar. Gesellschaft in Zürich, Bd. 26, p. 377 ff.

H. Lehmann, Die Glasmalerfamilie W. zu Biel u. Neuenburg. Im Anz. A.-K. v. 1910, p. 235—247.

H. Lehmann.

Wildermut, Jakob II., wird zuerst in einem Rodel der Stadt Biel, umfassend die Jahre 1501 bis 1507, genannt als „glaser zu Nüwenburg", von wo er für Biel Glaserarbeiten besorgte. Vermutlich ließ er sich um 1500 in Neuenburg nieder; sicher ist, daß er 1502 schon dort wohnte. 1508 wird er bereits Bürger genannt, und 1514 erhält er „une place et pourprise dans la ville sur le Seyon" zubewilligt. Seit diesem Jahre verzeichnen auch die Neuenburger Seckelmeisterrechnungen verschiedene Zahlungen für Glaserarbeiten an „Jacob le verrier", so für einen neuen Panner-

träger in die Ratsstube, wobei sein Sohn ein Trinkgeld erhält. Wahrscheinlich gehören zu seinen frühsten Arbeiten die Glasgemälde in der Kirche zu Fenin, und ebenso dürfte auch das große Rundfenster mit den Standeswappen von 12 der alten Orte, welches diese 1520/21 der Notre-Dame-Kirche zu Neuenburg schenkten, von ihm hergestellt worden sein. Die nächsten Einträge in den Seckelmeisterrechnungen, die bestimmt auf Arbeiten von ihm bezogen werden dürfen, beginnen erst wieder mit 1533. 1541 wird für zwei Arbeiten auf das Rathaus, ein Wappen der Herzogin von Longueville und eine Standesscheibe von Bern, seiner Frau der Betrag von 21 Pfd. ausgerichtet. Der Meister scheint demnach um 1540 gestorben zu sein. Sicher von ihm angefertigt sind die vier Wappenscheiben des Abtes Rudolf de Benedictis zu St. Johannsen und des Bieler Bürgers Hans Malagorge, sämtlich datiert 1523, in der Kirche zu Ligerz; wahrscheinlich rührt von ihm auch die Wappenscheibe der Stadt Biel von 1534 in der Kirche zu Arch her.

Ueber W.s viel bedeutendere politische Thätigkeit berichtet Ed. Bähler im Neuen Berner Taschenbuche von 1905, p. 63 ff.

Anz. A.-K. v. 1910, p. 235—247 (*Lehmann*, Die Glasmalerfamilie W. zu Biel u. Neuenburg). *H. Lehmann.*

Wildermut, Jakob III., Glasmaler, der Sohn des Jakob W. II. Er wird zuerst als Knabe 1514 genannt, wo ihm der Rat von Neuenburg ein Trinkgeld verabreichte für den von seinem Vater für die Ratsstube gemalten Pannerträger. In der Waffenschau von 1523 erscheint er mit einer Lanze ausgerüstet. Im gleichen Jahre wird er auch als Anführer einer kleinen Reiterabteilung erwähnt. Zum letztenmal nennt ihn ein Verzeichnis von 1527 als „Jacob le verrier le jeune.“ Was später aus ihm geworden ist, weiß man nicht; doch soll sich auf einem Landsitz in der Umgebung von Biel früher eine Wappenscheibe mit dem Namen und Wappen W.s, datiert 1546, befunden haben. Vielleicht ist er auch der Ersteller der Bieler Wappenscheibe in der Kirche zu Arch (vgl. Jakob W. II).

H. Lehmann, Die Glasmalerfamilie W. zu Biel u. Neuenburg, im Anz. A.-K. v. 1910, p. 235—247.

H. Lehmann.

Wildermuth, Hans, von Zürich, geb. am 19. Dez. 1846. Er absolvierte in Basel eine Lehre als Dekorationsmaler. Nach zweijähriger praktischer Thätigkeit in der Figuren- und Blumenmalerei in Paris, wo er an der École des Beaux-Arts décoratifs bei Sordet sich noch weiter ausgebildet hatte, gründete er in Basel ein Dekorationsgeschäft, das er später nach Zürich verlegte. 1882 wurde W. als Lehrer an die kunstgewerbliche Abteilung des Technikums in Winterthur gewählt und 1897 zum Direktor der Kunstgewerbeschule in Zürich berufen, in welcher Eigenschaft er bis 1901 wirkte. Neben seinem Lehramt, in dem er sich als tüchtiger Lehrer auswies, beschäftigte er sich mit der Ausführung zahlreicher Entwürfe für die verschiedensten kunstgewerblichen Branchen und hat sich damit in Lehrer- und Fachkreisen einen geachteten Namen erworben. Er starb am 9. April 1902 in Zollikon bei Zürich. W. hat in Oel, Aquarell und Pastell gemalt und zwar Porträts und Landschaften. Auch versuchte er sich in der Glas- und Fayencemalerei. *E. Oberhänsli.*

Wilhelm (Adolf von Moos?), Meister, Goldschmied, wurde 1509 in Luzern als Bürger aufgenommen („um X guldin“). W. gehört wahrscheinlich zum Künstlergeschlechte der „Adolf“, genannt von Moos (s. I. Bd., p. 8. Jener im luzern. Bürgerbuch genannte Melchior Adolf wurde 1500 Bürger.)

Schweiz. Archiv f. Heraldik 1905, Heft 2/3, p. 9. — Bürgerb. II, p. 8 (Staatsarch. Luzern).

Franz Heinemann.

Wilhelm, Jodok Friedrich, Stuccator, wurde am 20. Jan. 1797 zu Bezau im Bregenzer Walde geboren. 1825 verheiratete er sich und ließ sich in Stetten bei Lörrach nieder, wo er am 5. Nov. 1843 starb. W. ist der letzte Vertreter der ruhmvollen alten Vorarlberger Bauschule; seine Werke sind im Stile des auslebenden Klassizismus und der Biedermeierepoche. Zahllos sind seine Arbeiten für badische und elsässische Gotteshäuser; daneben war er in der Schweiz vielfach restaurierend und selbständig ausführend thätig. Schweizerische Stätten seiner Wirksamkeit sind Nuglar-St. Pantaleon im solothurn. Amte Dorneck-Thierstein, wo er die Kanzel der alten Kirche von Stetten (bei Lörrach) 1823 neu aufstellte. 1828 renovierte er pietätvoll die Stiftskirche von Arlesheim in Baselland, wie noch eine Inschrift an der Westwand meldet. Im Spätherbst 1826 beendigte er die Ausstattung von Metzerlen im Kanton Solothurn mit Altären aus Stuckmarmor, Kanzel und Taufstein. Erhalten ist noch der hölzerne Hinterbau des Hochaltars und die ebenfalls hölzerne Kanzel. 1828 lieferte er drei Engel für die Kirche von Bassecourt im bern. Amtsbez. Delsberg; 1830 führte er für Courcelles drei Altäre, die Kanzel, den Taufstein, die Beichtstühle und verschiedene Kleinigkeiten aus, und im gleichen Jahre war er für Oberwil thätig, wo noch der Taufstein von W. datiert. 1831 akkordierte er wieder für drei Altäre in Oltingen im basell. Bez. Sissach; zwei Jahre später erwähnt er in seinem Rechnungsbuche die Lieferung eines „Engels“ an den Engelwirt in Pratteln für 33 Fr., und 1836 sind drei Stuckaltäre für die Kirche von Grellingen im Kanton Bern verzeichnet. In Aesch besorgte er 1837 die Neufassung der Orgel,

den Taufstein und die einfache, aber hübsche Kanzel; auch der Altarhinterbau und die Mensen der beiden Seitenaltäre zeigen die Manier W.s. 1838 beendigte er die zwei Altäre und die Kanzel in Courroux (Lütholdsdorf) im Amtsbez. Delsberg; 1840 wurde er beauftragt, Pläne für einen Neubau der Kirche in Courgenay (Jennsdorf) an der Straße nach Delsberg anzufertigen, und in das gleiche Jahr fällt der Akkord mit Liesberg für drei Altäre, die Kanzel und den Taufstein. 1840 führte er den Taufstein für die Basler Missionsanstalt St. Chrischona aus (jetzt im historischen Museum in Basel); 1841 baute er die Kirche in Mervelier (Morschwilen) ganz neu auf und unternahm im gleichen Jahre die Innendekoration der Kirche von Allschwil im basell. Bez. Arlesheim, in der noch heute die Ausstattung W.s intakt erhalten ist. Das Weiß der Wände, nur durch einige helle Farbentöne unterbrochen, mit den ernsten Linien der Seitenaltäre und den diskreten Stuckdekorationen, gibt dem ganzen eine gediegene, anspruchslose Würde. W.s letzte Arbeiten in der Schweiz waren 1841 die Renovation der Kirche von Zuzgen im Kanton Aargau und in seinem Todesjahr in Rodersdorf im Kanton Solothurn, wo er die Kanzel und drei Seitenaltäre erneuerte.

Freib. Diözesan-Arch., N. F. VIII, 1907. — *Julius Wilhelm,* Der Stuccator Jodok Friedr. W., p. 239—268. *E. Reinhart.*

Wilhelm von Plurs, s. Plurio, Guil. de.

Willading (Wylading), Hans, Goldschmied, in Solothurn. Er wird 1559 als Mitbegründer der dortigen Lukasbruderschaf genannt.

Soloth. N.-Bl. v. 1859, p. 26. *F. O. Pestalozzi.*

Willading, Joh. Rudolf, Münzmeister, in Bern, gelangte zu Ostern 1671 in den Großen Rat, wurde 1677 Zollherr, war von 1687—1693 Landvogt von Romainmôtier und starb am 24. Mai 1709. 1678 übernahm er gegen den jährlichen Pachtzins von 800 Kronen als Pächter den Betrieb der Münze in Bern. Laut des mit der Obrigkeit am 4. Dez. 1678 abgeschlossenen Vertrags sollte er ganze und halbe Taler, Halbguldenstücke, Fünfbätzler und Zehnkreuzerstücke prägen. Zahlreiche bernische Münzen von 1679 tragen den Anfangsbuchstaben seines Namens. Er trat schon im Herbst 1679 von seinem Vertrage zurück, offenbar weil er nicht auf seine Rechnung kam.

N. Bern. T'buch f. 1905, p. 113. — *Ad. Fluri,* Die Bern. Schulpfennige u. die Tischlivierer, p. 51. — *Tobler-Meyer,* Münzsamml. Wunderli I, Tl. 2, Nr. 1074, 1132 bis 1134. — *Füßli,* K.-Lex. II, p. 5096. *H. Türler.*

Willading, Johannes, der Bruder des Niklaus W., geb. 1630, wie dieser ein Sohn des Teutsch-Seckelmeisters Joh. Rudolf W. Er war zuerst Ingenieur in kaiserlichen Diensten. Er erhielt 1654 den Auftrag, Befestigungspläne für Aarburg zu machen, welche er 1655 ausfertigte. Ein Plan von Weißenau ist auch von 1655, und derjenige des Gefechts bei Herzogenbuchsee vom 28. Mai 1653 liegt in der Ziegler'schen Prospektensammlung in der Stadtbibliothek in Zürich. 1657 gelangte er in den Großen Rat und wurde im gleichen Jahre Feldzeugmeister. 1663 des Großen Rats entsetzt, trat er 1665 als Hauptmann in venezianische Dienste. Zurückgekehrt erhielt er die neu geschaffene Stelle eines Ingenieurs und hatte damit die Aufsicht über die Artillerie. Er machte 1686/88 Befestigungspläne von Yverdon, 1685 und 1688 solche von Nidau. Ein Plan von Yverdon datiert von 1658, einer der Laupenbrücke von 1676. Die Karte „Passages du gouvernement d'Aigle" ist von 1667. W. starb 1698.

Leu, Schw. Lex. XIX, p. 468. — *v. Rodt,* Gesch. des bern. Kriegswesens III, p. 136. — *Merz,* Aarg. Burgen, p. 39, 351 f., 368. — Bibl. d. Schw. Landeskde, Fasz. II. *H. Türler.*

Willading, Julie von, Malerin-Dilettantin, von Bern, beteiligte sich an den Berner Kunstausstellungen von 1818 und 1824 mit einem kleinen Porträt in Oel, mit Miniaturen nach Vorbildern, auch mit Genrebildern nach Volmar, Legrand, Mind und mit nach der Natur aufgenommenen Landschaftsbildern. Sie wurde am 10. Febr. 1780 in Bern als Tochter des nachmaligen Venners Eman. Nikl. W. geboren, verheiratete sich 1828 mit Joh. Heinr. Fäsi von Zürich, dem holländischen Konsul in Bern, und starb am 22. März 1858.

Ausst.-Kat. v. 1818 u. 1824. — Mitt. v. Prof. *v. Mülinen.* *H. Türler.*

Willading, Niklaus, ein Sohn des Teutsch-Seckelmeisters Joh. Rudolf W., der Bruder des Ingenieurs Johannes W. von Bern. Er arbeitete 1641 ein Projekt für die Erstellung einer Bastion auf dem Schlosse Lenzburg aus, das er von 1642–1646 ausführte. W. wurde zu Ostern 1645 Mitglied des Großen Rats und war von 1648—1654 Landvogt von Aarwangen. Er starb, vom Blitze getroffen, am 18. Juli 1657 bei Roggwil. *H. Türler.*

Willenegger, Ludwig, Holzwerkmeister, in Bern, verheiratete sich dort 1571, wurde 1605 Holzwerkmeister der Stadt, gelangte zu Ostern 1606 in den Großen Rat, starb aber bald hernach.

Osterb. im Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Willerme, Perrusset, était graveur de coins sous l'évêque de Lausanne Georges de Saluces (1440--1461). M. Morel-Fatio, dans son Histoire monétaire de Lausanne, p. 61, fait une distinction entre les monnayeurs (monetarii) lausannois et les operarii, simples ouvriers de la monnaie. Parmi les premiers il range Villerme Perrusset, le même que le Vuilelmus Doreir, alias Pirisset,

mentionné dans les comptes de la ville de Lausanne, comme prieur de la Cité du 25 juillet 1426 au 25 juillet 1427 et aussi de 1434 à 1438. Son vrai nom était Pirrisset ou Perrusset; Doreir (le doreur ou mieux l'orfèvre) est le sobriquet indiquant la profession. Morel-Fatio estime que l'épiscopat de Georges de Saluces peut être considéré comme l'époque la plus brillante de la Monnaie de Lausanne, tant à cause de l'abondance de l'émission que par les modifications apportées. Willerme Perrusset était son graveur de coins attitré. Morel-Fatio donne (p. 64) la description d'une pièce de monnaie unique, déposée au Médaillier Cantonal de Lausanne dont le coin a été gravé par W. *Emile Butticaz.*

Willimann, Leonhard, Bildhauer, Laienbruder im Kloster Salmansweiler. Er war für das Kloster St. Gallen thätig. (S. den Art. Salemitani.)

T. Schieß.

Willmann, Michael, Kunstschlosser, aus dem Schwarzwalde, gest. zu Brig 1818. Seine kunstvollen Grabkreuze waren weithin bekannt.

Pfarrbüch. v. Glis. *D. Imesch.*

Willommet, Pierre I., Mathematiker, Ingenieur, Topograph, der Vater des folgenden, geb. in Payerne als Sohn des Abraham W. und der Madeleine Bonnet, getauft am 13. Jan. 1658. Sein Bildungsgang ist unbekannt. Aus W.s Angaben vernehmen wir, daß er in verschiedenen Städten Flanderns Mathematik unterrichtete und dann unter dem Ingenieur d'Auxonne in den Dienst Ludwigs XIV. trat. Die Rückkehr in sein Vaterland fällt in die Zeit der Aufhebung des Edikts von Nantes (1685). Es ist wahrscheinlich, daß W. durch seine Frau, Marie Michail de Sedan, mit den Réfugiés in Beziehung kam. Am 16. Nov. 1686 ist W. in Bern und legt dem Rat ein mathematisches Werk vor. Es wird ihm gestattet, unter gewissen Bedingungen die Jugend in der Mathematik zu unterweisen. 1688 finden wir ihn in der Vaterstadt Payerne. Dem Rate von Bern läßt er durch seinen Bruder Daniel eine Zeichnung des Laufs der Broye überbringen. Hierauf zeichnet er einen „schönen" Grundriß der Herrschaft Bümpliz. Im Frühling 1689 bittet er um einen Paß nach Holland. Der Rat fand jedoch, es sei besser, den begabten Mann, der „sowohl in theoria als in praxi der mathematic, nicht allein der geometrey, sondern auch der fortificationen erfahren sey, bey diesen zeiten im Land zebehalten, als doraus zelassen, ussere dienst zenemmen" und suchte, ihn auf eine geeignete Weise anzustellen. Anfangs 1690 ist W. in Peterlingen und erhält für eine neue Arbeit über die Broye 30 Taler. Im Herbst desselben Jahrs treffen wir ihn mit seiner Familie in Bern, wo er Mathematikunterricht erteilte. Daneben nahm er in obrigkeitlichem Auftrage verschiedene Pläne auf, deren Verzeichnis unten folgt.

1698 erschien mit französischem und deutschem Texte W.s bemerkenswerter „Traité de la grandeur des mesures, pots et quarterons, aunes, pieds, et livres de poids en usage dans le canton de Berne et quelques lieux voisins... Tractat von der grösse und Inhalt der Mäßen. Als Wein, und Korn Mäßen, Ehlen, Schuh, und Gewicht Pfunden, wie selbige zu Bern und in ihrem Gebiet, und auch in etwelchen benachbarten Orthen gebräuchlich ist..." W.s Arbeit, die auf Vergleichungen von Originalmaßen fußt, verdient keineswegs Gottl. Eman. von Hallers (Bibl. der Schw.-Gesch. VI, p. 1612) harten Tadel: „Eine mühsame aber fehlervolle Arbeit, auf welche man sich gar nicht verlassen kann." Haller war in seinem Urteile befangen durch das „vermittelst geführter vielfaltiger kostbarer Correspondenz mit Ehrenpersonen" zu stande gekommene und unter dem herausfordernden Titel „Antivillomets aufrichtiger Pary und Halt der Wein maß" publizierte Opus des Spezierers Franz Ludwig Güder, Bern 1755.

Nachdem W. mit dem Ingenieur von Dießbach 1699 einige Pläne von Yverdon aufgenommen, zog er von Bern fort. 1701 ist er in holländischen Diensten; 1704 finden wir ihn wieder in Bern. In diesem und im folgenden Jahre nimmt er in der Gegend von Aigle Pläne auf. Von seinen spätern Arbeiten ist nichts bekannt. Sein Todesjahr, das vor 1719 fällt (s. den folgenden Artikel), ist ebenfalls unbekannt.

Verzeichnis der topographischen Arbeiten W.s.

1688. Lauf der Broye (I). (Erwähnt: Welsch-Seckelmeisterrechnung.)
1686. Herrschaft Bümpliz. Staatsarchiv Bern. Graf, p. 320.
1690. Lauf der Broye (II). (Welsch-Seckelmeisterrechnung.)
1693. Bei Koppigen. (Ratsmanual 233/193.)
1693. March auf Schmittmatt. Staatsarchiv Bern. Graf, p. 207.
1694. Bei Wangen und Aarberg. (Deutsch-Seckelmeisterrechnung.)
1694. Herrschaft Köniz. Stadtarchiv Bern. Graf, p. 177.
1695 (?). Cours de la Broye (III ?). Graf, p. 216.
1695. Murten- und Ins-Moos. Staatsarchiv Freiburg. Graf, p. 320, 620, 631.
1696. Wälder der Stadt Bern. Stadtarchiv Bern. Graf, p. 288.
1698. Wald von Charmontel. Staatsarchiv Lausanne. Graf, p. 328.
1699. Yverdon. Staatsarchiv Bern. Graf, p. 401.
1705. Aigle. (Ratsmanual 17/21, 18/349.)

Ad. Fluri, Pierre Willommet, in Bl. f. bern. Gesch., Bern 1910, p. 309—332. — *R. Wolf,* Gesch. d. Vermess., Zürich 1879, p. 79—81. — *J. H. Graf,* Litt. d. Landesvermess., Bibl. d. schw. Landeskde, Fasz. II, Bern 1896.

— Mitt. der HH. *A. Langie*, Bibliothekar in Lausanne, *A. Burmeister*, Prof. in Payerne u. *A. Millioud*, Staatsarchivar in Lausanne. *Ad. Fluri.*

Willommet, Pierre II., Geometer, der Sohn des vorigen, geb. 1698 zu Bern und dort am 4. Mai getauft, wohl identisch mit Pierre, fils de feu Pierre Villomet, dem der Rat von Payerne am 24. Mai 1719 einen Reisepaß ausstellte. Von seinen weitern Personalien wissen wir bloß, daß er am 21. Okt. 1742 Pierre Daniel Bel (s. d.), den Sohn seiner mit Daniel Bel vermählten Schwester Judith Louyse aus der Taufe hob. P. D. Bel zeichnete sich später als Ingenieur und Topograph aus, und es wird angenommen, daß er von seinem Oheim und Paten in diesen Beruf eingeführt worden sei. W. starb in Payerne am 31. Juli 1767.

Die uns bekannt gewordenen Arbeiten W.s sind folgende:

1) Plan spécifique et général de toute l'enceinte, territoire et seigneurie de Marnaud . . . P. Willommet, geomètre, l'année 1722..
2) Plan du village de Gleresse. 1723. (Staatsarch. Bern, Pläne Fach Nidau, Nr. 47. — Graf, p. 349.)
3) Plans géométriques des poses de terre arible appartenant à la ville de Payerne par Pierre Willommet 1731 et 1732. (Stadtarch. Payerne; 2 Bde., für die W. am 8. März 1732 35 florins erhielt.)
4) Plan du domaine de la Britonnière rierre le Territoire de Payerne 1733.
5) Plan der Broye, 1736. (Erwähnt im Manual der Welschen ökonomischen Kammer, welche am 27. Jan. 1736 dem Verfertiger des Plans 20 Taler zusprach.)
6) Plan topographique de délimitation du territoire et seigneurie de la ville de Payerne. Mit dem Wappen von 20 Familien Payernes und einer hübschen Ansicht der Stadt. Der Plan birgt sein Datum in einem Chronogramm, dessen Auflösung die Jahrzahl 1737 ergibt. Am 2. März 1737 erhielt W. für diese Arbeit ein Geschenk von 100 Franken.
7) Plan topographique du gouvernement de Payerne, 1738. (Lausanne, Staatsarchiv. Eine Wiederholung der vorigen Karte, nur daß hier die Wappen der Gouverneurs von Payerne figurieren. Am 18. Febr. 1739 erhielt der „Planimetre Williomet" für diese Arbeit 50 Taler zugesprochen. — Graf, p. 181, wo irrtümlich *D.* Willomet steht. Die Carte générale de Payerne 1738, die Graf p. 181 mit dem Standort Freiburger Staatsarchiv anführt, ist unauffindbar.)
8) Carte des baillages d'Avenches, Morat et Estavayer, 1745. (Lausanne, Staatsarchiv. — Graf, p. 182.)
9) Plan du cours de l'Erbogne du canal des moulins de Corcelles à Dompierre, 1759. (Lausanne, Staatsarchiv. — Graf, p. 219, wo Erhogue in Erbogne oder Arbogne zu korrigieren ist.)
10) Nach G. E. Haller (Bibl. d. Schw.-Gesch. I, Nr. 496) hatte W. um 1750 eine Karte des Kantons Freiburg verfertigt, die im Besitze des Landvogts May zu Oron war. Unter I, Nr. 386, erwähnt Haller noch: Vuillomet, Karte des Berngebiets. Mss. Auch diese Karte ist verschollen.

Von Nr. 6 existiert im Museum zu Payerne eine Kopie aus dem Jahre 1831 „par Isac Perrin de Payerne." Nr. 8 ließ J. F. Picard 1846 in Facsimile reproduzieren (Graf, p. 580).

Die oben zitierten Quellen u. die Ergänzungen, die 1911 in den Bl. f. bern. Gesch. erschienen sind. *Ad. Fluri.*

Wilmann, s. Willmann.

Wind, Franz Ludwig, Bildhauer, stammte von Kaiserstuhl im Kanton Aargau. Sein Vater, Anton W., gebürtig aus Reutte im Tirol, hatte sich dort niedergelassen. Franz Ludwig ist geboren am 14. Nov. 1719. Wo er seine Lehrzeit durchgemacht, ist nicht bekannt, wahrscheinlich bei Verwandten in Tirol. Ebenso ist unbekannt, wohin seine Wanderschaft ihn geführt. Soviel ist sicher, daß er weit umhergekommen und nachher sehr sprachgewandt gewesen ist. W. bearbeitete Holz und Steine mit der gleichen Meisterschaft und zwar in der damals beliebten Manier des Barocks. Er hat die herrlichen Bildhauereien an dem Hause der Meisenzunft in Zürich geschaffen, die Urnen auf den beiden Portalpfeilern sowie die Ornamente über den Fenstern mit den berühmten Fratzenbildern. Sie stammen aus dem Jahre 1755. In dem Jubiläumsbuche der Meisenzunft (1907) lesen wir darüber folgendes: „Auch der Preising'sche Palast in München, gleichwie andere süddeutsche Barockbauten sind mit Masken in Stuck geziert; auch in Basel am Blauen und Weißen Hause (1763–1768) finden sich an den Schlußsteinen der Türen Masken aus Blech; nirgends aber sind es Köpfe von solch ausgesprochener Charakteristik und mit so überraschender Virtuosität aus eisenhartem Stein gemeißelt wie an der Meisen. Diese gehören zum Allerbesten, was sich in der Schweiz von damaliger Bildhauerkunst erhalten hat." Ohne Zweifel stammen auch die Portale des „Rechberg" in Zürich und die vornehmen Bildhauereien vom „Seehof" aus Meilen im Schweizerischen Landesmuseum von W. Dieser war dann an dem sogenannten „Marschallhause" in seiner Vaterstadt Kaiserstuhl thätig. Was am Bau gemeißelt ist, das stammt von ihm. Auch hier wurden über den Fenstern Fratzenköpfe angebracht, geistreiche Gesichter voll Satire und Humor.

Einen ähnlichen Bilderschmuck wie in Zürich und Kaiserstuhl sehen wir an der Propstei in Zurzach. Hier sind die einstigen Chorherrn karikiert, wobei das Priesterbiret in genialer Weise zum Barockornamente wird. Weitere Arbeiten von ihm sind die herrliche Kanzel in Kaiserstuhl, die Kirchenstühle, die Statue des hl. Johann von Nepomuk auf dem mittlern Pfeiler der Rheinbrücke, das Stadtwappen am Rathause, die Stadtlarve und vieles andere. Von W. stammt ferner

das ehemalige Tor des Schlosses Schwarz-Wasserstelz, neben den Bildern der Propstei die schönste Sehenswürdigkeit in Zurzach. Aus allen seinen Arbeiten leuchtet eine Genialität heraus, wie sie nicht einmal von Arnold Böcklin in diesem Punkt erreicht wird. W. starb am 25. Aug. 1789.

Baer, Die bürgerl. Bauwerke des alt. Zürich, in der Festschr. d. Polytechn. II, p. 68—71 (dort Abbildg. der „Meise" in Zürich); 83/84 (mit einer Abbildg. des „Rechberg"). — *C. Brun*, Jahresber. d. G. Keller-Stiftg. 1907, p. 13—15; 1908 (mit Abbildg. d. Portals vom „Seehof"). *Alois Wind.*

Wind, Meister Hans, Maler. Schultheiß und Rat von Freiburg verwendeten sich am 16. Juli 1445 bei Bern zu Gunsten ihres Einsassen Hans W., des Malers, dem seine Frau, Anna, in seiner Abwesenheit den Hausrat nach Bern entführt hatte. Am 14. Febr. 1446 empfahlen sie den W. in derselben Angelegenheit nochmals an Bern. 1451 wurde er als Bürger von Luzern aufgenommen. Er malte 1462 für ein Pfund Heller ein Muttergottesbild für das dortige neue Rathaus und 1463 ein zweites Bild für zwei Pfund in dessen große Stube. Er starb um 1463 herum.

Alte Missiven I, p. 222, 324, im Staatsarch. Bern. — Mitt. v. Prof. *Tobler* in Bern. — *v. Liebenau*, Das alte Luzern, p. 239. — *Schneller*, Luz. Lukasbrudersch., p. 8. — *Rahn*, Stat. schw. Kstdenkm., im Anz. A.-K. v. 1885, p. 219. *Franz Heinemann. H. Türler.*

Windberger, Fabian, Büchsenmeister und Büchsenschmied, in Bern, stammt aus Zürich und wurde am 10. Juni 1523 vom Rat in Bern zum Büchsenmeister der Stadt bestellt. Er testierte am 29. April 1537 zu Gunsten seiner Tochter Anneli und der Söhne dieser und des verstorbenen Dominikus Weyermann, Fabian und Abraham. Er war ein Anhänger der Reformation und vermittelte mehrmals den Briefverkehr zwischen Ulrich Zwingli und Bercht. Haller.

Ob. Spruchb. AA, p. 313 u. Testamentenb. 4, p. 35, im Staatsarch. Bern. — N. Bern. T'buch f. 1897, p. 105. *H. Türler.*

Windhard, Winidhar, s. Winihard.

Winihard, Mönch im Kloster St. Gallen, wird mit Ratger und Isenrich als Baumeister des 830 von Abt Gozbert begonnenen Neubaus der Klosterkirche genannt und von dem Reichenauer Mönch Ermenrich wegen seiner technischen Kenntnisse als ein zweiter Dädalus gerühmt, auch in Versen Notkers erwähnt.

Rahn, Stat. schw. Kstdenkm., im Anz. A.-K. v. 1886, p. 362. — *Rahn*, Bild. Kste., p. 96, 819. — *Ferd. Keller*, Der Bauriß d. Klosters St. Gallen (1844), p. 12. — *Dümmler*, St. Gall. Denkm. aus Karolingerzeit (Mitt. d. Antiqu. Gesellsch. Zürich XII), p. 209. — *Pertz*, Mon. Germ., Script. I, p. 76 N. d. — *J. v. Watt*, Deutsche hist. Schriften I, p. 117. *T. Schieß.*

Winistörfer, Johann, Steinhauermeister, in Solothurn. Er war 1763 unter Baumeister Singer bei dem später wieder eingestellten Umbau der dortigen St. Ursenkirche thätig und mußte in jenem Jahre dem Rat ein Gutachten über die bisanhin geleistete Arbeit abgeben.

Soloth. N.-Bl. v. 1856, p. 9. *F. O. Pestalozzi.*

Winkelsheim, David von, der letzte Abt zu Stein a. Rh. Er ist vor 1460 als Sohn des Hans von W. oder im Winkel aus Schaffhausen und der Verena von Gachnang auf dem Schlosse Girsberg bei Stammheim geboren. Er ward Mönch im St. Georgenkloster des benachbarten Städtchens Stein a. Rh. und 1499 zu dessen Abt erwählt. Als solcher verfocht er eifrig die Rechte seiner von dem schwäbischen Herzogshause begründeten und von Kaiser Heinrich II. 1005 nach Stein versetzten, später von den Herzögen von Oesterreich, jetzt dem Stande Zürich schutzbefohlenen Stiftung sowohl gegen die Bürger von Stein, die seine Befugnisse in Stadt und Umgebung, als gegen die von Konstanz und Dießenhofen, die seine Fischereigerechtigkeiten im Rhein bestritten. Ungefähr von 1505—1516 sodann entfaltete er die eifrige Bauthätigkeit, der das kleine, aber wohlerhaltene Kloster seinen heute neu geweckten künstlerischen Ruf verdankt. Unter W. ward der ganze Südflügel der Klosteranlage, die Abtswohnung, deren Eingangstür die Jahrzahl 1506 trägt, neu erstellt oder wenigstens umgebaut, dazu der Kreuzgang, die Leutpriesterei, das Gasthaus erneuert und vermutlich auch das (jetzt verschwundene) Chorgestühl der Klosterkirche angefertigt. Zum Abschluß der ganzen Bauperiode (1516) ließ er sich von geistlichen und weltlichen Nachbarn Wappenscheiben stiften, die teilweise als Besitz der Stadt Stein erhalten sind; eine entsprechende Scheibe mit seinem Wappen befindet sich in Schaffhausen, eine kleinere mit derselben Darstellung in Zürich, ein prächtiges Schenkgestell aus seinem Besitz im Hôtel Cluny in Paris. Neuerdings sind auch in der Nähe Steins die merkwürdigen, der mittelalterlichen Tiersymbolik angehörigen holzgeschnitzten Deckenfiguren seines Speisezimmers wieder aufgetaucht und durch die Gottfr. Keller-Stiftung und das Schweiz. Landesmuseum erworben worden. Die Architektur des Kreuzgangs sowie der Türen, Fenster und Erker der übrigen Bauten ist in einer sehr entwickelten und formensichern Spätgotik gehalten, ebenso die geschnitzten Täfelungen der Abtswohnung, die, heute noch wohl erhalten, ein ganzes Museum spätgotischer Holz-Innendekoration bilden. Das Speisezimmer mit dem freundlichen Erker über dem Rhein, die obere Abtsstube mit dem reichgeschnitzten Wandfries und insbesondere der anstoßende Festsaal mit seiner in der alten Farben-

pracht erhaltenen geschnitzten und gemalten Holzdecke (1515), die einen fast unerschöpflichen Reichtum von Motiven aller Art aufweist, sind für Abt David und vielleicht teilweise durch ihn geschaffen worden. Sie zeigen den eifrigen und geschmackvollen Kunst- und Naturfreund, der mit Glück die alten gotischen Zierformen neu belebt, während die unter ihm ausgeführten Wandgemälde schon den Geist einer neuen Zeit erkennen lassen. Sie sind fast alle grau in grau gemalt und dienen zum Schmucke der Mauerflächen der Abtswohnung. Eines von 1509, die apokryph-biblische Geschichte von den „Vier stärksten Dingen“ mit dem Wahlspruche: „Magna est Veritas et praecellit“ darstellend, ist in Stoff und Formen noch mittelalterlich; diejenigen des Speisezimmers und des Festsaals (diese von 1515 und 1516) sind meist der Antike entnommen und zeigen in den Figuren, Baulichkeiten und Umrahmungen völlig den Charakter der Renaissance und (so früh wie sonst diesseits der Alpen nur in Basel und Luzern) den Einfluß italienischer und Augsburgischer Vorbilder. Am Wandfriese des Speisezimmers waren, nebst zwei Heiligen, Scenen aus der frühern römischen Geschichte abgebildet. An den Wänden des Festsaals sind je drei figurenreiche Bilder aus der römischen und karthagischen Geschichte zu einem geschichtlichen Parallelzyklus verbunden; ein weiterer Zyklus, aus Einzelfiguren größern Maßstabs bestehend, führt eine Reihe von Helden und Heldinnen Roms, Griechenlands, des Orients vor; als Gegenstück zu den Geschichtsbildern ist eine Volksscene aus der Gegenwart, die dem Abte wohl als Jugenderinnerung vertraute Zurzacher Messe, aufzufassen, welcher als Uebergang zu jenen historischen Darstellungen zwei Einzelfiguren des Todes und des üppigen Lebens voranstehen; ein kapellenartiger Erker endlich ist den Gründern und Heiligen des Klosters (St. Heinrich und Herzog Burkhart II., St. Georg, St. Christoph u. a.) gewidmet. Von den zugehörigen Inschriften sind nur vier zu dem historischen Zyklus gehörige, wovon zwei in lateinischen Distichen — vielleicht Abt Davids selbst — ausgeführt. Der Künstler, der die Bilder nach seinen Anordnungen malte, hat sich selbst nur durch ein verschlungenes ST oder TS mit der Jahrzahl 1516 namhaft gemacht; andere Spuren (ein Halsband mit den Buchstaben AMBRO ..... N) deuten auf den jungen Ambrosius Holbein als Gehilfen hin, der das Jahr darauf in Basel erscheint.

Abt David erfreute sich seiner schönen Schöpfung nicht lange. Anfänglich der Reformation nicht feindlich gesinnt und mit Zwingli verkehrend, kam er bald in Gegensatz zu den neuen revolutionären Bestrebungen. Ein Streit mit der reformatorisch gesinnten Stadt wegen Besetzung der Leutkirche (1523/24) sowie die Folgen des Sturmes der Steiner auf das Kloster Ittingen (1524) machten ihm seine Stellung unleidlich. Am 5. Juli 1525 ward sein Kloster von der Obrigkeit in Zürich aufgehoben; er selbst erhielt eine bescheidene Wohnung im Kloster samt einer jährlichen Aussteuer. Aber da man dem Vertrage mit ihm nicht vollständig nachkam, ihm das Geld, womit er sein Geburtshaus Girsberg zu kaufen gedachte, vorenthielt und ihn schließlich im Kloster streng bewachen ließ, entzog er sich dem geschlossenen Abkommen, indem er am 29. Okt. 1525 nächtlicherweile nach Radolfzell entfloh und sich dort unter Anrufung fremder Hilfe neuerdings zum Abt aufwarf. Aber schon nach einem Jahre, das durch einen von ihm und seinem Bruder Wolf geführten Kleinkrieg um die Klostergefälle sowie durch vielfache Unterhandlungen mit der Zürcher Regierung ausgefüllt war, starb Abt David an einem Anfall der Halsbräune am 11. Nov. 1526 zu Radolfzell, wo ihm in der Stadtkirche eine schöne Messingplatte als Grabmal errichtet ist. Sein Kloster ward nach langen Streitigkeiten 1581 dem Namen nach der Abtei Petershausen einverleibt; sein eigenstes Werk aber, die von ihm ausgeschmückten Klostergebäude, ging an die Regierung von Zürich, 1805 an die von Schaffhausen über und befindet sich heute, im ganzen wohl erhalten und wiederhergestellt, in Privathänden, die der schweizerischen Landesregierung (dem h. Bundesrat) das Recht eingeräumt haben, die Schöpfungen Abt Davids gegen jede Entfremdung oder willkürliche Veränderung von seiten künftiger Eigentümer zu schützen.

Wilh. Lübke, Gesch. d. d. Renaiss. (Gesch. d. Baukst. von Kugler V), p. 253 f. — Jahrb. f. Schweizergesch. IX (1884), p. 213—362: *Ferd. Vetter*, Die Reformation von Stadt u. Kloster Stein a. Rh. — Schriften d. Vereins f. Gesch. d. Bodensees u. s. Umgeb. XIII (1884), p. 23–109: *Ferd. Vetter*, Das St. Georgenkloster zu Stein a. Rh. Ein Beitr. z. Gesch. u. Kstgesch. — Anz. f. A.-K. 1889, Nr. 2—4, Beil.: *J. R. Rahn*, Stat. schw. Kstdenkm. — *B. Haendcke*, Schw. Mal. — Eidg. Abschiede 1499 ff. — Festschr. d. Kts. Schaffh. z. Bundesf. 1901, p. 691—702. — *Ferd. Vetter*, Abt David, ein Schauspiel mit Chören aus der Zeit der deutschen Reformation, Schkeuditz 1911. — A. D. B. XLIV, p. 537 f. — Jahresber. d. G. Keller-Stiftg. 1911 (*C. Brun*). *Ferdinand Vetter.*

Winkler, Claude, architecte-entrepreneur, naquit à Fribourg en 1829; il fréquenta d'abord les cours de l'école moyenne, puis il débuta comme tailleur de pierres. Après avoir voyagé en Allemagne, il s'établit à Fribourg comme entrepreneur et y construisit plusieurs bâtiments publics et particuliers, entre autre les „Arcades“ situées sur sa place des Ormeaux. Il fit partie pendant plusieurs années du Conseil communal de la ville où il dirigeait plus spécialement les travaux

publics. C'était un membre assidu de la Société suisse des ingénieurs et architectes. W. est mort à Fribourg le 25 janv. 1894.

Étrennes frib. 1895, p. 117. *Max de Diesbach.*

Winkler, Hans, gehört zu denjenigen Zuger Künstlern, deren Arbeiten verhältnismäßig recht zahlreich erhalten sind, während anderseits über seine persönlichen Verhältnisse fast nichts bekannt ist. W. entstammt nicht einem burgerlichen, sondern einem Beisassen-Geschlecht von Zug. Auf seinen Arbeiten, die er regelmäßig mit seinem Namen und der Zeit, da sie gefertigt worden, versah, bezeichnet er sich ausdrücklich als „seßhaft zu Zug.“ Das Feld seiner Thätigkeit beschränkt sich, soviel bekannt, ausschließlich auf die Herstellung geschnitzter, mit Spruchbändern geschmückter Plafonddecken aus Holz für Kirchen und Kapellen. Sie fallen in die Zeit des 2. und 3. Dezenniums des 16. Jahrh.s. Ob auch die 1535 erstellte Decke der jetzigen Maria Hilfkapelle, des frühern Beinhauses, bei St.Oswald in Zug von W. geschaffen wurde, ist nicht nachweisbar; die Gleichartigkeit in schematischer, schablonenmäßiger Behandlung der Details würde darauf hinweisen, während anderseits gerade das hier fehlt, was man sonst bei W. immer findet, die Anbringung des Jahres und Namens, dem gelegentlich noch das Monogramm HW. angefügt wird. Wahrscheinlich aber wurde das bei der (nach 1855 erfolgten) Renovation der Kapelle entfernt. Solche hölzerne, mit gotischem Schnitzwerk und reichlich, fast überreich mit Sprüchen versehene und von W. signierte Decken finden sich in der Stadt Zug selbst, dann im aargauischen und zürcherischen Freiamt, nämlich im Beinhause bei St. Michael (1516 erstellt; der Meister erhielt dafür 30 Gld.), in Knonau (1519, jetzt im Schweizerischen Landesmuseum in Zürich), in Hedingen (1513), in der Kirche St. Petrus und Paulus in Mettmenstetten im Kanton Zürich (1521?) und Stallikon (1515; bei der Renovation von 1846 wurden die Inschriften entfernt). Für die Kirche in Merenschwand erstellte W., nach einer von Buchdrucker J. J. Hiltensberger herrührenden Notiz, 1516 ebenfalls eine geschnitzte Decke. Bei der zirka 1902 erfolgten Renovation der Kirche fand sich im Schiff ein Gipsplafond. Bei dem Brande, der 1728 die Kirche traf, wird die hölzerne Decke zu grunde gegangen sein.

W. war ein geschickter Arbeiter. Selbständiges Erfassen und künstlerisches Ausgestalten der Formen, wie sie der Gotik eigen sind, mangelt ihm. Seine Arbeiten erscheinen durchweg schablonenhaft; dasselbe Motiv wird endlos wiederholt. Das, was der Gotik eigen ist und zu ihren Vorzügen gehört: bei größter Mannigfaltigkeit der ornamentalen Linien und Verschlingungen doch eine harmonische Wirkung in den Details zu erzielen, geht dem braven Holzschnitzer ab.

Andere Werke sind von W. nicht bekannt, noch weiß man seinen Geburts- und Todestag. Er entstammte einer unbekannt von woher eingewanderten Familie, welche als Beisassen (Aufenthalter) in der Stadt Zug schon im 14. Jahrh. Wohnung genommen, mit den Zugern Freud und Leid geteilt hatten. Ein Bertschi (Bernhard) W. fiel 1388 im Gefecht an der Totenhalde. Andreas W., wohl der Bruder von Hans, war von 1514 bis 1538 Pfarrer in Zug. Das Geschlecht selbst erlosch in Zug 1654.

B. Staub, Der Kt. Zug, p. 57. — *Rahn*, Bild. Kste., p. 517, 819. — *Nüscheler-Usteri*, Gottesh. d. Schweiz, Bist. Konstanz, Archidiakonat Aarg., Dekanat Cham I, p. 106. — Geschichtsfrd. XXIII, p. 344; XXXIX, p. 106, 117; XL, p. 65. — *Rahn*, im Anz. A.-K. v. 1898, p. 93, 128. — Argovia XXVI, p. 60—64. *A. Weber.*

Winkler, Jakob, Holzschnitzer, führte 1521 in der Kirche St. Petrus und Paulus in Mettmenstetten im Kanton Zürich die Friese der hölzernen Diele des Schiffes sowohl ringsum an den Wänden als kreuzweise in der Länge und Breite aus. Sie bestehen aus kunstreichem, fein bemaltem Schnitzwerk mit Inschriften. In der Spitze des Chorbogens ist die Taube des hl. Geistes gemalt; rechts und links von ihr, in der Richtung von Nord nach Süd, stehen die Worte: „monas gignit monadem et in se suum reflectit ardorem.“ Aus der Mitte des Chorbogens läuft von Ost nach West über die ganze Decke ein Spruchband, worin zu lesen ist: „spiritus sanctus superveniet in te et virtus altissimi obumbrabit tibi. 1521.“ Dasselbe wird in der Durchschneidung des ersten Querbandes gegen Westen unterbrochen durch das Bild der Madonna mit dem Christkind auf dem Halbmond; beim zweiten Querband durch das Reichswappen über zwei Zürcherschilden, die von Löwen gehalten werden; es endigt an der Empore bei den Häuptern der heiligen Petrus und Paulus, wo die Inschrift angebracht ist: „Da man zalt nach christus geburt M.CCCCC.XXI. Jar von mir Jacob Winkler.“ In dem Fries an der nördlichen Wand steht: „der frid sey mit üch“ und in einem Querfries: „Zyt und Wyl bringt alle Ding.“ Früher soll sich noch die Inschrift gefunden haben: „wen untrüw weren wynreben es trunckend jetzmal all vergebe.“ Bis 1869 blieb die Decke von Mettmenstetten unberührt erhalten; dann ist sie unter der Leitung eines Kantonsbaumeisters in den unglaublichsten Tönen übermalt worden. (Sind Jakob und Hans identisch oder Brüder? Oder ist vielleicht Jakob der Sohn des Hans? Die Redaktion.)

Geschichtsfrd. XXXIX, p. 110 u. 111. — *Rahn*, im Anz. A.-K. 1898, p. 94. — Festgabe auf die Eröffn. des

Schw. Landesmus. in Zürich 1898, p. 201. — *Vollenweider*, Das Gotteshaus Mettmenstetten, 1910, p. 13 u. 14. *E. Reinhart.*

Winn, Hans, Baumeister, geb. in Ruswil im Kanton Luzern, gest. am 13. April 1674. Er war beim Kirchenumbau von Sachseln thätig.
Franz Heinemann.

Winter, Antoine, s. Winter, Pierre.

Winter, Heinrich, Passamentweber, aus Geldern. Am 20. April 1582 erlaubte ihm der Rat von Bern, noch acht Tage in der Stadt seine Kunst auszuüben, die im Passamentweben, Seidespinnen und Kornmalen bestand. Sechs Tage nachher wurde ihm und seinen zwei Gesellen der geleistete Eid erlassen und ihnen der freie Durchgang durch das Land erlaubt.
Ratsman. im Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Winter, Joseph, s. Winter, Pierre.

Winter, Pierre. Les W. ne sont pas des inconnus pour celui qui s'intéresse à l'histoire des vieux monuments de Fribourg. Grand est le nombre des constructions élevées, dans de bonnes conditions, aussi bien en ville que dans la campagne, par les membres de cette famille. Quoique portant un nom allemand, ils étaient italiens. Dans les actes contemporains, on les dit originaires du Brismeller Tal et de Balm, dans le mandement et la juridiction de Varal, territoire de Milan. C'est probablement Balma, près Varallo, section de la commune de Riva-Valdobbia près d'Alagna, vallée de la Sésia, située au pied du Mont-Rose, contrée où on parle allemand. Des auteurs ont cru qu'ils s'appelaient aussi Erico ou Enrico, mais ceux-ci paraissent plutôt être des compatriotes des W. Le chef de la famille, Pierre W., fut reçu dans la bourgeoisie de Fribourg le 16 juin 1633.

Les W. furent tour à tour carriers, maçons, sculpteurs, architectes; ils travaillaient tantôt pour l'État, tantôt pour les paroisses, les communes ou les particuliers. Étroitement associés, ils opéraient en commun; il est donc difficile de faire la part de chacun des trois W. dans l'œuvre commune, c'est pourquoi nous les avons groupés sous le nom de Pierre, chef de la maison. Le prof. J. Zemp, dans sa notice sur l'„Art de la ville de Fribourg“ mentionne les W. comme les derniers architectes qui s'inspirèrent du style gothique dans cette cité. De 1630 à 1654 nous trouvons les W. occupés à la reconstruction des digues du Gotteron (1632), à la réparation du corps de garde du Grabensaal (1632), du pont du milieu (1633), à la consolidation des remparts près de la porte de Bourguillon (1635–1638), à l'achèvement de l'Hôtel de ville, spécialement à la Tour de l'horloge (1643—1649), à l'église de Notre-Dame (1649), à la réparation ou reconstruction des châteaux de Surpierre, Vaulruz, Montagny (1643—1649).

Le travail principal des W. fut la reconstruction du chœur de l'église de Saint-Nicolas. L'ancien chœur était en mauvais état, il menaçait ruine; déjà des pierres étaient tombées de la voûte et avaient endommagé le tabernacle et les stalles; une simple réparation était insuffisante, il fallait songer à une construction nouvelle. Le conseil s'adressa dans ce but, en 1627, à Daniel Heintz, de Berne, mais les Bernois lui adressèrent de vifs reproches de ce qu'il voulait entreprendre la reconstruction d'une église papiste, au lieu d'aider à la démolir („daß statt die pfäffische Kirche abzubrechen, wölle er hellffen dieselbe zu buwen“). Heintz abandonna son projet et le conseil tourna ses regards vers un architecte catholique, Jean Cottonet, de Besançon, recommandé par l'évêque de Lausanne. Ce maître élabora un plan qui fut adopté et les travaux furent adjugés à quatre maçons fribourgeois: François et Jacques Quidort, Jean Guillon et Hans Bodmer. Mais les entrepreneurs ne se trouvèrent pas à la hauteur de leur tâche et le conseil fut heureux de pouvoir confier la continuation du travail mal commencé aux frères Pierre et *Antoine W.* qui avaient déjà construit trois églises paroissiales dans la campagne fribourgeoise. Leur cousin *Joseph W.* fut plus spécialement chargé de la sculpture du plafond dont il décora les clefs de voûte d'écussons aux armes des membres du conseil et de reliefs représentant la Vierge, saints Nicolas et Martin, saintes Catherine et Barbe (1630—1639). La reconstruction du chœur entraîna celle de la sacristie qui fut rebâtie à la même époque par les frères W.

En 1636, Pierre W. entreprit la construction de l'église de Sâles; la convention conclue à ce sujet nous apprend qu'on prit comme modèle l'église de Treyvaux. Quelques retards étant survenus, les paroissiens voulurent résilier le contrat, mais le conseil de Fribourg leur conseilla de patienter et d'avoir confiance en W. qui était un entrepreneur consciencieux. La paroisse suivit cette recommandation et elle s'en trouva bien. Sept ans plus tard, l'église était achevée; elle existe encore et elle est une preuve du goût et du savoir faire de l'architecte.

Deux maisons s'étant écroulées à Fribourg, à la rue de Lausanne, le Conseil les donna à Pierre W., à condition qu'il les rebâtisse (1636). Pierre W. mourut à Fribourg en 1638.

Le beau pont de pierre d'une seule arche jeté sur la Sarine, près de Grandvillard, est l'œuvre d'*Antoine W.*; il fut construit en 1640 pour le prix de 1550 écus. Le même Antoine W. répara le pont dit „de Berne“ qui relie à Fribourg la rue des Forgerons avec le quartier de l'Auge,

et il répara, en même temps, la tour de l'horloge qui existait autrefois à l'entrée de ce pont. Ce travail fut exécuté en 1653. Dès lors le nom des W. ne paraît plus dans les comptes des trésoriers.

Frib. Art. 1901, V, XXI; 1902, XXIII; 1907, IX. — *Zemp*, Die Kst. der Stadt Freiburg im Mittelalter, Freib. Geschichtsbl. X, p. 196, note, 233. — Chron. de Frib., publiée par *H. Raemy*, p. 334. — *Rahn*, Bild. Kst., p. 440, 819. — *Rahn*, Stat. schw. Kstdenkm., im Anz. A.-K. 1883, p. 423, 424, 446. — *Konr. Schläpfer*, im Anz. A.-K., N. F. X, p. 69. — *Dellion*, Dict. paroiss. Frib. IX, p. 65. — *Kuenlin*, Dict. Frib. I, p. 329. — Arch. cant. Frib., comptes trés., n^{os} 448 et 449. — Manual n° 184. — Livre des bourgeois communs, n° 7, p. 16^{v}. — Rens. fournis par MM. *Emilio Motta* et *Max de Techtermann*. *Max de Diesbach.*

Winter, Pierre, charpentier, d'Arconciel, canton de Fribourg, reconstruisit le clocher de l'église d'Orsonnens, près de Romont. Une convention fut conclue en 1673 entre la paroisse et cet entrepreneur, mais les conditions du contrat n'ayant pas été entièrement remplies, le Baumeister de la ville de Fribourg, Zurthannen, fut appelé pour examiner l'ouvrage. Ce fonctionnaire approuva les travaux le 5 août 1675. Il n'est pas prouvé que cette famille W., établie à Arconciel et qui y subsista jusqu'en 1750, fut de la même souche que les W. qui précèdent.

Dellion, Dict. des paroisses Frib., IX, p. 65. — État civil Arconciel. *Max de Diesbach.*

Winterhalder, Emil, s. Winterhalder, Erwin.

Winterhalder, Erwin, Bildhauer, von Zürich, wurde am 19. Mai 1879 als Sohn des Holzbildhauers *Emil W.* in Winterthur geboren. Er besuchte von 1894—1900 die Kunstgewerbeschule in Zürich, arbeitete dort, von 1900—1903, im Atelier von Prof. J. Regl (s. d.), um, nach mehrjährigen Studien in Paris, Deutschland und Italien, wieder dahin zurückzukehren. 1906 gründete er, zusammen mit F. Zamboni, ein eigenes Atelier in Zürich zur Ausführung von Figuren und Ornamenten in Holz, Stein und Gips, teils für Möbel und Innendekoration, teils für Grabdenkmäler.

Mitt. des Kstlers. *H. Appenzeller.*

Wirczbourg, Henri, imprimeur, passe pour avoir été l'imprimeur du Fasciculus temporum du chartreux Werner Rolewinck. Le Fasciculus temporum est une chronique, un résumé des événements du monde depuis la création du monde jusqu'à l'époque de l'auteur. On en connaît plusieurs éditions, notamment en Allemagne, à Cologne; ces dernières sont les plus anciennes. Celle qui nous occupe aurait été augmentée et imprimée par W. en 1481, à Rougemont (Vaud), si l'on en croit la suscription: „... Nunc vero non sine magno labore ... per humilem virum fratrem Heinrici Wirczbourg de Vach monachum in prioratu Rubei-Montis ordinis cluniacensis sub Lodowico Gruerie Comiate magnifico. Anno MCCCCLXXXI." La question de savoir s'il y a eu réellement une imprimerie à Rougemont en 1481 a été très discutée. M. G. Favey, Supplément au Dictionnaire du Canton de Vaud, p. 363 est contre; M. Théophile Dufour, bibliothécaire à Genève est pour: Catalogue de l'Art ancien à l'Exposition de Genève, 1896, p. 64. Voir également Revue de la Suisse catholique, Fribourg, 1893, Notes sur le Prieuré de Rougemont, par Albert Hyrvoix; l'auteur conclut en faveur de la possibilité d'une imprimerie à Rougemont. Signalons également une Histoire de l'origine et des premiers progrès de l'Imprimerie, parue à La Haye, chez la veuve le Vier et Pierre Paupie, 1740, qui indique, p. 75, n° LXXXVIII, le Fasciculus temporum qui nous occupe, comme ayant été imprimé à Rougemont.

La chose nous paraît assez possible. Les imprimeurs, alors, se transportaient très facilement, avec tout leur matériel, comme d'autres artisans. W. peut donc parfaitement bien avoir travaillé de son art quelque temps à Rougemont. On a même parlé (Vulliemin, Le Canton de Vaud, éd. de 1885, p. 218), d'une Bible qui aurait été imprimée à Rougemont. W. a travaillé comme imprimeur à Genève en 1479. L'édition de 1481, de Rougemont, est fort rare. Les différents exemplaires que l'on connaît présentent quelques différences typographiques opérées sans doute au cours du tirage. *Emile Butticaz.*

Wirinaeus, Glockengießer, in Genf. Er goß 1420 für die Magdalenenkirche dort eine Glocke. Er stammt aus Deutschland.

Otte, Glockenkde., p. 189. — *Blavignac*, La Cloche, p. 356. † *Moriz Sutermeister.*

Wirinaeus, Glockengießer, goß 1628 für die Kirche in Rueyres-les-Prés eine Glocke.

Nüscheler, Glockenb. (Msc.). † *Moriz Sutermeister.*

Wirstlin, s. Wagner, Leonhard.

Wirt, Joseph Paul *Eduard*, Fabrikant von Holzschnitzereien, von Ruffach (später von Paris), wurde am 15. Mai 1822 in Paris geboren. 1853 kam er nach Brienz und begann einen Handel mit Holzschnitzereien. Mit künstlerischem Sinne begabt, gründete er ein eigenes Atelier, berief tüchtige Zeichner und Modelleure aus Paris und brachte durch seine Erzeugnisse von feinem Geschmacke die Holzschnitzerei in großen Aufschwung. Der Nutzen kam den kleinen Fabrikanten zu, während W. zu Anfang der 1880er Jahre in Konkurs fiel und Mitte jenes Jahrzehnts nach Paris übersiedelte, wo er am 14. Jan. 1892 starb. Er ist mit seiner Gattin in Brienz beerdigt.

Mitt. von Gmdeschr. *Eggler* in Brienz. *H. Türler.*

Wirt, Heinrich, Maler, von Zürich, erneuerte am 7. Dez. 1679 die Zunft zur Meisen und ging dann 1685 als Krämer zur Safran über. Er kann auch bloß Flachmaler gewesen sein.

H. Meyer, Coll. M. E., p. 873. — Mitt. des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *F. O. Pestalozzi.*

Wirt, Niklaus, Glasmaler (Monogr. NW), von Wil im Kanton St. Gallen, 1573 dort Mitglied des Großen Rats, von 1576—1584 Richter, wahrscheinlich 1585 gestorben. Von ihm besitzt das Museum in St. Gallen dreizehn Glasgemälde, wovon sechs (je 22/34 cm groß) dem Jahre 1565 angehören und Bezug haben auf die Ende 1564 erfolgte Wahl des Abts von St. Gallen, Othmar Kunz von Wil (1564—1577). Zwei haben die Belehnung des Abts durch Papst Pius IV. und durch Kaiser Maximilian II. zum Gegenstand; die folgenden vier bringen, ganz an historische Reminiszenzen anknüpfend, in je zwei Bildern zur Darstellung, wie je ein Herr aus dem hohen Reichsadel als Inhaber eines der vier Erzämter (Truchseß, Marschall, Kämmerer und Mundschenk) dem Abte huldigt und hinwieder ihm von einem Angehörigen des niedern Adels aus dem Gebiete der Abtei als dem Erbinhaber des Hausamts die Huldigung dargebracht wird. Fünf weitere Glasgemälde (alle 31/21 cm groß), ehemals im Pfarrhause Goldach befindlich, gehören den Jahren 1578—1580 an und sind wahrscheinlich alle in den um die gleiche Zeit errichteten Neubau dieses Pfarrhauses gestiftet worden. Das erste von ihnen, von Dekan und Konvent des Gotteshauses St. Gallen gestiftet, zeigt den hl. Gallus, das zweite, von Abt Joachim Opser gestiftet, das Wappen der Abtei mit Gallus und Othmar als Schildhaltern; auf dem dritten ist die Auferstehung Christi, darunter der Stifter, Dekan Heinrich Forrer von St. Gallen, Statthalter zu Rorschach, dargestellt, flankiert von Heiligenbildern, während den obern Teil der Scheibe eine Kampfscene ausfüllt. Die vierte Scheibe, von der Kirchhöre Goldach gestiftet, weist eine Darstellung der Anbetung durch die heiligen drei Könige auf, die fünfte die Wappen der Stifter, des Itelhans Blarer von Wartensee, Vogts zu Rorschach, und seiner Gattin Katharina, geb. Humpiß von Waltrams. (Eine nach dem gleichen Riß angefertigte Scheibe besitzt das Schweiz. Landesmuseum in Zürich.) Auf der zwölften Scheibe (69/63,5 cm) von 1581 befindet sich in der Mitte Maria mit dem Kind, ihr zur Rechten und Linken die Heiligen Gallus und Othmar, das Ganze eingerahmt von kleinen Bildern, hauptsächlich Wappen st. gallischer Höfe; ganz nahe verwandt mit dieser ist die dreizehnte Scheibe (41/32 cm) von 1582, von Abt Joachim Opser gestiftet. Sodann wird noch ein Glasgemälde des Meisters von 1583 (42/31 cm) im Rathaus zu Wil aufbewahrt, das den Evangelisten Johannes, flankiert von den Wappen der Stifter, Hans Rudolf Sailer, Schultheiß zu Wil, und dessen Gattin, Anna Krieg von Bellikon, darstellt.

W., im Anz. A.-K., N. F. II, p. 229. — *Bendel,* Aus alten u. neuen Zeiten (N.-Bl. d. Hist. Ver. St. Gallen 1879), p. 18 f. — *E. Egli,* Die Glasgemälde des Monogrammisten N W im hist. Mus. zu St. Gallen, Beitr. z. st. gall. Gesch. (1904), p. 267 ff. *T. Schieß.*

Wirt, s. auch Wirth.

Wirth, Beat, Goldschmied, der Sohn des Goldschmieds Heinrich W., geb. in Zürich am 29. Nov. 1685. Er war 1699 Lehrling bei seinem Vater und wurde 1709 Meister. Er starb 1758 als Weinschenk. Seine Frau hieß Anna Maria Steiner.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *C. Brun.*

Wirth, Hans Jakob, Goldarbeiter und Goldschmied, der Sohn des Zunftmeisters Melchior W., geb. in Zürich 1765. Er wird 1785 als Meisterssohn geledigt und 1789 Meister. 1796 wurde er Krämer und trat zur Safranzunft über. Seine Gattin hieß Mar. Elisab. Holzhalb.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *C. Brun.*

Wirth, Hans Konrad, Goldschmied zum Leuenberg an der Krebsgasse, der Sohn des Heinrich W., geb. in Zürich am 20. Okt. 1696, gest. am 16. Okt. 1757. 1721 wurde er Meister; 1740 hatte er einen Lehrling. Seine Frau hieß Anna Magdalena Usteri, ihr Sohn Melchior W.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *C. Brun.*

Wirth, Heinrich, Goldschmied, der Sohn des Stiftsverwalters Rudolf W., der Vater des Beat W., geb. in Zürich am 9. Nov. 1654, gest. am 10. Nov. 1725. Er war 1670 Lehrling bei Hans Jakob Meyer und wurde 1679 Meister. Bei ihm lernte von 1685—1692 Caspar Mörikofer von Frauenfeld. Er heiratete 1682 Anna Kitt.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* — *H. Meyer,* Coll. VI, p. 451. *C. Brun.*

Wirth, Jakob Christoph, Goldschmied zum guldenen Rößli auf Dorf, der Sohn des Goldschmieds Melchior W., geb. in Zürich am 1. Mai 1754. Er wurde 1771 als Meisterssohn geledigt und 1774 Meister. Von 1778—1786 bekleidete er die Stelle eines „Weinrufers", einer von den Vorgesetzten der Meisenzunft zu verleihenden einträglichen Sinekure. Hernach nahm er den Goldschmiedberuf wieder auf. Er starb 1808. Seine Gattin hieß Regula Schweizer.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* — *H. Meyer,* Coll. VI, p. 438. *C. Brun.*

Wirth, Johann Heinrich, Goldarbeiter und Goldschmied zum Leuenberg, der Sohn des Zunftmeisters Melchior W., geb. in Zürich am 15. Mai 1758. Er wurde 1776 als Meisterssohn geledigt und 1783 Meister. Er starb im Febr. 1803. Seine Gattinnen waren: 1) Dorothea Locher; 2) Elisab. Müller.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher*. *C. Brun.*

Wirth, Johann Melchior, Goldschmied und Goldarbeiter, der Sohn des Zunftmeisters Johann Melchior W., geb. in Zürich am 4. Sept. 1756. Er wurde 1774 als Meisterssohn geledigt und 1783 Meister. Er starb 1830. Seine Gattin war Mar. Elisab. Locher.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher*. *C. Brun.*

Wirth, Melchior, Goldschmied, der Vater des Jak. Christ. W. und der Sohn des Hs. Konrad W., geb. in Zürich am 22. Mai 1727. Er war 1740 Lehrling bei seinem Vater und wurde 1748 Meister. Zunftmeister zur Meisen 1774—1780. Er starb im Febr. 1789. Seine Frau hieß A. Maria Schweizer.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher*. *C. Brun.*

Wirth, s. auch Wirt.

Wirtschaft, Hans, s. Wirtschaft, Peter.

Wirtschaft, Peter, Goldschmied, in Bern, wurde 1455 an Stelle seines Bruders Mitglied der Gesellschaft zum Distelzwang. Der letztere, *Hans W.*, war vermutlich auch Goldschmied und gehörte dem Großen Rate (von 1435) bis 1451 an. 1448 versteuerte er mit seiner Frau, Eva, das ansehnliche Vermögen von 1000 Gld. Er hielt damals einen Knecht, Hans Drab. *Peter W.* saß im Großen Rate von 1441—1464. Mit seiner Frau, Anna, besaß er 1448 ein Vermögen von 600 Pfd. Seine „Knechte" waren damals ein Albrecht und ein Egli, 1458 ein Sigmund. Die Stadt nahm 1457 für ihn ein Darleihen von 300 Gld. auf, wofür W. Haus und Garten einsetzte und Bürgen stellte. Er besaß ein Haus zwischen den Pfeilern der Plattform. 1448 zinste er an den St. Vinzenzenbau 1 Pfd.

Trächsel, Festschr. v. 1879, p. 25. — Bern. T'buch f. 1893/94, p. 192. — Burgerrödel, Tellbücher u. Urkunde-Fach Varia im Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Wirtz und *Sohn*, Degenschmiede, in Solothurn. Sie verfertigten 1770 um 500 Pfd. das vergoldete 9 Fuß hohe Kreuz auf dem Frontispiz der neuen St. Ursuskirche dort.

Soloth. N.-Bl. v. 1856, p. 19. *F. O. Pestalozzi.*

Wirtz, Felix Jos., Maler, von Solothurn (Geburtsdatum unbekannt), malte 1772 in Rom als Schüler von Domenico Corvi aus Viterbo eine „Verkündigung" für die neue St. Ursuskirche in seiner Vaterstadt. Der Lehrer hatte seinerseits ebenfalls zwei Bilder mit gleicher Bestimmung bestellt erhalten, und alle drei Bilder wurden von der Accademia von S. Luca in Rom geprüft. Der langen und breiten Kisten wegen soll ihr Transport über den St. Gotthard fast unüberwindliche Schwierigkeiten geboten haben. Drei Bilder dieses Künstlers („Christus in Emaus", „Christus und Magdalena", „Tod der hl. Magdalena") befinden sich im Museum von Solothurn.

Soloth. N.-Bl. v. 1856, p. 30; v. 1859, p. 17. — Kat. des Mus. v. Soloth. 1902, p. 34. *F. O. Pestalozzi.*

Wirtz, s. auch Wirz.

Wirz, Anna, s. Wirz, Johann Heinrich.

Wirz, Caspar, Glasmaler, von Zürich, geb. 1592, jedenfalls in der Fremde gestorben. Sein Meisterrechtserwerb fehlt im Glasmalerbuch; aber mit der Bezeichnung „der Glasmaler" erneuerte er am 18. Mai 1617 das Zunftrecht zur Meisen und lieferte im gleichen Jahre, laut Seckelamtsrechnung, dem Rat in zwei Malen vier Standeswappen. Von da an verliert sich seine Spur; dagegen taucht er als Glasmalergeselle 1618 in Reutlingen auf, wo er sich mit einem allegorischen Blättchen ins Stammbuch seines Zuger Berufsgenossen Christ. Brandenberg eingezeichnet hat. „Plump wie die Allegorie ist auch die getuschte Federzeichnung", heißt es in der Beschreibung jenes Stammbuchs, und darin wird wohl auch die kurze Erklärung liegen, warum der Mann es in seiner Kunst nicht weiter gebracht hat.

Meyer, Fenster-Schenk., p. 250. — *H. Meyer*, Coll. (Stadtbibl. Zürich) III, p. 20; V, p. 323/24; VI, p. 593, 515/16. — Geschichtsfrd. v. 1880, Bd. 35, p. 188. *F. O. Pestalozzi.*

Wirz, Hans Rudolf, Goldschmied beim Engel im Niederdorf, geb. 1561 in Zürich, gest. 1636. Er lernte 1573 bei Marx W. und wurde 1585 Meister. 1619 war er Zunftmeister zum Weggen, 1630 Ratsherr, 1634 Amtmann zu Kappel. Er war dreimal verheiratet: die erste Frau hieß Adelheid Schweizer, die zweite Barbara Keller, die dritte Margaretha Keller. Er hatte unter anderm Lehrlinge aus Ulm und Berlin. 1593 wurde ihm eine ungenannte Summe für seinen Bau zum kleinen Christoffel bezahlt.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher*. — *H. Meyer*, Coll. VI, p. 455 (Stadtbibl. Zürich). *C. Brun.*

Wirz, Hans Rudolf, Maler, in Zürich, kaufte am 4. Dez. 1692 das Zunftrecht zur Meisen, der Malerzunft. Er wurde 1697 Landschreiber zu Bonstetten, 1704 Mitglied des Großen Rats, 1711 Obervogt zu Pfyn. Er starb 1722. Seine Gattin hieß Katharina Steinfels.

Mitt. des Hrn. Dr. *Keller-Escher*. *E. Reinhart.*

Wirz, Heinrich, Glasmaler, lebte im 15. Jahrh. in Luzern. 1482 schmückte er den dortigen Spital mit Fenstern aus, das Stück zu 5 Pfd. 5 Sch.

Th. v. Liebenau, im Anz. A.-K. v. 1878, p. 857. *Franz Heinemann.*

Wirz, Jakob, Goldschmied, von Zürich, geb. 1618 als Sohn des Pfarrers zu Greifensee, Hans Heinrich W. Er starb 1645 in Nürnberg.

Mitt. des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *E. Reinhart.*

Wirz, Joachim, s. Wirz, Johann.

Wirz (Wirtz), Johann(es), Porträt-, Historienmaler und Radierer, geb. am 25. Nov. 1640 in Zürich, gest. dort 1710 (1709?), der Sohn eines Professors der Theologie. Infolge eines Unfalls einäugig geworden, widmete sich der Knabe dennoch der Kunst, malte unter Konrad Meyer und Samuel Hoffmann Bildnisse geistlicher Herren und versuchte sich im Komponieren. Später geriet er in Konflikt mit den katholischen Ständen. Seine „Effigies justitiae et Torturae" (1699) mißfiel dem Stande Appenzell; die Serie „Romae animale exemplum" (1677) wurde von ihm konfisziert. Das Leben des Künstlers aufzuklären, bemühte sich J. C. Füßli umsonst.

Eine Auswahl der Radierungen von W. befindet sich in der Sammlung des Kunsthauses in Zürich:

1) Bildnis des Antistes Johann Conrad Koch in Schaffhausen.
2) Holbeins Frau und ihre Kinder, nach dem Bilde in der öffentlichen Kunstsammlung Basel.
3) Holbeins „Venus mit Amor", nach dem Gemälde in Basel.
4) „Madonna mit dem Kinde", nach de Lahire.
5) „Romae animale Exemplum." In Apocalypsischen Figuren vnd Erklerungs-Besprechen vber dieselbigen fürgestellt. Mit dem Titel 43 Bl.
6) J. H. Heidegger, Prof. der Theologie zu Zürich.
7) „Effigies justitiae et Torturae." 1699.

Nach W. stachen J. Bodmer und J. Meyer, dieser das Bildnis von Prof. Johann Caspar Wolphius.

W.s Hauptwerk sind die Illustrationen zur Offenbarung Johannes, denen er die katholische Kirche beleidigende Verse beigab. Die Apokalypse wurde ihm eben wie Michael Wohlgemut und Albrecht Dürer zu einem Pamphlet gegen das Papsttum.

Füßli, Best. Kstler I, p. 248 f. — *Füßli*, K.-Lex., Ausg. v. 1779, p. 714; v. 1811, I, p. 732; v. 1814, p. 6023. — *Nagler*, K.-Lex. XXI, p. 556. — *C. Brun*, in der A. D. B. *C. Brun.*

Wirz, Johann, Maler, von Othmarsingen, wurde am 11. Dez. 1805 getauft, verheiratete sich zirka 1832 in Bern. Er starb dort am 27. Sept. 1867. Vielleicht war er es oder eher noch sein Bruder *Joachim W.*, der 1824 an der Berner Kunstausstellung zwei kleine Aquarelle: Gegend am Murtensee gegen Vallamand und Gegend im Aargau mit dem Schlosse Wildegg sowie zwei größere Aquarelle: Murten und Motier am Murtensee, ausstellte.

Kat. v. 1824. *H. Türler.*

Wirz, Johann Heinrich, Landschaftsmaler, stammte aus Erlenbach am Zürichsee, wo er am 30. Mai 1784 geboren wurde. Er erlernte neben H. Uster und H. Neukomm bei Joh. Heinrich Bleuler in Feuerthalen (s. d.) die Gouachemalerei und unterrichtete in der Folge hierin selbst eine ganze Reihe von Schülern, wie Em. Labhardt, Dav. Kölliker, Georg Meyer u. a. Seine Frau, *Anna*, eine Adoptivtochter Bleulers, ursprünglich eine Bosen von Marthalen, geb. 1783, war gleichfalls Malerin und machte sich besonders bekannt durch die großen Bäume im Vordergrunde, die sie auf die Bilder ihres Mannes hinsetzte. Nach Nagler hätte W. auch in Oel gemalt. Keinerlei Arbeiten sind mehr nachzuweisen. W. war seit 1818 Bürger von Feuerthalen, wo er Gemeinderat und Seckelmeister wurde und am 23. April 1837 starb.

Amtl. Reg. v. Feuerthalen. — Mitt. v. Maler *Günther* u. a. — *Nagler*, K.-Lex. XXI, p. 556. *Vogler.*

Wirz, Johann Jakob, Pfarrer in Rickenbach im Kanton Zürich, Dilettant. Geb. in Zürich am 2. Jan. 1694 als Sohn des Archidiakons Hs. Conr. W. am Großmünster, folgte er dem Berufe des Vaters, ward 1715 ordiniert, 1721 Pfarrer zu Baden, 1738 Pfarrer zu Rickenbach, 1745 Kammerer des Kapitels und starb 1773. Seine Gattin in dritter Ehe, eine verwitwete Schellenberg, war die Schwester des berühmten Prof. Sulzer.

W. war ein tüchtiger Geschichtskenner und fleißiger Zeichner von Bildnissen, die er nach dem Leben mit der Feder oder dem Silberstift zeichnete und nachher mit Tusch in Miniaturart aufs feinste ausführte. 1745 schenkte Hr. Joh. Fries, Bürgermeister, sein von W. gezeichnetes Porträt der Kunstkammer auf der Stadtbibliothek Zürich; sechs Porträts in Tusch, zum Teil auf Pergament (Prof. Dr. theol. J. Wirz, Ratsherr H. Wirz, Diakon C. Wirz, a. Pfarrer F. Wirz, Hans Blarer v. Wartensee und Bernhard Werdmüller) besitzt die Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft und einige weitere Arbeiten auch der Verfasser dieses Artikels.

Zu W.s Verdiensten gehört jedenfalls, daß er den trefflichen Anton Graff gefördert und ihm die Ausübung seiner Kunst möglich gemacht hat. Ebenso hat der originelle Salomon Landolt seinen ersten Unterricht im Zeichnen bei W. genossen, ist dann aber freilich seine eignen Wege gegangen.

Heß, Sal. Landolt, p. 28/29. — *Wirz*, Etat d. Zürch. Minist., p. 148. — N.-Bl. d. Zürch. Stadtbibl. v. 1873, p. 28. — Mitt. des Hrn. Dr. *C. Keller-Escher.* — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 6023. — *Nagler*, K.-Lex. XXI, p. 556. *F. O. Pestalozzi.*

Wirz, Johann Rudolf, Goldschmied, von Zürich, geb. am 2. März 1704. Er lernte zu Winterthur und wurde 1729 Meister. Von 1730—1736 hatte er einen Lehrling. Er starb 1777 im Spital. Seine Gattin hieß Kath. Elisab. Seelmatter.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher*. *C. Brun.*

Wirz, Marx, Goldschmied, geb. in Zürich 1545, gest. am 2. Okt. 1611. Er wurde 1570 Meister. 1588 war er Zwölfer bei den Schiffleuten. Er hat zwei Frauen gehabt. 1572 vermählte er sich mit Sophia Müller, 1576 mit Anna Edlibach. Unter seinen Lehrlingen befanden sich mehrere seiner Söhne.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer*, Coll. VI, p. 457. *C. Brun.*

Wirz-Bleuler, Nanette, Malerin, von Zürich, wurde dort um 1790 geboren. Sie lernte bei Heinrich Bleuler in Feuerthalen das Kolorieren von Stichen und das Malen in Gouache und stellte in der lokalen Kunstausstellung 1814 in Zürich eine Gouachemalerei „Castello Gandolfi" nach Hauenstein aus. *H. Appenzeller.*

Wirz, s. auch Wirtz.

Wirzburg, s. Wirczbourg.

Wiser, Hans Konrad, Goldschmied, von Zürich, geb. 1711. Er lernte von 1737—1740 in Dießenhofen und wurde 1758 Meister. 1796 lebte er noch. Lehrlinge hatte er nicht. Er war verheiratet: 1) Mit Dorothea Lindinner; 2) mit Susanna Rychner von Aarau.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher*. *C. Brun.*

Wiser, Hans Konrad, Goldschmied, der Sohn des Pfarrers Hans Konrad W. zu Dörflingen, geb. 1720 in Dörflingen, aber von Zürich, gest. 1796. Er lernte zu Schaffhausen und wurde 1745 Meister. 1759 vermählte er sich mit Dorothea Fries.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher*. *C. Brun.*

Wiser, Heinrich, der Sohn des Kleinbrödtlers Joh. Heinrich W., Goldschmied, geb. am 14. Dez. 1745 in Zürich. Er war 1760 Lehrling bei seinem Oheim Hs. Konrad W. und wurde 1768 Meister. Er starb 1799. Seine Gattinnen waren: 1) Barbara Brunner; 2) A. Dorothea Wellauer.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher*. *C. Brun.*

Wiser (Wieser, Wyser), Johann Conrad, Bildhauer (und Vergolder), war in Bern von 1752 bis 1796 thätig. Er stammte aus Appenzell. Bei ihm lernte 1758 Joh. Sam. Diwy die Profession. Die Burgerkammer reihte ihn in die zweite Klasse der Toleranzgeldpflichtigen ein.

Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Wiser, Johannes, Goldschmied, geb. in Zürich oder Trüllikon. Er lernte in Schaffhausen und wurde 1729 Meister, was er 1740 noch war. Später soll er Apostat geworden und von Zürich, wo er Bürger war, weggezogen sein. In der That wohnte er 1733 in Konstanz. Am 19. Nov. dieses Jahrs erhielt er, laut Ratsurkunde (B. V. 119, p. 57) im Staatsarchive Zürich, vom Bürgermeister und Rat dieser Stadt die Bewilligung, zur Ordnung von Erbs- und Rechnungsangelegenheiten nach Zürich zu kommen, unter Zusicherung freien Geleits.

Mitt. der HH. Dr. Zeller-Werdmüller u. *Tobler-Meyer*. *C. Brun.*

Wishaupt, s. Wyßhaupt.

Wishock, Augustin, peintre, bourgeois de Neuchâtel. Le 1er mars 1534, il vend un „morcelz de curtil seant dehors de la porte du Chastel, près le cloz de Madame", qui lui avait été donné et octroyé „en pur don par noble et venerable personne messire Jean Rodoulff Stôr", chanoine de Neuchâtel, après le 9 mars 1528.

Arch. de l'État de Neuch., B. Chalvin, notaire, vol. VI, f° 115. *Louis Thévenaz.*

Wiß, Heinrich, Glasmaler, wurde 1546 als Sohn des Chorherrn Niklaus W. und dessen zweiter Frau Apollonia Stutz in Zürich geboren. 1570 erneuerte er sein Zunftrecht bei der Meisenzunft, und im Dez. des gleichen Jahrs verheiratete er sich mit Katharina Köchli. Er hatte ein Haus und Hofstatt in der niedern Stadt Zürich, genannt zum Schlüssel. W. starb schon zwischen 1575 und 1577; in den Totenrödeln ist er bis zum 29. Dez. 1574 nicht verzeichnet; dagegen verheiratete sich seine Witwe 1577 neuerdings. Arbeiten von W. für den Rat von Zürich finden sich keine erwähnt; doch fehlen auch die Seckelamtsrechnungen von 1574—1576.

Meyer, Fenster-Schenk., p. 236 u. 341. *E. Reinhart.*

Wiß (Wyß), Niklaus, Glasmaler (Glaser), ist 1646 als Mitglied der Luzerner Lukasbruderschaft aufgeführt, deren Pfleger er um 1658 war. *Franz Heinemann.*

Wiß, s. auch Weiß, Wyß.

Wissenfelder, Peter, Goldschmied, von Schaffhausen. Sein Name steht auf dem Verzeichnis der Lux- und Loyen-Bruderschaft zu Zürich von 1500—1520.

Anz. A.-K. v. 1884, p. 18 (*P. Schweizer*). *C. Brun.*

Wissig (Weißig, Wyssing), Hans, Goldschmied, ist 1641 als Mitglied der Luzerner Lukasbruderschaft in deren Rodel aufgeführt. *Franz Heinemann.*

Wissig, s. auch Wyssing.

Wißler, Otto, Architekt, in Bern, geb. am 22. Sept. 1860. Er machte nach Absolvierung der bernischen Realschule bei Architekt Wäber-

Klober in Bern eine praktische Lehrzeit durch und besuchte hierauf, von 1880—1882, das Polytechnikum in Stuttgart. Er widmete sich dann, von 1882—1887, der Praxis bei Architekt Pompée in Pontarlier, bei dem er Projekte für Schul- und für Hotelbauten entwarf, für deren Ausführung er Reisen in die Franche-Comté, nach Savoyen und in die Pyrenäen unternahm. Von 1887—1891 erhielt W. seine weitere Ausbildung an der École des Beaux-Arts in Paris und im Atelier des architecte des monuments historiques de l'Algérie Alb. Ballu. Er besorgte Aufnahmen und Restaurationsarbeiten an der Römerstadt Timgad in Algier und arbeitete dann an den wichtigen Bauten für die Weltausstellung von 1889, u. a. an den Ausstellungspavillons von Argentinien, Algier und Siam, überdies an Privatbauten und beteiligte sich erfolgreich an Konkurrenzen. Seit 1891 Beamter der Direktion der eidgenössischen Bauten, ist W. bei der Errichtung der zahlreichen Post-, Zoll- und Militärbauten, den Gebäuden für das Bundesarchiv und die Landestopographie als Architekt und auch als Bauführer thätig gewesen.

Mitt. des Hrn. W. *H. Türler.*

Witenwahl, Hans Martin, Schönschreiber, von Schaffhausen, bekannt durch eine Schriftprobe, ein Blatt von etwa 7/6 dm, das durch Ornamente in 22 symmetrisch angeordnete Felder zerlegt ist, die mit Schreibkünsten und einfachern Schriften verschiedener Art ausgefüllt sind, und deren letztes die Unterschrift enthält: „Hans Martin Witenwahl von Schaffhausen volendt dise Prob am 12. Oct. 1614." Das genealogische Register kennt ihn und das Geschlecht überhaupt nicht; doch findet es sich, *Wittwal* geschrieben, schon im Steuerregister von 1494.

Sammlg. des hist.-antiq. Vereins Schaffh. *Vogler.*

Witt, Johann, Zeichner und Dekorationsmaler, von Zürich, wurde 1834 in Lübeck geboren, kam früh in die Schweiz und 1869 nach Zürich, wo er mit E. Ott (s. d.) ein Atelier für dekorative Kunst gründete, das sich bald des besten Rufs erfreute. Eine große Zahl von Innen- und Außendekorationen ist in Zürich und Umgebung durch diese Firma ausgeführt worden. Eine der originellsten, welche fast durchweg von W. allein entworfen und gemalt wurde, ist die Ausschmückung der Gartenhalle und Pavillons der Wirtschaftsgebäude „zur Weid" ob Wipkingen mit männlichen und weiblichen Kostümfiguren der Schweiz nebst allerlei humoristischen Zugaben der Spezialitäten jedes Kantons. An der Turnusausstellung des Schweizerischen Kunstvereins von 1873 stellte er eine große Bleistiftzeichnung aus, ein „Pferderennen in Zürich 1872." 1880 wurde er Bürger von Zürich, wo er 1886 starb.

Grabmonument mit dem Porträtrelief des Kstlers auf dem Zentralfriedhof in Zürich. — Mitt. des Hrn. *E. Ott.* — Zivilstandsamt Zürich. *H. Appenzeller.*

Wittwal, s. Witenwahl.

Witz, Emanuel, Maler, wurde am 27. Juni 1717 in Biel als Sohn des Apothekers Caspar W. getauft. Nachdem der Vater 1727 gestorben war, sorgte einer seiner ältern Brüder (vermutlich der Goldschmied Friedrich W.), der sich etwas in der Bildhauerkunst übte, für seine Erziehung. Zum Schreiber bestimmt, mußte W. einige Jahre in den Kanzleien von Mühlhausen und Biel zubringen. Die Neigung zur Kunst ließ ihn die Schwierigkeiten überwinden, so daß ihn seine Verwandten zuletzt zum Maler Johann Rudolf Huber nach Bern in die Lehre gaben, wo er indessen aus dem Unterricht nur wenig Gewinn ziehen konnte. Er kehrte schon nach wenigen Monaten wieder nach Hause zurück und begab sich 1738 nach Paris. Hier erwarb er sich an der Akademie die Gunst der Professoren Galloché, dessen Schüler er wurde, und Gazes. Als seine Mittel aufgezehrt waren, bot sich ein Glücksfall für sein weiteres Fortkommen: er wurde auf Empfehlung seines Oheims, des Arztes Abraham Gagnebin in La Ferrière, von Milord George Keith, dem gewesenen Gouverneur von Neuenburg und Generallieutenant in spanischen Diensten, als Reisebegleiter angenommen und reiste mit diesem und dessen Bruder, dem russischen General und spätern preußischen Feldmarschall Jakob Keith, nach Bagnères und Bareige in den Pyrenäen, dann nach Avignon und endlich nach Valencia. Sodann verfolgte den Künstler lange das Unglück. 1740 wurde er in Madrid fieberkrank und trat hierauf in den Dienst des Grafen von Aranda, dem er Zeichenunterricht erteilte. Durch den Tod des Grafen verlor er sein ganzes Guthaben. Nach kurzem Aufenthalt in Lissabon nach Spanien zurückgekehrt, mußte er, vom geistlichen Gerichte verfolgt, eine lange Gefangenschaft aushalten, wurde dann aber vom polnisch-sächsischen Minister, dem Grafen von Kollowrath, aufgenommen und nachher vom holländischen Gesandten, Baron von Wassenaer. Durch diese Verbindungen wurde er bald bekannt, und seine Porträte gefielen so sehr, daß sich die Großen des Hofs von ihm malen ließen, so der Kardinal Migazzi, die Herzogin von Parma etc. Die Einladung der letztern, nach Parma zu gehen, schlug er aus. Die Königin erteilte ihm einen ehrenvollen Auftrag; aber unmittelbar vor der Ablieferung des Werkes starb sie, und der König wurde krank, so daß W. um die Frucht seiner Arbeit kam. Eine Reise mit einem Schotten zerschlug sich und ebenso der Plan des Marschalls Keith, W. mit Pferden nach Preußen zu schicken. Er wurde freilich Mitglied der Aka-

demie; aber große Erfolge zu erzielen hinderte ihn vielfach seine Schüchternheit. Vom Heimweh getrieben, reiste er Ende 1760 nach Hause, wo er als Hagestolz der Kunst lebte, unter andern Porträts diejenigen der Aebte de Luce und Monnin von Bellelay und ferner Altarbilder für Kirchen des Bistums Basel malte. Dr. E. Lanz in Biel besitzt von ihm die Kopie einer Madonna von Anton van Dyck. Der Tod ereilte den Künstler am 11. Dez. 1797.

Füßli, Best. Kstler V, p. 66. — Berne Rapp. 1886/87, p. 15. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 6031. — *Nagler*, K.-Lex. XXII, p. 9. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 887. *H. Türler.*

Witz, Friedrich, Goldschmied, in Biel, der Sohn des Apothekers Kaspar W. und der Bruder von Emanuel W. Er wurde am 27. Mai 1703 getauft und starb am 17. März 1758. *H. Türler.*

Witz, Hans, s. Witz, Konrad.

Witz, Konrad, Maler, von Basel, scheint in den letzten Jahren des 14. Jahrh.s geboren zu sein. Sein Vater, *Hans W.*, war Bürger von Konstanz und scheint nach neuern Forschungen mit einem Maler *Hans Witzinger* identisch gewesen zu sein, der zu Beginn des 15. Jahrh.s (1402) in der französischen Stadt *Nantes* „in arte pictoria" thätig war. Auf französischem Boden mag der Vater Hans W. seinen eigentlichen Familiennamen „Witzinger" in „Witz" verkürzt haben. 1412 ließ sich Hans W. mit seiner Familie wieder in *Konstanz* nieder; er mag namentlich während des großen Konstanzer Konzils eine bedeutende Rolle gespielt haben. 1418 verschwindet er aus seiner Vaterstadt, um in *Brügge* am herzoglich burgundischen Hof unter dem Namen „Hance de Constance" aufzutauchen. Dort weilte er innerhalb der Jahre 1424/25 und muß unbedingt damals zu dem im Mai 1425 zum burgundischen Hofmaler ernannten *Jan van Eyck* in Beziehungen getreten sein. Die Wanderzeit des Meisters hatte aber noch kein Ende erreicht. Da er später unter dem Namen „Hans Witz von Rottwil" erscheint, muß er auch in der Reichsstadt *Rottweil* zeitweise thätig gewesen sein, wahrscheinlich zu Beginn der 1430er Jahre. 1440 (am 15. Juli) sind seine Spuren in der savoyischen Residenzstadt *Chambéry* zu treffen, wo er mit dem Maler Gregorio Buono unter dem Namen Johannes Sapientis de Alemannia eine Geschäftsverbindung eingeht. Er war nach baslerischen Urkunden 1448 noch am Leben.

Diese Thatsachen aus des Vaters Laufbahn werfen auf die künstlerische Entwickelung des Sohns eine Reihe von wichtigen Lichtern: Der Vater kannte Frankreich; er stand in Beziehungen zu Jan van Eyck und arbeitete am Hofe von Savoyen. Werke von der Hand des Hans W. sind leider keine erhalten; doch können aus den Jugendarbeiten des Sohns wohl unschwer gewisse Schlüsse auf die künstlerische Eigenart des Vaters gezogen werden.

Konrad W. hat demnach in seiner frühsten Jugend in *Frankreich* gelebt; er muß Kunde gehabt haben von jenen Wunderwerken französischer Kunst, in denen sich vielleicht seit der Antike zum erstenmal wieder der Ausdruck eines frischen Realismus findet (Mosesbrunnen in Dijon etc.); er kannte offenbar auch die Versuche der großen niederländisch-französischen Meister, das Problem der Raumwirkung künstlerisch zu lösen (Grandes Heures des Herzogs von Berry in Chantilly; Turiner Gebetbuch von 1417 etc.). Während der großen Kirchenversammlung, die offenbar künstlerische Anregungen reichster Art geboten hat, weilte später der junge Konrad W. in *Konstanz*. Daß auch dort, auf diesem uralten Kulturboden, der leere mittelalterliche Idealismus damals schon gutenteils überwunden war, hat kürzlich Wingenroth in seiner Monographie „Die Grabkapelle Ottos III. von Konstanz" dargethan. Wie ein anderer, größerer Künstler der Bodenseeschule malte, zeigt auch der Flügelaltar des Lukas Moser in der Stiftskirche von Tiefenbronn (1431), jenes merkwürdige, scheinbar unter italienischer Einwirkung entstandene Werk, das bereits mit der Aufgabe ringt, die Illusion räumlicher Tiefe zu erwecken. — In dieser künstlerischen Umgebung ist Konrad W. groß geworden. Er lebte nach den Steuerregistern bis 1427, wohl als Inhaber einer eigenen Werkstatt, zu Konstanz und ließ sich dann in *Rottweil* nieder. Welche Aufträge ihn hier, gemeinsam mit seinem Vater, beschäftigt haben, kann nicht festgestellt werden, da die Bestände des Rottweiler Archivs durch Brandfälle und Plünderungen nur noch sehr lückenhaft erhalten sind. Man wird indes annehmen dürfen, daß es bedeutende Aufgaben waren, die den Maler nach der Reichsstadt zogen; am ehesten wird an die Herstellung von Wandmalereien zu denken sein, da der in einfachen Linien sich äußernde Monumentalstil der Wandmalerei noch in W.s frühsten Tafelbildern deutlich erkennbar ist.

„Konrad W. von Rottweil" („Rotwiler") hat sich der Meister in den folgenden Jahren gewöhnlich bezeichnet, indem er wahrscheinlich, den Rottweiler Gesetzen zufolge, in der Stadt seiner mehrjährigen Thätigkeit das Bürgerrecht anzunehmen genötigt war.

Wieder ist es eine Kirchenversammlung, die in W.s Leben eingreift: *Das Konzil von Basel.* Man weiß heute, welch gewaltige Rolle diese Kirchenversammlungen im Kultur- und im wirtschaftlichen Leben der Zeit gespielt haben. Es waren perpetuierliche Jahrmärkte oder, um modern zu reden, „Weltausstellungen" für Kunst

und Handwerk, die von nah und fern von den ersten Meistern der Zeit beschickt wurden. Der Einfluß des Konzils auf die künstlerische Entwickelung unserer Lande kann gar nicht hoch genug eingeschätzt werden mit seinen zahllosen, bald leicht sichtbaren, bald überaus feinen Wechselwirkungen zwischen den künstlerischen Eigenarten aller auf der Kirchenversammlung vertretenen Nationen.

Konrad W. hat sich offenbar schon zu Beginn des Konzils (1431) in *Basel* niedergelassen; eine eigene Werkstatt scheint er indes anfangs noch nicht betrieben zu haben, sondern er war wohl zuerst bloß Meistergeselle im Atelier eines schwäbischen Landsmanns, des schon seit 1405 in Basel ansässigen *Lawelin* (Nikolaus) *Rusch* (s. d.). In der Folge heiratete er die Nichte Lawelins, Ursula, eine Tochter Jakobs von Wangen, genannt Treyger. Die Gattin schenkte ihm fünf Kinder. Von äußern Ereignissen aus W.s Leben während seiner Basler Thätigkeit verdient noch erwähnt zu werden, daß der Meister im Juni 1434 die Zunft zum Himmel annahm und ein halbes Jahr darauf (im Jan. 1435) Bürger wurde. 1443 war er schon ein reicher Mann und imstande, das stattliche „Haus zum Pflug“ an der Freienstraße zu erwerben.

Aus der etwa zwölfjährigen Basler Thätigkeit W.s sind zwei Gruppen von Werken bekannt. Zuerst zwei kleine Tafelbilder (ca. 0,34/0,26 cm); eine „Kreuzigung“, die aus englischem Privatbesitz 1908 an das Berliner Museum gelangte, und ein Kircheninterieur mit der hl. Familie, Sta. Barbara und Sta. Katharina im Museo Nazionale zu Neapel. Beide Werke zeichnen sich durch eine Art von „Raumkunst“ aus, die in deutschen Landen etwas bis dahin Unerhörtes war. Die Linienperspektive ist mehr instinktiv als mathematisch erfaßt; um so mehr überrascht die Feinfühligkeit und Sicherheit, mit welcher die Gesetze der Luftperspektive erfaßt sind. Auf dem Kreuzigungsbild ist die Scene in eine weite Seelandschaft (Motive vom Ueberlingersee?) verlegt; das Kreuz mit den trauernden Frauen und dem hl. Johannes steht im Vordergrund auf einer saftgrünen Wiese; das Terrain fällt in sanftem Abhange zum See hinab, an dessen Ufer sich ein von Mauern umzogenes und von einer Burg bekröntes Städtlein erhebt. Meisterhaft ist die Wirkung der Sonne auf die weite blaugrüne, sich in nebliges Weiß verlierende Seefläche dargestellt. Verschieden von den gleichzeitigen Niederländern hat W. darauf verzichtet, Einzelheiten, genrehaftes Beiwerk, Blumen etc. anzubringen, wie er überhaupt ein Feind alles Zierlichen, Kleinlichen gewesen ist. Die Raumwirkung im großen erschien ihm als die Hauptsache.

Das Kircheninnere von Neapel — das, nebenbei bemerkt, aus der gräflich Fries'schen Sammlung stammt und wohl um 1800 auf dem Basler Kunstmarkt erworben wurde — ist das einzige Werk W.s, in welchem der Künstler für jedes Auge verständliche Beziehungen zur zeitgenössischen Kunst der Niederlande zeigt. Das Interieur ist ganz nach den Regeln Jan van Eycks wiedergegeben. Die Art und Weise, wie die Figuren in den Raum gesetzt sind, läßt Jan van Eycks „Madonna in der Kirche“ oder ein ähnliches Werk als Vorbild vermuten. Die Figuren sind auf beiden Täfelchen des W. verhältnismäßig klein und wirken beinahe nur als Staffage. Wieder ein neuer Zug ist die plastische Eigenart der Gestalten; durch Randlichter und starke Schlagschatten hat der Künstler ihre vollendete körperliche Rundung zu erzielen gewußt. Diese Bilder mögen 1433 entstanden sein.

In wenig spätere Zeit fällt ein mächtiger Flügelaltar, dessen einzelne Tafeln (0,92/0,74 m) sich in Basel (8 Stück), auf Schloß Wildenstein im Baselland (2 Stück) und auf Schloß Kreuzenstein in Nieder-Oesterreich (1 Stück) befinden. Der Inhalt des Altarwerks ist die Heilsgeschichte in ihren einzelnen, durch das Speculum humanae Salvationis festgestellten Momenten: 1) (Doppelbild.) Die drei Helden Davids bringen dem dürstenden König Wasser (Vorbild der Weisen aus dem Morgenlande). 2) Melchisedek und Abraham (Vorbild des Abendmahls). 3) Esther und Ahasverus (Vorbild der fürbittenden Maria vor Christus). 4) Antipater vor Cäsar (Vorbild der Fürbitte Christi bei Gott Vater). 5) Salomo und Königin von Saba (Vorbild der Weisen aus dem Morgenlande). Die genannten 5, bezw. 6 Tafeln zeigen Goldhintergrund und bildeten demnach einst *Teile* der Innenseiten des Altarwerks. Die nachstehenden Gemälde waren dagegen ehemals an der Außenseite angebracht; sie besitzen architektonischen, bezw. landschaftlichen Hintergrund. 6) Ecclesia; 7) Synagoge; 8) St. Christoph; 9) Jüdischer Priester mit dem Messer der Beschneidung (nicht der Apostel Bartholomäus, der in das typologische Schema nicht hineinpassen würde); 10) Engel der Verkündigung. (Tafel 5 befindet sich auf Schloß Kreuzenstein, 7 und 10 auf Schloß Wildenstein, die übrigen im Museum von Basel.)

Was in diesem Basler Altar auffällt, ist vor allem die plastische Wucht der Gestalten, ihre als Reaktion gegen die Schlankheit der Gotik kurzen Proportionen, die festliche Pracht der Farbe, die glänzend gelungenen Versuche in Illusionsmalerei (Stoffe! Geschmeide! Harnische!), die Raumwirkung in der schlichten Landschaft der Christophorus-Tafel und in den zellenartigen Architekturen, in welche Ecclesia, Synagoge, Priester und Verkündigungsengel hineingestellt

sind. Eigentümlich ist die Erzählungsweise des Meisters; jeder Wunsch, dramatisch sein zu wollen, scheint ihm noch fern gelegen zu haben, so daß er seine Figuren ganz ruhig sich unterhaltend zur Darstellung brachte. Die Köpfe wirken hölzern, maskenartig; was den ungeschlachten Gestalten etwelchen geistigen Charakter verleiht, sind die nach mittelalterlichem Rezept abgemessenen, wenn auch eindrucksvollen Handbewegungen.

So ist die figürliche Komposition dieses Altarwerks, wenigstens soweit sie die Innenseiten mit Goldgrund betrifft, nicht eben hervorragend, ja sogar schematisch und schablonenhaft. Der Beschauer kann sich des Eindrucks nicht erwehren, daß sich W. in diesen Teilen des Altarwerks, den Tafeln 1—5, vielleicht auf Vorschrift des Bestellers hin, an einen uralt hergebrachten Typus angelehnt habe. Da sich somit W. hier offenbar nicht als gänzlich originell gestaltender Künstler gibt, geht es auch nicht an, ihm auf Grund *dieser* Teile des Altars andere, ähnlich komponierte Werke zuzuschreiben. A. Schmarsows Hypothese, daß W. die Bilder einer in amerikanischem Privatbesitz befindlichen Biblia Pauperum-Handschrift angehörten, ist somit abzuweisen. — Der Basler Altar gibt der Rätsel manche auf; weil er nur noch fragmentarisch erhalten ist, sind vor allem Rekonstruktionsversuche, wie sie z. B. Burkh. Meier-Braunschweig in den Monatsheften für Kunstwissenschaften von 1909, p. 67 ff. vorgelegt hat, von vornherein abzulehnen.

Unter den zahlreichen niederländischen Malern, die das Basler Konzil besucht haben, mag wohl der sogenannte „Meister von Flémalle" der bedeutendste gewesen sein. Sein Hauptwerk sind zwei im Prado von Madrid ausgestellte Altarflügel, die einen kölnischen Besucher des Basler Konzils, den Theologen Heinrich Werl, zum Besteller haben. Sie tragen die Jahrzahl 1438. In W.s künstlerischem Schaffen mag das Ende der 1430er oder der Beginn der 1440er Jahre offenbar eine neue Epoche bezeichnen; es ist die Zeit, da der Maler angesichts von Werken der niederländischen Kunst — wir sagen absichtlich nicht „unter deren Einfluß" — seine rauhe alemannische Eigenart geläutert und verfeinert hat, und wenn wir hier nach dem anregenden Element suchen, so meldet sich sofort die Persönlichkeit des obengenannten, dem Namen nach unbekannten *„Meisters von Flémalle."* Der Künstler war Konrad W. geistig nahe verwandt, so nahe, daß eine Gruppe von Gelehrten dazu sich neigt, ihn für einen in die Niederlande eingewanderten Alemannen zu halten, ja sogar für keinen andern als den alten Hans Witz aus Konstanz, W.s Vater. Mag auch diese Hypothese in concreto wenig glücklich sein, so läßt sich doch feststellen, daß W. in einer bestimmten Zeit seines Lebens derart dem Meister von Flémalle nahe kam, daß eine persönliche Bekanntschaft der beiden Maler wohl wird anzunehmen sein. Das Verwandte liegt in der Durchbildung des Helldunkels; es liegt in feinen malerischen Problemen (z. B. in Reflexen!); es liegt in einem gewissen Wandel der Erzählungs- und Darstellungsweise. Während W. früher in dem Lapidarstil des Mittelalters seine heiligen Geschichten vorführte, wird er jetzt beredter; er liebt wie der Meister von Flémalle das Genrehafte, wird in seiner Charakteristik ausführlicher und beginnt sogar nach niederländischer Manier seine Werke mit stilllebenartigen Zügen auszustatten. In diese mittlere Zeit des Meisters gehören folgende Hauptwerke: 1) Die hl. Katharina und Magdalena in einer gotischen Halle sitzend (1,61/1,3 m; Museum in Straßburg; eine farbige Abbildung in *Springers* Handb. d. Kstgesch. IV[6], p. 51, Taf. II); 2) Mariä Verkündigung (1,58/1,205 m; Germanisches Museum, Nürnberg); 3) Joachim und Anna an der goldenen Pforte des Tempels (Maße wie die des wohl zugehörigen Nürnberger Bildes; Museum in Basel). Auch ein vor kurzem im Kunsthandel aufgetauchtes Madonnenbild (Halbfigur) scheint dieser Gruppe anzugehören.

Der Basler Aufenthalt W.s ging nun seinem Ende entgegen. Immer mehr entvölkerte sich die Konzilsstadt; die Pest brach aus, und wer es irgendwie vermochte, verließ die Gegend. Konrad W. war daher wohl rasch entschlossen, einen großen, ihm vom Genfer Bischof François de Mies gewordenen Auftrag auszuführen. Es handelte sich um einen gewaltigen Flügelaltar, wahrscheinlich den Hochaltar der Kathedrale S[t]-Pierre von Genf, deren Ausschmückung seit dem großen Brande von 1430 damals lebhaft betrieben wurde. (Daß W. sein Werk nicht für die kleine, an den Dom anstoßende Makkabäerkapelle malte, wie der Verfasser früher annahm, hat C. v. Mandach in der Gazette des Beaux-Arts, Nov. 1907, überzeugend nachgewiesen; er hat auch dargethan, daß der Auftrag an W. auf die persönliche Initiative des *François de Mies* und nicht auf einen letzten Wunsch von dessen Vorgänger, dem Bischof Jean de Brogny, zurückzuführen sei.)

Es wird anzunehmen sein, daß W. im Frühjahr oder Sommer 1443 die Stadt Basel verließ; sein Hauptwerk der Genferzeit, der Altar von S[t]-Pierre, trägt die Jahrzahl 1444 mit der lateinischen Beischrift hoc opus pinxit magister conradus sapientis de Basilea. „Sapientis" = „Sapientis filius" ist eine Uebersetzung von „Witz"; in ganz gleicher Weise hat schon der Vater 1440 bei seinem Aufenthalt in Savoyen den Namen latinisiert. Heute sind vom Genfer Werk nur noch zwei

beidseitig bemalte Langtafeln erhalten (1,32/1,55 m): 1) Außenseite: Petri Fischzug; Innenseite: Anbetung der Könige aus dem Morgenlande. 2) Außenseite: Befreiung Petri aus dem Kerker; Innenseite: Der Genfer Bischof Kardinal François de Mies in Anbetung der Madonna (Museum in Genf).

Zweifelsohne müssen diese vier imposanten Tafeln als des Meisters Hauptwerk angesprochen werden; in gleich großem, Masaccio-artigem Stil, mit gleich meisterhafter Raumwirkung und mit gleicher malerischer Virtuosität ist W. früher noch nicht hervorgetreten. Die Innenseiten überraschen, ja verblüffen durch die Pracht ihrer Farbe und durch die Kraft der Komposition. Der Meister hat mittlerweile gelernt, Gruppen aufzubauen und seine Komposition geschlossen zu halten. Unter den Außenseiten ragt besonders der „Fischzug Petri" hervor, der schlechthin als das bedeutendste deutsche Landschaftsbild des 15. Jahrh.s angesprochen werden muß. Die Scenerie des mit kleinen staffagenartigen Figuren erzählten biblischen Vorgangs ist eine Vedute des linken Seeufers, zunächst der Stadt Genf, deren Wasserbefestigung zu äußerst rechts erscheint. Wundervoll ist die räumliche Wirkung, völlig modern die Wiedergabe von Luft und Licht in der weiten Seefläche und auf den grünen Wiesenabhängen; auch die Lebhaftigkeit der figürlichen Darstellung ist für W. neu und überraschend. Die Christusgestalt in ihrer hierarchischen Größe wurde nach einer im Mittelalter viel verbreiteten „vera facies Christi" gemalt. Als Architekturmaler und daneben als kräftiger, stimmungsvoller Erzähler gibt sich W. auf dem Seitenstück, der „Befreiung Petri", einer groß aufgefaßten Darstellung, die als echtes Meisterwerk beinahe zeitlos wirkt und zu keiner Malerschule des 15. Jahrh.s äußerlich in Beziehung zu setzen ist. In diesen Genfer Tafeln steht W. als eine der ausgeprägtesten künstlerischen Persönlichkeiten aller Zeiten da; er erscheint bereits in vollem Besitze von künstlerischen Eigenschaften, die erst lange Jahrzehnte später, in der sogenannten Renaissancezeit, zum Allgemeingut geworden sind.

Werke, die später als die Genfer Bilder könnten angesetzt werden, sind von W.s Hand nicht mehr erhalten. Der Maler ist nicht nach Basel zurückgekehrt; 1445/46 zahlte seine Gattin für ihn die Steuer; am 5. Aug. 1447 wird W. als verstorben erwähnt. Sein Tod ist fern von Basel erfolgt, vielleicht in Frankreich, wohin den Meister seit seiner ersten Jugend manche Beziehungen führten. Auch künstlerisch läßt sich W.s Einfluß in Frankreich noch nachweisen, wie Georges Hulin de Loo dargethan hat (Exposition des Primitifs Français au point de vue de l'influence des frères van Eyck sur la peinture Française et Provençale, p. 35 ff.). Ganz neustens hat *C. v. Mandach* für Savoyen Aehnliches nachgewiesen. In Basel ließ W. einen trefflichen Schüler zurück, den sogenannten „Basler Meister von 1445", der in den Museen von Basel, Donaueschingen und Schaffhausen mit tüchtigen Arbeiten vertreten ist. Im übrigen ist W.s Einfluß vor allem in einer Gruppe von Inkunabeln des Kupferstichs wahrnehmbar (beim Meister der Spielkarten, ganz besonders beim Meister E. S.).

Uebersicht der Werke W.s nach der Zeit ihrer Entstehung.

Jugendarbeiten:
- Kreuzigung (Berlin).
- Kircheninterieur (Neapel).
- Basler Altar (Basel, Wildenstein, Kreuzenstein).

Mittlere Zeit:
- Madonna im Zimmer (Kopie nach einer Federzeichnung W.s; Berlin, Kupferstichkabinett).
- Hl. Magdalena und hl. Katharina (Straßburg).
- Joachim und Anna (Basel).
- Verkündigung (Nürnberg).

Reife Zeit:
- Genfer Altar 1444. (Cat. du groupe 25 de l'Exp. nat. Suisse. Genf 1896, p. 23 u. 26.)

D. Burckhardt in der Basl. Festschr. v. 1901, p. 273 ff. — *Dehio*, Zeitschr. f. bild. Kst., N. F. 1902, p. 229 ff. — *Schmarsow*, Oberrhein. Malerei u. ihre Nachbarn. — *Ders.*, Witz u. die biblia pauperum (Repert. f. Kstwiss. v. 1905, p. 340 ff.). — *Ders.* in der Zeitschr. f. christl. Kst. v. 1905, p. 266 ff. — *D. Burckhardt*, Studien z. Gesch. d. altoberrhein. Malerei (Jahrb. d. kgl. preuß. Kstsammlgn. v. 1906, p. 179 ff.). — *Stiaßny*, Zu Konr. Witz. Ebenda p. 285. — *Leo Bär*, Eine Zeichnung des Meisters der Spielkarten in „Studien, Friedr. Schneider z. 70. Geburtstag gewidmet", p. 61 ff. — *C. Dodgson* im Repert. f. Kstwiss. v. 1907, p. 169 ff. — *Jaro Springer*, Zeitschr. f christl. Kst. v. 1907, p. 49 ff. — *Claude Philipps*, A crucifixion by Konrad Witz of Basel, Burlington Magaz. v. Mai 1907, p. 103 ff. — *C. v. Mandach*, W. et son retable de Genève, Gaz. des Bx.-Arts v. 1907, II, p. 353 ff. — *Ders.*, Les peintres W. et l'école de peinture en Savoie. Gaz. des Bx.-Arts v. 1911, II, p. 405 ff. — *Friedländer*, Ein neuerworbenes Bild von W. im Amtl. Bericht aus d. königl. Kstsammlgn. v. Jan. 1905. — *Helmuth Th. Bossert*, Eine gereimte Erzählung auf den Maler W. (Repert. f. Kstwiss. v. 1909, p. 497 ff. — *Walter Josephi*, Die Verkündigung Mariae des Konr. W. im German. Nationalmus. (Anz. d. German. Mus. v. 1911). — *H. Brandt*, Die Anfänge der deutsch. Landschaftsmal. im 14. u. 15. Jahrh. Straßb. 1912. — Dict. des art. et ouvr. d'art de la France. *Brune*, Franche-Comté. Paris 1912, p. 257 f. (mit weitern Litt.-Angaben).

D. Burckhardt.

Witz, Hans *Peter I.*, Hafner, in Biel, wurde dort am 6. Juli 1710 getauft und starb dort am 4. Okt. 1777. Sein Sohn, Hans *Peter* W. II., getauft am 13. Nov. 1742, gest. am 5. Juni 1788, übte denselben Beruf aus. Im ehemaligen Bielerhause in Ligerz (bei Hrn. Gabriel Burkhard) weist ein Kachelofen die Wappen von Biel und des Kirchen-

vogts Schneider sowie die Signatur „P. Witz 1770" auf.

Auch Hans *Heinrich* W., der Sohn des Hans Heinrich, getauft am 13. Okt. 1713, gest. am 3. April 1793, war Hafner. *H. Türler.*

Witz, Hs. *Heinrich,* s. Witz, Hs. *Peter.*

Witzig, Abraham, s. Witzig, Bendicht.

Witzig, Bendicht, Glockengießer, in Biel, goß 1701 eine Glocke von zwei Zentnern für die Uhr auf dem Obertor in Biel. W. war von 1706—1723 Mitglied des Großen Rats in Biel.

Sein Sohn, *Johann W.*, getauft am 13. Juni 1691, gest. am 18. März 1753 als Ratsherr, goß 1723 eine Glocke in Seedorf bei Aarberg.

Auch sein Neffe, *Abraham W.*, getauft am 3. Juni 1681, gest. am 24. März 1721, war Glockengießer.

Verdinge u. Ratsman. im Stadtarch. Biel. — Arch. d. Histor. Vereins Bern X, p. 344. — *Nüscheler,* Glockeninschr. im Kt. Bern, p. 90 (141). *H. Türler.*

Witzig, Ferry (Florian?), Goldschmied und Seidensticker, identisch mit Ferry Sage oder Saige, Bürger von Besançon, dort sowie in Montbéliard (1572—1581), und in deutschen Landen in Baden und *Basel* thätig, wo er 1593 sich in die Korporation der Goldschmiede aufnehmen ließ. Seit dem 6. Juni 1596 gehörte er der Safranzunft an. Er übte damals die Profession eines Seidenstickers aus. Am 14. Juli 1604 verlor er jedoch in Basel das Bürgerrecht, weil er, ohne die Erlaubnis des Magistrats eingeholt zu haben, sich nach der Markgrafschaft Baden begeben hatte. Am 16. Juli 1606 wurde er, als er in seine Adoptivvaterstadt zurückkehrte, in aller Form ausgewiesen. Nun begab er sich nach Montbéliard, wo er 1614 noch lebte. Seine Frau hieß Marguerite Paris und schenkte ihrem Manne vier Kinder, unter denen der Goldschmied *Nicolas W.* war (s. d.).

Mém. et doc. inédits publ. par l'Acad. de Besançon, I, p. 381, 386, 390, 442. — *Nardin et Mauveaux,* Hist. des corp. de Montbéliard, I, p. 89, 291—293. — Dict. des art. et ouvr. d'art de la France. *Brune,* Franche-Comté, Paris 1912, p. 258 (dort der Stammbaum der Seitenlinie der Witz, welcher dieser Meister angehört). *C. Brun.*

Witzig, Hans Jakob, Glockengießer, in Biel. Er goß für folgende Orte Glocken: 1644 für Escholzmatt 1; 1648 für Pieterlen 2 (1862 umgegossen).

Nüscheler, Glockenb. (Msc.). — *Ders.,* Glockeninschr. im Kt. Bern, p. 76 (140). *† Moriz Sutermeister.*

Witzig, Johann, s. Witzig, Bendicht.

Witzig, Nikolas, Goldschmied des 17. Jahrh.s, in Montbéliard (1616) und in Basel thätig, gest. vor 1635. Er ist der Sohn des Ferry W. (s. d.), der identisch mit Ferry Sage (Saige). Seine Gattin hieß Marguerite Mathiot. Vier Jahre lang war er in der Lehre bei dem Basler Goldschmied Peter Hans Segesser (1600) (s. d. im Suppl.).

Nardin et Mauveaux, Hist. des corp. d'arts et mét. I, p. 293. — Dict. des art. et ouvr. d'art de la France. *Brune,* Franche-Comté, Paris 1912, p. 258. *C. Brun.*

Witzig, Witzinger, s. auch Witz.

Wiville, s. Miéville, Miville.

Wobmann, A., Lithographie-Zeichner, war in der ersten Hälfte des 19. Jahrh.s in Luzern in der lithographischen Anstalt der Gebrüder Eglin (s. Bd. I, p. 414) thätig. Von seiner Feder stammt u. a. das lithographierte Blatt (in der Sammlung der dortigen Kunstgesellschaft) „Die Ruhe." *Franz Heinemann.*

Wötzer, J. L., Bildhauer unbekannter Herkunft. Er stellte an den Turnusausstellungen des Schweizerischen Kunstvereins in Zürich mehrere Arbeiten in Gips aus und zwar 1846 eine Tellgruppe, eine Shakespeare-Statue und eine Büste des Sängervaters Hans Georg Nägeli, 1849 eine Statue Konrad Eschers von der Linth und eine Büste Hans Kaspar von Orellis. *H. Appenzeller.*

Wohnlich, s. Wonlich.

Woland (Wolang), Peter, Glasmaler, in Murten und in Thun. Für die Jahre 1553—1560 ist als sein Wohnort Murten bezeugt, wo das Geschlecht sonst noch vertreten war (1558 Jakob W., Notar); von 1568—1595 ist er in Thun wohnhaft. Dem Rate von Bern lieferte er Fenster mit Wappen zu Schenkungen: 1553 für Jakob Spiritus (Geist, Murten), 1554 für die Söhne des verstorbenen Ammanns zu Balm, 1560 für Franze Columbi, 1568 für die Gesellschaft zu Metzgern in Thun. Die Stadtrechnungen von Thun nennen folgende Schenkungen von Wappenfenstern, die W. gemacht hat: 1568 dem Peter zu Müli, 1577 dem Statthalter Koler zu Sigriswil, 1584 dem Ammann in Diesbach, 1594/95 dem Melcher Lötscher zu Holenwegen.

Weydmann, im Anz. A.-K. N. F. IV, p. 212, 214, 216. — *Benziger,* im Anz. A.-K. N. F. V, p. 188, 194. — *Blösch,* Festschr. v. 1879, p. 64. — Freib. Gesch.-Blätter VIII. *H. Türler.*

Wolang, s. Woland.

Woler, Peter, miniaturiste, à Fribourg, illustra, en 1577, le livre appelé le „Katharinenbuch", soit le recueil des ordonnances et des règlements des écoles de la ville de Fribourg; il reçut pour son salaire la somme de 25 livres. La composition placée en tête du volume présente les trois tours de la cité fribourgeoise surmontées de l'aigle de l'empire et de deux écussons coupés noir et blanc; les armes des avoyers, des membres du Petit Conseil et des bannerets forment l'encadrement.

Heinemann, Das Katharinenbuch, Freib. 1906, s. VII, VIII. *Max de Diesbach.*

Wolf, ..., Glasmaler des 17. Jahrh.s, 1679 in Stein a. Rh. thätig, wo er bei der Renovation der Kirche die von der Stadt geschenkten drei Fensterschilde mit den Wappen der Stadt Stein, des Bürgermeisters Schneider und des Stadtvogts Bonaventura Danner lieferte. Die erste Scheibe kostete 18 Gld., die andern je 14 Gld. Sie wurden in die Empore gesetzt und sind nicht mehr vorhanden (wie andere teils im Chore, teils im Schiff angebrachte Glasgemälde, die gleichfalls 1679 datiert waren).

Rahn, Stat. schw. Kstdenkm., im Anz. A.-K. v. 1889, p. 252, 255. Unter den aus der Kirche zu Stein stammenden und jetzt in der Stadtbibl. Schaffh. hängenden Wappenscheiben tragen sechs (Stadt Zürich, Holzhalb, zwei Keller, Schwarzenbach, Waser) die Jahrzahl 1679 und sind vielleicht die Ueberbleibsel der p. 255 erwähnten Folge. *Vogler.*

Wolf, Alexander, Maler, von Beringen im Kanton Schaffhausen, geb. am 9. Okt. 1864, erhielt von Mitte der achtziger Jahre an den ersten ordentlichen Unterricht in der Kunst zu München, wo er die Privatschulen von Toby Rosenthal und Jakobides eine Zeitlang jeden Winter während einiger Monate besuchte. 1889 beschickte er den Schweizerischen Turnus mit einem Genrebild und ein paar Porträts und malte dabei Rheinfälle für den Kunstverlag im Schlosse Laufen. Im übrigen fand er zu wenig Unterstützung, so daß er sich nachgerade mit recht untergeordneten Arbeiten behelfen mußte und froh war, wenn er in ländlichen Wirtsstuben die Wände mit Bildern bemalen konnte, was schlecht genug honoriert wurde. Seit einiger Zeit wird er durch den Maler Jos. Heimgartner in Altdorf beschäftigt, für den er die landschaftlichen Hintergründe von Kirchengemälden ausführt.

Curric. vitae. *Vogler.*

Wolf, B. Joseph, Glockengießer, im Kloster St. Urban im Kanton Luzern. Er war Laienbruder und betrieb im Kloster die Glockengießerkunst. So goß er 1646 für St. Urban selbst die größte Glocke und 1673 die zweitgrößte. In letzterm Jahre goß er auch eine für die Kapelle Burgrain bei Willisau.

Nüscheler, Glockenb. (Msc.). † *Moriz Sutermeister.*

Wolf, Burkhardt, Steinmetz, war 1487 in Luzern thätig und wohnte am Krienbachtor.

Geschichtsfrd. XIX, p. 310. *Franz Heinemann.*

Wolf(f), Caspar, Landschaftsmaler, geb. 1735 in Muri im Kanton Aargau, gest. 1798 zu Mannheim. Als Schüler Leuzers in Konstanz suchte W. umsonst in Augsburg, München und Passau Stellung. Er begab sich hierauf nach Paris zu Loutherbourg, kehrte jedoch arm nach Muri zurück, wo im Schlosse Horben einige Zimmertapeten und auf einem Brustgetäfer im ehemaligen Gasthause der Abtei einige Zeichnungen sich befinden. Nun gab W. in Bern bei A. Wagner Schweizer Prospekte heraus. Er malte für ihn 150 Bilder in Oel und Aquarell, die mit Text von Prof. Wyttenbach erscheinen sollten. Es erschien aber nur eine Lieferung, ein Dutzend kolorierter Blätter, von Matthias Pfenninger und andern gestochen. Henzi in Bern setzte das Unternehmen fort und ließ die Originale W.s in Paris unter Joseph Vernets Leitung in farbigen Kupferstichen vervielfältigen. Obgleich namhafte Künstler wie Janinet und Descourtis nach ihm radierten, kamen auch in Paris nur wenige Lieferungen zu stande. Bei Henri und Wagner zusammen erschienen 34 Blätter. W.s Spezialität war die Hochalpennatur; er malte Ansichten von Gletschern, Schluchten, Bergbrücken, Alpenpässen, Tälern, Wasserfällen sowie solche von Schlössern und Burgruinen. Er ist in der Kupferstichsammlung des Eidgenössischen Polytechnikums (Bühlmannsammlung) mit Bleistift-, Tuschzeichnungen und Aquarellen vertreten. Es stachen nach ihm außer den Genannten Joh. Jos. Stöcklin in Augsburg, J. R. Schellenberg, Balth. Ant. Dunker, M. G. Eichler, H. Rieter, H. Bleuler, C. Wyß, Demeuse und J. C. und Georg Chr. Walwert. Sein Hauptwerk blieb die mit Titelblatt von Dunker erschienene Folge: „Alpes helveticae."

Nagler, K.-Lex. XXII, p. 45/46. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 6039. — *Füßli*, Best. Kstler V, p. 110–115. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 890. — Kat. der Kstausst. Luzern 1869, p. 17 f.; 1889, p. 35. — Dekan *Meng*, Gesch. des Amtes u. der Pfarrei Muri, Ber.-Schul-Kat. 1860. — Mitt. von *Jos. Reber*. — *C. Brun*, A. D. B. *C. Brun.*

Wolf (Voelfdo), Conrad, Orgelbauer, von Waldshut im Großherzogtume Baden. Er baute zwischen 1426 und 1428 in St. Nicolas in Freiburg in der Schweiz die erste Orgel.

Rahn, Stat. schw. Kstdenkm., Freib., im Anz. A.-K. v. 1883, p. 422. *C. Brun.*

Wolf, Dietrich, Goldschmied, der Sohn des Hauptmanns Hs. Ulrich W., geb. in Zürich am 6. April 1710, gest. 1766. Er war 1724 Lehrling bei seinem Onkel Kaspar Meyer und wurde 1731 Meister. 1763 ist er Zwölfer zur Zimmerleuten gewesen. 1739 heiratete er Dorothea Geßner, die Tochter des Münzmeisters Jakob G.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher*. *C. Brun.*

Wolf, Hans Jakob, apokrypher Glasmaler, in Zürich. In der Zürcher Seckelamtsrechnung von 1660/61 heißt es: „... Hans Jakob Wolfen, dem Glasmaler, um ein großes Wappen oder Rych, so in die Kilchen zu Marthalen sollen gebraucht werden ..." Da vorher und nachher kein Glasmaler Wolf mit diesem Vornamen vorkommt, 1660 aber gerade die Thätigkeit Hans Wilhelm W.s

beginnt (s. d.), so liegt nach H. Meyer wohl nur ein Versehn des Rechnungsstellers im Vornamen vor.

Meyer, Fenster-Schenk., p. 268/69. *F. O. Pestalozzi.*

Wolf, Hans Jakob, der Sohn des Apothekers Hans Ulrich W., Goldschmied, geb. in Zürich am 14. Nov. 1630, gest. 1703. Er war 1647 Lehrling bei Hans Ludwig Dietschi und wurde 1658 Meister. 1686 ist er Zwölfer zur Zimmerleuten, 1694 Ratsherr, Obervogt zu Wollishofen, 1695 Spitalpfleger gewesen. Seine Frau, mit der er sich 1660 verheiratete, hieß Kleophea Hartmann; ihr Sohn, *Hans Ulrich W.*, war ebenfalls Goldschmied.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer*, Coll. VI, p. 459 u. 462. *C. Brun.*

Wolf, Hans Jakob, Goldschmied, der Sohn des Hauptmanns und Goldschmieds Dietrich W., geb. in Zürich am 27. Febr. 1751. Er wurde 1769 als Meisterssohn geledigt und 1773 Meister. Er gelangte 1787 in den Großen Rat und wurde 1789 Landvogt zu Sax. Erblindet starb er 1799 zu Maienfeld. Seine Gattinnen waren Rosina Barbara Högger von St. Gallen, die 1774, und Ursula Elisab. Enderlin von Maienfeld, die 1792 kopuliert wurde.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *C. Brun.*

Wolf, Hans Ulrich, s. Wolf, Hans Jakob.

Wolf, Hans Wilhelm, Glasmaler, geb. in Zürich 1638, gest. dort 1710. Uxor 1661: Anna Pestaluz. Er trat 1652 in die Lehre bei H. J. Nüscheler dem jüngern, ward 1659 zum Meister angenommen, wurde 1668 Meisterstuckgschauer, Zünfter zu Schiffleuten und Vertreter dieser Zunft im Großen Rat. Trotz seiner darauf folgenden Ernennung zum Landvogt gen Sax (1691) quittierte er den Beruf nicht, sondern führte ihn in seinem Hause zum Haspel auf dem Rain weiter. Seine Lieferungen von Standeswappen beginnen mit 1659, und bis zu seinem Tode wird (mit einziger Ausnahme des Glasmalers H. U. Nüscheler, 1693) nur er als Lieferant von Zürcher Standeswappen genannt. Als Bestimmungsorte der Scheiben sind bekannt (Jahreszahlen bei Meyer): Die Kirchen von Birmenstorf, Tägerfelden, Bassersdorf, Hombrechtikon, Aeugst, Otelfingen, Andelfingen, Steinmaur, Horgen, Wülflingen, Dübendorf, Meilen, Fischingen, Herrliberg, Dietikon, Sternenberg-Turbenthal; die Rats- und Gemeindehäuser Baar, Uri, Elgg, Horgen, Rüschlikon; die Wirtshäuser Adliswil, Hitzkirch, Wynnigen, Bernegg. Der letzte Eintrag in der Seckelamtsrechnung datiert von 1708. Ob W. auch für die Kirche in Stein Scheiben geliefert habe, ist unsicher; dagegen hat er öfters für den Einsiedler Amtmann Marx Escher gearbeitet (Meyer, p. 323) und von den Berner Hofmeistern in Königsfelden wie von den Landvögten in Lenzburg für die Kirche von Birmenstorf und das Rathaus Uri Wappen bestellt erhalten.

Meyer, Fenster-Schenk., p. 10, 148, 250/51, 322. — *Merz-Diebold*, Anz. A.-K. v. 1896, p. 24. — Argovia XXX, p. 237, 241. — *H. Meyer*, Coll. Stadtbibl. Zürich III, p. 20, 33, 97; IVa, p. 52; V, p. 329; VI, p. 523/24; XVI, p. 46; XVII, p. 42. — Mitt. des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *F. O. Pestalozzi.*

Wolf, Jean, Landschaftsmaler, Graveur und Zeichenlehrer, wurde am 14. Juni 1841 in Lotzwil geboren. Die Eltern widersetzten sich seinem Wunsche, Maler zu werden, und schickten ihn 1858 in das Graveuratelier Jakob Häuselmanns in Biel (s. d.) in die Lehre, wo er auch als Arbeiter blieb. In der Folge war er zehn Jahre in La Chaux-de-Fonds thätig und kehrte als vorzüglicher Zeichner und Entwerfer dekorativer Motive in das genannte Atelier Hubacher-Häuselmann zurück. Zehn Jahre lang gab er nun als Zeichenlehrer für Freihandzeichnen und Aquarellmalen Unterricht an der Kunstgewerbeschule und an der Fortbildungsschule in Biel. Seit 1903 wohnt er in Genf. W. hat von jeher seine freien Stunden der Malerei gewidmet. Die größte Förderung empfing er vom Maler William Hirschy, dem Lehrer an der Kunstschule in La Chaux-de-Fonds, mit dem er Studienausflüge machte. W. hat mit Vorliebe die Landschaften des Bielerseeufers und des Jura, und seit 1903 diejenigen der Umgebung von Genf in Aquarell, Oel und Sepia gemalt. Er hat auch einmal den Schweizerischen Salon, den Salon in Neuenburg und die permanente Kunstausstellung in Basel mit Bildern beschickt. Er zeichnete früher J. W.-Bourquin, seit Jahren aber J. W.-Kempf.

Persönl. Mitt. des Hrn. *W.* *H. Türler.*

Wolf, Pankratius, Glockengießer, von Zürich. In Luzern goß er für folgende Orte Glocken: 1432 für Rathhausen 1; 1435 (30?) für Meierskappel 1.

Nüscheler, Glockeninschr. in den V Orten, p. 152. — Geschichtsfrd. XXX. *† Moriz Sutermeister.*

Wolf, Willibald, Panzermacher, in Bern, war dort wenigstens von 1556 an thätig, da er von diesem Jahre an in Bern eine Reihe von Kindern taufen ließ. Er arbeitete häufig für das Berner Zeughaus. Am 27. Aug. 1563 ließ sich seine Frau von ihm „freien", da er liederlich war. Von 1567 an erhielt er als städtischer Panzermacher ein fronfästliches Wartgeld, das ihm indessen am 9. Sept. 1574 wieder entzogen wurde. Zudem wurde er auf den 20. Febr. 1575 wegen Betrugs aus der Stadt verwiesen.

Taufrödel, Stadtrechngn., Ratsman. 15, 74. — Turmbuch 1570 im Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Wolf, s. auch Wolff, Wolfgang.

Wolfarth (Wolfhart), Marx, Goldschmied. Er lernte seit 1566 bei Hans Müller in Zürich und wurde 1579 Meister. Er starb 1615.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer*, Coll. VI, p. 463. *C. Brun.*

Wolfcoz, s. Vuolfcoz.

Wolfensberger-Burdon, Hanna Dorothea, Malerin, von Rumlikon bei Russikon, die Tochter des William Burdon von Hartfordhouse in Northumberland. Sie wurde dort am 15. Juli 1800 geboren und vermählte sich 1841 mit dem Maler Johann Jakob Wolfensberger (s. den folgenden Artikel), von dem sie in der Kunst unterrichtet wurde. Das Ehepaar lebte von 1842 an im Beckenhof in Zürich und machte öftere Kunstreisen, besonders nach Italien. Nach dem Tode ihres Mannes, 1850, schrieb sie dessen Lebensskizze für das Neujahrsblatt der Künstlergesellschaft von 1854. Sie hielt sich abwechselnd in Zürich und Rom auf, malte Kopien nach alten Meistern, besonders nach ihrem Liebling Guido Reni, teils in Oel, teils in Aquarell und stellte an den Turnusausstellungen des Schweizerischen Kunstvereins von 1848—1857 folgende Bilder aus: „Apollo und die Musen“ nach einer Skizze Guido Renis; „Ruth auf dem Felde“, „Diana Vernon“ „Der erste Liebesbrief“, „Die Eifersucht“ und verschiedene Porträts. 1857 verheiratete sie sich mit Junker Daniel Hieronymus Schobinger und zog mit ihm 1859 nach seinem Landgute Belsito bei Rapperswil, wo sie zurückgezogen ihrer Kunst lebte und am 4. Jan. 1877 starb.

Mitt. d. Gmderatskanzlei Jona, Kt. St. Gallen. — Pers. Erinnerungen. *H. Appenzeller.*

Wolfensberger, Johann Jakob, Landschaftsmaler, von Rumlikon bei Russikon, wurde am 20. Febr. 1797 in diesem kleinen Weiler des zürcherischen Oberlands geboren. Sein Vater war Besitzer eines großen Bauernguts, hatte selten weniger als sieben Pferde im Stall, und der Knabe, kaum sechsjährig, war schon gewohnt, die feurigsten und wildesten zu besteigen und mit ihnen ins Feld zu reiten. Unter des Vaters hartem Regiment und rohem Wesen hatte besonders die Mutter schwer zu leiden, fühlte sich daher um so mehr zu den Kindern hingezogen und hatte auch vor Kummer ein frühes Grab gefunden. Eine große Abneigung gegen die rauhe Feldarbeit bemächtigte sich schon früh des Sohns, während die Schönheit der ihn umgebenden Natur in ihm mehr und mehr den Entschluß festigte, Künstler zu werden. Ein Freund der Familie wußte es beim Vater durchzusetzen, daß der Junge als Lehrling in die Kunsthandlung Heinrich Füßlis in Zürich gelangte. In einem alten, gefängnisartigen Hause der kleinen Brunngasse fand er Unterkunft und machte sich mit fröhlichem Eifer an das Kolorieren von Ansichten, wobei ihm sein Lehrherr, da der Vater gar keine Unterstützung gewährte, in jeder Weise sein Fortkommen erleichterte. Bald fing W. an, allein nach der Natur in Aquarell zu malen und wußte ganz aus sich heraus, ohne Beihülfe eines Künstlers, den eignen Weg zu finden und die Schönheiten der Natur in glücklicher Weise mit Farben darzustellen. 1817 fragte der Maler Wilhelm Huber in Neapel bei Füßli nach einem tüchtigen jungen Künstler, der befähigt wäre, Kopien seiner Bilder anzufertigen. Füßli besprach sich mit W., der sich sofort entschloß, den Auftrag anzunehmen. Zu Fuß ging die Reise bis Genua, dann zur See bis Neapel. Hier fand er aber seine Stellung bald unerträglich; er löste den Kontrakt schon nach sieben Monaten. Ohne Sprachkenntnisse, ohne Geld und ohne Freunde war er in schlimmer Lage. Zwei Brüder Oertli von Glarus nahmen sich jedoch seiner an; so fand er Arbeit, konnte sich mit Kolorieren bald spärlich durchbringen und ergriff jede Gelegenheit, in der herrlichen Umgebung der Stadt nach der Natur zu malen. Bald nahmen sich auch verschiedene hohe Gönner des strebsamen jungen Künstlers an, die an seinem liebenswürdigen Charakter und seiner großen Geschicklichkeit Gefallen fanden. 1821 hatte er Gelegenheit, Sizilien zu bereisen. 1825 begab er sich nach Rom und befreundete sich mit den französischen Künstlern, besonders mit Horace Vernet. Durch diese Verbindungen faßte der Meister immer festern Boden; er wurde sogar den Königen von Bayern, Dänemark und Preußen vorgestellt, und seine Bilder wurden von Kennern aller Nationen geschätzt. 1832 reiste er nach Griechenland, hielt sich drei Jahre in Athen auf und malte auch für König Otto mehrere Ansichten. Dann folgten Reisen nach Konstantinopel, Smyrna und Troja und 1835 über Malta und Messina zurück nach Neapel. Nachdem er auch noch in Pästum und Pompeji Studien gemacht hatte, kehrte er 1838 über Rom und Florenz nach Zürich zurück. Er veranstaltete hier eine Ausstellung von über 200 farbigen Skizzen seiner Reisen und gewann in M. Bodmer einen freimütigen Beschützer. Seine Aquarellgemälde fanden großen Beifall, auch in München, Wien, Paris und London. In London ließ er sich 1840 nieder, wurde durch ein Mitglied der königlichen Akademie bei William Burdon von Hartfordhouse eingeführt und vermählte sich 1841 mit dessen Tochter (s. den vorherigen Artikel). Im gleichen Jahre kamen dort in 17 radierten Blättern bei Fischer seine Ansichten von Italien und Griechenland heraus. 1842 kehrte er mit der Frau in die Vaterstadt zurück und wurde dort Mitglied der Künstlergesellschaft. Bei einem erneuten Besuch in England 1846 holte er sich

eine heftige Gehirnentzündung, an deren Folgen er am 15. Mai 1850 in seiner Wohnung zum Beckenhof in Zürich starb.

In der Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft befinden sich folgende Aquarelle: Die große „Ansicht von Rom von der Villa Mattei aus gesehen“, von 1832 (H. 0,76; Br. 1,19), deren reiche Figurenstaffage von Horace Vernet gemalt ist; dann in den Malerbüchern: „Der Tempel von Paestum“, „Wasserfall bei Subiaco“, „Die Wasserfälle bei Tivoli“, „Aus der Campagna bei Rom“; „Das alte Aquino“ und mehrere Bleistiftskizzen; sodann die 17 Kupferstiche der Ansichten aus Italien und Griechenland, von englischen Stechern radiert, 12,5/19.

Frau *Wolfensberger*, N.-Bl. d. Zürch. Kstlergesellsch. 1854. — *Nagler*, K.-Lex. XXII, p. 58. — *W. Füßli*, Zürich u. die wicht. Städte a. Rhein, p. 151—155. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 892. — Neuer Nekrolog der Deutschen 1850. — *Meyer von Knonau*, Gemälde der Schweiz. — *Seubert*, K.-Lex. III, p. 604. — *C. Brun*, A. D. B. XLIV, p. 4—6. — *Ders.*, Verz. d. Kstwerke, 4. Aufl., p. 78. — *Cust*, Index brit. Mus. I, p. 347. *H. Appenzeller.*

Wolff, François-Jean, peintre en émail, né à Genève le 19 oct. 1740, s'associa d'abord avec son frère Jean-Conrad W., puis, à partir de 1778, avec Jean-Louis-Daniel Rouvière. Il forma de nombreux élèves. *A. Choisy.*

Wolff, Hans Kaspar, Goldschmied, der Sohn des Professors Hans Kaspar W., geb. in Zürich 1571. Er lernte 1588 bei Christoph Klauser und wurde 1595 Meister. Schuldenhalber ausgetreten, war er 1601 und 1606 in fremden Landen abwesend. Seine Frau hieß Jakobea Meyer von Winterthur.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. *C. Brun.*

Wolff, Hans Ulrich, Goldschmied, der Sohn des Goldschmieds Hans Jakob W., geb. in Zürich am 8. Juni 1678, gest. 1722. Er war 1692 Lehrling bei seinem Vater und wurde 1701 Meister. Er vermählte sich 1709 mit Susanna Meyer, der Tochter des Obmanns Dietrich M. 1713 ist er Zwölfer zu Zimmerleuten gewesen.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. *C. Brun.*

Wolff, Jean-Conrad, frère de François-Jean W., né à Genève le 7 août 1738, s'associa avec lui comme peintre en émail. *A. Choisy.*

Wolff (oder Wolf), Johann *Kaspar*, von Wollishofen, Architekt, eidg. Oberst und Staatsbauinspektor, in Zürich, der Bruder des † Pfarrers Phil. Heinrich W. in Weiningen und des † Konrad Arnold W., des schweiz. Generalkonsuls in Yokohama, geb. am 28. Sept. 1818 als Sohn des Pfarrers und Dekans Heinrich W. in Affoltern bei Höngg im zürch. Bez. Dielsdorf, gest. am 27. April 1891 in Hottingen bei Zürich. Den ersten Unterricht erhielt er in einer Privatschule. Früh zeigte sich die Freude am Militär und die Lust zum Zeichnen, und so wurde er denn in Neuenburg drei Jahre zu Architekt Rychner in die Lehre gegeben. Hierauf bezog er die Akademie in München. 1840 kehrte er nach Zürich zurück, aber zunächst auf kurze Zeit; denn in Neuenburg, wo er als Baumeister seine Lehre durchgemacht hatte, fand er vorübergehend als Praktiker Arbeit. Eine zusagende Stellung eröffnete sich ihm dann in Zürich, wo er sich litterarisch bethätigte, indem er den „Baufreund“ herausgab, eine Art Anleitung für Sachverständige und Laien. In jener Zeit (1841) verheiratete er sich mit Anna Kunz von Itzikon-Grüningen. Hierauf ging er nach Zofingen, um sieben Jahre als Bauverwalter zu wirken.

W.s Carriere als Architekt lief derjenigen des Soldaten parallel. Zum Pontonier-Unterlieutenant und Pontonierinstruktor befördert, beteiligte er sich 1845 als Abteilungschef am zweiten Freischarenzuge. Nach der Rückkehr wurde er zum Staatsbauinspektor seines Heimatkantons ernannt, welche Stelle er zwanzig Jahre inne hatte. Während zwei Amtsdauern war er auch Mitglied des Großen Rats. 1852 wurde der Pontonierhauptmann in den Eidgenössischen Geniestab berufen und im Herbst mit der Leitung der Festungsbauten von Bellinzona betraut; 1855 bereits rückte er zum Geniemajor vor, 1856, infolge der wegen des Konflikts mit Preußen nötig gewordenen Grenzbesetzung, zum Divisionsingenieur. 1858 wird W. Oberstlieutenant, 1859 als Divisionsingenieur Kommandant der 8. Division im Kanton Tessin. 1862 traf ihn der Ruf in die Eidgenössische Geniekommission, im gleichen Jahre die Ernennung zum Obersten im Geniestab, 1865 die Ernennung zum Eidgenössischen Inspektor der Genietruppen. Als Genie-Oberkommandant machte er die Grenzbesetzung im deutsch-französischen Kriege mit, um hernach, am 21. Febr. 1875, seine militärische Laufbahn abzuschließen.

Joh. Christ. Kunkler in St. Gallen (s. d.) nannte W. „einen sehr begabten Kopf“ und gedachte bei diesem Ausspruch seiner Leistungen als Architekt. Als solcher ist er zweimal in den Vordergrund getreten, am Tage nach dem Brande von Glarus, 1861, und, in den fünfziger und sechziger Jahren, beim Bau des Eidgenössischen Polytechnikums in Zürich. Als Abgesandter der Stadt Zürich bot er nach der Katastrophe den Glarnern die erwünschte Hülfe und Unterstützung an. Am 15. Mai übernahm er die Oberleitung der Arbeiten, die, unter Oberst Lochers Führung, zum Wiederaufbau der Stadt nötig waren. Der Glarner Gemeinderat erteilte ihm und Direktor Simon sodann den Auftrag, einen neuen Bauplan auszuarbeiten, der am 18. Juli vorlag und bis zum 29. Juli durchberaten war. Hierauf erfolgte

die Ausarbeitung der Carrépläne und die Bebauung, an der W. in hervorragender Weise beteiligt war, indem er Privatbauten wie den Spielhof ausführte und auch den Bau öffentlicher Gebäude leitete. Am Bau des Polytechnikums war W., neben Gottfried Semper (s. d. Bd. III, p. 129), dessen Entwurf aus Rücksichten der Sparsamkeit leider nicht ganz im Geiste des Meisters ausgeführt wurde, von 1859—1863 thätig. Die Uebernahme der zweiten, auf das Technische gerichteten Professur an der Bauschule hatte W. 1855 bescheiden abgelehnt. Um so freudiger nahm er am 5. Juni 1858 den Auftrag an, mit Semper das endgültige Projekt der Eidg. technischen Hochschule zu entwerfen. W. wurde zum Studium ähnlicher Bauten damals nach Paris gesandt. Zur Wahl des die Stadt beherrschenden Platzes des Polytechnikums am Schinhut trug er durch sein klares Gutachten von 1857, das bei der Regierung wohl den Ausschlag gegeben hat, wesentlich bei. Er führte aus, daß vor den ästhetischen und praktischen Vorzügen, welche der Platz am Schinhut biete, jede Opposition verstummen müßte. An den Rand des Abhangs vorgerückt, würde das Hauptgebäude eine prachtvolle Lage erhalten und mehr zu Zürichs Verschönerung beitragen, als an irgend einer andern Stelle. Von weitern Bauten, die unter W.s Leitung in Zürich entstanden, seien noch das alte Chemiegebäude beim Polytechnikum genannt, dessen innere Einrichtung speziell sein Werk war, und die schön gelegene kantonale Irrenanstalt Burghölzli.

W.s Sohn, *Kaspar Otto* (geb. 1843, gest. am 19. Aug. 1888), war wie sein Vater Architekt und Genie-Hauptmann. Er hat in Zürich verschiedene Privathäuser gebaut.

Mitt. v. Arch. *J. C. Kunkler* sel. u. Frau Konsul *A. Wolff-Lutz* in Zürich. — *Schultheß*, Bürgeretat Zürich 1885, p. 589/90. — Dr. *Aug. Goll*, Nekrol., N. Z. Ztg. v. 11. Mai 1891, Nr. 131, 2. Bl. S. — N. Glarn. Ztg. v. 1891, Nekr. — Schw. Bauztg. v. 2. Mai 1891, XVII, Nr. 18, p. 114, Nekr. — *W. Oechsli*, Festschr. d. Polytechnikums I, p. 176, 258, 286, 287, 290, 405. *C. Brun.*

Wolff, Kaspar Otto, s. Wolff, Joh. *Kaspar*.

Wolff, s. auch Wolf.

Wolfgang (Wolf), Tischmacher, in Nidau. Am 3. Juli 1475 wies der Rat von Bern seinen Vogt in Nidau an, den Tischmacher Wolf daselbst dazu anzuhalten, daß er den Barfüßern in Neuenburg das Gestühl sofort mache oder ihnen ihr Geld zurückgebe. Es betraf offenbar immer noch die gleiche Angelegenheit, als der Rat am 26. April 1477 demselben Vogte den Befehl erteilte, Wolfgang, den T., vor ihn nach Bern zu schicken, und als zwei Tage später dem Vogte der neue Befehl erteilt wurde, Holz, das für ein Gestühl nach Neuenburg im Breisgau bestimmt sei, zu versorgen und aufzubewahren, ob es gesägt sei oder nicht.

Dieser Tischmacher ist wohl nicht mit dem Meister von Nidau zu identifizieren, der von 1495—1498 das Chorgestühl in Murten und etwa von 1505—1508 dasjenige der Notre-Dame-Kirche in Freiburg machte und daran ein Monogramm mit G. anbrachte.

G. Tobler, im Anz. A.-K. v. 1895, p. 447; v. 1899, p. 199. — *Jos. Scheuber*, Die mittelalterl. Chorstühle in der Schweiz, p. 56. *H. Türler.*

Wolfgang, Meister, Bildschnitzer (oder Bildhauer?), in Zürich, um 1515. In diesem Jahre figuriert er auf der Kirchenrechnung des Großmünsters mit 7 Pfd. „um 2 Engel zum Grab zu der rechten und linggen Syten."

N.-Bl. d. Kstlergesellsch. Zürich v. 1843, p. 5 (*C. W. Hardmeyer*). *F. O. Pestalozzi.*

Wolfhart, Diebold, Glasmaler, in Thun, wurde 1577 zum Burger der Stadt aufgenommen. 1579, 1582, 1584 und 1586 wird er in den Thuner Stadtrechnungen als Verfertiger von Stadtwappen, die zu Fensterschenkungen verwendet wurden, genannt.

Paul Hofer, im Anz. A.-K. N. F. IV, p. 213 f. *H. Türler.*

Wolfhart, s. auch Wolfarth.

Wolfsberger (Wolfschberger), Isaac-Christian, architecte, originaire du duché de Bade, né à Genève le 26 févr. 1812, mort à Genève le 27 févr. 1876. Élève distingué de l'école d'architecture de la Société des arts dirigée par Durelli, il fut désigné par le peintre Lissignol au colonel Dufour qui cherchait un bon dessinateur. Après avoir appris par lui-même le métier d'ingénieur, il travailla en cette qualité au canal de Roanne, puis à la chambre des Travaux publics à Genève et, de 1837 à 1841, au bureau topographique pour la carte fédérale; il dressa les cartes du canton de Genève et d'une grande partie du Valais, de Vaud et de Berne; on lui attribue le procédé de distribution de l'ombre et de la lumière qui en fait un des mérites. Éprouvé par les intempéries auxquelles ce travail l'exposait, il rentra à Genève dont il avait été reçu citoyen en 1836 et fut nommé inspecteur des Travaux publics et, en 1842, député au Grand Conseil. Il s'occupa de l'usine à gaz, créa celle d'Augsbourg et établit à Munich, dans un terrain très dangereux, une cuve de gazomètre qui est citée comme un modèle dans le Traité de la fabrication du gaz du D[r] Schilling. Il inventa des méthodes d'épuration qui sont encore en usage et un manomètre universel qui fut exposé à Londres en 1874. Il exécuta des plans d'agrandissement de la ville de Vienne et de celle de Genève. Il fit partie

du Conseil d'État de sa patrie de 1853 à 1855 et fut capitaine d'état-major.

Procès-verb. des séances ann. de la Soc. des Arts, XI, 1829, p. 232 et 239; XII, 1830, p. 35. — Rens. de M[me] *Darier-Wolfsberger*. *A. Choisy.*

Wolfschberger, s. Wolfsberger.

Wolleb, Franz, Maler, aus Ursern im Kanton Uri, tritt 1728 und 1736 urkundlich in Fiesch auf.

Joller, Hist. Not. im hist. Mus. Brig. *D. Imesch.*

Wonlich (Wohnlich), Jakob, Münzmeister, der Bruder des Onofronius W. (s. d.). Er stammte aus Basel. Von 1564—1569 war er Münzmeister von Luzern, wo er das Haus „zur Meerkatze" und „zum roten Gatter" besaß. Von 1573—1588 versah er dieselbe Stelle in Basel, bemühte sich aber gleichwohl, von dort aus die Münzstätten Luzern und Uri mit Rohsilber-Sendungen (Silberplatten in Fässer verpackt) zu bedienen. Darob bei der Obrigkeit Widerstreit und Klage der „Münzergesellen", die sich ihre „Platten" selbst schlagen wollten.

Th. v. Liebenau, im Anz. A.-K. N. F. IV, p. 247. — Bull. suisse Numism. IX, p. 5. *Franz Heinemann.*

Wonlich (Wohnlich), Onofronius („Offrion"), Münzmeister, der Bruder des Jakob W. (s. d.), gebürtig von Basel. Er versah von 1566—1575 die Münzmeisterstelle in Solothurn (und Luzern). Nach Escher wurde er 1579 — nach andern 1575 — durch den Zuger Dachselkofer im Gasthause zur Krone in Solothurn umgebracht.

Escher, Münzgesch. I, p. 210. — *Th. v. Liebenau*, im Anz. A.-K. N. F. IV, p. 247. — Bull. suisse Numism. IX, p. 5. *Franz Heinemann.*

Wormacia, Worms, Joh. von, s. Dotzinger.

Wucherer, Paul, Baumeister, geb. 1736 in Karsee. Er wurde 1764 Laienbruder im Kloster St. Gallen und starb 1800. W. war ein geschickter Baumeister und machte eine Erfindung, die es ermöglichte, Pfähle unter dem Wasser abzusägen, und von französischen Pontonieren in Frankreich verbreitet worden sein soll. Eine Zeichnung der Maschine mit Erläuterungen von W.s eigener Hand befand sich im Besitze D. W. Hartmanns.

Hartmann, St. Gall. Kstgesch., p. 251. *T. Schieß.*

Wüger, Pater Gabriel, Ord. S. Bened. (Jakob W.), Maler, geb. in Steckborn am 2. Dez. 1829, gest. in Monte Cassino am 31. Mai 1892. Sein Vater, Joh. Jakob W., war Kaufmann, seine Mutter eine geborne Maria Ursula Haffter von Weinfelden. Der Knabe zeigte bei einem stillen, ernsten Gemüte gute Anlagen zum Zeichnen. Nachdem er die Schulen in Neuenstadt (Bern) besucht hatte, zog er nach München, um sich an der Akademie zum Künstler auszubilden. Namentlich Kaulbach übte dort durch seinen Komponierverein einen fördernden Einfluß auf den jungen Akademiker aus. In den 12 Jahren (1847—1859), die er in München zubrachte, pflegte er vornehmlich das Historien- und Genrebild, und es seien von seinen größern Arbeiten „Kain und Abel", „Gretchen", „Lorelei" und „Gertrud von Wart" genannt. Die zwei Jahre 1860/61 verbrachte er in Nürnberg, lernte dort seinen spätern Mitkonventualen, den Architekten und Bildhauer Peter Lenz kennen und zog mit ihm 1862 erst nach Florenz und sodann nach Rom. Dort befreundete er sich mit Friedrich Overbeck sowie mit Lukas Steiner von Ingenbohl, der sein Schüler ward. Mit Lenz trat er 1865 zur katholischen Konfession über und warf sich nun ganz auf die religiöse Malerei und zwar unter vollständigem Bruche mit der süßlichen Auffassung mancher Overbeck-Schüler und mit entschlossener Rückkehr zu den strengen Formen altchristlicher Kunst. Mit Lenz und Steiner wurde W. 1868 von der verwitweten Fürstin Katharina von Hohenzollern zum Bau und zur Ausschmückung einer von ihr gestifteten Votivkapelle des hl. Maurus nach Beuron berufen, dessen Kloster gerade damals den kunstsinnigen P. Maurus Wolter als Abt erhalten hatte. Die drei Künstler fanden am Ordensleben in dem stillen Donautalkloster so sehr Gefallen, daß sie alle drei sich mit der Zeit entschlossen, das Gelübde abzulegen (W. 1872), und nun unter ihres Abtes Leitung jene Kunstschule schufen, die einen weitreichenden Einfluß auf die katholische Kirchenmalerei geübt hat, hie und da bei Kirchenrestaurationen auch etwa einen Mißgriff begangen haben mag, aber durch den Ernst ihres Strebens und ihrer Gesinnung die Anmut des Ausdrucks, das religiöse Gefühl und die merkwürdig einheitliche Geschlossenheit der gemeinsamen Arbeit auch widerstrebenden Geistern Achtung abgewonnen hat. Von den durch die Beuroner ausgeführten Wandgemälden, an welchen P. Gabriel W. den hervorragendsten Anteil genommen hat, seien diejenigen in den Abteien von Beuron und Emmaus, den Kirchen von Prag, Seckau, Monte Cassino und der Marienkirche in Stuttgart erwähnt. In der Schweiz hat W. eine Kapelle in Kappel bei Homburg im Thurgau geschmückt, im benachbarten Konstanz mit Lukas Steiner und dem Laienbruder Martin Huber die Konradskapelle restauriert. Die letzten Monate seines Lebens brachte er zur Vollendung früher begonnener Arbeiten in Monte Cassino zu, wo er das Leben seines Ordensvaters, des hl. Benedikt, dargestellt hat.

Schweiz. Rundschau (*v. Tscharner*) 1892, p. 242/43 (gleichlautend im Jahresber. d. Bern. Kstver.s v. 1892, p. 99/100. — *Kraus*, Kstd. Badens I, p. 130. — Kath. Schw.-Bl. v. 1868, p. 27—30; 1870, p. 48—54. — Schw. Porträtgal. 1893, Heft 53, Nr. 422. — Sonntagspost d. Landboten v. 28. Aug. 1892. — Hist. Pol. Bl. v.

1895. — Thurg. Wochenztg. (Nekr.) v. 14. Juni 1892 (Nr.69). — Köln.Volksztg.(Nekr.) v. 3. Juli 1892, Nr.361. — *Müller*, K.-Lex. IV, p. 463. — Chr. Kstbl. v. 1867.
F. O. Pestalozzi.

Wüger, Jakob, s. Wüger, P. Gabriel.

Würmsli, s. Dotzinger, Joh.

Würsch, s. Wyrsch.

Würstlin (auch Wirstlin), s. Wagner, Leonh. Vgl. über ihn noch Scherrer, Katalog der Stiftsbibliothek St. Gallen, p. 165 und 649.

Würtenberger, Gustav *Ernst*, Maler, Holzschneider und Radierer, von Steißlingen im Großherzogtum Baden, früher in Emmishofen im Kanton Thurgau, jetzt in Zürich, geb. am 23. Okt. 1868, der Bruder von Karl Max W. Er besuchte die Volksschule in Radolfzell, das Gymnasium in Konstanz, das er im Herbst 1887 absolvierte. Hierauf machte er sein Einjährig-Freiwilligen-Jahr durch. Im Herbst 1888 kam er nach München an die Akademie (Naturklasse von Prof. Herterich, dann Malklasse bis 1892 bei Prof. Wilh. v. Dietz). Zur Fortsetzung seiner Studien ging er (1894/95) nach Florenz zu Prof. Arnold Böcklin. Seither hielt er sich abwechselnd in Emmishofen, München und Karlsruhe auf und studierte die Galerien von Berlin, Paris und Dresden, die ihm Einflüsse der alten Meister Deutschlands und Italiens vermittelten.

Seit 1902 lebt W. in Zürich, wo er sich im selben Jahre verheiratete. Hauptfächer: Porträt und Komposition. Er porträtierte Geheimrat v. Wilken und Kommerzienrat W. Graf in Nürnberg. Kompositionen: „Der Judaskuß", „Die Sinnlichkeit", „Die Tochter der Herodias", „Unterwegs" (letztere an die Künstlerhausauktion in Zürich geschenkt), „Die sieben Schwaben" (1897), Porträt Böcklins. Er beteiligte sich an den Schweizerischen Kunstausstellungen und ist im Kunsthause Zürich mit folgenden Werken vertreten: mit den Bildnissen von Rud. Koller (1904) und Karl Attenhofer (1910) sowie dem köstlichen „Kuhhandel" (1908). Im St. Galler Museum hängt, als Depositum der Gottfr. Keller-Stiftung, „Der Flötenspieler" (1910), in der Kunsthalle in Basel: „Zwei Bauernmädchen" (1907) sowie „Der Trinker" (1906). W. war ein langjähriges Mitglied des Vorstands der Zürcherischen Kunstgesellschaft und sitzt in der Aufsichtskommission der Kupferstichsammlung des Polytechnikums. Vom preußischen Staate wurde angekauft „Die alte Frau mit Gebetbuch" (1910). 1909 erhielt er die goldene Medaille in München. „In W.s Bildnissen wie in seinen Kompositionen, die sich fast immer auf wenige Figuren beschränken, tritt die Richtung auf das Einfache, Schlagende in Linie und Ausdruck zu tage. Der Holzschnitt war ihm für diese Bestrebungen sehr förderlich. Eine Reihe seiner Originalholzschnitte sind bekannte Blätter geworden, wie z. B. Johann Sebastian Bach, Beethoven, Grünewald, Rembrandt" (H. Trog).

Curric. vitae. — N. Z. Ztg. v. 12. Nov. 1902, Nr. 314, 2. Abendbl. (Feuilleton). — Schweiz IX, 1905, p. 489/90 (*Trog*). — Kat. d. Zürch. Kstgesellsch. v. 1910, p. 101. — *C. Brun*, Ber. d. Gottfr. Keller-Stiftg. 1910, p. 10/11. — Kat. d. Kstsammlg. Basel 1908, p. 147/48. — Kat. der X. nat. Kstausst. d. Schweiz in Zürich 1910, p. 30, 42, 66. — N. Z. Ztg. v. 5. Okt. 1910. *C. Haffter.*

Würtenberger, Karl Max, Bildhauer, von Steißlingen im Großherzogtum Baden, aber in Emmishofen im Thurgau erzogen, geb. am 27. Juli 1872, der Bruder von Ernst W. Er besuchte die Primarschule in Emmishofen, wo er seit 1877 sich aufhielt, dann die Realschule in Konstanz, seit 1892 die Akademie in München (bei Prof. Rumann). Er arbeitet hauptsächlich Porträts. Im Albertinum in Dresden befindet sich die Porträtbüste von Carlo Struzzi (1900). Seit 1901 ist er an der von Hans Thoma gegründeten Majolikamanufaktur in Karlsruhe thätig. Zahlreiche figürliche Darstellungen volkstümlichen Charakters in Majolika rühren von ihm her.

Curric. vitae. — N. Z. Ztg. v. 9. Dez. 1877, Morgenbl. (Kl. Chron.). — Mitt. seines Bruders. *C. Haffter.*

Wüscher, Heinrich Peter Ferdinand, Maler und Kunstarchäologe, von Schaffhausen, geb. am 6. Mai 1855 als Sohn des Dekorationsmalers J. J. W. (Er nennt sich seit Jahren mit Vorliebe W.-Beck oder in Italien W.-Becchi, um damit seine nahe Verwandtschaft mit der von ihm hochverehrten Künstlerfamilie Beck hervorzuheben; der verdiente Hans Jakob Beck ist sein Großvater, die drei jüngern Glasmaler Beck sind seine Vettern). W. kam, nachdem er die Schulen seiner Vaterstadt absolviert hatte, als Theatermaler in die Lehre zu Quaglio in München und zu Loose in Nürnberg (kgl. Hoftheater und germanisches Museum). 1875 bereiste er zum erstenmal Italien, trat in Florenz in Verbindung mit Arnold Böcklin und lebte hierauf 2½ Jahre in Paris, wo er unter Léon Gérôme arbeitete. Der Tod der Eltern veranlaßte einen längern Aufenthalt in der Heimat. Dann kehrte er wieder nach Italien zurück, wo er weitere drei Jahre mit Böcklin und seinen Schülern verkehrte, später auch Rom und Neapel kennen lernte und letzteres zu bleibendem Aufenthalt wählte, nachdem er sich entschlossen hatte, die Malerei aufzugeben und sich der Archäologie zu widmen.

Unter W.s malerischen Leistungen scheinen Kopien von Werken alter Meister nach Zahl und Bedeutung das Wichtigste zu sein; sie waren für Galerien oder Kirchen bestimmt. Die Sammlung des Schaffhauser Kunstvereins besitzt von ihm einen Galilei nach dem Bilde Sustermanns in den Uffizien und ein niederländisches Stillleben.

Originale sind: Eine thronende Madonna byzantinischen Stils, jetzt im griechischen Kloster Grotta ferrata bei Rom, zwei Ikonen auf Goldgrund für den Hochaltar und ein Bildnis des Patriarchen für das griechische Kollegium. Die Fresken des 15. Jahrh.s in der Liebfrauen-Kapelle zu Stein a. Rh., die W. 1899 auffand, hat er selbst restauriert.

In die Archäologie wurde W. durch Hülsen, Gridar, Wilpert u. a. eingeführt; seine Arbeiten, die in der römischen Quartalschrift, im Bollettino archeolog. communale, in den Atti dell' Accademia rom. di Archeol. und im Bollettino archeol. christiano erschienen, beschäftigen sich mit antiker und altchristlicher Kunst. Einige Titel seien genannt: Ueber das klassische Kostüm; das Velum der gottgeweihten Jungfrauen und die Kopftracht der Vestalinnen; der Gekreuzigte in der Tunica manicata u. s. f. W. ist Mitglied der Accadem. pontif. roman. d'archeol. und hat unter Leo XIII. und Pius X. silberne Medaillen davongetragen.

Curric. vitae. — *Rahn*, Stat. schw. Kstdkm., Schaffh., im Anz. A.-K. v. 1889, p. 185. *Vogler.*

Wüscher, Johann Jakob, Dekorationsmaler, aus Schaffhausen, der Vater des Heinrich Peter Ferdinand W., geb. am 20. Mai 1826. Er kam schon früh in die Lehre nach Wien und später nach München. In Schaffhausen, wo er sich dann niederließ, entfaltete der kleine, unscheinbare Mann in kurzem eine große Thätigkeit, so daß er bald an die Gründung eines eignen Hausstands denken durfte. Seine Geschicklichkeit, sein feiner Sinn und sein Fleiß verschafften ihm Ansehen und Beschäftigung, und eine unausgesetzte Lernbegierde förderte ihn weiter. Schon in Wien hatte er sich an den jungen Bildhauer Hans Baur von Konstanz angeschlossen und unter seiner Leitung sich im Figurenzeichnen geübt. In Schaffhausen ist es vor allem sein Schwiegervater gewesen, der bekannte Maler Hans Jakob Beck, der ihm ein belehrendes Vorbild war, ferner der Bildhauer J. J. Oechslin, der Maler Salomon Hegi u. a. Nach einem ungewöhnlich thätigen Leben starb er schon am 20. Nov. 1882.

W. hat eine Menge Privatbauten im Innern mit seiner Kunst geschmückt, von öffentlichen Neubauten namentlich das Imthurneum, für dessen Bühne er auch die meisten Dekorationen malte. Er schmückte ebenfalls Gelegenheitsbauten, entwarf Kostümgruppen, malte Vereinsfahnen u. s. w. Ins Künstleralbum des Kunstvereins, dessen thätiges Mitglied er war, stiftete er eine Gouachemalerei: Eine Bogenhalle mit den Bronzegestalten Geharnischter und einem mittlern offenen Bogen mit dem Ausblick auf Luzern. 1850 stellte er zu St. Gallen im Schweizerischen Turnus 12 Blätter Dekorationsmuster für Zimmerdecken aus; eine Menge derartiger Entwürfe wird in der Familie aufbewahrt.

Mitt. der Söhne. *Vogler.*

Wüest, Hans Kaspar, Goldschmied, der Sohn des Münzmeisters *Jakob W.*, geb. 1766 in Zürich. Er wurde 1786 als Meisterssohn geledigt und 1787 Meister. Später war er wie sein Vater Münzmeister.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. *C. Brun.*

Wüst, Hans Ulrich, der Bruder Heinrich W.s, ebenfalls taubstumm, geb. 1649, gest. 1688, „seines Handwerks ein guter Zimmermann, verstunde darbei trefenlich die Tischmacher Arbeit, die Trechslerei, das Bildschnitzen und das Schiffmachen. Beide Brüder hatten einen herrlichen Verstand."

Nagler, K.-Lex. XXII, p. 126. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 6067. — *Erhard Escher*, Beschreibung des Zürichsees 1692, p. 318. *Keller-Escher.*

Wüst, Heinrich, Maler, von Zürich, geb. 1644, gest. 1691, der Sohn des Werkmeisters in Holz Jakob W., der Bruder von Hs. Ulrich W. Erhard Escher sagt von ihm: „Er ist ein guter Mahler, kan schreiben und rechnen, obwohl er taubstumm ist." Seine Gattin war Susanna Schwyzer, kopuliert 1674. W. malte Porträts und Landschaften. *Keller-Escher.*

Wüst, Johann *Heinrich*, Landschaftsmaler, von Zürich, wurde dort im Mai 1741 als der dritte Sohn des Seilers Ludwig W. geboren. Er wünschte Küfer zu werden; da sich aber für ihn keine passende Lehrstelle fand, brachte ihn der Vater zu seinem Leidwesen bei dem Flachmaler *Melchior Wüst* unter. Außer Farbenreiben und Anstreichen gab's da nichts zu thun; deshalb fing der junge W. an, nebenbei Landschaften nach Kupferstichen zu zeichnen, wo sich Gelegenheit dazu bot. Als die vier Jahre, für die er sich verpflichten mußte, vorüber waren, arbeitete er für sich bei seinen Eltern, malte bald dieses, bald jenes, sogar ganze Zimmer mit blauen Landschaften und Ornamenten und fand endlich bei dem Maler Prof. Joh. Balthasar Bullinger (s. d.) die längst ersehnte Anleitung zu seiner Ausbildung zum Landschaftsmaler. Auf dessen Rat reiste er per Schiff auf dem Rheine nach Amsterdam. Dort nahm sich der Schaffhauser Bildnismaler Jakob Maurer seiner an, unterrichtete ihn in der Technik und Perspektive und empfahl ihn auch dem angesehenen Künstler und Kunstliebhaber C. Ploos von Amstel. W. bekam zuerst Aufträge für Firmaschilder und allerlei andere dekorative Arbeiten, dann auch für Landschaften, deren er oft bis zu enormen Dimensionen auf Mauern und Gartenwände zu komponieren hatte. Aber über diese Flachmalerleistungen kam er rasch hinaus, und seine Kabinettbilder durften

bald mit den besten niederländischen Arbeiten in Konkurrenz treten.

1766 reiste W. über Rotterdam, Antwerpen und Brüssel nach Paris und schlug sich mit seiner Kunst ganz leidlich durch, obschon er kein Wort Französisch verstand. Dort lernte er farbiger malen und erhielt ansehnliche Bestellungen. 1769 reiste er zu Fuß nach der Schweiz zurück, da seine Eltern krank waren und sich nach ihm sehnten. Wenige Tage nach seiner Ankunft in Zürich erhielt er den Besuch Salomon Geßners, der sich seiner Erfolge riesig freute und in vertrautem Umgange mit ihm blieb. W. malte jetzt fleißig nach der Natur; seine Bilder pflegten zwar meistens nur die Hauptmomente einer Ansicht darzustellen, Nebensachen und Vordergründe wurden frei behandelt oder aus eigner Erfindung hinzugefügt; aber ein feiner Zug tiefer Empfindung und Harmonie der Farben ging durch alle diese Kompositionen. Er malte eine große Anzahl solcher Bilder, deren er manche nach Frankreich, Holland, Deutschland, England und Rußland verkaufte; auch in seiner Vaterstadt finden sich viele und auch mehrere ganz mit Landschaften gezierte Zimmer, so z. B. im frühern Gesellschaftssaale des alten, nun abgebrochenen Künstlerguts und im Hause „zum Wollenhof“ an der Balderngasse.

1774 verheiratete sich W. mit Katharina Hirzel, der Tochter des Pfarrers zu Ossingen, und lebte mit ihr zehn Jahre in glücklichster Ehe. Einen Sohn seines väterlichen Freundes Maurer nahm er nach dessen Tode an Kindesstatt an. Von Schülern W.s sind zu nennen: Johann Kaspar Huber, Heinrich Freudweiler und Ludwig Heß von Zürich, Joh. Kaspar Kuster von Winterthur und Heinrich Hauenstein von Tägerfelden.

1785 verheiratete W. sich zum zweitenmale, mit Frau Elisabetha Rollenbutz, verw. Steinfels und lebte mit ihr, bis zu ihrem Tode, 1817, in den besten Verhältnissen. Vier Jahre später, 1821, folgte er ihr im Tode nach.

W. war ein wohlgebauter und gesunder Mann, im Umgange durch bescheidenen Witz und frohe Laune immer unterhaltend. Er war Mitbegründer der Zürcher Künstlergesellschaft. An einer Ausstellung von Bildern zürcherischer Maler des 18. Jahrh.s aus Privatbesitz in Zürich 1907 war W. mit 24 Landschaften vertreten, worunter zwei Waldlandschaften mit Staffage, „Die Schöllenen“, „Das Kollegiantenschießen auf der Allmend“, zwei Landschaften, „Beim Sihlhölzli“ und „Der Wasserfall bei Erlenbach“, besonders zu erwähnen sind.

In der Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft befinden sich von W. acht verschiedene kleinere und größere komponierte Landschaften in Oel, worunter die „Ansicht des Rhonegletschers“, ferner 5 verschiedene Ansichten in Tusch, Sepia und Gouache, sodann die bereits erwähnten 16 Landschaften aus dem Gesellschaftssaale des Künstlerguts, die nunmehr in dem neuen Kunsthause wieder ihre Verwendung fanden; sie sind ein Geschenk des Stadtrats und stammen aus dem, bei Anlaß der Quaibauten abgebrochenen, Finsler'schen Hause im Kratz. Mehrere Bilder des Künstlers sind von Franz Hegi in Aquatinta gestochen worden, so „Der Wasserfall bei Erlenbach“, „Die Sägemühle bei Weißlingen“ und „Die Bäder von Orbe.“ Diese Stiche befinden sich ebenfalls in der Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft, wie auch die vier nicht sehr bedeutenden, aber seltenen

Originalradierungen:

1) Landschaft mit Strohhütte und Wäscherin. 1768. 10,5/19,5.
2) Landschaft mit Viehherde, Hirten und Jägern. 18,5/26.
3) Baumlandschaft mit Ochsentreiber und Fischern. 17,5/25.
4) Baumlandschaft mit Hirten und Vieh. 17,5/25.

J. J. Horner, N.-Bl. Zürch. Kstlergesellsch. 1823. — *W. Füßli*, Zürich u. die wicht. Städte a. Rhein I, p. 105. — *Nagler*, K.-Lex. XXII, p. 126/27. — *Füßli*, K.-Lex. I, p. 736; II, p. 6067. — *Füßli*, Best. Kstler IV, p. 180. — *Meyer v. Knonau*, Gemälde d. Schweiz, Kt. Zürich. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 902. — *Seubert*, K.-Lex. III, p. 613. — *Brun*, Verz. d. Kstwerke, 4. Aufl., p. 78/79. — *Cust*, Index brit. Mus. I, p. 348. — *Bötticher*, Malerw. d. 19. Jahrh.s II, p. 1042. *H. Appenzeller.*

Wüest, Jakob, Goldschmied, der Sohn des Gremplers Ludwig W., geb. in Zürich 1739. Er war 1753 Lehrling bei Ludwig Vögeli und ward 1763 Meister. Er wurde 1784 Münzmeister, auf welche Stelle er jedoch 1810 verzichtete. Er lebte noch 1813. Seine Gattin hieß A. Barbara Freudweiler.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher*. *C. Brun.*

Wüstner, s. Wiestner.

Wullschlegel, Jakob, Tischmacher, in Wynau im bern. Amtsbez. Aarwangen, verfertigte 1664 die hübsch geschnitzte Kanzel mit imitierten Intarsien in der Kirche von Roggwil.

Kasser, Amt u. Schloß Aarwangen, p. 76 (mit Bild). — Arch. Hist. Verein Bern XIX, p. 132. *H. Türler.*

Wullschleger, Georg (Jörgi), s. Wulschleger.

Wullschleger, Johann Anton, aus Zofingen, war Degenschmied, daneben 1693 Turmwächter, 1706 Türliwächter, Posaunist und Mitglied des Kleinen Rats der Stadt. Er starb im Alter von 82 Jahren.

Schauenberg-Ott, Stammreg. der bürgerl. Geschlechter der Stadt Zofingen, p. 421. *E. Reinhart.*

Wulschlegel, Georg, Waffenschmied, gebürtig von Innsbruck („Eniponte"), war im 17. Jahrh. in Luzern thätig und als „in seiner Kunst sehr erfahren" beurteilt.

Th. v. Liebenau, im Anz. A.-K. v. 1884, p. 52.
Franz Heinemann.

Wulschleger, Georg (Jörgi), Tischmacher, von Zofingen, wurde 1567 Mitglied der Schützenzunft und des Großen Rats der Stadt. 1598 trat er bei den Ackerleuten ein. 1593 und 1594 wird er als Stubenmeister der vereinigten Bruderschaften der Schützen, Müller, Pfister, Tischmacher und Schlossermeister in Zofingen genannt. 1594 ist er in einer durchgestrichenen Eintragung einfach als „Schryner" bezeichnet; er war daher kaum mehr als ein Handwerkmeister gewöhnlichen Schlags.

H. Lehmann, im Anz. A.-K. v. 1895, p. 446. — *Schauenberg-Ott*, Stammreg. der bürgerl. Geschlechter der Stadt Zofingen, p. 413. *E. Reinhart.*

Wumard, Michael, Steinmetz, Werkmeister, in Biel. 1557 schuf W. das Brunnenbild des Pannerträgers auf dem Brunnen im Ring in Biel. Beim Aufstellen der Figur brachen die Beine und mußten mit Eisenstäben geflickt werden. Auch die Brunnenfigur an der Obergasse, welche einen ein Lamm vor dem Teufel schützenden Engel darstellt, hat W. geschaffen; dieses Werk wurde ihm am 25. Febr. 1563 verdingt. In das Jahr 1561 fällt der Bau des schmucken Zunfthauses zum Wald, wofür der Bauvertrag schon 1559 abgeschlossen worden war. Nach einer Aenderung 1808 erhielt die Façade 1899/1900 durch Architekt Propper (s. d.) wieder die Bauformen des 16. Jahrh.s. Im zierlichen Erker hat W. sein Steinmetzzeichen und seine Initialen angebracht. Auch das Zunftwappen am Hause hat W. gehauen. 1564 und 1565 erneuerte er die obern Teile des 1875 niedergelegten Obertors und erstellte den Wappenstein über dem Torbogen, der jetzt an der Westseite des Zunfthauses zum Wald eingefügt ist. W. nahm an der Versammlung vom Michaelstag in Straßburg teil, an welcher sich die Steinmetzen eine neue Handwerksordnung gaben. (Dabei ist der Name irrtümlich „*Wummen*" geschrieben.)

H. Türler, Das alte Biel u. seine Umg., p. 19 ff. — *E. Jecker*, Festgruß des Kstvereins Biel anläßlich der Eröffnung seines Heims im Zunfthause am 8. April 1900. — *Zeller-Werdmüller*, im Anz. A.-K. v. 1886, p. 269. — Schw. Bauztg. v. 1903, XLI, p. 183. *H. Türler.*

Wummen, s. Wumard.

Wuörner, Hans, Glasmaler, von Schwyz, war mit Johanna Balthasar (von Luzern ?) verehlicht und lieferte laut schwyzerischen Landesrechnungen in den Jahren von 1593—1619 für Fenster- und Wappenschenkungen des Landes Schwyz zirka 20 Glasgemälde. Eine schöne Scheibe mit dem Monogramme W (unzweifelhaft von Hans oder seinem Namensvetter Uli W. (s. d.) herrührend) ist erhalten und befindet sich im Besitze des Hrn. Landammann J. M. Schuler-Styger in Schwyz. Sie trägt die Widmung „Jakob Gasser, gewesener Kirchenvogt zu Schwyz, und Elisabetha Farner, seine Ehefrau 1607" und war früher in der nun abgebrochenen Gasser'schen Kapelle „Zu allen Heiligen" im Bifang bei Schwyz eingesetzt.

W. muß nach 1619 von Schwyz fortgezogen sein. Wenigstens erscheint er nach diesem Jahre nicht mehr in den schwyzerischen Landesrechnungen, und sein Name ist auch im Totenregister von Schwyz nicht zu finden.

Boll. stor. v. 1886, p. 118. — Mitt. d. hist. Vereins d. Kts. Schwyz, 4. Heft, p. 8—10. *M. Dettling.*

Wuörner, Uli, Glasmaler, von Schwyz, erscheint in den schwyzerischen Landesrechnungen von 1604—1611 als der Verfertiger mehrerer Scheiben. Er war mit Anna Zollikofer verehlicht.

Mitt. d. hist. Vereins d. Kts. Schwyz, 4. Heft, p. 10.
M. Dettling.

Wurms, s. Dotzinger, Johannes.

Wurstemberger, Emanuel, Hauptmann, der Bruder des Joh. Rud. W., geb. 1681, 1718 Mitglied des Großen Rats, 1726 Großweibel, 1730 Landvogt zu Frienisberg, gest. 1733. Er gründete 1713 in Worblaufen eine Gewehrfabrik, erhielt von der Regierung ein Privilegium, namhafte Bestellungen und ein Darlehen von 3000 Thalern, mußte aber, durch die Ungunst der Verhältnisse gezwungen, 1720 die Unternehmung wieder aufgeben. Die Regierung kaufte ihm die Fabrik 1721 ab.

v. Rodt, Gesch. d. Bern. Kriegswesens II, p. 87, 125, 237. — Welschseckelmeisterrechn. 1724. *H. Türler.*

Wurstemberger, Johann Rudolf, Geschützgießer, Oberst, in Bern, der Bruder des Emanuel W., geb. 1679. Er trat 1710 in den Großen Rat, wurde Artillerieoberst, war von 1711—1726 Ohmgeldner in der Stadt, von 1729—1735 Stiftsschaffner und starb am 5. Juni 1748. Um 1715 erfand er die sogenannten Geschwindstücke, d. h. Hinterladergeschütze, deren er 1726 zwölf lafettierte Stücke der Berner Regierung lieferte. Er erhielt dafür eine Gratifikation von 2500 Kronen. Zur Bedienung der Stücke ist die unter sein Kommando gestellte Geschwindstuckkompagnie gebildet worden, die aber 1748 wieder aufgelöst wurde. W. legte sich ein ganzes Arsenal selbstgegossener Geschütze verschiedener Art an, welche die Regierung 1748 zum Teil für sich erwarb. 1724 goß W. die Klosterglocken von Romainmôtier um.

Litt. wie oben. *H. Türler.*

Wurstemberger, René von, Architekt, in Bern, dort am 30. Aug. 1857 geboren. Nachdem er die Lerberschule besucht und die städtische Realschule mit der Maturität absolviert hatte, studierte er von 1876—1878 am Eidgenössischen Polytechnikum und trat hierauf in das Atelier Coquart in Paris ein. Im Frühjahr 1879 als Schüler der dortigen École des Beaux-Arts aufgenommen, erhielt er bis 1885 an dieser Anstalt seine Ausbildung und begab sich dann auf längere Studienreisen nach Deutschland, Oestreich, Ungarn, Rumänien, Konstantinopel, Kleinasien, Griechenland und Italien. 1886 nach Bern zurückgekehrt, widmete er sich unter der Leitung seines spätern Schwiegervaters, des Architekten F. von Rütté, der künstlerischen und praktischen Arbeit und eröffnete 1888 ein eigenes Architekturbureau.

In folgenden Wettbewerben wurden W.s Arbeiten durch Preise ausgezeichnet: Für einen Monumentalbrunnen auf der Place Neuve in Genf, für Villen der bernischen Kirchenfeld-Baugesellschaft (deren zwei er ausführte), für ein Landesmuseum in Bern und für das Stadttheater in Bern. Die wichtigsten der von ihm entworfenen und ausgeführten Bauten sind: Villa und Dependenzgebäude A. Marcuard, Laupenstraße 19; Villa und Dependenzgebäude v. Jenner, Muristraße 65; Wohnhaus des Prof. Tavel, Effingerstraße 19; Villa G. v. Muralt, Alpenstraße 23; Villa A. v. Wyttenbach, Egelberg; Landhaus „La Clairière" H. Marcuard, Muri bei Bern; Orangerie in der Besitzung Eden in Märchligen; Stadttheater in Bern; Umbau und Renovation des Hôtel de Musique, Theaterplatz; Chalet Hasler in Grindelwald; Villa v. Tscharner, Elfenstraße 19; Umbau der Villa v. Bonstetten, Taubenstraße 8. An Grabdenkmälern, die v. W. geschaffen hat, sind zu nennen: v. Jenner, v. Wurstemberger, v. Freudenreich, v. Muralt. Seit 1890 gehört v. W. der Direktion des bernischen Kunstmuseums an; von 1897—1906 war er ihr Präsident. 1890 trat er in die Direktion des bernischen kantonalen Kunstvereins; seit 1894 ist er der Präsident dieser Behörde.

Mitt. des Hrn. *v. W.* — Schw. Bauztg. XLIV, wo der geschmackvolle Bau des Berner Stadttheaters besprochen ist. *H. Türler.*

Wyermann, s. Weiermann, Weyermann.

Wykart, s. Wickart, Wikart.

Wyl I., Meister von, Maler. Von einem unbekannten Meister stammt das 1516 datierte Altarbild in der Kapelle Unserer Lieben Frau zu Wil. Es zeigt in der Mitte die Krönung Marias, auf dem linken Flügel die Heimsuchung, auf dem rechten die Begrüßung Joachims und der hl. Anna unter der goldenen Pforte. Auf der Außenseite der Flügel erscheint den Frauen der Auferstandene; die Rückseite des Altars weist eine Darstellung des jüngsten Gerichts auf. Alle diese Gemälde zeichnen sich durch die treffliche Erfindung und die edle Stimmung aus; die Technik deutet auf einen in Augsburg gebildeten Meister.

Haendcke, Gesch. d. schw. Malerei, p. 189. *T. Schieß.*

Wyl II., Meister von, Maler. In der Kapelle Unserer Lieben Frau zu Wil waren früher Freskengemälde von einem unbekannten Meister angebracht, Darstellungen aus der Vorgeschichte Joachims und der hl. Anna sowie der Maria und aus der Jugendgeschichte Jesu, ferner eine Himmelfahrt Mariä, Halbfiguren von Heiligen und Engeln, ein Stammbaum Christi und ein großes Bild des Rosenkranzes mit dem Datum 1522. Gegen Ende des 16. Jahrh.s wurden die Malereien, welche J. R. Rahn sehr günstig beurteilt, durch Jakob Knus teilweise überarbeitet; heute sind sie untergegangen. Weitere Fresken, ein jüngstes Gericht (datiert 1528), die Heilung der Schwiegermutter Petri und ein (etwas späterer) Totentanz, ebenfalls sehr gerühmt, heute verloren, befanden sich in dem an die Westseite der Kirche anstoßenden Beinhaus.

Haendcke, Gesch. d. schw. Malerei, p. 190 ff. — *Rahn,* Rep. f. Kstwiss. III, p. 195 ff. *T. Schieß.*

Wyl, Hartmann von, Goldschmied, von Zürich, lebte 1533 und starb vor 1558. Er vergoldete 1535, mit Rudolf Stoll zusammen, den Knopf auf dem Münsterturm. Seine Frau hieß Regula Murer.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer,* Coll. VI, p. 465. *C. Brun.*

Wyl, Jakob von (Von Weyl, Vonwil, von Wyll), Maler, ursprünglich gebürtig von Wil im Kanton St. Gallen, ist am 17. Sept. 1586 (nicht 1595) in Luzern aus einer Patrizierfamilie geboren, aus der mehrere Staatsmänner hervorgegangen sind. Um 1609 stand er bereits in voller Thätigkeit. Er ist 1620 (1621 ?) gestorben und hatte den Ruf eines ausgezeichneten Malers genossen. Er arbeitete im Stile Hans Holbeins. Seine bessern Stücke sollen 1633 beim Brande der Luzerner Hofkirche zerstört worden sein. Indessen lassen folgende Bestellungen der Obrigkeit für die alte Kirche auf keine großen Kunstwerke schließen: 1609 malte er für 39 Gld. „die Urstend Christi in das S. Benedikts-Chörlin", aber nur als Erneuerung des alten Bildes. Ferner malte er zwei „Gesangstaflen", „etliche Figuren im Gesangbuch de sanctis" etc. 1613 malte er auf Kosten der Luzerner Obrigkeit Bilder für die Kapelle von Lützelau. Das auf uns gekommene — aber vielleicht irrtümlich ihm zugeteilte — Hauptwerk ist sein Holbein nacheifernder Totentanz-Zyklus in

acht Bildern — zu unterscheiden von dem heute noch der Oeffentlichkeit zugänglichen Totentanz-Bilderzyklus Meglingers auf der Luzerner Spreuer- oder Mühlenbrücke. W.s Totentanz-Holztafelgemälde befanden sich früher im Gange des Jesuitenklosters (heutigen Regierungsgebäudes) in Luzern „der Gefahr ausgesetzt... zu Grunde zu gehen", bis sie 1832 der dortigen Kantonsbibliothek einverleibt und zuvor durch den Lithographen und Kunstkenner Karl Martin Eglin (s. d.) gereinigt worden sind. In neuerer Zeit sind sie in passenderer Weise im dortigen Rathaus-Museum untergebracht. Sie sind 1838 unter dem Titel „Todten-Tanz oder Spiegel menschlicher Hinfälligkeit" in 8 Abbildungen, Luzern 1839, bei Gebr. Eglin (in Quer-Kleinfolio) lithographisch reproduziert worden. Auch ganz abgesehen von der Seltenheit dieser Publikation verdiente das Originalwerk eine der heutigen Technik der Vervielfältigungskünste angemessene Wiedergabe. Dieser könnte man leider fast wieder in der Vorrede vordrucken, was jene Ausgabe von 1839 schon beklagte: daß er (v. W.) „fast ganz vergessen" sei, „in keiner Reisebeschreibung..., in keiner Kunstgeschichte" erwähnt werde. Das Tafelwerk besteht aus 7 großen Tableaux und einem kleinern Schlußstück und umfaßt 24 Bildergruppen in der üblichen Abfolge der Totentänze. Davon zeigen die Darstellung des Bischofs, des Kriegers, des Pfarrers, des Krämers, des Beinhäuschens direkte Anlehnungen an Hans Holbein. Im übrigen ist W. selbständig vorgegangen. Dabei ist die Idee des Todes weniger schreckhaft und grotesk, als bei vielen andern Darstellern dieses Themas. Selbst der Schädel des Sensenmanns zeigt Variation und seelische Belebtheit. Die ursprünglichen, wohl moralisierenden „Dichter"-Reime sind zur Revolutionszeit von den Tafeln weggeschnitten worden und abhanden gekommen.

An der Jubiläumsausstellung der Kunstgesellschaft Luzern 1889 war der Zyklus nebst dem Porträt des Künstlers ausgestellt.

Von den Lebensdaten des Meisters ist ferner bekannt geworden, daß er am 6. Aug. 1607 mit Katharina Schürmann sich verehlichte, die ihm sieben Kinder schenkte. Von 1613—1617 bezog er eine französische Pension von 6 Gulden, wohl für frühern Kriegsdienst, wie er denn in verschiedenen Kriegszügen sein „Handrohr" ebenso gut zu führen verstand wie in Friedenszeiten den Pinsel. 1616 wurde er Pfleger der Luzerner Künstlerbruderschaft; im gleichen Jahre verwickelte er sich in einen Gült- und Kaufrechtsstreit. 1619 ist er wahrscheinlich in Rom gestorben, wo sein Sohn, *Moriz v. W.*, das Seidensticken lernte. Wenigstens ist sein Name seit 1619 nicht mehr in den Listen der Militärpflichtigen zu finden. Nach dem frühen Tode des Meisters heiratete die wohl ebenso junge Witwe des Künstlers dessen oben genannten Schüler Kaspar Meglinger (s. d.). Ueber die Gründe, die gegen seine Autorschaft des Totentanz-Zyklus sprechen möchten, siehe den Anz. f. Altertumskunde von 1880, p. 10. Sein Selbstporträt hat er im Totentanzbilde „Tod und Maler" verewigt. Wir finden es in Reproduktion als Titelblatt zu Schnellers „St. Lukasbruderschaft" 1861 wieder.

Th. v. Liebenau, im Anz. A.-K. IV, v. 1880, p. 9—11; *M. Estermann*, 1893, p. 282; *J. Zemp*, 1894, p. 305/06. — Geschichtsfrd. XXXIX, p. VII. — *Nagler*, K.-Lex. XXII, p. 151. — *Füßli*, K.-Lex. III, p. 6075. — *Haendcke*, Gesch. d. schw. Malerei, p. 316. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 814. — Gemälde der Schweiz, Kt. Luzern (*Kas. Pfyffer*), I, p. 282. — *Seubert*, K.-Lex. III, 533/34. — Kath. Schweizerbl. N. F. XIV, p. 195. — *Singer*, K.-Lex. V, p. 34, 132. — Die Schweiz IX, 1905, p. 513 ff. — *Schneller*, Luz. Lukasbrudersch., p. 9, 15. — Kat. Kstausst. Luzern 1869, 1889. — *Balthasar*, Histor. Aufschriften, p. 242. — Seckelamtsrechn. 1613, I, p. 312 u. 320 des Staatsarch. Luzern. — *v. Liebenau*, Das alte Luzern, p. 226, 276. — Toten-Tanz... Luzern 1839 (ein Exempl. auf der Bürgerbibl. Luzern). *Franz Heinemann.*

Wyl, Moriz von, s. Wyl, Jakob v.

Wyl, Hans *Rudolf* von, Maler, Schüler seines Vetters Jakob von W., bei dem er 1614 auf drei Jahre in die Lehre trat. Weitere Spuren haben sich von ihm nicht eingezeichnet.

Th. v. Liebenau, im Anz. A.-K. v. 1880, p. 10/11 (mit Abdr. des kulturgeschichtl. interessanten Lehrbriefs). *Franz Heinemann.*

Wylading, s. Willading.

Wyll, J. von, s. Wyl, Jakob von.

Wyllmann, von, s. Wyl, von.

Wymann, *Karl* Christian, Landschafts- und Porträtmaler sowie Zeichenlehrer. Er wurde am 1. Febr. 1836 in der Gemeinde Lützelflüh geboren. Ein verständiger Lehrer unterstützte seine Anlage zum Zeichnen, und auch im bernischen Lehrerseminar, das er mit dem Primarlehrerpatent verließ, widmete sich W. mit Eifer diesem Fache, so daß er gleich darauf im Knaben- und Mädchenwaisenhaus in Bern eine Stelle als Schreib- und Zeichenlehrer erhielt. Für die nämliche Stelle an der burgerlichen Mädchenschule an der Amthausgasse, an die er berufen wurde, bildete er sich in einem mehrmonatlichen Aufenthalt an der Kunstakademie in München noch speziell aus. W. erteilte von 1861—1867 auch Zeichenunterricht am evangelischen Seminar auf dem Muristalden, an der Lerberschule und von 1865—1888 an den obern Klassen des Seminars der Neuen Mädchenschule. Von 1874 an widmete er seine meiste Zeit der Oel- und Aquarellmalerei. Zu Ende der 70er Jahre besuchte er einen Winter lang das Atelier des Landschaftsmalers Zimmermann in Genf; 1882 brachte er,

ebenfalls zu Studienzwecken, in Florenz und Rom zu. 1889 verließ W. die Stadt Bern, wo er auch ein Papeteriegeschäft geführt hatte, und zog, um seine Gesundheit zu pflegen, nach Montreux, hier ebenfalls Privatunterricht erteilend und unablässig als Landschafts- und Porträtmaler thätig. Seine zarten und gefälligen Landschaftsbilder fanden im Lande und unter den fremden Kurgästen eifrige Abnehmer. Am 20. April 1898 ereilte ihn in Clarens am Genfersee der Tod.

W. beteiligte sich 1864 und 1872–1896 an den bernischen und schweizerischen Kunstausstellungen, 1883 an der Schweizerischen Landesausstellung in Zürich mit zwei Bildern („Abend in der römischen Campagna", „Morgen am Thunersee"). Die Gottfried Keller-Stiftung deponierte 1898 ein Bild, „Das Matterhorn" (H. 1,04; Br. 0,605), im Kunstmuseum in Bern, das noch ein zweites Bild von W., „Am Genfersee", besitzt.

Mitt. der Witwe, Frau *W.-Mory* in Montreux. — Bern. Tagbl. v. 25. April 1898, Nr. 191, Bl. 2, Nekr. v. *B. S.*). — Intelligenzbl. v. 27. April 1898. — *C. Brun*, Ber. der G. Keller-Stiftg. v. 1898, p. 18/19. — *Ders.*, Kat. der Kstausst. der G. Keller-Stiftg. in Zürich 1904, p. 48.
H. Türler.

Wyrsch, Joh. Melchior Joseph (oder Würsch; Wyrsch schreibt er sich seit seinem Aufenthalt in Frankreich), geb. am 21. Aug. 1732 zu Buochs im Kanton Nidwalden. Sein Vater, Balthasar Franz Xaver W., war ein angesehener Bauersmann und Beamter. Seine Mutter, Anna Klara, war die Tochter des Landammanns und Landeshauptmanns Joh. Jakob Achermann. Der talentvolle Knabe zeigte schon frühzeitig Lust zur Malerkunst und erreichte es, schon als Dreizehnjähriger, zu Maler Johann Suter in Luzern geschickt zu werden, der ein tüchtiger Praktiker in seinem Fache war. Aus dieser Zeit ist eine kleine Federzeichnung von W.s Hand erhalten, die die Gesichtszüge eines damals viel genannten Sektierers, Jakob Schmidlins vulgo Sulzjoggi, wiedergibt. Die schlichte Zeichnung, welche aber das Charakteristische des Gesichts treu festhält, verkündet den zukünftigen Porträtmaler. W. suchte nach Vollendung seiner Lehrzeit 1748 sogleich den bekannten, an der Ausmalung der Stiftskirche in Einsiedeln thätigen Maler Kraus auf. Kraus galt als einer der tüchtigsten Maler weitherum. Ungefähr ein Jahr hatte W. Gelegenheit, den Unterricht dieses geschickten Meisters zu genießen. Man darf annehmen, daß Kraus, der Schüler Piazettas, den talentvollen Jüngling nach Italien gewiesen habe. 1753 treffen wir W. in Rom. So kurz auch W.s Aufenthalt in dieser Stadt war (er dauerte nur ein Jahr), so war er doch lange genug, bleibende Spuren in seiner Seele zurückzulassen und seinem Künstlerberuf die Reife und Weihe zu geben. Er arbeitete in der Werkstätte des Malers Gaëtano Lapis und ließ sich auch in die französische Akademie San Luca einschreiben. Schöne, mit Rötelstift gezeichnete und mit W. bezeichnete Aktstudien dürften dieser Zeit angehören. Vor seiner Abreise in die Heimat machte er auch Neapel einen Besuch. Er sah und studierte dort die Werke Spagnolettos. Die Erinnerung an diesen sowie an Caravaggio, meint Wey, verrate sich in den zwischen brennenden Schatten und kühnen Lichtern genommenen Partien seiner Bilder. Dabei dürfen wir aber den Einfluß von Kraus, der in den Fußstapfen der genannten Künstler wandelte, nicht vergessen. W. begann als ein auf seinen eigenen Füßen stehender Meister die öffentliche Thätigkeit in seinem Vaterlande. Seine Tüchtigkeit, besonders im Porträtfache, wurde auch allgemein anerkannt. Aufträge wurden ihm von allen Seiten in großer Zahl zu teil. Davor brauchte ihm aber nicht zu bangen; denn er handhabte Farbe und Pinsel mit unglaublicher Leichtigkeit und Sicherheit. Man erzählte sich von ihm, daß in der gleichen Zeit, die andere zum Untermalen ihrer Bilder gebrauchten, er seine Bilder zu vollenden pflegte.

Nach seiner Rückkehr aus Italien, d. h. in den Jahren 1754 und 1755 und wahrscheinlich auch noch, wenn auch nicht ausdrücklich bezeugt, in den nächstfolgenden Jahren, finden wir W., wohl von der Erkenntnis geleitet, daß das abgelegene Dorf Buochs seiner Kundsame etwas zu ferne liege, auf der Wanderschaft, wobei er sich aber an geeigneten Orten wie Zürich, Solothurn, Luzern für einige Zeit niederließ und von diesen Zentren aus diejenigen bediente, die von seinem Pinsel verewigt sein wollten. So soll er besonders in der Eigenschaft eines Porträtmalers sich zwei Jahre in Zürich aufgehalten haben, später in Solothurn, bis ihn seit 1768 Besançon für mehr als 16 Jahre festhielt. Buochs aber für immer zu verlassen, scheint nie seine Absicht gewesen zu sein. Er gründete 1762 einen eigenen Hausstand, indem er mit der temperamentvollen Landammanstochter Barbara Kayser von Stans eine eheliche Verbindung einging, die aber kinderlos blieb. Im Jahre 1764, nach einer furchtbaren Wasserkatastrophe, die 12 Häuser niederriß und das übrige Dorf mit Schutt erfüllte, baute er mitten in diesen Ruinen ein schönes, festes, steinernes Haus. Das hinderte aber den immer thätigen Künstler, der mehr für die Zukunft als für die Gegenwart baute, nicht, mit seiner Frau nach Solothurn zu ziehen, wo er sich in das Haus der Adlerapotheke (Hirschengasse) einlogierte. Später seien dort Bilder, mit welchen der Künstler die Wände des Hauses zierte, unter die Tünche geraten, so das Bild eines Arznei bereitenden

Apothekers und seines den Mörser handhabenden Lehrlings. (Hartmann, Galerie berühmter Schweizer.) Solothurn zog als Ambassadorenstadt immer eine Anzahl distingierter Persönlichkeiten an sich. W. hat in dieser Stadt eine Anzahl seiner schönsten Bildnisse zurückgelassen. Schon während dieses Solothurner Aufenthalts muß W. hin und wieder längere Zeit an der Zeichenschule von Besançon, vielleicht aushülfsweise, gewirkt haben. Denn nur so konnte die Munizipalität von Besançon anläßlich des Rücktrittes von W. 1784 schreiben, daß W. während mehr als 20 Jahren, wovon 10 Jahre in der Eigenschaft eines Professors, mit Erfolg der Maler- und Bildhauerschule seine Talente gewidmet habe. Definitiv zog er aber erst 1768 nach Besançon, einerseits um den Wünschen vieler, von ihm porträtiert zu werden, entgegen zu kommen, andererseits aber um ein Projekt zu verwirklichen, dessen Ausführung ihm und seinem Freunde, dem Bildhauer Breton, den er zu Rom auf der Akademie San Luca kennen gelernt und mit dem er einen dauernden Freundschaftsbund geschlossen hatte, am Herzen lag. Die Absicht der beiden ideal veranlagten Männer war, in Besançon eine unentgeltliche Maler- und Bildhauerschule zu etablieren. Breton hatte durch den Tod seines bejahrten Oheims eine kleine Erbschaft erhalten, welche ihm erlaubte, das genannte Projekt in Verbindung mit seinem Freunde W. zu realisieren. Im Nov. 1773 hatten sie die Freude, ihre Schule eröffnen zu können. Wohl selten hat eine Schule, trotz der ganz bescheidenen Honorierung, so tüchtige, pflichteifrige leitende Kräfte gefunden wie diese. Der Erfolg ihres Unternehmens, nämlich die Heranziehung tüchtiger, junger Künstler, die Hebung und Förderung der bildenden Künste in der Franche-Comté und selbst auch in der Schweiz, war der Lohn für ihre Opfer. Abbé Paul Brune sagt in seinem „Dictionnaire des Artistes“, Breton habe um dieses Lohnes willen auf eine hervorragende Stellung verzichtet, die sein seltenes Talent in Rom oder Paris sicherlich erlangt hätte. Wenn nun auch W. nicht in den Fall kam, in Frankreich und noch weniger in seiner Heimat auf hohe Stellungen zu verzichten, so brachte er doch große Opfer an Zeit und Arbeit, die er bei der ungestörten Ausübung seines Berufes als Bildnismaler lukrativer hätte gestalten können. Es war vielmehr die Begeisterung für die Schule und das Bildungswesen überhaupt, von dem ihre Zeit erfaßt war, der Beweggrund zu ihrem gemeinnützigen, auf Unentgeltlichkeit sich gründenden Unternehmen. Aus den Schülerverzeichnissen treten uns folgende Schweizernamen entgegen: Felix Diogg von Ursern, Joseph Anton Heimann, aus Brieg stammend, in Obwalden, der talentvolle Urs Pankraz Eggenschwiler aus Matzendorf im Kanton Solothurn, Martin Obersteg und Benedikt Murer von Beggenried, Karl Franz Brandenberg von Zug. Aus der Freigrafschaft sind vorzüglich zu nennen: Alexander Chazerand und Franz Jourdain; dieser war berufen, nach W.s Weggang dessen Stelle einzunehmen.

Daß W. neben seiner Lehrthätigkeit den Malerberuf nicht vernachlässigt hat, sagt uns Wey, der die Altarbilder aus jener Zeit aufzählt und schreibt, daß W. während der 20 Jahre, die er in Frankreich zubrachte, die Mehrzahl der besser situierten Familien gemalt habe. Darunter befinden sich Bilder, die nach dem Zeugnisse Weys einen ehrenhaften Platz in der glanzvollen Sammlung des Louvre einnehmen würden. Dieser hat inzwischen Wey wirklich einige Porträts von W. übermacht.

1784 reichte W. dem Verwaltungsausschusse das Entlassungsgesuch von seiner Lehrstelle ein, dem auch mit besonderer Auszeichnung ent-entsprochen wurde. Die Akademie gab ihm den Titel eines Ehrenprofessors, und die Stadt Besançon erteilte ihm das Ehrenbürgerrecht.

Der Abschied von seinem Lehrberuf in Besançon mochte W. erleichtert worden sein durch die angelegentliche Einladung des Rates von Luzern, dort in ähnlicher Stellung wie in Besançon an einer freien Zeichenschule zu wirken, die aber zuerst von ihm errichtet und organisiert werden müsse. W. war nicht abgeneigt, dem Rufe zu folgen, und legte in einer Denkschrift seine Anschauungen über die Gründung und Einrichtung einer Zeichenschule in der Stadt Luzern nieder. Es spiegelte sich darin die Einrichtung der Maler- und Bildhauerschule von Besançon in vereinfachter Form wieder. Daraufhin wurde W. am 10. Okt. 1884 mit 900 Gld. Jahresgehalt zur Bezeugung der Achtung „gegen die bekannte Kunst und rühmlichen Lebenswandel“ zum Lehrer der Schule gewählt.

W.s namhaftere Schüler aus dieser Zeit sind: Christen von Buochs, der begabte Zürcher Heinrich Keller, der sich später um die Erstellung des berühmten Löwendenkmals in Luzern verdient gemacht hat, ferner Schlatt, Fischer, Hecht, Reinhart u. s. w.

In der kurzen Spanne Zeit (zirka 2 Jahre), die seiner unermüdlichen Schaffensfreudigkeit verblieb, schuf W. noch eine Anzahl schöner Porträts, die Zeuge seiner unverminderten geistigen Frische und Lebhaftigkeit waren. Daneben beschäftigte ihn ein großes, figurenreiches Wandgemälde für den Gerichtssaal des alten Rathauses: Die Gesetzgebung des Moses. Es sollte sein letztes Werk sein; denn bevor es ganz vollendet war, erblindete der Künstler am grauen Star. Es war das ein schweres Geschick für ihn, dessen

Auge so scharf gesehen und dessen Hand den Pinsel noch mit unverminderter Sicherheit führte. W. blieb noch einige Jahre als blinder Mann in Luzern, bis er 1797 zu seinem Bruder Franz Joseph W. auf das Gut Rain bei Buochs übersiedelte. Als am 9. Sept. 1798 die Franzosen, lang dahingehalten durch die Tapferkeit des nidwaldischen Volkes, endlich auch in das einsame Buochs racheschnaubend von den Höhen niederstürmten, fand W. bei ihnen, trotzdem er, der blinde Mann, den Kommenden die Hand zur freundlichen Begrüßung entgegenstreckte, keine Gnade. Ein Gewehrschuß streckte den solches nicht ahnenden Greisen in seiner Wohnung nieder. Damit nicht zufrieden, steckten die feindlichen Soldaten über seiner Leiche das Haus in Flammen. Die wenigen Ueberreste des Toten wurden auf dem Friedhofe von Buochs beigesetzt. Am hundertjährigen Gedenktag des französischen Ueberfalls gedachte man auch des berühmten Mitbürgers und erneuerte sein Andenken durch ein einfaches Denkmal im Beinhause zu Buochs. Die Inschrift der Gedenktafel lautet: „Dem Andenken an Kunstmaler Joh. Melchior Wyrsch von Buochs, Professor der Akademie und Ehrenbürger zu Besançon, geb. den 21. August 1732. Fand den Tod im französischen Ueberfalle den 9. September 1798."

Für eine richtige Einschätzung der kunstgeschichtlichen Bedeutung der Werke W.s ist eine Unterscheidung zwischen seinen Altartafeln und Porträts zu machen; das Genre hat der Künstler nur ganz selten gepflegt; Landschaftsbilder sind mit Ausnahme des Bildes mit seinem Wohnhause nicht nachweisbar. In seinen Tafelbildern bemerkt man gleich die wohl abgewogene Komposition und gute Licht- und Schattenverteilung. Entgegen der weichen Süßlichkeit und Geziertheit, der theatralischen Pose und dem weltlichen Aufputze so vieler seiner Zeitgenossen finden wir bei W. einen gesunden Realismus, ein scharfes Erfassen der Wirklichkeit. Hat er sich auch von der römisch-französischen Art, die Dinge zu sehen und zu malen, leiten lassen, so bringt doch die Schlichtheit seiner Auffassung, das geistige Durchdringen seiner Darstellungen seine Bilder dem religiösen Empfinden des christlichen Volkes viel näher, als so viele seiner Zeitgenossen es zu thun vermochten. Seine Kirchengemälde sind nicht Paradestücke, sondern wirkliche Andachtsbilder. Das Kolorit seiner Tafelbilder ist in der Regel kühler als in seinen Porträts und wirkt darum, so reich auch seine Palette ist, doch harmonisch. Viele seiner schönsten Bilder sind mit einem unnachahmlichen Silberton überhaucht und vergeistigt. Unter seinen Tafelbildern begegnen wir einer größern Anzahl von Darstellungen des Gekreuzigten, die zum Schönsten und Ergreifendsten gehören, was W. gemalt hat. Anatomische Richtigkeit, edle Linienführung, ergreifende Lichtwirkung vereinigen sich da mit einem machtvollen Ausdruck des seelischen Vorganges.

Ein ausgesprochenes Talent für Porträtmalerei war W. eigen. Ihr hat er ein von seinen Schülern geschätztes Schriftchen: „Abhandlung über Porträtmalerei in Oelfarben" gewidmet. Vor den bessern Bildnissen W.s kann man vergessen, daß sie gemalt sind; sie erscheinen als lebendige Wirklichkeit. Es ist aber nicht die Wirklichkeit des photographischen Apparates, sondern die in der Seele des Künstlers widergespiegelte, die den Charakter, den geistigen Gehalt der Person tief erfaßt und zur Darstellung bringt. Man kann es begreifen, wenn Heinrich Füßli vor dem von W. gemalten Bilde seiner Mutter schreibt: „In dem Augenblicke, wo ich dieses schreibe, steht eines (nämlich Porträt) meiner sel. Mutter vor mir, die mich durch die wunderbare Wahrheit der Darstellung ihrer edlen Einfachheit und Güte bis zu Tränen rührt." Mit der gleichen Naturtreue wie die zu porträtierenden Personen ist auch ihr Beiwerk behandelt, ohne aufdringlich zu wirken.

Eine wenn auch höchst unvollständige Aufzählung seiner datierten Werke wird am besten mit den Gegenständen wie auch mit dem Reichtum seiner Darstellungen bekannt machen.

1746. Porträt des Jak. Schmidlin (vulgo Sulzjoggi), Federzeichnung, sig. (Bibliothekar Schiffmann sel.)
1751. Selbstporträt. (Museum in Stans.)
1755. St. Joseph, Altartafel. (Wiesenberg.)
1756. Die 14 heiligen Nothelfer. (Dr. Wyrsch, Buochs.)
Porträt des Chorherrn Viktor Remigi Stutz. (Dr. Wyrsch, Buochs.)
Porträt des Landammanns Kasp. Remigi Kayser. (Museum in Stans.)
1757. Porträt des Konrad Heidegger des Rats Zürich, sig. (Pfr. Amberg, Luzern.)
Porträt der Frau Heidegger, geb. Escher, sig. (Pfr. Amberg, Luzern.)
St. Joh. von Nepomuk. (Wiesenberg.)
1758. Porträt von Franz Alois Achermann. (Familie Achermann, Buochs.)
Porträt von Hans Kaspar Escher, sig. (Luzern, Meyer-Amrhyn.)
Porträt von Frau Anna Magdalena Escher, geb. Lavater, sig. (Luzern, Meyer-Amrhyn.)
1759. „Flucht nach Aegypten." (Dr. Wyrsch, Buochs.)
Votivtafel mit dem Bildnisse des Kommissars Franz Joseph Kayser. (Museum in Stans.)
Christus am Kreuz (Altarbild). (Pfarrkirche in Stans.)
Porträt von Kaspar Remigi Traxler, sig. (Luzern, Meyer-Amrhyn.)
Christus am Kreuz (Altartafel), gemalt für die Pfarrkirche Beggenried, sig. (Sammlg. Wyrsch, Buochs.)

1760. „Flucht nach Aegypten." (Georg Kayser, Stans.)
St. Aloysius, sig. (Dr. Nager-Schmid.)
St. Antonius, sig. (Dr. Nager-Schmid.)
Porträt der Frau A. Hirzel. Oval. (Zürch.Ksthaus.)
1761. „Der gute Hirt", sig. (Wolfenschießen, Sakristei.)
St. Aloysius, sig. (Expos. 1893.)
1762. Porträt des Viktor Remigi Stutz. (Dr. Wyrsch, Buochs.)
1763. „Die 14 Stationen", sig. auf der letzten Station. (Kloster Wesemlin, Luzern.)
„St. Benedikt, sich in Dornen wälzend." (Kloster Engelberg.)
„St. Antonius mit Jesuskind." (Pfr. Amberg, Luzern.)
1764. „Sel. Bruder Klaus im Rate zu Stans", sig. (Dr. Wyrsch, Buochs.)
Ecce homo, Kopie. (Kloster Einsiedeln.)
Frau M. Barb. Traxler, geb. Weber, von Schwyz, sig. (Luzern, Meyer-Amrhyn.)
Votivtafel. „Ueberschwemmung von Buochs", sig. (Beinhaus Sachseln.)
St. Franziskus von Assisi. (Kloster Schüpfheim.)
St. Antonius. (Kloster Schüpfheim.)
St. Fidelis. (Kloster Schüpfheim.)
Bruder Felix. (Kloster Schüpfheim.)
„St. Joseph dem Jesuskinde einen Apfel reichend." (Solothurn; früher bei Bischof Leonhard Haas.)
1765. Porträt eines Schultheißen. (Solothurn, Rathaus.)
Porträt des Baumeisters Pisoni. (Solothurn, Rathaus.)
Porträt des Jos. Ulrich Göldlin von Tiefenau. (Luzern, Privatbesitz.)
2 Porträts: J. C. Hedlinger, der Medailleur, und seine Schwägerin, sig. Beide aus dem Jahre 1765. (Museum in Luzern; Depositum der G. Keller-Stiftg.)
1766. Porträt des Bened. Ignaz von Flüh. (Dr. Wyrsch, Buochs.)
Porträt der Walpurga Franziska Schwaller, sig. (Wwe. v. Vivis, Luzern.)
Sta. Maria Magdalena, sig. (Pfyffer v. Heidegg, Luzern.)
1767. Maria Himmelfahrt. (Hochdorf, Pfarrkirche.)
St. Johann von Nepomuk. (Museum in Luzern; Ausstellung 1893.)
St. Joseph. (Pfarrkirche Büsserach.)
1770. Sta. Maria als Kind. (Museum in Besançon.)
1771. Geburt Christi. (Museum in Besançon.)
Porträt des Karl Dionys Jos. Dagay de Poligny. (Museum in Besançon.)
Porträt des St. Franziskus von Sales. (Visitation, Besançon.)
1772. St. Coletta (Altartafel), sig. (Klarissinnenkloster, Poligny.)
1773. „Christus im Elend," sig. (Gersau, Pfarrhelfer Reichlin.)
Porträt des Missionärs Humbert. (Besançon, Schulhaus.)
Porträt der Familie Damedor de Molans, zehn Personen um einen Tisch. (Collection d'Esmont.)
1774. Porträt des Claude Jos. France. (Moncey, Frankreich.)
„Sel. Bruder Klaus den Brand von Sarnen löschend." (Sarnen, Rathaus.)
1775. Porträt des Intendanten der Franche-Comté de Lacoré, sig. (Das Dict. von Paul Brune nennt den Standort nicht.)
Pietà (Altartafel). (Sarnen.)
Kreuzabnahme (Altartafel), sig. (Sachseln.)
Pietà (Altartafel), sig. (Sachseln, Pfarrkirche.)
Rosenkranzbild (Altartafel), sig. (Sachseln, Pfarrkirche.)
1776. Aufopferung Jesu im Tempel (Altartafel). (Sachseln, Pfarrkirche.)
Porträt des François Alexis du Ban de Cressia. (Museum in Besançon.)
1777. Porträt von Mark Anton Fidel Kayser, gemalt in Paris, sig. (Zug, Familie Ständerat Kayser.)
1778. Porträt des Abtes Bened. Pfyffer von St. Urban, sig. (Luzern, Ausstellung 1893.)
Porträt von Abt Leodegar Salzmann, sig. (Kloster Engelberg.)
Porträt des Landammanns Kasp. Remigi Kayser, sig. (Stans, Rathaus.)
Porträt des Ulrich Göldlin von Tiefenau. (Frau Meyer-Göldlin, Luzern.)
Porträt der Frau M. B. Göldlin von Tiefenau. (Frau Meyer-Göldlin, Luzern.)
Porträt der Claudia Barbara Guillet de Bourbeville. (Museum in Besançon.)
1779. Porträt des Claude Irenée Grosbois. (Paris.)
Christus am Kreuz (Altartafel). (Grafenort bei Wolfenschießen.)
Christus am Kreuz (Altartafel). (Gersau, Pfarrkirche.)
Leichnam Christi, sig. (Kunstsammlung Basel.)
Porträt von Niklaus Nicole, Architekt. (Museum in Besançon.)
1780. Porträt des Pierre Blanchard de Palize und seiner Frau Aimée Pierrette. (Museum in Besançon.)
Porträt des Franz Anton Wey. (Vater des Biographen Wyrschs), sig. (Paris, Louvre.)
Christus am Kreuz, sig. (Salins, Frankreich.)
Christus am Kreuz, sig. (Kloster Engelberg.)
Porträt des Karl Joseph Quisot, Probst von St. Anatole. (Salins, Spital.)
Mariä Himmelfahrt (Altarbild). (Varay, Doubs.)
1781. Fahnenbild: Vorderseite: Maria mit dem Kinde; Rückseite: St. Meinrad. (Kloster Einsiedeln.)
Martyrium des hl. Eugen (Altarbild). (Kloster Engelberg.)
Aktstudie. (Museum in Besançon.)
1782. Christus am Kreuz. (Stans, Rathaus.)
St. Antonius, sig. (Kloster Engelberg.)
Tod des hl. Benedikt, sig. (Kloster Engelberg).
Porträt des Xav. Pfyffer von Heidegg, sig. (Luzern, Ausstellung 1893.)
1783. Porträt der Frau Bullet und J. B. Bullet, sig. (Paris.)
Porträt eines Solothurner Schultheißen. (Rathaus Solothurn.)
Porträt des Abtes Martin Balthasar von St. Urban. (Ausstellung 1893, Luzern.)
Porträt des Pierre-François Paris von Besançon. (Museum in Besançon.)
1784. Spiegel mit Totenkopf etc. (Hochdorf, Fam. Jenny.)
Porträt des Franz Jos. Dominik Peyer-Imhof. (Luzern, Familie Corragioni.)

Ein zweites Porträt von obigem wurde ins Museum in Neuenburg gegeben.

„Gesetzgebung des Moses" (großes Wandbild), sig. (Luzern, altes Rathaus.)

Porträt des Kornherrn Zurgilgen, sig. (Luzern, Hr. Zurgilgen.)

Porträt des Jos. Alois Peyer-Imhof. (Luzern, Familie Corragioni.)

Porträt des Martin Balthasar, Abt von St. Urban, sig. (Luzern, Meyer-Amrhyn.)

1786. „Urteil Salomons", Farbenskizze, sig. (Stans, Museum.)

„Gesetzgebung des Moses", Farbenskizze, sig. 1786. (Kloster Engelberg.)

Porträt von Jost Schnyder von Wartensee. (Villa Castagnola, Lugano.)

Porträts, welche W. darstellen:

Selbstbildnis. (Museum in Besançon.)

Lithographie des obigen von Victor Jeannenay (Titelblatt von Wey, sig. Melch. Wyrsch).

Büste von Breton, sig. Wyrsch pictor subsilvanus. Aetatis 39. 1771. (Museum in Besançon.)

Bildnis des Künstlers von Lips, 1777 (Kupferstich en face).

Bildnis von Combette. Profil. (Künstlergesellsch. Zürich.)

Wyrsch mit seiner Frau. (Dr. Wyrsch, Buochs.)

Von den nicht datierten Werken des Meisters seien genannt:

Jos. Ant. Gaßmann, Apotheker, von Solothurn, und seine Frau. (Museum in Solothurn; Depositum der Gottfr. Keller-Stiftung.)

Porträt der Gattin von Wyrsch. (Stans, Rosenburg; Depositum der G. Keller-Stiftung.)

Porträt eines Geigers. Bleistiftzeichnung. (Kupferstichsammlung des Polytechnikums in Zürich; Depositum der G. Keller-Stiftung.)

Acht männliche und weibliche Heilige in betender Stellung. (Kupferstichsammlung des Eidg. Polytechnikums in Zürich; Depositum der G. Keller-Stiftung.)

Die Heiligen Benedikt, Eugen, Antonius. (Engelberg.)

Kruzifix. (Kapelle Wiesenberg.)

Geburt der Jungfrau; Sankt Ambrosius. (Kirche in Voux, bei Mouthe im Departement Doubs.)

Bildnis Kaspar Keisers, Franz Ackermanns und Franz Anton Wyrschs. (Stans, Rathaus.)

Porträt Melch. Wyrschs und seiner Frau. (Sammlung Wyrsch.)

Kruzifix, Zeichnung. (Sammlung Wyrsch.)

Himmelfahrt, Zeichnung. (Sammlung Wyrsch.)

W.s Haus in Buochs, Landschaft. (Sammlung Wyrsch.)

Bildnis des Franz Anton Wey und seiner Frau. (Paris, Louvre, Nr. 2751/52.)

Porträt des Conseiller Droz. (Familie Droz des Villars.)

Porträt von M^me^ Eymonin. (Bes.: Elzéar Baille.)

Porträt des Pierre-François-Anatoile Dumont de Voux, des Maire in Besançon und seiner Frau. (Museum in Besançon.)

Porträt des Architekten Nicolas Nicole. (Museum in Besançon.)

Porträt des Abtes Jean-Pierre Barerel. (Museum in Besançon.)

Porträt des Fürstabtes Niklaus Imfeld. (Stift Einsiedeln.)

Porträt des Fürstabtes Beat. (Stift Einsiedeln.)

Porträt des Bildhauers Bable. (Stift Einsiedeln.)

Toter ausgestreckter Christus. (Stift Einsiedeln.)

2 Frauenporträts. (Albert Benziger-v. Glutz, Solothurn.)

Porträt der Landvögtin M. Kath. Traxler. (Meyer-Amrhyn, Luzern.)

Porträt von Abt Pfyffer von Altishofen, nicht sig. (Meyer-Amrhyn, Luzern.) Vgl. 1778. [Dieser Abt war der Vorgänger des Abtes Balthasar. Ein und dieselbe Person wurde von W. oft mehrmals gemalt. So malte W. als Porträts von einem Abte in St. Urban 2 Originale und 11 Kopien. (Handnotiz von W. im Museum in Stans.)]

Porträt von Jak. Konrad Wirz, Antistes in Zürich. (Standort unbekannt; hingegen ist es uns erhalten durch einen Stich von Phil. Andr. Kilian im Mus. in Stans.)

Altartafel, „Hl. Weihnacht." (Pfarrkirche in Näfels.)

Porträt des Advokaten Georges-Denis-César Baudraud, d'Arbois, und seiner Frau. (Museum in Besançon.)

Heinr. Füßli, Gesch. d. besten Kstler der Schweiz. — *J. J. Heß*, N.-Bl. d. Kstlergesellsch. Zürich v. 1863. — *Hartmann*, Gal. berühmt. Schweizer. — *F. Wey*, Wyrsch et les peintres bisontins. Besançon 1861. — *A. Castan*, L'anc. école de peint. de Besançon, p. 119—124. — *J. Amberg*, Wyrsch. Stans 1898. — L'abbé *Louvot*, Wyrsch nach einem neuen Buch. Soc. d'émul. du Doubs, 1900, p. 301—311. — *Ledoux*, Les œuvres du peintre Wyrsch au musée du Louvre et en Suisse, 1900. Soc. d'émul. du Doubs, 1909, p. 312—322. — *B. P.*, Le peintre Wyrsch au Louvre, Chron. des arts 1892, p. 94. — *Clément de Ris*, Mus. de province, Paris 1872, p. 75. — *Bellier et Auvray*. — *J. Gauthier*, Dict. — Ausst.-Kat. der Amis des Arts in Besançon, 1872. — Kat. der deutsch. Jahrh.-Ausst. in Berlin 1906, 2. Aufl., p. 252. — Kat. der öffentl. Kstsammlg. Basel 1908, p. 148. — *C. Brun*, Verz. der Kstwerke, 4. Aufl., 1901, p. 79. — *Ders.*, Kat. d. Kstausst. d. G. Keller-Stiftg. 1904, p. 49/50, 65. — *Ders.*, Ber. d. G. Keller-Stiftg. 1895, p. 12; 1902, p. 10/11, 17; 1903, p. 16; 1904, p. 7. — Dict. des artistes et ouvriers d'art de la France (*Paul Brune*), Franche-Comté. Paris 1912, p. 283. *J. Amberg.*

Wysard, Alexander, s. Wysard, Friedrich.

Wysard, Friedrich, Zeichner, von Biel, wurde dort am 17. Jan. 1809 als Sohn des Tischmachers (Schreiners) *Jakob W.* geboren und starb am 12. April 1855.

Sein Bruder, *Alexander W.*, geb. am 8. Mai 1817 in Moutier-Grandval, gest. am 4. Jan. 1871 in Biel, war Maler.

Burgerreg. in Biel. *H. Türler.*

Wysard, Emanuel *Gottlieb*, Kunstmaler, Kupferstecher und Graveur, von Biel. Er wurde am 16. Juni 1789 in Bern als Sohn des Naturalienhändlers Emanuel W. getauft, wohnte in der Folge auch in Bern und starb am 18. Juni 1837 in Biel. Er stach u. a. bernische Militärbrevets in Kupfer. 1810 machte er das Ex-libris des G. E. v. Wagner.

Burgerreg. in Biel. — *Gerster*, Die schweiz. Bibliothekzeichen, p. 190. *H. Türler.*

Wysard, Jakob, s. Wysard, Friedrich.

Wyser, s. Wiser.

Wyshaupt, s. Wyßhaupt.

Wyß, Anton, Goldschmied, in Bern, wurde am 4. Jan. 1613 als Sohn des Goldschmieds Daniel W. (s. d.) getauft. 1653 folgte er seinem Vater im Amte eines Münzguardians von Burgern nach. Da er in der Münzkunst nicht sehr erfahren war, sollte er sich 1656 darin durch den damals in Bern thätigen Neuenburger Münzmeister Niklaus Wytnauer unterrichten lassen. 1667, 1669, 1674 und 1675 hatte er selbst für die Stadt verschiedene Münzungen vorzunehmen. 1678 erzeigte sich in seiner Abrechnung über die seit zwanzig Jahren besorgten Münzungen eine bedeutende Schuld zu Gunsten der Stadt, die indessen aus Rücksicht auf sein Alter und seine Krankheit stark ermäßigt wurde. W. verzichtete dann auf seine Stelle.

1652, 1663 und 1665 besorgte er geringe Goldschmiedearbeiten für die Stadt, so 1663 das Vergolden von drei Geleiten der Stadtreuter. 1673 scheint er die „herrn Orelli zu Zürich wegen der sollicitierten Venetianischen Friedgelder verehrte Medaille“ geprägt zu haben.

1651 Mitglied des Großen Rats geworden, erhielt W. 1673 auf sechs Jahre das Amt eines Mußhafenschaffners und starb 1686. Einer seiner Söhne, *Emanuel W.* (s. d.), war ebenfalls Goldschmied.

N. Bern. T'buch f. 1905, 110 ff. — *Fluri*, Die Bern. Schulpfennige etc., p. 28 ff. — Msc. H. H. XVII, 61 der Stadtbibl. Bern. *H. Türler.*

Wyß, *Caspar* Leontius, Zeichner, Radierer und Maler. Er war gebürtig von Emmen im Kanton Luzern und kam schon 1769 im Alter von 7 Jahren nach Bern. Er bildete sich dort bei einem Maler aus. Am 30. Sept. 1784 trat er zum Protestantismus über und wurde 1786, nachdem er sich mit Elisabeth Suter von Bern, der Tochter des Pfarrers von Bümpliz, verheiratet hatte, als Mitglied der Landsassenkorporation aufgenommen. Damals und auch nachher wohnte er als Kunstmaler und Zeichenmeister in Neuenstadt am Bielersee. Er war dann auch in Neuenburg und anderswo thätig, verheiratete sich nach dem Tode seiner ersten Frau wieder und wanderte 1796 nach Deutschland aus. 1798 starb er, vermutlich in Mannheim, indem er dort seine Familie in dürftigen Verhältnissen zurückließ.

W. zeichnete sehr fleißig Landschaften und radierte eine ganze Reihe seiner Arbeiten und auch solche anderer; aber seine Leistungen sind zum Teil mittelmäßig. In der Falkeisen'schen Prospektensammlung in der öffentlichen Kunstsammlung in Basel befindet sich eine größere Zahl seiner Ansichten. Sie sind mit C. Wyß, Wis, Wiß und Weiß bezeichnet. Es sind z. B. dort: „Habsburg“, kolorierte Zeichnung, 1787; „Oberhaslital“, 1789; „Bipschal“, 1790 und 1792; „Die Wohnung von St. Batt“, 1790; „La roche près Douanne“, 1792; „Seebergsee oberhalb Zweisimmen“, „Oberalpsee“, „Bad Weißenburg“, „Lenzburg“, „Wasserfall hinter Neuenstadt“, „Christoffeltor“, radiert nach Wolf, ebenso „Erlach“, „Thorberg“, radiert; viele kleine, runde Ansichten von Bern und aus dem bernischen Seeland etc. In der Ziegler'schen Prospektensammlung der Stadtbibliothek in Zürich liegen u. a. eine Ansicht von Neuenburg von 1790 und „Porte du château de Neuchâtel“, 1790. Im Kunsthaus in Zürich: „Champ de bataille près de Sempach“, „Maison de Paysan dans une Caverne près Thorberg“, „Le vieux château de Weissenburg au Sibenthal“, „Vue de Willer à une lieue de Morat“, „Caverne de St. Beat au lac de Thoune.“ 1794 zeichnete W. „Engelberg, vue de l'Abbaye et des Glaciers“, und 1792 radierte er die Ansicht der Stadt Biel von Sprüngli. Das Zofinger Künstlerbuch enthält von W. zwei Wasserfälle in Gouache und „Die Stadt Bern“, Aquarell, 1782. In der Familie des Obersten Vigier sel. in Solothurn befindet sich eine Ansicht der Stadt Solothurn von Westen, datiert 1786.

1776 war W. offenbar Gehilfe des Malers C. Wolff, da er damals mit diesem die obere Beatushöhle am Thunersee besuchte. (Berner Oberland [Fremdenblatt] VIII, 1911.)

Burgerkammerman. in der Burgerratskanzlei, Proselytenman. u. Man. d. Landsassenkammer im Staatsarchiv Bern. — *H. Türler*, Das alte Biel u. s. Umgeb., p. 15. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 6024. — Kat. Zofing. Kstlerb. 1876, p. 36. — *Rahn*, Stat. schw. Kstdenkm., im Anz. A.-K. v. 1887, p. 513; v. 1888, p. 19. — Mitt. der HH. *Pestalozzi* u. *Zetter*. *H. Türler.*

Wyß, Daniel, Goldschmied, in Bern, wurde dort am 13. März 1582 als Sohn des Kannengießers Anton W. getauft. 1612 trat er in den Großen Rat und gehörte dieser Behörde bis zu seinem 1654 erfolgten Tode an. Von 1616—1619 bekleidete er das Amt eines Rathausammanns, von 1619—1625 dasjenige eines Gubernators zu Peterlingen. Von 1614—1616, von 1617—1619 und von 1629—1653 war W. Münzguardian (oder -Aufseher) von Burgern. Als solcher hatte er 1635 Tischlivierer, XVIer Pfennige und Schulpfennige zu prägen und ebenso auch 1638 und 1648, 1638 dazu Medaillen für das „militärische Exercitium.“ Am 24. Febr. 1653 resignierte er seine Stelle zu Gunsten seines Sohnes Anton W. (s. d.). Eine geringe Arbeit W.s verzeichnet die Stadtrechnung von 1634: das Ausputzen eines dem Schultheißen v. Erlach geschenkten Bechers und eines Paars Armbänder. W. war in erster Ehe verheiratet mit Esther Rohr, der Tochter des

Münzmeisters Cornelius Rohr. Er gehörte der Familie W. mit den Kolben im Wappen an.

Osterb., Besatzungsb., Stadtrechnung im Staatsarch. Bern. — N. Bern. T'buch f. 1905, p. 109 f. — *Fluri*, Die Bern. Schulpfennige etc., p. 20, 25, 26, 28. — Msc. H. H. XVII, 61 der Stadtbibl. Bern. *H. Türler.*

Wyß, Daniel, Stück- und Glockengießer, in Bern, wurde dort am 5. Juni 1664 getauft. 1696/97 erhielt er vom Kriegsrat den Auftrag, Feldstücke zu gießen. 1703 lieferte er sechs katalonische Stücklein, wovon eines nicht angenommen wurde. 1710 hatte er Haubitzen und Mörser zu gießen. 1696/97 goß er sechs größere und zwei kleinere Türmchen für das Chorpult im Münster, das sich damals in der Bibliothek befand. 1700 besorgte er den Guß der Glocken, die die Obrigkeit der Kirche von Zimmerwald schenkte. Gemeinschaftlich mit Abraham Gerber goß er Glocken nach Thurnen 1703, Thun 1713, Rüeggisberg 1714. Seine Frau, Anna Leu, war die Schwester des Stückgießers Samuel Leu von Burgdorf. W. starb nach langer Krankheit am 12. Okt. 1721. Er gehörte der bernischen Familie W. mit der Lilie im Wappen an und war Mitglied der Gesellschaft zu Webern (s. seinen Bruder Samuel W., Kannengießer).

v. Rodt, Gesch. d. Bern. Kriegswesens II, p. 84 ff. — Kriegsratsarch., Stadtrechnungen, Msc. H. H. XVII, 61 in der Stadtbibl. Bern. — Arch. d. Hist. Vereins Bern X, p. 395. — *Nüscheler*, Glockeninschr., Kt. Bern, p. 141. — *J. Stammler*, im Anz. A.-K. v. 1903/04, N. F. V, p. 237. *H. Türler.*

Wyß, Diethelm I., Goldschmied, von Zürich (aus der Familie mit dem Angel im Wappen), geb. 1537, wurde 1562 Meister. Das Todesjahr ist nicht sicher bekannt. Nach Bächtold starb er am 10. Juni 1577. Er war 1576 Teilnehmer an der Hirsbreifahrt nach Straßburg. Seine Söhne, *Wilhelm* und *Diethelm II.*, jener ebenfalls Goldschmied, waren 1600 noch bevormundet. Er war verheiratet 1) mit Susanna Stampfer 1561 und 2) mit Anna Hartmann 1565, welche sich 1587 wieder verehlichte.

Bächtold, Das glückhafte Schiff von Zürich. N.-Bl. d. Antiq. Gesellsch. v. 1880, p. 116 (32). *Keller-Escher.*

Wyß, Emanuel, Goldschmied, in Bern, wurde dort am 12. März 1642 als Sohn des Anton W. (s. d.) getauft. Er dürfte mit seinem Vater zusammen gearbeitet haben. 1678 verfertigte er für die Gesellschaft des äußern Standes den mit seinen Initialen versehenen prächtigen Pokal, der einen auf einem Krebse sitzenden, sich in einem Spiegel betrachtenden Affen darstellt. 1798, bei der Auflösung jener Gesellschaft, erwarb die Zunft zum Affen dieses Trinkgeschirr, das sie nun im Historischen Museum deponiert hat. Am 2. April 1679 gab der Rat W. eine Belohnung von 4 Säumen Wein und 20 Mütt Dinkel für seine seit vielen Jahren in der Münze ausgestandene Mühe. Im nämlichen Jahr erhielt W. auch eine Bezahlung für das Vergolden eines Geleites. Er muß bald nachher gestorben sein.

N. Bern. T'buch f. 1905, p. 113. — Bern. Kstdenkm. II, Bl. 27 (mit der Abbild. des Bechers). — Msc. H. H. XVII, 61 in der Stadtbibl. Bern. *H. Türler.*

Wyß, Johann *Emanuel*, Zeichner, Maler und Heraldiker, in Bern, war der am 18. Juli 1782 getaufte Bruder des Joh. Rudolf W. II. Er entwickelte sein Zeichentalent so, daß er in der Folge als trefflicher Wappenmaler und Maler von Tieren und Pflanzen geschätzt war. Er hat zahlreiche Familienbücher und Stammbäume in Bern gemalt. 1818 bestellte Joh. Martin Usteri durch den Bruder Johann Rudolf bei W. Wappenzeichnungen für eine Zürcher Familie. Nach seiner Zeichnung machte der Glasmaler Joh. Jakob Müller 1825 vier Wappenscheiben für das Münster in Bern. W. zeichnete auch die Vignette zum Lied über das Künstlerwappen in der Ausgabe der Künstlerlieder von 1826. Das Künstlerbuch in Zofingen enthält außer den Wappen der Gesellschaft und von Zofingen auch das Gouachebild von 1813: Ein Schneehahn im Sommerkleid. 1829 gab W. das „Wappenbuch sämtlicher in der Stadt Bern verburgerten Geschlechter“ heraus, wovon vier Blätter auf der Berner Kunstausstellung von 1830 figurierten. In Blumbachs Abbildungen naturhistorischer Gegenstände, Heft IX, Göttingen 1809, war „der Kopf und die Kralle eines Lämmergeiers, nach der Zeichnung des vorzüglichen Ornithologen und meisterhaften Zeichners Em. Wyß in Bern“ enthalten. W. besaß die große Sammlung von Scheibenrissen, die nun als Depositum der Eidgenossenschaft im Historischen Museum in Bern liegt. W. starb in Bern am 31. Mai 1837.

N.-Bl. der Litt. Gesellsch. Bern v. 1912, p. 44. — N. Bern. T'buch f. 1909, p. 164 f. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 6076. — *Nagler*, K.-Lex. XXII, p. 161. — Kat. Zofing. Kstlerb. 1876, p. 37. — Bericht über die im Juli 1830 gehaltene Kstausst. in Bern, p. 51. *H. Türler.*

Wyß, Hans, Glaser (Glasmaler?), in Bern, gelangte 1555 in den Großen Rat, in welchem schon sein Vater saß und dem er selbst bis 1591 angehörte. 1558 lieferte er der Stadt zwei Fenster (mit dem Stadtwappen), die einem Furer und dem Vogt Arnold in Uri geschenkt wurden, und 1559 besorgte er einige gemeine Glaserarbeit.

J. C. Benziger, im Anz. A.-K. N. F. V, p. 190. — Osterb. im Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Wyß (Weiß), Hans Jakob I., Goldschmied, in Zürich (aus der Familie mit der Lilie im Wappen), der Vater von Hans Jakob II., geb. 1682, gest. 1765. Er wurde 1708 Meister, 1733 Zwölfer von der Kämbelzunft, 1751 und 1763 Gerichtsherr

zu Flaach. Er war verheiratet 1) mit Anna Schaufelberger 1708 († 1721), 2) mit Elisabeth Wüst 1721 († 1749). *Keller-Escher.*

Wyß (Weiß), Hans Jakob II., Goldschmied, von Zürich, geb. 1709, der Sohn Hans Jakobs I. Er war 1723 bei seinem Vater Lehrling, wurde 1729 Meister und starb 1781. Er ist Hauptmann gewesen und wohnhaft im Rindermarkt. Verheiratet war er mit A. Kath. Seebach, die 1729 kopuliert wurde und 1760 starb.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *C. Brun.*

Wyß (Weiß), Hans Jakob III., Goldschmied, in Zürich, der Sohn des vorigen, geb. 1732. Er wurde 1755 Meister, 1777 Zwölfer von der Kämbelzunft, Quartierhauptmann und 1792 Amtmann zu Kappel. Wohnhaft im Hause zum Streit in der Brunngasse. Seine Gattin war Anna Köchli, kopuliert 1759, gest. 1794. *Keller-Escher.*

Wyß, Hans Rudolf I., Goldschmied, in Bern, testierte am 5. März 1570 zu Gunsten seiner Frau Anna ImHag und seiner Schwester. 1556 zahlte er Steuer von einem Vermögen von 3200 Pfunden. Er war wohl der Bruder des Goldschmieds Jakob W.

Testamentenbuch 7 u. Tellrodel im Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Wyß, Hans Rudolf II., Goldschmied, in Bern, der Bruder des Anton W. (s. d.), wurde am 1. Dez. 1614 getauft. Von 1658 an besorgte er verschiedene Arbeiten für die Stadt: 1658 stach er ein Siegel für den Kriegsrat; 1660 lieferte er Münzstempel für die Psalmenpfennige, 1667 solche für XVIer Pfennige (und nachdem diese beim Härten gebrochen waren, wieder 2), ferner für Insel- und für Läuferwortzeichen; 1668 betraf seine Arbeit Stempel für die neuen Ostermontagspfennige und zwei Stempel für die Läuferwortzeichen, 1669 Stempel für XVIer Pfennige und für die Kinderdicken, 1672 neue Stempel für XVIer Pfennige. Er reparierte 1671 das Chorgerichtssiegel, machte 1674 ein neues vergoldetes Geleit und ein zweites anderes, verbesserte ein drittes und ein großes Reutergeleit. 1677 vergoldete und reparierte er den neuen Richterstab. Er starb bald nach 1677. Seine Frau, Marie Huber, testierte 1701.

Stadtrechnung u. Rechnung der Silberhandlung 3 im Staatsarch. Bern. — *Fluri,* Die Bern. Schulpfennige etc. p. 34. — Msc. H. H. XVII, 61 der Bern. Stadtbibl. *H. Türler.*

Wyß, Heinrich, Glasmaler, in Zürich, geb. 1546, gest. 1577, der Sohn des Chorherrn Nikolaus W. (W. mit dem Angel). Er war wohnhaft zum Schlüssel an der Schlüsselgasse, Zünfter zur Meisen am 10. Dez. 1570. Seine Gattin hieß Katharina Köchli, kopuliert 1570. *Keller-Escher.*

Wyß, Jakob, Glaser und Glasmaler, in Bern. Er besorgte 1521 allerlei Arbeit auf der Schule; 1522 lieferte er ein Fenster in die Kirche von Leuzingen und vermutlich solche in das Torhaus am Golatenmattgaßtor in Bern und nach Rötenbach. 1526 schenkte die Stadt ein von W. geliefertes Fenster dem Untervogt zu Baden. 1527 erhielt W. eine Bezahlung für Glaswerch. 1527/28 bezahlte ihm die Stift in Bern die drei „nüwen Fenster mit usgemalten Stucken“, welche sie der Kirche von Oberbalm geschenkt hatte. Es ist sehr unwahrscheinlich, daß W. nach 1527 sein Handwerk aufgab und Wadtmann wurde, wie die Genealogen der bernischen Familie Wyß mit den zwei Rohrkolben im Wappen behauptet haben.

Bern. T'buch f. 1878, p. 187. — Stiftsrechn. 1527/28. — Msc. H. H. XVII, 61. — Glasgemälde in den Kirchen von Leuzingen u. Oberbalm. *H. Türler.*

Wyß, Jakob, Goldschmied, in Bern, wurde zu Ostern 1555 Mitglied des Großen Rats. Sein Tod erfolgte 1569 oder zu Anfang 1570. Er besaß mit seiner Frau 1556 ein Vermögen von 3634 Pfunden. Sein Vater dürfte der Krämer Jakob W. gewesen sein. (Cf. Hans Rudolf W. I.) W. ließ im Jan. 1556 im Freigericht Steffisburg eine Schuld von einem Dolch, den er für 18 Kronen 6 Bazen gemacht hatte, eintreiben.

Tellrodel u. Osterb. im Staatsarch. Bern. — Not.-Prot. 19, 170. *H. Türler.*

Wyß, Joh. Georg Ignaz, Freskomaler, Altarbildermaler, gebürtig von Gengenbach. Er war 1774 in Beromünster thätig, wo er für die Stiftskirche Aufträge erhielt und für 312 Gld. das große Deckengemälde im Schiff (Mariä Himmelfahrt) und für 72 Gld. das Kuppelbild (Mariä Krönung) ausführte. Am 10. April 1775 malte er zur Zufriedenheit der Auftraggeber für 240 Gld. das dortige Choraltarbild des hl. Michael (nach einem Stiche Raffaels).

Kath. Schweizerbl. v. 1898, p. 215. — Geschichtsfrd. XXIX, p. 284. *Franz Heinemann.*

Wyß (oder Weiß), Johann Heinrich, Goldschmied, der Sohn des Pfarrers Hans Konrad W. (zur Gilgen) in Neftenbach, geb. in Zürich 1650, gest. 1726. Er wurde 1675 Meister. Er wohnte mit seiner Frau, Magdalena Heß, mit der er sich 1676 verheiratet hatte, im Entli. 1697 war er Ratsschreiber.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. *C. Brun.*

Wyß (auch Weiß), Joh. Jakob, von Zug, malte 1772 die Fresken der Kuppel und des Plafonds des Langhauses der Kirche in Münster (Luzern). Er wurde am 3. Mai 1754 in Zug geboren, starb am 18. Dez. 1828, war verehlicht mit Marg. Speck und gehörte der Lukasbruderschaft in Münster

an, was darauf hindeutet, daß er längere Zeit dort wohnte. Näheres ist unbekannt.

Bürgerreg. v. Zug. — *M. Estermann*, im Anz. A.-K. v. 1893, p. 282. *A. Weber.*

Wyß, Johann Rudolf I., Zeichner, Dilettant, war der am 18. Jan. 1763 geborene Sohn des Fürsprechers Joh. Rud. W. von Bern. Er wurde 1791 Pfarrer in Münchenbuchsee und 1808 Pfarrer in Wichtrach. Von 1821 an privatisierte er in Bern und starb dort am 30. Jan. 1845. Als Dilettant brachte er es im Zeichnen und Aquarellieren zu großer Fertigkeit; namentlich Bäume und Waldpartien, Wasserfälle, Felsen, Häuser und größere Prospekte waren seine Sujets, die er auf seinen häufigen Besuchen bei den Amtsbrüdern im ganzen Kanton fand. Seine meisten Studien wanderten in die Mappen seiner Verwandten, Freunde und Kollegen. Ein Bild, das er in Kiesen malte, stellt Rudolf von Effingen als Knaben dar. Als Dichter führte W. den Namen I. R. W., der ältere, zum Unterschiede vom folgenden, seinem Neffen.

Bern. T'buch f. 1859, p. 1—42. — Bern. Jahresber. Kstverein 1873, p. 13. *H. Türler.*

Wyß, Johann Rudolf II., Zeichner-Dilettant, Kunstförderer und Schriftsteller, in Bern, wurde dort am 4. März 1781 als Sohn des Pfarrers Joh. David W. geboren. Er studierte in Bern und in Deutschland Theologie und Philosophie, wurde 1804 als Pfarrer konsekriert und bekleidete von 1805 an die Professur für Philosophie an der Akademie in Bern. Er starb dort am 21. März 1830. Trotz frühzeitiger Bemühung im Zeichnen und Malen brachte er es in dieser Kunst nicht weit. Dafür war er um so eifriger als Kunstfreund thätig. Er dichtete 1809 an einer Jahresversammlung der schweizerischen Künstlergesellschaft in Zofingen ein großes Gedicht auf die Kunst, und nachdem er im nämlichen Jahre Mitglied der Gesellschaft geworden, war er ihr Präsident von 1812—1816. Er beschäftigte sich mit der Geschichte der schweizerischen Kunst und hielt 1818 an der Jahresversammlung in Zofingen einen Vortrag über den Stand der Kunst in der Schweiz. Zum Goethelied in den von ihm 1826 herausgegebenen Künstlerliedern entwarf er die Vignette. 1813 gründete W. die bernische Künstlergesellschaft und veranstaltete die bernischen Kunstausstellungen von 1818 und 1824. Er verfaßte über die letztere einen Kunstbericht und begrüßte 1826 das Wiedererwachen der Glasmalerei. Seine Edition des Manuel'schen Totentanzes fällt in das Jahr 1823, diejenige der „Altertümer und historischen Merkwürdigkeiten der Schweiz“ in die Jahre 1823–1826. Die schöne Sammlung von Handzeichnungen, Oelgemälden und Kupferstichen, die er hinterließ, wurde am 30. Juli 1830 versteigert. Seine Thätigkeit als fruchtbarer Dichter und Schriftsteller sei nur erwähnt. Als Dichter nannte er sich, zur Unterscheidung von seinem gleichnamigen Oheim, der jüngere, und nach 1827 hieß er als Professor der ältere. W. gehörte der Familie W. mit den Rohrkolben im Wappen an.

N.-Bl. d. Litt. Gesellsch. Bern f. 1912. — N. Bern. T'buch f. 1909, p. 160 ff. *H. Türler.*

Wyß, Ludwig, Münzmeister, kam 1552 nach Bern, war dort in diesem Jahre thätig und nach einer kurzen Unterbrechung wieder von 1553 bis zu seinem 1564 erfolgten Tode. Seine Witwe, Anna Sattlerin, durfte noch die vorhandenen 100 Mark Silber vermünzen. Sie blieb in Bern und testierte am 22. Dez. 1567, indem sie ihrer Schwägerin, Anna Ruch geb. Wyß in Mainz, deren Sohne Hans Ruch, dem Münzergesellen, und ihren eigenen Verwandten in Luzern Legate machte, die u. a. in silbernen Bechern, Schalen und Dolchen bestanden. W. versteuerte 1556 ein Vermögen von 1200 Pfd.

N. Bern. T'buch f. 1905, p. 104. — *Fluri*, Kulturgeschichtl. Mitt. aus den bern. Staatsrechnungen des XVI. Jahrh.s, p. 7. *H. Türler.*

Wyß, Paul, Zeichner und Zeichenlehrer, in Bern, von Alchenstorf, geb. am 12. Dez. 1875 in Brienz. Er besuchte die Primarschule in Brienz, die Sekundarschule in Langnau und das Seminar in Hofwil, das er 1894 mit dem Primarlehrerpatent verließ. Nach zweijährigem praktischem Schuldienst an der Mittelschule in Ilfis bei Langnau und gleichzeitig an der Handwerkerschule in Langnau bezog er die Universität. Nachdem er 1898 sich das Sekundarlehrerpatent erworben, vervollständigte ein Aufenthalt von zwei Jahren an der Kunstgewerbeschule in Straßburg seine Ausbildung im kunstgewerblichen Zeichnen. W. trat dann, 1900, als Beamter des bernischen Gewerbemuseums in den Dienst des Kantons Bern, mit der Aufgabe, für die Förderung des Kunstgewerbes durch Anfertigen von mustergültigen Entwürfen und Durchführen von Kursen thätig zu sein. Er hat denn auch Kurse für Töpferei in Heimberg und in Langnau, für Spitzenklöppeln in Lauterbrunnen, für Intarsienschreinerei in Ringgenberg und für Holzbeizen in Brienz und in Meiringen durchgeführt. Von 1902—1905 erteilte er an der Frauenarbeitsschule in Bern Unterricht im Stickereizeichnen. Seine praktische Thätigkeit erstreckt sich über fast alle Zweige des Kunstgewerbes; von seinen Arbeiten nennen wir: das Bemalen der Friedhofkapelle in Langnau, das Entwerfen und Ausführen einer dekorativen Façade in Sgraffito an der Junkerngasse, des Saales und Mobiliars des Gasthofs zum Rößli in Wangen und des „Sternen“ in Balsthal, graphische Ar-

beiten, wie Diplome und Urkunden, Filigranarbeiten, Stickereien (Fahnen), Applikationsarbeiten, Kunstschlosserei (das Portal der Friedhofkapelle in Langnau), Entwürfe für Möbel, Holzschnitzereien, keramische Arbeiten, Glasmalereien etc.

Mitt. des Hrn. W. *H. Türler.*

Wyß, Samuel, Kannengießer, in Bern, wurde dort am 18. Juli 1658 getauft. Er gelangte 1691 in den Großen Rat, war von 1699—1705 Siechenvogt und starb 1716. Er war der Bruder des Gießers Daniel W. Die Marke mit der Lilie, die sich auf Zinngeschirren jener Zeit findet, dürfte sein Wappen darstellen.

Msc. H. H. XVII, 61 in der Stadtbibl. Bern. *H. Türler.*

Wyß, Sophie von, Landschaftsmalerin und Radiererin, von Zürich, wurde dort am 3. Dez. 1874 als die Tochter des Prof. Dr. jur. Friedrich v. W.-v. Nostitz geboren, studierte 1900—1906 an der Kunstschule von Frl. Luise Stadler in Zürich hauptsächlich unter H. Gattiker, widmete sich dem Zeichnen nach der Natur, der Oelmalerei und speziell der Nadelradierung und stellte von 1904—1908 des öftern von ihren Arbeiten im Künstlerhaus Zürich, an den Turnusausstellungen des Schweizerischen Kunstvereins und den Ausstellungen des Vereins graphischer Künstler in der Schweiz „Die Walze“ aus.

Verzeichnis ihrer Radierungen:

1) „Waldhütte.“ 27/19.
2) „Brunnenstube.“ 17/24.
3) „Gartentor.“ 17/17.
4) „Sonnenblumen.“ 16/16.
5) „Wäldchen.“ 11/18.
6) „Schuppen.“ 17/17.
7) „Ausblick.“ 16/21.
8) „Am Wasser.“ 11/13.
9) „Bei Kilchberg.“ 10/20.
10) „Kirchplatz.“ 13/19.
11) „An der Limmat.“ 6/21.
12) „Kilchberg.“ 17/17.
13) „Kirchhof Kilchberg.“ 15/22.
14) Studie. 18/18.
15) „Kastanien.“ 9/13.
16) „Gartenweg.“ 9/9.
17) „Brunnen.“ 6/9.

Mitt. der Kstlerin. *H. Appenzeller.*

Wyß, Urban, Kalligraph und Formschneider, gehört zu den namhaften Schreibkünstlern des 16. Jahrh.s. In seinen deutschen Vorschriften steht er unter Newdörffers Einfluß; in seinen lateinischen Buchstabenformen lehnt er sich an italienische Vorlagen an. Seine Anweisungen „Von mancherley Geschrifften, ein zierlich nüw fundament büchle . . . durch Vrbanum Wyß disser Zyt schulmeyster zu Bischoffzel geschriben und getruckt“ sind seine ersten bekannt gewordenen Leistungen auf diesem Gebiet und das einzige erhaltene Zeugnis seiner Wirksamkeit in Bischofszell. Am 12. Febr. 1544 läßt er sich mit Magdalena Göldi in Zürich trauen. Hier erschien 1549 sein „Libellus valde doctus, elegans & utilis, multa & uaria scribendarum literarum genera complectens . . . Omnia haec in gratiam & vtilitatem studiosae iuventutis conscripta, insculpta & impressa per Vrbanum Wyss Tigurinum. Anno Domini 1549.“ Auf dem vorletzten Blatt in Buchstabenverschlingungen: „VRBANVS WIS MODISTA.“ Auf der Rückseite des nämlichen Blattes: „Impressum Tiguri per Vrb. Wys. Anno 1549.“ Als Titelbild ist dem Büchlein ein Holzschnitt beigegeben, der eine Schulklasse darstellt. W., der das Bild wohl selbst geschnitten, hat hier sein Wappen (ein dreilappiges Blatt, darüber die Initialen V W) angebracht.

Am 29. Juni 1551 finden wir W. in Bern als Nachfolger des deutschen Lehr(Schul-)meisters Isaak Zinckenberg. In Bern wirkte W. nachweisbar bis 1556. Neben seiner Thätigkeit als Lehrer schnitt er zwei größere Werke für den Schreibunterricht, die er selber druckte:

1) Cantzly vnd Formular Bůch mit vyl hüpschen Copien, Missiuen vnd fründtlichen Geschrifften, Gultbryeffen, Kouffbryeffen . . . Nüwlichen Getruckt in der loblichen Statt Bern inn Uechland, by Vrban Wyß Lermeyster daselbs, im 1553 Jar.

2) Ein schön Cantzleysch Tittelbuch inn reden vnd schreybenn nach Rettorischer art, wie mans von alterhar jm bruch gehept . . . By Vrban Wyß Anno 1553.

Am 23. Sept. 1553 wurden „Urban Wyß, dem leermeister, von 650 bogen von wägen der falschen dicken pfennigen in die kantzly zetrucken“, 10 Pfd. 16 Sch. 8 Pfg. aus der Stadtkasse entrichtet. Es betrifft dies ein Münzmandat mit der Abbildung Lothringischer Dicken von 1545 und 1552. An dem 1553 durch Jakob Kallenberg und Hans Dachselhofer erneuerten Manuel'schen Totentanz schrieb W. die Sprüche. Für diese Arbeit erhielt er am 12. Jan. 1554 66 Pfd. 13 Sch. 4 Pfg. Daß sein Anteil an der Renovation nicht unbedeutend war, geht noch aus dem Umstande hervor, daß die Folgezeit ihm die Gesamterneuerung des Totentanzes zuschrieb.

Die letzte Spur von W.s Aufenthalt in Bern finden wir in einem ebenfalls von ihm geschnittenen „Fundamentbuch“, das mir aber bloß in einer spätern Ausgabe (Straßburg, Thiebolt Berger 1571) bekannt ist. „In dem Jar als man zalt nach Christi Jesu vnnsers lieben Herren vnd seligmachers geburt Thausent fünffhundert fünftzig vnd sex hab ich Vrban Wyß Rechenmeyster diese geschrifften vollendet“, lesen wir auf einem der letzten Blätter, wo auch eine Dedikation an

Schultheiß und Rat der löbl. Stadt Bern steht. Der Titel dieser neuen Ausgabe lautet: „New Fundament Buch. Inhaltend allerley schöne vnd wolgeformte gattungen deudscher Vorschriften, wie sie diser zeit begert vnd fast allenthalben bey vns Deudschen in brauch gezogen, künstlich vnd leicht begreifflich fürgeben weyland durch den weitberümten Vrban Weis, Guldenschreiber. — Getruckt zu Straßburg bey Thiebold Berger M.D.LXXI."

Möglicherweise zog W. von Bern nach Straßburg. 1562 ließ der Formschneider Ch. Schweitzer in Zürich „Ein neuw Fundamentbuch darinn allerley Tütsche Geschrifften nach irer waren art fürgestellt werdend ... Erstlich durch Vrbanum Weyß zu Straßburg ausgangen" wiederum zurichten und in Druck bringen. Ob nun W. wirklich in Straßburg thätig war oder ob Schweizers Angaben bloß durch einen Straßburger Nachdruck veranlaßt worden sind, muß dahingestellt bleiben. Im Archive der Stadt Straßburg findet sich nichts über W. Er muß vor dem 23. Aug. 1561 gestorben sein; an jenem Tage wird seine Frau Magdalena zu einer „leerfrouwen" in Bern angenommen, wo sie bis 1591 Schule hielt.

Bern. T'buch f. 1901, p. 138 ff., 146 ff. — Arch. hist. Ver. Bern XVI, p. 540—548. — *Nagler*, Monogr. V, p. 281. — Mitt. der HH. *M. Baumann*, Sem.-Oberlehrer in Dresden, u. Archivdirektor Dr. *Winckelmann* in Straßburg. *Ad. Fluri.*

Wyß, s. auch Weiß, Wiß.

Wyßhan, Caspar, Goldschmied, in Bern, vermutlich der Sohn des Cunrat W., geb. 1579. Er wurde 1617 Mitglied des Großen Rats, dem er bis 1624 angehörte, als er Weibel wurde. 1618 reparierte er für die Stadt einen zerbrochenen Becher.

Stadtrechnung 1618, Osterb. u. Taufrodel im Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Wyßhan, Jakob, Goldschmied, in Bern, wurde dort am 6. März 1546 als Sohn des Hans W. getauft und starb ebendort zwischen dem Nov. 1602 und Ostermontag 1603. 1565 verheiratete er sich mit Esther Zehender und zeugte mit ihr drei Knaben und sieben Mädchen. Zwischen 1582 und 1585 ging er eine zweite Ehe ein mit Verena Giger, die ihm noch einen Knaben gebar. Ob von diesen Kindern beim Tode des Vaters noch eines lebte, ist unbekannt, da W. kein Testament hinterließ. Seine zweite Ehe war wenig glücklich, sodaß 1602 sogar der Rat die Gatten zur Eintracht mahnen mußte, bei Strafe der Landesverweisung für den schuldigen Teil.

W. gelangte 1567 in den Großen Rat und wohnte damals und auch in der Folge an der Kirchgasse. 1571 wird er im Getreiderodel „selbnünt" angeführt. 1590 bezahlte er die Steuer mit 2 Goldstücken. Von 1579/80 und von 1597 bis 1602 war er Kirchenpfleger, von 1578—1585 zweiter, von 1586—1602 erster (Münz-) Guardian von Burgern. Als Verfertiger neuen „Stadtsilbers" erhielt er am 18. Jan. 1572 100 Pfd. und im Herbst 1573 noch 500 Pfd. und 4 Pfd. Trinkgeld. Für Vergoldung dieses Geschirrs empfing er im Herbst 1572 noch besonders 373 Pfd. 1574 machte er um 53 Pfd. einen Becher, den der Rat dem Andreas Schär in Bätterkinden schenkte. 1580, 1583, 1586, 1587 und 1597 flickte er Läuferbüchsen, 1580 einen Trompeterschild; 1586 stach er ein Brandeisen und flickte Becher für die Stadt; 1592 reparierte er die Stubenbecher zum Mittelleuen, 1602 das Ratsilber.

Von W.s Arbeiten ist einzig der prachtvolle Leu der Gesellschaft zum Mittelleuen erhalten, den W. um 1570 verfertigte. Er wiegt 2170 g (138 Lot) und ist 36 cm hoch. Das hervorragend schöne Stück trägt als Stadtzeichen den Bären und als Meisterzeichen die Buchstaben IWH.

Tauf- u. Eherödel, Osterbücher, Stadtrechnungen, Ratsmanuale, Feuerstätten- u. Getreiderodel v. 1571, Tellrodel von 1590, Ob. Spruchbuch HH im Staatsarch. Bern. — *A. Zesiger*, Die Stube zum roten guldinen Mittlen-Löüwen, p. 60, 115. — N. Bern. T'buch f. 1908, p. 289 (mit Bild des Bechers). — *Zesiger*, im Anz. A.-K. N. F. XII, p. 61 ff. — Bern. Festschr. 1879, p. 67. *A. Zesiger.*

Wyßhan, Vinzenz, Glaser (Glasmaler?), in Bern, wurde am 25. Aug. 1536 als Sohn des Caspar W. getauft. Er lieferte der Stadt Fenster, welche an folgende Personen geschenkt wurden: 1564 an Peter Stoffel, 1565 an Heini Wäber und an Peter Blaser, 1560 nach Aarberg und nach Langnau, 1575 an Heinrich Brügger, den Wirt in Langenthal, und an den Freiweibel zu Gerzensee. Außerdem machte er 1564 gewöhnliche Fenster für das Pfrundhaus in Signau, 1567 acht Fenster für das Pfrundhaus im Gampelen, 1569 Fenster für das Haus zum Schlüssel und die Schützenmatte in Bern. W. gelangte 1564 in den Großen Rat, war 1577—1580 Landvogt zu Schwarzenburg, 1583—1588 Stiftschaffner in Bern, wurde 1591 Ratsherr, 1594 und 1602 Venner und starb 1612.

J. C. Benziger, im Anz. A.-K. N. F. V, p. 193 ff. — Taufrödel u. Osterbücher im Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Wyßhaupt (Wishaupt, Weißhaupt), Andreas, Maler (Flach- und Freskenmaler), lebte im 17. Jahrh. in Luzern, wo seine Thätigkeit bis gegen Mitte desselben nachweisbar ist. 1621 übernahm er die „Einfassung der Bögen" im Kreuzgange des Klosters von Werthenstein (Kt. Luzern), wobei er nach dem Bauvertrag in dieselben „je vier schwebende Engel" mit Instrumenten, passenden Emblemen sowie in der Mitte des Gewölbes einen „Lobspruch von unserer lieben Frauen" zu malen

hatte. Die Gemälde des Kreuzgangs selbst hatte 1639 Meglinger (s. d.) einzusetzen. Auch W. war — wie Hans Jakob W. — um 1632 mit der Bemalung des Totentanz-Zyklus der Spreuerbrücke in Luzern beschäftigt.

Zemp, Wallfahrtskirchen, p. 14. — *J. Balmer*, im Anz. A.-K. v. 1901, p. 101. *Franz Heinemann.*

Wyßhaupt (Weißhaupt), Hans Jakob, Maler — zu unterscheiden vom gleichzeitig thätigen Maler Andreas W. Seine Thätigkeit im Kanton Luzern ist von 1612—1687 (?) nachgewiesen. 1613 sollte er für 365½ Gld. die Klosterkirche von Werthenstein im Kanton Luzern ausmalen; seine Malereien sind aber verloren gegangen oder durch seitherige ersetzt. 1622 war er Pfleger der Luzerner Lukasbruderschaft. 1626 malte er (gemeinsam mit Hans Ulrich Wegmann) in der Franziskanerkirche in Luzern die Fahnen der alten Schweizerschlachten al fresco. 1632 fügte er in den Tafelbilder-Zyklus der Spreuerbrücke das Totentanz-Gemälde „Der Kampf der Menschenkinder mit dem Todesheere, dargestellt durch zwei feindlich einander gegenüberstehende Schiffe" (Schneller), das 1869 an der Ausstellung der Kunstgesellschaft teilnahm (Nr. 81). Gleichzeitig war aus der Sammlung Meyer-Amrhyn in Luzern ein von W. 1687 für H. L. Göldlin gemaltes Tafelbild „Der arme Lazarus und der reiche Prasser" ausgestellt (vgl. dazu Schneller, a. a. O. p. 22).

Schneller, Luz. Lukasbrudersch., p. 21/22. — *Zemp*, Wallfahrtskirchen, p. 14. — *J. Balmer*, im Anz. A.-K. v. 1901, p. 101. — *v. Liebenau*, Das alte Luzern, p. 72. — Kat. d. Ausst. v. 1869 in Luzern, p. 17.
Franz Heinemann.

Wyssig, s. Wissig, Wyssing.

Wyssing, Heinrich Renward, Buchdrucker, geb. 1663 in Luzern aus einem aus Biel stammenden, dort seit 1551 eingebürgerten Geschlechte. Er bewarb sich 1691 um das Druckerrecht; der Rat bewilligte ihm, einen einheimischen Staatskalender mit Wappenzierden zu drucken, um damit die fremden Kalender zu verdrängen. Gebundene Bücher durfte er nicht halten. Weil er Bürger war, wurde auch der große Luzerner Wappenkalender bei ihm gedruckt. In der Folge entspann sich zwischen ihm und dem bisherigen obrigkeitlichen Drucker Hautt (s. d.) seit 1723 bis 1728 ein Kampf um den Verlag des „Alten Luzerner Kalenders." Denn seit 1711 war W. zum Stadtbuchdrucker vorgerückt, mit der Verpflichtung, jedem Ratsherrn jährlich den „großen Wappen-Kalender und die Pratickh" zu schenken. Seit 1728 hatte er auch das Recht, seinem Kalender das Regenzverzeichnis beizudrucken. Im gleichen Jahre wurde er Mitglied des Großen Rats und blieb es bis zu seinem Tode, der am 29. Juni 1737 erfolgte.

(*v. Liebenau*), Ueberblick ü. d. Gesch. d. Buchdruckerei der Stadt Luzern (1900), p. 47. *Franz Heinemann.*

Wyssing (Wyssig), Jost Franz Jakob, Stadtbuchdruckerei — Nachfolger des Heinrich Renward W. — war von 1759—1781 Inhaber es als Staatslehen vergebenen Amtes eines obrigkeitlichen Buchdruckers. Er verstand es, das fixe Einkommen von 40 Gld. auf 250 Gld. zu bringen. Er führte den schon unter Heinrich Renward W. begonnenen Kampf gegen die Kalender-Konkurrenz einheimischer und fremder Verkäufer mit Erfolg weiter. Unter ihm erschien 1765 die Neu-Ausgabe des luzernischen Munizipale.

(*v. Liebenau*), Ueberblick ü. d. Gesch. d. Buchdruckerei der Stadt Luzern, p. 49. *Franz Heinemann.*

Wyssing, s. auch Wissig.

Wyttenbach, Joh. Karl *Albert* von, Maler, Dilettant, der Sohn des Albert W., Obersten des 4. Schweizer-Regiments in Neapel, geb. in Bern am 10. April 1810, wurde 1826 Unterlieutenant in Frankreich, 1829 Oberlieutenant in Neapel und stieg dort bis 1857 zum Obersten empor. 1859 zum Brigadier ernannt, erhielt er 1860 den erbetenen Abschied. Er lebte von da an in Bern und starb dort am 17. Nov. 1896. Schon frühe widmete er sich dem Zeichnen und Malen und genoß in Neapel auch den Unterricht eines italienischen Malers. Seine Bilder stellen Landschaften, Porträts und Kopien von Gemälden in Museen dar. Sie befinden sich bei seiner Familie. (Vgl. den Bruder *Moritz v. W.*)

Maag, Gesch. d. Schw. Truppen in neapol. Diensten, p. 749. — Mitt. des Sohns, Hrn. *Ernst v. W.* in Bern.
H. Türler.

Wyttenbach, Johann *Anton*, Goldschmied, in Bern, wurde am 23. Dez. 1652 als Sohn des spätern Landvogts zu Gottstatt Daniel W. getauft. Er trat schon 1664 bei Martin Stehelin in Basel in die Lehre und war später in Bern in seinem Berufe thätig. Er bekleidete von 1681 bis 1687 das Amt eines Schaffners des Interlakenhauses und von 1697—1703 dasjenige eines Großspitalmeisters, nachdem er 1691 Mitglied des Großen Rats geworden war. 1713 zog er als Landvogt nach Signau und starb dort 1717. Ein vorzügliches Erzeugnis seiner Werkstätte besitzt die Gesellschaft zu Mittelleuen in Bern: den ihr 1680 von Hans Rudolf Tillier geschenkten Becher, der das Meisterzeichen W.s (die verbundenen Buchstaben AWB) aufweist. Der Becher ist im Historischen Museum deponiert und ebenso ein anderer mit der nämlichen Marke, der der Gesellschaft zu Schiffleuten gehört. W. hatte 1684 für die Stadt zwei Geleite zu vergolden, und 1689 machte er für das Rathaus silberne und vergoldete Balloten (Stimmkugeln), die 2023 Pfd.

kosteten und die er 1693 putzen mußte. W. war zu Schmieden zünftig. (S. seinen Sohn *Samuel W.*)

A. Zesiger, Die Stube zum roten guldinen Mitteln-Löuwen, p. 63 f. — Msc. H. H. XVII, p. 62. *H. Türler.*

Wyttenbach, Daniel, Goldschmied, von Bern, getauft am 20. Nov. 1662, ein Sohn des Apothekers Albrecht W. Im Dez. 1697 war er in Schwyz wegen Untreue in Haft und wurde von der bernischen Regierung zu Gunsten der Verwandten herauserbeten. Er starb später, auf einer Reise in Ungarn begriffen.

Msc. H. H. XVII, p. 62. — Missivenbuch 33 im Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Wyttenbach, Johannes, Pitschiergraber, von Bern, wurde am 5. Okt. 1668 in Brugg als Sohn des Schenkenberger Landschreibers Jakob W. und der Marie Suter von Zofingen getauft. 1698 erhielt er von der bernischen Vennerkammer eine Unterstützung von 160 Pfd. zur Erlernung des Münzwesens in Berlin. Er blieb dauernd von Bern abwesend und begab sich später nach Zofingen zu den Verwandten seiner Mutter. Er ergab sich dort dem Pietismus, wurde Wanderprediger und trieb Alchymie. Sein Tod erfolgte in Zofingen zu Anfang Febr. 1740.

Stadtrechnung v. 1698 im Staatsarch. Bern. — Msc. H. H. XVII, p. 62, 41 in der Stadtbibl. Bern. *H. Türler.*

Wyttenbach, Friedrich Salomon *Moritz* von, Maler, Dilettant, von Bern, dort am 17. Jan. 1816 geboren. Er wurde 1832 Unterlieutenant im 4. Schweizerregiment in Neapel, stieg 1849 zum Hauptmann empor, trat 1859 in das Freiwilligenbataillon über und kehrte 1861 als Major nach Hause, wo er bis zu seinem am 19. März 1889 erfolgten Tode privatisierte. Schon frühe widmete er sich als Dilettant dem Zeichnen und Malen und stellte namentlich Tiere dar. An der Schweizerischen Kunstausstellung in Bern von 1854 waren von ihm ausgestellt: „Hühnerhund", „Ziegenherde", „Stall." Seine Bilder befinden sich noch bei seinen Verwandten. (Vgl. den Bruder *Albert v. W.*)

Maag, Gesch. d. Schw. Truppen in neapol. Diensten, p. 749. — Ausst.-Kat. v. 1854. — Mitt. d. Hrn. *Ernst v. Wyttenbach.* *H. Türler.*

Wyttenbach, Junker Peter, Goldschmied, war ein Sohn des Burgermeisters Samuel W. in Biel. Er machte den Kriegszug von 1585 und 1586 zu Gunsten des Königs von Frankreich mit, gab, nach Hause zurückgekehrt, das Burgerrecht in Biel auf, um der Strafe zu entgehen, und wurde Burger in Bern. Dort gelangte er 1599 in den Großen Rat und wurde 1608 Landvogt zu Oron, starb aber noch im nämlichen Jahre. Er übte in Bern sein Handwerk nicht aus.

Bieler N.-Bl. v. 1910, p. 25, 44. — *Leu*, Schw. Lex. XIX, p. 652. *H. Türler.*

Wyttenbach, Samuel, Goldschmied, in Bern, wurde am 12. Juni 1681 als Sohn des Goldschmieds Joh. Anton W. getauft. Der Vater trat ihm gegen 1710 die Werkstatt ab; aber der Sohn wurde bald liederlich und entwich 1716 wegen Schulden nach Deutschland, wo er starb. 1714 hatte er für das Rathaus 200 Balloten frisch zu vergolden und 100 silberne zu polieren.

Msc. H. H. XVII, p. 62 der Stadtbibl. Bern. *H. Türler.*

Xpoforus, de Lugano, s. Lugano, Christophorus de.

Yberg, s. Iberg.

Yerli, s. Jerli.

Yff, Yfo, s. Strigel.

Yiso, s. Strigel.

Ymmo, seit 975 Abt im Kloster von St. Gallen. Aus einer Stelle in der Continuatio secunda der Casus S. Galli (Pertz II, p. 150) geht hervor, daß er der Schöpfer von liturgischen Gewändern und Metallarbeiten war. Wenigstens deutet J. R. Rahn die Notiz „Aurea tabula quae usque hodie ante altare Galli preciosior in arte quam in materia ostenditur" wohl richtig als auf ein Antipendium bezüglich, während P. Ildefons von Arx (Gesch. des Kantons St. Gallen, Note 9) an eine gemalte Altartafel denkt.

Rahn, Bild. Kst., p. 117 u. Note 1, 790, 819. *C. Brun.*

Ymmo, s. auch Juwo.

Yselin, s. Iseli.

Ysenmann, s. Isenmann.

Yuo, Yvo, s. Strigel.

Zacharias, Paulus, Münzmeister, arbeitete in St. Gallen gegen Ende der zwanziger Jahre des 16. Jahrh.s. 1529 erhoben sich allerhand Klagen über die kleinen St. Galler Münzen; doch konnte nicht ausfindig gemacht werden, ob der Münzmeister Schuld trage. Er selbst war von St. Gallen weggeritten an die Etsch und kehrte nicht mehr zurück, sondern ließ seine Familie nachkommen, und obschon man Argwohn hegte, konnte nicht gegen ihn vorgegangen werden.

Joach. v. Watt, Deutsche histor. Schriften III, p. 237. — *Keßler*, Sabbata (1901), p. 326. — Ratsbuch 1528 bis 1533, p. 92, 96 f. *T. Schieß.*

Zahnd, Johann, Maler, geb. am 14. April 1854 in Schwarzenburg, wo er Dorfburger ist. Die erste Anleitung im Zeichnen gab ihm der Vater, der Landwirt und Bannwart war, und eine ältere Schwester. Nachdem er die Primar- und Sekundarschule absolviert hatte, kam er mit 16 Jahren

zum Landschaftsmaler Alt nach Interlaken, mit dem er im Dez. 1870 nach Lugano, nach einem Jahre nach Florenz und anfangs 1872 nach Rom zog. Im Atelier dieses seines Lehrers arbeitete Z. bis 1874 und besuchte dabei des Abends eine Privatakademie und eine Zeitlang das Istituto di belle Arti, um sich auch im Figürlichen auszubilden. So verdiente er sich den Lebensunterhalt durch Arbeiten für den Kunsthandel; mitunter half er seinem alten Lehrer bei dessen Arbeiten oder führte Aufträge von Privaten aus. 1884 gab er sein eigenes Atelier auf und bezog dasjenige des Professors Herm. Corrodi, das er bis zu dessen Tode benutzte. Als ihn eine Netzhautentzündung längere Zeit zur Arbeit unfähig machte, verließ er 1903 Rom und kehrte nach Hause zurück. Er nahm in Bern seine Thätigkeit wieder auf, indem er im Atelier seines Freundes Karl Lüthi malte. Seit 1907 lebt er in Schwarzenburg. Er malt meist italienische Sujets nach seinen Skizzen. Das Kunstmuseum in Bern besitzt von ihm „An der Quelle“, 1888, „Die Reblaube“, 1890. Z. hat sich an den Turnusausstellungen von 1884, 1890, 1892 und 1896 beteiligt; an der Berner Weihnachtsausstellung von 1909 stellte er „Am Mühlebach bei Flamatt“ aus. Sein poesievolles Bild „Das Märchen“ wurde an der Ausstellung von 1890 allgemein beachtet.

Curric. vitae. — Ausst.-Kat. *H. Türler.*

Zambonino (Zambellonino), da Campione, s. Campione, Zambonino da.

Zanazzi, Maestro Giovanni, s. Zanazzi Guglielmo.

Zanazzi, Maestro Guglielmo, der Bruder des Giovanni Z., von Fusio im Tale Lavizzara im tessin. Bez. Valmaggia, wohnhaft in Locarno. Laut Vertrag vom 12. Febr. 1618 kamen die Brüder und Giovanni Anzino von Menzonio mit der Gemeinde Locarno überein, zum Zwecke der Sicherstellung des „Castello vecchio sotto Solduno“ Korrektionen an der Maggia auszuführen. Es heißt im Instrument ausdrücklich: „Quali repari, et lavori debbono essere a laude de maestri periti . . . et quali repari debbono essere sicome detti maestri promettono de farli etc.“ Das Honorar belief sich auf „schudi 203 de lire 6 imperiali per caduno.“

Boll. stor. v. 1891, p. 32—34. *C. Brun.*

Zanella (Zanelli), Siro, Bildhauer und Gießer, aus Pavia, im 17. Jahrh. Er vollendete 1697 bei Arona am Langensee, auf Kosten der Familie Borromeo und der Umwohner, mit *Bernardo Falcone* aus Lugano den Guß der 24 m hohen Kolossalstatue des hl. Carlo Borromeo (1538 bis 1584), die von Crespi gezeichnet und von Giambattista Cerano modelliert wurde.

Oldelli, Diz. II, p. 17/18, 85. — *Gsell-Fels,* Ober-Italien, 2. Aufl., p. 206. — *Bertolotti,* Art. svizz. in Roma, p. XV u. 64. — *Bianchi,* Art. tic., p. 62. *C. Brun.*

Zanelli, s. Zanella.

Zanino, Peter, Goldschmied, von Zürich. Er stammt aus einem reformierten Locarneser Flüchtlingsgeschlecht, war 1610 Lehrling bei Hans Conrad Frey und wurde 1617 Meister.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. *C. Brun.*

Zant, Hans Jakob, Goldarbeiter. Er war der Sohn des Pfarrers Martin Z. zu Binzen (Baden) und trat am 15. Febr. 1677 auf fünf Jahre zu dem Goldarbeiter Jakob Villeumet I. zu Basel in die Lehre.

Misc. Fechter. *Major.*

Zardetti, Eugen, Marinemaler, wurde am 27. Nov. 1849 in Rorschach am Bodensee (Kt. St. Gallen) geboren. Er entstammte einer alten italienischen Familie, die in den Anfängen des 18. Jahrh.s in die Schweiz auswanderte und in der Folge mit noch einigen eingewanderten ital. Familien und einigen alten einheimischen das Patriziat von Rorschach bildete, das jenen seine Entwicklung zu verdanken hat. Er verheiratete sich 1880 mit der Tochter einer ebenfalls dort angesessenen alten Familie, Frl. Bertha von Bayer. Der Ehe entstammen ein Sohn, Eugenio, und eine Tochter, Maria. Der jetzige Aufenthalt des Marinemalers und seiner Familie ist die Villa Mirador in Bregenz am Bodensee.

Den Uebergang zu den künstlerischen Studien Z.s bildete eine mannigfache wissenschaftliche Ausbildung. Nach Absolvierung des Gymnasiums bezog er siebzehnjährig die Universität von Innsbruck, wo er sich philosophischen Studien widmete. Da jedoch die aus diesem Studium resultierenden Berufe nicht seinen Idealen entsprachen, wandte er sich der Architektur zu und frequentierte das Eidgenössische Polytechnikum in Zürich, wo er des berühmten Gottfried Sempers Unterricht genoß. Als Architekt verließ er Zürich, um sich nach Bern zu begeben, wo ihm die Stelle eines Zeichenprofessors angeboten war. Aber auch die Architektur vermochte seinen Geist nicht zu fesseln, und so lehnte er auch eine Anstellung in Baden ab. Immer gewaltsamer drängte seine Natur sich zu ihrem wirklichen, idealen Berufe durch. Er hatte schon als Zwölfjähriger begonnen, fertige Bilder in Oel zu malen, seine malerischen Studien hierauf in Genf unter Lemaître und Castan, hernach unter Joseph Zelger in Luzern fortgesetzt. Von hier aus wandte sich Z. nach Karlsruhe, wo damals der Direktor der Kunstakademie, der berühmte Marinemaler Gude, war. Der hochstrebende Künstler hatte bereits sein Lieblingsgenre, die See, als

seine Hauptstärke entdeckt, und nicht nur allseitige Empfehlungen, sondern der Ruf Gudes als Marinemaler, wiesen ihm hauptsächlich den Weg nach Karlsruhe, wo er fast fünf Jahre studierte. Vor seiner Reise nach der Residenz des kunstfreundlichen Großherzogs beendete er als Schweizerbürger noch seine militärischen Pflichten als Artillerieoffizier. Nach Karlsruhe folgten zwei Jahre Reisen in Italien, der Schönheitsamphora der Welt, und zwar vorzüglich bei der italienischen Marine. Hauptsächlich Venedig und La Spezia, aber auch Genua bildete lange einen seiner liebsten Aufenthalte. Nachdem er die herrlichen Motive seines Stammlandes in sich aufgenommen und in seiner Studienmappe mit in die Heimat gebracht, begab er sich zur vollständigen Ausbildung nach dem als Weltzentrum der Malerei anerkannten Paris, wo er längere Zeit seine Studien selbständig betrieb. Seit 1885 installierte dann Z. sein Atelier auf seiner Villa Mirador in Bregenz am Bodensee. Von hier aus erfolgten noch manche Studienreisen, längere besonders nach München. Natürlich hatte zu Z.s Studien auch sehr fördernd beigetragen seine persönliche Bekanntschaft mit hervorragenden Malern wie Taulow und Robinet in Paris, in Karlsruhe außer mit seinem Meister Gude auch mit Keller, Gussow in Berlin, Canon in Wien, dann mit Eugène Burnand, mit dem er in Zürich studiert hatte, nicht zu vergessen den in München lebenden, als Marinemaler sehr genannten Runge, den er in Karlsruhe als einen ebenso begeisterten Anhänger der Marinemalerei kennen gelernt hatte und mit dem ihn noch heute ein herzliches Freundschaftsband verknüpft. Zum Schlusse seines Studienganges sei noch die Tatsache erwähnt, daß Z., schon als Knabe leidenschaftlicher Schiffliebhaber, zum selbständigen Künstler herangereift, nicht nur als Sportsmann zur See die Fahrten auf seiner Yacht (die, nebenbei gesagt, die erste Schraube des Bodensees war) machte, sondern mehr noch eben als Künstler, dem dadurch Gelegenheit zu den herrlichsten Studien geboten war und der sich immer mehr an der zauberhaften Variante der Wogen berauschte.

Was Z.s Werke betrifft, so sei darauf verwiesen, daß eine eingehende Besprechung und Würdigung derselben an dieser Stelle, des Raumes halber, nicht erfolgen kann; deshalb mögen hier die wichtigsten Werke aus seinem Katalog aufgeführt werden. Es seien von größeren Gemälden die Nummern 1, 2, 3, 4, 5, 7, 8, 80, von den kleineren die Nummern 1, 4, 15, 60, 61, 63, 66, 68, 69, 70, 75, 76, 77 besonders hervorgehoben. In allem Uebrigen sei auf den Katalog ausdrücklich verwiesen.

Noch einige Worte über die Manier Z.s und seine Kolorierung. Schon früh erkannte er aus eigener Initiative die Kraft der die Effekte aufs Höchste, fast Reliefartige steigernden pastosen Malerei und übte sie aus Ueberzeugung zu einer Zeit sogar aus, wo es für den aufstrebenden Künstler gefährlich genannt werden konnte, da im Beginne ihrer Herrschaft die pastose Malerei noch vielerorts arg befeindet war, wie es ja sehr oft bahnbrechenden Ideen ergeht. Z.s Bilder atmen die Kraft der Leben schaffenden und Leben wollenden Natur; es ist die Wucht einer ungestümen Seele, die sich ausschafft im Charakter der überstürzenden Welle, die wie ein grüner Gedanke dahinzieht in tausend Formen durch des Meeres Ewigkeit! Mit der Energie seiner Charakterisierung verbindet sich die Farbenfreudigkeit der Italiener, die auch in dramatischen Stoffen das Menschenherz in ernstem, glücklichem Genießen erhält, anstatt es durch das Totengeläute mißfarbener Stimmungen zu bedrücken und in seinem Urteile pessimistisch zu beeinflussen. Bei all dieser Tendenz seines Charakters schwebt dem Künstler doch nur das höchste Ziel der Kunst vor Augen: die Wahrheit in der Schönheit zu geben. Die dem wahren Künstler eigene Beschränkung in der Zähmung seines vorwärtsstürmenden Genius paart sich hier aufs schönste mit dessen immer noch hervorbrechenden Kraft der Gestaltung, und die nicht übertriebenen, durch die Bedeutung des Milieus aber vollständig gerechtfertigten Effekte bilden damit ein harmonisches Ganzes, das den Gesamteindruck des Gemäldes als ein den Forderungen der Kunst wie des empfindenden Menschenherzens auf das glücklichste entgegenkommendes künstlerisches Schaffen qualifiziert. So war es, um die kleine Episode kurz zu erwähnen, für den jungen Künstler wohl ein gutes Omen, daß bei der ersten Ausstellung seiner Werke in Luzern eines der größern, eine wild bewegte Scene im Mittelmeere (verfolgter Pirat), sofort von einem angesehenen Amerikaner mit Beschlag belegt und um einen hohen Preis nach New York erworben wurde. Und daß Z. verstand, das Typische seiner jeweilen zum Gegenstande genommenen „Marinen" zu erfassen, zeigt auch, daß König Carol von Rumänien, der zu Zeiten auf seiner Besitzung Weinburg bei Rorschach weilte, zwei typische Bodenseestücke Z.s erwarb. Wenn schon „Marine" die Spezialität Z's war, so hat er doch auch manche Sujets anderen Genres auf das glücklichste zur Durchführung gebracht, auch Porträts, wie z. B. das seines Bruders, des Erzbischofs Dr. Otto Z., das des Bischofs Dr. Egger von St. Gallen u. s. w.

Es braucht nicht aufgezählt zu werden, welche Ausstellungen Z. im Auslande beschickte; es kann dies der Schilderung seines Studienganges

und zum Teil dem Kataloge seiner Werke und der darin enthaltenen Auslese von Kritiken entnommen werden. Es sei nur kurz beigefügt, daß er in seinem Vaterlande, der Schweiz, in Luzern, Genf, St. Gallen, Zürich, Basel und Winterthur ausgestellt hat. Werke von ihm befinden sich im Privatbesitz zu Liverpool, Genua, New York, Paris, London, Pforzheim, Mannheim, Zürich, Bregenz, Straßburg, Winterthur, Einsiedeln, Rorschach, Bukarest, in der bischöflichen Galerie St. Gallen und in München.

Eugenio Zardetti, cand. jur.

Zbinden, F., peintre-décorateur, Bernois, né à Sciez, Haute Savoie, le 4 avril 1871. Élève des écoles d'art de la ville de Genève, de l'École des arts industriels et plus spécialement de Jos. Mittey, professeur de décoration et de céramique. En 1899, il obtint le premier prix au concours organisé par l'École des arts industriels „Décoration d'une salle à manger.“ Ce projet de salle à manger fut éxécuté avec modifications et sous la direction de Mittey en collaboration de toutes les classes de l'École des arts industriels, élèves et professeurs, puis exposée à l'Exposition universelle de Paris en 1889. Ce travail valut à l'École genevoise le Grand Prix d'honneur, la classant au premier rang parmi ses concurrents français et étrangers. Le Musée des arts décoratifs de Genève possède un vase: l'Eau, l'Iris et la Terre, composé par Z. et exécuté par M^lle^ Dupia, en barbotine grand feu dans la classe de Mittey, École des arts industriels. De 1897 à 1901, Z. est professeur du dessin au Collège S^t^-Elme à Arcachon. On lui doit entr'autres travaux importants la décoration de la chapelle de la sainte Vierge à l'église de Longpont (Seine-et-Oise) exécutée de 1901 à 1903.

Georges Hantz.

Zbinden, Joseph, Bildhauer, geb. am 6. Aug. 1873 in Luzern, wo er vorerst die Kunstgewerbeschule besuchte. Dann bildete er sich auf den Akademien von Florenz und Paris (Julian) als Bildhauer aus. Bis 1908 war er in Luzern thätig und beschickte regelmäßig die lokale Ausstellung (Porträtbüsten etc.), nahm dann seinen Wohnsitz in Florenz, wo er die Accademia Internazionale di Belle Arti begründete, deren Leiter er zurzeit noch ist. Seither beschickt Z. die Ausstellungen mit größern figuralen Werken in Bronze und Stein.

Curric. vitae. *Franz Heinemann.*

Zechender (Zehender), Joseph, Zeichner und Holzschneider, aus der Schweiz gebürtig, arbeitete um 1655. Einige Blätter schweizerischer Ansichten von ihm sind im britischen Museum in London.

Cust, Index brit. Mus. I, p. 349. *E. Reinhart.*

Zechender, s. auch Zeender, Zehender, Zehnder, Zender.

Zeder, Hieronymus, Hafner, war um die Mitte des 18. Jahrh.s thätig. In den Sammlungen des Schweizerischen Landesmuseums in Zürich findet sich eine Kranzkachel mit der Inschrift: „Anno 17 Hieronymus Zeder 45.“ *E. Reinhart.*

Zeender (Zehnder, Zender), Abraham I., Glocken- und Kanonengießer, in Bern. Das berühmteste Werk dieses Meisters ist die gemeinschaftlich mit Peter Füßli von Zürich am 14. Sept. 1611 gegossene größte Glocke im Münster zu Bern, welche heute noch die größte Glocke der Schweiz ist und 195 Zentner wiegt. Er goß auch viele Kanonen. Seine Glocken kamen an folgende Orte: 1590 nach Grafenried 1; 1595 nach Bern in die Heiliggeistkirche 1, nach Kirchberg 2, Murten, Romainmôtier; 1596 nach Aeschi 1; 1597 nach Bern in die Heiliggeistkirche 1; 1600 nach Großaffoltern 1; 1603 nach Vinelz 1; 1605 nach Lausanne 1; 1606 nach Steffisburg; 1609 nach Bern (Schützenhaus), Reichenbach 1; 1611 nach Bern (Münster) 1, nach Thurnen 1; 1612 nach Eriswil 2; 1613 nach Gsteig bei Interlaken 1; 1615 nach Willisau 1; 1617 nach Langnau (Bern) 1, nach Schangnau; 1619 nach Wynigen 1; 1620 nach Gampelen 1; 1622 nach Utzenstorf 1, Walkringen 1; 1624 nach Bürglen 1, Täuffelen 1.

Nüscheler, Glockenb., Msc. — *Nüscheler,* Glockeinschr. i. Kt. Bern, p. 139/40. — *Stantz,* Bern. Münster, p. 206. — *Haendcke u. Müller,* Münster in Bern, p. 166. — *Otte,* Glockenkde., p. 218. — *Blavignac,* La cloche, p. 362. — Argovia XXX, p. 118. *† Moriz Sutermeister.*

Z., A. I. wurde am 23. Sept. 1559 als Sohn des Michel Z. (s. d.) in Bern getauft. Zu Ostern 1599 trat er in den Großen Rat und starb am 9. Jan. 1625. Am 24. Juni 1588 nahm ihn der Rat als Nachfolger des Franz Sermund zum Rotgießer an und übergab ihm das Gießhaus. 1589 bezeugte ihm die Regierung des Wallis, daß er zu ihrer Zufriedenheit vier Stücke und eine Glocke gegossen habe. 1601 wurde er zum Guß einer Glocke in Vivis empfohlen. 1605 goß er auch eine Glocke für Frutigen und ferner für die Obrigkeit „den nüwen Tracken und etliche Doppelhaggen.“ 1610 ward ihm ein Schein ausgestellt, daß er seit einigen Jahren her der Regierung sowohl als ihren Unterthanen an 20 Glocken und 12 Stück Büchsen auf Rädern, großen, mittelmäßigen und geringen Gewichts, zu großer Zufriedenheit gegossen habe. 1596 goß er auch eine Glocke für Romainmôtier, und 1617 machte er Gewichte für das Welschland.

M. H. H. XVII, p. 42 in der Stadtbibl. Bern. — Vennerman. 4, p. 225. — Ratsman. 2, p. 148. — Welschseckelmeisterrechngn. im Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Zeender (Zehnder, Zender), Abraham II., Glockengießer, in Bern. Er schuf für folgende Orte Glocken: 1650 für Guggisberg 1; 1659 für Jegenstorf 1; 1660 für Wengi bei Büren 1; 1671 für Willisau 1; 1683 für Oberbalm 1.

Nüscheler, Glockeninschr. im Kt. Bern, p. 140. — *Ders.*, Glockeninschr. in den V Orten, p. 156. — Geschichtsfrd. † *Moriz Sutermeister.*

Z., A. II., ein Sohn des David Z. (s. d.), wurde am 10. April 1620 in Bern getauft. 1673 gelangte er in den Großen Rat, wurde aber im nämlichen Jahre wegen Ehebruchs entsetzt. Er starb im Juni 1690. 1662 goß er für die Regierung 10 Stücke für die Barken auf dem Genfersee, 1671 ein Stück auf Rechnung der Gesellschaft zu Mittellöwen für das Zeughaus und 1673 zwei Stücke, die Dracken genannt. Er goß auch die von Rollos gezeichneten und von I. Adam Häschler modellierten Verzierungen am Grabdenkmal des Schultheißen Sigismund v. Erlach in der alten Kirche von Spiez.

Stadtrechngn. v. Bern. — *Zesiger*, Mittelleuen, p. 49. — *v. Rodt*, Berner Kriegswesen III, p. 89. — *Füßli*, Best. Kstler II, p. 121. *H. Türler.*

Zeender (Zehnder), David, Glockengießer, in Bern, ein Sohn des Abraham Z. I., wurde dort am 29. Okt. 1590 getauft. 1632 wurde er Mitglied des Großen Rats und starb am 4. Jan. 1668. 1629 goß er Glocken für Diemtigen und für Kirchlindach, 1632 für Eggiwil, 1633 für Biglen, 1634 für Ligerz, 1638 für Walterswil, 1642 für Kirchberg, 1654 und 1657 für Ferenbalm und 1656 für die Nideggkirche in Bern. 1654 lieferte er der Regierung zwei Glöggli.

Z.s Sohn, *Emanuel Z.*, getauft am 28. Aug. 1628, zünftig zu Schmieden 1660, war ebenfalls Rotgießer wie Abraham II. (s. d.).

Arch. des Hist. Vereins des Kts. Bern X, p. 394. — M. H. H. XVII, p. 42, in der Stadtbibl. Bern. *H. Türler.*

Zeender (Zehnder), Hans I., Glockengießer, in Bern, war ein Sohn des Heinrich Z. Er gehörte dem Großen Rat offenbar von 1472 bis zu seinem Tode, 1493, an. 1490 war er Landvogt zu Trachselwald geworden. 1475 ist er als Zunftgeselle zu Schmieden genannt. Der Rat von Bern empfahl ihn mehrmals für die Besorgung von Glockengüssen, so an Thurnen am 26. Febr. 1486, an den Markgrafen von Neuenburg am 29. März 1486, den Leuten von Oppligen am 12. März 1489, denjenigen von Koppigen am 25. Aug. desselben Jahres. Am 8. Juli 1491 wurde „Hans Z. und ander sin fründ“ denen von Saanen empfohlen.

Osterb. im Staatsarch. Bern. — *Haller*, Bern in s. Ratsman. I, p. 161. *H. Türler.*

Zeender (Zehnder), Hans III. (Hensli), Glockengießer, in Bern, war wohl ein Enkel des Heinrich Z., aber weder ein Sohn des Hans Z. I. noch des Caspar Z. Schon 1494 war er verheiratet und versteuerte ein kleines Vermögen von 400 Pfd. Seine etwas später bezeugte Frau war Barbara Achshalm. In Heinrich Z.s Testament wurde er von der Erbschaft ausgeschlossen; 1503 gelangte er in den Großen Rat. 1528 wegen antireformatorischer Reden ausgeschlossen, trat er im folgenden Jahre wieder in diese Behörde ein und starb nach Ostern 1536. Am 23. Jan. 1504 wurde die Kirchhöre Diesbach ermahnt, dem H. Z. eine Glocke zu bezahlen. 1506 goß Z. eine große Glocke von 200 Zentnern für das Münster in Bern, die indessen von Straßburger Meistern neu gegossen werden mußte. Am 29. Sept. 1510 wurde ihm eine Glocke an die Lenk zu gießen verdingt, und am 8. Dez. 1511 empfahl ihn der Rat von Bern den Leuten von Ayatz für den Guß einiger Glocken und am 22. Jan. 1512 ebenso dem Domkapitel von Konstanz. 1511 durften die Leute von Balmberg ihm eine Glocke zurückgeben, da sie „nit vast gut“ war. Von 1516 datiert die von ihm gegossene Glocke in Thun. Der Werkvertrag mit Neuenstadt für den Guß einer Glocke von 50 Zentnern von 1509 mit dem Vermerke der bis 1515 erfolgten Abschlagszahlungen ist noch im dortigen Archive vorhanden.

Tellbuch 1494, Osterbücher, Teutsch-Missivenbücher, Not.-Prot. IV, p. 40 im Staatsarch. Bern. — *Haller*, Bern in s. Ratsman. I, p. 161. — *Anshelm*, Bern. Chron. II, p. 429 (Mitt. v. *E. A. Stückelberg*); V, p. 245. — Arch. des Hist. Vereins des Kts. Bern. X, p. 391. — Ratsman. 5/16 im Staatsarch. Solothurn. — *Nüscheler*, Glockeninschr. im Kt. Bern, p. 137. — *Stantz*, Bern. Münster, p. 274. — *Haendcke u. Müller*, Münster in Bern, p. 166. *H. Türler.*

Zeender (Zechender, Zehnder), Heinrich, Glockengießer, in Bern, war der erste dieser bis zu Ende des 17. Jahrh.s in Bern thätigen Familie von Glockengießern. Er war schon 1448 in Bern Burger, wo er die Greda zer Eich, die Witwe des Heinrich zer Eich, geheiratet hatte. Er trat 1452 (oder 1458?) in den Großen Rat, dem er bis 1499 angehörte. Z. testierte am 3. Okt. 1499, indem er seinen zweiten Sohn des Namens *Hans* aus einer spätern Ehe besonders bedachte und ihm „den Werkzüg zum gloggen und haffnen“ überließ. Der Erbsteil, der den Kindern seiner schon verstorbenen Söhne Hans I. und Caspar zukam, sollte durch Vögte verwaltet werden, während Hensli Z. (Hans III.) leer ausgehen sollte. Ausrichter des Testaments war *Burkhard Z.*, der Bruder des Testators. *Hans II.* war 1503 schon tot und wurde von seiner Schwester, Nonne im Inselkloster, beerbt. Das Testament wurde am 3. Juli 1500 von den Vögten und Verwandten der Kinder des Hans I. angefochten. Heinrich Z. besaß 1494 ein Vermögen von 3300 Pfd.

Am 4. April 1473 empfahl der Rat von Bern den Z. mit Michel Balduff der Stadt Lausanne zur Bezahlung der von ihnen gegossenen Glocken, und am 8. Okt. 1479 mußten die Kirchmeier von Oberbipp aufgefordert werden, den Z. zu bezahlen.

Der Sohn *Caspar Z.* gehörte dem Großen Rate von 1490 bis zu seinem 1493/94 erfolgten Tode an. Seine Frau war Margaretha Achshalm.

Arch. des Hist. Vereins des Kts. Bern X, p. 391. — Test.-Buch 2, Tell- u. Burgerrödel im Staatsarch. Bern. — *Haller*, Bern in s. Ratsman. I, p. 160. — *G. Tobler*, im Anz. A.-K. v. 1895, p. 428. — *Ders.*, im Anz. A.-K. v. 1899, p. 200. — *Nüscheler*, Glockeninschr. im Kt. Bern, p. 137. *H. Türler.*

Zeender (Zehnder), Jakob, Glockengießer, in Bern, ein Sohn des Hans Z. III., wurde 1515 Mitglied des Großen Rats. Am 5. Okt. 1517 kaufte er von der Stadt das Gießhaus vor dem Golatenmatttor (Aarbergertor) unter dem Vorbehalt, daß die Stadt dort, so oft sie es bedürfe, Büchsen oder Glocken gießen lassen dürfe. Am folgenden 31. Okt. wurde er den Leuten von Aeschi für einen Glockenguß empfohlen. Eine Glocke in Trachselwald von 1525 trägt seinen Namen. 1526/27 soll er wegen Aussatzes als Mitglied des Großen Rats gestrichen worden sein.

Stadtbibl. Bern, M. H. H. XVII, p. 42. — Arch. des Hist. Vereins des Kts. Bern X, p. 391. — Osterbücher etc. im Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Zeender (Zehnder), Johannes, Glasmaler, in Bern, wurde dort am 11. Dez. 1555 als Sohn des Glockengießers Michel Z. getauft. Er wurde 1592 Zeugmeister, 1593 Mitglied des Großen Rats, 1601 Zeugherr von Burgern, 1610 Oberspitalmeister, 1617 Schaffner im Interlakenhaus, 1631 Büchsenalmosner und starb 1635. 1589 lieferte er für die Stadt ein „Bernreich" in das Gasthaus zum Falken; 1596 und 1597 zierte er die neue Stube in Thorberg und die Laube mit je vier Wappen; 1599 lieferte er ein Bernerwappen in ein Haus auf dem Gurten und malte auch Wappen auf Blachen. 1604 bemalte er eine Läuferbüchse und machte ein „Bernrych" für Niklaus Peter in Radelfingen. 1605 reparierte er fünf große Wappen im Hause zu den Schützen, und 1609 lieferte er ein Bernerwappen und das Wappen des Venners Willading in die Kirche von Teß. An den Bau seines Hauses an der Herrengasse erhielt er am 8. April 1587 einen Beitrag von 50 Pfd.

Stadtrechngn. v. Bern, Rechng. v. Thorberg v. 1596, im Staatsarch. Bern. — Bern. Festschr. v. 1879, p. 38 f. — M. H. H. XVII, p. 42 in der Stadtbibl. Bern. *H. Türler.*

Zeender (Zehnder), Johannes, Goldschmied, in Bern, ein Vetter des Glasmalers Johannes Z., wurde am 11. Dez. 1575 getauft. 1608 gelangte er in den Großen Rat; 1605 wurde er Münzguardian oder Aufseher über die Münzungen, welches Amt er mit kurzen Unterbrechungen bis 1628 versah. 1614 war er Oberspitalmeister; 1615 wurde er Landvogt zu St. Johannsen. 1607 machte Z. für 102 Kronen den Becher, den die Schützen nach Freiburg verehrten, und im nämlichen Jahre stach er die niederländischen Taler in Kupfer und druckte davon 200 Exemplare. 1609 und 1611 besorgte er Reparaturen an Bechern für Mittellöwen. Er starb an der Pest 1628. Die Goldschmiedmarke, eine Glocke, auf dem von 1606 datierten, im historischen Museum in Bern deponierten sogenannten Ougspurger Becher der Gesellschaft zu Schmieden muß J. Z.s Zeichen sein, da die Familie im Wappen dieselbe Figur führte.

M. H. H. XVIII, p. 42, in der Stadtbibl. Bern. — Stadtrechngn. v. Bern. — *v. Rodt*, Bern im 17. Jahrh., p. 187, mit Abbild. des Bechers. *H. Türler.*

Zeender (Zehnder), Ludwig Emanuel, Pitschiergraber und Gürtler, in Bern, getauft am 2. Aug. 1720 zu Herzogenbuchsee als Sohn des dortigen Diakons Emanuel Z. Er wurde 1744 zünftig zu Mittellöwen und starb am 29. Okt. 1751. Auf seine Beschwerde hin wurde am 24. Febr. 1751 dem Humbert Droz aus Locle untersagt, andere Arbeit als Ziselieren auf Stockuhren für den Uhrmacher Funk zu leisten.

Materialien des Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Zeender (Zehnder), Michel, Büchsen-, Glocken- und Hafengießer, in Bern, ein Sohn eines Hans Z. IV. Er goß 1552 für die Stadt ein „Fakünlin" von 500 Pfd. und 1555 einige neue Brunnenröhren und neun „Erenschyben" für Gümmenen und für den Werkhof. 1552 wurde Z. Mitglied des Großen Rats, 1558 und wieder 1567 und 1585 Zeugwart, 1561 Vogt zu Landshut, 1568 zu Thorberg, 1577 zu Fraubrunnen, 1577 und 1586 Mitglied des Kleinen Rats. Als Zeugherr mußte er 1586 das Geschütz im Welschland überall inspizieren. Er starb am 31. Jan. 1588.

Bern. Festsch. v. 1879, p. 69. — M. H. H. XVII, p. 42, Stadtbibl. Bern. — Osterbücher, Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Zeender (Zehnder), Michel, Glasmaler, in Bern, ein Bruder des Goldschmieds Hans Z., wurde dort am 1. Sept. 1577 getauft. Er wurde 1605 Zunftgenosse zu Schmieden, wobei er ausdrücklich als Glasmaler bezeichnet ist. 1610 Mitglied des Großen Rats, 1610 Mußhafenschaffner, 1613 Landvogt zu Buchsee, 1625 zu Nyon. Z. starb im Jan. 1629 an der Pest.

Stubenrodel zu Schmieden. — v. Werdt'sche Stammtafeln in der Stadtbibl. Bern. *H. Türler.*

Zeender, Peter, Glockengießer, in Bern, ein Bruder des Michel Z., wurde dort am 8. Sept.

1535 getauft, gelangte 1556 in den Großen Rat, wurde aber 1564 dieser Ehrenstelle entsetzt. Er starb 1570. 1555 hat er sein Gießhaus oben vor der Stadt für eine Schuld eingesetzt.

M. H. H. XVII, p. 42, in der Stadtbibl. Bern. *H. Türler.*

Zeender, Ulrich, Tischmacher, in Eriswil, vollendete mit drei Gesellen am 3. Dez. 1674 ihr Werk in der dortigen Kirche. Am 10. Juni 1676 waren auch Kanzeldeckel und das übrige Tischmacherwerk an der Kanzel beendigt.

Taufrodel v. Eriswil. *H. Türler.*

Zeender, s. auch Zechender, Zehender, Zehnder, Zender.

Zeerleder, Theodor, Architekt, in Bern, wurde dort am 3. Jan. 1820 als Sohn des Banquiers und Ratsherrn Ludwig Z. geboren. Er bildete sich in Karlsruhe als Architekt aus und machte hierauf Reisen nach Frankreich, Deutschland, England, Italien und war zweimal in Oberägypten und Palästina. Von allen diesen Reisen brachte er eine Menge Zeichnungen und Skizzen heim. Von 1850—1854 war er auch Mitglied des Großen Rats; dann zog er sich von den öffentlichen Geschäften zurück und lebte einzig der Kunst. Die Restauration des Schlosses Oberhofen war eines seiner bedeutendsten Werke. 1859 stellte er in der Turnusausstellung in Bern ein Aquarell „Innere Ansicht der Kapelle Eduard III. in Westminster" aus. In den letzten Jahren war er durch eine Rückenmarkkrankheit an die Wohnung gefesselt, beschäftigte sich aber stets mit künstlerischen, insbesondere architektonischen Arbeiten. Sein Tod erfolgte am 30. Mai 1868. Für die Erstellung der acht Statuen berühmter Berner am Hause der Museumsgesellschaft (heute Kantonalbank) stiftete er 20000 Fr. und ebensoviel als Dotation einer Kunsthalle.

Bern. Jahresber. Kstverein v. 1868, p. 3. — Bern. T'buch f. 1870, p. 354. *H. Türler.*

Zehender (Zechender), David, Goldschmied, von Bern, ein Sohn des Hans Ulrich Z., wurde am 14. Dez. 1548 als ein 17- oder 18jähriger Jüngling von seinem Bruder, dem Ratsschreiber Hans Z., dem Dekan Heinrich Bullinger in Zürich empfohlen, damit er bei Stampfer in Dienst treten könne. David Z. hatte eben eine dreijährige Lehrzeit in Genf bestanden. Am 22. Jan. 1549 dankte Hans Z. Bullinger für die gute Aufnahme des Bruders. Weiteres ist über Z. nicht bekannt.

Briefsammlg. Bullingers E II, 360, p. 461 im Staatsarch. Zürich. *H. Türler.*

Zehender, Emanuel, Werkmeister, in Bern, war ein Sohn des Goldschmieds Marquard Z. II. Er wurde am 14. Aug. 1687 getauft und war vom 15. Sept. 1710 bis zu seinem am 16. Sept. 1757 erfolgten Tode Stadtwerkmeister des Holzwerks. 1747 baute er das „neue" Schloß in Interlaken, und 1748 vollendete er das Stiftgebäude in Bern. Er wurde vielfach für Pfarrhaus- und Kirchenbauten im Lande verwendet.

Sein Bruder, *Marquard Z.*, ein Steinmetz, getauft am 11. April 1680, wurde liederlich, hielt sich in Frankfurt, Mannheim und Straßburg auf und starb 1737 als Pfründer in Königsfelden.

Notizen von Notar *Howald.* *H. Türler.*

Zehender, Ludwig *Emanuel*, Architekt, wurde als Werkmeister Nachfolger des vorangehenden, seines Vaters. Er wurde getauft am 7. April 1720 und starb am 7. Mai 1799. 1754 erhielt er für die vielen Bemühungen bei der Wiederherstellung der Predigerkirche, des Rathauses, der Bibliothek und der Erbauung der Ankenwage von der Regierung eine Entschädigung von 600 Pfd. 1758 erstellte er das Faßhaus im Altenberg, und 1786 baute er das Pfarrhaus in Grindelwald. Von 1783—1786 führte er mit Imhof den Bau des Knabenwaisenhauses aus.

Notizen von Notar *Howald.* — Burgerl. Stammreg. v. Bern. *H. Türler.*

Zehender, Ferdinand Rudolf, Maler-Dilettant, von Bern, wurde am 17. Aug. 1768 in Wynau als Bruder des Malers Karl Ludwig Z. getauft. Er war zuerst Offizier in Holland und später Legationsrat in Oldenburg. Er starb als solcher im Okt. 1831 in Cannstadt. Laut Füßli, K.-Lex. II., p. 6162, hat er in Oldenburg gute historische Zeichnungen geliefert.

Burgerl. Stammreg. in der Burgerratskanzlei Bern. *H. Türler.*

Zehender, Gabriel, Maler, in Basel thätig in der ersten Hälfte des 16. Jahrh.s. Sein Vater war Gabriel Z., der Holzschneider oder Zeichner für den Holzschnitt, welcher mit dem Meister G. Z. von 1511 identifiziert wurde. 1529 ward „Gabriel Zehender, dem Maler von Großmannsdorf" das Bürgerrecht verliehen, und im gleichen Jahre nahm ihn die Zunft zum Himmel als Mitglied auf. 1531 beteiligte er sich an einem Auszug „gon Zoffingen zu unsern eygenossen und crystenlichen mitburgern von Bernn wider die fünff ortt . . ." 1532 bekleidete er das Amt eines Stubenmeisters. 1534 wird er mit seiner Ehefrau Elisabeth bei der Aufnahme eines amtlichen Inventars ihrer gemeinschaftlichen Fahrhabe in den Akten genannt.

Nagler, K.-Lex. XXII, p. 243. — *Nagler*, Monogr. III, p. 151. — *Brulliot*, Monogr. II, p. 143. — Kst. u. Kstler zu Basel 1841. — Zunftbuch. — Oeffnungsbuch VII, p. 241. — Beschreibbüchlein K 8, p. 161 (Basl. Staatsarch.). *L. Stumm.*

Zehender, Johann Jakob, Pitschiergraber, in Bern, war der Sohn des Inselmeisters Gabriel Z. Er trat 1687 in die väterliche Gesellschaft zu

Mittellöwen, wurde 1702 Kornhüter und war Pintenschenk auf dem Brüggfeld; er starb 1730 bei der Neubrücke, wo er seit 1722 Zollner war.

Materialien auf der Burgerratskanzlei und M. H. H. XVII, p. 63 der Stadtbibl. Bern. *H. Türler.*

Zehender, Johann Rudolf, Goldarbeiter, von Bern, dort am 17. Aug. 1708 getauft, erlernte das Goldschmiedhandwerk bei Gabriel Reich in St. Gallen und war bei ihm Arbeiter. Er starb im Okt. 1730 in Kirchlindach bei seinem Bruder, dem Pfarrer und spätern Dekan Joh. Jakob Z., indem er seine Geschwister als Erben einsetzte und seine Instrumente dem gewesenen Mitarbeiter Joh. David Koch testierte.

Testamentenb. 18, p. 254, im Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Zehender, Josua, Miniaturmaler, in Bern, wurde dort als Sohn des spätern Ratsherrn Marquard Z. am 3. April 1609 getauft. Von seinen Arbeiten ist nur das Stammbuch der Familie von Graffenried, das Z. mit Titelblatt und Wappen schmückte und das nun im Schlosse Landshut liegt, bekannt. Eine von der Witwe verfertigte Porträtstickerei von 1661 im Historischen Museum in Bern zeigt sein Bildnis. Von seiner zweiten Gemahlin, Katharina Dupré, der Tochter des Goldschmieds Isaak D., hinterließ er einen Sohn, Isaak Z., dem er in seinem vom 10. Juni 1656 datierten Testamente „alle Sachen der Malerei finer Werken dienlich" testierte.

Testamentenb. 11, p. 211 b. — M. H. H. XVII, p. 63 der Stadtbibl. Bern. *H. Türler.*

Zehender, Karl Friedrich, Landschaftsmaler, von Bern, wurde dort als Sohn des Offiziers Karl Anton Z. am 31. Okt. 1818 geboren. Er bildete sich zum Ingenieur aus und war 1850/51 Sekretär der kantonalen Baudirektion. Später lebte er in Montreux, wo er am 27. Dez. 1870 starb. 1845 wurde er Mitglied der bernischen Künstlergesellschaft, und von 1852—1857 beteiligte er sich an den Schweizerischen Turnusausstellungen; so verzeichnen von ihm die Kataloge von 1852: „Gegend am Vierwaldstättersee"; 1854: „Chatelard", „Latour"; 1855: „Rätzligletscher" und „Schloßruine von Neuenstadt"; 1857: „Gegend bei Mentone" und „Insel Ste-Marguerite, 2 Bleistiftzeichnungen: „Rocca bruna" und „Ein Dorf an der Riviera." Im bernischen Kunstmuseum ist seine große Ansicht von Palermo.

Ausst.-Kat. u. Material. der Burgerratskanzlei Bern. *H. Türler.*

Zehender, Karl Ludwig, Landschafts- und Porträtmaler, von Bern, wurde am 26. Sept. 1751 in Bomont in der Waadt getauft. Sein Vater, Franz Abraham Z., der damals deutscher Pfarrer in Nyon und Bomont war, starb 1785 als Pfarrer zu Gerzense, weshalb der Sohn später auch als Z. von Gerzense bezeichnet wurde. Z. besuchte die Schule in seiner Vaterstadt und erhielt dort einigen Zeichenunterricht. Seine Ausbildung fand er indessen in Paris, wohin ihn die Verwandten nach anfänglichem Widerstreben ziehen ließen. Im Dez. 1775 kam er dort an und machte solche Fortschritte, daß er nach einiger Zeit Zeichner des damaligen Herzogs von Chartres wurde. Eine Zeichnung, „Winkelrieds Tod", sandte er der bernischen Regierung zu, wofür ihn diese am 8. Dez. 1777 mit einem Geschenke von 100 Talern bedachte. Eine zweite Zeichnung, „Tells Verurteilung", brachte ihm genau ein Jahr später dieselbe Summe ein. Das erste Stück wurde dem Ratsherrn Hackbrett, dem Gönner Z.s, überlassen und gelangte später in den Besitz von Z.s Bruder, der Oberst in piemontesischen Diensten war. Das zweite Stück kam in die Stadtbibliothek. Z. arbeitete sodann an den Wagnerischen Prospekten der Schweiz, und als er vom Herzog von Orléans keine Bezahlung erhalten konnte, verließ er nach dreijährigem Dienste dessen Palais. Er begab sich nach Dijon, wo er Porträts und Familienstücke in Aquarell malte. Zu ähnlichen Arbeiten nach Besançon berufen, übernahm er hier den Auftrag, ein Familienstück des Kaufmanns Pellier Pochet zu malen, zu welchem Zweck er sich nach Salins begeben mußte. In dieser Stadt machte er die Bekanntschaft des Generalpächters Deschênes, für den er Ansichten aller jenem untergebenen Salzwerke der Franche-Comté anzufertigen hatte. Dann schuf er, wieder nach Besançon zurückgekehrt, im Auftrage des dortigen Generalstabs und des Adels für den Herzog von Orléans eine große Zeichnung mit 215 Figuren, welche die Vorstellung des Herzogs als Général en chef der leichten Truppen in Besançon darstellte. Die Bekanntschaft, die Z. mit dem Maler Wyrsch von Buochs in dieser Stadt machte, veranlaßte ihn, eine Reise nach Luzern auszuführen, wo er sich durch die Schönheit der Gebirgslandschaft für die Landschaftsmalerei begeistern ließ und diese nun für längere Zeit als einziges Fach pflegte. Wie er selbst erzählt, vertiefte er sich dadurch in die darzustellenden Gegenden, sodaß er von ihnen zuerst eine dichterische Beschreibung verfaßte und dann erst zum Pinsel griff. Er hielt sich nun abwechselnd in Bern und in Basel auf. 1794 trat er in die väterliche Gesellschaft zu Mittellöwen ein. Zirka 1795 unternahm er mit Lory und Lafond eine Reise ins Oberhasle und in die Urkantone und steuerte zu der Sammlung von Ansichten, die die drei herausgaben, ein Bild der Insel Schwanau im Lowerzersee bei und verfaßte den französischen Text der Sammlung. Schon vorher hatte Z. eine Ansicht des Schwarzbrünneli beim Gurnigelbad, eine solche des Engstlengletschers, das Innere einer simmentalischen

Sennhütte und andere Prospekte radiert und herausgegeben. Eine große Zeichnung des Rheinfalls kam durch die Fürstin von Montbéliard nach Berlin; eine andere erwarb Thurneysen im Guthof in Basel; eine dritte wanderte nach London; eine vierte sowie eine Zeichnung vom Fallbach bei Blumenstein gelangte in das Kabinett der Gräfin von Hochberg, der Gemahlin des Markgrafen von Baden. Das Künstlerbuch in Zofingen enthält eine Familienscene von 1798 in Aquatinta. An der Berner Kunstausstellung von 1804 figurierte das Porträt Z.s, von Mottet gemalt; Z. selbst stellte dort zwei Bataillestücke in kolorierter Laviszeichnung aus. Eine große Darstellung des Todes des Lieutenants v. Werdt am 17. Sept. 1802 vor dem untern Tor in Bern wurde 1805 radiert, kam aber nicht in den Handel. Z. starb in Bern am 24. Sept. 1814.

In Frankreich befinden sich von Z. folgende Werke:

1) In *Besançon*, im *Museum:* Eine Ansicht von Besançon in Aquarell, „prise du pied de Chaudane, en face de Chamars", sign. „Zechender ad naturam delineavit, 1785."
2) Zu *Besançon*, in der *Sammlung Daclin:* „Revue passée par le duc de Chartres à Besançon le 29 juin 1780." Aquarell, sign. 1781.
3) Im *Schlosse Moncley* im Département Doubs, in der *Sammlung de Lagarde:* Zwei Aquarelle: *a.* „Vue de Besançon"; *b.* „Les Quais de Besançon."
4) In *Besançon*, in der *Sammlung Druhen:* Ein dem Z. zugeschriebenes Aquarell „Le Moulin de l'archevêque avec scène champêtre" und „Vue du Vieux Besançon."
5) In *Paris* verkauft: „Procession devant l'archevêché, avec la Porte Noire et la cathédrale pour fond." Aquarell, offenbar das Pendant zu dem unter Nr. 2 angeführten Aquarell.

Bd. 1474 des helv. Archivs. — *Nagler*, K.-Lex. XXII, p. 242. — *Füßli*, Best. Kstler V, p. 230. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 6161. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 819. — *Seubert*, K.-Lex. III, p. 627. — *Singer*, K.-Lex. V, p. 145. — Kat. Zofing. Kstlerb. v. 1876, p. 37. — Dict. d. art. et ouvr. d'art de la France. *Brune*, Franche-Comté, Paris 1912, p. 284. — *Chipon*, Une visite princière à Besançon en 1780 (Acad. de Besanç. 1901, p. 205–210, 3 pl.). — *Girodie*, L'expos. rétrosp. des arts en Franche-Comté (L'art et les art., sept. 1906, suppl. n° 18, p. IV). — *Coindre*, Mon vieux Besançon, p. 239, 307, 387, 798. — Mitt. der Redaktion. *H. Türler.*

Zehender, Ludwig, Maler, war offenbar der am 7. April 1644 in Bern getaufte Sohn des Antoni Z. und der Ursula geb. Stürler. Er erhielt den ersten Unterricht in der Oelmalerei bei Joseph Werner, dem Vater, und bildete sich weiter aus beim Landschaftsmaler Kaspar Beutler in Säckingen; dann war er in Zabern im Elsaß thätig und trat hierauf in Paris in den Dienst Joseph Werners, des jüngern, als Nachfolger seines Landsmannes und Freundes Wilhelm Stettler. Bald wurde er von Werner entlassen, und als auch dieser Paris verließ, wurde Z. als Miniaturmaler in den Dienst des Königs aufgenommen. Seine Besoldung betrug jährlich 100 Dublonen mit der Verpflichtung, täglich drei Stunden vormittags für den König zu arbeiten. Die Arbeit bestand in der Ausführung in Miniatur der Schlachten und Triumphe Alexanders des Großen und Konstantins und anderer Bilder des Malers Lebrun. Auch die Miniaturen Werners verstand Z. vortrefflich nachzuahmen. Als er, um eine Besoldungsrestanz vom König einzutreiben, sich nach Baden vor die eidgenössische Tagsatzung begeben hatte, wurde er, nach Paris heimgekehrt, in seinem Zimmer tot aufgefunden. An der Berner Kunstausstellung von 1804 waren zwei Miniaturgemälde von ihm, Sujets aus Fabeln behandelnd, ausgestellt. In Naglers Künstler-Lexikon, p. 22, 243 steht Berlin statt Bern.

Füßli, Best. Kstler II, p. 126, 177, 189. — *Füßli*, K.-Lex., p. 743. *H. Türler.*

Zehender, Marquard I., Goldschmied, in Bern, wurde dort am 3. Nov. 1616 als Sohn des spätern Ratsherrn Marquard Z. getauft und gelangte 1651 in den Großen Rat. Von 1663—1669 bekleidete er das Amt eines Vogts zu Biberstein und starb 1679. Von 1647—1652 besorgte er für die Stadt Bern mehrfach Arbeit (Reparaturen) an „Trompeter- und Läufergeleiten", an Kelchen und Büchsen. 1653 führte er den großen Auftrag der Stadt aus, für die Hauptleute im Bauernkriege Becher zu machen, wofür er bis 1657 Zahlungen erhielt. Von 1642—1645 verfertigte Z. sechs neue Kelche für das Münster und vergoldete sie.

Stadtrechngn. v. Bern. — M. H. H. XVII, p. 63 der Stadtbibl. Bern. — *Burkh. Fischer*, St. Vinzenzenpfleger des Rats, Rechng. 1643—1645. *H. Türler.*

Zehender, Marquard II., Goldschmied, in Bern, lernte 1664 (vom 1. Mai) vier Jahre bei Martin Stehelin I. in Basel das Handwerk, wobei er als Sohn des Landvogts von Signau bezeichnet ist. Der Vater war also Marquard Z., Landvogt zu Signau von 1643–1649 und Kastlan zu Wimmis von 1668—1674, und die Mutter Katharina geb. v. Wattenwyl. Marquard Z. II. wurde 1688 Schaffner zu Hettiswil und starb als solcher 1706/07.

Leu, Helv. Lex. XX, p. 35. — M. H. H. XVII, p. 63 der Stadtbibl. Bern. — Misc. Fechter. *H. Türler.*

Zehender, V., Zeichner, Schweizer von Geburt, im 19. Jahrh. 1816 soll er in Oldenburg als Legationsrat gewirkt und gute historische Zeichnungen geliefert haben. Das „V." kann der Anfangsbuchstabe des Taufnamens sein, aber auch „von" bedeuten.

Füßli, K.-Lex. II, p. 6162. *C. Brun.*

Zehender, Wolfgang, Werkmeister des Holzwerks, Sohn des Pfarrers Wolfgang Z., geb.

1690, wurde 1735 Mitglied des Großen Rats und 1750 Landvogt zu Wildenstein, wo er, nachdem ihn zu Densbüren der Schlag getroffen, am 11. Nov. 1754 starb. Er baute 1748 nach den Plänen Ritters die hölzerne Brücke über die Kander.

Notizen v. Notar *Howald*. – Burgerl. Stammreg. v. Bern. *H. Türler.*

Zehender, s. auch Zechender, Zeender, Zehnder, Zender.

Zehnder, Hans Heinrich, Goldschmied, der Sohn des Goldschmieds Hans Jakob Z. von Zürich. Er war 1612 Lehrling bei seinem Vater Hans Jakob Z. und wurde 1626 Meister; 1637 wird er als solcher noch genannt. Er wohnte mit seiner Gattin, Elisabeth Hirzel, im Hause zur Vogelhären.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher*. – *H. Meyer*, Coll. Ia, p. 24; VI, p. 469; XVIII, p. 34. *C. Brun.*

Zehnder (Zender), Hans Jakob, Goldschmied, von Zürich, gest. 1638. Er lernte 1581 bei Esyas Fryg und wurde 1598 Meister. Er hatte unter anderm Lehrlinge aus dem Oberland und von Genf.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer*, Coll. VI, p. 471; Ia, p. 19. *C. Brun.*

Zehnder, Matthäus, Maler, geb. 1746 in Einsiedeln. Von ihm sind zwei ovale Oelgemälde, Brustbilder von St. Meinrad und Konrad in der Einsiedler Gnadenkapelle, sehr sorgfältig gemalt, aber etwas frostig. Sie waren früher im Schloß Sonnenberg (Kt. Thurgau) und kamen 1841 nach Einsiedeln. Im dortigen Kunstkabinett befindet sich ferner die Skizze eines Oelgemäldes: St. Meinrad hält das Kreuz; ihm erscheinen Maria und Jesus.

Dettling, Schwyz. Chronik, p. 258. — *P. Gall Morel*, Einsiedler Künstler (Handschr.) I, p. 132. *P. Gabriel Meier.*

Zehnder, Paul, Maler und Radierer, von Suhr, geb. in Bern am 30. Sept. 1884, studierte drei Semester in einem Privatatelier in München und ein Semester an der Akademie in Stuttgart. Die letzten vier Wintersemester ist er in Paris im eigenen Atelier thätig, indem er nach lebendem Modell arbeitet. Die Sommersemester verwendet er regelmäßig zu landschaftlichen Studien in der Schweiz. Seit 1906 beschickt er die bernischen Weihnachtsausstellungen mit Landschaftsbildern (1908 mit seinem Selbstbildnis). 1908 war er auch an der schweizerischen Kunstausstellung in Basel mit zwei Radierungen, „Nacht" und „Heimwärts", vertreten.

Mitt. des Kstlers. *H. Türler.*

Zehnder, s. auch Zechender, Zeender, Zehender, Zender.

Zehnter, s. Zehender.

Zeiger, Hans Ulrich, Goldschmied, gebürtig von Rothenburg im Kanton Luzern. Er erhielt am 10. Jan. 1678 vom Landrate von Unterwalden ein günstig lautendes Zeugnis für die dort bewiesene geschickte Hand und gute Aufführung.

Akten im Staatsarch. Luzern, Fasz. Goldschmiede. *Franz Heinemann.*

Zeiner, Leonhard, Maler, in Zürich, um 1506. In jenem Jahr arbeitete er für das Stift Großmünster; Näheres ist jedoch nicht bekannt.

N.-Bl. der Kstlergesellsch. Zürich v. 1843, p. 8 (*C. W. Hardmeyer*). *F. O. Pestalozzi.*

Zeiner, Peter, Maler, von Zürich. Er war mit Hans Leu 1504 für den Rat thätig zum Schmuck des großen Schießens und hatte mit jenem „Brenten und Legel" sowie die Decken der obrigkeitlichen Schiffe vermutlich mit den Standesfarben und -Wappen zu bemalen.

Vögelin, Das alte Zürich, p. 152. — *H. Meyer*, Coll. VI, p. 553; XVI, p. 144, 146/47. *F. O. Pestalozzi.*

Zelger, Jakob *Joseph*, Landschaftsmaler, von Stans, wurde dort am 12. Febr. 1812 als Sohn des Franz Z., gewesenen Hauptmanns in Schweizer Kriegsdiensten in Spanien, und der Maria Josepha Anna Theresia Wamischer geboren. Die Z. von Waltersperg sind ein autochthones, reichsfreies, hochangesehenes Geschlecht, welches dem Lande Nidwalden eine Reihe von Landammännern (24), Bannerherren, Landeshauptleuten u. s. w. gestellt hat. Nicht wenige unter ihnen wirkten beim Abschluß der ersten Staatsverträge der Eidgenossenschaft mit auswärtigen Dynasten mit und fielen als Anführer in den hervorragenden ältesten Schweizer Schlachten. Der Vater Z. starb schon 1818, und die Mutter ließ sich mit zwei Söhnen 1824 in Luzern nieder, wo Joseph, der angehende junge Künstler, den ersten Unterricht im Zeichnen und Aquarellieren bei J. B. Marzohl erhielt. 1828 kehrte die Familie nach Stans zurück; Joseph besuchte die Klosterschule in Engelberg und reiste dann 1830 nach Genf, wo er bei Chaix d'Estanges, François Diday und Alexandre Calame seine Studien fortsetzte. Nach Stans zurückgekehrt, verheiratete er sich 1834 mit Josephine Christen im „Hochhuus" bei Wolfenschießen, lag dann aber mehr andern Geschäften als der Kunst ob. Erst nach dem Tode seiner Gattin, 1846, malte er wieder, aufgemuntert durch den ihn besuchenden Landschaftsmaler M. de Meuron von Neuenburg, machte Studien im Hochgebirge und beschickte mit seinen Bildern die verschiedenen schweizerischen Ausstellungen mit gutem Erfolge. Nachdem 1848 auch seine Mutter gestorben war, litt es den einsam Gewordenen nicht mehr in seinem Heimatsort. Er reiste rheinabwärts, skizzierte fleißig, hielt sich dann längere Zeit in Belgien und später in

England auf, das ihn ganz besonders anregte. Zurückgekehrt, verkaufte er sein Anwesen in Stans, siedelte nach Luzern über, richtete ein Atelier ein und verheiratete sich 1852 mit Josephine Schumacher, der jüngsten Tochter des Obersten Schumacher-Uttenberg. Damit führte er sich sofort in die angesehensten Kreise der Einwohnerschaft ein, benützte seine Zeit mit größtem Fleiße, suchte Motive und machte Studien, nicht nur in nächster Umgebung des Vierwaldstättersees, sondern überall in der Schweiz, besonders im Engadin oder Wallis. Jost Meyer, Niklaus Pfyffer und kurze Zeit auch Robert Zünd wurden seine Schüler, und ein reger Besuch von Künstlern und Kunstfreunden belebte sein Atelier. Um die neue französische Richtung in der Landschaftsmalerei kennen zu lernen, reiste er 1857 nach Paris zu Troyon und Corot, fand sich dann aber nach der Rückkehr mit den gemachten Erfahrungen doch nicht befriedigt; sie ließen sich auf seine Bilder der Alpenwelt nicht übertragen. So arbeitete Z. in bisheriger Weise weiter und hatte großen Erfolg. Viele seiner Oelgemälde und Aquarelle kamen nicht nur in schweizerische Museen, Sammlungen und Privathäuser sondern auch überallhin ins Ausland, bis nach England. Auch die Großfürstin Helene von Rußland besuchte den Künstler mehrmals und nie, ohne Bilder zu kaufen oder zu bestellen; 1868 bestellte ihm die Königin von England mehrere Gemälde. Mit dem Maler Paul Deschwanden in Stans lebte Z. in inniger Freundschaft und stetem Briefwechsel; auch zu Richard Wagner hatte er Beziehungen. Z. war ein vom Glücke hochbegünstigter Künstler, bis er 1874 auch die Kehrseite desselben kennen lernen mußte. Eine plötzlich eingetretene Lähmung des rechten Armes hinderte ihn an der Pinselführung. Wohl zeigte sich eine nochmalige Besserung, so daß er auch die Ausübung der Kunst wieder aufnehmen konnte; allein seine Kraft war gebrochen. 1881 schrieb er, wohl im Vorgefühle seines baldigen Ablebens, einige „Notizen über sein Leben als Landschaftsmaler“ für seine Kinder nieder. Am 25. Juni 1885 erlöste ihn der Tod.

Z. hat in der Zeit von 1831 bis 1885 nicht weniger als 420 Oelgemälde ausgeführt, nicht zu gedenken der unzähligen Studien, der vielen ebenso vorzüglichen Aquarelle sowie der besonders feinen und stimmungsvollen Art Sepiazeichnungen auf getöntem Ingrespapier; dazu kommen auch noch eine Menge Beistift- und Kreidezeichnungen und mehrere Radierungen und Lithographien.

In den Sammlungen schweizerischer Museen befinden sich folgende Gemälde des Künstlers: In Zürich: „Der Vierwaldstättersee bei Luzern“, „Bei Rigi-Kaltbad“, „Partie auf der Surenenalp, 1847“, „Am Albula.“ In Bern: „Unspunnen und die Jungfrau, 1858“, „Gegend bei Emmatten, Kanton Unterwalden.“ In Schaffhausen: „Jungfrau bei Lauterbrunnen.“ In St. Gallen: „Die Ebene Alp von Mürren.“ In Neuenburg: „Gegend aus Unterwalden.“ In Chaux-de-Fonds: „Partie am Wege nach dem Ryffelhorn bei Zermatt.“

Verzeichnis der hauptsächlichsten Oelbilder:

1831. „Wolfenschießen“, „Engelberg“, „Stans.“
1832. „Stans“, „Titlis mit Straße nach Engelberg“, „Teufelsbrücke“, „Engelbergertal.“
1843. „Untertrübsee“, zwei Ansichten mit Titlis und Oelberg.
1844. Zwei Surenenbilder, „Emmetten“, „Kohlenbrennerei in den Hochwäldern: Oelberg bei Engelberg.“
1845. „Bei Brunnen“ (drei Sujets), „Neuhabsburg bei Luzern“, „Im Vispertal“, „Surenen.“
1846. „Engelbergertal“, „Monte Rosa“, „Uri-Rotstock“, „Insel Schwanau“, „Titlis“, „Kalcherli auf Seelisberg.“
1847. Zwei Bilder: Ansichten von Luzern, „Monte Rosa“, „Titlis“, „Neuhabsburg“, „Surenen“, „Brunnen“, „Piz Err auf Albula“, „Sisikon.“
1848. „Neuhabsburg“ (für Kaiser Ferdinand von Oesterreich), „Uri-Rotstock“ (2), „Brunnen“, „Tarasp“, „Unspunnen mit Jungfrau“, „Uri-Rotstock.“
1849. „Albula mit Piz Err“, „Lutersee mit Titlis“, „Urnerboden mit Seelisberg.“
1850. „Engelbergertal“, „Monte Rosa“, „Golzwil am Brienzersee“, „Lowerzersee.“
1851. „Golzwil“, „Luzern“ (2), „Ernen“ (Wallis; 2), „Seelisberg“, „Monte Rosa“ „Uri-Rotstock“; „Ranft“ (Flühli), „Brunnen.“
1852. „Piz Err“, „Bei Weggis“, „Engelbergertal“, „Seelisberg“, „Uri-Rotstock“ (2), „Am Walenstattersee“ (2), „Brunnen“, „Supersax“ (Wallis), „Lutersee“, „Bristenstock.“
1853. „Bei Meggen“, „Neuhabsburg“ (für die Königin von Neapel), „Baunalp“ (Wolfenschießen), „Château de Chillon.“
1854. „Jungfrau mit Unspunnen“, „Uri-Rotstock“, „Chillon“, „Am Thunersee“, „Bei Meggen“, „Am Vierwaldstättersee“, „Bei Flüelen.“
1855. „Kohlenbrennerei“, „Uri-Rotstock.“
1856. „Neuhabsburg“, „Im Engelbergertal“, „Auf Seelisberg“, „Jungfrau“ (2), „Golzwil“, „Wetterhorn“ (3), „Mörl im Wallis“, „Chillon“, „Zermatt“, „Uri-Rotstock“, „Eiger.“
1857. „Uri-Rotstock“ (2), „Göschenen“, „Mont Cervin“, „Zermatt“, „Seeburg“, „Wetterhorn“, „Luzern.“
1858. „Uri-Rotstock“ (5), „Mont Cervin“ (2), „Château Steinsberg“, „Neuhabsburg“, „Am Rhonegletscher“, „Chillon“, „Vispertal“, „Wetterhorn“ (2), „Jungfrau“, „Meggenhorn“, „Dorenbach bei Luzern“, „Rippoldsau“, Rosenlaui.“
1859. „Unterseen“, „Wetterhorn“, „Eiger“ (2), „Engelberg“, „Auf Mürren“, „Brunegg“ (Kt. Aargau), „Bei Luzern“ (3).
1860. „Auf Mürren“ (2), „Insel Schwanau“ (2), „Im Schächental“, „Seeburg“, „Matterhorn“, „Tellskapelle“, „Bei Luzern“ (3).

1861. „Lindenfeld“ (Luzern), „Piz Err“, „Neuhabsburg“, „Uri-Rotstock“, „Kaltbad“ (Rigi-).
1862. „Tribschen“ (Luzern), „Schloß Schauensee“ (bei Luzern), „Seelisberg“, „Kaltbad“ (3), „Emmetten“, „Uri-Rotstock (2), „Pilatus“ (2), „Bei Brunnen“ (2), „Neuhabsburg“, „Bernina“ (für Herzog von Buckingham in London).
1863. „Jungfrau“ (2), „Treib“, „Uri-Rotstock“, „Kaltbad“ (2), „Matterhorn“ (2), „Am Gotthard“, „Bei Luzern“ (3).
1864. „Bei Luzern“, „Uri-Rotstock“ (2), „Am Axenberg“, „Riffelhorn“, „Schwanau“, „Fronalp“.
1865. „Rigi“, „Madonna del Sasso“ (Locarno), „Kaltbad“, „Zermatt“, „Matterhorn“, „Rippoldsau“, „Am Vierwaldstättersee“ (2).
1866. „Jungfrau“, „Matterhorn“ (2), „Eiger“, „Kaltbad“ (2), „Mont Cervin“, „Pilatus“, „Bristenstock“, „Bei Luzern“ (2), „Uri-Rotstock“ (2).
1867. „Fronalp“, „Eigental“ (für die Großfürstin Helena von Rußland), „Andermatt“ (2), „Uri-Rotstock“ (2), „Mont Cervin“, „Uri-Rotstock“ (2), „Zermatt“ (2), „Kaltbad“, „Bei Luzern“ (3).
1868. „Zermatt“ (3), „Pilatus.“
1869. „Engstlensee“, 6 Bilder für die Königin von England (s. oben), „Bei Winkel“, „Bei Vitznau“ (für die Prinzessin Helena von Rußland), „Bernina“, „Engstlenalp“, „Titlis“, „Am Pilatus“, „Bei Brunnen.“
1870. „Jungfrau“, „Mont Cervin“, „Am Gotthard“, „Titlis“, „Uri-Rotstock“ (2), „Engstlenalp“ (2).
1871. „Engelbergertal“, „An der Axenstraße“, „Am Gotthard“, „Matterhorn“, „Uri-Rotstock“, „Mürren“, „Zermatt“, „Engstlensee“, „Neuhabsburg“ (2).
1872. „Engstlensee“, „Lago Bianco“, „Riffelhorn“, „Lauterbrunnen“, „Im Schwarzwald“, „Uri-Rotstock“, „Bei Göschenen“, „Pilatus“, „Oeschinensee“, „Bei Gersau.“
1873. „Uri-Rotstock“ (2), „Bei Flüelen“, „Am Pilatus“, „Blümlisalp“, „Schächental“ (2), „Im Engadin.“
1874. „Matterhorn“, „Uri-Rotstock“ (2), „Pontresina“, „Oeschinensee“, „Eigental“, „Zermatt“ (2).
1875. „Kandersteg“, „Surenen“, „Oeschinensee“, „Uri-Rotstock“, „Sisikon“, „Bei Luzern.“
1876. „Beckenried“, „Rigi“, Fronalp“, „Matterhorn“, „Walenstattersee.“
1877. „Bernina“, „Am Vierwaldstättersee“, „Bei Brunnen.“
1878. „Schächental“, „Beckenried“, „Vitznau“, „Uri-Rotstock“ (2), „Ragaz“, „Oeschinensee.“
1879. „Bürgenstock“, „Eiger“, „Brunnen“, „Haslihorn.“
1880. „Bürgenstock“, „Piz Err“, „Uri-Rotstock“, „Engelberg“ (3).
1881. „Pontresina“, „Engelberg“, „Hallwilersee“ (2), „Flühli“ (Entlebuch), „Kandersteg“, „Bei Cham“, „Pilatus“, „Engstlensee.“
1882. „Uri-Rotstock“, „Jungfrau“, „Gütsch“ (Luzern), „Cham“, „Walenstattersee“, „Luzern“, „Bernina.“
1884. „Uttenberg“ (Luzern), „Flühli“ (Entlebuch), „Engelberg“, „Kaltbad.“
1885. „Tomlishorn am Pilatus“ (sein vorletztes Bild; bei Hrn. Hauser zum Schweizerhof), „Bei Buochs“ (*sein letztes Bild;* im Besitze des Hrn. Prof. Dr. Kocher in Bern).

In G. Kinkels Schweizerischem Künstler-Album, Basel 1873 (Sammlg. der Zürch. Kstgesellsch.), befinden sich folgende vier

Originalradierungen:

1) „Auf dem Pilatus.“ 19,5/24,5.
2) „Pico Cambaccio auf der Bernina.“ 20/30,5.
3) „Studie beim Engstlensee.“ 22/16,5.
4) „Tannen im Hochgebirg.“ 19,5/29,5.

und ferner in der Kupferstichsammlung des Eidgenössischen Polytechnikums in Zürich die beiden

Lithographien:

5) 2 Bl. „Tal und Kloster Engelberg.“ 42/54,5.

Pestalozzi-Wiser, N.-Bl. d. Zürch. Kstlerges. v. 1887. — *Nagler*, K.-Lex. XXII, p. 255. — N. Z. Ztg. Nr. 198 v. 17. Juli 1885, 1. u. 2. Bl. (*S. v. B.*). — Bern. Jahresber. Kstver. v. 1885, p. 68. — Kat. Zofing. Kstlerb. v. 1876, p. 37. — Cotta'sches Kstbl. v. 1842, p. 98. — Gemälde der Schweiz, Kt. Luzern (*Pfyffer*) I, p. 285. — Wegweiser durch die Sammlgn. des hist. Vereins Nidwalden v. 1898, p. 21. — Annalen zur Gesch. der Familie Zelger (Msc.), Luzern 1883. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 920. — *Brun*, Verz. d. Kstwerke, 4. Aufl., p. 79/80. — *Singer*, K.-Lex. V, p. 146. — *Seubert*, K.-Lex. III, p. 627. — *Bötticher*, Malerw. d. 19. Jahrh.s II, p. 1046. — Kat. Jubil.-Ausst. d. Kstgesellsch. Luzern 1889, p. 35. — A. D. B. (*Brun*). — *J. C.*, Der Landschaftsmaler J. Zelger. Feuillet. d. N. Z. Ztg. v. 12. Febr. 1912, Nr. 43, 3. Morgenbl. (Nr. 201). — Luz. Tagbl. v. 26. April 1912, Nr. 98, p. 1—3. — *Coulin*, Der Landschaftsmaler J. Zelger. Zum 100. Geburtstag. Mit Bildnis des Kstlers, einer Kstbeil. u. 4 Reprod. im Texte nach phot. Aufnahmen v. *E. Synnberg* u. *R. v. Pfyffer*, Luzern. Schweiz v. 1. Nov. 1912, Nr. 21, Jahrg. XVI, p. 496, 497, 499—501. — Mitt. des Sohnes des Kstlers, des Hrn. Dr. *Franz Zelger*.

Kunstkritiken, Nekrologe. Luz. Ztg. v. 7. Sept. 1840, Nr. 72. — N. Z. Ztg. v. 1840, Nr. 117, „Kstausst. in Zürich.“ — Le Courrier Suisse, „Les beaux-arts dans le canton d'Unterwalden“, 18 mai 1841, n° 40. — Cotta-sches Kstbl. v. 25. März 1842, Nr. 25, „Die bildende Kst. in Unterwalden.“ — Desgl., Kstbl. v. 29. März 1842. — Le Courrier Suisse, mardi, 21 mars 1843, n° 43. — N. Z. Ztg. v. 27. März 1843, Nr. 86, „Unterwalden.“ — Staatsztg. d. kath. Schweiz v. 17. Okt. 1844, Nr. 84, „Die schw. Kstausst.“ — Cotta'sches Kstbl. v. 1846, Nr. 47, p. 195, „Schw. Kstausst.“ — Kstbl. v. 26. Sept. 1846, Nr. 48, „Die Genferschule.“ — Kstbl. v. 1847, Nr. 58, p. 230. — Bern. Wochenbl. v. 2. Sept. 1847, Nr. 242, „Ausst. in Bonn.“ — Luz. Bote v. 7. Febr. 1851, Nr. 11. — Bern. Ztg. v. 23. Juli 1854, „Die schweiz. Kstausst. in Bern.“ — *Iwan Tschudi*, Schweizerführer v. 1855, Nidwalden, p. 127. — Expos. Univ. de Paris, Explicat. des ouvrages de peinture, sculpture, etc., 1855. — Die Schweiz, von *Schaub, Gaullier, de Bons* u. *Mallet*, Genf 1857, p. 245. — *Ludwig Eckardt*, J. Zelger, Ein Kstlerleben. — Die Schweiz, Okt.-Heft 1859. — Gaz. de Laus. v. 18. Mai 1861. — L'expos. suisse à Londres. — Journ. de Genève, 20 août 1862, n° 198. — L'expos. de la Soc. des amis des arts in L'Union libérale, 31 mai 1866, Nr. 65. — Sonntagspost, Wochenschrift v. Dr. Abraham Roth, p. 497, „Die schw. Kstausst. v. 1868.“ — Vorträge des Bern. Kstvereins v. 1862, p. 10, 21; v. 1865, Nr. 19; v. 1866, p. 15; v. 1868, p. 9 u. s. w. — Basl. Nachr. v. 1869, Nr. 94, 22. u.

30. April, „Die schweiz. Kstausst." — Schweiz. Grenzpost v. 5. Okt. 1871, „Schweiz. Kstausst." — Beibl. z. Zeitschr. f. bild. Kst. v. 7. Juli 1871, Nr. 18, „Die schweiz. Kstausst. in Zürich 1871." — Bund v. 3. Nov. 1872, „Schweiz. Kstausst." — Schweiz. Grenzpost v. 8. März u. 30. Mai 1873, „Perman. Ausst. in der Ksthalle in Basel." — Administrativbericht des schweiz. Generalkommissärs für die Wiener Weltausst. von 1873. — *J. J. Heß*, N.-Bl. d. Zürch. Kstlergesellsch. v. 1873, p. 7, Maxim. de Meuron. — L'Union lib. vom Mai 1876, „L'expos. de peinture à Neuchâtel." — Luz. Vaterl. v. Aug. 1876, „Kstausst. v. 1876." — Gaz. de Laus., 4 janv. 1877, n° 3, „Kstausst. in Basel"; 13 nov. 1877, „Kstausst. in d. Ksthalle in Basel." — Schweiz. Grenzpost v. 24. Nov. 1877, Nr. 279. — Desgl. in der Gaz. de Laus., 26 déc. 1877. — Basl. Nachr. v. 30. Dez. 1877, „Ein Blick in die Basl. Ksthalle." — L'Union lib. v. 19. Mai 1878, „L'expos. de peint. à Neuchâtel." — L'Union lib. f. Mai 1878, „Réflex. d'un badaud, sur la XVIII[e] expos. de peinture." — N. Z. Ztg. v. 1. Juni 1879, „Die schw. Kstausst. in der Tonhalle." — Nidw. Volksbl. v. 6. März 1880. — Allg. Schw.-Ztg. v. 9. Okt. 1880, Nr. 240. — Tagbl. d. Stadt St. Gallen v. 7. Sept. 1881, Nr. 209. — Vaterl. v. 11. Mai 1882, Nr. 109. — La Suisse libérale, 10 mai 1882, n° 109. — Bund v. Juli 1882. — Erinnerung an die Ausst. schweiz. Kstler in Basel im Nov. 1883, mit 40 Photographien in Lichtdruck, ausgeführt von E. Bossert. Basel, Felix Schneiders Buchhdlg., p. 18, mit Bild „Aeschinensee." — Nidw. Volksbl. v. 8. Dez. 1883, Nr. 49. — Schw. Grenzpost v. 28. Nov. 1883. — Basl. Nachr. v. Dez. 1883. — Gaz. de Laus., 20 mars 1884. — Luz. Tagbl. v. 23. März 1884. — Suisse libérale, 9 mai 1884. — Feuille d'Avis de Neuch., 20 mai 1884, n° 61, „Causerie sur l'expos. de peinture." — Gaz. de Laus. v. 10. Juni 1884. — Allg. Schw. Ztg. v. 29. Jan. 1885.

Nekrologe. Vaterl. v. 26. Juni 1885, Nr. 145. — Luz. Tagbl. v. 27. Juni 1885, Nr. 10. — Nidw. Volksbl. v. 27. Juni 1885, Nr. 26. — Obw. Volksfrd. v. 27. Juni 1885, Nr. 26. — Vaterl. v. 28. Juni 1885, Nr. 147. — Luz. Tagbl. v. 28. Juni 1885, Nr. 151. — Appenz. Volksfrd. v. 1. Juli 1885, Nr. 52. — N. St. Gall. Ztg. v. 1. Juli 1885, Nr. 52. — Gaz. de Laus., 29 juin 1885, n° 151. — Luz. Landb. v. 3. Juli 1885, Nr. 53. — Geschichtsfrd. der V Orte v. 1885. Bd. XL, p. XX. — Nidw. Volksbl. v. 11. Juli 1885. — Vaterl. v. 4. Juli 1885, Nr. 152; v. 15. Juli 1885, Nr. 161. — Allg. Schw. Ztg. v. 18. Juli 1885, Nr. 169. — Le Journ. des Arts à Paris, 17 juill. 1885, n° 49. — Nidw. Volksbl. v. 18. u. 25. Juli 1885, Nrn. 29 u. 30. — Luz. Fremdenbl. v. Juli 1885, Nr. 39. — Vaterl. v. 14. Aug. 1885, Nr. 187. — Allg. Schw.-Ztg. v. 26. Sept. 1885, Nr. 228. — Nidw. Volksbl. v. 29. Aug. 1885, Nr. 35. — Allg. Schw. Ztg. v. 30. Sept. 1885, Nr. 231. — Nidw. Volksbl. v. 19. Dez. 1885, Nr. 51. — Gaz. de Laus., 26 déc. 1885, Nr. 305, „Expos. d'études du peintre J. Zelger de Lucerne." — Nidw. Volksbl. v. 26. Dez. 1885, Nr. 52; v. 27. März 1886, Nr. 13. — La Libertà, martedi 9 marzo 1886, Nr. 55.

Biographien. Vierwaldstätter-Kal. v. 1886. — Beitr. z. Gesch. Nidwaldens, Heft IV, 1887, p. 110. — Allg. Schw.-Ztg. v. 8. Jan. 1887, Nr. 5; v. 25. Jan. 1887, Nr. 20. — Monatrosen XXX, 1885/86, Heft IV, p. 402, „Il Pittore Giacomo Giuseppe Zelger." — Bibl. Univ. et Rev. Suisse, Lausanne, Chron. Suisse, Nr. 80, août 1885, p. 413. — *Franz Xav. Schwytzer* von Buonas, Jak. Joseph Zelger, Der Kstmaler von Stans u. Luzern, Luz. 1885. — Vaterl. v. 1. Juni 1889, Nr. 125, „Eine Jubil.-Ausst." — Kat. Jubil.-Ausst. d. Kstgesellsch. Luzern v. 1889, p. 35. — Vaterl. v. 3. Juni 1891. — Nidw. Volksbl. v. 11. Juli 1891, Nr. 28. — Luz. Tagbl. v. 15. Sept. 1892. — Portr. Zelger in der Schweiz. Porträt-Gal. sowie auf der Bürgerbibliothek Luzern. — Die bild. Kste., im 1885er Jahrg., Nr. 18. — *Heinrich Heer*, Die Schweiz. Malerei des 19. Jahrh.s, Leipzig 1905. — *Görres*, Hist.-polit. Blätter für das kath. Deutschland, 103. Bd., 1889, Heft 11. — Schweiz. Kst., herausgeg. von *Friedrich Oser*, mit Radierungen (Basel). — Vereinz. biogr. Material über Z. findet sich bei *Philippe Godet*, Le peintre Albert de Meuron, d'après sa correspondance avec sa famille et ses amis, Neuchâtel 1901; in der Biogr. über Ratsherr Imhof-Rüesch, Kunstpräsident von Basel (vgl. Vaterl. v. 14. Juni 1900, Nr. 135); anläßlich des Todes der Königin Viktoria von England (vgl. Luz. Tagbl. v. 24. u. 25. Jan. 1901); in den Biogr. über Maler Niklaus Pfyffer, Robert Zünd u. Xaver Schwegler (vgl. Vaterl. v. 2. Juni 1908, Nr. 126; wöchentl. Unterhalt. z. Luz. Tagl. v. 5. Juni 1908; Vaterl. v. 21. Jan. 1909, Nr. 16; Luz. Chron. v. 12. Febr. u. 21. Mai sowie im Geschichtsfrd. der V Orte LXIV, p. XVIII u. Zürch. N.-Bl. Landschaftsmaler Zünd). — Vgl. ferner *J. Coulin*, Maler Frank Buchser, p. 37/38. — Bezüglich seiner Verdienste bei der Renovation der Hofkirche vgl. Die Renovation der Stiftskirche St. Leodegar zu Luzern, Vaterl. v. 18. Nov. 1906, Nr. 266; Die Hof- u. Stiftskirche zu Luzern, im Luz. Volksbl. v. 25. Aug. 1908. — Ueber seine Beziehungen zu Richard Wagner vgl. namentlich *L. Zimmermann*, Richard Wagner in Luzern, herausg. v. Gustav Kauth (bei Schuster & Löffler, Berlin u. Leipzig 1910), p. 93.

H. Appenzeller.

Zell, Johann Georg, Maler, geb. 1740 in Stuttgart, gest. 1808. Er hat Bildnisse und historische Darstellungen gemalt. Für dieses Handbuch kommt er nur dadurch in Betracht, daß er die Gemälde für zwei Lünetten in der neuen St. Ursus-Kirche in Solothurn — Moses mit der ehernen Schlange und Jonas mit dem Walfisch — ausgeführt hat.

Soloth. N.-Bl. v. 1856, p. 37; 1859, p. 18. — *Nagler*, K.-Lex. XXII, p. 256. *F. O. Pestalozzi.*

Zeller, Adam, Maler, zu Basel, der Sohn des Lienhart Z., des Wirts zur Blume. Das Aufnahmejahr Adam Z.s in die Zunft zum Himmel ist nicht vollständig sicher; wahrscheinlich bezieht sich ein Eintrag im Zunftbuch von 1498 auf ihn. 1502 wird er bei einem Auszug nach Locarno als Meister genannt. 1508 verwendet sich der Rat von Basel bei den Herren von Solothurn um die Bezahlung einer Summe Geldes, die der Abt von Beinwil dem Z. schuldig sei. In diesem Sendschreiben wird letzterer als Wirt zur Sonne genannt. Nach dem Tode des Vaters heiratete die Mutter in zweiter Ehe Niklaus Lengenfeld, der auch die Wirtschaft übernahm. Zusammen mit seinem Stiefsohn, Adam Z., zahlte Niklaus Lengenfeld von 1506—1515 größere und kleinere Summen an den Rat zur Tilgung einer Schuld des frühern Blumenwirts. Seit 1520 war

er mit Veronika Angelrot, der Tochter des Goldschmieds Niklaus Angelrot von Basel verheiratet. Z. scheint bald darauf gestorben zu sein, da 1522 Veronika bereits als Witwe erwähnt wird. Ueber seine Werke ist nichts Näheres bekannt; vielleicht ist er identisch mit dem Monogrammisten A. Z.

Nagler, K.-Lex. XXII, p. 256. — *Brulliot*, I, p. 98. — *Bartsch*, IX, p. 580. — Kst. u. Kstler zu Basel 1841. — Zunftbuch. — Ratsbücher Nr. 11. — Missiven (Basl. Staatsarch.). — Misc. Major. *L. Stumm.*

Zeller, Caspar, Goldschmied, der Sohn des Goldschmieds Stephan Z., geb. in Zürich 1575, gest. 1618. Er wurde 1597 Meister. 1602 verheiratete er sich mit Anna Chuser. Seine Lehrlinge waren Hans Stettler und Hieronymus Huser von Bern.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer*, Coll. VI, p. 473. *C. Brun.*

Zeller, Conrad oder Conzman, Goldschmied, zu Basel. 1414 trat er der Hausgenossenzunft als Mitglied bei. Er erwarb das Basler Bürgerrecht und war im Besitze zweier Häuser an der Eisengasse, genannt „Kronenberg." In den Urkunden wird er bis zu seinem 1464 erfolgten Tode mehrfach erwähnt, so 1445, wo sein Sohn, Hans von Zell, als Domherr zu St. Leonhard in Basel auftritt, und 1459, wo seine natürliche Tochter, Elsin, als Klosterfrau zu Klingental in Basel und seine Gattin, Clara, genannt werden.

Misc. Wackernagel. *Major.*

Zeller-Horner, Heinrich, Panoramenzeichner, der Bruder des Joh. Conrad Z., wurde am 15. Okt. 1810 im Balgrist-Zürich geboren. Nach absolvierter Schulzeit trat er in das väterliche Seidengeschäft ein, kam dann in die Fremde, weilte in Besançon, Turin und Mailand, kehrte 1828 zurück und wirkte im Geschäfte bis an sein Lebensende. Seine Mußezeit widmete er von Jugend auf mit Vorliebe dem Zeichnen und Aquarellieren, und da ihn hauptsächlich die Gebirgswelt anzog, so fing er an, diese zu erforschen und im Bilde darzustellen. Den ersten Versuch machte er schon 1823 in seiner Nachbarschaft mit einem „Panorama von Wytikon." 1829 folgte das „Panorama vom Mont Joli im Montblancgebiet", 1830 dasjenige vom Drusberg aus im Kanton Schwyz, 1832 das vom Titlis, welches im Verlage H. Kellers vervielfältigt wurde, und das vom Speer, welches bei Orell Füßli im Druck erschien. Weiter folgten 1834 bis 1867 „Der Versuch eines Reliefs der Urirotstockgruppe", „Die Tödi- und Claridengruppe," „Das Panorama vom Bristenstock", „Die Silvrettagruppe" und „Das Adulagebirge an den Quellen des Rheins." Mehrere dieser Ansichten erschienen in den Jahrbüchern des Schweizer Alpenklubs, dem Z. als Mitglied seit dessen Gründung angehörte. Von unsern Bergriesen hat Z. die wichtigsten alle bestiegen. Der bekannte Kartograph J. M. Ziegler von Winterthur rühmte seine Panoramen als einzig in Auffassung und künstlerischer Vollendung. Mit dem Zürcher Kartographen Heinrich Keller war er eng befreundet und lieferte ihm wertvolle Beiträge für seine Panoramen und Schweizerkarten. 1882 ernannte ihn der Schweizerische Alpenklub infolge seiner großen Verdienste zum Ehrenmitgliede. 1892 zog er sich vom Geschäfte zurück und starb an den Folgen einer Erkältung am 2. Dez. 1897.

In den Malerbüchern der Zürcher Kunstgesellschaft befinden sich von Z. zwei Aquarelle: „Auf der Spitze des Titlis 1833" und „Die Gletscher auf der obern Sandalp 1835", dann eine Sepiazeichnung „Sennenmahl auf der Sandalp 1830" und eine Kreidezeichnung: „Der Panixerpaß."

N.-Bl. Waisenhaus Zürich v. 1900. — Neumünsterchron., p. 404. — *Meyer v. Knonau*, Gesch. d. Kts. Zch. II, p. 98. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 920. — *Seubert*, K.-Lex. III, p. 628. — *Singer*, K.-Lex. V, p. 146. *H. Appenzeller.*

Zeller, Johann Conrad, Maler, von Hirslanden-Zürich, wurde dort am 2. Mai 1807 im Balgrist geboren. Schon früh zeigte er große Neigung zur Kunst. Sein Vater war Kaufmann, hatte in jungen Jahren vier Jahre in Neapel zugebracht und die Kunst lieb gewonnen; vor allem aber war es der Großvater, der bekannte Kunstschriftsteller Johann Heinrich Füßli, der den größten Einfluß auf die Entwicklung des Enkels ausübte, infolge seines langen Aufenthalts in Rom und der vielfachen Verbindungen mit den größten Archäologen und Aesthetikern seiner Zeit. Den ersten Unterricht im Zeichnen erhielt der junge Conrad bei G. Chr. Oberkogler (s. d.); dann durfte er bei Conrad Geßner die Oelmalerei erlernen; aber der Traum, Maler zu werden, ging erst später in Erfüllung. Der Vater verlangte seine Ausbildung zum Kaufmann; die Malerei sollte ihm nur zur Verschönerung des Lebens dienen. Gehorsam fügte sich der Sohn und erlernte seinen Beruf. 1824 erhielt er die Erlaubnis, mit einigen Freunden Italien zu bereisen, wo Rom mit den Werken Raffaels einen großen Eindruck auf ihn machte. 1825 kam er für zwei Jahre in ein Seidengeschäft nach Turin, um sich als Kaufmann tüchtiger zu machen, und wurde nach seiner Rückkehr Buchhalter im väterlichen Geschäfte. Die freie Zeit wurde aber gänzlich dem Zeichnen nach Gips sowohl als nach der Natur gewidmet, und von jeder Fußreise im Vaterlande kam er mit einem reichen Schatze von Skizzen und Studien zurück. Dabei faßte er den Plan, auch sehr unbekannte Gegenden in den südlichen Tälern des Wallis

aufzusuchen und auszubeuten; er war der erste, dem man genau gezeichnete Ansichten und Panoramen jener Gebirgswelt verdankt. 1830 wurde er Mitglied der Zürcher Künstlergesellschaft.

1832 bat Z. endlich den Vater, ihn Maler werden zu lassen; mit Freuden willigte dieser ein, und auf Anraten des Großvaters wurde Rom zur Bildungsstätte gewählt. Voll Glück und Vertrauen reiste der jetzt Fünfundzwanzigjährige über Mailand und Turin dahin ab; sein Landsmann, der Bildhauer Heinrich Keller, nahm ihn aufs freundlichste auf und führte ihn bei Thorwaldsen, Overbeck, Reinhard, Koch und Wolfensperger ein, und dieser brachte ihn zu Horace Vernet, der damals an der Spitze der französischen Akademie stand. Vernet gewann den jungen Z. lieb und gestattete ihm, sein Atelier jederzeit zu besuchen; auch zu dessen Soiréen hatte er stets Zutritt. Mit Rieseneifer machte er sich ans Zeichnen nach dem lebenden Modell, studierte Anatomie, malte Köpfe und zeigte nach dreijähriger ernsthafter Arbeit 1835 sein erstes vollendetes Bild „Hirten in der römischen Campagna" seinem Meister Vernet, der sich darüber ganz befriedigt äußerte. Er lud ihn ein, mit ihm in diesem Jahre nach Paris zu kommen; aber Z. war zu schüchtern, um anzunehmen. Nach Vernets Abreise fühlte er sich anfänglich verlassen, raffte sich aber bald wieder auf, malte nun eifrig Landschaften, Genrebilder und Porträts in großer Zahl und stellte sie meist in Rom auch aus. Das zarte Kolorit und das Verständnis italienischen Volkslebens, die geschickte Behandlung des Porträts erwarben ihm großen Beifall. Er beschickte die schweizerischen Kunstausstellungen alljährlich mit einigen Bildern und hatte nicht selten das Glück, daß sie gekauft wurden. So ist Rom dem Künstler zur zweiten Heimat geworden.

1838 wurde in Zürich die Neumünsterkirche gebaut; der Pfarrer, Antistes Joh. Jak. Füßli, wünschte, daß zur Eröffnungsfeier auf kommendes Jahr ein großes Gemälde zur bleibenden Ausschmückung der Kirche einem tüchtigen Künstler übergeben würde und durch Zellers Vater erteilte man dessen Sohn diesen ehrenvollen Auftrag. Nur zögernd ließ er sich zur Annahme bewegen, wählte als Gegenstand eine „Verklärung Christi" und begann mit allem Eifer seine Vorstudien. Bei Betrachtung der Bilder Raffaels verlor er oft den Mut wieder; aber das Bild gelang vortrefflich. Behörden und Einwohnerschaft waren von dessen Ausführung sehr befriedigt. Z. machte der Kirchgemeinde damit ein Geschenk, und noch heute wird es in hohen Ehren gehalten. (Abb. in der Neumünsterchronik.)

Nach fünfzehnjährigem Wirken in Rom kehrte Z. 1847 in sein Vaterhaus zurück und setzte hier im Stillen seine künstlerische Thätigkeit fort. Vorab malte er Porträts, dann aber auch Landschaften, schweizerische und italienische; das Genrebild blieb jedoch sein Lebensglück, und so lange es die Gesundheit gestattete, malte er neue Skizzen. Mehrere Jahre war er herzleidend; im Sommer 1855 suchte er zum letztenmal Erholung im Engelberger Tale. Nach kurzem, aber schmerzvollem Krankenlager verschied er im 49. Altersjahr am 1. März 1856.

Die Hauptbilder des Künstlers sind: „Der römische Tanz in Tivoli" (Leipzig), „Das Oktoberfest vor Porta Angelica in Rom" (Mailand), „Das Fest der hl. Annunziata bei Rom" (Zürich) und „Die Transfiguration" in der Neumünsterkirche in Zürich.

In der Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft befinden sich folgende Oelbilder: „Betende Römerin", „Badende Mädchen", „Hirtenfamilie in der Campagna", 1835, „Das Erwachen", „Römerin", Studie, „Ankunft eines Kardinals im Kloster", Skizze, „Römische Pilger" 1851, ferner das mit H. J. Oeri zusammen gemalte Kolossalbild „Heimkehr der Zürcher aus der Schlacht von Tättwil", welches zum Schmucke der Festhalle für die Gedenkfeier von Zürichs Eintritt in den Bund ausgeführt wurde. Endlich befinden sich in den Malerbüchern der Kunstgesellschaft von 1830—1850 folgende Aquarelle und Zeichnungen: „Die Stadt Dronero in Piemont", Aquarell; „Kahnfahrt bei Neapel", 1848, Sepia; „Geschenk nnd Segen vor einem italienischen Pfarrhause", 1849, Sepia; „Besteigung des Monte-Rosa", Aquarell.

J. H. Meyer-Ochsner, N.-Bl. d. Zürch. Kstlergesellsch. v. 1857. — *W. Füßli*, Zürich u. die wicht. Städte a. Rhein I, p. 144. — *Nagler*, K.-Lex. XXII, p. 256. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 920. — Cotta'sches Kstbl. v. 1843—1846. — *Meyer v. Knonau*, Gemälde d. Schweiz, Kt. Zürich. — Neumünsterchron., p. 396. — *Müller*, Biogr. K.-Lex., p. 571. — *C. Brun*, Verz. d. Kstwerke, 4. Aufl., p. 80. — *Ders.*, A. D. B. — *Seubert*, K.-Lex. III, p. 628. — *Singer*, K.-Lex. V, p. 146. — *Bötticher*, Malerw. d. 19. Jahrh.s II, p. 1046. *H. Appenzeller.*

Zeller, Justine, s. Seitz-Zeller, *Justine* Margaritha Sophie.

Zeller, Stephan I., Goldschmied, der Sohn des Landvogts Stephan Z., von Zürich, gest. am 16. Okt. 1606. Er wurde 1569 Meister. 1584 war er Zwölfer zur Waag, 1591 Amtmann zu Embrach. Er wohnte im Grünen Glas an der untern Zäune und hatte zwei Frauen. Mit Beatrix Belzinger verheiratete er sich 1570, mit Barbara Koller 1599. Werke von ihm sind nicht bekannt; seine Lehrlinge wurden indessen meistens geschätzte Meister.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer*, Coll. Stadtbibl. Zürich IVa, p. 172. — *Lindinner*, Tom. VI, p. 626. *C. Brun.*

Zeller, Stephan II., der Sohn des Goldschmieds Stephan Z. von Zürich. Er übte den Beruf des Vaters aus, bei dem er 1601 Lehrling war, und starb 1622. Er wurde 1612 Meister. 1613 verheiratete er sich mit Elisabeth Schaufelberger.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer,* Coll. VI, p. 475/76. *C. Brun.*

Zeller, Thea, Aquarellmalerin, von Zürich, wurde 1842 als Tochter des Heinrich Z.-Horner (s. d.) geboren. Sie begleitete den Vater viel auf seinen Gebirgstouren und bildete sich unter seiner Anleitung im Malen aus. Sie verlegte sich meist auf Blumen, Stillleben und dergleichen und stellte 1879 an der Turnusausstellung des Schweiz. Kunstvereins ein Aquarell „Hausspatzen" aus.

H. Appenzeller.

Zeller, Walter, Glaser, zu Basel, im beginnenden 16. Jahrh., der Sohn des Jakob Z., des Brotbecken, und seiner Ehefrau Elsbeth. Seine Gattin hieß Anna; denn 1513 legt „Anna Zellerin die Glaserin" ein Verbot auf die in den Händen von Hensli Fischer befindlichen Kleider des Domprobstknechts Uli N., der ihr Geld schuldig war. Nach dem Tode des Vaters verheiratete sich die Mutter mit Eucharius Haller, nach den Akten über eine vermögensrechtliche Auseinandersetzung Z.s mit seinem Stiefvater 1518, Samstag nach Corpus Christi.

Gerichtsarch. E 8, 1813, p. 40. — Gerichtsarch. C 22. — Vergichtbuch. (Basl. Staatsarch.) *L. Stumm.*

Zellweger, Konrad, Glasmaler, von Beruf Glaser und Wirt in der Gählern bei Teufen im Kanton Appenzell A.-Rh., 1599 Hauptmann in Herisau, 1604 Landweibel von Appenzell A.-Rh., von 1613—1642 Landammann, gest. 1648. Glasmalereien von seiner Hand finden sich im Museum zu St. Gallen und an andern Orten.

Tobler, Regenten- u. Landesgesch. des Kts. Appenzell A.-Rh., p. 19 ff. — *Hartmann,* St. Gall. Kstgesch., p. 123 f. — *H. Meyer,* Coll. I, Beil., p. 36. — Sammelband aus dem Nachlasse des Historikers *Zellweger* in der Kantonsbibl. Trogen. — *Leu,* Helv. K.-Lex. XX, p. 72.

T. Schieß.

Zemp, Adolf, Porträt- und Genremaler, der Sohn des Leodegar Z. (s. d.), geb. am 20. Nov. 1838 in Luzern, übte sich in der Zeichenkunst, vorerst bei seinem Vater, dann bei Deschwanden in Stans, bezog kurze Zeit das Polytechnikum in Zürich, 1857 die Akademie und 1860 die Kunstschule in Karlsruhe. 1862 in Paris, kopierte er zum Lebensunterhalt nach alten Meistern. Seither lebt Z. in Luzern.

Wiederholt stellte Z. im Palais de l'Industrie Porträtzeichnungen aus. 1869 verzeichnet der Katalog der Ausstellung der Luzerner Kunstgesellschaft von ihm: Nr. 145 „Die hl. Agnes", Nr. 146 „Die hl. Idda", der dortige Katalog von 1889: zwei Handzeichnungen und drei Oelgemälde, Porträts. Z. beteiligte sich 1874 auch am Schweizerischen Turnus in Luzern.

Zum Teil nach Mitt. des Kstlers. *Franz Heinemann.*

Zemp, Leodegar, Porträtmaler, Steinzeichner (Lithograph), der Vater des Adolf Z. (s. d.), gebürtig von Flühli bei Schüpfheim. Er kam schon im 10. Lebensjahre zu Maler Reinhard (s. d.) „in die Lehre", war seit zirka 1840 als Zeichner an lithographischen Anstalten Luzerns und besonders bei Gebr. Benziger in Einsiedeln thätig, wo er am 28. Aug. 1878 im Alter von 73 Jahren starb. Von ihm stammen eine Anzahl lithographierter Blätter der alten Firma Gebr. Eglin in Luzern, u. a. „Theologia", lithographische Allegorie nach Raphael Sanctus und B. Necchi; „Die Wundermedaille." Ferner: „Gedenkblatt. Eine Träne auf Joseph Leus Grab." Besonders hat Z. durch die Fertigkeit der Gemälde-Restauration sich ausgezeichnet. Von seiner Porträtkunst zeugten an der Luzerner Jubiläumsausstellung 1889 die Bildnisse des Jost Joseph Dangel und der Maria Anna Dangel (Kat. Nr. 616 und 617) und schon 1869 an der dortigen Ausstellung verschiedene Porträtgemälde (Nr. 141—144 des Kat.). Eine Handzeichnung („St. Hieronymus") liegt in der ehemaligen Sammlung Karl Mahler in Luzern. (Vgl. auch Bern. Jahresber. Kstverein 1878, p. 54.)

Franz Heinemann.

Zender (Zeender, Zehnder), David, Glockengießer, in Bern. Er goß 1679 die größte Glocke in Lyß.

Nüscheler, Glockeninschr. im Kt. Bern, p. 140.

† Moriz Sutermeister.

Zender (Zeender, Zehnder), Emanuel, Glockengießer, in Bern. Der letzte Abkömmling dieses mehr als dritthalb Jahrhunderte blühenden Glockengießergeschlechts. Er erscheint 1735 auf der größten Glocke in Laupen.

Nüscheler, Glockeninschr. im Kt. Bern, p. 141.

† Moriz Sutermeister.

Zender (Zeender, Zehnder), Jakob, Glockengießer in Bern. Er war vermutlich ein Sohn des Hans Z. 1517 schrieb der Rat in Bern dem Statthalter und den Landleuten zu Aeschi, wenn sie das Werk ihrer Glocken jenem Gießer anvertrauen, so wollen M. G. Herren Bürge dafür sein. Im gleichen Jahre verkauften Schultheiß und Rat in Bern dem Jakob Z. „eine Gießschür" vor dem Aarberger Tor, unter dem Vorbehalt jedoch, allda, so oft sie es bedürfen, Büchsen oder Glocken gießen lassen zu können. Dieser Fall scheint 1611 eingetreten zu sein, als die größte Glocke des Münsters zu Bern im Zwingelhof gegossen wurde. Den Namen Jakob Z.s enthält die 1525 gegossene größere Glocke in Trachselwald.

Nüscheler, Glockeninschr. im Kt. Bern, p. 137, 138.

† Moriz Sutermeister.

Zender, s. auch Zechender, Zeender, Zehender, Zehnder.

Zen Hüseren, s. Hüseren, Ulrich zen.

Zenino da Campione, s. Campione, Zenino da.

Zenklusen, Joseph, „graveur et peintre à Brigue“, urkundet am 22. Dez. 1794.

Gmde-Arch. Zwischbergen. *D. Imesch.*

Zeno da Campione, s. Campione, Zeno da.

Zeuger, M. A., Porträtmaler, lebte 1759 in Lachen im Kanton Schwyz; die dortigen Zivilstandsregister lassen den Künstler nicht nachweisen, obgleich der Geschlechtsname der Zeuger oder Züger dort schon im 15. Jahrh. vorkommt. Das Schweizerische Landesmuseum in Zürich besitzt ein Oelgemälde, das Bildnis einer Dame, bezeichnet: „M. A. Zeuger von Lachen pinx. 1759.“

Anz. A.-K., N. F. VII, 1905/06, p. 247 in den „Mitt. aus dem Verbande der Schw. Altertumssamml.“ *H. Appenzeller.*

Zeugherr, Leonhard, Architekt, geb. in Zürich am 11. Jan. 1812, gest. am 16. Dez. 1866. Er gehörte um die Mitte des vorigen Jahrh.s zu den am meisten beschäftigten und einflußreichsten Architekten Zürichs. W. Füßli nennt ihn „einen originellen Kopf“; doch werden seine Bauten heute den meisten Beschauern kaum mehr diesen Eindruck, sondern eher den einer gewissen Nüchternheit hinterlassen. Wir nennen von öffentlichen Bauten den Kantonsspital (gemeinsam mit G. A. Wegmann erstellt), das neue Schulhaus in Winterthur, das Pfrundhaus und das frühere Blindeninstitut sowie die Neumünsterkirche; von Privathäusern das Bodmer-Stockar'sche Landhaus in Riesbach, die Villen Wesendonk und Bellaria in Enge. Die wunderliche Namen- und Sachkonfusion bei Seubert und in andern Lexicis: „Ein G. Lasius von Zeugherr (!) baute dort das Zunfthaus zum Schnecken (sic!) und die Villa Wesendonk bei Zürich“ rührt von der irrigen Lesung eines Satzes in dem nachstehend zitierten Artikel der Zeitschrift für bildende Kunst her. Das Gesellschaftshaus zum Schnecken ist unseres Wissens nicht von Z., sondern nach Plänen von G. Lasius (s. d.) von Ad. Brunner erbaut. Die Festschrift des Eidgenössischen Polytechnikums zu dessen fünfzigjährigem Jubiläum erwähnt in Zürichs Baugeschichte Z.s Namen merkwürdigerweise mit keinem Worte, und auch die N. Z. Ztg. schwieg bei seinem Tode; dagegen sagte F. Bürkli in der Freitagszeitung, „neben feinem Geschmack für äußere Form habe Z. es vornehmlich verstanden, das Innere seiner Gebäude mit äußerstem Luxus und Komfort auszustatten.“

Nagler, K.-Lex. XXII, p. 265. — *Füßli,* Zürich u. die wicht. Städte a. Rhein, p. 87. — *Ehrenbergs* Bauzeitschr. I, p. 91; III, p. 225, 263, 347/48; IV, p. 29. — Zeitschr. f. bild. Kst. v. 1866, p. 263. — *Müller,* K.-Lex. III, p. 921. — *Meyer v. Knonau,* Gem. d. Schweiz. *F. O. Pestalozzi.*

Ziegler, Adrian, Maler und Kupferstecher, von Zürich, geb. 1620, gest. 1693, wohnhaft im Chamhaus, Zünfter zur Meisen 1645. Gattinnen: 1) Elisabeth Haab 1645; 2) Elisabeth Vögeli 1649. Arbeiten sind keine bekannt. *Keller-Escher.*

Ziegler, Adrian, Kupferstecher, von Zürich, war dort um 1644 thätig. Füßli erwähnt zwei von ihm gestochene Bildnisse der reformierten Kirchengelehrten J. H. Alting und P. Du Moulin. In der Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft befindet sich eine Ansicht von Zürich in Kupferstich aus jener Zeit, 25/34,5 cm, und ein zweiter, „Contrafactur des kostlichen Bads Urdorff“, 15,5/12 cm.

Nagler, K.-Lex. XXII, p. 273. — *Füßli,* K.-Lex. II, p. 6176. *H. Appenzeller.*

Ziegler, Christoph-François von, peintre, dessinateur et professeur, peintre-émailleur, Genevois, né à Genève le 30 avril 1855, mort le 6 sept. 1909, d'origine schaffhousoise. Élève de l'École des Beaux-Arts de Genève et particulièrement de Barthélemy Menn, il a fait un apprentissage complet de peintre sur émail dans l'atelier de MM. Ravel et Magnin de 1870 à 1875. En 1879 il partit pour Paris et fréquenta l'École des Beaux-Arts, comme élève de Galland, avec lequel il étudia la décoration et la figure décorative pendant deux ans. La peinture sur émail qui venait à ce moment-là de subir une crise intense, reprend vie et une certaine vogue par une réminiscence de la peinture en émail du genre de Limoges. Admirablement préparé par ses études fortes et sérieuses, Z. reprend le pinceau du peintre sur émail, la pointe à émailler et revient à Genève en 1884; il entre dans l'atelier de Marc Dufaux, dont il devient aussi le gendre. Il se trouve dans un milieu d'artistes en compagnie d'Édouard Lossier, son beau-frère, d'Henri Le Grand-Roy et de Reymond (voir ces noms). C'est de cette époque que datent les belles pièces qui sont créées et sortent de cet atelier réputé. Chacun des collaborateurs de Dufaux tient à produire et à accentuer cette réputation. Z. créa un genre d'émaux en fort relief rappelant les effets de certains camées avec des transparences et des profondeurs onctueuses et souples que seul peut donner l'émail, la belle matière employée. Le Musée des Arts décoratifs de Genève possède un remarquable spécimen de ce genre, peut-être son meilleur; ce musée possède aussi une très belle pièce, „Les saintes femmes“, en émail genre de Limoges teinté, et une plaque en ors peints sur fond sardoine, modelé à la pointe molle.

Une nouvelle crise de l'émail oblige v. Z. à se tourner d'un autre côté et en 1886 il est nommé professeur de dessin à l'École professionnelle des garçons, qui vient de se fonder. Il devient encore professeur à l'École professionnelle des jeunes filles et à la section commerciale de l'École secondaire qui se fondent et s'inaugurent successivement. Dans tous les domaines où il a exercé son activité, v. Z. se distingue par des qualités de conscience et d'exactitude très caractéristiques; ses aptitudes d'artiste sont, chose assez rare, doublées de celles d'un mathématicien-mécanicien. Son esprit d'observation et de recherche exercé dans ses professions diverses l'a conduit à la découverte de son „Perspecteur-mécanique" au moyen duquel on peut obtenir les divers aspects perspectifs de toute espèce d'objet pourvu qu'on en possède le plan et l'élévation géométrale. Un de ces appareils lui vaut la médaille d'or à Paris en 1900; il est acquis par le Gouvernement français pour le Musée des Arts et Métiers. A Milan, un autre modèle exposé à 1906 lui vaut également une médaille d'or; on pouvait voir à cette même exposition dans la section de géographie une vue panoramique de Paris à Milan fait au moyen de cet appareil; cette vue panoramique réunissait en plus de son exactitude géographique-mathématique de véritables qualités artistiques de peinture à l'huile. De nombreuses vues panoramiques ainsi obtenues, des reconstitutions d'après d'anciennes gravures, cartes géographiques, documents divers sont utilisés pour l'enseignement et ornent les salles des cours dans les établissements d'instruction publique à Genève. En 1902 parut à l'occasion du 3me centenaire de l'Escalade de 1602 une vue de Genève reconstituée au moyen de documents historiques; ce travail vulgarisé par la chromo-lithographie est devenu populaire et le tableau original a été acquis par la Ville aidée en celà par les souscriptions des différentes sociétés artistiques de la localité.

v. Z. a obtenu de nombreuses récompenses dès son entrée dans la carrière, dont quelques-unes déjà citées. En 1876 il sort deuxième au concours de dessin ouvert par la Société des Arts à l'occasion du Centenaire de la fondation, pour un carton „Nos horlogers du XVIIIe siècle!" Plus tard ce même sujet lui est commandé par le Conseil administratif pour décorer la salle des séances. En 1879 la Ville de Genève lui achète pour la Fondation Diday „La Noce en bateau" exposée cette même année; il est actuellement au Musée Rath. En 1884 il obtient un 2e prix au concours Diday pour le tableau „Le Meunier, son fils et l'âne", sujet imposé par le programme du concours.

Journ. de Genève du 8 sept. 1909. *Georges Hantz.*

Ziegler, Jac. *Christoph,* Dilettant, von Zürich, geb. dort am 1. Okt. 1768, gest. am 10. Febr. 1859. Er entschied sich früh aus eigentlicher Neigung für den militärischen Beruf und stieg in diesem nach mannigfaltigen Wechselfällen, die ihn hintereinander in französische, österreichische, englische und niederländische Dienste führten, bis zum Rang eines Generalmajors. Vaterstadt und Vaterland machten sich übrigens auch wiederholt seine militärische Erfahrung zu Nutz, so die erstere 1802 bei der unrühmlichen Beschießung der Stadt durch General Andermatt und der nachfolgenden Erhebung gegen die helvetische Regierung, letzteres bei der Unterdrückung des Aufstands von 1804 im Kanton Zürich, bei den Grenzbesetzungen der darauf folgenden Jahre und der eidgenössischen Intervention in Baselland 1831. Seine mannigfaltigen militärischen und politischen Erlebnisse hat Z. selbst in anziehender Weise geschildert; sie sind nach seinem Tode in den nachstehend zitierten Neujahrsblättern veröffentlicht worden.

Das Zeichnen und Malen betrieb er, wie so manche seiner Berufsgenossen, in den Mußestunden des Friedensdienstes. Unterricht im Malen hat er nur gelegentlich drei Tage lang bei Kuster in Winterthur genossen, das Zeichnen 1790 in Grenoble gelernt. Seine landschaftlichen Versuche haben viel Aehnlichkeit mit denjenigen Sal. Landolts (nach dem er auch kopiert zu haben scheint) und zeigen viel Sinn für landschaftliche Stimmung und Vertrautheit mit der Natur, die er auf dem väterlichen Landsitz in Neftenbach und seinen militärischen Streifzügen mit buntester Staffage reichlich zu beobachten Gelegenheit hatte. Die Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft enthält in den Malerbüchern allerlei Proben seiner Kunst, und es ist auch der Erwähnung wert, daß Z. zu dem Kreise gehörte, der am 27. Mai 1806 in Zofingen die Schweizerische Feuerwerkergesellschaft gründen half. — Das Bild, welches er in seiner Selbstbiographie (N.-Bl. der Kstlergesellsch. v. 1885, p. 7) erwähnt — Wachtposten des Regiments Bachmann im Walde bei nächtlichem Wachtfeuer, in Teufen 1802 gemalt — und das dort als verschollen bezeichnet wird, befindet sich im Besitze des Hrn. Dr. Keller-Escher.

Z.s Gattin, die energische Johanna Margaretha Meiß von Teufen, welche ihrem Gemahl auch auf seinem Feldzug im Tirol (1800) gefolgt war und ihm dort einen Knaben, den spätern Oberst Eduard Ziegler geboren hatte, war ebenfalls künstlerisch veranlagt. Sie versuchte sich in Pferdestücken und Landschaften, und Naglers Angabe, daß sie auch die Staffage in ihres Gemahls Bildern gemalt habe, stimmt mit dessen Notizen überein. Oberst Salomon Landolt hat nach dem Tode seiner Marianne fünf Monate

bei dem Ehepaar in Neftenbach zugebracht, und David Heß schildert deren Leben in seinem prächtigen Büchlein über den Genannten wie folgt: „Z. hatte ein entschiedenes Talent für die Malerei, seine Gemahlin die nämlichen Anlagen, zum Teil durch Landolts Beispiel und Aufmunterung, entwickelt; und nun, wie alle drei den Winter über beisammen wohnten, ward ihr Haus eine wahre Akademie. Eine Menge Skizzen wurden entworfen, Anordnung, Beleuchtung und Färbung besprochen, und aus diesem Vereine gingen in kurzer Zeit eine Menge zierlicher Bilder hervor, die von der Kunstfertigkeit dieses malerischen Kleeblattes zeugen."

Z.s zweitältester Sohn, *Hans Salomon Z.* (s. d.), hat ebenfalls die Landschaftsmalerei betrieben.

Mitt. v. Hrn. *C. Ziegler-Wegmann.* — N.-Bl. d. Zürch. Kstlergesellsch. v. 1884-85. — *David Heß*, Sal. Landolt, p. 165/66. *F. O. Pestalozzi.*

Ziegler, Conrad, Zeichner und Kupferstecher, von Zürich, wurde dort 1770 geboren und von Conrad Geßner unterrichtet. Nach Nagler stach er in dieser Zeit „2 Landschaften mit Figuren und Tieren nach Kreidezeichnungen Geßners in Aquatinta auf Naturpapier mit Weiß gehöht, qu.-fol." Um 1795 begab sich Z. nach London und arbeitete bei dem Verleger R. Ackermann. Von 1798 erwähnt Nagler „2 Landschaften mit Tiergruppen nach Rosa di Tivoli, C. Ziegler fecit Aquatinta London, kl. qu.-fol." Von 1799—1802 erschienen dann bei Ackermann die 30 großen Aquatintablätter „Malerische Darstellung der vorzüglichsten Truppen Europas von Conrad Geßner" (s. d.), von welchen 12 Bl. von Z., die übrigen von Merke und Blucks gestochen wurden. 1802 war Geßner persönlich in London anwesend und traf auch mit Z. dort zusammen, der in London 1810 starb. Das militärische Werk C. Geßners, das äußerst selten geworden ist, befindet sich in der Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft.

Nagler, K.-Lex. XXII, p. 273. — *Füßli,* K.-Lex. II, p. 6176. *H. Appenzeller.*

Ziegler, Felix (oder Hans Felix), Goldschmied, der Sohn Jakob Z.s und der Enkel des Goldschmieds Brunner, geb. in Zürich 1669. Er war 1680 Lehrling bei Heinrich Hofmeister und wurde 1696 Meister. Er heiratete in erster Ehe 1700 Esther Schmutz und in zweiter 1717 Dorothea Labhardt von Steckborn.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer,* Coll. VI, p. 478. *C. Brun.*

Ziegler, Hans Heinrich, Probierer, Münzgwardein, in Zürich, probierte unterm 1. Juni 1736 „auf Befehl" des Standes Luzern eine kleine silberne Monstranz. Er dürfte, nach Dr. Keller-Escher, identisch sein mit dem Probierer Hans Heinrich Z. (Die Redaktion.)

Analyse des Befundes im Staatsarch. Luzern, Fasz. Goldschmiede. *Franz Heinemann.*

Ziegler, Hans Heinrich, der Sohn des Wardeins J. Heinrich Z., wie sein Vater Goldschmied, von Zürich, wo er 1743 geboren ist. Er wurde 1761 als Meisterssohn geledigt und 1764 Meister. Er verheiratete sich 1766 mit A. Dorothea Büel von Stein am Rhein und ward im gleichen Jahre Wardein. Er starb 1773.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* *C. Brun.*

Ziegler, Hans Jakob, geb. 1615 in Winterthur, gest. dort 1666. „Für die Originalaufnahmen bediente sich Merian der Mithülfe verschiedener Künstler . . . Regensberg von J. Ziegler."

L. Calame.

Ziegler, Hans Jakob, Goldschmied, der Sohn des Adrian Z., geb. in Zürich 1650, gest. 1716. Er war 1664 Lehrling bei Jakob Meyer und wurde 1676 Meister. 1680 heiratete er Küngold Füßli und 1690 Regula Nüscheler.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer,* Coll. VI, p. 477. *C. Brun.*

Ziegler, Hans Jakob, Goldarbeiter. Er war der Sohn des Junkers Franz Z. zum Wildenmann in Schaffhausen und trat 1688 auf fünf Jahre zu dem Goldarbeiter Gedeon Bavier zu Basel in die Lehre.

Misc. Fechter. *Major.*

Ziegler, Hans Salomon, Landschaftsmaler, von Zürich, geb. am 27. Aug. 1798 in Neftenbach, der Sohn des Generals Jakob *Christoph* Ziegler (s. d.) und Patenkind des originellen Obersten und Maler-Dilettanten Salomon Landolt. Er folgte zunächst diesen beiden im militärischen Beruf, indem er 1815 eine Offiziersstelle in dem k. niederländischen Regiment seines Vaters annahm; aber die Entlassung der kapitulierten fremden Truppen 1829 machte dieser Carrière, in welcher er bis zum Hauptmann gestiegen war, ein frühes Ende und nötigte ihn, einen andern Beruf zu ergreifen. Von seinem Vater hatte er noch mehr als den militärischen Sinn, die Liebe und Begabung zur Kunst geerbt, und so begab er sich dann, rasch entschlossen, nach Rom, um sich an den alten Meistern und vor der herrlichen Natur als Maler auszubilden. Die beiden Brüder Leopold und Aurèle Robert zählten dort zu seinen intimsten Freunden, und rührend mühte er sich um die Erheiterung und Aufrichtung des damals schon zur Melancholie geneigten talentvollen Landsmanns. Zeitlebens blieb Z. dieser Aufenthalt, trotzdem ihn die Knappheit der Mittel zur äußersten Sparsamkeit nötigte, in schönster Erinnerung. 1832 in die Heimat zurückgekehrt, wählte

er mit Vorliebe die einfachen, sanften Gegenden des obern Zürichsees, des Zugersees oder des Neckartals bei Heidelberg zum Gegenstande seiner Darstellungen und wußte seinen Bildern — wie ein Nachruf sagt — immer etwas von dem Frieden einzuhauchen, der ihn selbst beseelte.

Auf den Markt trat er mit seinen Schöpfungen wenig. Die Kunst ward ihm immer mehr zur freundlichen Begleiterin seiner Muße und zum natürlichen Ausdrucksmittel seiner Empfindungen. Seine Bilder sind denn auch zum größten Teil Eigentum der engern und weitern Familie geblieben, und wenige sind in andern Privatbesitz übergegangen. Ueberhaupt trat er nicht gern öffentlich hervor und zog sich aus den militärischen und bürgerlichen Aemtern, die ihm angetragen wurden (von 1839—1842 Mitglied des Großen Rats, von 1840—1842 Major und Polizeipräsident seiner Vaterstadt) bald wieder zurück, um in der Stille der Kunst, seiner Familie, der Wohlthätigkeit und den religiösen Interessen, welche ihm am Herzen lagen, zu leben. Das „Greisenessen", welches er alljährlich zwischen Weihnacht und Neujahr 100 armen alten Leuten zu geben und mit einer Ansprache zu begleiten pflegte, steht noch manchem, der daran als zuschauender junger Gast teilnehmen durfte, in freundlicher Erinnerung.

Der alte Herr entschlief am 23. März 1882, nachdem er bis in die letzte Zeit den Pinsel geführt und kleine freundliche Gemälde (so noch 1879 einen lieblichen „See Tiberias") geschaffen hatte.

„Zum Andenken an Hans Salomon Ziegler" (anonym). — Bern. Jahresber. Kstver. 1882, p. 39. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 922. — Cotta'sches Kstbl. v. 1832.
F. O. Pestalozzi.

Ziegler, J..., Miniaturmaler des 18. Jahrhs., vermutlich aus Schaffhausen, allein bekannt durch zwei Proben seiner Kleinkunst aus hiesigem Privatbesitz: Vexierbildchen mit landschaftlichen oder figürlichen Darstellungen, auf denen wie zufällig das abgerissene Stück eines schwarz und rot bedruckten Buchtitels liegt. Auf einem der Blättchen spaziert außerdem eine täuschend hingemalte Fliege herum. Beide sind bezeichnet: J. Ziegler f., das mit der Fliege außerdem: 1737.

Eigenes. — Kat. der Schaffh. Ausst. v. 1876 (wo der Kstler unrichtigerweise G. Ziegler heißt). *Vogler.*

Ziegler, Jakob, Zeichner und Maler, von Unterramsern im Kanton Solothurn, wurde dort 1837 geboren, war zuerst Schüler J. M. Distelis und bildete sich in München weiter. Nach der Schweiz zurückgekehrt, widmete er sich in Solothurn nach Distelis Tode der Fortsetzung von dessen Kalender, zu welchem er die Schlachtenbilder und Illustrationen zu den Volkssagen lieferte, malte dort und in Basel verschiedene Porträts und starb in Arlesheim 1856 in jugendlichem Alter. Im Museum zu Solothurn befinden sich die zwei Kartons: „Belagerung von Solothurn durch Herzog Leopold von Oesterreich" und „Johann von Schwaben als büßender Parricida vor dem Abte zu Engelberg."

N.-Bl. Solothurn 1859, p. 20. *H. Appenzeller.*

Ziegler-Sulzberger, Jakob B., Landschaftsmaler-Dilettant, geb. am 1. Febr. 1801 in Winterthur, gest. dort am 1. Juni 1875. Er genoß Unterricht bei Weidemann und Rudolf Koller und war bis in sein hohes Alter der Landschaftsmalerei eifrigst ergeben und in Winterthur eine allgemein beliebte Persönlichkeit. Sein wohlgetroffenes Bild von Maler Gritti aus Bergamo wurde von diesem dem Kunstverein Winterthur geschenkt. In der Kunsthalle befinden sich ein Oelgemälde Z.s sowie verschiedene Albums mit Aquarellen. Ein Album mit Ansichten von Winterthurer Architekturen befindet sich auf der Stadtbibliothek in Winterthur.

Tscharner, Bild. Kste. 1876, p. 32. *L. Calame.*

Ziegler, Joachim, Holzbildhauer, im 16. Jahrh., lieferte zu Stein a. Rh. bei der Erweiterung der Kirche 1583 die neue Kanzel an der Stege im Chor, auf der am 8. Okt. zum erstenmal gepredigt wurde. Jetzt ist sie nicht mehr vorhanden. In dem geneal. Register der Stadt Schaffhausen, wo man den Namen Joachim Z. zu suchen versucht sein könnte, findet er sich nicht.

Rahn, Stat. schw. Kstdenkm., Schaffh., im Anz. A.-K. v. 1889, p. 252. *Vogler.*

Ziegler, Johann, „Gold- und Silberfabrikant", aus Mülhausen, ließ sich 1707 in Bern nieder, verheiratete sich dort mit der Tochter des Andreas von Werdt und betrieb sein Handwerk, unter anderem auch Galonsmachen. Er starb am 14. Mai 1737.

Burgerkammerrechnungen u. 1/2 Man. v. Bern.
H. Türler.

Ziegler, Johann Heinrich, Goldschmied, der Sohn Adrian Z.s, des Pfarrers zu Urnäsch, geb. dort (?) 1692, gest. 1766. Er machte seine Lehre zu Dießenhofen und wurde 1718 Meister. Er hatte drei Frauen: 1718 heiratete er Küngold Schinz, 1740 Katharina Fuchs, 1756 Regina Vögeli. Er war 1761 noch Meister und der Vater Hans Heinrich Z.s (s. d.). Nach Dr. Keller-Escher wäre er identisch mit dem Probierer Hans Heinrich Z. (Die Redaktion.)

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. *C. Brun.*

Ziegler, Johann Ludwig, Kupferstecher des 17./18. Jahrh.s, nennt sich auf seinem bekanntesten Blatte selbst Schaffhauser, ist aber weder in den amtlichen Registern noch in den privaten Genealogien des Geschlechts zu finden. Vermutlich ist er auswärts geboren, scheint aber später

doch einmal in der Vaterstadt gelebt zu haben. Jenes Blatt war „sein erstes Stück, so er in seinem Vaterland machte; er ward unglücklicherweise erstochen, da er die Hoffnung erweckte, einer der größten Kupferstecher zu werden“, heißt es bei J. C. Füßlin. Aehnlich bei Füßli (K.-Lex.): „Es ist der erste Kupferstich, den er zu Hause verfertigt. Er starb aber bald hernach in der Blüte seines Alters um den Anfang des XVIII. Jahrh.s.“ Nach Nagler ist er um 1705 gestorben. Auch über die Kunstthätigkeit Z.s wissen wir gar wenig; nach einer handschriftlichen Notiz (Samml. d. hist.-antiq. Vereins) wäre J. G. Seiler sein Lehrer gewesen. Sein bekanntestes Blatt ist der sehr saubere Linienstich „Adonis prent Congé de Vénus“ nach Joh. Mart. Veith, 371/273 (Plattengröße) und unterzeichnet: H. Lud. Ziegler Scaphusianus fec. et exc. Es gibt hievon schwarze und braune Abdrücke. Wohl gleichfalls ihm zuzuschreiben ist das nur mit Lud. Ziegler bezeichnete Schwarzkunstblatt „Affen als militärische Nachtwache“, nach Le Terriere (? Teniers); 225/350 Stichgröße. Z. „arbeitete auch nach A. Ziegler u. s. w.“ (Füßli).

Es gibt noch einen mit dem obigen ohne Zweifel nicht identischen *L. von Ziegler,* von dem ein kleines, sehr geschickt gemaltes Aquarell (76/97) vorhanden ist: Eine völlig nackte junge Dame galoppiert auf einem gesattelten Husarenpferde davon; im Hintergrund klettert der geprellte Krieger über einen Zaun. Das Blatt trägt die Unterschrift: „Das entschlossene Mädchen“ und ist bezeichnet: L. v. Ziegler fec., J. B. Seele inv. (Sammlung des Kunstvereins.)

J. C. Füßlin, Best. Kstler II, p. 205. — *Füßli,* K.-Lex. I, p. 726; II, p. 6176. — *Nagler,* K.-Lex. XXII, p. 275. — *Cust,* Index brit. Mus. I, p. 350. *Vogler.*

Ziegler-Zündel, Julie, Malerin, von Schaffhausen, geb. am 21. Juli 1820, gest. am 16. Febr. 1898. Sie begann ihre Studien in der Pensionszeit, in Genf, bei Maler Hornung. Was sie in Schaffhausen (Schweiz. Turnus 1848) ausstellte, war eine Kopie nach P. Deschwanden. Sie scheint überhaupt meist kopiert zu haben, porträtierte übrigens auch, malte Blumen und unterrichtete jüngere Damen.

Mitt. v. Verwandten. *Vogler.*

Ziegler, L. v., s. Ziegler, Johann Ludwig.

Ziegler, Wilhelm, Bildhauer, Modelleur und Holzschnitzer, geb. 1857 in Rosenberg (Baden). Er genoß seine künstlerische Ausbildung in Mannheim, Mainz und an der Kunstgewerbeschule in Wien. Er war in Wien einige Jahre im Privatatelier von Prof. König an großen figürlichen Aufträgen beschäftigt. Z. wirkt seit 1888 als Professor für Modellieren am kantonalen Technikum in Winterthur. Privatarbeiten: Plastische Dekorationen für zahlreiche Privatbauten im Kanton Zürich. *L. Calame.*

Zilli (Zyli), Jakob, von St. Gallen, 1436—1492 (oder 1536), war von 1474—1486, zur Zeit als der Neubau des Chors der Klosterkirche unter Abt Ulrich VIII. vollendet wurde (vgl. den Art. Schradin), Münsterbaumeister.

Rahn, Stat. schw. Kstdenkm., St. Gallen, im Anz. A.-K. v. 1886, p. 369. — Stemmat. Sangall. — *Joach. v. Watt,* Deutsche histor. Schriften II, p. 82 f. *T. Schieß.*

Zillio (Gillius, Gilio), Magister, der Sohn des Battista Z., Architekt, von Lugano, im 16. Jahrh. thätig. Unter seiner Leitung wurde wahrscheinlich 1479 in Bologna die Kirche della Madonna di Galliera neu erbaut. Sein Mitarbeiter war der Bildhauer Giacomo Pagani.

Malaguzzi, La chiesa della Madonna di Galliera in Bologna im Arch. stor. dell' arte v. 1893, VI, Fasz. I. — Boll. stor. v. 1893, p. 182. *C. Brun.*

Ziltener, Franz, Glasmaler, von Schwyz, geb. am Ende des 16. Jahrh.s, erscheint bereits von 1616—1620 in den schwyzerischen Landesrechnungen. Am 5. Febr. 1623 verehlichte er sich mit Anna ab Yberg, von Schwyz, und zog dann nach Luzern, wo er Mitglied der St. Lukasbruderschaft wurde und mehrere Jahre seiner Kunstthätigkeit obgelegen haben mag. In Schwyz treffen wir ihn 1633 wieder, aber nicht als Schöpfer friedlicher Kunstgebilde, sondern als Hauptmann eines Fähnleins, mit dem er nach Wil zieht und dort längere Zeit in Besatzung liegt, während die Schweden die Eidgenossenschaft mit einem Einfalle bedrohen.

1649 und 1651 ist Z. noch mit größeren Arbeiten in den schwyzerischen Landesrechnungen eingetragen. 1652 wurde er schwyzerischer Landvogt zu Bellenz und in der Riviera und scheint von da an seine künstlerische Thätigkeit aufgegeben zu haben. Z. starb hochbetagt am 24 März 1680 in Schwyz.

Mitt. des hist. Vereins des Kts. Schwyz, 4. Heft, p. 11 *M. Dettling.*

Zimberman, Clewin, Goldschmied zu Basel im beginnenden 15. Jahrh. Er stammte aus Ottendorf und wird 1422 urkundlich erwähnt.

Misc. Wackernagel. *Major.*

Zimerlin, Meister Hans, Kaplan und Baumeister. Er war 1514 am 21. Sept. Zeuge beim Abschluß des Vertrags zwischen dem Probst und Kapitel des Stiftes Zofingen mit „meister Steffan Ruotschman.“ In dem Vertrage handelte es sich um die Wiederherstellung der St. Mauritiuskirche in Zofingen, die am 5. Okt. 1513 schon vom Generalvikar des Bischofs Hugo von Konstanz als „adeo ruinosa facta et defectuosa“ bezeichnet worden war.

Hans Herzog, Die Restauration der Kirche in Zofingen 1513—1516 (bezw. 1520). — *Hans Herzog*, im Anz. A.-K. v. 1891, p. 439. *C. Brun.*

Zimmel, Jakob, Maler, von Rorschach, wird als Mitarbeiter an dem 1644 errichteten Choraltar in der Klosterkirche zu St. Gallen genannt.

Stiftsbibl. St. Gallen, Cod. 1720 (Liber consecrationum), p. 13. *T. Schieß.*

Zimmer, Johann *Heinrich* Ehrenfried, Zeichner, Maler und Formschneider, wurde 1774 in Roßdorf bei Göttingen geboren. Er genoß dort bei seinem Vater, dem aus Hamburg gebürtigen Maler Samuel Z., den ersten Unterricht und war auch Schüler von Riepenhausen in Göttingen. 1799 verließ er diese Stadt mit einem Edelmanne. Nachdem er sich einige Zeit in der Gegend von Stuttgart aufgehalten, begab er sich in die Schweiz und fand Beschäftigung beim Maler F. N. König in Interlaken, dem er Ansichten ätzen und kolorieren half. Er verheiratete sich mit Königs Schwägerin, Elisabeth Wyß von Bern; die Trauung fand am 15. Aug. 1803 in Ringgenberg statt. 1810 war Z. Zeichenlehrer in Zofingen und beschickte in diesem Jahre die Kunstausstellung in Bern mit einem Bilde „Die Mühle bei Wilderswil." 1815 bürgerte er sich in Dättwil im Kanton Aargau ein. 1817 kam er als Zeichenlehrer nach Hofwil, während seine Familie sich in Gümligen niederließ. 1820 zog er mit ihr nach Bern, wo er als Zeichenlehrer und Maler lebte. 1848 begab er sich zu einem verheirateten Sohne nach Biel und starb dort am 4. Febr. 1851 im Alter von 76 Jahren und 6 Monaten. Seine Nachkommen leben noch in Biel. Mit der Bezeichnung „H. Zimmer" zeichnete er 1811 zwei Bilder zu der Beschreibung der Stadt Zofingen und zur dazugehörigen Chronik, 1812. 1819 und 1825 schnitt er die Titelvignette zu der von Stierlin besorgten Ausgabe der Berner Chroniken von Justinger und Anshelm. In den „Alpenrosen" von 1827 ist auch ein mit „Zimm." bezeichnetes Kupfer enthalten.

Nagler, K.-Lex. XXII, p. 282. — *Füßli*, K.-Lex. II, p. 6179. — Material im Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Zimmerlin, Johann, Büchsenschmied, wurde 1619 in Zofingen geboren, gab dann das Bürgerrecht auf, kaufte sich aber um einen vergoldeten Becher im Werte von zirka 15 Gld., nach andern um 100 Gld. am 11. März 1644 wieder ins Zofinger Bürgerrecht ein. Er starb als Ratsherr 1693. Sein Sohn, *Johann Z.* (1666—1725), folgte ihm im Handwerk nach.

Schauenberg-Ott, Stammreg. der bürgerl. Geschlechter der Stadt Zofingen, p. 449—451. *E. Reinhart.*

Zimmerlin, Johann, Hafner, in Zofingen, wo er 1731 starb. Sein Sohn, *Samuel Z.*, geb. 1701, der in Koppingen lebte, und sein Enkel, *Samuel Z.* (1743—1783), wieder in Zofingen, folgten ihm im Handwerk nach.

Schauenberg-Ott, Stammreg. der bürgerl. Geschlechter der Stadt Zofingen, p. 450/52. *E. Reinhart.*

Zimmermann, Witwe, Bossiererin, stellte in Luzern an der Schweizerischen Kunstausstellung 1868 ihre „in Form und Farbe selbst für einen Botaniker täuschend getreu" modellierten Alpenblumen-Bouquets aus.

Luz. Tagbl. v. 1868, Nr. 237. *Franz Heinemann.*

Zimmermann, David I., der Sohn des Hauptmanns Hans Heinrich Z., Goldschmied, geb. 1745 in Zürich. Er wurde 1762 als Meisterssohn geledigt, 1767 Meister und starb am 14. Febr. 1803. 1788 war er Zwölfer zum Kämbel, 1791 Großkeller, von 1793—1803 Obmann der Goldschmiede. Seit 1768 var er mit Elisab. Grimm verheiratet. Auch sein Sohn, *David Z. II.*, geb. 1776, war Goldschmied.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher*. *C. Brun.*

Zimmermann, Felix, Glockengießer, in Zürich, der Sohn von Heinrich Z. (?). Er goß 1694 eine Glocke für Dübelbach (?). Wahrscheinlich wurde F. Z. 1658 geboren. Er starb 1808 und wird als „Hafengießer" bezeichnet. Er war eher ein Sohn des Kupferschmieds Hs. Caspar Z.

Nüscheler, Glockenb. (Msc.). — Mitt. des Hrn. Dr. *Keller-Escher*. *† Moriz Sutermeister.*

Zimmermann, Hans, wird 1469 unter den Werkleuten zum „Buw in der Kilchen" im Fraumünster in Zürich erwähnt.

Mitt. der antiq. Gesellschaft Zürich XXV, p. 29. *E. Reinhart.*

Zimmermann, Hans Heinrich, Goldschmied, von Zürich, geb. am 9. März 1721, gest. am 9. April 1790. Er war 1736 Lehrling bei Meyer und wurde 1742 Meister. 1759 ward er Hauptmann; von 1770—1790 ist er Handwerksobmann gewesen. Er heiratete 1744 A. Catharina Heidegger.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher*. *C. Brun.*

Zimmermann, Hans Kaspar, Goldschmied, der Sohn des Kupferschmieds Andreas Z., geb. 1756 in Zürich. Er war 1772 Lehrling bei Bernhard Bodmer und wurde 1781 Meister.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. *C. Brun.*

Zimmermann, Heinrich, Glockengießer, in Zürich, geb. 1659, der Sohn des Kupferschmieds Johann Kaspar Z., der Bruder des Glockengießers Felix Z. 1680 wird er Glocken-, Stück- und Hafengießer genannt und erneuert die Zunftgerechtigkeit zu Schmieden für 12 Pfd. 1684 ward ihm gestattet, in seinem Hause zum St. Paul eine Gießerei einzurichten. 1687 wurde seiner

Frau die Befugnis erteilt, das Stück-, Glocken- und Hafengießerhandwerk unter ihrem eigenen Namen und auf eigene Gefahr zu betreiben.

Nüscheler, Glockenb. (Msc.). — Mitt. des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* † *Moriz Sutermeister.*

Zimmermann, Johann, Graveur, Formschneider, von Oberflachs, in Bern, schnitt 1776 Holzschnitte für den Berner Hinkenden Boten und unterschrieb sich etwa auch „Zimmermännli"; 1804 verfertigte er eine Titelvignette für diesen Kalender. Er war verheiratet mit Katharina Thurni von Köniz und ließ von 1778—1785 in Bern vier Kinder taufen. Er wohnte außerhalb der Stadt, vermutlich in Wabern. Im helvetischen Nationalregister von 1798 ist er als Graveur bezeichnet; sein Alter ist mit 49 Jahren angegeben.

Graf, Gesch. des Hinkenden Boten, p. 74 u. 80. — Material im Staatsarch. Bern. *H. Türler.*

Zimmermann, Joseph I., Maler, Lithographie-Zeichner, Kupferstecher (von Weggis?), Monogramm J. Z., geb. am 24. März 1815 in Luzern, gest. dort am 7. Mai 1851. Er besuchte in früher Jugend die Kunstschule des Zeichenlehrers Schlatt (s. d.), der ihn auf das Gebiet des damals Mode werdenden lithographischen Zeichnens hinleitete. 1830 trat Z. bei der Lithographie Eglin (s. d.) als Lehrling ein. Schon als solcher leistete er Vortreffliches und wurde daher nach Beendigung der Lehrzeit (drei Jahre) von der lithographischen Anstalt Vassalli in Mailand angestellt, wo Z. nebenbei akademischen Kunststudien oblag. 1842 wurde er bei Hasler & Co. in Basel verpflichtet und hat einen Teil der von Guise (s. d.) fein entworfenen gotischen Zeichnungen ebenso künstlerisch auf Stein gezeichnet. 1846 finden wir ihn bei Wagner in Bern, 1847 wiederum in Mailand, 1848 abermals in Luzern, wo er bei Eglin, Wallis und auch für Benziger in Einsiedeln thätig war. Insbesondere stammen aus dieser Zeit seine Illustrationen zum „Wanderer durch die Welt", herausgegeben von Pfyffer zu Neueck, in Luzern (Jahrg. 1849, 1850 und 1851). Schon jetzt zeigten sich die gesundheitlichen Störungen, die seine zu großen Hoffnungen berechtigende Lebensbahn im 36. Altersjahre abschnitten.

Die zahlreichen Proben des vielseitigen zeichnerischen Talentes und seines Werdeganges sind in einem Album in Groß-Folio auf der Bürgerbibliothek Luzern niedergelegt, nebst einer biographischen Einführung und dem Original des Lehrbriefes von 1830. Schon die Lehrproben „La veuve du Soldat", „Christus" von 1830 verraten eine Kunstreife. Schade, daß seine Kunst zu sehr dem Brote nachgehen mußte und nicht in freiem Schwunge sich entfalten konnte. Von besonderm kunst- und kulturgeschichtlichem Werte sind die beiden Zeichnungen-Serien des Holbein'schen Totentanzes, die Z. bei seinem Basler Aufenthalt an Ort und Stelle in feinster und peinlicher Ausführung vor dem Abbruche der Original-Fresken aufgenommen hat und die zufolge einer Schenkung des verstorbenen Anton Eglin gleichfalls aus dem Nachlasse des Künstlers an die Bürgerbibliothek Luzern gekommen sind. Sie sind damals, in verkleinertem Maßstabe reproduziert, im Verlage der Lithographie Hasler in Basel erschienen.

1869 stellte Z. in Luzern aus: Tuschzeichnungen und Entwürfe, 1889 seinen Entwurf zu einem Diplom der Kunstgesellschaft Luzern, ein Porträt von Radetzky und eine Kollektion Handzeichnungen und Lithographien.

Kat. der Ausstellungen der Kstgesellsch. Luzern v. 1869, p. 18; v. 1889, p. 22. — *Ostertag,* Material. z. Lebensgesch. (Msc. d. Bürgerbibl. Luz.) IV, p. 673–675. *Franz Heinemann.*

Zimmermann, Joseph II., der Jüngere, Maler, von Weggis, wurde 1830 in Luzern geboren, bildete sich bei Vater Jakob Schwegler (s. d.) in der Zeichenkunst aus, trat wie so viele andere, von Kunsttrieb beseelt, in die päpstliche Garde ein, um in den Mußestunden des Soldatendienstes der Kunst obzuliegen und die Akademie zu besuchen. 1868 kehrte Z. nach Luzern zurück, wo er auch gestorben ist. Von ihm (und wahrscheinlich nicht von dem mit ihm häufig verwechselten Joseph Z. I.) stammen Handzeichnungen im 3. Album im Archiv der Kunstgesellschaft Luzern, in quer-fol., sig. 1851; ebensolche waren noch 1889 im Besitze der Frau Hofstetter-Zimmermann, der Schwester des Künstlers. Die übrigen Proben seiner Kunst scheinen zerstreut zu sein. Eine Kreidezeichnung („Stauffacher und Frau") von 1860 liegt in der Bürgerbibliothek Luzern. 1860 war in Basel seine Komposition „Die Schlacht bei St. Jakob an der Birs" ausgestellt.

Handschriftl. Notizen in der ehem. Samml. Karl Mahler in Luzern (nebst photogr. Porträt des Kstlers u. einer Federzeichnung: Negerin mit Löwe). *Franz Heinemann.*

Zimmermann, Jost, Feinmechaniker, Gießer, geb. 1750 in Luzern, gest. dort 1835. Er genoß unter seinen Lebensgenossen das Ansehen eines seltenen Künstlers, dank seinen genialen Arbeiten in Stahl, Eisen und andern Metallen. Er richtete auch die Luzerner Münzstätte neu ein und zeichnete sich nicht nur als Büchsenschmied, sondern auch als Schütze an den eidgenössischen Freischießen aus. Sein Porträt ist der Luzerner Galerie auf der dortigen Bürgerbibliothek (als Nr. 170) einverleibt.

Ostertag, Material. z. Lebensgesch. (Msc. d. Bürgerbibl.) IV, p. 677. *Franz Heinemann.*

Zimmermann, Konrad, Goldschmied. Er wurde 1793 Meister.

Mitt. des †Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. *C. Brun.*

Zimmermann, Ludwig, Bildhauer, war um 1650 in Luzern thätig, wo er sich um dieselbe Zeit an der Bewegung des Bauernkriegs beteiligte und die Aufsehen erregende Protestkundgebung gegen die Regierung unterzeichnete.

Vock, Bauernkrieg, p. 47. *Franz Heinemann.*

Zing, s. Zingg.

Zingg (Zink), Adrian, Zeichner, Kupferstecher und Aetzer (Monogramm Z., Z f., Z Sculp.), geb. am 16. April 1734 in St. Gallen als Sohn des Büchsenmachers und Stahlschneiders Bartholomäus Z. (s. den folgenden Art.), gest. am 26. Mai 1816 in Leipzig beim Besuch der Messe. Er war Schüler von Holzhalb in Zürich, seit 1757 von Aberli in Bern, begleitete diesen 1759 nach Paris, wo er unter Wille arbeitete, und wurde 1766 als Lehrer des Kupferstechens an die Kunstakademie in Dresden berufen, 1803 zum Professor ernannt; er war auch Mitglied der Akademien von Berlin und Wien. Schon in Bern hatte er mit einigen kleinern Landschaften und zwei großen Prospekten Beifall gefunden; er stach zahlreiche Platten und fertigte viele Zeichnungen nach der Natur an, die er in Tusch oder Aquatinta ausführte, und erfreute sich lange großen Ansehens, gab aber erst 1804 bei Tauchnitz in vier Lieferungen seine Kupferstichwerke zu einer Zeit heraus, wo sich der Geschmack schon mehr andern Künstlern zugewandt hatte. Als Lehrer bildete er zahlreiche Schüler heran, darunter seinen Nachfolger, Karl August Richter, den Vater von Ludwig Richter, die alle ganz in seiner Manier arbeiten mußten, was soweit ging, daß er sogar Arbeiten, die ganz von Schülern angefertigt waren, als die seinigen herausgegeben haben soll. Er verfaßte auch eine Anweisung zur Landschaftsmalerei, von 1808—1811 erschienen, nachdem er schon 1808 „Anfangsgründe für Landschaftszeichner" mit 27 Blatt in Folio und 7 kleinern Stichen von Schülern und noch früher „Studienblätter für Landschaftszeichner", 12 Blatt in Groß-8°, publiziert hatte. Ein Porträt Z.s, von Graff gemalt, der Stadtbibliothek St. Gallen gehörig, befindet sich in der Gemäldesammlung im dortigen Museum. Die Litterar. Gesellschaft in St. Gallen schrieb 1821 eine Preisaufgabe „Biographie von A. Z." aus und setzte dafür einen Preis von 33 Reichsgulden oder 48 Schweizerfranken aus; aber die Preisaufgabe fand keine Lösung.

Als Hauptwerke Z.s führt Nagler an:

1) „La Lune cachée", nach A. v. d. Neer. qu.-fol. (Pendant zu Aliamets „Lever de la Lune.")
2) „Les Bergères sorties du bain", nach Dietrich. 1763. qu.-fol.
3) „Abendlandschaft", nach Both (Dresdner Galerie). gr. qu.-fol.
4) „Hirschjagd", nach Ruysdael (Dresdner Galerie). gr. qu.-fol.
5) „Gegend bei Harlem", nach Ruysdael (Dresdner Galerie). gr. qu.-fol.
6) „Les soins d'hiver", nach Ch. L. Agricola. qu.-fol.
7) „Le frayeur en été", nach Dietrich. qu.-fol.
8) „Pont et Golfe près de Naples", nach P. Mathey. qu.-fol.
9) „L'Écueil dangereux", nach J. Vernet. gr. qu.-fol.
10) „La Pêche heureuse", nach J. Vernet. gr. qu.-fol.
11) Zwei Landschaften, nach W. E. Dietrich. gr. qu.-fol.
12) „Le coup de Tonneur", nach E. W. Dietrich. qu.-fol.
13) „L'Hermitage", nach Wagner. gr. qu.-fol.
14) „Le château enchanté", nach Wagner. gr. qu.-fol.
15) „Der Morgen", nach Dietrich. kl.-fol.
16) „Der Abend", nach Dietrich. kl.-fol.
17) Zwei Ansichten von Bern, Morgen- und Abendseite, nach Aberli. gr. qu.-fol.
18) „Vue du Mayn", I et II, nach Ch. G. Schütz sen. qu.-fol.
19) „Vue d'Autriche", I et II, nach J. Ch. Brand jun. qu.-fol.
20) Zwei heroische Landschaften, nach D. Ritter, Architekt, 1759. qu.-fol.
21) Zwei Ansichten des Schlosses Stoesitz." Gr. qu.-fol.
22) „Ansicht von Tharand." qu.-fol.
23) „Ansicht von Rauenstein." qu.-fol.
24) „Ansicht von Stolpen." Gr. fol.
25) „Ansicht von Wehlen an der Elbe." qu. roy.-fol.
26) „Ansicht des Schlosses Sachsenburg." qu. roy.-fol.
27) „Sächsische Gegend." gr. qu.-fol.
28) Landschaft mit Königsstein und Sonnenstein. qu.-roy.-fol.
29) Große Landschaft mit Dorf etc. (ex coll. Basan). gr. qu.-fol.
30) 14 kleine Winterlandschaften, nach Aberli, mit Karte der Grindelwaldgletscher. 12°.
31) 12 Schweizerprospekte, nach Aberli. 4°.
32) 6 Landschaften, nach eigener Zeichnung. qu.-fol.
33) 7 Blatt Landschaften, meist sächsische Prospekte, nach E. W. E. Dietrich. qu.-4°.
34) Eine zweite, ähnliche Folge, erstere Chodowiecki, letztere dem Bibliothekar Daßdorf gewidmet.
35) 4 Landschaften mit Tiergruppen. qu.-4°.
36) 4 Landschaften in heroischem Stil, nach S. Geßner. qu.-4°.
37) 7 Blatt mit heroischen Landschaften, nach Dietrich. qu.-4°.
38) 4 italienische Ansichten, nach Dietrich. qu.-fol.
39) 4 Ansichten an der Havel bei Potsdam, nach J. C. Reinhardt. gr. qu.-fol.

Stemmat. Sangall. — *Nagler,* K.-Lex. XXII, p. 298–301. — Schweiz. Mon. I, p. 176. — St. Galler N.-Bl. v. 1869. — *Füßli,* Best. Kstler III, p. 230. — *Füßli,* K.-Lex. I, p. 745; II, p. 6183. — *Huber u. Roost,* II, p. 211. — *Nagler,* Monogr. V, p. 409. — *Oettingen,* D. Chodowiecki, p. 189. — *Brulliot,* Monogr. II, Nr. 2791. — *Müller,* K.-Lex. III, p. 928. — *Seubert,* K.-Lex. III, p. 635. — *Singer,* K.-Lex. V, p. 153. — *Brockhaus,* Konv.-Lex. — Deutsch. Kstbl. v. 1856, p. 68. — Repert. Kstwiss. IX, p. 450. — *Frantz,* Gesch. d. Kupferstichs, p. 122, 258. — *Gerster,* Schw. Ex-libris, p. 325. — *Cust,* Index brit. Mus. I, p. 351. — *C. Brun,* A. D. B. XLV, p. 323. — Kathol.

Schweizerbl., N. F. I (1902). p. 307. — *W. Hartmann*, St. Gall. Kstgesch., p. 145 ff., 298, 300, 302. — Buchkst., Zeitschr. f. Bücherfreunde u. Ex-libris-Samml. IV, 1906, p. 12 ff. — *S. Ruge*, Adrian Zinggs Landschaftsstudien aus der weiteren Umgebung Dresdens. Beil. z. d. Monatsschr. d. Gebirgsver. f. d. sächs. Schweiz „Ueber Berg u. Tal", Dresden 1894—1896. — Kat. d. Kstausst. in St. Gall. 1825. — St. Gall. Jahrbücher v. 1823, p. 39. — Der Erzähler v. 1816, Nr. 26. Beil. — *Lutz*, Mod. Biographien, p. 352 f. — *Sal. Geßner*, Briefwechsel mit s. Sohn, p. 117. — Der Kt. St. Gallen v. 1803—1903, p. 436. — *Ludw. Richter*, Lebenserinnerungen, p. 1 f. *T. Schieß.*

Zingg, Bartholomäus, Büchsenmacher und Stahlschneider, geb. am 9. Mai 1703, gest. am 4. Aug. 1771. Er wird von den einen als geschickter Stahlschneider bezeichnet, während Hartmann behauptet, er sei nur ein mäßiger Petschierstecher gewesen.

Stemmat. Sangall. — *Nagler*, K.-Lex. XXII, p. 298. — *Hartmann*, Notizen z. St. Gall. Kstgesch. *T. Schieß.*

Zingg (Zing), Joh. Melchior, Maler, unbekannter Herkunft, hat im 18. Jahrh. einige männliche Bildnisse aus der Familie von Besenval in Solothurn gemalt.

Füßli, K.-Lex. II, p. 6183. — Nach ihm auch *Nagler*, K.-Lex. XXII, p. 298. *F. O. Pestalozzi.*

Zink, s. Zingg.

Zinsmeister, Bendicht, Steinmetz und Werkmeister, in Bern, war gebürtig aus Großaffoltern und von etwa 1674 bis zu seinem 1689 erfolgten Tode in Bern thätig. Der Pokal der Meisterschaft der Steinmetzen von 1698 trägt auch seinen Namen mit seinem Meisterzeichen und der Jahrzahl 1689.

Samuel Z., Steinmetz und Werkmeister, der 1702 starb, war offenbar sein Sohn und ebenso *Abraham Z.*, der am 23. Nov. 1679 in Bern getauft wurde und 1708 dort ein Kind taufen ließ. Der Name Samuel befindet sich auch auf dem genannten Pokal mit der Jahrzahl 1698. Sam. Z. machte 1701 einen Riß für die Brücke von Carouge.

Schon 1647 führten der Zimmermann *Johann Z.* und sein Bruder *Bendicht Z.* für die Berner Regierung Bauten aus, wie diejenige in der Abtei Erlach. Bendicht dürfte der Vater des obgenannten Bendicht Z. gewesen sein.

Notizen von Notar *Howald.* — Bern. Kstdenkm. II, Bl. 27. — Stadtrechngn. v. Bern. *H. Türler.*

Zirbel (Zyrbel), Hans, Goldschmied, wurde 1480 Hintersäß und 1494 Bürger von Luzern.

H. Meyer, Coll. XXI, p. 50. — *Schneller*, Luz. Lukasbrudersch., p. 5. *Franz Heinemann.*

Zitzer, Rudolf, Maler zu Basel, wo er 1370 urkundlich genannt wird.

Basl. T'buch v. 1856, p. 170. *Major.*

Zobel, Heinrich, Goldschmied, zu Basel. Er wird 1491/92 urkundlich dort erwähnt, wo er im Besitze des Basler Bürgerrechts erscheint und zusammen mit seiner Gattin Magdalena vor dem Aeschentor Reben und Wiesen erwirbt. Am 5. Juli 1500 trat er der Zunft zu Safran als Mitglied bei; 1509 starb er zu Basel. Seine Tochter Hiltgart war mit Thoman Schick, dem Maler zu Kirchheim unter Teck (Schwaben) vermählt.

Misc. Major. — Misc. Wackernagel. *Major.*

Zoffen, s. Zofingen.

Zofingen (Zoffen), der Glaser von, auch Glasmaler, führte laut Jahresrechnungen der Landvögte von Lenzburg in ihrem Auftrage 1575 und 1576 acht „schiben fenster" für das Pfisterhaus in Zofingen aus, mit dem Standeswappen von Bern und der Wappenscheibe des Seckelmeisters von Grafenried. 1576/77 lieferte er ein Fenster mit der Berner Standesscheibe für die damals neu renovierte Kirche von Gontenschwil.

Merz-Diebold, im Anz. A.-K. v. 1899, p. 146 u. 147. — Argovia XXX, p. 236. *E. Reinhart.*

Zolliker, Heinrich, Bildschnitzer, in Bern, war gebürtig aus Hinwil im Kanton Zürich und starb in Bern am 8. Dez. 1866 im Alter von 36 Jahren und 9 Monaten. 1857 figurierten folgende Arbeiten von ihm an der Schweizerischen Industrieausstellung in Bern: Korinthisches Kapitäl, Spiegelaufsatz, Ornament, Wappentafelrahme, wofür Z. eine kupferne Medaille erhielt. Auf das eidgenössische Sängerfest von 1863 reparierte er die schadhaften Figuren am Chorgestühl im Münster. An der Kunstausstellung in Neuenburg von 1866 wurden seine Arbeiten gerühmt, und eben war er mit der Herstellung von Ausstellungsarbeiten für die Weltausstellung in Paris beschäftigt, als er starb.

Die Schreibungen Zollikofer oder Zollinger sind falsch.

Bern. Jahresber. Kstverein v. 1860, p. 13; 1863, p. 43; 1866, p. 5. *H. Türler.*

Zollikofer, Alfred, Maler, von St. Gallen, geb. am 4. Mai 1810, gest. am 20. April 1880, war eigentlich Kaufmann, beschäftigte sich aber daneben als Dilettant mit der Malerei und beteiligte sich mehrfach mit Aquarell-, Tusch- und Haargemälden (meist Nachbildungen) an Ausstellungen in seiner Vaterstadt.

Stemmat. Sangall. — Kat. d. Kstausst. in St. Gallen v. 1835, 1838, 1844. *T. Schieß.*

Zollikofer, Caspar Tobias, von St. Gallen, Aquarellmaler und Lithograph, geb. am 16. Mai 1774 in Bürglen im Kanton Thurgau als Sohn des Johann Georg Z., Obervogts zu Bürglen, gest. am 5. Dez. 1843. Er studierte Medizin und

übte die ärztliche Praxis in seiner Heimatstadt aus, bekleidete auch mehrfach wichtige Aemter als Großrat der helvetischen Republik; er war Oberrichter, Sanitätsrat etc. Neben seiner Praxis gab er sich eifrig naturwissenschaftlichen Studien hin, war Mitglied, 1819 Präsident der Schweizerischen naturwissenschaftlichen Gesellschaft und begründete 1819 die kantonale Naturwissenschaftliche Gesellschaft. Er pflegte besonders die Pflanzen-, daneben auch die Insektenkunde und legte ein Album von eigenen künstlerischen Zeichnungen und Aquarellen, hauptsächlich Pflanzen, aber auch Insekten darstellend, an, das sich heute im Besitze der naturwissenschaftlichen Sammlung im Museum zu St. Gallen befindet. Auch begann er 1825 die Publikation eines Werkes: „Tentamen florae Alpinae Helvetiae" (Versuch einer Alpenflora der Schweiz), mit illuminierten oder schwarzen Steindruckabbildungen. Die Zeichnungen dafür waren von ihm oder Fitzi, den er im Zeichnen unterrichtet hatte, angefertigt, und er selbst versuchte sich im Steindruck im Interesse dieses Werkes, das aber nicht über die 1. Lieferung hinauskam.

Stemmat. Sangall. — *Hartmann*, St. Gall. Kstgesch., p. 76 f., 182 f., 312. — St. Gall. Jahrb. 1825, p. 42 f.; 1828, p. 72; 1843, p. 161 ff. — Tagbl. d. Stadt St. Gallen v. 8. Dez. 1848. — Der Kt. St. Gallen v. 1803—1903, p. 371 f., 446. — Jahresber. d. Schw. Naturf. Gesellsch. v. 1844. *T. Schieß.*

Zollikofer, Georg Ruprecht, Architekt, von St. Gallen, geb. am 2. Okt. 1802, gest. am 24. Mai 1874. Er erlernte den Maurerberuf, besuchte die Akademien in Wien und Berlin und ward dann Baumeister und Architekt in St. Petersburg, wo er 1826 eine reformierte Armenschule nebst Kirche erbaute, 1833 mit dem Bau eines neuen großen Doms, der St. Peters- und Pauls-Kirche, betraut wurde.

Stemmat. Sangall. — St. Gall. Jahrb. 1826, p. 88; 1833, p. 80. — Der Erzähler 1826, Nr. 44 f. — Bürger- u. Bauernfrd. 1826, Nr. 43; 1827, Nr. 2. *T. Schieß.*

Zollikofer, Hans Georg, Goldarbeiter, von St. Gallen, geb. am 12. Juni 1726, gest. am 15. April 1800, wurde 1785 zum Münzwardein, Gold- und Silberprobierer in seiner Vaterstadt ernannt.

Stemmat. Sangall. — *W. Hartmann*, St. Gall. Kstgesch., p. 201. — *Tobler-Meyer*, Münzsammlg. Wunderly I, Tl. 4, p. VI, Nr. 2640—2645. *T. Schieß.*

Zollikofer, Peter, Bildschnitzer, von St. Gallen, geb. am 3. Okt. 1696, gest. am 21. Dez. 1760, soll in seinem Fache Tüchtiges geleistet haben.

Stemmat. Sangall. — *W. Hartmann*, St. Gall. Kstgesch., p. 230. *T. Schieß.*

Zollinger, Albrecht, Kartograph, von Bern, geb. 1630. Er war 1661 Pfarrer in Leissigen und von 1669 an Pfarrer in Gampelen. Er gab 1684 eine Karte des bernischen Gebiets heraus, die auf Grundlage der Karte von Schöpf bearbeitet war, ihr aber an Genauigkeit nicht nachkam. Die Karte Z.s kam dank ihrem bequemen Format in zweiter und dritter Auflage 1694 und 1734 heraus. Z. war 1694 im Begriff, eine größere Karte herauszugeben, als er starb.

Sein Enkel, *Friedrich Z.*, Bäcker in Bern, geb. 1700, war nach dem Zeugnisse G. E. Hallers ein guter Mathematiker und hat 1730 drei saubere Karten des Bernbiets gemacht, sich aber leider am 21. Dez. 1735 in die Aare gestürzt.

Wolf, Gesch. d. Vermess. d. Schweiz, p. 43. — *Graf*, Gesch. d. Math. u. Naturwiss. in bern. Landen II, p. 66. *H. Türler.*

Zollinger, Hans Heinrich, Rot- und Stückgießer, in Bern, wurde als Sohn des Pfarrers Albrecht Z. (s. d.) in Gampelen geboren. Er war offenbar 1696 eben von Straßburg in seine Heimat zurückgekehrt, als der Kriegsrat von Bern mit ihm über den Guß von Stücken in Unterhandlung trat. Aber die zwei von ihm mit einem andern zur Probe gegossenen Stücke befriedigten so wenig, daß wieder fremde Meister für diese Arbeiten zugezogen werden mußten. Z. starb in Bern am 29. Okt. 1740.

Sein Sohn, *Gabriel Z.*, getauft am 17. Nov. 1700, gest. am 17. Nov. 1757, war ebenfalls Rotgießer.

Kriegsman. Bern XXV, p. 358; XXVI, p. 95, 151. *H. Türler.*

Zollinger, Heinrich, Zeichner, Kupfer- und Stahlstecher, von Zürich, dort geb. 1821, gest. 1892. Er widmete sich zuerst der Lithographie und erlernte dann die Kupferstecherkunst wahrscheinlich bei Johann Ruff. Die Sammlung der Zürcher Kunstgesellschaft besitzt von ihm ein großes Aquarell „Zur Quelle oder ins Wirtshaus, 1868." Von untenstehend verzeichneten Aquatintablättern und Lithographien finden sich die einen ebendaselbst, die andern in der Kupferstichsammlung des Eidgenössischen Polytechnikums, während die Stahlplatten der großen Ansichten Nrn. 6, 8 und 13 (früher Verlag H. Appenzeller) in den Besitz des Archivs der Stadt Zürich übergegangen sind.

Aquatintablätter:

1) „Stauffachers Frau", nach J. M. Disteli. 38/50.
2) „Bund im Grütli", nach J. M. Disteli. 38/50.
3) 2 Bl. weibliche Trachtenbilder, „Zürich-Wehntal", nach J. Suter. Offen: 18/16.
4) Weibliches Trachtenbild, „Costume Bernois." Offen: 17/16.
5) „Joh. Jak. Füßli, Antistes in Neumünster", nach C. F. Irminger. Offen: 16/16.
6) „Vue générale de Zurich, prise de l'observatoire." 39/59.
7) „Lac de Zurich", nach E. Labhardt. 33/45.

8) „Vue générale de Lucerne, prise du Guetsch. 39/59.
9) „Panorama von Sonnenberg auf Seelisberg.“ 11/47.
10) „Die neue Pfarrkirche in Glarus, 1863.“ 31,5/24/5.
11) „Au Lac de Zoug“, nach C. Coradi. 15/21.
12) „Wyl, Kanton St. Gallen.“ 35/54.
13) „Vue générale de Ragatz, prise de la Ruine de Wartenstein.“ 39/59.
14) „Thusis.“ 10/16,8.
15) 2 Bl. „Luziensteig“, nach Ebner. 13,5/20,5.
16) „Galerie Kapf, route du Simplon“, nach A. Winterlin. 14,5/19,5.
17) 2 Bl. „Vue du Montmirail près de Neuchâtel.“ 18/28.
18) 2 Bl. Kupfer von Burgen zu den Neujahrsblättern der Antiquarischen Gesellschaft 1869 und 1871. 4°.
19) 2 Bl. Kupfer des Chorherrengebäudes zu den Neujahrsblättern der Stadtbibliothek 1853 u. 1854. 4°.
20) 23 Bl. Kupfer von Anstaltsgebäuden zu den Neujahrsblättern der Hülfsgesellschaft 1867, 1869 bis 1890.
21) 9 Bl. Kupfer von Landschaften etc. zu den Neujahrsblättern der Künstlergesellschaft 1846—1849, 1858, 1859, 1861, 1862 und 1867.

Lithographien:

22) 25 Bl. kleine Schweizertrachten mit je zwei Mädchen in ganzer Figur; alle auf einem Blatte lithographiert, zum Zerschneiden. 34,5/23; einzelne offen: 6,5/4,3.
23) 2 Bl. „Zurich depuis la Waid“ und „Le Polytechnique fédéral à Zurich.“ 10,5/15,7.
24) 2 Bl. „Glarus nach dem Brande 1861“, nach Geyser. 25,5/37.

H. Appenzeller.

Zollinger, Johannes, Landschaftsmaler, von Andelfingen, arbeitete in den vierziger Jahren in Feuerthalen und stellte 1846 an der Turnusausstellung des Schweizerischen Kunstvereins in Zürich drei Oelgemälde, „Gebirgspartie im obern Engadin“ und zwei Gegenden im Kanton Glarus aus. Später soll der Künstler nach Java ausgewandert sein. *H. Appenzeller.*

Zreliß, Jakob, Goldschmied. Er trat 1601 auf 4 Jahre zu dem Goldschmied Adam Fechter I. in Basel in die Lehre.

Major, im Anz. A.-K. 1904/05, p. 144. *Major.*

Zscheckenpürlin, s. Zscheggabürlin.

Zscheggabürlin, Heinrich, Goldschmied und Bürger zu Basel im 14. Jahrh. Er entstammte der ursprünglich aus Italien dort eingewanderten angesehenen Wechslerfamilie der Zscheckenpürlin. Am 20. Febr. 1363 lieh der Stephansaltar im Münster 13 Goldschmieden, unter denen auch Z. sich befand, das Haus „ze Rinach“ auf dem Petersberg gegen Zins zu rechtem Erbe.

Misc. Wackernagel. *Major.*

Zschöry, Volmar, Goldschmied und Bürger zu Basel im 14. Jahrh. Am 20. Febr. 1363 lieh der Stephansaltar im Münster 13 Goldschmieden, unter denen auch Z. sich befand, das Haus „ze Rinach“ auf dem Petersberg gegen Zins zu rechtem Erbe.

Misc. Wackernagel. *Major.*

Zuber, Johannes, Kartograph, von Ebnat, 1773—1853. Er war von Fach eigentlich Mechaniker, beschäftigte sich aber auch mit kartographischen Arbeiten und gab 1827 eine Karte des Kantons Appenzell heraus. Sodann arbeitete er einen großen illuminierten Plan der Stadt St. Gallen und ihrer Umgebung im Maßstabe von 1 : 2880 aus und veröffentlichte danach 1833 einen Grundriß der Stadt St. Gallen nebst Umgegend in Groß-Folio, in der Lithographie von Heim & Sohn durch Steindruck vervielfältigt, ferner einen „Grundriß der Stadt und des Bezirks St. Gallen“, nach seinen Aufnahmen von J. L. Gsell lithographiert, verlegt bei Huber & Cie.

St. Gall. Jahrb. 1828, p. 73 f., 85; 1832, p. 55. — Bürger- u. Bauernfrd. 1827, Nr. 30. — Schweizerbote 1812, Nr. 28. — *W. Hartmann,* St. Gall. Kstgesch., p. 258 f. — Der Kt. St. Gallen von 1803—1903, p. 373.

T. Schieß.

Zuber, Johann Ulrich, Maler des 17./18. Jahrh.s, vielleicht von Schaffhausen, wo das Geschlecht früher heimisch war (ein Ulrich Z. erscheint schon 1494), aber spätere Register nichts mehr von ihm wissen. Jedenfalls arbeitete Z. nach Füßli (und Nagler) eine Zeitlang zu Schaffhausen, und hier kam wohl auch das Bildnis des Schaffhauser Tribunus Nobilium Joh. Casparus Stockarus (1597—1675) zustande, das in einem Schwarzkunstblatt des Joh. Georg Seiler erhalten ist mit der Bezeichnung: J. V. Zuber pinx. Nach Basel würde das Bildnis eines Johannes Bernoulli weisen, das gleichfalls nach Z. gestochen ist (Nagler). Bei Füßli aber, der hievon unter Zuber J. handelt, heißt es, daß der Name des Malers J. R. Huber so verstochen sein soll; und daß dieser J. Z. Joh. Ulrich sei, ist ohnehin nicht ausgemacht. Wenig besser steht es in dieser Hinsicht mit einem H. Z., von dem die Kunstkammer zu St. Paul in Kärnten ein paar Zeichnungen aufbewahrt, u. a. neben Blättern der Schaffhauser Joh. Mart. Veith und Daniel Lindtmayer, mit denen die Z.'schen allenfalls die gleiche Herkunft gehabt haben könnten. Dieser H. Z. wäre nach einer Angabe der Kunstkammer 1768 in Basel gestorben. Und das kommt wieder der Annahme der Identität von H. und Joh. Ulrich Z. zu gute; denn wer den hochbetagten Joh. Casp. Stockar 1675 oder wenige Jahre früher zu malen imstande war, wird nicht nur bis 1768 gelebt haben.

Füßli, K.-Lex. II, p. 6200. — *Nagler,* K.-Lex. XXII, p. 321. — *Hans Kögler,* im Anz. A.-K. X, p. 160.

Vogler.

Zubler, Hans, Goldschmied, von Zürich. Er war 1601 Lehrling bei Christoph Keller, wurde 1619 Meister und starb 1633. Seine Frau hieß Esther Kilchsperger.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *H. Meyer,* Coll. VI, p. 479. *C. Brun.*

Zubler, Leonhard, Goldschmied, von Zürich, gest. am 26. Aug. 1611. Er lernte 1581 bei Beat *Wilhelm* Ambüel (s. d.), wurde 1592 Meister und Zünfter zur Meisen. Er hatte keine Lehrlinge. 1597 war er am Petersturm in Zürich thätig. 1606 wurden ihm in seiner Vaterstadt 83 Pfd. 6 Sch. 8 Pfg. ausbezahlt „für das Kunststück und Instrument, so zur Feldmessung und Weite des großen Geschützes zu schießen dient."

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller und des Hrn. Dr. *Keller-Escher.* — *H. Meyer,* Coll. (Stadtbibl. Zürich) IVa, p. 174; VI, p. 481. — *Füßli,* K.-Lex. II, p. 6101. — N. Z. Ztg. v. 20. Sept. 1898, Beil. zu Nr. 261. *C. Brun.*

Zuccali, Architektenfamilie aus dem Misox (Roveredo?), im 17. Jahrh. in München und Salzburg thätig.

B. Pfeiffer, Kultur u. Kst. in Oberschwaben im Barock- u. Rokokozeitalter, p. 24. *Rothenhäusler.*

Zuccali, Enrico, Architekt, von Roveredo (Misox), Schwager des Giovanni Gasparo Z., geb. 1642, seit 1673 bayerischer Hofbaumeister, gest. 1724. Er entwarf und leitete den Bau des Schlosses Schleißheim bei München. Von Gurlitt werden ihm auch die Türme und untern Teile der Façade der Theatinerkirche in München sowie deren Innendekoration zugeschrieben.

J. Meyerhofer, Schleißheim. — *K. Trautmann,* Einl. zu O. Auflegers Münchner Architekten im 18. Jahrh. — *B. Pfeiffer,* Kultur u. Kst. in Oberschwaben im Barock- u. Rokokozeitalter, p. 24. — *Gurlitt,* Gesch. d. Barockstils u. des Rokoko in Deutschland, p. 126—132, 205. *Rothenhäusler.*

Zuccali, Giovanni Gasparo, von Borgo di Roveredo (Misox), geb. 1629, seit 1648 in Bayern „bei Kirchen und Klöstern" thätig, 1668 in München zum Hofmaurermeister ernannt, gest. 1678.

Boll. stor. v. 1897, p. 117; v. 1906, p. 17. — *B. Pfeiffer,* Kultur- u. Kst. in Oberschwaben im Barock- u. Rokoko-Zeitalter, p. 24. — *Gurlitt,* Gesch. d. Barockstils u. des Rokoko in Deutschland, p. 126. — *J. Mayerhofer,* Schleißheim, p. 36. *Rothenhäusler.*

Zülli, Franziska, Glasmalerin (Hinterglasmalerei?), gebürtig von Sursee im Kanton Luzern und dort um 1850 als Nachläuferin dieser alten Glasmalerfamilie thätig. Die I. Luzerner Industrieausstellung war von ihr mit folgenden Glasmalereien beschickt: „Judith", „Herodias", „Die drei Tellen", eine Madonna, ein Früchteteller, ein Früchtekorb, ein Blumenkorb. Ferner hat sie sich 1855 an der Kunst- und Industrie-Ausstellung in Willisau (Kt. Luzern) beteiligt (Kat. p. 96).

Verz. der Gegenstände ausgest. bei der 1. Luzern. Industrie- u. Gewerbeausst. in Sursee 1852, Nrn. 1167 bis 1173. *Franz Heinemann.*

Zülli, Michael, Bildhauer, gebürtig von Sursee, geb. am 2. Jan. 1814 (1815?). Er starb am 3. März 1836 in München, in der frühen Lebensblüte von bloß 20 Jahren, als er zu den schönsten künstlerischen Erwartungen berechtigte. Seinen ersten Unterricht in der Zeichen- und Modellierkunst hatte er bei Schlatt (s. d.) in Luzern erhalten, bezog 1833 die Akademie in München in raschester Kunstentfaltung. Bei seiner Neigung für vaterländische Kunstthemen und deren plastische Gestaltung hatte er u. a. das Basrelief einer Scene aus dem Kampfe von Morgarten vollendet. Kurz vor seinem Tode komponierte er „in der Weise der neuern Künstler, in wenigen Gruppen auf das sinnvollste den Zug der Schweizersennen auf die Alpen." Sein künstlerischer, aber unvollendeter Schwanengesang war die Idee, einen Wilhelm Tell in Marmor zu verkörpern. Neben schweizergeschichtlichen Themen bevorzugte er auch religiöse Sujets. Ein Bildnis der biblischen Salome bossierte er in Wachs.

An den Kunstausstellungen von 1869 und 1889 in Luzern war von Z. eine Büste Schillers (in Terracotta) zu sehen. Diese wie auch sein „Moses" sind im Besitze der Sammlung Meyer-Amrhyn in Luzern.

K. Pfyffer, Gemälde d. Schweiz, Kt. Luzern, I, p. 289. — *Müller,* K.-Lex. III, p. 933/34. — *Seubert,* K.-Lex. III, p. 639. — *Singer,* K.-Lex. V, p. 158. — Kat. der Ausst. der Kstgesellsch. Luzern v. 1869, p. 18. — Kat. der Jubil.-Ausst. in Luzern v. 1889, p. 15. — *Ostertag,* Material. z. Lebensgesch. ber. Luzerner IV, p. 681 (Msc.). — Eidgenosse (Luz.) v. 14. März 1836. *Franz Heinemann.*

Zünd, Robert, Landschaftsmaler, geb. am 3. Mai 1827 in Luzern, gest. dort am 13. Jan. 1909.

A. Leben. Z.s Vater war in Altstätten im Kanton St. Gallen heimatberechtigt; er besuchte die höhern Schulen in Luzern und ließ sich dort als Inhaber eines Geschäftsbureaus nieder. Nach seiner Ehe mit Franziska Thüring aus Luzern erwarb er das Luzerner Bürgerrecht. In den vierziger Jahren war er Regierungsrat des Kantons. *Robert,* das jüngste von drei Kindern, sollte ebenfalls die Staatslaufbahn ergreifen; mit der Fürsprache des Landschafters Jos. Zelger gelang es ihm aber, der frühen Neigung zur Kunst zu folgen und, nach Absolvierung des Gymnasiums, die Malerei als Beruf zu ergreifen. Lehrer im Freihandzeichnen war Jakob Schwegler, im architektonischen und technischen Zeichnen Professor Plazid Segesser, bei dem er die Gesetze der Perspektive lernte. Bei J. Schwegler erhielt Z. auch

den ersten Unterricht im Oelmalen, besonders in der Anlage von Detailstudien vor der Natur. 1847 war Z. dann einige Wochen bei Jos. Zelger in Stans, mit dem er eine Studienreise ins Engadin unternahm. Von nachhaltigerm Einfluß als dieses kurze Zusammenarbeiten mit Zelger war auf Z. die Lehrzeit in Genf, bei Diday und Calame (1848—1850). 1851 war er für einige Monate in München, wo ihn die alte Kunst mehr fesselte als die zeitgenössische. Die Bekanntschaft Rudolf Kollers, die er hier machte, wurde für die Folge bedeutungsvoll; die beiden Künstler wurden Freunde, die sich gegenseitig jahrzehntelang ungemein viel Anregung gaben. 1848 hatte Z. in Meiringen Naturstudien gemacht, 1851 mit Schiffmann bei Luzern und mit Koller auf dem Hasliberg, 1852 mit Koller, Steffan u. a. im Fly bei Weesen am Walensee, 1853 mit Koller in Engelberg. Später entstanden noch Landschaftsstudien in Giswil, im Flühli bei Sachseln, auf dem Menzberg und am Vierwaldstätter-, Zuger- und Sempachersee. Der weitaus größte Teil von Z.s Studien wurde aber in der Nähe Luzerns gemalt und gezeichnet; seit Mitte der fünfziger Jahre verließ er die Stadt nicht gerne auf längere Zeit. Immerhin sind größere Studienreisen zu verzeichnen, die ihn für Monate ins Ausland führten und die für seine Entwicklung von großer Bedeutung wurden. 1852 ist er zum erstenmal in Paris; er lernt Cabat, Decamps, Français und andere Meister persönlich kennen, macht auch die Bekanntschaft von F. Buchser und Albert Anker. Im Louvre studiert er die klassischen Landschafter; Bleistift- und Oelkopien belegen sein Interesse und sein feines Verständnis für Claude Lorrain, für die Ruysdael, Poussin, Asselyn; damals und später (1859 und 1861) studierte er in Paris auch Troyon (von dem er ein Tierstück kopierte) und die Landschafter von Barbizon. 1860 weilt er für einige Monate in Dresden, alte Meister kopierend. Von spätern Reisen ist der Besuch der Pariser Weltausstellung (1867) und der Münchner Internationalen Kunstausstellung (1889) zu erwähnen. Jahrzehnte brachten vielleicht noch eine Reise zu Koller nach Zürich; sonst blieb Z. ruhig im stillen Landhause bei Luzern, wo er sich, nach der Verehelichung mit der Luzernerin Theresia Bühler, heimisch niederließ.

Die Gattin verlor Z. schon 1875; doch wußten ihm zwei Töchter und eine Enkelin das stille häusliche Leben angenehm zu gestalten. Die Tage verliefen hier in Arbeit vor der Staffelei oder im Freien; die Abende waren der Lektüre und früher auch der Musik gewidmet; der Maler spielte vorzüglich die Violine. Geschichte sowie Pflege der Kunstaltertümer war ihm eine Lieblingsbeschäftigung. Beschaulichkeit des Lebens, ein tiefer religiöser Zug und eine feine geistige Bildung waren mit der Malerei, die er über alles liebte, ein wesentlicher Inhalt der gesegneten Arbeitsjahre in Luzern. Z. zog stets eine gewisse Abgeschiedenheit in Kunst und Leben dem modernen Konkurrenzkampf und reger Geselligkeit vor. Da er aus solchen Gründen später höchst selten mehr ausstellte, wurde er einem größern Publikum, besonders über die Landesgrenzen hinaus, nie nach Verdienst bekannt. Doch war er an der Berliner Jahrhundert-Ausstellung noch mit seinem „Eichenwald" (aus dem damaligen Zürcher Künstlergütli) vertreten; die Gesellschaft der Maler, Bildhauer und Architekten, deren Mitglied er war, ernannte ihn 1902 zum Ehrenmitglied, und 1896 promovierte ihn die philosophische Fakultät der Universität Zürich zum doctor honoris causa für seine „wahre und feinsinnige Kunst." In der Geschichte der schweizerischen Kunstpolitik wird Z.s Name genannt in Verbindung mit F. Buchser, Koller u. a., die in den sechziger Jahren die heutige Gesellschaft der Maler, Bildhauer und Architekten gründeten, um eine Reform des eidgenössischen Ausstellungs- und Subventionswesens anzubahnen. Z. hielt auch in den achtziger Jahren noch, als Buchser seine Eingabe an den Bundesrat vorbereitete, mit seiner Unterstützung nicht zurück. Der sonst stille und reservierte Mann war bis ins hohe Alter mit lebhafter Anteilnahme dabei, wo es sich immer um künstlerische Fragen handelte; eine planmäßige Lehrthätigkeit hat er allerdings aus Zeitmangel nicht ausgeübt. Ueber seine Kunstansichten orientieren eigenhändige Notizen, die der Maler bei der Lektüre von Hunts Kunstgesprächen (Straßburg 1887, bei Heitz & Mündel) niederschrieb; bemerkenswert ist Z.s feinsinniges Eingehen auf andere Kunstweisen, sein stets künstlerisch-objektives Urteil über Persönlichkeiten und Richtungen, die ihm selbst fremd und neu sein mußten. Als Charakeristikum seiner vornehmen Persönlichkeit und eines reifen Urteils sei dieser Zug hervorgehoben.

Ueber sein achtzigstes Altersjahr hinaus war Z. künstlerisch thätig; erst wenige Monate vor seinem Tode ließ er den Pinsel ruhen; auch seine geistige Regsamkeit blieb bis ins höchste Alter wach. Durch liebenswürdige Anteilnahme wußte er die öfters trüben Altersstunden seiner Freunde Koller und Stückelberg zu erhellen. Leider hat der Künstler (wohl auch aus übergroßer Bescheidenheit, die stets sein Wesenszug war) die Briefe vernichtet, die er von Künstlern und Freunden im Laufe der Jahrzehnte bekommen hatte; Briefe, die er an Adolf Frey richtete, wurden bisher leider weder ediert noch dem Biographen Z.s zur Verfügung gestellt. Nach langer Krankheit starb Z. am 13. Jan. 1909 in seinem Luzerner Heim.

B. Werke. Als grundlegende Elemente in Z.s künstlerischer Schulung kommt die Tradition der Diday und Calame in Betracht, dann das Studium der klassischen Landschafter und der paysage intime des Barbizoner Kreises. Charakteristika schon des Schülers waren eine ungewöhnliche Scharfsichtigkeit und Ausdauer; die gewissenhafte und technisch freie Anlage seiner frühen Naturstudien erregte die Bewunderung Calames, der eines der ersten Z.schen Bilder erwarb. Für das Licht als formgestaltenden Faktor hatte Z. schon in der ersten Pariser Zeit offene Augen. Seine Kopien Troyons oder auch Claudes zeigen, wie entschieden er die Lichtführung beobachtete und wie stark sie schon damals im Vordergrunde seines malerischen Interesses war. Kam er dem modernen Empfinden auf diesem Neuland der Malerei entgegen, so vergaß Z. aber eines nicht, was er von den Klassikern der Landschaft gelernt: die Komposition, die Idealisierung und bildmäßige Rundung der Natureindrücke. Keller prägte für diese synthetische Landschaftskunst das Wort von „idealer Reallandschaft oder realer Ideallandschaft." Das reale Moment liegt eben in den Naturstudien, in denen er die schlichte Wahrheit der Erscheinung festhalten wollte; für die Studien wie für die Bilder begnügt er sich mit dem Idyllisch-Einfachen, ohne je der Vedutenmalerei des nahen Gebirges zu huldigen. Wesentlich für die Aesthetik seines Schaffens ist die gewissenhafte und liebevolle Vertiefung ins Detail. Er studierte den ganz differenzierten Lichteinfall z. B. auf die ungezählten Einzelformen eines Baumes; diese wurden auf den Studien bis ins kleinste im Lichte modelliert. Die lineare, fast plastische Darstellungsweise bedeutete damals eine Steigerung der guten Genfer Tradition, wenn auch nicht nach der modernen Seite hin. Z. wäre in seiner gewissenhaften Art der Naturporträtierung wenig von den zeitgenössischen Karlsruher und Düsseldorfer Landschaftern verschieden, wenn nicht sein ausgesprochen modernes Lichtempfinden hinzuträte. Seine vor der Natur bis ins letzte Detail vollendeten Studien wirken noch heute als frische Pleinairstücke; weit mehr als ein Großteil von Z.s Bildern zeigen sie, als schlichte Naturausschnitte unmittelbar und kräftig wirkend, die künstlerische Eigenart ihres Schöpfers, der als interessanter Typus der Vermittlung zwischen Altem und Modernem, zwischen zeichnerischen Detailstudien und Suchen nach dem Licht in der Farbe, zwischen Realismus und Idealismus einen eigenen Platz in der Kunstgeschichte der Schweiz behaupten wird.

Von den fünfziger bis Ende der siebziger Jahre des letzten Jahrh.s hat Z. etwa sechzig Oelstudien gemalt, die ihm damals und später zur Grundlage der Bilder dienten. Das Gemälde „Eichenwald" im Zürcher Kunsthaus ist z. B. die wenig komponierte, vergrößerte Studie des gleichen Themas; die meisten andern Bilder aber sind Kompositionen im alten Sinne des Wortes, in den Hauptwerken der Frische der Studien nicht nachstehend, in manchen andern aber deren einheitliche abgestimmte Qualität nicht erreichend. Die erste große und wohl die bedeutendste Schöpfung war die „Ernte" (1860), in der Z. die starken Kontraste von dunklem Blau und hellem Weiß des Horizontes wagte und wo er in einer Hintergrundpartie Bäume von ganz malerischer großzügiger Durchführung gab; das Aehrenfeld, die Bäume und die Staffage des Vordergrundes sind im wesentlichen immerhin linear aufgefaßt, aber doch zu einer malerischen Weichheit verschmolzen, die damals überraschen mußte. Die Gesamthaltung des Meisterbildes verrät jenen Zug nach temperamentvoller Kraft und heroischer Haltung, den Z.s Korrespondenz der sechziger Jahre dann und wann offenbart. Man darf wohl annehmen, daß Z. ein zweiter Malerpoet wie Böcklin geworden wäre, wenn sich sein Wesen nach dieser Seite hin ausgestaltet hätte, statt daß die zufällige optische Eigenart des Detailsehens bis zur unnachahmlichen Virtuosität gesteigert wurde. Noch später dann und wann klingt die heroische Note des Basler „Erntebildes" an, besonders in der Reihe der sogenannten biblischen Landschaften, die von 1867—1877 entstanden. Gottfried Keller, der Z. mit Stückelberg und Rittmeyer 1882 besuchte, schrieb (in seinem „Bescheidenen Kunstreischen"): Diese Bilder „bewegten sich keineswegs in den bekannten Schablonen, sondern waren immer schön und eigentümlich gedacht, sowie breit, fest und wirkungsreich behandelt." Der „Verlorene Sohn" in der Basler Kunstsammlung schließt sich mit kräftigen Kontrasten und malerischen Partien dem „Erntebild" am nächsten an.

Eine Privatausstellung von Z.s Studienwerk, welche seine Tochter in den ehemaligen Arbeitsräumen des Künstlers, im Sommer 1912, veranstaltete, machte zum erstenmal einen weitern Kreis mit den Oelstudien bekannt, die der Maler selbst als einen besondern Schatz gehütet hatte. Zugleich lernte man Z. auch als Zeichner kennen, wie er sein Lieblingsthema — den Baum und besonders die Eiche — in feiner detaillierender Weise mit dem Stifte festhält und wie er oft einer prägnant modellierenden Wirkung starken Lichtes nachgeht. Als ein Künstler, der auch Gesamtwirkung und groß gesehene malerische Massen erfassen kann, weist sich Z. in Oelskizzen aus, die in Zürcher Privatbesitz sind. Diese Vorstufen zum „Gang nach Emmaus" (im Museum zu St. Gallen) und zum „Verlorenen Sohn" (in der Basler Kunstsammlung) beweisen klar, daß

Z. — wenn seine Entwicklung nicht so ganz persönlich bestimmt gewesen wäre — nicht weniger als Stäbli oder Buchser das Können und Empfinden für die modernsten Probleme der zeitgenössischen Malerei gehabt hätte. Z. mag die Stärke seiner Eigenart zu gut gekannt haben, um als reifer Mann noch andere künstlerische Ausdrucksmittel auszubilden. Wenn seine Studien und Skizzen auch die *Möglichkeit* einer andersartigen Entwicklung dartun: für Z.s eigenwillige, starke Persönlichkeit ist es durchaus charakteristisch, daß er auf dem begangenen Wege weiterschritt. Sein Werk ist, der erdauerten und gewissenhaften Ausführung entsprechend, nicht umfangreich. Neben den sechzig Studien, einem Dutzend Kopien und etwa hundert Zeichnungen, die sich heute im Besitze der Familie befinden, sind etwa ein Dutzend Museumsbilder zu nennen und eine Reihe von Landschaften (Erntefelder, Waldränder und Eichen aus der Nähe Luzerns, die Mühle von Rathausen und ihre Umgebung) in schweizerischem, deutschem und englischem Privatbesitz.

Notizen über das Werk. *Zeichnungen* in Bleistift und Feder (Naturstudien und Kopien nach ältern Meistern) sind im Besitze der Tochter des Künstlers, Frau M. Naeder-Zünd, Luzern, ferner im Besitze von Frau Meyer-Pestalozzi in Zürich, die auch eines der seltenen Aquarelle besitzt, von Hrn. Schneider-Huber in Basel. *Sepiablätter* sind im Besitze der Familie, der Luzerner Kunstgesellschaft, von Hrn. Ing. Roman Abt in Luzern u. a. Einige radierte Kupferplättchen sind ebenfalls im Besitze der Familie Naeder-Zünd. Z. selbst hat Abzüge dieser intimen Landschaftsradierungen nie aus der Hand gegeben. Da es sich um erste Versuche handelt, zählen die Platten im Werke des Malers kaum mit.

Oelstudien (zum größern Teil bis zur vollendeten Bildmäßigkeit ausgeführt) sind im Besitze der Familie. Oelskizzen finden sich in Zürcher Privatbesitz.

Bilder. In schweizerischen Museen sind die folgenden Gemälde Z.s: Oeffentliche Kunstsammlung in Basel: „Die Ernte", „Der verlorene Sohn, die Schweine hütend", „Landschaft aus der Umgebung Luzerns", „Landschaft am Vierwaldstättersee", „Die Ruhe der hl. Familie auf der Flucht nach Aegypten." (Kat.-Nr. 660—664.) Kunsthaus in Zürich: „Bei der Sempacher Schlachtkapelle", „Eichenwald", „Sempachersee", „Abendlandschaft mit Schafherde." (Kat.-Nr. 613—616). Kunstmuseum in Bern: „Waldlandschaft im Herbst" (Jagdstück). (Kat.-Nr. 568.) Kunstmuseum in St. Gallen: „Der Gang nach Emmaus." (Kat.-Nr. 168.) Museum in Freiburg: „Der barmherzige Samariter." (Kat.-Nr. 331.) Eigentum der Eidgenossenschaft. Museum in Aarau: „Am Sempachersee." — Eine Reihe von Gemälden ist in Privatbesitz, besonders in Luzern, Zürich und Basel.

Curric. vitae. — Briefe Z.s an R. Koller (Stadtbibl. Zürich). — Notizen des Kstlers zu Hunts „Kunstgesprächen." — *J. Balmer*, Landschaftsmaler Dr. Robert Z., Nekrol. in der Luz. Chronik v. 12. Febr. 1909. — *J. Coulin*, Nekrologe in der N. Z. Ztg. (v. 18. Jan. 1909), in den Basl. Nachr. (Nr. 19, 1909). — *Ders.*, Der Landschaftsmaler Robert Z., N.-Bl. 1910 der Zürch. Kstgesellsch. — *Ders.*, R. Z., im „Cicerone", Heft 18, 1912. Davon ein Separat-Abzug (bei Haag in Luzern). — *Ders.*, Zur Robert Z.-Ausst. in Luzern, N. Z. Ztg. v. 1912, Nr. 235, 1. u. 3. Morgenbl. — Schweiz. Kst. v. 1. März 1909. — Geschichtsfrd., 64. Bd., p. 18. — Luz. Tagbl. v. 25. März 1910. — Nat.-Ztg. (Basel) v. 25. Febr. 1911. — Luz. Tagbl. v. 4. Aug. 1912. — Vaterl. v. 3., 13. u. 22. Aug. 1912. — Luz. Tagesanz. Nr. 182, 1912. — Frankf. Ztg. Nr. 227, 2. Morgenbl., 1912. — Die Alpen, Nr. 1, 1912. — Prot. über die Verhandl. des Schw. Kstvereins 1860. Vortrag vor dem bern. kant. Kstverein, 1860. — Die Schweiz, Illustr. Zeitschr. für Litt. u. Kst., 1862. — Bericht über die Beteiligung des Kts. Luzern an der 3. Schw. Ind., Kst.- u. landw. Ausst. in Bern 1862. — Prot. über die Verhandl. des Schw. Kstvereins 1870/71. — *Brun*, Verz. der Kstwerke, 4. Aufl., p. 81. — *Ders.*, bei Seippel, Die Schweiz im 19. Jahrh. II, p. 550/51. — *Ders.*, bei Dändliker, Gesch. d. Schweiz, 3. Aufl. III, p. 891. — *Müller*, K.-Lex. III, p. 934. — Gemälde der Schweiz, der Kt. Luzern (*Pfyffer*) I, p. 285. — Zeitschr. f. Bild. Kst., Beibl. VI, p. 146; XI, p. 625; XIII, p. 161; XVII, p. 704. — *Seubert*, K.-Lex. III, p. 639. — *Singer*, K.-Lex. V, p. 158. — Kat. der Jubil.-Ausst. v. 1889 in Luzern. — *Ostertag*, Biogr. Kat. II (Msc.). — Bund v. 1857, Nr. 245, p. 1023. — *Gottfried Keller*, Ein bescheidenes Kstreischen, N. Z. Ztg. v. 22. u. 23. März 1882, abgedr. in den Nachgelass. Schriften, p. 218 f. — *Adolf Frey*, Rudolf Koller (Cotta, Stuttg. u. Berlin 1909). — *O. Lasius*, Arnold Böcklin (Fontane, Berlin 1903). — *Widmer*, F. Buchser, N.-Bl. der Zürch. Kstgesellsch. v. 1912. — *Coulin*, Der Maler Frank Buchser (Helbling & Lichtenhahn, Basel 1912).

Bildnisse von Z. malten in den fünfziger Jahren seine Freunde C. Winterhalter u. Alb. Anker. (Bes.: Die Familie.) Eine lebensgroße Porträtbüste in Bronze hat *Paul Amlehn* angefertigt und 1909 gegossen.

Reproduktionen: Geschichtsfrd., Mitt. d. hist. Vereins der V Orte, Reprod. Z.scher Zeichnungen, landschaftl. u. architekton., in Bd. 3 (1846), p. 11, 31. — Zeichnungen von Siegeln in Bd. 3, 4, 5, 8, 10, 11, 25. — Reproduktionen von Bildern u. Studien: Die Schweiz 1898, Titelbl. 7, Fragment aus dem „Eichenwald"; 1902, „Sommertag"; 1903, „Die Ernte" (mit der Unterschrift: Waldlandschaft von Alexandre Calame); 1904, „Am Sempachersee." — Blätter für Heimatschutz, Juni 1906, „Die Ernte"; Febr. 1907, „Eichenwald." Beide auch in der „Schweizer Kst." v. 1. März 1909. Der „Eichenwald" erschien ferner in der Festschr. z. 100jähr. Jubil. d. Schw. Kstvereins 1906. — Im Heimatschutz v. 1911: „Die Mühle bei Rathausen." — Das N.-Bl. 1910 der Zürch. Kstgesellsch. brachte zur Albild.: Porträt Z.s nach einer Photographie, von U. Gutersohn, „Die Ernte" (Bild), „Eichen mit Hirschen", „Kastanienbaum", „Eichenstämme", „Eichen mit Kuh" (Oelstudien); Eichen

(Zeichnung); Landschaft bei Luzern, Nußbäume, „Steinpartie am Walensee“ (Zeichnung); „Der verlorne Sohn“, „Der Gang nach Emmaus“ (Oelskizzen); „Sonnige Au“, „An der Schanz“ (Oelstudien); „Der Gang nach Emmaus“ (Bild); „Der Eichenwald“ (Bild). — Die Einladung zur Studienausstellung 1912 (Reber, Luzern) brachte die Reproduktion von „Wiesenweg“ „Eichen mit Hirschen“, „Landschaft bei Luzern“, „Gewitterstimmung“, „Weideland“ (alles Oelstudien). — Im „Cicerone“, Heft 18, 1912, erschienen: „Wiesenweg“, „Weideland“, „Sonnige Au“ (Oelstudien); „Ernte“ (Bild); „Gang nach Emmaus“ (Skizze). Im Separatabzug dazu noch: das Porträt des Künstlers und die Oelstudie „Gewitterstimmung.“ — Photographien nach der „Ernte“ und dem „Verlornen Sohn“ in der Kstsammlg. zu Basel. — Postkarten nach der „Ernte“ dort, nach dem „Eichenwald“ im Zürch. Ksthaus. — Abbild. des „Eichenwaldes“ im Kat. des Zürch. Ksthauses.

Ausstellungen. Schw. Kstausst. v. 1852, 1856, 1859, 1860, 1864, 1868, 1870, 1871. — Schw. Ind.-, Kst.- u. landw. Ausst. in Bern 1857 (silb. Medaille). — Ausst. im Theaterfoyer zu Luzern 1858. — Ausst. in der Tonhalle zu Zürich 1870. — Ausst. von Gemälden alter u. neuer Meister, Basel 1872. — Wiener Weltausst. 1873. — Jubil.-Ausst. zu Luzern 1889. — Jahrh.-Ausst., Basel 1905. — Deutsch. Jahrh.-Ausst., Berlin 1906, p. 254.

Jules Coulin.

Züner, Bernhard, Glasmaler des 16. Jahrh.s, von Schaffhausen. Er wurde um 1581 Meister, wohnte auf dem Kirchhof bei der St. Johannskirche und starb vor 1600. Weiteres, namentlich auch Arbeiten, sind nicht bekannt.

J. H. Bäschlin, Schaffh. Glasmal. II, p. 14. *Vogler.*

Zürcher, Hans, Historien-Zeichner, Genre-, Landschafts- und Fresken-Maler, geb. am 14. März 1880 in Menzingen im Kanton Zug. Er bildete sich an der Luzerner Kunstgewerbeschule und an der Akademie in München aus. Mit viel Phantasie und Witz und geschichtlichem und stilistischem Gefühl begabt, hat Z. bisher eine fruchtbare Thätigkeit in der zeichnerischen Kleinkunst (als: Reklame- und Plakat-Entwürfen, Künstler-Postkarten, Federskizzen, Karikaturen, etc.) entwickelt. Von seiner sichern und prägnanten Zeichnung sind u. a. eine Serie landschaftlicher und architektonischer Skizzen aus dem alten Zug (reprod. als Künstlerkarten) eine Probe, von seiner Gabe für historische Kompositionen u. a. die dekorative Ausstattung der Rathausfaçade in Gersau (Freskenschmuck), die altdeutschen Stubenfresken des „Schwanen“ in Menzingen, endlich der Freskenzyklus für das Rathaus in Schwyz als Innendekoration (Heimkehr des Reichsmuth vom gelobten Land 1519, Heimkehr der Schwyzer aus der Schlacht von Murten, Handelszug nach dem Welschland 1629) gute Beispiele. — 1910 malte er die allegorische Freske des „letzten Kriegers“ am neuen internationalen Friedensmuseum in Luzern. Von Z. stammt auch die seit 1909 jährlich wiederkehrende Illustration der Fastnachtzeitung „Luzerner Bilderbogen.“ Z. beschickt seit 1905 regelmäßig die lokalen Ausstellungen in Luzern, wo er zurzeit thätig ist.

Luz. Tagesanz. v. 30. April 1909. — Zug. Volksbl. v. 9. Febr. 1909. — Zum Teil nach Mitt. des Kstlers.

Franz Heinemann.

Zürcher, Jakob, Maler, wurde am 15. Aug. 1834 in Sumiswald als Sohn des Bauunternehmers Christian Z. von Wyßachengraben bei Eriswil geboren. Nach dem frühen Tode der Eltern leitete ein Oheim seine Erziehung. Während Z. beim Bezirksingenieur Kilian in Thun als Angestellter arbeitete, nahm er in seinen Mußestunden Unterricht im Zeichnen und Aquarellieren beim Miniatur- und Aquarellmaler Suter von Uster. Die Schilderungen des Lehrers bewogen den Schüler 1857, nach Rom zu gehen und sich der Kunst zu widmen. Dort befreundete er sich mit Weckesser, Corrodi, Schlöth, Bühlmann u. a. Er besuchte eine Pvivatakademie und bildete sich selbst weiter aus. Im Winter kopierte er Bilder alter Meister, und im Sommer machte er Studien nach der Natur, besonders aus dem römischen und neapolitanischen Volksleben, wobei ihm längere Aufenthalte im Sabinergebirge und in Capri zu statten kamen. 1863 besuchte er mit seinem Freunde Weckesser Neapel und Palermo, später beinahe den ganzen Kirchenstaat. Den Sommer 1868 verbrachte er in Florenz, Genua und Venedig und fertigte die ihm bestellten Kopien von Bildern der dortigen Galerien an. Im Winter 1869/70 bestellte bei ihm die Königin von Württemberg persönlich mehrere Kopien. Z. malte in Aquarell, mitunter auch Miniaturen. Von seinen vielen, mit seltenem Verständnis der alten Meister und höchst sorgfältig ausgeführten Kopien sind besonders hervorzuheben: „Die Transfiguration“, „Die Madonna di Foligno“ und „Die Grablegung“ von Raffael, „Die himmlische und die irdische Liebe“ von Tizian, „Die Folgen des Krieges“ von Rubens. Das figurenreichste, gelungenste Bild seiner eigenen Komposition ist, neben einigen Brustbildern in Lebensgröße und kleinern Arbeiten, „Die Kinderpredigt in der Kirche Aracoeli in Rom. 1875 befiel ihn eine Nervenkrankheit, die ihn während eines Jahres am Gebrauche der Hand hinderte. Z. starb in Rom am 28. Mai 1884.

Bern. Jahresber. Kstver. v. 1872, p. 47; v. 1884, p. 52. — Sammlg. bern. Biogr. I, p. 480. — A. D. B. XXXV, p. 503. *H. Türler.*

Zürcher, Max, geb. am 7. April 1868 in Zürich, Maler und Architekt, als solcher Autodidakt. Als Maler machte er seine Studien in Dresden, Berlin und Paris.

Curric. vitae. *C. Brun.*

Zurcher, Théophile, peintre-céramiste, a travaillé à la Poterie artistique de Nyon, de 1880

à 1883. Il faisait, à part la décoration céramique, du modelage et de l'aquarelle. Z. a quitté Nyon pour se fixer à Paris. *Emile Butticaz.*

Zürich, der Glasmaler von, führte 1668 im Auftrage der bernischen Hofmeister in Königsfelden eine Berner Wappenscheibe für die Kirche von Bözen im Kanton Aargau aus. Es wäre möglich, daß der Glasmaler von Zürich identisch ist mit dem Zürcher Glasmaler Wilhelm Wolf (1638—1710), der ebenfalls um diese Zeit in den Königsfelder Jahrrechnungen erwähnt wird.

Argovia XXX, p. 237. — *Merz,* Anz. A.-K. v. 1896, p. 24. *E. Reinhart.*

Zürich, Hans von, Goldschmied, gehörte in der ersten Hälfte des 16. Jahrh.s der Gruppe ausländischer Goldschmiede in London an. Holbein der jüngere zeichnete sein Bildnis 1532. Es zeigt einen hagern, schlicht ansprechenden Mann in mittlern Jahren. 1647 wurde diese Zeichnung von Wenzel Hollar gestochen, als sie einen Teil der Arundel-Sammlung bildete; jetzt ist sie in der königlichen Bibliothek in Windsor Castle. Eine Kopie nach der Zeichnung ist gegenwärtig im Handel in London. Werke oder Weiteres über den Lebenslauf Hans von Z.s ist nicht bekannt.

Woltmann, Holbein u. seine Zeit, 2. Aufl., Leipz. 1874, p. 369. *E. Reinhart.*

Zürich, Johannes von, war 1640 als Maler in Rom (? Die Redaktion) thätig.

Boll. stor. v. 1885, p. 221. — *Bertolotti,* Art. svizz. in Roma, p. XV, 67. *E. Reinhart.*

Zürich, Johanse von, Goldschmied zu Basel in der zweiten Hälfte des 13. Jahrh.s. 1298 schenkt Rüdiger von Rufach, Kaplan im Klingentalkloster, diesem Konvent ein Haus, das er von Joh. v. Z. geerbt hatte.

Misc. Fechter. *Major.*

Züricher, Bertha, Landschafts-, Blumen- und Porträtmalerin, geb. am 20. März 1869 in Bern. Sie war zunächst Lehrerin an der dortigen Frauenarbeitsschule, machte dann von 1895—1897 ihre Studien bei Schultze-Naumburg und Maxim Dasio in München und bildete sich von 1897—1905 in Paris weiter aus. Dort studierte sie zuerst kurze Zeit noch bei A. Dagnaux und arbeitete sodann selbständig. Jetzt lebt sie, mit Ausnahme gelegentlicher Aufenthalte im Ausland, im Berner Oberland. Sie malt meist in Oel Hochgebirgslandschaften, Figurenbilder und Blumen in realistisch-impressionistischer Weise. Seit drei Jahren ist sie auch im Holzschnitt thätig, gehört als Mitglied „der Walze" an und hat sich an der Schwarz-Weiß-Ausstellung der Berliner Sezession von 1911 beteiligt. 1901 stellte sie zum erstenmal im Salon des Champ de Mars aus und war von da an fast ununterbrochen in Paris entweder im genannten oder im Salon d'automne vertreten. Bei Anlaß des Herbstsalons 1911 wurden vom städtischen Cabinet d'estampes modernes 35 Holzschnitte dieser Künstlerin erworben. In der Schweiz ist sie seit einigen Jahren an den meisten größern Ausstellungen beteiligt, insbesondere auch an denjenigen des Vereins schweizerischer Malerinnen und Bildhauerinnen, dessen Mitglied sie ist. Sie war auch vertreten an den internationalen Ausstellungen in Kairo 1904 und Rom 1911. Bilder von ihr befinden sich im bernischen Kunstmuseum: „Jäger" und „In der Wiege", sowie im Museum von Freiburg das 1911 durch den Bundesrat erworbene Bild „Der Wendengletscher."

Mitt. d. Kstlerin u. *E. Geigers.* *J. Widmer. H. Türler.*

Züricher, Gertrud, Zeichenlehrerin und Malerin, in Bern, dort am 13. Jan. 1871 geboren, wurde als Primarlehrerin am 3. April 1889 und als Sekundarlehrerin am 17. März 1892 patentiert. Sie absolvierte ihre Studien in Bern, wo sie als Zeichenlehrerin an der Mädchensekundarschule wirkt. Sie arbeitet in Oel, Aquarell und Holzschnitt und malt Blumen, Landschaften und Ex-libris. Sie hat ausgestellt in den schweizerischen Turnusausstellungen, im schweizerischen Salon in Basel und Zürich sowie mehrfach bei Ausstellungen in den Kunstmuseen von Bern und Zürich, ferner an der Kunsthausausstellung von Wiesbaden 1912.

Mitt. d. Kstlerin u. *E. Geigers.* *J. Widmer. H. Türler.*

Züricher, Ulrich *Wilhelm,* Landschafts- und Porträtmaler, auch Schriftsteller, geb. am 30. Aug. 1877 in Bern. Er machte von 1896—1900 Architekturstudien am Polytechnikum in Zürich, dann von 1900—1905 Malstudien in Paris und führte hierauf Studienreisen nach Italien, Holland, Deutschland und Dänemark aus. Er lebte dann abwechselnd in Zürich und im Berner Oberland (Lauenen, Gadmen); seit 1911 wohnt er in Ringoldswil ob Gunten am Thunersee. Er malt in Oel und Aquarell, ist Lithograph, Radierer und Holzschneider. Größere Lithographien („Ausblick vom Monte Rosa" und „Oberhaslerin") sind im Verlage von A. Francke in Bern erschienen. Er stellte in Paris aus (Champ de Mars und Salon d'automne), am schweizerischen Salon in Lausanne, Basel, Zürich, Neuenburg, an der Weltausstellung in Rom und veranstaltete größere Separatausstellungen in Zürich, Bern etc.

Als Schriftsteller hat Z. auch über Kunst geschrieben, so in der Zeitschrift „Polis" über „Kunst und Sozialismus" und über Segantini, in der Zeitschrift „Der Samstag" über „Stätten der Andacht" und über Albert Welti, im Sonntagsblatt des „Bund" über „Malen", in den Süddeutschen Monatsheften über Karl Stauffer, dessen

Familienbriefe er dort veröffentlichte. Die drei Geschwister Züricher sind Bürger von Burgdorf.

Mitt. d. Kstlers u. *E. Geigers.* *J. Widmer.* *H. Türler.*

Zuliano da Bissone, s. Bissone, Julliano da.

Zumbrunn, Peter, Kunstschreiner, in Ringgenberg, geb. 1839, gest. 1885. Er verfertigte namentlich Intarsia-Möbel. Das Geschäft wurde vom Sohne, *Peter Z. II.*, der 1867 geboren wurde und 1901 starb, fortgeführt.

Mitt. v. Pfr. *Huber* in Ringgenberg. *H. Türler.*

Zum Hirzen, W., s. Hirzen, W. zum.

Zum Horn, Hans, Goldschmied, wurde 1551 Bürger der Stadt Zofingen.

Schauenberg-Ott, Stammreg. der bürgerl. Geschlechter der Stadt Zofingen, p. 519. *E. Reinhart.*

Zumstein, Franz, Steinmetz, in Bern, gebürtig aus Vivis, baute von 1562—1564 das Erkerhaus zu oberst an der Kramgasse in Bern, wie die Inschrift am Knaufe des Erkers besagt. Das stattliche Haus wurde von 1905—1907 von Architekt InderMühle restauriert. Z. verheiratete sich 1552 mit Sarah Dechtermann und ließ von 1553 bis 1564 sechs Söhne taufen, von welchen *Anton Z.* 1585 nach Basel zog. Z. versteuerte 1556 das bescheidene Vermögen von 200 Pfd.; er besaß 1560 ein Haus an der Brunngasse. 1559 ist er mit seinem Bruder *Hans Z.* als Auszüger der Gesellschaft zum Affen genannt.

Artikel von A. Zesiger in Bern. — Blätter f. Gesch., Kunst u. Altertumskde. IV, p. 38. *H. Türler.*

Zumwald, Wilhelm, de Fribourg, était un habile charpentier. Il construisit plusieurs bâtiments vers le milieu du 18e siècle, entre autres toute la charpente de la nef de l'église des Cordeliers. Commencé en 1745, l'édifice était sous toit en sept. 1746 et complètement terminé en 1747. Les portes en bois de chêne sont un beau spécimen d'architecture; elles font honneur à maître Z. qui reçut pour ce travail la somme de quinze écus bons.

Frib. art. 1896, p. 19. *Max de Diesbach.*

Zuober, Niklaus, Glasmaler (Glaser), wird laut Seckelamtsrechnungen der Stadt Zofingen 1582 zweimal und 1588 einmal für gethane Arbeit bezahlt.

H. Lehmann, im Anz. A.-K. v. 1898, p. 54 u. 55. *E. Reinhart.*

Zuppinger, *Ernst* Theodor, Landschafter und Dekorationsmaler, geb. am 22. März 1875 in Hottingen-Zürich als Sohn des Malermeisters Otto Z.-Mantel dort. Mit 15 Jahren trat er in das väterliche Geschäft ein, besuchte jeweilen abends die Gewerbeschule bei Lehrer Mißbach, nach Ablauf der Lehrzeit mehrere Semester die Kunstgewerbeschule in Zürich unter Prof. Freytag, Lehrer Kägi und Waluz. Dann zog er als Dekorationsmaler nach Karlsruhe, Frankfurt, Berlin, Rotterdam, Düsseldorf, Hamburg. Durch Besichtigung vieler Museen auf Reisen, die ihn auch durch Italien, Belgien und nach Dresden, Wien, Kopenhagen und Petersburg führten, erwachte in ihm die Liebe zur Malerei, so daß er sich im Herbst 1898 nach München wandte, wo er in der Privatschule bei Klein ein Wintersemester lang studierte. Im Sommer 1902 besuchte er die Landschafterschule von Prof. Bernhard Buttersack in Haimhausen bei München und den darauffolgenden Winter unter Bougereau und G. Ferrier die Akademie Julian in Paris. 1903 stellte er zum erstenmal im Künstlerhaus in Zürich aus, 1904 das erstemal am Eidgenössischen Turnus, 1908, 1909 und 1910 am Schweizerischen Salon in Basel und in Zürich in seinem Atelier und im Helmhaus, 1908 auch an der Alpinen Ausstellung in London. Sein besonderes Gebiet ist die Gebirgsmalerei, die ihn ins Glarnerland, hauptsächlich aber in den Kanton Graubünden führte, wo er 1906 und 1907 in St. Moritz ausstellte. Im Auftrage der Rhätischen Bahnen machte Z. Illustrationen zu einem diesbezüglichen Büchlein. Seit 1908 wohnt Z. in Muralto bei Locarno.

Mitt. des Kstlers u. des Hrn. *C. v. Schmidtz.* *F. O. Pestalozzi.*

Zurbuchen, Johannes, Kunstschreiner, in Ringgenberg, geb. 1826, gest. 1881, verfertigte namentlich Intarsia-Möbel. Das Geschäft ging auf den Sohn *Johannes Z. II.*, geb. 1857, über, der noch lebt, es aber an Hans Ruef abgetreten hat.

Mitt. v. Pfr. *Huber* in Ringgenberg. *H. Türler.*

Zurgilgen, Melchior, Goldschmied, war um 1500 Hintersäß von Luzern. *Franz Heinemann.*

Zur Kirchen, Joh. Jos. Bartholomäus, von Visp, Priester 1731, nach 1760 Professor am Kollegium zu Sitten, gest. am 8. Okt. 1777. 1769 zeichnete er das Leukerbad aus der Vogelperspektive zu F. X. Naterers Beschreibung des Leukerbades, gestochen von J. Schwendimann in Luzern.

Joller, Hist. Notiz. im hist. Museum in Brig. *D. Imesch.*

Zurlinden, Esaias, Goldschmied, von Zürich, 1609 in Nürnberg. Er war Schüler des Hans Peter Rahn, der 1627 starb (s. d.), und ist im Schweizerischen Landesmuseum vertreten.

Mitt. des † Hrn. Dr. Zeller-Werdmüller. — *Rosenberg,* Goldschmied-Wertzeichen, p. 289. *C. Brun.*

Zwahlen, Abraham-*André,* peintre, né à Genève le 13 mars 1830, mort à Veyrier le 9 oct. 1903, fut élève de Barthélemy Menn et à Paris de Th. Couture; il obtint en 1855 une bourse pour aller à Rome, où il resta 13 ans, peignant des scènes de genre et des paysages

de la campagne romaine; en 1864 il fournit à l'Illustration des croquis sur le passage de l'empereur du Mexique. Ayant dû quitter l'Italie, il s'établit à Veyrier, au pied du Salève, et trouva dans les environs les sujets de nombreux paysages et sujets de genre. Il participa aux expositions genevoises dès 1847 et jusqu'en 1889. Le Musée Rath possède de cet artiste „Le repos en Italie", peinture à l'huile, et la Société des arts celui de Neuchâtel. La revue Nos Anciens et leurs œuvres a publié plusieurs de ses dessins.

Nos Anc. et leurs œuvres 1904, p. 127. — Cat. d'exp. locales. — Cat. du Musée Rath. *A. Choisy.*

Zweifel, Vinzenz, Maler, geb. 1824 zu Kaltbrunn im Kanton St. Gallen, malte Landschaften in Oel und Aquarell.

Nagler, K.-Lex. XXII, p. 357. *T. Schieß.*

Zwid, Maler, in Zürich, um 1461. Für das Fraumünsterstift malte er in diesem Jahr eine Himmelfahrt und einen Engel.

N.-Bl. d. Zürch. Kstlergesellsch. v. 1843, p. 7 (*C. W. Hardmeyer*). *F. O. Pestalozzi.*

Zwinger, Hans, s. Spyser, Hans.

Zwinger, J., Lithograph, im 19. Jahrh. Er studierte in Paris und ließ sich dann, nach Nagler, in der Schweiz nieder. In der That existiert von ihm eine Folge „Schweizer Trachten" in Folio nach Föhn, Pingret u. s. w. Außerdem seien 12 Darstellungen aus dem Märchen „Amor und Psyche" nach Jean-Honoré Fragonard (Paris, 1823, 4°) genannt. In der Eidg. Kupferstichsammlung des Polytechnikums in Zürich ist der Künstler nicht vertreten.

Nagler, K.-Lex. XXII, p. 360. *C. Brun.*

Zwirn, Matthias, Glasmaler, in Bern, war gebürtig aus Rötenbach und wurde am 3. März 1643 zum ewigen Einwohner der Stadt Bern aufgenommen. Er war verheiratet mit Maria Schmidt und ließ in Bern 1641 und 1643 zwei Mädchen taufen. Mit seinem Monogramm MZ ist eine 1650 datierte Scheibe des Abraham v. Erlach bei Hrn. v. Stürler in Jegistorf bezeichnet, ferner eine Scheibe des Schultheißen Franz Ludwig v. Erlach von 1676 in der neuen Kirche zu Spiez und andere aus dem nämlichen Jahr in der alten Kirche zu Spiez, endlich auch zwei Scheiben von Hilterfingen und Oberhofen von 1671 und 1681 im Historischen Museum in Bern. Die Stadtrechnungen verzeichnen folgende Arbeiten Z.s: 1651 je ein Bernrych für die Kirche zu Ins und den jungen Hrn. Begrot, 1656 ein Bernrych, 1666 die Wappen der Stadt, des Seckelmeisters und der Venner für die Kirche zu Habkern, 1668 zwei Bernrych nach Bötzen und Gampelen, 1670 je ein Bernrych für die Kirche zu Hilterfingen und an einen ungenannten Ort hin. 1678 hatte er für die Stadt Thun ein Stadtwappen von ganzem Bogen für die Kirche zu Sigriswil zu machen.

Bern. Stadtrechnungen, Rodel der Burgerannahmen im Staatsarch. Bern. — Stadtrechnung von Thun. *H. Türler.*

Zyli, s. Zilli.

Zyrbel, s. Zirbel.

Zysel, Hans Heinrich I., Goldschmied zu Basel, der Vater des folgenden. Am 18. Aug. 1553 erwarb er das Zunftrecht zu Hausgenossen. 1560 befand sich Jeronimus Wix als Lehrknabe bei ihm; er selbst erlegte 1581 das Lehrgeld für seinen Sohn, der bei dem Goldschmied Jeremias Fäsch in Basel lernte. Z. war mit Barbara Hechtmeier vermählt und verkaufte zusammen mit ihr 1561 das an der Wienhartsgasse gelegene Haus „zum guldin Schwert."

Misc. Fechter. *Major.*

Zysel, Hans Heinrich II., Goldschmied, der Sohn des vorigen. Er befand sich 1581 als Lehrknabe bei dem Goldschmied Jeremias Fäsch zu Basel.

Misc. Fechter. *Major.*

Zysset, Jakob, Glaser (Glasmaler?), in Bern, erhielt im Febr. 1680 von der Stadt Bern für drei in den Chor der Kirche zu Kirchdorf eingesetzte Fenster 100 Pfd. Im Brande der Kirche vom 26./27. Febr. 1871 wurden neun Wappenscheiben vernichtet.

Stadtrechnungen von Bern. *H. Türler.*

Druckfehler, Rückweise und Berichtigungen.

Band I, II und III.

Band I.

Ab Iberg, Eva, s. Iberg, Eva ab. Lies: s. Abyberg, Eva.

Aegidius, Laienbruder aus dem Kloster Salmansweiler (Aegidius Rebsom), s. Salemitani, Bd. III, p. 7.

Aglio, s. auch Laglio, Lalio. Lies: s. auch Lalio.

Alberto da Lugano, s. Lugano, Alberto da.

Alessandro da Carona, s. Carona, Alessandro da.

Aliotus de Melide, s. Melide, Aliotus de. Lies: Aliolus de.

Ambrogio da Muralto, s. Muralt, Ambrosius de. Lies statt dessen: s. Muralto, Ambros. de.

Ambrosius de Muralt, s. Muralt, Ambros. de. Statt s. Muralt lies: s. Muralto, Ambros. de.

Anderes im Grünt, s. Imgrüt, Andreas.

Andres, Meister A., Tischmacher, s. Bernnet, Anderes. Lies: s. Bernet, Andreas.

Ange, Jean-Pierre, s. Engel, Jean-Pierre.

Ansinger, s. Ensinger.

Antonio de Locarno, s. Locarno, Antonio de. Lies: s. Locarno, Antonelus de.

Antonio di Lugano, s. Lugano, Antonio de. Lies: s. Lugano, Antonius de.

Arnequin (d'), Étienne, s. Darnequin.

Aspari, Bd. I, p. 55. Lies *Carlo* Antonio statt Carlo Antonio.

Auriol, I, p. 646. Zeile 3 lies: Megland, de Terracine.

Bachmann, Joh. („Hans"), s. auch Bachmann, Beat Jakob, im Suppl. (Bd. IV).

Bagueret, s. Bogueret.

Baldinger, Bd. I, p. 74. Zeile 17 von oben lies: St. Jakob-Denkmal statt St. Jakobsdenkmal.

Banitz, s, Bungar, Gregor.

Bartolome, s. Barthélemy.

Battista, da Lugano, s. Bissone, Carlo da.

Baudry, Jean-François, s. Munier, Élie.

Baur, Philipp, s. Baur, Joh. Theodor.

Begueret, s. Bougueret. Lies Bogueret.

Belliard, s. Belial.

Benner, s. Offrion.

Benteli, Wilhelm, I, p. 646. Zeile 2 fällt der Gedankenstrich weg.

Bercau, s. Bercaut.

Bergueret, s. Bougueret. Lies Bogueret.

Berquen, s. Bercaut.

Berri, Melchior, I, p. 115. Im letzten Absatz, Zeile 3 von unten, ist hinter 362 die Klammer zu schließen.

Besançon, s. Montruolis.

Birgi, s. Bürgi, Joost.

Birmann, Peter, I, p. 647. Zeile 3 lies IV statt V.

Bissone, Elia da, s. Gagini, Elia. Lies: s. Gaggini, Elia.

Buck (nicht Buckli), Georg, s. auch Salemitani, III, p. 7.

Buckli, G., s. auch Salemitani, III, p. 7.

Bullinger, Joh. Balth. I., I, p. 236. Zeile 5 von oben lies 1729 statt 1829.

Burger, Fritz, I, p. 240. Letzte Zeile von unten hinter Kst. f. Alle einschieben: VIII, XIV; Zeile 4 von unten lies XXII statt XXV.

Burger-Hartmann, Sophie, I, p. 242. Zeile 2 von oben ist vor 1868 einzuschieben „am 23. Mai".

Burgi, s. Bürgi, Joost.

Burgkeser (Burkgeser), Joh. Melchior, I, p. 242. Er ist identisch mit Bürgisser, M., I, p. 230.

Buri, Max Alfred, I, p. 242. Zeile 6 von unten lies Holloscy statt Hollosy. — II, p. 706. Zeile 3 von unten zwischen Jahrg. und VII einschalten: IV, 363; VI (2 T.), 90; nach VII (2 T.), 112. Der letzten Zeile beifügen: VIII (2 T.), 133—143.

Busata, Giovanni, I, p. 246. Hinter dem Namen lies in Parenthese: (Busati).

Busati, s. Busata.

Busi, Santino, I, p. 246. Statt Busi Zeile 1 lies Bussi. Zeile 8 ist hinter Oberösterreich die Zahl 1715 ausgelassen, hinter 1737 „in Wien."

Byrgi, s. Bürgi, Joost.

Calame, Alex. I., p. 254. Im letzten Absatz, Zeile 1, ist vor Rambert der Vorname Eugène einzuschalten; Zeile 2 nach œuvre: d'après les sources originales; vorletzte Zeile vor N.-Bl. der Name des Verfassers *J. M. Ziegler*.

Calle, de la, Joséphine-Antoinette, s. Patry, J.-A.

Cantone, s. Cantoni.

Carabelli, Donato, I, p. 264. Zeile 4 von oben ist hinter weist in Klammer „seit 1789" einzuschalten; Zeile 5 von unten hinter Löwengrube (1810).

Carabelli, Francesco, I, p. 264. Zeile 3 von oben hinter Vater einschalten: Giovan Albino C.

Carabelli, Giovan Albino, I, p. 264. Zeile 2 von oben ist hinter 1690 einzuschalten: (1689?).

Carle, s. Frig, Ludwig. Lies Fryg.

Carlone, I, p. 265. Im Stammbaum, Zeile 3, lies statt Taddei: Taddeo.

Carlone, Antonio, I, p. 265. Zeile 1 hinter Antonio: di Battista einschalten.

Carlone, Bernardo, I, p. 265. Er ist wohl identisch mit dem folgenden Bernardo Carlone. S. Suppl. (Bd. IV).

Carlone, Carlo, I, p. 265. Zeile 1 hinter Carlo lies (Innozenz?).

Carlone, Diego, I, p. 267. In der letzten Zeile vor *Ratti* lies *Soprani-*

Carlone, Giacomo, I, p. 267. In der vorletzten Zeile vor *Ratti* lies *Soprani-*

Carlone, Giovanni, I, p. 268. Zeile 3 von unten vor *Ratti* setzen: *Soprani-*

Carlone, Niccolo, I, p. 270. Zeile 1 lies Niccolò statt Niccolo; Zeile 3 von unten *Soprani-* vor *Ratti.*

Carlone, Tomaso, I, p. 270. Zeile 1 lies Tommaso statt Tomaso.

Carmine, Michele, I, p. 271. Absatz 2, Zeile 3 lies Uribelarea statt Uribelarca; Zeile 3 von unten 1894 statt 1891; letzte Zeile statt desselben Jahres: dieses Jahres.

Carrato, Francesco, I, p. 274. Hinter dem Geschlechtsnamen ist einzuschalten: (Caratti, Caratz). Zeile 2 lies 17. Jahrh. statt 16. Zeile 3 hinter Prag einfügen: und in Baudnitz.

Carresana (Caresana), Giuseppe Salvatore, I, p. 274. Zeile 2 lies Architekt, Bildhauer.

Casella, Antonio, I, p. 275. Zeile 4 hinter Brescia einschalten: (1499—1503).

Casella, Daniele, I, p. 275. Zeile 3 von unten lies II statt I.

Casella, Fedele, I, p. 275. Zeile 3 hinter Gaggini ist ausgefallen: , dessen Tochter er heiratete. Zeile 3 von unten lies Sohn statt Bruder.

Casella, Gian Andrea, I, p. 275. Zeile 6 hinter Antonio einfügen: (? Giacomo).

Casella, Scipione, I, p. 275. Zeile 2 lies nach Bildhauer: Goldschmied und Stuccator; Zeile 10 nach Zeit (1543).

Caspar, s. Cun, Kasp. Lies: Kuhn, Caspar.

Caspar, Joseph, I, p. 276; II, p. 706. Zeile 1 lies Maler und Kupferstecher, geb. am 17. Febr. etc.; Zeile 2: † am 22. Febr. Zeile 6 ist nach Zweck ausgefallen: 1821, und am Ende der letzten Zeile des ersten Absatzes: seit dem 26. Aug. 1837. Absatz 2, Zeile 3 ist zu lesen 1827 statt 1825; Zeile 10 1841 statt 1840. Sodann sind hinter Savoyen und vor Prinz die Anführungszeichen zu streichen.

Castelli, Andrea, I, p. 279. In der zweitletzten Zeile ist vor p.: VII einzuschalten.

Castelli, Battista, I, p. 279. Zeile 4 lies statt Farnelli: Fancetti; letzte Zeile IX vor 49.

Castelli, Gian Domenico, I, p. 279. Im Namen Borromino (Zeile 3) ist das eine r zu streichen; Zeile 1 hinter Castelli einschieben: -Boromino.

Castelli, Matteo, I, p. 279. Zeile 2 lies 1614 statt 1658; Zeile 3 ist nach Polen († 1632) einzuschalten; Zeile 8 hinter Hauptkapelle (?).

Castello, Arasmino, I, p. 279. Letzte Zeile ist vor I die Zahl 1893 zu setzen.

Castello, Borromino Bernardo, I, p. 280. Lies: **Castello**-Boromino, Bernardo.

Castello, Francesco, I, p. 280. Beim Zitat ist die Jahrzahl 1897 weggefallen.

Castiglione-Colonna, Duchesse de, s. Affry, Adèle d'.

Catenazzi, Francesco, I, p. 281. Zeile 5 ist hinter wo er die Zahl (1816) einzuschalten.

Ceruto, Giov. Maria, s. Holzhalb, Hans Heinrich III.

Chana, de la, Alex., s. La Chana, A. de. Lies: De la Chana, Alex.

Chaponnière, Alexandre, I, p. 286. Zeile 16 lies vor Regnault: J. B.

Chiona (Ciona), Christoforo, I, p. 296. Zeile 1 ist nach dem Vornamen die Partikel da zu setzen. Zeile 3 lies 1413 statt 1410, Zeile 4 vor 1413: am 14. Nov.; Zeile 5 vor wieder (am 22. Jan. 1415.).

Christen, Joseph Anton Maria, I, p. 298, 648. Zeile 1 ist Anton einzuklammern; Zeile 7 lies 1769 (?) statt 1767.

Ciona, Giovan Antonio da, I, p. 301. Wohl gleich dem Folgenden, Lombardo Ciona.

Ciona, Lombardo, I, p. 301. Zeile 3 lies 16. Jahrh. statt 15. Jahrh. Er ist wohl identisch mit dem Vorhergehenden, Giov. Antonio da Ciona.

Clewin, s. Lawelin.

Collinus, s. Ambüel, Hans.

Constantin, Abraham, I, p. 314. Zeile 6 von unten lies 1906, p. 122, 172 statt 1897, p. 95.

Corneaux, s. Corniaux.

Corrodi, Joh. Felix, s. Suppl. (Bd. IV).

Corrodi, Hans Kaspar, s. Suppl. (Bd. IV).

Corrodi, Kaspar, I, p. 320. Zwischen dem Geschlechts- und Vornamen ist einzuschalten: Hans; nach geb.: am 4. Aug. 1724. Zeile 4. Der betreffende Baron schreibt sich Peter v. Creutz.

Corrodi, Salomon, s. auch Suppl. (Bd. IV).

Cristoforus de Lugano (Xpoforus), s. Lugano, Christoforo da. Lies: s. Lugano, Christophorus de.

Daller (p. 337), s. Taler.

David, Friedrich, s. Friederich, David. Lies: Friedrich, David.

De Lapalud, Fr., s. Lapalud, Fr. de. Lies: De Lapalud, s. Suppl. (Bd. IV).

Deville (p. 361), s. auch Ville, de.

Dillmann (p. 370), s. Tilmann.

Dub (p. 385), s. auch Tub.

Fesch, s. Fäsch, Väsch. Lies: s. Fesch.

Forster, F., s. auch Vorster (das F ist zu streichen).

Frésal, s. Trésal.

Geßner, Joh. Konr., I, p. 708. Statt 567 lies 568.

Giacomo da Lugano, s. Lugano, Giacomo da. Lies: s. Lugano, Jacobus de.

Gilio, s. Zillio.

Gillius, s. Zillio.

Giorgio da Lugano, s. Lugano, Giorgio da. Lies: s. Lugano, Georgius de.

Giorgio di maestro Lombardo, s. Lombardo, Giorgio. Lies: s. Solari, Giorgio (?).

Giovanni da Morcote, s. Morcote, Giovanni da. Lies: s. Johannes (von Morcote?).

Band II.

Appiani, Joseph, II, p. 703. Zeile 3 lies 14 statt 24.

Aprile, Giov. Batt., II, p. 703. Zeile 2 von unten fällt nach im das Komma weg.

Aprile, Pietro, II, p. 703. Zeile 2 von oben hinter Zeile = setzen.

Arlaud, Léon-Isaak, II, p. 703. Hinter Léon ist der Punkt weggefallen.

Arogno, Adamo da, II, p. 703. Zeile 4 lies Atti statt Atte.

Barth, II, p. 704. Zeile 2 lies 21 statt 24.

Bissone, Pietro und Pietro Antonio da, II, p. 705. Zeile 2 lies 6 statt 16.

Gaggini, II, p. 707. Zeile 3 lies Hasluck statt Hasbuck.

Girardet, Eugène-Alexis, II, p. 708. Zeile 2 statt arts lies artistes, Zeile 3 français und nicht française.

Gißlinger, Hans, II, p. 708. Letzte Zeile Dr. streichen.

Golay, Mary, II, p. 708, s. Speich-Golay, Mary.

Gonin, M^me^ Louis, II, p. 708. Lies: Porchat statt Torchat.

Hans von Speyr, s. Speyr, Hans von. Lies: s. Spir.

Hary oder Herri, Rudolf, s. Herrin, R. Lies: s. Herry, Rudolf.

Jacobus de Lugano, s. Lugano, Giacomo da. Lies: s. Lugano, Jacobus de.

Johannes de Lugano, s. Lugano, Giovanni da. Lies: s. Lugano, Johannes de.

Landolt, Salomon, II, p. 222. Zeile 10 von unten lies Le Paon statt Le Raon.

Löw, s. auch Leu, Leuw (Löuw ist zu streichen).

Market, s. Werner & Market. Lies: s. Werner, Johannes.

Nitard (p. 477), s. Vuypres.

Pillmann (p. 555), s. Tilmann.

Pyllmann (p. 581), s. Tilmann.

Rebsom, Aegidius, s. Salemitani, III, p. 7.

Redmond-Völtert, Frida, s. Völtert, Frida. Lies: **Redmond**-Völter, Frieda, s. Völter, Frieda.

Robert, Théophile, II, p. 653. Vor Théophile den Namen Paul einschalten.

Romey (Roymann), s. Roymann. Lies: s. Fäsch, Remigius.

Rouw, s. Roufft. Lies: s. Raufft.

Band III.

Sägisser (Segesser?), Hans Arnold, s. Segisser. Lies: Segesser.

Scherer, s. auch Schärer, Schärrer, Scherrer. Schärrer ist zu streichen.

Scherrer, s. auch Schärer, Schärrer, Scherer. Schärrer ist zu streichen.

Schnürr, Marguerite, s. Aigroz, Marg., I, p. 18.

Schödel, Peter (p. 81) gleich Schädel, Peter (III, p. 19).

Schwarz, III, p. 95. Zeile 7 von oben lies: s. auch Swarz.

Schweitzer, s. Schweizer, Schwytzer, Schwyzer. Lies: s. Schweizer, Schwitzer, Schwytzer, Schwyzer.

Spichier, Ludwig, III, p. 189. In der letzten Zeile lies 1885 statt 1886.

Spier, s. auch Speyr. Lies: s. auch Speyr, Spir.

Spyr, s. Speyr, Spier. Lies: s. Speyr, Spier, Spir.

Stähelin, s. auch Stächeli, Stähli, Stäli, Stehelin, Stehli. Stehelin ist zu streichen.

Stähli, s. auch Stächeli, Stähelin, Stäli, Stehelin, Stehli. Stehelin ist zu streichen.

Stäli, s. auch Stächeli, Stähelin, Stähli, Stehelin, Stehli. Stehelin ist zu streichen.

Stärklin, s. Störchli, Störcklin, Störklin. Lies: s. Störchli, Störchlin, Störcklin.

Stehelin, s. Stächeli, Stähelin, Stähli, Stehlin. Lies: s. Stächeli, Stähelin, Stähli, Stäli, Stehlin.

Stehlin, s. auch Stächeli, Stähelin, Stähli. Lies: s. auch Stächeli, Stähelin, Stähli, Stäli.

Störchli, s. auch Störcklin. Lies: s. auch Störchlin, Störcklin.

Störchlin, s. auch Störckli. Lies: s. auch Störchli, Störcklin.

Störcklin, s. auch Störchli, Störchlin.

Vannières, Mlle Mathilde, s. Wagnière, Math. Lies: s. Pury, Mme Marie-Amélie-*Mathilde*.

Vellate, s. Vebate.

Weickhard, s. Wiccart, Wickart, Wikart. Wiccard ist zu streichen.

Weikhard, s. Wiccart, Wickart, Wikart. Wiccard ist zu streichen.

Wiccart, s. auch Wickart, Wikart.

Wolff, Kaspar, III, p. 523/24. Statt Bruder (Zeile 4) lies Vater.

Wyermann, s. Weiermann, Weyermann. Weiermann ist zu streichen.

Zimmerlin, Samuel, s. Zimmerlin, Johann.

Zollinger, Friedrich, s. Zollinger, Albrecht.

Zollinger, Gabriel, s. Zollinger, Hans Heinrich.

Zinsmeister, Abraham, s. Zinsmeister, Bendicht.

Zinsmeister, Johann, s. Zinsmeister, Bendicht.

Zinsmeister, Samuel, s. Zinsmeister, Bendicht.

Folgende Rückweise sind zu streichen:

Band I.

Aarau, Glasmaler von, s. Leu (Löuw), Hch.

Abondio, da Lugano, s. Lugano, Ab. da.

Adamo, da Sonvico, s. Sonvico, Ad. da.

Aglio-Garovi, s. Garovi.

Alberto, da Melide, s. Melide, Alb. da.

Albrecht, s. Mentz.

Ambrogio, da Morcote, s. Morcote, Ambr. da.

Amedeo, Giov. Battista, del Lago di Lugano, s. Lugano, Amed. Giov. Batt. del Lago di.

Amicino, da Lombardia, s. Lombardia, Amic. da.

Andrea, de Gandria, s. Gandria, Andrea de.

Andrea, de Meride, s. Meride, Andrea de.

Andrea Lombardo, da Lugano, s. Lugano, Andrea Lombardo da.

Angelo, da Morcote, s. Morcote, Angelo da.

Anstalt, topographische, s. Wurster Randegger & Co.

Antonio, da Gavirate, s. Gavirate, Antonio da.

Antonio, da Muggia, s. Muggia, Antonio da.

Antonio, da Ponte, s. Ponte, Antonio da.

Antonio, de Como, s. Como, Antonio de.

Antonio, de Tredate, s. Tredate, Antonio de.

Antonio di Giovanni, da Ponte, s. Ponte, Antonio di Giovanni da.

Arasmino, da Arogno, s. Arogno, Arasmino.

Aristotile di Bologna, s. Bologna, Aristotile di.

Bach, zum, s. Zum Bach.

Balestra, s. auch Lombardo, Pietro.

Baromini, s. Borromini.

Bartolomeo, da Como, s. Como, Bartolomeo da.

Baur, s. Simmler & Baur.

Benedetto, da Firenze, s. Firenze, Bened. da.

Bernardino, da Lugano, s. Lugano, Bern. da.

Bettamier, Lithograph, s. Régnier & B.

Bonndorf, Vetter von, s. Vetter von B.

Bordigoni, Architekt, s. Saulnier & B.

Cappelin, s. Käppelin.

Claus, von Wißenburg, s. Wissenburg, Claus v.

Cöln, s. Köln.

Conrad, Meister, s. Schreyer, Conr.

Dachselhofer, s. auch Tachselhofer.

Danzier, s. Jenzier.

De la Pierre, s. Pierre, de la.

De Maffei, s. Maffei, de

Domenico, de Lalio, s. Lalio, Dom. de.

Eisenring, s. Isenring.

Engelhard, von Köln, s. Köln, Engelh. von.

Etterlyn, s. Petermann.

Fäsch, s. auch Väsch.

Fankhauser, s. Milde & F.

Fellner, s. Helmer & F.

Filippino, de Gandria, s. Gandria, Filipp. de.

Filippo, de Gandria, s. Gandria, Filippo de.

Filippo di Giacomo, da Melide, s. Melide, Filippo di Giacomo da.

Fitting, s. Huin, Charles-Marc.

Fleckner, s. Kirsch & F.

Foimo, s. Mayno, Andr.

Francesco, da Locarno, s. Locarno, Franc. da.

Frank, Hans, s. Lützelburger, Hans.

Freyberg, Baronin M. E. von, s. Stuntz, M. E.

Gasparino di Pietro, da Maroggia, s. Maroggia, Gasparino di Pietro da.

Gautier, Emilie, s. Spengler, Emilie.

Giacomo della Valle, di Lugano, s. Lugano, Giacomo della Valle di.

Giacomo Laglio, s. Laglio, Giacomo.

Gian Pietro, da Lugano, s. Lugano, Gian Pietro da.

Giannino, da Locarno, s. Locarno, Giann. da.

Giannolo, il, s. Paravicini, Giac.

Dictionnaire des Artistes Suisses

PUBLIÉ PAR LA

SOCIÉTÉ SUISSE DES BEAUX-ARTS

SOUS LA DIRECTION DU

Dr CH. BRUN
Professeur à l'Université de Zurich

AVEC LA COLLABORATION DE SPÉCIALISTES

COMITÉ DE RÉDACTION:

F. O. Pestalozzi à Zurich; Prof. Dr. **Daniel Burckhardt** à Bâle;
Prof. Dr. **J. Rud. Rahn** à Zurich; Dr. **Turler**, directeur des archives d'Etat à Berne
Ch. Vuillermet, peintre, à Lausanne

SIXIÈME LIVRAISON

FRAUENFELD
HUBER & CO., LIBRAIRES-ÉDITEURS

Schweizerisches

Künstler-Lexikon

Herausgegeben mit Unterstützung von kunstfreundlichen Privaten

vom

Schweizerischen Kunstverein

Redigiert unter Mitwirkung von Fachgenossen

von

Dr. Carl Brun

Professor der Kunstgeschichte an der Universität Zürich

Redaktionskommission:

F. O. Pestalozzi in Zürich; Prof. Dr. **Daniel Burckhardt** in Basel;
Prof. Dr. **J. Rud. Rahn** in Zürich; Staatsarchivar Dr. **Türler** in Bern;
Ch. Vuillermet, Maler, in Lausanne

Fünfte Lieferung

FRAUENFELD

VERLAG VON HUBER & CO.

Dictionnaire des Artistes Suisses

PUBLIÉ PAR LA

SOCIÉTÉ SUISSE DES BEAUX-ARTS

SOUS LA DIRECTION DU

Dr CH. BRUN

Professeur à l'Université de Zurich

AVEC LA COLLABORATION DE SPÉCIALISTES

COMITÉ DE RÉDACTION:

F. O. Pestalozzi à Zurich; Prof. Dr. **Daniel Burckhardt** à Bâle;
Prof. Dr. **J. Rud. Rahn** à Zurich; Dr. **Turler**, directeur des archives d'Etat à Berne
Ch. Vuillermet, peintre, à Lausanne

SEPTIÈME LIVRAISON

FRAUENFELD

HUBER & CO., LIBRAIRES-ÉDITEURS

Dictionnaire des Artistes Suisses

PUBLIÉ PAR LA

SOCIÉTÉ SUISSE DES BEAUX-ARTS

SOUS LA DIRECTION DU

Dr CH. BRUN

Professeur à l'Université de Zurich

AVEC LA COLLABORATION DE SPÉCIALISTES

COMITÉ DE RÉDACTION:

F. O. Pestalozzi à Zurich; Prof. Dr. **Daniel Burckhardt** à Bâle;
Prof. Dr. **J. Rud. Rahn** à Zurich; Dr. **Turler**, directeur des archives d'Etat à Berne
Ch. Vuillermet, peintre, à Lausanne

HUITIÈME LIVRAISON

FRAUENFELD

HUBER & CO., LIBRAIRES-ÉDITEURS

Schweizerisches
Künstler-Lexikon

Herausgegeben mit Unterstützung des Bundes und kunstfreundlicher Privater

vom

Schweizerischen Kunstverein

Redigiert unter Mitwirkung von Fachgenossen

von

Dr. Carl Brun

Professor der Kunstgeschichte an der Universität Zürich

Redaktionskommission:

F. O. Pestalozzi in Zürich; Prof. Dr. **Daniel Burckhardt** in Basel;
Prof. Dr. **J. Rud. Rahn** in Zürich; Staatsarchivar Dr. **Türler** in Bern;
Ch. Vuillermet, Maler, in Lausanne

Achte Lieferung

FRAUENFELD
VERLAG VON HUBER & CO.